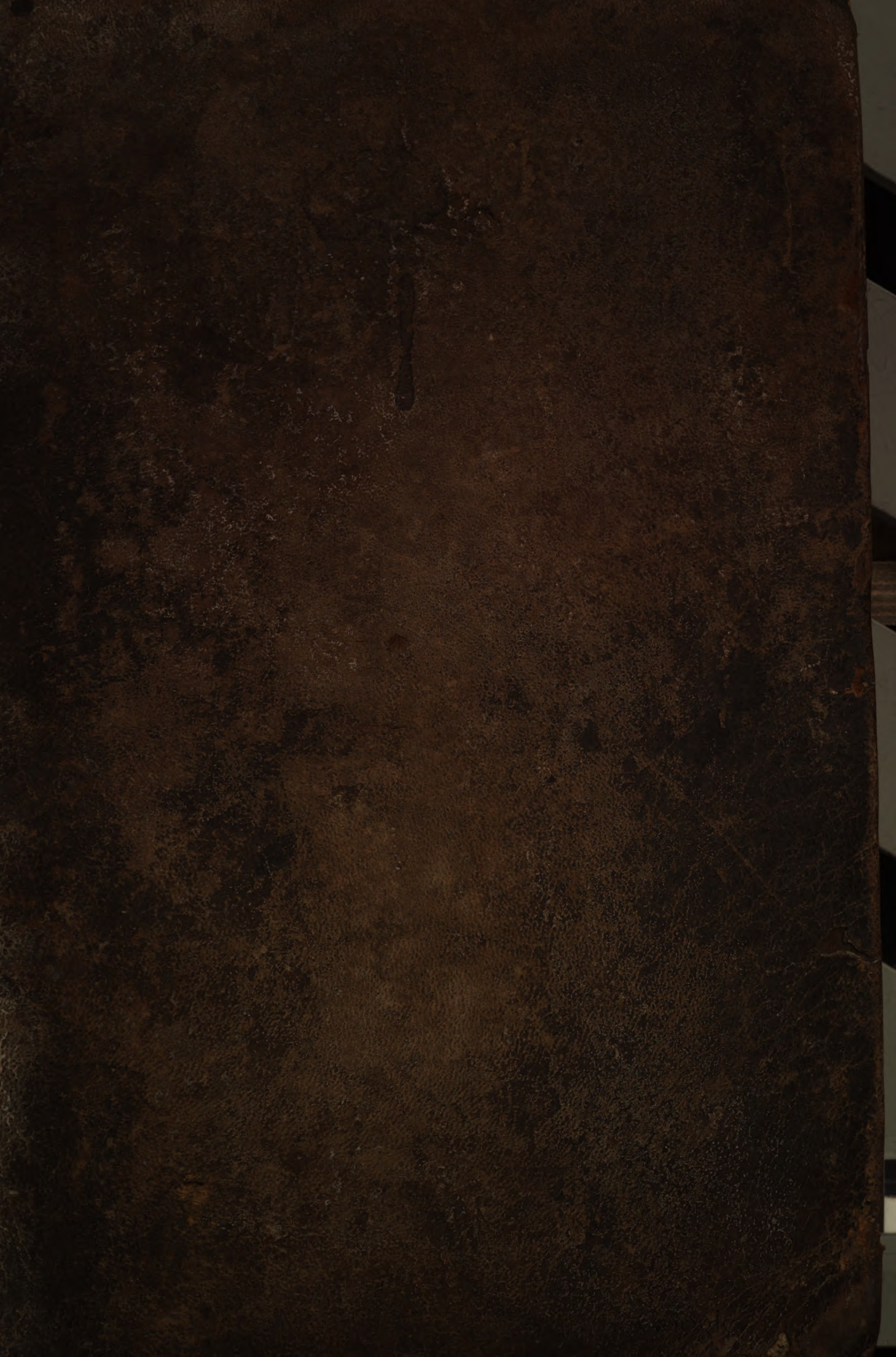


LES ANNALES DES FRERES MINEURS CAPUCINS

TRADVITES

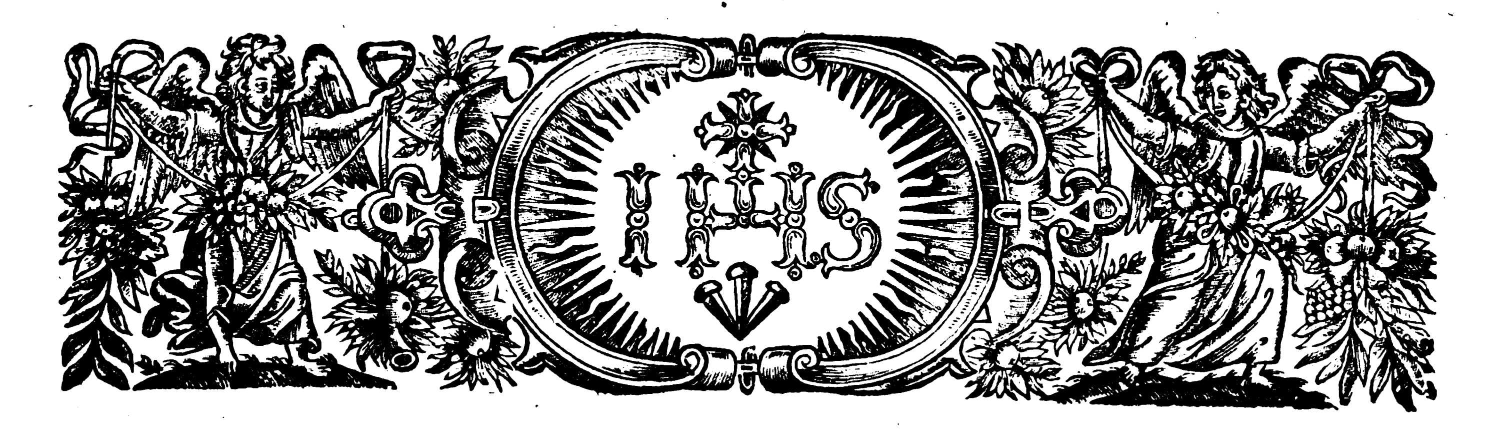
Par le Pere ANTOINE CALUZE, *de Paris, Predicateur Capucin.*

Tome Second.



A PARIS,
Chez PIERRE DE BATS, ruë saint Jacques. à l'Image saint François.

M. DC. LXXVII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



AUX
TRES REVERENDS
PERES
PROVINCIAUX
DES CAPUCINS
DE FRANCE.



'AUROIS *manqué*, *MES TRES REVERENDS PERES*, *contre les Regles plus justes de mon devoir, & de l'honnêteté, lorsque Dieu m'inspira, & que nos trois derniers Generaux me commanderent, d'entreprendre le grand Ouvrage de nos* ANNALES *Françoises, que desiroient toutes vos Provinces, depuis tant d'années, si je n'eusse supplié par mes Lettres Vos REVERENDISSIMES PATERNITEZ, ou vos Predecesseurs dans vôtre Charge, d'autoriser par vôtre ordre, le Commandement que j'en recevois du Ciel, & de Rome.*

Aussi me le prescrivites-vous, à la faveur de vos Réponses, avec tant de complaisance & d'engagement, que cette Entreprise, quoique difficile, me devint aisée, sous le credit de Personnes, dont je devois executer les ordres, & qui m'animerent, par leurs obligeantes volontez, à surmonter tous les obstacles, qu'on oppose trop ordinairement aux meilleurs desseins. I'ose dire avec le bas sentiment, que je dois avoir de moy-même, que soûtenu de l'autorité de nos Provinciaux de France, je leur ay obeï de mon mieux, & j'ay continué mon travail avec assez de bonheur, à cause qu'ils me l'ont commandé. Que restoit-il donc au dernier achevement de ce second Tome, que de le consacrer à Vos REVERENDISSIMES PATERNITEZ, *comme une profonde reconnoissance que je devois, & que je rends à la maniere si civile, dont ils m'ont ordonné de le travailler. Il est même seur, que pour peu que nos Capucins François, reflechissent à la liberté que j'ay prise, de Vous dédier ce Volume, ils le recevront avec plus d'agrément, lorsqu'ils verront que je le fais passer dans leurs mains, par celles de leurs Superieurs. Ils le liront aussi avec plus de plaisir, au moment qu'ils considereront, que le Present que je Vous en fais, ne Vous a pas deplû. Ie me flatte encore de cette pensée, qu'ils diront, que quoiqu'il ait ses manquemens, il vaut quelque chose, puisque j'ay l'honneur de l'offrir à des personnes de vôtre merite. Ie le consacre effectivement à des Superieurs, qui honorent leurs grandes Charges, par la profondeur de leur sçavoir, & la penetration de leur juge-*

ment, & qui ayans le goût fort delicat, en fait d'Ouvrages d'esprit, ont jugé assez avantageusement du premier Volume. Ie dis encore que ie le presente à des Peres de Provinces, qui ne se sont pas contentez d'être Doctes, mais qui ont faits plusieurs Sçavans, lorsque la pluspart de Vous leur avez enseigné, ce que Vous possediez de doctrine, dans nos Etudes de Theologie, & de Philosophie. Mais enfin je me persuade, de la deference qu'ils ont pour vos sentimens, que lorsqu'ils sçauront, qu'un Livre comme celuy-cy, qu'on peut dire un Portrait fort au naturel, & en petit, de leurs Freres plus Vertueux, est receu favorablement de leurs Peres de plus d'esprit, & de la plus grande pieté: Ils seront ravis d'y admirer des Actions, dont les vôtres leur servent tous les jours de glaces de reflexion, où ils considerent dans la sage conduite de vôtre vie, & dans vos visites Provinciales, les augustes Vertus de ces grands Hommes, qui les ont precedez parmi Nous. Ce Zele infatigable dans les Regularitez, qui n'y peut souffrir les moindres desordres; Cette Fermeté d'Ame, qui vous rend intrepides dans les Occasions, où il faut de la vigueur; & cette Religieuse Iustesse d'humeur, qui sied si bien à des Personnes de Commandement. Il est donc de l'interest de la Gloire de Dieu, de l'Honneur de l'Ordre, du iuste gouvernement de vos Provinces, & du salut de tous vos Inferieurs François, que vous receviez agreablement ce second Tome de nos ANNALES *Françoises, que ie vous dedie. Ouy, M. T. REVERENDS PERES, Vous avez quelque engagement, de*

l'appuyer de vôtre credit, de l'ordonner dans tous vos Convens, & de le considerer comme vôtre Image. Enfin soûtenez-le de vôtre Autorité, contre cette sorte de Critiques d'auiourd'huy, qui ne croyent pas qu'un Livre soit supportable aux yeux fins des honnêtes Gens, s'il n'a beaucoup du Roman, & s'il n'est fardé par des ornemens empruntez d'un style affecté, & d'un discours à la mode. Faites-luy toutes ces faveurs, ie vous en supplie, ie croiray mes veilles bien recompensées, ie m'animeray à terminer tout l'Ouvrage, par un troisiéme Volume de plusieurs François, & ie seray profondément, avec les derniers respects,

MES T. R. PERES,

De Vos REVERENDISS. PATERNITEZ,

A PARIS,
Des Capucins du Marests du Temple 1er. Aoust 1677.

Le plus humble, & le plus soûmis Serviteur
en JESUS-CHRIST,
Fr. ANTOINE CALUZE, de Paris,
Predicateur Capucin indigne.



AVANT-PROPOS.

COMME tous les Autheurs differens, traittent dans leurs Ouvrages de divers ſujets, ils n'ont pas tous les mêmes intentions. Les uns écrivent de la Theologie, & ils ont deſſein de porter leurs Lecteurs à Dieu, qui veut être reconnu pour le Createur, & le Reparateur de tous les hommes. Les autres nous donnent dans leurs Livres des preceptes de Morale, qui nous engagent à la conduite d'une vertueuſe vie. Ceux-là nous expliquent les Aphoriſmes de la meilleure Medecine, qui reparent dans nos corps les deſordres de leurs maladies, & conſervent mieux la juſteſſe de leurs temperamens. Mais enfin ceux-ci nous repreſentent les Hiſtoires de ceux qui furent devant nous, & ils pretendent nous animer par leurs recits, à imiter de grands Hommes, que leurs belles actions ont rendus ſi recommandables à leurs Deſcendans.

Ce genre d'écrire à mon ſens, eſt plus propre à former des hommes, & je crois qu'ils s'efforcent avec plus de cœur, à devenir vertueux, lorſqu'ils liſent dans les Hiſtoriens, que pluſieurs l'ont été, que lors qu'ils apprennent ſeulement qu'il le faut être, à la faveur des pompeux enſeignemens de nos Philoſophes. Il eſt ſeur effectivement, que les exemples d'une vertu frapent les yeux de ceux qui les liſent, ou qui les voyent, & ces preceptes qu'en donne un Autheur ſçavant, ne touchent que les oreilles: Mais le chemin de l'œil à l'eſprit qui connoiſt, & à la volonté qui aime, & qui commande en Souveraine une action exterieure, eſt plus aiſé que le paſſage de l'oreille à ces deux puiſſances: non ſeulement à cauſe de la formation des organes, qui approche plus les yeux du ſiege de l'Entendement, mais encore à cauſe que la Raiſon defere bien plûtoſt au raport des yeux, qui lui repreſentent ce qu'ils ont vû, qu'au témoignage de l'oreille, qui ne lui montre que ce qu'elle entend, en ſorte qu'un témoin oculaire eſt toûjours plûtoſt crû qu'un auriculaire, parce qu'il n'eſt pas ſi facile à être trompé, diſent tous les Juriſconſultes. Qu'Ariſtote nous enſeigne donc tant qu'il lui plaira, par la pompe de ſes beaux diſcours, qu'il faut être Juſte, Temperant, Modeſte; pour moi j'aime mieux l'apprendre de Plutarque, qui m'aſſure, dans les Vies de ſes Illuſtres, qu'Alcibiades avoit de la Juſtice, Solon de la Temperance, & Alexandre de l'Honnêteté. Les exemples auguſtes de ces grands Hom-

mes, m'inſtruiſent mieux qu'il faut pratiquer les Vertus, que les Enſeignemens de la plus auſtere Philoſophie.

Mais pour parler plus en Chrétien Religieux, je dis que les Apôtres firent de leurs Temps plus de Fideles, par la generoſité de leurs ſupplices, que par l'eloquence de leurs Epîtres: & S. Paul apprend bien aux Hebreux à ſouffrir quelque choſe pour JESUS-CHRIST, je l'avouë, mais lorſqu'ils le voyent dans les perils de la Mer, & de la Terre pour la deffenſe de la Foy, il eſt ſeur que ſes peines ſont des leçons animées, qui leur perſuadent avec plus d'autorité, d'endurer pour ſes intereſts. Il eſt vray même que les actions de JESUS-CHRIST peuvent plus ſur la dureté des Juifs, que ſes paroles, & ſi lorſqu'il leur parle, avec une eloquence Divine, des tourmens de l'Enfer, & de la gloire du Ciel, il ne les convertit pas, hà! lorſqu'ils l'admirent expirer à un gibet & innocent, & genereux, ils deviennent par le battement de leurs cœurs rebelles, les ſinceres Panegyriſtes d'un Dieu, dont ils venoient d'être les cruels Bourreaux.

Verè Filius Dei erat iſte, & percutiëtes pectora ſua revertebantur. S. Luc. ch. 23.

Quoique ſaint Eſtienne ſceuſt bien que ſon Sauveur avoit dit, qu'il vouloit que ſes Serviteurs pardonnaſſent à leurs Ennemis, euſt-il pû ſe reſoudre ſous une grêle de cailloux, à prier pour ſes perſecuteurs? ſi JESUS-CHRIST, de ſa Croix, comme d'une Chaire Doctorale, ne lui euſt fait par ſon exemple une leçon vivante de la plus Chrétienne pieté: c'eſt le raiſonnement du grand Auguſtin; Oüi Eſtienne pardonne à ſes Bourreaux, parce que ſon Sauveur excuſe les ſiens, & non pas ſi fort à cauſe qu'il lui en faiſoit un commandement, comme s'il avoüoit par une ſi grande action, que la Charité de JESUS-CHRIST avoit plus de credit ſur ſon cœur que ſes paroles, & que ſi ce Divin Maître a continué l'inſtruction des Juifs, par le pouvoir de ſes enſeignemens, il l'avoit commencé par l'autorité de ſes bons exemples.

Ego autem dico vobis diligite inimicos veſtros, orate pro perſequentibus vos. S Matth. ch. 5.
Sedebat Chriſtus in cathedra Crucis, & docebat Stephanum doctrinam pietatis. S. Aug. Serm. de Temp.
Domine ne ſtatuas illis hoc peccatum Act. 7. ch.
Cœpit Ieſus facere & docere. Act. 1. ch.

On peut dire encore de l'Hiſtoire, ce que Tertulien diſoit du ſang des Martyrs, qu'il avoit fait plus de Chrétiens que les plus fortes perſuaſions de la Foy, & que lorſque ces genereux ſouffroient ſur les échaffaux les tortures de leurs corps, & les retranchemens de leurs parties, toutes leurs playes comme d'eloquentes bouches, pouſſoient des voix de ſang, juſques aux extremitez des Amphitheatres, & des Places publiques, où l'on déchiroit les Martyrs: & lorſque les Bourreaux, & ceux qui les regardoient, concevoient ce langage muët, mais puiſſant de douleurs, de ſang, & de tourmens, ils crioient tous convertis à la foy; Nous ſommes Chrétiens. Mais remarquez, mon Lecteur, que ces genereux Predicateurs de JESUS-CHRIST, ne parloient pas toûjours aux Barbares qui les voyoient, ou qui les tourmentoient, parce que ſouvent ils n'avoient pas le libre uſage de leur langue, par la cruauté de leurs ſupplices. Comment donc ſans dire mot en faiſoient-ils des Fideles? c'étoit aſſurément en ſouffrant leurs perſecutions, qui touchoient de maniere ces Idolâtres, que convaincus par la conſtance de ceux qu'ils mar-

Sanguis Martyrum ſemen eſt Chriſtianorum.

tyriſoient, que nôtre Sauveur étoit Dieu, ils vouloient être comme eux ſes plus fidels Adorateurs. C'eſt ainſi qu'on peut raiſonner juſte, ſur les paroles du grand Tertulien, que le ſang des Martys faiſoit naître des Chrétiens.

Il eſt facile de conclure delà, que ſi dans ce ſecond Volume des Annales des Capucins, je ne donne pas à mes Lecteurs des preceptes, qui leur perſuadent les Vertus les plus Religieuſes, je dois les laiſſer à nos Philoſophes Moraux, aux Peres de l'Egliſe, & aux Maîtres de la Vie Spirituelle. J'imite pourtant aſſez bien nôtre grand BOVERIUS, qui mêle de ſorte ſon Ouvrage, que quelquefois il y joint la Morale à l'Hiſtoire, & y repreſente à ſes Lecteurs, des enſeignemens de vertu, qu'il confirme par le recit des Actions de nos plus grands Hommes: non ſeulement pour divertir leurs eſprits par cét agreable mélange de choſes, mais pour les inſtruire encore, avec plus de ſuccés, par la connoiſſance des vertus, dont il montre les Regles à leurs cœurs, & les exemples à leurs yeux: de ſorte que j'ay ſuivi ce grand Homme dans ce Volume, comme je l'ay imité dans l'autre, & mes Lecteurs y liront des Vies, qui leur apprendront que leurs Freres ont été Vertueux, & comment ils l'ont été. Mais pourtant comme mon capital eſt d'être Hiſtorien, j'anime, & je n'enſeigne pas; je ne dis point qu'on pratique la Vertu, parce que je ſuppoſe qu'on ſçait aſſez qu'on y eſt obligé; j'excite ſeulement à s'y conſacrer, par l'imitation de ceux qui l'ont ſi fidelement ſuivie, & dont je fais admirer toute la conduite. Je crois en cela faire un bon ſervice à nos Capucins de France principalement, puiſque les actions ſont plus eloquentes que les paroles, & qu'un homme fait plus volontiers une action de vertu, lorſqu'il en conſidere une autre, qui l'a pratiquée devant lui.

Mais, mon Lecteur, avouëz ſur ce même principe, qui a toûjours été inconteſtable, & qui l'eſt encore aujourd'hui, que je ne déplairay pas à nos Capucins de France, puiſque non ſeulement ce Volume leur preſente des Capucins à imiter, dans la ſainteté de leurs exercices, mais même des Capucins François, afin que ſi le même Habit, la même Regle, les mêmes Conſtitutions les animent aux fonctions de la même Vie, la qualité de la même Nation les oblige plus ſenſiblement, à vivre comme ont vécu ceux, qui ont avec eux la même Patrie. Ils auront honte peut-être de ne pas égaler des hommes, qui ſont nez ſous le même Prince, les mêmes Loix, & preſque le même Climat: & lorſqu'ils verront dans ce Livre, que pluſieurs François ont été vertueux, ils auront le cœur & de ſuivre, & même de ſurpaſſer leurs Egaux, de ſorte que ſans recourir à l'Italie, pour y apprendre de nos Italiens, l'Obſervation plus exacte de leur Regle, ils demeureront en France, & s'animeront à la veuë des Capucins de leur Nation, à pratiquer les mêmes choſes, qu'ils ont ſi Religieuſement obſervées dans leurs Siecles.

C'eſt ainſi, que les Rois veulent des Rois pour leurs Modeles, & ſi l'on pretendoit d'eux, qu'ils imitaſſent dans leur Gouvernement,

de ces hommes communs, qui ne ſont pas de leur meſure, on irriteroit leurs Majeſtez, parce que des actions Royales ne peuvent être contre-tirées, que ſur des actions Royales. Mais même les Princes ſe moûlent mieux ſur des Princes de leur Nation, que ſur des Etrangers, qui pour être nez dans des Païs differens, n'ont pas eu les inclinations égales. L'Empereur Charles-Quint fut un grand Prince, je l'avouë; mais qui voudroit que nôtre Invincible Monarque LOUIS XIV. qui ſervira ſans doute d'Original à tous ceux qui le ſuivront, dans la conduite de cette Monarchie, ſe reglaſt ſur cét Empereur, & dans la guerre, & dans la paix, feroit tort au diſcernement ſi juſte de ſa Majeſté, qui conſidere plus la belle Vie d'un HENRY LE GRAND, qu'il regarde comme une Idée finie d'un ſage, d'un genereux Gouvernement: Non ſeulement à cauſe que ce Prince fut un des plus grands Rois du Monde, mais encore à cauſe qu'il eſt ſon Petit-Fils, & qu'il étoit François comme lui; parce que la meilleure Politique pretend, que ſi les Rois veulent des Rois pour Modeles, ils aiment plûtoſt imiter ceux, dont ils manient le Sceptre, & portent la Couronne.

On peut dire à proportion la même choſe de leurs Sujets, & je ſuis ſeur, que les François prendront plûtoſt des François pour les Originaux de leur conduite, parce que la même Nation les anime plus ſenſiblement à la même maniere de vie: Delà vient que comme je n'ay point d'autre intention dans cét Oeuvre, que de porter à la vertu, tous les Capucins de nôtre France, je commence ce ſecond Volume de nos Annales, par l'Année où nôtre Réforme y fut établie, je le continuë par les ſuivantes, où pluſieurs François ont fait éclater leur zele, ſoit pour la Gloire de Dieu, ſoit pour la Charité de leurs Freres, & je le finis par celles qui ont vû naître dans nôtre Ordre d'autres Capucins François, dont les grandes Actions, peuvent ſervir de Modeles à celles de nos Capucins d'aujourd'huy, qui nez dans le même Royaume, où naquîrent leurs Predeceſſeurs, peuvent y vivre ſaintement, comme ils y ont vécu.

Que tous nos Capucins de France ſe perſuadent donc, que dans ce Livre je les conduis aux Sepulchres des Capucins de leur Nation, qui ſont morts dans quelque eſtime de Sainteté, & dont je leur repreſente les Vies, & que je leur dis avec grand reſpect; Vous voyez vos Freres qui profeſſerent autrefois la même Regle que vous obſervez aujourd'huy; Ceux-là qui moururent il y a plus de 60. ans, furent merveilleux en auſteritez; ceux-ci qui ſortirent du Monde il y a 45. ans, excellerent en fait de la Pauvreté; en voila d'autres morts il y a 30. ans, que leur profonde Humilité a élevez au Ciel avec les Saints. Admirez-les tous dans la parfaite Obſervation de leur Regle; ils ont été ce que vous étes, Capucins François de la même Regle, ſous un même Habit, & d'une Nation égale; Soyez donc Imitateurs d'une même vie.

Nous pouvons dire icy, que chez les Anciens, les Gouverneurs & les

Precepteurs des Princes qu'ils élevoient, leur faisoient ce raisonnement, lorsqu'ils les conduisoient dans les Sepultures de leurs Ancêtres, où ils les instruisoient aux grandes Actions, qui les avoient rendus si celebres dans leur Siecle. Voyez-vous, leur disoient-ils, ces beaux Mausolées, si bien enrichis de Figures, ils enferment les cendres de vos Ayeuls, qui gagnerent tant de Batailles, prirent tant de Villes, & meriterent tant de Triomphes aprés leurs victoires. Vous étes leurs propres, ou leurs petits Fils; imitez donc leur courage, si vous aspirez à la gloire de leur Renommée. Job est même de ce sentiment, lorsqu'il parle à la cendre des Tombeaux de ses Peres: Restes précieux de ce que mes Parens ont été, vous étes mon pere, mes freres, & mes sœurs; vous souffrîtes seurement vos disgraces, avec tout ce qu'on peut de soûmission aux Ordres de Dieu; comment donc n'endureray-je pas la mienne d'un cœur intrepide, que j'ay herité de vous.

Putredini dixi pater meus es & soror mea vermibus. Iob 17. ch.

Admirez icy, mon Lecteur, combien l'exemple de ceux qui portérent nôtre Habit, qui furent de la même Nation que nous, & qui vécurent sous la même Regle, a de pouvoir sur nos esprits, & avoüez que vous devez beaucoup à nôtre Histoire, qui vous offre dans cét Ouvrage plusieurs Capucins François, dont vous pouvez imiter les Vertus, & dont mesme vous devez vous rendre les Copies. Ces grands Hommes ont fait autrefois ce que vous pouvez faire aujourd'huy, & il ne vous seroit pas fort glorieux d'être les Suivans de tant d'Illustres, dont vous ne voudriez pas vous rendre les Imitateurs, & les Images; accommodez-vous donc à la façon de leur sainte vie, je vous en montre dans ce Livre les grandes Actions.

Il est vray que je ne vous les expose pas, dans une pompe de paroles eloquemment placées, qui les feroit paroître plus agreables, & peut-être moins utiles, qu'elles ne seront. Mais outre que ce grand éclat de discours, ne sied pas si bien à l'Histoire, qui est toûjours assez belle, si sans être fardée par un ajustement emprunté des Termes, qui ne luy sont pas si propres, elle a de la netteté. C'est que je ne suis pas du sentiment de quelques Autheurs d'aujourd'huy, qui font des livres entiers seulement, pour apprendre à leurs Lecteurs, s'il faut dire par exemple, Cét homme a d'esprit, ou, cét homme a de l'esprit: comme ils font mystere d'un mot, & quelquefois d'une syllable, ils croyent qu'un Livre ne merite pas d'être vû des honnêtes Gens, s'ils parlent d'une maniere qu'ils ayent condamnée, & leur Critique, sans épargner un grand Ouvrage, qui ne peut qu'avec d'extrêmes peines, être aussi juste qu'un petit, sans même faire consideration d'un Historien, qui ne doit pas garder dans ses recits, toutes les mesures, & toute la justesse, qu'observent les Orateurs dans leurs Discours, & les Avocats dans leurs Plaidoyers, blâme un Autheur, à cause peut-être qu'il a quelques expressions, qu'approuve l'usage, & qui ne sont pas à leur goût. J'ay grand respect pour ces Messieurs, & je les considere comme mes Maîtres, de qui de bonne foi je voudrois apprendre à parler François, parce qu'ils l'entendent mieux

que moy, je l'avouë, mais qu'ils pardonnent à ma sincerité, je les en supplie, si je dis icy, que quoique je n'aye pas affecté de m'exprimer dans cét Oeuvre, avec leur delicatesse, je ne crois pas m'y être rendu moins intelligible, par le style assez aisé, dont je m'y suis servy, & que des Personnes de bon sens, de la vraye doctrine, & d'une pieté singuliere ont jugé plus propre, à un Historien Religieux.

Voila, mon Lecteur, ce que je voulois vous dire sur le dessein, & le style de ce Livre: il reste de vous repeter l'avis, que je vous ay donné dans mon premier Volume, que lorsque dans la lecture de celuy-cy, vous verrez ces termes de Saint, de Bien-heureux, de Sainteté, dont j'honore quelquefois nos grands Hommes, vous n'ayez pas la pensée, que j'aye la temerité de leur donner des Titres, que ne leur a pas encore accordé l'Eglise. Je sçay trop ce que je dois de respect à tous ses Oracles, qui me le deffendent, & je m'en explique assez, lorsque je mets au commencement de cét Oeuvre, le Decret d'Vrbain VIII. qui ne le veut pas. Vous lirez encore souvent dans ce Tome, ces autres termes de Miracles, de Prodiges, de Revelations, de Visions, d'Extases, de Ravissemens, d'Elevations en l'air, & de Propheties, dont souvent je releve la gloire de nos grands Serviteurs de Dieu: mais prenez garde, s'il vous plaist, que je n'ay pas la pensée de vous les representer comme Saints. Je m'en rapporte trop aux Decisions de la sainte Eglise, qui ne les a pas declarez tels, & qui les canonizera quand elle voudra; Je n'ay employé ces termes, que comme un Historien, qui les emprunte des actions de ceux, dont il écrit les Vies, & je les ay imitez de nôtre Boverius.

Mais enfin si lorsque vous me ferez l'honneur de lire ce Livre, vous y trouvez quelque chose, que vous fassiez servir à l'instruction de vos mœurs, rendez-en la gloire à Dieu, qui m'a inspiré la maniere, dont je l'ay écrit: si mesme vôtre delicatesse d'esprit y remarque des defauts, comme assurément il a les siens, pardonnez-le moy, je vous en prie, & suppliez Dieu, qu'il me fasse la grace de m'en corriger dans un autre Tome; demandez-luy mesme, s'il vous plaist, pour moy, que je travaille à mon salut, en pensant au vôtre, & que vous animant au Ciel avec mon travail, je ne sois pas reprouvé, en sorte que par sa Misericorde, nous puissions tous accompagner ceux, dont je vous ay tracé les saintes Actions, dans la Possession bien-heureuse de l'Eternité.

Ne cùm aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar. 1.Cor.c.9.

Cum Sanctissimus D. N. D. Urbanus Papa VIII. die XIII. Martii, anno 1625. in Sacra Congregatione S. R. & Universalis Inquisitionis, Decretum ediderit, idemque confirmarit die 5. Iulii, anno 1634. quo prohibuit publicari homines, qui Sanctitate seu Martyrii famâ celebres, vitâ migraverunt, Gesta, Miracula, vel Revelationes, seu quæcumque beneficia, tanquam eorum intercessionibus à Deo accepta continentes, sine recognitione, atque approbatione Sanctæ Romanæ Ecclesiæ, & quæ hactenus sine ea publicata sunt, nullo modo vult censeri approbata. Idem autem Sanctissimus, die 5. Iunii anno 1631. ita explicuerit, ut nimirum non admittantur Elogia Sancti, vel Beati absolute, & quæ cadunt supra mores, & opinionem, cum protestatione in principio, quod iis nulla adsit autoritas ab Ecclesia Romana, sed fides tantùm sit penes Authorem: Huic Decreto, eiusque confirmationi, & declarationi, observantiâ, & reverentiâ quâ par est, insistendo; profiteor me haud alio sensu, quæ in hoc Catalogo refero, accipere, aut accipi ab ullo velle, quam quo ea solent, quæ humanâ dumtaxat autoritate, non autem Divinâ Catholicæ Romanæ Ecclesiæ, aut sanctæ Sedis Apostolicæ nituntur; iis tantummodò exceptis, quos eadem sancta Sedes Sanctorum, Beatorum aut Martyrum Catalogo adscripsit.

AVIS AU LECTEUR.

PRenez garde, mon Lecteur, que dans les Eloges des Hommes Illustres, que j'ay compris dans cette Traduction des Annales des Capucins de Boverius, j'ay traité dans quelques endroits certaines choses, qui semblent leur attribuer la Sainteté, Je parle quelquefois de quelques-unes de leurs actions, qui surpassans les forces humaines, peuvent étre estimées des Miracles, Présages du futur, Expositions de secrets, Revelations, & choses semblables, par leurs merites, & par leurs prieres; il semble enfin, que je leur donne le nom de Martyr, & de Sainteté, conformément à l'Original de nôtre Boverius: mais je propose toutes ces choses de maniere à mes Lecteurs, que je ne pretens pas qu'ils les lisent, comme quelque chose d'approuvé du saint Siege, mais seulement appuyé du poids de la Foy de leurs bons Autheurs, & par consequent comme une Histoire humaine. Que tous donc sçachent, que j'observe entierement, & inviolablement le Decret Apostolique de la Sacrée Congregation, & de l'Inquisition generale, de l'an 1625. & confirmé l'an 1634. selon la Declaration du même Decret, faite par nôtre S. Pere le Pape Urbain VIII. l'an 1631. & que je ne veux pas attribuer à qui que ce soit, par tous mes recits, ni culte, ni veneration, ni augmenter, ou induire aucune opinion, ou estime de Martyre ou de Sainteté, ni joindre quoique ce soit de saint à la reputation de personne, ni de preparer quelques dispositions, à sa future Beatification ou Canonization, ou preuve & approbation de Miracles: mais de laisser toutes ces choses, dans le même état qu'elles seroient, si je n'en avois rien dit dedans mon Ouvrage. Ce que je professe, & témoigne autant saintement, que le doit celuy, qui desire être estimé un Fils tout obeïssant au Siege Apostolique, & conduit par ses Oracles, dans tous ses Ecrits, & toutes ses actions. Mon Lecteur en doit étre persuadé, par cette protestation que je luy en fais si sincerement.

Remarquez, mon Lecteur, que ce second Volume de nos Annales est conforme à la correction que Rome a faite de nôtre Boverius.

Approbations.

PERMISSION DU T. R. P. GENERAL.

Venerando admodum in Christo Patri ANTONIO CALUZE, *Parisino, Concionatori Capucino.*

F. STEPHANUS A CESENA, *ejusdem Ordinis Minister Generalis licet immeritus.*

SALUTEM IN DOMINO.

VIsis Doctorum Ordinis Approbationibus, tibi concedimus, ut Opus à te, Ordine nostro, & Prædecessorum nostrorum, de Latino ad Gallicum Idioma translatum, cujus Titulus est, *Les Annales des Capucins*, &c. typis mandare valeas servatis tamen aliis de jure servandis. Datum Parisiis 5. Aug. An. 1674.

F. STEPHANUS Min. Generalis.

PERMISSION DU R. P. PROVINCIAL de Paris.

Au Tres Venerable Pere ANTOINE CALUZE *de Paris Predicateur Capucin.*

F. NICOLAS *d'Amiens, Provincial de la Province de Paris, bien qu'indigne.*

SALUT EN NÔTRE-SEIGNEUR.

NOtre T. R. Pere General ayant permis au T. V. Pere ANTOINE CALUZE de Paris de traduire en François les Annales de nôtre Ordre, composées en Latin par le T. R. Pere ZACHARIE BOVERIUS, consentons qu'il fasse imprimer le second Tome desdites Annales, quand il aura été approuvé par deux Theologiens de nôtre Ordre, & toute autre chose requise selon le droit étant observé, esperans que ce second Tome ne sera pas moins utile que le premier à tous ceux qui en feront la lecture. Fait en nôtre Convent de Chartres ce 10. May 1677.

F. NICOLAS, Provincial indigne.

APPROBATIONS DES DOCTEVRS de l'Ordre.

J'Ay vû avec beaucoup de joye la Traduction Françoise, si necessaire pour tous nos Convens de France, qu'a faite le T. V. ANTOINE CALUZE de Paris, Capucin Predicateur, *Des Annales des Capucins*, &c. composées en Latin par le T. R. Pere BOVERIUS, où je n'ai rien trouvé de contraire à la Foy, ni aux bonnes Mœurs, où tout est à l'édification de tous les Fideles, & à l'utilité de nos Provinces de France, & où même j'ay fort approuvé la force avec la netteté du stile. En foy dequoy, j'ay signé ce que dessus à Paris au mois de May le 15. 1674.

F. JACQUES d'Argentan, Predicateur Capucin, Provincial des Capucins de la Province de Normandie.

des Docteurs de l'Ordre.

DE l'Ordre & du Commandement du T. R. Pere ESTIENNE DE CESENE, General de l'Ordre des Capucins, & du R. Pere BASILE de Paris, Provincial de la Province de Paris, moy soussigné ay lû diligemment la Traduction Françoise des *Annales* de la Réforme des Capucins du T. R. Pere BOVERIUS, traduites par le T. V. Pere ANTOINE CALUZE de Paris, Predicateur, & l'ai jugée digne d'être imprimée pour la satisfaction & utilité, soit des Religieux, soit des Seculiers, n'y ayant rien de contraire à la Foi, ni aux bonnes Mœurs, mais pleine d'édification pour toutes sortes de Personnes. En foy dequoy, j'ay signé le present Acte, en nôtre Convent de Pontoise ce 17. Avril 1674.

F. HIEROTHE'E de Paris, Predicateur Capucin, Lecteur en Theologie, & Gardien de la Conception à Paris.

BIen que le mot d'*Annales*, ne marque que le Recit des choses arrivées chaque Année, il semble neanmoins que celles que la plume eloquente du T. R. Pere ZACHARIE BOVERIUS, Nous a données des Capucins peuvent raisonnablement porter le riche, & pompeux Titre de *Tresor Spirituel*, que plusieurs Autheurs attribuent à leurs Livres, elles contiennent des Victoires éclatantes, remportées sur toutes sortes de Vices, des glorieux Triomphes sur les ruines de l'Amour propre, des actions, & des souffrances heroïques, des exemples admirables de sainteté. Ces choses étans écrites en un Latin exquis, qui est entendu de peu de gens, plusieurs Filles Religieuses, & autres Personnes Seculieres, animées d'un saint zele, desiroient les voir traduites en nôtre Langue, plus de cinquante ans se sont écoulez dans l'inefficacité de nos desirs. Je ne sçai, si la difficulté de la Traduction, & la crainte de n'y pas réüssir, en ont été la cause; quoiqu'il en soit, dans ces longs espaces de temps, personne n'entreprenant cét Ouvrage, le T. V. Pere ANTOINE CALUZE de Paris, Capucin Predicateur, aprés plusieurs Livres qu'il a donnez au Public, a commencé celuy-cy, avec un saint zele, & l'a enfin achevé avec les Benedictions que la Bonté Divine répandra sur luy. Comme l'Original est entierement conforme aux Dogmes de la Foi, & aux Regles des bonnes Mœurs, cette Traduction, qui en est la Copie, a les mêmes avantages. C'est ce que témoignent en nôtre Convent des Capucins de S. Honoré, aux Kal. de Decemb. 1674.

F. CYPRIEN DE GAMACHE, Predicateur Capucin, & Lecteur en Theologie.

F. FRANÇOIS COSSIN de Paris, Predicateur Capucin, & Lecteur en Theologie.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUÏS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes de nôtre Hôtel, & autres nos Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre cher & bien Amé le Pere ANTOINE CALUZE de Paris, Religieux, Predicateur Capucin, Nous a fait remontrer qu'il avoit composé quelques Oeuvres en François, *Le Genie de l'homme Parfait; le Prince Religieux; les Reflexions Royales sur le Portrait, les Actions & la Vie du Grand* TAMERLANES, *Empereur des Tartares, presentées au Roy;* & encore *Les Annales des Capucins, traduites de Latin en François*, qu'il donneroit volontiers au Public, s'il nous plaisoit luy accorder la Permission, & pour ce nos Lettres necessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, & luy témoigner la satisfaction avec laquelle Nous recevons ses Ouvrages, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, la Permission de faire imprimer une, ou plusieurs fois lesdites Oeuvres, intitulées comme dit est, en tel Caractere, Marge, & Volumes, & par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra, & ce pendant le temps de dix Années, à commencer du jour que lesdits Ouvrages seront achevez d'imprimer, durant lequel temps, faisons tres-expresses deffenses, à tous autres Imprimeurs ou Libraires, d'imprimer, ni faire imprimer les susdits Ouvrages, vendre ni debiter iceux, sous pretexte d'augmentation, correction, ou autrement sous peine de confiscation des Exemplaires, de mille livres d'Amende, une partie à l'Hôpital General de Paris, l'autre audit Exposant, ou au Libraire ou Imprimeur par luy choisi, & de tous dépens, dommages & interests, à condition d'en mettre deux Exemplaires en nôtre Bibliotheque publique, & un autre en la Bibliotheque de nôtre tres-cher & feal le S[r] SEGUIER, Chancelier de France, Chevalier de nos Ordres, avant de l'exposer en vente, & de le faire registrer és Registres du Syndic de la Communauté des Libraires de nôtre Ville de Paris, à peine d'être déchû de la presente Permission. SI VOUS MANDONS, & à chacun de Vous, ordonnons que Vous aïez à faire joüir ledit Exposant du contenu en ces Presentes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il y soit troublé, en mettant toutefois au commencement ou à la fin des susdits Ouvrages, un Extrait de la presente Permission, qui ce faisant, sera tenuë pour deuëment signifiée. COMMANDONS au premier nôtre Huissier, ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des Presentes, tous Exploits, & Significations necessaires, sans pour ce demander autre Permission, nonobstant Clameur de Haro, Chartres Normande, & toutes autres choses à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le 24. Juin, l'An de Grace 1671. Et de nôtre Regne le vingt-huitiéme, Par le Roy en son Conseil,

Signé D'ALENCE'.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 15. *Octobre* 1675. *suivant l'Arrest du Parlement du* 8. *Avril* 1653. *& celuy du Conseil Privé du Roy du* 27. *Fevrier* 1665.

Signé THIERRY, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 31. Octobre 1675.

Les Exemplaires ont été fournis.

L'ABREGE
DES
ANNALES
DES
FRERES MINEURS
CAPUCINS.

TOME II.

TABLE
DES ANNE'ES DU SECOND TOME des Annales des Capucins.



L'ABREGE



L'ABREGE' DES ANNALES DES FRERES MINEURS CAPUCINS.

L'AN DE J. CHRIST.	DE GREG. XIII.	DE MAX. II. EMP.	DE LA REFORME.
1574.	3	11	50

ETABLISSEMENT DES CAPUCINS en France.

I. Premier Etablissement des Capucins en France.



OMME la France est un Royaume tres-Chrétien, Dieu qui l'a toûjours honorée de ses faveurs plus particulieres, permit enfin cette année 1574, que les Capucins y fissent leur premier Etablissement, sous l'autorité du Pape Gregoire XIII, & la protection de Charles IX, Roi de ce florissant Royaume. Il est vrai que nôtre Réforme y fut en quelque façon établie l'an 1568, sous le Generalat du P. Marius à Mercato Saracéno, par quelques Religieux Observantins, qui animez de la façon de vivre des Capucins d'Italie, voulurent les imiter en France, où ils choisirent pour leur Superieur un de leur Ordre, apellé P. Pierre Deschamps, natif d'Amiens, homme d'une pieté extraordinaire, se joignirent à quelques Prêtres seculiers, prirent l'habit avec le Capuce de nôtre Pere S. François, dont nôtre Réforme se servoit en Italie, & bâtirent une petite Demeure avec une Chapelle, au Village de Piquepus, proche de Paris, où ils vivoient tous dans l'observance plus étroitte de nôtre Regle.

II. P. Pierre Deschamps va deux fois en Italie, à dessein d'y obtenir la Reforme pour la France.

Une maniere de vie si nouvelle, & si austere, excita contr'elle dans la France les mêmes tempêtes, qui l'avoient si furieusemenr agitée en Italie, du temps de P. Mathieu de Bassy; & P. Pierre Deschamps, aprés avoir évité les mauvais traitemens, les prisons mêmes, fut contraint, pour en calmer les orages, & pour donner à l'établissement de nôtre Réforme en France, plus de solidité, de faire deux voyages en Italie, où pourtant il n'obtint pas ce qu'il prétendoit, soit à cause du Bref de Paul III, qui défendoit aux Capucins de s'établir au deçà des Monts, soit à cause qu'on remit sa Requête au Chapître general de l'Ordre, qu'on celebreroit l'an 1573: ce qui l'obligea de retourner en France auprés des siens, qui n'attendoient plus que de Dieu, l'heureux succés de leurs desirs.

III. Le Roi Charles IX. prend les Capucins sous sa protection par ses Lettres Patentes.

Ces pauvres Religieux maltraitez, pendant tout ce temps-là, par ceux-mêmes qui devoient plus contribuer à leurs bons desseins, ont recours au Roi, qui par ses Lettres Patentes, en datte de Blois, du 16 Avril 1572, ordonna à tous ses Sujets de ne les plus troubler dans la sainteté de leurs Exercices. Ces Lettres donnerent bien quelque calme aux oppositions de leurs Adversaires, mais elles n'appaiserent pas entierement l'orage, parce que leurs Contraires leurs opposoient, que le Pape n'autorisoit pas leur Etablissement en France, & que jusques-là ils ne pouvoient y vivre en Capucins, comme en Italie; de sorte que le Roi eut encore la bonté, de leurs donner d'autres Lettres, en datte de Paris, du 20 Aoust de la même année, par lesquelles Sa Majesté les prend sous sa protection, contre tous leurs Adversaires, au moins jusqu'à la celebration de leur Chapître general, où ils esperoient un Pouvoir absolu de Sa Sainteté, de s'établir par toute la France. Ces dernieres Lettres de Sa Majesté donnerent quelque repos à ces saints Religieux: mais comme il falloit solliciter auprés du Pape leur Etablissement en France, l'on jugea necessaire que P. Pierre Deschamps, leur Superieur, iroit en Italie, pour se trouver au Chapître general, où il exposeroit leur demande, & supplieroit les Peres de cette celebre Assemblée, de s'employer auprés du Pape, pour en obtenir une Bulle d'Etablissement de la Réforme en France, & d'y envoyer, aprés l'avoir obtenuë, des Capucins d'Italie, qui conduiroient, & instruiroient ceux qui y étoient déja, dans l'observance plus étroite de leur Regle. P. Pierre, qui brûloit du zele de vivre en enfant veritable de saint François, se soûmet volontiers au choix, que ses Freres font de lui, pour une entreprise qu'il croit toute de Dieu; mais comme sa prudence y prévoyoit des obstacles, il demande des Lettres de faveur au Roi Charles IX, à la Reine sa Mere, Catherine de Medicis, qui fort édifiée de la sainte vie de ces Religieux, leurs offroit sa protection, & une demeure proche ses Jardins des Thuilleries, & au Grand Cardinal de Lorraine, qui les avoit admirez, en la personne de leurs Freres, au Concile de Trente, & qui leurs destinoit un Convent proche de son Château de Meudon; & ces illustres Personnes écrivent puissamment au Pape, à quelques Cardinaux, & au Chapître general de l'Ordre, pour obtenir une Bulle de Sa Sainteté, qui permette aux Capucins, d'établir en France leur Réforme, & des Freres du Chapître, qui puissent par autorité y recevoir des Convens, & des Religieux.

Le Roi, la Reine Mere Catherine de Medicis & le Cardinal de Loraine, écrivent à Rome en faveur des Capucins.

IV. P. Pierre Deschamps passe en Italie une troisiéme fois.

P. Pierre Deschamps autorisé de ces Lettres, passe l'an 1572 les Monts pour la 3e fois, qui lui sera sans doute plus heureuse que les deux premieres; arrive en Italie, & se trouve à Ancone, où se celebroit le Chapître general en 1573: on l'y reçoit fort benignement; & lorsque l'Assemblée eut élû pour General P. Vincent de Monté de l'Olmo, il

lui presente ses Lettres; la Définition generale les lit; & apres qu'elle eut ordonné, qu'il feroit son Noviciat, conformément à nos Constitutions, elle donna l'ordre au P. Hierôme de Montefioré, élû Procureur de Cour à ce Chapitre, de poursuivre auprés du Pape l'Etablissement des Capucins en France, que luy demandoient par leurs Lettres Royales, & leurs Majestez tres-Chrétiennes, & son Eminence, le Grand Cardinal de Guise. Cet Homme tout d'esprit & de zele pour la gloire de Dieu, & l'avancement de l'Ordre, fit de fortes sollicitations auprés de Sa Sainteté; mais comme il y trouva de grands obstacles, il ne les surmonta, qu'à force de conduite, de patience, & de credit de leurs Majestez de France: en sorte que le Pape, qui ne vouloit rien refuser au Fils Aîné de l'Eglise, accorda comme un bon Pere, à des Lettres si puissantes, une Bulle fort autentique, qui permettoit aux Capucins de s'établir dans toute la France.

V. Mort & Eloge du P. Vincent de Monte l'Olmo, General des Capucins.

Mais auparavant que mes Lecteurs en fassent la lecture, pour ne point interrompre la suite de nôtre Histoire, disons icy, que cette année 1574, qui se réjouït de l'Etablissement de nôtre Reforme en France, déplore la mort trop avancée du P. Vincent de Monté l'Olmo, General de l'Ordre, dont la prudence, & la pieté, dans le Gouvernement donnoient à tous une merveilleuse esperance, d'un plus grand progrés, dans les choses plus glorieuses à nôtre Réforme. La Nature parut plûtost nous avoir montré, que donné ce grand Personnage, dont la vie fut une censure perpetuelle des vices, une regle fort juste des mœurs, & une image bien finie des vertus. Il estoit d'un esprit aisé, plein de sagesse, & de courage, & avantagé de cette force qui ne s'étonnoit pas de la difficulté des choses, qui ne s'abattoit pas sous leurs disgraces, & que les passions n'écartoient jamais du droit chemin de la vertu. Il combattit de sorte contre les vices, & contre la paresse de certains oisifs, dont la Religion est un peu alterée, pour la pieté, pour l'observance Reguliere, & pour l'honneur de l'Ordre; que les méchans trouvoient en luy de la crainte; les bons, du respect; & tous, de l'amitié. Il combattit; il surmonta; il envoya devant luy des dépoüilles de ses ennemis dans le Ciel, & les y suivit trop tost. Dieu le donna de dessein à l'Ordre, & quoi qu'il ait vécu fort long-temps pour lui, par la bonté de ses mœurs, par l'excellence de ses vertus, & par l'integrité de sa vie, il est mort trop tost pour nous; & les Suivans admireront de sorte son illustre memoire, qu'ils ne se tairont jamais de la sagesse, de la foy, de la pieté, de la constance, des travaux, & de l'attachement à l'honneur, d'un si grand Homme, qui lorsqu'il visitoit la Province de Sicile, tomba malade au Convent de Messine, & y mourut saintement le même jour, où l'Eglise Sainte mettoit des Cendres sur la tête de ses Enfans, & les avertissoit qu'ils ne sont que poudre, & qu'ils retourneront en poudre; *Memento homo quia cinis es, & in cinerem reverteris.*

VI. P. Hierôme de Montefioré, premier Definiteur general, gouverne l'Ordre.

La Province de Messine est divisée en trois, Messine, Palerme & Syracuse.

Par la mort de ce grand Homme, P. Hierôme de Montefioré, le premier entre les Définiteurs generaux, prit le Gouvernement de la Religion, selon les Constitutions; & comme on devoit faire cette année le Chapître general, il fut jugé plus à propos, par les Peres, de le reméttre à la suivante, qui fut celle du Jubilé, pour rendre cet honneur à une Année Sainte, & pour faire en sorte par cette remise, que ceux qui assisteroient à ce Chapître, pussent joüir à Rome d'un Temps si sacré. P. Hierôme donc Vice-General établit P. Hierôme de Ville-château son Commissaire en Sicile, qui fit le Chapître Provincial à Messine, partagea cette grande Province, qui n'avoit point encore été divisée, en trois differentes, de Messine, de Palerme, & de Syracuse,

& ordonna d'élire, dans un même Chapitre, leurs trois Provinciaux.

VII. Fondation du Convent de Casalé Pistorlongo, & pourquoi.

Cette année l'on jetta les fondemens du Convent de Casalé Pistor Longo, dans la Province de Milan, proche d'une Chapelle de la sainte Vierge, & l'on dit que l'occasion principale de cette Fondation fut, que les années precedentes, lorsqu'on n'y sçavoit pas mesme le nom des Capucins, les Habitans voyoient souvent la nuit une Procession fort éclatante de Capucins, qui honoroient devotement ce saint Lieu, de leurs Hymnes, & de leurs Pseaumes. Ce Peuple touché de ce Prodige, se persuada, que la Vierge vouloit, que l'Ordre des Capucins la reverast dans cette Chapelle, & on la leurs donna cette année, pour y bâtir une Eglise, avec un Convent.

VIII. P. Pacifique de BresciaCommissaire general en France.

Aprés que P. Hierôme de Montefioré, Procureur general de l'Ordre eut obtenu du Pape une Bulle, qui permettoit, en faveur du Roi de France aux Capucins, de s'établir dans son Royaume, aprés qu'il eut esté declaré Vice-General, à la mort de P. Vincent de Monté de l'Olmo General, & aprés que P. Denis de Milan, qu'on avoit envoyé l'année precedente en France, pour s'instruire du païs, eut écrit à Rome, qu'un Royaume si Chrétien desiroit ardemment la Réforme, du consentement de tous les Définiteurs generaux, il députa son Commissaire general en France, P. Pacifique de San Gervasio de Brescia, avec plusieurs autres Religieux, d'une singuliere vertu, & P. Pierre Deschamps, qui avoit achevé son Novitiat. Il leurs confia même la Bulle de Sa Sainteté, dont voicy la Copie:

AU NOM
DE LA TRES-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITE', Pere, Fils, & Saint Esprit; Ainsi soit-il.

IX. Bulle de Gregoire XIII pour l'Etablissement des Capucins en France.

SÇACHENT *tous en particulier, & en commun, qui verront cette presente publique Copie, que Nous Alexandre Riario, par la Grace de Dieu, & du Siege Apostolique, Patriarche Alexandrin, Camerier de nôtre tres-saint Pere le Pape Gregoire XIII regnant, & Auditeur General de la Cour des Causes de la Chambre Apostolique, Iuge ordinaire de la Cour Romaine, universel, & seul Executeur de toutes les Sentences, Censures décises & fulminées dans la même Cour Romaine, & dehors, de toutes les Lettres Apostoliques; Nous avons eu entre nos mains, avons veu, & avons diligemment consideré, les Lettres Apostoliques de la Concession, & Indulte fait par le susdit tres-saint Pere le Pape Gregoire XIII, à la Religion de l'Ordre des Freres Mineurs, de la Congregation dite des Capucins, établie il y a déja du temps en Italie avec un grand profit, expediées sous le sceau de plomb conforme à l'usage, saines, & sans aucun soupçon de fausseté, & la teneur desdites Lettres Apostoliques est celle-cy.*

GREGOIRE,

SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU:
Pour perpetuelle Memoire.

PAR *le devoir de nôtre Charge Pastorale, Nous appliquons volontiers nôtre esprit aux choses qui peuvent servir à l'accroissement de toutes les Religions, & principalement de celles qui sont desirées en quelque lieu, par la devotion des Peuples. La Religion donc de l'Ordre des Freres Mineurs dits Capucins, déja depuis plusieurs années instituée en Italie, au grand profit de la sainte Eglise, & maintenant en France, & singulierement dans la celebre Ville de Paris, commencée d'y estre établie, desire y être entierement fondée: mais à cause qu'autrefois d'heureuse memoire le Pape Paul III, nôtre Predecesseur, pour certaines causes exprimées alors, en vertu de sainte Obedience, & sous peine d'excommunication* latæ Sententiæ, *a commandé de son propre mouvement, à nos Fils bien-aimez le Vicaire general, & aux Freres dudit Ordre, & Congregation, jusqu'à ce qu'au Chapitre general du même Ordre qui se devoit celebrer dans la Ville, ait êsté ordonné par lui-même autrement sur ce sujet, de se transporter delà les Monts, & de prendre de nouveaux lieux; les Vicaire, & Freres, quoi qu'on croye que ce commandement de nôtredit Predecesseur soit expiré avec lui, craignans toutefois le crime de transgression, n'ont osé jusqu'ici rien attenter contre, sans la permission dudit Siege. Nous par un desir d'amplifier cet Ordre, par l'autorité des Presentes, abrogeons la susdite defense, & tout ce qui a esté arresté par nôtredit Predecesseur à son sujet, & nous restituons dans leur entier contr'elle, le Vicaire, & les Freres susdits; & même nous leurs donnons licence de passer librement en France, & dans toutes les autres parties du Monde, & d'y fonder, & établir des Maisons, des Lieux, des Custodies, & des Provinces selon leur Ordre: nonobstant les Prédites, & Constitutions, & Ordonnances Apostoliques, & aussi jurement d'Ordre, & de Congregation des susdits, Confirmation Apostolique, & Statuts, & Coûtumes, & tous autres contraires, fortifiez de quelque autre fermeté que ce soit: Mais à cause qu'il seroit difficile de porter les Presentes, en quelque lieu que ce fust, où ils en auroient besoin; Nous voulons qu'à leurs Copies même imprimées, souscrites de la main d'un Notaire public, munies du Sceau de quelque personne constituée en quelque Dignité Ecclesiastique, on ajoûte la même croyance en jugement, & dehors, qu'on ajoûteroit*

aux Presentes, si elles étoient exposées, ou montrées. Qu'il ne soit permis à aucun homme du tout, d'enfraindre cette Page de nôtre Abrogation, Restitution, Permission, Volonté, ou d'aller contre par une entreprise temeraire; & si quelqu'un présume de l'attenter injurieusement, qu'il sçache, qu'il encourrera l'indignation de Dieu tout-puissant, & de ses Apôtres bien-heureux S. Pierre & S. Paul.

Donné à Rome, à saint Pierre, l'an de l'Incarnation de Iesus-Christ *1574, le 6 de May, l'an 2 de nostre Pontificat. Cæsar Glorierio, M: Dataire. A. de Alexis, registré chez Cæsar Secretaire. Lesquelles Lettres veuës diligemment par Nous, à l'instance de R. P. F. Hierôme de Montesioré, Commissaire general de l'Ordre, écrit cy-dessous par un Notaire Apostolique, Nous avons commandé estre copiées, & transcriptes, & reduites en forme publique, décernans & voulans, qu'à cette presente Copie publique, ou exemple, on donne dorenavant pleine croyance, en tous lieux, en particulier, & en general, où l'on en aura besoin, & que cette Copie fasse foy, & qu'on s'y fie, comme si l'on voyoit les Lettres Originales, à qui toutes & en particulier, avons interposé nôtre autorité, & decret. Donné à Rome dans nôtre Maison, sous l'an depuis la Nativité de* Iesus-Christ *1574, Indict. 3, 3 de Iuin, du Pontificat de nôtre tres-saint Pere le Pape Gregoire XIII, par la divine Providence, l'an 3, y étant présens sieurs Antonio Guidotto, & Pompeio Valerio, Connotaires, & Témoins apellez, & priez à toutes & à chacune desdites choses.*

Gratuitement en tout lieu. Aless. Riario

Et à cause que moy Fabio Gallo, Notaire en la Cour des Causes de la Chambre Apostolique, I'ay esté prié sur les choses prédites, partant étant requis, j'ay souscrit le present Acte écrit d'une autre main.

Le lieu du Seing du Notaire.

Le lieu du Sceau pendant.

X. *P. Pacifique de S. Gervais avec d'autres est envoyé en France.*

P. Hierôme donc qui fit son Commissaire general en France P. Pacifique de saint Gervais de Brescia, fort prudent, & illustre en plusieurs vertus, & luy donna pouvoir de choisir dans les Provinces, des Freres de quelque dignité qu'ils soient; l'envoye à Paris, où nous devons considerer l'admirable providence de Dieu, dans la conduite de nostre Réforme, parce qu'à la Naissance de tout l'Ordre, nôtre bien-heureux Pere saint François, qui resolut d'établir sa Religion en France, & ne pouvoit le faire par lui-même, parce qu'il en fut empêché par le Cardinal Ugolino, choisit pour ce grand Ouvrage son compagnon P. Pacifique, qu'il y envoya aussi-tost, comme on le lit clairement dans les Chroniques de l'Ordre, Tom. 1, Liv. 1, Chap. 62, & dans les Annal. de Luc. Wading. Annal. 1216, Nomb. 2, Pag. 165; & Annal. 1217, Nomb. 1, Pag. 163. Mais pourquoi, & à quelle

fin est-il arrivé, qu'aussitost qu'il a falu établir nostre Réforme en France, on ait choisi un autre P. Pacifique semblable au premier, en nom & en sainteté de vie, qui jetta les Fondemens de nôtre Ordre dans ce grand Royaume, & l'y éleva par ses vertus. Cette conduite n'étant pas de la prudence humaine des Nôtres, nous croyons qu'elle ne vient point d'ailleurs, que de la souveraine providence de Dieu, afin qu'on connust de là, que les Peres de cette nouvelle Réforme, n'étoient conduits que de l'esprit de nôtre Pere saint François, & que parut l'admirable harmonie de la premiere Institution de l'Ordre, & sa derniere Réforme, dans des Années si fort differentes.

Grande conformité de l'Institution de l'Ordre de S. François en France, & de sa Réforme dans le même Royaume.

Comme les Capucins obtinrent permission du Roi Henri III, & de Catherine sa Mere de bâtir un Convent à Paris; Et comme ils les envoyerent à Lyon avec une de leurs Lettres en bâtir un autre.

CE Commissaire étoit pacifique de nom, & d'effets, patient dans les travaux, & celebre à souffrir toutes choses. Nous en parlerons plus amplement dans la suite. Et aprés le choix de dix Compagnons, dont voici les noms; P. Hierôme de Milan, Gardien du Convent de la même Ville; P. Clement de Naples, Gardien d'Arezzo en Toscane; P. Antoine de Pise; P. François de Briga, Genois; P. Loüis de Flandre; P. Leonard de Venise, tous Predicateurs; P. Pierre Deschamps, Prêtre; F. Loüis François, Clerc, tous deux François; & deux Freres Laïcs; Ils prirent tous le chemin de France par les Alpes; & il est incroyable, combien ils souffrirent de fatigues dans ce penible voyage, parce comme leur habit étoit encore fort nouveau à ces Peuples, on les fuyoit comme des Bandits & comme des Scelerats, & il ne se trouvoit personne qui les receust, & qui leurs fournist de nourriture; d'où vient qu'ils étoient fort souvent obligez de coucher dans les champs, ou dans des cavernes, & de vivre de quelque peu de morceaux de pain d'orge, ou de féves, que leurs donnoient ces Peuples. Et même comme quelques-uns les croyoient des Charlatans, & gens de Theâtre, & d'autres des fripons & des vagabonds, il arrivoit quelquefois, que les plus hardis les prenoient par la pointe de leurs Capuces, & les tiroient de côté & d'autre avec la derniere infamie; ce qu'ils souffroient avec une extrême patience; & ils jugeoient bien que c'étoit un artifice des Demons, dont ils s'efforçoient d'empêcher leur entreprise: mais le Ciel alors leurs donnoit plus de forces, d'endurer encore de plus rudes travaux, pour l'amour de Dieu. XI.

P. Pacifique & ses compagnons souffrent de grandes incommoditez dans leur voyage.

Il est juste de remarquer ici, que c'étoit une conduite de la Providence à l'endroit de ces Voyageurs, puisque voulant s'en servir à élever en France, ce grand Edifice de nôtre Réforme, qui devoit faire un si grand nombre de Provinces, de Convens, & de Religieux, elle devoit les tailler, & les polir comme Pierres vives, avec les marteaux de plusieurs fatigues. Arrivez qu'ils furent à Paris, ils trouverent encore P. Denis & son Compagnon dans leur pauvre hospice du Village de Picquepus, qu'on leurs avoit donné pour demeure. Mais comme ce lieu étoit trop petit pour douze personnes, P. Pacifique resolut d'aller trouver la Reyne Catherine, qui à cause de la mort de Charles IX son fils, avoit pris le gouvernement du Royaume, jusqu'à l'arrivée de son autre fils Henri III, qui quittoit celuy de Pologne, pour estre XII.

P. Pacifique va trouver Catherine de Medicis, & en obtient un lieu pour bâtir un Convent.

Roi de France. Ce Pere eut assez de peine d'avoir Audiance de la Reyne, parce que Charles de Lorraine, Cardinal, & son Protecteur auprés de Sa Majesté étoit mort, au même temps que Charles IX. P. Pacifique toutefois aprés quelques peines, & quelque patience, eut enfin Audiance de la Reyne, & luy montra son Bref, & l'asseura du zele du Pape, pour la France, & de la grande inclination, que témoigne tout son Ordre pour le service d'un si grand Royaume. Il lui expose encore l'ordre exprés qu'il a de son General d'établir la Réforme; Il luy offre ses propres travaux, & ceux de ses Freres, pour servir ses Etats; & enfin il luy demande profondement un lieu plus proche de Paris, où ils puissent jetter les fondemens du premier Convent des Capucins dans la France.

Grande bienveillance de Catherine de Medicis à l'endroit des Capucins.

XIII. La Reyne fort aise de l'arrivée des Capucins, les reçoit avec toute la bonté possible; leurs promet un Lieu propre à leur Bâtiment, & les assure de sa protection dans toutes les occasions: en sorte que peu de temps aprés, Sa Majesté, pour témoigner aux Nôtres plus d'affection, & d'estime, leurs donne liberalement, proche le Louvre, à l'endroit qu'on apelle encore aujourd'hui les Thuilleries, une grande Maison avec des jardins, qu'elle avoit euë d'un grand Seigneur apellé de la Trimoüille; & ce don de la Reyne, fait à nos Freres, fut confirmé d'Henri III à Lyon le 24 de Septembre, à son retour de Pologne, par ses Lettres Patentes, qu'on peut lire à la fin de ce Volume. Ce grand Prince aprés son Entrée à Paris, y receut les respectueuses soumissions des Capucins; & comme la Reyne sa Mere les luy presentoit, & qu'il les estimoit particulierement, il leurs témoigna toute la bienveillance imaginable, & les assura de toute sa faveur aux occasions. On ne peut dire les bontez, & les services, que rendirent alors, dans un commencement si penible d'Etablissement, auprés de leurs Majestez tres-Chrétiennes, & le Nonce du Pape Antoine Marie Salviati, & l'Ambassadeur de Venise, Jean François Morosino, tous deux si fort affectionnez aux Capucins, que depuis ils leurs firent tous les bons offices, qu'ils pouvoient attendre de leur bien-veillance.

Henri reçoit fort bien les Capucins, & leur témoigne grande bienveillãce.

XIV. Mais la Reyne Catherine de Medicis parut si affectionnée à nôtre Etablissement, que tout disposé pour jetter les fondemens de l'Eglise, elle voulut avec les deux Reynes de France, & de Navarre, & une grande suite de Barons & de Ducs du Royaume, avec même le Nonce du Pape, & l'Ambassadeur de Venise, assister à la Ceremonie de la premiere Pierre; elle desira aussi qu'on dédiast cette Eglise, sous le Titre de l'Assomption de la sainte Vierge, & qu'on y erigeast une Chapelle sous le nom de sainte Catherine. Ce fut alors qu'Henri III fit fournir aux Nôtres par une liberalité toute Royale, dés coffres de son Epargne, une somme fort considerable, pour achever leur Bâtiment. Mais la Reyne Mere ne se contenta pas de tant de faveurs; comme elle desiroit ardemment l'étenduë de nôtre Réforme, elle persuada au P. Pacifique, qu'il envoya deux Freres à Lyon, qui y fondassent un Convent, comme dans une des Villes plus importantes du Royaume, afin qu'aprés leur Etablissement de Paris, & de Lyon, ils pussent aisément en ménager dans les autres Villes, & elle l'assure de sa faveur, & de son credit, ce que P. Pacifique avoit déja pensé en luimême, & loüoit fort le conseil de la Reyne; il admiroit même profondement la Providence divine, qui travailloit avec tant de soins à l'aggrandissement de nôtre Réforme, & il destine à Lyon P. Hierôme de Milan, homme fort sage, & de grande experience, avec les Lettres de Catherine de Medicis, dont voici la Copie:

Le Convent des Capucins de S. Honoré est leur premier en France, & est dans Paris tout proche les Thuilleries du Louvre du Roi.

Bontez, credit, faveur, & liberalité d'Hẽri III aux Capucins.

Anos

A NOS BIEN-AIMEZ ET FIDELS CONSULS DE LA VILLE DE LYON: Salut.

LEs Religieux de l'Ordre de saint François, qu'on apellé Capucins, desirans avoir un Convent dans nôtre Ville de Lyon, pour l'augmentation de la gloire du nom de Dieu, où ils puissent vivre selon les Loix & Statuts de leur Ordre. Nous qui les estimons beaucoup, & les cherissons tendrement, à cause de leur bonne & sainte Vie, avons voulu vous mander, qu'aussitost que vous aurez receu les Présentes, vous leurs assigniez en quelque endroit de la Ville, un Lieu propre & commode, où ils puissent bâtir un Convent, & que non seulement à cause de leur considerable, & sainte maniere de vie, mais encore à cause de l'affection singuliere dont Nous vous les recommandons autant qu'on le peut, vous ayez soin de leurs Personnes, & de tous leurs interrests. Donné à Paris, &c.

Signé CATHERINE.

P. Hierôme de Milan avec ces Lettres s'en va à Lyon ; & comme il ne put y arrriver qu'au commencement de l'année suivante, il fut obligé d'y remettre la Fondation de cette Province ; & cependant P. Pacifique fonda le Convent de Meudon proche de Paris, à la priere de l'Illustrissime Cardinal Charles de Lorraine, qui lui donna liberalement une grande étenduë de bois entourez de murailles, où l'on commença le second Convent de la Province de Paris. X

(P. Pacifique envoye P. Hierôme de Milan à Lyon. La Province de Lyon ne cômence qu'en 1575. Meudon, second Convent de Paris, commencé en 1574, comme celui de S. Honoré.)

MANIERE DE VIE DES PREMIERS CAPUCINS EN FRANCE, & particulierement du Pere Pacifique, Prédicateur, & Commissaire general en plusieurs Provinces.

MAis pour retourner au P. Pacifique, aprés qu'il eut, comme nous avons dit, jetté les fondemens de l'Eglise du Convent de Paris, & tandis qu'il s'occupoit tout entier avec zele, & les soins de ses Compagnons à leur bâtiment, ils s'établirent une sorte de vie toute merveilleuse, & bien digne de si grands Religieux ; parce qu'au milieu de leurs fatigues continuelles, ils poursuivoient leur travail, avec une discipline si juste des vertus, & tant d'austerité de vie, que dans une grande disette de toutes choses, ils ne recevoient pas même les plus necessaires de la nature. On les voyoit souvent aprés les travaux de toute une XVI.

Prodigieuses austeritez de P. Pacifique & de ses Cōpagnons.

journée, soulager leur faim & leur soif avec du pain & de l'eau; d'autres y joindre quelques fruits, & les plus foibles quelques potages, s'abstenans tous de la chair, & de toutes sortes de delicatesses. Ils n'avoient point d'autres lits, que quelques aix, ou une natte sur la terre nuë, où ils reposoient tant soit peu leurs corps, aprés leurs travaux. Ces nouveaux Promoteurs de nôtre Réforme, se reconnoissoient comme les Architectes d'une Maison Seraphique, dans un si florissant Royaume; & ils en jetterent les Fondemens fort sagement, dans le mépris d'eux-mêmes, leurs propres abbaissemens, & les austeritez de leur vie. Tous les jours ils prenoient la discipline, & affoiblissoient leurs corps de cilices, de jeûnes, de froid & de nudité, dont ils crucifioient leur chair avec les vices. Comme ils bâtissoient sur de si solides fondemens, l'Edifice de la Perfection Religieuse, ils en élevoient les murailles, par le mépris de toutes les choses du Monde, & par les desirs de la tres-haute Pauvreté, de l'Obeïssance, & de la Chasteté; & ils en couvroient le dôme avec l'or plus precieux de la Charité; en sorte qu'ils en faisoient un spectacle agreable à Dieu, aux Anges, & aux Hommes. Ils lui donnoient même des soûtiens, qui l'empêchoient de tomber, à la faveur de l'Oraison Mentale, & de la Contemplation des choses Divines, dont ils lui faisoient comme une muraille qui en empêchast l'entrée à leurs Ennemis. La nuit ils faisoient de longues veilles en oraison, où ils versoient plusieurs larmes, & offroient leurs cœurs à Dieu, comme les victimes plus agreables à sa Majesté. Avec ces saints Exercices, ils divertissoient leurs esprits, au milieu de leurs grands travaux, & ils y trouvoient de plus grandes forces, pour achever leurs ouvrages. Mais quoique ces saints Religieux vécussent dans de si grandes abstinences, & de si penibles austeritez, ils paroissoient si contens, & d'un visage si joyeux, que s'ils eussent mangé les meilleures choses, & joüi des plus grands plaisirs, parce que les peines de leurs corps faisoient les satisfactions de leurs ames. D'où vient que faisans paroître tant de contentement d'esprit, dans les occupations d'une si spirituelle, & si austere vie, ils donnoient de l'admiration à ces Peuples de France, qui se plaisent si fort à la sincerité, & ils les édifioient spirituellement avec leurs vertus, au moment qu'ils bâtissoient materiellement leur Convent avec la pierre, la chaux, & les autres matieres propres à leur Bâtiment. Cependant P. Pacifique consumé de ses fatigues passées, de ses travaux presens, & de sa vieillesse, tomba malade, & ayant substitué en sa place P. François de Briga, il mourut, avec tout l'estime possible de sainteté, & la tristesse incroyable de ses Compagnons. Il est juste que nous disions ici quelque chose d'un si grand Homme, crainte que sa memoire n'y parust éteinte, sans la gloire qu'ont merité ses grandes Actions.

Leur vie est pleine de vertus.

La joye de leur esprit dans les fatigues de leur vie.

P. Pacifique meurt en Saint à Paris.

VIE ET ACTIONS

DU PERE PACIFIQUE DE S. GERVAIS, premier Superieur des Capucins en France.

XVII.

P. Pacifique quitte son Monastere, & passe aux Capucins.

CE grand Homme, aprés avoir passé vingt-quatre ans dans le Monastere de saint Georges in Alga, chez les Venitiens, Profés de cet Ordre, avec la loüange de plusieurs vertus, éclairé des lumieres du Pere Celeste, entra parmi les Capucins, où aprés s'é-

tre fait paroître grand Homme d'esprit, & de prudence singuliere, il fut souvent Provincial de la Province de Venise, & Commissaire general en Candie, dans la Poüille, & en France. Il estoit si celebre en vertus, & principalement en abstinence, que trois fois la semaine il jeûnoit au pain & à l'eau, observoit inviolablement tous les Carêmes de nôtre Pere saint François; & faisoit souffrir à son Corps toutes les Austeritez imaginables, & pourtant il avoit toûjours le visage fort joyeux. Il avoit coûtume de faire la nuit de longues veilles en Oraison, où il étoit souvent ravi en extaze, & hors de lui-même: Tout embrazé du zele de Dieu, disant la Messe un jour à Udiné ville de Frioul, appartenante à la Republique de Venize, il reprit quelques Nobles qui s'entretenoient trop haut dans l'Eglise, & empêchoient l'attention des sacrez Mysteres, & il leur dit ces paroles de JESUS-CHRIST: *Ma Maison est une maison de Prieres,* & non de discours, & d'affaires. Ces Messieurs prirent de bonne grace cette correction du Pere, excepté un qui s'en fâcha, & la receut avec menaces, mais Dieu qui veut, qu'on honore ses Prêtres, & qu'on écoute leurs paroles, ne laissa pas sans châtiment, la honte que ce Gentil-homme avoit fait au P. Pacifique, parce qu'à peine fut-il retourné chez lui, que surpris d'une maladie précipitée, il mourut une heure aprés.

Il brille dans nôtre Ordre en vertus & prudence.

Un Gentilhomme qui le menaçoit, mourut aussi-tôt.

XVIII.

L'on écrit du P. Pacifique une chose fort considerable, que lors qu'il venoit en France avec ses Compagnons il fut receu chéz un Catholique, & y demeura quelque temps. Un Heretique l'y trouva, qui nioit opiniâtrément la Presence réelle du Corps, & du Sang de JESUS-CHRIST au Saint Sacrement de l'Eucharistie; P. Pacifique au contraire, s'efforçoit de la luy persuader, avec les Preuves plus fortes de l'Ecriture Sainte, & des Peres de l'Eglise. Mais l'Heretique obstiné dans son Heresie, lui répondit; Il est aussi vrai que le Corps, & le Sang de JESUS-CHRIST soient dans l'Eucharistie, qu'il est vrai, que la cime de ce Chêne, qu'il lui montra, touche cette Terre. P. Pacifique luy dit; Hé bien, si le haut de cét Arbre se courboit en bas, vous captiveriez-vous sous la verité de nôtre adorable Mystere? Oüi assurément, répondit l'Heretique, qui croyoit la chose impossible. P. Pacifique aussi-tost se met à genoux, prie Dieu quelque temps, se leve aprés, & commande à ce Chêne au nom de Dieu, qu'en témoignage de cette divine Verité, il abbaisse ses plus hautes branches jusques sur la Terre. L'on vit alors une chose toute divine & fort merveilleuse; parce qu'à peine P. Pacifique eut-il achevé ces paroles de commandement, qu'à l'heure-même le Chêne fort haut & plein d'années obeït au P. Pacifique, incline vers la terre sa cime plus élevée, en présence de l'Heretique, & confirme la verité de nostre Foy par son obeïssance & ses soûmissions; ce qu'admirant cét homme tout converti par ce prodige, quitte ses erreurs, & professe hautement nostre sainte Foy. Enfin ce grand Serviteur de Dieu, tout éclatant de vertus, aprés plusieurs travaux considerables pour l'Ordre, & s'estre acquis la réputation d'une éminente Sainteté, monta de Paris au Ciel, où son ame receut la Couronne de ses meilleures actions, tandis que son Corps ayant demeuré deux jours sans sepulture, à cause de la foule effroiable du peuple, qui venoit de tous costez luy rendre des venerations, fut enterré le troisiéme, dans la Parroisse Royalle de Saint Germain l'Auxerrois, avec un honneur extraordinaire de cette prodigieuse Ville.

Il dispute avec un Heretique de la verité du S. Sacrement.

Il confirme verité par un grand miracle.

P. Pacifique est enterré à saint Germain l'Auxerrois Parroisse Royale de Paris.

DE F. ALEXIS DE PETRA RUBIA, LAIC; DE P. BALDO DE CAGLIO PRESTRE, & autres Religieux de sainte Vie.

XIX. TAndis qu'on bâtissoit à Paris, un Convent à la gloire de Dieu, & à la demeure de ses Serviteurs, plusieurs Pierres vives en d'autres lieux ornées, & polies par plusieurs coups de Marteaux, de Pauvreté, de Chasteté, d'Obeïssance, de fatigues, & de diverses Tentations furent transportées dans le Bâtiment de la Jerusalem Celeste. La premiere, fut F. Alexis de Pietra Rubia, Laïc, de la Province de la Marque, qui quoi que de basse Naissance, quitta tout, vint tout nud presque en Religion, & y fit tant de progrés dans l'Humilité, l'Obedience, la simplicité, la Patience, l'Oraison, la candeur, & la pureté de l'Ame, qu'aux sentimens de tous, il s'acquit les grandes richesses des vertus. Mais à cause, qu'au sentiment de l'Apôtre, la vertu s'éprouve, & se perfectionne dans l'infirmité, aprés huit ans de Religion, ce Pere fut tenté de Dieu d'une longue, & fâcheuse maladie, où il témoigna toûjours une patience accompagnée de plusieurs vertus; mort enfin au Convent de Fossombrono, pendant qu'il prioit, il monta au Ciel, où la gloire Eternelle couronna sa patience; comme on en eut quelque certitude, par le moyen d'une Femme de Village, que connoissoit F. Alexis, & qui fort maltraitée de son Mary, parce qu'il l'outrageoit souvent d'injures, & de coups, étoit si desesperée, qu'elle avoit resolu de se pendre, & de finir ses miseres avec sa vie. Elle sortoit du Bourg de Fossombrono à dessein d'executer son entreprise, lors qu'elle rencontra F. Alexis, qui n'étoit plus au Monde, & qui luy demanda où elle alloit si précipitée. Elle, qui ne croyoit pas qu'il fût décedé, ne luy nia pas le dessein détestable qu'elle avoit de s'ôter la vie: mais en rejetta la cause sur son Mary, dont elle ne pouvoit plus souffrir ni les humeurs, ni les furies; aprés qu'il l'eut corrigée d'une entreprise si criminelle, il l'exhorte à la patience, & l'avertit que la patience vient de la tribulation, de la patience l'épreuve, & de l'épreuve l'esperance, & la gloire de l'Eternité. Il ajoûta; Souffrez, ma Sœur, aiez patience. Combien, croyez-vous, que j'aie enduré dans la Religion de froids, de nuditez, de macerations de corps, de reprimandes des Peres, de Maladies, & de toutes sortes de Tribulations, que pourtant par la grace de Dieu, j'ay souffertes courageusement? & maintenant que je suis mort, & qu'elles sont finies, si vous desirez apprendre de moy, les fruits de la patience, regardez la Gloire que m'ont acquise les peines que j'ay endurées pour JESUS-CHRIST. Il découvrit alors son sein, d'où il sortit des rayons éclattans de gloire, & laissa cette Femme toute remplie de consolation Celeste; il monta aussi-tôt au Ciel, & la Femme changeant de pensée, & courant promptement aux Capucins, dit la gloire de F. Alexis, au P. Alfonse Lupus, qui deux ans auparavant passé de l'Ordre de l'Observance à celui des Capucins, demeuroit alors au Convent de Fossombrun, & tous connurent de là que F. Alexis étoit glorieux dans le Paradis.

La gloire de F. Alexis est revelée aprés sa mort.

XX. Le second fut P. Baldo de Caglio, Ville d'Ombrie, du Duché d'Urbin, dans la Province de la Marque, Prêtre, qui souvent Provincial de cette Province, avec la loüange d'un Homme fort prudent, & bien vertueux, l'honora de plusieurs vertus. Assez peu âgé de Religion, & malade au Convent de Pietra Rubia d'une fâcheuse maladie, dont il croioit mourir assurément, il vit entrer dans sa chambre, un Ange tout

Vie & actions de P. Baldo de Caglio Prêtre.

brillant de lumiere, & d'une beauté rare, qui tenoit une Balance à la main, & aprés lui le Demon, horrible de figure, à qui l'Ange dit; c'est un ordre de Dieu, ô Sathan, qu'on peze les merites, & les démerites de ce Pere, & ainsi si tu as quelques crimes à luy reprocher, expose les promptement, & aussi-tôt le Demon mit dans un Bassin de la Balance plusieurs Billets de Pechez, & dans l'autre Bassin l'Ange plaça plusieurs merites, & quantité de bonnes actions; la mesure étoit égale des merites, & des démerites, & la Balance mise en équilibre, ne panchoit pas plus à la damnation, qu'au salut. Le Malade se mouroit de crainte, que la Sentence du Juge ne le condamnast, & il le sollicitoit de ses Prieres. Cependant, on entendit du Ciel une voix, qu'on donne une vie plus longue à cét Homme, dont il se serve à augmenter ses Vertus, & à diminuer ses Pechez; & aussi-tôt la vision disparut. P. Baldo revint à lui, & averti par son propre peril, & gueri de sa Maladie, par la faveur de Dieu, il ordonna de sorte sa vie, que brillant aux yeux des autres, par l'éclat de toutes les vertus, il leurs montroit en sa personne, une regle assurée de toute l'Observance reguliere, dont assurément il fit un si grand amas de Biens Celestes, que par sa sainte vie, il laissa en mourant l'esperance, non seulement de son salut, mais encore une certitude morale, de sa Gloire dans l'Eternité.

Ses œuvres sont pesées par un Ange.

XXI.

Vie & actions de F. Ange de Savone, Clerc.

Le troisiéme fut dans la Province de Génes, F. Ange de Savone, Clerc, Homme Angelique non tant de nom, que de visage, & de vie, qui âgé seulement de deux ans de Religion, avec beaucoup de candeur, & de pureté, & malade à la mort au Convent de Tortona, fut fort tenté des Demons, pour être éprouvé digne d'être placé dans le Ciel, & lors qu'ils l'attaquoient avec plus de furie, l'on l'entendoit dire souvent; Ha! miserables, à quoi vous efforcez-vous? Sçachez une chose vraie, que vous ne me surmonterez pas, parce que vôtre malice me façonnera une Couronne. Et comme les Peres en mourant l'exhortoient à ne point craindre les poursuites des Demons, il leurs répondit, d'une voie joyeuse, qui fut sa derniere; Que pourrai-je craindre? mes tres-cheres Freres, puisque je vois J. C. la sainte Vierge, & N. Pere S. François, qui me reçoivent entre leurs bras; & il mourut en achevant ces paroles, digne assurément d'être receu en mourant dans le glorieux Sein de ceux, que durant sa vie, il avoit tâché d'imiter par ses bonnes actions.

A sa mort, il vit J. C. la sainte Vierge & saint François.

XXII.

Vie & actions du P. Seraphin de Savone Prêtre.

Le quatriéme, dans la même Province de Génes, fut P. Seraphin de Savone, Prêtre, qui plusieurs fois Gardien, Définiteur, & Provincial de cette Province, à cause de sa prudence singuliere, à laissé à tous ses Suivans, les exemples d'une sainte vie, parce qu'il fut si grand amateur de l'Observance reguliere, que pour satisfaire à l'intention de nostre Pere saint François, exprimée dans le cinquiéme Chapître de sa Regle, où il commande aux Freres de travailler de leurs mains, & que de leur travail ils reçoivent les choses necessaires à la vie, il apprit à relier des Livres, & loüant sa peine à des Libraires, il en recevoit par reconnoissance, les Livres plus utiles aux Freres. Aprés avoir vêcu fort innocemment, & dans l'exercice de plusieurs vertus, la Vierge sainte enfin, qu'il avoit toûjours bien servie, luy revela, qu'il seroit délivré des liens de son corps, au même jour, où elle étoit montée au Ciel avec son fils si glorieusement. P. Seraphin tout joyeux de cette nouvelle, la dit aux Freres; & mourut ce même jour, au Convent de S. Barnabé, dans la réputation d'une eminente probité. Aprés seize ans de Sepulture, sa tête fut trouvée toute entiere avec sa peau, ses cheveux, & sa couronne, pour apprendre à ceux qui l'admirerent, que son Esprit dans le Ciel, y étoit couronné de gloire avec les Saints, aprés avoir triomphé sur la Terre des Demons, & de leurs attaques.

La Vierge sainte lui revele le jour de sa mort.

D'AUTRES RELIGIEUX d'une fort parfaite Vie.

XXIII. Vie & actions du P. Paul de Ferrare, Prêtre.

Le cinquiéme, qui comme une Pierre vive, aprés avoir été taillé à coups de Travaux, & de peines, receut une place de Gloire au Ciel Empyrée, fut P. Paul de Ferrare, Prêtre de la Province de Bologne, de Prudence, & de Vertu particulieres, qui aussitost qu'il fut dans l'Ordre, demanda cette grace à Dieu, de l'y servir en penitence, & en larmes, autant d'années, que son adorable Fils en avoit employé sur la Terre, pour le salut des Hommes. Souvent Gardien, il fut un Defenseur fort fidele de l'Observance Reguliere, & un Homme d'une admirable Probité de vie, qui sembloit n'avoir point de plus grande attache, & de plus agreables plaisirs que dans l'Oraison, & la Contemplation des choses Divines. Un jour Gardien au Convent de Forli, un Prêtre apellé P. Basile étoit malade d'une fiévre Tierce, & le Gardien le voyant sur son lit qui l'attendoit, lui dit; Pere Basile, pourquoi attendez-vous la fiévre? je vous commande par sainte Obedience, qu'aussitost qu'elle viendra, vous la rebutiez, jusqu'à ce qu'elle soit venuë prendre ma benediction, & vous verrez ce que j'en feray; Chose admirable! comme si la fiévre eust apprehendé la presence du P. Paul, elle n'osa revenir au P. Basile, & il en fut entierement délivré. Enfin il mourut Gardien du Convent de Bologne, avec la reputation d'une grande Probité de vie; & son corps, aprés plusieurs mois de sepulture, fut trouvé sans corruption aucune. Les Freres en separerent les pieds, qu'ils mirent dans une Chasse, d'où ils exhaloient des odeurs fort douces.

Il chasse la fiévre par un commandement de sainte obedience.

XXIV. F. Louis de Parme, Clerc, illustre en vertus.

Le sixiéme dans la même Province de Bologne, fut F. Loüis de Parme, Clerc, qui encore Novice, resista courageusement à sa mere, qui lui persuadoit de retourner au Monde, d'où ayant jetté des fondemens merveilleux de Vertu, & principalement d'Obedience, d'Humilité, & mourant six mois aprés sa Profession, vit JESUS-CHRIST debout devant son Pere, à qui il offroit pour lui le Sang de ses playes, & avec cette vision, son ame s'envola dans la demeure des Bien-heureux. Le septiéme de la Province de Reggio, est P. François de S. Martin, Prêtre, un de ces premiers Peres, qui l'an 1532 passerent de l'Ordre de l'Observance, à celui des Capucins, avec P. François de Regge. Il fut tout dévoué à l'Observance Reguliere, & à la pratique de toutes les Vertus: mais il excella en la pieté, & au culte de la sainte Vierge; c'est pourquoi il fit plusieurs Miracles durant sa vie, parce que tous les malades, qui touchez de la reputation de sa Sainteté, venoient à lui comme à leur secours, étoient gueris de leurs maladies, par le Signe qu'il leurs imposoit de la Croix de JESUS-CHRIST. Enfin il prédit l'heure de sa mort auparavant qu'elle arrivast, & mourant de celle des Justes, il monta au Ciel, y recevoir de Dieu la recompense de tous ses Travaux.

Vie & actions du P. François de S. Martin, Prêtre.

XXV. Vie & actions du P. François de S. Pierre, Prédicateur.

Le huitiéme de la Province de saint Nicolas, fut P. François de saint Pierre, Prêtre, & Predicateur, illustre par l'éclat de plusieurs Vertus, qui accompagnant ses discours publics, qu'il faisoit toûjours avec ferveur, & un grand fruit de ses Auditeurs, de la lumiere de ses bonnes œuvres, faisoit plus de conversions, & de merveilles par ses exemples, que par ses paroles, parce qu'il étoit si vertueux, que selon

le conseil de l'Apôtre, il n'osoit rien dire aux autres, qu'auparavant Jesus-Christ ne l'eust executé en lui, par les actions de sa bonne vie; d'où il luy produisit plusieurs enfans par ses Predications, & par ses Vertus, qu'il engendroit toûjours auparavant par l'Oraison, dont il soûtenoit tous ses discours. Il excella si fort en Oraison, pour ne rien dire de ses autres Vertus, & en la Contemplation des choses Divines, que souvent ravi en extase, il étoit élevé de terre, & de corps avec les hommes, il conversoit d'esprit, plus avec Dieu, & avec les Anges : d'où l'on remarquoit en lui tant d'honnesteté dans ses mœurs, de gravité dans ses paroles, de douceur dans son esprit, & d'innocence dans sa vie, qu'on eust dit qu'Adam n'avoit point péché en lui. Enfin comme un Marchand fort sage, il envoya devant lui dans le Ciel plusieurs Tresors de vertus, & de bonnes œuvres. Il les y suivit cette année, en mourant au Convent de Brindisi.

Il étoit souvẽt ravi en extase.

XXVI.

Vie & actions de P. Louïs de Noto, Prêtre.

Le neuviéme de la Province de Sicile, fut P. Louïs de Noto, Prêtre de la Province de Syracuse, qu'il gouverna long-temps, avec beaucoup de prudence, lorsque la Sicile n'étoit pas encore separée. Ce grand Homme fut grand en humilité, en integrité, en austerité, en oraison, & en toutes les vertus, digne de la memoire de tous les Siecles, agreable à Dieu, & aux Hommes, & meritant sans doute, au sentiment de tous, une Place entre les plus celebres de l'Ordre. Il donna toûjours de l'action à sa vertu, & ne permettoit jamais rien à l'oisiveté; quoiqu'il ne fust jamais seul, il étoit presque toûjours sans compagnie, parce que son esprit fermement occupé aux choses Divines, quoiqu'il fust seul avec les Hommes, il étoit de conversation avec Dieu; & il croyoit qu'il n'y avoit rien de si honteux, & de si raportant à un sepulchre, qu'un homme dans l'oisiveté : d'où il disoit, que l'Ame avoit son loisir, & qu'il étoit fort laborieux, puisqu'il faisoit les plus grandes choses. Il y joignoit souvent le travail des mains. qu'il employoit à faire des cilices, & pour s'exercer de corps, & pour animer les autres à pratiquer les Vertus, parce qu'il enseignoit par ses discours, & par son exemple, qu'on domptoit mieux sa chair avec un travail plus violent, qu'avec les exercices du seul esprit : D'où vient que n'étant pas Provincial, il avoit coûtume de s'exercer à bêcher la terre, & à faire les offices plus laborieux, & plus penibles d'un Convent. Tandis qu'il s'occupe si diligemment à tous les Exercices de la pieté, il finit ses Travaux à Syracuse, & alla joüir au Ciel de leur récompense, & de leur repos.

Il brille en vertus.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE GERVAIS DE RAGUSE, LAIC.

Comme il commença dés son Enfance, & dés sa Ieunesse de pratiquer les Vertus.

XXVII.

LA dixiéme, & derniere Pierre precieuse, que la même Province de Sicile plaça dans la Hierusalem du Ciel, aprés être polie bien delicatement, nettoyée de toutes les ordures de la Terre, & ornée des plus belles Vertus, fut F. Gervais de Raguse, de Sicile, Laïc, dont la Vie fut pleine de Perfections, & honorée de Dieu de plusieurs Miracles. Cet Homme ne vante pas chez les Gens du Mon-

de, la Grandeur & la Noblesse de son Berceau, & il ne leurs montre pas les illustres & anciennes Armes de son Origine, gravées sur sa noble Personne, comme sur une Pierre magnifique, qu'on auroit taillée, des plus belles Roches. Je l'avouë, au contraire comme cette petite Pierre, qui, comme dit Daniel, est détachée sans la main des Hommes, F. Gervais est d'une basse, d'une obscure Naissance, & pourtant c'est une merveille, qu'il soit arrivé à cette grandeur de Sainteté; que comme une grande Montagne, il ait rempli de sa vertu tout le Monde de la Religion Seraphique. Né donc d'Augustin son pere, & de Marie Rose de Relevati sa mere, qui vivoient humblement à la Campagne, l'on lui donna le nom de Jean Baptiste au Baptême, & il en eut même les effets, parce que dés sa naissance il eut tant de graces de Dieu, que tout petit Enfant encore, rien ne lui sembloit plus agreable, que de respecter devotement les Eglises, assister à la Messe, faire des prieres, & de cultiver ses rares commencemens de Pieté, que la Bonté de Dieu avoit si abondamment inspirée à sa petite Ame, & qu'il y avoit semée comme dans un champ, fort propre aux moissons agreables des Vertus Chrêtiennes.

Illustre en vertus & en Miracles.

XXVIII. Dés son enfance il montre des marques de sa future Sainteté.

Comme la connoissance qu'il avoit de Dieu, & la pieté qui l'attachoit à son service croissoient avec son âge, il avoit coûtume de macerer son corps d'abstinence, crainte que s'il mangeoit trop, il ne s'éleva contre son ame; de l'accabler jusqu'au sang de rudes & de frequentes disciplines, crainte qu'il ne devinst insolent; de le lasser de travaux ordinaires de la campagne, crainte qu'il ne languist dans l'oisiveté; & de l'affoiblir tous les jours de jeûnes, dont son esprit pût aisément s'élever à Dieu: de sorte que lorsque sa mere luy preparoit son souper avec les autres, pour ne pas paroître homme d'abstinence, il leurs répondoit si agreablement, qu'il avoit soupé ailleurs si abondamment, qu'il ne pouvoit plus manger avec eux. Il ne se contentoit pas de ces jeûnes, il se levoit de son lit aprés un peu de sommeil, & il alloit seul à une Chapelle, qu'on apelloit Sainte Marie du Mont, à trois mille de sa cabane, où employant dans l'Oraison le reste de la nuit, le matin il retournoit ou au labour, ou à d'autres emplois de campagne. Avec ces Préludes de vertus, Jean arrivé à la vingtiéme année de son âge, au prix de ses parens, & de ses heritages abandonnez pour JESUS-CHRIST, au prix même de toute sa personne, il acheta la qualité de Disciple de son Dieu, chez les Capucins, où l'on lui donna le nom de Gervais.

XXIX. Il se fait le Noviciat des vertus & de la Sainteté.

Aussitost donc que F. Gervais eut conduit son vaisseau de l'Ocean du Siécle, au port assuré de nôtre Réforme, & qu'il se fut fait Esclave volontaire de JESUS-CHRIST, il fit une résolution si ferme de servir à son Sauveur, avec tant d'ardeur, & de probité de vie, qu'il se détermina dés lors de combattre genereusement contra tous les Vices, & de poursuivre l'acquisition des Vertus, d'où d'abord il se prepare à se faire à soi-même une guerre implacable, & il commence d'attaquer, de poursuivre, & de massacrer tous les desirs des Vices, qui comme des saillies d'une Nature corrompuë, naissent dans une Ame, ou s'y entretiennent, lorsque les y introduit une mauvaise coûtume; parce que Dieu qui l'éclairoit, lui avoit appris que le Monde, & le Diable ne nous combattoient ordinairement qu'avec des Troupes, qu'ils tiroient de chez nous; & ainsi celui, qui d'une main, comme on dit ordinairement, veut surmonter tous ses ennemis, doit commencer par soi-même. Il se traita donc dans la lice de la Religion, comme un homme, qui devoit combatre avec tous les Ennemis, qui font guerre contre l'Homme,

me, & qui doit se poursuivre soi-même jusqu'à la mort du vieil Adam, dans sa personne. Premierement il attaque sa chair, avec toutes les armes possibles, parce qu'il la consideroit comme la source fatale de tous les pechez, & l'ennemie continuelle de l'esprit; Il l'affligeoit d'un fort rude cilice, qu'il ne quittoit jamais; il la persecutoit d'une nudité de pieds, qui ne se servoit point de sandales, dans tous les temps de l'Année; il accabloit son corps trois fois la semaine d'un jeûne au pain & à l'eau, qu'il observoit fort exactement; il l'assommoit encore de tous les Carêmes de nôtre Pere saint François; il le supplicioit même de si peu d'heures de sommeil, & de tant de veilles, qu'il n'accordoit au repos, que deux heures de la nuit, & consacroit les autres ou au travail, ou à la priere. Comme il abhorroit aussi toute sorte de délicatesses, il ne couchoit que sur le bois, sans même de paille. Enfin il faisoit une guerre irreconciliable contre sa chair, en faveur de son esprit; il cherchoit soigneusement toûjours de nouvelles manieres, & d'autres stratagémes de reprimer l'insolence de son ennemi; & aprés avoir combatu jusqu'à sa vieillesse, comme si toutefois il ne faisoit que commencer la guerre, il s'y disposoit avec toutes les précautions, qui pouvoient le deffendre des surprises de ses Ennemis. Ses prodigieuses austeritez.

Combat d'esprit de F. Gervais contre tous les Vices en faveur des Vertus.

LA guerre exterieure que ce brave Soldat de Jesus-Christ entreprenoit contre sa chair, afin qu'elle ne se rebellast point contre son esprit, ne fut qu'un prélude, & qu'une ombre de celle dont il attaqua plus fortement, & avec plus d'opiniâtreté les troupes des Vices en faveur des Vertus. Il abbatit de sorte la Superbe par l'Humilité, & par le profond abbaissement de lui-même, qui le mettoit sous les pieds de tous, qu'il se croyoit le plus méchant, le plus criminel, & le plus scelerat des hommes. Il massacra de sorte son Amour propre, qui fait naître chez nous la zizanie si dangereuse des Vices, par une haine fort innocente de lui-meme, qu'il se poursuivoit comme un autre Amalech, & détruisant tous ses desirs dereglez, il ne leurs laissoit plus de vie: il bannit de son ame si parfaitement les cupiditez immoderées de toutes les choses temporelles, par la tres-haute Pauvreté de l'esprit, & le Mépris de toute la Terre, qu'il avoit dessein d'entreprendre avant les autres Vertus, qu'il ne se croyoit riche qu'en la disette de tout ce qui n'estoit point Jesus-Christ. Il s'étudie de déraciner si profondément chez lui tous les mouvemens de complaisance, & de propre volonté, qui fait pancher un esprit, à suivre plûtost ses desirs, que ceux des autres; & par la vertu de l'Obeïssance, de soumettre si franchement ses sentimens propres à ceux de ses Superieurs, qu'il n'avoit rien de plus doux, & de plus agreable, que de laisser un ouvrage imparfait, par obeïssance. D'où vient que Dieu voulut prouver la parfaite obeïssance de F. Gervais, par un Miracle semblable, & même plus illustre, que celuy qu'on lit dans les Histoires d'un ancien Moine, qui ayant formé la lettre O, la laissa sans l'achever, aussitost qu'il entendit la voix de son Abbé, & il la trouva depuis achevée par la main d'un Ange. F. Gervais de même estoit Jardinier, & un jour qu'il arrosoit son jardin, & conduisoit l'eau sur les planches, & leurs racines, ou leurs herbages, son Gardien l'apella; il vint à sa voix, XXX. Il combat contre les Vices en faveur des Vertus.

Dieu prouve son obeïssance par un celebre Miracle.

laissa dans le conduit l'Instrument, dont il conduisoit l'eau, & il n'acheva pas son ouvrage. L'eau alors, qui couloit abondamment, & n'étoit pas moderée par la main de qui que ce fust, dont elle eust pû être conduite doucement, dans les endroits, où elle devoit être répanduë, eust assurément noyé & gâté les plantes, & le jardinage de F. Gervais: mais sa prompte obedience eut tant de pouvoir auprés de Dieu, que par son ordre l'eau coulante s'arrêta, & comme si elle eust attendu le retour de son maître, elle ne passa pas le terme qu'il lui avoit donné avec son pic, en s'en allant, jusqu'à ce que revenant d'obeïr à son Superieur, il leva l'empêchement; ce qui ne s'étant pû faire sans une Divine vertu, l'on voit clairement, combien l'Obeïssance de F. Gervais étoit agreable à Dieu.

XXXI.

Il fuït les honneurs des Peuples.

Cõbien il estimoit la perte du temps.

Senec. lib. 6. Epist.

De plus il éteignit de sorte jusqu'aux cendres, tous les appetits de la Loüange humaine, & la vaine Gloire, qui comme une tigne rongent peu à peu les plus belles Vertus de l'Ame, & les y laissent sans nourriture, qu'il entretenoit dans son cœur un desir insatiable de son mépris propre, dont il souhaitoit paroître fort peu de choses aux yeux de tous les autres. D'où il arriva, que comme à cause de la grande reputation de Sainteté, qu'il s'étoit acquise dans la Ville de Palerme, plusieurs tous les jours, pour implorer le secours de ses prieres, le venoient trouver, & lui rendre leurs venerations, à cause de quelques Miracles qu'il y avoit faits en faveur de leurs besoins, il fut contraint de se retirer à Syracuse, pour fuir les honneurs, & se débarasser de ces Peuples. Il faisoit tant d'état de la moindre petite perte de temps, que jamais sans quelque travail, ou de corps, ou d'esprit, il tâchoit de se dérober quelques heures de celles qu'on est obligé de donner au repos, & à l'entretien de sa vie, comme peu utiles, & même oisives à son ame, tandis qu'il jeûne tous les jours, pour oster une heure au moins à la nourriture de son corps, & qu'il veille presque toutes les nuits, pour ne lui accorder que deux heures de repos: & ainsi il enseignoit par ses actions, ce qu'un Sage avoit dit autrefois, que quelques Temps nous sont emportez par la violence, d'autres enlevez subtilement, & d'autres s'écoulent de nous trop lâchement. En effet, nous en perdons une partie par la violence, lorsque dévoüez tous entiers à l'avarice, à peine permettons-nous à nôtre corps les heures necessaires au repos, & à la nourriture. Nous en perdons une autre partie subtilement, lors qu'occupez trop à nos amis, ou aux divertissemens, nous consumons presque des journées dans des entretiens inutils, & des occupations vaines. Et nous perdons le reste avec lâcheté, lorsque sans rien faire, nous passons les heures & les momens plus precieux du Temps dans l'oisiveté. Et comme ces trois sortes de Dissipateurs du Temps, ne sont pas égaux, lors qu'on le perd à des discours inutils, ou des actions vaines, on péche veniellement, parce qu'on doit toûjours s'occuper à quelque chose de necessaire, & de serieux. Lors qu'on le perd aux occupations trop empressées de l'amour, des passions, & des plaisirs criminels, on péche mortellement, parce que tous ces emplois sont contre les loix de Dieu. Lors qu'on le perd enfin dans l'oisiveté, l'on péche honteusement, parce qu'il est infame, dans le commerce même, dans les affaires, dans l'œconomie de la vie civile, d'être sans mouvement, & sans vie; & qu'il est fort honteux, de consacrer aux soins trop empressez de son corps, de son sommeil, & de sa table, des heures qu'on pourroit employer à son salut, ou au moins à sa fortune. C'est assez qu'à la mort, à peine trouverons-nous quelques momens à nous, des cinquante, des soixante années de nôtre

vie, tout le reste est aux vices, aux affaires, & aux plaisirs des sens. Quelle honte ! quelle infamie.

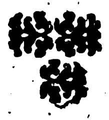
Mais F. Gervais, qui estimoit le Temps, la chose du monde la plus precieuse, & qui ne vouloit pas en perdre la moindre partie, en possedoit de sorte toutes les heures, qu'il ne souffroit pas qu'on lui en dérobast, qu'il en employast inutilement, ou qu'il s'en écoulast lâchement quelques-unes, & s'il étoit contraint d'en accorder quelqu'une au sommeil, à se chauffer, & aux autres necessitez de la vie, il la pleuroit comme perduë. XXXII.

Cet Homme de Dieu étoit fort soigneux de dégager son ame des moindres taches des Vices, crainte qu'elles n'y devinssent des péchez, parce qu'il disoit, que les principes des Vices sont fort petits, & si l'on ne les coupe à leur naissance, ils croissent facilement; & il croyoit qu'on tomboit insensiblement dans de grands péchez, si d'abord on neglige les petites fautes. Ce n'estoit pas là l'unique raison, qui l'obligeoit à se défaire des moindres manquemens; il les combatoit encore, parce qu'il sçavoit fort bien, que des fautes volontaires, quelques legeres qu'elles soient, déplaisent bien à Dieu, & empêchent le profit spirituel de l'ame. En effet, disoit-il, l'amour de Dieu est délicat; il est jaloux, & il ne souffre point de rivaux : l'Autel du cœur encore est fort étroit, il ne peut souffrir un Sacrifice d'amour, & pour JESUS-CHRIST, & pour ses creatures, parce que quoi que les taches volontaires des péchez, qui ne sont que veniels, ne bannissent pas Dieu de l'ame, toutefois comme mouches mourantes, elles perdent l'agrément de l'odeur, elles alterent l'entendement, elles affligent le Saint Esprit, & tandis qu'elles sont dans un cœur, elles en ostent toute l'esperance d'un plus parfait avancement. XXXIII.

On doit eviter les plus petites fautes.

Combien les petites fautes volontaires empêchent le profit spirituel de l'ame.

Enfin F. Gervais combatit genereusement contre la Paresse, qui a coûtume de ravager toutes les forces de l'ame, & d'abatre principalement les plus jeunes. Il veilloit donc diligemment à la garde de luimême; il s'animoit à l'amour de Dieu, par quelques emplois de corps, ou d'esprit, & sans penser à ce qu'il avoit fait, il s'occupoit avec une admirable fidelité aux actions présentes & suivantes des Vertus Chrétiennes. Il n'est pas croyable quels étoient les soins qu'il prenoit de son Interieur; avec quelle exactitude il le dégageoit des phantômes des choses humaines; & il s'efforçoit de calmer ses inquiétudes, d'être toûjours en la présence de Dieu, de le contempler en toutes choses, de peser ses actions, ses paroles, ses desseins, ses intentions, de les raporter à la gloire de JESUS-CHRIST, de joindre sa volonté avec la Divine, dans les joyeuses, & les tristes choses, dans les agreables, & les ameres, dans celles que doit embrasser, ou fuïr une bonne Ame, de lui confier tous ses soins, de recevoir indifferemment les maux & les biens de sa Providence Infinie, d'estre toûjours fort charitablement attaché de cœur à JESUS-CHRIST, & de confondre heureusement tous ses sentimens avec les siens. D'où il se plaisoit si fort à l'Oraison, & à la Contemplation des choses Divines, qu'il y employoit presque tout le temps de la nuit, & il prioit continuellement par tout, par une continuelle élevation de son esprit à Dieu. XXXIV.



De la haine que luy portoit le Demon; & de la consolation qu'il recevoit fort souvent de Dieu.

XXXV. Le Demon s'efforce de le detourner de l'oraison.

LE Demon brûloit d'une rage desesperée contre ce Serviteur de Dieu, & faisoit tous ses efforts possibles pour le détourner de ses Oraisons: quelquefois il excitoit d'effroyables bruits dans les lieux où il prioit; & d'autrefois il tâchoit de l'épouvanter par d'horribles figures, qu'il representoit à ses yeux. Souvent même il ne se contentoit pas de tant de persecutions, & lorsqu'il estoit à l'Oraison il le souffletoit: lorsqu'il y alloit de sa Chambre au Chœur, il le faisoit tomber des degrez, & il employoit toutes les machines possibles pour l'écarter de l'Oraison, qui le supplicioit si étrangement. Un jour au Convent de Palerme, que les Freres faisoient Oraison au Chœur à midy, F. Gervais vit le Diable, qui sous la figure d'un Ethiopien, portoit un vase à la main rempli de quelque liqueur, & en offroit dans une cuilliere à tous les Freres; mais ceux qui en prenoient, estoient surpris du sommeil aussitost: le Demon alors vint à luy avec sa liqueur; il le rebuta, & comme il le pressoit d'en prendre comme les autres, il détourna sa tête assez loin de ses pieds, & tout son corps tomba à la renverse: les Freres effrayez de sa chûte, le Gardien luy en demanda la cause, & il luy dit le fait, à dessein que les Freres se gardassent dorênavant du Diable du midy. Dans un autre temps qu'il prioit, avec les Freres, il voit courir au milieu d'eux le Demon en forme d'un Ethiopien, qui lorsqu'il touche de la main les yeux de quelques-uns, les excite à dormir; il provoque les autres à d'inutiles baaillemens, & il en contraint plusieurs à s'asseoir, en mettant ses mains derriere leurs épaules. F. Gervais qui découvrit aux Freres ces artifices du Diable, les rendoit contre ses malices plus prudens, plus diligens, & plus de feu dans leurs Oraisons.

XXXVI. Il voit le Diable qui tourmentoit diversement les Freres pendant leurs Oraisons.

Le Diable enrageoit contre F. Gervais, & pour le faire mourir, un jour qu'il faisoit la discipline la nuit avec les autres, il luy arrache la sienne des mains, en fait un lacet, le met à son col, & s'efforçoit de l'en étrangler; & comme les Freres vinrent à son secours lorsqu'il s'écria, le Demon fut contraint de s'enfuir, & de le laisser en liberté. Une autrefois au Convent de Castro-nuovo, que les Freres faisoient le soir Oraison à l'ordinaire aprés Complies, le Demon sonna la cloche de la porte; le Gardien aussitost y envoye F. Gervais, & la porte ouverte, il y trouve le Diable sous la forme d'un More, qui le prend au collet, & luy fit tant de playes à force de coups de bâton, qu'il le laisse à demi mort sur la place; où les Freres le trouvent fort blessé, & l'emportent à sa chambre sur leurs épaules; mais luy sans perdre cœur au milieu de tant d'attaques de ses Ennemis, dont Dieu permettoit qu'il se façonnast des Couronnes, ne quitte pas l'épée de combat; au contraire devenu tous les jours plus courageux, il y triomphoit plus glorieusement de son Ennemi par sa patience.

XXXVII. Le Diable le frappe cruellement.

Mais si toutes ces poursuites, dont les Demons persecutoient ce Serviteur de Dieu étoient des témoignages certains de leur rage & de leur haine contre lui, les victoires qu'il remportoit si glorieuses de leurs attaques, estoient d'honorables preuves de ses vertus, & de sa sainteté, qui tourmentoient le Diable, & qui faisoient de l'honneur à Dieu. Dans ces grands combats, mesme avec les Demons, il ne manquoit pas de consolations Celestes, parce que souvent alors, il jouïssoit dans

ses Oraisons de la presence de JESUS-CHRIST, de la Vierge sainte, de nôtre Pere saint François, & de plusieurs autres Saints. Un jour qu'il estoit malade, les Freres avoient soin de soulager son mal, & dans leurs visites, il leurs disoit; mes Freres, vous me faites une grande charité; mais assurement vous me privez de bien d'autres contentemens, que je recevrois d'ailleurs: parce qu'alors, honoré plus frequemment de la veuë de la Sainte Vierge, & de nôtre Pere saint François, il jouissoit de leurs divines consolations, dans les accés plus violens de sa maladie.

Il joüit souvent de la presence de la Sainte Vierge & de nostre Pere S. François.

XXXVIII. Cét Homme de Dieu n'avoit rien de plus agreable que de se consacrer au service des autres, & de profiter à tous par ses paroles, & par ses actions. Un jour qu'il cheminoit avec son Compagnon, il rencontra un Pere de famille, qui n'ayant rien dont il pust soulager ses besoins, à cause de la grande sterilité de l'année, sortoit de sa maison, & ne sçavoit où il iroit. Frere Gervais commença de le consoler de paroles, & de lui persuader une entiere confiance en Dieu, qui nourissoit les oyseaux du Ciel dans les airs & dans leurs nids, & n'abandonnoit jamais ceux qui se confient en ses bontez. Tandis que cét homme écoute ce Frere, qui l'instruisoit si Chrétiennement, il voit sortir de sa bouche un flambeau ardent, dont son esprit est éclairé. Cependant fort fatiguez du chemin, & abatus du jeûne, arrivez dans certains deserts, écartez de la demeure des hommes, sans sçavoir rien qui pust reparer leur foiblesse & leur lassitude, un Vieillard aussi-tost vétu de méchans haillons, leurs apparoist dans cette solitude, qui leurs presenta un grand gâteau, & leurs dit; Le chemin, à ce que je vois, vous a fatiguez, mes amis, prenez ce gâteau & reprenez vos forces; le Vieillard aprés ces paroles disparut, & laissa dans l'étonnement l'homme de famille, qui se rendit aux Conseils de F. Gervais, parcequ'il les voyoit autorisez d'un miracle, s'en retourna chez lui, & y apprit à mieux esperer en Dieu.

On voit sortir un flambeau ardent de sa bouche.

Quelques Miracles que Dieu fit par les Prieres de son Serviteur Gervais: Du don de Prophetie qu'il luy accorda, & sa mort.

XXXIX. LE bruit de la Sainteté de F. Gervais étoit répandu par tout, parmy les Freres & chez les Seculiers, & tous admiroient en luy une vertu divine toute éclatante de Miracles. D'où vient que plusieurs Malades venoient à lui de tous côtez, qu'il guerissoit avec le signe de la Croix; & même tout penetré d'un esprit Prophetique, il prédisoit quantité de choses futures, & des plus cachées; en voicy des exemples. Vincent à Campo, noble Citoyen de Palerme, avoit achetté par son conseil une paire de Bœufs; quatre jours aprés il sortirent de leur étable, & on ne put les trouver en quelque lieu qu'on les cherchast. Retourné donc à F. Gervais, il luy raconte la fuite & la perte de ses Bœufs, & luy demande son secours auprés de Dieu; demain, luy dit-il, venez me trouver, & en Priere la nuit, il eut revelation du lieu où étoient les animaux. Vincent donc revient le matin, & il luy dit, que ses Bœufs étoient sur certaines montagnes qu'il luy nomma; qu'il y allast, & qu'il les trouveroit. L'effet prouva la parole de l'Homme de Dieu, parce que Vincent y envoya ses Domestiques, & ils y rencontrerent les Bœufs fort attachez à leur pâture.

Il guerit plusieurs malades avec un signe de Croix.

Il prédit plusieurs choses d'un esprit prophetique

XL. Le fils d'une noble Dame de Palerme, devoit faire voile à Messine, sa mere le recommanda fort aux Prieres de F. Gervais, parce qu'elle sçavoit bien que cette mer estoit ordinairement couruë des Corsaires, & il luy répondit: Ne craignez pas, vostre fils ira sans peril, & il retournera de même. La chose ne se passa pas sans une merveille de Dieu, & sans l'étonnement de plusieurs, parce que cinq vaisseaux sortis en même temps du port de Palerme pour Messine, furent tous pris des Turcs, excepté celuy où estoit le Gentil-Homme.

XLI. *Il guerit une inflâmation de gorge avec le signe de la Croix.* Mais de plus grands miracles, dont F. Gervais brilloit par la vertu Divine, publioient par tout sa sainteté: en voicy quelques-uns plus considerables. A Palerme une Dame de qualité estoit malade, il y avoit long temps & cruellement, d'une inflammation de gorge, lorsque prenant l'occasion du temps que F. Gervais venoit quêter chez elle, aprés quelques discours de pieté, elle le prie instamment de faire le signe de la Croix sur sa gorge; il l'y fait simplement, & aussi-tost la Dame recouvra sa santé; & elle, tandis qu'elle vécut, en reconnoissance d'un si grand bienfait, fournit au Convent tous les ans autant de drap qu'il en falloit pour l'habit d'un Frere.

XLII. *Il guerit de même une jambe toute ulcerée.* Dans la même Ville, Vincent à Campo, noble Panormitain, dont nous avons parlé plus haut, portoit une jambe affectée d'une ulcere maligne, dont elle estoit presque pourrie. Un jour il conjura fortement F. Gervais de faire le signe de la Croix sur sa jambe si fort alterée; il le fit aussi-tost, & la vertu Divine y parut, qui chassa le mal, & y fit succeder une guerison entiere. Le même à Palerme, tout embrazé d'une ardente fiévre, obtient du Gardien du Convent le Manteau de F. Gervais, dont il avoit éprouvé déja la vertu, & l'ayant mis sur le lit où il couchoit, il fut à l'heure même guery.

XLIII. *De même il guerit un Prince blessé à mort.* Mais le Miracle qui fut sceu de toute la ville de Palerme, est encore plus celebre. Lors en effet que le Duc de Terra-Nuova s'exerçoit à courir la bague, & même à jetter la lance contre un faquin de la lice; par malheur il arriva, que blessé mortellement d'un coup de lance, il ne laissoit qu'une esperance bien incertaine à ses Medecins, de sa vie. F. Gervais le vint voir, & au moment qu'il l'eut consideré sur son lit, il s'écria avec joye, *Sursum corda*, Prince, *Sursum corda*; prenez courage; cette plaie ne fera pas la mort de vôtre corps, mais elle causera la vie de vôtre ame: alors il l'approche de plus prés, touche la plaie de sa main, la benit d'un signe de Croix, & luy dit; Rendez graces à Dieu, qui a bien voulu vous rendre la santé avec la vie, & aussi-tost il le quitta. A peine étoit-il sorti de l'Hostel du Prince, que par la vertu de Dieu, le malade fut entierement gueri de sa plaie.

XLIV. *Il guerit un moribond avec un signe de Croix.* Ce qui arriva dans la même ville, n'est pas d'un moindre étonnement. Un homme de la maison des Pisingi, étoit desesperé des Medecins, & on preparoit déja ses Funerailles; lorsqu'animé du bruit des Miracles de F. Gervais, il le mande chez lui par un Messager exprés. Son Gardien lui ordonne d'y aller, & y entrant, il voit toute la famille éplorée, & affligée tout ce qu'on le peut de l'extremité du malade, comme s'il eust esté sans vie. Aussi-tost il les consola, & leurs dit; Pourquoy pleurez-vous un homme vivant, comme s'il estoit mort? hé! Dieu ne peut-il pas ressusciter des morts? à plus forte raison conserver des vivans; Ne pleurez plus, je vous prie, mais mettez-vous à genoux avec moy, & disons cinq fois l'Oraison Dominicale, & autant la Salutation Angelique, pour le secours du malade. Ces Prieres finies, il s'approcha du mourant, fit le signe de la Croix sur son estomach, & il dit; Je

vous benis au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit, afin que par leur pouvoir, avec la vertu de la sainte Vierge, & les merites de nôtre Pere saint François, vous soyez gueri. A peine eut-il dit ces paroles, que le Malade demandant l'urinal, y versa quantité d'eau, & fut à l'heure même entierement soulagé.

XLV. Une Dame Panormitaine encore, qui depuis plusieurs jours souffroit d'horribles douleurs d'enfantement, avec un peril évident de sa vie, instruite par la renommée, qui voloit par tout de la vertu de F. Gervais, le fait venir chez elle, & le supplie d'étendre sur elle son manteau, dont elle espere être soulagée de ses douleurs, & d'accoucher heureusement. F. Gervais s'y opposoit par humilité: mais la Dame redoubla ses prieres, & ses soûpirs, & il se rend à ses demandes. A peine eut-il étendu son manteau sur elle, qu'elle fut délivrée de son mal, & de son enfant. Presqu'en même temps, il délivre du danger d'enfantement la femme d'un Cocher, en lui envoyant un petit morceau de cire benîte, quoi qu'elle souffrist effroyablement.

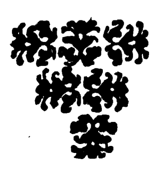
Mettant son mãteau sur une femme, il la délivre de ses douleurs d'enfantement.

XLVI. Mais il n'y a rien de comparable, à ce qu'on dit qu'il fit de prodigieux à l'entrée de la porte de Palerme. Quelques Citoyens de la Ville avoient trouvé dans un champ un homme mort, & étranger, & le mettant sur un cheval, ils l'amenoient à la Ville. Arrivez à la porte qui s'apelle Neuve, avec ce corps, tous accourent à ce spectacle, & compatissent à la mort de cet homme. F. Gervais alors venoit avec son Compagnon du Convent à la Ville, & comme il vit courir tout ce Peuple, il en demande le pourquoi, & on lui répondit, qu'on avoit trouvé dans un champ un homme mort, & qu'on alloit voir ce desastre. A ces approches, il dit; Ne pleurez pas cet homme comme mort, il ne l'est pas; portez-le chez lui, & tres-assurément il vivra. Tous connoissoient déja l'humilité d'esprit, & la Sainteté du Serviteur de Dieu, dont il avoit coûtume d'eviter toute ostentation de vertu, & de fuïr les honneurs des Peuples. Soûmis donc à ses paroles, plusieurs accompagnent le corps du défunt jusqu'à sa maison, & le mettant sur un lit, il commença de baailler, & de reprendre l'usage de la lumiere; ce que tous admirerent, & l'attribuans à la priere de F. Gervais, ils en loüerent, & en remercierent Dieu.

Il résuscite un homme mort.

XLVII. La réputation d'un si saint Homme étoit si celebre à Palerme, que les Citoyens ne craignoient pas de l'apeller un Saint, quoi qu'il fust vivant, & qu'il abhorrast comme la peste les honneurs, & l'estime des Peuples. Avec la permission donc de son Superieur, il sortit secretement de la Ville, & vint demeurer à Syracuse, où aprés avoir esté quelques années dans une même vertu, & une égale Sainteté, il y consomma enfin ses combats, & monta au Ciel en recevoir les couronnes. comme une Pierre encore bien choisie, dans la roche de la Religion, & taillée, polie même, à force de coups de plusieurs Travaux, & de plusieurs tentations, que Dieu, comme un adorable Architecte, transfere à l'édifice de la Hierusalem Celeste, pour en faire un glorieux ornement.

Il mourut à Syracuse.



Vision de la Gloire de F. Gervais.

XLVIII. Au moment de sa mort il apparut glorieux à un Frere fort éloigné.

A La même heure, que F. Gervais passa de cette miserable vie de la terre, à une glorieuse dans le Ciel, un F. dans un Convent fort éloigné de Syracuse, vit plusieurs Troupes Celestes, & entr'elles F. Gervais, vêtu d'une glorieuse veste; & voici leur ordre. Marchoit devant, une Celeste Procession d'Anges, & de bien-heureux Capucins, qui chantoient fort mélodieusement, & avec grande joye, & alloit de la terre au Ciel. Elle étoit terminée par F. Gervais, qui avec une besche d'or sur les épaules, comme le Caractere precieux de son auguste Noblesse, & le Trophée de ses Travaux, entra dans cette Celeste Ville, avec ce grand honneur, & cette illustre Compagnie. D'où il est visible, que ce n'est ni la noblesse du sang, ni la grandeur des richesses, ni l'esprit, ni la sagesse du Siécle, qui nous acquerent de la gloire auprés de Dieu, mais une vie passée dans la justice, & la Sainteté, & que fort souvent les besches des pauvres, sont préferées dans le Royaume de Dieu, aux Sceptres des Rois, par l'honneur & la gloire de leur Triomphe.

XLIX. Aprés sa mort il fait plusieurs Miracles.

Aprés la mort de F. Gervais, un homme de Syracuse de ses anciens amis, à qui les Intestins tomboient, à cause que les membranes, qui soûtenoient l'aine étoient rompuës, priant à son sepulchre, où il imploroit son secours auprés de Dieu, en obtint à l'heure même la santé. Une femme encore obsedée du Diable, qui toucha la poudre de son tombeau, est délivrée de son persecuteur, & en remercia Dieu. Une autre aussi, qui avoit la fiévre Quarte, demanda sa faveur à son Monument, & en fut aussitost guerie. Enfin il fit tant de merveilles durant sa vie, & aprés sa mort, qu'une noble Dame des plus qualifiées de Palerme disoit, qu'elle sçavoit tant de Miracles, qu'avoit operez ce grand Serviteur de Dieu, que si l'on traitoit de sa Canonization en Cour de Rome, il n'en faudroit pas davantage pour en faire un Bienheureux: mais à cause que l'humilité des Freres de ce Temps-là, les empêcha d'en faire une plus exacte recherche, ils sont morts pour nous avec cette Dame.

Choses considerables arrivées dans l'Ordre cette Année.

L.

IL arriva cette Année des Choses bien dignes de nos Annales. Dans une Terre de la Marche, apellée Loti, une certaine Tiberia fort affectionnée aux Capucins, avoit coûtume toutes les semaines, d'emplir au Quêteur une bouteille de vin: mais par malheur, il arriva cette année, que les vignes ayant été toutes perduës de la grêle, le vin étoit fort rare dans tout le païs; & ainsi cette femme n'avoit point assez reservé de vin dans ses tonneaux, ni pour les besoins de sa famille, ni pour l'aumône des Freres. Elle avoit une fille nommée Aloysia, aussi portée pour les interests de l'Ordre que la mere, & elles avoient toutes deux tant d'affection pour les Nôtres, qu'elles se fussent plûtost privées de vin chez elles, que de ne leurs en pas donner une bouteille ordinaire. Il restoit encore deux mois jusqu'aux vendanges, lorsque le muids, dont on tiroit toûjours, à peine rendoit-il quelques gouttes de vin par son ouverture, & pourtant voila le Quêteur avec sa bouteille; aussitost Aloysia court au muids: mais comme il ne couloit

Une fille fort affectionnée aux Capucins obtient du vin par ses prieres.

couloit qu'un filet, il ne pouvoit verser assez de vin, pour emplir la bouteille. La fille en est fâchée jusqu'à l'inquietude, parce qu'elle n'avoit pas dessein, de rendre au Quêteur une bouteille vuide. De là sa pieté provoque ses larmes; ses pleurs embrasent son cœur, & en expriment du plus tendre & du plus secret une voix, dont comme avec un feu, elle s'éleve à saint François; Ha! bien-heureux Pere, ceux-ci ne sont-ils pas vos Enfans, que vous aimez encore aujourd'hui d'un amour Celeste? Pourquoi le vin leurs est-il diminué? pourquoi ne pouvons-nous pas ma mere & moy, leurs en donner à nôtre ordinaire? Je vous prie, saint Pere, que par vôtre pouvoir auprés de Dieu, il coule autant de vin du tonneau, qu'il en faut pour emplir la bouteille de vos Enfans. O: force merveilleuse, de la Pieté, & de la Foi; le vaisseau commença alors de rendre du vin si abondamment, & même avec tant de furie, qu'il sauta plus loin qu'un pas. Il crût même de sorte dans le muids, que non seulement il suffit jusqu'aux vendanges, pour la famille de la femme, & pour celle des Freres. Mais encore pour rendre ce Miracle plus considerable, lorsque proche des vendanges, l'on voulut mettre les muids en état de contenir du vin nouveau, l'on y en trouva tant de reste, qu'on en remplit tous les vases de la maison, & toutes les bouteilles de nos Freres.

Dieu fit paroître encore cette Année un témoignage de ses Bontez, & de sa Providence, à l'endroit des Freres, parce qu'à Vignola, Terre de la Province Basilicate, il tomba du Ciel une si grande quantité de neiges, qu'elles couvrirent presque tout nôtre Convent, qui est situé sur des Montagnes fort hautes, & éloigné du Bourg environ un Mille; en sorte que les Freres ne pouvoient y aller à la Quête ordinaire; & aprés avoir consumé tout ce qu'ils avoient de pain, & de légumes, ils étoient dans un danger évident de leur vie. Tandis que dans une necessité extrême, ils frapent confidemment à la porte de leur Pere Celeste, à force de prieres, & qu'ils en attendent leur secours, ils entendent sonner à la porte de leur Convent. La chose leurs parut extraordinaire; ils courent à la porte; ils l'ouvrent, & ils y trouvent sans conducteur, un mulet tout chargé de pain, & des autres choses necessaires à la vie, sans même qu'ils vissent aucuns vestiges ni d'homme, ni de beste sur les hautes neiges. Ils furent fort étonnez, & ravis de la Providence de Dieu, ils déchargent le mulet: mais tandis qu'ils honorent les Bontez Divines de leurs loüanges, le mulet disparut à leurs yeux. LI.

Dieu pourvoit aux Capucins par un Miracle.

Au même Temps dans la Province de Bologne, lorsque F. Pio de la même Ville, alloit avec son Compagnon, de saint Donino, à Parme, ils rencontrent proche la maison d'un païsan, deux gros chiens mâtins, qui montrans leur rage par leurs horribles abboyemens, comme s'ils eussent voulu les déchirer en pieces, se jettent précipitemment sur eux avec la derniere furie. Le Compagnon de F. Pio tout épouvanté du rencontre si précipité, & si furieux des mâtins, F. Pio qui disoit alors son Office de Nôtre-Dame, & qui n'avoit plus dans un danger si extrême, que ce seul recours, leve les yeux en haut, se jette à genoux, attend les mâtins, & à leur approche, il leurs oppose son livre d'Heures de la Vierge. Les chiens demeurerent alors immobiles, cesserent leurs abboyemens, & regarderent seulement F. Pio avec des yeux fixes, & arrêtez sur sa personne: en sorte que restez quelque temps dans cette posture d'immobiles, comme si quelque Vertu Divine les eust poursuivis à la fuite; ils se retirerent d'une course précipitée, & laisserent en repos les Serviteurs de Dieu. LII.

Un livre d'Heures de la Vierge appaise des chiens.

LIII. Tous les ans dans la Province de l'Abruzze, il tomboit une grosse grêle, qui ravageoit de sorte tous les heritages du Territoire de Campli, qu'elle emportoit par sa furie toutes les moissons, non seulement des bleds, mais encore toutes les recoltes de vignes, de fruits, & même de toutes les semences de la prochaine année. P. Petronio de Cannaria, Prêtre Capucin, persuada alors à ceux du Païs, qu'élevant la figure de la Croix de JESUS-CHRIST, au lieu le plus éminent de leur Territoire, ils y eussent recours par leurs prieres, comme à un azile contre leurs disgraces, & il les assura que le même Dieu, qui avoit vaincu les Demons sur une Croix, permettroit que sa Figure fust favorable à leurs besoins; tous creurent la chose fort pieuse. L'Evêque donc ayant beni une Croix, on la plaça sur le Mont Arnano, avec un concours fort celebre du Clergé, & du Peuple, qui y firent leurs prieres, & y rendirent tous leurs respects; & aussitost, comme si la grêle eust respecté la Croix de JESUS-CHRIST, elle ne fit point de tort à tout le Terroir de Campli.

La Croix placée dans un terroir en chasse la grêle.





D'UN NOUVEAU CHAPITRE GENERAL,

Où fut élû P. Hierôme de Montefioré : Et d'un nommé Camille, qui fut d'abord nostre Novice, & puis Fondateur d'une Congregation de Clercs Reguliers.



TANDIS que cette Année 1575, pleine de réjoüissance, donne de la joye au Monde, une Indulgence Pleniere aux esclaves des Demons, & un remede Celeste aux maladies de l'ame, par la lumiere nouvelle du Jubilé, elle annonce à nostre Réforme un nouveau Chapître, l'Election d'un autre General, & un accroissement nouveau de Convens, & de Religieux; parce que le Vicaire Provincial de la Province de Messine, où P. Vincent, General étoit mort, aprés avoir pris le conseil, & le consentement des deux plus voisins Provinciaux, conformément à une Constitution de Paul III, convoque cette Année le Chapître general à Rome, pour la Pentecôte prochaine; & tandis que sous P. Hierôme de Montefioré, qui à cause du decés de P. Vincent General, exerçoit la Charge de Commissaire General, on préparoit l'Election d'un autre General, & le seiziéme Chapître: le Cardinal d'Urbin, Protecteur de l'Ordre, ayant creu facilement à la foi de quelques-uns, qui lui avoient fausement persuadé quelques divisions futures, entre les Electeurs, destine à l'assemblée P. Marius de Mercado Saraceno, qui avoit été General, avant P. Vincent, pour présider à l'Election d'un General, & des autres Superieurs de l'Ordre. La chose parut fort nouvelle, & toute extraordinaire aux Electeurs, qui sans être fondée sur rien de vrai, obscurcissoit l'éclat de la Religion, & préjudicioit trop à sa simplicité. P. Hierôme donc aprés avoir examiné le fait, d'un commun consentement, députe au Cardinal quelques Peres, qui l'assurassent de la parfaite union de tous les Vocaux, sans la moindre apparence d'aucunes factions, & lorsqu'ils eurent ôté de l'esprit du Cardinal Protecteur ses premieres pensées, de la division du Chapître, ils le dégagerent du dessein d'envoyer Marius. Et l'effet prouva bien la parole des Peres; parce que les Elections étans libres, les Vocaux élurent paisiblement pour General, P. Hierôme de Montefioré, qui à l'autre Chapître, étoit le premier entre les Définiteurs generaux; homme assurément digne de la memoire de tous les Siécles; comme nous le dirons dans le recit que nous écrirons de sa sainte Vie. I.

P. re Hierôme de Montefioré est élu General.

Il est fort juste de mettre icy quelques Statuts considerables de ce Chapitre. Que les Constitutions generales de l'Ordre, qui d'abord avoient esté imprimées à Venise l'an 1552, sous P. Eusebe d'Ancone, nouvellement augmentées de quelques Canons du Concile de Trente, & de quelques Decrets des Papes, seroient reimprimées. Que la II.

Quelques statuts de ce Chapitre.

Province de l'Abruzze aussi, qui l'an environ 1553, fondée par P. Mathieu de Leonessa, homme illustre en Sainteté, avoit été jointe jusqu'en cette année à la Province de Rome, d'où separée par un Decret du Chapitre general, elle fut établie, celle-cy en Province du nom de l'Abruzze, sous P. Laurent de Monte Pulciano, Commissaire general; & dans ce Temps-là, l'on y fonda les deux Convens de Penna, & de Teramo, quarante-deux ans aprés que P. Matthieu de Leonessa en eut bâty un à Aquila, qui est aujourd'huy le principal de cette Province.

III. *Camille de Collis ayant tout perdu son bien au jeu est reduit à la pauvreté.*

Le Chapître general achevé, & le nouveau General dans le dessein de commencer ses visites par la Poüille, fut à Manfredonia, où il trouva un jeune homme nommé Camille, qui aprés avoir été Soldat jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & dissipé tout son bien au jeu, étoit reduit à la derniere extremité de la misere. Les Freres l'avoient receu dans leur Convent, parce qu'il n'avoit plus de demeure, & s'estoient servi de luy dans leur bâtiment, qu'on achevoit. Luy donc, par l'édification de toute la Famille, & les frequentes exhortations des Freres, converty à une meilleure vie, Dieu principalement l'ayant touché, qui ordonne quand il veut aux tenebres de produire la lumiere, conceut le premier esprit de son salut, & détesta si genereusement les desordres de sa vie passée, qu'il continuoit toûjours ses tristesses, ses larmes, ses jeûnes, & ses autres austeritez de corps, dont il s'efforçoit d'effacer ses pechez: en sorte que depuis ce temps-là, il eut une envie si forte d'être Religieux, qu'aussi-tost que le General fut au Convent, il se jetta à ses pieds, le supplia profondément de le recevoir entre les Capucins. Les Freres de cette Famille appuyerent fort sa demande, parce qu'il connoissoient la pieté de Camille, & le penchant qu'il témoignoit à toutes les vertus. Le General donc touché de la demande du jeune homme, qui montroit un cœur embrazé de l'amour de Dieu, & des bons témoignages qu'en rendoient tant de Peres, le reçoit au nombre des Clercs, & l'envoya faire son Noviciat au Convent de Trivento. Tandis donc qu'ayant quitté la milice du Siécle, ce nouveau Soldat de Jesus Christ fait l'apprentissage d'une vie plus severe, & qu'il s'exerce dans toutes les vertus, & principalement l'humilité, qui lui donna le sentiment de renoncer à la Clericature, & de se mettre de la condition des Freres Laïcs, une playe qu'il avoit auparavant à l'extremité du pied droit se r'ouvrit, & devint si opiniâtre contre les remedes, que sans se pouvoir guerir, au grand regret de Camille, & de tous les Freres du Convent, deux mois aprés, plus ou moins, il fut renvoyé. Mais à cause que Camille paroissoit tout abîmé, dans la profonde tristesse qui le consumoit, P. Jean Marie de Tusa, Provincial de cette Province, que ses grandes Vertus, & sa singuliere prudence, éleverent depuis à la Dignité suprême du Generalat, console le jeune homme de paroles, & lui promet, qu'on le recevra encore dans l'Ordre, si sa playe se guerit.

Il est receu Novice parmi les Capucins.

A cause d'une playe on le renvoye au monde.

IV. *Il sert les Malades dans l'Hôpital de S. Jacques.*

A cause que Dieu avoit résolu que Camille jetteroit les Fondemens d'un Ordre de pieté, sa Sagesse Eternelle l'éprouve auparavant, comme une Pierre choisie, par les coups de la pauvreté, des travaux, & des miseres; & puis l'ayant tiré de la milice du Siécle, & de ses disgraces, l'attire dans l'Ordre des Capucins, afin qu'il y prist les semences des Vertus, & qu'il y apprist la conduite d'une plus sainte Vie. Camille donc sorti des Capucins, avec cette promesse, dont il espere y rentrer au plûtost, s'en va à Rome, où il se consacre au service des Malades, dans l'Hôpital de saint Jacques des Incurables, & y demeu-

re dans un emploi si charitable, jusqu'à ce que sa playe toute guerie, il résolut de retourner aux Capucins. P. Jean Marie de Tusa étoit alors Procureur general en Cour de Rome: Camille gueri s'adresse à lui, le fait ressouvenir de sa promesse, & lui en demande un effet favorable. Ce Pere le reçoit une seconde fois, & l'envoye prendre l'Habit dans la Province de l'Abruze, où dans le Convent de Taglia Cozzo, il recommence son Noviciat avec une extréme joye, & le continuë quatre mois durant, dans une santé parfaite, & un progrés merveilleux des vertus. Mais Dieu immuable, qui avoit separé Camille du sein de sa Mere, & l'avoit choisi pour son Ouvrage, permit que sa playe s'ouvrit encore, & que comme un chancre elle se corrompit, & s'étendit de sorte, que devenuë apparemment incurable, renvoyé une seconde fois de l'Ordre, il s'acquit, par l'attrait de Dieu cette grace, qu'il fut l'Auteur des Clercs Reguliers, qu'on appelle Serviteurs des Pauvres, & qu'il fut reconnu comme ce Vase de Dieu dont parle le Sage; *Vas admirabile opus excelsi.* Sanctius Cicatellus, General autrefois de cet Ordre a fort bien écrit sa vie & ses grandes actions.

Sa playe étant refermée il rentre aux Capucins.

Il est Auteur des Clercs Reguliers, qui servent les Pauvres.

P. Mathias du Salo est substitué en la place de P. Pacifique: Et de la Fondation du Convent de Lyon.

V.

PERE Pacifique de saint Gervais estant mort à Paris, il falloit que le General envoyast en sa place, un autre Commissaire general en France, bien propre à cette entreprise; & P. Hierôme de Montefioré choisit P. Mathias de Salo Brescian, Définiteur general, & Provincial alors de Milan, Homme d'autant de merites, de doctrine, & de prudence qu'il y en eust dans l'Ordre, dont nous dirons plusieurs choses l'an 1611. Tandis qu'il se prépare pour son voyage de France, P. Hierôme de Milan, qui vers la fin de l'année precedente étoit parti de Paris, arriva à Lyon aprés les fatigues d'un si grand voyage.

VI.

Lyon est une ville fort grande & bien marchande, dans la Gaule Celtique, bâtie, comme on dit, par Minutius Plancus, environ 711, que deux Fleuves celebres, la Saone & le Rône, coulans de deux endroits des Alpes, arrosent de leurs eaux. L'Eglise de cette ville tient la Primatie de toutes celles de France, comme dit Gregoire VII; qu'Innocent IV. pour cela dans Bzovius, appelle insigne par ses Titres de Noblesse, puissante par la pureté de sa Foy, égalle par l'union de sa paix, riche par l'abondance de toutes choses, commode par la scituation du lieu, & propre à toutes sortes de peuples. Aussi-tost donc que Pere Hierôme y fut arrivé, il y fut receu fort civilement, par Pompeo Porro Milanois, homme fort riche, & Banquier fameux, avec qui il confere son dessein de bâtir un Convent dans la ville. Porro louë son entreprise, & lui promet pour son execution tous les secours possibles. P. Hierôme ne perd point de Temps; mais selon l'ordre des Constitutions, il va trouver Pierre d'Espinac, qui du Prieuré de saint Rambert, élevé à l'Archevêché de Lyon, l'an 1574, honoroit ce Siége des lumieres de ses Sciences Divines & humaines, & de ses Vertus; & il obtient facilement de lui la permission d'établir un Convent de Capucins dans la Ville. Toute la Province Lyonnoise étoit alors sous le Gouvernement de Mandelot, homme assurément d'une pru-

Greg. l. 7. ep. 36.

Bzovi. a. C. 125.

P. Hierôme de Milan arrive à Lyon.

L'Archevêque & le Gouverneur de Lyon favorisent les Capucins.

dence, & d'une pieté toutes singulieres, & grand favori d'Henry III, qui servit aux Nôtres tout ce qu'on le peut, par sa faveur, & par son credit. Les Consuls aussi de la Ville, aprés avoir lû les Lettres de Catherine de Medicis, se montrerent fort favorables à leurs desseins: d'où vient que Dieu conduisant toute l'entreprise, toutes choses dans Lyon réüssirent bien, à l'avantage de l'agrandissement de nôtre Réforme.

VII. *Jeannot de Lechi, fort affectionné à l'Ordre entre dans les Capucins.*

Cependant un Marchand fort considerable, appellé Jeannot de Lechi de Milan, que la prudence & les bons conseils avoient souvent fait Consul de la Ville, & qui conversoit frequemment avec P. Hiérôme, tira de ses discours & de sa familiarité tant de zele, & tant d'affection pour l'Ordre des Capucins, qu'il poursuivit depuis de tout son credit, & de ses faveurs, leur plus prompt établissement. Enfin la pieté de cet homme vint jusques-là, qu'aprés que le Convent fut bâti, il employa même presque tous ses biens à en édifier d'autres; & en recompense de tant de bontez, Dieu lui fit cette grace, à l'âge presque de soixante ans, que sa femme se fit Religieuse, & il se consacra lui-même au service de Dieu, dans l'Ordre des Capucins; où trois ans aprés il mourut, avec la loüange, d'y avoir vécu dans l'exercice des Vertus, & d'une admirable vie. Deux autres Banquiers de Lyon se joignirent à celui-ci; l'un fut Philippe Jacomino, natif de Florence, & l'autre Jean Baptiste Bruno Piémontois de Mondovi, dont la famille à toûjours été fort affectionnée à nôtre Ordre, & a souvent paru honorée du Titre glorieux de President de Savoye. Aprés avoir achetté tous trois de leurs propres biens, un lieu propre à bâtir un Convent, l'on y planta la Croix cette année, avec l'applaudissement de toute la Ville, & l'on jetta les premiers fondemens du Convent, & de la Province de Lyon.

Philippe Jacomino, & Jean Baptiste Bruno avancent fort le Convent.

VIII. Cependant P. Mathias de Salo, nouveau Commissaire general en France, prit quelques Compagnons, dont voyci les noms; P. Sauveur; & P. Nicolas, tous deux de Ville-Chasteau; P. Hyppolite de Bergame, & P. Thomas de Turin; tous Predicateurs; F. Ange de Come, & F. Maur de Lodi, Laïcs; & venant en France avec eux, il passa à Turin, & traita fort à propos avec Emanuel Philbert Duc de Savoye.

On bâtit un Convent à Chambery.

IX. *P. Mathias traite avec le Duc de Savoye.*

Le succés de leur Conference fut, qu'avec sa permission, & sous son autorité, l'on bâtiroit un Convent de Capucins à Chambery, Ville fort considerable de Savoye, & le Siége ordinaire d'un celebre Parlement, où les Freres qui passent en France, & montent les Alpes, aprés les travaux, & les fatigues d'un penible voyage, peuvent réprendre de nouvelles forces, & entrer aprés plus facilement dans la Province de Lyon. Emmanuel Philbert, qui comme il ne le cedoit à personne en pieté, aimoit aussi fort particulierement les Nôtres, & avoit auparavant resolu d'établir les Capucins dans toute la Savoye, prit à pleines mains l'occasion si favorable, que Dieu lui en offroit, & persuade au P. Mathias, qu'outre le Convent de Chambery, il en prit un autre à Anebourg, petite Ville au pied des Alpes au delà, & un troisiéme à saint Jean de Morienne. P. Mathias consentit à la pieté du Duc, à cause qu'il jugeoit

Philbert Emanuel plein de pieté & d'affection pour les Capucins.

bien, que ces lieux favoriseroient fort aux Nôtres le passage aux Provinces de France. Ce Duc écrivit donc à Pierre Lambert, alors Evêque de Morienne, & le pria instamment qu'il employast tous ses soins, à faire obtenir ces trois lieux aux Capucins. P. Mathias loüa, comme il devoit, la pieté du Duc, & aprés l'avoir quitté avec mille civilitez, il vint à saint Jean de Morienne, où il trouva l'Evêque qui travailloit fort à la Fondation des trois Convens, que le Duc lui recommandoit par ses Lettres. Mais Anebourg étoit si petit, & le Païs qui l'environnoit si sterile, qu'on ne pouvoit y nourrir une Famille de Freres; & P. Mathias, de l'avis de l'Evêque, qui entreprenoit les affaires des Capucins avec chaleur, & integrité, jugea plus à propos de ne plus penser à ce Convent, & de se contenter alors des deux autres de Chamberry, & de saint Jean de Morienne. A peine sceut-on ce dessein dans cette derniere Ville, que plusieurs à la sollicitation du Diable, s'opposerent à nôtre Etablissement, par tant de raisons humaines, & Politiques, que quoi qu'ils manquassent plûtost par erreur d'esprit que par malice de volonté, ils ne pouvoient être détournez de leurs oppositions, que par une autorité absoluë; & pourtant P. Mathias aima mieux differer à une autre Année l'execution de son Entreprise, que de la poursuivre contre la commune volonté d'un Peuple, & la condition de cet Ouvrage de Dieu.

X. *Par le consentement & les Lettres du Duc de Savoye, on bâtit un Convent à Chambery.*

A Chambery, quoi qu'au commencement qu'on parlast de la Fondation de nôtre Convent, il s'éleva quelque Tempête, qui sembloit vouloir en ruiner l'Etablissement, le Duc de Savoye écrivit au Senat d'un stile puissant, & plein de feu, qui appaisa l'orage, & l'on nous donna un Lieu propre. L'on y planta la Croix, & cette Année l'on commença le Bâtiment, qui fut bientost achevé, par la devotion, & la bienveillance du Peuple, à l'endroit des Nôtres. P. Mathias alla de Chambery à Lyon, où il y trouva P. Hierôme, qui s'occupoit avec de grands soins, à la Fabrique de nôtre Convent; & aprés avoir reconnu la prudence, & la vertu d'un si grand Homme, il l'en établit Gardien.

On bâtit un Convent à Avignon.

XI. *Pierre de saint Sixte apelle des Capucins à Avignon.*

En ce même Temps, un homme puissant, & considerable d'Avignon, qu'on nommoit Pierre de saint Sixte, & qui sceut la haute réputation, que donnoit aux Capucins la Sainteté de leur vie, leurs desiroit fort un Convent dans Avignon. Il en écrivit au P. Mathias, Commissaire general, & lui demande des Freres, qui viennent voir la Ville, & y choisir un Lieu propre à y bâtir un Convent, qu'il promet achever à ses dépens. Avignon est une Ville celebre de la Gaule Transalpine, Capitale du Comtat, fort belle en Forteresses, & en Edifices. Elle est sur le Rône, qui coule sous un Pont de vingt-trois arches de longueur, avec quelques restes des autres que l'on ne voit plus. Elle est sujette aux vents, qui la dégagent des poisons d'un air fort mauvais. Clement VI l'acheta, & la soumit à la Puissance de Rome, où même souvent plusieurs Papes ont établi leur demeure.

XII.

P. Mathias aprés avoir receu les Lettres de Pierre, & consideré que Dieu lui ouvroit un si beau chemin à l'Aggrandissement de la Religion en France, jugea qu'il ne falloit pas differer, & qu'il devoit aller au plûtost par la voye que Dieu lui montroit. Toutefois il est dans quel-

que inquietude, parce qu'il voit le chemin d'Avignon fort dangereux, à cause de la haine effroyable que les Heretiques du Païs concevoient tous les jours plus furieuse contre la Réforme. Son esprit forme plusieurs conseils, dont il croit pouvoir eviter leurs surprises: mais comme il vit, que quoi qu'ils fussent bons, ils ne laisseroient pas d'être difficiles, il jugea plus à propos de commettre les soins de la chose, moins à l'humaine, qu'à la Divine Providence, qu'il admiroit à tout moment, dans la conduite merveilleuse des affaires de nôtre Ordre. Il destine à un si grand Ouvrage, sous la faveur de Dieu, P. Hierôme, dont il connoissoit la prudence, & la vigueur dans les affaires. On va fort vîte de Lyon à Avignon sur le Rône: d'où vient que de petits vaisseaux chargez de marchandises y vont, & viennent souvent. Quelques-uns, qui avoient apporté du sel à Lyon sur le même Rône, en devoient partir au plûtost pour Avignon; & P. Hierôme embarqué sur un de ces vaisseaux, vogue sans crainte sur le fleuve, où il n'apprehende ni les Heretiques, ni les perils de sa vie. Mais il se confie tout à la faveur Divine, & couvert des armes de son Obedience, il est intrepide au milieu des Ennemis de la Foi. Aussitôst que le Maître du vaisseau se voit proche des Lieux de l'Heresie, & qu'il prévoit les dangers de P. Hierôme, & de son Compagnon, il les avertit de ne se point faire voir aux Heretiques, & les fait passer en un lieu secret de son batteau, jusques à ce que se fussent retirez ceux de ces Errans, qui devoient visiter leur barque. P. Hierôme lui obeït; & à peine les barques sont-elles à bord, que les Heretiques y accourent, & instruits par les Lettres de leurs Confreres de Lyon, qu'une portoit des Capucins, ils y entrent de furie, visitent, cherchent, penetrent par tout, ils retirent même les planches qui couvroient nos deux Freres, les écartent, font jour à la place, & pourtant aveuglez de Dieu, ils ne les virent pas. Ils retournent souvent au même lieu, y appliquent tous leurs yeux, & considerent le fonds, les côtez, & ne trouvent rien. P. Hierôme les voyoit, & ils ne le voyoient pas; parce que Dieu vouloit, que comme ils étoient aveuglez d'esprit, ils le fussent de sorte de corps, qu'ils ne pussent voir deux hommes, qui estoient si bien à leur veuë. Nos Capucins délivrez par le secours de Dieu d'un si grand peril, arriverent à Avignon, où le Nautonnier étonné de ce Miracle, l'ayant publié par toute la Ville, le Peuple en devint plus affectionné à la Réforme, & Pierre qui avoit apellé les Capucins à la Ville, en eut plus de zele pour l'achevement de son Entreprise.

P. Hierôme de Milan va à Avignon.

Les Heretiques sont aveuglez par la vertu de Dieu.

XIII. Pierre de saint Sixte fort ravi de l'arrivée du P. Hierôme & de son Compagnon, les prend chéz lui avec joye, & les y reçoit fort civilement. Aussitost ils traitent ensemble de la Fondation d'un Convent: mais P. Hierôme l'assure, qu'il falloit commencer la chose par l'Evêque de la Ville, selon les Loix Ecclesiastiques, & de la Regle. L'Eglise d'Avignon étoit alors gouvernée par Georges Arminiaco, Cardinal, & Legat du Saint Siege; Prélat assurément d'une réputation, & d'une pieté extraordinaires, à qui P. Hierôme & Pierre se presenterent, & le supplierent, qu'il lui fust permis, sous son autorité, de bâtir un Convent dans la Ville d'Avignon. La chose d'abord parut difficile au Cardinal, à cause d'un Etablissement nouveau de Religieux, qu'il craignoit devoir être trop à charge à la Ville, & à cause que les Capucins professans une pauvreté si extrême, il apprehendoit qu'ils ne trouvassent pas les choses necessaires à la vie, en les mandiant. Mais P. Hierôme commença par la Providence, qui dés le commencement de l'Ordre, a toûjours paru si visible à l'endroit des vrais Professeurs de leur

P. Hierôme obtient le lieu d'un Convent du Cardinal Arminiaco.

de leur Regle, & lui prouva par des raisons fort prudentes, & par l'experience des choses, qu'on ne devoit rien craindre de leur maniere de vie. Qu'au reste il n'est pas de la condition de nôtre Réforme, que les richesses des Villes en soient diminuées, qu'au contraire Dieu les augmente ordinairement; & il le montra à son Eminence, par le recit de plusieurs Miracles.

XIV.

Le pieux Cardinal se rendit à ces raisons, & n'avoit plus qu'une difficulté, comment des gens qui manquoient de tout, & qui n'avoient point de secours temporels, pourroient bâtir une nouvelle Demeure, & une nouvelle Eglise. Pierre aussitost, pour resoudre ce doute, lui dit; Cardinal Illustrissime, si tout ce qui regarde la suprême Autorité de l'Eglise est arrêté, il est de ma charge de faire le reste. Ces Peres sont venus en ce Païs à ma priere; je les y ay receus comme mes enfans; n'est-il pas juste que comme leur pere, je les pourvoye d'une demeure. C'est à moy, sous vôtre Benediction, & vôtre Credit, de leurs preparer une Eglise, & un Convent. Ce que le Cardinal entendant, & embrassant Pierre avec tendresse, il loüe extrémement son Entreprise, le prie de la continuer, & accorde au P. Hierôme une Permission fort ample de bâtir, & il le renvoye fort civilement.

XV. On jette les premiers Fondemens du Convent d'Avignon qui fut le premier de la Province de saint Louïs, aprés la division de celle de Lyon.

P. Hierôme avec la Permission du Cardinal, employe tous ses soins à chercher avec Pierre dans tout Avignon, le plus commode Lieu à nous bâtir un Convent. Pierre de saint Sixte avoit un grand Jardin à l'extremité de la Ville, qu'on nomme la ruë des Freres Prédicateurs, assez proche de l'Eglise de sainte Agricole. Il l'offre, comme fort propre au P. Hierôme, qui le trouva de fort bon air, & bien solitaire; le loüa extrémement, s'y établit, & sans perdre de temps, avec le concours de toute la Ville, y jetta les premiers Fondemens d'un Convent, qui servirent aussi de premiers à la Province de saint Louïs, aussitost qu'elle fut separée de celle de Lyon. En peu de temps on éleve de terre l'Edifice, avec l'argent que Pierre y fournissoit abondamment, & en moins d'un an, les Freres eurent une Demeure fort commode, par la diligence du P. Hierôme, & la liberalité de Pierre.

Les Conseillers de Barcelone écrivent au General des Capucins, pour avoir de ses Religieux dans leur Ville.

XVI. P. Mathias revient à Paris, & bâtit le Convét de Meudon.

PERE Mathias Commissaire General en France, prêcha cette Année à Lyon, où l'on bâtissoit nôtre Convent, avec grande édification, fruit, & applaudissement de toute la Ville; parce que comme un des plus celebres Prédicateurs, & de plus de vogue de son Siécle, plusieurs jeunes hommes, dont Dieu avoit embrazé le cœur, à la perfection de l'Evangile, & à l'austere vie des Capucins, aprés l'avoir entendu prêcher le Carême, entrerent dans leur Réforme, & servirent bien à faire les Familles des Convens de Lyon & de Chamberry. P. Mathias aprés un succés si heureux d'affaires, revint à Paris, où Louïs de Guise de Lorraine, que Gregoire XIII. avoit fait Cardinal, aprés la mort de Charles, qui le desira, & lui donna une Maison, & une grande étenduë de terre, & de bois à Meudon, où il fonde le Convent, & où il établit Gardien P. Julien de Milan. Il obtient aprés du Roi Henri III, à la faveur de sa Mere, Catherine de Medicis, que la Religion des Capucins fust sous son Autorité, Fille legitime & naturelle de son Royaume, & qu'elle dépendist absolument de sa faveur

Les Capucins sont naturalisez en France par les Lettres Patentes d'Henri III.

Royale. Ce qui assurément parut fort nouveau, & bien merveilleux à plusieurs, qu'un Ordre qui naissoit à peine dans la France, y possedast déja, ce que d'autres fort Anciens n'avoient encore pû obtenir de leurs Majestez. Mais ce fut une Providence de Dieu particuliere, que la France, comme tres-Chrêtienne, receust si facilement sous la protection de son Prince, des Religieux, dont les Suivans éclaireroient toutes ses Provinces, & toutes ses Villes, du lustre de leur doctrine, & de leurs actions. On peut lire la copie de ces Lettres Patentes d'Henri III, dans le Registre de nos Bulles, qu'a imprimées nôtre Boverius.

XVII.

On bâtit les Convens de Pôtoise & de Joigny.

En ce même Temps, Pierre de Gondy Evêque de Paris, par ses Lettres Episcopales, favorisa fort la Réforme dans son Diocése, aprés s'être un peu opposé à son premier Etablissement; & pourtant depuis, il lui fut si affectionné, qu'il introduisit les Capucins dans les Villes de Pontoise, & de Joigny, où il leurs bâtit deux Convens à ses propres frais, dont il planta lui-même les Croix. Il voulut encore poser celle du second Convent de Paris, qu'on bâtissoit au Faux-bourg S. Jacques; & parce qu'il ne le put, à cause d'une maladie qui l'en empêcha, il y envoya Monseigneur le Doyen, son Neveu, Jean François de Gondy, premier Archevêque de Paris, & Successeur de son zele, & de son affection à l'endroit de l'Ordre, avec un present de mille écus d'or, ordonnées pour le Bâtiment.

S. Jaques, second Convent de Paris.

XVIII.

Ce Seigneur voulut toûjours avoir auprés de lui quelques Capucins, & même P. Loüis de Paris, Définiteur de cette Province, y fut longtemps, qu'il cherît si tendrement, que desirant mourir entre ses mains, il y rendit son esprit à Dieu, avec tant de soumission de cœur, & d'esprit à ses Divines Volontez, qu'en mourant, il édifia fort ceux qui se trouverent à sa mort. Il avoit une confiance si grande aux Capucins, & à leurs prieres, qu'il disoit souvent, & même un jour avant son deceds, qu'il esperoit à sa mort, & même encore aprés, être plus assisté dans l'heure de ce passage des Capucins, que de tous les autres; & il ne fut pas frustré de son esperance, comme on peut voir par la suite; parce que passant de cette vie à l'éternelle, un Mardi 16 Février, environ sur les huit heures de nuit, on envoya promptement un Messager exprés au Convent de saint Honoré; pour en avertir les Freres; & comme il trouva les portes fermées, à cause de la guerre, il ne put sortir de la Ville; mais Dieu voulut alors, que les cloches de Nôtre-Dame qui sonnerent pour quelqu'autre chose, les Capucins se persuadassent, que ce fust à cause de la mort de ce grand Prélat. Le Gardien aussitost assembla tous les Freres dans l'Eglise, & leurs recommanda l'ame du défunt Evêque; tous aussitost prierent pour son repos éternel, ornerent les Autels de noir, & dirent de grand matin leurs Messes des Morts. Le Messager arriva sur les deux heures, sans avoir pû plûtost sortir de Paris; & dit à la porte, qu'il apportoit la triste nouvelle de la mort de l'Evêque. Le Portier alors lui répondit, qu'ils en avoient esté déja avertis par le bruit des cloches de Nôtre-Dame, qui les avoient obligez de grand matin à dire les Messes, pour le salut de son ame. Il fut fort surpris, à cause que les cloches n'avoient pas sonné pour cette mort; & il en avertit les parens du défunt, qui en remercierent Dieu, & connurent clairement, que leur esperance aux prieres des Capucins n'avoit pas esté vaine. Ce grand Prélat laissa par Testament, cinq cens écus d'or pour cinq cens Messes, à dire le jour d'aprés son deceds, & legua de grandes aumônes pour marier de pauvres filles, pour soulager les Hôpitaux, & pour secourir de miserables & de honteuses Familles.

XIX.

C'est une disposition particuliere assurément de la Divine Sagesse,

que la même année, où la Religion commença de s'établir en France, l'Espagne aussi commença de la recevoir chez elle, & d'une maniere encore fort particuliere, parce que ni le General, ni les Peres de l'Ordre, n'avoient point encore eu la pensée de l'étendre dans ce Royaume-là ; parce qu'ils crurent avoir assez fait de l'avoir augmentée dans un Etat si Chrétien, & si florissant que la France : Ils craignoient même que la Religion n'eust encore trop de foiblesse, pour soûtenir le poids de tant de Convens ; & qu'ainsi elle devoit attendre à faire d'autres Etablissemens, qu'elle eust en France plus de Religieux, dont elle pourroit aisément en envoyer dans d'autres Royaumes. Mais Dieu, qui par son adorable Sagesse gouvernoit les deux Royaumes de France, & d'Espagne, pour les joindre d'un lien plus étroit, de la Religion Seraphique, comme ils l'étoient de Foi ; & que cette Union les anima plus à la recherche des Vertus Chrétiennes : excite un Apotiquaire de Barcelone, nommé Michel Quirolius, homme de bien, quoique de mediocre autorité, qui instruit du grand bruit que faisoient les Capucins en Italie, par la Sainteté de leur vie, fit en sorte avec les Consuls de la Ville, qu'ils y appellassent des Religieux comme les Capucins, qui brilloient par tout des splendeurs de leurs Vertus, & de l'Observance Reguliere. Ce Quirolius étoit un homme avantagé d'une extraordinaire probité, qui le rendoit fort considerable dans Barcelone : d'où vient que les Consuls de la Ville, qui defererent beaucoup à ses avis, écrivirent cette Année une Lettre au P. Hierôme, General des Capucins : en voici la Copie.

Les Capucins sont appellez à Barcelone.

AU T. R. PERE EN JESUS CHRIST,

P. HIEROME DE MONTEFIORE,

GENERAL DE L'ORDRE DES CAPUCINS

du Glorieux Pere Saint François :

LES CONSEILLERS DE BARCELONE,

Salut.

TRES REVEREND PERE EN JESUS-CHRIST ; *Michel Quirolius, Apothiquaire de nôtre Ville, nous a dit plusieurs choses de la gloire, & de la sainteté de vôtre Ordre, & même nous avons appris par les Lettres, & les discours de plusieurs, quelle est par tout vôtre austerité de Vie, & vostre Observance Reguliere, qui attirent les Religieux de vôtre Ordre chez tous les Peuples, à cause que leurs bons Exemples, & leurs ferventes Predications, font de grands fruits de Salut parmi les Chrêtiens. Encore donc que nôtre Ville, par la grace de Dieu, soit fort pleine de Convens d'autres Ordres Religieux, qui nous éclairent de leur Doctrine, & de leurs Vertus : Nous desirons pourtant beaucoup y avoir un Monastere des Vôtres : Nous mettons donc* XX.

ordre, que pour leur bâtir une Maiſon, & une Egliſe plus commodes, on leur cede une Chapelle dediée à la Vierge, qui eſt ſcituée proche nos murailles, au pied du Mont de Jupiter, & de l'ancien droit de Patronage de nôtre Ville, qu'elle avoit meſme donnée aux Peres de la Societé de IESUS, *& qu'ils lui ont renduë, à cauſe des autres Maiſons qu'ils ont dedans & dehors la Ville; ce que Vôtre Reverence verra clairement, par l'Arreſt du Conſeil Ordinaire, aſſemblé ſur ce ſujet. Ce que nous vous ſignifions par cette Lettre: C'eſt pourquoy nous prions inſtamment V. R. qu'elle entreprenne fortement cette Affaire, & qu'elle y mette la main au plûtoſt, puiſque nous en eſperons de la gloire pour Dieu, de l'utilité à la Ville, & de la joye à tous les Citoyens. V. R. pourra nous envoyer quelques-uns des Siens, qu'elle jugera meilleurs, & plus propres à cette Entrepriſe. Pour ce qui eſt de nous, nous ne manquerons à quoi que ce ſoit de nos Charges, pour achever de noſtre mieux, ſous la Faveur de Dieu, une Affaire ſi bien commencée. Que vôtre R. vive long-temps, & que Dieu la conſerve par ſa Grace. Donné à Barcelone le 8. Juin 1575.*

XXI. Mais le General, ces Lettres receües, jugea qu'il falloit proceder dans cette Affaire, avec beaucoup de prudence & de maturité, à cauſe principalement, que dans la deliberation qu'on en prendroit, il ſe trouveroit pluſieurs choſes, qui demanderoient plûtoſt du Temps, que des Conſeils, & il crut plus à propos de la remettre au Chapître General, afin qu'eſtant paſſée au jugement de plus de têtes, on delibera ce qu'on en feroit avec plus de prudence: D'où vint que juſqu'à l'année 1578, on ne fit rien pour l'établiſſement de la Réforme, en Eſpagne.

VIE ET ACTIONS

DU PERE JEAN BAPTISTE DE L'APIRO, DE P. GRATO DE S. SEVERINO, PRETRES, & de F. Philippes de Montevecchio, Laïc.

XXII. *P. Jean-Baptiſte de l'Apiro, Prêtre.* EN ce même Temps, dans la Province de la Marque, fleurit P. Jean Baptiſte de l'Apiro, Prêtre, celebre par pluſieurs Vertus, & ſi conſiderable en abſtinence, que ſans jamais éteindre ſa faim & ſa ſoif, il avoit toûjours guerre avec ſes appetits; fort avare du ſommeil, il avoit coûtume d'employer à l'Oraiſon principalement pluſieurs heures de la nuit. Il parloit des choſes Divines, avec tant d'agrément, qu'il attiroit à la Vertu tous ceux qu'il converſoit, par la force que Dieu donnoit à ſes Paroles. D'où vient que perſonne ne l'entendoit parler une fois, qu'il ne l'oüit une ſeconde; & il conſoloit de ſorte les Malades, & ceux qu'accabloit quelque miſere, qu'il les dégagoit de tout le poids de leur triſteſſe, & de leurs diſgraces: L'on écrit de lui qu'il fut ſi doux, & ſi plein de manſuetude,

qu'il sembloit ne pas connoistre la colere. Enfin aprés avoir vécu dans une grande pauvreté, humilité, charité, & parfaite Observance de la Regle, jusqu'à l'âge de soixante ans, cette Année il tomba dans sa derniere maladie, au Convent d'Amandola, terre de la Marque, proche les premieres Montagnes des Apennins, où proche de sa mort, & surpris de plusieurs Demons qui entrerent dans sa Cellule, il se tourna vers la Vierge, & lui demanda du secours; elle qui lui apparut aussi-tost, chassa tous ces Diables par sa presence, & les dissipa comme le Soleil les nuages. P. Jean Baptiste qui vit la Vierge, s'écrie aussi-tost; Ha! Vierge sainte, Vous êtes venuë bien à propos ici, les monstres des Enfers s'en vont maintenant; vous avez écarté toutes leurs tenebres, Adorable Lumiere! ô que vous êtes Brillante! que vous êtes Belle! que vous êtes Agreable! Reine du Ciel Empyrée. Ravi aussitost en extase, il y reposa quelque Temps; & revenu à lui, il dit au Gardien: Que les choses, mon Pere, qu'on reserve dans le Ciel, aux Freres Mineurs veritables, sont grandes! qu'elles sont hautes! qu'elles sont prodigieuses. O! si je pouvois vous les dire, que vous en auriez de joye; mais ce discours est d'une autre langue, & l'on ne peut en parler ici avec les hommes. Benissez-moy, mon Pere, il rendit son esprit à Dieu avec ces paroles, & alla joüir au Ciel, avec les Anges d'une Vie plus heureuse que celle du monde.

XXIII. Vie & actions de F. Philippe de Montevecchio.

Dans la même Province, est encore celebre la memoire de F. Philippes de Montevecchio, Laïc; qui entré Vierge dans l'Ordre, y persevera avec tant de candeur & de pureté, comme un veritable Israëlite, qu'il ne soupçonna jamais de mal en qui que ce fut. Il brilla de tant d'obeïssance, d'humilité, de pauvreté, & principalement d'amour à l'endroit des Pauvres, qu'il leurs donnoit plus volontiers, qu'il ne retenoit pour lui, ce qu'on lui presentoit de viande, & de poisson au Refectoir; & même s'il n'avoit rien à leurs donner davantage, crainte qu'ils ne s'en retournassent sans quelque chose, il leurs offroit des racines du jardin, des herbages, & des fruits. Cette charité des Pauvres, l'embrazoit de sorte, qu'une Dame de qualité, luy ayant donné du pain par aumône, il l'offrit aussi-tost en sa présence à un Pauvre qui lui demandoit. Elle l'entreprit, & elle lui dit; je ne vous fais pas l'aumône, afin que vous la donniez aux autres; mais que vous la conserviez pour vous, & pour vos Freres. F. Philippes n'alla plus demander l'aumône à la porte de cette femme, à cause de ces paroles. Elle s'en étonnoit; s'en plaignit un jour à lui même, & elle lui en demanda le pourquoi. F. Philippes lui répondit; Comment ne me retirerai-je pas de chez vous, qui m'avez commandé de ne point donner l'aumône; puis donc que je ne puis la faire à d'autres Pauvres, parce que vous me l'avez défendu, j'ai jugé plus à propos de ne pas quêter chez vous, que d'estre obligé d'obeïr à vos volontez: Ce qu'entendant la Dame, elle admira la charité de F. Philippes, & elle lui dit; Venez doresnavant avec liberté à la quête chez moi, vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Sa merveilleuse Charité à l'endroit des Pauvres.

XXIV. Tout embrazé de l'amour de Dieu, il souffrit beaucoup des Demons.

Ce fut un Homme de grande Oraison, & de plusieurs larmes, & si fort embrazé du feu de l'amour de Dieu, que sans pouvoir souffrir interieurement les ardeurs de la Charité, qui le consumoit, il fut vû souvent courir comme un éclair, au milieu de l'Eglise. Au sentiment de tous, il garda une Virginité inviolable; on dit même, qu'il endura beaucoup des Demons, qu'il surmonta pourtant par sa patience, & ses Oraisons. De Famille au Convent de Crocicchio, loin d'Urbin d'un mille & demi, un jour il tomba tant de neiges, que les Freres

ne pouvoient plus aller à la quête, comme il étoit arrivé si souvent ailleurs; & parce qu'il ne leurs restoit plus de nourriture, ils attendoient le secours de Dieu, pour la conservation de leur vie. Tandis donc qu'ils sont dans cette misere, P. Philippes alla prier dans l'Eglise; & pendant son Oraison, onfrape à la porte du Convent, & on y trouve une corbeille pleine de pain, sans qu'on vit le porteur, ou les vestiges de qui que ce fut; ce qui fit connoître aux Freres, que ce present venoit du Ciel, & ils lui en rendirent leurs remerciemens. Enfin ayant servi Dieu dans la Religion, l'espace de quarante ans, avec une grande pureté, & une merveilleuse Sainteté de vie, surpris de peste à Ancone, il joüit de la presence de la Vierge sainte un peu devant sa mort; & aprés s'être entretenu quelque temps avec elle, il reposa en Dieu fort paisiblement.

Il obtient de Dieu du pain par ses prieres pour les Freres.

En mourant il joüit de la presence de la Vierge sainte.

XXV. Aprés son deceds, Dieu voulut faire paroître sa Sainteté, par un illustre témoignage; parce que 15 ans aprés son sepulchre ouvert, on vit non seulement son corps sans pourriture, mais même ses bras croisez en forme de Croix sur sa poitrine, & les yeux élevez au Ciel en la même maniere, qu'il avoit coûtume de prier en vie, tout debout dans son tombeau; en sorte que quoique mort, il differoit peu d'un homme vivant. Ce fut à tous un aussi agreable, que merveilleux témoignage, qui leurs fit connoître la Sainteté de F. Philippes, & qui obligea les Freres, à louër, & la Puissance, & la Bonté de Dieu, qui signifioit par cette figure de Suppliant, qu'il agréoit l'Oraison de son Serviteur glorieux dans le Ciel, & qu'il se plaisoit fort à cette sorte de prieres.

Aprés quinze ans de sepulture, son corps se trouve sans pourriture en forme de Suppliant.

XXVI. Un troisiéme dans la même Province, n'éclata pas moins en réputation de vertu, & de Sainteté; & ce fut P. Gratus de S. Severino dans la Marque, Prêtre, qui a été un des premiers de nôtre Réforme; & il endura si constamment les furieuses Tempêtes, qu'excita dans l'Ordre la chûte déplorable d'Ochino, qu'il en devint plus ferme, & plus genereux. Il marcha d'un pas si vertueux dans les voyes de la haute Pauvreté, & de l'Observance de la Regle, qu'il servit aux autres de Conducteur, & d'Exemplaire, pour acquerir les Vertus. Fort desireux de l'Oraison, qui est la Viande des Parfaits, on dit qu'il obtint de Dieu, par le secours & l'intercession du Prophete Daniel, qu'il avoit toûjours fort honoré, d'avoir une claire intelligence des Ecritures Saintes. On dit même, qu'il lui apparut souvent. Enfin consommé en vertus, & en âge, il mourut au Convent de Jesi, & monta au Ciel, y joüir des récompenses de sa bonne Vie.

Vie & actions du P. Gratus de S. Severino, Prêtre.

VIE ET ACTIONS

DU P. FRANÇOIS DE SCIACCA, PREDICATEUR.

Vertus Exterieures & Interieures de ce Serviteur de Dieu.

XXVII. JOIGNONS à ceux-là P. François de Sciacca de la Province de Palerme, Prêtre, & Prédicateur; Homme celebre par la loüange de toutes les Vertus, qui aprés avoir fait sa Theologie dans l'Ordre de l'Observance, y être devenu grand Scotiste, & y avoir acquis la réputation d'un fort habile homme, passa aux Capucins, avec qui il préfera de sorte la Simplicité, & l'Humilité à la Science, qu'il ne proferoit jamais la moindre parole Latine, si ce n'étoit en prêchant. La vie de ce grand Homme fut toute prodigieuse, & même incroya-

Illustre en vertus & en Miracles.

ble, dans les choses principalement qui regardent l'abstinence de sa maniere de vie; parce qu'on a sceu par la foy asseurée des Témoins, & depuis par le bruit commun de tous, qu'il fut d'une si surprenante Abstinence, qu'il ne mangeoit que deux fois la semaine, le Dimanche, & le Jeudi, & les cinq autres jours, il ne mangeoit quoique ce soit, & encore ces deux jours il ne prenoit que du pain & de l'eau fort modérement. Vie merveilleuse qu'il a menée, non pas deux, ni quatre, ni douze, mais trente ans tous entiers. Bien plus il avoit coûtume de ne point manger toute la semaine, qui précede la Resurrection de JESUS-CHRIST, excepté le Jeudi Saint, qu'il mangeoit deux ou trois bouchées de pain, à cause de la solemnité. Quelquefois même depuis le Dimanche de la Passion, jusqu'à la Resurrection de JESUS-CHRIST, c'est à dire quinze jours, il s'abstenoit tellement de nourriture, que trois fois seulement dans tout ce temps, il ne prenoit que du pain & de l'eau. Et ce qui est de plus merveilleux, quoiqu'il prêchast tous les jours du Carême, il ne quittoit point son horrible maniere de vie, quoique quelquefois il fust obligé d'y moderer quelques jours de son abstinence. Un jour il arriva même, que charmé des ferveurs de son Oraison, qu'il aimoit cherement, il fut sans manger dix jours tous entiers; & comme toutes ces Abstinences sont impossibles, sans le secours de Dieu, sa Sagesse y propose à tous, ce qu'on doit admirer, & imiter dans cet Exemplaire; parce que la vertu d'Abstinence, qui rend l'homme meilleur, & plus propre aux choses Celestes, en doit être imitée. Je l'avouë, mais son excés ne merite que l'étonnement; parce qu'étans obligez d'attendre la conduite de Dieu, nous ne devons le suivre temerairement, & sans les Divines Lumieres; nous devons plûtost l'admirer & le reverer dans les autres, jusques à ce que Dieu en ordonne autrement dans nôtre conduite particuliere.

Son abstinence est prodigieuse.

Il est dix jours sans manger & sans boire quoi que ce soit.

XXVIII.

Chaque jour il fait sept disciplines.

Cet homme fut si rigide à flageller son corps, qu'il le disciplinoit tous les jours sept fois, selon le nombre des Heures Canoniales; mais le Vendredi, qu'il avoit coûtume de consacrer à la cruelle Flagellation de son Sauveur chez Pilate, il se frapoit, & se déchiroit à grands coups de branches de grenadiers, toutes herissées d'épines, & alors il sortoit tant de sang de son corps, que la terre toute rouge, à l'endroit qu'il se disciplinoit, il étoit obligé d'en effacer les rougeurs, crainte qu'elles ne fissent trop d'horreur à la veuë des autres; & parce que les Freres luy demandoient de quelle sorte une chair accablée de si rudes fouëts, pouvoit être en vie? il leurs répondoit ordinairement, Que ces flagellations faisoient moins de mal à son corps, que n'en causoient à son ame les Meditations des fouëts de JESUS-CHRIST. Il n'étoit pas encore satisfait de tant d'horribles austeritez: mais pour mieux porter sur son corps, la mortification de son Sauveur, il s'étoit tissu trois cilices fort rigoureux, dont deux couvroient son dos jusqu'aux cuisses, & l'autre la poitrine jusques sur le ventre, dont se servant le jour, & la nuit, il offroit continuellement un Martyre de sa chair à JESUS-CHRIST. Avec un seul habit fort court, & tout déchiré, ou tout couvert de pieces, il montroit bien sensiblement, qu'il ne se plaisoit qu'à la pauvreté des choses, & qu'aux austeritez de la vie.

Il couvre son corps de trois cilices fort austeres.

XXIX.

Les vertus interieures de son ame.

L'état exterieur de son corps, témoignoit bien l'interieur de son ame, qui paroissant sur celui-là, par les vertus de celle-ci, ne montroit à la veuë; rien que de bon, d'honnête, de grave, de moderé, & de fort vertueux. L'humilité avoit jetté en lui des fondemens si profonds, qu'il paroissoit séparable plûtost de lui-même, que de la bas-

se connoissance, & du mépris de toute sa personne. La patience, la mansuetude, la modestie, la benignité, l'honnêteté, la moderation, & s'il y a d'autres vertus, qui peuvent orner un homme parfait, brilloient de sorte en P. François, qu'il s'étoit acquis bien justement, non seulement parmi les Freres de Palerme, mais encore ceux des autres Provinces d'Italie, la reputation d'une éminente Sainteté. Fort devot, principalement à la sainte Vierge, il avoit coûtume, lorsque l'Office le permettoit, de dire toûjours ses Messes, & particulierement le Samedi. Marie même, disent nos anciens Memoires, lui a souvent apparu. Il est difficile de dire, combien d'heures il employoit à l'Oraison toutes les nuits; combien il y versoit de larmes, & avec quelle candeur, & quelle pureté de cœur, il s'efforçoit de s'y unir à son Dieu: d'où il observoit le silence avec tant de soins, qu'il conversoit rarement, ou jamais avec les Freres: mais il cherchoit toûjours les lieux solitaires, & demeuroit constamment avec JESUS-CHRIST. Si quelquefois il vouloit accorder quelque remise à son esprit, il alloit dans le Jardin, ou dans le Bois, en compagnie de F. Vito de Pesaro, Laïc, d'une Vertu éprouvée, & ils disoient tous deux la Salutation Angelique à differentes reprises.

Ferveurs dans les Prédications. Miracles & mort du P. François de Sciacca.

XXX. *Il prêchoit avec ferveur & avec un succés merveilleux.*

TOut embrazé qu'étoit P. François du feu de l'Amour de Dieu, il prêchoit avec un zele merveilleux de la Charité, & son Talent étoit si rare dans tous ses discours, que les Eglises quelquefois trop petites, pour contenir la foule des Peuples, qui venoient l'entendre de tous côtez; il étoit souvent obligé de prêcher dans les places. Mais à cause qu'à l'imitation de l'Apôtre S. Paul, il ne proposoit dans les Chaires, que des discours Chrétiens, qui n'avoient ni Fables, ni Histoires, ni questions trop difficiles de Theologie, qui charmassent les oreilles, & animassent les plus curieux à une nouvelle connoissance des choses, ni Fleurs de Rethorique, ni ornemens d'Eloquence, qui surprissent leurs Auditeurs: mais une seule simplicité Chrétienne, qui convertist des Fidels, il avoit souvent Dieu, témoin de ses paroles. Un jour qu'il prêchoit à Bocheri, Terre de la Province de Syracuse, il avoit dessein de montrer deux choses; l'une quelle étoit la lumiere, & la beauté de celui, qui avoit Dieu dans son ame; l'autre quelle étoit la laïdeur, & l'obscurité d'un Chrétien, qui n'étoit plus en grace; & dans les preuves de ces deux choses, il se servit entre les autres de cette Similitude. Une grande Lampe allumée, qui fort en veuë pouvoit aisément être regardée de tout le Peuple, étoit penduë au milieu de l'Eglise; P. François la regarda, & dit; Apprenez, mes Freres, quelles sont les tenebres de l'Ame, & quel est l'état déplorable d'un homme, qui n'a plus de grace de Dieu; il ressembleroit à cette Lampe, si maintenant elle perdoit sa lumiere; elle n'auroit plus que des puanteurs, & des obscuritez. A peine eut-il achevé ces paroles, que la Lampe s'éteignit, & n'exhala plus qu'une mauvaise odeur, & qu'une puante fumée, qui se répandirent de sorte aussitost par toute l'Eglise, que par l'ordre de Dieu, le Peuple n'en put supporter les ordures; & puis par exaggeration de son autre Partie: Apprenez, dit-il à ses Auditeurs, ce que l'Homme gagne par la Contrition, & le Sacrement de la Penitence; ce qu'assurément acquereroit cette Lampe, si l'on lui rendoit

A la faveur d'une lampe il convertit miraculeusement les Peuples.

rendoit sa lumiere éteinte; & aussitost rallumée par la main d'un Ange, elle brûla, & éclaira plus ardemment qu'à l'ordinaire, dans toute l'Eglise. Ce que le Peuple ayant admiré comme un prodige, il commença de s'animer avec tant d'ardeur à la Penitence, que tous coururent aux Sacremens, dont ils pussent chasser les tenebres de leurs ames, & leurs menager des splendeurs Celestes.

XXXI. Avec un autre Miracle du Crucifix il effraye les Pécheurs.

Une autrefois qu'il prêchoit dans le même Bourg, & invectivoit contre ceux, qui péchent sous esperance de pardon, & se promettent temerairement les Bontez de Dieu. Une fort grande Figure de JESUS-CHRIST crucifié, étoit dans l'Eglise, à la veuë de tout le Peuple, devant le Saint Sacrement, comme c'étoit autrefois la coûtume dans les Eglises des Chrétiens, & qu'on le pratique encore aujourd'hui. Pere François la regarda, & dit à ses Auditeurs; Pren garde, Pécheur, à la colere d'un Dieu vivant, parce que les mains de JESUS-CHRIST, que tu vois attachées sur cette Croix, si tu ne l'appaises par la Penitence, s'en détacheront, quitteront leurs clouds, & au lieu d'eux, elles prendront une épée pour châtier les coupables. Chose effroyable! à peine l'Homme de Dieu eut-il dit ces paroles, que cette Image du Crucifix arracha avec grand bruit sa main droite, de sa Croix, & la leva, comme si elle eust voulu se venger des Pécheurs. Le Peuple alors effrayé du fait, demanda avec de grands soûpirs, misericorde à Dieu, & la Figure remit sa main comme elle étoit avec son cloud sur le bois, en signe de misericorde. Ce divin Spectacle épouvanta si fort tout le Peuple, que plusieurs, qui en furent touchez, se firent Religieux; & même quantité de Vierges se retirerent dans les Cloîtres. Ce qui fit encore qu'on nous bâtit en Sicile plusieurs Monasteres. Ces choses, & beaucoup d'autres que Dieu faisoit en faveur de François, le rendirent si fameux en Sainteté chez les Siciliens, que c'estoit un peché parmi eux de douter de sa Sainteté.

XXXII. Il fait plusieurs Miracles pendant sa vie.

Dieu même fit par son merite beaucoup de Miracles, comme nous en assure le bruit commun des Provinces, quoique leur plus grande partie se soit échapée de l'Histoire, à cause du manquement d'Ecrivains, qui le laissassent à leurs Successeurs; & ainsi nous dirons ici seulement, qu'une femme de Sciacca, qui tomboit souvent en frenesie, vint trouver P. François, le pria de la benir d'un Signe de Croix, & à peine l'en eut-il honorée, que la frenesie dissipée, la femme joüit tout le reste de ses jours, d'un fort juste raisonnement. Une autrefois qu'il vouloit sortir du même Bourg, aprés y avoir prêché, il fut averti par son Compagnon, de differer à un autre temps leur retour au Convent, parce que le Ciel tout obscurci de nuages, les menaçoit d'une épouvantable pluye; & il lui répondit; Mon Frere, pourquoi avez-vous si peu de confiance en Dieu, marchons, ne craignez rien, la pluye ne nous incommodera pas de ses grandes eaux. Parti donc du Bourg, & toute la journée en chemin, tout le Païs d'alentour étoit moüillé des eaux qui tomboient du Ciel avec abondance, lorsqu'ils n'en receurent pas la moindre goutte sur eux, au milieu des plus grandes pluyes.

A sa priere la pluye ne le moüille, ni son Compagnon.

Un matin qu'il disoit la Messe, F. Vito de Raguze, qui la servoit, laissa tomber à terre les Burettes, & elles se briserent en plusieurs morceaux; aussitost que P. François s'en aperceut, il dit à F. Vito; Ne vous affligez pas, ramassez les morceaux des Burettes cassées, Dieu est puissant, & sa puissance les peut rendre entieres. Ce que ce Frere ayant fait, les Burettes alors parurent pleines d'eau, & de vin, comme elles étoient auparavant. Il est sans doute, que F. Vito étoit d'une Sainteté fort connuë: d'où vient que quelques-uns de nos anciens

Il refait des Burettes cassées

Manuscrits, lui attribuent ce Miracle. Mais il a les siens, dont nous parlerons l'an 1582, où nous décrirons sa vie. Je suis plûtost du sentiment des autres, qui donnent le Miracle des Burettes au P. François. Il excella fort en sagesse : d'où vient que la Province de Sicile n'étant pas encore divisée, il y fut souvent Gardien, & Définiteur, avec beaucoup de loüanges. Enfin devenu septuagenaire & malade à Palerme, averti que cette maladie seroit sa derniere, à l'heure de sa mort il se fit mettre sur la terre nuë, pour imiter mieux JESUS-CHRIST, & nôtre Pere saint François, & aller au Ciel avec plus de facilité; tandis qu'il se montre tout separé des choses de la terre, il la quitte de corps, & laissa son ame monter avec plus de dégagement dans l'Eternité.

*P. François mourut saintement à Palerme.

DU PERE JEAN-BAPTISTE DE SAVONE, ET DU PERE THOMAS DE TURIN, *Religieux d'une sainte Vie.*

XXXIII. CETTE Année dans la Province de Gennes, receut de Dieu le prix, & la Couronne de Justice, P. Jean-Baptiste de Savone, Prêtre, homme considerable en dignitez dans cette Province; & celebre en Observance Reguliere, comme en toutes les Vertus: mais principalement en une grande patience, qu'il fit paroitre dans une Paralysie de plusieurs années. On attribuë à sa Sainteté, que lorsqu'il étoit Gardien au Convent de saint Barnabé à Gennes, les Pauvres de JESUS-CHRIST furent miraculement soulagez dans leurs besoins, parce qu'environ la Nativité de JESUS-CHRIST, le chemin qui descend du Convent à la Ville, étoit si fort glacé, que les Quêteurs ne pouvoient aller à leur mendicité ordinaire; & les Freres de la Famille n'avoient rien à manger un jour si celebre, lorsque la veille au soir, au temps que redouble plus violemment la gelée, on entend de la porte du Convent une voix qui crie, Peres, Peres; ce qu'entendant le Portier, il creut que c'étoit celle de quelque pauvre, qui mouroit de froid; & aussitost il accourut à la porte, où il voit un homme fort beau de visage, tout chargé de pain, de vin, de viandes, & d'autres choses necessaires à la vie. Il le déchargea de ce qu'il portoit, le fit entrer dans la chambre des Hôtes, & l'y receut avec tout ce qu'il put de charité: mais le matin il ne le trouva plus, & n'en put avoir aucune connoissance. Tous les Freres creurent alors que Dieu leurs avoit envoyé cet Ange chargé de tant de nourritures, afin qu'ils ne passassent pas tristement sans alimens, un jour si celebre, où les autres ont accoutumé d'être si joyeux, & même d'y faire des repas plus preparez que leurs ordinaires; Ils en remercierent donc sa Providence Infinie.

Dieu par un Miracle pourvoit aux besoins des Freres.

XXXIV. Un peu auparavant, les Freres virent dans le même Convent, un autre témoignage de la Bonté Divine, & de la vertu du Pere Jean-Baptiste. Une femme dont le mari faisoit le supplice, toute desesperée de colere, avoit fait un pâté, où elle avoit mis du poison, à dessein de faire mourir ce furieux. Elle l'envoya du four à son logis; & le mari, qui ne sçavoit rien du crime de sa femme, renvoya son pâté aux Capucins; où apporté sur l'heure du diner, avant la Benediction de la Table, aussitost qu'on l'eust beni avec les autres viandes, on le partagea aux Freres, & ils le mangerent sans aucune

incommodité : La Dame retourna chez elle, où elle apprit que son mari avoit envoyé le paté aux Capucins, sous un autre pretexte, accourt au Convent, & toute épouventée de douleur & de crainte, elle demande au Portier, en quel état étoit le pâté, & si les Peres en avoient mangé : Jamais, dit-il, ils n'ont rien trouvé de si bon, & de mieux preparé, Dieu en soit vôtre récompense ; mais la femme commença de pleurer, & de s'écrier aussi-tost ; Ha malheureuse ! ha trois & quatre fois détestable que je suis, j'ai tué les Serviteurs de Dieu, j'ai massacré tant de Saints Peres, quelle peine peut punir mon crime ? Ha mon Pere ! c'est fait de tous ceux qui ont mangé du pâté, ils perdront la vie, parce qu'il est tout plein de poison : Elle pleuroit avec douleur, & s'emportoit dans tous ces cris, lorsque le Portier avertit le Gardien du fait, & on sçeut de tous les Freres qu'ils n'avoient point de mal, & que le pâté n'avoit point été nuisible à qui que ce fut. La chose fut estimée toute miraculeuse, & attribuée à la Benediction de la Table, qui dissipa tout le poison du pâté. Enfin P. François, éprouvé par la patience d'une longue maladie, mourut au même Convent de S. Barnabé, dans une grande odeur de Sainteté. La Benediction de la table amortit tout le poison d'un pâté.

Un autre encore dans la même Province brilla fort en noblesse d'Origine, & plus en celle des Vertus, & ce fut P. Thomas de Turin, qui de Chevalier de l'Ordre de S. Jean de Hierusalem, s'estoit fait de celui des Capucins, & y excella si fort en humilité, patience, & Observance Reguliere, qu'il ne fit pas paroistre plus de cœur, à défendre l'Isle de Malthe, que les Turcs avoient assiegée. Il souffrit plusieurs incommoditez de corps, & principalement beaucoup de douleurs de teste, dont son extrême Patience s'acquit auprés de Dieu d'illustres Couronnes, & enfin aprés une longue épreuve de plusieurs languissantes Maladies, il mourut glorieusement cette année ; en voicy un assuré témoignage, qu'à l'heure de sa mort, on entendit sur le Toict de sa Cellule, un agreable concert & extraordinaire d'oyseaux, qui témoignoit la réjoüissance que ressentoient les Anges, d'accompagner dans le Ciel, une ame si pure, dont le Corps mourut à Turin, avec la loüange d'une grande probité de Vie. XXXV. Vie & actions du P. Thomas de Turin. A sa mort on entend un concert de petits oyseaux sur le Toict de sa Châbre.

DE F. JEAN BAPTISTE DE FOSSANO, CLERC.

DANS la même Province, un troisiéme cette année s'envola au Ciel, & ce fut P. Jean Baptiste de Fossano, ville considerable de Piemont, Clerc, effrayé des perils dont le menaçoit la Charge de Tabellion qu'il exerçoit ; il donna ses biens aux Pauvres de l'Hôpital de cette Ville, & embrassa la vie des Capucins, où ayant passé quelques Années, avec la loüange de quantité de Vertus ; il y parut toûjours avec beaucoup d'Humilité, d'Obédience, de Pauvreté, d'Honnêteté, de Devotion, & de Charité, en sorte qu'on admiroit dans un jeune Religieux, la force & les Vertus d'un vieux Soldat, & des plus experimentez aux occasions. En effet il n'estoit pas encore Prêtre, lorsqu'âgé seulement de quatre ou cinq ans de Religion, il commença, d'être fort malade au Convent de Voghera ; & alors Dieu fit ainsi connoistre sa sainteté. XXXVI.

L'Infirmier vint pendant Matines le voir à sa Chambre, où il n'y avoit point de lumiere, & surpris, d'où pouvoit sortir une fort brillan- XXXVII.

te qu'il y admira, parce qu'il ſçavoit bien qu'il n'y en avoit point laiſſé, que perſonne n'y en avoit apporté, & que ſon malade n'avoit pu en chercher lui même. Entré dans la Chambre, il voit le nom de JESUS fort lumineux, & tout éclatant de rayons, qu'il dardoit par tout ſur la muraille, au deſſus de la teſte de ce Frere; il connut alors, que c'étoit moins un ouvrage des hommes, que de Dieu, qui par ce témoignage Celeſte, lui faiſoit paroître la Sainteté de ce Clerc malade; qui aprés avoir ſupporté les douleurs de ſa longue maladie, avec tant de patience, qu'au milieu des langueurs de ſon corps, il ne trouvoit point de plus agreable ſoulagement, que d'employer toute ſon ame aux loüanges de Dieu, quitta cette ſouffrante vie, & pour un moment de douleurs de ſa chair, il alla recevoir au Ciel une Eternité de felicitez. Sa tête trois ou quatre ans aprés ſa mort, eſt trouvée & admirée toute entiere ſans pourriture, avec ſa peau, & ſes cheveux, comme ſi elle vivoit, d'où l'on le jugera Bienheureux avec les Anges.

Le Nom de Jesus brilla ſur ſa tête étant malade.

Sa tête aprés trois ou quatre ans de ſa mort, eſt trouvée toute entiere ſans pourriture.

XXXVIII. *Son Infirmier eſt puni dans le Purgatoire fort ſeverement, & pourquoi.*

Il ne ſera pas hors de propos de dire ici, ce qui arriva à l'Infirmier, qui l'aſſiſta dans ſa derniere maladie; il mourut quelque Temps aprés, dans la Province de Bologne, d'où il étoit, & le quinziéme jour aprés ſon decés, il apparut Glorieux à un Predicateur de cette Province, à qui, ſi Dieu le vouloit, il avoit promis, qu'il retourneroit le voir aprés ſa mort, & lui dire ſon état de l'autre Vie: Celui-ci ne s'étonna point de ſa veuë; mais lui demanda en quelle condicion il étoit; il en receut hardiment cette réponſe; Je jouis maintenant de la Beatitude Eternelle, par la bonté de Dieu, quoique ſa Juſtice m'ait fait ſouffrir d'horribles tourmens, depuis les quinze jours que j'ai quitté la Vie? Eſt-il poſſible, dit le Predicateur; Avez-vous eu tant de peines à être ſauvé? Une extrême, répondit l'autre, & même fort perilleuſe, parce que ſi la Charité que j'ai renduë aux Malades, ne m'euſt ſecouruë au Jugement de Dieu, j'étois en grand danger de mon ſalut: Le Predicateur alors lui demanda en quel endroit, & de quelle ſorte de peines il avoit expié les fautes de ſa vie paſſée, & il lui répondit: Sçachez que la Juſtice de Dieu m'a relegué dans une obſcure Valée, entre les Montagnes de Toſcane, ſous une profonde roche, d'où des eaux fort glacées, me cauſoient des douleurs ſi ſenſibles, que je n'avois de repos ni les jours ni les nuits: Et pour moi, mon Frere, dites-moi je vous prie, tout confidemment, ce qui me doit arriver aprés cette vie? Vous y êtes menacé de fort grands perils, ſi vous ne changez vôtre façon de prêcher en une meilleure, & quittant cette Eloquence curieuſe, que vous avez affectée juſqu'ici dans tous vos diſcours, vous ne prêchez ſimplement JESUS-CHRIST crucifié; ce qu'aiant dit, il diſparut à ſes yeux.

AUSTERITE' DE VIE, DESIR DU MARTYRE, & mort de F. Bonaventure de Radicina, Laïc.

XXXIX. *Ses auſteritez & ſes autres Vertus.*

CETTE Année dans la Province de Reggio, paſſa à la compagnie des Bienheureux, F. Bonaventure de Radicina, Laïc, qui ſorti de l'Ordre de l'Obſervance, aprés y avoir été quatre ans Compagnon du General, un peu aprés, F. Loüis de Regge, & les autres; au Temps que la premiere Tempête s'appaiſa,

entra dans la Réforme des Capucins, où il fit éclater tant de Vertus, qu'il y parut à tous un Vase solide d'or, & orné de toutes les Pierres plus pretieuses, parce que dés son entrée dans la Religion, il commença d'y dompter ses sens, avec des rigueurs si extrêmes d'Abstinence, qu'outre les Carêmes de nôtre Pere saint François, qu'il jeûnoit inviolablement, il consacroit trois jours toutes les Semaines, à un jeûne fort rigoureux. L'on ne voyoit dans ses vétemens que de la Pauvreté, & il joignoit plusieurs macerations de sa chair, à ses austeritez ordinaires; il se plaisoit si fort à l'humilité, & aux mépris de soimême, qui sont des Vertus plus propres aux Saints Freres Laïcs, qu'il n'en avoit pas seulement les simples apparences; mais orné du fonds de la Vertu, il se soûmettoit de telle sorte à tous, il les servoit de maniere, & il faisoit de façon les Offices plus vils des Convens, qu'il souhaittoit d'être estimé moins utile & vertueux, que profitable, & d'exemple aux autres; d'où l'on admiroit en lui une certaine pureté d'ame, & je ne sçai quel agrément dans toutes ses actions, qui charmoient tous les Spectateurs. La pudeur accompagnoit inséparablement sa pureté, & brillante sur son front, & dans ses paroles, elle embellissoit sa conversation d'un si vif éclat de Vertu, qu'il la rendoit toute Angelique: d'où vient, que pour éviter les inconveniens d'un entretien inutile, qui a coûtume de former quantité de vices, il se resolut de parler beaucoup avec Dieu, & fort peu avec les Hommes. Grand ami donc du silence, & de la solitude, il cherchoit toûjours pour faire ses Oraisons, les lieux plus solitaires: Lorsqu'il étoit Cuisinier, il preferoit à l'Oraison les actions d'Obedience, & de Charité, parce que celles-ci sont de la volonté de Dieu, & celles-la devoient se remettre à la commodité du Temps, & des occasions. Mais il étoit si avare du Temps, qu'il n'en perdoit pas la moindre partie; & les heures que lui laissoient les offices du Convent, & des Malades, il les consacroit aussi-tost à la contemplation des choses Divines, quoiqu'il priast continuellement, & qu'entre les emplois de la Cuisine, & les occupations de la Maison, il étoit toûjours élevé d'esprit en Dieu; ce qu'il montra lui être fort agreable, par un illustre Miracle, dont voici le recit.

Une Feste fort solemnelle, Frere Bonaventure bien occupé dans la Cuisine, aux emplois de Marthe, dans le temps qu'on sonnoit l'élevation du saint Sacrement, à la Messe Conventuelle, tout embrazé dans l'Ame des ardeurs de l'amour de Dieu; avec un desir ardent de joüir de la présence Sacramentelle de Jesus-Christ, il se mit à genoux aussi-tost dans sa Cuisine, du côté qu'elle regardoit l'Autel, & il adora d'une veneration toute de feu son Jesus, qu'il ne pouvoit regarder de ses yeux: Mais lui qui exauce les desirs des siens, ne manqua pas aux vœux de F. Bonaventure, parce qu'au même Temps, les murailles qui lui ôtoient la veuë de son Dieu, s'ouvrirent miraculeusement, il voit les sacrez Mysteres, & il considere le Prêtre, qui éleve le Corps, & le Sang de Jesus-Christ, comme s'il étoit au Chœur, ou dans l'Eglise avec les autres. Aprés qu'il eut adoré Dieu présent, & satisfait à ses desirs embrazez, les murs separez reprennent leur premiere figure, & cette merveille oblige F. Bonaventure à des loüanges plus amples d'un Etre infini, qui l'honoroit si magnifiquement. Ce prodige fut un témoignage du merite d'un Homme, non seulement en priere de tous côtez, mais encore embrazé d'amour, à l'endroit principalement de celui, qui s'est aneanti par un excés de Charité, & qui sous des accidens de Pain & de Vin, a voulu faire XL.

Un illustre miracle, prouve la devotion du saint Sacremét.

nôtre nourriture, de lui-même. Il est donc incroyable, avec quelle avidité d'Ame, il approchoit de l'Eucharistie, & avec quelle humilité d'esprit, il servoit les Messes.

XLI. Embrazé du desir du Martyre il passe en Affrique.

Cette ardeur d'Amour Divin qui le consumoit, fit naître dans son cœur, un desir embrazé du Martyre : d'où vient que la Flotte de Charle-Quint faisant voile en Afrique, avec permission du Vicaire General, il y passa avec elle. Pendant toute la navigation, il assistoit si charitablement les Soldats malades, que plusieurs par ses soins & ses exhortations, receurent la santé de leurs corps, & de leurs ames ; d'où il s'acquit dans tous les esprits de l'Armée, la réputation d'une parfaite sainteté. Mais Dieu qui gouvernoit les heures de sa vie, d'une autre maniere qu'il n'eust desiré, puisqu'il ne vouloit plus vivre que pour estre martyrisé, le fit revenir d'Affrique en Calabre, où établi Infirmier, il servit les Malades avec tout ce qui se peut de Charité. Cet Homme si vertueux, qui n'avoit rien que Dieu dans le cœur, avoit jetté toutes les pensées de son esprit en lui : d'où venoit qu'il méprisoit fort les choses qui regardoient son corps, ou les necessitez de la vie, parce qu'il avoit appris qu'un Prophete avoit dit, *Jette tous tes soins en Dieu, & il te nourrira ;* D'où le pain manquant un jour aux Freres, il aima mieux en demander aux Tresors de Dieu, que d'en chercher chez les Hommes. Il lui offrit donc ses prieres, & il trouva par sa liberalité Divine, autant de pain dans l'armoire, où l'on le gardoit ordinairement, qu'il en falloit à la Famille, jusqu'à ce que l'on en eut d'autre, par la mandication ordinaire.

Par ses Prieres il obtient du pain pour les Freres.

Psaume. 54.

XLII. Dieu lui revela le jour de sa mort.

L'on a sçeu par des témoignages dignes de foi, qu'il receut de Dieu plusieurs revelations & visions Celestes, & qu'il prédit aux Freres beaucoup de choses futures, d'un esprit Prophetique, dont on n'a point écrit les particularitez. Nous sçavons seulement avec certitude, que Dieu lui revela le jour de son decés, long-temps auparavant qu'il arriva. Avec la permission de son Provincial, il fut à Terre-neuve, il y accommoda quelques dissentions entre ses Parens, & peu de temps aprés, tombé malade il voulut entendre la Messe à l'Eglise, jusqu'au penultiéme jour de sa vie ; la veille de sa mort il appella son Gardien, & lui parla de cette maniere : Ma derniere heure, mon Pere, qui doit arrêter le cours de ma vie, est fort proche, je rends de grandes graces à mon Dieu, qui m'a conservé libre de toutes les voluptez charnelles depuis ma naissance, jusqu'aujourd'huy, & qu'il m'accorde de sortir du Monde, avec la même pureté, que j'apportai en naissant du sein de ma mere ; adieu mon Pere, & souvenez-vous de moi à l'Autel de Jesus-Christ : Ce qu'aiant dit, il recueïllit toute son ame, à reconnoître les faveurs divines, & comme endormi dans leurs loüanges, il mourut cette année paisiblement au Seigneur, âgé de quatre-vingt ans. Aussi-tost qu'il fut mort, en témoignage de sa tres-pure Virginité, & de sa sainteté, sa chair, aprés la separation de son ame, parut à tous si tendre, si molle, & si blanche, comme si c'étoit celle d'un enfant en vie, exhala de douces odeurs, & embauma huit jours durant toute l'Eglise. Quelques Années aprés les Freres conserverent sa tête dans le Chœur, avec beaucoup de respect ; & elle jette les mêmes odeurs encore aujourd'hui, afin que celui qui avoit esté pendant sa vie une bonne odeur à Jesus Christ, sentit bon aprés sa mort avec les hommes, pour les mieux attirer aux agreables parfums de ses vertueuses actions.

Il fut toûjours Vierge.

Sa Chair aprés sa mort, est molle, maniable & de douce odeur, & sa tête encore aujourd'hui.

QUELQUES AUTRES RELIGIEUX d'une sainte Vie.

DANS la Province de Naples, est celebre la memoire du Pere Alphonse de Sessa, Prêtre, qui Chanoine de l'Eglise de Sessa, & même fort cher à son Evêque, parce qu'il se servoit de ses soins, & de ses conseils dans les affaires de son Diocêse, avec déja quelque âge, entra parmi les Capucins. Il fut homme d'un solide avis, & d'une grande prudence, & insigne en vertu, & en integrité de vie. Encore donc qu'il ne fust pas Prédicateur par office, il fut toutefois souvent Provincial de Naples, & même quelquefois Définiteur dans les Chapîtres generaux. Comme tel au Chapître general, assemblé l'an 1558. à Naples, où il pressentit, que les Vocaux le vouloient élire General de l'Ordre, comme il étoit premier Définiteur de ce Chapître, il s'excusa du Generalat, par un discours si puissant, à cause de son insuffisance, disoit-il aux Electeurs, qu'ils ne s'opiniâtrerent pas à lui donner leurs Suffrages. Il gouverna plusieurs années avec beaucoup de pieté, le Monastere des Capucines à Naples, de sainte Marie de Hierusalem. XLIII.

Vie & actions du P. Alphonse de Sessa, Prêtre.

Il fuït les honneurs du Generalat.

Il fut fort austere, & d'une Oraison d'esprit toute singuliere, dont on rend ce témoignage, que Gardien du Convent de S. Euphebie, F. Antoine de Cephala, qui y faisoit son Noviciat, surmonté d'une tentation du Diable, avoit resolu de retourner au Monde; de sorte qu'il ne put être persuadé, des raisons puissantes de son Pere Maitre, de changer d'avis. Il alloit même déja dans la chambre des habits, pour y laisser ceux de l'Ordre, & y réprendre ceux du Siécle, lorsqu'il rencontre P. Alphonse son Gardien, qui voyant un Novice tenté du Diable, lui ordonne de se mettre à genouils, & de dire une fois l'Oraison Dominicale, & la Salutation Angelique. Alors il imprime sur son front le Signe de la Croix, dont le Diable chassé, F. Antoine libre de sa Tentation, se rendit à la Religion, y persevera avec beaucoup de vertu, & y devint un Prédicateur fort considerable. P. Alphonse aprés avoir vécu plusieurs années dans les saintes Pratiques d'une Religieuse Vie, s'envola de celle-ci au Ciel avec Dieu, qui recompensera de sa Gloire toutes ses actions. XLIV.

Il délivre un Novice tenté du Diable par un Signe de Croix.

La Province d'Ottranto fut aussi honorée de la glorieuse mort de F. Bernardin de la Terza, parce que sa vie avoit été pleine de plusieurs vertus, comme Dieu le fit connoître aprés son decedś; parce que son corps enterré dans ce Convent de la Terza, cinq ans aprés, fut trouvé sans pourriture, tout entier, & odoriferant; & ce qui donna plus d'étonnement, on vit sur sa poitrine une liqueur agreable de couleur d'or, & d'une odeur si douce, qu'elle surpassoit celle des parfums les plus precieux. XLV.

de F. Bernardin de la Terza.

Environ ce Temps-là fleurit dans la Province de Rome, P. Paul de Renara, Prêtre, d'une abstinence extraordinaire, qui s'obligea l'espace de trois ans, à un jeûne si rigoureux, que seulement une fois le jour, il mangeoit deux poignées de féves cuites à l'eau. Lorsqu'il étoit Gardien de Scandriglia, Dieu lui revela que certains Corbeaux, qui tourmentoient un Frere inobedient, étoient des Demons, dont nous avons écrit l'Histoire, l'an 1559, qui fut le Temps qu'elle arriva. P. Paul enfin qui avoit vécu bien saintement, mourut cette Année fort glorieusement. XLVI.

Du P. Paul de Renara.

VIE ET ACTIONS
DU P. RUFFIN DE S. ORSO, PRETRE.
Avec quelle affection il embrassa la pratique de toutes les Vertus: Et quelle diligence il apportoit à la conduite des Novices.

XLVII. Son austerité & ses autres Vertus.

PERE Ruffin de S. Orso, Diocése de Vicenze, dans la Province de Venise, alla cette Année joüir avec les Saints de la vision de Dieu; Religieux si brillant de vertus comme de Pierres precieuses, qu'il éclatta, comme un arc, entre les nuages de la Gloire, & que comme un trait de fumée, composé de myrrhe, d'encens, & des meilleurs parfums, il remplit toute la Religion, des odeurs plus agreables des Vertus, & de la Sainteté. Aussitost qu'il eut embrassé dans l'Ordre des Capucins, la Regle de nôtre Pere S. François, ou la conduite de toute la perfection Apostolique, il s'y gouverna de maniere, que non content d'une ou de deux vertus, il se proposa de les acquerir toutes, & de suivre exactement tous les vestiges de son Pere S. François. Il commence par la mortification des Vices, qui est la premiere voye à la Vertu, & l'apprentissage de la Vie Spirituelle; & il entreprend de refrener, l'appetit de la bouche, qui arme tant de Vices à la ruine de l'Ame, par le frein d'une si rigoureuse abstinence, qu'il accabloit sa chair avec des jeûnes presque de tous les jours, où il se contentoit de pain & d'eau, pour une exacte necessité; & si quelquefois il usoit des viandes communes, c'étoit si modérément, & avec tant de vertu, qu'il sortoit toûjours de table, aprés en avoir vaincu sa chair. Il se plaignit si fort le sommeil, que les autres apellent la meilleure partie de la vie, & qu'il nommoit ordinairement l'attrait de la volupté, qu'il ne dormoit que trois heures. Souvent même il ne sentoit pas, il croyoit seulement qu'il eust reposé: & il n'est pas étonnant, puisque son ame étoit occupée d'un meilleur repos, qui y vient de la Contemplation des choses Divines, dont il étoit si charmé, qu'il y employoit la meilleure partie de la nuit, quelquefois même les nuits toutes entieres, & cela fort utilement; puisque comme d'une Tour de David, & d'un Arsenal du Ciel, il empruntoit abondamment des armes propres à surmonter les Demons, & à terracer tous les Vices. En effet c'est de là que lui venoient toutes les Vertus, la profonde Humilité, la haute Pauvreté, la parfaite Abnegation de lui-même, la défense de la Pureté, l'Amour de Dieu, & du Prochain, la moderation de la Colere, l'accablement de l'Envie, la perte de la Superbe, la ruine de tous les Vices, & l'accroissement des Vertus contraires; parce qu'il n'ignoroit pas ce que S. Chrysostome avoit dit, que par l'Oraison on acqueroit merveilleusement bien une Vie pure, & digne du culte de Dieu, & que c'étoit elle qui la conservoit comme un trésor dans les cœurs. Monté par ces Degrez jusqu'à la cime des Vertus, il étoit bien juste, que celui qui étoit auparavant entré dans la Religion comme un Apprentif, y devinst aprés un Maître parfait. Les Peres effectivement de la Province de Venize, qui reconnurent ses Vertus, lui conferent la conduite de leurs Novices.

S. Chrysost. liv. 1. de orand. De.

XLVIII. Il est fait Pere Maître des No-

P. Ruffin comme Pere Maître, avoit appris de saint Augustin, qu'un Precepteur a deux Offices, s'il pretend, dans un Ordre, former à la Vertu

Vertu de jeunes Disciples, qu'on laisse à son gouvernement; de les retirer des Vices, & de leurs persuader les Vertus: l'un regarde la correction, & l'autre l'instruction des Mœurs. Il sçavoit, que c'étoit le sentiment de tous les Sages, que celui-là ne se pouvoit faire avec succés, sans quelque severité, sans qui les Vices, qui ont pris de profondes racines dans une ame, ne se peuvent arracher qu'avec peines, parce que comme les maladies se guerissent quelquefois mieux par d'ameres potions, que par d'agreables; de même la vie criminelle des hommes se corrige plus aisément par une punition severe, que par une douce, puisque, dit saint Bernard, *Il faut dompter l'insolence des mœurs, par le joug de la discipline, jusqu'à ce qu'une Volonté têtuë soit humiliée, & guerie par les loix rigoureuses, & Divines des Anciens, qui l'abattent sous l'obeïssance, & qu'elle reçoive en obeïssant, le bien de Nature en elle-même, qu'elle avoit perdu par la Superbe.* P. Ruffin au contraire sçavoit que celui-ci s'achevoit plûtost par la douceur, & la benignité, par ce qu'il est à propos, que les Maîtres Spirituels en usent envers leurs Novices, avec les soins, & l'amour des meres à l'endroit de leurs enfans, & qu'ils leurs inspirent de sorte les preceptes de la Vie Spirituelle, qu'ils attirent leurs esprits à la vertu, plûtost par les persuasions, que par des commandemens; & que comme une Aigle mere provoque ses Aiglons à voler, ils volent au dessus d'eux, par les bons exemples de leur sainte Vie.

vices de la Province.

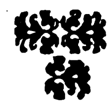
S. Aug. des Ma. de l'Eg. liv. 2.

S. Bernard sur les Cant.

XLIX.

Ce nouveau Pere Maître fut si abondamment instruit de ces deux emplois de Maîtrise, qu'il sembloit que Dieu l'eust formé, & l'eust taillé de ses propres mains, si propre à élever des Novices. Et ainsi, comme cette Colomne de feu qui precedoit les Israëlites dedans leur voyage, il marchoit devant ses Disciples, plûtost avec les splendeurs de ses Vertus, qu'avec les Lumieres de sa Doctrine: & en fait de Mœurs, il croyoit, qu'il ne devoit jamais rien commander à ses Disciples, qu'il ne l'eust lui-même executé premierement par ses actions. Il satisfaisoit si diligemment à ces deux Offices, que S. Augustin, comme nous avons dit, impose à un bon P. Maître, qu'il reprenoit de sorte si librement les Vices, que comme le veut S. Gregoire, la Mansuetude ne bannissoit pas de sa conduite la severité, ni la severité sa mansuetude: mais de la rigueur & de la douceur il en composoit un troisiéme temperament, qui ne blessast pas ceux qu'il corrigeoit avec rigueur, & qui n'affoiblist pas les autres, qu'il gouvernoit avec mansuetude. Il avoit tant d'affabilité, tant d'accortise, tant de grace du Ciel dans tous ses discours, que par une force secrette, il engageoit ses Novices, à s'employer de leur mieux à la pratique des Vertus Religieuses. Il exigeoit de ses Disciples une Obeïssance moins de corps que de volonté, & il prétendoit d'eux, qu'ils obeïssent de cœur, & d'esprit à tous ses preceptes. Il leurs enseignoit une sorte de Pauvreté, non seulement qui se contentast du necessaire, bannist le superflu, & souffrist volontiers l'incommodité: mais encore, qui se plûst d'esprit à la disette des choses; & il avoit coûtume de leurs demander une humilité non seulement qui les soûmist à tous, mais même qui leurs fist choisir leurs propres abbaissemens. Enfin il proposoit à ses Novices ce qu'on doit rechercher de meilleur dans les Vertus: d'où vient qu'il acquit à l'Ordre de grands Hommes, par sa judicieuse conduite.

Il enseigne à ses Novices la parfaite cõduite de la Vie Spirituelle.



Comme P. Ruffin connoissoit les pensées de ses Novices: Et comme Dieu lui donna l'esprit de Prophetie.

L. Il connoist les desseins plus cachez de ses Novices.

DIeu avoit communiqué cette faveur au P. Ruffin, qu'il penetroit les desseins plus cachez, & les pensées plus secretes de ses Novices. Pendant qu'il les gouvernoit à Verone, deux convinrent qu'ils sortiroient la nuit du Convent; il sceut leur dessein par revelation de Dieu, & les ayans fait venir auprés de lui, il leurs découvre les pensées qu'ils avoient dans l'esprit, leur fuite qu'ils avoient concertée si secretement, & les avertit par de douces paroles, qu'ils n'obeïssent pas à la Tentation du Diable, & qu'ils lui resistent genereusement. Cet avertissement fut cause, que les deux Novices, effrayez par une declaration de secret, que leur Pere n'avoit pû apprendre que divinement, & confirmez par ses discours, changerent de sentiment, surmonterent la Tentation du Diable, & demeurerent fermes dans leur Noviciat. Dans un autre Temps F. Vincent de Vicenze son Novice, pressé d'une Tentation forte, avoit la pensée de retourner dans le Monde. Il y avoit déja huit jours qu'il étoit tourmenté, & il desesperoit de la victoire, lorsqu'au huitiéme son Pere Maître alla à sa chambre, & lui demanda par trois fois, s'il vouloit sortir de l'Ordre. Le Novice lui répondit toûjours que non: mais P. Ruffin lui dit en riant; Ne perdez pas courage, mon Fils, combatez genereusement; il imprima alors sur son front le Signe de la Croix en l'embrassant, & le Demon aussitost vaincu, le Novice fut libre de ses poursuites, qui lui causoient tant d'inquietudes.

Il délivre d'une Tentation de sortir un de ses Novices par un Signe de Croix.

LI. Il prédit un malheur à un autre qui sortoit.

Un autre Novice avoit resolu en lui-même de quitter son Habit, sans en parler à qui que ce soit. Son P. Maître le sceut par revelation Divine, assembla tous les Novices, & tandis qu'il les confirme dans la Vocation qu'ils ont embrassée, il ajoûta; J'en sçai un, mes Enfans, entre vous, qui n'est point des vôtres, parce que s'il en étoit, il demeureroit avec vous, mais dans deux jours il vous quittera, & la tristesse suivra sa sortie. Ce qu'ayant dit, il apelle le Novice en particulier, & l'avertit en pere, que s'il ne veut pas vivre à la Religion, il vive au moins à Dieu, parce que s'il fait autrement, il est menacé d'un grand malheur, à son Jugement: mais le Novice ne se rendit à pas un avertissement de son Pere Maître; il retourne le lendemain dans le monde; & de societé avec des gens de mauvaise vie, il est puni avec eux, quelque temps aprés, du dernier suplice.

LII.

Il prédit plusieurs autres choses par un esprit Prophetique, & il montroit que Dieu l'honoroit de plusieurs dons Celestes; parce qu'une Dame de condition de Veronne, apellée Lavinia, avoit été plusieurs années sans enfans avec son mari, & desesperoit presque d'en avoir jamais. Pere Ruffin lui demanda si elle en desiroit; Comment en desirerai-je, répondit-elle, puisque je n'en ay plus l'esperance. Reprenez-la, dit l'Homme de Dieu, parce que si vous faites vœu de fournir d'huile à la lampe, qui brûle devant le Saint Sacrement toute vôtre vie, vous enfanterez un fils tres-assurément. La Dame croit P. Ruffin; elle vouë, elle donne l'huile, & la même année elle eut un fils, qui fut suivi de plusieurs autres, dont elle fit toute sa joye. Un jour qu'il dit à un Novice fort tenté; Mon fils, allez reciter un *Salve Regina*, à l'honneur de la sainte Vierge, & vous serez libre de

Il prédit des enfans à une Dame qui n'en avoit point.

vos tentations; il obeït, recita l'Antienne, & fut parfaitement delivré.

Mais à cause que le veritable esprit de Dieu, se prouve par la patience, cette épreuve ne manqua pas au P. Ruffin; parce qu'une Dame de qualité, qui étoit fort fâchée, que son fils fut entré chez les Capucins, le vint trouver, & parce qu'elle crioit contre lui, qu'on lui eust ravi son fils, il tâchoit de l'appaiser par ses paroles, mais elle plus embrazée de colere, le frappa de son poing fort rudement; & lui pourtant sans être touché de cét affront, l'advertit doucement, la réprend, la corrige, & lui persuade, qu'elle appaise Dieu fort irrité de son crime, crainte qu'elle ne tombe sous les rigueurs de son Jugement; il en use enfin si charitablement avec elle, que touchée de sa patience, & de ses paroles, elle le quitta toute convertie. Sa Vertu fut encore éprouvée par de fausses calomnies, que lui imposerent quelques envieux, auprés de ses Superieurs; mais elles ne servirent que d'épreuve à sa Vertu, & de lustre à son Innocence. LIII. Sa patience est éprouvée de plusieurs façõs.

L'esprit d'Oraison, & les extases de ce grand Serviteur de Dieu.

PERE Ruffin employoit à l'Oraison plusieurs heures du jour, & de la nuit, & nos manuscrits disent, que Dieu fort souvent l'y favorisa de plusieurs extases. Le Sacristain du Convent de Veronne, qui le vit frequemment ravi, & voulut un jour éprouver en l'agitant s'il étoit en effet hors de ses sens, le tire des mains, le remuë, & le tourne de tous côtez; mais comme s'il eust été quelque statuë de pierre, il sembloit être sans aucun sentiment, & même quelques-fois on l'a veu élevé de Terre, ce qui faisoit connoître à tous, avec quelle impetuosité, l'esprit de Dieu l'élevoit de la Terre au Ciel, où il attiroit même jusqu'à son corps: D'où vient qu'un de ses Novices, appellé F. Camille de Venise, qui entendoit dire tant de merveilles de son Pere Maître, resolut en lui-même par curiosité, d'éprouver ses actions, & si ce qu'on en disoit parmi les Novices, avoit du rapport à la verité. La nuit donc aprés Matines, il se cache entre les bancs du Chœur, il épie toutes les postures de son Pere Maître en Oraison; peu de temps aprés, il le voit élevé dans l'air, & dans un profond ravissement, ce qui l'effroia de sorte, qu'il se retira promptement dans sa Cellule; & P. Ruffin qui connut la chose divinement, avertit F. Camille & les autres, que dorénavant ils n'eussent plus la curiosité, d'éprouver ses actions, parce qu'estant le plus humble des Hommes, il s'étudioit par tous les moyens possibles, de cacher aux autres ce que Dieu lui communiquoit de faveurs. LIV. Il est souvent en extase & élevé de Terre. Un Novice le voit dans l'Eglise élevé de Terre.

Un autre Novice appellé F. Leandre de Venise, qui étoit d'Office à la Sacristie, & avoit été trois fois l'avertir à sa Chambre, qu'il vint dire la sainte Messe, comme il lui avoit ordonné, le trouva toûjours en extase: Mais le temps de la Messe presque passé, & ce Novice obligé de le retirer de son extase, fit tant de bruit dans sa Chambre, que revenu à lui, il se plaignit disant, que le temps coule vîte, quoiqu'il eust été ravi la matinée toute entiere. C'est ainsi que les longs espaces des heures lui paroissoient courts, dans ses Celestes ravissemens. Joignons un de ses Novices, aux deux autres; F. Daniel de Venise, qui le vit ravi en extase, & élevé de Terre, en presence LV.

du saint Sacrement, & comme il le disoit aux autres Novices, tous en concevoient de fervens desirs, d'imiter les actions de leur Pere Maître.

LVI.

Témoignage que l'Evêque de Veronne rendit de la probité du P. Ruffin.

Tous ces dons de Prophetie, d'Extases, de Ravissemens, dont la bonté de Dieu honoroit P. Ruffin, étoient si connus à tous, & principalement à Augustin Valerio, Evêque de Verone, Prelat fort illustre, qui venoit souvent au Convent, pour entretenir le Serviteur de Dieu, dont il connoissoit la sainteté, avoit coûtume d'aller droit à sa Chambre, & s'il ne le trouvoit pas en Priere, de conversation long-temps avec lui, il joüissoit agréablement de ses entretiens; & si ouvrant sa porte, il le voyoit, comme il arrivoit souvent, ravi hors de lui-même, & de compagnie avec les Anges, il la refermoit aussi-tost & disoit: Il n'est pas juste, de rappeller avec les Hommes, un Religieux qui converse avec Dieu. Ce n'étoit pas seulement dans le Monastere, que ceci arrivoit au P. Ruffin, lorsqu'il étoit en repos, c'estoit même en marchant, qu'il étoit si fort attentif aux choses Divines, qu'il ne voyoit pas les passans; & quelquefois il étoit si insensible, qu'il sembloit que ce fust moins un homme, qui se remuast, que le simulacre d'un homme, qui n'eust été que de pierre; & alors il paroissoit sans actions, sans mouvement, & même sans vie: Cet Homme de Dieu instruisoit souvent ses Disciples, de la maniere de leurs Oraisons, & leurs disoit; Dieu demande un cœur pur dans l'Oraison, non-seulement de ces sales pensers, qui corrompent trop l'ame; mais même des images, & des phantômes des choses humaines, qui écartent l'esprit ailleurs, & ne lui permettent pas de se reposer en JESUS CHRIST; pour moi, je l'avoüe, une heure ne me suffit pas, pour recolliger mon esprit en moi-même, & pour en chasser les portraits voltigeans des choses, & pourtant pour s'en bien acquitter, il faut qu'il se dégage de tout ce qui est creé, puisque si nous avons peine à nous faire quitte de ce que nous n'aimons pas, dans le Temps de nos Oraisons, il sera bien plus difficile, de nous défaire de ce qui a charmé nos cœurs, c'est une chaîne qui lie l'Ame, crainte qu'elle ne s'éleve librement à Dieu.

En cheminant il est ravi en extase.

Il instruit ses Novices de la recollection de l'ame.

LVII.

Il leur apprend la maniere de bien prier en esprit.

Quelquefois qu'il instruisoit ses Novices, de quelle sorte en l'Oraison, ils devoient recolliger leurs esprits, & les transporter en Dieu, il leurs disoit, écoutez mes enfans, aussi-tost que vous vous presentez à l'oraison, comme si vous n'aviez point de corps, vous devez sortir de vôtre terrestre demeure, & vous bâtir au milieu du cœur, une Maison parmi les Anges, où il y ait plusieurs appartemens, separez de rang, & de dignitez; Que la sainte Vierge soit placée dans le plus honorable, nôtre Pere saint François en un, Saint Antoine de Pade en l'autre, & puis placez-y les autres Saints que vous venerez le plus; Mais élevez au dessus de tous les lieux, mettez-y plus éminemment l'humanité sainte de JESUS CHRIST, & sans les bornes d'aucune demeure, adorez-y tres-éminemment l'adorable Trinité. Marchez aprés par les appartemens des Saints, & vous leurs addresserez leurs Prieres propres; vous leurs exposerez vos besoins, les lacets des tentations, vos desirs des Vertus, & confidemment vos inclinations de faveurs celestes, afin qu'ils en deviennent vos Intercesseurs auprés de Dieu, & ne les laissez pas, qu'ils ne vous ayent obtenu ses graces Divines. C'est ainsi qu'il avertissoit ses Novices, de conduire leurs pensées au Ciel, avec un exercice si admirable de leurs Esprits.

LVIII.

Il leurs enseignoit encore, que s'ils vouloient participer aux mysteres augustes de la Messe, qui renferment les Sacremens ineffables des

choses plus élevées, ils devoient assister à ce sacrifice non sanglant, avec tous les respects imaginables, parce que les instruisant, que leur Sauveur y étoit tout entier immolé si innocemment, il les advertissoit, qu'ils y renouvelloient la memoire de la Passion de Jesus Christ, comme absent, & qu'ils étoient presens à son aimable presence. Considerez, disoit-il, comment vous devez être devant la Majesté d'un si grand Dieu, fort craintifs, humiliez, & respectueux. C'est une Table Royale, elle est servie par les Anges, le Roy mesme y est, les Mysteres qu'on y répresente, sont formidables, l'on y immole le fils de Dieu sans cruauté, & nous y serions en posture de paresseux; soit donc que nous assistions, soit que nous servions à la sainte Messe, nous devons toûjours y communier en esprit fort respectueusement. Il leurs enseigne la methode de bien entendre la Messe.

La devotion à dire la Messe; La Charité envers les affligez, & la mort du P. Ruffin.

LIX. Il a le visage comme un Soleil en entendāt la Messe.

Pere Ruffin disoit la sainte Messe avec tant de devotion, & d'amour de Dieu qu'il ne s'en approchoit jamais qu'aprés une heure de preparation toute entiere, où il étoit tout embrazé de la contemplation, des choses sublimes, qui y sont renfermées; d'où vient qu'il ne la celebroit jamais sans verser beaucoup de larmes. Souvent même lorsqu'il montroit au Peuple le Corps adorable de Jesus-Christ, il avoit le visage éclatant comme un Soleil; aprés qu'il avoit achevé la Messe, il poussoit vers Dieu des élans si embrazez de Charité, qu'élevé au dessus de tout ce qui étoit de l'homme, il étoit quelques heures tout d'esprit, dans la contemplation des choses Divines.

LX. Charité merveilleuse qu'il avoit pour les affligez, exemples.

Aprés les braziers d'amour de Dieu, son cœur étoit encore si enflamé de la Charité de ses Prochains, & principalement des miserables, qu'il pleuroit les pechez des autres, comme s'ils eussent été les siens. Il étoit si fort touché des disgraces des affligez, qu'on l'eust dit le pere des malheureux, qu'il consoloit si bien, par cette grace de discours, qui luy étoit naturelle, que ceux qui auparavant avoient l'ame accablée presque, sous la pesanteur de leur misere, laissoient toute leur tristesse, & se soûmettoient librement à la volonté de Dieu. A Veronne un homme de qualité, de l'illustre Famille des Morandi, étoit si fort affligé de la mort de son fils unique, que comme un desesperé, il rejettoit toutes sortes de consolations, & personne ne pouvoit, par quelque raison que ce fut, addoucir ses ressentimens. P. Ruffin alla chez lui, & le persuada d'une éloquence si celeste, de souffrir sa perte avec patience, puisque Dieu la permettoit par un secret de sa sagesse infinie, qu'il le delivra parfaitement d'une douleur si extréme, & le disposa à souffrir encore de plus grands malheurs pour Jesus-Christ. Cet homme interrogé comment il s'étoit rendu si facilement aux conseils de ce Pere, répondit, qu'en parlant, ses paroles lui parurent de si grande force, qu'il lui sembloit, que tous ses Termes fussent des dards celestes, qui penetroient toute son ame, & obligeoient tout son cœur à l'amour de Dieu.

LXI. Il guerit une Malade par un signe de Croix.

Par la même éloquence, il persuada de sorte deux Damoiselles de la Ville, qui toutes chargées d'or, & les cheveux frisez, marchoient avec un luxe prodigieux d'habits, que quittant leur or, & leurs vanitez, dans Venise, elles consacrerent leur Virginité à Dieu. Les choses que la Vertu de Dieu operoit par la Charité du P. Ruffin étoient

merveilleuses. Une pauvre femme étoit malade à Veronne, P. Ruffin la visita, & elle lui demanda de lui faire un signe de Croix, ce qu'aiant fait aussi-tost, par la compassion qu'il avoit de sa maladie, elle en fut entierement délivrée. Un Peintre aussi de Veronne, fort familier au P. Ruffin étoit aussi fort incommodé d'une fâcheuse maladie, & desiroit ardemment le voir, & occupé de trop d'affaire il ne put lui rendre visite; mais il lui envoya P. Daniel avec son Chapelet, où pendoit une petite Croix, & lui ordonna de lui en imprimer le signe; P. Daniel y alla & marquant le malade du signe de la Croix, qu'il avoit du P. Ruffin, il se leva aussi-tost de son lit, & fut entierement gueri.

LXII. Avant sa mort il obtient de Dieu quatre choses.

P. Ruffin proche de sa mort, on dit qu'il demanda quatre choses à Dieu: 1. Qu'il pust avoir une Obédience d'aller à Rome, y gagner le Jubilé de l'Année sainte: 2. Qu'il pust obtenir en presence, à Assize, l'Indulgence de Nostre Dame des Anges: 3. Qu'il mourust le jour de l'Assomption de la sainte Vierge: 4. Qu'il laissast son corps dans la Province de saint François, & Dieu lui accorda tout favorablement, parce que cette année, que Gregoire XIII. declara un Jubilé, il obtint de Pere Hierôme General, une Obedience d'aller à Rome, où il s'acquita de la visite des Eglises; il vint de la à Assize, au temps qu'on celebroit l'Indulgence dans l'Eglise de Nôtre Dame des Anges, avec une foule prodigieuse de Peuples, où il honora la sainte Vierge, dans cette petite Chapelle, qui commença l'Ordre de saint François, des Freres Mineurs, & y receut la benediction du Ciel; il alla ensuite à l'Eglise de son Pere saint François, où aprés avoir été trois nuits entieres en Oraison, & dans la contemplation de JESUS-CHRIST crucifié, il fut à Peruse, & au jour, que la Vierge monta au Ciel, en corps, & en ame, celle de P. Ruffin l'y suivit, comme on le peut croire, tandis que son corps arrêta sur la Terre, jusqu'à son enterrement.

Il mourut pieusement à Peruse.

AUTRES RELIGIEUX DE SAINTE VIE.

LXIII. P. Benoist de Galeraté, Prêtre.

Nous ne devons pas obmettre ici, la memoire de ceux, dont les belles actions ne sont pas venuës jusqu'à nous, qui celebres toutefois dans le monde, par la reputation de leurs vertus, vivent dans la Religion encore aujourd'huy fort glorieusement. Le premier entre-eux fut P. Benoist de Galeraté Prêtre, qui dans la Province de Milan, fort parfait en matiere de l'Evangile, surpassa ses majeurs, par l'éclat de ses Vertus, laissa à ses suivans, les rares exemples d'une vie celeste, & receut de Dieu, dans le Convent de Cardano, une mort égale à sa bonne Vie. Il fut suivi cette année, dans la Province de Sicile, de F. Joseph de Trapani Laïc, dont la Vie fut si pleine de Vertus, & de Miracles, que la Religion élevera toûjours de glorieux monumens d'honneur à sa renommée. Il fut si éminent en Oraison, & en la contemplation des choses Divines, grace ordinairement, que la bonté de Dieu accorde aux plus simples hommes, qu'on eust dit que le cours de toute sa vie, n'eust esté qu'une oraison continuelle, qui endormoit son ame si divinement, que le sommeil de la mort la trouvant assoupie d'un si doux repos, la rendit spectatrice des choses éternelles, non pas par un miroir en énigme, mais face à face, & tout en esprit. Le dernier entre tous ces Illustres, fut P. Julio de

F. Joseph de Trapani, Laïc.

P. Julio de Castelpistorlongo Prêtre, tous fort vertueux.

Castel Pistor Longo, de la Province de Milan, Prêtre, dont la Sainteté de vie fut si merveilleuse, que lorsqu'il vivoit encore, les hommes venoient à luy de tous côtez, à l'odeur de ses vertus; & aprés sa mort, ils accoururent en foule à son sepulchre, pour luy rendre leurs venerations: & cela bien justement, puisque s'il avoit esté durant sa vie à JESUS-CHRIST, par la probité de ses actions, tout son corps sentit si bon aprés son deceds, que personne ne douta, qu'il ne fust du nombre des Esprits Celestes, aprés ce témoignage Divin de sa Sainteté.

Choses merveilleuses arrivées cette Année.

LA premiere fut dans la Province de saint Nicolas, où la Fabrique du Convent de Monopoli, n'étoit pas encore achevée, lors qu'un Pyrate Turc, conduit par un Renegat, qui avoit renié criminellement la foi de JESUS-CHRIST, & s'étoit precipité dans les Erreurs de Mahomet, quitte son bord en pleine nuit, & comme nôtre Convent étoit proche du port, il y vint avec le dessein d'y faire bonne proye. Tandis qu'ils marchent par des chemins secrets, les Freres sonnerent Matines. Le Corsaire en fut effrayé, & dans la crainte que ce fust un signe donné à la Ville pour avertir les Habitans, de prendre leurs armes, il apprit de son conducteur Apostat, que le son de cette cloche étoit moins pour des soldats que pour des Religieux, qui alloient dire les loüanges de Dieu. Ils vont alors au Convent, & entrez dans l'Eglise, ils entendent les Freres qui chantoient leurs Matines. Le Pyrate demande à l'Apostat, que signifioit cette voix commune, & que faisoient ces hommes en chantant: il lui répondit; Qu'ils étoient de saints Religieux, qui loüoient le Grand Dieu à cette heure, & avec leurs voix. Laissons les loüer leur Grand Dieu, dit le Corsaire, puisqu'il est fort injuste de les troubler, au temps où ils reverent leur Grand Dieu, & lorsqu'ils auront cessé leurs loüanges, nous retournerons ici en faire nos esclaves. Cependant retirez fort loin du Convent, ils entrent dans quelques maisons seculieres, où ils prirent plusieurs captifs. Dans le même voyage retournez à l'Eglise, surpris du grand bruit, que faisoient les Freres en prenant la discipline, le Corsaire demanda au Renegat, que vouloit dire ce bruit; & lui répondit, Que maintenant ces Religieux se disciplinoient si cruellement, pour les crimes des autres hommes, afin d'appaiser la colere, dont Dieu se vengeroit de tous leurs desordres. Ces hommes, répondit le Pyrate, sont bons assûrément, puisqu'ils loüent Dieu, & qu'ils se supplicient si horriblement pour les autres. Laissons les en repos, puisqu'il nous est défendu, de leurs faire quelque mauvais traitement: & ainsi une sainte Religion, toute consacrée au culte de Dieu, se fait même admirer, & reverer des Infideles, plus attachez au brigandage, & à la pyraterie. LXIV.

De quelle sorte un Corsaire ne pille pas le Convent.

Cette Année l'on jetta les Fondemens du Convent de Crema, avec un concours fort grand de toute la Ville, & alors Jean Jacques âgé de cinq ans, fils de François, & d'Elizabeth Zogui, étoit malade à la mort; en sorte que les Medecins desesperoient de sa santé; & déja presqu'aux derniers soupirs, sans usage de la parole qu'il avoit perduë, comme s'il l'eust recouvrée par Miracle, il dit à sa mere qui étoit proche de lui; Ma mere, faut faire du bien aux Capucins; ce qu'il repeta souvent. Tous en furent fort surpris; mais la mere creut que ce fut un Miracle, qui leurs declaroit la volonté de Dieu, dont il avoit LXV.

Un enfant qui se mouroit est gueri par une aumône qu'on fait aux Capucins.

resolu de guerir son fils. Elle confera du fait avec son mari, & ils resolurent tous deux, de faire fondre une cloche pour l'Eglise des Capucins; & aussitost leur enfant, qui se mouroit, donna quelque esperance de guerison, contre l'attente des Medecins, & en peu de temps il recouvra sa parfaite santé.

LXVI. Merveilleuse Providence de Dieu à l'édroit des Freres.

Il étoit tombé cette Année à Rossano, Ville de la grande Grece, dans la Calabre citerieure, une si grande abondance de neiges, que les Freres du Convent, qui étoit fort éloigné de la Ville, ne pouvoient y venir faire leur quête ordinaire. Comme ils étoient sans nourriture, qu'ils ne pouvoient avoir d'ailleurs, ils étoient presque reduits aux dernieres extremitez de leur vie. Mais Dieu, plein de misericordes, qui a soin de ses Pauvres, dont la confiance est toute entiere en lui, leurs accorde liberalement du Ciel une nourriture, que les hommes ne pouvoient leurs fournir de la Terre. Tandis effectivement que les Freres sont à l'Oraison, ils entendent sonner à la porte du Convent, & y allans pour l'ouvrir, ils trouvent à l'entrée, vne fort grande sporte toute pleine d'un pain encore tout chaud, & blanc comme la neige, sans qu'ils y vissent ni marques, ni vestiges de qui que ce soit qui l'eust apporté: d'où ils jugerent visiblement, que c'étoit un Ange par l'ordre de Dieu. Ils rendirent leur reconnoissance à ses Bontez Infinies, d'un si bon present, & ils en firent leur nourriture.

LXVII. La liberalité d'une Dame envers les Freres est récompensée de Dieu par un Miracle.

Au Convent de Catanzaro dans la Province de Regge, lorsque les Freres font leur quête ordinaire de vin dans la Ville, ils laissent une bouteille à une noble Dame de Qualité fort vertueuse, & bien de leurs Bienfaictrices, pour la faire emplir, avec la même charité qu'elle avoit accoûtumé, & proposent de la reprendre pleine à leur retour au Convent. La Dame donne la bouteille à une servante, qui descendit aussitost à la cave, mit la bouteille sous la canelle ouverte du tonneau, & remonta promptement faire quelque autre ouvrage. Cependant elle ne pense plus à la bouteille des Capucins, & elle ne s'en souvint que deux heures aprés. Elle tomba presque morte dans cette pensée, que depuis un si long-temps, le vin ayant toûjours coulé, le tonneau en feroit tout vuide. Elle alla donc plus vîte qu'un oiseau à la cave, où la bouteille pleine, elle vit que le vin s'étoit miraculeusement arrêté. Elle courut aussitost à sa Dame, & lui dit le Miracle. Elle en fut étonnée, remercia Dieu de ses bontez, & en devint plus portée à la pieté, & plus liberale à l'endroit des Pauvres.





UNE CRUELLE PESTE S'ALLUME A MILAN, ET DANS TOUS LES LIEUX VOISINS.

Plusieurs Capucins alors s'exposent promptement à secourir les Pestiferez.

I.

Les soins de S. Charles Borromée, pour la ville de Milan, pleine de peste.

VNE horrible peste cette Année s'embraza dans Milan, comme dans tous les lieux voisins, & particulierement dans la Ville, pleine alors d'une infinité de Peuples, où croissant horriblement comme une flamme devorante, elle consumoit indifferemment les Nobles, & les Roturiers, avec tant de furie, que les uns mourans de peste, & les autres les fuyans, la Ville paroissoit toute vuide de Citoyens. Les principaux avoient horreur à la veuë de Milan si miserable, & si abandonnée, & sans plus sçavoir de quelle maniere ils pourroient remedier à leurs disgraces, Dieu leurs envoya S. Charles Borromée, Cardinal, & leur Archevêque, qui touché de la misere extrême de son Peuple, leurs donne d'abord de bons conseils, dont ils puissent remedier au commencement du mal, & delivrer de peste leur Ville. Mais ce saint Prelat, voyant qu'il y avoit quelque chose de Divin dans cette maladie, qui ne pouvoit être reparé par des conseils humains, & que la peste, au lieu de ceder aux remedes, en devenoit plus furieuse, & plus étenduë, a soin premierement d'appaiser Dieu par des larmes, & des Processions, où il donnoit à ses Peuples les meilleurs exemples d'un Pasteur veritable ; & puis il s'étudia tout entier, à choisir des Ecclesiastiques & des Religieux, qui servissent les malades, & qui les soulageassent dans les maladies de leurs corps, & de leurs esprits.

II.

S. Charles Borromée apelle les Capucins au secours des malades.

Ce saint Prélat, comme nous avons dit ailleurs, honoroit les Capucins d'une bienveillance particuliere, & instruit par l'experience des choses, de leur zele merveilleux à secourir les malades, il avoit fait un grand fonds sur leur charité, pour le secours de la Ville, & de son Diocêse. Il mande dans son Palais P. François de Bormio, Provincial, & P. Jaques de Milan, Gardien de la Ville, & leurs ordonne par l'autorité Apostolique, qu'il avoit comme Legat du saint Siege, qu'écrivant par toute la Province de Milan, ils exhortent tous les Freres à ce pieux travail, & que ceux qui s'y consacreroient volontairement, aprés qu'ils les y auroient jugez propres, pussent par leur ordre venir au plûtost dans la Ville, où il leurs diroit ses volontez. Le Provincial obeït à l'ordre du Saint, écrivit à tous les Freres de sa Province, & les anime à une cha-

rité si Chrétienne. Mais à peine eut-on lû les Lettres Provinciales dans les Convens, que tous les Freres presque soupirent aprés ces emplois, & ils croyent qu'il ne leurs peut rien arriver de plus avantageux, que de mourir pour JESUS-CHRIST, en mourant pour ces Chrétiens malades. D'où vient que le nombre de ceux qui s'offroient fut si grand, que les Convens eussent esté destituez de leurs Prêtres, & de leurs Officiers, & que la multitude des pretendans excedoit la necessité, que l'on avoit d'eux. On en choisit douze seulement, qu'on jugea plus propres entre les Prêtres, les Clercs, & les Laïcs, & on en avertit d'autres, qui succederoient à ceux que la peste emporteroit. Voici tous leurs noms; P. Philippes de Milan, Prêtre, qui fait Superieur aux autres par le saint Cardinal, a soûtenu, tandis qu'il a vécu, le poids de cette grande affaire; P. Alexandre de Milan; P. Jaques de Volterra; P. Apollonio, & P. Sigismond de Brescia, tous Prêtres, & presque tous Predicateurs; F. Marc de Mantouë, Clerc, & F. André de Val di Sabia; F. Mathieu de Corano, F. Rainero de Milan, F. Massé de Cozzo, F. Janvier de Drugoli, F. Theodore de Lodi, Laïcs. Et leurs succederent, P. Paul de Salo, P. Chrysostomo de Voghera, P. Pie, & P. Augustin de Milan, P. Athanase de Brescia, Prêtres; F. Modeste de Mazenta, F. Gilbert de Brescia, Clercs; & F. Hierôme de Brusada, & F. Sabin de Cremone, Laïcs.

Noms des Freres qui furent destinez au service des Pestiferez de Milan.

III.

S. Charles les envoye en des lieux differens.

Le saint Archevêque fort ravi du nombre, & du zele ardent de ces charitables Ouvriers, a soin d'en envoyer quelques-uns, à certains Bourgs du Diocêse fort infectez de la peste; & premierement il destine à Vittoria entre Marignano, & Milan, P. Alexandre de Milan, & F. Theodore de Lodi; à Monza, P. Apollonio de Brescia, avec F. Hierôme de Brusada; & d'autres en plusieurs lieux pestiferez. Il plaça dans l'Hôpital de S. Denis de la Ville, P. Sigismond de Brescia, F. Massé de Cozzo, F. Mathieu de Corano, & F. Janvier de Drugoli. Hors la Ville dans le Lazaret, où l'on conduisoit tous les pestiferez, il établit P. Philippes de Milan, Superieur; & pour ses Compagnons, P. Jaques de Volterra, F. Marc de Mantouë, & F. André de Val Sabbia.

IV.

Tandis que tous ces Freres envoyez aux lieux de leurs Missions, méprisent genereusement tous les perils de leur vie, & qu'ils s'occupent infatigablement à leurs emplois, P. Philippes est le premier, aprés un mois de service, que la peste fait mourir, & qu'elle conduit à Dieu; & aussitost P. Paul de Salo succeda à sa place, & à sa Dignité: Homme assurément d'une charité, & d'une force d'ame toute singuliere, qui ayant soin à cause de sa prudence, de toute la conduite de cette grande Maison de Lazaret, où étoient ordinairement mille Officiers des malades, en receut aussi de saint Charles tout le gouvernement spirituel, & même du Senat, la Puissance temporelle, jusqu'aux punitions de sang, qu'il se reservoit, afin que s'il se commettoit quelque crime dans l'Hôpital, il y remediast aussitost par sa sagesse, & par son credit; & l'on fit ce choix d'un si grand homme, pour le Spirituel, & le Temporel de cet Hôpital, afin que joignant ces deux gouvernemens, en une seule personne, l'on empêchast la division, que cause souvent dans tous les Corps, la difference de leurs Officiers.

P. Paul est destiné Superieur de l'Hôpital; & comment.

V.

La charité & les soins des Freres dans leurs emplois.

Cependant que tous ces Freres s'acquittent d'un grand cœur, & avec un zele tout de feu de leurs offices, qu'ils n'y épargnent aucuns travaux, & qu'ils ne craignent point la mort; ils visitent soigneusement les malades; font leurs lits, leurs donnent leur nourriture, leurs font tous les services, & sans apprehension aucune, ils touchent leurs corps, lors que la necessité le vouloit; parce que la charité, qui cherche moins

ses interests, que ceux de Jesus-Christ, les rendoit intrepides dans les occasions plus apparentes de la mort. Ils consolent leurs tristesses, leurs administrent genereusement les Sacremens, & ne pardonnent à aucuns services, dont ils puissent soulager les ames, & les corps des mourans. C'étoit une loi gardée fort inviolablement entre-eux, de ne point fuïr, ou abhorrer les morts; mais d'une charité Chrêtienne & fraternelle de les chercher, de leurs fermer la bouche & les yeux, de les ensevelir, de les accommoder proprement, de les porter sur leurs épaules, & de leurs rendre tous les devoirs de la sepulture; & comme quelques-uns moururent dans ses saints emplois fort joieusement, d'autres envieux de leur mort, ne s'affligeoient pas de leurs Freres morts, mais d'eux-mêmes, de ce qu'ils n'étoient pas encore dignes de mourir pour leurs Prochains, parce qu'ils se fussent estimez bien favorisez de Dieu, si étant mort pour eux, ils eussent pû mourir pour ses interests.

Comme P. Paul de Salo fut faussement accusé devant S. Charles, d'avoir sollicité une femme au peché; & comme son innocence fut reconnuë.

VI. *La prudence & la Vertu du P. Paul de Salo dans toute la conduite spirituelle & temporelle de l'Hôpital.*

Pere Paul s'occupoit avec de grands soins, à l'administration de toute la Maison, faisoit en sorte, qu'il ne s'y passast rien de deréglé, de confus, & de desordonné; il s'efforçoit principalement, qu'il ne s'y commist rien de vitieux, comme il arrive fort souvent dans ces temps de peste, qui ternist en quoique ce fust & l'honneur de l'Hôpital, & la gloire de Dieu. D'où vient qu'il apportoit toute l'éxactitude imaginable, que les Malades ne manquassent de quoique ce soit pour leur ame, & pour leur corps; que les Officiers de la Maison satisfissent sainctement, & fidelement à leurs devoirs; que tout fust propre, & bien reglé dans l'Hôpital, & que rien n'y entrast, & n'en sortist que de necessaire, & par son commendement. Mais le Diable ne put souffrir long-temps, sans une rage desesperée, que Dieu remportast tant de fruits Celestes de la diligence, & de la Vertu du P. Paul, & de ses Compagnons. D'où vient qu'il excita contre sa réputation, une horrible Tempête, dont il prétendoit faire perir la renommée des autres, & ainsi de les chasser tous d'un lieu, où ils vivoient avec tant de gloire de Dieu, & un profit si considerable de l'ame & du corps de leurs Prochains.

Il est accusé faussement d'un crime d'impureté auprés de S. Charles.

VII.

Il arriva par malheur alors, qu'une femme débauchée, fort fameuse dans la Ville, fut conduite, comme soupçonnée de peste, au Lazaret; & comme elle étoit plus empestée de l'ame, que du corps, sans craindre ni peste, ni Enfers, elle passoit presque tout le jour, à la fenêtre de sa chambre, où elle regardoit tous ceux qui alloient, & qui venoient; elle en animoit plusieurs à l'impureté, & même quantité de ses Amans, venans à l'Hôpital, à cause d'elle, elle préjudicioit fort au lustre de la sainteté du lieu. P. Paul reprit inutilement cette femme une fois ou deux: & comme il vit, qu'elle ne se corrigeoit pas, il fit murer sa fenêtre; ce qui la desespera de maniere, que subornant a présens, un certain homme mercenaire, qui avoit soin de la porte d'Orient, elle l'obligea de dénoncer aux Magistrats de la Ville, qui presidoient au Lazaret, P. Paul, en qualité d'un infame, qui l'avoit voulu solliciter à l'impureté, & qu'à cause qu'elle lui avoit resisté vigou-

reusement, il avoit fait fermer sa fenêtre. Cét abominable donna des couleurs si apparentes à son accusation, contre l'homme de Dieu, que ces Magistrats qui le crurent trop legerement, le déferent aussi-tost à saint Charles. Mais le saint Prelat plus prudent, par une longue experience des choses, persuade d'abord à ces Messieurs, qu'il ne faloit pas croire si facilement à l'accusateur, jusqu'à ce qu'on fust mieux informé du fait; & pour en être mieux instruit, il fait venir auprés de lui P. Paul, & lui dit son accusation en termes fort moderez: Aussi-tost qu'il eut entendu une calomnie si fausse, dont on le chargeoit, à genoux aux pieds du saint Prelat, il remercia Dieu de la grace qu'il lui faisoit, qu'on recompensast ses actions d'un crime, & le prit pour témoin de sa conscience, & des choses dont l'on l'accusoit. Il fit alors à saint Charles un recit sincere de la façon, dont il avoit usé avec la femme débauchée, & lui dit le sujet, qui l'avoit obligé de faire muter sa fenêtre; il le conjure aprés, qu'il s'informe diligemment de l'affaire, & que s'il le trouve coupable, il le punisse rigoureusement.

P. Paul se justifie de son accusation, auprés de S. Charles.

VIII. Dieu se venge de l'accusateur, & il justifie l'accusé.

Le saint Prelat, ne voulut point d'autre témoin pour croire P. Paul innocent, que le sincere épanchement de cœur, & la protestation si humble d'un grave, & d'un sage Religieux; & puis sa bonne vie, qu'on n'avoit reprise de la moindre faute, lui faisoit foi de la verité. Mais Dieu, qui avoit permis cette épreuve de la Vertu du P. Paul, & qui vouloit qu'elle fust plûtost sa gloire que son infamie, se vangea promptement des accusateurs, afin que la reputation du P. Paul, en fust inviolablement conservée. A peine en effet l'accusation vint-elle aux oreilles du saint Evêque, auparavant qu'on fist les recherches du crime, que le faux accusateur est saisi de peste, & accablé des remords de sa conscience criminelle, comme des douleurs de son corps, il gemit, & il s'écrie épouvantablement, que Dieu le punit avec justice, parce qu'il avoit accusé si injustement un Homme vertueux, ce qu'il repeta souvent, en presence de plusieurs. La chose enfin fut rapportée à saint Charles, qui selon l'ordre de la Justice, fit recevoir, & écrire par le Secretaire de la Cour Archiepiscopale, la retractation volontaire de la bouche de l'accusateur, en faveur de l'accusé: ce que confirma depuis la femme débauchée, de sa pure volonté, qu'avoit effrayée le jugement de Dieu.

IX. Plusieurs Capucins moururent dans les services des pestiferez.

Aprés que la Justice Divine eut pourvû de cette sorte à la reputation du P. Paul, & au repos de ses Compagnons, ils s'occuperent tous plus ardemment à leurs emplois auprés des Malades, & par la prudence du P. Paul, on éprouvoit tous les jours, que les affaires de l'Hôpital, & des Malades, se faisoient avec beaucoup d'honneur, & d'utilité, jusqu'à ce que la colere de Dieu s'appaisa, par une mortalité si prodigieuse d'hommes. La peste cessa, aprés vingt mois d'une effroiable furie. Au même Temps d'autres Capucins, assistoient les pestiferez, avec un zele aussi ardent de charité, à Brescia, & à d'autres Bourgs voisins, que ravageoit cette cruelle maladie: en sorte qu'à Milan, & dans son voisinage, dix Capucins moururent, dans l'assistance infatigable des malades.

X. On fonde à Rome le Convent des Capucines.

Sur la fin de cette Année, le Pape Gregoire XIII, fit prendre aux Capucins la conduite du Monastere de Rome, des Religieuses de sainte Claire, dittes communément Capucines, fondée l'Année precedente, par la pieté de Jeanne d'Arragon, veuve d'Ascanio Colonna, Duc de Taglia Cozzo, & qu'elle fit bâtir à ses dépens, sous le Titre du Corps adorable de Jesus-Christ, avec une permission de sa Sainteté, d'y faire venir quatre Religieuses, du Convent de Naples, de sainte Ma-

rie de Hierusalem, dont voici les noms; Tranquilla Paschale da Sessa; Hyppolites des Affligez; Agnes de Carinula; & Jeanne Baratuccia, Cousine du Cardinal sainte Severine, qui vinrent à Rome, y élever des Capucines, & les conduire sous le commandement de la Mere Tranquille, dans les voyes de la perfection Religieuse; comme on peut voir dans la Bulle de Gregoire XIII. qu'on peut lire dans les Annales de nôtre Boverius; parce que n'étant pas necessaire ici, je ne la donne pas en François, pour ne pas interrompre la suite de nôtre Histoire.

XI. On fonde en Corse le Convent de Nôtre-Dame des Graces.

En ce même Temps, dans la Province de Corse, on jetta les fondemens du Convent de Casinga, au Diocese de Marianna, à l'instance du Peuple de ce Bourg; avec la permission de Jean Baptiste Centurione, qui en étoit Evêque, & sous le titre de Nôtre Dame de Graces, peu de temps aprés, que les Nôtres eurent quitté leur ancien Convent, qu'on leurs avoit autrefois bâti sous le nom de Sainte Catherine, à cause des incommoditez de l'air, & du lieu. Le Ciel a même témoigné, qu'il agreoit ce changement; parce que lorsqu'on voulut planter la Croix, au mois de Decembre, avec un grand concours de Peuples, un grand Arbre de Châtaignes, proche du lieu, où l'on vouloit placer la Croix, ou au moins derriere, au milieu de l'Hyver, eut des feuïlles aussi-tost, des fleurs, & de la verdure, avec une admiration si generale, & une joye si grande des Spectateurs, que tous crians Miracle, loüerent hautement JESUS-CHRIST, & admirerent cette merveille, comme le presage sensible de leur renaissante pieté.

XII.

Mais passons de l'Histoire commune de l'Ordre, aux actions particulieres de quelques Freres, pour dire, que cette Année est illustre par les Couronnes de plusieurs, & principalement du P. Thomas, de Ville-Château, qui mourut chargé de merites, & orné de toutes les Vertus; le sixiéme entre les Generaux de nôtre Ordre, où il brilla comme une éclatante lumiere, de qui, quoique nous ayons dit l'an 1558, & les suivans, plusieurs choses qui touchent sa prudence, & son gouvernement, nous devons écrire ici quelques particularitez des principales actions de sa sainte Vie, crainte que nous ne fissions pas assez d'honneur à celui, qui nous a si fort honorez par ses Vertus, & sa Sainteté.

VIE ET ACTIONS
DU P. THOMAS DE CITTA DI CASTELLO,
Comme il entra aux Capucins; & ses éminentes Vertus, qui l'éleverent au Generalat.

XIII. Il entre aux Capucins âgé de quarante-deux ans.

TIFERNI ou Ville-Château, est une ville dans l'Ombrie, scituée proche le Tybre, où naquit nôtre P. Thomas, d'honnêtes parens, qui dés son enfance le firent étudier aux Lettres humaines. Lorsqu'il en fut assez bien éclairé, il prit la conduite de quelques enfans des Vitelli, comme des plus considerables de la Ville, & se consacra tout entier, à l'état Ecclesiastique, avec la loüange de plusieurs Vertus. Aprés être fait Prêtre, desireux de dire sa premiere Messe, au même lieu, où son Sauveur avoit fait

le Sacrifice sanglant de sa mort, il resolut d'aller en Hierusalem, y visiter, & reverer les saints Lieux. Il commence son voyage, arrive en Hierusalem, y venere les Lieux saints, & y execute ce qu'il avoit pensé; il y dit sa premiere Messe, & retourne en Italie, plus riche en Vertus, & en probité; il change l'état Ecclesiastique, en celui des Capucins, l'an 1542, âgé déja de quarante-deux ans; & alors il commença de faire paroistre tant de gravité, tant de douceur dans ses mœurs, une innocence de vie si admirable, une integrité d'ame si merveilleuse, & tant d'éclat de Vertus, que ceux qui consideroient sa conduite, & sa maniere de vie, la jugeoient toute celeste, & digne de toutes les loüanges, parce que dés les premiers jours de son Novitiat, il se détermina d'observer avec tant d'exactitude ce precepte Angelique, que le Ciel ordonna au grand Arsenius; *Fuge, tace, quiesce.* Fuite, silence, & repos, que separé de toutes les conversations des Hommes, il cherchoit toûjours les lieux solitaires, pour converser avec Dieu familierement, parce qu'il sçavoit bien, que le celeste Epoux se plaisoit fort, à la solitude de l'ame d'abord, & puis à celle du corps; Que les desirs des conversations humaines, & le bruit des choses du monde, ravissent à l'ame des delices d'esprit, qu'elle ne goûte, que dans la retraite de tout elle-même, & dans la solitude encore exterieure d'un homme tout Religieux. Puisque Dieu dit, par son Prophete Osée; *Je la conduirai dans la solitude, & j'y parleray à son cœur.* Et enfin, que la paix, & le repos de l'ame, dépendoient singulierement du dégagement de toutes les choses de la terre, & de la contemplation des divines, en la presence de Dieu.

Il éclata de plusieurs Vertus.

Osée 2. chap.

XIV.

D'où procede principalement la paix de l'ame.

Un homme si prudent en effet, n'ignoroit pas qu'on ne peut parler beaucoup, sans faire quelques pechez, & que celui qui s'applique à la pureté de l'ame, doit principalement prendre garde à sa langue, & qu'ainsi si l'on moderoit ses levres, l'on étoit jugé du Sage, un homme fort prudent: Enfin il s'étoit proposé, de se dégager de sorte de tous les soins, & les desirs des choses humaines, qu'il s'étoit fait dans lui-même une secrette, une tranquille demeure, où son esprit libre des choses presentes, & des inquietudes, des accidens de la vie, se réposoit en Dieu, comme dans l'unique bien de son cœur, & de son esprit; parce qu'il étoit bien instruit, que l'esprit de l'homme, tandis qu'il est agité de differentes pensées, étoit toûjours en action, & en mouvement, & qu'il étoit fort paisible, lorsque libre de la multitude des desirs, ou des pensées, il ne pense qu'à cet unique necessaire, qui tout divin qu'il est, pouvoit uniquement faire le repos de nôtre ame: d'où vient qu'il s'appliquoit tout entier à l'Oraison, & que son esprit separé de toutes les choses de la nature, il le tenoit toûjours attentif en Dieu.

Prov. 10.

XV.

L'on remarquoit dans cet homme un grand desir de pauvreté, une observance extraordinaire de la discipline Reguliere, & une inclination merveilleuse à toutes les Vertus; d'où vient que si plein de perfections, il fut bien-tost élevé au Gardianat, & au Provincialat, qui les demandent toutes. Il exerce ces deux grandes Charges, avec une extrême prudence: Ce n'est pas merveille, que la plus éminente dignité de l'Ordre, ait suivi des Vertus si fort élevées. Il s'est acquis dans le Generalat, une Couronne immortelle de loüanges, par son zele de Religion, son observance reguliere, son équité, sa temperance, son industrie, sa haine des méchans, son amour des bons, son incroyable humanité, bienveillance, & fidelité envers tous ses Religieux.

Et comme il desiroit, qu'entre toutes les Vertus, l'humilité parut dans son Ordre, comme plus propre aux Freres Mineurs, il avertissoit souvent les Siens, qu'ils se dégageassent de tous les vices, & principalement de la superbe, dont quelquefois on fait des excuses aux plus grands pechez, qui augmentent les vices, & qui joignent des crimes aux crimes. Il leurs persuadoit donc singulierement, que s'ils tomboient quelquesfois dans des vices exterieurs, ils les poursuivissent volontairement, dans le Refectoire, par une humble accusation d'eux-mêmes: C'est un secret, disoit-il, de confondre la superbe, & la vanité; & tout ce que le Diable s'est acquis dans le Convent, sur les Freres, avec beaucoup de peine, il le perd au Refectoire, par une humble accusation de leurs manquemens. XVI.

Ses grandes Vertus l'éleverent au Generalat.

Il vouloit qu'on s'accusast de ses défauts au Refectoire.

Deux choses remarquables qui lui arriverent; l'une comme General, & l'autre comme Gardien de Peruse.

CE General avoit coûtume de donner encore une instruction fort importante à la vie Spirituelle, que personne ne se fie trop à sa propre prudence, & que jamais on n'entreprenne rien de grand, ou de difficile sans obéïssance de ses Superieurs: Parce que, disoit-il, on voyoit souvent, que le Diable, à la faveur de l'esprit d'un Religieux, s'élevoit à de hautes & de particulieres entreprises, qui surpassent les forces de sa nature bornée, lorsqu'il le connoist trop sage, & trop prudent pour lui-même, & qu'il l'éprouve trop attaché à son sens; à dessein sans doute, qu'enflé miserablement de son propre esprit, il le precipite dans l'abysme de la superbe: D'où vient qu'il disoit frequemment, ce que comme General il lui étoit arrivé, au Convent de Foligni. XVII.

Un sujet ne doit rien entreprendre sans l'ordre de son Superieur; Exemple.

Il y avoit dans ce Convent un F. Laïc, d'une austerité prodigieuse, & d'une abstinence si surprenante, qu'il jeûnoit presque tous les jours au pain & à l'eau, marchoit nuds pieds sans Sandales, portoit un rude Cilice, satisfaisoit presque seul à tous les Offices du Convent, & Quêteur & Jardinier; il faisoit autant de besogne que tous les autres, & l'on le voyoit toûjours d'un fort bon visage. Son Gardien même, qui craignoit que tant de travaux au dessus de ses forces, ne l'accablassent bien-tost, lui persuadoit de moderer ses fatigues & ses austeritez: Mais il lui répondoit, que sa maniere de vie si austere & si laborieuse, ne l'incommodoit pas, & demeuroit ferme dans sa propre volonté. Le General arrivé pour faire sa visite dans ce Convent; les Freres lui disent des merveilles de ce Frere Laïc, & ils lui racontent ses austeritez, ses travaux, & tous ses services: Un homme de sa prudence écoute tout sagement, & aprés il appelle ce Frere, lui demande sa façon de vie, examine ses actions, & son esprit, & lui persuade de vivre avec plus de moderation; mais il le trouve arrêté dans son sens, & fort opiniâtre à demeurer toûjours le même: de sorte qu'il n'en eut point d'autre réponse sinon, qu'il experimentoit plus de plaisir à vivre à sa mode, que de travail & d'incommodité. Le General est en suspens, parce qu'on ne pouvoit rien réprendre dans le reste de la conduite de ce Frere, il fait pourtant dessein d'une derniere tentative. Voici comment. XVIII.

Un Frere Laïc fait des travaux & austeritez de son propre mouvement.

La visite, comme c'est nôtre coûtume, se devoit terminer au Refectoire, par l'accusation propre de tous les Freres, & lorsque ce Frere XIX.

La prudence de ce sage General à guerir ce Frere malade d'esprit.

s'accusa de ses défauts comme les autres. Le General lui dit; Jusqu'ici, Mon Fils, vous avez pratiqué tant de travaux, & d'austeritez de vôtre propre choix, & maintenant, afin que vôtre maniere de vie soit plus agreable à Dieu, je vous l'ordonne par obeïssance. Chose admirable: à peine le General eut-il dit ses paroles, que ce Frere devint comme un mourant, tombe par terre, pâlit, blêmit, ne parla plus, sans forces, sans mouvement, & les Freres l'emportent à demi mort à l'Infirmerie, parce que le Diable, dont l'esprit lui avoit fait entreprendre tans de travail, & d'austeritez de corps, épouvanté par l'Obeïssance, l'ayant abandonné, le laissa dans l'état de foiblesse, où l'avoit reduit son austere, & sa laborieuse vie. D'où vient que pour reparer ses forces, il eut besoin d'un long-temps de ménagement de son corps, pour remedier à ses actions indiscretes; & devenu plus sage à ses dépens, il apprit qu'on ne devoit rien faire en Religion, de son propre mouvement.

L'Obeïssance ordonnée à ce Frere, découvre les artifices du Diable.

XX.

Il lui arriva une autre chose, non moins digne d'étonnement, qu'il avoit coûtume de dire aux Freres, pour leurs expliquer la grande force de l'obeïssance. Lorsqu'il étoit Gardien au Convent de Peruse, un Frere de sa famille étoit fort negligent à visiter les malades, & couvroit sa negligence de cette excuse, qu'occupé à ses offices, d'autres visitoient les malades, & leurs donnoient leurs necessitez. Ce Frere tombe luimême malade, & lorsque les autres le veulent charitablement visiter, à peine sont-ils à la porte de sa chambre, qu'une Vertu secrette leurs en empêche l'entrée: ce qui arrivoit à tous ceux qui s'y presentoient. Ils vont trouver P. Thomas, & lui recitent la chose: mais lui instruit par eux du défaut de ce malade, qu'ils sçavoient tous, y reconnoist une visible vengeance de Dieu, & juge en sage, que sa justice permet, que les Freres ne lui rendent pas leurs visites, à cause seulement, que lors qu'il se portoit bien, il ne visitoit pas les malades, & qu'ainsi il recevoit de Dieu le même traitement qu'il faisoit aux autres. Il assembla tous ses Freres, & leurs dit; Mes Enfans, ne vous épouvantez pas, ce qui se passe à l'endroit de ce Frere est divin, pour l'instruction de nôtre conduite. Dieu juge à propos de refuser à ce Frere malade vos charitables visites, parce qu'il s'en est rendu indigne, lorsqu'il n'a pas rendu les siennes aux autres malades; & ainsi ce que vous avez jusqu'ici fait par la charité, faites-le par obeïssance; Je vous ordonne de visiter ce malade, parce que celui qui ne veut pas qu'on fasse la charité à un Indigne, ne rebutera pas une obeïssance exercée par des Ames dignes. Les Freres alors visiterent ce malade par obeïssance, & ne trouverent plus d'obstacle à entrer dans sa chambre, parce que leur Obedience avoit appaisé la colere de Dieu; & tous apprirent fort sensiblement, de quelle force étoit l'Obeïssance Religieuse.

Un Frere ne visitant pas les malades est puni de Dieu.

Admirable prudence du Pere Thomas.

Humilité du P. Thomas, & sa Devotion envers la sainte Vierge.

XXI.

Son Election aux Dignitez est prouvée par un Miracle.

PEre Thomas étoit avantagé d'une Humilité si profonde, qu'élevé par force aux Dignitez, il falloit souvent que le Ciel autorisast le choix qu'on faisoit de lui dans les Chapitres, par quelque merveille. Outre effectivement ce que nous avons dit de son Election seconde au Generalat l'an 1561, à laquelle il ne se soumit, qu'aprés une voix de Dieu qui parla. Il lui arriva à Peruse, qu'ayant été souvent Provincial de la Province de S. François, au Chapitre Provincial, il y fut encore élû à la même Charge; ce qu'il refusa constamment, & sans pouvoir être persuadé de l'accepter, avec quelque raison que ce fust. Les Vocaux

caux étoient embaraffez, lorsqu'au plus haut du toict du Refectoire, on vit une flamme ardente, qui montroit visiblement, que son Election de Provincial étoit du Saint Esprit.

XXII. Mais sa Devotion à l'endroit de la sainte Vierge étoit si merveilleuse, que tous les jours il disoit sa Couronne devant le Saint Sacrement, comme un Tribut ordinaire, qu'il lui payoit fort exactement. Un jour accablé du poids des grandes affaires, qui avoient occupé tout son esprit, il ne se souvint point de payer à Marie ce qu'il lui devoit de prieres, & sans en être quitte, il fut dîner au Refectoire avec les autres : mais à peine y fut-il entré, qu'il se souvint de son Chapelet qu'il n'avoit pas dit. Il laissa aussitost son dîner, & s'en alla dans le bois, où lors qu'il satisfait à sa Devotion ordinaire, avec toute la pieté possible, un Prêtre qui l'avoit vû sortir du Refectoire contre sa coûtume, & demeurer si long-temps au bois, y alla, & caché assez loin du P. Thomas, il le vit en priere, & la Vierge sainte debout devant lui, qui lui faisoit des caresses, & sembloit être fort satisfaite de ses Oraisons.

XXIII. Il en receut encore cette grace, qu'au temps qu'il étoit General, & delivré d'un grand peril, il reconnut qu'elle avoit été sa Liberatrice par ses bontez, & par son credit. Lors effectivement qu'en visite de la Province de Gennes, dans les Convens du Piedmont, qui sont de la Gaule Subalpine, au Temps que la Guerre fort embrazée, les François étoient maîtres presque de tout le Païs, les Heretiques répandus par tout, persecutoient cruellement les Religieux. Un jour qu'il étoit parti d'auprés les Peres Conventuels, qui l'avoient receu fort civilement avec ses Compagnons, sans sçavoir leur chemin, ils rencontrerent un homme de fort mauvaise mine, à qui ils demanderent leur route. Il les regarda de travers, & leurs répondit : Pourquoi me demandez-vous le chemin? suivez moy, & je vous le montreray. Il marche alors devant eux en silence, & les conduit par certains détours extraordinaires, & fort dissemblables de ceux, dont les avoient avertis les Conventuels. D'abord ils avoient grande horreur de cet homme : mais maintenant ils craignent d'avoir trouvé un fort mauvais conducteur de leur voyage. Craignans donc sa conduite, ils ne marchoient qu'en tremblant; lorsque cet effroyable leurs dit; Pourquoi apprehendez-vous? suivez-moy avec assurance. Ils suivent avec crainte, un homme fort incivil, & d'un visage affreux, dont ils pouvoient justement soupçonner quelque embûche ; & ils augmenterent leurs soupçons, lorsqu'ils virent qu'il les menoit par des chemins détournez de forests, & de vallées. P. Thomas donc imploroit souvent le secours de la Vierge pour lui, & pour ses Compagnons. Cet homme qui ne le pouvoit souffrir, grondoit souvent, & leurs parloit d'une horrible maniere ; allons, allons, suivez-moy. Enfin arrivez à un pont, qui coupoit le chemin, il leurs montra leur route de la main, & leurs dit brusquement ; Voila vôtre chemin; passez le pont. A peine P. Thomas, & ses Compagnons l'eurent-ils passé, qu'ils rencontrerent un fort honnête homme à cheval, qui surpris de leur rencontre, leurs demanda d'où ils venoient; & le lui ayant dit, il répondit, qu'ils avoient bien fait, & qu'il falloit que Dieu eust été le conducteur de leur voyage; parce que si vous fussiez venus par le chemin ordinaire, personne assurément n'auroit pû vous delivrer des mains des Heretiques, qui occupent ce chemin, & qui massacrent tous les passans. P. Thomas connut alors que Dieu leurs avoit fait une insigne faveur, à la priere de la sainte Vierge, & encore d'autant plus grande, qu'il avoit obligé le Diable, sous la figure d'un homme si affreux, de leurs servir de conducteur de leur voyage. Ils

Disant son Chapelet, la Vierge luy apparut.

Lui & ses Compagnons furent delivrez d'un peril extrême, par la faveur de Marie.

poursuivirent leur chemin dessous sa faveur; & lui en rendirent leurs remerciemens, avec leurs loüanges.

XXIV. Meditant en chemin ses Grandeurs, on voit sa tête toute brillante de lumieres.

Ce grand Homme étoit toûjours si fort attaché d'esprit à Dieu, par une Oraison continuelle, que ni les grandes occupations de l'Ordre, ni la foule des affaires, ni les fatigues des longs voyages, ne l'en separoient presque jamais un moment. Un jour en qualité de General, & en ses visites, ses Compagnons alloient devant, lorsque fort éloigné d'eux, il s'occupe à la Contemplation, en marchant. Un Frere Patrice, pour voir si le General étoit loin, tourna la tête, & vit celle du Pere Thomas toute entourée de rayons de lumieres. Il se teut alors, & lui demanda aprés confidemment, ce qu'il contemploit en chemin; J'étois tout occupé d'esprit, répondit-il, à l'admiration, & à la loüange des Grandeurs de Marie. D'où nous apprenons aisément que ceux qui se plaisent à la Contemplation des choses Divines, & principalement des Perfections de la sainte Vierge, y empruntent beaucoup de splendeurs Celestes.

Quelques Miracles que Dieu fit par les merites de son Serviteur Pere Thomas: & sa mort.

XXV.

L'On peut voir par quelques exemples, de quelle efficace étoit son Oraison auprés de Dieu. Dans la Province de la Marque, une Dame de Qualité, de l'illustre Maison des Bullioni, avoit marié depuis peu sa fille; & un Sorcier avoit de sorte lié cette jeune Dame, par ses enchantemens, qu'elle ne pouvoit ni habiter avec son mari, ni joüir des fruits de leur mariage. Le General alors la visita civilement, & la trouva fort affligée. Il la consola avec tout ce qu'il pût de douceur, & lui donna de meilleures esperances; puis il pria Dieu pour elle, & brisa les chaînes du Diable, & de son Magicien, par le pouvoir de ses prieres.

Il delivre une femme du Diable par ses prieres.

XXVI.

Comme il cheminoit l'an 1560, par un lieu consacré à la Vierge, qu'on nommoit Primana, il logea de l'autre côté du fleuve de Fabroné, chez un honnête homme de ses amis, apellé Thadée, où pressé d'une grande soif, il lui demanda confidemment un peu de vin, pour en appaiser les ardeurs. Dieu, lui répondit-il, mon Pere, vous en donne d'ailleurs, parce qu'il n'y en a plus dans le tonneau; hier on le vuida entierement. Allez y, dit P. Thomas, & vous y en trouverez assez pour éteindre mon ardente soif. Pourquoi me contraignez-vous? dit l'Hôte; j'iray, puisque vous le voulez, & je retourneray sans vin, j'en suis assuré. Thadée va au vaisseau, & il y trouve tant de vin, qu'il y en eut assez, trois mois durant, pour toute sa famille; D'où Dieu voulut montrer les merites de son Serviteur Thomas.

Il obtient de Dieu du vin dans un tonneau vuide.

XXVII.

Enfin tout chargé d'années, puisqu'il en avoit septante-huit, & assuré qu'il approchoit du terme de sa vie, il prioit assiduëment dans l'Eglise, & ne vouloit rien dans ses habits, & dans sa nourriture de particulier, & de different de ses premieres austeritez; il vivoit constamment comme les autres Freres. Lorsqu'il tomba malade, au Convent de la ville de Pievé, & alors se sentant mourir, il élevoit toûjours son esprit à Dieu, & l'on n'entendoit rien de sa bouche, que ses divines loüanges. Tout occupé de cœur & d'esprit en Dieu jusqu'à sa mort, il fit appeller tous les Freres, & aprés les avoir exhortez, avec les paroles d'un Pere, à l'Observance de leur Regle, & à l'amour de Je-

sus-CHRIST, celebre en Vertus, & en sainteté, & fort meritant de tout l'Ordre, qu'il avoit si long-temps gouverné, avec tant de prudence, dans toutes les charges, son ame s'envola au Ciel, où elle receut de la bonté de Dieu, la Couronne de ses grandes actions. Outre plusieurs témoignages dignes de croyance, nous en avons celui-ci, qu'aprés son decés, Pierre Paul, & Catherine sa femme, de Ville-Château, avoient pensé d'aller à Assise, y gagner l'Indulgence de Nôtre-Dame des Anges; mais au temps qu'ils devoient partir, une de leurs filles devint dangereusement malade. Fort fâchez donc de ne pouvoir executer leur voyage, le mary se souvint, qu'ils gardoient chez eux un bâton, dont P. Thomas s'étoit long-temps servi dedans ses visites, qu'il faisoit à pied fort austerement; il le prit à cause de la croyance qu'il avoit en sa sainteté, le mit sur la malade, aprés lui en avoir fait un signe de Croix, au nom de Dieu, & de son serviteur Thomas; & elle en fut si promptement, & si parfaitement guerie, qu'elle partit le lendemain avec son pere & sa mere pour Nôtre-Dame des Anges, & Dieu fit connoître par cette merveille, la sainteté de son serviteur Thomas.

Il mourut en Dieu.

Son bâton guerit une fille malade à l'extremité.

DU P. DAMIEN DE BERGAME, PRETRE: DE FRERE IEAN DE FRANCE, LAIC: *Et du P. Marin de Ste Victoire, Predicateur de sainte Vie.*

XXVIII.

CETTE Année dans la Province de saint Antoine de Venise, receurent la même Couronne de gloire, P. Damien de Bergame, Prêtre, & F. Jean de France, Laïc. Le premier aprés avoir mené dans la Religion une vie pleine de Vertus, & de sainteté de mœurs, au temps de cette horrible peste, qui affligea, non-seulement Milan, mais encore plusieurs villes d'Italie, & principalement Padouë, frappé de cette cruelle maladie, & jugé mort de tous, aprés un long extase, revint à lui, & commença de se réjouïr en esprit, de produire de sa bouche des Chants d'allegresse, & de publier hautement les loüanges de Dieu. Les Freres lui demanderent où son esprit étoit allé pendant tout son ravissement; Ho! ho! mes Freres, dit-il, m'entenderiez-vous bien si je vous le disois; mon esprit étoit allé au Ciel, où l'on conserve à tous les Vertueux, des chants, des concerts, les danses des Anges, les joyes des Saints, des victoires, des palmes, la douce memoire des choses passées, & un bonheur sans limites. Ho! ho! mes Freres, que ces demeures sont agreables; que la beauté de cette Maison Celeste est admirable; que cette gloire est illustre. J'y ai vû plusieurs de nos Freres, qui depuis peu de jours, aprés avoir assisté si charitablement les Pestiferez, y sont venus prendre leur Couronne. Ha! qu'ils y jouïssent maintenant d'une grande gloire, aprés être morts de la peste. Réjouïssons-nous, mes Freres, d'exposer nos ames pour nos Freres, nous en recevrons des recompenses Eternelles. Voilà nos Freres celestes qui m'attendent, & Dieu ne m'a laissé, que ce peu de temps, pour vous dire ces choses, que je vous ai representées, parce que demain la mort, à l'heure qu'il est, me privera de la vie, & me rendra au Ciel, où Dieu m'a promis un repos éternel avec les Saints: La chose se trouva conforme à sa parole, parce que le jour suivant, au moment qu'il avoit predit, il s'envola dans la source de la lumiere pour l'Eternité

Avant sa mort il eut une vision celeste.

XXIX. Vie & actions de F. Jean de France, Laïc.

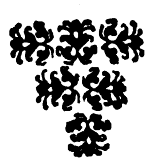
Le second brilla entre les autres, jusqu'à une extreme vieillesse, d'une si admirable austerité de vie, qu'il ne mangeoit jamais de chair, & de poisson, excepté les jours de Pasques; souvent même il jeûnoit au pain & à l'eau, ou si quelquefois il vouloit faire un bon regal, il ramassoit des feüilles de choux, que d'autres avoient jettées, les faisoit cuire à l'eau sans sel, & sans huile, & s'en préparoit un festin bien delicieux; crainte même que son goust ne fut trop satisfait, il ne les remuoit pas avec une cuilliere, ou avec une spatule, mais avec un tison de feu, qu'il prenoit dans la cheminée. Il s'étoit choisi pour dormir un lieu sous des Thuiles, où souvent même tout à l'air, il couchoit sans coussins, & sans couverture, pour contempler plus aisément le Ciel, & s'il se servoit quelquefois d'une couverture, il s'en façonnoit une des vieilles, & plus petites pieces de drap, que jettoient les Freres, dont il se couvroit seulement dans les plus grands froids, & lorsque dans un fort hyver, il se vouloit chauffer, il ramassoit dans le jardin, ou dans le bois des buchettes abandonnées, dont il faisoit un petit feu : Tout étoit de rapport à cette prodigieuse austerité, & il n'avoit pas moins de Vertus interieures, que d'exterieures. Il fut fort illustre en Charité, principalement envers les Pauvres, & en Obédience, & tandis qu'il s'exerçoit dans ces Vertus, il mourut au Convent de Padouë, de la peste qu'il avoit predite par revelation Divine, aprés avoir donné à tous de fortes pensées de sa sainteté, lorsqu'il étoit en vie.

Prodigieuses austeritez de ce Frere.

XXX. Vie & actions du P. Marin.

Deux autres encore dans la Province de la Marque cette Année, aprés plusieurs travaux surmontez dans la vigne du Seigneur, en furent appellez dans le Ciel, à la recompense de leurs fatigues, & furent P. Marin, de sainte Victoire, bourg de la Marque, & P. Hierôme de Pedona, tous deux Prêtres & Predicateurs : Le premier entré, de l'Ordre des Conventuels, à celui des Capucins, comme un petit jardin du Seigneur, y fut orné de tant de fleurs, de perfection Evangelique, qu'on eust dit qu'il eust assemblé en sa personne, toutes les odeurs des Vertus. Il fut souvent Provincial de sa Province, & la gouverna avec tant de prudence, de zele, de pauvreté, d'observance Reguliere, d'austerité de vie, d'Oraison mentale, de bienveillance, de charité, de douceur, & d'exactitude, que comme une mere feconde, il la remplit d'une posterité toute vertueuse. Les Manuscrits de l'Ordre l'honorent de plusieurs miracles, dont nous sçavons seulement celui-ci, qu'étant encore en vie, il rendit, avec un signe de Croix, la santé toute entiere, au P. Jean Baptiste d'Ancone, dont le corps étoit presque sans mouvement. Il mourut au bourg de S. Genest, âgé de soixante & dix ans, dans une reputation generale d'un fort saint Religieux. Le second fut avantagé de tant de Vertus, & honoré de Dieu de tant de Miracles, qu'il merite bien que nous fassions ici un fort ample portrait des Actions vertueuses & admirables de sa bonne Vie.

Il fit plusieurs Miracles pendant sa vie.



VIE ET ACTIONS

DU P. HIEROME DE PEDONA, PREDICATEUR.

Ses Vertus principales: & comme étant Maître des Novices, il vêtit deux Religieuses, qu'on croyoit deux jeunes hommes, & qu'on remit dans leur Monastere.

PERE Hierôme, aprés avoir jetté les premiers fondemens de sa Vertu dans l'Ordre des Freres Mineurs de l'Observance, entra dans celui des Capucins, déja âgé, où il commença de vivre avec tant de mortifications de ses sens, de garde de sa langue, de mépris de soy-même, de fuite des honneurs, d'humilité, de pauvreté, d'abstinence, d'austerité de vie, d'Oraison mentale, & de charité, qu'on eust dit qu'il avoit tout ce qu'il faloit à la figure Celeste d'un homme parfait. Il fut si exact Observateur de la pureté, que l'espace de quatorze ans, il ne regarda jamais ni homme ni femme au visage, & il s'occupa si ardemment à l'oraison, qu'il y employoit la meilleure partie du jour & de la nuit, & il sembloit avoir fait ce pacte avec ses yeux, qu'ils prendroient moins de sommeil, qu'ils ne verseroient de larmes; en dormant même ils gardoit cette disposition de corps, qu'il ne dormoit jamais tout entier, ou absolument couché, mais debout presque, & sa tête appuyée sur une main, ou contre une muraille, en sorte qu'il sembloit moins un homme qui dormist, qu'un autre qui priast. Comme fort sage & bien prudent, il eut soin des Novices, au temps principalement que cette jeune fille, dont nous avons parlé l'an 1567, entra dans l'Ordre, sous un habit d'homme. XXXI. P. Hierôme est fort illustre en Sainteté. Il brille de plusieurs Vertus.

En ce Temps aussi, deux Religieuses Professes, charmées avec admiration, du grand bruit que faisoit par tout la sainte vie des Capucins, & d'un desir plus embrazé de la perfection Evangelique, sortirent d'un Monastere de la ville de Fano, sous des habits d'hommes, se presenterent au Provincial des Capucins de la Marque, & lui demanderent d'être Capucins. Il les interrogea de leur naissance, & de leurs conditions, & elles répondirent, qu'elles étoient Pages d'honneur de la Chambre de l'Empereur, & que pour éviter les perils de la Cour, en méprisant la vanité des choses humaines, elles venoient exprés d'Allemagne en Italie, pour changer dans l'Ordre des Capucins, le service humain qu'elles rendoient au monde, en un Divin qu'elles devoient à JESUS-CHRIST. Le Vicaire Provincial alors qui les crut des hommes, & les vit fort zelez de la discipline Reguliere, les receut Novices, & les envoia à Urbin faire leur Novitiat, au Convent de Crocicchio, sous la conduite du P. Hierôme leur Pere Maître; où lorsqu'au nombre des Freres Laïcs, elles s'appliquent fort à la discipline Reguliere, il arriva, que l'une des deux servant la Messe à un Prêtre du Convent, fut fort observée d'une Dame de Qualité, qui considera dans ce Novice certaines genuflexions, & quelques gestes de femmes, la jugea tout aussi-tost une fille, & en advertit P. Hierôme, qui en fut surpris, & ne put se persuader une chose si nouvelle. La Dame lui dit: Mon Pere, personne ne connoist mieux les femmes, que les femmes mêmes, & elles ne peuvent éviter leurs yeux, XXXII. Deux Religieuses sous un habit d'homme, sont receuës Novices Capucins.

si elles se cachent à ceux des hommes ; & j'observe dans ce Novice certaines choses de femmes, qui sans être d'un homme, me font connoistre sans doute, qu'elle est une fille.

XXXIII. Le discours de cette Dame, commença à donner quelques soupçons à l'esprit du P. Hierôme; il appelle le Novice, & par des paroles fort écartées, dans un recit qu'il lui fit d'Euphrosine, de Smaragde, & de plusieurs autres femmes, qui couvrirent autrefois leur sexe, sous des habits d'hommes, & dont nous loüons encore aujourd'huy plus le courage, que les actions, il luy expose les perils de leurs entreprises; il lui déclare encore les loix, & les censures Ecclesiastiques, qui chargent celles dont le courage change leurs habits. Enfin, comme s'il eust déja sceu qu'elle fust une fille, sous un habit d'homme, il loüe son courage, & il blâme son action ; qu'il lui pardonnera pourtant avec facilité, pourvû qu'elle lui avouë la chose comme elle est. Elle nia d'abord, & puis elle confessa qu'elle & sa compagne étoient Professes d'un Convent de Fano, qu'elles n'étoient venuës parmi les Capucins, que dans la pensée, d'y servir Dieu plus parfaitement. Ce que P. Hierôme ayant appris, il lui ordonne le silence, & de demeurer dans sa Chambre. Aussi-tost il appelle l'autre, qui alors occupée à quelque travail fort rude, & accouruë promptement à sa voix, ne se souvint plus de ce qu'elle paroissoit, & la nature parlant pour elle: Ha! mon Pere, dit-elle, que je suis fatiguée. Le Pere Maître se prit à rire, & luy dit; Vous avez maintenant répondu, devant que d'être interrogée, & vous m'avez informé d'une chose, que je ne vous avois pas encore demandée: vous-êtes donc une fille, puisque vous me l'avoüez vous-même, en me disant vôtre sexe. Elle se teut, elle rougit, & ne sçachant que répondre à ce discours, son Maître continuë à lui dire, pourquoy voulez-vous vous cacher davantage, & pourquoy étant une Religieuse, voulez-vous paroître un Religieux; j'ay appris de vostre compagne, qui vous étiez l'une & l'autre; vous êtes deux filles. Ce que n'ozant plus nier, elles obtinrent facilement pardon de l'Evêque de Fano, à cause de leur innocence, & toutes deux furent renvoiées dans leur Monastere

Par la prudence du P. Hierôme elles sont reconnuës, & renvoyées dans leur Monastere.

XXXIV. Ce grand Homme a tellement éclaté, par la Patience dans ses adversitez, dont Dieu éprouve si souvent ses Elus, qu'un jour accusé faussement d'un grand crime auprés du Vicaire Provincial, il aima mieux être puni comme un coupable, que de se défendre soy-même, que d'effacer le crime, que de repousser cette injure, par la verité du fait, & que d'agir contre son accusateur par les formes ordinaires, jusqu'à ce que son innocence parut plus claire que le Soleil ; & alors il ne reserva ni colere, ni haine contre celui qui l'avoit si injustement accusé: l'espace même de trois mois, il offrit à Dieu pour luy quantité de larmes, & plusieurs prieres.

Dieu éprouve sa patience par une calomnie.

De plusieurs Miracles: De l'Esprit de Prophetie, & de la mort du P. Hierôme.

XXXV. DIEU honora la Sainteté de son Serviteur Hierôme, de plusieurs Miracles. Un jour il alloit avec P. Vincent de Porchia, & d'autres, du Convent de Montefilatrano à Macerate; comme c'estoit dans un grand Eté, ses Compagnons, pour le soulager en chemin, à cause de son grand âge, portoient son manteau, qu'il avoient ôté de dessus

ses épaules. Tandis donc qu'il marche devant eux sans manteau, il tomba du Ciel une grosse pluye, & le Frere qui avoit son manteau, vint promptement à lui : mais parce qu'il en étoit trop éloigné, il ne pouvoit ni le joindre, ni l'arrêter en l'appellant. Il étoit fort affligé de l'incommodité du P. Hierôme, qu'il croyoit tout percé de la pluye ; & lui mieux couvert assurément de la vertu de Dieu, que du drap, ne receut pas la moindre goutte d'eau sur son corps, ni sur son habit. Et ce qui est de plus merveilleux, arrivé au fleuve, qui coupoit le chemin, & que la pluye avoit si fort grossi, qu'on ne pouvoit plus le passer qu'avec peine, il fit le Signe de la Croix, marcha librement sur ces eaux, & le passa tout entier à pied sec. Ses Compagnons donc arrivez, tous trempez d'eau à Macerate, y trouvent P. Hierôme, dont l'habit n'avoit pas receu une goutte d'eau, ni les sandales la moindre bouë.

Il marche au milieu d'une grosse pluye sãs être moüillé.

XXXVI.

Il passe deux fois à pied sec en marchant sur les eaux.

Ce qui lui arriva encore, lorsqu'il alloit avec d'autres, au Convent de Monte Granaro, où l'on devoit celebrer le Chapitre. Une grande pluye tomba du Ciel, & les autres tous moüillez, il marcha seul au milieu des eaux, sans en recevoir la moindre goutte ; ses Compagnons lui demanderent, comment il avoit evité la pluye, & il leurs répondit agreablement qu'il avoit passé si justement au milieu de ces gouttes, qu'elles ne l'avoient point touché. Un autre jour qu'il alloit de Macerate à Monte del l'Olmo, il passa à pied sec la riviere, qui est entre deux, & marcha sur les eaux, comme sur la terre.

XXXVII.

D'un Signe de Croix il guerit un hôme d'une Squinancie.

La Vertu de Dieu étoit dans P. Hierôme, non seulement pour les choses qui touchoient sa personne, mais encore pour celles qui regardoient le profit, & les interests des autres. Comme il étoit Gardien du Convent de Monte del l'Olmo, un certain Dominique son ami étoit malade d'une Squinancie, que lui causerent une acrimonie, & une abondance d'humeurs, & qui lui serrant fort la gorge, le menaçoit d'une mort prochaine ; lorsqu'il prie son ami P. Hierôme de faire sur lui le Signe de la Croix ; il le fait, & un jour aprés, il est tout gueri. Il obtint aussi par ses prieres, une fille à un homme de Qualité de Jesi, de la noble Famille des Salvini, qui fort riche, n'avoit point d'enfans, à qui il pust laisser ses richesses ; quelque temps aprés sa femme eut une fille, qui fut heritiere de tous leurs grands biens.

Il obtient à un homme de Qualité une fille par ses prieres.

XXXVIII.

Il prédit plusieurs choses futures.

Mais afin qu'on sceust que le Serviteur de Dieu en avoit receu plusieurs dons, il l'avantagea d'un esprit Prophetique, si penetrant les choses futures, qu'il sembloit que rien n'échapast à sa connoissance : en voici un exemple. Une certaine Cornelia, femme de Jean Tarquinio, étoit malade dans son lit, il y avoit long-temps ; P. Hierôme la visita souvent, l'exhorta à la patience dans les incommoditez de sa maladie ; la vint voir une derniere fois, & lui dit ; Cornelia, le navire est déja au port, il faut le décharger de ses marchandises, mettez ordre qu'il soit placé fort paisiblement. La malade comprit bien aussitost, que sa mort étoit proche, quoiqu'elle ne fust pas plus mal qu'à l'ordinaire ; mais avec une grande croyance aux paroles de l'Homme de Dieu, elle mit ordre aux affaires de sa maison, comme si elle devoit mourir, & receut tous les Sacremens de l'Eglise, fort à propos assurément, parce qu'elle mourut cinq ou six jours aprés.

XXXIX.

Tout éclairé qu'étoit P. Hierôme des lumieres de Dieu, il penetroit les pensées plus secretes des cœurs, comme il est bien visible, par cet exemple d'un Frere Profés de nôtre Ordre, qui avoit fort souvent recommencé la Confession generale de tous ses pechez. P. Hierôme le rencontra un jour, & lui dit ; Mon Frere, vous vous estes si souvent

Il découvre un peché secret à un Frere.

accusé de vos pechez à vos Confesseurs, & pourtant vous ne vous estes jamais confessé de celui qu'il lui découvrit alors; allez vous en accuser, & vôtre conscience n'aura plus ses inquietudes ordinaires. Ce Frere fut surpris, & se ressouvint aussitost de cet ancien peché qu'il avoit oublié; il s'en confessa, & en fit penitence.

XL. Il mourut saintement à Fano.

Enfin P. Hierôme, aprés avoir vécu dans la Religion quarante ans, avec une fort grande Sainteté de vie, âgé de plus de soixante & dix, au Convent de Fano, acheva son pelerinage mortel, & se retira au Ciel, où Dieu couronna ses bonnes actions: dont, outre sa bonne vie si pleine de vertus, & autorisée de tant de Miracles, nous avons cet assuré témoignage, qu'aprés sa mort, il parut à tous ses spectateurs plus beau, plus agreable que durant sa vie, & que la bosse, qui s'étoit formée derriere son dos, lorsqu'il dormoit presque debout, ne paroissoit plus, & laissoit voir une figure de corps fort droite, & bien mesurée. Voici encore une autre preuve de sa gloire, que son corps, depuis deux mois dans son sepulchre, & les autres tous pourris, le sien parut si libre de pourriture, que s'il n'étoit mort que ce jour-là, & qu'on ne vint que de faire son Enterrement.

QUELQUES RELIGIEUX d'une Vie fort exemplaire.

XLI. P. Silvestre d'Udiné Prédicateur.

Dans la Province de Milan fleurit la memoire du P. Silvestre d'Udiné Prédicateur, qui aprés quantité de bonnes odeurs de vertus, dont il parfuma sa vie, mourut cette Année à Biella, Bourg assez considerable de Savoye, d'où il monta au Ciel, à la possession des plaisirs éternels du Paradis, comme Dieu le declara, par ce témoignage, que son corps, qui avoit été huit jours dans son sepulchre, contre les loix ordinaires de la Nature, fut trouvé sans corruption, comme s'il n'étoit mort que depuis deux jours.

XLII. P. Pierre de Misagno.

La Province d'Ottrante celebre aussi cette Année le nom & la gloire du P. Pierre de Misagno, Prêtre, qui fut si vertueux, & d'une si eminente Sainteté, qu'à sa mort on sentit l'espace de huit jours, une odeur fort agreable, qui parfuma son corps, sa chambre, son cercueil, & son sepulchre.

XLIII. P. Ange de Ferrare.

Joignons à ceux-ci P. Ange de Ferrare, Prêtre, de la Province de Toscane, qui à cause de sa grande Sainteté de vie, s'acquit en ce temps-là, grande reputation dans tous les esprits. Devenu fort celebre par son abstinence, la haine de soi-même, ses austeritez, & son observance fort exacte de la Discipline Reguliere, il exerça long-temps la charge de Maître des Novices, où parurent principalement sa prudence, son ardente charité, son oraison continuelle, & tous les exemples possibles des Vertus Chrétiennes. Dieu montra par plusieurs preuves, de quelle force étoient ses merites auprés de lui; & particulierement il delivra F. Jean-Baptiste de Gianzano son Novice, de plusieurs Tentations fort cruelles du Diable, aprés luy avoir fait sur le front le Signe de la Croix. Et comme une fluxion acre sur les yeux du même Novice le menaçoit de l'aveuglement, il arrêta cette humeur maligne, lui ordonnant de laver sa veuë avec de l'Eau benite, & il fut gueri. Un enfant de Monte Pulciano, apellé Fabien, tomba de fort haut, & s'étant cassé presque la tête contre un coffre, on n'en attendoit plus que la mort. On apelle aussitost à son secours P. Ange, qui pria pour lui, & l'enfant

D'un Signe de Croix il delivre un Novice de ses Tentations.

Par ses prieres il guerit un enfant tombé qui se mouroit.

& l'enfant, sans autre remede, fut tout gueri de sa grande playe, par le pouvoir de ses prieres. Dans la même Ville, une Dame apellée Cinthia Cervina étoit fort malade, lors qu'implorant la faveur du P. Ange, elle recouvra sa santé, par le merite de ses Oraisons. C'est ainsi qu'il guerit un Laboureur à Pistoie, qui languissoit sous les douleurs d'une fâcheuse maladie.

Il guerit plusieurs malades par ses Oraisõs.

XLIV.

Et pour finir ses Miracles, lorsqu'il avoit soin des Novices à l'ancien Convent de Pistoie, Catherine, mere de deux Capucins, étoit malade à l'extremité d'une ardente fiévre, qui la consumoit. Alors elle fait venir P. Ange, se recommanda fort à ses prieres, & il lui promet qu'il prieroit Dieu pour elle, avec tous ses Novices. La nuit de leurs Oraisons, nôtre Pere S. François apparut à la malade, & lui rendit sa santé, par l'ordre de Dieu, & les prieres de son Serviteur P. Ange. On dit même, qu'il prédit des choses futures, par un esprit Prophetique, & elles arriverent comme il les avoit prédites. On recite particulierement, la conversion de trois jeunes hommes, qu'il prédit devoir être Capucins, & quelque temps aprés, entrez tous trois parmi nous, l'effet prouva la Prophetie de l'Homme de Dieu, qui mourut enfin à Sienne, chargé d'années, comme de vertus, & digne assurément d'une éternelle memoire.

Il eut aussi l'esprit de Prophetie.

XLV.

Vie & actions du P. Pierre de Seminara.

La Province de Regge honore fort aussi P. Pierre de Seminara, Prêtre, illustre en vertus, & en Sainteté, qui Novice dans l'Ordre de l'Observance, au temps que les Observantins cherchoient P. Loüis de Regge, & les premiers Peres de la Réforme en Calabre, pour les faire leurs prisonniers, touché de leur vie austere, passa aux Capucins, & souffrit avec eux genereusement, les horribles Tempêtes des oppositions de ces temps-là, comme nous l'avons dit amplement l'an 1532. Il brilla dans l'Ordre, par l'éclat de plusieurs vertus, dont il se rendit si admirable à tous, qu'ils l'admiroient comme un Exemplaire achevé de la Discipline Religieuse, & de l'Observance Reguliere. Il excella principalement en Oraison d'esprit, & en Contemplation des choses Divines: d'où vient qu'on eust dit qu'il conversoit plûtost dans le Ciel avec les Saints, que sur la terre avec les hommes, & qu'il étoit mieux né à la meditation des choses Divines, qu'au commerce des humaines, quoiqu'il eust beaucoup de prudence pour leur conduite: en sorte qu'il fut souvent Pere Maître, Gardien, & Définiteur de sa Province. On dit que Dieu autorisa sa probité de vie de plusieurs Miracles, parce que quantité de malades, touchez du bruit que faisoit partout sa Sainteté, recouroient à lui, & s'en retournoient gueris par la vertu du Signe de la Croix, dont il les honoroit. Enfin Dieu l'ayant averti de sa mort, au Convent de Seminara, il voulut aller à celui de la Mothe de Filocastro, où reposoit le corps de son cher maître P. Loüis de Regge, un des ornemens plus considerables de nôtre Réforme, dans ce sentiment, que le Fils se reposast auprés de son Pere, & qu'il ne fust pas separé de corps de celui, dont il avoit tiré le premier esprit d'une sainte vie.

Il brille de plusieurs vertus.

Il guerit plusieurs malades avec un Signe

XLVI.

Il mourut avec pieté.

Arrivé donc à la Mothe, P. Estienne de Malthe, Predicateur, informé qu'il devoit bientost mourir, & en état de changer de Famille, lui demanda ses Lunettes, à cause de l'opinion singuliere qu'il avoit de sa Sainteté. P. Pierre lui dit; Allez, mon Frere, où vous appelle l'Obeïssance; vous viendrez ici dans le temps de ma mort, & alors vous prendrez nos lunettes. Il tomba malade quelque temps aprés, & dit le jour de sa mort aux Freres, & aprés s'estre preparé fort saintement au Seigneur, il lui rendit son ame, qu'il avoit ornée de tant de vertus,

& de plusieurs Travaux ; Dieu sans doute la couronne de gloire dans l'éternité ; & Pere Estienne arriva à l'heure même qu'il mourut, en receut la benediction avec ses lunettes. La mort n'ôta point au visage du P. Pierre, ni la blancheur, ni la couleur, ni les beautez qu'il avoit vivant ; au contraire elle le rendit plus beau, & plus agreable à la veuë : en sorte qu'il ne paroissoit point un mort ; il ressembloit plûtost à un vivant qui dormoit ; & même celui, qui veillant à la lumiere du Ciel, attend la glorieuse resurrection de son corps, n'est pas mort, il est endormi, pour se réveiller éternellement.

AVTRES RELIGIEVX qui vécurent fort saintement.

XLVII. Vie & actions du P. Blaise de Hali.

ENFIN la Province de Messine nous presente cette Année ses Illustres, qu'elle honore comme dignes d'une éternelle memoire. Le premier est, P. Basile d'Ali, Prêtre fort celebre en toutes les Vertus, & principalement la Charité, dont tout embrazé, il obtient de son Superieur une Permission, de se consacrer au service des pestiferez : où lorsqu'il les sert avec un zele infatigable, & sans crainte des perils de la mort, devenu lui-même pestiferé, il se joignit à ses malades ; & pour conserver leur vie, il exposa genereusement la sienne. Instruit alors qu'il alloit mourir, il se leva sur ses genoux, recommanda son ame à Dieu, comme s'il l'eust prié en l'adorant, s'agenouilla devotement, & mourut fort Religieusement. Son corps aprés sa mort, conservé huit heures durant la même posture, auparavant que d'être enterré, fit plusieurs' Miracles, par l'attouchement de sa tête, & principalement par la puissance de Dieu.

XLVIII. Vie & actions du P Valerien de Castelbuono.

De la même maniere mourut encore dans la même Province, P. Valerien de Castelbuono, Prêtre, qui avoit été long-temps Maître des Novices, & fort celebre en Vertus, avoit mené une vie presque celeste avec les hommes, lorsque par une ferveur extraordinaire d'un grand cœur, il assiste les pestiferez à Messine, frappé de peste, il desire si ardemment de mourir pour JESUS-CHRIST, qu'à la derniere extremité de sa vie, il se leve de son lit, & à genoux contre terre, au milieu des embrassemens de la Croix, il remercia son Dieu crucifié, & lui rendit son esprit avec joye. Il vit alors nôtre P. S. François qui lui apparut, & qui alloit au Ciel. Il s'écria, Mon Pere, attendez moy, je m'en vas avec vous ; son ame quitta son corps avec ces paroles, & suivit son bien-heureux Pere, qui la conduisit avec lui dans l'éternité.

XLIX. Vie & actions du P. Sebastien de Gangé.

Ces deux-ci furent suivis d'un troisiéme ; P. Sebastien de Gangé, Terre de Sicile, Prêtre, qui fort fameux en integrité de mœurs, & en probité de vie, dans tous les esprits, & victorieux souvent de l'ennemi des hommes, anima de sorte contre soy-même ses haines, & ses coleres, qu'à la mort il lui livra de cruelles tentations, qu'il repoussa toutefois si vigoureusement, qu'elles accreurent ses victoires, & lui acquirent de nouveaux Trophées. Aprés un combat si rude de tentations, il vit la bien-heureuse Reyne des Cieux, toute environnée de lumieres, qui l'attiroit à la Couronne de la Gloire, & par une extrême joye de paroles, & de tout le corps, la montrant comme presente aux Freres, il monta au Ciel, en sa compagnie.

L. Vie & actions de F. Felix de Messine, Clerc.

Le quatriéme fut un Clerc apellé F. Felix de Messine, de l'illustre Maison des Manecolli, qui donna dés son enfance, des marques glo-

rieuses de sa future Sainteté. A peine eut-il dix-huit ans, que Dieu l'apella à l'Ordre des Capucins : mais son pere qui en faisoit ses plus grandes delices, s'opposa à sa vocation de tout son pouvoir, & lui promit tout ce qu'il voudroit, pourveu qu'il quittast la pensée d'être Religieux; le pieux, & l'agreable enfant parla de cette sorte à Monsieur son pere; Puisque vous le commandez, mon pere, seroit-il bien seant, qu'un fils desobeïst à son pere, j'obeïs à vos commandemens; mais je ne vous demande qu'une chose, & si vous me l'accordez toute entiere, je quitte mon entreprise, d'entrer chez les Capucins. Le pere fort ravi de la deliberation de son fils, lui répondit: Pourquoi differez-vous plus long-temps vôtre demande; demandez, & je vous accorderay. Je ne veux que le Ciel, dit Felix; donnez moy le Ciel, & je suis à vous. Mais, mon fils, dit le pere, le Ciel est du pouvoir de Dieu: pourquoi me demandez-vous une chose qui ne dépend pas de moy? Souffrez donc, mon pere, répondit Felix, que je le cherche dans la Religion, auprés de Dieu, qui peut seul le donner aux hommes. Enfin il foula aux pieds toutes les attaches de la chair & du sang, avec une fermeté de cœur admirable, sortit de la maison de son pere, surmonta aussi les tendresses les plus caressantes de sa mere, & se rangea sous l'étendart de la Croix, dans l'Ordre des Capucins.

Sa fermeté de vouloit entrer en Religion est admirable & digne de loüange.

L I.

Il se proposa dans la Religion une admirable sorte de vie, une merveilleuse humilité d'esprit, une étonnante discipline de mœurs, une prodigieuse austerité de corps, & une surprenante Oraison d'esprit, dont à peine pouvoit-il être retiré le jour & la nuit; par ces Vertus il s'acquit plusieurs dons de Dieu, & celui principalement de Prophetie: En effet, à cause de l'opinion generale qu'on avoit par tout de sa Sainteté, il étoit frequemment visité de Charles Vintimiglia, Comte de Naso, & il l'avertissoit fort souvent, d'appaiser ses haines & les dissentions qu'il entretenoit avec ses sujets, & de gagner leur bienveillance par ses bienfaits, & par sa clemence; mais le Comte méprisoit encore plus souvent ses bons avis, & poursuivoit ses inimitiez; en sorte que F. Felix lui predit, que ses Peuples de Naso seroient bien-tost libres du joug de son domaine, parce qu'il perdroit en bref tristement la vie: ce qui lui arriva peu de temps aprés, lorsque pour un meurtre qu'il commit il fut exilé, & il mourut dans les larmes, & les disgraces du bannissement.

Dieu l'honora du don de Prophetie.

L II.

Il fut si avantageux au Medecin Polidore, qu'il lui obtint sa santé.

Enfin F. Felix, tombé dans sa derniere maladie, au Convent de Naso, Polidore Medecin, qui languissoit depuis deux ans d'une fâcheuse fievre quarte, & faisoit grand état de sa sainteté, lui demanda qu'aussi-tost qu'il seroit avec Dieu, il lui en obtint la santé; il le lui promit, si sa bonté lui faisoit la grace, d'être bienheureux dans sa compagnie. Cependant proche de sa mort, il cedoit déja à la nature qui le surmontoit, lorsqu'il vit venir à lui la bien-heureuse Vierge, & exhorta les Freres à la recevoir avec respect; il alla au Ciel à sa veuë, posseder un bonheur sans limites. Deux jours aprés son decés, le Medecin libre de sa fiévre quarte, par son credit, pour remercier son bienfaꝺteur, d'une faveur si considerable, vint de Mirto à Naso nuds pieds, quatre mil environ, au sepulchre de F. Felix, où il fit ses vœux, avec ses remercimens. Aussi-tost que son corps fut dans son sepulchre, il commença d'exhaler des odeurs si douces, qu'il sembloit qu'on y eust amassé les meilleurs parfums: & comme ses odeurs ne se sentirent pas seulement, lorsqu'on enterroit ce corps: mais encore long-temps aprés sa sepulture, les Freres furent portez à ouvrir son sepulchre, pour voir en quel état y seroit son corps, qu'ils trouverent tout entier, &

Son corps exhale de douces odeurs.

ſans corruption aucune. F. Felix mourut jeune d'âge il eſt vrai, puiſqu'il n'étoit âgé que de vingt-deux ans; mais fort avancé en Vertus, il alla dans l'éternelle Felicité.

LIII. F. Giles de Mola, F. Julien de Miſtretta, F. Paul de Nicoſia, Laïcs, moururent en aſſiſtant les Peſtiferez.

Ceux-cy furent ſuivis, cette année, dans la même Province, de F. Gilles de Mola, de F. Julien de Miſtretta, & de F. Paul de Nicoſia, Laïcs, qui excellans en Charité dans le ſervice des Peſtiferez du Bourg de Gangé, aimerent mieux conſacrer leur vie à l'amour de leur Prochain, que de poſſeder une plus longue vie, ſans ce pieux office de la Charité. L'on dit de F. Gilles, qu'au temps qu'il ſervoit les Peſtiferez, avec un zele ſi fort exemplaire, il fit quelques Miracles, & aprés avoir predit qu'il mourroit bien-toſt, quoiqu'il ſe portaſt fort bien, trois jours avant ſa mort, il alla avec quelques principaux de la Ville, à une Chapelle de ſaint Pierre le Martyr aſſez proche, où il fit à côté une foſſe, aſſez grande pour le corps d'un homme, & les conjura inſtamment, que lorſqu'il ſeroit mort, il l'enterraſſent dans cette foſſe. Quelque temps aprés, ſaiſi de peſte, en trois jours il mourut, & fut enterré où il avoit ſouhaitté: Dieu fit par ſes merites pluſieurs Miracles l'an 1625, comme nous dirons plus amplement.

LIV.

F. Julien de Miſtretta, fut d'une grande probité de vie, & d'une Charité admirable, qui s'offrit avec les deux autres, au ſervice des Peſtiferez du Bourg de Gangé, aprés en avoir obtenu la permiſſion de ſon Superieur, & il les aſſiſta avec tant de zele, & de ſoins, que lorſqu'il en délivre pluſieurs de la mort, avec les bons offices de ſa Charité, & qu'il en dégage d'autres des abiſmes de l'Enfer, avec ſes bons avis, il s'acquiert dans l'eſprit de tous, la reputation d'une parfaite Sainteté. Dans tous les ſervices qu'il rendoit aux Malades, il brûloit d'un ſi grand amour de Dieu, qu'un jour en Oraiſon dans l'Egliſe du ſaint Eſprit de ce même Bourg, à la veuë de tout le Peuple, il fut ravi en extaſe, & élevé dans l'air de tout ſon corps. Enfin recevant la mort, comme une recompenſe de ſon travail, il fut fort tenté des Demons, & puis conſolé par la preſence de JESUS-CHRIST. Il changea cette vie mortelle avec une immortelle, où le ſuivit F. Paul de Nicoſia, dont nous ne liſons rien d'extraordinaire, que ſon aſſiſtance qu'il rendit avant ſa mort, aux Peſtiferez du Bourg de Gangé.

Il eſt ravi en extaſe & élevé de terre.

Choſes conſiderables arrivées cette Année.

LV. Les Demons ſe réjoüiſſent du retour des Novices au Monde.

DANS la Province de ſaint Ange, P. Luc Prêtre, & F. Vittorio, Laïc, tous deux de Lucera, qui demeuroient de Famille au Convent de ſaint Jean de Monte Rotondo, à leur retour de la quête le ſoir, entrez dans la Foreſt, ils entendent les voix des demons, qui ſe demandoient mutuellement quel étoit le fruit, qu'ils avoient fait cette journée. Je reviens, dit l'un, des Capucins, où j'ay fait quelque choſe; parce que j'y ay contraint deux Novices de retourner au Monde. Ces deux Freres furent dans l'étonnement, d'autant qu'ils avoient laiſſé tous les Novices fermes, en partant le matin: mais à peine furent-ils au Convent, qu'ils apprirent, que deux qui avoient mis la main à la charruë, avoient trop lâchement regardé derriere eux: d'où l'on peut connoiſtre aiſément, que les Demons croyent faire un grand profit, lorſqu'ils détournent les hommes du ſervice de Dieu, qu'ils ont ſi genereuſement embraſſé. D'où l'on connut cette Année par pluſieurs exemples, combien il eſt dangereux, que ceux qui ſuivent l'attrait de

Dieu, & commencent dans la Religion le chemin de la vertu, s'en écartent par le mépris de leur vocation, & les plaisirs de leurs sens; parce que dans la même Province, un Novice de Manfredonia, d'une naissance bien Illustre, qui avoit pris l'habit des Capucins, avec une ferveur merveilleuse, un jour de saint Bonaventure, & peu de temps aprés avoit refroidi son zele, par la tentation des Demons, ne pût être empêché, ni par les conseils des Peres, ni par leurs raisons, qu'il ne retournast dans le Monde. Mais la clemence de Dieu qui l'avoit appellé à de meilleures choses, & qui se voyoit méprisée par sa sortie des Capucins, le punit fort severement; parce qu'un an aprés, le même jour de saint Bonaventure, où il avoit pris l'Habit, il se battit avec d'autres contre quelques particuliers ennemis, & fut blessé d'un coup d'arquebuze, dont il mourut sans Sacremens.

LVI. Plusieurs exemples de la vengeance que Dieu prend de ceux qui retournent de l'Ordre dans le Monde.

Aprés celui-ci, un autre Novice de Gravina, que Dieu par une grace particuliere avoit tiré de la servitude Egyptienne du Monde, pour le mettre dans la liberté de ses enfans, & l'appeller à la Religion de S. François, ennuyé de sa vocation Divine, la quitta, & retourné aux tenebres d'Egypte, la vengeance de Dieu ne le souffrit pas long-temps; parce que peu de jours aprés, pour quelque querelle de parole, ayant tué un jeune homme son ennemi, & saisi des Sergens, on lui fit son procés, & il mourut sur un gibet.

LVII.

Il entra parmi nous un troisiéme Novice de Casalnuovo, Terre d'Ottrante, de bonne Famille; & sa mere fut si fâchée de la vocation de son fils, qu'elle remplit tout de clameurs, & desesperée comme une furie, elle accuse les Freres comme des ravisseurs, & des voleurs d'enfans. Rien ne peut arrêter sa colere, ni culte de Dieu, ni Religion, ni vocation, ni utilité de son fils, ni humilité des Freres, ni conseils, ni avertissemens, ni crainte des Jugemens: au contraire avec cette furieuse pensée, qu'elle eust mieux aimé voir son fils mort à une potence, que vêtu de l'habit des Capucins. Dieu se vengea de sorte de sa folie, que le Novice quitta sa vocation, retourna dans le Siécle; & comme une vocation méprisée ne profita jamais à personne, Dieu permit, que celui-ci, qui avoit si lâchement méprisé la sienne, se précipita dans toutes sortes de vices: & comme s'il eust banni de son ame toute crainte de Dieu, il en fut si abandonné, que parce que P. Vincent d'Oria Capucin, le reprenoit d'une vie si fort débordée, il lui tira un coup d'arquebuze: mais il n'avoit pas encore achevé l'année depuis sa sortie, qu'apprehendé au corps pour un grand crime, dont le Juge le soupçonnoit, il fut mis à la question, confessa le fait, & le même jour qu'il avoit quitté l'habit, il fut pendu, & son corps mis en quartiers aprés son supplice; afin que ceux qui resistent aux Lumieres du Ciel, & abandonnent leur vocation, apprennent à craindre les Jugemens de Dieu.

Grande vengeance de Dieu contre un Novice sorti lâchement des Capucins.

LVIII. Tonneau de vin changé en lie, & un autre délié, & versant tout le vin.

Cette Année à Policastro, un nommé Donat Antoine avoit refusé du vin à la quête, à F. Dominique de la Terza, sous une fausse excuse. Aprés son départ, il alla à son tonneau plein de vin, & le trouva changé en lie. Ce qui lui arriva encore deux mois aprés, lorsqu'il refusa du vin au même Frere; parce que, lui dit-il, il n'y en avoit plus. Le tonneau qui en étoit tout plein, rompit ses cercles qui le lioient, & & le vin fut tout répandu.

LIX.

Dans la Province de Rome, au Convent de Bagnaia, il étoit tombé tant de neiges, que toutes les voyes de nourriture fermées aux Freres. ils étoient reduits aux dernieres necessitez de la vie, lorsque sur le soir on sonne la cloche de la porte du Convent, qui étoit fort éloigné de

Dieu pourvoit de nourriture à tout un Convét affligé de neiges

la Ville, & l'on y vit un jeune homme, chargé d'une hotte de pain tout frais, & fort blanc. Le Portier alors lui demanda, qui leurs envoyoit cette aumône; & il répondit qu'il ne s'en mist point en peine, & qu'ils s'en servissent aprés leur remerciement à Dieu. Le Frere le presse, le prie, le contraint, comme il étoit fort tard, & qu'il neigeoit encore, de demeurer au Convent. Il le refuse absolument: & tandis que le Portier avertit P. Denis de Spolete, Vicaire du Convent, en l'absence du Gardien, le jeune homme disparut, & l'on ne vit sur la neige aucuns vestiges, ni de sa venuë, ni de son retour: d'où les Freres reconnurent que c'estoit un Ange, que Dieu leurs avoit envoyé, pour leurs fournir de la nourriture, & lui rendirent leurs reconnoissances.

Autres Choses dignes de memoire arrivées en cette Année.

LX. L'On reconnut cette Année une fourberie des Demons, dont ils pretendoient empêcher le culte de Dieu; & on y remedia. C'est la coûtume de nos Sacristains, d'avoir un Réveil à leur chambre, & de l'ajuster en sorte les soirs, qu'un de ses poids tombant à minuit, ils éveillent les Freres pour venir à Matines, y chanter les loüanges de Dieu; & le Diable qui n'abhorre rien plus, que ce saint Exercice du culte Divin, à une heure principalement qui trouble si fort le repos, se joüoit des inquietudes, & de la diligence du Sacristain de Fermo; parce qu'à peine avoit-il monté son Réveil, à l'heure necessaire, que le Demon en arrêtoit les poids, & l'empêchoit de tomber pour Matines. Ce qu'ayant fait plusieurs fois, le Sacristain vit bien, que c'étoit un artifice du Diable; & pour s'en deffendre, il attacha en forme de Croix, un fil à l'endroit de son Réveil, où la rouë maîtresse se leve, & fait descendre le poids, dont la cheute fait faire grand bruit au timbre, & réveille même les plus endormis. Le Demon donc qui vint au Réveil, & y vit une Croix, n'en approcha plus, & riant comme un fou, il se retira tout confus de sa tromperie.

Une Croix attachée à un Réveil en chasse le Diable.

LXI. Dieu cette Année montra bien par une chose merveilleuse, combien il veut que les Capucins soient liberaux aux pauvres; parce qu'alors, toute la marque d'Ancone affligée d'une si grande disette de vins, de bleds, & méme de fruits, que les pauvres y mouroient de faim, le Gardien du Convent de la Marque, avoit tant de compassion de leurs besoins, qu'il ne vouloit pas qu'on en envoyast aucun sans aumône; & alors, quoique les plus riches de la Ville retranchassent leur dépense, tout abondoit chez les Capucins: en sorte que la quête d'une partie des unes, suffisoit abondamment aux necessitez des Freres de la Famille, & de tous les pauvres, qui venoient leurs demander quelque aumône. Mais le Vicaire du Convent, le Gardien au Chapître de sa Province, touché d'une prudence humaine, pour être moins à charge aux Habitans, qui manquoient presque de leur necessaire, diminuoit l'aumône des pauvres, & ne les soulageoit pas dans leurs besoins, comme on avoit accoûtumé. Les Citoyens commencerent dés lors à donner si peu aux Peres, que quoi qu'on fist fort exactement la quête dans toute la Ville, à peine en pouvoit-on entretenir la Famille; & pour les forestiers, on alloit ailleurs chercher leur nourriture.

Un exemple montre commét les Freres doivent étre liberaux aux pauvres.

LXII. Les Freres étoient étonnez d'un si prompt changement, lorsqu'un nouveau Gardien, aussi charitable que son Predecesseur, apprit d'eux

cette visible difference des Aumônes, & aussitost appuyé sur la liberalité de Dieu, augmenta le pain, & ce qu'on donnoit aux pauvres, & ordonna qu'on le leurs retranchast moins, qu'à lui-même, & qu'à la famille. A peine le Gardien, du consentement de ses Freres, eut-il donné cet ordre, que trois heures aprés, un inconnu, chargé de pain, vient au Convent, se décharge entre les mains du Portier, & l'on ne pût apprendre de lui, d'où il venoit, & qui l'avoit envoyé, disant seulement au Frere, qui l'interrogeoit avec empressement; Il suffit, mes Freres; rendez graces à Dieu, & joüissez de sa Divine liberalité. A peine cet homme étoit-il parti, qu'un autre encore inconnu paroist chargé d'environ quatorze livres de viandes, dont personne ne connoissoit le visage, & il ne voulut dire ni son nom, ni le Bienfaicteur de l'aumône. Enfin peu de temps aprés, on en voit un troisiéme avec des fromages; & interrogé comme les autres, il répondit comme eux. Les Freres crurent vray, que c'étoient autant de Messagers Celestes, de la liberalité de JESUS-CHRIST; & ils en furent presque assurez, parce que les choses changées, ils eurent au Convent tant d'abondance d'aumônes, que le Quêteur alloit seulement dans la moitié de la Ville, & il y quêtoit assez, pour nourrir la Famille, les Forestiers, & les Pauvres du Païs; & dans une necessité si extrême de toute la Marque, les Freres ne manquerent de rien, par la clemence de Dieu.

Dieu rend avec abondance, lors que pour son amour on donne aux pauvres avec liberalité.

Comment un Frere aprés sa mort est puni de Dieu, pour s'estre occupé à des paroles, & des choses fort inutiles.

LXIII.

ENfin cette Année, Dieu voulut faire paroistre par un exemple formidable, avec quelle diligence, ceux qui ont consacré tout leur cœur, & tout leur temps à Dieu doivent s'abstenir, & des paroles vaines, & des choses inutiles, dont outre le temps perdu, les Religieux principalement, reçoivent des dommages si considerables. P. Ange d'Allemagne, Prêtre, de la Province de Bologne, étoit malade d'une foiblesse de nerfs; & du conseil des Medecins, on lui ordonna d'aller aux bains, proche de Padouë, dont les eaux chaudes, sont d'une merveilleuse force contre plusieurs differentes maladies, & que le Poëte Claudian a fort louées dans une Elegie. Il y alla avec F. Antoine de Bologne, Laïc, & aprés avoir achevé ses bains, il arriva qu'une horrible peste affligea Padouë. Alors F. Antoine s'offrit au service des pestiferez, & Pere Ange avec un autre compagnon retourna à Bologne: mais F. Antoine aprés avoir assisté quelque temps les malades, avec un soin merveilleux, & une incroyable charité, fut attaqué de la peste, & en mourut dans le secours des autres pestiferez.

LXIV.

Comment un Frere grand causeur aprés sa mort est puni de Dieu.

Ce Frere étoit de belle humeur, plaisant, & naturellement grand parleur, qui employoit souvent le temps en plusieurs discours inutils. Quinze jours donc aprés sa mort, il apparut au P. Ange, qui l'interrogea de l'état de l'autre vie; & lui demanda, si le Frere, qui mourroit en assistant volontairement les pestiferez, n'étoit pas bien-heureux le même jour avec les Saints: il lui répondit; Sçachez P. Ange, que les Jugemens de Dieu sont fort rigoureux, plus longs, & plus formidables, que ne les croit l'opinion commune des hommes. Je suis sauvé par la clemence de Dieu, à cause des travaux de charité, que j'ay soufferts pour son amour, il est vray: mais à cause que souvent, par une grande inclination à parler inutilement, j'ay détourné les Freres des choses plus se-

L'AN DE J. CHRIST.	DE GREG. XIII.	DE MAX. II. EMP.	DE LA REFORME.
1576.	5	13	52

rieuses, & les ay entretenus de badins, & de ridicules discours, en sorte qu'ils alloient trop tard aux Divins Offices, Dieu jusqu'ici m'a condamné à de fort grandes peines, par les rigueurs si justes de son Jugement, que je fisse tous les jours, nuds pieds sur des charbons ardens, tout le chemin de Padouë à Verone, qui contient environ cinquante mil pas d'étenduë, & maintenant que mon Purgatoire est achevé, je monte au Ciel; & aussitost il disparut. Que ceux, qui s'occupent si facilement à tant de discours inutils, s'appliquent serieusement cet exemple, & qu'ils apprennent par leurs reflexions, combien sera severe sur eux la main future de Dieu; enfin qu'ils se persuadent une verité; *que de toutes les paroles oiseuses, que les hommes diront sur la terre, ils doivent en rendre un compte fort exact, au jour du Jugement.*

S. Math. 12. chap.

LXV. Maximilian II. meurt, & a pour Successeur à l'Empire Rodolphe II.

Cette Année le 12 Octobre, mourut à Ratisbonne en Baviere Maximilian II. Empereur, aprés 13 ans d'Empire, à qui succeda Rodolphe II du nom.



Bâtiment



BASTIMENT

DE L'EGLISE DU REDEMPTEUR DE VENISE.

Quelques Freres qui moururent en servant les Pestiferez; & deux autres qui moururent Martyrs.



ETTE horrible peste, qui l'Année precedente avoit si fort affligé Milan, Brescia, Padouë, & plusieurs autres Villes d'Italie, avoit en même temps fait de tout Venise une affreuse solitude; & cette Année 1577, Aloysius Mocenigo, Doge de la Serenissime Repupbique, qui vit que tous les conseils, & tous les remedes de la prudence humaine, étoient inutils contre les fureurs de la peste, jugea plus religieusement, de recourir au secours de Dieu, & de se le rendre propice par plusieurs presens. Il assembla tous les Senateurs dans saint Marc, & leurs persuada par un fort discours, que pour appaiser le courroux du Ciel, ils devoient faire des vœux au Dieu Redempteur, & secourir la Ville qui perissoit de moment en moment, par des prieres, & des processions generales, & même par un vœu public de toute la Ville. Tout le Senat y consent. Le Duc alors de l'Arrêté de tous les Senateurs, fit un vœu public, au nom de toute la Ville, de bâtir un Temple à JESUS-CHRIST Redempteur des hommes. L'on voit encore aujourd'hui ce Vœu dans les Tables generales, & les Archives du Senat. En voici une Copie. I. Venise est attaquée d'une horrible peste.

L'On peut connoître aisément par tout ce qu'on lit, soit dans les Lettres Sacrées, soit dans les Histoires des choses humaines, que les Fleaux de la fureur de Dieu, qui s'irrite publiquement contre les Peuples, n'ont presque jamais été arrestez, que par la montre d'une penitence, & d'une humilité publiques. Puis donc que nous voyons plus clair que le jour, par cet horrible fleau de la peste, que la colere de Dieu est embrazée contre nous, il est juste assurément, qu'outre ce qu'on a fait jusqu'ici, de si necessaire dans la Ville, pour remedier à la maladie, avec tant de prudence, l'on y fasse des prieres, & des processions publiques, dont on implore le secours de la Majesté de Dieu. C'est pourquoi nôtre Serenissime, avec tout le Conseil, & le Magistrat, Ieudi, Vendredi, & Samedi, s'assembleront dans l'Eglise de S. Marc, où la sainte Messe celebrée, l'on II.

sera une Procession, où l'on portera par la Ville le S. Sacrement, le Samedi, la Procession faite, le Serenissime Doge, au nom de toute la Republique, profere un Vœu, dont il promette à Dieu de lui edifier un Temple, sous le Titre de IESUS-CHRIST REDEMPTEUR, *afin que par sa bonté il delivre plus facilement la Ville de la peste; & au méme jour qu'elle en sera delivrée, que tous les ans le Serenissime Duc, & le Senat aillent avec toute la pieté possible, dans ce Temple consacré à* IESUS-CHRIST REDEMPTEUR, *& l'y revere en perpetuelle memoire d'un bienfait si considerable.*

III. Le Senat fait Vœu publiquement de bâtir une Eglise à Jesus Christ Redempteur.

La somme qui fut alors ordonnée pour bâtir ce Temple, n'exceda pas celle de dix mille écus d'or; encore que depuis, la Republique, par une liberalité prodigieuse dans les choses Divines, y en ait employé plus de cent mille. Dieu fit bientost paroître, combien lui étoit agreable un Vœu si solemnel de la Republique, puisqu'à peine le Doge l'eut-il fait au nom de tout l'Etat, que la peste commença peu à peu à diminuer dans toute la Ville: & le Vœu d'un Temple sceu de tous les Religieux, plusieurs employerent leur faveur, & leurs prieres plus humbles, pour en obtenir l'Usage: Mais le Senat, qui vouloit que le Temple fust administré avec la plus grande Devotion, & le soin plus fidele des choses Divines, jetta les yeux sur les Capucins, & resolut de leurs en donner la conduite. Il leurs deputa deux Senateurs, & leurs demanda leur consentement. P. Gregoire de Venise étoit alors Gardien du Convent, homme fort zelé de l'Observance Reguliere, qui dans la crainte de quelque grandeur extraordinaire d'Edifice, dont nôtre Pauvreté fust offensée, le refusa du commencement: mais instruit que l'Eglise, qu'on lui proposoit, seroit conforme en splendeur, & en figure, à la condition pauvre des Capucins, il consentit de l'accepter, avec l'ordre, & l'aggrément du Provincial de la Province.

La Republique decerne l'Administration de ce Temple aux Capucins.

IV. Le Senat choisit un Lieu propre à bâtir son Temple, proche le Convent des Capucins; & un jour arrêté de l'année, qui fut le 3 May, où l'Eglise celebre la Feste de l'Invention de la sainte Croix, en presence d'Aloysius Mocenigo, Doge, & de Jean Tarvisano, Patriarche, avec toute la pompe possible du Clergé, du Senat, & du Peuple, l'on mit la premiere pierre dans les fondemens de l'Eglise, où ces paroles étoient gravées.

V. On y jette les premiers fondemens de l'Eglise de Jesus-Christ Redempteur.

Du Vœu solemnel, & pieux de la Republique, pour détourner les éclairs d'une cruelle peste, dedié saintement, Gregoire XIII Pape, Aloysius Mocenigo, Doge, & Jean Tarvisano Patriarche de Venise.

VI. Chose admirable! à peine eut-on jetté les fondemens de cette Eglise, que la peste, qui depuis le Vœu de la Republique paroissoit un peu diminuée, avoit jusques là fait mourir tant d'hommes, fut aussitost si fort appaisée, qu'il n'en resta plus aucuns vestiges dans toute la Ville.

VII. P. Bernard de Palerme, & P. Hierôme de Zara, Prétres.

Cette Année encore la Ville de Palerme, affligée d'une horrible peste, & dépourveuë d'hommes, qui assistassent ses Pestiferez, eut recours aux Capucins. Nôtre Province de Palerme étoit alors gouvernée par P. Paul de Terminé, qui exhorta les Freres à un œuvre si loüable, & accorda le merite de l'Obedience à ceux qui s'offriroient

à ce service de charité. Trois de ce Convent, P. Bernard de Palerme, P. Jerôme de Zara Prêtres, & F. Benoist de Palerme Clerc, insignes en pieté, s'offrent à servir les malades, y employent tous les soins possibles, & les servent, les assistent, leurs donnent la nourriture, & les Sacremens; & sans craindre la mort, ils ont soin de leurs ames, & de leurs corps avec tant de Charité, qu'aprés quelques mois de travaux, les deux Prêtres morts de peste, en servant les autres, consacrerent genereusement leur vie à l'amour de Jesus-Christ, & de leur prochains.

La mort de deux autres Freres, fut encore précieuse aux yeux de Dieu, cette année, ils étoient allez visiter les saints Lieux de Hierusalem, avec la permission du Pere Hierôme General, & la Benediction Apostolique, & au retour de leur Pelerinage, aprés avoir adoré le Sepulchre de Jesus-Christ, & rendu leurs soûmissions, à peine furent-ils sortis de Hierusalem, qu'ils tomberent entre les mains de quelques Turcs, qui vomirent quelques blasphêmes contre la Foy Chrêtienne; & comme ils virent que ces deux Capucins s'y opposoient, ils les battirent d'abord à coups de bâtons, & puis les firent mourir avec leurs fléches. Un Chrêtien captif, & present à leur Martyre, en avertit le Gardien des Freres Mineurs de l'Observance, qui demeurent dans leur Convent de Hierusalem, & le même jour il fit apporter leurs Corps, qu'il trouva munis de l'Obedience de leur General, & de la Benediction Apostolique; il les enterra dans son Eglise honorablement. Il en écrivit aussi-tôt au P. Hierôme General des Capucins, qui fit lire ses Lettres publiquement dans le Refectoire de Rome, & les Freres touchez de l'heureuse mort de ces deux Martyrs, chanterent d'une commune voix le *Te Deum laudamus*, & loüerent la Majesté Divine, de leur Triomphe. Nous ne doutons point que leurs noms ne soient écrits dans le Ciel, encore qu'ils ne soient pas venus jusqu'à nous; ou par le malheur des temps, ou par la negligence, & l'humilité de nos Ecriuains, qui cachoient en Dieu les plus belles actions de leurs Freres, & de leur Réforme. VI.

Deux Capucins sont martyrisez en Hierusalem par quelques Turcs.

DU PERE JEAN ESCLAVON, & de F. François d'Avelino.

En ce même Temps, la Province de Naples envoya dans le Paradis, deux Fleurs d'une odeur fort agréable. Le premier est P. Jean Prédicateur Esclavon, qui se fit paroistre un exemplaire accompli de toute la Discipline Reguliere, par les splendeurs de ses actions, & les exemples de sa sainte Vie, & produisit à Jesus-Christ plusieurs ames par ses ferventes Prédications. Encore Clerc, il fut compagnon d'un Prédicateur des nôtres, qui prêcha le Caresme dans un Bourg assez éloigné de Naples, & logeoit chez des Religieux, que je ne nomme pas. Il y avoit dans ce Monastere un Sacristain assez débauché de la bouche, qui se mocquoit du jeûne, & des austeritez du P. Jean, & le sollicitoit souvent à violer ses abstinences: P. Jean au contraire le rappelloit fréquemment aux Loix de l'Eglise, & de l'Observance reguliere. Luy qui n'avoit plus de crainte de Dieu, s'en railloit; & même un jour que P. Jean portoit des noix à son Prédicateur, pour leur collation, il luy montra une poulle rôtie, IX.

Vie & actions du P. Jean Esclavon Prédicateur.

Ses Vertus sont considérables.

Malheur extréme arrivé à un Sacristain d'un autre Ordre.

qu'il avoit préparé pour son souper, & luy dit en raillant, Ah! bon homme, voilà les noix, dont je fais nourriture : Mais la Majesté de Dieu offencée de l'insolence, & de la friponnerie du personnage, ne s'en mocqua, ni ne s'en railla pas, & elle le punit tres severement. Le Carême en effet n'étoit pas encore achevé, lors qu'une nuit enfermé secrettement, & plongé dans les plaisirs ordinaires de son ventre, on entend un bruit épouvantable dans sa chambre. Les Freres y accourrent aussi-tôt, ouvrent sa porte de force, & ils voyent leur miserable Sacristain, que le Démon avoit de sorte étranglé avec sa serviette, qu'un bout passoit par sa bouche, & l'autre derriere son dos. Les Freres alors effrayez voulurent retirer la serviette de ce corps, mais elle y étoit si attachée, qu'ils l'en arracherent, avec toutes les entrailles de ce malheureux, afin qu'on vist en luy plus sensiblement, la vengeance de Dieu, lors que son ventre rendit ses entrailles, au lieu des viandes qu'il avoit si criminellement dévorées. P. Jean recitoit souvent depuis cét horrible accident, afin que si quelques-uns se plaisoient trop aux delices de leur ventre, ils en fussent détournez, par l'exemple de ce miserable Religieux.

Exemple dont on doit se servir pour éviter la Gourmandise.

X.

Il étoit avantagé d'une merveilleuse prudence : d'où vient qu'aprés avoit été souvent Gardien, l'on luy confia la conduite des Religieuses du Monastere de Sainte Marie de Jerusalem, où il fit paroistre principalement ses Vertus & sa Charité, parce qu'il administra si saintement ce Monastere, qui étoit en veneration à toute la Ville, à cause de la Pieté de ces Filles, qu'il l'augmenta de plusieurs vertus, & l'éclaira des lumieres de l'Observance Reguliere. Il avoit une devotion singuliere pour S. Jean Baptiste Précurseur de JESUS-CHRIST, dont il apprit l'heure de sa mort, au jour qu'il avoit souhaitté ; parce qu'il avoit souvent demandé à Dieu dans ses prieres cette grace, de mourir le jour de la Nativité de saint Jean. Proche donc du terme de sa vie, comme il donnoit l'Extrême-Onction à une Religieuse, qui se mourroit, il la consola avec ces paroles : Ne craignez pas, ma Sœur, il vous reste encore un plus grand chemin qu'à moy, parce qu'il faut que j'aille devant, & que vous me suiviez dans l'Eternité. Retourné alors au Convent, il tomba malade, & demanda aux Freres combien de jours restoient encore jusqu'à la Feste de la Nativité de saint Jean Baptiste ; ils luy répondirent, trois. Il leva les mains au Ciel, en remerciant Dieu de tout son cœur, & leurs dit ; Réjoüissez-vous avec moy, mes Freres, mon voyage sera bientôt terminé, & ce jour qui me retirera du monde, me rendra à mon origine. Le jour de saint Jean Baptiste, tout préparé d'aller au devant de son Seigneur, il receut les saints Sacremens de l'Eglise : & lors qu'il dit Vespres de la Feste avec les Clercs, à peine eut-il commencé le Cantique de la Vierge sainte, *Magnificat*, que magnifiant Dieu, qu'il devoit magnifier éternellement dans le Ciel avec les Anges, il luy rendit son esprit ; & quelque temps aprés luy, la Religieuse malade mourut à la terre, & le suivit au Trône de Dieu, comme il l'avoit prophetisé.

Il obtient de Dieu le jour de sa mort.

XI.

De F. François d'Avelino Clerc.

F. François d'Avelino Clerc, apres avoir orné le peu d'années qu'il passa dans l'Ordre, d'une grande pureté de vie, d'une Regularité singuliere, & principalement d'une parfaite Obeïssance, la rendit encore en mourant à Dieu. Comme en effet il devoit mourir, & qu'il demanda la Benediction de son Gardien, pour faire ce grand voyage de la terre au Ciel, avec Obeïssance, il luy dit ; Mon Pere, quoi que vous retardiez à me donner vôtre Benediction, pour aller à Dieu, je desire

si fort estre obeïssant, que je ne mourray, ie ne partiray point, que vous ne me l'ayez donnée. Le Gardien enfin le benit, & lors qu'il dit, *Benedicite*, son ame sortit de son corps, & s'envola à JESUS CHRIST.

La Province de Messine, produisit aussi son Lis cette année, & ce fut F. Clement de Boccheri Laïc, homme si celebre en integrité de mœurs, en candeur, en mépris de soy-même, en zele de pauvreté, & en plusieurs autres vertus, qu'il faisoit de sa personne un spectacle agreable à Dieu, aux Anges, & aux hommes. Il fut si illustre en pureté, qu'ayant apporté dans l'Ordre un corps, & une ame épurez de tous les plaisirs charnels, jusqu'à la mort, il en conserva la blancheur, avec l'éclat d'une inviolable virginité. Ce qui fut revelé divinement à F. Ruffin de Rometta, qui considerant F. Clement un jour en Oraison, le vit environné comme d'une ceinture sur les reins, d'une splendeur fort brillante. Enfin aprés plusieurs années de vertus, dont il remplit de bonnes odeurs de Sainteté, la Province de Messine, il alla au Ciel, y joüir du repos d'une glorieuse Vie. XII. De F. Clement de Boccheri Laic.

Au même Temps, la Province d'Ottrante envoya dans le Paradis, y recevoir la Couronne apres la victoire, P. Cosme de Martina Prêtre, qui aprés avoir été long-temps Pere Maître, & acquis tant de vertus, & de dons de Dieu, que sa vie pouvoit servir aux autres de Maistresse de toute la Perfection Religieuse, contracta des inimitiez si cruelles avec les Demons, à cause des victoires, qu'il remportoit si frequemment de leurs attaques, qu'à la fin de sa vie, le Diable arma toutes ses forces contre luy, & l'y attaqua de tentations si furieuses, qu'il sembloit l'opprimer en combattant. C'étoit assurément une chose merveilleuse & bien agreable, d'entendre un homme qui rendoit l'esprit, combattre le Demon de cœur, & de bouche si genereusement, qu'il méprisoit même un si superbe ennemy. Mais la Reyne du Ciel dissipa par sa presence les trouppes des Demons, qui s'efforçoient de terrasser son serviteur Cosme, & respirant un peu du combat, à sa veuë, il luy dit; Où étiez-vous, bonne Vierge, où étiez-vous, divine Marie? lors que tant de trouppes de Demons se sont jettez si furieusement sur moy? Et la Vierge sainte le consola par des paroles Celestes. Il tourna sa face quelque temps aprés sur son Crucifix, & il monta à l'Autheur souverain de la vie, pour en être couronné éternellement. XIII. P. Cosme de Martina Prêtre. A la mort il voit la sainte Vierge qui le console contre les Démons.

VIE ET ACTIONS
DU PERE IEAN ANDRE' DE ROVIGO
Prêtre.

EN ce Temps, dans la Province de Venise, dite de Saint Antoine, fleurit Pere Jean André de Rovigo, Prêtre, homme d'integrité, grave, prudent, moderé, & doüé d'une si Angelique honnêteté, qu'il menoit entre les Peres une vie plûtôt d'un Ange que d'un homme. Sa face étoit venerable, son visage civil, & plein de Dévotion, les yeux baissez, le corps droit, la démarche humble, & tous ses sens si bien composez à la mortification de tous leurs plaisirs, que son seul aspect attiroit à la vertu tous ses spectateurs. Enfin dés les premieres années de Religion, il eut une XIV. Plein de Vertus, on luy donne le soin des Novices.

loüange si generale de toutes les vertus, qu'ayant à peine neuf ans, il fut choisi par les Peres de sa Province, aux soins & à la conduite des Novices, où il brilla de tant de benignité, de mansuetude, de patience, de charité, de peines, & de sollicitudes, qu'il s'y acquit non seulement la loüange d'un Pere Maître parfait, mais encore il y produisit, & y forma à l'Ordre de fort celebres Personnages.

XV. Il enseignoit principalement à ses Novices, qu'aprés les actions de l'Obeïssance, ils s'appliquassent à l'Oraison de l'esprit, comme à la source plus feconde de toutes les vertus. Un jour qu'il parloit avec eux du ravissement, de l'extase, & des autres dons de Dieu, que produit l'Oraison, & même de ce qu'on y doit éviter des artifices des Demons, un Novice qui aspiroit plus qu'il ne devoit à ces faveurs de Dieu, au temps que les autres venoient à la leçon de leur Pere Maître, demeuroit tout seul à l'Oraison dans l'Eglise; aussi-tôt que cét homme éclairé ne le vit pas avec les autres, il demanda où il étoit, & ils luy répondirent, qu'ils ne sçavoient ce qu'il étoit devenu; il éleva tant soit peu ses yeux au Ciel, & Dieu luy revela ce qui se passoit avec son Novice; Allons vîte, dit-il, à nôtre Frere, parce que abusé du Diable au milieu de ses embûches, il croit être entre les embrassemens de Dieu. Arrivé dans l'Eglise, il y trouve son Novice ravy en extase, & sourd à la voix des hommes: il le prit alors entre ses bras, & le Novice revenu à soy, Ah! dit-il, hé pourquoy me ravissez-vous mes delices? laissez-moy, laissez-moy, que je dorme dans le sein de Dieu. Mais le Pere Maître ordonna l'Oraison aux autres Novices, & dit à celuy-cy; Mon fils, ne vous commettez-pas à un sommeil mortifere, vous êtes trompé, vous êtes dans le sein du Diable, & non pas de Jesus-Christ; & comme il ne deferoit pas aux paroles de son Pere Maître, il ordonne qu'on l'emporte malgré lui à sa chambre, où il l'interroge de son extase, & des choses, qui lui avoient été montrées: Le Novice lui répond, que Jesus-Christ lui avoit apparu, qui lui montroit un de ses Compagnons, qui étoit sorti de l'Ordre peu auparavant, & que le Demon avoit fait retourner dans le monde, & qu'il lui avoit dit; Mon fils, rappellez à la vie vôtre Frere qui est mort, & délivrez-le de l'esclavage du Diable; ne craignez rien de vôtre sortie, je seray avec vous, & lors que vous aurez gagné vôtre Frere, vous retournerez dans l'Ordre chargé de glorieuses dépoüilles.

Il connoist par revelation la tromperie du Diable envers un Novice.

XVI. Ne faut-il pas obeïr à Jesus-Christ, dit le Novice, & Dieu ne nous a-t-il pas recommandé le salut de nôtre prochain? que pouvons-nous croire de plus precieux, que nôtre propre Frere? Mon fils, répondit le Pere Maître, rendez-vous à mes conseils, ce sont-là des artifices du Diable, par lesquels il tâche de vous retirer d'entre nous, afin que sans secours, aprés qu'il vous aura separé de la Religion, il vous perde plus facilement. Dieu vous y a appellé maintenant, non pas pour la conversion des autres; ayez premierement soin de vous, & puis vous penserez aux autres; vous voulez retirer un autre de sa cheute; ne connoissez-vous pas le stratagême de vôtre ennemi artificieux? il veut vous envelopper dans une plus grande ruine. Jesus-Christ vous appelle du Siécle à la Religion, & non pas de la Religion au Siécle; c'est le Demon qui vous persuade le Monde; croyez-moy, mon fils, ce n'est point là un conseil de Dieu, & vous ne releverez pas vôtre Frere, qui est tombé, mais vous vous perdrez bien plûtôt avec luy.

XVII. Toutefois ce Novice persuadé par le Diable, ne voulut point ceder

à un discours si sage, & medita le dessein de s'enfuïr la nuit par dessus les thuiles: ce que Dieu revela à son Pere Maître. A l'heure donc de la nuit, que le Novice devoit sortir par les thuiles, il prend trois Freres avec lui, & vient au devant, le détourne de son dessein, & le menaça de la vengeance de Dieu. Les autres cependant prient pour lui; & aprés être informé de la malice du Diable, il tomba dans une longue maladie, dont ne pouvant être gueri, il est contraint, de l'avis de tout le Convent, de retourner chez les siens. Le pauvre Novice alors, confirmé par une vertu Divine, versoit plusieurs larmes, & ne pouvoit se resoudre à sortir de l'Ordre, lorsque son Pere Maître touché de ses larmes, pria Dieu pour lui, & sa priere finie, il lui dit; Mon fils, ayez bon courage, sa clemence fera en sorte, que la mort ne vous surprenne pas, ni hors d'un Convent, ni sans l'Habit de nôtre Ordre. Ce qui arriva précisement comme il avoit prédit; parce qu'ayant encore son habit de Novice, il arriva au Convent de Padouë, pour être renvoyé chez ses parens; & le même jour il commença d'être si fort malade, que le troisiéme aprés son arrivée, il y mourut, aprés la profession de ses vœux, en presence de toute cette Famille. *Il predit à ce Novice les choses futures.*

XVIII.

Nous ne connoissons pas seulement par ce Novice, mais par d'autres encore, dont il penetroit les conseils plus secrets, & les pensées plus mysterieuses, qu'il recevoit de familieres Revelations de Dieu. Un jour en effet, qu'il prioit en presence du S. Sacrement, il lui fut revelé, que deux de ses Novices s'enfuyoient secrettement du Convent. Il prit alors un Pere avec lui, courut aprés eux, & connut qu'un des deux s'étoit déja échappé. Il arrêta l'autre doucement par un sage discours, & le confirma dans sa pensée de rester Religieux. *Il penetre les secrets plus cachez de ses Novices.*

XIX.

P. Jean étoit d'une contemplation fort élevée, & souvent il y souffroit des extases, & des ravissemens: d'où vient qu'un jour, au temps que les Novices ont coûtume de confesser leurs pechez, en priere dans sa chambre, il étoit dans un si profond ravissement d'esprit, que le Novice, qui se devoit confesser, alla le trouver à sa chambre, & eut grande peine, quoiqu'il fist grand bruit, & qu'il le tira assez rudement par son habit, de le faire revenir à lui. P. Jean orné de tant de Vertus, & honoré de tant de faveurs Celestes, âgé de quarante ans en Religion, trouva enfin dans le Convent de Vicenze, le glorieux terme de son innocente Vie.

DE FRERE PACIFIQUE CALABROIS, DE FRERE VITO DU MONT, LAICS: Et du P. Archange de Palerme, Predicateur.

XX.

LA Province de Palerme engendra cette Année plusieurs Illustres à JESUS-CHRIST. Le premier est, F. Pacifique de Calabre, Laïc, dont la bonne Vie fut honorée de Dieu de plusieurs Miracles. Une femme en effet de Castelvetrano, malade d'un flux de sang, obtint de F. Pacifique la corde dont il se ceignoit: & à peine l'eut-elle appliquée sur ses reins, que son flux de sang fut tout arrêté. Le Chapitre, qui se devoit faire dans cette même Ville, étant proche, il demanda par aumône du vin, au Seigneur Guillaume de Monte Leone, qui administroit les deniers Royaux, & il lui répondit, qu'il n'avoit *F. Pacifique de Calabre.*

Il fait des Miracles, & est estimé Saint dãs la Ville.

plus dans sa cave, que quelques muids de vinaigre, toutefois qu'il en cherche un bon muids ailleurs, & qu'il le payera : mais F. Pacifique lui répondit; J'ay besoin de vin, & non pas d'argent; allons aux tonneaux, je vous prie : & descendus tous deux dans la cave, il se reserva la premiere piece qu'il trouva, & lui dit; Guillaume, donnez ce muids de vin à nôtre Pere S. François; s'il est aigre, il le rendra doux. Guillaume l'avoit deja goûté aigre : mais sitost qu'il l'eust offert en aumône à S. François, il devint excellent, & bien delicat, les autres presque tournez en vinaigre : ce qu'il ne craignit plus d'attribuer à la vertu de F. Pacifique.

XXI. Cet Homme de Dieu mourut dans ce Convent de Vetranno, celebre par une reputation commune de Sainteté, dont Dieu même aprés sa mort a rendu ce témoignage, qu'une noble Dame de la Ville nommée Laura Gambacorta, qui avoit été long-temps avec son mari sans en avoir d'enfans, obtint des Freres une Tunique de F. Pacifique, & aprés l'avoir instamment demandée, aussitost qu'elle l'eust mise sur elle, Dieu par sa vertu la rendit capable de devenir mere.

XXII. Frere Vito du Mont, Laïc.

Le second est, F. Vito du Mont, Laïc; homme estimé fort vertueux, dont l'Oraison fut si ardente, qu'il en supplicioit même les Demons. C'est pourquoi ils le persecutoient fort cruellement : mais comme les guerres qu'ils lui faisoient augmentoient ses victoires, elles lui produisoient aussi à la mort plusieurs Couronnes. Dieu lui revela le jour de sa mort, & il en avertit un homme du Tiers Ordre, qui se mouroit, & qui rendit l'esprit entre ses bras : & quoiqu'il se portast fort bien, il lui dit; Allez devant, mon Frere, & auparavant que le quatriéme jour soit arrivé, je vous suivray tres-assurément. Preparé donc, par la reception toute pieuse des saints Sacremens de l'Eglise, & par les desirs plus ardens de sou cœur, à sa derniere heure, le troisiéme jour il tomba malade, & mourut saintement, aprés qu'il eut parfumé toute la Province de Palerme, des odeurs plus douces de ses vertus.

XXIII. P. Archange de Palerme, Predicateur.

Le troisiéme est, P. Archange de Palerme, Predicateur, illustre par sa noblesse, qu'il empruntoit de la noble Famille de Caprona; aprés s'être consacré de volonté tout entier à Dieu, pour tout le reste de ses jours, dans l'Ordre des Capucins, il y persevera si constamment, que son pere fort choqué de sa retraite du monde, assembla plusieurs Theologiens, qui lui persuaderent, que par le defaut de son âge, il n'étoit pas obligé de garder ses vœux : mais lui, les yeux levez au Ciel, en leur presence, dit hautement; Je fais vœu à Dieu de le servir jusqu'à la mort, dans l'Ordre des Capucins : & il leurs dit; Si mon premier engagement a été trop foible, celui-ci le fortifiera : d'où assurément il leurs ôta tout doute de sa fermeté, & leurs declara son insurmontable fidelité, à servir Jesus-Christ.

XXIV. A peine fut-il du nombre des Capucins, qu'il y fit des fruits si merveilleux de toutes les Vertus, que dés les premiers jours de son Noviciat, il sembloit avoir acquis celles, que les autres n'ont que fort difficilement, & qu'aprés de longues assiduitez. Avancé d'abord aux Etudes des Lettres Sacrées, & puis à l'Office de la Predication, il n'est pas croyable, avec quelle ferveur il prêchoit, & quels mouvemens de penitence, & de pieté, il excitoit dans les cœurs des hommes. Les paroles qu'il proferoit en chaire, sembloient comme des dards, & même des foudres, qui embrazoient de sorte les ames de ses Auditeurs, qu'ils venoient l'entendre avec empressement, pour apprendre de sa bouche, les

Il prêche avec un grand zele.

les choses plus necessaires à la correction publique, ou particuliere des desordres de leur vie.

XXV. Lorsqu'il prêchoit à Trapani, il y établit trois Confrairies; La premiere, qui feroit des Prieres pour les Agonizans dans l'Hôpital des Malades; La seconde, appellée Mont de Pieté, qui soulageroit l'indigence des Pauvres; Et la troisiéme, qui fourniroit aux prisonniers tous leurs besoins. Tous ces Confreres etoient obligez de se confesser, & communier tous les huit jours, de faire la discipline quatre fois la semaine, de celebrer souvent les prieres de quarante heures, & de s'exercer en d'autres œuvres de pieté. Il persuada aussi aux plus nobles Dames, de bâtir un Hôpital aux Convalescens, où ils pussent trouver leur secours. Il est merveilleux, combien cet homme de Dieu persuada, fit, & acheva de choses dans cette Ville, par sa divine Eloquence, dont elle fut toute entiere si touchée, que plusieurs jeunes hommes se firent Religieux, quantité de filles consacrerent dans des Convens leur virginité à Dieu, & l'espace d'un fort long-temps les hommes, & les femmes frequentoient si souvent les saints Sacremens de la Confession de leurs pechez, & de la Communion du Corps & du Sang de JESUS-CHRIST, que toute la Ville avoit plûtost la forme d'une Republique Religieuse, que d'une Seculiere.

La force & l'efficace de ses Predications.

XXVI. Ce divin Predicateur étoit si embrazé du zele des ames, qu'il croyoit perdre les jours, qu'il ne prêchoit pas; & dans ses Sermons, en quelque sujet que ce fust qu'il trouvast des vices, il les reprenoit sans crainte, avec tant de liberté, qu'il n'apprehendoit, ni les menaces des Grands, ni le pouvoir des Magistrats: en sorte qu'un jour, il reprit si severement le Vice-Roi, les Juges, & les Conseillers du Royaume, que ceux qui étoient presens, furent intimidez de ses corrections, qu'ils receurent pourtant fort bien, à cause qu'ils connoissoient sa sainteté. Jamais ses emplois de la Predication ne le dispenserent des divins Offices, ni des Oraisons au Chœur, avec les autres; & il y étoit si assidu qu'il étoit toûjours le premier à Matines de la nuit, & aux Offices, aux Meditations des autres heures de la journée. Souvent même Gardien, comme il le fut plusieurs fois dans cette Province, pour s'humilier lui-même, & pour donner aux autres un parfait exemple d'humilité, tous les Samedis, il alloit avec le Quêteur à la quête dans la Ville, & il en revenoit tout chargé de pain au Convent. Un jour un homme lui offrit un mulet pour porter sa charge, & il lui répondit agreablement; Gardez vôtre mulet, je ne veux pas qu'il emporte le merite de mes actions, je le conserve pour moy. Une Dame de Qualité eut un jour assez d'effronterie, pour le solliciter à quelque chose de fort deshonnête, & il la reprit avec tant de zele, qu'il l'engagea à se repentir de son crime: d'où jamais depuis il ne parla, sans son compagnon, seul à une femme seule, quelque vertueuse qu'il la crust.

Rare exemple de sa profonde humilité.

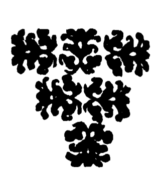
XXVII. Il étoit si charitable aux Pauvres, qu'il ne refusoit jamais à pas un quoique ce fust qu'il lui demandast pour l'amour de Dieu. Un jour qu'il devoit aller d'Alcamo à Trapani, dans un temps de jeûne, son Compagnon se chargea de six petits pains, pour manger en chemin l'un & l'autre; parce que la disette étoit si extrême dans tout le Païs, qu'on n'y trouvoit du pain que difficilement. A peine avoient-ils fait un peu de chemin, qu'ils rencontrerent deux pauvres, qui leurs demanderent l'aumône, à qui P. Archange ordonna qu'on offrist deux pains: Comme ils furent un peu plus loin, ils en trouverent deux autres, presque morts de faim, dont P. Archange eut pitié, & leurs don-

Dieu recompense sa charité envers les pauvres.

na deux autres pains. Comme ils avançoient toûjours, en voila deux derniers qui leurs dirent, qu'ils mouroient de faim, s'ils n'avoient pitié d'eux. P. Archange se tourna vers son Compagnon, & lui dit; Pourquoi differons-nous davantage; voila qu'ils meurent de faim, & si nous ne les assistons, nous serons cause de leur mort: donnez leurs les deux derniers pains, & Dieu nous nourrira. Le Compagnon avoit un peu de peine, parce qu'ils ne pouvoient esperer de pains sur toute leur route: mais P. Archange lui dit genereusement; Ne vous méfiez pas de Dieu, mon Frere; jettez plûtost en lui toutes vos pensées, & il nous nourrira. Déchargez donc de leurs pains ils poursuivoient plus legerement leur voyage, lorsque la chaleur déja fort grande, ils commencerent d'être pressez de la faim, & de leurs fatigues: mais Dieu qui avoit soulagé les premiers Pauvres par des aumônes, n'abandonna pas des pauvres volontaires de JESUS-CHRIST, qui s'étoient fiez à lui de si bonne foi. Lors effectivement qu'ils cheminent avec un peu de langueur, à cause de leur lassitude, & de leur foiblesse, ils s'entendent appeller par d'honnêtes gens, qui s'alloient mettre à une table fort bien preparée. Les deux Freres entrent, voyent une table couverte splendidement, & la considerent comme celle de la Providence. Ils reparerent leur faim avec leurs forces: & comme ils voulurent poursuivre leur voyage, un de la compagnie leurs offrit six grands pains, & leurs dit; Mes Peres, prenez ces pains, vous n'en trouverez pas d'autres dans tout le Païs. P. Archange alors regarda son Compagnon, & lui dit; Hé bien! mon Frere, que dites-vous de la Providence? vous méfierez-vous encore de ses bontez? vous voyez combien Dieu est liberal envers nous, & il ne s'est pas contenté, de nous preparer un grand repas, sans le moindre de nos soins, mais encore il nous rend des pains plus gros, & meilleurs que les nôtres.

XXVIII. Son extréme charité pour ses Freres.

Son amour aussi pour ses Freres, étoit si embrazé, que si quelques-uns d'eux avoient besoin d'habits, ou de mutandes, qu'on ne pouvoit pas leurs donner à la Communauté ordinaire, il s'en dépoüilloit luiméme, & les remettoit en lieu où ils les pouvoient prendre confidemment sans en avoir de honte, & il en cherchoit ailleurs quelques déchirez, dont il se revêtoit, pour accommoder les autres. Il ne refusa jamais aucuns travaux, pour le salut, & l'utilité de ses Freres; & estimant la vie de ses prochains meilleure que la sienne, il croyoit devoir tout à ceux pour qui le Fils de Dieu avoit donné son Sang & sa vie, d'où il n'avoit point de plus grand plaisir au monde, que de se consacrer entierement au service, & aux interests des autres. Enfin il étoit si fort embrazé de l'amour de Dieu, qu'il sembloit que ses yeux toûjours élevez vers le Ciel, il y tenoit son cœur & son esprit fermement attachez de desirs, & de reflexions à JESUS-CHRIST: & exercé de cette sorte dans la carriere des Vertus, il arriva au terme de sa bonne vie, & Dieu couronna ses saintes actions.



D'AUTRES RELIGIEUX
d'une Vie fort exemplaire.

FRERE Archange de Sciacca, Clerc, est delivré cette Année des liens de son corps, & aprés avoir vécu dans la Religion, avec une grande simplicité d'ame, pureté de cœur, humilité d'esprit, obedience de volonté, silence de bouche, & Oraison mentale, il laissa à imiter à ses Suivans, un exemple extraordinaire de l'honnêteté. Un jour effectivement qu'il étoit avec le Quêteur à la quête, il entra dans la maison d'une femme qui l'y appella, & la porte fermée, cette miserable le sollicita fortement à l'impureté. L'honnête jeune homme s'arrêta un peu, fort effrayé de cette effronterie, & puis prenant conseil en lui-même, aprés qu'il eut vû avec elle une autre femme, qui brûloit des mêmes braziers, il feignit aussitost de consentir à ses desirs, à condition qu'il apelleroit son Compagnon, qui pust satisfaire sa compagne: & afin qu'elle ne soupçonne rien de sa fuite, il lui promet de laisser chez elle sa besace toute pleine de pain, qu'on leurs avoit donné dans la Ville. Elles s'y accordent volontiers, & F. Archange en liberté leurs demanda de la ruë à haute voix sa besace: & parce qu'elles n'oserent la lui refuser, elles la rendirent aussitost. Cependant le Demon vaincu, il s'en retourna au Convent tout chargé de ses trophées. Enfin aprés avoir été cinq ans dans l'Ordre, avec une grande innocence de vie, & les exemples de plusieurs Vertus, au prix d'un peu de travail, il s'acquit une couronne glorieuse d'Immortalité. XXIX. Vie & actions de F. Archange de Sciacca Clerc. Rare exemple de sa chasteté.

Joignons à tous ceux-ci, P. Loüis de Girgento, Prêtre, homme d'une abstinence singuliere, d'une pauvreté fort haute, & d'une Regularité extraordinaire, qui aprés avoir passé plusieurs années dans la Religion, avec la loüange d'une eminente Sainteté, prédit le jour de sa mort, que Dieu lui revela, en consideration de l'exacte Observance de sa Regle, dont il s'estoit si saintement acquitté, & il termina à Girgento le cours de sa bonne vie. XXX. P. Loüis de Girgento.

Dans la même Province, on celebre encore la glorieuse Memoire de F. Sebastien de Bivona, Laïc, qui excella en austerité de vie, en abstinence, & en plusieurs autres vertus, & fut fort illustre en Charité principalement, dont il fut si embrazé, qu'il voulut assister les Pestiferez. Il eut lui-même la peste; & aprés les fatigues, & les soins d'un emploi si charitable, il sacrifia son ame, & son corps à Dieu, en les immolant au secours de ses malades. XXXI. F. Sebastien de Bivona.

La Province de Regge brille encore aujourd'hui de l'éclat des Vertus du P. Hierôme de Paradisoné, Prêtre, qui l'embaûma de leurs odeurs. Il fut si familier avec Dieu, par l'assiduité de ses Oraisons, qu'il en receut la revelation de sa mort, & la prédit aux Freres, il mourut avec beaucoup de probité. Dieu même montra par un témoignage Celeste, que sa mort étoit precieuse à ses yeux, parce que plusieurs lumieres parurent à ses funerailles, & tous jugerent, que c'étoit l'ouvrage des Anges, pour éclairer avec plus de lustre, la Sainteté de ce serviteur de Dieu. XXXII. P. Hierôme de Paradisoné.

Enfin la Province de Syracuse nous presente cette Année une Fleur nouvelle; F. Paul d'Alcamo, Novice, qui encore dans son Noviciat, où il croissoit en Vertus, fit paroître par le lustre de quelques-unes, de XXXIII. F. Paul d'Alcamo, Novice.

quelle odeur, & de quel agrément seroient les autres, si elles s'étendoient à une plus longüe vie; parce qu'il arriva à cette innocence, & à cette splendeur d'ame, qu'il apprit par revelation Divine le jour & l'heure de sa mort, qu'il avoit impetrée de Dieu, pour le jour de la Feste de l'Assomption de la sainte Vierge. Il tomba malade quelques jours auparavant, & muni de tous les Sacremens, avec beaucoup de pieté, excepté l'Extrême-Onction, qu'il s'étoit fait reserver à l'heure de sa mort; il la demanda instamment le jour de l'Assomption de la Vierge. Son Pere Maître y resistoit, parce qu'il ne voyoit pas encore en lui, des marqúes d'une mort si prochaine: mais ce Novice le pressa, & lui dit qu'il mourroit assurément à midy: on le croit, on lui donne son dernier Sacrement, & à l'heure qu'il avoit dite, la Vierge sainte toute éclatante du Soleil apparoît au malade, qui s'écrie avec joye, Voila, mes Freres, la Vierge Sainte qui vient; la voila, la Reine des Cieux; mettons-nous tous à genoux, & rendons lui nos respects. Avec ces paroles il s'agenoüilla sur son lit, & diminuant peu à peu, il mourut, en la presence de Marie, de la mort des Justes.

La Vierge sainte lui apparut à la mort.

Choses considerables arrivées cette Année.

XXXIV. *La flagellation commune des Freres delivre une obsedée.*

PLusieurs choses arriverent cette Année dans plusieurs Provinces, dont nous ne devons pas priver nos Lecteurs. A Lilibeo, Ville de la Province de Palerme, une femme étoit obsedée d'un méchant esprit, & ses parens la recommanderent aux prieres des Freres. Le Gardien offrit pour elle à Dieu la flagellation commune des Freres la nuit, & cinq fois l'Oraison Dominicale, & autant de fois la Salutation Angelique, qu'il leurs fit dire pour le secours de la possedée. Au même temps le Demon s'écria dans ce corps; Malheur à moy, je suis contraint de sortir; la flagellation des Capucins me tourmente, & leurs Oraisons me chassent. Ce que repetant souvent, il agitoit avec rage la miserable femme: & enfin sorti de son corps, il la laissa libre de sa tyrannie.

XXXV. *Dieu en chemin soulage la lassitude de deux Freres.*

En ce même Temps, F. Vincent de Terminé, & F. Bonaventure de la Basilicate, Laïcs, tous deux de fort bonne vie, partis de Cammerata, s'en alloient à Massomillo, deux Bourgs que separent des montagnes fort élevées: & comme alors ils jeûnoient tous deux le Carême de saint Michel, ils n'avoient rien apporté sur eux, dont ils pussent se nourrir dans leur voyage. Ils étoient déja arrivez au milieu de la montagne, lorsqu'ils languissoient presque fort fatiguez d'un chemin si rude, & tout épuisez de forces: mais la bonté de Dieu permit, qu'ils trouverent dans leur chemin un gros pain, dont ils receurent assez de forces pour achever aisément, & agreablement leur voyage. Deux autres Freres encore presque sans forces, aprés avoir monté la même montagne, & recourans aux magasins de la Divine Providence, virent assez proche, un grand figuier, aux pieds duquel étoit une claire fontaine, où ils s'arrêterent pour se reposer, & y trouverent quelques morceaux de biscuit, qu'ils éprouverent de si bon goût, qu'ils ne se souvenoient pas en avoir jamais mangé de si delicat. Ils en receurent de nouvelles forces, qui les conduisirent à Massomillo bien facilement: où arrivez, ils dirent le fait à Rogerio de Messine leur hôte, qui avoit fait souvent ce chemin: il leurs dit, Vous vous trompez, Peres, on ne vit jamais ni arbre, ni fontaine de ce côté-là: c'est assuré-

ment une preuve de la Providence envers vous deux : ce qu'on jugea aprés plus visiblement, parce que ces Freres avertissans les autres qui passoient par ce même lieu, & du figuier & de l'eau, ils ne trouverent pourtant jamais ni l'un, ni l'autre, quoiqu'ils les cherchassent bien exactement.

Un Predicateur alors de la Province de Rome, qui alloit à Milan, tombé malade à la mort au Convent de Parme, fut si fort tenté des Demons en mourant, que le Diable se mit entre le Crucifix, & lui, & aussitost que les Freres qui l'assistoient, le lui presentoient à baiser, il crachoit contre cet abominable, & sembloit abhorrer Jesus-Christ. Ces Freres auprés du malade, qui virent le fait, étoient dans un grand effroi, & prioient assiduëment pour se pauvre miserable, qu'ils croyoient dans un danger extrême de son salut. L'un d'eux demanda s'il n'avoit pas sa Regle sur lui, comme nous avons accoûtumé : l'on y regarda aussitost, & parce qu'il n'en avoit point, l'on lui en mit une entre ses mains. A peine y fut-elle, que le Diable s'enfuït, & lui, reprit sa premiere tranquillité, rendit graces à Dieu, & recita sa tentation du Demon, qui par son horrible veuë, lui empêchoit la presence de Jesus-Christ. Il découvrit en suite la vertu de la Regle, & il assura, qu'aussitost qu'on la lui avoit apportée, le Diable épouvanté à sa veuë, s'en étoit fuï, & avec grande justice, parce que ce Livre de Vie est aux Freres Mineurs un glaive d'esprit, dont combattent à la mort, & surmontent tous les Demons, ces Freres, qui l'ont observée fidelement durant leur vie. XXXVI. La Regle entre les mains d'un mourant chasse le Diable.

Environ ce Temps-là, un certain Quintio de Francavilla, fort illustre, qui avoit pris l'Habit de Capucin; persuadé de son pere, & de son frere, quitta lâchement le service de Dieu, pour retourner à celui du Monde: mais la Divine vengeance fit bien connoître qu'elle desaprouvoit cette infidelité : parce qu'à peine eut-il quitté l'Habit, & fut-il de retour chez ses parens, que s'etant excité un procés entre son pere, & lui, pour une possession de biens, il fut cause que son pere mourut de fâcherie; son frere, qui l'avoit retiré de l'Ordre par ses persuasions, fut miserablement assassiné dans Naples, aprés la mort de son pere: & enfin lui, qui avoit refusé de vivre avec les Serviteurs de Dieu, par le mépris qu'il avoit fait de leur Institut, tué quelque temps aprés avec infamie, & mis en quartiers, servit de nourriture aux oiseaux, & de proye aux bêtes. XXXVII. Des Novices sortans lâchement de l'Ordre sont punis severement de Dieu.

Le même arriva presque en ce même temps, à un autre jeune homme de Misagno, qui arrivé jusqu'à l'onziéme mois de son Noviciat, vaincu d'une Tentation du Diable, abandonna la maniere de vie qu'il avoit si genereusement commencée, & de retour au Monde, il s'y précipita si malheureusement dans toutes sortes de crimes, que pendu à un gibet, il termina fort miserablement sa méchante vie. XXXVIII.

Cette Année à Sarnano, deux Freres Profés, à qui la Manne Celeste de la Religion, aprés la Profession solemnelle de leurs Vœux, avoit causé du dégoût, & qui regrettoient les oignons, & les poireaux des voluptez Seculieres, qu'ils avoient autrefois abhorrez à leur sortie de l'Egypte de ce Monde, & à leur entrée dans la servitude de Dieu, retournent de dessein dans le Siecle: & alors on entendit dans le Convent un bruit de Trompette, que le Demon y sonoit, comme s'il eust apellé ses soldats au combat, contre leurs ennemis. Les Freres qui ne sçavoient pas son mystere, en eurent de l'épouvante, & ils apprirent quelque temps aprés, que ces deux Apostats étoient passez au camp des Demons. XXXIX. Sathan se réjoüit de l'apostasie de deux Freres.

XL. Tous les ans ordinairement, il tomboit une grêle si furieuse, sur les Campagnes de Castello di Pievé, Terre autrefois du Duché d'Urbin, qu'elle ravageoit toutes leurs moissons, & tous leurs fruits. Les Habitans fort affligez de leur disgrace, le Gardien des Capucins de Tiferni assez proche de Pievé, y envoya des Freres à la quête, & ils les supplierent, aprés leurs avoir fait de grandes aumônes, qu'ils priassent Dieu dans leur Monastere, que sa Bonté les délivrast de la grêle cette année. Le Gardien touché de leurs aumônes, & de leur misere, ordonna pour eux des Prieres publiques à tous ses Religieux, & la grêle cette année ne fit point de tort à leurs moissons. Ce que ces Habitans attribuoient à l'aumône qu'ils avoient faite aux Capucins; tous les ans ils leurs renouvellerent leurs charitez, & leurs champs ne furent plus incommodez de la grêle. C'est ainsi que la Providence de Dieu, toûjours riche en misericorde, qui n'abandonne jamais les vrais Observateurs de leur Regle, fournissoit aux siens le necessaire à leur vie.

Les Habitans de Pievé donnans l'aumône aux Capucins n'ont plus de grêle.

Autres choses considerables arrivées en ce même temps.

XLI. En ce Temps là, Alexandre Farnese, Duc de Parme, étoit Gouverneur des Païs-Bas pour le Roi d'Espagne, aprés la mort de Jean d'Autriche, lorsque les Heretiques Hollandois, unis avec les Anglois faisoient une armée d'environ quarante mille hommes d'Infanterie, & d'un grand nombre de Cavalerie, & avec de si nombreuses Troupes, ils avoient surpris quelques Villes de Flandres. Le Duc inferieur en nombre de soldats à ses ennemis, ses Capitaines lui persuadoient, de ne pas combattre contre de si grandes forces: Mais lui, qui étoit si accoûtumé de vaincre, & qui avoit mis toute l'esperance de sa victoire, plûtost dans le secours de Dieu, que dans la multitude des hommes, dit à ces Chefs, qu'il se garderoit bien de faire cette injure de lâcheté à sa gloire, qu'il combatoit pour la querelle de Dieu, comme pour l'interest de la Justice, & qu'ainsi il en attendoit du soulagement. Que devons-nous craindre, disoit-il, nous qui combattons pour la Foi, pour la Religion, & pour la Patrie? il est question de combat, & non pas de fuite. Ce qu'ayant dit avec un grand cœur, il visite lui même son armée, dispose en ordre ses Soldats, & range toutes ses troupes en Bataille: mais avant que de venir aux mains avec l'Ennemi, il s'agenoüille devant les Capucins, qu'il avoit toûjours auprés de lui par la permission du Pape; il leurs demande leur Benediction, avec beaucoup de pieté pour sa personne, pour ses armes, pour ses soldats, & les armes de toute son armée: & aprés avoir recommandé tout le succés du combat à leurs prieres, appuyé plûtost sur la puissance de Dieu, que sur la force des hommes, il fait donner le signal du combat: & tandis que les Capucins prient, l'armée Catholique combat si heureusement contre la Protestante, que plusieurs miliers d'Heretiques furent tuez, & le reste mis en fuite.

Grande pieté d'Alexandre Farnese Duc de Parme.

XLII. La pieté de ce Prince, dont nous parlerons plus amplement, lors que nous parlerons de sa mort, a été si grande, que comme il sembloit s'être acquis & la fortune, & la derniere loüange en fait d'armes, il travailloit plûtost à la gloire du nom Catholique, qu'à l'honneur de son Prince: d'où vient qu'il remporta tant de Trophées de ses Ennemis, & qu'il suimonta tant de Villes, & tant de Nations, que son nom

Un Medecin de Frescati s'opposant au bâtiment du Convent est puni de Dieu.

merite avec justice, un rang glorieux entre les plus grands Hommes du Monde.

XLIII.

On devoit cette Année bâtir un Convent de Capucins à Frescati, & Pierre Antoine Contusio, Medecin, s'opposoit de tout son possible, parce qu'il se persuadoit, que cet Etablissement prejudicioit trop ou à ses interests, ou à ses pensées. Tandis donc qu'il employe tout son credit à poursuivre ses oppositions: un jour qu'il alloit à Rome, & n'étoit pas encore bien éloigné de Frescati, son cheval assez doux naturellement, surpris de quelque terreur extraordinaire, s'enfuït précipitemment dans les champs sans arrest, & sans mesure, & fut si emporté dans sa course, que le Medecin, qui ne pouvoit le retenir, ni de force, ni d'adresse, fut contraint d'en descendre, pour sauver sa vie: mais son pied, par malheur embarassé dans l'étrier, & le cheval toûjours dans sa fougue, il le traînoit par les champs fort cruellement: lorsque les Laboureurs, qui accoururent de tous côtez à son secours, arrêterent le cheval, & on rapporta le Medecin dans le Bourg, à demi mort, & assez dangereusement blessé: ce que sa conscience lui representa comme une vengeance de Dieu, qui le vouloit punir des oppositions, qu'il avoit apportées si grandes, à l'Etablissement des Capucins, & il en eut tant de regret, que dans de meilleurs desseins, il promit à Dieu, de bâtir nôtre Eglise, & de rendre dorenavavant aux Nôtres, tout ce qu'il pourroit de bons offices, & de bienveillance, si sa Clemence rétablissoit sans santé. Et pour faire paroître qu'il n'avoit plus rien dans l'ame de sa premiere haine, il apella les Capucins qui étoient à Frescati, leurs demanda pardon, leurs promit tous les secours possibles pour leur bâtiment, & il se recommanda instamment à leurs prieres. Quoi plus! ce Pere Celeste, qui offensé des crimes des hommes, s'appaise si aisément par leur penitence, lui rendit en peu de temps sa santé parfaite, contre l'esperance de ceux, qui l'avoient vû si blessé: & il devint si embrazé d'affection pour les Freres, que de leur ennemi, il fut depuis leur ami, & leur protecteur plus fidele: en sorte que mis entre les Enfans de l'Ordre, il l'affectionna, il l'obligea, & le servit toute sa vie.

Il devient fort affectionné aux Capucins.

XLIV.

Cette Année aussi, Dieu honora d'un témoignage Celeste, la Couleur grise de l'Habit de S. François, qui marque si bien la penitence & l'humilité de ses Religieux, parce qu'Octavius Fiscardo, homme illustre, qui du nombre des Enfans de l'Ordre, le cherissoit, & l'obligeoit singulierement dans toutes les occasions, malade à Vicenze de la peste qui y faisoit de grands ravages, & proche de sa mort, il eut recours à nôtre Pere S. François, qui lui apparut de nuit tout lumineux, entre deux Capucins, & lui dit; Octavius, ne craignez pas la mort, vous vivrez par mes prieres, & vous serez bientost gueri, pourvû que trois ans durant, vous portiez des habits de ma couleur grise, & que vous cherissiez constamment mon Ordre. Ce qu'ayant dit, il disparut aussitost: le malade guerit, se vétit de gris, & obeït à S. François.

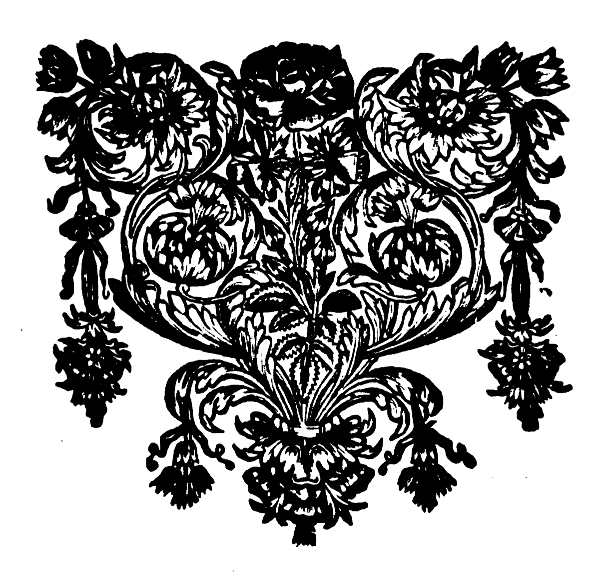
Dieu témoigne agréer la couleur grise de nôtre Habit.

XLV.

Enfin cette Année plusieurs Freres malades, au Convent de Veronne de differentes maladies, la Ville manquoit de vin vieil, dont se servent ordinairement les Convalêcens: le Quêteur en ayant donc besoin pour nos malades, de l'avis des Medecins, à peine en pouvoit-il demander ailleurs, dans toute la Ville, que chez le sieur Vimercati, le Quêteur est honteux de lui demander si souvent la même chose: & pourtant pressé par la necessité de ses malades, il va trouver son homme, lui expose ses besoins, & lui demande du vin vieil; il ordonne qu'on en emplisse une de ses bouteilles. Le valet avertit son Maître,

Dieu multiplie par un Miracle le vin dans un tonneau qui servoit aux malades de nôtre Ordre à Verone.

qu'il falloit percer le tonneau plus bas, parce que le vin ne venoit plus. Le Maitre y consent : mais le Quêteur au contraire lui dit, qu'on le laisse comme il est, & qu'il rendra du vin tres-assurément. Le valet y resiste, en disant, qu'il a souvent éprouvé le tonneau. Le Quêteur alors répondit; Allons y de compagnie: & tous deux ils ouvrent la canelle, & le vin en sortit aussi abondamment, que si l'on n'en avoit point encore tiré, pour montrer à tous, & la charité du donnant, & la sainteté du demandant : mais ce qui augmenta la merveille, comme on donnoit de ce vin vieil à tous les malades qui en demandoient, non seulement des Capucins, mais encore de toute la Ville, il coula pourtant par le même endroit fort long-temps, & ce prodige fut sceu presque dans toute l'Italie.



On celebre



ON CELEBRE LE XVIIe CHAPITRE GENERAL, & on envoye deux Commissaires Generaux, un en France, & un autre en Espagne.



APRES que P. Hierôme de Montfleur eut achevé son Trienne dans le Generalat, avec toute la loüange possible d'un grand Homme, & un succés merveilleux de nôtre Reforme, il assembla cette Année 1578, le dix-septiéme Chapître general à Rome, où il fut encore élu aux mêmes travaux de General, avec le consentement universel de tous les Vocaux, & avec grande justice, parce qu'il étoit eminent en plusieurs vertus, libre de toutes les passions, grave, prudent, severe, & particulierement fort equitable, que ne gagnoit jamais ni l'amitié, ni la dignité, ni l'eloquence, ni l'affinité, ni quelqu'autre lien que ce fust, dont souvent sont surpris même les plus grands Personnages: mais Homme, qui deferoit seulement aux merites, & à la vertu de tous ses sujets. Enfin il avoit gouverné la Religion avec tant de prudence, & d'equité, que n'ayant obmis quoique ce soit dans sa conduite, des devoirs principaux d'un Pasteur fidele, il l'avoit beaucoup accreuë en reputation, & en nombre de Freres. Nous parlerons de lui plus amplement au temps qu'il mourut. L'on élut à ce Chapître, pour Procureur de Cour, P. Jean Maria à Tusa, Sicilien, homme de sagesse, & d'experience singuliere, qui succeda au P. Hierôme de Montfleur au Generalat. I.

P. Hierôme de Montfleur est confirmé dans le Gene[ralat].

Entre les choses qui furent ordonnées à ce Chapître par le conseil des Peres, fut celle d'envoyer en France deux Commissaires, qui faisans charge de Vicaires generaux, y demeureroient stables, jusqu'au prochain Chapître; parce que la France ayant déja deux Provinces fort éloignées l'une de l'autre, celle de Paris, & celle de Lyon, qui ne pouvoient être gouvernées par un seul homme, & qu'elles n'avoient pas encore, ni assez de Convens, ni assez de Freres, pour en faire deux Provinces separées, sous deux Provinciaux differens. P. Hierôme de Montfleur, General, envoya dans la Province de Paris, P. Anselme de Petra Moiara; & dans celle de Lyon, P. Hierôme de Milan, qui l'avoit fondée, tous deux avec pouvoir de Commissaires generaux. L'un & l'autre donc arrivez en France, augmenterent cette Année les Convens, & les Freres de leur Province. P. Anselme fonda les Convens de Caen, & de Roüen dans sa Province, & P. Hierôme dans la sienne, disposa le Convent de Marseille, dans une petite Chapelle dédiée à II.

L'on envoye en France deux Commissaires generaux.

sainte Marthe. Cette grande Ville est dans la Gaule Narbonoise, proche l'embouchure du Rône, bâtie autrefois par les Peuples de Phœnicie, au temps du Roi Sedechias, avec un Port fort celebre. Ce fut dans cette belle Ville, que P. Hierôme de Milan receut en don des Magistrats cette Chapelle de sainte Marthe, où il fit sa demeure, & l'année d'aprés, par la liberalité de Catherine de Medicis, il eut un lieu propre à bâtir, & y jetta les premiers Fondemens du Convent, qui furent honorez de la presence de cette grande Reine, & du Cardinal Charles de Bourbon.

III. Dans ce Chapître encore, le General fit lecture aux Peres des Lettres de Barcelone, & l'on agita long-temps, si l'on étendroit la Religion dans l'Espagne: & enfin, aprés plusieurs deliberations, on arrêta celle, d'envoyer un Commissaire general à Barcelone, qui avec quelques Compagnons, établiroit l'Ordre dans un Royaume si fidele, & si Catholique. L'on commit cette Charge de Commissaire general, au P. Archange d'Arconé, Prêtre Espagnol, & d'une fort illustre famille, qui alors Maître des Novices dans la Province de Naples, y prit avec lui cinq Freres, dont voici les noms: Pere Mathieu de Guadix, Prêtre; F. Seraphin, & F. Raphaël de Naples, Clercs; & F. Pacifique de Genes, F. Cherubin de Naples, Laïcs; & avec eux il arriva à Barcelone.

P. Archange d'Arconé est envoyé Commissaire general à Barcelone.

L'on bâtit deux Convens; l'un proche, & l'autre assez loin de Barcelone.

IV. Barcelone est une Ville de la Province de Tarragon, sur les bords de la Mediterranée, bâtie, comme on dit, par Hercules, fort belle, ornée d'edifices, de places publiques, de ruës, & de tours, fertile en toutes choses, tres-noble en Chevaliers, cultivée en toutes les Sciences, riche en commerce de toutes les marchandises, abondante en champs, en jardins, & en arbres fruitiers de toutes les sortes, illustre principalement par un Siege Episcopal, & par les Corps glorieux de plusieurs Martyrs, qui y sont morts pour Jesus-Christ. Aussi-tost que P. Archange, & les siens eurent abordé à cette grande Ville, ils y furent receus de l'Apothicaire Quirolius, dont nous avons parlé l'an *1576;* & puis presentez d'abord à l'Evêque Dimas Lori, homme fort considerable en doctrine, & en pieté, à qui P. Archange proposa le sujet de leur arrivée, avec grande humilité, & lui demanda permission de bâtir un Convent dans la Ville, & l'Evêque fort pieux, receut ces Freres fort humainement, & leurs promit toutes les faveurs, & tous les secours possibles, pour augmenter leur Réforme. Cependant les Consuls de la Ville avertis par Quirolius, deputerent un homme de Qualité de leur part, avec le Gardien du Convent du Nom de Jesus, des Freres Mineurs de l'Observance, qui les recevans honorablement, les conduisirent dans ce même Convent, hors les murs de la Ville, jusqu'à ce que le Conseil en eust autrement ordonné. Tandis que le Gardien témoigne tous les bons offices imaginables de charité au P. Archange, & aux siens, P. Archange qui desiroit jetter les fondemens de cette Province, & par consequent de toutes les autres d'Espagne, sur une solide pierre, qui les soûtinst éternellement, & fixement, par sa force, & par son credit, jugea fort en sage, qu'il les devoit commen-

Le Commissaire P. Archange est fort bien receu des Consuls de la Ville.

cer, sous la protection de la sainte Vierge, qu'il sçavoit être la Mere, & la Colomne de nôtre Réforme. Auparavant donc de traiter avec les Consuls de la Ville, de bâtir un Convent, il entreprend le glorieux pelerinage de cette Eglise de Nôtre-Dame, si fameuse dans tout le Monde, située sur une Montagne, qu'on appelle Serrat, pour obtenir de son secours, la force, & le soûtien de l'établissement de cette nouvelle Province, puisqu'en elle tout edifice croist, & qu'elle en est le dernier achevement.

Cette fameuse Eglise de la Vierge de Montserrat, éloignée de vingt mille environ de Barcelone, est située sur une montagne tres haute, attachée à des roches fort élevées, qui comme si elles étoient coupées avec une scie, montrent de loin à leurs spectateurs, avec étonnement, des pointes escarpées, qui les rendent bien differentes des autres roches leurs voisines, qu'on voit sur d'autres Montagnes. On monte à celle-ci par une Vallée tres-agreable à la veuë, & à cause des continuels, & des grands Miracles que la sainte Vierge y fait ordinairement, elle est toûjours reverée de plusieurs Pelerins, non seulement Espagnols, mais encore de beaucoup de Nations étrangeres, qui y viennent de tous côtez, rendre à Marie leurs vœux, & leurs soumissions. Cette illustre Maison de Montserrat, est gouvernée par des Religieux de Montcassin, avec tant de prudence, & d'œconomie, qu'y nourrissans l'espace de trois jours tous les Pelerins, Jesus Christ, & sa sainte Mere, font en sorte par leur puissance, que les revenus de la Maison, qui sont peu de chose, par les presens qu'on y fait tous les jours, sont suffisans à ces œuvres d'une si eminente pieté. Aux lieux plus élevez, & sur la cime des montagnes, l'on découvre de petites demeures, ou quelques Hermites fort Religieux se divertissent avec les oiseaux du Ciel, & menent une vie toute pleine de Sainteté. V. P. Hierôme & les siens vont en pelerinage au Montserrat.

Les Capucins arrivez à ce sacré Lieu, y employerent trois jours entiers à jeûner, à prier, & à verser des larmes, & ils y recommanderent instamment à la Vierge sainte, l'Etablissement, & le progrés de leur nouvelle Province, & ils retournerent à Barcelone, où le conseil assemblé, les Consuls destinerent aux Capucins l'Eglise de Nôtre-Dame, avec le Convent, qu'on avoit autrefois bâti dans un air assez mauvais, hors les murailles de la Ville. Toutefois comme les Freres Mineurs de l'Observance, qui s'étoient engagez à desservir cette Eglise, en differoient leur sortie, pour des raisons particulieres, l'Evêque de Barcelone, qui étoit touché de cette incertitude d'Etablissement des Capucins, leurs donne pour demeure, une Eglise avec quelques bâtimens, consacrée à S. Gervais, à deux mille environ de Barcelone. Tandis donc que P. Archange, & les siens sortis d'auprés les Peres de l'Observance, habitent saintement cette solitude de S. Gervais, le Commissaire, de son autorité, reçoit au nombre de ses Freres plusieurs de l'Observance, qui passerent alors de leur Ordre dans le nôtre, & voici leurs noms: P. Joseph, de l'illustre Maison des Roccaberti, Predicateur celebre, qui avoit été vingt-trois ans dans l'Observance, avec un fort grand éclat de doctrine, & de pieté. P. Louis Romeo de Cerviera, P. Antoine Mocchiales, & P. Hierôme Foresto, tous Predicateurs fort illustres, qui furent suivis de quatre autres : & ainsi ces huit, unis avec les six autres Capucins, qui composoient le nombre de quatorze, chantoient dans cette Chapelle les Divins Offices aussi devotement, que s'ils eussent été dans un Convent, y disoient leurs Messes, avec toute la pieté possible, & y faisoient les Oraisons ordi- VI.

Les Capucins habitent l'Hermitage de saint Gervais, où ils reçoivent à leur Ordre huit Observantins.

naires, avec tout ce qu'on peut d'exactitude: & même ils y en ajoûterent une troisiéme, pour mieux demander à Dieu les secours necessaires à leur parfait Etablissement, dont les Suivans se sont faits une inviolable coûtume, dans toutes les Provinces d'Espagne, où l'on fait tous les jours trois heures d'Oraison, encore aujourd'hui.

VII. Austerité de vie des Capucins dans la solitude de S. Gervais.

Tous ces saints Religieux commencerent là à quitter les sandales, à marcher nuds pieds, & à reposer sur le bois. Jeûnans frequemment; lorsqu'ils mangeoient deux fois le jour, ils se nourrissoient de si peu de chose, que leurs repas ressembloient fort à la rigueur, & à l'austerité de leurs jeûnes; parce que mangeans à peine de la chair, ils se contentoient d'herbes, & de legumes, & quelquefois de fruits. Enfin ils furent admirez, de vivre dans cette solitude, avec tant de rigueur, & d'éloignement des choses humaines, que ceux qui les y alloient voir, en sortoient toûjours fort edifiez, & même dans l'étonnement. P. Archange exhortoit les siens à cette maniere de vie, & par ses discours, & par les exemples principalement qu'il leurs donnoit de sa Sainteté.

VIII. Les Capucins viennent demeurer à Nôtre-Dame proche la Ville.

Enfin les Peres de l'Observance quitterent l'Eglise, & le Convent qu'ils occupoient de Nôtre-Dame, & les Capucins y vinrent à la demande de la Ville. Le lieu, comme nous avons dit, étoit dans un air si mauvais, qu'aussi-tost que les Freres y furent logez, ils y tomberent tous malades, excepté P. Raphaël de Naples, que Dieu leur conserva, pour les secourir dans leurs besoins. Aprés qu'ils eurent passé dans cette demeure quatre mois entiers, avec les langueurs de leurs maladies, & que les Convalescens n'y pouvoient recouvrer leurs forces, P. Archange jugea, que ce lieu n'étoit pas propre à la santé de ses Freres: & alors la Providence de Dieu inspira un homme de Qualité, qu'on nommoit Jean des Tours, d'offrir au Commissaire, une petite maison, sous le Titre de sainte Eulalie, Martyre, & Vierge, où l'on dit qu'autrefois elle demeura, à trois mille environ de Barcelone. Cet honnête homme avoit reparé par devotion cette petite Chapelle, & y avoit fait bâtir une petite demeure, où il entretenoit à ses dépens un Prêtre, qui y disoit tous les jours la Messe. P. Archange jugea ce lieu sous la montagne, dans les bois, d'un air bien temperé, & arrosé d'une fort claire fontaine, bien propre à établir les Freres, & accepta le don aussitost, à cause principalement qu'on lui avoit dit, que sainte Eulalie y avoit demeuré, & que cette sainte Vierge étoit Patrone de la Ville. L'affaire donc communiquée aux Consuls, les Freres de leur consentement, quitterent la maison de Nôtre-Dame, comme peu propre à leur demeure, & travaillerent à bâtir une Eglise, & un Monastere conformes à leur pauvreté, qu'ils conserverent toûjours depuis sous le nom, & la protection de sainte Eulalie.

Ils quittent ce lieu à cause du mauvais air, & viennent à sainte Eulalie.

IX. Les Capucins sont priez de prendre un second Convent à Barcelone.

Cependant P. Louis Romeo, aprés quatre mois de maladie, mourut au nouveau Convent. Il étoit un de ceux qui passerent de l'Ordre de l'Observance à nôtre Réforme, & quelques autres effrayez de la vie austere des Capucins, retournerent dans leur premier Ordre; & entre les autres, P. Antoine Mocchiales de retour chez les siens, disoit ordinairement, que ceux qui embrassent la vie des Capucins, sont bientost changez en Anges, ou en poussiere. Quelque temps aprés, la Ville de Barcelone, qui aimoit fort les Freres, & ne pouvoit joüir, & de leur presence, & de leurs entretiens que rarement, à cause qu'ils étoient trop éloignez de ses murailles, les Consuls demanderent au Pere Archange, qu'avec le Convent de sainte Eulalie, il choisist un lieu proche la Ville, où ils pussent en bâtir un second, & ils lui

promirent, qu'ils fourniroient les frais du Bâtiment. Le Commissaire jugea raisonnable, d'accorder à une Ville si affectionnée, ce qu'elle desiroit si ardemment, & consent à son offre; & à la droite de Barcelone, proche l'Eglise des Observantins, dédiée au Nom de Jesus, il choisit le lieu plus propre à leur demeure, & y bâtit un second Convent sous le Titre du Mont de Calvaire, avec la joye de toute la Ville.

Les Capucins qui refusoient le Temple trop superbe du Redempteur de Venise, à cause de sa magnificence, en reçoivent la Dispense du Pape, à la priere de toute la Ville.

TAndis qu'à Barcelone on commençoit les Fondemens du Convent du Mont de Calvaire, le Marquis de Sainte-Croix, General des Galeres de Naples, à la priere de sa femme, fort devote à l'Ordre, pendant son sejour à Rome, obtient du Pape Gregoire XIII, que puisqu'il devoit bientost s'en retourner en Espagne, il puisse y conduire avec lui des Capucins, pour y bâtir un Convent de leur Réforme, dans une Terre de son Domaine; appellée Viso, au Royaume de Castille. Le Pape y consent volontiers, & le General y depute P. Jean de l'Arconé, frere propre du P. Archange, Commissaire, P. Bernardin d'Arragon, tous deux Prêtres, & F. Jean Baptiste de Lecci, Laïc. Arrivez trois ou quatre mois aprés P. Archange & les autres à Barcelone, avec le Marquis de Sainte-Croix, ils pressentirent la volonté du Roi, & ils furent rebutez du conseil d'Espagne, qui s'opposoit à l'Etablissement d'une Religion nouvelle. L'on differa donc la fondation du Convent de Viso, jusqu'à ce que le Roy & le Conseil eussent permis aux Capucins, d'entrer dans le Royaume de Castille. X.

Les fondemens de la Province de Barcelone, & par consequent de l'Etablissement des Capucins en Espagne, jettez en sorte, que par la faveur de Dieu, nôtre Réforme s'y augmenta fort en Convens, & en Provinces, je retourne aux choses de Venise, que j'avois dit, l'Année precedente, avoir plus de repos, par la cessation de la peste qui l'affligeoit, aprés le Vœu du Doge, & de la Republique. Tandis donc que le Duc & le Senat bâtissent au Dieu Redempteur, un Temple si superbe, dont les fondemens furent jettez l'Année passée, & qu'ils l'embellissent d'une structure plus élevée, & d'une magnificence plus precieuse d'Architecture, qui surpassoient leur Vœu, les Capucins à la pauvreté, & à la simplicité de qui sembloit s'opposer une Eglise si somptueuse, considerent qu'elle alteroit, & offensoit visiblement cette si haute pauvreté, qu'ils professoient par leur Regle, & agissent auprés les Senateurs, qu'une Eglise bâtie si magnifiquement, qu'ils ne peuvent recevoir, sans violer leur Regle, soit donnée à d'autres Religieux de Venise. Mais le Senat, qui par un Arrêté du Conseil, avoit choisi les Capucins, comme Administrateurs de leur Eglise, pour leur ôter tout scrupule de leur pauvreté si extrême, obtient cette Année du Pape un Decret qui dispense d'Autorité Apostolique les Capucins, que sans craindre d'offenser leur pauvreté, ils puissent administrer ce Temple, consacré au Dieu Redempteur, encore qu'il soit bâti si superbement. Voici une Copie exacte du Decret de sa Sainteté. XI.

GREGOIRE XIII, PAPE.

Fils bien Aimez, *Salut, & Apostolique Benediction. Nous ayans fait exposer depuis peu en vôtre Nom, que pour avoir été delivrez de la peste, qui a fort affligé vôtre Ville l'espace de plusieurs mois, vous avez fait Vœu de bâtir une Eglise sous l'invocation de S. Sauveur, & que même elle est déja edifiée, par la grace de Dieu, assez ample, & assez magnifique, proche le Monastere des Freres Capucins de la même Ville, & que vous desirez que ces mêmes Freres Capucins, puissent celebrer les Messes, & les autres Divins Offices, dans la même Eglise de S. Sauveur: ce que ces Freres sont contens de faire, si nôtre licence pour cela, & celle du Siege Apostolique y consent. C'est pourquoi vous nous avez fait supplier humblement, que nous daignions pourvoir opportunément sur ces choses de la benignité Apostolique. Nous donc voulans paternellement accorder principalement à vos desirs, que nous voyons proceder d'une grande devotion au culte de Dieu, Inclinez à de semblables demandes, vous concedons d'Autorité Apostolique, & donnons Permission par la teneur des Presentes, que vous puissiez donner, accorder ausdits Freres Capucins, la même Eglise de saint Sauveur, à ce qu'ils puissent y celebrer les Messes, & les Divins Offices, & que lesdits Freres la puissent recevoir, & avoir avec nôtre Benediction, à l'effet que dessus. Nonobstant Constitutions, & Ordonnances Apostoliques, & les Statuts ou Constitutions quelconques desdits Freres, munis même de jurement, de confirmation Apostolique, ou de quelqu'autre fermeté que ce soit, Privileges aussi & Indults, & Lettres Apostoliques à eux accordées, & confirmées de quelque maniere que ce fust, ausquelles toutes, devans demeurer dans leur vigueur d'autrefois, Nous dérogeons specialement, & expressément, seulement pour cette fois, & à d'autres contraires telles qu'elles soient. Donné à Rome à S. Pierre sous l'Anneau du Pescheur, le 10 Janvier 1578, de nôtre Pontificat l'an septiéme.*

CÆSAR GLORIERIUS.

XII. Ce Bref Apostolique calma la conscience des Freres, & l'Eglise de S. Sauveur achevée, l'on attacha sur les portes de l'Eglise, au lieu plus eminent de la Face interieure, egravée en Lettres d'or, l'Inscription que voici.

CHRISTO REDEMPTORI,
CIVITATE GRAVI PESTE LABORATA
SENATUS EX VOTO M. D. LXXVII.

VIE ET ACTIONS

DU P. URBAIN DE MANFREDONIA, PREDICATEUR.

Comme il se fit Capucin: De la ferveur de ses Sermons, & de la Sainteté de sa Vie.

CETTE Année, plusieurs de ceux, qui jusqu'ici dans la carriere de la Religion avoient combattu pour les vertus, avec beaucoup de loüange, reçoivent une Couronne incorruptible, pour leurs travaux. Le premier est P. Urbain de Manfredonia, Predicateur celebre, qui bien noble, & dans l'Etat Ecclesiastique, prit l'Ordre de Prêtrise, & aprés avoir lu les actions admirables de notre Pere saint François, fut un jour inspiré de visiter, & reverer en personne devotement, ses saints Lieux, qu'on voit au Mont Alverne, & à Assise. Il y alla donc avec quelques-uns de ses Compagnons, les visita tous, & il y receut pour recompense de ses travaux, de nôtre Pere S. François, que retiré du Siécle, il en fit un de ses perpetuels Enfans, dans l'Ordre des Capucins. Aussitost que P. Urbain fut dans le sein de son Pere Seraphique, il s'efforça, comme un fils legitime, de marcher sur les vestiges de son bien-heureux Pere, & d'un zele merveilleux, il fit tout son possible, pour acquerir ses vertus. Il s'allia d'un lien si étroit à la pauvreté épouse de son Pere, qui lui produit de vrais Enfans, que rien ne lui plaisoit davantage, que la necessité des choses, & la disette dans leur usage. D'où vient qu'il s'abstenoit non seulement des choses superfluës, souvent même il se privoit des necessaires, par un zele de la pauvreté. Il faisoit ses plus grandes delices d'un pauvre habit tout déchiré, dont il se couvroit, d'une plus pauvre corde dont il se ceignoit, & d'une tres-pauvre chambre, dépoüillée de toutes choses, à qui il joignit un esprit merveilleux de pauvreté, avec un mépris genereux de toute la terre. XIII.

Ses Vertus principales.

Il cherissoit d'une affection si étroitte, l'humilité bon amie de son glorieux Pere, qu'il n'abhorroit pas seulement les honneurs, & tout ce qui ressent la gloire des hommes, mais desireux encore des emplois plus méprisables d'un Convent, il sembloit avoir établi sa plus grande loüange, dans les choses qui lui acqueroient moins d'estime auprés des autres. D'où venoit qu'empruntant de là beaucoup de conseil, & de sagesse Celeste, il étoit toûjours malgré lui élevé aux dignitez, & aux honneurs de son Ordre. Mais comme les honneurs sont de cette nature, qu'ils fuyent ceux qui les cherchent, & qu'au contraire ils suivent ceux qui les fuyent; tant plus il s'éloignoit des Charges, tant plus étoit-il élevé à de plus considerables. En effet l'eminence de sa sagesse bien connuë, il fut d'abord élu Gardien, & puis Provincial de sa Province de S. Ange. Il fut même envoyé Commissaire general dans celle de Bologne: & enfin dans un Chapître general, on le choisit du nombre des Definiteurs generaux. Mais dans tous ces honneurs de Prelature, l'on ne le vit jamais s'enfler de superbe, s'élever au dessus des autres, & gouverner rudement les Freres. Au contraire on voyoit briller en lui tant d'humilité, que dans les choses qui regardent la correction XIV.

Il est élevé malgré lui dans toutes les Charges.

des mœurs, où l'on montre ordinairement de la rigueur, il la mesloit de sorte avec la mansuetude, que selon l'esprit de nôtre Pere S. François, il ne corrigeoit jamais ses sujets, qu'avec une humble charité.

XV. Aussitost qu'il fut fait Predicateur, il commença de prêcher avec tant de zele, que les Eglises souvent trop petites, pour la multitude des peuples qui le venoient entendre de tous côtez, il étoit contraint de prêcher dans les places publiques. Son eloquence n'étoit ni humaine, ni inutile, ni fardée, qui charmast seulement les oreilles, & n'arrivast pas jusqu'à l'ame: mais prêchant Jesus-Christ crucifié, dans l'esprit, & la vertu de Dieu, ses paroles toutes de feu embrazoient de sorte les cœurs de son Auditoire, qu'elles les animoient facilement à la penitence de leurs pechez, & à l'amour des vertus. On ne doit pas en être étonné, parce qu'il autorisoit ses discours, par les exemples admirables d'une si bonne vie, que la sienne devenuë toute parlante, tous ses discours étoient vivans, & ils inspiroient l'esprit, & la vie à ses Auditeurs. Il prioit en effet le jour, & la nuit; & lorsqu'il étoit pressé de sommeil, il en prenoit un peu sur du bois. Il avoit coutume de manger avec tant de mediocrité des viandes des pauvres, qu'il bannissoit de sa pauvre table le poisson, & les mets plus delicieux, & il n'y souffroit que les legumes, & que les herbages. Enfin il sembloit, dans les temps qu'il prêchoit, n'être nourri que de l'amour de Jesus-Christ, & il s'appliquoit tout entier, à appaiser les procés, à terminer des inimitiez, & à reconcilier des ennemis.

Il animoit les paroles de ses Sermons des exemples de sa bonne vie.

XVI. Un jour qu'il prêchoit au Château de Campo Basso, il y accourut une si grande foule de peuples, que l'Eglise ne pouvant les contenir, on fut obligé de lui dresser, à l'air hors l'Eglise, une chaire, & alors par l'artifice, & la fureur du Diable, il descendit du Ciel une tempête si horrible d'éclairs, de tonnerres, & de pluyes, qu'elle sembloit tout menacer de ruine. Le tumulte aussitost émû parmi le peuple, tous pensoient à s'en retourner chez eux, lorsque P. Urbain, qui connut l'ouvrage du Diable, leurs ordonna de demeurer, & ses yeux au Ciel, aprés qu'il eut prié Dieu, que par son pouvoir il détournast cét orage des Enfers, de ses Auditeurs, il les avertit de ne point craindre la pluye. Il devoit prêcher alors de la Passion de Jesus-Christ, & son discours ayant duré quatre heures, quoique la pluye tombast toûjours fort abondante du Ciel, il arriva par un Miracle bien visible, que Dieu qui écouta la priere de son Serviteur, une seule goutte ne toucha pas ses Auditeurs. Ce Miracle donna des sentimens de conversion si merveilleux à tout ce peuple, que ceux qui fomentoient de secrettes inimitiez dans leurs cœurs, les en bannissoient, & se reconcilierent avec leurs ennemis.

Par son Oraison il appaise un orage qu'avoit excité le Diable.

XVII. Une autrefois qu'il prêchoit le Carême, à Foggia, Terre principale de la Poüille, il convertit par la force de ses discours plusieurs femmes débauchées; une principalement, qui aprés avoir abusé de l'ame de quantité d'hommes, qu'elle precipitoit dans les Enfers, par les charmes de ses saletez, en fut si fort touchée, que convertie de cœur à Jesus-Christ son Epoux, elle resolut une meilleure vie. Ce grand homme n'a rien fait que de merveilleux dans les Bourgs, & les Villes où il a prêché, par la ferveur de ses discours, & les exemples admirables de sa bonne vie

Il convertit en prêchant des femmes débauchées.



De l'Oraison

De l'Oraison du P. Urbain : d'une furieuse Tentation qu'il eut, & de sa mort.

CE veritable Disciple de la Croix de Jesus-Christ, n'avoit point de plus grands plaisirs, qu'en la Meditation des douleurs de son Sauveur, & de ses ignominies. Il y reflechissoit souvent d'esprit, avec tant de larmes, que comme d'une viande Celeste, son ame en étoit toute engraissée. D'où vient qu'il disoit la sainte Messe, qui en est le simulacre vivant, avec tant de ferveur d'esprit, que souvent, lorsqu'il la celebroit, l'on vit des Anges sous des figures d'oiseaux voltiger autour de lui, & se percher sur ses épaules, d'où la force de son oraison fut merveilleuse, dont même il eust pû impetrer de Dieu, les marques plus admirables de son pouvoir infini: ce qui, outre ce que nous en avons dit plus haut, paroist par cet exemple, qu'un jour exerçant la Charge de Vicaire dans la Province de S. François, au temps qu'il faisoit travailler à la reparation du Convent de Colle-pepé, plusieurs ouvriers y travaillans pour l'amour de Dieu, & le Quêteur ayant negligé de chercher du pain pour leur nourriture, l'heure du dîner approchoit, & il n'en restoit que des morceaux au Convent, qui suffisoient à peine à un ouvrier, ou deux. Ce qu'étant rapporté au Pere Urbain, il ordonna qu'on les presenta aux Maçons, & il se mit aussitost en prieres; tant de pains alors étoient fournis aux ouvriers d'une invisible main, si abondamment, que tous levez de table fort rassasiez, il y resta plus de morceaux de pain, qu'on ne leurs en avoit servi; & ainsi par l'oraison du P. Urbain, le pain qui pouvoit à peine suffire à deux hommes, servit à plusieurs, par la puissance de Dieu. XVIII. Lorsqu'il dit la Messe, les Anges sous des figures d'oiseaux paroissent sur ses épaules. Par son oraison, il multiplie le pain à des ouvriers.

Elû Provincial de la Province de saint Ange, il fit ses visites avec tant d'austerité, qu'il ne se nourrissoit que d'ail, & de pain. Durant ses visites il arriva au Convent de Serra Capriola, où il tomba fort malade, & instruit de Dieu, que cette maladie le feroit mourir, il s'employa tout entier, à se bien preparer à la mort, il se munit de tous les Sacremens de l'Eglise, & embraza son ame des flammes plus ardentes de l'amour de Dieu. Le Diable cependant, qu'il avoit si glorieusement vaincu, dans tout le cours de sa vie, lui fait une nouvelle guerre de tentations cruelles en mourant, dont il tâche à triompher de sa patience; il lui represente dans cette extremité, qu'il n'avoit jamais rien prêché, ni de veritable, ni de Catholique. Une si forte Tentation, avec une douleur si aiguë de sa maladie, ne permettoient pas au P. Urbain mourant, la possession toute entiere de son bon esprit: d'où vient que fort émû de cette furieuse attaque du Diable, il ordonna, qu'on lui apportast tous ses Sermons, & qu'on allumast un flambeau: alors tout moüillé de larmes, en presence de toute la famille, il pria Dieu de cette maniere: XIX. Il est furieusement tenté du Diable en mourant.

Dieu adorable, qui connois toutes choses, & qui penetres tous les cœurs, aux yeux de qui tout est découvert, & sans déguisement, tu connois quelle fin j'ay pretenduë dans toutes mes Predications, & ce que j'ay prêché à tes Peuples; Tu sçais, dis-je, Grand Dieu, que je n'ay jamais voulu prêcher autre chose, que la gloire de ton nom, ta foi, tes commandemens, tes conseils, selon la doctrine de l'Eglise Romaine, & maintenant, si contre ma pensée, il s'est glissé dans ces XX. Ses Sermons ne brûlent pas au feu miraculeusement.

Sermons, quelque chose de contraire, à la croyance de la sainte Eglise Romaine, aux Decrets des Sacrez Conciles, & aux volontez des Souverains Pontifes, qu'il brûle, je vous prie, qu'il soit embrazé, qu'il s'envole en étincelles, & que le vent en emporte, & en dissipe les cendres. Ce qu'ayant dit, il fit approcher le feu de ses Ecrits, & Dieu suspendant sa force, quoiqu'il touchast les fueilles de papier, il ne les brûla pas. P. Urbain dit encore à Dieu, que comme il étoit juste, que perit ce qui étoit contraire à la Foi de l'Eglise, à qui il avoit toûjours soûmis toutes ses paroles, & sa personne toute entiere, il permist, que le feu consumast ses Sermons, s'ils n'avoient pas été Catholiques, il ordonna jusqu'à trois fois, qu'on mist ses Ecrits sur la flamme du flambeau allumé, & ils y demeurerent fort entiers. Ce qu'ayant vû en pleurant, & en remerciant Dieu, il triompha du Diable, & peu de temps aprés, son ame s'envola au Ciel, avec beaucoup de joye, tandis que son corps demeura sur la terre sans pourriture, comme on l'admira, trois ans aprés son enterrement.

AVTRES RELIGIEVX d'une Vie fort exemplaire.

XXI. F. Gratia de San Severino, Clerc.

CETTE Année aussi dans la Province de la Marque, F. Gratia de San Severino, Clerc, aprés la carriere de peu de jours, arriva glorieusement au but d'une vie éternelle dans le Ciel. A peine effectivement eut-il achevé le huitiéme jour aprés sa profession, que sa vie, qu'il avoit passée dans tout ce qu'on pouvoit d'innocence, & de pureté, fut suivie d'une mort toute glorieuse, comme tous en jugerent, par ce qui arriva de considerable aprés son deceds, parce qu'à peine le huitiéme jour eut-il paru, qu'il apparoist glorieux, & vétu d'une robe blanche à F. Antoine de Campo Rotondo, qui l'avoit fort assisté pendant sa maladie, à qui même il rendit tout joyeux ses remerciemens, pour les bons offices qu'il avoit receus de sa charité, & F. Antoine l'interrogeant, en quel état il étoit dans l'autre vie, il répondit, fort bien, mon Frere, par la bonté de Dieu: ce qu'ayant dit il disparut à sa veuë.

XXII. P. Gilles de la Rocca, Predicateur, & Provincial.

En ce même Temps dans la Province de Messine, P. Gilles de Rocca, Predicateur, aprés avoir administré cette Province plusieurs années, avec une merveilleuse prudence d'esprit, & une grande integrité de vie, arriva à la couronne du Ciel, au Convent de Messine. Il fut homme d'une admirable probité de mœurs, grand observateur, & zelé deffenseur des Regularitez, & si illustre en la meditation des choses Divines, qu'entr'autres choses on dit de lui, qu'un jour à Castel Buono, où il prêchoit, & avoit coûtume de faire tous les matins, deux heures d'oraison au moins, auparavant que d'étudier son Discours: F. Antoine du même lieu, qui l'accompagnoit ce Carême, & qui avoit ordre de lui apporter de la lumiere à certaine heure de la nuit, apperceut une grande clarté dans sa chambre, dont tout effrayé, il appella F. Ambroise de Nicosia, au spectacle de cette lumiere, & ils creurent l'un & l'autre, que P. Gilles alors avoit joüi de quelque vision de Dieu: il mourut à Messine avec reputation de sainteté.

XXIII. F. François de Scio, Grec, Laïc.

La même Province celebre aussi la memoire de F. François de Scio Grec, Laic, estimé fort vertueux de son temps, qui encore Novice au Convent

de Nicosia, en partie épouventé de l'austerité de la Religion, en partie trompé par les tentations du Diable, comme si l'Ordre des Capucins eût été moins agreable à la sainte Vierge, qu'il veneroit particulierement, souffroit d'horribles attaques des Demons, dont il s'efforçoient de le faire sortir de l'Ordre. Mais il a recours à la Vierge, & fait de frequentes prieres, en presence d'une de ses Images, où il imploroit son secours. Et un jour aux prises avec son ennemi, lors qu'il ramassoit au Jardin quelques racines pour les Freres, la sainte Vierge luy apparoît, sous la figure d'une fort belle femme, & comme il abhorroit sa veuë, parce qu'il la croyoit une femme ordinaire, il se retira d'elle, & s'aprocha d'un ruisseau qui couloit dans le jardin, pour y laver ses racines: la Vierge le suit, se presente à ses yeux, de l'autre côté de l'eau, & lui dit; Quelles sont les pensées qui vous inquietent, François? ou, pourquoi abhorrez-vous le petit Jardin de mon Ordre; travaillez, faites en sorte de vous y rendre un Ouvrier fidele, & ne doutez point que cette Religion ne me soit fort chere entre toutes les autres: ce qu'aiant dit, elle disparut, F. François libre de sa Tentation, dit aussi-tôt sa vision à son Pere Maistre; P. Vitalis de Nicosia, qui fort prudent, & bien vertueux, crut qu'il falloit traitter en oraison de cette affaire, avec Dieu. Il apprit donc par revelation Divine, que la bien-heureuse Vierge étoit apparuë à son Novice, pour le confirmer dans son dessein de Religieux, contre les tentations du Diable. F. François depuis cultiva sa vie de plusieurs vertus, travailla fidellement, comme un bon Ouvrier au jardin de la Vierge, tout le reste de ses jours, & alla recevoir au Ciel, une recompense eternelle de tous ses travaux, qu'il finit au Convent de Messine, cette Année.

La Vierge lui apparoît, & le délivre de tentations.

XXIV.

F. Pierre de Castro Gioanni Laïc.

F. Pierre de Castro Gioanni, Laïc, alla au Ciel aussi cette Année, de la Province de Syracuse. Au sentiment de tous, il fut estimé un des plus parfaits de son temps, qui honorerent cette Province des actions de leur sainte vie; à qui même P. Evangeliste de Canobio General de l'Ordre donnoit son suffrage; & il avoit coûtume de le proposer aux autres, comme l'exemplaire de toute la perfection Religieuse, & presque sans égal en fait de vertus, parce qu'il excella entre les autres, en obedience principalement, en pauvreté, en observance reguliere, en abstinence, en Oraison de l'esprit, & il fuioit l'oisiveté, comme la peste de l'ame. Il s'occupoit le jour ou à l'Oraison, ou au travail, & on ne le vit jamais perdre le tems en choses vaines, ni en discours inutils: mais sobre en paroles, s'il parloit quelquesfois, c'étoit toûjours des choses de Dieu; fort degagé de tous les plaisirs de son corps, il avoit coûtume de l'affliger de jeûnes, de veilles, de disciplines, & d'autres macerations fort rigoureusement. Enfin il couroit de sorte dans la lice de la Religion, non pas comme au hazard, & il y combattoit de maniere, non pas en frapant l'air inutilement, mais il châtioit tellement son corps, & le reduisoit sous la servitude de l'esprit, qu'il obtint de Dieu la couronne de la Justice. Deux ans aprés sa mort, il apparut au P. Antoine de Castro Gioanni, Prêtre, qui avoit été son Confesseur, & interrogé de lui en quel état il étoit, il luy répondit; Je suis fort bien, par la grace de Dieu, parce que je joüis des biens ineffables, que Dieu a preparez à ceux qui l'aiment plus cherement; avertissez pourtant les Freres, qu'ils se gardent du Diable, aux Festes plus solemnelles de Nôtre-Seigneur, & des Saints, parce qu'alors principalement, il tourne en cherchant, à devorer quelque Frere, & fait tous ses efforts pour les troubler, & les retirer du culte plus religieux de ces grandes Solemnitez.

Il brille de plusieurs Vertus.

Aprés sa mort il apparut glorieux à un Prêtre.

XXV. F. François de S. Pierre Laïc.

Ceux-ci sont suivis, dans la Province de Regge, de P. François de S. Pierre, Bourg du Diocese de Malthe, Prêtre, qui ayant vécu dans la Religion avec plusieurs Vertus, en sorte qu'il s'y acquit la reputation d'une parfaite sainteté, aussi-tôt qu'il fut à la fin de sa vie, commença d'y estre attaqué d'une grande crainte, & à éprouver de grandes inquietudes; quelque temps apres il changea ses agitations en repos, & sa tristesse en joye; & son Gardien lui demanda, quelle avoit été la cause de ses tristes inquietudes, il luy répondit; Sçachez, mon Pere, que la recherche du Jugement de Dieu, est plus severe que ne se persuadent les hommes; le compte qu'on m'a demandé de mes actions passées, dont je n'avois pas ressenti le moindre stimule, s'est trouvé si rigoureux à ce jugement, que si l'immense bonté de Dieu, n'eust secouru un miserable, c'étoit fait absolument de mon salut. Mais je vis par la clemence de Dieu, qui m'a mis du nombre des Elus, & m'a promis que je serois bien-heureux. Ce qu'ayant dit il mourut, & son ame s'envola dans l'Eternité.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE JOACHIM DE LEVENTO, LAIC.

Ses Vertus principales, & quelques Miracles que Dieu fit par ses merites.

XXVI. FRere Joachim de Levanto, dans la Toscane, Laïc, aprés avoir achevé saintement le cours de sa vie mortelle, dans la Province de Genes, monta au Ciel, y joüir avec les Saints de la couronne d'immortalité. Sa vie fut à tous une Regle, & une Loy directes, parce que son austerité étoit prodigieuse, dont il châtioit sa chair, & ses sens, & les reduisoit sous l'empire de l'esprit. Il élevoit son ame à la contemplation des choses eternelles, satisfait d'un fort vil & court habit, qui ne passoit pas la moitié de ses jambes. Dans les plus grands froids de l'Hiver, & les plus fortes gelées, il ne se chauffoit jamais, & estimoit une chose inutile, de chercher des delices dans la chaleur exterieure du feu, que la nature nous fournit suffisamment, quoy qu'avec assez de mediocrité; il disoit même que le Soldat est trop foible, qui dans le temps qu'il doit combattre contre son ennemi, s'effraye du froid, & cherche à se chauffer auprés du feu, parce qu'un Soldat genereux ne craint ni glaces, ni froids; & ainsi ceux qui combattent contre leur chair, & leurs sens, doivent plûtôt s'opposer à leur ennemy par le froid, que de l'entretenir en se chauffant. Toutesfois quoy qu'il donnast ces avis pour conserver la discipline plus severe de nos premiers Tems, il ne condamnoit pas dans les autres un chauffage sobre, dont l'ame même reçoit plus de forces, pour surmonter ses ennemis.

Ses prodigieuses austeritez.

XXVII. Il joignit à cette grande austerité, celle de dechirer toutes les nuits son corps, de disciplines fort rudes, crainte qu'il ne devint un superbe, par trop de delicatesse, s'il ne l'accabloit pas sous tant de rigueurs: d'où souvent il arriva, que le Demon qui voioit à regret, qu'il luy deroboit ses plus fortes armes de chair, avec lesquelles il pretendoit le vaincre plus aisément, aprés s'être mis en rage contre luy, se faisoit voir à ses yeux, sous d'horribles figures, & excitoit de grands bruits dans l'Eglise, pour

le détourner de ses disciplines; mais ce brave Soldat de JESUS-CHRIST, qui connoissoit les artifices du Diable, par un long usage de la lice, & par l'experience de plusieurs combats, lui reprochoit quelquesfois sa foiblesse, avec ces paroles; Tu fais du bruit, Demon abominable, & j'en ferai aussi, voions un peu toi & moi, qui en fera plus, toi avec ton invisible mouvement, & moi avec ma sensible discipline. Il se déchiroit alors plus fortement, & confondoit le Diable: il jeûnoit tous les jours de l'Année, & gardoit plus austerement les Carêmes de nôtre Pere saint François. Lors qu'il étoit Superieur au Convent de Voghera, il fit cet accord avec toute la Famille, qu'on jeûneroit le Carême de l'Epiphanie, qu'on nomme communément *Benedicta*, au pain & à l'eau.

XXVIII. Il est diversement tenté des Demons.

Ces jeûnes de corps qui l'affoiblissoient, donnoient plus de vigueur à son ame: d'où souvent il avoit coûtume de passer en Oraison les nuits sans sommeil, & alors il étoit fort tourmenté du Diable, qui se presentoit à sa veuë, sous differentes figures; quelquesfois descendu comme une Souris, le long de la Corde, qui suspendoit la Lampe de l'Eglise, il l'éteignoit, d'autresfois tombé du haut de la voûte, comme un enfant mort à ses yeux, il tâchoit de le troubler dedans ses Prieres; mais sans s'éfraier; il continuoit paisiblement ses Oraisons. Souvent même il insultoit le Diable, & lui disoit; Que fais-tu, digne de Gibet? pourquoi travailles-tu inutilement, je connois maintenant tes malices, tu ne manques pas de desirs de me faire tous les maux possibles, mais tu n'en as pas la puissance; ta volonté est mal intentionnée, & tu es sans autorité. Tandis que F. Joachin se raille de cette sorte du Diable, ce mal-heureux est contraint de fuïr en tremblant, & en écumant de furie.

XXIX.

Il étoit si fort embrazé de l'amour de Dieu, que solitaire fort souvent, il envoioit ses soûpirs au Ciel, emplissoit les Forests de gemissemens, & on le voioit toûjours avec un visage si plein de feu, qu'il montroit à tous, avoir un cœur tout Seraphique. Lors qu'il étoit à table au Refectoire avec les autres, & qu'il entendoit quelque pieuse lecture, ou du Traitté des pointes de l'amour Divin de saint Bonaventure, ou de celui des fléches de Lanspergius, il étoit si touché dans l'ame, que ravi en extaze, encore le morceau à la bouche; il y demeuroit quelquesfois l'espace de trois jours, sans se remüer & sans sentiment; & alors porté dans sa Chambre par les Freres, revenu à lui, il paroissoit tout rouge de visage, comme celui qui reviendroit d'un embrazement. D'où vient que pour exercer sa charité à l'endroit des autres, il amassoit des herbes toutes simples, dont il guerissoit les maladies même les plus incurables, quoi qu'on jugeast bien, par la qualité de ces maladies, & de leurs remedes, qu'il les soulageoit plûtôt par la vertu de Dieu, que par la force des Simples. Il n'avoit point d'autre but dans toutes ces cures du corps des malades, que de guerir les maux plus opiniâtres de leur ame, parcequ'il ne guerissoit jamais personne, qu'il ne l'avertit auparavant, de confesser ses pechez. C'est ainsi que Superieur au Convent de sainte Brigitte de Moncalier, un des Bourgs plus considerables de la Gaule Subalpine, il rendit avec étonnement des Medecins, la santé à Tibaldo Laboureur du lieu, qui depuis les reins jusqu'aux extremitez des pieds, n'avoit plus l'usage de son corps, aprés lui avoir ordonné la confession de ses pechez, & la communion du Corps, & du Sang de JESUS-CHRIST. F. Joachin avoüa un jour à F. Antoine de Génes, qui l'interrogeoit d'une cure si considerable, avec beaucoup de loüange, de l'avoir heureusement achevée, que ce n'estoit ni l'herbe, ni le cataplasme, mais l'Oraison, & les larmes qui avoient gueri Tibaldo.

Etant un jour en extaze, il y demeura trois jours.

Il guerissoit les Malades avec des herbes pour éviter la superbe.

XXX. Il guerit plusieurs Malades.

Ce fut encore de cette maniere, qu'au Convent de Turin; il guerit F. Gilles de la Marque, Laïc, affligé d'une horrible aposteme qui le supplicioit, & une Femme d'un fort fâcheux ulcere à une mammelle. Au Convent d'Asti, il promit à une Femme, de guerir son Fils, qui avoit une jambe tortuë, & l'autre si fort tournée, que tous les remedes lui avoient été inutils, pourvû que le malade, avec toute sa maison se confessast, & communiast. Ce qu'aïant tous fait, lors qu'il lui applique ses herbes, & qu'il prie Dieu pour lui, il lui en impetre la santé. Dans le même Convent, le Frere du Medecin, avoit une incommodité si fâcheuse aux parties naturelles, que de l'avis de tous les Medecins, elle étoit sans remede. Mais F. Joachin dit au Medecin, Ne desesperez pas de la guerison du malade, que tous expient leurs consciences, par la confession de leurs pechez, & qu'ils se nourrissent de l'Eucharistie, Dieu a la puissance de guerir vôtre Frere. Aussi-tôt que toute la Famille eut obeï à F. Joachim, il applique ses herbes; il y mêle ses larmes, avec les prieres, & en peu de tems le Malade recouvre sa santé. Ce fut avec ce même remede, qu'il guerit enfin une vieille Femme qui étoit sourde, ou par vieillesse ou par maladie; il lui ordonna la cure de son ame, & lui avec un peu de lie de vin, entreprit, & acheva celle des oreilles. Cette maniere de guerir les ames, & les corps de plusieurs Malades, par des moiens qui surpassoient assurément la vertu naturelle des herbes, le conservoit humble, contre les dards de la vaine gloire.

XXXI. Il assista les Pestiferez à Pavie.

Tout embrazé de cet esprit brûlant de la charité fraternelle, la ville de Pavie étant fort affligée de peste, comme il y demeuroit de Famille, il obtient des Superieurs d'assister les Pestiferez, avec d'autres Freres du même Convent, & tous ses Compagnons morts dans cet emploi de charité, lui seul y subsista, par une vertu plûtôt divine qu'humaine, jusqu'à ce qu'il eut servi fort diligemment, tous les Malades de la Ville. Le desir de pauvreté étoit si merveilleux dans cet homme, que retourné de la Quête de la Ville, il amassoit fidelement toutes les buchettes qu'il rencontroit, crainte qu'elles ne se perdissent, si l'on les abandonnoit, & il lioit ses Mutandes au dessus des reins, avec un peu de Genest pour en épargner les cordons. Enfin, tout ce qu'on peut attribuer à vice dans un Avare, étoit en lui un desir ardent de vertu, pour s'élever à la plus haute perfection de la Pauvreté.

Comme Dieu pourveut deux fois aux besoins de F. Joachim miraculeusement; & sa mort.

XXXII. Miracle de la Providence envers les Freres.

Dieu voulut honorer avec quelques Miracles considerables de sa Providence, la sainteté de son serviteur Joachim; en effet, lors que l'an 1569. il étoit Superieur au Convent de sainte Brigitte de Montcalier, il tomba tant de neiges, qu'il étoit impossible aux Freres, d'aller à la Ville faire leur Quête ordinaire, & à peine leur restoit-il cinq petits pains, comme on les fait en Piedmont, & quelques legumes pour leur nourriture; lors même que ce reste seroit consumé, ils n'auroient plus d'esperance de vie, parce qu'ils ne pourroient plus aller à la Ville, qui est éloignée de deux mille du Convent, & que la Neige étoit plus haute que les plus grands hommes. Frere Joachin alors appella les Freres au Refectoire, & les exhorta d'avoir du courage, de tout attendre de la clemence de Dieu, & de se confier entierement à la Providence de leur Pere Celeste, qui nourrit ses Pauvres dedans leurs besoins; il leurs

expose même des exemples de la liberalité Divine, dont il confirme si fort leur esprit, à se confier tous en elle, que remis de leur nourriture à la bonté de Jesus-Christ, ils allerent faire oraison Tous de compagnie. Mais P. Joachin, à qui l'on avoit commis le soin de repaître tant d'oüailles, prie Dieu pour leurs en obtenir du secours qu'il esperoit, & pour lui, & pour ses Freres, de sa misericorde infinie.

XXXIII. Un enfant d'un an avertit son pere de la necessité des Capucins.

Il y avoit à Montcallier un nommé Geoffroy, de l'illustre Maison de Caorretti, à qui la femme morte depuis peu, avoit laissé un enfant d'un an, encore à la mammelle d'une nourrice. Ce Pere n'ayant que lui, crainte qu'il ne souffrist quelque incommodité, s'il couchoit avec sa nourrice, le fit mettre dans son lit avec lui, & la nuit, que les Freres dénuez de tous les secours humains, prioient Dieu plus ardemment, & avec plus d'assiduité, l'enfant, qui lié de ses langes étoit couché auprés de son pere, commença de faire de petits cris, dont le pere éveillé, il s'étudie de l'appaiser par quelques carresses. L'enfant alors d'une voix claire & articulée dit distinctement; Pere, Pere, qui étonné de cette nouvelle parole, lui demanda; Que voulez-vous, mon fils? à qui il répondit; Pourquoi ne pensez-vous pas à vos Capucins de sainte Brigitte, qui n'ont ni vin, ni pain, ni d'autres nourritures, & par malheur il est tant tombé de neiges, qu'ils ne peuvent plus venir à leur mendicité ordinaire. Cet homme fort épouvanté de cette nouvelle, & encore plus de la parole de son fils, étoit assez embarrassé d'esprit, comment un enfant d'un an, qui n'avoit pas encore appris à proferer les premieres, & les plus imparfaites paroles, en avoit prononcé de si fort distinctes, & qui lui avoit enseigné si parfaitement, les Capucins, sainte Brigitte, la neige tombée, la mendicité, l'impossible de venir à la Ville, les besoins des Freres, & la disette de leur nourriture. Il agitoit toutes ces choses dans son esprit, & il sembloit être hors de lui-même, dans un profond étonnement, lorsque revenu à lui, il demande à l'enfant, qui lui avoit appris tout ce qu'il avoit dit: mais son fils qui avoit repris l'ignorance ordinaire à ceux de son âge, ne répondit rien à son pere, & ne fit plus paroître depuis aucuns signes de raisonnement, ni des choses qu'il avoit exprimées avec tant d'esprit. Ce que Geoffroy considera avec toutes ses reflexions, & vit tant de Miracles dans une seule merveille, qu'il se sentit obligé d'obeïr au plûtost, à de si divins avertissemens.

XXXIV. Dieu permet qu'un cheval chargé passe sur la neige & vienne au Convent.

A peine le jour eut-il paru, qu'il fit charger un cheval d'armée de pain, de vin, de fromage, & d'autres choses necessaires à la vie, commanda à un valet de monter dessus, & d'aller au plûtost au Convent de sainte Brigitte. Le valet s'étonne de ce commandement de son maître, & desespere à cause des hautes neiges, de pouvoir arriver au Convent. Ne crains rien, lui dit son maître, parce que celui, qui m'a découvert la necessité des Capucins, te conduira à leur Monastere, & t'en ramenera seurement. Le valet obeït au commandement, il monte sur le cheval, & prend le chemin du Convent. Le cheval alors court avec legereté sur la neige molle, comme si elle eust été une poudre solide, & arrive au Monastere, dont le valet trouve la porte assiegée de neiges, il descend de cheval, & s'y faisant un chemin, sonne la cloche; les Freres qui faisoient Oraison, sont dans l'étonnement: l'on va à la porte, & l'on voit que le cheval étoit au dessus des neiges, qu'il avoit pourtant un peu abaissées: le valet décharge son cheval, & donne aux Freres ce qu'il avoit apporté: ils l'interrogent de quelle sorte il avoit pû venir, & il répondit; A quoi serviroient mes paroles, un Ange du Ciel assuré-

ment nous y a conduits avec seureté. F. Joachin alors, avec toute sa Famille remercia Dieu de tant de bontez, chanta le *Te Deum laudamus*, avec plusieurs larmes, & le valet retourné par le mesme chemin qu'il étoit venu, sans que le cheval eust enfoncé plus d'un pied de haut dans la neige, dit tout à son maître, qui reconnut le Miracle de Dieu, & lui en rendit des loüanges & des remerciemens.

XXXV. Dieu permet que F. Joachin trouve des Grives dans le bois pour tous les Freres.

Frere Joachin envoyé dans la Province d'Ombrie, y fut Superieur quelque temps, & y acquit la reputation d'homme sage, & fort vertueux. Il étoit Superieur au Convent de Bettona, dans la même Province, lorsque les Freres n'avoient rien pour leurs recreations qui precedent leur Carême: mais Dieu, qui se plaist même aux divertissemens honnêtes de ses Serviteurs, ne permit pas qu'ils soupassent ce soir là sans quelque chose d'extraordinaire, & sa Providence voulut que F. Joachin, qui se promenoit dans le bois, où il faisoit oraison, comme il avoit accoûtumé, y trouva sans y penser au pied d'un arbre, autant de Grives qu'ils étoient de Freres dans leur Famille: il est surpris de ce rencontre, qu'il considere comme un present du Ciel; il le porte dans le Refectoire, & exhorte les Freres à en rendre des remerciemens à Dieu.

XXXVI. Agreable réponse de ce Frere Laïc à des Theologiens.

Ce saint homme fut un si grand amateur de l'humilité, qu'il la representoit parfaitement en sa personne, par son propre mépris, & le peu d'estime qu'il faisoit de lui-même, & il desiroit la voir éclater encore dans les autres, & principalement les Predicateurs, d'où vient qu'un jour qu'il entendit quelques Etudians de Theologie, qui disputoient ensemble avec un peu de chaleur, & d'emportement de voix, il se mêla civilement avec eux, & leurs demanda de fort bonne grace, ce que c'étoit que Theologie, eux lui répondirent en bons Theologiens, & il leurs dit agreablement; Vous n'avez pas encore appris ce que c'est que Theologie, c'est un humble entretien des choses de Dieu: celui donc qui ne joint pas à ses Discours Divins, une humilité d'esprit, est encore bien éloigné de la connoissance de la Theologie. Enfin retourné de la Province d'Ombrie dans celle de Genes, & déja septuagenaire, il tomba malade au Convent d'Asti, de diverses, & de longues maladies, & alors à cause de son ardente fiévre, la langue toute brûlée, il s'adressa à Dieu, lui disant; Vous faites tout bien, mon Dieu, vous châtiez une langue, qui s'est montrée trop paresseuse dans vos loüanges; & puis tout enflammé de l'amour de Dieu, il continua; Non seulement la langue, mon Dieu, mais brûlez encore la bouche, la tête, & tout le corps, pour punir tout un homme, qui s'est montré si negligent dans vôtre service. Enfin son mal augmenta, & voyant que sa mort approchoit, il recita ce Pseaume, *Verba mea auribus percipe, Domine, intellige clamorem meum:* & toutes les ceremonies de l'Eglise achevées, il changea cette vie mortelle, en une immortelle, & aprés sa mort, il parut plus beau qu'il n'étoit pendant sa vie.

Pseaum. 5. Il mourut au Convent d'Asti.

Choses considerables arrivées cette Année.

CEtte année il arriva deux choses dignes d'une eternelle memoire. Dominique Battaglini d'une pieté singuliere, au Bourg de Proceno de la Province de Rome, preparoit tous les ans aux Freres, un petit baril de vin blanc, pour celebrer leurs Messes, dont même il fournissoit

fournissoit aux malades du lieu, qui lui en demandoient par charité. Le vin finit à la fin du mois d'Aoust, & alors le Quêteur du Convent, en demanda à la servante, & elle lui répondit que le baril étoit vuide, ce qu'entendant Dominique il lui dit; Allez au tonneau, & vous y trouverez assez de vin pour emplir la bouteille. Il est impossible, répondit la Servante; j'ai trop bien éprouvé le baril, & même je l'ai mis sur son fonds; j'irai pourtant pour vous obeïr: & descenduë à la cave, elle sonde le vaisseau, & le trouve si plein, que le vin passoit même par dessus, dont fort surprise, elle court aussitost à son maître, & s'écrie, que le baril étoit plein de vin. En effet une aumône donnée si abondamment au service de l'Autel, & au secours des malades, meritoit bien une plenitude de vin, si miraculeuse de Dieu.

Dieu multiplie le vin blanc qu'on donnoit à la Messe.

XXXVIII. *Le pain encore qu'on donnoit aux Freres.*

Une autre chose fort remarquable arriva à Sicignano, parce qu'un nommé Jean Antoine Maffeo, dont nous avons parlé ailleurs, un jour ayant donné une aumône de pain aux Freres, plus ample que l'ordinaire, sa femme alla d'hazard, ou de dessein à l'armoire, où l'on conservoit le pain, & elle y trouva la même quantité des pains, qu'elle y avoit laissée, & que son mari en avoit ôtée: dont fort surprise: & instruite que c'étoit une merveille de la puissance seule de Dieu, elle jugea bien visiblement, que l'aumône faite pour l'amour de Dieu, diminuë moins, qu'augmente les richesses.

XXXIX. *Mort du Cardinal d'Urbin, Protecteur de l'Ordre.*

Enfin cette Année, Julles Feltri de la Roüerre, Cardinal d'Urbin, qui avoit été jusqu'ici Protecteur des Capucins avec beaucoup d'exactitude, & de probité, mourut le 9. de Septembre; & Jules Santorius, Cardinal de sainte Severine lui succeda dans cette Charge, & la bonté qu'il eut toûjours fort grande pour nôtre Ordre, nous oblige à lui en rendre d'eternelles reconnoissances.





COMME PERE HIEROME GENERAL *visitant la Sicile, voulut voir le Goulfre du Mont Etna: & comme Dieu pourveut deux fois à ses besoins miraculeusement.*

I. CETTE nouvelle Année 1579 produit de nouveaux evenemens, nous fait voir de nouveaux combats des Soldats de JESUS-CHRIST, & enfin couronne de nouveaux Guerriers, aprés les travaux de leur grande guerre. Lorsque P. Hierôme General est en visite cette Année dans les Provinces de Sicile, il arriva au Mont Etna. Cette Montagne est proche de Catane, dont disent plusieurs choses Pline, Strabon, Solinus, & les autres Anciens. Elle est admirable par ses embrazemens, qu'on y voit la nuit. Sa coupe ou sa bouche a de tour environ vingt stades; les étincelles, & même quelquefois la flame, qu'elle vomit, viennent jusqu'à Catane, & Taormina : mais on entend de fort loin plusieurs milles, l'horrible bruit qu'elle fait, comme la dit Pline. Du côté de Midy elle a des cavernes pleines de soulphre, qui vont jusqu'à la mer, & lorsqu'elles se mêlent avec les flots, elles forment un certain vent, qui agité, produit un peu de soulphre; dont on voit les embrazemens; & lorsque ce vent est en furie, il pousse des globes, & même des sables de flames, qui causent grand étonnement.

Description du Mont Etna.

II. Le General arrivé là avec ses Compagnons, & animé de la reputation d'une Montagne si prodigieuse, d'où quelques-uns font sortir la bouche de l'Enfer, eut pensée d'éprouver une chose, que personne n'avoit encore bien connuë. Conduit donc, non par curiosité, mais par devotion, comme le montra la suite, il monta la Montagne, & aprés de fort grandes difficultez, il arriva jusqu'au haut, d'où elle vomit de la fumée le jour, & du feu la nuit. D'abord il entendit comme trois grands coups de canon, & apparoissent aprés devant lui de frequens globes de flammes, sortis du gouffre, qui y retomberent aussitost, & puis il ouït du plus profond de ces abîmes des cris, & des gemissemens mêlez d'hommes & de femmes, comme s'ils souffroient de rudes supplices, & comme s'ils étoient dessus les braziers. Sa crainte, & sa pieté en furent fort effrayées; il regardoit plus diligemment, si entre ces globes de flames, qui s'élevoient quelquefois au dessus du gouffre, & qui d'autrefois y descendoient precipitemment, il ne verroit point, sous quelque figure, les ames de quelques hommes agitées, au milieu de ces tempêtes embrazées : mais excepté des cris, & des gemissemens qui frapoient pitoyablement ses oreilles, rien ne se presen-

P. Hierôme monte le Mont Etna.

toit à sa veuë, & il jugea comme infaillible, une chose fort vraie, que quelques ames étoient là tourmentées par la puissance, & le jugement de Dieu, mais il demeura dans l'incertitude, si ces ames y sont purgées de leurs pechez, par une peine temporelle, ou si elles y sont damnées eternellement.

III. Pere Hierôme General, aprés avoir visité la Sicile, & venu en Ombrie, alloit un jour avec ses Compagnons, de Spolette à Foligni, lorsqu'ils languissoient tous de la fatigue d'un chemin de fanges, & de la rigueur de leur jeûne; il tâchoit de leurs donner du cœur, & de les exhorter, à continuer leur voiage, mais inutilement, parce que le courage & les forces leurs manquoient de foiblesse, & ils ne pouvoient plus avancer, ni reculer de trois pas. Ce lieu étoit desert, & fort écarté de maisons, d'où ils pussent esperer quelque secours. Pere Hierôme donc recourut par l'Oraison, à JESUS-CHRIST, comme au Magazin des Pauvres, & lui demanda du soulagement; sa priere fut heureuse, parce qu'à peine l'eut-il achevée, que le Ciel aussi-tôt laissa tomber trois pains devant eux, dont trois qu'ils étoient mangerent quelques morceaux, & se sentirent si plains de forces, que s'ils avoient dîné bien splendidement. Le General en effet étoit fort vertueux, & son Oraison pouvoit beaucoup auprés de Dieu, comme nous dirons plus amplement dans sa vie.

P. Hierôme par son Oraison, obtient de Dieu du pain pour ses Compagnons.

IV. Ce qui fut encore confirmé par un autre témoignage, parce que dans un tems d'Eté qu'il alloit avec ses Compagnons, du Convent de Peruse à Assize, tous brûloient de soif, & alors Pere Hierôme les entretenoit des grandeurs de Marie, & s'efforçoit d'éteindre les ardeurs de leur grande soif. A peine eurent-ils fait quelque chemin, qu'ils rencontrent une petite maison, d'où ils voient sortir une Dame fort grave, qui presente au Pere Hierôme un beau verre, où il y avoit du vin avec quelques tranches de pain, qui y trempoit, & deux Damoiselles qui la suivoient en offrirent deux autres à ses Compagnons. La Dame leurs disoit à tous de fort bonne grace; reprenez des forces, mes Peres, & beuvez ce peu de vin que je vous presente ici, parce que je sçai bien, que vous êtes fort alterez, & fatiguez de vôtre voiage. Pere Hierôme surpris du fait, contemploit attentivement la Dame, en qui il remarquoit, quelque chose de divin, & il ne se trompoit pas, parce qu'aprés l'avoir remerciée, ils continuerent leur chemin, & regardans souvent derriere eux, à peine l'eurent-ils veuë rentrer chez-elle, avec les deux suivantes, qu'ils ne virent plus ni maison, ni Dame, ni Damoiselles, & ils n'en reconnurent pas même les moindres vestiges. Tous furent étonnez de cette merveille, & depuis Dieu revela au Pere Hierôme, que ç'avoit été une bonté de la sainte Vierge, qui avoit voulu les secourir dans leurs besoins, parce qu'en marchant, ils s'entretenoient des Actions de sa sainte Vie.

La Vierge sainte presente elle même à boire au P. Hierôme & à ses Compagnons.

DE P. ANGE DE CANOBIO, PRETRE d'une fort grande Vertu.

V. EN ces Tems-là, le champ de la Religion, fort fecond en bonnes moissons, produisoit de grands personnages; & entre les autres P. Ange de Canobio, Prêtre, de la Province de la Marque, qui aprés avoir vêcu depuis son entrée en Religion, jusqu'à son extrême

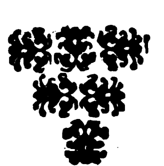
vieillesse, avec une égale loüange de vertu, & de sainteté, reçoit de Dieu des témoignages de l'une, & de l'autre en vivant, & en mourant. Lors en effet, que privé presque de la lumiere de ses yeux, soit à cause de ses longues Oraisons, toutes mêlées de larmes, soit à cause de son âge, il s'abstient de dire la sainte Messe, au Convent de Macerate, P. Barthelemy de Cesenne de prudence, & de probité particulieres son Gardien, lui demanda dans un rencontre, par permission de Dieu, pourquoi il ne celebroit pas la Messe, & il lui répondit; il y a long-tems que j'en suis empesché, par mon aveuglement. Mais le Gardien repartit; Pourquoi nous alleguez-vous vos tenebres, vôtre Messe nous est necessaire, dépeschez-vous, & celebrez la Messe par obeïssance? Chose admirable! l'Obedience rendit la veuë à un aveugle, P. Ange n'hesite, ne differe pas, il ne pense point à ses yeux, il entreprend sans aucun doute une chose impossible à la nture, parce qu'il sçavoit bien, que l'obeïssance n'est pas sujette à l'ordre des choses, mais qu'elle est fort au dessus des regles ordinaires d'une nature si bornée, & afin que tous connussent, que c'étoit un Ouvrage de la seule obeïssance, P. Ange avec son aveuglement ordinaire, va à la Sacristie, s'y revest des ornemens Sacerdotaux, s'approche de l'Autel, à dessein d'y celebrer la Messe, & à peine est-il au pied de l'Autel, & y commence-t'il une Confession sincere de ses manquemens, qu'il discerne tous les objets, & il est libre de son aveuglement, jusqu'à ce que la Messe achevée, il retourne à son obscurité premiere, aprés avoir ainsi huit jours durant dit la sainte Messe, le huitiéme enfin aprés l'avoir achevée, il est attaqué d'une grande maladie, & alors il prédit aux Freres le jour, & l'heure de sa mort, aprés l'avoir appris de Dieu, & aiant vêcu constamment sous les auspices de la vertu, qui le consuma, il finit cette Année fort heureusement le cours de sa bonne vie.

Sa grãde obeïssance est honorée d'un Miracle.

VI.

Pendant son Convoi, on le voit assis sur son cercueil en présence du peuple.

Une chose prodigieuse parut aprés sa mort. Un grand concours de Peuple se trouva à ses funerailles, à cause de la grande reputation de sa sainteté, & tandis que les Freres sont autour de son corps, pour lui rendre les devoirs de la sepulture, on vit celui qui étoit couché sur son cercueil, & sans actions, & sans vie, se remüer & s'asseoir à la veuë de toute cette assemblée, soûtenir même sa tête d'une de ses mains, comme s'il eust dormi, ou d'un repos celeste medité les choses Divines. Il exhala une odeur si agreable, que le Peuple charmé d'une nouveauté si douce, fit de grand cris de joie, & s'emporta aussi-tôt dans les loüanges de Dieu, parce que tous jugerent alors, que sa bonté l'avoit placé entre les vivans, & non pas entre les morts eternels, pour le mettre au rang de ceux qui vivent eternellement dans le Ciel, & qui joüissent d'une paix sans trouble, dans le Royaume de Dieu.



VIE ET ACTIONS

DU PERE FRANCOIS DE FOGNANO, PREDICATEUR.

Grand nombre de ses Vertus ; & sa ferveur, principalement dans ses discours.

DAns la Province de Bologne, fut illustre par la sainteté de sa vie, & par l'eminence de ses discours P. François de Fognano, qui à la fleur de son âge, appellé des Tempêtes du Siecle, au port assuré de la Religion des Capucins, fut à Faenza faire son Noviciat, & Raphaël son Frere fort irrité de cette retraite, vient à ce Convent, à dessein d'emploier tous les moiens possibles, pour détourner son Frere du Cloître, & le ramener chez leur Pere. Mais entré dans l'Eglise des Capucins, à peine eût-il jetté les yeux sur un Crucifix, qui y pendoit au milieu, qu'il se sentit si fort changé de cœur, & d'esprit, qu'aussi-tôt il se donna tout entier à ses larmes, & à ses soûpirs, & Dieu qui lui ôta sa premiere pensée, de retirer son Frere, permit qu'il lui persuada de toutes ses forces, de demeurer ferme parmi les Capucins. Dieu voulut soûtenir de ces étançons, les commencemens de la vocation de François, afin que sans pouvoir être ébranslée, par toutes les machines des hommes, elle demeura fixe sur de si solides fondemens. Ce fut l'opinion commune, qu'il apporta dans l'ordre, une ame épurée de toutes les voluptez de la chair, & qu'il y entra Vierge, parce qu'on voioit briller sur son visage, & dans ses mœurs, une candeur si belle de pudeur, & d'honnêteté, qu'il montroit bien, que son ame n'avoit jamais contracté la moindre ordure des plaisirs sensuels. Mais sa vie fût ornée de tant de vertus, que personne n'y pouvoit reprendre quoi que ce soit, ni de vicieux ni de dereglé: au contraire tous y remarquoient plusieurs choses qu'ils pouvoient imiter de lui, comme d'une regle fort juste de la plus parfaite probité. VII.

Il garda une perpetuelle virginité.

Avec cette disposition de vertu, & d'une plus sainte vie, P. François, par l'ordre des Superieurs, s'appliqua à l'étude de la Philosophie, & de la Theologie, & il y acquit, à cause de son grand esprit, & son fonds de vertu, cette profondeur de Doctrine, qu'il fut estimé le plus celebre Predicateur de son Tems. L'on dit des merveilles de l'éloquence plûtôt celeste qu'humaine de ce grand homme. L'an 1575 qu'il prêchoit à Bologne, dans la grande Eglise de saint Petronius, on venoit l'entendre avec tant de foule, qu'à peine ce Temple quelque grand qu'il fust, pouvoit suffire à la multitude de ses Auditeurs. Un jour alors au milieu de son discours, il demeura sans parler, & immobile, comme s'il eust été ravi en esprit, jusqu'à ce qu'un quart d'heure aprés, revenu à lui, & frappant de la main sa Chaire, il dit ; Remercions Dieu, mes Freres, mon Frere Laurent monte maintenant au Ciel avec les Anges ; ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que j'aie été sans parler si long-tems, parce que j'ai rendu les derniers devoirs à mon Frere, comme je l'avois souhaité, & aprés il acheva son discours fort heureusement : ce qu'entendant plusieurs personnes de qualité, elles envoient aussi-tôt des Valets, pour apprendre s'il avoit dit vrai, & particulierement Balthazar Campeggio, VIII.

En prêchant il est ravi en extaze, & il assista son Frere à la mort.

dépescha promptement un Laquais au Convent, & il apprit avant la fin du Sermon, que F. Laurent étoit mort effectivement dans le même tems, que le Predicateur avoit été ravi hors de lui.

IX. Il s'étoit alors introduit à Bologne, une coûtume parmi les Dames de qualité, qu'elles portoient des robbes avec de si longues queuës, que leur longueur égalloit leur Noblesse, & ainsi les plus Nobles s'en faisoient porter de prodigieuses. P. François invectiva fortement contre ce luxe d'habits, qui excedoit la moderation de l'honnêteté, & il obtint enfin, par son zele, des plus nobles Dames, qu'elles quittassent cette vanité, & qu'elles donnassent vogue à une mode plus reglée. Une Dame alors de l'illustre maison des Uscellani, qui n'avoit pas encore quitté cette mode vaine d'une longue queuë, & n'avoit point d'enfans, vint trouver P. François, & le conjure instamment de lui en obtenir de Dieu par ses prieres, & par son credit ; c'est inutilement, Madame, lui dit P. François, que vous me priez, tandis que vous conservez toûjours vôtre longue robbe, qui traîne si superbement à Terre, rognez-là avec modestie, & Dieu vous donnera un Fils. La Dame croit, elle se rend aux conseils de P. François, elle quitte sa longue robbe, & l'Année même, elle accoucha d'un fils, comme il lui avoit prophetisé. Dieu donnoit tant de forces à ses discours en prêchant, pour persuader aux plus grands pecheurs la penitence de leurs pechez, que lors qu'il prêchoit dans l'Eglise de saint Pierre, Metropolitaine de cette ville de Bologne, il obligea plusieurs débauchées, à une plus honnête vie, & leurs persuada fort de paroître sur un échaffaut, dressé tout exprés dans cette grande Eglise, en presence d'une foule effroiable de Peuples, & d'y effacer leurs débauches, en demandant pardon publiquement de leurs voluptez passées. Cette action de penitence de ces scandaleuses publiques, obligea tout le peuple, à verser tant de larmes, & à témoigner tant de pieté, que toutes ces femmes furent placées honnêtement, par la charité de tout l'Auditoire. Toutes les paroles d'un si fervent Predicateur, étoient comme autant de foudres, qui effraioient, & embrazoient tous ses Auditeurs ; & il n'est pas étonnant, puisque sortis de la fournaise ardente de l'amour de Dieu, & des desirs tout de feu de ses Oraisons, qu'excitoient encore à l'embrazement plusieurs rudes disciplines de son corps, elles détruisoient, comme des charbons ardens, par la vertu Divine, toutes les machines plus dangereusement affermies, du desordre & de l'impieté.

Il ôta l'abus de la lõgue queuë des robbes des Dames à Bologne.

Il convertit y prêchant plusieurs femmes publiques.

X. Etant parti de Bologne, pour venir prêcher à Venize, dans l'Eglise des Saints Apôtres, où il vit dans son Auditoire, les Dames toutes découvertes fort impurement, aussi-tôt il commença d'invectiver, avec tant d'éloquence celeste, contre un si sale abus, & en inspirer tant de haine à toute la Ville, que le lendemain pas une Dame n'entra dans l'Eglise, que fort honnêtement voilée. P. François en effet avoit ce beau Talent, demêler en sorte la douceur, avec la severité, qu'il ne rebutoit pas les esprits par des discours trop severes, & qu'il ne les infatuoit pas par une mollesse trop complaisante de paroles, mais par une certaine force Celeste d'esprit, à qui servoit fort un merveilleux temperamment de douceur, & de severité, il gagnoit tous les cœurs, & les captivoit à ses volontez, presque necessairement.

Prêchant à Venize, il ôte un abus d'impureté tres-considerable.

XI. C'est ainsi que lors qu'il prêchoit à Rimini, il anima les principaux de la Ville, de faire un Edit contre le luxe des habits, & des ornemens des femmes, qui y étoit dans l'excez, pour donner quelque mesure à leurs vanitez, crainte que s'ils ne l'arrestoient par leur Ordonnance, il

me ruïna toutes leurs familles. La Chapelle de saint Antoine de Padouë, qu'on luy avoit erigée dans cette Ville, en memoire de ce grand Miracle, dont par l'adoration d'une Mule, il convainquit un Heretique, qui combattoit la verité du Corps & du Sang de JESUS-CHRIST, au saint Sacrement, ruïnée presque par les injures du temps, fut par ses soins toute rétablie, & il institua la Confrairie des Vendeurs de Lin, dont abonde Rimini, qui auroient soin de cette Chapelle. Lors qu'on la reparoit, un Hôtellier aiant bâti fort proche, se fâchoit, qu'elle ôtast quelque veuë aux fenêtres de sa maison, & la nuit il voulut en abattre la muraille, ma isà peine y eut il appliqué le marteau, qu'abatu d'une force Divine, il tomba à terre, & il y demeura sans forces, jusqu'à ce que repenti de son crime, il en demanda pardon à Dieu. Il bâtit encore une autre Chapelle, proche de la Mer, au même endroit du Rocher, où saint Antoine avoit tant prêché de poissons, qui l'ecouterent si paisiblement, dont il donna la charge à une Confrairie nouvelle de Matelots, qui l'entreprirent fort volontairement. Enfin le bruit de la sainteté du P. François, s'accreut si fort dans tous les esprits, que sur la banniere publique de cette Confrairie des Mariniers, ils porterent quelque temps son image peinte, comme celle d'un Bien-heureux, quoyque depuis ils y remissent celle de S. Antoine de Padouë.

Un hôtelier est châtié à Rimini pour avoir voulu abattre un mur de la Chapelle de S. Antoine de Padouë.

Charité du P. François envers les Pauvres. Quelques Miracles que Dieu fit par ses merites, & sa mort.

XII.

Sa charité envers les Pauvres est autorisée d'un Miracle.

UNe grande disette affligeoit cette Ville de Rimini; & comme plusieurs pauvres languissoient de faim dans les ruës, P. François compatissoit à leur misere, & chargé sur ses épaules d'une grande Croix, qui representoit la Passion de JESUS-CHRIST, & son amour en mourant pour les hommes, il marchoit dans les ruës, & dans les Places de Rimini, où il disoit d'un ton de voix fort lugubre; O! Citoyens: secourez JESUS-CHRIST pauvre, qui perit de faim; ô! Citoyens, & par ce spectacle de pitié, il receut tant d'aumônes de bled, d'orge, de féves, & d'autres legumes, qu'il en nourrissoit tous les jours les pauvres, à qui lorsque de ses propres mains, il leurs fournit le necessaire, sous une porte de la Ville, il lui resta un sac de féves: il obtient donc d'un Laboureur une partie de champ, où il seme ses féves, pour la nourriture des Pauvres; & parce qu'elles y croissoient avec abondance, il avertit ses Auditeurs, que cette piece de féves étoit pour les Pauvres, & qu'ils en cueillissent tant qu'il leurs plairoit. Un grand nombre aussitost y alla, en mangerent abondamment, en chargerent des hottes, & des paniers, & les emporterent à leurs maisons. Ils retournerent souvent aux féves de cette maniere, & pourtant elles ne diminuërent pas, jusques à ce que les Terres portassent d'autres fruits, qui óterent toute la disette de cette mauvaise année. Dieu ne manqua pas même à la pieté du Laboureur, à cause de son champ, qu'il avoit prété si charitablement, & aprés qu'on y eut vendangé tant de féves, il y en resta si grande quantité, qu'elles surpasserent toutes ses esperances, & il assura, que sa Terre ne lui en avoit jamais tant rendu. Dieu aussi voulut montrer par ce Celeste témoignage, combien il agréoit cette charité du P. François, à l'endroit des Pauvres.

Il seme des féves pour les pauvres, & Dieu les multiplie par Miracle.

Ce fut avec ce même remede de féves, que l'an 1570 il soulagea XIII.

les Pauvres à Forli, dans une disette extrême des fruits de la terre, lorsqu'il y prêchoit, disent nos meilleurs Manuscrits, parce qu'y ayant seme des feves, Dieu les multiplia comme les autres, & il en secourut de sorte tous les Pauvres, jusqu'à la moisson prochaine, qu'il en retira plusieurs de la mort. Et une chose bien particuliere lui arriva à Forli, lorsqu'il y mandia du pain, pour les pauvres, & qu'il en emplit deux sacs, il assembla plus de trois cens de ces Pauvres dans l'Eglise, & leurs en distribua deux à chacun liberalement; Dieu alors eût tant d'égard à sa charité, que ce qui ne sembloit pas suffir à la troisiéme partie de ces Pauvres, s'augmenta de sorte, par la Divine Puissance, que tous aians ce qu'il leurs falloit de pains, un des deux sacs en resta plein pour de nouvelles necessitez. Et afin qu'on connust mieux le pouvoir, & la liberalité de Dieu, P. François mit quelques-uns de ces pains restez dans une besace, alla dans la Ville, & en distribuoit à tous les Pauvres qu'il rencontroit, jusques à en avoir assez pour tous ceux à qui il en donna, par la bonté de Jesus-Christ. Enfin pour pourvoir en un temps si fâcheux, à l'entretien des petits enfans, il amassa tous les petits Pauvres, les distribua dans toutes les maisons des riches; & ainsi il soulagea la necessité des Pauvres, & il travailla au salut des riches, d'une égale charité. Par un méme zele, lors qu'il prêchoit encore à Rimini, il fournit le necessaire à un Juif converti, parce qu'il le recommanda dans son Sermon, à la pieté des Fideles; & il fut si emporté du zele de sa charité, qu'il jetta son manteau de la chaire, & le donna le premier à son Neophyte. Ce qu'ayant fait par l'esprit de Dieu, il enflamma si fort ses Auditeurs à la pieté, qu'ils fournirent tous d'amples aumônes à l'entretien de sa vie.

Il multiplie le pain des pauvres par ses prieres.

XIV.

A Parme il remet le fleuve de ce nom dans son lit ordinaire par un signe de Croix & un peu d'*Agnus Dei*.

L'an 1567 il vint de Rimini prêcher à Parme, & alors le fleuve Parma, qui donne le nom à la Ville, fut si fort enflé des grandes pluyes, qu'il éleva ses eaux jusqu'au pont, & quoique les Citoyens craignissent la ruine, & un horrible débordement dans la Ville, l'Homme de Dieu parut intrepide sur le pont, étendit sa main sur les eaux enflées, les benit d'un signe de Croix, y jetta un peu de cire benîte par le Pape, qu'on nomme ordinairement *Agnus Dei*, & aussitost la grosseur de l'eau lui ceda, & le fleuve resserré dans les bornes de son lit, demeura tranquille dans sa hauteur ordinaire.

XV.

Ce serviteur de Dieu étoit avantagé d'un patience inconcevable, dont voici une surprenante preuve. A Modigliana, Bourg assez considerable dans la Romagne, il receut publiquement un soufflet d'un fort méchant homme; non seulement il n'en ressentit pas les moindres desirs de vengeance, & n'en fit pas paroître la plus petite agitation d'esprit, mais même cet homme tout Evangelique, selon le conseil de Jesus-Christ, lui presenta aussitost l'autre joüe. Enfin l'Esprit de Dieu, l'élevoit si fort au dessus de lui-même, que souvent au milieu des conversations, & des entretiens des hommes, il souffroit des extases, & des ravissemens d'esprit, dont ressentant au plûtost les plaisirs, & les saillies, il se retiroit dans des solitudes, crainte de découvrir à d'autres les Dons de Dieu, qu'on doit leur cacher avec tous les soins possibles. Il luy arriva pourtant un jour à Forli, qu'au milieu de la Ville, pensant à son Dieu, il pressentit sa Divine operation en lui, & entré au même temps chez un de ses amis, il se retira dans la chambre plus secrette, où son ami venu, quelque temps aprés, pour éprouver ce qu'il y faisoit, le vit ravi en extase, & tout son corps élevé de terre. Si plein donc de merites, & de vertus, aprés avoir employé

Il souffrit des extases & plusieurs ravissemens.

ployé si pieusement plusieurs travaux, pour l'edification de l'Eglise, soit par ses ferventes predications, soit par les actions de sa sainte vie; cette Année enfin il reçoit de Dieu, le prix de ses peines, & comme un Ouvrier fidele, une glorieuse recompense dans l'Eternité.

DU P. PAUL DE BRESSELLO, PRETRE, DE FRERE ONOFRE DE BOLOGNE, *Et de Frere Ambroise de Geraci, Laïcs, de fort sainte Vie.*

FRERE Paul de Bressello, Prêtre de la Province de Bologne, receut cette Année, de Dieu l'Etolle de l'Immortalité. Il fut un capital ennemi des vices, qu'il persecuta d'abord en sa propre personne, par un châtiment severe de sa chair, & de ses sens, qu'il pratiqua jusqu'à la mort du vieil homme, & dans les Novices, dont il eut long-temps la charge, par une conduite fort exacte de leurs mœurs. Il proposoit deux sortes de vie à tous ses Novices; l'une qu'ils apprenoient de ses spirituels enseignemens; & l'autre, dont les instruisoient les exemples de ses vertus, parce qu'il representoit de telle sorte en sa personne leur modele, que la vie du Maître étoit une Academie de vertu, à tous ses Disciples. Sa prudence extraordinaire étoit éclairée des lumieres de l'Esprit de Dieu, dont il sçavoit discerner les esprits de ses Novices, & les gouverner selon leur penchant au vice, ou à la vertu. Il étoit souvent avec Dieu dans l'oraison, la nuit principalement, où il avoit coûtume de veiller long-temps, dans la contemplation des choses Divines. Estimé donc de tous un grand Saint, un témoignage Celeste ne manqua pas à sa sainteté, parce que F. Evangeliste Maraddino, Novice, malade d'une fiévre Tierce, rencontra son Pere Maître, qui lui demanda comment il se portoit, & il lui répondit, que jusques là il avoit combattu la fiévre: Hé bien, continua le Pere Maître, à qui la victoire est-elle demeurée? elle m'a surmonté lui répondit son Novice, & jusqu'ici elle m'a tenu couché, & accablé sur un lit. Quoi! lui dit P. Paul, étes-vous un soldat si lâche, que vous ayez succombé sous une petite fiévre? voulez-vous que je vous donne du secours, dit le Pere Maître? Fort volontiers, répond le Novice; Que vôtre fiévre cede maintenant, dit P. Paul au pouvoir de Dieu, & dorenavant qu'elle ne vous tourmente plus, il lui fit alors un signe de Croix, & le renvoya. La fiévre obeït, & vaincuë par le commandement du Pere Maître, elle ne tourmenta plus son Novice. Enfin P. Paul aprés avoir produit plusieurs vrais Enfans, & de grands Observateurs de leur Regle, à nôtre Pere S. François, Gardien du Convent de Bologne, il monta au Ciel, avec la reputation d'une eminente Sainteté.

XVI.

Il fut doué de plusieurs vertus.

Avec un signe de Croix il chassa la fiévre d'un de ses Novices.

Ce saint Homme fut suivi de F. Onofre de Bologne, Laïc, dans la Province de la Marque, qui aprés avoir donné plusieurs témoignages d'une haute probité, par sa bonne vie, l'innocence de ses mœurs, & la grandeur de ses vertus, fut encore honoré de Dieu de quelques Miracles. En effet il rendit une si parfaite santé, à une femme de Maceraté, malade d'une hydropisie, qui touchée de la reputation de sa sainteté, l'avoit prié de faire sur elle le signe de la Croix, qu'elle en sen-

XVII.

Vie & actions de F. Onofre.

tit l'effet dans tout son corps, & s'en trouva parfaitement guerie. Ce fut encore avec un signe de Croix, que dans la même Ville, il soulagea François Riccio, Capitaine d'Infanterie, qui dans les plus violentes douleurs de sa goutte, avoit desiré de recevoir de sa main un signe de Croix : mais enfin aprés avoir vécu saintement sur la terre, il alla vivre dans le Ciel éternellement, aprés être mort à Macerata.

XVIII. Vie & actions de F. Ambroise de Geraci, Laïc.

La memoire fleurit encore dans la Province de Cosenze, de F. Ambroise de Geraci, Laïc. Il fut homme de plusieurs vertus, & d'une vie ornée des exemples d'une parfaite sainteté ; parce que pour dompter parfaitement ses sens, il se priva toûjours de chair, & de vin, mortifia sa chair avec d'autres macerations, embellit son ame des Vertus plus Chrétiennes ; & enfin apellé de Dieu, tandis qu'il combat avec la mort, il s'écrie d'un visage tout joyeux ; O, mon Bien suprême ! ô, mon Bien agreable ! peu de temps aprés, comme languissant, il dit ; Donnez-moi la main : & son Gardien lui demandant, que signifioient ces paroles ; Ne vous étonnez pas, lui répondit-il, mon Pere, parce que je vois un Arbre fort agreable, qui s'éleve jusques dans le Ciel, avec des branches, & un tronc d'or, & des fleurs, & des fruits d'une beauté extraordinaire : mais ce qui surpasse toutes les beautez, un Homme fort Glorieux, & tout plein de Grandeur, est assis à sa cime, qui comprend en lui-même, tous les biens, & tous les plaisirs des hommes. Je soupire aprés lui, je le reclame. O, mon Bien ! ô, mes Delices ! donnez-moi la main, pour monter sur cét Arbre, & cueillir des fruits, & arriver jusqu'à vous. Ce qu'ayant dit, il demeura fort tranquille un quart d'heure, & puis il s'éleva à Dieu, qui preside au haut de la Religion Seraphique, que representoit cét Arbre, d'où il distribuë ses Graces, comme de rares fruits à ceux, qui y vivent saintement. Ce Frere mourut au convent de Cassano, où le bruit est encore fort celebre de sa Sainteté.

En mourant il eut une vision Celeste.

AUTRES RELIGIEUX
d'une Sainteté fort recommandable.

XIX. Vie & actions de F. Paul de Catane.

FRERE Paul de Catane, Laïc, est honoré dans la Province de Syracuse, comme un des plus fervens Observateurs de la Regle, & des plus illustres en sainteté de cette Province. Dieu lui revela la mort du Pere Basile, qui étoit allé à Alger y racheter les Chrétiens captifs, & quelques peines qu'il souffroit dans le Purgatoire aprés son deceds : ce qu'il dit aux Freres, afin de les obliger en les avertissant, à prier Dieu pour son ame. Il avoit encore receu cette faveur particuliere de Dieu, qu'il penetroit souvent les pensées plus secrettes des hommes: ce qui parut bien visiblement par cet exemple. Il y avoit à Catane un homme de Qualité, fort familier à ce Frere, & aussitost qu'il avoit dans l'esprit quelque mauvais dessein, ou quelque méchante pensée, il l'en reprenoit, & comme s'il eust vû distinctement, ce qu'il pensoit dans son ame, il lui en découvroit les particularitez les plus mysterieuses, & les plus cachées: au contraire s'il reflechissoit à quelque chose de vertueux, il lui en donnoit des loüanges : c'est ce qu'a souvent témoigné ce Gentilhomme, qui se dégageoit principalement des vices, à cause que F. Paul les connoissoit si distinctement.

Dieu lui revele les pensées des hommes.

XX. Il est ravi en extase en priant.

Il étoit souvent ravi en extase en priant, & un jour il y demeura fort long-temps, comme s'il eust été sans vie : revenu depuis à lui-même,

il s'écria; ha mes Freres! helas que les Jugemens de Dieu sont à craindre à ceux, qui par le mépris de leur vocation, s'appliquent negligemment à observer leur Regle : & comme les Freres l'interrogerent plus diligemment de ceci; C'est assez leurs répondit-il, c'est assez, il ne m'est pas permis d'en dire davantage, & ne profera plus aucune parole : mais il paroissoit si éfraié, qu'il fut long-tems comme dans un continuel extaze, hors de lui-même. Enfin aprés avoir vêcu jusqu'à la vieillesse, avec la loüange d'un homme de sainteté, tout plein de merites, il passa du Convent de Catane, où il mourut, au sejour des Bien-heureux, comme on le peut croire de sa bonne vie.

XXI. De Pere Jerôme de Palerme Prêtre.

La memoire dans la Province de Palerme, est fort celebre, du Pere Jerôme de Palerme Prêtre, qui passa de l'Ordre des Freres Mineurs Discalceates, à celui des Capucins, & y excella en erudition, en Doctrine, & en toutes les sciences. Il exerça long-tems l'Office de Lecteur dans cette Province, & l'on a écrit de lui, qu'il disoit souvent, qu'il avoit consumé plus d'huile, que de vin dans toute sa vie. Son merite l'éleva aussi aux Charges considerables de Definiteur, & de Commissaire Generaux, & il rendit à ces grands Emplois, ce qu'il en avoit receu de plus honorable, & de glorieux, parce qu'il y brilla de tant d'integrité de vie, de sainteté de mœurs, & d'observance reguliere, que Dieu revela sa gloire, à un Frere, aprés qu'il fut mort.

XXII. P. François de la Rocca Prêtre.

La Province de la Basilicate, est encore aujourd'huy toute parfumée des douces odeurs des vertus, du P. François de la Roche Prêtre, dont la prudence, le conseil, & le zele de la Discipline Reguliere, sont connuës par tout; mais est plus illustre auprés de Dieu, sa haute vertu d'ame, dont il éclata pour tous ses Suivans, par les actions plus glorieuses de sa sainte vie. D'où vient qu'il gouverna long-tems cette Province, avec un merveilleux profit, & un progrez admirable de l'Observance Reguliere. Il fut si fort austere, au milieu des Emplois plus penibles de sa Charge, qu'il observoit avec exactitude, tous les Carêmes de nôtre Pere S. François, il porta jusqu'à la mort un cilice fort rude, de poil de bœuf, & il le changeoit quelquesfois avec une cotte de mailles, dont sa chair étoit fort abattuë ; mais pour la soumettre encore plus à son esprit, il couchoit sur un ais, au lieu de lit. Il fut un défenseur si genereux de l'honnêteté, que pour vaincre les Tentations sensuelles, dont le Diable l'avoit autrefois si cruellement poursuivi, il fut douze jours sans se coucher, & demeurant debout, au lieu de dormir, il faisoit de fort ferventes prieres. On attribuë à sa sainteté le soulagement d'une jeune Fille possedée, qu'on avoit conduite au Convent de Potenza, dont il étoit Gardien, pour la recommander aux Prieres des Freres. Accablé d'une violente maladie, il fut quatre mois sans se coucher, à cause de ses douleurs, qui ne lui permetoient pas le lit; mais appuié sur une escabelle le jour & la nuit, il y reposoit presque sans repos, & dans tout ce temps on n'entendit point sortir de sa bouche, ni plainte, ni murmure, ni gemissemens. Dieu donc l'aïant éprouvé par cette longue maladie, le conduisit par sa mort à une plus heureuse vie, & pour preuve qu'il lui accordoit sa gloire aprés son deceds, il permit que son corps parût si beau, si maniable, qu'il sembloit moins celui d'un mort, que d'un vivant.

Il surmonte les tentations de sa chair, en demeurant debout sans dormir.

XXIII. P. Antoine de Monopoli Prêtre.

Cette année succeda à ceux-ci, P. Antoine de Monopoli Prêtre, de la Province de saint Nicolas, qui fut tres recommandable en abstinence, pauvreté, patience, & constance d'esprit dans les adversitez. Il fut fort souvent Gardien, & il entretenoit sa famille, dans une discipline

si juste de l'Observance Reguliere, & devançoit les autres, par tant d'actions de sainteté, qu'il s'acquit dans tous les esprits, la reputation d'être fort vertueux. Un exemple entre les autres montre bien, qu'il étoit avantagé du don de Prophetie, dont il predisoit les choses futures. Au Bourg de Castellaneta, un homme de qualité, nommé Antoine, son ami particulier, étoit fort affligé du peril, où une violente maladie reduisoit sa femme, & Pere Antoine qui le consoloit, lui dit; Ne craignez rien pour la malade, elle ne mourra pas; mais la mort vous ravira bien-tôt un de vos enfans : pas un n'étoit encore malade, lors que sa femme fut guerie peu aprés, un de ses fils le devient, & sa mere en une santé parfaite, il mourut aprés quelques jours de sa maladie. Le pere demanda au Pere Antoine avec trop de curiosité, si son fils étoit sauvé, & il en a receut cette correction d'ami; Ne recherchez pas temerairement les secrets des Jugemens de Dieu, qu'il s'est reservez par sa divine Sagesse, c'est à vous de faire des prieres pour son ame, & qui se persuaderoit, que Dieu laissast perir une ame, que ses bonnes actions lui auroient renduë fort considerable ?

Il eut le don de Prophetie.

XXIV.

Sa corde délivre une Femme en travail d'enfant.

Nous avons encore d'autres preuves, du credit que les merites du Pere Antoine avoient auprés de Dieu, un jour qu'il marchoit au milieu du Bourg de Castellaneta, il entendit les grands cris d'une femme, en demanda la cause, & on lui dit, qu'il y avoit long-tems qu'elle souffroit d'horribles douleurs d'accouchement, & qu'elle n'en pouvoit étre délivrée par aucuns remedes. P. Antoine touché de compassion de ses peines, lui envoïe aussi-tôt sa corde, & au moment qu'elle s'en fut faite une ceinture, elle accoucha d'un fils en bonne santé. Enfin pour éviter les frequentes visites de ses parens, & de ses amis qui veneroient sa sainte vie, il se retira dans la Province de S. Ange, avec la permission des Superieurs, & tombé malade au Convent de Foggia, il y mourut saintement, & au sentiment de tous, son ame alla au Ciel, y recevoir une recompense eternelle de tous ses travaux.

XXV.

Antonello de Cisterna, fort affectioné à l'Ordre.

Cette même Année, un certain Antonello de Cisterna, fort devot, & bien faicteur de l'Ordre, avoit soin de la Fabrique de ce Convent, & en recompense de son pieux office, Dieu lui revela dans une de ses Oraisons, que le huitiéme jour il quitteroit le sejour incommode de cette miserable vie: Il vint aussi-tôt au Convent, dit adieu aux Freres, leurs demanda des prieres pour son huitiéme jour, où il devoit mourir; & il ajoûta; Mes chers Peres, vous ne verrez plus vôtre Antonello, parce que je tomberay bien-tôt, & le temps de la resolution de mon corps est fort proche; mais je meurs avec joie, puisque j'ai fait ce que j'avois tant desiré, & que je vois le Convent achevé; je vais promptement au devant de mon Dieu, crainte qu'il ne me trouve pas preparé; Je vous quitte, & montrez moi le chemin par vos prieres, & par vos saintes Messes: adieu tous. Ce qu'aïant dit, il retourne chez lui, & quoi qu'il ne fut pas encore malade, il se prepare à l'arrivée de son Seigneur, avec tous les Sacremens de la sainte Eglise; il tomba dans une maladie, qui, comme Dieu lui avoit revelé, le fit mourir huit jours aprés. Nous le plaçons justement entre les Enfans de nôtre Pere saint François, puis qu'il les aimoit si fort, & qu'il lui a obtenu leur glorieuse recompense dans l'Eternité.

Dieu luy revela le jour de son deceds.

DU PERE BARTHELEMY DE LUCIGNANO, *Predicateur:*

ET DE FRERE GREGOIRE DE GE'NES, LAIC.

Pere Barthelemy de Lucignano, Predicateur de la Province de Milan, fut admirable en doctrine & en capacité. Il étoit dans l'Ordre des Conventuels, où il exerçoit publiquement la Charge de Lecteur, en l'Université de Pavie, & animé du zele d'une perfection plus grande, il passa dans l'Ordre des Capucins, où peu de temps aprés, il fut établi Professeur General, dans la Province de Milan. Il conserva dans cette grande Charge, tant d'humilité, & de mépris de lui-même, qu'aprés sa lecture, il faisoit volontiers les Offices plus viles du Convent. Il portoit du bois à la cuisine, tiroit de l'eau, balayoit les Dortoirs, lavoit les écuelles, servoit les Malades, ôtoit leurs ordures, & netoioit leurs bassins; & il se plaisoit si fort à tous ces emplois, qu'on ne l'en retiroit qu'à regret. D'où vient que Lecteur d'effet, comme de paroles, il produisit de grands Predicateurs à l'Ordre en doctrine, & en pieté. Comme un observateur si zelé de l'Observance reguliere, tous les Dimanches, & les Fêtes il expliquoit la Regle, dans ses plus profondes difficultez, pour en rendre l'observance plus facile, aux Freres Laïcs principalement. Il avoit un desir si extréme de l'Oraison, & de la contemplation des Choses Divines, qu'il sembloit y avoir établi tous ses plaisirs d'esprit. Il y recevoit de Dieu tant de dons, & tant de faveurs, que souvent lors qu'il prioit, on voioit une Colombe blanche voltiger autour de lui, qui se plaçoit tantôt sur une de ses épaules, & tantôt sur l'autre, & avertissoit ce semble tous ses Spectateurs, que les Dons du Saint Esprit reposoient dans son ame, & y répandoient d'admirables clartez de vertus, & de sainteté. Mort enfin à Milan, il changea cette miserable vie, avec une bien-heureuse dans le Paradis. XXVI. *Il est fort celebre en doctrine & en pieté.*

Le dernier enfin qui orna cette Année, dans la Province de Génes, d'une sainte vie, & d'une glorieuse mort, a été F. Gregoire de Génes Laïc, homme d'une pauvreté, & d'une humilité si extréme, qu'il ne sembloit point avoir de plus grands plaisirs, que dans l'indigence de toutes choses, & le mépris de lui-même. Il étoit si merveilleusement affable, & d'une si grande douceur de discours, que personne accablé de quelque misere que ce fust, ne parloit à lui, que tout consolé de ses paroles, il ne se sentist, ou dégagé du poids de ses disgraces, ou fortifié de cœur & d'esprit, pour souffrir courageusement ses adversitez. Un jour, une noble Dame de Génes, de la Famille si illustre des Sisti, étoit si effraïée de la memoire de la mort, qu'on n'ozoit en parler, ni même la nommer en sa presence. Tombée fort malade, personne n'eut la hardiesse de lui dire le moindre mot de la mort, & de la praparation de son ame à ce grand passage; lors que F. Gregoire la vint voir, & lui parla si doucement des miseres de cette vie, de l'inconstance du monde, & de l'eternité, comme de la gloire du Paradis, que son esprit aussi-tôt changé, l'on la vit soûpirer aprés la mort, avec tant d'empressement, comme le moïen plus propre à lui acquerir la gloire, qu'elle n'avoit rien de plus agreable, que de s'entretenir de la sienne. XXVII. *Vie & actions de F. Gregoire de Génes, Laïc.* *Sa douceur dans ses paroles est admirable, & ses effets.*

Nous ne devons pas taire ici son amour envers tous, & principale- XXVIII.

ment les Seculiers. D'où vient que Quêteur au Convent de Génes, si quelqu'un pressé de douleur d'esprit, ou de quelque tristesse, se recommandoit à ses prieres, aussi-tôt qu'il étoit de retour de sa Quête, il s'en alloit dans l'Eglise prier Dieu pour lui, & ne se contentoit pas d'une priere, il y joignoit la discipline. Il étoit si fervent dans ses Oraisons, que non seulement, il y étoit souvent en extaze, mais encor son corps y étoit élevé de terre. Il predit le jour de sa mort, long-tems auparavant qu'il arrivast, & aussi que son corps ne devoit pas être enterré, dans le sepulchre ordinaire des Freres, mais dans une sepulture particuliere. Ce qui arriva depuis de cette maniere. Cette Année la peste s'étoit montrée si cruelle dans Génes, que plusieurs en mouroient tous les jours, sans le secours des Sacremens de l'Eglise, & sans les assistances plus necessaires de leur corps. F. Gregoire s'offrit genereusement à les assister, avec quelques-uns du Convent, & mort de peste au Lazaret, en soulageant les pauvres malades, quelques Officiers de l'Hôpital, aprés son trépas, mirent une corde à ses pieds, le traînerent dans sa sepulture, comme il l'avoit predit, tandis que les Anges porterent entre leurs mains son ame au Ciel, en presence de Dieu, qui couronna sa charité.

Il prédit sa mort long tems avant qu'elle arriva.

Il mourut de peste en assistant les Pestiferez.

Choses considerables arrivées cette Année.

XXIX. DAns la Province de Bologne, F. Pierre Paludano étoit tourmenté si cruellement de la goutte, qu'il étoit toûjours sur le lict, & les Freres qui le visitoient souvent, l'entretenoient quelquesfois de choses bien vaines, & fort ridicules, en sorte que son Infirmerie paroissoit plûtôt un lieu de divertissement, que d'une visite de pieté. Quelques Années aprés, F. Pierre mourut, & P. Bernardin Prêtre de son païs, qui desiroit apprendre son état dans l'autre vie, le demandoit instamment à Dieu. Aprés avoir été long-temps en Oraison, F. Pierre lui apparoît dans sa même forme, & P. Bernardin aussi-tôt lui demande avec empressement, en quel état il étoit auprés de Dieu, il lui répond, que par sa grace, il étoit sauvé, mais qu'il avoit enduré d'éfroiables peines dans le Purgatoire, à cause des entretiens inutils qu'il avoit soufferts dans sa Chambre. Tous doivent refléchir fort serieusement, que si ceux qui consentent seulement aux vaines conversations des autres, sont punis de Dieu si severement, quels seront les supplices de ceux, qui perdent tant de tems, en des discours de badineries? Mais, helas! que ceux qui s'emportent aux murmures, & aux détractions, dans les Compagnies, apprennent de ceux-ci, quelles peines ils doivent attendre de la colere de Dieu.

F. Pierre Paludano est puni dans le Purgatoire pour avoir permis aux Freres de causer inutilement dās son Infirmerie.

XXX. En ce même tems, & dans la même Province, P. Augustin Maraddino Prêtre, qui avoit regret de servir les malades, y mourut, & aprés son decés il apparut au P. Paul de Ferrare Prêtre, & lui dit, que Dieu lui avoit ordonné pour purgatoire, que l'espace d'un mois, enfermé dans le sepulchre des Freres, il en souffriroit toutes les puanteurs; & que cette peine lui avoit été imposée, parce qu'estant en vie, il n'avoit pû souffrir les ordures, & les odeurs des malades, parce que Dieu nous demande principalement tant de soin des Infirmes, que l'on l'offense extrémement, si l'on a peine à les servir dans leurs besoins.

Un Pere qui avoit peine à visiter les malades est puni dans le sepulchre des Freres.

XXXI. Mais si le Frere, qui s'étoit monstré negligent, & delicat à servir les malades, est puni de Dieu si legerement, sa justice châtie avec plus de severité, celui, qui chargé du soin des Infirmes, manquoit à leurs faire

la charité, que nous ordonne si fortement dans la regle, nôtre Pere saint François. Un Infirmier, au Convent de Peruse, negligeoit cette loi de la charité, qu'on garde inviolablement parmi les Capucins, qu'on rende aux malades tous les secours possibles bien également; & si quelques Superieurs, Gardiens, Définiteurs, ou des amis étoient surpris de quelque mal, & venoient à l'Infirmerie, il avoit grand soin jour & nuit, qu'ils ne manquassent de quoi que ce fust; mais si quelques Freres du commun, dont il ne pouvoit esperer ni honneur ni profit, tomboient malades, il les recevoit avec si peu de charité, qu'il ne leurs donnoit pas même le plus necessaire: de sorte qu'ils s'en plaignoient hautement, & pourtant les Superieurs les croyoient d'autant moins, qu'ils l'éprouvoient toûjours fort soigneux auprés d'eux, & ils se persuadoient qu'il en usoit envers les autres, avec la même charité.

XXXII. Un Infirmier inégal à soulager les malades, est condamné de Dieu.

Le temps enfin venu, où Dieu vouloit faire son jugement, cét Infirmier devient malade, & son mal augmentant, il approchoit de l'extremité de sa vie. Le Gardien l'exhorte alors de confesser ses pechez, & il l'entretenoit dans l'esperance qu'il le feroit au plûtost: mais il cherchoit tous les jours des remises, & il differoit sa Confession de moment en moment. Le Gardien l'avertissoit du peril de mort où il étoit: & comme il le pressoit de se confesser, il lui répondit; Pourquoi, mon Pere, me sollicitez-vous à la confession de mes pechez, qui me seroit fort inutile: le temps de me convertir est passé, ma penitence a trop retardé, c'est fait de mon salut. Le Gardien d'abord attribua ces paroles de desespoir, à quelque delire d'esprit: mais comme il vit qu'il parloit d'un fort bon jugement, il l'exhorte avec des paroles puissantes, d'esperer en la bonté de Dieu, & lui persuader, qu'il n'y a point de si grand peché, qu'il ne puisse être expié par la penitence. Vous perdez inutilement vôtre temps, mon Pere, lui dit le malade; je suis condamné au jugement de Dieu, à cause que je n'ai pas également assisté mes malades, parce qu'ayant secouru les Superieurs, & les autres, dont je pretendois de la faveur, & de l'appuy, avec tous les soins les plus assidus, j'ai été si barbare, & si cruel aux autres, que je leurs refusois même les secours plus necessaires, c'est pourquoi je suis damné éternellement: ce qu'ayant dit, il mourut, & aprés sa mort, il exhala dans tout le Convent d'horribles püanteurs. Cette mort nous laisse dans cette étonnante pensée, que si Dieu, dont les bontez sont infinies, ne lui a fait misericorde, & s'il avoit le jugement bon à la mort, on peut desesperer de son salut.

XXXIII. L'eau dont on lavoit les pieds aux forestiers opere une merveille.

Dans la Campagne de Castrobuono, de la Province de Syracuse, une horrible mortalité s'étoit mise dans les troupeaux d'un Berger, il vint trouver les Freres, & pria le Gardien d'en envoyer quelques-uns, qui benissent ses bestiaux. Le Gardien du Convent étoit alors P. Hierôme de Cammerata, homme d'une grande vertu, & fort éclairé du Saint Esprit, qui prit dans une cruche de cette eau, dont on avoit depuis peu lavé les pieds à quelques Forestiers, & la donne aux Freres qu'il envoyoit, avec ordre de la jetter sur les troupeaux; les Freres vont, y jettent l'eau qu'ils portoient, & aussitost la mortalité cessa, & les bestiaux furent preservez de leur maladie. L'on ne doit point trouver étrnge cette merveille de Dieu, puisqu'il est d'un pouvoir égal, & sur les animaux, & sur les hommes.



Suite des Choses considerables arrivées cette Année.

XXXIV. C'Est une bonne coûtume saintement établie parmi nous, que nous tenons de nos anciens Peres, que pour une Observance plus parfaite de la tres-haute pauvreté, & pour éloigner les Freres de tous les desirs superflus des choses, lorsque les Provinciaux viennent visiter les Convens de leurs Provinces, ils voyent tout ce qu'ont les Freres à leur usage, & s'ils leurs trouvent quelque chose d'inutile, ils les en desapproprient. Il arriva cette Année dans la Province de la Marque, qu'un Frere, qui avoit reservé quelque chose de superflu, qu'il ne vouloit pas que son Provincial lui ôtast à sa visite, le cacha secrettement dans sa chambre. Un Pere alors de grande pieté, en oraison une nuit, fut ravi en extase, où transporté d'esprit dans l'Enfer, il y vit ce Frere proprietaire, attaché à une haute potence, & pendoit à ses pieds, ce qu'il avoit caché de superflu à son Provincial, à sa visite. Ce saint Homme revenu de son extase, tout épouvanté va trouver ce Frere, & lui dit en quel état il l'avoit vû dans l'Enfer, au haut d'un gibet. Ce Proprietaire reconnut, confessa, déplora son crime, & dégagé de toutes ses superfluitez, entre les mains de son Superieur, il évita l'Arrest de sa damnation éternelle, en changeant de vie.

Comment un Frere proprietaire se convertit à Dieu.

XXXV. En ce Temps-là, F. Barthelemi d'Aquapendenté, alloit avec son Compagnon, de Rome, au Convent de Monte Rotondo, & portoit avec lui un pain tout frais. Il n'avoit pas voulu le donner à un pauvre, qui lui demanda l'aumône, & aussitost qu'il fut au Convent, & qu'il pensa de le manger, il le trouva aussi dur, que s'il eust été de fer : en sorte qu'on n'eust pû le rompre, ni avec une serpe, ni avec un marteau. Chose veritablement fort extraordinaire, mais bien juste pourtant, puis qu'un cœur assez endurci, pour avoir refusé un pain à JESUS-CHRIST, en la personne d'un Pauvre, ne meritoit qu'un pain dur : & qu'on cherchoit inutilement quelque profit, dans ce qu'on retranchoit d'aumône au secours des autres, puisque Dieu le privoit de toute sa force, & le rendoit inutile à d'autres usages.

Un Frere refusant un pain à un pauvre le trouve tout dur.

XXXVI. Cette Année, la Campagne de Camerin, & les Vignobles avoient été si fort ravagez de la grêle, que le vin y étoit bien rare, & les Freres alors n'en avoient point au Convent. Un de leurs Bienfaicteurs appellé Porphirio, qui n'avoit qu'un muids de vin aigre, l'offrit à leurs besoins ; Puisque vous avez, lui dit le Quêteur, une si bonne volonté pour nous, conservez vôtre vin, & lorsque nous n'en trouverons point ailleurs, nous en viendrons prendre à vôtre tonneau. La necessité des Freres les obligea de recourir à ce muids ; le Quêteur y vient avec ses bouteilles, les emplit de ce vin, & d'aigre qu'il étoit, il devint fort excellent. Ce que Porphirio attribua à la Divine Providence, qui vouloit secourir les Freres, il leurs reserva le muids tout entier, & ne voulut pas que qui que ce fust de sa famille, en goûtast.

Un vin aigre donné par aumône devint excellent.

XXXVII. Enfin Dieu montra cette Année, par un terrible exemple, avec quelle composition d'esprit, & de corps, sans irreverence, & sans sommeil, on doit assister à l'Oraison Mentale avec les autres. Au Convent de S. Jacques, alors de la Province de Milan, situé sur une Montagne proche de Cologni, de la Campagne de Brescia, un Prêtre avoit coûtume d'être si paresseux, & si lâche à l'Oraison commune des Freres, qu'au temps que les autres s'occupoient à la contemplation des Choses Divines,

Un Frere qui dormoit à l'Oraison est effrayé d'une étrange vision.

Divines, & aux larmes avec plus de ferveur, il se retiroit dans quelque coin du Chœur, où il dormoit sur les bancs fort paisiblement. Sa conscience lui reprochoit bien quelquefois sa lâcheté : mais parce qu'il ne la croyoit pas un crime de si grande consequence, il ne s'en corrigeoit pas. Un jour endormi plus doucement même qu'à son ordinaire, & éveillé precipitemment de son sommeil, il voit nôtre Pere S. François, avec un visage affreux, dont les yeux étincelloient de flammes, qui lui apparut, & qui armé à la main d'un large coûteau, de l'autre le prend par son Capuce, & commence de le découdre de son habit : pour apprendre aux Freres, qu'ils sont indignes d'un habit Seraphique, lors qu'au temps de l'Oraison, qu'il faut combattre contre les Demons leurs ennemis, ils se laissent lâchement surprendre au sommeil, & à la paresse. Nôtre Pere S. François avoit déja décousu la moitié du Capuce de ce lâche, lorsqu'il lui demande pardon de sa faute, & tout moüillé de ses larmes, il implore le secours de la sainte Vierge, & promet qu'il s'amandera. Nôtre Pere S. François appaisé par la promesse du coupable, se retira, & ce Frere resté à demi mort de crainte, a aussitost recours au Sacrement de Penitence, se confesse de son peché, & depuis disant sa vision, pour l'edification des autres, il fit recoudre son Capuce, que nôtre Pere S. François avoit décousu à moitié. Enfin devenu sage à ses dépens, il se corrigea de sorte, qu'il fut vû des plus fervens à l'oraison, & aprés sa vision il y témoignoit tant d'ardeurs, que tout embrazé de l'amour de Dieu, qui l'y consumoit, il avoit un visage tout Seraphique & tout Celeste ; parce que Dieu fait souvent dans l'homme, que la crainte l'ayant châtié, son amour l'attire à lui, & que converti par la frayeur de ses jugemens, il le sert aprés dans les actions plus genereuses d'une sainte vie.





QUELQUES FRERES MEURENT EN ASSISTANT LES PESTIFEREZ.

Et du premier Chapître de la Province de Paris, celebré dans la même Ville.

I. CETTE Année 1580 de nôtre Salut, & de nôtre Réforme la cinquante-sixiéme, plusieurs Capucins arriverent heureusement de la mer orageuse du monde, au port assuré du paradis, de l'exil à la patrie, de la prison au Royaume, de la bataille aux triomphes, & des fatigues de cette vie, au sejour bienheureux de l'Eternité. Année veritablement heureuse en succés, & feconde en Enfans Celestes, encore que de son commencement, elle fust assez triste, par une épouvantable peste, qui ravagea si furieusement Paris, qu'on peut dire un monde de Peuples, qu'en trois ou quatre mois de temps, il y mourut plus de soixante mille hommes. Alors étoit Gardien, & Custode du Convent de saint Honoré de cette grande Ville, P. Pierre Deschamps, d'Amiens, qui fâché, que par le defaut de Ministres Sacrez, plusieurs Pestiferez mouroient sans Sacremens, & sans secours spirituels, & accompagné de cinq Freres, qu'il connoissoit des plus zelez de sa Famille, se consacre genereusement au service des malades, place ses Compagnons en divers lieux, pour profiter à plusieurs, & sans craindre la mort, entreprend avec eux un Oeuvre si propre à une Religion toute Seraphique, & si digne de la pieté Chrétienne: en sorte que si beaucoup de Capucins, les années precedentes, dans quantité de Villes d'Italie, se sont sacrifiez tous vivans dans ce saint exercice, à la gloire de leur Réforme, ces six Genereux, brûlez du zele de leurs Devanciers, poursuivirent avec autant de generosité un Ouvrage si religieux, qu'ils ont herité de leur courage, & y consacrerent tous nos Convens de France, par une mort volontaire.

Effroyable peste dans Paris.

Quelques Capucins meurent en assistant les Pestiferez.

II. Tandis effectivement qu'ils s'employent fidelement au salut, & au secours des malades, & qu'ils n'obmettent auprés d'eux aucuns bons offices de la charité, quatre des six sont attaquez de peste, dont la santé desesperée, deux moururent dans le service, & Dieu conserva les deux autres, pour le secours des Pestiferez. Ils les assisterent jusqu'à ce que la peste fust toute cessée, & ils retournerent au Convent, chargez de gloire, & de merites, dignes assurément d'un aussi grand triom-

phe que ceux, qui sont morts si constamment dans leurs emplois, parce que le courage n'a pas manqué à leur martyre de charité, mais plûtôt le martyre à leur courage, puisque leur generosité s'est veuë trompée si innocemment, par une plus longue vie que celle, qu'ils avoient desirée. Quelques Peres de la Compagnie de JESUS servirent aussi fort genereusement les Pestiferez, dans un temps si plein de miseres, & quelques-uns même moururent saintement dans le service des malades, avec la loüange d'une charité si chrêtienne.

Quelques Peres Jesuites assistent genereusement les Pestiferez à Paris avec les Capucins, & y moururent dans leur secours.

III.

Pere André de Bourgogne hôme fort considerable, & F. Jacques de Provence Clerc, illustre en vertus.

Entre ceux qui moururent, dans ce genereux emploi de la charité, fut P. André, Bourguignon Prêtre, homme de grande vertu, & d'une pieté extraordinaire, dont on dit principalement que disant une fois la Messe, aprés avoir achevé les paroles de la consecration, il ne montroit pas encore le saint Sacrement au Peuple, lors que par hazard une planchette du Tabernacle, tomba sur l'Hostie, & la rompit en deux. P. André fut surpris de cet accident, & il ignore ce qu'il fera dans un temps si peu propre à prendre des déliberations; il craignoit d'un côté le scandale du Peuple, s'il leurs proposoit à adorer une Hostie rompuë, il croyoit d'un autre, qu'il n'y en auroit pas moins, de ne pas élever à l'ordinaire le saint Sacrement. Dans cette incertitude donc il appelle son Superieur, & il le consulte sur ce qu'il feroit: Il lui ordonne aussi-tôt de joindre de ses doigts sacrez, les deux parties de l'Hostie, & de les élever à la veuë des assistans, qui lui rendissent leurs venerations. A l'heure même P. André obeït, & Dieu pour montrer au Peuple, le credit de son obeïssance auprés de sa Majesté, permit par sa vertu, que ces deux parties se rejoignirent si justes l'une avec l'autre, qu'on ne remarqua plus aucune marque de fracture, sur la sainte Hostie.

Une Hostie rōpuë se rejoint miraculeusement.

IV.

Premier Chapitre Provincial de la Province de Paris.

La Province de Paris étoit alors gouvernée, sous le titre de Commissaire General par P. Anselme de Petra Molara, qui convoqua cette Année le Chapître Provincial à Paris, où P. François de la Briga, fust élû premier Provincial de la Province de Paris, & lorsque sur la fin de cette même Année, il alla au Chapître General à Rome, qu'on y devoit celebrer la suivante, il laissa P. Bernard d'Osimo Vicaire Provincial de la Province.

V.

Nous ne devons pas obmettre ici, que ces six Capucins, qui assisterent si genereusement les Pestiferez, les servirent non seulement dans les choses de leur salut, par l'administration des saints Sacremens de l'Eglise, mais encore dans celles, qui regardoient la santé de leurs corps, lors qu'ils leurs fournissoient leurs remedes, & le plus necessaire à leur vie; tellement que des services rendus si genereusement à l'ame, & au corps des malades, charmerent de sorte les cœurs de tout Paris, qui sont fort sensibles à la reconnoissance, & à la pieté naturellement, que quoi que jusque là, l'on eust assez abhorré les Capucins, à cause de leur nouvelle vie, si surprenante à la veuë, & qu'on ne connoissoit pas encore la sainteté de leur Réforme, tous loüerent le zele de leur charité, & dirent par tout, que les Capucins en assistant leurs malades, avoient témoigné des entrailles de Mere, en soulageant le corps, & des soins de Pere en secourant l'ame de tous les Pestiferez. D'où vient qu'au moment qu'ils paroissoient aux yeux des Parisiens, ils les admiroient, & les respectoient comme de parfaits Religieux, de vrais enfans de leur Pere saint François, & des Anges de la terre, destinez de Dieu, pour le soulagement de Paris, & même pour le secours de tous les François.

Les Capucins sont fort considerez & respectez à Paris, aprés leur service des Pestiferez.



ETABLISSEMENT DE QUELQUES CONVENS.

VI. On bâtit en Calabre le Convent de sainte Catherine.



Ette Année dans la Calabre, au Bourg de sainte Catherine, de la Province de Regge, furent jettez les fondemens du Convent des Capucins, avec tant de pieté des habitans, que comme pour le bâtir, il fut necessaire de faire un four a chaux, ils en laisserent peu dans leur Bourg, y vinrent tous travailler, & tandis que les uns portent sur leurs épaules les pierres, les autres en conduisent une partie sur des chevaux au fourneau. Dieu même montra par plusieurs témoignages, combien lui agréoient, & la pieté de ce Peuple, & la structure de ce Convent. Un asne chargé de pierres, marchoit le long d'un précipice, y fit un faux pas, y tomba avec sa charge, & tous ceux qui le virent tomber, assurez de sa perte, s'écrierent; Ah! saint François, sauvez cette bête. Cette priere fust utile à l'asne, parce que quoique le précipice fust fort profond, & qu'il y fust tombé au milieu des rochers, & des cailloux qui l'environnoient de tous côtez, en sorte que son corps en devoit être brisé en plusieurs pieces, il fut pourtant conservé tout entier, & levé sur ses pieds, il alla par un autre chemin au Convent, avec l'admiration de ceux qui l'avoient veu tomber dans le précipice. Un cheval encore chargé de bois pour le Monastere, s'y laissa glisser, & il en sortit sans le moindre mal, à la priere assurément de nôtre Pere saint François.

Il s'y fit quelques Miracles.

VII. Merveilleuse charité d'un Frere.

L'on bâtit aussi cette Année dans la Province de Bologne, le Convent du Bourg de saint Donnino, où P. François d'Imola, laissa un exemple merveilleux d'une grande charité; lors effectivement, que F. Joachin de Parme, conducteur du Bâtiment, monté sur le toit de l'Eglise, qu'on élevoit alors, panche du pied, & tombé en bas, P. François d'Imola le vit tomber avec étonnement, & sans pouvoir lui donner d'autres secours, qui le délivrassent de la mort, il court à lui, prête ses épaules à sa cheute, & tombez tous deux à terre, Dieu par sa bonté leurs conserva la vie.

VIII. Le Convent de Bigorio est dessigné par des Hyrondelles.

Il n'est pas juste de taire ici ce qu'on écrit cette Année du Convent de Bigorio. Ce Bourg est de la vallée de Lugano, du domaine des Suisses, dont les habitans sont bien simples, & fort devots. Assez proche de ce Bourg, on voit sur une montagne, un Convent de Capucins, où il arriva une chose merveilleuse, lors qu'on le bâtissoit. Tous les Bourgs prétendans de les avoir auprés d'eux, disputoient du lieu de leur Monastere, lors qu'accordez entr'eux, ils resolurent d'un commun consentement, qu'on le bâtiroit au pied d'une montagne, qui paroissoit le juste milieu de tous leurs Villages. La chaux déja toute préparée, pour en jetter les fondemens, avec les pierres qu'on y avoit apportées, plusieurs Hyrondelles voltigeoient autour du bassin, y moüilloient leurs aîles, s'envoloient au haut de la montagne, y marquoient un cercle avec la chaux, & y dessignent un Convent; ce qu'aiant fait deux ou trois fois, les Freres, & les Habitans reconnurent visiblement, que c'étoit la volonté de Dieu, qu'on bâtit le Monastere, au même lieu, qu'avoient marqué les Hyrondelles; ce qu'on fit, & bien justement, parce qu'il servit presque toûjours de demeure à des hommes fort eminens en vertus, & même cette Année, la famille qui y étoit, y menoit une vie si digne d'un Ordre Seraphique, que les Freres quoique des hommes en-

gagez dans les foiblesses de leur nature, avoient quelque chose de plus que l'humain, qui les faisoit paroître moins des hommes de la terre, que des Anges du Paradis.

Ils n'avoient tous qu'un même esprit, & qu'une même ame, dont ils vouloient également, non seulement se deffaire des choses, qui regardoient les delices de leurs corps, mais encore le reduire aux termes plus étroits de la necessité, & comme aux premiers elemens de la vie, sans qui elle ne peut subsister un moment. En effet, ils avoient resolu, de ne se servir dans un païs froid, que d'une seule Tunique toute déchirée, qui seroit plus propre à couvrir, qu'à échauffer leur corps. Mais comme si cet habit, n'eust pas été assez austere à leur zele, les uns portoient dessous de rudes cilices, les autres le faisoient faire moitié laines, moitié poils de chevaux coupez de fort prés, & pas un, dans les plus grands froids, qui, à cause de la quantité des neiges, & des vents de gelée, sont extrémes en ce païs-là, n'approchoit du feu, ni par consequent de leur cheminée, où il n'y en avoit jamais, soit pour réchauffer leur corps, soit pour faire leur cuisine, parce qu'ils ne mangeoient point de viandes, excepté quelques Fêtes principales de l'année, comme la Nativité, & la Resurrection de JESUS-CHRIST. Plusieurs même s'abstenoient de pain, d'autres de vin; la plus grande partie se contentoient de pain & d'eau; & passoient sans autre nourriture, les semaines toutes entieres. Tous d'un commun consentement se déterminerent cette Année, de faire le jeûne des Advens, avec de simples châtaignes, & même ils consacroient toutes les veilles de Fêtes, les Quatre-Tems, les Vendredis au pain & à l'eau; à peine une fois le mois demandoient-ils du pain dans le Bourg, & ils se nourrissoient ordinairement de châtaignes, ou de quelques autres fruits. Si même quelques personnes de pieté, leurs envoyoient d'autres alimens du Bourg, ou de la Campagne, ils les refusoient fort civilement. IX.

Sainteté prodigieuse du Convent de Bigorio.

Ces prodigieuses austeritez de leurs corps, étoient comme les préludes des grandes vertus de leurs ames, parce qu'entr'eux avoient tant de vogue, l'humilité, la soumission d'esprit, & le mépris d'eux-mêmes, qu'ils se croioient serviteurs les uns des autres, s'obeïssoient mutuellement, comme des domestiques à leurs maîtres, se prevenoient d'honneurs aux occasions, & l'on n'entendoit dans tout le Convent, que des combats d'humilité, dont tous s'éforçoient de rendre, & de ne point recevoir de services; mais la ferveur, & le zele, dont il satisfaisoient aux choses de Dieu, n'étoient pas croiables; d'où vient que sortans fort rarement du Convent, il s'appliquoient avec tant d'ardeur à l'Oraison, & à la contemplation des choses Divines, que le jour, & la nuit il y en avoit toûjours qui prioient, & qui veilloient en prieres fort long-temps. Pas un ne retournoit, se reposer aprés Matines; pas un ne paroissoit ou paresseux, ou endormi devant Dieu; mais tous étoient si fermement en sa presence, qu'ils le contemploient avec d'autant plus d'application de cœur, & d'esprit, que durant les tenebres de la nuit, ils joüissoient d'un plus grand repos. Ils avoient coûtume de dire l'Office divin si doucement, & avec tant de pieté, & de celebrer la sainte Messe, avec une devotion si extraordinaire, qu'ils n'entroient point au Chœur, & ne se presentoient point aux Autels, qu'aprés s'y être bien preparez, par de longues Oraisons, dont ils s'embrazoient le cœur à l'amour de Dieu, pour mieux honorer ses loüanges. X.

Admirable vie des Freres de ce tems.

Enfin ils s'établirent genereusement en une maniere de vie si celeste, que plusieurs croioient justement, que Dieu avoit choisi cette Mon- XI.

tagne, où tant d'illustres Personnages, s'élevoient par leurs vertus, comme des Cedres du Liban, par leur haute tige, & dont le Prophete a tracé les Benedictions, en disant : *Dieu te benisse, Beauté de Justice, Montagne sainte.* Cette eminente sainteté de ce Monastere, ne dura pas seulement cette Année, elle y subsista plusieurs des suivantes, de sorte qu'on pouvoit dire de cette sainte solitude, avec le Prophete Isaïe ; *La deserte, & l'écartée se réjoüira, & la solitude se consolera, & fleurira comme le lis ; elle germera en naissant, elle se réjoüira avec plaisir, & pleine de loüanges : La beauté du Liban lui a été donnée, l'aggréement du Carmel, & de Saron.* Encore effectivement, que par la bonte de Dieu, l'état commun de l'Ordre fleurisse dans une entiere observance de la Regle, & une si parfaite sainteté, qu'elle differe peu de celle de ce Convent, & quoique chaque Province de l'Ordre, comme quelque éclatante partie du Ciel, ait son éclat propre, & joüisse de la perfection de ses grands hommes, comme des splendeurs de ses étoiles, j'ai jugé à propos de décrire plus particulierement l'eminente maniere de vie de ce Convent, afin que ceux qui la liront, apprennent à imiter la perfection de leurs Devanciers ; mais comme une Etoille differe en clarté, d'une autre Etoille, en fait de vertu de même, sa condition est commune à tous, je l'avouë, mais sa splendeur est differente, dans tous ses sujets : & il est visible, qu'elle brille plus dans les uns, que dans les autres. Ce qu'on peut voir aisément, par les actions de plusieurs grands Hommes, qui ont fleuri cette Année dans des Provinces differentes de l'Ordre par leurs vertus, & leur sainteté.

Jeremi. 31. Chap.

Isai. 35. Chap.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE ANTOINE DE CINCIANO, LAIC.

XII. ENtre ceux qui se presentent cette Année : Le premier est, F. Antoine de Cinciano Laïc, enfant de la Province de Toscane ; quoi qu'il fust assez grossier, & sans étude, la nature pourtant l'avoit avantagé de tant de prudence, qu'il étoit de fort bon conseil : & même il fut souvent Superieur dans cette Province, & Maître des Novices, à qui comme aux autres, il montra de si grands exemples de vertus, qu'ils l'admiroient, & le consideroient comme une idée la plus juste de la pauvreté, de l'humilité, de l'abstinence, de l'austerité, du silence, de la mortification, de toutes les régularitez, & de la plus parfaite vie. Il étoit si amateur de l'Oraison, & de la contemplation des choses Divines, qu'encore qu'il ne semblast jamais en être separé, il y employoit principalement plusieurs heures de la nuit, d'où la vertu de ses prieres paroissoit avec grand éclat : en voici un témoignage fort considerable.

XIII. Lors qu'il étoit Maître des Novices, F. Marian de Cinciano se resolvoit de retourner dans le monde, à cause d'une incommodité d'oreilles qui le détournoit des Divins Offices. Il communiqua alors son dessein à F. Antoine, qui lui ordonna de se confesser, & de communier, & il pria Dieu pour lui : aussi-tôt que le Novice eut obeï, il fut gueri, & demeura depuis dans la Religion, avec une bonne santé. Cet homme n'avoit rien de plus précieux que l'Oraison, & il disoit que la Religion n'avoit rien de plus utile qu'elle. D'où vient qu'un Frere l'interrogea, combien

Par son Oraison, il guerit un Novice d'un grand mal d'oreilles.

la Religion des Capucins se conserveroit entiere, & dans sa pureté; & il lui répondit, qu'elle subsisteroit toûjours, tandis que l'Oraison y seroit religieusement observée, & qu'au contraire elle seroit proche de sa ruine, lorsque l'Oraison y seroit trop negligée. Il evitoit la familiarité des Seculiers, & même des Freres, dont il éprouvoit que l'esprit d'Oraison se refroidissoit, & languissoit dans toute leur conduite. Il avoit coûtume de chercher les solitudes, comme amies de l'Oraison, où il répandoit souvent des larmes, & y poussoit des soûpirs, & il sembloit, que son ame se liquefioit toute entiere, aux flammes de l'amour de Dieu. Mais le Diable enragé de ces ardeurs d'Oraison de F. Antoine, l'attaquoit de plusieurs manieres, & même quelquefois à force ouverte, pour le détourner de ses Oraisons: quelquefois il lui arrachoit des mains la Couronne de la Vierge, qu'il disoit tous les jours si devotement; il le poussoit de côté, & d'autre, & le persecutoit de plusieurs façons: mais lui qui persuadé, qu'il devoit combattre par la patience, & qu'il ne surmonteroit jamais mieux, & avec plus de facilité, un superbe ennemi, que par l'abaissement, il supportoit fort patiemment toutes les insultes des Demons, & ainsi il en remportoit de glorieux Triomphes. Mais il montroit par un exemple avec quelle diligence ceux qui ont receu de Dieu des faveurs plus grandes, doivent eviter les soins plus empressez du corps, & les moindres excés de ses delicatesses.

C'est l'Oraison qui soûtient l'Ordre des Capucins.

Il souffre patiemment les attaques du Diable.

XIV. Les Parfaits doivent eviter tous les plaisirs du corps.

Il avoit souvent coûtume de jeûner au pain, & à leau, & si quelquefois il se servoit de vin, il le méloit avec beaucoup d'eau. Un jour, aprés une grande maladie, pour reparer ses forces, il prit un verre de vin tout pur, avec quelque sorte de plaisir, & aussitost le Demon lui apparut, & comme s'il eust donné trop à ses sens, il se railla de lui, pour apprendre à tous, que les Hommes parfaits doivent se priver de tous les delices, même dans la maladie, & que ce qu'on accorde plus aux sens, qu'à la necessité lorsqu'on est malade, n'est pas sans defauts. F. Antoine avoit receu de Dieu plusieurs dons, comme des preuves certaines de sa veritable sainteté; celui principalement de discernement, dont il voyoit souvent comme presentes, les choses plus cachées. D'où vient que lorsqu'on celebroit le Chapître general à Naples, où l'avoit assemblé Ochino, il vit au Convent de Cortone, où il étoit de Famille, des troupes de Demons, qui faisoient un Chapître d'Enfer, & y concertoient entr'eux les moyens de ruïner la Réforme; il en avertit les Peres du Chapître general, & il leurs donne avis dans ses Lettres, de prendre bien garde aux artifices des Diables. La chose alors fut obscure à tous: mais un peu aprés ce Chapître, lorsqu'Ochin se fut fait avec d'autres, Apostat de la Religion, & de la Foi, l'on connut les desseins damnables des Enfers, contre la Réforme de l'Ordre.

XV.

Une autrefois à Sienne, la nuit, lorsque les Freres faisoient Oraison aprés Matines, il voyoit le Diable qui les endormoit, & leurs faisoit quitter la priere, aprés même qu'ils furent sortis de l'Eglise, il éteignit la lampe qui éclairoit devant le saint Sacrement: d'où l'on peut voir aisément, que le Demon ne desire rien avec plus d'empressement, que de détourner de l'Oraison un Religieux, parce qu'il obtient de là facilement, qu'il éteigne aprés chez lui tout le culte, toute la pieté de Dieu, & qu'il le precipite bien aisément dans tous les vices. D'où vient aussi qu'éclairé d'un esprit de Prophetie, il avertit P. Michel-Ange, Prêtre, qui se portoit fort bien, de faire une Confession generale de tous ses pechez, & de se preparer à sa mort prochaine. Ce Pere creut à ses paroles, suivit son conseil, & à peine sa Confession fut-elle achevée, que

Il predit une mort prochaine à un Frere qui n'étoit point malade.

tombé malade, il mourut quelques jours aprés; depuis sa mort, il apparoist à F. Antoine, & l'assure, que la misericorde de Dieu l'avoit sauvé, quoiqu'il lui dit que ses jugemens, aprés la mort, étoient fort rigoureux.

XVI. Il est accusé faussement, & il souffrit avec patience cette calomnie.

Mais à cause que Dieu avoit accoûtumé d'éprouver ses meilleurs Serviteurs par les Tentations, comme il avoit avantagé F. Antoine de plusieurs Dons Celestes, il ne voulut pas le laisser sans épreuve, dont il perfectionneroit sa vertu, comme l'or est purifié par le feu: il permit en effet, qu'on l'accusast d'un grand crime, dont son ame, n'ayant pas contracté la moindre tache, il resolut d'en souffrir long-temps le blâme, sans se mettre fort en peine d'en effacer la honte. Le crime étoit énorme, & F. Antoine en avoit enduré bien constamment, & long-temps l'infamie: mais comme il vit que les Freres commençoient à s'en scandaliser, & que l'honneur de Dieu y étoit engagé, il se prepare d'en effacer la tache, non pas par des preuves humaines, mais par un témoignage Divin, qui montreroit visiblement son innocence. C'étoit l'hyver, & les Freres qui se chauffoient, pour remedier au froid, murmuroient entr'eux du crime imaginaire de Frere Antoine. Ravi alors d'une occasion si propre à lever le scandale, ses deux mains dans le feu, il les emplit de charbons embrazez, & il leurs dit; D'où vient que je vous suis un scandale, mes Freres, si le crime qu'on m'a imposé est vrai, & si je l'ai commis veritablement, il est fort juste, que ces charbons me brûlent, comme les vengeurs de mon crime, & me declarent à tous un criminel, en me rotissant: mais au contraire, si le crime est faux, & faussement imposé, Dieu fera en sorte par sa puissance, que mes mains ne sentent ni la chaleur, ni les ardeurs des charbons, & il tint ces ardens charbons dans ses mains un quart d'heure durant, & tous admirerent, que non seulement ils ne l'avoient point brûlé, mais méme, que sans lui faire le moindre mal, ils s'étoient éteints sans aucunes forces, & qu'ils servoient de témoins fort assurez de son innocence. Enfin fort âgé, il tomba malade au Convent de Sienne, où Dieu lui revela le jour de sa mort, en lui promettant le Ciel, & il fut en prendre possession cette Année, qui lui fut fort glorieuse.

Il se purge du crime qu'on lui imposoit par un Miracle.

Predisant sa mort, il mourut à Sienne.

D'AUTRES RELIGIEUX d'une Vie tres exemplaire.

XVII. Vie & actions de F. Bernardin de Morciano.

CETTE Année d'autres fleurirent encore dans la Province d'Otranto en perfection, & en sainteté de vie. Le premier fut F. Bernardin de Morciano, Laïc, qui integre de vie, & libre de tout vice, a vécu dans une grande simplicité, & une vertu consommée. Il maceroit sa chair à force de cilice, d'abstinence, & de travaux, tandis qu'il engraisse son esprit d'oraison, & de contemplation des Choses Divines, & il est éprouvé de Dieu par les langueurs d'une importune maladie, où il fit paroître une admirable patience, parce qu'il ne souffroit pas seulement ses douleurs avec courage, mais encore avec joye, & il sembloit n'y rechercher que des plaisirs. Proche donc de la fin de sa vie, Dieu voulut adoucir, & recompenser ses douleurs, par quelques consolations Celestes, parce qu'au temps, que les autres qui combattent avec la mort, ont l'esprit plein d'inquietudes, & le corps de tristesses, il étoit dans la joye, comme s'il eust joüi de tous les

les plaisirs possibles. Il parla même à F. Marc de Lecci, qui étoit proche de lui, & lui dit; O Marc, ha! si tu sçavois combien sont grandes, combien sont belles, combien sont Celestes, les choses que je vois de mes yeux, tu t'en réjouïrois avec moi; parce que je vois la bien-heureuse Vierge, je vois les Anges, je vois les magnificences Celestes, je vois des biens ineffables qui surpassent les discours, & les pensées des hommes: & aprés il discourut si hautement du Mystere adorable de la Trinité, & des Choses Divines, que tous connurent qu'il avoit appris cette profondeur de science, moins par une adresse humaine, que par Revelation de Dieu: & ainsi F. Bernardin, comme un celeste Cygne, rendit doucement son ame à son Createur, au milieu des chants d'allegresse, & des loüanges Divines. Et pour montrer à tous qu'elle étoit placée dans le sejour des Bien-heureux, son corps exhala des odeurs si douces, qu'elles se communiquoient même jusqu'à sa chambre, & à ses murailles. C'est ainsi que Dieu change l'ordre des choses, & fait dans le Ciel un plus grand honneur à ceux, qui honorent sa Divine Majesté sur la terre, par les travaux, & la pureté d'une sainte vie.

A la mort il joüit d'une vision Celeste.

Son corps aprés sa mort exhala des odeurs fort douces.

XVIII.

F. Augustin de la Terza, Laïc.

Le second est F. Augustin de la Terza Laïc, qui se soumit dés sa jeunesse au joug du Seigneur, & entreprit de travailler à cultiver le champ de la Religion Seraphique, il y süa de chaleur, & de fatigues, jusqu'au soir de sa vie, & y excella en honnêteté de vie, en rigueur d'abstinence, en innocence de mœurs, en observance de Regle, & en zele d'une oraison assiduë, en sorte qu'il s'acquit dans l'esprit de tous, le nom de parfait Ouvrier, & la reputation d'une eminente sainteté. Aprés avoir achevé les Travaux d'une besogne Religieuse, & toute Seraphique, & arrivé au Couchant de sa vie mortelle, il goûta quelque chose de sa recompense Celeste, que Dieu lui revela, quelque temps avant sa mort. En effet la nuit qui preceda son deceds, en priere sur son lit, & bien éveillé, il vit comme en procession quantité de bien-heureux Capucins, que la sainte Vierge, & nôtre Pere S. François honoroient de leur presence. Toute cette sainte Troupe marcha devant lui, & s'en retourna dans le Paradis. F. Silvestre de Taranto, qui étoit mort depuis peu, & qui étoit au rang des autres, s'approcha de lui, le consola, & lui dit; Ayez bon courage, Augustin, vous sortirez demain des miseres du monde, & vous monterez avec nous. C'est à ce dessein que nous sommes venus ici, pour vous recevoir honorablement. Ce qu'il dit au P. Lactance de Massafré son Confesseur, & il acheva le lendemain sa glorieuse vie.

Avant sa mort il est assuré de sa gloire.

XIX.

P. Jacques de Lecci, Prêtre, & Predicateur.

Le troisiéme est P. Jacques de Lecci, Prêtre, & Predicateur, qui à cause des augustes vertus, dont il fut orné, merite justement d'être au rang des plus illustres de son temps. Celebre en prudence, mais plus éclatant en probité de vie, en integrité de mœurs, & en zele d'observance Reguliere, il exerça souvent, avec grand éclat, la Charge de Vicaire Provincial de cette Province. Il fut d'une si admirable sainteté de vie, qu'il fut merveilleusement éclairé de l'Esprit de Dieu: en voici un Exemple. Il consideroit un Clerc à Taranto, & reconnut aussitost qu'il avoit fait depuis peu profession, plûtost par une consideration humaine, que par un esprit de Dieu; il predit alors qu'il seroit veritablement grand Predicateur dans l'Eglise: mais que comme il s'étoit fait Religieux, pour s'avancer aux sciences plus facilement, & non pas pour mieux servir Dieu, la profondeur de sa cheute égaleroit la hauteur de sa gloire, parce qu'il quitteroit l'Ordre, & qu'il precipiteroit son ame dans les derniers dereglemens. Ce qui arriva positivement à ce misera-

Il predit des choses futures.

ble, comme F. Jacques l'avoit predit; parce que ce malheureux devenu grand Predicateur dans l'Ordre, en sortit trop lâchement, & entré dans un autre, il y mourut Proprietaire. Mais F. Jacques ayant vécu dans l'exercice de toutes les vertus, jusqu'à son extrême vieillesse, mourut dans la reputation d'une sainte vie.

XX. F. Anselme de Lecci, Clerc.

Le quatriéme est F. Anselme de Lecci, Clerc, qui à peine avoit fait profession, qu'il devint malade d'une fiévre hectique, & parfait en pureté de vie, simplicité, obeïssance, & zele de l'Observance Reguliere, dont son cœur étoit tout embrazé, il refuse la chemise, dont le Medecin lui persuadoit de se servir, à cause des incommoditez de sa maladie. La bien-heureuse Vierge lui apparut aprés son refus, lui apporta du Ciel une chemise fort precieuse, & lui dit; Voila, Anselme, au lieu de la douce chemise que vous avez rejettée, pour l'amour de mon Fils, une Celeste qu'on vous garde, & dont, dans peu de temps, vous serez honoré dans l'éternité. Tout consolé des paroles, & de la presence de la Vierge sainte, aprés avoir enduré les incommoditez de sa fiévre bien constamment, jusqu'à l'extremité de sa vie, enfin il s'envole tout joyeux aux promesses de la sainte Vierge.

XXI. F. Gregoire de Galipoli Clerc.

Le cinquiéme est, F. Gregoire de Galipoli, Clerc, en qui l'on voit paroître, les secrets plus cachez de la Sagesse, & de la Bonté de Dieu, parce que par une malice de mœurs, & une licence effrenée de vie, lassé de la maniere d'agir, & de l'humilité qui sont plus propres aux Clercs de nôtre Ordre, il fut répris & corrigé de son Provincial, & profita si bien de ses bons avis, que changé absolument d'esprit, il vécut d'une façon de vie si pleine de vertus, & si opposée, qu'il effaça toutes les taches de ses premiers desordres. En effet il brilla de tant d'humilité, d'obedience, de modestie, & de mortification de ses sens, de mansuetude, & des autres vertus de l'ame, il s'engagea à une loy si étroite de pauvreté, il pratiqua des jeûnes si severes de pain, & d'eau, presque tous les jours, il macera sa chair, avec tant de disciplines, & de mortifications, il s'appliqua si fermement à l'Oraison, & aux Choses Divines, qu'il sembloit n'être plus ce Gregoire, qui vivoit si dereglement, mais un autre resuscité, qui pretend vivre avec plus d'integrité.

Sa conversion aprés ses desordres.

XXII.

Entre les metamorphoses d'un homme nouveau, F. Gregoire un jour en Oraison pria Jesus-Christ, & nôtre Pere S. François, qu'ils lui montrassent le vrai chemin qu'il tiendroit, pour arriver à la parfaite Observance de sa Regle; S. François lui apparoist avec un habit déchiré, & une Croix à la main, & lui dit; Gregoire mon fils, si tu veux plaire à Dieu, & à moi, imites sur toutes choses nôtre pauvreté, & garde-là exterieurement, & interieurement: ce qu'ayant oüi, il aima depuis si ardemment la pauvreté, qu'il preferoit ses pauvres richesses, à toutes les grandeurs du monde: en sorte qu'on eust dit, qu'il mettoit en elle ses plus grands plaisirs. Enfin F. Gregoire finit sa course à Otranto, pauvre des choses de la terre, riche des Celestes, & passa cette année au Ciel, à dessein d'y être couronné de la gloire des Pauvres Bien-heureux.

La pauvreté plaist fort à Dieu & à saint François.

VIE ET ACTIONS

DU P. HIEROME DE BITUNTO, Prêtre.

L'A sixiéme Fleur enfin, qui parut cette Année dans cette Province, au Convent de Lecci, fut P. Hierôme de Bitunto, Prêtre, dont l'odeur des vertus, commença de se répandre, dés qu'il étoit dans le Monde; parce que seculier encore, il professoit la Medecine avec tant de pieté, que non seulement il travailloit gratuitement à la cure des malades pauvres, mais même il leurs donnoit de l'argent, pour acheter leurs remedes, & leurs alimens. Il étudioit à Naples en Medecine, avec d'autres de sa Patrie: comme ils demeuroient tous dans un même logis, ils accorderent entr'eux, que tous les matins, excepté un, qui garderoit la maison, ils iroient à la Messe. Un matin donc qu'il restoit au logis, il entendit de la prochaine Eglise où l'on disoit la Messe, le signe de la cloche, qu'on y faisoit à l'Elevation du saint Sacrement; aussitost il se plaignit en lui-même avec ces paroles; Ha! pourquoi faut-il que je sois le seul aujourd'hui privé de la Divine Presence de JESUS-CHRIST; & brûlé d'un desir extrême d'adorer l'Eucharistie, il se met promptement à genoux quoi qu'absent, & adore le Corps de JESUS-CHRIST; il apperceut alors que les murailles qui l'en separoient se fendirent, & il vit le Prêtre, qui élevoit la sainte Hostie: mais l'Elevation étant achevée, les murs reprirent leur figure ordinaire. XXIII.

Il est doué dans le Monde, de plusieurs vertus & de plusieurs dons de Dieu.

Une autrefois à Bitunto, qu'il étoit venu trop tard à l'Eglise des Capucins, pour entendre la Messe, & qu'il les trouva toutes dites, il en eut grand regret, & s'en retournant aprés quelques prieres, il entendit, qu'on faisoit à la Ville un son de cloche, qui l'avertissoit qu'un Prêtre alors élevoit au Peuple le Saint Sacrement; Il s'agenoüilla aussitost, adora le Corps de son Sauveur absent, & dans ce moment le Prêtre qui celebroit, lui apparut dans l'air, & lui montra le Corps de JESUS-CHRIST, sous les accidens du pain, comme il est à la Messe; il adora de même le Calice du Sang de son Dieu, que lui representa le Prêtre, sous les Especes du vin: & la vision disparuë, laissa Hierôme si touché de cœur, & embrazé d'une si ardente pieté, qu'il pensa dés lors à quitter le monde, & à servir JESUS-CHRIST. Mais incertain encore d'esprit & de vocation, il pria Dieu fort instamment, qu'il lui montra par quelque signe, qui lui seroit plus avantageux, où le Monde, ou le Cloître. Dieu lui donna aussitost celui de Moïse, parce qu'il vit en peu de temps sa main droite toute blanche de lepre, qui reprit quelque heure aprés sa blancheur premiere, sans le secours des hommes. XXIV.

Etant deux fois absent il vit le Corps de Jesus-Christ.

Il est animé à la Religion par un Miracle.

Cét homme si sage connut bien par ce signe, dont Dieu principalement éclairoit son esprit, que sa bonté lui representoit l'état de la Religion & du Monde. En effet sa main lepreuse lui montroit la condition du Siécle, malade naturellement des maladies des vices, comme d'une dangereuse lepre, puisque saint Jean a dit que *Tout le* XXV.

S. Jean ep. 1. ch. 5. & 1.

monde est dans la malignité, parce que tout ce qui est dans le monde, est une concupiscence de chair, une concupiscence des yeux, & une superbe de vie: & il apprit, que tous les plaisirs qui sortoient de sa droite, étoient pleins de Lepre, & infectez du venin d'une maladie mortelle; & ainsi il connut, que sa main lepreuse lui signifioit l'état du siecle fort distinctement. Au contraire, il vit bien, que sa main remise si-tôt dans sa premiere santé, lui marquoit la Religion, qui toute remplie des vertus, qui guerissent les maladies de l'ame, n'a que des plaisirs innocens, qui coulent comme un torrent de la main de Dieu, comme David a dit: *Vous m'avez fait connoître les voyes de la vie, vous me remplirez de joie, avec vôtre face, jusqu'à la fin les plaisirs seront dans vôtre droite.*

XXVI. Il entre dans l'Ordre des Capucins.

Hierôme donc assuré de la vocation divine, ne differa plus, mais il resolut d'aller au plûtôt où Dieu l'appelloit, & sans remise il se soûmit au joug des Capucins. Aussi-tôt qu'il fut du nombre des soldats Seraphiques de JESUS-CHRIST, il ne voulut pas en porter inutilement le nom, ou battre l'air en combattant; mais suivant le conseil de l'Apôtre, il commença de châtier son corps, de fort rudes austeritez, crainte, qu'il ne s'élevast contre son esprit trop insolemment, de l'affoiblir de jeûnes, crainte qu'il ne devinst trop opiniâtre dans ses rebellions, de l'affliger de froid, & de nudité, crainte qu'il ne s'abbatist de délicatesse, de l'accabler presque de mortifications, crainte qu'il ne se rendist languissant par trop de molesse; Enfin crainte qu'il ne courust incertain, & inutilement, il se remettoit souvent en esprit, cette main lepreuse du Siecle, dont il s'étoit échappé, pour s'animer toûjours à de plus grands profits des vertus. Il cherissoit de sorte la disette, & la pauvreté des choses, que privé de toutes les inutiles, il ne reservoit à son usage, que celles que lui ordonne la Regle, & que lui accordent les Superieurs. Son Oraison étoit frequente, & assiduë, en sorte qu'il y employoit plusieurs heures du jour, & de la nuit, & il l'accompagnoit ordinairement de ses larmes. Cette ordinaire contemplation des choses Celestes, lui avoit acquis une si grande suspension d'esprit à Dieu, que lorsqu'il chantoit les Pseaumes au Chœur avec les autres, tout separé des hommes, il sembloit n'être plus qu'avec les Chœurs des Anges. Il avoit coûtume de celebrer la Messe, avec tant de religion, & de pieté d'ame, qu'il ne la disoit jamais sans répandre des pleurs; d'où vient qu'il y joüissoit souvent de la presence de la sainte Vierge, & que Dieu lui fit de grandes faveurs, à cause de cette devotion singuliere, qu'il avoit à la sainte Messe. P. Hierôme éclata parmi nous, par la loüange de ses vertus, & mourut en Saint à Lecci, où Dieu l'honora dans le Paradis, de la gloire des Bien-heureux.

Il est celebre en plusieurs vertus.

D'AUTRES INSIGNES RELIGIEUX de la Province de Bologne.

XXVII. Vie & actions de F. Jean-Baptiste de Ferrare Clerc.

CEtte Année fleurirent aussi, dans la Province de Bologne plusieurs Illustres en vertus, dont la memoire est en benediction parmi les hommes, & la vertu, qui est eternelle d'elle-même, ne souffre pas, que nous l'obmettions ici. Le premier est F. Jean-Baptiste de Ferrare Clerc, qui dés son enfance, méprisa les plaisirs du monde, & donna dans ses premieres Années quelques marques d'une ame toute

religieuse. Mais à mesure qu'il croissoit en âge, & qu'il fut arrivé à sa seiziéme année, Dieu comme un autre Abraham l'appella interieurement, & lui dit; Sors de ta connoissance & de la maison de ton Pere, & il creut devoir obeïr à Dieu si promptement, que sorti aussi-tôt de la maison de ses Pere, & Mere, il se retira dans les Capucins, où sa vertu crût avec lui, parce qu'il n'y avoit rien de plus humble, de plus honnête, & de plus porté à l'obeïssance que F. Jean-Baptiste. Simple comme une Colombe, il excelloit si fort en simplicité, qu'il ne connoissoit pas même la duplicité. Il n'avoit rien dans l'ame que de fort sincere, il croyoit toutes choses, il regardoit tout d'un œil épuré, & il se croyoit obligé d'obeïr en sorte, qu'il se persuadoit, ne devoit pas seulement s'attacher à la volonté, mais encore à ces paroles propres, que les Superieurs disent quelquesfois metaphoriquement. Fort beau de visage, plus beau d'ame encore, il montroit dans ses mœurs, tant d'honnêteté, & tant d'aggrément, qu'il paroissoit plûtôt un Ange qu'un homme. Enfin il brilloit de tant de vertus, que le Diable lui porta une horrible envie; & un jour qu'il lisoit dans sa chambre quelque livre de pieté, il y excita un grand feu: aussi-tôt qu'il eut cônnu, que c'étoit un ouvrage du Diable, il se mit à genoux, implora le secours de Dieu, & éteignit cette flâme d'enfer avec ses prieres.

Il excelle en simplicité & en pureté d'ame.

Le Demon ayant fait un grand feu dans sa Chambre, il l'éteignit par ses prieres.

XXVIII.

Mais à cause que son ame étoit agreable à Dieu, crainte que la malice ne changeast son esprit quelque jour, ou que la tromperie ne ruïnast sa simplicité, Dieu le retira de bonne heure des dangers de cette vie; parce qu'à peine fut-il arrivé à sa seconde année de Religion, qu'au Convent de Modene, il commença d'être affligé d'une violente maladie, où ne sortoit de sa bouche que cette parole; *Venez, mon Dieu, & ne tardez pas.* Mais son mal qui surmonta sa nature, le reduisit à l'extrémité de sa vie; c'étoit le temps de Vespres, & le Gardien dit au malade; F. Jean-Baptiste, je vous laisse cette clochette, & si vous sentez que Dieu vous appelle à lui, avant que les Vespres soient finies, sonnez là, afin que de retour ici promptement, je vous donne ma benediction derniere; le malade y consentit, & à peine eut-on commencé Vespres, qu'on entendit le son de la clochette; le Gardien aussi-tôt courut au malade, qui lui dit; Mon Pere, j'ai sonné comme vous me l'avez ordonné, il est temps que je parte, l'heure m'appelle, je m'en vais à Dieu. *Benedicite*, & baissant la tête du côté de son Gardien, il rendit aussi-tôt simplement, & saintement son esprit à Dieu.

Il mourut simplement & saintement.

XXIX.

Du P. Jean de Forli Prêtre.

Le second suivit d'assez prés ce premier, & ce fut P. Jean de Forli Prêtre, qui fut long-temps Maître des Novices dans cette Province. Il étoit un observateur fort fidelle de la Regle, non Auditeur seulement, mais executeur de la loi; il n'instruisoit pas tant les autres par ses paroles, qu'il les confirmoit par les exemples de sa sainte vie. Il étoit veritablement le Pere, & le Maître des Novices, qui cultivoit les plantes de la Religion sorties du monde, non seulement par sa doctrine, & ses enseignemens, comme leur sage Maître, mais encore il les arrosoit, & les faisoit croître en perfections, par les rosées celestes de ses vertus, comme leur veritable Pere. Tous eurent de l'estime de la sainteté de ce grand Homme, quoi qu'on en dise peu de chose, par le deffaut de nos Ecrivains. Ils ont écrit principalement de lui, qu'il receut de Dieu plusieurs revelations, dont voici la preuve; qu'étant malade à la mort, à l'Hospice de Faënza, & en état bien-tôt de s'en aller à Dieu, il dit aux Freres qui l'assistoient; Allez vîte au Convent, mes Freres, parce que ce Novice, dont il leurs dit le nom, forme la pensée de retourner dans le monde,

Il eut le don de Prophetie.

faites en sorte de lui donner du secours; ce qu'on reconnut par l'effet, & aprés cét avis il mourut avec la loüange d'une eminente sainteté.

XXX. Vie & actions du P. Alexandre de Budrio, Prêtre.

Le troisiéme qu'honore particulierement la même Province, cette Année, c'est P. Alexandre de Budrio, Prêtre, qui dans le Siécle, comme hors du Siécle d'une vie toute Religieuse, vécut en Religion dans la chair, & sans la chair, où il receut de Dieu plusieurs couronnes de vertus. Il fut Novice autrefois du grand Marius General de nôtre Ordre, qui voyant en lui beaucoup de beauté de visage, de douceur de mœurs, de mortification des sens, de prudence d'esprit, de temperament d'actions, & de penchant à toutes les vertus, disoit ordinairement de lui, ce qu'on assure, que saint Bonaventure disoit d'Alexandre d'Ales, qu'il sembloit qu'Adam n'eust point peché en lui. Tandis qu'il étoit encore Novice, & qu'il prioit dans l'Eglise avec les autres, son Pere Maître vit descendre du Ciel sur sa tête, une Couronne toute brillante de lumiere; & l'Oraison finie, lorsqu'il lui demanda ce qu'il y avoit medité de si divin, il lui répondit; Ha! mon Pere, pendant l'Oraison, tant de mauvaises pensées ont occupé mon esprit, qu'elles en ont banni toutes les meditations des Choses Divines, pour être plus attentif à leurs resister, & les combattre plus vigoureusement. Le sage Marius connut bien alors, que cette Couronne de lumiere, dont la tête de son Novice Alexandre étoit environnée, étoit une suite de la victoire de ses mauvaises pensées, & la recompense de leur Triomphe.

Faisant Oraison & surmontant ses mauvaises pensées, Dieu le couronna.

XXXI. Il est couronné de trois couronnes de lumieres.

Son Novitiat achevé, lorsqu'il étoit à Cesenne, sous la conduite du P. Constantin de Modigliana, homme d'une extraordinaire sainteté, un jour il faisoit Oraison dans l'Eglise avec les autres, quand P. Constantin qui le consideroit, voyoit successivement trois Couronnes descendre du Ciel sur sa tête, & parce qu'il en ignoroit le Mystere, aprés l'Oraison, il lui demanda, quel avoit été le sujet de son entretien avec Dieu, & il lui répondit; Mon Pere, ma meditation m'a été aujourd'hui fort inutile, parce que le Demon y a excité contre moi trois horribles tentations, qui ayans fort agité mon esprit, l'ont fort écarté du repos de l'Oraison, & tout ce que j'ay pû faire, durant ce temps-là, ç'a été de combattre contre les attaques du Demon, qui m'inquietoit. P. Constantin connut donc alors, par cette réponse, que ces trois combats, contre les tentations des Demons, avoient merité au P. Alexandre ces trois Couronnes Celestes, dont Dieu recompenseroit ses victoires sur ses ennemis, afin que ceux, ou qui sont tentez des Demons, ou qui en souffrent de sales pensées, redoublent leur courage, & apprennent à combattre plus fortement contre leurs attaques, puisqu'ils se preparent au Ciel autant de Couronnes, qu'ils remporteront de victoires, de leurs Ennemis.

XXXII. Surmontant des tentations de la chair il reçoit une couronne de la Vierge.

Un jour en Oraison dans l'Eglise de Faenza, le Demon qui embraze le feu des Enfers, excita dans le corps du P. Alexandre des flammes si ardentes de concupiscence, que quoique le Soldat de JESUS-CHRIST, combattit genereusement contre son ennemi, il cherchoit pourtant auprés de tous les Saints de prompts secours, qui l'en rendissent victorieux. Mais aprés qu'il eut bien imploré la faveur de plusieurs, enfin il s'adressa à la sainte Vierge, & luy dit; C'est à vous, ô Mere des Vierges, de conserver vos Serviteurs; Sont vos Ennemis, qui se jettent sur moi avec furie; assistez-moi, sainte Vierge, & donnez-moi promptement du secours, contre vos Adversaires, & les miens, & je loüerai vôtre nom continuellement. Aprés cette ardente priere à Marie, comme si elle eust été une eau, sa Tentation s'en éteignit aussitost, & il triom-

pha des Demons : & P. Constantin, qui l'admiroit de loin dans le combat, apperceut la sainte Vierge, qui apportoit du Ciel une Couronne d'or à son Soldat genereux : ce qu'il raconta depuis à plusieurs, comme une merveille des bontez de Dieu.

Tous les Freres enfin avoient tant d'estime de la sainteté du P. Alexandre, que lorsqu'il alloit à quelque Convent par l'ordre des Superieurs, ils s'efforçoient de lui baiser les pieds, & non pas les mains, comme on a accoûtumé, mais à cause, comme dit le Sage, *que la fournaise éprouve les vases du Potier, & la tentation de la tribulation les hommes justes*, & que Dieu purifie par les Tentations, ceux qu'il prédestine à la couronne de la vie, sa Providence permit, que P. Alexandre fut attaqué, de l'affliction forte d'une calomnie, dont on le noircit auprés de ses Superieurs, afin que sa vertu éprouvée par cette disgrace, le disposa à de plus grandes recompenses dans le Paradis. Cét homme de Dieu receut d'une patience invincible d'ame cette calomnie, quelque violente qu'elle fust, la supporta, & l'endura d'un cœur intrepide, jusqu'à ce qu'enfin son innocence reconnuë, sa vertu parut plus brillante à tous ses admirateurs. Cette Tentation terminée, lorsqu'il conduisoit la Fabrique du Convent de Veruchio, qu'on bâtissoit, il tomba dans sa derniere maladie, & aussitost qu'il connut, que Dieu vouloit l'appeller à lui, il voulut qu'on le mit sur la terre nuë, & lui rendre son esprit en genereux Combatant, sur le sable de la carriere, afin qu'aprés sa derniere victoire, il monta du champ de bataille au Ciel, où son Dieu lui donneroit les Couronnes, qu'il avoit meritées si genereusement, dans le cours de toute sa vie.

XXXIII. L'Ecclef. 27. ch. Il souffre genereusement une forte calomnie.

DE PLVSIEVRS AVTRES RELIGIEVX d'une sainte Vie, de la Province de saint François.

LA Province de saint François cette Année produit aussi plusieurs Personnages fort illustres en vertus, & en sainteté. Le premier est F. Illuminé de Norsia, Laïc, d'une extraordinaire simplicité : ce qui fut connu de tous, lorsqu'on le vit souvent jouër avec des oiseaux, qui le reconnoissoient comme un homme tout Celeste, & obeïssoient par l'ordre de Dieu, à toutes ses volontez. Un jour en qualité de Quêteur à la Ville de Pievé, entré chez un Bourgeois, il rencontre un Coq à l'entrée, & les Domestiques lui disans, qu'il prit garde à lui, parce que souvent de son bec il attaquoit les hommes qu'il voyoit; Pourquoi, dit-il, me peignez vous ce coq si méchant? il n'est pas si cruel ni si farouche : alors il appelle le coq, & il vola promptement sur ses épaules, comme s'il eust été fort privé, & il lui fit tous les signes possibles d'une grande familiarité. Un autre jour, qu'il alloit de Scillano à Cascia, & qu'il vit voler un oiseau, tout languissant qu'il étoit, il lui dit; Ha! ma sœur, hé! je te prie, vien à moi, pour me consoler dans mes langueurs, & faisons nôtre voyage de compagnie. L'oiseau vola dans son sein, plûtost qu'il n'eut parlé, y gazouilla son petit ramage, y demeura tout le long du chemin, & consola de son mieux le Serviteur de Dieu. C'est ainsi, que Jardinier au Convent de Bevagna, dans ses plus grandes fatigues, il appelloit les oiseaux, les recevoit, comme ses amis, & ils jouoient avec

XXXIV. Vie & actions de F. Illuminé de Norsia. A cause de sa simplicité il se divertit avec les oiseaux.

lui sur ses épaules, sur ses bras, & sur sa tête tout familiairement. Ce qui montroit sa grande pureté de cœur, & son admirable simplicité d'ame, & témoignoit visiblement, son extraordinaire probité de vie.

XXXV. Il predit la mort à une femme opiniâtre.

Il avoit une merveilleuse charité, pour tous ses prochains, pour les morts principalement: d'où vient qu'il offroit tous les jours à Dieu pour eux, cent *Pater noster,* & cent *Ave Maria.* Il étoit aussi doué d'un esprit de Prophetie: en voici un exemple. Au Territoire de Citterna, il ne pouvoit persuader à une femme, dont on avoit tué le fils, de pardonner à son ennemi, qu'elle haïssoit à mort, à cause de son massacre. Enfin animé du Saint Esprit, qui l'embrazoit, il lui dit; Ecoutes, & trembles, femme, puisque tu ne veux pas pour l'amour de Dieu, pardonner à un homme, qui t'en prie si instamment, Dieu sans doute ne te pardonnera pas; parce que ton asne que tu conduis maintenant, & que tu éprouves assez doux, te deviendra cruel; il te sera funeste, & même, auparavant que tu te puisses secourir, il te fera mourir, aprés t'avoir écrasée sous ses pieds. La prediction de F. Illuminé eut bientost son fatal effet, parce que la femme alla à sa vigne sur son asne, & la bête devenuë farouche contre sa coûtume, l'attaque avec ses dents, la déchire en pieces, la jette par terre, & la foule aux pieds, jusqu'à ce qu'elle eust rendu son esprit sans misericorde. Dieu la punit de sorte, qu'un animal doux, vengea le crime d'une ame cruelle. Enfin ce Frere aprés avoir vécu long-temps, dans la Religion, avec la loüange de plusieurs vertus, mourut glorieusement cette Année.

XXXVI. F. Barthelemi de Murciano, Laïc.

Dans la même Province, on celebre encore la candeur, & la simplicité d'ame, de F. Barthelemi de Murciano, qu'il avoit obtenuës des bontez de Dieu, & qu'il s'étoit acquises par l'exercice de ses vertus singulieres, & elles brilloient si fort en lui, qu'on eust dit, qu'il étoit encore dans l'état de nôtre premiere innocence. D'où vient qu'à peine paroissoit-il au jardin, que les oiseaux voltigeoient autour de lui, & sembloient se jouër en sa compagnie. Il les apelloit par leurs noms, se divertissoit tantost avec l'un, & tantost avec l'autre, & il leurs faisoit manger les miettes de pain, qu'il leurs apportoit du Refectoire, pour leur nourriture, comme s'ils eussent été des enfans. Il mourut enfin cette Année, dans l'estime d'un grand Religieux, & d'une eminente probité de vie.

XXXVII. Du P. Pacifique de Spolete, Prêtre.

P. Pacifique de Spolete, Prêtre de la même Province, orné de toutes les pierres plus precieuses des Vertus, lorsqu'il est Gardien du Convent de Tifernas, est dégagé de tous les soins de ce Siecle, & va prendre possession du repos de l'Eternité. Sa vie fut une perpetuelle meditation de la mort, afin de s'en faire un chemin plus assuré de la Beatitude; & tandis qu'il croit que chaque jour est son dernier, en pratiquant des vertus ordinaires à la mort, il reçoit l'usure d'une immortelle vie qui suit toûjours un trépas vertueux; parce que, lors qu'accablé sous les douleurs de sa derniere maladie, il combat contre la mort, & voyant JESUS-CHRIST, la Vierge sainte, & quantité de Bienheureux, qui l'appelloient, & l'attiroient à la recompense de la gloire, il dit à ceux qui étoient proches de lui; Ha! qu'il est utile, & agreable; mes Freres, d'être separé de son corps, & être avec JESUS-CHRIST, pourquoi les obstacles de ma chair ont-il encore la force de me retenir ici? Voila mon Seigneur, & sa sainte Mere qui m'apellent à la recompense du Paradis, & les Saints attendent ma mort, adieu, mes chers Freres: ce qu'ayant dit, il expira saintement.

Cette

XXXVIII. F. Humble de Spolete, Laïc.

Cette Année, mourut au Convent d'Aquasparta, F. Humble de Spolete, Laïc, de la même Province. Il fut si merveilleux en obedience, abstinence, austerité, charité, simplicité, & Observance Reguliere, qu'il merita d'en avoir Dieu pour témoin, parce qu'ayant passé plusieurs années dans la Religion, avec l'exercice de toutes ces Vertus, qui lui acquirent l'estime d'une parfaite sainteté de vie, en la terminant, il revele secretement à son Confesseur P. Bernard de Spolete, que l'espace de huit ans, toutes les fois qu'en disant la Messe, il élevoit la sainte Hostie, pour la faire adorer au Peuple, il avoit fait cette priere à Jesus-Christ, *Soyez propice, mon Sauveur à tous mes pechez, afin que je vous puisse loüer avec vos Anges éternellement.* Les quatre premieres années de ces huit passées, il l'assure, que les quatre dernieres, il entendoit toûjours la voix de Jesus-Christ, qui lui répondoit, du saint Sacrement, *Je seray favorable à tes pechez, & tu me loüeras, avec mes Anges éternellement.*

XXXIX. P. Estienne de Foligni, Prêtre.

En ce même temps, éclatta la vertu du P. Estienne de Foligni, Prêtre, qui dans l'Ordre de l'Observance, Ministre Provincial de la Province de saint François, méprisa les honneurs de cette Dignité, pour mieux observer sa Regle, renvoya à la Definition ses Sceaux avec ses Compagnons, & choisit une vie humble parmi les Capucins. Aussitost qu'il fut dans nôtre Ordre, quoiqu'il fust si âgé, qu'il approchoit de la vieillesse, il voulut pourtant faire un rigoureux Noviciat, avec tout ce qu'il put de mépris de lui-même, & d'humilité. Aprés avoir fait une nouvelle profession de ses vœux, il s'établit un genre nouveau d'une vie Celeste, & il ne le cedoit à personne en obedience, abstinence, austerité, & macerations. Comme le plus grand en humilité, il ne craignoit point de faire les Offices plus vils du Convent; & parce qu'il disoit qu'il étoit entré parmi les Capucins, pour apprendre la discipline plus parfaite de l'Observance Reguliere, & non pas pour y rechercher des honneurs, il refusa les dignitez, que l'on lui offroit, & enfin aprés avoir vécu quelque temps en Religion, avec une grande integrité de vie, un merveilleux mépris de lui-même, & un exemple achevé de toutes les vertus, il acquiert aprés sa mort, auprés de Dieu, des honneurs, qui sont d'une éternelle durée.

XL. P. Thadée de Monté Petriolo Prêtre.

Pere Thadée de Monté Petriolo, Prêtre, est celebre dans la même Province. Il fut dans tout le cours de sa vie un Observateur fort rigide de sa Regle, un rare Exemplaire de la pauvreté, & un parfait Zelateur de la perfection Evangelique; courant d'un cœur infatigable dans la voye des Divins conseils, & de l'avancement à la vertu, il arriva à ce terme de sainteté, que même les animaux plus grossiers, & les plus privez du raisonnement, reconnoissoient en lui, un parfait simulacre de la ressemblance de Dieu, puisque retiré dans le bois du Convent, pour faire Oraison avec plus de repos, aprés qu'elle étoit finie, toutes sortes d'oiseaux venoient voltiger auprés de lui, conversoient familiairement avec lui, & lui demandoient comme à leur pere, leur petite nourriture, qu'il leurs donnoit liberalement. Aprés avoir couru dans la lice de tant de vertus, tous le temps de sa vie, il obtint enfin la couronne de perseverance, & aprés sa mort il arriva au terme de sa Celeste Patrie.

VIE ET ACTIONS
DE FRERE LEON DE CATANE, LAIC.

XLI. DE la Province de Messine brille cette Année, comme un Astre lumineux de l'Ordre, F. Leon de Catane, Laïc, dont la vie fut éclatante, par une si grande sainteté, accompagnée de tant de Miracles, par la puissance Divine, que Dieu, pour une plus grande gloire de son nom, & le profit du Christianisme, le plaça sur le Chandelier de nôtre Réforme, pour en éclairer plusieurs. Il n'est donc pas juste, que nous le mettions sous le boisseau, & que nous obmettions de dire ici, les plus belles Actions de sa sainte Vie.

XLII. *F. Leon de Catane est orné de plusieurs vertus.* Lorsque F. Leon se fut enrôlé sous les Etendards de JESUS-CHRIST, parmi les Capucins, il s'étudia d'acquerir tant de vertus, comme des armes spirituelles, & il jetta des fondemens si profonds de son Edifice Celeste, que comme une autre Tour de David, qui est bâtie avec de bons bastions, mille Boucliers de Vertus heroïques y pendoient, & on admiroit en lui toutes les armes des plus forts Soldats, parce qu'on voyoit sortir de sa personne, une parfaite humilité, qui ravaloit son ame jusqu'aux plus basses choses, & qui l'abaissoit sous les pieds de tous; une simple obeïssance, qui lui produisoit une exacte abnegation de lui-même; une tres-haute pauvreté, qui rendoit son esprit plus leger aux choses Celestes, & plus libre pour aller à Dieu; une honnêteté toute pure, dont il s'aquit une pudeur, & une beauté de mœurs, qui éloignoient de lui toutes les taches de l'impureté. L'on admiroit même sur son visage, & dans ses mœurs, une je ne sçai quelle douceur, une certaine modestie: d'où venoit qu'il tenoit comme enchaînez chez lui, par le frein de sa vertu, les mouvemens plus precipitez de la colere, & des autres passions. Enfin pour ne rien dire des autres dards des vertus, dont ce genereux Lion s'étoit armé du commencement, contre les Troupes des vices: l'on remarquoit en lui un desir ardent, & assidu d'Oraison d'esprit, dont comme un Lion, il se rendoit formidable à tous les Demons. Il s'y consacroit tout entier, & le jour, & la nuit, de tous les efforts de son ame, & il arrivoit fort souvent que ravi en extase, son corps, par les ardeurs de son amour extatique, étoit quelquefois élevé dans l'air, à la veuë de ses spectateurs.

Pendant ses Oraisons il est élevé de terre & ravi en extase.

XLIII. Un jour il prioit dans l'Eglise, devant l'Aurore, lorsqu'il resta quelque temps au Convent de Randazzo, F. Crispin, Novice s'approcha alors de lui, & le vit tout éclatant de lumieres, & élevé de terre de six grandes coudées: ce qui l'effraya de sorte, qu'il s'en retourna presque mort à sa Cellule, & il en avertit son Pere Maître: mais ce n'étoit pas une chose nouvelle, & extraordinaire à F. Leon, parce qu'en priere de nuit dans le même Convent, avec F. André de Catane, Laïc, homme assurément d'une probité bien égale à la sienne, un Laboureur, dont la maison étoit fort proche des Capucins, voyoit souvent les nuits, un globe fort lumineux, comme celui du Soleil, dont les lumieres brilloient du toict de nôtre Eglise, jusqu'à sa veuë: ce qu'admirant en lui-même, un jour il approcha de plus prés du Monastere, & vit deux brillantes Splendeurs, qui s'élevoient de l'Eglise, jusques au Ciel. Etonné de la chose encore davantage, il sonne la cloche de la porte, quoiqu'il

Durant qu'il prie on voit des lumieres sur l'Eglise.

ne fist pas encore jour, & comme le Laboureur étoit fort connu des Freres, sans parler au Portier, de ces deux clartez, qui l'avoient obligé de venir au Convent si matin, il courut avec lui à l'Eglise; & à peine y furent ils entrez, qu'ils voient F. Leon, & F. André en Oraison, devant l'Autel du S. Sacrement, absorbez tout d'esprit en Dieu, & leur corps élevé de terre. Le Laboureur alors reconnut, ce que signifioient ces deux lumieres, qu'il voioit la nuit, sortir de nôtre Eglise, d'où l'on apprit aussi, que brilloient comme des lumieres, ceux qui aprés qu'ils ont dissipé les tenebres des vices, considerent la gloire de Dieu, & sont transformez en son image, par les ardeurs de leur charité, conduits même comme par l'esprit de Dieu, d'amour en amour, au suprême éclat du Nom de JESUS-CHRIST, sont faits une même chose avec lui, qui est la lumiere souveraine des hommes, & des Anges. Il est élevé dans l'air en presence du S. Sacrement.

XLIV. Le Demon fait d'horribles bruits pour troubler ses Oraisons.

Le Demon qui ne pouvoit souffrir sans rage, les ardentes saillies d'Oraison, dont F. Leon étoit de jour en jour embrazé, excitoit dans l'Eglise d'éfroiables bruits, pour l'épouvanter dans ses Oraisons: mais lui qui connoissoit fort bien les artifices des Demons, n'étoit point touché de tous leurs fracas; dans cette pensée principalement, que si le Diable attaché comme un chien peut bien abboyer, il ne peut pourtant mordre les Chrêtiens, si Dieu ne lui en donne quelque autorité. Il prioit un jour avec le Sacristain, devant le saint Sacrement, & le Demon qui parut abbatre le toit de l'Eglise, éfraia le Clerc; il eut peur, & se preparoit à la fuite; mais F. Leon le prit par la main, & lui dit; Pourquoi craignez vous? Dieu est pour nous, ces artifices des Demons sont ridicules, ne vous en allez pas; parce que F. Leon avoit tant de confience en Dieu, que les attaques plus furieuses des Demons, ne lui causoient pas le moindre étonnement.

XLV. Dieu lui revele le Salut d'un Clerc.

Les Freres admiroient la sainteté de ce grand Serviteur de Dieu, parce qu'il representoit moins un homme, qu'un Ange entre les hommes; d'où vient que tous recouroient souvent à lui, comme à un Celeste signe, & un Oracle infaillible des Conseils de Dieu. Au Convent de Catane, un Clerc appellé Cyprien étoit mort, il n'y avoit pas long-temps, & aprés avoir été plusieurs jours malade d'une infirmité de langueur, il étoit un peu décheu de la discipline commune de nos Clercs, qui a coûtume d'être assez severe parmi nous, parce qu'il cherchoit dans sa maladie, certaines commoditez de delices, que les plus vertueux estiment plus dangereuses, que les infirmitez les plus incommodes; d'où venoit que plusieurs doutoient de son salut, & leur soubçon augmentoit, de ce qu'on disoit de lui, qu'il étoit apparu à d'autres Clercs, avec une horrible figure de visage, dont fort éfraiez, ils ne sçavoient s'il étoit sauvé. La chose donc incertaine dans tous les esprits, P. Sauveur de Messine, Gardien alors du Convent de Catane, appelle F. Leon, dont il connoissoit la sainteté, & lui commande sous le merite de l'obedience, qu'il demande à Dieu dans l'Oraison, ce qui en étoit.

XLVI.

L'humilité s'y opposa d'abord, en se disant indigne d'une revelation de Dieu, mais le Gardien pressa son commandement. Il se met en Oraison, & la continua trois jours, il sçeut enfin de la Vierge sainte, dont il étoit grand Serviteur, & qui lui apparut en priere, que F. Cyprien avoit été en grand danger de son salut, mais pourtant qu'à cause qu'il lui étoit fort devot, il étoit sauvé: ce que F. Leon aiant dit au Gardien, il eut ce nouveau doute, si cette revelation, & cette apparition de Frere Leon étoit de Dieu, ou du Diable, & son doute lui donna de l'inquietude. F. Cyprien lui apparut la nuit, & lui dit; Ne doutez plus, mon

L: Gardien doutant de la revelation de F. Leon, en est assuré par l'apparition de Frere Cyprien.

Pere, la vision de F. Leon, est vraye, & divine ; elle n'est pas diabolique, parce qu'étant sauvé, par les merites de la sainte Vierge, je souffre par la misericorde de Dieu, les peines du Purgatoire, dont mon Sauveur appaisé, je monterai au Ciel avec lui. Ordonnez donc, que les Freres, par les suffrages de leurs prieres, m'aident à sortir de mes supplices. Le Gardien alors, assuré du salut de F. Cyprien, recite le fait à sa Famille, qui se rejoüit avec lui en Dieu, d'un si heureux succez, lui en rendit des remercimens, & le pria plus fermement pour l'ame de ce Frere, & les Prêtres lui offrirent tous leurs sacrifices.

XLVII. Il vit l'ame d'un Prêtre monter dans le Ciel.

Il arriva encore alors, que de famille à Catane, P. Dominique de Rhodes Prêtre, qui avoit vêcu fort exemplairement, mourut avec beaucoup de pieté, dont il vit l'ame sous la figure d'une Colombe blanche, monter au Ciel, & prendre place avec les Bien-heureux.

XLVIII. La sainteté de F. Leon étoit dans une si grande reputation, chez tous les Seculiers, à Randazzo principalement, que lors qu'il faisoit la Charge de la Queste, tous s'approchoient de lui, & lui couppoient des pieces de son Manteau, avec beaucoup de profit pour eux, parce que Dieu autorisoit de tant de Miracles sa sainteté, qu'avec le signe de la Croix, il guerissoit plusieurs maladies. Son credit pourtant paroissoit davantage en ceux qui avoient des langueurs de tête, parce qu'il les embrassoit comme leur mere, les benissoit avec la Croix, & il soulageoit leurs douleurs.

Il guerit des Malades avec le signe de la Croix.

XLIX. Dieu arresta le terme de sa vie, & il tomba malade à Catane. L'Infirmier alloit alors à sa chambre, à minuit, comme on a accoûtumé, & à peine, fut il à la porte, qu'il en vit sortir une grande lumiere, & l'entendit disputer de paroles avec un autre. Ce qu'admirant il ouvre la porte avec impatience, & apperceut la lumiere qui se dissipoit, mais sans voir personne avec F. Leon, il lui demanda avec qui il parloit, il y avoit peu de temps, & que vouloit dire cette grande clarté qui s'étoit dissipée. F. Leon lui répondit, que d'abord il étoit venu une troupe de Demons, qui m'objecterent de fort grands crimes, pour me jetter dans le desespoir de mon salut, & ils me representoient si opiniâtrement les vices, que j'avois éfacez par la Penitence, qu'ils me fermoient la bouche, & me défendoient de me justifier contr'eux. J'ai été contraint de recourir à la protection de la sainte Vierge, qui m'a paru aussi-tôt toute environnée de lumiere, & sa presence a écarté les images des Demons, & m'a fort consolé l'esprit. Voila la dispute de paroles qui a precedé, & l'éclat de lumiere qui a suivy: mais prenez garde sagement, de ne les reveler à qui que ce soit, pendant ma vie. Il éleva aprés son esprit aux choses de Dieu, & lui qui avoit passé toute sa vie, jusqu'à la vieillesse, dans la Justice, & la Sainteté, endormi du sommeil des Justes, receut l'heritage que son Pere celeste promet à tous ses enfans.

La sainte Vierge apparoissant, dissipa les nuages des Demons.

DU PERE BONAVENTURE DE PALERME, PRETRE: DE FRERE BERNARDIN DE GUBBIO LAIC; & de Frere Arsene de Bergame Clerc.

L. LA Province de la Marque, produit aussi ses Illustres cette année, & premierement P. Bonaventure de Palerme Prêtre, que les Monumens de cette Province, nous representent comme un homme d'une extraordinaire patience, d'une admirable austerité, & d'une inno-

cence de vie toute prodigieuse. A sa mort, on trouva sur son côté droit une grande plaie, parce qu'il l'avoit tenuë si long-temps secrete, en sorte qu'il n'a voulu la découvrir à qui que ce soit. On crut facilement que par ses prieres, il l'avoit impetrée de Dieu, pour ressentir en lui-même les douleurs, & la memoire des souffrances de JESUS-CHRIST. Il languit long-temps d'une fievre hetique, au Convent de Monte-Granaro, & pourtant il ne voulut jamais permettre de matelas sur son pauvre lit: mais fidele observateur de la commune austerité de l'Ordre, au milieu de ses incommoditez, il mourut enfin dans ce même Convent, & aux dernieres extremitez de sa vie, il fut ravi en extase l'espace d'un quart-d'heure, comme s'il eust été mort; & revenu à lui, il dit aux Freres qui l'assistoient; Je suis au Tribunal de Dieu, mes Freres, priez le fort diligemment pour moy; tombé encore en extase, tandis que les Freres prient pour lui, il revient, leurs disant; Je suis attaqué violemment, & accusé des Demons, ne me privez pas de vos suffrages, mes Freres. Il fut une troisiéme fois ravi, les Freres avoient peur, & tous surpris, ils attendoient l'issuë de tant de ravissemens, & cependant ils prioient Dieu fort ardemment, pour la victoire du mourant, lors que quelque temps aprés, P. Bonaventure revenu à lui; il montra aux Freres un visage tout joieux, & leurs dit; Remerciez Dieu maintenant, mes Freres, parce que le Demon est chassé, & le Jugement de Dieu est pour moy. Les Freres lui demanderent alors, quelles accusations le Diable faisoit contre lui, & il leurs répondit, qu'il lui avoit objecté trois choses. La premiere, que sans la permission du Gardien, il avoit donné deux mouchoirs à un de ses amis, d'où il pretendoit que j'estois Proprietaire. La seconde, que quoy que j'eusse entrepris d'étudier en Theologie, dans cette seule pensée, de m'emploier à la gloire de Dieu, & au salut des ames, je m'y portois pourtant, avec un peu trop de curiosité, de devenir habile homme. La troisiéme, qu'en fait de conscience, il avoit donné fort imprudemment, quelques avis à F. Dominique, qui étoit present: retourné donc vers lui, il lui dit; Dominique, servez vous de meilleurs conseils que les miens: ce qu'aïant dit, tout recueilli en lui-même, peu de temps aprés, il rendit paisiblement son esprit à Dieu.

Etant proche de la mort, il est presenté au Jugement de Dieu.

On lui prononce la Sentence de son Salut.

LI.

F. Bernardin de Gubbio Laïc.

Ce Pere fut suivi dans la même Province, de F. Bernardin de Gubbio Laïc, au sentiment de tout le monde, fort celebre, & un parfait exemplaire de la Religion ancienne, dont la haute vertu, n'a pas seulement illustré sa vie, tandis qu'il a été avec les hommes, mais a même fort éclairé sa mort. Malade à l'extremité, au Convent d'Amandola, sans apetit à quoi que ce soit, il arriva, qu'on lui servit à manger, en presence du gardien, qui lui dit, Bernardin, mangez toute cette viande, & qu'il n'en reste quoi que ce soit. Le Gardien avoit parlé de la sorte, à dessein de lui faire moins un commandement, que de l'animer à prendre de la nourriture: mais lui qui s'étoit persuadé, qu'il falloit obeïr à la lettre, quoi qu'il se fut fait toute la violence imaginable, ne pût toutesfois manger entierement, ce qu'on lui avoit apporté. Peu de temps aprés le Diable lui apparoît visiblement, & l'assure qu'il étoit damné, pour n'avoir pas obeï, & méprisé le commandement de son Superieur en partie, puis qu'il n'avoit pas tout mangé, ce qu'il lui avoit ordonné; F. Bernardin se défendoit au contraire, en disant, que sa volonté n'avoit pas manqué au commandement, mais que son grand dégoût ne lui avoit pas permis de l'executer entierement. Le Diable insistoit toûjours, sur le precepte du Gardien, & F. Bernardin étoit dans de grandes inquietudes, lors que le Gardien qui le sceut lui declare, quelle avoit été sa pensée, & le degage de tous

Etant tenté du Demon, son Gardien le délivra de ses tentations.

les soubçons de desobeïssance. Ce qui aïant mis le Demon en fuite, la Vierge sainte se fit voir à lui, & lors qu'il la vit, il s'écria; Ha! divine Marie, la plus belle des femmes, Mere de tous les Pecheurs, que vous étes venuë heureusement; il receut aprés le saint Viatique, & à l'extremité, les Freres faisoient la recommandation de son ame à Dieu, lors que disans les Litanies pour lui, il y répondoit avec un bon sens, jusqu'à sa derniere agonie, où il vit JESUS-CHRIST qui venoit à lui; il se leve sur son lict, & se met en état d'aller au devant de sa Majesté. Ce que les Freres ne lui permirent pas; Pourquoy me retenez vous, leurs dit-il, souffrez que j'aille au devant de mon Sauveur, hé, ne le voiez vous pas qui entre ici; ce qu'aïant dit, sans donner aucun signe de mort, il est ravi aux vivans, & rendu à ceux qui ne meurent plus dans l'Eternité, pour y vivre eternellement en leur compagnie.

A la mort il voit la Vierge sainte.

Il se presse d'aller au devant de J.C. qui lui appatoît.

LII. *De F. Arsenne de Bergame Clerc.*

Le troisiéme de cette Province, est F. Arsenne de Bergame Clerc, qui conserva une devotion particuliere à la sainte Vierge, dans toute sa vie, & l'accompagna constamment d'une juste composition de mœurs, d'obedience, de simplicité, d'honnêteté, de pauvreté, d'austerité, de mortification des sens, & d'une fidelité si exacte, dans toutes les observances Regulieres, qu'au sentiment de tous, il étoit un homme fort accompli, & à la mort il en receut la recompense, parce qu'étant malade à l'extremité, dans le Convent de Monte-Olmo, & aux prises en mourant avec le Diable, il s'écria tout joieux; Sortez d'ici, trompeurs abominables, voila la Vierge des Vierges, qui vous en chasse par sa presence: il se tourna vers la Vierge, qui lui avoit apparu toute glorieuse; ha! Vierge adorable, vous soiez la bien-venuë, lui dit-il, aprés Dieu mon unique refuge; ce m'est assez de vous voir, incomparable Princesse, je joüiray donc de vous, je vous suivrai, & je ne serai jamais separé de vous. Lors qu'il rioit encore en proferant ces paroles, il rendit son esprit à Dieu, qui le receut dans son sein, comme dans un repos qui ne finira jamais.

Il expire en voïant la sainte Vierge.

D'AUTRES SAINTS RELIGIEUX, de la Province de Regge.

LIII. *Du P. Pierre Quartieri, Prêtre, Provincial.*

CETTE Province de Regge, celebre cette Année la memoire de plusieurs Religieux d'une eminente probité de vie, dont le premier est P. Pierre Quartieri Prêtre, qui fut souvent Provincial de cette Province, & acquit beaucoup de gloire, dans l'exercice du Provincialat. Il sembloit que ce grand homme, eust tout ce que la nature, l'experience, & la vertu donnent ordinairement aux plus accomplis, la force d'esprit, la prudence, les conseils, la moderation, l'amour de la justice, la haine de la méchanceté, le zele de la Religion, l'ardeur de la Discipline Reguliere, & tout ce que la derniere perfection a de plus achevé, étoit un present qu'il avoit receu de leur pure liberalité. D'où vient qu'avantagé, de tout ce que la vertu a de plus parfait, il donna beaucoup de lustre à cette Province, par son admirable gouvernement. Il fut grand observateur de sa Regle, qu'il maintenoit de sorte dans toute son Observance, qu'il en acquit le nom même de trop rigoureux. L'Oraison lui servit toûjours de conduite, dans les emplois de sa Charge, & il la faisoit inviolablement, depuis Matines jusqu'à Prime. Il étoit charitable prodigieusement, d'où vient qu'un jour, qu'il rencontra plusieurs

Grand observateur de sa Regle.

Sa charité est authoritée par un Miracle.

Pauvres qui lui demanderent à boire, il leurs offrit une petite calbasse pleine de vin qu'il avoit, dont aïant desalteré leur grande soif, le vin n'en fut pas diminué, & ce fut une preuve bien sensible de sa charité. Enfin aprés avoir travaillé beaucoup, dans tout le cours de sa vie, & pour l'honneur de Dieu, & pour la gloire de sa Province, aïant predit même le temps de sa mort à ses Freres, il se depoüilla de cette vie corruptible, au Convent de Cassano, pour étre revêtu dans le Paradis, de la Robbe d'immortalité.

Aprés lui, la même Province en envoya deux autres aux Couronnes celestes de la gloire, P. François de Castel-veteré Prêtre, & F. Humble de Paderno Clerc, deux lis de pureté, & deux lumineux Chandeliers, qui brûlent en la presence de Dieu. Le premier en effet, élevé dés ses premieres années à la crainte divine, par les soins de sa bonne Mere, qui étoit du tiers Ordre, & accoûtumé de bonne-heure par elle, à la pratique de la Loy de Dieu, y vêcut avec tant de pureté, que s'étant fait Capucin, à l'âge environ de dix-sept ans, son Pere Maître, qui receut la Confession generale de ses pechez, dit à sa loüange, qu'il n'avoit jamais commis, que des pechez veniels, & encore fort legers. Aprés avoir été si vertueux au milieu des orages du Siecle, arrivé dans le port assuré de la Religion, il y conserva si exactement cette innocence de vie, & l'augmenta de tant de vertus, qu'il servoit à tous d'un exemplaire fort accompli, de la Discipline reguliere. LIV. De P. François de Castel-Veteré.

L'autre est F. Humble de nom, & de fait, qui quoi qu'il eust été peu d'années en Religion, y vêcut si saintement dans sa Clericature, que sa vie sembloit peu differente de celle d'un Ange. Il tomba malade au Convent de Torano, où P. François, dont nous avons parlé ci-dessus, aprés avoir pris la Prêtrise, avoit été mis de famille cette année, & où il fut attaqué de la même maladie de F. Humble, leur mal augmenta, & on eust dit, qu'ils vouloient mourir de compagnie: de sorte que munis tous deux des Sacremens de l'Eglise sainte, F. Humble tourna le premier à la mort, il s'agenoüilla sur son lit, & dit aux Freres; Mettez les genoux en terre avec moy, en presence de la sainte Vierge, qui vient ici toute entourée de lumiere, là voila, la glorieuse Mere de mon Dieu; à peine eut-il dit ces paroles, que son pur esprit s'envola, dans le sein fort épuré de Marie. P. François se mouroit dans le même temps, lors qu'il s'écria; Attendez, attendez F. Humble, attendez-moi, afin que nous allions de compagnie, & alors levé sur ses genoux, & ses mains étenduës sur son Crucifix, il mourut dans ses sacrez embrassemens. LV. De F. Humble de Paderno. A la mort, il voit la sainte Vierge toute lumineuse.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE JOSEPH DE CORNIGLIONÉ, LAIC.

DAns la Province de Palerme cette Année, brille comme une pierre precieuse, F. Joseph de Corniglioné Laïc, qui dés le commencement de sa conversion, s'établit un genre de vie si prodigieux, que resolu d'arriver au plus haut point de la perfection Seraphique, depuis ce temps-là, il commença d'élever dans son cœur, les degrez des vertus, afin que s'en servant comme de montée, il pust plus facilement arriver à cette hauteur de perfection, où l'on voit en Sion le Seigneur des Seigneurs. Il eut soin donc premierement de se LVI.

perfectionner dans ces vertus, qui nous dégagent de ces empeschemens, dont l'ame est ordinairement détournée des bonnes actions, & engagée dans les criminelles; parceque, comme dans les terres, qui sont en friche, auparavant qu'on y seme des grains, on en arrache de sorte les épines, & les racines des méchantes herbes, qu'on les purge de toutes leurs ordures: les hommes de même doivent d'abord embrasser les vertus, qui retranchent les vices de l'ame, & qui la purifient de leurs manquemens, afin qu'on y puisse semer les autres; parce que la vertu, n'est pas tout d'un coup parfaite chez-nous, elle ne s'y produit pas en un moment, mais y paroist aussi-tôt que nous renoncerons au vice, & le même moment, qui bannit de chez nous le crime, y introduit l'innocence d'une sainte vie: c'est ainsi que F. Joseph, afin de nettoyer son ame de tous les vices, & principalement de ceux, qui servent de semence aux autres, s'ordonna d'abord une abstinence si severe, du manger, & du boire dans ses repas, que non seulement il affligeoit son corps d'un jeûne presque perpetuel, & dans tous les Carêmes de nôtre Pere S. François, qu'il observoit fort exactement, il n'y mangeoit rien de cuit que du pain, mais encore il se contenta sans chair, & sans vin, de pain, & d'eau toute sa vie; parce que quoi qu'il sceust, qu'on devoit manger, & boire en sorte si modérement, qu'on ne fist pas mourir son corps, mais qu'on mortifiast seulement les vices, sa prudence n'ignoroit pas, qu'il portoit avec lui son piege, & son ennemi, & que s'il ne l'affoiblissoit par de rigoureuses abstinences, il l'éprouveroit trop superbe, & bien insolent.

Ses admirables vertus.

LVII. Mais instruit, que pour dompter un ennemi si domestique, & si furieux, l'abstinence ne suffisoit pas, il l'accabloit tous les jours jusqu'au sang de disciplines fort severes, & le châtioit de rudes cilices; à peine même lui accordoit-il quelques planches, & une piece de bois, au lieu de coussin, pour prendre fort peu de repos, qu'il resserroit dans un si petit espace de temps, qu'il sembloit avoir fait pacte avec ses yeux, qu'il ne dormiroit que trois heures. Enfin il se déclaroit l'ennemi evangelique de son corps si cruellement, qu'à peine lui accordoit-il jamais du repos, & l'exerçoit de travaux le jour, & la nuit de veilles, & d'oraisons; jamais on ne le vit assis qu'à la table. Tandis qu'il persecute les vices, par tant d'abstinence, & d'austeritez de vie, il éleve dans son ame les premiers degrez des vertus, dont il s'avance à la perfection la plus élevée.

Ses grandes austeritez de corps.

LVIII. C'est de là, que naissoient dans son ame ces plus rares vertus, qui non seulement en bannissoient les vices, mais encore y établissoient les splendeurs plus celestes de la perfection Religieuse: qu'y paroissoit l'humilité, qui l'abbaissoit jusqu'à l'estime le plus ravalé de lui-même, & le relevoit jusqu'au plus haut point de la vertu, qu'y brilloit une obeïssance simple, qui ne sçait pas differer un commandement, à qui à peine le Superieur a-t'il ouvert la bouche, qu'elle applique son oreille à oreille, sa langue à la voix, ses pieds au voyage, & sa main aux actions; & recüeilli tout en lui-même, il faisoit exactement la volonté de celui, qui lui commandoit: qu'en sortoit une haute pauvreté, qui tant plus qu'elle le faisoit pauvre des choses sensibles, & de leurs desirs, le rendoit plus riche des celestes, & l'élevoit plus hautement aux Divines, qu'en éclattoit une chasteté de rose, qui le faisoit paroître vivre dans la chair, & égaloit sa vie à celle des Anges, & le disposoit plus purement, à la contemplation plus pure de JESUS-CHRIST, à qui pourtant, crainte qu'elle ne s'affoiblist chez lui, il joignoit le jeûne, à la garde de ses sens: d'où l'on admiroit une paisible mansuetude, qui formoit toute son ame, à une moderation si juste, que comme la suprême region de l'air, est libre

Les grandes vertus de son ame.

libre des changemens, & des impressions des choses plus grossieres, elle conservoit son ame exempte, de toutes les coleres du cœur, & de ses autres passions : d'où enfin l'on voyoit, comme une fumée d'encens, s'exhaler une oraison pure d'esprit, & une haute contemplation des choses Divines, qui dégageoit ce saint Religieux des sensibles, & l'emportoit de sorte aux plaisirs Celestes, qu'il étoit souvent dans l'extase, & dans le ravissement.

LIX.

Comme les vertus de ce grand Serviteur de Dieu, se publioient dans le Convent de Bivona, F. Joseph du même lieu, qui y demeuroit de famille avec lui, se resolut d'épier, une nuit principalement, ce qu'il y feroit, & il observa qu'à la premiere heure, il alloit dans l'Eglise, & s'agenouilloit devant le saint Sacrement; il fit oraison avec lui, & attendoit la fin de sa priere : mais aussitost que F. Joseph eut mis les genoux en terre, ravi en extase, & son visage vers le Ciel, il y demeura toute la nuit sans mouvement, jusqu'à ce que le jour ayant paru, l'on sonna l'Office de Prime. Les larmes lui étoient si familieres, qu'elles lui couloient des yeux, & dans ses Oraisons, & dans ses Communions, qu'il faisoit tous les jours avec une pieté extraordinaire. D'où vient qu'à cause de l'abondance de ses pleurs, tombé dans quelque infirmité de veuë, la Vierge sainte, au Convent de Girgento, lui apparut, & aprés un familier entretien, dont pendant son Oraison elle l'honoroit souvent, elle lui donna un phiole pleine d'une liqueur Celeste, afin qu'en frottant ses yeux, il fut tout gueri. Lorsque Dieu lui eut rendu la santé de sa veuë, il s'anima tous les jours à de nouveaux, & de plus sublimes degrez de vertus, & sa bonté Divine lui conferoit toûjours des faveurs plus grandes, dont il se servoit à l'acquisition d'une plus parfaite charité, qu'on peut dire la cime plus élevée de toutes les vertus, où il aspiroit, de tous les efforts de son ame, comme au lien de la perfection plus accomplie, & au terme de toutes ses poursuites les plus relevées.

Souvent en Oraison il est ravi en extase.

La Vierge lui donne une phiole de liqueur Celeste dont il guerit ses yeux.

LX.

Cét homme si vertueux, par l'assiduë contemplation des Choses Divines, & ses entretiens si familiers avec Dieu. avoit excité dans son ame des flammes si ardentes de charité, que sans pouvoir demeurer au plus profond de son cœur, elles s'exhaloient souvent en paroles, & en chants d'allegresse. Au Convent de Bivona l'on l'entendit plusieurs fois chanter aprés Matines, les loüanges de Dieu, & il parut si fort embrazé de cœur, & de sentiment, que priant dans le bois, par la force de l'amour de Dieu qui le brûloit interieurement, il y embrassoit les arbres, il baisoit leurs troncs avec beaucoup de ressentiment. Il étoit animé du même feu, à l'endroit de tous, & principalement des malades, dont les services lui plaisoient de sorte, qu'il sembloit n'être fait que pour leur secours. Il n'avoit rien de plus agreable, que de vuider leurs terrines, porter leurs ordures, nettoyer leurs ulceres, & leurs rendre les offices les plus honteux de la charité. Il embrassoit les pauvres, comme les enfans plus cheris de Dieu, & ne souffroit jamais qu'ils sortissent d'auprés de lui, sans leurs donner quelque aumône; & même il prevenoit quelquefois leur venuë, & leurs preparoit leur nourriture. Comme il faisoit la cuisine, & la porte au Convent de Bivona, il connut l'arrivée prochaine d'un certain pauvre, & aussitost qu'il entendit sonner à la porte, il dit à F. Leonard son disciple; Allez-y, prenez quelques alimens, vous y trouverez un pauvre de Licata, qui expire presque de faim, & c'est lui qui sonne à la porte. F. Leonard y va aussitost, & y porta de la nourriture; y trouve le pauvre presque mort, &

Il est tout embrazé de l'amour de Dieu.

Il prédit par un esprit de Prophetie.

il lui fait prendre de nouvelles forces. Il prévoit Divinement l'arrivée d'un autre pauvre, qui brûloit de soif, & il dit à ce même Frere; Prenez vîte une bouteille de vin, & allez à la porte, vous y verrez un pauvre qui vient de Licata, que la soif a presque tout embrazé, & il vous attend à la porte. Il predit plusieurs choses avec cét esprit prophetique, & il témoignoit bien les dons considerables, qu'il tenoit de Dieu.

LXI. Par son oraison le jardin en une nuit devient rempli d'herbes & de fruits.

Mais je ne puis obmettre ici, ce qui lui arriva de merveilleux au Convent de Girgento, dont il est fort visible, de quelle force étoit sa priere, & quel étoit son pouvoir auprés de Dieu. Il y faisoit le jardin, & les Freres, à cause de son oraison presque continuelle, ne trouvoient ni les herbes, ni les fruits necessaires à leur nourriture. Le Gardien le reprit un jour au Refectoire, que donnant plus à l'oraison, qu'à son Office de Jardinier, il mécontentoit toute la Famille; F. Joseph alors répondit; Ne craignez point, mon Pere, le jardin sera bientost plein d'herbes, & de fruits; il se mit en oraison la nuit, & il arriva une chose fort merveilleuse, parce que le matin, l'on vit le jardin si rempli d'herbes, de racines, & de fruits, qu'on n'eust pas creu, que c'eust été le même; & les Freres surpris du fait, apprirent par une experience si utile, de quelle autorité étoit sa priere auprés de JESUS-CHRIST. Ce qui parut encore par un autre exemple.

LXII. Ayant la fiévre la sainte Vierge le guerit parfaitement.

En effet il avoit la fiévre un jour, au Convent de Castel Veteré, lorsque la Fête de la Purification de la sainte Vierge étoit proche, & il desiroit avec une ardeur extrême, d'y communier avec les autres. Il prie fortement la Vierge sainte, avec abondance de larmes, de diminuer un peu les chaleurs de sa fiévre, jusqu'à ce qu'il puisse recevoir le saint Sacrement. La nuit qui preceda la Fête, la sainte Vierge, vétuë de blanc, apparut à F. Joseph, environnée de lumiere; elle le console, lui donne à boire de l'eau d'une phiole, qu'elle tenoit entre ses mains, & aprés qu'il l'eut avalée, elle éteignit l'ardeur de sa fiévre, lui rendit sa santé premiere, & Marie l'ayant recreé d'un pain Celeste, il l'en remercia fort profondement.

LXIII. La Vierge sainte lui découvre des choses Celestes.

F. Joseph aprés avoir acquis dans tous les esprits, la reputation d'un saint Homme, par tous ces dons, dont Dieu l'avoit avantagé, tomba malade à Girgento d'une inflammation, & d'une suffocation de gorge, qui en peu de temps le reduisit à l'extremité de sa vie, & alors la glorieuse Reine des Cieux, accompagnée de plusieurs Saints, apparoist au Malade, & lui découvre plusieurs secrets de l'autre Monde, dont son esprit comme enyvré, il s'écria; D'où me vient tant de grace, mon adorable Souveraine? d'où tant de bonté? d'où tant d'abondance des choses Divines, à un serviteur inutile comme moi? c'est assez, Vierge Bien-heureuse, c'est assez; recevez moi maintenant dans vôtre sein, Mere incomparable: ce qu'ayant dit, il rendit son esprit à son Createur; & comme aprés sa mort, il parut couvert d'un rude cilice, il accomplit cette belle parole, dont autrefois on avoit assuré, *qu'il n'étoit pas de la bienseance d'un Penitent, de mourir hors le cilice, & la poussiere.*



DU P. MICHEL DE NAPLES, PREDICATEUR.

ENfin la Province de Naples, celebre, cette Année, son Pere Michel de Naples, Prêtre Predicateur, homme celebre en vertus, & en sainteté, ce que sa mort, honorée d'une vision considerable de Dieu, & consommée d'une fin meilleure, a bien visiblement déclaré. Cet homme étoit d'un fort grand esprit, d'une erudition belle, d'une doctrine solide, & à cause de ses grandes parties d'ame, d'un talent de Predicateur admirable. D'où vient qu'étant un des plus fameux de son siecle, il fut envoyé cette Année, par P. Hierôme General à Camerin, y prêcher le Carême. Il n'avoit pas encore achevé le cours de ses Predications, lors que surpris d'une grande maladie, il arriva plûtôt à la fin de sa vie, qu'à celle de ses Sermons. Dans ce temps qui ne dura pas jusqu'à sa mort, occupé tout entier à la contemplation des choses Celestes, à l'heure qu'on croyoit qu'il alloit mourir, il fut ravi en extaze, où lui furent expliquez plusieurs mysteres, des trois demeures des ames, des Enfers, du Purgatoire, & du Paradis. Les Freres étoient étonnez, de voir un homme, qui vivoit encore, être sans actions, & sans mouvement; mais aprés avoir été quelques heures, comme un insensible, il revint à luy-même, poussa un profond soûpir, & étoit sans paroles dans l'étonnement, lorsque P. Barthelemy de Cesenne, dont la memoire doit être immortelle, Gardien alors du Convent de Camerin, lui commande par sainte Obedience, de découvrir à l'edification des Freres, ce que Dieu lui avoit montré, dans son dernier ravissement. LXIV.

A la mort il eut une merveilleuse vision de Dieu.

Mes Freres, dit alors le mourant, plusieurs choses au dessus des sens m'ont été montrées, qui ne peuvent être exprimées par les hommes mortels. J'ai veu des yeux de l'esprit, par une reveleration particuliere de Dieu, plusieurs merveilles, des peines du Purgatoire, des supplices de l'Enfer, & des joies du Paradis, qui ne peuvent être ni comprises ni estimées des hommes, & même des Anges. J'ai veu les ames des damnez dans les Enfers, y tomber par milliers, comme dans l'Hiver on voit tomber la neige par floccons, ou dans l'Esté les grains de gresle sur la terre. J'ai veu des fleuves liquides de flâmes. J'ai veu des étangs de soulphre, & de feu, & les ames malheureuses des damnez, y être épouvantablement agitées, par les flots embrazez d'une tempeste horrible; où sont des dragons, des serpens qui vomissent des poisons, & qui déchirent à force de dents, les entrailles de ces miserables; où est ce ver qui ne meurt point, & ce feu qui ne s'éteindra jamais; ou ils sont brûlez de flâmes sans misericorde, & même reparez aprés leurs braziers, à de nouveaux embrazemens; ou ils éprouvent un froid mortel, & une glace perpetuelle, une faim canine, & une soif enragée, une peste, & une corruption incorruptible, des tenebres épaisses, & une nuit d'eternelles obscuritez; ou ils entendent un Vah! mal-heureux, des cris, des clameurs, des gemissemens eternels; lorsque leurs tourmens se suivans les uns & les autres, ils sont exposez à de continuels supplices. Enfin nul esprit, & nulle eloquence ne peuvent penser, & dire les peines épouventables des Damnez, & ils y sont tourmentez eternellement de douleurs moins cruelles, ou plus furieuses, par rapport à la mesure de leurs pechez. LXV.

Quelles sont les peines eternelles des Enfers.

LXVI. La rigueur des peines du Purgatoire.

Les peines du Purgatoire, quant à la souffrance, different peu de celles-là, parce que ceux qui en ont merité les tortures par leurs actions, en sont tourmentez effroyablement, quoi qu'en des lieux differens. J'ai veu les uns passer des rivieres horribles de feu, d'autres rôtis au milieu des flâmes, qui aprés les avoir brûlez, les ensevelissoient tous vivans; ceux-ci plongez dans des lacs de glace, & suppliciez de divers tourmens, selon la qualité de leurs offenses. Mais il y a cette difference entre eux, & les Damnez, qu'ils different non seulement de lieu, mais encore de durée: la peine en effet de ceux-ci durera toûjours, & celle de ceux-là, n'est que pour un temps: de plus les ames du Purgatoire respirent au milieu de leurs supplices, par les douceurs de leur esperance, & les Damnez, n'esperans plus rien, sont dans un desespoir effroyable de leur salut. Enfin, ceux-là reçoivent quelquesfois la consolation des Anges, & ceux-ci n'éprouvent sans contentement, que des Demons pour leurs bourreaux. Mais helas! ce qui merite plus de larmes, quoi que je visse tant d'ames tomber dans les Enfers, à peine en vis-je une ou deux, en tout ce temps-là, descendre dans le Purgatoire.

LXVII. Quelle est la grandeur des joies du Paradis.

Conduit de là, dans la region Bien-heureuse des Anges, je vis une ville celeste, belle, lumineuse, ornée d'or, & de perles, oùse réjoüissoient des Chœurs innombrables d'Anges, & des milliers de Saints, aprés toutes leurs victoires, tout y étoit en chants d'allegresse, en plaisirs innocens, en repos, en paix, & en joie: le jour y étoit eternel, & la gloire sans châtiment: par tout, on voyoit pendre des trophées, on entendoit les loüanges des victorieux, & les acclamations de ceux qui honoroient leurs triomphes; & cette admirable Ville renfermoit dans son sein tant de biens, que s'il falloit qu'un homme souffrist tous les jours mille morts, & endurast d'horribles supplices, pour en avoir la joüissance, il n'égalleroit pas encore leur merite. Enfin si quelqu'un compare tous les plaisirs de ce monde, les voluptez, les pompes, les richesses, & tout ce qu'on peut s'imaginer de beau, de grand, de précieux dessous le Soleil, avec la gloire de cette Ville, tous ces biens de la terre, ne seront pas plus considerables au respect des siens, que le seroit une goutte d'eau, au respect de tout l'Ocean. J'y ai veu nôtre Bien-heureux Pere saint François, entre les plus glorieux, quantité de nos Freres fort proches de sa gloire, & plusieurs brillantes Couronnes sur leurs têtes, au lieu de leurs cendres, & de leurs cilices. Dieu, mes chers Freres, a voulu vous faire connoître tout ceci, afin que vous en appreniez la maniere, & les soins, dont vous devez vous conduire en Religion, & dans vôtre avancement, aux vertus plus Religieuses: Pour moi, je m'en vas joindre ceux des Nôtres, qui vous ont precedé, & vous supplie de m'accorder vos prieres dans cette derniere heure, & aiant mis son corps en disposition de mourir, il mourut en effet fort paisiblement en Dieu.

Choses considerables arrivées cette Année.

LXVIII. Dieu rend à un bien-faicteur de l'Ordre le pain qu'il avoit donné aux Capucins.

LE Quêteur du Convent de Milan, alloit en ce temps-là chez le Seigneur, Luca Cavavago Noble Milanois, qui aimoit fort les Capucins, & leurs faisoit de grandes aumônes, à dessein de lui demander extraordinairement du pain, pour quelques necessitez survenuës nouvellement dans la famille de ce Convent, & la Servante lui dit;

qu'il n'y en avoit plus, que pour le souper, & son Maître lui ordonna, de donner à ce Frere tout ce qui en restoit, & qu'on en auroit d'autre; elle obeït, & il n'en resta plus au logis; cependant comme la Servante avoit oublié d'en avoir, on vint au souper, & toute confuse de sa negligence, sans qu'il fust l'heure d'aller au Boulanger, à cause de la nuit, elle court à l'Armoire au pain, où elle en trouve pour ce soir là, & le lendemian. Ce qu'aiant dit à son Maître, il connut la liberalité de Dieu, lui en rendit ses reconnoissances, & augmenta sa bienveillance à l'endroit des Capucins.

Il arriva encore cette Année, que deux Capucins alloient de Larino à Trivento, lorsqu'il s'éleva dans l'air, une horrible tempeste de vents, & de pluïes; tout brilloit alors d'éclairs, & éclatoit de tonnerres, lorsque sur le soir, entrez dans un bois, ils ne sçavoient où ils iroient, pour se liberer de l'orage: ils addressent leurs prieres à la sainte Vierge, & à saint Michel Archange, dont ils étoient fort devots, & ils implorent leur secours, dans un peril si evident de leur vie. Cependant tous ces lieux, tout à l'entour occupez des tenebres fort épaisses de la nuit, ils n'avoient de lumiere, que ce qu'en rendoient ces éclairs, & à leur faveur, ils virent la muraille d'une maison fort proche de leurs yeux. Ils sont bien surpris, parce qu'ils n'avoient jamais veu de maisons dans cette forest, ils doublent aussi-tôt leurs pas, & rencontrent la porte d'une maison fort grande; ils y frapent du marteau, qui y étoit attaché, & une tres-belle Dame paroist à la fenêtre, qui compatit à leur disgrace, & ordonne à un vieillard, qu'on leurs ouvre la porte. Ce qu'aiant fait aussi-tôt, il les introduit dans une grande salle, où l'illustre Dame étoit assise en cercle, avec plusieurs Gentil-hommes, qui les receut fort civilement, & commanda, qu'on leurs fist grand feu, & qu'on les régalast du mieux qu'on pourroit, afin que bien seichez, & libres de leur lassitude, ils soûpassent plus tranquillement. LXIX. Bonté merveilleuse de la Vierge envers deux Capucins.

Les Freres admiroient les beautez, & la majesté de la Dame, qui sembloit avoir quelque chose, plus qu'une femme ordinaire. Elle les interroge, d'où ils venoient, & où ils alloient, & comment alors ils s'étoient trouvez dans cette forest: Nous allons, dit l'un, de Larino à Trivento, par l'ordre du Superieur de nôtre Convent; mais, comme nous sommes partis de Larino dans un air fort serain, & que nous esperions arriver à Trviento de bonne heure, cette tempête de vens, & de pluïes, nous a surpris, & nous a retenus en chemin, jusqu'à ce que les tenebres de la nuit, nous aient engagez dans ce bois, & comme nous n'avions plus d'esperance, de trouver les moïens de nous sauver de cette tempête, nous nous sommes addressez à la Bien-heureuse Vierge, & à saint Michel Archange, que nous reverons particulierement; nous solicitons leur secours, & nous croïons qu'ils nous ont conduits ici si heureusement. Vous avez tres-bien fait, répondit la Dame, de vous confier à leur pouvoir, & d'embrasser de cœur leurs respects, parce qu'ils ne rebutent jamais ceux, qui ont recours à eux, & ils ne les abandonnent pas dans leurs besoins: continuez toûjours cette pieté dans l'ame, & vieillissez avec elle, elle servira fort à vôtre salut. Ce qu'aïant dit, aprés qu'ils furent bien essuïez, & bien régalez, elle les laissa prendre leur repos. LXX. La devotion à la Vierge, & à saint Michel est fort loüable.

Mais le matin, au petit jour, ils se préparoient à poursuivre leur voïage, lorsque le vieillard, qui les avoit introduits le soir précedent, leurs ouvrit la porte, & leurs montra leur route. Ils lui demanderent humblement, quel étoit le nom de cette grande Dame qui les avoit re- LXXI.

ceus chez elle, avec tant de civilitez : Benissez le Dieu du Ciel, leurs répondit le vieillard, & remerciez sa Bien-heureuse Mere, qui vous a fait cette extréme courtoisie, parce que cette illustre Dame que vous avez veuë, est la sainte Mere de Dieu; ce cercle de Gentil-hommes qui l'environnoient, c'est saint Michel, avec une trouppe d'Anges de plusieurs Hierarchies, dont vous avez imploré le secours. Pour moi, je suis saint Pierre. Ce qu'aiant dit, toute cette belle maison s'évanoüit avec lui, & toute sa compagnie; & eux, si favorablement traitez par la Bonté de Dieu, lui en rendirent leurs remercimens, & respecterent tandis qu'ils vécurent, la sainte Vierge, les saints Anges, & les Bien-heureux Apôtres, quoi que pourtant, on puisse croire, que cette vision, n'eust été que dans leur idée.





XVIIIe CHAPITRE GENERAL OU LES PERES PAR L'ORDRE DU PAPE Gregoire XIII. envoyent des Freres en Suisse, pour y établir une Province.

CETTE nouvelle Année de JESUS-CHRIST 1581, reçoit heureusement, & orne d'une agreable varieté de choses, ce Tome de nos Annales, sous les auspices plus favorables de Dieu, & de la Vierge sainte, parce que le Rejetton fleurissant de l'Ordre, qui affermi sur de profondes racines, étoit devenu presque un arbre, s'étend alors par la fertilité de ses branches, jusques dans les Regions les plus éloignées, & les Enfans du Seraphique Pere S.t François, que leurs vertus rendoient celebres par tout, sont plus illustres par leurs bonnes actions, & leurs recompenses. Dieu enfin fait paroître une prudence si singuliere, dans leurs entretiens, leur nourriture, leur gloire, & leur aggrandissement ; il les honore même de tant de témoignages Celestes, que nous employerons plus de pages, à l'ornement de cette Année. I.

II. On celebre un Chapître general à Rome.

La premiere chose donc, que nous y devons considerer, entre une infinité d'autres, est une generale Assemblée, que P. Hierôme General, aprés avoir achevé deux Triennes dans sa Charge, avec la loüange d'un sage, & d'un juste Gouvernement, convoque à Rome cette Année. Ce Chapître fut le 18e General de l'Ordre, où P. Hierôme s'accusant de ses fautes, en presence de tous les Vocaux, selon nôtre coûtume, y fut repris plus severement, que ne le vouloient, & sa maniere de gouverner, & sa sainte vie. Mais il n'est pas étonnant, puisque cette coûtume avoit vogue chez les Capucins, depuis leur Réforme, que pour reprimer la superbe, que produit souvent une Charge bien administrée, & même pour animer les Prelats aux grandes actions, on y fait valoir les fautes plus legeres, & on les y punit des plus rudes châtimens. C'est ce qu'éprouva P. Hierôme, parce qu'il souffrit une correction si rude, avec tant de force d'esprit, qu'il ne sembloit pas en avoir eu le moindre sentiment. Jean Marie à Tiffa, Sicilien fut élu General à ce Chapître, aprés avoir été Procureur de Cour les trois dernieres années, & P. François de Milan, homme assurément d'une prudence fort singuliere, lui succeda dans les emplois du Procuratoriat.

Jean Marie à Tiffa est fait General à ce Chapître.

III. Pour P. Jean Marie, c'étoit un homme sage, & fort sçavant dans les saints Canons, & la Theologie, qui consacré tout entier à l'Observance Reguliere, aussitost qu'il fut élevé à la conduite de l'Ordre, fit une exposition sur la Regle fort considerable. Il étoit grand observateur de l'équité : d'où vient que comme violenté, par la punition des coupables, qu'il ne souffroit qu'avec peine, il ordonna dans ce Chapître cette Constitution, qui deffendoit, qu'on imposast à qui que ce fust, la peine du Caperon, sans les formalitez du droit, quoi qu'auparavant on la donnast indifferemment, pour les moindres fautes. Il ordonna le même, pour les châtimens de prison, de privation de voix, & d'autres semblables, dont on ne punit que les plus grands crimes. En effet ces manquemens, s'il s'en trouvoit quelques-uns dans l'Ordre, ne s'étans jugez jusques là, que par une simple recherche de la verité, selon les loix d'une Justice naturelle, sans le grand bruit de la Civile, ou de la Criminelle, il fut d'avis dans ce Chapitre, qu'on ordonnast, que dans les crimes plus griefs, nos Juges ne procederoient, à la condamnation des coupables, que par des preuves legitimes de témoins, & les autres formalitez du droit, sommairement toutefois, selon le Decret du Pape Boniface VIII. Ce qui fut arrêté, soit de crainte qu'il ne se fist quelque chose contre la Justice, dans le jugement des criminels, soit pour prevenir les violences, & les oppressions, soit afin qu'on ne decidast rien trop legerement, ou contre le droit, dans une chose importante, où il s'agit de l'honneur, & de la reputation d'un homme, qui n'a rien de plus precieux. Cette Ordonnance parut alors nouvelle à plusieurs, qui dans la pensée, que cette procedure de Justice diminuoit, & ruinoit la pureté, & la simplicité de l'Ordre, regardoient comme un crime d'en user ainsi, contre les coupables : mais parce que cette Constitution a commencé d'exercer la Justice, avec plus d'équité, & que la condition des temps le vouloit, l'experience a montré depuis, qu'elle avoit mieux pourvû à la conservation de tout le Corps de l'Ordre, & à la meilleure disposition de ses parties.

Il faut dans tous les jugemens de Justice observer les formalitez du droit.

IV. En ce même temps P. Bernard d'Osimo, fut envoyé Commissaire general à Paris, où il assembla le Chapître Provincial, & fut élu Vicaire Provincial de cette Province.

Premier Provincial de Paris.

V. Les Vocaux du Chapître general en état d'être congediez, aprés que tout y fut si glorieusement terminé, le Pape Gregoire XIII. qui sçavoit, que l'accroissement de nôtre Ordre, contribuoit beaucoup à l'utilité de l'Eglise, animé des Lettres, & des prieres empressées de quelques Seigneurs Suisses des Cantons Catholiques, des Magistrats principalement d'Altorf, & même de saint Charles Borromée Cardinal, & Archevêque de Milan, commande au General, & aux Peres assemblez encore au Chapître, d'envoyer des Freres capables à Altorf, & aux autres lieux, d'y bâtir des Convens, lorsqu'il seroit necessaire pour le bien de l'Ordre, comme pour le profit des Peuples, & même d'étendre leur Réforme, jusques dans les Regions plus éloignées d'Allemagne. Le même Pape par sa Constitution de cette Année, qui commence, *Regularium personarum* &c. renouvelle les peines, & les Censures contenuës dans les Bulles de Paul III. & de Pie IV. contre certains Tertiaires de l'Ordre des Freres Mineurs Conventuels, qui demeurans dans le Royaume de Sicile, portoient un Habit semblable à celui des Capucins.

Par l'ordre du Pape la Religion s'étend jusqu'en Suisse.

VI. Nous ne devons pas obmettre ici, que ce Souverain Pontife, avoit tant d'inclination, & de bonté pour les Capucins, & pour l'avancement

ment de leur Ordre, qu'il souhaittoit, qu'il s'étendist par tout, & qu'on ne le noircist ni de médisances, ni de calomnie, comme font ordinairement les envieux. Si quelques-uns de nos Apostats avoient recours au saint Siege, il les recevoit si paternellement, & les animoit à une meilleure vie, par de si douces paroles, qu'ils s'en retournoient meilleurs, qu'ils n'étoient venus lui representer leurs disgraces; & tant s'en faut qu'il se scandalisast de leur cheute, ou qu'il en estimast, ou affectionnast moins nôtre Ordre, qu'il disoit quelquefois, qu'il les consideroit davantage, & qu'il les croyoit plus vertueux.

VII. Bonté singuliere du Pape envers les Capucins.

Ce grand Pape alloit souvent à Frescati, prendre l'air plus agreable, & plus temperé de toute l'Italie, & parce qu'il y receut quelques Apostats avec ses bontez ordinaires, quelques Cardinaux presens lui dirent: Saint Pere, nous sommes surpris, que l'Ordre des Capucins, qui paroist si saint dans toutes ses actions, fasse tant d'Apostats, & les vomisse de son sein comme des humeurs peccantes: les autres Religions en produisent bien moins, que cét Ordre: d'où plusieurs concluent, que la Réforme des Capucins, est un Corps cacochyme, & rempli d'humeurs malignes de dereglemens. Ceux-là, dit le Pape, ne considerent pas bien les choses, & ils se scandalisent sans sujet de celles, qui leurs font paroître plus de perfections. Pour moi, je forme tout un autre raisonnement, & le contraire me donne plus d'estime, & de sentiment pour les Capucins. En effet, je croy que vous n'ignorez pas, que tant plus une Religion est parfaite, tant plus elle est exposée à de dangereuses cheutes, puisque l'excellence d'un Ordre, demande plus de vertus dans ceux qui s'efforcent de l'embrasser, & de s'y conserver plus parfaits. Il n'est pas étonnant, qu'il éprouve de plus frequentes Apostasies, dans ces Freres lâches, qui lassez de ses saints Exercices, vaincus des difficultez des Vertus, & surmontez des Demons, tombent malheureusement du plus haut état de la perfection, dans l'abyme plus profond de tous leurs desordres; & comme la Religion qui se maintient par les loix des Vertus, & de la Sainteté, & qui ne peut plus les retenir chez elle, les châtie de corrections, & de penitences, ils deviennent souvent Apostats, lorsque coupables de quelque infame crime, ils craignent la severe correction de l'Ordre, ou repris vigoureusement, ils ne veulent pas se convertir à une meilleure vie: D'où l'on peut comparer la Religion à la mer, qui ne peut souffrir les méchans, morts à la Grace, & corrompus de vices, les vomit de son sein, & les rejette aux bords de ce Siecle.

VIII. Sa defense pour les Capucins.

Il en est de même de la Religion des Capucins, qui s'est acquis cette estime dans tous les esprits, qu'elle brille principalement dans l'Eglise, par l'éclat de l'Observance Reguliere, & des actions de la sainteté. Quelle merveille! que toute pure qu'elle est, elle rejette comme Apostats, & bannisse d'auprés d'elle, comme des excremens du Corps Religieux, ces hommes charnels, & de desordre, tombez du plus haut de la perfection Evangelique, que ni la douceur, ni la rigueur de ses châtimens, n'ont pû reduire à une façon plus reguliere de vie. La Providence Divine en use de cette maniere, crainte qu'un peu de levain, n'altere toute la masse de l'Ordre, & afin, que tandis qu'on en retranche un membre pourri, l'on la conserve toute entiere.

IX.

Combien, je vous prie, cét état si parfait des anciens Anachoretes a-t'il vû d'hommes vaincus par les artifices, & les tentations des Demons? combien de ses Solitaires, qui de leurs hermitages retournoient dans la compagnie, & dans la foule des Peuples? combien de

ses habitans, qui quittoient leurs Cellules, pour reprendre les demeures de leurs païs; & toutefois nous croyons encore aujourd'hui, que le desordre de peu de ces gens, bien loin d'obscurcir le lustre de cét état Religieux, que ceux qui pouvoient en ternir les beautez, par leur méchante vie, s'en trouvans retranchez par la permission de Dieu qu'ils méprisoient, lui donnoit plus de vogue, & plus de lumieres. Ce qu'étant ainsi, l'on ne doit pas raisonner de même de ces autres Ordres, qui n'ont ni la pauvreté, ni l'austerité des Capucins, puisque comme ils n'ont pas entrepris un genre de vie si parfait, & ne combattent pas leur chair avec tant de fatigues, ils sont attaquez du Demon avec moins de force, & sont moins sujets aux perils: d'où vient qu'ils ont moins d'Apostats que les Capucins. Ceux donc qui croyent par leur raisonnement, que le Corps de cét Ordre, soit trop plein de coupables, comme d'humeurs peccantes, ne raisonnent pas juste; puisqu'au contraire, ils devroient être de ce sentiment, que la multitude des Apostats, montre mieux l'excellence, les bonnes loix, les regularitez, le zele, la haine des vices, & les desirs si ardens de la perfection Evangelique d'une Religion, dont ceux qui en abhorrent le lustre, fuyent les splendeurs comme des hyboux: c'est ce que dit le Pape si doctement en faveur de nôtre Ordre. Lorsque le Pere General, & les Peres du Chapître eurent receu le Commandement de sa Sainteté, ils élûrent pour Commissaire General, un des Définiteurs Generaux P. François de Bormio, qui aprés avoir été quelque temps à Altorf, avoit éprouvé déja les mœurs du Païs, & ils le destinerent en Suisse.

La Ville de Tolose écrit au General pour avoir des Capucins; & Pere François de Bormio étant en Suisse, jette les Fondemens du Convent d'Altorf.

X. EN ce même Temps, les principaux de Tolose écrivirent à Rome, pour avoir des Capucins. Cette Ville est une des plus grandes, des plus celebres de France; située sur la Garonne, Capitale du Languedoc, fameuse principalement à cause que les autres infectées d'heresies, par la liberté de conscience, qu'on y souffroit, s'en est toûjours deffenduë. Animée donc du bruit, que faisoit la reputation des Capucins, par toute la France, & singulierement à Paris, & à Lyon, où ils commençoient à briller de l'éclat de leurs vertus, de leurs Predications, & de leur sainteté de vie, elle députe à Rome un de leurs Citoyens, avec des Lettres, où ils prioient instamment les Peres, de leurs envoyer au plûtost des Freres propres à répandre chez eux, la lumiere de leur Réforme. Les Peres du Chapître louërent extremement l'affection, & la demande de ces Messieurs: mais comme ils devoient proceder en une occasion si importante, avec toute la prudence possible, & maturité de jugement, ils envoyerent à Tolose P. Thomas de Turin, Gardien du Convent de Lyon, homme sage, & Predicateur d'un grand talent, qui aprés y avoir prêché quelques Sermons, dont il embraza plus ardemment des cœurs déja tous de feu pour les Capucins, & visité tout le Païs, qu'il trouva d'un air fort salubre, bien plein de Bourgs, & de Villes, rempli d'un grand Peuple, puissant en richesses, & habité d'hommes, & de femmes fort portez à la pieté, récrivit au General de l'Ordre, qu'il ne falloit plus de retardement, & qu'il étoit temps d'envoyer au plûtost des Ouvriers dans une Region, où la moisson étoit en maturité.

P. Thomas de Turin est envoyé à Tolose.

XI. *P. François de Bormio va à Altorf en Suisse.*

Ce Chapître terminé, tandis que P. Jean Marie se dispose à commencer ses visites, P. François de Bormio, avec quatre Compagnons, P. François de Val de Torré, Prêtre, F. Baptiste de Lugano, F. Sebastien d'Altorf, Clercs, & F. Fortuné de Milan, Laïc, prit le chemin de la Suisse. P. François étoit considerable en prudence, & en vertu, sçavant dans les Lettres Divines, & humaines, & Predicateur fameux, qui natif de Bormio, Bourg assez important dans la Valtoline, sujet au Domaine des Grisons, & instruit dans son enfance à la Langue Allemande, pouvoit servir au salut des Suisses, & à l'accroissement de l'Ordre en ce Païs-là. Aussitost donc qu'il fut arrivé dans Altorf, avec ses Compagnons, & que comme dans le premier lieu, qu'on rencontre en venant d'Italie en Suisse, il y eut été receu des Principaux, avec tout ce qu'on peut de courtoisie, ils traiterent ensemble d'y bâtir un Convent. Mais le Diable perturbateur des Oeuvres de Dieu, qui desesperoit d'un Etablissement nouveau de nôtre Ordre, & des grands fruits qu'il feroit, auprés d'un Peuple assez simple, & un peu ignorant, ne manqua pas d'employer tous ses artifices, à ruiner un si saint Ouvrage; parce qu'il anima plusieurs Ecclesiastiques, le Doyen principalement de l'Eglise, homme fort en paroles, & d'autorité, & avec lui le Gouverneur de la Ville, que sous le pretexte d'une Religion nouvelle, dont la nourriture seroit à charge aux Citoyens, quoique pour d'autres raisons, que nous dirons plus bas, ils empêchassent cet Etablissement, & ne permissent pas qu'on bâtist un Convent de Capucins. Mais P. François, à qui Dieu avoit donné grand Talent, pour dissiper ces controverses, appaisa les esprits irritez, avec tant d'eloquence, & de douceur de discours, qu'un peu aprés tous conclurent à nôtre Etablissement.

Le Demon s'oppose à nôtre Etablissement par les poursuites de plusieurs personnes.

XII.

La foi étoit alors si fort alterée en Suisse, que le venin des erreurs, en avoit presque infecté tous les Peuples, sous des fausses apparences de continence, & de liberté, parce que, comme ils avoient chez eux, peu de discipline de mœurs, nulle Science Divine, aucune connoissance des saintes Lettres, nulle reverence des choses Sacrées, que la frequentation des Sacremens y étoit fort rare, & ne s'y voyoit presque plus de culte de Dieu, il n'est pas étrange, que la Religion, & la Foi s'y éteignissent peu à peu.

XIII. *Grand abus des Prêtres en Suisse avant que les Capucins y fussent établis.*

Deux Maximes principalement, de la fausse doctrine de Luther, avoient vogue en ces Païs-là; l'une, que l'entiere, & particuliere confession des pechez, qu'on doit faire à l'oreille des Confesseurs approuvez, y étoit presque abolie. En effet les Allemans, aprés leur Luther, estimerent une chose bien rude, de découvrir tous leurs pechez, les plus secrets principalement de l'ame, qui ont coûtume d'étonner les plus genereux, à des hommes comme les autres, quoiqu'ils fussent Prêtres, s'efforcerent d'abolir la Confession Auriculaire, quoiqu'elle fust de Droit Divin, dans nôtre Eglise Catholique: & même les Prêtres par une complaisance criminelle, enseignoient, que c'étoit assez, si l'on s'accusoit de tous ses pechez generalement, sans les determiner par leurs differences, & que pourvû qu'on fist bourdonner aux oreilles d'un Prêtre, ces paroles; *Mon Pere, je me confesse de tous les pechez dont Dieu me connoist coupable*, on satisfaisoit aux Loix du Sacrement de la Penitence: & pour donner un beau pretexte d'excuse à un crime si difforme, ils objectoient ordinairement ce Dogme heretique, dont les Lutheriens, & les Calvinistes condamnoient la Confession Auriculaire, à cause principalement qu'ils l'assuroient une invention purement humaine des

Prêtres, & des Religieux, pour penetrer le fonds des consciences plus criminelles, dont voulans se dégager, ou plûtost feindre qu'ils l'abandonnoient, negligeoient de rechercher les pechez, & de penetrer tous les desordres plus cachez de leurs penitens. Mais encore que ces bons Messieurs s'écartassent tant de la raison, que de la verité, qui persuadent aux hommes, d'obeïr plûtost aux Lois de Dieu, qu'aux fourberies des hommes, qu'ils inventent contre les choses Divines (& effectivement ils ne rejettoient pas cette invention des Heretiques, & pour fuïr le blâme d'un pretexte si bien controuvé, ils affectoient plûtost la même impieté) le Demon toutesfois avoit déja trompé tous ces peuples, par ces artifices, & les avoit retirez de la Loy de Dieu, & de l'Evangile de JESUS-CHRIST.

XIV. *Les Prêtres alors en Suisse étoient concubinaires.*

L'autre chose, que par un diabolique conseil, on persuada à ces pauvres peuples, ce fut qu'ils obligeassent quelques'uns de leurs Prêtres, à retenir leurs concubines dans leurs maisons, afin disoient ils, qu'aïans des femmes chez eux, ils ne cherchassent pas celles de leurs voisins, parce qu'ils avoient déja bû dans le calice de Circé, où Luther avoit avalé son venin, lors qu'il avoit dogmatisé dans toutes les Allemagnes, l'infame qu'il étoit, que personne ne pouvoit demeurer long-temps sans femme, ou sans concubine: d'où vient qu'aussi-tôt que quelqu'un d'entr'eux étoit ordonné Prêtre, l'on lui cherchoit quelque jeune file, pour appaiser chez lui, les fougues plus precipitées d'une concupiscence toute corrompuë, & le Demon plein d'impureté, avoit établi cette sale prostitution de personnes Sacrées, sur une ancienne coûtume en ces Païs là, & ils n'avoient plus de honte de leurs saletez. En effet les maisons de plusieurs Prêtres, pleines de leurs enfans, l'un appelloit le Prêtre son pere, l'autre pendoit au col de sa mere; celui-ci, étoit sur les genoux de ce Prêtre, qui le caressoit comme son fils; celui-là se mettoit à ses pieds, & lui demandoit ses petits besoins: une table environnée d'un nombre d'enfans, bien loin d'être estimée prophane, & infame, étoit considerée comme fort honneste, & bien digne d'un Ecclesiastique. Enfin les choses en étoient venuës là, que saint Charles Borromée, Archevêque de Milan, qui vint faire sa visite à Altorf, & fut receu chez le Doyen de l'Eglise, aprés le repas cet homme lui offrit un bon nombre de ses enfans, qu'il supplioit de benir, en lui disant bonnement; Monseigneur, voila mes enfans, que Dieu m'a donnez ici, je vous les presente, benissez-les; je vous en supplie; mais le saint Archevêque, sans rien répondre au bon homme, se tourna vers les siens, se servit des paroles du Prophete, & leurs dit, *Lætantur hi cùm malè fecerint, & exultant in rebus pessimis.*

Réponse de S. Charles Borromée, touchant un Prêtre concubinaire. Proverb. 2.

XV. Tel étoit le miserable état de ces Païs là, lors que l'Ordre des Capucins y arriva. Il n'est donc pas étonnant, que les Seculiers, & les Ecclesiastiques, poussez de ces raisons, fissent tous leurs efforts, & emploiassent toutes leurs adresses, pour s'opposer à leur entrée dans leurs Villes, & à leur établissement dans tout leur Païs. Ils craignoient principalement, que leur Predication, & leur bonne vie, ne les retirassent de leur ancienne croiance, & de la corruption de leur mœurs.

XVI. Mais P. François, surmonta cet artifice du Diable, par la divine Vertu de ses ferventes Predications, dissipa l'œuvre des Enfers, en s'y opposant vigoureusement, & les Principaux le conduisirent sur une Montagne, proche de leur Bourg, où l'on avoit autrefois bâti une petite maison de bois, avec une ancienne Chappelle, dediée à tous les Saints. Ce Mont étoit fort escarpé, tout environné de rochers, & d'un diffi-

cile accez, où tous montez avec peine, ils rencontrerent une roche plus élevée que les autres, assez proche de la petite Chapelle. Aussitôt que P. François la vit, il frappa la terre de son pied par trois fois differentes, se tourna vers les autres, & leurs dit, *hæc requies mea in sæculum sæculi*. Tous alors ne comprirent pas cette parole, & il ne découvrit à pas un de la compagnie, leur mystere; mais lors qu'on applanit cette roche, & qu'aprés on y bâtit l'Eglise du Convent, où P. François à la fin de l'année, dégagé des miseres de cette vie, y deposa la charge de son corps corruptible, tous connurent, que long-temps auparavant, il avoit predit par ces paroles, qu'il mouroit bien-tôt, & qu'il y seroit enterré. P. François predit sa mort, & le lieu de sa sepulture.

XVII. Il reçoit de ceux d'Altorf, un lieu propre à bâtir un Convent.

Le lieu destiné propre à bâtir un Convent, ces Messieurs donnerent liberalement cette petite maison jointe à la Chapelle, aux P. François, & à ses Compagnons, pour y faire leur demeure, où établis la veille de la Visitation de la sainte Vierge, qui arrive aux Calendes de Juillet, la même nuit de cette grande Feste, ils sonnerent Matines avec la clochette, qui pendoit au haut de leur Chapelle, & ils consacrerent leur demeure, par les Hymnes, & les Loüanges de Dieu, y observerent les temps de leur Oraison ordinaire, & s'y imposerent volontairement, l'exacte observance de toutes leurs Regularitez: & ainsi tandis que d'abord ils animent à la Pieté, tous ces peuples, par les exemples de leur sainte vie, ils disposent des fondemens plus solides de Vertus, sur une solide pierre qui durera une eternité.

XVIII. Vision qu'eut un Prêtre des Capucins.

Je ne dois pas obmettre ici, qu'un Prêtre fort devot, appellé Martin, Chapellain de la Paroisse, aussi-tôt qu'il vit que les Capucins demeuroient sur cette Montagne, & qu'ils y bâtissoient un Monastere, avoit coûtume de dire à plusieurs. Onze ans en effet, avant l'arrivée des Capucins, lors que je me promenois tout seul une nuit, devant les portes de mon Eglise, & regardois du côté de la Montagne, il me sembloit voir une Procession fort grande de peuples, que precedoit une multitude de certains Religieux, qui avoient l'habit des Capucins, portoient tous des flambeaux allumez, & montoient sur cette Montagne, dont nous avons parlé ici, où ils y chantoient les loüanges de Dieu. Le bon Prêtre ne connoissoit point encore de Capucins, & on n'en parloit pas en ce païs là. D'où vient que jugeant, que cette vision étoit toute du Ciel, il representa sur une muraille, avec son pinceau dans cette petite maison de la Montagne, plusieurs vêtus en Capucins, comme il les avoit vûs avec leur Capuce, parce qu'il étoit Peintre, & cacha la chose, jusqu'à leur arrivée dans Altorf, & le bâtiment de leur Monastere; sa vision alors sceuë de tous, il leurs montra les portraits des Capucins, qu'il avoit lui-même peints sur la muraille de la petite maison, pour leurs faire connoître, par leur figure, que le dessein de Dieu avoit precedé leur demeure. Capucins representez en peinture, sur une muraille de la petite maison d'Altorf, avant leur arrivée.

XIX. Deux jeunes hommes d'Altorf, entrent aux Capucins.

Tandis donc que les Principaux d'Altorf, ont soin de faire bâtir un Convent aux Capucins, avec toute l'affection possible, & que les Freres y consacrent fidelement leurs travaux, avec l'edification de toute la Ville, deux jeunes hommes de leurs Citoyens, animez par les exemples de la vie toute Apostolique des Nôtres, prirent leur Habit avec leur Regle, & l'un fut nommé F. Alexandre, & l'autre F. Bonaventure: donc tous deux mis au rang des Clercs, P. François de Bormio, qui sçavoit, que la moisson de Suisse avoit besoin d'ouvriers, écrit au P. François de Milan, Procureur General, & obtient P. Alexis de Milan, Predicateur, & Lecteur, & il lui commit la Charge d'instrui-

re les Clercs aux Lettres humaines de la Philosophie, & aux divines de la Theologie.

ETABLISSEMENT DE QUELQUES CONVENS; Et l'affection singuliere que Saint Charles Boromée portoit aux Capucins.

XX. On jette les fondemens du Convent de Gerone, & la Providence y fait des prodiges.



Lors la Province de Catalogne, qui est dans l'Espagne Citerieure, entre l'Arragon & la Mediteranée, se remplissoit de plusieurs Convens, & principalement cette année, l'on jetta les fondemens de celui de Gerone, où Dieu fit paroître, par quelques témoignages sensibles, qu'il agreoit cet Etablissement, & j'ai cru les devoir écrire ici. Au temps donc qu'on bâtissoit le Convent à Gerone, la multitude d'ouvriers, qui y travailloit pour l'amour de Dieu, & que les Freres y nourrissoient de leurs aumônes, manquoit de pain, à cause de la neige, qui ne permettoit pas à ces Freres d'en quêter à la Ville, qui étoit fort éloignée du Convent, à cause même qu'une grande pluie les en empêchoit; & ils s'emploient plus fervemment à l'Oraison, & supplient avec zele la Providence Divine, de leurs donner du secours. On sonne alors à la porte du Convent, & l'on y trouve une corbeille fort grande toute pleine de pain, & comme on ne vit point d'homme, qui l'eût apportée, quoi qu'on le cherchast par tout bien exactement, tous jugerent, qu'elle venoit du Ciel, & il lui en rendirent leurs remerciemens. En ce même Temps Raphael Alba Apotiquaire, Michel Terrades Orfevre, & d'autres Habitans de Gerone, lors qu'ils vont du matin à la chasse, & tournent les yeux du côté du Convent des Capucins, qu'on bâtissoit sur une Montagne proche de la Ville, qu'on appelloit Nôtre-Dame de l'Hermite, y decouvrent une grande multitude d'hommes, en ordre de Procession, des flambeaux allumez entre leurs mains, qui marchoient pas à pas, d'un petit Oratoire peu éloigné du haut de la Montagne au Convent, où arrivez, & multipliez en plus grand nombre, en sorte qu'ils remplissoient tout le Monastere, ils se retirerent dans le Ciel, à la veuë de leurs Spectateurs, qui furent si surpris de cette merveille, qu'aussi-tôt ils en advertirent toute la Ville, comme d'une chose prodigieuse, qui montroit si sensiblement, que ce lieu seroit sanctifié par la bonne vie de plusieurs, qui y brilleroient comme des lumieres, par les splendeurs de leur Sainteté.

XXI. La Fondation du Convent de Corigliano est accompagnée d'un miracle.

L'on bâtissoit cette Année le Convent de Corigliano, dans la Province de Cozence, lors que la malice du Demon, qui s'éforçoit de s'opposer à ce saint Ouvrage, est renduë inutile par la vertu Divine: tandis effectivement, que F. Antoine de Corigliano Laïc, travaille fortement à fouiller les fondemens, il arriva par l'artifice du Diable, que la terre qui en étoit élevée de plus de vingt paulmes, s'eboula & couvrit tout ce Frere. Les autres aussi-tôt accoururent au bruit de la chute de cette terre, & sans voir F. Antoine, qu'ils y avoient vû travailler, il n'y avoit qu'un moment, ils crurent assurement qu'il étoit écrasé sous cette pesante charge; mais sans sçavoir où foüiller, & secourir ce Frere, un enfant inconnu leurs apparoît, qui leurs montre le lieu où ils travailleroient; eux lui obeïssent à l'heure méme, renversent la

terre, & celui qu'ils se persuadoient, étre étouffé sous le poids, aprés en avoir été chargé une heure entiere, leurs parut en vie, & sans aucune incommodité. Tous alors loüent Dieu, & F. Antoine qui s'admira retiré comme des entrailles de la terre, leva ses mains au Ciel, & remercia Jesus-Christ, & la Vierge sainte, disant aux autres Freres, qu'au moment qu'il se sentit accablé sous tant de terre, la sainte Vierge vêtu toute de blanc, lui apparut, & lui dit; Ne craignez pas Antoine, vous ne souffrirez rien de cette chute de terre: Aprés ces agreables paroles, comme s'il eust été sur un lit mollet, il protesta, qu'il s'étoit reposé fort tranquille sous tant de ruines. Tous donc alors chanterent encore les loüanges de la sainte Vierge, & ils loüerent aussi la bonté de Dieu.

XXII. Les Capucins assistent à Milan les Pestiferez.

En ce même Temps, la Ville de Marseille fut affligée d'une si cruelle peste, qu'elle devoroit tous les jours plusieurs de ses familles, & privée alors de personnes qui secourussent les malades, les Capucins prennent genereusement cette charge, dont ils s'étoient acquittez déja si dignement en bien d'autres lieux, & quelques uns y moururent avec beaucoup de pieté. Cependant cette même Année, lors que S. Charles Borromée s'occupe, comme un bon Pasteur, à visiter son Troupeau en Suisse, & qu'il passoit dans Bigorio, petit Village de la Vallée de Lugano, il logea souvent chez les Capucins, avec beaucoup de familiarité, parce qu'il se plaisoit fort à la simplicité des Freres, & à leur façon de vie, qu'il admiroit si degagée des choses du monde. Ce saint Prelat affectionna tellement nôtre Ordre, que soit qu'il visitast son Diocese, soit que comme un diligent Pasteur, il residast dans Milan, à la garde de ses Brebis, il n'avoit rien de plus agreable, que de joüir de leurs entretiens, & de leur compagnie. D'où vient que fort souvent à Milan, il alloit dîner, & souper avec les Capucins, & il ne vouloit pas qu'on lui servit d'autre nourriture, que celles des Freres; il prenoit même tant de plaisir à la frugalité de nôtre Refectoire, que comme il voyoit qu'on presentoit selon la coûtume, à tous les Freres quelques morceaux de pain, dans une corbeille, durant leur repas, il laissoit celui qu'on lui avoit servi, & il en prenoit de commun dans le panier avec les autres. Du commencement qu'il n'étoit pas encore si familier avec les Capucins, un jour au Convent de S. Victor, à dessein d'y demeurer quelque temps, il y admiroit avec grande reflexion d'esprit, les communs travaux des Freres, leur rigoureux silence, leurs Disciplines de nuit, leur mortification des sens, leur coulpe avant leur repas dans leur Refectoire, leurs longues Oraisons, leur devote Psalmodie, leur composition exterieure, & enfin leur conduite de mœurs si fort Religieuse, en sorte qu'il se persuada; que tant de choses si penibles, leurs étoient bien extraordinaires, & qu'ils ne les pratiquoient, que par respect de sa presence; mais lors qu'il eut appris du Gardien, & d'une conversation plus longue avec eux, qu'il ne faisoient rien devant lui, qui ne leurs fust ordinaire, il s'écria; Mes Peres, faites en sorte de marcher toûjours, par la même voie, que Jesus-Christ vous a montrée, parce que c'est celle de vôtre Pere saint François, & des autres Saints, & tous ceux qui les y suivront bien fidellement, seront de leur compagnie. Ce Grand Archevêque, honora depuis l'Ordre des Capucins, d'une bienveillance si singuliere, qu'il vouloit fort souvent, que nos Predicateurs prêchassent, & instruisissent les peuples de son Diocese, sans autre formalité que sa Benediction Pastorale.

S. Charles Boromée, logeoit souvent chez les Capucins.

Il affectionne leur Ordre singulierement.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE ALEXIS DE VIGEVANO, LAIC.

Des vertus de F. Alexis, particulierement de son abstinence, & comme il instruisoit les Ieunes à la perfection de leur vie.

XXIII. TAndis que nos Predicateurs, s'occupent saintement à la Predication de l'Evangile, dans le Diocese de Milan, par l'ordre de son saint Archevêque, Dieu en appelle d'autres cette Année à la recompense du Ciel, aprés les travaux penibles de la longue journée de leur vie. Le premier est, F. Alexis de Vigevano, dans la Province de Milan, homme d'une vertu singuliere, qui consacré tout entier au service de Dieu, dans la condition humble des Freres Laïcs, s'acquit un amas de richesses Divines, par la fidele observance d'une pauvreté, qui le reduisit aux besoins plus extrémes des choses necessaires à ses entretiens; parce qu'il ne se contenta pas seulement de celle, qui retranche tout le superflu, & ne retient que le necessaire, mais il y joignit cette eminence de perfection, qui se prive de l'usage plus indispensable des necessitez de la vie: d'où vient qu'il recherchoit toûjours avec empressement, les vieux habits pleins de pieces, les Mutandes plus déchirées, les sandalles plus viles, & tout ce qu'il y avoit de moins commode, & de plus méprisé dans les Monasteres. Il pratiqua cette sorte d'abstinence, qui ne s'écartoit ni de la mediocrité, ni de la commune des Freres, parce qu'il suivit toûjours l'observance ordinaire de nos jeûnes, excepté les veilles des Fêtes de Nôtre-Seigneur, & de la sainte Vierge, qu'il jeûnoit exactement au pain & à l'eau. L'on n'eut que cette preuve de son abstinence singuliere, que comme son appetit le portoit plûtôt à des fruits, qu'à d'autres alimens, il s'en privoit si exactement, qu'il n'en mangea plus, tout le reste de sa vie; & lors qu'on lui en demandoit la raison, il répondoit; Pourquoi contraignez-vous un ignorant de parler en Theologien? Ne sçavez-vous pas, que le fruit d'un arbre, fut autrefois funeste à nôtre nature, & qu'il fit pecher les hommes? que si ce fruit fit mourir un Pere si sage qu'Adam, n'ai-je pas sujet, moi qui suis son fils, & encore assez imprudent, de me précautioner contre ses attaques, crainte que je ne me trouve engagé dans son accident. Mais quoi que F. Alexis eust pû s'abstenir, avec assez de prudence, du même fruit, qui avoit perdu le premier homme, à cause seulement du souvenir de cette perte, (& il s'en feroit mortifié, non pas comme d'une chose deffenduë de Dieu, il l'auroit même abandonné, non pas à cause de sa nature de fruit, mais à cause de sa condition morale, dont il avoit causé nôtre ruïne) il voulut toutesfois, par ces paroles couvrir plûtôt sa vertu, dont il avoit proposé de moderer l'appetit, qui l'engageoit à manger des fruits, par leur abstinence perpetuelle, comme par un frein qui retenoit chez lui, les desirs dereglez d'une nature sensuelle.

F. Alexis ne mangeoit point de fruits, & pourquoi.

XXIV. Voici encore une autre preuve de son abstinence. Quoi qu'il eust été Quêteur fort long-temps, on ne pust jamais l'engager à boire un verre

verre de vin, hors de ses repas dans nos Refectoires. Un Frere donc de ses amis, lui demandant par quelle voie, il étoit arrivé à la perfection d'une vie si spirituelle que la sienne, il lui répondit; Dieu vous pardonde, mon Frere, qui me croïez avoir acquis quelque chose de vertueux, moi, qui ne sçais pas encore ce que c'est que vertu: Je vous confesse toutesfois ingenüement, que j'ai ignoré l'esprit d'oraison, & de pieté, jusqu'à ce que je me sois proposé, de moderer les appetits de ma bouche, & que j'ai privé mes sens de tous les plaisirs du corps. D'où vient que cruel à lui-même, il portoit une haine evangelique à son corps, si extrême, que non seulement il lui retranchoit toutes les voluptez, mais encore il l'accabloit de travaux, l'opprimoit de disciplines, l'affoiblissoit de veilles, & le consumoit de plusieurs austeritez.

Comme il reprimoit les appetits de sa bouche.

XXV. Et pourtant, il avoit tant de charité pour les autres, les malades principalement, qu'il ne trouvoit rien de plus agreable, que de leurs rendre tous les services, même les plus honteux, & les plus penibles. Il instruisoit les jeunes, & leurs disoit souvent; Mes enfans, servez tous les Freres comme des Anges, avec toute sorte d'humilité, mais occupez-vous au secours des malades, comme de JESUS-CHRIST, avec tout ce que vous pourrez de charité, & vous vous rendrez bien agreables à Dieu. Mais F. Alexis fut si humble, & si obeïssant, que celebre en ces deux vertus, l'obeïssance, & l'humilité, l'on ne pouvoit dire, en qu'elle des deux il éclatoit davantage; parce que celle-ci le soûmettoit à tous, sans élevation de cœur, & celle-là l'avoit assujetti si parfaitement aux volontez de ses Superieurs, qu'il sembloit, que la sienne n'étoit née que pour obeïr à leurs commandemens.

XXVI. Appliqué tout entier à l'Oraison mentale, d'abord il paroissoit, n'y point trouver de goust, ni de suavité: mais instruit que les dons de Dieu, ne s'acqueroient qu'à force d'humilité, & de larmes, il frappa les oreilles de sa misericorde si utilement, par les abbaissemens de son cœur, & les pleurs de ses yeux, que sa bonté lui en accorda la joüissance. Mais ce Dieu qui differe souvent d'accorder aux siens, ses faveurs plus grandes, ferma longtemps ses oreilles aux prieres, & aux desirs de son Serviteur Alexis: & lui tant s'en faut qu'il perdist courage, ou qu'il interrompist ses demandes, à ce même Esprit Divin, qui l'avoit animé si ardemment, à la poursuite de cét esprit d'oraison, une nuit de la Nativité de J.C. qu'il consideroit plus attentivement, le don merveilleux, que le Pere eternel avoit fait aux hommes de son propre Fils, qu'il raisonna de cette sorte, en lui-même: Ha! Alexis, celui qui nous donne son Fils, qu'on doit dire le plus grand de ses dons, déniera-t'il les autres choses, à ceux qui les lui demandent si fidellement? N'est-il pas disposé de nous tout donner, avec son Fils; si donc, je lui demande cette nuit, la grace de prier avec quelque goust, quelle apparence que m'accordant son Fils, il me refusast des douceurs dans mes oraisons. Son cœur embrazé d'un raisonnement si juste, qu'il empruntoit de la liberalité de Dieu, il renouvelle sa demande, si souvent repetée, d'un esprit tout nouveau d'amour, y joignit une rude discipline, qu'il accompagna d'un torrent de larmes, & il receut de Dieu dés lors un esprit d'oraison & de componction, si abondamment, qu'il prioit d'esprit fort souvent, des six, & des sept heures entieres. Levé souvent devant Matines, il commençoit ses oraisons, qu'il continuoit aprés bien long-temps, durant la nuit, & il commença de trouver tant de douceurs, dans la contemplation des choses Divines, qu'à peine pouvoit-on l'en retirer quelques momens: d'où vient que non seulement il entendoit toutes les Messes, qu'on disoit au Convent, avec une devotion qui lui

Comment il obtint de Dieu l'esprit d'oraison.

Il avoit grande devotion au saint Sacrement.

étoit toute singuliere, si la charité du prochain, ou l'ordre de l'obeïssance, ne l'appelloient à d'autres occupations: mais encore il communioit tous les jours, d'où son ame conceut tant d'ardeur, & de devotion pour le saint Sacrement, qu'on revere dans nos Eglises, qu'il apportoit tous ses soins, que la lampe qui brûle en éclairant, devant nôtre Tabernacle, ne s'éteignist ni de nuit, ni de jour, ou faute d'huile, ou par la negligence des Sacristains.

XXVII.

Il excite à l'oraison les Jeunes par la comparaison d'une poule; & comment.

Ce Serviteur de Dieu, avoit souvent coûtume, de recommander aux plus Jeunes, l'Oraison mentale, comme une certaine chaleur de l'esprit Celeste, par son exemple, & par ses paroles. Ne voïez-vous pas, mes Enfans, avec quels soins, une poule, qui travaille à faire éclore ses poussins, couve ses propres œufs, & avec quelle diligence, elle entretient la chaleur; à peine en effet s'en retire-elle, pour chercher, durant quelques momens, un peu de grains, necessaires à la conservation de sa vie, qu'elle retourne aussi-tôt sur ses œufs, crainte d'en diminuer la chaleur, par une trop longue absence, & qu'elle n'empeschast la naissance de ses poulets, en s'en retirant: c'est avec les mêmes soins, & encore plus grands, que vous devez-vous appliquer à l'oraison, mes Enfans; puisque comme elle est une chaleur de l'ame, qui produit dans l'homme les vertus de Dieu, si elle n'entretient toûjours chez elle, les forces de son esprit, & les desirs des choses Celestes, elle y espere inutilement la production de ces Divines vertus, parce que la chaleur de l'esprit se refroidit, & elle n'arrive pas jusqu'à la naissance des vertus. Il faut donc s'efforcer avec l'exemple de la poule, que si la necessité du corps, nous ravit quelque partie de nôtre temps, où nous ne pouvons plus continuer nos prieres, nous y retournions au plûtôt, crainte que la chaleur de l'esprit qui fait naître les vertus, ne se refroidisse chez nous, & n'y empesche leur naissance. D'où vient que dégagé des entretiens des Seculiers, & des Freres, autant qu'il pouvoit, il se retiroit plus volontiers, dans les solitudes plus amies de l'oraison de l'esprit.

XXVIII.

Quoi que F. Alexis se consacrast tout entier à ces vertus de l'ame, avec tous les soins possibles, imprudent toutesfois qu'il étoit, ce qui fait souvent le deffaut des hommes spirituels, il entretenoit dans son sein un serpent, qui le rongeoit en silence, & dont il ne sentoit pas les morsures, parce que tout dévoüé avec tant de ferveur & à l'oraison, & aux fatigues d'une austere vie, s'il remarquoit que quelques-uns s'y occupoient trop lâchement, ou s'ils n'y témoignoient pas assez d'ardeur à son sens, il s'en fâchoit aisément, & leurs en faisoit de severes corrections. Mais à cause que la vraie charité produit plûtôt la compassion, que l'indignation contre ses Freres, F. Alexis n'en avoit pas assez, pour supporter les foiblesses des siens. D'où vient qu'il étoit plus prompt à juger, & plus severe à corriger les autres; en quoi pourtant il s'écartoit davantage, de la vraie regle de la discretion & de la prudence.

XXIX.

Dieu donc, qui vouloit le guerir de cette foiblesse, prend le temps, qu'il se disposoit au jeûne, plus rigoureux du Carême de l'Epiphanie, qui s'approchoit. Un jour qu'il étoit dans des oraisons plus attentes que les ordinaires, où il conjuroit ardemment son Dieu, de lui faire connoître l'état de son salut, il voit Jesus-Christ devant lui tout en colere, qui lui dit ces rudes paroles; Quoi! Alexis, tu demandes d'être du rang de mes Serviteurs, toi qui usurpes ce qui m'appartient; tu juges les autres, s'ils vivent moins austerement, & s'ils accordent quelques plaisirs à leurs corps; toi, qui ne consideres pas les infirmes d'esprit, avec la mesure plus juste de la charité, & qui ne peux souffrir

J. C. lui apparoist & le corrige plus severement.

leur foiblesse; toi enfin, qui t'ériges en Censeur si severe de ceux, qui paroissent plus lâches à l'oraison, & qui dans ta pensée ne la font pas assez frequemment, quoique leurs prieres me soient peut-être plus agreables que les tiennes; ce sont là des poisons, & des manquemens d'esprit dont se doivent dégager mes Serviteurs; si donc tu prétens être de leur nombre, fais en sorte de t'en éloigner absolument, crainte que tu ne m'éprouves plus rigoureux dans un autre temps. Ce qu'aïant dit, il disparut: mais Alexis épouvanté de la colere de JESUS-CHRIST, & de son propre crime, qu'il avoit ignoré jusque-là, l'effaça tous les jours de ce Carême, par un si profond abbaissement de son cœur, & tant de larmes de ses yeux, qu'il se prosternoit aux pieds de tous les Freres, s'accusoit publiquement de sa faute, en demandoit misericorde, & il n'obmettoit rien de si humble qu'il fut auprés des hommes, & n'épargnoit quoique ce soit de ses pleurs auprés de Dieu, pour y châtier son crime. Enfin la penitence qu'il en fit, fut si extrême, que sur la fin de ce Carême, il vit lui apparoître son même Sauveur, & il l'éprouva si plein de douceur, & de tendresse, qu'aprés quelques paroles de consolation, dont il loüa cette profonde humilité, qu'il avoit témoignée aux autres Freres, qui lui étoit fort agreable, & dont il l'anima à la perseverance dans ses bonnes œuvres, il lui promit l'assurance de son salut. Nous pouvons apprendre de là, avec quels soins, les hommes principalement spirituels, doivent se dégager de toutes sortes de jugemens, puisqu'il arrive souvent, que lors qu'ils desirent plus austerement qu'il ne faut, sous prétexte de zele, la justice pour les autres, ils quittent imprudemment la charité, que la Loi de Dieu les oblige d'avoir pour les foibles; & ainsi tandis qu'ils aspirent aux choses plus excellentes, ils obmettent les plus importantes de la Loi.

J. C. lui apparoissant l'assure de son salut.

XXX.

F. Alexis donc fait sage à ses dépens, commença d'en user avec Dieu si prudemment, & avec tant de mesure, qu'il sembloit être devenu tout charitable, & brilla depuis des splendeurs de tant de vertus, au dessus des autres, qu'ils pouvoient tous admirer, & imiter en lui, les plus eminentes perfections. Ce grand Serviteur de Dieu étoit fort âgé, & aiant conduit bien glorieusement le cours de sa bonne vie, jusqu'au terme de la parfaite sainteté, il se sentoit appeller à la couronne d'une Justice eternelle; lors qu'il tombe malade à Bergame de sa derniere maladie: quelques jeunes Freres alors, animez de la réputation de son eminente vertu, le supplierent de leurs laisser quelques enseignemens d'une plus parfaite vie, & il les instruisit avec tout ce qu'il se peut d'humilité, leurs disant; Pourquoi desirez-vous apprendre le chemin de la perfection, d'un pauvre ignorant comme moi, considerez souvent vôtre vocation, mes Enfans, & reflechissez-y frequemment de tout vôtre esprit, & sans parler, elle vous instruira distinctement de vôtre devoir, & de vos actions: N'entreprenez jamais rien que sous la conduite de l'obeïssance; qu'elle commence vos occupations; qu'elle les continuë; & qu'elle en soit le dernier achevement: qu'on voie paroître une simplicité de Colombe dans vos actions exterieures, & même interieures, elle vous servira à repousser les dards embrasez de vos ennemis, & elle vous acquerera une grande confiance en Dieu. Enfin soïez fidels à l'Oraison d'esprit, & levez vos mains pures au Ciel en tous lieux, afin que vous puissiez voir Dieu d'un cœur pur, le porter chez vous, & ne faire qu'un même esprit avec lui. Aprés de si saintes instructions, il purifia son ame de ses moindres manquemens, par le Sacrement de la Penitence, & par celui de l'Eucharistie, comme par les desirs plus ardens de l'eternité,

Il instruit les Jeunes à la perfection & comment.

& la prepara d'aller au devant de son Epoux Jesus-Christ, & même fort proche de sa mort, il prie qu'on allume quelques flambeaux dans sa Cellule: & lorsqu'on lui en demanda la cause, il dit ces paroles; *La bien-heureuse Vierge, & saint Ioseph arriveront bientost ici; il est donc bien juste, qu'on les y reçoive avec beaucoup de respects.* Ce qu'ayant à peine achevé, il s'écria aussitost; *Voila la Reine des Cieux, & son Epoux, allez au devant de l'une, & de l'autre; mettez-vous à genoux en leur presence, & rendez leurs tous les honneurs possibles.* Aprés avoir prononcé devotement ces paroles, levé sur son lit, & remis sur son chevet, cette Année, & le jour de saint Joseph, qu'il avoit singulierement honoré, dans tout le cours de sa vie, il rendit saintement son esprit à Dieu.

DE QVELQVES AVTRES FRERES d'une fort sainte Vie.

XXXI. Vie & actions du P. Vital de Milan, Prêtre.

APRES F. Alexis, dans la même Province de Milan, P. Vital, Milanois, Prêtre, fleurit en toutes les Vertus, & singulierement la patience qu'il fit paroître, plusieurs années, dans les douleurs de la goutte. Au plus fort de cette effroyable maladie, qui fait ressentir des martyres si douloureux, qu'ils emportent quelquefois les plus patiens, dans des cris, qu'on peut appeller des hurlemens, il reprima de sorte les sentimens de la Nature, & il retint si fermement sa constance, au milieu des tenaillemens de cette inhumaine maladie, que bien loin de se plaindre de leurs rigueurs, il prioit son Dieu de lui donner de la patience. Enfin éprouvé de Jesus-Christ, part tant de souffrances, qui lui acquirent les richesses Celestes de plusieurs Vertus, mort à Milan, au Convent de saint Victor, avec la loüange d'une parfaite sainteté, à l'heure même qu'il mourut, plusieurs virent une lumiere, qui s'élevoit de dessus sa chambre, & qui montoit au Ciel; & au même temps, un F. apellé Paulin, de sorte tenté du Diable, dans le même Convent, qu'il n'avoit pû jusques là être persuadé, ni par les avertissemens des Peres, ni par les preceptes de ses Superieurs, qu'il confessast ses pechez à un Prêtre, fut delivré de son Demon muet, par les merites du P. Vital, & dans le même moment, se presenta au Sacrement de la Penitence, avec tant de contrition de tous ses pechez, que personne ne put attribuer ce prodige, qu'aux merites d'un si parfait Religieux.

A sa mort on vit une lumiere qui s'élevant de dessus sa chambre montoit au Ciel.

XXXII. Vie & actions du P. Silvestre de Valcamonica, Prêtre.

Le troisiéme, qui dans la même Province de Milan, monta cette Année dans la gloire, pour y recevoir la couronne de ses grands Travaux, fut P. Silvestre de Valcamonica, dans le Territoire de Brescia, qui de Clerc, & de Maître d'Ecole, soumis à la discipline de S. François, s'appliqua si parfaitement, à l'étude de la perfection Evangelique, qu'il s'y rendit à tous un Original achevé, de toutes les Vertus, de la Pauvreté principalement, qu'il sçavoit être l'épouse plus cherie de son bienheureux Pere, & il fut un observateur si rigoureux de cette haute vertu, que sans rien avoir de plus qu'elle, il s'acquit cette reputation, & ce credit, auprés des Freres, que tous croyoient, qu'il n'y en avoit point de plus pauvre que lui dans toute leur Province. D'où vient qu'ils ne l'appelloient point autrement, que le pauvre homme. Il avoit toûjours effectivement le plus méchant habit, & le plus plein de

pieces; les plus pauvres sandales, faites de celles des autres, dont ils ne se servoient plus; le plus pauvre Breviaire tout délié de vieillesse, les plus pauvres Mutandes; les plus pauvres mouchoirs; la plus pauvre chambre; la plus pauvre nourriture; enfin il sembloit se dédier tout entier, à combattre même avec le simple usage des choses, afin que dépoüillé de toutes les choses qu'il abandonnoit si volontiers, il se rendit une copie plus parfaite de JESUS CHRIST, & que libre de tout ce qui étoit de la terre, il ne possedast plus que lui. Mais il joignit à la pauvreté, qu'on peut dire la perle des Freres Mineurs, l'assemblage des autres Vertus, la Psalmodie, la simplicité, l'obeïssance, l'humilité, le mépris de soi-même, l'austerité de vie, & une commune charité; & aprés les avoir pratiquées toutes l'espace de douze ans d'une si sainte vie, huit jours avant sa mort, il fut averti de son heure, par les bienheureux Apôtres saint Pierre, & saint Paul, à qui il avoit deferé de grands honneurs, pendant qu'il avoit vécu; & lorsqu'il dit à quelques-uns qu'il alloit mourir, il mourut effectivement, le jour de leur Fête, comme ils lui avoient revelé. Trois autres de la Province de la Marque, furent honorez cette Année du Triomphe de la Gloire, dans le Ciel, aprés les rudes combats, où ils étoient demeurez victorieux sur la Terre, dont le premier est P. Marius de Mercato Sarazino, huitiéme General des Capucins.

VIE ET ACTIONS

DU P. MARIUS DE MERCATO SARAZINO, VIII. GENERAL DE L'ORDRE.

Comme il passa des Augustins aux Capucins, & plusieurs de ses Vertus.

MERCATO Sarazino, est un Bourg assez considerable de la Romagne, où nôtre Marius emprunta sa naissance, de l'honnête Famille des Fabiani, & jetta dans l'Ordre de S. Augustin, les premiers Fondemens de la vie Religieuse, où aprés avoir étudié plusieurs années, à la Philosophie, & à la Theologie, il y obtint la gloire du Doctorat. Mais éclairé du Pere des Lumieres, qui l'avoit destiné à la conduite d'un autre Troupeau, comme un Pasteur fidele, & instruit à la faveur de ses clartez, qu'il devoit embrasser une plus parfaite vie, au Temps que celle des Capucins fleurissoit en toutes sortes de vertus, sous nôtre Bernardin d'Asti, & répandoit par tout les odeurs de sa Sainteté, courant même aprés des odeurs si agreables, l'an 1536, il se joignit aux Capucins, avec tout ce qu'on pouvoit de zele, & de generosité. XXXIII.

Il parut dans cét homme, aussitost qu'il commença de converser avec les Nôtres, une merveilleuse discipline de mœurs, une composition exterieure admirable, un desir surprenant des Vertus, une douceur, & une moderation d'esprit étonnante, & une prudence, une integrité d'ame, qui donnoient de l'étonnement. D'où vient que comme né le maître, & la Regle de la vie des autres, il étoit facilement apellé, soit dans sa Province de la Marque, soit dans les autres de l'Ordre, aux XXXIV.

Charges plus considerables du Gouvernement, jusqu'à ce que sa vertu singuliere reconnuë de tous, il monta d'abord au Definitoriat du Chapitre General, & puis à l'Office du Procureur de Cour, & enfin à la Dignité suprême du Generalat.

XXXV. *Il s'attache fermement à la vie commune des autres Freres de l'Ordre.*

Ce grand Homme ne se proposa pas d'abord un genre de vie si austere, comme plusieurs de ce Temps-là, ni des jeûnes si rigoureux, ni de si rudes macerations de corps, que quantité de nos autres Freres: mais satisfait de la vie commune de nôtre Ordre, il s'établit dans cette maniere de conduite, qui fust ordinaire à une perfection Religieuse: & cela fort utilement, puisque comme elle est de sorte établie dés son origine, qu'elle contient la parfaite, & l'entiere perfection de la Regle, & qu'elle est unie aux plus grandes Vertus; elle rend si parfaits ses observateurs, qu'elle suffit toute seule, pour honorer, & sanctifier les Religieux.

XXXVI.

Marius donc, embrassa si fermement cette maniere de vertus, qui est commune dans nôtre Ordre, aux autres Freres, que quoique dans son vivre, & dans son vétir, il n'excedast pas nôtre ordinaire pauvreté, il gardoit pourtant la perfection de cette haute vertu. D'où vient que dans les choses, il abhorroit, soit le superflu, soit l'abondant, & il ne retenoit que le necessaire: & encore s'en servoit-il si moderément, que l'usage qu'il en faisoit, n'excedoit jamais les loix plus étroites de la Pauvreté. Rien ne paroissoit plus humble que lui, plus doux, plus accommodant, & plus propre à la vertu. Fort fervent, & assidu à l'oraison, il ménageoit, comme un avare, ses richesses, toutes les heures, tous les momens, & tous les lieux, pour les consacrer à la contemplation des choses Divines, où il paroissoit prendre de si grands plaisirs, qu'il y passoit agreablement la meilleure partie des jours, & des nuits, & il y receut plusieurs dons, que Dieu communique ordinairement à ceux, qui s'y occupent avec plus de fidelité. L'on dit de lui, qu'un jour en oraison, la bonté de Dieu lui fit voir trois Couronnes, qu'il accordoit à un Novice, pour trois victoires, qu'il avoit remportées glorieusement sur les Demons, comme nous l'avons dit plus amplement, l'année 1580 de JESUS-CHRIST.

Ses principales vertus.

XXXVII. *Son obeïssance est honorée d'un Miracle.*

Il n'avoit pas de plus grands soins, que d'embellir son ame des plus solides vertus, de la patience, de l'humilité, de la moderation de ses appetits, de la haine de soi-même, du méprís de toutes choses, de la pauvreté d'esprit, & des autres lineamens d'une plus parfaite vie. D'où vient qu'il s'appliquoit moins à certaines prodigieuses austeritez de corps, que ne pouvoient souffrir, & sa delicatesse de temperament, & ses emplois continuels dans les Dignitez, depuis qu'il étoit parmi les Capucins. Mais entre tous les ornemens des Vertus, dont il tâcha d'éclairer son ame, dés ses premieres années, il lui donna de sorte celui de l'obeïssance, qu'il la preferoit à toutes les actions, tant de la Loi Divine, que de la Seraphique, qui procedent d'une volonté libre de ses professeurs: & il ne voyoit rien de si difficile, & de si incommode, qui ne lui parut fort agreable, & bien doux, sous les ordres de l'obeïssance. On dit qu'un jour il en donna un témoignage merveilleux. Déja tout chargé d'années, & malade à Ancone d'une fiévre continuë, lorsqu'il étoit sur son lit, on lui rendit des Lettres du Vicaire General de son Ordre, qui lui ordonnoient de visiter la Sicile, en qualité de Commissaire General de cette Province. A peine les eut-il leuës, que levé de sa couche, il resolut d'obeïr bien exactement: le Medecin s'y opposoit, les Freres qui le voyoient dans cét état de maladie, qu'il ne

Eminence de la vertu d'obeïssance.

pouvoit entreprendre cette grande Charge, sans un peril evident de sa vie, l'en dissuadoient. Mais lui sans penser à la disposition de son corps, à la nature de son mal, à la perte de ses forces, & aux dangers de sa mort, où il s'exposoit, il prefera à tout le precepte de l'obeïssance, & il disoit aux Freres; *Pourquoi retenez vous inutilement un homme, quoique foible & malade ? n'est-ce pas Dieu, qui m'appelle à cet ouvrage ? Pourquoi me contraignez vous de m'opposer à ses volontez, consultez les Saintes Lettres; qui lui a jamais resisté, & conservé la Paix, s'il appelle au travail un debile & un infirme ? Quel crime lui imposez vous ? n'a-il pas choisi les choses du monde les plus foibles, pour confondre les plus fortes ? quoi donc ne veut-il pas de l'obeïssance des plus malades, comme des plus sains, & ne sont ils pas obligez de la lui rendre tous egalement. Mais c'est l'obeïssance qui nous appelle au voïage; & c'est assez, parce qu'elle ne peut être empéchée, ni par la foiblesse, ni par les douleurs du corps: elle est au dessus de toutes choses, & si commandante sous l'autorité de Dieu, qu'elle fortifie les foibles, guerit les malades, & soulage leurs infirmitez.* Ce que Marius aïant dit, il s'agenoüilla devant l'image d'un Crucifix, & d'une grande ferveur d'esprit, il dit ces paroles; *Hà! vous, mon Iesus, pour obeïr aux Ordres de vôtre Pere, sans santé, tout couvert au contraire de supplices, & de plaies, vous avez consommé l'ouvrage penible de nôtre Redemption, que vous aviez commencé. Pourquoi moi, encore que malade, & sans forces, pour obeïr à vos volontez, & à celles du General de mon Ordre, n'acheverai-je pas l'œuvre de l'obeïssance, que vous m'avez ordonnée. Vous pouvez, mon Dieu, donner des forces, & de la santé à un malade, dont il puisse executer vôtre Ordre. Que s'il arrivoit, que mes soumissions accreussent ma maladie, & me missent dans quelques perils de mort; non assurement, divin Iesus, je ne rendray pas mon ame plus pretieuse que vous, & pour un peu de temps de vie corruptible, je n'abandonneray pas sans action, un œuvre de l'obeïssanse; & vous, mon Dieu, recevez d'un cœur agreable, la victime d'obedience, que je vous immole, à vôtre exemple, si genereusement.* Ce qu'aïant dit, il se mit en chemin de Sicile: & son obeïssance pleust si fort à la Majesté de Dieu, qu'aussi-tôt qu'il eut commencé son voïage, la fiévre, qui devoit s'augmenter, au sentiment des Medecins, par les violentes agitations d'un corps qui marchoit, commença de devenir moins forte, & quelques jours aprés, elle le quitta plûtost, que ne le promettoient, & les lois de la nature, & la condition de sa maladie.

C'est un bruit commun, parmi tous les Freres, qu'il garda toûjours inviolable, la fleur de sa pureté, & lui même proche de sa mort, en assura P. Julien de Macerate, lui disant, qu'entre les dons de Dieu, il l'avoit particulierement favorisé de celui de virginité, & qu'il lui en rendoit de fort respectueux remerciemens. Il brilla aussi d'une grande confiance en Dieu, qui trouvant une ample recompense auprés de lui, dit l'Apôtre, il n'est pas surprenant, que Dieu l'ait authorisée d'un Miracle. Lors qu'il étoit Provincial de la Marque, & se trouvoit au Convent de S. Ange in vado, il tomba tant de neiges, qu'on ne pouvoit aller au Bourg, y faire la quête ordinaire, quoiqu'il n'y eust ni pain ni vin au Convent, & que le Provincial y fust en visite. Le Gardien pourtant, qui ne vouloit pas que ces Freres passassent à jeun, un jour si agreable, où leur Provincial les visitoit, en choisit des plus forts, qui en écartant les neiges, fissent un chemin pour aller au Bourg, avec facilité: mais le Provincial qui sceut le dessein, & craignoit pour la santé de ces Freres, leurs commanda de laisser cet ouvrage, reprit le Gardien de son peu de foi, & lui dit; D'où vient, que sans penser aux

XXXVIII. Il fut toûjours Vierge.

Sa confiance en Dieu, est recompensé d'un Miracle.

bontez de Dieu, vous exposez vos Freres à un peril evident, pour un peu de nourriture de corps? Ignorez vous cette parole du Prophete, si familiere à nôtre Pere S. François; *Iacta super Dominum curam tuam, & ipse te enutriet*. C'est une tentation de nôtre Foi, dont Dieu veut éprouver si nous sommes ses Enfans, qui remettions en lui toutes nos esperances, ou des Bastards, qui doutions de ses promesses, & de ses bontez. C'est pourquoi nous devons esperer en lui, comme ses vrais Enfans, recourir à ses Magazins, aller tous à l'Eglise, & lui demander nôtre nourriture; qu'un chacun aprés soit bien assuré, que Dieu, qui dans un temps si rude, nourrit les Oyseaux de l'Air, & les Vers de la Terre, ne nous laissera pas sans les secours de sa Providence. Tous alors lui obeïrent, vont dans l'Eglise, & y supplient instamment la divine Misericorde, dont les paroles de leur Pere, leurs avoit inspiré tant de confiance. Leur attente ne fut pas vaine; parce qu'ils étoient encore en priere, lors qu'ils entendent sonner à la porte, & le Portier y rencontre un homme tout barbu, & fort âgé, qui lui donne liberalment un sac plein de pain, & un baril rempli de vin, sans lui dire qui il étoit. Le Portier admire la bonne mine de cét homme, & la magnificence de son present: & comme il étoit de son devoir, il fut advertir, & le Provincial, & le Gardien, qu'ils vinssent remercier un Bien-faicteur si considerable. Retourné à la porte avec eux, il n'y trouva plus d'homme, ni même ses vestiges sur la neige: d'où ils conclurent tous, que Dieu leurs avoit envoié ce present, pour leurs faire connoître visiblement, que l'avis de Marius lui avoit bien plû, & que la confiance que les Freres avoient témoignée en ses bontez, lui étoit fort agreable.

Quelques Vertus d'un sage Prelat, que possedoit éminemment Pere Marius.

XXXIX. Ses principales Vertus dans le Gouvernement.

POUR ce qui est de ces eminentes Vertus de Gouvernement, qui font tout le lustre d'un parfait Prelat, je m'étonne pourquoi, Pierre Rodolphe de Tossignano, écrivant du Pere Marius, dans son Histoire de l'Ordre Seraphique, livre second, a dit, qu'il étoit né plûtost, pour chanter des Hymnes, que pour gouverner des Provinces, puis que tous les anciens Manuscrits de nôtre Ordre, loüent de sorte sa prudence, & ses soins dans le Gouvernement du Generalat, & les autres Charges de la Religion, dont elle l'a honoré, qu'ils l'appellent Incomparable à tous nos Prelats. C'est en effet la preuve d'un bon Prelat, d'avoir fait des actions, qui reçoivent leur témoignage de ses propres Sujets, au temps qu'il les gouvernoit, & aprés qu'il a quitté leur conduite; parce que si nous pouvions discourir un peu de ses vertus, dont il a donné plus d'éclat aux Dignitez, qu'il n'en a receu d'elles, il est constant, que la plus loüable dans un Pasteur, est une certaine integrité d'ame, dont il puisse éclater aux yeux des autres, par le lustre de ses belles qualitez. D'où vient que l'Apôtre S. Paul, instruisant son Disciple Titus, Evêque, lors qu'il lui expose les Offices, & les conditions plus necessaires d'un bon Prelat, lui recommande principalement le bon exemple à ses Peuples, *In omnibus prabe teipsum exemplum bonorum operum*. Xenophon même, traittant des Vertus de Cyrus; *Il croyoit, dit il, animer ses Sujets aux plus grandes actions, si lui-même, qui les surpassoit en autorité, paroissoit en leur presence fort vertueux.* Nôtre Sauveur enfin, qui avoit dessein d'établir ses

ses Apôtres, les Gouverneurs du Christianisme, leur recommande cette sainte vertu principalement, lorsqu'il leurs dit; *Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, & glorificent Patrem vestrum qui in Cælis est.* Aprés tout, un Pasteur étant le simulacre de Dieu, doit être bon, & saint comme lui, s'il veut être la forme la plus juste de ses Sujets. *S. Matth 5 ch.*

XL.

Nous pouvons conclure, de ce que nous avons dit jusqu'ici, des vertus de nôtre Marius, quelle étoit la probité de sa vie, & l'éclat de sa sainteté; dont il a brillé si eminemment, au milieu des premieres Dignitez de nôtre Ordre, que comme une colomne de feu, il précedoit ses Inferieurs, & les éclairoit des splendeurs de ses vertus. Mais à cause que du sentiment même de Xenophon, & de Plutarque, ce n'est pas assez à un Prince, d'être fort vertueux, mais qu'il doit encore veiller pour tous ses Peuples, & conserver ses Etats, dans une si grande integrité de mœurs, qu'autant qu'il se peut, il soit libre des vices, & des passions, puisque Dieu commande à l'Evêque de Sardis dans l'Apocalypse, qu'il soit fort vigilant, envers tous ses Sujets; *Esto vigilans, & confirma cætera quæ moritura erant.* Il est bien constant, par ce que nous avons dit l'an 1568, de nôtre grand Marius quel il s'étoit montré à soulager, à deffendre, & delivrer ses Religieux, de toutes leurs oppressions, lorsque courant un bruit faux, de l'union des Capucins, avec ceux de l'Observance, il accourut de Sicile à Rome, où il employa tous ses soins, à se conserver nôtre Ordre. Mais avec quelle exactitude il travailloit à maintenir les Regularitez, les frequens, & zelez discours de l'Observance Reguliere, & des Vertus Religieuses, qu'il faisoit aux Freres, dans l'administration des Provinces, lorsqu'il étoit Provincial, & dans la visite de tout l'Ordre, quand il fut élevé au Generalat, en sont de fidels témoins. Ce que témoignent encore, les exhortations privées, & les avertissemens secrets, dont il animoit ses Sujets, au culte de la Pauvreté Evangelique, au mépris de toutes choses, à l'humilité, à la pieté, à la patience dans les adversitez, à l'imitation de JESUS-CHRIST, & à l'amour de Dieu. *Apoc. 3. chap.* *Il étoit fort vigilant dans la conduite de l'Ordre.*

XLI.

Pour la moderation de l'ame, qui commande à ses appetits, & sans qui l'on ne peut être un bon Prelat, elle étoit de sorte la vertu dominante de Marius, que jamais on ne le voyoit surpris, ou de courroux, ou de haine; jamais il ne punissoit en colere, & jamais avec passion il ne jugeoit les coupables; parce qu'il croyoit, que celui qui ne pouvoit se gouverner soi-même, étoit peu propre à gouverner les autres. D'où naissoit dans son ame une certaine équité, de laquelle, à son sens, on ne pouvoit un peu s'écarter, ou par amour, ou par crainte, ou par alliance, ou par amitié, sans faire des injustices. Comme il étoit Provincial de la Marque, on lui donna quelque legere plainte, contre un Frere qu'il aimoit, & quoiqu'il ne meritast qu'une petite penitence, crainte que l'on ne l'attribuast plûtost à son affection, qu'à la legereté du fait, il lui dit publiquement ces paroles; Mon Frere, vôtre faute ne demande qu'une discipline, mais à cause qu'on sçait par tout, que vous étes de mes amis, on me soupçonneroit de quelque foiblesse, si je vous punissois si doucement; vous porterez donc le Caperon un mois durant, afin que tous connoissent plus sensiblement, ce que vous vaut mon amitié: & ainsi cét homme juste, creut qu'il devoit se défaire de sorte d'une affection même raisonnable, qu'il ne pardonnast pas à ses amis, & qu'en faveur de qui que ce soit, il ne s'écartast jamais des bornes plus étroites, d'une inviolable justice. *Rare exemple de sa justice à punir les fautes.*



XLII. Mais comme il sçavoit que le capital Office d'un bon Pasteur, étoit de soulager ses Sujets malades, de fortifier les foibles, de guerir les infirmes, & d'une pieté de Samaritain, que Jesus-Christ louë dans son Evangile, de répandre de l'huile, & du vin dans les playes des blessez: c'étoit sa coûtume, de ne se montrer jamais trop severe, & trop violent envers les coupables : mais la nature lui ayant donné un naturel si doux, il soulageoit de sorte les blessûres de ses Sujets, que quoiqu'il n'obmist pas la rigueur du jugement, il croyoit pourtant, que les coupables devoient être attirez plûtost à la vertu, par la douceur, & par la clemence, que par la rigueur, & le châtiment: & il gardoit cette mesure dans la punition des crimes, qu'il prenoit plûtost la personne d'un pere, & d'un Medecin, que celle d'un Juge: en quoi sans doute, comme dit saint Chrysostome, on doit plûtost louër, que condamner ceux, de l'Eglise principalement, qui travaillent de cette douce maniere, à la cure de leurs malades, c'est à dire aux châtimens de leurs criminels. *Ne voyez vous pas*, dit-il, *les Medecins, lors qu'ils coupent, ou brûlent leurs malades, avec quelle douceur, ils travaillent à leur cure: c'est ce que doivent faire plûtost ceux, qui corrigent les autres.* De là en effet, les Prelats des Ordres, sont apellez des Pasteurs, & des Peres, à qui l'on a confié, non pas tant la vengeance des crimes, que la conduite, & le secours de leurs Enfans: & si quelquefois ils s'éloignent du chemin de la vertu, ils y doivent être rapellez, par la baguette des enfans, qui n'est que de conduite, & de pieté, qui les console en les châtiant, & les gueriſſe en les frapant. C'est ce qu'enseignoit autrefois l'Apôtre saint Paul, en écrivant aux Galates; *Fratres, etsi praoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis.*

Sa clemence de pere à l'endroit de ses enfans coupables.

s Chrys. Hom. 30. sur l'Epitre aux Hebreux.

Aux Gal. 6. ch.

XLIII. Un jour un Frere, lui demanda pourquoi il apportoit tant de douceur, à corriger les coupables, & il lui répondit prudemment; Mon fils, je sçai que les vices, & les desordres qui se glissent quelquefois dans la Religion, en doivent être retranchez avec de grands soins, & que leurs Autheurs en doivent être punis de justes supplices, crainte qu'ils ne deviennent plus méchans, & que le Troupeau de Jesus-Christ, ne s'altere de leur pourriture, si l'on ne les punit pas, parce que celui qui ne châtie pas les manquemens punissables, les commet lui-même, & l'on se rend complice d'une faute, qu'on peut punir, & que l'on ne châtie pas; c'est un Oracle de saint Gregoire, parce que, dit-il, on ne permit jamais à un Pasteur, à qui l'on a confié la garde d'un Troupeau, de dissimuler leurs blessures, sous pretexte de clemence, & de pieté, ou à des Prelats, de flater des coupables, crainte que leurs playes, se corrompans, faute de fer, ou de feu, elles ne pourrissent tout le Corps de leur Ordre; je l'avouë: mais lors que je considere ces oüailles, comme celles de Jesus-Christ, quoique fort malades, dont autrefois il entreprit le soulagement, moins par les rigueurs, que par la clemence, qu'il gueriт effectivement avec tant de misericorde, & qu'il attire à la recherche de leur santé, par des bontez si extrémes, afin qu'ils en reçoivent la vie, & encore fort abondamment. Comment moi, qui represente ici sa personne, & qui fais son Office, ne marcherois-je pas sur les vestiges de sa mansuetude? Si quelque jour, on m'accuse de trop de douceur, & de misericorde, au jugement de Dieu, j'ai ma réponse toute prête, que j'ai appris la clemence, & la bonté de mon propre Juge.

S. Greg. in Reg.

XLIV. Enfin toute la puissance d'un bon Prélat, consiste en ce point de gou-

verner son Ordre, comme nôtre ame gouverne nôtre corps: d'où nôtre Marius principalement empruntoit une certaine affabilité dans son gouvernement, dont considerant tous ses Freres comme les parties de son corps, & qu'il n'étoit au dessus d'eux, que pour leur utilité spirituelle, comme nôtre tête est superieure à tous nos autres membres, pour les secourir dans leurs besoins: & c'est ainsi qu'il s'acqueroit les esprits de tous ses Sujets, parce qu'il sçavoit bien cette sage parole du plus prudent des Monarques; *Rectorem te posuerunt, noli extolli, esto in illis quasi unus ex ipsis.* L'Ecclés. 32. ch.

J'obmets ici cette prudence accompagnée de l'experience de plusieurs choses, qui le rendoient un des grands Superieurs de son Siecle, ses conseils, sa doctrine, sa force d'esprit, sa constance, sa fidelité, dont il gouverna tout nôtre Ordre, deux Triennes de Generalat, puisqu'en ayant assez parlé, les precedentes Années, ses actions montrent bien, quelles elles ont été, & elles nous instruisent assez, que ce grand Homme n'étoit pas tant né pour chanter des Hymnes, que pour gouverner des Provinces. XLV.

Quelques Miracles: des Choses même assez étonnantes arrivées au P. Marius; & sa mort.

DIeu ne voulut pas, que le témoignage des Miracles manquast, à une sainteté de vie, ornée de tant de vertus; parce qu'étant malade à Macerate, un nommé Britio, Maître des Postes, lui fournissoit le vin, qu'on jugeoit necessaire à sa santé: mais le tonneau d'où l'on le tiroit, presque vuide, avant qu'il fust gueri, il n'en couloit plus que goutte à goutte, lorsqu'on continua d'en donner à Marius, & Dieu le multiplia de sorte, qu'il suffit abondamment à toute la famille de Britio, & aux besoins du malade, jusqu'à la fin de sa maladie. Ce Miracle sceu de tous, ils jugerent en sage, qu'on devoit l'attribuer sans doute, à la sainteté du P. Marius. XLVI.

Durant cette infirmité, lorsqu'un jour elle eut un redoublement, tourné du côté de la muraille, il demeura si immobile & insensible en presence de quelques Freres, quoique ses yeux pourtant versassent plusieurs larmes, que tous crurent qu'il étoit évanoui de foiblesse, sans action, & sans mouvement. Ils l'appelloient donc à force de voix, & ils tâchoient de lui faire revenir les sens: mais lorsqu'ils virent que tous leurs efforts étoient inutils, ils jugerent bien, que c'étoit moins un symptome de sa maladie, qu'un effet de ses extases d'esprit, & ils cesserent leurs clameurs. Un assez long-temps aprés, revenant à soi, lorsqu'on lui demanda, s'il n'avoit point eu quelque vision de Dieu, dans un si long ravissement; il mit son doigt sur sa bouche, & il ne répondit quoique ce soit: mais pourtant aprés que son Confesseur, appellé P. Laurent d'Urbin l'eut prié familierement, de lui découvrir en confiance, ce qu'il avoit vû de Celeste dans son ravissement, il l'obligea au secret, & lui avoua que la Magdelaine, qu'il avoit toûjours si fort honorée, lui avoit alors apparu, & qu'elle lui avoit dit plusieurs choses du Ciel Empyrée. XLVII.

La Magdelaine lui apparoist dans un extase.

F. Anselme de Thiano, qui avoit été son Compagnon autrefois, raconta comme témoin oculaire, que lorsqu'il visitoit à pied, la Province de Sicile, comme General, avec ses Compagnons, & tous fati- XLVIII.

Un Ange lui montra une fontaine en l'instruisant.

guez d'un long chemin, qu'ils avoient fait un Vendredy, & presque brûlez des chaleurs d'un grand Soleil, ils avoient tous une soif extréme, & pourtant ils n'avoient ni vin, ni eau, dont ils pussent en rafraîchir les ardeurs. Il n'y avoit pas même de fontaine, dans des lieux si arides, & si solitaires, où ils cheminoient: d'où vient que lui, & ses compagnons, qui n'avoient pris avec eux aucuns rafraîchissemens, marchoient sans forces, & presque sans vie. Mais Dieu qui n'oublie jamais les siens dedans leurs besoins, leurs prépare sur leur chemin une fontaine, parce que lors qu'ils marchoient tous languissans de soif, ils entendent de loin la voix d'un Enfant, qui se plaignoit, & qui les obligea par ses cris d'aller à l'endroit d'où sortoient ses plaintes, pour secourir en cas de besoin celui qui les formoit si pitoyablement. Alors un peu écartez du chemin, ils voïent un Enfant, qui gardoit des Moutons, & qui pleuroit auprés d'une fontaine, à qui ils demanderent le sujet de ses larmes; N'en ai-je pas, leurs répondit-il, un grand sujet, puis qu'aujourd'hui mon Sauveur, aïant si grande soif à la Croix, je me souviens qu'on lui refusa de l'eau, quoique je sois assis proche d'une belle fontaine, qui m'en fournit si abondamment. Ce qu'aïant dit, il disparut. C'étoit un Ange du Ciel assurément, qui leurs avoit de cette sorte découvert une veine d'eau, pour leurs remettre en memoire l'exemple de leur Sauveur, expirant de soif à sa Croix, & pour les obliger à en souffrir une raportante, dans les occasions.

XLIX. Quelque temps aprés qu'il eut pris l'Habit de nôtre Ordre, de la Province de la Marque où il étoit, il alla consoler à la mort un Gentilhomme, qui avoit vêcu dans de grands desordres. Sa femme qui affectionnoit fort les Capucins, demande à leur Superieur, un de leurs Habits, dont elle put faire ensevelir son mary aprés son decés; sa famille étoit illustre, & l'on ne pouvoit la refuser honnêtement, aprés les obligations que lui avoit l'Ordre. On lui accorde donc cét Habit, & lors qu'on l'eut fait mettre sur le corps du deffunt, on ordonne au P. Marius, & à son Compagnon, de passer auprés de lui cette nuit en prieres; chose effroyable! tandis que l'un, & l'autre prient Dieu plus instamment, pour l'ame du Cadavre, deux gros Chiens d'une grandeur extraordinaire, entrez dans la chambre, vont droit au lit du deffunt, & en même temps les Capucins, qui prioient, tandis que tout le Château reposoit, entendent dans l'air une voix, qui disoit; Que tardez-vous, son ame est à nous? comment aussi n'emportez-vous pas son corps, qui nous appartient? Et une autre voix répondit; Nous n'en avons pas le pouvoir, à cause que nous en sommes empéchez, par l'Habit, dont il est couvert: ce qu'entendant P. Marius, il jugea que ces voix étoient de Demons, qui assuroient, que l'ame de ce mort, avoit été condamnée à l'Enfer, au jugement de Dieu, & considera qu'il étoit indigne, que celui qui étoit effacé du nombre des Saints, fut vêtu de l'Habit des Saints; ils dépoüillent donc le cadavre, & aussi-tôt les Chiens s'en saisirent, laisserent une horrible puanteur dans la chambre, & l'emporterent à leur veuë.

L. Le Demon sous la figure d'un Chien devore l'ame d'un Laboureur desesperé.

La même chose presque arriva à un autre, dans la Province de la Poüille, lorsque P. Marius en qualité de General, en visitoit les Convens, parce que lors qu'il passoit dans un village, un riche Laboureur y étoit malade, & ses parens qui ne pouvoient par quelque raison que ce fust, l'obliger à confesser ses pechez, & à recevoir les Sacremens, le conjurent instamment en passant, de travailler au salut de cette ame si desesperée: Entré dans la chambre de ce malade, il l'exhorte forte-

ment, & à la contrition de ses crimes, & au Sacrement de Penitence. Le General aussi-tôt apperceut sous le lit un gros Chien, comme ceux des Bergers, dont tout effraïé, il demande aux parens, s'il étoit familier, & de la maison; ils répondirent que non, & qu'on ne l'y avoit jamais veu: même nous avons crû qu'il étoit à vous; il ne dit rien à leur réponse: mais comme il connut que le Diable se cachoit sous la forme de ce Chien, il excite le mourant, à la Penitence, & à la Confession de ses pechez, par tout ce qu'ont de plus terrible, & de plus affreux les jugemens de Dieu: mais le malade, toûjours desesperé, ce Chien mettoit les deux pattes de devant sur son lit, & s'efforçoit d'y monter: & Marius portoit sa main sur sa teste, & lui disoit en l'adoucissant; Attendez, & ne montez pas, parce qu'il n'est pas encore temps. Comme si le Chien se fut appaisé par ces paroles, se retirant du lit il demeuroit dans le repos. Cependant le General emploie les rudes, les douces paroles, les horreurs, & les bontez de JESUS-CHRIST, pour vaincre la dureté de ce mal-heureux: mais comme il le vit toûjours opiniâtre, & aprés avoir empéché trois ou quatre fois le Chien de monter, il dit tristement à la Compagnie; Jusqu'ici nous avons fait, tout ce que nous avons pu, nous avons voulu guerir le malade, nous lui avons appliqué les divins remedes, & tout cela inutilement, parce qu'il rejette tous les secours possibles; vous voïez ce Chien, vous le croïez tel, & pourtant c'est un Diable, qui n'attend que l'heure, pour devorer cette ame; nous avons reprimé sa cruelle faim jusqu'ici, mais puisque ce miserable veut bien lui servir de nourriture, par son impenitence derniere, nous nous opposons inutilement à son horrible opiniâtreté. A peine le General eut-il achevé ces paroles, que ce Chien d'Enfer, est plus vîte que le vent sur le lit, s'attache de ses griffes à la gorge de ce mourant, l'étrangle même, & emporte son ame avec lui, pour la brûler eternellement.

LI. *P. Marius prédit au P. Jacques de Mercato Saracino, qu'il seroit Capucin.*

Ce grand Serviteur de Dieu, prédit plusieurs choses, d'un esprit prophetique, qui eurent leurs evenemens, & particulierement du P. Jacques de Mercato Saracino, lors que dans ce Bourg, en visite chez les Parens de ce petit Enfant, qui étoient les siens, il fit mille caresses à ce petit mignon, aussi-tôt qu'il l'eut apperçu, & il dit à ses Pere & Mere; Elevez bien cet Enfant, je vous en supplie, parce qu'il ne doit pas combattre dans le Camp prophane de ce Siecle, mais dans la Milice sacrée des Capucins. L'evenement prouva la verité de sa prophetie, parce que Jacques aprés quelques années de son adolescence dans le monde, se retira dans l'Ordre, où aprés avoir acquis de grands merites, il y fut General, y vécut, avec la loüange d'une parfaite sainteté, & y mourut saintement, comme nous dirons ailleurs plus amplement.

LII. *Sortant d'Ancone, il prédit sa mort à plusieurs.*

Nôtre Marius proche du terme, & du prix de ses travaux, alloit d'Ancone à Rome, pour le Chapître General, & à la sortie de cette Ville, accompagné du Seigneur François Nappo fort illustre, & de plusieurs autres, qui vouloient le conduire quelques mille, il leurs prédit sa mort, & les benit avec ces paroles; Que la clemence, & la majesté de Dieu vous benisse du Ciel, mes amis, je vous donne ma benediction derniere, parce que je ne vous verrai plus, & vous ne me recevrez plus chez vous, adieu pour une eternité. Tourné alors du côté d'Ancone, Dieu, dit-il, te benisse, Ville si amie de la pieté, & que sa bonté te donne toutes les vertus, afin que tu puisses quelque jour être appellée toute sienne, je ne te verrai plus: ce que n'aïant pu dire, sans les larmes de toute la Compagnie, il leurs donna le baiser de paix, & il prit le chemin de Tolentin, & eux celui de leur Ville.

LIII. Une femme de pieté, bonne amie de l'homme de Dieu, étoit malade à Tolentin, où elle employoit tous ses travaux, & tous ses soins à la devotion, & à l'exercice des choses Divines. Avant que le General entra dans la Ville, il lui depute un Messager exprés, qui lui dit de sa part; Ma tres-chere Sœur, réjoüissez-vous maintenant, en Dieu, parce que le temps de la récompense est proche, & le Seigneur est peu éloigné de vous; vous la premiere, & moi le second, & pourtant un même jour assurément, terminera le cours de nôtre miserable vie; prions l'un pour l'autre, afin de nous ménager mutuellement le salut. Aussi-tôt que la Dame eut receu cette nouvelle de Marius, les mains au Ciel, elle en remercia Dieu de bon cœur; & le General arrivé à Tolentin, quelques jours aprés y tomba malade, & au commencement de sa maladie, comme s'il eust sceu sa mort, il se tourna vers les Freres, & leurs dit; Ici autrefois j'entrai en Religion, me dépoüillant des choses du monde, & ici encore me separant de tout ce qui n'est point Dieu, j'acheve le cours de ma vie. Le Convent de Tolentin étoit alors fort éloigné de la Ville, & le malade ne pouvoit pas y être secouru, ni de la presence, ni des ordonnances des Medecins; Baptiste Parisiano, homme d'une pieté singuliere, préparoit aux malades, dans la Ville, un Hospice, où Marius fut conduit: & comme sa maladie s'augmentoit, il commença plus diligemment, de s'occuper aux choses Divines, de dégager son ame de ses pechez, par le Sacrement de la Penitence, & de se préparer à l'arrivée de JESUS-CHRIST, par la Communion de son sacré Corps, & par l'Onction des saintes Huiles. Lors qu'il étoit proche de sa mort, & qu'il apprit de Dieu la future Apostasie, qui arriva peu de temps aprés de son Neveu absent, il profera en gemissant, ces paroles; Ha! Barthelemy, où te précipites tu, pauvre Barthelemy; enfin à l'extremité, comme il vit l'ame de cette Dame, dont il avoit prédit le trépas, qui montoit au Ciel, il s'écria tout joyeux; Attendez-moi, ma Sœur, attendez-moi, & je vous accompagnerai, fermant aussi-tôt les yeux en mourant, il finit fort heureusement sa vie.

Il prédit aux Freres sa mort prochaine.

Il sceut par révelation Divine la chute d'un de ses Neveux.

LIV. Au même temps, qu'il étoit aux prises avec la mort, cette Dame son amie, qui rendoit ses derniers soûpirs, vit par revelation de Dieu, la gloire qu'il préparoit au Ciel, au P. Marius, & elle s'écria alors en presence de plusieurs; Ne voïez-vous pas, mes amis, ne voïez-vous pas? & la Compagnie lui demandant, ce qu'elle voïoit; Je vois, dit-elle, la Reine des Cieux, la Magdelaine, & une multitude de Saints, qui vont chez le Capucin Marius pour conduire au Ciel avec eux son ame, qui va au plûtôt abandonner son corps. Tous admiroient, ce que cette femme repetoit si souvent, & plusieurs qui furent à l'Hospice, où le General étoit, y apprirent qu'il étoit mort, il n'y avoit pas long-temps. Ce grand homme digne assurément de toute memoire, mourut septuagenaire, aprés avoir écrit beaucoup en Vers, où il excelloit, à la loüange de la sainte Vierge, & de la Magdelaine, qu'il honoroit particulierement: Il écrivit aussi un excellent Volume manuscrit, où il traite assez juste, des Commencemens de nôtre Ordre, & des choses plus importantes, qui y sont arrivées jusqu'à l'an 1570: d'où nous avons tiré fort à propos plusieurs particularitez, qui servent bien à la suite, & à la verité de cette Histoire.

Une femme malade à l'extrémité, revele la gloire de P. Marius.

DE F. BONAVENTURE DE VERONE, LAIC: ET DU P. RANIERO DU BOURG S. SEPULCHRE, *Prestre.*

LE second qui dans la même Province de la Marque fleurit cette Annee, en Observance Reguliere, & en sainteté de vie, fut F. Bonaventure de Verone. Laïc, qui s'étant fait Capucin dans la Province de Venise, y laissa à tous les Freres, de rares exemples d'une merveilleuse pudicité, lorsqu'il faisoit la quête à Venise. Comme il étoit fort beau de visage, & d'un corps bien fait, & de mœurs bien agreable, tenté souvent d'incontinence, par des femmes débauchées, il combattit si vaillamment contre son domestique Ennemi, qu'il commença de l'attaquer avec des austeritez, plus rigoureuses peut-être que ne le vouloient, ou la nature, ou la mediocrité, en sorte qu'il en tomba malade assez dangereusement. Mais instruit, par l'exemple des Saints, & par sa propre experience, qu'un doux ennemi, comme nôtre chair, étoit vaincu plûtost par la fuite, que par les attaques, avec la permission de son Vicaire Provincial, il passa de la Province de Venise, à celle de la Marque, où son corps, qu'il sçavoit être le fatal attrait de la luxure, & presque de tous les vices, accablé des travaux ordinaires, il l'affoiblit de jeûnes de pain, & d'eau, il le frappe de disciplines, & il le traite si cruellement, qu'il ne lui accordoit, ni repos, ni soulagement. En été, tout fatigué de travaux, & de süeurs, quoiqu'il se sentist tout embrazé de soif, il ne voulut jamais lui accorder un verre d'eau fraîche; & l'hyver au milieu des plus grands froids, il ne chauffoit son corps, presque tout glacé, qu'en le travaillant, ou au jardin, ou à la cuisine. Son lit n'étoit ordinairement, aprés ses grandes fatigues, que quelques planches sur la terre nuë, qu'il ajustoit de sorte de paille, qu'on eust bien assuré, qu'elle les couvroit plûtost, qu'elle ne les rendoit plus douces. Fort peu de sommeil la nuit, lui fournissoit de plus longues veilles; puisque levé devant Matines, sans dormir aprés, il avoit coûtume d'employer à l'oraison, & à la contemplation des choses Divines, qu'il accompagnoit de larmes, toutes ces heures jusqu'au point du jour, & alors il alloit travailler au jardin, ou aux autres offices du Convent.

LV. Il combat genereusement pour la deffense de sa chasteté.

Mais tout ce temps ne suffisoit pas à ses oraisons, puisque soit qu'il allast quêter à la ville, soit qu'il s'occupast dans les offices de la maison, soit enfin, que son corps fatiguast, ou à travailler au jardin, ou à cheminer, ou de quelqu'autre maniere que ce fust. Au milieu de tous ses emplois, son esprit se divertissoit dans la contemplation des choses Celestes. D'où vient que sans être jamais un moment sans oraison, le Demon qui en enrageoit, lui faisoit souffrir mille peines, qu'il souffroit d'une fermeté de cœur invincible, & il remportoit de son Ennemi de fort glorieuses victoires.

LVI. Ses vertus principales.

Cét Illustre étoit embrazé, d'un zele si ardent, pour la Pauvreté, & il abhorroit de sorte l'argent, que non seulement il choisissoit toûjours pour lui, les choses plus pauvres, il reduisoit encore l'usage des necessaires, jusqu'aux bornes plus étroites, de la derniere necessité : mais crainte qu'on n'employast de l'argent pour les draps des Freres, il obtint

LVII. Il jouït d'une vision & d'un entretien de Jesus-Christ.

des Superieurs, qu'on façonnast dans tous les Convens, ce qui leurs en falloit, quoique, comme il étoit fort bon Drapier, il fut obligé d'y travailler assiduëment; & JESUS-CHRIST lui apparut un jour à l'oraison, s'entretint familierement avec lui de choses fort mysterieuses, & lui declara combien ce travail étoit agreable à la Majesté de Dieu; il l'instruisit aussi de plusieurs particularitez de l'Evangelique Pauvreté des Freres Mineurs, en sorte qu'il ne souhaitoit rien plus ardemment qu'elle, aprés ces Divins entretiens.

LVIII. Comme il croyoit que l'Humilité étoit la meilleure amie de la Pauvreté, & la preuve plus certaine d'une solide vertu, il la pratiqua si exactement, que quoiqu'il fust inferieur ou superieur, il faisoit toûjours les offices plus humbles, & plus ravalez des Convens, puisqu'il ne jugeoit pas, qu'il fust indigne de la superiorité, de laver les utensiles de la cuisine, de balayer les Dortoirs, d'en ôter les ordures, de nettoyer les bassins des malades, de labourer la terre de nos jardins, & de faire de semblables choses; en sorte que qui que ce soit, qui fust venu parler au Superieur, on le trouvoit toûjours dans quelques-uns de ces emplois: d'où venoit en lui que ce n'étoit pas la Dignité, qui orna la personne, mais que la personne ornoit la Dignité. Ce qui fut fort commun à nos plus anciens Peres, qui faits Superieurs malgré eux, sembloient être plus élevez aux travaux, qu'aux honneurs des Dignitez, & sans être plus grands par leurs Charges, mais au contraire plus humbles, ils les embellissoient moins de leur grandeur, que de leurs vertus, selon la pratique, & la doctrine de JESUS-CHRIST, qui dit dans l'Evangile, *Qui major est in vobis, fiat sicut minor, & qui præcessor est sicut ministrator.*

Sa profonde humilité.
S. Luc. 22. ch.

LIX. Enfin ce Frere, orné de toutes les vertus, & comme un fort agreable spectacle à Dieu, aux Anges, & aux hommes, de toute sa personne, par l'innocence de sa vie, l'integrité de ses mœurs, son obeïssance, sa simplicité, son ardent amour, & son observance Reguliere, joüit assez souvent de la presence, & des discours de son Ange Gardien, de qui, entre les autres enseignemens d'une vie Celeste, il apprit l'Observance parfaite de sa Regle, & en receut encore l'assurance de son salut. Toutefois plusieurs années devant sa mort, affligé beaucoup d'une fort incommode maladie, qu'il avoit preveuë, par un avertissement de son bon Ange, il fut travaillé d'une retention d'urine si cruellement, que toutes les fois qu'il urinoit, soit à cause de l'acrimonie de son eau, soit à cause du pus, qui sortoit avec elle de la vessie, il souffroit des douleurs horribles. Aprés donc avoir supporté longtemps, & bien patiemment une si douloureuse maladie, purifié par l'épreuve d'un feu si violent, il mourut à Lori, Village de la Marque, pour vivre au Ciel éternellement glorieux.

Son Ange Gardien l'assure de son salut.

LX. Le troisiéme de la même Province de la Marque, qui suivit les deux autres, à la Couronne de la Gloire, fut P. Raniero de San Sepolcro, Prêtre, dont la vie fut ornée des fleurs de tant de vertus, qu'on pouvoit l'appeller avec justice, un Jardin de Dieu. En effet le pourpre de la Violette sentoit si bon en lui, c'est à dire la Pauvreté, que non seulement, elle l'obligeoit de s'abstenir des choses precieuses dans sa nourriture; des neuves, & entieres, dans ses habits, & des abondantes, dans tous ses usages, mais encore elle le dégageoit de tous les desirs de la Terre, qui laissent le corps libre de leurs embarras, & accablent l'esprit de leurs inquietudes. Le Lis blanc de sa pureté, répandoit par tout des odeurs si douces d'honnêteté, qu'il fuyoit, autant qu'il

P. Ranerio de San Sepolcro Prêtre celebre en plusieurs vertus.

qu'il pouvoit, la conversation, & les discours de tous, & principalement des femmes, & reprimoit tous les plaisirs des sens, & de sa chair, avec les loix plus severes de l'integrité, dont comme avec des épines, il conserva toute sa vie le Lis pretieux de sa Chasteté. L'Amaranthe de son Obeïssance, rouge de son abnegation propre, le portoit à se soumettre aux volontez, & aux ordres de ses Superieurs, comme à celles de ses Peres. L'on admiroit encore en lui, les Giroflées si diversement, & si agreablement pannachées, de toutes les mortifications, qui l'engageoient fort souvent à des jeûnes de pain, & d'eau, à des disciplines ordinaires, à de longues veilles, & à d'autres austeritez, & le rendoient fort agreable à Dieu, & aux Anges. L'Hyacinthe bleuë de l'Oraison, & de la Contemplation avoit chez lui ses douceurs, & ses beautez le jour, & la nuit. Le jour il y consacroit tout le temps, que lui laissoient libre, ou l'obeïssance, ou la charité : d'où vient que privé des entretiens des Freres, il cherchoit les solitudes, comme plus propres à l'Oraison de l'esprit: Et la nuit il avoit coûtume de derober à son sommeil, une si grande partie de ses heures, pour les consacrer à l'Oraison, qu'il y employoit les cinq, ou six ordinairement. Il faisoit paroître aussi le blanc Narcisse, d'une honnêteté Angelique, qui brilloit de sorte par la pureté de ses mœurs, & l'innocence de sa vie, que les Freres ne remarquoient en lui, quoique ce fust de blâmable, ou de moins digne de vertu, & le mettoient sans doute au nombre des plus parfaits, & des plus vertueux de son Siecle.

Toutes ces mysterieuses Fleurs des Vertus du P. Raniero, empruntoient leur relief, & leur rehaussement de la Rose rouge de la Charité, qui le faisoit servir avec des soins assidus aux secours des malades, & aux autres bons Offices, dont il s'occupoit volontiers, à laver, & à raccommoder les habits des autres, comme à leurs rendre exactement tout ce qu'il pouvoit de services, & l'éleva jusqu'à cet eminent état de perfection, qu'il choisit genereusement de mourir pour la charité. Ce qui arriva de cette sorte, comme nous lisons dans les Memoires manuscrits de nôtre Ordre. P. Raniero alla un jour de Jesi à un Bourg, appellé Rocca contrada, & y rencontra fort malade d'une dissenterie, un Marchand nommé Baldo, bien affectionné aux Capucins, qui sans esperance de vie, se plaignant à lui, qu'il mouroit sans être preparé, & vuide de toutes les bonnes œuvres, & que c'étoit ce qui l'affligeoit le plus dans sa mort prochaine; aprés l'avoir consolé de paroles, & exhorté doucement à se confier en Dieu, puis qu'il ne le voyoit pas bien disposé à quitter la vie, il lui dit; Baldo, puis qu'une mort inopinée vous éfraie, & que vous desirez avoir une plus longue vie, pour paroître au jugement de Dieu, plus plein de bonnes actions, si vous voulez, je feray en sorte par mes prieres, à cause de l'affection que vous avez aux Capucins, que Dieu m'accorde vôtre mort, & que joüissant d'une plus longue vie, que vous souhaittez si ardemment, vous puissiez acquerir les richesses Celestes de l'Eternité. Comme Baldo passionnoit la santé, il y consentit volontiers: P. Raniero retourna alors à Jesi, & pria Dieu pour la guerison du malade, avec toute la ferveur possible, & un sacrifice genereux de sa propre vie; il fut bien-tôt gueri, tandis que P. Raniero fut saisi de sa dissenterie, dont il mourut quelques jours aprés, par les ardeurs de sa charité, qui lui fit preferer la vie d'un autre à la sienne, comme la preuve, dit JESUS-CHRIST, plus assurée de l'éminence de la charité; *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.*

LXI.

Il choisit par charité une mort volontaire.

S. Jean 15. Chap.

DE FRERE SERAPHIN DE REGGIO, LAIC: DE F. NICOLAS ESPAGNOL, CLERC: Et de F. Iean de Geronne, Clerc, Novice.

LXII. A Province de Regge en Calabre, envoya cette Année au Ciel, à la Couronne de la Gloire, F. Seraphin de Reggio Laïc, homme tout Angelique en devotion, simplicité, sincerité de mœurs, pauvreté, obeïssance, Oraison, humilité, & particulierement au respect qu'il portoit aux Prêtres; Vertu toute Angelique, & toute des Seraphins. Comme un vase precieux plein de toutes vertus, & orné singulierement des Pierres éclatantes de l'Observance Reguliere, il demeura de sorte, dans la Maison de l'Ordre Seraphique, l'espace de quarante cinq ans & plus, qu'il laissa à imiter aux Suivans les beautez, c'est à dire les exemples de sa bonne vie, vie toute d'un Seraphin, que Dieu fit paroître, lui plaire, par deux témoignages de ses merites, auprés de Sa Majesté. Un jour en effet de famille au Convent de Reggio, où il servoit Dieu avec tout ce qui se pouvoit de justice, & de sainteté, il y tomba malade de sa derniere maladie, & alors Dieu lui fit une grace, qu'il n'accorde ordinairement qu'à ses meilleurs amis, de l'avertir de l'heure, & du jour de sa mort, qui devoit étre huit jours aprés, un Samedy sur les neuf heures, pour se mieux disposer à un jour, & à un moment, d'où dépendoit son eternelle Couronne, & se preparer au rencontre de JESUS-CHRIST, par l'embellissement des ferveurs de sa charité. Aprés donc avoir employé ce precieux moment à nettoïer son ame, par le Sacrement de la Penitence, à la nourir du saint Viatique, & à la fortifier de l'Onction Sacrée, il reposa saintement en Dieu. L'autre témoignage que le Ciel rendit de sa sainteté, fut que sa chair toute desseichée, par les rigueurs de ses austeritez, & devenuë toute noire de vieillesse, comme si elle eust déja possedé sa future immortalité, parut si molle, & si blanche, qu'elle sembloit étre moins celle d'un mort, & d'un Vielliard septuagenaire, que d'un enfant à la mammelle, & en vie; d'où l'on pouvoit conclure facilement, par ce Celeste témoignage, l'innocence de ses mœurs, & sa sainteté.

Marques de sa sainte vie aprés sa mort.

LXIII. Dans la Province de Palerme en Sicile, vit encore aujourd'huy la memoire, de F. Nicolas, Espagnol, Clerc, qui d'une Famille illustre, & établi General des Galeres de Sicile, par Philippes second, Roi des Espagnes, se priva de ce grand honneur, & lui prefera une meilleure, & plus durable gloire, chez les pauvres Seraphiques de JESUS-CHRIST. Le jour donc que sorti du monde, il prend un Habit de Pauvre, parmi les Capucins, afin de faire paroître, qu'il n'avoit plus rien de commun avec la terre, & qu'il pust dire avec l'Apôtre; *Omnia detrimentum feci, & arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam*, il fit donner aux pauvres, ses precieux habits, son or, & ses pierreries dont il étoit orné, comme les dépoüilles du monde qu'il abandonnoit. Dés lors il s'appliqua avec tant de soins, à l'apprentissage de toutes les vertus, qu'on lit de lui, dans les Monumens de l'Ordre, des prodiges de son obeïssance, humilité, pauvreté, austerité, mépris de soi-même, comme de toutes les choses, de sa ferveur envers Dieu, & principalement de sa charité;

F. Nicolas Espagnol, Clerc.

Aux Philip 3. Chap.

Mais l'amour de Dieu l'embrazoit de sorte, que sans pouvoir reprimer les saintes saillies de son ame, dont il étoit agité dans le temps de ses Oraisons, & empêcher qu'elles n'éclatassent en soûpirs, & même en clameurs, il étoit souvent contraint de faire Oraison dans le bois, pour ne pas importuner les autres. Entre les exercices d'Oraison, dont il excitoit son cœur à l'amour de Dieu, la Meditation de la Croix de JESUS-CHRIST, étoit la plus propre à sa pieté,& pressé des ardeurs de son amour, un jour il se mit dans l'esprit de façonner une forme de Croix, avec sa corde, de deux pieces de bois qu'il trouva, & persuadé que cette figure étoit un original, il en chargeoit ses épaules toutes les nuits, où sans être apperceu de qui que ce soit, il la traînoit deux ou trois heures, dans les allées du bois du Convent, & alors il déploroit amerement la Passion si cruelle de JESUS-CHRIT. F. Nicolas continua ce penible exercice de la memoire de son Sauveur à la Croix, depuis quatre heures de nuit, jusqu'à Matines, avec un extréme travail, à cause de la pesante charge de ce bois, dont il étoit accablé. Et un jour un Prêtre qu'on nommoit P. Barthelemi, s'étoit retiré dans cette solitude : pour y faire Oraison avec plus de repos, à l'heure de F. Nicolas, & lors qu'il le vît qui traînoit sa Croix, d'abord il crut, que c'étoit une vision, qui l'épouventoit; mais aussi-tôt qu'il eut remarqué, que s'étoit effectivement F. Nicolas, sans faire de bruit, il en avertit le Gardien, qui pour être mieux informé de la verité du fait, vint dans le bois, à l'heure de la nuit, qu'on lui avoit marquée, & il voit venir à lui F. Nicolas, lassé & presque accablé, sous le faix de sa Croix, qui croyant n'être vû de personne, faisoit des cris lamentables, dans la triste pensée des douleurs de JESUS-CHRIST. Le Gardien alors s'approcha de lui, d'un ton de voix assez surprenant, & lui dit; Hé F. Nicolas, que faites vous chargé de cette Croix; Mais lui qui entendit la voix du Gardien, d'abord eust peur, & puis s'assurant, il répondit; N'est-il pas juste, mon Pere, que si mon Sauveur a porté pour mon amour une Croix si pesante que la sienne, je lui rende la pareille, & que j'en porte une comme lui : mais à cause que son ame étoit agreable à Dieu, pour parler avec le Sage, il le retira bien-tôt des mal-heurs de cette vie, parce qu'à peine eut il esté trois ans dans l'Ordre, que devenu malade à Politio, il termina par la mort des Justes, une vie qu'il avoit passée dans l'exercice de plusieurs vertus, & celui qui avoit tant aimé la Croix de JESUS-CHRIST, alla au Ciel, y receuoir la recompense des Saints crucifiez, pour l'amour de Dieu.

Sa ferveur d'Oraison.

Chargeant sur ses épaules une pesante Croix, il la traîne dans le Jardin plusieurs heures de la nuit.

Il mourut en reputation de sainteté.

LXIV.

F. Jean de Gerone, Clerc, Novice.

Nous pouvons joindre, à ces deux premiers, un troisiéme de la Province de Catalogne, F. Jean de Gerone Clerc, Novice, d'honnête famille, qui âgé d'environ dix-sept ans, & encore dans les plaisirs du monde, sans pere & sans mere, lors que dans les premieres années de la jeunesse, l'âge a coûtume d'être embrazé des desirs violens de la volupté, s'en dégage de toutes ses forces, & jette les fondemens de plusieurs vertus, en sorte que dans cet âge qui predit presque les actions d'un plus avancé, puis que l'un fait juger de l'autre, il donnoit des marques de la grande probité, qu'on devoit attendre de lui, dans la suite de sa vie; parce que tandis que les autres s'occupent aux jeux, & aux vains spectacles, accompagné de quelques jeunes gens, qu'il trouva plus disposez à la pieté, dans l'Hôpital de la Ville, il y servoit avec eux, presque tous les jours, les malades. Un jour avec une Croix à la main, il y exhortoit à la mort, une femme qui se mouroit, & trois femmes débauchées passerent assez prés de lui, dont l'une, tandis qu'elle

Etant encore dans le monde, il s'occupe aux œuvres de pieté.

regarde cette femme aux prises avec la mort, & qu'elle entend les paroles ardentes, dont Jean l'exhortoit, touchée de la memoire de la mort, exhale de son cœur un grand soupir, & le jeune homme qui l'entendit, laissa son office de consolateur, à un autre, s'approcha de ces trois Publiques, & leurs fit de si saintes exhortations, que celle qui avoit soupiré à la veuë de la mourante, contrainte doucement à confesser ses pechez, par la grace de JESUS-CHRIST, quitta son infame vie, & se consacra depuis dans cét Hôpital, à y servir les malades. Aprés celle-là, il s'adresse à une autre, qui avoit témoigné quelques desirs de se convertir à Dieu, & la persuada si efficacement, qu'il la reduisit, comme l'autre, au service de l'Hôpital, & aux actions de la pieté.

Il convertit à la pieté deux femmes publiques.

LXV.

Il prend l'habit de Capucin au Convent de Gerone.

Ces commencemens de la divine Charité de Jean, qu'on admiroit dans un âge si peu avancé, le faisoient paroître plus grand que le Monde, & montroient assez, que Dieu l'appelloit à un état plus parfait de vie, & à des faveurs plus considerables de ses bontez. Aussitost donc qu'il eut dix-huit ans, il quitta le Monde avec ses parens, & vint aux Capucins, dans le temps qu'on jettoit à Gerone, les premiers fondemens de leur Convent, & cette Maison proche de celle de la sainte Vierge, que les Freres avoient obtenuë, sur la Montagne, des Principaux de la Ville, assez commode pour un Noviciat; Jean y prit l'Habit, & à peine cét Apprentif de Religion, se vit-il revêtu de la Robe Seraphique, comme d'une Celeste cuirasse, qu'il declara la guerre, à toutes les Troupes des Ennemis, qui s'élevent contre l'esprit; il macere sa chair d'abstinences, il dompte son corps de disciplines, & le soumet malgré lui aux ordres de son esprit, il surmonte l'orgueil par l'humilité, il reprime ses sens, qui sont ordinairement la source des vices, par les loix plus severes de l'austerité, il repousse les dards de l'incontinence, avec le bouclier de l'honnêteté, & il massacre, avec l'épée de l'esprit, les desirs dereglez de l'ame, il s'efforce enfin d'opposer à l'armée si cruelle des vices, les troupes victorieuses des Vertus, afin que celui qui s'étoit enrôlé sous les enseignes de son General S. François, fit aussi des actions bien dignes de cette Milice.

LXVI.

Pendant son Noviciat il fait paroistre de grandes vertus.

On pourroit s'étonner ici que dans cette carriere de Vertus, Frere Jean y ait receu tant de perfection de Dieu, qu'il y parut moins un Athlete nouveau, qu'un ancien Luiteur, & un parfait victorieux, & que dés les premieres années de son Noviciat, il ait acquis les grands Dons de Dieu, qu'il n'accorde ordinairement qu'aux plus experimentez Combatans d'une si sainte carriere: puisqu'entre toutes ses Vertus, occupé principalement à l'Oraison, & à la Contemplation des Choses Divines, on l'a vû quelquefois abandonner ses sens, & s'élever d'esprit au dessus même de son corps; & je ne m'en étonne pas, puisque ce feu Divin de la Charité, que comme Seculier, il avoit obtenu de Dieu, devenu dans son cœur une ardente flame, embraza si fort un Novice de Religion, qu'il aimoit Dieu ardemment: & cette Divine force d'amour, à qui l'on donne ordinairement la transformation, & le lien de l'ame, avoit si fort écarté la sienne des sens de son corps, qu'elle le transportoit tout en Dieu: d'où vient que souvent à cause de ses frequens extases, il n'étoit pas à lui. En voici un Exemple.

LXVII.

On achevoit le signe de Complies, lorsque Jean commença l'Office, par ces paroles; *Iube Domne benedicere*, & que les autres se leverent, il demeura à genoux, & s'emporta si doucement à dire; *Que te benissent les Anges, Divine Marie, que te benissent les Esprits Celestes, ô Vierge des*

Vierges, & Mere de Dieu, que les Freres le crurent extasié d'esprit, ou dans la joüissance de quelque grande vision de Marie. Mais le Vicaire Provincial qui vit le fait, & voulut éprouver l'esprit du Novice, aprés l'avoir mortifié dans le Refectoire bien rigoureusement, lui fit faire une croix en terre, d'une extremité à l'autre, en presence de la Communauté: ce qu'ayant promptement executé, le Provincial l'appelle à sa chambre, & lui demande, qui l'avoit obligé dans le Chœur, à dire ces paroles extraordinaires, qu'il y avoit proferées; F. Jean alors leva les yeux au Ciel, & fut aussitost ravi en extase: d'où le Provincial apprit, que ce que ce Novice avoit dit, si à contre-temps, dans le Chœur, à la loüange de Marie, étoit un pur effet de l'esprit de Dieu: & ce prodige n'arriva pas seulement une fois, parce qu'un Predicateur de l'Ordre, vit dans un autre rencontre, F. Jean ravi, en presence d'une Image de la sainte Vierge. En presence de son Provincial il est ravi en extase.

LXVIII. Il jouït de la presence & de l'entretien de la sainte Vierge.

Tandis donc que F. Jean encore Novice, honoré de Dieu par tant de faveurs, s'avançoit à de plus grands profits des vertus, il tomba fort malade, d'une violente douleur de côté, & alors F. Antoine de Naples, Laïc, qui l'assistoit charitablement, & faisoit Oraison, dans un coin de sa chambre, le visage tourné vers la fenêtre, entendit quelqu'un parler avec lui; il en fut surpris, sçachant que personne n'étoit present, & regardant aussitost F. Jean, il tâche de connoître qui l'entretenoit: mais quelque diligence qu'il y apportast, Dieu l'empêcha toutefois, de se mouvoir de sa place, & d'envisager le Novice, jusqu'à ce que l'Oraison de Complie achevée, F. Antoine lui demanda, qui parloit avec lui, il n'y avoit qu'un moment. Je vous le dirai, dit-il, à condition que vous n'en parlerez pas. La Reine du Ciel accompagnée de plusieurs Vierges, continua-il, est venuë ici, qui m'a fort consolé sur les douleurs de ma maladie, & m'a assuré que demain à six heures, je mourrois tres-assurément. Il se prepara de mourir, & par l'Oraison, & par la reception des saints Sacremens, & il mourut saintement au jour qu'il avoit predit, aprés avoir fait avant sa mort une Profession bien genereuse de ses Vœux: & ainsi F. Jean, qui avoit achevé en peu de temps, le cours de sa condition de Religieux, & de sa vie, arriva plûtost au terme de l'Eternité. Il mourut Novice au Convẽt de Gerone.

Remarques considerables de cette Année.

LXIX.

LA premiere fut à Verucchio, Bourg assez considerable de la Romagne, d'où l'on voit ce qu'a de force le Livre de nôtre Regle, pour delivrer des Demoniaques. F. Maurice de saint Marin, de la Province de Bologne, étant un jour avec son Compagnon, entré dans l'Eglise de saint Thomas, fort celebre de ce Bourg, y vit un Prêtre, qui exorcisoit une jeune Possedée; aussitost qu'il apperceut des Capucins, il les pria de l'aider par leurs prieres, à chasser ce Diable, & en delivrer cette miserable. F. Maurice alors tira sa Regle de sa manche, & fit en lui-même ce raisonnement. Cette Regle de mon Pere saint François, a tant arraché d'ames des griffes des Demons, & leurs a tant ravi de dépoüilles, qu'elle s'en est attirée une haine immortelle de tous les Enfers. Pourquoi n'auroit-elle pas le pouvoir de bannir un méchant Esprit, du corps qu'il occupe si cruellement? Appuyé sur cette esperance, il mit sa Regle sur la tête de la Possedée, & le Demon joüa de la trompette par la bouche de la fille, comme si par ce son, il eust as- La Regle de S. François delivre une Possedée.

semblé ses compagnons; un peu aprés il brisa les fenêtres de l'Eglise, éteignit les cierges qui brûloient sur l'Autel, quitta ce corps avec un grand bruit, & la fille fut entierement delivrée.

LXX. Un Frere moribond & à l'agonie ne peut mourir à cause que sa corde étoit trop curieuse.

F. Benoist de Matera, Laïc, homme d'une pieté assez recommandable, fut long-temps à l'agonie de la mort, sans pouvoir mourir: ce qu'admirans les Freres, & en recherchans la cause, ils apperceurent qu'il portoit une corde trop curieuse: ils lui en donnerent donc une autre, & à peine l'eut-il sur son corps, qu'il rendit doucement son esprit à Dieu: d'où les Freres apprirent, que leur Pere S. François avoit peut-être institué les cordes de chanvre, & qu'il vouloit qu'elles accompagnassent à la mort ses Freres Mineurs, quoique depuis la coûtume leurs ait permis l'usage des autres.

LXXI. Providence de Dieu merveilleuse à l'endroit des Freres de Castrovillari assiegez de neiges.

Cette Année, Dieu donna plusieurs témoignages de son amoureuse Providence, en faveur des Freres à Castrovillari, dans la Province de la Basilicate, où le Convent des Capucins est éloigné de plus de mille pas de toutes les maisons. Un jour, il arriva, que les Freres, qui ne pouvoient aller à la Ville, faire leur quête ordinaire, à cause des grandes neiges, étoient reduits presque aux dernieres extremitez, & n'attendoient plus que de Dieu leur soulagement. Dans cét extrême danger, ils recourent à lui, comme à leur Pere: & lui prenant soin d'eux, comme de ses Enfans, leurs ouvre les Trésors de sa Providence, de cette Divine maniere. Il y avoit à Castrovillari un Baron fort riche, & puissant, appellé Marc-Antoine, de l'illustre Maison des Barnaba, qui malade dans son lit, la nuit entendit du haut de sa chambre, une voix qui lui disoit; Baron, Baron, tu reposes doucement dans ton lit, & tu dors parmi les delices, & les Capucins, mes Serviteurs meurent de faim dans leur Convent. Le Baron eut peur à cette voix, & aprés avoir reconnu qu'elle étoit de Dieu, à peine vit-il le jour, qu'il fit charger un mulet, des choses necessaires à la vie, le fait conduire au Convent des Capucins, & fut depuis si affectionné aux Freres, que principalement l'hyver, il leurs faisoit de grandes aumônes pendant la neige, & la gelée.

LXXII. Un Ange offre de l'argent à un Hôtelier pour le dîner de deux Capucins.

P. Raphaël de Martorano, avec son Compagnon F. Thomas de Luzzi septuagenaire, alloit de Castrovillari vers Cosenze. Entrez à Tarsia, chez un hôtelier, ils en furent receus fort charitablement. Tandis qu'ils mangeoient, un jeune homme fort beau, & bien agreable, entra dans l'hôtellerie, qui regarda les Freres, appella l'hôte, tira de sa pochette beaucoup d'argent, & se disposa de lui payer leur dîner: mais cét homme charitable refuse son offre, & lui dit, qu'il n'attendoit que de Dieu le prix de sa charité. Le jeune homme répondit; Vous faites fort bien de recevoir humainement les Capucins; faites en sorte dorenavant, de continuer en leur faveur vôtre charité, comme vous avez commencé: ce qu'ayant dit, on ne le vit plus, & on ne pût sçavoir en quel endroit il étoit allé. Tous donc crurent, que c'étoit un Ange; & les Freres remercierent Dieu, d'avoir tant de soin d'eux: & l'hôte qui augmenta sa charité pour les Capucins, comme l'Ange lui avoit ordonné, l'exerça depuis en leur endroit, bien amplement, tant qu'il a vécu.

LXXIII. Un Ange secoure un Capucin vieillard en chemin.

La Providence pourveut de même maniere, dans la Province de l'Abruzze, aux besoins d'un Frere appellé Donat de Spolete déja âgé, qui alloit avec F. Pierre de la Roche à Sulmona: & parce qu'il avoit cheminé sans manger, une grande partie du jour, il n'en pouvoit plus de foiblesse, & de lassitude. Il étoit encore bien éloigné d'une hô-

tellerie, & en danger de tomber évanouï. Sans sçavoir donc ce qu'ils feroient dans un peril si extrême, un jeune homme rousseau, & bien agreable, leurs apparut, qui dans leur chemin les salua avec beaucoup de civilité; Mon ami, lui dit F. Pierre, n'avez-vous point de pain, dont nôtre pauvre Compagnon, qui n'a plus de force, puisse soulager sa foiblesse. Aussitost sans dire mot, le jeune homme tire de son sac, un pain frais, dont il donne à manger à F. Donat, qui n'en eut pas plûtost mangé, qu'il reprit ses forces, & ils poursuivirent aisement leur voyage; le jeune homme se perdit à leur veuë, & ils ne le virent plus dans la plaine, quelque vaste qu'elle fust: d'où ils conclurent assurément, que c'étoit un Ange, que Dieu leurs avoit envoyé, pour secourir leur foiblesse.

LXXIV. Un Novice se mirant sottement est épouvanté de Dieu.

A Barcelone, au Convent de sainte Eulalie, où étoit le Noviciat, il arriva une chose effroyable à un Novice, pour apprendre aux Religieux, à se défaire de l'orgueil, & de la curiosité. Un Novice de naissance avoit pris l'Habit de la Religion, aprés avoir quitté les siens du Monde, sans toutefois s'être entierement dépoüillé du Siécle, & s'étoit reservé un reste de miroüer, où souvent seul il se regardoit. Un jour appuyé sur la fenêtre de sa chambre, il se miroit sottement à son ordinaire; un rayon alors parut precipitemment du Ciel, & brisa de telle sorte son miroüer entre ses mains, que même il n'en demeura pas une piece entiere. Nos Manuscrits ont dit, que ce fut un foudre, qui causa cét accident: quoiqu'il en soit, cét exemple montre assez, que cette sotte volupté de femme, qui procede de l'amour propre, est fort indigne d'un Religieux, & qu'ainsi il la doit fuïr comme des serpens.

LXXV. Un Frere Laïc abusé par le Diable est delivré de son attachement d'esprit par un commandement de sainte Obedience.

Dans la Province de Milan, au Convent d'Erba, comme l'ont remarqué nos Manuscrits, un certain Frere Laïc, âgé déja en Religion, d'un esprit de superbe, & de particularité, avoit embrassé une sorte d'abstinence indiscrete, & extraordinaire, impossible même avec la conservation de sa vie, & toutefois il s'occupoit encore à des travaux si penibles, qu'il étoit presque incroyable, que le corps d'un homme eust jamais pû subsister avec tant de jeûnes, & tant de fatigues. Son Gardien l'avertit souvent, de moderer les uns, & les autres, crainte que la force de son corps, ne succombast, accablé sous le poids de sa maniere de vie: mais lui appuyé sur son esprit propre, sans faire état des avis de son Superieur, & attaché à son sens, poursuit à vivre de la façon qu'il avoit accoûtumé. Mais le Diable, qui prend toutes les occasions possibles de perdre les hommes, se servit de son orgueil, & de sa propre volonté, lui apparoist la nuit, sous la figure de JESUS-CHRIST, louë son dessein de continuer ses abstinences, & ses travaux, lui commande de ne les pas quitter, & ce Conseiller perfide lui promet du Ciel un secours favorable, dans ses entreprises. Cét homme superbe croit au Diable, & enflé d'un esprit d'enfer, il méprise les conseils de son Superieur, avec plus dopiniâtreté, & il continuë ses jeûnes, & ses travaux, qu'il avoit commencez, par un pur attachement de son esprit: lorsque le Gardien dit au Vicaire Provincial, alors en visite dans son Convent, les abstinences, & les fatigues de ce Frere, en un mot son admirable façon de vie, qui n'avoit que ce defaut, qu'il ne l'ajustoit pas aux ordres de son Superieur, & aux lumieres de l'obeïssance. Le Provincial fort éclairé du Ciel, & bien prudent, connut aussitost que ce Frere étoit abusé du diable: il l'appella donc au Refectoire avec les autres, & aprés l'avoir amoureusement repris de toutes ses rebellions, il lui deffendit

par sainte Obedience sa façon particuliere de jeûner, & de travailler à sa fantaisie, & lui commanda de suivre l'abstinence, & le travail des autres Freres: & aprés il ordonne au Diable, que si jusques-là par une permission Divine, il avoit exercé quelque pouvoir sur ce Religieux, il s'en dégage au même moment. Chose admirable! à peine le Provincial eut-il parlé de cette maniere, que le Demon obeïssant à ses ordres, laisse ce Frere, & l'ayant conservé dans la santé, parmi des jeûnes, & des travaux si extraordinaires, il ne le soûtient plus de ses forces: d'où vient qu'ayant été trompé jusques là par le Diable, il fut aussitost reduit à une extrême foiblesse: & celui qui paroissoit gras par l'artifice du Diable, couché contre terre, paroist si maigre, & si blême, qu'on pouvoit douter que ce fust lui-même: en sorte qu'il ne put reprendre ses premieres forces, qu'aprés un long-temps d'abstinence discrete, & de vie reglée. Et ainsi devenu plus sage, par son propre danger, il se consacra depuis tout entier aux volontez de ses Superieurs, soit qu'ils lui commandassent de s'occuper à plusieurs travaux, soit qu'ils lui ordonnassent de diminuer ses austeritez.

LXXVI. En ce même temps, mourut à Savone en Toscane, P. Bernardin de Genes, Prêtre, qui à l'article de la mort, aux prises avec le Diable, en fut accusé, comme un transgresseur de la Pauvreté, pour avoir brûlé plus de chandele la nuit, qu'il ne devoit. Tandis que durant ce combat, les Freres disoient à genoux, les Litanies des Saints pour lui, il ne répondoit tout effrayé, à chaque Invocation de Saint, que ce mot, *une chose si legere, une chose si petite.* Les Freres ne sçavoient que vouloient dire ces paroles: mais un peu aprés, revenu de son effroy, ils lui demanderent, ce que signifioient des paroles si extraordinaires, & il leurs répondit; Mes Freres, ne vous en étonnez pas, j'étois au jugement de Dieu, où le Demon qui avoit fait un grand amas des chandeles, que j'avois brûlées inutilement, me les a presentées, & m'a accusé d'un crime, contre nôtre Pauvreté; à qui tout surpris, qu'une chose si legere, fust si fort examinée au Jugement de Dieu, je répondois; *Quoy! si peu; quoy! si peu de chose.* Ce que Dieu a fait tres assurément, pour reveiller les plus negligens, & afin que les Observateurs de la tres-haute Pauvreté, ne creussent pas une chose si legere, de consumer les plus petites sans necessité.

Le Demō amasse des chandelles, les presente à un Frere au jugement de Dieu, l'accusant d'en avoir trop brûlé inutilement.



On bâtit



ON BASTIT LE CONVENT DE TOLOSE, ET PLUSIEURS AUTRES CONVENS.

De plusieurs qui entrerent dans la Reforme.



A PEINE l'An 1582 étoit commencé, que nôtre General receut des Lettres du P. Thomas de Turin, où il l'avertissoit de la fertilité du Languedoc, & l'assuroit de l'affection de Messieurs de Tolose, pour les Capucins; & il choisit P. Gaspar de Pavie, homme sage, prudent, & fort experimenté, Gardien alors du Convent de Rome, qu'il destine aussi-tôt Commissaire General en Aquitaine, avec autorité d'y publier l'Evangile, & d'y établir la Reforme. I.

II. P. Gaspar de Pavie est envoyé Commissaire en Languedoc.

Aussi-tôt que P. Gaspar eut receu sa Commission, & sa Lettre Patente de Commissaire, il prit dans la Province de Rome, pour Compagnons de son voyage de France, P. Benoist de Rome, P. Pierre de Bergame, P. Ange de Savone, Predicateurs; P. Emanuël de Turin, P. Jean Baptiste de Bergame Prêtres; F. Antoine de Mayence, F. Jean de Paris, F. Ange de Bourgogne, F. Alexandre d'Alexandrie, Clercs; F. Onofre de Milan, F. Illuminé de Civita Ducalé, F. Silvin de la Marche, F. Raphaël de Bergame, & F. Gabriël de Limoges Laïcs, ausquels il joignit de la Province de Bologne, P. Bernardin d'Asti le jeune, & P. Michel de Bologne Prêtres, avec F. Mario de Cesenne Laïc, tous Religieux, qui d'une probité singuliere, servirent d'exemple d'une sainte vie, à ceux qui prirent la Reforme des Capucins, en Languedoc, & se sont rendus dignes de memoire à tous leurs Suivans. Ce fut avec eux, que P. Gaspar entreprit le voyage de France, & qu'enfin il arriva à Tolose, aprés plusieurs grands travaux.

III. Estienne Durant premier President de Tolose y reçoit avec un grand zele les Capucins.

La premiere Charge de ce fameux Parlement, étoit alors exercée par un Seigneur illustre, qu'on appelloit Estienne Durant, homme celebre en Noblesse, & en pieté, qui touché de la seule réputation des Capucins, qu'il avoit appris, être consacrez tous entiers, dans les Provinces de Paris, & de Lyon, aux actions plus religieuses de la Sainteté, avoit employé tous ses soins, pour les faire venir à Tolose, quoi qu'il ne les connust pas encore si parfaitement, & qu'il eust pratiqué tous les esprits de la Ville, en faveur de leur Etablissement. Il receut P. Gaspar, & ses Compagnons, qui y arriverent alors, avec tant d'affection, & de courtoisie, qu'il leurs assigna aussi-tôt pour demeure, le College de Verdalle, que la Ville leur acheta, au prix de mille écus, avec l'applaudissement de tous les Citoyens, & le consentement de Monseigneur l'Archevêque de l'ancienne Maison de Foix, Ambassadeur pour lors, du

Roy Tres-Chrêtien Henri III. auprés de sa Sainteté. Il fournit même leur nouvelle Maison de tous les meubles necessaires, & leurs donna liberalement quelques terres voisines, plus propres à leur bâtiment. La pieté d'Estienne Rochet, Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Tolose, y contribua beaucoup aussi; qui affectionna singulierement les Capucins, employa une partie considerable de ses revenus, à bâtir leur Monastere, s'y consacra lui-même comme une Pierre mysterieuse, & fut le premier entre les Tolosains, qui embrassa leur Reforme.

IV. Il paroist de là, que Ciaconius s'est trompé, ou quelqu'autre chez lui, de dire que les Capucins, ne furent établis à Tolose, qu'en l'Année 1590, lors que François de Joyeuse Cardinal, en étoit Archevêque; puis qu'il est sans doute, que ce Cardinal a pris cette Année le gouvernement de cette Eglise: mais il est tres-constant, par le témoignage des Autheurs, & l'Acte public de la Ville, dont la copie m'a été envoyée depuis peu, que les premiers fondemens du Convent des Capucins à Tolose, furent jettez, & qu'ainsi ils y furent établis, l'an 1582, du temps du Siege de l'Archevêque de Foix: d'où vient qu'on ne peut douter avec raison, que la fondation de cette Province, n'ait commencé dans cette Année là.

V. *P. Gaspar fait bâtir le Convent de Tolose fort pauvrement.*

Dés que P. Gaspar eut receu, par la liberalité de la Ville, le College qu'elle lui donna si volontiers, il employa ses soins, & son adresse, pour le mettre en forme de Convent Régulier, & comme grand zelateur de la pauvreté, il s'efforça de reduire les Cellules, & les autres Offices de la Maison, à une mesure plus petite, & plus étroitte, que ne vouloient même les Constitutions. Lors qu'un jour on lui en demanda la raison, il répondit en Sage, que les premiers fondemens d'une Province, qui se jettent dans le Convent d'une grande Ville, doivent servir aux autres, de Regle de pauvreté, puis qu'étant visible, par l'experience, & l'usage, que les esprits s'écartent facilement d'une pauvre simplicité, dans ces choses, ou soit à cause de la splendeur d'une Ville, soit à cause des frequentes visites de ses principaux Magistrats, à qui la petitesse de nos Maisons, ne plaist pas bien souvent, l'on donne plus qu'on ne doit à la veuë des hommes: d'où nôtre Regle est en peril, en fait de la pauvreté. N'est-il pas plus à propos, disoit-il, que si quelque jour, on doit donner plus d'étenduë à nos Convens, elle ne viole pas les ordres des Constitutions? En effet, il arrivera de là, qu'alors qu'on augmentera un Convent, qui paroissoit trop étroit, ou il sera sans deffaut, ou il n'excedera pas les bornes plus justes de la pauvreté. Il ordonna méme, qu'on fit l'Eglise si petite, qu'elle eust plus de rapport avec les autres appartemens du Convent. Enfin tout ce qui leurs appartenoit, ne montroit que de la simplicité, & ceux qui consideroient leur vie pleine d'austeritez, & pourtant si joyeuse dans leurs fatigues, si contente dans leurs jeûnes, & si agreable parmi leurs travaux, les jugeoient bien dignes de tout leur étonnement. Mais lors qu'ils chanterent l'Office divin, d'un ton lugubre, selon nôtre coûtume, qu'ils celebrerent la sainte Messe plus lentement, & avec plus de pieté, qu'ils s'appliquerent si devotement, à nos heures ordinaires d'Oraison mentale, & de Meditation des choses Divines, qu'ils firent de saintes exhortations, à ceux qui venoient en foule leurs faire visite, & qu'ils leurs persuaderent une meilleure vie, qu'ils prêcherent publiquement comme des Apôtres, & qu'ils témoignerent à tous tant de charité, ils exciterent tant de devotion dans toute la ville de Tolose, & tant de pieté dans tout le païs, que plusieurs tant Reguliers, que Seculiers, s'engagerent dans leur Reforme, quantité même

Plusieurs des Réguliers passerent entre les Capucins.

de l'Observance, animez du zele d'une parfaite recherche de leur Regle, prirent l'Habit des Capucins: entre lesquels fut l'illustre P. Mathieu Brisson, Predicateur celebre parmi les siens, qui étoit fort sage, & un de leurs principaux Peres, dont ils avoient une estime particuliere, & qui fâché des relâches de l'Observance Réguliere dans son Ordre, s'efforça long-temps de l'y rétablir, par ses discours, & par ses exemples: mais comme il vit que ses soins n'avoient pas leur succés, & que la venuë des Capucins, favorisoit bien ses pensées, il se retira auprés d'eux, où il changea son nom de Mathieu, en celui d'Ange, quoiqu'il eust déja de l'âge, & fit son Année de Noviciat, avec tant d'humilité, d'obeïssance, de mépris de soi-même, & d'austerité de vie, qu'il l'acheva, comme un exemple aux plus jeunes, des plus vertueuses actions. Enfin aprés avoir employé depuis sa profession, neuf ans dans nôtre Ordre, à prêcher, enseigner, & operer tres-exactement, il alla au Ciel, y recevoir de bonté de Dieu, la récompense de sa sainte vie, & dit en mourant ces remarquables paroles, disent de lui les meilleurs Manuscrits; Je rends plusieurs graces à mon Dieu, de m'avoir fait homme, de m'avoir lavé du Sang de JESUS-CHRIST, de m'avoir conservé jusqu'ici fidele, & Catholique: mais je le remercie particulierement, de m'accorder aujourd'hui cette faveur singuliere, de mourir entre les Capucins, dans l'Observance de leur Reforme.

P. Mathieu Brisson Predicateur celebre entra parmi les nôtres.

VI. En ce même Temps presque, un autre passa de l'Ordre de l'Observance, à celui des Capucins, & ce fut P. François des Saints, Predicateur assez considerable, qui celebre par ses régularitez, & son esprit de ferveur en prêchant, éclaira sans doute beaucoup, des splendeurs de ses vertus, nôtre premier Etablissement en Languedoc. On voit clairement, que dans ce commencement, Dieu permit que ces deux habiles Predicateurs, entrassent parmi nous, puisque ceux qui venoient d'Italie, & ne sçavoient pas encore parler François, il ne s'en trouvoit pas un d'eux, qui put prêcher en public, & instruire les peuples de cette Province: d'où assurément l'on les eust estimez, ou ignorans des choses de Dieu, ou inutils à la Ville. Mais à peine ces deux-ci eurent-ils pris l'Habit, qu'ils prêcherent par tout avec un zele merveilleux, & P. Ange remplit des fruits, & du bruit de ses doctes, & de ses ferventes Predications, Tolose, Beziers, Agen, Agde, & les autres Villes considerables de Languedoc, tandis que P. François, prêchoit dans les Bourgs, & Village du territoire de Tolose, où ils sont en grand nombre, avec une ferveur admirable, & un succés prodigieux de salut, dans ses Auditeurs.

VII. Tout le païs arrosé, comme d'une pluïe Celeste, de leurs utiles Predications, la terre de l'Aquitaine qui paroissoit auparavant sterile en Convens de Capucins, en fit naître plusieurs, dans tous les lieux où l'on les demandoit si instamment. Le premier, aprés Tolose, fut bâti à Beziers, par le consentement de Thomas Brontio, Florentin, Evêque pour lors de cette Ville, fort affectionné aux Nôtres. Le second, à Agde, à la demande du Seigneur de Mommorency, Gouverneur du Languedoc. Le troisiéme, à Alby, au temps que Julien de Medicis Florentin en étoit Evêque, qui receut favorablement les Capucins, & les soûtint toûjours, de sa faveur, & de son credit. Enfin la réputation des Capucins, s'étendit par tout, & les Villes, avec leurs peuples les vouloient avoir, à quelque prix que ce fust, auprés d'eux. On fonda même tant de Convens, dans toute la Gaule Narbonoise, qu'on en joignit plus de trente à ceux, qui y étoient déja. C'est assez de cette Province, qui emprunte de cette Année 1582 son premier Etablissement.

On bâtit trois autres Convens en Languedoc.

ESTABLISSEMENT DES CONVENS D'ONDERVALD, DE STANZ, ET DE LUGNANO; *Et plusieurs autres Choses dignes de remarque.*

VIII. Le Convent d'Altorf, bâti en Suisse, & la Famille établie, dont les exemples de vertu, & les actions d'une sainte vie, édifioient tous ces Peuples, & leurs inspiroient les désirs, de nous avoir chez eux, émeurent un des Principaux du païs, appellé Melchior Lusio, de les appeller à Ondervald, où il étoit Gouverneur, & qui est une Ville libre, principale des Cantons, Confederez avec Süit, & Altorf, au milieu de l'une & de l'autre, & environnée des Alpes, comme d'une forte muraille, que lui donne la nature, pour la deffendre de ses ennemis: P. François de Bormio, voulut complaire à la pieté d'un Seigneur si considerable, & lui envoya deux Freres, qui disposassent d'un lieu propre à bâtir un Convent: mais quoique Melchior eust tant d'autorité dans le Bourg où il commandoit, il ne put pourtant persuader à un peuple, entêté d'une corruption de mœurs, égale à celle dont nous avons parlé, qu'ils souffrissent un Convent de Capucins auprés d'eux, à cause principalement que le peuple, & même le Clergé d'Altorf, déja dégagé de leurs perverses coûtumes, par les soins, & la sainte vie des Capucins, ils craignoient qu'ils ne les retirassent de leurs vices, où ils trouvoient tout leur repos.

IX. Ce Seigneur Melchior, bien éloigné de ses esperances, ne perdit pas courage, mais traitta avec les principaux d'un autre Bourg, appellé Buchs, dépendant d'Ondervald; il en usa si prudemment, & si adroitement avec eux, qu'ils accorderent aux Capucins, pour demeure, une petite maison jointe à une Chapelle, consacrée à saint Juste, sur une montagne, à deux lieuës de la Ville. Lors que les Freres eurent commencé de chanter, & le jour, & la nuit les loüanges de Dieu, les Demons aussitôt y firent entendre d'horribles bruits, comme de lugubres plaintes, qu'on les écartast de leur domaine. Tandis qu'un si petit nombre de Freres servoient Dieu si saintement sur cette montagne, les habitans, comme elle est bien fertile, & pleine de maisons, animez des exemples de leur sainte vie, & ravis des douceurs de leur conversation Religieuse, soulageoient tous leurs besoins: mais comme ce Mont manquoit d'eau, à peine l'Esté fut-il arrivé, que la séicheresse en fit sortir les Nôtres, & les habitans d'un autre Bourg, appellé Stanz, leur accorderent pour demeure, proche de chez eux, une petite maison dépendante d'une Chapelle, du titre de saint Jacques, par une permission de Dieu particuliere, parce que la tradition du païs portoit, que lors qu'on bâtissoit la Chapelle, un Hermite, qui vivoit en réputation de sainteté, dit aux habitans; Mes amis, faites ce que vous faites fort diligemment, & bâtissez comme il faut, cette Chapelle, parce qu'elle doit être habitée par de saints Personnages.

Un Hermite predit l'établissement des Capucins à Stanz en Suisse.

X. Le Commissaire General P. François de Bormio, qui vist, que par la faveur de Dieu, nos affaires alloient fort bien en Suisse, fit dessein, d'aller à Milan, pour y prendre un plus grand nombre d'Ouvriers, & de les employer à l'ample moisson d'un si fertile païs. Lors qu'il y fut arrivé,

il choisit entre les autres P. Fabrice de Lugnano Predicateur, instruit de l'Allemand, & F. Arsenne de Milan Laïc, homme d'une vertu particuliere, les mena avec lui en Suisse, & tandis qu'ils travaillent tous tres diligemment au Champ du Seigneur, ils preparent à la Religion d'amples moissons de vertu, & d'établissement.

XI.

Mais pour dire quelque chose de nos affaires d'Italie, lors que cette Année, l'on jette les premiers fondemens du Convent de saint Antoine de Pade, au Bourg de Lugnano, dans la Province d'Ombrie, plusieurs choses y arriverent, par la vertu Divine, qui témoignent visiblement, les bontez de Dieu dans ce bâtiment, & qui rendent considerable la pieté de ses Peuples envers les Capucins, comme leur devotion à l'endroit de saint Antoine de Pade. C'en fut une remarquable, que si tout le peuple desiroit nôtre établissement, un Prêtre seul, appellé Antoine, bien éloigné pourtant des mœurs, & de la vie de ce Saint, s'y opposoit de toutes ses forces, & n'épargnoit, ni soins, ni paroles, pour empécher ces peuples, de continuer nôtre bâtiment. Le crime de cet homme, étoit grand, qui s'opposoit non seulement à l'honneur de Dieu, mais même, qui tournoit au scandale du païs. La vengeance Divine n'en fust pas long-temps differée, parce que l'air un jour agité d'une horrible tempête de vents, & le Ciel étincelant d'éclairs, & grondant de tonnerres, lors qu'Antoine, qui rouloit encore quelques mauvaises pensées dans sa tête, est sur sa couche, en pleine nuit, un éclat de foudre le surprend, le brûle tout entier, & le tuë. Tout le Bourg en fut averti, & l'on y dit par tout, que c'étoit un juste effet de la colere de Dieu, qui vangeoit si justement le crime de ce mal-heureux. On peut appliquer ici ce Proverbe; *Ne cum Diis conferas manum;* Ne combattez jamais avec Dieu; parce que quiconque oze l'attaquer insolemment, reçoit bien-tôt la peine que merite son effronterie. C'étoit aussi chez les Romains une Loi; *Ad Divos adeunto castè, pietatem adhibento, qui secus faxit, Deus ipse vindex esto:* & quoique cette Loi soit Payenne, elle est vraie, parce que ceux qui s'élevent avec impieté contre Dieu, l'éprouvent ordinairement vengeur de leurs crimes; afin que tous avoüent, qu'il n'y a point de crime plus enorme, que celui qui affronte Dieu, & qu'ils ne le commettent jamais.

Un homme qui s'opposoit au bâtiment de nôtre Convent de Lugnano est accablé du foudre.

XII.

Un autre Seculier, appellé Zephire, qui s'efforçoit de s'opposer à nôtre bâtiment, d'une aversion égale, quoi qu'avec moins d'impieté, fut corrigé plus doucement de Dieu; parce que lors que sous le prétexte du bien public, il tâche d'empécher nôtre Etablissement, Dieu permet, que meure son fils unique, qu'il aimoit extrémement: ce qui l'aïant épouventé, & rendu plus sage, il jugea que cette mort étoit une vengeance du Ciel; il change aussi-tôt d'esprit, il aime pour toûjours les Capucins, qu'il vouloit auparavant éloigner du Bourg, & contribuë de son bien, de ses soins, & de son credit, à la perfection de leur bâtiment. C'est ainsi que Dieu toûjours juste, partage de sorte, par un equitable jugement, les peines de ces deux hommes, que le moins criminel, est puni avec plus de douceur, & que le plus coupable est châtié plus severement, puisque tous les deux eurent diversement la même pensée, de s'opposer à l'établissement des Capucins auprés d'eux, dont plusieurs qui s'étoient au contraire soûmis aux ordres de Dieu, dans toutes les actions de leur sainte vie, en receurent au Ciel, une récompense digne de leurs bonnes œuvres.

Un autre qui s'opposoit à nôtre établissement est puni de Dieu par la mort de son fils unique.

VIE ET ACTIONS

DU PERE HIEROME DE NOVARE, PRESTRE:

Comme il se fit Capucin: De ses vertus, & particulierement de son Oraison & de son Abstinence.

XIII. LE premier est, P. Hierôme de Novare de la Province de Milan Prêtre, & de la noble Maison des Avogadei, qui commença de bonne heure à servir Dieu, & qui accoûtumé dés sa jeunesse, au joug de Jesus-Christ, voulut se ranger dans la Milice de saint François, avec les Mineurs de l'Observance, où aïant vécu quelques années, avec la réputation d'homme vertueux, & bien zelé de l'Observance Reguliere, lors qu'il lit plus attentivement, au Convent de Pallanza, cette Lettre que P. François de Canobio, écrivoit au P. Joseph de Ferno, & dont nous avons parlé ailleurs, animé de l'esprit Divin, il se retire chez les Capucins, avec P. Joseph, & trois autres de leur famille, comme nous l'avons dit l'an 1556. P. Hierôme étoit avancé en âge, & grave de mœurs, lors qu'il entra chez les Nôtres, dont il se proposa de suivre la commune vie, appuïée sur certaines Loix de vertu, & de sainteté, & employa tous ses soins, à y conformer ses actions. C'est pourquoi, quoi qu'il ne s'obligeast pas à d'autres jeûnes, qu'aux ordinaires de l'Ordre, il s'engagea pourtant de ne rien faire dans les abstinences communes, qui ne fust de rapport à la moderation, à la vertu, & à la mediocrité; parce qu'on voyoit éclatter tant de temperance, dans les soins qu'il étoit obligé de prendre de son corps, qu'il ne sortoit jamais de table, sans appetit. Il étoit même si abstinent, qu'aussitôt qu'il étoit à sa place du Refectoire, pour manger avec les autres, il separoit, de tout ce qu'on lui servoit, ce qu'il y jugeoit de meilleur, & le consacroit à Jesus-Christ, comme une aumône qu'il lui demandoit. Enfin il avoit tant d'amour pour la pauvreté, qu'il ne vouloit que les viandes plus communes, & en quelque lieu qu'il mangeast, soit avec les Seculiers, soit avec les Freres, il choisissoit toûjours les alimens moins considerables: D'où vient, que comme il vouloit persuader aux autres, sa maniere pauvre, & vile de manger, il disoit fort agreablement; Gardez-vous, mes Freres, de nôtre Pere saint François, parce qu'au moment que nous paroîtrons, pour être jugez en dernier ressort, au tribunal de nôtre Juge, il y sera present, le coûteau à la main, y ouvrira le ventre de tous ses Freres, y verra ce qu'il y aura d'alimens, & s'il les trouve farcis de bonnes viandes, de grands poissons, & de mets délicieux, que fera-t'il, à vôtre avis? ceci assurément; Que comme cette nourriture est moins des pauvres, que des riches, il les mettra du nombre des riches, du monde, & non pas du rang des pauvres de Jesus-Christ. Au contraire, il embrassera comme tels, ses Enfans, dont il trouvera les entrailles pleines de racines, de féves, & de legumes, parce qu'il les jugera, grands observateurs de sa pauvreté.

Son abstinence particuliere.

XIV. Il se servoit de nourritures fort communes, & il s'efforçoit, avec l'Apôtre, de ne pas faire servir ses desirs aux soins de sa chair, & de

mortifier, autant qu'il pouvoit tout le goust des viandes, & tous les appetits de la bouche. Lorsqu'il alloit à la refection de son corps, avant qu'il lui accordast quelque nourriture, il avoit coûtume d'occuper son esprit, à la Contemplation des Choses Divines, afin que le goust des alimens, surmonté par la douceur des divins, affectast à peine son palais, & qu'ainsi ceux qui le verroient à table, le creussent plûtost rassasié des viandes Celestes, que de celles de la Terre. Mais parce qu'il consideroit comme un crime fort enorme, de manger hors les repas, s'il voyoit que des Freres mangeassent des fruits, ou d'autres choses, dans des heures extraordinaires, il les reprenoit aigrement, parce qu'il croyoit, qu'un aliment, que ne sanctifioit pas, ou la permission du Superieur, où la Benediction commune du Refectoire, nous étoit presenté par le Diable: & il autorisoit sa pensée, de l'exemple, dont parlent les Collations des Peres, d'une Religieuse, qui ayant mangé une laictuë, qu'elle avoit prise au jardin, sans la licence de son Abbesse, le Demon aussitost, entra dans son corps, & la tourmenta, jusqu'à ce que l'Abbé Equitius lui reprocha, qu'il avoit eu l'effronterie, de toucher à une Vierge Sacrée, & il lui répondit; Je m'étois assis au jardin, sur une laictuë, elle y est entrée, & sans permission de sa Superieure, elle m'a mordu temerairement, & moi, je l'ai reciproquement morduë: mais la fille effaça sa faute par sa penitence, & le Demon la quitta, par le commandement du saint Abbé.

Il instruit les autres par l'exemple d'une Religieuse à ne rien manger sans licence.

XV.

Il parut s'être établi cette loi de Pauvreté, qui n'alloit pas veritablement jusqu'à l'extrême, mais qui retranchoit de sorte le superflu, qu'il se resolut de n'avoir precisément, que ce que lui accordoit la Regle, & qu'il observoit cette sorte d'usage, qui evitoit l'abondance. Il se plaisoit plûtost à la disette, qu'au superflu des choses: & même son soin capital étoit, de dégager son ame de tous les desirs inutils d'une nature corrompuë: d'où vient qu'il faisoit tous ses efforts, de se défaire de la superbe, par les actions de l'humilité la plus profonde, & par l'abnegation de sa volonté propre, qu'il s'étoit resolu de pratiquer inviolablement, dans les occasions; de vaincre son amour propre, par le mépris de soi-même; de surmonter la colere, par la patience, & la mansuetude, qu'il embrassoit avec de grands soins; de dompter la demangeaison de parler, par un grand silence, & la licence indomptable des sens, par le frein des mortifications ordinaires; de remedier à l'emportement de la volupté brutale, par de cruels châtimens; d'opposer enfin à tous les vices, les remedes opportuns des vertus opposées: & ainsi par des desirs si justes, il s'acquit sur son esprit, & sur tous ses sens, ce domaine absolu, qu'il pouvoit commander à soi-même avec tant de facilité, qu'il ne permettoit, ni à sa langue, de proferer la moindre parole oiseuse, ni à son ame, de prendre le plus petit plaisir, où la raison seroit offensée. Au contraire, il avoit obtenu sur lui-même, cette simplicité d'ame, qu'il sembloit ne pouvoir soupçonner personne, des moindres défauts. S'il entendoit quelques crimes des autres, il avoit çoûtume de les croire commis plûtost en general, que par tels ou tels particuliers: & il s'étudioit si fort à la pureté de l'esprit, qu'il se confessoit tous les jours, des fautes plus legeres, dont à peine se dégage la vie des hommes, à cause de la corruption de leur nature.

Il s'occupe fort aux vertus de l'esprit sans negliger celles du corps.

Il faisoit grand état d'une oraison d'esprit continuelle.

XVI.

Afin donc qu'il put conserver plus facilement, & même augmenter en vertus, une si bonne disposition de son esprit, dans toute son integrité, il y joignit l'Oraison, comme le plus assuré rempart contre ses ennemis, & l'Arsenal le plus rempli d'armes Celestes, contre leurs

attaques; il ne s'y occupoit pas seulement, à certaines heures, mais encore il y consacroit si exactement le jour, & la nuit, qu'excepté le temps, qu'il étoit obligé d'employer, ou à ses travaux ordinaires, ou aux offices de la Charité, ou à ses fonctions de Gardien, & de Maître des Novices, ou même aux besoins plus indispensables de son corps, on eust dit, qu'il eust voué le reste à l'Oraison, & à la Contemplation des Choses Divines, que n'interrompoient pas ses autres occupations; parce que, soit qu'il traitast avec les autres, soit qu'il fist quelque affaire, soit qu'il fust à table, soit qu'il satisfist aux emplois du gouvernement, son esprit s'élevoit à Dieu, d'un mouvement si paisible, & si continu, que ses yeux toûjours attachez au Ciel, il y conduisoit son ame, par ses desirs, & par ses actions : d'où vient qu'il étoit souvent immobile, comme s'il eust été privé de ses sens, & separé des choses humaines: & quoiqu'il fust frequemment malade, par une constitution assez foible de temperament, & qu'il fist toutefois Oraison toûjours à genoux, son corps y demeuroit si droit, qu'il ne lui permettoit pas de s'appuyer, ou sur un siege, ou à quoi que ce fust: d'où sans doute, disoit-il, il empruntoit de grandes forces d'esprit, pour la Contemplation des Choses de Dieu.

XVII. Il se plaisoit extremement aux heures ordinaires de nos Oraisons.

Il avoit coûtume d'être si fidele aux Oraisons communes, qui se font regulierement deux heures tous les jours parmi nous; que si l'Obedience, ou la Charité l'obligeoient de s'en absenter quelquefois, il les doubloit, aprés avoir achevé ses occupations, & il instruisoit ses Freres, lorsqu'il étoit leur Superieur, & ses Novices, lorsqu'il étoit leur Maître, de ce qu'ils devoient en avoir d'estime. Il est sans doute, leurs, disoit-il, mes Freres, que l'Oraison particuliere, qui procede d'un cœur pur, & d'une conscience sincere, est agreable à Dieu, & tourmente horriblement les Demons : mais la commune, que produisent le lieu, le cœur, & la bouche d'une multitude Religieuse, il n'est pas croyable, quel est son pouvoir, & quelle force elle a auprés de Jesus-Christ, qui se laisse moins flechir à l'Oraison des particuliers, qu'à celle des Communautez : d'où nous lisons dans les Actes des Apôtres, qu'ils ne prierent pas Dieu tous seuls, mais avec la multitude des Fideles; *Omnes erant perseverantes unanimiter in oratione Dei, cum mulieribus, & Maria Matre Iesu.* Saint Paul aussi desire l'oraison de plusieurs, comme l'Impetratrice des faveurs plus grandes, & la Mediatrice plus assurée des Graces de Dieu, lorsqu'il dit, *ut ex multorum personis, ejus quæ in nobis est donationis, per multos, gratiæ aguntur, pro nobis.* Lorsque nous prions seuls, le Demon ne trouve que de singuliers ennemis, contre qui il puisse exercer ses combats: mais lorsque l'esprit, & le lieu de plusieurs supplians, font comme une armée des plus forts soldats, ils s'élevent contre lui d'un commun effort, & en demeurent plus aisement les victorieux.

Act. 1. chap.

2. aux Cor. 1. ch.

XVIII. Il prouve sa pensée de l'Oraison par un argument.

Il prouvoit ordinairement aux Freres, avec quels soins ils devoient s'occuper à l'Oraison, par cét argument. De grace, avoüez-moi, leurs disoit-il, une chose vraye? que lorsque vous avez quitté vôtre repas, vous en reprenez un autre, pour nourrir vôtre corps? que n'en usez-vous de même, quand il s'agit d'Oraison, qui est la nourriture de l'ame, la soûtient, & la fortifie. Si quelque affaire d'Obeïssance, & de Charité, ou quelque autre empêchement, vous détournent peut-être de son heure ordinaire, ne la negligez pas, comme si elle s'étoit écoulée avec le temps, mais reparez la perte que vous en aurez faite malgré vous, par l'usure de plus d'une heure, crainte que vôtre ame, ne

ne languisse privée de sa viande spirituelle, & ne meure spirituellement.

XIX. *Il contemploit en pleurant & soupirant la Passion de J. C.*

Entre toutes les sortes de Contemplation Divine, dont l'esprit a coutume d'emprunter des forces, & de s'animer plus fortement contre les vices, & les Demons, il s'appliquoit à celle de la Passion de JESUS-CHRIST, comme à la capitale des autres, où s'exerçant le jour, & la nuit, il y mêloit tant de larmes, qu'il avoit peine d'en parler avec les Freres, & les Seculiers, sans verser des pleurs, & sans pousser des gemissemens. Un jour il entretenoit, à la porte du Convent de Brescia, dit l'Abbaye, une Dame nommée Marguerite, femme du Gouverneur de la Ville, qui lui faisoit visite, par une affection pure, dont elle l'honoroit : tant de larmes alors, & tant de soupirs confondirent toutes ses paroles, que sans en pouvoir plus former une, il la laissa precipitemment, sans lui faire de civilité.

XX.

Mais ne nous étonnons pas, si P. Hierôme, & les autres premiers Peres de nôtre Réforme, reduisoient presque toutes leurs Oraisons, à la Contemplation, principalement de la Croix de JESUS-CHRIST, & s'ils l'ont enseignée, comme plus utile à tous leurs Suivans; puisque, pour ne rien dire ici, de ce que tous les Peres de l'Eglise ont écrit de ses utilitez, la raison veut, que les Freres Mineurs s'y occupent plus particulierement que les autres Religieux, parce qu'étans les Enfans du Crucifix, comme engendrez d'un Pere, marqué des Caracteres de JESUS-CHRIST crucifié, il est bien juste, qu'ils ayent toûjours dans l'esprit, dans le cœur, & dans la memoire sa Passion, ses douleurs, & ses ignominies; puisqu'il seroit messeant, que des Enfans degenerassent d'un Pere, qui a porté sur son corps, les Stigmates de son Sauveur, & qui avoit si bien gravée dans sa memoire, la Passion d'un Dieu mourant. Ils doivent donc la mediter toûjours, comme des Bennoni, & des Enfans des douleurs de JESUS CHRIST.

XXI. *Pourquoi les Freres Mineurs sont plus obligez à mediter la Passion de J. C.*

Je dis encore ici que la vie des Freres Mineurs, ceux principalement, qui veulent suivre, avec plus d'exactitude, les vestiges de leur Pere S. François, est environnée de plusieurs fatigues, & qu'ainsi elle a besoin de plusieurs secours, qui l'aident à entretenir toutes ses Observances Regulieres. Comme donc il n'y a point de genre de persuasion, plus puissant, que la memoire de la Passion de JESUS-CHRIST, pour animer nôtre foiblesse, à souffrir toutes choses, nos anciens Peres nous ont si sagement recommandé cette sorte d'Oraison, comme plus propre, à nous faire endurer nos travaux, & acquerir la patience. Saint Paul dit; *Recogitate eum, qui talem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut non fatigemini viribus vestris deficientes.* Et saint Pierre dit; *Christo igitur passo in carne, & vos eadem cogitatione armamini.* *Aux Heb. 12. 1. Pier. 4.*

Devotion du P. Hierôme envers le saint Sacrifice de la Messe, & les Heures Canoniales; & quelques Graces qu'il receut de Dieu.

XXII.

LA continuelle Meditation de la Croix de JESUS-CHRIST, inspiroit à l'esprit, & à l'ame du P. Hierôme, tant de reverence pour le Mystere adorable de nos Autels, comme le simulacre non sanglant du Sacrifice douloureux d'un Dieu-Homme crucifié, qu'il n'en appro-

choit jamais, qu'aprés une Oraison fort longue, & une preparation de beaucoup de temps, & il y étoit rempli d'une douceur si grande, par la contemplation de la Divine Charité, que Dieu nous a témoignée dans la mort de son Fls, qu'elle rejallissoit même sur ceux, qui desiroient lui servir la Messe: En voicy un exemple. Un jour un Clerc appellé Theodore qui l'y répondoit, y goûta tant de plaisirs Celestes, qu'il sembloit qu'il fut entre les Chœurs des Anges, & alors il vit une chose merveilleuse, parce que lors que le Saint homme, aprés la consecration, toucha, & divisa le Corps de JESUS-CHRIST, & qu'il l'eut consideré, il s'apperceut, que les quatre premiers doigts de ses mains, étoient teins du sang de cét innocent Agneau; ce qu'admirant, il doutoit si P. Hierôme ne s'étoit point blessé par quelque accident : mais aprés qu'il eut pris le precieux Sang, & qu'il se fut presenté à purifier ses doigts, il les vit bien lavez du sang qu'il y avoit veu, jusques là: & ainsi comme il les vit bien sains, il jugea que c'étoit une merveille de JESUS-CHRIST.

XXIII. En disant la Messe un Globe de feu s'élevoit sur sa Tête.

Ce Serviteur de Dieu, se presentoit aux sacrez Mysteres de l'Autel, avec une pureté si Angelique, & une ferveur d'esprit si Celeste, que lors qu'il disoit la Messe, on voyoit souvent s'élever au haut de sa tête, un globe de feu, ce qu'une honnête femme assura lui être arrivé plus d'une fois, au Convent de Cremone; mais comme il avoit une devotion extraordinaire, pour la sainte Messe, il ne lui suffisoit pas de la dire tous les jours; il en entendoit même plusieurs d'une pieté singuliere, & alors, au lieu de reciter des Pseaumes, des Chapelets, ou d'autres prieres vocales, il avoit coûtume de s'occuper à la Meditation de la mort, & des douleurs de JESUS-CHRIST, dont cet amoureux Sacrifice, lui representoit les supplices, & les ignominies, & reflechissant à l'amour extrême qu'il y témoignoit aux hommes, il formoit des desirs si ardens, pour le Corps, & le Sang de son Sauveur, enfermez dans cet Auguste Mystere, qu'il sembloit y trouver sa nourriture, & qu'on eust dit, que s'ils ne se convertissoient pas en lui, il se changeoit tout entier en eux, par les ardeurs de sa charité.

XXIV. Il chante l'Office Divin avec beaucoup de pieté.

Aprés le Mystere, non sanglant de l'Autel, adorable à tous les hommes, il s'occupoit fort religieusement aux Heures Canoniales, qui comme l'exercice des Anges, dont ils loüent continuellement Dieu, satisfaisoient de sorte son ame, qu'il étoit au Chœur avec les Freres, dans la même modestie, que s'il eust été present au Ciel, avec les Anges. Il y Psalmodioit de sorte, avec une face gaye, & attentive au lieu où aspiroit son esprit, qu'il y montroit toûjours grand respect de corps, & beaucoup d'attention interieure, dont on jugeoit par sa figure exterieure, puis qu'il ne s'y appuyoit jamais, quoiqu'il fust bien âgé, & qu'il eust douleur à ses jambes : mais il y demeuroit tout droit, & s'y employoit devotement aux loüanges de Dieu. Si ses incommoditez ne lui permettoient pas d'aller au Chœur, il prioit que l'on l'y portast, & il croyoit que les hommes ne pouvoient avoir en terre, une plus agreable demeure, que celle, ou à l'exemple des Princes du Ciel, ils chantoient les loüanges de JESUS-CHRIST.

XXV. Pour mieux prier, il cherche la solitude.

Lors qu'il psalmodioit, il étoit de sorte attentif au sens, & aux paroles, qu'il en exprimoit des douceurs Celestes, comme une Abeille tire son miel des plus belles fleurs. Il étoit fort devot à la Vierge sainte, & il recitoit son Office tous les jours si distinctement, & avec tant de pieté, qu'il cherchoit les lieux plus solitaires, pour le dire avec plus de recueillement. Mais une autre raison lui rendoit la solitude d'autant plus agrea-

ble, qu'elle l'éloignoit de la conversation, & de la familiarité des hommes, qui prejudicient si souvent aux meilleurs Religieux, & le dégageoit des vices de la langue plus facilement, quoiqu'il y mist d'ordinaire une garde si fidele, que si quelquesfois sans y penser, il violoit le silence Regulier, il s'en accusoit en public, & souffroit volontiers la Penitence, qu'en ordonnent nos Constitutions. Il avoit aussi tant de devotion aux Saints, & particulierement à sainte Catherine de Sienne, que ceux qui vouloient l'eveiller d'un profond sommeil, n'avoient qu'à lui parler d'elle.

P. Hierôme brillant de l'éclat de tant de vertus, & de tant de sainteté de mœurs, que tous l'estimoient un Saint, les témoignages Divins, ne manquerent pas à l'opinion des hommes, puis qu'en preuve de son Angelique pureté, les petits oyseaux, & les Cygales, comme l'ont prouvé plusieurs témoins dignes de foy, furent veuës souvent voltiger, & se divertir avec lui. Lors qu'il étoit Maître des Novices, un des siens, appellé Theodore, étoit souvent tenté des Demons; il lui demanda du secours contre leurs attaques, & à peine lui avoit il dit; Allez, mon fils, la tentation vous quittera, qu'il en étoit aussi-tôt délivré. Le Diable avoit seduit un autre de ses Novices, & sa prudence Celeste, le dégagea de ses embuches. Ce Novice, sans permission de son Pere Maître, faisoit Oraison aprés Matines, dans l'Eglise, & le Demon qui prit cette occasion de le perdre, se transfigura en Ange de lumiere, & lors qu'il prioit, il lui montroit plusieurs figures d'Anges, qui chantoient les loüanges de Dieu; il le trompoit toutes les nuits par cet artifice, & le precipita dans une superbe d'esprit, qui l'auroit bien-tôt perdu. Ce Diable avoit ainsi long-temps abusé le Novice, & lui-même dit le fait à son Pere Maître, comme quelque chose de Dieu: mais lui qui connoissoit les ruses des Demons, lui ordonna de faire, aprés Matines, son Oraison ordinaire, non pas de son choix, mais par obeïssance. Le Novice ne manque pas de se trouver à l'Eglise à son heure accoûtumée, & aprés avoir attendu long-temps la visite, & le chant des Anges, il s'apperceut qu'il étoit frustré de l'un, & de l'autre; parce que le Demon, qui s'étoit servi de la propre volonté du Novice, comme d'un arme propre à le seduire plus aisement, s'en vit privé par l'obeïssance, & s'étoit éloigné de lui. Ce que le Novice aïant dit à son Pere Maître; Vous voiez, lui dit-il, mon fils, combien l'inobedience est un grand vice, qui arme les Demons contre les hommes, & au contraire, quelle est la force de l'Obedience, qui dissipe leurs artifices, & leurs efforts. Vous avez cru faire quelque chose de grand, lors que vous avez veillé, & prié sans licence, & pourtant vos veilles, & vos prieres n'ont servi, qu'à vous rendre plus facilement, l'esclave des tromperies des Demons, dont vous a délivré l'Obeïssance. P. Hierôme par cette sagesse du Ciel, enseigna son Novice, & les autres, à faire grand état de cette vertu, & combien elle surpasse l'Oraison, & les autres vertus qui ont quelque chose de Divin.

XXVI.

Les Cygales joüent & voltigent sur lui.

Il délivre un Novice, des embuches des Demons.

Quelle est la force de la Vertu de l'Obeïssance.

L'on peut connoître, de quelle efficace étoit auprés de Dieu, l'Oraison du P. Hierôme, par plusieurs preuves, & principalement par une, qui parut à tous l'an 1578. lors que dans toute la Campagne de Cremone, la secheresse fut si extrême, que les fruits de la terre resterent tous secs sans maturité. Alors P. Tobie de Milan, homme d'une vertu singuliere, qui étoit Gardien du Convent de Cremone, appella Pere Hierôme, dont il connoissoit la sainteté, & lui dit; Vous voyez quelle est la secheresse de la terre, & quelles sont les miseres du Païs, par

XXVII.

Il obtient de Dieu par ses prieres de la pluie.

le manquement de la pluie : Priez Dieu, qu'il en accorde aux moissons, & aux fruits de nôtre Campagne. A peine le Gardien eut-il prononcé ces paroles, que P. Hierôme, à qui la simple voix de son Superieur étoit un commandement, prepare ses pieds, & son cœur à lui obeïr, va promptement à l'Eglise, se prosterne aux pieds de l'Autel, en la presence de Dieu, où il répand des larmes, & lui demande de la pluie, en faveur de son pauvre Peuple. Il étoit déja midy, lors qu'il se mit en prieres, & on ne voyoit dans l'air aucune apparence de pluie; il s'obscurcit pourtant de nuages fort épais, & avant que le Soleil se couchast, il pleut si abondamment, que tout le Territoire de Cremone, qui étoit tout aride, reverdit agreablement, dans ses fruits, & dans ses moissons.

XXVIII. Ce saint homme enfin, aprés trente ans de vertus, de bons exemples, & de sainteté de vie, passez dans nôtre Reforme, dont il éclaira tout l'Ordre, & pendant lesquels il servit à tous, d'un modele achevé de l'obeïssance reguliere, alla au Convent de Brescia, où il avoit été Novice, y tomba malade de sa derniere maladie, & s'y disposa d'y mourir, avec la même sainteté qu'il avoit vêcu. Lors qu'il apprit de son Infirmier, un peu avant l'heure de Complie, qu'il étoit proche de sa mort, il dit; Finissons cette miserable vie, dans les loüanges de Dieu; & alors s'acquittant de cet Office, avec toute l'attention possible d'esprit, il mourut saintement, aprés l'avoir achevé, & vêcu septante ans, dans les actions d'une parfaite sainteté de vie.

Il mourut saintement au Convent de Brescia.

VIE ET ACTIONS

DU P. JEAN DE FRANCAVILLA, PRETRE.

XXIX. PERE Hierôme de Novare, fut suivi du P. Jean de Francavilla, dans la Province d'Ottranto, Prêtre, qui se retirant du Clergé, dans l'Ordre des Capucins, brilla de tant d'exemples de vertus, & de probité, tandis qu'il vêcut entre les Prêtres Seculiers, qu'occupé à tous les emplois de la charité, il étoit le Pere des miserables, le Consolateur des Affligez, l'Hôte des Pelerins, la reconciliation des Ennemis, & le secours des plus pauvres. D'où vient qu'aussi-tôt qu'il fut entré aux Capucins, il fut pleuré par tous les Habitans de Francavilla, comme s'ils eussent perdu l'azile de leurs besoins.

XXX. Mais il est incroyable, avec quelle vertu celui qui vivoit si saintement dans le monde, voulut vivre dans l'Ordre Seraphique de S. François, & avec quelle usure de perfection, il rendit parmi nous à son Dieu, les Talens celestes qu'il avoit confiez à sa fidelité; parce que dés son entrée dans la Religion, il se proposa de representer en sa personne, l'image d'un parfait Frere Mineur, à l'exemple de nôtre Pere S. François, & il n'obmettoit aucunes vertus, dont il pût embellir son ame. Il s'imprima si fort dans l'esprit, cette profonde humilité, que S. François avoit choisie comme sa conductrice, dans le chemin des Vertus, & dont il appelloit Mineurs ses Enfans, comme les plus humbles des Religieux, que se croïant indigne de tous les honneurs, & content du Caractere de Prêtre, dont même, il desiroit être privé, comme son Pere S. François, il refusa d'être avancé, ni aux Etudes, ni à la Predication; mais pourtant, comme il avoit toutes les qualitez plus propres à un par-

Ses principales, Vertus aprés son entrée en Religion.

fait Superieur, il fut presque contraint au Gardianat, & aux autres Charges de la Province d'Ottranto, & il s'y comporta avec tant de mépris de soi-même, & d'humilité, qu'il ne craignit de faire au dedans, & au dehors, les actions plus basses, qu'on ordonne toûjours aux plus jeunes Religieux. D'où vient que lorsque la Province d'Ottranto, nêtoit pas encore separée de celle de Bary, Gardien du Convent de Barletta, que l'on bâtissoit, il traînoit lui-même du bois de charpente par la Ville, & aydoit aux Maçons, tout chargé de pierres & de chaux, comme leur Manœuvre.

Il s'étoit lié de desirs si étroitement avec la pauvreté, épouse & compagne inseparable de nôtre Pere S. François, qu'il sembloit ne desirer, n'aymer, & ne rechercher qu'elle; d'où il parut abhorrer de sorte les moindres superfluitez, qu'il eust pensé faire un grand crime, d'avoir autre chose, que ce que la Regle lui accordoit. Il montroit le même zele, dans nos bâtimens, dont il eut souvent la Charge, lors qu'on les bâtissoit: en sorte qu'il ne s'y écartoit jamais, des mesures plus justes de nôtre ancienne simplicité, quoique, comme nous dirons plus bas, à cause du grand danger, où la Charge de Fabricier est exposée, il ait couru quelque risque de son salut: Mais les actions, & les paroles de plusieurs, qui l'attaquerent souvent, ont assez montré, quelle fut la patience, dont il endura genereusement leurs attaques. XXXI.

La charité envers les malades, pour ne rien dire de ces autres Vertus, embrazoit si parfaitement son ame, qu'il sembloit ne desirer que leur secours, n'être satisfait que dans leurs services, & y consacrer tous ses soins: en sorte que cette grande Vertu paroissoit la premiere, & la capitale de toutes les siennes, & il estimoit peu de chose, d'être privé de sommeil, & de nourriture, d'être même exposé à toutes les fatigues, pour la charité. Enfin brûlé de ce feu sacré, qui l'animoit à soulager les malades, il eust volontiers exposé son sang, & sa vie pour les secourir; & ainsi il paroissoit avoir acquis la derniere perfection de cette Vertu, que nôtre Pere S. François, nous recommande si étroitement dans sa Regle. Il n'est donc pas étonnant, que Dieu qui se plaist si fort à la Charité, lui communiqua souvent des faveurs Celestes, à l'avantage de plusieurs malades. A Modagno en effet, Village de la Province de Bary, il guerit un Fiévreux, par une simple imposition de mains, aussi-tôt qu'il eut dit sur sa tête ces paroles de l'Evangile, *Super ægros manus imponent, & benè habebunt.* Un homme du Village d'Altomuro, qui voyoit presque en sa presence, mourir tous ses Moutons, sans leurs pouvoir apporter de remede, eut recours à lui, & aussi-tôt qu'il eut fait quelques prieres, il appendit à la porte de sa Bergerie, de la Cire benîte, & toutes les Brebis, qui y passerent les unes aprés les autres, furent parfaitement gueries de leur pourriture. XXXII. Il excelle en charité pour les Malades. S. Mar. 16. chap. Il guerit un fiévreux, par une simple imposition de ses mains sur sa tête.

Gardien du Convent de Misagno, il pria un Laboureur de nos amis, de couper du bois, dans une forest, pour quelques besoins de ses Freres; ce Laboureur étoit monté sur un grand arbre, pour en abbattre les branches, le pied lui manqua, & il tomba du haut en bas, si privé de mouvement, qu'il parut mort à tous ses Spectateurs. On l'apporta au Convent, qui étoit assez éloigné de la forest; P. Jean y accourut aussi-tôt, & comme il vit cét homme presque sans vie, il s'écarta un peu, pour prier Dieu qu'il le soulageast: & puis retourné auprés de lui, il invoqua le secours de JESUS-CHRIST, de la sainte Vierge, & de nôtre Pere saint François, lui commanda de se lever sur ses pieds, & à peine eut-il achevé ces paroles, que celui qui avoit été plusieurs heures sans XXXIII. Il fait revivre un homme presque mort.

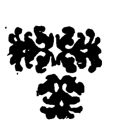
voix, & sans mouvement, se leva tout droit, & fut admiré aussi sain, que si la cheute d'un arbre si haut, ne l'eust incommodé en quoi que ce soit.

XXXIV. C'est ainsi, qu'allant, aprés le Chapître, au Convent de Matera, il se guerit lui-même par ses prieres, d'une fâcheuse maladie: lors qu'en chemin ses intestins décendirent, par une rupture qu'il avoit fort incommode, & il ne pouvoit plus avancer un pas; son Compagnon P. André de Torrito, lui cherche aussi-tôt un cheval, qui pust le porter au Convent encore assez éloigné: mais lui qui le vit, & avoit aversion d'y monter, à cause que depuis qu'il étoit Capucin, il avoit toûjours été à pied, pria Dieu, que s'il lui avoit fait la grace jusques-là, de ne point aller à cheval, il ne permist pas qu'il y allast sur la fin de sa vie. Dieu exauça sa priere, parce que ses intestins remonterent aussi-tôt à leur place, & sa rupture fut si soulagée, par la vertu Divine, qu'il marcha plus vîte que son Compagnon, & acheva son voyage, comme si jamais il n'avoit été incommodé, d'une si importune maladie.

Il se délivre lui-même d'une décente d'intestins

XXXV. Ce fut alors, qu'il découvrit à ce P. André, qui l'accompagnoit, assez clairement, quoi qu'avec une metaphore, la fin de sa vie, que Dieu apparemment lui avoit revelée, & qu'il lui dit; P. André, nous avons fait jusqu'ici sur mer un fort grand voyage, nôtre vaisseau commence déja à plier les voiles, & à saluer le port; cette Année ne se passera pas, que sa course terminée, & libre du commerce des choses humaines, il ne joüisse de son dernier repos. Cette parabole fut bien-tôt éprouvée vraie, parce qu'il n'y avoit pas encore un an, qu'il étoit à Matera, qu'il y tomba malade: d'où jugeant que Dieu vouloit l'appeller à lui, muni des saints Sacremens de l'Eglise, & bien disposé de cœur, & d'esprit, il mourut fort saintement, & c'est l'opinion commune, qu'aprés sa mort, Dieu fit plusieurs Miracles, par ses prieres, & par ses merites. Toutesfois, afin que les Jugemens de Dieu, nous parussent plus formidables, huit jours aprés sa mort, il apparut au P. Thomas de Leccé Predicateur, autrefois son Compagnon à la Sacristie, à qui, sous le bon plaisir de Dieu, il avoit promis qu'aprés sa mort, il viendroit dire, en quel état il seroit: aussi-tôt que P. Thomas l'apperceut si éclattant, il l'interroge de son salut; Je suis sauvé, dit-il, grace à Dieu; mais sçachez, mon ami, qu'à son jugement, j'ai couru risque d'être damné, à cause de la Fabrique de nos Convens, où quoique j'eusse apporté tous mes soins, pour n'y rien faire, qui violast tant soit peu la pauvreté, plusieurs choses toutesfois, soit dans la quantité des Chambres, & des Officines, soit en la qualité des Bâtimens, s'y sont faites de mon consentement, que Dieu a jugées criminelles, quoique je les eusse creuës bien innocentes; & si la Justice Divine n'eust eu grand égard, à ma charité envers les malades, c'étoit fait de mon salut: mais Dieu toûjours misericordieux, touché de mon zele, à soulager les infirmes, m'a pardonné les peines de l'Enfer, & m'a condamné huit jours à celles du Purgatoire, qui enfin terminées, je monte aujourd'hui au Ciel avec les Justes: Et vous, faites-vous sage à mes dépens, & si vous aimez vôtre salut, abstenez-vous des Bâtimens, qui vous sont de si petite utilité.

Il apparoist aprés sa mort, & découvre le danger où il avoit été de son salut.



DU PERE BASILE DE SYRACUSE, DU PERE ANTOINE DAL TITO, & du P. Athanase de Randazzo, Prêtres.

XXXVI. Les vertus principales du P. Basile de Syracuse.

CETTE Année dans la Province de saint Ange, mourut P. Basile de Syracuse Prêtre, qui, pour quitter le monde, & obeïr à Dieu plus parfaitement, laissa sa patrie, ses parens, ses amis, & tous ses biens, & alla à Manfredonia, où il prit l'habit des Capucins, & brilla du lustre de tant de vertus, & d'Observance Réguliere, qu'il étoit estimé un des Peres plus considerables de cette Province, & un des plus parfaits Observateurs de la Regle. Il fut si merveilleux en humilité, qu'il refusa plusieurs fois le Gardianat, qu'on lui offroit, & dont il se croyoit indigne: & choisi pourtant par les Peres de sa Province, pour être Gardien au Convent de Manfredonia, il s'y soûmit bien veritablement, parce qu'il étoit fort obeïssant à ses Superieurs: mais comme il acceptoit cette Charge malgré lui, il pria Dieu de l'en délivrer au plûtôt, & Dieu qui a grand égard aux prieres des humbles, ne voulut pas que celle de son Serviteur fut inutile, parce que, quelque temps aprés, il lui apparut, lors qu'il prioit, & l'avertit, qu'il mouroit le jour de sainte Croix qui étoit fort proche: Et voici comme il en donna l'avis à ses Freres. Nos Peres, dit-il, m'ont élevé malgré moi, à la Dignité de vôtre Gardien: mais Dieu, qui connoist bien mes foiblesses, & qui sçait, que mes épaules ne sont pas propres à soûtenir cette charge, m'en dégagera promptement, puisque le jour de l'Invention de sainte Croix, qui sera bien-tôt, me tirera d'ici, me déchargera de cette Croix du Gardianat, & me rendra à ma fin derniere. Sa revelation se trouva veritable; puis qu'il fut surpris, aux Calendes de May, d'une petite fiévre, receut tous les Sacremens de l'Eglise sainte, contre la pensée de tous les Freres, & mourut, comme il l'avoit predit, Dieu voulut confirmer par des Miracles, l'opinion commune, que tous avoient de sa Sainteté, parce que le sepulchre des Freres n'étant pas encore fait, & son corps mis en terre, trois ans apres sa mort, on l'en tira si entier, & si libre de pourriture, avec sa barbe, & ses cheveux, si fermement attachez à sa peau, qu'on eust dit, qu'il venoit d'être enterré, & même il exhaloit une odeur si douce, que tous en furent embaumez, & crurent aisément, que c'étoit un témoignage Celeste, dont Dieu vouloit apprendre aux hommes, que la mort de son Serviteur étoit précieuse devant ses yeux, & qu'ils connussent par l'incorruptibilité, & l'odeur de son corps, qu'il joüissoit d'une couronne incorruptible, auprés de ses Anges.

Il predit sa mort à ses Freres.

Son corps est trouvé tout entier aprés trois ans de sepulture.

XXXVII. Vie & actions du P. Antoine dal Tito Prêtre.

Dans la Province de saint Nicolas, fleurit aussi la memoire du P. Antoine dal Tito Prêtre, qui rendu celebre par sa pauvreté, son abstinence, son Oraison, & son austerité de vie, parut merveilleux, dans la patience qu'il témoigna genereusement, à souffrir la goutte, & le retressissement de ses nerfs, dont Dieu l'éprouva l'espace de sept Années. Il endura avec tant de courage, toutes ces incommoditez de corps, & plusieurs autres maladies, qu'il ne se pouvoit remüer sans secours. On admiroit en lui, que disant tous les jours la Messe, il n'y ressentoit ni douleurs, ni incommoditez, comme s'il eust joüi d'une parfaite santé, & lors qu'il l'avoit achevée, ses tourmens le reprenoient comme auparavant. Apres

avoir été sept ans entiers martyrisé si cruellement, avec une patience inconcevable, il termina ses souffrances par sa mort, & monta au Ciel y recevoir leur couronne.

XXXVIII. Vie & actions de P. Athanase de Randazzo Prêtre.

Joignons à l'un, & à l'autre, P. Athanase de Randazzo Prêtre, de la Province de Messine; fameux, en vertus, & en sainteté, qui s'en acquit la Reputation, dans tous les esprits, avec tant de perfections, qu'on eust dit qu'il les possedoit toutes fort eminemment. Il s'appliqua de sorte à orner son ame de la pauvreté, comme de la plus belle perle de l'Ordre Seraphique, que sans croire rien de plus précieux qu'elle, il ne changea jamais l'Habit, qu'on lui donna à son Novitiat, & il se persuadoit, que ce fust une chose superfluë, d'en prendre un autre, puisque quelque déchiré qu'il fust, on pouvoit y mettre des pieces.

XXXIX.

L'on peut aussi conclure, combien il abhorroit tout ce qui étoit vain, curieux, & superflu, de ce qu'il resserroit l'usage du necessaire, dans des bornes fort étroites d'une pure necessité. Il n'étoit pas moins rigide dans ses abstinences prodigieuses, puis qu'il jeûnoit tous les jours, & s'y contentoit de pain, & d'herbes cruës: comme même il croyoit, que l'eau suffisoit à éteindre nôtre soif, il ne beuvoit de vin que bien rarement: mais sans se contenter de cette sorte de jeûne, il voulut imiter ceux des anciens Anachoretes, & quelques années aprés, il ne mangeoit plus que trois fois la semaine, & cette maniere de jeûne, qui affoiblissoit son corps, fortifioit son esprit, pour la contemplation des choses Divines; en sorte qu'il jeûna si austerement tout le reste de sa vie, que je ne m'étonne pas, si dans ses Oraisons, il souffroit tant d'extases, & de ravissement. Les Freres, & les Seculiers le virent souvent élevé de terre, lors qu'il prioit aux pieds de l'Autel, en presence du saint Sacrement: d'où venoit, que comme il ne desiroit rien avec plus d'empressement que l'amour de Dieu, il avoit coûtume de chercher les solitudes, où il put vacquer avec plus de repos aux choses Divines. Satisfait donc d'un peu de sommeil, il décendoit à l'Eglise, presque toûjours, deux heures avant Matines, & y veilloit en prieres, où il joüissoit des entretiens, & des caresses de Jesus-Christ. Un jour au Convent de Randazzo, lors que les Freres venoient chanter Matines, à l'heure ordinaire de minuit, quelques-uns voyent P. Athanase devant l'Autel en Oraison, les yeux élevez au Ciel, avec les mains, & le corps en l'air, où il paroissoit sans mouvement. P. André de Petralia Prêtre, assuroit entre les autres, que cette posture lui étoit fort ordinaire, & même il témoignoit, que lors qu'il étoit Gardien au Convent de Randazzo, il l'avoit veu plusieurs fois, le corps élevé de terre en priant; on juge de là, combien P. Athanase étoit uni de cœur à son Dieu, puis que son corps étoit si souvent en l'air, au témoignage du P. André, qu'on dit avoir été tres-vertueux.

Il est souvent ravi en extaze.

Il est élevé en priant.

XL. Il est fort tourmenté des Demons.

Il demeuroit frequemment en Oraison, à genoux, des cinq à six heures toutes entieres, si privé de mouvement, qu'il ne remüoit pas même les yeux: d'où l'on voyoit bien, qu'il étoit moins de conversation sur la terre avec les hommes, que d'entretien dans le Ciel avec les Anges. Ce serviteur de Dieu honoré de tous ces dons Celestes, ne laissa pas d'être fort tourmenté des Demons, qui tâchoient de le détourner de ses Oraisons, presque continuelles, & l'épouventoient quelquesfois de leurs spectres plus hideux; d'autresfois ils le foüettoient cruellement: mais lui leurs resistoit, avec les armes puissantes de ses prieres, & le bouclier de sa patience, & surmontoit toutes leurs attaques.

Aprés

Aprés avoir été quelques années Pere Maître des Novices, il s'acquitta de cette importante Charge, avec tant de soins, que ses vertus profiterent à plusieurs, & il eut quantité d'imitateurs, & d'heritiers de sa Sainteté. Enfin apres avoir employé tout le cours de sa bonne vie, dans la Religion, à faire de saintes actions, & à pratiquer exactement toutes nos regularitez ordinaires, il l'acheva saintement, au Convent de Randazzo, par l'épreuve d'une longue maladie, qui le separa de la terre, & le conduisit au Ciel, où libre des douleurs du monde, comme dans un port assuré contre les tempêtes, il ne pouvoit plus apprehender ses naufrages : ce que Dieu montra par un témoignage Celeste, pour en ôter tous les doutes : Voici comment. Apres qu'il fut mort, P. Constantin de saint Sauveur, prioit Dieu pour son ame, & le supplioit instamment, de lui reveler, en quel état elle étoit au Ciel ; au plus profond de son Oraison, il entend un grand bruit dans l'Eglise à ses côtez, & tout épouventé, il regarda du côté qu'il venoit, & il voit le P. Athanase, tout brillant de lumiere, & de gloire dans un nuage éclatant, qui lui dit ; Pourquoi, Constantin, doutes tu de ma gloire ? je demeure avec les Saints, & par la misericorde de Dieu ; je suis glorieux dans le Paradis : J'en suis ravi, répondit Constantin, & soyez bien heureux eternellement, Athanase ; Mais dites-moi, je vous prie, en quel état est aujourd'hui auprés de Dieu, nôtre Religion des Capucins ? Ne craignez pas, Constantin, répondit Athanase, que jusqu'ici, nôtre Ordre ne soit tresbien, auprés de sa Divine Majesté. Pour vous, mon Frere, perfectionnez ce que vous avez de vertueux : ce qu'ayant dit, il se retira dans le Paradis. XLI.

Dieu revele sa gloire à un Frere.

DU PERE DENIS DE SPOLETE, ET DU P. ELISE'E DE MESSINE, PRESTRES.

PERE Denis de Spolete Prêtre, Predicateur, ne s'acquit pas moins de reputation cette Année, dans la Province de l'Abbruzze ; comme il excelloit en Observance Reguliere, en honnêteté de mœurs, & en sainteté de vie, il fut envoyé Commissaire General en France, afin que dans un Royaume si florissant, & si chrêtien, dont nôtre Pere saint François eut autrefois des soins si particuliers, il y étendit son Ordre, qu'y avoient déja si bien établi P. Pacifique, P. Mathieu, & d'autres Peres considerables, qui en avoient administré bien prudemment les commissions. P. Denis s'acquitta de la sienne, avec tant de sagesse, & de probité, que nôtre Ordre receut en France de merveilleux accroissemens, par son addresse, ses conseils, & les exemples principalement de sa bonne vie. Apres qu'il eut passé quelques années dans la Province de Paris, avec la loüange d'un homme fort vertueux, il retourna en Italie, où s'exerçant le jour, & la nuit, dans toutes les vertus, il embrassa une maniere de vie, si separée du tumulte du monde, & de la conversation des hommes, que pour avoir plus de temps de s'occuper à l'Oraison de l'esprit ; il évitoit la Compagnie des Freres, & des Seculiers. Alors consacré plus serieusement à la pureté de l'ame, & à son repos, il traitoit toûjours seul avec Dieu, & ne pensoit qu'aux choses Divines. Son ame, dans un si saint exercice d'esprit, qui l'élevoit si parfaitement à Dieu, devenuë de plus en plus éclairée des splendeurs Celestes, & perfectionnée de moment en moment, dans les ardeurs de la charité, il n'est pas étonnant, qu'animé du saint Esprit, XLII.

Retournant de France en Italie, il y mena une vie toute Celeste.

il étoit si souvent ravi hors de lui-même, sans actions, & sans mouvement. Comme il alloit à Rome, au Chapître General, assemblé par P. Hierôme de Montefioré, General de l'Ordre, & passoit par le Convent de Tagliacozzo, il faisoit Oraison dans l'Eglise aprés Matines à son ordinaire, lors que F. Archange de Caponeto Laïc, vint aussi faire Oraison dans l'Eglise, au lever environ de l'Aurore, & entré dans le Chœur, il apperceut une grande lumiere, comme eut été celle de plusieurs flambeaux; Il en fut surpris, & venu lentement à la porte du Chœur, qui est proche l'Autel, il regarde d'où pouvoit venir une splendeur si extraordinaire. Il apperçoit, apres avoir ouvert cette porte, P. Denis, dans un coin de l'Eglise, qui prioit, tout environné d'une clarté Celeste, & élevé de terre en l'air environ de quatre pieds, qui les bras en croix, poussoit de fervens soûpirs: ce qui l'effraïa, & il referma la porte, & se retira aussi-tôt.

Il est élevé en l'air en faisant Oraison.

XLIII. Mais ces ravissemens ne lui étoient pas si extraordinaires, que souvent, lors qu'il chantoit l'Office au Chœur avec les autres, il n'y parust extasié, & alors il étoit si fort separé d'esprit des choses humaines, que le visage vers le Ciel, il étoit en terre presque sans mouvement, & sans vie; en priere même dans sa chambre, on l'y trouvoit bien souvent ravi, d'où Dieu lui communiqua plusieurs dons Celestes, & lui donna particulierement celui de Prophetie, dont il predit quantité de choses futures, & singulierement, l'an 1582, lors qu'il alloit prêcher le Carême à Pacentro, proche de Sulmona, il fut receu chez une Dame Espagnole, nommée Catherine Perez, qui entre plusieurs disgraces, qu'elle lui découvrit, lui dit, qu'elle avoit envoyé depuis peu deux de ses fils en Flandres, où en un même jour, ils étoient morts tous deux, comme on l'en avoit assurée. D'abord il lui persuada d'en douter, & puis en Oraison la nuit, il demande à Dieu, ce qu'étoient devenus ces Messieurs, & sa bonté l'avertit de l'état où ils étoient. Il appella cette Dame; Ne pleurez plus, lui dit-il, vos enfans comme morts, ils vivent tous deux, & dans peu de temps, vous les verrez en bonne santé. La prophetie du P. Athanase se trouva veritable, parce que le mois n'étoit pas encore achevé, que les deux Gentil-hommes retournerent de Flandres, aupres de leur Mere, sans la moindre incommodité.

Il predit à une Dame des choses futures.

XLIV. Ce serviteur de Dieu, aprés avoir passé plusieurs années de sa vie, dans l'exercice des plus illustres vertus, & de la parfaite Observance de la Regle, la finit à Assize cette année, avec la réputation d'une eminente sainteté, & monta au Ciel avec les Saints, pour y posseder leur beatitude; dont il nous reste ce témoignage, apres son trépas, que P. Paul de Norsia, Gardien alors du Convent d'Assize, qui prit l'habit, que P. Denis avoit en mourant, rencontra dans la ville, une femme Possedée, qui aussi-tôt qu'elle eut apperceu cet habit, fut si fort tourmentée du Diable, que le Curé de la Paroisse qui passa par là, & le conjura avec force, au nom de Dieu, de lui dire pourquoi, il affligeoit si cruellement cette miserable, contre sa coûtume: il répondit; L'Habit de Denis me tourmente, avec bien plus de cruauté, que je n'en exerce à l'endroit de cette Infortunée. L'exorciste alors le conjura, de parler avec plus de clarté: Pourquoi, répondit le Diable, voulez-vous que je vous déclare si distinctement, ce qui me fait tant de peine? Cet Habit que porte ce Gardien, a été au P. Denis, qui fut un de mes plus grands ennemis; je ne puis en souffrir la presence, je l'éprouve tous les jours mon Adversaire, & faites tout ce qu'il vous plaira, personne ne me chassera d'ici que Denis: ce qu'apprenant l'Exorciste, il obtint du Gardien l'Habit qu'il portoit, & le lendemain, il le mit sur la Possedée; le Diable fit

Son habit apres sa mort, délivre une Possedée.

alors d'horribles cris, & fut contraint de laisser en liberté cette miserable, qui fit connoître par son soulagement, la gloire que P. Denis possedoit aupres de Dieu, & le glorieux triomphe, que sa vertu lui avoit acquis, sur les Demons, & leur tirannie.

XLV. Vie & actions du P. Elisée de Messine Prêtre.

Dans la Province de Messine, la memoire est, encore en benediction aupres de Dieu, & des hommes, du P. Elisée de Messine Prêtre, qui merveilleux en regularité, qu'on peut dire un assemblage de toutes les vertus de l'Evangile, parut à tous un modele si achevé d'humilité, d'obeïssance, de pauvreté, de mansuetude, de continence, de temperance, de charité, & des autres perfections, qu'il brilloit aux yeux des autres, comme un simulacre divin, où ils pouvoient remarquer toutes les vertus, & admirer en sa personne, une image parfaite des Seraphins. Sa vie en effet étoit Angelique, sa conversation Angelique, & son Oraison presque continuelle, montroit bien, que ses desirs étoient Angeliques: mais principalement on admiroit en lui, une devotion particuliere à la sainte Vierge; d'où vient qu'au Convent de Castro, où il étoit Gardien, & où les Freres avoient si grand besoin d'eau, qu'ils étoient contraints d'aller en prendre, à une Fontaine fort éloignée, & l'apporter sur leurs épaules: Apres avoir avec eux quelque temps foüillé la terre, sur une colline, proche de l'Eglise, il leurs dit d'une ferveur merveilleuse: Personne de vous n'ignore, mes Freres, avec quels travaux, & quelle perte de temps jusqu'ici, nous avons été contraints d'aller à une Fontaine, bien écartée, prendre de l'eau pour tous nos besoins; quoi qu'un travail entrepris pour l'amour de Dieu, & la mortification du corps, soit fort utile à nôtre salut: Nous pouvons craindre pourtant, que nous n'y donnions pas assez de remerciemens, & de services à la bonté de Dieu, qui se laisse vaincre à des demandes raisonnables. Si donc vous êtes de mon sentiment, je suis d'avis, que dans nos Oraisons plus ardentes, nous lui demandions instamment de l'eau; comme nous ne l'importunerons pas pour des vins délicieux, mais pour une chose si necessaire à la vie? quelle apparence, qu'il ne nous l'accorde pas? Sa liberalité fit couler un torrent de la pierre, à la demande des Israëlites: Pourquoi ne découvriroit-il pas une veine d'eau vive à ses Serviteurs, sur cette montagne, s'il en est sollicité par leurs prieres? & afin que sa misericorde, nous exauce plus facilement, implorons le secours de la Vierge sainte; Courage, mes Freres, confiez-vous en Marie, & adressons-lui tous également la salutation Angelique, d'une même bouche, d'un même cœur, & d'un même esprit, dans cette égale confiance, qu'elle nous sera favorable. Tous alors de même avis, se mirent bien devotement à genoux, & reciterent l'*Ave Maria*, avec beaucoup de larmes, qui témoignoient assez leur devotion interieure: A peine eurent-ils achevé leur priere, que P. Elisée frappa la terre avec son pic, & il vit sortir une eau vive de la Roche, dont on s'est servi dans ce Convent, depuis ce temps-là. Tous admirerent ce prodige, répandirent avec la source du Rocher, une fontaine de larmes de joie, & commençans tous à haute voix le *Te Deum laudamus*, ils l'acheverent dans les remerciemens de Dieu, & les loüanges de la sainte Vierge; mais P. Elisée, apres avoir achevé le cours de sa vie, avec la réputation d'une parfaite sainteté, la finit heureusement à Polizzo, avec le regret de tous ceux qui le connoissoient, y laissa la terre, & y monta au Ciel, autant qu'on le peut croire de ses vertus: en sorte que quoique la negligence des Ecrivains, ou plûtôt l'humilité de nos premiers Peres, n'ayent rien dit des actions principales d'un si saint Homme, nous ne laissons pas de conclure ici, que Dieu, qui les connoissoit, les récompense dans l'eternité.

La priere des Freres obtient de Dieu une source d'eau vive.

P. Elisée mourut saintement à Polizzo.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE VITO DE RAGUZE, LAIC.

Quelques vertus de ce grand Serviteur de Dieu, & principalement sa Pauvreté, & son Humilité.

XLVI. Le dernier enfin, dont les vertus éclaterent cette Année, dans la Province de Syracuse, fut F. Vito de Raguze Laïc, qui quoique d'une naissance basse auprés des hommes, fut honoré d'une noblesse si illustre auprés de Dieu, par la grandeur de ses vertus, qu'il brilla plus même que plusieurs, qui vivoient devant lui, par les lumieres de sa sainteté. Il nacquit à Raguze, & son pere s'appelloit Cataldo, & sa mere Laura de Aristia, qui vivoient à la campagne, & il fut nommé Antonin à son Baptême. Comme il étoit prevenu des Benedictions du Ciel, il fut dans sa jeunesse, si éloigné des vices trop ordinaires à cet âge, & si fort appliqué de cœur à la crainte de Dieu, & aux actions de la pieté, que dés lors il ne parut pas seulement propre à cultiver la terre, mais même on eust dit, que Dieu l'appelloit à perfectionner son ame, par l'exercice des Vertus Chrêtiennes; parce que, pour obeïr à son pere, il s'occupoit le jour aux travaux de la campagne, & la nuit il s'associoit de deux jeunes hommes de son âge, & de son esprit, & il alloit si secretement à une Chapelle de Nôtre-Dame du Mont, éloignée de six mille pas de leur demeure, que personne ne s'en apperceut jamais. Il y passoit presque toute la nuit en prieres, & le matin comme s'il se fust levé de son lit, il retournoit à son travail ordinaire. Ces heureux commencemens d'une sainte vie, accompagnez de toutes les Vertus inseparables d'une jeunesse bien reglée, comme l'honnêteté, la modestie, la douceur des mœurs, l'ingenuité, la moderation, & une certaine simplicité mélée d'humilité, dont Dieu avoit embelly la sienne, sa Providence s'en servit chez lui, comme de parfaits degrez, dont il pouvoit s'élever au plus sublime état de la perfection Chrêtienne; de sorte qu'aussi-tôt qu'Antonin fut âgé de vingt ans, attiré par une grace puissante du Ciel, il quitta le monde, se retira aux Capucins, y prit le nom de Vito, au lieu d'Antonin, & il y changea sa condition de Seculier, en celle de Religieux.

Sa naissance, sa jeunesse, & ses vertus principales.

XLVII. L'on peut dire, que cet homme fut merveilleux, parce que dés le moment, que le vent favorable de la vocation Divine, l'eut tiré des orages du Siecle, au port assuré de nôtre Ordre, sa vie fut une continuelle censure des vices, une parfaite discipline de mœurs, une Image celeste, & fort lumineuse de la perfection Seraphique, que la Vertu Divine avoit travaillée, où brilloit avec grand éclat, aux yeux des hommes, les actions plus vertueuses de l'Evangile de JESUS-CHRIT: & principalement la Pauvreté, qui dégage l'homme de tous les desirs de la Terre: & sa conductrice principale à la Pieté, étoit si bien gravée dans son ame, que pour suivre plus aisement JESUS-CHRIST, non seulement il se contentoit de peu de choses; mais encore privé de toutes, il ne souffroit, que celles que lui ordonnoient la Religion, & la

Son extréme pauvreté.

necessité, & encore s'en servoit-il si moderement, qu'il ne quittoit jamais son habit, qu'aprés l'avoir porté bien long-temps, tout chargé de pieces, parce qu'il pensoit moins à orner, qu'à couvrir son corps, & il croyoit, qu'un habit étoit plûtost le vêtement, que l'embelissement de nôtre carcasse, qu'un Frere Mineur, à qui le monde est crucifié, devoit plus s'attacher à la propreté de son ame, qu'à celle de sa chair, & que nos vêtemens devoient moins servir, à fomenter les plaisirs de nos sens, qu'à moderer leurs appetis.

Et même comme cette austerité d'Habit, ne lui paroissoit pas suffisante, pour dompter les revoltes plus opiniâtrées de sa chair, il s'éforçoit de la vaincre si rigoureusement, à la faveur d'un Cilice, qu'il ne quittoit plus, & même de l'abattre, par une abstinence si rigoureuse de nourriture, que sans se contenter de nos jeûnes ordinaires, il y joignoit indispensablement les Carêmes de nôtre Pere S. François, jeûnoit tous les Vendredis, au pain & à l'eau, souvent même il n'y mangeoit point, & pour soumettre à ses volontez plus assurement, un ennemy toûjours rebelle, qui s'y opposoit par les siennes, il avoit coûtume de dechirer son corps, à force de disciplines, d'armer & de fer, & de joncs Marins, contre lui ses mains propres, & comme si les siennes eussent été trop foibles, contre un Adversaire si furieux, d'emprunter celles des plus robustes, pour triompher par leur secours, de toutes ses rebellions. Un jour au Convent de Chiaramonté, pour mieux reüssir en un ouvrage de mortification si difficile, il conjura F. Mathieu de Lingua Glossa, son intime ami, de l'attacher en pleine nuit, à une colonne de la cuisine, & de l'y battre à grands coups de verges, & de petites cordes, sur toutes les parties de son corps, jusqu'à ce que pressé de la douleur, il en poussast quelques plaintes, que F. Mathieu entendant; Ne vous plaignez-vous pas, mon amy, lui dit-il, à cause des douleurs que vous ressentez de ces disciplines? Pourquoy, répondit-il, F. Mathieu me parlez-vous de mes plaintes? ce n'est pas moy, qui gemis, c'est mon Ennemy; continuez vigoureusement vôtre ouvrage, & ne vous laissez pas vaincre à la pitié, par les trompeurs gemissemens de cet Adversaire. C'est ainsi que ce genereux Athlete, surmonta vaillamment son ennemy domestique, c'est à dire sa chair, avec tous ses sentimens, & toutes ses rebellions. XLVIII.

Sa maniere fort rigoureuse de châtier son corps.

Rare pensée de F. Vito.

Entre ses autres Vertus, on remarquoit en lui, une humilité si profonde d'esprit, qu'il ne croyoit jamais être assez abaissé, & quelque peu d'estime, qu'eussent les hommes de lui, il passionnoit toûjours d'en être plus méprisé. C'est en effet quelque chose de grand, & de fort recommandé par les anciens Sages, de n'être point embrazé du desir des honneurs, parce que nous sommes tous attirez par la loüange, & les meilleurs croyent avoir acquis le prix de la Vertu, lors qu'ils se laissent conduire par la gloire. D'où vient que ce n'est pas un petit honneur à un homme, d'avoir surmonté les desirs de la gloire, que nous avons tous naturellement. C'est pourtant une plus grande, & plus parfaite vertu, de mépriser les honneurs, & la gloire, qui suivent la Vertu, comme l'ombre le corps, & c'est assurement une perfection plus noble d'ensevelir sous une gloire divine, plus illustre sans doute qu'une humaine, la recompense des bonnes actions, dont même sont touchez les plus gens de bien, & animez aux plus grandes choses. Mais si je ne me trompe, c'est la plus haute perfection d'un homme, d'abhorrer la gloire, & l'estime de la vertu, qui font même vivre les bons dans l'esprit des autres, & de rechercher genereusement les hon- XLIX.

Son humilité profonde, & de quelle sorte, il l'expliquoit.

tes, & les mépris, pour l'amour de Dieu, puisque c'est en ce point, que consiste la plus haute perfection de l'Evangile, & l'on ne peut s'élever plus haut, d'où nôtre Sauveur a dit, par son Evangeliste: *Si quis venit ad me, & non odit patrem suum, & matrem, & uxorem, & filios, & fratres, & sorores, adhuc autem & animam suam, non potest meus esse discipulus.*

S. Luc. 14. chap.

L.

Cet homme de Dieu fit paroître dans un rencontre, qu'il étoit monté à ce suprême degré d'humilité, puis qu'à Randazzo, lors qu'on y celebroit la Fête de l'Assomption de la glorieuse Vierge, avec une foule prodigieuse de Peuple, il desira avec empressement, d'y être méprisé, comme un fou, ôta son Habit, ne reserva que sa Mutande sur son corps, & se promena tout nud, devant la porte de l'Eglise, à la veuë de cette multitude. Cette étrange figure arrêta sur lui la raillerie de tout ce Peuple, & principalement des Enfans. Aprés qu'il fut rentré au Convent, son Gardien le reprit aigrement, comme celui qui par une legereté si ridicule, avoit scandalizé tout l'Ordre, lui reprocha une extravagance si prejudiciable à l'honneur des Capucins, & entr'autres paroles, il lui dit; Ha! miserable, que vous imposerai-je pour Penitence? Ie merite, mon Pere, répondit aussi-tôt F. Vito, que vous me renvoyiez d'où je viens, dans la même posture que je suis retourné au Convent. Ce qui fit connoître au Gardien, & aux autres Freres, que ce qu'il avoit fait, étoit moins une legereté d'esprit, qu'une vertu achevée, & une haine Evangelique, dont il s'étoit méprisé lui-même. Ce parfait humble, n'avoit rien de plus agreable, que d'endurer des opprobres, pour son Sauveur humilié, & de porter sur sa personne la mortification de sa Croix. D'où vient que Quêteur au Convent de S. Philippes, il persuada un jour à F. Daniel de Noto son Compagnon, de passer tous deux au milieu de la Ville, chargez des os de la boucherie, pour être raillez de leurs spectateurs. F. Daniel de son sentiment, ils marcherent dans quelques ruës, avec leur charge si extraordinaire, & les petits Enfans les accablerent de tant d'injures, que F. Daniel fut obligé de faire en sorte, que F. Vito quitta cette entreprise d'humilité, crainte que toute la Ville ne se remplist de leurs clameurs. Mais lui qui établissoit sa plus grande gloire, à souffrir des affronts pour un Dieu crucifié, & qui ne faisoit point d'état de toutes ces ignominies, eust continué sa marche, s'il n'eust pas cru devoir obeïr à son Compagnon, & postposer une action d'Humilité, à un acte d'Obeïssance.

Pour être estimé fou, il paroît nud en presence d'une grande multitude de Peuple.

Autre exemple du grand mépris de lui-même.

Autres Vertus de ce grand Serviteur de Dieu.

LI.

Il pressoit souvent une Couronne d'épines sur sa tête.

FRere Vito s'étoit si fort imprimé dans l'esprit, la Passion de JESUS-CHRIST, qu'il conservoit dans sa chambre, une Couronne d'épines des plus aiguës qu'il portoit, & serroit souvent sur sa tête, en reconnoissance des douleurs de celle de son JESUS, & il ne laissoit perdre ni temps, ni occasions, où il pouvoit se mépriser lui-même, & endurer quelque chose pour son Seigneur humilié. Il avoit soin des malades au Convent de Castro-gioanni, lors qu'un Gentil-homme bien affectionné à l'Ordre, pria le Pere Gardien, que les Freres de sa Famille s'allassent divertir, à sa maison de campagne, qui n'étoit pas éloignée. F. Vito, par l'Ordre de son Superieur y alla avec les autres, & tandis que tous se promenent dans les beaux jardins, il étoit resté

ſeul à la maiſon, avec F. Euſebe, à qui il dit; Vous voyez, mon Frere, que tous les autres ſe divertiſſent, comme il leurs plaiſt, à la promenade, de côté, & d'autre; ſerons-nous ſeuls ſans quelques divertiſſemens? & eſt-il juſte que nous ne nous divertiſſions pas aujourd'huy? non aſſurément; ſi donc vous étes de mon avis, choiſiſſons tous deux la recreation, qui nous ſemblera la plus agreable. F. Euſebe y conſentit: & F. Vito lui dit; Je pretends de vous ce divertiſſement; je me renverſerai par terre, & vous foulerez aux pieds, deux ou trois fois, ma bouche, mon viſage, & ma tête, & vous m'appellerez la honte, & le deshonneur des Capucins; à qui F. Euſebe répondit; Tres-volontiers, je vous donnerai ce divertiſſement d'humilité, à condition que vous m'en accorderez un autre, & qu'ayant mes épaules nuës, vous les fuſtigiez comme il faut, & que vous me nommiez un ſerviteur opiniâtre, & digne de châtimens. Ils ſe rendirent mutuellement ce ſervice de charité: d'où l'on peut connoître aiſément, quelles étoient les recreations de ces Serviteurs de JESUS-CHRIST, & combien elles differoient de celles de la terre.

Choix admirable, qu'il fait d'un merveilleux divertiſſement.

Quelle fut ſa recreation avec un autre Frere.

LII.

Il ſeroit difficile de dire, avec quelle exactitude, F. Vito s'appliquoit à la pureté de l'ame, qu'on peut dire la vertu capitale de l'homme, d'où dépend tout ſon avancement d'eſprit, puiſque pour s'abſtenir avec plus de facilité des paroles inutiles, qui alterent cette integrité d'ame, dés le commencement de ſon Noviciat, il ſe fit une loi ſi ſevere du plus étroit ſilence, que l'eſpace de trois ans, il porta dans ſa bouche un petit caillou, qui ſervoit de cenſeur, & de pedagogue à ſes paroles, pour mieux apprendre à ſe taire, & même à ſe priver des bons diſcours, crainte qu'ils ne cauſaſſent quelque préjudice aux autres. Un jour encore jeune Religieux, & à la quête avec F. Mathieu de Lingua gloſſa, il profera, ſans y penſer, une legere parole: & comme il vit que ce Frere s'en étonnoit, il en eut tant de regret, qu'il le conjura de mettre trois fois ſon pied ſur ſa bouche, pour châtier ſa langue: ce que Frere Mathieu ayant fait, il la modera depuis ſi ſagement, que plus ſilentieux qu'un Areopagite, il cherchoit ſeulement les lieux ſolitaires, comme plus amis d'un parfait ſilence.

LIII.

Il combat genereuſement pour la Chaſteté.

Mais à cauſe que la pureté de l'ame, ne s'exempte pas ſeulement des vices de la langue, mais encore de tous ces plaiſirs, qui peuvent corrompre l'eſprit, & le corps, dés les premiers jours de ſa converſion, il avoit declaré la guerre à toutes les voluptez de la chair, à cauſe qu'il ſçavoit bien, qu'entre tous les combats des Chreſtiens, il n'y en avoit point de plus rudes que ceux de la Chaſteté, où il faut toûjours combattre, & où l'on triomphe rarement; il contraignit cét Ennemi domeſtique, ſous les fers d'une ſervitude ſi étroitte, crainte qu'il ne devinſt trop inſolent, s'il étoit plus libre: & il n'épargnoit jamais ni jeûnes, ni veilles, ni macerations corporelles, ni travaux de mains, dont il pût lui ravir toutes ſes forces. Il fuyoit l'entretien, & la veuë des femmes, comme des venins de ſerpens, parce qu'il croyoit, qu'un ſerpent étoit moins préjudiciable, qu'une femme, à un Religieux: & il diſoit ſouvent que celui-là n'avoit du venin que ſur la langue, mais que celle-ci le repand de ſa bouche, de ſa langue, de ſes yeux, de ſon viſage, de ſon ſein, de tout ſon corps, & de ſa ſeule veuë. Mais quoiqu'il euſt coûtume de ne jamais regarder les femmes, il voulut encore imiter les plus parfaits, & trois ans durant, ne point enviſager les hommes: ce qu'ayant fidellement executé, crainte qu'il ne ſe creuſt abſolument maître de ſon Ennemi, & qu'il ne s'attribuaſt imprudemment la vi-

De quelle maniere il éteignit le feu de ſa concupiſcence.

ctoire de ses poursuites, Dieu permit, par les ressorts admirables de sa Providence Infinie, que le Demon le tenta d'une impureté si furieuse, que sans en pouvoir éteindre la flame, ni par ses jeûnes, ni par ses prieres, ni par ses austeritez, il dépoüilla son habit, & en plein hyver, il se mit jusqu'au cou, dans l'eau, que le grand froid avoit presque toute gelée, & il y demeura, jusqu'à ce que tout son corps, transi de froid, la chaleur de la luxure y fut toute amortie. C'est ainsi que F. Vito, sans être vaincu, fut par la bonté de Dieu, l'illustre victorieux de sa propre chair, & même des Demons. D'où il est visible, que Cassian a dit une grande verité, qu'on ne peut surmonter l'esprit de fornication, ni par les travaux, ni par les prieres, s'ils ne sont soûtenus du secours, & de la puissance de Dieu.

LIV. P. Humble d'Avila, qui fut long-temps Confesseur de F. Vito, & qui observa bien exactement sa conversation, & sa vie, dit ce que d'autres Freres assurerent par serment, avec lui, qu'il fut doué de tant de vertus, que les plus critiques ne pouvoient rien trouver à reprendre dans toutes ses actions, & qu'au contraire ils avoient tout à admirer, & imiter dans sa conduite. Mais entre toutes ses vertus, quatre brilloient plus particulierement.

LV. Son admirable simplicité.

La premiere étoit une certaine candeur, & simplicité d'ame, dont il jugeoit favorablement, tout ce qui se presentoit de bon, & de mauvais aux yeux de son corps, & de son esprit, & même des actions plus criminelles des méchans, qui ne souffrent point d'excuses, ou il les raportoit à une intention bonne, ou il les traitoit de surprise, dont ils n'avoient pas été les maîtres, ou il les diminuoit, par la violence des Demons, qui les leurs avoient inspirées: d'où il montroit bien, qu'il observoit cette regle du Grand saint Gregoire, qui dit; *Dans les choses douteuses laissez-en le jugement à Dieu.* Ce qui fut assurément une preuve bien notable de sa merveilleuse simplicité.

LVI. Sa composition exterieure.

Sa seconde Vertu, fut une certaine composition de corps fort honnête, & une discipline de mœurs, qui brilloit dans son homme exterieur, avec tant d'eclat, qu'il charmoit les yeux, & l'esprit de tous ses admirateurs. Il marchoit toûjours, quoiqu'ancien Religieux, la veuë si fixée contre terre, qu'il faisoit paroître par tout, une mortification de Novice. Il avoit été trois ans, sans regarder aucun Frere au visage: ce long terme expiré, entré un jour à l'Eglise, il lui sembla entendre la voix de Dieu, qui lui disoit interieurement; Puisque pour l'amour de moi, mon ami, vous vous étes privé si long-temps de la veuë des hommes, il est juste, qne dorenavant vous joüissiez de la mienne: & dessors il commença d'éprouver des consolations Celestes. Voici enfin une preuve particuliere de son admirable honnêteté, qu'ayant été contraint plus de dix-sept ans, de traiter familierement avec la Princesse de Butera, il avoüa sincerement à un Frere de ses amis, qu'il n'avoit jamais regardé son visage, & qu'il la connoissoit plus, par le son de ses paroles, que par la disposition de sa face, & de sa veuë.

LVII. Sa parfaite Obeïssance.

La troisiéme Vertu de F. Vito, fut une grande soumission d'esprit, & une parfaite abnegation de sa volonté propre, dont il avoit coûtume, comme un esclave, & une bête de Jesus-Christ, de s'immoler en sorte aux volontez de ses Superieurs, que si quelque petit murmure, contre leurs ordres, se glissoit dans son ame, il le considéroit aussitost comme un fort grand crime, & l'effaçoit auprés de Dieu, avec ses larmes: En voici un exemple. P. François de Raguze étoit Gardien

Gardien de ce Convent, lorsqu'à cause du grand nombre des Freres, qui y arrivoient, F. Vito contraint de descendre souvent de sa chambre, pour leurs faire la charité, forma cette simple pensée; Si j'allois trouver mon Superieur, & si je lui demandois pourquoi si frequemment, il me fait sortir de ma Cellule: mais s'il me répondoit; On doit imposer cette Charge à ceux, dont les épaules sont propres à en porter les fatigues: Et si je lui repartois; Mon Pere, prenez garde que je ne succombe sous le faix. A peine ce discours interieur eut-il été dans son esprit, sans dessein, que s'en appercevant, il fut si touché de ces pensées, qu'il s'en confessa aussitost, & il les lava de ses pleurs, comme si elles eussent été bien criminelles.

LVIII. Dieu honore l'obeïssance de F. Vito d'un Miracle.

Dieu pour faire connoître la valeur de son Obedience, la rendit considerable par un illustre Miracle. Au temps qu'on bâtissoit le Convent de Tortoricé, l'on fit au Refectoire une lecture, où l'on traitoit de l'Obedience d'un Religieux, qui par l'ordre de son Abbé, jetta par une fenêtre un vase plein d'huile: & pour preuve de sa parfaite Obeïssance, le vase ne fut point cassé, ni l'huile répanduë. Le Gardien alors pour éprouver l'Obeïssance de F. Vito, aussitost qu'il eut entendu ce Miracle, lui dit; Si je vous commandois, mon Frere, une chose égale, auriez-vous la soumission de ce Religieux? Je vous obeïrois à l'heure même, mon Pere, répondit-il: & je croy que Dieu conserveroit aujourd'hui le vase, & l'huile comme il fit autrefois. Courage donc, lui dit son Gardien, jettez par la fenêtre ce vase plein d'huile, & nous verrons quelle est vôtre Obedience? Ce que fit aussitost le Frere: & quoique ce vase fust tombé sur des cailloux, il ne fut point cassé, & pas une goutte d'huile renversée. Ce qu'admirant le Gardien avec tous ses Freres, ils en loüerent Dieu, qui honore même de Miracles l'Obeïssance de ses Serviteurs.

De l'Efficace d'Oraison de F. Vito, & des Extases qu'il y éprouvoit.

LIX.

L'Oraison est la quatriéme & principale Vertu, qui brilloit en Frere Vito, & il avoit coûtume d'y être si fort attaché d'esprit à Dieu, que quoiqu'il fust tres-occupé dans les emplois du Convent, qui ont coûtume de distraire l'ame, & la separer des Choses Divines, il n'en éloignoit jamais la sienne. D'où vient que lorsqu'il mettoit du bois au feu, pour l'entretenir, & qu'il le voyoit brûler, il frapoit sa poitrine, en disant; O! bois, que tu t'embraze promptement, que tu te change bientost en feu, & moi à peine sentay-je la chaleur de l'Amour Divin, & je ne me change pas en Dieu, qui est un feu consumant. Une autrefois qu'il entendit dire au Convent de Licodia, qu'un Page du Prince de Butera aimoit si fortement son maître, & étoit si attaché à ses volontez, qu'il le regardoit quelquefois sept heures entieres, pour mieux attendre dans cette posture, ses commandemens; il se reprenoit aussitost lui-même, versoit des larmes, & disoit; Ha! que je suis miserable; pourquoi me vanterai-je d'être Serviteur de Dieu, qui n'ai point encore rendu ces témoignages d'affection, à un si grand Maître? quelle affliction pour moi! Le Page d'un Prince terrestre surmonte toute sorte de travail, & de temps, les heures le cedent à son amour, & la longueur du temps ne diminuë point la passion de servir son Prince:

Toutes choses lui fournissent des motifs de pieté.

& toi, ô Vito, où est ton amour, pour ton Roi Celeste? & quand sera-ce, que les plus longues heures te paroîtront trop courtes, dans toutes tes Oraisons, ou que tu ne ressentiras plus de peines, à fixer en Dieu ton esprit, avec toutes ses attentions? Courage donc; apprens d'un jeune homme, de quelle maniere tu dois te comporter avec JESUS-CHRIST. C'est ainsi qu'il élevoit son ame, au dessus de toutes les choses, la tenoit fermement attachée à son Dieu, & trouvoit par tout des motifs de pieté, & d'avancement à la vertu.

LX. Il surmonte le sommeil par la douleur.

Dés les premieres années qu'il fut Religieux, il desiroit ardemment de prier long-temps, mais souvent le sommeil l'en empêchoit: d'où vient qu'il le combattoit ordinairement de toutes ses forces, & pour le surmonter avec plus de facilité, il avoit coûtume de se lier les deux bras, avec de petites cordes, à l'endroit que le poulx y bat, afin que la douleur vainquist un Ennemi, que ne pouvoient abbatre chez lui, & la vigilance de l'esprit, & l'amour des Choses Celestes.

LXI. Sans se brûler il tient long-tems entre ses mains des charbons ardens.

Ce Serviteur de Dieu, comme une mysterieuse Abeille, tiroit de toutes les creatures, comme des plus douces fleurs, le miel des loüanges, & il étoit si ravi dans la consideration de leurs beautez, que souvent Cuisinier, il prenoit avec ses mains, des charbons ardens, animoit les Freres qui l'admiroient, à loüer JESUS-CHRIST, & s'écrioit; Voyez, mes Freres, que cét Element, que Dieu nous a donné, est beau, qu'il est utile, qu'il est lumineux! N'est-il pas juste, qu'à cause de lui seulement, nous nous consacrions tous entiers à ses loüanges, & quoiqu'il tinst long-temps ces charbons entre ses mains, il n'en souffroit pas la moindre incommodité.

LXII.

Il seroit difficile de dire, le pouvoir, & la force de son Oraison d'esprit, parce qu'il y étoit si ardemment élevé en Dieu, que non seulement il y souffroit de frequens extases, mais même comme si son corps, eust pretendu suivre les saintes impetuositez de son ame, il s'élevoit dans l'air assez frequemment, ce que les Freres virent plusieurs fois, & particulierement au Convent de Randazzo, où à cause de la petitesse du lieu, obligé d'être dans une même Cellule, & sur un même lit, avec F. François de Calatanissetta, il se levoit au milieu de la nuit, & faisoit Oraison dans un coin de la chambre, il poussa alors un soupir assez fort, & éveilla F. François, qui le vit tout entouré de lumiere, & le corps élevé de terre, jusqu'au plus haut de leur Cellule. Ce Frere surpris de cette veuë, n'en dit rien alors: mais la nuit suivante, pour mieux éprouver la chose, il fit semblant de dormir, & F. Vito se mit effectivement en oraison à son ordinaire, où il l'admira ravi en l'air, & environné d'une splendeur Celeste, comme la nuit passée. Ce que Dieu permit, pour apprendre aux autres, de quelles clartez le Ciel illuminoit l'esprit de F. Vito, & de quelle force étoit son amour à l'endroit de Dieu. Cette merveille ne lui arriva pas seulement une fois: mais au même Convent de Randazzo, où il avoit soin des chambres, quelques Forestiers allerent dans la Communauté, lui demander quelque chose, & ils le trouverent secrettement en Oraison, les yeux élevez au Ciel, & tout le corps en l'air. Ces extases lui étoient fort ordinaires; & plusieurs Freres le virent souvent, avec cette même posture d'extasié, dans l'Eglise de ce Convent.

Son corps est souvent élevé de terre en priant.

LXIII. On le vit en extase & élevé de terre au même Convent de Randazzo.

Voici un témoignage considerable des splendeurs Divines, qui éclairoient l'esprit de ce saint Religieux. Le jour de la Pentecôte, en Oraison à Midy dans l'Eglise, avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire, comme si son cœur eust été plus embrazé, de cét adorable feu du saint Esprit,

qui consuma celui des Apôtres ce jour-là, son ame, & même son corps furent remplis de tant de faveurs Celestes, que celle-là au dessus des choses humaines, fut toute transformée en Dieu, & que celui-ci élevé de terre, brilla de tant de lumieres, qu'il representoit moins une figure humaine, ou mortelle, qu'une immortelle & une Celeste. Ce qu'admirant les Freres, qui venoient chanter None, ils en loüerent Dieu, en la presence de son Serviteur Vitus.

LXIV.

Sa tête parut environnée de lumiere.

Au Convent de Palerme, un Frere Laïc, entendit dire plusieurs choses des extases qui arrivoient si frequemment à F. Vito: & pour éprouver lui-même, si ce qu'on en disoit étoit vrai, il vint à Matines avec les autres, & le chercha dans l'Eglise, mais sans l'y trouver, il fut à sa chambre, dont ouvrant la porte, il l'apperceut tout le corps en l'air, & éclatant de lumiere, jusqu'au plancher: & fort effrayé il se retira promptement, aprés avoir fermé la porte de sa Cellule: d'où instruit que ce qu'on lui avoit dit de F. Vito étoit veritable, il le rencontra le lendemain, & il lui dit; D'où vient, mon Frere, que vous n'étiez pas cette nuit à Matines? J'étois peut-être, répondit-il, endormi dans nôtre chambre; vous dormiez, lui repartit l'autre Frere, d'un sommeil bien doux, puisque vous reposiez agreablement sur le sein de JESUS-CHRIST, & que vôtre corps en l'air, une lumiere Celeste vous environnoit. Que dites-vous, répondit F. Vito? ou quelle opinion avez-vous de moi? Ce n'est pas seulement ma pensée, dit l'autre, ni une fantaisie de mon esprit; mes propres yeux ont été témoins de toute la chose: pourquoi me la cachez-vous par humilité? Dites-moi, je vous en supplie, ce que veut dire de Divin, cette grande lumiere, qui brilloit sur vôtre tête? Il rougit à ces paroles, parce que la vraye humilité, dont il vouloit se cacher aux hommes, le confondoit jusques sur son visage. Comme il vit qu'il ne pouvoit plus dissimuler une chose si visible, il lui dit; Je vous le dirai volontiers, à condition que tandis que je vivrai, vous n'en parlerez à qui que ce soit. Cette lumiere dont vous avez vû ma tête environnée, dit-il, est la connoissance de moi-même, dont Dieu m'a enfin favorisé, aprés mes instantes prieres, & avec elle, sa misericorde m'a revelé, le salut de deux de mes freres, qui sont morts depuis peu, dont je n'avois pas encore appris le deceds: & vous, soyez secret, je vous prie, & ne parlez à personne de ce que je vous ai confié. A peine le lendemain eut-il paru, qu'on receut au Convent, les lettres d'avis, de la mort de ses deux Freres: & ainsi l'on eut une preuve bien seure, de la verité des revelations de l'Homme de Dieu.

Dieu lui revele le salut de deux freres morts.

LXV.

Pendant la Messe Conventuelle il est élevé en l'air à l'Elevation du Corps de Jesus-Christ.

L'impetuosité de l'Esprit Divin, qui animoit F. Vito, étoit si vive, & si violente, que sans pouvoir la moderer, elle devenoit quelquefois exterieure. Au Convent de Palerme en effet, lorsqu'un jour à la Messe Conventuelle, qu'ont accoûtumé d'entendre tous les Freres, le Prêtre élevoit le Corps adorable de JESUS-CHRIST, le sien fut élevé de terre en l'air, à la veuë de tous. Malade au Convent de Modica, Ville de Sicile, lorsque F. Baptiste de Modica Infirmier, alla dans sa chambre, à une certaine heure de la nuit, pour lui faire quelque service de charité, il le vit en Oraison sur son lit, sans que ses pieds y touchassent, dans un profond ravissement: d'où sorti par le bruit des pieds, & du son de la voix de F. Baptiste, il lui dit; Dieu vous benisse, mon Frere; pourquoi étes-vous venu ici, dans un temps extraordinaire, retirez-vous, je n'ai pas besoin de vôtre secours, parce qu'il desiroit que les faveurs, que lui communiquoit JESUS-CHRIST, fussent si secretes,

(ce qui est une preuve certaine d'une vraie humilité, commune à tous les Saints) que si les Freres les voyoient par hazard, il en étoit fort fâché. Mais non seulement Dieu lui départoit ses dons en priant, lors même qu'il s'entretenoit familierement des choses Divines (dont il discouroit si hautement, quoi qu'il fust sans sciences, qu'on ne pouvoit humainement en concevoir les prodiges) ou que les autres en parloient, en sa presence, il étoit si ravi d'esprit, qu'il s'extasioit souvent à la veuë des autres. C'est ce qu'assura de lui, avec serment, P. Salvatoré de Messine, homme d'une foi inviolable, lors que parlant un jour en presence de plusieurs Peres de sa Province, & de F. Vito, des choses Celestes, ils le virent tous s'élever de terre, peu à peu d'une coudée? comment n'eussent-ils point admiré en lui, les œuvres de Dieu, & même appris, par cét exemple, combien sa bonté est prodigue de ses faveurs, à l'endroit des hommes.

Les Freres discourant des choses Divines, F. Vito est élevé en l'air, & ravi en extase.

Quelques Revelations que Dieu communiqua à F. Vito.

LXVI. C'Etoit un bruit commun, en ce temps-là, que F. Vito fut favorisé de Dieu, de plusieurs visions, & de revelations Celestes, dont la memoire pourtant s'est perduë, par la negligence des Ecrivains: En voici seulement quelques-unes dignes de foi, & principalement une considerable, qu'avoit coûtume de dire de lui, P. Philippes de Sciacca, digne de toute croyance. Au Convent de Calatanissera, où les Novices étoient instruits, sous la conduite du P. Liberato de Palerme, homme d'une prudence singuliere, F. Vito qui traittoit de l'état, & de la vocation de quelques-uns de ces Novices, avec leur Pere Maître, & les autres Peres de la famille; en nomma quelques-uns, qu'il assura devoir être fermes dans leurs desseins, & d'autres qu'il dit à l'assemblée, devoir retourner au monde. Les autres admirerent la prophetie si assurée de F. Vito, & ils n'y ajoûtoient pas tant de foi, jusqu'à ce qu'ils en vissent les évenemens, puis que les uns sortis de l'Ordre, comme il l'avoit predit, les autres y resterent constamment, comme il en avoit assuré les Peres, pour montrer à tous, qu'il en avoit moins prononcé un pronostic, qu'une prophetie.

LXVII. Lors que P. Archange de Calatagyrone, étoit Maître des Novices, au Convent de Modica, Baptiste de Modica Gentil-homme, desiroit ardemment d'entrer dans l'Ordre: Mais le Pere Maître, qui vit qu'il avoit déja de l'âge, & contracté quelque habitude, avec les plaisirs des sens, qu'il ne romproit pas si facilement, doutoit de sa vocation: & pour en être plus assuré, il ordonne à F. Vito de consulter la Vierge sainte, qu'il honoroit d'une pieté extraordinaire, & de lui demander dans ses prieres, si l'on devoit recevoir le Gentil-homme. Ce Pere obeït à son Gardien, il se prosterne aux pieds d'une Image de la sainte Vierge, il lui expose le commandement de son Superieur, & il poursuit sa demande auprés d'elle avec ses larmes, il lui proteste même, qu'il ne quitteroit point sa presence, qu'elle n'eust été favorable à sa priere, & qu'elle ne lui eust appris, ce que l'on feroit de Baptiste. Son Oraison n'étoit pas encore achevée, lors que par la porte, qui va de la Sacristie à l'Eglise, il voit sortir quelques jeunes hommes vêtus de blanc, qui portent un siege, & une table bien ornée, & la placerent au côté droit de l'Autel, où la Vierge sainte revêtuë d'une precieuse veste, de couleur d'azur, & toute

environnée d'une Celeste lumiere, parut à ses yeux, s'assit sur le siege proche de la table, le fit approcher, & lui dit agreablement; Que me demandez-vous, F. Vito, dans vos ferventes prieres ? Vous sçavez, lui répondit-il, sainte Vierge, ce que mon Gardien m'a commandé; je supplie donc profondement vôtre bonté, de me découvrir aujourd'hui, la volonté de vôtre fils, & la vôtre, touchant la reception, où le renvoi de Baptiste, la Vierge lui repartit, que le Gardien ne le refuse pas, parce que sa conversion profitera à plusieurs, & Dieu est tout puissant, pour le confirmer dans son entreprise. Ce qu'aiant dit, elle disparut; & Baptiste fut receu parmi les Capucins, où il a vêcu saintement, & où il a fini sa vie, avec la loüange d'une vertu toute singuliere.

LXVIII.

Il voit le Demon se promener dans l'Eglise chargé de petits sieges, & de petits coussins.

La sainteté de F. Vito, confirmée par tant de témoignages divins, étoit si connuë de tous, qu'ils l'admiroient comme l'idée la plus accomplie, de toute la perfection de l'Evangile, & de la Regle Seraphique; d'où vient que les Superieurs l'envoioient demeurer ordinairement, dans les lieux, où les jeunes gens, qui sortoient du monde pour entrer dans l'Ordre, faisoient leur Novitiat, afin que moulez sur ses bons exemples, ils devinssent plus vertueux; tandis qu'au Convent de S. Philippes, il est dans l'Eglise, à l'Oraison de midi, avec les autres Novices, il voit le Diable qui y marchoit, chargé de petits sieges, à qui il dit; Monstre d'Enfer, où vas-tu, que veut dire, ce que tu portes sur tes épaules; J'ai pitié, lui dit le Diable, des Novices, qui, comme fatiguez d'esprit, venus à l'Oraison, cherchent diligemment des sieges & des bancs pour y appuïer leurs coudes, & je leurs en fournis de fort commodes, dont ils puissent soulager leur lassitude, & qu'ainsi il s'y reposent, & y dorment plus facilement. Ce que le Demon découvrit à F. Vito, par l'Ordre de Dieu, afin que les Novices, & ceux qui s'appliquent à l'Oraison, & à la poursuite de la vertu, apprennent de là, que le Diable ne prétend rien d'eux, avec plus d'empressement, que la negligence dans leurs Oraisons, & que le repos, ou le sommeil, dans le temps de leurs prieres.

LXIX.

Il le voit une autrefois qui pendant l'Oraison, offroit aux Freres des sieges.

Au Convent de Raguze, lors qu'au Chœur, on chante les Litanies des Saints, apres Matines, il voit le Diable, y entrer, sous la figure d'un Æthiopien, qui portoit un banc sur ses épaules, & aussi-tôt que les Litanies furent achevées, & que les Freres se furent retirez dans l'Eglise, pour faire l'Oraison commune: ce Demon sembloit leurs offrir à tous, un banc, pour prier plus commodement: Quelques-uns le refuserent, & d'autres qui le receurent s'en servoient avec liberté, & s'y endormoient avec confiance; F. Vito eut bien desiré dés lors, avertir les Freres de l'artifice des Demons, mais crainte de troubler l'Oraison des autres, il se teut alors, prit son temps, & leur découvrit les ruses de leurs ennemis, afin que doresnavant ils les évitassent dans leurs Oraisons.

LXX.

Entre les Celestes visions, dont Dieu avoit coûtume de consoler plus frequemment son serviteur F. Vito: on en rapporte une plus considerable, où la Patrie du Paradis, lui fut montrée, sous la figure d'une nouvelle Hierusalem, comme saint Jean l'a décrit dans son Apocalypse. Cette Ville, comme elle lui paroissoit, étoit toute bâtie de pur or, & plus éclattant que le nôtre; elle offroit à ses yeux, une figure carrée; dans tous ses angles, paroissoient des tours bien élevées, toutes d'or, & de perles, ses places pavées d'or, éclattoient d'une Divine lumiere: ce qu'il y vit, étoit si fort au dessus de la pensée de l'homme, que Dieu lui commanda de ne jamais le reveler à qui que ce soit: La veuë de cette admirable ville lui donna tant de joie, que son plaisir en fut extréme, & que rien

ne sembloit plus manquer à ses desirs. La bonté de Dieu, recreoit son ame, par ces regards des choses Divines, dont il joüissoit souvent en priant, pour lui donner quelques avant-goûts des délices de sa Celeste Patrie.

LXXI. *Pendant ses Oraisons, il entretenoit souvent la sainte Vierge.*

Il honora toute sa vie la sainte Vierge, d'une pieté toute singuliere; il lui consacroit à genoux, à toutes les heures presque du jour, & de la nuit quelques Oraisons fort devotes, & lui presentoit, comme des fleurs Celestes plusieurs couronnes, sans manquer au nombre qu'il s'en étoit ordonné: Un jour qu'il vint à l'Oraison, quoi qu'il n'eust pas encore satisfait à son Rosaire ordinaire, & la Vierge qui lui apparut, vêtuë avec moins d'éclat, qu'elle n'avoit accoûtumé, il lui dit; D'où vient, ô la plus belle de toutes les creatures, que je ne vous vois pas ornée d'une Robbe aussi précieuse, que vous en meritez une? Ignores-tu, Vito, lui répondit la Vierge, que les humbles prieres de mes Serviteurs, qui sortent de leurs cœurs plus fervens, sont mes plus beaux embellissemens, dont je parois plus belle, & qui me donnent plus d'agréement: Ma beauté ne m'abandonne jamais; mais à cause que tu ne m'as pas encore donné, tous les ornemens, dont tu as coûtume de m'embellir par tes prieres, ne t'étonne pas, si je ne parois qu'à demi ornée, & aussi-tôt que tu m'auras fourni mes embellissemens tous entiers, tu me verras, comme tu le desires, parfaitement embellie: Que ceux, qui veulent être estimez les vrais Serviteurs de Marie, apprennent de là, combien elle se plaist aux ornemens de leurs prieres; crainte, que lors qu'ils croyent la bien orner, ils ne lui presentent que des fleurs arides, languissantes, ou au moins imparfaites, dont ils diminüent plûtôt ses beautez. Plusieurs témoignent, que ce grand devot de Marie, joüissoit souvent de son aimable presence, dans ses ardentes prieres.

Une parfaite priere orne la Vierge sainte.

Quelques Miracles que Dieu fit par les merites de F. Vito.

LXXII. Mais à cause que Dieu, ne place pas sous le boisseau, mais sur le Chandelier de son Eglise, ses fidels Serviteurs, comme de mysterieuses Lumieres, qui éclairent les autres, par leurs bons exemples, dans les actions de la pieté, il ne voulut pas, que la vertu de F. Vito fust cachée aux hommes, puisque dans toute la Province de Sicile, lors qu'elle n'étoit pas encore separée, & même dans celle de Syracuse, on disoit par tout, qu'il n'avoit point d'égal en Observance Reguliere, en austeritez de corps, en eminence de vertus, en conversation Celeste, & en sainteté de mœurs: Ce qui sans doute est assez rare parmi les Capucins, chez qui la sainteté est rarement avoüée, à moins qu'elle n'ait l'épreuve d'un long-temps, & de plusieurs témoignages. D'où vient que comme sa réputation passa des Freres aux Seculiers, ils le reveroient comme un homme Celeste, & Dieu qui est l'Auteur, & le témoin de la vraie Sainteté, pour montrer aux autres, que l'opinion qu'ils concevroient de celle de F. Vito, n'étoit pas vaine, & inutile, voulut l'autoriser de plusieurs Miracles, dont nous en rapporterons quelques-uns, que nous croyons de plus seure croyance.

Il est estimé Saint des Freres, & des Seculiers.

LXXIII. Lors qu'il faisoit Oraison dans l'Eglise du Convent de Gibilmanna, la Lampe qui brûloit devant le S. Sacrement, & qui n'avoit plus d'huile aloit y perdre sa flâme; il en avertit le Sacristain, qui lui dit, qu'il n'y en avoit plus dans la cruche, dont il put commodement en remplir la

lampe: Allez à vôtre vase, lui dit-il, & vous y trouverez de l'huile : il est inutile, que j'y aille, répondit le Sacristain, puis que je sçay determinement, qu'il n'y en a pas une goute: allez y, je vous prie, repartit F. Vito, & assurement vous éprouverez que je dis fort vray; vous y rencontrerez de l'huile, parce que la sainte Vierge, permettra qu'il y en ait, crainte que la presence de son Fils ne soit sans honneur, & sans lumiere. Le Sacristain le crut, allá à sa cruche, la trouva pleine, & il ne douta plus, que ce ne fust un effet du merite, & des suffrages de ce grand Serviteur de Dieu.

Il remplit une cruche d'huile, qui étoit vuide.

LXXIV.

Le même lui arriva au Convent de Randazzo, où faisant la cuisine, & sous lui F. Paul de Rometa, Novice, il lui dit, qu'il mist de l'huile, dans une Espece de potage, qu'il avoit preparé pour les Freres. Le Novice, pour lui obeïr, alla voir à la cruche d'huile, s'il y en avoit, & aprés l'avoir éprouvée deux ou trois fois, comme il vit qui n'y en avoit plus, il en avertit promptement F. Vito, qu'il lui dit, que peut-étre il n'y avoit pas bien regardé, qu'il y retournast, & qu'assurément il y trouveroit de l'huile; Pardonnez moy, répondit le Novice, j'ay même renversé la cruche, & il n'y en a pas une goutte, j'en suis bien assuré : Allez y encore dit F. Vito, & ayez plus d'égard à l'obeïssance qu'à vos yeux; si maintenant vous allez éprouver la cruche, vous verrez que l'obeïssance l'aura remplie d'huile. Le Novice y alla par soumission d'esprit, contre son sentiment, & trouva la cruche pleine: il fut d'abord effrayé, puis il admira la vertu de F. Vito, & enfin il resolut d'étre plus soumis à l'obeïssance.

Il fit la même chose, dans la cuisine.

LXXV.

On voyoit briller en lui, une pieté si merveilleuse pour les affligez, & les miserables, & il compatissoit si fort à leurs miseres, qu'il les déploroit comme siennes, & faisoit tous ses efforts, pour en soulager les rigueurs. Il avoit soin de consoler les uns, par ses paroles, de secourir les autres par ses prieres, & s'il en voyoit d'inconsolables, & de trop pressez de disgraces, il tâchoit de leurs en obtenir le secours du Ciel, par quelques Miracles, dont nous pouvons donner des exemples, & particulierement un de sa Terre de Randazzo, où Joseph Mazza, & Marguerite sa femme, tous deux de qualité, eurent un fils si difforme, & si semblable à un Monstre, qu'à peine avoit-il quelque chose de la figure d'un homme: & ce qui fâchoit plus ses parens, ils le consideroient comme le deshonneur de leur famille. F. Vito un jour alla chez Joseph, où il vit ce fils si monstreux; il lui demanda, d'où vient qu'il étoit si horrible, il lui répondit, qu'il étoit venu au monde de cette maniere, & alors le pere, & la mere, verserent tant de larmes, & pousserent tant de soupirs, que l'homme de Dieu touché sensiblement de leurs disgraces, les consola de paroles, le mieux qu'il put, mais lors qu'il vit que leur douleur étoit si extréme, qu'elle ne pouvoit étre consolée, il leurs dit; Pourquoi vous affligez-vous si fort pour vôtre fils, comme si la chose étoit si desesperée, que le Ciel même fust trop impuissant d'y apporter du remede; relevez, je vous prie, vôtre courage, & esperez mieux de la bonté de Dieu, puis qu'elle a coûtume de remedier aux mal-heurs plus desesperez, lors qu'on l'en prie avec plus de pieté: ce que leurs aïant dit, il retourna au Convent, & la nuit il pria Dieu pour l'enfant; à peine eut il achevé sa priere pour lui, qu'il changea tout de corps, & de visage, & celui qui étoit né si difforme, qu'il ressembloit à un Monstre hideux, parut si bien proportionné dans toutes ses parties, qu'on pouvoit le croire un homme ordinaire: ce qu'étant arrivé de nuit à cet enfant, lors que ses parens dormoient, le matin lors qu'il le virent si heureusement meta-

Sa charité étoit merveilleuse envers les miserables.

Il délivre un Enfant difforme, comme un Monstre dés sa naissance.

morphosé, quoi qu'ils eussent peine de croire à leurs yeux, ils verserent des larmes de joie, attribuerent ce miracle, aux prieres de F. Vito, & en rendirent à Dieu leurs remerciemens. Ce prodige fut sceu dans tout le Bourg, & ceux qui connoissoient auparavant la difformité de l'enfant, admirerent ses beautez nouvelles, & tous connurent mieux la sainteté de nôtre F. Vito.

LXXVI. Il guerit un autre qui avoit un mal aux yeux.

C'est ainsi qu'à Raguze, il obtint la santé à un Enfant, qui avoit si mal aux yeux, qu'on desesperoit presque de sa veuë, parce que lors qu'il prioit Dieu pour lui, il se sentit doucement surpris du sommeil, & jetta de son œil une assez longue paille d'un épy de blé qui y étoit entrée, & il fut tout guery.

LXXVII.

Mais ce qui lui arriva à Tortoricé, est fort considerable, disent tous nos Manuscrits. On y bâtissoit nôtre Convent, & il en conduisoit la Fabrique; il rencontra alors Philippes Sevilio, & Jacques son fils, qui retournoient de leur vigne, fort affligez qu'un troupeau de Cochons, qui étoient entrez, par accident, l'eussent presque toute vendangée. D'abord il les consola de paroles, & tâcha de relever leur esperance; mais comme ils étoient d'une petite fortune, & qu'ils n'esperoient plus de vendanges ils sembloient rejetter toutes les consolations, & s'abandonner tous entiers à leur tristesse. F. Vito leurs dit alors; Pourquoi, mes amis, déplorez-vous si fort, la perte de vôtre vigne, réjoüissez-vous, il n'y a rien de perdu, allons y s'il vous plaist de compagnie; ils y furent tous, & aprés l'avoir bien considerée, ceux qui l'avoient veuë de leurs yeux, presque toute perduë, l'admirerent pleine de fort beaux raisins: d'où ils changerent leur tristesse en joye, connurent que Dieu leurs faisoit cette faveur, à la priere de F. Vito, & prosternez à genoux, ils lui rendirent leurs actions de graces, & le loüerent des merites de son Serviteur Vito.

LXXVIII. Deux jeunes hommes tombent d'un arbre fort haut, & à sa priere ils ne furent point blessez.

En ce même Temps, Jacques, & Paschal, enfans du même Philippes Sevilio, étoient montez en sa presence sur un Noyer extremément haut, pour en abattre des noix, lors que la branche, qui soûtenoit Jacques, se rompit sous ses pieds, tomba par mal-heur sur son frere Paschal, & l'entraîna avec lui jusqu'à terre. Ce que voïant leur pere Philippes, il s'écria; Ha: mal-heureux que je suis, voila mes deux enfans morts, par un même accident; Ne craignez rien, lui dit F. Vito, nôtre Pere S. François les conservera, & quoi qu'ils fussent tombez de si haut, le pouvoir de Dieu, la protection de saint François, & les prieres du saint Homme les soûtinrent de maniere, qu'ils ne receurent aucun dommage de leur cheute. Celui des deux qu'on appelloit Jacques, pour paroître plus reconnoissant à l'endroit de nôtre Pere S. François, qui l'avoit si visiblement secouru, quitta le monde, & son Pere, & se consacra à Dieu dans l'Ordre des Capucins.

Mort de Frere Vito, & quelques merveilles qui la suivirent.

LXXIX.

Frere Vito avoit presque soixante & dix ans, lors que l'aimable Providence de Dieu, qui donne des bornes à toutes les choses, voulut aussi terminer les travaux de son Serviteur, & l'appeller à la recompense de toutes ses peines: Et lui-même, aprés avoir employé presque cinquante ans, à cultiver le champ de nôtre Ordre, par ses grandes Vertus, avec tout ce qu'on peut de fidelité, n'aspiroit plus qu'aux choses

choses du Ciel, & desiroit ardemment la fin de sa vie, qui le degageast des miseres d'une mortelle, pour le conduire aux felicitez d'une immortelle avec les Anges. Lors qu'il fut mis de Famille au Convent de Licodia, par le Chapître de cette Année, comme il avoit jusques là cultivé son ame, avec tous les soins possibles, & comme si Dieu lui eust donné quelque pressentiment du terme de sa vie, il s'appliqua tout entier, avec plus de cœur, & d'esprit, à l'exercice de toutes les Vertus, à l'Oraison principalement, aux veilles, à la contemplation des choses Divines, aux jeûnes, & aux autres austeritez, comme s'il n'eust fait que commencer ces vertus. Il voulut même imiter les agens naturels, dont les mouvemens sont plus forts dans leur terme : & comme si alors il eust oublié ce qu'il avoit fait de bien, jusques là, & qu'il n'en fist point d'état, il s'employa à de plus grandes choses, crainte que la derniere heure de sa vie, ne le trouvast dans l'oisiveté, & le mist au nombre des plus paresseux.

Lors donc que ce Serviteur fidele, veille avec tant de soin sur toutes ses actions, il tombe dangereusement malade, & le Prince de Butera, qui le visitoit souvent, à cause du grand respect qu'il lui portoit, le consola sur les douleurs de sa maladie, qu'il lui persuadoit de souffrir avec courage, & il lui répondit constamment ; Grand Prince, si l'on donnoit la liberté à un homme qui auroit été prisonnier long-temps, se fâcheroit-il contre celui, qui lui annonceroit une si heureuse nouvelle ; & recevroit-il avec tristesse le message de sa liberté ? au contraire ne l'écouteroit-il pas avec une extréme joie ? Puis que je me vois donc enfermé, depuis tant d'années si cruellement, dans l'horrible prison de mon corps, que déplorant mes chaînes, j'en desire la rupture avec l'Apôtre, & je dis en pleurant avec lui, *Infelix ego, homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ;* Comment m'affligerai-je de cet heureux moment, qu'on m'annonce devoir être le degagement de ma geole, l'ouverture de sa porte, & le commencement de ma liberté ? Quelle seroit la cause de ma douleur, & de mes tristesses, qui meriteroit des consolations ? Comment au contraire, ne receverai-je pas avec plaisir, un messager si agreable, qui m'avertit de la fin de ma servitude, en m'assurant de ma derniere heure ? Pour moy, grand Prince, je remercie mon Dieu, de son amoureuse misericorde, & du degagement de mes liens ; il y a long-temps que je passionne mon dernier jour : & ainsi, ou cessez de me consoler, ou si vôtre bonté, Seigneur, a dessein de me faire un si bon Office de charité, réjoüissez-vous avec moy, de la fin de ma vie, puis que je dois commencer à me réjoüir aujourd'hui, à l'assurance qu'on me donne si agreablement, que je dois bien-tôt mourir, & aïant rompu les fers de mon corps, retourner au lieu de mon origine.

LXXX. Il souffre constamment une longue maladie.

Aux Rom. 7. chap.

Ce saint Homme souffrit avec tant de resignation à Dieu, tant de vigueur d'esprit, & tant de courage sa derniere maladie, il y fit paroître tant d'exemples de Vertus, & il y donna des avis si charitables à tous les Freres, qu'il leurs causoit à tous de l'étonnement. Mais enfin, épuré, comme l'argent au feu de ses douleurs, le huitiéme jour de l'Octave de nôtre Pere S. François, où nous celebrons la fin de sa vie, il acheva la sienne, sur le soir : & apparemment il monta au Ciel avec son bien-heureux Pere, pour y regner eternellement en sa compagnie. Le jour d'aprés sa mort, on porta son corps à l'Eglise, où lors que les Freres chantoient pour lui l'Office des Morts, la mere de la Princesse de Butera nommé Donata, qui avoit une fistule au sein, implora son secours, s'approcha de son corps, appliqua sur son mal une de ses mains,

LXXXI. F. Vito termine saintement sa vie.

& Dieu la guerit de sorte, qu'elle anima tous ceux qui l'admirerent si parfaitement soulagée, aux remerciemens de son Divin pouvoir, & aux loüanges de son bien-faicteur Vito. Quelques jours aprés même, lors que François de Sainte-Paix, Prince de Butera, souffroit d'horribles douleurs de goutte, il se fit apporter un peu de poudre du Sepulchre de son ami F. Vito, dont il se fit faire un bain, où il lava ses pieds, ses douleurs se dissiperent, & il fut entierement guery.

Aprés sa mort, Dieu l'honore de quelques Miracles.

LXXXII. Quelques années aprés sa mort, lors que les Freres transporterent son corps dans un autre Sepulchre, qu'ils firent eriger depuis, dans une Chapelle de l'Eglise, F. François de Piazza, Laïc, tira de sa barbe quelques poils, qu'il garda bien devotement; un jour qu'il les mit dans de l'eau, & qu'il en fit boire à un homme qui avoit la fiévre, aussi-tôt qu'il l'eust avalée, il se sentit guery; pour apprendre à tous, de quelle force étoit auprés de Dieu, le merite de son Serviteur Vitus.

AUTRES RELIGIEUX, d'une sainte vie.

LXXXIII. PLusieurs autres fleurirent aussi cette Année, en vertu, & en sainteté, dans des differentes Provinces. En celle de Milan, P. Michel-Ange de Milan, de l'illustre Maison de Melziesimio Predicateur, & d'une vie fort Reguliere, comme on le lit dans les Memoires de cette Province, & F. Augustin de Brescia Clerc, orné de plusieurs vertus, & même du don des larmes. En celle de Bologne, P. Simon de Budrio Prêtre, un des plus celebres sujets de cette Province, en zele de l'Observance Reguliere, en abstinence, en humilité, & dans les autres Vertus; F. Mathias de sainte Agate, fameux en pureté, & en sainteté de vie, qui honoré de Dieu d'une vision Celeste en mourant, lui rendit son ame, au milieu des joies, & des consolations Celestes. En celle de la Marque, un Clerc de Florence, fort consideré par l'innocence de ses mœurs, & la splendeur de ses Vertus, predit l'heure de sa mort, & la souffrit genereusement. En celle de Messine, F. Pierre de Calabre, éprouvé par une longue langueur de corps, qu'il endura avec patience, & victorieux des Tentations des Demons, dont il fut épuré à la mort, incomparablement plus agreable à Dieu, qu'il n'étoit avant toutes ces épreuves, mourut à Messine Religieusement.

P. Michel Ange de Milan, Predicateur.

F. Augustin de Brescia Clerc.

P. Simon de Budrio Prêtre.

F. Mathias de sainte Agate.

Un Clerc de Florence.

F. Pierre de Calabre.

Remarques considerables de cette Année.

LXXXIV. NOus ne devons pas obmettre jci, plusieurs choses remarquables, arrivées en divers lieux cette Année. A Ascoli Ville de la Marque, une honnête Dame appellée Antonia, fut mariée à un Marchand de Soye, & voulut continuer aux Capucins, les aumônes qu'elle leurs faisoit liberalement, lors qu'elle étoit chez ses pere, & mere. Son beaupere fort avare, & aspre à l'argent s'en fâcha, & lui deffendit de plus rien donner aux Capucins, du vin particulierement: & crainte qu'elle n'usast de quelque artifice, pour éluder ses Ordres, il mesura avec un petit bâton, le vin du tonneau. La pieuse femme obeït à son beau-

Un muids de vin se trouve plein, quoiqu'il ne fust qu'à moitié, chez une de nos bien-faictrices.

pere contre ses charitables intentions: mais F. Paul de Sarnano, Quéteur de nôtre Convent, qui ne sçavoit pas la défense qu'elle avoit de lui rien donner, alla chez elle lui demander une bouteille de vin, pour des Freres Etrangers. Elle obeïssante plûtost à Dieu, qu'à un homme, lui emplit sa bouteille, & lorsque son beaupere fut de retour, il la querella, & sondant alors son vin, avec sa baguette, il trouva son tonneau plein, qu'il n'avoit laissé qu'à moitié. Effrayé d'abord de cette merveille, & puis fâché de son commandement, il permit à sa bru, de donner aux Capucins dorenavant, tout ce qu'elle voudroit pour leur nourriture. Ce qui nous doit instruire de l'amoureuse Providence de Dieu, qui voulut satisfaire à la pieté de cette femme, sans préjudicier à son beaupere, & le rendre plus charitable, par la charité de sa belle-fille.

Au Convent de Modiana, dans la Province de Bologne, les Capucins n'avoient plus presque de nourriture, à cause d'une grande quantité de neiges, qui ne leurs permettoient pas d'aller au Bourg, y faire leurs quêtes ordinaires, lorsqu'on y entendit une voix Celeste, qui crioit par toutes les ruës; O! Habitans de Modiana, les Capucins manquent d'alimens, remediez à leurs besoins, dont plusieurs furent si fort touchez, qu'ils se firent passage au milieu des neiges, & porterent des vivres à nos Freres, au même temps qu'ils en demandoient à Dieu plus ardemment, dans leurs oraisons. LXXXV. Dans un temps de neiges Dieu pourvoit de nourriture aux Freres.

En ce même Temps, les Citoyens de Spello, Terre considerable d'Ombrie, étoient dans des haines, & des inimitiez si desesperées, que des familles toutes entieres, preparoient mutuellement leur massacre: & comme alors on ne pensoit qu'aux armes, la chose en vint jusques là, par le tumulte qui croissoit tous les jours des plus factieux, qu'il n'y avoit plus d'esperance de reconciliation, entre tous les Habitans de Spello. Le Gardien des Capucins, avoit fait tous ses efforts, pour appaiser leurs querelles: mais comme il vit qu'il y perdoit son temps, & ses peines, il resolut de s'adresser à Dieu, fit venir à l'Eglise tous ses Freres, & leurs ordonna des prieres communes auprés de Dieu, pour obtenir de ses bontez, la reünion de tant d'esprits opposez, par la discorde, & l'inimitié. LXXXVI.

Un Clerc de cette Famille, de ce même Bourg, & d'une pieté singuliere entre les autres, vint pendant leur absence, à l'Eglise, pour y satisfaire aux prieres qu'avoit ordonnées son Gardien: & alors le Demon, qui ne pouvoit souffrir, & la prompte obeïssance, & la pureté de vie, & principalement l'oraison d'un si saint Religieux, le saisit avec tant de furie, qu'il ne pouvoit ni se mettre à genoux, ni demeurer debout, ni faire de prieres. Cette surprise du Diable l'inquietoit extremement, lorsqu'il leva son cœur, & son esprit à Dieu, & lui dit; D'où vient, mon Dieu, que je ne puis prier, encore que je sois descendu dans l'Eglise à ce dessein-là, & pour satisfaire aux ordres de mon Superieur? Assurement ce n'est pas vous qui m'en empêchez, vous qui recevez si volontiers les pecheurs, qui s'approchent de vous, & qui leurs demandez plûtost de l'obeïssance, que des sacrifices. D'où vient donc, que j'y ressens tant de difficultez? Tandis qu'en priant, il pense à toutes ces choses, il s'apperçoit, que le Demon lui disoit; Ha! paresseux, pourquoi demeures-tu ici dans l'oisiveté? ignores-tu, que ton pauvre frere vient d'être tué dans la place publique, par ses ennemis. Ce que le Clerc ayant entendu, il s'agenoüilla aussitost devant le saint Sacrement, & il dit; Mon Dieu, toutes choses vous sont LXXXVII. Un Clerc arrête par son obeïssance & ses prieres les inimitiez de tout Spello.

connuës; vous sçavez sans doute, si mon frere est mort, & pour moi l'on m'a commandé de prier, & je dois obeïr à un si juste commandement, qui regarde la reconciliation des Habitans de Spello; c'est la seule grace, que je vous demande dans mes prieres: & soit que mon frere ait été massacré, soit qu'il jouïsse encore de la vie, je le commets à vos bontez amoureuses. A peine eut-il achevé ces paroles, avec tant de soumission d'esprit, qu'il sentit un prompt tremblement dans tout son corps, & le Demon le laissa en repos. Son oraison fut si agreable à Dieu, qu'elle n'étoit pas encore achevée, qu'un Messager exprés vint sonner à la porte, pour avertir les Freres, que les Habitans étoient tous en paix les uns avec les autres, & que le Frere particulierement de ce Clerc étoit plein de vie.

LXXXVIII. Entre les œuvres de pieté, que les Capucins persuadent plus ordinairement aux personnes du Monde, est d'entendre tous les jours la Messe, comme le pratiquerent les premiers Chrétiens. Il arriva cette Année au même Bourg de Spello, qu'une femme fut si mal traitée de son mari, qu'outre les injures continuelles dont il l'accabloit, il la chargeoit encore de coups presqu'à toute heure, & à tout moment. Cette miserable en étoit presque au desespoir, & pour s'en consoler, elle s'en plaignit aux Freres Lactance, & François de Norsia, les Quêteurs du Convent, qui lui conseillerent d'entendre tous les jours la Messe, avec promesse que cette Devotion adouciroit son mari, & qu'il la traiteroit plus humainement. Elle se rendit à leur avis; prit l'occasion de l'absence de son mari, & tous les matins elle alloit à l'Eglise, y ouïr la Messe. Mais un jour retourné plûtost au logis qu'il n'avoit accoûtumé, sans y trouver sa femme, qui n'étoit pas encore revenuë de l'Eglise, il se mit si fort en colere, qu'aussitost qu'elle parut sur sa porte, il la saisit au cou, pour l'étrangler, & lui ravir impitoyablement la vie. Dieu alors par son adorable pouvoir, arrêta de sorte la main du personnage, qu'elle ne put serrer le cou de sa femme, ni même la quitter avec tous les efforts qu'il y fit.

Une femme entendant tous les jours la Messe, par le conseil des Freres fut delivrée des injures & des coups de son mari.

LXXXIX. Tout transporté de colere qu'étoit cét homme, il tâchoit d'executer sa rage contre sa pauvre femme, jusqu'à ce que voyant que ses efforts étoient inutils, & que la main de Dieu retenoit la sienne, par une autorité plus forte que sa furie, puisqu'elle rendoit sa main sans vigueur, & sans mouvement, il reconnut son crime, & le pleura amerement: en sorte que devenu plus sage, par un châtiment si visible de Dieu, il en fut si touché, que non seulement il se rendit plus doux, à l'endroit de sa femme, mais même il entendoit tous les jours la Messe avec elle, & l'accompagnoit fidelement, dans toutes les actions differentes de sa pieté.

XC. Un autre au même Temps, appellé Jean Antoine, dans le même Bourg de Spello, étoit si attaché de cœur, & d'esprit à acquerir des richesses, qu'il en negligeoit les choses Divines. Les Capucins lui dirent, que s'il vouloit devenir bientost riche, il commençast la journée par entendre la Messe, & qu'assurément il augmenteroit fort ses biens. Tandis que pour éprouver un si bon conseil, il entend tous les jours la Messe, il s'apperceut qu'il y recueilloit plus d'olives, que lorsqu'il ne l'entendoit que tres rarement: ce qui le changea de sorte, qu'il fut depuis devot à cét auguste Sacrifice, & aux autres emplois de la Religion Chrétienne.

Un autre de même trouve ses olives fort accreuës.

XCI. Cette Année dans la Province d'Otrante, la disette fut si grande, qu'au Convent de Grottaglié, le Quêteur revenu de la quête, sans

pain, & les Freres n'ayans rien pour manger ce jour-là, le Gardien, qui étoit P. Pierre de Misagno, les exhorta de recourir à Dieu dans leurs prieres, pour obtenir de sa Providence, ce que leurs refusoient les hommes, à cause de la sterilité de la terre, qui leurs avoit dénié leurs besoins. Toute la Famille vint à l'Eglise, pour obeïr à leur Superieur, & pour soulager leurs necessitez. Tandis que comme des Pauvres de JESUS-CHRIST, ils demeurent prians à la porte de leur Pere Celeste, & qu'ils lui demandent plus ardemment quelque aumône, lui, qui donne à manger à ceux qui le craignent, ne les laissa pas longtemps sans soulagement: parce qu'au même temps, on sonne à la porte du Convent, & lorsqu'on va l'ouvrir, on y trouve une corbeille, pleine d'un pain fort blanc, & tout frais. Les Freres cherchent par tout, la personne qui l'a apportée; ils s'efforcent même d'en decouvrir les vestiges, & ne les trouvant pas, ils remercient en commun leur Pere de Famille, qui leurs avoit donné de son Pain Celeste, avec tant de bonté. La Providence de Dieu pourvoit les Freres de leurs besoins.

XCII. Dieu multiplie un demi pain en faveur des Freres.

Sa Providence ne se fit pas moins paroître, quelque temps aprés, à l'endroit de la Famille de ce même Convent, puisque l'heure du dîner arrivée, sans avoir que la moitié d'un pain, pour toute la Communauté, le Gardien ordonna aux Freres de se mettre à table, aprés la Benediction ordinaire, & qu'on leurs distribuast tout le pain, qui restoit au Convent. Tous en prirent un morceau, & ils en furent autant rassasiez, que s'ils en eussent mangé quantité. Dieu même permit, qu'il en restast autant de morceaux, qu'il en falloit à six Freres, qui arriverent du dehors au Convent, & qui en mangerent tres abondamment.

XCIII.

Lorsque cette Année, F. Denis de Nivelle, étoit Novice, dans la Province de Milan, il commença son Noviciat, par être tenté si furieusement des Demons, sur le Mystere adorable du Corps & du Sang de JESUS-CHRIST, dans le saint Sacrement, que par la violence de ses inquietudes, il ne pouvoit être un moment en repos, ni satisfaire à son Office des Laïcs, qui consiste à dire un certain nombre de *Pater noster*, & d'*Ave Maria*. Il apprehendoit de decouvrir à son Pere Maître une si furieuse tentation, qui devoit, à son sens, le faire renvoyer, ou au moins le rendre fort criminel, auprés de lui, & des autres Freres de la Famille, à qui peut-être il en parleroit: d'où vient que cette tentation demeura toûjours cachée, dans le plus profond de son cœur, & de son esprit: & ainsi le serpent qui le devoroit en secret, le mordoit de plus en plus dans le silence. Ce pauvre miserable Novice, devint alors dans une horrible pâleur de visage, & un accablement effroyable de tout son corps, comme s'il eust enduré les dernieres extremitez d'une violente maladie.

XCIV. Un Novice tenté des Demons sur le saint Sacrement en est delivré.

Et pourtant, le Novice prit un merveilleux avis, découvrit entierement la chose à son Pere Maître, & lui avoüa, que sans aucun repos, le Diable le tentoit à tous les momens presque du jour, & de la nuit, sur le Mystere incomparable du Corps, & du Sang de JESUS-CHRIST, dans le saint Sacrement. Le Pere Maître dit alors en riant à F. Denis; Pourquoi donc, homme de petit courage, avez-vous été si long-temps dans le trouble, & dans l'inquietude; allez-vous-en dans vôtre Cellule? & lorsque le Demon vous tentera plus violemment, sur la verité incontestable du Corps, & du Sang de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, chassez-le de vous, & lui dites avec force; Perfide Satan, retirez-vous d'ici, & laissez-moi en repos, parce que j'ai

honte, d'entendre de vous de si sottes choses, qu'un esprit bien sensé, ne profereroit pas. Le Novice ne differa pas d'obeïr au conseil de son Maître, parce qu'il descendit aussitost à l'Eglise, où le Demon le pressa avec de plus violentes attaques que les ordinaires, & il s'en deffendit, avec les paroles, que son Pere Maître lui avoit ordonnées, qui firent éloigner le Tentateur, & rendirent F. Denis le victorieux de toutes ses poursuites.





ON BASTIT PLUSIEURS CONVENS EN DES PROVINCES DIFFERENTES: *Et des Choses plus considerables qui y arriverent.*

L'ANNE'E. 1583. succede à la precedente, fort fertile en récompenses d'Ouvriers, & en Couronnes de Victorieux, dont le commencement est rendu fecond, par l'étenduë de nôtre Reforme, qui s'accrut beaucoup chez les Suisses, & y vit bâtir plusieurs Convens de Capucins. I.

L'Eglise de Milan étoit alors gouvernée, par la prudence & la pieté de saint Charles Boromée, un des plus illustres, & des plus vertueux Prelats, qui furent jamais dans le monde. Il mit tous ses soins, à ramener au troupeau de JESUS-CHRIST, non seulement ses oüailles, mais encore les étrangeres: & persuadé que les travaux des Capucins principalement, comme il est dit ailleurs, favoriseroient fort ses desseins, il leur ménagea un Convent à Porlezza, de l'Archevêché de Milan, assez proche des Suisses, dans cette utile pensée, que par leurs actions Evangeliques, les païs voisins fussent purgez peu à peu, des Heresies qui en corrompoient presque les habitans, & munis comme d'un fort bastion, contre leurs erreurs, crainte que leur poison, ne se répandist jusqu'en Italie, que ses Sujets aussi fussent animez à la pieté, par les bons exemples, qu'il remarquoit en eux, de leur sainte vie.

S. Charles Boromée fait bâtir un Convent des Capucins à Porlezza.

II. Mais le Demon, comme l'ancien ennemi de l'Ordre, qui ne pouvoit souffrir son accroissement, n'épargna rien, pour s'opposer à la Fabrique d'un Convent nouveau. Comme il vit toutesfois, qu'il ne pouvoit rien contre Dieu, dont le conseil, & la volonté, en avoient jetté tous les fondemens, il vomit toute sa rage contre la structure de l'Eglise: parce que lors que les Ouvriers, eurent élevé un grand échafaux, où un Maçon travailloit, à élever la muraille, le Diable enragé de son travail, ébranle les soûtiens de son échaffaux, toute la machine tombe à terre, & l'Ouvrier est renversé de sorte, avec les planches, les auges de ciment, & tous les materiaux, que tous ceux, qui virent ce grand fracas, le crurent non seulement blessé, mais même mort, & en état d'être enseveli sous tant de ruines. Mais Dieu qui se mocque souvent des haines plus furieuses, dont les Demons poursuivent les siens, fit en sorte, par sa puissance absoluë, que ni la chute, ni le renversement de l'échaffaux, & de tout ce qu'il soûtenoit, ne firent aucun mal à cet Artisan, qui en devoit mourir dans toutes les apparences. Au contraire, il parut si sain aprés cét accident, que contre l'attente de tous, relevé

Le Demon s'oppose à la structure de ce Convent.

Dieu fait un Miracle en faveur de l'Eglise des Capucins.

auſſi-tôt de ſa chute, il rétablit ſon échaffaux, & reprit ſa beſogne, comme auparavant: d'où l'on adora, & remercia, d'un ſi grand Miracle, la Puiſſance de Dieu.

III. Le Demon excite en Suiſſe une cruelle perſecution contre les Capucins.

C'eſt une choſe admirable, & qu'on ne doit pas obmettre ici, avec quelles horribles averſions le Diable ennemi ſi ſouvent déclaré des Capucins, a empéché leur établiſſement, chez les Suiſſes: & cette année, pour s'y oppoſer avec plus de fureur, il arme toutes ſes machines, il emploie tous ſes efforts, il fait même l'impoſſible, & il anime des Scelerats, tout l'Enfer, & les conſeils des hommes les plus perdus, pour combattre les deſſeins de Dieu, & pour renverſer la Reforme, qui par le ſecours du Ciel, étoit déja établie à Altorf, & ſe diſpoſoit à être bien-tôt receuë dans Stanz, & dans Süit.

IV. On change ce Convent à Stanz.

P. François de Bormio, Commiſſaire General, étoit déja retourné en Suiſſe, où le P. Fabrice de Lugano prêchoit en Allemand, avec tant de ſuccés, que tous les peuples dégagez de leurs erreurs nouvelles, retournoient à leur foi ancienne, & à leur premiere pieté: D'où vient que ceux, qui avoient commencé d'abhorrer les Capucins, les cheriſſoient alors, de tous leurs cœurs, comme gens tres-vertueux, & vrais Serviteurs de Jesus-Christ, en ſorte que les principaux de Stanz, eurent regret qu'ils fuſſent ſi éloignez de leur Ville, & leurs aſſignerent un Convent, plus proche, qui fut bien-tôt achevé par les ſoins, & les liberalitez du Seigneur Melchior Luſio, où les Freres, apres avoir été quelque temps, à l'Egliſe de ſaint Jacques, éloignée de deux heures de chemin, vinrent demeurer cette année.

V. Les Freres établiſſent un Hoſpice à Lucerne.

Apres ce ſecond établiſſement de Stanz, le ſage Commiſſaire crut, que pour accroître la Reforme des Capucins en Allemagne, il ſeroit expedient, d'en fonder un autre à Lucerne, comme dans la Ville principale des Cantons Catholiques, ſcituée ſur la Riviere de Rus, qui prend ſa ſource du Lac de Lucerne, paſſe par cette Ville, & ſe décharge dans le Fleuve d'Arola, où ſe mêlant avec ſes eaux, elles vont toutes ſe rendre dans le Rhin. On voit s'élever à ſa gauche, une montagne fort haute, appellée communément le mont de Pilate, par où paſſent toutes les Marchandiſes, qu'on conduit par le mont de ſaint Bernardin, des Allemagnes, en Italie. C'eſt une Ville franche, & des plus celebres de tous les Cantons Catholiques: où ſe transporta promptement le Commiſſaire, & obtint des principaux de la Ville, une Egliſe de ſainte Anne, qui avoit ſervi de Monaſtere aux Sœurs du Tiers Ordre de nôtre Pere ſaint François, où ayant établi la demeure des ſiens, il retourna à Altorf, & il n'y fut pas long-temps, que conſommé preſque de travaux, & de voyages, il tomba fort malade: d'où dans la penſée, qu'il mourroit bien-tôt, comme il l'avoit predit, il ſe prepara d'aller à Dieu, par l'exercice des vertus plus religieuſes, & enfin il mourut ſur la terre, avec un regret general de toute la Ville, pour aller au Ciel, y recevoir les récompenſes de ſa bonne vie.

VI. Les Demons y excitent un bruit effroyable.

Il eut pour ſucceſſeur au Commiſſariat, P. François de Breſcia, qui vint auſſi-tôt à Lucerne, où lors qu'il traitoit avec les Conſuls de la Ville, d'un Convent plus proche, la malice du Demon fit en ſorte, qu'on entendoit dans l'Hoſpice des Freres, un ſi horrible bruit, que tous en avoient de l'effroy. Quelquesfois effectivement, on euſt dit, que l'allée du Dortoir étoit pleine, de foule, & de tumulte de peuple; il ſembloit d'autres fois, que des Armées toutes entieres, s'y battoient avec furie: ſouvent les portes des Cellules des Freres, ébranlées ſur leurs gonds, & pouſſées bien furieuſement, les épouventoient de ſorte, qu'ils ne ſe croyoient

croyoient plus en seureté. Enfin ce qui surpasse toute sorte de crainte, soit qu'ils priassent dans l'Eglise, soit qu'ils étudiassent dans leurs chambres, soit qu'ils se promenassent dans leurs jardins, ils sentoient frequemment, comme le soufle d'un vent, dont tout leur visage étoit agité : & ces ruses importunes des Demons, montroient assez à tous, qu'ils les employoient contre les Capucins, pour les empescher de bâtir leur Convent, & les détourner du service de Dieu.

VII. *Spectacle horrible d'une Sœur du Tiers-Ordre.*

Nous devons considerer ici, l'horrible spectacle, que virent quelques-uns de nos Freres, pendant cet effroyable bruit des Demons. Ils apperceurent, une des Sœurs de ce Monastere, qui y étoit morte il n'y avoit pas long-temps, & un Religieux qu'on ne nomme pas. Ils sembloient fort familiers tous deux & apres être décendus les degrez du Dortoir, avec quelque apparente familiarité, la terre s'entrouvrit à leur veuë, & elle engloutit ces deux miserables, pour les précipiter dans les Enfers : d'où les Freres connurent, qu'ils y étoient condamnez, par un juste jugement de Dieu.

VIII. *A Lucerne, on donne une Chapelle de la Vierge aux Capucins pour bâtir un Convent.*

Le conseil de Ville s'assembla, sur le dessein de nôtre Convent : & le lieu pour le bâtir arrêté, par le Decret du Senat, il conclut qu'il n'en falloit point chercher d'autre que celui, qu'une Apparition fort considerable de la Vierge sainte leurs avoit montré, il n'y avoit pas encore quarante ans. En effet l'an 1534, lors que la Religion des Capucins, commençoit à paroître, malgré les furieuses tempêtes des oppositions, on vit souvent, sur une montagne proche de la Ville, apparoître la sainte Vierge en l'air, environnée de lumieres Celestes. Ce qui ayant touché les Citoyens, ils y firent bâtir une Chapelle, en memoire d'une Apparition si illustre de la Vierge sainte, qu'ils consacrerent à son honneur, & depuis on y voyoit tous les jours, grande affluence de peuples, qui venoient y faire leurs devotions. Lors donc, que dans le conseil, on parla de nous bâtir un Convent, & du lieu qui y seroit le plus propre, ce fut une merveille, que tous conclurent dans cette assemblée, qu'on nous donneroit cette Chapelle de la sainte Vierge, comme si elle eust incliné tous les esprits de ces Messieurs, à nous accorder un lieu, qu'elle avoit elle-même choisi, pour y être plus particulierement honorée. Ce qui fut si agreable au Commissaire General, & aux autres Freres, que sans differer davantage, ils commencerent leur bâtiment, & l'acheverent en peu de temps, par le credit, & les biens du Seigneur Gaspar Pissero, un des plus celebres, & des plus riches de Lucerne.

IX. *F. Arsenne, mourut d'une chute du haut du bâtiment.*

On bâtissoit ce Convent, lors que F. Arsenne de Milan, dont nous avons parlé, monta de grand matin, au plus haut du bâtiment, d'où à cause que les pieces de la Charpente, n'étoient pas encore bien liées les unes avec les autres, il tomba jusqu'à terre, où fort blessé par sa chute, il fit paroître de grands exemples de patience, & apres avoir toûjours vécu dans l'exercice de plusieurs vertus, il mourut avec la réputation d'une grande Sainteté. Nous dirons ailleurs, les grandes actions, dont il a laissé les exemples en mourant, à tous ses Suivans.

X.

Tandis que sous la faveur de Dieu, les affaires de la Religion, avoient des succés si heureux en Suisse, comme on devoit celebrer à Rome, le Chapître General, au commencement de l'année prochaine, la saison vouloit, que le Commissaire General, élu Custode de cette Province, partist de bonne heure, à cause de l'âpreté des Alpes, qui separent les Suisses des Savoyards, Il substitua à sa Charge de Commissaire, P. Prosper de Milan, prit le chemin de Rome, pour se rendre au Chapître General, & passa par le Milanez, à la Fête de tous les Saints, au temps

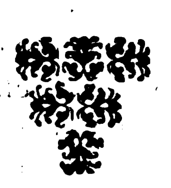
que les Alpes n'étans pas couvertes de neiges, on les peut monter avec plus de facilité.

XI. On jette les fondemens du Convent de Ligny en Lorraine.

L'on jetta aussi cette année les premiers fondemens du Convent de Ligny, en Lorraine, parce que dés aussi-tôt, qu'on y sceut, que les Capucins étoient arrivez en France, & que le credit, avec les liberalitez du Roy Tres-Chrêtien, leurs avoit fait bâtir un Convent à Paris, Marguerite de Savoye, mariée d'abord au Prince de Luxembourg, & maintenant Doüairiere de la Comté de Ligny, deputa des Messagers au P. Bernard d'Ozimo, Provincial alors de la Province de Paris, & lui demanda instamment, qu'elle put à ses dépens, faire bâtir aux Capucins, un Convent dans Ligny, Capitale de son Domaine. P. Bernard accorda volontiers à cette pieuse Princesse, ce qu'elle lui demandoit, & sans differer, il lui envoya P. Cyprien Espagnol, & P. Michel d'Abbeville, qui choisirent, à leur arrivée, un lieu propre à bâtir, & en peu de temps, par les grandes liberalitez de la Princesse, ils fonderent, & acheverent leur Convent.

XII. Affection merveilleuse de Marguerite de Savoye, pour les Capucins.

Cette vertueuse Princesse, portoit tant d'affection à l'Ordre des Capucins, que comme une bonne Mere, non seulement elle leurs fournissoit les choses necessaires à la vie, tous les jours de l'année, mais encore elle les cherissoit de sorte, que sans donner de mesure presque à sa bien-veillance, comme elle sçavoit bien, que leur Regle leurs deffendoit les revenus annuels, elle obligea par serment tous ses heritiers, presens, & futurs, à ne les jamais priver, & de leur affection, & de leurs aumônes. Je ne m'en étonne pas, puisque cette Royale Maison de Savoye, a toûjours fort consideré, & affectionné les Capucins: nous pourrions en apporter ici plusieurs preuves, mais nous nous contenterons d'une seule, qui parut cette année. Lors effectivement, qu'à Turin, Charles Emanuël, qui succeda au Duché de son Pere Emanuël Philbert, & à l'affection qu'il avoit pour les Capucins, leurs accorda de bâtir un Convent sur une montagne proche de la Ville, au jour établi pour y planter la Croix, pour rendre cette action plus illustre, il voulut l'honorer de sa presence, de celle encore de l'Archevêque, & de celle d'une foule prodigieuse de peuples, où Dieu fit paroître aussi-tôt, par un témoignage Celeste, combien lui agreoient, & l'établissement de ce Monastere, & la pieté de ce Prince; parce que lors qu'on faisoit la Procession sur cette montagne, son sommet parut éclairé d'une grande lumiere, en figure d'arc, & comme elle étoit extraordinaire, elle ravit les yeux, & l'esprit de ses spectateurs : mais la Procession proche du haut de la montagne, aussi-tôt que la Croix de bois, qui avoit bien quinze coudées de hauteur, y fut placée, cette lumiere, qui avoit jusques-là éclairé tout ce sommet, parut au dessus de la Croix, & lui fit comme une lumineuse Couronne, qui y resta sur sa tête, jusqu'à ce que la ceremonie fut toute achevée. Ce fut sans doute un prodige, dont Dieu fit paroître quelque chose de bien extraordinaire, dans la fondation de ce Convent.



VIE ET ACTIONS

DU P. SEBASTIEN DE S. PHILIPPES EN SICILE, Predicateur.

PERE Sebastien nâquit d'honnête famille, à saint Philippes, Ville de Sicile, & il montra, sur les fondemens même fort solides de son enfance, qu'elle seroit toute la structure de sa vie, & à quelle hauteur de Sainteté elle arriveroit; parce qu'il n'avoit pas encore huit ans, que dans cet âge, peu propre aux sages conseils, & trop esclave des sens, où les enfans ne peuvent rien penser, que de puerile, & de ridicule, à l'exemple d'un saint Jean Baptiste, comme si la grace du Ciel, eust prévenu son ame, & que la vertu eust devancé son enfance, il commença d'affoiblir son petit corps, par l'abstinence; de couvrir sa chair encore innocente, & peu rebelle à l'esprit, d'un petit cilice; de dompter ses foibles membres, peu accoûtumez encore aux austeritez, à force de disciplines; d'assister aux Divins Offices, avec une grande pieté; de chercher les lieux plus solitaires, comme plus propres à ses prieres, & d'accoûtumer sa langue, comme un nouveau Predicateur, à dire des paroles d'Evangile, & de pieté, quoi qu'à peine pust-elle encore prononcer ses besoins. Des préludes si beaux, d'un âge si foible, que les parens, & les Citoyens admiroient dans cet enfant, ne pouvoient proceder d'ailleurs, que de la bonté de celui, qui pour achever ses œuvres de grace, ne s'arrête pas aux empeschemens de l'âge, & qui pour communiquer ses faveurs, demande plûtôt l'âme que les années. XIII. Dés son enfance il fait paroître de grandes vertus.

Tandis que cét enfant s'exerçoit, dans cette carriere des vertus, & qu'il prévient les plus grands efforts des Enfers, par la victoire qu'il remporte sur leurs attaques, le Demon s'irrite contre ce Petit, & sans pouvoir l'accabler à force des vices plus charmans, qu'il méprisoit à son âge, il se presse de l'attaquer par des menaces, par des frayeurs, & même quelquesfois par de rudes coups, pour le détourner de ses vertus. Mais ce genereux enfant, comme s'il eust méprisé les efforts de tous les Enfers, à mesure qu'il croissoit en âge, embrassoit tous les jours de plus rigoureuses vertus, & principalement il eut tant de charité, que son pere ayant percé un grand tonneau de vin, pour toute sa famille, il le donna tout entier aux pauvres, qu'il preferoit à tous ses parens; ce que son pere ayant sceu, quoi qu'il en fust assez fâché, il le dissimula, à cause de la pieté de son fils. Aussi-tôt que le petit Sebastien eut seize ans, lors que sa chere mere, à qui dans tout le temps d'une longue, & d'une violente maladie, il rendit tous les devoirs d'un fils bien vertueux, lui fut ravie par la mort, afin que le Demon son ennemi, ne prist pas ses avantages dans le Siecle, comme dans un champ de bataille, plus propre à ses desseins, il vendit les possessions que lui laissoit sa mere, en donna l'argent aux pauvres, & décendit dans la lice des Capucins, où il receut le nom de son Baptême, à l'exemple de saint Sebastien, il parut au combat, contre les Demons, & s'y prepara, comme ce genereux Martyr, à y vaincre tous leurs efforts. XIV. Le Diable le menace, & le bat.

Depuis que Sebastien, enrôllé sous les Enseignes de nôtre Pere XV

Depuis qu'il fut entre les Capucins, il s'appliqua à toutes les vertus.

ſaint François, ſe fut conſacré tout entier à une Religieuſe Milice, il fit une guerre ſi cruelle aux vices, & fut un homme de tant de vertus, qu'on euſt dit de ſa temperance,& de ſa moderation dans toutes les choſe, qu'il avoit nettoyé ſon ame des taches des moindres pechez. C'eſt un ancien Proverbe, que perſonne n'eſt ſage dans toutes les heures du jour, & qu'un homme ne peut être toûjours ſans quelques pechez, parce que nôtre condition eſt telle, que comme elle ne peut pas être longtemps dans un même état, elle change à toute heure preſque, & à tout moment. C'eſt aſſurément la nature de tous les hommes; mais la grace de Dieu n'eſt pas ſujette à cette loi de legereté: tant plus elle porte nôtre eſprit à la vertu, tant plus le détourne-t'elle du vice, & de ces choſes, qui corrompent principalement une ame, par l'oppoſition qu'elles ont à la vertu, & peuvent avec juſtice être repriſes des meilleurs Chrêtiens. C'eſt ainſi, que celle du P. Sebaſtien, étoit par une grace particuliere de Dieu, ſi bien d'accord avec la vertu, qu'on ne voyoit rien de vicieux, rien de reprehenſible dans toutes ſes actions.

XVI.

De quelle ſorte il conſerva toûjours ſa virginité.

Le premier don de la nature,que tous les hommes apportent du ventre de leur mere au monde, & qu'ils ne conſervent pas tous ſi également, dans le cours de leur vie, eſt la virginité: & il apprit dés ſes premieres années, à la garder avec tant d'exactitude, que pour en maintenir les beautez, il armoit déja ſes mains de diſciplines, & joignoit les jeûnes à leurs ſecours; il lui donnoit des cilices, comme de forts baſtions, contre les attaques de ſes ennemis, & il la confioit à la garde de la mortification de ſes ſens. Que croirons-nous maintenant de ſes ſoins, puis qu'il étoit devenu d'un enfant, un homme tout Evangelique,& qu'ayant acquis plus de force d'eſprit, il deſiroit plus ardemment d'embraſſer toutes les vertus? Sa pudeur qu'on remarquoit ſur ſon viſage, dans ſes yeux, dans ſes diſcours,& dans l'honnête compoſition de tout ſon corps, étoit une preuve ſenſible de ſon inviolable virginité; & cette vertu étoit ſi bien la dominante de ſon ame, que lors qu'il entendoit quelque parole ſale, ou moins chaſte, ce rouge, qui ſert de couleur à la vertu, & de meſſager à l'honnêteté, rougiſſoit de ſorte ſon viſage, qu'il le contraignoit, ou de s'éloigner, ou de témoigner avec empreſſement d'eſprit, qu'il abhorroit ces entretiens. Ce qui montroit à tous, quels étoient ſes ſentimens, pour l'integrité. J'obmets ici l'humilité, la ſimplicité, l'obedience, la pauvreté, le mépris de toutes choſes, la ferveur d'Oraiſon, qui lui étoit ſi ordinaire, & les autres ornemens des vertus, qui accompagnoient en lui cette vertu de naiſſance, que nous apportons tous au monde, la virginité. L'abſtinence même, qui conſerve mieux la pureté, qu'elle eſt plus ſon amie, étoit ſi bien la ſienne, & il la pratiquoit ſi rigoureuſement, qu'il ne ſe contentoit pas des jeûnes ordinaires dans nôtre Ordre, il jeûnoit encore fort auſterement, tous les Carêmes de nôtre Pere ſaint François.

XVII.

Il prêche l'Evangile avec un grand fruit des des ames.

Appellé de Dieu à l'Office de la Predication de ſon Evangile, on ne peut dire, avec quelle ardeur d'eſprit Apoſtolique il s'en acquita, & il ne ſortoit jamais de Chaire, ſans être chargé des dépoüilles de pluſieurs ames, qu'il raviſſoit aux Demons. Il parut toûjours s'occuper à ce grand exercice de la Predication, avec tant de zele, que les travaux les plus rudes,& les fatigues les plus extrêmes du corps, & de l'eſprit lui paroiſſoient des délices, lors qu'il les y conſacroit au ſalut de l'ame des plus grands pecheurs. Il ne ſe contentoit pas de prêcher dans les Chaires ordinaires, il prêchoit même dans les places publiques, dans les ruës, & même par tout, où il trouvoit des Auditeurs. Il abhorroit particuliere-

ment les Farceurs, les Charlatans, & les Bouffons de Theâtre, comme gens, qui trompoient leurs Spectateurs, par leurs Spectacles ridicules, & leurs criminelles bouffonneries, & il les poursuivoit de sorte, qu'aussitôt qu'il apprenoit, qu'ils étoient dans une place, montez sur leurs Theâtres, il y alloit promptement, y commençoit un saint Discours, ou de Dieu, ou de l'Eternité, & empêchoit leurs folies.

XVIII. Il établit à Noto un son des cloches, les Vendredis à midy; & pourquoi?

La Passion de son Sauveur, étoit le Mystere de sa Charité, qui lui touchoit plus le cœur, & il en avoit tant de ressentiment, que prêchant souvent de ses douleurs, & de ses ignominies, le Vendredy Saint principalement, il en discouroit huit heures entieres: & alors ses Auditeurs versoient tant de larmes, & poussoient tant de soûpirs, qu'ils n'eussent pas plus pleuré, & plus soûpiré, s'ils eussent veu Jesus-Christ mourir, de leurs propres yeux: & afin que les hommes ne perdissent pas la memoire d'un Dieu crucifié, pour leur Salut, lors qu'il prêchoit à Noto, il anima de sorte les cœurs de son Auditoire, à compatir à son Sauveur expirant, que la Ville ordonna, que tous les Vendredis de l'Année, à midy, qui fut l'heure, où Jesus-Christ rendit à la Croix son esprit, entre les mains de son Pere, on fit un son des cloches de toutes les Eglises, qui avertiroit tous les Cytoiens, de dire à genoux, cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*, en memoire de la Passion de Jesus-Christ; & Dieu quelque temps aprés montra par un Miracle, combien lui étoit agreable une Institution si pieuse, parce que le son des cloches, se faisant par toutes les Eglises, le Vendredy à l'ordinaire, excepté dans celle du Crucifix, à cause que le Sacristain n'y étoit pas, les cloches y sonnerent d'elles-mêmes, ou par la main d'un Ange, ce qui confirma si fort à l'amour & au respect de la Passion, les Habitans de Noto, qu'ils voulurent que cette sainte Institution du P. Sebastien fust perpetuelle dans leur Ville: & elle y subsiste encore aujourd'huy.

Dieu confirme cette Institution par un miracle.

XIX.

Ce saint Homme ne fut pas moins celebre en sagesse, & en Observance Reguliere, qu'en pieté. D'où vient qu'il exerça non seulement les Charges moins considerables de Gardien, de Custode, & de Definiteur de sa Province de Syracuse, il y fut même honoré du Provincialat: & quoiqu'il acceptast malgré lui, cette grande Charge, il s'en acquitta pourtant, avec tant de prudence, & d'Observance Reguliere, qu'il y acquit beaucoup de gloire auprés de Dieu, & auprés des Freres.

XX. Il desire ardemment le martyre.

Entre les vertus, que possedoit si éminemment ce grand Serviteur de Jesus-Chrit, je mets avec justice, son amour de Dieu, qui l'embrazoit de sorte, qu'il ne croyoit pas l'aimer assez, s'il ne lui consacroit son sang, & sa vie; parce que cet Homme tout Apostolique, pensoit toûjours à la charité de celui qui avoit autrefois enduré, contre lui-même, une si horrible contradiction des Pecheurs, & il croyoit qu'on n'en pouvoit reconnoître les excez, que par une amour mutuelle. Il avoit toûjours dans l'esprit ses coups, ses injures, ses douleurs, son propre sang, & sa mort honteuse qu'il avoit soufferte à la Croix, par une amour extréme de nôtre salut. Animé du feu de la plus ardente charité, il combattoit d'amour à amour avec son bien-aimé: & comme si par une genereuse saillie de son cœur, il eust apprehendé d'être son vaincu, il desiroit ardemment de lui rendre sang pour sang, & vie pour vie. Il découvrit ce desir ardent du martyre au General Hierôme à Montefioré, qui l'en dissuada, & pour n'en être pas entierement privé, il s'appliqua à une autre sorte de martyre, dont on peut joüir dans la paix: & tous les Freres de cette Province ont cru, qu'au Convent de Piazza, il pria Dieu, que puis qu'on ne lui permettoit pas de chercher la mort, chez les Infideles,

sa bonté lui fist trouver la pâlme du martyre, dans la souffrance de quelque douloureuse maladie. Dieu exauça sa priere, parce qu'aussi-tôt il se sentit attaqué d'une certaine Lepre importune, dont il souffrit les douleurs, l'espace de dix-huit mois, avec tant de patience, qu'on peut dire qu'elles lui tinrent lieu du plus long, & du plus rigoureux martyre, puis qu'au milieu des plus rudes supplices de cette effroiable maladie, qui le martyrisoit depuis les pieds jusqu'à la tête, il ne sortoit de sa bouche malade, que des loüanges de Dieu : & même tant plus ses douleurs étoient-elles furieuses, il en benissoit plus hautement JESUS-CHRIST. Que lui manquoit-il donc, que les Couronnes des anciens Martyrs, qui loüoient Dieu sur les échaffaux, & sur les gibets?

Plusieurs Miracles que Dieu fit par les merites de son Serviteur, durant sa vie, & aprés sa mort.

XXI. Les écailles de sa Lepre, guerissent les Malades.

TAndis que P. Sebastien, est éprouvé de Dieu, par ce genre de martyre domestique, au Convent de Piazza, afin qu'on ne crust pas, que ce fust une punition de sa méchante vie, mais qu'on sceust qu'une si cruelle infirmité étoit un témoignage de ses divines bontez, dont il avoit resolu de le couronner, independemment du martyre de son Sang, & de sa vie, son adorable Providence permettoit que les écailles de sa Lepre, dont tout son corps étoit plein, en sortoient souvent, & que des personnes vertueuses, qui connoissoient la sainteté du P. Sebastien, les appliquassent sur plusieurs malades, guerissent des fiévres, appaisassent des douleurs de tête, délivrassent des femmes en travail, écartassent les Demons des corps, & même fissent tant de miracles, avec la seule eau qu'on beuvoit, aprés qu'elles y avoient trempé, que tous y avoient recours, comme à un assuré remede, dont Dieu se servoit, dans plusieurs differentes guerisons.

XXII. Il obtient de Dieu, un petit nuage entre le Soleil, & son corps malade, pour adoucir les ardeurs de cet Astre.

Du Convent de Piazza, par l'avis des Medecins, on le porta dans une chaire à celui de saint Philippes, lieu de sa naissance. C'étoit en Eté, où les rayons du Soleil avoient toute leur force, & où le malade étoit plus embrazé des ardeurs de sa maladie : il leva alors ses yeux au Ciel, & à peine eut-il demandé du secours à Dieu, par une courte priere, qu'aussi-tôt un petit nuage apparut, qui opposa son corps opaque au Soleil, & en modera les chaleurs sur lui, jusqu'à ce qu'il fust arrivé à saint Philippes, où l'on le portoit. C'est ainsi que Dieu adoucissoit les langueurs de son corps, par des soulagemens, qui témoignoient assez le grand amour qu'il avoit pour lui. Aussi-tôt qu'il fut dans saint Philippes, toute la Ville, qui connoissoit sa Vertu alla au devant, & il se fit porter à l'Eglise, où de sa chaire il prêcha au Peuple, avec tant de ferveur d'esprit, que tous fondoient en larmes. Delà l'on le porta à l'Infirmerie des Freres, qui étoit dans la Ville, où Dieu permit qu'outre sa Lepre, qui continuoit toûjours, il fut encore attaqué de plusieurs autres incommoditez, & alors sa Bonté fit éclater les Vertus de ce genereux Souffrant, par quantité de merveilles : parce que tout malade qu'il étoit, aïant écrit à une des Sœurs du Tiers Ordre, appellée Tutia, lors qu'elle lisoit sa Lettre, sa Niéce qui étoit dans un lit Paralytique, aussi-tôt qu'elle apprit que cette Lettre étoit du Serviteur de Dieu, la demande instamment à sa Tante, parce qu'elle esperoit, que Dieu lui rendroit sa santé, par les merites d'un homme si vertueux : la Tante y consent, &

Une de ses Lettres, appliquée sur le bras d'une Paralytyque, la guerit.

elle attache la Lettre au bras de sa Niéce;avec cette esperance de guerir. Elle s'endormit la nuit, & le matin elle fut aussi saine en se levant, que si jamais elle n'eust eu de Paralysie. Ce miracle sceu dans la Ville, une honnête Dame mariée, qu'on nommoit Joanna, donr le mary étoit fort travaillé d'un ulcere à la jambe, obtint de Tutia, à force de prieres, la même Lettre du P. Sebastien, l'appliqua avec beaucoup de foi, sur la jambe malade de son mary, & elle éprouva, que sa croyance étoit bien recompensée,puis que le lendemain la jambe du malade parut toute guerie, & il n'y resta plus, que quelques petites marques noires, pour faire mieux paroître la puissance de Dieu, & le merite de son Serviteur Sebastien. Cette même Lettre guerit une jambe fort ulcerée.

XXIII.

Le temps étoit proche, où Dieu vouloit accorder la Palme du Triomphe, à ce genereux Combattant; aprés dix-huit mois de cette cruelle Lepre, qu'il avoit soufferte avec tant de patience, alors il devint plus malade qu'à l'ordinaire, & purifia son ame avec tous les Sacremens de l'Eglise sainte, tandis donc que des exemples plus illustres de patience, qu'il témoignoit dans ses douleurs extrémes, embellissoient tout son corps, il se preparoit d'esprit à la Couronne de ses martyres, au milieu des loüanges d'un Dieu, qui le faisoit souffrir si étrangement. Le jour qui preceda sa mort, il appella F. Illuminé de S.Philippes, qui l'avoit constamment assisté, durant le cours de sa maladie, lui demanda pardon des peines qu'il lui avoit causées, & lui dit; Mon Frere,vous avez beaucoup souffert, à cause de moy, & vous avez enduré plusieurs travaux, des fatigues, des puanteurs, des veilles, & quantité d'incommoditez, dans l'assistance d'un puant, & d'un horrible malade, comme je l'ay été: mais ne craignez pas, Dieu que vous avez servi en ma personne, vous recompensera de tout. Ce n'est pas un homme miserable, que vous avez secouru, c'est JESUS-CHRIST même, que vous avez soulagé, lors que vous m'avez fait la charité: Dieu n'est point ingrat des biensfaits, il recompensera bien-tôt tous les vôtres. Pour moy, j'avance fort au terme de toutes les choses, & mon dernier jour sera demain. Pour vous, travaillez genereusement, achevez ce que vous avez commencé, finissez vôtre ministere, Dieu vous viendra trouver, & il couronnera vos Travaux. Ce qu'aïant dit, il consacra toutes les forces, qui lui restoient de corps, & d'esprit, aux choses de Dieu, & le lendemain il quitta toutes les miseres de la vie mortelle, & monta au Ciel, y prendre possession d'une glorieuse, dans l'Eternité.

XXIV. Devotion extraordinaire de ceux de S. Philippes, envers P. Sebastien aprés sa mort.

Lors qu'on sceut cette mort, par toute la Ville, ses Habitans vinrent voir son corps, à l'Infirmerie des Freres, avec tant de foule, qu'elle paroissoit en étre toute desertée. Tous voulurent baiser ses mains, & ses peids, lui arracher la barbe, & les cheveux, lui coupper les ongles, mettre son habit en tant de pieces, qu'on fut obligé de lui en donner un autre. C'étoit le jour de la Purification de la sainte Vierge, qu'il avoit predit, long-temps auparavant, devoir étre celui de sa mort, & lors que de l'Infirmerie, l'on porte son corps au Convent des Capucins, éloigné de plus d'un mille de la Ville, tous les Principaux, & tout le Peuple, assisterent à ses funerailles, avec un regret extréme des uns & des autres.

XXV. Un Linge qui lui avoit servi, guerit une Aveugle.

P. Humble de Noto Prêtre, portoit sur lui par devotion, un petit linge, dont P. Sebastien pendant sa vie, avoit coûtume d'essuier les ulceres de sa Lepre: & lors qu'un jour il visitoit une de ses Cousines, nommée Cassandra, du Tiers Ordre, qui avoit perdu la veuë, pour avoir trop pleuré, elle lui demanda devotement quelque chose, qui eust servi

au P. Sebaſtien, durant qu'il vivoit : il lui donna ſon petit linge, elle le mit ſur ſes yeux, aprés avoir invoqué le nom de Dieu, & auſſi-tôt elle recouvra la veuë.

XXVI. Une douleur d'eſtomach, eſt ſoulagée, par le même Linge.

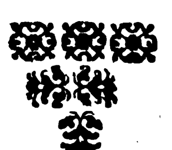
Peu de jours aprés, Antonia ſervante de Caſſandra, fut travaillée d'une douleur épouventable d'eſtomach, elle demanda inſtamment à ſa Maîtreſſe, le linge du P. Sebaſtien, qui l'avoit guerie, s'en frotta l'eſtomach, & elle fut entierement ſoulagée. Ces choſes ne firent pas ſeulement connoître, la ſainteté du Serviteur de Dieu, elles animerent encore tous leurs Spectateurs, à ſouffrir toutes les adverſitez, pour JESUS-CHRIST, lors qu'ils voyent, qu'il fait tant d'état, de ce qui ſert aux ulceres mêmes de ſes Serviteurs, qu'il opere des Miracles, par ſon pouvoir infini.

XXVII. Les écailles de ſon corps firent pluſieurs Miracles aprés ſa mort.

Les écailles encore de ſa Lepre, que jettoit ſon corps, durant toute ſa maladie, & qu'une des Sœurs du Tiers Ordre, avoit religieuſement conſervées, rendoient la ſanté, aprés ſa mort, à pluſieurs malades, de fiévre quarte, ou de tierce, & d'autres maladies. C'eſt auſſi un bruit commun, qu'elles chaſſerent le Diable, du corps d'une Poſſedée, quoi que les Demons abhorraſſent de ſorte la memoire ſeule du P. Sebaſtien, ſi ſouvent leur victorieux, que ſon Capuce un jour étant mis ſur la tête d'un Demoniaque, le Demon qui le poſſedoit, en fut tourmenté ſi cruellement, qu'il en pouſſa des cris juſques au Ciel ; & un jour un autre Poſſedé, interrogé, s'il connoiſſoit P. Sebaſtien, & où il étoit alors, répondit ; Vous m'interrogez de ce miſerable pourry, Ha ! il eſt au Ciel, où il a ravi nôtre Siege.

XXVIII.

Mais afin que les Freres connuſſent, comme les Seculiers, quels étoient les merites du P. Sebaſtien, auprés de Dieu, le jour même de ſa mort, le Quêteur, ou à cauſe de l'enterrement, ou à cauſe de la grande foule du Peuple, qui y aſſiſtoit, oublia d'aller à la quête ordinaire, & comme il ne reſtoit plus au Convent, que quelques morceaux de pain, les Freres n'avoient rien à manger pour ce jour là. C'étoit l'heure du Refectoire, & il n'étoit plus temps d'aller à la Ville, y chercher du pain, pour toute la Communauté, à cauſe particulierement, qu'il neigeoit. Mais Dieu, pour faire éclatter les merites de ſon Serviteur Sebaſtien, ne voulut pas que la Famille, qui avoit été tout ce matin-là, occupée à ſes Funerailles, fuſt privée de nourriture, & il la nourrit par le miniſtere de ſes Anges ; parce que lors que le Quêteur eſt en état d'aller à la quête, il rencontre ſur la porte du Convent, une corbeille pleine d'un pain excellent, ſans qu'on puſt reconnoître, ſur la neige les veſtiges de qui que ce ſoit, qui l'euſt apportée. Tous alors dirent hautement, que c'étoit une preuve bien ſenſible des merites du Serviteur de Dieu, & ils en remercierent JESUS-CHRIST.



VIE

VIE ET ACTIONS

DE FRERE ARSENNE DE MILAN, LAIC.

DEpuis P. Sebastien, F. Arsenne de Milan, mourut cette année en Suisse, apres une vie pleine des vertus plus Religieuses, & des actions de l'Observance Reguliere. Il étoit de l'ancienne, & de l'illustre Maison des Croci, & pour fouler aux pieds plus parfaitement, & plûtôt la Noblesse de sa naissance, & les délices du monde, il se retira sous l'enseigne de la Croix, dés ses jeunes années, & choisit par l'inspiration de Dieu, un Institut de Religieux, qui imitast mieux les travaux, & les austeritez de la Croix; crainte même qu'il n'y manquast quelque chose, qui ne répondist pas assez à ses abbaissemens, & à ses douleurs, il s'y établit un genre de vie, qui avoit plus de rapport, aux souffrances, & à l'humilité de JESUS-CHRIST. Il entra donc dans la Religion des Capucins, où il prit l'humble condition des Freres Laïcs, & y servit Dieu, tout le reste de ses jours, dans les larmes, & dans l'abbaissement. Il prit alors le nom propre d'Arsenne, sous les Enseignes de la Croix, & sans changer son surnom des Croci, il le rendit plus illustre, par toutes les actions de sa sainte vie. XXIX.

Patrie & naissance de F. Arsenne de Milan.

Aussi-tôt qu'il se vit combattre, sous l'Etendard de la Croix, il ne s'y montra pas un lâche, & un paresseux Soldat, mais devenu plus genereux, par cette Milice, il y poursuivit si courageusement son corps, avec ses sens, & les autres Ennemis de la Croix de JESUS-CHRIST, qu'il ne refusoit jamais rien de rude, d'austere, & de laborieux, pour avancer leur ruïne. Une corde pleine de nœuds, qu'il portoit toûjours sur ses reins, armoit cét athlete de la Croix, contre les ennemis de la chasteté, & il reprimoit l'insolence de sa chair, avec un rude cilice, tout herissé de poils, comme d'une cuirasse, contre ses attaques; des jeûnes presque ordinaires au pain, & à l'eau, dont il avoit coûtume de dompter les plaisirs du corps, lui preparoient de jour en jour, une plus glorieuse victoire de leurs poursuites. Et même non content de toutes ces armes, comme un genereux combattant, il livre de plus forts combats à ses ennemis, il les frappe jusqu'au sang, à grands coups de disciplines, pour en arrêter l'insolence; il ne souffrit qu'à peine quelques planches pour son sommeil, où il reposoit fort peu d'heures, & il contraignoit son corps à de saintes veilles, le reste des nuits. XXX.

Il entreprend & poursuit genereusement les vertus.

Tout le temps qu'il vécut, il ne porta jamais qu'un habit, sans manteau, fort austere, & tout plein de pieces: parce qu'il croyoit inutile, à celui particulierement, qui professe par un vœu exprés, le mépris du monde, & la haute pauvreté, de rechercher plusieurs, & les meilleurs habits, puis qu'un seul est capable, soit pendant le chaud, soit durant le froid, de couvrir un corps, pour l'honnêteté, & de le conserver contre les rigueurs des temps. Le corps, disoit-il, est un serviteur voluptueux, & fort peu traitable; si vous en usez doucement avec lui, & si vous l'accoûtumez à la molesse, il desire les choses plus abondantes, & plus délicates, & il est si furieux dans ses demandes, que souvent, il passionne comme necessaires, les satisfactions des sens, mais si vous le traitez rudement, & si vous ne lui donnez que les besoins absolus de la nature, & XXXI.

Pourquoi il traitoit rudement son corps.

de la vie, il est content de peu, & il ne veut que le vivre, le vétir, & le reste absolument necessaire à nos entretiens. D'où vient qu'il lassoit sa chair, avec tant d'austeritez, crainte qu'elle ne s'accoûtumast à la délicatesse, & qu'elle ne demandast plus, que les seules necessitez de la vie.

XXXII. Il s'applique à l'Oraison, & il y dompte les Demons.

C'est avec ces armes, que F. Arsenne surmontoit son ennemi domestique, & il ne poursuivoit pas, avec moins de force d'esprit, par l'Oraison, ses Adversaires des Enfers, qu'il fatiguoit pour les dompter, avec de si longues, & presque continuelles prieres, que les Demons, qui ne le trouvoient jamais dans l'oisiveté, mais toûjours en Oraison, dans les temps, où les necessitez indispensables du corps, & de la nature, ne l'appelloient point ailleurs, dardoient inutilement contre lui, les fléches plus acerées de leurs tentations. Il desiroit si ardemment de faire Oraison mentale, que quoi qu'il employast plusieurs heures du jour, & de la nuit, dans la contemplation des choses Divines, comme un famelique, il souhaittoit toûjours plus avidemment, les délices de la presence, & de la familiarité de Dieu, & les cherchoit avec plus d'empressement, dans la solitude, & la separation importune des hommes. D'où vient qu'en priant, il étoit quelquesfois rempli de tant de douceurs Divines, qu'il étoit long-temps durant l'Oraison immobile, & sans sentiment, & il disoit toûjours, qu'il feroit volontiers ce pacte avec Dieu, qu'il lui accorderoit le repos d'une Oraison continuelle, & qu'en reconnoissance de cette faveur, il s'abstiendroit de manger, & de boire continuellement: parce qu'il estimoit plus l'Oraison, que la viande de son corps: & cela avec justice, puis que ceux qui goûtent combien Dieu est doux, sont facilement ravis dans cette joie d'esprit, qu'au prix d'elle, ils regardent comme incommodes, les plaisirs des sens, & les satisfactions du corps, que la nature a coûtume d'exiger des hommes. Bien plus, l'ame engraissée de ces mets Celestes, est souvent reduite à cet état, qu'oubliant tout ce qui est de la nature mortelle, elle se persuade pouvoir vivre, & subsister sans elle.

XXXIII. Il contemploit Dieu dans toutes les creatures.

Ce goust des choses Divines, que la liberalité de Dieu lui communiquoit si abondamment, avoit affecté de sorte son ame, qu'il le rendoit propre, par tout, à la contemplation des plus augustes Mysteres; parce que, quoi qu'il fust ou aux champs, ou à la ville, ou dans les forests, de quelque côté qu'il tournast les yeux, il consideroit, dans toutes les creatures, Dieu present à son esprit; il l'admiroit, il l'adoroit, & rien de si petit, & de si méprisable en apparence, ne se presentoit à sa veuë, qu'il n'y vist briller, ou la majesté, ou la puissance, ou la sagesse, ou la misericorde de Dieu. D'où vient que s'il rencontroit à ses pieds, quelques vers de terre, crainte que ces Images de leur Createur, en qui il contemploit l'ouvrage de la sagesse Divine, ne fussent écrasez des hommes, & ne perissent dans le monde, il les écartoit aussi-tôt des chemins, & les plaçoit en des lieux plus seurs. C'étoit par la même raison, qu'il ne souffroit qu'à peine, qu'on fist mourir les agneaux, les pigeons, & d'autres bêtes, ou d'autres oiseaux semblables. Si quelquesfois, lors qu'il étoit Portier, on en apportoit en vie, pour les Freres du Convent, crainte qu'on ne les fist mourir, il les refusoit, avec un humble remerciement: d'où il avoit acquis tant de candeur, & de simplicité d'ame, qu'adorant Dieu present dans toutes choses, il recevoit si candidement toutes les actions des hommes, qu'il ne pouvoit y penser, ou y soupçonner les moindres deffauts.

XXXIV. Mais à cause, que l'innocence de la vie, & le frequent entretien avec Dieu, augmentent dans une ame, le culte des choses Divines, à peine

est-il croyable, quelle étoit la devotion de F. Arsenne, envers le saint Sacrement, puis qu'il receut tous les jours ce pain Celeste des Anges, avec tout ce qu'on peut de reverence, & d'humilité, & il en sortoit toûjours plus affamé, de la Table sacrée : en sorte que ce qu'avoit dit autrefois le sage, *Ceux qui me mangent, auront encore faim, & ceux qui me boivent auront encore soif*, étoit de son experience. Il avoit coûtume dans des temps de fleurs, qui montroient bien la pieté toute fleurie de son ame, d'en offrir au saint Sacrement, sur son grand Autel, avec une affection d'ame si respectueuse, que comme s'il se fust approché du trône de son Prince, il ne lui faisoit son present, qu'aprés plusieurs genuflexions, de plus loin d'abord, & puis de plus prés redoublées, qui témoignoient ses plus humbles adorations. D'où vient qu'il servoit les Messes, avec tant de pieté, qu'il combattoit saintement avec les autres, pour s'en conserver le ministere, & il ne vouloit personne pour lui aider dans cet office, pour être mieux occupé tout seul à cet exercice des Anges, où souvent il joüissoit de la presence visible de JESUS-CHRIST, qu'il adoroit dans l'Eucharistie. Enfin animé de l'esprit Seraphique de nôtre Pere saint François, aussi-tôt qu'il voyoit quelques ordures dans l'Eglise, il la balayoit proprement, en disant; Que si dans les Cours des Rois, les Courtisans sont si soigneux, à en ôter les ordures, crainte que quelque chose, ni blesse les yeux des hommes mortels, nous devons apporter plus de soins, à nettoyer les Temples de Dieu, à qui sied si bien la netteté, crainte que quelque chose, n'y choque la veuë de sa Divine Majesté.

Sa devotion envers le saint Sacrement étoit merveilleuse.

Eccl. 24. chap.

XXXV. Sa charité envers les pauvres & les malades étoit admirable; & comment?

Aprés les œuvres de pieté, il ne se plaisoit à rien plus, qu'à secourir les malades, dont il vuidoit tous les jours les bassins, & l'on eust dit, qu'il n'obmettoit aucuns bons offices, qu'il ne leurs rendist, avec une merveilleuse charité, & même il les consoloit de sorte, par une grace de discours Celeste, que Dieu lui avoit accordée, qu'il sembloit en leurs parlant adoucir toutes leurs douleurs.

XXXVI.

Il n'avoit pas moins de compassion, & de charité pour les pauvres, & tandis qu'il étoit Portier, afin qu'il pust les recevoir, avec plus de magnificence, il prenoit pour lui les restes de pain, fort durs ordinairement, qu'on lui donnoit pour la porte, & leurs reservoit le plus tendre, avec tout ce qu'on lui servoit de meilleur, dans le Refectoire, & alors il disoit, qu'il n'avoit jamais mangé avec plus de délices. Ce saint Homme enfin brilloit des ornemens de tant de vertus, que ceux qui le consideroient, admiroient assurément en lui, un homme fort parfait, & embelli, des plus grandes faveurs de Dieu : & même ce brillant de vertus, avoit coûtume de lui acquerir de sorte, l'esprit, & le cœur des Seculiers, des jeunes gens principalement, que plusieurs furent animez à se faire Religieux, à la seule veuë de son homme exterieur, à qui sa modestie, donnoit une composition capable de convertir tous les pecheurs.

XXXVII. Quelle étoit la force de son Oraison auprés de Dieu.

L'on connut souvent la force de son Oraison, auprés de Dieu. Un jour il passoit le Pô, & le Maître du batteau, étoit accoûtumé de vomir cent blasphêmes, contre JESUS-CHRIST, & les choses Divines; F. Arsenne l'en reprit, & l'avertit doucement de s'abstenir de ces desordres. Cet Impie lui répondit, qu'il lui étoit impossible sans miracle, parce que la détestable coûtume de ce vice, étoit comme une chaîne, dont il étoit lié, & qu'ainsi ces blasphêmes lui étoient devenus comme naturels. Ne perdez pas courage, mon ami, lui repartit F. Arsenne, Dieu peut rompre la chaîne de vôtre coûtume sacrilegue, si vous renoncez de bon cœur à vôtre impieté, & alors priant Dieu trois fois differentes, pour lui, il

fut si bien dégagé de ses juremens d'habitude, que depuis ce temps-là, il ne blasphema plus, ni contre Dieu, ni contre les Saints.

XXXVIII. C'est ainsi qu'il convertit un autre Pilote, qui fermoit les oreilles à ses corrections, parce que Dieu donnoit à ses paroles une certaine force, dont les douceurs qui l'accompagnoient, attiroient à la vertu tous les cœurs des hommes. D'où vient, que quoi qu'il n'eust que tres-peu de Lettres, Dieu lui communiquoit dans ses Oraisons, tant de lumieres de sa sagesse, qu'il parloit hautement des choses Divines, & des Mysteres Celestes. Ce fut delà, que tous les Freres dirent autrefois de lui, qu'il avoit receu de Dieu beaucoup de Visions, & plusieurs Revelations, dont la memoire est perie parmi les hommes, excepté d'une que voici. F. Arsenne faisoit Oraison la nuit de la veille, qui precede la Fête de nôtre Pere saint François, lors qu'il apperceut s'ouvrir une grande fournaise, où plusieurs ames de Freres morts, expioient dans les flâmes, les peines qu'avoient merité leurs pechez, dont dégagées par ses suffrages, elles montoient au Ciel, avec liberté : d'où l'on peut conclure, que Dieu le favorisa de bien d'autres Visions, & Revelations des choses Celestes.

XXXIX. Tous les Freres l'estimoient si Saint, qu'aussi-tôt que P. François de Bormio, fut ordonné Commissaire General en Suisse, pour y établir la Reforme, entre les Freres de meilleure conversation, il choisit F. Arsenne, pour porter à la pieté des peuples assez grossiers naturellement, & pour leurs persuader les vertus, par les exemples d'une sainte vie, dont il s'acquitta si fidelement, qu'il s'acquit aupres d'eux, la reputation glorieuse d'une parfaite sainteté. On bâtissoit un Convent à Lucerne en Suisse, lors que P. Fabrice de Lugano, devoit prêcher au peuple le matin, du Sacrement de la Penitence, & la nuit, il se fit un bruit si horrible dans l'Hospice, où demeuroient les Freres, qu'on eust dit, que cette maison alloit être abîmée dessous ses ruïnes. Mais F. Arsenne, qui connut aussi-tôt l'artifice des Demons, dit promptement au P. Fabrice, tout épouvanté du bruit ; N'aïez point de crainte, c'est un jeu, c'est un artifice des Diables, qui apprehendent le discours que vous devez faire demain à vôtre Auditoire, parce qu'ils abhorrent extremement la confession des pechez, qui leurs ravit l'empire, qu'ils ont sur les Impies, & ils ont excité ce bruit, pour vous détourner de vôtre discours, mais combattez-les genereusement, pour renverser leurs desseins.

Il découvre au P. Fabrice de Lugano les coups des Diables.

XL. Lors que F. Arsenne, s'occupoit avec plus de soins, à la pratique des vertus, dans cet Hospice des Capucins, la nuit de l'Assomption de la sainte Vierge, apres s'être confessé de tous ses pechez, il marchoit sur les lieux exaucez du bâtiment, & croyant y être bien affermi, une planche manqua sous ses pieds, & lui causa une grande chute. Tombé donc du plus haut en bas, il resta presque sans vie ; l'on fit venir aussi-tôt le Chirurgien, qui lui ôta son habit, pour mieux voir, en quel état seroit son corps, apres cet horrible accident, & alors on vit son cilice, & que les côtes droites de son corps rompuës, & ses intestins blessez, sa guerison étoit desesperée, par cette dissolution de ses parties nobles. De sorte que F. Arsenne, qui tout embrazé de l'amour de Dieu, lui avoit demandé si souvent la faveur du martyre, receut de ses bontez la couronne d'une espece de martyre, qu'il souffrit dans les douleurs d'une longue maladie, où il fit toûjours paroître une admirable patience, & il finit cette miserable vie, avec la pensée dans l'esprit des Freres, & des Seculiers, d'une fort religieuse Sainteté.

Il se blesse à mort en tombant du haut de l'Hospice en bas.

Il meurt en réputation de Sainteté.

XLI. Aussi-tôt que la ville de Lucerne sceut sa mort, elle vint presque en-

tiere à ses funerailles, pour lui baiser les mains, & les pieds; & la devotion de tout le Peuple, fut si grande envers son corps, que tous en vouloient quelque partie, ou quelque piece de son habit. Nos Manuscrits m'ont assuré, que Dieu fit plusieurs Miracles par ses merites, aprés sa mort, & pourtant ils ne les marquent pas, excepté un, dont voici le recit. Lors qu'on transporta son corps du sepulcre où il étoit enterré, dans un autre, où l'on mettoit tous les Freres, on s'apperceut, que sa cervelle étoit aussi fraîche, aussi entiere, & d'une couleur aussi belle, que s'il eust éte en vie: d'où le Chapitre, qui étoit assemblé dans ce Convent, jugea visiblement, que les pensées de F. Arsenne, avoient toûjours été fort pures, puis que la cervelle de sa tête, qui en est le siege, paroissoit si belle, par le pouvoir de JESUS-CHRIST, qui l'avoit conservée dans son integrité.

Sept ans aprés sa mort, on trouve sa cervelle toute entiere, & sans pourriture.

DE FRERE ANTOINE DE MONTE-GRANARO, LAIC. ET DE F. MAURICE DE MONTE-MONTANARO, CLERC.

XLII.

Ses principales Vertus.

DEux lumieres sortent cette Année de l'Ordre des Capucins, dans la Marque d'Ancone; la premiere fut F. Antoine de Monté-Granaro Laïc, homme orné de toutes les Vertus, & grand observateur de sa Regle, qui aussi-tôt que l'An 1545, il arriva de la mer agitée du monde, dans le port assuré de l'Ordre des Capucins, accommoda de sorte sa vie, aux actions de la Vertu, dans l'état humble des Freres Laïcs, sous la conduite de la grace de Dieu, qu'il n'eut point d'égal en humilité, en obeïssance, en simplicité, en mépris de lui-même, & en austerité de vie, dans un temps principalement, où vivoient les hommes plus austeres de l'Ordre: puis que non content des jeûnes communs de la Regle, de la frugalité ordinaire de nôtre table, & de la maniere de vivre de nos premiers Peres, comme s'il eust ambitionné saintement plus de perfection que les autres, il aspiroit toûjours à tous les Carêmes de nôtre Pere S. François, & aux jeûnes si rigoureux du pain, & de l'eau. Et comme il croyoit, que le jeûne parfait, ne consistoit pas seulement, dans l'abstinence des viandes, mais aussi dans la privation de la volupté des alimens, il évitoit prudemment, dans le Refectoire, ce que desiroient ses sens, & il choisissoit toûjours les choses plus viles, les plus insipides, & les plus opposées à son appetit. D'où vient que lors qu'il faisoit la cuisine, il prenoit ordinairement pour lui, le pain le plus dur & le plus plein de son, avec les viandes les moins propres, & les plus mal apprétées: & c'est ainsi, que lors qu'il poursuit ses sens, il passe dans l'Oraison, de plus longues veilles, aprés les Matines principalement, où il dompte sa chair, avec de cruelles disciplines, crainte qu'elle ne se rebelle insolemment, contre son esprit.

Il pratique une fort rigoureuse pauvreté.

XLIII.

Comme il se connoissoit appellé de Dieu, pour pratiquer un grand mépris de lui-même, & pour imiter la pauvreté de JESUS-CHRIST, il abhorra de sorte l'usage des choses superfluës, qu'il évitoit tout ce qui surpassoit le necessaire de la nature, & encore s'en servoit-il si moderement, que lors que la necessité ne l'obligeoit pas absolument à leur usage, il vouloit que comme étrangeres, on les remit à la Communauté, pour les emploier aux autres Freres. C'est ainsi, que ce Sectateur admirable de la pauvreté, passionnoit de sorte les choses plus viles,

qu'il avoit toûjours les habits, les cordes, & les sandales moins considerables du Convent ; de maniere que content de peu, & libre des desirs de toutes choses, il avoit l'esprit si dégagé de la terre, & si propre à la contemplation des Divines, qu'au milieu des soins de son Office de la cuisine, qui l'occupoient aux occasions, son ame étoit exempte des inquietudes, qui l'eussent détournée de son application aux choses Celestes. D'où vient qu'il faisoit tant d'état de la moindre perte de temps, qu'aussi-tôt qu'il avoit achevé son Office, comme s'il eust été libre des affaires plus serieuses, il se retiroit promptement, ou dans l'Eglise, ou dans l'endroit du bois, le plus separé des Freres, & des Seculiers; s'il y rencontroit quelqu'un, crainte de parler, ou de perdre quelque temps, il en étoit quitte pour une reverence, & une inclination de tête. Tandis qu'un Negotiateur si fidele du temps, éleve à Dieu tous ses desirs, il n'oublie pas la capitale Vertu des Elus, qui consiste dans la misericorde des pauvres & des malades; puis que lors qu'il étoit Quêteur, ou Portier, il n'obmettoit rien de son travail, & de la charité, pour recevoir tous ceux qui venoient demander au Convent, ou le coucher, ou la nourriture. Et un jour qu'il ne pouvoit, à cause de la pauvreté des Freres, avoir du pain, pour leurs donner l'aumône, afin de ne les pas renvoyer sans quelque chose, il leurs presentoit des fruits du jardin, des herbes, & des racines.

XLIV. Avec un signe de Croix, il guerit des malades.

F. Antoine aprés s'être acquis dans l'esprit des Domestiques, & des Etrangers, la reputation d'une eminente sainteté, par les brillantes lumieres de tant de Vertus, ceux des Seculiers, qui étoient dans quelques infirmitez, animez de l'opinion qu'on avoit de ses grands merites, venoient à lui, pour en avoir du soulagement, & il leurs faisoit un signe de Croix, dont souvent il les guerissoit.

XLV. Une femme avertie de Dieu, le secoure dans sa maladie.

Un jour que F. Antoine étoit malade, & que le Medecin avoit ordonné, qu'on lui preparast le consommé d'un chapon, on n'en trouvoit point de propre dans la Ville, lors que la femme d'un Tisserand, qui en avoit un en graisse, s'éveilla la nuit, & entendit une voix, qui lui disoit ; Femme, envoie promptement ton chappon gras aux Capucins, & à cause qu'elle differoit d'obeïr à cette voix, parce qu'elle ne la connoissoit pas, elle lui repeta plusieurs fois la même chose. Elle connut alors la volonté du Ciel; elle envoie le chappon au Convent, & il servit bien à F. Antoine, qui aprés avoir vécu saintement dans l'Observance parfaite des Loix Divines, & Seraphiques, mourut en Dieu sexagenaire, à Ozimo, celebre en Vertus, & en sainteté.

XLVI. Vie & mort de F. Maurice de Monté-Montanaro, Clerc.

Peu de temps aprés, dans la même Province de la Marque, le suivit cette Année, F. Maurice de Monté-Montanaro Clerc, qui appellé de Dieu, d'une Bergerie de Moutons, au sein de nôtre Ordre, sortit du siecle comme un agneau simple, pur, & innocent, & vêcut plus pur encore, & plus innocent parmi nous, où brillant par la lumiere de plusieurs Vertus, il honora la vie Clericale, par des exemples differens, & admirables de la perfection Evangelique, dont il éclata si fort aux yeux de tous les Freres, qu'ils l'admirerent comme l'ornement, & le modele de la conduite des autres Clercs, qui aprés avoir passé six ans dans la Religion, avec beaucoup de pieté, mourut en Dieu religieusement. Le Demon le poursuivit jusqu'à sa mort, & lui montra des Spectres, dont il esperoit épouvanter son ame : mais sans rien trouver à reprendre en lui, il s'en retira tout confus, & le laissa en repos: de sorte que mourant à Ville-Neufve, comme il avoit vêcu avec beaucoup de sainteté, il monta au Ciel, y recevoir les recompenses de sa bonne vie.

Ce que Dieu déclara depuis à un Frere, qui prioit dans l'Eglise, par une vision Celeste, où il vit F. Maurice, avec deux autres, de nôtre Ordre, honorez de la gloire du Paradis, au milieu des Chœurs des Anges. Mais voici un témoignage considerable de la Beatitude de ce jeune Religieux. Plusieurs mois aprés son trépas, lors que les Freres, qui avoïent connu sa Vertu, voulurent voir dans son sepulchre, en quel état y étoit son corps, il le trouverent tout entier, incorruptible, & sans odeur puante, dont fut témoin tout le Chapître presque, qui venoit de se tenir à San Elpidio, l'Année suivante, & qui passa par là. Dieu même qui comme le Remunerateur des hommes, se plaist dans leurs Vertus, fait ordinairement cét honneur à ceux, qui conservent leur innocence de cœur, & qui le servent avec toute la justice, & toute la pureté.

XLVII. La Province de Milan, fleurit encore, aprés ceux-ci cette Année, par la Vertu, & la gloire de deux illustres Personnages, qui ont le même nom de François, & sont bien égaux en vertus, qui les accompagnerent tous deux, dans le cours de leur vie, qu'ils terminerent, par une semblable gloire. L'un & l'autre pourtant, eurent differente Patrie, parce que le premier, étoit de Bormio, dans la Valtoline, & le second naquit à Milan: En voici les Vies.

VIE ET ACTIONS

DU PERE FRANÇOIS DE BORMIO, PREDICATEUR.

Comme il entra aux Capucins, passa dans la Valtoline, y précha contre les Heretiques, par la permission du Pape, & puis alla en Suisse.

XLVIII. *Son pere l'envoie aux Etudes des Lettres Humaines.*

LE premier est P. François de Bormio, Bourg des Grisons, sur les confins de la Valtoline, entre l'Addo, & le Fleuve d'Oglio, où il naquit d'honnêtes Parens. Dés son enfance, il fut d'un esprit fort facile, & par un rare don de nature, accommodant à toutes choses. Lors donc qu'il eut un âge raisonnable, son pere l'envoya en Baviere, pour y apprendre la Langue Allemande, que parlent ordinairement ceux de ce Païs là. Quelque temps aprés, par l'ordre de son pere, il fut à Milan, où il étudia aux Lettres Humaines, & y aïant acquis une grande capacité, avec beaucoup de loüanges, il crut bien sagement, que les Sciences, qui embellissent l'ame, sont meilleures que celles, qui n'ornent que l'esprit, & principalement, par l'attrait de Dieu, qui l'appelloit à de plus sublimes connoissances, que les Lettres Humaines, il change ses Etudes avec l'Ordre des Capucins, où celui qui avoit établi la grandeur de l'esprit, à apprendre les Sciences communes, montra bien qu'il faisoit plus d'état de celles, qui éclairoient l'ame, dans les actions de la Vertu, de l'Observance Reguliere, & de la pieté. Il y remarquoit comme dans un miroir éclatant, la veritable condition des choses, & ainsi il n'est pas surprenant, qu'il y fit de si grands progrez de Philosophie, & de

Theologie, qu'il devint un des celebres Predicateurs de son siecle, parce que l'esprit encore informe, & comme enfant, se polit par la sagesse, & brille d'une plus grande splendeur du Ciel, à mesure que concevant la profondeur, & la hauteur des choses, il se laisse principalement conduire aux lumieres de la sainteté. Milan, Venise, Cremone, Verselle, Vicenze, & plusieurs autres Villes d'Italie, en furent les témoins, parce qu'il y prêcha, avec un profit si merveilleux des ames, qu'elles l'honorerent souvent du Tiltre glorieux de leur Apôtre.

Il brille entre les Capucins d'une admirable pieté.

XLIX. La nature avoit donné liberalement au P. François tant de prudence, & de gravité de mœurs, qu'il étoit admiré, & consideré de tous. D'où vient, que dans la Province de Milan, on le recherchoit par tout, pour les emplois du gouvernement: & tandis qu'il les exerce, avec une merveilleuse Sagesse, il fut élu Provincial de cette Province. L'Heresie alors croissoit dans le champs des Grisons, comme une zizanie, qui les menaçoit d'y suffoquer leur creance, & étoit arrivée à cet excés de fureur, & de temerité, par l'artifice des Enfers, qu'elle s'efforçoit avec la derniere furie, de renverser, & d'étouffer le blé de la Foy Catholique, dans tout le Païs de la Valtoline, qui étoit du Domaine des Grisons. La condition de ces Peuples étoit assûrement bien déplorable; ils avoient été jusques-là si fermes dans la foy de leurs peres, & ils étoient contraints, par les efforts des Demons, contre toute justice, & leur union ancienne, d'assister aux Préches des Heretiques, de changer les Loix plus inviolables de l'Eglise, de proscrire la Foy de leur Baptême, de renoncer à JESUS-CHRIST, & de s'assujettir à la Secte nouvelle de Luther, son plus cruel ennemy.

L. Aussi-tôt que P. François eut appris cette extréme misere, ses entrailles furent émeuës de compassion, en faveur de sa pauvre Patrie, il fut touché de la perte infaillible de sa foy, dont elle étoit menacée, sans soulagement, & comme on doit emploier toutes ses forces, & tout ce qu'on a d'adresses, au secours de sa Patrie affligée, il se prepare de tout son pouvoir, à secourir la sienne, dont la croyance étoit déja si fort alterée, par les attaques de l'Heresie; comme même il preferoit son secours à toutes les commoditez temporelles de la vie des hommes, il resolut de risquer toutes choses, pour y remedier à celles de la Foy, qui étoient presque desesperées. Dans ce grand dessein, il demande humblement pour lui, & pour d'autres Predicateurs de nôtre Ordre, au Pape Gregoire XIII. la permission d'aller en personne, secourir sa Patrie, si fort attaquée, & d'y soûtenir les restes de sa Foy, auparavant qu'elle éprouve sa derniere ruine. P. François accompagné de cette trouppe de Predicateurs de JESUS-CHRIST, entre dans la Valtoline, & muni comme un autre Machabée, non d'un Bouclier, & d'une lance, mais du glaive de la parole de Dieu, il attaque, il étonne, il poursuit les ennemis de la Foy, & entre avec courage, dans tous les Bourgs de la Valée, il reprend d'erreurs les Ministres Heretiques, en quelque lieu qu'ils soient, il les attire par les raisons de la veritable Foy, il les abbat par l'Ecriture sainte, il les surmonte par la verité, & il deffend la Foy Catholique, avec tant de force, & de lumiere du saint Esprit, que non seulement il affermit ceux qui branloient dans la Foy; & contraint ceux, qui étoient déja corrompus par l'erreur, à reprendre leur premiere croyance: mais même il rameine au sein de l'Eglise, quelques Ministes, & quelques Predicateurs de l'Heresie.

Il va dans la Valtoline avec d'autres Predicateurs de l'Ordre, par la permission du Pape Gregoire XIII.

Il combat pour la Foy, contre les Heretiques de son Païs.

LI. Il seroit difficile de rapporter ici, ce qu'il souffrit de rude & de fatiguant,

fatiguant, par la rage des Heretiques, dans tout ce temps-là, puisque souvent leurs enfans l'accabloient d'injures, de railleries, de fange, & de pierres, lors qu'il passoit par leurs maisons. Un jour, en temps d'Hiver, à la sortie de Bormio, il alloit dans un autre Bourg, & il rencontra dans son chemin, quelques Heretiques, qui le jetterent de force, dans une fosse pleine d'eau, & de neiges toutes glacées: ce qu'il souffrit avec tant de patience, qu'il ne fit pas paroître, par la plus petite parole, qu'il en eust eu la moindre fâcherie.

Les Heretiques le précipitent de force dans un fossé tout glacé.

LII.

Le poison que leurs donnent à boire les Heretiques, ne lui fait aucun mal, ni à ses Compagnons.

Tandis que de cette sorte, plûtôt par une vertu Divine, que par une humaine, P. François rétablit dans son païs, la veritable Foi, qui y étoit presque ruïnée, l'ancien ennemi de la Religion, & de la Foi, tout furieux de se voir arracher des mains, une proye qu'il regardoit comme sienne, emploie tous ses efforts, pour faire mourir P. François, & ses Compagnons; & d'abord il anime quelques Heretiques, qui sous prétexte d'amitié, couvrent un loup d'une peau de brebis, & leurs presentent à boire du vin empoisonné: ils en boivent, & aussi-tôt ces homicides, ravis de leur crime, attendent la mort de ceux, qu'ils ont empoisonnez si cruellement: mais au moment que P. François, & les siens reconnurent qu'ils avoient avalé du poison, il les assemble, les exhorte à prier Dieu, & tandis qu'ils lui demandent du secours de compagnie, leur priere leurs servit d'antidote, & ils ne receurent aucune incommodité, du poison des Heretiques.

LIII.

Le Demon frustré de son esperance, conspire la mort du P. François, & des siens par une autre sorte d'embûches; parce que leur réputation, venuë jusqu'aux oreilles des Magistrats de la Republique des Grisons, qui avoient de mauvais sentimens de la Foi, & parce qu'ils ne souffroient qu'à regret, que ces gens, & principalement P. François apportassent tous leurs soins, à bannir les erreurs de toute la Valtoline, & à y rétablir la croyance de Rome, ils s'irritent contre lui, & le déclarent coupable du crime de Leze-Majesté. Ils assemblent leur Senat, ils agissent contre lui, par un Decret, comme contre un traître, & un perturbateur de la paix publique: ce qui toutefois ne se put faire si secretement, qu'il n'en fust averti, & par des Lettres de ses amis, & par le discours de quelques-uns, qui favorisoient le parti des Catholiques. P. François assurément, eust desiré, dans un peril si evident de la Foi, de mourir pour elle, & pour le salut de sa patrie: mais comme il jugeoit en sage, que sa mort, au lieu de servir son païs, seroit trop préjudiciable à ses interests, à cause que lui, n'y étant plus, les choses n'en iroient pas mieux, qu'au contraire elles avanceroient leur ruïne, & pressé des prieres de plusieurs, qui le supplioient instamment, de ceder un peu de temps à l'orage, & de se conserver au profit, & à l'utilité de sa patrie, il fut contraint de se ravir au danger, & de retourner à Milan.

Le Magistrat Heretique le cherche pour le faire mourir.

LIV.

S. Charles Boromée lui ordonne la Reforme de plusieurs Monasteres de Filles.

Cette Eglise étoit alors regie, par saint Charles Boromée, qui instruit de la prudence, & de la vertu du Pere François, se servit de lui dans les affaires spirituelles de son Diocese, & lui donna la conduite des Monasteres de Filles, qui sont dans les Faux-bourgs, hors de la ville de Milan, pour les instruire aux régularitez de leurs Ordres, & leurs apprendre les pratiques d'une plus sainte vie, parce que la misere de ce siecle malheureux étoit telle, que dans les Religions, soit d'hommes, soit de femmes, on voyoit peu de discipline Religieuse, & d'Observance de leurs Regles; & P. François par cette patience, qui lui étoit naturelle, s'acquitta si prudemment, & avec tant de succés, de cette grande Charge, qu'en peu de temps, toutes ces assemblées de Filles, quitterent la pro-

prieté de toutes choses, se soûmirent à une nouvelle forme de discipline Reguliere, & reprirent les vertus, que leurs avoient laissées leurs Anciennes.

LV. Il est envoyé en Suisse par l'ordre du Pape.

Apres que P. François, eut satisfait si dignement à la Reformation de ces Monasteres, que saint Charles lui avoit confiée, ce grand Prelat, qui avoit long-temps roulé dans son esprit, le dessein de rétablir en Allemagne, la Foi Catholique, qui y étoit si corrompuë, & qui jugeoit P. François tres-capable d'une affaire si importante, demanda instamment par Lettres, au Pape Gregoire XIII. que P. François, fut envoyé comme Commissaire General en Suisse, parce qu'il esperoit, que l'Ordre des Capucins, qu'il cherissoit, & estimoit singulierement, établi dans un Païs, qui ouvre les portes des Allemagnes, pourroit plus facilement, s'étendre dans l'Empire, & le reduire à l'ancienne Foi, par la doctrine de l'Evangile, & les bons exemples d'une sainte vie. Il ne fut pas difficile à saint Charles, d'obtenir du Pape, le Bref qu'il desiroit, parce que sa Sainteté souhaittoit ardemment la conversion des Heretiques, & des Infideles, apres principalement la demande que lui en faisoit un si grand Prelat, qu'il estimoit, & honoroit tout ce qu'on le peut. Par l'Ordre du Pape donc, & le decret de nos Peres, P. François vint en Suisse, avec quelques Compagnons, où d'abord il bâtit un Convent à Altorf, puis un à Stanz, & enfin il jetta les fondemens de celui de Lucerne, comme nous l'avons écrit plus amplement, l'an 1581. & au commencement de cette année.

L'Austerité, l'Abstinence, l'Humilité, la Charité, l'Esprit Prophetique, & la mort de P. François.

LVI. Son abstinence, & son austerité.

PEre François fut un grand observateur de sa Regle, & si zelé de la Pauvreté Seraphique, à bâtir nos Convens, qu'il n'y souffroit rien de superflu, rien de curieux, & rien de contraire, ni aux mesures de la pauvreté, ni aux Regles plus étroites des Constitutions: & il pratiqua cette maniere de vie, qui le rendoit principalement admirable à tous, parce que dans tous les Carêmes qu'il prêchoit, il ne mangeoit que d'une espece de boulie, dont même il se fust librement privé, s'il n'eust jugé, qu'elle lui étoit necessaire, pour entretenir sa voix, dont il avoit besoin pour prêcher les peuples: & jamais quoi qu'il arrivast fort fatigué dans les Convens, ou comme Provincial, ou comme voyageur ordinaire, il ne souffroit, qu'on lui servist autre chose à table, que ce qu'avoit mangé la Communauté: d'où vient que sans craindre tous les travaux, & les fatigues du corps, quoi qu'il fust Provincial, il ne refusoit pas tous les jours ses peines, dans les Fabriques de nos Convens, comme les autres Ouvriers. Lors que nos Freres bâtissoient au Bourg de Domaso, ils n'avoient point encore d'Hospice pour leur demeure, les autres se firent des Cellules de branches d'arbres, & Pere François trouva la sienne, dans une cuve de vendange, qu'il rencontra là heureusement; il la couvroit la nuit de quelques planches, il y prioit, & y prenoit son repos.

LVII. Son humilité & sa charité.

L'humilité de ce grand Homme étoit merveilleuse, & il s'y plaisoit de sorte, qu'il ne jugeoit, ni indigne ni des-honorable, de faire souvent l'Office des Clercs, soit à nettoyer l'Eglise, soit à orner les Autels. Il travailloit même quelquesfois à la cuisine, & enseignoit par ses actions, qu'il y avoit de l'honneur, à faire les offices plus humbles, chez les Freres Mineurs.

Mais cette ardente charité, dont il passionnoit si fervemment le salut des ames, étoit si incroyable, que s'il étoit necessaire, il prêchoit d'eux, & trois fois par jour, & non pas une seule, comme on a accoûtumé. Enfin toutes les fois qu'il se presentoit occasion, ou de deffendre la Foi, ou de convertir des pecheurs, il parut toûjours faire si peu d'etat des fatigues, & des incommoditez de son corps, qu'il sembloit, que sa chair fust moins humaine, que d'airain, ou de pierre.

Dieu l'honora du don de Prophetie, & outre celle de sa mort, dont nous avons parlé l'an 1581, ses actions, & ses paroles, nous en marquent plusieurs autres. Lors que F. Sebastien d'Altorf Clerc, que P. François aimoit extremement, à cause de ses vertus, étoit malade à mourir, à Altorf, informé par un Messager exprés de son extréme maladie, il y vint aussi-tôt, & en chemin, quoi que sa santé fust bonne, il dit à F. Simplicien qui l'accompagnoit; Mon Frere, ne devons-nous pas plûtôt desirer, que craindre la mort, qui nous appelle d'exil, & nous rend à nôtre patrie? J'ai fait, par la grace de Dieu, plus de la moitié de mon voyage, il me reste peu de temps, & quinze jours ne se passeront pas, que vous n'entendiez dire, que P. François de Bormio n'est plus en vie. Ce qu'ayant dit, il arriva à Altorf, où il trouva, que F. Sebastien venoit de mourir, avec une réputation si generale de Sainteté, que plusieurs de ceux, qui étoient à sa mort, autour de son lit, avoient vû son ame, monter au Ciel, en forme d'une Colombe. LVIII.

Aprés qu'on eut achevé les funerailles de F. Sebastien; P. François fut saisi d'une ardente fiévre, & alors il laissa le soin de gouverner la Province, au P. Fabrice de Lugano; & l'exhorta avec les autres Freres, par un ardent discours, à la patience, & à la fermeté dedans leurs disgraces, parce qu'il leurs predit, que par les embûches differentes des Demons, ils souffriroient beaucoup de maux, & plusieurs incommoditez, à établir cette Province: mais il leurs promit, que la bonté de Dieu, repareroit toutes leurs traverses, par l'ample usure de ses consolations. L'évenement des choses, a fait connoître visiblement depuis, la verité de sa Prophetie; ce qu'ayant donc dit à l'extremité de sa vie, il se prepara d'aller au devant de JESUS-CHRIST, par une Confession generale de tous ses pechez, il munit son ame de la sainte Eucharistie, & il ne voulut plus qu'on lui parlast que de Dieu. P. Fabrice même, lui conseilla quelques remedes de Medecine, pour recouvrer sa santé, & il lui répondit; Ha! Fabrice, c'est fait de ma vie mortelle, le terme en est arrêté; afin pourtant que je ne semble pas, negliger les choses, que Dieu a établies, pour guerir les hommes, faites ce qu'il vous plaira, appellez le Medecin, qu'on me donne des medicamens; quoi que je sçache bien, qu'ils me seront inutils. Son mal augmentoit de jour en jour, & il avançoit fort à la fin de sa vie, lors que P. Fabrice lui demanda, s'il ne vouloit pas qu'on lui donnast les Saintes Huîles, & qu'on lui appliquast ces derniers remedes de son ame, & de son corps; Tres-volontiers, mon Pere, lui répondit le mourant: mais je ne suis pas encore à la derniere heure de ma vie, lors qu'elle sera venuë, je vous en avertirai. Deux jours passez, & sa fiévre devenuë plus forte, elle ne laissa pas, en apparence, d'avoir quelque remise, & son mal apparemment diminué, les Medecins eurent quelque esperance d'une meilleure santé: alors il dit au P. Fabrice; Dépêchez-vous, voilà mon Dieu qui frappe à la porte, j'y cours, & donnez-moi l'Extreme-Onction, pour lui aller au devant, avec plus de promptitude. Apres qu'il l'eut receuë, il pria qu'on lui lûst la Passion de JESUS-CHRIST, & à peine eut-on dit ces paroles; LXIX.

Il predit plusieurs choses futures qui sont arrivées.

P. François mourut à Altorf
LX.

Iesus autem exclamans voce magnâ emisit spiritum, qu'il rendit son ame à son Createur, accompagné d'une illustre suite, de toutes les vertus.

Dieu fit paroître aussitost, combien lui avoit été agreable, une vie ornée de tant de faveurs Celestes, par un Miracle considerable, parce que F. Bonaventure d'Altorf, Clerc, qui étoit si malade, lorsqu'on enterroit le corps du P. François, qu'il étoit proche de sa mort, entendit alors, que le Pere étoit decedé, & pria, qu'on lui apportast la corde, dont il se servoit; il s'en ceignit le corps, & fut si parfaitement gueri, qu'il se leva de son lit, & se trouva avec les autres, à l'enterrement de l'Homme de Dieu. Non seulement les Peuples d'Altorf, mais encore les autres Villes Catholiques des Cantons des Suisses, honorerent sa mort, & de leurs larmes, & de services funebres. Aussitost même que S. Charles Boromée l'eut sceuë, il la pleura, disant avec des soupirs; Nous perdons aujourd'huy un grand Homme; un grand Serviteur de JESUS-CHRIST, vient d'abandonner son Eglise, & elle souffre en sa mort, une perte fort considerable. P. François celebre donc par le témoignage de Dieu, & des hommes, sortit du monde, aprés plusieurs travaux, pour en être couronné de Dieu, dans l'Eternité.

Sa corde guerit un Frere qui se mouroit en la mettant sur son corps.

VIE ET ACTIONS
DU P. FRANCOIS DE MILAN PRESTRE, & Predicateur.

LXI.

PARLONS maintenant de l'autre François, qui quoique different de temps du premier, est toutefois son égal en vertus, & un des plus Illustres de l'Ordre, non seulement de la Province de Milan, mais encore de toutes les autres. On dit qu'il naquit à Milan, d'un pere grand Jurisconsulte, qu'on nommoit Jean Arconio de Candie, qui, comme banni de sa patrie, se refugia à Milan, au temps que ses Ducs étoient Maîtres de toute la Savoye. Il leurs fut fort considerable, à cause de ses belles qualitez d'esprit, & sa prudence dans les affaires. Entre ses autres enfans, qu'il eut à Milan, de son legitime mariage, fut nôtre P. François, qu'il fit étudier aussitost, qu'il fut en âge de manier des livres. Comme il avoit l'esprit bon, lorsqu'il se fut appliqué à l'étude, il y fit des progrés bien considerables; & à peine eut-il dix-huit ans, que Dieu lui donna d'autres lumieres, que celles des Sciences, qui lui firent souhaiter celles, qui instruisent l'ame, à l'exercice de toutes les Vertus, & aux actions de la pieté. A la faveur de leurs clartez, il resolut d'embrasser la vie austere des Capucins, & l'on l'y mit au rang des Novices Seraphiques, de nôtre Pere S. François. Ce nouveau Disciple de Religion, appellé du Ciel, à l'apprentissage des Vertus, le commença par l'humilité, qu'il jugeoit necessaire à la garde, & au secours des autres; il la considera comme l'origine de tous les biens, & travailla si fort à en orner son ame, que pour reprimer la superbe, il s'employoit toûjours, aux offices plus vils des Convens; il lavoit les écuelles, il balayoit les Dortoirs, il portoit du bois, & de l'eau à la cuisine, il nettoyoit les lieux communs, & il se plaisoit si fort à ces plus humbles occupations, que quoiqu'il prêchast, & qu'il fust dans les Charges de gouvernement, où l'on l'éleva bien-

La naissance, & la patrie du P. François de Milan.

Parmi les Capucins il s'applique principalement à l'humilité.

tost, il n'en pouvoit être separé qu'avec regret, parce qu'il sçavoit bien, que saint Basile avoit dit, *Que l'exercice de l'humilité, consistoit dans les plus viles choses : & c'est ainsi qu'on reprime les desirs de la gloire, qui produisent la superbe.* Il étoit encore doué de tant de douceur, & de patience, que non seulement il souffroit avec courage, ce qu'on lui faisoit d'injures, mais même il remercioit leurs autheurs. Un jour accablé de honte, par un homme qui l'appelloit un orgueilleux, au lieu d'être touché de ces affronts, il lui répondit aussitost, avec une profonde humilité ; Mon Frere, vous n'avez jamais rien dit de plus vrai, & de mieux. Je me croyois autre, & vous m'avez appris, que j'étois un superbe ; ce n'est pas assurément vôtre voix, c'est celle de Dieu, prononcée par vôtre bouche, qui m'animera dorenavant, à acquerir l'humilité : & depuis il aima tellement cét homme, qu'il le fit son ami, par plusieurs bienfaits. D'où l'on vit bien par l'action d'une si grande patience, quelle étoit son humilité ; parce qu'il ne se peut faire, dit S. Basile, qu'un homme attaqué d'injures, qui modere sa colere, & pressé de mépris, qui est ferme de cœur, & d'esprit, ne donne des marques d'une parfaite humilité, parce que la vraye patience est si fort son amie, qu'elle n'en peut être separée.

S. Basil Ser. 42.

Rare exemple de sa patience.

S. Bas. au lieu cité

LXII.

Comme il fut élû souvent Provincial de sa Province, à cause de sa prudence, si propre au gouvernement, si dans le Syndicat du Chapître, l'on le reprenoit publiquement, de quelques defauts de sa conduite, comme c'est la coûtume des Capucins, au lieu de les nier, ou de les diminuer, ou de s'en excuser avec justice, puisqu'il n'en étoit pas coupable, il les augmentoit par humilité ; parce qu'il disoit, qu'il étoit indigne d'un homme Evangelique, de chercher des excuses, pour eviter les corrections, auprés des hommes, qu'il doit plûtost desirer, à condition qu'il ne s'y trouve pas d'offense de Dieu, à qui l'on doit toûjours s'en rapporter de ses mépris, puisque sa justice, gouverne si sagement les affaires des hommes, & prend, quand il le faut, la protection, & l'interest des Justes, comme dit le Roy des Prophetes ; ***Revela Domino viam tuam, & spera in eo, & ipse faciet, & educet quasi lumen justitiam tuam, & judicium tuum tanquam meridiem*** Si quelquefois il les punit, quoiqu'innocens, ou il les éprouve, alors à la patience, ou il les prepare à la Couronne : d'où il avoit coûtume de dire souvent, avec l'Apôtre, ***Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum, qui enim judicat me, Dominus est.*** Ce fut par cét esprit de patience, & d'humilité, que privé du Provincialat, encore que fort juste, comme on le croyoit, par un Visiteur General, dans sa Province, il supporta cét abbaissement, avec tant de fermeté, qu'il ne voulut, ni se servir de ses excuses, ni du secours des autres. Une autre fois, il fut privé par un autre, de son droit de voix active, & passive, & comme ses amis, qui sçavoient son innocence, en verserent plusieurs larmes, & voulurent l'en consoler, il leurs dit agreablement ; Mes amis, vous me desirez plus coupable, qu'innocent, puisque si vous vous affligez, que cette disgrace de deshonneur, est arrivée à un homme juste ; quoi donc ! devoit-elle accabler un criminel, & un malheureux ? Mais puisqu'il est plus supportable, d'être condamné innocent, que coupable, j'attends les effets de vôtre humanité, & je ne croy pas qu'il me soit survenu quelque disgrace, que vous deviez deplorer, avec le moindre ressentiment de vos cœurs, & la moindre larme de vos yeux. Dites-moi de grace, si vous croyez, que j'aye souffert une ignominie, puis qu'on m'a dépoüillé d'un honneur, qui pouvoit m'arriver par les suffrages

Pseaum. 36.

1. aux Cor. ch. 4

On ne doit point pleurer la perte des honneurs ni des charges.

assez incertains des autres. Il est constant que vous n'étes pas d'assez justes estimateurs des choses, & vous ne travaillez pas assez à mon honneur veritable, puis qu'on ne m'a rien ôté, qui merite mon ressentiment. Cét honneur en effet, qui dépend des autres, n'étoit pas à moi, & je ne dois pas le mettre au rang de mes biens, parce que je ne l'ai receu, ni de la nature, ni de ma vertu. Celle-là effectivement m'a produit tout nû; pourquoi croirai-je, qu'on m'ait ravi un bien, que la Nature ne me devoit pas? que ma Vertu n'a pas acquis, ni moins encore possedé? ou pourquoi en serai-je affligé? Que seroit-ce à vôtre avis, si joüissant de mon droit, les Electeurs m'eussent éloigné des Charges? Me seroit-il resté un juste sujet de plainte, dont je les eusse accusez, comme des injustes, & des ravisseurs de ma gloire? Mais puisqu'il est certain, chez tous les honnêtes gens, que ceux qui cherchent un honneur, où ils n'ont point de droit, sont reprehensibles assurément d'une ambition trop sordide, pourquoi, mes amis, voulez-vous que je sois un ridicule ambitieux, & coupable d'un infame vice? Si vous pretendez que cét honneur m'étoit du par droit, comme une recompense de ma vertu, Dieu me garde, mes amis, que je souscrive jamais à vos sentimens, parce que l'honneur qui sert de prix à la vertu, ne dépend pas de la volonté des autres, mais seulement de la vertu, & il la suit, comme l'ombre le corps. Sçachez une chose vraye, que nous n'estimons pas toûjours grands en vertu tous ces hommes, que l'honneur a placez au faîte des dignitez plus relevées, mais ceux seulement, que la vertu de cœur, & d'esprit a faits considerables. Pleust à Dieu, mes amis, que j'eusse quelque vertu, je suis bien assuré, qu'il m'en reviendroit quelque gloire, que ne produiroit pas l'opinion des hommes, que n'entretiendroient pas leurs suffrages, & que n'obscurciroit jamais leur envie. Le veritable, & le ferme honneur est celui, qui ne peut ni vieillir avec les années, ni se flétrir par le temps, ni s'abbatte par quelque secousse que ce soit, d'une fortune irritée. Mais comme je n'ai point de vertu d'ame, je n'estime pas qu'il me soit dû par justice quelque honneur, ou propre de moi-même, ou étranger des autres. Voila mes sentimens, sur le fait de ma privation de voix; vous étes de mauvais Juges, s'ils ne sont pas les vôtres, mes amis.

Quel est l'honneur qui fait le prix de la vertu.

LXIII. *Les dignitez & les honneurs Ecclesiastiques sont des charges & des liens.*

Mais quand je me croirois dépoüillé de quelque honneur incertain, comme d'un bien étranger des autres, je ne devrois pas pourtant en être affligé, ni en deplorer la perte; puisque personne n'est triste, d'être déchargé d'un pesant fardeau, ou d'être delivré de ses liens. Il est sans doute, que si la chose ne se mesure pas à l'opinion, mais à la droite raison des hommes? que peut être une Dignité telle qu'elle soit, Ecclesiastique principalement, qu'une certaine grande charge, bien moins desirable assurément, qu'elle est sujette à un compte plus rigoureux, dont a dit l'Apôtre? *Ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* Et qui ne sçait que les honneurs sont des fers, qui captivent des Superieurs Ecclesiastiques, jusqu'au point de ne les plus laisser libres, & de les asservir sous autant de Maîtres, qu'ils ont d'Inferieurs? Jesus-Christ ne nous enseigne-il pas? *Reges Gentium dominantur eorum, & qui potestatem exerçent super eos, Benefici vocantur; vos autem non sic: sed qui major est inter vos, fit sicut minor, & qui præcessor est, tanquam ministrator.* De plus, de combien de soins, ces charges, & ces fers accablent-ils un esprit, & le déchirent d'inquietudes, dont il est moins déplorable, que desirable d'être privé, mes amis,

Aux Heb. 13. ch.

S. Luc. 22. ch.

Aprés tout ? qui oseroit blâmer un ouvrage de la Sagesse Divine, comme s'il avoit quelque chose d'injuste ? Vous vous abusez assurément, si dans la privation de mes deux suffrages de droit, vous ne reconnoissez que le jugement des hommes, & non pas celui de Dieu. C'est un œuvre sans doute, & de son conseil, & de son ordre, à qui je dois obeïr avec joye, & promptement, comme à un decret inviolable de sa Majesté Infinie. Laissez-moi donc joüir, & de ma liberté, & de ma vertu, mes amis. C'est par un raisonnement si Chrétien, que P. François fit paroître à tous les Freres, que son ame étoit ornée de toutes les Vertus, & principalement de la Patience.

La Pauvreté, l'Oraison, le zele de la Predication, & les autres Vertus du P. François.

IL embrassoit avec tant de zele la Pauvreté, qu'on doit dire la Perle Evangelique des Freres Mineurs, qu'il ne vouloit avoir, que les choses necessaires absolument à ses emplois, & à l'entretien de sa vie; parce qu'il ne croyoit pas peu ce qui suffisoit, & que le beaucoup ne contentoit pas ordinairement: & ainsi il ne reservoit l'usage, que de ce qui ne pouvoit se refuser à ses besoins, puisqu'à son sens, le vray amateur de la Pauvreté, doit croire de lui-même, qu'il est entre la nature mortelle, & l'immortelle, & que par consequent il n'a pas besoin du secours des choses du corps, pour la conservation de la vie immortelle de son ame, puisqu'elle suffit à elle-même. Ces choses ne lui sont donc necessaires, que pour le soûtien de la vie mortelle de son corps, & les superfluës, ou les curieuses lui sont inutiles, puisque celles-ci, doivent être estimées plus propres aux plaisirs des sens, qu'aux necessitez de nôtre vie: d'où vient qu'en tout, il se prescrivoit un usage si étroit du necessaire qu'à cause qu'une seule chose lui pouvoit servir, il estimoit l'autre superfluë: de sorte qu'en dix ans, il ne se servit que d'une seule plume, pour écrire ses Sermons: & tandis qu'elle dura, il n'en voulut point une autre, qu'il eust creuë contraire à la parfaite Pauvreté. LXIV. Il est grand amateur de la Pauvreté.

Son vivre étoit si sobre, qu'il n'accordoit à son corps que le necessaire à sa santé, parce qu'il le traitoit comme un insatiable, qui ne dit jamais c'est assez de plaisirs, & de nourriture: & ainsi il regloit au plus juste ses indispensables necessitez, pour ne pas trop accorder à ses appetits. D'où vient qu'il abhorroit si fort l'appareil inutile des viandes, que lorsqu'il demeuroit à Verceille, & qu'il vit une abondance bien preparée d'alimens, jusqu'à la delicatesse même, chez un Hermite, de ses amis, qui l'avoit prié de dîner avec lui, il l'en reprit severement, & s'en alla sans manger quoique ce fust. Mais à cause qu'il sçavoit, que la frugalité du vivre, étoit fort amie de la Chasteté, il tâchoit de conserver celle-ci inviolable dans les autres, comme il la gardoit inviolablement pour lui-même. A cause qu'il étoit un des plus illustres Predicateurs de nôtre Ordre, & qu'il prêchoit un jour à Brescia avec un merveilleux applaudissement, il fit fonder par ses soins un College de Filles, où les pauvres orphelines, dont la virginité pouvoit être en danger, à cause de leur indigence, étoient entretenuës, des biens publics de la Ville. LXV. Il établit en prêchant à Brescia un College de Filles.

Le temps lui paroissoit quelque chose de si precieux, qu'il considéroit la perte d'un moment, comme la ruine irreparable de l'ame, & LXVI.

il faisoit tant d'état d'une heure, qu'il ne souffroit pas que personne, la negligeast, ou dans l'oisiveté, ou dans des choses inutiles, ou dans de vaines inquietudes. D'où vient que pour retrancher les discours superflus, où les Freres pourroient se divertir aprés leurs repas, à la sortie du Refectoire, il les assembloit tous, & leurs faisoit quelque entretien des choses de Dieu. C'est ce qu'il pratiquoit ordinairement en chemin, avec ses Compagnons, & lors qu'il les voyoit, ou trop fatiguez de leur voyage, ou trop tristes de leurs Travaux, il les recreoit par des entretiens des choses Celestes.

Il faisoit grand état du temps.

LXVII. L'Oraison pourtant, entre les autres vertus, étoit celle qui plaisoit plus à son ame, & comme il sçavoit par experience, qu'elle étoit la maîtresse, & la menagere de ses perfections, il faisoit en sorte de ne l'abandonner jamais. Les deux heures d'Oraison, qu'ordonnent tous les jours aux Capucins leurs Constitutions, lui étoient si sacrées, qu'il eust crû les profaner en s'occupant aux affaires, & même sans être content de ses heures, il s'en choisissoit d'autres temps, que les ordinaires, & d'autres lieux, que nos Eglises, où élevé au dessus de toute la terre, il conversoit familierement avec Dieu. Un jour il prioit dans sa chambre, au Convent de S. Victor à Milan, & là separé de la veuë de tous les hommes, il fut vû par un Frere, qui entra dans sa Celulle, les bras étendus, les yeux élevez au Ciel, & dans un profond ravissement. Cét aspect l'ayant effrayé, il se retira promptement, & il n'osa pas troubler ses plaisirs Celestes. Lors qu'il prêchoit aussi les Avens à Forli, il fut veu si fort extasié d'esprit, & des sens, qu'on le vit en l'air, élevé de deux coudées. Ce saint homme prioit dans l'Eglise, il prioit au jardin, & il prioit dans la Ville; il prioit par tout, & son esprit s'y trouvoit si fait, à la contemplation des choses Celestes, qu'il étoit presque toûjours de conversation dans le Ciel, au milieu même des plus grands emplois de ses Predications, & de son Provincialat.

Il est souvent extasié, pendant ses Oraisons.

LXVIII. Cette continuelle Oraison d'esprit, inspiroit un si grand zele au Pere François dans ses Predications, où il avoit un grand Talent, qu'allant comme un éclair, en toutes les Villes presque d'Italie, il fit par tout d'admirables Conversions, & principalement à Brescia, où il convertit en prêchant tant de Pêcheurs, qu'il fut justement nommé l'Apôtre de cette Ville. Aprés avoir prêché dans la même Ville, la Conception Immaculée de Marie, avec ce zele, dont il l'avoit toûjours si ardemment soûtenuë, quelques Religieux lui en firent souffrir quelques peines, il en sortit même par leur violence, alla à Cremone, & y prêcha avec tant de graces du Ciel, & tant de foule, de Conversions, & de Penitences de ces Peuples, que les Prêtres des Eglises n'y suffisoient pas, pour y recevoir toutes leurs Confessions. Tous effectivement laissoient les soins de leurs affaires domestiques, & ne pensoient qu'à leur Salut; on ne parloit par tout que de Confessions generales, & chacun disoit hautement, que le jour heureux de se saveur étoit arrivé. L'on ne faisoit plus d'affaires, le bruit des Marchez étoit cessé, & l'on n'entendoit par toutes les Eglises, & dans toutes les ruës, que des battemens de poitrines, qui s'avoüoient publiquement criminelles: & ce qui étoit merveilleux. P. François, ne cherchoit pas, ni les beaux termes, ni les charmes des discours polis, de la Rhetorique mondaine, ni des raisonnemens trop étudiez, pour s'aquerir l'oreille de ses Auditeurs; mais il se servoit de paroles communes, poussées pourtant avec une force surprenante de l'esprit de Dieu. D'où l'on connut visiblement, que la vraye Predication de l'Evangile, ne dépendoit pas des Regles des Rhetoriciens, ni de

Il prêche en Apôtre, avec une ferveur merveilleuse.

Toute la Ville de Cremone, est emeuë de ses Sermons.

ni de Demosthenes, & qu'elle ne consistoit pas dans une composition bien ajustée de paroles, mais dans la simplicité du Discours, & la Vertu de l'esprit de Dieu. Saint Paul en effet, qui a produit à JESUS-CHRIST, une infinité de Peuples, par la Predication de son Evangile, témoigne clairement, qu'il a prêché son Sauveur aux Fideles, non pas dans la sublimité du Discours, ou de la Sagesse, & qu'il ne composoit pas son Sermon Evangelique des paroles, & des figures persuasives de l'Eloquence humaine, mais plûtôt qu'il avoit prêché JESUS-CHRIST crucifié, dans la Vertu de Dieu, & la force de son esprit. Les Apôtres encore, qui furent les premiers Predicateurs du monde, persuaderent à toute la terre, la Foy de l'Evangile, sans les ornemens de l'Eloquence humaine, comme remarque sagement S. Augustin; *Nous lisons, dit-il, que* JESUS-CHRIST, *a choisi S. Pierre, S. André, & les autres, par qui il a operé le Salut, au milieu de la terre, non pas dans le Barreau de Iustinian, mais dans la simplicité des Pescheurs, parce que la science du monde enfle, aussi bien que la causerie trop venteuse des Loix. Il n'a pas choisi des Rois, des Senateurs, & des Philosophes, mais des gens populaires, pauvres, ignorans, pêcheurs, sans Sciences humaines, non sçavans dans la Grammaire, non armez de Dialectique, non enflez de Rhetorique;* JESUS-CHRIST *envoya peu de pêcheurs, avec les rets de la Foy, & ainsi il a pris dautant plus de poissons, & dautant plus admirables, de toutes les conditions, qu'ils étoient moins mélez de grands Philosophes.* Que tous les Predicateurs donc, & les nôtres particulierement croyent une chose vraye, que ceux qui veulent prêcher utilement, & avec succez, selon la volonté de nôtre Seigneur, & de nôtre Pere S. François, doivent faire d'abord en sorte, comme la colomne de feu, qui precedoit les Israëlites, d'éclairer les Peuples, par les splendeurs de leurs Vertus, & les exemples de la vie des Apôtres; puis que, dit S. Gregoire, *On édifie plus en prêchant, par la conscience de l'Amour Divin, que par l'exercice des paroles, parce que le Predicateur aymant en lui-même, les choses Celestes, il y lit comment il persuadera aux autres le mépris des terrestres. Celui en effet, qui pense interieurement à sa vie, & qui édifie les autres, les admonestant au dehors, par ses bonnes actions, il trace dans leurs cœurs, comme avec une plume, de sa langue, ce qu'il écrit à ses prochains exterieurement, par la main de ses Discours.* Qu'ils demandent à Dieu son esprit, dont ils puissent penetrer les ames de leurs Auditeurs, & les éclairer de l'Evangile, parce que, dit encore le même, *Si l'esprit de Dieu n'est dans le cœur des Auditeurs, le discours du Docteur, lui est inutile.* Qu'enfin ils ne remplissent pas leurs Sermons Evangeliques, de paroles trop polies, ni de fleurs de Rhetorique, ni de questions vaines, & inutilement recherchées; mais qu'ils les preparent, sur la maniere de prêcher des Apôtres, & que conformément à la volonté de nôtre Regle, ils insinüent dans l'esprit des hommes, avec plus de zele qu'ils pourront, les vices & les vertus, la peine & la gloire; parce que c'est ainsi que nôtre Pere S. François, & les premiers Predicateurs de nôtre Ordre, receurent du Ciel une si grande force dans leurs Discours, & qu'ils convertirent à Dieu tant de celebres Pecheurs.

S. Aug. Serm. des Apost.

La simplicité des paroles, est necessaire aux Predicateurs de l'Evangile.

S. Greg. sur Ezech. hom. 20.

Regles Evangeliques, que doivent observer les Predicateurs.

Id. sur les Evang. 30.

LXIX.

Il étoit si touché, des pensées, qu'il avoit fort frequentes, de la Passion douloureuse de son Sauveur crucifié, que lors qu'il en prêchoit, il versoit tant de larmes, que son Auditoire admiroit, comment il pouvoit prononcer quelques paroles, au milieu de tant de pleurs. Enfin comme la reputation de sa bonne vie, s'étendoit chez tous les Peuples, les Eglises étoient trop petites, pour contenir la foule, qui venoit entendre ses Predications; & Dieu qui avoit resolu de rendre son Serviteur plus

glorieux, lors qu'il travailloit plus fidelement, à cultiver sa Vigne, l'honore de plusieurs faveurs Celestes, & entre les autres du don de Prophetie, dont voici les exemples.

LXX. Dieu lui donne le don de Prophetie.

Lors qu'il prêchoit dans le Territoire de Bergame, ce Peuple negligea de venir oüir ses Sermons, pour se trouver à une dance, qui se faisoit dans leur Village, il leurs predit, qu'ils connoîtroient à leur dommage, dans peu de temps, combien leur mépris déplaisoit à Dieu, par la rigueur de ses Jugemens: mais eux se mocquans de la parole du Pere François, pendant qu'ils dançoient, voila qu'une vache, d'ailleurs assez douce, sortie de son étable avec furie, se jette au milieu des danceurs, les écarte de ses cornes, & court aux violons, les chasse de leurs sieges, rompt, brise, renverse tous leurs instrumens, & comme toute furieuse, elle montre tant de ferocité, que tous y reconnurent plus de force Divine, que de la Bête, eurent peur, & quittans la dance malgré eux, ils connurent, que P. François n'avoit pas ignoré le dessein de Dieu.

LXXI. Il menace ceux de Bergame, d'un grand massacre, qui leurs arriva.

Il étoit encore à Bergame, lors qu'il s'y excita quelque querelle, entre ceux de la maison des Albani, & quelques autres Familles des plus considerables. Il fut trouver alors, pour étouffer cette dispute à sa naissance, un Jurisconsulte de la Famille des Albani, & le prie instamment, d'interposer son credit, à calmer cet orage; ce que faisant avec plus de negligence, que ne le demandoit la chose, il lui dit; Vous negligez maintenant, d'entreprendre ce qui seroit necessaire, à la reünion de ces Familles irritées; mais un jour assez proche arrivera, où la paix negligée, produira des massacres, & le retardement d'un œuvre si necessaire, sera puni de la misere avancée de plusieurs, & lors que vous le verrez de vos propres yeux, vous aurez regret, d'avoir attendu trop tard, à y apporter du remede. Ces paroles toucherent le Jurisconsulte assez froidement, & les meurtres mutuels de ces Familles, qui arriverent peu de temps aprés, confirmerent bien, ce qu'en avoit predit le Serviteur de Dieu.

LXXII. Il promet la prochaine santé d'un malade.

François Meazza son Néveu, âgé de deux ans, étoit malade, jusqu'au desespoir des Medecins, qui l'avoient tous abandonné, lors que son Oncle le vint voir, & aprés qu'il eut été quelque temps en priere à genoux, il se tourna vers ses parens, & leurs dit? Pourquoi craignez-vous la mort de vôtre fils, il ne mourra pas; & sa parole fut vraye, parce que l'Enfant peu de jours aprés, recouvra sa premiere santé.

LXXIII. Il penetre le fonds de la conscience des autres.

Enfin Dieu lui avoit fait cette grace, de penetrer en sorte jusqu'au plus secret des cœurs, qu'il y découvroit, par une vertu presque Divine, les choses plus cachées de la conscience des autres, dont voici un témoignage fort considerable. Lors que F. Theodoze de Regge Clerc, lui faisoit une confession de tous les pechez de sa vie, il lui taisoit prudemment, & de dessein, l'espece d'un qu'il croyoit avoir effacé, par une Confession generale qu'il avoit faite dans le monde; mais sa Confession achevée, P. François, auparavant de lui en donner absolution à l'ordinaire, lui dit; Pourquoi retenez-vous secret dans le Sacrement, ce genre de faute, que vous n'y découvrez pas, quoique vous en soyez coupable? & il lui dit son peché; vous devez avoüer ingenuëment, tous vos pechez, si vous en pretendez une remission entiere: F. Theodoze fut surpris, & obeïssant à l'avis du Pere, qu'il croit être de Dieu, il lui confesse l'espece du peché, qu'il ne disoit pas, & il en receut l'Absolution, comme il desiroit de l'homme de Dieu, qui lui dit encore, qu'il mourroit, avant que de recevoir la Prêtrise, ce que confirma l'evenement, parce que deux ans aprés, il mourut sans être Prêtre.

Il predit la mort à un Clerc.

Plusieurs Miracles operez de Dieu, par les merites de son Serviteur François.

JOignons ici plusieurs merveilles, dont Dieu a voulu honorer les merites de son Serviteur, auprés des hommes, & leurs faire connoître sa Sainteté, & dont les Temps ont consumé la plus grande partie; ceux-ci nous sont restez, par l'exactitude de quelques témoins, dignes de creance. P. François un jour, avoit changé de Province, par l'ordre du General, & étoit dans celle de Bologne; alors il demeura longtemps au Convent de Plaisance, où l'on elevoit les Novices, & où il fit briller tant de vertus, que plusieurs de ses Novices furent animez, à demeurer dans l'Ordre par sa seule veuë. Si quelques-uns d'eux étoient quelquefois tentez des Demons, comme c'est assez l'ordinaire des jeunes Religieux, & s'ils s'adressoient à lui pour lui découvrir leurs tentations, aprés que comme un pere tout plein de misericorde, il les avoit exhortez doucement de paroles, à la fermeté dans leurs desseins, il leurs imposoit les mains, & les delivroit de leurs Tentations. LXXIV.

Il délivre des Novices de tentations par une imposition de mains.

En ce même Convent, lorsqu'une nuit avant Matines, la lampe qui brûle ordinairement devant le saint Sacrement, s'éteignit, faute de méche, sans que les Freres eussent esperance de la pouvoir allumer: alors P. François approcha de la lampe, & à peine y eut-il touché de ses mains, que la lumiere y revint aussitost, ce que tous attribuerent à l'heure même, aux prieres du P. François. LXXV.

Il r'allume la lampe de l'Autel avec ses prieres.

Le Demon étoit enragé contre lui, & sans pouvoir souffrir sa sainteté de vie, il s'efforce de l'attaquer par toutes les rigueurs possibles. Ce qui parut visiblement au même Convent, lorsqu'il y demeuroit avec les Novices. Les voisins voyoient souvent la nuit, droit sur le Monastere, de fort brillantes clartez, & une fois ils entendirent un si grand bruit de chevaux, & de gens armez, qui venoient y fondre avec furie, que plusieurs effrayez de ce tumulte, sortirent de leur lit, & regarderent ce que c'étoit par leurs fenêtres; ils ne furent pas trompez dans leur esperance, & ils virent une grande troupe d'hommes, avec des pics, des pinces, & de gros leviers, qui s'efforçoint d'abbattre la muraille, avec tous leurs instrumens: mais le jour arrivé, l'on reconnut que tout ce tintamarre, n'avoit été qu'un vain effort des Demons, qui avoient pris des figures d'hommes, armez de cette maniere, pour attaquer P. François, & tous les Freres de cette Famille, parce que tous se persuaderent, que le Convent étoit tout renversé sans dessus dessous, & ils le virent tous le matin fort entier, avec étonnement. LXXVI.

Il degage le Convent d'un tumulte horrible de Demons.

Dans la même Ville de Plaisance, une Dame nommée Paula, de l'illustre Maison des Lampagnani, pleuroit sa fille presque morte, dont la santé étoit absolument desesperée. Dans sa tristesse extrême, elle eut recours à un extrême remede, & appella chez elle, le Serviteur de Dieu, à qui elle dit l'état deplorable de sa fille, & l'extremité de sa maladie, avec autant de soupirs, que de larmes, & elle le conjure, de faire seulement sur elle, le signe de la Croix. P. François touché de l'accident de la mere, & de la fille, aprés quelques prieres, s'approche de la mourante, fait un signe de Croix sur son corps, & il lui rend la vie, qu'elle alloit perdre dans un moment. LXXVII.

Il obtient de Dieu la santé à une mourante par ses prieres.

Il predit depuis à cette même Dame, qui étoit fort malade, chez les LXXVIII.

Converties, où elle s'étoit retirée, pour se consacrer à Dieu le reste de ses jours, & qui imploroit le secours de ses prieres, qu'elle gueriroit de cette maladie, mais qu'elle preparast son esprit à des disgraces, & des inquietudes, dont Dieu l'éprouveroit bientost, comme l'or dans une fournaise: ce qui lui arriva, comme il l'en avoit avertie, parce qu'ayant recouvré une parfaite santé, elle fut, les cinq ans qu'elle vécut depuis, agitée de plusieurs tempêtes, d'une fortune irritée.

Il avertit une Dame de plusieurs futures disgraces.

LXXIX. L'on le rappella de la Province de Bologne, dans la sienne de Milan, où il étoit Provincial, lorsque l'an 1571, venu au Convent de Monza, pour y faire la visite, il y trouva P. Celse de Milan, Prêtre, fort malade, depuis long-temps d'une Fiévre quarte; & aprés l'avoir consolé de paroles, il lui dit; Prenez courage, mon Frere, recourez confidemment à Dieu, & lorsque la fiévre vous reprendra, allez à l'Eglise, mettez-vous à genoux, devant le saint Sacrement, & dites cinq fois *Pater noster*, & autant l'*Ave Maria*, avec tout ce que vous pourrez de pieté, vôtre fiévre s'en ira. Le fiévreux suivit l'Ordonnance d'un Medecin si sage; il fit sa priere, & il en receut le prix, parce que la fiévre le quitta, & il en remercia Dieu, & son bienfaicteur François. Un jour il alloit de Monza à Brescia, & en chemin il visita Maffeo Capitani de qualité, & fort de nos amis. Ce Gentilhomme avoit une fille de douze ans, fort incommodée des yeux; lorsqu'il vit cette jeune Damoiselle nommée Flaminia, il la consola de paroles, comme il avoit accoûtumé, l'exhorta à la patience, fit le signe de la Croix sur ses yeux, & lui donna de bonnes esperances de santé. Quoi plus, la malade se sentit animée de tant de foy, par le signe de Croix, qu'elle venoit de recevoir du P. François, qu'elle laissa depuis tous les autres remedes, elle attendit tout son secours de Dieu, & elle ne fut pas trompée, parce que peu de temps aprés, sans aucun aide des Medecins, elle receut de Dieu la parfaite guerison de ses yeux, pour recompense de sa grande foy.

Il soulage une autre d'un aposteme avec le même signe.

LXXX. La sœur de cette Damoiselle, appellée Elizabeth, avoit l'an 1573, un aposteme à la jouë, qui lui donnoit la fiévre; lorsque P. François la vit si malade, il fit appendre à son col, un morceau de pain d'Agnus sacré dont il avoit toûjours avec lui, & marqua sur son mal un signe de Croix: il lui dit alors; Ma fille, ayez de la foy, vous serez maintenant guerie. A peine eut-il achevé son signe de Croix, que la malade se leva le matin de son lit, & se sentit délivrée de son aposteme, & de sa fiévre. Une suivante de ces deux Damoiselles nommée Françoise, s'étoit fort blessée au poulce d'un pied, par le rencontre impréveu d'une pierre, & en souffroit d'extrêmes douleurs: elle prit l'occasion de la presence du Pere, & lui demanda un signe de Croix sur son poulce malade: ce qu'ayant fait, elle fut aussitost guerie; & en reconnoissance de cette grace, qu'elle recevoit de Dieu, elle lui voüa, dans un Monastere d'Ursulines, une perpetuelle virginité.

Il guerit une Damoiselle du mal de veuë, avec un signe de croix.

LXXXI. Entre les femmes illustres de cette noble Maison des Capitani, l'on marque une Marguerite, qui avoit quatre filles, toutes nubiles, dont l'aînée avoit une mammelle si malade, qu'elle desesperoit avec tous les Medecins, d'en pouvoir guerir jamais. Cette Dame étoit fort amie du P. François; elle le fait venir chez elle, elle le conjure de demander à Dieu, quelque remede pour sa fille, & il lui répondit; Ayez bon courage, Madame, vôtre fille sera bientost guerie; ordonnez seulement, qu'on apporte un morceau de pain, & lorsqu'il fut venu, il le

Une autre ayant mal au sein, est guerie par son remede.

mâcha doucement, & le donna à la mere, comme un cataplasme, en lui disant, qu'elle l'appliquast sur le sein de la malade, & Dieu qui est tout puissant, pour reparer les pertes, & rétablir la pourriture, rendra la santé à vôtre fille, par son pouvoir infini: ce qu'ayant dit, il s'en alla, & quelque temps aprés la Damoiselle fut guerie. Sa seconde sœur, avoit un doigt presque tout pourri, & il la guerit de la même maniere. La troisième de ces Damoiselles fut surprise d'une squinancie, & il l'en delivra d'un signe de Croix. Enfin la quatriéme fort incommodée d'une ardente fiévre, receut de sa main, un signe de Croix, & en fut delivrée. La mere de ces quatre Damoiselles, a témoigné plusieurs fois, par jurement, que toutes ces guerisons étoient vrayes, & que Dieu les avoit operées envers ses filles, par les merites de son serviteur François.

Parti de Cremone, pour aller à Milan, il logea chez un Gentilhomme, qui n'avoit eu que trois filles de sa femme: aussitost qu'elles furent en âge de leur mariage, elles furent miserablement possedées des Diables, dont elles étoient cruellement tourmentées. Leur pere en étoit dans une douleur extrême; & aprés avoir inutilement lassé la patience de plusieurs Exorcistes, il prit le temps que P. François étoit chez lui, fait venir en sa presence ses trois filles, & le supplie humblement avec larmes, de leurs donner quelque secours. Il refuse de tenter les exorcismes, contre leurs Demons, à cause principalement, qu'il sçavoit assez peu le métier des Exorcistes. Mais le Pere redouble tant de prieres, & verse tant de larmes, que touché de sa disgrace, d'abord il agit par douceur avec le Diable, & l'exhorte à la fuite par de benignes paroles. Mais ce méchant esprit, qui répondoit par la bouche d'une Possedée, sembloit se railler du P. François, & lui promettre de sortir de ce corps, & aprés il se mocquoit de lui, rompoit ses promesses, par mille bouffonneries, & le tenoit comme on dit par le nez. Lui toutefois, qui ne faisoit pas grand état de ses insolences, lui dit; Quoi donc, Esprits malheureux, est-ce ainsi que vous vous moquez de moi? jusqu'ici je vous ai parlé par ma bouche, & maintenant je vous attaque au nom, & par le commandement de JESUS-CHRIST, je ne vous donne à tous qu'une heure, & lorsqu'elle sera finie, vous devez sortir de ces corps. Ils y consentirent en se moquant, & P. François avec son Compagnon, & le pere de ces miserables Demoniaques, employa tout ce temps en priere; aprés que l'heure fut expirée, il retourne aux Damoiselles, & contraint encore à la fuite leurs Demons: mais ils se moquent de lui, & continuent leurs bouffonneries; à qui enfin leurs montrant un Crucifix de bois, il dit; Ce n'est pas moi, malheureux, que vous méprisez, c'est Dieu, c'est JESUS-CHRIST, puisque ne vous ayant pas attaqué en mon nom, mais en celui du Crucifié, j'ai extorqué de vous la promesse de quitter ces corps; Pourquoi donc, superbes, combattez-vous contre Dieu? & alors il regarda son Crucifix, & lui dit; Vous sçavez bien assurément, mon Dieu, que ce n'est pas par ma force, mais par la vôtre, que j'ai attaqué ces Demons, & que c'est par vôtre nom, que je les ai contraints, de me promettre de quitter ces Damoiselles, & maintenant ils se moquent de vôtre commandement, ils se raillent de vôtre Nom, ils méprisent vôtre Majesté; vôtre honneur sans doute y est engagé; si vous ne rangez au devoir ces rebelles, pour moi je n'ai pas assez de force, pour conserver vôtre gloire, combattez pour vous-même. A peine P. François eut-il achevé ces paroles, avec une ferveur merveilleuse, que les Diables

LXXXII.

Il délivre trois filles de leurs trois Demons.

Il guerit un Frere d'un flux de sang.

sortis des corps de ces filles, les laisserent presque mortes. Dans la même Province de Milan, il guerit un Frere du flux de sang, lors qu'il lui donna à manger un morceau de pain, au nom de JESUS-CHRIST.

Comme il fut élû Procureur de Cour, & de sa mort.

LXXXIII. LEs Seculiers, & les Freres connoissoient si bien les vertus, & la Sainteté de ce grand Serviteur de Dieu, que le Chapître General assemblé à Rome, l'an 1581. l'élut Procureur de Cour, & tandis qu'il exerce dignement cette grande Charge, un Prêtre de la Province de Milan, rempli plûtôt de la sagesse humaine, que de la Divine, lui écrit des Lettres, pour le complimenter principalement, sur son eminente dignité, qui lui fourniroit d'occasions, de se venger de ses ennemis. Dans la réponse qu'il lui fit, il lui marquoit saintement; J'ai lû les Lettres moins d'un Frere, que d'un Diable, lors que j'ai lû les vôtres; En effet que me pourroit suggerer le Diable, de plus abominable que la haine, & la vengeance de mes propres Freres. Reconnoissez-vous, mon enfant, & dépoüillez-vous du malin esprit, crainte que quelque jour, il ne vous redemande avec usure, ce qu'il lui appartient legitimement.

Il reprend aigrement un Frere qui lui conseilloit la vengeance.

LXXXIV. Il n'avoit pas encore achevé deux ans, dans le Procuratoriat General, avec toute la prudence, & la sainteté possibles, lors qu'appellé de son Seigneur, au terme de tous ses travaux, il est attaqué dans Rome, d'une violente maladie, où ayant fait paroître aux autres, plusieurs exemples de patience, & des autres vertus, il témoigna principalement alors à son Dieu, en mourant, son admirable pureté d'ame, lui disant de cœur, & d'esprit; Je remercie Dieu premierement, mes Freres, comme l'origine de tous les biens, & puis la glorieuse Vierge Marie, comme la protectrice de mon ame, puis que dés le commencement de mon Noviciat, jusqu'aujourd'hui, elle n'a été, sous sa faveur, attaquée d'aucun peché mortel; & pourtant, quoi que je ne me sente pas coupable, je ne suis pas en cela tout justifié, parce que souvent nôtre ame cache plusieurs choses, qui n'évitent pas le jugement de Dieu. En effet qui peut connoître ses pechez? C'est pourquoi, mes Freres, je vous demande humblement vos prieres, auprés de mon Juge JESUS-CHRIST. Ce qu'ayant dit, aprés avoir auparavant, muni son ame des Sacremens de l'Eglise, dont on a coûtume de fortifier les mourans, & mise en état, par ses desirs plus ardens, d'aller au devant de son Dieu, il acheva sa vie, avec la loüange d'une religieuse pieté.

Il mourut saintement au Convent de Rome.

LXXXV. Dieu ne voulut pas, qu'un si grand homme sortit du monde, sans quelque témoignage de sa Sainteté. Sa chair en effet, aprés sa mort, étoit si tendre, & tout son corps paroissoit si flexible, qu'on les eut crûs moins d'un deffunt, que d'un vivant; mais ce fut une chose merveilleuse, que lors qu'on celebroit ses funerailles, une multitude d'enfans, contre la coûtume, environnerent son cercüeil, & y furent veus preparer à son corps mort, une couronne d'innocence, & même les plus petits, qui étoient encore entre les bras de leurs meres, donnerent alors tant de signes de joie, qu'ils sembloient vouloir quitter la mamelle, & courir sur le corps du P. François. Plusieurs crurent, que Dieu lui faisoit cette faveur de gloire, par le suffrage de la sainte Vierge, à cause principalement, qu'il avoit été un grand deffenseur de sa Conception Immaculée: & d'autres se persuaderent, que Dieu lui communiquoit cette grace,

Dieu donna quelques signes de sa gloire aprés sa mort.

de le couronner aprés sa mort, en récompense de son eminente pureté : mais quelque qu'ait été la raison de ce fait, il est fort assuré, que c'est un effet du Conseil, & du pouvoir de Dieu, qui a voulu faire connoître à tous, la gloire de son serviteur François.

Nous en avons encore d'autres témoignages, parce que trois ans aprés sa mort, on trouva son corps aussi entier, dans son sepulchre, que s'il y eust été mis, ce jour là, en sorte qu'élevé sur ses pieds, il s'y soûtenoit de lui-même, & alors un Frere de Cesenne, qui lors que P. François demeuroit au Convent de Plaisance, y faisoit son Noviciat, en avoit été souvent délivré de ses tentations, par l'imposition de ses mains, & ses signes de croix, étoit à Rome fort incommodé, d'un grand mal de tête, à qui P. Jean de Milan, qui étoit alors du Convent de Rome, imposa la main du deffunt, lui disant; Courage, mon Frere, esperez, que si P. François, lors qu'il vivoit, & qu'il imposoit sa main sur vôtre tête, vous a autrefois dégagé de vos tentations, il peut encore aujourd'hui soulager vos douleurs de tête. A peine eut-il dit ces paroles, & touché de la main du P. François la tête languissante du malade, qu'il fut parfaitement gueri : ce qu'admira le même P. Jean, qui étoit fort tourmenté d'une sciatique, appliqua la main du mort à sa cuisse, implora son secours auprés de Dieu, & au même moment, il receut le bien-fait d'une parfaite santé. LXXXVI.

Trois ans aprés sa mort, on trouve son corps tout entier, & il fait des Miracles.

Un autre Frere du Convent de Rome, qui souffroit une violente douleur à l'épaule droite, vint au sepulchre du P. François, y prit sa main, & par grande confiance en Dieu, qu'elle le gueriroit par son pouvoir auprés de lui, la mit sur son épaule affligée; il en obtint la guerison aussi-tôt, comme le prix de sa foi, par la bonté de Dieu, qui vouloit honorer son serviteur François. Paula Lampugnana, dont nous avons parlé plus haut, avoit obtenu des Freres, son habit aprés sa mort, & le conservoit particulierement chez les Converties; elle le fist vêtir un jour, à une femme malade d'un flux de sang, & elle en fut guerie, à la gloire du P. François. J'obmets d'autres cures de maladies, qu'éprouverent des malades, en touchant cét habit, & même son corps, dont Dieu a voulu faire connoître, la Sainteté de son serviteur, auprés des hommes. LXXXVII

Le seul attouchement de son habit & de son corps guerit plusieurs malades.

Aprés la mort du P. François, Procureur General de l'Ordre, en Cour de Rome, P. Silvestre de Rossano Calabrois, exerça cette grande Charge, jusqu'au Chapître General suivant. LXXXVIII.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE PAUL DE CALAVELLO, LAIC.

LA Province d'Otranto, fait briller aussi cette année, sa splendeur particuliere, & ce fut F. Paul de Calavello, Bourg assez considerable de la Basilicate, Laïc, éclattant de sorte, depuis son entrée en Religion, jusqu'à la fin de sa vie, par les clartez d'une parfaite Observance de sa Regle, & par les lumieres de toutes les vertus, qu'élevé à leur faveur, au plus haut point de la perfection d'une extraordinaire Sainteté, il ne pouvoit s'imaginer aucune action si penible, & si difficile de vertu, qu'il ne s'y appliquast de tout son cœur, & LXXXIX.

qu'il ne la pratiquast de toute son ame, parce qu'il avoit receu de Dieu cette noble inclination, qu'il tendoit toûjours aux choses plus parfaites: & comme il n'étoit point empêché, par la difficulté d'aucunes, quelques penibles qu'elles fussent, qu'il ne se portast au plus haut faîte de la perfection Evangelique, il n'estimoit rien de si laborieux, qu'il ne pust surmonter avec son travail, & principalement avec la grace de son Dieu.

XC. Il embrassa une pauvreté merveilleuse.

C'est ainsi que l'ame de F. Paul, embrassoit si courageusement les plus grandes actions, soit de l'austerité, soit du mépris de soi-même, que pendant plusieurs années la terre nuë lui servoit de lit, les veilles plus longues lui ravissoient son repos, les disciplines jusqu'au sang, lui déchiroient tous les jours le corps, les jeûnes presque continuels consumoient sa chair, & il n'y avoit point d'austerité si rigoureuse, qu'il n'employast de tous ses efforts, à moderer les plaisirs des sens: La pauvreté Evangelique, l'éprouva toûjours un Achatés si fidele, qu'il sembloit, ne pouvoir vivre, ni subsister sans elle, & l'on eut dist, qu'elle choisissoit en F. Paul, une demeure ordinaire. L'Habit, la corde, les sandales faites de restes, le rendoient bien plus pauvre que Codrus; je l'avouë: mais bien plus riche aussi que Cresus, par cette Marguerite Evangelique, qu'il aima si cherement, & dont la beauté le charma si fort depuis l'heureux moment de son Noviciat, qu'apres qu'il l'eut trouvée, & vendus les biens de la succession paternelle, pour l'acheter, au prix de tout leur argent, il en fut depuis un Marchand si avare, que lors qu'il faisoit la cuisine, il n'y brûloit pas, pour preparer les choses, ni des fagots ni des bûches entieres, mais seulement des buchettes, qui pourrissent souvent dans nos jardins, & qu'il y cherchoit avec une exactitude merveilleuse, & cela bien justement, puisque la tres-haute pauvreté des Freres Mineurs, consiste aux choses, qui sont ordinairement estimées de tous, les plus pauvres, & elle s'en nourrit & s'en entretient. D'où vient que ceux, qui prétendent à sa perfection plus élevée, doivent principalement se garder de celles, qui ont un usage plus magnifique chez les riches, & choisir en suite, celles seulement, qui montrent, & soûtiennent la pauvreté, de leur propre nature.

XCI. Sa devotion étoit admirable dans les choses Divines.

Lors qu'il commençoit ses travaux ordinaires, ou de la cuisine, ou d'un autre office, c'étoit toûjours, par se mettre à genoux, offrir à Dieu son travail, & lui demander la grace de le faire, avec son esprit. D'où vient que son ame imbuë de cette pensée, étoit moins distraitte, dans ses occupations exterieures; & aussi-tôt que son ouvrage d'obedience étoit achevé, il cherchoit toûjours les lieux plus solitaires, & écartez de la conversation des hommes, comme plus propres à celle de Dieu, & là, outre les heures d'Oraison ordinaires parmi nous; il y en ajoûtoit tous les jours quatre, où il prioit, & contemploit à genoux, & sans appui indispensablement. Lors que les matins, il avoit du loisir, il assistoit fort devotement aux sacrez Mysteres du saint Autel, où il demeuroit ferme, avec une admirable pieté. Le bruit commun a toûjours été, qu'il y avoit receu de Dieu plusieurs Revelations, mais elles sont toutes peries par le temps, & il n'en reste qu'une que voici.

XCII. Quittant la Vierge qu'il entretenoit pour aller assister un

Il prioit un jour à l'Eglise, & la Vierge sainte, qu'il honoroit, & qu'il servoit d'une pieté toute singuliere, lui apparut du Ciel, environnée d'un petit nuage, & consoloit son serviteur, avec une conversation toute de douceurs; lors qu'il entendit crier un Frere malade, dont son Gardien lui avoit commis le secours; il laissa la Vierge, & courut à lui, à qui aprés, avoit

avoir rendu le service necessaire, il retourna à l'Eglise, où il trouva encore la Vierge sainte, à qui il dit; Bien-heureuse Marie, ne vous fâchez pas, que je vous aye quittée, pour aller assister mon malade: Mon fils, ne vous en repentez pas, répondit la Vierge sainte, vous ne m'avez jamais fait une chose plus agreable, parce que l'action d'obeïssance, & de charité dont vous avez assisté vôtre Frere malade, retourne à la gloire plus grande de mon Fils, & à la mienne; continuez-donc genereusement, achevez ce que vous avez commencé, & rendez-vous digne de la couronne Celeste, parce que Dieu en veut bien récompenser vos bonnes actions. La Reine du Ciel, ayant consolé son serviteur avec ces paroles, aprés avoir passé dans l'Ordre plusieurs années, avec une grande justice, & une vertu merveilleuse, il vint à Naples, où Dieu l'appella au Ciel, il l'y suivit d'esprit, & laissa son corps dans la terre, au Convent de la Conception Immaculée de Marie.

malade, il retourne la trouver à l'Eglise.

Il mourut à Naples plein de vertus.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE VITAL DE NICOSIA, LAIC.

Comme étant appellé de Dieu par une Vision Celeste, il entra dans l'Ordre, où il s'appliqua de tout son cœur à la vertu.

XCIII. ENTRE les plus Illustres de cette année, brille eminemment, F. Vital de Nicosia, ville de Sicile, entre Castro-Gioanni, & Piazza. Sa conversion montre clairement, quelles devoient être les vertus, & la Sainteté de cet homme tout Celeste, parce qu'elle fut accompagnée de tant de faveurs Divines, qu'on peut lui appliquer cet éloge de l'Apôtre, *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei*, qu'il n'a ni voulu, ni couru à son salut, mais que Dieu l'y a appellé; parce que né dans Nicosia, d'une honnête famille, il y passa son enfance, & sa jeunesse sans études, dans des occupations assez vaines, jusqu'à l'âge d'un homme, ou plus leger, & plus volage que le vent, il n'avoit dans l'esprit que l'estime de lui-même, & le mépris des autres. D'où vient que pour le moindre point d'honneur, il disputoit souvent, & quoi qu'il fust obligé de croire, que la plus grande gloire consiste, à oublier volontairement les injures, il se vengeoit des plus legeres, avec tant de rage, qu'il en excitoit souvent de rudes Combats, & de cruelles Tragedies.

Rom. 9. chap.

F. Vital est grand querelleux au monde.

XCIV. Lors que Vital étoit plus dangereusement agité de ces tempêtes plus furieuses d'ame, un jour, il assista à un Sermon, où le Predicateur invectiva avec zele, contre cette sorte d'hommes pointilleux & barbares, qui quelquesfois font des querelles & des duels, pour venger des sottises, qui meriteroient leur mépris, à qui il adressoit ces paroles du Sage, *Semper jurgia quærit malus, Angelus autem crudelis, mittetur contra eum:* & Vital frapé comme d'un glaive Celeste, commença de déplorer amerement en lui-même, sa mal-heureuse vie, qu'il avoit passée dans plusieurs actions de sa vengeance, & de ses furies, & Dieu qui avoit resolu d'assujettir un homme si fier, & si feroce, au joug amoureux d'une Celeste discipline, le ravit en extaze dans l'Eglise, où l'on alloit celebrer les Divins Mysteres, & lui montre un Temple rempli des Chœurs des Anges, qui

Prov. 17. chap.

Il est ravi en extaze, & Dieu lui revele ses volontez.

chantoient ses Divines loüanges, & se disposoient avec respect, d'entendre l'auguste Sacrifice de la sainte Messe. Tandis que Vital est charmé d'esprit, à la veuë de si belles choses, le Prêtre monte à l'Autel; & il lui sembloit, qu'à ce moment même, son ame s'envoloit de son corps, & s'alloit jetter aux pieds du Prêtre, où ayant fait une Confession entiere de tous ses pechez, & receu leur absolution de sa bouche, elle se préparoit à retourner dans son corps, lors qu'elle le trouva tout infect, & tout puant, & elle le rejetta comme irritée: contrainte pourtant encore d'y retourner, apres être sortie d'extaze, elle le haït si fort depuis, qu'elle lui jura une inimitié irréconciliable, comme nous allons dire plus amplement, dans le recit de sa vie.

XCV. Cette vision finie, tandis que Vital entendoit cette sainte Messe, avec beaucoup de sentiment de Dieu, & de reflexion à ce qu'il avoit veu, il apperçoit dans le temps de l'élevation, JESUS-CHRIST entre les mains du Prêtre, sous la figure d'un petit enfant fort beau, dont la veuë charma de sorte, & convertit son ame, qu'il resolut aussi-tôt de sortir du monde, & à cause de sa vie si criminellement passée, d'en choisir une pleine de Penitence, entre les Capucins, qu'il avoit appris, être les Religieux plus austeres de l'Eglise de Dieu. Dans ce grand dessein, il vint dans l'Ordre, avec tant d'humilité d'esprit, & un mépris si parfait de toutes choses, que ceux qui auparavant avoient connu sa conversation, & sa vie, ne le regardoient plus comme l'ancien Vital; ils le croyoient un autre, & les autres consideroient avec plus de sagesse son changement, comme un Ouvrage de la droite du Tres-Haut.

Il voit J. C. comme un petit enfant dans l'Eucharistie.

XCVI. A peine eut-il commencé son Noviciat, qu'il resolut d'abord en son ame, d'embrasser toutes les vertus, qui pouvoient mieux effacer les pechez de sa vie passée, & de reduire en sorte sa nature, accablée presque par ses mauvaises coûtumes, que des mêmes choses qu'il avoit employées à fomenter ses vices, il s'en serviroit, pour produire, & entretenir des vertus, & qu'ainsi il corrigeroit de maniere ses deffauts de nature, qu'il les feroit servir à la veritable vertu.

XCVII. Comme donc il sçavoit, qu'entre les vices principaux, dont sa premiere vie avoit été corrompuë, la superbe d'esprit avoit été la capitale, puisqu'il n'avoit jusques-là passionné, que l'estime de soi-même, que la vaine réputation chez les autres, & que ses propres interests, il commence son retour à Dieu, par abbattre la tête de cette hydre de vanité, par le mépris, & l'abaissement. En effet, outre l'âpreté ordinaire du vêtir de l'Ordre, dont il engage les siens au mépris d'eux-mêmes, & à l'humilité, un seul habit, vieux, déchiré, court, & tout plein de pieces, dont il se servit du commencement, pour surmonter la superbe, avec plus de succés, montre assez, avec quels soins, il s'efforça de placer dans son ame, la vraie humilité, d'en bannir son amour propre, & d'y établir la pauvreté Evangelique, si amie des pauvres plus parfaits de Dieu.

Son premier apprentissage de vertus.

XCVIII. Mais à cause, que la superbe d'ame, ne s'abbat pas par le seul exterieur, & qu'au contraire elle s'en éleve souvent, si l'on y recherche la gloire des hommes, il embrasse dans son habit, une obscurité, qui couvrit un abaissement plus illustre de corps, & de ses parties, dont l'orgueil est humilié: parce qu'il se fit un cilice, de poils de cochon coupez de fort prés, & le porta le jour, & la nuit, sous un habit déchiré, dont il reprime sa chair; & afin qu'elle ne se rebelle pas insolemment contre son esprit, il l'accable avec de rudes foüets, il la lasse sans sandales, par la nudité de ses pieds, & il la consume par des abstinences, tellement rigoureuses, qu'outre les jeûnes si communs dans l'Ordre, il

en observoit d'autres, où il ne mangeoit que fort peu, & même il ne mangea plus de viandes. Il passoit les jours où il ne jeûnoit pas, avec tant de sobrieté, qu'ils differoient peu de ses jeûnes si ordinaires; parce qu'aussi-tôt qu'il étoit à table, il partageoit le pain, qu'on lui avoit servi, & en reservoit pour lui la plus petite partie, apres avoir offert l'autre à l'abstinence, & il eust crû faire un grand crime, de son seul attouchement; de sorte que sorti de table, bien moins rassasié, que famelique, on peut dire qu'il jeûnoit toûjours.

Son abstinence fut merveilleuse.

XCIX.

Il disoit, ordinairement qu'il ne falloit ni servir, ni trop donner à son corps, parce que celui qui lui accorde beaucoup, est esclave de bien des choses; que même on devoit le traiter rudement, pour l'accoûtumer au peu, & au moindre, qui lui suffit: & crainte qu'il n'obeïsse pas assez à l'esprit, si peu que vous lui donniez, disoit-il, il est encore trop, si c'est lui, & non pas l'esprit qui le veut, puisque ce qui suffit, n'est jamais peu, & que le beaucoup n'est jamais assez. D'où vient que dans une maladie, desirant manger certains poissons, qu'on appelle Sardines, les Freres lui en apporterent, & alors il raisonna de cette sorte en lui-même; ma maladie sans doute, n'a pas besoin de ces poissons, mais c'est nôtre frere asne, mon corps, qui en a souhaitté: Oüi, miserable, pour mieux couvrir tes sensualitez, tu as changé ta voix, mais maintenant que je te connois, par tes paroles, qu'il te suffise d'avoir veu les poissons, tu n'en mangeras pas. Ce qu'ayant dit, il remit les Sardines sur sa petite table, & n'y toucha plus.

Rare exemple de son abstinence.

C.

Et à cause que les mortifications du corps, celles principalement, qui touchent de plus prés le mépris de nous-mêmes, contribuent beaucoup à l'humilité, dont il eut dessein, au commencement de sa conversion de se faire un antidote contre l'orgueüil, il les pratiqua de sorte, qu'il ne donnoit point de mesure à son propre abbaissement. D'où vient qu'un jour, au Refectoire de Nicosia, lors que deux Freres, qui s'étoient dits mutuellement quelques paroles injurieuses, s'en accuserent en public, il se souvint des querelles, qu'il avoit si souvent excitées dans le monde, sortit de sa place, s'accusa à genoux, comme le seul injurieux, & le seul perturbateur de la paix, & il protesta, que c'étoit à lui seul, & non pas à eux, à qui l'on devoit donner des châtimens.

Témoignage de sa parfaite humilité.

L'Oraison de Frere Vital, & comme il fut en diverses manieres tourmenté des Demons.

CI.

Ce serviteur de Dieu, entretenoit cét esprit d'humilité, dont il avoit dompté toute la superbe de sa vie passée, par celui d'Oraison, dont il esperoit devenir plus vertueux, & lors que le jour il ne pouvoit y employer son temps, qu'il étoit obligé par obeïssance, de donner au travail de ses Offices, la nuit, il s'y occupoit plusieures heures, & observoit celles, que nous ordonnent nos Constitutions, avec tant d'exactitude, qu'il ne les obmettoit jamais, quoi qu'il fust malade, mais y satisfaisoit à l'Eglise, avec les autres Freres, à moins qu'il n'en fust empêché par la force de sa maladie: & la haine, dont le Diable s'efforçoit de la troubler, est une preuve certaine de son pouvoir, & de ses merites. Il avoit coûtume de se lever plûtôt que les autres, deux heures avant Matines, & de prier dans l'Eglise. Un jour il y prioit, & il receut du Diable tant de coups de bâtons, qu'il y demeura presque mort de blessures, jusqu'à

ce que les Freres, y venans pour chanter Matines, l'y trouverent fort blessé.

CII. Le Diable le persecute en priant.

Une autre fois, qu'il faisoit Oraison dans l'Eglise, au Convent de Randazzo, le Diable lui apparut, sous la figure d'un homme terrible, qui portoit d'une main une chandelle de soulphre, & de l'autre une corde, le tenoit par son Capuce, & le menaçoit cruellement, que s'il ne sortoit au plûtôt de l'Eglise, il le pendroit avec cette corde, qu'il lui montra, à une des poutres: mais F. Vital se mocqua de ses folles menaces, lui opposa aussi-tôt le signe de la Croix, & l'obligea à la fuite.

CIII. Continuation des tourmens que lui fait le Diable.

Il prioit une nuit dans l'Eglise du Convent de Castro-Gioanni, & voilà deux Demons, en forme de gros mâtins, qui entrent dans l'Eglise, & tantost aboyans, tantost hurlans comme des loups, tâchent de l'effrayer, & de troubler ses prieres, appuïé pourtant de Dieu, il les écarte avec le signe de la Croix. Le Diable tentoit toutes choses, & faisoit tous ses efforts pour l'interrompre dans ses Oraisons: & c'est son ordinaire, puisque c'est un commun Proverbe; *Gardez-vous d'un feu qui est trop embrazé.* En effet les Demons n'éprouvent point de flâmes plus violentes, que les prieres des Saints, dont il sont brûlez si horriblement, que le feu d'une Oraison pure, leurs est plus insupportable, que celui des Enfers. D'où vient qu'ils l'abhorrent plus que les chiens, & que les serpens, & qu'ils n'obmettent aucun travail, & aucunes peines, pour s'en deffendre, & en détourner les hommes: comme nous en avertit un ancien Pere, par ces paroles; *Cét Imposteur, & cét ennemi, ne desire rien avec plus de passion, que de s'insinuer dans nôtre cœur, avec toute l'adresse qu'il peut, lorsqu'il tâche d'invoquer* JESUS-CHRIST, *& de converser avec lui familierement, & même d'y semer des graines de pourriture, pour le détourner de s'unir avec Dieu, crainte que dans sa Meditation, ne s'allume le feu, qui consume, & qui rompe ses efforts plus secrets.* Mais quoi que ce cruel ennemi employast toutes ses addresses, pour inquieter F. Vital dans ses Oraisons, il n'y profitoit rien, par le secours de Dieu, qui le protegeoit: en voïci un exemple. Tandis qu'il fit une fois Oraison dans l'Eglise, sept nuits de suite; le Diable l'attaque, sous la figure d'une vieille fort difforme, & tâche de le lier d'une longue corde: mais à peine la vieille Diablesse, touchoit-elle son habit de ses mains, qu'elles paroissoient se fondre, se liquefier, & tomber en goutte, comme de la cire, d'où elle experimentoit, qu'elle étoit sans force, pour lier un homme, qui se mocquoit de ses artifices.

Andr. Cæsar. in Apoc. c. 71.

CIV. Le Diable menace F. Vital.

Au commencement de sa conversion, lors que solitaire dans sa Cellule, il s'occupoit à la contemplation des choses Divines, le Demon sous une horrible forme, se presente à lui, avec une grosse corde, & lors qu'il tâche inutilement, de la jetter à son cou, il lui dit ces menaçantes paroles; Crois-tu, Vital, avoir évité mon empire, tu te trompes assurément, parce que si lors que tu as quitté le monde, tu t'es retiré de ma puissance, sçache qu'en Religion, tu n'as pas trouvé d'ennemi plus barbare que moi, & je ne quitterai point mes entreprises, jusqu'à ce que je t'aye enchaîné, & perdu avec mes liens. Mais Vital intrepide contre ces menaces, lors qu'il invoque les noms de JESUS, & de MARIE, & qu'il se munit du signe de la Croix, il triomphe de tous les Demons.

CV. Plusieurs Demons lui paroissent comme des chiens, & il les surmonte.

L'Homme de Dieu, n'éprouvoit aucun lieu, libre des attaques de ses ennemis, parce que soit qu'il fust dans l'Eglise, soit qu'il meditast dans sa chambre, soit qu'il se promenast avec son Chapelet dans le bois, il y trouvoit toûjours des insultes, preparées contre sa personne. Un jour

il demeuroit au Convent de Nicosia, & une troupe de Demons le tourmentoit cruellement dans sa chambre; il s'enfuït alors dans l'Eglise, où il prit l'Autel avec les mains, & comme ses Adversaires le suivirent, & tâcherent de l'en arracher de force, encore qu'il imploraſt le secours de Dieu, ils prennent des figures de Dogues, vomissans le feu, & la fumée par leur gueule, & s'efforcent, sous ces spectres, de l'épouvanter, & de le détacher des Autels; & lui, tandis qu'il appelle à son secours JESUS, & MARIE, & qu'il lance contre eux, des signes de Croix, il les dissipe comme des nüages.

CVI. *Il voit un Demon avec un panier de figues à son bras; & pourquoi?*

Encore qu'il eust fait une Confession Generale, à son entrée dans le Noviciat, le Diable lui apparut, sous la figure d'une vieille, la plus laide qu'on pûst voir au monde, avec un panier de figues à son bras, qui lui dit; Crois-tu t'être bien déchargé, aux pieds d'un Prêtre de tous tes pechez? Oüi, lui répondit-il, si ma memoire ne m'a point trompé; tu t'abuses, lui repartit la vieille, il en reste encore, dont tu es coupable; Reconnois-tu ce panier de figues, que tu as volé, dans le jardin d'un autre? je le garde encore comme à moi: Assurément, répondit-il, tu me remets dans l'esprit une chose, dont je ne me souvenois pas, je m'en confesserai maintenant, avec mes autres pechez; pour toi, ô Demon, je te remercierois du service, que tu m'as rendu, si tu meritois des actions de graces, d'une chose, que tu ne fais, qu'à cause que tu y es obligé.

CVII. *Les Diables le battent cruellement.*

Le Diable toutesfois, ne se reposoit pas, & ne terminoit point ses poursuites, contre l'homme de Dieu; au contraire, comme il voyoit, qu'il ne pouvoit rien contre lui, ni par ses spectres, ni par ses menaces, il se prepare de l'attaquer à force de coups. C'étoit le Jeudi Saint, lors que tous les Freres du Convent de Nicosia, étoient allez à l'Eglise Cathedrale de la Ville, entendre le discours, qu'on y faisoit, de la Passion de JESUS-CHRIST, & que F. Vital y étoit demeuré tout seul, où il faisoit la porte, on y sonna alors, & comme il l'alla ouvrir, il y trouva grand nombre de Demons, qui se saisirent, cruellement de lui, & lui donnerent tant de coups, qu'ils l'y laisserent presque mort, & les Freres à leur retour de la Cathedrale, le crurent sans vie. Une autre fois qu'il prioit de nuit, au même Convent, les Diables le prennent, le dépoüillent, le traînent proche d'un puits, où les Freres avoient coûtume de tirer de l'eau, pour arroser leurs Jardins, & tandis que ces Demons font tous leurs efforts, pour le jetter dedans, il implore le secours de la Vierge sainte, combat ses ennemis à force de prieres, & son Oraison l'emporta sur leurs fureurs, puis qu'elle lui obtint des forces, du Ciel, & le rendit le victorieux de toutes leurs poursuittes. En effet la Vierge lui apparut, dissipa ce nüage de Demons, prit son Athlete par la main, le consola de paroles Celestes, & elle le ramena au Convent, où il dit aux Freres tout ce qui lui étoit arrivé avec les Diables, reprit son habit, & remercia sa secourable protectrice, la Divine Marie. Un jour à l'heure du dîner, il attendoit à genoux, la Benediction du Refectoire pour aller à table, & le Diable le traîna sur les pavez, d'une extrémité à l'autre, avec des douleurs extrémes; d'autrefois encore, pour le tromper sous la fausse apparence, soit d'un Medecin, soit d'un Curé, il lui fait mille insultes, & met presqu'à-bout toute sa patience.

Les Diables voulans le jetter dans un puits, la Vierge l'en deffend.

Ils lui continüent leurs persecutions.

CVIII.

Nous pouvons croire ici, que ce n'est pas sans une providence de Dieu particuliere, que F. Vital ait pû être persecuté si cruellement des Demons. Sa sagesse sçait bien ce qui est, ou utile, ou nuisible à tous ses Elus, & par quelles voyes, elle les conduit au sejour eternel de leur Patrie. S. Paul est livré par ses Ordres à un Ange de Tenebres, qui le

souffletoit horriblement: Satan provoque S. Antoine au combat, & à la victoire; bien plus, nôtre Sauveur lui-même, souffre les attaques, & les Tentations des Demons, pour l'exemple des autres, afin qu'ils apprennent de lui, qu'ils ne sont tentez, que par la volonté de Dieu. Pourquoi donc admirerions-nous, que F. Vital ait été tourmenté si fort des Demons, puis que ceux qui rappellent en leur memoire, les mœurs de sa vie passée, n'ignoreront pas, cet ordre admirable des Conseils de Dieu, quoi que personne ne puisse en penetrer absolument les profondeurs infinies? En effet, puis que F. Vital étoit d'humeur dans le monde, à être un emporté, un vindicatif, un impatient, un furieux, & un homme à tous ses sens? Quelle merveille! que pour remedier à toutes ces passions d'ame, comme à S. Paul autrefois, ait été donné à Vital un Satan, qui l'exerçast de plusieurs manieres, l'instruisist à force de coups, à la patience, comme à la mansuetude, & conduisist par de rudes voyes sa vertu, au point de perfection où elle est aujourd'hui, si principalement dans les premiers momens de sa conversion, il resolut de souffrir avec patience toutes les attaques des Enfers, dont l'eprouveroit JESUS-CHRIST. L'on doit donc plûtôt admirer en lui, les secrets inpenetrables de la Sagesse, & de la Bonté de Dieu, dont le Sage a dit, *Quoniam gratia Dei, & misericordia est in sanctos ejus, & respectus in electos illius;* que de croire quelque chose de contraire, à sa Providence infinie. Ce que tous connurent aprés, par experience si visiblement, parce que lors que F. Vital eut esté éprouvé, par tant de Tentations, & de fureurs des Demons, il acquit tant de Vertus, qu'il monta jusqu'à ce degré d'affection, & de familiarité de Dieu, qu'honoré de son esprit prophetique, il penetra les choses futures, & cachées, & devenu de serviteur, amy, il receut la confidence de ces divins Secrets.

Pourquoi les Demons ont persecuté ce grand Religieux.

Sag. cap. 4.

L'esprit de Prophetie de Frere Vital, & comme il connoissoit les secrets des cœurs.

CIX. Trois ans auparavant, que cette cruelle peste, qui ravagea autant d'années toute la Sicile, eust attaqué cette Isle, Dieu la revela à F. Vital en priant, comme il en assura un Ascanio du Tiers Ordre de nôtre Pere S. François, homme fort Religieux, à qui il predit, que quelque jour il seroit attaqué de la même Peste, & que par l'ordre du Magistrat, il seroit relegué dans un Antre, fort loin de la conversation des hommes, & qu'il n'en pourroit sortir, & retourner à Nicosia, jusqu'à ce qu'il fust tout gueri de la maladie. Ce qui arriva precisement & à l'Isle, & à lui, comme F. Vital lui avoit prophetisé.

CX. Un certain Vincent de Nicosia, fort ami de l'homme de Dieu, étoit tombé par mal-heur, entre les mains de quelques Bandis, & les Parens le vinrent trouver, aussi-tôt qu'ils sceurent cet accident, pour l'en avertir, & recommander à ses prieres son ami: Alors il leurs dit; Que craignez-vous, de la vie, & de la santé de Vincent? n'apprehendez plus, puis qu'avant que se passe la journée, vous le verrez, en aussi bonne disposition que jamais? Il a pourtant mal fait, de s'être engagé de promesse à ces mal-heureux; & personne ne sçavoit encore ce qu'il avoit promis aux Bandis. Mais le Soleil sur son declin, & Vincent retourné libre chez les siens, ils apprirent de lui, que pour se liberer de ces Proscrits, il s'étoit engagé, de leurs fournir de la meche, & de la poudre à ca-

Il predit le retour d'un homme, prisonnier des Bandits.

non. Ce que Frere Vital avoit condamné, aprés l'avoir appris de Dieu.

Un Seigneur appellé di San Jacoboi, de la Ville de Nicosia, fort affe-ctionné aux Freres, un jour avoit ordonné, qu'on leurs porta de chez lui un fromage entier, & sa femme qui s'y opposoit, lui dit, qu'il suffiroit, de leurs en envoyer la moitié, parce qu'il n'y en avoit pas si grande abondance au logis, qu'on peust leurs en donner un: mais par l'ordre de Monsieur, on leurs en porta un entier, & lors que le Laquais, l'eut presenté à F. Vital, Portier du Convent, il le couppa en deux, & en rendit une partie au Valet, lui disant; Ce present, mon ami, peut-il être agreable à Dieu, qu'on ne lui fait pas volontiers? Ne vous étonnez donc pas, si j'en restituë la moitié, parce que je ne reçois, que ce qu'on donne librement, & je refuse ce qu'on n'envoyoit que par contrainte, & avec grand regret; rendez-donc de nôtre part à Madame ce demi fromage, & qu'elle ne s'en afflige plus. Ce qu'aïant dit le Laquais rapporte cette moitié à la Maîtresse, & il s'y mit tant de vers, presqu'en un moment, que personne n'en put manger, & on fut contraint de la jetter avec les ordures. Ce qu'étant fait, on connut combien F. Vital étoit éclairé de Dieu, & combien doivent être épurées d'avarice, les choses que l'on offre à sa Majesté. CXI.

Les vers se mirent dans une moitié de fromage, qu'on lui envoya à regret.

La mere de F. Mathieu de Nicosia, avoit perdu un precieux Anneau, qu'elle avoit inutilement cherché, avec tous les soins possibles. Elle avoit oüi dire la grande sainteté de F. Vital, & elle vint le trouver, à dessein de lui découvrir sa tristesse, lui, avant qu'elle parlast, lui dit? Pourquoi, femme, vôtre Anneau perdu, vous afflige-il si fort: quittez vos chagrins, vous le retrouverez, il fit alors quelque priere, aprés avoir élevé ses yeux au Ciel, puis il dit à la femme; Allez-vous en chez vous, il lui marqua l'endroit, où étoit son anneau, & lui dit; Si vous le cherchez, là vous l'y rencontrerez assurement. La femme ne perdit point de temps, elle revient chez elle, cherche au lieu qu'on lui avoit indiqué, & retrouve son anneau. Sa mule une nuit sortit de son étable, & sans sçavoir où la trouver, aprés l'avoir bien cherchée, elle vint à F. Vital, encore toute triste, & auparavant qu'elle lui eust parlé de sa mule, il lui en dit la fuite, & le lieu où elle la trouveroit infailliblement. CXII.

Il decouvre plusieurs choses cachées.

Il y avoit long-temps, qu'un homme de Nicosia, étoit travaillé d'une fiévre quarte, & touché du bruit que la sainteté de F. Vital avoit répandu par tout, il le vint trouver, à dessein d'en obtenir du secours auprés de Dieu: Aussi-tôt qu'il le vit de loin approcher de lui, aprés l'avoir appellé, il le conduisit en secret, & l'y reprit aigrement de quelques crimes cachez, dont il étoit coupable? Pourquoi differez-vous si long-temps, effacez vos pechez par le Sacrement de la Penitence, & vous guerirez de vôtre fiévre. L'homme obeït d'autant plus effrayé, qu'il s'entend reprocher des pechez, qu'il croyoit fort secrets, il s'approche du Sacrement, & à peine y eut-il expié ses fautes, qu'il n'eut plus de fiévre. CXIII.

Voici encore d'autres exemples, qui montrent bien clairement, que nôtre F. Vital étoit éclairé du S. Esprit, & honoré du don de Prophetie. L'on dit d'un jeune homme de Nicosia, qui menoit une vie fort débordée, qu'un jour il rencontra F. Vital, & aprés que l'homme de Dieu l'eut consideré, il lui dit; Ha! malheureux, que tu és menacé d'une horrible vengeance de Jesus-Christ, puis que si tu ne te corriges au plûtôt de ta vie criminelle, & ne changes tes mœurs corrompus, un funeste jour arrivera, qui avant la fin de cette année, te privera de la vie, & te con- CXIV.

duira dans ton sepulchre. L'effet seconda la parole, parce que ce débauché, quelques mois aprés qui continua ses desordres, & même en commit de plus abominables, mourut d'un coup d'arquebuse fort malheureusement.

CXV. Il découvre un crime secret à des Gentil-hommes.

C'est ainsi qu'au Convent de Nicosia, il reprit d'un crime secret, quelques Gentil-hommes de Palerme, parce que les tirant à part, il les exhorta, à changer de vie, par ces genereuses paroles; Mes amis, pourquoi méprisez-vous la patience de Dieu, & vous attirez-vous sa colere, au jour de ses Justices? Vous avez tué secretement un homme, vous étes tous complices de sa mort, & pourtant vous ne vous étes point encore repentis de ce crime, & vous n'en avez point fait penitence. Jusqu'à quand conservez-vous dans vôtre sein un serpent; courage, repentez-vous, reconnoissez vôtre meurtre, pauvres miserables, recourez promptement au Sacrement de la Penitence, crainte d'être prevenus de la colere de Dieu, & que sa Justice ne vous punisse dans les Enfers, une eternité toute entiere. Lors qu'ils entendirent que F. Vital avoit découvert des pechez, qu'ils croyoient fort cachez, ils eurent peur, & surpris de sa liberté, à dire les choses, ils s'en allerent meilleurs, qu'ils n'étoient venus, aprés son discours, parce qu'ils obeïrent à ses avis, & confesserent leurs pechez.

CXVI. Il découvre la Tentation d'un homme du Tiers Ordre.

Nous ne devons pas obmettre ici, ce qui arriva à cet Ascanio du Tiers Ordre, dont nous avons parlé, qui lors qu'il faisoit quelques affaires à Nicosia, y rencontra une femme, dont la seule veuë, l'agita de tentations si horribles de luxure, que sans pouvoir les surmonter, il recourut à F. Vital, afin que ses prieres éteignissent les flammes de volupté, qui le brûloient tout vivant. Aussi-tôt que le saint homme le vit venir à lui, il prevint son discours, & lui dit; Ha! Ascanio, mon ami, qui vous a obligé de regarder les femmes, ce que vous me voulez dire vous arrive justement, vos yeux vous ont embrazé des charbons ardens, souffrez-en les ardeurs; pourquoi toutesfois venez-vous à moi? allez vîte à l'Eglise, & dites devant le saint Sacrement, cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*: ce qu'ayant au plûtôt executé, il fut delivré de ses tentations.

CXVII. Il previent par son conseil, une secrette pensée.

Un Seculier de Pettineo, nommé Barthelemy, avoit long-temps balancé, s'il se consacreroit à Dieu, dans le Service de son Eglise, & touché de ce que la reputation disoit de la sainteté de F. Vital, il vint à Nicosia, pour demander son avis, sur un sujet de cette importance. Aussi-tôt qu'il l'eut apperceu, il lui cria d'assez loin; Ha! bon homme, a-on besoin de conseil, au moment qu'on doute, si l'on doit servir à Dieu? son service ne vaut-il pas mieux, que celui du monde, si l'on l'entreprend pour sa gloire? Ce qu'entendant l'autre, il connut la volonté de Dieu, par l'explication de sa pensée plus secrette, que lui découvroit ce saint Religieux, & libre du doute de son esprit, il changea la vie Seculiere avec l'Ecclesiastique, & placé entre les Prêtres de JESUS-CHRIST, il s'acquitta de leurs fonctions, avec beaucoup de pieté.

CXVIII. Il connoît le crime caché de quelques jeunes Gens.

Certains jeunes gens de Nicosia, avoient commis quelques deshonnêtetez de compagnie, & aprés leur desordre, ils vinrent au Convent, demander à F. Vital une salade du jardin: aussi-tôt qu'il les eut regardez, il serra son nez, leurs disant; Retirez-vous mes amis, ha! quelle puanteur exhale de vos personnes, elle sent les Enfers; il les traite avec plus de rigueur, il leurs découvre leurs ordures, qu'ils croyoient bien cachées, & les exhorte amoureusement, de s'occuper dorénavant à de meilleures actions. Eux commencerent à s'effrayer, & à se regarder les uns les autres; ils ne sçavoient même, comme si l'on les eust pris sur le fait, en quel endroit

endroit ils jroient. C'est assez qu'ils quitterent F. Vital, avec plus de ressentiment & de pureté, qu'ils n'en avoient apporté.

Suite du même sujet.

L'Esprit de F. Vital étoit éclairé de tant de lumieres, de l'esprit de Dieu, qu'il n'y avoit rien si caché dans l'ame, & si obscur aux sens des hommes, qu'il ne vit comme present, par les clartez Divines, qui brilloient en lui. Une femme de Nicosia, mariée à Lazare Labrutio, avoit loüé à l'insceu de son mary, des Mulets, à certains Etrangers, dont elle avoit attendu long-temps le retour inutilement, & elle croyoit ses Mulets perdus, ce qui lui causoit une extréme tristesse. Pour l'adoucir, elle vient parler à F. Vital, à dessein de lui découvrir les inquietudes de son cœur, & de son esprit, dont elle n'étoit pas consolable, soit à cause de la grande perte qu'elle faisoit, soit à cause des rigueurs de son mary qu'elle apprehendoit: Femme, lui dit F. Vital, & pourquoi pleurez-vous vos Mulets, comme s'ils étoient perdus? ils ne sont pas loin d'ici, si vous envoyez dans un champ qu'il lui nomma, quelques gens pour les ramener chez-vous, on les trouvera attachez à un arbre avec des cordes, j'en suis assuré: les Mulets furent trouvez à cette marque, & l'on admira la vertu de l'homme de Dieu. C'est ainsi qu'une autre femme étoit fort affligée, pour un collier d'or, qu'elle avoit perdu, & il lui dit, qu'une Pie privée l'avoit pris, & caché en tel endroit, où l'on le trouva. Il dit de même, à un pauvre homme où étoit son Cheval; & à un autre de Nicosia, que ses Mulets, que lui avoient dérobé des Voleurs, lui seroient rendus, par les Archers de la Ville. Ce qui arriva precisement, comme il l'avoit predit, parce que les Voleurs furent pris, ou tuez dans la Forest le lendemain, & ses Mulets lui furent ramenez, par un de ses amis. CXIX.

Il marque où l'on trouveroit des Mulets perdus.

Autres Predictions.

P. Hierôme de Polizzo encore du monde, vint un jour au Convent de Nicosia, avec un Cordonnier, qui s'étant fait Prêtre, avoit tué un homme à Barbara Ville de Sicile, & qui faisoit des souliers sous un habit emprunté. Aussi-tôt que F. Vital eut jetté la veuë sur eux, il se joignit à leur compagnie, parla au Cordonnier, & lui dit; N'avez-vous point de honte, de faire l'office d'un Cordonnier, encore que vous soyez honoré de celui de Prêtre? Il ajoûta plus severement; Vous avez tué un homme dans vôtre colere; vous avez prophané vôtre Sacerdoce, & au lieu d'expier ce grand crime, & vous rendre Dieu propice, par le regret de vôtre cœur, & par vôtre penitence, vous irritez encore davantage sa colere contre vous. Croyez-vous, miserable, être impunement criminel, de tant de pechez? la vengeance de Dieu est proche, & elle sera dautant plus horrible pour vous, qu'il y a plus long-temps, que vous subsistez sous sa patience; l'epée n'est pas loin, qui vous fera perir, de la main de vos ennemis. Ce qu'ayant dit, d'un ton assez fort, il regarda doucement Hierôme, & lui dit; Courage, combattez vaillamment, pour devenir vertueux; vivez, adieu, soyez assidu à vos Etudes, & rendez-vous digne des faveurs Celestes, vous serez quelque jour des Nôtres. Toutes ces choses eurent leur evenement; parce que celui-là, quelques mois aprés fut tué, & porta la peine de ses crimes; & celui-ci un an aprés, quitta le monde, & entra parmi les Capucins, où il fut General de l'Ordre, comme nous dirons ailleurs. CXX.

Il predit à plusieurs divers evenemens.

Deux Freres vinrent ensemble au Convent, aprés avoir en chemin CXXI.

commis quelques faletez, & déchiré la reputation d'une honnête femme, par quelques crimes supposez. A peine furent-ils à la porte, que F. Vital les rencontra, qui leurs reprocha rudement leurs desordres, & leurs dit tout ce qu'ils avoient dit de plus secret, dans leurs entretiens.

CXXII. Il revele les pensées des cœurs.

Ascanius du Tiers Ordre, dont nous avons parlé plus haut, étoit fort agité d'esprit, parce que ses affaires éprouvoient toûjours les rigueurs d'une fortune irritée; il a donc recours à F. Vital, à dessein de lui découvrir ses disgraces. Il n'avoit pas encore parlé, lors qu'il lui découvre toutes les traverses, qui lui étoient arrivées, & avec un discours tout Celeste, il l'anime à souffrir ses adversitez.

CXXIII.

Le Seigneur Valentino Caprino, Gentil-homme de Nicosia, accusé d'un homicide chez le Juge, s'étoit mis en fuite, son pere, qui aprés un long-temps, n'en apprenoit point de nouvelles, eut passion de le voir, & en parla à Frere Vital, à cause qu'il le connoissoit Celebre par tout en sainteté. F. Vital eut compassion de la vieillesse du pere, & il lui dit; Si vous desirez voir vôtre fils, il faut que vous alliez au plûtôt à Messine, & de là à Cosenze, où lors que vous serez arrivé, vous trouverez Valentin à la porte de la Ville, au devant de vous, soyez en bien assuré. Le bon homme crut seurement aux paroles de F. Vital, & ne differa pas son voyage, parce qu'aussi-tôt en chemin, il vint à Cosenze, & il joüit de la presence de son fils, à l'entrée de la Ville, comme lui avoit predit le Serviteur de Dieu.

CXXIV.

Dieu lui avoit communiqué cet esprit de Prophetie, non seulement pour sa consolation propre, que son ame pouvoit prendre, à prevoir les choses futures, & à penetrer les cachées, mais encore pour l'utilité des autres: comme il est visible, par les exemples marquez ci-dessus, & ceux que voici bien dignes de foi. L'on ne peut rien penser assurement de plus obscur, & de plus incertain que la mort des hommes, que Dieu a voulu faire dépendre absolument de sa Providence, & de sa volonté, pour la rendre inconnuë à tous les mortels, selon cét Oracle du Sage, *Nescit homo finem suum*, & de Job encore; *Breves dies hominis sunt, numerus mensium apud te est*. Mais un ou deux exemples montreront sensiblement, que F. Vital avoit receu de Dieu, cette faveur si particuliere.

Eccl. 9. chap. Iob. 14. chap.

CXXV. Il predit la mort à un homme.

Un jour il faisoit quelques affaires à Nicosia, & alors il rencontra le Seigneur Joseph de Mistretta, à qui aprés l'avoir salué, & entretenu familierement, il dit; Ha Seigneur! est-il pas vray, que si l'on annonçoit la liberté prochaine à un Prisonnier, il recompenseroit bien un Messager si favorable; Oüi sans doute, répondit le Gentil-homme: mais continua-il, à quoi sert ce discours. Ha! reprit F. Vital, hé de grace, mettez ordre serieusement à vôtre ame, & si vous avez du Domestique à disposer, avant vôtre mort, au plûtôt travaillez-y, parce que vous mourrez dans trente jours; ne vous épouvantez pas, mais plûtôt faites en sorte, que d'ici vous alliez pur au sejour des Bien-heureux. Le Gentil-homme d'abord eut peur à cette nouvelle, si fort impreveuë, & puis il donna toute croyance, au Serviteur de Dieu, & il se prepara à son trentiéme jour, où il mourut effectivement, comme il lui avoit predit.

CXXVI. Il dit à un autre qu'il mourroit bien-tôt.

Il rencontra dans cette même Ville, le pere de cette fille Florida, dont nous avons déja parlé, & aprés l'avoir attentivement consideré, il lui dit; Mon amy, ne m'accusez pas, je vous prie d'être un incivil, & un incommode, mais plûtôt recevez le conseil d'un de vos amis; pourvoyez à vos affaires, le plus promptement qu'il se pourra, purifiez vôtre ame de ses taches, si elle en a quelques unes, & preparez-vous à ce jour, où vous mourrez bien-tôt, parce que le Seigneur est proche, & il ne

vous promet pas, ni des années, ni des mois, mais peu de jours de vie. L'homme se portoit bien, & avoit grande force, sans apparence, ou de douleur, ou de maladie; c'est pourquoi, il fut bien surpris de cette nouvelle. Comme toutesfois il avoit éprouvé dans d'autres rencontres, F. Vital, un homme de sainte vie, & de verité, il se rendit aussi-tost à ses avis, prévint sa mort, avec beaucoup de soins, & la rencontra aprés quelques jours.

La femme du Baron de S. Jacques, nommée Anne, avoit son mari malade d'une ardente fiévre, lors qu'elle trouva l'Homme de Dieu, & lui demanda les secours de ses prieres, pour un prompt remede, & il lui dit; Le Baron vivra, Madame, & il sera bien-tost en santé : ce qui arriva, comme il l'avoit predit. Mais comme deux ans aprés, il fut encore malade, & qu'elle fut venuë le trouver, à dessein d'en obtenir des prieres, il lui dit; Madame, il y a temps de vivre, & temps de mourir; on ne vit pas toûjours, vôtre Baron a vêcu jusqu'ici, il est maintenant au terme, il lui faut du repos. Tâchez donc, qu'il porte sa pensée, à l'esperance de la vie future, & si avant sa mort, il a quelque affaire, ou pour son ame, ou pour son domestique, qu'il y mette ordre au plûtost, parce qu'il est dans sa derniere maladie. La chose peu de jours aprés, eut par la mort du Baron, ce qu'on lui avoit predit d'évenement. CXXVII.

Il propherisa la santé, & puis deux ans aprés la mort d'un Baron.

Quelques Miracles que Dieu fit par les merites de son Serviteur.

VN Citoyen de Nicosia, de condition assez basse, avoit perdu les yeux, par une grande maladie, & jamais il n'avoit pû les recouvrer, encore qu'il y eust employé tous les remedes imaginables. Dans le desespoir de sa guerison, il tente un remede extréme, de recourir à F. Vital, il lui montre sa veuë, se met à genoux, le prie, le conjure instamment, que comme l'industrie humaine ne peut la lui rendre saine, la Divine lui soit favorable, par le secours de ses prieres, afin que s'il la recouvre du Ciel, il puisse travailler à son ordinaire, à la conservation de la vie de sa pauvre famille, & de la sienne. F. Vital avoit grande pitié, principalement des pauvres; il compatit donc à la misere de ce pauvre Aveugle, & lui dit; Mon cher ami, pourquoi demandez-vous à un mal-heureux pecheur, une grace, que vous ne devez attendre que de Dieu? comme lui seul a fait les yeux, & leurs a donné leur lumiere, il peut seul en reparer les obscuritez: Ne perdez pas courage, vous avez besoin de foi, dont vous vous persuadiez une chose vraie, qu'au nom de Dieu, & de sa vertu, vous devez être délivré de vôtre triste aveuglement: Ne le croyez-vous pas absolument? L'Aveugle, répondit; Lors que je suis venu vous demander secours, j'ai crû si assurément, que je l'aurois de vôtre charité, que je n'ai pas douté, que je ne fusse gueri par la puissance de Dieu, sollicitée par vos prieres. F. Vital alors prit dans sa manche un morceau de drap, dont il se mouchoit, il le moüilla de sa salive, lui en frotta les yeux, & lui dit; Mon pauvre homme, vôtre foi vous a rendu la veuë, remerciez-en JESUS-CHRIST, & aussi-tôt il vit clair, à son ordinaire. CXXVIII.

Il rend la veuë à un Aveugle en frottant ses yeux de salive.

Un autre, qui avoit fort mal aux yeux, les lava, avec l'eau, dont F. Vital avoit nettoyé certains petits linges, dont il se servoit à purger son cautere, & ils furent gueris aussi-tost. Au même temps, un de nos Freres, CXXIX.

eut grande douleur à sa veuë, & F. Vital l'en délivra, avec un signe de la Croix.

CXXX. Une femme de Nicosia, nommée Magdelaine, d'une famille assez considerable, étoit si fort desesperée, à cause d'un fils unique, que son ennemi lui avoit tué, qu'elle avoit resolu de se pendre au plûtost, afin de pouvoir accompagner son fils dans l'Enfer, où elle croyoit qu'il étoit damné. Lors donc, qu'avec cette fureur d'esprit, elle cherche une corde, qu'elle attache en même temps, & à une solive de son logis, & à son cou, F. Vital, assurément conduit par l'esprit de Dieu, se rencontra là, & reprocha à Magdelaine, qu'il connoissoit bien, le dessein qu'elle avoit de se faire mourir, avec ces paroles severes; O! Femme, d'où t'est venuë dans l'esprit, tant de folie, qu'au mépris de ton salut, aprés la perte de ton fils, tu te precipites toi-même, par ta propre mort, à ta damnation eternelle? c'est assurément un conseil du Diable, qui t'a faussement persuadé, que ton fils étoit damné: c'est un mensonge de ce mal-heureux impudent, qui comme formé de toutes les fraudes possibles, n'a jamais appris à dire la verité. Ton fils est mort de corps, & non pas d'ame; console-toi, il vit, & aprés quelque temps de Purgatoire, il demeurera au Ciel eternellement, avec Dieu. Ce qu'entendant Magdelaine, comme si son esprit, l'eust éprouvée sortir d'un naufrage aprés les tempêtes d'une mer agitée, ou dégagée de dessous quelque pesante charge, il respira, & dit ces paroles; Si cela est, mon Frere, c'est assez, je n'en veux pas davantage, que d'apprendre de vous que mon pauvre fils soit sauvé: Faites-moi pourtant une grace, priez Dieu, que je voye mon fils, en état de salut: mais quelle apparence, lui dit-il, qu'un esprit obscurci du crime, que tu avois si méchamment pensé, pust contempler de si purs Esprits? Ha! si tu quittes ton dessein, si tu en laves ton ame par la penitence, si tu l'effaces par le Sacrement, & te soûmets parfaitement aux ordres de Dieu, sa bonté, peut-être te fera la grace, de considerer ton fils; elle y consent, déja toute repentie, & F. Vital attendant au lendemain, qu'elle se fust confessée, lui ordonne de revenir au Convent. Il conjure alors le Ciel, à force de prieres, & aprés avoir employé presque toute la nuit en Oraison, il obtient la chose de Dieu. La femme accompagnée de quelques autres de ses amies, & bien changée de sentiment, ne manqua pas de venir à l'Eglise du Convent, de fort grand matin, où dés aussi-tôt qu'il l'eust obligée avec ses discours, de se reconcilier avec le meurtrier de son fils, & disposé son ame, à souffrir ses disgraces, & à se soûmettre aux volontez de Dieu, il lui dit; Si maintenant vous avez envie de voir vôtre fils, approchez-vous de l'Autel: & aprés s'être approchée au côté droit, elle le vit mort, avec les mêmes plaies, dont on l'avoit massacré, tout joyeux pourtant, & fort riant à sa mere. Elle fut si ravie de cette veuë, que son fils ayant disparu quelque peu aprés, elle retourna à F. Vital, & lui dit; Ha! que pourrai-je desirer davantage? que je mourrois contente, puisque j'ai veu mon fils entre les vivans. Ha! que Dieu, mon Frere, vous recompense d'une faveur si considerable.

Il prévient le crime d'une femme qui s'alloit pendre sans lui.

Il fait voir à cette même femme son fils.

CXXXI. L'on ne peut dire, quelle étoit la force de l'Oraison de ce grand Serviteur de Dieu, puis qu'encore, que la priere des Justes, ait cette vertu ordinaire que montant jusqu'au Ciel, elle n'en revienne jamais vuide, puis que nôtre Sauveur a dit; *Quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, & fiet vobis.* Celles des Parfaits pourtant, a cét avantage particulier auprés de Dieu, que même contre la coûtume des choses, elle tire de lui les œuvres de son adorable puissance, & elle découvre les choses, qu'il enfermoit dans le secret de son cœur, & que ne connoissoient pas les

S. Mar. 11. chap.

hommes, comme dit S. Jean; *Hæc est fiducia, quam habemus ad Deum, quia quodcumque feccrimus secundum voluntatem ejus audit nos, & scimus quia audit nos quidquid petierimus.* Et si nous en croyons Cassiodore, la priere des Parfaits, *a non seulement ses motifs, elle a sa langue, son acte, son discours, sa pensée, & sa vie, dont elle demande à son Dieu.* Celle de F. Vital étoit telle, qu'elle étoit produite, par l'honneur de J. C. par la charité du prochain, & par sa Sainteté. Comment donc n'auroit-elle pas été merveilleuse?

1e: de S. Iean 5. chap. Cassiod. sur le Ps. 16.

CXXXII. F. Vital obtient de Dieu par ses prieres du pain pour les Freres.

Un jour, il n'y avoit point de pain au Convent de Nicosia, & l'on ne pouvoit aller en chercher à la Ville, à cause que la neige en occupoit tous les chemins, F. Vital, aprés avoir exhorté les Freres, d'esperer en Dieu, alla prier dans l'Eglise, & quelque temps aprés, il dit au Portier; Allez promptement à la porte, mon Frere, vous-y trouverez quelqu'un, qui apporte du pain pour toute la Communauté. L'on n'avoit point encore ni sonné, ni entendu sonner à la porte, lors que le Portier obeït à F. Vital, y alla, & y trouva un Æthiopien, chargé d'une hotte, où il y avoit autant de pains, que de Freres dans le Convent, aussi bons, & aussi frais, comme s'ils eussent été tirez du four, il n'y avoit qu'un moment. Aprés que le Portier eut remercié le porteur de cette aumône, & qu'il fut retourné à la porte, pour lui rendre sa hotte, il ne vit ni Æthiopien, ni le moindre de ses pas sur la neige. Ce qui fut un témoignage bien visible aux Freres, que cette grande liberalité de Dieu envers eux, étoit un effet admirable de la priere de Frere Vital, & ils en remercierent ses bontez infinies.

CXXXIII. Au Convent de Troina, il impetre de Dieu la punition d'une débordée.

Ce qui arriva à Troina, & qu'on attribuë communement à l'Oraison de F. Vital est prodigieux. Quelques Soldats Espagnols, que le Vice-Roi de Sicile, y avoit envoyez, y vivoient d'une maniere si dissoluë, que rompant la haye, qui fermoit le Convent, ils entroient librement dans le Jardin, & y pilloient tout ce qu'ils trouvoient. F. Vital en étoit tout triste, & particulierement qu'ils y fissent entrer des vilaines, pour y commettre avec elles les dernieres des-honnêtetez. Il les avoit souvent avertis de leur brutale impieté, sans que ces abominables desistassent, de prophaner un lieu si sacré, par leurs infâmes prostitutions. Il eut alors recours à une Celeste priere, qui fit enfin, par la vertu de Dieu, que lors qu'une des plus effrontées de ces publiques, se promenoit plus insolemment dans le Jardin, elle y cueillit quelques branches d'un Basilique, & aussi-tost, il en sortit une flâme, qui s'attacha aux habits de la coquine, & la brûloit toute vive. Elle crioit, brûlée moins d'un feu de la terre, que de celui de l'Ire de Dieu, & aussi-tost ceux de ces Espagnols, qui étoient plus proches, accourent à ses cris, & ils tâchent d'éteindre la flâme, qui la supplicioit, mais inutilement; parce que tant plus ils s'efforcent de l'amortir, elle s'embrazoit plus furieusement; La miserable brûloit, & elle redouble ses horribles cris, on crie à l'eau, qui éteigne le feu, & aussi-tost, on la conduit au puits du Jardin, dont l'eau n'étoit presque pas plus basse que la terre, & on l'y plonge toute entiere: mais l'eau, qui a coûtume d'arrêter les embrazemens, redoubla celui, qui consumoit cette miserable: elle se lamentoit comme une enragée, & payoit bien les peines, qui meritoient ses effronteries: rien pourtant ne servoit, à éteindre, ou à moderer cette flâme, parce que Dieu permettoit, qu'elle eust la force de celle des Enfers, elle punissoit des crimes, d'une peine eternelle. Quoi plus? on ne put amortir ces ardeurs, que cette malheureuse, ne fust sortie du Convent, & alors on la rafraîchit, & l'on la sauva avec de l'eau. Mais cét exemple de la vengeance Divine, effraya si fort ces soldats, qu'ils ne firent plus de tort au Convent.

L'on dit encore une chose prodigieuse de la femme, d'un nommé Antoine du Tiers Ordre; elle étoit possedée d'un Diable qui la tourmentoit cruellement. Antoine vint exprés à Nicosia, pour y demander à F. Vital, un prompt secours à sa femme: & lorsqu'il l'eut fort exhorté à la patience, & à une entiere soumission de cœur aux ordres de Dieu, il lui promit, qu'il prieroit Dieu pour elle, & conclut son discours par ces paroles; Hé bien, je supplierai Dieu pour vôtre femme, & vous Antoine, observez la nuit qui precedera le Vendredi prochain, ce qui arrivera d'extraordinaire à vôtre femme Possedée: ce qu'ayant dit, il le renvoya. Ce fut un Mercredi que F. Vital entretint Antoine, & lorsqu'il lui demanda le secours de ses prieres pour sa femme, il avoit grande confiance en lui, & en sa sainteté. Retourné donc à Pettineo, il attend la nuit avec impatience, ce que Dieu y preparoit à la Demoniaque. Cependant F. Vital addressoit constamment ses Oraisons au Ciel, & arriva à la nuit consacrée à la Passion de JESUS-CHRIST, lorsque priant Dieu, avec des ardeurs plus fortes, pour le soulagement de la Possedée, le Diable, qui jusques-là, comme un insolent vainqueur, avoit triomphé de la miserable, & s'étoit réjouï de sa tyrannie, commença d'abord à crier, à fremir, à grincer les dents, & à faire d'horribles postures, dans le corps de la malheureuse; & puis il en poussa des cris si épouvantables, dont il assuroit, que par la priere de F. Vital, il brûloit, il étoit puni, & plus tourmenté que par le feu des Enfers, qu'il contraignit tout le voisinage, d'accourir à des clameurs si furieuses. Ce Demon fut agité, l'espace d'une heure entiere, de cette cruelle tempête de clameurs, & de tourmens, & quitta la Possedée.

Il delivre par ses prieres une Possedée.

CXXXV. Comme ce grand Serviteur de Dieu, portoit un respect particulier à la sainte Trinité, lorsque les malades venoient à lui, pour être gueris de leurs infirmitez, il les menoit souvent devant l'Autel du saint Sacrement, où il leurs faisoit dire, au nom des trois Divines Personnes, trois *Pater noster*, & trois *Ave Maria*, & aprés ils étoient soulagez de leurs maladies. On met en ce rang, un nommé Brando, son intime ami, qui souffrant, depuis sept mois, les langueurs incommodes d'une Fiévre quarte, va trouver F. Vital, pour en être dégagé, & aprés qu'il eut recité les trois Oraisons Dominicales, qu'il lui ordonna, en presence du tres saint Sacrement, il fut délivré de ses cruels accés. Il guerit de même, un Gentilhomme qu'on nommoit Alexandre, qui travaillé d'une même Fiévre, il y avoit long-temps, étoit venu de Pettineo à Nicosia, pour implorer ses prieres. Mais aprés cette maladie, il lui en predit une autre, qui seroit sans secours, & quelque temps aprés il en fut saisi, & elle termina sa vie.

Il soulage par ses prieres plusieurs malades.

Des Visions Celestes dont jouïssoit souvent Frere Vital: & de sa mort.

CXXXVI. DIeu consoloit souvent son Serviteur Vital, avec des visions Celestes, comme des témoignages assurez de la tendresse de l'amour qu'il lui portoit, & principalement, disent tous nos Manuscrits, durant le saint Sacrifice de la Messe, ou lorsque le Prêtre levoit la sainte Hostie, pour la faire adorer des Peuples, il y voyoit JESUS-CHRIST, sous la figure d'un petit Enfant. Mais n'oublions pas ici ce qu'il vit de surnaturel, au Convent de Nicosia. P. François de la même Ville y

étoit Gardien, lorſque P. Jean Marie de Tuſa, General, y vint faire ſa viſite. C'étoit un homme celebre en toutes les vertus, & principalement en humilité. Prevoyant donc la venuë prochaine de ſon General, il prie inſtamment tous ſes Freres, que s'ils remarquent en lui des defauts, ils les expoſent au General avec liberté, & il leurs promet, que, comme s'ils lui faiſoient un ſervice, il les en remercieroit. La viſite finie, lorſque ſelon la coûtume, le General entend la coulpe au Refectoire à tous les Freres, F. Vital apperçoit Jesus-Christ devant P. François, qui effaçoit les accuſations, qu'il avoit deſirées par ſon abbaiſſement, & s'en chargeoit lui-même, pour apprendre à tous, qu'il n'y a rien qui juſtifie davantage les hommes auprés de Dieu, qu'une humble accuſation de ſoi-même.

F. Vital enrichi de Dieu, de tant de faveurs Celeſtes, qu'il vivoit plus dans le Ciel, que ſur la terre, le Diable de l'impureté, qui ſembloit s'être retiré de lui, aprés en avoir été ſi ſouvent vaincu, reprend encore les armes, & fait guerre à ſa Chaſteté, quoiqu'il en euſt toûjours été le deffenſeur ſi ſevere, que pour reprimer les plaiſirs de la chair, & pour la retenir dans les loix de la vertu, il n'avoit épargné juſques là, ni diſciplines, ni jeûnes, ni veilles, ni macerations de corps, crainte que, tandis qu'il étoit en vie, il ne ſe perſuadaſt, qu'il pouvoit n'avoir point d'ennemis: elle l'appelle maintenant au combat, quoi qu'il fuſt tout caſſé de vieilleſſe, & ſi attenué de jeûnes, & allume dans ſon corps des braziers ſi ardens de volupté, que ſans pouvoir les éteindre, ni par veilles, ni par jeûnes, ni par oraiſons, ni par les auſteritez, il applique ſur ſa chair, un fer chaud, pour repouſſer un feu par un feu, & éteindre les ardeurs de l'impureté par les douleurs de la brûlure. Lors donc que ſon corps embrazé par la chaleur du feu, attaquoit ſes ſens, comme s'il ſe fuſt moqué de lui, il lui diſoit; Ha, ha! frere aſne, que t'eſt-il arrivé de nouveau? il y a peu de temps, que tu étois preſſé des plaiſirs, & maintenant tu gemis de douleurs; apprends aujourd'hui à tes dépens, à ne pas deſirer tes voluptez. CXXXVII

Par un fer chaud qu'il applique ſur ſa chair il éteint le feu de la volupté.

F. Vital avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie dans de ſi grandes vertus, & tant de faveurs de Dieu, lorſqu'il tombe malade à Nicoſia, d'une grande maladie, qu'aprés avoir predit de bonne heure ſa mort aux Freres, il commença de s'élever à Dieu, plus ardemment, laiſſer le ſoin de ſon corps à d'autres, & à unir ſon ame à Jesus-Christ, & ne penſa plus qu'à l'Eternité. Lorſqu'il ſe mouroit, Philippe du Tiers Ordre, homme d'une grande pureté d'ame, & d'une haute vertu, étoit preſent, qui conſideroit ſon intime ami F. Vital, aux priſes avec la mort, & attendoit avec pluſieurs larmes le terme de ſa ſainte vie. Mais contraint de ſe retirer, à cauſe qu'elle differoit à venir, & que la nuit étoit proche, il retourna chez lui, où il ſe mit à une fenêtre, qui regardoit du côté du Convent; & là ſans penſer à quoi que ce fuſt du monde, & tout occupé à pleurer la mort du ſaint Homme, il veilla ſans dormir, & ſur le milieu de la nuit, il apperceut une ſplendeur fort brillante, ſe lever du Convent, qui aprés avoir éclairé tous les lieux d'alentour, environ un quart d'heure, monta peu à peu au Ciel, & ſe déroba à ſa veuë. Alors il obſerva diligemment l'heure, & le matin il vint au Convent, où il apprit que c'étoit la même, où F. Vital, comme une Etoile Celeſte, s'étoit élevé des tenebres du monde, dans les lumieres du Paradis. Il mourut à Nicoſia octogenaire, dont il avoit conſacré cinquante ans, dans les ſaintes occupations du ſervice de Dieu. CXXXVIII.

Il monte au Ciel en forme de lumiere.

Auſſitoſt que le bruit de ſa mort fut répandu par toute la Ville, une CXXXIX.

foule si grande de Peuple, vint au Convent, que Nicosia parut vuide de ses Citoyens: mais quand le corps fut dans nôtre Eglise, tandis que les Freres celebrent ses Funerailles, les Peuples, par troupes fondent sur lui, d'une devotion precipitée, & les uns coupent son habit par morceaux, les autres lui arrachent les cheveux, ceux-là lui rasent la barbe, ceux-ci lui tirent ses ongles, & tous s'efforcent de lui baiser les mains. Mais alors, la foule des gens, qui venoient de tous côtez, devint si nombreuse, qu'on fut contraint de laisser trois jours son corps sans sepulture, pour contenter la pieté de cette grande multitude, qui venoit le pleurer, & le baiser de tous les côtez. Ce corps, durant ce temps, exhaloit des odeurs si douces, qu'il charmoit tous ses Spectateurs, à souhaitter le Paradis.

Son corps aprés sa mort exhale de bõnes odeurs

CXL. Le corps de F. Vital, encore dans l'Eglise, une femme de Nicosia, que le Demon possedoit, s'en approcha, & l'Esprit dit tout haut; Ha! miserable, pourquoi demeurai-je encore? F. Vital est mort, & il m'oblige à me retirer? ha! quelle dure necessité: ce qu'ayant dit, il laissa cette femme, libre de sa tyrannie.

CXLI. C'est un bruit commun, qu'une corde de F. Vital, ait fait plusieurs Miracles à Mistretta, qu'elle ait gueri beaucoup de malades, & qu'elle ait delivré quantité de femmes des douleurs de l'enfantement. On dit encore qu'une femme de Mistretta, qui avoit mal aux yeux, s'y attacha un des mouchoirs de F. Vital, & en fut à l'heure même guerie. C'est ainsi que ce Frere, aprés avoir effacé les premiers vices de sa nature corrompuë, par l'exercice des Vertus plus opposées, s'acquit la vie parfaite d'un homme tout Evangelique, & du Ciel, où il est, comme on l'y peut croire pieusement. Il nous avertit tous, que personne ne doit se desesperer, à cause des pechez de sa vie passée, puisque Saul a pû être changé en Paul, & que celui qui étoit une odeur de mort pour la mort même, a été fait une odeur de vie, pour la vie de l'Eternité, & il nous apprend à tous, par quelle voye, nous pouvons arriver aux actions d'une sainte vie.

Sa corde fait plusieurs Miracles.

DU PERE THOMAS D'ITRY, PRETRE, DE FRERE LEON DE MATERA, LAIC, de Frere Sebastien d'Altorf, Clerc, & du Pere Ange de Brescia, Predicateur.

CXLII. P. Thomas d'Itry, Prêtre.

PERE Thomas d'Itry, Prêtre, illustra de sorte la Province de Naples, de la loüange de ses grandes vertus, que la gloire de son nom, n'y perira jamais, dans la memoire des hommes, & y occupera toûjours la langue des Siecles. Il fut homme insigne en pietê, & orné de toutes les vertus, qui peuvent perfectionner un Maître de Novices, dont il devoit être la plus parfaite Idée. L'on dit de lui, que comme il étoit P. Maître, au Convent de Nocera, Ville de la Campagne de Naples, proche le Fleuve Sarno, & que le jour, qui precedoit le Carême, il ne restoit rien à la Communauté, qu'un peu de fromage, pour le souper des Freres, il fit venir au jardin tous ses Novices, & leurs ordonna de cueillir une salade, pour le Refectoire: cependant il commande à un, qui étoit d'une des plus nobles Familles de Naples,

Naples, de reciter à genoux bien devotement, les Pseaumes Graduels, pour les Bienfaicteurs, qui les nourrissoient, par toutes leurs aumônes. Le Novice obeït aussitost, il recite les Pseaumes; qu'en arriva-il? Le Prince de Scalaia, qui jusques-là, n'avoit pas fait trop de biens aux Capucins, touché d'un sentiment de Dieu, comme il l'avoüa depuis, envoye un de ses valets, chargé de pain, de vin, de deux chevreaux rôtis, & d'autres bonnes choses, au Convent: & comme on lui demanda depuis, qui l'avoit porté à faire cette magnificence extraordinaire aux Capucins, il répondit, que quelques heures seulement, avant qu'on lui servit à souper, il avoit été comme contraint de l'Esprit de Dieu, d'en faire preparer pour eux: & c'étoit l'heure justement, que P. Thomas avoit ordonné, à un de ses Novices, de reciter les Graduels, pour les Bienfaicteurs.

Enfin aprés avoir éclairé tous ses Suivans, des splendeurs d'une austerité prodigieuse, d'une oraison presque continuelle. & d'une Observance Reguliere si admirable, le jour, & au lieu, dont il avoit supplié la sainte Vierge, par la devotion singuliere qu'il lui avoit toûjours témoignée, le Samedi, qui lui est particulierement consacré, & au Convent de Naples, dédié à sa Conception Immaculée, lorsqu'on y celebroit le Chapître Provincial, il mourut, avec la reputation, d'une Religieuse Sainteté. CXLIII.

La Province d'Ottrante brille aussi des vertus si lumineuses de F. Leon de Matera, Laïc, qui sans se mettre en peine des fureurs de son pere, qu'il n'evita que difficilement, quitta la guerre du Monde, se rangea sous l'Etendard de la Croix, & s'y enrôla, pour une sainte Milice, dans le Camp des Capucins. On ne voyoit rien de plus pur, & de plus honnête: d'où vient qu'il arriva bientost au plus haut degré de la candeur, & de la simplicité: en sorte qu'on l'appelloit souvent la petite brebis de JESUS-CHRIST. Il fut grand observateur de nôtre Pauvreté, & un parfait amateur de l'Oraison, & de la solitude. Il delivra de l'oppression du sommeil, un Novice; qui ne pouvoit se réveiller les matins, lorsqu'il lui fit dire, avant que de reciter ses Offices, ce Motet des Cantiques, *Surge, propera, Amica mea, & veni Columba mea, in foraminibus petræ.* Enfin travaillé de plusieurs incommoditez, sur la fin de sa vie, il n'y fit jamais rien paroître d'indigne de la vertu, & d'être imité des autres, il y parut toûjours genereux, & aprés y avoir été éprouvé par une illustre patience, il y finit sa vertueuse vie. CXLIV. F. Leon de Matera, Laïc.

La Province de Suisse, honore aussi cette année, ses premiers fondemens, de la vertu de F. Sebastien d'Altorf, Clerc, dont nous avons dit quelque chose, au commencement de cette même année, lorsque nous avons parlé de la vie, & des actions du P. François de Bormio. Ce jeune homme avoit tant de penchant à toutes les sortes de vertu, & un zele si merveilleux pour la vraye pieté, que dés sa premiere entrée dans nôtre Ordre, on eust dit, qu'il en eust acquis la perfection derniere: en sorte qu'on ne pouvoit desirer en lui, qu'un âge plus avancé, qui fist plus vieillir ses vertus. Il ravissoit tous ses spectateurs d'amour, & d'étonnement, par son austerité, sa veuë baissée, la garde de ses sens, sa composition exterieure, sa pudeur de visage, son honnêteté, avec sa facilité de mœurs, son humilité d'esprit, son obeïssance toûjours prête à tout, & son extraordinaire modestie de toute sa personne, qu'on admiroit dans toutes ses actions: mais principalement une certaine candeur d'ame, qui fut le caractere de ce jeune Religieux: d'où vient que lorsqu'une mort avancée, nous ravissoit ce fruit nou- CXLV. F. Sebastien d'Altorf, Clerc.

veau, qui n'étoit pas encore dans sa parfaite maturité, on vit sortir de sa bouche, une petite Colombe toute blanche, comme si la simplicité, dont il avoit orné sa vie, l'eust accompagné dans l'Eternité.

CXLVI. P. Ange de Brescia, Predicateur

Enfin la Province de Gennes, celebre avec loüange, la memoire de P. Ange de Brescia, Predicateur, Prêtre, qui l'ayant autrefois gouvernée, avec beaucoup de prudence, & d'integrité de vie, & brillé chez elle, par l'éclat de plusieurs vertus, de la patience principalement de quelques considerables adversitez, mourut au Convent de Savone, avec un grand regret de plusieurs. On dit entre quantité de choses de lui, que le Diable, avec une horrible figure, lui apparut en mourant, & qu'il le méprisa, jusqu'à lui dire; Retire-toi, Demon malheureux, je t'oppose JESUS-CHRIST mon Protecteur, & les prieres des Freres, mon secours, à qui comme tu ne puis resister, il faut que tu me laisses en repos; je me moque de tes furies. Le Diable alors s'enfuït, & P. Ange mourut avec tranquillité.

Choses considerables arrivées cette Année.

CXLVII. Un Seigneur pourvoit de pain miraculeusement aux Freres de Gallesi.

A Gallesi Ville de Toscane, entre Norti, & Citta Castellana, arriverent plusieurs Forestiers, soit Capucins, soit de l'Observance, soit Conventuels, qui alloient aux Ordres. Il n'y avoit point de pain au Convent, pour leurs donner à manger: & comme il étoit le soir, on ne pouvoit aller en chercher à la Ville. Le Dépensier en avertit le Gardien, qui tout soûmis à Dieu, lui répondit, Pourquoi doutez-vous du pain, mon Frere? Dieu n'a-t'il pas soin également des Nôtres, & des Etrangers? Dieu donnera du pain aux siens; & vous, mettez ordre au reste. L'heure du souper arriva, lorsque cét Officier en cherchant du pain, pour servir à table, en trouva l'armoire toute pleine, d'un blanc tout frais, & fort excellent, quoi qu'auparavant elle en fut toute vuide. Epouvanté de cette merveille, il courut la dire au Gardien, qui lui dit; Taisez-vous mon Frere; sont de ces Oeuvres de Dieu, qu'il vaut mieux cacher sous silence, que les publier à des hommes.

CXLVIII. Une femme avertie durant son sommeil envoya du pain aux Freres.

Le méme encore arriva cette Année au Convent d'Herba, dans la Province de Milan. La neige y étoit si haute, qu'elle fermoit tous les chemins, d'aller à la mendication ordinaire. P. Gualdino, Gardien, aprés avoir employé tous ses soins, à faire un passage à la Ville, pour les Quêteurs de son Convent, sans succés, exhorta tous ses Freres, à se confier entierement à la Divine Providence, de leur Pere Celeste, & leurs persuada des prieres, qu'ils continuoient avec zele, lorsqu'une femme avertie durant son sommeil, & comme contrainte, leurs envoya malgré les neiges, de bon pain abondamment.

CXLIX. A Ripa Transona Ville de la Marque, entre Fermo, & Ascoli, un jeune homme nommé Antoine Marie, avoit resolu de quitter le Monde, & d'entrer aux Capucins. Il vint alors trouver le Provincial de cette Province, qui le receut humainement, & lui donna rang parmi les Novices. Mais lorsqu'il se disposoit de partir d'auprés ses parens, pour venir au Noviciat, il tomba fort malade, & sa maladie devint si cruelle, qu'elle le conduisit aux extremitez de sa vie. P. Hierôme de San Lupidio, Gardien de ce Convent, le visita, & l'exhortoit à mourir avec les discours, & les prieres dont on se sert ordinairement dans ces occasions. Lors pourtant que tous se persuadoient, qu'il alloit rendre l'esprit,

il se leva sur son lit, regarda le Gardien qui l'assistoit, & il lui dit; Mon Pere, je retourne ici, par la puissance de Dieu, pour vous dire ce qu'il m'a fait voir avant ma mort. Au moment que j'étois aux dernieres prises avec elle, je voyois se precipiter sur moi plusieurs Demons, dont apprehendant les efforts, & les furies, mon Ange Gardien, vétu de blanc, & une épée de flammes entre les mains s'est presenté aussitost à moi, & aprés avoir écarté ces Diables, il m'a dit ces paroles qui dissiperent mes craintes; Ne crains point, Antoine Marie, aye confiance en Dieu, tes Adversaires ne pourront rien contre toi, parce qu'on te deffendra contre leurs attaques. Cette assurance de secours releva bien mon courage: mais un autre Demon, sous la forme de JESUS CHRIST, tout éclattant de fausses lumieres, me contraignoit de l'adorer, & je lui dis; Si tu es le Fils de Dieu, produit du corps de Marie, comme nous, je t'adorerai volontiers: mais si comme un Demon infame, tu te caches sous des habits trompeurs de JESUS-CHRIST, je te haïs, de toute la haine imaginable, & je deteste autant qu'on le peut. Cét Esprit superbe, ne put souffrir ces paroles, mais il decouvrit sa fraude, & se retira aussitost. La Vierge sainte à l'heure même, toute environnée de splendeurs Celestes, me parut: & comme je doutois, que ce fust elle, à cause de la tromperie precedente du Diable, je lui demandai, qui elle étoit: & d'un visage gay, elle me dit; Ne crains point, mon fils, je suis la Vierge, Mere de Dieu: à qui je répondis; Vierge adorable, puisqu'à cause de ma violente maladie, qui m'accable l'esprit, avec le corps, je n'ai pas satisfait aujourdhui au Rosaire, que je vous dis tous les jours, je vous en demande humblement pardon, & je le dirai demain, s'il vous plaist; Ne differes pas à demain, repartit-elle, ce que tu peux aujourd'hui, mon fils, parce que ce demain, en a trompé plusieurs. Aprés qu'elle m'eut consolé de ces paroles, elle monta au Ciel, & je ne la vis plus. Ce que le mourant, ayant dit d'un fort bon sens, en apparence, il demande au Gardien l'Habit de son Ordre, afin que comme un de ses Enfans, & un de ses Novices, il y termine sa vie. La demande parut juste au Gardien, & aussitost qu'on lui en eut apporté un, & qu'il eut achevé son Rosaire, il perdit les sens, & combattit encore avec la mort, jusqu'au lendemain, où il lui rendit avec usure, ce qu'il lui devoit, & fut enterré dans le sepulchre des Capucins.

Vision qu'eut un jeune homme à la mort.

La fraude du Diable est découverte.

CL.

Un Novice sortit lâchement, & fut pendu dans le Monde.

Une chose bien differente, arriva cette Année à un jeune homme de Casalnovo, qui attiré de Dieu à la Religion, y demeura peu de mois, & vaincu du Diable, retourna dans le Monde, où l'appellerent ses tentations. Mais celui qui avoit méprisé la vocation de Dieu, & refusé place entre ses Serviteurs, qu'on ne vouloit pas même recevoir chez les siens, se mit avec des Scelerats, & des Proscrits: d'où l'on peut refléchir, à la conduite severe quelquefois de Dieu; parce qu'à peine ce miserable fut-il dans cette mauvaise compagnie, sans y avoir commis de crimes, qu'il fut pris par les Archers, avec ces Bandis, & pendu comme eux, à la veuë de tout le païs.

CLI.

Concluons cette Année, par le recit d'une bonté particuliere de la sainte Vierge, envers deux Capucins. Ils alloient au Printemps, lors qu'il faisoit encore assez froid, de Vasto, à Luco: & lorsqu'ils furent arrivez à la riviere de Trigno, qui est entre deux, & qu'ils ne trouverent point de batteau, qui les passast de l'autre côté, ils se disposerent d'y aller à pied. Mais le fleuve plus profond, qu'ils ne l'avoient crû, à peine furent-ils au milieu, que le sable leur manqua: & comme l'eau y étoit plus rapide, ils en étoient emportez, avec un grand danger de leur

naufrage. Ils implorerent alors tous deux le secours de la Vierge sainte, & lui adresserent leurs prieres. Elle ne leurs manqua pas dans un peril si extrême, parce que l'eau qui couloit si precipitamment, s'arrêta contre sa coûtume, & comme si elle eust été solide, elle soûtenoit leurs pas, & même comme s'ils eussent marché sur la terre ferme, ils se trouverent de l'autre côté du fleuve, sans aucun accident. Ils reconnurent alors le secours, que Dieu leurs avoit donné, par le credit de sa sainte Mere, & ils leurs en firent leurs remerciemens.

Deux Capucins se retirent d'un fleuve par le secours de la sainte Vierge.





ON CELEBRE LE CHAPITRE GENERAL, & plusieurs Evesques étrangers demandent des Capucins pour leurs Dioceses.

CETTE Année 1584. pleine de l'abondance des choses remarquables, & feconde en glorieux triomphes, de plusieurs grands Personnages, donne commencement au dix-neufviéme Chapitre General de nôtre Reforme, parce que P. Jean Marie à Tusa, qui avoit achevé le Trienne de son Generalat, avec la gloire d'un sage, & d'un vertueux gouvernement, & convoqué son Chapître à Rome, consumé presque des fatigues de ses grands voyages, & des austeritez de sa vie, mourut avant qu'il fust commencé, avec les larmes, & les regrets de tous les Peres de cette grande Assemblée, où aprés qu'ils eurent celebré ses funerailles, lors que le Cardinal Jules Antoine Santorio de sainte Severine, Protecteur de l'Ordre, y presidoit, par le commandement de sa Sainteté, tous ces Peres élurent pour General des Capucins, presque avec tous leurs suffrages, P. Jacques de Mercato Saracino, homme de grande integrité de vie, & celebre par toutes les sciences, qui celebre principalement, en un beau talent de prêcher, avoit acquis la reputation d'un des grands Predicateurs de son Siecle. Aprés l'élection du General, on fit celle du Procureur de Cour, où concoururent à l'ordinaire, les seuls General, & Definiteurs Generaux, & choisirent à voix communes, P. Hierôme de Polizzo Sicilien, qui à cause de son admirable esprit, de sa grande prudence, & de sa conduite experimentée dans plusieurs affaires, au Chapître suivant de l'année 1587. fut élevé à la Charge eminente du Generalat. I.

Tandis qu'on celebre le Chapitre, sous la faveur de Dieu, plusieurs Evêques de la Macedoine, de la Dalmatie, de l'Hongrie, & presque de toute l'Esclavonie, envoyent des Lettres, au nouveau General, où ils traittent avec tous les Peres de l'Assemblée, pour avoir des Capucins, & établir la Reforme dans leurs Dioceses. On dit, qu'outre le bruit commun, qui couroit par tout du nom, & de la vertu des Capucins, la raison capitale de cette nouvelle demande fust, qu'auparavant quelques Capucins Predicateurs, soit de la Province de Venise, soit de celle de la Marque d'Ancone, avoient été jusque-là, dont les Predications autorisées de leurs bons exemples, & les peuples de ces regions trop portez au sang, & au massacres, touchez de leurs discours & de leurs actions, ils donnoient de grandes esperances, à tous leurs Prelats, de changer de vie, si les Capucins étoient sollicitez, & obligez saintement, de demeurer parmi eux. Les Peres du Chapître General animez des Lettres, & des demandes de tant de Prelats, y destinent P. Apollonio de Brescia, II.

P. Apollonio visite la Hongrie, & l'Esclavonie.

homme sage, & de prudence qui avoit été souvent Definiteur General, afin qu'aprés qu'il auroit éprouvé des regions si éloignées, il reconnut, si la Religion des Capucins, y pourroit subsister, avec ses Observances Regulieres, & qu'il jugea du necessaire de cette entreprise. P. Apollonio se met en chemin, & d'abord il visite presque toute la mer Adriatique, puis la Dalmatie, & enfin les deux Hongries, & comme il vit que toutes ces Provinces, les deux dernieres principalement, étoient d'un fort mauvais air, & presque steriles, qu'elles produisoient tres-peu de vin, & qu'asi point d'huile, que même leurs peuples souffroient un rude Hiver, une grande partie de l'année, qu'ils passoient quasi entiere, à vivre d'orge, & de millet, dont ils faisoient même leur breuvage; & instruit par lui-même, que ces païs, à cause de leur climat trop froid, qui rend l'Esclavonie monstrueuse par tout, & presque toûjours couverte de neiges, étoient peu habitables à des Capucins nuds pieds, & engagez à une austerité surprenante de vie, il en avertit les Peres, & les détourne d'y établir la Reforme.

III. En ce même temps P. Benoist de Rome, P. Pierre de Bergame, & P. Ange de Savone, qui étoient venus à Rome, d'Aquitaine, à cause d'une cruelle persecution, que les Demons avoient excitée contre les Capucins, retournent encore à Tolose, par l'Ordre du General, avec plusieurs autres de secours, de la Province de Rome, P. Gregoire de la Badia, Predicateur; Anselme de Cavi; Cherubin de Campagnano; Fortuné de Todi, Chrysostome de Milan, Prêtres; F. Bernardin, & Pierre de Flandres, Clercs; F. Bernardin de Milan, & un autre de Tivoli; F. Estio de Cannapina; Urbain de Prato, & Joseph de Flandres, Laics; à qui l'on joignit peu de temps aprés, P. Barthelemy de sainte Julie, Provençal, & Predicateur merveilleux, & comme ils étoient tous forts celebres en vertus, ils servirent d'un ferme appui, & d'un grand éclat, à une Province naissante.

IV. *La Religion se multiplie en Aquitaine.* Ces troupes auxiliaires, remirent bien le cœur à P. Gaspar Commissaire General, abbattu presque, ou au moins beaucoup agité, par cette tempête, que la Providence Divine avoit alors appaisée, & à leur faveur, il travaille de tous ses soins, à étendre leur Province, qui n'avoit encore que trois Convens, Tolose, Beziers, & Agde, & à l'établir en plusieurs autres Villes d'Aquitaine. Il receut même à l'Ordre, plusieurs Novices, soit Seculiers, soit Ecclesiastiques, & principalement des Freres de l'Observance, P. Mathieu Bresson entre les autres, Predicateur, & un des plus celebres en reputation, & en vertu de toute l'Observance de sa Regle, & un homme tout Apostolique plûtost par ses actions, que par ses discours, aprés s'être acquis, par la vertu de Dieu qui l'animoit, une grande force dans ses Predications, donna beaucoup d'éclat à l'Ordre des Capucins, & y attira plusieurs Novices en ces païs là.

V. Sur la fin de ce Chapître, aprés que P. François de Brescia, se fut excusé du retour de Suisse, pour de justes raisons, qui furent acceptées des Peres; P. Estienne de Milan, y fut envoyé Commissaire General en sa place, aprés avoir été quelque temps auparavant Provincial de Venise.

VI. *Le General commence à visiter plusieurs Provinces.* Le Chapître General terminé, avec la prudence, & l'adresse dans les affaires, que P. Jacques General y fit paroître à tous les Peres, dans toutes les occasions, il commença ses visites, des trois Provinces de Messine, de Palerme, & de Syracuse, dans la Sicile, & puis il passa dans celle d'Otrante, dans l'une, & l'autre Calabre, dans la Poüille, & dans l'Abruzze, toutes Provinces du Royaume de Naples, où l'on ne peut dire la gloire, qu'il

s'acquit dans toutes ses visites, par sa justice, son adresse, sa temperance, sa consolation, aux miserables, sa haine contre les méchans, sa vigueur d'ame, ses bons conseils, sa prudence, sa douceur judicieuse, & son exacte fidelité, dans tous les devoirs du Generalat.

ON CELEBRE LE PREMIER CHAPITRE EN SUISSE, ET P. THOMAS DE TURIN EST FAIT PROVINCIAL de la Province de Lion.

TANDIS que le General employoit si dignement ses travaux, & ses soins à visiter ses Provinces, P. Estienne de Milan, à qui on avoit commis les affaires, & la conduite de celle de Suisse, aprés que le P. François de Milan, en eut refusé la Commission generale, y disposoit son voyage, & menageoit de conduire avec lui plusieurs Freres, qui sceussent bien l'Allemand, & entre les autres F. Loüis de Saxe de la Province de Génes, & Clerc seulement alors, qui ayant commencé son cours de Philosophie, & de Theologie, sous P. Alexis de Milan, avec ses Compagnons, profita de sorte, sous un Docteur si habile, que comme un Ouvrier fidele dans le champ de son Seigneur, il amassa une ample moisson d'ames, dans ses greniers, comme nous dirons ailleurs plus amplement. Aussi-tôt que P. Estienne fut arrivé à Altorf, il s'informa des affaires de cette Province, & comme il jugea, que quoi qu'elle fust fort petite, il étoit temps pourtant, de la mettre en Province reglée, selon les Statuts de nôtre Ordre, & encore qu'elle ne fust alors regie, que par la conduite d'un Commissaire General, il y assemble un premier Chapitre Provincial, au Convent de Stanz, pour satisfaire à la magnificence, & à la pieté, des principaux de la ville, qui l'avoient instamment desiré, & l'on y élit des Definiteurs, & des Gardiens, aux trois Convens dont cette petite Province étoit composée: mais ce sage Commissaire connut bien, qu'il avoit besoin d'Ouvriers, qui cultivassent cette vigne, remplie des épines des vices, & des chardons de l'heresie, & lui fissent porter des meilleurs fruits de vertus, & de Foi Chrêtienne. Il établit donc deux études, une de Philosophie, & l'autre de Theologie, au Convent de Lucerne, sous le Lectorat du P. Alexis de Milan, à qui il donna pour Etudians, sept jeunes Religieux, qu'il jugea plus propres, aux emplois de la science, & aux occupations de la pieté, deux pieces si necessaires à ceux, qui veulent être utiles, au service de Dieu, & de son Eglise. VII.

Premier Chapitre Provincial en Suisse.

P. Estienne, n'obmit rien de ses soins, & de sa diligence, pour profiter aux Suisses, non seulement, mais encore, aux autres peuples d'Allemagne, où il put établir la Reforme. Comme il sceut donc, que les Cantons Confederez tenoient une Diette à Ober-Banden, Ville scituée sur la riviere de Limagt, entre Zurich, & Basle, où les Cantons s'assemblent ordinairement, pour y traiter de leurs affaires, il y envoye P. Fabricio de Lugano, Predicateur celebre, qui aprés qu'il y eut prêché en Allemand, qu'il sçavoit fort bien avec un general applaudissement, toucha tellement l'Evêque de Basle, qui s'y rencontra, qu'il lui promit de faire bâtir un Convent aux siens, dans sa Ville Capitale, aussi-tôt que ses affaires seroient terminées heureusement, comme il l'esperoit. C'étoit un homme grave, honnête, celebre en austerité de vie, en doctrine, & en emi- VIII.

Il envoye P. Fabricio à une Diette des Cantons.

nence de dignité, qui fort zelé pour la foi Catholique, envoye P. Fabricio à Basle, pour y prêcher dans sa Cathedrale; ce qu'il fit deux ou trois fois, avec un succés merveilleux de ses Auditeurs; & pourtant, comme les affaires de la Religion Catholique, y alloient de mal en pis, & qu'alors toute la Ville fut presque Heretique, il ne resta point d'esperance aux Nôtres, d'y bâtir un Convent. P. Estienne qui sceut cét inconvenient, envoya P. Fabricio à Constance, Ville de la Souabe, sur les confins de la Suisse, entre Basle, & Coire des Grisons, où il prêcha plusieurs Sermons, d'où il anima tout le peuple, & les Chanoines de la Cathedrale principalement, & à la pieté, & à l'affection des Capucins. Toutesfois comme il y avoit si peu d'Ouvriers, que P. Estienne n'avoit que P. Fabricio, qui prêchast en Allemand, il employa tous ses desseins en Suisse, & ne pensa plus qu'à y aggrandir sa Province. Comme donc il avoit sceu, que ceux de Süyt avoient quelque inclination aux Capucins, il tenta s'ils voudroient bien recevoir leur Reforme.

IX. *P. Thomas de Turin, premier Provincial de la Province de Lion.*

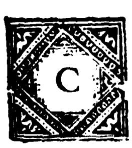
Lors que ce sage Commissaire, est occupé si utilement aux affaires de Suisse, la Province de Lion, qui s'étoit commencée sous P. Hierôme de Milan, il y avoit neuf ans, & en avoit été gouvernée, sous la qualité seule de Commissaire General, aprés sa mort, eut son premier Provincial, en la personne de P. Thomas de Turin, homme de vertu, & de prudence toutes singulieres, qui n'acheva que deux ans de Provincialat, & mourut à Avignon, aprés avoir laissé aux autres, plusieurs exemples d'une sainte vie. Mais à cause que l'ordre de nôtre Histoire, nous rapelle à écrire les grandes actions de ceux, qui ont beaucoup travaillé, pour la Religion, & qui s'y sont acquis aprés leur mort, une reputation digne de leurs vertus, il est juste, que nous commencions par les actions considerables de sainteté, & de conduite, du P. Jean Marie de Tusa General, mort depuis peu, & parce qu'une si vertueuse vie, peut servir à plusieurs, qui la liront dans les Annales, il seroit trop injuste, de la refuser à leurs yeux.

VIE ET ACTIONS

DU PERE JEAN MARIE DE TUSA, GENERAL DES CAPUCINS:

Ses Vertus, & particulierement son Obeïssance.

X. *Il est né d'une tres-honnête famille.*



CE grand homme nâquit de fort honnêtes parens, au Château de Tusa, entre Cefalu, & Mistretta; aprés qu'il eut passé quelques années dans le monde, dont on ne parle point parmi nous, il fut inspiré du Saint-Esprit, à changer le siecle, avec l'Ordre des Capucins, où il ajusta si bien son esprit, avec la vertu, & y brilla des splendeurs d'une vie si Religieuse, que tous les yeux des Freres, & des Seculiers étoient toûjours sur lui, comme sur un miroir des plus brillantes vertus, d'où ils pouvoient conclure par de si beaux commencemens, qu'il seroit un jour merveilleux.

XI. Mais afin qu'ils sceussent tous, par quels degrez, il arriveroit au suprême des vertus, aussi-tôt qu'il eut quitté dans la Religion, les habitudes

tudes du monde, il s'y fit un chemin à la perfection par l'obeïssance, & par le renoncement à sa volonté propre, parce qu'apprenant, soit de la nature, soit de l'Evangile, qu'il étoit impossible, qu'un grain de bled, semé dans un champ, y germast un épi, s'il n'y pourrissoit auparavant, & n'y changeoit sa condition premiere; ce que disent même tous les Philosophes, qu'une nouvelle forme, ne s'introduit jamais dans une matiere, que la precedente, n'y ait été alterée, il jugeoit en Sage, dans la generation spirituelle des vertus, qui s'accommodent de sorte, à celle des choses sensibles, qu'elles ne se produisent point dans une ame, que par la corruption des vices: & ainsi comme la volonté propre de l'homme est telle, qu'elle incline son ame au mal, & l'emporte dans plusieurs desordres de corps, & d'esprit, contre la volonté de Dieu, ce nouveau Religieux resolut d'obeïr, & de se soûmettre si parfaitement à son Superieur, & à son Pere Maître, qu'il ne faisoit jamais rien sans leur commandement, parce qu'il sçavoit bien, ce qu'avoit dit saint Hierôme, *Que tous les Arts ont leur Maître, & que les animaux les plus brutes, suivent leurs Conducteurs; on voit un Prince entre les Abeilles, & les Gruës forment une lettre en suivant leurs premieres.* Plusieurs, disoit-il, en lui-même, ont été trompez, par leurs propres sens, dans la poursuitte du bien, & la recherche des vertus, & tandis que sans le conseil des autres, ils ont prétendu s'élever à la perfection la plus achevée, ils sont tombez dans les vices les plus énormes, sous les fausses clartez de leur propre jugement, parce que l'Etat Religieux, est une certaine discipline, dit saint Thomas, qui conduit à la perfection Evangelique, par l'exercice des vertus. Ceux donc qui veulent s'exercer dans cette carriere, ont besoin de quelque conduitte, dont l'ordre les gouverne sans perils, dans les choses qu'ils doivent fuïr, ou embrasser, les plus necessaires. Et si ceux qui veulent apprendre les mechaniques, croyent qu'ils doivent obeïr à leurs Maîtres Ouvriers, & ne s'opposer jamais à leurs preceptes? Comment ceux, qui prétendent s'instruire à la pieté, & à la profession Religieuse, ne croiroient-ils pas, devoir avoir leurs Docteurs, qui leurs commandent comme Dieu, & à qui ils obeïssent comme leurs sujets?

Par quels degrez il arriva à la perfection.

L'abnegation de la volonté propre necessaire à l'homme Religieux.

S. Hieros. ad Rus. ep. 6. chap.

Il faut un Maître dans la profession de la vertu.

XII. P. Jean Marie avoit toutes ses pensées fort imprimées dans l'esprit, & il s'abandonnoit à son Superieur, & à son Pere Maître, comme à un Gouverneur, avec tant de dépendence de ses volontez absoluës, qu'il sembloit avoir une ame sans sa volonté propre, & même si dégagée de sa liberté naturelle, qu'elle ne se servoit que de celles de ses Superieurs. D'où vient qu'il acquit bien-tôt la vertu d'Obeïssance, comme la capitale des autres, que Dieu a toûjours demandée à un parfait Religieux, & il la suivoit avec tant de fidelité, qu'il la preferoit à toutes les autres choses, parce qu'il disoit souvent, avec le Sage, *Melior est obedientia, quàm stultorum victimæ.* Et il croyoit, que les victimes des Foux étoient les exercices des vertus, comme les travaux, & les disciplines du corps, qui facilitent les meilleurs desseins, les jeûnes, qui fortifient la temperance, les veilles qui s'emploient aux Oraisons, la solitude qui calme les orages de l'ame, & les autres occupations du corps, & de l'esprit, qui contribuent le plus, à l'établissement des vertus dans l'homme. Si donc toutes ces choses, ne se pratiquent pas bien, sans la regle de l'obeïssance, un Religieux sans elle, en est vuide, & même on pourroit l'appeller un fou, parce que quoi que toutes ces choses soient loüables d'elles-mêmes; ceux pourtant, qui les font de leur volonté propre, y rencontrent fort aisement leur ruine. Il les appelloit donc, avec justice, les victimes des foux, puisque leurs consacrant beaucoup de travaux, ils

Ecclesiast. 4. chap.

La propre volonté est fort dangereuse à un Religieux.

XIII. s'immoloient sans profit, comme des victimes à leurs propres volontez.

S. Bona. sur la vie de S. Françoi.

Il passionnoit de tout son cœur une obedience toute entiere, comme celle, que nôtre Pere saint François avoit coûtume d'exiger de ses Enfans, lors qu'il leurs disoit; *Voulez-vous sçavoir, mes Freres, quel est le veritable obeïssant, prenez un corps mort, & mettez-le où il vous plaira, vous verrez, qu'il ne s'opposera point à ce mouvement, sans changer, il ne murmurera point, changez-le, abaissez-le, mais si vous le placez dans une chaire, si vous le faites regarder en bas, & non point en haut, si vous le vêtez de pourpre, en un mot, donnez-lui telle figure que vous voudrez, il s'y tiendra, sans la quitter un moment. C'est le portrait du vrai obeïssant, qui ne juge point, pourquoi on l'a changé; il ne se soucie pas, quelle place il ait; il ne presse pas qu'on le mette ailleurs; si l'on l'éleve à quelque dignité, il ne quitte pas son humilité ordinaire, tant plus il est honoré, tant plus il s'en croit indigne.* P. Jean Marie apprenoit de là, que l'obeïssance étoit la mort du libre arbitre, & le sepulchre de la volonté, & il se soûmettoit si parfaitement aux ordres des Superieurs, dans ce qu'il devoit faire de parfait, & fuir de vicieux dans celles encore qu'il devoit souffrir avec patience, que comme si de même qu'un corps mort, il n'avoit aucun choix, de quoi que ce fust, il agissoit par tout, comme s'il eust été, sans une volonté propre, & qu'il eust été animé, de celle de ses Superieurs.

Portrait d'un vrai obeïssant.

Humilité, Pauvreté, Abstinence, & Oraison du P. Jean Marie.

XIV. *Il etoit fort humble.*

Il accompagnoit son obeïssance de cette vraie humilité, qui ne consiste, ni dans les paroles, ni dans les gestes seulement, mais dans les sentimens du cœur, & qu'on suppose interieure, auparavant qu'elle paroisse exterieure; d'où il ne prétendoit pas, d'être estimé humble, ce qu'on peut dire une superbe spirituelle, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus secrette, mais d'être jugé fort peu des autres, & il s'abaissoit de sorte dans cette profonde pensée de lui-même, qu'il se croyoit indigne, non seulement des honneurs, mais encore de son Habit Religieux: Il avoit coûtume de s'occuper aux offices les plus vils du Convent, & s'y plaisoit si fort, quoi qu'il fust Predicateur, & sçavant homme, que souvent il employoit la meilleure partie du jour, à laver les Tuniques, les Habits, & les Mutandes des Freres, & à nettoyer les utensiles de la Cuisine, & l'on ne l'en retiroit que difficilement, parce qu'il sçavoit que l'orgueil, étoit comme hereditaire, ou plûtôt naturel à l'homme, & que pour le déraciner de son ame, il avoit besoin d'un grand usage d'humilité, qui consiste principalement, à ne s'estimer, & à n'être estimé des autres, que fort peu de chose.

XV. *Son invincible patience.*

L'ornement de son humilité, étoit une invincible patience, dont il avoit si bien fortifié son esprit, dans les traverses, qui surprennent souvent les plus genereux, qu'il surmontoit plûtôt, qu'il ne souffroit les adversitez, parce qu'il avoit tant de force d'ame, qu'il ne croyoit jamais, qu'on l'eust offensé, & ne connoissoit point d'autre patience que celle, qui tient ferme contre les injures. C'est pourquoi jamais on ne le vit, ni en colere, ni dans l'inquietude: s'il lui arrivoit quelque chose de fâcheux, cét Apophthegme de Job lui étoit ordinaire, *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non sustineamus*, parce qu'il disoit, que c'étoit le caractere d'un esprit ingrat, de vouloir bien être honoré des richesses, & des honneurs de son Prince; & de ne pas vouloir partager ses disgraces, ni souffrir ses mépris. Nous donc qui recevons de Dieu tant de

biens, dont nôtre vie est si fort soulagée, puisque c'est en lui que nous sommes, que nous vivons, & que nous avons du mouvement, que nous sommes nourris, entretenus & élevez tous les jours, que nôtre ame reçoit ses consolations, & nôtre corps ses plaisirs, dont enfin nous avons tant de faveurs, que nous pouvons le dire prodigue dans ses liberalitez; Ne seroit-ce pas la derniere des ingratitudes, si nous refusions, en reconnoissance de tant de bien-faits, de souffrir des adversitez. P. Jean Marie se servoit de ce raisonnement, comme d'un bouclier à l'épreuve des afflictions, qui le rendoit insurmontable à leur violence.

On jugeoit bien visiblement, qu'il aimoit, avec un grand zele, la pauvreté si extréme des Freres Mineurs, lors qu'on voyoit son pauvre habit, ordinairement tout usé, ses sandales, & sa corde fort viles, sa fuite du superflu, son vivre sobre, & son usage des choses, qu'il resserroit dans les bornes des necessitez indispensables de la nature. Il cherit cette vertu Evangelique si ardemment, toute sa vie, que comme il n'avoit que le necessaire, & ce que lui permettoit sa Regle, lors qu'il étoit Superieur, il ne vouloit pas que ses Freres eussent d'autres choses, pour leurs usages particuliers. XVI. Sa pauvreté extréme.

Il joignoit à la pauvreté, une si severe abstinence, que si celle-là lui ordonnoit, de s'abstenir de toutes les choses, qui entretiennent les commoditez de la vie, celle-ci lui conseilloit, de ne lui fournir que le necessaire, en sorte qu'il jeûnoit la plus grande partie de l'année, au pain, & à l'eau, & il passoit l'autre, dans une merveilleuse sobrieté: tellement qu'il pouvoit dire, avec Anacharsis chez Tullius, *Mihi pulmentum fames, cubile solum, vestis scytharum tegmen*. C'est une belle parole de Lycurgus, qu'il ne falloit se servir de plus de nourriture, que de ce qu'il en falloit pour contenter la faim. Mais l'action du P. Jean Marie, merite bien mieux des loüanges, que la parole de Lycurgus, puisque quoi qu'il entrast famelique à la table, il n'en sortoit jamais rassasié, en sorte que sa faim, étoit toûjours accompagnée d'abstinence. XVII. Son abstinence singuliere.

Mais l'abstinence de ce grand Homme, avoit ordinairement sa nourriture, puis que l'Oraison, dit saint Augustin, étant la refection des jeûnes, qui les engraisse des douceurs celestes, & nourrit les affamez des viandes Divines, c'étoit sa vertu ordinaire; d'où il avoit appris à surmonter les Demons, à éviter leurs attaques, à moderer ses appetits, & à triompher des vices. Elle lui preparoit cette pompe de vertus, dont il arrivoit à la perfection de l'Evangile. C'étoit elle qui lui fournissoit de la patience dans les adversitez, de la gayeté dans les tristesses, de la moderation dans les joies, de la force dans les disgraces, du conseil dans les doutes, de la prudence dans les affaires, & des lumieres du Saint Esprit dans toutes les choses. D'où vient qu'elle l'accompagnoit si inseparablement, que dormant tres-peu, il employoit la plus grande partie de la nuit, dans la contemplation des choses Divines, & il ne croyoit rien de plus agreable, que de moüiller de larmes, ces joües abbatuës de jeûnes, & de demeurer long-temps dans les caresses de JESUS-CHRIST. Il avoit coûtume de faire Oraison toûjours à genoux, devant l'Autel du saint Sacrement, ou en presence de la Vierge sainte, qu'il honora toute sa vie, d'une pieté singuliere, avec tant d'ardeur d'esprit, qu'étant Provincial de la Province de saint Ange, lors qu'il se trouva dans le même Convent, où se rencontra P. Hierôme de Montefioré, General de l'Ordre, qui y venoit faire sa visite, tandis qu'ils prioient tous deux la nuit dans l'Eglise, les Habitans du Bourg, apperceurent une flâme, qui en sortoit par la couverture: & cõme ils accoururent au Cõvent, pour en éteindre l'embrazement, ils offrirent aux Freres leur secours. Cét

XVIII. *S. August. Serm. 230. du Temps.*

Lors qu'il prie dans l'Eglise, on voit une flâme en sortir par le toict.

offre surprit toute la Famille; & pourtant, leurs dirent ces peuples, nous avons veu sur le toict de l'Eglise, une flâme, qui suppose du feu, quoi que les Freres n'eussent pas senti la moindre fumée. Ils vont à l'Eglise de compagnie, ils regardent par tout, & ils n'y trouvent que P. Hierôme, & P. Jean Marie, qui prioient, comme des pierres embrazées: d'où ils jugerent, qu'il n'y avoit point d'autre flâme, que la Celeste de ces deux grands Hommes, qui sortie de leurs cœurs, s'élevoit au Ciel, & témoignoit en eux, les ardeurs de leur Divine charité.

La ferveur de ses Predications, le zele de son Observance Reguliere, & son Esprit de Prophetie.

XIX. Il prêche la parole de Dieu, avec un grand zele.

QUelle merveille, que P. Jean Marie, qui brûloit d'un feu si ardent de la charité, & qui étoit avantagé d'un si beau talent, prêchast l'Evangile avec tant de zele, & tant de succés. Il n'est pas croyable, combien de feux du Saint-Esprit, il alluma en prêchant, dans le cœur de ses Auditeurs, soit pour les porter à la fuite des vices, soit pour les encourager à la suite des vertus, soit pour leurs persuader l'estime des choses Divines; ces paroles Evangeliques sortoient de sa bouche, comme des dards embrazez, dont il sembloit abattre de sorte les ames des pecheurs, & les insolences des Impies, qu'il pouvoit dire avec Jeremie, justement, *Nunquid non verba mea sunt, quasi ignis, & quasi malleus conterens petram?* Et je ne m'en étonne pas, puis que n'osant jamais monter en chaire, sans priere, il pensoit souvent à ces paroles de saint Augustin, *Que le Predicateur travaille à être entendu intelligiblement, librement, & avec soûmission d'esprit, & qu'il ne doute pas, qu'il ne le puisse plûtôt par la pieté, que par le pouvoir des paroles, en sorte que priant pour lui, & pour ceux, à qui il va parler, il soit Orateur, avant que Docteur, & proche de s'n heure, auparavant qu'il sorte, il ouvre sa bouche à Dieu, qu'il éleve son ame jusqu'à lui, qu'il profere ce qu'il en a tiré, & qu'il verse les choses, dont il est rempli.* Il parut de là emprunter du Ciel tant de force, pour émouvoir & gagner les esprits, qu'aussitôt, qu'on pressentoit, qu'il devoit prêcher dans quelque Ville, l'Evesque accompagné de son Clergé, & d'une foule extraordinaire de peuple, venoit au devant de lui, & tous le retenoient comme leur Apôtre, parce qu'ils ne consideroient pas seulement en lui, le talent assez ordinaire aux meilleurs Predicateurs, mais ils y respectoient la predication de l'Evangile, autorisée des actions d'une sainte vie.

Jerem 23. chap.

S. Aug. de Doctri. chap. 4.

XX. Comme à des vertus si singulieres du P. Jean Marie, se joignoient encore des qualitez si belles de l'esprit, une eminence de doctrine, une vivacité d'entendement, & une netteté de pensées merveilleuse, qui le faisoient considerer, comme un homme né pour les grandes choses, & qui lui donnerent grande vogue, non seulement dans la Province de Sicile, mais par toutes celles de l'Ordre, où l'on parloit glorieusement de ses vertus, & de sa prudence, il fut d'abord élevé malgré lui au Provincialat de cette Province, qui étoit encore toute entiere, & puis à celui, de celle de saint Ange, où comme il fit paroître avec grand éclat, toutes les vertus necessaires à un religieux Gouvernement, il fut élu Procureur de Cour, l'an 1578, & au Chapître suivant de l'année 1581, Vicaire General de l'Ordre.

XXI. Il étoit grand Observateur de la Regle: d'où vient que lors qu'il prit la conduite de la Province de Sicile, qui étoit alors fort grande, il

apporta d'abord tous ses soins, que les anciennes Regles de la Pauvreté fussent parfaitement observées : ce qui fut en ce temps-là montré, dans une vision Celeste, à un saint Religieux qui prioit en l'Eglise, lorsque ravi en extase, il voyoit deux grands fleuves, & fort rapides, qui rouloient d'un cours precipité, sur le Convent de Palerme, & qui le menaçoient de sa derniere ruine. Mais alors il apperçut P. Jean Marie, Provincial de la Province, qui venoit, & qui avec une bêche, faisoit des deux côtez du Convent, comme des conduits, pour écouler les eaux, qui le menaçoient, & il travailla avec une si heureuse exactitude, que ce furieux Torrent, n'y fit aucunes incommoditez. Tout ceci montroit bien, quelle diligence P. Jean Marie apportoit aux occasions, à gouverner sa Province, où comme il s'y étoit glissé, quelque chose de contraire, à ses anciennes coûtumes, & à cette austere Pauvreté, qu'elle avoit receuës de ses premiers Peres, il y remedia sagement, soit par les lumieres de sa prudence, qui dissipoit les plus petites obscuritez, soit par les exemples de sa sainte vie, qui donna de la ferveur aux moins genereux.

Il est grand observateur de la Regle.

XXII. Dieu l'honore du don de Prophetie.

Quelques exemples, qu'on trouve dans nos Manuscrits, témoignent bien, que Dieu l'avoit honoré du don de Prophetie. Lorsqu'il prêchoit le Carême à Lanciano, Ville de l'Abruzze, un Gentil-homme le vint voir : & comme il se plaignoit à lui, qu'il n'avoit point d'enfans, quoiqu'il fust marié depuis tant de temps, & qu'il le supplioit instamment, de lui en obtenir de Dieu, par le secours de ses prieres : il lui répondit aussitost ; Pourquoi vous plaignez-vous de vôtre sterilité, qui dépend de Dieu ? Non assurément, si vous raisonniez bien juste, vous ne souhaiteriez pas si fort des enfans ; il y a de grands perils, à les posseder, & de grandes miseres à les élever dans le monde : & il s'y trouve si peu de plaisir, & si peu de joye, que plusieurs ont douté, s'il étoit meilleur aux hommes d'avoir des enfans, que d'être steriles. Mais puisque vous en desirez si ardemment, retournez-vous-en chez vous, & lorsque vous serez pere, benissez-en JESUS-CHRIST. Le Gentilhomme creut seurement aux paroles du P. Jean Marie. Lors donc que quelque temps aprés, il l'eut averti, que Graces à Dieu, & à ses prieres, sa femme pourroit devenir mere ; Allez-vous-en, lui répondit-il, & remerciez ses Bontez : & lorsque Madame, comme vous le desirez, vous aura donné un fils, élevez-le dans la crainte de Dieu. Cette prediction eut tout son evenement.

XXIII. Il promet un fils à une Dame sterile qui desiroit avoir des enfans.

La même chose lui arriva, lorsqu'il gouvernoit la Province de S. Ange, puisque lorsqu'il visitoit un de ses Convents, une Dame, qui étoit inféconde il y avoit long-temps, touchée de la reputation, qui se répandoit par tout de sa sainteté, le vint trouver, & le pria de lui obtenir de Dieu des enfans, par le secours de ses prieres, parce qu'elle avoit passion d'être mere. Mais cét homme humble, qui avoit appris, à ne se pas attribuer les choses, lui répondit ; Pourquoy, Madame, faites-vous cette demande à un pécheur comme moi ; je ne suis ni saint, ni assez puissant auprés de Dieu, que je puisse vous en impetrer cette grace : mais si vous avez assez de croyance, & d'esperance à ses Bontez, & à son pouvoir infini, vous en recevrez le prix de vôtre foi. La Dame s'en alla toute consolée, pleine de confiance en JESUS-CHRIST, & quelque temps aprés, lorsqu'elle fut devenuë mere, elle vint elle-même apporter son fils au Convent, où le Provincial étoit encore en visite, lui demanda sa benediction pour le fils, & pour la mere, & lui dit ; Reconnoissez, mon pere, le fruit de mon sein, & de vos prieres ; & benissez-le, je vous en prie.

Le zele qu'il montra dans le temps de son Generalat, & les discours qu'il faisoit aux Freres dans ses visites.

XXIV. AUssitost que P. Jean Marie, fut élû General, on ne peut dire aisément, avec quels soins, il poursuivit l'Observance de la Regle, en fait principalement de la Pauvreté, & s'il s'y étoit glissé quelque abus, avec quelle exactitude il travailloit à l'arracher du champ de son Ordre. Il fut un si grand Deffenseur de la Simplicité ancienne de nos premiers Peres, & un Ennemi si severe de la Nouveauté, que lorsqu'il visita le Convent de Casal maggioré, & qu'il y vit une treille de vigne trop élevée de terre, & travaillée avec trop de soins à son sens, il commanda qu'on la détruisist aussitost, comme un monstre nouveau, peu conforme à nôtre Simplicité. C'est ainsi qu'il ordonna, qu'on démolist deux petites armoires, que le Gardien avoit fait faire, pour la commodité de la cuisine, quoi qu'elles n'eussent rien de curieux, à cause seulement, qu'elles pouvoient être soupçonnées de nouveauté, & de commodité, que ne pouvoit souffrir nôtre Pauvreté.

Dans ses visites il entretient nôtre ancienne simplicité.

XXV. Une merveilleuse, & presque incroyable douceur de nature, avec une grande severité de mœurs, embellissoit l'ame du P. Jean Marie: d'où vient que dans ses corrections, il gardoit une mesure de justice, qui s'éloignast de fort loin, de la rigueur des Juges des Cours, & de plus prés de la douceur des Peres: de sorte pourtant, que la mansuetude, ne rompist pas la discipline, & que par douceur on ne quittast pas la punition des coupables. Il s'étoit donc établi cette loi, dans ses jugemens, que les Medecins observent dans la cure de leurs malades; puisque, disoit-il, si ces Messieurs ont pour but de leur remede la guerison des maladies, ces Medecins de l'ame, que Dieu établit au soulagement des mœurs corrompuës des hommes, ne doivent-ils pas pretendre la santé spirituelle de leurs oüailles. De deux choses l'une donc: ou celui qu'on veut guerir, est si opiniâtre, & si insolent, qu'il rebutte tous les remedes: & assurément, si vous le traitez avec trop de severité, vous le perdez, & vous ne le guerissez pas, puisque s'opposant, comme une bête de charge sans esprit, à vos ordonnances, il a plus besoin d'une correction douce, que d'une severe, pour mieux dompter un cœur opiniâtre: ce qu'il autorisoit de ce beau sentiment de S. Gregoire de Nazianze, qu'on rompt, & qu'on ne plie pas un arbre, si la main le veut courber avec violence, & que c'est moins par les fouëts, que par les caresses, qu'on soûmet au frein un cheval fougueux. Un coupable rebelle, concluoit-il, se rend moins à la severité qu'à la mansuetude. Ou il est d'un esprit soûmis aux remedes de la Discipline Reguliere, & alors si pour le guerir on employe le fer, & le feu, bien loin de soulager ses blessures, vous desesperez le malade, & vous lui faites une plus grande playe, qui causera sans doute la mort de son ame. D'où vient qu'il se proposoit, & à tous les Juges de la Religion, la prudence d'un Medecin sage, & qu'il leurs proposoit ordinairement ces paroles de saint Chrysostome, sur l'Epître aux Hebreux. *Celui qui corrige a besoin de grande douceur, afin que le corrigé souffre les razoirs. Ne voyez-vous pas les Chirurgiens plus habiles, lorsqu'ils coupent, ou brûlent leurs malades, avec quelle douceur entreprennent-ils leurs operations? C'est ce que doivent plûtost faire les Iuges des hommes, parce que la correction est plus violente par le fer, &*

Comment on doit travailler à la cure des ames

S. Chrys. aux Heb. Hom. 30.

par le feu, & fait retomber le coupable. C'est ainsi qu'en usent les Medecins envers les malades, pour les porter à souffrir leurs cures avec patience, & autant qu'ils peuvent ils agissent doucement: quelquefois mêmes ils interrompent leurs rudes operations, pour leur donner du repos. Rare modele de ceux qui corigent les autres, afin que les criminels ne retournent pas à leurs desordres. C'étoit ainsi que P. Jean Marie ne prétendoit que la santé, que le salut des Freres, qu'il corrigeoit, & qu'il jugeoit: il ajustoit de sorte la rigueur à la mansuetude, qu'ils en devenoient plus vertueux.

XXVI. Il faut éviter les occasions du peché.

Entre les choses, que ce pieux General avoit coûtume dans ses discours publics, & particuliers, de persuader aux Freres, étoit celle-cy, comme fort importante; Qu'ils observassent exactement les causes mêmes plus legeres des pechez, qui y precipitent l'ame, & qu'ils les évitassent de leur mieux; parce qu'il disoit, qu'il étoit impossible, que celuy qui aime le peril, y demeurast long-temps, sans quelque cheute considerable, & dans les occasions de pecher, on est sur le penchant du peché, l'on y peut tomber avec facilité: d'où il loüoit cette Sentence de Seneque, Retirons-nous autant que nous pourrons d'un chemin glissant, puis même que nous branlons sur un plus ferme: Et avec S. Cyprien; Cette esperance est vaine, qui prétend ne pas pecher aux occasions; c'est pourquoy il disoit avec S. Bernard, une chose vraye, qu'il étoit plus difficile de ne pas tomber dans les occasions emportantes, que de ressusciter des morts; & entre ces occasions, il persuadoit principalement d'éviter celles qui mettent en danger la Chasteté, puisqu'un Homme qui veut estre chaste, en doit estre si fort éloigné, qu'il ne s'en approche jamais: d'où il advertissoit les Freres, qu'ils évitassent les regards, les familiaritez, les entretiens, & les visites des femmes, s'ils n'y étoient obligez par l'obeïssance de leurs Superieurs, puisqu'il disoit avec Pythagore, *qu'il étoit aussi dangereux d'estre proche d'une femme, que trop prés du feu;* & il ajoûtoit avec S. Cyprien, que *les charbons produisent les éteincelles, le fer entretient sa roüille, les aspics jettent des maladies dans le corps, & la femme verse la peste de la concupiscence dans l'ame; d'où Salomon a dit d'une femme, que la tigne procede du vêtement; & d'une femme, l'iniquité d'un homme.* Et pour mieux inspirer aux Freres cette verité, il leurs disoit ordinairement, une chose arrivée de son Temps. *S. Cypr. de sing. Cleric.*

XXVII. Rare exemple de Continence dans F. Joseph Laïc.

Dans un Convent de la Province de S. Ange, demeuroit de Famille un Frere, fort beau de visage, & d'honnestes mœurs: aussi-tost qu'une Dame l'eut consideré, elle en devint si passionnée, que, comme il arrive ordinairement à ceux, qui se précipitent d'eux-mêmes dans les perils, elle étoit sans repos, souffroit comme une desesperée, les remises de sa volupté, & cherchoit tous les moyens possibles de contenter ses plaisirs. Comme elle étoit déja adultere de cœur, elle sollicitoit l'innocent jeune homme à le devenir de corps par ses regards, ses gestes, & ses discours impudiques, comme par des dards acerez, dont elle passionnoit de percer son ame: mais au moment qu'il s'apperceut de ses brutales pensées par ses actions exterieures, il se retira d'elle, comme d'un serpent, dont la presence pouvoit faire sa ruine. Toutefois l'horrible passion de la Dame étoit trop furieuse, & trop éclairée, elle luy ouvre les yeux, & luy fournit d'un moyen, qu'elle croit propre à ses infames plaisirs. Dans le Convent de ce Religieux, la structure du Dortoir, où demeuroient les Freres, dans des Cellules séparées, comme nous avons coûtume, étoit disposée de sorte, qu'on y alloit de plein pied, au Chœur, & à l'Eglise: d'où vient que ceux qui regar-

doient par la porte du Chœur, avoient la veuë fort facile du Dortoir, & de ses Cellules. Le Serpent d'Enfer alors, qui avoit ouvert les yeux de la premiere femme, à sa perte, dans l'origine de monde, éclaira la veuë de celle-cy, pour mieux connoître la chambre du F. Joseph, par son nombre, qu'elle avoit sceu. C'étoit l'Eté, lors que brûlée d'un feu plus violent, elle attend l'heure de midi, que les Freres enfermez dans leur Chambre, prennent quelque repos; &, sans autre compagnie que celle de sa volupté, elle vient à l'Eglise, entre dans le Chœur & va dans la Cellule de F. Joseph, avec tout le silence possible: elle le trouve sur sa couche, &, toute embrazée des ardeurs de l'impureté qui la consumoit, sans pudeur aucune, se jette sur luy, l'embrasse, & le sollicite à la derniere action de sa brutalité: mais celui, qui eust mieux aimé mourir mille fois, que de violer une seule, la pureté qu'il avoit voüée, quitte aussi-tost sa couche, repousse l'adultere, lui reproche sévérement son crime, & lui proteste, que si elle ne se retire promptement, il en avertiroit Monsieur son Mari. Elle retint bien alors sa lubricité, vaincuë plûtost par la crainte, que par la honte, parce qu'elle apprehendoit, que s'il apprenoit sa conduite, il ne lui en coûtast la vie; & comme elle eut reconnu, qu'elle ne pouvoit jamais vaincre le cœur insurmontable de ce chaste Joseph, elle sortit doucement de sa Chambre, & sans faire de bruit, elle se retira chez elle. Lorsque ce Frere connut, que les combats de la Chasteté étoient fort difficiles, puis que le danger y est immanquable, & la victoire bien rare, & qu'il pouvoit craindre avec fondement, que la luxure ne seroit pas encore bien éteinte dans la Dame, qui pourroit reprendre ses salles idées, il prit une resolution bien rigoureuse, ie l'avouë, mais fort de saison, dont il remedie à l'honneur de la femme, & se dégage de ses embûches, il s'en alla dans un autre Convent, sans en avertir personne.

XXVIII. *Pour conserver sa pureté, F. Joseph s'enfuit tout seul en un autre Convent.*

Et à cause que nos Constitutions ordonnent, que si quelque Frere va sans Compagnon d'un Convent à un autre, quoiqu'il n'en ait pas l'obedience, soit puni, outre le caperon, de quelques autres peines: F. Joseph interrogé, pourquoy il étoit venu seul, en taisant la vraie cause au Superieur, il s'excusa sur la foiblesse de son esprit, qui l'y avoit obligé, & alors il subit la peine des Constitutions, qu'il aima mieux endurer avec patience, que de publier les imputetez de la Dame, & de demeurer au milieu des perils de sa Chasteté; loüable assurément pour cette haute vertu, qu'il s'aquit au prix de sa peine, la conservation de la renommée d'un autre, & à luy-même la victoire de sa Pureté.

XXIX. Cette impudique qui sceut, que F. Joseph étoit échappé à ses salletez, & qu'ainsi elle ne pouvoit plus assouvir avec luy ses salles plaisirs, s'addressa à un de ses domestiques, & lors qu'elle contentoit avec lui sa brutalité, Dieu permit, que son Mari la trouva sur le fait; il dissimula alors sa colere, ordonna qu'on la mit en prison, & lors qu'à force de douleurs, il l'obligea de dire, si elle n'avoit point commis d'autres crimes avec d'autres gens, & principalement des Capucins, avec lesquels elle conversoit fort familierement, elle répondit; Pourquoi parlez-vous des Capucins? pleût à Dieu que j'eusse suivi leurs sages, & leurs chastes conseils; elle dit alors clairement tout ce qui lui étoit arrivé avec F. Joseph, & son Mari en avertit les Freres, qui jusques là n'en avoient rien sceu: & ainsi l'on apprit la cause, qui avoit obligé ce Frere à changer de Convent sans licence: il en fut loüé,

& la

& la Dame punie de son adultere, par la justice de son Mari. Quelques-uns ont dit, que ce F. Joseph étoit Clerc, & qu'il fut Provincial de la Province de S. Ange, où à la mort, en danger évident de son salut, à cause qu'il avoit introduit quelques sortes de factions dans sa Province, il en fut délivré par le secours de la Vierge sainte, dont il étoit le serviteur fidele.

Mais la candeur de la Chasteté, que le General enseignoit aux autres, comme la chose de toutes, qu'ils devoient conserver avec plus de soin, par l'exemple de F. Joseph, étoit si bien gardée par lui-même, qu'il conversoit rarement avec les Freres, & fort rarement avec les femmes; & s'il étoit obligé de leurs parler quelquefois, son aspect étoit grave, ses yeux baissez contre terre, ses mains, ses paroles, ses autres parties toutes si ajustées à l'honnesteté, montroient bien que son cœur étoit fort honneste. XXX. Il conservoit soigneusement sa Chasteté.

L'Humilité, & la Mort du P. Jean Marie.

IL conserva même dans les plus grandes Charges si exactement cette Humilité, qu'il commença dans son Noviciat, que le Pape Gregoire XIII. qui l'estimoit beaucoup, lui disant un jour, lorsqu'il étoit General de l'Ordre, qu'il voyoit en lui une Teste bien propre au Chapeau du Cardinalat; il lui répondit aussi-tost; Pardonnez-moi, saint Pere, Dieu assûrément, & mon Pere S. François m'en ont accordé une, qui n'est capable que du Capuce. D'où vient qu'il avoit coûtume, de recommander aux Freres cette humilité d'esprit, & ce mépris de sa propre gloire, qu'ordonne aux Freres Mineurs leur premier Institut, & il disoit souvent; ***Si quis existimat se aliquid esse, cùm nihil sit, ipse se seducit***, parce qu'il croïoit, que toute la Sagesse de l'homme consistoit à se connoître soi-même; d'où vient qu'instruisant un Frere de l'humilité de l'esprit, il lui disoit; Mon Frere, n'aïez pas de vanité de vôtre Vertu, parce que vous ne devez pas penser à ce que vous avez fait, mais plûtost à ce qui vous manque de Vertus; recevez cét avis de mon experience, regardez les plus parfaits que vous, & vous verrez mieux ce qui vous manque de perfections. Ceux qui voyagent loin de leur pays, ne considerent pas ce qu'ils ont fait, mais ce qui leurs reste de chemins; c'est vôtre conduite dans la voïe des Vertus, que vous ne regardiez pas ce qui est derriere, mais ce qui est devant vous, & alors vous verrez, que vous manquez de toutes les choses que vous n'avez pas acquises par vôtre Vertu, parce que c'est le sentiment de l'Apôtre; ***Fratres, non arbitror me comprehendisse, unum autem, quæ quidem retrò sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora extendens me-ipsum, ad destinatum persequor bravium supernæ vocationis Dei, in Christo Iesu.*** Et si S. Paul Apôtre, & Maître des Gentils, ce Géant en fait des Vertus, croyoit n'avoir encore rien fait, mais oubliant le passé, comme s'il avoit été sans action jusques-là, il s'animoit aux plus grandes choses, que sera-ce de nous petits Pygmées? nous éleverons-nous par l'ombre, plûtost que par les splendeurs des Vertus, en sorte que nous nous imaginions avoir acquis ce qui est de plus parfait. Le faîte de la perfection Evangelique, est fort haut, mais la voïe roïale qui nous y conduit, n'est autre, que l'Humilité; soïez donc tres-assuré, mon Frere, qu'on est bien éloigné de la perfection, lors qu'on croit

XXXI. Belle parole du P. Jean Marie. *Aux Galat. c. 6.* *Aux Philip. 3. & 13.* Loüanges de la vraïe humilité.

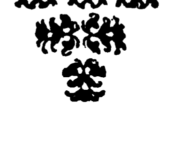
y être arrivé par d'autres chemins, que par ceux de l'Humilité.

XXXII. Tandis qu'un si sage, & si vertueux General, animoit souvent ses Freres aux Vertus par de si saints enseignemens, & par les exemples d'une si parfaite Vie, il arriva au terme de son Trienne, & aprés avoir indiqué le Chapître General à Rome, lors que les Peres Vocaux y venoient, il y tomba malade, d'une fort dangereuse maladie; & comme on l'eut dit au Pape, qui en faisoit une estime extraordinaire, il lui envoïa, & sa Benediction, & une pleine Indulgence de ses pechez, qu'il receut avec la grace des saints Sacremens de l'Eglise, & se prepara, par plusieurs prieres, d'aller au devant de JESUS-CHRIST. Tandis que le Pere Loüis de Catane, Provincial autrefois de la Province de Messine, l'assistoit à l'agonie, & qu'il l'exhortoit à bien mourir, avec les sentimens d'un parfait Religieux, celui que la mort avoit presque déja privé de ses sens, & à qui l'on croïoit qu'il ne restast plus qu'un moment de vie, reprit ses forces abatuës, & la face remplie d'une joye Celeste, où elle aspiroit, il s'écrie; Quoi donc, mes Freres, ne voïez-vous pas vôtre Pere S. François, & S. Antoine de Pade, qui m'appellent en leur compagnie, adieu en JESUS-CHRIST; ce qu'ayant dit, il expira. P. Pierre Trigosius harangua à ses funerailles, par une Oraison Funebre, qu'il fit, où il exposa toutes ses Vertus. Toute la Religion pleura la mort de ce grand Homme, à cause principalement, qu'il fut un genereux Défenseur de l'Observance Reguliere: en voici entre les autres, un visible témoignage, que les Freres ont herité de lui, une Exposition fort sçavante, & bien fidele de la Regle, qui n'a pas été imprimée.

Il mourut à Rome avant le Chapître General.

XXXIII. Nos Manuscrits marquent une vision Celeste, où l'on voit sa gloire aprés sa mort. Le P. Pierre de Florence, Prêtre, qui avoit été souvent Gardien & Maître des Novices, dans la Province de Sicile, demeuroit au Convent de Cefalu, consacré à la Vierge, & aussi-tost qu'il eut appris le deceds du P. Jean Marie, dont il étoit fort ami, dans plusieurs prieres à Dieu, qu'il redoubloit pour lui, il conjuroit sa puissance, de lui faire connoître l'état du salut d'un si grand Homme. Lors donc que son oraison & sa demande eurent duré sept jours tous entiers, une nuit, qu'il prioit plus ardemment, il apperceut P. Jean Marie, qui entroit par un côté de l'Eglise, & qui s'approchoit à genoux de l'Autel du saint Sacrement, & aussi-tost il vit la Vierge sainte vêtuë d'une robbe de plusieurs couleurs, qui descendoit du Ciel, & qui, aprés qu'elle eut donné au deffunt une ceinture des mêmes couleurs, elle l'éleva jusques à elle, & le conduisit au Ciel en sa compagnie. Pere Pierre donc assuré, par cette vision de la gloire Celeste du Pere Jean Marie, lors qu'il en eut remercié JESUS-CHRIST, & sa sainte Mere, il en assura les Freres de la maniere, que l'on lit icy.

Une vision Celeste fit connoître la gloire du Pere Jean Marie.



VIE ET ACTIONS
DU PERE JACQUES DE MILAN, PRESTRE.

PERE Jacques de Milan, Prêtre, illustre en Naissance, & en Vertus, soûtint plusieurs travaux pour la Religion, & la sainte Eglise, & apres beaucoup d'accidens, & de perils, dont son éminente Vertu fut si éprouvée, délivré enfin cette Année des miseres, & des dangers de cette vie, il en acquit une plus heureuse dans l'Eternité. Il nâquit à Milan de la noble Maison des Guissani, du côté de son pere, & du côté de sa mere, de l'illustre Famille de Canzi, qui aprés la mort de son premier Mari, en prit un autre, dans la Maison des Caldarini, où elle conduisit avec elle, son enfant, qu'elle aimoit avec tendresse, d'où communément on l'appelloit, le petit Caldarino. Instruit, durant son enfance, aux bonnes mœurs, & aux Lettres, par les soins de sa pieuse mere, aussitost qu'il eut vingt ans, il resolut de sortir du Monde, & il se retira aux Capucins, où il consacra de bonne heure à Dieu sa florissante jeunesse. Quoi que lors qu'il quitta le Monde, il laissast Madame sa Mere héritiere de ses biens, parce qu'il devoit beaucoup à ses soins, & à son amitié, comme il sçavoit pourtant le Conseil Evangelique de nôtre Regle, qui commande aux Novices, de vendre ce qu'ils ont, & de le distribuer aux pauvres, aprés sa Mere, il institua heritiers les Necessiteux du celebre Hôpital de sainte Couronne de Milan. XXXIV.

Sa noble naissance.

Cette Maison, est l'azile des Pauvres, & principalement, la retraitte des Malades, autrefois fondée à ce dessein, qu'on y fourniroit les choses necessaires à tous les pauvres Malades de la Ville. C'est là qu'on leurs donne toutes sortes de Medecines en boles, en breuvages, & en sirops, les confections d'hyacinthes, les Teriaques, les poudres de coral, & de perles, & toutes les compositions plus précieuses, pour soulager les besoins des miserables, qui ne peuvent avoir de remedes dans leurs maladies. C'est encore dans cette charitable Maison, qu'on a établi des Prêtres, des Medecins & des Chirurgiens, pour la santé du corps, & de l'ame des Pauvres, qui demeurent dans les quartiers differens de la Ville, pour être plus proches de leurs Malades, & plus prompts à leur soulagement. Enfin cet Hôpital emploïe tout ce qu'il y a de possible, pour le spirituel, & le corporel des pauvres infirmes de toute la Ville, & Milan sans doute lui a les dernieres obligations. XXXV.

Eloge de l'Hôpital de sainte Couronne de Milan.

Aprés donc que Jacques eut fait cette Maison heritiere de ses biens, qui étoient assez considerables, & fondé la base de sa vocation, sur cette Pierre ferme de la Charité, il lui fut facile, principalement avec la grace de Dieu, d'y bâtir un ample edifice de Vertus Celestes, qu'il prétendoit appuïer de la parfaite Observance de sa Regle. C'est à elle, qu'il dévoüa tous ses travaux, & se l'acquit si parfaitement, qu'il merita cette loüange parmi les Freres, qu'au sentiment de tous, il n'eut presque pas de second, en fait d'Observance Reguliere: en sorte qu'il ne s'en trouvoit pas, ou de plus humble, ou de plus pauvre, ou de plus honneste. L'on voïoit briller en lui, tant XXXVI.

d'honnêteté de mœurs, tant de mortification des sens, & en tout une conduite si Religieuse, qu'il attiroit tous les autres à la vertu par son exterieur, & par ses discours : d'où vient que comme sa prudence sembloit même surpasser ses autres vertus, il eut toutes les Charges de sa Province, & fut enfin élevé jusqu'au Provincialat.

XXXVII. *Il établit entre les Freres des Entretiens Spirituels aprés leurs repas.*

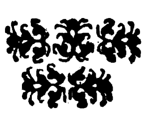
Ce grand Homme abhorra si fort la perte de son temps, & les vains discours, qui arrivent quelquefois aprés le dîner, & le souper des Freres, que lorsqu'il étoit Superieur, aprés qu'on avoit lavé les écuelles, il assembloit la Famille, & elle s'entretenoit de compagnie, & de la Regle, & des choses Spirituelles. Il avertissoit principalement, qu'on retinst les Clercs, dans la discipline plus severe de la Regle, pour cette raison principale, que leur progrés dans les vertus, regardoit le bien commun de la Religion, & de la Province. En effet puisque sont eux, qui aprés la mort des Anciens, doivent soûtenir sur leurs épaules, la charge des Convens de l'Ordre, il est visible, que leur vertu est necessaire au lustre, & à l'utilité des Provinces. Avec quelle diligence donc doivent-ils être élevez dans les Regularitez, par leurs Superieurs?

XXXVIII.

Jamais on n'entendit rien sortir de sa bouche, qui ne fust fort grave, & bien digne de la vertu. Il étoit si ennemi des Murmurateurs, que lorsqu'il entendoit un Frere, qui faisoit quelque petite medisance, d'un autre, où il l'en reprenoit, où il ne le conversoit plus, parce qu'il comparoit un Murmurateur, à un Cerbere à trois têtes, qui en murmurant, vomit trois poisons de sa bouche; le premier, contre celui dont il déchire la renommée; le second, contre la conscience de celui, qui écoute ses médisances, à moins qu'il n'employe la correction, comme un contrepoison, dont il repousse ses murmures; & le troisiéme, contre sa propre ame, qu'il tuë par une offence mortelle. Il avertissoit donc qu'on evitast les medisans avec plus de soins, que les viperes, & il disoit souvent avec l'Apôtre, *Fugite murmurationem.* (1 aux Cor. 6. ch.)

XXXIX. *Il observe diligemment tous les temps des Heures Canoniales.*

Il satisfaisoit aux Offices du Chœur, avec tant d'exactitude, qu'il ne souffroit pas qu'on les retardast d'un moment, soit les jours, soit les nuits : ce qu'il observoit principalement aux Matines, que les Capucins disent indispensablement à Minuit, & il étoit un si rigide Observateur de cette coûtume, que crainte qu'on y manquast, il prenoit le soin du réveil, & quoiqu'il fust Provincial, il ne laissoit pas d'éveiller les Freres, & de les faire venir aux Matines ordinaires, parce que, disoit-il, ces mêmes heures des loüanges Divines, sont observées des Anges dans le Ciel : & quoique chacun d'eux loüe toûjours Dieu separément, ces heures pourtant du saint Office, que l'Eglise Catholique éclairée du Saint Esprit, emprunte des Anges, appelle en commun toutes leurs Hierarchies, les partagent en des Chœurs differens, & les occupent à loüer un Dieu, dont ils adorent continuellement les Grandeurs Infinies : de sorte que nous devions croire, à son sens, comme un grand crime, de manquer à ses heures, ou d'y apporter quelque negligence. Et ce sentiment du P. Jacques, n'est pas sans un témoignage, puisqu'au raport de Nicephore, de Calixte, & de Socrate, saint Ignace le Martyr a été le premier en Antioche, qui ordonna, qu'on y chantast dans son Eglise, les Pseaumes alternativement, à cause qu'il les avoit entendu reciter de cette sorte, par les Anges dans la gloire.



La Devotion, le zele de Pauvreté, & des Regularitez, la Charité, & la mort du P. Iacques.

CEt homme de Dieu, avoit tant de respect pour les choses Sacrées, & il honoroit si particulierement le saint Sacrement, qu'il ne disoit jamais la Messe, qu'aprés une preparation fort longue, & il en prononçoit si gravement, & avec tant de distinction toutes les paroles, qu'on eust creu qu'il prioit d'esprit, en parlant de bouche: d'où vient qu'il souffroit avec peine, que quelque Frere celebrast ces sacrez Mysteres, ou précipitamment, ou d'une prononciation indevote, ou d'une composition peu modeste de corps. Il appelloit ces Freres moins des Adorateurs, que des Prophanateurs des divins Mysteres, comme gens, qui ne portoient pas assez de respect aux choses Sacrées, que reverent si profondement les Anges, en dissipoient dans leur ame, & dans celle de leurs Auditeurs, les plus profondes adorations, & exposoient nos Sacremens, qui meritent les plus grands respects, au mépris, ou au peu d'estime de leurs spectateurs. XL. Il celebroit la sainte Messe avec une devotiõ merveilleuse.

Il joignoit à ce respect des choses Saintes, un zele merveilleux de la Pauvreté: & lorsqu'il étoit Superieur, il ne souffroit rien de superflu, ou d'abondant dans les Convens, & même il ne vouloit pas, qu'on y perdist, ou qu'on y dissipast les moindres choses, parce qu'il croyoit, que d'avoir des choses superfluës, c'étoit un propre des riches, & que de perdre les plus petites, c'étoit une preuve certaine, qu'on n'aimoit pas la Pauvreté, & que l'un, & l'autre violoient celle des Freres Mineurs: d'où vient qu'il avoit coûtume de dire souvent, si l'on donnoit soin à un Frere, de prendre garde seulement aux choses, qui perissent dans les Convens, par la negligence des autres, ses travaux, ne seroient pas inutils, & il en recevroit la recompense de Dieu, puisqu'il travailleroit si utilement, pour les interests de la Pauvreté. XLI. Son zele pour la pauvreté.

Aussitost que la probité de vie, la gravité de mœurs, & la grande prudence dans les affaires, d'un si saint Homme furent connuës de S. Charles Boromée, Archevêque de Milan, ce saint Prelat eut tant de consideration, & de bienveillance pour lui, qu'il s'en servit dans les affaires de son Eglise, les plus épineuses, comme d'une personne, qui lui étoit fort necessaire. XLII.

Entre les Monasteres de Filles, qui sont dans Milan, l'on en voit un fort celebre, consacré à sainte Agnes, où les desirs du Siecle avoient si fort diminué la rigueur de la Discipline Reguliere, qu'à peine y remarquoit-on les Regularitez ordinaires. S. Charles resolut la Reforme de ce Monastere, & y employa de grands Hommes de tous les Ordres Religieux de la Ville: mais par malheur, aprés quelque tentative d'un si grand Ouvrage, ils ne réussirent pas, parce que la longueur & du Temps, & de l'Inobservance, qui causoient une sorte d'endurcissement de cœur, dans ces Filles, y avoit introduit le vice, comme une autre nature, dont on ne se défait pas si facilement, puisque c'est une pensée de Seneque, que la malice est consommée, lorsque non seulement on se réjouït, mais même qu'on se plaist aux choses mauvaises, & l'on est sans remede, lorsque des vices deviennent des mœurs. S. Charles desesperoit presque de la Réforme de ces Religieuses, lorsqu'il se souvint des vertus eminentes du P. Jacques, de sa probité de vie, de sa XLIII.

Il travaille par l'ordre de saint Charles à reformer des Religieuses, & y réussit.

grandeur de courage, de sa singuliere prudence, & de ses autres dons & de nature, & de grace qui le rendoient si considerable. Il en releve son esperance presque toute abbatuë, & il s'en promet de meilleurs succés. Le saint Prelat ne differe pas davantage : mais prenant le temps, il confere, de son entreprise, avec P. Jacques, l'anime à l'Ouvrage par son discours, ses exhortations, & même ses prieres : & comme d'abord il vit qu'il s'y opposoit, il l'excite, il le provoque, il l'y engage, & même il l'y contraint par un commandement absolu du saint Siege comme son Legat. P. Jacques appuyé plûtost sur la vertu de Dieu, que sur la sienne, entreprend ce penible Ouvrage, & il s'approche de la Maison de ces Filles, presque toute ruinée, comme s'il falloit la rétablir depuis ses fondemens, puisque comme elles abhorroient leur Reforme, il devoit leurs faire une guerre d'autant plus difficile d'esprit, & de vertu, qu'elles y apportoient plus de difficultez, & qu'il avoit un ordre exprés de S. Charles, de les contraindre, par toutes les voyes possibles, de changer de vie. Que fait donc un Reformateur si sage ? d'abord il entreprend ces Filles, par des entretiens particuliers, aprés par des discours publics, où il leurs propose genereusement, les avantages de la Regularité, l'éclat de la Religion, la bonne odeur de la reputation, & l'exemple de toute la Ville, si elles prennent la Reforme : au contraire, les playes de la conscience, la mort de l'ame, la vengeance de Dieu offensé, la rigueur de ses jugemens, & les supplices des Enfers, si elles continuent leurs desordres. Enfin il employe tous les efforts de l'Eloquence Divine, & humaine, pour ébranler, & puis abbatre leurs cœurs opiniâtres.

XLIV. Mais d'abord elles creurent qu'on leurs prêchoit des Fables, lors qu'on leurs parloit d'embrasser une autre forme de vie. Les unes s'en moquoient, les autres en faisoient des bouffonneries; celles-là se rioient du Predicateur, & celles-ci mêmes l'accabloient d'injures, parce que la corruption interieure de leur cœur, étoit un obstacle à la parole exterieure de Dieu, qui l'empéchoit d'en penetrer les détours. Enfin la chose en étoit venuë jusques-là, que l'Abbesse du Monastere, qui témoignoit du penchant à la Reforme, lui dit; Grand Serviteur de Dieu, pourquoi vous étonnez-vous, que vous fuyent si fort nos Religieuses, & qu'elles se moquent de vos saintes exhortations, il y a plus de quarante ans, qu'on ne leurs a parlé de Dieu.

XLV. Il obtient de Dieu la Reforme de ces Filles, par ses jeûnes, & ses oraisons.

Le saint Homme ne se rebuta pas de ses oppositions; & bien loin d'abandonner l'Ouvrage, à cause de ces difficultez, qu'il rencontroit dans sa poursuite, il espere pouvoir obtenir par l'Oraison, & la patience, ce qu'il ne pouvoit acquerir par ses discours. C'est pourquoi il s'adresse au Ciel avec plus de ferveur; il massacre son corps avec plus de jeûnes; il implore le secours de Dieu de jour, & de nuit, avec plus d'empressement; il poursuit son travail, & peu à peu, soit par avis, soit par menaces, soit par caresses, soit par prieres, il adoucit, il attire, il oblige à la vertu des Esprits rebelles, jusqu'à ce qu'enfin par sa patience, que Dieu soûtenoit, il fit en sorte que tout le Monastere fut rétabli, dans une parfaite forme de la Discipline Reguliere, au grand contentement de toute la Ville de Milan, & de son saint Prelat l'incomparable Charles Boromée.

XLVI. Cette Réforme d'un si celebre Monastere, acquit au P. Jacques tant de reputation de prudence, & de pieté, dans l'esprit de S. Charles, qu'au temps qu'une peste horrible ravageoit toute la campagne de Milan, & la Ville même, ce saint Cardinal informé de la sagesse, & de la vertu d'un

ſi grand Homme, ſe ſervit avec ſuccés de ſon conſeil, à la cure des malades, & l'appella à ſon ſecours, avec pluſieurs des Nôtres, dont la plus grande partie mourut, pour Jesus-Christ genereuſement, dans le miniſtere de la charité, comme nous l'avons dit l'an 1576 de ces Annales.

P. Jacques alors donna cét illuſtre témoignage de pieté, qui augmenta beaucoup la bien-veillance de ſaint Charles, en ſon endroit, & envers les Capucins. Il étoit Superieur au Convent de Milan, lors que le froid redoublé, la Maiſon des malades, qu'on appelle Lazaret, avoit grand beſoin de couvertures de lits, & les pauvres en étoient fort incommodez du froid. Auſſi-tôt que P. Jacques le ſceut, il fit charger un chariot de celles, qui ſervoient aux Freres, qu'on conduiſit à l'Hôpital: & ainſi il aima mieux, que ſes Freres ſouffriſſent quelque incommodité, que de manquer à ſoulager les neceſſitez des pauvres. Cette action charma ſi fort la Ville, que pluſieurs touchez de ſon exemple, envoyerent depuis abondamment, ce qui étoit neceſſaire aux malades. XLVII. Son extrême charité à l'endroit des Peſtiferez.

La peſte ceſſée, par la faveur Divine, P. Jacques étoit Gardien au Convent de Bergame, lors qu'il ſervit encore beaucoup à ſaint Charles, dans un tumulte de la Ville, au ſujet d'une Tranſlation de quelques Reliques, que ne deſiroit pas le Peuple, parce qu'il le ſoûmit adroitement à ſes volontez. Par ſon conſeil auſſi P. Apollonio de Breſcia, fort celebre en prudence, & en pieté, remit à Vareſe, un Monaſtere de Filles, où ſaint Charles l'avoit envoyé, dans la diſcipline Reguliere, dont il s'étoit retiré. XLVIII.

Ce grand Homme, exercé avec tant de zele aux actions d'une vertu ſi achevée, s'acquit une ſi grande reputation de ſainteté, dans toute la Ville, que tous l'eſtimoient un Saint, & ſaint Charles, qui avoit ſi ſouvent éprouvé ſa prudence, en faiſoit tant d'état, qu'il ne croyoit pas pouvoir entreprendre quelque choſe de grand, & de difficile, que par ſes conſeils. Le Ciel méme confirma la hâute reputation que ſon merite lui avoit acquis par tout, parce que lors qu'il étoit Gardien à Bergame, & qu'un jour en Hiver il alloit par la Ville, il rencontra un chariot, tiré par deux bœufs, d'où il voulut ſe dégager, à cauſe que le chemin étoit gliſſant, & aſſez plein de bouë, & ſes deux pieds lui manquerent de ſorte, qu'il gliſſa rudement ſur le pavé, & tomba entre les rouës du chariot, avec un peril aſſuré de ſa vie. Mais Dieu, qui protege les ſiens, arrêta les bœufs auſſi-tôt, contre leur coûtume, juſqu'à ceque relevé de terre, il dégagea ſon corps, tombé d'entre les rouës, & il n'en fut pas bleſſé. XLXIX. Dieu le délivre d'un danger de mort.

Tandis qu'un ſi ſaint Homme, gouvernoit encore la Province de Milan, avec toute la diligence imaginable, accablé de travaux, & de voyages, il tomba malade au Convent de Milan; & comme ſa maladie s'augmentoit, il fut viſité fort humainement de ſaint Charles, qui aprés avoir été deux heures de converſation avec lui, le quitta, & dit à ceux qu'il y rencontra; Je ſuis fort fâché, parce que la mort nous va ravir un ſi grand Serviteur de Dieu. Depuis ce temps-là, comme il ſentit bien, qu'il approchoit de la fin de ſa vie, il refuſoit ſouvent les viſites de pluſieurs, & ſe contentoit de celles de peu de Freres, qu'il ſçavoit les plus parfaits, & les plus vertueux. Il n'avoit ſoin que de ſon ame, & ſe preparoit ſaintement à ſa derniere heure. Enfin ce grand Homme de Dieu, aprés avoir entrepris pluſieurs travaux, pour la Province de Milan, termina avec une égale reputation de ſainteté ſa vertueuſe vie, qu'il avoit paſſée juſques-là, dans une loüange univerſelle de toutes les vertus. Auſſi-tôt que ſaint Charles apprit cette mort, il dit la Meſſe pour lui, & rendit ſes derniers devoirs auprés de Dieu, à un ſaint Homme, qu'il avoit conſideré durant ſa vie, comme un des Coadjuteurs plus fidels de ſes grands emplois. L.

VIE ET ACTIONS

DU P. HIEROME DE MILAN, PREDICATEUR:

Comme il entra aux Capucins, son Austerité & sa Composition exterieure.

LI. ENtre les plus grands Personnages de l'Ordre des Capucins, brille cette Année dans la Province de Lyon, P. Hierôme de Milan, Predicateur, homme illustre, & digne assurément de la memoire de tous les Siecles, qui de la Province de Milan, peut être consideré, comme un de ses plus beaux ornemens. Au temps que la peste étoit si furieuse dans cette grande Ville, ses Parens, qui n'étoient pas moins celebres en pieté, qu'en Noblesse, se retirerent à Mesaro, éloigné de seize mille de Milan, & là ils eurent un fils, qu'ils firent appeller Hierôme, & élever aux actions de la pieté. Son Pere, qu'on nommoit Laurent, étoit de l'illustre famille de Caluschi, de Milan, qui fort charitable aux pauvres, tâcha d'inspirer à l'esprit de son fils, ce charitable sentiment de secourir les miserables. Cette pieté crut avec lui, tandis qu'il apprehenda le commandement de son Pere: mais aussi-tôt qu'une jeunesse dereglée, comme la sienne, apprit à mépriser ses volontez, il apprit aussi à cet âge, à s'adonner aux plaisirs des sens. Il s'y appliqua jusqu'à sa vingtiéme année: & un jour aprés une severe correction de son Pere, à cause de quelques desordres de jeune homme, il alla par une inspiration Divine, dans l'Eglise des Capucins, où entendant qu'ils chantoient l'Office Divin fort devotement, & d'un ton lugubre, il en fut touché. Alors il préta l'oreille plus attentivement, & comme on disoit ce verset du Pseaume, ***Iniquitatem odio habui, & abominatus sum, legem autem tuam dilexi***, il se l'imprima si fort dans l'esprit, que comme si Dieu le lui avoit adressé, il reflechit aux desordres de sa vie passée, & se reprocha severement, qu'il avoit si long-temps méprisé la haine, & la colere de Dieu, comme si elles eussent été peu de chose, & qu'il avoit été si abominable à sa veuë: & puis s'animant lui-même, il disoit; Quoi donc! Hierôme, sentiras-tu toûjours l'aversion de Dieu? n'en sortiras-tu pas, pour éprouver sa misericorde? Cét esprit de componction fut un effet de la grace chez lui, & aprés qu'il en fut devenu un autre qu'il n'étoit, il retourna chez son Pere, & quelque temps aprés, il abandonna le monde, entra dans l'Ordre des Capucins, & y conserva le nom de Hierôme, comme un presage heureux, qu'il feroit la charge, & la vie d'un si grand Docteur de l'Eglise.

La conversion de Hierôme étoit de Dieu. Psal. 118.

LII. Et afin qu'on sceust, que sa conversion, étoit l'ouvrage de Jesus-Christ, & que c'étoit sa main seule qui l'avoit changé, à peine fut-il entré dans l'Ordre, qu'il s'y établit une certaine course de vie, dont le terme imitoit à l'exemple de l'Apôtre, la vie de Jesus-Christ, & de son Pere saint François, qui consistoit à commencer, à être vertueux, par le châtiment de son corps, & de tous ses sens. Il commença donc le cours de sa carriere par le jeûne, parce que saint Cyprien disoit, *Qu'il seiche la semence des vices, qu'il amortit leur furie, qu'il affoiblit les concupiscences, qu'il écarte les voluptez, qu'il éteint une flâme plus ardente que le mont Æthna, & qu'il s'oppose à cette fournaize de Vulcain, qui vomit toûjours des*

Plusieurs de ses vertus.

S. Cypr. Serm. du jeûne & de la Tent. de J. C.

des feux de l'impureté: & que, comme l'avoit assuré S. Gregoire de Nysse, le Jeûne étoit le fondement de la Vertu; parce que, comme il importe peu, qu'un chariot soit fort, & qu'il soit attelé de bons chevaux, si le Cocher est un fou; de même, si vous ne reprimez, avec le Jeûne, le corps qu'on peut dire le Cocher de l'ame, vous la disposez inutilement à la Vertu. Il modera sa chair, avec le frein d'une si rigoureuse abstinence, dont il poursuivit son goût si austerement, que les Jeûnes au pain, & à l'eau luy étoient fort familiers: & pour retrancher à son goût tous les plaisirs, si quelquefois il ne jeûnoit pas, satisfait seulement d'herbages, ou de fruits, il rejettoit ordinairement le poisson, la chair, & toutes les autres nourritures, qui ont quelque delicatesse. Enfin il avoit fait ce pacte avec son corps, qu'il ne lui accorderoit que le necessaire à la vie, & qu'il le priveroit de tous les delices des mets les plus delicieux.

LIII. Son austerité prodigieuse de nourriture, de sommeil, & d'habit.

C'est ainsi, que d'une haine Evangelique, il abhorroit les autres commoditez du corps, & les voluptez des sens, qui entretiennent les concupiscences d'une chair rebelle. Un seul habit rude, vile, plein de pieces, sans tunique, & sans manteau, Hyver, & Eté lui servoit plutost à couvrir, qu'à conserver son corps, qu'accabloit encore une perpetuelle nudité de pieds, sans sandales même, sur les plus hautes neiges. Il ne faisoit pas une moindre guerre à son sommeil, & il l'avoit reduit à si peu de temps, qu'à peine lui en accordoit-il trois heures, & consacroit les autres aux loüanges de Dieu. Mais il est étonnant, que donnant si peu de repos à son corps, lassé des fatigues de la journée, sa couche étoit sans paille, contre nôtre ordinaire, & sans se coucher, il dormoit, ou debout appuyé, ou assis sur son pauvre lit: en sorte qu'on eust dit, qu'il ne reposoit pas ses membres fatiguez, par son sommeil, & qu'il vouloit leurs en dérober tous les plaisirs. Bien plus, comme il combattoit toûjours le repos, toutes les fois qu'il psalmodioit avec les autres, à l'Eglise, crainte d'être surpris par les embûches du sommeil, il avoit coûtume de chanter l'Office, non seulement toûjours debout, & sans être appuyé de quoi que ce fust, mais même il s'en liberoit sans jamais dormir, à la faveur d'une corde, dont le nœud étoit sous ses doigts des pieds, qu'il tiroit à lui, lors qu'il étoit endormi. Il reprimoit ses autres sens, & principalement la concupiscence de ses yeux, qui introduisent souvent dans une ame, les ennemis jurez de la Chasteté, d'une diligence si exacte, qu'il ne les levoit jamais, pour regarder les visages. D'où vient, que lors qu'il étoit Gardien du Convent de Vercelle, un jeune homme de Come, qui le vit dans la Ville, les yeux baissez, & dans une composition exterieure de tout son corps fort reglée, comme la marque plus certaine de son honnêteté interieure, charmé de son exemple, entra chez les Capucins, où il prit le nom de F. Massé, & imita fort parfaitement ses Vertus.

L'Humilité, la Pureté d'ame, l'Oraison, & la Charité du Pere Hierôme.

LIV.

CEs austeritez de corps, & ces mortifications des sens, qui doivent commencer un institut de Vie Evangelique, puisque l'Apôtre dit de lui-même; *Ego autem sic curro, non quasi in incertum; sic pugno, non quasi aërem verberans: sed castigo corpus meum, & in servitutem redigo, ne cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*, étoient suivies dans

1. aux Corinth. c. 16.

P. Hierôme du cours des Vertus, qui le rendit un Spectacle si digne de Dieu, des Anges, & des Hommes, qu'on ne voïoit rien en lui, qui n'eust la forme de quelque Vertu; puis que si vous cherchez de l'Humilité, que S. Gregoire appelle, l'Origine, & la Mere des Vertus, & qui conduit au but, ceux qui courent dans leur carriere, elle brilloit si fort en lui, qu'il fuïoit les honneurs, les dignitez, & les autres applaudissemens des hommes, avec plus de passion, qu'un ambitieux ne les poursuit, avec empressement. En effet, comme la reputation de ses Vertus alloit par tout, & principalement en France, où il a demeuré plus long-temps, comme nous dirons bien-tost, & que même il y étoit en si grande estime, que les François en troupes lui rendoient des honneurs de Saint, il parut en être si fâché, qu'il se faisoit croire un autre, dans les lieux, où il n'étoit pas connu, & lors qu'il ne pouvoit feindre ce qu'il étoit, il évitoit les lieux de sa connoissance, pour en rejetter les honneurs; parce qu'il croïoit fort difficile, d'être avec les hommes, & de ne pas desirer la gloire; comme si un homme, qui se rouleroit dans les épines, en pouvoit éviter les piqueures.

Il fuit les honneurs, principalement en France, où il a plus demeuré.

LV. Mais à cause que la vraïe Humilité d'esprit, ne rebute pas seulement ce qui est de plus élevé, & qui peut plûtost lui être une occasion de superbe, mais encore, qu'elle se plaist aux choses les plus basses, commes ses meilleures amies, P. Hierôme choisissoit toûjours les emplois plus vils du Convent, & y emploïoit avec joïe, presque toute la journée. Les Freres, quoiqu'il fust Gardien, l'admiroient souvent, balayer l'Eglise, & les Dortoirs, laver les écuelles, bêcher la terre, nettoïer les habits des autres, & faire quantité de choses semblables, avec une joïe fort grande d'esprit, comme s'il y eust trouvé tous les plaisirs possibles.

Il s'attache particulierement à l'humilité.

LVI. Par une autre course de Vertu, il poursuivoit si exactement la pureté, l'innocence de l'ame, qu'il arrêtoit sous les liens d'une garde bien seure, sa langue, qui introduit tant de maux dans un cœur, & qu'un Apôtre appelle une generalité de desordres, crainte qu'elle ne s'échappast à des discours inutils. Personne n'entendit jamais sortir de sa bouche quelque parole vaine, ou legere, parce qu'il fut un si grand observateur du silence, que plus silencieux qu'un Pythagoricien, il croyoit, qu'il deust parler beaucoup avec lui-même, & fort peu avec les autres; & il disoit, que le silence qui est libre de censure, & de vices, est plus utile que la parole, à ceux principalement, qui veulent conserver dans leur ame, l'Innocence, & la Pureté. Comme donc il est fort facile de laisser échapper à la bouche, quelques discours inconsiderez, qui alterent l'ame, il s'étudioit pour l'ordinaire, d'éviter les entretiens des Freres, & de chercher les lieux les plus solitaires, pour mieux deffendre son Innocence, des coups dangereux de la langue.

Il s'étudie à l'Innocence, & à la pureté d'ame.

LVII. Pour courrir, & arriver plus vîte, au but de toute la Perfection Evangelique à la faveur de l'Oraison, il ne perdoit pas un moment de temps, mais il l'employoit avec exactitude de jour & de nuit, dans les chastes embrassemens de Jesus-Christ, que l'Oraison unissoit si étroitement à son cœur & à son esprit, parce qu'il sçavoit bien qu'elle étoit l'élevation de l'ame à son Dieu, dont dégagée de toute la Terre, elle se portoit à lui, & s'y reposoit comme au terme de toutes ses saillies. D'où vient, qu'il l'aimoit de sorte, que charmé de son amour, & de ses desirs, pour en joüir & plus parfaitement, & avec plus de liberté, il refusoit à sa bouche la nourriture, à ses yeux le sommeil, à sa langue la parole,

Combien il cherissoit le temps de l'Oraison.

à ses sens leurs plaisirs, & à son corps toutes ses commoditez. Il ne croyoit pas qu'il y eust de tresors plus précieux que l'Oraison, ni de nourriture plus agreable, où l'ame enrichie des dons Celestes, mange agreablement avec Dieu. Ceux donc qui le voyoient toûjours prier à genoux, immobile comme une statuë de marbre, l'admiroient comme ravi en extaze, & de table, de conversation ce sembloit, au Ciel avec Dieu.

LVIII.

Son grand amour pour Dieu procedoit de son Oraison.

Son Oraison étoit ordinaire, fervente, & accompagnée de larmes, parce que levé toutes les nuits, deux heures avant Matines, il faisoit Oraison dans l'Eglise, & ne la quittoit ordinairement, qu'au commencement du jour. On le vit souvent aux pieds de l'Autel, en presence du saint Sacrement, pour lui rendre une adoration suprême, que l'on y doit à un Dieu present, où il faisoit cent genuflexions, d'une si profonde reverence, qu'il attiroit tous les Spectateurs à la pieté. Son continuel exercice d'Oraison, l'embrazoit quelquefois de sorte, que souvent en chemin, il couroit embrasser des arbres, comme s'il eust été yvre de l'amour de Dieu, & alors il ne prononçoit, que ces deux paroles; Ha! mon Dieu, ha! bon JESUS. C'est de cette même yvresse, qu'agité dans les Monasteres, on l'admiroit embrasser les plantes des jardins, & des allées, comme si son Dieu eust été à leur place, & qu'il l'y eust adoré.

Comme il fut fait Commissaire General de la Province de Lyon, & comme faisant Oraison, il fut veu souvent environné d'une lumiere Celeste.

LIX.

Il vient en France.

AUssi-tôt que P. du Pacifique de saint Gervais, fut destiné Commissaire General en France, par le Chapître General de Rome, sous P. Hierôme de Montefioré, l'an 1575. il s'associa P. Hierôme, Gardien alors du Convent de Milan, & avec ses autres Compagnons, il l'amena en France. Comme il reconnut mieux en chemin sa prudence, & sa vertu, lors qu'il fut arrivé à Paris, il le destina avec pouvoir à Lyon, pour y établir les Capucins, comme en une Ville des principales du Royaume. Aussi-tôt qu'il fut à Lyon, il y bâtit un Convent, qui servit de fondement à cette grande Province, qu'il affermit depuis par ses grandes vertus, & les exemples de sa sainte vie. Aprés la mort du P. Pacifique, on subrogea à sa place P. Mathias de Salo, qui envoya P. Hierôme à Avignon, pour y fonder, par un Convent, la Province de saint Loüis: & dans ce voyage Dieu fit un Miracle considerable, qui fut un illustre témoignage de son obeïssance, & de sa sainteté, lorsque de barbares Heretiques, qui le cherchoient pour le tuër, & que le Ciel aveugla, il échapa de leur furie: mais comme nous en avons amplement parlé, dans les années 1571, & 1576, nous n'en dirons rien dans celle-ci.

LX.

Il gouverne admirablement la Province de Lyon.

P. Hierôme donc, aprés avoir jetté les fondemens de la Province de Lyon, & assisté au Chapître General à Rome, celebré sous P. Hierôme de Montefioré, l'an 1575, il fut fait Commissaire General de cette Province, qui comme elle n'étoit pas encore divisée de celle de saint Loüis, contenoit la Provence & le Comtat. Lors qu'il y fut arrivé avec le pouvoir de Commissaire General, il la gouverna avec tant de vertu, de conseil, & de prudence, qu'il s'y montroit à tous un modele achevé de pauvreté, d'humilité, de patience, d'austerité, & de toute l'Observance Reguliere; & il y poursuit son abstinence, ses jeûnes, ses veilles, & ses mortifications ordinaires, avec tant de fidelité, que sa dignité nouvelle les

augmentoit, plûtôt qu'elle ne les diminuoit; parce que dans la visite de la Province, quoi qu'il fust fatigué des chemins, lors qu'il arrivoit dans un Convent, il n'y reposoit pas d'une autre maniere, que celle, dont nous avons parlé, ou assis, ou appuié sur son pauvre lit, trois ou quatre heures la nuit: & il garda cette inviolable coûtume, que quelque fatigué qu'il fust, il ne manquoit jamais à Matines, ni à l'Oraison ordinaire, parce qu'il disoit, qu'un Pasteur des autres, doit être fort vigilant, à les surpasser en vertus, & en bons exemples, afin que les Oüailles qui lui sont sujettes, empruntent de lui, comme de quelque pierre de sel, & quelques vertus, & quelques perfections, dont elles puissent se rendre les copies.

LXI. *En priant il remplit la nuit toute une chambre de lumiere.*

Il faisoit le même, lors qu'il étoit contraint dans ses voyages, de loger chez nos Bien-faicteurs, & Dieu montra par quelques témoignages Celestes, combien il agreoit cette conduite de son Serviteur Hierôme. Lors effectivement, qu'il visite la Province de Lyon, sur le soir il fut receu chez un des amis de l'Ordre, où tandis, que sur le milieu de la nuit, aprés s'être doucement levé, il prioit dans un coin de la chambre, F. Colomban de Milan, qui fut long-temps son Compagnon, s'éveilla, & le vit tout environné de splendeurs Celestes, qui l'épouvanterent de sorte, qu'il s'écria aussi-tôt; Ha! mon Pere; ha! mon Pere. Mais comme P. Hierôme pria Dieu, sans dire mot, jusqu'au jour, & qu'il le voyoit toûjours lumineux, il ne parla plus, & il reconnut bien par ce témoignage Celeste, que l'Oraison du P. Hierôme, étoit agreable à Dieu: & lui qui connut que son Compagnon avoit veu la lumiere, qui l'environnoit, lui commanda par sainte Obedience, qu'il n'en parlast à personne, pendant qu'il vivroit.

LXII.

Cette Année P. Hierôme, retourné aprés le Chapître General, en France, fut receu, en passant par le Bourg de Camariano, du Diocese de Novare, du Curé de l'Eglise, fort devot à l'Ordre. Il étoit un peu malade, & son Hôte lui rendit tous les devoirs possibles d'une veritable charité; il y ajoûta qu'environ minuit, il alla à sa chambre, pour voir s'il avoit besoin de quelque chose, il le rencontra dans un coin, où il prioit Dieu à genoux, tout éclatant de lumiere, en fort bonne santé; & il lui dit alors, sans lui parler de ses clartez; D'où vient, mon Pere, que vous étiez malade hier, & qu'aujourd'hui vous vous portez bien? j'avois apprehendé, pour vous, que vôtre mal augmentant, vous n'endurassiez quelque incommodité. P. Hierôme lui répondit; Sont des effets assurément de vôtre charité, en mon endroit, Dieu a fait en sorte que maintenant je sois gueri: & vous, allez vous reposer dans vôtre chambre.

LXIII. *Exemple de la force de son Oraison.*

Aprés qu'il eut passé le mont saint Bernard, & qu'il fut en Savoye, un Homme de pieté le receut chez lui bien charitablement, & la nuit à son ordinaire, il prioit dans sa chambre, lors que son Compagnon, qui s'appelloit Fortuné, vit la chambre toute pleine de lumiere. D'abord il eut peur, & puis il regarda avec plus d'exactitude, & il apperceut que cette clarté venoit du P. Hierôme. Cette lumineuse Oraison du P. Hierôme receut son témoignage du Ciel, à cause qu'il lui accordoit ce qu'il y demandoit à Dieu. L'on attribua en effet à son Oraison, que lors qu'il étoit Superieur au Convent de Lodi, qu'on bâtissoit, un four à chaux, qui étoit embrazé, il y avoit trois jours, & qui étoit proche d'un danger irreparable, à cause de plusieurs pluies, acheva dans son temps bien heureusement sa fournée.

LXIV.

Et à cause que l'Oraison, est comme un Arsenal d'amour de Dieu, d'où les ardentes fléches de la charité, se décochent même dans le cœur des

autres. P. Hierôme aimoit si fort ses prochains, qu'il les portoit tous dans son sein, comme ses Enfans. Il n'avoit point de passion plus forte, que de les gagner à JESUS-CHRIST, de se sacrifier pour eux, & de poursuivre par ses prieres, auprés de Dieu, les secours de tous leurs besoins, & principalement en faveur des Heretiques : d'où il avoit receu du Ciel une si grande force, dans ses discours, soit publics, soit particuliers, qu'il obligeoit aisément tous ses Auditeurs aux larmes, & à la penitence, & convertissoit plusieurs Heretiques à la veritable Foi.

Un jour il alloit d'Avignon à Lyon, & alors il tomba tant d'eau sur la terre, qu'il fut contraint de s'arrêter dans un Bourg des Heretiques, où receu chez un des plus civils, il y fut visité des Principaux, & il commença de disputer avec eux, avec tant d'abondance, & de netteté de doctrine, des Mysteres de nôtre sainte Foy, qu'eux touchez de la douceur de ses discours, & vaincus de la force de ses raisons, le retinrent encore jusques au lendemain, & la fin de leur civilité fut, que plusieurs retournerent au sein de la Foi, & y sont morts saintement. Par la même force de cette doctrine Celeste, il convertit à l'Eglise un Capitaine d'Infanterie, que l'Erreur avoit perverti. P. Hierôme étoit un homme simple, plus propre à l'Oraison, qu'aux Sciences, qui n'ayant appris que peu de Philosophie, & de Theologie, sçavoit pourtant en discourir, avec tant de profondeur, & d'éclaircissement, comme s'il eust étudié long-temps, qu'on jugeoit que sa science lui étoit plûtost infuse de Dieu, qu'acquise parmi les hommes. C'est pourquoi P. Mathias de Salo, ne lui donna pas la charge de prêcher, à cause de sa grande capacité, dans les Sciences, mais à cause de son eminente vertu, & de ses Dons de Dieu. LXV. Il convertit à la foi quelques Heretiques.

En quelque endroit de France qu'il prêchast, il s'efforçoit d'y rétablir le culte, & la propreté des Eglises, & de le persuader aux Ecclesiastiques, où assurément, par la faveur de Dieu, il acquit enfin, que conduit de cét esprit, il tâchoit que nos Eglises fussent fort propres dans leurs ornemens, & il faisoit en sorte que nos Freres lavassent proprement les nappes, les Purificatoires, & les Corporaux des Paroisses des Seculiers; que même les Curez, leurs Vicaires, & les autres Prêtres ornassent leurs Autels, comme ils admiroient les propres embellissemens des nôtres: & ainsi comme les desordres de l'Heresie, qui corrompoit plusieurs Provinces de France, avoient introduit les ordures, & les saletez jusques sur les Autels, elles en furent, Dieu merci, bannies, par la propreté, & l'ajustement que les Capucins observerent dans leurs Eglises: & l'on peut dire, que les Temples de nôtre France, qui sont aujourd'hui des plus propres, & des mieux ornez du Christianisme, en sont redevables encore aujourd'hui, à la maniere nette, & juste, dont les Capucins nettoyoient, & embellissoient leurs Autels. LXVI.

Ce culte, & cette proprete des Eglises, qu'il garda tandis qu'il vécut si religieusement, dans les nôtres de sa Province, étoient accompagnez de tant de pauvreté des choses, que la propreté l'embellissoit, & ne la chassoit pas, & que les Ornemens d'Eglise, étoient propres, sans être curieux: en sorte que la splendeur de nos Autels, brilloit plûtost par la simplicité propre, que par la richesse, & la curiosité de leurs Ornemens; parce qu'étant si zelé pour l'Observance Reguliere, il s'étudioit principalement aux choses, qui faisoient honneur à la haute Pauvreté, & il y employoit tous ses soins, & tout son credit, parce qu'il sçavoit, que cette vertu faisoit tout le soûtien, de la Religion des Freres Mineurs. LXVII.

LXVIII. Préchant en Italien, il est cru prêcher en François.

Il arriva à cét Homme Apostolique, la même chose qu'autrefois aux Apôtres, qui avoient le Don des Langues, dont les Juifs disoient dans un Evangeliste, *Nonne omnes isti, qui loquuntur Galilæi sunt, & quomodo nos audivimus unusquisque linguam nostram in qua nati sumus?* parce que comme il prêchoit un jour en Italien, dans un Bourg Catholique de la Province de Lyon, ces Rustiques, qui l'ignoroient, assuroient qu'il les avoit prêchez en François.

Sa Prudence, & son Exemple dans le gouvernement de la Province de Lyon: & comme le Diable le tenta de violer sa Chasteté.

LXIX.

Il brille par ses vertus dans la Province de Lyon.

Les soins de ce grand Homme étoient merveilleux à gouverner sa Province à Jesus-Christ, par l'esprit de nôtre Pere S. François. Il s'efforça, par les rares exemples de ses vertus, de l'élever, & de l'aggrandir, en fait de l'Observance Reguliere, jusqu'à une si haute perfection de nôtre Regle Evangelique, que la Province de Lyon doit beaucoup au P. Hierôme, non seulement à cause du nom de son Fondateur, & de Pere, qu'elle lui doit, mais encore à cause de cét esprit de Regularité, qu'il lui a laissé comme son heritage en mourant. Aprés l'avoir enfin conduite saintement plusieurs années, en qualité de Commissaire General, il y brilla de tant de vertus, qu'il ne sembloit pas qu'il lui manquast quelque chose, quelque grande qu'elle fust, qui pust servir à son lustre, & à ses besoins.

LXX.

Il étoit en effet d'une si profonde Humilité, que quoiqu'il fust Superieur de cette Province, les trois jours de chaque semaine, que les Capucins s'accusent publiquement de leurs manquemens, dans nos Refectoires, il étoit le premier à genoux, où il disoit ses defauts, & aprés comme Superieur, il recevoit ceux des autres. Il s'étoit determiné à cette sorte d'Humilité, qu'il avoit apprise de nos premiers Peres, qui furent si humbles, à cause principalement qu'elle bannissoit de l'ame toute la superbe, qu'y pourroient maintenir les Dignitez. L'hyver il approchoit rarement du feu, quoiqu'il n'eust qu'un seul habit, & qu'il marchast toûjours nuds pieds sans sandales. Ce n'est pas que quelquefois, lorsqu'il étoit Superieur, il ne se trouvast au chauffoir avec les autres, pour leurs en donner la confiance, mais il y restoit peu de temps, parce qu'il avoit appris de la prudence, de la charité, de la raison, & de l'exemple de nôtre Pere S. François, que les Superieurs des autres, doivent quelquefois se dispenser des austeritez d'un Institut, pour se montrer Infirmes avec les Infirmes, & afin que lorsqu'ils s'accommodent à la foiblesse de leurs Sujets, ils les gagnent plus aisément à Jesus-Christ, selon le conseil de l'Apôtre.

LXXI. Il reprend avec sincerité les Freres oisifs.

Encore que P. Hierôme se gouvernast de sorte avec les foibles, qu'il parust foible avec eux, jamais pourtant il ne put faire de grande, & de longue amitié avec les oisifs, & les paresseux, qu'il croyoit devoir être estimez sans existence, & sans vie, puisqu'ils étoient sans l'action, qui les fist paroître des hommes, & des Freres Mineurs. S'il en rencontroit quelques-uns, dans ses visites de Province, il les reprenoit severement, & les comparoit à l'eau dormante d'un étang, qui aprés s'y être corrompuë, n'entretenoit plus que des bêtes veneneuses: de même, disoit-il, des Esprits faineans, qu'a corrompus l'oisiveté, ne produisent plus que les venins des concupiscences de leur chair, & des plaisirs de leurs

sens. Pour donc les animer à quelques occupations utiles de corps, & d'esprit, quoiqu'il fust leur Provincial, il avoit coûtume ou de faire des sportes, ou de bécher la terre, en leur presence. Il pratiqua de sorte une Vie commune, qu'il évitoit toutes sortes de particularitez, de sorte qu'il ne s'absentoit jamais de la Psalmodie, de l'Oraison, & des refections communes des Freres. Il donnoit ordinairement aux Superieurs locaux, cette Regle, qu'il tenoit de nos anciens Peres, & qu'il croyoit la plus seure, qu'ils ne fissent jamais, & ne permissent de nouveautez dans leurs Convens, parce qu'il étoit de sentiment, que la nouveauté, qui change les coutumes approuvées des Peres, est suspecte avec justice, & que la singularité, qui s'écarte de l'usage ordinaire des autres, dégenere aisément en vice, si elle n'a le consentement des Superieurs: & qu'ainsi comme l'une & l'autre ont d'ordinaire leurs défauts, elles doivent être évitées de tous les soins de nos Prelats Reguliers.

Il abhorre la nouveauté & la singularité.

LXXII. Il faisoit paroître tant de prudence & de conseil, à gouverner sa Province, qu'il avoit le secret de joindre la verge des beautez, & des liens du Prophete, dans son sage gouvernement; parce que dans les choses, qu'il devoit ou accorder, ou refuser aux Freres, dans ses corrections même, & dans ses commandemens, il gardoit cette mesure de douceur, & de severité, qu'il ne s'y montroit jamais, ou rude, ou agité, ou en colere, mais il y faisoit briller une certaine gravité, & je ne sçai quelle inclination de Peré envers ses Enfans, d'où il leurs accordoit leurs demandes, si elles étoient justes, & punissoit leurs manquemens, si quelque necessité indispensable, ou de la Religion, ou des Freres ne l'obligeoient de changer de conduite. D'où vient, que comme il ouvroit des entrailles d'un amour de Pere à tous ses sujets, comme à ses enfans, eux mutuellement recevoient ses refus, & ses corrections, comme des douceurs de sa Charité.

LXXIII. Le Diable enrageoit de tant de Vertus de l'Homme de Dieu, & en devenant tout furieux, il prepare ses armes contre lui, il dispose ses traits, il ajuste son flambeau, qu'il embraze d'un feu d'Enfer, à dessein d'en percer, & d'en brûler P. Hierôme, comme la victime de ses furies; parce que, tandis que comme un vigilant Pasteur, il visite son troupeau, il fut receu civilement au logis d'un homme de pieté, où il passa la nuit, & alors, ou la Maîtresse, ou la Fille de la Maison, on ne sçait pas encore quelle des deux, entre dans la chambre, où il étoit couché separément, s'approche de son lit, & le sollicite fortement à l'impureté: mais cét Homme chaste, évite les traits des Demons, fait une forte correction à cette femme, & la repousse avec un discours si sage, qu'elle, qui n'avoit pas encore quitté la derniere honte, touchée de ses paroles, lui demanda pardon de son crime, & sortit meilleure d'auprés de lui, qu'elle n'y étoit venuë.

Il convertit une femme impure, qui le sollicitoit à l'impureté.

L'Esprit de Prophetie, qu'eut ce Serviteur de Jesus-Christ.

LXXIV. Depuis que P. Hierôme, fut demeuré victorieux dans un si grand combat de la Chasteté, Dieu lui fit plusieurs Dons Celestes, parce que rempli d'une lumiere Divine, il commença de prédire des choses futures, & d'en penetrer de secrettes. Lorsqu'il fut envoyé par Pere Pacifique, Commissaire General en France, à Lyon, pour rétablir les Capucins, il fut receu dans son voyage, chez un Marchand, qui entre-

tenoit une concubine, qu'il disoit, & qu'on croyoit sa femme. Aussitost que P. Hierôme la vit à table auprés de lui, il connut divinement qui elle étoit, & il dit à son Hôte; Dites-moi de grace, Monsieur, est-il vrai, que celle que je vois assise à vos côtez soit vôtre femme? Ouy assurément, lui répondit-il, pour couvrir son crime: Mais l'Homme de Dieu découvrit son peché, & en usa avec lui si doucement, & avec tant de prudence, qu'il le contraignit d'avoüer sa faute, & il ne le quitta plus, qu'il ne l'eust épousée, dans les formes ordinaires de l'Eglise, & de l'Etat.

LXXV. Il étoit si éclairé de Dieu, dans le choix de nos Novices, qu'il connoissoit, & prédisoit infailliblement ceux, qui demeureroient dans l'Ordre, ou qui en sortiroient. Lorsqu'il fut fait Commissaire General de la Province de Lyon, & qu'il retourna d'Italie en France, il passa par Biella, où il trouva un jeune homme, fils d'un de ses amis, qui vouloit entrer dans les Capucins, & il lui persuada de venir avec lui en France: mais comme il s'y opposa, & ne se rendit pas à ses avis, il lui dit; Mon fils, vous rejettez maintenant mes conseils, & dans un mois vous viendrez me trouver à Lyon, & alors vous verrez, si vôtre dessein est de Dieu, ou de vous. La chose eut tout son évenement; parce que le mois n'étoit pas encore passé, lors que le jeune homme conduit par l'esprit de Dieu, vint à Lyon avec un autre Milanois, Religieux Profés d'un autre Ordre. Ils se presenterent tous deux au P. Hierôme, qui, aprés qu'il les eut considerez quelque temps, embrassa le jeune homme de Biella, & lui dit; Pour vous, mon enfant, vous serez des Nôtres, parce que Dieu vous veut Religieux: & il dit à l'autre; Pour vous, mon ami, vous avez le même dessein inutilement, parce que l'Esprit de Dieu ne vous veut pas aux Capucins; retournez chez les Vôtres, & demeurez-y dans la crainte de Dieu; le Diable vous tenteroit autrement, & feroit peut-être vôtre derniere ruine: mais celui-ci interposa auprés du P. Hierôme, les prieres, & le credit des Principaux de la Ville, & comme il étoit d'un naturel trop complaisant, pour rejetter leurs demandes, il lui donna nostre Habit, comme à l'autre; mais dans le temps de sa vêture, il lui prédit, ce qui lui arriveroit, & lui dit; Mon fils, cét Habit de Religion vous orne maintenant, mais prenez garde sur tout, que regardant en arriere, vous ne le quittiez quelque jour avec impieté. Le Novice de Biella demeura depuis dans la Religion saintement, sous le nom de F. François, & le Milanois sous celui d'Antoine, aprés être Profés, & Predicateur, entêté de sa superbe, & de la gloire des hommes, quitta l'Ordre, qui vomit ces sortes de gens, & même la Foi, qui ne peut souffrir les superbes. Du même Esprit de Prophetie, il prédit encore à deux jeunes hommes, qui vouloient être Capucins, que l'un subsisteroit parmi eux, & que l'autre s'envoleroit comme de la paille: ce qui arriva comme il l'avoit dit.

Il predit à un Novice des cheutes futures.

LXXVI. Un jeune homme de Lodi, qui étoit venu de Savoye à Lyon, fut receu Capucin par P. Hierôme, & aprés quelques mois de Noviciat, tenté du Diable, il voulut être au rang de Clercs, de Laïc qu'il étoit. L'Homme de Dieu l'exhortoit souvent à quitter une tentation si dangereuse à son salut, à cause principalement, que le Demon n'en prétendoit, que sa sortie de l'Ordre, & son retour dans le monde, où il en triompheroit. Mais le Novice méprisa les avis de son Pere Maître, & lors qu'il se preparoit à sortir, il lui dit; Allez miserable, allez, vous éprouverez bien-tôt à vôtre perte, combien il est funeste, aprés qu'on a mis la main à la charruë, de regarder en arriere, & de laisser imparfait l'Ouvrage de Dieu: l'evenement

Il assura à un autre Novice, qui sortoit, qu'il seroit malheureux par une mort precipitée.

ment montra que le Ciel, éclairoit ses paroles, parce qu'à peine fut-il de retour en son païs, que monté par mal-heur à un clocher, il en tomba jusqu'à terre, par un juste jugement de Dieu, & en mourut subitement.

A Lyon une femme Catholique, étoit mariée à un Marchand Heretique, de fort méchante humeur, & de mœurs incommodes, qui la traitoit si mal, à cause seulement de sa Foi, qu'elle n'osoit, par sa deffence, ni aller à la Messe, ni entendre les Sermons, ni faire les autres choses de l'Eglise veritable, à moins qu'elle ne se cachast bien de lui. Elle pleuroit toûjours, & ne pouvoit celer sa douleur interieure, qu'elle étoit pourtant contrainte de retenir dans son ame, parce qu'elle n'avoit personne, qui pust lui donner secours, & l'on sçait bien, qu'il n'y a pas d'affliction égale à celle, qui n'est pas consolée par quelques amis. La tristesse de cette femme étoit telle, qu'elle ne pouvoit en faire confidence avec personne. Mais comme la reputation du P. Hierôme étoit grande, par toute la Ville, que tous le respectoient comme un grand Serviteur de Dieu, cette affligée prit son temps, & le fut trouver, lui découvrit confidemment toutes ses inquietudes. P. Hierôme, lui répondit; Ostez de vôtre esprit toutes vos tristesses, elles ne dureront pas long-temps, parce que Dieu, à qui vous avez offert tant de larmes, vous délivrera bien-tôt de tant de miseres, & dans trois jours libre des rigueurs de vôtre mari, vous éprouverez un quatriéme jour plus heureux. Ce discours du Serviteur de Dieu releva l'esperance de la femme, & elle ne fut pas frustrée de son attente plus long-temps. Son mari se purgeoit d'ordinaire au Printemps, pour prévenir les maladies de l'Esté, & à peine le troisiéme jour eut-il pris la medecine, que lui presenta son Apoticaire, qu'il commença d'avoir mal au ventre, de sentir d'horribles douleurs d'entrailles, d'affoiblir de cœur, & d'éprouver sa tête toute pleine de monstres, comme tout son corps presque sans plus de vie, en sorte qu'il mourut trois ou quatre heures aprés, dans des douleurs épouventables. Une mort si subite, que tous soupçonneroient de poison, avec quelque apparence, les effraya de sorte, qu'aussi-tôt que le Magistrat de la Ville en fut averti, il en fit les informations, & l'on en apprit, qu'un fils de l'Apoticaire, qui peu auparavant avoit coulé un venin liquide fort present, par une chausse de la boutique, sans la laver, y avoit infusé fort imprudemment la casse, qu'il preparoit pour la medecine du Marchand deffunt: d'où cet étourdi n'exprima qu'un poison fort preparé, au lieu d'un remede, qu'on donna au mort, & qui le fit mourir si fort violemment: & ce fut la cause naturelle d'un trépas si precipité. Mais si nous la cherchons plus haut, nous la trouverons assurément en Dieu, qui dispose des choses humaines, comme il lui plaist, & qui avoit déterminé la fin de l'impieté d'un mari, pour mettre en liberté la Religion de sa femme, qu'il faisoit esclave de son Heresie, parce que comme les larmes de plusieurs Justes, ont souvent obtenu de promptes vengeances de Dieu, comme il en assure lui-même par le Psalmiste, *Propter miseriam inopum, & gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus.* De même la grande impieté d'un homme l'anime à se venger bien-tôt de ses insolences, dit l'Ecclesiastique, *Ne impiè agas multum, & noli esse stultus, ne moriaris in tempore non tuo.* LXXVII.

Il prédit à une femme affligée par son mari, qu'elle en seroit bien-tôt délivrée.

Psal. 11.

Ecclés. 7. chap.

Nous ne devons pas obmettre ici, ce qui lui arriva, avec un Gentilhomme de Biella, qui perdit son fils unique par la mort, & dont la femme peu de temps aprés accoucha d'un enfant mort, avant son terme ordinaire. Il en vint à cet excés de folie, & d'impieté, comme s'il eust LXXVIII.

renoncé à Dieu, & à son salut, qu'il ne vouloit ni assister à Messe, ni donner aucunes marques de Christianisme. P. Hierôme averti qu'il y avoit long-temps, qu'il croupissoit dans cette execrable impieté, le vint trouver, & l'exhorta par de forts discours, de quitter ses ressentimens, & de soûmettre ses volontez rebelles, à celles de Dieu. Mais lui plus obstiné dans son crime, lui répondit; Que me peut-il arriver de plus cruel, & de plus rigoureux? Dieu a déja vomi contre moi tout le poison de sa colere; que puis-je craindre de plus effroyable? & comme il continuoit ses blasphêmes, quoique lui pust dire le Serviteur de Dieu, il lui dit; Il étoit de vôtre devoir, homme miserable, à qui la noblesse du sang, & la foi des ancêtres, devoient inspirer quelque pieté, d'être & plus raisonnable, & plus religieux envers vôtre Dieu: mais puisque vous vous dépoüillez de l'homme, & que vous vous élevez si insolemment contre sa Majesté Infinie, pour bannir de chez vous tout ce que vous lui devez de respects, ecoutez maintenant, ce dont il vous menace assurément par ma bouche; que si vous ne changez d'esprit, vous serez dorenavant accablé de tous les malheurs possibles, & tant de disgraces vous arriveront, qu'abbatu sous vos miseres, vous serez contraint malgré vous, d'éprouver, & d'avoüer un Dieu, juste vengeur de vos desordres: ce qui lui arriva positivement, parce que peu de temps aprés, sa femme mourut, & son frere aussi: pour lui, pressé des derniers malheurs, il termina sa vie, on ne sçait si ce fut en pécheur, ou en juste, au milieu de toutes ses infortunes. Il predit d'autres choses à plusieurs Freres, que nous obmettons ici, pour ne pas ennuyer nos Lecteurs.

Quelques Miracles que Dieu fit par les merites du P. Hierôme: & sa mort.

LXXIX. Tandis que Mandelot étoit Gouverneur pour le Roi, du Lyonnois, sa femme, qui avoit été long-temps tourmentée des douleurs de l'enfantement, fait prier P. Hierôme, par un Messager exprés de lui envoyer quelques Reliques des Saints, qui la delivrent bientost des supplices de l'accouchement: il lui fit porter aussitost sa corde, & à peine l'eut-elle mise sur elle, qu'elle enfanta bien-heureusement, & libre de ses douleurs, elle en remercia Dieu, & son Serviteur Hierôme.

LXXX. *D'un signe de Croix il delivre de mort un malade mourant.* L'an 1578, qu'il revenoit en France, aprés le Chapître General, il passa à Biella, où il trouva malade à la mort, un de ses meilleurs amis Bernard Ferrari, qui lui demanda comme ami, le secours de ses prieres, dans un peril si evident de sa vie: & aprés l'avoir embrassé, & consolé de paroles, il le benit d'un signe de Croix, qui diminua de sorte sa maladie mortelle, que deux ou trois jours aprés, il en fut entierement délivré.

LXXXI. C'est ainsi qu'à Arles, il guerit le fils desesperément malade d'un Apothicaire, qui fournissoit aux Capucins, tout ce qu'ils avoient à lui demander de remedes. Il fit un signe de Croix sur lui, & il en recouvra sa santé, que les Medecins attribuerent à un veritable Miracle. F. Petronio de Bologne, qui l'accompagna fort long-temps en France, dit qu'un jour en sa presence, lorsqu'ils cheminoient proche de Lyon, deux chiens d'un Berger accoururent furieusement sur lui, pour le blesser de leurs dents, & que les recevant avec un signe de Croix, il appaisa de for-

Avec un signe de Croix il adoucit deux gros chiens.

te leur furie, qu'ils s'en retournerent comme deux agneaux, sans les moindres abboyemens.

LXXXII.

Lorsqu'un jour d'Eté, il entra dans quelque vigne du voisinage de Varese, avec son Compagnon F. Roch de Cortone, & quelques Seculiers, des Cygales y chantoient: & comme ce Frere en voulut prendre une, elle échappa de sa main: il en poursuivit une seconde, & elle s'enfuit comme la premiere. La compagnie fit la chasse aux autres, & elles s'envolerent toutes. Quoi donc! leurs dit P. Hierôme, vous étes de si bons Chasseurs, qu'avec tous vos soins, & toutes vos adresses, vous ne pouvez prendre une seule Cygale; cedez-moi maintenant la chasse, & admirez un meilleur Chasseur que vous. A peine eut-il alors étendu la main sur une Cygale qui chantoit, que comme si elle l'eust reconnu son ami, elle se fit sa captive: & lui aprés l'avoir prise, & placée sur sa main; il lui dit; Ma sœur la Cygale, petite creature de Dieu, loüe ton Createur, & le nôtre, & de ta voix autant qu'il te le permet, honore sa Majesté Infinie. Elle lui obeït aussitost, comme si elle eust été raisonnable; elle éleva son chant, elle profera à sa mode les loüanges de son Autheur, & ne les cessa point, qu'il ne lui eust dit; c'est assez, ma sœur, avec la benediction de Dieu, que je vous donne pour vous envoler, dans les champs; allez-y, & loüez-le par vôtre ramage: ce qu'ayant dit, comme si elle n'eust attendu que son ordre, elle s'envola.

Il anime une Cygale à loüer son Dieu.

LXXXIII.
Il guerit nôtre Medecin par un signe de Croix.

Le Medecin à Lyon, qui avoit soin de nos Malades, par sa seule charité, étoit fort incommodé, lorsque P. Hierôme l'alla visiter; il le trouva déja presque sans oreilles, & sans yeux, par la force de sa maladie: il prit alors à deux mains sa tête, & la baisa au front, & aprés lui avoir donné trois signes de Croix, il se retira. Mais à peine P. Hierôme fut-il sorti de chez le malade, qu'il se leva de son lit tout gueri, & s'en alla à l'Eglise des Capucins remercier Dieu, qui lui avoit rendu la santé, à la priere de son Serviteur Hierôme. Il fit d'autres Miracles, dont JESUS-CHRIST témoigna visiblement sa Sainteté, mais il suffit de ceux que nous venons d'écrire ici, pour faire paroître sa vertu, & en glorifier les bontez Divines.

LXXXIV.
2. à Thim. 4. ch.

Ce grand Homme avoit consommé plusieurs années dans la carriere des vertus, en sorte qu'il pouvoit dire avec l'Apôtre, *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi*; & il avançoit à son terme, lorsque revenu du Chapître General de Rome, à Lyon, où l'on le renvoyoit Commissaire General, il assembla aussi-tost le Chapître Provincial, & alors il tomba malade. Comme Dieu donc l'avoit averti de sa mort prochaine, il la predit aux Freres, avec ces paroles; Déja, mes chers Freres, le vaisseau, qui voguoit sur la mer, & qui étoit battu des orages, s'avance à son port, & il achevera bientost sa course. Je ne serai plus gueres avec vous, parce que le jour, où le Gardien du Convent de Chamberry arrivera, sera le dernier de ma vie. Il fait venir alors tous les Peres de ce Chapître, leurs fit un admirable Discours de la grace de la Vocation, de l'amour de l'Ordre; de la parfaite Observance de la Regle, du zele de la Pauvreté, & du desir des Vertus. Et aprés les avoir exhortez fort tendrement, à s'aimer les uns, & les autres, il s'appliqua tout entier à se preparer à la mort, expia les pechez de son ame par le Sacrement, receut la sainte Eucharistie, s'arma d'oraison contre les Demons, & lorsque le Gardien de Chamberry fut arrivé, à peine lui eut-il donné, & receu de lui le Baiser de paix, qu'avant la celebration du Chapître, il acheva fort heureusement sa vie.

Il predit sa mort à ses Freres

LXXXV. Aprés sa mort il paroist comme glorieux, & prophetise la mort à un Prêtre.

Au même moment que son ame quitta son corps, elle apparut toute joyeuse à Balthazar Curé de l'Eglise de Chamberry, dont nous avons parlé, qui étoit fort malade, & lui dit; Adieu mon Frere, aprés avoir achevé le cours de ma vie, je monte au terme de ma Beatitude; ne craignez pas vôtre maladie, vous en guerirez bientost: mais aprés qu'il l'eut averti, qu'une autre maladie le feroit mourir, il lui dit; Faites vos efforts d'être pur pour ce jour-là: ce que Balthazar ayant assuré par serment, devant sa mort, il mourut comme P. Hierôme glorieux lui avoit predit.

LXXXVI. Lorsqu'on sceut dans Lyon la mort du P. Hierôme, toute la Ville presque vint aux Capucins, où tous le proclamoient un Saint, un Bien-heureux hautement: & même Henri III, qui étoit alors à Lyon, & qui sçavoit la sainteté de sa vie, pleura sa mort amerement. Son corps fut mis dans une biere, & enfermé dans la sepulture ordinaire des Freres, & l'on dit que quatorze ans aprés, l'an 1598, on le trouva tout entier, & sans pourriture. Mais lorsqu'il fallut le transporter dans la nouvelle Eglise des Capucins, sous le nom, & le Titre de S. François, l'an 1609, on y admira un autre prodige, parce que toutes les autres parties de son corps reduites en poussiere, sa seule tête parut si entiere, qu'on y distingua avec l'étonnement de tous les spectateurs, toute la cervelle aussi fraiche, que si le corps étoit mort, il n'y avoit qu'un moment. Il étoit bien juste en effet, que celui, qui avoit servi de Tête à plusieurs, pleine d'integrité, & qui devoit être l'illustre Fondement de beaucoup de Provinces, qui sont sorties de celle de Lyon, comme du sein de leur Mere, fust connu par un témoignage du Ciel, un Homme celebre en Vertus, & en sainteté de vie: d'où vient qu'on pourroit dire de la Province de Lyon, cét Oracle du Prophete, *Paupercula tempestate perculsa, ecce ego sternam per ordinem lapides tuos, & fundabo te in saphyris, universos filios tuos doctos à Domino, & multitudinem pacis filiis tuis, & in justitia fundaberis.* Ce qui parut fort vrai dans cette Province, & par la vertu de son Fondateur, & par la pieté de plusieurs de ses Descendans.

Aprés vingt-quatre ans de sepulture sa cervelle parut aussi fraische que s'il étoit en vie.

Isai. 54. ch.

VIE ET ACTIONS

DU P. HIEROME DE MONTEFIORE, X. GENERAL DES CAPUCINS.

Comme d'abord il se fit Conventuel, & puis Capucin: & sa grande Doctrine.

LXXXVII PERE Hierôme de Montefioré, General des Capucins, fut un des grands Personnages de leur Ordre, dont la vie est pleine de tant d'odeurs, des plus illustres vertus, & embellie de tant d'ornemens de dons de Dieu, que vous en trouveriez difficilement un autre, qui l'ait égalé en sainteté de mœurs, en prudence, en conseil, en sagesse, en doctrine, & en belles actions, & vous en rencontreriez plusieurs, qu'il a surpassez en vertu, & en integrité de vie. D'où vient que comme les grandes choses qu'il a faites, à la gloire, & à l'utilité, soit de la Religion, soit de toute l'Eglise, & ce qu'on dit de lui, de

plus utile à ses Suivans, doivent être connus dans le Monde, nous avons jugé convenable, de les transmettre à la Memoire des hommes, & de les confier à la verité de ces Annales.

Montefioré dont nous parlons ici, où naquit P. Hierôme, est un Bourg de la Marque d'Ancone, assez proche de la Catholique, au dessus de Rimini, à qui se joint un autre petit Bourg appellé Pratello, d'où l'on le nomma communément Hierôme Pratello, & depuis en Religion P. Hierôme de Montefioré, par raport à sa vraye Patrie. Dés sa jeunesse, avec un de ses Freres, appellé François, il entra parmi les Conventuels, où il s'appliqua si ardemment aux Lettres humaines, & puis aux Divines, qu'il y devint un des plus habiles de son Siécle. Mais comme P. Hierôme avoit l'esprit plus penetrant que son frere, il le surpassa bientost, en promptitude de sçavoir, en sublimité de doctrine, & en fonds de solide capacité: en sorte que tous presque le nommerent une Montagne de connoissance: voici comment. Lorsque le bruit de la profonde science de ces deux Peres, se répandit par toute la Marque, quelques Theologiens d'un autre Ordre, pour éprouver leur Theologie, furent à Montefioré, où les deux Freres étoient alors, chez leurs parens. Ils rencontrerent P. François dans une ruë du Bourg, & aprés leurs mutuelles civilitez, ils le provoquent aussitost à la Dispute. Ils proposent une Question controversée, lui dardent leurs Argumens, qu'ils avoient preparez si subtilement, & sans lui donner de remise, ils pressent fortement un homme, qui ne les attendoit pas, & qui se sentant attaquer à l'impourvû, branloit contre de si forts argumens, & y répondoit un peu foiblement. On en avertit P. Hierôme, qui vient aussitost sur le Pré, où son frere étoit aux prises avec ses Ennemis; il prend la These contestée, & il en resoud, en repousse, & en détruit si finement les raisons contraires, quoique si acerées, que ceux qui paroissoient auparavant comme Aggresseurs sur l'areine, vaincus par la subtilité de ses réponses, furent contraints de lui ceder le Champ de bataille, & de lui rendre les armes. LXXXVIII.

P. Hierôme est tres habile dans les Sciences.

Les Conventuels lui donnerent la Chaire de Lecteur, à cause de l'eminence de son esprit, & il s'y aquit tant de loüange de doctrine, de vertus, & de sainteté de vie, que Felix Peretti, Cardinal Montalte, qui d'abord avoit été Maître de l'Ordre des Conventuels, & fut fait depuis Pape, sous le nom de Sixte V. aprés avoir appris qu'il étoit passé entre les Capucins, & par allusion à sa patrie, disoit; Pleust à Dieu que vous eussiez dans le Jardin de vôtre Ordre, plusieurs de ces belles Fleurs. LXXXIX.

Belles loüanges que lui donne le Pape Sixte V.

On dit que Dieu l'appella aux Capucins d'une façon particuliere, qui tant plus qu'elle paroist éloignée de l'usage ordinaire des choses humaines, publie davantage la Sagesse Divine. A Narni une Damoiselle de pieté, par un Ordre de Jesus-Christ, qui conduit les hommes, & particulierement ses Elûs, avec des desseins, que nous ne connoissons pas, possedée d'un Diable, en étoit si cruellement tourmentée, que non seulement, il accabloit son corps de douleurs cruelles, mais même souvent, il lui empêchoit les choses plus necessaires à la vie, en sorte qu'elle ne pouvoit quelquefois prendre, ou du sommeil, ou des nourritures, si un Prêtre n'étoit present, qui moderast ce Diable, par une puissance Ecclesiastique. Cette Damoiselle étoit fort vertueuse, & si appliquée de desir, & de desseins aux choses de Dieu, que quoique cét horrible Esprit lui fit mille persecutions, elle les souffroit avec tant de courage, que son esprit libre de son Demon, loüoit assiduëment la Majesté Divine, & même étoit souvent éclairé des splendeurs Celestes, XC.

qui lui enseignoient non seulement, que sa possession étoit du ressort adorable d'une Sagesse infinie, mais même de jour en jour elles l'embrazoient de tant d'ardeurs Divines, qu'au milieu des disgraces qu'elle souffroit de son Diable, elle étoit comme entre les mets les plus délicieux; d'où il étoit visible, que son Demon, lui étoit donné pour son avancement spirituel à la vertu, & non pas pour sa ruïne.

XCI. P. Hierôme, aprés avoir exorcizé cette fille, l'espace de deux ans, un jour au milieu de l'exorcisme, il vit de ses propres yeux le Diable, d'une forme effroyable, qui tourmentoit si cruellement sa Possedée, que d'une main il la levoit par les cheveux en l'air, où il la tenoit suspenduë, & de l'autre tournant ses bras derriere son dos, tantost il la tiroit, en haut, & tantost il la jettoit en bas, comme on donne la torture aux criminels. Epouventé de cette veuë, il raisonnoit ainsi en lui-même; Ha! si le Demon fait tant de maux, aux corps des Justes, à qui presque il n'ose toucher, au temps même qu'ils joüissent de la vie, quels épouventables supplices, n'exercera-il pas contre les ames des Pecheurs damnez, lors qu'elles seront absolument sous sa tyrannie, dans les Enfers, pour une eternité? Si le Demon vomit tant de rage, contre cette sainte Damoiselle, qu'on peut dire un bois verd, agreable par les fleurs, & les fruits de sa bonne vie, que fera-t'il à un sec, aprés qu'il sera tombé du côté de l'Aquilon, & qu'aprés être arraché, comme inutile de la terre, il sera sous sa puissance, dans les Enfers? Combien, helas! le Diable, lui fera-t'il endurer de haines, de fureurs, & de miseres. Tandis que P. Hierôme concerte dans son esprit, un si Chrêtien raisonnement, il resolut de prevenir ces dangers, & Dieu qui par un conseil impenetrable de sa Sagesse infinie, le destinoit à être le Pasteur du petit Troupeau des Capucins, lui inspira l'amour de leur Ordre. D'où vient que peu de temps aprés, il alla à Rome, & y fut receu Capucin, l'an 1559, par P. Thomas Typhernas, General de la Reforme.

Il est divinement appellé aux Capucins.

XCII. Lorsque P. Hierôme, n'étoit pas encore aux Capucins, il étoit grave, prudent, plein de doctrine, & d'érudition, par la grandeur de son esprit: & ainsi comme il n'avoit pas besoin de s'appliquer à l'étude, pour devenir sçavant, il se consacra tout entier à la poursuite des vertus, qui pouvoient le rendre meilleur, & lui ménager l'acquisition de la forme plus parfaite, d'une Evangelique vie. Il s'addonna principalement à celles, qui contribuent davantage à l'Observance Reguliere, dont il fut un Zelateur si fidele, qu'en peu de temps, il acquit, dans l'estime de tous, la loüange, & le nom du parfait Observateur de la Regle. Nom mysterieux qu'on lui donna par justice, comme à celui qui étoit de Montefioré, puisqu'il fleurit dans la Religion de tant de vertus, qu'on peut l'appeller un Mont rempli de vertueuses Fleurs, qui répandit par tout tant d'agreables & de Celestes odeurs, qu'on diroit que l'Ecclesiastique ait prophetisé de lui, *Florete flores quasi lilium, & date odorem & frondete in gratiam & collaudate Canticum, & Benedicite Dominum in operibus suis.*

Eccles. 39. chap.

L'Humilité prodigieuse du Pere Hierôme, & ses Effets.

XCIII. ADmirez premierement, sur ce mysterieux Mont la Fleur de l'Humilité, rampante contre terre, il est vrai, mais exhalant des odeurs si douces, que P. Hierôme pour se rendre à l'avis du Sage, qui lui dit;

Quantum magnus es, humilia te, in omnibus, & coram Deo invenies gratiam, tant plus excelloit-il en esprit, & en capacité, tant plus il s'abaissoit au dessous des autres : en sorte qu'il ne pratiquoit pas seulement cette partie d'humilité, qui dépend de la speculation de l'intellect, & de la connoissance de soi-même, qu'on peut dire une humilité commencée, mais il embrassoit encore celle, qui toute achevée, procede comme de sa source, de l'affection de la volonté, dont saint Bernard a dit ; *Qu'il y a une humilité, que la verité nous produit, & elle est sans chaleur ; il y en a une autre, que forme la charité, & elle a des ardeurs ; celle ci est dans l'affection, & celle-là dans la connoissance.* D'où vient que celle du P. Hierôme ne demeuroit pas renfermée seulement dans son esprit, mais elle en sortoit exterieurement, par des actes propres & parfaits de l'humilité.

Ecclef. 3. chap.

Ses principales vertus.

S. Bernard. Serm. 42. sur les Cant.

XCIV. Ce grand Homme, depuis qu'il eut embrassé par sa profession la vie humble des Capucins, n'obmit jamais les emplois de la veritable humilité, dont il pust selon l'esprit de son Pere saint François, se montrer à tous, un vrai Frere Mineur, & plus humble que les autres, & qui lui acquist cette loüange du Sage, qu'il pouvoit dire de lui-même, non pas avec sa voix, mais par la langue, & l'action de la vertu, *Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, & flores mei fructus honoris, & honestatis.* Parce qu'il honoroit si fort tous les hommes, que comme il se jugeoit la plus vile chose du monde, il se faisoit volontiers le serviteur de tous. C'étoit assurément quelque chose de merveilleux, dans un si grand Homme, de servir tous les jours à la cuisine, d'y porter du bois, & de l'eau dans les occasions, de laver souvent les écuelles, d'aider au Portier, à balayer les Cloîtres, aux Clercs à parer les Autels, au Jardinier à bécher la terre, de vuider les ordures des malades, de leurs rendre tous les services plus humbles de la parfaite Charité, & de préter ses mains à laver, à nettoyer, à coudre, à raccommoder tous les habits, des Freres d'un Convent, en sorte qu'il faisoit gloire d'être le serviteur de tous. Enfin comme une si parfaite humilité d'esprit, possedoit un si grand Homme, qu'il étoit tout soûmis à ses ordres, il n'est pas étonnant, qu'on vit briller dans ses paroles, ses regards, ses démarches, ses gestes, toute la composition de son corps, & sa conversation dans les Compagnies, tant de splendeurs d'humilité, qu'il sembloit être offert au monde, comme un simulachre Celeste, du plus parfait abaissement, où tous apprissent, aprés l'avoir admiré, les actions plus admirables de cette profonde vertu.

Ecclef. 24. chap.

Sa profonde humilité.

XCV. Ce ne fust pas seulement dans ses premieres années de Religion, que P. Hierôme s'appliqua si fort à l'humilité, il la poussa même si avant, qu'elle crût dans tout le cours de sa vie, au milieu même des Charges plus honorables du Gouvernement ; parce que lors qu'il fut Provincial, & General de l'Ordre, les actes de cette vertu lui étoient si ordinaires, que ceux qui ignorent sa force, & ses excellences, lui en reprochoient souvent les excés, & lui disoient, que la suprême Charge de la Religion paroissoit avoir peu de raport, avec les emplois les plus vils d'un Convent. Ce qui lui arriva dans la Province de Milan, où il faisoit sa visite generale, au Convent de cette même Ville, parce qu'alors le Jardinier, ayant besoin de secours, pour planter des choux, le General y courut avec les autres Freres ; & tandis qu'il travaille assiduëment, & qu'il honore son Generalat de cette action d'humilité, plusieurs Seculiers le considerent avec étonnement, & toutefois comme ils sçavoient sa profonde vertu, ils canonizerent son abaissement.

Son humilité s'augmente dans ses plus grandes Charges.

XCVI. Une autrefois, qu'il prêchoit le Carême à Novare, il eut besoin de bois, & pour n'être pas incommode à la Communauté de la Ville, &

Il edifie plus par ses actions, que par ses paroles d'humilité.

Act. 20. chap.

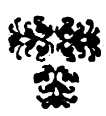
pour montrer aussi par un exemple, l'humilité qu'il prêchoit si souvent de paroles, il fut avec son Compagnon à la forest, & tous deux chargez d'un gros fagot de bois, ils retournerent dans la Ville, parce qu'il ne croyoit pas qu'il fust indigne d'un Predicateur Evangelique, de chercher en travaillant les necessitez de sa vie, puisque l'Apôtre disoit; *Ipsi scitis, quoniam ad ea, quæ mihi opus erant, & his qui mecum sunt, ministraverunt manus istæ: omnia ostendi vobis, quoniam sic laborantes oppertet suscipere infirmos:* & par cette action, il anima plus que par ses discours, quoique forts, toute la Ville à la pieté.

XCVII.

Rare exemple de sa parfaite humilité.

L'on devoit celebrer à Fabriano, dans la Marque d'Ancone le Chapître Provincial de cette Province, où P. Hierôme alloit avec son Compagnon à pied, lors qu'il rencontra par hazard, certains Gentils-hommes, qui touchez de ce qu'on disoit par tout de si merveilleux, de la force de ses Predications, & de sa sainteté, étoient partis de Sasso-Ferrato, pour l'aller trouver, dans cette esperance, qu'aprés l'en avoir prié, il voudroit bien avec ses bons discours arracher des cœurs de ces peuples leurs haines, leurs factions, & leurs querelles. Lors donc que ces Messieurs vont chercher P. Hierôme, pour le mener avec eux à Sasso-Ferrato, ils le trouvent en chemin, qui alloit à Fabriano: & comme ils ne le connoissoient pas de veuës, ils le saluënt pour un autre; ils l'interrogent alors du P. Hierôme, & il leurs demande ce qu'ils lui vouloient; Nous avons si grand besoin de lui, répondirent-ils, que nôtre Bourg entier attend son salut de son jugement; parce que comme ses inimtiez mutuelles, l'ont presque reduit à sa derniere ruïne, nous esperons que la presence, & la Predication, d'un si grand Homme, lui rendront son ancienne paix. D'où vous est venuë cette pensée, leurs demanda P. Hierôme? Cét Homme, si je ne me trompe, n'est ni meilleur, ni plus saint, que les autres Capucins; vôtre croyance est frivole, & elle n'a point de fondement, sur une solide verité: Mais eux, lui disant plusieurs choses, qu'ils avoient entenduës de lui, il se prit à rire, & leurs dit; Ignorez-vous, mes amis, la nature du Peuple: c'est souvent son vice, de dire des Fables, & de debiter des mensonges, pour des veritez; croyez-moi, tout ce qu'on vous a dit, est un conte populaire, il n'y a rien de vrai, parce que P. Hierôme, n'a ni prudence, ni vertu, au dessus des autres; le moindre Predicateur de l'Ordre, vous peut autant satisfaire que lui: ce qu'il sembloit dire, avec tant de colere contre lui-même, que ces Gentils-hommes, admiroient dans leur ame, qu'un Capucin principalement, parla de cette maniere. Mais F. Jean Baptiste son Compagnon, qui marchoit aprés lui, leurs montre du doigt que c'étoit P. Hierôme: & lorsque ces Cavaliers l'eurent reconnu par ce signe, ils descendent de cheval, lui font grande civilité, & ils le conjurent avec force, qu'il aille promptement secourir ces peuples de Sasso-Ferrato, qui se ruïnoient par leurs querelles, & qui se reconcilieroient par ses bons discours. Lorsque P. Hierôme s'apperceut que son Compagnon l'avoit trahi, il en fut fâché, & l'en gronda assez en colere: mais vaincu des prieres de ces Messieurs, il alla avec eux à Sasso-Ferrato, où il travailla par ses Predications, ses conseils, & sa prudence, avec tant de succés, que ces Peuples calmerent leurs querelles, & devinrent les meilleurs amis.

Par quelques Predications, il appaise les querelles de Sasso-Ferrato.



La morti-

La Mortification des Sens, & particulierement des Yeux, & de la Langue du P. Hierôme.

TAndis que d'un côté, le Seps Evangelique produisoit les Fleurs de l'Humilité, & remplissoit la Vigne de la Religion d'odeurs agreables, de l'autre côté, nôtre Mont mysterieux, de fleurs si charmantes, faisoit fleurir la myrrhe des mortifications, dont saint Gregoire, sur ces paroles des Cantiques, *Vadam ad montem Myrrhæ, & ad collem Thuris,* a dit; *Que pourroit-on entendre par la montagne de Myrrhe, que la hauteur peut être de la Mortification? Et qu'entendrons-nous, par la colline d'Encens? sinon la haute Humilité de l'Oraison. L'Epoux va donc à la montagne de la Myrrhe, & à la colline de l'Encens, parce qu'il visite familierement ceux, qu'il voit aller aux choses plus élevées, par la mortification, & sentir bon, par les pures, & les humbles prieres.* P. Hierôme, depuis son entrée dans l'Ordre, jusqu'au terme de sa vie, s'y appliqua de sorte, qu'il privoit non seulement son corps, de tous les plaisirs des sens, dont il peut quelquesfois joüir innocemment, mais même, il ne permettoit pas à son ame, d'en former les desirs; sa mortification étoit sans mesure, parce qu'il haïssoit si fort les voluptez du corps, & de l'esprit, qu'il leurs faisoit une égale guerre, & n'avoit jamais de paix avec elles, d'où il acquit enfin, qu'il commandoit à sa chair, & à son ame si souverainement, qu'il sembloit être monté, au plus haut du mont des mortifications. Et afin qu'on en juge mieux, faisons voir à nos Lecteurs, quelques parties principales de ses mortifications. XCVIII.

Cant. chap. 4.

Il s'applique fort à la mortification des sens.

Il reprimoit si bien ses yeux, qu'il ne regardoit jamais personne au visage, & principalement les femmes; il ne se plaisoit pas à la veuë des plus belles choses, & il ne croyoit que le Ciel en ce monde, digne de la veuë des hommes. Que si quelquesfois, tout seul, il consideroit ce grand Univers, il n'y regardoit pas les especes des choses creées, qu'il apprenoit du Sage, être comme des pieges tendus aux pieds des plus foux, mais il y admiroit le Createur de tous les Estres. Enfin il excelloit par une démission si honnête de ses yeux, que ceux qui ne connoissoient pas sa vertu, lorsqu'ils voyoient, qu'il ne regardoit jamais, doutoient qu'il eust une veuë: & je ne m'en étonne pas, parce qu'un Homme si sage, sçavoit bien, que les yeux ruïnent souvent une ame, & que si une fois vous ouvrez ces portes, à la concupiscence, dans vôtre cœur, elle y introduira tous les vices. Pour donc le garder avec plus de seureté, crainte que les siens ne passassent les bornes de ses pieds, il leurs en prescrivoit les mesures, & il avoit coûtume de l'autoriser de la belle action de ce grand Eusebe, dont parle Theodoret, dans la vie des Peres. *Il étoit assis sur une pierre, avec l'admirable Ammianus, & l'un lisoit une Histoire de la Bible, que l'autre expliquoit, dans ses plus grandes difficultez. Mais comme quelques Laboureurs y cultivoient leur terre, Eusebe y fut surpris d'une contemplation sainte, lors que le Divin Ammianus, eut lû le lieu de l'Evangile, & qu'il en demandoit l'explication; Eusebe lui fit repeter la lecture: & lui, répondant à Eusebe, que ravi peut-être, de ce qu'on faisoit dans le champ, il n'avoit pas entendu, comme il est apparent, Eusebe fit ce pacte avec ses yeux, qu'il ne regarderoit jamais ce champ de la terre, ni même les beautez des Astres. Mais se servant d'un chemin fort étroit, dont, dit-on, la mesure n'étoit que d'une paulme, & dont il se servoit pour aller à son Oratoire, il ne le passa plus, & même on dit, qu'il* XCIX.

Il arreste la concupiscence des yeux.

Liv. 9. sur Eus.

vécut plus de quarante ans depuis, mais afin qu'avec la resolution de son esprit, il y fut obligé par quelque necessité, aprés qu'il eut mis sur ses reins une chaine de fer en ceinture, & un gros colier du même metal à son cou, d'un autre chaîne de fer encor, il joignit le colier à la ceinture, afin que courbé de la sorte, il fut contraint continuellement de regarder la terre.

C. Ce grand Homme mit une garde si seure à sa langue, qu'on ne le put jamais reprendre d'aucune parole, ou inutile ou inconsiderée, & il sçavoit bien que la langue étoit un mal si fort précipité, qu'on n'en pouvoit trouver de plus prompt à nuire, & de plus difficile à reprimer: en sorte que ce saint Homme qui vouloit apprendre l'Ecriture Sainte, aussi-tôt qu'il rencontra ces paroles du Roy Prophete, *Dixi custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea*, se retira promptement, & se cacha dans les bois, d'où long-temps aprés, il revint trouver son Maître, qui lui demanda pourquoi il avoit interrompu tant de jours son étude, & à qui il répondit, que cette premiere parole de l'Ecriture Sainte, lui avoit tant donné de peine, qu'il avoit cru qu'auparavant que de continüer cét étude, il devoit apprendre à bien moderer sa langue; Nôtre Hierôme de méme, pour refrener les vices de la sienne, avoit appris à éviter tous les entretiens inutils, & à se retirer dans les solitudes, si amies du silence, où il disoit, qu'il apprendroit plus, que dans les conversations des hommes, parce que dans celles-là, l'on s'instruit, disoit-il, à prevenir les maux de la langue, à éviter les choses nuisibles, à prévoir les perils, à s'appliquer à la pureté de l'ame, à desirer avec joie les biens eternels, à rechercher les Divins, & à devenir vertueux, en sorte que lors qu'on lui demandoit, pourquoi il étoit si solitaire, il répondoit; C'est afin que je combatte mon ennemi plus seurement, parce qu'il sçavoit bien que la solitude, étoit la forteresse plus assurée de l'ame, d'où pendent, pour son secours, & pour sa deffense, mille boucliers, & autant de dards, dont elle se munit contre les Demons, & qui l'en rendent la victorieuse; qu'elle y trouve même la paix, qui la pousse loin du bruit des hommes, & du tumulte des plaisirs des sens, lors qu'elle la cache heureusement, en la presence de son Dieu, où elle trouve toutes ses tranquillitez, comme Laurent Justinian l'a si bien remarqué.

Psal. 38.

Il met une seure garde à sa langue.

Les Macerations de la Chair, & l'Abstinence du P. Hierôme.

CI. IL modera sa bouche qu'on peut dire le Seminaire de la Luxure, & presque de tous les vices, par la Loi insurmontable, qu'il s'établit d'une si severe abstinence, que souvent il ne se nourrissoit que de pain, & d'eau, & quoi qu'outre les jeûnes ordinaires de nôtre Ordre, il jeûna encore le Carême du Saint-Esprit, de saint Michel, & les autres de nôtre Pere saint François, il faisoit une guerre si cruelle à son ventre, qu'à peine lui accordoit-il tous les jours les choses necessaires à la vie, & encore ne croyoit-il pas en faire assez, parce qu'il eust voulu n'avoir point de corps, pour n'être pas obligé de lui faire des services. Jamais les choses les plus insipides, & les plus mal-assaisonnées, ne le surprirent de sorte, qu'elles tirassent de sa bouche la moindre plainte, & le plus petit murmure, quelques des-agreables, & dégoûtantes qu'on les lui servit, il les mangeoit de sorte, qu'il en disoit toûjours des loüanges. F. Gilles son Compagnon, un jour à table, lui donna de l'eau, pour du vin dans une bouteille, qu'il but toute entiere, sans dire une parole, & comme son

Il reprime sa bouche par l'abstinence.

Compagnon s'en fut apperceu, sur la fin de son repas, & qu'apres des excuses, il voulut lui apporter du vin, P. Hierôme le refusa, lui disant; Pourquoi vous accusez-vous d'une faute? il n'y en a point, mon Frere, puisque la soif est mieux éteinte par l'eau, que par le vin; parce qu'un homme si sobre ne regardoit pas, à ce qu'il mangeoit, & à ce qu'il beuvoit, mais à ce qui le nourrissoit: & il étoit de ce sentiment, que Dieu donnoit une bouche aux hommes, comme un passage à la nourriture, & non pas un instrument à la volupté: d'où il concluoit sagement, que nous ne devions manger, que pour nous nourrir, & non pas pour nous remplir de plaisirs.

Plusieurs incommoditez, dont il affligea sa chair, & comme ennemie de son esprit, & comme une charge pesante de son ame, dés son entrée dans nôtre Ordre, montre bien visiblement, la guerre cruelle, dont il la poursuivoit; puisque dés lors il couvrit son corps, accoûtumé si fort à la delicatesse, d'un habit si rude, que non satisfait du gros drap, qui nous est ordinaire, il chercha pour lui cette espece de cilice, qu'on donne aux Forçats dedans les galeres; & aprés s'en être fait un habit, il rejettoit la tunique, & le manteau dans les plus grands froids, & les plus fortes gelées; non seulement pour rendre plus recommandable par son exemple, nôtre pauvreté, mais encore pour mortifier son corps, & par l'âpreté de l'étoffe, qui le couvroit, & par la rigueur du froid, qui le supplicioit. Mais, comme il croyoit, qu'un rude habit traittoit encore trop humainement un domestique ennemi, à qui il avoit juré une haine irreconciliable, il le charge d'un fâcheux cilice, & l'accompagne de disciplines si cruelles, pour dompter ses insolences, qu'il sembloit fraper un corps de marbre, ou de bois, & non pas de chair, ou qui lui fut propre: & encore ses flagellations étoient si longues, qu'il les continuoit quelquefois des deux heures entieres: chose assurément ignorée des Stoïques, & des Peripateticiens, qui, quoiqu'ils s'étudiassent à fuir tous les vices, & à reprimer les voluptez criminelles de l'ame, par des actions vertueuses, à cause pourtant qu'ils suivoient la nature, comme leur conductrice, ils croyoient, qu'il n'y eust rien de plus naturel à l'homme, que de donner à son corps toutes les commoditez de la vie. Mais la Philosophie des Chrétiens, plus sainte assurément, que la Morale de ces Sages, est montée jusques-là, d'apprendre sous son Maître JESUS-CHRIST, à mépriser les choses plus commodes à la chair, & à desirer les plus penibles à la nature, comme plus propres à élever l'ame au Ciel, & à la rendre plus semblable à Dieu, puisque nôtre Sauveur a dit; *Si quis venit ad me, & non odit patrem suum, & matrem, & uxorem, & filios, & fratres, & sorores, non potest meus esse discipulus.* S. Luc. chap. 14.

CII.

CIII.

Comment il abhorroit son propre corps.

De cette haine Evangelique, que P. Hierôme conceut contre sa chair, au commencement de son entrée dans nôtre Ordre, il empruntoit depuis une affection si zelée, de souffrir pour Dieu, toutes les peines imaginables, que lorsqu'il étoit General, & au Convent de Fano, ou de Gradara, comme disent d'autres, pour y faire sa visite, aprés qu'on eut mis l'eau dans la pierre, pour lui laver les pieds, comme c'est nôtre coûtume, ceux qui étoient destinez, pour lui rendre ce service de charité, trouverent l'eau si chaude, qu'ils ne purent y tenir leurs mains, & leur General y laissa constamment les pieds, en sorte que comme on lui demanda, s'il vouloit qu'on en temperast la chaleur avec la froide, qu'on apporteroit, il fut ravi de cette occasion de souffrir, à cause qu'il étoit la Semaine Sainte, toute consacrée à la Passion de

JESUS-CHRIST, & il leurs dit, ce qu'il vous plaira, c'est vôtre propre affaire. Ils crurent alors une chose vraye, que leur General étoit bien joyeux de laver ses pieds, dans une eau boüillante, parce qu'il sçavoit bien qu'elle exerceroit sa patience: à peine en effet eut-il lavé ses pieds, qu'il y sentit une douleur si brûlante, que comme il voulut faire les ceremonies, il souffroit si cruellement, qu'il trembloit de tout le corps, & quoiqu'il se tinst à l'Autel, il eut grande peine à achever tout l'Office. C'est assez qu'il ne se presenta jamais rien de si rude à endurer pour Dieu, qu'il ne l'embrassast, non seulement avec volonté, mais encore avec joye, parce que cét homme tout Evangelique, qui exerçoit la mortification de JESUS-CHRIST sur son corps, par la haine de soi-même, & travailloit ainsi à orner son ame des plus belles Vertus, avoit coûtume de moissonner la myrrhe, avec tous les aromates; en sorte qu'il pouvoit dire avec l'Epouse des Cantiques; *Manus meæ* *stillaverunt myrrham, & digiti mei pleni myrrha probatissima.* (Cant. 5. chap.)

Zele de Pauvreté qu'eut ce Serviteur de JESUS-CHRIST.

CIV. L'Amande de la Pauvreté, si fort amie de la Myrrhe, produit encore ici ses fleurs, dont S. Gregoire dit; Qu'elle est un Symbole, où l'on peut voir une image bien representée, de la Perle principale de l'Ordre des Freres Mineurs, & leur parfait Ornement, leur tres-haute Pauvreté, dont P. Hierôme dit avec l'experience; Que si l'amande est couverte d'une côcque fort dure, & difficile à casser, elle est un fruit fort agréable: de même on sçait fort bien, que les incommoditez, les miseres, l'indigence, les ordures, les deffauts des choses, toutes les disgraces de la pauvreté, sont extrémes, & ne representent rien aux yeux des hommes, que d'affreux, & d'insupportable à leur nature: Mais si nous penetrons d'esprit, ce qu'elle a de douceurs interieures, aprés que nous aurons rompu son écorce exterieure, nous y trouverons de grandes richesses, des delices sans mesures, & de merveilleux agréemens, puisque l'Evangile dit, que le Ciel est du domaine de la Pauvreté: d'où demande Laurent Justinian; *Voulez-vous apprendre les richesses de l'indigence volontaire? elle ne dépend point des Demons, elle n'est pas esclave des Rois, parce qu'elle combat pour Dieu, & qu'elle sert avec les Anges au Roy des Cieux. Elle n'a point de Greniers, où elle serre ses bleds, mais une abondance si grande, qu'elle n'estime rien d'avoir tout le monde; elle n'a rien, dont elle puisse thesauriser sur la terre, parce qu'elle renferme dans le Ciel, toutes ses possessions.* (Laur. Iust. de la pauvreté chap. 4.)

CV. Cette Fleur de l'Evangile, embellit admirablement P. Hierôme, comme il est visible dans tout le cours de sa vie, qui fut une suite continuelle de la Pauvreté. Il lui consacra de maniere toutes ses affe-ctions, que lorsqu'il étoit Superieur, il ne souffroit que le necessaire à sa Charge, & haïssoit comme un serpent le superflu, qu'il estimoit une chaîne, qui captive les mains, & les pieds de plusieurs, & les empêche d'être plus vertueux; & lorsqu'il étoit inferieur, il s'abstenoit de sorte de toutes les choses, qu'il ne vouloit l'usage, que des necessaires absolument aux fonctions de sa Regle, & à l'honnêteté. D'où vient que sa chambre dénuée de tout, paroissoit celle d'un Codrus. Dans son necessaire même, il brilloit de tant d'éclat de Pauvreté, qu'on n'y voyoit rien d'entier, & bien moins rien de pretieux, parce qu'il n'eut

(Il fut grand amateur de la plus étroite pauvreté.)

jamais qu'un habit fort austere ; simple , & tout plein de pieces , une grosse corde de chanvre, des mutandes toutes rapiecées, des mouchoirs souvent déchirez, un vieux Breviaire, & un Diurnal, à peine, lorsqu'il étoit General, encore le quitta-il, aussitost qu'il ne le fut plus, comme inutile à un Capucin veritable.

Sa Pauvreté n'avoit rien de commun avec celle d'un Aristide, d'un Diogenes, & de ces autres Grecs, qui furent estimez les plus pauvres de leur siecle, parce qu'ils l'étoient, ou par les disgraces de leur Fortune, ou par la vanité de leur indigence, qui les faisoit considerer des hommes : & ainsi leur Pauvreté n'avoit rien que de l'apparence, elle ne possedoit rien de vertueux. Mais P. Hierôme, comme plus parfait, ne dispute qu'avec ceux, qui possedent la vraye Pauvreté d'esprit, dont jouït seulement une ame, qui se dégage de tous les desirs des choses, & qui, pour suivre le conseil de l'Evangile, recherche toûjours l'usage le plus pauvre de celles, dont ils pourvoyent à leurs besoins ; comme autrefois les Apôtres imitateurs de Jesus-Christ, & depuis parmi nous, les Antoines, les Bernardins, les Felix, & les autres grandes Lumieres de nôtre Ordre, qu'on dit avoir été les vrais Sectateurs de nôtre Pere S. François. P. Hierôme s'appliquoit fort à imiter ces grands Saints, & à marcher sur leurs vestiges, pour ne pas paroître degenerer de leurs Vertus, & être une image accomplie de leur Pauvreté. D'où vient, que s'il arrivoit quelquefois, que pour son amour, il souffrit les plus grandes incommoditez de la vie, il les enduroit avec tant de courage, qu'il sembloit y trouver tous ses plaisirs: Et un soir arrivé dans un de nos Convens, pour y faire la visite, comme General de l'Ordre, lorsqu'on lui eut dit, qu'il n'y avoit ni pain, ni quoi que ce fust de nourriture, pour lui donner à souper, il en montra tant de joye, qu'il s'écria ; *Ha! que je suis obligé à mon Dieu , qui m'a conduit aujourd'huy dans un Convent , où abonde la disette des choses, & où domine la haute Pauvreté !*

CVI. *Quelle fut son extrême pauvreté.*

Un jour il cheminoit avec son Compagnon, par les vallées de l'Etat d'Urbin, où, quoiqu'ils fussent fort accablez de fatigues, & de jeûne, ils n'avoient quoi que ce fust de nourriture ; ils rencontrerent alors un petit village fort pauvre, qu'ils partagerent lui & son Compagnon, par l'ordre de leur Pauvreté, qui vouloit, qu'ils y demandassent leur vie separément d'un côté, & d'autre dans toutes les cabanes. Ils se trouverent tous deux à la sortie du Village, & P. Hierôme dit à son Compagnon ; Disputons maintenant, mon Frere, de vous ou de moi, qui a mieux quêté. L'un & l'autre exposerent leurs aumônes, & à peine s'y trouva-il un peu de pain d'orge, dont ils appaiserent leur faim, avec tant de joye, que P. Hierôme ne mangea jamais de meilleur appetit, comme son Compagnon l'a souvent témoigné. Il abhorroit si fort la pecune, qu'il croyoit, qu'on ne devoit jamais l'approcher de prés: d'où vient que lorsqu'il étoit encore entre les Conventuels, il donna aux pauvres, une somme considerable d'argent, qu'un de ses Freres l'avoit prié de lui conserver dans sa chambre : & comme il la lui redemanda, il lui répondit ; Pourquoi cherchez-vous dans vôtre chambre de la pecune, qui est mon ennemie, allez la demander chez les Pauvres, elle est mieux entre leurs mains, qu'en celles des Freres Mineurs.

CVII. *Il abhorroit extrémement la pecune.*

Il croyoit fausse la pauvreté de ces gens, qui refusoient d'endurer les incommoditez, qu'ont coûtume de souffrir les pauvres. Lorsqu'en hyver il étoit tout gelé de froid, à cause qu'il n'avoit qu'un méchant habit, à

CVIII. *Il en punissoit severement les transgresseurs.*

peine approchoit-il du feu : mais pour rendre à la pauvreté, ce qu'il lui devoit, il cherchoit à la façon des pauvres, les rayons du Soleil, où il dégeloit son corps tout glacé : & comme il aimoit si tendrement, en sa propre personne, cette eminente vertu, qu'il y faisoit consister toute la gloire de son Ordre, & toute la sienne, lorsqu'il étoit Superieur, il employoit tous ses soins, pour la faire observer des autres, dans toute son integrité. D'où vient que si dans la correction des autres manquemens des Freres, lorsqu'il étoit General, il apportoit souvent plus de mansuetude, il leurs étoit plus severe dans ceux, dont ils avoient offensé nôtre Pauvreté; parce qu'il croyoit qu'on devoit avoir plus de soin d'elle, qu'elle étoit dépouillée du secours de toutes choses. Puis, disoit-il, que tous les Superieurs combattent pour l'Obeïssance, tout l'Ordre est en armes pour les interests de la Chasteté, mais pour la Pauvreté, comme elle est basse, & odieuse d'elle-même, elle est presque abandonnée de tous, personne ne combat pour sa deffense, & expliquant un Oracle de nôtre Pere S. François, il disoit, *les Temps fâcheux sont fort proches, où la Pauvreté sera seule tristement par tout, abandonnée comme une malheureuse, quelque sainte qu'elle soit, & elle languira dans la fange, comme une méprisable, quoiqu'elle soit une Dame, & une Souveraine;* Et n'en cherchez point d'autre cause, que dans ses amis, qui la laisseront dans les miseres, & qui quoiqu'ils ayent entrepris sa conservation, & sa deffense, lui feront une plus cruelle guerre, comme ses cruels ennemis. Cette raison le rendoit si fort son Protecteur, & son Avocat, qu'il ne laissoit rien de faisable, qu'il n'entreprist constamment, pour en maintenir l'Observance. Ce qui fit, que si jamais cette amande amere de la Pauvreté, eut ses Fleurs dans l'Ordre, fut assurément dans le temps du P. Hierôme.

L'esprit d'Oraison de ce grand Serviteur de Dieu.

CIX. LEs Fleurs si agreables de l'Oraison ne manquerent pas à nôtre Montfleury, ni ceux encore de la Contemplation, que produit particulierement le Terroir de la Solitude, dont Isaïe a dit, *Lætabitur deserta, & invia, & exultabit Solitudo, & florebit quasi lilium.* Entre les autres biens, qui procedent de la Solitude, si nous nous en rapportons à Jeremie, le capital est à son sens, que l'ame s'y dégage des ordures des choses sensibles, & s'y éleve à la contemplation des Celestes. *Sedebit solitarius, quia elevavit se supra se.* D'où Laurent Justinian dit, lorsqu'il écrit du Solitaire; *O! combien envoye-il au Ciel de soupirs? combien verse-il de larmes? combien desire-il la resolution de son corps? passionne-il son heureux repos? demande-il la societé des Anges? admire-il la gloire de sa Celeste Patrie, dans ses contemplations, y disant avec David;* Quàm dilecta Tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit & deficit anima mea in atria Domini. *O! qu'il étoit souvent ravi au dessus de lui-même, & qu'alors son cœur étoit plein de joye.* Mais il seroit difficile d'écrire ici de quelle hauteur étoient les Cedres des contemplations des choses Divines, dans cette solitude de corps, & d'esprit, que s'étoit ordonnée P. Hierôme, dans une separation si generale du tumulte des hommes? quelles fleurs Celestes de prieres si pures, il y cueilloit si diligemment? combien, de perles de larmes saintes, il y répandoit? avec quels embrassemens de saintete il y possedoit son Epoux? & combien de douceurs il

Isai. 35. ch.

Thren. 3.

Laurent Iust. de la Vie solit.

Il cherche la solitude pour mieux faire l'Oraison.

y éprouvoit en sa compagnie; parce qu'il passionnoit si fort la priere, qu'il se levoit souvent deux ou trois heures avant Matines, & descendoit à l'Eglise, où il faisoit Oraison, en presence du saint Sacrement.

C'étoit fort sa coûtume, lorsqu'il n'avoit pas d'affaires si pressées, d'employer trois ou quatre heures des nuits, dans la contemplation des choses Divines, où il fut frequemment ravi, comme, entre plusieurs, le témoignoit un certain Frere Laïc, qui au Convent de Camerin, où se reposoit P. Hierôme, aprés son Generalat, vint une nuit à l'Eglise, pour y faire ses prieres, avant les Matines, & il apperceut ce saint Homme, les mains étenduës devant l'Autel, & élevé de terre de deux coudées. C'est encore, ce qu'a témoigné F. Hilaire d'Amelia, qui fut souvent son Compagnon, qu'il l'avoit vû plusieurs fois ravi en extaze, & élevé de terre. F. Boniface de Taglio, le vit aussi extazié dans l'Eglise de Montevecchio, lorsqu'il étoit Provincial de la Province, & qu'aprés l'avoir admiré long-temps, il s'étoit retiré avec étonnement. C'est ce qui arriva dans le même temps, au Convent d'Urbin à F. Vital de cette Ville, qui comme Portier, eut voulu lui dire, qu'il allast à la porte, où quelques Messieurs le demandoient, le trouva dans l'Eglise si fort en extaze, que quoiqu'il lui parlast d'une voix assez haute, & qu'il le tirast par son habit, il ne put le faire venir à lui, qu'aprés qu'il fut sorti de lui-même du ravissement. On peut mettre ici, ce que nous avons dit dans la vie du P. Jean Marie de Tusa, de ces globes de flammes, qu'on vit sur le toict de l'Eglise, où il faisoit ses prieres. C'est ce que nous avions à dire de son Oraison particuliere. CX. De quelle si il la faisoit ordinairement.

Mais pour la commune, à tous les Freres de jour, & de nuit, il en observoit toutes les heures, avec une exactitude si inviolable, qu'il ne s'en exemptoit jamais; puisque quoique comme Provincial, & même General, il visita son Ordre, au commencement du chemin du jour, il imposoit silence à ses Compagnons, & il les animoit par son exemple, à une heure d'Oraison toute entiere: & même quelque fatigué qu'il fust. lorsqu'il arrivoit à un Convent, quelque Office qu'on y dist dans le Chœur, il y alloit avec les autres, avant qu'on lui fist la charité. Enfin il fit ce pacte avec son ame, qu'il employeroit à l'Oraison tout le temps, que lui laisseroit la necessité ou de la nature, ou de ses affaires. CXI. Il fait grand état des Offices de l'Eglise.

Un exemple, entre plusieurs qu'ont ignoré les hommes, montrera assez, quelles delices Celestes il goûtoit, comme des mouëlles de Cedre, dans toutes ses oraisons. Lorsqu'il devoit prêcher à Montefioré, sa Patrie, le Carême, les Magistrats lui avoient preparé son logis meublé proprement des choses plus necessaires, qu'il refusa par un zele de l'humble Pauureté, & il se logea dans l'Hôpital avec les Pauvres, où pour paroître tel, il choisit le moins considerable appartement. Il s'y établit cette maniere de vie, qu'il se coucheroit la premiere heure de la nuit, qu'aprés la troisiéme tout au plus de sommeil, il se leveroit, & qu'il iroit par un Portique dans l'Eglise voisine, où il passoit en prieres le reste de la nuit. Son compagnon alors entendoit ses soûpirs, & ses gemissemens de l'amour de Dieu: & une nuit, où il l'observoit plus curieusement, il vit proche de lui une lumiere Celeste, où quoiqu'il entendist dans son étenduë quelqu'un qui lui parloit, il n'apperceut pas la personne, & ne distingua pas ses paroles, mais celles seulement du P. Hierôme; O! ma douce Mere; ô! ma Mere bien-aimée. Comme il repetoit souvent la même chose, il le voyoit tout moüillé de larmes, & tout abîmé de douceurs Celestes: d'où il jugea facilement, qu'il entretenoit la sainte Vierge, qui environnée de cette clar- CXII. Il joüit dans ses Oraisons des douceurs Celestes.

té, consoloit P. Hierôme durant ses prieres, & lui donnoit à pleines mains, les fleurs Celestes des delices du Paradis.

Prudence merveilleuse du P. Hierôme dans la conduite de ses grandes Prélatures.

CXIII. Les productions des Fleurs Celestes ne sont pas encore terminées, dans la personne du P. Hierôme, puisque la Plante de conduite, fit germer en lui celle du conseil, & de la prudence dont le Prophete dit, *Assumpsi mihi duas virgas; unam vocavi decorem, & alteram funiculum, & pavi gregem.* Ce grand Homme effectivement, qui étoit avantagé de tant de grandeur d'ame, d'une doctrine si sublime, & d'une maniere si sainte de vie, qu'il sembloit n'être pas seulement né pour luimême, mais pour les interests des autres, à peine eut-il dix ou onze ans au plus de Religion, qu'il fut élevé par sa Province de la Marque d'Ancone, aux Charges principales de son gouvernement: où comme il fit paroître une extrême prudence, & une grande integrité, l'an 1570, il fut fait Definiteur General, & Procureur de Cour: & comme il s'aquitta fort dignement de ces deux Dignitez, l'an 1573, il fut encore élû premier Definiteur General, au Chapître qu'on celebra à Ancone, & à cause que P. Vincent de Monté Olmo General de l'Ordre, mourut aprés la premiere Année de son Generalat, P. Hierôme gouverna la Religion jusqu'en l'année 1577, où il prepara nôtre premier Etablissement en France. Et enfin l'an 1575, au Chapître General à Rome, il fut élû General, avec le consentement presque de tous les Vocaux de cette celebre Assemblée, comme nous l'avons expliqué bien amplement dans l'Histoire de cette Année-là.

Zachar. 11. ch.

Il est élevé aux Dignitez de l'Ordre.

CXIV. Combien excellemment fleurit, entre les mains du P. Hierôme, cette Baguette de gouvernement? avec quelle lumiere d'autorité? quelle grandeur d'ame? quelle gloire de prudence, de sagesse, & de vertu: mais enfin? avec quelle integrité de vie, & quelle Observance Reguliere, se comporta-il dans son Generalat? combien y produisit-il de Fleurs des Vertus aux Seculiers, & de Fruits à nôtre Ordre: en sorte qu'il pouvoit dire avec l'Ecclesiastique, *Flores mei, fructus honoris, & honestatis.* Ces Temps-là de la Religion effectivement, ont témoigné, quelle étoit son adresse dans les affaires, sa sagesse à prévoir les maux, sa promptitude de conseil, à prevenir leurs effets, sa dexterité à retrancher les abus, sa constance à souffrir les adversitez, sa patience à endurer les disgraces, sa justice à juger les causes, sa clemence à pardonner les manquemens, sa moderation à punir les coupables, son amour pour les bons, sa haine pour les méchans, & enfin toutes les qualitez d'un grand Prelat, renfermées dans sa personne. Aujourd'hui même nos Capucins sont recreez par les odeurs agreables des Fleurs de ses dons Celestes, & ils joüissent encore des Fruits merveilleux de son ancienne doctrine, & de sa premiere probité de vie.

Eccl. 24. ch.

Il fait l'Office d'un vigilant Prelat.

CXV. P. Hierôme dans la conduite de l'Ordre, avoit deux choses principalement en veuë; l'une qui se consacroit tout entier à son profit, parce qu'il sçavoit bien, que le capital Office d'un General, étoit tout destiné, au bien commun de tous ses Sujets, d'où il devoit avoir un soin merveilleux, que les Regularitez, & les Ordonnances établies par les premiers Peres, fussent inviolablement observées, & que ses inferieurs produisissent

produisissent toûjours les desirs, & les actions des Vertus, qui peuvent être les plus glorieuses à leur Institut: & ces deux soins occuperent si exactement P. Hierôme, dés qu'il fut General des Capucins, qu'il employoit tous ses travaux, à maintenir inviolables les choses, qu'il trouvoit si bien observées, & il animoit tous ses Freres, par ses bons exemples, à produire les Fruits des plus Seraphiques Regularitez. D'où vient que comme ce General avoit un zele merveilleux de l'Observance Reguliere, il paroissoit quelquefois severe, à la deffendre contre les abus, & on le croyoit un peu rude, à châtier ceux principalement, qui péchoient contre la Pauvreté. Mais cette conduite procedoit de sa grande vertu, qui ne plaisoit pas peut-être si fort à la pensée de quelques-uns, & qui servoit plus utilement à la gloire de nôtre Réforme. C'étoit là que se rapportoient tant d'austeritez de sa vie, tant de mortifications de ses sens, tant de disciplines, tant d'abstinences, tant de jeûnes, tant d'exemples d'Humilité, de Pauvreté, d'Oraison, & des autres Vertus, dont voltigeant comme une Aigle sur ses Aiglons, il excitoit ses Freres par ses actions aux desirs, & aux emplois d'une vie Celeste, & quoiqu'il charmast d'admiration tous ses enfans, par l'exercice de ses vertus, dont il brilloit à leurs yeux, il paroissoit par humilité s'estimer si peu de chose, qu'il ne se contentoit jamais de soi-même, sans se croire capable de quelque bien que ce fust, il se jugeoit toûjours un Pasteur inutile à ses oüailles.

Sa maniere de gouverner étoit merveilleuse.

CXVI.

L'autre soin du P. Hierôme, étoit dans son gouvernement, de conduire en sorte toutes ses brebis, avec toute l'exactitude d'un Berger fidele, qu'il ne manquast à pas une, qu'il ne negligeast pas sa maladie, & qu'il ne l'abandonnast pas, quelque incommodée qu'elle fust, crainte qu'on ne lui reprochast avec un Prophete, *Quod infirmum fuit, non consolidastis, & quod ægrotum non sanastis.* Il animoit diligemment à la vertu, tous ses Sujets, soit par ses avis, soit par ses exhortations, soit par ses châtiemens, soit par ses caresses, par rapport à tous leurs besoins, pour la punition de leurs manquemens, quoique, comme nous avons dit, il parut un peu trop severe à plusieurs, il ne se servoit pas toutefois de la baguette de la rigueur, en sorte qu'il en separast celle de la mansuetude: mais il avoit appris, de les temperer de maniere, qu'elles se trouvassent prudemment mêlées, dans toutes ses corrections. D'où vient que comme elles ne procedoient jamais, que de son zele pour la Reguliere Observance, elles avoient toûjours leur succés, & elles rendoient meilleurs les coupables.

Ezech. 34. ch.

Sa diligence admirable dãs son gouvernement.

CXVII.

Avec son exemple, & l'ordre qu'il prescrivit aux Superieurs, il rétablit dans la Religion, cette maniere de vie austere, dont y vécurent nos premiers Peres, qui commençoit peu à peu à y devenir languissante, & par la negligente foiblesse des Sujets, & par la complaisance trop molle de leurs Superieurs, parce qu'il ordonna fort à propos, qu'il ne fust pas permis, sans une bonne cause, aux Prelats, de détourner leurs Freres des plus grandes austeritez, & des actions les plus vertueuses, sous quelque pretexte que ce fust de la charité, pourvû qu'ils vécussent comme les autres, & qu'ils ne s'exemptassent pas, ni du Refectoire, ni des autres exercices de nôtre Ordre, parce que, disoit-il, l'on n'a ni discretion, ni charité, si l'on a plus d'égard au bien du corps, qu'au profit de l'ame, & l'homme n'a pas besoin d'une santé si robuste de corps, que si par quelque maceration de sa chair, il en altere un peu la justesse de temperamment, il perde pour cela la qualité de discret, & de charitable, parce qu'il arrive souvent, que cette robuste vigueur

La santé du corps n'est pas toûjours desirable ni à rechercher avec tant de soins; pourquoi?

de corps, comme elle lui fournit souvent des forces, contre l'esprit, elle rend l'ame plus foible, pour acquerir les vertus. La santé est souhaitable, je l'avouë, mais celle de l'esprit est plus à desirer, que celle du corps, parce que souvent une maladie presente, a plus servi à un homme, & principalement à un homme qui aime la vertu, qu'une fort grande santé, lorsqu'ayant dompté l'insolence d'un corps trop rebelle, comme si elle avoit vaincu son ennemi, l'ame s'éleve à la victoire des vices, & acquiert le triomphe de la vraye vertu: d'où vient que saint Bernard, & ces anciens Peres de la vie Monastique, placerent presque toûjours leurs Convens, dans des lieux aquatiques, comme moins propres à la santé des corps de leurs Moines, pour en appeller les incommoditez au secours de leurs esprits. Platon même se choisit, pour mieux philosopher, un lieu assez mal sain à sa demeure, afin que la maladie de son corps, donna st plus de liberté, à la sagesse de son esprit.

CXVIII. Enfin P. Hierôme, fut si libre de haine, d'amitié, d'esperance, de desirs, & des autres passions, dans tout son gouvernement, que lorsqu'il jugeoit les causes des Freres, & qu'il leurs donnoit des emplois, il n'avoit précisement de consideration, qu'à la vertu, & qu'à l'equité, plein de charité, & vuide de paroles, il avoit pour tous une bienveillance de Pere. Enfin sa baguette de conduite, & d'autorité, produisit tant de Fleurs, que de son temps la Religion fleurissoit en Observance Reguliere, & en plusieurs vertus.

La Religion de son temps fleurissoit en vertus.

Esprit de Prophetie qu'eut ce saint General: & quelques Miracles que Dieu fit par ses merites.

CXIX. Mais afin que personne ne croye, qu'à un Mont si fleuri des plantes des Vertus, manquassent les Roses, & les Lis Celestes de l'esprit des Propheties, & même des Miracles, qui témoignassent la sainteté de nôtre P. Hierôme de Montefioré, nous en rapporterons ici des exemples, qui montreront bien à nos Lecteurs, les odeurs agreables de ses vertus. A Castel Duranté, la femme d'Horatio Benedetti, mit au monde un fils, & elle le fit dire au P. Hierôme, qui y prêchoit le Carême, parce qu'elle l'estimoit un saint Homme; elle le lui envoya même par quelques femmes ses amies, pour le benir, aussitost qu'il fut né, Pourquoi demandez-vous ma benediction pour cét enfant, leurs répondit-il? comme quelque jour il doit être Prêtre, il est déja beni de Dieu. L'effet suivit sa parole, parce que l'enfant en âge de raison, changea l'Habit Seculier, en celui d'Ecclesiastique, se fit Prêtre quelque temps aprés, & enfin fut Curé du Bourg, appellé Monté Taverio.

Plusieurs exemples de son esprit de Prophetie.

CXX. Lorsqu'il étoit Provincial de la Marque, il fut obligé de convoquer son Chapître, au mois de Janvier, encore que selon nos coûtumes, il ne deust se tenir qu'au Printemps. Comme le Ciel alors agité d'un vent d'Aquilon, ne menaçoit la terre que de neiges, & de pluyes fort abondantes, les autres Peres de Province, qui étoient au Chapître, le sollicitoient de le terminer au plûtost, crainte que les incommoditez d'une saison si fâcheuse n'empêchassent les Freres, de se rendre à leurs Convens. Les choses de consequence, leurs répondit-il, ne doivent pas se faire avec empressement, il leurs faut du temps, & on ne les traite qu'avec de justes mesures: ne vous mettez point en peine de la saison, je vous en prie, Dieu fera que le Ciel aura quelque égard pour

nous, ses regards assurément nous seront heureux, jusqu'à ce que tous nos Freres soient dans leurs Convens. Ce que tous éprouverent veritable, & depuis ce jour-là, l'air fut fort serain, le temps ne changea pas, jusqu'à ce que tous les Freres furent arrivez dans leurs demeures.

CXXI. Un jeune homme avoit fait vœu, de se faire Capucin, & comme il s'en repentit bien-tôt, il fit tous ses efforts, pour se dégager de son entreprise: mais comme il vit qu'il ne pouvoit, il inventa cette tromperie, d'écrire au P. Hierôme General alors, une Lettre, où il l'avertit de son vœu; mais il lui feint tant d'incommoditez, & de maladies, qu'il ne croit pas pouvoir long-temps, demeurer parmi nous. Il prétendoit de là que le General émû de ses raisons, qui paroissoient si justes, ne le recevroit pas, & qu'ainsi il seroit libre de son engagement. Mais lui, qui d'ailleurs étoit fort difficile à recevoir des Novices, informé de Dieu, comme il paroist, de la conduite de celui-ci, lui r'écrit aussi-tôt; Dés que vous aurez receu ces réponses; sçachez que vous êtes dans nôtre Ordre, & que vous êtes du nombre de nos Novices. Faites donc en sorte, d'aller au plûtôt trouver P. Barthelemi de Cesenne, Gardien, & Pere Maître, au Convent de Fano, & qu'il vous donne place dans son Noviciat. Lorsque le jeune homme eut lû ces Lettres, il connut le dessein de Dieu sur lui, il change alors d'esprit, obeït à la voix du Ciel, & il alla prendre à Fano, l'habit des Capucins.

CXXII. Il connoist Divinement les pensées des autres plus cachées.

P. Hierôme étoit si bien éclairé de Dieu, qu'il connoissoit même les pensées plus secretes des autres, ce qui parut visiblement à tous, en ses visites de la Sicile, parceque comme quelques Siciliens quitterent l'Habit, & couroient par tout, avec beaucoup de scandale de nôtre Ordre, comme General il employe tous ses efforts, pour les faire revenir, & pour arrêter leurs dereglemens: & comme leurs Parens personnes de credit, & de qualité, s'en irriterent contre lui, ils lui dresserent un parti, dans un lieu, où l'on leurs avoit dit, qu'ils passeroit immanquablement, pour le tüer dans son passage. Mais lui, que le Ciel éclairoit si ordinairement, lors qu'il étoit encore fort éloigné de leur embuscade, s'écarta du grand chemin, par des détours de la forest, & évita leur furie.

CXXIII. Il fait plusieurs Miracles.

Flairons maintenant les Lys de ses Miracles, dont les odeurs agreables s'exhalerent dans la Religion, à la gloire de Dieu, & à l'utilité de plusieurs personnes, comme à l'honneur de lui-même. Lors qu'il étoit General, & qu'il visitoit la Sicile, P. Hilaire d'Amelia son Secretaire, fut cruellement attaqué d'une grosse fiévre, qui le conduisit bien-tost au sentimens des Medecins, à l'extrémité de sa vie. Le General alors l'alla visiter, & aprés l'avoir salüé, il lui demanda; Comment vous portez vous, Hilaire? Fort bien, mon Pere, répondit-il, puisque je m'en vais à Dieu, qui dispose de nos jours comme il lui plaist: Ha! pauvre homme de petite foi; lui repartit P. Hierôme; Est-ce ainsi que vous perdez courage? ne craignez plus maintenant, cette maladie ne vous menera pas à la mort, & vous en serez bien-tôt délivré. Ce qu'ayant dit, il lui donna sa Benediction, & s'en alla, un quart d'heure aprés, le malade perdit sa fiévre, & recouvra sa santé.

CXXIV. P. Felix de Corinaldo a témoigné, que lorsque P. Hierôme étoit General, & qu'il passa par la Romagne, assez proche de la Forteresse de Novellara, où étoit retiré le Comte Pierre Bonarelli, Seigneur d'Orciano, ce Gentil-homme qui sceut son arrivée, alla au devant de lui, & le pria de monter au Château, pour y benir une Damoiselle, qui se mouroit: d'abord il y resista, mais vaincu de prieres, il alla voir la malade, & lui fit un

Il guerit par un signe de Croix une fille qui se mouroit.

signe de la Croix sur elle, qui eut tant de force, que cette fille, qui avoit perdu les sens, revint à elle, & peu d'heures aprés reprit sa premiere santé ; comme ce même Comte d'Orciano, le dit au P. Felix de Corinaldo.

CXXV. Avec le même signe de Croix, au Convent de Rome, lorsqu'il étoit Procureur de Cour, il guerit un Frere fort malade d'une hemoragie; un autre Frere d'un flux de sang, par le même signe, il s'appelloit P. Estienne de Randazzo; & un troisiéme de même, si affoibli de differentes maladies, qu'il ne pouvoit se remüer de son lit: l'on a écrit encore qu'il a délivré plusieurs Demoniaques, avec le signe de la Croix.

CXXVI. Mais ce qu'un de ses Compagnons a témoigné de lui, par un jurement solemnel est prodigieux; il l'avoit veu de ses yeux; que lors que comme General, il étoit au Convent de Rome; il arriva à la Marquise de Riano, ou comme d'autres disent à la Duchesse d'Acqua Sparta, qu'une nourrice lui étouffa un Enfant dans son lit. Aussi-tôt qu'on lui eut dit cette fâcheuse nouvelle, toute affligée qu'elle étoit, elle fit mettre les Chevaux au Carosse, & à peine fut-il jour dans sa Chambre, qu'elle prit son Enfant mort avec elle, & vint à nôtre Convent, ou quoiqu'il fût si matin, & que le General, à cause de ses grandes affaires des jours, & des nuits, prenoit un peu de repos, elle demanda à la porte, qu'on l'y fit descendre au plûtôt. Il y vint au même moment, elle se jetta à ses pieds, & le conjura humblement, de lui accorder une grace, qu'elle lui demanderoit. Il l'a fit lever, & l'assura, que pourveu que sa demande fût juste, il la lui accorderoit fort volontiers. La Duchesse prit alors son Enfant entre ses mains; Voilà, lui dit-elle, la grace que je vous demande, mon Pere, avec toutes les larmes, & toutes les prieres possibles, que par vos Oraisons, vous rendiez à mon Enfant, la vie, que sa nourrice lui a ôtée dans son lit, par étouffement. Vôtre demande, Madame, lui répondit le General, excede mon pouvoir, il n'appartient qu'à Dieu de ressusciter les morts, & je ne suis qu'un pauvre Frere, & un pecheur miserable; si donc vous voulez obtenir une faveur de cette force, ne la pretendez pas d'un mal-heureux comme moi, coupable de mille pechez; Addressez-vous à Dieu, riche infiniment en misericorde. Mais la pauvre Duchesse se remit à genoux, redoubla ses pleurs, & lui dit tout éplorée; Je sçai bien, de quelle force sont vos prieres auprés de Dieu, ayez seulement quelque compassion de moi; Le General eut pitié de tant de larmes, & fut touché d'une si grande foi de cette Mere affligée; il se retira dans l'Eglise, pour y faire quelques prieres, & il revint à la porte, où voyant que Dieu avoit ressuscité son Enfant, il lui dit; Madame, remerciez-en ses Bontez, & ne parlez pas de cette faveur à qui que ce soit.

Il rend la vie à un Enfant mort.

CXXVII. P. Hilaire d'Amelia a témoigné, que comme Compagnon du P. Hierôme, lorsqu'il étoit General, & qu'il faisoit ses visites dans la Marque, il passa par un Bourg où il entendit de grands cris, & remarqua des regrets extrémes, à cause, lui répondit-on, à la demande qu'il en fit, qu'un Pere de famille venoit de mourir. Comme il consoloit volontiers les affligez dans ces occasions, il entre dans le logis, où lors qu'il eut dit à la femme, & aux Parens du deffunt, quelques paroles de consolation sur sa mort, il leurs parla de cette maniere, fort touché de leurs larmes, & illuminé de Dieu; Pourquoi pleurez-vous cét homme, n'est-il pas aussi facile à un pouvoir infini, de ressusciter un mort, que de former un vivant? si vous avez tant soit peu de foi, & si vous le priez avec quelque zele? que ne devez-vous esperer de ses bontez, puisque JESUS-CHRIST a dit, que tout est possible à un Fidele. Mettons-nous donc maintenant,

tous à genoux devant Dieu, presentons-lui des prieres, pleines de foi, pour la vie de ce mort, & attendons son secours. Ce qu'ayant dit tous se mirent à genoux, & font leurs prieres. Cependant le General approche du deffunt, il le benit d'un signe de Croix, & une puissance Divine lui rendit la vie.

Ces Miracles avec d'autres, que nous ne marquons pas ici, pour ne pas ennuier les Lecteurs, témoignent assez la sainteté du P. Hierôme, & son merite auprés de Dieu. Mais comme non seulement les choses sensibles, celles même, qui n'avoient point de sentiment, obeïssoient à ses volontez, elles montrent plus clairement ce semble, quel étoit son pouvoir auprés de sa Majesté: & en ce genre on peut lire ici avec étonnement, ce qu'on dit de lui, lorsqu'il étoit Provincial, & au Convent de Fermo. Les Nôtres ont coûtume, d'avoir un réveil avec un instrument, propre à éveiller les Freres, pour les Matines, & pour Prime, dont nous laissons la conduite ordinairement à nos Clercs, Sacristains. F. Aurelio de Pesaro, comme il l'a témoigné avec serment, en avoit le soin à Fermo, & il mettoit son réveil au plus juste qu'il pouvoit, pour le faire tomber avec plus de justesse, à nos heures ordinaires; comme ses roües pourtant s'arrêtoient par quelque accident impreveu, il ne réveilloit pas les Freres à minuit, & ainsi le temps se passoit, sans qu'ils pussent dire les Matines, & Prime, comme nous avons accoûtumé. Le Provincial alors arrive au Convent, & tous les Freres de dessein, accusent devant lui le Sacristain de negligence, & de tepidité, comme s'il ne regloit pas bien son réveil, & qu'il laissast dormir les Freres. P. Hierôme animé de tant de plaintes, fait appeller le Clerc, & l'avertit, avec de fortes corrections de mieux faire son office doresnavant. Ce Frere reçoit la reprimande d'un si sage Pere; mais il prit son temps, de lui faire voir son réveil, & avec qu'elle diligence il l'avoit nettoyé, ajusté, & conduit jusques-là. Ce qu'entendant le Provincial, il fut au réveil, avec F. Aurelio, & lors qu'il le vit arrêté, il considere ses cordes, son balancier, & ses poids, & comme il ne trouva pas la cause de son arrest, il dit à l'horloge, comme s'il l'eust blâmé; Ha! paresseux, & stupide, pourquoi cesse-tu de faire ta Charge? Ne vois-tu pas combien de maux, par ta faute arrivent à ce Convent? on y retarde le Divin Office, les Freres y dorment plus qu'il ne faut, & s'y levent trop tard aux loüanges de Dieu, ils y murmurent souvent, & ils s'y plaignent sans justice de ce Clerc innocent. Tu es cause de ta paresse, reveille-toi, & remediant à tant de maux, & tant d'inquietudes, fais ton Office ordinaire, sans t'arrêter un moment; à peine P. Hierôme, eut-il achevé ces paroles, que comme si le réveil eût été raisonnable, & qu'il eût honte d'être corrigé, par ce Saint Provincial, il commença à tourner, encore que personne n'y touchast, & depuis ce temps-là, il ne s'arrêta plus, que par la volonté du Religieux. CXXVIII.

Un réveil arrêté tourne à sa parole.

Dieu montra souvent les soins extraordinaires, qu'il prenoit au Ciel, & sur la terre, des choses necessaires à la vie du P. Hierôme, & de ses Compagnons; parce que comme il s'en rapportoit tout à sa Providence, de sa nourriture, & qu'il ne s'en chargeoit jamais dans ses voyages principalement, P. Hilaire d'Amelia, dont nous avons parlé, & qui fut souvent le Secretaire, & le Compagnon de ses voyages, a rapporté, que comme un jour il cheminoit dans la Marque avec lui, fort fatigué de travail, & de jeûne, il l'en avertit confidemment; Voyez, lui répondit-il, dans vôtre pochette, si vous n'y trouverez pas de pain, & comme il n'y en rencontra pas, il le lui redit; mais lui leva les yeux au Ciel, & aprés quelque priere, il lui repartit; Pourquoi, doutez-vous, Hilaire, mon fils, CXXIX.

Par ses prieres il obtient du Ciel un pain pour son Compagnon fatigué.

considerez encore vôtre pochette, plus exactement que vous n'avez fait, & sans doute vous y trouverez du pain; P. Hilaire lui obeït, & à l'entrée de sa pochette, il rencontre un pain excellent, que le Ciel assurément y avoit placé, & dont avec action de graces, il repara ses forces, qui paroissoient si abbatuës.

CXXX. Il commença ses visites de la Sicile, en Esté, lorsqu'il faisoit grand chaud, dans un païs, où le Soleil a des chaleurs si brûlantes. Ses Compagnons brûloient de chaud, de soif, & de lassitude, lorsque leur General en les consolant, les assura, qu'ils trouveroient bien-tost une claire fontaine, où ils pourroient rafraischir leurs ardeurs, & qu'ainsi ils eussent du courage jusques-là; il n'y avoit point de source d'eau sur leur route, & ils n'avoient point d'esperance d'y soulager leurs besoins, lorsqu'ils entendent d'assez proche, la voix d'un enfant qui pleuroit, & comme elle croissoit peu à peu à mesure qu'ils avançoient, elle les obligea de monter la montagne, qui étoit fort proche, pour mieux connoître, ce qu'elle vouloit. Ils virent alors un enfant fort beau, qui pleuroit bien amerement, & comme ils lui demanderent la cause de ses larmes, il leurs répondit; Je suis tout brûlé de soif, & cette source est si profonde, que je ne puis y prendre de l'eau. Les Compagnons du General admiroient les beautez, & la bonne grace de l'enfant, dont jamais ils n'avoient veu de si merveilleuses: & lorsqu'ils reflechissent en eux-mêmes, s'il n'avoit pas plus du Divin, que d'humain, ils eurent aussi-tôt ce témoignage assuré, que lorsqu'ils voulurent l'appaiser, il disparut à leurs yeux, & leurs laissa la preuve sensible de la Providence de Dieu, qui leurs envoya un Ange, pour leurs montrer une fontaine, dont les eaux pouvoient éteindre toutes leurs chaleurs: Mais comme la source étoit si profonde, qu'ils n'y pouvoient toucher, & qu'ils n'avoient point de cruche, dont ils puisassent de l'eau, P. Hierôme leurs dit, qu'ils recourussent à Dieu, & qu'assurément puisqu'il les avoit pourveus d'une fontaine, il leurs en accorderoit l'usage. Sa bonté aussi-tôt fléchie par leurs prieres, par celles principalement du General, éleva l'eau, jusqu'à l'entrée de la fontaine, dont ils éteignirent tous leur soif: & pour faire paroître son pouvoir infini avec plus d'éclat, l'eau reprit aprés sa profondeur ordinaire. D'où ils loüerent tous les bontez Divines, & apprirent par un Miracle si visible, combien l'on devoit s'abandonner à la Providence. L'on doit rapporter ici, ce que nous avons dit amplement, l'an 1579, de la sainte Vierge, qui soulagea la soif, & du P. Hierôme, & de ses Compagnons, auec du pain trempé dans du vin.

Un Ange par l'Ordre de Dieu lui montre une fontaine, pour éteindre sa soif, & celle de ses Compagnons.

Dieu encore lui fit monter l'eau de cette source pour en puiser, & puis elle s'abaissa.

CXXXI. L'on raconte encore d'autres Miracles de lui, dans la même année, qu'un jour il pourveut de nourriture, à un Clerc extremement fatigué de travail, & de lassitude, dans un voyage qu'il faisoit avec lui; & qu'une autrefois, lorsque ses Compagnons se trouverent si lassez du chemin, dans des lieux deserts, qu'ils n'avoient plus de forces, un Ange leurs apparut, sous la forme d'un jeune homme, qui leurs donna quatre pains, & deux grives rôties, & disparut aussi-tôt; voilà les Lis Celestes, dont Dieu honora P. Hierôme, durant le cours de sa vie, & même son sepulchre aprés sa mort. On le lira dans un moment.



Quel étoit le Mépris que P. Hierôme avoit de lui-même : & combien il craignoit les Jugemens de Dieu.

APrés que ce sage General eut fini deux Triennes du Generalat, il se retira au Convent d'Ancone, où il s'appliqua si fort à l'Humilité, que souvent il la disputoit avec ceux, qui ne vouloient pas lui en permettre les actions. Jusques-là il ne croyoit pas avoir entrepris quelque chose bien digne de vertu, & comme s'il eust commencé son Noviciat, il étoit ravi de balayer les Dortoirs, de laver les écuëlles, de servir la Cuisine, de soulager les Clercs, de refaire les habits des autres, de bêcher au jardin, & de faire de semblables actions d'abbaissement. Comme même il trouva quelques Clercs dans ce Convent, assez mauvais Latins, il leurs apprit leur Grammaire, & aprés n'être plus General, il mena une vie si pleine d'humilité, qu'il ne se plaisoit qu'au mépris de lui-même, & dans les humiliations, dont il relevoit extremément la gloire de sa Charge passée ; parce que, comme les Peres du Chapître General, aprés l'avoir fort blâmé, dans le Refectoire, lorsqu'il y dit publiquement ses fautes, d'avoir été trop rude, dans tout son gouvernement, le priverent par penitence de voix active, & passive, P. Anselme de Tiano, ou de Petra Molara lui procura son rétablissement, & lui l'en reprit fort aigrement, lui disant ; Pourquoi voulez-vous me remettre sur les épaules, une grande charge, dont je me suis déchargé ? Il ne se peut rien de plus indigne, dans un Professeur d'Humilité Evangelique, que de ne pas souffrir avec courage les adversitez, & de fuïr la Croix, que porte son Maître Jesus-Christ. Si vous croyez, que cette privation de voix me soit une disgrace, & qu'elle me donne de l'inquietude ; souffrez, je vous prie, que je vous ôte cette pensée, & que je me fasse voir un homme de l'Evangile. J'appelle ici vôtre humanité, puisque si vous sçavez bien que je me suis engagé à Jesus-Christ, & à nôtre Pere S. François ; Pourquoi me dites-vous indigne d'être à eux ? & m'établissez-vous l'ennemi de la Croix ? Mais vous vous trompez, P. Anselme, parce que la privation de voix active, & passive qu'on m'a imposée, ne doit pas être appellée, ni une disgrace, ni une infortune ; je dois plûtost la cherir, & l'embrasser de toutes mes forces, & ce que je reçois comme une faveur, & comme un bienfait ne merite pas le nom de la Croix de mon Maître : & vous, puisque les Peres me déchargent de mon fardeau ? Pourquoi me rappellez-vous sous sa charge, & travaillez-vous à me rendre encore miserable ? il est sans doute, que ce que vous entreprenez pour moi, ne passe pas dans mon esprit, pour une faveur, au contraire sçachez une chose vraye, que je le considere comme un desservice ; si donc vous voulez m'obliger, abstenez-vous de vôtre poursuite. Ce discours marque bien la profonde Humilité du P. Hierôme. CXXXII.

Il est fort joïeux dans le mépris de lui-même.

C'est assurément une chose bien considerable, & fort digne d'étonnement, que Dieu qui avoit honoré ce grand Homme, de tant de faveurs Celestes, ait permis, qu'une crainte continuelle de ses jugemens, lui déchirast presque le cœur, à toute heure, & à tout moment : d'où vient qu'il apprehendoit toutes ses actions, & quoiqu'il ne se sentist point coupable de fautes mortelles, il ne pouvoit se liberer des terreurs de la Justice de son Dieu, parce qu'il reflechissoit à ces paroles de l'A- CXXXIII.

La crainte des jugemens de Dieu le poursuit

1. aux Cor. 4. ch. pôtre; *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum, qui autem judicat me, Dominus est.* D'où comme il sçavoit, que l'innocence de l'ame, que conçoit la seule opinion des hommes, ne suffit pas à nôtre salut, & que nos œuvres doivent être mesurées, par le Jugement de Dieu, qui est bien different des nôtres, il paroissoit le craindre avec justice.

CXXXIV. Il est constant, que c'est une conduite particuliere de Dieu, envers quelques Justes, qu'il permet qu'ils soient martyrisez d'une crainte continuelle de ses Jugemens, pour les détacher plus facilement du vice, par cette épreuve de sa crainte, & les unir à lui plus étroitement.

Exod. 20. ch. Ce que l'Ecriture sainte a dit; *Nolite timere, ut enim probaret vos, venit Deus, & ut terror illius esset, in vobis, & non peccaretis*: puisque le Sage n'a pas dit sans sujet; Prov. 28. ch. *Beatus est, qui semper est pavidus, qui autem mentis est dura, corruet in malum.* Cette crainte en effet du Jugement de Dieu, excite l'homme, & le fait vigilant, lorsqu'il ignore à quelle heure viendra son Seigneur, il retire son ame des vices, & des plaisirs de la terre, comme dit le Sage; Proverb. 8. ch. *Timor enim Domini odit malum.* Et celui qui se represente souvent la Justice Divine, ne tombe pas aisément dans le peché, d'où S. Chrysostome dit, S. Chrys. Sermon 38. sur S. Jean. *que comme celui qui a oublié le Jugement de Dieu, comme s'il étoit sans frein, se précipite aisément dans tous les vices, comme un cheval échappé*, Inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore: *il en dit la raison*; Auferuntur judicia tua à facie ejus: *Celui de même que poursuit toûjours cette crainte, a trouvé le secret de vivre toûjours innocent;* Recordare novissima tua, & in æternum non peccabis. Cette même crainte anime l'homme à la vertu, & le rend soigneux par l'attente de son Juge, dans tous les devoirs de la pieté. C'est la pensée de saint Hilaire, & les Anciens disoient, *que qui craint les embûches, ne tombe pas dans une, & celui qui apprehende la ruine, ne se ruine jamais; parce que le Sage qui craint toûjours, évite toûjours les vices.* Le dernier jour, est toûjours une embûche, il est secret à tous les hommes, & personne ne peut dire au juste, à quelle heure le voleur entrera dans la maison d'un corps, pour y causer la ruine. La crainte donc des Jugemens de Dieu, n'est-elle pas plus seure, que toutes les assurances, puisqu'elle prévoit les embûches de nos ennemis, & précede l'arrivée du larron, qui veut venir chez nous, en nous tenant sur nos gardes, à cause que cette crainte est comme le Pedagogue de nôtre ame, dont elle apprend à éviter les perils, & ses plus legeres blessures, pour n'être pas surprise des plus grandes, où elle pourroit trouver sa ruine. P. Hierôme étoit fortement attaqué de cette crainte des Jugemens de Dieu, lorsqu'il monta sur le Mont Etna, avec P. Anselme de Tiano, afin d'y considerer ses feux, si voisins de l'Enfer, & d'en entretenir cette crainte, comme nous l'avons dit plus amplement, l'an 1579, de ces Annales.

Mort du Pere Hierôme: & quelques Miracles qu'il fit depuis son deceds.

CXXXV. Pere Hierôme avoit déja soixante & quatre ans de son âge, & vingt-cinq de Religion, lorsque Dieu lui revela dans l'Oraison, qu'il mourroit bientost, & il en avertit ses meilleurs amis. Deux mois avant sa mort, il courut un bruit parmi les Freres de la Province de la Marque,

Marque, que le Cardinal Protecteur de l'Ordre l'appelleroit à Rome, pour le Chapître General de cette Année, & il dit a son Compagnon F. Gilles; Pourquoi les Freres parlent-ils de mon voyage de Rome, ni Rome, ni le Chapître ne me verront jamais. Ce Frere ne comprit cette parole, que lorsque les deux mois, dont il avoit parlé, furent expirez, où par sa mort, auparavant qu'on fist le Chapître, on connut qu'il avoit dit vrai.

CXXXVI. Il apprend de Dieu le jour de sa mort.

Il demeuroit au Convent de Civita Nuova, avec F. Benoist de Collamato, & F. Anselme de Tiano, ses plus anciens Compagnons: & un jour il les entretint familierement, leurs disant; Sçavez-vous, mes Freres, que nous avons encore un grand voyage à faire, & ainsi preparez-nous les choses plus necessaires; ils creurent qu'ils leurs parloit d'aller à Rome, & ils disposerent leurs sandales, des Mutandes, & le reste de leurs besoins: mais comme ils virent, qu'aprés plusieurs jours, il ne parloit point de voyage, qu'au contraire il étoit toûjours en oraison dans sa chambre, ils le vont trouver, & lui demandent, quand ils partiroient: alors il se prit à rire, & leurs dit, qu'il n'étoit pas encore temps. Ils soupçonnerent quelque mystere sous ces paroles, qu'ils n'entendoient pas: & comme ils le prierent de leurs en expliquer le secret, il leurs dit ouvertement; Ne vous effrayez pas de ce que je vous predis, mes Enfans, le voyage que nous devons faire au plûtost, est celui de l'Eternité, qui servira de terme à nôtre vie, & qui nous est ordonné de celui, qui a compté tous nos jours, & qui leurs prescrit de justes mesures. Pour vous F. Benoist, vous me precederez de dix jours, parce que je mourray le huitiéme aprés Pasques, & vous le Vendredi Saint. Et vous F. Anselme, vous nous suivrez aussitost que vous serez arrivé dans la Marque d'Ancone, à vôtre retour de Rome, où vous irez assurément. Ces choses que predisoit P. Hierôme, comme nous dirons aprés, eurent tout leur evenement.

Il dit à ses Compagnons le jour de sa mort.

CXXXVII

Quelques semaines avant de tomber malade, il fit un paquet de tous ses Sermons, & ordonna à F. Gilles son Compagnon de les mettre au feu. D'abord il s'y opposoit, & il ne pouvoit se resoudre à brûler des choses, qui lui pourroient être utiles; Ne differez pas, mon fils, d'executer mes volontez, mon travail est maintenant achevé, il faut des actions, & non pas des paroles. Lorsque F. Gilles eut brûlé ses écrits, comme il lui ordonnoit, il commença de se preparer à la mort, avec tant de soins, que comme s'il ne se fust pas encore appliqué, comme il falloit, à la vertu, il entreprit un autre genre de vie si different de l'ordinaire des autres, qu'on le pouvoit dire un Noviciat nouveau des actions, qu'on ne pratique pas si communément. Il redouble si fort, il augmente, il repete ses emplois plus profonds d'humilité, ses jeûnes plus severes, ses macerations de corps plus rigides, son zele plus ardent de pauvreté, ses veilles, avec ses oraisons plus frequentes, qu'il ne les discontinua plus, & il y parut si soigneux, que comme s'il eust eu peu de temps, pour s'y occuper, il en estimoit un trésor sans prix, la plus petite partie.

CXXXVIII. P. Benoist de Collamato mourut comme P. Hierôme l'avoit predit.

F. Benoist de Collamato mourut le Vendredi Saint, selon la Prophetie du P. Hierôme: & comme on le mettoit dans le sepulchre, aprés les ceremonies de ses funerailles où assista P. Hierôme, il dit aux Freres qui l'enterroient; Laissez, je vous prie, auprés de mon Compagnon autant de place qu'il en faut, pour un autre corps, puisque dans peu de temps, le mien y sera: & à peine un jour aprés fut-il passé, qu'une ardente fiévre le fit fort malade: de sorte qu'il se confessa de

tous ses pechez, receut la sainte Eucharistie, & n'employa plus son temps, qu'en des Pseaumes, & en des loüanges de Dieu. On l'entendoit souvent dire, *Domine, ne in furore tuo arguas me;* quelquefois, *Æternâ fac cum Sanctis tuis gloriâ munerari.* Et comme il s'approchoit de sa mort, à mesure que croissoit sa maladie, le Demon, qui vouloit employer contre lui tous ses efforts, dans sa derniere heure, le tente de plusieurs attaques; & parce que la protection de Dieu l'en deffendoit, il en demeure le victorieux, aprés ses genereuses resistances. Voici une preuve de son triomphe, que comme aprés les marques d'un rude combat, il eut dit un *Ave Maria*, tout joyeux de visage, il s'écria; J'ay vaincu mon ennemi: & tandis que dans la continuë de cette Celeste joye, il tâche à prononcer des Pseaumes, & des loüanges de Dieu, il rendit son esprit que P. Bernardin d'Espagne, & Provincial de Catalogne, homme orné de toutes les vertus, vit monter au Ciel, en disant la Messe au Convent de Rome.

Pseaume 6.

P. Hierôme mourut à Civita nuova.

CXXXIX. A peine sceut-on dans la Ville, la mort du P. Hierôme, que tous les Citoyens, qui connoissoient sa sainteté, vinrent au Convent, & rendirent à son corps, exposé dans l'Eglise, tous les honneurs possibles. Plusieurs couperent de son habit, & tous voulurent avoir, ou de sa barbe, ou de ses cheveux. Les Freres même qui sçavoient mieux sa vertu, ne passionnoient que de conserver quelque chose de son usage ordinaire. François Celso Citoyen de Civita nuova, & bienfaicteur de l'Ordre, qui avoit été present à sa mort, assura avec serment à plusieurs, qu'il y avoit senti dans sa chambre des odeurs si douces, que les meilleurs parfums n'ont pas tant d'agrémens.

CXL. P. Michel Espagnol Predicateur, qui avoit été Lecteur au Convent de Fermo, voulut offrir à Dieu pour lui des prieres, & sçavoir en quel état, il avoit été au jugement: & aprés de longues oraisons, dans une il y vit P. Hierôme, qui tenoit dans sa main gauche un Livre, & dans sa droite, une épée toute de flammes, qui l'assurerent, qu'il étoit glorieux auprés de Dieu; parce que le Livre lui montroit clairement sa doctrine, & la parole de l'Evangile, qu'il avoit prêchée avec tant de zele, durant sa vie, & l'épée, la baguette d'autorité, dont il avoit gouverné la Religion, avec tant de justice, & d'Observance Reguliere. Presque au même temps P. Hierôme apparut à un Frere, on croit que c'est au F. Anselme de Tiano, qui l'a souvent témoigné, entre F. Benoist de Collamato, qui mourut devant lui cette Année, comme nous l'avons dit, & P. Maurice de Monté-Montanaro, dont nous avons parlé l'autre Année, tous deux honorez de la gloire, & lui au milieu comme Glorieux.

Quelques témoignages de la gloire du Pere Hierôme.

CXLI. P. Raphaël de Casal, de la Province de la Marque, homme d'une pieté singuliere, faisoit un jour Oraison, où il fut ravi en extaze, & alors il vit JESUS-CHRIST fort irrité, contre l'ame d'un Frere, qui venoit de mourir, & qui étoit encore au Jugement, & tandis qu'on le jugeoit, il apperceut P. Hierôme, qui supplioit son Juge pour lui: il considera durant ce temps, le rude combat d'un Lion, & d'un Serpent, qui lorsqu'ils sont aux prises, le Lion arrache de ses griffes la tête du Dragon, & en demeure victorieux. Ce combat assurément fut du P. Hierôme, & du Diable, où les deux Combattans, se battirent long-temps, sur le salut de ce Frere, dont nous jugeons à propos de taire ici le nom. Mais lorsque P. Hierôme eut prié Dieu pour lui, la victoire tourna pour son salut: d'où l'on peut inferer sa gloire.

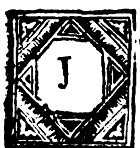
II. Un an aprés la mort du P. Hierôme, lorsque le Chapître de la

Province de la Marque, fut convoqué à Sancto Elpidio, les Freres qui y alloient, & passoient par Civita-Nuova, obtinrent du Gardien la permission, d'ouvrir le sepulchre du Pere Hierôme, où ils trouverent son habit pourri, mais son corps si entier, & si libre de pourriture que pas une de ses parties, n'étoit differente de l'état où il étoit, lorsqu'il vivoit: & ce qui surpasse tous les efforts de la nature, il exhaloit une odeur si douce, qu'elle excelloit les meilleurs parfums. C'est ainsi qu'il étoit bien juste, que celui qui comme un Mont du Liban, & de fleurs, avoit fleuri de tant de vertus, & de faveurs Celestes, flaira bon aprés sa mort, & qu'il remplit de ses odeurs toute la Religion, dont il étoit une Fleur si douce, afin qu'on pust dire de lui, avec l'Ecclesiastique, *Memoria illius in compositione odoris.*

Un an entier aprés sa mort, on trouve son corps sans pourriture.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE BENOIST DE COLLAMATO, LAIC.



JOIGNONS au P. Hierôme F. Benoist de Collamato Laic, autrefois le Compagnon de ses voyages, qui quoique cette année, mourant au même Convent que lui, le preceda dans la Gloire, comme nous avons dit: à cause pourtant qu'il lui est fort inferieur, en charge, & en dignité, j'ai jugé à propos de le placer à la fin de son Histoire, pour lui conserver un rang de Compagnon, qui lui convient si justement. CXLIII.

Ce Frere nâquit dans un Château du Territoire de Fabriano, appellé Collamato, de l'honnête famille des Antonii, & fut parent fort proche du P. Joseph, dont nous avons écrit en son lieu la vie, comme pleine de toutes les vertus. F. Benoist apprit dés son enfance, à craindre Dieu, & dans les premiers jours de sa jeunesse, auparavant qu'il fust corrompu par les vices de cét âge, il sortit du Siecle, avec son integrité, & se rangea parmi les Capucins, sous les enseignes de nôtre Pere saint François, à dessein d'y combattre, pour la gloire de JEESUS-CHRIST. Comme il y fut honoré du nom de Benoist, Dieu l'y combla de tant de Benedictions, qu'on pourroit dire de lui. *In medio populi exaltabitur, & in plenitudine sancta admirabitur, in multitudine Electorum habebit laudem, & inter Benedictos benedicetur.* Prevenu effectivement des Benedictions de Dieu, il supporta si fermement les travaux plus rudes de cette Milice Seraphique, & les poursuivit, avec tant de grandeur d'ame, qu'il acquit bien-tost les vertus plus parfaites, de la vie Evangelique; parce que commençant par le châtiment de son corps, une guerre spirituelle contre les vices sensibles de la chair, il reprima ses rebellions, crainte qu'elle ne se revoltast contre son esprit, par tant d'abstinences, qu'il se fit une loi indispensable de tous les Carêmes de nôtre Pere saint François, & les autres jours sans manger qu'une fois, il se priva toûjours de chair, & de semblables nourritures, à la reserve de pain, & d'un potage, comme on le servoit au Refectoire, pour n'être pas particulier, & se mieux conformer à la Communauté: Il joignoit à des jeûnes si rigoureux, & si ordinaires, de cruelles disciplines, & de rudes travaux, dont il fatiguoit une chair rebelle, & même il s'exerçoit dans l'humilité, & comme elle est la perle plus precieuse des Freres Laïcs, il brilloit si fort dans la sienne, que quoi CXLIV.

Sa naissance, & son païs.

Ecclef. 24. chap.

Ses principales vertus.

qu'il eust souvent été Superieur dans sa Province, il ne laissoit pas de s'occuper aux emplois plus ravalez de la cuisine. Son humilité lui faisoit embrasser, avec tant de joie, les occupations plus viles, plus confusibles, & plus méprisables d'un Convent, qu'il vouloit tout seul en avoir la peine: & ainsi tous les jours il nettoyoit les tertines, avec les autres ordures, & balayoit les Infirmeries des malades, avec un agreable empressement. Il ne témoignoit pas moins de zele dans les choses de la pauvreté, qu'il cherissoit si ardemment, que non seulement il abhorroit l'abondance des choses, mais mêmes dans les necessaires, il cherchoit toûjours l'usage des plus pauvres. D'où vient qu'il se servoit d'habit, de corde, de sandales, de mutandes, & de mouchoirs si déchirez, si usez, & si pleins de pieces, qu'on n'y voyoit que la pauvreté: & même comme les instrumens de la Cuisine sont presque toûjours de terre parmi nous, si quelques-uns se cassoient, il ne les jettoit pas aux ordures, mais il les lioit d'un fil de fer, à dessein de s'en servir plus long-temps. Enfin par un si grand zele de pauvreté, il imitoit toûjours les plus pauvres, & il ne brûloit dans la Cuisine que fort peu de bois.

CXLV.

Sa douceur & sa patience furent admirables.

Il fut d'une admirable patience, & si invincible dans les plus rudes adversitez, qu'il ne croyoit jamais recevoir de mépris. Un jour il avoit coupé dans le bois quelques branches d'arbres, pour ramer des poix, & le Gardien alors, pour éprouver sa constance, le reprit aigrement d'un crime contre la pauvreté, & lui en ordonna une discipline au Refectoire, parce que, lui dit-il, le bois n'est pas fait pour un usage domestique, c'est un honnête divertissement, pour tous les Freres. Mais F. Benoist fit sa penitence si joyeusement, qu'il se plaignoit aux autres, que le Gardien l'eust si fort épargné; S'il eust eu, dit-il, plus de charité pour moi, il m'eust traité bien autrement, parce qu'outre cette faute, j'en ai commis tant d'autres, dont je dois répondre au jugement de Dieu, que je trouve sa penitence trop douce pour moi, & s'il en eust donné une plus rigoureuse, il auroit assurément diminué mes peines de l'autre vie.

CXLVI.

Un jour à Camerin, il coupoit du bois dans une forest, un chesne tomba sur lui, par mal-heur, & l'accabloit de sorte, de sa pesante charge, qu'il l'écrasoit presque, & les Freres qui étoient plus proches le crurent mort sous un si gros arbre, & pourtant il ne cria, ni n'appella à son secours: mais il gemissoit comme un agneau, sous sa charge, & y resta dans le silence, jusqu'à ce que les Freres coururent à lui, & leverent le chesne, pour lui en faciliter le dégagement. Dieu alors, qui avoit permis cét accident, pour l'épreuve de la patience de son Serviteur, & non pas pour sa ruine, fit par sa vertu, que celui que tous croyoient mort, sous cét arbre, n'en receut pas la moindre incommodité. F. Benoist montra tant de fermeté contre les actions, & les paroles, dont plusieurs l'attaquerent dans les occasions, qui ne servirent qu'à le faire voir insensible dans tous les mépris, que ce qu'on disoit d'un certain Caltentero, qu'il avoit des entrailles de bronze, parce qu'il ne ressentoit point les disgraces, paroist plus propre à ce Religieux, qui sembloit être sans sentiment, dans les attaques plus rigoureuses de la nature, & de la fortune.

Il est divinement délivré de la mort.

CXLVII.

Comme un jour un Frere lui eut demandé, de quelle sorte il étoit arrivé à ce point de patience, qu'il ne se troubloit, ni des injures, ni des disgraces, ni de quoique ce fust de plus rigoureux, il lui répondit sagement; Quoiqu'il en soit, ce n'est pas un bienfait de ma complexion naturelle, fort portée à la colere, & au ressentiment, mais c'est une grace du Ciel, & de la violence que j'ai toûjours faite avec cœur, à mon furieux temperamment: & parce que ce Frere lui demanda encore par curiosité,

si une complexion de bile, & de feu, qui pourroit nous incliner à la colere, pouvoit aussi être domptée, de sorte qu'on pust surmonter tous ses mouvemens, & les soûmettre à la raison, par la patience; Je croi, lui répondit-il, qu'il est fort difficile, en ceux qui fortifient ce qu'ils ont de leur nature de plus vicieux, par leurs mauvaises coustumes, parce que la coûtume est d'un grand pouvoir, & devient comme une autre nature, à qui lors qu'elle se joint, on ne la surmonte pas si facilement: mais à cause que les mœurs ne naissent pas avec nous, quoique nous empruntions de la naissance, quelque inclination au mal, ou au bien, par rapport à nôtre propre temperamment, & à celui de nos peres, & meres, dont ils transmettent quelque partie dans nos corps; si nous sommes bons, ou mauvais, c'est un effet du cours de nôtre vie, dont les coûtumes méchantes, autorisent les desordres; parce que nous ne naissons pas, nous sommes faits malades, & ainsi comme par un mauvais usage, nous éteignons ces étincelles du bien, que nous inspiroit la nature, nous y établissons le vice contraire: & par consequent, lorsque l'ame commence à devenir vertueuse, elle se dépoüille peu à peu des pechez, où elle sentoit du penchant, par sa nature corrompuë, & elle se retire, comme par violence des habitudes criminelles dans le vice; d'où vient que ceux, qui sont portez à la colere naturellement, quoique leur nature y soit comme endurcie, par des actes redoublez, ne doivent pas perdre toute esperance de pouvoir acquerir de la mansuetude, s'ils meditent peu à peu leurs emportemens, & s'ils repriment les mouvemens rebeles de leur ame, sous la faveur particulierement de Dieu, qui les soulage toûjours, ils pourront arriver à ce repos d'esprit, qui n'est jamais agité des inquietudes: mais on y doit observer de la prudence, parce que, pour vaincre cette passion, il faut d'abord appliquer toutes ses forces, & en dompter les plus legers, & plus facils mouvemens, jusqu'à ce qu'on soit maître de leurs moindres occasions, & puis on sera plus fort à reprimer les plus violens, & enfin aprés qu'on les aura surmontez, avec tant de succés, il est sans doute, qu'on acquerrera le repos d'esprit, & les douceurs de la mansuetude: mais afin que l'ame trouve plus de goust, & de plaisir à cét exercice de tranquillité, elle doit s'y porter avec l'attrait des beautez, & du profit de la vertu, qui lui persuadent doucement, d'entreprendre la victoire de ses passions, & de la poursuivre avec ce qu'elle pourra de fidelité.

De quelle sorte il enseignoit à moderer la colere.

CXLVIII. Lorsque dans le commencement, je me suis appliqué à la mansuetude, je me suis si bien reprensenté les laideurs de la colere, que m'a fournies ma propre experience, & que j'ai empruntées de la veuë des plus irritez, qui me paroissoient fort difformes, que je les crus, ne differer des fous, que par le temps, & leur colere une plus courte folie, puisque les autres vices font perdre la raison à l'ame des hommes, & celui-ci fait leur esprit malade. Les autres les poussent, & lui les precipite aux desordres, & comme la foudre, qui tombe precipitemment, il démonte la tête d'un homme, & l'engage dans tous les pechez, en sorte que lorsqu'il maîtrise son cœur, il ne lui permet plus d'être un homme, il le change en bête, sans esprit, & sans jugement. Je me mettois souvent en presence un homme en colere, je lui voyois quelquefois la face pâle, & livide de furies; d'autresfois toute rouge, & embrazée comme le cœur, avec ses veines gonflées de sang, ses yeux tremblans, comme s'ils eussent voulu sortir de sa tête, ou bien comme stupides, & sans mouvemens; les lévres branslantes, les dents serrées, & les cheveux dressez de rage, des soûpirs de furieux, avec des voix rompuës, & cassées qui mugissoient comme les Taureaux, & qui rugissoient comme les Lyons. Il battoit les mains

Secret admirable de F. Benoist pour reprimer la colere.

l'une contre l'autre, & frappoit des pieds contre terre, il rouloit ses yeux en tête, & marchoit sans mesures, fort precipitemment: le corps tout contrefait, il s'emportoit dans des menaces ridicules, & toutes hors de ses forces. Enfin, je le considerois si plein d'horreurs, que je n'y reconnoissois rien de l'homme, tout y paroissoit de la bête, & tout y étoit du Diable: & aprés cette veuë, je m'interrogeois moi-même; Quelle est, à ton avis, ô! Benoist, l'ame de cét homme, dont l'Image exterieure est si effroyable? il faut de necessité, que dans son cœur, il y ait d'horribles laideurs, des esprits plus aigris, des emportemens plus furieux, & des passions bien plus embrazées. Le portrait de cét homme, que je me representois souvent, animoit si fort mon ame, qu'elle resolvoit de fuir, de tout son possible, la colere, comme un épouventable vice, à cause principalement, qu'elle reconnoissoit, à la veuë de cette furieuse peinture, que ce monstre est fort execrable, aux yeux de Dieu.

CXLIX. Cette aversion croissoit chez moi, par la veuë des beautez de la vertu contraire, c'est à dire de la mansuetude, dont l'image me paroissoit belle, dans un homme paisible, qui me sembloit si beau, si agreable, & si charmant, qu'on ne pouvoit rien regarder de plus honnête, ni de plus semblable à Dieu. Cette veuë me donnoit des desirs si empressez, dans l'ame, pour cette charmante vertu, que je ne sçavois rien de si difficile, & de si laborieux, que je n'eusse entrepris volontiers, pour en posseder les beautez; parce que, comme je croyois, que l'ame d'un homme en colere, ressembloit à un marché public, où l'on entend le bruit de ceux, qui vont, & qui viennent de tous les côtez, les cris des animaux, tantost en un endroit, tantost à l'autre, les voix dereglées des achepteurs, & des vendeurs, & où tout est confus, & dans le tumulte: qu'au contraire, je jugeois, que l'ame d'un homme paisible, devoit être comparée au sommet fort agreable d'une montagne, qui n'est point troublé, ni par le bruit, ni par les cris, ni par le tumulte des passans, mais toûjours en repos, par un état paisible de toutes ses appartenances. Il n'y soufle qu'un vent délicieux, le soleil y darde des rayons fort lumineux, les eaux y sont toutes pures, les prez toûjours verds, & les plus belles fleurs, y font un agreable spectacle à la veuë. Là, les oyseaux du plus doux ramage, sur des branches d'arbre, y concertent leur fredons, & le doux zephir au travers les plus verds feüillages, y fait entendre aux oreilles ses agreables murmures; il n'y a rien de plus agreable aux yeux. C'est ainsi que me paroissoit l'ame d'un homme sans colere, que n'agitoit pas, ni le bruit du couroux, ni le tumulte des voluptez allantes, que la fureur n'embrazoit pas, & à qui les haines ne donnoient point d'inquietudes, mais qui joüissoit de tant de repos, & de mansuetude, qu'il croyoit avoir toute la paix, qu'on avoit autrefois promise au Prophete, *Mansueti autem hæreditabunt terram, & delectabuntur in multitudine pacis.* Parce que dans cét homme paisible, comme sur une montagne de Dieu, soufle plus facilement le vent du Saint-Esprit, il est plus éclairé des rayons de la Lumiere suprême, il est mieux arrosé des ruisseaux des Divines graces, & les fleurs de ses vertus, que son cœur à produites, si fort en repos, sont plus embellies des faveurs Celestes. Et qui pourroit dire les concerts du Paradis, qui divertissent plus son ame, lorsqu'il ne craint point les affronts, qu'il méprise les injures, qu'il se réjoüit des persecutions, qu'il conserve la charité, qu'il nourrit la concorde, que son cœur aime ses ennemis, & qu'il prie pour ses Calomniateurs? On ne peut dire combien, avec sa mansuetude, il édifie l'Eglise, & son Ordre, & combien agreablement, il recrée tous ses spectateurs, avec les agréemens de sa douceur, & sa

Portraits differens de la colere, & de la mansuetude.

Psal. 36.

patience; combien même il les anime à la poursuite des grandes vertus: & parce que dés le commencement, je fis souvent ces reflexions en moi-même, & que je les imprimay fortement dans ma pensée, il n'est pas étonnant, si je m'appliquay de tout mon mieux, à acquerir la Mansuetude, & à imiter ceux, qui y excelloient: ce que dit fort sagement F. Benoist, pour l'instruction de plusieurs.

Comme par cét esprit de douceur, accompagné d'une continuelle Humilité, il desiroit éloigner, & de son esprit, & de celui des autres, toutes sortes d'inquietudes, il arrivoit souvent, que s'il remarquoit, qu'une correction, qu'il fit à quelqu'un, en étoit receuë avec quelque agitation d'esprit, il s'agenoüilloit devant lui, & lui expliquoit ses intentions, s'il n'avoit pas bien compris sa pensée, ou lui demandoit pardon aussitost, si ses avis l'avoient trop choqué. D'où venoit qu'entretenant la douceur avec une humble charité, ses reprimandes qu'il faisoit aux plus jeunes dans les occasions, leurs étoient fort agreables, parce qu'elles ne procedoient que de son amour envers eux. CL. Sa douceur est accompagnée d'une humble charité.

Mais si nous recherchons la source de toutes ses vertus, & particulierement de cette Mansuetude dont Dieu l'honora si abondamment, nous n'en trouverons point d'autre que son Oraison, qui fit naitre chez lui l'Humilité, la Patience, la Mansuetude, la Charité, & toutes les autres, qu'elle y entretenoit, & leurs donnoit de l'accroissement; parce qu'il s'y appliqua avec tant de soins, dans ses premieres années, qu'il se la rendit familiere partout, & principalement la nuit, qu'il employoit à la Contemplation des choses Divines, à la reserve de peu d'heures, qu'il donnoit à son repos: & alors nous lisons qu'il receût plusieurs extazes, des ravissemens, & d'autres faveurs Celestes, que Dieu accorde ordinairement à ses fidels Serviteurs. Lorsqu'un jour il demeuroit au Convent de Fan, il y fut ravi en extaze, où il apperceut la vallée proche du Convent toute remplie de Demons, qui preparoient une guerre cruelle contre tous les Enfans, & contre tout l'Ordre de nôtre Pere S. François. Il n'est pas étonnant, puisque leur haine contre nous, a commencé dés l'origine de nôtre Institut, & elle n'a pû s'éteindre, ni par les Temps, ni par les Siécles, qui se sont écoulez depuis son Etablissement: & quelques scandales qui arriverent quelques jours aprés, montrerent bien les pretentions d'une si grande armée de Demons. CLI. Il est souvent ravi en extaze.

La sainteté de ce grand Serviteur de Dieu, parut bien au Convent de Camerino, dont étoit Gardien P. Joseph de Collamato, lorsque tous les Freres le virent extazié dans l'Eglise, à l'heure de l'Oraison de Midi, ils apperceurent sur sa tête le Saint Esprit, en forme d'une Colombe, qui y répandoit ses lumieres: & comme cette veuë les surprit, ils en avertirent leur Gardien, qui leurs en imposa le silence aussitost, soit pour fuir la vaine gloire, soit pour éviter la foule de toute la Ville, qui seroit venuë au Convent, où elle troubleroit leur repos. Ce ne fut pas là le terme de ses faveurs Celestes, & souvent pendant son Oraison, sa face parut comme un flambeau embrazé, pour montrer à ses spectateurs, que son cœur étoit brûlé des ardeurs de l'amour de Dieu: mais comme il étoit fort humble, & qu'il cachoit autant qu'il pouvoit, aux yeux des autres, les faveurs qu'il recevoit de Dieu, lorsqu'il étoit à l'Eglise, & qu'il pressentoit quelque extaze, il alloit aussitost à sa chambre, & il y demeuroit, jusqu'à ce qu'il fust passé. CLII. Pendant son Oraison le S. Esprit paroist sur sa tête en forme de Colombe toute lumineuse.

Ces ardeurs de l'Amour Divin, dans F. Benoist, firent naître dans son ame, des braziers si ardens de Charité, pour tous, & principalement les malades, que lorsqu'il fut Compagnon du P. Eusebe d'Ancone Ge- CLIII.

neral alors, dans ses visites de Sicile, il lui demanda instamment, que puisqu'il y passeroit tout l'hyver, il lui permist, de demeurer à l'Hôpital de Palerme, pour y assister tous les pauvres: ce qu'ayant obtenu de son General, il n'est pas croyable, avec quels soins, il se consacra à un exercice si charitable; avec combien de zele, il soulagea les Infirmes, & avec quels travaux, il satisfaisoit à tous leurs besoins. Rien ne lui paroissoit, ou affreux, ou puant, pourvû qu'il le sentist à leur service: & il n'avoit rien de plus agreable, que de vuider leurs terrines, de faire leurs lits, de balayer leurs salles, de nettoyer leurs ordures, & de purger leurs ulceres. Aprés s'être employé tout l'hyver à ces travaux de charité, au grand secours de tous les malades, & à l'édification de toute la Ville de Palerme, il retourna dans sa Province de la Marque d'Ancone.

Sa charité est admirable envers les malades

CLIV. Non seulement, il aimoit les malades, mais encore les sains, d'une affection de mere, & il préferoit toûjours leur profit à ses interests. Un exemple témoignera visiblement, combien son amour envers son prochain étoit agreable à Dieu. Il étoit Cuisinier au Convent de Monté Filatrano, lorsqu'un Bien-faicteur, y envoya huit pigeons: comme la Famille étoit de neuf Freres, F. Benoist raisonna en lui-même; La Famille est de neuf, & ne voila que huit pigeons: d'où vient qu'il nous en manque un neuviéme; c'est assurément que Dieu ne veut pas que tu manges le tien, pauvre miserable, parce que s'il l'eust desiré, il t'en auroit envoyé, comme aux autres Freres. La consequence de son raisonnement fut, qu'il n'en mangeroit pas: & à peine eut-il formé ce dessein, qu'un pigeon vint se precipiter, contre la muraille où les huit autres étoient plumez, & tomba mort en sa presence: ce qui le surprit de sorte, qu'il connut de là, que Dieu faisoit grand état de la charité.

Le Ciel approuve sa charité par une merveille.

CLV. Le Diable haissoit desesperément F. Benoist, & ne pouvoit souffrir ses vertus. Il lui dressa plusieurs embûches, qu'une lumiere Celeste lui découvrit, & qu'il surmonta facilement: En voici un exemple. Il aimoit particulierement F. Jacques d'Ascoli, homme orné de toutes les vertus, & en signe d'amitié, si celui-ci rencontroit l'autre, ils joignoient leurs mains, avec une innocente familiarité. Mais le Diable qui croyoit faire un grand gain, s'il trompoit F. Benoist, dans une petite chose, prit la figure de F. Jacques, & comme F. Benoist alloit à l'Eglise, il lui tendit la main: mais le regardant aprés que Dieu lui eut fait connoître, qu'il étoit un Diable, il ne lui donna pas la sienne, & il fit le signe de la Croix, dont le Demon trompé, se retira aussitost.

Il se moque du Diable, & il surmonte sa malice

CLVI. F. Benoist avoit atteint la soixante & sixiéme année de son âge, lorsqu'au Convent de Civita-nuova, il apprit du P. Hierôme de Montefioré, qui y mourut, le jour de sa mort, comme nous avons dit. Cette nouvelle, bien loin de lui être fâcheuse, lui fut fort agreable, & il parut s'y consacrer entierement aux larmes, aux oraisons, aux emplois plus ardens de l'amour Divin, pour aller au devant de JESUS-CHRIST, qui viendroit bientost le trouver, avec plus de ferveur, & d'integrité. Alors il tomba malade, & sa maladie s'irrita de sorte, que le Vendredi Saint, que l'Eglise consacre à la Passion, & à la mort de JESUS-CHRIST, au témoignage des Freres, il acheva saintement sa vie, avec la même sainteté, qu'il l'avoit toûjours continuée, & il mourut ce saint Vendredi, afin, que comme durant sa vie, il s'étoit si bien conformé à la Passion de son Sauveur expirant, il l'accompagnast dans sa Resurrection glorieuse, dont nous avons de sensibles preuves, dans les signes de joye, qu'il donna en mourant, & par cette derniere parole, *Requiem*

Il mourut à Civita-nuova, & fut vû entre les Bien-heureux.

æternam

æternam dona servo tuo, Domine, & lux perpetua luceat ei: qu'il achevoit encore en rendant l'esprit.

Puisqu'un Frere, qui faisoit Oraison, vit l'ame de F. Benoist, accompagnée de celle du P. Hierôme de Montefioré General, & de F. Maurice de Monte-Montanaro Clerc, au milieu des joyes du Paradis, c'est un témoignage assuré, qu'il y étoit glorieux: mais nous ne devons pas obmettre ici, qu'un an aprés sa mort, les Freres qui veneroient sa Sainteté, voulurent ouvrir son sepulchre, & ils y trouverent son Corps tout entier, avec ceux du P. Hierôme, & de F. Maurice, sans pourriture, & ils remercierent Dieu de cette faveur particuliere. CLVII.

VIE ET ACTIONS DV PERE ANSELME DE PETRA MOLARA PREDICATEVR.

LE dernier, qui mourut cette Année, de ceux qui furent compris dans la prediction de Montefioré, fut le P. Anselme, fort illustre, qui quoiqu'il eust pris naissance dans Petra Molara, petit Bourg assez proche de Tiano, fut appellé de cette même Ville, dans toute sa vie, plus communement des Freres. Lorsqu'il étoit au Monde, il avoit employ dans les Chevaux Legers, & Dieu l'appella à la Religion d'une façon fort particuliere; parce qu'un jour armé d'une lance, dans la Ville, où il étoit à cheval avec les autres Cavaliers; il apperceut dans la ruë sur le pavé comme un paquet de Lettres, & lorsqu'il voulut le percer avec sa lance, pour mieux le tirer à lui, il en évita la pointe, & comme il voulut le piquer une seconde fois, le paquet s'en échapa encore. Anselme en fut surpris, parce qu'il ignoroit le dessein du Ciel; il tente de l'avoir une troisiéme fois, & non seulement le paquet resista à la lance, mais même comme s'il eust voulu s'en saisir, il sauta jusqu'au dessus de son fer, & s'attacha à son bois opiniâtrément: ce que le Cavalier admirant, il tire sa lance avec le paquet, & sans remise, il le déplia, il n'y trouva enfermée qu'une Image d'airain de JESUS-CHRIST crucifié: d'où il jugea, que c'étoit quelque Mystere de Dieu, qu'il ne concevoit pas. Il descendit aussitost de cheval, & revera profondement une Image, que la pointe de sa lance n'avoit pas percée, & qu'il conserva depuis bien religieusement, comme un Bouclier invulnerable, contre toutes les attaques. CLVIII.

Il étoit Soldat, & il fut appellé à la Religion d'une façon extraordinaire.

Mais comme Anselme ne comprenoit pas encore, ce que vouloit dire ce Crucifix du Ciel, & où il l'appelloit, il en receut un témoignage infaillible, que voici. Un jour il fut provoqué par ses Camarades, de tirer au blanc avec l'arquebuze; tous conviennent de décharger leur arme contre un papier attaché pour but, à une porte assez éloignée. Anselme ignoroit ce que les autres avoient pris pour terme de leurs coups, ils les lâcherent tous aprés avoir miré des yeux, & conduit de leurs mains leurs arquebuzes, & n'y arriverent pas; Anselme met en jouë la sienne, & se prépare à la lâcher au but, mais la poudre n'y prit pas feu: deux ou trois fois il nettoye son bassinet, il charge son canon d'une autre balle, lâche son coup avec l'arrest, & inutilement, parce que sa poudre ne prit non plus feu, que si elle eust été CLIX.

Il quitte l'habit de Soldat, & prend celui d'Ecclesiastique.

de pierre, ou de terre. Anselme connut bien alors, que tout ceci ne se faisoit pas sans ordre de Dieu, & il fut voir aussitost, quel étoit le but, où il vit un Crucifix, qui le terminoit. Il l'adora dans ce même moment, & le remercia avec des larmes, que sa puissance l'eust empêché de commettre un si grand crime, que de percer son Image, quoique bien innocemment : d'où il se resolut de sortir du Monde, & de quitter la milice de la Terre, pour combattre sous les Enseignes de JESUS-CHRIST. Il prit à ce dessein l'Habit d'Ecclesiastique, & fut sacré Prêtre : mais pour s'appliquer plus parfaitement à la Pieté, il passa à Rome, où il mena quelque temps une fort vertueuse vie.

CLX. *Le demon le tente de pecher avec une Romaine.*

Le Demon alors, qui avoit déja conspiré sa ruine, l'attaqua d'une tentation furieuse. Il s'entretenoit souvent avec une Dame Romaine, à cause peut-être, qu'ils demeuroient de compagnie dans un même logis. Le Demon se servit d'une occasion si belle, & dans des discours si ordinaires de l'un, & de l'autre, il embraza fort le cœur de la Dame, qui étoit encore assez jeune, d'un amour desordonné pour nôtre Anselme, & même elle le sollicita souvent de pecher avec elle. D'abord il resista genereusement, & à la femme, & au Diable : mais à cause qu'il étoit toûjours dans les occasions de tomber sous leurs pieges, & qu'il avoit aussi le feu si proche de lui, il n'est pas surprenant, s'il s'y laissa brûler, & s'il consentit à la lubricité de la femme, en se rendant bassement aux artifices du Diable. Anselme demeura quelque temps plongé dans la fange de ses saletez, & martyrisé par la pensée de ses crimes, & appellé par celui qui l'avoit separé du Monde, dés le sein de sa mere, à une meilleure vie, il resolut de quitter cette vilaine, & d'expier ses ordures parmi les Capucins. Il communiqua son dessein à sa Dame, & l'anima à la Penitence, par tout ce qu'il pût de plus fort; elle en eut grand regret d'abord, & puis, comme elle sceut assurément, qu'Anselme étoit Capucin, elle se rendit aux remords de sa conscience criminelle, & entra dans un Monastere, où elle prit l'Habit de Religieuse, & y finit fort vertueusement sa vie.

Il se dégage du Diable, & entre aux Capucins.

CLXI.

Aussitost qu'Anselme eut rompu les liens du Diable, & qu'il fut entre les Capucins, pour expier, par sa Penitence, tous les desordres de sa vie passée, il en commença une si austere, que trois fois la semaine, il ne mangeoit qu'une fois le jour au matin, & jusqu'à sa mort, il ne but point de vin. Il jeûnoit tous les Carêmes de nôtre Pere S. François avec tant de rigueurs, qu'il en celebroit la premiere journée, au pain & à l'eau, la seconde, il ne mangeoit rien, & y gardoit cet ordre alternativement. Mais le Carême de S. Michel, un jour à Meudon proche de Paris, qu'il le jeûnoit austerement, outre ses abstinences ordinaires des semaines, il y garda un silence si étroit, que dans tout ce temps-là, il ne parla à qui que ce fust. Il observoit plusieurs jeûnes, avec la même austerité : & quelquefois il étoit trois jours sans manger, où il ne se nourrissoit que de ses prieres, & des faveurs de Dieu, qu'il y recevoit. Ce fut là presque toute sa maniere de vivre, dans le temps qu'il vécut, ce qui donna de l'étonnement à tous, & grande estime de sa Sainteté.

Sa prodigieuse Austerité.

CLXII.

J'obmets ici ses cruelles disciplines, ses travaux ordinaires au jardin, à labourer la terre, ses veilles fort longues, ses silences si rigoureux, & ses autres austeritez de corps, dont il se declara toûjours l'invincible persecuteur des Vices : mais ce qui lui donne plus de loüanges, c'est son Observance Reguliere, dont il avoit tant de zele, que non seulement il étoit fort soigneux de la Pauvreté, de l'Obedience,

& des autres Vertus, qui faisoient ses entretiens, mais encore il étoit un si grand Observateur des Constitutions, qu'il ne s'écartoit jamais de la moindre de leurs Ordonnances. D'où vient, qu'il s'acquit tant de reputation parmi Nous, que lorsqu'aprés la mort du P. Hierôme de Pistoye, il fallut choisir aux Capucins, qui devoient, par l'ordre du Pape assister l'Armée navalle contre le Turc, un Superieur capable de cette Charge, nôtre General Mario, le presenta au Pape Pie V. pour l'établir dans un emploi si considerable, comme nous l'avons dit amplement, l'an 1581, où même nous avons marqué ce qu'il y fit de plus merveilleux, que nous ne repeterons pas ici, pour ne pas ennuyer nos Lecteurs.

CLXIII. Il vit la sainte Vierge, qui benissoit la flotte des Chrêtiens.

N'y oublions pourtant pas, ce que nous lisons dans les Monumens des Provinces de la Marque, & de Bologne, que la propre journée, que la flotte des Chrêtiens combattit celle des Infideles, P. Anselme, qui dans le commencement du combat, avoit veu les ennemis, qui avoient le vent favorable, se ruer avec tant d'impetuosité sur les Nôtres, qu'ils sembloient les devoir accabler de leurs armes, & de leurs efforts, aussitost qu'il eut imploré le secours de la sainte Vierge, en faveur des Chrêtiens, apperceut cette Divine Protectrice descendre des Cieux dans les airs, & regarder favorablement la flotte Chrêtienne, qu'elle honora de ses amoureuses Benedictions: d'où vient que le vent se changea contraire aux Mahometans, & propice aux Catholiques, & ceux-cy remporterent sur ceux-là la Victoire plus glorieuse, qui les rendit si celebres dans tout l'Univers. Je dis encore à sa gloire, que tandis, qu'il employe tout son cœur, & toutes ses forces à chasser l'ennemi de sa Galere, dont il étoit présque déja le maître, on tira sur lui tant de coups de mousquets, & on lui darda tant de fléches, que, quoique son habit en fut tout percé, la Puissance de Dieu le conserva de sorte, que son corps n'en receut pas la moindre blessure.

CLXIV. Il n'est point blessé de tant de coups tirez contre lui par les Turcs.

L'Année suivante, lorsque les Chrêtiens eurent équippé une autre flotte, sous la conduitte de Jean d'Autriche, & siegé d'Anavarino, Forteresse qu'occupoient les Turcs, sur les confins de Messine, proche le Cap Zunchi, P. Anselme, qui les accompagnoit monta sur un rocher, exposé à tous les coups, & les traits des Infideles, où avec un Crucifix d'airain, à la main, il exhortoit les Chrêtiens, depuis le matin, jusques au soir à vaincre leurs ennemis : & quoiqu'alors ils déchargeassent sur lui des coups sans nombre de leurs arcs, & de leurs mousquets, armé seulement de son Sauveur expirant, ils l'admirerent euxmêmes, si libre de leurs attaques, qu'ils ne lui firent pas la plus petite playe.

CLXV. Il étoit fort assidu à l'Oraison.

Ce grand Homme étoit avantagé d'une force, & d'une fermeté d'ame extraordinaire, qu'il s'étoit acquises par beaucoup d'integrité de vie, & par l'assemblage de toutes les Vertus, l'Oraison principalement, dont il étoit si zelé, que toutes les nuits, il se levoit indispensablement deux heures devant Matines, pour prier, & autant tous les jours, lorsque ses emplois lui en laissoient le temps, & dans toutes ces heures du jour, & de la nuit, il faisoit Oraison dans sa chambre, ou dans le bois, & alors Dieu lui communiqua plusieurs revelations, qui n'ont point été écrites, comme celles de quelques-autres, & qu'ainsi nous ne pouvons pas transmettre aux Suivans.

CLXVI. Il est envoyé Commissaire general dans la Province de Paris.

La Vertu & la Prudence du P. Anselme, étoient si connuës de tous, qu'aprés avoir été Maître des Novices, avec beaucoup de loüanges, & élevé à d'autres Charges considerables, de la Province de la

Marque, lorsqu'il fallut pourvoir à la Province de Paris, d'un Commissaire General, à la place du P. Mathias de Salo, dans le Chapître General assemblé à Rome, l'an 1578, il fut choisi par Montefioré General, à une Commission si honorable, qui l'obligea de venir à Paris, dont il gouverna la Province, jusqu'à l'année 1580, avec une singuliere Prudence, & une merveilleuse Sainteté de vie; lors particulierement que Paris fut presque deserté, par cette horrible peste, dont nous avons parlé cette même Année. A cause pourtant que nous traittons ici des actions principales de ce grand Homme, n'y passons pas sous le silence, avec injustice, combien les Capucins éclatterent alors dans l'assistance des Pestiferez, qu'ils n'entreprirent dans cette fameuse Ville, que par l'ordre de Dieu, & le zele de la Charité, sous la conduite, & la Vertu de leur Commissaire; parce qu'outre ce que nous en avons déja dit, aprés que P. Anselme, comme Chef des autres, eut destiné pour un emploi si charitable, P. Pierre Deschamps, que les plus recens Manuscrits de la Province de Paris, n'appellent ni Gardien de S. Honoré, ni Custode, mais simple Religieux de famille dans ce Convent, & avec lui P. Bernardin de Bordeaux, P. André de Bourgogne Prêtres, F. Jacques de Savoye Clerc, & F. Gilles de Paris, F. Daniel de Chaumont, & F. Matthieu de Frontignan Laïcs. C'est une chose admirable, avec quelle ferveur d'esprit, & avec quelle pieté, tous ces Religieux entreprirent ce grand Oeuvre de Charité, & avec quel esprit Seraphique, ils abandonnerent leur vie, & ils administrerent aux Pestiferés toutes les choses necessaires au salut de leur ame, & à la santé de leur corps. Avec un danger évident de mort, ils pressent, ils purgent, ils bandent leurs ulceres, ils préparent leurs alimens, ils font leurs lits, sans craindre de mourir, ils touchent, ils reünissent, ils consolent, ils confessent, ils communient, & oignent d'Huile sainte les Malades; ils assistent les Mourans, par leurs exhortations, & par leurs prieres; ils chargent les morts sur leurs épaules; & comme à cause du grand nombre des Pestiferez on ne les enterroit plus, ils les portent eux-mêmes dans le sepulchre, en sorte que cette grande Ville, qui regorgeoit des massacres, que faisoit si cruellement la peste, de ses Citoyens, n'avoit plus que cette consolation seule, de les voir mourir entre les mains de ces Freres, comme dans le sein de leurs cheres Meres.

Avec quelle Charité quelques Capucins François assisterent les pestiferez.

CLXVII. Ces Capucins ne rendirent pas ce grand service de charité à Paris un, ou deux mois seulement, mais tout le temps, que la peste le ravagea avec tout son voisinage, & jusqu'à ce que deux de leur nombre, y eussent saintement immolé leur vie. D'où les Parisiens, qui jusques-là, par la malice du Diable, comme il est croyable, n'avoient pû être persuadez, par la Pauvreté, l'Humilité, l'Austerité, & l'Observance si reguliere des Nôtres, que sous l'Habit des Capucins, il y eust quelque chose de vertueux, d'où vient que souvent dans les ruës, les Chartiers, les Cochers, les Laquais, les Crocheteurs, & d'autres gens de cette farine les accabloient d'injures, & de railleries, les enfans mêmes les prenoient quelque fois par la pointe de leur Capuce, & les tiroient de côtez & d'autres avec les dernieres confusiõs, ce que le Demon faisoit, par la haine qui l'animoit contre nos Freres, ou que Dieu permettoit, pour éprouver leurs Vertus; les Parisiens, dis-je, aprés ces Temps de miseres, qui firent connoître leur bonne vie, commencerent de les honorer & de les cherir, avec tant de zele, & de bienveillance, qu'aussitost qu'ils voyoient des Capucins, tout les saluoient profondément, baisoient

Le respect des Parisiens envers les Capucins.

leurs mains, & les proclamoient Bien-heureux. Ainsi Dieu, qui en use souvent de cette sorte envers nous, voulut reparer avec usure, les hontes, & les mépris, que les Nôtres avoient soufferts, pour l'amour de lui, si genereusement; afin qu'on crust, que ce changement de choses, fust un ouvrage de son pouvoir infini. D'où vient encore que la reputation des Capucins courut par toute la France, & que ses Peuples, soit Reguliers, soit Ecclesiastiques, excitez par les bons exemples de leur sainte vie, les admiroient, & imitoient comme leur parfaite idée, parce que les Temples, les Autels, les Tabernacles, & les choses sacrées, commencerent, à l'exemple des Nôtres, à être honorez avec plus de respects, & plus de pieté, le saint Sacrement à être adoré plus profondement, les autres Sacremens à être frequentez plus souvent, & avec de plus saintes dispositions, les Messes, & les Sermons à être entendus, avec plus d'attention de cœur, & d'esprit, les Religieux à être plus respectez, & les actions de misericorde, soit corporelle, soit spirituelle à être mieux pratiquées. Enfin par l'exemple, & les exhortations des Capucins, ce qu'on doit attribuer à Dieu, & ce que firent, aprés Nous, les autres Religieux, la pieté commença de sorte à revivre par toute la France, que dans le chef, & dans ses membres, cét Oracle de Jesus-Christ, qui devoit s'accomplir dans tous les temps, eut en leurs personnes son evenement, lorsqu'il fut dit à Nôtre Fondateur saint François, *Vade, Francisce, repara domum meam quæ labitur.*

Les Capucins furent cause à leur arrivée en France, que la pieté y refleurit de toute maniere.

CLXVIII.

L'on ne doit pas s'en étonner, puisque, quoi qu'auparavant, sous P. Pacifique, & P. Mathias, nôtre Reguliere Observance fleurit dans nôtre Province de Paris; sous P. Anselme toutesfois, les Capucins y pratiquoient une si grande austerité, dans leur vivre, & tant de pauvreté dans toutes les choses, qu'on ne parloit par tout que de leur abstinence; puisque comme il ne mangeoit que du pain, & ne beuvoit que de l'eau, trois fois la Semaine, les autres, à son exemple, autant qu'ils pouvoient, affligeoient leurs corps de fort frequentes diettes, s'accabloient de cilices, se déchiroient de disciplines, se fatiguoient de travaux, & prenoient tous leurs divertissemens dans l'Oraison, & la contemplation des choses Divines. Plusieurs mois se passoient tous entiers, dans une Ville si riche, sans qu'on leurs servit ni poisson, ni chair, & ils appaisoient leur faim, avec des legumes: encore comme elles manquoient souvent au Convent, ils ne mangeoient que des orties, & quelques herbes sauvages, avec un peu d'huile. En ce temps-là, les cheminées n'étoient point encore en usage parmi nous, & on plaçoit deux grosses pierres, dans un coin de la Cuisine, qui servoient à soûtenir un peu de bois, qu'ils alloient chercher, ou dans des hayes, dont à la façon des pauvres, ils faisoient cuire leurs legumes. L'équipage de leur Cuisine, étoit fort pauvre, de bois, ou de terre, comme veulent nos Constitutions, & ainsi l'on ni voyoit, ni pincettes, ni grils, ni broches, ni chaudrons, ni pelles, ni marmites, ni soufflets: mais une seule pauvreté de toutes les choses, dont tous nos Freres avoient un zele merveilleux, & ainsi ils en faisoient toute leur maîtresse. Mais quoi qu'à cause que dans la France, elle eût encore peu de Freres, que l'esprit tout de feu de nôtre Pere saint François embrazoit, & animoit comme des perles naissantes, de la haute pauvreté, lors pourtant que leur nombre s'accrut, ils jugerent à propos de renfermer, une maniere de vie si rigoureuse, dans les bornes d'une prudente mediocrité, qui la rendit perpetuelle; ils la reglerent donc aux Statuts de nos Constitutions, pour la faire égale à celle, qu'on observoit dans toutes nos Provinces.

Austeritez prodigieuses des Capucins François.

CLXIX.
P. Anselme predit plusieurs choses.

P. Anselme l'an 1580. assembla le Chapître Provincial à Paris, ou P. François Della Briga, fut confirmé dans son Provincialat, & s'en revint en Italie, où l'on dit communément, qu'il predit plusieurs choses, dont un, ou deux exemples retirez de l'oubli, sont venus jusqu'à nous. Le premier est, que P. Urbain de Rocca contrada Predicateur, appellé par les Lettres de l'Evêque de Sora, dans le Royaume de Naples, pour prêcher, croyoit-il, le Carême, dans son Eglise Cathedrale; se disposoit à ce grand voyage, lorsque P. Anselme, avec qui il en conferoit, lui dit; Vous vous trompez, P. Urbain, vous ne prêcherez pas à Sora, mais à un Bourg d'une plus petite consequence; & pourtant, allez avec joie, parce que vous y ferez plus de fruit, & vous y aurez plus de contentement: ce qu'il éprouva fort veritable, parce que ce Prelat l'envoya prêcher à Pignano, petit Château de Montefeltri, où il passa son Carême avec satisfaction, & utilité de ses Auditeurs. P. Anselme retournoit de Rome, où l'on l'avoit salüé Gardien de Fermo, dans la Marque d'Ancone, avec ce P. Urbain de Rocca Contrada, à qui dans leur voyage, il dit, les Peres de la Province, m'envoyent à Fermo, mais Dieu m'appelle à Camerin, & je ne serai pas Gardien à Fermo, puis que Camerino doit bien-tôt être mon eternel repos. Et il y a quelque apparence, que ceci, ne lui fut pas seulement predit, par P. Hierôme de Montefioré, comme nous avons dit dans sa vie, mais par une revelation particuliere de Dieu, parce que P. Hierôme, ne lui parla pas de Camerino, mais seulement du premier Convent de la Province de la Marque, où il entreroit, qui pouvoit être, par le droit chemin, ou Tolentino, ou Camerino; comme donc il détermina si positivement ce dernier, il est bien croyable, que le Ciel l'en avoit assuré.

Dieu lui revela le jour, & le lieu de sa mort.

CLXX.
Psal. 131.

Aussi-tôt qu'il fust arrivé à Camerino, il dit ces paroles du Prophete, *Hæc requies mea, in sæculum sæculi,* & un jour, ou deux aprés, la fiévre le prit, il eut alors un soin merveilleux de purger son ame, avec les larmes de la Penitence, & la Confession de ses manquemens, & comme il étoit si dégoûté, qu'il ne pouvoit prendre quoique ce fust, lorsque les Freres lui demandoient, ce qu'il goûteroit de mieux, il leurs répondit; quoi que ce soit, mes Freres, mais si vous m'apportiez des cerises, j'en mangerois bien, je croi; il y avoit long-temps que ce fruit étoit passé, & ils n'esperoient pas en trouver alors: ils lui dirent donc; Si vous voulez des cerises confites avec le sucre, nous vous en donnerons aisement, mais si vous desirez des nouvelles, le temps, qui consume tout, les a dissipées: Souffrez un importun, mes Freres, leurs repartit P. Anselme, si vous en cherchez sur le cerisier du jardin, vous y en trouverez suffisamment, pour réjoüir un malade; les Freres y furent pour lui obeïr, encore qu'ils crûssent n'y pas rencontrer de cerises, & pourtant ils y en cueillirent si abondamment, qu'ils en emplirent un panier, & le porterent au P. Anselme. Tous attribuerent ce Miracle à Dieu, qui voulut donner à son Serviteur expirant, une satisfaction si innocente, qu'il avoit tant desirée. Enfin ce saint Homme, aprés avoir été trente-six ans dans l'Ordre, avec beaucoup de vertus, mourut au lieu qu'il avoit predit, dans la reputation d'une singuliere sainteté.

Dieu lui envoya des cerises dans un temps extraordinaire.

VIE ET ACTIONS

DU P. FULGENCE D'ASCOLI, PREDICATEUR.

CETTE même Année, la Province de la Marque produisit encore à nôtre Ordre, une Perle fort precieuse, & ce fut P. Fulgence d'Ascoli, sur la riviere de Tronto, de l'illustre Maison des Parisiani, qui aussi-tôt, qu'il eut dix-huit ans, apprit à mépriser le monde, & à porter le Croix, parmi les Capucins. Mais le Diable, qui enrageoit, qu'un jeune homme encore enfant, peu propre au combat, pretendist déja la victoire, l'attaque au commencement de la carriere, & à peine fut-il enrôllé, sous les enseignes de saint François, qu'il lui livre de cruelles tentations, afin qu'il semblast combattre de prés contre lui, lorsqu'il lui representeroit de visibles, & d'effroyables figures. Ce nouveau Disciple de JESUS-CHRIST, au milieu de ces attaques du Diable, étoit si inquieté d'esprit, que comme s'il l'eut perdu, il témoignoit peu de conduite dans ses actions. Ce que les Freres voyoient, & ce qu'ils ne connoissoient pas; lorsque croyans, que ce fust son naturel, il resolurent presque de le renvoyer dans le Monde. Mais aprés que son Pere Maître, eut reconnu la malice du Diable, il professa ses vœux fort solemnellement, avec tous les suffrages des Freres, aprés son année entiere du Noviciat, & le Demon qui avoit fait tous ses efforts, pour le faire renvoyer Novice, aussi-tôt qu'il le vit profés, se retira de lui, & ne lui causa plus d'inquietudes. CLXXI.

Le Diable le tente de plusieurs manieres étant Novice.

Ces cruelles tentations, que P. Fulgence souffrit des Demons, témoignerent bien, quelle seroit sa vertu future, puis qu'à peine eut-il fait profession, qu'il fit tant éclater d'innocence, de simplicité, d'obeïssance, de pauvreté, de perfections d'homme Evangelique, qu'on eût dit qu'il ne manquoit en lui, quoique ce fust, qui pust servir aux autres d'un modele fort fini d'honnêteté de mœurs, d'humilité, de patience, d'abstinence, de mortifications, de charité, & de toutes les vertus. Comme il étoit donc si parfait, il fut un des trente, qui par l'Ordre du Pape Pie V. monterent sur la Flotte des Chrêtiens, qu'équipa l'an 1571. sa Sainteté, contre celle des Mahometans; où quoique deux de ses Compagnons fussent tüez à ses côtez, de coups de mousquets, il fut conservé entre eux deux, par le pouvoir de Dieu, quoiqu'il passionnast si ardemment de souffrir le martyre, sous la conduite du P. Anselme de Petra-Molara. CLXXII.

Il s'embarque avec les autres sur la flotte du Pape pour assister les Soldats.

Aprés qu'il fut de retour dans la Marque, il demeuroit au Convent de Monte-d'Olmo, lorsque Jacques personne de qualité, comme de vertu, & de nos bien-faicteurs, fut malade à la mort, & fit venir auprés de lui P. Fulgence, dont il sçavoit la sainteté, pour l'assister à la derniere extremité de sa vie. Il y vint aussi-tôt, & tandis qu'il console le malade, & qu'il l'exhorte, par les discours les plus forts, à souffrir avec patience les douleurs de sa maladie, comme il devoit bien-tost celebrer la Messe, il lui dit; Le temps me presse d'aller à l'Autel, assûrez-vous que je vous y recommanderai à Dieu, que je serai promptement de retour, & attendez-moi, je vous prie. Ce qu'ayant dit, il retourna au Convent, où aprés avoir achevé la Ste Messe, il revint chez son malade, & en chemin, comme il regardoit le Ciel, il vit S. Michel Archange, qui le venoit voir, & alors il dit à son Compagnon avec joie; CLXXIII.

Il apperçoit S. Michel qui venoit secourir un malade.

remerciez Dieu, mon Frere, avec moi, il donne la victoire à nôtre mourant, & son ennemi est maintenant confondu, parce que voilà saint Michel Archange, qui le vient secourir contre ses attaques. Lors qu'il fut auprés de lui, il l'apperceut proche de sa mort, & il pria Dieu, de lui appliquer toutes les bonnes actions de vertu, & de charité qu'il avoit faites par sa grace, dans tout le cours de sa vie, & de reserver pour lui tous les pechez de ce Gentil-homme, pour qui sous sa faveur Divine, il satisferoit par ses Penitences. Le mourant, aprés une priere si charitable du P. Fulgence, rendit son esprit à Dieu. Plusieurs de nos MS. disent, qu'il fit des Miracles, dont la memoire est pourtant perie, parce qu'alors personne n'avoit ordre de composer nos Annales: D'où vient que nos premiers Peres de ces temps-là, qui sçavoient la verité de ses merveilles, n'étans plus en vie, elles ont été ensevelies avec eux; Dieu pourtant a permis, que quelques-unes ayent échapé de la perte des autres, & soient venuës jusqu'à nous.

CLXXIV. La premiere de ces merveilles est, qu'on dit, qu'il éclaira un aveugle, voici comment: Lorsqu'il demeuroit au Convent de Monte-Olmo, une femme qui pleuroit son petit enfant, parce qu'il étoit privé de l'usage d'un œil, apprit du bruit commun, ce qu'il disoit de la sainteté du P. Fulgence, elle vint le trouver avec son fils, & le supplia humblement de lui rendre la santé, par ses prieres auprés de Dieu. P. Fulgence s'y opposoit, & l'assuroit qu'il n'étoit pas homme à miracles, qu'elle devoit ainsi s'abstenir de sa demande; mais bien loin de la quitter, elle l'accompagne de larmes, & le conjure plus instamment, d'avoir pitié de son fils. Il est vaincu par tant d'instance, & fait un signe de Croix, sur l'œil obscurci de l'enfant, & aussi-tôt il recouvra la lumiere; avec le même signe, il guerit le doigt fort incommodé de la Dame Virginia, qui fut femme de ce Seigneur Jacques, dont nous avons parlé.

Il rend la veuë à un œil aveugle.

CLXXV. Un jour en Hyver, il cheminoit avec P. Remy de Monte-Bello, & un autre Pere de la Province de Milan, & ils rencontrerent un fossé, qui leur coupoit chemin, dont l'eau étoit si haute, à cause d'une grande pluïe, qu'ils ne purent le passer à pied. P. Fulgence s'agenoüilla devant Dieu, & lui demanda du secours. Trois Cavaliers alors leurs apparurent, qui aprés les avoir passez de l'autre côté, disparurent à leurs yeux, d'où ils connurent, que Dieu leur avoit envoyé des Anges, pour les secourir, & ils lui en rendirent leurs remerciemens.

CLXXVI. Et à cause que tant de faveurs Celestes, montroient assez les perfections du P. Fulgence, & combien il étoit agreable à Dieu, sa bonté voulut bien-tôt le retirer du monde, & l'appeller à lui, puis qu'à peine eut-il 25 ans, qu'envoyé de Mont-Olmo au Convent de saint Genest, il y predit sa mort, & peu de temps aprés, il y tomba malade. Cette eminente vertu, qui comme une perle du Ciel, avoit orné sa vie, brilla plus clairement à sa mort. En effet, aprés qu'il se fut confessé de tous ses pechez, & qu'il eut receu la sainte Eucharistie, il chanta les loüanges de Dieu, avec tant de douceur, & lui donna tant d'éloges, qu'il sembloit, devant sa mort, être déja dans les Chœurs des Anges; il y mêloit ces Hymnes de la Vierge sainte, qu'il avoit toûjours si fort honorée, *O gloriosa domina, & Ave maris Stella.* Et comme il la vit en mourant, il s'écria tout joyeux; O! Marie, la plus belle des Vierges, il n'y en a point de si pieuse, de si belle, & de si admirable, je serai bien-tôt dans vôtre Compagnie; il parloit encore de cette maniere, lorsqu'il rendit fort saintement son esprit à Dieu, pour l'eternité.

Dieu lui revela le jour de sa mort.

* VIE

VIE ET ACTIONS

DU P. PACIFIQUE DE SESTINO, PRESTRE:

Ses principales Vertus, & particulierement son Esprit d'Oraison.

LE dernier enfin, qui honora cette Année, la Province de la Marque, de ses illustres Vertus, fut P. Pacifique de Sestino, qui lorsqu'il étoit au Monde, ayant professé le Tiers Ordre de nôtre Pere saint François, fut conduit, dans la Province de l'Abbruzze, par un de ses Oncles Capucin, qui y étoit Pere Maître des Novices, sous qui, aprés qu'il eut été receu parmi Nous, il fit son Noviciat à Aquila, avec toutes les rigueurs possibles, parce qu'il l'éprouva de sorte, comme l'or au feu, qu'il y prit de saintes lumiéres d'esprit, sur qui, comme sur de solides fondemens, il bâtit non pas de la paille, ou du foin, mais de l'argent, de l'or, & des pierres precieuses, c'est à dire une vie, ornée de toutes les vertus, comme on en peut juger par ses actions, puis qu'aprés sa Profession, il vécut si Divinement, qu'il sembloit être plûtôt avec les Anges, que parmi les hommes. En effet, pour ce qui regarde ses actes d'obeïssance, & de charité, aprés qu'il leurs avoit donné tout le temps, qu'elles lui demandoient indispensablement, comme meritantes cette preference, il consacroit tout le reste à l'Oraison, & à la contemplation des choses Divines, avec tant de ferveurs de cœur, & d'esprit, qu'il sembloit en faire toute sa vie. D'où vient que personne ne le voyoit, ou s'entretenir avec les autres familierement, ou se divertir avec ses amis, ou perdre le temps dans des discours inutils, parce qu'il estimoit plus un Pythagore avec son silence, qu'un Moschus avec ses chansons: & ainsi il preferoit le silence à la parole, à cause que celui-là réünissoit les choses separées, & que celle-ci dissipoit les unies. Enfin il étoit si avare de l'Oraison, que tout le temps, qu'on retranche à la priere, étoit à son sens d'une perte irreparable. CLXXVII.

Les vertus principales du P. Pacifique.

Il connoissoit par une longue experience, de quelle force, & de quelle valeur étoit l'Oraison, à qui, pour s'y pouvoir accoûtumer, il donnoit plus d'heures qu'à son sommeil: & afin qu'elle eust plus de temps, il en preferoit l'exercice à ses autres occupations, en sorte que s'il ne dormoit que trois heures, il en prioit sept au moins, toutes les nuits, où son Oraison n'étoit ni froide, ni aride, parce qu'il avoit coûtume de la moüiller de tant de larmes, & de l'embrazer de tant de flâmes, qu'il remplissoit de voix, & de soûpirs le bois du Convent de Camerino, où il prioit ordinairement: Et Dieu qui se plaist principalement à la priere des humbles, s'étoit uni de sorte l'esprit de son serviteur Pacifique, qu'il l'engageoit souvent dans l'extaze, & dans le ravissement. Quoi même, comme c'est fort la coûtume de la prudente humilité des Justes, qu'il cachast ces dons de Dieu, avec tant de soins, que toutes les fois qu'il pressentoit quelque extaze, il se retiroit promptement dans sa chambre, pour eviter les yeux des autres, il ne pouvoit se cacher si à propos, que ces faveurs Celestes, ne fussent connuës à plusieurs, qui avoient besoin de son conseil, ou de son service, & qui le cherchoient dans sa chambre, où ils le trouvoient fort CLXXVIII.

Il étoit fort souvent en Oraison.

souvent en Oraison, les yeux élevez au Ciel, & l'esprit hors de lui, sans action, & sans mouvement. Mettons de ce nombre F. Ange de Monte-Fano son familier ami, qui le rencontra plusieurs fois, dans sa cellule, avec cette figure d'insensible, & d'extazié, comme il l'a témoigné, dans toutes les occasions.

CLXXIX. Quelquesfois P. Pacifique joüissoit de tant de douceur, & de contentement d'esprit, qu'il étoit souvent contraint d'en chanter d'allegresse : ce qui principalement lui arrivoit dans l'Eglise, lors qu'il y étoit seul, aprés Matines, où comme il étoit tout rempli des plaisirs du Ciel, il formoit de la bouche certains Cantiques, & des voix confuses saintement, que ne pouvoit souffrir son corps, & qui étoient de sensibles preuves, des joies interieures de son ame. Une abstinence judicieuse entretenoit chez lui cét esprit d'Oraison, si fort assiduë ; & quoiqu'il observast plus de jeûnes, que n'en ordonne la Regle, pour y fuir pourtant la singularité, qu'abhorrent principalement les Saints, il se servoit de viandes communes : mais son abstinence, étoit dautant plus admirable, qu'elle étoit moins exposée aux hommes, & plus connuë de Dieu ; parce que quoiqu'il ne rebutast pas ce qu'on lui servoit de nourriture, dans le Refectoire à la Table commune, il n'y touchoit que legerement, & le partageoit aux besoins de ces Novices principalement, dont il eut longtemps la conduite : de sorte qu'il sortoit toûjours de la table avec la faim, quoi qu'il eust soin d'y nourrir les autres. Ce qui est assurément un tres-bon, & tres-assuré genre d'abstinence, comme dit saint Hierôme, *Que vos jeûnes soient ordinaires, & que vôtre repas évite la satieté, parce qu'il vous est inutile d'être deux ou trois jours sans manger, & de vous crever le quatriéme.*

De consecrat. dist. 3.

CLXXX. Il accompagnoit son abstinence de rudes disciplines, d'une extréme pauvreté de toutes choses, de travaux de jour, & de souffrances de froid, à qui comme il joignoit, plusieurs autres macerations de la chair, il se soûmettoit son domestique ennemi, crainte qu'il ne devinst insolent : en sorte que quoiqu'il fust si pacifique pour les autres, il étoit fort cruel pour lui-même. J'obmets ses autres vertus d'ame, dont il étoit abondamment honoré de Dieu, & principalement sa profonde humilité d'esprit, sans laquelle ni l'Oraison, ni l'abstinence, ni les autres mortifications du corps, ni quelque bonne œuvre que ce soit, ne peuvent servir à personne, si ce n'est de scandale, & de ruïne : & P. Pacifique se l'étoit renduë si propre, qu'il sembloit, non seulement s'être dépoüillé du moindre ressentiment, de vaine gloire, & de propre estime, mais encore il ne méprisoit que lui, & estimoit tous les autres.

Il châtie diversement sa chair.

CLXXXI. P. Pacifique aprés s'être acquis, dans la Province de la Marque la reputation, & la loüange d'une sainteté extraordinaire, par l'exercice de tant d'illustres vertus, & par les actions d'une si parfaite vie, fut choisi pour conduire, & élever nos Novices : & dans cette Charge, il brilla de tant de faveurs de Dieu, qu'il penetroit les pensées plus secrettes de ses Novices, & leurs découvroit les tentations plus cachées, dont les attaquoient les Demons. On en a fait plusieurs experiences, puisque F. Ange de Monte-Fano Laïc, a témoigné lui être souvent arrivé, que P. Pacifique son Pere Maître, lui disoit, lorsqu'il étoit son Novice, ses tentations aussi clairement, que s'il les eust leuës distinctement dans son ame, & qu'il lui donnoit les remedes les plus propres, à en remporter la victoire. Et comme ce même F. Ange, eut un jour un Maître terrible, & fort rude à la Cuisine, à qui il obeïssoit, & dont il étoit traité trop cruellement, il fut violemment tenté du Diable, de lui ôter la vie. Il y

Il connoist divinement les tentations de ses Novices, & leurs en donne les remedes.

resistoit constamment, & sans y consentir, il s'écartoit de son ennemi en le fuyant, lorsque P. Pacifique le fit venir, & lui dit; F. Ange combattez vaillamment, crainte de ceder au Diable, le combat est rude, mais la victoire est entre vos mains: que le Frere qui vous commande à la Cuisine, s'irrite contre vous, tant qu'il voudra, c'est un dessein de la Providence de Dieu sur vous; gardez-vous bien de penser à la vengeance, vous trouverez vôtre couronne, dans cette épreuve, & dans sa patience.

Il étoit si éclairé de Dieu dans la conduite de son Noviciat, qu'au moment qu'il regardoit, avec reflexion d'esprit, les Novices qui se presentoient à lui, il predisoit ceux qui demeureroient fermes dans nôtre Ordre, & ceux qui legers comme de la paille en sortiroient infailliblement. Un jour il avoit sous sa conduite un certain Novice Clerc, appellé Valerian, qui ne pouvoit apprendre à dire son Office, en partie par la malice du Diable, & en partie par sa bêtise d'esprit; il importunoit souvent son Pere Maître, de le faire passer au nombre des Freres Laïcs, & lui, aprés l'avoir souvent refusé, mit enfin sa main sur sa tête, & lui dit; Mon enfant, soyez en repos, Dieu ne vous appelle pas entre les Freres Laïcs, vous serez & Clerc, & Prêtre & Predicateur dans l'Ordre. La verité prouva bien cette Prophetie, parce qu'aprés cette imposition de mains du Pere Maître, ce Novice eut l'esprit si facile, que depuis il devint un Predicateur fort celebre. Lors donc que P. Pacifique étoit Maître des Novices, au Convent de Camerin, il avoüa que tandis qu'il faisoit Oraison avec eux, aprés Matines, il apperceut dans l'Eglise, où étoit toute la Famille, plusieurs Demons, dont les uns joüoient du tambour, & les autres ou dançoient, ou sautoient, en presence d'un Novice, & alors il l'appella: mais comme il étoit tout endormi, il ne répondit pas, d'où le Pere Maître connut qu'il dormoit, & il alla jusqu'à sa place, lui reprocher sa negligence, & l'assurer, que les Demons font bal, & grand divertissement, lorsqu'ils peuvent, dans les temps d'Oraison, faire dormir des Capucins, ou les en détourner, sous le pretexte de quelques besoins. CLXXXII.

Il predit plusieurs choses futures.

Le Diable se réjoüit de la negligence de ceux qui prient.

D'où il prenoit occasion d'instruire ces Novices, des choses qui regardoient l'Oraison d'esprit, & de leurs dire; Prenez garde, mes enfans, que jamais vous preferiez à l'Oraison commune, ou des prieres particulieres, ou quelque autre action de pieté que ce soit, si vous n'y êtes obligez par l'obeïssance, ou une indispensable charité, parce que l'Oraison qui se fait d'un consentement commun, est si agreable à Dieu, que souvent, ce que nous n'en pouvons obtenir, par des prieres particulieres, nous l'impetrons par une commune: & JESUS-CHRIST n'a pas dit inutilement, *Si duo ex vobis consenserint super terram de omni re quamcumque petierint, fiet illis à Patre meo, qui in Cœlis est*; parce que l'Oraison de plusieurs obtient plus aisement la divine misericorde, puisque, comme dit le Sage, si le frere, qui est aidé de son frere, est comme une Ville ferme, que sera-ce si plusieurs prient Dieu, se soulagent les uns & les autres, par leurs mutuelles prieres, & sont assemblez dans une même Eglise? ne ressemblent-ils pas à une puissante armée, fort propre à vaincre les bontez de Dieu? d'où il disoit avec Tertullien, *Nous faisons des assemblées, pour faire comme effort à Dieu, par la multitude, & cette violence lui est agreable*: d'où vient que S. Paul desiroit être aidé des prieres des autres, afin que les siennes montassent plûtôt au Ciel, & loüassent plus abondamment JESUS-CHRIST. Il comparoit encore l'Oraison avec les autres vertus, & il disoit; Entre celles, mes enfans, qui engagent le Religieux à vivre fort saintement, on doit preferer l'Obeïssance, qui vaut mieux que le Sacri- CLXXXIII.

S. Math. 18. chap.

Il faisoit grand état de l'Oraison commune.

Tertul. Apolog. 39. chap.

fice, en suite la Charité, qui recherche moins ses interests, que ceux de Dieu, & de nos prochains, & enfin l'Oraison d'esprit, comme celle qui nourrit plus l'esprit que la chair du Religieux, conserve sa vie spirituelle, soûtient l'ame de vertus, & l'anime, l'excite, & la contraint presque à toutes les bonnes œuvres, par le secours qu'elle lui obtient de Dieu : en sorte qu'un Capucin sans Oraison, ne peut vivre long-temps à JESUS-CHRIST, mais la Religion le rejettera bien-tôt, comme un corps qui n'a plus de vie : & c'est le sens qu'il donnoit à ces paroles de la Genese, *Formavit Deus Dominus igitur hominem de limo terræ, & inspiravit in faciem ejus, spiraculum vitæ, & factus est homo in animam viventem.* L'homme en effet formé du limon de la terre, disoit-il, qui demeure dans le Monde, & qui n'y pense qu'à ce qu'il y voit, qu'il y goûte de sensible, & de terrestre, y est tout enfoncé, comme dans la bouë, & il est comme un vieil homme, dit l'Apôtre, *Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis,* parce que comme il ravale toutes ses pensées, à des desseins materiels, il est ce premier Adam, dont parle l'Apôtre, *Primus homo de terra terrenus.* Mais lorsque Dieu par une Celeste lumiere, dont il a éclairé son ame l'a separé des plaisirs de l'a terre, & la fait Religieux, il a inspiré contre sa face, son esprit de vie, dont il est fait une ame vivante, de qui l'Apôtre dit ; *Novissimus Adam in spiritum vivificantem* : mais à vôtre avis, d'où vient cette lumiere dans l'ame de cét homme ? n'est-ce pas de la contemplation, & du goust des choses Divines ? d'où vient qu'il les prefere à toutes ces sensibles, & qu'il ne croit rien de propre à son ame, de tout ce qu'on admire aujourd'hui dans le monde ? D'où vient que si l'on veut donner aux choses leur plus juste mesure, on dira, que l'Oraison, & la contemplation, qui rendent l'ame toute Celeste, sont comme le vehicule, & l'esprit de vie, dont le Religieux, qui n'étoit encore qu'un corps fort informe, lorsqu'il est entré parmi nous, y est tout animé d'une vie Divine. Tous sçavent en effet, que la grace seule fait la vie de l'ame, en sorte que sans elle il ne se peut qu'elle vive en Dieu : mais sans l'Oraison, qui éclaire, & fortifie l'esprit ? qui pourroit, ou s'exempter des vices, ou embrasser les vertus ? qui sans l'Oraison pourroit se promettre la grace ? si principalement tous sont de pensée, que personne ne peut être justifié, sans foi, sans esperance, & sans la charité, qui nous délivre de nos pechez : de sorte que comme l'Oraison est la mere de ces vertus, & la source de la justification de l'ame, il est constant, qu'elle les y entretient de maniere, que n'y étant plus, elle perira bien-tôt necessairement. C'est pourquoi JESUS-CHRIST disoit d'elle, *Oportet semper orare, & non deficere*, parce que lorsque l'Oraison manque dans une ame, elle est privée du fondement de sa vie spirituelle. Comme P. Pacifique enseignoit tout ceci, & plusieurs autres choses à tous ses Novices, il les rendit de parfaits Religieux.

Quelques raisons de la necessité de l'Oraison.

Genes. 2. chap.

Coloss. 3. chap.

1. aux Corinth. 15. chap.

S. Luc. 18. chap.

Comme le Diable tourmentoit les Novices du P. Pacifique, comme Dieu le pourveut miraculeusement, & comme il mourut.

CLXXXIV. LE Diable ne pouvoit souffrir, que P. Pacifique instruisit si bien ses Novices, qu'ils devinssent fort vertueux, & il faisoit tous ses efforts, pour les détourner des bonnes actions, & les troubler par ses attaques ; & particulierement un nommé F. Valerian de Jesi, qu'il tourmentoit si cruellement, que lorsqu'il étoit la nuit dans sa chambre, il le dépoüilloit

tantost de son habit, tantost de son caperon, que nous donnons à nos Novices, pardessus leurs habits; quelquefois même il le prenoit au collet, & lui persuadoit sous une forme visible, de retourner dans le Monde. Ce Novice d'abord, à cause de cette horrible persecution du Diable, en vint jusques là de misere, & d'accablement, qu'il étoit presque fou: mais lorsqu'il se fut découvert à son P. Maitre, P. Pacifique, il releva ses esperances si fort abbatuës, le munit du signe de la Croix, & lui ordonna de ne plus apprehender le Diable. Le signe de Croix du P. Pacifique eut tant de force sur son Novice, qu'il le delivra entierement de toutes les persecutions du Diable, & jouït depuis d'un parfait repos. Le Demon pourtant ne desista pas ses poursuites, mais souvent dans le potage des Novices, lorsqu'ils étoient au Refectoire, il mettoit des Ecus d'or, ou d'argent, dont il les tentoit d'avarice, à dessein que surpris de leur éclat, sans y prendre garde, ou ils sortissent de l'Ordre, ou ils devinssent prévaricateurs de leur Regle: mais lorsqu'ils avertirent leur Maître de ces Ecus d'argent, il les fit prendre par un de nos Bienfaicteurs, & les distribuër à des pauvres. Le Demon enrageoit contre P. Pacifique, & comme il vit, qu'il ne pouvoit faire de mal à ses Novices, il vomit toute sa rage contre leur maître, & l'attaque de plusieurs façons. La nuit en effet qu'il se preparoit au sommeil, il le tiroit de sa couche par les pieds, faisoit un grand bruit, & le tourmentoit de plusieurs façons: & tandis qu'il les souffre genereusement, il remporte sur lui de glorieuses victoires.

Le Diable le tourmente fort cruellement.

CLXXXV.

Au Convent de Camerin, il y avoit un Novice du même lieu, nommé F. Arsenne, qui sembloit d'un bon naturel, & bien propre aux Vertus Religieuses. Le Demon le tenta, de prendre à la Table les alimens des autres, & de les manger en secret. Comme donc il eut longtemps obeï à son Tentateur, il en vint jusques-là de foiblesse, & de gourmandise, qu'il n'observoit plus les Jeûnes, ni des Vigiles, ni des Quatre-Temps, ni des Carêmes, ni même des Vendredis, & il employoit toutes ses addresses à cacher son crime, à son Pere Maitre, & à tous les autres. Le Diable donc qui le lui inspiroit, prit autorité sur lui; la nuit il lui apparoissoit en forme visible; il le frapoit quelquefois des mains, & d'autresfois de verges; souvent même il voyoit trois Diables, qui le menaçoient cruellement, s'il se trouvoit à l'Oraison avec les autres. Il découvrit un jour au P. Pacifique toutes les persecutions, dont le tourmentoient les Demons, sans pourtant lui parler de sa gourmandise, & sans l'expier par la penitence. Dieu permit qu'on le trouvast sur le fait, & qu'on le renvoyast dans le Monde, pour apprendre, par son exemple, aux autres, combien d'abord ils doivent resister aux tentations, parce qu'une petite, qu'on ne chasse pas, devient grande, & qu'un serpent, qu'on nourrit dans son sein, fait mourir aisément un homme, par de secrettes morsures.

Accident étrange d'un Novice gourmand.

CLXXXVI.

P. Pacifique avoit tant de charité, pour les pauvres particulierement, qui venoient au Convent demander l'aumône, que lorsqu'on n'avoit rien à leurs donner, il avoit coûtume de reserver pour eux son pain, & son potage. Un jour au Convent de Camerino, dont il étoit Gardien, il ne restoit que peu de legumes, & deux pains, pour les Freres, qui étoient plus de vingt, & qui ne pouvoient pas aller à la quête, à cause d'une abondante neige qui étoit tombée, ce qui augmentoit leur disgrace. L'Officier de la cuisine prepare les legumes, & distribuë les deux pains aux Freres, & à peine leurs en eut-il servi deux bouchées, lorsqu'ils se mettent à table avec ce peu de nourriture, un

Il fait donner à un pauvre son potage; & Dieu pourvoit aux besoins des Freres.

Pelerin Flamand sonne à la porte, & y demande du pain, dont il disoit avoir un besoin extrême, parce qu'il n'avoit mangé il y avoit trois jours. On en avertit P. Pacifique, qui ordonna, qu'on fist entrer le pauvre, & qu'on lui portast son pain, & sa part des legumes. Les Freres s'y opposoient, & offroient leur portion pour le pauvre, à qui P. Pacifique répondit; C'est mon office, & non pas le vôtre, mes Freres, de nourrir les pauvres, qui nous viennent demander l'aumône, Dieu les commet à mes soins; souffrez donc qu'ils soient nourris de mes propres viandes, & sa Providence Divine, qui prend un soin de mere du vivre des pauvres, ne nous abandonnera pas dans nôtre derniere necessité: ce qu'ayant dit, il mena toute sa Famille à l'Eglise, & leurs ordonna de dire devant le saint Sacrement, cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*. A peine eurent-ils achevé leur priere, lorsqu'une femme sonne la clochette du Convent: & aprés que le Portier eut ouvert la porte, elle lui donne deux grands gâteaux, qu'il porta au P. Pacifique, & lui dit; Voila, mon Pere, combien Dieu est bon, & misericordieux, à ceux qui le prient; il n'a pas oublié la clameur de ses pauvres. Demandez, dit-il au Portier, à cette femme, qui l'a obligée de nous faire cette charité, parce que je n'en vois aucune cause, que la merveilleuse Providence de Dieu. Le Portier interroge la femme, & elle répondit; J'étois seule hier en ma maison, où je me trouvai surprise d'un sommeil si extrême, que tous mes efforts peur m'en faire quitte, ne servirent, qu'à m'endormir davantage: & alors j'entendis une voix, qui me dit; Leve-toi, & fais un grand gâteau, que tu porteras aux Capucins. Cette voix m'éveilla: & comme j'ignorois qui m'appelloit, je regarde par tout le logis, qui ce seroit; je ne trouve personne, & toute étonnée, je me sentis plus endormie qu'auparavant; la voix alors me parla encore, & me pressa de faire un gâteau aux Capucins, quoique, bien éveillée, je ne visse personne. La nuit cette même voix, m'éveilla deux fois avec les mêmes paroles, d'où je jugeai que c'étoit un Ange, qui me parloit, & je me mis en état de lui obeïr, & de cuire ces deux gâteaux aux Capucins, dont on me disoit les besoins: & comme le Portier interrogea cette femme? comment elle avoit pû venir au Convent, par tant de neiges, qui avoient empêché les Freres d'aller à la Ville, faire leur quête ordinaire, elle se prit à rire, & dit au Frere; Je ne sçai, si j'ai marché sur la neige, ou si un Ange m'a soûtenuë de sa main favorable, & m'a apportée ici; c'est assez que je m'imaginois être si legere, qu'à peine touchois-je la neige. Ce que le Portier ayant dit au P. Pacifique, & aux autres Freres, ils en rendirent de profonds remerciemens à Dieu.

CLXXXVII. Plusieurs exemples de la providence à l'endroit des Freres.

Une autre fois dans le même Convent de Camerino, où P. Pacifique étoit Gardien, la neige tomba de l'air avec tant d'abondance, qu'elle ne permit pas aux Freres d'aller à la quête, quoiqu'ils manquassent de vivres, pour le grand nombre qu'ils étoient. P. Pacifique donc aprés avoir animé toute sa Famille, à se confier en Dieu, la conduit dans l'Eglise, où lorsqu'ils prient avec plus d'instance, & que comme mandians de JESUS-CHRIST, ils lui demandent l'aumône, on sonne à la porte; on alla l'ouvrir, on y trouve un mulet chargé de pain, de vin, de viandes, d'œufs, & de fromage, auprés d'un valet, qui l'avoit conduit: & lorsque le Portier eut tout déchargé, il ne vit ni bête, ni homme, & même sur la neige, il ne put trouver leurs vestiges. Les Freres alors verserent des larmes de joye, & loüerent un Dieu si misericordieux, envers ses fidels Serviteurs.

Comme P. Pacifique étoit Gardien du Convent de Jesi, il tomba tant de neiges, aprés l'Avent, à la Fête environ de la Nativité de JESUS-CHRIST, que les Freres, qui n'avoient plus de nourriture, & ne pouvoient pas aller à la quête, étoient reduits à la derniere necessité, & n'attendoient plus de secours que de Dieu, qu'ils lui demandoient instamment, à la persuasion du P. Pacifique. L'heure de leur dîner étoit proche, lorsque leur disette les appelloit moins à la refection, qu'à une extrême frugalité, & on chantoit l'Office de Sexte à la puissance, & à la gloire de Dieu, qui avoit averti ses Disciples, *Primùm quærite Regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis*, & qui ne voulut pas que ses Serviteurs fussent privez de leur esperance, parce que l'Office n'étoit pas encore achevé, qu'un homme âgé qui conduisoit un asne, sonne à la porte du Convent, & lorsqu'on l'eut ouverte, il y décharge du pain, du vin, du fromage, avec plusieurs autres choses, & tandis que le Portier est occupé, à preparer du feu, & le reste necessaire à recevoir son hôte, il trouve qu'il étoit parti, sans qu'il vist sur la neige les marques, ni de ses pas, ni de ceux de sa bête : d'où les Freres tirerent la consequence d'un miracle de JESUS-CHRIST. CLXXXVIII

S. Matth. 6. ch.

Il étoit encore Gardien de Camerino, lorsque dans un temps de neige extraordinaire, ses Freres qui étoient plus de vingt-deux en nombre, soit Profés, soit Novices, étoient reduits presque à l'extremité de leurs alimens, parce qu'ils n'avoient plus qu'onze pains pour leur Refectoire. P. Pacifique les exhorte tous de se confier en Dieu, & leurs ordonne cinq *Pater noster* & cinq *Ave Maria*, avant leur repas; ils vont aprés à table, où pour tout dîner, on leur servit à chacun la moitié d'un petit pain, plus propre assurément pour irriter, que pour contenter leur appetit: mais Dieu qui a soin des pauvres, ne voulut pas que les Capucins manquassent de nourriture, puisqu'à peine furent-ils à table, qu'un son de cloche appelle le Portier à la porte du Convent, où il trouve dans une serviette blanche vingt-deux pains, autant que de Freres, tous frais, & fort beaux, sans qu'il y vist qui que ce fust, qui eust fait ce present. Les Freres en mangerent, & avec joye, & avec remerciement à JESUS-CHRIST. Dieu fit tant de merveilles semblables de sa Providence aux Capucins, sous la conduite du P. Pacifique, que si nous voulions les rapporter ici, nous serions trop ennuyeux à nos Lecteurs. CLXXXIX.

Nous en dirons seulement une, qui témoigne bien sensiblement, que Dieu ne pourvoit pas aux besoins, mais même à la commodité de ses Serviteurs, qu'au même Convent de Camerino, lorsque P. Pacifique y étoit Gardien, quelques jours avant un Carême, où les Freres prennent quelque sorte de divertissement, pour se mieux disposer au jeûne, ils n'avoient ni viande, ni œufs, ni fromage, ni quoi que ce soit, & alors une laye suivie de ses marcassins vient de sa tête frapper à la porte, le dos chargé d'un petit animal, environ de vingt livres pezant, qu'elle ajusta si proprement sur son museau, qu'aussitost que la porte fut ouverte, elle le lança plus d'une pique loin dans le Cloître, & se retira si promptement, qu'on ne la vit plus: & ainsi Dieu qui aime les siens, voulut bien les recréer, en leurs envoyant une nourriture si extraordinaire. CXC.

Une laye par permission de Dieu apporte elle même un marcassin aux Freres.

La vertu du P. Pacifique étoit si fort considerée dans la Province de la Marque, qu'on l'y appelloit Saint, quoiqu'il fust encore en vie: & pour une preuve plus assurée de sa sainteté, lorsqu'un jour, au Con- CXCI.

On voit sortir de sa Cellule une Etoile fort brillante.

vent de saint Ange In vado, il faisoit Oraison dans sa chambre, P. André de Benevent Prêtre, vit sur le toict une Etoile fort lumineuse, dont tout l'air étoit éclairé: & le même disoit, que le bruit commun vouloit, que ce fust la Vierge sainte, qui aprés être apparuë à son serviteur Pacifique, s'en retournoit au Ciel, en forme d'une Etoile si éclatante de lumieres.

CXCXII. Comme il alla de S. Ange In vado à Cingoli, Bourg assez grand de la Marque, entre Osimo au Septentrion, & San Severino au Midy, Dieu lui revela, qu'il mourroit bientost: & ainsi celui qui jusques-là l'avoit servi si fidelement, se prepare avec plus de soins, de vertus, & d'Oraison à son arrivée. Enfin il tomba malade: & comme le Medecin l'eut assuré, qu'il ne devoit point craindre la mort, à cause que sa maladie étoit fort legere, il ne laissa pas d'assurer les Freres, qu'il mourroit infailliblement: d'où vient qu'aprés s'être confessé, il demanda le saint Viatique, & les Onctions dernieres, quoique les Freres, & les Medecins fussent bien assurez, disoient-ils, de sa vie. Le lendemain il exhorta pieusement la Famille, à une charité mutuelle, comme à l'imitation de JESUS-CHRIST, & il mourut sexagenaire.

CXCXIII. Son corps aprés sa mort exhale de bônes odeurs & est trouvé tout entier aprés six mois de sepulture.

La Canicule étoit alors fort ardente, lorsque son corps, qui fut extremement pressé, d'une foule extraordinaire de peuple, qu'on vit à ses funerailles, qui avoit plusieurs cauteres, & qui par consequent devoit sentir fort mauvais, exhala pourtant des odeurs si douces, qu'elles embaumerent toute l'Eglise, & même le Convent, avec la joye, & l'admiration de tout le monde. Mais six mois aprés sa sepulture, comme les Freres, qui avoient grande opinion de la sainteté du P. Pacifique, voulûrent ouvrir son sepulchre, ils trouverent son habit pourri, & son corps aussi entier, & aussi frais, que s'ils ne l'eussent enterré que ce jour-là. L'odeur en étoit même fort agreable, afin que ceux qui devoient imiter ses actions, le suivissent à l'odeur de ses vertus, & que lorsqu'ils admirent en lui la puissance de Dieu, ils s'accommodent plus agreablement, aux douceurs de sa bonne vie.

VIE ET ACTIONS

DU P. CYPRIEN DE MONTE CORVINO

PRESTRE.

CXCXIV. Ses principales vertus.

LA Province de la Basilicate offre ici, cette Année, un sujet d'une vie veritablement merveilleuse, P. Cyprien de Monté Corvino, Prêtre, celebre en vertus, & en Miracles, dont la memoire est encore fort considerée, dans cette Province. La Basilicate est une partie d'Italie, dans le Royaume de Naples, plus peuplée aujourd'huy qu'autrefois, toute pleine de Montagnes, & si remplie de deserts, & de lieux sauvages, comme de forests écartées, qu'elle est tres sujette aux voleurs, & une de leurs retraites. Elle a la Marque d'Ancone à l'Occident, la Calabre à l'Orient, le Barri au Septentrion, & au Midy la Mer Tyrrhene, dont les Peuples robustes sont fort propres, à supporter les fatigues de la guerre; ceux de la Marque leurs sont proches, & un de leurs Bourgs est Monté Corvino, d'où P. Cyprien emprunte son origine.

Dés sa

Dés sa jeunesse, il entra parmi les Capucins, & du commencement de sa conversion, il embrassa si genereusement la Croix de JESUS-CHRIST, qu'il ne sembloit se glorifier qu'en elle, & se l'être placée dans le sein, comme un bouquet de myrrhe, parce qu'il n'y avoit ni austerité, ni fatigues, ni mortification de corps, qu'il ne desirast passionnément, pour se mieux conformer aux souffrances, & aux douleurs de son Dieu mourant. Dans la pensée donc de ses jeûnes, quoiqu'il jeûnast fort austerement, tous les Carêmes de nôtre Pere saint François, & qu'ainsi il mangeast si peu toute l'année, il passoit celui de son Sauveur, à qui l'Eglise engage tous ses Enfans, avec de seules féves, excepté les Dimanches, qu'il celebroit au pain, & à l'eau: & outre un si rude Carême, il jeûnoit tous les Vendredis, avec une seule pincée de féves, pour toute sa nourriture: & comme il reflechissoit à la dure couche de la Croix, où son Sauveur étoit attaché en mourant, quoiqu'il dormist tres peu, il n'accordoit à son corps, que deux heures de sommeil: & encore quoiqu'il fust necessaire à la conservation de sa vie, aprés les fatigues du jour, il ne le prenoit que sur des planches, ou debout, ou à genoux, pour l'irriter davantage, que pour se le concilier agreablement. CXCV.

Il fut merveilleux, soit à élever, soit à enseigner des Novices, puis qu'on n'en pouvoit trouver un plus humble, un plus innocent, un plus pauvre, & un plus saint que lui: d'où venoit, que comme ses Novices consideroient la vie d'un Pere Maître si vertueux, ils y apprenoient la discipline de toutes les vertus, dont les exemples brilloient si fort en lui, que personne, ni des Seculiers, ni des Freres, ne doutoit de sa sainteté: & assurément avec justice, parce qu'on en avoit tant de témoignages de Dieu, qu'il étoit impossible d'en avoir de doute; puisqu'outre plusieurs faveurs, dont sa bonté l'avoit si abondamment avantagé, les extazes, & les ravissemens qu'il éprouvoit dans sa chambre, dans l'Eglise ou ailleurs, lui étoient si ordinaires, qu'on pouvoit justement l'appeller un extatique: & afin que les Lecteurs en jugent mieux, en voici des exemples. Lorsqu'il étoit Maître des Novices, au Convent de Marsico, l'Abbé de S. Magno de Salerne, y vint pour recevoir quelque aumône, que les Novices lui deposoient quelquefois pour des necessitez indispensables des Freres: & alors, comme P. Cyprien faisoit oraison dans le Chœur, il y apperceut par la petite fenêtre, qui regarde sur l'Autel, une splendeur fort éclattante, dont tout surpris il sonne promptement à la porte, entre dans le Cloître, & s'en va droit au Chœur, où à peine eut-il ouvert la porte, qu'il vit P. Cyprien élevé dans l'air, & tout environné de lumiere. Ce qui l'ayant effrayé, il referme aussitost le Chœur, & remercia Dieu, de lui avoir fait voir ce prodige. CXCVI.

Il est souvent extazié & ravi durant l'Oraison.

Son esprit étoit si ordinairement élevé en Dieu, qu'en chemin même, il ne regardoit que le Ciel, & comme tout attaché aux choses Celestes, il agissoit moins qu'il n'étoit agité de l'esprit de Dieu: d'où vient que sans égard aux lieux, il prioit par tout avec tant de tranquillité d'ame, que soit qu'il fust parmi les hommes, dans une place publique, soit qu'il fust seul dans sa chambre, il y jouïssoit également des entretiens, & des faveurs de Dieu. Un jour il devoit aller au Mont Gargan, visiter l'Eglise de saint Michel Archange, à cause de la devotion qu'il lui portoit, & passant à Manfredonia, il ignoroit le chemin des Capucins, & lorsqu'il le demanda civilement, à quelques Citoyens de la Ville, qu'il trouva dans la grande place, & qu'ils l'eurent apperceu tout éclatant de lumiere, CXCVII

Plusieurs lorsqu'il prioit le virent tout environné de lumiere.

ils ne dirent mot, & demeurerent, sans réponse, dans l'étonnement. Pere Pacifique alors les quitta : & comme il s'écarta de nôtre Convent, il logea chez les Peres de l'Observance, d'où il fut au Mont Gargan, & ces habitans de Manfredonia toûjours surpris, de ce qu'ils avoient admiré en la personne du P. Cyprien, le chercherent de tous les côtez plus curieusement, & furent jusqu'au Mont, pour voir un homme, qu'ils croyoient un Saint, & recevoir ses benedictions : mais à cause que Dieu lui revela leur arrivée, pour fuïr leurs honneurs, il en sortit aussitost, & par son départ, il prévint l'entrée dans l'Eglise de ces Messieurs.

CXCVIII. Nous ignorons les plus belles actions de ce grand Homme, parce que l'humilité de nos anciens Peres, qui avoient cette coûtume inviolable, de pretendre de la gloire, plûtost par leurs vertus propres, que par celles des autres, nous les a ravies. Plusieurs Miracles pourtant, dont Dieu a voulu le rendre considerable, parmi les hommes, montrent clairement, la parfaite sainteté de sa vie : en voici quelques-uns fort dignes de foi. Lorsqu'il étoit Gardien, & Maître des Novices, au Convent de Saponara, sa Famille étoit de vingt-six Freres, & un jour à l'heure du souper, il ne restoit que trois pains, par la negligence du Quêteur, à servir à la Communauté. Aussitost que ce Frere s'en apperceut, il se disposa d'aller à la quête : & comme il en fut prendre la benediction de son Gardien, il lui demanda combien il restoit de pains, il répondit ; Trois seulement : mais le Gardien alors lui répondit ; Il est presque nuit, & il vaut mieux remettre la quête à demain : cependant partagez le pain à tous les Freres. Ce que le Quêteur ayant fait, chacun en eut une bouchée, & le signe du Refectoire fait, tous se placerent à table, mangerent leur pain, en furent rassasiez, & pourtant le pain ne diminua pas. Mais ce qui augmente le Miracle, aprés le souper, on desservit de dessus les tables, dix foix plus de pain qu'on n'y en avoit servi : & deux Freres seulement, qui ne mangerent pas leurs morceaux, ne goûterent point du repas de Dieu. C'est ainsi que la même Famille éprouva encore un Miracle semblable cette Année.

Dieu opere par lui quelques Miracles.

CXCIX. La suivante 1577, lorsqu'il étoit encore Gardien au même Convent, une grande abondance de neiges, empêchoit les Freres d'aller à la quête ; il y avoit même un jour ou deux qu'ils manquoient de pain, & qu'ils ne vivoient plus que de legumes : quand aprés avoir mangé toutes leurs herbes, ils furent menacez de leurs derniers besoins. On avoit déja chanté None, qui est l'heure du Refectoire les jours de jeûnes, & on n'y faisoit point de signe de table, parce qu'il n'y avoit point de nourriture au Convent : mais P. Cyprien fit chanter, aprés l'Office, les Litanies de la Vierge, & dire cinq *Pater noster*, avec autant d'*Ave Maria :* & tandis que les Profés, & les Novices prient devant le saint Sacrement, & y demandent à Dieu la nourriture des pauvres, on sonne fortement à la porte, & ils reprirent à ce son si agreable toutes leurs esperances qui avoient été si abbatuës ; ils craignoient toutefois encore, jusqu'à ce qu'on fust à la porte : on l'ouvre aussitost, & l'on trouve à son entrée, deux sacs pleins d'un pain excellent, & un baril de vin : mais on ne voyoit personne, qui eust apporté cette aumône, & on en cherche sur les neiges inutilement des vestiges. Tous creurent donc que c'étoit un present du Ciel, & en remercierent Dieu, qui remplit de biens les fameliques, & qui nourrit ses fidels Serviteurs.

Il obtient de Dieu de la nourriture pour ses Freres.

CC. Cette même Année une femme appellée Laura, mariée à un Tisserand, qu'on nommoit Nicolas de Marsico, étoit dans d'horribles dou-

leurs de l'enfantement, & comme elle étoit menacée de mort, elle envoya supplier instamment P. Cyprien de prier Dieu pour elle, il donna sa corde à son Messager, & lui dit; Portez cette corde à la malade, qu'elle la mette sur son corps, & Dieu qui l'aidera, la rendra mere d'un fils fort heureusement.

P. Cyprien passoit par la Ville de Potenza, dans la Basilicate, lorsqu'on lui amena une Possedée, avec d'instantes prieres de la délivrer de son Diable, & aprés qu'il eut demandé fortement à cét Esprit superbe, s'il vouloit sortir de cette femme; Pourquoi non, lui répondit le Diable? Hé bien donc, laisse-la au plûtost; il fit alors le signe de la Croix, & le Demon s'enfuït. C'est ainsi, qu'au bourg de Sala, il délivra un autre Demoniaque; & que dans un autre, qu'on nomme Lagonero, il guerit une femme appellée Veronique, d'un flux de sang effroyable, qui, comme elle le consideroit beaucoup, lui demanda sa benediction par écrit, & aussi-tost qu'elle se la fut appliquée, elle fut parfaitement guerie. Il soulagea encore Jean Antoine Maffeo de Sicignano, Fabricier du Convent, d'une grande fluxion sur la jouë, en le touchant seulement, comme il fit aussi P. François de Saponara, qui souffroit des douleurs de dents si cruelles, qu'elles avoient presque épuisé toute sa patience. CCI. Il délivre une Possedée par ses prieres. Il guerit plusieurs malades par ses prieres.

Il fut avantagé du don de Prophetie: En effet, l'an 1575, lorsqu'il étoit Gardien & Maître des Novices au Convent de Marsico-Nuovo, c'étoit en Esté, où l'air étoit serain, & sans apparence de pluïe, lors qu'un jour aprés Vespres, il conduit les Profés, & les Novices au Jardin, & leurs fait bécher quelque endroit de terre, pour planter des legumes; les Freres admiroient un commandement si fort hors de temps, qui ne pressoit pas, & qui étoit si brûlant; mais P. Cyprien les animoit à avancer la besogne, parce que, leurs disoit-il, la pluie est proche, qui moüillera nôtre terre nouvellement labourée; ils eurent peine à le croire, parce qu'il n'y avoit pas la moindre apparence de pluïe; comme pourtant Dieu l'avoit revelé à leur Gardien, il ne pouvoit être trompé. A peine donc, eurent-ils achevé leur ouvrage, qu'un prompt rencontre des nuages, répandit aussitost sur la terre quantité de pluïe, & montra la grace, que Dieu faisoit à ce grand Religieux, de predire les choses futures. CCII. Il predit beaucoup de choses futures.

Sa Pureté d'ame, étoit si merveilleuse, qu'en Hiver, un moineau venoit tous les jours à sa fenêtre, & aprés s'en être diverti quelque temps, il lui donnoit à manger sur sa main, & il s'envoloit. Il ne faut pas oublier ici, ce qui arriva à F. Marc Antoine de Ferrandina, qui avoit été son Novice, il l'envoya du Convent de Marsico-Nuovo à celui de Vitro, éloigné de quatorze milles, & il ne voulut pas qu'il prit de manteau; à son retour il ne fut pas plûtost sorti de Vitro, pour revenir à Marsico-Nuovo, que la pluïe commença peu à peu à devenir si abondante, que le Novice étoit tout moüillé, à son arrivée, lorsqu'il prit la benediction de son Pere Maître, il lui demanda s'il étoit moüillé, & lui toucha alors son habit, il le trouva aussi sec, comme s'il n'avoit point plû, ou qu'il ne fust point sorti. CCIII.

Lorsqu'il étoit Gardien du Convent d'Evoli, une nuit sur les deux heures, il fut devant l'Autel, où il trouva un Frere, qui faisoit Oraison sur le prié-Dieu, & quoiqu'il lui dist souvent, qu'il se retirast dans sa Chambre, il ne répondit pas, & demeuroit toûjours sans mouvement. Enfin il le prit par son Capuce, & lui dit; Tête dure, vous êtes sourd à la voix de vôtre Gardien, qui vous avertit de vous retirer dans vôtre Cellule? Est-ce ainsi que vous obeïssez à vôtre Pere? Mais ce Frere, qui paroissoit jusques-là en prieres, à peine eut-il regardé P. Cyprien, que le reconnoissant CCIV.

pour celui qui étoit mort il y avoit peu, il lui demanda ce qu'il faisoit là; J'y purifie mes fautes, lui repartit le deffunt, parceque, lorsque j'étois en vie, & que je venois à l'Oraison le matin, je m'y occupois plus au sommeil, qu'à la priere, & sans craindre l'adorable presence de JESUS-CHRIST, qui est dans l'Eucharistie, comme je ne me suis pas confessé de ce manquement, je suis contraint, où j'ai commis le crime, d'en supporter les châtimens. Mais si vous celebrez le saint Sacrifice de l'Autel, où le Pape accorde une Indulgence pleniere, pour les ames, je serai délivré de toutes mes peines. Ce qu'ayant dit, il disparut. L'homme de Dieu donc, pour faire cette charité à ce Frere, aussi-tost qu'il fut jour, alla à l'Eglise Cathedrale, où il y avoit un Autel Privilegié, il y dit la sainte Messe, pour son ame, & il la délivra des flâmes du Purgatoire. Aprés que P. Cyprien eut vécu, avec la reputation d'une si grande sainteté, il alla au Chapître General à Rome, où il quitta cette miserable vie, pour en posseder une plus heureuse, dans l'Eternité: ce que Dieu voulut faire voir à tous les Freres, parceque, lorsqu'ils celebrent ses funerailles, en fort grande assemblée, douze enfans apparoissent vêtus de blanc, inconnus à tous, sans être conduits de qui que ce fust, qui placés proche son cercüeil, y demeurerent fermes, & y formerent comme une couronne d'innocence, jusqu'à ce que son corps, fut dans son sepulchre, & alors ces enfans disparurent; de sorte, qu'ils semblerent avoir plûtost representé des Anges, que des hommes, si bien qu'on pouvoit appliquer au P. Cyprien, ces paroles du Prophete, *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus: innocens manibus, & mundo corde.*

Par ses prieres il tire l'ame d'un Frere du Purgatoire.

Aprés sa mort il est honoré d'une couronne de 12 enfans qui environnent son cercueil.

Pseaume 23.

DE FRERE LOUIS DE LECCÉ, NOVICE; DE FRERE ONOFRE DE PISTOYE, LAIC; & de Frere Paul de Barcellone, Clerc.

CCV. JOIGNONS ici à ces braves Guerriers, qui ont si bien merité de la Religion, par leur sainte Vie, un jeune Soldat, F. Loüis de Leccé, Clerc-Novice, qui auparavant que de recevoir la Ceinture Militaire, dans la Milice Seraphique, & que d'y devenir habile, merita le prix, qu'on accorde à ceux qui y combattent plus vaillamment. Il étoit d'honnête famille, de la ville de Leccé Capitale de la Province d'Otranto, & lorsqu'il étoit encore jeune, il se soûmit au joug agreable de JESUS-CHRIST, avec tant de joie, qu'on doit dire une faveur de l'esprit de Dieu, qu'il vivoit plus à la façon des Anges, qu'à celle des hommes, par la pureté, la simplicité, & l'innocence de sa vie, & fut avantagé de tant de vertus, que les Freres admiroient, dans un jeune Novice, la force, & la vertu d'un homme Profés consommé. Aprés que F. Loüis eut combattu neuf mois si courageusement, dans cette lice de vertus, son corps inferieur à son esprit, dont il ne pouvoit supporter les ferveurs, commença à devenir malade, d'où lorsqu'il fust tombé dans une fiévre hetique, la Famille, de l'avis des Medecins, pensa de le renvoyer chez ses Parens. Il est vrai, que les Freres avoient peine, de se priver d'un Novice, qui pouvoit un jour être fort utile à l'Ordre; mais son mal incurable parmi nous, dont il pourroit être soulagé dans le monde, les obligeoit à sa sortie. Aussi-tost qu'on avertit F. Loüis de la resolution des Freres, & des Medecins, il addressa tous ses vœux à

Dieu, & le conjura instamment, qu'il ne permist pas qu'on le renvoyast d'une Religion, où il s'étoit déja consacré d'esprit. Alors même, il pria Dieu si ardemment, pour son Compagnon F. Maximin, qui faisoit son Noviciat avec lui, qu'il meritast, que nôtre Pere saint François lui apparut, & lui dit ces paroles; Courage, mon fils, ma Religion ne te rebutera pas, tu seras à moi, & tu y finiras ta vie, ne crains point les sentimens, ni des Freres, ni des Medecins, parceque, lorsqu'ils tiendront leur Chapitre, pour ta sortie, je changerai leurs volontez, en sorte que ceux, qui vouloient conclure ton renvoi, seront les premiers à te retenir dans l'Ordre, puisque tu mourras un mois avant la fin de ton Noviciat. Pour ce qui est de ton Compagnon F. Maximin, que tu as si fort recommandé à Dieu, il fera la profession de ses vœux, mais il vivra peu de temps, puis qu'un mois aprés, il t'accompagnera dans ton monument.

Il joüit étant Novice de la presence, & des entretiens de nôtre Pere saint François.

CCVI.

Le Novice charmé de cette nouvelle de son Bien-heureux Pere, aussi-tost que son Pere Maître, qui lui devoit dire la resolution des Freres, & des Medecins, l'exhorte à une parfaite soûmission de cœur & d'esprit, aux Ordres de Dieu, se prit doucement à rire, sans autre réponse, & comme son Maître lui en demande la cause, il lui dit; Je sçai mon Pere, où tendent vos paroles, c'est à dessein que je porte plus patiemment ma sortie, que vous avez concluë dans vôtre derniere assemblée, vous m'en consolez inutilement, puisque vous changerez tous de pensée, & vous me retiendrez avec vous, d'un commun consentement. D'où le sçavez-vous, mon fils, lui dit son Maître? & alors il lui dit l'Apparition, & les paroles de nôtre Pere saint François, qui eurent leur evenement, parce que la Famille assemblée, pour conclure en Chapître le renvoi de Frere Loüis, que tous presque avoient dans l'esprit, un d'eux se leva, & dit; Si le bien de la Religion, se doit considerer en ceux, qui entrent parmi nous, nous devons craindre de préjudicier à ses interests; si nous renvoyons les meilleurs, ce Novice nous fait paroître tant de vertus, que sa vie, & sa conversation sont toutes pleines d'étonnement: Pourquoi donc voudrions-nous renvoyer un jeune homme, que le Ciel a donné à l'Ordre, & dont nous devons recevoir beaucoup de gloire? Mais son mal est pressant, & il mourra bien-tost, dirons-nous; c'est une chose incertaine, & les Medecins se trompent tous les jours. Quoi donc! si aprés être renvoyé, il se porte mieux, la Religion, par nôtre faute, ne sera-elle pas privée d'un grand bien, fort injustement, s'il doit bien-tost mourir, hé de grace! pourquoi refuserons-nous, d'avoir un jeune homme, orné de tant de vertus, & plus parfait que plusieurs Profés? Les Freres changerent d'avis aprés ce discours, & tous conclurent à retenir le Novice, qui aprés être arrivé jusqu'à l'onziéme mois de son Noviciat, avec tout l'exemple & toute la vertu d'une sainte vie, éprouvé par la patience de plusieurs douleurs, fut enfin appellé à la couronne d'une vie Celeste, à qui trois mois aprés, se joignit, F. Maximin de Leccé, Profés depuis deux mois, comme nôtre Pere saint François l'avoit predit, & il mourut dans une fort grande sainteté.

Le Novice F. Loüis mourut dans l'Ordre.

CCVII.

Vie & actions de F. Onophre de Pistoye Laïc.

Cette Année, la Province de Toscane fut honorée de F. Onophre de Pistoie Laïc, homme assurément digne de nôtre memoire, qui lorsqu'il étoit encore au monde, menoit une vie toute vertueuse, & qui depuis qu'il fut parmi nous, l'orna de tant de bons exemples, qu'il se rendit fort considerable dans cette Province, puisque par generosité d'esprit, il y vécut plus austerement que les autres, & que jeûnant tous les jours, il ne mangeoit qu'un potage, sans autre nourriture. Il ne se contenta pas

même d'une pauvreté commune, puisqu'il jugea les sandales inutiles, & marcha nuds pieds, même dans les Hivers, tout le temps de sa vie. Pour les vertus de l'ame, il les embrassoit avec tant de zele, que comme il les desiroit toutes, il n'étoit pas content de les posseder communément, s'il n'arrivoit à leur perfection derniere: D'où vient que les Freres admiroient en lui, une image achevée, d'humilité, d'obedience, de charité, de patience, & de toutes les vertus. Enfin comme par cette grandeur d'ame, il s'appliquoit fort à l'Oraison, il parvint à ce haut degré de conversation Divine, qu'il étoit souvent extasié, comme les Freres l'admirerent ravi, & élevé de quatre pieds de terre, au Convent de Montüi, où il prioit dans l'Eglise, la nuit, devant Matines. Lors aussi à Florence, que le Gardien du Convent, le consideroit pendant l'Oraison, il l'apperceut élevé jusqu'au Crucifix, qui étoit sur le grand balustre de l'Eglise: on le vît de même fort souvent. Aprés enfin être monté à ce degré de charité, qu'il desiroit n'être coupable de quoique ce fust, aprés sa mort, & d'être libre des moindres pechez, qui l'empécheroient de joüir de Dieu, il le conjure instamment dans l'Oraison, que tandis que son corps est en vie, il soit purifié de tous les pechez, & de toutes leurs peines: éprouvé donc, par une longue maladie de trois ans, où il donna des exemples d'une merveilleuse patience, il joüit de la presence de Dieu, & lui rendit fort exactement son esprit.

Ses principales vertus.

CCVIII. Vie & actions de F. Paul de Barcelonne Clerc.

La Province de Catalogne, qui fait partie de l'Espagne, entre la Mediterranée à l'Orient, & à l'Occident; l'Arragon a chez elle aussi ces deux hommes Apostoliques, ornez l'un & l'autre, des plus illustres vertus, F. Paul, & P. Joseph de Barcellone, dont le premier a honoré le Clericat, & le second le Sacerdoce, & même la Predication, des lumieres de leurs merites.

CCIX.

F. Paul étoit d'une famille des plus considerables de Barcelone, Capitale de la Catalogne. Aussi-tost qu'il fut dans sa jeunesse, il renonça au monde, comme à tous ses desirs, & consacra son jeune âge à Dieu, & à la vertu, dans l'Ordre des Capucins, où il esperoit, qu'il lui donneroit de meilleurs fruits, s'il arrivoit à l'Automne d'une plus longue vie. Ce Novice avoit de merveilleuses passions pour toutes les Vertus, & une admirable inclination, pour l'Observance Reguliere, & les actions de la pieté. D'où vient qu'il se portoit avec tant d'ardeur à l'obeïssance, à l'humilité, à la patience, à la pauvreté plus extréme de tout, à l'austerité de vie, à la mortification des sens, & aux autres vertus de l'Evangile, qu'il sembloit avoir acquis dés son Noviciat, celles que souvent les autres ne possedent qu'avec d'extrémes peines, aprés mêmes plusieurs années; parce qu'il ne croyoit pas, que la perfection Evangelique consistast seulement, dans l'action de l'esprit, sans celle du corps. Mais pour ne pas courir inutilement, dans la lice des vertus, il affligeoit sa chair, avec des jeûnes, & des disciplines ordinaires, & comme il ne vouloit dormir que sur des planches, il la persecutoit de plusieurs autres incommoditez de la vie, comme un ennemi domestique, crainte qu'elle ne se rebellast contre son esprit, & qu'elle ne lui ravist ses richesses spirituelles.

Ses vertus & ses inclinations principales.

Son but principal étoit, d'élever à Dieu son esprit, & de le nourrir des Meditations des choses Celestes, qui embrazassent son cœur, des flâmes plus ardentes de la charité; & Dieu, qui ne méprisoit pas l'esprit de son Novice, qu'il voyoit si libre des desirs du monde, & qui ne soûpiroit qu'aprés ses caresses, l'éleva quelquesfois à lui, jusqu'au ravissement, le Jeudi Saint particulierement, où l'Eglise revere, en la presence de l'Eucha-

CCX. Il est ravi en extaze en presence du S. Sacrement.

ristie, la mort de son Epoux, lorsqu'il prioit au Sepulchre de Jesus-Christ.

Le Diable ennemi de tous les biens, ne souffroit qu'à peine que F. Paul avança si fort, & si promptement, dans la voye de tant de Vertus: d'où vient qu'il fait tous ses efforts, pour arrêter ses démarches, par de secrettes tentations d'abord: & puis, comme il voit, qu'au lieu de l'accabler, elles causoient ses victoires, il l'attaque à découvert, & sous une forme visible, il lui fait de furieuses menaces: souvent même il y joint la force, lorsqu'il alloit ou à l'Oraison, ou à l'Office avec les autres, pour le détourner de ces actions plus augustes de la pieté: mais comme un Novice intrepide de Dieu, il se moque des efforts, & des menaces du Diable: & lorsqu'il vouloit l'empécher d'aller à l'Eglise, il prenoit sa discipline, & comme s'il l'en eust effectivement frappé, il l'obligeoit à la fuite: de sorte qu'il lui devint si formidable, qu'il n'osa plus troubler son repos. CCXI.

Le Diable le tourmente même visiblement.

Mais Dieu, qui avoit honoré son jeune Serviteur de tant de victoires avancées, à dessein de lui donner plûtost la couronne, ne voulut pas que ses combats fussent plus longs; parce qu'il n'avoit pas encore trois ans de Religion, lorsqu'il commença d'être fort malade, au Convent de Semboi, d'où pour le mieux assister de remedes, on le mena à Barcelone, au Convent du Mont de Calvaire, où lorsqu'il fut arrivé, il dit à F. Cherubin de Naples, qui l'avoit accompagné, qu'il mourroit bientost: & il disoit vrai, parce que sa maladie augmenta, & s'avança à la mort. Il fut même averti par le Medecin, de la fin prochaine de sa vie: nouvelle assurément, qui lui fut bien agreable; & alors il commença par remercier Dieu de tous ses bienfaits, & principalement de son entrée dans la Religion des Capucins, qu'il consideroit comme l'assurance plus certaine de son salut. Il continua par desirer ardemment le Ciel, & il finit par discourir hautement des Choses Divines. Les Freres admiroient ce jeune Religieux, qui quoiqu'il n'eust que trois ans de Religion, avoit acquis la vie des plus parfaits, & la mort des plus justes: & ils connurent alors par experience, qu'en tout âge on peut servir Dieu, & qu'il ne considere ni le temps, ni les années, qu'on a été Religieux, mais seulement les bonnes actions d'une sainte vie. CCXII.

En mourant même il parle des choses Celestes.

Cinq jours avant qu'il mourut, l'orsqu'il s'entretenoit avec F. Cherubin de Naples, du Sang precieux de Jesus-Christ, qu'il reveroit extremement, il fut ravi en extaze au milieu de leur discours, où ayant demeuré long-temps, les yeux attachez au Ciel, & sans mouvement, il se leva de son lit, prit une Croix de bois, & dit; Baise cette Croix, Chien abominable, baise-là, Malheureux: ce qu'il disoit avec tant d'ardeur d'esprit, qu'à peine pouvoit-il être empêché, par les Freres presens de passer au milieu de l'Infirmerie. Mais enfin revenu à lui, on lui demanda, ce qu'il avoit vû durant son extaze, & il répondit; La bienheureuse Vierge du Rosaire (dont il étoit fort devot) m'a paru si belle, & si lumineuse, que sa veuë m'a jetté dans le ravissement; parce qu'outre la beauté Celeste de son visage, qui surpasse toutes celles des plus agreables personnes du monde, une veste plus blanche que la neige, & une couronne sur sa Tête, toute environnée de lys & de roses, d'une si belle nuance, qu'un lys separoit agreablement de son blanc, l'incarnat de dix charmantes roses; un éclat même de lumiere, dont elle paroissoit si brillante, qu'elle sembloit éclairer tout le monde, me la fit voir si admirable, que comme je l'admirois d'esprit, je m'imagi- CCXIII.

A la mort il jouït de la veuë de la Ste Vierge.

nay que j'en avois trop peu, pour joüir de tant de delices. Mais d'un autre côté, un horrible Chien, que j'ay connu aussitost pour être le Diable, se jetta sur moi, & sembloit me vouloir manger de ses dents. Pour donc me vouloir tirer de ses griffes, j'ay pris la Croix, dont il ne peut souffrir la presence, & il s'en est fuï par nôtre fenêtre. Ce qu'ayant dit proche de sa mort, aprés que la sainte Vierge l'eut encore honoré de sa presence, digne du Ciel, au sentiment de tous, il y monta pour tout une Eternité. P. Sebastien Verdeio de l'Observance, fait son Eloge, dans un petit Livre, qu'il a composé en Langue Espagnolle, dont le Titre est, Instruction pour bien dire l'Office de la Croix.

VIE ET ACTIONS

DE P. JOSEPH DE BARCELONE, PREDICATEUR.

CCXIV. PERE Joseph de l'illustre Maison des Rocaberti, des plus nobles, & des plus considerables de Barcelone, brilla dans cette même Province de beaucoup de Vertus, & de plusieurs miracles. Il fut fils de Dom Pietro Rocaberti, Seigneur des Baronnies de Cabressis, qui descendoit en ligne paternelle, de la tres-noble Maison des Vicomtes de Perelata, Seigneurs des premieres qualitez, & sa mere fut la Signora Anna de Gualbez. Comme il n'étoit que second, il voulut lui-même se vétir en Clerc, & se consacrer à Dieu dans le service de son Eglise. Aprés donc avoir étudié aux Lettres humaines, il alla à la fameuse Université d'Ascala, pour s'appliquer avec plus de sérieux à la Theologie, où tandis qu'il s'y donne tout entier, il arriva qu'un de ses Compagnons, qui lui étoit particulier ami, quitta le monde, & prit l'habit Religieux; ce qui le toucha de sorte, que peu de temps aprés, il entra chez les Peres de l'Observance, où il se rendit un serviteur inviolable de nôtre Pere saint François.

CCXV. Il passa plusieurs années dans ce saint Ordre, avec la reputation d'un bon Predicateur, & d'un parfait Religieux, & il fut contraint de revenir à Barcelone, à cause de son aîné, qui étoit mort sans laisser d'enfans, pour faciliter la succession de ses grands biens, à leur troisiéme frere. Au temps que P. Archange d'Alarconé, qu'envoyoit en Espagne, avec d'autres, P. Hierôme de Montefioré nôtre General, y arriva, & y prit pour demeure, l'Eglise de S. Gervais. P. Archange, & les siens ne furent pas long-temps là, que P. Joseph entendit parler des vertus, des austeritez, & de la sainte Vie des Capucins, lorsqu'il enseignoit la Theologie à plusieurs, chez les Peres de l'Observance, dans leur Convent de Reus, & il fut si touché, de ce qu'on disoit par tout des Capucins, & de leur Reforme, qu'il vint à Barcelone, avec P. Antoine Mocchiales Gardien de ce Convent, pour apprendre lui-même, si la chose répondoit au grand bruit d'estime & de sainteté, que faisoient de si saints Religieux. Aussitost donc qu'ils furent arrivez tous deux, ils vont trouver P. Archange, lui parlent, l'interrogent, & apprennent de lui leur façon de vie; ils reflechissent même prudemment à leurs mœurs, à leurs actions, à toutes leurs coûtumes, & aprés s'être bien informez de lui, de tout ce qui touchoit leur Observance

Il quitta les Observantins, pour entrer parmi les Capucins.

vance Reguliere, son ame, qui ne se plaisoit qu'au repos, & qu'à la verité des choses, & qui consideroit, qu'elle ne les pouvoit trouver, que chez Capucins, ne neglige pas la faveur de Dieu, & comme s'il n'eust eu qu'un cœur, avec P. Antoine, ils ont le même dessein, & munis d'une Licence necessaire, ils entrent sans remise, chez les Capucins, quoiqu'Antoine, aprés quelque temps d'épreuve, trouva si austere leur vie, qu'à cause de sa foiblesse naturelle, il fut contraint de la quitter, & de retourner chez les siens. Mais P. Joseph ferme dans la vocation de Dieu, fit de si grands progrez, dans la Predication de l'Evangile, & dans les vertus, qu'il servit beaucoup à fonder, & à soutenir cette Province: en sorte qu'on doit le mettre dans le rang de ses Pierres plus solides, & plus pretieuses.

Pere Joseph avoit cinquante ans, lorsqu'il passa aux Capucins, & il étoit homme grave, prudent, & sage, fort experimenté dans les affaires, & les sciences, & pourtant d'une humilité si singuliere, que comme un Novice, il ne parloit jamais qu'à genoux, soit aux Prêtres, soit aux Freres Laïcs. D'où vient, qu'un jour il répondit à un homme qui lui demandoit, combien il avoit d'années en Religion, Mon ami, ne vous mettez pas en peine, combien il y a que je suis dans l'Ordre, mais combien j'y ay acquis de vertus, & alors, je vous répondray, pas une; parce que se sont les vertus, & non pas les années, qui ornent le Religieux: en sorte, qu'un long temps passé, sans vertu, dans un Ordre, lui procure moins de gloire, que d'ignominie. CCXVI.

Son humilité & le mépris de lui-même.

Cette profonde humilité d'ame, étoit jointe chez lui, à un mépris si volontaire de soi-même, que, comme celle-là abaissoit son esprit jusqu'au degré plus vile d'abaissement, celui-cy méprisoit de sorte l'estime, & la loüange des hommes, qu'il prenoit un plaisir extrême, à se mépriser, & à se negliger lui-même; en voicy des exemples. Un jour à Barcelone, les Freres eurent besoin de lexive, pour laver quelques utenciles du Convent, & P. Joseph en demanda chez un de nos bienfaicteurs, qui lui en fit donner volontiers, & il la porta sur ses épaules, par la place publique jusqu'aux Capucins; lorsque quelques Gentilshommes, qui connoissoient sa noblesse, creurent, qu'il étoit honteux à un homme si plein de merites, d'être chargé si bassement, ils coururent à lui, lui font toutes les violences possibles, pour l'obliger à donner sa charge à un de leurs valets; mais P. Joseph estima plus son chaudron, que leurs paroles, & leur dit; Messieurs, pourquoi voulez-vous me priver de ma gloire? vous autres ne croyez d'honorable, que ce qui est grand, ce qui est glorieux parmi les hommes; mais vous vous trompez tout ce qu'on le peut, & vous n'êtes pas de justes estimateurs des choses, puisque ce qui est grandeur auprés des hommes, est folie auprés de Dieu, & ce que vous estimez une ignominie, est une gloire auprés de lui; j'estime plus ce chaudron, que j'ai sur mes épaules, que vos chaînes d'or; il est mon collier, & mon ornement de noblesse; c'est toute ma gloire, tout mon honneur, & toute ma joye: Pour vous autres Messieurs, cherchez la gloire du monde, & nous autres nous poursuivons plus volontiers, ce qui est de plus glorieux auprés de Dieu? Ce qu'ayant dit avec beaucoup d'humilité, il édifia fort ces Nobles, & retourna au Convent tout chargé de son chaudron, & tres-honoré du mépris de lui-même. Une autre fois, pour abbatre autant qu'il pouvoit, la superbe, que donne souvent la naissance, par son propre abaissemeut, dans une grande ville, comme Barcelone, où l'on connoissoit la noblesse de ses ancestres, il s'attacha un mortier de CCXVII.

Quelques exemples de son humilité profonde.

pierre au col, & le porta par toutes les ruës, où il enseignoit par cette action si humble, comment on doit reprimer la vanité, que souleve chez nous, ou nôtre vertu ou nôtre naissance ; souvent même il traînoit des pieces de bois necessaires aux Freres par toute la ville, pour y paroître mieux, un sectateur d'humilité.

CCXVIII. Depuis qu'il fut aux Capucins, il pratiqua, si parfaitement l'Observance Reguliere, que par sa pauvreté, qu'il professoit tres-haute, dans son vivre, dans son vêtir, & dans l'usage des choses, qu'il garda toûjours fort étroit, par son obeïssance continuellement prête à ce qu'on vouloit de lui, & par son honnêteté, sa douceur de mœurs, & la composition, soit interieure, soit exterieure de toute sa personne, il se faisoit des coppies de tous ses spectateurs. Il garda si inviolablement l'abstinence, l'austerité, les macerations, la patience, la charité, & les autres vertus, comme ses meilleures amies, & les ornemens plus propres à des Freres Mineurs, que ceux qui le regardoient, admiroient en lui, une veritable image de l'enfant de nôtre Pere S. François. Il n'avoit de familiarité, qu'avec la solitude, & il ne cherchoit de divertissement, qu'en l'Oraison, qu'il faisoit presque continuelle, soit qu'il demeurast dans sa chambre, soit qu'il allast prêcher l'Evangile, il étoit toûjours dans la contemplation des choses de Dieu. D'où vient que les Seculiers le virent souvent ravi, & élevé de terre, lorsqu'il prioit dans quelque Eglise, d'où il s'étoit acquis dans leur esprit une reputation si grande de sainteté, que tous le croyoient un Bienheureux.

CCXIX. Il étoit si fervent, & si fort à prêcher l'Evangile, qu'il n'en sortoit jamais, qu'avec une ample moisson de pecheurs, qu'il convertissoit à Dieu. Il fut le premier des Nôtres, qui accompagna dans l'Espagne ses Predications de l'Oraison des Quarante-heures, d'où comme il eut remporté beaucoup de fruits, il les continua depuis, avec grand succez, dans d'autres villes d'Espagne. Lorsqu'il prêchoit le Carême dans la ville de Vallés, il anima de sorte tout son auditoire, à la penitence, qu'elle parut plûtost une maison de larmes, qu'une place de Marchandise. Le Vendredy Saint, il prêchoit la Passion de son Sauveur, & comme il l'alloit finir, il s'enfonça dans la teste une couronne d'épines fort aiguës, si avant, que le sang en couloit sur son front, & sur son visage, & alors il prit une grosse croix de bois sur ses épaules, qu'il porta en procession par toute l'Eglise, où il alloit le premier en cet équipage de sang, & d'ignominie, lorsque tout le peuple touché de ce spectacle, poussoit de profonds soûpirs, & versoit des larmes, dont ils celebroient tristement la Passion de JESUS-CHRIST.

Il prechoit avec un fruit merveilleux des ames.

CCXX. Aprés que Pere Joseph eut été six ans dans la Religion, avec l'exercice de tant de vertus, & de sainteté de vie, il tomba malade à Barcelone, d'une infirmité, qui devint une fiévre hetique, & lorsqu'elle l'eut long-temps éprouvé, comme le feu purifie l'or dans une fournaise, avec la reputation d'un saint, il rompit cette année les liens importuns de son corps, & libre de ses fers, il s'envola au Ciel, avec les Justes. A peine sçeut-on sa mort dans Barcelone, qu'une foule prodigieuse de peuples, attirez par l'odeur de sa sainteté, vint fondre au Convent, où les uns, pour le toucher, & baiser son corps, les autres, pour couper quelques pieces de son habit, ceux-là, pour tirer de sa barbe, ou de ses cheveux, ceux-cy, pour lui arracher des ongles, & tous pour lui rendre leurs respects, se rüent sur son cercüeil, avec une si impetueuse pieté, qu'on fut contraint de l'enfermer devant l'Autel au dedans du balustre, crainte que les uns, & les autres, ne déchirassent son saint Corps:

Devotion admirable du peuple de Barcelone à l'endroit du P. Joseph.

& en ce Temps, lorsque le Medecin, qui l'avoit assisté dans sa maladie, couppa par devotion le second doigt de sa main droite, il en sortit du sang, comme s'il eust été en vie. Enfin le peuple de Barcelone, eut tant de devotion pour l'Homme de Dieu, qu'il prit tout ce qui avoit servi à son usage, avec plus d'avidité, que d'autres ne rechercheroient, ou l'or, ou les pierreries: & leur pieté ne fut pas trompée, parce que, comme l'ont assuré des témoins dignes de croyance, ces choses, qui étoient de lui, furent appliquées sur plusieurs malades, qui en receurent un parfait soulagement.

Michel Quiroliò Apotiquaire de Barcelone, dont nous avons parlé ailleurs, & qui fit venir les Capucins, receut des Freres, comme un pretieux present, les chaussons de laine, dont P. Joseph s'étoit servi pour se deffendre du froid, dans une grande maladie, & il a protesté avec serment, qu'il en avoit gueri plusieurs malades, qui exhaloient une odeur si douce, qu'elle surpassoit les meilleurs parfums. La corde de chanvre encore, dont il s'étoit servi durant sa vie, avoit les mêmes odeurs, & comme elle tomba entre les mains du même Michel, il en fit quantité de guerisons: comme un Marchand de la ville, qui obtint des Freres une des sandales du serviteur de Dieu. CCXXI.

Deux choses principales, augmenterent la devotion du Peuple de Barcelone, envers ce saint Religieux; l'une est le témoignage d'un muët, qui lorsqu'on l'enterroit, par de grands cris, des gestes, des regards, & des battemens de mains, declaroit comme il pouvoit, qu'il voyoit l'ame du P. Joseph environnée de lumiere, avec une couronne d'or sur la tête, monter dans le Paradis: & il montroit tant de joye, & de pieté, pour ce qu'il voyoit, soit de visage, soit de bouche, que prosterné à ses pieds, il les baisoit avec grand respect. L'autre est, que son corps, aprés sa mort, est aussi mol, & aussi maniable, que s'il étoit en vie; sa face étoit plus blanche que livide, où l'on admiroit sur les jouës un agreable incarnat, qui témoignoit plûtost son sommeil, que sa mort. Comme donc la foule du peuple croissoit de moment en moment, on fut obligé, de laisser son sepulchre ouvert l'espace de quinze jours, soit pour satisfaire, à la pieté de ceux qui y venoient de tous côtez, soit pour donner temps aux Peintres, qui en tiroient des portraits, & qui y demeuroient des heures toutes entieres avec joye, parce qu'ils y sentoient des odeurs fort douces, auprés du corps de ce Bienheureux. CCXXII.

Son corps aprés sa mort est de bonne odeur & maniable.

En ce même Temps, un fils du Gouverneur du Château nouveau de Naples, appellé Pietro Mendozza, touché du bruit des merveilles, qui couroit du P. Joseph, entra dans son sepulchre avec Michel Quirolio, qui l'a témoigné, & il devint si changé de cœur, & d'esprit, aprés y avoir senti les odeurs agreables de son corps, qu'il resolut de quitter le Monde, & d'entrer dans l'Ordre, qui faisoit de si grands Saints. Ce qu'il executa quelque temps aprés, avec une parfaite pieté, quoique Monsieur son pere, voulut alors le pourvoir d'une grande Charge, & d'une considerable alliance. CCXXIII.

Aprés sa mort il fait quelques Miracles.

Un Citoyen de Manrese, souffroit une grande douleur de tête: & comme il eut appris de plusieurs, la quantité de Miracles que Dieu faisoit dans toute la Catalogne, par les merites de son Serviteur, il alla lui-même, avec d'autres à son sepulchre, & lorsqu'à genoux, il incline la tête, & implore le secours du deffunt, il est aussitost gueri de ses douleurs de tête. Pour donc reconnoître un bienfait de cette importance, il quitta le Monde, & se consacra au service de Dieu, dans l'Ordre CCXXIV.

des Capucins, sous le nom de F. Benoist, & dans la condition de F. Laïc, où il vécut depuis avec beaucoup de vertu.

CCXXV. Le fils du Seigneur Espuni de Barcelone, étoit malade, il y avoit long-temps, d'une incurable paralysie, qui ne lui donnoit ni liberté de ses pieds, ni même mouvement de son corps; il chaussa par devotion, les chaussons de laine, du P. Joseph, aprés les avoir empruntez de Quirolio, dont nous avons déja tant parlé, & libre à l'heure-même de sa paralysie, il eut comme auparavant l'usage de ses pieds.

CCXXVI. Marie Angele, femme de Michel Amati, avoit une fille agée d'un an, dont la gorge étoit si incommodée, de ces pustules rouges, qui font la maladie des petits enfans, qu'elle ne pouvoit plus tirer de laict du sein de sa mere, d'où elle étoit en danger de sa vie; son pere alors, qui avoit entendu dire des merveilles du P. Joseph, alla aux Capucins, & demanda aux Freres quelque chose qui eust été à son usage, ils lui donnerent un coussin de laine, dont il avoit soûtenu sa tête, lorsqu'il étoit malade, & à peine l'eut-il mis sous celle de sa fille, qu'elle prit la mammelle de sa mere, la suça fort bien, & fust délivrée de la mort.

CCXXVII. *Son corps aprés sa mort est trouvé sans pourriture, quoiqu'il eust été depuis long-temps dans son sepulchre.*

Aprés plusieurs années de sepulture, les Freres eurent l'innocente curiosité de voir, en quel état y étoit le corps du P. Joseph, & ils l'y trouverent sans pourriture, qui exhaloit des odeurs fort douces, afin que ceux qui desirent arriver à la parfaite Observance de la Loi Seraphique, volent comme des Abeilles, à la bonne odeur de la sainte vie, de ce grand Serviteur de Dieu, dont ils façonnent le miel de la vertu, & imitent ses plus illustres actions. Sebastien Verdeio Predicateur de l'Observance, dont nous avons déja parlé, a fait son Eloge, dans son Traitté, dont le Titre est, *Instruction*, &c.

QUELQUES AUTRES PARFAITS RELIGIEUX.

CCXXVIII. *Du P. Liberio de Cortone, Prêtre; & de F. Jean de Pise, Laïc.*

DANS la Province de Toscane, subsiste encore la glorieuse reputation du P. Liberio de Cortone Prêtre, & de F. Jean de Pise Laïc, Religieux de vertu singuliere. Le premier étoit d'une illustre Famille, plus Noble pourtant par ses actions, que par sa naissance, dont il brilla particulierement parmi les Capucins, par son admirable pieté envers le saint Sacrement, & par son zele de pauvreté, qu'il observoit si exactement, qu'il n'avoit point d'autre habit, que celui qu'il se faisoit lui-même, des restes de pieces des autres. Enfin fort celebre par sa regularité, aprés qu'il eut predit sa mort, il mourut avec de grandes marques de sa gloire auprés de Dieu. Pour F. Jean, il avoit de grands desirs des vertus, & comme il fut fort tenté des Demons, par sa propre chair, il prioit Dieu instamment qu'il le délivrast de leurs attaques, & lui apparoissant, il lui dit; Personne, Jean, sans combat, n'obtient la couronne, je te donne le choix, choisis ce que tu aimeras le mieux, ou d'être éprouvé par ta chair, ou de souffrir des scrupules, F. Jean qui se lassoit d'être poursuivi si cruellement de sa chair, & qui lui preferoit les scrupules, les choisit, & en fut si étrangement tourmenté, qu'il ne pouvoit plus reciter l'Office, que nôtre Regle ordonne à nos Freres Laïcs, de quelques Oraisons Dominicales, sans de grandes inquietudes: & comme ces horribles agitations d'esprit, l'empeschoient de distinguer, & d'expliquer ses pechez, à peine pouvoit-il trouver un Prêtre, qui voulut recevoir ses Confessions. Eprouvé donc de cette tentation, jusqu'à la mort,

il en fut délivré quelque temps avant mourir, & termina bien saintement sa vie.

La Province de Naples loüe beaucoup P. François de Conca Prestre, & Predicateur, homme merveilleux, particulierement à souffrir constamment les adversitez; parce que comme il faisoit voile à Palerme, il fût pris par des Corsaires Turcs, qui le menerent à Algier, où il endura sa servitude, avec tant de courage, qu'il ravissoit d'admiration, même ces Barbares. Comme il y a plusieurs Chrêtiens Esclaves dans cette Ville, il les exhortoit, par des discours publics, & même des entretiens particuliers, à souffrir genereusement leur servitude, & de ne se pas abattre sous leurs fers, & ils s'y resolvoient par les exemples de sa patience. Accablé enfin des travaux si penibles de son Esclavage, il écrivit ces paroles, au Provincial de Naples; *Quoique dans ma captivité, je tâche d'imiter* JESUS-CHRIST, *qui s'abaissa jusqu'à prendre la forme de serviteur, encore qu'il fûst un Dieu, je ne l'imite pas toutesfois si particulierement, parcequ'il n'eût jamais de consolation en cette vie; & moy, quoique je sois nourry du pain de mes larmes, & de mes miséres, lorsque ma chair est plus tourmentée de mes cruels Maîtres, mon esprit est toûjours bien consolé.* Auparavant donc qu'il fûst en liberté, il sortit de la prison de son corps, pour aller estre libre avec les enfans de Dieu. CCXXIX. Du P. François de Conca, Prestre & Predicateur.

On louë extremément aussi dans la Province de Bari, F. François de Noci, Bourg du Diocese de Conversano; il brilloit de tant de vertus, qu'il sembloit, qu'on ne pouvoit rien adjoûter à son extréme pauvreté, à sa prompte obeïssance, à sa fidele garde de l'honnesteté, à sa profonde humilité, au mépris de lui-mesme, à son zele pour l'Oraison, & à son exacte observance de la Regle. Orné donc de tant de vertus, comme il eût employé toute sa vie à bâtir nos Convens, aprés qu'il eut predit sa mort, il receut en mourant, la recompense de ses travaux, des bontez, de Dieu. CCXXX. De F. François de Noci, Laïc.

La Basilicate est celebre, par la vertu de F. Philippe de Marsico Laïc, comme F. François de Noci, il vécut jusqu'à la derniere vieillesse dans l'humilité, la pauvreté, l'obedience, l'esprit d'Oraison; & aprés avoir asseuré les Freres de l'heure de sa mort, il mourut avec une grande pureté de vie. CCXXXI. De F. Philippe de Marsico, Laïc.

Dans la Province de la Marque, on parle encore aujourd'huy fort bien du P. Fabricio de Camerin Prestre, & de F. Mansuet de Novellara Laïc, dont le premier, entre les autres vertus, dont il paroissoit avantagé, brilloit particulierement de tant d'éclat d'honesteté, qu'il faisoit bien paroistre par l'abbaissement de sa veuë, la pudeur de son visage, toute la composition de son corps, la pureté de ses paroles, & de ses mœurs, & la fuïte des femmes, combien elle estoit imprimée dans son cœur, & dans son esprit. Il fut Maistre des Novices avec grand succés dans la Province de S. Ange; & comme il fut revenu dans celle de la Marque, il mourut à Matelica, dans la reputation d'une parfaite sainteté, aprés qu'il eût triomphé du Diable, qui le tentoit de haine; & un mois aprés sa mort, il apparut au Gardien, & l'assura que par la bonté de Dieu, il estoit glorieux avec les Saints. Pour F. Mansuet, aprés plusieurs années d'austerité, qui accompagnerent sa vie, toute irreprehensible au sentiment de tous, il fût à Rome, où il predit la mort au P. Jean Marie de Tissa General, & la sienne mesme, & puis il acheva fort heureusement sa vie. CCXXXII. Du P. Fabricio de Camerin Prestre, & de F. Mansuet de Novellara, Laïc.



Choses plus memorables arrivées cette Année.

CCXXXIII. Dieu dissipe le dessein d'un méchant Novice.

UN Veronois de mauvaise vie, poussé du Diable, alla prendre nôtre Habit au Convent de Varese, dans la Province de Milan, non pas à dessein d'y servir à Dieu, mais d'y détourner tous les Novices, & de les faire retourner dans le Monde. Ce qui ne lui ayant pas reüssi, parce qu'il les trouva fermes dans leur vocation, & dans leurs vertus, il laissa nôtre Habit, & s'en alla dans le Siecle, où il avoit vêcu avec tant de desordres. On vit depuis, combien son sacrilege avoit déplu à Dieu, parce que peu de temps aprés, il fut apprehendé pour tous ses forfaits, & pendu comme un Criminel dans Verone.

CCXXXIV. Vn autre Novice recourant à la bonté de Dieu chasse le Diable.

Le contraire arriva à un autre Novice, dans la Province de Bologne, lors qu'il fut proche de sa mort, il vit deux Anges, descendre du Ciel auprés de lui, comme pour y conduire son ame avec eux, & le Demon d'un autre côté, qui l'accusoit, d'avoir aimé trop sensiblement ses parens. Il dit alors aux Anges; La Loi de Dieu ne commande-elle pas d'aimer pere, & mere? Oüi dirent les Anges: & le Demon opposa; Mais tels, & tels, qu'il lui nomma, sont-ils vôtre Pere, & vôtre mere? & pourtant vous les avez aimez, d'un amour si tendre, que vous en avez diminüé celui que vous deviez à Dieu. Le Novice ne put répondre à une accusation si vraye: mais il eut recours à la Divine misericorde, & lui dit, tout en soûpirant; N'est-il pas vrai, mon Dieu, que ceux qui recoureront à vôtre Bonté infinie, la trouveront toûjours favorable à leurs desirs; Je m'approche donc du trône de vôtre grace, crainte d'être accablé par l'accusation du Diable. Ce que le Demon ayant entendu il s'enfuït, & les Anges emporterent avec eux l'ame du Novice, dans le Paradis.

CCXXXV.

L'exemple d'un troisiéme Novice, montre visiblement, la haine effroyable des Demons contre l'Ordre des Capucins, qui leur est si fort opposé. Dans la Province de Rome, un jeune François, converti depuis quelques années du Calvinisme, à l'Eglise Romaine, étoit Novice au Convent des Capucins de Palestina, où le Diable le persecutoit de sorte, qu'il lui representoit souvent des Spectres à la veuë, l'accabloit de coups, & exerçoit contre lui plusieurs autres rigueurs, jusqu'au point de lui dire frequemment; Si tu pretens te délivrer de mes attaques, sors d'un Ordre que j'abhorre, tout ce qu'on le peut, & il lui promettoit, qu'il ne seroit pas fâché contre lui, s'il embrassoit un autre Institut, pourveu qu'il quittast celui des Capucins. Ce pauvre Novice, qui ne pût souffrir tant de persecutions du Diable, choisit un autre Ordre, où quoiqu'il ne fust pas si fort poursuivi de ses rigueurs, il n'évita pas pourtant toutes ses furies.

CCXXXVI. Vne Dame de qualité conserve son fils par l'affection, qu'elle portoit aux Capucins.

Joignons ici une chose, qui fera paroître combien la pieté qu'on a pour nôtre Reforme, est utile à tous les Seculiers. Cette année Octavia, femme d'un grand Constantin de Milan, lui donna un fils, qu'elle confia aux soins, comme au laict d'une Nourrice: & une nuit qu'elle dormoit profondement, elle s'imagina, qu'elle alloit à l'Eglise de saint Charles, & qu'elle voyoit venir au devant d'elle, un Capucin qu'elle estimoit, qui lui disoit; Octavia retournez promptement chez-vous, parce que si vous differez davantage, vôtre fils mourra étouffé. Ce qu'ayant dit, elle s'éveilla, & toute effrayée de son songe, aussi-tôt elle appella la Nourrice, qui dormoit sans répondre dans une chambre voisine; elle se leva du lit, aprés sa parole, & lors qu'elle eut allumé une chandelle, elle courut au berceau du petit, & comme elle vit que sa Nourrice l'avoit pris au-

prés d'elle ; elle vole à ſon lit, & le trouva preſque ſuffoqué, proche d'elle. Jugez du ſecours qu'elle lui donna : & aprés d'amples remercimens à Dieu, elle affectionna depuis davantage l'Ordre des Capucins, dont elle croyoit recevoir de ſi bons ſervices.

CCXXXVII. Exemple merveilleux de la Providence envers des Capucins.

Voici un témoignage merveilleux de la bonté Divine, à l'endroit des Capucins, Dans la Province de Suiſſe, cette année, P. Eſtienne de Milan, qui fut Commiſſaire General de cette Province, partit de Lucerne, pour mener aux Ordres deux Clercs à Conſtance ; ils furent alors ſurpris de la nuit, dans la Campagne de Zurich, au milieu de montagnes toutes bordées de precipices affreux : & comme les tenebres les embaraſſoient dans des chemins, qu'ils ne ſçavoient pas, ils étoient fort en danger de leur vie. Il exhorte alors ſes deux Clercs à demander avec lui, du ſecours à Dieu. Tandis donc qu'ils prioient à genoux, ils apperceurent une lumiere du Ciel, qui leurs montra le chemin, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivez à un Monaſtere de S. Benoiſt, où ils furent fort bien receus, & où ils rendirent des actions de graces à Dieu, de les y avoir conduits ſi heureuſement.

CCXXXVIII. Deux Capucins ſouffrans des injures avec patience furent aprés fort honorez.

Dans la même Province de Suiſſe, P. Fabrice de Lugano, & P. Jean d'Ulma, partirent de cette Ville, pour retourner à Lucerne ; lorſque ſurpris de la nuit, ils logerent dans un bourg Catholique, où pourtant ils ne trouverent perſonne, qui les voulut recevoir chez eux : au contraire, comme ils les prirent pour coureurs, & pour vagabonds, ils les accablent d'injures, & aprés les avoir ſaiſis par leurs Capuces, ils les tirent de côtez, & d'autres, avec toutes les infamies ; ils s'en divertirent long-temps de cette maniere, juſqu'à ce que la femme du Gouverneur du Château, qui paſſoit, les reconnut pour Religieux, & donna de l'argent à une Hôtellerie, pour les recevoir charitablement : mais l'Hôteſſe plus furieuſe qu'une panthere, à leur arrivée chez elle, ſe jette ſur eux, & s'efforce de les chaſſer à force d'injures, & de confuſions. Son mari pourtant l'appaiſa, lorſqu'il lui montra le prix de leur gîte, & elle leur prepara à manger, avec aſſez de tranquillité. Pluſieurs cependant, vinrent pour les voir à l'Hôtellerie, & P. Fabrice pour leur apprendre, quels ils étoient, les aſſura, qu'ils étoient ſerviteurs, & pauvres de Jesus-Christ, & par un diſcours fort juſte, il les exhorta à fuïr les pechez, à obſerver les commandemens, & à faire la charité à tous leurs prochains. Ils admirerent tous, & firent grand honneur à ceux, qu'ils avoient traitez avec tant d'infamies : mais l'Hôteſſe, qui en avoit ſi mal uſé, envers eux, avoüa qu'elle avoit trop perſecuté, trop outragé des ſerviteurs de Dieu, leurs demanda des prieres auprés de lui, & tandis qu'ils lui en accordent, pour tous ſes mépris, ils la délivrent de ſes inquietudes.

CCXXXIX.

Un Frere de la Province de Rome, travailloit ordinairement au Jardin, lorſque tenté de gourmandiſe, par le Diable, il cueilloit dés le matin des figues fraîches, qu'il cachoit dans quelque coin, ſous quelques herbages, & lorſqu'il ſe ſentoit fatigué de travail, & de chaleur, il les mangeoit ſans permiſſion fort ſecretement. Ce qu'ayant fait ſouvent, & ſans ſcrupule, un jour il cueillit ſes figues, & les mit, où il avoit accoûtumé, & lorſqu'il fut les chercher aprés ſon travail, il vit deſſus un horrible crapot, tout gonflé de venin, & le feu dans les yeux, dont l'aſpect l'effraya de ſorte, que pour être mieux perſuadé, que le Demon étoit caché ſous la figure de cét inſecte, il s'abſtint & de pecher, & de manger des figues, pour apprendre aux autres, que ce qu'on mange ſans obeïſſance, eſt corrompu par les Demons, & altere l'ame d'un peché conſiderable.

CCXL. Vn Ange en forme de Pelerin est receu chez les Freres.

Au Convent de Frescati, dans la même Province, sur le soir, un jeune homme fort bienfait de sa personne, & vêtu comme un pauvre, vint demander le couvert chez les Freres; F. Jean de Paliano, Portier alors du Convent, le receut fort bien, le conduit à la chambre des Hôtes, lui fait bon feu, & le regala le mieux qu'il put, & aprés avoir fermé la porte avec un verroüil de fer, il alla se retirer dans sa chambre. Le matin comme il voulut faire venir son Pelerin à la Messe, il ouvre sa porte, & ne l'y rencontre pas; il cherche par tout, & comme il trouva les fenêtres fermées, la porte avec son verroüil, en l'état qu'il l'avoit laissée, les viandes mêmes, & le bois comme il les avoit presentez à son Hôte, soit sur la table, soit dans la cheminée, il fut fort surpris, & se persuada bien, que le jeune homme étoit un Ange, que Dieu leur envoyoit pour éprouver leur charité, & faire voir par cét exemple, combien il estime l'Hospitalité qu'on exerce à l'endroit des siens.

CCXLI. Mort glorieuse de saint Charles Boromée.

Enfin cette Année, saint Charles Boromée Cardinal de la sainte Eglise, Archevêque de Milan, l'honneur de l'Italie, & du Milanez, la gloire des Cardinaux, le modele des Prelats, & la lumiere du Christianisme, aprés plusieurs saintes actions, dont il a éclairé les Fideles, & une vie toute sainte, & toute vertueuse, aprés même une infinité de travaux, dans les fonctions de son Diocese, change par sa mort, une mal-heureuse vie sur la terre, avec une bien-heureuse dans l'Eternité.



ON ENVOYE



ON ENVOYE DES CAPUCINS EN FLANDRE, POUR Y ETABLIR LEUR REFORME.

Et l'on bâtit le Convent de Verdun en Lorraine.

LES commencemens de cette Année 1585, sont mêlez de tristesse, & de joye; tristes, à cause de la mort du Pape Gregoire XIII. qui aprés avoir merité, & obtenu cette auguste loüange, d'avoir été si grand Deffenseur de la Religion Catholique, qu'il aida de ses propres thrésors, l'Empereur Maximilian, & les Rois de France, & d'Espagne, dans leurs guerres, contre les Heretiques, & fonda, presque par tout le monde, vingt-trois Colleges, pour l'accroissement de la Foi, mourut cette Année, le 10 d'Avril, avec le regret de toute l'Eglise; joyeux au contraire à cause de l'Election au Pontificat, de Sixte V. du même mois, aprés treize jours de Conclave. Il étoit de naissance, & de Patrie de la Marque d'Ancone, d'Ordre, & d'Institution de vie, F. Mineur Conventuel, & puis Cardinal du nom de Montalte, grand d'esprit, d'erudition, de prudence, d'integrité, & de vertu. I.

II. On envoye des Capucins en Flandre pour y établir leur Reforme.

Cette Année l'on jetta les fondemens de la Province de Flandre, parce que P. Bernard d'Osimo, Provincial de Paris, fort zelé pour l'accroissement de nôtre Reforme, aprés avoir appris, que le Païs de Flandre étoit orné de plusieurs bonnes Villes, & fertile en toutes les choses necessaires à la vie, en pâturages particulierement, & en troupeaux, y destine des Capucins, P. Felix Italien de Lampedona, P. Antoine de Gand, P. Jean de Landen, Prêtres Predicateurs, qui aprés être sortis de l'Observance, il y avoit environ neuf ans, étoient entrez parmi Nous, & F. Joseph d'Anvers Laïc, à dessein d'éprouver le Païs, & les mœurs de ses Peuples, & de lui dire, si la Religion y pourroit observer sa Regle, & y faire Etablissement. Ils partirent de Paris, & ils entrerent en Flandre, par S. Omer, une des Villes principales de l'Artois, où ils furent receus fort civilement des Peres de l'Observance. On n'y avoit point encore vû de Capucins, & lorsque toute cette Famille d'Observantins, apperceut des hommes Evangeliques, Apostoliques, & tels que nôtre Pere S. François desiroit les siens, avec de courts habits, des Capuces pointus, de grosses cordes de chanvre, des pieds nuds sans souliers, durant le froid, sans argent dans leur pochette, sans besace, & sans le secours des hommes, elle en fut si touchée,

Vne Famille entiere de l'Observãce est touchée à la veuë des Capucins.

que comme si elle eust vû refleurir le temps glorieux de nôtre saint Pere, dans la Reforme de ces Religieux, elle leur devoüa tout son respect, & toutes leurs affections, quoique par la grace de Dieu, l'on admira dans son Ordre, plusieurs Regularitez.

III. Il arriva presque alors à cette Famille, la même chose, qu'éprouva autrefois celle de Cingoli, sous Jean de Fano, comme nous l'avons dit l'an 1534. A peine eut-elle admiré l'habit, la conduite & la vie austere de cette nouvelle Réforme, qu'elle ne connoissoit pas, que tous ses Freres d'un commun dessein, y voulurent passer, & témoignerent tant d'empressement pour elle, qu'un vieillard d'entr'eux, grand homme de bien, & aveugle de vieillesse, n'eut pas plûtost appris l'arrivée des Capucins, dont les autres lui dirent l'ancienne, & austere forme d'habit, qu'il s'approcha d'eux, & touchoit leur habit, leur capuce, leur corde avec tant de joye, qu'il ne les pouvoit quitter, & s'écria tout joyeux; O trois, & quatre fois heureux! que la Bonté Divine a conservez jusqu'ici, pour pouvoir voir de vos yeux, le veritable Habit de nôtre Pere S. François: mais, ô! vous encore plus heureux, d'en faire vôtre vétement. Pour moi, qui suis plus proche de la mort que de la vie, & que mon âge empêche aujourd'hui de m'en vétir comme vous, je vous donne au moins tout mon cœur, & tout mon esprit, qui ne vieillissent jamais, & plus agreablement sans doute, que je ne joüis de la vie.

Plusieurs de l'Observance passerent aux Capucins.

IV. Les paroles de ce bon homme, qu'il accompagna de ses larmes, embrazerent des flammes si ardentes de zele dans le cœur des autres, que plusieurs, aussitost que la Religion commença de s'établir en Flandre, obtinrent de leurs Superieurs, d'entrer chez les Capucins. De là P. Felix avec ses Compagnons, alla à Gravelingue & à Stabrouch, assez proche d'Anvers, & là il rencontra le Duc Alexandre Farneze, Gouverneur de la Flandre, pour l'Espagne, qui par la valeur de ses armes, avoit soumis au Roi Catholique Bruxelles, Mechelen, & plusieurs autres Villes, avoit même contraint celle d'Anvers, si celebre en forces, & en richesses, de rentrer sous le Domaine, dont elle s'étoit écartée de l'Espagnol, & l'avoit reduite à l'obeïssance de son Seigneur legitime. Grandes victoires sans doute! qui lui acquirent tant de gloire, qu'on y grava publiquement sur l'airain son Eloge, comme un Monument fameux de son grand courage, à toute la Posterité.

V. Nos Capucins furent receus avec grand honneur du Duc de Parme, & par sa faveur ils eurent pour demeure dans Anvers, une petite maison proche de l'Hôpital de S. Julien, où aprés qu'ils eurent demeuré quelque temps, sur la fin de cette Année, sans avoir encore un Convent, ils furent rappellez à Paris par les Lettres expresses du P. Bernard d'Osimo, Provincial de cette Province: mais ils sont arrêtez en Flandre, par les Lettres puissantes de Farneze au Pape, comme nous dirons plus amplement l'autre Année.

Le Duc de Parme reçoit fort bien les Capucins dans Anvers

VI. Celle-ci à l'instance du Cardinal de Loraine, dit de Vaudemont, le General envoya en Loraine dix Capucins, qui, comme disent quelques-uns, jetterent les premiers fondemens de cette Province, sous P. Benoist de Cremone leur Commissaire, parce qu'à la demande de Marguerite de Savoye, ils bâtirent un Convent à Ligny, qui, comme il étoit plûtost du Luxembourg, que de la Loraine, disent d'autres, ne servit que par accident, d'origine à cette Province: & ainsi ceux-là croyent avec plus d'apparence, qu'elle a commencé par le Convent de Verdun, qu'ils fonderent proche l'Eglise de S. Rhemy, que leur

donna liberalement avec un grand Cimetiere, le Cardinal de Vaudemont: & je serai de leur avis fort volontiers, pourveu qu'ils conservent l'honneur du Temps à celui de Ligny, qui fut bâti le premier de cette Province.

VII. Les Princes de Loraine affectionnent beaucoup les Capucins.

L'illustre Maison de Loraine, a toûjours été si affectionnée à l'Ordre des Capucins, que Charles Cardinal de Loraine, qui suivit celui de Vaudemont, leur transfera l'Eglise de S. Blaise, à S. Miel, où Catherine d'Aumale, femme de Nicolas de Loraine, Comte de Vaudemont, leur édifia le troisiéme Convent de cette Province, & eut pour eux, tandis qu'elle vécut, une affection toute singuliere. Le Duc de Loraine les imita, & non seulement il fit bâtir aux Nôtres, leur Convent quatriéme de S. Nicolas: mais même les affectionna de sorte, que l'espace de quatre ans, il marcha comme eux nuds pieds avec des sandales, & leur habit ceint de leur corde, sous les siens de Duc: & quoiqu'il les quittast, par le conseil de ses Medecins, il ne voulut pourtant pas s'abstenir de plusieurs de leurs austeritez, qu'il pratiqua toûjours bien exactement, comme leur discipline ordinaire, dont il mortifioit sa chair toutes les semaines: & même il desira, qu'on lui rendit leur Habit, dans sa derniere maladie, & qu'aprés sa mort, on l'enterra, comme un pauvre, dans leur Convent de S. Nicolas, sans Pompe funebre, qu'on devoit à sa Qualité. Henri de Loraine succeda bien à son zele, & à son amour pour les Capucins, parce qu'il vouloit encore heriter de ses Exemples: mais comme il avoit un corps trop delicat pour ses austeritez, il voulut n'être pas different d'un Capucin, en vertu, & en sainteté de vie.

VIE ET ACTIONS

DV PERE PIERRE DE PLAISANCE, PREDICATEVR.

VIII.

POUR suivre ici l'ordre de l'Histoire de nos Illustres, je diray que P. Pierre de Plaisance Predicateur, alla par le commandement exprés de Gregoire XIII. accompagné du P. Philippe de la Rocca Contrada, à Algier en Barbarie, pour y rachepter les Chrétiens esclaves, & la celebre Confrairie du Confalon de Rome, instituée pour la Redemption des Captifs, leur associa deux Seculiers, Jean Sanna, & Loüis Giumius. Ils partirent donc, de la Province de Bologne, d'où ils étoient, & aussitost qu'ils furent à Algier, en execution de leur office, ils rachepterent quelques Chrétiens, & retournerent à Rome (je parle de Sanna, & de Giumius:) mais pour P. Pierre, il prit soin des Esclaves, qui languissoient, ou dans des galeres, ou des maisons particulieres. Il les exhortoit, par des discours secrets, & publics, à souffrir en Chrétiens leur servitude, à la confession de leurs pechez, & à recevoir souvent le Corps de JESUS-CHRIST. Et comme il entreprenoit de soulager leurs besoins, il n'obmettoit rien auprés des autres Chrétiens, qui étoient dans la Ville, pour les obliger à adoucir leurs fers, & à les secourir dans toutes leurs miseres. Ces soins que prenoit Pere Pierre, avec tant de zele, de consoler, & de soulager les esclaves, leur furent si utiles, dans leur horrible captivité, que les uns en furent ti-

Son affection merveilleuse pour les Captifs

rez de la mort, & les autres, qui pressez de la rigueur de leurs chaînes, pensoient à se faire Mahometans, pour finir leurs miseres, s'affermirent dans leur foi, & demeurerent bons Chrêtiens.

IX. Il affectionnoit si fort les Captifs, que comme s'il eust vû souffrir en eux JESUS CHRIST, il eust passionné de leur consacrer sa vie. Aprés la Messe, qu'il disoit tous les jours pour eux, il visitoit tous les lieux, où ils étoient, leur administroit la Parole de Dieu, consoloit les malades, confirmoit la foi des plus lâches; il confessoit les uns, il communioit les autres, & il ne croyoit rien de trop rude, ni de sortir de table, ni de quitter son repos, pour leur donner le Viatique, ou l'Extreme-Onction, & pour leur rendre d'autres services de sa charité.

X. Ce Royaume d'Algier étoit alors gouverné par Assain Bassa, qui avoit tant d'humanité pour les Chrêtiens, qu'il ne leur deffendoit, ni de prêcher, ni d'entendre l'Evangile: & ainsi les Dimanches, la foule des Fideles étoit si grande, aux Predications du P. Pierre, que tous ne pouvans entrer dans la salle, où il prêchoit, la plus grande partie montoient sur les thuiles, pour se faire passage, & oüir ses discours; parce que Dieu le faisoit parler avec tant de douceur, & de force, qu'il attiroit au service de JESUS-CHRIST, & à la suite des vertus, l'Ame de ses Auditeurs. Pendant qu'il prêchoit, on entendoit des soûpits, & on voyoit des larmes de tous les côtez. Le retour à Dieu y étoit si merveilleux, que tous croyoient que ce fust un Ange, qui leur parlast, & non pas un homme: & ils s'estimoient bien-heureux, s'ils pouvoient aprés son Sermon, ou baiser, ou toucher ses habits.

Il prêche les Esclaves avec un grand succés.

XI. Tandis que P. Pierre s'occupe sans relâche, à ces emplois de la charité, une horrible peste surprend la ville, & il consacre tous ses soins, à soulager les Chrêtiens malades; il ne craint ni perils, ni peste, ni maladie, ni la mort même; mais comme il les aimoit tous fort cordialement, il les soulage indifferemment, par ses discours, par les Sacremens, & par des aumônes, que lui confioient les autres Chrêtiens. Un Prêtre entre les autres, appellé Didace, eut la peste, & fit prier P. Pierre par un Messager exprés, de lui faire une visite, il y vole, il n'y marche pas: & aussitost qu'il l'eut confessé, il en receut le prix de sa charité; parce que sentant une peste à la mammelle droite, il revient au logis, où aprés s'être confessé, il se sentit pressé de douleurs si cruelles, qu'elles eussent accablé les plus genereux: & pourtant il ne les souffrit pas seulement avec patience, mais même dans leurs accés, plus violens, il chantoit avec tant de zele, les loüanges de Dieu, qu'il sembloit être plûtost dans les delices, que dans les douleurs. Aussitost que dans Algier on sceut la peste du P. Pierre, tous les Chrêtiens, soit libres, soit esclaves le viennent voir en foule: & leur vrai pere, comme s'il eust oublié ses souffrances, les animoit par ses discours, embrazez de charité, à conserver leur croyance, à souffrir leurs disgraces, & à s'aimer les uns les autres. Comme plusieurs soûpiroient, & pleuroient pour sa mort prochaine, tout languissant qu'il fust, il leur disoit; Mes bons amis, pourquoi vous affligez-vous de mon départ? il n'est pas temps de verser des larmes, puisque je vas quitter cette Vallée de pleurs, pour retourner au Createur, & au Redempteur de mon ame. Priez plûtost avec moi sa Divine Clemence, que dans ce dernier combat, je sois ferme, & victorieux de mes Ennemis les Demons; qu'il ne diminuë ni mes douleurs, ni mes souffrances, mais qu'il m'accorde la patience, qui me donnera la couronne de toutes mes peines; qu'il ne differe pas mon deceds, mais qu'il me reçoive dans son éternel Repos.

Il mourut en assistant à Algier les Pestiferez.

Lorsque P. Pierre combat si genereusement contre les douleurs cruelles de sa maladie, l'on vit dans Algier une chose toute prodigieuse. Dans la Chapelle où il disoit la Messe, il y avoit deux tableaux de S. Roch, & de S. Sebastien, entre celui de S. Leonard, qu'ils enfermoient comme d'une porte, & alors ils parurent jetter des sueurs, & des larmes: & quoique P. Philippes, Compagnon du P. Pierre, les essuyast souvent, il ne pût pourtant les arrêter, & elles resterent sur le front, & aux yeux de ces Images, jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit, & alors ces deux portes d'images, se fermerent toutes seules, & priverent les hommes de leur presence, par l'ordre de Dieu. XII. Lorsque P. Pierre se mourroit deux images de S. Roch & de S. Sebastien jetterent des sueurs & des larmes.

Aprés que Jesus-Christ eut éprouvé, huit jours durant, P. Pierre des douleurs si cruelles, que P. Philippe lui eut donné le saint Viatique, & qu'il ne combattit plus qu'avec les Demons, il s'écria avec force; Sortez d'ici, Bête sanguinaire, avez-vous bien l'effronterie, Serpent malicieux, de m'attaquer de vos mensonges: & comme Pere Philippe lui demanda, que signifioient ces paroles; Ecoutez, P. Philippe, lui répondit-il, avec quelles paroles de tromperie, me veut seduire ce Serpent artificieux; Toi, me dit-il, qui es un grand Predicateur, & un celebre Redempteur des Captifs, que le Pape a choisi entre mille autres, & envoyé ici; pourquoi t'oblige-tu à servir tant de pauvres? ce n'est pas là l'employ d'un Predicateur Evangelique; leve-toi, & fais ton Office; que mille personnes t'entendent parler, & que ta langue leur distribuë, dans la Chaire, le pain de la Parole de Dieu, qui les rassasie; que le bruit en vole jusqu'à Rome, où le Pape assurément te comblera de gloire. Voila de quelle sorte me tente le Diable, pour m'obliger à rechercher mon honneur, & non pas celui de Dieu. N'ay-je pas bien fait de chasser cét Abominable, qui me sollicitoit de cette vanité. Il ne brûla plus aprés, que de douleur, & d'amour de Dieu, & il disoit amoureusement ces paroles du Prophete, ***Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*** Lorsqu'il poursuivoit ce sacré Motet, il mourut sur la terre en Saint, pour vivre dans le Ciel en Bien-heureux, & son corps avec un regret extrême, & des funerailles fort celebres fut porté hors la Ville, & enterré dans le Cemetiere des Chrétiens. XIII. Il surmonte une furieuse tentation du Diable. *Pseaume 113.*

VIE ET ACTIONS DU PERE ALBERT DE BERGAME, PREDICATEUR.

La Province de Brescia, n'étoit pas encore alors divisée de celle de Milan, & l'une, & l'autre ne composoient que la Milanoise, lorsque Pere Albert de Bergame Predicateur, y fleurit avec la loüange de plusieurs Vertus, & d'une Observance de Regle toute singuliére. Il fut doüé d'un esprit de feu tout Apostolique, dont il se fit paroître toûjours grand Observateur de la Discipline Reguliere, principalement de la Pauvreté, qu'il cherissoit avec tant de zele, qu'il n'en pouvoit souffrir, qu'avec peine, les plus petits dereglemens: d'où vient que souvent, lorsqu'il étoit Gardien, il en entretenoit ses Freres, XIV.

& leur dit; Croyez-moi, mes Freres, il n'y a rien de si precieux, que la Pauvreté, & si l'on l'estimoit, comme on devroit, on combattroit pour elle jusqu'au dernier soupir de la vie. En effet que desire plus un homme, que d'être libre; c'est un ancien Proverbe, *Non bene pro toto libertas venditur auro*; & Cesar a dit, que celui qui dépendoit d'un autre (il parloit en Politique, & non en Chrétien) ne pouvoit être heureux. Combien fait-on de guerres, ou pour rachepter, ou pour conserver sa liberté? parce que c'est une chose sans prix, d'être tout à soi. mais si l'on demande; Qui est le Libre, & l'Independant? c'est sans doute celui, doit on répondre, qui rejette le desir, & la possession de toutes choses, puisque, dit S. Augustin, *Que celui, qui passionne sa vraye liberté, passionne d'être libre de l'amour des choses corruptibles.* Si la moindre captive une ame, elle n'est pas libre, mais elle est son esclave; il n'y a donc que la seule Pauvreté, qui puisse rendre libres les hommes; parce que, comme elle les exempte seule de la possession, & des desirs des choses, c'est elle seule assurément, qui fait leur liberté. Bien plus, un homme ne peut être à lui, que par un zele de pauvreté, il ne quitte genereusement, & les richesses, & leurs desirs: & il commence alors d'être tout entier à soi, lorsqu'il n'est plus sous le domaine d'un autre: & comme, disoit-il, nous avons embrassé par nos vœux la plus haute Pauvreté, ceux-là ne meritent-ils pas des larmes, qui aprés qu'ils ont quitté, reprennent leurs chaînes, & qui violent leur Pauvreté, qui leur avoit ménagé la liberté des Enfans de Dieu, par l'amour, ou de leurs parens, ou de quelques bagatelles, dont le feu dereglé forge les fers de leur servitude, qui les empêchent, & de s'élever à Dieu, & de joüir de son repos. C'est avec ces discours, & d'autres semblables, que P. Albert exhortoit ses Freres, à la Pauvreté.

Il prouve la pauvreté par un fort argument.

XV.

Il prêchoit avec une ardeur merveilleuse.

La force, & l'effet, dont il prêchoit l'Evangile, montroient bien, qu'il s'en acquittoit, avec un esprit tout Apostolique; parce qu'il invectivoit si ardemment contre les vices, & il reprenoit en Chaire si fermement, & avec tant de liberté, les crimes de qui que ce fust, que comme il ne craignoit ni la presence, ni le credit des coupables, il épouvantoit même les plus criminels: d'où vient qu'un jour, il fut en danger de sa vie: & pourtant on ne put l'obliger par menaces, à s'abstenir de ses ferventes corrections. Mais Dieu qui l'avoit choisi pour reprendre les pechez de son Peuple, comme un de ses principaux Predicateurs, calma la furie de ceux, qui minutoient sa mort: en voici un exemple bien considerable.

XVI.

Il empéche des meurtriers de le tuer par son abstinence.

Comme il prêchoit à Gardoné, Bourg de Valtopia, il reprit si rigoureusement les usures, les larcins, les meurtres, & les autres crimes du Païs, que quelques jeunes coupables, qui se creurent offensez de ses paroles, resolurent de le tuer: & lorsqu'aprés son Sermon, il fut allé seul au bord d'un ruisseau, proche de ce Bourg, il tira de son manteau un peu de pain, qu'on lui avoit donné par aumône, & il le mangeoit, aprés l'avoir trempé dans de l'eau. Ceux alors, qui avoient conjuré sa mort, à peine l'eurent-ils vû dans ce pauvre équipage, qu'ils en furent touchez, changerent leur cruauté en amour, s'approcherent de lui, & lui firent leur excuse, de leur barbarie: & ainsi P. Albert attira à JESUS-CHRIST, par les bons exemples de sa sainte vie, ceux mêmes qu'il n'avoit pû convertir par tous ses discours.

XVII.

Cette austerité de vie lui étoit si familiere, qu'aprés avoir prêché, il ne prenoit qu'un peu de pain, & d'eau, que l'on lui donnoit, & même il prêcha plusieurs Carêmes, sans autre nourriture, que des legumes,

du pain, & de l'eau. Un Vendredi Saint il prêcha la Passion cinq heures durant dans la Place publique de Melegnano, & lorsqu'il l'eut finie, il alla la prêcher à un Bourg, à quatre milles de là, où il fut cinq autres heures en Chaire, & puis il retourna au Convent de Melegnano, où pour tout regal, il ne prit que du pain, & de l'eau, dont il refocilla sa vieillesse, aprés tant de travaux, & c'étoit là son meilleur repas, aprés ses Predications, dont il réjoüissoit son ame, en affoiblissant son corps, Lors aussi qu'il prêchoit, il ne montoit jamais en Chaire, qu'il n'eust fait une heure d'Oraison d'esprit. Il n'est donc pas étonnant, si la Predication accompagnée d'Oraison, & de jeûne, armée comme de deux dards, perçoit tous les vices, & massacroit les Demons, qu'elle chassoit de l'ame des hommes.

Il fortifie ses predications de ses austeritez.

XVIII.

D'où il croyoit qu'il n'y avoit rien de plus utile à un Predicateur que l'Oraison : & assurément avec justice, parce que dans les cœurs, où la voix d'un homme ne peut penetrer, par sa vertu propre, celle du S. Esprit y entre aisément, lorsque l'Oraison du Predicateur, l'oblige à y communiquer ses ardeurs: & cette Divine Vertu, qui y est attirée, y amollit des volontez, que la voix de Ciceron, & de Demosthenes n'adouciroit pas. Comme donc il prêchoit souvent les Carêmes, hors de nos Convens, & qu'ainsi il ne pouvoit assister aux Oraisons communes de nos Freres, aussitost qu'aprés ses emplois il y retournoit, il reparoit les heures d'Oraison, qu'il avoit perduës, par l'usure de plusieurs autres.

XIX.

Il reprend rigoureusement les vices.

La Predication de ce grand Homme n'étoit ni molle, ni polie, ni ornée, ni fardée des discours inutils souvent de l'Eloquence humaine, mais forte, grave, rigide, vigoureuse, composée pour corriger, & détruire les vices : en sorte qu'il ne tâtoit pas, & ne touchoit pas legerement ceux des hommes, il les retranchoit avec la faulx de l'Evangile, & les brûloit avec le feu de ses paroles sacrées; parce qu'il sçavoit bien que le Sage avoit dit, *Verba Sapientum, sicut stimuli; & quasi clavi in altum defixi*. D'où S. Hierôme disoit, *Qu'on ne dit pas, que les paroles des Sages tâtent : mais piquent des pécheurs, ni qu'elles tirent des larmes de leurs yeux, avec une main lâche, mais qu'elles leur font des playes, par les douleurs de la penitence. Si donc un Predicateur delecte, & ne pique pas son discours n'est pas bien sage.*

Ecclef. 12. chap.

S. Hier. sur ce texte.

XX.

P. Albert embrazé de cét esprit Apostolique, épouvantoit souvent les pécheurs, par les paroles de menaces, dont les Prophetes effrayoient les coupables, du Jugement de Dieu, & des peines des Enfers : & quelquefois il prédit des choses futures : en voici quelques exemples. Il prêchoit un jour à Cocaglio, Bourg de Brescia, lorsqu'un jeune Gentilhomme, appellé Octavius, une des Fêtes de Noël, étoit appuyé sur le Benêtier, & en jettoit par une criminelle raillerie de l'Eau-benîte aux femmes, qui entroient dans l'Eglise : alors il se prenoit à rire, & excitoit la bouffonnerie de tous ceux qui le regardoient. L'insolence de cét homme étoit extrême, parce que non seulement elle détournoit le Peuple de la Parole de Dieu, mais même elle faisoit injure à une chose sacrée. P. Albert d'abord, par des paroles douces, & puis par des rigoureuses, tâcha d'empêcher son crime. Mais comme il vit qu'il continuoit son impieté, il dit au Peuple; Vous regardez un homme injurieux à JESUS-CHRIST, & aux autres hommes; croyez-vous que l'affront qu'il fait si insolemment à un lieu Saint, demeure long-temps sans quelque châtiment; ayez un peu patience, & vous verrez bientost, avec quelles rigueurs, Dieu le punira. Le triste eve-

Il predit quelques futurs accidens.

nement montra bien la verité de sa parole, parce que peu de jours aprés, des ennemis surprennent l'homme, & le tuent de plusieurs blessures.

XXI. Lorsqu'il demeuroit de Famille à Novara, & qu'il apprit, que proche d'une Eglise de la sainte Vierge, à un mille de la Ville, on dançoit tous les jours de Fêtes, il invectiva fort contre cette dance, & tâcha de détourner le Peuple, de cette prophanation d'une chose sacrée: mais, aprés qu'il eût vû, qu'il s'y opposoit, & que même il se moquoit de ses discours, il prit ses sandales à deux mains, en secoüa la poudre sur eux, & il leur dit; Ecoutez, vous qui dancez, & tournez en raillerie la parole de Dieu, comme si elle n'étoit qu'une chanson, ou quelque conte de vieille, lorsque sera venuë la cruelle tempête, que le Seigneur aura fait pleuvoir du Ciel de grosses pierres, que vôtre vin, & vôtre blé seront presque morts, dans vos vignes, & dans vos campagnes, la dance alors, la flûte, & le violon cesseront. Ce qu'ayant prédit fortement, le Peuple ne laissa pas de dancer, & de chanter à son ordinaire, lorsque le Ciel, auparavant fort serain, commença de s'obscurcir de nuages, & d'éclatter de tant d'éclairs, que tous épouvantez d'un Ciel tonnant, ils s'enfuïrent de côté, & d'autre, & alors une grêle si furieuse, lapida les vignes, & les campagnes, pleines de vendanges, & de moissons, qu'elle les ruina toutes, même pour plusieurs années, en punition de leur dance, & de leurs folies. Le même arriva à ceux d'Herba, de la Paroisse d'Incino, dans l'Etat de Milan. Ces Peuples dançoient, au mépris des avertissemens de l'Homme de Dieu, & ils apprirent, à ne plus baller, aprés que la grêle eut ravagé tout le païs.

Il avertit ceux de Novarre que la grêle ruineroit tout leur Païs.

XXII. Il persecutoit rigoureusement les dances d'hommes, & de femmes, celles principalement, qui se faisoient les Fêtes, qu'il appelloit toutes des Seminaires de querelles, de débauches, & d'impureté. D'où vient qu'aussitost qu'il sçavoit qu'on dançoit dans quelque Village, il y couroit, sans craindre aucun travail, & il empêchoit le bal, ou le troubloit, par la predication de l'Evangile. Lorsqu'on va de Cremone à Milan, on passe par un Bourg appellé Castel-Pastor-Lengo, Pere Albert alla pour prêcher à cette Paroisse, où il sçavoit qu'on devoit dancer, dans la place; il entra dans l'Eglise, & comme il n'y trouva que cinq ou six femmes, il leur demanda, où étoit le Peuple, & elles lui répondirent, qu'il dançoit dans la place avec grand divertissement. Il appelle alors un Clerc, & lui fait prendre la Croix; il le suivoit, & se jetta au milieu de la dance, disant à ce Peuple; Que ceux qui sont à JESUS-CHRIST viennent aprés moi, à l'Eglise; que ceux au contraire qui sont au Diable, demeurent dans la dance. Ce qu'ayant dit, tous generalement le suivirent, & lorsqu'on fut à l'Eglise, il les prêcha si fortement, de la fuïte des plaisirs du monde, qu'il leur fit abhorrer la dance, & embrasser les vertus.

Il empêche une dance publique par la predication de l'Evangile.

XXIII. Ces belles actions du P. Albert, & son zele merveilleux, à déraciner les vices, & à planter les vertus dans l'ame de ses Auditeurs, lui acquirent tant de reputation, dans l'esprit de ceux, qui en apprirent les merveilles, que comme disent nos MS. plus de trente Bourgs, le demanderent en une seule année, à S. Charles Boromée, Archevêque de Milan, pour les prêcher le Carême. Ce qui surprenant ce saint Prelat, il voulut l'entendre, & alors il le fit venir à Milan, où il lui demanda dans sa Cathedrale, un Sermon du saint Cloud de JESUS-CHRIST, dont on faisoit dans cette Eglise, une grande ceremonie: mais lui, aussitost qu'il fut en Chaire, il commença d'invectiver si fortement, contre les

Il est demandé par tout pour prêcher le Carême.

les vices de cette grande Ville, qu'il acheva son discours, dans cette rigoureuse invective, sans rien dire du saint Cloud: d'où le saint Archevêque connut bien, que Dieu appelloit P. Albert, à prêcher dans les Villages, & non pas dans les Villes.

XXIV. Il repousse de force une impudique qui le sollicitoit à l'impureté.

Le Demon enrageoit contre lui, & le haïssoit de sorte, que sans pouvoir l'abbattre par des tentations interieures de son esprit, il l'attaque par les exterieures de son corps. Un jour au Convent de Vigevano, il se promenoit seul au jardin, lorsqu'une femme impudique, qui y étoit entrée par une haye, s'approcha de lui, & de gestes, & de paroles le sollicita à l'impureté. P. Albert alors la repoussa genereusement: mais comme elle se vit rebutée, elle se jetta sur lui, comme une furie, le terraça, & tâcha de l'engager dans son crime; il s'en défit adroitement, & se lança dans un buisson herissé d'épines, d'où il surmonta son Impudique, qui en craignoit les piqueures.

XXV.

Il tomba malade d'une fiévre quarte, & quoiqu'elle fust bien violente, dans tous ses accés, il ne laissoit pas d'être fort fidele, aux jeûnes, à l'Office, à l'Oraison, & aux disciplines ordinaires, comme s'il ne l'eust point euë. Et un jour aprés être gueri de sa Fiévre, il prêcha à deux Bourgs differens, Cocaglio, & Cologni, & il fut surpris d'une Squinancie, où il donna de grands exemples de patience, & puis il quitta la terre, & s'envola au Ciel, au Convent de Cologni.

DU PERE ANGE DE FORLI

DU P. AUGUSTIN DE VENTIMIGLIA,

Predicateurs:

Et du P. Zacharie de Trebiano, Prêtre.

XXVI.

Cette Année, la Province de Bologne nous presente ici Pere Ange de Forli Predicateur, homme assurement d'un grande candeur, & integrité de vie, qui comme il avoit conservé dans le monde, sa pureté d'ame, & sa virginité de corps, les embellit, lorsqu'il fut parmi Nous, des Fleurs plus agreables des vertus. Il étoit fort bien fait de sa personne, & ainsi lorsqu'il étoit encore chez son pere, il fut souvent sollicité à l'impureté, mais il la conserva toûjours si inviolable, au milieu de tant de perils, que son cœur fut constamment à l'épreuve de leurs attaques. Toutefois quoiqu'il ne perdist pas un trésor si precieux, il apprehenda de les trop risquer, dans un vase si fragile, comme étoit le corps d'un homme; & pour le placer plus seurement, il resolut de le confier à la Religion, parmi les Capucins, où il vécut dans l'exercice de tant de vertus, que comme sa vie étoit celle d'un Ange, il merita le nom d'un homme tout Angelique. Lorsqu'il fut fait Predicateur, il en fallut choisir un, chez qui se rencontrassent toutes les qualitez d'un Religieux achevé, pour envoyer à Algier, y racheter les Chrétiens esclaves. Et comme P. Ange étoit avantagé de tout ce qu'il falloit, pour un emploi si considerable, on l'en jugea digne, & il s'en acquitta glorieusement, avec tout le succés que tous avoient esperé de sa prudence, & de sa charité.

Il est envoyé à Algier y racheter des Chrétiēs Esclaves.

XXVII.

Lorsque d'Algier il fut de retour dans sa Province, il étoit un jour à la quête, & une femme qui paroissoit honnête, le pria civilement

Il reprend une femme qui le sollicitoit à l'impureté.

d'entrer chez elle, sous pretexte de lui donner l'aumône; mais tandis qu'il croit la recevoir d'elle, toute embrazée du feu dereglé de sa concupiscence, elle le presse de paroles, de commettre une impureté; Que feroit-il alors? il considere la sainteté de l'Habit qu'il portoit, & il lui dit; Croyez-vous, que je puisse prophaner un Habit si saint que le nôtre, par une volupté criminelle? vôtre sale pensée est une horrible tentation du Diable, qui veut nous perdre tous deux, par un même crime. Ne cedez pas à nôtre Ennemi, cher Sœur, & rejettez de vôtre cœur une pensée si abominable, crainte que le Demon qui le possede par elle, ne tyrannise encore vôtre sale corps. Avec ces paroles il se retire en seureté, & laissa la femme trompée saintement dans ses desirs impurs, & peut-être dans le repentir de son crime.

XXVIII. P. Ange avoit passé toute sa vie, dans l'exercice de toutes les vertus plus religieuses, lorsqu'il tomba malade à la mort au Convent de Florence, & comme son interieur étoit fort avantagé des faveurs de Dieu, aux approches de sa mort, il dit à son Compagnon, F. Estienne de Forli, viste mon Frere, donnez des sieges; pour qui, mon Pere répondit-il? il n'y a personne. Quoi! lui repartit-il, hé ne voyez-vous pas la sainte Vierge, S. Joseph, & nôtre Pere S. François: & puis peu de temps aprés; D'où vient donc, mon Frere, que vous differez d'apporter des sieges? voici encore sainte Ursule qui vient, accompagnée de plusieurs Vierges: ce qu'ayant dit, il fit paroître grande joye, & changea sa vie mortelle avec l'immortelle dans l'éternité.

Il joüit en mourant de la veuë de la Ste Vierge & de plusieurs Saints

XXIX. La Province de Gennes nous offre encore ici ses Illustres, P. Augustin de Ventimiglia Predicateur, & P. Zacharie de Trebiano Prêtre, dont la memoire y subsiste aujourd'huy, avec beaucoup de loüanges. Le premier, encore qu'il fust né en Toscane, dans un Bourg appellé Dolceaqua, à cause pourtant qu'il demeura long-temps à Ventimiglia, lorsqu'il étoit dans le monde, fut nommé de cette Ville, & ainsi l'on le nomma de même parmi nous. Il brilla dans cette Province de plusieurs vertus, & principalement de prudence, d'observance reguliere, & d'une extraordinaire pauvreté; & comme il étoit grand ennemi d'un recours trop facile à l'argent, sans des besoins extrêmes, il disoit ordinairement; si les Freres pouvoient concevoir d'esprit, combien le recours à l'argent, sous pretexte de quelques legeres necessitez, déplaist à JESUS-CHRIST, & à nôtre Pere S. François, ils le fuïroient plus qu'un Serpent; J'en suis bien assuré, parce qu'il n'est pas rendu legitime, par cette necessité seule, qui regarde plûtost le commode, que le necessaire des choses. Nostre Pere S. François, dans sa Regle, n'exprime que deux occasions, où nous puissions recourir aux amis spirituels: pour vêtir les Freres, & pour soûlager les malades. Les Souverains Pontifes sont du même sentiment. Ceux donc, qui contre leur Regle, & les Papes étendent davantage leurs besoins, doivent sçavoir une chose fort vraye, qu'ils en rendront un compte fort étroit à Dieu, & à leur Pere S. François. Il fût aussi si zelé pour l'Office, & l'Oraison commune des autres Freres, qu'il ne s'en exemptoit jamais, sans des necessitez indispensables. Comme il étoit fort regulier, & si prudent, il gouverna souvent, comme Provincial, & comme Commissaire General les Provinces de Toscane, & de Gennes, où il éclatta de tant de lumineux exemples d'équité, de temperance, d'humanité, d'austerité, & des autres vertus, qu'il s'acquit dans tous les esprits, la loüange immortelle, d'un des plus grands Hommes de son siecle.

Combien est dangereux le recours à la pecune.

XXX. Il vieillit dans le cours de tant de vertus, & il fut saisi à Savone d'une

fiévre, avec une dissenterie. Lors donc qu'il fut proche de sa mort, il vît une trouppe de Demons, qui se jetterent sur luy, dont il fût si épouvanté, qu'il s'écria, *Deus in adjutorium meum intende*, & cette voix avec la Vierge Sainte, qu'il apperceut alors, disent d'autres MS. dissipa cette infernale multitude. Pour lui d'un esprit entier, & bien avec Dieu, aprés une longue vie de plusieurs vertus, il la termina d'une heureuse mort, au sentiment des hommes, dont voici la preuve : Que trois ans aprés sa sepulture, on vit dans son Sepulchre tout son corps incorruptible, & une autre merveille, sa mutande toute entiere, aux endroits qui avoient touché sa chair, encore qu'aux autres, elle fût toute pourrie. Son corps est trouvé tout entier aprés trois ans de sepulture.

XXXI. Aprés son deceds, P. Bonaventure de Costaciaro Predicateur, & Theologien sçavant, fort malade d'une fiévre quarte, touché de la sainteté si celebre de P. Augustin, vint à son Sepulchre, & lors qu'il y imploroit son secours auprés de Dieu, il avança sa teste dans son Sepulchre, & il se sentit délivré de sa fiévre.

XXXII. P. Zacharie de Trebiano Prestre, fût compagnon d'Office, & de vertu du P. Augustin de Vintimiglia, homme celebre par son Observance reguliere, sa pauvreté, son abstinence, sa charité commune à tous, & principalement aux malades, sa prudence, son austerité de vie, & son experience dãs les affaires, quoiqu'il évitast les honneurs, & les dignitez, comme les fers de l'humilité, & les amorces de la superbe : elles le suivirent toûjours malgré lui. D'où vient que quoiqu'il eûst assez peu étudié aux Lettres humaines, & même aux sacrées, il fût souvent avec beaucoup de succés Gardien, Définiteur, & Provincial de Gennes. Du P. Zacharie de Trebiano Prestre.

XXXIII. Comme il étoit grand Observateur de nos regularitez, il sembloit demander plus d'exemple, à ceux, ou qui excelloient en charges, ou à qui leur grand âge donnoit plus d'autorité, parce qu'il les croyoit placez plus éminemment que les autres, comme de parfaites idées, dont ils empruntassent les regles plus certaines, d'une religieuse vie. D'où il jugeoit non seulement necessaire, qu'ils s'abstinssent de ce qui pourroit causer aux autres, le moindre soupçon de desordre : mais mesme il estimoit, qu'ils devoient se priver des commoditez, que pouvoient autoriser, ou leur âge, ou leurs dignitez, soit pour ne pas blesser la conscience des foibles, soit pour donner aux autres, les exemples de leur patience, de leurs bonnes actions, & de leurs austeritez ; parce que, disoit-il, la vie d'un Ancien, & d'un Prelat, est comme un miroir, une maistresse, de la discipline publique, tout ce qu'ils font oblige les autres, à le faire avec eux : & ainsi, comme il avoit appris de S. Chrysostome, *Que celui qui entreprend de gouverner les autres, doit mettre toute sa gloire, à si fort exceller en vertus, que comme un Soleil il obscurcisse par son grand éclat, tout ses sujets, qui ne sont à son respect, que de petites étoilles, & sa vie doit être si juste, & si bien reglée, que tous la regardent, comme la mesure la plus assurée de leur conduite.* Il se faisoit de sorte l'exemple des autres, que quoique comme Provincial, il fûst fort fatigué de son voyage, il assistoit aux Matines, aux Oraisons, aux Disciplines, & aux autres regularitez des Freres ; & même au Refectoire, il ne vouloit pas qu'on lui servist de nourritures extraordinaires. Cette sorte de vie fut commune à tous les anciens Peres de cette Province, qui s'étudioient plûtost à presider aux autres, par leurs exemples, que par leur puissance : & comme ils la pratiquerent les premiers, ils l'enseignerent à leurs Successeurs. Il montre par son exemple ce que doivent faire les Prelats. S. Chrysostom. 10. aux Heb.

XXXIV. Lors qu'il eut quitté les charges, qu'il fût devenu âgé, & accablé de plusieurs maladies, d'une fiévre quarte principalement, un jour il fut persuadé par le Frere de l'Infirmerie, de se servir de pantoufles pour soula-

ger ses infirmitez, ou de permettre pendant l'Hyver au moins, qu'on mist un morceau de drap sur ses sandales : mais il refusa l'un & l'autre, disant à ce Frere ; De grace maintenant, que j'ay de l'âge, ne m'obligez pas de ruiner aujourd'huy, ce que j'ay tâché, depuis tant de temps, d'édifier de plus vertueux. Je sçay fort bien, que ce que vous me conseillez m'est necessaire, dans l'état, où la foiblesse a reduit mon corps : mais quel exemple laisserois-je aux jeunes, lors qu'ils sçauroient, que le P. Zacharie, dans un grand âge, s'est relâché des austeritez à la molesse, & qu'il s'est servi de plus commodes sandales ? Ne croiront-ils pas qu'ils pourront faire, ce qu'ils auront appris d'un Ancien ? Dieu me garde, mon Frere, de faire cette injure à ma vie.

XXXV.

Dieu l'honora du don de Prophetie.

Les MS. témoignent, que plusieurs grandes actions, & beaucoup de vertus de ce grand Homme, sont peries par le silence : ils disent pourtant qu'il receut de Dieu tant de faveurs celestes, qu'il predit plusieurs choses futures, qu'il en découvrit quantité de cachées qu'il ne pouvoit connoître que par une lumiere du Ciel, avec égard à l'exigence du fait, & des personnes. D'où vient que lors qu'il étoit Superieur, il disoit aux Freres, les fautes qu'ils avoient commises plus secretes, auparavant qu'ils les lui eussent avoüées. P. Valerien de Pinarolo, qui fût depuis un des Peres principaux de cette Province, lui confia dans un rencontre, quelques tristesses que lui causoit alors son Gardianat, à dessein d'en recevoir des consolations, & il lui predit ; Pourquoi, mon Fils, vous plaignez-vous de si peu de choses ? preparez-vous à de plus fâcheuses, parce que vous serez agité de bien plus rudes tempêtes, de disgraces, & de miseres : ce que l'effet montra veritable, puisqu'il commença par être affligé de tant de persecutions, qu'il y termina tristement sa vie.

XXXVI.

Il reçoit de Dieu quelques Revelations.

P. Zacharie alla de Gennes à Final, terre maritime du Roy d'Espagne, scituée sur la riviere du Ponent de la mer de Toscane, & en chemin il passa par Savonne, où il trouva un Prestre malade, d'où aprés l'avoir consolé, il partit pour Final : & comme il se leva de nuit pour faire son Oraison ordinaire, Dieu lui revela que le Prestre étoit decedé. A peine fit-il jour dans sa chambre, qu'il avertit son Compagnon F. Clement d'Aquila, de prier Dieu pour lui, puisqu'il étoit mort cette même nuit. F. Clement observa le temps, & il apprit depuis que P. Zacharie l'en avoit fort justement averty.

XXXVII.

Tandis qu'il étoit Pere Maistre au Convent de Pavie, un Novice appellé Antoine, malade jusqu'au desespoir des Medecins, fût tenté du Diable, de desesperer de la misericorde de Dieu ; se disant donc damné, il demandoit d'être dépoüillé de l'Habit, dont il souffroit de si grands tourmens : mais son Pere Maistre, éclairé du Ciel, aussi-tôt reconnut la tentation du Diable, & appelle auprés de lui toute la famille, qui n'eût pas plûtost fait Oraison pour lui, qu'il leur dit son avis ; Que puisque la santé du Novice étoit desesperée, l'on lui donnât l'Habit de Profés, puis qu'il esperoit, qu'au moment qu'il en seroit revétu, le Demon le laisseroit en repos. Tous furent de son sentiment, & tandis qu'ils prioient pour le pauvre Mourant, qui continuoit à dire qu'il étoit damné, son Pere Maistre lui vétit le Capuce d'un Profés ; alors il ne cria plus, il ne dit plus, je suis damné, mais jetta un profond soûpir, & dit au P. Zacharie ; Mon Pere, ne reste-il pas encore quelque misericorde en Dieu, dont il pardonne aux pecheurs ? Quoi ! mon Fils, en doutez-vous ? il n'y a rien de si assuré, c'est la gloire de Dieu d'effacer les pechez des hommes, par la Penitence, & de leur pardonner leurs offenses. Je m'abandonne donc, mon Pere, à sa divine misericorde, parce que le Demon s'est montré

Il délivre un de ses Novices d'une tentation horrible.

depuis peu visiblement à moy, & m'avoit persuadé que Dieu étoit sans clemence : il se confessa donc de tous ses pechez, & aprés être muny des saints Sacremens de l'Eglise, il rendit son esprit à la divine misericorde de JESUS-CHRIST.

Enfin ce grand Homme, aprés avoir souffert plusieurs travaux de pieté pour sa Province de Gennes, il y mourut au Convent de la même Ville âgé de plus de soixante-dix ans, cette année, & y laissa la bonne reputation d'une religieuse sainteté. Deux ans aprés sa mort, on trouva son corps si entier, & si incorruptible, sur la terre, qu'on pouvoit croire son Ame glorieuse dans l'Eternité. XXXVIII.

DU PERE MARC DE TERLIZZI, ET DU P. JEAN DE COMO PREDICATEURS.

XXXIX. Du P. Marc de Terlizzi Predicateur.

LA Province de Bari envoya cette année dans les joyes du Paradis, aprés les fatigues de la terre, le P. Marc de Terlizzi Predicateur, Ouvrier admirable dans la vigne de JESUS-CHRIST, qui cultiva d'abord le champ de son ame, par son humilité, le mépris de soi-même, son austerité, ses macerations, sa pauvreté, son obedience, & ses autres vertus Evangeliques; & puis appellé de son Seigneur, à la culture de sa vigne, il y travailla avec tant de soins, qu'il ne pardonna jamais, ni à incommoditez, ni à sueurs, ni à fatigues de voyages, ni à tous les travaux d'un Ouvrier fidele, pour arracher les épines des vices, abbattre l'esprit superbe des impies, & à faire à son Maistre des Sujets soûmis, des plus rebelles pecheurs. Il n'avoit point d'autres soins, que de fendre les cœurs des fideles, avec la Loy de Dieu, de retrancher les voluptez inutiles des sens, avec sa Parole, & de porter les branches de son Seigneur aux fruits de la penitence, & à pratiquer les divins Commandemens, à force de les arroser, des eaux salutaires de ses bons avis, & des exemples de sa sainte vie. Mais quoiqu'il s'occupa st si soigneusement à ces saints emplois, il ne laissoit pas de prier toûjours, parce qu'il croyoit l'Oraison d'esprit si necessaire à la predication de l'Evangile, qu'il croyoit l'une inutile sans le secours de l'autre.

Il est fort assidu à la Predication de l'Evangile.

XL. D'où vient qu'il ne preschoit jamais, qu'il n'eust fait deux heures d'Oraison, dont il embrazoit dans son cœur, comme d'un feu sacré, la parole de Dieu, qui devoit sortir, de sa bouche. Comme donc un jour, un de ses Compagnons l'eut repris, d'employer moins de temps à la predication qu'à la priere; il lui répondit sagement; Laissez-moy prier, mon cher Frere, parce que c'est l'Oraison qui enseigne à bien prêcher, elle rend la parole de Dieu plus aiguë, & plus penetrante que les meilleures épées, & elle lui donne comme la vie, & l'esprit qu'elle n'avoit pas sans elle. Lors qu'on prêche sans Oraison, la parole est morte; Ha! si vous retranchez l'Oraison, vous ôtez la Predication en même-temps; c'est ce que disoit le P. Marc avec justice, parceque, quoique la parole de l'Ecriture Sainte ait son pouvoir, & sa vertu sans le secours de l'homme; ensorte qu'elle puisse independemment de lui, reprendre, corriger, & instruire les autres dans les choses de la pieté, comme dit l'Apôtre, cette force pourtant, qui penetre les cœurs d'un Auditoire, pour les animer à la penitence de leurs pechez, à la fuite des vices, & à suite des vertus, n'est pas donnée égallement à tous les Predicateurs, mais seulement à

C'est l'Oraison qui entretient, qui vivifie, qui fortifie la Predication.

ceux qui s'en rendent dignes, par leur bonne vie, & par l'assiduité de leurs Oraisons. D'où vient que lorsque Jesus-Christ, voulut envoyer ses Apôtres, qu'il destinoit ses Predicateurs dans le monde par toute la terre, pour y changer les ames des hommes, & leur annoncer la foy Chrêtienne, il leur ordonna de s'asseoir dans la Ville, & de vaquer assiduëment à l'Oraison, jusqu'à ce qu'ils receussent la vertu d'enhaut: les Actes des Apôtres le disent, *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione Dei*, pour apprendre à tous, que le Predicateur Evangelique, reçoit du Ciel une vertu Divine, dont il puisse renverser les machines des vices, & obliger les esprits rebelles à de plus saintes actions. C'est la Doctrine de S. Augustin & de S. Ambroise, lors qu'ils forment leurs Predicateurs: Ne nous étonnons donc pas, si vôtre Predicateur Evangelique faisoit tant de fruit de salut par ses predications, son Oraison en éclairoit, en embrazoit toutes les paroles.

Act. 1. chap.

Quel doit être le Predicateur Evangelique.

XLI. Un jour il prêchoit à Conversano, Ville de Bari, où il convertit plusieurs femmes publiques. Il devoit y prêcher un Sermon des loüanges de la Sainte Vierge, & l'air alors par l'artifice du Diable, fit paroître tant d'éclairs, & gronder tant de tonnerres, que le peuple qui étoit déja dans l'Eglise en foule, pour écouter son discours, épouvanté d'un air si en colere, se disposoit de retourner dans les maisons. Mais Dieu fit connoître à son Predicateur la malice du Demon, qui fort ennemi de la Grace, vouloit troubler les loüanges de la Vierge, qui en avoit été si remplie. Il leur persuada de demeurer dans l'Eglise, & puis il commanda au Diable de s'enfuïr, au nom & au pouvoir de Marie, & à peine lui eut-il fait ce commandement, que l'air aussi-tôt reprit sa premiere sereinité! Il introduisit dans cette Ville, & dans celle de Francavilla, comme dans les Bourgs de Misagno, & de Grottaglié, l'Oraison des quarante Heures, le son des cloches tous les soirs pour les Morts, & la memoire de la mort de Jesus-Christ tous les Vendredis de l'année. Eprouvé enfin de Dieu, par plusieurs adversitez, où il fist éclatter sa patience, il alla par sa mort en recevoir la Couronne, lorsqu'il prêchoit le Carême à la ville de Vasti.

Il détruit la malice du Diable par le pouvoir de Dieu.

XLII. La Province de Toscane, nous presente ici cette année, un de ses plus illustres Predicateurs, le P. Jean de Como ville de la Savoye. Il se fist un chemin d'entrer dans nôtre Ordre si merveilleux, par cette vertu qu'on juge si difficile dans le monde, & qu'aiment si fort les Anges, que lors même qu'il ne sçavoit pas encore bien faire la guerre, il vainquit pourtant, & terrassa sa chair avec tous ses desirs; parce que, quoiqu'il fust d'une naissance illustre, aussi-tôt qu'il eut seize ans, & qu'on l'eut obligé d'épouser une jeune Damoiselle, comme un autre Alexis, le jour de ses Nopces, sans avoir été avec sa femme, il entra chez les Capucins, où il contracta un plus chaste Mariage. Comme par l'ordre de Dieu le Provincial se trouva au même Convent, il lui demanda instamment l'Habit, & il le lui accorda, contre la coûtume, qui differe plus de temps à éprouver les Novices. A peine son pere en fut averti, qu'il vint tout furieux aux Capucins, où aborderent encore plusieurs des parens, & tous ensemble attaquerent le jeune homme de douces, & de rudes paroles, de menaces, de terreurs, & de toutes façons, ils font tous leurs efforts, & employent toutes leurs adresses pour le détourner de l'Ordre, & pour le ramener auprés de sa femme. Mais à cause que le jeune homme, ferme comme un rocher, avoit déja souvent, par la grace de Dieu, surmonté tous les efforts du monde, & qu'il trouvoit dans la Religion, un port assuré contre ses orages, il tâche d'y conserver

Du P. Jean de Como Predicateur.

Sans avoir été avec sa nouvelle femme il se retire aux Capucins.

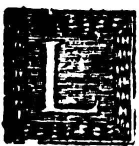
inviolable, le lis de sa virginité, qu'il y avoit apporté, comme dans le jardin de sa chaste épouse, & qu'il y embellit depuis, des plus belles fleurs des vertus; parceque, comme il jugea que l'austerité, & les macerations de sa chair, étoient principalement necessaires à sa garde, il attaque son corps, d'abstinence d'abord, & puis de travaux, de disciplines, de veilles, & de toutes sortes d'austeritez, & s'attache si fort à la mortification de ses sens, & à sa pureté d'ame, qu'il receut ce don de Dieu, que son chaste corps, ne fut jamais alteré d'aucune impureté, même de la nuit: & comme il joignoit à tant de macerations, l'humilité, l'obeïssance, la mansuetude, l'Oraison, la charité, & d'autres vertus interieures, il devint un homme fort parfait, & tout Evangelique. Mais à cause qu'on le trouva mediocrement versé, dans les lettres humaines, on l'envoya à Rome, faire son cours de Philosophie & de Theologie, & aprés l'avoir achevé avec succés, par l'ordre du General, il fut dans la Province de Toscane, où il acheva le reste de sa vie. Dieu lui avoit donné cette force de parole, qu'il obligeoit facilement ses Auditeurs aux soûpirs, & aux larmes, & lui-même en versoit si abondamment, que sans pouvoir les retenir, il fut contraint de s'abstenir de prêcher l'Evangile. *Il brille de plusieurs vertus.*

XLIII. *Il étoit fort charitable aux pauvres.*

Il étoit si pitoyable à l'endroit des pauvres, que lorsqu'il étoit Gardien, il ne souffroit jamais, qu'on renvoyast quelque pauvre que ce fust, à la porte du Convent, sans lui donner quelque aumône; en sorte qu'il ordonnoit toûjours, que s'il n'y avoit point de pain, on leur presentast au moins des fruits, des herbes, des racines; il étoit même si touché des miseres des autres, qu'il pleuroit avec les affligez, comme s'il eust été leur parent, ou leur allié. Il étoit devot jusqu'au miracle, affable, & civil à tous, & il cherissoit si tendrement les enfans, à cause de leur pureté, si rapportante à la sienne, qu'il les entretenoit volontiers, & se plaisoit fort dans leur Compagnie. Il fut soigneux de l'Oraison, & de la Psalmodie, & y prenoit tant de contentement, qu'aussi-tost qu'il quittoit l'une, il reprenoit l'autre. D'où vient que lors qu'il étoit Gardien de Pise, pendant Matines, il faisoit souvent l'Office d'Acolyte, par humilité, & alors le Crucifix, qui étoit placé sur le haut du Pulpitre, détacha un de ses bras, l'étendit jusqu'à l'embrasser invisiblement, & resta dans ses Divines caresses, jusqu'à la fin des Matines: d'où son ame receut tant de joie, que durant tout ce temps, il ne put chanter la moindre parole. Il en advertit l'autre Acolyte, qu'il avoit vû surpris, de ce qu'il ne chantoit pas, à condition qu'il n'en parleroit jamais. Enfin aprés que ce saint Homme, eut vécu jusqu'à soixante & cinq ans, avec beaucoup d'innocence, de candeur d'ame, & de pieté, il laissa, au Convent d'Arrezzo, son corps chaste sur la terre, tandis que son ame, s'envola au Ciel, à la couronne de ses vertus, & à l'aureolle de sa chasteté. *Il joüit des embrassemens de J. C.*

DE F. SANTO DE MONTOPOLI, LAIC.

XLIV.



LE second qui honora la Province de Toscane, fut F. Santo de Montopoli Laïc, homme de plusieurs vertus, qui aprés avoir été vingt-cinq ans, dans l'Ordre de l'Observance, fort en repos avec ses Freres, entra parmi les Capucins, où il s'appliqua de sorte à toutes les vertus, à la charité principalement, comme à la Reine des autres, & la Capitale de nos Freres Laïcs, qu'il sembloit en avoir acquis la perfection derniere. En effet, tandis qu'en qualité d'In-



Sa charité fut admirable envers les malades.

firmier, il l'exerçoit chez les Observantins, il assistoit avec tant d'ardeur ses malades, qu'il n'avoit point de plaisir plus grand, que de les servir, & le jour, & la nuit, d'oublier auprés d'eux, le vivre, & le sommeil, & de souffrir à leur secours, toutes les fatigues possibles. Nulle mere aime tant ses enfans, qu'il cherissoit ses malades, qu'il entretenoit, recreoit, & consoloit, avec tant de pieté, & d'humanité, qu'il se rendoit presque propres leurs douleurs, & leurs maladies. D'où vient que lorsqu'ils souffroient, & qu'il ne pouvoit les secourir, il pleuroit avec eux, & accomplissoit parfaitement l'intention, & la joie de nôtre Pere saint François, qui par l'exemple d'une bonne mere, nous apprend à soulager nos malades *Si la mere*, dit-il dans sa Regle, *nourrit son enfant charnel, combien un chacun doit-il aimer son Frere spirituel, & si quelqu'un d'eux tombe en maladie, les autres Freres le doivent servir, & nourrir, comme ils voudroient être servis, & nourris eux-mêmes.* C'est le sentiment de saint Chrysostome, d'où F. Santo se servoit de l'exemple d'une mere, & se rendoit si soigneux, comme tel, auprés des malades, qu'il leur faisoit avec joie, tous les services imaginables, de la parfaite charité.

Nostre. Reg chap. 6.

XLV.

Ce soin des malades, lui ouvrit le chemin à toutes les vertus, & particulierement à une compassion si charitable des pauvres, qu'il ne sortoit jamais du Refectoire, qu'il ne leur eust reservé quelque partie de sa nourriture. Souvent même, il preparoit aux petits pauvres qu'il trouvoit, tous galleux, & tous pleins d'ordures, des bains, & des onguens, dont il l'avoit leurs galles, & frottoit leurs tignes. Un jour il en vint un, à la porte du Convent de Florence, si plein de cét horrible poison, que sa teste, qui fourmilloit de vers, & qui remplissoit son visage de sanie, épouventoit tous ses Spectateurs. Aussi-tost que F. Santo l'eut apperceu, il l'emmena à l'hospice, lui coupe les cheveux jusqu'à la peau, lui essuie le pus de sa teste, en tire les vers, la lave avec un bain de bonnes herbes, & exerce tant de charité envers lui, qu'il fait tout son mieux pour le guerir de son mal, & pour soulager sa misere. Comme enfin il contemploit son Sauveur, en la personne, soit d'un malade, soit d'un affligé, & qu'il avoit toûjours presente à l'esprit, cette merveilleuse charité, dont il avoit medicamenté les plaies putrides des hommes pecheurs, au peril de sa propre vie, qu'il leur avoit même consacrée sur une Croix, il servoit aussi ardemment les pauvres, & les malades, que s'il eust assisté JESUS-CHRIST, ou infirme ou necessiteux.

Sa charité à l'endroit des pauvres.

XLVI.

Une si parfaite charité, fit naître en lui, une observance si ponctuelle de la Loy de Dieu, & de la Regle de nôtre Pere saint François, qu'on ne pouvoit remarquer dans toutes ses actions, rien que d'honnête, de modeste, & de bien vertueux. Il fut si celebre en humilité, en mépris de soi-même, en pauvreté en Obedience, en honnêteté de mœurs, en candeur d'ame, & en austerité de vie, qu'il merite rang parmi les plus illustres de nôtre Ordre. Mais ce qui le rendit admirable à tous, fut un zele merveilleux, pour l'action des vertus, & la contemplation des choses Divines. En effet, nous trouvons plusieurs des anciens Peres, & des Modernes, que la solitude, & le temps libre des emplois, ont rendus de parfaits contemplatifs: mais on en trouve assez peu, qui joignent l'action de Marthe, avec le repos de Magdeleine, & s'employent aux embarras de l'une, comme aux douceurs de l'autre; parceque, comme la contemplation separe l'esprit de l'homme des choses sensibles, pour l'élever aux immaterielles, il est sans doute, qu'elle est empêchée de ce grand effet, par une attentive occupation des sens, parceque, comme elle les attache aux choses exterieurs, elle fait l'esprit terrestre, & comme un homme ne peut en même temps

Il est orné de plusieurs vertus.

regarder

regarder le Ciel, & la Terre, son esprit assurement est moins propre, à la contemplation de Dieu, qu'il est plus occupé pour le monde. D'où vient, que s'il se veut donner égallement à l'une, & à l'autre, il a besoin d'une vertu Divine, qui redouble la force de son esprit, & le rende propre à toutes les deux.

C'étoit en verité une chose merveilleuse, que cet homme Celeste, qui s'occupoit si fort aux malades, fut toutefois si contemplatif en meme temps, que lorsqu'au Convent de Florence, il se levoit la nuit, devant les autres, pour prier Dieu dans l'Eglise, il fut veu souvent élevé de terre en presence du Crucifix, qui est sur le balustre, vis-à-vis l'Autel du S. Sacrement, signe assuré de la contemplation tres-haute, qui élevoit son esprit, & de l'amour ardent, dont son cœur étoit embrazé. En voicy encore une autre preuve, qu'un jour qu'il alloit communier, il parut les yeux tous brillans d'une splendeur Celeste, comme une preuve certaine de son incomparable charité. XLVII. Durant ses Oraisons il est souvent ravi en extase. Il eut des revelations.

On en avoit encore les preuves, ou par ses revelations Divines, ou par les merveilles, que Dieu operoit par ses prieres: en voicy des exemples. Ligozzi Peintre fameux du grand Duc, estimoit extrémement F. Santo; & comme sa femme fut un jour en grand travail d'enfant, il la recommanda à ses prieres; Ne vous inquietez plus de sa santé, lui dit-il, elle accouchera bientost fort heureusement, & vous donnera un fils: ce qui arriva peu de temps aprés. XLVIII. Il predit les choses futures.

Le grand Duc fut fort malade, & alors il envoya un Gentilhomme au Convent le recommander aux prieres des Freres. Aussitost que F. Santo, qui étoit malade aussi, sceut l'ordre du Prince, & le commandement du Gardien, pour demander à Dieu sa santé, Nous recourons trop tard au Ciel, il n'est plus temps, l'affaire en est concluë, le Duc mourra, & il aura bientost aprés compagnie; il disoit fort vrai, parce que le Duc mourut, & Blanche sa femme le suivit peu de temps aprés, avec le regret de toute la Cour de Toscane. XLIX.

Un jour il rencontra sans habit un Frere, & il dit à son Compagnon; Dieu soit le secours de ce pauvre malheureux, parce qu'il sortira bientost de l'Ordre: & sa prompte apostasie, qui suivit peu de temps aprés, montra clairement, combien Dieu éclairoit son esprit, pour prédire les choses futures. L.

Mais ce qu'on dit des predictions de F. Santo, & de F. Joseph de l'Ordre de S. Dominique, est merveilleux; celui-là vit chez le Peintre Ligozzi, le portrait de celui-cy, qu'il n'avoit jamais veu, & il dit au Peintre; L'original de cette copie ne vivra pas encore long-temps: peu de jours aprés, qu'il eut dit cecy, il rencontra F. Joseph au milieu d'une ruë, & quoiqu'ils ne se connussent pas, ils se saluerent tous deux; F. Joseph alors dit à F. Santo; Je ne partiray pas sans compagnie, Dieu m'en donnera une, & vous, mon ami, donnez-moi la main, soyez mon Compagnon, & allons ensemble à Dieu, moi le premier, & vous aprés, & quelques jours aprés, leur mort autorisa leurs paroles, pour montrer à tous, qu'ils étoient tous deux éclairez du S. Esprit. LI.

Un exemple prouvera bien la force de l'Oraison de ce grand Religieux. Un Turc esclave, qui servoit à Florence le Prince de Piombino, fut persuadé par lui de se faire Chrêtien: & comme il vit que toutes ses raisons ne pouvoient convertir cet esprit rebelle, il y joignit la priere, & aussitost il lui fit sans peine renoncer à Mahomet, & embrasser Jesus-Christ. Dans la même ville, le fils d'un homme de la populace étoit attaqué d'une vilaine maladie; son pere supplia F. Santo, LII. Par son Oraison il convertit un Turc à la Foi.

de prier Dieu pour lui, il persuada alors au malade, de confesser ses pechez; ce qu'il fit devotement, & F. Santo mit ses mains sur sa teste, y fit un signe de Croix, & le guerit de sa maladie. J'obmets icy d'autres miracles, qui n'ont aucun témoignage par écrit, & qu'on ne sçait que par la tradition des années.

LIII. Il mourut agé de quatre-vingt ans, au Convent de Montüi, où lorsque la fille d'un Medecin, qui avoit les écroüelles, eut baisé son corps, encore sur son cercueil, elle fut aussitost guerie. On lui attribuë un autre miracle: toutefois comme il n'est pas certain, nous ne le rapporterons pas icy; mais il est vrai qu'on trouva son corps tout entier, un an aprés son enterrement.

LIV. Nous ne devons pas oublier une chose, qui montre clairement, combien nous devons respecter les Reliques des Serviteurs de Dieu. Un de nos Predicateurs voulut un Dimanche précher de la mort, & il dit à F. Sixte d'Empoli, qu'il lui preparast une tête de mort, afin de la porter avec lui, & d'en effrayer tous ses auditeurs. Le Frere alla dans le sepulchre des Freres, & y trouvant le corps de F. Santo tout entier, & sans pourriture, il separa le mieux qu'il put, de son tronc, la tête, qui avoit encore sa barbe, ses cheveux, & sa cervelle, aussi fraische, que si elle étoit en vie: cette action fut temeraire, & injurieuse à l'Homme de Dieu, qui la châtia de sorte dans le Predicateur, & dans son Compagnon, que lorsque celui-là prêchoit, & tenoit entre ses mains cette tête, la fiévre le prit, de maniere, qu'il eut peine d'achever son discours, & enfin il mourut, aprés avoir été travaillé de plusieurs tentations: & celui-cy fut tourmenté l'espace de cinquante jours continuels, d'une horrible douleur de ses jambes.

Il faut respecter les Reliques des Serviteurs de Dieu.

DU P. MICHEL D'ESPAGNE PREDICATEUR, ET DE PLUSIEURS AUTRES.

LV. La Province d'Espagne, celebre avec beaucoup de loüange, cette année, la memoire du Pere Michel d'Espagne, qui comme il étoit orné d'un fort grand esprit, d'une éminente condition, d'une doctrine singuliere, & d'une graude douceur de mœurs, y joignit un merveilleuse sainteté de vie. D'où vient qu'il enseigna plusieurs années publiquement, dans cette Province, la Theologie, & y produisit quantité de Predicateurs fort celebres, comme lui, en science & en pieté. Il avoit receu de Dieu plusieurs dons de nature, une admirable voix particulierement, dont comme il eut quelque complaisance, en préchant, Dieu n'approuva pas cette foiblesse dans un si grand Homme, & l'en priva de maniere, qu'il la lui changea en une raucité incommode, qui lui dura toute sa vie; de plus, un de ses bras devint si aride, qu'il ne pouvoit, ni prêcher, ni celebrer la Messe. Cette correction de Dieu le toucha, & le changea de maniere, qu'il fit tant de progrez dans le mépris de lui-même, & l'humilité, qu'il y acquit dans tous les esprits, la reputation d'un homme vertueux.

Du P. Michel d'Espagne Predicateur.

Dieu le châtie pour la complaisance qu'il eut de sa belle voix.

LVI. L'on peut admirer en cet homme, les secrets jugemens de Dieu; comme il avoit un desir extréme de dire la sainte Messe, il lui demanda bien instamment la santé de son bras, & il la lui accorda: Lors donc, que pour lui rendre ses remerciemens de cette grande faveur, il fut

Il demande à Dieu sa santé de son bras & il la reçoit.

revêtu des habits Sacerdotaux, il lui vint dans l'esprit, que la demande qu'il avoit faite à Dieu, de la guerison de son bras, n'étoit peut-être pas selon sa volonté : mais comme il ne vouloit ni du bras, ni même de sa vie, sans la volonté Divine, il dépoüille ses ornemens de Prêtre, s'incline encore devant le S. Sacrement, & le conjure ardemment, que sans avoir égard à sa premiere requête, & au rétablissement de sa santé, il fasse seulement de lui tout ce qu'il lui plaira, que s'il veut plûtost, que son bras soit aride, il y fasse retourner son aridité, parce qu'il aime mieux n'avoir point de bras, que de manquer à executer ses ordres. Voilà la profondeur des conseils de Dieu : à peine P. Michel eut-il achevé cette priere, qu'il sentit son bras devenir aride, comme auparavant, & il en remercia Jesus-Christ. D'où l'on peut conclure, combien justement l'Apôtre S. Pierre avertit tous les Fidels, qu'ils soient fort prudens, dans leurs Oraisons, parce que nous demandons à Dieu, & nous en obtenons imprudemment des choses, que si l'on confioit à la volonté de Dieu, il nous les dénieroit plus utilement, comme peu propres à nôtre salut, quoique plus raportantes à nos desirs, comme enseigne S. Chrysostome, par ses belles paroles : *O homme, tu ne sçais pas ce qui t'est propre, tu demandes souvent dangereusement des choses perilleuses; mais celui, qui a soin de ton salut, plus que toi-même, n'a point d'égard à ta demande, puisque si les peres, quoique charnels, ne donnent pas à leurs enfans, tout ce qui leur demandent, non pas qu'ils méprisent leurs requêtes, mais parce qu'ils menagent mieux leurs interests; Dieu à plus forte raison, qui nous aime plus, & qui sçait mieux ce qui nous est propre, nous le donnera-il infailliblement.* Si Dieu écoute quelquefois nos demandes inutiles, & préjudiciables, il est à craindre, qu'il ne le fasse plûtost irrité, qu'en paix, comme l'explique si bien S. Augustin par cette belle pensée : *Recourez*, dit-il, *aux Ecritures Saintes, le Diable est écouté, & l'Apôtre rebuté, que vous en semble ? les Demons demanderent d'entrer dans les porcs, & on le leur accorda; le Diable demanda de tenter Iob, & on le lui permit; l'Apôtre demanda, en disant;* Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ Angelus satanæ, qui me colaphiset, propter quod ter rogavi Dominum, ut discederet à me, & dixit mihi; Sufficit tibi gratia mea, quia virtus in infirmitate perficitur : *il écoutoit celui, qu'il vouloit damner, & il rebutoit celui qu'il vouloit sauver.* Que ceux donc, qui s'approchent de Dieu, apprennent par l'exemple du P. Michel, à s'abstenir, non seulement de demander des choses inutiles, mais même celles, qu'ils jugent plus necessaires, à rechercher ce qui plaist plus à Dieu.

Son bras à sa priere devient encore aride.

S. Chrysost. hom. 79. au peuple d'Ant..

S. Aug. in Psalm. 85. sur ces paroles Quoniam tu Domine suavis & mitis.

LVII. Lors donc que P. Michel fut arrivé par ces degrez de vertus, à cette éminence de vie, qu'il joüissoit quelque fois dans l'Oraison des visions Celestes; l'on dit, qu'il eut cette particuliere, que comme un jour il prioit, aprés la mort du P. Hierôme de Montefioré nôtre General, il l'apperceut entre les Bien-heureux, qui tenoit d'une main un livre, & de l'autre une épée dorée, comme nous l'avons dit l'autre année, dans la vie de Montefioré. P. Michel enfin fut à Rome, où aprés qu'il eut répandu les bonnes odeurs de ses vertus, il finit cette miserable vie, & passa dans le Ciel à une plus fortunée.

Il est honoré d'une vision celeste.

LVIII. On connut aprés sa mort, combien l'Oraison qu'il avoit faite à Dieu durant sa vie, de s'en remettre si absolument, à sa volonté, pour la guerison de son bras aride, lui fut agreable, puisque son corps, aprés avoir été longtemps dans son sepulchre, & tout pourri, son bras seul étoit tout entier, avec ses nerfs, à la joye de tous ceux qui le virent avec étonnement,

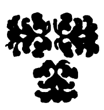
LIX. De plusieurs autres grands Personnages dont les noms sont dãs le corps de la page.

Il faudroit joindre ici plusieurs autres grands Personnages, qui moururent cette année, dans des Provinces differentes de l'Ordre : mais comme leurs actions, qui sont presque toutes peries par le malheur des temps, ne se trouvent qu'en partie dans nos meilleurs MS, nous avons mieux aimé ne marquer presque que leurs noms, que de parcourir leurs beaux faits. La Province de Toscane, honore la memoire de trois grands Hommes, P. Liberius, & F. Lucidie de Cortone, & P. Augustin de Lucignano : Le premier entre ses autres vertus, portoit tant de respect au saint Sacrement, qu'il ne lui tournoit jamais le dos en quelque lieu qu'il fust, & il avoit grand soin de demander aux Curez & aux Prestres les Corporaux, les Palles, & les Purificatoires, pour les laver, & les tenir plus propres. Il predit sa mort, & mourut avec beaucoup de sainteté. Le second fut Frere Laïc, & insigne en plusieurs vertus, en l'Oraison d'esprit principalement. Le troisiéme fut Predicateur, & rendit à Dieu la virginité qu'il lui avoit donnée, avec l'usure de beaucoup de vertus, qui embellirent sa pureté ; à sa mort il fut fait digne de voir les Anges bien familierement, & il mourut pour aller avec eux dans le Paradis.

LX. La Province de Gennes, se vante des vertus du P. Jean Marie de Moretta en Piedmont Prêtre, & du P. Marian de Gennes Predicateur. Le premier entre les autres de son temps, se signala en bonté de vie, & aprés sa mort il eut de Dieu ce témoignage de l'innocence dont il avoit vécu, & de la gloire qu'il alloit posseder au Ciel, qu'aussi-tôt que son ame eut quitté son corps, il sembloit qu'on entendist dans l'air sa propre voix, qui chantoit doucement ce motet du Prophete, *Lætatus sum in his, quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* (Psal. 121.) Le second, aprés s'être fort occupé à prêcher l'Evangile pour le salut de ses Auditeurs, & avoir introduit le Catechisme pour les enfans en beaucoup de lieux, à la mort il en receut la Couronne, dont voici le témoignage, que deux ans aprés ses Funerailles, on trouva son corps aussi entier, & incorruptible, que si l'on venoit d'en faire les ceremonies.

Dans la Province de Milan, fleurirent F. Lucide de Lucignagno, & F. Loüis de Milan, tous deux Laïcs, dont l'un excella particulierement en Observation reguliere, & en austerité de vie, & l'autre fut celebre en obeïssance, & en abstinence : aprés que tous les deux eurent affoibli leur corps de beaucoup de macerations, & fortifié leur esprit de plusieurs vertus, ils terminerent l'un & l'autre fort glorieusement leur vie.

LXI. On louë extremément, dans la Province de Bologne, P. Sebastien de Florence Prêtre, F. Mathieu, ou Mathias de Bascio, & F. Bernard Portugais Clercs. Le premier étoit admirable en abstinence, en Oraison perpetuelle, en pauvreté extrême, en humilité profonde, & en parfaite sainteté. Le second fust neveu du premier General de la Reforme, qui aprés une vie passée dans l'exercice de plusieurs vertus, lors qu'à sa mort il craint quantité de Demons qui se jettoient sur lui, il voit deux Capucins descendre du Ciel en terre, qui calment son esprit par la fuite qu'il donnent à ses Ennemis, & lui montrent le chemin de l'Eternité. Le troisiéme vécut dans une grande innocence, & une merveilleuse pureté, & mourut aprés plusieurs vertus, & avoir veu la Vierge sainte, qu'il suivit au Ciel, en joignant les mains.



Plusieurs choses fort considerables arrivées cette année.

DAns la Province de Milan, un jeune homme qui témoignoit du penchant à la pieté, avoit fait vœu de dire toutes les semaines le Rosaire de la sainte Vierge: comme toutesfois (ce qui arrive souvent aux jeunes gens,) il passoit les jours en badineries, il lui restoit peu de temps pour satisfaire à son engagement du Rosaire, d'où vient qu'il le remettoit au soir du Samedy, où accablé de sommeil, & de lassitude, il ne le disoit pas; ce qu'il faisoit déja par coûtume: & ainsi lors qu'il voulut au soir, à son ordinaire, dire son Rosaire, il trouva ses grains contre leur coûtume, si mélez dans leur ordre, qu'une dixaine étoit reduite au nombre de six, de quatre, ou augmentée de douze ou de quinze, ce qui faisoit une confusion de grains, fort incommode dans toutes ses dixaines. Le fait donna d'abord assez d'étonnement au jeune homme; mais comme il n'en fut pas fort touché, il remet en ordre les grains de son Rosaire, & differe encore au Samedy à s'acquitter de sa priere. L'enfileure de son Chapellet étoit entiere, & il ne pouvoit avoir aucun doute qu'elle fust rompuë; lors qu'il trouve ses dixaines plus broüillées qu'auparavant. Ce qui le surprit davantage, & lui fit croire que Dieu s'en méloit; & pourtant, il ne se corrigea point de sa negligence, jusqu'à ce qu'il vit une horrible confusion dans son Rosaire, une troisiéme fois; & alors il connut sa faute, & jugea bien par le desordre de tous les grains de son Chapellet, dont le Ciel l'avertissoit, que sa priere déplaisoit fort à Dieu; il lui en demande pardon, avec plusieurs larmes, & conceut aussi-tôt, par la faveur de JESUS-CHRIST & de sa sainte Mere, le dessein de se sauver, & peu de temps aprés, il l'executa dans l'Ordre des Capucins. C'est ainsi que ceux, qui profitent d'un bon avis de JESUS-CHRIST en reçoivent de plus amples misericordes. LXII.

Vn jeune homme qui recitoit negligemment son Rosaire, est intimidé par un accident extraordinaire.

Voici encore une preuve de ses bontez infinies dans nôtre Province d'Umbrie. Un de nos Clercs appellé Philippes, Sacristain de Montecasalé, retournoit au Convent du Bourg du S. Sepulchre, avec Frere Joseph de Ville la Paroisse, nôtre Quêteur, & ils rencontrerent un de leurs Bien-faicteurs qui alloit avec sa famille à nôtre Eglise, où ce Clerc apperceut une fort belle Damoiselle. Il fut tenté du Demon de la voir; il y resiste d'abord avec quelque sentiment de vertu, & jusques-là il ne ceda pas à son Ennemy. Mais le Diable redouble ses attaques, & sous pretexte d'une simple curiosité, qu'il ne lui represente pas si criminelle, il lui donne les mains, & luy rendit les armes. F. Philippes déja vaincu, n'attendoit plus que le temps, de pouvoir, sans scandale des autres, regarder la fille; cependant elle sortit de l'Eglise avec nôtre Bien-faicteur, & toute sa famille, & ainsi le Clerc est frustré de son esperance; mais toute trompée qu'elle fut, si elle éteint le desir dans les autres, animée par la tentation du Diable, elle augmente son envie. D'où vient, que comme le lendemain toute la compagnie devoit revenir dans nôtre Eglise, il reprit aussi l'esperance de la voir avec liberté. La Damoiselle revient le lendemain avec les autres, & F. Philippes cherche tous les moyens de la voir, & pourtant sans effet; parce que la bonté de Dieu, qui vouloit son salut, lui ferma toutes les voyes de pouvoir envisager cette fille. Il éprouva une derniere adresse, de se placer au Balustre du grand Autel; & comme il pouvoit de là regarder dans toute l'Eglise, il n'y vit que le Diable, sous la figure d'une femme mal vestuë, qui lors LXIII.

Vn Clerc desirant voir une Damoiselle ne vit que le Diable.

qu'elle lui eut fait voir des yeux étincelans de flâmes d'enfer, & une forme de visage si horrible, que tout le spectre lui fit une peur fort extréme; il tomba par terre, presque mort: & à peine les Freres, qui vinrent à son secours, le rappellerent-ils à la vie, lorsque le Diable, laissa dans l'Eglise une puante odeur de soulphre, & s'évanoüit à leurs yeux. D'où l'on peut conclure, avec quels soins on doit s'abstenir de regarder les femmes, que suit ordinairement la veuë des Demons. D'où vient que la presence de celles-là, est plus à craindre, que celle de ceux-ci, lorsque l'une est plus nuisible, que l'autre, puisque ce Clerc, est devenu meilleur, & plus prudent par la veuë d'un Demon, & qu'au contraire celle d'une fille, le rendit un coupable, de vertueux qu'il étoit, & le perdit presque pour l'eternité.

LXIV.

Dieu châtie un avare qui en use mal avec les Capucins.

Mais si la bonté de Dieu, est assurément ineffable, envers ceux, qui pêchent plûtost par foiblesse, que par malice, sa justice punit severement, l'effronterie opiniâtrée des plus grands pecheurs. Cette Année nous en fournit deux exemples considerables. A Martina ville de la Province d'Otranto, un certain Antoine, avare fort bassement, inhumain même aux pauvres de JESUS-CHRIST, retournoit un jour, aprés ses affaires, de la ville chez lui, où il trouva deux Capucins, qui chargeoient un cheval de fumier que sa femme leur avoit charitablement donné: il en fut si en colere, qu'aprés plusieurs injures, qu'il dit à sa femme, il déchargea le cheval de ces Freres, n'en usa pas mieux en leur endroit, & les renvoya avec infamie. Son insolence déplut d'autant plus à Dieu, qu'elle procedoit, non seulement d'une avarice sordide, qui le maîtrisoit, mais encore qu'elle avoit insulté si effrontement les Serviteurs de Dieu. Elle ne demeura donc pas long-temps impunie, puis qu'à peine un mois fut-il écoulé, qu'un des bras d'Antoine, dont il avoit déchargé le cheval des Capucins, qu'on leur avoit prêté, fut tout plein d'ulceres, & si gonflé de pus, que comme il en sortoit avec abondance, à tous les momens, il lui causoit des douleurs extrémes. Les Medecins, & les Chirurgiens ne purent lui donner de remedes, & comme son bras se pourrissoit de plus en plus, à la fin de l'année, son horrible misere termina sa vie, pour apprendre aux pecheurs, à être plus respectueux à Dieu, & plus charitables aux pauvres de JESUS-CHRIST.

LXV.

Vn Religieux d'un autre Ordre est puni de Dieu pour avoir questé de l'argent, & au nom des Capucins.

Quoique l'autre exemple de la vengeance Divine, paroisse plus doux, il montre clairement, combien déplut à Dieu, certaine cupidité de Religieux, qui tourne quelquesfois au danger, & à la ruïne des autres. La Reforme établie en Suisse, dans Lucerne, Altorf, & d'autres villes, s'y augmentoit de moment en moment. Cette année le Superieur d'un autre Ordre, envoya du Convent de Lugano, deux Freres à Altorf, à dessein, que sous le nom emprunté de Capucins, ils questassent dans toute la campagne, de l'argent, & toutes autres sortes de choses. Lorsqu'ils furent arrivez à Altorf, ils vinrent loger, à nôtre Convent, qui étoit déja bâti, comme nous avons dit l'an 1583. nos Freres les receurent fort charitablement, d'où ils furent dans tous les Bourgs, tous les villages du voisinage, l'espace de dix jours, où sous la qualité de Freres Mineurs Capucins, ils receurent tant d'aumônes de fromages, d'œufs, de viandes, & d'autres choses semblables, sans l'argent qu'ils questerent par tout, qu'ils chargerent quatre à cinq chevaux de toute leur dépoüille: & lorsque les Seculiers, qui ne les voyoient pas vestus en Capucins, leur demandoient s'ils l'étoient en effet, ils répondoient que oüi, mais qu'ils étoient Italiens, qui étoient vestus de leur maniere: & ainsi sous l'apparence de Capucins, ils firent une ample moisson dans cette campagne. Mais à peine furent-ils de retour à Lu-

gano, que plusieurs Seculiers, qui sçavoient que les Capucins abhorroient les grands amas, visitent le Gardien d'Altorf, & l'avertissent de la chose. Il eut peine à la croire, & pourtant il écrivit au Gardien des Capucins de Lugano, où il lui donnoit avis de tout, il le prie même de s'en informer du Superieur de l'autre Ordre. Aussi-tost que le Gardien de Lugano eut receu ces nouvelles d'Altorf, il va trouver le Superieur, & lui demande si elles sont vraies; il les lui avoüa, mais il les pretexta de cette apparente excuse, qu'il avoit trouvé son Convent si endebté, que s'il ne se fust servi de cette adresse, il ne l'auroit jamais dégagé. Mais lorsque ce Superieur excuse ainsi l'affaire, aussi-tost que le Prêtre qu'il avoit envoyé quester à Altorf, apprit qu'il en parloit avec le Gardien des Capucins, il accourut auprés d'eux, leur montra les deux mains, dont la gelée avoit presque consumé tous les doigts, excepté le poulce, & s'écria tristement en leur presence; Voilà, mes Peres, le rigoureux châtiment, qu'a pris nôtre Pere saint François, de la queste injuste que j'ai faite en Suisse; voilà mes doigts tous brûlez, par la vengeance de JESUS-CHRIST, qui punit bien un crime, dont je me dis le coupable, & que je vous avoüe si sensiblement; la punition de Dieu est juste aprés tout, puisqu'il n'approuva jamais le mensonge, celui particulierement, qui blesse la reputation d'un saint Ordre. Comme effectivement les Capucins tirent toute leur loüange, de l'observation exacte de la Regle de leur Pere saint François, en fait de pauvreté, & du mépris de provision de toutes choses, ceux assurement, qui empruntent leur nom, & leur habit, & questent de l'argent sous leur fausse apparence, font tort à leur estime, & ternissent leur gloire. D'où vient que comme il n'y a point de Superieur dans cet Ordre, qui puisse autoriser une queste de pecune, sous pretexte d'indigence, & de necessité, me voilà justement puni de Dieu, pour en avoir fait une.

LXVI. Dieu pourvoit miraculeusement les Capucins de Beletta. *Pseaume 54.*

Si jamais les Capucins, éprouverent la verité decét Oracle du Roi Prophete, *Iacta cogitatum tuum in domino, & ipse te enutriet*, ce fut sans doute cette année, au Convent de Barletta; les neiges y étoient si hautes, que les Freres ne pouvoient aller à leur mendicité ordinaire, & pourtant ils n'avoient plus de nourriture, ce qui les menaçoit d'une mort prochaine, lorsque leur Gardien, les appella tous dans l'Eglise, & les obligea de demander à Dieu quelque aumône, par la priere de cinq *Pater noster*, & autant d'*Ave Maria*, qu'il leurs ordonna les bras en Croix, parcequ'il étoit Vendredy, consacré particulierement à celle de JESUS-CHRIST. Ils n'avoient pas encore achevé leur priere, qu'on sonna fortement à la porte du Convent; le Portier y courut, aprés cette Oraison finie, & il y trouve deux jeunes hommes bienfaits, chargez de deux serviettes blanches pleines de pain, de vin, de poisson, & d'amendes, qu'ils lui donnerent aussi-tost. Il leur demanda, en même temps, qui leur faisoit cette aumône; Il n'est pas necessaire de vous dire qui, lui répondirent-ils, & si vous avez besoin d'autre chose demandez-nous la confidemment: Au moins, leur dit-il, attendez tant soit peu, que j'avertisse le Pere Gardien: & lorsqu'il fut de retour à la porte, aprés son message; il vit que ces deux jeunes hommes ni étoient plus, & même il n'apperceut sur la neige, ni leurs pas, n'y leurs vestiges; parce que Dieu, qui soulage les siens dans leurs necessitez, leur avoit envoyé ces deux Anges, pour être leurs œconomes.

LXVII.

Voici encore un autre témoignage de la Providenee, envers les Capucins de la Province de Naples, ou P. Hierôme de la Costa étoit Gardien, & Maître des Novices au Convent de san Severino, lors

qu'une grande cherté de choses, affligeoit tout le pays, en sorte que le Quêteur alloit de village en village, de maisons en maisons, sans pouvoir y trouver la nourriture de ses Freres. Quelques-uns furent d'avis, que pour nourrir les Novices, on les renvoya chez leurs parens, jusqu'à ce que la disette fut moins extrême, chez tous les peuples: d'autres disoient, qu'on pouvoit faire acheter du pain, dans une necessité pressée; mais P. Hierôme répondit à tous, qu'ils traittoient des choses de Religion, comme si elles étoient humaines; Vous renvoyez, disoit-il, la vie des Freres Mineurs, à celle des autres hommes, comme si Dieu ne la gouvernoit pas d'une providence particuliere; vous vous trompez assurément, nôtre vie dépend plus de la Divine, que de l'humaine prévoyance, puisque comme Dieu par un precepte exprés, nous ôte toutes les choses, dont la vie des hommes a coûtume d'être soutenuë, il a voulu nous apprendre, par ce genereux dégagement, que pour entretenir la nôtre, nous devions nous en remettre à ses bontez, que nôtre vivre étoit moins dans les greniers des hommes, que dans ceux de JESUS-CHRIST, & que c'est de lui, dont nous devions attendre toutes nos aumônes. D'où vient, que lorsque nous n'avons pas nos alimens ordinaires, nous devons recourir au sein de nôtre Pere Celeste, comme JESUS-CHRIST nous en avertit lui-même par ces paroles; *Respicite volatilia cæli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horreo, & Pater vester Cælestis pascit illa.* Ne faisons donc point d'injure à la Providence Divine, & ne dégenerons point, comme des enfans de deffiance: pour moi je suis resolu de ne point faire acheter de vivres, parce que ce seroit violer nôtre Regle, ni de renvoyer les Novices, que Dieu a retirez dans nôtre Ordre, comme dans un port assuré contre les orages du monde. Pourquoi reduisons-nous par nos meffiances, plus à l'étroit les bontez de Dieu? manque-il aujourd'hui de pouvoir, & de liberalité, lui qui est infini? ne peut-il pas nous donner des alimens? le dire, c'est sans doute nier sa puissance. Suivez donc mon conseil, mes enfans, puisque Dieu a dit; *Petite, & dabitur vobis; quærite, & invenietis; pulsate, & aperietur vobis.* Approchons-nous du Trône de sa Grace, demandons-lui nôtre pain ordinaire; il est bon, il est misericordieux, en un mot; il est nôtre Pere. Quoi donc celui qui nourrit les autres, pourra-il refuser la nourriture aux siens? & comme nous ne lui demandons pas les richesses de Cresus, ni les biens des Monarques, mais le pain des pauvres seulement, quelle apparence, qu'au lieu de pain, il nous presente une pierre?

Les Freres Mineurs se doivent fier à la Providence.

LXVIII. Aprés cette devote exhortation du Gardien de S. Severino, à ses Freres, ils furent tous dans l'Eglise, où ils chanterent les Litanies de la sainte Vierge: & tandis, que de tout leur cœur, ils recommandent leurs besoins à Dieu, un jeune homme parut à la porte, chargé d'une espece de demie pique, toute pleine de gâteaux, qu'il donna au Portier: & comme il lui eut demandé qui il étoit, il lui répondit; Ne vous en mettez pas en peine, recevez ce present, & remerciez en Dieu; & ainsi, sans avoir pu reconnoître leur bienfaicteur, ils jugerent bien, que c'étoit le Ciel, & ils lui en rendirent les actions de graces.

Dieu ne manque jamais à ceux qui se confient en lui de tous leurs besoins.

LXIX. Deux Freres de la Province de Gennes, alloient par ordre de leur Gardien de Viterbe, à Vetralla; il étoit jeûne, & ils étoient sans provisions, lorsqu'aprés avoir marché presque tout le jour, ils étoient si foibles tous deux, qu'ils ne pouvoient plus avancer d'un pas: dans cette extrême necessité, ils ont recours à leur Pere Celeste, ils s'agenoüillent en sa presence, & il lui demandent du soulagement; que dirons-

Dieu pourvoit aux besoins de deux Capucins en voyage.

dirons-nous davantage? à peine eurent-ils fini leurs prieres, qu'ils apperceurent quatre pains blancs du Ciel à leurs pieds, dont ayans bien mangé, ils remercierent leur bienfaiteur, & poursuivirent leur voyage.

Une autre fois en hiver, & dans une grande neige, qui couvroit toute la terre, deux autres Freres de la Province de Gennes alloient d'Acqui à Savonne, & ils se perdirent du vrai chemin, dans des vallées, dont ils ne peurrent se retirer, à cause qu'ils ignoroient la route, qu'ils prendroient, au milieu des horreurs des tenebres, & des grandes neiges. Ils recoururent à Dieu, dans cet étrange état, ils le supplierent de leur donner du soulagement; Dieu, qui est riche en misericorde, n'abandonne pas les siens, dans leurs necessitez, & alors ils entendent le bruit de gens qui marchoient, & ils virent deux jeunes hommes, qui venoient à eux; aprés s'être saluez reciproquement, les deux jeunes hommes, releverent les cœurs abbatus des deux Capucins, & ils leur dirent, qu'ils ne s'inquietassent plus du chemin, qu'ils devoient tenir, & qu'ils les suivissent seulement: les deux Capucins marchoient aprés les deux jeunes hommes, & ils creurent voir une lumiere au milieu des tenebres; à sa faveur ils arriverent dans un Bourg, où, lorsqu'on les recevoit civilement, ils furent étonnez, que leurs conducteurs ne parurent plus, d'où ils jugerent bien qu'ils étoient des Anges, que Dieu destinoit à leur conduite. LXX.

Deux Anges en forme d'hommes conduisent deux Capucins.

L'on peut connoître par l'exemple qui suit, combien Dieu se plaist, à la charité, que les Seculiers exercent à l'endroit de ses pauvres. Une femme dans Gennes, avoit ordonné, de donner un aumône ordinaire de pain au Questeur des Capucins, lorsqu'il viendroit la lui demander à la porte de son logis; il y vint un jour, & la servante lui dit, qu'il ne restoit plus que deux petits pains, qu'on gardoit pour le goûter, & le souper des Enfans du logis; la maîtresse se fâcha contre sa servante, qu'il n'y eust point de pain chez elle, & lui dit assez en colere; Donnez ces pains à ce Frere, & on goûtera une autre fois; mais la servante, qui aimoit les enfans, s'affligea de donner leurs pains, & pour les leur conserver, elle n'obeit pas à sa maîtresse: & comme la Dame entendit, que le Questeur étoit encore à sa porte, elle alla prendre elle-même ces deux pains dans l'armoire, pour les lui donner, & elle y en trouva douze, d'une autre figure, & plus blancs que les ordinaires: ce qui l'ayant fort surprise, elle appelle sa servante, & lui demande, qui avoit apporté ces pains: aussitost qu'elle les eut considerez, elle s'écria; Miracle, Madame, il n'y avoit là que deux pains, il n'y a qu'un moment, & j'en vois douze plus gros, plus frais, & meilleurs que les nôtres, ne demandons plus qui les y a mis, c'est assurément JESUS-CHRIST. La femme examina mieux la chose, & aprés l'avoir averée miraculeuse, elle retint un de ces pains, en memoire de ce miracle, & donna les autres au Questeur, avec assurance, qu'elle seroit encore dorénavant plus affectionnée aux Capucins, qu'elle n'avoit été jusques-là. LXXI.

Dieu multiplie le pain d'une de nos bienfaictrices.

Dans un Bourg appellé la Sala, de la Province Basilicate, une Dame de qualité faisoit donner aux Capucins charitablement du vin d'un tonneau, qui tenoit vingt-cinq mesures, & chaque mesure vingt verres, ou environ; toute la famille de la maison, qui étoit assez nombreuse, & qui ne se plaignoit pas les choses, par quelque sorte d'épargne, avoit bu de ce vin depuis deux grands mois: de plus on en avoit vendu une bonne partie, en sorte, qu'on avoit épuisé plus de mesures de vin, que n'en tenoit le vaisseau, & pourtant il ne finissoit pas, ce qui surprenoit fort la Dame; elle en demanda le pourquoi à son voisin, LXXII.

Il augmente le vin à une autre.

qui lui répondit; N'en soyez pas étonnée, ne voyez-vous pas que c'est un ouvrage si visible du Ciel, & de S. François, qui vous rendent avec usure, le vin que vous avez donné aux Capucins. Ce qu'entendant la femme, elle mande chez elle les Freres, & leur fait un present du reste du vin, qui étoit dans le tonneau : l'on jugeoit au son, qu'il étoit presque vuide, & pourtant le Quêteur y en trouva encore cinq bonnes mesures, avec l'admiration de tous les spectateurs, afin que la parole du Sage fut verifiée, lorsqu'il dit; *Qui facit misericordiam, fœneratur proximo suo.*

LXXIII. Pere Alexis de Girgento, Provincial de la Province de Palerme, arriva un soir en visite, au Convent de Caltasimo ; & , comme il étoit fort fatigué de son voyage, & que les Freres n'avoient qu'un peu de pain & de vin, & quelques legumes, dont ils pussent soulager sa lassitude, ils étoient dans une affliction particuliere, lorsque Dieu, qui donne même aux siens les choses les plus honnêtes, ne manqua pas à ceux, qui avoient si fort fatigué, & ce que la Pauvreté des Freres, ne pouvoit leur accorder de secours, sa Providence le leur fournit amoureusement; parce que lorsqu'ils sont dans l'inquietude, de ce qu'ils donneroient à manger à leur Provincial, & à son Compagnon, pour reparer leurs forces, qu'avoient dissipées leurs fatigues, un chat du Convent, qui portoit un liévre à sa gueule, entra dans le Refectoire, & aprés qu'il l'eut mit aux pieds du Gardien, il s'enfuit: la chose parut surprenante, produite assurément par celui qui donne à manger à ceux qui le craignent, & le servent plus fidelement. On prépare le liévre, & les Pauvres de Jesus-Christ en soulagerent leur foiblesse : Les Freres cependant rendirent graces de cette faveur à leur Pere Celeste, qui leur avoit envoyé ce soulagement, & tirerent cette consequence, que ceux qui travaillent saintement pour Dieu, ne manquent jamais d'en recevoir du secours dans tous leurs besoins.

Un chat apporte un liévre au Convent pour soulager les Freres.

LXXIV. Cette Année, plusieurs qui implorerent quelques graces de saint Antoine de Lisbonne, qu'on nomme communément de Pade, en éprouverent du soulagement, à la faveur de son Antienne. Un homme entr'autres, avoit appris, que son propre frere avoit été massacré par quelques brigans, & lorqu'il le cherchoit plus exactement, dans toutes les campagnes, pour lui faire donner au moins sepulture, il rencontra P. Sauveur d'Alcamo, qui aussitost qu'il eut appris l'accident du mort, & l'inquietude du frere, lui dit; Comme vous êtes incertain de vôtre marche, si vous voulez trouver vôtre frere, descendez maintenant de cheval, & apres nous être mis à genoux tous deux, disons de compagnie l'Antienne de S. Antoine de Pade, & vous en verrez les merveilles ; il obeit aussitost, il dit le Répons à genoux, avec P. Sauveur, & ils implorent devotement l'un & l'autre, la faveur de ce Bienheureux. Ce Pere alors eut une inspiration, de monter sur une roche, qui n'étoit pas éloignée, & d'y chercher le corps du deffunt; il le persuade au frere, qui y monte à cheval, & dans les cavernes de cette roche, il trouve son frere, en bonne santé, & en vie.

Graces obtenuës de Dieu par la faveur de S. Antoine de Pade.

LXXV. Un certain Seculier, appellé Hierôme de la Terza, avoit perdu les clefs de sa cave, & il ne les put trouver, encore qu'il les eust cherchées par tout, avec des soins extrêmes. Il vint au Convent, & supplia les Freres, d'employer pour lui leurs prieres auprés de Dieu; tandis qu'ils chantent à son intention, dans l'Eglise, le Répons de S. Antoine de Pade, il rencontre ses clefs, cachées dans un coin fort secret de sa maison, où à peine avoit-il jamais été, & alors connoissant par une

preuve si sensible, que ce bienfait lui venoit du pouvoir de Dieu, & de l'intercession de S. Antoine de Pade, il leur en rendit ses remerciemens.

LXXVI. Il arriva cette Année une chose remarquable, à Ortona ville maritime, dans la Province de l'Abruzzo. Le Curé d'une Paroisse sur la fin du mois d'Aoust, lorsqu'il porte assez negligemment la sainte Eucharistie hors la ville, à un laboureur malade, une particule du Saint Sacrement, lui échappa des mains, par son imprudence, & tomba parmi les pailles d'un champ; il ne s'en apperceut que lorsqu'il voulut communier son malade, & qu'il vit qu'aprés toutes ses recherches, il manquoit une Hostie. Il retourna donc par le même chemin, qu'il étoit venu, & quoiqu'il remuast toutes les pailles, & qu'il cherchast par tout fort exactement, il ne rencontra pas l'Hostie consacrée. Il vint tout triste aux Capucins, & y demanda conseil au Gardien, aprés lui avoir dit l'accident qui lui étoit arrivé. Le Gardien le reprit confidemment de sa negligence, dans une occasion, où il devoit plus de soin, & plus de respect, & il lui dit; Retournez au même lieu, & cherchez y plus diligemment, Dieu sans doute fera en sorte que vous trouviez la sainte Hostie; Hà! mon Pere, répondit le Curé, vous m'ordonnez une chose impossible, cemme j'employay le jour d'hier entierement à la chercher, sans succez; qu'elle apparence, que je la puisse rencontrer aujourd'hui avec toutes mes recherches? Mais le Gardien lui repartit; De vôtre côté cherchez-la, avec tout ce que vous pourrez d'exactitude, & du nôtre, nous tâcherons par nos prieres, que Dieu fasse par sa puissance, que vôtre travail vous soit utile. Le Curé se rendit à l'avis du Gardien, & retourne au même endroit du champ, d'où il étoit venu; cependant le Gardien fait venir à l'Eglise tous les Freres de sa Famille, leur communique la chose, leur ordonne de prier Dieu, pour son succez, & qu'ils en supplient particulierement la sainte Vierge. Aussitost que le Curé fut dans le camp, il trouva dans des pailles, la sainte Hostie, environnée de fourmis, qui lui faisoient comme un mur de deffence de leur petit corps, comme s'ils avoient ordre de la conserver entiere, contre les injures des autres animaux. Doù Dieu sans doute, voulut confirmer la verité de cét adorable mystere, & montrer, combien il avoit agréable la priere des Capucins, ses serviteurs fideles.

L'Oraison des Freres obtient de Dieu qu'on trouve dans des pailles une Hostie consacrée qui étoit perduë.





LE DUC DE PARME ALEXANDRE FARNESE écrit au Pape en faveur de l'Etablissement de nôtre Reforme en Flandre, où l'on bâtit le premier Convent à Anvers.

I. CETTE Année 1586 de nôtre Salut, que le germe de nôtre Réforme, qui à peine la precedente, avoit paru en Flandre, & semé dans cette bonne Terre, arrosé même du Ciel, y prit racine, & donna de grandes esperances de son futur accroissement; parce que, lorsque P. Felix eut receu les Lettres du P. Bernard d'Osimo, qui le rappelloit à Paris proche de son départ, il alla trouver le Duc de Parme, & lui dit l'ordre exprés qu'il avoit de sortir de Flandre: mais le Duc, & par une affection grande qu'il avoit pour les Capucins, & pour le bien commun de tout le pays, avoit souhaitté d'y établir la Reforme: & ainsi lorsqu'il apprit, que les Nôtres le vouloient quitter, il pria P. Felix de differer leur voyage, jusqu'aux réponses, que le Pape feroit bientost assurément, aux lettres, qu'il lui écriroit. Il obeit comme il devoit au Duc, & à l'heure même son Altesse écrivit à sa Sainteté, des lettres fort pressantes, où il le supplioit d'authoriser par ses Lettres, l'Etablissement, l'Affermissement, & l'Aggrandissement de la Reforme des Capucins dans tous les Pays-Bas. Le Pape aussitost consentit aux bons desirs de Farnese par ses Lettres, dont voici la coppie.

SIXTE PAPE V.

A NOTRE FILS BIEN-AIME' NOBLE HOMME ALEXANDRE FARNESE

Duc de Parme & de Plaisance.

II. *NOTRE Fils bien-aimé, Noble Homme Salut, & Apostolique Benediction. Nous avons receu & leu vos Lettres, dattées du dix-septiéme jour du dernier mois passé, où Vôtre Altesse nous*

témoigne, qu'elle desire extrémement, que ces quatre Capucins, qui étoient venus depuis peu de Paris, à Anvers, y puissent demeurer, à cause du fruit qu'ils y ont déja fait, & qu'on espere qu'ils y feront d'oresnavant, par leurs bons exemples, à l'avantage du salut des ames de ces Peuples. Nous loüons grandement le zele de Vôtre Excellence, qui travaille, non seulement par la force de vos armes, mais encore par vôtre addresse & pieté, à reduire cette nation au veritable culte de Dieu. Mais à cause que le Cardinal de S. Severine est Protecteur de l'Ordre des Capucins, nous avons jugé à propos, de nous en rapporter à lui, du soin de cette affaire, qui concedera la Licence par écrit à cesdits Freres Capucins, de demeurer, d'établir un convent à Anvers, & pour eux, & pour d'autres qu'on y envoyera : & ainsi l'on satisfera au desir de Vôtre Excellence, & au salut de ce peuple, à qui nous donnons Nôtre Benediction. Donné à Rome le huit d'Avril mil six cens quatre-vingt six.

Au même Temps le Cardinal Protecteur de l'Ordre écrivit au P. Felix, & à ses Compagnons, non seulement par son autorité propre, mais encore par l'expresse commission du Pape, qu'en vertu de sainte Obedience, ils eussent à rester à Anvers, & aux lieux circonvoisins, d'où ils ne sortiroient pas pour en partir, sans sa licence, où sans l'ordre nouveau du Chapitre General prochain, comme on peut voir par ses Lettres, qu'on lira, si l'on veut dans nôtre Boverius. Mais le Magistrat d'Anvers, qui vouloit que l'Etablissement des Capucins, fust stable dans cette ville, prepara le premier Convent de cette Province, & écrivit au Cardinal Montalte, des lettres fort favorables, où il le supplioit de s'entremettre encore auprés de sa Sainteté, pour obliger les Capucins, à recevoir le Convent, qu'il leur offroit si volontiers : le Cardinal qui desiroit favoriser le Magistrat d'Anvers, écrivit avec force au Pere Felix, & à ses Compagnons, & les exhortoit, à donner à cette grande Ville, toute la satisfaction qu'elle attendoit d'eux. III.

Les Capucins par cette lettre du Cardinal Montalte, & par les precedentes soit du Pape, soit du Cardinal de S. Severine designent leur premier Convent a Anvers, sous le Titre de la Conception Immaculée de la sainte Vierge, dont fut le premier Fondateur le Duc de Parme, qui achepta d'un citoyen d'Anvers à grand prix une maison, qu'il donna liberalement à la fondation de nôtre Convent, qu'il avança beaucoup depuis par ses Royales liberalitez. Ce grand Prince eut toûjours pour les Capucins tant d'affection, & de pieté, qui passa comme par succession à son successeur Ranuccio, & subsiste encore aujourd'huy dans le Duc Odoardo, & dans toute la serenissime Maison de Farnese, qu'en reconnoissance de tant de bontez, tous les Capucins doivent à tous ces Seigneurs, leur gratitude & leurs prieres. IV.

Aussi-tôt que le Convent des Capucins fut arrété à Anvers, le bruit de leur sainte vie ne fut pas plûtost répandu par toute la Flandre, & les Païs voisins, qu'il se fit dans plusieurs Observantins, un si grand remuëment d'esprit, qu'ils vouloient presque tous entrer chez les Capu-

cins. Pour donc en empêcher la multitude, les Superieurs de l'Ordre jugerent à propos de recourir au Pape, pour remedier à ce desordre. Sa Sainteté, qui s'attachoit particulierement à la tranquillité des Religions, crainte de quelque dispute entre les Enfans de S. François, cette année donna une Bulle, qui défend par un precepte exprés, à tous les Capucins, & les Observantins, de passer dans une autre Religion, sans licence des Superieurs, ou Permission du S. Siege: on la peut lire à la fin des Annales de nôtre Boverius.

Une Sorciere s'oppose au bastiment de nostre Convent de Süit en Suisse, & elle fut condamnée au feu.

V. LAissons nos affaires de Flandres, & reprenons celles de Suisse, d'où P. Estienne Commissaire General, envoya P. Alexis de Milan, avec un Compagnon à Süit, une des trois Villes Confederées contre la Noblesse, pour y établir un Convent, qui serviroit de passage des Cantons en Allemagne, aux Capucins, pour s'établir dans ses Provinces. Aussitôt qu'ils en eurent traité avec les principaux de la Ville, le Diable excita contr'eux une si furieuse tempête auprés de ces Messieurs, qu'à peine en purent-ils obtenir un petit hospice hors leur Bourg, assez proche d'une petite Chapelle de S. Jean-Baptiste, où ils demeurerent quelque temps. Le peuple en effet de Süit, à la persuasion d'une abominable Sorciere, fut poussé à croire les Capucins des méchans, des Infideles, & des pecheurs. D'où vient qu'ils les accabloient d'injures dans leurs ruës; mais comme les Capucins s'en mocquoient, & les surmontoient par leur patience avec leur bonne vie, ils en irriterent davantage la passion dereglée de quelques Ecclesiastiques, & même quelques Religieux, contre toutes leurs vertus. Pour donc calmer tous ses orages, P. Estienne y envoya P. Fabrice de Lugano Predicateur celebre, qui y précha le Carême, avec un grand fruit de ses Auditeurs, & y remit les choses en meilleur estat, en sorte que les principaux traitterent entr'eux, d'établir les Capucins dans leur Ville.

VI. Le Diable faisoit tous ses efforts pour les opposer à nostre Reforme, & afin qu'on n'en doutast pas, lors que les Magistrats tenoient Conseil de Ville, pour déliberer entr'eux, si l'on y recevroit, ou si on en excluroit les Capucins, on y vit deux horribles Corbeaux, d'une grosseur extraordinaire, qui voltigeoient, & croassoient autour du lieu de l'Assemblée, où ils cherchoient à entrer, par quelque fenestre: lors qu'un Curé de la Ville, homme de pieté, qui s'entretenoit alors avec le P. Fabrice, les eut considerez attentivement, il lui dit; Voyez-vous, Pere Fabrice, ces Corbeaux qui voltigent autour de la salle du Conseil, ou je suis trompé, ou ce sont des Demons qui sortent de l'Enfer, à dessein de détourner les Magistrats, de vôtre Ordre, & de vous bannir de la Ville; prions Dieu, s'il vous plaist, qu'il les chasse au plûtost de là, & qu'il dissipe leurs desseins. Il se mirent tous deux à genoux, & aprés qu'ils eurent achevé leur priere, le Curé se leva, fit le signe de la Croix contre les Corbeaux, & lança contr'eux les foudres de plusieurs exorcismes, s'ils ne se retiroient au plûtost de la salle du Conseil, & de toute la Ville. Les Demons alors, qui s'étoient couverts d'une forme de Corbeaux, pressez par ce commandement, regarderent fierement le Curé, & tournerent leurs becs contre lui, comme s'ils étoient irritez de sortir de là, se retirerent de la salle, & s'envolerent de dessus la Ville, avec de furieux croassemens.

Les Diables en forme de Corbeaux s'opposent à nostre bastiment de Süit.

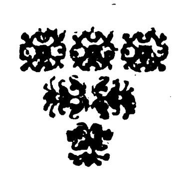
Ces oyseaux des Enfers ne furent pas plûtost envolez, bien loin au delà de Süit, que les Conseillers de Ville, qui n'avoient pû jusques-là se mettre d'accord, & arrester entr'eux une conclusion ferme, touchant les Capucins, terminerent l'affaire avec tant d'union, & de facilité, que d'un commun Arresté, l'on les receut dans Süit, & on leur assigna, par un Decret du Senat, la place de leur Convent. Ils y planterent aussi-tost leur Croix, & y mirent la premiere pierre, dont le Suffragant de Coûtance fit la ceremonie, qui fust à peine achevée, qu'on commença le bâtiment, qui fut poursuivi avec tant de zele, de tous les peuples, que même les plus qualifiez, y portoient des pierres, & y servoient de Manœuvres, avec une pieté extraordinaire. VII.

Ceux de Süit reçoivent les Capucins dans leur Ville.

Le Demon ne pouvoit souffrir sans rage, qu'on travaillast si fervemment à la structure de nôtre Couvent, & il employa le secours de cette Sorciere dont nous avons parlé, pour faire en sorte par ses artifices, qu'on ne bâtist pas dans un lieu, d'où il n'avoit pû bannir les Capucins. Quelquesfois en effet, elle faisoit par ses enchantemens tomber les Ouvriers, ce qui les détournoit de leurs travaux; d'autrefois, par le moyen du Diable, elle renversoit des Maçons de dessus leurs échaffaux, & les ensevelissoit quasi dessous leur ruïne, quoique Dieu les y conservast en vie, par son pouvoir infini. Cette Diablesse employoit tout l'Enfer à détruire nôtre Fabrique, & quoiqu'elle s'efforçast de l'arrester par ses artifices, elle s'avançoit malgré elle, de moment en moment, jusqu'à ce qu'enfin surprise dans ses malefices, & livrée au Magistrat, comme Magicienne, entre une infinité de crimes, qu'elle avoit commis à la faveur des Demons, elle avoüa de sa propre bouche, qu'elle avoit toûjours fort abhorré les Capucins, & qu'elle avoit armé tout l'Enfer à la ruïne de leur Convent, quoique sans succés, à cause principalement, que le Suffragant de l'Evêque, avoit beny la pierre du fondement, & toute la terre du Monastere, & qu'elle n'avoit pû nuire à ceux qui portoient sur eux, quelques pains d'Agnus, consacrez par le Pape, que leurs donnoient les Capucins; ce qu'ayant confessé par l'ordre assurément de Dieu, elle souffrit les peines que meritoient ses crimes, & elle fut brûlée toute vive, comme une Sorciere, par une Sentence publique du Magistrat de Süit. VIII.

La Magicienne qui abhorre si fort les Capucins, est brûlée toute vive à Süit.

Aprés que P. Jacques de Mercato Saracino General, eut presque visité tout nôtre Ordre, avec la loüange d'un parfait gouvernement; à peine fut-il au Convent de Gennes, qu'il y mourut d'une douleur de côté. Et comme par sa mort, en vertu d'une Constitution de la Bulle de Paul III. P. Apollonius de Brescia, premier Definiteur General, eut pris la conduitte de la Religion, il en poursuivit les Visites, jusqu'au Chapitre general de l'année suivante; mais puisque le General deffunt est un des grands Hommes qui ayent jamais gouverné nôtre Ordre, avec plus de prudence, & de pieté, nous avons jugé à propos de poursuivre nôtre Histoire de cette année, par le recit de sa sainte vie. IX.



VIE ET ACTIONS

DU PERE JACQUES DE MERCATO SARACINO, XII. GENERAL DES CAPUCINS,

De plusieurs de ses Vertus auparavant son Generalat.

X. LEs commencemens de la vie de ce grand Homme montrent clairement, qu'il nâquit plus à Dieu & à son Pere S. François qu'au Monde & qu'à ses parens: parce que comme P. Marius de Mercato Saracino, huitiéme General de l'Ordre, vit dans un rencontre, que dés ses premieres années, il témoignoit grande inclination aux choses saintes, il dit à ses pere & mere, qu'ils élevassent cét enfant avec tous les soins possibles, parce qu'il seroit plus grand que le monde, d'où il sortiroit bien-tost, pour se consacrer à Dieu & à S. François, dans l'Ordre des Capucins. Le General ne se trompa pas, puisqu'à peine l'enfant fut-il devenu jeune homme, qu'il se soûmit de bonne heure au joug de la Religion, & y embrassa l'innocence & la vertu, avec tant de zele, que le Diable, qui enrageoit de son courage, s'efforça de l'épouvanter par ses attaques pour ébranler sa constance. Tandis qu'il faisoit son Noviciat & l'Acolyte à Forli, une nuit qu'il commençoit à Matines l'Invitatoire de l'Office de la sainte Vierge, lors qu'on n'allumoit point la chandelle du Pulpitre que pour lire les Leçons, le Diable s'apparut à lui d'une forme si horrible, que ce Novice demi mort à cette effroyable veuë, fit un grand cry, qui épouvanta de sorte le Gardien & les autres qui étoient aux Matines, qu'on quitta l'Office jusqu'à ce qu'on eût apporté de la lumiere, & que le Gardien eust demandé au P. Jacques la cause de son épouvantement. Ne vous en étonnez pas, mon Pere, répondit-il, à peine avois-je commencé l'Invitatoire de la sainte Vierge, que j'ay veu le Diable qui écumoit de rage, d'un visage si affreux, & qui se jettoit sur moy avec tant de furie, qu'aussi-tôt la crainte m'a tiré un grand cry de la bouche, & je l'ay poussé de toute ma force. C'est ainsi que le Diable s'efforçoit de retirer de la carriere des vertus ce jeune Soldat de la milice Seraphique, qui chantoit les loüanges de la sainte Vierge. Mais fortifié de la vertu de Dieu, il augmentoit de jour en jour ses vertus, & triomphoit plus glorieusement de ses Ennemis.

Vn General predit à ses parens qu'il seroit Capucin.

XI. Lors qu'il fut Profez, il considera l'etymologie de son nom, & il connut que Supplantateur & Jacques étoient une mesme chose; il apprit de son nom propre, comme d'un Precepteur domestique, la conduite & l'Institut de toute sa vie, puisqu'il crut être obligé de se rendre un Supplantateur, non pas de ceux, qui surprennent les moins avisez, par leurs tromperies, & qui trompent les imprudens, par une fausse image des choses, dont Jeremie a dit, *Vnusquisque se à proximo suo custodiat, & in omni fratri suo non habeat fiduciam, quia omnis frater supplantans supplantabit, & omnis amicus fraudulenter incedet*: mais plûtost de ceux qui surmontent leurs ennemis, par la force & l'adresse d'une bonne guerre, dont le Roy Prophete a dit, *Et præcinxisti me ad bellum, & supplantasti insurgentes subtus me.* D'où vient qu'il se proposa de supplanter, & de mettre sous ses pieds sa chair propre, par de continuelles austeritez. Comme

Ieremie 9.

Comme le perpetuel ennemi de son esprit, qui lui fait une plus difficile guerre, qu'elle est plus familiere : d'où vient qu'il l'attaque par toutes les macerations de corps, qu'il pouvoit, comme par un stratagéme de guerre, plus propre à faire des triomphes. Il macere le sien par des veilles, & de l'abstinence, il le fatigue par des travaux, il l'affoiblit par les âpretez d'une austere vie, & sans lui accorder de plaisirs, ni de divertissemens, il presse de sorte, il attaque, & il poursuit son domestique ennemi, que lorsqu'il étoit Provincial de la Province de Bologne, & qu'à peine il put arriver au Convent de Meldona, tout trempé de sueur, & si fatigué de son voyage, qu'il étoit presque sans forces, il fut receu en chemin chez un de ses amis, qui lui fit preparer une chambre avec un bon lit pour s'y reposer, aprés ses fatigues, & au lieu d'y coucher, il choisit un coffre de bois, qu'il y trouva par hazard, & y dormit assez en repos. Tandis qu'il fut Provincial ou General, il ne permit jamais qu'on lui servist, quoique ce fust de particulier au Refectoire; mais toûjours fort satisfait de ce qu'on donnoit à la Communauté, il avoit coûtume de refuser tout le reste. Enfin la vie de ce grand Homme, étoit si ennemie des delices, qu'il témoignoit bien qu'une chair morte enfermoit une ame, qui vivoit d'une vie Celeste; parce qu'il étoit persuadé qu'un esprit ne pouvoit joüir de sa paix, tandis que les sens chercheroient leurs voluptez, & qu'une chair accoûtumée aux plaisirs, attaqueroit l'ame, & l'engageroit dans ses vices. D'où vient qu'il mettoit au rang des morts un Frere Mineur Capucin, qui se dégoûte des austeritez de l'Ordre, qui aime la delicatesse, & qui se plaist aux plaisirs du monde; puisque l'Apôtre dit de lui, *Nam qua in deliciis est vivens, mortua est* : d'où il croyoit que ce miserable manquoit du bon sens, & étoit privé avec justice de cette componction d'ame, & de cette douceur de repos, dont Dieu a coûtume d'honorer les autres, parce que c'est une parole de S. Chrysostome, *que comme il est impossible que le feu s'enflame dans l'eau, il est impossible de même que la componction de cœur subsiste parmi les delices, parce que ce sont deux contraires, qui se détruisent l'un l'autre; celle-là en effet est la mere des larmes, & celle-ci de la joye; celle-là resserre, & celle-ci dissipe les ames.* Il disoit enfin, qu'il étoit un corps mort, que rejetteroit la mer de nostre Ordre, ou qui y pourriroit par la corruption de ses vices.

Plusieurs de ses vertus.

Premiere à Tim. 5. chap.

S. Chrysostome au Liv. de la componction du cœur.

XII.

Tandis que P. Jacques supplantoit sa chair, ennemie de son esprit, par ces saints artifices, & que même il la surmontoit dans son propre camp par des stratagémes de guerre si innocemment ingenieux, il trompoit les Demons comme de barbares Supplantateurs des hommes, par des adresses plus genereuses, & plus honorables; puisque pour surprendre sa chasteté, ils embrazent une Dame contr'elle. En effet, il gouvernoit alors la Province de Bologne, lorsque visitant un Convent de Lombardie, cette Impudique le mande chez elle par un messager exprés, sous pretexte de quelques necessaires entretiens; comme il étoit facile de mœurs, & civil à tous, il ne soupçonna rien de mauvais dans cette demande, & il prit son temps pour aller chez elle. La Dame étoit dans son lit, plus malade assurément d'esprit que de corps, lorsque sçachant que le Provincial étoit arrivé, elle le fait venir dans sa chambre; & comme si elle eust eu quelque affaire à traitter avec lui fort secrette, elle ordonne que tous sortent de son appartement; & alors le Diable, l'embraze de ses flâmes les plus voluptueuses, dont presque toute consumée, à peine fut-elle seule avec lui, qu'elle sortit de son lit, comme une furie, & se jetta, precipitemment à son cou : lui qui ne s'étoit

Il surmonte le Diable dans un combat de chasteté.

douté de rien, d'abord est surpris, & tout confus, & puis tout rouge de honte, il tâche par des paroles de douceur, à lui donner quelque horreur de son crime :mais elle le presse plus violemment, & même le menace, que s'il ne consent à son amour, elle l'accusera de violence devant tous les Hommes. Ce grand Amateur de la pureté se mocqua des discours, & des menaces de la Dame, appelle hautement son Compagnon qui étoit assez proche, & ainsi il trompa les desirs de cette Impudique, comme il confondit l'artifice des Demons, dont il remporta le glorieux Triomphe, qu'ils pretendoient criminellement sur sa chasteté.

XIII. Comme il sçavoit bien que tous les monstres des vices, dont comme de fortes machines, la chair, & le Diable attaquent l'esprit de l'Homme ne se combattent, & ne se surmontent bien heureusement, que par l'Oraison mentale, il y consacre tous ses soins, & il y trouve tant de goust, qu'il y employoit tous les jours beaucoup d'heures; puisqu'il y apprenoit, comme dans une sainte Academie, de quelle sorte on supplantoit sa chair, avec quelles armes on pouvoit vaincre les plaisirs des sens, comment l'humilité abaissoit la superbe d'esprit, la mansuetude calmoit la colere, l'abstinence affoiblissoit le ventre, la charité dissipoit la haine, & de quelle maniere les veritables vertus confondoient les vices de l'ame; par quel artifice aussi l'on devoit combattre le Diable, par quelles armes se munir contre les siennes, par quels degrez monter aux vertus, par quelles forces confirmer son ame, s'avancer dans la perfection religieuse, s'élever à Dieu, & s'unir à lui plus étroitement. L'Oraison d'esprit, éclairée des lumieres de Dieu, lui donnoit toutes ces belles connoissances: d'où vient que souvent il en sortoit tout stupefié, & comme bien écarté de ses sens: on l'y voyoit même quelquefois dans l'extase, & le ravissement.

Il se consacre tout entier à l'Oraison d'esprit, & pourquoy.

XIV. Il meditoit frequemment sur les mysteres de l'Enfance du petit JESUS, & leur meditation tiroit plusieurs larmes de ses yeux: d'où l'on peut voir, un témoignage infailible de son innocence, & de sa pureté de vie, qui trouvoient tant de plaisir à contempler un Dieu Enfant, dont l'innocence avoit tant de rapport à la sienne. D'où vient que quoi qu'il fust Provincial, ou Gardien, il vouloit lire le Martyrologe la veille de Noël, & lorsqu'il proferoit ces paroles, *In Bethleem Iudæ nascitur ex Maria Virgine Christus Homo*, il avoit peine à les achever, à cause de l'abondance de ses larmes.

XV. L'Oraison lui étoit si ordinaire, que soit qu'il fust de repos de ses Charges, soit qu'il les exerçast dans les Convens, ou dans les voyages, il lui consacroit indispensablement ses heures, & employoit les autres, ou dans le silence, ou dans des discours de Dieu: c'est ainsi que comme un jour en priant, il devançoit F. Raphaël son Compagnon, il en fut apperceu entre deux lumieres fort éclattantes, qui l'obligerent à doubler le pas, pour connoistre de plus prés ce que signifioient ces splendeurs si extraordinaires. Mais comme elles s'évanoüissoient à mesure qu'il approchoit du Provincial, il jugea seulement que c'estoient deux Anges, qui lors qu'il prioit, l'accompagnoient par l'ordre de Dieu. Enfin il prisoit si fort l'Oraison, qu'il appelloit le tresor des faveurs du Ciel, que quoi qu'il en eust receu de tres-beaux talens de prescher, il ne s'y appliquoit toutesfois jamais, qu'aprés une bonne heure au moins d'Oraison mentale: d'où il paroissoit faire de si grands fruits de salut, sur tous ses Auditeurs, qu'il convertissoit les plus rebelles à la penitence de leurs grands pechez. Lors qu'il preschoit le Carême à Ferrare, entre ce qu'il y fit par une vertu Divine, plûtost qu'une humaine, on dit de lui, qu'il persuada ceux de

Deux lumieres éclatantes l'accompagnoient en marchant.

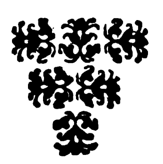
Sa force admirable dans ses Predications.

ses Auditeurs qui ne rougissoient point d'entretenir chez eux des concubines, ou de les épouser, ou d'en purger leurs maisons. A Bologne lors qu'un jour il préchoit dans la Cathedrale sur ces paroles de l'Evangile, *& Pater meus Agricola est*, il éleva ses yeux au Ciel, & s'écria; O! Laboureur Celeste: ce qu'il profera avec tant de ferveur d'esprit, qu'on le vit tout transporté d'une ardeur Divine. A Padouë, encore lors qu'il étoit en Chaire, une Possedée faisoit des clameurs si horribles, qu'elle troubloit la parole de Dieu: mais P. Jacques parla au Diable, & lui ordonna le silence, au nom de JESUS-CHRIST, qu'il observa si exactement le reste du Carême, qu'il ne rémüa pas seulement les lévres. Il avoit soin de nourrir les pauvres Enfans orphelins, des aumônes qu'il demandoit aux plus riches d'une Ville: d'où vient que lorsqu'il préchoit à Rimini, il fonda un Hôpital pour eux, des liberalitez qu'il y mandia de porte en porte, avec un homme de qualité. S. Jean 15. chap

XVI.

L'on n'eust pû trouver un homme, ni plus humble, ni plus doux que lui, d'où un jour il chassa du corps d'une femme, un Diable qui la possedoit, par son humble patience. Elle étoit des plus considerables de Bologne, qui avoit souffert inutilement plusieurs Exorcistes: comme elle sceut la probité de l'Homme de Dieu, elle envoya le prier instamment de venir chez elle, pour la délivrer de son Diable. D'abord il le refusa: mais il en fut supplié par tant de personnes qualifiées, qu'il fut obligé d'entreprendre ce Miracle, sous la faveur de JESUS-CHRIST. Trois jours donc auparavant que d'entrer en lice, & d'y combattre le Diable, il s'arme contre lui de jeûnes, d'Oraison & de larmes: & si bien muni, il va chez la Dame, dont le Diable commença à faire des cris si horribles, & à monstrer tant de rage, que comme il renversoit tout dans le logis, les domestiques furent contraints de lier leur Maistresse. A peine P. Jacques eut-il mis le pied dans la salle où elle étoit attachée, que le Diable tout furieux s'efforce de se jetter sur lui: & comme les domestiques l'en empeschoient, il leur dit; Déliez-là; pourquoi l'attachez-vous? ce Demon n'est pas si formidable que le doive craindre un homme, qui a plus de pouvoir que lui. Ils obeïssent: mais à peine la femme est-elle libre, que son Demon la precipite sur lui, & lui donne un grand soufflet: alors P. Jacques, sans estre émû de ce coup, se met à genoux, & lui presente l'autre jouë, en disant; J'ai receu ton souflet pour l'amour de Dieu, si tu veux, donne m'en un autre: mais le Diable qui ne put souffrir cette patience, & cette douceur de l'Evangile, quitta la Dame, & la laissa libre de sa tyrannie: & à cause que la compagnie crut que le souflet du Diable l'avoit fort blessé, il leur dit; Vous vous trompez, mes amis, il ne m'a point fait de mal, & ne m'a non plus blessé que si une botte d'étouppe avoit frappé ma jouë. Nos MS. disent qu'il fit la mesme chose à Gennes: d'où vient qu'on ne pourroit jamais assez loüer son humble patience, qui obtint de Dieu ce que des paroles sacrées ne font pas toûjours si facilement.

Son humble patience chasse le Diable du corps d'une possedee.



L'election du Pere Jacques au Generalat: De plusieurs de ses Vertus, & de son exemplaire Vie.

XVII. TAnt de vertus si singulieres, brilloient dans le P. Jacques, qu'il n'est pas étonnant, qu'aprés s'être acquis tant de reputation dans tout l'Ordre, qui l'estimoit extraordinairement, à cause des grandes Charges qu'il y avoit exercées, avec tant d'integrité de vie, tant prudence d'esprit, & tant de zele de l'Observance Reguliere, il fut élevé l'an 1584. à la suprême Dignité de General, avec le consentement presque de tous les Vocaux: & comme nous avons dit alors, il fit éclater dans cette eminente Charge, tant de conduite, & de sainteté, qu'il y merita une gloire immortelle, par ses illustres vertus, & sa prudente maniere d'y faire toutes choses. En effet, bien loin d'y diminuer ses austeritez, dont il s'étoit fait une loy dés son entrée dans l'Ordre, il les y augmentoit; parceque la vraie vertu ressemble au Soleil, à mesure qu'il s'éleve, il croist ses lumieres, & produit de meilleures, & de plus belles choses. L'Oraison même, & la contemplation des choses Divines lui servoient de plaisir, & de soulagement dans les fatigues de ses voyages; & souvent alors il étoit extasié, disent les Monumens de nôtre Ordre. Un jour il alloit de Forli à Bologne, & s'arrêtant à une petite Chapelle de la sainte Vierge, au milieu du chemin, il y entendit un concert des Anges: ce qui lui témoigna sensiblement, que la Mere de Dieu y seroit particulierement honorée: ce qui parut peu de temps aprés veritable par l'evenement, parce que tant de miracles, se firent dans cette Chapelle, par le merite de la Vierge sainte, qu'on en fit depuis une grande Eglise, où les Peres Carmes ont établi leur demeure.

Aprés être élû General, il brille de plusieurs vertus.

Il entend chanter les Anges dans une Chapelle de la sainte Vierge.

XVIII. Il garda toûjours cette moderation, à corriger les Freres, que quoi qu'il y conservast l'équité du droit, il inclinoit plûtost du côté de la douceur, & de la misericorde, & avoit tant de pitié des coupables, qu'il n'en venoit jamais aux châtimens, qu'avec peine, & il avoit coûtume, de les mêler de sorte avec la douceur, & la charité, que même souvent il les moüilloit de ses propres larmes. Les discours qu'il faisoit aux Freres dans ses visites, étoient toûjours de la discipline Reguliere, de l'Observance de la Regle, du progrés des vertus, & de semblables sujets, où comme il mêloit les beaux exemples, & les bons enseignemens de nos anciens Peres, il animoit les Freres aux plus vertueuses actions: & même entr'autres choses, il leur rapportoit un jour, une Revelation d'un grand Homme, qui étoit encore en vie, & qui sceut de Dieu, que trois crimes particulierement lui déplaisoient, dans un Religieux, l'ingratitude de ses bienfaits, la haine mutuelle des uns & des autres, & un murmure ordinaire, lorsqu'il manque des choses, qu'il devroit être fort aise de ne pas avoir, à cause seulement de son vœu de pauvreté; il exageroit tout ceci aux Freres, avec une ferveur merveilleuse d'esprit, dont il les embrazoit à la pratique des vertus les plus élevées.

Il anime les Freres à la vertu par de bons discours.

XIX. C'étoit fort son ordinaire, de corriger avec tant de severité, ces paroles, qui se disent si souvent sans utilité, qu'il reprit un Frere, qui flattoit dans sa cuisine, un petit chat avec quelques discours ridicules, à cause seulement, qu'ils n'étoient d'aucun effet. Ce qu'il disoit, qu'on devoit éviter pour deux inconveniens, dont le premier est, la perte du temps, qu'il croyoit la plus grande de toutes, parceque tout

Il leur enseigne avec quels soins on doit éviter les discours inutils.

le reste, nous est étranger: il n'y a que le temps à nous, les autres choses que nous avons par emprunt de la nature, les honneurs, les dignitez, la santé, les amis, si elles se perdent, nous pouvons les recouvrer avec usure: mais si nous perdons le temps, nôtre perte est sans ressource. Personne n'ignore, que l'homme est né, & qu'il a le temps, pour connoître, servir, honorer, & aimer son Createur, & comme l'avertit l'Apôtre, pour faire du bien, & pour s'acquerir des tresors de gloire; Que peut-on croire donc de plus important, qu'une perte, qui dissipe sans remede une chose si precieuse, en des discours inutils? D'où il disoit avec saint Bernard, *Que personne de nous, mes Freres, n'estime peu de chose, le temps qu'on pert en paroles oisives, puisque le temps est acceptable, & des jours de salut. La parole s'envole sans retour, & le temps se passe sans revenir à nous, & le fou ne pense pas à sa perte. Badinons en discours, une heure,* dit-il, *ô! jusqu'à ce que l'heure s'écoule; ô! jusqu'à ce que se passe le temps; ô! jusqu'à ce que l'heure se dissipe, que t'accorde la bonté du Createur, pour faire penitence, pour en obtenir pardon des pechez, & pour meriter la gloire; jusqu'à ce que se passe le temps, dont tu devois te remettre en grace avec ton Dieu, t'avancer à la societé des Anges, soûpirer aprés ton heritage perdu, aspirer à ta felicité promise, exciter ta volonté lâche, & pleurer tes pechez, avec ressentiment.* S. Bernard de 3. gardes le cœur, la main, & la langue.

XX.

Le second inconvenient de la perte du temps, & des discours inutils est la propre oisiveté des paroles oiseuses, qui est si sujette au jugement de Dieu, que de toutes celles, dit-il lui-même, que nous aurons proferées, nous en rendrons compte au jour de ses justices: & comme ce compte ne nous sera pas possible, jugez de quelle sorte nous en serons punis, aprés cette vie. Bien davantage les discours inutils, engagent les hommes, embarassez dans les petites fautes, à en commettre peu à peu de plus grandes: d'où souvent comme un bon Pere, dans l'entretien de ses enfans, il prenoit sujet de leur dire, qu'ils se gardassent des pechez veniels. Mes enfans, disoit-il, il n'y a point de si petit peché, qui ne devienne grand, s'il est negligé; les grandes maladies, se font telles si l'on ne les soulage pas petites; Ne doit-on pas éviter les petits maux, dont souvent sont produits les plus grands? Le Frere qui excuse sa faute, parce qu'elle est legere, & qui y croupit, parce qu'il dit, qu'il n'y va pas de son salut, tres-assurement peu à peu deviendra un pecheur celebre. Cette parole (mon salut n'y est pas engagé) n'est pas des enfans, elle est des étrangers, qui à cause qu'ils aiment moins leur Pere Celeste, sçavent moins ce qui lui déplaist le plus, & s'en affligent plus legerement. Pourquoi, mes enfans, vous imaginez-vous legere, une faute si petite qu'elle soit? doit-on estimer peu considerable, ce qui offense, ce qui attriste vôtre Pere Celeste? faut-il croire méprisable, ce qui se fait contre la volonté de celui, à qui tout obeït, & qui nous a faits ses images, à dessein que nous dépendions toûjours de ses ordres, & de sa conduite? Il est sans doute qu'on ne doit point appeller legere une faute, qui nous retire du bien, nous pousse au mal, & devient plus grande, par nôtre mépris, & nôtre coûtume. C'est moy, qui vous ay parlé jusqu'ici, mes Freres, mais écoûtez un plus sage que moy, qui vous parlera, c'est saint Augustin; *Gardez-vous bien*, dit-il, *de negliger les pechez, à cause qu'ils sont legers, mais craignez, parce qu'ils sont plusieurs; considerez ceci, mes Freres, ils sont petits, dites-vous, ils ne sont pas grands, ce n'est pas une beste, comme un Lyon, qui d'une morsure arrache une teste, mais souvent même les plus petites bestes, jointes ensemble, font le plus de mal: & si on jettoit un homme en vie, dans un trou plein de poux, n'y mourroit-il pas? vos fautes sont legeres; il est vray, mais la nature humaine est foible, qui peut être massacrée, par les plus petites bestes:*

Pourquoi l'on doit fuïr les pechez veniels.

S. Aug liv. des dix cordes.

ainsi les petits pechez, si vous les considerez, comme legers, prenez garde, qu'ils sont plusieurs. Que peut-on voir de plus petit qu'un grain de sable ? & pourtant si on en charge trop un Navire, il coulera à fonds. Il n'y a rien de si petit qu'une goute d'eau; ne remplissent-elles pas les maisons? ne negligez donc pas les petits pechez. Qui peut-on dire de plus sage, ou de plus sçavant, que saint Augustin? disoit le General à ses Freres, cét auguste Esprit, sçavoit sans doute, que les pechez veniels, ne font pas la mort de nôtre ame, mais pourtant, à cause que si l'on les neglige, & qu'ils croissent par la coûtume, ils l'affoiblissent de sorte, qu'ils la disposent aux plus grands, qui la precipitent peu à peu dans des mortels: d'où saint Augustin veut, que nous nous en gardions bien soigneusement; Ils vous paroissent petits, dit-il, mais craignez, mes Freres, parce qu'ils sont negligez, & qu'ils sont plusieurs; vous avez déchargé la masse, mais prenez garde d'être accablé sous le sable.

XXI. *S. Chrysost. Hom. 12. aux Rom.* Il ajoûtoit avec saint Chrysostome, *J'ose dire une chose admirable, & inoüie, que quelquesfois il ne faut pas moins éviter les pechez veniels, que les mortels, parce que ceux-ci font d'eux-mémes, que nous ne les commettons pas, & ceux-là, nous accablent, lorsque nous n'en faisons pas de cas.* Voici pourquoy, on se garde facilement du poison, qu'on connoist, & l'on ne se précautionne pas si aisément contre le trop de vin, qui surprend souvent les plus avisez. Celui de même qui ne neglige pas le soin de son salut, se dégage aisément d'une faute, qu'il reconnoist mortelle, mais d'une venielle pas si facilement, quoi qu'il deust l'éviter de tous ses efforts, puisque d'une parole oiseuse, on tombe avec tant de facilité dans une criminelle, que souvent on s'y voit plûtôt tombé, qu'on n'y avoit pensé: si l'on eust reprimé la parole inutile, qui s'est terminée à une medisante, qui douteroit, qu'on n'eust retranché la cause d'une faute fort criminelle?

Quelques Miracles que Dieu fit par l'intercession de ce General, & de sa mort.

XXII. LA Vie du P. Jacques étoit illustre, par tant de vertus, qu'il étoit fort visible, que Dieu l'avoit placé sur le Chandelier de la Réligion, comme un Celeste flambeau, dont tous empruntassent les lumieres d'une bonne & d'une heureuse conduite. Dieu encore la voulut rendre recommandable par quelques Miracles, qu'il a faits par lui, dont voici quelques-uns. A Plaisance une Sœur appellée Justine, du Monastere des Converties, avoit eu long-temps de grandes douleurs de teste, & comme elle en étoit alors plus tourmentée, elle prie P. Jacques, qui y prêchoit, de faire sur sa teste un signe de Croix, puis qu'elle espere en étre guerie, il lui répondit; Je vous accorderay volontiers un signe de Croix, puisque je ne puis vous le refuser avec Justice: mais sçachez une chose, que Dieu le mesurera à vôtre foi. Il fit alors ce signe merveilleux sur sa teste, & peu de temps aprés, elle fut si parfaitement soulagée de sa maladie, par la vertu de Dieu, que depuis elle n'en ressentit pas la moindre incommodité.

Il guerit une Religieuse d'une grande douleur de teste.

XXIII. Il vint à Altorf en Suisse, à dessein d'y visiter cette Province, & arriva à Ondervald, où il trouva le Seigneur Gaspar Lusio, Gouverneur de la place, malade si dangereusement, que les Medecins desesperoient de sa santé. Lors qu'il fut au Convent, le Gardien P. Eustache de Poutre-

Moli, lui dit les qualitez de ce Seigneur, & l'obligation que lui avoit l'Ordre, pour avoir introduits les Capucins, où ils étoient, & beaucoup contribué à leur bâtiment, & le supplie de lui rendre une visite. Le General y alla, & aprés qu'il l'eut consolé fort religieusement, il lui dit, que sa maladie ne le conduiroit pas à la mort, & qu'elle lui prolongeroit la vie; il fit aprés le signe de la Croix sur lui, & mit à son cou une Medaille benite du Pape Gregoire XIII. ce qu'ayant fait, il revint au Convent, & laissa le malade, bien satisfait de l'avoir entretenu. A peine le General étoit rentré, qu'un envoyé lui vint dire exprés, que la fiévre avoit quitté le mourant, qui vécut quinze ans depuis. Le Seigneur Lusio prêta cette même Medaille à plusieurs malades, qui furent gueris de leurs maladies.

Il guerit un Seigneur qui se mouroit.

XXIV.

Aprés ses visites de la Suisse, à son retour, il passa à Milan, où il trouva P. Isaïe de Milan Prêtre, & Maître des Novices, homme orné de toutes les vertus, malade à la mort, à qui rendant une visite de pieux General, & de bon Pere, comme il le vit presque sans sentiment, & quasi sans vie, il imprima trois signes de Croix sur son cœur, & se retira. Le malade peu de temps aprés, comme revenu d'un profond sommeil, & les yeux ouverts, dit aux Freres; Qui m'a fait trois signes de Croix sur le cœur, il n'y a qu'un moment? & aussi-tost sa maladie se dissipa de sorte, qu'il fut parfaitement gueri, en fort peu de jours: de maniere qu'on peut dire, que ces trois signes de Croix, que le General imprima sur son cœur, eurent la force de trois incisions, qui en tirerent toute la pourriture par la puissance de Dieu.

On croit qu'il délivra presque de la mort un Frere par ses prieres.

XXV.

Joignons à ceux-ci, Jean François de Lugano, Medecin, qui avoit la peste: aussi-tost qu'il fut visité par le General, & qu'il en eut receu la Benediction, il fut parfaitement gueri peu de temps aprés. Il donna aussi sa benediction à sa femme, nommée Æmilia, qui l'en avoit prié, & comme il l'eut mise au nombre des Filles spirituelles de l'Ordre, quoi qu'elle fust sterile jusques-là, l'année suivante, elle accoucha d'un fils, qu'elle crut avoir eu, par la benediction de ce grand Serviteur de Dieu.

On a la même croyance d'un Medecin qu'il guerit.

XXVI.

N'oublions pas ici, ce qui arriva cette Année, à un Bourgeois de Lugano, nommé Jean Baptiste, qui lorsqu'il conduisoit en Suisse quelques Gentil-hommes, rencontra le General, qui en revenoit avec ses Compagnons: & comme il le connoissoit de reputation, il descendit aussi-tost de cheval, avec ces Messieurs, & lui demanda sa benediction bien devotement; lorsqu'il les vit à genoux, & qu'ils demandoient d'être benits de sa main, il les embrassa tous avec tendresse, exhorta le Gentil-homme à la crainte de Dieu, & à la pieté, & aprés les avoir benits, il s'en alla. Le même jour, ils descendirent à pied le mont saint Bernard, & un de la Compagnie prit son chemin, par certains endroits pierreux, d'où il pouvoit tomber dans les precipices, où il seroit mort infailliblement; Jean Baptiste alors le suivit, au plus haut du mont, d'où la cheute, & la mort étoient plus assurées, à dessein de le retirer de sa ruïne, il s'exposa sans prudence, dans un peril si évident de tomber dans ces abîmes, qu'il y panchoit déja presque à demi corps: dans cét extréme danger, il se souvint de la benediction du General des Capucins, & plein de foi, il implora le secours de Dieu; aussi-tost il sentit comme un vent, qui le poussa de l'autre côté, & il se vit libre du peril effroyable, où il avoit été; il remercia Dieu, & il disoit par tout, que sa puissance, l'avoit retiré de la cheute, dans les précipices du mont saint Bernard, à la priere du General des Capucins.

Il en délivre d'autres par sa benediction de la chute d'un précipice.

XXVII. Un de ces mêmes Gentil-hommes, passoit le même jour, une riviere fort rapide, sur un pont, & à cause de quelques Mulets qui s'y choquerent de furie, il fut renversé de cheval, & tomba dans l'eau; lors qu'il se sentit soûlever avec son cheval, & nâger sur le fleuve, jusqu'à ce qu'il eust pris terre, & aussi-tost il remercia Dieu, qui l'avoit retiré de la mort, en veuë de la benediction, que nôtre General lui avoit donnée.

XXVIII. Plusieurs témoignages dignes de foi, ont assuré nos Predecesseurs, qu'il avoit délivré plusieurs Demoniaques, par la vertu de Jesus-Christ: on lit qu'il en guerit un d'une façon extraordinaire. Comme un jour il cheminoit, il logea dans un Bourg, où le Curé, sans avoir pû, par ses exorcismes, chasser le Diable d'une Possedée, avoit imploré son secours pour elle. P. Jacques s'en approcha, & aprés qu'il eut tiré de sa manche nôtre Regle, qu'il tenoit à la main; il dit au Diable; O! Demon, quelque nom que tu ayes, je te commande, ou si vous êtes plusieurs, je vous ordonne, en vertu de cette sainte Regle, & du merite de ses vrais Observateurs, que vous sortiez maintenant du corps de cette femme. Chose merveilleuse: puisque le Demon contraint par ces paroles, fait un cris horrible; O! rigoureux commandement, & quitta la Possedée. Les Monnumens sacrez de nôtre Ordre, nous apprennent, que ce vertueux General, a délivré d'autres Demoniaques, à Parme & à Plaisance. Quelques exemples même montrent fort clairement, que Dieu l'a honoré du don de Prophetie, dont il connoissoit les choses futures; parce qu'au temps, qu'il visitoit nosConvens du Piedmont, il passa par Carmagnole, où il fut receu chez un Novarois: & comme il y eut consideré plus attentivement, un jeune homme de bonne esperance, appellé François Tarnavaso, qui étudioit en Medecine; Mon fils, lui dit-il, appliquez-vous à l'étude d'une meilleure vie, parce que cette mortelle, vous échapera plus vîte qu'une fleur, & l'effet prouva la verité de cette parole, parceque peu de temps aprés, le jeune homme mourut d'une mort assez precipitée.

Il chasse le Diable du corps d'une Possedée.

XXIX. Aprés que P. Jacques eut acquis la reputation d'un homme plein de vertus, & honoré de plusieurs dons de Dieu, & qu'il eut illustré sa vie, de la gloire suprême d'un General des Capucins, il n'avoit pas encore achevé la troisiéme année de sa Charge; lorsqu'il arriva à Gennes, pour en visiter la Province. Il avoit souffert beaucoup d'incommoditez en Suisse, soit à cause du froid du climat, soit à cause de l'âpreté des lieux, qui l'avoient presque accablé, en sorte qu'aussi-tost qu'il fut au Convent de saint Barnabé de Gennes, la fiévre le prit, avec une pleuresie, qui le reduisirent à l'extremité. Le Senat de Gennes n'eut pas plûtost appris sa maladie, que soit à cause du merite d'un si grand Homme, soit à cause de sa bien-veillance continuelle à l'endroit des Capucins, il lui rendit tous les devoirs possibles, d'une obligeante charité: en sorte qu'outre le secours des Medecins, & l'abondance des choses necessaires à un malade, il ordonna, que la porte qui conduit de la Ville au Convent seroit ouverte à tous ceux qui l'iroient voir, ou assister, à quelque heure que ce fust, même de la nuit. Comme il sentit que son mal augmentoit, il connut que Dieu vouloit bien-tost l'appeller à lui: il fit alors venir tous les Freres, & aprés les avoir exhortez, comme un bon Pere ses veritables enfans, à leur amour mutuel, à l'Observance de leur Regle, au culte plus assidu de Dieu, aux desirs de la pauvreté, & à l'amour Divin, muni des saints Sacremens de l'Eglise, il predit l'heure de sa mort, au Soleil couché, & changea cette miserable vie de la terre, avec une meilleure dans le Ciel, auprés les Anges,

P. Jacques mourut General à Gennes.

Anges, comme il est croyable de tant de victoires, qu'il avoit remportées si glorieusement sur les vices, & sur les Demons: ses funerailles furent celebrées, avec une foule prodigieuse du peuple de Génes, & les regrets, les soûpirs, & les larmes de tous les Capucins, qui perdoient un Pere si plein de merites.

Quelques années aprés son decés, Jean Baptiste Reumo de Final, un des grands amis de l'Ordre, & même de ses Enfans spirituels, fut malade à l'extrémité, & au milieu de la nuit, il vit P. Jacques qui descendoit du Ciel auprés de lui, à qui demandant sa benediction, il la lui donna, & s'en retourna dans le Paradis. Aussi-tost que le malade eut été beni du General, il s'endormit, & le matin à son réveil, il se trouva dans une parfaite santé, dont il remercia Dieu, & son Bien-faicteur P. Jacques. Par la mort de ce General, P. Apollonius de Brescia, premier Definiteur de tout l'Ordre, en prit le gouvenement, jusqu'au Chapître General de l'année suivante, & poursuivit la visite des Provinces. XXX.

Avec sa benediction quelque temps aprés sa mort il guerit un malade.

VIE ET ACTIONS

DU PERE JEAN BAPTISTE DE PRATO, PREDICATEUR.

DANS la même Province de Bologne, le General P. Jacques est suivi cette Année, du P. Jean Baptiste de Prato, Prêtre Predicateur, homme celebre en prudence, & en pieté de vie, qui dans l'administration de cette Province, observa une maniere merveilleuse de gouvernement. Lors qu'il étudioit à Bologne aux Loix Canoniques & Civiles, il fuïoit les vices assez ordinaires à de jeunes gens, & menoit dans le monde une vie presque Religieuse, en sorte qu'il jeûnoit au pain, & au vin seulement, le Mercredy, & le Vendredy des Semaines. Dieu l'appella, à de meilleures actions, & aprés avoir donné aux pauvres, le prix de ses livres, de ses meubles, & même de ses habits, qu'il vendit par charité, il entreprit une vie si pleine d'honnêteté de mœurs, de moderation, de conduite, de modestie de vûë, d'humilité d'esprit, & de composition de corps, & d'ame si mesurée, que ceux qui cherchoient l'image la mieux finie d'un homme tout Religieux, la rencontroient en Jean Baptiste, parce que toutes les vertus brilloient de sorte en lui, que les Freres, & les Seculiers l'admiroient, comme un homme moins de la terre, que du Paradis. XXXI.

On louë ici ses vertus.

L'homme a coûtume d'avoir une certaine gravité, qui lorsqu'elle est trop severe, & trop critique, ne peut être adoucie par quelque grace que ce soit, & elle trouve à reprendre par tout, elle effraye si fort les autres, qu'elle les bannit toûjours d'auprés d'elle; ceux qui l'ont ressemblent, dit S. Chrysostome, à un herisson, qui en quelque endroit qu'il aille, porte toûjours avec lui des épines; ceux-là de même, ont en toutes choses une certaine aigreur d'esprit, qui par leur gravité incommode, & même souvent incivile, ne montre rien que de rude à ceux qui sont obligez, ou de traitter, ou de converser avec eux. Mais P. Jean Baptiste, avoit une gravité qu'adoucissoient bien l'humilité, & la courtoisie: & comme elle n'étoit ni importune, ni contraire à personne, elle lui attiroit plûtost le respect, XXXII.

& la bien-veillance de tous, en sorte qu'ils l'honoroient comme l'homme du monde le plus agreable, & le plus obligeant.

XXXIII. Sa grande prudence dans son gouvernement.

Sa gravité étoit soûtenuë de cette prudence, qui lui avoit non seulement enseigné, d'ajuster les choses aux Regles plus droites de la raison, mais encore à discerner celles qu'on doit fuir, & mépriser comme mauvaises, ou qu'on doit suivre & embrasser comme bonnes. D'où vient qu'aussi-tost qu'il fut choisi Maître des Novices, il fit naître à l'Ordre de parfaits Observateurs de la Regle, & de vrais Imitateurs de ses vertus; & puis lorsqu'il fut élû Provincial, il administra cette Charge, avec tant de prudence, de conseil, & de Sainteté de vie, que la Province de Bologne, receut de grands accroissemens, & de discipline reguliere, & de toutes les vertus, sous la prudence de son gouvernement.

XXXIV. Il ne disoit jamais rien d'inutile, mais comme il se croyoit donné à ses Freres, comme une colomne de feu, qui les precedast, par la lumiere de ses vertus, & leur montrast le chemin du Ciel, il employa tous ses soins, non seulement à les devancer, par ses bons exemples, mais même à les exciter aux vertus, & aux regularitez, par les discours, qu'il leur faisoit dans ses visites, fort frequens, & bien efficaces. Dans la correction toutesfois, il n'avoit pas cette severité, que certains appellent vertu, lorsque dans les punitions, on observe cette Regle, qui ne s'écarte pas d'un point, des Loix plus rigides de la Justice, & qui ne veut dans un Juge, à l'endroit des coupables, que cette Loi fameuse de Tullius, que ceux que la nature ne peut retenir en devoir, y soient maintenus par la rigueur de la peine. Laissons, je vous prie, cette austere vertu à ceux, qui ne representant que la personne d'un Juge punissant, & d'une Justice vengeresse, n'ont dans l'esprit, que des supplices, & dans les mains que des châtimens. Ils ne prononcent presque que des Arrests de mort, & ils n'ordonnent quasi, que des potences, & des échaffaux. Mais les Pasteurs d'un Troupeau Religieux, en usent d'une autre maniere, parce que comme ils sont établis de Dieu, plûtost les Peres de plusieurs enfans, que des Juges severes de criminels, ils doivent considerer attentivement, que l'ordre de Justice, rapportante à la faute d'un coupable, leur est moins prescrit, que le moyen plus propre à la cure d'une brebis malade, qu'on ne guerit pas avec le fer, ou le feu. C'est ainsi que le veut l'Apôtre, *Fratres, si praeoccupatus fuerit quis in aliquo delicto, vos qui spirituales estis hujusmodi instruite, in spiritu lenitatis.* (*aux Gal 5. chap.*) En effet, un Pere, ne se fâche pas de sorte contre le peché de son fils, qu'il ne se souvienne plus d'être Pere, & jamais il n'en exige de châtimens, qui excedent les entrailles de son amoureuse charité. Pour un grand peché, disoit ce sage Provincial, un Pere se contente d'un petit supplice, & un Pasteur Religieux, qui ne doit ni écorcher, ni massacrer, ni accabler de châtimens ces brebis malades, mais plûtost travailler à leur cure, ne doit pas y employer tant de rigueurs, qu'il se croye obligé de les perdre plûtost, par la severité de son jugement, que de les guerir par la douceur de ses punitions. Enfin la charité, qui tend toûjours au salut, & au profit d'un autre, doit être fort éloignée des Jugemens de ceux, qui ne professent pas par leur Institut, la perfection de l'Evangile, ni presque celle du Christanisme.

XXXV. *S. Lau. du reg. des Prelats.*

D'où le bien-heureux Justinian a dit, *Il est permis aux Princes du monde, de gouverner avec severité, mais aux Prelats Ecclesiastiques, avec douceur, & par charité, à eux comme à des Maîtres, de punir avec rigueur, & à ceux-ci de corriger avec compassion de cœur, & moderation d'esprit, aux uns d'étrangler, ou de massacrer, & aux autres, sans trop de credulité, de rappeller des coupables à la vie, non pas afin qu'ils pêchent plus librement, mais qu'ils se corrigent,*

qu'ils vivent d'esprit, & travaillent à leur salut. Dieu effectivement, a donné pouvoir aux Rois, & aux Princes sur les corps, les Villes & leurs Peuples; & aux Superieurs de l'Eglise, le soin de l'ame des fideles; qu'ils veillent donc sur leurs inferieurs, en fait seulement du profit de leurs ames, de la reforme de leurs mœurs, & de l'amendement de leur vie, quelquesfois par menaces, & par douces paroles, d'autrefois par raison, par autorité, par commandement, par punition, par indulgence, & toujours par charité, afin qu'il ne fasse pas ce qui lui plaira le plus, mais ce qui sera plus utile à ses prochains.

XXXVI. Comme P. Jean Baptiste étoit fort instruit de cette Morale, d'un religieux gouvernement, s'il n'y étoit contraint par quelque crime public, il employoit tous les moyens possibles, auparavant que d'en venir aux punitions; que s'il étoit obligé de châtier un coupable, soit pour la crainte des autres, afin qu'ils n'en prissent pas sujet de continuer leurs desordres, soit par la charge publique de Juge, dont ceux qui commandent à d'autres, doivent être de sorte les Administrateurs, qu'ils n'abandonnent pas la justice, il s'efforçoit d'abord à lui faire connoistre en secret la gravité de sa faute, par des paroles de douceur, & puis à l'animer par l'exemple des Saints, à avoir du courage, & à souffrir quelques châtimens. Que si ce coupable étoit fier & opiniâtre malgré ses douceurs, il ne precipitoit pas aussi-tost son jugement, mais il donnoit temps, à temps, & prenoit celui où le criminel eust plus de disposition à être puni. Que s'il étoit si rebelle à ses bontez, que de vouloir être ferme dans l'impenitence, il ne lui fermoit pas les entrailles de sa misericorde, au contraire pour le mieux attirer à la penitence, il le captivoit des liens plus forts de sa charité, & même pourveu qu'il se corrigeast, il lui promettoit de porter une partie des peines de ses desordres. Et par cette amoureuse maniere, de proceder contre les coupables, il les changeoit fort souvent, de sorte qu'ils embrassoient & souffroient volontiers leurs peines. Quelquesfois même il lui arrivoit que lors qu'un Frere refusoit de faire une discipline qu'il lui ordonnoit, pour quelque faute legere, pour l'obliger à obeïr, il se faisoit de sa compagnie.

Sa douceur à punir les coupables.

XXXVII. Il sceut au Convent de Plaisance, qu'un Frere Jacques venoit à peine de la sainte Communion, qu'il se laissa surmonter à la colere contre un autre Frere, il l'appella en secret, & lui fit cette douce correction; Quoi, mon Frere, vous êtes-vous si fort oublié vous-même, que vous ayez offensé, par vôtre impatience vôtre Dieu, qui venoit d'entrer chez vous? je suis trompé, ou je croy que si vous l'eussiez tenu dans vos mains alors, vous l'auriez jetté bien loin de vous, pendant toute vôtre furie. Ces paroles amollirent de sorte le cœur de ce Frere, qu'il versa bien des larmes, & receut, comme il devoit, la penitence, que lui imposa son Provincial, quelques jours aprés.

Il remedie prudemment à l'impatience d'un Frere.

XXXVIII. P. Jean Baptiste gouvernoit la Province de Bologne, avec cette prudence que lui fournissoit, & sa charité de cœur, & son humilité d'esprit, ce qui lui acquit tant d'estime dans tous les esprits, que ceux qui recevoient quelque correction de lui, non seulement en devenoient meilleurs, mais même l'en aimoient plus cordialement; en sorte que pas un (ce qui est fort rare) pendant tout son Provincialat, ni aprés sa mort, ne se plaignît jamais de lui: mais comme la nature des méchans est telle, qu'elle ne se gagne, ni par la mansuetude, ni par la severité, mais qu'elle devient plus criminelle, par les mêmes choses qui devroient la rendre meilleure, au Convent de Modene, un Frere que ce prudent Provincial avoit puni pour un crime considerable, ne put souffrir cette peine, mais tenté fortement du Diable, il concerta sa mort, & aprés l'avoir at-

Il embrasse un Frere qui l'avoit voulu tuer.

taqué d'un bâton, dont il croyoit lui casser la teste, il ne lui offença que la peau: ce qu'ayant fait secrettement, il s'enfuït. Le Provincial en fit un secret, & ne voulut pas que qui ce soit en fust informé; mais le lendemain, il appella ce Frere, à sa chambre, l'y embrassa, lui donna l'absolution d'un Excommunié, ne lui fit qu'une correction paternelle de son crime, gagna amoureusement ce cœur, & il couvrit le fait d'un perpetuel silence, pour apprendre aux Prêlats Religieux principalement, à pardonner à leurs ennemis, dans les injures particulierement secrettes, qui ne veulent pas être vengées.

XXXIX. Il recevoit avec tant de douceur ceux, qui recouroient à lui pour des cas reservez, que quelquefois il les laissoit aller sans penitence: & comme un jour, on lui dit, que sa douceur engageoit les pecheurs, à commettre plus confidemment de plus grandes fautes, il répondit, qu'il se trouvoit des pecheurs de deux sortes; les uns pechent plûtost par fragilité, que par malice, & comme ils se repentent de leurs pechez, ils n'en doivent pas être détournez, ni par menaces, ni par de trop rudes penitences, crainte que si par mal-heur, ils tombent dans le même crime, ils perdent cœur, & ne se representent plus. Les autres pechent par une volonté déterminée au mal, & si vous les accablez de menaces, ou si vous les punissez trop severement, vous serez cause, par vôtre imprudence, qu'ils joindront crime à crime, & ne paroîtront plus devant vous, pour avoüer leurs cas reservez. Il jugeoit donc plus à propos, de diminüer les pechez de ces derniers, & de les conserver à la presentation, par l'humanité, & de n'en pas détourner les autres, par trop de menaces, puisque ce tribunal de presentation, assez rude de lui-même, est plûtost de douceur, que de severité. D'où vient qu'un Frere, aprés s'être representé deux fois à lui, pour deux actions d'un même crime, & l'avoir renvoyé avec un signe de Croix, vint s'y presenter pour une troisiéme, il l'embrassa benignement, & lui dit; Mon fils, je sçai que vous pechez par la tentation du Diable, croyez mon avis, recommandez-vous avec ferveur à la sainte Vierge, & implorez son secours contre vôtre ennemi, vous en triompherez bien assurément. Ces paroles eurent tant de pouvoir sur ce Frere, qu'il ne commit plus son crime.

Il reçoit fort humainement les pecheurs.

X L. Avec cette celeste prudence, il délivra un Novice appellé F. Antoine, que le Demon tentoit horriblement, au Convent de Florence. Ce jeune homme fut tourmenté, durant six mois, d'un peché de la chair, avec tant de furie, qu'il ne le pouvoit vaincre, ni par jeûnes, ni par veilles, ni par quelque maceration de corps que ce fust; il n'avança même rien, de le découvrir à son Pere Maître, n'y d'avoir obeï à ses bons conseils: d'où vient qu'accablé presque sous la tentation, il fondoit tristement tous les jours en larmes: Le Provincial alors vint à la visite, & le Novice avec pleurs, lui demanda du secours contre ses attaques, aprés lui en avoir déclaré les rigueurs. Ce sage Pere consola son enfant de ces douces paroles; Mon fils, ayez patience, c'est une épreuve de Dieu, que vous devez souffrir avec courage, tant qu'il plaira à sa volonté, sont des secrets de sa Providence, que ne comprennent pas les hommes. S. Paul a-t'il pas été tenté de cette maniere, & lorsque pour en être délivré; comme il le passionnoit, il en conjure Dieu, il entendit cette voix, *Sufficit tibi Paule gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur.* Soûtenez quelque temps la main de Dieu, ayez patience, & la puissance Divine soûmettra bien-tost, le Diable sous vos pieds. Aprés qu'il eut renvoyé le Novice, avec ces paroles, il sortit d'auprés de lui, si confirmé dans son esprit, par ces entretiens, que toute sa tentation fut vaincuë.

Il délivre un Novice de ses tentations.

2. Corinth. 12. chap.

Tout le temps de son Provincialat, il eut toûjours l'œil à maintenir les Regularitez avec tant de zele, qu'il n'obmettoit quoique ce fust, qui regardâst principalement nôtre étroite Pauvreté, & cette ancienne simplicité, que nous ont laissées nos Predecesseurs. Lorsqu'il visita le Convent de Carpi, que l'on bâtissoit, & qu'il s'apperceut, qu'on y blanchissoit les chambres, contre la coûtume, & que les portes y étoient faites en arcades, il fit détruire ces petites voûtes, & mettre une couche de couleur noire, ou de cendre sur la blanche, dont les murailles étoient embellies; crainte que la forme de nôtre ancienne Pauvreté, & de nôtre premiere simplicité, ne fust violée, & que cette nouveauté, qui commençoit à s'introduire parmi nous, contre nos coûtumes, ne servist d'exemple à nos Successeurs. XLI. Il fut grand observateur des Regularitez.

Combien son cœur, & son esprit étoient éloignez d'ambitioner, & de rechercher les Charges, on en juge aisément, parce qu'il n'y fut jamais élevé, que fort malgré lui. On le vit particulierement à Reggio, où aprés avoir achevé sa seconde année de Provincialat, il renonça devant tout le Chapître, à la troisiéme, pour plusieurs raisons, qu'il y apporta; & aussitost, qu'on commença de prendre les suffrages, pour élire un Provincial, il sortit du Refectoire, & s'alla cacher au logis d'un de nos Bienfaicteurs, où l'on le trouva, aprés avoir été élu du commun consentement de tout le Chapître. XLII. Il est fort libre de l'ambition des charges.

Aussitost qu'il eut achevé son Trienne du Provincialat, & qu'il sentit ses épaules libres d'une si grande charge, il s'appliqua de sorte à tous les emplois les plus vils de l'Ordre, qu'au Convent de Ferrare, où l'on le mit de Famille, il s'occupa à laver les écuelles, à balayer les Dortoirs, à racommoder, & nettoyer les habits, à preparer les racines, avec les Freres Laïcs, à qui il apprenoit à faire Oraison, & à bien reciter leur Rosaire, & c'étoient-là les discours, qu'il avoit avec eux. En ce Temps là, lorsqu'il apprenoit quelque discorde, ou quelque querelle de la Ville, il faisoit tous ses efforts, pour les changer en concorde, & en amitié. Un jour il sceut, que des Laboureurs étoient fort en haine, pour un meurtre, qui s'étoit fait. Comme celui, qui avoit été offencé, se montroit le plus fier, & le plus inflexible à la paix, il n'y avoit plus d'esperance d'accommodement: ce qu'ayant sceu P. Jean Baptiste, il prend son temps, & va comme pour dîner au logis de ce Laboureur; il en fut receu fort civilement, parce qu'il connoissoit sa vertu. Tous les parens se trouverent au dîner; on y mange, on y boit agreablement, & alors on ne parla point de querelles, crainte que la chaleur du vin ne les embrazast: mais lorsqu'on fut à la fin du repas, l'Exprovincial attaque le Laboureur de paroles & de raisons, dont il tâche de lui persuader la reconciliation avec son ennemi, qui l'a maltraité; mais inutilement, parce que le Laboureur plus dur qu'un diamant, étoit convenu avec les autres, qu'ils ne s'accommoderoient jamais avec leur partie; il ne faisoit état ni des paroles, ni des exhortations du Pere. Comme donc P. Jean Baptiste eut reconnu, qu'il lavoit des Ethiopiens, & qu'il perdoit sa peine, & son temps auprés d'eux, animé du S. Esprit, il leur dit; Je croyois parler à des hommes, qui connoissent Dieu, & qui sont Chrêtiens, je m'étudiois même, à ne vous persuader que des choses saintes; mais puisque je vous éprouve vuides du bon sens de Fideles, & ennemis jurez de JESUS-CHRIST, Dieu me garde, s'il lui plaist, d'avoir rien de commun avec vous, je n'ay plus de part avec vous, & même je ne reçois pas les viandes, que vous m'avez presentées, ou comme un present de XLIII. Il oblige un Laboureur à la reconciliation d'une façon extraordinaire.

liberalité, ou comme digne de Dieu, crainte que je n'aye quelque chose de vous, j'en paye le prix; ce qu'ayant dit, il dégraffe son manteau, ôte ses sandales, jette le tout en leur presence, & leur dit; Voilà le prix de mon dîné, & sortit promptement du logis. Tandis qu'il marche au Convent dans cet équipage, quelques femmes, qui voyent un homme, comme P. Jean Baptiste, de si grand merite, sortir de chez ce Laboureur, & sans manteau, & sans sandales, poussent des cris jusqu'au Ciel, & forment tant de soupirs, que le cœur du Laboureur, & des autres commencerent à s'amolir, & se reconcilierent avec leurs ennemis.

XLIV. La Charité de ce grand Homme fut presqu'incroyable, ce qui parut par plusieurs témoignages; en voicy un principalement. Il étoit Gardien du Convent de Plaisance, lorsqu'un certain Seigneur Hortensius Perdonieri de Reggio, homme proscrit, & hardi pour tous les crimes possibles, qui ne nourrissoit son cœur, & son esprit que de sang, de massacres, & d'inimitiez, fut frappé cruellement à la tête par ses ennemis, assez proche des Capucins, & pour éviter la mort, & leur furie, il se refugia dans nôtre Convent. Les Freres l'y receurent charitablement, & comme les Medecins, qui entreprenoient sa cure, jugerent, qu'on ne le pouvoit plus transporter, à cause de la profondeur de sa playe, qui leur faisoit douter de sa vie, Hortensius est traité chez les Freres, & ils lui rendirent tous les devoirs possibles d'une Charité toute Religieuse, & particulierement, ils s'appliquerent plus à la cure de son ame. Mais cet abominable homme, que la grandeur de ses crimes, & sa longue habitude de pecher, avoient tout dépoüillé de la crainte de Dieu, ne laissoit sortir de sa bouche infame, que des blasphêmes contre le Ciel, & des paroles de diables. Les Freres avoient horreur de l'impieté de ce malheureux, & compatissoient plus à son ame malade, qu'à sa tête blessée. Mais lorsqu'ils virent, avec regret, que ni paroles, ni exhortations, ni avertissemens de salut, ne pouvoient tirer le pus de cette conscience criminelle, ils en avertissent P. Jean Baptiste, qui leur ordonne, d'offrir à Dieu pour lui leurs prieres. Les Freres prioient Dieu, & le conjuroient avec larmes, d'avoir pitié de ce miserable, & pourtant sans succez; parce que son impieté avoit sa mesure derniere, & comme elle combattoit contre Dieu, elle ne trouvoit point de passage à sa Misericorde infinie. La guerison donc de son ame, & de son corps desesperée, le Gardien appelle ses Freres, & leur dit; La maladie d'ame de cet homme, est assurément bien extrême, à qui ne suffisent pas tant de larmes, & tant de prieres; à mon sens toutefois, il n'est pas encore tout desesperé; parce que la bonté de Dieu est immense, elle ne peut être bornée, ni accablée de tous les pechez des hommes; & vous sçavez bien, mes Freres, qu'aux maux extrêmes, on applique d'extrêmes remedes; ce mal est de cette nature, puisque lorsqu'il pousse son homme dans l'enfer, il ne peut être guery par quelques prieres: il demande donc de nous un dernier remede; joignons, s'il vous plaist, à l'Oraison la Discipline, & Dieu, que n'ont pu flêchir nos prieres, s'appaisera peut-être avec nôtre sang, & rendra sa clemence à ce scelerat. Tous consentirent, & s'ordonnerent volontiers une discipline commune: mais le Gardien, qu'avoient embrazé dans le cœur, & le peril & la charité du Gentilhomme, flagelle son corps si cruellement, que son sang rougissoit toute la terre, qu'il occupoit proche de lui dans l'Eglise. Il étoit fort matin, lorsque la discipline fut finie, il alla voir alors le malade, & il le trouva tout

Maniere merveilleuse dont il convertit un scelerat.

changé d'esprit ; parce que depuis il commença à témoigner tant de regret & de douleur de ses crimes, que ses yeux en verserent plusieurs larmes, & son cœur poussa tant de soupirs, que ses sanglots empêchoient, que sa voix ne fist entendre une expression facile de ses ressentimens. Mais aussitost que la tempête, qu'avoit excitée la contrition dans son cœur, eut appaisé tant soit peu ses flots irritez, si en faveur de son salut, il ne pouvoit finir à s'accuser soi-même, à implorer la misericorde, & à conjurer les Freres, qu'ils lui pardonnassent l'enormité de ses horribles blasphêmes; il n'avoit plus, ni crainte, ni inquietude de la mort, & il ne pensoit plus qu'à un Dieu offensé: au milieu de ses gemissemens de penitence vraye, aprés sept ans de crimes continuez, sans se confesser, il en expia sa conscience criminelle par une Confession entiere, & receut le Corps adorable de son Sauveur, avec beaucoup de larmes, qui témoignoient bien sensiblement sa veritable conversion à Dieu. Enfin il mourut aprés le S. Sacrement de l'Onction derniere, & aprés sa mort, on vit sa face si belle, en signe de l'amitié de Dieu, qu'elle réjoüissoit tous ses spectateurs. La conversion d'un homme si fameux, qu'on attribua aux prieres & aux merites du P. Jean Baptiste, montrerent bien son pouvoir auprés de Jesus-Christ, & de là sa bonté lui communiqua tant de faveurs Celestes, qu'il lui accorda celle de penetrer les pensées des hommes : en voicy un exemple fort considerable.

Vn amas de crimes dans ce malade combat contre la bonté de Dieu.

De quelle force fut la Penitence de ce converti.

XLV.

Un de nos Clercs appellé F. Mercurialis, qui n'étoit encore qu'*in sacris*, c'est à dire, que tonsuré, dans les petits Ordres, & le Soudiaconat, partoit de Bologne pour Modene, avec P. Jean Baptiste. C'étoit le mois de Septembre qu'il consacroit au jeûne du Carême de saint Michel. Tandis donc qu'à son ordinaire, il s'occupoit en marchant aux choses de Dieu, le Clerc, qui vit dans des vignes, des raisins bien noirs, & fort meurs, commença peu à peu, de murmurer en lui-même; Qu'un peu de ces beaux raisins adouciroit bien ma fatigue du voyage, si j'en pouvois avoir quelque grappe. Mais comme ce Pere jeûne son Carême si exactement, j'espere peu qu'il m'accorde ce soulagement, ce que toutefois je mépriserois sans peine, si je ne craignois quelque chose de plus incommode, puisque, comme ce soir il ne soupera pas, à cause de son jeûne, ne devrai-je pas m'en priver aussi, chez le Seculier où nous logerons cette nuit, pour me conformer à lui, & ne pas scandaliser nôtre hôte. Tandis que ce Clerc roule tristement ses pensées dans son esprit, P. Jean Baptiste, qui avoit penetré divinement ses flots d'inquietudes, l'appella, & lui dit; A quoi pensez-vous, mon Frere? courage, allez aux vendangeurs de cette vigne, & demandez-leur du raisin, pour nous deux: & lorsqu'il en apporte, pour ne lui pas faire honte, il en goûta tant soit peu, & lui donna le reste. Le soir de même, lorsque chez leur hôte, on eut servi fort splendidement la table, il creu plus convenable à la charité, de rompre un jeûne volontaire par l'usage même de la viande, que d'ôter aux autres la confiance de contenter leurs besoins. Lors donc qu'il eut un peu goûté de ces viandes, il ne rompit pas son jeûne, mais il lui prefera la charité fraternelle, dont il releva le lustre de son abstinence.

P. Jean Baptiste penetre les pensées plus secretes.

Rare exemple d'une prudence spirituelle.

XLVI.

Enfin, aprés que ce grand Homme eut illustré la Province de Bologne de plusieurs grandes actions, il tomba dangereusement malade à Florence, où lorsqu'il donnoit de rares exemples de patience, & de pieté, proche de sa mort, avec sa Regle entre ses mains, & ses yeux pleins de larmes, élevez au Ciel, il demande pardon à Dieu des fautes,

qu'il avoit commises contre sa Regle, & implore le secours de la sainte Vierge, & de nôtre Pere S. François, il mourut saintement en Dieu, & laissa à tout l'Ordre la reputation de sa bonne Vie.

VIE ET ACTIONS
DU PERE CONSTANTIN A SALVATORE PRESTRE.

XLVII. Cette Année reluit aussi d'un brillant éclat de sainteté, dans la Province de Messine, P. Constantin à Salvatore, Bourg de Messine, Prêtre, qui dés son entrée en Religion, s'ordonna ce genre de vie, qui ne fut pas seulement libre du soupçon du vice, mais qui fut encore accompagné de toutes les Vertus: d'où il acquit cette grace, que tandis qu'il vêcut parmi nous, il servit aux autres d'original, & de regle d'une conduite fort religieuse. En effet aussitost qu'il prit port dans nôtre Ordre, aprés les orages de la mer tempêtueuse du monde, il resolut de se rendre de sorte la solitude amie, qu'il parloit peu avec les Freres, plus rarement avec les Seculiers, & presque jamais avec les femmes: que s'il étoit obligé de leur parler quelquefois, c'étoit avec tant de modestie de veuë, de circonspection de paroles, & de juste composition du corps, qu'il traittoit avec eux comme avec les ennemis, & les censeurs de sa conduite, parce qu'il sçavoit bien, que ce sexe étoit ennemi de tous les bons, & qu'il devoit converser avec lui, comme avec ses adversaires, dont il devoit craindre les approches, plus exactement, que celles des scorpions.

Recit de ses admirables vertus.

XLVIII. Il faisoit paroître son Abstinence admirable, par les jeûnes de pain, & d'eau, dont il maceroit sa chair trois fois la semaine: inviolable loi, qu'il s'imposa tout le cours de sa vie, quelque âge, ou quelque incommodité qu'il eust, & quoiqu'il enseignast la même façon de jeûner, aux Novices, dont il fut souvent Pere Maître, pour les porter à la vertu plus efficacement, il étoit toutefois si prudent, & si charitable dans les autres choses, qu'il leur étoit plus indulgent que rigoureux.

XLIX. Son Humilité d'esprit étoit si profonde, que quoiqu'il fust Gardien, toutes les fois que ses Freres lui avoient dit leur coulpe, dans le Refectoire, selon leur coûtume, il se mettoit aprés eux à genoux, & disoit tout haut la sienne, dont son Confesseur avoit ordre de lui imposer la Penitence. Il privoit de sorte ses sens de tous les plaisirs possibles, qu'il étoit convenu avec ses yeux, de ne leur accorder que peu de sommeil, & de donner aux veilles & à l'Oraison, tout ce qu'il pourroit menager de meilleurs momens. D'où vient, que comme devant Matines, il s'occupoit long-temps à la contemplation des choses Divines dans l'Eglise, il la continuoit jusqu'au matin, sans retourner au repos: d'où quelquefois sa face paroissoit si lumineuse, par ses entretiens avec Dieu, que F. Vincent de S. Marco, qui fut à sa chambre, pour se confesser, y vit, aprés en avoir ouvert la porte, une grande lumiere, dont fort surpris, il se retira aussitost: mais comme P. Constantin le fit entrer, il apperceut son visage si brillant de cette splendeur Celeste, qu'il en éclairoit toute la chambre.

Humilité de nos anciens Peres.

Dieu

L.

Dieu le favorisa de plusieurs de ses faveurs, & nous en rapporterons ici quelques-unes pour la gloire de leur autheur, & pour l'édification des autres. Lorsque P. Constantin étoit Gardien du Convent de Randazzo, F. Athanase du même lieu, dont nous avons parlé l'an 1582. y mourut; & quoiqu'il fust assuré de sa bonne vie, parce qu'elle avoit été toûjours fort vertueuse, & qu'ainsi il ne doutast point de son salut, à cause pourtant qu'il craignoit, qu'il n'eust pas souffert sa longue, sa violente, & sa derniere maladie, avec toute la patience d'un homme fort genereux, quelques jours aprés sa mort, il pria Dieu, de lui faire connoître, en quel état l'ame de F. Athanase étoit. Tandis qu'il continuë souvent cette priere, & qu'une nuit devant Matines, il la recommençoit avec plus d'ardeur, en presence du S. Sacrement, il entendit un grand bruit d'enhaut; il en eut frayeur, & comme il eut regardé du côté qu'il venoit, il apperceut venir à lui du Ciel, au milieu d'un nuage tout lumineux, F. Athanase, qui s'approcha de lui, pour lui dire; Constantin, pourquoi craignez-vous, ou qu'apprehendez-vous de mon salut? n'en ayez plus de peur, il est assuré, & par la clemence de Dieu, je suis maintenant dans le Ciel avec les Bienheureux. P. Constantin fut fort joyeux, de la gloire de son ami, & lui répondit; Je remercie Dieu, qui vous a fait entrer en partage avec les Saints, & vous a placé dans son Royaume Celeste avec eux. Mais je vous prie, mon ami, dites-moi, en quel état de grace est l'Ordre des Capucins auprés de Dieu: Fort bien jusqu'ici, répond Athanase, & plaise à sa bonté, qu'il y continuë. Ce qu'ayant dit, il ne parla plus, & se retira de ses yeux.

Vn Frere deffunt lui apparoît, & l'assure de son salut.

LI.

Il y avoit trente cinq ans, que le Mont Etna proche de Catane, n'avoit jetté de flammes, lorsque P. Constantin, qui étoit Gardien au Convent de Francavilla, situé au pied de cette montagne, dit un jour à sa Famille; Mes Freres, il y long-temps, que le Mont Etna n'a vomi de flammes, & qu'il est en silence, mais cette Année, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, il fera entendre ses mugissemens, redoublera ses Trembles-terre, & vomira tant de globes de feu, qu'il épouvantera tout le monde: ce qui se trouva vrai, par un fort triste evenement.

Il predit un incendie future du mont Etna.

LII.

La Dame Lucretia Moncata, Marquise de la Ruccella, avoit été long-temps sterile, & desiroit fort avoir des enfans: elle pria P. Constantin, de lui en obtenir de Dieu; Ne le souhaittez pas tant, Madame, lui répondit-il, en effet, si aprés que vous en auriez eu un, il mouroit, vous en seriez plus affligée, puisque nous sommes ordinairement plus touchez, de perdre ce que nous possedions, que d'en avoir été privez même fort long-temps. Mais la Marquise par un desir de femme, qui s'irrite aisément, poursuit avec chaleur sa demande, auprés du P. Constantin, qui lui dit; Ayez bon courage, vous voulez des enfans, vous en aurez assurément. Quelque temps donc aprés, la Dame envoya, par un Messager exprés, demander au P. Constantin la corde de chanvre, dont il se ceignoit, avec cette esperance, & ce dessein, que si elle la mettoit sur son corps, elle deviendroit bientost mere. Il la lui envoya par son Messager, à qui il dit; Dites à la Marquise, qu'elle aura bientost un enfant. Aussitost qu'elle eut pris cette corde, elle conceut dans son sein une fille, qu'elle mit au monde en son temps, & qui mourut trois ans aprés, avec un déplaisir extrême de la mere, comme l'en avoit avertie le Serviteur de Dieu.

Il promet un enfant à une Marquise.

LIII.

Au même Convent de Francavilla, douze hommes ne purent remuer une grosse pierre, qui étoit dans un coin de la cuisine, d'où elle

Par son Oraison une grosse pierre change de place. incommodoit fort le bâtiment; P. Constantin alors, prit avec lui Frere François de Linguagrossa Clerc, & F. Philippe de Catane Laïc, & il leur dit; Courage, mes Freres, transferons ailleurs cette pierre, qui embarasse si fort la cuisine: Vous vous moquez, mon Pere, lui répondit F. Philippe, douze hommes n'ont pu la remuer, & vous croyez, que nous en venions à bout: Mais, repartit P. Constantin, pourquoi cette pierre vous épouvante-elle si fort? ayez seulement du cœur, & y mettez la main, vous éprouverez, que l'Obedience la rendra legere; mais auparavant que vous travailliez à la changer de place, prononcez tous le nom de Jesus, avec tout ce que vous pourrez de pieté. Chose merveilleuse! veritable pourtant, ils s'en vont tous, ils prononcent devotement le nom de Jesus, & alors ils tirent cette grande pierre, & la portent assez loin, avec la même facilité, que si elle eust été fort petite.

LIV. Il guerit plusieurs malades, comme on peut voir par ces exemples. Il avoit coûtume d'écrire ces paroles; *Super ægros manus imponent, & bene habebunt*, dans de petits morceaux de papier, & de les accompagner d'un nom de Jesus, qu'il distribuoit aux malades, qui venoient à lui de tous côtez. Il en donna à un homme, qui avoit une fiévre quarte, il en fut gueri, & lorsque le sceurent d'autres, qui avoient des quartes, des tierces, & des quotidiennes, ils demanderent au gueri son papier, & aprés en avoir fait des morceaux, chacun prit le sien, & tous furent délivrez de leur fiévre; parce que leur foi, & les merites du P. Constantin, leur rendirent leur santé, par la vertu de Jesus-Christ.

S. Marc. chap. 16.

LV. Un Bourgeois de Francavilla, qui avoit eu long-temps la fiévre quarte, s'addressa à lui, & le pria de lui faire le Signe de la Croix; il ne vouloit pas, parce qu'il se croyoit sans vertu, & sans merite: toutefois comme il vit l'empressement du Malade, qu'il accompagna de ses larmes, il lui accorde un Signe de Croix, & il fut gueri au même moment. Il rendit la santé, par le même Signe, à un Apotiquaire de Francavilla, qui s'appelloit Hierôme Cardo, & qui avoit une aposteme sur l'épaule. Il soulagea encore deux autres malades dans Francavilla, dont l'un avoit une fiévre quarte, & l'autre une plus dangereuse maladie, par le seul attouchement de son habit.

LVI. Deux ans avant sa mort, il consideroit F. Marian de Randazzo, qui bâtissoit la sepulture de ce Convent, & il lui dit; Qui, à vôtre avis, mon Frere sera le premier enterré dans ce sepulchre; Vous devriez faire cette demande à un Prophete, lui répondit F. Marian, puisqu'il n'y a que Dieu, qui puisse connoître les choses futures, comme les presentes. Vous avez répondu sagement, dit P. Constantin, mais sçachez que ce sera moi: ce qui arriva aprés les deux ans, comme il l'avoit prédit. Lors donc que P. Constantin fut arrivé au terme de sa vie, auparavant sa mort, il éleva ses yeux au Ciel, il y fut ravi, & son Confesseur, appellé P. Massé de Nicosia, crut qu'il étoit mort; il le remua si fort alors, qu'il le fit revenir à lui, & le regardant, il lui dit; Dieu vous le pardonne, mon Pere, par vôtre remuëment, vous m'avez ravi mes plus grandes joyes, puisqu'un Ange me montroit un lieu tout éclattant de lumieres, & plein de delices, où je serai bientost: ce qu'ayant dit, peu de temps aprés il acheva sa glorieuse Vie.

Il predit sa mort à un Frere.

LVII. Aussitost qu'on sçeut sa mort dans le Bourg, il accourut une si grande foule de peuple au Convent, pour le voir, & en avoir des Reliques de son corps, disoient-ils par devotion, ou de son habit,

qu'ils couperent tout le sien par morceaux, & il fallut lui en donner un autre. L'eau même dont on avoit lavé son corps mort, selon la coûtume, eut tant de vertu, à cause de ses grands merites, auprés de Dieu, qu'aprés que P. Massé en eut fait un bain, & lavé sa jambe, qu'il avoit malade de foiblesse, il y avoit long-temps, il en fut tres-parfaitement gueri.

Aprés sa mort, il guerit un Frere malade d'une jambe.

LVIII.

Quelques jours aprés sa mort, il apparut à un Frere, qui lui demanda en quel état étoit son salut; Ha! répondit-il, que les jugemens de Dieu sont rigoureux, & éloignez de l'opinion des hommes; souvent ce qui leur paroist des vertus, est jugé comme un crime de Dieu, qui le mesure au poids de son équité; par sa misericorde, je suis sauvé, je l'avouë, & je joüis de la gloire. J'ai pourtant été trois jours dans le Purgatoire, & sans mentir, ils m'ont paru trois mille ans de supplices: si vous m'en demandez la cause, je vous en dirai d'eux. La premiere, que par mes frequentes Prelatures, entre les Freres, j'ai imprudemment contracté certaines taches, que je ne croyois pas telles, & j'ai obmis plusieurs choses, que la Charge de Superieur, & de Pasteur de mon Troupeau, exigeoit de ma diligence, qu'on a fort examinées au Jugement de Dieu. La seconde, que dans les honnêtes recreations, que j'ai accordées aux Freres, & que je devois borner aux regles de la seule vertu, j'ai été plus indulgent qu'il ne falloit, d'où sont suivies quelques occasions d'un trop libre divertissement. Ce qu'ayant dit, à l'instruction de ses Suivans, il retourna dans le Ciel, avec les Bien-heureux.

Il est trois jours en Purgatoire, & croit y avoit été trois mille ans.

VIE ET ACTIONS

DU PERE JACQUES DE PETRA RUBIA, PRESTRE.

LIX.

A Ceux-ci la Province de la Marque d'Ancone, joint cinq Illustres, qui ornent bien cette année, dont le premier est, Pere Jacques Prêtre, de Petra Rubia, terre de Montefeltri, qui quoiqu'il ne fust pas Noble de naissance, ne laissa pas d'être bien illustre en vertus, & en grandes actions. Aussi tost qu'il eut pris l'esprit de la Religion, il joignit une observation de Regle si exacte, & une si prodigieuse austerité de vie, qu'aprés qu'il eut exercé fort dignement, toutes les Charges de sa Province, il fut élevé, dans un Chapître, par le consentement de tous les Vocaux, au Provincialat, & il y fit briller tant de nouvelles vertus, qu'il accompagna de celles, qu'il avoit acquises auparavant, qu'on pouvoit le comparer à un flambeau lumineux & ardent, comme dit un Evangeliste, *Ille erat lucerna lucens, & ardens*, parceque sa vie étoit comme une lumiere, qui montroit le chemin du Ciel à ses sujets, & qui leur découvroit, quels vices ils devoient fuïr, quelles vertus suivre, quels desirs embrasser, & par quels degrez monter au sommet de la perfection de l'Evangile. Puisque, soit qu'ils considerassent sa composition exterieure, soit qu'ils penetrassent son interieure, de quelque côté qu'ils regardassent sa vie, ils y voyoient toûjours, les lumieres plus brillantes des vertus.

Il fleurit en plusieurs vertus, qu'on recite ici.

LX.

L'ornement de son exterieur étoit l'abstinence, dont il avoit coûtume de reprimer si severement son goust, que comme, outre les jeûnes

de l'Eglise, & de la Regle, il en observoit plusieurs autres, il n'y prenoit souvent que du pain, & de l'eau; il resserroit encore davantage, une si étroite abstinence, jusques-là, qu'il ne mangeoit du pain qu'à demi: d'où vient qu'il avoit, & qu'il souffroit toûjours un grand appetit, parcequ'il avoit resolu, de ne manger que le necessaire à la vie; il se privoit donc bien exactement des choses, ou qui irriteroient son appetit, ou qui par quelque inclination de nature, lui donneroient du contentement. D'où vient que se sentant porté naturellement, à manger des fruits, pour mortifier davantage son goust, qui en desiroit, il s'en priva l'espace de quarante ans.

LXI. Il observa si exactement le Carême, que nous appellons de l'Epiphanie, que quoique nôtre Pere saint François, en fasse moins dans sa Regle, un commandement, qu'un conseil aux Freres, à cause pourtant du respect qu'il lui portoit, & de la benediction qu'il y donnoit, à cause même de l'ancien usage de l'Ordre, il le gardoit si inviolablement, qu'un jour étant tombé malade, dans le temps qu'il l'avoit commencé, lorsque son Compagnon, qui voyoit que sa maladie seroit longue, voulut l'obliger à manger de la viande, pour en arrêter le cours, il lui dit; Pourquoi, mon Frere, me détournez-vous, par vos discours, de mon Carême? je suis en possession de ce jeûne depuis quarante ans, sans la moindre remise? Pourquoi, vous efforcez-vous, de m'en priver, à cause d'une legere maladie? laissez-moi dans ma possession, mon Frere. La fermeté du P. Jacques, dans son jeûne, lui fut fort avantageuse, parce que comme il étoit si mal de corps, qu'il n'avoit presque plus de force, & que venu au Convent de Loro, où les Freres, qui se portoient bien, & qui n'avoient pas trop d'âge, avoient rompu le Carême, ils le recommencerent, à l'exemple de leur Pasteur, & malade, & plein d'années.

LXII. *Témoignage de sa grande honnêteté.* Il ornoit son abstinence d'une honnêteté de mœurs, dont il étoit si embelli, que confessant depuis trois ans une Dame de qualité d'Ancone, à qui le General avoit permis de se confesser aux Capucins, il ne la connut jamais, par son visage, mais seulement par sa voix, parce que comme il ne s'étudioit, qu'à posseder son ame libre, de toute corruption de sa chair, il apportoit tous ses soins, à fermer les portes, qui pouvoient y introduire ses ennemis, & en obscurcir les beautez.

LXIII. *Son admirable pauvreté.* Il achevoit l'ornement de son homme exterieur par la pauvreté, qu'il cherissoit de sorte, qu'il ne se plaisoit, à quoi que ce fust, où elle ne se trouvoit pas. D'où vient qu'elle lui étoit si familiere dans sa chambre, où l'on ne voyoit rien, qu'un Breviaire, une discipline, une ou deux images de papier, une de JESUS-CHRIST, & l'autre de la sainte Vierge; il se l'associoit de sorte dans son habit ordinairement tout usé, dans sa corde tissuë de gros chanvre, dans ses sandales toutes rapiecées, dans ses mouchoirs les plus vieux, dans ses mutandes souvent déchirées, dans sa nourriture la plus commune, & dans tout son usage des choses, qu'on eust dit, qu'il eust mis en elle tous ses plaisirs, & toutes ses amitiez. Comme donc il l'aimoit, tout ce qu'on le peut, il la persuadoit fortement aux autres, & lorsqu'il étoit Provincial, il veilloit de maniere à sa pratique, que si dans les visites des Freres, & de leurs Convens, il rencontroit quelque chose, ou de superflu dans l'usage des choses, ou d'abondant dans la nourriture, ou de curieux dans les bâtimens, qui choquast, ou ne ressentist pas assez la pauvreté, il le retranchoit, & le faisoit détruire aussi-tost. J'obmets ici son admirable austerité de vie, ses macerations de corps, ses mortifications de chair, & ses autres

rigueurs, dont son homme exterieur étoit formé de sorte à la vertu, que tous en pouvoient tirer les exemples, d'une bonne, & d'une heureuse vie.

Pour son homme interieur, il étoit orné de tant de vertus, qu'on ne pouvoit dire aisément, qui de toutes y devoit tenir le rang de premiere. L'on y voyoit briller l'humilité, qui engageoit, indifferemment avec les autres, un grand homme, quoi que Provincial, aux emplois moins considerables d'un Convent, parce qu'il ne croyoit pas, qu'il fust indigne d'un Prelat, de balayer l'Eglise, laver les écuelles, nettoyer les habits, bêcher la terre, & s'occuper à des actions pareilles, qui animassent ses sujets, aux pratiques plus profondes de l'humilité. On y admiroit la mansuetude, dont il recevoit de si bonne grace les affronts, & les injures, qu'il rendit un bien-fait à un Frere envieux de sa gloire, qui l'avoit dénoncé à l'Inquisition, & écrivit pour lui à son Gardien, de cette obligeante maniere; *Si vous voulez, mon Pere, m'obliger extrêmement, témoignez à ce Frere, tout ce que vous pourrez d'affection, & de bons offices, & croyez que je les recevray comme rendus à moi-même.* Sa charité brûloit de sorte pour guerir ses oüailles, qu'il ne craignoit jamais de s'exposer pour elles, ni le vomissement de sang, qu'il jettoit souvent par la bouche, ni quelqu'autre incommodité que ce fust, n'interrompoient pas ses visites, mais il méprisoit tous les perils, & toutes les maladies, pourveu que comme un bon Pasteur, il eust soin des Brebis que Dieu lui avoit confiées. Il brûloit enfin d'un desir ardent de l'Oraison, qui le separoit souvent de la conversation des hommes, & l'écartoit, autant que lui permettoient les affaires, dans la solitude son amie, où il avoit coûtume de s'appliquer, à la contemplation des choses Divines, avec tant de zele, & d'assiduité, qu'il y employoit la meilleure partie de la nuit. D'où il souffrit d'horribles attaques des Demons, dont ils tâchoient de le troubler dans ses exercices, d'une si ardente pieté.

LXIV. Ses vertus interieures.

Une nuit qu'il prioit dans sa chambre tout seul, il entendit frapper à sa porte, & répondit à nôtre ordinaire, *Deo gratias.* Le Demon alors entra sous la figure d'un Novice, qui le pria de le confesser; il y consentit sans sçavoir, que ce fust le Diable, & comme il ne faisoit point de signe de Croix, & ne se mettoit pas à genoux, P. Jacques le reprit aigrement, & lui ordonna l'un & l'autre, ce qu'il lui refusa, & alors l'homme de Dieu reconnut, que c'étoit le Diable: ce qui l'obligea de le mal-traiter de paroles, & il s'enfuït aussi tost.

LXV. Le Demon tâche à le troubler dans son Oraison.

Une Oraison si fervente, lui obtint souvent de Dieu beaucoup de faveurs Celestes, qui le firent paroître plûtost un homme Divin, qu'un ordinaire. Entre ces autres dons, il eut celui de Prophete, qui l'éclairoit de sorte, qu'il predit quantité de choses futures: au P. Petrino de Petra Rubia son Neveu, qu'il le survivroit de quelque temps, & qu'alors il verroit plusieurs accidens, soit merveilleux, soit funestes, dont le monde seroit attaqué: ce qu'il éprouva veritable, parce que quelques mois aprés, P. Jacques mourut à Ascoli, & P. Petrinus vécut treize ans aprés, durant lesquels il vit plusieurs choses, comme la ruïne des Bandits, qui incommodoient si fort l'état Ecclesiastique, & les gens d'Eglise, qui furent délivrez de leurs insultes, par les soins du Pape Sixte V. comme l'étrange revolution de la France, où le Cardinal de Guise fut tué, le Roi Henri III. assassiné, Monsieur de Guise massacré, la Ligue toûjours dans ses furies, qui remplissoient toute la France du sang de ses Peuples, jusqu'à ce qu'Henri IV. aprés avoir abjuré l'Heresie

LXVI.

Il predit plusieurs choses futures.

fut proclamé Roy par ses Peuples, & par Clement VIII. Comme encore la disette de 90, & 91. qui fut si grande dans toute l'Italie, que si Dieu ne l'eust secouruë par quantité de vaisseaux de Dannemarc & d'Hollande, qui passerent, contre leur coûtume, le détroit de Gibaltar, & qui y aporterent de grandes provisions de bleds, elle eût esté reduite presqu'aux dernieres extremitez. Comme aussi l'inondation du Tybre, dont les eaux rendirent Rome navigable, à cause de leur hauteur, & de leur furie. Comme même la ville de Venise, qui quoique fort accoûtumée à la mer Adriatique, puis qu'elle est toûjours dans ses ruës, fut toutesfois si extraordinairement incommodée de ses eaux en colere, qu'elle en fut presque inondée. Comme enfin en 95. la mort & la creation de deux Papes, parce que Sixte V. mourut le 25. d'Aoust, & Urbain VII. fut éleu le dix-sept Septembre, & parce qu'il mourut douze jours aprés, le cinquiéme de Decembre on élut à sa place Gregoire XIV. c'est assez de témoignage, pour autoriser l'esprit de Prophetie du P. Jacques de Petra Rubia.

LXVII. *Dieu envoye cinq pains à lui & à ses quatre Compagnons.*

On attribuë pieusement à ses prieres, que lors qu'il alloit en 1584. au Chapitre General à Rome, avec F. Barthelemi de Cesene, F. Pacifique de Sestino, & deux autres, & qu'ils furent contraints, pressezde la nuit, de s'arréter en une vieille mazure toute ruïnée, sans habitans qui pussent les soulager, & avec une petite bouteille de vin, dont ils pouvoient secourir leur lassitude, aprés qu'ils eurent fait leurs prieres, un homme leur apparut, qui leur donna cinq pains, autant qu'ils étoient, & leur dit; Vôtre long voyage vous a fort fatiguez, mes Freres, mais voila des pains que mon Maistre m'a ordonné de vous apporter, ils vous donneront des forces: ce qu'ayant dit, il se retira. Tous admirerent, d'où pouvoit leur venir une faveur si grande, dans un temps de nuit. Le jour qui parut aprés quelque repos, accrut leur étonnement, parce qu'ils virent ce lieu si éloigné de maisons, qu'ils ne pouvoient attendre ce pain de secours, de qui que ce soit, que de Dieu; de sorte qu'ils l'attribuerent à sa liberalité Divine, & lui en rendirent leurs remerciemens.

LXVIII. *Dieu multiplie à la consideration le vin d'une femme.*

Lorsqu'il fut malade à Ascoli, la femme d'un Foulon avoit coûtume de lui envoyer une petite bouteille de vin, mais comme le tonneau fut presque vuide, & que le vin n'en sortoit plus que goutte à goutte, le mari s'en fâcha, & en gronda fort sa femme, qui lui répondit confidemment; Pourquoy vous plaignez-vous de nôtre vin? il y en aura assez pour nôtre ménage; servez-vous en, & ne vous plaignez plus: mais lui, qui avoit éprouvé souvent le tonneau, y va à dessein d'en tirer quelques gouttes: à peine eut-il ouvert la canelle, que le vin en sortit abondamment; il sonde le tonneau, il le trouve plein à demi, en remercia Dieu, & n'empécha plus les aumônes de sa femme.

LXIX. *Sa gloire fut revelée à un Frere qui prioit.*

Il fit plusieurs actions dignes d'une eternelle memoire, & il eut beaucoup de Revelatiõs, mais parce que les unes & les autres n'ont pas été écrites, elles n'ont pû venir jusqu'à nous, par la negligence, ou plûtost l'humilité de nos anciens Peres. C'est assez qu'il tomba malade au Convent d'Ascoli, & lors qu'il fut proche de sa mort, il demanda à F. Paul de Sarnano quelle heure il étoit de la nuit: il lui répondit; Il est proche de cinq heures; Tant mieux, repartit-il, il ne m'en reste plus que deux, & il ne se trompa pas, parce que la septiéme s'achevoit, lors que tout d'esprit & de cœur en Dieu, il lui rendit son ame par sa mort, avec la même pieté qu'il lui avoit consacré sa vie. Sa gloire fut revelée du Ciel aprés sa mort à un Frere qui prioit dans l'Eglise, où il vit entrer une grande Procession de Capucins, dont les premiers étoient revêtus d'Aubes, comme P. Jac-

ques orné pardessus d'une Etolle tissuë d'or, avec des franges bien precieuses : on le portoit même en signe d'honneur, aprés ces premiers, sur un fauteüil, & lors qu'il fut arrivé jusqu'au Frere qui prioit, d'abord il le reprit de quelque faute particuliere, & puis aprés un assez long discours, il remonta au Ciel avec toute sa Compagnie; mais ce Frere ne dit jamais rien de ses Entretiens, & il se contenta d'avertir les Freres de sa gloire dans le Paradis.

VIE ET ACTIONS

DE F. JACQUES DE REGGIO, LAIC,

du Duché de Modene.



Oici un autre F. Jacques de Reggio en Lombardie, aussi illustre en Sainteté que l'autre, quoi qu'inferieur en emplois, & en dignitez. Il conserva si pure sa virginité, même dans le monde, que quoique ses Compagnons eussent placé, pour la violer une débauchée dans son lit, il lui tourna le dos, & s'endormit sans penser à elle : crainte donc des futurs perils, il sortit du monde, & de tous ses plaisirs, pour servir à Dieu dans l'Ordre de l'Observance, où il demeura quelque temps avec beaucop de loüanges : mais aussi-tost qu'il apprit par le bruit commun, la sainte vie des Capucins, l'an 1538. il se retira parmi eux.

LXX. Il passe de l'Observance aux Capucins.

Les MS. disent des prodiges des vertus de ce Frere, parce qu'il les possedoit toutes fort éminemment. L'humilité premierement qui est d'autant plus parfaite qu'elle abbaisse un homme, dans quelques dignitez, fut si profonde dans F. Jacques, qu'elle le soûmettoit de telle sorte aux autres, que quoiqu'il fut élevé quelquesfois au dessus d'eux, elle le rendoit toûjours le plus humble de tous les hommes. Encore qu'il ne fust que F. Laïc, il fut souvent Superieur en plusieurs Convens de sa Province de la Marque, & bien loin de s'en faire accroire dans cette qualité de preéminence, il en prenoit sujet de s'humilier davantage, parce que si lors qu'il étoit inferieur, il n'avoit qu'un Office, lors qu'il étoit Superieur il en prenoit plusieurs : & comme il se plaisoit plus à la cuisine, comme à l'Office le plus humble, & le plus penible, il y joignoit les plus viles du Convent, comme de bescher la terre, de laver & de racommoder les habits, d'aller à la Queste de porte en porte, de balayer les dortoirs, d'assister les malades, de leur fournir leurs besoins, de se faire tout à tous, & de leur rendre tous ses services, & ainsi sa dignité, qui a coûtume d'engendrer la superbe dans d'autres, fournissoit à F. Jacques de plus grands accroissemens d'humilité? qu'on ne s'en étonne pas, parce que comme on a dit autrefois sagement, que personne ne commande bien qui ne sçait obeïr aux autres, l'obeïssance de F. Jacques, lors qu'il étoit inferieur, étoit si soûmise, qu'il ne cherchoit jamais de raisons des choses qu'on lui ordonnoit, & ne penetroit pas les desseins de ses Superieurs : mais à peine avoit-il entendu leurs volontez, que comme s'il eust esté sans esprit, & sans cœur, il s'y soûmettoit en même-temps, & recevoit leurs ordres avec le sentiment du Prophete, *Vt jumentum factus sum* Psalm. 72.

LXXI. De ses vertus, principalement l'humilité & l'obeïssance.

apud te, & ego semper tecum, tenuisti manum meam, & in voluntate tua deduxisti me.

LXXII. La pauvreté avoit de sorte dépoüillé ce Frere de toutes les choses, qu'à peine lui laissoit-elle les necessaires, que lui accordoit sa Regle, & encore s'en servoit-il si moderément, qu'il sembloit vouloir disputer avec l'usage, & le détruire entierement : d'où vient qu'il avoit toûjours le plus méchant habit, tout plein de pieces pour couvrir son corps, des sandales, une corde, & des mutandes, qu'il ne choisissoit pas, & qu'il ne prenoit que par necessité.

LXXIII. Sa vertu de chasteté, dont il étoit orné dés le commencement, l'écartoit de sorte des entretiens de tous, à plus forte raison de la familiarité des femmes, qu'il ne pouvoit en souffrir les yeux, & il parut abhorrer si fort les moindres taches de l'impureté, qu'il en évitoit toutes les occasions : mais comme il n'ignoroit pas, que l'abstinence & les macerations servoient de nourriture & de soûtien à la chasteté, il avoit coûtume de si bien moderer sa bouche, qu'il ne sçavoit ce que c'étoit de satieté, & à cause qu'il n'avoit point d'ordinaire d'autre nourriture, que le pain & l'eau, il laissoit le meilleur aux Freres, & prenoit toûjours le plus dur, & le moins blanc pour lui. Il ne mangeoit point de chair, ou fort rarement, & pourveu qu'il donnast des alimens necessaires à la nature, il se soucioit bien peu qu'ils eussent du goût, ou qu'ils fussent insipides. Enfin, son austerité fut telle, qu'il sembloit lui oster toutes les mesures. Dans les plus grands Hyvers, il ne s'approchoit presque point du feu, il affligeoit son corps de rudes disciplines, il n'accordoit qu'un peu de sommeil à toutes ses fatigues, & à cause qu'il refusoit à sa chair, & à ses sens toutes les commoditez & tous les plaisirs possibles, il sembloit mener avec nous une vie plûtost du Ciel, que de la terre.

Son austerité étoit prodigieuse.

LXXIV. Toutes ces vertus de F. Jacques étoient relevées par les ardeurs de sa charité, soit envers les pauvres, soit envers les malades, & il aimoit ceux-là si tendrement, que lors qu'ils venoient comme en foule à la porte du Convent demander l'aumône, s'il n'y avoit point de pain, plûtost que de les renvoyer sans quelque chose, il leur donnoit, ou des fruits, ou des herbes, ou quelques legumes : & il cherissoit si fort ceux-ci, qu'il leur rendoit tous les services imaginables d'une officieuse charité. Toutes ses vertus enfin, estoient comme les filles de son Oraison, qui comme leur mere, les entretenoit toutes de sa chaleur ; en sorte qu'elle animoit son ame à leur poursuitte la plus relevée. Elle l'obligeoit souvent la nuit de veiller avec Dieu, & le jour à se retirer dans des solitudes, où il s'occupoit seul, à la contemplation des choses Divines. Elle le ravissoit frequemment en extase, où il étoit de conversation dans le Ciel avec les Anges, & plusieurs en ont été témoins oculaires : comme P. Boniface de Caglio, au Convent de Morro, où il eut besoin du P. Jacques, il alla l'appeller à sa chambre, & il l'y trouva les yeux au Ciel, & insensible sans mouvement. Quelques Freres étrangers aussi qui sortoient du Convent de Monte-Sancto, entrerent dans l'Eglise, & virent F. Jacques dans un coin, qui prioit ; ils s'approcherent de lui, pour lui dire Adieu, & ils le rencontrerent sans sentiment ; aprés qu'ils l'eurent admiré quelque temps, ils avertirent le Gardien qui n'étoit pas éloigné, & ils loüerent tous la bonté de Dieu, qui honoroit son serviteur de tant de faveurs Celestes. F. Jacques avoit coûtume de communier trois ou quatre fois la semaine, & à peine avoit-il receu le corps adorable de JESUS-CHRIST, que libre du sejour de ses sens, il alloit converser avec lui dans le Ciel, & y joüissoit de tous les plaisirs possibles.

Son Oraison mentale étoit merveilleuse.

Cette

Cette même Oraison qui faisoit tant de merveilles dans F. Jacques, le porta un jour, apres quelques-uns des quarante qu'il jeûnoit, en l'honneur du S. Esprit, de demander à Dieu d'être embrazé du même feu de charité qui brûla le cœur des Apôtres, à la Ceremonie de la Pentecôte: cette grace lui fut accordée au Convent de S. Elie de Fano, & deslors il commença à brûler de tant d'amour de Dieu, qu'aussi-tost qu'il se mettoit en Oraison, il étoit si fort embrazé du S. Esprit, qu'il ne pouvoit presque respirer, & qu'on eu dit qu'il alloit mourir à tous les momens: d'où souvent il étoit contraint de faire de grands cris, qui à cause qu'ils interrompoient l'Oraison des autres, le contraignoient de chercher des Solitudes, pour y prier à son aise, ou de se retirer à sa chambre, & pendant son Oraison, son cœur étoit si enflammé, que sa bouche poussoit des clameurs si hautes, qu'on les entendoit de l'Eglise. Bien plus cette flamme de Dieu, qui consumoit son cœur, avoit coûtume de l'éloigner si fort de lui-même, que soûpirant, & criant dés sa cellule, à l'Eglise, & de l'Eglise dans le bois, il courroit comme transporté pour adoucir ses embrazemens. Ce qui paroissoit bien plus, lors qu'il s'approchoit du S. Sacrement, à la table même, lors qu'on y lisoit quelque chose qui l'animast à l'amour de Dieu, il en sortoit aussi-tost, & s'en alloit, ou dans l'Eglise, ou dans le bois faire ses cris ordinaires. Enfin, parce qu'alors ses Extases étoient plus frequens, il sembloit vivre plûtost avec les Anges dans le Ciel, qu'avec les hommes sur la terre. LXXV.

Embrazé de l'amour de Dieu il faisoit de grands cris par sentiment de son ardente charité.

Il est souvent ravi en Extase.

Mais parce que la foiblesse humaine, ne pouvoit pas souffrir long-temps, un si grand embrazement d'amour de Dieu, dans le cœur de F. Jacques, sa bonté, qui a consideration pour ses Saints, & même quelque respect de puissance pour ses Elûs, fist des pluïes, des flammes plus ardentes de sa charité, puisque quelque temps aprés cét incendie de cœur, & d'esprit, Dieu voulut dans son Serviteur, en temperer les ardeurs, par l'abondance de ses larmes, & il en versoit si grande quantité, qu'il n'y avoit point chez lui d'Oraison, de Meditation des douleurs de JESUS CHRIST, & de lecture de pieté, qui n'en tirassent des torrens de ses yeux: en sorte qu'aussi-tost qu'il entendoit lire quelque pieux Autheur au Refectoire, il jettoit tant de pleurs, & poussoit tant de soûpirs, qu'il étoit contraint de sortir de la table, & de se retirer dans sa chambre. LXXVI.

Comme dans ses premieres années de Religion, il étoit si endormi, qu'à peine pouvoit-il faire une Oraison sans sommeil, il prioit Dieu continuellement de le délivrer de cét esclavage, qui sentoit plus à son sens la beste brute, que l'homme raisonnable. Lors donc qu'un jour, il étoit plus éclairé que l'ordinaire de son sommeil, durant sa priere, il sentit sur son oreille droitte un si grand coup de poing, qu'il y souffrit douleur, & même quelque son assez long-temps, & depuis il ne fut plus endormi, pendant ses Oraisons. Les Monumens plus fidels de l'Ordre, nous assurent qu'il fut honoré quelquesfois de la presence de la sainte Vierge, & de nôtre Pere S. François, de plusieurs autres Revelations, & même de quelques Miracles: en voici des exemples. LXXVII.

Dieu le délivre du sommeil durant ses Oraisons.

A Tolentin un bienfaicteur des Capucins, appellé Pierre Paul Pittorio, avoit chez lui un muids de vin, qui étoit devenu aigre, & pensoit à le jetter comme inutile; il en communiqua à F. Jacques, qui lui dit; N'en faites rien, peut-estre qu'il deviendra meilleur, avec le temps. Pourquoi m'ordonnez-vous d'attendre, repartit l'autre? un vin aigri ne se peut remettre, que par un miracle: Hé bien, si Dieu en fait un, répondit F. Jacques, il fit cependant sa priere, & peu de temps aprés ce Gentilhomme LXXVIII.

Vn vin aigri devient bon à sa priere.

gousta de son vin, le trouva fort bon, & en donna tout le muids aux Freres, leur disant; Mon vin étoit aigre, vous l'avez rendu bon, mes Peres, qu'il soit donc à vous, crainte qu'il ne devinst aigre comme auparavant.

LXXIX. F. Jacques gouvernoit le Convent de Crotichio, lorsque la neige étoit si haute par tout, que les Freres ne pouvans aller à leur Queste ordinaire, étoient reduits presqu'à l'extremité. Aussi-tost que F. Jacques en est averti, il assemble sa Famille dans l'Eglise, & leur ordonne des prieres communes, tandis qu'il se retire dans un coin, où il offre son Oraison à Dieu, pour le prier instamment de secourir leurs besoins. Il prioit encore ardemment, lors qu'un Cavalier sonne à la porte du Convent, & comme on fut la lui ouvrir, il donne au Portier une corbeille de pain fort excellent; aprés que ce Frere l'eut portée à son Superieur, il revint à la porte pour la rendre au Cavalier, & il ne l'y trouva plus, ni même les vestiges de son cheval sur la neige: ce qu'ayant dit à F. Jacques, tous conclurent que c'étoit un present de leur Pere Celeste, & ils lui en rendirent leurs reconnoissances.

Il impetre de Dieu du pain pour ses Freres.

LXXX. Au Convent d'Urbin, un Cuisinier avoit si peu de zele de la pauvreté, qu'il dissipoit l'huile, le bois, & toute autre chose fort imprudemment; F. Jacques l'en reprit un jour, & comme il s'en mocqua, il fut obligé de lui dire; Mon Frere, ce mépris que vous faites de la pauvreté, vous dispose à sortir de l'Ordre, prenez garde à vous. Cette parole eut son triste effet, parce que ce miserable, peu de temps aprés, montra par son apostasie, combien est dangereux de violer la pauvreté, & confirma par sa chute, la prediction de Frere Jacques.

LXXXI. Il fut envoyé du Convent d'Amendola à celui de Fermo, par son Provincial, & il dit en chemin à F. Bernardin de Mosso, qui l'accompagnoit; J'avance au terme de mon repos, la terre de Fermo couvrira mes os, & ce Convent me sera une longue demeure, comme s'il eust predit sa mort; il repetoit souvent la même chose, & il disoit aux Freres, qu'il seroit ravi de mourir le jour qu'on celebre la Feste de nôtre Pere S. François. Peu de temps donc aprés qu'il fut arrivé à Fermo, la fiévre le prit, & mourut le jour de S. François, avec tant de sainteté, que P. Pacifique de Sestino, dont nous avons parlé l'autre année, son Confesseur & son Gardien, qui l'avoit souvent confessé, disoit hautement, que si F. Jacques vivoit, & que l'Eglise ne le deffendit pas, il l'appelleroit librement Bien-heureux, sans faire tort à la verité.

Il predit aux Freres le iour de sa mort.

DU P. JACQUES DE BELFORTE' PRESTRE.

LXXXII. Le troisiéme dans la Province de la Marque, est P. Jacques de Belforté Prestre, qui dés le commencement de nôtre Reforme, quitta l'Ordre de l'Observance, & par le zele d'une plus grande regularité, entra chez les Capucins, dont il imita si parfaitement les mœurs, & la vie, qu'il merite place entre ces premiers Peres, qui furent les Fondateurs de nôtre Reforme. Comme il étoit instruit de la premiere austerité de nôtre vie, pour mieux soûmettre son corps aux ordres de son ame, il choisit d'abord un genre d'abstinence fort rigoureux, parce qu'il s'abstint de viandes, de fromage, d'œufs, de legumes, & de toutes sortes de potages, & ne se nourrissoit que de petits morceaux

Ses principales vertus.

de pain dur, amolli dans de l'eau; lors même qu'il fut bien âgé, il ne voulut vivre que de son pain dur émieté.

A cette effroyable austerité, répondoient l'âpreté de son habit, la rigueur de ses disciplines, la mortification de ses sens, le mépris de lui-même, & toutes ses macerations, dont il se faisoit paroître plûtost un genereux Athlete de JESUS-CHRIST, propre aux travaux de sa Milice, qu'un Soldat lâche, sans cœur, & sans generosité. Ses vertus d'ame n'étoient pas moins éminentes, & pour répondre comme il falloit à la vocation de Dieu, il en embellit son ame tout le cours de sa vie. En effet, il avoit tant de zele pour l'Observance Reguliere, qu'il gardoit inviolablement les vertus, qui font son appui, l'obedience, l'humilité, la mansuetude, la pauvreté, la patience, la chasteté, & la charité. Souvent même Gardien, il parloit de l'Observance Reguliere, avec un discours si plein de bonnes choses, qu'un soir il entretenoit ses Freres au Refectoire, avec tant de douceur, & d'attrait pour lui, & pour les autres, qu'il parla jusqu'à Matines, sans dégoust, & sans lassitude de qui que ce fust. Il vouloit que lui, & ses Freres observassent si exactement les Constitutions de l'Ordre, qu'il ne souffroit pas qu'on manquast à la plus petite. Mais sa mansuetude d'esprit, parut dans cét exemple, qu'ayant surpris un Larron, qui déroboit quelque ornement de l'Autel, il ne lui parla pas rudement, il se contenta de lui faire une petite correction, & aprés l'avoir fait manger, il le renvoya: voici encore un illustre témoignage de sa charité. Il assistoit à la mort, le Seigneur Averardo Evêque de Camerin, son parfait ami, & entre les prieres plus ferventes, qu'il offrit à Dieu pour lui, il suppiia sa bonté, que si aprés sa mort, il devoit souffrir quelques peines, dans le Purgatoire, il les transfera en sa personne, avec assurance, que si sa Majesté le vouloit, il les endureroit avec plaisir, à la place de son ami, & qu'ainsi il le conjuroit, que l'Evêque monta droit au Ciel, avec les Anges. Cette priere, que formoit la charité, ne déplut pas à Dieu, parce qu'à peine l'Evêque fut-il expiré, que P. Jacques fut surpris d'une paralysie, qui lui ôta l'usage, & le mouvement de la moitié de son corps, & qui lui causa d'extrémes douleurs, jusqu'à la fin de sa vie. LXXXIII.

Plusieurs exemples de sa douceur & de sa charité.

Voici un autre exemple de sa charité, lorsqu'il étoit Gardien du Convent d'Amendola, il avoit dans sa famille un Frere, si rebelle aux ordres de son Superieur, & si fougueux contre le frein de l'obeïssance, qu'il lui donnoit autant de peine, que d'inquietude. La chose étoit visible, & fort scandaleuse aux autres Freres. Le Gardien déploroit en lui-même, la mort spirituelle de cét opiniâtre, & il prioit Dieu continuellement pour lui, lorsqu'on entendit sa voix une nuit, & que F. Jacques d'Ascoli, F. Laïc ancien, dont la chambre étoit proche de la sienne, y courut lui demander, la cause de ses grands cris; une troupe de Demons, dit-il, vient maintenant d'entrer ici, qui pour m'emporter avec eux, ont fait tous les efforts imaginables, à cause des inquietudes, que je donne au Pere Gardien, par mon inobedience continuelle. Ce qu'on dit au P. Jacques, & aussi-tost il va trouver ce Frere, pleure avec lui, lui ouvre des entrailles d'amour, & en use avec lui si doucement, qu'il l'engagea de changer de vie, & ainsi il gagna cette ame à JESUS-CHRIST, par sa charité. LXXXIV.

Les Demons veulent emporter un Frere rebelle à l'obeïssance.

Il ne se plaisoit à rien davantage qu'à l'Oraison, & il s'y occupoit tres souvent la nuit, particulierement devant Matines; pour le jour, il y employoit toutes les heures que lui laissoient libres, ou les affaires, ou la charité; quelquefois dans le bois, d'autrefois dans l'Eglise, où il se don- LXXXV.

noit tout entier, à la contemplation des choses Divines : & Dieu l'y honoroit souvent, de tant de faveurs Celestes, qu'il lui découvroit les pensées plus secrettes des autres, dont fut témoin dans un rencontre, P. Estienne de Camerin, qui lorsqu'il étoit encore dans le monde, & qu'il pensoit au dessein qu'il avoit d'être Religieux, qu'il n'avoit découvert à qui que ce soit, receut de lui dans une occasion, cét avertissement à l'oreille; Ne differez pas, mon fils, d'obeïr à l'inspiration de Dieu, qui vous appelle au Cloître: ce qu'entendant, il crût que Dieu lui avoit revelé ses pensées, & entra aussi-tost dans les Capucins. Quelquesfois même, d'un esprit prophetique, il predit des choses futures, comme il fit en particulier, à une Damoiselle de saint Genest, qui assura que P. Jacques lui avoit prophetisé tout ce qui lui étoit arrivé.

Il penetre les plus secrettés pensées des autres.

LXXXVI. L'accident mal-heureux qu'il predit à un Frere en paroles couvertes, est considerable : il négligeoit l'Oraison, la pauvreté, la discipline reguliere, & aprés s'être mocqué des bons avis qu'on lui donnoit, il ne promettoit pas une meilleure vie : lors qu'enfin P. Jacques son Gardien lui dit publiquement, dans le Refectoire, avec beaucoup de larmes; Mon Frere, vous ferez bien-tost un long & difficile voyage, où vous trouverez plusieurs precipices, prenez garde que les rochers ne vous accablent, ou que ne vous devorent les abîmes ; c'est ici le terme de mes salutaires corrections, & mes avis ne vous animeront plus ici à une meilleure vie: ce qu'ayant dit avec des pleurs, & des soûpirs, il le laissa sans aucune penitence. On ne connut point alors, ce que vouloit dire son discours, mais l'evenement en montra la verité, parce que peu de temps aprés ce mal-heureux sortit de l'Ordre, & par mal-heur il n'y rentra de sa vie.

Il predit la perte d'un Frere.

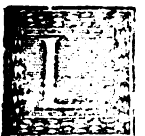
LXXXVII. Nous ne devons pas obmettre ici ce qui lui arriva au Convent de saint Ange *in vado*, Bourg autrefois, & Ville aujourd'hui, par les soins du Pape Urbain VIII. avec un Novice d'Ancone, qui avoit plusieurs défauts, & particulierement, il ne s'accusoit jamais de tous ses pechez, à son Pere Maître, dans ses confessions. Un jour il vint se confesser, & il ne disoit pas une faute qu'il avoit commise depuis peu, & alors le Diable se saisit de sa gorge, qui lui devint si enflée, qu'il ne pouvoit plus former, ni de cris, ni de paroles. Ce que voyant P. Jacques, il le munit d'un signe de Croix, & le Diable s'enfuït aussi-tost. Lorsque le Novice sentit ce prodige, sur lui-même, il reconnut sa faute, & s'en confessa. Mais comme il retenoit toûjours les vices, dont le Diable le tenoit attaché, & qu'il étoit si lâche, & si délicat, qu'il rechercheoit même des délices, dans son habit, dont il abhorroit la Seraphique austerité, le Diable s'anime encore contre lui, & la nuit principalement, lui fait mille peurs. Il n'en découvroit rien à son Pere Maître, qui en fut averti d'ailleurs, & pour remedier à une maladie d'ame, qui tourmentoit ce Novice, plus cruellement que le Diable, il travaille à le soulager par des remedes contraires; il cherche un habit tout plein de pieces, & ordonne au Novice de le vêtir, & le Diable tout effrayé s'enfuït; en sorte qu'il ne troubla plus ce Novice. Mais à cause qu'on triomphe plus facilement d'un ennemi public, que d'un secret, quoique le Demon fust vaincu, la volonté pourtant de ce Novice devenuë toute effeminée, ne put être guerie; le Diable donc le rejetta dans le monde, avec ses vices ordinaires, & le rendit indigne d'un habit si Religieux.

Le Demon tâche d'étrangler un Novice qui ne se confessoit qu'à demi.

LXXXVIII. Enfin P. Jacques, aprés avoir souffert septante-quatre ans, avec beaucoup de fermeté, les premieres oppositions de nôtre Reforme, & couru dans la voie des commandemens, & des conseils de nôtre sainte Regle,

avec tout ce qu'on peut d'exactitude, predit sa mort, & la souffrit, avec reputation de vertu, qui ne pourra jamais s'effacer par tous les siecles.

DE FRERE GERARD DE FLORENCE, LAIC.



E quatriéme, dont la vertu éclaira fort la Province de la Marque, fut F. Gerard de Florence Laïc, un de ces premiers genereux, qui souffrirent les rudes, & les premieres attaques contre la Reforme. Leur épreuve le rendit si vertueux, qu'il merite place entre les Freres Laïcs, plus illustres de nôtre Ordre. Toute sa vie parmi les Capucins fut pleine d'austeritez, de pauvreté, d'abstinence, & de macerations, tandis qu'il eut des forces, qui le firent toujours un Capucin si fervent, qu'on peut le comparer à ces hommes de nôtre premier âge, que la nature avoit formez ce semble, pour les incommoditez plus fâcheuses de la vie, qu'ils souffroient avec tant de generosité, & qu'il surpassa méme, si nous en croyons à nos MS. Il fut un si grand deffenseur de la chasteté, qu'il triompha deux fois du Diable, qui le sollicitoit de la perdre, avec deux Filles de méchante vie, qu'il engagea de venir troubler son repos. Sa charité envers les malades, étoit si merveilleuse, qu'avec la permission de son Provincial, il visita tous les Convens de sa Province, pour les secourir dans leurs besoins. Il ne perdoit jamais de temps, parce que le jour, il s'occupoit aux emplois de ses Offices, qu'il accompagnoit toûjours de saintes Meditations, & la nuit il faisoit presque continuellement Oraison, & alors comme il dormoit tres-peu, il étoit plus long-temps dans la contemplation des choses Divines. LXXXIX. Ses vertus principales.

Qu'il ait eu des Revelations, on en peut juger, parce qu'il dit à Frere Jacques d'Ascoli, que F. François de Macerata, dont nous avons écrit ailleurs la vie, avoit été quinze jours en Purgatoire, & qu'aprés cette longue peine, il étoit monté au Ciel. On attribuë aussi à sa priere, que Dieu pourveut miraculeusement de nourriture à huit de nos Clercs, qu'il conduisoit aux Ordres; ils avoient tous de compagnie cheminé la moitié du jour, & comme par la barbarie des Hôteliers, ils n'avoient pû trouver de nourriture, ils étoient si foibles, qu'à peine pouvoient-ils continuër leur voyage. F. Gerard alors, tout plein d'esperance en Dieu, leur persuade de lui adresser leurs prieres, & alors un Gentil-homme, qui paroissoit de qualité, dit à un Maître d'Hôtellerie, par où devoient passer ces Capucins; Ecoutez, mon ami, neuf Capucins passeront bientost ici, voilà de l'argent, plus qu'il n'en faut, donnez leur tout ce qu'il leur faut de nourriture. Ils arriverent peu de temps aprés, l'Hôtelier aussi-tost les pria d'entrer, & le Gentil-homme les en supplia aussi, & aprés ils ne le virent plus: d'où ils connurent visiblement, que c'étoit un Ange sous la figure d'un homme, qui par l'argent, qu'il avoit laissé à l'Hôte, pour les régaler, avoit soulagé leurs necessitez. XC. Il obtient de Dieu de la nourriture pour ses Compagnons.

Nos MS. disent encore, qu'avec le signe de la Croix, il guerit plusieurs malades: ce qui l'ayant mis en reputation de Saint, il mourut au Convent de Jesi chargé de vertus & d'années. XCI.



DE F. HONORIUS DE SESTINO, LAIC; DU PERE ISAYE DE MILAN, PRESTRE; *De F. Alexis de Budrio, & F. Antoine de Bergame, Laïcs.*

XCII. De F. Honoré de Sestino.

CE dernier enfin, qui fleurit cette année dans la Province de la Marque, fut F. Honoré de Sestino Laïc, qui aprés avoir été prendre nôtre Habit, dans l'Abruzze, avec P. Pacifique, & F. André de Sestino, y fit son Noviciat fort rude, sous la conduite de son Oncle, qui fut son Pere Maître, dont il fut éprouvé si rigoureusement, qu'il apprit de lui, une sorte de vie si vertueuse, qu'il servit aux autres, tandis qu'il vécut, de modele, d'obedience, d'humilité, de pauvreté, d'abstinence, de charité, & de toute l'Observance reguliere. Il fut patient jusqu'au miracle, & de quelque injure, de quelque affront, qu'il fust attaqué, on ne put jamais alterer sa patience: de sorte qu'un méchant homme, qui lui donna un soufflet, ne troubla pas un moment sa religieuse tranquilité. Il s'occupoit principalement à l'Oraison, & comme il ne l'attachoit pas à des lieux particuliers, il tâchoit de la posseder si libre, qu'elle lui permettoit de se trouver dans tous ses emplois de corps. D'où vient qu'il sembloit avoir fait un pacte de sa chair, avec son esprit, que tandis que l'une s'exerceroit aux travaux de la journée, l'autre lui fourniroit ses Meditations, & lorsque la nuit celle-là s'employeroit à l'Oraison, celui-ci feroit son Office fort exactement, de penser à Dieu.

XCIII. Il predit sa mort, & celle d'un autre.

Aprés qu'il eut predit la mort, au P. Helie d'Antico Prêtre, il l'assura qu'il vivroit quelque temps aprés lui, quoi qu'il fust plus âgé. Ce qui se trouva vrai par l'evenement, lorsque P. Helie mourut, & qu'il le survécut de deux ans. Il fit un grand cours de vertus, & de vie, puisqu'il dura quatre-vingt années, qu'il passa saintement avec beaucoup de loüanges auprés de Dieu, & auprés des hommes; & qu'il termina enfin, par une heureuse mort, & une gloire rapportante à ses bonnes actions, au Convent de Sarnano, où son corps trouva son sepulchre.

XCIV. Du P. Isaye de Milan Prêtre.

La Province de Milan nous offre cette année, un sujet fort meritant, en la personne du P. Isaye de Milan Prêtre, orné des Pierres plus precieuses des vertus, qui brillant entre les autres, par l'éclat de son integrité de mœurs, de son zele de pauvreté, de son assiduité à l'Oraison, de sa candeur d'ame, de son ardente charité, & de son austerité de vie, pour servir aux autres, de parfaite idée d'une Observance toute Reguliere, fut choisi Pere Maître des Novices, & s'acquitta si dignement de cette importante Charge, qu'il servit de conducteur, & de regle à plusieurs jeunes gens, d'une vie parfaitement Religieuse. Il n'y avoit rien de plus humble, & de plus doux que lui : d'où vient que si, lorsqu'il étoit Gardien, il se voyoit obligé par le devoir de sa Charge, de corriger quelque Frere, ou de lui imposer quelque penitence, crainte de lui donner de l'inquietude, il le prevenoit auparavant, par la douceur de quelque discours; que s'il refusoit la penitence, par trop d'opiniâtreté d'esprit, il aimoit mieux la souffrir lui-même publiquement, que de ne pas punir quelque faute.

Il parloit rarement avec les Freres, & fort souvent avec Dieu dans l'Oraison, ou quelquesfois il éprouvoit des extazes. Il instruisoit ses Novices à mediter ordinairement, les mysteres de la passion de JESUS-CHRIST, d'où un jour il arriva, que comme le Pere d'un Novice, vint voir son fils, & qu'on le fit disner avec les autres Freres, dans le Refectoire de la Communauté, ce Pere regarda son fils, & il lui sembla, qu'il mangeoit des épines, au lieu de viande, ce qu'il admiroit, & trouvoit fort mauvais. Aprés le repas, il demanda au P. Isaye, pourquoi l'on avoit servi des viandes ordinaires aux autres Novices, & à son fils des épines. Que dites-vous? lui répondit le Pere Maître, vous vous trompez, vôtre fils a receu, & mangé, comme tous ses Compagnons; il appella pourtant le Novice, pour être mieux informé du fait, & il répondit à son pere, comme son Maître; le Pere tout surpris, lui dit; J'ai veu pourtant que vous mangiez des épines. P. Isaye jugea bien, qu'il y avoit quelque mystere dans ce fait, qu'on n'entendoit pas, & pour en être mieux éclairci, il demande au Novice, à quoi il pensoit, en mangeant, & il lui avoüa simplement; Pendant tout le temps de la table, j'ai medité si fortement, sur les cruelles épines, dont mon Sauveur eut la teste percée, lorsque les Juifs lui en firent une couronne de douleur, & de raillerie, que j'ai employé tout ce temps du repas dans cette pensée. P. Isaye dit alors au Pere; Voilà quelles sont les épines, mon ami, dont vôtre fils sembloit faire sa nourriture, sur les épines de la Couronne de JESUS-CHRIST, dont il nourrissoit son esprit, & non pas son corps, & vous voyez clairement de là, que sa nourriture spirituelle, valoit mieux que sa corporelle, par la bonté de JESUS-CHRIST. XCV.

Il étoit quelquesfois en extaze.

Exemple à considerer d'un Novice du P. Isaye.

Si quelquesfois ses Novices se laissoient surprendre pendant l'Oraison, aux choses du monde, il penetroit leur pensées si assurément, que les allant trouver à leur place, il les y avertissoit, de s'occuper à de meilleures idées. Enfin aprés qu'il eut rempli toute la Province de Milan, de l'agreable odeur de ses vertus, il quitta la masse grossiere de son corps, au Convent de saint Victor, aprés l'épreuve d'une fort longue maladie. XCVI.

La Province de Rome produisit au Ciel en ce même temps, deux hommes fort vertueux, F. Alexis de Butrio, & F. Antoine de Bergame Laïcs, qui ayans été tout deux bien égaux en vertus, & tres-unis d'amitié, durant leur vie, ne furent pas separez à leur mort. En effet, F. Alexis, qui fut long-temps Portier au Convent de Rome, y étoit si doux, & si patient, que jamais personne ne l'y vist, ou en colere, ou en inquietude. Il montroit tant de douceur, & d'affabilité, à tous ceux qui s'y presentoient, & aux pauvres principalement, qu'il n'en congedioit jamais sans quelque aumône, ou au moins sans quelque douce parole. Il y pensoit si fort à leurs besoins, qu'il ramassoit les restes de drap, que jettent souvent les Freres, dont il leur faisoit des calottes, & des chaussons, qu'il donnoit aux plus pauvres, & aux plus malades. Tandis qu'il exerce cette charité à l'endroit des membres de JESUS-CHRIST, & qu'il embellit son ame des autres vertus, il en est receu dans ses tabernacles eternels, avec ses pauvres, aprés être mort au Convent de Rome, & JESUS-CHRIST l'orne de plusieurs precieux vêtemens: comme nous dirons dans un moment. XCVII.

De F. Alexis de Butrio, Laïc.

Quatre mois aprés la mort de F. Alexis, F. Antoine de Bergame Laïc, son intime ami, qui avoit soin des habits des Freres, au Convent de Rome, y fut appellé à la couronne de tous ses travaux; lorsque mourut sa femme, avec qui il avoit été plusieurs années sans enfans, de la XCVIII.

De F. Antoine de Bergame, Laïc.

mer orageuse du monde, il se retira au port assuré de nôtre Reforme, où commençant une vie pleine d'humilité, d'obeïssance, de pauvreté, de patience, de charité, & de toutes les vertus, il donnoit de grandes esperances d'une parfaite sainteté, lorsqu'aprés cinq ans de Religion, il fut fort malade à Rome, & alors il pria son Confesseur d'écrire de sa part à son Frere, qui étoit à Tivoli, de lui envoyer certaines choses necessaires à sa maladie; mais peu de temps aprés, comme Dieu lui eut revelé, qu'il mourroit bien-tost, il dit à ce Pere, qu'il n'étoit plus besoin de Lettres, puisque ce qui paroissoit necessaire pour un malade, étoit superflu pour un homme, dont la mort étoit si proche. Depuis ce temps-là, sa maladie croissoit toûjours, lorsqu'il arriva au Mercredy, où son Confesseur le voyant plus guay que l'ordinaire, lui demanda le sujet de sa nouvelle joye. Comment, mon Pere, répondit-il, ne me réjoüirois-je pas, puisque j'approche du terme de mon voyage, & que j'arriveray bien-tost dans ma vraye Patrie; Samedi prochain me doit rendre à mon Createur, & à mon Dieu. Mais, repartit le Confesseur, on n'a pas toûjours ce qu'on desire, F. Antoine, puisque nos desirs sont souvent trompez, dans leurs esperances, vostre vie sera plus longue, si Dieu le veut; Vous vous trompez, mon Pere, vous-même, cette parole que je vous ay avancée de ma mort, est moins de mon esprit, & de mes desirs pour l'Eternité, que de mon Dieu, qui ne nous abuse jamais, parce que la sainte Vierge, nôtre Pere S. François, S. Antoine de Pade, & F. Alexis, qui m'ont apparu cette nuit, m'ont assuré, que je mourrois Samedy fort assurément.

Dieu dans une Vision lui revele le jour de sa mort.

XCIX. Mais le Confesseur alors, qui craignoit dans ces paroles de F. Antoine, quelque malice du Diable, les communica au P. Ruffin de Corse, Gardien du Convent de Rome, & à plusieurs de la Famille, qui tous s'approchent du malade, & lui demandent le recit de sa Vision de la nuit; il la leur confirma; & le Pere Gardien lui demanda, si F. Alexis de Butrio étoit de la sainte Compagnie qu'il avoit veuë; En doutez-vous, mon Pere, répondit F. Antoine, je l'ay si assurément reconnu, qu'il m'a semblé tout admirable, parce que je l'ay veu revétu d'habits si precieux, qu'il me paroissoit entre les autres. Ce qu'ayant dit, une nouvelle joye parut sur son visage, & il dit à la Compagnie; Voila encore la sainte Vierge, nôtre Pere S. François, S. Antoine de Pade, & F. Alexis de Butrio, qui sont ici; ne les voyez-vous pas, mes Peres? Le petit Jesus, dit le Gardien, y est-il avec sa Mere? Oüy assurément, & plus brillant que le Soleil. O! qu'il est lumineux, qu'il est beau, dans le sein de sa Mere: & comme le Gardien lui eut encore demandé, si F. Alexis y étoit; Il y est veritablement, répondit-il, aprés S. Antoine, en qualité de quatriéme, vestu des beaux habits, dont je vous ay déja parlé, & de la maniere qu'il étoit Portier avec nous, mais bien plus beau, que lors qu'il étoit en vie.

Il joüit de la presence de la sainte Vierge, & des autres.

C. Tous les Freres admiroient, & quoique la sainte Vierge, & les autres Bien-heureux, qui l'accompagnoient, fussent invisibles à leurs yeux, ils leur rendirent leurs respects. Pour F. Antoine, il passa ce jour avec beaucoup de joye d'esprit; & la nuit, il fut si fort agité des Demons, qui sous des formes differentes de Lyons, de Serpens, & d'autres Bestes farouches, tâchoient de le déchirer de leurs ongles, de leurs griffes, & de leurs cruelles dents, qu'il étoit contraint de faire de grands cris de bouche, & de continuels mouvemens de corps. Cette guerre lui fut si horrible, qu'il se fust jetté souvent de son lit à terre, s'il n'en eust esté empesché par les Infirmiers. Aprés qu'il eut passé toute la nuit dans ce rude

A la mort il est fort tenté des Demons.

rude combat, & que son Confesseur fut venu le voir, il lui dit; Vous êtes venu fort à propos, mon Pere, puisque jusqu'ici j'ai combatu contre les Diables, qui me vouloient déchirer de leurs dents, & m'entraîner avec eux dans les Enfers.

Mais tandis qu'il parloit, son visage pâlit d'horreur, & comme s'il eust été effrayé à la veuë de quelque chose d'affreux, il s'écria; O! que vois-je, ô! quels tourmens, quel soulfre, quelles flâmes! Ha! que les ames des damnez sont miserables; Helas! que je vois de Seculiers, de Religieux, d'Ecclesiastiques dans l'Enfer, au milieu des braziers, qui ne finiront jamais. Mais, helas! que leurs clameurs, que j'entens, sont épouventables. Tous les Freres de la Famille étoient venus voir Frere Antoine, & comme ils furent fort effrayez de ses paroles, ils en attendoient l'issuë, & à peine eut-il été un bon quart d'heure, dans la triste expression de bouche, qu'il faisoit des peines des damnez, que Dieu lui montroit, que les Demons recommencerent contre lui leurs attaques, lui representerent tous les pechez de sa vie passée, & s'efforcerent de lui ôter toute esperance de misericorde: & comme il se deffendoit du mieux qu'il pouvoit, de tous ces pechez, il disoit, qu'ils lui en supposoient quelques-uns, & qu'il avoit expié les autres par la penitence. Ils lui objecterent, qu'il avoit dérobé dans le monde, quelques mesures de bled; Je l'avouë, dit-il, abominables Esprits, mais je les ay renduës, & je m'en suis confessé; ils l'accusent encore, que dans la Religion il avoit mangé & bu, sans la permission de ses Superieurs, & comme il ne pouvoit excuser ces legeres fautes, les Demons faisoient tous leurs efforts, pour l'emporter dans les Enfers. La chose étoit effroyable, & tous les Freres dans l'étonnement, offroient à Dieu pour lui, toutes leurs prieres, leurs larmes, & leurs soûpirs. CI.

Lorsque la Vierge sainte, accompagnée des mêmes SS. François, & Antoine de Pade, & de F. Alexis de Buttrio, apparut à F. Antoine, dissipa par sa presence toute cette troupe de Demons, & le consola de quelques discours Celestes. Il les dit aux Freres, qui en eurent grande joie: Aussi-tost donc qu'il eut triomphé de ses ennemis, il passa tout le Vendredi à loüer Dieu, & à exhorter les Freres, de se precautionner contre les Demons, & de s'employer de leur mieux, à l'observation de leur Regle. Et enfin le Samedy au soir, aprés qu'on eut sonné, ce que nous appellons le Pardon, la Salutation Angelique, comme le signe de son depart, il sortit de la terre, pour aller au Ciel, avec les Justes, comme nous le pouvons croire pieusement de sa bonne vie. CII. La Vierge sainte lui apparoissant chasse les Demons.

DE F. CONSTANTIN DE PATRICO, LAIC.

LA Province d'Ombrie place ici F. Constantin de Patrico, Terre dans la vallée de Spolete, assez proche de nôtre Convent de sainte Anne, homme simple, humble, & plein de vertus, qui ayant vécu dans le monde avec toute la pieté possible, lorsqu'il eut embrassé le service de Dieu, dans les Capucins, y joignit tant de bonnes actions, que tous admiroient dans un Idiot tant de perfections, & tant de faveurs de Dieu. Il avoit tant d'amour, & de veneration pour la sainte Vierge, que comme d'ordinaire dans ses Oraisons, il lui adressoit tous ses vœux, & tous ses desirs, les Freres ont CIII. De F. Constantin de Spolete.

Il s'entretient avec S. Michel Archange.

dit, qu'elle lui apparoissoit souvent. Il respectoit aussi beaucoup l'Archange saint Michel, & il joüit quelquesfois de sa presence, & même de ses entretiens. Un jour ils se dirent mutuellement ces paroles; O! saint Archange, dit F. Constantin, que vous êtes heureux, qui placé avec les Princes du Ciel, y possedez la gloire de Dieu. Vous la possederez quelque jour aussi, lui répondit saint Michel, & toutesfois auparavant d'en joüir, il vous faudra souffrir plusieurs grands travaux.

CIV. Ce simple Frere, fut un grand homme d'Oraison, & il étoit si transporté d'esprit, qu'on l'y voyoit extasié, comme l'y trouva P. Matthias de Leonesse le jeune, Gardien du Convent de sainte Anne, lors qu'un jour il alla le chercher à sa chambre, pour quelques besoins, il l'y vit si fort éloigné de ses sens, qu'il n'étoit plus à lui. Il le laissa sans mouvement, & comme il retourna pour voir en quel état il seroit, il l'admira sortir de sa chambre, avec un visage tout de flâmes, en sorte qu'il paroissoit plûtost un Ange, qu'un homme.

Lors qu'il est en Oraison, son visage est tout embrazé de flâmes.

CV. Ce qui lui étoit assez ordinaire, parceque son Oraison étoit si ardente, qu'il y faisoit briller souvent des flâmes Celestes. D'où vient qu'un jour, il prioit au Convent de Foligni, & P. Pacifique de Gubbio Prêtre, l'apperceut avec un globe de feu sur sa teste. Une autrefois à Spolete, on vit son visage éclater comme la flâme, & sa teste couronnée comme l'Iris. Les Freres l'observerent souvent, lorsqu'il prioit, dans d'autres occasions, & ils l'admirerent plusieurs fois, éclattant comme un Soleil lumineux. Ce qui arriva particulierement à Spolete, au Convent de sainte Anne, où lorsque F. Constantin prie dans l'Eglise aprés Matines, F. Thadéé de Tysernas Laïc, qui y alloit pour prier alors, aprés avoir ouvert le Chœur, le voit & l'Eglise tout éclattans de lumiere; d'abord il crut, que le Sacristain avoit oublié d'éteindre les cierges, & il y alla, pour reparer cette faute: mais comme il vit qu'ils ne brûloient pas, il apperceut F. Constantin dans un coin en prieres, dont la face dardoit des rayons de clarté, qui éclairoient toute l'Eglise.

CVI. Mais à cause, que la vraie pierre de touche de l'amour de Dieu, sont les infirmitez, & les tribulations, & qu'on ne peut pas dire, qu'un homme soit bien juste, qui n'a point appris à souffrir constamment, les épreuves de Dieu, comme dit le Sage, *Vasa figuli probat fornax, homines justos tentatio tribulationis:* Lorsque F. Constantin eut vieilli d'âge, & de vertus, Dieu l'éprouva d'un chancre au bras droit, qui lui causoit des douleurs extrémes: mais lui, qu'embrazoit la vraie charité, reconnut dans ses maux, les desseins de Dieu, dont l'avoit averti saint Michel, & il les souffre avec tant de fermeté d'esprit, qu'au milieu de ses plus rudes tourmens, il ne faisoit retentir que des loüanges, dont il remercioit JESUS-CHRIST, qui le jugeoit digne d'endurer tant de maux. On peut juger par quelques-unes de ses paroles, que Dieu lui avoit revelé cette cruelle maladie, parce que comme Jardinier un jour il semoit quelques graines, & les Freres lui demandans ce qu'il faisoit, il leur répondit; Je seme de la patience, comme s'il l'eust préveuë necessaire, à sa future maladie. Aprés avoir été long-temps éprouvé, par un mal si horrible, lorsqu'il fut proche de sa mort, à Peruze, il sembloit, que le Medecin ne lui donnoit plus que ce Dimanche de vie, & il lui dit; Vous ne dites pas vrai, je ne mourray que Mardi. Ce qu'ayant sceu par revelation divine, il mourut effectivement.

Ecclesi. 27. chap.

Il est affligé d'un chancre.

Il predit au Medecin le jour de sa mort.

DE F. BERNARDIN DE CHIERY, LAIC.

ENTRE les plus grands Religieux, qui fleurirent alors, dans la Province de Génes, fut F. Bernardin de Chiery Laïc, Piedmontois. Chiery est une Terre celebre en Piedmont, bien égale en grandeur, & en beauté à plusieurs Villes d'Italie, éloignée de cinq mille de Turin, pleine de gens d'esprit, & eloquens naturellement. F. Bernardin étoit d'une des plus considerables Familles de ce lieu-là, & à peine eut-il atteint l'âge d'un jeune homme, qu'il quitta le monde, avec tout ce qu'il avoit de commoditez, & se joignit aux Capucins, dans les commencemens de leur Reforme. Mais à cause que la jeunesse est foible d'elle-même, & que tant plus elle a d'esprit, tant plus se précipite-elle facilement dans les vices, si elle n'en est empeschée, par une exacte discipline de mœurs, F. Bernardin, qui étoit jeune, & ne manquoit pas d'esprit, qui pouvoit l'engager dans le vice, dés ses premieres années de Religion, lorsqu'il ne s'appliquoit pas si fort, à la conduite reguliere, aux temps qui precedent nos Carêmes, que nôtre Coûtume accorde aux Freres, quelques jours d'honnête divertissement, pour jeûner aprés, avec plus de forces, & s'adonner plus aux vertus, il s'y employoit si entierement, que ce qui n'est établi que pour nous rendre plus vertueux, lui devenoit presque vice. CVII. De F. Bernardin de Chiery, Laïc. Sa vie d'abord en Religion est assez dereglée.

Mais à cause que le vice est de cette nature, que si l'on ne le chasse de bonne heure d'une ame, il s'y fait bien-tost suivre d'un autre vice. F. Bernardin fut Compagnon du Quêteur à Génes, & l'on lui donna à la quête un gâteau bien sucré, qu'il mangea par gourmandise, sans que son Compagnon le sceut. En effet, dit saint Gregoire, un esprit dissolu, devient bien-tost un gourmand. Mais à peine eut-il mangé ce gâteau, que sa conscience lui reprocha, par ses remords cette intemperance; c'est ainsi effectivement, qu'elle en use avec tous les pecheurs, dans tous leurs desordres. Satan prit sujet de là, de le tenter d'Apostasie. Il avoit trois ans de Religion, lorsque sa tentation de sortie croissoit peu à peu, & risquoit fort son salut. L'ame de F. Bernardin s'y opposoit, & aux prises qu'il étoit avec son ennemi, il ne lui rendoit pas les armes. Mais il éprouva, que la tentation étoit si furieuse, qu'il desesperoit presque de la victoire; il eut recours à Dieu, & la nuit, il s'abbaissa profondement, en presence du saint Sacrement, aux pieds de son Autel, où il implora sa faveur, avec beaucoup de larmes. La clemence de JESUS-CHRIST, le secourut aussi-tost, & sous une forme visible, le reprit severement de ses vices, & l'assura qu'il avoit été si fortement tenté des Demons, à cause qu'il avoit été trop negligent au service de Dieu, & que d'abord, il ne resistoit pas assez à leurs tentations. Aprés que sa bonté l'eut consolé de quelques douces paroles, elle le délivra de sa tentation d'Apostasie, & lui laissa l'envie de devenir meilleur Religieux. CVIII. *Sur Ezech. 11. chap.* Il est cruellement tenté des Demons.

Cette presence, mais cette correction de JESUS-CHRIST, toucha si fort l'esprit de F. Constantin, que devenu aussi-tost un autre lui-même, il changea ses vains discours en silence, ses visites en solitudes, sa gourmandise en jeûnes, ses macerations de corps, ses veilles, la mortification de ses sens, les incommoditez de sa pauvreté, & toutes ses austeritez, bannissent tous ses vices, & toutes ses voluptez. Enfin tant de CIX. Aprés l'avertissement de Dieu, il change de vie.

remedes des vertus, guerissent son ame, blessée par la gourmandise, & la conduisent à une parfaite santé spirituelle; en sorte qu'il ne se trouva plus personne de ce temps-là, plus humble, plus pauvre, plus silentieux, plus sobre, & plus zelé de l'Observance Reguliere: & comme il paroissoit mort à toutes choses, il sembloit ne vivre plus, & ne subsister que par l'Oraison, dont Dieu lui fit un present depuis, parce qu'alors il fut éclairé de tant de lumieres Celestes, & rempli de tant de consolations Divines, que lorsqu'il étoit à table, avec les autres, s'il y entendoit lire quelque chose ou de la Passion de Jesus-Christ, ou de la gloire du Ciel, ou de l'amour de Dieu, ravi aussitost en esprit, un coûteau à sa droite, & du pain à sa gauche, il demeuroit quelquefois deux jours sans action, & sans mouvement.

Il est souvent ravi en extase, où il est quelque fois long-temps.

CX. Au Convent de S. Bernabé à Genes, on lisoit à souper au Refectoire, le Livre de S. Jean Climacus, où il traite de la gloire du Paradis, & il tiroit encore sa cuilliere de son écuelle, pour la porter à sa bouche, lorsqu'il s'écria tout haut; Ha! gloire du Paradis: & aussitost ravi hors de lui-même, dans cette même posture, il y demeura jusqu'à ce qu'on sonna Matines, & alors il reprit ses sens. Ce qui lui arriva souvent dans des discours de pieté, avec les Freres: d'où vient que comme il étoit ravi quelquefois des jours tous entiers, lorsqu'il revenoit à lui, il avoit besoin à l'heure même de nourriture, pour reprendre de nouvelles forces.

CXI. A Casal dans le Montferrat, on faisoit un jour une Procession solemnelle, où douze petits enfans fort jolis, marchoient les premiers, & representoient les Apôtres sous leurs habits, & sous leurs figures. Aussitost que F. Bernardin les eut veus, tout surpris d'esprit, il jugea bien qu'il alloit tomber en extase, & demanda permission au Gardien de s'en retourner au Convent, où il fut long-temps privé de ses sens, & du mouvement. Plusieurs de la Famille de Genes, ont éprouvé, que lorsqu'à Noël on disoit la Messe de minuit, d'abord il étoit saisi d'une joye Celeste, & puis d'un ravissement, qui le tenoit occupé jusqu'à Prime, qu'il retournoit à lui-même, comme auparavant.

CXII. Un jour affligé de la goutte, il étoit sur son pauvre lit, & deux Freres, pour le divertir innocemment, & pour adoucir ses douleurs, par leur melodie, chanterent une chanson spirituelle, & Italienne, dont voici les vers;

Su su alma generosa,
Per il Ciel foste creata:
Su su fa la ritornata,
A tua Patria gloriosa,
Su su alma generosa.

mais cet agréable chant l'emporta si fort au delà de ses sens, qu'il parut demi mort: & ainsi comme si cet Homme du Ciel, eust méprisé la Terre, quoiqu'encore vivant, il goûtoit déja les douceurs de l'Immortalité.

CXIII. Tout absorbé dans cette contemplation des choses Divines, il demeuroit souvent solitaire, dans sa chambre des huit jours entiers, où il prenoit de trois en trois quelque peu de nourriture, dont il soûtenoit son corps, pour les actions de son esprit, qui agissoit si fortement, lorsqu'il étoit seul, qu'il étoit souvent contraint de pousser de grands cris, pour addoucir par leur sortie, ces ardeurs de l'Amour Divin, dont

son cœur étoit embrazé. Ce don Divin de contemplation Celeste, lui communiquoit certaines splendeurs Divines, dont il penetroit les pensés plus secrettes des hommes, & predisoit les futurs évenemens: en voicy des exemples.

P. Valerien de Pignerol, Definiteur de la Province de Genes, homme de prudence, & de gravité, prit dans ses premieres années de gouvernement, la conduite d'un certain Convent, où pressé dans un rencontre de quelque tentation du Diable, & assez inquieté d'esprit, il vint demander quelque secours à F. Bernardin, à qui aprés qu'il eut dit toute la suite de sa peine secrette, il le consola, & le renvoya avec de fort bons avertissemens. CXIV. Il decouvre des choses secrettes.

Au Temps que les Catholiques, remporterent une si glorieuse Victoire contre les Turcs, il étoit à Genes sur son lit malade, & les Freres le visitans, il leur dit; Courage, mes Freres, remercions amoureusement Dieu, qui a deffait le Turc, & a fait triompher nôtre flote: ce qu'il dit auparavant qu'on en eut avis, qui n'arriva que quelques jours aprés. CXV.

En ce Temps-là, une horrible peste affligea Genes, & P. Augustin de Ventimiglia Provincial, appella F. Zacharie de Trebano, & F. Bernardin de Chieri, & ils conclurent secretement, qu'ils veilleroient tous trois la nuit suivante en prieres, pour demander à Dieu du secours, pour cette ville empestée. Tandis donc qu'ils prient, Dieu leur revele, de quelle sorte, on pourroit remedier à cette peste, que le Senat ordonna de faire une Procession generale, à l'honneur de la Conception Immaculée de la sainte Vierge, avec un vœu public, d'en observer la Fête: ce qu'ayant été fait, la ville fut délivrée. CXVI. Il anime le Senat de Genes à celebrer la Fête de la Conception, comme Dieu lui avoit revelé.

Les Manuscrits de la Province de Genes disent, qu'il eut plusieurs visions des Anges, & de la Vierge sainte; une entre les autres, pendant qu'on chantoit Matines. Il s'étoit retiré, pour faire Oraison dans un coin de l'Eglise, où un Ange lui apparut, & lui dit; Bernardin, prépare tes yeux, & ton cœur, à une visite Celeste, parce que la sainte Vierge, avec son fils, t'apparoîtra bientost: & au même instant, il vit Marie, qui lui donna son petit JESUS, qu'elle tenoit entre ses bras; lorsqu'il l'eut receu de ses mains, il le plaça sur son sein avec tant de caresses, de baisers, & d'embrassemens, dont il receut tant de plaisirs Celestes, que tout absorbé dans son Bienaimé, il sembloit vivre moins en lui-même, qu'en son JESUS-CHRIST. CXVII. Il reçoit le petit Jesus des mains de Marie.

Il prioit une fois dans l'Eglise, & JESUS-CHRIST se fit voir à lui, si benignement, qu'il croyoit mourir des douceurs, qu'il recevoit d'esprit, dans cette visite. Le même lui arriva au Convent de S. Barnabé, lorsqu'il avoit la goutte, comme il eut alors envie de manger d'un pain frais, JESUS-CHRIST tout brillant de lumiere, console son malade par sa presence, lui disant; Bernardin, pourquoi desires-tu du pain tendre? ne te suis-je pas assez? moi qui suis le Pain de Vie. Ce qu'ayant dit, il le recrea de sorte des odeurs d'un pain Celeste, qu'il n'eut plus d'appetit pour un pain terrestre. CXVIII

F. Constantin fut un des premiers de ces Temps-là, qui à cause qu'ils desirerent établir la Province de Genes, comme la Maison de l'Evangile sur la pierre ferme de l'Humilité & de la Charité, servirent longtemps les malades à l'Hôpital de S. Colomban. Il se consacra tout entier à leur service, & dans les emplois charitables de cette Maison, dont nous avons parlé ailleus, il donna entre les autres tant d'exemples de patience & de charité, qu'il y acquit la loüange d'un homme fort ver- CXIX. Le Demon vaincu se retire de lui.

tueux. Il disoit alors, que donnant un jour un remede à un malade, il refusa de l'avaler plusieurs fois, ce qui lui donna quelque mouvement d'impatience, mais il le reprima auparavant qu'il fut maître de sa volonté, & à cause que le vaincu a souvent ses armes, le Demon quoique surmonté, ne se rendoit pas, mais il persecutoit, principalement la nuit, son triomphateur, & s'efforçoit de le troubler dans ses Oraisons.

CXX. Un jour au commencement de sa vocation, lorsqu'il prioit dans l'Eglise, le Diable sous une forme d'enfant, monte sur un banc, d'où il feignoit être tombé, & comme si sa cheute l'eust fort blessé, il cria assez tristement; F. Bernardin, qui ne sçavoit pas encore les ruses des Demons, quitte son Oraison aussi-tôt, & court à l'enfant, en sorte que lors qu'il tâche à le relever de sa chute, le Diable qui n'avoit pretendu, que de lui ravir ce peu de temps de priere, se fit connoître par une insulte qu'il fit à F. Constantin, & se retira aprés cette fourberie. Le même méchant esprit le tourmentoit bien diversement, dans le temps de ses disciplines; ou bien il lui arrache ses cordes des mains, ou bien il en suspend les coups, ou bien il les met en pieces, & alors il trompoit le Diable, parce qu'il se disciplinoit avec sa grosse corde, souvent même il l'éveilloit devant Matines, & l'animoit à descendre à la priere dans l'Eglise, afin que lors qu'il faudroit prier en commun, il fut endormi. Ce que F. Constantin ayant éprouvé quelquesfois, il y prit garde depuis, parce qu'il preferoit l'Oraison commune, à une particuliere.

Le Diable recommence à le tourmenter, & il le surmonte toûjours.

CXXI. Aprés ces attaques du Diable, dont Dieu avoit dessein d'honorer son Serviteur de plusieurs Triomphes, crainte qu'il ne manquast de la parfaite couronne, qui consiste dans une épreuve interieure, & exterieure de l'homme, lors qu'il servoit les malades à Rome, dans l'Hôpital de S. Jacques des Incurables, pour montrer à tous, que son service étoit agreable à Dieu, sa bonté l'honora lui-même d'un mal incurable, qui le priva presque de l'usage de tout son corps, & le retint sur un lit, l'espace de quatorze ans, jusqu'à sa mort. Il fit briller une merveilleuse patience, dans cette longue maladie, & une admirable gaieté de visage, qu'il montra dans un si long temps, au milieu de ses douleurs plus aigues; il n'y faisoit ni plaintes, ni murmures, ni clameurs, ni même de gemissemens; mais on n'entendoit sortir de sa bouche, que des benedictions, des remerciemens, & des loüanges divines: en sorte que lors que les douleurs de son mal étoient plus cruelles, il prononçoit plus doucement les noms adorables de JESUS, & de MARIE, dont il animoit à la pieté tous ses spectateurs. Dans ses tourmens les plus furieux, il n'éprouvoit point de meilleurs remedes, que la memoire de la Passion si cruelle de son Sauveur, & qu'une amoureuse élevation de son ame à Dieu: en sorte qu'il pouvoit dire avec S. Bernard; *Si la Passion de nôtre Seigneur, occupe mon esprit, c'est un si puissant, si efficace remede, que je ne puis plus être épouventé d'aucune maladie: ce que je n'ay pas de moi-même, je l'emprunte des entrailles de JESUS-CHRIST, parce que sa misericorde me le fournit. Il ont percé ses pieds, ses mains, avec des cloux, & son côté avec une lance, & il m'est permis de m'enfuir par ces ouvertures, de succer le miel de la pierre, & l'huile d'une roche fort dure*; parce qu'alors il parloit si agreablement de la Passion de son Sauveur, & de sa Charité, qu'il donnoit de l'admiration d'esprit, & du ressentiment de cœur à tous ceux qui le voyoient. En ce temps-là même, il donna de fort bons conseils, à de jeunes Religieux, pour s'avancer à la vraie vertu.

Quelque maladie qu'il soit, il loüe toûjours Dieu.

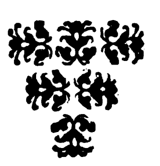
S. Bernard, ser. 6. sur les Cant.

Entre les autres à un de nos Clercs, qui aspirant à la perfection de la vie spirituelle, avoit menagé des cilices, des chaînes, des ceintures de fer, & d'autres instrumens d'austerité, dont il pretendoit faire les fondemens de son progrez à la vertu. Un jour il lui dit sagement; Mon fils, ceux qui ne sçavent pas encore les routes de Dieu, sont facilement trompez des Demons, & sous apparence de vertu, tombent dans les plus grands manquemens de la vie spirituelle : personne ne peut sçavoir les voyes de Dieu, s'il ne les apprend d'un autre, parce qu'on ne peut bien se servir de Maître à soy-même, sans une conduite étrangere, qui lui en découvre les secrets. La vie spirituelle a ses âges differens, comme l'homme; elle a son enfance, sa jeunesse, son adolescence, sa virilité, sa vieillesse, qui se succedent les unes aprés les autres. Les trois premieres ont besoin de Directeurs, qui conduisent leurs actions. CXXII. Il instruit un Clerc, à la vie spirituelle.

Et elles sont dans l'homme des ages de commençans, & de profitans, qui tombent facilement dans les vices, & les détours de la spiritualité: si un Maître, dont ils suivent toutes les lumieres, ne les conduit dans leurs exercices; l'âge des commençans, en ceux principalement, qui sont d'un esprit ardent, est indiscret, & sans prudence, qui ne sçait ni mesurer, ni moderer ses grands feux. D'où vient que par l'adresse du Demon, qui excite leurs ardeurs, ils s'emportent souvent dans d'extrêmes macerations de corps, qui ne peuvent plus supporter, ni leur nature, ni leur foiblesse, & qui aprés les avoir vaincus, par leur imprudence, les rendent malades: de maniere que leur feu, s'éteint de moment en moment, & ils se relâchent jusqu'à leurs sens, & à leurs plaisirs. Recevez donc mon conseil, mon fils, & d'un homme interieur, apprenez les choses de Dieu. CXXIII. Pourquoy en fait de spiritualité, il faut des Directeurs.

Faites tous vos efforts, pour bannir de vôtre ame les pechez; temperez tous vos desirs, surmontez les plaisirs des sens, étudiez-vous à la pureté de cœur, à l'humilité, à l'obedience, à la pauvreté, à la chasteté, & à toute l'Observance Reguliere, puisque c'est par ces vertus, qu'on doit commencer la perfection de l'Evangile. Mais pour ce qui y contribuë, comme les jeûnes, les cilices, les austeritez du corps, & les autres macerations, ne les embrassez jamais, que par l'ordre & la conduite de vôtre Pere spirituel, à qui vous en laissiez tout le jugement; qu'il modere vos jeûnes, regle vos cilices, & ordonne de vos autres austeritez, crainte que Satan, qui se change souvent en Ange de lumiere, ne vous trompe par ses artifices. Cet avis de F. Bernardin étoit juste, par ce que saint Basile dit; *Ayez constamment, chez vous, un Maître de vos bonnes œuvres, afin que vous ne fassiez quoy que ce soit de vertueux, sans ses bons avis, parce que tout ce que vous faites sans son conseil, est un larcin, & un sacrilege, qui vous apporte moins d'utilité, que de dommage.* CXXIV. En quoy consiste la veritable spiritualité.

Cet homme enfin, illustre par tant de vertus, & éprouvé par une Divine patience, aprés cinquante ans de Religion, mourut saintement à Genes, au Convent de S. Barnabé. CXXV.



VIE ET ACTIONS

DE FRERE ANTONIN DE REGGIO, LAIC:

De l'Humilité, de l'Obedience, de la Patience; & de la Charité de Frere Antonin.

CXXVI. LE dernier qui reste ici, & qui honore de plusieurs vertus la Province de Reggio est, Frere Antonin de Reggio Laïc, qui y nâquit l'an 1506. de la noble Maison des Tripodi. Ses parens l'éleverent avec tant de soins, à la crainte de Dieu, jusqu'à vingt-cinq ans, qu'il vêcut chez eux, entre tous leurs domestiques, avec tout ce qu'on peut de pieté; Mais crainte des dangers du monde, il resolut de se consacrer entierement au service de Dieu, & se retira, pour ce grand dessein, dans l'Observance, où il demeura un an, avec la loüange d'un homme vertueux; mais au temps que Loüis de Regge, & Bernardin Georges, travailloient sans remise, à établir en Calabre, la Reforme des Capucins, touché de l'exemple des Peres qu'il connoissoit, pour grands zelateurs de leur Regle, il se fit Capucin avec eux, comme nous l'avons amplement expliqué l'an 1532. Quelques MS. disent, qu'il n'avoit pas encore achevé son Noviciat dans l'Observance, lors qu'il entra parmy les Capucins; d'autres asseurent, qu'il y fut une année entiere; on accommode cette controverse, bien à mon sens, si l'on croit, que Frere Antonin demeura un an avec les Observantins, mais qu'au temps qu'il y devoit prononcer ses Vœux, il passa aux Capucins, avec F. Loüis, & Frere Bernardin de Reggio: ce qui paroist plus conforme à la verité.

De l'Ordre de l'Observance, il passe à celuy des Capucins.

CXXVII. Dés les premieres années de sa conversion, F. Antonin commença par s'employer si assiduement à l'humilité & à la charité, comme aux deux Vertus capitales des bons Freres Laïcs, qu'il n'avoit que des sentimens tres bas de luy-même, & se rendoit si soumis à tous (ce qu'on peut appeller une preuve certaine de l'humilité) qu'il leur obeïssoit, comme à ses veritables Superieurs. Il respectoit si fort les Prêtres, comme les Ministres de Dieu, & les Dispensateurs de ses Mysteres, qu'on ne le vit jamais assis en leur presence: Rien n'étoit plus humble que lui, & il ne lui suffisoit pas d'être le dernier, & le plus abbaissé de tous, s'il ne desiroit encore de passer dans tous les esprits, pour le moindre, & le plus petit des hommes.

Son humilité, de respect fust admirable envers tous les Prêtres.

CXXVIII. Cette vraye humilité de cœur, acquit à F. Antonin, une si parfaite obeïssance d'esprit, que quelque chose de difficile, que lui commandassent ses Superieurs, il l'executoit toûjours, avec beaucoup de contentement. Son obeïssance n'étoit ni lente, ni tardive, ni murmurante, ni raisonnée; mais prompte, sans remise, aveugle, & fort gaye: en sorte que sans attendre la voix de son Superieur, à peine avoit-il connu ses intentions, qu'il preparoit ses oreilles à entendre sa voix, & ses mains à faire ses volontez. Puisque lui qui avoit soumis toute la conduite de sa vie, à un plus grand que lui, n'avoit point plus de plaisir au monde, que d'executer promptement sans choix, & à l'aveugle, des commandemens de ses Superieurs. Entre plusieurs témoignages de cette verité, en voicy un fort considerable.

La

La campagne de Messine, étoit toute remplie de peste, lors que F. Ange d'Arasi, un de nos Clercs, qui étoit en chemin d'aller au Convent de Reggio, de celui de Messine, fut contraint, à cause du soubçon qu'on avoit de la maladie, de demeurer hors les portes, jusques à ce qu'on eust envoyé deux Freres à Arasi, qui y disposassent les choses necessaires, à lui preparer sa demeure; il étoit déja tard, & l'air étoit si chargé de nüages, qu'il menaçoit la terre d'une prompte, & d'une grosse plüye, lors que le Superieur appella F. Antonin, déja septuagenaire, & F. Bonaventure de Reggio, à qui il ordonna d'aller au plûtôt à Arasi. Ce veritable obeïssant ne differe pas, mais soumis d'esprit à une obedience si penible, il va promptement avec son compagnon à Arasi, distant environ de six milles de Reggio. A peine furent ils à moitié chemin, que le vent, la plüye, & le tonnerre exciterent un orage si furieux, que F. Antonin se tourna du côté de l'Occident, d'où venoit la tempeste, & se mit à genoux, où aprés qu'il eut fait à Dieu quelque fervente priere, il dit aux nuées, & à leur orage; Je vous parle au nom de vôtre Dieu, ne nous approchez pas de plus prés, arrestez-vous, ne tempestez plus, jusqu'à ce que nous ayions accomply nôtre obeïssance: chose admirable! l'orage s'arreste, les vens s'apaisent, les nuées subsistent dans l'air, & quelques grosses qu'elles fussent d'eau, elles la retiennent dans leur sein, contre leur coûtume, mais même elles se dissiperent de sorte, à sa voix, qu'elles leur laisserent un fort beau temps, jusqu'à ce qu'ils eussent achevé leur voyage, & reconnu, si F. Ange trouveroit son necessaire à Arasi: de là ils allerent à Trizzino, chez un de leurs Bien-faicteurs, qui les receut fort humainement. L'air alors versa tant de plüyes, que la terre étoit toute pleine de leurs eaux: & ainsi Dieu voulut donner à l'obeïssance cette force, que les Elemens même, fussent soumis à ses volontez. CXXIX.

Dieu autorise son obeïssance d'un miracle.

De la parfaite humilité de F. Antonin, naissoit encore chez luy, une invincible patience, qui le rendoit insurmontable à tous les accidens facheux, qui lui arrivoient; parce que le vray humble, qui connoist son peu de merite, ne sent pas les coups des injures, qu'il reçoit, à cause qu'il croit en meriter de plus rudes, & comme il ne cherche qu'à se mépriser soi-même, il desire moins les grandeurs, & les dignitez, que les affronts, & les ignominies: si l'on lui fait quelque injure, tant s'en faut qu'il en soit emeu, il semble plûtost en faire sa joye, parce qu'il a trouvé ce qu'il cherchoit si passionnement. Aprés donc que F. Antonin, fut arrivé, par un long exercice de vertu, à ce haut degré d'humilité, il n'est pas étonnant, que non seulement, il souffrit sans inquietudes, les adversitez, & les maladies, mais même qu'il y rencontra des douceurs, & des delices. Il y en a plusieurs exemples, & principalement dans ces premieres traverses, qu'endura nôtre Reforme en Calabre, dont nous avons parlé amplement ailleurs, & dans cette longue maladie de quarante années, qu'il supporta avec autant de fermeté, que de joye, & même dans quantité de persecutions des Demons, qu'il surmonta avec un courage, qui fut bien la preuve de sa patience. CXXX.

Plusieurs preuves de sa patience.

Mais à cause, qu'au sentiment de S. Gregoire, la seule humilité, qui a ses racines dans la charité, pousse des fleurs, & des fruits, en sorte que si elle en est separée, elle seiche, parce qu'elle manque de son humeur la plus vivifiante. D'où vient qu'aussi-tost que F. Antonin eut fondé sa perfection spirituelle, sur l'humilité, comme sur la base, & l'appui de toutes les vertus, il l'éleve à une si haute, & si étenduë charité, tant à l'endroit de Dieu, que de ses prochains, qu'il sembloit ne lui point donner de bornes. Pour celle qui touchoit les hommes, il n'avoit rien de plus CXXXI.

S. Greg. l. 27. des Moral.

agreable, que de s'exposer pour leur service. Il cherissoit si tendrement les malades, que comme une aimante mere, il avoit soin d'eux, soulageoit leurs maux, & leur rendoit tous les secours imaginables. Il étoit si touché de la misere des pauvres, que pour les secourir, il se privoit de son necessaire. Ce qu'il fit bien voir, entre les autres, par cet exemple.

CXXXII. Une grande disette de fruits de la terre, affligeoit toute la campagne de Reggio, lors que F. Antonin, qui devoit aller avec P. Silvestre de Rossano Predicateur à Seminara, éloigné de trente milles de Reggio, prit avec lui trois pains, qui leur servissent dans leur voyage. Il étoit jeûne, & à peine furent ils un peu éloignez de la Ville, qu'un pauvre lui demanda du pain, & il lui en donna un entier; ils avancerent quelques pas, & un plus pauvre que l'autre, le presse de quelque aumône, il lui offre un de ses pains. P. Silvestre, qui voyoit que le pain diminuoit fort, en paroît tout faché: lors qu'un troisiéme pauvre, plus miserable que les deux premiers, s'approche de F. Antonin, & le supplie de soulager sa misere, & il lui presenta la moitié du pain, qui lui restoit pour leur nourriture. Ce que voyant P. Silvestre, il ouvrit sa bouche, qu'il avoit tenuë jusques là fermée, & il lui dit; Pourquoi Antonin nous oubliez-vous? la charité vous ordonne-elle, d'étre misericordieux aux autres, & cruel à vous-même? nous approchons des montagnes, où nous ne trouverons point de maisons; qui nous donnera du pain? j'ai déja grand appetit; la moitié d'un pain, peut-elle suffire à appaiser nôtre faim, qu'elle ne pourra pas contenter parfaitement? elle ne servira qu'à l'irriter davantage. Ne vous donnez point d'inquietude, mon Pere, lui répondit F. Antonin, jettez en Dieu toute vôtre pensée, sa bonté y pourvoira: Il y avoit une fontaine, aux pieds des montagnes, cachée dans les bois, où F. Antonin convia son compagnon, qui murmuroit un peu contre lui, & ils y trouvent quelques Gentilhommes, qui aprés une longue chasse, y prenoient agreablement leur repas; aussi-tost que ces Messieurs virent des Capucins, ils les inviterent de manger avec eux; & ainsi Dieu leur rendit avec usure, les pains qu'ils avoient donnez, pour son amour, à trois pauvres miserables. Ce que F. Constantin racontoit souvent, & s'accusoit en même-temps, de son peu de foy.

Exemple admirable de sa charité envers les pauvres.

Dieu recompense abondamment sa charité, envers les pauvres.

CXXXIII. Il n'est pas croyable, combien il étoit touché des malheurs des autres; leurs disgraces l'affligeoient, de maniere qu'il se faisoit propres toutes leurs miseres, qu'il les embrassoit tous par un sentiment de mere, comme ses enfans, & qu'il soulageoit leurs peines, avec tout ce qu'il pouvoit de douces paroles.

CXXXIV. Sa charité ne fut pas moindre, à appaiser les querelles, & à terminer les inimitiez; parce que, comme au sentiment de S. Gregoire, c'est le propre de la charité, d'entretenir la concorde, de conserver l'union, & de reünir des ennemis, s'il apprenoit des querelles, & des haines inveterées, il s'efforçoit d'en arrester le cours: en voicy un exemple. Un mary, & une femme, gens considerables de Reggio, faisoient un si mechant menage, depuis tant de temps, que ni le credit des parens, ni les conseils des amis, ni les lumieres de la raison, n'avoient pû les accorder tous deux. Aussi-tost que F. Antonin le sceut, il va les trouver, & tandis qu'il les exhorte, à s'accommoder avec les paroles plus douces qu'il peut, un chat qu'ils nourrissoient, comme domestique, vint à eux: à peine F. Antonin l'eut-il apperceut, qu'il jugea, que c'étoit un Diable, sous la figure d'un chat, & que c'étoit lui qui causoit toute leur discorde: il lui commande alors de demeurer, & de faire paroître qui il est, en quittant la forme de chat; le Diable ne put resister à un commandement, qu'il

Il chasse un Diable, qui troubloit un ménage, sous la forme d'un chat.

lui faisoit au Nom de Dieu, & aprés qu'il eut laissé sa figure de chat emprunté, il parut ce qu'il est naturellement, un Demon horrible à la veuë, qui s'enfuït dans l'air, & laissa le mari, & la femme dans un étrange épouvantement. Frere Antonin leur dit; Voyez-vous l'Auteur & le fauteur de vôtre discorde? c'est un ouvrage du Diable, de semer des querelles, entre les Freres; N'avez-vous point de honte de continüer son ouvrage, & d'être du nombre de ses serviteurs? Maintenant donc, que le tentateur, qui entretenoit vos disputes, & vos differens, n'y est plus, vivez en paix, l'un avec l'autre, & entretenez, nourrissez, fomentez cette union d'esprits, qui sied si bien à des mariez Chrétiens, & vous éprouverez heureusement, que le Dieu de la paix sera avec vous. Aprés que le Demon, fut chassé du logis, le mari, & la femme, qui par son artifice avoient été si long-temps ennemis, se reconcilierent entre eux, & entretinrent depuis, une bonne paix dedans leur ménage.

CXXXV. Voici un témoignage merveilleux de la charité de F. Antonin, à la gloire de sa vertu, & à l'étonnement de tout Reggio. Il avoit un Frere, qu'il aimoit beaucoup à cause de ses bonnes qualitez; quelque honnête homme qu'il fust, il ne laissa pas d'avoir prise, avec un Darius Desquillacé, pour quelque affaire domestique, & il en fut fort cruellement assassiné. A peine le bruit de sa mort, est-il arrivé aux oreilles de F. Antonin, qu'il s'adresse à Dieu pour mieux reprimer en sa presence, les sentimens de douleur, & de tristesse, que la nature, & le sang excitoient dans son cœur, & dans son esprit: en sorte qu'il ne fut plus touché, que de l'ame de son Frere, dont il craignoit la perte, dans une mort si précipitée. Son apprehension l'obligeoit d'offrir à Dieu, pour son salut, plusieurs larmes, & de longues prieres; & puis moderant l'amour fraternelle, par une plus forte charité de Dieu, il vint trouver le meurtrier de son frere, à qui il dit, aprés l'avoir embrassé; Dieu vous pardonne, mon fils, pourquoi avez vous écouté Satan, qui vous a tenté? Comment vous êtes-vous rendu de sorte à ses attaques, que vous ayez merité la haine de Dieu, & des hommes par la mort de mon Frere? s'il vous fournissoit quelque sujet apparent de division contre lui; pourquoi l'avez-vous caché au dedans de vous? & pourquoi ne m'en avez vous rien témoigné? j'aurois remedié à une telle plaie, auparavant qu'elle fust devenuë incurable. Mais, puisque c'est une chose desesperée, non seulement, je vous pardonne le meurtre de mon frere, dont le sang coule encore de vos mains, mais même je tâcheray, que nôtre famille n'en ait plus de ressentiment contre vous. Pour vous, lorsque vous serez bien avec les hommes, faites en sorte de travailler au principal, & de vous rendre Dieu propice, par la penitence & le Sacrement, crainte que ne vous prévienne sa vengeance: aprés corrigez vos mœurs, & changez de vie, parce que vous recevrez plus facilement la misericorde de Dieu, si vous corrigez vôtre crime, par de meilleures actions. C'est le moyen de vous bien mettre avec le Ciel, & de rentrer aux bonnes graces de JESUS-CHRIST. Ce qu'ayant dit, il l'embrassa encore fort tendrement, & fit signer à ses parens, un acte d'abolition, en faveur du meurtrier: & ainsi ce parfait Imitateur de JESUS-CHRIST, fit paroître une Evangelique charité, qu'il enseigna par son exemple, ne pas seulement consister, à souffrir des injures sans ressentiment, mais encore plus, à pardonner à ses ennemis, parce que dit l'Apôtre, La charité est patiente, elle est benigne: *Patiente*, dit saint Gregoire, *pour supporter les maux: & benigne, afin qu'elle aime ceux, qu'elle souffre si patiemment.*

Il embrasse charitablement le meurtrier de son Frere.

Premiere aux Corinth. 10. chap. S. Greg. Homil. 35. sur les Evang.

CXXXVI. Mais parce que la parfaite charité, a deux aîles, dont elle s'éleve en haut, & s'unit par son vol à Dieu, c'est à dire l'amour de Dieu, & l'amour du prochain, d'où dépend toute la perfection de la Loi Divine, en sorte que saint Augustin a pû dire, *Quiconque aime Dieu, & son prochain a une ame aîlée, qui vole à son Seigneur, avec les aîles libres de sa charité.* Comme F. Antonin, par une grace du Ciel extraordinaire, eut atteint le plus haut degré d'amour, où puisse monter la charité fraternelle, il s'en servit, comme d'un chemin plus facile, pour s'élever encore au dessus, c'est à dire à la charité de Dieu; parce que comme elle est le dernier achevement de cette vertu, elle doit être accompagnée de celle du prochain, pour devenir plus parfaite, & nous ne les separons pas toutes deux, mais plûtost nous établissons l'une par l'autre, en sorte qu'il n'y a qu'une charité, qui procede de Dieu, & qui y retourne comme à son terme, aprés avoir passé par nôtre prochain.

Sur le Pseau. 103. Qui amb. sup. pen. vent.

De l'Austerité de F. Antonin, & de la ferveur de son Oraison.

CXXXVII. A Cause que F. Antonin avoit receu dans sa volonté le grain de la vraie charité, que Dieu y avoit semé, il resolut de l'y cultiver avec tant de soins, que d'abord il tâcha d'en retrancher les choses, qui pourroient en empêcher le germe. C'est pourquoi, dés les premiers jours de sa conversion, il commence par déraciner du champ de son ame, les épines, & les chardons, qui y avoient poussé, par une façon de vie, fort austere, & il retranche de sa chair, une quantité de branches inutiles, par beaucoup de jeûnes, parce que ne se contentant pas de nos ordinaires, il observa constamment, jusqu'à quatre-vingt années, tous les Carêmes de nôtre Pere saint François, quoiqu'il jeûnast au pain, & à l'eau fort souvent, & particulierement quelques Vigiles plus solemnelles, des Fêtes de Jesus-Christ, de la sainte Vierge, des Apôtres, & d'autres Saints: plusieurs jours encore, consacrez à la memoire plus expresse, de la Passion de Jesus-Christ. Jusqu'à sa mort, il porta un cilice fort rude, comme un memorial plus sensible, des douleurs de son Sauveur crucifié, crainte que son ennemi domestique, insolent de ses victoires, ne se glorifiast d'avoir vaincu son esprit. J'obmets ici l'âpreté de son vêtement, la dureté de son lit, son peu de repos, la longueur de ses veilles, ses souffrances volontaires de froid, son travail des mains, dont il affligeoit son corps, jusqu'à la foiblesse, & la lassitude, & d'autres sortes d'austeritez, qui le rendirent un des Capucins plus austeres de son siecle, & qui non seulement entretenoient chez lui les flâmes de la charité Divine, mais encore en accoissoient les embrazemens, parce qu'au sentiment de saint Augustin, c'est un signe assuré, que l'on aime Dieu, si pour son amour, on souffre constamment les adversitez. En effet, la charité qui endure tout, dit l'Apôtre, est d'autant plus grande qu'elle endure plus pour Jesus-Christ. Lors donc que F. Antonin affligeoit son corps de plusieurs austeritez, dont il avoit resolu de conserver, & dans son esprit, & dans son cœur, un memorial souffrant de douleurs de Jesus-Christ, il entretenoit non seulement dans son ame le feu de la charité, comme couvert des cendres de la penitence; mais même, comme si les austeritez lui eussent servi d'entretien, & d'aliment, il en augmentoit les Divines flâmes.

Enfin, soit qu'il considerast la Croix de Jesus-Christ, soit qu'il fust touché des craintes du Jugement de Dieu, il abhorroit si fort les plaisirs des sens, qu'étant un jour au Refectoire, avec les autres Freres, au temps que le Superieur avoit dispensé du silence, selon nôtre coûtume, de quelques jours avant nos Carêmes, comme par une disposition d'un jeûne plus rigoureux, il répondit, à la demande qu'il lui faisoit; Pourquoi il ne s'entretenoit pas avec les autres? Comment, mon Pere, serois-je dans la joie, il y a maintenant quarante ans, que j'ai l'honneur d'être Religieux, & j'ignore encore si Dieu m'a pardonné les desordres de ma vie passée, & il accompagna cette sage réponse, de tant de larmes, qu'il quitta le Refectoire, crainte que ses pleurs ne troublassent le petit divertissement de ses Freres. CXXXVIII.

Il abhorroit tous les plaisirs de ses sens.

Mais comme il sçavoit, que pour entretenir, accroître, & perfectionner l'amour de Dieu dans son ame, l'Oraison d'esprit y étoit fort necessaire, il resolut dés son commencement de vie spirituelle, d'y être si diligent, & si assidu, qu'il ne la quittoit jamais, ni aprés ses travaux de la journée, ni aprés les Matinés de la nuit, & même il se la rendit si familiere, que dans ses plus fortes occupations de corps, dans le Refectoire, dans sa cellule, dans le bois, dans le Convent, dans la ville, dans la campagne, & par tout, ce feu Divin de connoissance, & d'amour, éclatoit toûjours dans son entendement, & sa volonté. D'où vient que comme il exigeoit de son ame un compte fort avare de son temps, pour en employer davantage, à la contemplation des choses Divines, aprés les emplois de ses Offices: on le voyoit peu ailleurs, que dans l'Eglise, & tres-rarement avec les Seculiers, les femmes particulierement, à moins qu'il n'y fust obligé, par les devoirs de la charité fraternelle, ou par l'engagement d'une indispensable necessité. CXXXIX.

Il étoit partout fort assidu à l'Oraison.

F. Antonin n'eut jamais rien de plus agreable que la Meditation des choses Celestes, fort éloigné du tumulte des hommes; il la goûtoit seul en secret, à la veuë de son Dieu; il s'y nourrissoit spirituellement, à porte fermée de son ame, à toutes les choses sensibles: c'étoit elle qui recreoit, fortifioit, & remplissoit son esprit, qu'enfin il immoloit de sorte à Dieu, comme un holocauste du soir, & du matin, qu'afin qu'il ne fust pas sec, aride, & sans humeur, il le moüilloit de ses larmes, qui lui donnoient de la douceur, & qui en bannissoient toutes les ariditez; dans cet amoureux sentiment, qu'au milieu des ardeurs de son amour, il se consacrast tout entier à la majesté de Jesus-Christ, & que ses pleurs fissent le dernier agréement de son Sacrifice. Ce qui lui arrivoit d'ordinaire, à cause de sa Meditation assiduë des douleurs de son Sauveur crucifié, ou comme il entendoit cette voix de son Bien-aimé, *Surge amica mea, & speciosa mea, & veni columba mea, in foraminibus petræ, in caverna maceriæ*: il prenoit le gemissement d'une colombe, il reposoit dans les trous de la pierre, dans les playes de Jesus-Christ, où sa bonté lui communiquoit ses secrets, & sa misericorde infinie, en sorte qu'il pouvoit dire avec saint Bernard, *J'iray à ces celliers abondans pour moi, de tous les biens possibles, & selon l'avis du Prophete; Je quitteray les villes, & demeureray dans la pierre. Je seray comme une colombe, qui fait son nid à l'entrée de l'ouverture, afin qu'étant posé avec Moyse, au trou de la pierre, lorsque Dieu passera, je puisse voir ses épaules.* CXL.

Cant. 2. chap.

Sermon 10. sur les Cant.

Cette Meditation des douleurs de son Sauveur, étoit son entretien le plus ordinaire; parce qu'il sçavoit bien qu'il avoit été celui de son Pere saint François, qui l'avoit toûjours fort recommandé à ses enfans. D'où nos anciens Peres, si illustres en sainteté, la receurent de lui, comme CXLI.

son principal heritage, la pratiquerent inviolablement, & la laisserent à leurs Successeurs, comme l'employ le plus propre, d'une sainte vie, que même nous ont toûjours loüée les Peres de l'Eglise, comme le miroir de toute la perfection, & l'aiguillon de toutes les vertus, dont Saint Bonaventure dit, *La continuelle, & devote Meditation de* Jesus-Christ, *separera vôtre esprit des vaines, & des charnelles concupiscences du siecle, élevera vôtre cœur, aux choses celestes, & spirituelles; elle vous instruira veritablement de vos pensées, de vos paroles, de vos réponses, de vôtre silence, & de vos actions; enfin elle vous animera aux choses plus hautes, & plus difficiles; elle vous inspirera l'envie d'être mocqué, d'être abaissé, d'être méprisé; elle vous reglera parfaitement vos pensées, vos discours, & vos actions, & vous donnera abondamment, & en peu de temps, tout ce qui vous est necessaire.* Ce Docteur Seraphique continuë d'autres choses, qui meritent d'être considerées, & qui montrent bien, que l'Oraison d'esprit est plus noble, & plus utile que d'autres exercices de la pieté.

Stim. du Div. Am. chap. 1.

CXLII. Ne nous étonnons donc pas, que F. Antonin qui s'occupoit si assiduëment, à la meditation des douleurs de son Sauveur, embrazoit son cœur des flammes, d'une si ardente charité, que sa face éclatoit quelques fois comme un soleil, & qu'animé du S. Esprit, il étoit si souvent dans l'extase, & le ravissement. Ce qui lui arriva un jour, au Convent de Reggio, parce que lors qu'il y prioit dans l'Eglise, devant les Matines, qu'on dit toûjours parmi nous à minuit, F. Thomas de Cantanzaro Clerc, eut alors quelque affaire à l'Eglise, & à peine eut il ouvert la porte du chœur, qui y conduit, qu'il apperceut F. Antonin au milieu, tout environné de lumiere, élevé de terre environ de trois pieds, comme un soleil éclatant, dont les rayons se repandoient comme en plein jour, par toute l'Eglise. L'homme de Dieu fut faché, que le don divin qu'il lui communiquoit, fust connu d'un autre. Il appella donc le Clerc, & le reprit assez aigrement, que sans permission du Superieur, il vint à l'Eglise à une heure induë; Je vous pardonne pourtant, lui dit-il, à condition, que vous ne disiez à personne, ce que vous avez veu; tres volontiers, mon Frere, je vous obeïray, lui répondit-il, à condition que vous me direz, ce que Dieu vous a montré, dans une vision si fort lumineuse: Il y avoit déja long-temps, que je demandois à Jesus-Christ, dans mes ardentes prieres, qu'il me fist voir la façon, & la gloire de sa Transfiguration, sur le Thabor, en presence de ses Apôtres, sa bonté m'a differé quelque temps cette grace, que j'avois si fort desirée, & cette nuit sa clemence, me la montrée; j'ay satisfait à vôtre demande, gardez-vous donc bien de dire ce secret, à qui que ce soit.

Souvent en Oraison, il étoit ravi en extase.

De l'efficace de l'Oraison de F. Antonin, par qui il operoit plusieurs miracles.

CXLIII. L'Ardente charité, qui embrazoit le cœur de F. Antonin, donnoit tant de pouvoir à l'Oraison, qu'il addressoit si souvent à Dieu, qu'elle ne sortoit jamais vuide de devant ses yeux; en voicy quelques exemples. Un seculier, appellé Pierre Principato de Regge, avoit de grandes inimitiez, contre un nommé Marc Antoine Marino de la même ville; celui-cy surprit celui-là, l'attaqua sans qu'il y pensast, lui tira un coup d'arcquebuze, & le laissa comme mort, avec quantité de blessures,

dont l'une l'avoit frappé jusqu'au cou: F. Constantin y courrut, & le trouva qu'il se mourroit, il s'approcha de lui, & lui dit; Courage, Pierre, si vous vous resolvez de pardonner à vôtre ennemi, & de quitter vôtre haine, vos blessures ne vous donneront pas la mort, elles feront vôtre salut. Quoique Pierre eust peine à parler, il répondit; Ouy, je pardonne fort volontiers: F. Constantin toutefois ne se contenta pas de cette promesse, & il voulut qu'il la jura sur la foy de la sainte Vierge; il lui offrit alors une image de Marie, que le mourant toucha de ses mains, & lui promit une fidelité inviolable. F. Antonin se mit aprés en Oraison, & y sollicite la sainte Vierge, par tant de pleurs & de prieres, qu'il en obtint l'entiere & la prompte guerison des playes du blessé. Mais comme cet ingrat fut gueri, il continua ses haines, sans penser à la grace qu'il avoit receuë, & à la promesse, dont il s'étoit engagé. F. Antonin le reprit de sa perfidie, le sollicita d'accomplir sa parole, crainte d'attirer sur lui la colere de son Sauveur, & de sa sainte Mere, par sa lâche infidelité, qui l'exposeroit à leur vengeance derniere. Cet avis ne le rendit pas meilleur, il persista dans sa haine, & il mourut subitement, en cet étrange état, sans marque aucune de penitence; parce que l'ingratitude, dit S. Bernard, est un vent aride, qui desseiche la fontaine de la misericorde de Dieu, & qui excite sa justice contre les coupables; parce que tant plus se montre-il clement à l'endroit d'un homme, s'il blesse sa clemence par son ingratitude, tant plus est-il puni plus severement.

Par son Oraison il guerit un homme blessé à mort.

CXLIV.

Lorsque P. Bernardin de Regge, étoit Gardien du Convent de cette même ville, dix-huit Forestiers, qui alloient aux Ordres, y arriverent de la Province de Sicile, & six d'une autre Province; F. Antonin, qui avoit alors soin du Refectoire, avertit le P. Gardien, qu'il n'y restoit que deux pains, & quelques morceaux pour le souper de tant de Freres; il étoit trop tard, & on ne pouvoit plus aller à la queste: Le Gardien donc, qui sçavoit ce que l'Oraison de F. Antonin avoit de pouvoir auprés de Dieu, lui dit; Pourquoi vous plaignez-vous de nôtre peu de pain? ignorez-vous que Dieu en peut faire même de rien, allez viste, benissez ce que vous en avez dans le Refectoire, & presentez-le à ces Freres, & Dieu fera en sorte, qu'il leur suffira. Ce vrai obeïssant s'en va, se met à genoux, demande du pain à Dieu, prend les deux pains, & tandis qu'il les distribue à ces Freres, Dieu les multiplie de sorte, que non seulement ils rassasierent les vingt-quatre Religieux, qui venoient aux Ordres, mais même huit Seculiers, qui arriverent au Convent: l'on admira alors la force de l'Oraison & de l'Obeïssance, qui avoient obtenu de Dieu une multiplication de pain si merveilleuse, par leur grand credit.

Sa priere multiplie deux pains en plusieurs autres.

CXLV.

Au même Convent, & sous le même Gardien, une chose semblable arriva. En effet, un Gentilhomme appellé Coleta Mangeri, au Temps que Ninus Martinus chef des bandits, ravageoit avec les siens toute la campagne de Reggio, les poursuivoit, par ordre du Roy avec une Compagnie de Cavalerie, lorsqu'un soir avec toute sa trouppe, qui étoit de quarante Maîtres, il vint à nôtre Convent; comme il étoit fort familier, avec le P. Gardien, il demande à manger, & pour lui, & pour ses Cavaliers. Le Gardien aussitost ordonne à F. Antonin, qu'on leur serve tout ce qu'on pourroit. Il regarde dans l'armoire au pain, & n'y en trouve que quatre; il en avertit le P. Gardien, qui lui dit d'en demander au plûtost à Dieu par une fervente priere, & de benir les quatre pains, parce qu'il deferoit si fort à son Oraison, dont il avoit éprouvé déja l'efficace, qu'il n'en doutoit plus. F. Constantin aussitost prie Dieu, be-



nit les pains, & les multiplie de sorte, qu'ils suffirent à quarante personnes, & encore bien affamez de leur voyage.

CXLVI. Il obtient de Dieu du pain par sa priere.

En ce même Temps, que les Bandits ravageoient toute la campagne de Reggio, un jeune homme tomba par malheur entre leurs mains, & lorsqu'ils le retiennent prisonnier, & qu'ils demandent une grosse somme d'argent à ses parens, pour sa liberté, F. Constantin touché de la disgrace du Captif, & de la pauvreté des siens, va trouver les bandits au milieu d'une epaisse forest, où ils faisoient leur retraitte, & lorsqu'il les prie pour la liberté de leur prisonnier, un d'eux lui dit; Pourquoi, mon Erere, puisque vous veniez icy, ne nous avez-vous pas au moins apporté du pain, pour soulager nôtre faim? Vous me demandez, dit-il, une chose honneste, n'en doutez pas, vous en aurez bientost, mais attendez un moment: il se retira alors quelques pas avec son Compagnon, pour offrir à Dieu quelque priere de compagnie, & il en receut d'excellent pain, qu'il mit tout chaud presque, dans une serviette qu'il avoit apportée, & le porte à ces bandits. Ils admirerent d'où il pouvoit avoir tant de pains si excellens, en si peu de temps, & dans un desert où il n'y avoit point de maisons: d'où ils reconnurent la vertu Divine de cet homme, & le respecterent de sorte, qu'ils lui délivrerent volontiers le jeune homme.

CXLVII. Son Oraison appaise la mer de Sicile.

Le même P. Bernardin de Regge, devoit passer avec F. Antonin, la mer de Sicile, pour aller à Messine; lorsqu'ils furent en mer, ils virent venir à leur vaisseau la vague irritée, qui le menaçoit; F. Antonin, lui dit le Gardien, ne voyez-vous pas la mer en colere, dont les flots agitezchoquent déja le navire? priez Dieu, qu'il en détourne l'orage: aprés quelque Oraison, il lui répondit; Ne craignez point, mon Pere, lorsque les eaux émeuës viendront au vaisseau, le vent le jettera de l'autre côté. L'évenement prouva la verité de sa parole, & l'on connut la force, que son Oraison avoit auprés de Dieu.

CXLVIII. Par son Oraison il rend legere une grosse poutre.

On lit encore dans nos MS. que par ses prieres, il rendit si legere, une grosse poutre, que quatre bœufs n'avoient pu remuer auparavant, parce qu'il en eust fallu plus de quatre paires, que deux bœufs l'enleverent fort facilementt

CXLIX.

Enfin sans nous arrester à plusieurs autres choses, remarquons icy, ce qu'il fit l'an 1571. en faveur de la Ville de Reggio, lors quelle étoit si affligée de peste: il offroit à Dieu de continuelles prieres, accompagnées de larmes, pour en obtenir un prompt soulagement; mais pour l'avoir avec plus de facilité, il avoit prié la sainte Vierge, dont il étoit un serviteur si fidele, d'être son Avocate auprés de son Fils. Aprés enfin plusieurs larmes, repanduës dans de si ferventes prieres, lors que F. Antonin prie plus fermement dans l'Eglise, sur le midy; la Reine du Ciel, environnée de splendeurs Celestes lui apparoit, sur le grand balustre, qui separe l'Autel de la nef: Deux Anges, le flambeau à la main l'accompagnoient à ses deux côtez; aussi-tost qu'il la vit, il se prosterna contre terre, & lui rendit ses adorations: Quelle grace me demandez-vous, Antonin, lui dit-elle? parlez confidemment, je vous écouteray volontiers: il prit cœur à cette parole de Marie; Je vous demande, dit-il, Reine des Anges, que ma Ville de Reggio, qu'une cruelle peste a presque jusqu'icy desertée, soit libre de ses furies, par vôtre divin pouvoir, auprés de vôtre adorable Fils: J'accepte ta demande, lui répondit-elle, & je t'accorde la délivrance de ta Ville: advertis toutesfois le grand Vicaire de l'Archevêque, qui par l'absence de son Prelat gouvernoit le Diocese, qu'il ordonne une procession publique, & que tous implorent

Il délivre par ses prieres la ville de Reggio d'une horrible peste.

mon

mon secours, dans cette Eglise des Capucins, qui m'est consacrée, & ainsi la Ville de Reggio sera délivrée de la peste. Ce qu'ayant dit, elle disparut à ses yeux.

Comme F. Antonin étoit si humble, qu'il ne vouloit pas, qu'on attribuast à ses merites, les œuvres de Dieu, il differoit toujours de dire au Grand Vicaire les Ordres de la Vierge sainte, & alors deux Anges, sous des formes de Capucins, descendent du Ciel, à Alphonse Gouverneur de la Ville, & lui disent; Alphonse, signifiez au Grand Vicaire, que pour la délivrance de Reggio, il ordonne une Procession generale, qui aille à l'Eglise des Capucins, dediée à Nôtre-Dame de Consolation, où tous implororont le secours de la sainte Vierge, & par sa faveur ils seront délivrez de la peste, qui a presque tout ravagé Reggio. Aussi-tost que le Gouverneur eut receu cét Ordre, sans perdre de temps, il le communique au Grand Vicaire, & on ordonne une Procession generale, à Nôtre-Dame de Consolation des Capucins, avec tout le Clergé, & tout le peuple de la Ville. CL. Deux Anges sont deputez de Dieu, pour le secours de la peste à Reggio.

Les Magistrats de la Ville, pour mettre plûtost ordre aux choses, & pour en étre informez avec plus de certitude, viennent promptement au Convent des Capucins, & demandent au Gardien, de quelle maniere la chose s'est passée. Le Gardien leur répondit, qu'il ne sçavoit ce que c'étoit, & qu'il n'avoit point envoyé de ses Freres au Gouverneur de la Ville, que même il y avoit six mois, que pas un n'y étoit entré. Mais le Gardien révoit dans son esprit, ce que vouloit dire cette affaire, & il y reconnut du dessein de Dieu; il eut alors une pensée, si ce n'étoit point une revelation, dont le Ciel eust favorisé F. Antonin, il l'appelle aussitost, & lui commande par obedience, que si Dieu lui a revelé quelque chose, pour la délivrance de la Ville, il le déclare simplement. F. Antonin ne pouvoit plus s'opposer au commandement de son Superieur, il étoit trop exprés; il declara donc naïvement, tout l'entretien qu'il avoit eu avec la Vierge sainte, & qu'il n'en avoit parlé à qui que ce fust, parce qu'il craignoit, qu'on ne lui attribuast une revelation divine. Lors que ces Messieurs eurent entendu ce recit de F. Antonin, dont toute la Ville connoissoit la grande sainteté, il jugerent, que ceux qui avoient averti le Gouverneur d'une Procession, n'étoient pas des hommes, ni des Capucins, mais des Anges, envoyez en terre, par la Vierge sainte, pour avertir la Ville, sous des habits de Capucins, que son secours venoit d'un Capucin, qui avoit apprehendé de l'en assurer par humilité. L'on ordonna donc une Procession generale, où tous implorerent la faveur de la sainte Vierge, & la Ville fut toute délivrée de cette cruelle maladie. CLI.

De plusieurs Miracles que Dieu fit par l'intercession de Frere Antonin.

COMME Dieu vouloit se montrer merveilleux, dans son Serviteur Antonin, entre les autres graces, dont il le favorisa si abondamment, comme à pleines mains, l'une fut de guerir plusieurs malades, de leurs mortelles infirmitez: En voicy quelques exemples, tirez des meilleurs MS. de quelques unes de nos Provinces. CLII.

Un homme de bien de Reggio, appellé André Constantin, avoit un fils paralytique depuis long-temps, que n'avoient pû soulager tous les re- CLIII. Il guerit un enfant paralitique

medes : il resolut d'en éprouver encore un, qu'il croyoit presque infaillible, de le mettre sur un cheval, & de le conduire à nôtre Convent, éloigné d'un mille environ de la Ville, pour que F. Antonin le benit. Lors qu'il fut aux Capucins, avec son fils, ils trouverent F. Antonin au Chœur, avec F. Bonaventure de Reggio, qui discouroient des choses Divines; il lui presente son fils malade, & le prie de lui donner quelque secours; Dieu vous le pardonne, bon homme; d'où pourrois-je guerir vôtre fils? recourez plûtost à la sainte Vierge, maintenant que vous estes dans une Eglise, qui lui est dediée, & assurement je croy, qu'elle le soulagera, de cette paralysie. Mais, dit-il à F. Antonin, je vous l'ay amené icy, afin que vous le guerissiez vous-même: soyez mon interprete auprés de la Vierge, comme il vous plaira, je ne vous demande qu'une chose bien aisée, de faire seulement un signe de Croix, sur mon enfant paralytique: Ce pere fondoit en larmes, & redoubloit ses prieres, lors que F. Antonin touché de ses pleurs, prend son fils entre ses bras, & le benit d'un signe de Croix, avec ces paroles, *Christus natus est, Christus mortuus est, Christus resurrexit.* Dont il se servoit toûjours, dans toutes ses benedictions de signe de Croix; il rendit aprés le fils à son pere, & lui dit; Laissez le marcher de lui-même: & l'enfant, qui n'avoit pû ni se remuer, ni marcher jusque là, à peine fut-il deposé à terre, par son pere, qu'il commença de marcher, & à l'heure même, il fut entierement gueri. Ce qui obligea toute la compagnie, qui admira ce Miracle, à rendre à Dieu, de fort profonds remerciemens.

Il guerit plusieurs malades, avec le signe de la Croix.

CLIV. En ce même temps presque, le fils d'un Citoyen de Reggio, étoit malade à la mort, au sentiment des Medecins, qui tous desesperoient de sa santé; son pere qui n'attendoit plus rien des remedes ordinaires, appelle F. Antonin, dont toute la Ville connoissoit la sainteté, au secours du malade; il y va par l'ordre de son Gardien, le trouve tout mourant, le console, lui donne quelque esperance, & aussi-tost qu'il l'eut beni d'un signe de Croix, il le rendit sain à son pere. C'est de cette sorte encore, qu'il rendit la santé au fils d'un Gentilhomme de Messine, malade à l'extremité; son pere écrivit à son Gardien, de le lui envoier, il y fut, benit son fils du signe de la Croix, & le délivra aussi-tost de sa maladie.

CLV. L'an de Jesus-Christ 1569. F. Antonin étoit à nôtre Convent de Geraci, auprés d'un malade, d'une dangereuse fiévre, qui faisoit craindre pour sa vie; il le fut voir, & lui demanda, comment il se portoit, il lui répondit, qu'il étoit fort mal (il s'appelloit F. François de Geraci) parce qu'il declinoit à la mort, à châque moment F. Antonin lui repartit? Pourquoi craignez-vous de mourir, ayez courage, vous vous porterez bien, ayez seulement confiance en Dieu, & le benissant d'un signe de Croix, il lui fit prononcer ces paroles, *Iesus Nazarenus Rex Iudæorum, miserere mei;* il lui dit aprés; Prenez courage, vous n'avez plus la fiévre: & lors qu'elle fut passée, il recouvra bien-tost sa santé.

CLVI. Un Gentilhomme de Reggio, avoit été blessé à mort, sans esperance de pouvoir guerir de ses blessures. Le Gardien envoya F. Antonin le voir; il y fut, le consola le mieux qu'il put, d'un visage fort gay, l'exhorta à pardonner à ses ennemis, & à deposer sa haine, le benit d'un signe de Croix, & le guerit aussi-tost.

Il guerit un blessé à mort.

CLVII. F. Antonin alloit par obeïssance sur le chemin de Seminara, & il rencontra un jeune homme, appellé Pierre Jacques Marri, frere de F. Bonaventure de Malicucca, un de nos Freres Laïcs, qui par malheur avoit un nerf de la main couppé, d'un coup de serpe, qu'il s'étoit imprudem-

ment donné, sans qu'il pust en être gueri, aprés une année entiere de medicamens. Frere Antonin fit sur sa main le signe de la Croix, & lui dit, qu'il eust la foi, que Dieu le gueriroit; il obeït, & le lendemain matin il étoit gueri. Il rendit de même la santé au Pere de Propertio Oliva, malade d'une grosse fiévre, & d'une cruelle douleur de teste.

Un autre frapé d'un coup de serpe.

CXLVIII.

Il rend la parole à un mourant.

Pierre Ramirés, Gentil-homme bien affectionné à l'Ordre, racontoit souvent, que son frere, qu'on appelloit par surnom l'Abbé Grasso malade à mort à Geraci, qui ne pouvoit plus parler, à cause de la force de son mal, & qui par consequent étoit hors d'état de se confesser, & de recevoir les Sacremens, au grand regret de leur famille, si portée pour les Capucins, aussi-tost que leur Gardien, sceut le peril où étoit l'Abbé, il y envoya F. Antonin, qui au moment qu'il fut dans la chambre, fut prié par tous les Parens, qui avoient grande croyance en lui, de prier Dieu pour le malade, & il leur répondit, qu'il demanderoit volontiers à Jesus-Christ, qu'il se pust confesser, & recevoir les Sacremens, mais qu'il mourroit bien-tost. Il se mit alors à genoux, fit quelque priere; aprés s'être relevé, il benit l'Abbé d'un signe de Croix, qui lui rendit la voix, & lorsque le mourant eut receu tous ses Sacremens, il mourut avec grande apparence de son salut. Il guerit de même le fils d'une de ses parentes de Tripodi, malade dangereusement d'une squinance, qui le menaçoit d'une mort prochaine, & une autre malade, nommée Catherine de la même famille, qui portoit l'Habit du Tiers Ordre, & qu'une grosse fiévre affligeoit fort à Trizzino.

CLIX.

Il soulage plusieurs tourmentez de fiévres quartes.

Ce fut avec le même signe de Croix, & les mêmes paroles, *Christus natus est, &c.* qu'il soulagea plusieurs tourmentez de la fiévre quarte, & entre les autres, P. Mathieu de saint Martin Capucin, Prêtre; P. Hierôme de Dignami Predicateur, un autre Hierôme de Reggio Novice, & un Docteur appellé Scipion Tagliano, du Bourg de sainte Christine, que cette fiévre avoit reduit presque à l'extrémité. D'autres malades furent encore gueris par F. Antonin, avec le même signe, de plusieurs autres maladies; & particulierement un Gentil-homme de Reggio, d'une horrible douleur de teste, dont il n'avoit pu recevoir de remedes: & un Avocat appellé Jean Mantio, d'un mal de côté, qui lui causoit d'extrémes douleurs. Outre toutes ces guerisons, on en lit tant d'autres de cét homme de Dieu, que comme on sçavoit à Reggio sa grande Sainteté, aussi-tost qu'il en approchoit, tous les malades recouroient à lui, & avec le signe de la Croix, il les soulageoit de leurs maladies.

D'autres malades gueris par F. Antonin.

CLX.

Il appaise un embrazement à Geraci.

Il fit d'autres Miracles, soit par des signes de Croix, soit par ses prieres, qui comme ils sont fort approuvez, & qu'ils montrent bien clairement, le pouvoir de Dieu dans son Serviteur Antonin, doivent avoir place dans nos Annales, à l'avantage de leurs Lecteurs. Le premier est d'un embrazement de Geraci. Cette Ville est entourée de lieux fort élevez, couverts de petits bois, où le feu prit par quelque accident, & devint si furieux, qu'il menaçoit la Ville d'un inévitable incendie. F. Antonin demeuroit alors au Convent de Geraci, & aussi-tost qu'il vit que le feu s'augmentoit, & s'élevoit toûjours, il se mit à genoux, avec F. Antoine de Galatro, & il prie Dieu pour le secours de cette Ville, que les flâmes gagnoient presque déja. Tandis qu'il prie l'embrazement s'appaise contre toutes les apparences, & lorsqu'il eut fini sa priere, le feu cessa, & la Ville fut délivrée de ses apprehensions.

CLXI. Un Frere voulut chasser un Coq du jardin, où il ravageoit les herbes, & il lui jetta une pierre justement à la teste, qui le tua apparemment. F. Antonin y étoit present; comme il vit que ce Frere s'affligeoit de cette mort, à cause de la severe correction, qu'il craignoit de son Gardien, il prit le Coq entre ses mains, & dit au Frere; Pourquoi vous affligez-vous? il n'est pas mort, il est en vie: & aussi-tost que lui ouvrant le bec, il eut soufflé dedans, il vécut comme auparavant.

CLXII. *Il fait filer des vers à soie.* La sœur de F. Ange d'Arasi, avoit nourri chez elle plusieurs vers à soye, & comme elle vit, que le dix, le douze, & le quinziéme jour, ils ne filoient point, & ne montoient pas aux petites branches, qu'on leur avoit preparées, contre leur coûtume, elle avoit resolu, sans en esperer de joie, de les jetter comme inutils, lorsque F. Antonin arriva chez elle, & voyant qu'elle commençoit à jetter ses vers, il lui dit; Ramassez-les, remettez-les à leur place, & assurément Dieu permettra, qu'ils fileront à leur ordinaire; la femme lui obeït, lui même leur donne à manger, avec sa benediction, & la nuit ils jetterent plus de soie, que les autres de l'année precedente, ce qui fit paroître davantage son pouvoir auprés de Dieu. La même chose arriva à Mariano Sappa, grand bienfaicteur de l'Ordre.

CLXIII. Rien ne paroissoit si difficile, & même impossible à la nature, que F. Antonin n'entreprit, à la faveur du pouvoir de Dieu. En effet, que peut-on dire de plus impossible naturellement, que de multiplier les choses? c'est presque créer, & produire une nouvelle substance, sans une disposition precedente, contre les Loix ordinaires de la nature, qui en veut une necessairement, c'est au moins étendre une premiere substance, en plusieurs parties nouvelles, qu'elle n'avoit pas, contre l'ordre de la nature, qui ne le fait pas; & pourtant F. Antonin a souvent multiplié les choses, par la puissance de Dieu, qui écoutoit ses prieres: en voici des exemples.

CLXIV. *Il multiplie du pain par ses prieres.* Une troupe de Laboureurs avoient un jour amené beaucoup de bois au Convent, qu'ils avoient coupé dans la forest prochaine, pour les Capucins. F. Antonin qui devoit leur preparer à manger à leur arrivée, ne trouva que quelque reste de pain, dont il pust les regaler; il ne perdit pas pourtant courage, mais lorsque tous ces Laboureurs sont arrivez; il benit le pain qu'il avoit, & aprés qu'ils en eurent abondamment mangé, avec ce qu'il leur offrit de legumes, il en resta plus qu'il n'y en avoit, aprés leur repas. Il fit la même merveille, en faveur de Scipion Musolino de Reggio, qui environ l'an 1576, avoit amené plusieurs Gentil-hommes au Convent; il multiplia encore le lait à un homme de Capouë, & le vin à un de nos Bien-faicteurs, à qui il en demandoit pour la Messe, & encore à deux autres, dont l'un étoit de la Maison d'Oliva, & l'autre de celle des Bargi.

CLXV. *Il augmente le vin dans un autre rencontre.* Il alla un jour à la quête, au delà du fleuve de Calopinaci, qui traverse le territoire de Reggio, & entra chez un homme, qui, soit par pauvreté, soit par le peu d'affection, qu'il eust pour les pauvres, avoit deffendu à sa femme de faire l'aumône à qui que ce soit: & comme il lui eut demandé du vin, elle lui répondit, qu'elle n'en avoit pas, quoi que son tonneau fust presque tout plein. F. Antonin ne lui repartit qu'en baissant la teste, & se retira. Le mari revint à son logis, & voulant tirer du vin, il trouva à son grand regret, que son muids, par un juste jugement de Dieu, étoit à la lie. Fort en colere donc de son vin, qu'il ne trouvoit plus, il crie, il tempête contre sa femme, comme si elle l'avoit dissipé; elle répondit qu'elle ne sçavoit quoique ce fust de

leur vin, sinon que F. Antonin étoit venu lui en demander par aumône, & qu'elle lui avoit répondu, selon son ordre, qu'elle n'en avoit pas, & qu'ainsi elle reconnoissoit la vengeance fort juste de Dieu, qui punissoit le mensonge, qu'elle avoit fait, & la malice, dont ils avoient trompé un de ses pauvres Evangeliques. Le mari fut touché des paroles de sa femme, & lui avoüa, que Dieu l'avoit puni comme il meritoit: de sorte que doresnavant elle pouvoit donner avec liberté du pain, du vin, & tout ce qu'elle voudroit aux pauvres, & principalement aux Capucins. Quelque temps aprés, F. Antonin retourna à la quête, dans cette même maison, où il demanda du vin, pour l'amour de Dieu; Tres-volontiers lui, répondit la femme. Alors elle alla confidemment à son muids, & trouva que le vin avoit sa mesure, & son goust, qu'il avoit eus auparavant. Elle vint toute joyeuse le dire à son mari, qui le trouva vrai, & tous deux se mirent à genoux devant Dieu, & lui rendirent leurs remerciemens, avec une resolution ferme, de cherir plus doresnavant les Capucins, & particulierement F. Antonin, qu'ils publioient par tout comme un Saint, par le recit de cette merveille, qui comme les autres, dont nous avons parlé, lui acquit par toute la grande Grece, une si haute reputation de sainteté, que par tout où il alloit faire la quête, & particulierement à Reggio, où il la fit long-temps, si tost qu'il y entroit, tous s'efforçoient de baiser ses mains, ou ses habits, & ils le salüoient comme Bien-heureux.

Un muids de vin qui s'étoit seiché par avarice, se remplit par l'aumône.

Du don de Prophetie de ce grand Serviteur de Dieu.

CLXVI. DIEU lui communiqua si abondamment son esprit, qu'il sembloit sçavoir, & les choses futures, & les plus secretes. La femme du Seigneur Lamedonte Scriva, Gentil-homme tres-considerable de Geraci, desiroit fort avoir des garçons: & un jour, elle se recommandoit à ce dessein plus instamment à F. Antonin, qui lui répondit; Ma fille, ne doutez pas que Dieu ne vous accorde un fils, je l'en prieray de mon mieux, mais souvenez-vous de le faire appeller François; ce qui arriva depuis, parce que la Dame eut un garçon, qu'on nomma François, & qui avec le temps, fut de l'Ordre de saint Dominique, dans la Reforme de Naples.

Il predit à quelques Dames qu'elles auroient des enfans mâles.

CLXVII. Une autre Dame de Reggio, nommée Mariana Filosano, femme du Seigneur Dominique Capoa, n'avoit point de fils, & en passionnoit un par un desir extréme, qu'elle découvrit à F. Antonin, & se recommanda à ses prieres, il lui répondit; Ma fille, Dieu vous consolera, vous aurez un fils, qui mourra bien-tost, ne vous en affligez pourtant pas, parce que Dieu vous en rendra d'autres. Ce qui arriva depuis; il predit à deux autres Dames de Reggio, l'une appellée Francesca Carboné, & l'autre Lauriana Cambi, qui étoient grosses, & imploroient ses prieres, qu'elles auroient toutes deux des garçons, & l'evenement de sa parole fut fort veritable.

CLXVIII. Un jour il entra dans la chambre du Docteur Camillo Diana, malade au lit, & aussi-tost qu'il l'eut apperceu, il lui dit; Vous venez bien heureusement me voir, F. Antonin, puisque vôtre presence me rendra la santé; Ne l'attendez pas de moi, lui répondit-il aussi-tost; mais de Dieu, qui vous guerira, si vous voulez vous priver de vos voluptez criminelles. Cette parole épouventa l'Avocat, qui resolut d'être doresnavant

Il promet la santé à un Avocat, pouveu qu'il quittast son peché.

plus chaste, & fut aussi-tost gueri. En même temps il assura son valet de chambre, qu'il n'auroit plus la fiévre quarte, ce qui arriva.

CLXIX. Catherine sa parente avoit eu déja trois filles: lors donc qu'il la fut voir, il lui dit; Ne vous affligez pas, si vous n'avez point encore de fils, l'heure de Dieu n'est pas venuë, vous aurez une quatriéme fille, que Jesus-Christ choisira pour son épouse, dans l'Ordre des Capucines, & vous en aurez grande joye: La femme resta surprise, d'entendre son parent lui découvrir ses plus secrettes pensées, de tristesse, dont elle n'avoit fait confidence à qui que ce fust, & encore plus, lui predire un accouchement, qu'elle ne sçavoit pas avoir encore conceu; mais le tout arriva comme il l'avoit predit: Il dit aussi à une autre parente de Tripodi, qui étoit grosse de plusieurs mois, qu'elle ne devoit point craindre les douleurs de l'enfantement, mais que lors qu'elle auroit mis heureusement un fils au monde, on le nommast Benoist, parce que lors qu'il seroit en âge, Dieu le previendroit, de sorte de ses Benedictions, qu'il seroit de nôtre Ordre, où il serviroit Dieu bien Religieusement. L'enfant nacquit, fut nommé Benoist, à la fleur de son âge quitta le siecle, & ses parens, & entra parmi les Capucins, où l'on l'appella du nom d'Antonin, comme son parent, & il y mourut avec grande pieté.

Plusieurs autres Predictions de F. Antonin.

CLXX. Il predit à une nommée Andreola Vinci, à qui il avoit gueri le sein malade, qu'elle auroit un fils. A la femme de Georges Merenda la même chose, ils se recommandoient à ses prieres, & à celle de Scipion Musolius, que sa fille qui lui étoit fort chere, mourroit bien-tost, & elle mourut deux mois aprés. Sœur Alta Bella Carboné du Tiers Ordre étoit malade, & elle envoya son neveu demander de la bouroche au Convent; lors que F. Antonin le vit, il lui demanda ce qu'il vouloit; De la bouroche, pour ma tante malade, répondit-il; Elle n'en aura pas besoin, répartit F. Antonin, parce qu'elle guerira bien-tost: Le jeune homme s'étonna, que le Frere sceust la maladie de sa tante, & la bouroche qu'il demandoit, quoi qu'il ne lui eust pas encore parlé; mais il fut bien plus surpris, lors qu'il fut de retour auprés de sa tante, & qu'il la trouva guerie. Quelque temps aprés elle retomba malade, & son neveu revint demander de la bouroche au Convent; alors F. Antonin lui dit, que ni la bouroche, ni quelque autre remede que ce fust, ne gueriroient pas sa tante, parce qu'elle étoit proche de sa mort, & il ajoûta; Hà! qu'elle est heureuse, parce qu'elle partira de cette valée de larmes, pour arriver dans une demeure eternelle, où l'on joüit d'une felicité sans limites: & le tout arriva comme F. Antonin l'avoit predit.

CLXXI. Lors qu'il quêtoit dans Reggio, il avertit le Seigneur Jean Paul Francoperta, qu'il auroit bien-tost de grandes affaires, que pourtant il ne craignist pas, parce que Dieu l'en délivreroit promptement. L'effet ne tarda pas, puis que le lendemain un Capitaine, qui avoit un Ordre du Roy contre les Bandits, siegea sa maison, avec une troupe de ses Soldats, le fit prisonnier, & le conduisit au Chasteau de la Ville, où il étoit gardé fort exactement; mais peu de jours aprés, par l'Ordre de son Excellence, le Vice-Roy de Naples, le Marquis de Monsdesciar, il fut declaré innocent, & remis en liberté.

CLXXII. La femme de Nicolas Brancati de Reggio, alla trouver F. Antonin, & avec plusieurs larmes, lui recommanda son mari, tombé entre les mains des Bandits, qui lui demandoient une grosse rançon, comme à celui qui avoit de grands biens, & que même, pour mieux s'assurer de sa personne, ils l'avoient conduit dans le Royaume de Sicile; il lui répondit, qu'elle tarist ses larmes, & qu'elle se consolast en Dieu, sans inquietude de son

mari, parce qu'il étoit sous la protection de la Vierge, qui ne permettroit pas, qu'il eust quelque mal avec les Bandits: au contraire, remerciez, dit-il, cette sainte Vierge, puis qu'il retournera bien-tost, sans aucun accident, sous sa faveur, & par son credit. Ces paroles releverent l'esperance de la femme, & elle ne laissa pas d'envoier la somme, que demandoient les Bandits, pour la rançon de son mari: Mais à peine son messager étoit-il arrivé, avec l'argent, que ces Bandits poursuivis, par les Troupes du Roy, furent contraints de s'enfuir, & de laisser en liberté Nicolas, qui revint tout joyeux avec son argent, auprés de sa femme, comme F. Antonin l'en avoit si admirablement asseurée.

Environ l'an 1573. la Flotte des Turcs étoit entrée dans la mer de Sicile, d'où elle avoit dessein de ravager Reggio: Elle étoit déja en veuë de la Ville, lors que le peuple tout épouvanté, ne pensoit plus qu'à sa fuite; mais F. Antonin calma les esprits, les retint chez eux, & leur predit, que la Flotte Ottomane n'arriveroit pas au Port; à peine pouvoit-il persuader cette verité future, à des gens si saisis de crainte, qu'une tempeste aussi-tost s'éleva sur mer, & les Vaisseaux Turcs, qui cingloient en poupe droit à Reggio, furent contrains de tourner en prouë vers Tunis, & laisserent ainsi de côté la Ville effrayée, libre de leurs attaques. F. Bernardin de Reggio a souvent assuré, que F. Antonin lui avoit predit plusieurs choses, qui lui étoient arrivées. Celui donc qui connoissoit les choses futures, par les clartez du saint Esprit, pouvoit à la faveur de ses lumieres, découvrir des choses cachées, à l'avantage des particuliers. CLXXIII.

Il revele plusieurs choses cachées.

On ne disoit pas encore à Reggio, que la peste y fust, lors que Frere Antonin avertit la Dame Maria Massa, du Tiers Ordre, de dépoüiller ses habits, parce qu'elle avoit été voir un de ses parens, qui avoit la peste, & qu'ainsi ils avoient le mauvais air: & lui predit, que la Ville en seroit bien-tost toute pleine, mais qu'elle ni dureroit pas, par la faveur de la Vierge: La Dame prit d'autres habits, & elle éprouva la verité des paroles de F. Antonin, à qui apparurent F. Hierôme Georges, & F. Jacques de Regge, qui moururent au service des pestiferez de cette Ville affligée, & le plus jeune lui demanda sa benediction, comme nous l'avons dit l'an 1561. de ces Annales. CLXXIV.

Les petits enfans, de la Dame Olimpia de Reggio, mangerent une petite tarte, qu'ils trouverent dans la besace de F. Antonin, & qu'on lui avoit donnée à la quête, aprés qu'il l'eut deposée chez leur mere, avec les autres aumônes; ils le nierent, & lors qu'il revint reprendre sa besace, il leur demanda; La tarte étoit-elle bonne, lors que vous l'avez mangée: ils rougirent, & eurent peur, entendant qu'il sçavoit une chose, qu'ils avoient faite si secretement. CLXXV.

Il reprit aigrement Marie du Tiers Ordre, qui conversoit indifferemment dans une maison de ses neveux, où la peste étoit, parce que la sainte Vierge l'y avoit obligé, pendant sa priere, & il l'en blâmoit, à cause principalement qu'elle s'exposoit à un peril evident de sa vie, il l'assura même, qu'elle n'avoit été preservée de cette horrible maladie, que par la faveur de cette sainte Vierge. Tant de miracles, & de predictions firent connoistre de sorte par tout, la vertu de F. Antonin, qu'il n'est pas surprenant, si tous le proclamoient comme un Saint, & si lors qu'il entroit dans la Ville de Reggio, tous couroient au devant de lui, pour baiser ou ses mains, ou ses habits. CLXXVI.

Comme il fut vû souvent en divers lieux : Des Assauts que lui livrerent visiblement les Demons, & de sa mort.

CLXXVII. CE qu'on doit admirer en F. Antonin, est que lorsqu'il vivoit encore, il fut vû en même temps, dans plusieurs lieux differens. Julia Manassa s'étoit mariée avec le Seigneur Georges Teria, Gentil-homme de Reggio, & le Demon par ses malefices les avoit ensorcelez, de maniere qu'ils s'abhorroient épouvantablement tous deux. Leur discorde croissoit tous les jours, par la malice du Diable. Lorsque F. Antonin un jour alla visiter la Dame Julia, aprés qu'il l'eut fort exhortée à aimer son mari, il la benit d'un signe de Croix, qui dissipa de sorte la magie du Demon, qui l'avoit possedée jusques-là, qu'aussi-tost elle changea sa haine en amour, & elle aima son mari comme auparavant. Mais le lendemain au point du jour, il apparut au Seigneur Georges, qui étoit encore au lit, & le blâma extremement, qu'il abhorrast sa femme que Dieu lui avoit donnée, par le Sacrement de leur mariage : il le benit en même temps d'un signe de Croix ; cét homme fut changé aussi-tost de Loup en Agneau, & aima depuis fort sa femme. F. Antonin alors disparut à ses yeux, & aprés que le Gentil-homme fut habillé, il vint au Convent, demander à parler au Pere Gardien, à qui il dit ; J'ai joüi de grand matin de la presence de F. Antonin, & je croi que Dieu me l'a envoyé, pour me délivrer d'une grande inquietude. Vous vous trompez, lui répondit le Gardien, F. Antonin n'est pas sorti d'aujourd'hui du Convent, & nous l'avons toûjours veu la matinée. Croyez-moi, mon Pere, ma memoire ne me trompe pas, je n'étois pas encore levé, que F. Antonin est entré chez-moi, de fort bonne heure, & m'a entretenu de telles, & de telles choses, m'a donné sa benediction, & m'a remis en repos. Ce que le Gardien ayant entendu, il jugea bien sagement, que c'étoit un ouvrage du pouvoir de Dieu ; il n'en dit mot, & s'en informa de F. Antonin en secret, pour ne pas divulguer une chose si prodigieuse.

CLXXVIII. La sainteté de ce grand Serviteur de Dieu, étoit si celebre dans tout le voisinage de Reggio, aprés des témoignages si divins, qu'il étoit fameux, non seulement par la reputation des hommes, mais encore par l'obeïssance, & la familiarité des oiseaux : en voici seulement un exemple bien considerable. Trizzino est un Bourg, à quatre milles environ de Reggio ; F. Antonin un jour y faisoit la quête, & y fut receu chez Jean Dominique, mari de cette Andreola Vinci, dont nous avons parlé. Tandis qu'ils dînoient dans un jardin pauvrement, & avec pourtant de la joie, un petit oiseau vint se percher sur une branche d'arbre, & chanter en leur presence : F. Antonin lui dit ; O ! ma petite sœur, ha ! que vous venez à propos, approchez-vous de la table des pauvres, & prenez-y vôtre nourriture : Au même moment, l'oiseau vola sur sa main, & en prit quelques miettes de pain qu'il lui prepara, & lors qu'il eut bien mangé, il s'envola en chantant, avec la surprise de tous, qui admirerent cette merveille, & en loüerent Jesus-Christ.

Il donne à manger à un petit oiseau qui vola sur sa main.

CLXXIX. Mais afin qu'on ne creut pas, que la sainteté de F. Antonin eust été sans ces épreuves, dont Dieu examine les Justes, comme dans une fournaize, & sur les braziers : à peine commença-t'il à être au plus haut degré des vertus, & avantagé des faveurs Celestes, que la haine du Demon

Demon s'accrut contre lui, parce que celui qui prenoit les avantages de F. Antonin, pour ses propres pertes, ne pouvoit qu'il ne s'efforçast au moins, d'en empécher les progrés. D'où saint Chrysostome a sagement dit; *Qu'au temps de la plus parfaite vertu, c'est alors que le Diable tente plus violemment: & comme les Corsaires, qui ravagent les Mers, par leurs pyrateries, ne poursuivent pas les vaisseaux, à la sortie d'un port. En effet, qu'elle utilité remporteroient-ils, de couler à fonds, & de piller un Navire vuide? mais lorsqu'ils y rentrent chargez de plusieurs Marchandises, & alors ils employent tous leurs efforts, à leur prise. Le Demon de même, aussi tost qu'il voit que quelqu'un a amassé bien des choses, des jeûnes, des prieres, des aumônes, la chasteté, & les autres vertus; lors qu'il voit que nôtre vaisseau est plein de pierres precieuses, il l'attaque avec son tresor, en plusieurs endroits, pour lui faire souffrir un fâcheux naufrage, à l'entrée du port, & pour nous en chasser déja comme nuds.* *Homil. 3. sur le chap. 6. d'Isaye.*

CLXXX. *Il est diversement attaqué des Demons.*

Comme donc le Diable sçavoit bien, que l'Oraison est un tresor, où sont renfermées toutes les richesses Celestes, que possedent les serviteurs de Dieu, il s'efforçoit de la voler à F. Antonin, ou au moins d'en troubler le plus grand repos. D'où vient que lorsqu'il prie dans l'Eglise, il l'y épouvante sous plusieurs formes. Quelquesfois il se mettoit de travers à la porte du Chœur, afin qu'il ne passe pas dans l'Eglise, & que s'il veut y aller, il le renverse par sa chûte. D'autrefois il traîne par l'Eglise, le banc où il étoit à genoux, pour inquieter sa priere. Souvent même pour l'obliger à sortir, il excite un grand bruit, comme s'il coupoit du bois. Un jour aprés Matines, il disoit dans le jardin du Convent, quelques Oraisons vocales, & il vit le Diable venir à lui d'un visage fort affreux, qu'il fit pourtant fuïr, avec un signe de Croix. D'autrefois aussi qu'il combattoit presque main à main, contre le Diable, il l'obligeoit comme vaincu à prendre la fuïte. Tandis que F. Antonin triomphe de tant d'attaques, par les armes de ses Oraisons, & de sa patience, le Diable enragé de ses victoires, se represente à lui, lors qu'il prie dans l'Eglise, avec une posture si épouventable, qu'il en fut si effrayé, que la crainte qu'il en eut, lui laissa un tremblement de tout son corps, qui lui dura toute sa vie.

CLXXXI. *Il connoist les desseins des Demons.*

Et comme F. Antonin remportoit sur le Diable de si glorieuses victoires, il recevoit du Ciel une si brillante lumiere, qu'elle lui découvroit tous ses desseins. Un soir en effet, pendant l'Oraison, lorsque l'opposition contre les Calabrois, étoit plus en furie, il vit trois Demons, au Convent de la Motte de Filocastro. Le premier, assiegeoit le Cloître; le second, occupoit le côté de l'Autel, où l'on lit l'Evangile; & le troisiéme, étoit dans l'Eglise, au delà du Balustre, & les trois n'avoient point d'autre dessein, que de miner les fondemens de nôtre nouvelle Reforme; parce que comme ils employoient tous leurs efforts à sa ruïne, celui qui assiegeoit le Cloître, travailloit à détruire toute l'Observance Reguliere; celui qui devant l'Autel occupoit le côté de l'Evangile, tâchoit que les Prêtres offrissent sans devotion, & sans esprit, le Sacrifice non sanglant de la sainte Messe, qui dissipe tous les efforts des Demons; celui qui se tenoit dans l'Eglise, faisoit son possible pour empécher les Freres de faire Oraison, & de les y troubler par des distractions, afin que privez des secours spirituels, qu'y trouvent les plus parfaits Religieux, ils fussent plus facilement vaincus par leurs ennemis. Je prie Dieu, qu'il renverse par sa puissance, ces desseins des Demons, qui menacent nôtre Ordre de sa ruïne, & qu'il en inspire de meilleurs à tous ses Prelats, dont ils le deffendent contre leurs attaques.

Une autrefois, il étoit à l'Oraison de None, au Convent de Catanzaro, & il vit le Diable, sous la forme d'un horrible Oyson, qui mettoit son bec aux oreilles des Freres, & paroissoit y verser quelque chose: mais qui douteroit, que ce ne fussent de sales pensées, dont il s'efforçoit de troubler leurs prieres?

CLXXXII. F. Antonin étoit Portier au Convent de Reggio, lorsqu'il voit le Diable, à la porte, sous une figure d'homme, qui quoiqu'il eust déja mis un pied pour entrer, en fut empéché par sa resistance, & il l'obligea de s'éloigner du Convent. Il alloit un jour à Reggio, & il voit le Diable sur la porte de la ville; Que fais-tu là, lui dit-il, abominable bête? C'est, répond-il aussi-tost, pour surprendre quelque proye: Marchand fort cruel assurément, qui met tout le gain de son trafic, à perdre & à damner des ames: & c'est ce qu'il pretendoit sous la porte de Reggio.

CLXXXIII. Lorsqu'il étoit Portier au même Convent de Reggio, il lui arriva une chose bien étrange, & fort considerable: en voici la maniere. Une nuit, il entendit sonner à la porte; il y alla, & à peine fut-elle ouverte, qu'il apperceut six Demons devant lui, sous des formes d'Ethiopiens: & comme il eut peur à leur veuë, le plus apparent lui dit; Ne craignez pas, nous sommes envoyez de Dieu pour faire ses volontez; avertissez donc vôtre Gardien, qu'il envoye un Prêtre promptement, avec un Calice pour obeïr à Dieu. Aussi-tost le Prêtre vient, vêtu des habits Sacerdotaux, avec un Calice entre les mains. Les Demons marchent les premiers, & le conduisent à un sepulchre hors l'Eglise, d'où ils tirent un homme, qui y avoit été enterré la veille; ils ouvrirent alors la bouche du cadavre, & avertissent le Prêtre, qu'il presente le Calice dessous; un d'eux donne un coup sur le derriere de la tête du corps, & alors la sainte Hostie, qu'il avoit receuë indignement, tomba dans le Calice. Aprés cette triste ceremonie, les Demons emporterent le deffunt, comme indigne d'une sepulture sacrée, & déclarerent par cét étrange accident, combien il est dangereux, de communier indignement, ou à la mort, ou durant la vie.

Cas horrible d'un mort qui avoit communié indignement.

CLXXXIV. Cét homme de Dieu avoit déja vécu en Religion cinquante-quatre ans, avec la loüange de tant de vertus, & de sainteté, dans le service de Dieu, que brilloit en lui, la lumiere d'une sagesse, & d'une bonté Divines, qui avoient illustré au dessus des autres, de tant de faveurs Celestes, un homme idiot, simple, & ignorant, qu'elles le rendirent celebre en humilité, en obeïssance, en patience, en charité, en sainteté, en Miracles, en Prophetie, en familiarité avec les Anges, en triomphes sur les Demons, & en toutes les vertus; elles lui accorderent même, de changer l'ordre de la nature, de guerir les malades d'une parole, & d'un signe de Croix, de multiplier, les pains, d'éteindre des embrazemens par ses prieres, d'appaiser les tempêtes, & de faire sous le pouvoir de Dieu, plusieurs autres choses, qui surpassent l'ordre commun des choses: lors qu'âgé de quatre-vingt ans, il reconnut, par une revelation Divine, qu'il étoit proche de sa mort, & qu'il mourroit bien-tost, sans être presque malade, comme il en assura F. Loüis de Tripodi son parent, à qui il dit, qu'il sortiroit du monde, le jour de l'Octave de nôtre Pere saint François; Aprés qu'une Religieuse appellée Seconda Victoria Bargia, du Monastere de saint François de Paule, lui eut donné son aumône ordinaire, elle lui demanda, quand il reviendroit: & il lui répondit; Ne vous mettez pas en peine, quand je retourneray, mais plûtost quand je mourray, parce que je n'entreray plus dans ce

Il predit à plusieurs le jour de sa mort.

Monaſtere, je dois bien-toſt aller ailleurs. Enfin il predit ſa mort à plusieurs de ſes parens, lors qu'il étoit encore en bonne ſanté, & les aſſura, que dans trois jours, il ne ſeroit plus en vie.

Lors qu'il ſe ſentit malade, & que comme un genereux ſoldat, il ſe vit proche des dernieres attaques des Demons, il s'arme des Sacremens de l'Egliſe ſainte, & déja tout de cœur, & d'eſprit dans le Ciel, il n'oublia pas ſur la terre, le Seigneur Georges Teria, qui demeuroit à la ville: mais la veille de ſa mort, il lui apparut, dans une maiſon de campagne, où il étoit allé, & lui dit; Georges, mon Superieur, à qui je dois obeïſſance, m'a ordonné de faire un grand voyage, & je partirai bien-toſt; J'ay donc voulu vous remercier auparavant, de tous vos biens-faits: Ne vous en allez pas, Antonin, répondit Georges, je vous en ſupplie, j'ecrirai à vôtre Superieur, & le prieray de differer vôtre depart, à un autre temps: où eſt en effet ſa prudence, & ſa pieté, de contraindre à marcher, un vieillard octogenaire, chargé d'années & de maladies; Vos lettres, lui repartit F. Antonin, ſeront inutiles, c'eſt une affaire arreſtée, il me faut partir, & demain je partirai: Georges le preſſa de differer au moins d'un jour; Il m'eſt impoſſible, de vous le promettre, lui dit F. Antonin, & ſi vous ne venez demain du matin chez nous, vous ne me trouverez plus: ce qu'ayant dit, il s'en alla auſſi-toſt: Le matin Georges vint au Convent, où il apprit que F. Antonin étoit mort cette nuit, & le rencontra dans l'Egliſe ſur un banc mortuaire. Ce qui lui découvrit la verité du voyage, dont il l'avoit entretenu, & qu'il l'étoit venu voir en eſprit, & non pas de corps, ou ſi ſa preſence avoit été vraye, c'étoit un miracle viſible du pouvoir de Dieu. CLXXXV. *Il apparut à un Seigneur de ſes amis, & l'avertit, qu'il mourroit bien-toſt.*

Le jour donc de l'octave de nôtre Pere S. François, F. Antonin, aprés avoir rempli tout l'Ordre des Capucins, & même toute l'Egliſe de l'odeur de ſes vertus, âgé de quatre-vingt ans, laiſſa les choſes humaines, pour monter aux Divines avec les Anges, comme on le peut croire pieuſement de ſa pieté. L'on peut en juger encore, non ſeulement par toutes les vertus, & les ſaintes actions de ſa bonne vie, mais même par les témoignages de pluſieurs miracles, qu'il fit aprés ſa mort. En effet ſi toſt que ſon ame ſe fut retirée dans le Ciel avec Dieu, ſon corps noiraſtre auparavant, parut ſi blanc, & ſi maniable, qu'il paroiſſoit plûtoſt en vie, que mort, & exhala des odeurs fort douces. CLXXXVI. *Aprés ſa mort, il fait quelques miracles.*

Auſſi-toſt qu'on ſceut ſa mort dans Reggio, une ſi grande foule de peuples, vint pour le voir au Convent, que ceux qui l'avoient proclamé Saint durant ſa vie, voulurent avoir aprés ſa mort, une partie de ſon habit, ou de ſes ongles, ou de ſa barbe, ou de ſes cheveux, comme les Reliques de ſa ſainteté: Tandis qu'on celebroit ſes funerailles, un boiteux entre les autres, ſe fit apporter à l'Egliſe, par un cheval, à cauſe qu'il ne pouvoit marcher de lui-même, s'approcha du cercueil, & ſe jettant ſur le corps de F. Antonin, qu'on alloit enterrer, il implora ſon pouvoir auprés de Dieu, & s'en releva ſi parfaitement gueri, qu'il s'en retourna chez lui ſans incommodité, ſur ſes propres pieds. Pluſieurs témoins dignes de croyance, ont aſſuré, que les morceaux de ſon habit, & le bâton dont il ſe ſervoit, guerirent beaucoup de maladies. CLXXXVII.

Six ans aprés la mort de F. Antonin, lors qu'on voulut enterrer un autre Frere, dans le ſepulchre, où il étoit, on trouva ſa teſte tout entiere avec ſa barbe, & ſes cheveux; on la mit bien precieuſement, dans une petite boëtte, & elle guerit pluſieurs malades, par ſon ſeul attouchement. Le fils entre les autres, de Catherine Muſilia, dont la main avoit été ſi bleſſée d'une chute, qu'il s'y étoit formé une tumeur & dure, & beaucoup CLXXXVIII.

élevée, qui aprés tous les remedes possibles, ne put étre guerie, que par l'attouchement de la tête de F. Antonin, sans qu'elle y laissast la moindre marque de cette visible incommodité. Au même Temps la mere du jeune homme, qui avoit un si grand mal à un côté de son sein, que les Medecins y craignoient un chancre, ravie de la guerison de son fils, approcha cette tête de son mal, & en fut entierement guerie.

CLXXXIX. Enfin lors que l'an 1609. les Prêtres exorcisoient une Possedée, ils mirent sur elle la tête de F. Antonin, qui obligea son Demon de la tourmenter, en sorte qu'elle s'écria, qu'elle se sentoit plus chargée de cette tête, que si elle eust porté trois mondes sur ses épaules.

De plusieurs autres Serviteurs de Dieu, qui fleurirent en diverses Provinces.

CXC. P. Michel d'Imola Predicateur.

D'Autres Provinces celebrent l'honorable memoire, de plusieurs grands Personnages, que je veux bien representer ici, pour y conserver à jamais la reputation de leur sainteté. Dans la Province de Barcelone, est fort considerable P. Michel d'Imola Predicateur, en humilité particulierement, dont il fuyoit les dignitez de l'Ordre, en pauvreté, en simplicité, & en devotion, à la sainte Vierge, dont il joüit à la mort, & de la presence, & des consolations: & aprés qu'il eut predit à un de ses freres, qu'il entreroit aux Capucins, il mourut dans le Convent de son Païs.

CXCI. F. André, F. Bonaventure, P. Antoine.

Dans la Province de Toscane, parurent F. André de Stregiano, F. Bonaventure d'Anghiari Laïcs, & P. Antoine de Montopoli Predicateur, illustres en vertus. Le premier fut eminent en austerité, & en Oraison, & à la mort, il merita de voir Jesus-Christ, la sainte Vierge, & nôtre Pere Saint François, qui lui apparurent, & le conduisirent au Ciel avec eux. Le second fut simple, comme une Colombe, ami de l'Oraison, du silence, de la retraitte, & mourut à Florence. Le troisiéme vécut avec beaucoup de vertu, rapportante au zele, qu'il montra, lors qu'il se fit Religieux, parce qu'à l'exemple de son Pere S. François, il fit un paquet de tous ses habits, le jetta aux pieds de son propre pere, & vint en chemise à nôtre Convent, où il prit l'Habit, & fit Profession le jour de S. Antoine Abbé: & le même jour il dit sa premiere Messe, & sa premiere Predication, & passa de cette miserable vie, à une meilleure.

CXCII. P. Bernardin de Cilento Predicateur, & F. Ange de Solofra Clerc.

La Province de Naples, nous offre P. Bernardin de Cilento Predicateur, & F. Ange de Solofra Clerc, illustres tous deux en plusieurs vertus. Le premier étoit orné d'une prudence singuliere, dont il gouverna sa Province, avec beaucoup de zele, pour l'Observance de la Regle, & des Constitutions. Ce sage homme disoit ordinairement, que trois choses servoient de rampart à l'Ordre, le culte Divin observé comme il faut, le silence Evangelique, & Regulier, & l'Oraison Mentale. Il eut le don des larmes, qu'il repandoit particulierement, lors qu'il disoit la sainte Messe; il remplit sa Province des bonnes odeurs de ses vertus, & mourut au Convent de S. Eusebe de Naples. Le second vécut comme un Ange, & aprés qu'il eut predit sa mort, il mourut comme un Saint, dans un Convent du Piedmont.

CXCIII. P. Silvius, P. Gaspar, P. Iunipere.

Trois autres honorerent de leur bonne vie, la Province de Catalogne; P. Silvius d'Ostalbrich Predicateur Espagnol, P. Gaspar de Major-

que Prestre, & P. Iunipere de Samboi, qui furent tous fort austeres, humbles, obeïssans, zelez de la pauvreté, & grands observateurs de leur Regle.

On honore particulierement, dans la Province de Milan, la memoire de F. Ventura de Soncino Laïc, & de F. Mathias de Bergame Clerc. Le premier endura avec tant de patience une longue phtisie, qu'il s'en fit un chemin à plusieurs vertus, & merita le jour avant qu'il mourut, d'entendre une voix du Ciel, qui l'avertit, de se preparer à la mort: alors il se confessa, avec beaucoup de pureté d'ame, receut devotement les autres saints Sacremens, & le jour d'aprés il rendit son esprit à Dieu. Le second vêcut peu d'années dans l'Ordre, mais par l'innocence de ses mœurs, il en égalla bien d'autres, & à l'heure de sa mort, il apparut de nuit tout lumineux à un Frere, qui faisoit Oraison dans la chambre, & sa propre mere, qui étoit dans son lit, l'apperceut monter au Ciel, en forme d'une Estoille fort brillante. CXCIV. F. Ventura, F. Mathias.

P. Antoine de Sicile est fort loüé dans la Province de Rome, où il étoit Prêtre; ces grandes vertus lui meriterent cette faveur auprés de Dieu, qu'il lui revela sa mort, & aprés en avoir averti les Freres, il mourut saintement en JESUS-CHRIST. CXCV. P. Antoine.

Choses fort considerables arrivées cette Année.

DAns la Province de Lion, un Clerc Milanois, appellé F. Gabriel, étoit trop negligent dans ses exercices spirituels: & lors qu'un soir il etoit malade sur sa couche, on entendit sa voix, qui s'écria; Confession, mes Peres, confession. Plusieurs Freres accoururent à sa chambre, le Superieur entre les autres, & ils trouverent le Clerc assis à un coin de son lit, & tout épouventé de crainte. Aussi-tost qu'il se fut confessé de ses pechez au Superieur, avec beaucoup de douleur, & de larmes, & qu'il l'eut interrogé, pourquoi il avoit crié, il répondit, qu'on l'avoit mené sur une haute montagne, où il voyoit sur son penchant, quantité de chaudrons pleins de braziers ardens, & de grandes fournaises, toutes brillantes de flammes, où les Demons s'efforçoient de le faire tomber, avec des fourches de fer, & des crochets de même matiere, qu'ils tenoient entre leurs mains, & dont ils tâchoient de le precipiter dans ces feux, & que ce danger évident l'avoit de sorte effrayé, qu'il avoit crié, & imploré le secours de la Magdelaine, dont il avoit jeûné la veille, & qui l'avoit délivré par son credit auprés de Dieu. Comme cette crainte l'avoit obligé de penser à lui, il fit une Confession generale de toute sa vie passée, & mourut aprés avec beaucoup de pieté, & de sentiment de Dieu. CXCVI. Un Clerc negligent, est intimidé d'une vision horrible.

Cette année il tomba tant de neiges, au Convent de Casal-Pistor-Lengo, que les Freres ne pouvoient aller à leur quête ordinaire. Lors que leur Gardien sceut qu'ils n'avoient plus de nourriture, il les assembla tous, & les exhorta fort, à se confier à la Divine Providence, parce que sans elle, de la hauteur effroyable qu'étoit la neige, puis qu'elle égaloit celle d'un homme, il ne leur restoit plus d'esperance de vie. Lors donc qu'ils recommandent plus instamment leurs besoins à Dieu, l'on sonne la cloche de la porte, & lors qu'on alla pour l'ouvrir, on y trouva une si grande quantité de pains, sans personne qui l'eust apportée, qu'elle suffit à nourrir les Freres, jusqu'à ce que les neiges fort diminuées, leur permissent d'aller à la Ville, y chercher leurs aumônes. CXCVII. Miracle de la Divine Providence.

CXCVIII. A Monza dans la Province de Milan, le Seigneur Ambroise Cornuscia, avoit une cloche chez lui, que son pere lui avoit envoyée de France, pour la faire servir à une Eglise de S. Georges: Son pere mort, il lui apparut une nuit, qu'il étoit bien éveillé sur son lit, & lui dit; Jean Ambroise, écoutez bien mes paroles, donnez la cloche que vous gardez chez vous, aux Religieux d'un Ordre, qui y viendront ce matin; faites leur en un present, pour l'amour de Dieu, & n'y manquez pas. Ce qu'ayant repeté par trois fois, il laissa son fils, dans l'inquietude de plusieurs pensées. P. Marc de Bergame, Gardien du Convent d'Herba, étoit alors à Monza: & comme son Eglise avoit besoin d'une cloche, & qu'il sceut, qu'il y en avoit une chez le Seigneur Cornuscia, il y fut le matin, pour lui demander par emprunt: à peine vit-il des Capucins, qu'il dit en lui-même; Si je ne suis trompé, voila les Freres de la cloche, dont m'a parlé mon pere, en vision cette nuit: & lors que le Gardien lui eut demandé, à emprunter sa cloche, jusqu'à ce que le Convent en eust une autre, il lui répondit; Pourquoy me la demandez-vous à emprunter, mon Pere, elle est à vous, il lui fit alors un ample recit de la vision de son pere, & selon son ordre, il lui donna sa cloche liberalement.

CXCIX. Il arriva dans la même Province une chose fort considerable. Le Gardien de Novare, envoya un Clerc à la quête, un jour de Confession, & de Communion, & lors qu'il fut de retour, il trouva les Messes dites, & les Freres au Refectoire à table. Tout triste alors, & affligé de n'avoir pas communié, il demanda au Gardien de faire au moins quelques devotions, auparavant que d'aller au Refectoire; le Gardien lui en donna la permission, & il s'en alla devant l'Autel, en presence du S. Sacrement, où il fit ses condoleances à Jesus-Christ, de ne l'avoir pas receu ce jour là. Tandis qu'il continuoit ses devotes plaintes, un Ange descend du Ciel, & prenant une petite Hostie, dans le saint Ciboire, il le communia. Cette Communion toute Angelique, le remplit de tant de joye, qu'il en demeura comme ravi, jusqu'à ce que les Freres sortissent de leur dîner, en rendre au Chœur à Dieu leurs remerciemens. Comme son Gardien le vit presque hors de lui, il le retira de son transport, & lui commanda de lui dire, ce qui lui étoit arrivé. Il obeït, raconta tout le fait, & instruisit ses Suivants, de quelle force sont les bons desirs auprés de Dieu, combien il se plaist à cette ardente pieté, dont souvent des hommes mêmes mediocres reverent, & recherchent le Corps adorable de Jesus-Christ, d'où non seulement ils augmentent chez eux les Celestes richesses, mais même ils attirent les Anges à leur en administrer le Mystere; combien enfin l'on doit estimer l'obeïssance, qui recompense avec tant d'usure, une bonne action, qu'on a quittée, pour executer ses ordres.

Un Clerc est communié par la propre main d'un Ange.

CC. Au Temps qu'on bâtissoit nôtre Convent de Norsia, & que les Freres, par le moyen de leur Syndic eurent tâché d'achepter à un prix raisonnable, une partie de champ necessaire à leur bâtiment, le proprietaire en fut si fort irrité, contre les Capucins, qu'il resolut de les battre à coup de bâton, une nuit qu'ils n'y penseroient pas. A ce dessein, il alla dans une petite maison de campagne, proche l'hospice des Freres, & lors qu'il fut au commencement de son sommeil, il voit S. François avec un bâton à la main, qui lui apparut, & qui lui en donna même plusieurs coups sur le corps, & eut peine à le laisser aprés ses promesses, & ses prieres. Cet homme que le Ciel avoit châtié, vint du matin trouver les Consuls, leur montra franchement les marques des coups de nôtre Pere

Un homme châtié par S. François, revient à lui.

saint François, & donna aux Freres autant de mesures de terre dans sa piece, qu'il en falloit à leur bâtiment.

Si celui-ci devient meilleur, aprés un châtiment du Ciel, un jeune homme de Petra Rubia en est plus méchant. Il frisoit ses cheveux à la façon des femmes, & ne montroit rien que de lâche, & que d'effeminé dans toutes ses actions, lors qu'un Predicateur de nôtre Ordre, lui fait souvent de douces corrections, d'une façon de vie si molle, qui scandalisoit si fort les autres. Il méprisoit ces avis, & sa mort effroyable, montra bien aux autres, par son triste exemple, combien la mollesse déplaist à Dieu, & combien doivent craindre ceux, qui deviennent plus coupables par les bons avertissemens, qui devroient les rendre plus vertueux. Ce jeune homme effectivement, qui continuoit ses sottises, malgré tant de saints avis, monta sur un haut rocher, il en tomba par mal-heur, & tout brisé par sa cheute, trois jours durant, il demeura comme enseveli dans des precipices, où la neige étoit d'une hauteur prodigieuse : d'où enfin l'on le tira si affreux, & d'une odeur si puante, que personne n'en pouvoit supporter la puanteur, & l'on fut obligé d'enfermer son corps, pour lui donner la sepulture. Quelques jours aprés sa mort, il apparut à son pere, dans sa cave, où il tiroit du vin, d'un visage fort affreux, & il lui dit; Ha ! pere barbare, d'où vient que lorsque je menois une vie si lâche, & si effeminée, au scandale, & à la ruïne des autres qui m'imitoient, vous ne m'avez jamais corrigé? vous êtes cause de mes supplices. Le pere fut si épouventé du discours de son fils, que la fiévre le prit, & mourut trois ou quatre jours aprés. Que les peres & meres apprennent par cét exemple, à ne point dissimuler les crimes de leurs enfans, crainte que Dieu leurs en demande raison, avec une usure de cruels châtimens. CCI.

Un jeune homme qui vivoit mollement, & qui se mocquoit des avis salutaires d'un Predicateur Capucin, mourut d'une maniere affreuse.

Il apparut affreux, aprés sa mort, à son pere.

A Saluzze Capitale du Marquisat, on souffroit grande disette des choses plus necessaires à la vie, le pain & le vin, à cause des broüillards, & des orages de grêles qui avoient ravagé toute la campagne, lorsque les Magistrats, par une affection qu'ils ont tous pour les Religieux, comme hereditaire à leur Ville, ordonnerent une certaine quantité de bled, pour tous les Convens d'hommes & de filles, qui sont chez eux fort frequens. Lors donc que les autres eurent leur portion ordonnée, on en offrit aux Capucins, qui par un bon conseil entr'eux, refusent le bled, comme gens qui devoient s'abstenir, de toutes les provisions humaines, & ne dépendre que du secours de Dieu. Leur resolution fut approuvée du Ciel, & il permit, que tandis que les autres éprouvoient leurs besoins, ils eurent toûjours ce qu'il falloit à leurs entretiens. CCII.

Cette annee à Ceva, Terre considerable de Ligurie, proche de la riviere de Tanare, du domaine autrefois des Marquis, & aujourd'hui de la Principauté de Piedmont, sujet au Duc de Savoye: il arriva une inondation prodigieuse d'eau, parce qu'un ruisseau, qu'on passe quelquesfois à pied, s'enfla de sorte, par une abondance de neiges fonduës, & de plüyes, qui en remplirent le petit lit, que sorti comme de sa place ordinaire, il s'étendit dans les campagnes prochaines, avec tant de furie, qu'aprés avoir arraché des arbres, déraciné des vieux troncs, emporté des pieces de bois, il en boucha lui-même son passage : ce qui grossit si fort ses eaux, qu'il en devint plus furieux, & se dégorgeoit par tout, où il trouvoit entrée, avec tant d'impetuosité de son cours, qu'en moins de rien, il renversa la troisiéme partie du Bourg, & en ruïna toutes les maisons. Les flots des eaux irritées, qui devenoient plus insolentes, par l'accroissement de celles qui les suivoient, avoient déja CCIII.

gagné les bords, d'où le Convent des Capucins n'est pas éloigné, & menaçoient les Nôtres de leur ruïne. Lorsque le Superieur, & ses Freres, soûmis aux ordres de Dieu, recourent à ses bontez, & tous des cierges allumez, à leurs mains, marcherent armez du saint Sacrement, qu'ils avoient tiré de son Tabernacle, contre le bruit, & la fureur de ces eaux; ils les attaquent avec cét insurmontable Sacrement, & dardent contre elles, plusieurs signes de Croix. Ces ondes mutinées, s'effrayent en presence de leur Seigneur; elles reconnoissent la réalité de JESUS-CHRIST, reverent ses ordres, & elles se retirent, pour obeïr avec plus de soumission, à son Divin commandement, comme si elles avoient entendu cette voix étonnante de Dieu, *Usque huc venies, & non procedes amplius, & hic confringes tumentes fluctus tuos.* *Job. 38.*

CCIV. Augustin Baravo, Docteur aux Loix à Casal, avoit un fils si malade, qu'il étoit desesperé des Medecins; il le recommanda à saint François, qui lui obtint la santé de Dieu, contre la pensée de tous: il le temoigna lui-même, parceque, quoi qu'à peine il pust parler, il ne laissa pas de dire en bégayant ces paroles, *Saint François m'a gueri.*

CCV. Jean Cartusio Apotiquaire d'Arles, qui n'avoit point d'enfans, fit vœu à Dieu, s'il lui donnoit un fils, de donner aux Capucins tous leurs remedes, par pure charité; la bonté Divine l'exauça, il eut un fils: mais comme depuis, soit qu'il se lassast, soit que l'avarice le surprist, soit qu'il craignist la dépense, il ne fournissoit pas aux Freres leurs besoins. Son fils alors tomba fort malade, & parce qu'il le vit dans un danger évident de mort, il se fit sage à ses dépens; il pleura devant Dieu sa promesse violée, & aprés qu'il l'eut autorisée d'une seconde, qui établiroit mieux la premiere, dans son esprit, dans son cœur, & dans ses mains, son fils recouvra sa parfaite santé.

CCVI. *Un homme qui doutoit du saint Sacrement, y voit un enfant.*

Enfin un homme de Voltri, sur la riviere de Génes, assistoit à la Messe, qu'on disoit dans nôtre Eglise de Marseille, & lorsque le Prêtre prononça ces paroles, *Domine non sum dignus*, il douta, si la Presence réelle de JESUS-CHRIST, étoit dans l'Hostie. Ce doute ne fut pas plûtôst dans son esprit, qu'il vit les especes sacramentelles, qui étoient blanches, devenir noires, d'où sortit un enfant fort beau, avec quelques rayons de lumiere. Il fut si surpris de cette merveille, qu'il s'approcha de l'Autel, à dessein de mieux considerer, un spectacle si agreable, dont il fut si aveuglé, qu'il resta une heure environ, sans l'usage de ses yeux. Mais à cause qu'il étoit homme de bien, il versa tant de larmes de tendresse, qu'il fut un an dans cette componction de cœur, & alors il forma le dessein d'être de nôtre Ordre: ce qu'il executa depuis, & dans la qualité de Frere Laïc, il servit Dieu parmi nous, sous le nom de Jean Marie.

CCVII. Cette Année finit, par plusieurs graces, que Dieu fait à quelques Bien-faicteurs de l'Ordre, dans les Provinces particulierement, de Bari, d'Otranto, & de Palerme, dont il multiplie leur vin, le rend bon, d'aigre qu'il étoit, & leur guerit plusieurs animaux; mais nous n'écrivons ici qu'en Abregé ces faveurs de Dieu, pour ne pas ennuyer nos Lecteurs par leur lecture.





ON CELEBRE LE CHAPITRE GENERAL A ROME:

On divise les Provinces de Lion & de Milan, & on envoye quelques Freres à Constantinople.

APRE'S que l'Année precedente, se fut écoulée, au milieu de plusieurs grands Personnages, dont Dieu couronna les vertus, & la sainteté. Celle-ci 1687, qui lui succede est celebre, par le Chapître General de l'Ordre, qui fut le vingtiéme, depuis l'établissement de nôtre Reforme; parce qu'aprés la mort du P. Jacques de Mercato Saracino à Génes, du conseil du Provincial de cette Province, & de celui des deux plus proches la Toscane & Milan, selon la Constitution de Paul III, on convoqua le Chapître General à Rome, conformément à la coûtume de nos Majeurs, à la Fête de la Pentecôte, & fut élu General à ce Chapître, P. Hierôme de Polizzo Sicilien, qui avoit donné de grandes preuves de sa prudence, & de ses vertus, dans la Charge si necessaire, & si eminente, de Procureur de Cour, à qui succeda P. Christophe d'Assise, fort capable de remplir une place si considerable. I.

P. Hierôme de Polizzo est élu General,

Dans ce Chapître, à cause que la Religion croissoit extrémement en Convens, & en Provinces, on ordonna plusieurs choses pour un meilleur gouvernement, & particulierement, que le General, aprés avoir achevé son Trienne, pust être confirmé pour un autre Triennat, dans une Congregation Intermediate, qu'on assembleroit des Definiteurs Generaux, & des Vicaires des Provinces, d'où il fut ordonné, que le General en personne visiteroit tout l'Ordre; & qu'aprés six ans achevez de Generalat, il seroit libre de toutes Charges six autres années, & que le Procureur de Cour, aprés un Trienne seroit déposé de sa Charge. On ordonna encore d'autres choses, touchant les années de Religion necessaires à l'élection, soit des Generaux dans tout l'Ordre, soit des Provinciaux dans leurs Provinces, & ces choses ont été abolies selon l'exigence des temps, dans les nouvelles Constitutions. II.

Et parce que la Province de Lion, dite de saint Bonaventure, qui enfermoit le Dauphiné, la Provence, la Bourgogne, & plusieurs autres lieux, étoit si fort étenduë, qu'elle ne pouvoit être visitée, deux fois l'an, selon nos Constitutions, elle fut divisée en deux, l'une de saint Bonaventure, qui comprenoit, le Lionnois, le Dauphiné, le Comté de III.

On divise la Province de Lion de celle de Provence.

Moulins, & le Duché de Bourgogne; & l'autre de saint Loüis, qui contenoit la Provence, le Comtat d'Avignon, & quelques Convens sur le Rône. En execution dequoi furent envoyez aussi-tost, deux Commissaires Generaux, P. Abundius de Come, & P. Honoré de Milan; celui-là, pour la Province de Lion; & celui-ci, pour celle de Marseille, ou de Provence, qui d'un commun conseil, & avec satisfaction de tous, firent prudemment la division de ces deux Provinces.

IV. L'on ordonna encore à ce Chapître, que la Province de Milan, qui étoit si grande, que les Provinciaux étoient trop fatiguez dans leurs Visites, seroit divisée en deux; l'une qui s'appelle aujourd'hui Brescia, & qui est composée des païs Brescian, Cremonois, & Bergamasque, avec quelques autres Convens; & l'autre qu'on nomme Milan, qui est de tout le Duché, & quelques autres lieux. Cette division fut déterminée, de maniere que la riviere d'Adda, separeroit une Province de l'autre: en sorte que Milan auroit les Convens, qui sont au deçà, vers l'Occident; & la Bresce, ceux qui sont au delà vers l'Orient. Le partage fut ordonné par ce Chapître General, au P. Apollonius de Brescia, second Définiteur General: & au Chapître qu'il fit à Milan, & dans la division qu'il établit des Convens, pour les deux Provinces, il joignit à celle de Milan, ceux de Cremone, de Pizzironé, de Soresina, & de Lecco, quoi qu'il soit au delà du fleuve: & encore qu'il y eust depuis quelque different, entre les deux Provinces, pour le fait de Soresina, le General P. Hierôme, l'appaisa par son extrême prudence.

La Province de Milan est separée de celle de Brelce.

V. Il fut encore ordonné dans ce Chapître, par le conseil des Peres, qu'on donneroit des Obediences, à quelques Capucins Prêtres, Predicateurs, entre les autres au P. Joseph de Leonessa, qui avoient demandé permission, avec un zele merveilleux de la Foi, d'aller aux Terres des Infideles, pour y prêcher l'Evangile. Le Chapître leur permit d'aller à Constantinople, & le General attribüa la qualité de Superieur, au P. Pierre de la Croix, homme orné de toutes les vertus. Nous dirons plus amplement l'an 1612, ce que firent ces Missionaires, dans cette fameuse Ville, lorsque nous y écrirons la vie toute extraordinaire du P. Joseph de Leonessa.

P. Joseph de Leonessa est envoyé avec d'autres Predicateurs à Constantinople.

VI. Enfin l'on envoya pour Commissaire General en Aquitaine, Pere Hierôme de la Marche Predicateur, à la place du P. Gaspar de Pavie, & parce que cette Province avoit besoin de Freres, le Commissaire nouveau eut permission, d'y conduire tous ceux, qui auroient pris l'Habit, dans les autres Provinces: en sorte qu'il y en mena dix, qu'il trouva dans les Provinces de Bologne, de Lion, & de Génes, & entre les autres, P. Secondinus d'Aste, Prêtre, homme illustre en sainteté.

VII. Le Chapître General étant terminé, le General alla à Assize, reverer Nôtre-Dame des Anges, pour donner à ses Visites, qu'il commençoit sous sa faveur, un plus heureux commencement, d'où il retourna à Rome, & puis passa en Sicile, où il commença à visiter tout nôtre Ordre.

L'ON BASTIT EN SVISSE LE CONVENT D'APENZEL: Et en Flandre celui de Bruxelles.



PERE Hierôme General, étoit homme fort experimenté à traitter les affaires, mais particulierement il avoit un zele merveilleux de la Foy : d'où vient qu'aprés qu'il eut achevé sa visite des Provinces de Sicile, d'Ombrie, de la Marque, & de Savoye, il alla en Suisse. VIII.

IX. Cette Province étoit alors gouvernée, par P. Estienne de Milan, avec autorité de Commissaire general, & aprés qu'il eut commencé le Convent de Suit, il fut prié par les principaux d'Apenzel, de venir en établir un dans leur Ville. Ils y employerent même le credit du Nonce Apostolique, qui venoit depuis peu d'Italie. Apenzel, est une Terre de la Suisse Confederée, qui donne le nom à tout ce Canton : & comme elle produit des hommes propres à la guerre, l'an 1513. elle prit rang de treiziéme Canton dans la Suisse unie : & à cause que les Heretiques Zuingliens, y faisoient de grands ravages, le Nonce qui brûloit du zele de la Foy, commanda au P. Estienne Commissaire, d'y établir un Convent, soit pour y recevoir à l'Eglise Catholique, ceux qui s'y presenteroient, soit pour y administrer les Sacremens à tous les Fideles. Le Commissaire donc sollicité par les Lettres frequentes du Nonce, & des principaux de la Ville, y envoya comme explorateurs bien prudens, P. Jean d'Allemagne, & P. Fabrice de Lugano, qui aprés qu'ils eurent prêché, & reconnu, que le Païs étoit en état de moisson, qui y abondoit, retournerent vers P. Estienne, lui loüent fort l'établissement des Capucins à Apenzel, & l'exhortent d'y envoyer de bons Ouvriers. Le Commissaire se rendit à leurs avis, & y destina au commencement de Fevrier ou environ, P. Louis de Saxe, qui venoit d'achever alors son étude de Theologie: & comme il avoit un fort beau talent de Predicateur, il gagna tous les esprits, par les charmes de ses Predications, de sorte qu'aussitost que P. Estienne y fut arrivé, les principaux tinrent conseil, & y arresterent un Convent pour les Capucins.

On bâtit le Convent d'Apenzel en Suisse.

X. Aprés que ce cinquiéme Convent, eut été étably en Suisse, le Commissaire s'en retourna à Suit, & P. Louis prêcha tout le Carême à Apenzel, avec tant de fruit, par la grace de Dieu, qu'en si peu de temps, il fit retourner à l'Eglise plusieurs Catholiques, & en affermit quantité dans la Foy, qui y témoignoient quelque sorte de foiblesse. On y admira même une foule si prodigieuse de Communians, soit des hommes, soit des femmes, qu'il sembloit qu'Aprenzel eust embrassé une nouvelle maniere de Religion, & de pieté ; En sorte que les Principaux, qui à cause du nombre, & de l'orgueil des Heretiques, n'osoient presque se dire Fideles, reprirent courage, & dans une assemblée publique, ils decreterent, que tous les Heretiques sortiroient du Bourg, & s'ils y restoient aprés le temps ordonné, leurs biens seroient vendus, & leur prix assigné par les Juges aux necessitez publiques.

P. Louis de Saxe retablit la Foy Catholique à Appenzel.

XI. Le Diable, qui se voyoit privé de ses meilleurs biens, & de l'ancien Domaine, qu'il avoit usurpé sur ces peuples, fort bons naturellement, par les Predications des Capucins, & les decrets faits à leur poursuite, enragea desesperement contr'eux, & souleva les cœurs des Heretiques, à fai-

re tous leurs efforts, pour faire chasser d'Apenzel les Capucins, qui par leurs soins, & leur zele, faisoient tous les jours diminuer leur nombre, & augmenter les Catholiques. Mais comme ils virent, que leur tentative étoit inutile, ils determinerent de tuer P. Louis, comme le plus fort, & le plus zelé de leurs ennemis. Deux de leurs Ministres observent un jour, où il retournoit d'un autre Bourg, à Apenzel, aprés y avoir prêché, & dans un bois où il passoit, ils sortent de leur embuscade, l'attaquent d'abord à force d'injures, & puis lui preparent une mort certaine: mais lors qu'ils veulent en venir aux effets, avec leurs armes, Dieu dissipa leur fureur, & permit que quelques Catholiques passerent par là, dans le même temps, qui effrayerent les meurtriers. P. Louis alors s'échappa de leurs mains, & s'en revint à Apenzel, avec bonne compagnie.

Les Heretiques s'efforcent de tuer P. Louis.

XII. Ce stratagême n'ayant pas reussi, le Diable en éprouve un autre; il tourne toute sa rage, non seulement contre les Capucins, mais encore contre tous les Catholiques, & même contre la vraye Foy, qu'il veut bannir entierement d'Apenzel. Il anime donc les Heretiques, qui en avoient été chassez, à prendre les armes, & aprés avoir appellé à leur secours les Cantons de leur secte, d'entrer par force dans le Bourg, & d'y massacrer tous les Catholiques, & les Capucins principalement: Mais comme le dessein des Heretiques, & le bruit de leurs armes, ne purent être cachez au Gouverneur de la Ville, ni aux principaux Bourgeois, ils se mirent en deffence, par la prise de leurs armes, & ainsi cet orage fut dissipé, & la paix, si bien établie par tout, que les Heretiques n'eurent plus qu'un petit lieu de retraitte, dans tout le Canton d'Apenzel, & la seule Foy Catholique y fut absolument la Maîtresse, au dessus de l'Heresie. D'où vient que comme auparavant, à cause que les Heretiques avoient un pouvoir égal avec les Catholiques, une même Eglise servoit aux fonctions sacrées, des uns & des autres, & qu'aprés la Messe dite à l'Autel, on voyoit indifferemment y celebrer le Lutheranisme, en sorte qu'un même Autel étoit à Dieu, & à Dagon, & que les uns & les autres avoient une semblable sepulture, cette indigne confusion de choses fut abolie, & la vraye Foy fut souveraine, en toutes les manieres, par le zele des predications du P. Louis. Enfin l'arrivée des Capucins causa dans Appenzel, & dans toutes les Villes de Suisse, tant de biens de foy, que l'Etat Ecclesiastique qui y étoit presque abrogé, y fut parfaitement rétabli, & la face de l'Eglise, qui paroissoit défigurée, par le mélange difforme de l'Heresie, y reprit ses premieres beautez. C'est assez de nos affaires de Suisse, parlons de celles de Flandre.

Par les soins des Capucins, la vraye Foy est retablie en Suisse.

XIII. Comme le Convent d'Anvers, Ville fameuse de Flandre, & Port celebre en marchandises, & en Vaisseaux, n'étoit que commencé, par les soins, & les liberalitez du Duc Alexandre Farneze, comme nous avons dit, & qu'il n'étoit composé que de quatre Religieux, il étoit encore sous l'autorité du Provincial de Paris, lors qu'au Chapître general on arresta, qu'une Province nouvelle, qui étoit fort éloignée de Nation, & de Domaine de la France, & même trop écartée de celle de Paris, seroit gouvernée par un Commissaire, jusqu'à ce qu'elle eust assez de Convens, pour faire une Province: & ainsi l'on choisit pour cette Charge de Commissaire, P. Hypolite de Bergame, Provincial alors de Lion, qui vint aussi-tost du Chapître general à Rome, où il étoit, à Anvers, où il avança fort nôtre bâtiment: & comme cette même année, l'on eust resolu d'en établir un à Bruxelles, Capitale du Brabant, il y envoya P. Felix de Pedona, & donna l'Habit à plusieurs jeunes hommes, qui témoignerent des ferveurs merveilleuses, par un zele admirable de l'Observance

La Province de Flandre est gouvernée d'abord par un Commissaire general.

Reguliere, & qui honorerent fort leur Province, par les bonnes actions, de leur sainte vie.

XIV. Et à cause que P. Hypolite, étoit homme de grande prudence, & d'un fort esprit, il établit en ces païs là, une maniere de vie si austere, & si parfaite en toutes vertus, & principalement en fait de la pauvreté, que ces premiers Capucins de Flandre, comme vrais enfans de la perfection Seraphique, & grands observateurs de la pauvreté de nôtre Pere S. François, qu'ils considererent toûjours, comme le plus ferme appui de nôtre Ordre, bâtirent fort pauvrement leurs Convens, & ils en bannirent si absolument, l'usage de toutes les choses superfluës, opulentes, & curieuses, qu'au lieu de chandeliers, ils se servoient, ou d'une petite planche, ou d'une brique, ou de quelques pierres percées: & comme l'huile est rare en Flandre, ils ne brûloient que des chandeles plus communes à leur païs. Leurs meubles étoient fort simples, & tous les plus pauvres qu'ils pouvoient avoir aisement: leurs godets, & leurs écuelles n'étoient que de bois, jusqu'à ce que P. Laurens de Brindisi General, y en introduisit de terre fort grossiere; une seule servierte bien grosse, pour chaque Frere, ornoit leur Refectoire, les poëles, les chaudrons, & les broches, à frire, à bouillir, & à rostir, ou la chair, ou le poisson, n'entroient point dans leur cuisine; leurs jardins étoient cultivez sans ornement, ou d'arbres, ou de pallissades trop curieuses, & ils estimoient un grand crime, si l'on reservoit des fruits, du bois, des racines, pour peu même de temps, parce qu'à leur sens, cette sorte de reserve, approchoit trop de la nature des provisions.

L'austerité, & la pauvreté, que pratiquerent les premieres Capucins de Flandre.

XV. Ces Capucins de Flandre, parurent si zelez de l'abstinence, & de l'austerité, qu'ils refusoient ce qu'on leur donnoit de trop delicat, pour leur nourriture, & ils ne cherchoient que le necessaire plus commun à leur vie, & encore de porte en porte, sans y recevoir de biere trop forte, que boivent les riches, mais seulement d'une ordinaire, aux plus pauvres gens; & si on leur en envoyoit de meilleure, ils la rendoient à leurs Bienfaicteurs: Pour le vin on n'en voioit point chez eux, si ce n'étoit pour celebrer la Messe, ou pour soulager les malades; Tous jeûnoient presque toûjours, en sorte que la mangeaille qui est assez le vice de Flandre, étoit bannie de tous leurs Convens. Ils avoient l'usage de fort peu de livres, en sorte qu'ils n'accordoient à leurs Predicateurs, que la Bible, & un ou deux Commentaires, une Somme de Theologie Morale à leurs Prestres, & à leurs Clercs, l'imitation de JESUS-CHRIST, ou les Oeuvres Spirituelles du devot Harphius, parce qu'ils croyoient, que JESUS-CHRIST crucifié leur suffisoit, comme le miroir, & l'idée la mieux finie de toutes les sciences, que doivent sçavoir les hommes. Ils s'appliquoient si fort à l'Oraison Mentale, & à la Meditation des choses Celestes, que les extases étoient communes à plusieurs, & ils ne s'en étonnoient plus, parce qu'elles leur étoient si ordinaires.

XVI. Ils avoient tant de penchant à la solitude, à la fuite des choses mondaines, au silence, à la garde de la langue, à la pureté de cœur, à la mortification des sens, à l'honneste composition de corps, à l'agrément d'une conversation Celeste, & à la douceur des mœurs, qu'il sembloit aux peuples de Flandre, que ces hommes leur étoient venus du Ciel, comme des prodiges de la sainteté. J'ay jugé à propos de representer ici la face de cette Province naissante, embellie des splendeurs de tant de vertus, afin que les Suivans apprennent à être meilleurs, par l'exemple & la perfection de leurs Devanciers: quoique je sçache bien, qu'encore aujourd'huy cette Province, par les soins, & le zele de ses Superieurs, est

bien peu differente des Regularitez, & de l'austerité de vie de son origine.

XVII. Enfin, tandis qu'on celebroit ce Chapître general à Rome, F. Felix de Cantalice Laïc, & Quêteur au Convent, y mourut dans la reputation d'un veritable Bien-heureux, & à cause que sa vie, est illustre par tant de rares vertus, & autorisée du témoignage Celeste de tant de miracles, qu'elle represente bien visiblement la parfaite felicité, que peut avoir en ce monde un veritable Religieux, j'ay cru la devoir écrire ici, dans toute son étenduë.

VIE ET ACTIONS

DU B. F. FELIX DE CANTALICE, LAIC:

De sa naissance, & du dessein merveilleux de Dieu, dans sa vocation à l'Ordre.

XVIII. DIEU ineffable, dont la sagesse gouverne, avec un conseil merveilleux, toutes les choses qu'il a creées, lors qu'il fit naître dans le monde, la Religion des Freres Mineurs Capucins, engendrée par l'esprit nouveau de S. François, & receuë dans le sein de la divine MARIE, la nourrit, l'éleva, la soûtint, & la fit croître, par une adorable Providence, dans la continuelle sainteté des grands Personnages, qui y ont fleuri, comme par une suite inalterable des années; jusqu'à ce qu'elle arrivat à l'âge parfait de la perfection Seraphique, & qu'elle acquit cet état de grandeur, où peut arriver l'homme de l'Evangile, comme on peut voir aisement, dans tout l'ouvrage de nos Annales: En sorte qu'au sentiment de l'Apôtre, on y voit briller les splendeurs si éclatantes de la sagesse de Dieu: & si l'on l'admire en toutes choses, comme on doit, elle paroist davantage dans l'eternelle predestination de ceux, qu'il a choisis devant la constitution du monde, de l'Ordre sacré des Mineurs, pour les rendre Saints, & sans taches, en sa presence, selon le dessein de sa volonté infinie. En effet il est si visible, que par un moyen, & une sagesse si adorable, il les a excitez, appellez, & disposez, pour les faire arriver au point plus juste de ses desseins, contre le sens & la raison de toute la sagesse des hommes, que les yeux de l'esprit humain, s'aveuglent à considerer ses lumieres; d'où S. Paul avec justice s'écrie; *O altitudo divitiarum sapientiæ, & scientiæ Dei! quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, & investigabiles viæ ejus!* (*Aux Rom. 11.*) En effet si personne ne peut discerner, & concevoir dans son esprit, ces ressorts de la Sagesse Divine, dont Dieu autrefois tira Moyse, de la garde d'un troupeau, pour en faire le conducteur de son peuple, & l'appeller à la grandeur de son amitié, dont il a pris David au milieu des bœufs, & des vaches, pour l'eriger en Roy Prophete, dont enfin, pour taire les autres, il a élevé Elisée de la charuë, à la Prophetie? qui pourroit comprendre ces Divins Sacremens, si éloignez du sens, & de l'opinion des hommes, que cette année nous presente, à considerer, en F. Felix de Cantalice, que Dieu a voulu choisir, entre les troupeaux de bœufs, & aux pieds d'une charuë, pour non seulement l'élever au suprême degré de la perfection Evangelique, mais même jusqu'au Ciel, & au nombre, comme à la gloire des Bien-heureux? D'où l'on

doit admirer les conseils de Dieu, qui ne choisit ni les Sages, ni les Puissans, ni les Nobles, ni les riches, mais les foibles, les roturiers, & les pauvres pour confondre la Sagesse, la Puissance, la Noblesse, & les biens du monde, comme a dit l'Apôtre, *quæ sunt stulta mundi elegit, ut confundat sapientes, & infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, & ignobilia mundi, & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret, ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.* 1. Aux Corinth. 1. chap.

XIX.

Le Bien-heureux Felix donc, pour commencer l'Histoire de sa vie, par le lieu de son origine, nâquit dans une partie d'Italie, qui s'appelle Sabina, entre la campagne de Rome, l'Ombrie, & la Toscane, d'un petit Village, nommé Cantalice, dans la campagne Reatine, loin de Riete vers l'Orient, de quatre milles, scitué aux pieds de l'Apennin, à l'entrée d'une vallée fort petite, mais agreable, & un peu élevé sur une colline pleine de fruits, & fort plaisante, qui s'éleve du bas de cette haute montagne, que nous avons dit être l'Apennin. Ce Village étoit autrefois fort peuplé, mais par les discordes & les querelles, qui durerent long temps entre ses Habitans, il s'y fit tant de factions, qui y causerent plusieurs massacres, qu'ils furent reduits à un fort petit nombre. Il est assurement merveilleux, comment un homme de paix, naisse au milieu des armes, & qu'il puisse être bien-heureux, entre ces sortes d'hommes, qui entretenoient dans leur sein, le plus grand des malheurs, qui procede, comme la Tigne du drap, des haines, & des inimitiez irreconciliables: mais il n'est pas difficile à celui, qui d'une maniere toute ineffable, tire quand il veut le miel de la pierre, & l'huile des plus durs cailloux, de cueillir encore une fleur des épines, & de faire naître un homme pacifique, au milieu de ceux qui abhorrent la paix. Mais si nous considerons dans le fonds, ce qui est d'humain, puisque F. Felix est né de parens, quoi qu'humbles, & accoûtumez au travail des champs, fort paisibles pourtant, & craignans Dieu, dont tout le peuple, disoit hautement cette loüange, qu'ils n'avoient jamais été repris en Justice, ni de l'effet, ni même du soupçon du plus petit crime? quelle merveille? que le semblable produisit son semblable, & le pacifique le pacifique, & qu'un fils bien-heureux, nâquit de parens, qui s'étoient acquis par la justice & la crainte de Dieu, une felicité meilleure que celle de leur païs? Mais n'obmettons pas ici, ce qui predit à la naissance même de F. Felix, sa future sainteté; puisque son pere en effet s'appelloit Saint, & sa mere Sainte, & que la sainteté de leur vie, se rapportoit bien à leurs noms; quelle apparence, qu'un fils qui naissoit d'un pere Saint, & d'une mere Sainte, ne fut pas un Saint comme eux? puis même que tous pronoçoient cet oracle, de ses pere & mere, & de lui; *Le pere est Saint, la mere est Sainte, leur fils donc sera Bien-heureux.*

Naissance du Bien-heureux F. Felix.

Les noms de pere, & de la mere de F. Felix sont des pronostiques de sa future sainteté.

XX.

La naissance même si humble, & la Patrie si petite de F. Felix, nous font admirer un ouvrage merveilleux de la Sagesse Divine, parce que ce doute pourroit entrer dans l'esprit de plusieurs, pourquoi son Conseil eternel, à qui la future sainteté de F. Felix n'étoit pas inconnuë, ne preparoit pas, à la naissance d'un si grand homme, ou un Louvre, ou une grande Ville, mais un petit Village, & une pauvre cabane: & pourquoi au contraire, il ne disposoit pas à la fin de sa vie, quelque Bourg, ou quelque Ville commune, mais celle de Rome, qu'on peut dire la souveraine des autres. Ce fut, si je ne me trompe, un privilege particulier à F. Felix, dont Dieu voulut l'honorer, avant même qu'il fust au monde, qu'il partageast avec JESUS-CHRIST, cette auguste circon-

stance de mort, & de vie, de naissance, & de sepulture, qu'ils nâquissent tous deux, dans un lieu fort pauvre, & qu'ils mourussent l'un & l'autre, dans une Ville fort glorieuse. JESUS-CHRIST nâquit dans la petite Bourgade de Bethleem, & mourut dans la superbe Ville de Jerusalem, alors comme dit S. Leon, *celui qui avoit pris la forme d'un serviteur, & qui ne venoit pas, pour juger les autres, mais pour en être jugé, choisit pour sa naissance Bethleem, & Ierusalem pour son deceds.* F. Felix de même, vient au monde, dans le Village de Cantalice, comme sous un tonneau, où il est caché sans éclat, & sans credit, auprés des hommes, & il meurt au contraire, dans la fameuse Ville de Rome, comme sur un chandelier, où cette lumiere darde encore dans son occident, certaines splendeurs de vertus, qui sont bien les preuves assurées de sa bonne vie.

Serm. de l'Epip.

Le Village de Cantalice, est mysterieux dans F Felix.

XXI. Il nâquit l'an de nôtre salut 1513. au temps que Leon X. gouvernoit l'Eglise, & que Maximilian étoit Empereur de l'Occident: mais dans les années de ce siecle infortuné, que Martin Luther de Saxe, & Jean Calvin de France, l'un à Witemberg en 1517. & l'autre en France en 1522. commencerent à publier leurs erreurs, & infecter ces grands Empires, du venin dangereux de leurs Heresies. Où vous admirerez les desseins de Dieu, qui voulut prevenir, par la naissance de F. Felix, comme par une éclatante lumiere, les tenebres infernales de ces Dogmes impies, qui devoient être repanduës, & par Luther en Allemagne, & par Calvin en France, crainte qu'elles n'alterassent, & n'obscurcissent tout le monde. Ce qu'on peut autoriser encore, par la naissance des autres Saints, que l'adorable providence de Dieu, fit naître en ces Temps-là, qui en dissiperent les funestes obscuritez, par les splendeurs de leur Doctrine, & les éclats de leur sainte vie. Alors effectivement nacquirent deux grandes Lumieres de l'Eglise, S. Charles Borromée à Milan, & S. Philippes de Nery à Florence, afin que par un Trigone de ces trois grands Astres, & par leurs Aspects, comme par un secours du Ciel, & un pronostique heureux, l'on reconnut, que l'Italie, où paroissoient trois Etoiles si favorables, seroit délivrée des dangers de l'Heresie, qui menaçoient l'Empire, & la France, de leur derniere ruine.

Belle reflexion sur le temps de la naissance de F. Felix.

XXII. Mais admirons ici, je vous prie, que l'humble naissance de F. Felix, que la lumiere de sa sainteté, devoit rendre un jour illustre dans le monde, sa pauvre Famille, son origine basse, ses parens Villageois sans éclat, & sans biens, montrent bien aux plus nobles, & aux plus grands, des hommes, que la plus belle Noblesse s'emprunte moins, du sang des Majeurs, que de l'origine des Vertus, & que celle qui ne se nourrit que de vices, & qui ne brille que de l'éclat de ses peres, n'est qu'une fausse noblesse; Laissons donc cette opinion des hommes, qui tire seulement la noblesse de la gloire, & des richesses de nos devanciers, qui ne dependent pas de nous, puis que celle-là est moins à nous qu'aux autres, & que celles ci, sont plûtost du domaine de la fortune, que de la vertu, qui fait toûjours la principale noblesse.

XXIII. Et principalement auprés de Dieu, la seule & la vraye noblesse, est celle qui rend une ame libre de tous les vices, qui l'embellit des vertus contraires, qui y conserve cette Divine image, dont les traits adorables, nous font toûjours les plus nobles copies de nôtre original infini; Qui en un mot rend l'homme semblable à Dieu; c'est ainsi que F. Felix, quoi que d'une naissance basse, humble, pauvre, & roturiere, fut fort noble, & si illustre par cette eminente vertu, qui l'accompagna dans tous les âges de sa sainte vie.

Ces

Ces parens eurent aussi leur Noblesse, parce que son Pere, qui s'appelloit Saint, de la famille des Porri, fut un homme orné d'innocence, d'integrité, de pieté de vie, & de toutes les vertus, dont voici une preuve, qu'il predit sa mort à ses domestiques, lors même qu'il joüissoit d'une meilleure santé; parce que comme la fille de son fils aîné, qu'on appelloit Sainte, se mourroit encore toute petite, il lui dit; Tu nous quittes donc, ma Santula; mais, va la premiere, avec la benediction de Dieu, & la mienne, tu ne me precederas que d'un peu de temps, puisque Samedy prochain, je t'accompagneray: & comme sa prediction arriva, tous avoüerent, qu'elle venoit de Dieu, dont il l'avoit receuë. Sa femme qu'on nommoit Sainte, d'une famille qu'on appelle aujourd'hui Noble, lui fut fort égale en vertus, & en bonnes mœurs: d'où vient qu'aprés qu'ils eurent mis au monde quatre fils Blaise, Charles, Felix, & Pierre Marie, avec une fille, qui fut appellée Potentia, ils les éleverent tous dans la crainte de Dieu, & les firent instruire aux bonnes mœurs, & à la pieté. XXIV.

De l'Enfance du Bien-heureux F. Felix.

La nourriture, & l'éducation de Felix eurent du rapport à sa naissance, elles furent pauvres comme elle, puisque lorsqu'il eut atteint l'âge, de pouvoir apprendre quelque chose, on ne l'envoya pas aux études, à cause de la pauvreté de son Pere, qui l'employa à garder des troupeaux. Il n'avoit point de Maîtres, qui lui apprissent les vertus, dans cét âge tendre, ou qui l'instruisissent des principes de la Foi Chrétienne, ni de Correcteurs de ses actions, si elles n'étoient pas si vertueuses. Mais ses meilleurs Precepteurs, furent son pere, & sa mere, qui par leur exemple seulement, & leurs bons discours, dont ils animoient le petit Felix, l'éleverent à la pieté, & à la crainte de Dieu: & comme il leur obeïssoit fort exactement, par ces saintes benedictions, dont le Ciel avoit prevenu son ame, il profita si fort en obeïssance, en pieté & en bonnes mœurs, qu'il sembloit y surpasser son âge, & y devenir plus grand que lui-même. XXV.

Tous sçavent qu'un bon naturel, & une loüable education, servent de chemin fort seur à la vertu, mais l'instruction y contribuë mieux, par ce que c'est elle, qui corrige la nature, l'enfance, & ce qu'on y commet naturellement de deffauts. L'ame en effet d'un enfant, est comme un champ inculte, si elle n'est cultivée dés ses premiers ans, par les bonnes mœurs, & par les vertus, elle produit facilement les épines, & les ronces des vices, qui offusquent souvent un naturel avantageux. Si toutesfois une influence Celeste de grace arrose, comme un don considerable de Dieu, un bon naturel, & une institution vertueuse, elle fait naître, avant l'âge même, souvent, dans l'ame d'un enfant, le desir, & le goût des choses Celestes. D'où vient que ceux, qui joüissent de cette faveur Divine, comme s'ils étoient pleins de rosées du Ciel, engendrent, avant le temps, des fruits précoces des plus illustres vertus. C'est ce qu'on admira dans l'enfant Felix, qui, quoiqu'il eust un bon naturel, à cause pourtant, qu'il manquoit de l'instruction d'un Maître, que ne lui put fournir la pauvreté de ses parens, & qui avance bien un enfant aux meilleures choses, receut abondamment les enseignemens de Dieu, dont les preceptes lui firent faire de si grands progrés, dans les bonnes mœurs, XXVI.

Le petit Felix, quoi qu'enfant montre une grande maturité de Jugement.

qu'il sembloit dés son enfance, en avoir acquis le dernier achevement.

XXVII. Ceux effectivement qui connoissoient cét enfant, admiroient en sa personne, tant de composition, & d'honnêteté de mœurs, tant de fuite de tous les vices, tant d'amour de la vertu, que tous le regardoient, & le respectoient comme un nouveau prodige dans le monde: de sorte que ravis des commencemens du petit Felix, plusieurs se demandoient les uns aux autres, comme les Juifs autrefois du petit Jean Baptiste, *Quis putas puer iste erit:* & leur demande avoit quelque justice; parce que souvent l'enfance est sujette à de vains desirs, dont elle devient ordinaiment l'esclave, & le petit Felix, qu'instruisoit mieux le Ciel, en apprenoit si bien le secret de les gouverner, avec le frein de leurs vertus opposées, qu'il ne proferoit jamais rien de leger, ou d'inutile, se privoit des jeux ordinaires aux autres enfans, fuïoit tous les divertissemens de son âge, & principalement abhorroit de sorte, les choses deshonnêtes, qu'il ne pouvoit même les entendre prononcer à d'autres. Enfin il montroit tant de maturité de mœurs, dans un âge si tendre, qu'un Prelat, que Rome deputa, pour s'informer du cours de sa vie seculiere, rapporta avoir appris, de bons témoins, du petit Felix, ce qu'on disoit autrefois de saint Bernardin encore enfant, qu'il étoit si consideré des autres de son âge, à cause de l'honnêteté de ses mœurs, & du respect qu'ils lui portoient, que pas un d'eux n'osoit dire, ou faire en sa presence, la moindre petite deshonnêteté. Que si ce desordre de legereté, leur arrivoit en son absence, si-tost qu'ils le voyoient s'approcher d'eux, ils desistoient, & disoient; *Voilà le Saint Felix qui vient, voici Felix.* C'étoit assurément une chose fort merveilleuse, qu'un petit Berger, à peine maître de lui-même, avoit le zele, & même l'autorité d'assembler ses égaux, leur enseigner les moyens de salut, avec un zele admirable: deux choses au dessus de son petit âge. Mais Dieu n'a point d'égard aux années, toutes lui sont égales, & elles n'ont point de foiblesses, pour son pouvoir infini. Comme sa sagesse avoit resolu, de façonner un vaze d'élection de ce petit enfant, dés l'aurore de son âge, il lui donna des graces, qui non seulement le dégagerent des vices, mais qui le discernerent encore des autres, par une lumiere avancée de vertus, & la conversation d'une plus parfaite vie, en sorte que ce qu'a dit autrefois saint Gregoire, du petit saint Benoist, que *Gratia, & nomine Benedictus, ab ipso pueritiæ suæ tempore, cor gerebat senile,* se pourroit dire bien justement du petit Felix.

La vertu est avancée dans le petit Felix.

Liv. 2. des Moral.

XXVIII. Et quoi qu'occupé à garder des troupeaux, il ne pust que rarement assister aux Divins Mysteres, & prier dans l'Eglise, comme Dieu, qui cherche moins les lieux, que l'esprit, pour les actions de la pieté, l'enseignoit & lui inspiroit, & comme si les deserts & les pâturages lui eussent été des Temples, il s'en faisoit des lieux de prieres, où les yeux au Ciel, il prioit devotement Jesus-Christ. Mais souvent il tailloit sur l'écorce des arbres, des figures de Croix, & à genoux, avec plusieurs larmes, il y prononçoit fervemment le *Pater noster*, & l'*Ave Maria*, qu'il avoit appris de sa mere, & même il y meditoit les douleurs, & les plaies de Jesus-Christ, de la maniere que lui avoient enseigné ses parens: douloureuse contemplation de son Dieu mourant, qu'il accompagnoit de ses pleurs & de ses soûpirs. Enfin ce qui paroist à mon sens de plus admirable dans un Berger enfant, aprés qu'il avoit achevé ses petites Prieres, avec ses Meditations, il s'écartoit de ses petits Compagnons, dans les bois, & les hailliers, où pour souffrir avec son Sauveur,

Il prie, il medite, il se discipline dans les forests.

il disciplinoit rudement ses épaules, avéc de petites cordes, qu'il avoit adroittement ajustées: & ainsi le petit Felix, arrivé déja, quoi qu'enfant, à la conduite des plus parfaits, montroit clairement, ce qu'il feroit paroître, dans un âge plus avancé, de vertus, & de sainteté.

XXIX. Avec ces preludes de perfections, accompagnez de tant de graces de Dieu, Felix vint à dix ou douze ans de son âge, lors que son pere l'engagea dans le service d'un Noble Citoyen, de la Ville qu'on nomme Ducalle, appellé Marc Tullius Picchi, qui le destina d'abord à garder ses troupeaux, & puis à mesure qu'il croissoit en force, à labourer ses terres; Mais soit qu'il fust Berger, soit qu'il fust Laboureur chez son Maître, il le servoit si fidelement, qu'il n'obmettoit rien du necessaire à ses Troupeaux, & à son labourage, & il étoit fort exact à s'aquitter de ses emplois. Alors pourtant il ne sembloit pas negliger la culture, & la conduite de son ame, dont il servoit le Seigneur des Seigneurs, avec toute la Religion, & toutes les vertus possibles: Parce qu'il parut s'occuper, en sorte à servir l'un & l'autre, que tandis qu'il s'employoit aux interests de celui-là, sans craindre sa veuë, il ne quittoit jamais la presence de celui-ci, & suivoit l'avis de l'Apôtre, *Servi obedite dominis vestris carnalibus, non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed in simplicitate cordis timentes Deum;* parce que comme il est visible par la suite de sa vie, tous le temps qu'il demeura chez ce Maître, qui fut de dix-huit ans, il fit de si grands progrez dans la vertu, qu'il devint un exemplaire d'humilité, de patience, de modestie, de mortification, de pieté & d'honnêteté.

Cultivant les champs, il cultivoit son ame, & gardant les Troupeaux, il conservoit ses sens.

Aux Coloss. 3. chap.

XXX. Il ne parloit jamais avec qui que ce fust, si ce n'étoit de choses necessaires au salut, & cherchoit autant qu'il pouvoit la retraitte, & la solitude: Il fuyoit de tout son possible la conversation des hommes, principalement oysifs, médisans, & blasphemateurs: & s'il entendoit quelqu'un, qui médisoit d'un autre, ou qui blasphemast le nom de Dieu, il l'en reprenoit severement, l'obligeoit à la penitence, & lui disoit sagement; Pauvre miserable, que faites-vous? confessez-vous au plûtost, & priez Dieu, qu'il pardonne vôtre crime; mais pourtant, quoique le jeune Felix, en usast de cette sorte, avec les autres domestiques du logis, il ne leur paroissoit pas incommode, à cause de son innocence de vie. Si même quelqu'un lui disoit quelque chose de fâcheux, il se commandoit de sorte, que sans colere, & sans inquietude, avec même quelque joye, il répondoit; *Je vous en aimeray davantage, & Dieu fasse un Saint de vous.* Et par ces paroles, qui témoignoient si bien sa tranquilité d'ame, il rapelloit au devoir, les emportemens de l'autre.

Il reprenoit genereusement les coupables.

XXXI. Ce saint jeune homme, ne perdoit jamais de temps dans l'oisiveté. Le matin aprés quelque temps d'Oraison, il alloit à son labour, & alors il élevoit souvent toute son ame à Dieu, & la nourrissoit de la Meditation des choses Celestes. Aprés les fatigues de la journée, & son retour à la Ville, il se retiroit le soir à sa chambre, où avant se coucher, il faisoit exactement ses prieres, & ses meditations ordinaires, dans cette petite retraite, qu'il s'étoit choisie au plus haut du logis, fort separée du tumulte du monde, où il se mettoit le matin, & le soir à genoux, en presence de quelques images de JESUS-CHRIST, de la Vierge, de S. François, & de S. Bonaventure, dont il l'avoit ornée, & s'y acquittoit dans cette devote posture, de tous ses exercices de pieté. Il observoit si exactement les jeûnes de l'Eglise, qu'il n'y mangeoit que les soirs; mais lors qu'il falloit dîner, ou souper, il ne se mettoit point à table, qu'il n'eust dit à genoux le *Pater noster*, & l'*Ave Maria*, ce qu'il prattiquoit encore aprés ses repas. Pour mieux observer les Dimanches, & les Fêtes des Saints, où

Ses vertus, & sa pieté, chez le Seigneur Tullius.

il ne travailloit pas, il communioit fort devotement, & alors il sembloit se consacrer tout entier à l'amour de Dieu ; d'où comme il s'embrazoit toûjours, dans des desirs plus ardens des vertus Chrêtiennes, il abhorroit de sorte tous les plaisirs des sens, de la chair principalement, qu'il conserva la virginité, qu'il avoit embrassée dés son enfance, avec tant de soins, qu'il évitoit toutes sortes de conversations, celles particulierement des femmes. Enfin pour dire beaucoup en peu de chose, sa demeure, tout le temps qu'il fut chez le Seigneur Tullius, fut si parfaite avec les hommes, qu'il y menoit une vie, non pas de Bouvier, ou de Laboureur de terres, mais d'un parfait Religieux ; d'où l'on peut connoître sans peine, qu'il n'y a point dans le monde, de condition si basse, & si humble qu'elle soit, pourveu qu'elle ait de l'honnêteté, où le Chrêtien ne puisse servir à Dieu, & acquerir les vertus.

XXXII. La devotion que le jeune Felix avoit pour la sainte Messe, où la Majesté de Jesus-Christ nous donne comme à pleines mains, les richesses de son amour, étoit si ardente dans son ame, que comme ses travaux de labourage, ne lui permettoient pas de l'entendre tous les jours, lors qu'il prioit, & qu'il méditoit dans les champs avec sa charuë, il s'y trouvoit avec tant d'attention de cœur, & d'esprit, qu'il sembloit venerer en presence ces adorables Mysteres: & Dieu fit voir par un miracle, combien la devotion de F. Felix lui étoit agreable, parce qu'une fois ou deux, lors qu'il labouroit la terre, il fut veu dans une Eglise entendre la Messe, en sorte que cette difficulté de Theologie, si un même corps, peut être en même temps, en plusieurs lieux, par une puissance Divine, semble être veritable en la personne de Felix, si l'on ne veut dire plûtost, qu'un Ange conduisoit sa charuë, sous sa figure, lors qu'il entendoit la Messe, ou qu'il étoit dans l'Eglise, à sa place, lors qu'il travailloit dans les champs. Mais quoi qu'il en soit, Dieu faisoit paroître par tout miraculeusement, la pieté de Felix, pour apprendre aux hommes, combien lui est agreable la devotion qu'ils ont, pour ses saints Mysteres. Le Maître de Felix voulut éprouver lui-même, si ce qu'on en disoit étoit vray, & lors qu'il l'eut veu de ses propres yeux, il en remercia Dieu, & il ayma davantage un serviteur si fidele.

Tandis qu'il est au labour, on le voit à la Messe.

Comme Dieu inspira à Felix de se faire Religieux, & comme il entra parmi nous.

XXXIII. Felix étoit déja dans sa trentiéme année, dont il en avoit passé dix-huit au service du Seigneur Picchi, témoignage assuré de sa prudence, & de sa probité, lors que Dieu, pour le tirer du labourage, à un état plus parfait de vie, se servit d'un moyen fort commode, sans pourtant être extraordinaire. Felix étoit si ignorant, qu'il ne connoissoit pas même, les vingt-quatre lettres de l'Alphabet, & toutesfois il prenoit si grand plaisir, à entendre lire de bons livres, qu'il en sollicitoit la lecture dans les occasions, & y témoignoit grande joye. Lors donc qu'un jour il entendit lire par un de ses parens, les vies & les actions des Saints Peres, il fut embrazé d'un desir si extréme, d'imiter leurs actions, qu'il n'eut plus d'autre pensée, que de vivre comme les Anciens Anachoretes, dans les deserts, & les solitudes. Mais comme il trouvoit dans ses reflexions, que cette vie étoit trop libre & trop sujette aux embûches des Demons, il attacha tout son cœur, à l'Ordre des Capucins : & comme il

Il conçoit l'envie d'être Religieux.

sceut qu'ils ne travailloient, qu'à suivre les vestiges, & à pratiquer les Vertus des plus austeres Religieux, il determina de choisir leur Institut.

XXXIV. On peut juger delà, quelle utilité l'on trouve dans la lecture des bons Livres, puisque plusieurs y ont appris à changer de vie: C'est delà, que les uns ont quitté les richesses, d'autres les plaisirs du corps, ceux-là les honneurs, & ceux-ci le grand monde: C'est elle qui apprend à plusieurs, à preferer les deserts aux Villes, les solitudes aux maisons des Grands, les cuculles aux riches ornemens, les jeûnes aux meilleurs repas, & enfin JESUS-CHRIST au monde, & à ses vanitez: C'est à elle-même, à qui se rapporte, ce qu'en dit S. Augustin de la conversion de deux Courtisans de l'Empereur Theodoze, qu'il attribuë à la Meditation fort reflechie de la vie, & des actions du grand S. Antoine. S. Augustin confesse aussi, de sa propre personne, qu'il ne fut jamais mieux animé à se convertir de ses crimes, que lorsque Potentian son ami, lui fit recit des prodigieuses austeritez de S. Antoine, & des anciens Anachoretes de l'Egypte. D'où vient qu'il dit à son meilleur ami Alipius; *Qu'avez-vous entendu? les ignorans paroissent, & ravissent le Ciel; & nous sommes sans cœur, avec nôtre Doctrine? Comment nous veautrons-nous, dans la chair, & le sang? Quoy! avons-nous honte de les suivre, à cause qu'ils ont marché devant nous?* *Confess. lib. 8. ch. 6.*

XXXV. Il n'est donc pas si étonnant, que Felix animé par une égale lecture, eust resolu de se faire Religieux, ce qu'il découvrit depuis à son parent, qui comme il craignoit, que vaincu par les austeritez des Capucins, dont il lui avoit parlé, il n'abandonnast leur vie, aprés l'avoir amoureusement embrassée, lui persuada d'en choisir de plus douce. Mais celui, qui par l'attrait de Dieu, avoit tout son penchant aux Capucins, répondit à son cousin; Pourquoy me parlez-vous des Ordres moins austeres? où rien, ou tout fort assurement; ou je seray Cesar, ou je ne seray rien: parole bien genereuse pour un Villageois. Mais quoy que Felix retinst dans son esprit, ce germe de vocation Divine, & qu'il l'y nourrist avec toutes ses pensées, à cause pourtant, qu'il differe de lui donner naissance, dans la crainte, peut-être, qu'il ne fust pas de Dieu, sa Majesté, qui veut qu'on lui obeïsse promptement, y oblige Felix, par un paternel, encore que fort rigoureux avertissement.

XXXVI. Un de ses amis le pria de dompter deux jeunes bœufs, & de les accoûtumer au joug, avec cette adresse que lui donnoit son experience: & un jour il les attela sur sa charuë, dans un champ, qu'on nommoit *All'Imagine*, assez proche de la Ville Ducale, au delà du Fleuve de Velino; mais à cause qu'ils n'étoient pas faits encore à la contrainte de leur joug, ils prennent le frein aux dents, se mettent en furie, & aprés qu'ils eurent renversé par terre Felix, ils le foulerent aux pieds, & entraînerent la charuë sur son ventre, sur son visage, & sur tout son corps, en sorte qu'ils devoient l'avoir mis en plusieurs morceaux; mais Dieu, qui avoit permis cet accident, pour animer, & non pas massacrer Felix, voulut seulement, que ses habits fussent déchirez par le soc, & que son corps n'eust aucune playe dessous sa charuë, afin qu'averti par cette voye du Ciel, il termina toutes ses remises, & obeït promptement à la grace, qui l'appelloit à suivre JESUS-CHRIST. Aussi-tost donc que Felix eut consideré, qu'il n'y avoit que Dieu qui l'eust délivré d'une mort si certaine, il s'écria de tout son cœur, & de tout son esprit; J'entends mon Dieu, j'entends ce que vous me dites, & j'obeïs au plûtost; & puis se mettant à genoux, au même lieu, il lui rendit les remerciemens plus ar- *Dieu châtie la remise qu'il apporte à sortir du monde.*

dens qu'il put, pour un secours si considerable, qui lui avoit conservé la vie.

XXXVII. Maintenant il ne differe plus, mais sans remise, il retourne chez son Maître Tullius, compte avec lui, dispose de ce qui lui restoit de ses gages, en faveur des pauvres, & comme les autres domestiques lui demanderent, pourquoi il ne le laissoit pas plûtost à ses Freres, puis que son pere, & sa mere étoient morts, il leur répondit sagement, que c'étoit un Conseil de JESUS-CHRIST, à qui il devoit ses obeïssances: Et ainsi cet homme Evangelique libre des biens du monde, & dégagé de tous les soins de la terre, s'en va à Rome, dans cette seule pensée, de quelle maniere, il obeïroit à la vocation Divine, & pourroit entrer chez les Capucins. D'où l'on peut dire, que ce qui arriva à Felix, accuse assurement ceux qui méprisent, ou negligent, de se rendre aux attraits du S. Esprit, qui les appelle, ou au service de Dieu, ou à une meilleure vie: ils doivent craindre principalement, que la grace méprisée, n'excite contr'eux, la colere Divine, ou qu'à cause de leur méconnoissance, ils ne reçoivent ce reproche d'un Dieu irrité, dont il les ménace par la bouche du Sage, *Quia vocavi, & renuistis, extendi manum meam, & non fuit qui aspiceret, despexistis omne consilium meum, & increpationes meas neglexistis; ego quoque in interitu vestro ridebo.*

Felix distribuë tout ce qu'il a aux pauvres.

Proverb. 1. chap.

XXXVIII. Aussi-tost que Felix est à Rome, il va aux Capucins, & découvre son dessein au Gardien de leur Convent, c'étoit l'an de nôtre salut 1545. ou P. Bernardin d'Asti, celebre en toutes les Vertus, gouvernoit nôtre Maison de Rome, & au Chapître de cette même année, fut envoyé au Concile de Trente, comme nous avons dit dans nos Annales de ce temps-là: lors que P. Bernardin écoute la proposition, que lui faisoit Felix, avec des paroles simples, ardentes pourtant, & pleines de l'Esprit de Dieu, il le reconnut aussi-tost, pour un homme Apostolique: & comme par sa sagesse, & son experience des choses, il pressentit, que cet homme seroit quelque jour un grand serviteur de Dieu, il commença, selon nôtre coûtume, d'éprouver sa constance, par de rudes paroles. Toutesfois comme il l'éprouva toûjours ferme, aprés plusieurs refus, aprés un discours rigoureux, dont il sembloit le détourner de son entreprise, & aprés avoir employé contre lui tout ce que sa prudence avoit de plus severe, il l'embrassa tendrement, & le presenta pour être receu Novice, au Pere Raphaël de Volterra, qui étoit alors Provincial de Rome.

Sa vocation est éprouvée par le Gardien de Rome.

XXXIX. Que personne ne soit surpris ici, de nôtre maniere si rude, d'éprouver ceux qui veulent être nos Novices, établie parmi les Capucins dés le commencement de leur Reforme, parce que, pour ne pas dire ici, que plusieurs souvent sont appellez à la Religion, moins de Dieu, que du Diable, sous pretexte de vertu, pour prendre occasion delà, de les mettre dans un état, qui fasse aprés dans le monde plus facilement leur ruine: D'où un Apôtre ordonne, qu'on les éprouve diligemment, *Nolite credere omni spiritui, sed probate spiritus, si ex Deo sint;* & cette façon d'éprouver les vocations, n'est pas nouvelle; elle est de l'usage de ces anciens Moines, dont a parlé Cassian, qui ne recevoient personne, à la pratique de leur vie, qu'aprés les avoir éprouvez par d'ordinaires refus, de rudes mépris, & même de grosses injures, l'espace de dix ou de quinze jours; l'Abbé Pinufius en donne cette raison chez Cassian, aprés qu'il eut receu un jeune homme, au rang des Cenobites, avec cette épreuve. *Nous t'avons refusé si long temps, non pas que nous ne desirions ton salut, de tout nôtre desir, & celui de tous, & que nous ne souhait-*

Pourquoi nous éprouvons si fort nos Novices, avant de les recevoir parmi nous.

1. S. Iean 4 chap.

De l'Instit. des Moynes chap. 3. liv. 4.

ions d'aller au devant de ceux, qui veulent se convertir à JESUS-CHRIST: *Mais crainte que te recevans temerairement, nous ne nous rendions coupables de legereté auprés de Dieu, & toy digne de quelque plus grand supplice; si receu maintenant avec tant de facilité, sans connoître le poids de cette Profession, vous l'abandonniez, ou y fussiez trop negligent. Vous devez donc, mon ami, connoître principalement la cause de vôtre refus, afin que sa connoissance vous instruise de vôtre conduite* : D'où S. Augustin ordonne aux Freres de l'Hermitage, dans une de ses Lettres; *Si quelqu'un veut venir du monde, dans nôtre Congregation, j'ordonne premierement, qu'il soit éprouvé, si sa volonté est de Dieu, utile, constante, & pleine de charité, & de vertu;* C'est assez de ces épreuves.

LX. Aprés que selon les Statuts Reguliers, P. Raphaël Provincial, eut examiné Felix diligemment des choses, qui regardent la reception des Novices, & qu'il l'eut avertit de ce Conseil de l'Evangile; *Vade, vende omnia quæ habes, & da pauperibus*, l'an 1545. lors que le Pape Paul III. gouvernoit l'Eglise, & Charles V. l'Empire des Romains, il le reçoit au nombre des Freres Laïcs, & l'envoye prendre l'Habit au Noviciat à Anticoli.

S. Math. 19. chap.

Felix est receu entre les Capucins.

LXI. L'état des Freres Laïcs parmi les Freres Mineurs, n'est pas tel, à cause qu'ils deussent être separez des Ecclesiastiques, dont il est dit chez Gratian, & dans les Conciles, *Ne Laïci, sese negotiis Ecclesiasticis intermiscèant:* Ce n'est pas ce qui fait leur discernement; mais on appelle un Religieux Frere Laïc, dans la Regle de nôtre Pere S. François, à cause que quoiqu'il soit consacré à Dieu, & par consequent Ecclesiastique en ce sens, il est pourtant éloigné de la condition, & des emplois des Clercs; & parce que c'est l'Office de ceux-ci, de satisfaire dans le Chœur aux Divins Offices, de servir aux Autels, de dire la Messe, d'administrer les Sacremens, l'Evêque les reçoit aux Ordres sacrez, & ils portent la Tonsure, afin qu'on voye briller sur leurs personnes, la dignité du Sacerdoce, & du Royaume de l'Eglise, qui representent JESUS-CHRIST, & Monarque, & Prêtre dans le Ministere de ses Autels. Pour l'employ de nos Freres Laics, nôtre Regle leur prescrit, de servir aux Clercs, avec une humble charité, de s'appliquer aux Offices des Convens, d'avoir soin des malades, de preparer à manger aux Freres, de travailler dans les jardins, de faire les quêtes necessaires, à l'entretien de la vie, de faire les draps, & de s'acquitter exactement de toutes les autres choses, qui regardent les soins, & le travail de Marthe, dont ils sont les copies.

LXII. La raison en est bien considerable: comme la Religion est un Corps mystique, & parfait, qui a son esprit, & son corps; une maison, si vous voulez, de Dieu bien ordonnée, avec ses Regles, & ses Lois, ou une armée d'hommes Religieux, avec tous leurs Ordres. Si vous la considerez, comme un corps, il est sans doute, que l'état des Clercs, en est comme l'esprit, dont l'Office principal est, de s'occuper, avec tous les soins possibles, dans toutes les choses, qui touchent le Culte de Dieu, & la vie spirituelle de son Tout, dont on acheve les Ministeres, par l'administration des Sacremens, & la Predication de l'Evangile. Pour nos Freres Laïcs, leur capital employ, est de prester à ce corps, tous leurs services, dans les choses necessaires à sa vie corporelle. Mais si vous considerez la Religion, comme une maison de JESUS CHRIST, n'est-il pas juste, qu'il y en ait chez elle, qui vacquent au repos de Marie, c'est à dire à la vie contemplative, à la Psalmodie du Chœur, & aux choses sacrées, & d'autres qui fassent l'Office de Marthe, dans les embarras, &

Quel est l'état, & l'obligation des Freres Laïcs, parmi les Capucins.

les occupations, de la vie active. Enfin comme la Religion nous represente une armée en bon ordre, elle doit assurement être composée de deux sortes d'hommes, les uns qui comme de forts Soldats, avec la cuirace de la Justice, l'épée de la Foy, & le casque de Salut, comme des armes à l'épreuve de leurs ennemis, dardent contr'eux, les dards de l'esprit, qui sont la Predication de l'Evangile, & l'administration des Sacremens; & ainsi triomphent des adversaires de nôtre Salut; les autres qui gardent le bagage de l'armée, & lui prestent leurs soins, avec leurs services, dans ses necessitez temporelles. Le premier état est des Clercs, & le second des Laïcs, à qui l'on doit un partage égal de plusieurs choses, puis qu'ils ont cela de commun, qu'ils courent les uns, & les autres, par la même voye de Profession, & de discipline Reguliere, à un but semblable de l'Eternité.

Comme à peine fut il dans la Religion, qu'il commença à s'appliquer serieusement à l'étude de la perfection.

XLIII. Lorsque Felix fut arrivé à Anticoli, avec l'Obedience du Provincial, il demeura huit jours dans le Convent, avec ses Habits seculiers, selon la coûtume de nôtre Ordre, & l'Ordonnance des Constitutions. Il reflechit alors plus attentivement aux mœurs, & à la vie des Freres, & jugea bien en sage, que les délices de l'état Religieux, dont joüissent ceux, qui ont méprisé le monde, pour s'attacher à Dieu, en esprit, & en verité, sont incomparablement plus agreables, que tous les plaisirs des sens. En effet, comme il n'y a point de difference parmi nous, entre le pauvre & le riche, entre le noble & le roturier, entre le grand & le petit; mais que tous y preferent aux plus amples Royaumes, & aux tresors plus precieux, bien également, les grands, les riches, & les nobles, par leur volontaire pauvreté: comme même, ils ont des sentimens, des discours, & des desirs fort égaux, & que tous nos Freres n'étoient qu'un cœur, & qu'une ame par les liens de leur charité, Felix admiroit dans les Capucins du Convent d'Anticoli, cette merveilleuse égalité de choses. Il étoit ravi d'y voir encore, que n'y excitent point de procez, ces deux fâcheux termes de Tien, & de Mien, sources funestes de discorde, entre tous les hommes, qui en tirent les sujets de leurs divisions, & de plusieurs de leurs miseres: Mais qu'au contraire y entretenoient une perpetuelle concorde, la communauté de toutes les choses, & une union Celeste de tous leurs esprits, qui leur rendent communs leurs habits, leurs cellules, leurs livres, leurs Offices, leur nourriture, leur table, leurs jeûnes, leur repos, leur travail, & tout ce qui sert à leurs usages.

XLIV. Enfin Felix admiroit, dans ce Convent de Capucins, leurs celestes occupations, les temps & les lieux ordonnez pour le silence, les Oraisons assiduës, l'assiduité au Chœur, à l'Office divin, les jours, & les nuits, la frugalité des viandes, les jeûnes presqu'ordinaires, les exercices des vertus, les macerations de corps, l'austerité commune de vie, la pauvreté de tous leurs vêtemens, la simplicité de leurs discours, la patience dans leurs adversitez, l'amour de leur pauvreté, la modestie de leurs yeux, la garde de leur bouche, la gravité de leurs paroles, la composition de leur interieur & de leur exterieur, & enfin des vertus sans nombre, de leur observation Reguliere, qui brilloient dans tous les Freres de cette Famille.

Famille. La reflexion que Felix faisoit alors d'une si sainte vie, embrazoit chez lui, tant de desir, & de joie, qu'il lui étoit fâcheux de la differer de huit jours, & il n'avoit pas à son sens, assez de loüanges dans la bouche, & dans le cœur assez de remerciemens, pour un Dieu, qui l'avoit appellé, à une profession si Religieuse.

XLV. Felix prend l'Habit de Novice Capucin.

Lorsque les huit jours d'épreuve furent achevez, l'on donna l'Habit de Novice à Felix, sous qui tant de grands Hommes illustres, en plusieurs vertus, avoient combatu genereusement les Demons, & triomphé glorieusement de leurs attaques, & aussi-tost qu'il se vit vêtu de ce saint Habit, il dit en lui-même; Ha! Felix, que veut dire la vêture de cét Habit nouveau, & le dépoüillement de tes anciens, qui te rendent si changé? si tu ne le sçais, apprens-le maintenant, que tu ne dois plus être ce que tu étois, mais un autre toi-même; A quoi penses-tu? tu as déposé ce Felix, engendré de chair, & de sang, qui vivoit, demeuroit, parloit, marchoit, & agissoit avec les hommes; il faut donc que tu deviennes maintenant un autre Felix, creé selon Dieu, fort dissemblable de l'autre, & tu dois commencer un autre nouvelle vie, dont tu vives moins à toi, qu'à Dieu. En effet, que t'inspire autre chose, cét Habit vile, âpre, de couleur de cendre, & fait en Croix, que les douleurs, les hontes, & les abbaissemens de JESUS-CHRIST crucifié? puis qu'à moins de te boucher les oreilles, cette vileté t'appelle au mépris de toi-même, son âpreté aux macerations, sa couleur, à la mortification du vieil-homme, en sorte que maintenant tu ne vives pas au monde selon la chair corrompuë, mais à Dieu selon l'esprit, enfin sa figure de Croix, à l'imitation des tourmens, & des confusions de ton Dieu mourant, en sorte que crucifiant ta chair avec les vices, tu paroisses crucifié au monde, & que tu ne te glorifies plus qu'en la Croix de JESUS-CHRIST.

XLVI. Il considere attentivement sa vocation nouvelle.

Tandis que Felix fait toutes ces saintes reflexions, il s'y embraze le cœur, avec des desirs si ardens, pour la perfection Evangelique, qui est comme la premiere Pierre, dont ceux qui entrent en Religion, doivent faire le fondement de leur conversion à Dieu, qu'il tint conseil à la même heure, avec ses sens, & ses puissances, tant interieures, qu'exterieures de l'homme, qu'il traita avec ce petit Senat, de commencer serieusement une vie nouvelle, & qu'il y décerna par son avis, la ruïne entiere du vieil-homme; que ses yeux ne regarderoient plus les choses vaines du monde; que ses oreilles seroient sourdes aux discours des vanitez; que sa langue ne profereroit point de paroles inutiles, bien moins de criminelles, que même elle s'engageoit à un grand silence; que son goût rejetteroit de sorte les délices de bouche, qu'il ne se plairoit plus qu'au jeûne, & à l'abstinence; que son esprit ne penseroit plus qu'à Dieu, & qu'il le considereroit toûjours present; que sa volonté modereroit de maniere ses desirs, & ses passions, qu'elle n'aspireroit plus qu'aux choses Divines; que sa memoire oubliant tout le reste, ne se souviendroit plus que des faveurs de Dieu; & qu'enfin son cœur, aprés s'être dégagé de l'amour des Creatures, ne s'exerceroit plus, que dans les ardeurs de la charité. Ce nouveau Novice se prepare de sorte, au parfait mépris de lui-même, & à la guerre spirituelle de l'ame, qu'il puisse lui-ménager cette paix, qui la dégage de toutes sortes de vices.

Il s'anime à la perfection de l'Evangile.

XLVII.

Et quoique F. Felix eust vécu dans le monde avec tant de vertus, & d'integrité, qu'il sembloit y avoir acquis la victoire de ses sens, toutefois à cause que la condition du siecle est telle, que comme la poix, elle

gâte les siens : en sorte que c'est presque une necessité, que les cœurs des Justes, se salissent dans les ordures du monde : F. Felix ne manquoit pas d'occasions d'exercer ses vertus, puisque les vices, qui sont comme ensevelis, parmi les honnêtes gens, lorsque du Siecle, ils passent au service de Dieu, revivent souvent par l'artifice des Demons, & on a besoin d'un nouveau travail, pour les bannir entierement de l'ame ; des desirs nouveaux même s'élevent dans le cœur, qu'il y faut arracher avec force, parce qu'ils y naissent de nôtre concupiscence, dont la victoire n'est pas si aisée. Enfin plusieurs vices sont cachez dans l'ame, qui y paroissent vaincus, mais si elle veut s'exercer aux vertus plus sublimes, ils en sortent comme de leurs embûches, & font la guerre aux bonnes actions. Ceux donc qui entrent dans la carriere de la Religion, ont coûtume d'être exercez parmi nous, plus severement, dans les choses, qui leur sont les plus contraires, par un deffaut de la nature corrompuë, qu'a fait naître une longue habitude. D'où vient que les Maîtres des Novices s'étudient particulierement à connoître les mœurs, le naturel, & le penchant de leurs sujets, pour pouvoir les moderer par une discipline opposée, & les guerir par une vertu contraire ; parce que la vertu ne peut s'établir dans une ame, si l'on n'en chasse le vice contraire. Comme donc à peine trouve-t'on dans le Siecle mal-heureux d'aujourd'hui, un homme sortir du monde, pour se faire Religieux, si moderé de cœur, & si parfait d'esprit, qu'il n'ait quelque manquement ; il n'est pas étrange, qu'un nouveau Novice, qui cherche parmi nous, une parfaite vie, se prepare à de nouveaux combats, & que sans croire avoir fait quelque chose jusques-là, plein de cét esprit de l'Apôtre, qui disoit de lui-même, *Frater ego non arbitror, me comprehendisse aliquid : unum autem, quæ quidem retrò me sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora me extendens, ad destinatum persequor bravium supernæ vocationis Dei :* il descende avec tant de zele, dans la carriere de son Noviciat, & y combatte si heureusement contre tous les vices de l'ame, en faveur des vertus, que dés son apprentissage dans la Religion, il paroisse en avoir remporté une entiere victoire.

Aux Philip. 3. chap.

XLVIII. Mais le Diable ennemi juré des Justes, enrageoit de voir dans ce Novice ces preludes de toutes les vertus : & pour en arrêter le cours, il le poursuit de diverses & de plusieurs attaques. Durant son sommeil effectivement, il le trompe d'images de choses salles, pour le troubler pendant la priere, il lui represente dans l'esprit beaucoup de pensées deshonnêtes ; tres-souvent il le lasse par des terreurs surprenantes, & le tourmente par le souvenir & le tumulte des choses du monde. Enfin il lui met en veuë de l'esprit, comme ordinaire, ce qui n'y avoit jamais été. Et je ne m'en étonne pas, puisque c'est une parole de l'Ecclesiastique, *Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in timore, & præpara animam tuam ad tentationem*, parce que le Diable, a coûtume d'armer tous les Enfers, contre ceux qui sont nouvellement convertis à Dieu, afin qu'aprés qu'il les aura intimidez, par tous ses efforts, ils abandonnent le bien, qu'ils avoient si genereusement commencé. Disons encore, qu'il ne persecute plus les pecheurs, parce qu'ils sont à lui, & il tourne toute sa rage, contre les Justes, parce qu'ils sont à Dieu. Contre tant d'efforts, & de tentations du Diable, nôtre sage Novice Felix, ne combattoit qu'avec les armes de l'Oraison, & de l'humilité, parce que comme il avoit éprouvé souvent, que nos ennemis invisibles, ne se surmontent plus facilement, avec pas une fleche, que celle de la priere, & des abaissemens, qui contraignent en quelque façon Dieu, de nous donner du

Ecclesf. 2. chap.

secours. Il le prioit continuellement avec abondance de larmes : & pour unir à l'Oraison l'Humilité, dont il pût mieux s'opposer à ses ennemis, il découvroit toutes ses tentations à son Pere Maître, & il en recevoit des conseils, & des soulagemens, pour resister courageusement au Diable, qu'on surmonte sans peine, si l'on fait connoitre ses artifices, à des Peres Spirituels, qui en dissipent par leurs addresses, toutes les furies. Il découvre ses tentations à son Pere Maître.

XLIX.

C'est la doctrine des anciens Peres, dit saint Jean Climacus, qui laisse un aveugle sans conduite, un troupeau sans pasteur, & sans escorte, qui ne sçait pas le chemin, qui prive nn petit enfant de son pere, d'un Medecin un malade, le vaisseau d'un gouvernail, & d'un pilote, est une occasion à leur ruine, & qui sans le secours d'un Pere Spirituel, est assez hardi, pour combattre les ennemis de son ame, il en sera vaincu fort facilement : d'où vient que le premier avis que nos Peres Maîtres donnent à leurs Novices, est cét important, de découvrir à leurs Peres Spirituels, toutes les pensées de leur ame, & les suggestions, dont les agitent les Demons ; parce que qui neglige de montrer au Medecin ses blessures, & de lui en demander du secours, perit par sa negligence, comme dit saint Bonaventure, les œufs des oiseaux sont sans vie, & ne produisent point leurs petits, s'ils ne sont sur le fumier, & nos pensées n'arrivent point à leurs effets, si elles ne sortent de nos cœurs. Enfin la tentation du Diable, est dans l'esprit d'un nouveau Novice, comme dans nôtre corps, une certaine humeur empestée, que s'il ne la jette bientost au dehors, elle fait sa mort : il en est de même d'une tentation cachée, & corrompuë dans l'esprit, s'il ne la découvre à son Pere Maître, c'est une peste secrete, qui fera bien-tost sa ruine. *De l'Obedience deg. 4.*

L.

Aprés que nôtre jeune Novice Felix, eut vaincu le Diable, avec ces deux dards de l'Oraison, & de l'Humilité, il ne chercha pas le repos avec la victoire : mais pour obtenir la parfaite couronne de la carriere, il est éprouvé par une tentation plus forte de Dieu, qui lasse son corps, & son esprit des accés, & des inquietudes d'une fievre quarte. Comme ces sortes de fievres, sont ordinairement atrabilaires, elles ont coûtume de produire dans un malade, des chagrins, des tristesses, des secheresses, des impatiences, & des langueurs d'esprit, dont l'entendement d'un fievreux est agité, comme de tempêtes, qui le tourmentent par leurs furies : d'où vient que ce combat, sembloit le plus difficile à F. Felix, qui quoiqu'il considerast comme des choses fort legeres, les austeritez affreuses, les jeûnes de pain, & d'eau, les accusations journalieres, les severes corrections, les repas à genoux, les disciplines publiques, & d'autres mortifications, dont nous exerçons nos Novices, il étoit si inquieté de sa longue, & de son ennuyeuse fiévre, que comme il devoit combattre un ennemi, qui tâchoit de desarmer ses mains, de ces deux fleches, dont il en avoit vaincu d'autres, il avoit dans ce combat, besoin absolument du secours de Dieu. Il est travaillé d'une fiévre quarte.

L I.

Il ne fut pas paresseux à l'implorer de ses bontez : au contraire il le sollicite à la porte de sa clemence, avec une humble priere, d'autant plus frequemment, qu'il s'en voyoit éloigné davantage, par des langueurs presque insurmontables, d'un esprit affligé. Mais à cause que sa fievre n'empêcha jamais ni ses jeûnes de Regle, ni ses travaux dans les Offices, ni ses exercices ordinaires des vertus, ni les austeritez plus rigoureuses, si communes aux autres Novices, Dieu enfin permit, que sa fievre le quitta, & qu'il triompha de son ennemi, aprés tant de combats, qui tandis qu'ils durerent, redoubloient la crainte, qu'avoit le pauvre



Felix, qu'on ne le renvoyast dans le Monde, à cause de la longueur extraordinaire de sa maladie, qui dura presque toute l'année de son Noviciat. Et sa crainte étoit bien fondée, parce que c'est une ancienne loi parmi nous, de ne point admettre à la profession des Vœux un Novice, qui n'ait pas une bonne santé de corps, & qui fust valetudinaire de quelque sorte que ce soit. Cette apprehension donc lui servit comme d'aiguillon; pour animer cette paresse que lui causoit sa fievre, & exciter son esprit languissant, à combattre plus fortement contre toutes ses passions: & c'est ici que la Providence Divine fut merveilleuse en F. Felix, parce que comme la Famille du Convent s'assembla plusieurs fois à dessein de le renvoyer, à cause de l'état de sa maladie, jamais pourtant, ni tous les Freres, ni la plus grande partie, ne purent arrêter son retour dans le Monde, parce qu'ils admiroient en lui tant de vertus, & tant de dons de Dieu, qui brilloient même au travers les obscuritez les plus sombres de sa longue fievre, qu'ils ne pensoient plus dans leur assemblée, qu'à retenir dans l'Ordre un homme comme lui, qui éclattoit dans son commencement d'une si grande lumiere de vertus, & de future sainteté, dont ils préjugeoient tous qu'il honoreroit leur Reforme.

LII. F. Felix fait sa profession de ses vœux.

L'an de probation de F. Felix se passa dans des diverses tempêtes d'esprit, & de choses, & éprouvé de tous les côtez au dehors, par les langueurs de sa fievre, & par les macerations, les austeritez, & les travaux d'une si penible vie, & au dedans, par les terreurs de ses diverses tentations, l'on l'envoya au Convent du Mont saint Jean, où il fit la profession de ses Vœux, & d'où l'on le destina pour Tivoli, sous la conduite du P. Michel de Susa homme d'une sainteté particuliere, qui fort experimenté dans la vie Spirituelle, & bien éclairé de Dieu, l'instruisoit avec de grands soins, dans les voyes de la perfection Evangelique, où il voyoit qu'il aspiroit avec tant de zele, & lui enseignoit les sentiers les plus assurez, pour arriver à la possession des vertus les plus Religieuses.

Avec quelle ardeur F. Felix aprés sa profession embrassa toutes les Vertus.

LIII. Il s'applique aprés sa professiō à acquerir toutes les vertus.

SI F. Felix, lorsqu'il n'étoit encore que Novice, avoit combattu si fortement contre la chair, & le sang, s'il avoit surmonté si vaillamment tous les efforts des Demons, que tout chargé de leurs dépouilles, il avoit professé ses Vœux, il embraza depuis son esprit, & son cœur aux plus sublimes vertus, avec d'autant plus de zele, qu'il se voyoit engagé par sa profession, entre les Domestiques plus familiers de la Maison de Dieu, à la perfection plus sublime d'une vie toute Evangelique. Comme donc s'il n'eust que commencé dans le service de Dieu, il entreprit avec tant de mépris de soi-même, tant d'abnegation d'esprit & de volonté propres, tant de mortification entiere de ses sens, tant d'Oraison mētale, tant d'assiduité dans les prieres, & un zele si merveilleux de souffrir les plus rudes choses, qu'il avoit embrassées du commencement, pour l'amour de JESUS-CHRIST, comme un apprentissage de nouvelle vie, que sa conversation étoit plus du Ciel, que de la terre: & les Freres admiroient principalement, qu'un homme venu dans l'Ordre, des bœufs, & de la charuë, fut avantagé de tant de faveurs de Dieu, que quoiqu'il ne fust encore que dans l'Ecole de la Religion, il pouvoit

déja servir de Maître à plusieurs, de la Discipline la plus Reguliere.

Ce qui doit assurément animer à son exemple tous nos Novices, & même nos Profés, parce que ceux qui sont appellez à la Regle de la Perfection Evangelique, ne doivent pas en negliger, en differer, & en remettre l'ouvrage à un autre temps, comme le paresseux, qui veut, & qui ne veut pas, dit le Sage, mais dés les premiers jours de leur conversion, comme F. Felix, concevoir parfaitement dans leur esprit, les desirs de la Perfection, les nourrir dans leur cœur, & sans aucune remise, les faire naître par leurs actions; parce qu'il arrive souvent, que ceux, qui ouvrent trop tard à JESUS-CHRIST, qui frapoit de grand matin à la porte de leurs cœurs, dés l'aurore même de leurs conversions, lorsqu'ils y vont aprés, ils éprouvent, que la Grace de la Vocation s'en est déja retirée, & qu'elle n'y retournera plus, parce qu'un don de Dieu si considerable, qui comprend presque tous les autres, ne se doit pas à des paresseux. Il n'en fut pas de même de nôtre F. Felix, qui ayant commencé sous de meilleurs auspices, le chemin de la Perfection Evangelique, le poursuivit sous de plus favorables, jusqu'à ce qu'il l'eust heureusement achevé. LIV.

Il faut embrasser la perfection de bonne heure.

Mais crainte que je ne semble obmettre ici, ce qui peut servir à plusieurs d'entrée, dans la voye plus droite des vertus, il faut y considerer plus attentivement, par quelles démarches F. Felix est arrivé à cette haute felicité de vie, qui consiste, comme tous sçavent bien, dans la possession parfaite de toutes les vertus, & dans le comble des faveurs de Dieu. C'est une maxime receuë de tous les Philosophes, qu'une petite faute, dans un commencement, devient dans sa fin fort grande; & si ceux qui bâtissent des maisons, ne les commencent par de solides fondemens, qui leur servent d'un puissant appui, il leur preparent souvent leur ruïne: d'où vient que celui qui dans saint Mathieu bâtit sa maison sur le sable, y est comparé à un fou, *Descendit pluvia, & venerunt flumina, & flaverunt venti, & irruerunt in domum illam, & cecidit, & fuit ruina illius magna*, à cause que d'abord, il fonda son edifice sur un sable mouvant: aussi-tost donc, que F. Felix, aprés sa profession, forma le dessein de bâtir une maison Spirituelle de l'Evangile, pour ne pas tomber dans l'erreur de ceux, qui donnent des fondemens de sables, à leur spirituel avancement, il commença le sien sur la parfaite Observation de la Regle, qu'il avoit embrassée. En effet comme il étoit bien éclairé du Ciel, il consideroit fort sagement, que tous ont de Dieu leur vocation particuliere, dont ils doivent mesurer leurs perfections; parce que celle d'un chacun, ne consiste pas dans l'action de plusieurs vertus, ou dans des œuvres de plus grand éclat, selon son pur esprit, mais il doit se borner à la perfection plus propre à sa vocation particuliere, en sorte qu'il se propose, d'arriver à cét état de vertu Religieuse seulement, où Dieu l'avoit appellé du commencement. D'où vient qu'un chacun doit prendre pour fondement de sa perfection propre, la parfaite Observation de cette Regle, qu'il a professée par vœu, & dont son cœur a conceu les parfaits desirs: & alors il doit y consacrer tous ses soins, afin que s'il y arrive, il s'estime assez vertueux; l'Apôtre l'en a averti aux Corinthiens, *Vnicuique sicut divisit Dominus, unumquemque sicut vocavit Dominus ita ambulet, unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat.* Que si quelqu'un s'en écarte tant soit peu, quoiqu'il fasse de grandes choses, & qu'il éleve un grand édifice de vertus, il bâtit sur le sable, & il n'établit rien de durable. Ceux donc qui sont appellez à la perfection de l'Ordre Seraphique, doivent d'abord être persuadez d'une chose LV.

S. Matth. ch. 7.

1. aux Cor. 7.

vraye, que l'entiere Observation de leur Regle, est le premier, & le principal fondement de toute la perfection de l'Evangile, sur qui, dit l'Apôtre, s'éleve tout le bâtiment du Temple consacré à Dieu, & qu'ils ne se croyent pas obligez de desirer une forme de perfection plus excellente, parce que comme elle enferme en elle-même, tout ce que l'Evangile a de plus parfait, dit le commencement de nôtre Regle, *Regula & vita Fratrum Minorum hæc est, observare sanctum Domini nostri Iesu Christi Evangelium*, il est inutile de chercher, une sorte de perfection plus grande, que celle qu'ordonnera l'Evangile, & la Regle, qui font des hommes tout Apostoliques, de leurs veritables Professeurs. D'où vient que dés que celui qui a professé cette Regle, a resolu d'en garder les prèceptes, il doit croire, qu'on lui dit avec le Deuteronome, *Erunt verba hæc, quæ tibi præcipio hodie, in corde tuo, & meditaberis sedens in domo tua, & ambulans in itinere, dormiens, atque consurgens, & ligabis ea quasi signum in manu tua, eruntque, & movebuntur inter oculos tuos.* Ce qui montre clairement, avec quelle sagesse F. Felix mit pour fondement de sa perfection spirituelle, cette premiere Pierre de l'Observation Reguliere, à qui il s'attachoit de sorte, qu'il pensoit toûjours à la Regle, qu'il avoit apprise par cœur, à son Noviciat, crainte de n'en pas observer le moindre precepte: Et l'histoire de sa vie, que nous poursuivons ici, nous apprendra avec quelle exactitude, il en fut, dans toutes ses actions, l'Observateur plus fidele.

Deut. ch. 6.

LVI. Pour second fondement de sa perfection, il resolut d'imiter son Sauveur, en toutes les manieres, que le lui proposoit sa Regle, comme l'exemplaire achevé, & le conducteur infaillible de la vie Evangelique, dans ces remarquables paroles, *est observare sanctum Domini nostri Iesu Christi Evangelium.* D'où F. Felix s'imprima de sorte dans l'esprit la vie de JESUS-CHRIST, qu'il la meditoit toûjours : & comme il s'y appliquoit interieurement le jour, & la nuit, il en fut si embrazé qu'il forma ce grand dessein, avec toutes les ardeurs possibles, de se rendre autant que Dieu lui en feroit la grace, la copie de son Sauveur la mieux achevée. Il choisit donc dans ce Dieu crucifié, toutes les vertus, celles principalement, qui brillerent plus dans sa Passion, la charité, la pauvreté, l'humilité, la patience, la mansuetude, sa perte d'honneur, & s'efforça tout entier à en imiter les actions: d'où il s'affectionna de sorte aux douleurs, que son Sauveur avoit endurées, par son extreme charité, qu'il passoit presque les nuits à mediter, & à pleurer leurs excés, comme nous dirons plus amplement, dans la suite de sa vie.

L'Imitation de J. C. est le second fondement de sa perfection Evangelique.

Il fait long-temps l'Office de Quêteur avec grand exemple, & édification de tous.

LVII. APrés que F. Felix eut passé ses premiers quatre ans de Religion, dans la pratique exacte de tant de vertus, & que les Peres eurent appris la conduite de sa sainte vie, ils l'appellent à Rome, pour y faire la Charge de Quêteur ordinaire. Cét Office étoit alors exercé, par F. Ange de Collé Scepoli, homme veritablement Angelique, dans ses actions: & comme on lui donna F. Felix pour Compagnon, il lui succeda à sa mort, & il en prit toute la charge aprés lui. Cét Office de Quêteur, est avec justice, fort consideré parmi nous, entre les autres de nos Convens: à cause principalement qu'il exige de la prudence, & de l'integrité de

vie, puisque celui qui doit paroître en public, à la veuë des hommes, doit être si sage, & si vertueux, que ceux qui le voyent, apprenent de lui la pratique des vertus, & la conduite de leurs mœurs. D'où vient que ceux, qu'on employe dans cette charge, doivent s'imprimer dans l'esprit, ces paroles de l'Apôtre, *Spectaculum facti sumus mundo, & Angelis, & hominibus.* Dieu donc permit, qu'on confia cet Office à F. Felix, afin qu'il éclairast la Ville du monde, où l'on voit plus d'Etrangers, par les bons exemples de sa sainte vie. *Aux Corinth. 4. chap.*

L'on ne peut expliquer de paroles, avec quelle humilité, quelle charité, quelle prudence, & quelle exactitude, il s'appliqua tout entier aux fonctions de cette charge qu'il exerça quarante ans de suite, avec tant d'édification de tout le Convent de Rome, & de tout cette grande Ville, qu'elle y subsiste encore aujourd'huy, comme le dit autrefois l'Ecclesiastique du grand Josias, *In compositionem odoris facta, opus pigmentarii, in omni ore, quasi mel dulcoratur.* F. Felix dans cet Office, étoit diligent, laborieux, & si charitable envers ses compagnons, que pour les soulager de leurs charges, il les mettoit souvent sur ses épaules, & les renvoyoit au Convent, libres de leurs fardeaux. Il y gardoit même un silence merveilleux, en sorte qu'en chemin, dans les ruës, il parloit peu à son compagnon, & s'entretenoit toûjours avec Dieu. Sa conversation enfin y étoit si honnête, si affable, si prudente, si civile, si discrete, & si vertueuse, qu'il sembloit moins un Habitant de village, qu'un Citoyen des plus grandes villes: & je ne m'en étonne pas, parce que si-tost que la douceur du S. Esprit, eut possedé le sien, elle lui apprit à regler ses mœurs, par la prudence, la modestie, l'humilité, la charité, la civilité, & les autres vertus, qui rendent l'homme humble dans sa conduite, prudent dans ses actions, discret dans ses paroles, modeste dans sa conversation, affable à tous, plein de douceur, & de mansuetude, & orné de ce qu'on appelle de bonnes mœurs. Ce n'est pas que F. Felix, eut cette civilité de nos courtisans d'aujourd'huy, qui n'étant toute composée, que de paroles, plûtost que de sincerité, doit être, disoit-il, éloignée de l'homme Religieux, à cause principalement, qu'à peine-est elle sans quelques deffauts, & il n'estimoit que cette courtoisie de vertu, qui procedoit de l'humilité, de la modestie, de la charité, de la douceur, & de la simplicité. LVIII. *Avec combien de vertus, il faisoit sa quete.*

Cet office de quête servit à F. Felix de Seminaire de toutes les vertus, & de source de toute la perfection Evangelique. Ce qui doit sans doute paroître merveilleux, puis qu'on y peut concevoit aisement, ce que peut dans les choses humaines, l'adorable sagesse de Dieu. En effet pour peu qu'on puisse être instruit dans les choses spirituelles, l'on sçait fort bien, qu'entre les preceptes de la perfection Religieuse, le principal est, que ceux qui aspirent à une innocente vie, & à l'union avec Dieu, s'écartent dans les solitudes, où ils ne conversent ordinairement qu'avec JESUS-CHRIST, parce que le monde, dit un Autheur, est une poix, qui gâte celui, qu'elle touche tant soit peu. Qui jamais s'est veautré parmi les épines du monde, sans en ressentir les picqures? parce que toutes les choses que voit, qu'entend, que parle, & que fait un homme, sont des voleurs de l'ame, qui corrompent sa pureté, diminuent son innocence, enervent sa devotion, & refroidissent sa charité: dans la pensée effectivement de S. Jean Chyrsostome, comme il est difficile, qu'un arbre planté sur les grands chemins, conserve ses fruits, jusqu'à leur maturité, il est aussi difficile, qu'un Religieux garde son innocence, jusqu'à la fin de sa vie, dans la conversation des hommes du monde: & si nous en croyons LIX.

Seneque, *celui qui veut vivre avec les innocens, cherche la solitude*. La familiarité même avec Dieu, que produit la charité, s'accorde moins à ceux, qui menent une vie tumultueuse avec les hommes, qu'aux autres, qui cherchent Dieu bien loin de la foule, & de l'empressement des peuples; & qui se cachent en eux-mêmes, pour n'être plus qu'en la compagnie de JESUS-CHRIST: d'où il dit à l'ame de l'homme parfait, par le Prophete Isaïe, *Ecce ego lactabo eam, ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus*. Il est donc vray, que ceux qui aspirent à la vraye charité, doivent de sorte embrasser la solitude, qu'autant qu'ils pourront, ils doivent faire tous leurs efforts, pour éviter la multitude des hommes.

La solitude est la mere de la vertu.

LX. Quelle apparence donc, si la retraitte est si necessaire aux Religieux, que dans une si grande Ville que Rome, où il y a tant de multitude de nations differentes, tant de tumultes d'affaires, tant de concours de Citoyens, tant de clameurs de peuples, tant de bruit de spectacles, de procez, de querelles, & de dissentions, tant de rencontres, de complimens, de discours d'amis, qui distraient l'esprit, & le troublent, par la diversité des choses, F. Felix ait reüni dans son ame toutes ses vertus, & s'y soit fait un chemin à la perfection Evangelique? qui n'admireroit ici l'ouvrage de la Sagesse Divine, qui fait produire des raisins aux épines, & des figues aux chardons? pour montrer en cela son pouvoir, & les richesses abondantes de sa grace, à tous les siecles futurs, tellement que lors qu'elle crée en quelque façon un homme Evangelique, au milieu du tumulte des autres, elle se menage cette loüange d'Abraham, dont se souvenoit autrefois l'Ecclesiastique, lors qu'il disoit, *non est inventus similis illi qui conservaret legem Eccelsi*, & elle propose aux autres, qui sont exposez aux mêmes emplois, F. Felix, comme une admirable idée de vertus, & de sainteté, dont ils doivent se faire les copies.

F. Felix trouve la solitude en frequentant les peuples de Rome.

LXI. Mais quelqu'un me demandera peut être, comment un homme, occupé de tant de soins exterieurs, s'exerçoit si fort à la vertu, qu'il en ait fait tout l'ornement de son ame; c'est ce que nous verrons dans toute la suite de cette Histoire de sa vie. Pour satisfaire pourtant à la question proposée, il faut d'abord établir une chose vraye, qu'une ame dégagée de toute tache, & libre de tous les desirs des choses, retourne d'elle-même à son origine, & embrasse son Dieu de sa propre nature: mais lors que la grace, qui ne se refuse jamais à ceux, qui font ce qu'ils peuvent, vient chez elle, alors elle se porte si fort aux choses Divines, que sans penser qu'à elles, elle ne considere souvent pas, ce qui se fait, ou dedans, ou dehors son corps. D'où vient que ceux qui joüissent de ce repos, & de cet heureux dégagement, ne sont point troublez, ni par le bruit des Villes, ni par le tumulte des peuples, ni par les soins des choses, ni par tout, ce qui d'ordinaire accable une ame, moins libre de tous ses desirs, parce qu'ils portent toûjours chez eux, une solitude, où l'ame s'occupe en Dieu, se nourrit de ses pensées, s'embellit des vertus. On doit donc faire son possible, de degager son ame de tous ses desirs; fermez les portes de vos appetits, quittez toutes les cupiditez, qui captivent vôtre ame, conservez lui sa liberté, vous trouverez une solitude de cœur, au milieu de la foule des hommes, que ne pourra jamais troubler, ou le tintamarre des Villes, ou le nombre des affaires, ou les soins du monde, ou les inquietudes de la terre. F. Felix s'étoit bâti dans son ame cette solitude interieure, où quoique fort occupé au dehors, il tenoit son esprit libre de tous les desirs de la terre, & attaché à ceux du Ciel. Est il donc étonnant, qu'il ne fust pas distrait, par les soins qu'il prenoit exterieurement

Une ame libre de desirs déreglez, est solitaire dans les plus grandes Villes.

ment des choses, & qu'au contraire il fit de Rome un Hermitage, de la foule de ses Habitans une solitude, des affaires un repos, & de l'action de Marthe la contemplation de Marie.

LXII. Une autre raison, de cette solitude interieure, que F. Felix se conservoit, au milieu des occupations exterieures de son Office. Il avoit toûjours Dieu present, en quelque lieu qu'il allast, & quelque action qu'il fist, d'où il pouvoit dire avec le Roy Prophete, *Oculi mei semper ad Dominum*, & ailleurs, *providebam Dominum in conspectu meo semper*. De sorte qu'il ne marchoit pas, avec moins de circonspection dans les ruës de Rome, que s'il eust été au milieu des embûches, & il n'agissoit pas avec moins de discretion, avec les Freres de la Famille, que s'ils eussent été ses censeurs, à cause de la presence de Dieu : comme même il le consideroit toûjours d'un œil amoureux de dilection sainte, il lui consacroit toutes ses pensées ; D'où vient que par ces regards continuels du Divin Amour, il avoit acquis sur lui-même, que rien ne se presentoit à sa veuë, dont il ne se servist, comme d'un degré, pour s'élever à l'amour, & à la loüange de Dieu. De maniere, que de tout ce qu'il voyoit de merveilleux dans Rome, les Palais, les Capitoles, les places, les ruës, les marchez, les carrosses, les fontaines, les corteges, les réjoüissances, les dances, les jeux, & tout ce qu'on y admire de plus agreable aux yeux, lui servoit de sujet, aux flammes ardentes de sa charité : Et la grace de Dieu faisoit ce prodige dans F. Felix, à cause principalement, qu'il avoit entrepris cette grande quête de Rome, moins par son choix, que par celui de ses Superieurs, moins par inclination, que par obeïssance. Ce qui assurement est considerable, parce que plusieurs, que la solitude avoit mis dans l'état de la perfection de l'Evangile, se sont perdus miserablement, dans la familiarité des hommes, qu'ils avoient choisie : & jamais il ne fut seur à personne, de s'exposer aux perils temerairement, sans la conduite de l'obeïssance, qui n'ait pas été forcée, parce qu'on sçait cette parole de S. Jacques, *Quicumque voluerit esse amicus hujus sæculi, inimicus Dei constituitur*. Mais quoique F. Felix, fust obligé tous les jours, par les devoirs de sa charge, de converser avec les hommes, & qu'il fist l'Office de Marthe, jamais pourtant il ne parut negliger la solitude du Convent, & le repos de Magdelaine; parce qu'aussi-tost qu'il étoit retourné de son travail ordinaire de quêter, il se cachoit dans la retraite de sa cellule, où se derobant aux yeux de tous, il passoit la nuit, dans la contemplation des choses divines, comme nous dirons en son lieu, plus amplement.

Psal. 15. & 15.

Toutes choses lui servoient à aymer Dieu.

S. Jacques 4. chap

Au Convent lors qu'il y est, il est solitaire.

De la parfaite Obeïssance de Frere Felix.

LXIII. AUssi-tost que F. Felix eut jetté ces deux fondemens de sa perfection spirituelle, l'exacte observation de la Regle, & la fidelle imitation de la vie de JESUS-CHRIST, il commença d'y élever la premiere Pierre, d'une fort parfaite obeïssance, comme la plus excellente des Vœux de Religion, dit S. Thomas, la meilleure de toutes les victimes, dit l'Ecriture Sainte, & la Mere, dit S. Augustin, la conductrice de toutes les vertus ; que nôtre F. Felix, observa avec tant d'exactitude, qu'il sembloit avoir entierement perdu l'usage de sa propre volonté, & n'en posseder plus d'autre, que celle de ses Superieurs. Je ne m'en étonne pas, puis que dés le moment, qu'il fut Religieux, il se

persuada, comme une verité, que Dieu l'avoit donné à l'Ordre, pour être moins le Frere, que l'Ane de service des autres, & cette pensée d'humilité, étoit si ferme dans son esprit, que souvent dans ses discours familiers, qui étoient bien rares, lors que les Freres l'appelloient Frere bien-heureux, il leur répondoit humblement; Vous vous trompez, je ne suis pas Frere heureux, mais l'Ane des Freres: & comme il confirmoit cette basse opinion, qu'il avoit de lui-même, non seulement par ses humbles paroles, mais encore par des actions les plus basses, il se rend si sujet, & si facile aux ordres de quelque Superieur, que ce fust, qu'il pouvoit en faire tout ce qu'il vouloit, & l'envoyer en quelque endroit qu'il desirast. D'où vient que sans jamais apporter d'excuses, il faisoit aussi facilement les choses plus difficiles, que les plus aisées, de sorte qu'avec cet humble sentiment, qu'il avoit de lui-même, lors qu'il s'appelloit l'Ane des Freres, il pouvoit dire de sa personne, avec le Roy Prophete, *Vt jumentum factus sum apud te, & ego semper tecum, tenuisti manum dexteram meam, & in voluntate tua deduxisti me*; parce qu'il s'étoit si parfaitement soumis tout entier à son Gardien, qui lui tenoit rang de Dieu, & qu'il reveroit comme muny d'une autorité divine, qu'il obeïssoit non seulement à ses paroles, & à ses commandemens, mais même il devançoit par ses actions, ses simples volontez: & ce qu'on admiroit en lui, il fut si diligent, & si exact à suivre la volonté de ses Superieurs, que les paroles même, qu'ils disent quelquesfois par divertissement, lui paroissoient si serieuses, qu'il se disposoit de les executer, encore qu'elles fussent sans mesures. Enfin F. Felix fut si obeïssant, qu'il étoit aussi facile à toutes les volontez de ses Gardiens, qu'un cheval à tous les mouvemens de son maître.

Il s'appelle par humilité l'âne des freres.

Psal. 72.

LXIV. C'est cette parfaite obedience d'esprit, que les Saints Peres ont tant estimée, & si fort loüée, dont S. Bernard a dit, *Qu'il y en a peu dans cette parfaite forme d'obeïssance, qui ayent de sorte abandonné leur volonté propre, que leur propre cœur ne soit pas même à eux, qui recherchent à toute heure, non ce qu'ils veulent, mais ce que veut leur maître, disant continuellement*, Domine quid me vis facere; Paroles dont il reprend agreablement ceux, qui laissans l'exemple de l'Apôtre, pour imiter cet aveugle de l'Evangile, ne se proposent pas de suivre, où la volonté des Superieurs les conduit, mais attirent plûtost leurs sentimens, à ce que desire leur concupiscence, & écoutent de la bouche de leurs Prelats, ces paroles que JESUS-CHRIST dit à cét aveugle; *Quid vis ut faciam tibi*, d'où S. Bernard a dit, *Hà! nous avons plusieurs de ces aveugles de l'Evangile, & peu d'imitateurs de l'Apôtre, à qui Dieu dit*; Quid vis ut faciam tibi; *& qui ne lui répondent pas*; Domine quid me vis facere?

S. Bern serm. 2. de la convers. de S. Paul.

S. Luc. 18. chap.

LXV. Mais comme F. Felix, avoit appris la loy plus certaine de l'obeïssance, par l'exemple de JESUS-CHRIST, lors qu'il avoit dit, *Descendi de cælo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem, ejus qui misit me.* Il recherchoit de sorte la volonté de son Superieur, en toutes choses, qu'il ne faisoit rien de grand, ou de petit, sans son ordre particulier, ou sans consulter ses sentimens. Si donc il se proposoit quelques jeûnes, quelques Oraisons, quelques austeritez, ou quelques actions semblables, qui ne fussent ni dans la Regle, ni dans les Constitutions, il ne les entreprenoit pas, qu'il n'en eust demandé l'avis, & le consentement de ses Superieurs, & même dans les premieres années de sa quête, il n'y faisoit, & n'y obmettoit quoique ce fust, que lors que son Superieur avoit dit; Faites, ou ne faites pas; parce qu'outre les choses ordinaires de sa quête, comme il étoit encore obligé par les devoirs de sa charge, de pourvoir

S. Jean chap. 6.

La parfaite obeïssance de F. Felix.

aux necessaires des malades, il étoit à les demander, agité de tant de stimules de l'obeïssance, que sans l'ordre exprés de son Superieur, il n'en quêtoit quoique ce soit: & il fut si ferme à y observer cette obeïssance, jusqu'à ce que la longue experience des choses, fit si bien connoître sa sagesse, que ses Superieurs lui permirent, de demander toutes choses indifferemment, comme il lui plairoit. Il ne se fit pas pourtant une possession telle de cette licence generale, qu'on lui donna, qu'il s'écartast jamais de leurs moindres paroles, & de leurs plus petites volontez: en voici un exemple.

Comme du commencement, qu'on lui donna la Charge de la quête de Rome, il obtint permission des Superieurs de la Province, de marcher sans sandales, & que dans sa vieillesse, il continuoit une austerité si prodigieuse, un jour il fut chez le Cardinal Jules Sanctorio, Protecteur de l'Ordre, traiter quelque affaire, avec son Eminence: & son Compagnon, touché de pitié de son grand âge, & des incommoditez que lui causoient tous les jours dans Rome, ses pieds nuds, sans sandales, supplia le Protecteur avec grande instance, de defendre à F. Felix une si penible austerité. Le Cardinal alors lui commanda de se servir de sandales, & lorsqu'il fut au Convent, il en demanda à son Superieur; à cause pourtant qu'il n'y en avoit pas de disposées pour lui, on le remit au jour d'aprés: cette remise lui donna quelque inquietude, qu'il n'obeïssoit pas assez promptement: & toutefois aprés que son Gardien lui eut dit, que lorsque les choses ne sont pas possibles, le cœur est suffisant à l'obeïssance, il consentit à ce juste sentiment, & declara bien par ce fait, avec quelle obedience simple, & aveugle d'esprit, il obeïssoit à ses Superieurs, puisqu'il ne dispute point avec le Cardinal Protecteur, il ne lui demande point de raisons, il ne discute point ses intentions, & bien loin de les blâmer comme trop precipitées, aussi-tost que le Cardinal a parlé, comme si c'étoit Dieu, qui lui eust commandé par sa bouche, il met la main à l'œuvre, les pieds à des sandales, & le cœur avec l'esprit à l'obeïssance: & sans penser à ce qu'on lui a commandé, il lui suffit du commandement; de sorte que saint Gregoire le Grand, a fait son portrait, lorsqu'il a dit, *l'homme obeïssant, ni ne discute point les intentions de ses Superieurs, ni ne discerne point leurs preceptes; parce que celui qui a soumis tout le jugement de sa vie, à un plus grand que lui, ne se réjoüit qu'en ce qu'il execute, ce qu'on lui a commandé, parce que celui qui a appris à bien obeïr, ignore à juger ses Superieurs, & parce qu'il ne sçait que cela de bien, d'obeïr à un commandement.*

LXVI. Rare exemple de l'obeïssance de F. Felix.

S. Greg. liv. 2. Regis. ch. 4.

De la Pauvreté Seraphique de F. Felix.

LXVII.

FRere Felix, comme un Architecte fort adroit, sur cette premiere Pierre de l'Obeïssance, éleve la seconde de son bâtiment, la Pauvreté Evangelique, d'autant plus precieuse, que non seulement elle surpasse en excellence les richesses, les grandeurs, les couronnes, & les trésors du monde, mais même, qu'à son égard, il n'y a que de la fange sur la terre. C'est ainsi qu'en jugeoit F. Felix, parce que comme il étoit bien persuadé, que l'Ordre des Freres Mineurs avoit été fondé de sorte, par nôtre Pere S. François, avec l'inspiration particuliere de JESUS-CHRIST, principalement sur cette ferme Pierre, de la tres-haute Pauvreté, que la ruine de tout l'Ordre est engagée dans la sienne, il sça-



voit fort assurément, que nôtre Bien-heureux Pere la cherissoit plus que les autres vertus, & qu'il la rendoit même recommandable à ses Enfans, par les exemples de sa vie, qu'il inspiroit à leurs cœurs, & qu'il la leur proposoit comme la base de toute sa Religion, & l'autorisoit de ses actions, qu'il la leur representoit, dans plusieurs de ses discours, & qu'à la mort, il la leur laissoit, comme l'heritage plus considerable de leur Pere, qu'il exprimoit dans sa Regle par ses paroles ; *C'est cette grandeur de la tres-haute Pauvreté, qui vous a instituez, mes tres-chers Freres, Heritiers, & Rois du Royaume des Cieux, qui vous a faits pauvres en biens, & vous a élevez en vertus ; qu'elle soit vôtre portion, qui vous doit conduire à la Terre des Vivans, à laquelle, mes tres-aimez Freres, totalement vous appuyans, vous ne desiriez rien sous le Ciel, avoir en ce monde, pour le nom de nôtre Seigneur* JESUS-CHRIST.

LXVIII. F. Felix ne veut rien avoir en ce monde que J. C.

D'où F. Felix, pour se montrer un Enfant legitime de son Pere, non tant par les paroles, que par les effets, embrassa si étroittement cette haute Pauvreté de sa Regle Seraphique, que son Pere saint François lui laissoit comme son heritage le plus precieux, qu'aussi-tost qu'il eut quitté le Monde, & suivi l'Ordre si pauvre des Capucins, il resolut fermement dans son esprit, de ne rien avoir en ce monde, que JESUS-CHRIST crucifié tout nud, & son extrême Pauvreté, qu'il préferoit à toutes les richesses ; & personne ne doute que ce dessein ne lui fut inspiré de Dieu, pour se faire paroître, depuis ce temps-là, son serviteur plus fidele, puisqu'au sentiment de saint Hierôme, *le parfait serviteur de* JESUS-CHRIST, *ne possede que lui, & il n'est pas parfait, s'il a quelque autre chose que* JESUS-CHRIST.

A Heliod. Epist.

LXIX.

Comme cét esprit de pauvreté commença d'animer F. Felix, dés qu'il entra parmi nous, il s'y resserra dans une frugalité si étroitte de nourriture, d'habits, & d'usage même du necessaire, qu'on jugeoit facilement, en sa personne, qu'il se servoit des choses même indispensables, avec tant de regret, que s'il eust pû, il s'en seroit librement privé, pour s'attacher à un Dieu nud, étranger, & mourant sur un gibet, avec plus de dégagement. Son habit fut toûjours de ses draps grossiers, dont se servent ordinairement les Forçats de galeres, parce qu'alors les Freres en faisoient leurs vêtemens, jusques à ce que leur plus grand nombre, qui n'en trouvoit pas assez, obligea leurs Superieurs, d'ordonner des draperies dans plusieurs des Convens, soit pour vêtir la multitude des Freres, soit pour observer la pauvreté, avec la vileté des draps, soit pour satisfaire au conseil de nôtre Pere saint François, qu'il nous donne dans sa Regle, du travail des mains. C'est assez que dés ce temps-là, l'on établit prudemment des factures de draps, dans plusieurs de nos Provinces: mais à cause que l'autre drap paroissoit plus grossier, & plus pauvre à F. Felix, avec la permission de ses Superieurs, il s'en fit toute sa vie des habits, qu'il ne quittoit qu'aprés plusieurs années, courts, & étroits, tous couverts de pieces, par un zele plus ardent de la pauvreté : & lors qu'on lui demandoit, ce que vouloient signifier ces pieces, il répondoit agreablement, qu'elles étoient son brocart, & sa soye.

Sa rigoureuse pauvreté.

Les pieces sur son habit sont ses plus riches brocarts.

LXX.

Mais ce qu'il disoit en riant, pour mieux cacher sa vertu, peut-être consideré dans le serieux ; quel ornement en effet peut être plus superbe, & plus agreable à ceux, qui ont professé volontairement la tres-haute Pauvreté, qu'un habit tout couvert de pieces ? Quelle belle étoffe de brocart est comparable, à ces pieces de drap, qui brillent sur l'habit des Capucins, par un éclat plus lumineux de leur Pauvreté ; puisque si elle est plus illustre, & plus precieuse, lorsque des vêtemens rapiecez de

vieux, & inutiles morceaux de drap, la representent plus méprisée; Pourquoi ces pieces, dont les Capucins ornent leurs habits, ne seront-elles pas estimées plus riches, & plus belles, que le brocart le plus precieux, si principalement, ce rapiecement d'habits, a sa benediction de Dieu, que lui obtient nôtre Pere saint François, comme dit sa Regle, *Et que tous les Freres se vétent de vils habillemens, & les puissent rapiecer de sacs, & d'autres pieces, avec la benediction de Dieu.* Ch. 2. de la Regle

Un jour on lui demanda, pourquoi il ne se servoit pas du drap ordinaire des Freres, qui étoit meilleur, & pouvoit durer plus long-temps, que ce grossier, & ce rude qu'il portoit, qui s'use plus facilement, & il répondit sagement, que la Regle, & la tres-haute Pauvreté ordonnoient, que les Freres se servissent des draps plus vils, qu'ils pourroient avoir plus commodement, aux temps, & aux lieux, & non pas de ceux, ou qui seroient meilleurs, ou qui dureroient davantage. Que si, disoit-il, il m'est plus facile, avec la permission principalement des Superieurs, d'avoir un drap plus austere, & plus pauvre, pourquoi me persuaderai-je, d'en chercher un meilleur, & moins rude, sous pretexte d'une plus longue durée? Réponse, assurément bien digne, d'un veritable Enfant de la tres-haute Pauvreté; parce que, quoique la plus grande, ou la plus petite vileté de drap, pourvû qu'elle soit enfermée dans le genre de celle qui est en usage parmi nous, ne soit pas contraire à la Regle, la vraye doctrine toutefois, & la commune science de F. Felix étoit, qu'on ne devoit pas quitter un usage pauvre, & humble, sous pretexte d'un meilleur, & de plus de durée, puisqu'au Jugement dernier on ne demandera pas à un Capucin, si son habit a duré long-temps, mais s'il a eu la vileté de sa Regle: d'où vient que les premiers Peres de nôtre Réforme, instruits de cette Morale, avoient coûtume de bâtir leurs Convens, non pas de pierres taillées, & de briques cuites, qui ont coûtume de durer des siecles, mais de branches d'arbres liées d'ozier, & de bouë, qui ne subsistent que peu d'années, parce qu'ils se mettoient peu en peine du temps que duroient les choses, pourvû qu'elles fussent viles, & que même elles subsisteroient davantage, si elles conservoient de la vileté. D'où vient que nos Constitutions generales, ont prescrit l'ordre, & la mesure, dont on doit façonner nos draps, & bâtir nos Convens. LXXI.

Les Capucins doivent chercher les habits plus vils, & non pas les meilleurs.

A cause donc que F. Felix avoit herité de nos premiers Peres, cét ardent esprit de la Pauvreté, il ne voulut qu'un seul habit dans toute sa vie, sans manteau, à moins que la pluïe l'obligeast d'en prendre un, & alors il s'en servoit d'un si usé, & si rapiecé, que les pieces ne le raccommodoient pas tant, qu'elles en faisoient un nouveau: & pourtant il ne blâma jamais, la maniere de vétir des autres, pourvû qu'elle n'excedast pas les bornes de nôtre commune vileté. LXXII.

Ceux qui entroient dans sa chambre, aprés l'avoir admirée, la consideroient comme une cabane de la Pauvreté, où ils ne voyoient rien de riche, ou de precieux, mais le seul ornement d'une extreme Pauvreté, qui rejettoit toutes choses, excepté le veritable necessaire; un pauvre lit couvert de paille, & d'une vieille couverture, presque toute en pieces, une croix de bois sur un chevet, & quelques besaces toutes déchirées, penduës grossierement sur un morceau de bois, qui lui servoient à la quête. Il ne se servit jamais de linges pour s'essuyer: & encore qu'à son retour au Convent, il fust si chargé de pain, & de süeurs, qu'il étoit contraint de se frotter, avec un reste de drap, dont souvent aprés il rapieçoit son habit. LXXIII.

Ce grand amateur de la Pauvreté, parut toûjours abhorrer autant LXXIV.

la veuë de l'argent, que l'usage, ce qu'il montra par cét exemple. Un jour il quêtoit dans Rome à son ordinaire, lors qu'il rencontra plusieurs de ces jeunes gens, qui sont au College, & les exhorta, selon sa coûtume, à remercier Dieu, en disant, *Deo gratias*. Comme nous dirons ailleurs plus amplement. Un de la compagnie, appellé Marino, le surprit par derriere, & mit sans qu'il s'en apperceut, un Jules d'argent dans la besace, chargée de pain, qu'il portoit sur ses épaules à son ordinaire. Mais lorsque F. Felix entendit tomber ce Jule, il s'écria aussi-tost, Jesus, Jesus, Jesus, il y a un serpent dans nôtre Besace, Ha! qu'elle horrible charge. Il entra alors dans l'Eglise de saint Eustache, dont il étoit proche, où il vuida de sa besace cét argent, & le jetta dans les ordures de la ruë. Il instruisit, par cét exemple, tous ses Suivans avec quels soins, doivent fuïr la pecune, comme un serpent dangereux, ces Freres, qui pretendent être estimez vrais Enfans de leur Pere saint François, & les Imitateurs de sa conduite, à qui si l'on l'employe sans necessité, elle doit paroître un si pesant fardeau, qu'il leur soit plus supportable de souffrir sur leur tête une meule de moulin, que d'être enfoncez dans l'enfer, avec la charge de quelque sorte d'argent. Enfin F. Felix avoit tant d'amour, & même de passion, pour la pauvreté, que comme il sembloit, se l'être engagée, par un lien indissoluble, d'une étroite amitié, l'on pouvoit dire de lui, ce que saint Bonaventure, avoit autrefois avancé de nôtre Pere saint François, que personne ne fut jamais plus amateur de l'argent, qu'il l'étoit de la pauvreté.

Un exemple déclare combien il abhorroit la pecune.

De la Chasteté Angelique de F. Felix.

LXXV. La troisiéme Pierre de l'édifice spirituel de F. Felix, fut la Chasteté, la fleur de la gloire, & de la pudeur des Religieux, & la vraie source de toute leur honnêteté, il la garda si parfaitement, toute sa vie, comme un tresor fragile, dans un vaze de terre, dit l'Apôtre, que non content d'un commun celibat, il conserva inviolable la virginité, si amie des Anges, & si semblable à Dieu, qui l'avoit accompagné, & conduit parmi nous. Personne assurément n'ignore, dit saint Augustin, qu'entre les combats des Chrêtiens, celui de la chasteté ne soit le plus difficile, parce l'attaque en est plus frequente, & la victoire plus rare, puisque comme dit saint Cyprien, *La plus grande victoire est celle, qu'on remporte sur les plaisirs; qui a vaincu son ennemi, a été plus fort qu'un autre, mais qui a reprimé sa chair, a été plus fort que lui-même; qui a terrassé un ennemi, a frappé un étranger Adversaire, mais qui a abaissé sa volupté propre, a deffait un ennemi domestique: tous les maux se surmontent plus facilement que la volupté, parce que ceux-là tels qu'ils soient sont horribles, & celle-ci est fort agreable.* Enfin, on ne peut trouver une plus grande force, que celle d'un homme, qui maîtrise les plaisirs dereglez de son ame, & de son corps.

Liv. du bien de la Pud.

LXXVI. Mais si c'est un ouvrage si difficile de garder la pudicité, aprés l'avoir une fois perduë, que l'Apôtre pouvoit dire facilement, *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, non ex nobis;* en sorte que c'est seulement un œuvre de Dieu, de deffendre des voleurs ce tresor entier, enfermé dans un vaze fragile; Que doit-on croire de ceux, qui ont conservé leur virginité toute leur vie, libre de toutes les chutes, dégagée de toutes les pourritures, & exempte de

2. aux Corinth. 4. chap.

toutes les prises de ses ennemis? De quelles loüanges les jugerons-nous dignes? puisque vivans d'ans une chair mortelle, comme s'ils n'étoient composez que d'esprit, ils doivent plûtost, dit saint Basile, être estimez des Anges mortels, que de simples hommes. C'est l'éloge, qu'on doit à nôtre F. Felix, qui est dautant plus digne d'admiration, qu'il a gardé incorruptible, cette perle de sa virginité, dans cét état de vie, où elle manquoit de ces secours, qui pouvoient rendre sa possession en quelque façon assurée : comme la bonne education de l'enfance, la discipline des Maîtres, les aiguillons des Peres Spirituels, l'exemple des bons, le frein de la liberté, la fuïte de l'oisiveté, la studieuse occupation des meilleures choses, dont il fut privé, avant que d'entrer parmi nous, à cause de la bassesse, & de la pauvreté de sa naissance, que plûtôt il éprouvoit tous les jours beaucoup de choses, qui pouvoient mettre en danger sa virginité. Mais Dieu, qui l'avoit separé du sein de sa mere, pour montrer en lui son pouvoir, & les richesses de sa gloire, le munit de sorte du secours de sa grace, qu'il conserva jusqu'à la mort, & le Buisson rouge de sa pudicité, au milieu des flâmes, & le Lys de sa virginité entre les épines:ce qu'on lit de bien prouvé,par plusieurs fortes raisons, dans le procés, qui a été fait des actions de sa vie, & l'âge de son enfance, de son adolescence, de sa jeunesse, passé dans l'honnêteté, & dans la vertu, son frequent usage alors des Sacremens, sa devotion au tres-saint Sacrifice de la Messe, autorisée d'un miracle, ses mœurs si honnêtes, sa conservation dans le monde, si pleine d'innocence, & de pureté, sa vie enfin, aprés son entrée en Religion, ornée de tant de vertus, illustrée de tant de miracles, & honorée de tant de visions Celestes, sont d'amples témoignages de sa pudicité.

Comment, & pourquoi il cõserva sa virginité.

LXXVII.

Preuves continuées de la virginité de F. Felix.

Joignons-y d'autres preuves fort considerables. Jean Baptiste de Sanctis, Prêtre de sainte vie, qui étoit fort familier à F. Felix, lors même qu'il étoit au monde, assuroit sans doute comme son Compagnon de jeunesse, qu'il étoit entierement vierge, & le proclamoit si grand ennemi de toute impudicité, que non seulement il ne remarqua jamais en lui la moindre tache, où le plus petit soupçon de ce vice, ni dans ses paroles, ni dans ses actions; mais même qu'il rougissoit aussi-tost, qu'un autre prononçoit en sa presence quelque deshonnêteté, & l'en reprenoit fort severement. Plusieurs aussi ayans été interrogez, comme témoins sur cét article, soit à Cantalice, soit à la ville Ducale, ont tous répondu d'une même voix, que F. Felix avoit toûjours été estimé de tous, pour un des plus vierges de son Siecle. Tous ceux enfin qui l'ont connu dans le monde; disent hautement, qu'il y vécut avec tant d'honnêteté de mœurs, & de pudicité, qu'ils ne craignent point, de l'assurer homme vierge. Ce qu'on peut dire de certaines preuves, de cette infaillible verité. Pour celles qui regardent la perfection de sa Religieuse vie, je n'en parle pas, puisque ce qu'on doit croire de sa virginité, paroist plus visible que le Soleil, & par ce que nous avons dit jusqu'ici, & par ce que nous dirons dans cette suite de sa vie.

LXXVIII.

Mais quoi que ces témoignages, nous assurent humainement de cette importante verité, que F. Felix étoit vierge, les Divins nous en font des preuves plus assurées, puisque Dieu a voulu, que durant sa vie, & aprés sa mort, elles nous assurassent de son inviolable virginité. Nous le verrons ailleurs; disons seulement ici, ce que des témoins dignes de foi, disent de quelques oyseaux, qui conversoient familierement avec lui. Les oyseaux nous representent, avec justice, la pureté, & l'honnêteté; parce que comme ils negligent l'élement de la terre, à cause que

les ordures, qu'il produit le rendent impur, & sordide, & qu'ils s'élevent au plus haut de l'air, afin d'y posseder un plus pur élement; Comme même les Anges, dont la pureté est naturelle, sont signifiez sous le nom d'oyseaux, & qu'aussi le Seigneur des Anges, pure source de toute la virginité, prit dans le Jourdain, la forme d'une Colombe, je suis de sentiment, que c'est celui de l'Ecriture Sainte, & de la raison, que les oyseaux, sont les hieroglyfiques plus veritables de la pudicité. Comme donc les oyseaux, qui ont coûtume de s'enfuïr à la presence des hommes, étoient si familiers, avec F. Felix, par l'Ordre de Dieu, que souvent, lors qu'il étoit assis au jardin, ils voltigeoient sur lui, les uns se perchoient alors sur sa tête, & les autres sur ses bras, ou sur ses épaules, quelques-uns même ils se plaçoient sur son sein, & se divertissoient avec lui, d'où l'on pouvoit conclure fort à l'avantage de sa virginité. F. Felix étoit un jour au logis de la Dame Marie Tidellini, lorsque dans une court de derriere, toute sa famille étoit à souper à table, on le pria instamment, de manger un morceau seulement, avec la compagnie: à peine eut-il émieté un petit morceau de pain, entre ses mains, qu'aussi-tost plusieurs petits oyseaux voltigerent sur lui, & de leur petit bec, emportent doucement ses mietes, d'entre ses doigts; que vouloit dire la familiarité de ces oyseaux, que la virginité d'un homme, qu'ils montroient vierge, par l'ordre de Dieu? Mais c'est assez de sa pudicité.

Les oyseaux sont familiers avec F. Felix.

Des Jeûnes, Abstinences, & Macerations de corps de F. Felix.

LXXIX. Mais à cause que par un avis commun des Peres de l'Eglise, & particulierement de saint Jean Chrysostome, la chasteté languit facilement, si elle n'a pour gardes, le jeûne, la temperance, & les autres macerations du corps, & si elle en est soûtenuë, elle se conserve dans sa vigueur, & obtient toute glorieuse une couronne. Crainte donc que toute la structure des vertus Evangeliques, qu'élevoit F. Felix, privée de son soûtien le plus necessaire, ne s'accablast sous ses ruïnes, il y place un quatriéme fondement, la haine Evangelique de soi-même, dont il s'embraza de sorte, contre sa propre personne, que non pas comme ceux qui battent l'air en paroles, & combattent de loin leur ennemi avec menaces, mais animé d'un esprit Apostolique, il fit une guerre si rude, à sa chair, ennemie jurée de son esprit, qu'il pouvoit dire avec l'Apôtre, *Ego autem sic pugno, non quasi aërem verberans, sed castigo corpus meum, & in servitutem redigo.*

1. aux Corinth. 9. chap.

LXXX. Et parce que dés son entrée en Religion, pour vaincre plus facilement ses ennemis, il se persuada que son corps, étoit l'asne de son ame, il resolut de le regir, à coups de bâtons, comme on gouverne les bêtes de charges: il n'est donc pas étonnant, qu'il s'appellast d'ordinaire l'asne du Convent de Rome, puis qu'il sçavoit, que la condition du corps, & de l'ame étoit de se porter aux choses, qui sont amies de la chair, avec un appetit de bête, sans discernement, si elle n'étoit moderée par son conducteur, l'esprit de l'homme. D'où il commença d'accabler, son corps, de tant de travaux, de charges, de jeûnes, de disciplines, de veilles, & d'autres semblables macerations, crainte qu'il ne s'élevast contre son esprit, qu'il ne lui laissoit aucun repos, qui pust l'emporter à quelque folie, parce qu'il avoit appris, par une certaine, & une longue experience des choses, qu'à mesure que croissoit la force du corps, celle de

Il s'appelloit l'asne du Convent de Rome.

de l'esprit diminüoit, & que celle-ci s'augmentoit, par la diminution de celle-là, comme nous en avertit saint Bernard, en disant; *Vous voyez que l'infirmité de la chair, accroist la force de l'esprit, & lui fournit de la vigueur, & au contraire, sçachez que la force de la chair, affoiblit celle de l'esprit:* ce que l'Apôtre enseigne par son exemple, lors qu'il dit; Je suis puissant, lorsque je suis foible, *Cùm autem infirmor tunc potens sum.*

Serm. 29. sur les Cant.

2. aux Corinth. 12. chap.

LXXXI. Mais à cause, qu'entre ce qui affoiblit le corps, & fortifie l'esprit, la vertu d'abstinence, qui tant plus qu'elle ôte de nourriture à la chair, augmente les forces de l'ame, tient rang de premiere, d'où S. Basile dit, *L'huile engraisse l'athlete, & le jeûne l'homme de pieté. Tant plus donc vous retrancherez, à vôtre corps, tant plus ferez-vous, que vôtre ame brille en biens spirituels.* Nôtre genereux soldat de JESUS-CHRIST, a commencé par là de combattre son ennemi domestique, & comme il l'appelloit son asne, il l'accabloit, & l'affoiblissoit de tant de jeûnes, & de tant d'abstinences, que trois jours de la Semaine, il ne lui fournissoit que du pain, & de l'eau; & pourtant, sans être satisfait de cette abstinence, il jeûna toûjours les Carêmes de nôtre Pere saint François: le premier étoit, depuis l'Octave de Pasques, jusqu'à la Pentecôtes, qu'il consacroit au S. Esprit; le second, depuis le jour de la Pentecôtes, jusqu'à la Fête de saint Pierre & saint Paul Apôtres, en l'honneur de leurs merites; le troisiéme, depuis l'Octave des Apôtres, jusqu'à l'Assomption de la sainte Vierge, à la gloire de Marie; le quatriéme, depuis le jour de l'Assomption, jusqu'à celui de saint Michel, à la devotion qu'il lui portoit, & aux autres Anges; le cinquiéme enfin, depuis l'Epiphanie, jusqu'au quinziéme des Calendes de Mars, qu'il appelloit la *Benedetta*, à cause de la Benediction, que nous y donne nôtre Pere saint François; à qui se joignoient les jeûnes ordinaires de l'Eglise, & de la Regle; & dés qu'il entra dans Rome, il se détermina si fort à tous ces sortes de jeûnes, que comme son continuel exercice, il les observa rigoureusement, tout le cours de sa vie. Pour les trois derniers jours de la Semaine Sainte, que l'Eglise consacre à la memoire de la mort, & des funerailles de JESUS-CHRIST, comme il les jugeoit dignes d'un jeûne plus austere, il ne mangeoit quoi que ce soit: d'où vient que comme toute l'année presque, il s'abstenoit de chair, il beuvoit fort peu de vin.

Homil. 1. du jeûne.

Il affoiblit son corps de jeûnes.

LXXXII. Crainte même, que dans le peu de nourriture, que la necessité de la vie l'obligeoit d'accorder à son corps, il n'y prist quelque plaisir, en faveur de ses sens, lors qu'il s'approchoit de la table, fort souvent à cause des occupations de sa quête, qui le retenoient à la Ville, bien longtemps aprés la Communauté, il prenoit l'heure, que le Cuisinier, & les autres Freres ne le voyoient pas entrer dans le Refectoire, de sorte qu'il manquoit par cette adresse, de la portion commune des autres, & alors il prenoit un plaisir extréme, à manger les restes de pain, qu'on avoit desservis de dessus les tables, & ils faisoient son régale le plus délicieux; de sorte que les Officiers furent obligez, d'épier le temps, qu'il iroit au Refectoire, pour lui donner les choses plus necessaires à la vie.

Il se retranche la nourriture ordinaire aux autres.

LXXXIII. Et même, pour ne trouver aucun goust, dans le peu de potage qu'il mangeoit, il y mettoit tant d'eau, ou de cendre, qu'il le rendoit insipide, & fort des-agreable, parce qu'il croyoit, que la vraie abstinence étoit celle, qui reçoit de sorte le necessaire à la vie, qu'elle en bannisse même le plaisir, avec le goust: & c'est en ce sens, qu'on doit entendre, ce que dit l'Apôtre, *Carnis curam ne feceritis in desideriis.* En effet, l'homme est abstinent, lorsque non seulement il prive son corps de l'abondance des viandes, mais encore son esprit du desir & de la volupté, qu'y reçoit un autre.

Il mesle l'eau & la cendre avec ce qu'il mangeoit.

Aux Rom. 13. chap.

LXXXIV. Tandis que F. Felix reprime l'insolence de sa chair, avec le frein de ce jeûne, & de cette abstinence, & qu'il exerce cette haine Evangelique contre lui-même, il prepare son ame, libre des vices, à acquerir toutes les vertus: d'où il pouvoit dire avec saint Bernard, *Ie m'abstiens des viandes, crainte que lors qu'elles nourrissent trop la chair, elles n'en nourrissent en même temps les vices. Ie me prive de vin, parce qu'il excite la luxure, où j'en bois peu, si je suis malade, selon l'avis de l'Apôtre. I'oseray même prendre le pain par mesure, crainte qu'en étant trop plein, je ne me lasse d'être debout en priant, & crainte encore, que le Prophete ne me reproche, que j'ai mangé mon pain, avec quelque sorte de satieté.*

Serm. 66. sur les Cant.

LXXXV. Un homme de Dieu ne croyoit pas, qu'on dust estimer peu de chose, la plus legere volupté, contre les regles de l'abstinence, dont le manger est ordinairement accompagné. Ce qu'un jour il prouva par son propre exemple. Il revenoit de la quête, avec son Compagnon, avant l'heure du Refectoire, lors qu'il en fut fort prié de manger un peu d'une espece de jambon, qu'il avoit apporté de la Ville; F. Felix s'y opposoit, & comme son Compagnon lui eut dit, que l'heure du dîner étoit proche, & que ce jambon en seroit le commencement, dont il pouvoit par consequent sans scrupule, goûter un petit morceau: il se rendit moins à la volupté, qu'à cét empressement; il mangea du jambon, & aussi-tost cette petite satisfaction de goust, picqua son ame de tant de stimules, & la déchira de tant de remords de conscience, qu'il dit à son Compagnon, qui se nommoit F. Mathieu; Ha! qu'avons-nous fait? quelle a été nôtre foiblesse d'esprit: & lorsque F. Mathieu voulut excuser le fait, il poursuivit son discours; Pourquoi faut-il accompagner d'excuse, un si notable dereglement, où nous avons plus besoin d'accusation que d'excuse? Il sortit aussi-tost d'où il étoit, s'en alla dans sa chambre, & lava ce petit plaisir de goust, avec tant de larmes de penitence, que s'il eust commis un crime considerable: Et pour son corps, qui avoit ressenti peut-être un peu de volupté, il fut trois jours entiers, sans lui fournir de nourriture: & ainsi F. Felix châtia si rigoureusement un petit plaisir de ses sens, afin que ceux qui pechent plus criminellement contre leur Regle, concluent avec saint Isidore, avec quelle penitence, ils doivent expier leurs plus grands pechez, puisque tous les Justes punissent si rudement leurs legers deffauts; *Que doivent*, dit-il, *faire les pecheurs de leurs crimes plus enormes, si les Iustes pleurent leurs petites imperfections, comme les grands dereglemens, des plus criminelles consciences.*

Il châtia un petit plaisir du goust par un long jeûne de trois jours entiers.

Liv. 2. des Sent. chap. 18.

LXXXVI. Et à cause que F. Felix étoit si grand observateur de l'abstinence, & qu'il abhorroit extrémement tout ce qui pouvoit satisfaire le ventre, & violer les loix de la temperance, il avoit une aversion grande des repas somptueux, comme il fuyoit les plus legers plaisirs de ses sens, à cause principalement, que quoique les vices paroissoient legers aux pecheurs, & enormes aux vertueux, ceux-ci les estiment grands, parce que comme Dieu, leur fait plus de grace, ils lui doivent plus de reconnoissance, & plus de services, selon cette parole de Jesus-Christ, *Omni autem cui multum datum est, multum quaeretur ab eo, & cui commendaverunt multum, plus petent ab eo.* D'où saint Isidore est de même sentiment, que l'état, & la vertu des plus parfaits, augmentent toûjours dans leur pensée, la condition de leurs manquemens.

Les petits pechez paroissent grands aux plus justes.

S. Luc. 12. chap.

LXXXVII. F. Felix empruntoit delà tant d'horreur des festins des Grands; qu'un jour étant obligé par obeïssance, de se trouver, à la table d'un Noble de Rome, lors qu'il y vit tant de mets differens de viandes, si diversement, & si voluptueusement apprestées, de boüillies, de frittes, de rôties, rele-

vées de poivre, de girofle, de canelle, adoucies de sucre, & même d'ambre gris, & d'essences fort precieuses; suppliciées de tant de coctions differentes, de ragoûts, de bisques, & de patisseries, qui enfermoient, & ensevelissoient, comme dans des sepulchres de chair, une si grande varieté d'animaux massacrez, d'air & de terre, offerts à la gueule, comme ses victimes, & égorgez à force de coûteaux, de broches, & d'autres instrumens de cuisine, avec tant d'autres agrémens de bouche, qui servent plus à contenter le goust, qu'à conserver la vie, il commença aussi-tost, à paroître inquieté d'esprit, à croiser les mains, à élever ses yeux & se tourner, & d'un côté, & d'un autre, comme celui qui se veauteroit parmi les épines, & à s'écrier en lui-même fort souvent? O bon Dieu: ô mon Pere S. François! que veut dire ceci? où est l'esprit? où est la conscience? où est la vertu. Toutes ces viandes alors, servirent plus à la nourriture de son ame, qu'à celle de son corps, & cette heure de festin lui parut plus longue, que deux mil jours. Aprés son retour au Convent, il disoit, qu'il trouvoit plus de goust, dans les restes de pain qu'il mangeoit avec les Freres, que dans les delices inutils de la table des plus grands Seigneurs, parce qu'une table frugale, embellit l'ame de vertus, qu'en éloignent une superbe, & une trop somptueuse. Il abhorroit extrémement les festins.

LXXXVIII. Il faisoit tant d'état de la pauvreté, dans le vivre, le vêtir, & les autres choses, qu'il l'appelloit son paradis: d'où prenant sujet de parler un jour à de jeunes Religieux, avec grande ferveur d'esprit, il leur disoit; que croyez-vous de la Religion, mes Enfans? c'est sans doute un Paradis Terrestre, remply de tous les delices, qu'ignorent les gens du monde. Je prends Dieu à témoin, que le coin le plus bas de la Religion, est à mon sens, preferable aux Royaumes, & aux Louvres des Rois, des Empereurs, & de tous les Princes, & je ne changerois pas nôtre cellule, avec la Cour du Pape. Le nom en effet des Monarques, & des Pontifes, est fort specieux, & pourtant c'est une precieuse servitude, chargée de soins, & accablée de passions, dont on peut desirer avec justice d'être délivré; au contraire que peut-on dire de plus agreable, que le sein de la Religion, où comme on voit la perfection de toutes les vertus, on y admire couler les fleuves des plaisirs Celestes? que peut-on s'imaginer de plus souhaittable, que cette cellule, qu'on doit appeller une terre sainte, & une demeure d'Anges, où ils sont souvent avec ceux qui y prient, & où l'ame s'entretient quelquesfois avec leur Seigneur, & s'unit de cœur, & d'esprit, comme l'epoux, avec son épouse: c'est là que les choses celestes se joignent avec les terrestres, & les humaines avec les divines. Le Ciel en effet est bien de rapport avec une celle, & ils se rapportent autant de nom, que de pieté, puis que ce que font les Anges dans le Ciel, les Religieux le pratiquent dans leurs cellules: Ceux là sont en la presence de Dieu, le loüent, & lui obeïssent au Ciel, & ceux-ci s'occupent en luy dans leur celle, lui consacrent leur Psalmodie, & se portent jusqu'à lui, par l'esprit ardent de leur charité. La Religion est un Paradis plein de delices du Ciel.

LXXXIX. Mais que peut-on dire de plus precieux, que la tres haute pauvreté des choses, qui comme à l'exemple des Apôtres, elle méprise tout le necessaire à la vie, déchargée de tout, suit le Fils de Dieu pauvre, prend Dieu pour son Curateur, & l'établit le solliciteur de sa personne. Je me souviens qu'un Predicateur autresfois disoit, aprés JESUS-CHRIST, *Respicite volatilia cæli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, & pater vester cælestis pascit illa, nonne vos magis plures estis illis;* S. Matth. 6. chap. ce qu'il disoit à tous les pauvres: mais l'experience nous apprend, qu'il parloit principalement à nous, qui méprisons tous les heritages du mon-

de, & ne voulons pour nôtre partage que Dieu. D'où vient que nous pouvons dire avec le Prophete, *Dominus pars hæreditatis meæ, & calicis mei.* Nous sommes ces oyseaux du Ciel, mes enfans, que Dieu nourrit, sans que nous semions de terres, & que nous emplissions de greniers: si sans penser aux choses terrestres, nous sommes toûjours attachez de cœur, & d'esprit aux Celestes. Pourquoi nous mettrions-nous en peine de nôtre nourriture, & de nos vêtemens? Ne voyez-vous pas, avec quelle abondance Dieu nous fournit le necessaire à la vie? qui nous donne dans le temps du pain, du vin, & de la viande? qui nous offre le reste de nos entretiens: n'est-ce pas la main, n'est-ce pas la Providence de Dieu? Vous croyez peut-être que ce soit un ouvrage des hommes? mais qui excite leur pieté à nôtre faveur? Hà! si nous jugeons bien des choses, il est juste, que nous donnions ces soins qu'on a de nous, moins à des hommes, qu'à Dieu, qui leur en inspire tout le sentiment. D'où vient que les morceaux de pain, qu'on nous sert à table, nous sont quelquefois apportez par les Anges, des mains propres de la Providence: & ainsi je les trouve meilleurs, & plus agreables, que ceux que nous fournit ordinairement la liberalité des hommes. C'est delà que j'ay dit, que la Religion étoit un paradis, parce que si le Paradis est le lieu des Anges, où ils joüissent d'un Pain Celeste; comment ne diray-je pas, que la Religion est un Paradis, où les Religieux, sont à la table de la divine Providence, dans le cœnacle de la tres-haute pauvreté, & ils reçoivent leur Pain, de la main de Dieu, par celle des Anges, comme par ses œconomes, qui y mangent avec eux. C'est ce que F. Felix disoit simplement quelquesfois aux Freres, d'un esprit plein du feu de l'abstinence, & de la pauvreté, pour les animer par son discours, à l'exercice de l'un & de l'autre.

Psal. 15.

Les Freres Mineurs sont comparez aux oyseaux, & pourquoi.

XC. Mais puis que la haine Evangelique, qu'on a de soi-même, ne se renferme pas seulement dans les limites de l'abstinence, & qu'elle s'étend encore à toutes les mortifications, qui éteignent les plaisirs du corps, puis que JESUS-CHRIST a dit, *Si quis venit ad me, & non odit patrem suum, & matrem, & uxorem, & filios, & fratres & sorores, adhuc autem, & animam suam, non potest meus esse discipulus:* il tourna de sorte ses armes, contre les plaisirs des sens, qu'il étoit difficile de trouver personne, qui en poursuivit le moindre, avec plus de force, & plus d'aversion que lui.

Il poursuit tous les plaisirs des sens.

S. Luc. 4. chap.

XCI. C'est une coûtume receuë, dés nôtre commencement parmi nous, qu'autorisent même nos Constitutions, que ceux qui ne peuvent marcher nuds pieds, portent des sandales à l'exemple des Apôtres: Mais F. Felix, aprés avoir accepté par obeïssance, l'office de la quête, s'en priva, de maniere que quoiqu'il souffrist de grandes douleurs aux pieds, à cause des crevasses que le froid y causoit, il ne s'en servoit plus, jusqu'à ce que le Cardinal Protecteur, lui eut commandé d'en porter, comme les autres à la fin de sa vie, comme nous l'avons dit. Au temps de l'Hyver, il avoit les talons si fendus de froid, que comme ces ouvertures fort douloureuses, paroissoient moins des fentes, que des plaies, elles jettoient fort souvent du sang: & si vous demandez, quels en étoient les remedes, il les cousoit par leurs levres plus épaisses, avec un fil gros, & un peu de poix, qu'il y fondoit au feu, avec une douleur extréme, & il se servoit de ce penible secret, d'autant plus volontiers, qu'il lui donnoit plus de sujet, d'exercer son admirable patience.

Il referme ses crevasses des pieds, avec un fil gros, & de la poix.

XCII. En effet comme il sçavoit bien, que la netteté des pieds contribuoit beaucoup, à guerir ses crevasses, on ne put jamais l'obliger à les laver,

au contraire, comme quelques Theologiens du Convent, eurent resolu de les lui nettoyer, ils le prennent malgré lui, & tandis que les uns le tiennent par force, les autres lui lavent les pieds, dans un bassin, qu'ils avoient preparé pour cette action de charité. F. Felix ne fit que rire de ce lavement, & lors qu'il fut achevé, & qu'il eut evité leurs mains, il leur dit; Pourquoi avez-vous travaillé si inutilement? mes pieds ne seront pas long-temps nets, l'ordure les orne mieux que la netteté? ce qu'ayant dit, il ne fut pas long-temps, sans mettre ses pieds, dans un tas de bouë, dont il voulut blâmer les soins ridicules, qu'on pourroit prendre de ses pieds, & enseigner aux autres, que les ordures qui entretiennent le mépris de soi-même, & nourrissent une vertu secrette, sont preferables à une curieuse netteté.

Il neglige de laver ses pieds.

Son genre de vie fort austere.

XCIII.

Tandis que son âge fournit des forces à son corps, pour endurer les plus rudes choses, il ne coucha que sur le bois, & lorsqu'il fut fort âgé, il le couvrit d'un peu de paille, & un fagot de sarment pour son coussin, avec une méchante couverture l'Hyver, & l'Eté, jamais il ne se donna tout entier au sommeil, & il ne dormoit pas tout le corps étendu, mais lors qu'il s'y sentoit obligé, par ses grands travaux du jour, il s'agenoüilloit sur son pauvre lit, où il s'appuyoit de la main, sur le bois, & dans cette posture il prenoit un peu de repos, qu'on eust plûtost pris pour celui d'un homme qui meditoit, que pour celui d'une personne endormie. Mais ce que tous admiroient en lui, il ne dormoit que deux heures, & si quelques fois il en ajoutoit une troisiéme, il la trouvoit superfluë, & en avoit de la fâcherie: chose sans doute merveilleuse, qu'un viellard, aprés toutes les fatigues d'une grande quête, ait pû souffrir une austerité de repos si prodigieuse. On doit à mon sens l'attribuer à une grace singuliere de Dieu, qui conservoit son Serviteur, avec si peu de sommeil, au milieu de tant de travaux: quoiqu'on puisse dire, que la coûtume aidée de la faveur Divine, qui le soûtenoit, lui donnoit des forces, pour vaincre les foiblesses d'une nature corrompuë; parce que comme la corruption d'une mauvaise coûtume, éteint chez nous ces feux des vertus, qu'allumoit la nature, & y embraze les vices contraires; de même la nature accoûtumée au bien, s'accommode facilement à l'usage qu'elle fait d'une bonne vie.

Il se disposa par de cruelles disciplines, à surmonter tout son corps.

XCIV.

Nous ne devons pas legerement passer ici, l'âpreté de ses disciplines; trois fois le jour, & la nuit, il se disciplinoit fort cruellement, & la nuit d'ordinaire dans l'Eglise, ou dans une cave, qui servoit autresfois de sepulchre aux Freres, il se déchiroit le corps, avec tant de barbarie, que le mettant à nud, il le frappoit de toute sa force, depuis les pieds jusqu'à la tête, avec des douleurs extreme. F. Anselme de la Poüille observa, une nuit qu'il s'étoit caché dans un coin du Cemetiere, pour épier Frere Felix, qu'aussi-tost qu'il y fut entré, il dépoüilla son habit, y répandit quantité de larmes, forma plusieurs soûpirs, & dit aux ames des Freres morts, dont les corps y réposoient; Hà! mes Freres, dont la vie fut autrefois si pleine de penitences, je vous adresse mes paroles, vous n'étes pas morts, comme meurent ordinairement les lâches; mais vous avez combattu en genereux, un combat spirituel, un combat de Jesus-Christ, un combat de vie, vous avez combattu fortement, vous avez affligé vôtre chair, avec courage, vous avez surmonté vôtre corps, vous avez vaillament vaincu vos ennemis, vous avez fait maintenant vôtre Office, vous avez remporté la couronne, aprés la victoire; c'est à moi à combattre maintenant: Ce qu'ayant dit, il s'écorcha de tant de coups de discipline, mélez de larmes, que ses pleurs confonduës

avec son sang, firent un horrible spectacle de douleur à F. Anselme, qui en eut de l'étonnement.

XCV. Une autrefois P. Alphonse Lupus grand Predicateur, & homme de merites, aprés avoir entendu dire beaucoup de choses de F. Felix, se cacha de nuit dans la chaire ordinaire des Predicateurs, jusqu'à ce que F. Felix, durant que les autres dormoient, entra dans l'Eglise, & lorsqu'il en eut visité tous les coins, crainte que quelqu'un ne s'y fust placé, & qu'il eut reconnu, avec sa lampe qu'il avoit à la main, que personne n'y étoit, sans soupçonner, que le Pere Lupus eust pû être dans la chaire, il se mit nud devant l'Autel, & s'y discipline le corps entier, avec tant de cruauté, que le Pere Lupus en eut horreur, & sans pouvoir retenir sa voix, il lui cria; C'est assez de coups, F. Felix, c'est assez de playes, ne vous faites pas mourir à force de mains. Il s'arrêta à cette voix qu'il n'attendoit pas, & sans passer outre, il répondit; Qui étes-vous, qui me parlez de la sorte? Je suis F. Lupus, qui ay compassion de vous, dit-il: & vous, mon Pere, Dieu vous pardonne plûtost, repartit-il; à quoi bon venir ici épier les autres? allez vous reposer dans vôtre chambre.

XCVI. *Ses differentes macerations de corps.* Cét homme si austere, avoit conceu une haine si implacable contre son corps, qu'on eust dit, qu'il eust mis tout son plaisir à le maltraiter, à l'affliger, & à le consumer d'austeritez. Il portoit ordinairement sur sa chair, une cotte de mailles, les Dimanches principalement, & les jours qu'il faisoit les sept Eglises de Rome. Jamais presque l'hyver il ne s'approchoit du feu, & si quelquefois il y paroissoit, pour fuïr la singularité, il s'y tenoit si peu de temps, qu'à peine y étoit-il, qu'il s'en retiroit. C'est ainsi qu'il crucifioit sa chair avec les vices, & qu'il se montroit un veritable serviteur, & un parfait imitateur de JESUS-CHRIST, comme le vouloit l'Apôtre, lorsqu'il disoit, *Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis, & concupiscentiis.*

De la profonde Humilité de F. Felix.

XCVII. De cette haine parfaite, dont F. Felix s'abhorroit lui-même, naissoit dans son ame, la vraye Humilité, qu'il sçavoit être si necessaire à celui, qui desire arriver au plus haut degré de la perfection Evangelique, que comme il est impossible à l'homme, de cheminer sans ses pieds, & à la plante de croître sans ses racines, le Religieux de même, ne peut s'avancer à la vertu, sans Humilité: d'où saint Bernard écrivant au Pape Eugene, dit, que l'Humilité est le solide fondement de toutes les vertus; & si elle vient à manquer à un edifice Spirituel, il s'accablera bientost dessous ses ruines. D'où vient que F. Felix jetta des fondemens si profonds de cette vertu, qu'il en acquit tous les degrez plus parfaits, décrits si sagement par saint Bonaventure: & ils sont trois, qui conduisent une ame à la parfaite Humilité. Le premier consiste à avoir peu de sentiment d'estime de sa personne, jusqu'au mépris même, de tout ce qui paroist de plus grand, & de plus glorieux. Le second à être méprisé, & ravalé des autres. Et le troisiéme, à se croire d'autant plus, peu de chose, qu'on reçoit de plus grandes faveurs de Dieu; parce que tant plus l'ame vient à descendre par ces degrez, à la basse connoissance, & au peu d'estime d'elle-même, tant plus s'éleve-t'elle, au comble de la vraye Humilité.

S. Bonaventure du profit du Rel. l. 2. ch. 35.

F. Felix passe par trois les degrez d'humilité.

XCVIII. L'on pourra connoître, avec quelle excellence de perfection, F. Fe-

lix possedoit le premier de ces trois degrez, & combien il se connoissoit, & s'estimoit peu de chose, par plusieurs exemples, que nous remarquerons encore dans le reste de sa vie. En effet, comme il se jugeoit si fort indigne du nom de Frere Mineur, encore plus de l'Habit, qu'il s'appelloit moins un Frere qu'un Asne, donné de Dieu à la Religion des Capucins, pour en porter toutes les Charges, ce bas sentiment de lui-même, ne pouvoit proceder d'ailleurs, que de ce premier degré d'humilité, dont à la faveur des splendeurs du Ciel, il étoit monté à cette connoissance de lui-même, qu'il se méprisoit, & avoit de soi de fort petits sentimens. Et comme, par ce même esprit d'humilité, il marchoit dans Rome, chargé de pain, & de vin, si quelquefois il en étoit empêché, par la foule du monde, qui se trouvoit dans les ruës, il crioit tout haut; Hé, Messieurs, laissez passer un Asne: & lorsqu'on lui demandoit, où étoit cét Asne, Le voici, répondoit-il, & ne connoissez-vous pas l'Asne des Capucins?

Une autrefois dans Rome, & dans une ruë fort glissante chargé de sa besace, toute pleine, sans s'être pû retenir, il tomba à terre, & presque accablé sous la pesanteur de son fardeau, il dit à son Compagnon; Ne voyez-vous pas que l'Asne est tombé? que ne prenez-vous donc un bâton, pour le faire relever au plûtost? Mais puisque F. Felix se disoit un Asne, soit entre les Freres, soit entre les Seculiers? que pouvoit-on conclure d'une qualité si humble, que cette importante verité, qu'il s'estimoit non seulement peu de chose, mais même, qu'il desiroit que les autres eussent cét humble sentiment de lui, qui est le second degré, dont l'Ame s'éleve à l'Humilité; parce que cette vertu, lorsqu'elle est vraye, elle ne se renferme pas dans la seule pensée de sa propre bassesse, elle s'étend encore à l'humble estime, que les autres font d'elle, en sorte qu'elle desire être estimée, ce qu'elle se croit elle-même; parce que saint Bernard a dit, que *le vray humble, veut être estimé, & non pas proclamé humble; il se réjouït d'être méprisé, superbe seulement en ce point, qu'il méprise les loüanges.* XCIX.

Sur les Cant. Homil. 17.

Et à cause que F. Felix passionnoit extremement, d'être méprisé de tous, il étoit si déplaisant, lorsque quelqu'un l'honnoroit, que lorsque dans Rome, où l'on connoissoit sa sainteté, il voyoit qu'on luy faisoit quelque honneur, il disoit, qu'il eust voulu être si difforme de visage, qu'il eust paru horrible à ses spectateurs. D'autres fois il disoit, par le même esprit d'humilité, je choisirois plûtost d'être traîné & fouëtté par toutes les ruës de Rome, que d'y recevoir ces honneurs. Un jour il rencontra quelques Nobles de ses amis, qui sçavoient l'aversion qu'il avoit à l'honneur, & ils lui dirent par galanterie; Que feriez-vous, F. Felix, si le Pape vouloit vous faire Cardinal? & il leur répondit; Je prierois humblement le Pape, que s'il desiroit m'honorer, il ordonnast, que je fusse fustigé comme un larron, par toute la place du Change. C.

Il abhorre extremement les honneurs.

D'où il arrivoit souvent, que si par honneur on vouloit baiser ses mains, il les retiroit aussi-tost, & presentoit la manche de son habit, comme s'il eust voulu rendre à ce Vétement sacré de l'Ordre, le respect qu'on lui presentoit: que si quelquefois un Prêtre l'accompagnoit, il s'efforçoit aussi-tost, de lui faire déferer ces venerations: & ainsi ce veritable Imitateur de nôtre Pere S. François, abhorrant toutes sortes d'honneurs, avoit tant de passion, pour ce qu'on appelle dans la Vie Spirituelle, être méprisé des autres, que pourvû qu'il l'obtinst d'eux, il se soucioit peu du sentiment qu'ils auroient, & du jugement qu'ils feroient de lui: ce qui parut par cét exemple considerable. CI.

CII. Il se réjoüit dans le mépris qu'on fait de lui.

Il avoit coûtume de cueillir dans les jardins des Bien-faicteurs plus affectionnez, des plus belles fleurs, pour le divertissement de nos malades, dans leurs pauvres Infirmeries: & un jour, il retournoit d'un jardin de nos meilleurs amis, où il avoit cueilli des roses, lorsque son Compagnon, qui tenoit à la main un bouquet de roses, pour éprouver son humilité, dont il avoit entendu tant de merveilles, lui dit; Arrêtez-vous, F. Felix, jusqu'à ce que j'aye mis ce bouquet de roses à vôtre oreille; l'homme de Dieu s'arrêta aussi-tost, & aprés être orné de ce bouquet, il continua son chemin, lorsque son Compagnon vit venir à eux plusieurs personnes, qui l'obligerent de dire à F. Felix, qui marchoit toûjours; Ne voyez-vous pas ce monde, qui s'approche de nous? s'ils vous voyent avec vôtre bouquet sur l'oreille, que diront-ils à vôtre avis? qu'importe, répondit-il, ils ne peuvent dire qu'une chose vraye, dont je ne m'offenceray pas, que je suis un fou; parce qu'il étoit si attentif au mépris de lui-même, que non seulement il ne faisoit aucun état du jugement des hommes, mais même il recevoit avec joye leurs injures, & leurs mépris. Ce qui lui arriva un jour à la Cour d'un grand Prelat, où entre les affronts qu'on lui fit, on l'appella un Hypocrite, & un voleur d'aumône; il receut cette injure, comme un compliment de civilité, & en remercia celui, qui l'en avoit chargé, comme d'une obligeante courtoisie.

CIII. D'où l'on peut connoître, combien le veritable esprit de Dieu, est different de celui du Monde; celui-là anime de sorte une ame, qu'il lui conseille non seulement la fuïte de tous les honneurs, mais même la porte tellement à tous les mépris de soi-même, qu'elle ne trouve plus de gloire, & de joye, que dans les opprobres de JESUS-CHRIST. Ceux au contraire que conduit celui-ci, qui n'est qu'apparent, sous pretexte d'un plus grand bien, se persuadent par toutes les raisons, qu'il leur est plus utile, & même plus necessaire, de s'abstenir de leur propre mépris, & de se ménager, comme honnête, l'estime des hommes, crainte que sans l'éclat de cette opinion de pensée, ils ne puissent être utiles à leurs interests, de ne pas même refuser les honneurs, mais d'y rechercher la plus grande gloire de Dieu, & d'y profiter à plusieurs; d'être enfin humbles de maniere, qu'ils paroissent fort honorables dans toutes les occasions. Ce qui toutefois s'oppose directement à l'exemple de tous les Anciens, qui ont professé plus de sainteté, & qui ont toûjours crû, que la vraye gloire de Dieu, se trouvoit plus seurement dans la fuïte des honneurs, & dans la Croix de JESUS-CHRIST, qui consiste dans les injures, les affronts, & la haine de soi-même: d'où saint Bernard en parlant de l'Ame, comme Epouse de son Sauveur a dit, *elle ne rougit point de sa noirceur, aprés avoir apprise celle de son Epoux, & consideré la gloire qu'elle recevoit, de lui être semblable, puisqu'elle ne se croit rien de plus glorieux, que de porter les opprobres, avec la Croix de* JESUS CHRIST *: d'où il dit avec joye;* Absit mihi gloriari, nisi in Cruce Domini nostri Jesu Christi. *L'ignominie de la Croix, est agreable à celui qui n'est pas ingrat au Crucifié, c'est une noirceur il est vrai, mais elle est la beauté, & la ressemblance d'un Dieu.* Il n'est donc pas étonnant que F. Felix, qui avoit toûjours dans sa pensée, les opprobres de son Dieu Crucifié, ne recherchast d'autre gloire, que celle qu'il trouvoit dans les hontes, les mépris, & les abbaissemens de la Croix.

Serm. 45. sur les Cant.

Un Religieux doit chercher sa gloire dans les opprobres de la Croix.

CIV. Mais c'est une chose admirable, que F. Felix, ayant acquis une si haute perfection de l'Evangile, qu'il étoit arrivé jusqu'au sommet de toutes les vertus, s'en jugeoit non seulement privé, mais encore le plus,

scelerat

scelerat des pecheurs, indigne du nom, & de l'habit d'un Religieux, & desiroit cette estime dans l'esprit de tous les hommes. C'est le troisiéme, & le plus haut degré de l'Humilité. Comme donc un jour, son Confesseur P. Santus de Rome, lui eut dit ; O ! vous, trois & quatre fois bien-heureux ; il l'interrompit, lui disant ; Ne m'appellez pas, trois & quatre fois bien-heureux, mais plûtost, trois & quatre fois un criminel, un abominable : & voila la plus parfaite humilité, dont saint Bernard a dit, *c'est une grande, & une rare perfection, de ne te pas croire grand, quoique tu sçaches de grandes choses, de cacher ta sainteté, quoiqu'elle soit si connuë, & de te juger méprisable, quoique tu paroisses merveilleux ; c'est ce que j'estime plus surprenant, que tes vertus.* Pour moi je croirois que ces rares sentimens d'humilité de F. Felix ne procedoient, que des lumieres de Dieu, dont instruit de la connoissance de soi-méme, il se reconnoissoit si porté à tous les vices, que sans le secours de la Grace, il n'eust pû subsister un moment vertueux, & s'exempter des pechez : d'où vient que comme à son sens, il ne pouvoit s'attribuer que des crimes, tout persuadé de cette connoissance de lui-même, il croyoit ne posseder ni vertus, ni merites : au contraire, rendant à Dieu ce qu'il en recevoit de biens, il ne reconnoissoit en lui, que des vices, & des manquemens, qui lui persuadoient, dans ses plus grandes vertus, qu'il étoit le plus scelerat, & le plus méprisable des hommes.

F. Felix se croit le plus scelerat des hommes.

Serm. 18. sur les Cant.

C V.

Je suis bien aise toutefois d'avertir ici mes Lecteurs, que je ne pretends pas seulement, louër en F. Felix, cette humilité, qui procede de la seule connoissance de soi-même, dont saint Bernard a dit, *qu'il y a une humilité, que produit la verité, & elle est sans ardeurs :* mais celle principalement, qu'embraze la charité, dont le même Saint a dit, *& il y a une Humilité, que forme, & entretient l'amour de Dieu.* La vraye Humilité effectivement, ne consiste pas seulement dans un acte de speculation, qu'engendre l'esprit, de la connoissance de sa vileté propre, qui quoiqu'il soit necessaire, pour acquerir la vraye Humilité, n'arrive pas pourtant à la parfaite vertu, qui doit être Morale, mais elle veut encore un acte practique de la volonté, qui forme toutes les vertus Morales, en sorte que la volonté de l'homme embrazée de l'amour de Dieu, embrasse librement tous les actes de sa connoissance propre, qui procedent de l'entendement ; & lorsqu'un homme, conduit par son esprit, se connoîtra le plus vile, & le plus méchant des pecheurs, sa volonté qu'embraze la charité, le porte à être estimé tel de tous les autres. En effet la premiere humilité est souvent vuide de vertu, & ne va pas jusqu'au mépris de soi-méme, & ne fait pas un vray humble, mais elle le met au rang de ceux, dont écrit saint Gregoire, *Il y en a qui se croyent peu de chose, par ce que placez dans les honneurs, ils ne s'estiment que de la cendre, & de la poussiere, & pourtant ils fuyent d'être méprisez devant les hommes : & ainsi ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, n'est qu'un pretexte à leur superbe.* Mais l'humilité de F. Felix étoit d'affection, & de charité, qui tant plus qu'elle le voyoit élevé, au plus haut de la perfection de l'Evangile, tant plus l'abbaissoit-elle, au plus bas de la connoissance de soi-méme, & l'obligeoit à croire de sa personne, qu'il étoit le plus grand pécheur de tous : & même comme tel, à desirer ardemment d'être méprisé, & sous les pieds des autres. Voila les veritables Humbles, dont saint Gregoire dit, *que les Saints tant plus ils s'élevent au sommet de la perfection, tant plus s'en jugent-ils indignes, parce que lorsqu'ils sont plus proches de la lumiere, ils discernent mieux, ce qui étoit caché dans eux-mêmes.*

Serm. 42. sur les Cant.

La vraye humilité consiste dans l'affectiõ de son propre mépris.

Liv. 27. des Mor. ch. 27.

Liv. 32. Mor. ch. 1.

De la Patience, & du desir de souffrir de F. Felix.

CVI. *La vraye humilité produit la patience.*

Mais à cause, que la vraye humilité n'est jamais sterile, & que comme une mere féconde, elle produit plusieurs vertus, elle en faisoit naître deux principales dans nôtre F. Felix ; La premiere fut une invincible patience d'ame, qui le rendoit si immobile, au milieu des agitations plus furieuses de l'esprit, du corps, & des douleurs, qu'il n'en ressentoit pas les moindres inquietudes. Plusieurs loüent la patience de ceux, qui souffrent paisiblement tout ce qui leur arrive de plus affligeant, & qui supportent constamment, ce qu'ils ne peuvent éviter de miseres : mais quoique j'avouë, que ce genre de patience soit loüable, qu'on fait paroître dans la souffrance des maux, & le repos de l'esprit, toutefois les degrez plus eminens de patience, que F. Felix faisoit briller aux occasions, montrent clairement, que cette patience n'est que celle des Profitans, & non pas des Parfaits, comme étoit F. Felix, qui souffroit d'un courage égal, & même joyeux les adversitez : mais il ne se contentoit pas encore de ce degré de patience, il montoit au plus eminent, & il ne sembloit pas tant endurer, avec une joyeuse fermeté, que desirer avec empressement les miseres ; en sorte qu'il passionnoit tout ce qui lui pouvoit donner ou du chagrin, ou de la douleur, ou du mécontentement par l'ordre de Dieu, comme le veritable secret de se rendre le parfait Imitateur de Jesus-Christ : nous en avons des exemples dans sa vie.

CVII. Lorsqu'il fut âgé, il devint sujet à certaines douleurs de colique, qui le martyrisoient fort cruellement. Un jour elles le tourmentoient avec furie, lorsqu'il fut visité, par le Seigneur Laurent Gugliardelli Medecin son ami, qui le voyant dans de si rudes martyres, lui demanda ; Qu'avez-vous F. Felix ? & il lui répondit avec une genereuse gayeté ; nôtre Asne voudroit bien eviter les coups, mais bon gré, malgré, faut-il qu'il en ait. Hà ! dit le Medecin, si vous prononcez seulement l'adorable nom de Jesus, la douleur aussitost s'enfuïra, & vous serez gueri. Que dites-vous ? repartit F. Felix, est-ce là vôtre meilleure ordonnance ? que pour éviter la souffrance, je prononce le nom de Jesus ; Dieu vous pardonne, s'il lui plaist, mon ami : mais sçachez une chose vraye, que si je sçavois positivement, que la prononciation du nom de Jesus, me deust rendre la santé, je ne le prononcerois jamais dans cette pensée. D'où, je vous prie, à vôtre avis, me viennent ces douleurs ? si vous croyez, qu'elles procedent d'ailleurs, que de Dieu, vous étes bien trompé ; sont de ses faveurs plus precieuses, qu'il me fait amoureusement : pourquoy donc ne les souffrirois-je pas avec beaucoup de joye : ce qu'ayant dit, il donna tant de loüanges à Dieu, que le Medecin, & ceux qui étoient dans sa chambre, admirerent son invincible patience. Souvent encore, dans d'autres occasions de son mal, il chantoit de petites chansons spirituelles, qu'il avoit composées, pour flatter ses douleurs, & disoit aux Freres, qui le venoient voir, à dessein de le consoler dans ses souffrances ; Que croyez-vous, mes Freres, que soient mes douleurs ? elles sont sans doute des roses, & des fleurs Celestes, que produit le Paradis, & qu'il distribuë à nous autres mortels.

Il appelle les douleurs & les souffrances des faveurs de Dieu.

CVIII. Mais quoique souffrir les maladies du corps, & les tourmens des dou-

leurs, non seulement avec patience, & fermeté d'esprit, mais même avec plaisir, & avec joye, fust un des plus eminens degrez de son admirable patience, un des plus rares toutesfois fut celui, qui au milieu des evenemens inopinez des choses, & des accidens plus contraires de la fortune, le faisoit paroître si intrepide, que quoiqu'il fust accablé d'injures, chargé de mépris, attaqué de paroles rudes, il ne sortoit jamais de sa tranquille, fermeté d'esprit. Ce qui causoit à tous nos Freres de l'étonnement, & ce qui porta un jour un de nos Predicateurs, à vouloir éprouver lui-même, si ce que le bruit commun disoit de F. Felix étoit une verité : en presence donc de plusieurs, lors qu'il y pensoit le moins, & qu'il ne s'étoit pas precautionné, contre son dessein qu'il ne prevoyoit pas, il lui dit fort rudement; O Felix! ô Felix, jusqu'à quand abuserez-vous de la patience de Dieu, & des Superieurs? maintenant vos folies couvertes de simplicité, passent toutes leurs mesures, toute la Ville en est scandalisée, & vous ruinez tout l'estime de l'Ordre, avec des-honneur, & ignominie : à quoi servent ces chansons fades, dont vous remplissez jusqu'au dégoust, toutes les maisons de Rome? ne signifient-elles pas, quelque chose de monstreux, qui servira de scandal, à toute la Ville, Au reste par cette maniere de vie libre, qui n'a point d'autre loy que vôtre volonté propre: que faites-vous, je vous prie, que ce qui blesse toute discipline Reguliere, & pourtant vous n'en avez jusqu'ici pas témoigné de scrupule. Ce Predicateur adressa ces paroles de severité, de reproche, & même d'injures si aigrement à F. Felix, que ceux qui étoient presens le regardoient, & attendoient sa réponse; mais lui le regarda d'un esprit tranquille, avec un visage joieux, & lui dit, O! mon Pere, que vous me faites aujourd'hui un bien-fait extreme, dont non seulement, vous me rendez vôtre obligé, par les bons avis que j'y reçois de vous, mais dont encore je vous remercie, tout ce qu'on le peut d'une si obligeante charité. Ces douces paroles adoucirent les severes du censeur, & montrerent bien clairement, de quelle force étoit la patience.

Il receut avec une grande patience un rude reproche, qu'un Predicateur lui fit.

CIX.

N'obmettons pas ici, je vous prie, une exemple merveilleux de sa patience: Un jour il marchoit dans une ruë de Rome, qu'on appelle la Vallée, chargé de ses bouteilles ordinaires, lors que par malheur, il rencontra quelques pieces de bois, qui traversoient la ruë, & comme pressé de sa charge, il tâche de passer dessus, au même temps un Gentilhommé, ne put retenir son cheval assez fougueux, que chocquant de son pied celui de F. Felix, il ne le fit tomber, & que par sa chute, il ne brisa une de ses bouteilles, dont tout le vin fut perdu; Le sang en même temps sortit abondamment de la playe, & quoiqu'il fust à terre, fort blessé, non seulement il ne ressentit aucune inquietude d'esprit, au contraire même, il combla ses autres actions de sa parfaite patience, par la gloire de celle-ci, que quoiqu'il fust encore à terre, il regarda le Cavalier, & lui demanda excuse, d'avoir empêché son passage si imprudemment; Cette parole qui devoit adoucir un barbare, irrita la colere, la fierté, & la raillerie du Gentilhomme; il pousse son cheval à toute bride, & se mocque de F. Felix. On peut connoître quelle fut alors son illustre patience, qu'elle étoit augmentée des circonstances si considerables d'une chute impreveuë, d'une grande plaie, d'une douleur excessive, & de la superbe si fiere du Gentilhomme, qui pouvoient troubler les plus genereux: & toutesfois aprés que l'eurent relevé son Compagnon, & d'autres gens, qui le secoururent promptement, lors qu'il retournoit aux Capucins, il se disoit à lui-même; Courage mon Asne, marchez; pourquoi boitez-vous? pourquoi vous plaignez-vous? puis que vous estes si paresseux:

Exemple insigne de la patience de F. Felix.

cette cheute assurement vous étoit bien deuë. Je vous rends graces, mon Dieu, que vous me poussiez à vôtre service, à force de coups, comme un animal paresseux.

CX. Mais la patience toute merveilleuse de F. Felix, ne fut pas sans effet, parce que le Gentilhomme, qui en avoit usé si fierement, & si cruellement avec lui, fit reflexion de tout son esprit, à son admirable patience, & eut tant de regret de s'en être raillé, avec tant de fierté, que le lendemain il le vint trouver, & aussi-tost qu'il le vit, il s'agenoüilla, mit son écharpe au col, comme la marque de sa penitence, & lui demanda pardon, avec grand ressentiment, & l'assura que sa prodigieuse patience, l'obligeoit seule, avec la grace de JESUS-CHRIST, de changer de vie. Mais l'homme de Dieu, qui n'avoit que cette superbe, de vouloir être le plus humble des hommes, se mit aussi-tost à genoux, excusa le Gentilhomme, & s'accusa comme la cause seule de son accident, dont il lui demandoit mille excuses. Entre ces contestations de regret, & d'humilité, F. Felix voulut remporter cette palme de courtoisie, de prier à dîner avec lui le Gentilhomme, qui se rendit à l'empressement de sa charité; parce que comme la vraye patience, procede de l'amour de Dieu, elle lui est si fort unie, qu'elle aime davantage ceux dont elle a receu de plus mauvais traittemens.

D'un Gentilhomme superbe, sa patience en fait un Penitent humilié.

CXI. Telle étoit la patience de cet homme plûtost du Ciel, que de la terre dont il tenoit ferme contre les fleches plus acerées de la nature, & de la fortune; mais à cause que cette rare vertu a son degré plus parfait, de ne pas seulement souffrir avec fermeté, toutes sortes de disgraces, mais encore de desirer avec empressement, les plus pesantes, & les plus douloureuses croix, sous la conduite du grand Apôtre, qui dit, *Per patientiam, curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in autorem fidei, & consummatorem Iesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ.* Le desir ardent, que F. Felix avoit d'endurer pour JESUS-CHRIST les plus rudes choses, montre clairement, qu'il étoit arrivé à ce haut degré de patience; d'où venoit, que comme il visitoit un jour un Cardinal fort gouteux, tout embrazé du desir de ses douleurs, il s'écria; Hà! pleust à Dieu, Monseigneur, qu'il me fust permis, de souffrir vôtre goute, & de vous donner ma santé; Hà! que je ferois volontiers cet échange, avec vôtre Eminence. Une autrefois il apprit, qu'on devoit faire mourir un homme accusé d'un enorme crime, & aussitost tout passionné du grand supplice qu'on lui preparoit, il dit à son Compagnon; Hà! pourquoi ne me joint-on pas aux tourmens de ce malheureux, je ne voudrois pas avoir commis son crime, je l'avouë, mais je souffrirois volontiers les peines, qui en seront le châtiment. Dans un autre rencontre, où un Frere devoit expier au Refectoire une faute, dont il étoit coupable, par quelque penitence publique, pressé de son desir ordinaire d'endurer, il ne put davantage se retenir lui-même, il sortit de sa place, s'agenoüilla au milieu du Refectoire, & demanda instamment à celui qui y presidoit, qu'il put accompagner, & imiter le coupable, dans cette genereuse pensée, que de partager avec lui sa peine, & sa honte, diminuëroit, & son supplice, & son ignominie, que ce seroit au moins une preuve sensible, de son admirable patience.

Desir extréme qu'avoit de souffrir F. Felix.

Aux Heb. 12. chap.

Il brûle d'un desir ardent de souffrir pour JESUS-CHRIST.

CXII. L'on peut facilement connoître delà, qu'une si parfaite patience de F. Felix, ne procedoit pas tant de la vertu d'humilité, qui ne pretend que la seule souffrance des choses, que de la charité de Dieu, qui consumoit son ame, & dont S. Paul a dit, *Charitas patiens est, id est, patientiam parit,*

1. Aux Corinth. 13. chap.

comme l'explique S.Chrysostome. Ce qui paroît mieux par une exemple considerable. Un Curé poursuivoit le Demon, dans un corps possedé, par les exorcismes plus fulminans de l'Eglise, lors que F. Felix qui s'y trouva, dit à ce Diable; Ecoute, Esprit malheureux, si tu veux, je fais un pacte avec toi, que tu laisseras cet homme en liberté, & que tu tournes contre moi, tout le pouvoir, que Dieu t'avoit donné sur lui, en sorte que tu m'agites, tu me tourmentes, tu me martyrises, comme il te plaira; ce qu'il disoit tout enflammé de l'amour de Dieu, pour faire paroître sa parfaite patience, avec tant de sentiment, qu'il n'abhorroit aucuns tourmens, ni aucuns supplices, pour son Sauveur crucifié: d'où il pouvoit dire avec l'esprit du Martyr S. Ignace, *que le feu, la croix, les bêtes, le fracassement de mes os, la division des parties de mon corps, & toute sa ruine viennent contre moy, je ne les crains pas, pourveu que je jouïsse de* JESUS-CHRIST.

S.Hier.des Escriv. Ec.les.

De la Charité de Frere Felix, à l'endroit de son prochain, & principalement envers les malades.

CXIII.

PUis donc que la parfaite patience de F. Felix, procedoit principalement de sa charité, il est juste que nous la placions ici, comme la cinquiéme Pierre de son edifice spirituel, & que nous disions de lui, qu'il cherissoit son prochain, parce qu'il aimoit son Dieu, dans un Office particulierement, comme une grande quête, qui demandoit de lui une ardente charité. On sçait bien effectivement, combien doit être charitable, à l'endroit de tous, le Frere qui exerce l'Office de Quêteur parmi nous, & plus encore nôtre F. Felix, qui avec les soins, qu'il avoit de nourrir, & d'entretenir tant de Freres, prenoit aussi ceux de pourvoir aux necessitez de tous nos malades.

CXIV.

Il fut quarante ans occupé, dans ces emplois de la charité, avec tant de zele, qu'il y consacroit toutes les fatigues de son corps, & toutes les peines de sa vie. C'est la coûtume parmi nous, que les Quêteurs de nos petits Convens, ne vont que deux fois la semaine chercher les besoins des Freres: mais F. Felix au Convent de Rome, à cause de la multitude, soit des Domestiques, soit des Etrangers, sortoit tous les jours, avec un travail si incommode, qu'il pouvoit lasser les plus robustes, & par les fardeaux qu'il portoit, & par la continuë de tant de sorties: Et pourtant jamais personne, ne le vit accablé, sous tant de travaux, & ne l'entendit se plaindre, sous tant de fatigues; parce que la charité, qui augmente les forces dans la foiblesse, & fortifie d'autant plus un hôme, qu'elle le presse de plus grandes charges pour l'amour de Dieu, rendoit F. Felix de fer, & d'airain, dans ses plus rudes occupations, & si glorieux dans ses emplois, que s'il avoit quelque autre affaire à la Ville, il y portoit sa besace, comme l'ornement le plus honorable de son travail, & de son Office: en sorte qu'il étoit honteux, s'il n'en paroissoit orné, dans la Ville, & même dans les compagnies.

L'ardeur de la charité paternelle de F. Felix.

CXV.

Enfin comme il reconnoissoit, que l'obeïssance lui imposoit ce penible travail de la quête, pour perfectionner sa charité, il le poursuivit avec tant de zele, jusqu'à la fin de sa vie, qu'il n'en put jamais être separé, que par l'obedience de ses Superieurs. Lors donc qu'un jour, il fut avec son Compagnon, chez le Cardinal Sainte Severine, Protecteur de l'Ordre, ce Compagnon prit son temps, de prier son Eminen-

Réponse genereuse de F. Felix.

ce, de commander à F. Felix, de quitter la quête, dont le devoit dégager son grand âge, pour lui donner du repos. Le Protecteur lui répondit; Vôtre demande est juste : mais qu'en dit F. Felix? Ce Frere, répondit-il, Monseigneur, ne vous conseille ni prudemmment, ni équitablement, puis qu'un genereux soldat, ne doit jamais mourir hors du camp, sans combat, ou sans épée, & il ne faut pas, qu'un Asne expire que sous les fardeaux; cette charge me fut autrefois imposée par les Superieurs, leur obedience m'y a placé, aprés l'Ordre de Dieu; pourquoi le quitterois-je maintenant de ma volonté? ou pourquoi demanderois-je, d'être déchargé d'un travail, sous lequel, il me sera fort glorieux de süer, jusqu'au dernier soûpir de ma vie. Souffrez, Monseigneur, que ce qui est du fait de nos Superieurs, soit déterminé par eux, & sçachez, je vous en supplie, que je ne me déchargeray point de la quête, que par ma mort, ou par leur commandement. Le Cardinal fut surpris de cette réponse, & loüa fort son dessein, aprés avoir admiré sa constance dans sa charité.

XCVI.

Il passionne ardemment, tout souffrir pour Jesus-Christ.

Il fit la même réponse à F. Boniface d'Anticoli, qui connoissoit plus particulierement, comme son amy, plusieurs de ses incommoditez, & qui lui persuadoit de demander aux Superieurs, la décharge de la quête. Dieu me garde, lui dit-il, de la demander moi-même, ou de permettre, qu'un autre la demande pour moi? Tout mon tresor est dans mon sac? & en dois-je faire si peu d'état, que je permette, qu'on me l'arrache des épaules? que la douleur m'accable, que le travail m'afflige, que la charge me presse, que l'âge m'abatte, que les années fassent ma vieillesse, jamais pourtant mon courage ne vieillira, & ne se refroidira de sorte, que je ne desire endurer encore de plus grands travaux, pour mon Sauveur crucifié : c'est ce que F. Felix, tout embrazé de l'amour de Jesus-Christ, répondoit à ceux, qui par compassion, qu'ils avoient de ses peines, lui en desiroient le dégagement.

CXVII.

Comment il visitoit nos Freres malades.

Quoi qu'il fust si charitable, à l'endroit de tous ses Freres, soit Domestiques, soit Etrangers, il avoit pourtant tant de charité, pour les malades, qu'il leur fournissoit abondamment tout le necessaire à leurs besoins, & même il leur donnoit cent petites choses, qu'il jugeoit leur devoir être les plus agreables: comme il ne pouvoit les visiter le jour à cause des occupations de sa quête, lors que le soir, il étoit de retour, il alloit les voir à leurs Infirmeries, & leur portoit de petits presens de fruits, de confitures, & même de fleurs, qu'il accompagnoit de paroles douces, pour les consoler, & les recréer dans les douleurs, & les chagrins de leurs maladies. Aprés ces petites liberalitez, il les exhortoit à la patience, & leur demandoit charitablement à tous, ce qu'ils desiroient, & ce qu'ils mangeroient le mieux, en sorte qu'il leur ouvroit à tous les entrailles de la charité, comme l'ordonne nôtre Pere saint François, & que par les soins de sa charité, les malades, & les sains ne manquoient pas de leur necessaire dans les besoins plus extrêmes de la vie.

CXVIII.

Comme toute la ville & les Peres de la Province, reconnurent les grandes vertus & l'ardente charité de F. Felix, dans un grand nombre de pauvres malades, qui croissoit de moment en moment, & dans un temps fort miserable, les Superieurs lui ordonnerent de quêter non seulement pour tous les Freres du Convent, mais même pour tous les necessiteux infirmes de Rome, qu'il pourroit soulager par quelques aumônes, qu'il demanderoit pour eux aux plus riches de nos Bien-faicteurs. Aussi-tost qu'il eut receu cét ordre, il y employa tant de soins, qu'il connut en

peu de temps, toutes les maisons des pauvres, des miserables, & des malades: de sorte que jamais personne desireux des richesses, ne rechercha un tresor, avec plus d'empressement, que F. Felix consuma de temps, & de diligence à trouver tous les pauvres de Rome, qu'il appelloit ses tresors plus precieux. Lors qu'il eut appris leur nombre, il n'est pas croyable, avec quelle exactitude il les visitoit, les consoloit charitablement, & leur rendoit de pieux offices; avec quel empressement pour leur secours, il alloit chez les riches, les Nobles, & même les Prelats, leur demander des aumônes, qui soulageassent les miseres des plus affligez: & si ces secours, qu'il mandioit, ne suffisoient pas au grand nombre qu'il avoit de malades, & de necessiteux, il avoit son recours à sa quête ordinaire, dont il retranchoit plûtost quelque chose aux Freres, que d'abandonner ses pauvres: & par cette ardente charité, il conserva la vie à plusieurs familles de miserables, qui seroient morts dans leurs miseres, & il retira de la griffe des Demons, quantité de Filles, que la derniere necessité, auroit abandonnées dans les derniers desordres. C'est ainsi que F. Felix, étoit moins touché, quoiqu'il jeûnast presque tous les jours, comme nous avons dit, de sa faim propre, que de celle de ses pauvres: de sorte, que ce que saint Hierôme a dit de saint Exupere, *Esuriens pascit alios, & ore pallente jejuniis, fame torquetur alienâ*, se peut appliquer à F. Felix, qui se retranchoit souvent le necessaire, pour en soulager les plus Miserables.

Son ardente charité pour les pauvres malades.

A Rus. de la vie Monast.

CXIX. Comment F. Felix assistoit les malades dans les Hôpitaux.

Tout embrazé qu'il étoit de cette ardente charité, les Dimanches principalement, qu'il ne faisoit pas la quête, il alloit dans les Hôpitaux de la Ville, y visitoit tous les pauvres, & leur rendoit toutes sortes de services. C'étoient là les lieux de délices, & ses jardins de fleurs, où il prenoit tous ses divertissemens. Vous l'auriez admiré là, nettoyer les bassins des malades, faire tous leurs lits, donner de l'eau aux uns, rafraîchir les autres, avec quelque éventail aux plus grandes chaleurs de l'Eté, leur distribüer les douceurs, les confitures, le sucre, qu'il demandoit pour eux, aux plus considerables de la Ville. Il les animoit même à souffrir leurs douleurs, & à recevoir les Sacremens. Dieu enfin donnoit tant de force à ses discours simples, qu'il avoit naturellement pour les consoler dans leurs maux, & pour leur persuader la patience, qu'aprés que ceux, qui souffroient auparavant avec peine, l'avoient entendu, ils se trouvoient si consolez, & fermes dans leurs maladies, qu'ils les enduroient constamment sans inquietude.

CXX. Dieu fait quelques miracles en faveur de sa charité.

C'est ainsi qu'il animoit si doucement à la patience, ceux qui éprouvoient quelques disgraces de fortune, que plusieurs touchez de ses seuls discours, dans leurs plus grands mal-heurs, bannissoient toutes leurs tristesses. C'est ce qu'Olympia Molara Dame Romaine, a témoigné souvent, lui être arrivé, que lors qu'un jour elle étoit toute accablée presque d'une douleur fort aiguë, sans pouvoir en recevoir de consolations, aussi-tost qu'elle vit, & entendit parler F. Felix, elle se sentit si libre d'inquietude, & même de ses douleurs, qu'elle ne se croyoit plus, ni souffrante ni affligée.

CXXI.

Tous ces services de sa charité, qu'il rendoit aux pauvres malades, furent confirmez, comme agreables à Dieu, par plusieurs miracles. Il alloit plus souvent à l'Hôpital de saint Jean de Latran, & tandis qu'il en visitoit de lit en lit tous les malades, il en trouva un qui languissoit, & demanda à ceux qui l'assistoient, si le vin lui seroit propre: & comme ils répondirent, que le Medecin avoit deffendu de lui en donner, il en fait apporter dans un verre, & le presente à ce pauvre, qui au moment

qu'il l'eut goûté, s'en trouva mieux, & contre toute esperance, recouvra bien-tost sa premiere santé.

CXXII. Il guerit de même à l'Hôpital du saint Esprit, un autre pauvre abandonné des Medecins, dont déja l'on preparoit les funerailles; F. Felix dit à ceux qui les disposoient; Voulez-vous enterrer un homme vivant? ce malade ne mourra pas, je vous assure de sa vie; ils se mocquerent de sa simplicité: mais lui, s'approcha de l'Autel, en prit une burette de vin, dont il distilla quelques gouttes dans la bouche du mourant, & il leur dit; Ayez soin de lui, puis qu'il guerira bien-tost. F. Felix s'en alla, & à peine étoit-il sorti, que le malade revint à lui, & fut si promptement soulagé, que le lendemain il quitta l'Hôpital en parfaite santé.

CXXIII. Dieu fit paroître encore, combien il agreoit l'ardente charité, dont F. Felix aimoit les pauvres malades, & qu'il faisoit paroître dans tous leurs besoins. Un jour il demanda à un Apotiquaire, une petite bouteille de vin rouge, pour fortifier l'estomach d'un pauvre malade; il le renvoya sans lui en donner, avec beaucoup de rudesse: & lorsque F. Felix s'en alloit, un jeune homme inconnu de tous se fit voir, & donna un écu d'or à l'Apotiquaire, lui disant; ô! Marchand de vin, voilà de l'argent pour vôtre vin, donnez-en à cét homme, ce qu'il en faut, pour cette piece de monnoye: ce qu'ayant dit, il disparut à leurs yeux.

Un Ange lui procure du vin pour un malade.

CXXIV. L'on peut connoître par cét exemple qui suit, combien l'avarice à l'endroit des pauvres, est des-agreable à Dieu. Le Seigneur Jules Folchi, avoit donné souvent à F. Felix des bouteilles de vin rouge, pour ses malades. Un jour, il fut chez lui, & aprés que la femme lui eut empli quelques bouteilles de vin blanc, il lui presenta celle des malades, pour y en mettre du clairet. Mais comme elle le reservoit pour elle, parce qu'elle étoit seule de la maison, qui s'en servist, elle fit grand bruit, par une avarice de son interest, se plaignit hautement, blâma même F. Felix, comme un importun, & enfin le renvoya. Ce que le Noble Romain ayant sceu, pour ne pas affliger sa femme, il prit secrettement la bouteille, des mains de l'homme de Dieu, & l'emplit de vin rouge, pour le distribuer à ses malades. Mais Dieu, qui n'avoit pas agreé l'avarice de la femme, à l'endroit principalement de ses pauvres, la châtia justement, pour l'exemple de ceux qui vivroient aprés elle; parce que comme elle fut à table, & qu'elle eut demandé du vin rouge; on lui répondit, que le tonneau étoit vuide, & qu'il n'y en avoit plus. En effet, il étoit fort juste, que le muid de vin se sechast, pour celle qui avoit seché, pour les pauvres de JESUS-CHRIST, ses entrailles de la charité.

Un muid de vin est à sec par l'avarice d'une femme.

CXXV. Mais n'obmettons pas ici, ce qui lui arriva dans Rome, l'an 1580. Cette grande Ville fut affligée cette année, d'un si grand nombre de malades, que tout en étoit plein dans les Hôpitaux, dans les maisons, & même le Convent des Capucins: d'où assurément Felix, qui étoit déja fort âgé, avoit des peines extrémes à pourvoir aux besoins de ses Freres, & des autres pauvres de la Ville; mais sa charité trouvoit des forces dans sa foiblesse, & tandis qu'il sollicite ardemment de maisons, en maisons de prompts secours pour ses malades, il va trouver, entre les Dames Romaines, Virginia Savelli, Dame de grande naissance, & de pieté fort illustre, & lui demande plusieurs choses, pour tous les pauvres qu'il assistoit: elle répondit; Tres-volontiers, F. Felix, mais parce que tous mes Domestiques presque sont malades, & qu'ils ne peuvent aller avec vous, chez l'Apotiquaire, je vous donneray un billet de ma main, que vous lui porterez, & il vous donnera tout ce qu'il vous plaira de drogues, & de douceurs, pour vos malades; Je vous remercie de vôtre

vôtre billet, Madame, lui repartit F. Felix, ordonnez seulement à vôtre Intendant Nanni, qu'il vienne avec moi, & il fera ce qu'il faut: Quelle apparence, lui repartit cette Dame, il a la fiévre, & est plus malade que tous les autres: Allons, je vous prie, le voir dans sa chambre, lui dit-il, & lors qu'ils y furent, il s'adressa au malade; Courage, Nanni, levez-vous promptement? Que faites-vous dans le lit; Vous vous moquez de moi, lui dit-il; hé! ne voyez-vous pas bien, que j'ai une si violente fiévre, que je ne trouve aucune place de repos, quoi que je sois si bien couché: Ha! homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous? levez-vous, j'ai besoin de vôtre service ailleurs, allons de compagnie, pour un œuvre de charité. Le malade se leva, pour obeïr à F. Felix, & l'ardeur de la charité, diminua de sorte celle de sa fiévre, qu'à peine furent-ils dans la Ville, que son feu le ceda à celui de l'amour de Dieu, & laissa l'Intendant Nanni, si bien en santé, qu'il put depuis ce commandement satisfaire aux devoirs de la charité.

Il guerit un fiévreux, dont il avoit besoin pour ses malades.

Des Corrections que F. Felix faisoit indifferemment à toutes sortes de personnes.

CXXVI.

COmme la nature de la charité parfaite est telle, que non seulement elle s'occupe à soulager les besoins du corps des plus miserables, mais principalement à secourir leur ame, ou criminelle, ou affligée, F. Felix ne travailloit pas tant à remedier, avec toute la diligence possible, aux necessitez corporelles des pauvres, & des malades, qu'il ne s'employa, avec une merveilleuse exactitude, à ménager leur salut: d'où vient que dans les occasions, il reprenoit, il exhortoit, il corrigeoit toutes sortes de personnes indifferemment, sans jamais rougir de leurs qualitez, parce que la charité, qui n'a point d'égard aux personnes, l'animoit également, à remedier par ses corrections, à tous ceux, dont les pechez avoient besoin d'un si bon remede. Lors donc qu'il alloit dans les maisons, ou dans les ruës de Rome, & qu'on disoit en sa presence, quelque blasphême, & quelque parole sale, ou qu'on faisoit quelque action deshonnête, il les reprenoit avec grand sentiment de Dieu, & s'il trouvoit quelques-uns de ces jeunes gens dissolus, qui ne pensent point à leur salut, & qui s'attendoient à certaines portes, pour leurs rendez-vous, aussi-tost il s'approchoit adroitement d'eux, & leur disoit ces paroles, ou d'autres semblables, à l'oreille des particuliers; Où vas-tu? pauvre brebis, tu t'égares du troupeau; ne crois-tu pas, que tu es sur le bord des enfers, retire-toi d'un pas, & considere, que tu mourras, & peut être aujourd'hui.

Il reprend librement toutes sortes de vicieux.

CXXVII.

Et quoique l'experience montre clairement, que la correction est de sa nature odieuse, & incommode à tous, & qu'ils la souffrent, dautant moins volontiers, qu'ils voudroient, par leur amour propre, que leurs vices fussent ignorez de leurs Spectateurs, & ensevelis sans éclat, fort secretement, sous les tenebres de l'ignorance des hommes; & c'est ce que je trouve d'admirable dans F. Felix, que quoique d'un discours assez grossier, il fit de severes corrections, aux plus grands pecheurs, personne toutesfois n'en fut jamais choqué, & tous recevoient ses reprimandes, avec beaucoup de joie, parce que la charité, d'où elles sortoient, comme de leur source de feu, qui en formoit des étincelles ardentes de salut, en composoit de sorte les paroles, que sans offencer les

pecheurs, elles les embrazoient, par des flâmes, qu'allumoit le Ciel, & les obligeoient à devenir meilleurs.

CXXVIII. C'étoit encore par la même charité, que lors qu'il visitoit quelques Dames de sa connoissance, & de nos Bien-faictrices, s'il trouvoit qu'elles fussent trop attachées d'affection à leurs enfans, à leur ménage, & aux choses du monde, il ne perdoit pas de si belles occasions, de les reprendre & de blâmer leurs attaches: il les appelloit même des folles, puis qu'elles changeoient sans discernement les tresors du Ciel, avec les bagatelles de la terre. D'autresfois si quelques-unes étoient dans quelque estime de des-honnêteté, quelques Nobles qu'elles fussent, des plus grandes Dames, il les reprenoit genereusement, jusqu'à ce qu'elles changeassent leurs pratiques, aux actions d'une plus sainte vie: & si elles ne vouloient pas se corriger de leurs desordres, il leur devenoit bien plus severe: comme il le parut à une Dame de grande Qualité, qu'on ne croyoit pas si honnête, il la reprit souvent, sans qu'elle voulut quitter ses plaisirs, & comme un jour, elle envoya demander une salade au Convent, F. Felix la refusa à son messager, & il lui dit; Je ne donne rien à une Dame, comme vôtre Maîtresse, qui ne craint pas Dieu, & qui n'a point de honte des hommes.

CXXIX. Un jour il alla à la quête, chez une Dame de Qualité fort devote, & bonne amie de l'Ordre: aussi-tost qu'elle le vit, elle fut ravie, & l'engagea dans des discours tous spirituels. Cette Dame suivoit la mode corrompuë de son siecle, & avoit la gorge fort découverte: F. Felix eut peine à souffrir une si scandaleuse liberté, & ne répondoit rien à toutes ses demandes, mais les yeux baissez, il versoit plusieurs larmes. La Dame en fut étonnée, & elle lui dit; D'où vient que vous ne parlez pas, F. Felix, & que vous me jugez indigne d'une réponse? vous ai-je fait quelque injure, que vous ne puissiez dissimuler, par vôtre silênce? Je vous diray, pourquoi je ne parle pas, Madame, lui dit F. Felix, parce que je ne puis plus retenir mes ressentimens; souffrez mon discours, je vous prie, vous faites grand tort assurément à vôtre reputation, ma sœur, & ce que vous faites n'est ni de bien-seance, ni d'honnêteté. N'avez-vous point de honte de paroître toute découverte en public; une marchandise qu'on étalle, est à vendre à qui en voudra; c'est vouloir être volée, de porter un tresor si publiquement; pourquoi découvrez-vous vôtre gorge? est-ce pas pour plaire à vos Spectateurs? mais ce qui plaist, gagne aisément les desirs? Pourquoy seriez-vous dissimulée? vous scandalisez les foibles, vous en attirez plusieurs à la volupté, vous blessez la conscience des moins vertueux. Mais considerez en quels dangers vous expose vôtre deshonnête nudité, & c'est une faute dont vous répondrez à Dieu, vous en serez même châtiée, dit un Evangeliste; *Qui autem scandalizaverit unum ex istis, qui in me credunt, expedit ei, ut suspendatur mola Asinaria, in collo ejus, & demergatur in profundum maris.* F. Felix poussa si vigoureusement ces paroles, que la Dame quoique percée des dards de cette verité parlante, supporta sa correction avec tant d'égalité de cœur, & d'esprit, qu'elle couvrit aussi-tost son sein d'un mouchoir, & dit toute en larmes à F. Felix; Que vôtre langue soit benîte, qui m'a dite ces paroles de vie; personne ne me verra plus marcher avec une gorge découverte: & comme elle garda sa resolution inviolablement, jusqu'à la mort, elle montra clairement en sa personne, quelle force avoient les discours de F. Felix, pour persuader les pecheurs, & les obliger à une meilleure vie. Parce que Dieu l'avoit avantagé de tant de force d'ame, que lors qu'il s'agissoit des interests de sa gloire, & du salut

Une Dame trop découverte se corrige par sa reprimande.

S. Matth. 18 ch.

des hommes, il ne craignoit la face de qui que ce fust, comme on peut voir encore par l'exemple qui suit.

CXXX.

Les corrections de F. Felix font de merveilleux effets de conversion dans plusieurs.

Le Cardinal de Sainte Severine, étoit alors Protecteur de nôtre Ordre, & quoi qu'il fust un Prelat plein de prudence, de doctrine, & de probité, plusieurs choses toutesfois se faisoient sous son autorité, dans nôtre Ordre, qui empeschoient la libre administration de nos Superieurs: d'où s'elevoient, entre les Freres, certains tumultes de factions, qui menaçoient de ruïner l'Observance Reguliere. Ce qui donnant grande peine à F. Felix, il prit son temps de parler au Protecteur: & lors qu'un jour il le crut plus favorable, il l'alla trouver sans crainte, & aprés qu'il lui eut rendu ses profonds respects, il lui dit vigoureusement; Cardinal Illustriſtrissime, tout le monde sçait, que Dieu a soûmis à vôtre protection, & à vôtre secours tout nôtre Ordre; prenez garde toutesfois de satisfaire au dessein de Dieu, & à proteger tous nos Freres, crainte que comme leur Pere, il ne vous en demande quelque jour un compte fort rigoureux. Le Cardinal alors lui répondit; Que voulez-vous dire, F. Felix? Je vous dis encore une fois, Seigneur Eminentissime, repartit-il; Ayez soin plus diligemment, que tandis que vous croyez gouverner l'Ordre, avec une exacte diligence, vous ne lui nuisiez, par vôtre autorité, excusez-moi, grand Prelat: mais, je ne puis plus vous celer les dangers, où l'on expose nôtre Ordre sous vôtre credit. F. Felix alors fit au Cardinal Protecteur, un recit de plusieurs choses, qui se faisoient dans la Religion sous son pouvoir, à son entiere ruïne, avec tant de larmes, & de ferveur d'esprit, que son Compagnon surpris de la liberté de son discours, apprehenda, que le Protecteur ne le trouvast mauvais: mais au contraire, il receut fort bien cette franchise de F. Felix, se rendit à ses avis, changea de pensée, & l'eut depuis en si grand respect, qu'il se recommandoit souvent à ses prieres; parce que c'est la nature des ames ingenuës, d'aimer plus ceux qui les reprennent, avec une plus genereuse liberté.

CXXXI.

F. Felix reprend les Freres, & même les Superieurs avec une humble modestie.

Avec le même esprit de charité, & de liberté, s'il trouvoit dans le Convent quelques Freres, ou peu reglez dans leurs mœurs, ou trop negligens dans leur avancement spirituel, ou trop portez à la raillerie, d'un peu de paroles, mais pleines du bon sens, il les animoit à la vertu; & comme il etoit grand zelateur de la pauvreté, si les Superieurs mêmes excedoient dans les bâtimens, il les en avertissoit, avec les mesures d'une humble modestie; quoi qu'alors ils y fussent fort rigides, à cause des dangers de la pauvreté, & des exemples, comme de la Doctrine de nos premiers Peres, qui bâtissoient toûjours pauvrement, dans l'esprit de nôtre Pere saint François. D'où vient même, que du temps de F. Felix, les Superieurs consideroient comme superflu, le rétablissement d'une muraille, qui étoit tombée, parce qu'ils le croyoient contraire à la pauvreté: & pourtant effrayez des clameurs d'un si saint Homme, dont ils connoissoient la vertu, à peine osoient-ils rétablir des ruïnes, crainte de violer la coûtume de leurs premiers Peres. Mais s'il trouvoit de jeunes Religieux, qui se plussent à des habits, ou meilleurs, ou plus curieux, il les reprenoit doucement, & les assuroit d'une chose vraie, que le veritable ornement d'un Capucin, consiste dans la pauvreté de son habit, comme dans le mépris de soi-même, & que tant plus son vêtement est austere, & negligé, tant plus le fait-il paroître glorieux.

CXXXII.

Mais à cause, qu'il y a deux sortes de corrections, qui procedent de la charité; l'une qui reprend genereusement les vices, & l'autre qui les guerit avec mansuetude, si F. Felix avoit quelquesfois besoin de

celle-là, il se servoit plus souvent de celle-ci. Comme il alloit donc à la quête, presque dans toutes les maisons de Rome, il ne manquoit jamais d'y reprendre les desordres, & d'y animer à la vertu, tous ceux de la Ville, par des raisons differentes, qu'il accommodoit à la condition des gens à qui il parloit, & par rapport à l'esprit, que Dieu lui communiquoit, pour persuader la fuite des vices, & la poursuite des vertus; d'où l'on ne peut dire combien d'ames il acquit à Dieu, par cette charitable industrie.

CXXXIII. Un jour il se trouva dans la Bibliotheque du Seigneur Bernardin Biscia, fameux Jurisconsulte de son siecle, & aprés avoir admiré tous ses Livres, il lui demanda, Bernardin; à quoi servent tant de volumes? & il lui répondit; Ignorez-vous qu'on y apprend la Jurisprudence, le jugement des procez, & la Justice que nous devons à nos parties: mais continua F. Felix, plust à Dieu, que le monstre de l'avarice, ne se cachast pas sous la couverture de tant de Livres, & que sous pretexte de leur étude, l'on ne travaillast pas à sa fortune propre, l'on n'entretint plûtost, que de terminer les procez, & qu'on ne s'écartast des Regles plus anciennes de la veritable équité. Mais, croyez-moi, Bernardin, cette abondance de Livres, vous servira fort peu, si vous n'apprenez bien Jesus-Christ, le Livre de vie, & si vous n'empruntez de lui, l'intelligence des autres, puisque c'est lui seulement, qui enseigne la plus vraye Jurisprudence, en découvre les obscuritez, & en termine les Questions les plus embroüillées. Une autre fois que F. Felix retourna chez le même Jurisconsulte, lors qu'il alloit plaider une cause, il arriva que tandis qu'ils s'entretenoient de compagnie, un Gentilhomme la partie du fait, lui envoya par un Valet ue veau, & comme F. Felix l'entendit faire quelques cris, il dit à Bernardin; Prenez garde à vous, que ces mugissemens ne soient des voix müettes, qui plaident auprés de vous, en faveur du Gentilhomme. Tandis qu'il en reprenoit plusieurs par cette agreable critique, il les engageoit à rendre Justice, avec plus de dégagement de leurs interests.

Il avertit franchement de son devoir un Jurisconsulte.

Agreable critique de F. Felix.

CXXXIV. S'il sçavoit quelqu'un, qui par devotion voulust aller aux sept Eglises de Rome, d'un petit discours, mais fort serieux, il l'instruisoit d'un si saint voyage, de cette utile maniere. Lors que vous allez visiter les Eglises, n'ayez des yeux que pour marcher, & que vôtre esprit ne pense qu'à Dieu, vôtre veuë ne soit attachée qu'à la terre, & vôtre cœur au Paradis. Lors que la naissance de Jesus-Christ étoit proche, il avoit coûtume, d'aller voir quelques Dames, & de leur dire; Mes Sœurs, (c'est ainsi qu'il appelloit les Dames de la premiere Qualité,) sçavez-vous bien qu'une Dame de Condition, arrivera bien-tost, lui preparez-vous un appartement? & comme chaque particuliere lui répondoit; Dites-moi, je vous en prie, F. Felix, quelle est cette Dame? C'est celle, répondoit-il, qui doit mettre au monde Jesus-Christ, preparez-lui le Palais de vôtre ame, pour la recevoir, elle, & son Fils, avec plus d'honneur, & de courtoisie; Et ainsi, soit qu'il avertist, soit qu'il exhortast, soit qu'il corrigeast, il en portoit plusieurs aux actions de la pieté.

CXXXV. Il avoit même coûtume de s'employer au salut des autres, d'une autre maniere, plus puissante assurement, que l'autre, qui est de paroles, puis que comme dit S. Leon, *Les exemples, ont plus de force, que les discours, & on enseigne plus de l'action, que de la voix.* Et quoique F. Felix animast tous les autres, à la pieté, & les obligeast à l'imiter, par les exemples de sa celeste vie, il étoit pourtant quelquesfois inspiré du S. Esprit, à faire certaines plus rares actions de vertu, qui apprissent à ses Suivans,

S. Leon serm. du ieus.

qu'une eminente vertu, reconnuë des autres, a beaucoup de force, pour les animer à la probité ; en voici des exemples.

Comme il prêchoit à tous, par son bon exemple, & ses saintes conversations.

CXXXVI. Lors qu'un jour, on devoit faire une Procession publique dans Rome, F. Felix prit pour Compagnon F. Marc de Tivoli, & lui dit; Allons prêcher dans la Ville; Alors il enfonça son capuce, baissa les yeux, mit ses mains fort modestement sur sa poitrine, avec son chapelet qu'il tenoit, dans une extrême modestie, & commença de marcher dans les ruës, sans regarder personne, & sans parler à qui que ce fust. Si quelqu'un le saluoit, il répondoit avec gravité, seulement un *Deo gratias*, & continuoit à marcher en silence. Aprés que dans cet équipage, il eut été dans les ruës principales de la Ville, il retourna au Convent; son Compagnon lui dit; Vous m'aviez dit, que vous alliez prêcher F. Felix? D'où vient que vous n'avez pas prêché? vous vous en estes peut-être oublié; Vous vous trompez, répondit-il, je m'en suis bien souvenu, & tout le temps que nous avons cheminé dans la Ville, nous avons prêché, vous & moi : ce qu'il disoit avec justice, puisqu'une bonne action, dit S. Bernard, *est une predication muette, mais puissante, qui persuade mieux la vertu, que celle de la parole*, parce que l'Habit austere, la nudité des pieds, la veuë baissée, la composition modeste de tout le corps, le grand silence, la mortification des sens, le mépris du monde, enfin la parfaite representation de la pieté, dans la personne de F. Felix, étoit une Predication animée, de tout son corps, qui persuadoit la Penitence aux plus grands pecheurs, aux plus mondains, la reforme de leurs mœurs, & à tous la regle plus certaine de leur salut. D'où un certain Archibrius dans Cassian, parloit des exemples de quelques anciens Peres, *Que la sainteté brilloit même dans leur Habit, & que leur seule veuë inspiroit de grandes Doctrines, à leurs Spectateurs* : Nous verrons dans le procez de la vie de F. Felix, que les Dimanches principalement, où il avoit plus de loisir, on l'a vû souvent prêcher de cette maniere, avec F. Mathieu, qui l'y accompagnoit, pour laisser à tous ses Suivans cet enseignement, que la regle plus juste, de la Predication de l'Evangile, consiste moins dans le bruit des livres, que dans les exemples des bonnes actions.

Serm. de la Resur. de I. C.

Dans ses Coll. 2.

CXXXVII. Mais admirons un rare spectacle, que F. Felix representa de sa personne, à toute la Ville de Rome, les jours du Carnaval, où elle a coûtume d'être comme abîmée, dans tous les plaisirs possibles, dont il avoit dessein de détourner des Chrêtiens. C'est une ancienne coûtume, qu'on doit plûtost appeller une corruption de mœurs, qu'on y fait, avec même des prix, des courses de chevaux, de mulets, & de buffles, que montent indifferemment toutes sortes de personnes, & alors paroissent tous les bouffons, les charlatans, & les especes de Tabarins, qui sont dans Rome, & disent cent brocards, cent sottises, & cent bouffonneries, à ceux qu'ils trouvent dans les ruës. Tout est permis alors au ventre, à la bouche, aux yeux, aux débauches, & à la volupté.

CXXXVIII. Lors que F. Felix déploroit, avec plus de ressentiment ces desordres, P. Alphonce Espagnol, & surnommé Lupus, homme illustre de ce Temps-là, & fort celebre par son rare talent de Predicateur, & par les actions de sa bonne vie, que nous vous donnerons ailleurs, l'alla trouver, & lui



dit; Quoi! F. Felix, la ville de Rome est toute entiere dans les plaisirs, & nous n'aurons pas les Nôtres : Je vous entends, répondit-il, P. Alphonse, mais j'ignore encore vos pensées. Le P. Lupus lui découvrit son dessein aussi-tost, & lui expose la maniere, dont ils pourroient troubler ces Bacchanales de Rome, si injurieuses à JESUS-CHRIST. F. Felix y consent, & aprés qu'il eut communiqué ce genereux dessein, à Philippes de Neri, son intime ami, qui avoit institué depuis peu la Congregation de l'Oratoire, ils ordonnent l'action de cette maniere.

CXXXIX. Avec le spectacle d'une action sainte il empécha les folies du Carnaval dans Rome.

Un Prêtre de l'Oratoire, revêtu d'un sac, avec une grande Croix, ornée d'un Crucifix, qu'il portoit des deux mains, marchoit le premier, & étoit suivi de deux autres Prêtres, de la même Compagnie, un flambeau à leurs mains. F. Felix marchoit le troisiéme, avec une grosse corde, dont il traînoit le P. Lupus; & terminoient cette Procession horrible, deux autres Capucins, F. Marc de Ville-Château, & F. Denis de France, chargez de cranes, & d'ossemens de morts. Aussitost que cette affreuse representation, parut dans cét Ordre, au milieu des jeux prophanes des places publiques, les Spectateurs eurent peur, & aprés P. Lupus prêchoit à pleine voix, contre les voluptez du Siecle, contre les Bacchanales du Temps, & contre les plaisirs d'une Rome trop prophane. Lors qu'il eut menacé toute la Ville des peines de l'Enfer, & des coleres de Dieu, & que les autres eurent crié misericorde, pour tout le peuple, tous furent épouvantez de sorte, qu'on admira, les assemblées de joüeurs, & de coureurs dissipées, les bouffons écartez, & tous les Spectateurs retirez dans leurs maisons. C'est ainsi, qu'aprés que F. Felix, & les autres eurent banni des places, & des ruës des troupes de Demons, qui conspiroient le meurtre des ames, ils retournerent chez eux, & s'occuperent aux loüanges de Dieu, de leur bons succés.

CXL. Sa sainte conversation engage la ville de Rome à la vertu

F. Felix, dans les autres occasions, engageoit à la vertu, de maniere ceux qu'il conversoit, avec tant de probité de vie, que comme tous desiroient sa compagnie, ils en empruntoient les exemples d'un conversation sainte, qui les rendoit plus vertueux; parce que soit qu'il agist au dedans, soit qu'il traitast au dehors, sa conduite étoit par tout si pleine de vertus, qu'elles jettoient des odeurs agreables, qui charmoient d'une Divine force tous ses spectateurs. En effet ses discours étoient rares, ils brilloient pourtant des splendeurs de tant d'humilité, de mansuetude, de respect, de gravité, de prudence, & de pieté, qu'accompagnoit une grande douceur de mœurs, qu'il sembloit un Orateur nouveau, descendu du Ciel aux hommes, pour leur persuader, avec peu de paroles sages, toutes les vertus. Enfin, comme la vie de F. Felix, dit amplement le procez qu'on en a fait, fut toûjours si parfaitement unie avec la vertu, qu'il ne sembloit pas, qu'on y pust desirer quelque chose, il n'est pas surprenant, que sa conversation exterieure, comme une Iris Celeste, representast les couleurs differentes des vertus, qui jettoient les hommes dans l'étonnement, & qui, comme des roses, & des lys du Printemps, ou comme l'encens sur des braziers, exhaloient les douces odeurs de ses exemples Celestes. Dites, si vous voulez, qu'il étoit

Ecclesf. 50. ch.

comme un vase d'or, orné de tant de perles precieuses de la Perfection Evangelique, qu'on pouvoit dire de lui avec le Sage, *Quasi arcus refulgens inter nebulas gloriæ, & quasi flos rosarum in diebus vernis, & quasi lilia quæ sunt in transitu aquæ, & quasi thus redolens in diebus æstatis, quasi ignis refulgens, & thus ardens in igne, quasi vas auri solidum, ornatum omni lapide pretioso.*

CXLI.

Mais tant plus F. Felix étoit obligé, par les emplois de sa quête, de converser les gens du Monde, tant plus se retiroit-il des entretiens, &

de la compagnie des Freres; parce qu'il jugeoit que la solitude étoit préferable à toutes les conversations, & il reflechissoit souvent, à ce qu'un Ange avoit dit autrefois, à l'Abbé Arsenius, *Fuge, tace, quiesce*: ce que reconnut aussi Seneque, lorsqu'il dit, *Que qui vouloit vivre innocent, devoit chercher la solitude.*

Comme il fut grand ami de saint Philippes de Neri: & comme il fuioit ses parens, & sa patrie.

FRere Felix traitoit avec beaucoup de personnes seculieres, parce que sa quête l'y engageoit, & il conversoit avec plusieurs Freres, parce que sa condition l'y obligeoit; je l'avouë, mais il se familiarisoit avec fort peu de gens. Son plus cher ami, qu'il eut au dehors de l'Ordre, fut saint Philippes de Neri, Fondateur des Peres de l'Oratoire, comme nous avons dit, qui fut canonisé l'an 1621. par le Pape Gregoire XV. Il étoit encore assez familier, avec deux autres Peres de l'Oratoire, P. Pierre de Spadari, & P. Persiano Rosa, Confesseur de S. Philippes. Il conversoit volontiers avec eux, parce que comme leur entretien n'étoit que de choses du Ciel, & qu'ils faisoient ensemble plusieurs exercices de pieté; ils s'animoient au mépris d'eux-mêmes, s'embrazoient mutuellement à l'amour de Dieu, & animez saintement de cette charité, qui les consumoit, ils s'excitoient les uns, & les autres à des actions si prodigieuses, que qui ne les auroit pas connus, pour des personnes de grande vertu, les auroit estimez des fous, quoiqu'ils fussent tous pleins de la Sagesse de Dieu, qui s'accommode si juste avec la charité. Il étoit plus familier auprés de saint Philippes, & il se plaisoit si fort dans ses discours, qu'il s'entretenoit souvent avec lui des choses Divines, d'où il estimoit tant sa sainteté, & lui rendoit tant de respects, qu'en quelque lieu qu'il le rencontrast, il se mettoit à genoux, & lui demandoit sa benediction bien profondément. Mais l'humilité de saint Philippes, n'étoit pas moindre, parce qu'il ne souffroit pas à genoux F. Felix, & que s'agenoüillant aussi, il le supplioit de lui donner sa benediction, qu'il estimoit meilleure que la sienne: d'où vient qu'ils disputoient souvent tous deux à genoux de la valeur de leurs benedictions: & aprés s'être tendrement embrassez, comme deux grands Serviteurs de Dieu, ils terminoient leur different de l'humilité. CXLII.

Admirables conversations de F. Felix avec S. Philippes de Neri son ami.

Comme l'amitié de ces deux Saints, ne tendoit qu'au profit de la vertu, il arrivoit, que lorsqu'ils se rencontroient, ils se saluoient d'une façon bien extraordinaire; l'un souhaittoit à l'autre qu'il fust pendu pour JESUS-CHRIST, & celui-ci desiroit à celui-là, qu'il fut decapité pour l'amour de Dieu: l'un disoit; Plust à Dieu, que je vous visse mettre en pieces: & l'autre lui répondoit: Je voudrois qu'on me vinst dire, que vôtre corps est en quatre parties dessus une roue. C'est ainsi que ces deux Saints, tous brûlans du feu de la charité, & comme enyvrez de ses flammes, qui les animoient à tout endurer pour JESUS-CHRIST, s'encourageoient l'un, & l'autre à la mortification de leurs sens, à la fuite du Monde, & au mépris de leurs personnes: de sorte qu'ils ravissoient ceux qui les consideroient, dans l'exercice d'une si charitable humilité, & dans une si humble charité. CXLIII.

F. Felix un jour étoit chargé de toutes ses bouteilles, qu'il avoit emplies dans sa quête: & par hazard il rencontra saint Philippes de CXLIV.

Neri à Monté-Cavallo: il étoit aprés Midy, lorsqu'ils se furent salüez reciproquement, F. Felix jugea par le crachat de S. Philippes de Neri, qu'il avoit soif, & il lui demanda, s'il étoit alteré; Ouy, lui répondit-il: O bien, je verrai maintenant, lui dit F. Felix, si vous étes bien mort au monde: alors il lui presenta une de ses bouteilles pleines, & lui dit; Beuvez à vôtre aise: ce qu'il fit aussi-tost, & ceux qui virent un fait si nouveau, comme s'il eust été trop indigne de l'un, & de l'autre, s'écrierent hautement; Voila un Saint, qui donne à boire à un Saint: & pourtant S. Philippes continua de boire, jusqu'à ce qu'il ne fust plus alteré: & alors il dit à F. Felix; Je vous ay obeï, maintenant il m'est permis d'éprouver aprés vous, si vous étes crucifié au monde: & ôtant son chapeau de dessus sa tête, il le mit sur celle de F. Felix, & lui dit; Marchez devant nous avec ce chapeau; Tres-volontiers, répondit-il en riant: mais si quelqu'un me le veut ôter, asseurez-vous que je ne m'en deffendray pas. Il marcha couvert de cette sorte, au milieu de la multitude, & les enfans crierent; F. Felix a un chapeau sur sa tête: mais lui sans s'arrêter à leurs cris, marchoit toûjours, lorsque S. Philippes envoya, lui redemander son chapeau, & finit alors ce merveilleux spectacle d'humilité, si digne de Dieu, des Anges, & des hommes. Ces deux Saints triompherent du monde, de cette ingenieuse maniere, & y parurent grands contempteurs de ses vanitez.

CXLV. Quoique F. Felix n'abhorrast pas, de converser avec ceux, à qui il pouvoit profiter par ses bons exemples, & faire quelque service par ses entretiens, il se priva toutefois de sorte, de la familiarité, & de la compagnie de ses parens, qu'au moment qu'il les quitta, il bannit de son esprit tous ses proches, & même sa patrie. Comme si donc il eust été étranger en ce monde, il y vivoit comme un homme sans païs, & sans alliance: & à cause que les siens lui étoiét égaux, avec les autres, il les aimoit tous d'une si semblable charité, qu'il évitoit exactement toutes leurs conversations, en sorte qu'il eut peine d'aller une fois à Cantalice, pour une affaire pressée: ce qui fut cause, que lorsque ceux de ce Bourg étoient plus en querelle, il obtint du Pape Gregoire XIII. une Indulgence Apostolique, qui les relevoit de l'excommunication qu'ils avoient encouruë, pour en avoir usé trop grossierement avec leur Evêque: d'où vient que F. Felix alla à Cantalice, & pour eviter les visites de ses parens, il ne voulut pas y entrer, & logea dans la campagne assez proche, chez son frere aîné, où comme il vit sa belle-sœur, occupée à lui preparer à souper, il lui dit; Pourquoi vous donnez-vous tant de peine à nous disposer un repas? Dieu nous donnera nôtre nourriture: allez seulement au jardin, & cueillez-nous des féves, & elles nous serviront. Les féves alors étoient à peine en fleur, & la femme lui dit; Les féves ne sont pas encore dans leur maturité, comment en mangeriez-vous? elles ne fleuriront pas si-tost: Vous vous trompez, repartit F. Felix; si vous allez en cueillir, assurément vous en trouverez de fort bonnes: Ne m'envoyez point davantage aux féves, repartit-elle; d'un grand mois d'ici elles ne seront bonnes, j'en suis bien assurée; Allez-y, dit F. Felix, & ne disputez plus, Dieu peut nous en faire manger aujourd'hui. La Belle-sœur obeït, plûtost par respect, que dans l'esperance de trouver des féves, & par permission de Dieu, elle en rencontra si grande quantité de meures, qu'elle en apporta une serviette pleine, à F. Felix, qui admira ce Miracle, & en remercia JESUS-CHRIST.

Il fuyoit la conversation de ses parens.

CXLVI. Et afin qu'on ne dist pas, que les féves ne venoient pas du Ciel, on n'en trouva pas une bonne, au jardin du frere aîné de F. Felix, jusqu'à leur

leur temps ordinaire : il en soupa bien, & aprés comme sa belle-sœur eut preparé son lit, à la mode du village avec la paille fraîche, il ne voulut pas y coucher, à cause, dit-il à la femme, qu'il étoit trop propre : & sortant du logis avec son Compagnon, ils se choisirent un lit plus dur, & plus pauvre, sous une arbre, où ils passerent la nuit, sans que ses parens pussent jamais le faire rentrer chez eux. Aprés avoir été si durement la nuit, à peine le matin fut-il venu, qu'il fit lire le pardon du Pape, dans le Bourg, & reprit le chemin de Rome. Ce n'étoit pas une merveille pour lui, parce qu'il abhorroit de sorte la familiarité de ses parens, & de ses amis, qu'il les haïssoit, comme veut l'Evangile, *Si quis venit ad me, & non odit patrem suum, & matrem, & uxorem, & filios, & fratres, & sorores, adhuc autem & animam suam, non potest meus esse discipulus.*

Dieu lui fournit des féves pour son souper chez ses parens.

S. Luc. ch. 14.

CXLVII. Il blâme les Religieux qui aiment trop leurs parens.

D'où il blâmoit principalement ces Freres de l'Ordre, qui attachez à leurs parens, plus que ne devroient des Religieux, ou bien voudroient trop souvent les visiter, ou ce qui seroit encore pire, sans penser à leur état, d'un si grand dégagement, solliciteroient, & deffendroient leurs procez, & leurs affaires domestiques auprés des Princes, & des Magistrats; il les appelloit des Contempteurs des Apôtres, & des Ennemis de leur doctrine, qui veut, que les Religieux consacrez à Dieu, s'abstiennent des affaires seculieres. En effet que veut dire ce desordre? que d'être Apostat de volonté, reprendre ce qu'on avoit quitté pour JESUS-CHRIST, retourner d'esprit en Egypte, regarder en arriere, aprés avoir mis la main à la charruë, & ensevelir les morts, contre la doctrine de l'Evangile.

CXLVIII.

Lors donc qu'un jour, un jeune Prêtre des Nôtres, lui eut demandé de ces petites croix, qu'il faisoit lui-même par devotion, & qu'il distribuoit aux gens du Monde, pour nourrir dans leur memoire la Passion de JESUS-CHRIST, il lui demanda aussi-tost, ce qu'il en feroit, & à cause qu'il lui dit, qu'il les porteroit en son païs, où il iroit bientost, & qu'il les donneroit à ses parens; il lui demanda encore ce qu'il alloit faire à son païs; Y voir mes parens, répondit-il : Et qui sont-ils? Et comme il lui eut expliqué toute sa genealogie, il lui repartit aussitost; Hà! pauvre miserable Prêtre, appellez-vous vôtres, ceux que vous avez quittez il y a long-temps avec le monde. Ils furent autrefois les vôtres, je l'avouë, mais au moment que vous les avez méprisez avec le Siecle, ils vous sont devenus des Etrangers; puis donc qu'ils sont morts à vous, & que vous étes mort à eux, ne les croyez plus à vous, prenez mieux vos mesures, & si vous étes sage, que vos parens ne vous voyent pas hors du Convent, & demeurant chez vous, priez Dieu pour eux : c'est ainsi que vous profiterez davantage, & pour vous, & pour eux. D'où l'on voit clairement, que F. Felix avoit herité cét esprit de dégagement de ces anciens Religieux, qui étoient si éloignez de la visite, & de la compagnie de leurs parens, & de leurs alliez, que celui qui paroissoit inquieté tant soit peu de son païs, & de ses parens, étoit indigne d'être appellé un Anachorette. Je n'en veux point d'autre preuve que le grand saint Basile, qui instruisoit le Moine Chilon avec ces sages paroles; *Si vous étes mort avec* JESUS-CHRIST, *à tous vos parens, & separé d'eux du côté du sang? pourquoi desirez-vous être encore uni avec eux; si pour l'amour que vous leur portez, vous voulez rebâtir, ce que vous aviez ruiné, vous n'observerez pas ce que vous avez promis à Dieu, & vous en serez condamné, comme un inconstant; Ne laissez donc pas un bien commencé, pour une affection trop tendre envers vos parens.*

Il reprend un Prêtre qui appelloit ses parés siens.

A Chilon de la vie solit.

CXLIX.

Nous ne pouvons croire, que ce grand détachement de parens dans

F. Felix, vint d'une autre source, que de sa charité, qui pour le purifier de tout amour terrestre, le degageoit de toute l'affection de ses parens,& de ses amis, puisque leurs entretiens sont souvent comme des lacqs aux Religieux, dont ils sont attachez de maniere, qu'ils ne peuvent s'élever à Dieu, comme il le devroient, & c'est assez de la charité fraternelle de F. Felix, envers ses prochains.

La Charité & l'Amour de Dieu de F. Felix, & de ses effets.

CL. A Cause que cette charité dont nous aymons Dieu sur toutes choses, est une qualité invisible, cachée dans nos cœurs, comme dans les lieux de son origine, elle ne peut être apperceuë de nous, que par quelques signes exterieurs, qui la representent à nos yeux, d'autant plus sublimes, que la charité qui les produit, est plus parfaite chez nous. Ces témoignages sont plusieurs, & j'ay jugé d'abord à propos, d'en écrire ici quelques-uns, comme preludes des autres, qui prouvent son grand amour envers Dieu, & aprés j'en écriray de plus grands, lors que je feray le recit historique de son Oraison, de ses extases, de ses ravissemens,& de ses visions.

CLI. Entre les signes plus manifestes de la charité Divine, dans nos cœurs, si nous en croyons S. Bernard, est une certaine douceur, & tendresse d'affection, vers le Nom adorable de JESUS. La raison en est belle: l'on dit fort vray, qu'un cœur ayme un objet, lors qu'on reconnoît, qu'il s'attendrit, à la seule prononciation de son Nom, qu'on fait en sa presence. Mais quel étoit ce feu d'Amour Divin, dans le cœur de F. Felix, puis qu'au moment qu'on nommoit devant lui, l'auguste Nom de JESUS, il en étoit tout attendri dans son ame, & lors qu'il le prononçoit, il versoit plusieurs larmes, & le proferoit avec tant de suavité, qu'on eust dit que sa bouche étoit toute pleine de miel. On pouvoit dire qu'il en étoit un rayon, qu'il distilloit toûjours de ses levres amoureuses si innocemment. Cet adorable Nom de son JESUS, étoit un adoucissement à toutes ses peines, le rafraichissement de son ame, & à sa faveur, il temperoit ces ardeurs secrettes, dont son cœur étoit embrazé: & ainsi s'il mangeoit, s'il beuvoit, s'il marchoit, s'il travailloit, s'il conversoit, s'il traittoit avec les autres, il avoit toûjours dans la bouche, & sur la langue, le Nom de JESUS, comme une preuve assurée, que son cœur en étoit l'amoureux dépositaire, en sorte qu'il pratiquoit ce que S. Bernard a dit, *Que toute la nourriture de son ame étoit insipide, si elle n'étoit arrosée de cette huille; qu'elle étoit sans goust, si elle étoit sans ce sel. Si vous écrivez, je ne vous goûte pas, si je n'y lis* JESUS; *si vous disputez, ou si vous conferez, je n'y m'y plais pas, si je n'y entends* JESUS: *dans la bouche*, JESUS *est un miel; une melodie, dans l'oreille; & dans le cœur, un fort agreable divertissement.*

Serm. 15. des Cant.

CLII. F. Felix étoit si affectionné à ce Nom adorable, que s'il rencontroit des petits enfans de la Ville, il leur apprenoit à prononcer JESUS, & lors qu'il l'entendoit proferer aux plus petits, il se sentoit si touché interieurement, qu'il versoit des larmes. Par le même sentiment il composoit de petites chansons, assez grossieres, je l'avouë, & sans leur mesure, mais pleines de l'Esprit de Dieu, qu'il disoit dans les occasions, pour soulager ses tendresses, d'un cœur si amoureux. En voici une seulement de plusieurs, qui servira de preuves à toutes les autres; elle est

sans artifice, parce que F. Felix l'ignoroit, & que son cœur en étoit plûtost l'autheur, que son esprit

Espece de petite chanson de F. Felix.

JESUS *Fils de* MARIE,
Mon Epoux, ma douceur,
JESUS *prenés mon cœur,*
Pendant toute ma vie.

JESUS *mon esperance,*
Pour qui j'ay tant d'amour,
J'attens de vous un jour,
L'auguste recompense.

CLIII.

Il avoit tant de goust à chanter ces chansons, qu'il y étoit souvent ravi en extase, & si élevé en Dieu, que son visage en devenoit tout embrazé, & demeuroit sans mouvement. Non seulement il les chantoit lui-même, mais encore il apprenoit à les chanter aux petits enfans, dans cette sainte pensée, qu'ils les chantassent, au lieu des vaines, & des prophanes du monde. D'où vient que lors qu'il entroit chez quelques Dames de qualité, où quelques jeunes Damoiselles leurs filles, apprenoient à joüer des instrumens, ou dançoient à leur cadence, il se sentoit si fort embrazé, de ce feu Divin, qui le consumoit, que quelquesfois il les prioit de cesser leur dance, & de ne plus toucher leurs instrumens, & d'autresfois même, il les prenoit de leurs petites mains, & y ajustoit du mieux qu'il pouvoit, ses chansons ordinaires, ou les chantoit avec elles, jusqu'aux larmes, aux soûpirs, & aux pensées de son Dieu.

CLIV.

Il avoit une devotion particuliere, à la Nativité, & à l'enfance de J. C.

Il avoit une devotion particuliere, au Mystere de la Nativité de JESUS-CHRIST, comme à son Enfance, & prenoit tant de plaisir à mediter leurs douceurs, qu'au temps, que l'Eglise celebre l'Avent, il chantoit souvent la nuit, dans ses Oraisons, ce Divin Motet, *Verbum caro factum est, & habitavit in nobis.* Mais la nuit de Noël, où le Sacristain avoit coutume de preparer aux yeux des Freres, un Oratoire en forme d'étable, qui representoit à la veuë, le petit JESUS né, la sainte Vierge, les Anges, les Pasteurs, & S. Joseph; il y versoit tant de pleurs, qu'il en moüilloit toute sa place, & y étoit si touché, des bontez d'un Dieu fait un homme, qu'il ne poûvoit s'empêcher d'y chanter ses chansons, dont il remercioit le petit JESUS de son amour, à l'endroit des hommes.

CLV.

Cette salutation Deo gratias, vient de la sainte Vierge.

Quelques années aprés, lors qu'un jour il entendit le Pere Lupus, dont nous avons parlé, loüer ces deux paroles, *Deo gratias*, dont on remercie Dieu, il en fut si touché, qu'il s'en servit depuis à salüer les autres, & il y trouvoit des sens si mysterieux de son Dieu, que par tout où il rencontroit des assemblées de petits enfans, il leur apprenoit à les prononcer, & à en loüer son JESUS. D'où vient qu'aprés plusieurs occasions, lors qu'ils voyoient F. Felix à la quête, dans les ruës, ils s'attrouppoient aussi-tost, & crioient *Deo gratias*, F. Felix, *Deo gratias*. Il sentoit même tant de douceur à les prononcer de sa bouche, que souvent, lors qu'il servoit la Messe, il ne pouvoit les répondre aux Prêtres, par les efforts de sa joye: & je ne m'en étonne pas, puis que cette façon de salüer, est si ancienne, que si nous en croyons S. Bonaventure,

elle emprunte son origine de la Vierge sainte, qui lorsqu'on la saluoit, rendoit son compliment de salut, avec ces deux mots, *Deo gratias.* Ce Seraphique Docteur en prend à témoin saint Hierôme, lorsqu'il dit, *Que la sainte Vierge benissoit continuellement Dieu, & crainte qu'en saluant, elle n'interrompist ses loüanges, si quelqu'un la saluoit, elle répondoit pour salut,* Deo gratias. *D'où cette coûtume est venuë, que lorsqu'on saluë les Saints, ils répondent comme elle,* Deo gratias. De là vient aussi, que lorsque les Religieux se rencontrent, les uns auprés des autres, ils se saluënt mutuellement par ses deux paroles, à l'exemple de Marie: d'où saint Augustin dit; *Qu'avons-nous dans l'esprit, à la bouche, & sous la plume, de meilleur, & de plus doux, que ces deux mots,* Deo gratias. *On ne peut rien dire de moins long, rien entendre de plus agreable, rien concevoir de plus grand, rien faire de plus fructueux.*

S Bonavent. de la vie de I. C. chap. 3.

Epist. 47. à Aurel. tom. 2.

De l'Oraison, des Extazes, & des visions de F. Felix.

CLVI. NOus avons veu jusqu'ici, des témoignages bien visibles de l'Amour de Dieu, dont brûloit le cœur de F. Felix : mais maintenant nous en allons voir de plus merveilleux, dans son Oraison d'esprit, qui comme une Academie d'amour innocent, où l'ame de celui qui prie, apprend à aimer Dieu au dessus de toutes choses, & dans sa contemplation à s'embrazer de sa charité, dit le Roi Prophete; *Concaluit cor meum intra me, & in meditatione mea exardescet ignis.* F. Felix s'y occupoit de maniere le jour, & la nuit, que comme, ni le bruit de la Ville, ni le tumulte du peuple, ni la foule des affaires, ni les emplois ordinaires de sa quête, ni les soins si differens de choses, ne l'y troubloient pas; il y étoit attaché constamment à Dieu, & l'y voyant toûjours present, il y embrazoit dans son ame des flammes plus ardentes de la Divine Charité. D'où vient que lorsqu'aprés ses travaux de jour, il faisoit Oraison la nuit, il y étoit presque consumé de braziers Divins, comme nous allons dire plus amplement.

CLVII. F. Felix dés son entrée dans la Religion, s'étoit proposé d'être assidu à l'Oraison, touché principalement de ces paroles de la Regle de nôtre Pere saint François, *Que les Freres prennent garde, de desirer sur toutes choses, d'avoir l'esprit de nôtre Seigneur, & sa sainte operation de prier toûjours Dieu d'un cœur épuré.* Paroles assurément, qui tirent toute leur force de la Doctrine de JESUS-CHRIST, qui nous dit dans son Evangile, *Opportet semper orare, & nunquam deficere:* & comme F. Felix, expliquoit ces paroles desorte à la lettre, qu'il ne devoit jamais être sans prier, en quelque temps qu'il fust, tout Evangelique, & Seraphique qu'il étoit, il avoit tellement resolu de prier sans remise, qu'en quelque endroit qu'il fust, & quelque action qu'il fist, à la quête, à la Ville, au Convent, aux affaires, dans les maisons, dans les entretiens, dans les ruës, il avoit toûjours son esprit recüeilli en Dieu: d'où vient que souvent, il ne connoissoit pas ceux avec qui il traitoit, quoiqu'ils lui fussent fort familiers, parce que son esprit étoit si attaché à Dieu, qu'il ne discernoit pas, ce qu'il voyoit de ses yeux : mais quoiqu'il fust si abstrait des choses, si pourtant (ce qui lui étoit particulier) il traitoit d'affaire avec les autres, c'étoit toûjours avec ce qu'elle meritoit d'attentions. Lors donc qu'un jour un des Nôtres, lui eut demandé, comment dans une si grande varieté de choses, qu'il avoit à faire dans la Ville; il pouvoit être si uni

d'esprit à Dieu, qu'il n'en étoit pas distrait, par tant d'especes differentes, qui passoient dans son entendement, par les ouvertures de ses sens: il lui répondit de cette maniere; Mon frere, toutes les creatures, qui tombent sous nos yeux, si nous les regardons d'une veuë bien épurée, il est sans doute, qu'elles servent de degrez à nôtre esprit, pour monter à Dieu, non seulement pour en avoir une connoissance plus distincte, mais même pour l'aimer plus ardemment: d'où vient que ce n'est pas la diversité des choses, mais l'impureté d'un esprit negligent, qui ne regarde pas Dieu, en elles, qu'on peut dire la cause de ce qu'il y éprouve de distractions. On peut connoître clairement, par cette réponse si sage de F. Felix, qu'il avoit acquis auprés de Dieu, de le voir present dans toutes les creatures, & que comme une Abeille mysterieuse, il en tiroit des preuves, & des motifs de son ardente charité.

F. Felix voyoit Dieu present dans toutes ses creatures.

CLVIII.

Cette assiduité d'Oraison, & cette élevation continuelle de l'esprit de F. Felix à Dieu, étoient causes, qu'il s'occupoit moins à l'Oraison vocale, puis qu'outre les Oraisons Dominicales, ordonnées par la Regle à nos Freres Laïcs, dont il s'acquittoit, avec toute la reverence qu'il pouvoit, & la derniere exactitude, comme s'il eust vû Dieu present, dans toutes leurs paroles, & la couronne de la Vierge qu'il disoit à son honneur tous les jours, il ne prononçoit pas ordinairement d'autres prieres de bouche, parce qu'il jugeoit plus utiles celles d'esprit, qui sans le bruits des lévres, élevent l'ame à la contemplation, & à l'amour de son Dieu. D'où souvent il reprenoit son Compagnon, F. Ange de l'Abbruzze, qui mettoit toute sa devotion, à proferer de bouche plusieurs Oraisons, & il lui disoit; Vous vous occupez tout entier, à prononcer toûjours vos *Beli beli;* mais sçachez que les voix de vôtre cœur, seroient bien plus agreables à Dieu, puis qu'il est plus avantageux, d'embrazer son ame de son Divin amour, que d'étourdir ses oreilles, de la multitude de vos paroles.

CLIX.

Pour satisfaire maintenant aux desirs de ceux, qui veulent sçavoir, avec quel ordre, & quelle methode F. Felix faisoit ses Oraisons d'esprit, je leur diray une chose vraie; Que dés ses premieres années de Religion, par la grace de Dieu, & par un long usage, accompagné d'un travail fidele, il gagna sur lui, que deux ou trois heures au plus, de sommeil lui suffisoient. D'où vient qu'il s'alloit reposer au commencement de la nuit, & sur les dix ou onze heures que les Freres sont retirez dans leurs chambres, il venoit faire Oraison dans l'Eglise, où il prioit jusqu'aux Matines, qu'il avoit pris soin de sonner toutes les nuits indispensablement. Aussi-tost qu'il avoit sonné, il se retiroit dans sa chambre, où tandis que les autres chantoient les loüanges de Dieu au Chœur, il prioit sa porte fermée, son Pere Celeste jusqu'à ce que les Matines, & l'Oraison fussent achevées, & lorsque les Freres étoient retirez dans leurs Cellules, il quittoit la sienne, pour descendre à l'Eglise, où il faisoit Oraison, jusqu'à Prime. Comme la Meditation des douleurs de Jesus Christ, lui étoit fort ordinaire, il y versoit autant de larmes, que s'il eust veu son Jesus, souffrir à ses yeux, & il étoit si touché de ses supplices, que tout attendri souvent de cœur, il s'écrioit de bouche, *Ha! mon* Jesus, *personne ne vous secouroit, & ne deffendoit vôtre cause.* Il fut aussi fort devot à la Vierge sainte, qu'il reveroit de sorte, qu'il disoit ordinairement, qu'il ne sçavoit que six lettres, dont les cinq premieres rouges, lui representoient la meditation de son Sauveur souffrant, & la sixiéme blanche, qui l'instruisoit du culte, de la Mere de son Dieu.

Quelle methode il gardoit dans ses Oraisons.

CLX.

Il seroit fort difficile de dire, quelle étoit l'Oraison de F. Felix, & de

combien de zele, de ferveur, & de dons du Ciel, elle étoit accompagnée; puis principalement, qu'il apportoit tant de soins, à se cacher des autres, qu'à peine avons-nous conservé, quelques restes de ses Oraisons, qu'on a pû connoître malgré lui. On peut toutesfois juger, parce que nous en allons dire de plus secret, de quelle excellence, étoit l'Oraison ordinaire de F. Felix.

CLXI. Lors qu'il étoit descendu de sa Cellule dans l'Eglise, aprés ses profonds respects au saint Sacrement, il commençoit par allumer une petite chandelle, dont il cherchoit exactement par tout, & s'il y trouvoit quelque Frere, il le prioit civilement de se retirer dans sa chambre: & ainsi tout seul, en solitude, il se plaçoit au milieu de l'Eglise, où aprés qu'il avoit fait une fort rude discipline, il disoit de bouche le commencement de quelque Antienne, ou de quelque Evangile, que sa memoire sçavoit, par rapport aux Temps. Mais à peine en avoit-il prononcé les premieres paroles, que son cœur s'ouvroit aux soûpirs, ses yeux aux larmes, & sa bouche aux ressentimens; son ame même toute entiere, si ardemment aux saillies plus embrazées de son ardente charité, que la foiblesse de son corps, n'en pouvant souffrir les ardeurs, il étoit promptement ravi en Dieu, & y demeuroit quelquesfois insensible, & sans mouvement. D'autresfois aussi, comme si sa chair eust voulu suivre son esprit, qui s'élevoit si fortement à Dieu, elle l'accompagnoit, à quelque hauteur de terre, & puis, comme indigne de le suivre, jusques dans le Ciel, où il alloit converser avec les Anges, elle le laissoit libre, dans toute son étenduë: & afin qu'on ne croye pas, que nous avancions ceci, sans de bons témoignages, en voici de fort dignes de foi.

Il est ravi en esprit, & de corps élevé de terre.

CLXII. F. François de Pistoie, qui entendoit dire plusieurs merveilles des extazes, que souffroit F. Felix, pour l'éprouver lui-même, un jour il se cacha dans la chaire, où l'on prêchoit d'ordinaire, afin que comme avant de prier, il cherchoit par tout, s'il ne trouveroit point de Freres, il ne crust pas, qu'il y eust quelqu'un dans l'Eglise, aprés son exacte recherche. Lors donc qu'il se jugea seul, au milieu de l'Eglise, il étendit, tout debout, ses mains au Ciel, & s'écria aussi-tost; O! Seigneur JESUS, bon, clement, misericordieux, je vous recommande ce Peuple, soyez-lui favorable, je vous en supplie, ô! JESUS, tout debonnaire, répandez vos misericordes sur tant d'hommes, & tant de femmes, qui nous chargent tous les jours de leurs bien-faits, & qui nourrissent tous vos pauvres, pour l'amour de vous; Ayez pitié, mon Sauveur, & soulagez leurs besoins. A peine eut-il dit ces paroles, qu'il versa aussi-tost quantité de larmes, & poussa des soûpirs si ardens, l'espace d'un quart d'heure, que son Spectateur en répandoit même des larmes. Il se reposa aprés, comme s'il eust obtenu ce qu'il avoit demandé, & il demeura l'espace de trois heures si immobile, dans la posture où il étoit, que F. François, qui le vit extazié, s'approcha de lui, pour voir s'il avoit encore quelque sentiment, le poussa, & trouva qu'il n'en avoit plus.

CLXIII. D'autres encore remarquerent souvent, qu'aprés trois ou quatre mots d'une Antiphone, ou d'un Evangile, où aprés l'ardente prononciation du nom de JESUS, il étoit transporté de telle sorte en Dieu, qu'il élevoit dans l'air assez haut son corps. Une nuit qu'il prioit dans l'Eglise, il prononça si souvent, & avec tant de ferveur le nom de JESUS, qu'un Frere qui observoit dans un coin sa façon de prier, en tomba dans un effroyable tremblement. F. Felix alors courut au plûtost à l'Autel du saint Sacrement, & il fut prévenu si promptement de l'esprit de Dieu, qu'auparavant qu'il eust pû se mettre à genoux, tout debout qu'il étoit,

Son corps est souvent élevé de terre.

son esprit fut ravi en extaze, & son corps élevé de terre, jusqu'aux balustres qui separent nos grands Autels, de nos Eglises. Une autrefois, qu'il se faisoit lire l'Antiphone de tous les Saints, *Vidi turbam magnam*, lors qu'il entendit ces paroles, *& omnes Angeli stabant in circuitu troni*, il poussa un grand soûpir, éleva sa face au Ciel, avec ses mains, & s'écria; O! ô! ô! Il fut alors si rempli de l'Amour de Dieu, & de joye Celeste, que tout yvre de consolation interieure, sans pouvoir se retenir lui-même, il crioit; V! û! û! & quelquefois il disoit; Hà! mon JESUS, hà! mon Dieu: & puis tout moüillé de larmes; il reprenoit sa premiere joye, & il chantoit quelqu'une de ses chansons, avec beaucoup de suavité: d'autrefois comblé des affections du Paradis, il frapoit des mains, & des pieds, sur le Prié-Dieu, où il étoit, comme s'il eust été dans les Chœurs des Anges. Dans un autre rencontre, on l'entendit parler avec nôtre Pere S. François, à qui il tendoit les bras, comme s'il eust voulu l'embrasser avec tendresse, & à qui il disoit; *O! Pere, ô! Pere saint François, souvenez-vous de vôtre pauvre petit F. Felix, ne l'oubliez pas, saint Pere.* Souvent encore on l'entendoit entretenir la sainte Vierge.

Mais quoique F. Felix fust si soigneux à cacher aux autres les faveurs du Ciel, qu'il recevoit de Dieu, qu'on pouvoit dire de lui, *In gaudio ejus, non miscebitur extraneus*, puisqu'il n'admettoit personne à la participation de ses secrets: quelquefois pourtant, il ne pouvoit les cacher de sorte, que par une permission de Dieu, & pour la gloire de son Serviteur, ils ne fussent connus de plusieurs. Une nuit, aprés avoir fait une heure & demie d'Oraison, proche la porte de l'Eglise, il se leva sur ses pieds, avec beaucoup de promptitude, comme celui qu'embrazoit un ardent amour de Dieu, courut au Grand Autel, & s'écria; O! mon amour, ô! mon JESUS; Lorsqu'il fut à l'Autel avec ces saillies d'amour, il vit sur la derniere marche son doux JESUS, sous la figure d'un agreable Enfant, tout éclatant de lumiere, & aprés l'avoir adoré profondément jusqu'en terre, il se pressa de l'embrasser à force de bras, avec tant de tendresse d'amour, & de le baiser avec tant de larmes de joye, que la charité tiroit de ses yeux, qu'abîmé presque dans ce torrent de plaisirs Celestes, il croyoit ne plus vivre, qu'entre les embrassemens, & les caresses de son aimable JESUS. Lorsqu'il eut joüi longtemps de la presence d'un Enfant si plein de charmes, il le perdit de veuë, & se trouva comme enyvré des plaisirs Celestes. CLXIV.

Il joüit souvent des caresses du petit Iesus en presence.

La vision qui suit est assurément merveilleuse, dont merita d'être spectateur nôtre P. Lupus, homme de grand esprit, & de sentiment de Dieu. Lorsqu'une nuit, proche de la Nativité du petit JESUS, il prioit dans un coin de l'Eglise, F. Felix y étoit si occupé dans la haute contemplation de cét excés d'amitié, que témoigne aux hommes, le Fils unique de leur Createur, au moment que descendant du Ciel, & du sein de son Pere, il voulut s'incarner au sein d'une Vierge, & de Verbe Divin qu'il est, s'y faire un homme comme nous, qu'il se sentit brûler interieurement, de tant de flammes d'amour, à la contemplation d'un si inconcevable Mystere, que par leur effort, il se leva debout, & courut à l'Autel du S. Sacrement, où tout brûlé des braziers de sa charité, il pria fort ardemment la sainte Vierge, de lui laisser embrasser son petit JESUS, un peu de temps, pour temperer ses ardeurs, par la joüissance de son Bien-aimé. La Vierge sainte aussitost, descendit du Ciel, avec son Fils entre ses bras, & d'un visage riant, plein des beautez du Paradis, elle le lui presenta amoureusement. L'esprit ne peut compren- CLXV.

La sainte Vierge lui presente son petit Iesus.

dre, ni la langue dire, ni la plume exprimer, avec quelle douceur d'amour, aprés qu'il l'eut receu des mains de Marie, il l'embrassa, le pressa sur son sein, le caressa de baisers, & le moüilla de ses larmes, lors principalement qu'il vit, que ce Divin Enfant, pour le consoler davantage, le regardoit avec agréement, & lui témoignoit toutes les caresses, dont l'âge des enfans est capable, qui le charmoient à lui rendre tout son amour, & alors il lui consacroit tous les embrazemens de sa charité. Aprés que F. Felix eut été quelque temps assez considerable, dans ces delices du Paradis, il rendit le petit Jesus à sa sainte Mere, avec tout le respect possible, & lorsque l'un & l'autre se retiroient dans le Ciel, il les y suivit de cœur, & d'esprit avec tant de joye interieure, que tout lui paroissoit fade, en comparaison du petit Jesus. Il est sans doute, que Dieu honnora son Serviteur Felix, de plusieurs autres visions, & de semblables ravissemens: mais comme il étoit si exact, à cacher aux autres, ces secrets du Ciel, il faisoit tous ses efforts possibles, pour les ravir à leur veuë. D'où vient que peu sont venus à nôtre connoissance, qui suffisent pourtant, par leur témoignage, pour nous apprendre, quelles étoient les ardeurs de sa charité.

CLXVI. Mais parce que l'Amour Divin, est de cette nature, que comme le feu, il n'est jamais oisif, & recherche toûjours des alimens propres à sa nourriture, & à ses entretiens: lorsque F. Felix consideroit que jamais l'ame n'est plus embrazée de la charité, que lorsqu'un homme s'unit de corps & d'esprit, au Corps adorable de son Dieu, dans l'Eucharistie, *& qu'il est fait* dit saint Cyrille, *concorporel avec* Jesus-Christ: il se preparoit à la sainte Communion, avec tant d'exactitude, & de pieté, que son amour y tiroit toûjours des soupirs de son cœur, & des larmes de ses yeux. Du commencement il communioit trois ou quatre fois la semaine, & depuis il obtint de ses Superieurs, de communier tous les jours, aprés une exacte confession de tous ses pechez, pour recevoir son Sauveur avec plus de pureté. Tant de pleurs alors couloient de ses yeux, & son cœur exhaloit par sa bouche, tant de soupirs de joye, que souvent il ne pouvoit dire, ni la Confession publique, ni ces paroles de l'Evangile, *Domine non sum dignus*, qui precedent la reception du Corps adorable de Jesus-Christ.

Il communioit tous les jours avec beaucoup de preparations.

CLXVII. D'une si grande devotion de F. Felix, pour le saint Sacrement, procedoit un respect si profond qu'il portoit aux Prêtres, à l'exemple de nôtre Pere S. François, que lorsqu'il en rencontroit quelqu'un dans la Ville, qui lui voulut parler, il se mettoit d'abord à genoux, lui baisoit les mains, & puis il l'entretenoit. Quelques Peres de la Compagnie de Jesus, voulurent lui parler un jour, assez proche de l'Eglise de saint Sebastien, & il tâcha de leur baiser les mains: mais comme ils les retirerent par humilité, il leur dit; Pourquoi, mes Peres, ne voulez-vous pas que je fasse mon devoir, & que je baise vos mains? Nôtre Pere S. François reveroit, & respectoit les Prêtres, comme ses Seigneurs, & ses Souverains; souffrez qu'à son exemple, je vous rende toutes mes soumissions. Lorsqu'il alloit en ville, avec des Prêtres, & que les peuples vouloient lui baiser les mains, il leur disoit; Mes amis, baisez les mains de nôtre Compagnon, il est Prêtre, & moi je ne le suis pas. Mais s'il rencontroit des Evêques, il avoit coûtume de leur rendre tant de respects, qu'un jour en trouvant un dans une ruë fort sale de Rome, qui pour lui laisser un passage moins fangeux, à cause qu'il étoit chargé de ses bouteilles, voulut s'arrêter: aussi-tost qu'il s'apperceut, que ce Prelat ne marchoit pas, à cause de lui, pour montrer avec quelle reverence,

F. Felix respectoit extremement les Prêtres.

on

on doit traiter les Evêques, il entra dans la bouë jusqu'aux genoux, sans même relever son habit, par une deference plus respectueuse de cét auguste Caractere.

Du Don de Prophetie de F. Felix.

PUis donc que tant de témoignages, des grandes actions de F. Felix, autorisoient si bien, dans tous les esprits, sa parfaite charité, il étoit à propos, que Dieu la confirmast par des dons Celestes, qui le fissent paroître non seulement un de ses Serviteurs plus fideles, mais encore un de ses amis les plus familiers. L'esprit Prophetique, & la connoissance des choses futures, comme des plus secretes, sont des plus considerables de ces faveurs Divines, parce que l'un, & l'autre sont du Domaine de Dieu, comme lui-même nous en assure par son Evangeliste, ***Iam non dicam vos servos, quia servus nescit quid faciat dominus ejus, quæcunque audivi à patre meo nota feci vobis.*** Et à cause que les choses, qu'a prédites F. Felix, sont en si grand nombre, qu'on en pourroit bien faire des Volumes entiers, nous ne rapporterons que celles qui sont plus dignes de foi, & qui peuvent plus édifier nos Lecteurs. CLXVIII.

Felix Peretti Cardinal Montalte, qui fut depuis Pape, & s'appella Sixte V. étoit fort familier, & bien devot à F. Felix. Un jour il lui demanda par divertissement; Que vous semble du Cardinal Montalte, F. Felix? ne montera-il jamais dans la Chaire de saint Pierre? Vôtre Eminence me fait cette demande en riant, lui répondit F. Felix: mais assurément la chose sera vraye, vous occuperez la Chaire de S. Pierre, & prenez garde à bien gouverner l'Eglise. Ce Cardinal avoit une sœur unique, qui lui étoit fort chere, & qui s'appelloit Camilla, à qui F. Felix prédit le Pontificat de son frere, lui disant; Camilla, ayez bon courage, Rome bientost vous obeïra. Lors donc qu'aprés la mort de Gregoire XIII. durant la vacance du saint Siege, tous les Cardinaux alloient au Conclave, F. Felix rencontra le Cardinal Peretti dans son carrosse, qu'on y conduisoit, & comme aprés l'avoir agreablement salué, il se fut recommandé à ses prieres; Allez, lui répondit-il aussitost, c'est pour vous qu'on fait la Féte: ce qui arriva comme il l'avoit prédit; parce que le Conclave ne s'accordant pas sur l'Election d'un Pape, les deux tiers s'unirent en faveur de Montalte, qui fut proclamé Pape, & nommé Sixte V. CLXIX. Il predit le Pontificat au Cardinal Montalte.

Il ne prédit pas au Cardinal Pisano, qui étoit malade, le Pontificat, mais une Felicité meilleure, je veux dire, la Celeste; parce que comme dans son extréme maladie, il eut fait venir F. Felix, à peine fut-il dans sa chambre, qu'aussitost d'un esprit joyeux, & d'un visage gay, il s'écria; ***Deo gratias, Deo gratias***: & alors prenant les deux mains du Cardinal, il lui dit; Criez, Illustrissime, criez, ***Deo gratias, Deo gratias***: & comme tous crierent ***Deo gratias***, le Cardinal eut tant d'agitation d'esprit, que se croyant gueri, il dit à la compagnie; Voila un homme plein de l'esprit de Dieu, nous devons sans doute rendre graces à ses bontez, parce qu'à peine est-il entré ici, qu'il me semble que je suis gueri: ce que disoit le Cardinal avec joye; & remerciement à Dieu: lorsque F. Felix lui dit; Vous vous trompez, Illustrissime, vous vous trompez, ne vous forgez pas ce contentement, vous avez bien un plus grand sujet de joye; regardez le Ciel, & avec reconnoissance réjoüissez-vous en Dieu, parce qu'il vous CLXX. Il prophetisa la mort & le Ciel au Cardinal Pisano.

appelle au Paradis. L'evenement de la prophetie fut vray, parce que peu de temps aprés le Cardinal entra dans l'agonie de la mort, & en mourant, on entendoit qu'il prononçoit toûjours entre ses dents, *Deo gratias, Deo gratias*, qui terminerent sa vie.

CLXXI. F. Felix étoit si éclairé de Dieu, pour connoître les choses futures, que souvent il en predisoit plusieurs, & separées, en un moment. Ange Petronio Patrice Romain, étoit un jour fort malade, & lors que le visitant, il l'eut consolé, & qu'en sortant il eut rencontré la Dame Hortensia sa fille, mariée depuis peu au Comte Titignano, qui le prioit instamment, pour la santé de Monsieur son pere, aprés l'avoir saluée bien civilement, il prit le bas de sa robbe, & lui dit; Ma fille, contentez-vous d'avoir un petit Ange dans le sein, vous engendrerez un fils, que vôtre pere toutesfois ne verra pas. Elle étoit enceinte alors, & plus en peine de la santé de son pere, que de son accouchement, & F. Felix l'assura de l'un, & de l'autre: ce qui se trouva fort vray par un heureux evenement, qui confirma tout ce qu'il avoit predit.

Il predit la santé à un pere & un fils à sa fille en même temps.

CLXXII. Tandis que Lavinia Carducci, souffroit d'horribles douleurs d'accouchement, F. Felix étoit à la porte de son logis, où il demandoit l'aumône, qu'on y donnoit ordinairement aux Capucins, son mary y entendit sa voix, & y courut aussi-tost, pour recommander à ses prieres, le soulagement de sa femme; Ne vous affligez pas, lui répondit F. Felix, nous aurons bien-tost un fils, qui vint aussi-tost au monde: & lors que toute la maison s'en réjoüissoit, l'homme de Dieu monta l'escalier avec le mari, entra dans la chambre de l'accouchée, & aussi-tost qu'il eut vû l'enfant, il le prit entre ses bras, & s'écria avec joye; O! qu'il est beau, qu'il est agreable. Ce que repetant toûjours, il tournoit dans la chambre, comme s'il eust été yvre d'esprit. Il rendit enfin l'enfant à la mere, lui disant; Ha! que vous nous avez donné un charmant, un agreable enfant: mais prenez garde d'y avoir trop d'attache, & crainte de mêler la tristesse de la mere, avec sa joye, il lui predit obscurement, d'un esprit de Dieu, qu'il acheveroit bien-tost son voyage, & que dans peu de jours, il seroit plus heureux; cet enfant en effet mourut huit jours aprés son Baptême.

Il assura qu'une mere auroit un fils, qui mourroit bien-tost.

CLXXIII. Il predit à Déjanira Boccabella, qui ne croyoit pas encore être grosse, qu'elle auroit une fille, qui se consacreroit à Dieu, & lors que neuf mois aprés, elle l'eut mise au monde, & qu'on l'eut appellée Antonia au Baptême, toutes les fois qu'il alloit à la maison de la mere, il flattoit cette petite mignonne, avec ces paroles; O! qu'elle est belle, ma petite Religieuse, elle sera l'épouse de Jesus-Christ. Ce qui arriva effectivement, puis qu'à peine eut-elle dix-huit ans, qu'elle renonça au monde, & entra dans le Monastere de Sainte Anne, où elle prit le nom de Marie Felix, à cause de la prediction de l'homme de Dieu. Il predit la même facilité d'accoucher, à plusieurs autres femmes qui ne se connoissoient pas encore meres; à Flaminia Cecchini, & Claire Aragona, particulierement, qu'elles auroient des garçons.

Il assura à une mere, qu'elle accoucheroit d'une fille Religieuse.

CLXXIV. L'esprit de F. Felix étoit si divinement éclairé, qu'il sembloit, qu'il n'ignorast rien des choses futures. Flaminia Bonsa avoit un fils, âgé seulement de trois ans: & comme un jour elle le prioit instamment de le benir, il y consentit, & aprés qu'il eut consideré l'enfant, il dit bien haut; Mon enfant, il faut aller en Paradis: & comme la mere s'affligeoit extrémement de cette parole, elle lui dit; Oüy en Paradis, F. Felix, lors qu'il aura quatre-vingt ans; Souffrez, répondit-il, souffrez qu'il aille au Ciel, il est un Ange: & l'enfant mourut un an aprés.

Il dit d'un enfant de trois ans à sa mere, qu'il mourroit bien-tost.

Une chose presque semblable, arriva à un autre enfant de sept ans, appellé Jules, fils de Jean Corso. Un jour qu'il étudioit avec ses petits compagnons, qui apprenoient la Grammaire, F. Felix entra dans l'Ecole, & regarda particulierement le petit Jules, lui disant; O! trois ou quatre fois heureux; Hà! plust à Dieu, que ce qu'on donnera bien-tost à ta jeunesse, s'accordast à ma vieillesse; & puis en l'embrassant il continua, Courage, mon petit Jules, remercie bien Dieu: & réjoüis-toi, parce que dans trois jours, les Anges te recevront, & te conduiront au Ciel, où tu joüiras des plaisirs Celestes. A peine l'enfant fut-il de retour au logis, que baisant les mains de son pere, il lui dit; Dans trois jours, les Anges me meneront en Paradis. Il fut dire la même chose à sa mere, qui le reprit aigrement de ces paroles, & comme s'il eust desiré sa mort, avec la sienne, elle lui donna un grand soufflet: l'enfant le receut fort paisiblement: & sans se fâcher, il dit à sa mere, Vous n'empécherez pas que je n'aille en Paradis. Le lendemain, lors qu'il fut de retour de l'Ecole, la fievre le prit, & elle devint si forte, que le troisiéme jour, il monta au Ciel, avec les Anges, comme il le montra clairement en mourant, par ses gestes, & par ses paroles. Le Maître de cet enfant, étoit un Prêtre nommé Maurice, qui voyant que le petit Jules ne venoit point à l'Ecole, contre sa coûtume, vint au logis de ses parens, où apprenant qu'il étoit mort, il leur dit la prophetie de Frere Felix, qu'ils ne sçavoient pas.

CLXXV. Et à un autre enfant, qu'il mourroit dans trois jours.

C'étoit la coûtume de F. Felix, lors qu'il prévoyoit divinement la mort de quelque malade, de l'y disposer par ses exhortations. Un jour il visitoit Georges Cesarini fort malade, & aprés l'avoir exhorté de se soumettre de cœur, & d'esprit aux Ordres de Dieu, il dit à Clelie Farnese, qui recommandoit fortement à ses prieres son mary; Madame, n'ayez plus tant de soins du corps, que de l'ame du Seigneur Cesarini, puisqu'il mourra de cette maladie, & ainsi soumettez-vous comme lui à la volonté de JESUS-CHRIST: Et lors qu'il connoissoit, qu'un mourant avoit plus besoin de suffrages, il le secouroit plus assiduëment de ses prieres: en voici un exemple. La femme du Seigneur Alexandre Poggi étoit malade, & F. Felix l'alla voir, le premier jour de sa maladie, & aprés l'avoir entretenuë de choses spirituelles, quelque peu de temps, il appella sa fille Hieronyma en secret, & lui dit; Si vous aimez Madame vôtre mere, comme vous y estes obligée, mettez tous vos soins à la faire confesser au plûtost, & à la disposer à la mort, où Dieu l'appelle dans peu d'heures, pour lui donner une meilleure vie. Cette nouvelle fit presque mourir la Damoiselle, âgée de seize ans ou environ, elle se preparoit même à pleurer, & à pousser quelques cris, lors que F. Felix lui dit; Taisez-vous, ma fille, appaisez vos larmes, & vos clameurs, c'est un ordre de Dieu, qui a de cette sorte mesuré sa vie. Ce n'étoit encore que le premier jour de la maladie de cette Dame, & elle ne faisoit soupçonner rien de fâcheux: d'où vient que la fille, conjuroit instamment F. Felix de prier Dieu, pour la santé de sa mere; Vous m'en conjurez, lui dit il, inutilement, puis que c'est un conseil arresté de Dieu; sçachez pourtant, que je l'aideray de mes prieres jusqu'aux derniers soûpirs de sa vie. Comme donc la maladie fut au troisiéme jour de son mal, & qu'il fut augmenté, il la visitoit tous les jours, & l'exhortoit à demander à Dieu ses misericordes. Au quatriéme jour, à mesure que croissoit sa maladie, il pressentit sa mort, & aprés qu'il l'eut laissée aux soins de son Compagnon, il se retira dans l'antichambre, où il se mit les genoux nuds à terre, enfonça son capuce sur les yeux, & pria Dieu pour la malade. Il fut quatre heures en prie-

CLXXVI. Il predit la mort à plusieurs.

res, tandis qu'elle combattoit avec la mort, & sur la quatriéme de la nuit, aprés que Dieu lui eut revelé, qu'elle étoit morte, il se leva de son Oraison aussi-tost, courut à son lit, & tout joyeux de son salut, dont il étoit divinement averti, il en remercia JESUS-CHRIST; il dit alors à Hieronyma fille de la deffunte Dame, qui pleuroit inconsolablement sa chere mere; Ne pleurez plus, essuiez vos larmes, vôtre mere n'est pas morte, & elle vit en Dieu, pour y vivre eternellement.

Il predit la santé à plusieurs malades.

CLXXVII F. Felix n'étoit pas toûjours un Prophete de mort, il l'étoit quelquesfois de vie: en voici des preuves. Prosper Francioni étoit malade dans son lit, depuis trois ans d'un reste d'apoplexie, & comme il eut demandé à sa femme, ce qu'elle croyoit de la santé de son mari, elle lui répondit, qu'il étoit fort malade, parce que son mal augmentoit tous les jours; Ayez confiance en Dieu, Lucretia, lui dit F. Felix, dans peu de temps il guerira de sa maladie: ils monterent ensemble à la chambre du malade, & lors qu'il fut à son lit, il lui dit; Dieu soit avec vous, Seigneur Prospero: comment vous portez-vous? Fort mal, répondit-il, & ma maladie, ne veut point de tréve, avec moi; Courage lui, repartit F. Felix, elle s'adoucira bien-tost, & Dieu l'obligera malgré elle, à vous donner du repos; vous joüirez dans peu de vôtre premiere santé: ce qui lui arriva effectivement, parce que comme si la main de F. Felix, dont il l'avoit touché à l'épaule, eust dissipé son mal, il en fut délivré en fort peu de temps, & lors que sa femme le vit aller aux affaires, dans la Ville, elle se souvint des paroles de F. Felix, & elle crut qu'un mort, & non pas son mari marchoit à ses yeux. Elle attendit donc, avec grande crainte, le succez de cette merveille: & comme il l'avoit assurée à l'oreille, que la guerison de son mari ne seroit pas longue, & qu'il mourroit bien-tost, elle apprehendoit tous les momens de sa vie, lors qu'aprés un mois de santé, il fut attaqué d'une autre maladie, dont il mourut, comme F. Felix lui avoit predit.

CLXXVIII. La Dame Flaminia Gabrielli étoit tres malade, & elle en étoit fort affligée, parce qu'elle craignoit de mourir, alors F. Felix l'alla voir, & lui dit; Pourquoi la mort vous épouvente-elle! ne la craignez pas, vous guerirez de cette maladie, & vous vivrez, jusqu'à ce que vous ayez marié vôtre fils Antoine, & Lucrece vôtre fille. La chose eut son effet, comme F. Felix l'avoit predit, parce qu'à peine les deux enfans de la Dame furent-ils mariez, qu'elle mourut peu de temps aprés.

CLXXIX. Avec le même esprit de Prophete, F. Felix assura, la Dame Camilla Zefferi de Leononi, qu'elle gueriroit, contre l'opinion, & l'esperance de tous. Cette Dame de qualité étoit malade si cruellement, que quoi que les Medecins plus experimentez, eussent éprouvé tous leurs remedes, pour la guerir, il les avoient employez inutilement, & tous concluoient, que jamais elle ne quitteroit son lit qu'avec sa vie: F. Felix l'alla voir, & lors qu'on lui eut dit, la conclusion des Medecins, il se prit à rire, & dit à la malade; Courage, Madame, vos Medecins ont fort mal conclu, je vous apporte de meilleures nouvelles, vous guerirez tres assurement, & bien-tost: ce qui se trouva vray, parce que peu de temps aprés la Dame fut toute délivrée de sa maladie. Elle avoit un fils fort jeune, qu'on nommoit Silvius Zefferi, qui s'étoit blessé le pied si cruellement, par une chute, que presque tout consumé des longueurs des Chirurgiens, & presque accablé d'autres maladies, qui suivirent son accident, il étoit si sec, & si maigre, que n'ayant plus que la peau sur les os, les Medecins le jugerent hetique, & par consequent sans remedes. F. Felix alors le vint voir, & il dit hautement; Cet enfant ne mourra pas, & il vivra, parce que les Medecins ignorent les desseins de Dieu. A peine

Autres differentes predictions de F. Felix.

eut-il dit ces paroles, que l'enfant commença de se mieux porter, & en peu de temps, il recouvra sa parfaite santé.

Le Seigneur Marius, de la Noble maison des Mattei, âgé seulement de quinze ans, étoit si malade, que de l'avis même des Medecins, on se disposoit à lui donner l'Extréme-Onction, & à recommander son ame à Dieu, F. Felix le visita, & aprés que de sa main, il eut touché sa tête, il s'en alla, & demanda en chemin, à son Compagnon, ce qu'il jugeoit du petit malade; Pourquoi, lui répondit-il, me demandez-vous, si un mort vivra? il est plus proche de l'une, que de l'autre: Taisez-vous, repartit F. Felix, le jeune homme vivra, & sera bien-tost gueri, n'en parlez à qui que ce soit, je vous prie; chose merveilleuse! le malade qui étoit presque aux portes de la mort, aprés que F. Felix l'eut quitté, commença de remüer les yeux, & parut si promptement avoir des forces, qu'en peu de temps, il fut remis en parfaite santé. CLXXX.

Virginia Savelli, étoit si malade dans son lit, qu'on la jugeoit incurable, & on ne lui donnoit plus de remedes. F. Felix lui rendit une visite, & aprés lui avoir dit, tous les accés, les symptomes, & les accroissemens de sa maladie, comme s'il les eust vûs de ses yeux, il la pria de prendre courage, & il ajoûta; Ne méprisez pas les remedes, vôtre mal est curable, & vous en guerirez tres-assurément: non pas toutefois dans la perfection, puisque Dieu l'ordonnoit pour son salut: elle s'y soûmit, & n'eut plus qu'une santé imparfaite, jusqu'à la fin de sa vie. CLXXXI.

On doit considerer attentivement, dans les predictions de F. Felix, que comme Dieu l'en avoit abondamment avantagé, il paroissoit comme un nouveau Prophete dans toute la ville de Rome, & pourtant on n'y voyoit rien de leger, ou d'inutile, mais tout y étoit pour la gloire de Dieu, ou le salut des ames, & comme sont les deux fins de tous les miracles, il est visible, que les siens n'étoient que de Dieu. Nous l'avons montré sensiblement jusqu'ici, nous le verrons encore bien clairement, dans la suite de sa vie. CLXXXII.

La Dame Constance Crescenzi de Qualité, avoit dessein d'aller à Nôtre-Dame de Lorette, pour y faire ses devotions, & elle doutoit, si elle meneroit avec elle Maria Paganella sa femme de chambre, qui depuis six mois, étoit fort affligée de coliques: & comme elle ne sçavoit à quoi se resoudre, elle délibera, d'en consulter F. Felix, & de s'en rapporter à son sentiment. Alors elle le fit venir, & lui dit; F. Felix, je veux par devotion aller à Lorette, & je doute, si j'y meneray avec moi, ma femme de chambre, qui a si souvent la colique; dites m'en vôtre pensée, je vous prie? elle étoit presente, lorsque F. Felix la considera, & dit à sa Maîtresse; Ne vous donnez point de peine sur sa maladie? qu'elle aille avec vous, Madame, Dieu sera avec elle. La Dame y consentit, elle mena sa Suivante, qui non seulement dans tout ce voyage, mais même depuis, n'eut plus sa colique. CLXXXIII.

F. Felix étoit fort ami d'Agathe Tavini, à cause de sa pieté, & un jour aprés quelques entretiens spirituels, il lui dit; Preparez vôtre ame à la tentation, Agathe, parce qu'il vous arrivera bien-tost une affliction, qui sera plûtost l'épreuve de vôtre vertu, que vôtre ruïne. La chose fut prompte, parce que le mary d'Agathe, donna un soufflet à un Notaire: l'on le mit aussi-tost à la chaîne, & il étoit à craindre, qu'on ne l'envoyast aux Galeres. La femme au même moment, envoya dire à F. Felix, le danger extréme où étoit son mari, & le recommander à ses prieres; il lui fait répondre, qu'elle ait bon courage, & que l'affaire se terminera fort heureusement: ce qui arriva quelque temps aprés, par- CLXXXIV.

ce que le Notaire s'accommoda avec le mari, & l'on lui rendit la liberté.

CLXXXV. On traitoit le mariage de Livia Fiambersi Damoiselle de Qualité, avec le Comte de Gambara, tous les jours on y formoit de nouvelles difficultez qui le differoient de moment en moment. Ce qui déplaisant fort aux parens de la fille, ils en parlerent un jour à F. Felix, qui leur dit; Pourquoi pensez-vous à Mademoiselle Livia? croyez-moi, elle seroit bien mieux, si elle se faisoit Religieuse, parce qu'en quelque endroit qu'elle cherche à se marier, elle trouvera toûjours des disgraces, & des difficultez; pour le Comte de Gambara, vous apprendrez bien-tost, ce qui en arrivera. Il ne dit rien d'inutile, puisque peu de jours aprés, le Comte fut tué dans la campagne de Rome, & par consequent son mariage terminé, avec sa vie. Livia alors fut mariée au Seigneur François de Marchis, avec qui, combien de miseres elle souffrit depuis, elle-même le dit fort souvent, lors qu'elle disoit la prophetie de F. Felix.

CLXXXVI. Ce qui arriva à un enfant de cinq ans, fils d'une femme nommée Veronique est merveilleux. Il étoit tombé d'une haute fenêtre, contre terre, où il s'étoit fendu la tête. Les Chirurgiens le traiterent, lorsque F. Felix frappe à la porte du logis, & y demande à parler à Veronique: sa mere, lui répondit, qu'elle étoit si affligée de la chute de son fils, qu'elle en étoit presque morte, & qu'elle ne pouvoit lui dire une seule parolle: mais, repartit F. Felix; ignorez-vous que je suis venu ici, pour le même sujet de son fils? Lorsque Veronique entendit la voix de F. Felix, elle courut promptement à la porte, où elle lui dit l'accident de son fils; Dieu sans doute, lui dit-elle, vous a conduit ici, pour consoler une mere affligée: Ne craignez rien pour vôtre enfant, répondit-il, il a été commis aux Anges, & il ne mourra pas. Tandis donc, que les Chirurgiens mettent le premier appareil à la tête du petit blessé, il se retire en secret, prie Dieu à deux genoux, pour la santé du malade, & se levant de sa priere, il dit à la mere; N'apprehendez plus rien pour vôtre fils, il guerira, & même quelque jour, il sera Capucin. Ces deux choses arriverent à l'enfant, parce qu'il fut gueri, & lorsqu'il eut l'âge d'un homme, il entra parmi les Capucins, où il s'appella Clement.

CLXXXVII. Un jour il visitoit un Marchand son ami, qu'on nommoit Pierre Mangili, qui brûloit d'une fiévre aiguë, il lui prit la main, & lui dit; Ayez bon courage, vous guerirez, & je mourray devant vous; & l'un & l'autre furent veritables. Le Provincial de Rome, appellé Bonaventure de Monreale, étoit un jour au Convent, & il lui dit; Pere Provincial, au nom de Dieu, si la Religion vous veut donner quelque Charge, ne la refusez pas. Ce qui lui donna plusieurs diverses pensées, parce qu'il sçavoit bien, qu'il ne lui auroit pas parlé de la sorte, sans une inspiration de Dieu particuliere. Mais il sortit de son inquietude d'esprit, & conceut la prophetie de F. Felix, lorsqu'il fut élû Procureur General de l'Ordre. Un jeune homme lui découvrit le dessein qu'il avoit, d'entrer dans les Capucins: il le regarda quelque temps, & puis il lui dit; Mon fils, vous serez receu parmi nous, vous y continüerez vôtre Noviciat, jusqu'à vôtre Profession, avec beaucoup de peines, & enfin vous y finirez vôtre vie, aprés y avoir enduré plusieurs travaux, & quantité de tribulations. Ce qui lui arriva, de la maniere, que lui avoit predite F. Felix, comme lui-même l'assura depuis dans plusieurs occasions.

Comme F. Felix connoissoit les secrets du cœur, & plusieurs choses secrettes.

COmme F. Felix n'avoit pas receu les lumieres de Dieu, pour connoître seulement les choses futures, mais pour penetrer encore les plus secrettes pensées, il est fort juste, d'en raporter des exemples. Les portes du cœur sont ouvertes seulement à Dieu, & lui seul a la force d'en penetrer, & d'en approfondir les secrets, *Tu solus nosti corda hominum.* D'où vient que toutes les fois, que les Saints découvrent Divinement, ce qu'enferme le cœur des hommes, dont la clef est entre les mains de Dieu, c'est une preuve certaine de son infaillible amitié, dont il les honore, comme ses amis, ce que dit le Psalmiste, *Incerta, & occulta sapientia tuæ manifestasti mihi.* Mais avec quelle liberalité, Dieu a fait cette faveur à F. Felix; on le verra clairement, par l'exemple qui suit: Valerius de la Vallée, Recteur de la Confrairie du Crucifix, pensoit d'eriger un Convent de Capucines, sous le titre de Jesus crucifié; à cause toutesfois que plusieurs difficultez sembloient s'opposer à sa pensée, & en ruïner tous les fondemens, dans ce dessein un jour, il rencontra F. Felix, qui aprés l'avoir attentivement consideré, lui dit; Pourquoi vos pensées troublent-elles vôtre esprit? & pourquoi perdez-vous courage? vôtre entreprise est de Dieu, & ainsi vous la devez poursuivre constamment, comme son ouvrage, & que ne vous en détournent, ni les difficultez de la chose, ni les oppositions des hommes; Dieu vous aidera assurément, & son pouvoir achevera son œuvre: Valerius, qui n'avoit jamais parlé de son dessein à F. Felix, fut étonné, qu'il l'en entretinst si ouvertement: ce qui lui donna tant d'esperance, & de zele, pour une chose qu'il ne doutoit plus être de Dieu, puisque F. Felix la sçavoit de lui, qu'il la poursuivit vigouresement, & l'acheva avec succés, sous la faveur du Crucifix. CLXXXVIII.

Un jour un Capitaine de Cantalice, nommé Ange Beccarini, vint voir F. Felix, qui aprés l'avoir consideré, lui dit; Pourquoi lui permettez-vous d'entrer dans vôtre ame? chassez la haine de vôtre cœur, arrachez-en la mauvaise volonté, & Dieu sera vôtre secours. Le Capitaine rougit, que F. Felix eust si parfaitement penetré dans son cœur, & qu'il y eust découvert une horrible pensée de se venger de ses ennemis: ce qui lui fut un puissant motif, à quitter sa haine, & à se reconcilier avec sa partie. CLXXXIX.

Il découvrit à un Capitaine la vengeance qu'il meditoit de son ennemi.

Paula Milaneze, femme de grand esprit, & d'une pieté singuliere, étoit si occupée, dans le ministere de Marthe, pour recevoir un homme de Qualité, qui devoit manger chez elle, qu'elle ne pouvoit aller, entendre prêcher un Predicateur Apostolique, & c'étoit son inquietude: & à cause qu'elle étoit fort fâchée, de perdre une occasion si belle de vertu, elle en versoit beaucoup de larmes. Ce qu'étant revelé de Dieu à F. Felix, lorsqu'il servoit la Messe, il mit un autre Ministre à l'Autel, & alla promptement chez cette Dame, dont la maison étoit proche des Capucins, où la trouvant toute en pleurs, il lui demanda; Qui vous fait tant de peine, pauvre femme? & qui vous oblige à tant de larmes? vôtre douleur est bien inutile, puis qu'entendre la Predication, lors qu'on a le loisir, est assurément une tres-bonne chose: mais s'occuper à son ménage patiemment, quand il le faut, c'est quelque chose de plus CXC.

agreable à Dieu; je servois la Messe, il n'y a qu'un moment, & aussitost que j'ay sceu vôtre douleur trop extrême, j'ai quittay l'Autel, & je suis venu pour vous consoler dans vôtre inquietude. Aprés que F. Felix eut si adroitement tiré cette Dame de peine, il retourna achever de servir la Messe.

CXCI. Je ne juge pas moins admirable, ce que nos Manuscripts disent, de Denis Migliorati du Bourg saint Sepulchre, qui vint au Convent, à dessein de communiquer à F. Felix, une affaire fort considerable. Mais auparavant qu'il lui parlast, comme si son cœur eust été un livre, où il lisoit toutes ses pensées, il lui expliqua tout le fait, & lui en donna de tres-utils conseils. Denis en fut si étonné, que sans lui parler, il se retira, en loüant Dieu, qu'il éprouvoit si merveilleux, dans son Serviteur Felix.

CXCII. *Il penetre un amour deshonnête & en guerit un Gentilhomme.*

L'admiration s'augmente, par ce qui arriva à Marino Ortí Noble Veronois, comme le prouve si assurément le procés de la Beatification de F. Felix. Il y avoit dix-huit ans, que ce Gentilhomme entretenoit un sale commerce, avec une Dame de Qualité, lorsque sa conscience lui reprochant ses crimes, & la Justice Divine l'appellant à une meilleure vie, il desira de rompre ses fers, & de se mettre en liberté. Mais helas (& c'est la condition malheureuse de ceux, qui ont pourri long-temps dans le vice de l'impureté) comme un paresseux, qui veut & ne veut pas, il desiroit quitter ses chaînes, & ne le desiroit pas, parce qu'il n'en avoit qu'une foible pensée, & non pas une volonté ferme. Il est vrai, qu'il éprouvoit une dure servitude, dont il eust voulu être dégagé, mais il aimoit encore ses liens: de sorte qu'il pouvoit dire avec saint Augustin, *Je soûpirois, non pas d'une chaîne étrangere, mais de ma volonté opiniâtre; l'ennemi tenoit mon vouloir, & m'en avoit forgé une chaîne, dont il m'avoit captivé, parce que de ma méchante volonté, la convoitise s'est formée: & tandis que j'ay servi ma convoitise, elle m'est devenuë une coûtume: & tandis que je n'ay pas resisté à cette coûtume, elle s'est établie en necessité dans mon ame.* Le Seigneur Marin agité de cette horrible tempête, ne pouvoit de lui-même éviter son naufrage, & il cherchoit auprés de toutes les personnes Religieuses de pieté, quelque prompt secours, qui le conduisit au port de son salut, aprés l'avoir heureusement retiré, des flots de cette mer irritée. Mais comme un jour il considera plus attentivement, que ses poursuites de soulagement, ne le tiroient pas encore, des flots agitez de ses voluptez brutales, il se promenoit tout triste, solitaire, dans la ruë de saint Marc, avec peu d'esperance de sa liberté, lorsqu'il apperceut F. Felix, qui venoit droit, & precipitemment à lui, qui aussitost qu'il l'eut approché, le prit par les mains, le remua fortement, comme s'il l'eust éveillé d'un profond sommeil, & s'écria tout proche de lui; *Donnez gloire à Dieu, donnez gloire à Dieu, donnez gloire à Dieu.* Marin qui ne connoissoit point F. Felix, & qui ignoroit le mystere de ses paroles, étoit dans la honte, & l'étonnement: mais F. Felix se retirant lui dit; Adieu, Seigneur Marino, que Dieu soit avec vous. A peine F. Felix fut-il hors de sa veuë, qu'il sentit en lui-même la misericorde de son Sauveur: & depuis ce moment, il commença de sorte, à dissiper les orages de son cœur, à rompre les chaînes de ses impuretez, à oublier sa Dame, & à changer en pures, ses deshonnêtes pensées, qu'il ne fut plus au pouvoir, & des caresses, & des prieres de la débauchée, de l'obliger à retourner chez elle: mais il l'abandonna de maniere, qu'il entreprit aussitost une meilleure vie: & alors il connut fort visiblement, la force des paroles de F. Felix, dont il lui avoit declaré, ce qu'il avoit de plus caché dans le cœur,

6. Liv. des Conf. ch. 5.

cœur, & avec quelle puissance elles lui avoient menagé le secours de Dieu.

Ce grand Serviteur de Dieu vit un jour en esprit la grande victoire, que remporterent les Chrétiens sur les Turcs, au Golphe de Lepante, sous le Pontificat, & le zele, du Pape Paul V. & avant que les nouvelles en vinssent à Rome, il la communiqua à Raymond Mazzoline Bergamasque, qui dans son entretien, avec F. Felix de l'armée Chrétienne, qui avoit fait voile au Levant, lui dit; Plust à Dieu, que nous eussions quelques nouvelles de cette grande victoire: Ne doutez pas, mon ami, lui répondit F. Felix, qu'elles ne viennent bientost, j'en suis bien assuré, & la nuit d'aprés, on les receut avec beaucoup de joye. Le Provincial de Rome, un jour eut la pensée, que F. Felix le fuïoit: d'où vient que pour l'estime qu'il avoit de sa sainteté, il doutoit, que son éloignement de lui, ne procedast de quelque deffaut, qu'il eust reconnu en sa personne. F. Felix, à qui Dieu revela les pensées de son Provincial, alla le trouver à sa chambre, lorsqu'il pensoit à lui, & lui presenta deux macarons, environ la Fête des Saints: le Provincial alors connut clairement, par les circonstances du temps, de la civilité, & du present de F. Felix, qu'il avoit penetré son interieur, & qu'avec cette petite courtoisie, il avoit voulu le détromper, & appaiser ses inquietudes. CXCIII Dieu lui revela la victoire des Chrétiens sur les Turcs sous le Pontificat de Paul V.

Un de nos Prêtres, voulut un jour envoyer à Naples, quelques-unes de ces petites croix, que faisoit ordinairement F. Felix, pour ses Bienfaicteurs de Rome: il avoit écrit déja à son ami, qu'on devoit les respecter extremement, parce qu'elles étoient de la main propre, d'un fort saint Homme. Lorsqu'il eut cacheté sa lettre, il alla trouver F. Felix, pour lui demander de ses croix, & il le trouva comme en colere, contre sa coûtume: mais lorsqu'il lui en demanda la raison, il lui répondit aigrement; N'avez-vous point de honte, vous qui comme Prêtre de JESUS-CHRIST, traitez tous les jours ses plus saints Mysteres, de mentir si bassement, que vous me croyiez, & m'appelliez un saint Homme? qu'avez-vous écrit dans vôtre lettre? vous me proclamez auprés des hommes, comme un Saint, moi qui suis le plus grand pécheur du monde: déchirez vôtre lettre, qui enferme un si horrible mensonge. Le Prêtre n'avoit montré sa lettre à qui que ce fust, & n'avoit dit à personne ce qu'elle contenoit, c'est ce qui fit son étonnement: mais Dieu, qui vouloit découvrir la sainteté de son Serviteur, & honnorer l'humilité de F. Felix, ou bien l'avoit rendu present au Prêtre, lorsqu'il écrivoit, ou bien lui avoit revelé ce qu'il avoit écrit. On pourroit mettre ici plusieurs autres exemples de cette verité, que je laisse pourtant, à dessein de poursuivre les miracles les plus considerables de sa sainte vie. CXCIV. Il connut divinement ce qu'un Prêtre avoit écrit & il l'en avertit.

De plusieurs Miracles operez par Frere Felix avec le Signe de la Croix.

COmme nous devons traitter des Miracles de F. Felix, dans la suite de cette Histoire, il est juste que nous commencions par avertir nos Lecteurs de deux choses fort considerables. La premiere que nous ne pretendons pas écrire ici tous les prodiges, qu'a remarquez le procez de Beatification de F. Felix, ou que nous fournissent nos Manuscripts les plus autorisez, parce que ce seroit une chose trop incommode à CXCV.



l'Historien, trop ennuyeuse à ses Lecteurs, & trop ample dans un Abregé de nos Annales. Je veux seulement vous presenter ceux, qu'on estime plus illustres, & laisser les autres, qu'on pourra lire si l'on veut, ou dans le procés de Beatification, ou dans nos Manuscripts, qu'on conserve encore aujourd'hui, pour y recourir dans les besoins.

CXCVI. Le vray Miracle n'appartient qu'à Dieu.

L'autre avis, qui peut instruire les Lecteurs, d'une connoissance plus distincte des choses, qui touchent la verité des Miracles, dont ils puissent mieux juger de ceux de F. Felix, le voici. Nous avons jugé plus à propos, auparavant que d'entrer dans ce Discours, d'avertir les Lecteurs, que le Miracle, selon la doctrine de saint Augustin, des autres Peres de l'Eglise, & des Theologiens, est un œuvre surnaturel, & du pouvoir infini de Dieu, que ne peut faire la nature creée. Ouvrage de Dieu qu'il opere, ou par lui-même immediatement, ou par le moyen des hommes mediatement avec quelque chose, qu'ils y employent de leur puissance, ou de leurs inventions; parce que, dit saint Thomas, comme il n'y a que Dieu, qui puisse changer la nature, il n'y a que lui, qui puisse operer des Miracles. Il y en a de deux sortes; les uns, qui procedent de la substance de l'œuvre, & ceux-là sont de vrais Miracles, parce qu'ils changent ouvertement l'ordre de la nature, comme l'illumination des aveugles, la resurrection des morts, la multiplication des choses, & d'autres semblables, dont l'ouvrage est si fort au dessus de la nature, qu'il ne releve que de Dieu. Il y en a d'autres, où l'on ne considere pas la substance de l'œuvre, qui surpasse la nature, mais seulement sa maniere d'agir, à qui comme ne peut arriver le pouvoir des hommes, on juge que c'est un Miracle, qui appartient à Dieu, comme sont les guerisons des maladies, en un moment, ou par l'attouchement, ou par la voix, ou par un signe de Croix, ou même par application sur un malade, de quelque chose sacrée, qui le guerit, quoiqu'elle n'ait aucune convenance naturelle à la cure de sa maladie, comme lorsqu'on le munit de quelques Reliques de Saints, qu'on le frotte d'huile ordinaire, qu'on lui applique même de la salive, au nom de Jesus-Christ, & qu'aussitost ou peu aprés, il recouvre sa santé. En effet comme ces operations regardent l'ordre surnaturel des choses, il est visible qu'elles n'appartiennent qu'à Dieu. C'est ainsi que lorsque mon Sauveur, appliqua de sa salive, sur les yeux d'un aveugle, il l'éclaira par un Miracle veritable. Les Lecteurs, aprés cette petite instruction de doctrine, pourront juger en Sçavans, quels furent les Miracles que fit F. Felix aprés sa mort, & durant sa vie. Nous commencerons par ceux-ci, qu'il fit avec le signe de la Croix, comme avec le secours plus favorable, dit S. Chrysostome, de toutes nos miseres.

S. Thomas 3 part. quest. 43 art. 2.

Il y a plusieurs sortes de Miracles.

CXCVII. La Dame Anna Borromea, mere du Connétable Colonna, étoit tourmentée d'une si grande douleur de tête, qu'elle n'en pouvoit être soulagée, par aucuns remedes de la Medecine. Elle fit venir chez elle F. Felix, dont elle connoissoit la sainteté, & le pria de faire sur son front le signe de la Croix, il lui imprima ce signe de nôtre salut, & aussitost ses douleurs furent dissipées.

CXCVIII. La Marquise de la Vallée, éprouvoit une si furieuse colique, qu'elle ne pouvoit avoir de repos. Comme F. Felix étoit à la quête, il l'alla voir, & aprés qu'il l'eut consolée de paroles, elle le pria de faire un signe de Croix sur son côté, puisqu'elle croyoit qu'elle en gueriroit. L'humble Serviteur de Dieu s'y opposoit, & faisoit ses efforts, de refuser la Marquise: elle le pressa fortement, de sorte qu'il lui fit un signe de Croix avec celle de son Chapelet, & elle fut guerie.

La Dame Ottavia Paravicina, sœur du Cardinal Paravicino, avoit un fils appellé Marc-Antoine Muti, malade de fiévre: un jour elle voulut, que F. Felix le vint voir, & le benit d'un signe de Croix; il mit les genoux en terre, où aprés avoir achevé sa priere, pour complaire à la mere, il fit le signe de la Croix sur le front du fils, & lui dit; Madame, ne doutez point de la santé de vôtre malade. Dés ce moment il se porta mieux, & peu aprés il fut entierement delivré de fiévre. Avec le même signe, il guerit le Seigneur Valerius de la Vallée, d'une ardente fiévre, dont au sentiment de son Medecin, qui fut surpris de sa guerison, il ne pouvoit naturellement être dégagé si-tost: d'où vient qu'il avoüa que cette cure étoit un Miracle, & tous en remercierent Dieu, en la personne de son Serviteur Felix. CXCIX.

Avec le même signe de Croix, quoiqu'il le fist d'une façon extraordinaire, il guerit d'une dangereuse maladie la mere de Cecile Saüli: lorsque cette Dame se sentit fort malade, & assez proche de sa mort, elle fut visitée par F. Felix, qui voyant sa fille toute en pleurs, & la maison toute en soupirs, en fut fort touché, & dit à Cecile; Ne pleurez pas, allons voir vôtre mere: lorsqu'il fut auprés d'elle, il la salua de paroles fort joyeuses, & il lui dit; Qu'avez-vous, ma Sainte? pourquoi apprehendez-vous? voulez-vous que je vous fasse un signe de Croix? Je vous en supplie, lui répondit la malade; Ayez donc maintenant confiance en Dieu, lui repartit F. Felix; il pancha sa tête alors sur celle de la malade, & de sa langue, il imprima sur son front, un signe de Croix, & peu aprés elle jetta beaucoup de sang par la bouche, qui témoignoit que sa fiévre se dissipoit. En effet le lendemain elle ne l'eut plus. CC.

La Marquise de Riano fort tourmentée de Colique, fit venir chez elle F. Felix, & le pria de lui faire un signe de Croix: Pourquoi, lui répondit-il, me demandez-vous cette grace? comme si j'avois la puissance de faire des Miracles? vous vous trompez assurément, je n'ay pas la moindre etincelle de sainteté; je suis un pêcheur, engagé aux rigoureux jugemens de Dieu: si pourtant vous avez confiance, & foi en la Croix, dont je vous beniray, elle servira à vôtre prompte santé. Aprés qu'il l'eut exhortée si saintement à reverer la Croix, il lui en imprima le signe, & aussitost elle fut delivrée de ses douleurs. Lorsque le Pere Clement de la Marche, Prêtre Capucin, ressentoit la même colique, avec tant de rage, qu'il se rouloit sur sa couche, comme un insensé, F. Felix le benit de trois signes de Croix, & il recouvra sa premiere santé. CCI.

Mais la guerison, qu'obtint de Dieu F. Felix à Martio Severolo, est merveilleuse. Il étoit malade à la mort, & au sentiment de ses Medecins, il ne devoit pas encore vivre trois heures: toute sa famille le pleuroit déja comme mort, lorsque F. Felix parut, par une providence de Dieu toute particuliere, proche la porte de son logis, où aussitost que l'eut apperceu Justinian, propre frere du mourant, il lui cria; Hà! F. Felix, mon frere se meurt, & il nous quitte avec sa vie: vous vous trompez, répondit-il avec joye, il se porte bien: Hé pourquoi nous menacez-vous de sa mort? Aprés cette parole, il monta à la chambre de Martius, & le benissant d'un signe de Croix, il se retira. A peine l'eut-il quitté, que comme s'il se fust éveillé d'un profond sommeil, il ouvrit les yeux, & peu aprés il fut entierement libre de sa maladie. CCII.

Avec un signe de Croix elle guerit deux mourans.

CCIII. Le Seigneur Bernard Olgiati, avoit à l'épaule gauche une apostême si profonde, & si dangereuse, que les Medecins, & les Chirurgiens desesperoient de le guerir: aprés tous les remedes imaginables, de leur Medecine, & de leur Chirurgie, on lui preparoit déja ses funerailles, lors que F. Felix l'allant visiter, eut à sa rencontre sa femme, qui lui dit toute en larmes; Hà F. Felix, s'en est fait, mon mari est mort, il nous abandonnera bien-tost: Taisez-vous, Madame, allons le voir, répondit F. Felix. Lors qu'il fut dans la chambre du mourant, il le salüa avec amitié, & lui dit? Que faites-vous Seigneur Bernardo, Dieu vous rende la santé? lui seul est capable de me la rendre, répondit-il, & pourtant F. Felix, je vous prie, benissez-moi d'un signe de Croix: tres-volontiers, dit-il, & aussi-tost, il fit decouvrir son épaule, y imprima un signe de Croix, & il lui dit; Ne craignez plus, vous guerirez assurement. Ce qu'ayant dit, il connut bien que le mourant alloit presque ressusciter, & il se retira. Mais à peine étoit il descendu de la chambre, que le pus sortit abondament de l'apostême de Bernard, & aussi-tost il fut gueri. Ce qui fit admirer à toute la Famille, un si grand miracle, & ils en remercierent Dieu, & son serviteur Felix.

CCIV. Il y avoit long-temps, que Portia Palusella, enduroit les douleurs d'une sciatique, qui la retenoit au lit, comme une estropiée, presque sans mouvement. Les Medecins avoient employé tout leur art, à la soulager, & fort inutilement; d'où ils l'avoient abandonnée, comme une incurable. F. Felix un jour alla la voir, & lors qu'elle lui découvre ses afflictions & ses douleurs de corps, il lui dit? Pourquoi perdez-vous courage? implorez seulement le secours de JESUS-CHRIST, & de la Vierge sainte, ils peuvent vous guerir tous deux: alors la malade le pria de la benir d'un signe de Croix, il y consentit, & il la quitta aprés l'avoir entretenuë, quelque temps, d'un discours du salut. Lors qu'il fut sorti, la Dame se sentit toute soulagée, & pour éprouver si elle n'étoit plus malade, elle se leva de son lit, mit les pieds à terre, & celle qui étoit auparavant comme immobile, marcha d'un pas aussi ferme, que si jamais elle n'avoit eu d'incommodité: ce qu'elle attribua à la faveur de Dieu, que F. Felix lui avoit obtenuë, par son signe de Croix, & elle l'en remercia avec toute sa Famille.

Avec le même signe de la Croix, il guerit une Dame, d'une longue sciatique.

CCV. Mais ce qui arriva à Fulvius Frisco, âgé seulement de six à sept ans, est sans doute admirable, & digne d'une consideration particuliere. Cet enfant, à cause d'une abondance de pituite, & de quelque foiblesse des nerfs optiques de ses yeux, n'en voyoit pas: on avoit employé tous les remedes possibles, à son soulagement. Il y avoit un an au moins, qu'il étoit aveugle, & ce qui étoit de pire, il sembloit être sans esperance de guerison, lors qu'il s'écria plusieurs fois; F. Felix Capucin me guerira, & me rendra la lumiere; mais comme il repetoit souvent ces paroles, son pere étoit étonné, qui ne connoissoit pas particulierement F. Felix, quoi qu'il sceust de quelle reputation, étoit dans la Ville son admirable sainteté: touché pourtant de la voix si frequente de son fils, il pria F. Mathieu de la Fossa, de conduire chez lui F. Felix: comme ce Frere sçavoit, que F. Felix n'aimoit pas, qu'on lui demanda de guerir des malades, sans lui parler de l'aveuglement du fils, il le pria seulement de visiter le pere. Il prit donc son temps d'aller au logis de cet honnête homme, & lors qu'il sceut son arrivée, il courut au devant de lui, avec son fils, qu'il conduisoit par la main; aussi-tost qu'il l'eut salüé, il dit au petit aveugle; Mon fils, voici F. Felix, que vous avez tant appellé; que lui voulez-

Avec son signe de Croix, il rendit la veuë à un enfant aveugle.

vous? Cét enfant ravi de la presence de l'Homme de Dieu, lui dit; O F. Felix, vous me pouvez guerir, & me rendre l'usage de mes yeux, j'en suis bien assuré. Il fut surpris de ces paroles, & lui demanda; quel est vôtre mal, mon fils? à qui je puis apporter remede, je suis aveugle, répondit-il, & vous pouvez me rendre la lumiere, rendez la moy, je vous en supplie: F. Felix subsista quelques momens en lui-même, lors qu'il entendit cet enfant, parler de la sorte, puis il lui dit; Ne sçavez-vous pas, mon fils, que je suis un pecheur, & le plus méchant des hommes? Comment donc pourray-je remedier à vôtre aveuglement; mais tant plus F. Felix sembloit s'opposer à cette cure par humilité, tant plus l'enfant élevoit sa voix, & s'écrioit; F. Felix, faites seulement un signe de Croix sur mes yeux, & je seray gueri. Il admiroit la fermeté de ce petit aveugle, à lui demander sa santé; il lui dit donc; Mon enfant, croyez-vous qu'un signe de Croix vous puisse guerir? oüy je le crois, dit-il, souvent: ce qu'admirant F. Felix, il fit mettre à genoux toute la compagnie, & dire trois *Pater noster*, & trois *Ave Maria*, pour la guerison du petit aveugle, puis touchant ses yeux, il y fit un signe de Croix, & lui dit; N'en doutez pas, mon fils, vôtre Foi vous guerira: à peine F. Felix eut-il achevé son signe de Croix, que l'enfant s'écria; Miracle, mon pere, Miracle, je vois clair, & je discerne tout, en témoignage de quoi, sans conducteur, aussi-tost il monta l'escalier du logis: Toute la famille se disposoit à publier ce Miracle par toute la Ville, lors que F. Felix s'y opposa, & se retira promptement, crainte que si l'on divulguoit ce prodige au peuple, on le crut un Saint, ce qu'il abhorroit extrémement, par humilité.

Miracles de Frere Felix, par l'attouchement de ses mains.

LEs Miracles que fit F. Felix, par le seul attouchement de ses mains sans signes de Croix, ne sont pas moins considerables, que les precedens: en voici quelques-uns des plus dignes de foi. Clelia Farnese, Duchesse de Cesarini, Dame de grande Qualité, & fort affectionnée à F. Felix, étoit tourmentée d'un grand mal de gorge, qui s'augmentoit tous les jours, malgré les remedes des meilleurs Medecins; elle fit alors appeller à son secours F. Felix, dont elle avoit éprouvé déja la vertu, & elle le supplia de la délivrer de sa maladie: il s'y opposoit, disoit-il, à cause qu'il n'en avoit pas le pouvoir, & pourtant, comme il vit qu'elle le conjuroit avec tant de larmes, & de foy, de la soulager auprés de Dieu, il se rendit à ses demandes, toucha son col de deux doigts seulement, & lui dit; Dieu vous guerisse, Madame: à peine eut-il dit ces paroles, que l'abcez qu'elle avoit dans sa gorge, s'ouvrit aussi-tost, jetta tout son pus, & elle reprit sa premiere santé. CCVI.

Jules Giacomelli, par une fiévre ardente, & une douleur aiguë, qui le pressoit du côté du cœur, étoit dans un état, où les Medecins n'esperoient plus rien de sa vie, & ils l'avoient abbandonné. F. Felix alors le vint voir, & comme il l'interrogeoit de la cause de son mal, il lui montra son côté gauche, & lui dit, que sa maladie en procedoit; F. Felix y toucha, & aussi-tost le malade, fut surpris d'un sommeil fort doux, dont étant reveillé quelque temps aprés, il se sentit sans fiévre, & sans douleur de côté, ce qui l'obligea d'en remercier Dieu, & son serviteur Felix. CCVII.

La maniere dont il guerit Pierre Strattalini d'un erisipele, est sans CCVIII.

doute merveilleuse. Ce mal avoit tellement enflé, & enflammé ses jambes, qu'il le rendoit presque fou; il eut recours à une espece de sorciere, qui lui appliqua quelques remedes d'enchantement, & ses douleurs en devinrent si furieuses, qu'il crioit comme un desesperé. F. Felix alors entra dans sa chambre, s'approcha de son lit, & au lieu de compliment, & de consolation de paroles, il prit de sa main ses deux jambes, les frotta l'une contre l'autre, avec grande douleur du malade, qui se prit à crier, & F. Felix à dire hautement, O! S. François, ô! S. François; comme il eut cessé, quelque temps aprés cette collision de jambes, Pierre fut parfaitement libre de ses douleurs & de sa maladie: & Dieu sans doute permit, que F. Felix fit douleur à ses jambes, par son mouvement extraordinaire, comme un châtiment sensible, du recours qu'il avoit eu aux Demons, puis qu'il étoit bien juste, que la Justice de Dieu l'en punit, auparavant que de lui accorder sa misericorde.

CCIX. Un jour F. Felix, trouva Virginia Vipereschi, Dame de Condition, & bienfaictrice de l'Ordre, dans une profonde mélancolie: & comme il lui en demanda le sujet, elle lui répondit; Mon petit Octavio, c'étoit son fils, se dispose à quitter la terre, & aller en Paradis, parce qu'il lui est venu une enfleure si dangereuse, par toute la tête, & sur son visage, qu'il paroît un monstre: & le pire de son mal, il lui serre de sorte la bouche, que depuis un jour, il n'a rien mangé, d'où les Medecins desesperent de sa vie: Ces Messieurs rêvent, dit F. Felix, cela ne sera pas: Hà! pleust à Dieu, répondit la Dame, & que je ne perdisse pas si-tost mon enfant; mais les Medecins ont conclu sa mort, il n'en échappera pas: Hé! bien, dit-il à la mere, allons voir vôtre fils, & à peine l'eut-il consideré, qu'il dit à Virginia, il ne mourra pas assurement, & il guerira, j'en suis assuré. Alors il lava ses mains avec de l'eau-benite, & à peine en eut-il touché la bouche, le visage, & la tête du petit malade, qu'au même moment, chose merveilleuse! l'enfleure se dissipa, sa bouche s'ouvrit, & l'enfant demandant à manger, est admiré de tous, dans une parfaite santé.

CCX. Cleria Della-Vallé, par une fiévre fort dangereuse, qu'elle souffroit, avec une grande douleur de tête, étoit en peril de mort, & un jour que F. Felix la visitoit, à cause de la devotion, & de la Foy qu'elle avoit en lui, elle se sentit interieurement toute consolée, & le pria de la toucher au front. Il y consentit par pure charité, & y mit ses mains durant un *Pater noster*, & un *Ave Maria*, & puis il lui dit; Confiez-vous en Dieu, qui vous a guerie, selon vôtre foy, Madame: ces paroles ne furent pas vaines, & comme si les mains d'un si saint Religieux, eussent chassé tout son mal, elle se sentit libre de sa fiévre, & de ses douleurs de tête.

CCXI. Le Seigneur Mutio Mattei, Noble Romain, & de grande Qualité, étoit reduit par une fiévre continuë, qui ne lui donnoit point de relâche, à cette derniere extremité, qu'il faisoit déja son testament, par l'avis de ses Medecins, & n'attendoit plus que la mort, aprés avoir receu le saint Viatique. Lors que F. Felix apprit, l'extrême danger, où étoit reduit un Seigneur de sa consequence, il vint promptement le visiter, & le malade qui connoissoit sa sainteté, le supplia de le toucher avec ses mains, ce qu'il lui accorda volontiers, & le guerit de tous ses maux, par son seul attouchement, avec l'admiration de tous ses Medecins, qui regardoient sa guerison comme impossible, à cause que sa fiévre étoit si maligne, qu'elle devoit le faire mourir, ou le laisser long-temps malade, & parce qu'ils reconnurent, que sa santé venoit du Medecin des Medecins, ils lui en rendirent leurs reconnoissances.

Le même presque lui arriva, avec Mario fils du Seigneur Mutio, jeune homme de quatorze ans, si malade, que les Medecins jugerent, aux symptomes mortels de sa maladie, qu'il y avoit peu d'esperance de sa santé. Son pere se souvint alors, du bienfait qu'il avoit receu de Dieu, par les merites de F. Felix. Il le fit venir voir son fils, & le supplia seulement de lui toucher la tête; il s'approcha du malade, le consola de paroles, & aprés l'avoir exhorté, de se confier entierement en Dieu, il mit ses mains sur sa tête, & le fils fut gueri aussi-tost, que l'avoit été le pere. CCXII.

Il guerit un mourant par son seul attouchement.

Autres Miracles de differentes manieres operez par F. Felix.

DIEU n'avoit pas seulement donné, aux mains de F. Felix, la vertu de faire des Miracles, mais encore à sa voix, à ses prieres, aux herbes même, & à toutes les autres choses, qu'il appliquoit aux malades: comme on peut voir par ces exemples, un particulierement, qu'on trouve dans nos Manuscrits, d'un certain Raymond Mazzolevi. Il y avoit long-temps, qu'il étoit malade d'une fiévre quarte fort incommode, lorsque F. Felix l'alla voir, à l'heure justement, que commençoit le frisson de sa fiévre, ce qui l'obligea de lui dire confidemment; Vous pouvez vous en aller F. Felix, parce que mon accés, qui me prend ne me permet pas, ni d'écouter, ni de tenir grand discours: A Dieu ne plaise, que je me retire, que vôtre fiévre ne soit passée, lui répondit F. Felix: si vous attendez cela, repartit-il, vous demeurerez ici bien du temps, parce que la fiévre, me travaille douze heures ordinairement; mais continua le serviteur de Dieu, si je ne lui donne qu'une heure, ira-t'elle jusqu'à douze? Il l'entretint donc une heure de temps, & lorsque la quarte fut au terme, qu'il lui avoit accordé, elle quitta le malade, & il en fut si ravi, qu'il publioit par tout ce miracle. F. Felix en usa de même, comme nous avons dit ailleurs, envers Nanni, Intendant de la Dame Virginia Savelli, qu'il guerit d'une grosse fiévre, avec sa seule parole. CCXIII.

Il délivra un fiévreux par une seule parole.

Avec sa priere, il délivra plusieurs malades de leurs maladies, particulierement le Cardinal Capozucchi, d'une fiévre continuë, de quarante jours, & fort dangereuse, en témoignage dequoi, comme une nuit, il se sentit dégagé, de sa maladie, de la même sorte, que si l'on l'avoit éveillé d'un profond sommeil, & qu'il eut reconnu, que sa guerison, étoit l'effet des prieres de F. Felix, il le fit appeller, & lui témoigna tant de carresses, & tant d'amitié, que tous jugerent bien, qu'il le consideroit, aprés Dieu, comme la cause de sa santé. CCXIV.

Constance Cotta, avoit une si dangereuse maladie, que n'en pouvant plus souffrir les rigueurs, elle n'attendoit plus que la fin de sa souffrante vie. F. Felix une nuit faisoit Oraison pour elle, comme elle l'en avoit fort instamment supplié, & alors sa maladie s'adoucit de maniere, que la retournant voir au matin, il la trouva sans peril, & peu aprés elle fut, si parfaitement guerie, que tous en furent dans l'étonnement. CCXV.

Settimia Benfornati, étoit en si pitoyable état, par les douleurs horribles, qu'elle enduroit, & par de si continuels vomissemens, que ne pouvant plus retenir d'alimens, elle étoit proche de sa mort. Au CCXVI.

Il délivre plusieurs malades par ses Oraisons.

moment qu'elle se sentit à cette extremité, elle se recomman a fortement aux prieres de F. Felix qui la visitoit, à l'instance d'une de ses Cousines, nommée Angele Antidei. Aussi-tost qu'il l'eut considerée, il lui dit; Confiez-vous en Dieu, Settimia, je m'en vais le prier pour vous; Ne craignez plus vôtre dangereuse maladie. Ce qu'ayant dit, il s'en alla, & la nuit lors qu'il prioit Dieu pour la malade, d'abord elle donna quelques signes de guerison, & son mal s'adoucit de sorte, que le lendemain, lorsque F. Felix retourna la voir, & lui demanda comment elle se portoit; Bien mieux, tres-assurement, répondit-elle, parce que mon vomissement ayant cessé cette nuit, il me semble, que je rentre dans la vie: Courage, Settimia, lui repartit F. Felix, vous serez bien-tost parfaitement guerie, & aprés que les genoux en terre, il eut fait quelque priere, il lui pendit au col, une de ces petites Croix qu'il faisoit lui-même, qui comme si elle eust été la derniere piece de son Miracle, la guerit, si parfaitement, qu'elle ne sembloit pas, avoir eu la plus petite maladie.

CCXVII. Olympia Orsina Duchesse d'Acqua Sparta, étoit si malade, d'une grosse fiévre, & d'un flux de sang si dangereux, qu'on craignoit extrémement pour sa vie, dautant plus que grosse de huit mois, elle étoit si dégoûtée, qu'elle ne pouvoit ni manger, ni même voir de nourriture. F. Felix la vint voir, & comme elle lui eut dit son dégoût, il lui fit manger un peu de jambon, qui lui réveilla de sorte l'appetit, qu'il fallut le moderer, & alors elle fut guerie de son flux de sang.

CCXVIII. Une chose, qui causa grand étonnement, non seulement à ceux de la maison, mais encore aux Medecins, fut la santé, que F. Felix rendit à Santi Marazzino. Il y avoit déja long-temps, qu'il étoit malade d'une fiévre continuë, & pourtant il voulut se lever de son lit, & aller à la fenêtre de sa chambre, pour voir la ceremonie, de la Procession, & de la Translation, qu'on faisoit des corps des Saints Abbundius, & Abbundantius, de l'Eglise de S. Cosme, & de S. Damian à celle de Jesus. Ce qui redoubla de sorte sa fiévre, que les Medecins le jugerent mort. Aussi-tost que F. Felix apprit de son pere, le danger où il étoit, il le vint voir, & à l'entrée de la chambre, il le salua agreablement, lui disant; Petit Santi, comment vous portez-vous? Fort bien, répondit-il, à cause que je seray bien-tost libre des miseres du monde: vous vous trompez, lui repartit l'Homme de Dieu, vous y serez encore long-temps: & alors il lui presenta un coing, qu'il tira de sa besace, & il lui dit; Réjoüissez vôtre odorat de ce coing, & recommandez-vous à Dieu: à peine le malade, eut-il mis ce coing à son nez, que la fiévre, dont il avoit été si travaillé, s'évanoüit, & peu aprés, il reprit si bien ses forces, qu'il recouvra une parfaite santé. Mais lorsque les Medecins retournerent voir leur malade, qu'ils jugeoient ou mourant, ou mort, & qu'ils le trouverent sans fiévre, & même tout gueri, ils croyoient que ce fust un songe, jusqu'à ce qu'informez du fait, de F. Felix, ils en admirerent Dieu, & lui donnerent leurs loüanges.

Avec l'odeur d'un coing, il gueriт un moribond.

CCXIX. L'on parloit si hautement, dans tout Rome, des Miracles, que Dieu faisoit par son serviteur Felix, & principalement à l'endroit des malades, dont la santé étoit desesperée, que tous recouroient à lui, comme au Medecin des prodiges. Paul Emile Zeffiry, ne pouvoit plus avaler ni boüillons, ni consommez, ni quoique ce soit, en sorte que les Medecins desesperoient de sa vie; lorsque Hortensia sa femme, eut recours à F. Felix, comme au dernier remede: Il y accourt aussi-tost, & aprés qu'il eut consideré le mari malade, il dit à sa femme affligée; Que craignez-

vous,

vous? Hortensia, il sera facilement gueri; Ha! lui répondit-elle, si un mort, a quelque esperance de vie, assurement mon mari guerira, puis qu'il est plus proche de l'un que de l'autre; Pourquoi en doutez-vous, lui repartit F. Felix? vous le verrez de vos yeux. Alors il proposa à toute la compagnie, de se mettre à genoux avec lui, & de dire tous, cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*, pour le pauvre malade, & aprés que cette priere fut finie, il lui pendit au col un nom de Jesus, & lui donna à manger, une espece de petit gâteau, que nous appellons en France un craquelin, qu'il prit dans sa besace, & que mangea le malade, du mieux qu'il put, parce qu'il étoit fort dur sous ses dents. Mais à peine en eut-il goûté, que ses forces lui revinrent, & fut entierement gueri: en sorte que les Medecins, qui retournerent le voir, étonnez de le trouver en un état si different de leur esperance, témoignerent tous, qu'une guerison si prompte, étoit plus un effet de l'Auteur de la nature, que d'elle-même, & que c'étoit un veritable Miracle.

Il en guerit un autre avec une espece de gâteau.

CCXX. Il guerit encore, Dom Germanicus Chartreux, d'une fiévre, & d'une squinantie, avec cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*, qu'il dit pour lui avec son Compagnon, & un signe de Croix, sur sa gorge: & André de Grandi, Referendaire de l'une, & l'autre signature, d'une grande douleur de tête, dont il le délivra parfaitement, aprés qu'il eut mis ses mains sur sa tête, & qu'il eut dit ces paroles de l'Evangile, *Super ægros manus imponent, & bene habebunt*, il fut si entierement gueri, qu'il ne fut plus sujet à aucune incommodité. Il guerit aussi d'une grande maladie, Erminia de la Porta, lors qu'il lui fit chanter, avec lui une de ces petites chansons, qu'il avoit composées; & Constance Crescenzi Dame de Qualité, avec un peu de vin, qu'il lui fit boire d'une de ses bouteilles, dont elle receut une entiere santé.

CCXXI. Finissons, je vous prie, ces Cures miraculeuses, que Dieu faisoit par son serviteur Felix, avec le Miracle d'un enfant mort, & ressuscité, par son seul attouchement, & quelques petites carresses. Un jour il étoit à sa quête ordinaire, avec son Compagnon F. Mathieu de la Fossa, lors qu'arrivez au commencement d'une ruë, ils se separerent l'un de l'autre selon leur coûtume. F. Felix prit alors un chemin, qui le conduisit à une maison, où il entendit faire grand bruit, de clameurs confuses, & pousser des sanglots, qui l'assuroient de quelque douleur extraordinaire; il y entra, pour voir ce que c'étoit, & rencontra une femme tout en larmes, qui lui dit; Je suis la personne du monde, la plus affligée; cette nuit en dormant, j'ai étouffé mon petit enfant, & à cause qu'il est mort de cette maniere, mon mari ma menacée, que si cette imprudence, dont au moins je suis coupable, m'arrivoit encore, il m'assommeroit, & comme il est d une humeur assez furieuse, je n'attens plus que la mort, de sa barbarie. F. Felix fut attendri des larmes, & des craintes de cette femme, & il lui demanda où étoit son fils; elle le lui montra mort, & étendu sur une table, sans aucun mouvement. Cét enfant, dit-il, est endormi, il n'est pas mort: il le prit alors de ses deux mains, & le carressa, comme s'il étoit en vie, & aprés qu'il lui eut donné un petit soufflet, l'enfant qui étoit mort, ouvrit les yeux, & se prit à rire à F. Felix, qui le rendit aussi-tost à sa mere, & se retira, en fermant la porte de la maison, dont il sortoit, crainte qu'on ne publiast son Miracle, & pourtant la femme le dit à plusieurs voisins, qui tous le dirent par toute la Ville: lui même y donna vogue, au moins à son Compagnon F. Matthieu, à qui il le confia sous le secret, & sous les menaces du jugement de Dieu, s'il le reveloit à qui que ce fust durant sa vie.

Il ressuscite un enfant mort avec sa priere.

Quelques autres Miracles de F. Felix.

CCXXII. Miracle considerable de vers à soye.

IL nous reste à dire ici, d'autres Miracles, que fit F. Felix, par la vertu qu'il en recevoit du Ciel, à la plus grande gloire de Dieu, & la consolation de plusieurs, de ceux particulierement qui recouroient à ses prieres, dans tous leurs besoins. Entre ces Miracles est fort considerable celui, qu'on lit de certains petits vers, de Magdeleine Fanucia, qu'elle nourrissoit, pour faire de la soye. Elle apprehendoit leur mort, à cause des plüyes continuelles, qui l'empeschoient de leur pourvoir de meuriers blancs, pour leur nourriture. Un jour que F. Felix faisoit sa quête, il l'apperceut toute triste, sur sa porte, & lui en demanda la raison: elle lui dit: & il lui répondit; Pourquoi vous inquietez-vous de vos vers à soye? ne craignez plus rien pour eux, & se retira aussi-tost: peu aprés il revint tout chargé de feüilles de meurier blanc, monta lui-même au lieu où étoient ces vers, qui rampoient sur terre presque sans mouvement, étendit ses feüilles sur eux, & invoca le nom de nôtre Pere saint François. La femme toute triste, qu'il mist sur ces insectes des feüilles toutes moüillées, lui cria; Que faites-vous F. Felix? vous achevez de tüer mes vers. Il ne fit pas grand état de ses cris, il ajusta toutes ces feüilles sur ces petits animaux, & puis il s'en alla. Magdeleine fut si fâchée de ce que F. Felix avoit fait, qu'elle en avertit son mari, à son retour de la Ville, & il fit aussi-tost bien fermer la porte de sa chambre, où étoient les vers, qu'il croyoit morts cette nuit, crainte que leur mauvaise odeur, n'infectast tout le logis; mais la chose eut un succés bien different, de la pensée du mari, & de la femme; parce que comme celle-ci se levoit le matin, & qu'elle voulut mettre ses pieds dans ses pantoufles, elle les trouva presque pleines de ses vers à soye, qui commençoient d'y filer leurs coques; elle fut fort surprise, d'où ils étoient venus, dans sa chambre, lors qu'ouvrant la fenêtre, elle en vit plusieurs aux murailles, qui travailloient à leurs ouvrages: alors elle courut à la chambre, où l'on conservoit les autres; elle y vit une chose admirable à tous les Siecles, parce que ces vers, qui n'avoient pas encore cessé leur mangeaille, qui ne s'étoient pas attachez à leurs branches, qui n'avoient pas employé le temps necessaire à vuider, & à tirer de leurs petites entrailles, les premiers filets, & les plus grossiers, dont ils forment leurs petites coques, qui même devoient être morts, des feüilles moüillées, qu'ils avoient mangées, & qu'enfin l'on croyoit sans vie, furent admirez de Magdeleine, si prodigieusement avancez, en une nuit, contre l'ordre commun de leur nature, qu'ils avoient déja eventré leur petit corps, de leurs soyes moins precieuses, & en avoient commencé leurs coques, que faute des branches qu'on leur prepare ordinairement, ils avoient attachées aux murailles de leur chambre, où ils filoient de leur mieux; qu'ils s'étoient même placez sur les buffets, sur les autres meubles, aux planchers, & aux autres lieux de leur logis, où ils travailloient exactement. Elle fut si surprise, & si joyeuse de ce spectacle, qu'elle avoit peine d'en croire ses yeux; mais aprés qu'elle fut revenuë de son étonnement, & qu'avec son mari elle eut remercié Dieu, d'vne si grande merveille, elle apprit qu'une trop grande prevoyance des choses étoit souvent trompeuse, & qu'on devoit s'en rapporter davantage à la Providence Divine, dans tous ses besoins.

Entre tous les Miracles, dont la bonté de Dieu, a coûtume d'honorer la sainteté de ses Serviteurs, il est sans doute, qu'un des plus considerables, est la multiplication des choses, parce que comme elle approche plus de la puissance Divine, elle déclare davantage en sa presence, les merites de ceux à qui son pouvoir en a accordé la grace, qui ayant été fort ordinaire à F. Felix, montre clairement à tous, combien sa sainteté étoit precieuse aux yeux de Dieu. CCXXIII.

L'an 1586. Lavinia Carpi, avoit chez elle, quelques bottes de blé, qui s'étoient pourries, par la negligence de ses domestiques. Ce que voyant F. Felix, qui l'alla voir, en qualité de bien-faictrice des Capucins, & de son amie particuliere, il benit, remüa, & purifia ce blé, & la farine qu'on en tira, dura si long-temps, qu'il sembloit qu'elle ne finiroit jamais. Aussi-tost que ce Miracle fut sceu dans la Ville, plusieurs en furent si surpris d'étonnement, & de joye, qu'ils demanderent de cette farine à Lavinia, dont aprés ils firent beaucoup de gâteaux, soit pour les yeux, soit pour des fiévres, soit même pour des femmes tourmentées des douleurs de l'enfantement, on en peut lire les merveilles, dans le procez de Beatification, & icy seulement celle qu'on admira en la personne de Rutilius Benzoni, malade à la mort, aprés qu'il eut receu l'Extréme-Onction, il se souvint, par permission de Dieu, qu'il avoit chez lui un gâteau, de la farine de Lavinia; il se le fit apporter par sa femme Artemise, & à peine en eut-il goûté, d'un petit morceau, qu'au même moment, il fut si bien gueri de sa fiévre, de ses douleurs, & de sa dissenterie, que le lendemain il quitta le lit, avec l'étonnement de tous ses amis. CCXXIV.

F. Felix par ses prieres multiplie le pain, le vin, & l'huile, de plusieurs particuliers.

Au temps d'une grande disette de la Ville, F. Felix alla demander à une femme, un peu de farine, & comme si elle eust voulu rire, elle lui dit, qu'il y avoit long-temps qu'il n'y en avoit plus, dans le coffre où on la gardoit, ni même de pain dans son armoire, & que si elle y en cherchoit, comme il l'en prioit, elle n'y trouveroit, au lieu de farine, que des toiles d'araignées. F. Felix lui repliqua, qu'elle allast voir par complaisance seulement à son coffre à farine, s'il n'en restoit pas tant soit peu; elle y va, & le trouva si plein, qu'elle ne put le refermer. On fit plusieurs gâteaux de cette farine, qui guerirent quantité de maladies, & multiplierent le pain, d'une pauvre femme particulierement. CCXXV.

En ce temps là, demeuroit à Rome, un nommé Barthelemy, si affectionné aux Capucins, que toutes les fois que F. Felix lui demandoit l'aumône, il la lui donnoit fort volontiers. Il lui avoit même reservé un muids de vin, qui depuis qu'il en remplissoit ses bouteilles, devoit être vuide, & jusqu'à la lie: il en ôta donc la canelle, & le fit mettre entre ceux, qui ne servoient plus, & qu'on gardoit pour une autre année. Deux ans aprés, lors qu'on voulut le remplir, & qu'on eut envoyé le prendre à la cave, on le trouva si plein, qu'on ne put l'ôter de sa place. L'on en avertit Barthelemy, qui s'en mocqua, parce que, disoit-il, on n'y a point mis de vin, il y a deux ans entiers, depuis qu'on la vuidé, pour remplir les bouteilles de F. Felix; Mais comme on insistoit fortement à Barthelemy, qu'il y avoit beaucoup de vin dans son tonneau, il alla le voir lui-même, le sonda, le reconnut, le remua, & trouva qu'il étoit si plein, qu'on ne pouvoit le mouvoir qu'avec peine: quoi plus, il s'étonne, il tire du vin, & il voit des merveilles, qui ne peuvent être que de Dieu, d'où il conclud, que c'est un effet des prieres de son serviteur Felix; Mais afin que le prodige fut plus merveilleux, comme ce vin venoit du Ciel, il fut trouvé, si delicat, que Barthelemy en presenta des bouteilles, à CCXXVI.

plusieurs Cardinaux de Florence, de Montalte, & de sainte Severine, particulierement, comme à quantité de Princes, & de Prelats de Rome. C'est ainsi que Dieu voulut recompenser les aumônes que Barthelemy faisoit pour son amour, aux siens, & à son serviteur Felix.

CCXXVII. Non seulement F. Felix, a multiplié le pain, & le vin de nos Bien-faiteurs, mais encore leur huile. Le premier exemple de cette merveille, est celui qu'on recite d'une certaine Lavinia veuve, qui demeuroit proche l'Eglise Nôtre-Dame de Mont-Serrat, & à qui F. Felix demanda un peu d'huile pour l'amour de Dieu; elle lui répondit, qu'elle n'en avoit plus, il y avoit deux jours, & que le vase où elle le conservoit étoit vuide, que si pourtant elle en trouvoit encore, elle le lui donneroit fort volontiers. Alors elle courut à sa cruche, & la voyant pleine jusqu'à l'embouchure, elle s'écria toute surprise; Miracle, Miracle! Pourquoi criez-vous miracle, lui dit F. Felix? taisez-vous, c'est ce qu'a obtenu de Dieu vôtre charité, ne parlez pas tant, & rendez lui vos remerciemens, avec vos loüanges.

CCXXVIII. La Dame Virginia Vipereschi, avoit fait nettoyer les cruches d'huile, de maniere, que même pour y en remettre d'autre, on avoit brûlé jusqu'aux plus épaisses ordures. F. Felix alors alla chez elle, demander de l'huile; Il n'y en a pas maintenant une goutte ceans, lui répondit elle, qu'on vous puisse donner F. Felix; Mais attendez un peu, je vous prie, qu'on en ait apporté de nouvelle, & vous en aurez assurement; mais pourquoi attendre, repartit-il? ordonnez, Madame, qu'on me donne ce qui est dans le vase; Tres volontiers, dit-elle, on vous le donneroit, mais soyez assuré de ce que j'ay veu de mes yeux, il n'y en a plus dans les cruches, & voyez-y vous-même, vous croyrez peut-être plus facilement à vôtre veuë, qu'à la mienne: elle commanda alors, à une de ses suivantes, de conduire F. Felix au lieu où l'on conservoit les cruches, & elle lui dit en marchant; Pourquoi y allons nous inutilement; je les ay tellement nettoyées de mes mains propres, que je n'y ay pas laissé les moindres ordures; Qu'importe, allons y, je vous prie: lors qu'ils furent à l'endroit des vases, F. Felix en prend un, le découvre, & aprés trois signes de Croix, qu'il fit sur son ouverture, Dieu y crea l'huile, dont il emplit sa bouteille, laissa la cruche à demi-pleine, & puis s'en alla: La servante fut étonnée de voir cette huile, s'écria; Miracle, & avertit sa Dame de cette merveille, qui voyant l'huile, que le Ciel avoit envoyée, ne pouvoit assez admirer le pouvoir de Dieu, dans son Serviteur Felix.

CCXXIX. Pour ne rien dire des autres miracles de cette nature, qu'on peut lire dans le procez de Beatification de F. Felix, je les termine par celui, qu'on recite de la femme du Medecin André de Fano, appellée Claudia, qui comme fort affectionnée aux Capucins, avoit coûtume de donner beaucoup d'huile à F. Felix. Un jour il lui en demanda, lors qu'il n'y avoit plus que les ordures dans la cruche, & ainsi elle fut obligée de le remettre à trois jours aprés, qu'elle en auroit de nouvelle, pour lui, & toute sa Famille: J'en ay besoin maintenant, lui dit F. Felix; pourquoi me remettez-vous? voila la bouteille, envoyez quelqu'un, qui la remplisse de ce qui y est. Pour lui obeïr, elle y fit aller sa servante, qui sçavoit bien, qu'il n'y en avoit plus dans la cruche, & pourtant elle la trouva si pleine, qu'elle en regorgeoit par-dessus, ce qui la surprit, de maniere, qu'elle s'écria, Venez Maîtresse, venez voir un Miracle; Claudia y courut aussi-tost, & lors qu'elle vit la cruche si pleine d'huile,

qu'elle en sçavoit vuide, son étonnement l'empêcha de dire une seule parole. F. Felix alors prit ce qu'il voulut de cette huile, & il avertit Claudia, qu'elle ne divulguast pas ce Miracle, & qu'elle en remerciast plûtost la bonté de Dieu, dont la Clemence avoit voulu faire ce prodige, par son Serviteur Felix, parce que quelques disciples du Medecin André, qui avoient été presens à cette merveille, avoient été si touchez à sa veuë, qu'ils quitterent leur étude de Medecine, avec le monde, & se firent Capucins, peu de temps aprés : deux particulierement, dont l'un fut appellé F. Ruffin de Sienne, & l'autre F. Gabriel de Tolose, qui tous deux moururent parmi nous, fort religieusement.

CCXXX. Par les splendeurs de tant de Miracles de F. Felix, qui se repandoient par toute la Ville de Rome, & par les lumieres si éclatantes d'une vie si exemplaire, éprouvée par tant d'années, & d'une conversation si Angelique, dont il brilloit aux yeux de ses Spectateurs, il s'acquit tant d'estime, & de reputation par tout Rome que tous le proclamoient un Saint, & un Bien-heureux, quoiqu'il fust encore en vie : Non seulement les personnes de basse condition, mais les plus illustres, les Religieux, les Prelats, les Cardinaux, & les Papes mêmes le respectoient, de maniere, que sa frequente veuë, qui cause souvent du mépris, augmentoit plûtost, qu'elle ne diminuoit le grand respect, qu'on lui portoit. En effet la vertu a cette force, qu'elle s'attire les esprits des hommes, & se fait desirer de leurs volontez, puisque nous ne devons pas estimer veritablement vertueux, ceux que nous voyons ornez de vertus, si nous ne les jugeons dignes en même temps de nôtre amour, & de nos respects. Fort souvent, lors que les plus grands Seigneurs de Rome, rencontroient le plus pauvre F. Felix, ils faisoient arrester leurs carosses, pour le voir, & l'entretenir quelque temps. Jules Antonio Santorio Cardinal de S. Severine, dont la prudence, & l'autorité avoient éclaté dans les affaires plus importantes de la Ville, honoroit si fort F. Felix, qu'il recevoit ses paroles, quoique simples, comme si elles fussent sorties de la bouche propre de Dieu. Felix Peretti, tandis qu'il fut Cardinal, eut tant d'affection pour lui, que lorsqu'il le rencontroit chargé de pain dans les ruës, il lui en demandoit pour sa table, & lors qu'il fut Pape, sous le nom de Sixte V. il lui donna tant de marques de sa veneration, & de son estime, que sans sa mort, avant même la recherche de sa sainte vie, il l'auroit mis infailliblement au nombre des Saints, comme nous dirons plus amplement.

La merveilleuse estime de sainteté, qu'il s'étoit acquis dans Rome, où tous le respectoient, comme un Bien-heureux.

CCXXXI. Mais ce qui confirme mieux, ce que nous disons ici des respects, que tout Rome rendoit au pauvre F. Felix, c'est le témoignage de S. Philippes de Neri, qui le mettoit au rang des plus grands Serviteurs de Dieu, qui fussent de son siecle. Il n'étoit pas dans une moindre reputation de sainteté, parmi nous; parce que comme on admiroit en lui tant d'integrité de mœurs, tant de zele de l'observance Reguliere, tant d'éclat des vertus, & tant de conversation celeste, il ravissoit à son admiration, & à son imitation, tous ceux qui le consideroient. Les Freres n'avoient point d'autre opinion de lui, que celle qu'on a coûtume de concevoir des plus saints, & des plus vertueux : Et Dieu qui l'avoit placé sur le Chandelier de son Eglise, pour y briller aux yeux de tous, & non pas pour être caché sous le tonneau, sans lumiere, voulut lui donner dans tous les esprits, la reputation de la sainteté, afin que tous empruntassent de lui, les splendeurs de la perfection de l'Evangile, qui servissent de conduite à toute leur vie.

Frere Felix predit sa mort à plusieurs.

CCXXXII. FRere Felix étoit âgé de soixante & quatore ans, dont il en avoit passé quarante, sous les fatigues, & les fardeaux de la quête, d'un Convent de Rome, qui avec les longues veilles, les abstinences, & les macerations continuelles de son corps, lui causerent plusieurs maladies, dont il étoit affligé. Dieu donc qui avoit resolu de lui donner du repos, aprés ses fatigues, & la recompense du Ciel, aprés ses travaux de la terre, pour rendre sa sainteté plus considerable, auprés de sa Majesté, voulut long-temps avant son deceds, l'honorer des plus grandes marques de son amitié, dont il favorise ses amis; parce qu'il lui découvrit si clairement sa future mort, & les choses qui la precederoient, & qui la suivroient, qu'il en connut toutes les particularitez, comme il est visible, par ce qui suit ici.

CCXXXIII. Pierre Mangilé dont nous avons parlé ailleurs, étoit si malade, que les Medecins n'esperoient plus rien de sa vie. F. Felix alors l'alla voir, & lui donnant courage, il lui dit, que c'étoit à lui de mourir le premier, & que pour lui il ne mourroit pas de cette maladie; Ce qui arriva fort veritablement, parce que Pierre guerit, & que F. Felix mourut un an aprés: d'où il est constant, qu'un an avant sa mort, il en eut revelation de Dieu.

CCXXXIV. Une dangereuse maladie, reduisoit la Dame Lucretia Crescenzi à la mort, & lors qu'un jour elle disoit à F. Felix, que c'étoit fait d'elle, il lui répondit; Ne doutez pas, ma sœur, que vous ne guerissiez bien-tost, & ce sera moi, qui diray le dernier Adieu à la terre: Et cela fut vray, parce que cette Dame n'étoit pas encore dans une parfaite santé, qu'on l'avertit de la mort de F. Felix.

CCXXXV. Un jour il avoit receu l'aumône ordinaire, de l'Intendant du Seigneur Alexandre Olgiati, que l'on nommoit Jean, & il lui dit; Mon ami, je ne viendray plus prendre ici l'aumône, je vous recommande mes pauvres Capucins, ayez grand soin de les aimer, & de leur faire volontiers la charité, pour l'amour de Dieu. L'Intendant ne prit point garde alors, que F. Felix l'avertissoit de sa mort prochaine: mais lors que quelques jours aprés, il apprit qu'il n'étoit plus au monde, il se ressouvint de ce qu'il lui avoit dit avec tant de regret, qu'il courut au Convent, pour voir le corps d'un si saint Homme, qui lui avoit parlé si amoureusement. Quelques jours avant qu'il tombast malade à la mort, il fut rencontré, par le Convent, du Gardien de Rome, qui lui dit gaiement; Hé! bien F. Felix, que faites vous? en quel état est vôtre santé? Elle est bonne maintenant, répondit-il, mais pourtant je cherche la mort: & pourquoi ne la desireroit pas celui, qui comme il passionnoit la separation de son ame, d'avec son corps, pour pouvoir être plûtost avec JESUS-CHRIST, sçavoit bien que Dieu le retireroit au plûtost de cette malheureuse vie.

CCXXXVI. A cause même que Dieu ne revela pas seulement à F. Felix, le jour de sa mort, mais encore sa sepulture, & la gloire qu'il recevroit aprés son decez, il en avertit plusieurs. Un mois ou deux avant qu'il mourut, il alla trouver le Seigneur Alexandre Poggi, son intime ami, & il lui dit; Je veux vous demander une grace, & je pretends, que vous ne me la refusiez pas; Tout est à vôtre disposition, F. Felix, lui répondit

son ami; Je sçai, repartit-il, que vous aurez regret d'avoir accordé ma demande: mais ayez patience, je vous prie: Tout ce que vous voudrez de moi, répondit Alexandre, je vous le donneray avec joie. Je sçai, lui dit le Saint, que vous avez ici trois colomnes de marbre, & j'en ay besoin d'une, donnez-la moi, s'il vous plaist, & concevez, que je vous la demande pour moi, & non pas pour les autres. Le Gentil-homme, qui formoit un grand dessein sur ces trois colomnes, resista d'abord, & puis il lui dit, qu'il prit tout ce qu'il voudroit: F. Felix se prit à rire alors, & dit à Alexandre; Ne vous avois-je pas bien dit, que ma demande vous déplairoit: consolez-vous-en toutesfois, puisque vous avez obligé un ami, qui n'en sera pas ingrat, & qui ne vous oubliera jamais. Le Gentil-homme ne comprit pas le sens de ces paroles de F. Felix, & les Freres furent fort étonnez, de voir amener au Convent, une colomne de marbre, parce qu'ils ignoroient tous, à quoi elle seroit employée: mais lors qu'aprés sa mort, elle servit à son corps, par un dessein de Dieu, plûtost que des hommes, ils reconnurent le Mystere.

Le Chapître general étoit proche, & les Freres s'entretenoient, & disoient leurs pensées des élections futures, lorsque F. Felix leur dit; Mes Freres, je donneray ma voix à ce Chapître, & on l'entendra de tous côtez. Il dit presque la même chose à F. Marc, Quêteur des Observantins, qui de dessein, ou de se divertir, ou de parler serieux, je n'en sçai rien, dit à F. Felix; Mon Frere, les Capucins quitteront maintenant leurs sandales, puisque bien-tost par un Decret du Pape, tous les Ordres de saint François, seront obligez à prendre des Socques: Le Pape, lui répondit F. Felix, est assurément le Maître de tous: mais moy, je feray bien-tost un si grand bruit, que toute la ville de Rome y accourera. Ce qui arriva peu de temps aprés, lorsqu'on celebroit le Chapître general de nôtre Ordre, parce qu'aussi-tost, qu'on sceut que F. Felix étoit mort, il se fit un si grand tumulte parmi le peuple de Rome, que toute la Ville fut à ses funerailles, comme nous le dirons plus amplement. CCXXXVII.

Comme F. Felix vit qu'il lui restoit peu de vie, le Vendredy avant qu'il tomba malade, il fut voir la Dame Julia Cesarini, femme du Seigneur Francisco, & aussi ses Sœurs qui étoient toutes spirituelles, aprés quelque entretien des choses Divines, lorsqu'il voulut s'en aller il leur dit des paroles si tendres, qu'il leur témoignoit assez, qu'elles ne le verroient plus, & à cause qu'elles lui étoient affectionnées, comme si elles eussent pressenti ses derniers adieux, elles s'agenoüillerent aussi-tost devant lui, lui demanderent sa benediction, & tâcherent de lui baiser les mains: il y resista quelque temps, selon sa coûtume; mais animé de l'esprit de Dieu, il leur donna son habit, & ses mains à baiser, & il leur dit; Mes Filles, faites maintenant ce qu'il vous plaira, prenez nôtre habit, baisez-le, rendez-lui de l'honneur, & satisfaites vôtre pieté, je ne l'empesche plus. Parce que le temps est proche, où cét Habit sera estimé si precieux, & recevra tant d'honneurs, que tous y accoureront, & ceux qui pourront en approcher, & en posseder quelque partie, se croiront fort heureux. Ce qu'il disoit par une connoissance anticipée, de la gloire qu'on lui rendroit aprés sa mort, & l'on en jugea par l'evenement. CCXXXVIII

Il predit l'honneur qu'on lui feroit aprés sa mort.



De la Maladie & de la Mort de F. Felix.

CCXXXIX. Frere Felix fut attaqué le dernier jour d'Avril d'une fiévre, mais parce qu'il étoit si rigide contre lui-même, que soit sain, soit malade, il ne vouloit donner à son corps aucun soulagement, il cela sa fiévre, l'espace de quelques jours, & alors, ou il faisoit Oraison dans quelque coin de l'Eglise, ou il étoit enfermé dans sa chambre: mais enfin, comme il ne put plus cacher son mal, à cause que son Compagnon s'en apperceut, par quelques signes, qu'il en vit en lui fort distinctement, il en avertit le Maître de l'Infirmerie, qui l'obligea d'y venir, encore qu'il ne voulust pas.

CCXL. C'est une coûtume, que la charité a établie parmi nous, de couvrir les lits des malades, d'un matelas, pour donner au moins, à leurs corps abattus, cette sorte de soulagement. Lors que F. Felix en vit un sur la pauvre couche, qu'on lui avoit preparée dans son Infirmerie, on ne put l'obliger à y mettre le pied, qu'on n'en eust ôté le matelas, & qu'il n'eust liberté de coucher sur la paille. Ce grand amateur de la Croix, & de l'austerité, ne put toutesfois y rester long-temps, parce qu'au moment que sa fiévre avoit ses remises, il se levoit aussi-tost de son lit, & s'en alloit prier dans l'Eglise, en sorte que les Freres le reportoient quelquesfois demi mort, à son Infirmerie, & lorsque l'Infirmier l'en reprenoit, il lui disoit; Souffrez que je sois, où est mon Sauveur Jesus. Un jour un Frere lui demanda dans cette maladie, qui fut sa derniere, comment il se portoit; Pourquoi serois-je mal, à vôtre avis, mon Asne a tant fait de bruit, pour avoir de la paille, qu'on lui en a donné.

Il fait fuïr le Diable qui le tentoit diversement.

CCXLI. Lorsqu'on s'apperceut, que sa fiévre redoubloit, le Pere Gardien lui commanda de demeurer sur sa couche, & d'y souffrir un matelas: il obeït, je l'avouë; mais il déclara bien-tost à un Frere, qui l'interrogeoit de sa santé, combien cela lui déplaisoit d'être si bien couché, par cette réponse qu'il lui fit; Comment seroit-elle bonne? jugez-en vous même, puis qu'ils mettent sur un matelas, un miserable asne, qu'ils ne devoient traiter qu'à coups de bâtons; parce qu'il souffroit avec tant de peine, le moindre soulagement, qu'il le croyoit plus insupportable que sa maladie. D'où vient que racontant, sous un autre nom, ce qui lui étoit arrivé avec le Diable, depuis qu'il étoit malade, il disoit; Lors que ce Demon eut trouvé, dans une Infirmerie, couché sur un matelas, un certain malade, serviteur de Dieu, il se mocqua de lui, & en raillant il lui dit; Te voilà donc maintenant, où tu ne voulois pas: Ce qu'entendant, il sortit aussi-tost de sa couche, & pourtant, il fut obligé d'y retourner à l'heure même, par l'Infirmier qui l'apperceut. Mais le Diable lui dit; Je te tiens encore une fois: & comme il voulut quitter sa couche, l'Infirmier le contraignit une seconde fois d'y demeurer, & parce que le Demon l'insulta une troisiéme, le malade lui dit; Abominable esprit, reproche-moi cent & cent fois la même chose, tant qu'il te plaira, puis que la volonté de mon Superieur m'attache ici, j'y demeureray par obeïssance.

CCXLII. F. Felix découvrit une autre tentation, qu'il eut du Diable, durant sa maladie, à un Frere de ses amis, à qui il dit; Le Demon me parut, & me menaça de la damnation eternelle: Comme donc il voulut me faire croire, que j'étois jugé, je lui dis aussi-tost; Abominable Demon, qui

qui t'a établi mon Juge? As-tu bien l'insolence, de t'attribüer le Jugement de Dieu: Je ne reconnois pour mon Juge que JESUS-CHRIST, & comme tu as receu de sa juste bouche, la Sentence de ta damnation, que tu as si bien meritée, tu voudrois bien que les autres, fussent condamnez avec toi, par son Jugement; mais moi, j'espere, que si je suis condamné, son Sang me sauvera. Ce qu'entendant le Diable il s'enfuït.

La patience de F. Felix, fut merveilleuse à souffrir les douleurs, & les incommoditez particulierement de cette maladie, parce qu'il ne sembloit pas aux autres, qu'il fust malade, par la grande joie, qu'ils remarquoient même sur son visage. Quelquefois il appelloit sa maladie, sa chere sœur, & s'entretenoit avec elle familierement; d'autresfois il faisoit des Dialogues avec son corps, qu'il appelloit du nom ordinaire d'asne, & lui reprochoit sa paresse: mais plus souvent, il chantoit ses petites chansons, & il en composoit des loüanges à Dieu. Dans tout ce temps, qu'il sçavoit ne devoir pas être long, jusqu'à sa mort, il parut si uny de cœur, & d'esprit à Dieu, qu'il sembloit être toûjours en sa presence, & s'entretenir avec lui; & alors il poussa de son cœur embrasé d'amour, tant de soûpirs amoureux, qu'on voyoit bien, que son ame ne desiroit rien, avec plus d'empressement, que de se separer de son corps, pour s'envoler dans le sein de Dieu: D'où vient qu'au moment qu'il sceut, du Medecin Gagliardelli, qu'il lui restoit peu d'heures de vie, il en eut tant de joie, qu'il s'écria du mieux qu'il put, *Deo gratias, Deo gratias,* & parut depuis si absorbé en Dieu, que lors qu'un Page de l'Ambassadeur d'Espagne, qui le visitoit de la part de son Maître, lui eut demandé, s'il n'avoit rien à dire à son Excellence, il ne lui répondit rien, & il chanta seulement, JESUS, JESUS, JESUS, *reprenez mon cœur, & ne me le rendez plus.* CCXLIII. Avant sa mort, il unit fortement son esprit à Dieu.

Le terme de la vie de F. Felix avançoit toûjours, lorsqu'aprés une confession de tous ses pechez, accompagnée de ses larmes, il demanda instamment le saint Viatique, aussi-tost qu'il eut adoré le Corps adorable de son Sauveur, & que le Prêtre lui eut donné l'absolution ordinaire, il dit ces paroles de l'Eglise, *O sacrum convivium,* toutes entieres, avec un sentiment merveilleux de pieté, & aprés, selon nôtre sainte coûtume, avoir demandé pardon aux Freres, des mauvais exemples, qu'il pouvoit leur avoir donnez, dans tout le cours de sa vie, il se joignit Sacramentalement avec JESUS-CHRIST, pour s'absorber en lui plus heureusement par sa possession beatifique. Il conjure en suite tous les Freres presens, de dire avec lui, *Deo gratias, Deo gratias,* & tandis qu'ils proferoient de bouche ces paroles, il les exprimoit de cœur, & en remercioit Dieu, de la grace de sa vocation, & de celle de perseverance, qu'il lui avoit accordées. Mais enfin, comme s'il eust déja contemplé la gloire Celeste, sans plus penser à toutes les autres choses, il commença à ne plus desirer que Dieu, & à dire du mieux qu'il pouvoit, JESUS, JESUS, JESUS, *reprenez mon cœur, & ne me le rendez plus:* de sorte que nous pouvons dire ici de F. Felix, ce que saint Bernard a écrit autrefois de saint Malachie, *Ie vois un homme assuré, dans la mort, & avant son decés bien certain de la vie.* CCXLIV.

Cette bien-heureuse ame, se preparoit à sortir de ce monde, lors qu'aprés quelque repos d'esprit, où l'on eust dit qu'il dormoit, comme si l'on l'eust éveillé promptement, il éleva ses mains au Ciel, & avec une nouvelle gayeté de visage, il s'écria agreablement; O! ô! ô! comme celui qui se réjoüiroit à l'agreable veuë, & à l'heureuse arrivée de quel- CCXLV.

que personne considerable. Comme il eut été quelque temps dans cette sainte allegresse, F. Urbain de Prato, qui le gardoit malade, tout effrayé de crainte, se mit à genoux, & lui demanda, ce qu'il voyoit de Celeste, & alors enyvré saintement des plaisirs Divins, contre sa coûtume, de cacher toûjours ses visions Celestes, il lui répondit; Je vois presente la glorieuse Vierge, & des millions d'Anges, qui honorent de leur presence nôtre Infirmerie: il continua; Mon fils, fermez, fermez en la porte, & comme il eut repeté la même chose, il dit à ce Frere; Sortez pour un peu de temps: il lui obeït, & lui laissa la liberté toute entiere, de ces délices Divines. Depuis ce temps-là, qui fut de peu d'étenduë, jusqu'à sa mort, il chanta à la Vierge sainte, quelques petites chansons, qui contenoient ses augustes qualitez, & alors fermant doucement ses yeux au sommeil agreable de sa mort, il mourut en Dieu, pour y vivre eternellement. Il étoit le 14. des Kalend. de May, & l'heure vingt-troisiéme du jour, à la façon de les compter en Italie, lorsque F. Felix de glorieuse memoire, sous le Pontificat de Sixte V. & le Generalat du B. Hierôme de Polizzo, âgé de soixante & quatorze ans, mourut saintement pour l'éternité.

A sa mort, il vit la Ste Vierge, & les Anges.

CCXLVI. Ce saint Homme fut d'une petite stature de corps, assez grosse pourtant, & de grande force; il avoit le front large, & rempli de rides, les narines étenduës, la tête assez grosse, la bouche d'homme, & pleine de gravité, les yeux clairs, & un peu noirs, la face joyeuse, & austere, la barbe épaisse, & fort negligée, & assez courte, la voix claire, & agreable; sa parole enfin étoit d'un homme, qui quoique de village, l'avoit de sorte temperée d'une simplicité humble, que sa rusticité, lui donnoit de l'agréement.

De la beauté de son corps aprés sa mort; & du grand concours du Peuple, comme de sa Devotion singuliere envers F. Felix.

CCXLVII. Depuis que l'ame de F. Felix, se fut retirée au Ciel, où elle alla recevoir le prix de tous ses travaux, toutes ces chairs de son corps, qui étoient rudes & noires, par son âge, & par les jeûnes, les disciplines, les veilles, & toutes les macerations de son austere vie, devinrent aussi molles, & aussi blanches, comme celles d'un enfant, & tous ses membres furent aussi flexibles, à ceux qui les manioient, que s'ils eussent été d'un homme vivant. Mais ce qui fit l'incroyable admiration de toute la Ville, ses pieds, qui auparavant sa mort, étoient tous pleins de crevasses, & si endurcis de froid, & de bouë, qu'ils sembloient moins de chair que de bois, receurent du Ciel une si merveilleuse beauté, & parurent si délicats, à tous leurs Admirateurs, qu'ils jugerent qu'ils étoient déja presque glorieux, & ils leurs ôterent le doute de l'esprit, que leur blancheur, & leur netteté, ne fussent de certains témoignages de la gloire, qu'il possedoit dans le Paradis.

CCXLVIII. L'on ne sceut pas plûtost dans Rome, le glorieux passage de cette ame sainte au Ciel, que les plus grands Seigneurs de la Ville, le Connêtable Colonna particulierement, coururent à nôtre Convent, monterent promptement à la chambre du mort, en pillerent innocemment, de sorte tous les pauvres meubles, qu'ils en emporterent la méchante

Les principaux de Rome pillerent saintement toute la chambre du pauvre F. Felix.

couverture, la couche, la petite table, les besaces, les sandales, jusqu'à la paille, & tout le peu qu'ils y rencontrerent, par une estime extraordinaire, qu'ils avoient de sa sainteté; & leur pieté creut de maniere en son endroit, qu'aprés avoir balayé sa pauvre chambre, ils en conserverent jusqu'à la poussiere. L'Ambassadeur d'Espagne eut pour lui, le même habit, où F. Felix étoit mort, par l'autorité du Cardinal de S. Severine, Protecteur de l'Ordre. Jamais enfin l'on ne passionnast des tresors nouvellement trouvez dans la terre, avec plus d'empressement, qu'ils ravirent les ordures de ce saint Homme. Cette foule de personnes plus qualifiées, fut suivie d'une si nombreuse de peuple, que lors que le Convent en fut tout plein, on jugea necessaire, dans fermer les portes: Mais cette multitude, qui venoit de tous côtez, s'impatienta d'être enfermée: & comme elle vit, qu'elle ne pouvoit entrer par les portes, elle plaça des échelles aux murailles, s'en fit un passage, dans le Convent, dont se remplirent de sorte le jardin, les Dortoirs, le Cloître, l'Eglise, les chambres, le Chœur, & les autres lieux, que l'on eust eu peine d'appaiser leur tumulte, si le Superieur du Convent ne les eut assurez, que le matin on exposeroit publiquement le corps dans l'Eglise.

Le lendemain du matin, qui étoit la troisiéme Feste de la Pentecoste, aussi-tost que le corps de F. Felix fut dans l'Eglise, toute la Ville emeuë, vint fondre au Convent, & la pieté de la foule fut si grande, que quatre Freres, que le Gardien avoit placez, pour garder le corps, ne purent empêcher les peuples, qu'ils ne déchirassent l'habit, qu'on lui changea fort souvent, lui tondissent les cheveux, lui rasassent la barbe, lui coupassent les ongles, & se ruassent sur lui, d'une devotion si empressée, que si l'on ne l'eust comme arraché de leurs mains, pour le mettre devant l'Autel, au dedans du balustre, ils l'auroient assurement mis en pieces. Ce fut une merveille de voir, avec quelle affection le peuple de Rome, respectoit l'Homme de Dieu; Les uns jettoient sur son corps des roses, & des violettes, qu'ils avoient soin de reprendre comme des Reliques; les autres y poussoient leurs Chapelets, & les en retiroient comme leurs tresors; ceux-là tâchoient de mettre à ses doigts leurs anneaux, & en faisoient aprés leurs ornemens les plus precieux; Ceux-ci en approchoient leurs mouchoirs, & aprés qu'ils avoient touché son visage, ils ne les employoient plus à leurs usages ordinaires. Tous enfin n'obmirent aucune sorte de pieté, pour honorer le corps de Frere Felix, dont ils proclamoient l'Ame bien-heureuse, & vivante avec Dieu: C'est assez qu'il vint un nombre si prodigieux de peuples, voir ce sacré corps, qu'on ne put ce jour là, faire la ceremonie de ses funerailles. CCXLIX.

Tout Rome vint fondre au corps de F. Felix.

Ce fut alors, que recommença le tumulte de la multitude: on n'entendoit par tout, que des clameurs de Demoniaques, d'estropiez, & de malades, qui crioient, qu'on les laissast passer, & s'approcher du saint corps. Tous aprés l'avoir baisé, se recommandoient à ses prieres, & imploroient le secours de Dieu, par ses grands merites. D'où l'on jugea, qu'un empressement si prodigieux de tant de peuples, pour voir, & pour toucher ce corps, étoit une inspiration, dans leurs cœurs de l'esprit de Dieu; puis qu'on ne vit, & on n'entendit jamais de nos jours dans Rome, de concours, & de bruit si merveilleux de toute la Ville, & même de la campagne voisine, parce que le peuple occupoit tous les lieux, qui conduisent de nôtre Convent, à la place de S. Pierre, où la quantité de carosses, & de chevaux qui alloient, & venoient, étoit si nombreuse, qu'on ne pouvoit passer sans beaucoup de peines. CCL.

Ce qu'ayant appris le Gouverneur de Rome, il y envoya un de ses Lieutenans, avec sa Compagnie de Soldats, pour empêcher les desordres: Mais à cause que Dieu permettoit ce grand concours de peuple, pour honorer davantage son serviteur Felix, il ne voulut pas qu'il y arrivast le moindre dereglement, & même il souffrit, que tout ce peuple receut, quelque recompense de sa pieté; puisque ceux qui s'étoient conservé avec grande peine, quelque chose de ce saint corps, ou qui en eust touché la moindre partie, en firent aprés fort long-temps, plusieurs Miracles. On en voit encore aujourd'huy quelques uns, comme des marques de la sainteté, de ce grand Serviteur de Dieu.

CCLI. Le Soleil approchoit de son Occident, lors que le Gardien, qui s'apperceut que la foule du peuple ne diminuoit pas, jugea plus à propos, de retirer le corps de leur veuë, & de le transporter dans la Chappelle de S. Bonaventure, afin que devant le jour, on le pust enterrer, avec un repos, que ne troubleroit pas, comme il croioit, le tumulte du peuple, qui n'y seroit plus, & qui n'empêcheroit point les ceremonies. Mais comme Dieu en disposa autrement, son dessein fut inutile, parce que sur les quatre heures de la nuit, le Cardinal Protecteur, envoya ses ordres, par un Exprés, au Gardien du Convent, qu'on n'enterrast point le corps de F. Felix, jusqu'à ce qu'il en eust communiqué avec le Pape, & qu'il lui eust fait sçavoir ses volontez; Le Gardien alors fit mettre ce saint corps dans une Chapelle secrette du Convent, & dire le matin, que l'on l'avoit enterré. Ce dessein encore ne reussit pas, parce que le Peuple, qui croissoit toûjours, demandoit à voir, & à toucher le saint corps: bien plus le Cardinal Protecteur, envoya appeller le Gardien, & lui ordonna de permettre à Camilla Peretti, sœur du Pape, à Felice Colonna, à l'Ambassadrice d'Espagne, à Jeanne Cajetana, & à plusieurs autres Princesses, de considerer, & de reverer F. Felix, tant qu'il leur plairoit. Ce commandement lui arriva, sur l'heure environ vingtiéme, de sorte qu'il fut obligé de l'exposer encore publiquement, dans la Chapelle de la Conception de la sainte Vierge. Mais à peine le cercueil, où étoit le corps de F. Felix, fut-il apperceu des peuples, qu'on entendit des clameurs redoublées de leur joye, qui le proclamoient Bienheureux auprés de Dieu, & la foule devint si nombreuse proche du saint corps, que les Freres eurent peine à le porter, & à le placer dans cette Chapelle. Ces Dames de Qualité, qui avoient conversé si familierement F. Felix, lors qu'il étoit en vie, receurent là son corps, admirerent la blancheur, & le tendre de sa chair, & elles furent surprises de le voir si flexible, & si maniable, qu'elles pouvoient presque dire, qu'il étoit en vie; mais lors qu'elles virent ses pieds, qu'elles avoient autrefois admirez tous crevassez, austeres, & tous resserrez de froid, & de fange, maintenant si polis, si blancs, & sans aucune crevasse, à peine leur étonnement, les laissast il croire, à leurs propres yeux. Elles le baiserent alors, avec tant de tendresses, que ne pouvans satisfaire toute l'étenduë de leur pieté, par tous leurs baisers, elles y joignirent leurs larmes, & leurs acclamations, O! saint Felix, ô! Bien-heureux Felix, ô! glorieuse, ô! sainte ame! qui douteroit de ta gloire, & de ta sainteté? Elles demeurerent quelque temps à genoux comme ravies, attachées sur la terre, elles y consideroient attentivement les penitences, les austeritez, les vertus, les Miracles, & les paroles de devotion, que ce saint Homme leur avoit dites si souvent, & sans se lasser de baiser ses pieds, avec beaucoup de larmes de joye, elles embrazoient la pieté de ceux qui les admiroient: Et enfin aprés qu'elles lui eurent recommandé

Son corps est encore exposé à la veuë de plusieurs Princesses.

leurs personnes, leurs enfans, leurs domestiques, & leurs familles, elles sortirent toutes consolées, avec la Benediction de JESUS-CHRIST.

On laissa quelque temps ce saint corps dans cette Chapelle, & puis on le porta dans le Chœur, où quelques Cardinaux, & d'autres Grands Seigneurs le vinrent voir, avec étonnement, de le trouver si flexible, si maniable, si blanc, & si beau, dans toutes ses parties: ils n'en purent même retenir leurs larmes, se mirent à genoux en sa presence, le revererent comme Bien-heureux; se recommanderent à ses prieres, & aprés lui avoir humblement baisé les mains, ils s'en allerent du Convent, pour laisser la place à d'autres Seigneurs, & à plusieurs Prelats, qui venoient successivement considerer, & respecter ce grand Serviteur de Dieu. CCLII.

Quelques Miracles que Dieu fit, par les merites du corps de Frere Felix, lors qu'il étoit encore sur la terre.

DIeu voulut honorer la gloire de F. Felix, par quelques Miracles, dont le premier fut la délivrance d'une Possedée, qui pour être une chose de grande pieté, merite bien que nous lui donnions ici, un peu plus d'étenduë, conformément au recit, que nous en avons trouvé, dans une vie en Langue vulgaire, du Bien-heureux Felix, composée, comme on dit, par nôtre même Boverius d'heureuse Memoire, dont nous avons éclairci la traduction de cette vie; mais comme ce recit est imprimé, & que je ne veux pas lasser mes Lecteurs, j'y renvoye leur curiosité: disons seulement. CCLIII.

Entre les Maisons, où F. Felix conversoit plus familierement, étoit celle du Seigneur Bernardin Cotta, Juge du Vicaire de JESUS-CHRIST. Il avoit une fille, déja mariée, qu'on nommoit Lucretia, si tourmentée des Demons, qu'elle disoit en avoir, à toutes les jointures de son corps. F. Felix durant sa vie, étoit l'ennemi juré des Diables, parce qu'il leur embrazoit un enfer nouveau, avec ses ardentes prieres, & eux en vengeance, faisoient voir dans toutes les occasions, leur rage contre lui. Il étoit quelquesfois present, lors qu'on exorcisoit cette pauvre Dame, dans l'Eglise du S. Esprit, à la ruë Julia, & sa presence étoit un si grand supplice aux Demons, qu'ils en redoubloient leurs horribles furies; comme elle consoloit extrémement cette pauvre affligée: Huit jours avant que mourut F. Felix, le Demon lui découvrit son deceds, lui disant; Nous te laisserons bien-tost, parce que ton porte capuce, c'est ainsi qu'il appelloit F. Felix, mourra dans fort peu de temps. Lors donc que les parens de Lucretia, eurent appris sa mort, ils firent conduire leur fille aux Capucins, & comme le Diable reconnut, qu'il étoit proche de sa sortie, il tourmenta la Possedée de menaces, de terreurs, & de rages si furieusement, que l'espace de trois jours, il l'empêcha d'entrer dans l'Eglise; Mais le Mercredy des funerailles de F. Felix, qu'on celebroit au Chœur, on reçoit la Demoniaque au dedans des balustres de l'Autel, où le Diable commença de la tourmenter, avec tant de furie, qu'abattuë contre terre, elle sembloit y rendre l'esprit. Dans ce même moment, l'Ambassadeur d'Espagne y arriva, & il obtint du Gardien, qu'on apporteroit le corps à la Possedée; mais à peine le vit elle, que son Demon, vomissant contre elle, sa derniere rage, l'attaqua de tant, & CCLIV.

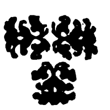
de si furieux tourmens, qu'elle tiroit des yeux de tous les spectateurs, des pleurs abondantes de compassion, & de pieté : ce qui fit qu'un Prêtre prit une Etolle, & contraignit par le nom de F. Felix, le Diable à sa sortie, il mit même les mains du corps, sur la téte de la Demoniaque, & implora son secours, pour son entiere liberté. Comme le Prêtre vit que le Demon se disposoit à sortir de ce corps, par ses paroles, & par ses actions, lorsqu'il lisoit sur sa tête l'Evangile de saint Jean, *In principio erat Verbum*, & qu'il fut arrivé à ces paroles, *fuit homo missus à Deo*, il s'arréta, & par ces mots, il fulmina les anathêmes de Dieu contre lui, dont étant percé, comme de traits furieux, qui ne lui permettoient plus de deffense, il laissa la femme, presque morte à terre, & s'enfuït. Elle se leva peu aprés toute libre des fureurs du Diable, & alors elle s'agenoüilla, sur les marches du Grand Autel, où elle remercia Dieu, & puis elle se jetta devotement, sur le corps de F. Felix, où elle lui rendit tant d'actions de graces de sa parfaite liberté, qu'elle anima tous les spectateurs, à lui donner des loüanges. Aussitost que les Freres connurent assurément, qu'elle étoit toute délivrée, crainte qu'ils ne manquassent, à ce qu'ils devoient à la gloire de Dieu, s'ils ne disoient pas hautement ses loüanges, ils chanterent cette Hymne de l'Eglise, *Te Deum laudamus*, & ils revererent la Puissance Divine, & son serviteur Felix.

F. Felix mort delivre une Possedée.

CCLV. Constance mere de Lucrece, touchée de la delivrance de sa fille, se reconcilia avec Achille son gendre, & ses parens, dont elle étoit auparavant fort ennemie : & ainsi elle accomplit l'oracle de F. Felix, qui lorsqu'il vivoit, avoit toûjours tâché de calmer ses haines, par ses bons conseils, sans en pouvoir appaiser les ardeurs, & qui enfin lui avoit dit ; Le Diable, Constance, vous tient maintenant attachée par vos inimitiez, comme son esclave, mais il viendra un jour, où vous les quitterez, & où vous ferez la paix : ce qui arriva à la delivrance de sa fille.

CCLVI. Lucretia Mattei fort familiere de F. Felix, avoit un fils sourd, & ce même jour elle vint avec lui voir son corps, elle le recommanda fort à ses prieres, & l'anima à mettre un doigt du deffunt dans ses oreilles. Il lui obeït, & aussitost sa surdité se passa de sorte, qu'il s'écria ; J'entends bien, ma mere, & maintenant je discerne vôtre voix, & celle des autres : ce qui obligea le Peuple, à loüer hautement Dieu, dans son Serviteur Felix.

CCLVII. Mais une chose plus merveilleuse. Une femme de Sienne, lorsque d'abord on eut mis le corps de F. Felix dans l'Eglise, & qu'elle eut pris un petit morceau de son habit, en toucha la langue d'un jeune Napolitain, qui étoit muët depuis sa naissance, & à l'heure même sa langue se délia, sa bouche s'ouvrit, & parla comme les autres. Une fausse couche, causoit une dangereuse perte à Diana Altobassa, & lorsqu'elle entendit le grand bruit des Miracles de F. Felix, comme elle ne pouvoit pas reverer en presence son saint corps, elle invoqua son secours, & elle fut guerie. Une Religieuse de saint Ambroise, qu'un retrecissement de nerfs, retenoit depuis six mois sur son lit, implora alors ses merites, pour sa santé, & mettant sur elle un Chapelet, qui avoit touché son corps, elle se leva toute saine de son lit, au même moment.



La Sepulture de F. Felix, & quelques Revelations de sa Gloire.

APrés que toute la Ville de Rome, animée du bruit des Miracles de F. Felix, fut venuë au Convent, le Cardinal Protecteur, & les Peres furent d'avis, qu'on enterrast absolument son saint corps, & pourtant, il fallut attendre, que le cercueil de plomb, que lui faisoit faire le Cardinal à ses dépens, fust achevé. Il y avoit déja quatre jours, qu'il n'étoit plus en vie, toutefois il ne sentoit point mauvais, contre la coûtume des autres corps, qui aprés ce temps exhaleroient assurément de fort puantes odeurs. On l'enferma dans ce cercueil de plomb, qu'on couvrit d'un autre de bois, & contre l'avis du Cardinal, on le deposa dans le Cimetiere ordinaire des Freres. Son Eminence vouloit qu'on le mist dans la Chapelle de saint Bonaventure: vaincu pourtant par les prieres du Gardien, qui n'approuvoit pas cette singularité, & qui lui préferoit nôtre simplicité ordinaire; il y consentit, & approuva qu'on le plaçast dans la sepulture commune des autres. CCLVIII.

Il est mis dans le sepulchre ordinaire des Freres.

Mais comme Dieu conduisoit les choses, qui touchoient F. Felix, d'une façon extraordinaire, & qui vouloit publier sa gloire plus eminemment, permit que neuf mois aprés sa mort, le Protecteur ordonnast, qu'on retireroit son corps d'où il étoit: & comme il l'eut admiré tout entier, & incorruptible, excepté le bout de son nez, qui n'y étoit plus, il le fit remettre dans le cercueil de plomb, qu'on enferma d'un Tombeau du marbre, que F. Felix durant sa vie, comme nous avons dit, avoit demandé au Seigneur Alexandre Poggi, & l'on le plaça dans la Chapelle du Crucifix, un peu élevé de terre: & ainsi les Freres, & Alexandre, reconnurent visiblement le dessein de F. Felix, lorsqu'il demanda cette colomne de marbre, pour l'amour de Dieu, à un Bienfaicteur si charitable. CCLIX.

On le retire du Cimetiere & on le met dans un tôbeau de marbre à la Chapelle du Crucifix.

Je ne veux pas obmettre ici, ce qui arriva à F. Marc de Chioggia, lorsqu'on transporta le corps de F. Felix du Cimetiere à la Chapelle du Crucifix. Il y avoit long-temps qu'il étoit incommodé d'une rupture fort fâcheuse, & aussitost qu'il eut imploré à genoux le secours de F. Felix, à l'endroit du Cimetiere où étoit son corps, il en fut entierement delivré. CCLX.

Et afin qu'à tant de témoignages Celestes, dont Dieu prouvoit la gloire de son Serviteur Felix, les Revelations Divines ne manquassent pas, qui l'autorisassent parmi les hommes, il permit, qu'un nommé Thomas de Mondovio, vigneron du Seigneur Pierre Valentini Romain, homme simple, mais de vertu, & craignant Dieu, fort devot même à F. Felix, tomba si malade, chez son maître, qu'on en attendoit plus que la mort: il prit alors entre ses mains une Croix, qui étoit proche de lui, & s'écria; Victoire, victoire! que la Foi regne, mon Dieu, par tout! que vive JESUS-CHRIST, Fils de Dieu! Il profera d'autres semblables Eloges de la Majesté Divine, qui comme on les eust rapportez au Seigneur Pierre, qui soupoit alors, il quitta aussitost la table, & courut à la chambre du mourant, où il lui demanda, ce que vouloient dire ces paroles: & il lui répondit; Seigneur Pierre, une multitude de Diables, m'avoit pris à la gorge, pour me conduire peu à peu dans une grande place, où ils m'environnerent de tous les côtez, & m'attaquerent d'une CCLXI.

Il apparoist glorieux à un malade.

infinité d'accusations. S. Pierre, & S. Paul alors, S. Augustin, S. François, & le bien-heureux Felix, descendirent du Ciel à mon secours, & combattirent pour moi contr'eux, soit en repoussant leurs attaques, soit en me deffendant de leurs traits: & enfin Jesus-Christ parut avec la Vierge sainte, qui firent fuïr tous ces Demons. Voila le sujet de mes clameurs, & de mes loüanges. Pierre lui demanda encore; Thomas, avez-vous reconnu F. Felix? Fort bien, répondit-il, & à son visage, & à sa parole: Dites-nous, poursuivit Pierre, de quelle sorte il étoit vétu, & ce qu'il vous a dit? Il avoit, repartit-il, une robe toute éclatante de soye, & au col, un collier si lumineux, que ses rayons le rendoient presqu'insupportable à la veuë. Il mit alors sa main sur ma tête, & me dit; Mon fils, ne craignez point, confiez-vous entierement en Jesus-Christ, il surmontera vos ennemis. Le malade aprés ces paroles, de la main qu'il avoit libre, montra à Pierre le Crucifix, qu'il tenoit de l'autre, & lui dit; C'est par lui, que vous triompherez du Diable: comme il eut dit aprés, qu'il alloit mourir, & prendre possession de la gloire dans le Ciel, il s'ajusta sur son lit, leva les yeux en haut, & attendit la mort, qui vint peu aprés, le retirer d'avec les hommes, pour le conduire avec les Anges dans l'Eternité. F. Felix voulut avoir pour le premier témoin de sa gloire, un homme des champs comme lui, afin que, puis que dés ses premieres années, il avoit cultivé si saintement la terre, il eut un vigneron pour premier Predicateur de sa Beatitude.

Il apparoist glorieux à un autre.

CCLXII. Depuis la mort de S. Philippes de Neri, Jean Antoine Roncallo, voulut ajuster une perche, à une treille fort élevée, & monta sur une échelle, assez mal appuyée sur un tonneau, qui la soûtenoit. Comme il fut au haut, le soûtien manqua, l'échelle tomba avec lui, & au milieu de leur cheute, il implora le secours de S. Philippes, & du bien-heureux Felix: ils lui apparurent tous deux, le soutinrent de leurs mains, & le poserent doucement à terre, & puis ils disparurent à ses yeux, & nous servirent d'un témoignage assuré, que ceux, qui avoient été si unis de cœur, & d'esprit, lorsqu'ils étoient en vie, possedoient aprés leur mort, une même gloire, en faveur de ceux, qui imploreroient leur secours. Ce qui doit suffire ici, pour montrer la gloire de F. Felix dans le Paradis.

Le corps de Frere Felix rend une liqueur miraculeuse.

CCLXIII. Dieu ne se contenta pas, d'avoir honoré les funerailles de son Serviteur Felix, par le concours de tant de peuples, & par l'eclat de tant de Miracles si extraordinaires, il voulut encore faire la gloire de sa sepulture, par une liqueur miraculeuse, qui sortoit de son saint corps, & dont il opera des prodiges, en faveur de plusieurs, qu'admira toute la Ville de Rome. Depuis que par l'ordre du Cardinal Protecteur, on eut déterré le cercueil, où étoit le corps de F. Felix, & qu'il eut été quelques jours sur terre, auparavant que du Cimetiere on le portast dans la Chapelle, qu'on lui preparoit, F. Urbain de Prato y prioit souvent: & une fois qu'il le consideroit avec plus d'attention que les autres, il s'apperceut qu'il degouttoit quelque chose, dont il fut étonné, & lorsqu'il s'approchoit, pour voir avec plus de facilité, d'où venoit ce découlement, il discerna qu'il sortoit d'un clou, qui lorsqu'on enferma le cercueil de plomb, dans celui de bois, avoit percé jusqu'au corps du Bienheureux:

heureux: P. Urbain recüeillit dans une écuelle de cette liqueur, & la donna à sœur Felicé Africana du Tiers Ordre, & devote fidele de F. Felix; qu'elle distribua à plusieurs malades, des écroüelles plus particulierement, qui en receurent tous leurs guerisons. Le tombeau de marbre degoûtoit souvent, toûjours humide de cette liqueur precieuse, lorsque le Sacristain, qui ignoroit ce que c'étoit, l'essuyoit tous les jours fort exactement, jusqu'à ce que cette fille desireuse de sçavoir ce mystere, resolut de connoître ce que ce seroit: elle se joignit à ce dessein, avec Settimia, sœur du Cardinal Maffei, à qui elle découvrit sa pensée, & ils obtinrent du Sacristain civilement, d'entrer dans la Chapelle de F. Felix, & d'y reverer son Saint corps. Cette sœur de nôtre Tiers Ordre, avoit apporté un villebrequin, pour percer le cercüeil, avec moins de prudence pourtant, que de curiosité: mais comme elle eut fait tous ses efforts, pour le percer, & inutilement, elle dit à sa compagne Settimia, nous reüssirons mieux, par une adresse Divine, que par une humaine. Si donc vous le jugez à propos, nous implorerons, le secours de Dieu, & de F. Felix, & nous dirons cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*, avec tout ce que nous pourrons de pieté: elles firent leur priere, presenterent le villebrequin à leur ouvrage, & il perça le marbre & le plomb des cercüeils, avec autant de facilité, que s'ils eussent été de bois ou de cire, jusqu'au corps du Bien-heureux: mais à cause, qu'elles n'en virent sortir aucune liqueur, elles attacherent un morceau d'éponge, au haut d'un fil de fer, & le pousserent dans le trou bien avant; elles le retirerent avec joie, parce que leur éponge étoit toute pleine de liqueur, qu'elles exprimerent dans un vase, qu'elles avoient avec elles, & elles y repousserent leur instrument, jusqu'à ce qu'elles eussent emplis leur fiolle. Enfin elles refermerent leur ouverture de sepulchre, le mieux qu'elles purent, & depuis avec cette liqueur, elles guerirent tant de malades, que le bruit commun en vint jusqu'aux oreilles du Pape, qui fit appeller le Cardinal Rusticcuci son Vicaire, & le Cardinal sainte Severine nôtre Protecteur, & leur demanda ce que c'étoit de cette liqueur, du sepulchre de F. Felix, dont le bruit étoit si grand dans tout Rome, & comme les Cardinaux lui répondirent, qu'ils ne sçavoient pas, il leur ordonna de s'en informer, & de l'en instruire au plûtost, que le permettroient leur loisir, & leur diligence.

Les Cardinaux pour obeïr aux Ordres du Pape, firent venir à leur Palais, le Gardien du Convent des Capucins qu'on nommoit P. Gaspard de Pavie, & l'interrogerent de cette liqueur, dont on parloit tant: il répondit qu'il n'en sçavoit rien, & qu'il n'en avoit pas encore entendu la moindre parole, de pas un des Freres, que même il étoit tout étonné, que plusieurs venoient demander au Convent de la liqueur de F. Felix. Ces Eminentissimes soupçonnerent quelque tromperie, & apporterent tous leurs soins, pour être informez de la verité, qu'ils rapporterent aprés fort exactement, à sa Sainteté. Le Pape aussi-tost ordonna, qu'on allast au sepulchre avec des Medecins, qu'on l'ouvrist en leur presence, & qu'avec leur avis, on s'instruisist bien de la chose. Deux Cardinaux receurent cét ordre, prirent avec eux les Medecins Padoüan, Cordella, & d'autres du plus grand credit, allerent de Compagnie sur le soir au Convent, y firent fermer la porte de l'Eglise, & y apporter au milieu le cercüeil de F. Felix: ils ordonnerent alors, qu'on l'ouvrist, & prierent les Medecins de leur dire positivement, si cette liqueur qui en sortoit, étoit naturelle, ou miraculeuse. Lorsque le cercüeil de CCLXIV.

plomb, qui étoit le dernier fut ouvert, ils trouverent dans un coin grande abondance d'une liqueur claire, belle, & odoriferante. Les Medecins philosopherent long-temps sur ses qualitez, & conclurent en presence des Cardinaux, sur toutes les circonstances de la chose, qu'elles surpassoient les ordres ordinaires de la nature. Les Cardinaux prirent presque toute cette liqueur, & ordonnerent au Gardien, qu'il ne permit à personne d'en prendre, que par leur ordre. Ce qui fut observé religieusement, par les Superieurs du Convent de Rome, l'espace de deux ou trois ans, que cette liqueur miraculeuse sortit du corps de ce Bien-heureux; en sorte que je puis dire de lui, ce que disoit autrefois Isaïe, *Quæ erat arida, erit in stagnum, & sitiens in fontes quarum*, puisque la chair de F. Felix, toute desseichée, par ses jeûnes, & ses travaux, & son corps consumé presque, de ses veilles, & de ses austeritez, étoient arides, & secs comme de la terre, sans douceur, & sans agréement, pour apprendre aux hommes, qu'aprés leur mort, ils joüissoient d'un meilleur état, & que des miseres de cette vie, ils avoient passé à la gloire Celeste, de la disette à la satieté, de la soif enfin, & de la nudité, aux douceurs des plaisirs Divins; puisqu'à peine ont-ils lassé les choses mortelles, qu'ils jettent des fontaines prodigieuses d'eaux salutaires, dont les cœurs arides des hommes, s'arrosent des graces du Ciel, & s'animent aux loüanges de Dieu.

Cette liqueur du corps de F. Felix fait plusieurs Miracles.

CCLXV. POur honorer davantage son serviteur Felix, & pour lui donner plus de gloire, Dieu fit tant de Miracles, par la liqueur merveilleuse de son saint Corps, qu'il est impossible de les reciter tous. Le Seigneur Federic Cesi Duc d'Aquasparta, accablé d'une fiévre maligne, avec transport au cerveau, étoit dans un danger evident de sa vie, lorsque dans le redoublement de son accés, la Dame Pulcheria Orsini sa femme, lui oignit la tête, avec la liqueur de F. Felix, que le Cardinal Protecteur, lui avoit envoyée à ce dessein là, & aussi-tost le malade n'eut plus de delire, & peu aprés, il fut entierement gueri: & comme on attribüa cette guerison miraculeuse, aux merites de ce Bien-heureux, le remede de sa liqueur merveilleuse, fut celui de cette Noble famille: de sorte qu'aussi-tost que quelque enfant, ou même quelque Domestique, y tomboit malade, cette Dame les frottoit à l'heure même, & il recouvroit sa santé.

CCLXVI. Le même Federic Cesi l'an 1591. fut malade d'une fiévre si mauvaise, & si aiguë, que les Medecins perdirent toute esperance de sa vie: l'on recourut donc au dernier, & plus utile remede, & aprés s'être recommandé aux prieres de F. Felix, il se fit donner à boire dans une tasse de crystal, avec un peu de la liqueur, & aprés il fut doucement surpris d'un agreable sommeil, où il se persuada, d'être proche du sepulchre de F. Felix, qu'il s'y reposa, & que le Bien-heureux lui dit; Mon fils, ne craignez pas, vous guerirez bien-tost, & lorsqu'il fut éveillé, il se sentit mieux, parce que sa fiévre étoit à son terme, & en peu de temps, il guerit parfaitement, avec la surprise de tous les Medecins, & la joie de toute sa famille.

Antoine Roncallo, receut presque le même bienfait de la liqueur de F. Felix. Il avoit déja receu l'Extréme-Onction, & ne pensoit plus, qu'à finir heureusement sa vie, lorsque F. Augustin de Bergame, donna un peu de cette liqueur à Eugenia sa femme, pour en oindre son mari, dont il étoit Cousin, ce qu'elle fit aussi-tost, & depuis il se sentit si bien, que des personnes, qui vinrent le matin pour la consoler, de la mort de son mari, qu'ils ne croyoient plus au monde, furent ravis de la congratuler de sa santé, qu'il avoit obtenuë si visiblement, par les merites de F. Felix. CCLXVII.

Un moribond est gueri par la liqueur de F. Felix.

Paul Alvari, étoit réduit dans un état si déplorable, par une fiévre continüe, un flux de sang par le nez, & une dissenterie, avec un horrible dégoust de toutes les nourritures, qu'il representoit plûtost le simulachre d'un homme mort, que d'un vivant. F. Estienne Crechini Capucin, l'alla voir, & aprés quelque priere, il le frotta de l'huile de F. Felix, qui le soulagea de sorte, qu'il reprit presque la vie, & donna grande esperance de santé, parce qu'il commença d'avoir appetit, la dissenterie cessa, avec son flux de sang, & peu aprés il recouvra toute sa santé. CCLXVIII.

Cattarina Locatelli, étoit si dangereusement malade, à cause d'une fiévre continüe, accompagnée d'un flux de sang, que les Medecins l'abandonnerent, & leurs remedes lui furent inutils. Sa mere nommée Felicita, qui l'aimoit tendrement, voyant que les remedes humains, ne servoient de rien, la voüa au Bien-heureux Felix, & l'oignit de sa liqueur miraculeuse. Ce fut assurément une chose admirable, qu'aussitost qu'elle fut touchée de cette liqueur, elle fut délivrée de sa fiévre, & de son flux de sang, en sorte que deux ou trois jours aprés, elle se leva saine, & gaillarde de son lit, avec tant de surprise des Medecins, que lorsqu'ils la virent, ils l'appellerent une victorieuse de la mort; & elle en reconnoissance de cette faveur du Ciel, renonça au monde, & se fit Religieuse, au Monastere de S. Bernardin, où elle vécut avec la loüange d'une veritable sainteté. CC LXIX.

Demofonté Calendi, surpris d'un dangereux accident, dont il ne pouvoit trouver de remede, étoit tourmenté de douleurs si extrémes, qu'il croyoit mourir à tout moment. D'où les Medecins avertirent ceux du logis, qu'ils fissent promptement venir un Confesseur au malade, parce qu'il étoit presque mort, & à cause, que par la violence de son mal, il perdit la parole, avant que son Confesseur arrivast, il étoit dans un danger evident de son ame, & de son corps. Alors sa Niece Felicé Uberti se souvint, qu'elle avoit un peu de la liqueur de F. Felix, elle la porta aussi-tost au mourant, qui en but quelques gouttes dans de l'eau, & il ne les eut pas plûtost avallées, que la parole lui revint, & il dit à sa Niece; Que m'avez-vous donné à boire, qui m'a si bien soulagé de ma maladie? & comme elle lui répondit que c'étoit de la liqueur de F. Felix, il leva ses mains au Ciel, & remercia Dieu, & son serviteur Felix de son entiere guerison, qu'il obtint si parfaite par les merites de ce Bien-heureux, que le lendemain il se leva de son lit, & alla faire ses affaires dans la Ville. CCLXX.

La Dame Artemise Colonna Cesi, Princesse de Saint-Ange, qui étoit déja malade, il y avoit cinq ou six mois, d'une fiévre presque continuë, avoit encore la poitrine si incommodée, d'un catharre, que les Medecins la jugerent attaquée de cette troisiéme sorte de phtisie, qui est incurable ordinairement. Tandis que la Princesse Palestrine sa mere, la pleuroit comme morte, un de nos Freres l'alla voir, & lui porta un peu d'huile de F. Felix, afin qu'on en frottast la fille malade: ce qu'on fit aussi- CCLXXI.

tost, & sa fluxion s'arrêta, sa poitrine se fortifia, sa fiévre se dissipa peu à peu, & elle recouvra une parfaite santé.

CCLXXII. Mais on lit dans le procés de Beatification une chose veritablement merveilleuse de Jean Baptiste Clementini, qui ayant apporté du sein de sa mere, à sa naissance un bras tout aride, n'y avoit ni action, ni sentiment. Les Medecins lui firent plusieurs remedes, qui furent inutils, à rendre la vie à un bras, qui ne l'avoit point euë. Lorsque deux de nos Freres, arriverent chez lui, qui aprés quelques prieres à genoux, dont ils implorerent le secours de Dieu, & du Bien-heureux Felix, frotterent de son huile, le bras aride de l'enfant, & aussi-tost la vertu Divine y entra, lui donna du mouvement, & une vigueur entiere, en sorte que si F. Felix ne le ressuscita pas mort, il lui rendit au moins, ce qu'il n'avoit pas de sentiment.

Cette liqueur guerit un bras sans mouvement.

CCLXXIII. La santé que cette admirable liqueur opera, dans la personne de Cecile del Zito, n'est pas moins merveilleuse. Deux mois aprés sa naissance, elle devint si estropiée, par un retrecissement de nerfs, qu'elle fut deux ans privée de l'usage presque de tout son corps. Sa mere Faustine alors, touchée du bruit des Miracles de F. Felix, implore son secours, pour la guerison de sa fille, la porte à son sepulchre, & conjure les Freres qu'on la frotte de sa liqueur miraculeuse, on en oignit tout son corps, & Dieu qui veut paroître glorieux dans ses Saints, en confirma par sa vertu tellement les nerfs, qu'à peine fut-elle reportée chez elle, qu'elle commença de se mouvoir, & de marcher facilement; mais lors qu'elle fut en âge, en reconnoissance, de cette faveur de Dieu, elle se consacra à son service, par le vœu qu'elle fit de virginité, dans le Monastere de sainte Luce, où l'on la nomma sœur Angelique.

Elle dégage une estropiée.

CCLXXIV. N'obmettons pas ici, la double guerison de la mere & du fils obtenuë par les merites de F. Felix. Une veine dans la poictrine s'étoit rompuë déja deux fois, à Isabelle Priorati, d'où elle versoit si cruellement tant de sang par la bouche, que ne pouvant l'étancher par aucuns remedes, on ne doutoit plus, qu'elle n'en jettast bien-tost son ame, avec ce sang. Sa fille alors, âgée seulement de quatorze ans, qui étoit dans son lit, où elle déploroit amerement la mort prochaine de sa mere, sentit qu'on lui toucha l'épaule, & qu'on lui dit; Sabina, avertissez vôtre mere, qu'elle se serve de la liqueur de mon sepulchre, si elle veut être guerie: la fille courut aussi-tost à sa mere, & lui recita ce qu'on lui avoit dit; elle en comprit au même moment le mystere, parce que depuis peu, une de ses parentes, lui avoit donné une phiole de cette liqueur precieuse, qu'elle se fit apporter sans remise, & s'en frotta le sein, aprés avoir imploré le secours du Bien-heureux. A l'heure-même son sang s'arrêta, sa veine se referma, & celle qui tournoit à la mort, en moins de rien, joüit avec usure d'une plus longue vie. Une si prompte guerison impetrée de Dieu, par les prieres de F. Felix, lui donna plus de confiance en sa liqueur, & elle resolut d'en oindre la main de son fils, qui y portoit une ulcere fort maligne. Aprés donc qu'un jour, elle eut imploré plus instamment par ses prieres, le secours de Dieu, & de son serviteur Felix, pour la santé de son fils, elle oignit la main ulcerée de son huile, & au même temps, il fut tout gueri, & son ulcere, qui ne paroissoit plus obligea sa mere, aux remerciemens, & à la loüange de Dieu.

CCLXXV. Une chose, qui causa grande admiration, à toute la Ville de Rome, fut la cure du Seigneur Mathieu Rusticucci. Il étoit travaillé d'une migraine, de qualité si maligne, que ses douleurs violentes, lui empes-

choient le repos le jour & la nuit; il crioit continuellement comme un enragé, & rugissoit comme les Lyons, du côté qu'il souffroit son mal, il avoit les dents si foibles, qu'on étoit contraint, de le faire boire, par une sorte de canal fait exprés, parce que si le vin touchoit ses gensives, il pâmoit de douleur, & il ne trouvoit point de remede propre. D'où vient que ceux de sa maison, qui n'avoient plus de cœur, pour le voir tant souffrir, prioient Dieu, de le retirer de ce monde: un de ses freres, qui étoit Prêtre prit de l'huile de F. Felix, & l'exhorta de se recommander aux prieres de ce Bien-heureux, & aprés il lui en oignit sa partie malade, & cette onction eut tant de vertu, qu'elle le delivra au même moment de son mal, & des douleurs qu'il lui causoit: de sorte qu'en peu de temps, il quitta le lit, & alla au tombeau de F. Felix, lui rendre ses remerciemens.

CCLXXVI. Un Paralityque, & un sourd gueri par cette liqueur miraculeuse.

Un Portefaix de la Ville, nommé Vincent, étoit devenu si paralytique, qu'il ne se pouvoit remüer, & même ne pouvoit souffrir, qu'on le remüast tant soit peu. Aussi-tost qu'on l'eut frotté de l'huile de F. Felix, il receut de Dieu, le mouvement de son corps, & peu aprés, fut libre entierement de sa paralysie. Un jeune homme appellé Laurent, étoit si sourd d'accident qu'il n'entendoit plus, que par signes, ce qu'on vouloit qu'il connut: aussi-tost que Cecile Sacchi, lui eut versé dans les deux oreilles, quelques goutes de la liqueur de F. Felix, chose admirable! à peine eurent-elles receu cette huile, qu'elles entendirent la voix, qui leur parloit, en sorte que celui qui auparavant croyoit que tout étoit en silence, fut tout étonné d'apprendre, qu'il y eut du son dans le monde, & que non seulement il distingua la voix des hommes, le chant des oyseaux, & le tumulte des ruës, mais même les plus petits bruits.

CCLXXVII.

Je marque encore ici, la cure miraculeuse de Thomas Minerbetti, à cause qu'elle est d'autant plus admirable, qu'elle servit à son ame, & à son corps, en même temps. Il étoit Procureur Fiscal du patrimoine Apostolique, & lors qu'un jour, il alloit de Viterbe à Rome, il fut surpris d'une fiévre, qui redoubla, de sorte qu'il fut en même temps qu'il arriva chez lui, attaqué de plusieurs autres maladies, comme squinantie, palpitation de cœur, engagement de poitrine, & de frequentes convulsions, qui toutes le reduisoient à mourir bien-tost; Mais ce qui étoit plus déplorable, il avoit amassé sans confession, tant de crimes, dans tout le cours d'une vie fort criminelle, qu'il sembloit y être tout pourri, sans esperance de salut: & ainsi le malheureux étoit agité fort cruellement, de deux maladies, de son ame, & de son corps. Il demandoit tous les remedes possibles pour celui-ci, & ne pensoit point encore au salut de celle-là; lors qu'une Sœur de nôtre Tiers Ordre, qui l'assistoit, lui dit un jour; Hà! Thomas, lors que les remedes humains nous abandonnent, il est juste, que nous recourions aux Divins, qui nous peuvent être plus utiles, & nous devons adresser à Dieu nos prieres: Je suis donc d'avis, s'il vous plaist, d'aller aux Capucins, & les prier instamment, qu'ils vous recommandent à Dieu dans leurs Oraisons. Le malade y consentit avec joye, & même il ajoûta, qu'elle tâchast de lui apporter de cette huile, qui couloit du tombeau de F. Felix: cette Sœur alla à nôtre Convent, & aprés qu'elle eut demandé de la liqueur au Gardien, elle le supplia de lui accorder deux Freres, qui vinssent voir son malade, avec cette huile: Aussi-tost qu'ils l'eurent exhorté doucement, de recourir à Dieu, & à son serviteur Felix, ils en oignirent sa gorge, & son estomach, & Dieu qui avoit resolu de le guerir, & du corps, & de l'ame, lui envoya un doux sommeil, aprés l'onction de la liqueur du Bien-heu-

reux, où le Diable s'offrit à ses yeux, dans la maniere, & la figure, que lui donnent les Peintres, affreux, nud, avec des cornes, & une horrible queuë, qui l'assura que ses crimes le livroient à son pouvoir, & s'efforçoit de tirer son ame de son corps, pour l'emporter dans les enfers: mais son Ange Gardien parut alors aux pieds de son lit, qui s'opposa au Diable, & il y eut combat entre l'un, & l'autre. L'Ange Gardien disoit, pour la deffense du malade, qu'il étoit racheté du precieux sang de Jesus-Christ, orné de la Foy Chrêtienne, & lavé des eaux salutaires du Baptême; mais le Diable fit peu d'état de ces qualitez, il ouvrit un Livre, où étoient écrits tous les crimes de ce malheureux, & tandis que le Demon en fait la lecture, ce miserable convaincu de la verité des faits, sembloit les avouër lui-même. F. Felix parut alors dans l'air, où menaçant le Diable, il lui dit; Pourquoi abominable, t'attribuës-tu du pouvoir sur cet homme, puisque j'ay obtenu pour lui, le secours de la Vierge sainte? & de son bras, qu'il étendit, il fit voir au malade, la divine Marie, qui portoit sur son sein son aimable Fils. Il s'eveilla, & lors qu'il s'apperceut, que le Demon de deux saults se precipita par la fenêtre, & que la Vierge sainte se retira au Ciel, avec Frere Felix, il s'écria, O! Bien-heureux Felix, ô! Bien-heureux Felix; Dans ce même moment, il fut libre de toutes ses douleurs, & fit appeller le Curé de S. Martin, à qui aprés s'être confessé de tous ses pechez, il fut entierement dégagé de sa fiévre, & le lendemain il se leva de son lit, dans une parfaite santé. Deux jours aprés, qu'on celebroit la Nativité de la sainte Vierge, il communia, & le jour d'aprés, il vint au Convent, pour remercier F. Felix, qui lui avoit obtenu de Dieu, par ses prieres, la guerison de son corps, & le salut de son ame: & même en memoire du fait, il pendit à son sepulchre, un tableau, avec cette Inscription, *Ob salutem animæ, & corporis mirabiliter incontinenti restitutam, die octava Septembris* 1591. *Thomas Minerbettus.*

D'autres Miracles que Dieu fit avec l'Habit de Frere Felix.

CCLXXVIII. Il est temps de marquer, les autres Miracles, que Dieu fit avec les autres Reliques de F. Felix, & premierement avec quelques pieces de son habit, dans la Province de Rome. La Dame Magdeleine Grimaldi, étoit en danger de mort, à cause d'un aposteme qu'elle avoit dans la gorge, mais on n'eut pas plûtost appliqué un morceau du drap de l'habit de F. Felix, que son aposteme creva, & peu aprés elle quitta le lit: & un autre jour, elle se délivra d'un mal, qui la consumoit toute vive, fort cruellement.

CCLXXIX. Barbe de Padouë se mourroit d'une pleuresie, mais aussi-tost, que dans un peu de boüillon, elle eut avalé quelques fils de l'habit de F. Felix, son aposteme qu'elle avoit dans le corps s'y creva, & aprés qu'elle eut jetté quantité de sang pourri par la bouche, elle quitta le lit le lendemain. Il vint à la gorge de Camille Tesauri, une tumeur si grosse, que ne pouvant la cacher, elle avoit honte de se montrer dans les compagnies: par un desir extrême de guerir, un soir elle se mit sur le col, une piece de l'habit de F. Felix, & le matin sa tumeur n'y étoit plus. Avec le même remede, Horace Buzi, & Ersilia Argenti, guerirent d'un aposteme à la gorge.

CCLXXX Dans la Province de Naples, le fils de François Tanga Medecin, étoit

en danger de mort, à cause d'une fiévre pourprée, & une difficulté de respirer. Une de ses filles étoit condamnée de mourir, à cause d'une fluxion de pituite qui l'accabloit, & sa femme appellée Prudentia, étoit epileptique: on leur appliqua seulement à tous trois, un morceau de l'habit de F. Felix, & ils receurent tous leur santé. Le même habit toucha seulement d'un morceau, Petronilla Sœur Converse du Monastere de S. Ligorius, & aussi-tost elle fut délivrée d'un flux de nez, qui lui avoit tout défiguré la bouche. Un enfant aussi nommé Pierre Paul de Belli fut gueri de même d'une verolle si abondante, & si maligne, qu'elle lui couvroit tout les yeux. Adriana fille du Marquis del Castel-Nuovo, étoit pleurée comme morte par ses parens, à cause que les Medecins l'avoient abandonnée; mais aussi-tost qu'on lui eut appliqué un morceau de l'habit de F. Felix, ils l'admirerent comme ressuscitée: Ce S. Habit guerit encore Justina Grimaldi, d'une fort fâcheuse fievre, & le fils d'une Dame de Capoüe, de l'aveuglement. Le fils aussi de Jean Leonardo, d'une infirmité qui le tenoit tout courbé: une Damoiselle d'Aloysia Cossa, qui étoit Possedée: Jeanne Reverteria de la fievre; & Rupere de S. Dominique, de l'hydropisie.

D'autres Miracles de Frere Felix; en faveur de ceux qui implorent son secours.

SI jusqu'ici nous avons marqué, les miracles que Dieu fit, pour honorer les Reliques de son serviteur Felix, il est juste maintenant, CCLXXXI.
que nous écrivions ceux, que son pouvoir a operez, par les merites de ce Bien-heureux, en faveur de plusieurs, ou qui lui firent des Vœux, ou qui lui adresserent leur prieres, & particulierement le fait merveilleux, qu'on admira dans la personne d'Antoine Marie, fils de François Terosi, Camerier du Pape Paul V. d'heureuse Memoire. Il étoit malade d'une fiévre maligne, avec une petite verole, & sa mere Camilla, fit Vœu, de porter au sepulchre de F. Felix, une image d'argent, s'il obtenoit de Dieu la santé de son fils, & comme il fut aussi-tost gueri, sans differer, elle l'envoya au tombeau du Bien-heureux, pour lui rendre son Vœu, & ses actions de graces.

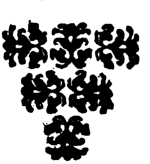
Mais ce qui arriva, à Estienne Bisci de Peruse Organiste, est bien CCLXXXII.
plus merveilleux, il étoit malade à la mort, & reduit à cette extremité, qu'il ne prenoit plus quoi que ce fust de nourriture, il y avoit trois jours; en sorte que ceux qui le visitoient, ne le croyoient presque plus en vie. Sa femme Hortensia fort devote à F. Felix, lui recommanda son mari, qui se mourroit: Chose admirable en verité! dans le moment qu'on le jugeoit mort, il ouvrit les yeux, appella sa femme qui prioit encore, & lui dit, qu'elle lui apportast son bouillon, qui chauffoit sur un rechaut, auprés le feu; elle courut le prendre aussi-tost, toute étonnée, d'entendre parler un homme, qui ne parloit plus, pour mourir dans peu de momens, & encore demander de la nourriture, lors qu'il n'avoit qu'un point de vie: elle lui fit boire son bouillon, & lui demanda, comment il avoit sceust, qu'il étoit à la cheminée: il lui répondit, que le Bien-heureux Felix, lui avoit apparut peu auparavant, & lui avoit dit, que s'il vouloit guerir, il bust ce bouillon qui étoit au feu: aprés qu'il l'eut pris, il se trouva si bien la nuit, que le matin il sortit du lit, avec une surprise

merveilleuse de ceux qui le jour precedent l'avoient pleuré à l'agonie, & le troisiéme jour, il alla à pied à Nôtre-Dame de Monti, & puis au sepulchre de F. Felix, pour y remercier Dieu, & son serviteur Felix, de sa parfaite santé: & parce que les grands maux qu'il avoit soufferts, lui avoient laissé une certaine pesanteur de tête, qui le chagrinoit, il la reposa sur le tombeau de F. Felix, & il en fut aussi-tost délivré.

CCLXXXIII. Un enfant de deux ans environ, nommé Dominique, fils de Bernardina Romaine, se joüoit avec quelque petits de son âge, dans une petite ruë de Rome, appellée Delle-Muraté, lors que les roues d'un carosse, qui couroit avec furie, le surprirent, de sorte qu'on ne le put secourir, & lui roulerent sur le visage, sa mere qui vit cet accident s'écria; Bien-heureux Felix, secourez mon fils: cependant les rouës vont toûjours, & passent sur le corps du petit, & lors qu'on le croit accablé, & même brisé, sous ce pesant fardeau, sa mere y court, & trouve son fils fort sain, excepté sa bouche, qui étoit fort blessée, & afin qu'on vit plus clairement, que Dieu l'avoit preservé, un bracelet de corail, qu'il portoit au bras, fut presque tout broyé, par la pesanteur des rouës, & son bras n'en receut pas la moindre blessure, celle de sa bouche même, ne dura pas long-temps, parce que sa bonne mere le porta sans differer, au sepulchre de F. Felix, pour l'y remercier de la vie de son petit enfant, & pria les Freres de lui oindre la bouche, de l'huile de la lampe, qui brûloit devant ce saint corps; Cette playe qui étoit gonflée, se desenfla aussi-tost, & à peine fut-on de retour au logis, qu'il avoit une parfaite santé.

CCLXXXIV. L'an 1623. Apollonia di Livei, blessée par malheur à la tête, étoit devenuë frenetique, de sorte que passant jusqu'à la furie, elle offençoit cruellement des ongles & des dents, tous ceux du logis, d'où l'on fut obligé de l'enfermer dans une chambre. Une de ses filles, nommée Marguerite, fort affligée de l'horible état, où elle voyoit sa mere, s'agenoüilla, avec les autres de la Famille, & tous unanimement prierent F. Felix, qu'il voulut rendre la santé à la malade, par son credit auprés de Dieu, & ils lui promirent, que s'ils lui obtenoit cette faveur, ils iroient tous les jours à pied, deux mois durant, à son sepulchre, & lui offriroient une nappe d'Autel, en reconnoissance d'un si grand bien-fait. A peine leur promesse fut-elle achevée, qu'Apollonia parut aussi saine d'esprit que si jamais elle n'en eust été malade, & la fille satisfit à son Vœu, en remerciement de la santé de sa mere.

CCLXXXV. L'année suivante, François Cesio d'Antre Doco, avoit souffert huit jours une retention d'urine, qui le faisoit souvent pâmer, à cause des douleurs mortelles qu'elle lui causoit; Comme il vit que tous les remedes, de la medecine qu'on lui avoit faits, ne lui donnoient point de soulagement; il recourut à l'intercession de F. Felix, & lui promit, que s'il lui obtenoit la guerison de son rude tourment, il iroit aussi-tost visiter son sepulchre. Lors qu'il eut achevé son Vœu, sa vessie s'ouvrit au même moment, de sorte qu'il vrina sans peine, ses douleurs cesserent, & depuis il ne souffrit plus de pareils tourmens.



Des

Des Miracles operez avec l'onction de l'huile de la lampe, qui brûle devant le tombeau de Frere Felix.

LA bonté de Dieu est si grande, & si ineffable, à l'endroit de ses amis, & de ses serviteurs, que repandant sur eux des fontaines inépuisables de faveurs Celestes, il ne se contente pas, de les élever à la hauteur de sa gloire, & d'honorer leurs os, leurs vêtemens, leurs cendres, & leurs autres Reliques, de Miracles, & de prodiges surprenans, il veut encore, que les liqueurs qui sortent de leurs sepulchres, & les huiles des lampes, qui brûlent devant, rendent témoignage de leur gloire, & soient comme de Celestes langues, qui publient, d'une éloquence müette, leurs grands merites, en sa Divine presence. Si ceci s'est jamais vû dans les Saints, on l'admire parfaitement aujourd'hui, avec tout l'éclat possible, dans la personne de nôtre Bien-heureux, dont Dieu a voulu témoigner la gloire, par tant de sortes de Miracles, crainte que quelque jour on n'en doutast, qu'il a voulu non seulement, honorer de prodiges, cette liqueur admirable, qui sort de son sepulchre, ses habits, ses cheveux, ses ongles, ses cilices, sa corde, & même les pierres de son sepulchre; mais encore il a rendu l'huile de la lampe, qui brûle devant son tombeau, si feconde en merveilles, qu'il est plus facile de les admirer, que de les exposer, à la veuë de nos Lecteurs. CCLXXXVI.

Entre les plus dignes de memoire, est celle qu'on peut dire tres évidente, autorisée de la Foy même des Medecins, & operée en la personne du fils de Laurent de Bolegnoli Romain, nommé Gabriel, à qui les paupieres, par plusieurs petites maladies, s'étoient de sorte étenduës, que ses yeux ne pouvoient plus voir la lumiere. Son pere se resolut de le recommander aux prieres de F. Felix, aprés avoir éprouvé, que tous les remedes de la Medecine, ne lui donnoient point de soulagement. Son pere, & sa mere le conduisirent donc au sepulchre du Bien-heureux, & prierent le Sacristain du Convent, d'oindre les yeux de leur fils, de l'huile de la lampe, qui brûloit devant son tombeau, avec promesse, en même temps, de le vêtir en Capucin, jusqu'à l'âge de douze ans: l'onction fut faite aprés le Vœu, & lors qu'on fut de retour au logis, les yeux du petit s'ouvrirent de maniere, qu'il dit à ses parens, qu'il voyoit les portes, les coffres, les escabelles, & la plus grande partie du menage, qui y étoit: on le mena deux ou trois fois encore aux Capucins, où l'on oignit sa veuë de l'huile de la lampe de F. Felix, & il recouvra parfaitement l'usage de ses yeux, avec tant de surprise des Medecins, qu'ils déposerent authentiquement, entre les mains d'un Notaire public, que la santé conferée à cet enfant, étoit evidemment un Miracle de la vertu Divine, par l'intercession de F. Felix. CCLXXXVII.

Le fait arrivé à un enfant de quatre ans, appellé Hierôme, fils de Mintia Marcatina, n'est pas moins merveilleux: il est tiré des Manuscrits de la Province de Rome, qui disent, que cet enfant eut une telle fiévre, que sa malignité obligea les Medecins de l'abandonner, & de n'en plus attendre que la mort; Alors sa mere le recommanda à F. Felix, l'oignit de l'huile de sa lampe, & promit s'il guerissoit, qu'elle le vêtiroit de gris, & qu'elle porteroit un Vœu de cire, au sepulchre du Bien-heureux. Lors qu'on n'esperoit plus du petit malade, que la sortie de son ame, de son corps, F. Felix, tout environné de gloire, & de splendeurs Celestes, lui CCLXXXVIII.

apparut, & lui dit; Hierôme, faites le signe de la Croix, & recitez un *Pater noster*, & tres assurement vous ne mourrez pas: L'enfant obeït, & se porta si bien, aprés sa priere, que le matin il se leva de son lit sans fiévre, & à cause, que lors qu'il disoit le *Pater noster*, on n'entendoit pas ses paroles, & l'on voyoit seulement remuer ses levres, sa mere lui demanda, ce qu'il disoit, il lui apprit la vision de F. Felix, & ce qu'il lui avoit ordonné: Mais ce qui prouva mieux le fait, on conduisit l'enfant au sepulchre de F. Felix, où lors qu'il vit son image, il s'écria; O! ma mere, ô! ma mere, voila celui qui m'aparut hier au soir, & m'a rendu la santé.

CCLXXXIX. Pierre fils de Jean de Nicolade Bagnarla, âgé de sept ans, étoit malade d'une fiévre, accompagnée de petite verole, & avoit les nerfs des bras, & des mains si retressis, qu'il étoit comme un immobile, sur le lit, où il devoit bien-tost, dans toutes les apparences, rendre son esprit à Dieu. Sa mere aprés avoir éprouvé tous les remedes possibles sans succez, le recommanda enfin aux merites de F. Felix, & le frotta de l'huile de sa lampe; quoi plus, elle éprouva combien cette onction faite avec foi étoit utile à son fils, par son entiere santé, parce que l'ayant frotté le soir, il sortit le matin de son lit, libre de ses nerfs, de sa fiévre, & des griffes de la mort, avec une guerison parfaite.

CCXC. Dominique de Fioroué de Ruviano, étoit malade, il y avoit environ six mois, d'une fiévre, d'une apoplexie, & d'un chancre au côté droit, depuis cinq jours même, il ne parloit plus, avoit receu l'Extrême-Onction, & combattoit avec la mort, au moment qu'on faisoit pour lui, la recommandation de l'ame. Sa femme alors, nommée Brigida l'exhorta, de recourir à F. Felix, frotta son front, & son côté chancreux, de l'huile de sa lampe, & cette onction eut tant de force, qu'elle le guerit aussi-tost, de toutes ses maladies.

CCXCI. Un de ces Miracles, plus dignes de memoire, est celui que nous écrivons, prouvé de sept personnes, d'une petite fille de Gaspard Bellintani, âgé de trois ans, si malade d'une fiévre continuë, & d'une dissenterie, que tous les remedes lui étoient inutils; surprise même d'un délire, elle rendit l'esprit, entre les bras de son pere. L'on fit ce qu'on put pour lui rendre du sentiment; mais comme aprés trois ou quatre heures, on vit que son corps se refroidissoit, & qu'on n'y remarquoit plus de signes de vie, on la dépoüilla de ses habits; & l'on la mit sur le lit comme morte? Tandis que son pere, & les domestiques déplorent sa mort, un d'eux aprés un Vœu fait au sepulchre de F. Felix, l'oignit de son huile avec tant de foi, qu'aussi-tost la fille, comme ressuscitée, poussa de son estomach un grand soûpir, & regardant son pere, qui pleuroit sa mort, elle lui dit; Pourquoi pleurez-vous? essuiez vos larmes, je ne suis pas morte, mais je vis, par la faveur de F. Felix; il m'a rendu la vie, avec la santé. Elle demanda alors ses habits, toute libre de fiévre, de dissenterie, & elle remplit la maison, & tout le voisinage, de ces paroles, O! hommes, remerciez Dieu, & le Bien-heureux Felix, qui m'ont rendu ma santé.

CCXCII. Ceux-ci, & plusieurs autres que nous obmettons, pour ne pas fatiguer nos Lecteurs, guerirent de diverses, & dangereuses maladies, par l'onction miraculeuse de l'huile de cette Lampe; En sorte que le nombre est sans mesure presque, de tous ceux qui ont été soulagez par cette huile merveilleuse: & il ne se passoit point de jours, où Dieu ne rendit la santé à des malades, par cette huile, à la gloire de son pouvoir, & à l'honneur de son serviteur Felix.

Et particulierement, l'an 1541. dans la Ville de Roneretto, une femme nommée Catherine, dont le mari s'appelloit Antoine Miolari Jardinier, étoit proche d'accoucher, & comme elle ne pouvoit, elle fut quelque temps si tourmentée, qu'on craignoit sa mort. Une Sage femme alors, nommée Marguerite Fredigella de la même Ville, fit Vœu à F. Felix, & aussi-tost elle fut délivrée d'un enfant, qui fut baptisé, & nommé Antoine Felix, qui mourut peu de temps aprés: & comme la même Sage femme, eut fait un autre Vœu au Bien-heureux, l'enfant ressuscita, & vit encore aujourd'hui. Cette femme, le pere & la mere du mort, ont déposé avec serment, entre les mains du Notaire public, le Miracle, & l'acte bien signé, en fut envoyé à un Religieux de la Province de Venise, fort devot à F. Felix: comme encore de celui qui suit, arrivé à Verone, en la personne de la Dame Livia Pedemonti de grande Qualité. Une abondance de lait, lui causa au sein une inflammation, dont on la traitta l'an 1636. & il sembloit qu'elle fut guerie: mais comme sa mammelle se renfla l'an 1637. les Chirurgiens de l'avis des Medecins, lui firent beaucoup d'ouvertures, pour en faire sortir l'humeur peccante, & avec peu de soulagement de la malade, qui se pâmoit de douleurs, tandis que plusieurs Medecins consultoient ensemble, sans se pouvoir accorder de sentimens, parce qu'ils craignoient le danger, où ils l'exposoient, si l'on ouvroit son autre mammelle, comme quelques-uns opinoient. Deux Capucins alors la vinrent voir, & comme ils avoient de l'huile de la lampe de F. Felix, ils l'exhorterent à s'en frotter, & à implorer son secours; La Dame eut une grande foi au Bien-heureux, se fit lever tous les emplâtres qui couvroient ses mammelles; le même soir elle les fit oindre de l'huile de F. Felix, & dormit profondement toute la nuit. Les Medecins revinrent le matin la voir, & trouverent son sein si bien gueri, qu'elle n'avoit plus besoin de tous leurs remedes, d'où ils conclurent, que cette prompte guerison étoit un veritable Miracle de Frere Felix. CCXCIII.

De la grande devotion du Peuple vers Frere Felix, & de l'estime que les souverains Pontifes faisoient de sa Sainteté.

TAnt plus la Religion des Capucins, conduite de ce sentiment d'humilité, qu'on remarque dans plusieurs endroits de ces Annales, de cacher les merites de ses Enfans, s'est montrée avare des loüanges de F. Felix, & d'avancer sa gloire, tant plus même s'est-elle efforcée de taire les vertus, & les graces Celestes, qui brilloient dans ce serviteur de Dieu, tant plus sa puissance a fait paroître les soins qu'elle prenoit d'un homme si parfait, & si rempli de ses graces. D'où vient que tant plus nos Freres s'opposoient, à la foule des peuples, qui venoient de tous côtez au sepulchre de F. Felix, se recommander à ses prieres, lui offrir des Vœux de cire, & d'argent, lui appendre des Tableaux, & le remercier publiquement, avant qu'il fut Beatifié, crainte qu'il ne s'y fist quelque chose de contraire aux Decrets des Souverains Pontifes, tant plus croissoit la devotion, & le concours des Peuples, & tant plus son nom se répandoit dans le monde. Tous les jours s'augmentoit le nombre des Tableaux de bois, de bronze, d'argent, & d'or même, qu'on apportoit à son sepulchre, se publioient malgré les Freres de nou- CCXCIV.

veaux Miracles. La devotion même envers F. Felix, ne s'écouloit pas avec les années, au contraire elle s'étendoit de sorte par tout le monde, que ne pouvant être renfermée dans Rome, elle s'étendoit par la Ombrie, la Marque d'Ancone, la Toscane, le Milanez, la Calabre, la Sicile, & toute l'Italie non seulement, mais encore dans la Suisse, la France, la Lorraine, la Flandre, & l'Espagne, où l'on admira plusieurs Miracles, que Dieu y fit par les merites de son serviteur Felix.

CCXCV. D'où plusieurs Ecrivains de nôtre temps, ont écrit des merveilles de ce Bien-heureux. Thomas Bozius, dans son Livre des signes de l'Eglise, dit entre autres choses, *Nous sçavons comme tous les autres de Rome, que F. Felix Capucin, étoit un homme de grande sainteté, dont le corps a rendu, & rend encore une certaine liqueur odoriferante, qui a gueri plusieurs maladies; son corps est dans l'Eglise de S. Bonaventure.* Bartholomeus Zicchius, Auteur celebre de nôtre temps, écrit solidement en Italien ses grandes actions. Franciscus Dinus, a fait un petit Livre Italien, qui a pour tiltre, *De la Vie, & de la Mort de F. Felix Capucin.* Baretius a pris d'eux, ce qu'il a écrit de ce S. Homme, dans la quatriéme partie des Chroniques. Petrus Martyr Felinus de l'Ordre des Servites de la Vierge, des Merveilles de Rome. Octavius Pancirolus, des Tresors de Rome. Jacobus Baccius, dans la vie de S. Philippes de Neri, se sont souvenus tous, & plusieurs autres de Frere Felix. Enfin F. Jean Baptiste d'Ostia, a écrit en abregé d'un style court, & puissant, la vie de ce Bien-heureux.

CCXCVI. La croyance qu'on a toûjours euë de la sainteté de F. Felix, s'est tellement augmentée, non seulement chez tous, soit vulgaires, soit illustres, mais même dans l'esprit des Papes, qu'aussi-tost que Sixte V. Pontife admirable, eut ordonné de faire le procez de sa Canonization, accompagné de plusieurs Cardinaux, vint de son Palais, du Quirinal, à l'Eglise des Capucins, où aprés avoir adoré le S. Sacrement, il pria longtemps à genoux, devant le sepulchre de F. Felix, d'où cette question s'agita alors, si le Pape par cette action, l'avoit Beatifié. L'on peut dire assurement, qu'il l'avoit voulu, puis qu'il sollicitoit si ardemment l'expedition du procez, mais que comme il mourut trop tost, on n'y pensa plus. Aprés son deceds Gregoire XV. aprés lui, venoit de dire la Messe dans nôtre Eglise de S. Bonaventure, & alors il s'approcha du tombeau de F. Felix, où il pria quelque temps à genoux, comme y avoit fait Sixte V. & dit aprés sa priere publiquement, *Nous avons tres grande obligation à cet Homme, parce que nous avons obtenu de Dieu, par son intercession, une faveur particuliere.* Comme donc au commencement de son Pontificat, il eut envoyé un Vœu d'argent à son sepulchre, il permit de le dépeindre avec des rayons sur sa tête, & de l'appeller Bienheureux, comme il le nommoit ordinairement. Enfin Vrbain VIII. à qui doit beaucoup, entre les autres Religions, celle des Capucins, l'an 1625. honora F. Felix de la gloire des Bien-heureux, par sa Bulle, qui commence *In specula.* En sorte qu'on peut comparer ce Bien-heureux fort à propos, avec un grain de moustarde, qui est le plus petit de tous, & pourtant devient un grand arbre. Puisque quoi que F. Felix fut le plus petit des Mineurs, Villageois, rude, idiot, ignorant, du bas Ordre des Freres Laïcs, Quêteur de Rome, sans aucun rang parmi les hommes, il est pourtant aujourd'hui élevé à un degré si haut de gloire, qu'il semble par sa hauteur, égaler les plus grands arbres; celui particulierement, que Daniel a décrit grand, & robuste, dont la cime alloit jusqu'au Ciel, & les rameaux jusqu'aux extremitez de la terre. Nous

Vrbain VIII. mit F. Felix au rang des Bienheureux.

ne pouvons qu'admirer en lui, l'ouvrage ancien de la Divine sagesse, qui a élevé un homme sans gloire parmi nous,& sans éclat,ou de naissance, ou de quoique ce fust, à cette grandeur eminente, que par la cime de ses vertus, il ait penetré les Cieux, qu'il se soit assis par sa gloire, avec les Bien-heureux, qu'il se soit rendu celebre dans tout le Christianisme, par la grandeur de ses merites, & de ses Miracles, & que même il soit si plein de graces Divines, que tous peuvent s'enrichir de ses biens, se nourrir de ses alimens, se reposer sous son ombre, vivre de ses faveurs s'entretenir de ses vertus, & desirent même se repaître, & s'engraisser de ces dons Celestes.

En effet il est constant, dit S. Basile, qu'on écrit les vies & les actions glorieuses des Saints, afin que lors qu'on les entend lire, ou qu'on les lit, on anime sa paresse, & qu'on soit comme piqué, d'une genereuse envie, d'imiter leur conduite, comme le sçavent tous, & comme le dit saint Basile, *Les Vies des Bien-heureux, nous sont presentées comme des simulachres animez, qu'on nous propose, comme des regles certaines, de la Divine Iustice, que nous devons imiter dans toutes nos actions.* Il est sans doute que celles de F. Felix, qui sont d'autant plus merveilleuses, qu'elles sont plus éloignées de la Sagesse humaine, peuvent être les exemples de tous les hommes, je l'avoüe; il est toutesfois plus juste, que ceux qui professent une condition égale à la sienne, soient portez avec plus d'ardeur à les imiter: en sorte qu'ils suivent plus ardemment, les vestiges de celui, qui les precede avec tous les efforts de son ame, dans le chemin de la vertu, & qu'une sainte vie terminée d'une heureuse mort, ont rendu fameux dans tout le monde du Christianisme. CCXCVII

La vie du Bien-heureux sert aux autres des regles de vie.

Si l'ame de Themistocle, au sentiment de Valere Maxime, étoit animée si fortement à imiter les actions de Miltiades, qu'elles lui ôtoient le repos de la nuit, lors qu'il pensoit à leur grande gloire: d'où vient que comme un jour, il fut interrogé de ses amis, quelle étoit la cause de ses inquietudes d'esprit, il répondit si sagement; Parce que les triomphes de Miltiades, m'éveillent à toute heure: ce qu'on dit de Jules Cesar encore, qui lisant les beaux faits d'armes d'Alexandre, versoit des larmes, de n'avoir pas encor imité ses actions: comment donc celles de F. Felix, si vertueuses, & ses trophées remportez si genereusement sur les ennemis de son salut, n'animeroient-ils pas nôtre courage, à imiter ses vertus? Ha! tandis qu'un chacun de nous, se voit si éloigné de ses grandes actions, qu'il verse des larmes, chasse son sommeil, avec les paroles de Themistocle, & dise en lui-même; les triomphes de F. Felix m'excitent à tout moment; qu'enfin il ne fasse point de paix avec son ame, jusqu'à ce qu'il imite la conduite de ce Bien-heureux. CCXCVIII.

Que si un chacun de nous, desire être excité par de plus puissans motifs, à imiter F. Felix, qu'il considere ses trophées, comme ceux de nôtre Frere, de nôtre domestique, de nôtre associé, de nôtre ami, de nôtre compagnon de combat, d'un Capucin comme nous, de même nature, d'une même chair ennemie de l'esprit, avec les mêmes sens, portez aux plaisirs, les mêmes passions, que devroient moderer la raison, un même poids de corps, qui corrompt nôtre ame, une même foule de miseres, & d'égales tentations de la chair, & des Demons, afin qu'on se persuade aisément, qu'on peut triompher avec lui des ennemis de nôtre salut, & qu'on n'a pas besoin d'une autre imitation que la sienne, qu'on peut avoir avec la grace de JESUS-CHRIST: parce que saint Bernard a dit, *Que nous devons nous conformer aux Saints, parce qu'ils ont été passibles comme nous, & nous ont montré le chemin de la vie eternelle, qu'ils ont tenu si assi-* CCXCIX.

Puissans motifs pour imiter ce Bien-heureux.

duëment, & si constamment. Il est sans doute, que les actions illustres de F. Felix, dautant plus merveilleuses, qu'elles s'éloignent davantage de la prudence mondaine, sont des exemplaires animez, & de vivans motifs, à tous ceux, qui courent dans la lice des vertus; je l'avouë: mais principalement à ceux de son Ordre, & encore plus singulierement à ceux de sa condition, de Frere Laïc, dans cette utile pensée, qu'ils soient humbles, qu'ils aiment le travail, & que sans difference des personnes, des emplois, & même de plusieurs Offices, ils s'employent toûjours comme lui, humblement & civilement dans les occupations de la charité.

DU PERE PIERRE DE MACERATA, ET DU PERE AMBROISE DE CIVITA DUCALÉ, Predicateurs.

CCC. Vie & actions du P. Pierre de Macerata, Prêtre.

PERE Pierre de Macerata, de la Province de la Marque Prêtre, & Predicateur étant encore au monde, fleurit en plusieurs vertus, & particulierement en la devotion à la Vierge: mais lors qu'il fut Religieux, il se signala de sorte en toutes les perfections, qu'il fut digne, de joüir souvent de la presence, & des entretiens des Saints, & entre les autres, le Bien-heureux Felix lui apparut un jour, avec trois autres, & le recrea de sorte d'un discours Celeste, qu'il lui donna toutes les consolations possibles du Paradis. Un jour il fit connoître, par une action, le mépris de lui-même. On y devoit faire à Corinalto, une Procession solemnelle du saint Sacrement, que rompirent pourtant, quelques Ordres qui disputerent de leur préseance. P. Pierre pour leur apprendre, que la superbe devoit être bannie des veritables Religieux, dépoüilla son habit, jusqu'à la mutande, & se promena nud dans les ruës de Corinalto, en presence de tout le peuple, avec sa discipline entre les mains, dont il se déchiroit cruellement les épaules; enfin plein de sainteté, aprés que la Vierge sainte l'eut assuré de sa mort & de son salut, il mourut heureusement au Convent de Monte-Ulmo.

CCCI. Vie & actions du P. Ambroise de Civita Ducalé Prêtre.

Un autre Predicateur, éclate en prudence, & en vertus dans la Province d'Ombrie, P. Ambroise de Civita Ducalé, qui comme il étoit orné de conseils, de discipline de mœurs, de zele de l'Observance Reguliere, & d'integrité de vie, gouverna si prudemment quelques années, la Province d'Ombrie, qu'il l'éclaira des exemples des vertus, & l'augmenta en toutes les regularitez. Il la visita toute entiere nuds pieds, sans sandales, l'espace de trois ans, & par des discours fort zelez, il animoit ses Freres, à l'exercice des vertus les plus Religieuses. Il fut aussi un des Predicateurs plus fervens de son Siecle, & grand Proclamateur de la Passion de JESUS-CHRIST. Il garda une virginité inviolable, & comme le Diable tâcha de lui ravir une vertu si pure, par l'effronterie d'une femme, il surmonta ses artifices. Enfin il fut d'une vertu si singuliere, qu'appellé pour voir une femme, nommée Adriana, qui n'entendoit, & ne parloit plus, aussi-tost qu'il l'eut appellée par son nom, elle lui répondit: & comme ressuscitée, elle recouvra sa santé. Lors qu'il eut l'âge de soixante ans, riche de dons Celestes, il tomba fort malade à Spolete: & comme alors un Frere de ses amis, voulut l'avertir charitable-

ment, par ces paroles; Pere Ambroise le mal augmente, vous êtes en danger de mort, & vous devez maintenant penser à mourir heureusement, & avec grande pieté: on dit qu'il lui répondit; Hà! mon Frere, je serois bien à plaindre sans doute, si j'avois attendu à la fin de ma vie, à me preparer à la mort, & on ne doit pas differer au terme de ses jours, à se mettre en état d'aller au devant de Dieu; il faut prevenir saintement son arrivée. Ce grand Homme mourut, avec estime de sainteté, dont la preuve fut, qu'aprés sa mort on admira sa chair aussi belle, & aussi maniable que s'il eust été en vie, & même à l'heure de son trépas; F. Valentin de Terni le vit monter au Ciel Empirée.

VIE ET ACTIONS

DE F. RUFFIN DE GALARATÉ, LAIC.

Comme il se fit Conventuel, & puis Capucin ; & de plusieurs de ses vertus.

FRERE Ruffin de Galaraté, Bourg assez considerable de Lombardie, fut le quatriéme, qui celebre en vertus, & en Miracles, dans la Province de Milan s'envola cette Année au Ciel, y recevoir leur recompense. Il nâquit d'honnêtes parens, & dés son enfance, il commença par montrer des preludes de sa future sainteté, puis qu'il y chassa les loups, par sa seule voix, & par sa presence. Comme un jour en effet, âgé de sept ans, il fut aux vignes, avec une de ses sœurs, elle eut peur, à la veuë d'un loup, qui les surprit par son arrivée, & il lui dit; Ne craignez pas, disons seulement, avec beaucoup de devotion, l'*Ave Maria*, que nous a appris nôtre mere, & le loup, ne nous fera point de mal; ils firent leur priere à genoux, & la Vierge sainte apparut au milieu d'eux, qui les dégagea de toute leur crainte, écarta le loup, & les reconduisit chez eux fort heureusement: d'où cét enfant, eut depuis tant de force contre les loups, qu'il les faisoit fuïr de sa seule voix. CCCII. Dés son enfance, il fait fuïr les loups.

Ces témoignages des bontez de Dieu, ne retinrent pas long-temps ce jeune homme, dans les orages du monde, & crainte qu'il n'y fust en danger, à peine fut-il dans l'adolescence, qu'il l'appella dans l'Ordre de saint François, des Conventuels de Galaraté, comme dans un port assuré, contre les tempêtes du Siecle. L'on l'envoya de là en Ombrie, où jusqu'à dix-huit ans, il vêcut avec beaucoup d'integrité de vie, lors qu'il se resolut de suivre plus parfaitement, les vestiges de son Pere saint François, dans une observation plus étroite de sa Regle, & aprés plusieurs prieres, offertes à Dieu dans cette pensée, il passa entre les Capucins, l'an 1535. dans la Province d'Ombrie. CCCIII. Des Conventuels, il passe aux Capucins.

Il y avoit au Convent des Conventuels d'Assise, où il demeuroit, un Frere Organiste fort devot, qui comme il donnoit tous les jours l'aumône, à un pauvre enfant, qui la demandoit de porte en porte, aprés sa mort, & sa sepulture dans cette Eglise, fut ravi en extase, où il eut cette vision Celeste, qu'aprés un long chemin, il lui sembloit être arrivé, dans une grande vallée, que coupoit un lac fort profond: on ne pouvoit y passer, que sur un petit pont tres-étroit, & bien glissant, & CCCIV.

lors qu'il couroit pour s'en servir, il tourna les yeux, & vit à côté, un beau jardin plein de roses, & de fleurs, où il apperceut le petit Pauvre, à qui il faisoit d'ordinaire la charité, qui y en cueilloit: Cette veuë le consola, & il lui dit tout joyeux; Hé! mon enfant, qui vous a mis dans un jardin si agreable, & qui faites-vous ? J'y cueille des roses, répondit-il, à dessein d'en faire une couronne, pour ma mere, qui doit bien-tost être couronnée; Mais vous, mon Pere, où allez-vous si vite? A ce pont, dit-il, afin de passer au delà du lac. Hà! gardez-vous-en bien, mon Pere, repartit l'enfant, le chemin n'est pas assuré pour vous, parce que le lac est plein de Dragons, & le pont si étroit, & si glissant, que si vous en tombez dans l'eau, les Dragons vous devoreront, comme leur meilleure proye; l'embouchure du lac est bien plus assurée. L'Organiste alors suivit l'avis de l'enfant, & aprés un long chemin, il arriva au haut du lac, où il vit deux cimes de montagnes fort hautes, entre lesquelles étoit une grande rouë, toute dentelée, comme celle d'un Horloge; qui d'un côté de sa circonference, sembloit toucher le Ciel, & de l'autre les Enfers. L'Organiste admiroit la grandeur de cette rouë; lors qu'il la considere plus attentivement, il voit à chaque dent un homme, lié par les pieds, de maniere que sa tête pendoit en bas: & comme la rouë tournoit toûjours, lors qu'elle étoit arrivée au haut des deux montagnes, ces miserables dont les têtes pendoient aux dents de cette machine, se froissoient contre les rochers, & en souffroient des douleurs extrêmes. Lors qu'il voyoit tous ses tourmens avec effroy, il revint à lui, & il se persuada, que cette vision n'étoit pas fantastique, mais divine, à cause principalement, que la mere du petit Pauvre mourut huit-jours aprés, avec une grande reputation de sainteté: d'où l'Organiste fit recit de sa vision, à F. Ruffin, & tous deux conclurent, que c'étoit un avertissement de Dieu, dont ils devoient faire un bon usage. En effet celui là devint encore plus vertueux qu'il n'étoit, & celui-ci passa aux Capucins.

CCCV. Il n'est pas facile de dire, avec quelle pieté, quelle humilité, quelle pauvreté, quelle integrité, quelle abstinence, quelle mansuetude, qu'elle patience, & quelle charité il vêcut parmi nous. En effet l'abstinence de viande lui fut fort familiere, plus familiers encore, les jeûnes au pain & à l'eau, à qui il joignoit ceux des Vendredis, des Samedis, & de tous les Carêmes de nôtre Pere S. François; familiere aussi la pauvreté de toutes choses, qu'il cherissoit, de sorte qu'il porta quarante ans une même paire de sandales, qu'il racommodoit toûjours avec des restes de cuir, ou qu'il trouvoit comme inutils dans le Convent, ou qu'il demandoit pour l'amour de Dieu: de plus, familieres les veilles, ausquelles pour s'occuper davantage, à peine prenoit-il quatre heures de repos la nuit, & employoit les autres à l'Oraison, & à la contemplation des choses Divines: familiers encore le silence, & la solitude, qui le charmerent, de sorte qu'il ne conversoit les hommes qu'avec d'extrêmes peines: plus familiere même la charité, dont il pria Dieu de lui donner la fiévre, qui tourmentoit le Seigneur Louis Varesé, Medecin ordinaire du Convent: tres familiere enfin l'Oraison où il étoit si agreablement attaché, que devenu plus fort en âge, & en corps, il y passoit la meilleure partie de la nuit, & lors qu'il fut plus âgé, & que ses travaux lui donnoient quelque remise, il y employoit ordinairement les jours, & les nuits.

Ses principales Vertus.

CCCVI. C'est un bruit commun, que Dieu le favorisa de plusieurs dons Celestes, & que la Vierge sainte, l'honora souvent de son aymable presence,

sence. F. Nazare d'Herba voulut un jour lui donner des fruits, & il le trouva dans sa cellule, où il faisoit Oraison, si privé de ses sens, que quoi qu'il l'appellast souvent à haute voix, il n'en put avoir de réponse: ce qui lui donna tant de crainte, qu'il se retira aussi-tost, pour ne pas troubler un homme, qui goûtoit si doucement, les plaisirs de Dieu.

L'on peut voir aussi, par plusieurs exemples, qu'il avoit l'esprit de Prophetie. P. Gaspard de Milan Prêtre, avoit à Pavie, un frere malade, qui lui envoya dire par un messager exprés, que s'il vouloit le voir en vie, il y vint au plûtost. Lors que P. Gaspard eut receu cette triste nouvelle, le soir il recommanda le mourant aux prieres de F. Ruffin, qui pria Dieu pour lui la nuit, & il lui dit le matin; Ne vous inquietez plus de la maladie de vôtre frere, il en est gueri. P. Gaspard en fut fort ravi; il ne laissa pas d'aller à Pavie, où il trouva son frere en parfaite santé, d'où il reconnut, que F. Ruffin, avoit dit vray, & que son Oraison avoit grand pouvoir auprés de Dieu, puis qu'elle avoit délivré un homme d'une mort si seure. CCCVII.

Dieu l'honore du don de prophetie.

F. Augustin d'Asti, recommanda aux prieres de F. Ruffin, ses freres, qui avoient entr'eux d'horribles inimitiez, en sorte qu'ils tramoient la mort, des uns & des autres. Il fit à Dieu de ferventes prieres, pour reconcilier ces ennemis, & il dit à leur frere; N'apprehendez rien de fâcheux, pour Messieurs vos freres, ils ont éteint toute leur colere : & le même jour, il receut nouvelle assurée, de la verité de cette prophetie. CCCVIII.

Hortenze Rezzonica native de Côme, avoit une fille de trois ans, malade d'une si dangereuse aposteme, qu'elle fut obligée de la recommander aux prieres de F. Ruffin; Ne craignez pas pour vôtre fille, lui répondit-il, elle ne mourra pas. Mais à mesure que le mal augmentoit, la malade se mourroit: ce qui obligea sa mere, d'envoyer un autre messager à F. Ruffin, qui l'avertit, que sa fille expiroit. Pourquoi, répondit-il, Hortensia a-t'elle si peu de foi? la malade ne mourra pas, elle guerira, je l'en ay déja avertie. L'evenement prouva la verité, parce que l'aposteme creva le même jour, & la fille fut toute guerie, avec étonnement des Medecins, qui avouërent que sa guerison étoit un Miracle, fort au dessus de tous leurs remedes. CCCIX.

La Dame Calidonia Vistarina, grande Bienfaictrice de l'Ordre, femme autrefois du Seigneur Jean Paul Coiro, Noble Milanois, étoit devote particulierement à F. Ruffin, dont elle connoissoit les vertus, & la sainteté. Un jour elle s'entretenoit avec lui des choses Celestes, & il lui dit; Le chemin du Ciel, n'est pas si facile, Calidonia, que quelquesfois les plus Justes mêmes n'y trouvent des épines; on n'y monte ordinairement que par des tribulations, & des maladies. Ne perdez donc pas courage, si vous ressentez quelque jour des langueurs aux jambes, & si vous éprouvez des douleurs fort longues, parce que la patience surmontera la douleur, & vous preparera la couronne. La Dame ne craignoit rien alors de ce côté là; elle ne prit donc pas fort garde aux paroles de F. Ruffin: mais devenant plus âgée, avec les années, elle commença par être tourmentée de si cruelles, & de si longues douleurs de jambes, qu'aprés en avoir été martyrisée treize ans continuels, elle rappella dans son esprit, ce que F. Ruffin lui avoit dit autrefois, & lors que son experience propre eut prouvé la verité de la prophetie, elle combatit genereusement ses maux par la patience. CCCX.

Il predit à une Dame qu'elle seroit longtemps malade.

Autres propheties de Frere Ruffin : sa mort, & quelques Miracles qui la suivirent.

CCCXI. LA Comtesse Ottavia Trivulsia, Dame de Qualité, avoit deux filles malades de la verole, & elle envoya les recommander aux prieres de F. Ruffin, qui aprés la Communion, dit à son Laquais; Mon fils, va dire à ta Maistresse, qu'une de ses filles doit bien-tost aller à Dieu dans le Ciel, & que l'autre demeurera pour sa consolation, avec elle sur la terre. La chose arriva si juste, que le Laquais rendoit encore raison de son message à sa Dame, lors qu'une des malades mourut, & l'autre se porta mieux, avec tous les signes possibles d'une prompte santé. La même Dame avoit l'année auparavant envoyé recommander aux prieres de F. Ruffin, Monsieur son fils, malade de la même petite verole, & il lui fit dire, qu'il en gueriroit. Il fust le Comte Theodore Trivulsio, pere du Prince Theodore, maintenant Cardinal fort devot, & bien affectionné à nôtre Ordre.

CCCXII. La Marquise de Melegnano étoit fort travaillée d'une douleur de colique, avec une fiévre, & presque étouffée d'un catharre, qui la mettoit en grand danger de sa vie. Elle envoya donc un Messager à Frere Ruffin, recommander à ses prieres, plûtost le salut de son ame, que la santé de son corps: aprés quelque temps d'Oraison, il lui predit qu'elle gueriroit, & qu'elle retourneroit à son premier état de santé. En reconnoissance d'un si grand bien-fait, qu'elle avoit obtenu de Dieu, par l'Oraison de son serviteur Ruffin, elle voulut, l'espace d'un an, être vêtuë de la couleur des Capucins.

CCCXIII. *Il predit la santé au General Mario.* Nôtre General Marius de Mercato Saracino, étoit malade d'une fiévre dangereuse, au Convent de Milan : & comme on doutoit, si elle ne lui causeroit point la mort, on se demanda à F. Ruffin, qui répondit au P. Denis de Milan, un de ses Compagnons, qu'il ne mourroit pas de cette maladie, mais d'une autre, bien plus formidable, & qui ne lui preparera pas son sepulchre à Milan, mais à Gennes. Ce qui fut fort vrai, parce que le General guerit de cette maladie, & mourut de l'autre, au Convent de S. Barnabé, comme nous avons dit.

CCCXIV. Comme F. Ruffin étoit un jour au chauffoir en hyver, il fit la correction à un Clerc, à cause de quelque legereté: & parce qu'alors il n'étoit pas bien en état de la recevoir, il en témoigna tant de ressentiment, que toute la Famille en fut étonnée; ce qui obligea F. Ruffin de dire tout haut; Ne vous étonnez pas de la hardiesse de ce jeune Frere, il aura bien d'autres impatiences: ce qui fut trop véritable, parce que peu d'années aprés, il commit un grand crime, & apostasia miserablement de l'Ordre.

CCCXV. Au Convent de Forli, de la Province de Boulogne, F. Ruffin un jour avoit soin des Freres Laïcs Novices; un d'eux dangereusement tenté du Diable, à qui jusques là il avoit resisté fermement, dans la crainte enfin de succomber à l'attaque, se resolut de la découvrir à F. Ruffin; lors qu'instruit de Dieu, de toute l'affaire, il fut au devant du Novice, & aussi-tost qu'il le vit venir, il lui dit; Venez, venez, genereux Soldat de JESUS-CHRIST, vous avez vaincu le Diable, Dieu vous en prepare la couronne; il mit alors sa main sur sa tête, & il n'eut plus de tentations. Ce qui arriva souvent à plusieurs Novices,

qu'il avoit coûtume, par l'imposition de ses mains, de délivrer des Demons.

Un des Neveux de F. Ruffin, fort malade à Galaraté craignoit de mourir en l'absence de son Oncle, & il lui fit écrire à Milan, qu'il le supplioit instamment de le venir voir, & le consoler par sa presence, dans sa derniere maladie. F. Ruffin lui repondit; Pourquoi la crainte de la mort vous donne-t'elle de l'inquietude? vous me pressez inutilement de faire ce voyage; quittez vôtre crainte, cette maladie ne vous fera pas mourir, il faut que je parte devant vous, & retenez-en bien cette preuve, qu'aussi-tost que vous serez gueri, vous viendrez à Milan, où lorsque vous me chercherez en vie, vous me trouverez mort immanquablement. La chose arriva, comme l'avoit predite F. Ruffin, parce que dés que le Neveu eut de la santé, il vint à Milan, où on lui dit, la mort de son Oncle. CCCXVI.

Ce serviteur fidele de JESUS-CHRIST, vécut jusqu'à quatre-vingt ans, avec tout ce qui se peut d'exemple, & de sainteté: & lorsqu'un jour, il faisoit Oraison, Dieu lui revela au milieu de ses ferveurs, qu'il mourroit bien-tost; il sçavoit déja par une revelation precedente, que sa mort seroit subite. Comme donc il avoit communié jusques-là, tous les jours, quelques-uns avant sa mort, il dit aux Freres, qui l'entretenoient; Jusqu'ici, mes Freres, pour me conserver une santé spirituelle, je me suis nourri l'ame, du Corps adorable de JESUS CHRIST, mais maintenant, pour mieux achever ma course, je m'en approche comme du Conducteur de la voye; parce que, comme il attendoit tous les jours l'Occident de sa vie, il se preparoit aussi tous les jours, d'aller au devant de son Dieu, par l'Oraison, & l'Eucharistie: & avec bien de la justice, parce que Dieu le surprenant en pleine nuit, comme un voleur innocent, le trouva à genoux, sur son pauvre lit, en priere, les yeux élevez au Ciel: & mourant dans cette posture de son corps, son ame s'envola dans le Paradis. Personne n'en sçavoit rien, lorsqu'un Frere, qui ne le vit point à Matines, où il ne manquoit jamais, l'alla chercher à sa chambre, où il le crut malade, & où le voyant à son ordinaire en Oraison, comme il lui sembloit, crainte de l'y troubler, il se retira, sans faire de bruit. Mais lorsqu'il ne le vit, ni à Prime, ni à la Messe Conventuelle, contre sa coûtume, il retourna à sa chambre: & comme il le trouva dans la même posture d'Oraison, où il l'avoit laissé la premiere fois, il le tira par son habit, & alors il connut qu'il n'étoit plus en vie. CCCXVI

Il mourut en Oraison les genoux pliez.

Ce grand serviteur de Dieu, mourut au Convent de saint Victor, à Milan, sur les quatre heures de nuit, & alors plusieurs Religieux Olivetains, dont le Monastere est proche du nôtre, virent quantité de lumieres, qui montoient & descendoient du Ciel, en terre, & ils furent étonnez de leur veuë, parce que ces splendeurs paroissoient sur le Couvent des Capucins. Comme donc ils en ignoroient le mystere, aussi-tost qu'il fit jour, ils vinrent au Convent, où ils apprirent que F. Ruffin étoit mort, & ils jugerent de là, du Ministere des Anges, qui montent, & qui descendent si souvent du Paradis, en ce monde, en faveur des hommes. CCCXVIII.

A sa mort, on voit des lumieres descendre du Ciel, & y remonter de la terre.

Mais ce qui parut plus merveilleux, lorsque les Freres voulurent étendre de toutes leurs forces, les genoux, les bras, & tout le corps du deffunt F. Ruffin, pour le mettre sur son cercüeil, à nôtre ordinaire, ils ne purent jamais, avec toutes leurs adresses, parce qu'ils éprouverent, que les genoux, & les bras, quoi qu'étendus à force, retournoient à leur scituation premiere, & ne pouvoient garder une autre posture, que celle d'un corps qui prioit. D'où vient que lorsque les Freres l'eurent porté CCCXIX.

dans l'Eglise, sur son cercüeil, il y parut moins un deffunt, qu'un homme vivant.

CCCXX. Aussi-tost que cette merveille fut sceuë dans la Ville, où l'on connoissoit deja la sainteté de F. Ruffin, la foule des peuples soit Nobles, soit roturiers, fut prodigieuse à son spectacle. Tous vinrent faire leurs respects à un corps si merveilleux, à qui lorsqu'on rendoit les derniers devoirs de la sepulture, on fut obligé de faire une fosse ronde dans le Cimetiere, où l'on le couvrit de terre, dans la posture droite qu'il avoit sur ses genoux, & non pas étenduë comme elle est ordinairement. Aprés deux ans de sa mort, on voulut enterrer un autre Frere, & imprudemment comme on toucha de la bêche, ou du hoyeau, le pied du corps de F. Ruffin tout entier, on le leva de terre, & on l'admira sans pourriture, parce que le sang sortit de la playe, que lui avoit fait cét instrument.

Son corps deux ans aprés sa mort est trouvé sans pourriture.

CCCXXI. Dieu qui vouloit faire connoître la sainteté d'un homme si vertueux, fit plusieurs Miracles par ses merites, aprés son trépas, & principalement en faveur de Calidonia Vistarina, dont nous avons parlé. Elle étoit fort malade d'une fiévre, avec une dissenterie: & comme elle brûloit de soif, un Diable lui presenta à boire, sous la figure d'un Laquais: mais lorsqu'elle eut envisagé ce nouveau Domestique, qu'elle ne connoissoit pas, pour être des siens, elle le soupçonna de ce qu'il étoit effectivement, & le rebuta avec son eau, & alors nôtre Pere saint François lui apparut, avec ses Stigmates, qui fit fuïr le Diable, & promit son secours à la malade. A peine saint François l'eut-il quittée, que le Diable, sous la figure d'un homme, approcha de son lit, & l'accusa si fortement, des vains ornemens, & des cheveux frisez de sa jeunesse, qu'épouvantée de ce reproche, elle se leva promptement, prit ses cheveux plus longs de sa tête, les coupa de ses propres mains, les jetta bien loin d'elle, & dit au Diable; Tu m'accuses de mes cheveux, voilà les anciens instrumens de ma vanité, fais-en ce que tu voudras, Esprit mal-heureux, & ne me les reproche plus. Cét aspect du Diable lui donna tant de crainte, & d'épouvantement, que sa langue se replia dans sa bouche, & touchoit à sa gorge. Le Demon se retira alors, & comme la malade se fut remise sur son lit, le mieux qu'elle put, elle vit paroître devant elle, F. Ruffin, & le Bien-heureux Felix, qui lui donnerent leurs benedictions, & F. Ruffin lui dit; Calidonia, ayez confiance en Dieu, & ne craignez pas le Diable; celui que vous voyez avec moi, est le Bien-heureux Felix; vous guerirez bien-tost de vôtre maladie: ce qu'ayant dit, aprés qu'ils l'eurent consolée, il se retirerent au Ciel, & remettans sa langue dans sa figure ordinaire, ils lui rendirent, peu aprés, une parfaite santé.

Aprés sa mort, il apparut avec F. Felix a une Dame malade.

CCCXXII. Comme cette Dame, étoit si affectionnée, & si liberale aux Capucins, qu'elle n'avoit point son égale, en ce fait de son affection, & de ses liberalitez dans la Province de Milan, elle obtint aisément le Manteau de F. Ruffin, aprés sa mort, & lors qu'elle avoit la fiévre, ou quelqu'autre maladie, elle s'en servoit aussi tost, au recouvrement de sa santé. Elle eut un jour une fiévre si violente, qu'on n'en esperoit plus que la mort: & comme elle vit que ne parlant plus, elle alloit bien-tost mourir, elle se souvint du Manteau de F. Ruffin, & elle le demanda à sa fille, le mieux qu'elle put avec ses gestes; on l'en couvrit l'espace de quelque temps, & aprés que sa voix fut revenuë, elle recouvra une parfaite santé avec le même Manteau. Vismara, femme du Seigneur Georges Coiro, si fort malade, qu'aprés être ointe de l'onction derniere, elle n'attendoit

plus que la mort, au sentiment des Medecins, qui desesperoient tous de sa vie, fut guerie presqu'en un moment, l'an 1624. Enfin pour ne pas en marquer ici plusieurs, que ce Manteau a gueris de leurs maladies, la femme du Seigneur Cesar Zocchi, qu'une fievre conduisoit si visiblement à la mort, que les Medecins l'avoient abandonnée, aprés en avoir été couverte deux jours, en fut toute délivrée.

Ces Miracles, que Dieu fit par les prieres de son serviteur F. Ruffin, demandent plûtost nos admirations, que nos imitations; mais pourtant à cause qu'ils sont des témoignages de ses vertus, qui prouvent bien la sainteté de sa vie, nous devons en imiter les actions, en sorte que les Miracles tirent des loüanges de nos bouches, en faveur de celui qui les a faits par ses prieres, & que ses vertus vous animent à suivre sa sainte vie, afin qu'on admire la loüange que nous rendrons à Dieu, & que nôtre conduite brille, de l'imitation des vertus de son serviteur F. Ruffin. CCCXXIII.

VIE ET ACTIONS

DU PERE LOUYS DE GIOVENAZZO, *Predicateur.*



UN autre Illustre se presente ici, de la Province de S. Nicolas, digne assurément d'une eternelle memoire, P. Loüis de Giovenazzo Prêtre, Predicateur, de l'illustre famille des Moruli, qui dés sa jeunesse fut favorisé de Dieu, de tant de dons Celestes, & donna des preludes si beaux d'une vertu future, que tous purent en conclure la sainteté de sa vie. Sa mere en effet étoit un jour à l'Eglise, avec son petit entre ses bras, lors qu'un Hermite qu'on ne connoissoit point, & qu'on ne vit plus depuis, le prit entre les siens, & dit à sa mere, qu'il seroit grand, & Saint dans l'Eglise. Cette prophetie ne fut pas inutile, parce que cét enfant fut envoyé pour étudier les premieres Lettres, à Bitonto, où il parut mépriser de sorte les plaisirs de son âge, que comme il ne trouvoit aucune satisfaction dans les jeux, la hantise, & la conversation de ses Compagnons, avant qu'il allast au College, il entendoit devotement tous les jours la Messe, & aprés la Leçon, il retournoit en servir d'autres, jusqu'à ce qu'il falut dîner, où souvent, contre la coûtume des jeunes gens, qui ont du penchant aux vices, il ne mangeoit que du pain, & ne beuvoit que de l'eau. Il portoit sous ses habits, & sur sa chair, un rude cilice, & tous les jours, il descendoit dans des lieux soûterrains de cette même Eglise, où aprés avoir été deux heures en Oraison, en presence d'un Crucifix, il se disciplinoit jusqu'au sang, avec une ferveur extraordinaire. Aprés qu'il fut assez instruit des Lettres humaines, son pere l'envoya à Naples, étudier aux Loix, où il employa trois ans entiers, avec la loüange d'un fort grand esprit. Son Pere qui pensoit à le marier avoit déja déterminé, de lui faire épouser une Damoiselle de Qualité, & son fils, qui avoit resolu de consacrer à Dieu sa virginité, se retira aussi-tost aux Capucins, où il fit tant, auprés du Provincial de cette Province, par ses instantes prieres, qu'il fut receu Novice au Convent de saint Euphebius, & appellé F. Loüis. Mais lorsqu'il devoit quitter le Monde, pour venir aux Capucins, il écrivit sur la porte de sa chambre, ces paroles; *Adieu, plaisirs du Monde,*

CCCXXIV.

Un Hermite predit sa future sainteté.

Etant promis pour mari à une jeune Damoiselle, il se retire aux Capucins.

vous ne m'aurez plus pour esclave. Aussitost qu'il fut Novice, ce fut une chose merveilleuse, avec quelle ferveur d'esprit, quelle humilité, quelle pauvreté, quelle assiduité d'oraison, quelle austerité, quel mépris de lui-même, & quelles vertus, il commença sa nouvelle vie. Mais le Demon qui ne pouvoit souffrir, dans un Novice, ces préludes de tant de vertus, prepare ses armes, avec ses artifices, & sous pretexte d'une perfection plus grande, il l'éleve à la pratique des plus hautes vertus, pour le faire tomber de plus haut, au plus bas des vices; parce que, comme il vit, que son grand cœur, aspiroit aux jeûnes plus austeres, & aux macerations de corps, les plus rigoureuses, il prend cette occasion, de lui dresser des embûches, & de lui persuader des solitudes, des abstinences, & des austeritez plus grandes, que celles des Capucins. Comme ce jeune Novice, ne sçavoit pas encore, les ruses du Diable, il donnoit aisément dans ce sentiment, & aprés trois mois de Noviciat, sous l'apparence d'embrasser une plus parfaite, & plus penible vie, il sortit des Capucins, & alla se faire Hermite, dans une caverne abandonnée, où sans conduite d'un Maître Spirituel, & sans la prudence, il se laissoit emporter à toutes sortes d'austeritez, & d'applications d'esprit, qui le reduisirent à cét état de misere, qu'il n'avoit plus que la peau sur les os, & ne pouvoit plus resister aux foiblesses indispensables de la Nature. Devenu donc sçavant à ses dépens, il reconnut que ce genre de vie étoit trop dangereux, & aprés quelques mois qu'il passa dans une grande inconstance d'esprit, & de choses, il revint, mieux instruit, à sa vocation premiere, & à Giovenazzo, le Provincial le receut encore au nombre de ses Novices Capucins.

Trompé par le Diable, il se retire dans un hermitage.

De l'hermitage il revient aux Capucins.

CCCXXV Pas un Novice n'étoit plus humble, plus obeïssant, plus méprisé en lui-même, & plus porté à toutes les vertus que lui; parce que, comme son experience le rendoit sçavant, dans les artifices du Diable, qui l'avoient trompé, il n'y avoit pas long-temps, il ne fuïoit rien, & n'embrassoit quoique ce fust, que par les ordres de ses Superieurs: & son Pere Maître, pour éprouver son Novice, qu'il avoit autrefois reconnu trop attaché à son sens, lui ordonna de charger sur son dos, un bas d'asne, & de le porter par toute la Ville, pour lui apprendre à obeïr, comme une bête, & à déposer toute la superbe: il porta le bas fort joyeusement, & celui qui avoit entendu souvent le Prophete se comparer à un cheval, *Vt jumentum factus sum apud te*, ne trouva point d'ignominie à être traité comme un asne. Aprés que par cét acte d'humilité si profonde, il eut ôté tout le soupçon, qu'on avoit de sa premiere conduite, il fit profession aprés son Noviciat, & il entreprit un autre apprentissage de vie si merveilleux, qu'il devint bientost un exemple achevé, de toutes les vertus.

Rude épreuve de son Pere Maître. *David 23. Pseau.*

CCCXXVI. Il fut fait Predicateur, aprés avoir achevé sa Theologie, & il s'appliqua à tous ces exercices de la pieté, qui sont si propres à des Predicateurs de l'Evangile, & principalement à des discours d'un Dieu crucifié, parce qu'il ne flattoit point les peuples, par des fleurettes de paroles, par des chatoüillemens d'oreilles, ni par une eloquence fardée: mais comme un brillant éclair, ou comme une grêle, ou comme des charbons de feu, il prêchoit avec des ardeurs si embrazées de charité, qu'il effrayoit les pecheurs jusqu'à leur penitence, & animoit les penitens, à la pieté, parce qu'appuyé sur une liberté d'Apôtre, de dire les choses, il invectivoit si fortement contre tous les vices, qu'il ne craignoit, ni la presence, ni le pouvoir des plus Grands, pourvû qu'il satisfist aux devoirs d'un Predicateur Apostolique: ce qui obligea souvent ceux, qui

s'irritoient de sa façon de prêcher si genereuse, de lui dresser des embûches, pour l'ôter du monde: mais comme il étoit intrepide à leur rencontre, sa contenance ferme les épouvantoit de sorte, que sans être poursuivis que de Dieu, ils se retiroient, & le laissoient dans la liberté. Il prêche hardiment côtre tous les vices.

CCCXXVII. Aussitost qu'on connut sa prudence, & son zele, pour l'Observance Reguliere, il fut avancé dans les Charges de sa Province, & de quelques autres, où il parut toûjours faire si juste les fonctions d'un parfait Prelat, que devenu d'esprit la forme de son troupeau, il lui apprenoit ce qu'il devoit eviter de vices, & embrasser ce qu'il pouvoit de vertus, moins par ses paroles, que par ses actions: en sorte que comme il étoit fort severe, soit à faire observer la Regle, soit à corriger les moindres defauts, & qu'à cause de son grand zele, il souffrit beaucoup des Freres, & des Seculiers, Dieu pourtant le delivra toûjours des attaques de tous ses contraires: en voicy des exemples.

CCCXXVIII. Lorsqu'il étoit Provincial de Bary, il ordonna d'emprisonner deux coupables: & comme quelques-uns de leurs parens eurent appris son ordre, ils conspirerent contre sa vie: de sorte que comme un jour, il alloit de Martina à Monopoli, ils resolurent de l'attaquer dans les chemins. Il sceut leur entreprise, & pourtant assuré sur le pouvoir de Dieu, il marcha avec une generosité de lion, disant souvent, *Dominus illuminatio mea, & salus mea, quem timebo: Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo.* Tout plein donc de confiance Divine, lorsqu'il descendoit une petite colline, toute couverte de bois, il en vit sortir des gens armez, qui ne le connoissans pas de visage, pour n'être pas trompez dans leurs attaques, lui demanderent son nom, aussitost qu'il leur parut, & il leur répondit sans crainte; Je m'appelle Loüis, & suis Provincial des Capucins. A peine eut-il parlé, que surpris du pouvoir de Dieu, ils resterent sans mouvement; les armes leur tomberent des mains, & ils furent si effrayez de sa fermeté, qu'ils s'enfuïrent promptement de ses yeux. & il ne les vit plus. Dieu toutefois châtia leur entreprise; parce que peu aprés il permit, que plusieurs d'entr'eux, furent punis de la perte même de leur vie, pour quelques grands crimes, dont les fit mourir la Justice. On le cherche pour le tuer, & il est genereux. *Psal. 26.* Dieu le delivre par sa puissance.

CCCXXIX. Il étoit un jour en visite, comme Provincial, au Convent de Martina, d'où il fit sortir deux Novices, qui ne meritoient pas d'être Capucins: mais parce qu'ils furent choquez de leur sortie, ils concerterent sa mort, & sans perdre le temps, ils prennent des armes, & le vont attendre dans un lieu propre, où il devoit necessairement passer, assez proche de Martina. Le Provincial y parut, & jugeant de leur dessein sur sa personne, par leurs armes, & la fierté de leur mine affreuse, sans trembler il s'approcha d'eux, & se munit contre leur furie, de ces paroles ordinaires de son Prophete, *Dominus illuminatio mea, & salus mea, quem timebo*, il les poursuivit même, *Dum appropriant super me nocentes, ut edant carnes meas, qui tribulant me inimici mei, ipsi infirmati sunt, & ceciderunt.* Chose merveilleuse! bien munis d'armes, & de crime, ils parurent si pleins de crainte, & si épouvantez de Dieu, qu'ils ne se connoissoient pas eux-mêmes, & ne sçavoient où ils étoient, & contre qui ils en vouloient. P. Loüis leur dit genereusement alors; Vous étes venus à dessein de tuer un innocent: mais Dieu a rendu tous vos efforts inutils, & demeurez ici, jusqu'à ce que je sois au Convent, où m'appelle ma Charge: Force admirable! du commandement de Loüis, Dieu les fixa si fort immobiles, qu'ils ne purent pas même avancer d'un pas, *Id. Psal.*

jusqu'à ce qu'il fust au Convent: ce qui les toucha de sorte, qu'ils vinrent s'accuser au Provincial de leur crime, & lui en demander misericorde, qu'il leur accorda, avec une grande bonté.

CCCXXX. En ce même temps, il receut parmi nous, un Predicateur celebre, d'un Ordre que je ne nomme pas, à cause que plusieurs le trouverent mauvais; ils conspirerent contre lui, & se servirent dans leur dessein, de Seculiers, qu'ils sçavoient disposez à tous les crimes. Ils se placerent en un endroit du chemin, où le Provincial étoit obligé de passer indispensablement: mais aussitost qu'ils le virent paroître, avec un visage tout lumineux, & comme un Soleil éclattant de rayons, ils furent si saisis de crainte, que de gré, ou de force, ils ne commirent pas leur massacre.

Il rend immobiles par sa fermeté des gens qui machinoient sa mort.

CCCXXXI. Un jour il receut à l'Ordre pour Novice, le fils d'un artisan, qui s'appelloit Paul, & qui demeuroit à Bari: mais comme cette reception le choquoit, & qu'il eut souvent redemandé son fils au Provincial, il en vint à cette folie, de le vouloir assommer, entre Molfetta, & Bitonto où il alloit faire sa visite: mais dés le premier coup d'épée, qu'il voulut lui porter, il tomba demi-mort à ses pieds, où touché de son crime, il lui en demanda pardon, & eut depuis de meilleurs sentimens. Quelques-uns des Nôtres lui demanderent aprés, qui l'avoit empéché si promptement, d'executer son meurtre, qu'il avoit resolu avec tant d'assurance; Pourquoi m'interrogez-vous, dit-il? il m'a paru que P. Loüis étoit environné de tant d'hommes armez, qui me menaçoient de mort, qu'accablé de crainte, je ne croyois plus pouvoir éviter leurs mains: d'où l'on connut clairement, que Dieu avoit commis à des Anges, la protection de son Serviteur Loüis.

Les Anges le délivrent de la mort qu'on lui preparoit.

CCCXXXII. Il se confioit fort à la Providence: d'où vient qu'un jour étant avec son Compagnon, dans des lieux écartez des hommes, ils furent surpris de la nuit, & d'un horrible tonnerre, mêlé d'éclairs, & de pluïes, qui les écarterent de leur droit chemin. Alors il encouragea son Compagnon, par ces paroles; Mon fils, ne perdez point courage: si nous manquons des secours humains, nous aurons les Divins: demandons-les seulement à Dieu, & il nous les donnera. Ils firent quelques prieres de compagnie, & à peine eurent-ils marché tant soit peu, qu'au milieu des tenebres, ils virent une lumiere, qu'ils suivirent jusqu'à une maison, qu'elle leur montroit, dont les habitans les receurent volontiers, & leur offrirent abondamment les choses plus necessaires à leur vivre, & à leur repos. Le matin, aprés que P. Loüis eut remercié avec son Compagnon leur hôte, d'une reception si charitable, ils se mirent en campagne, & lorsqu'ils eurent fait quelques pas, ils se retournerent, & ne virent plus ni maison, ni habitans: il n'en restoit pas même de vestiges. Ils remercierent donc, & loüerent la Providence Divine, qui avoit si Divinement soulagé leurs besoins.

Les Anges le reçoivent la nuit avec charité par l'ordre de Dieu.

CCCXXXIII Un jour il alloit de Taranto à Castellanetta, & tout brûlé de soif en été, Dieu lui fournit d'une fontaine, & aussitost qu'il s'en fut pleinement desalteré, elle se tarit, & on n'en vit pas la moindre marque sur la terre. Uu autre jour, arrivant au Convent de Molfetta, pour faire la visite, il demanda du vin à un Frere, pour soulager sa foiblesse: & comme sans y penser, il lui eut donné du vinaigre, Dieu le lui changea en un vin fort delicieux. Une autre fois il alloit de Tarento aux petites Grotes, & en chemin il fut surpris d'une si grande foiblesse, qu'il tomba par terre, & ne pouvoit plus faire un pas. Le soir approchoit, & le Convent étoit encore bien éloigné, lorsqu'un homme de cheval, arriva où il étoit

étoit, qui le prit en croupe, & le mena au Convent, où il n'eust pû aller sans ce secours: & à peine furent-ils à la porte, que le Cavalier, & son cheval disparurent, & il ne les vit plus. Plusieurs témoignages de la Providence en son endroit.

CCCXXXIV. P. Louïs fut un si grand homme d'abstinence, qu'il prêcha un Carême tout entier à Bolsena, avec du pain, de l'eau, & des racines cruës, & si regulier à l'Oraison, que comme il y passoit souvent de longues veilles, il y éprouvoit des extases fort frequens, & y joüissoit des faveurs Celestes. L'an 1580. comme Provincial il visitoit la Famille de Martina, & alors comme on chantoit *O gloriosa Domina* de l'Office de la Vierge au Chœur, à Matines, où il assistoit toûjours, avec les autres Freres, on le vit élevé de terre, dans un ravissement, qu'il y souffrit de tout lui-même: mais il revint à lui peu de temps aprés, & tout confus, que les Freres l'eussent apperceu dans cét état, il se retira dans sa chambre. C'est ainsi que plusieurs autres fois, lorsqu'il prioit dans le Chœur, ou dans l'Eglise, il fut vû si immobile, qu'on le pouvoit dire hors de tous ses sens, sans action, & sans mouvement. Dans un extase il est élevé de terre.

CCCXXXV. Enfin cét homme Celeste, brilloit de tant de conduite de mœurs, d'innocence, d'austerité de vie, d'humilité d'esprit, de zele, de pauvreté, & de patience, à souffrir les divers accidens, & principalement les injures, qu'on lui faisoit, comme les affronts qu'il recevoit, que comme il étoit difficile d'en trouver un autre, en qui l'on admirast plus de splendeurs de vertus, il merita une place, dans la Définition generale de l'Ordre.

CCCXXXVI. Tant de dons Celestes, dont Dieu honora P. Louïs, furent bien rehaussez par ceux de Prophetie, & des Miracles: en voici des exemples. Lorsqu'il étoit Gardien du Convent de Saponara, la femme d'un Baron prisonnier à l'Inquisition, recommanda instamment son mari à ses prieres, & à celles de ses Freres; elle le supplia même, qu'on exposast pour lui le saint Sacrement, avec les prieres de quarante heures: ce qu'étant fait, P. Louïs dit à la Baronne; Ne craignez rien pour vôtre mari, dans trois jours, vous le verrez en pleine liberté: ce qui fut fort vrai, parce que le Baron revint chez lui, comme l'avoit predit Pere Louïs. Dieu l'honore du don de Prophetie.

CCCXXXVII. Lorsqu'il étoit Provincial, & en visite au Convent de Saponara, il recommanda au Frere de la cuisine, de faire toute la charité possible, à deux Forestiers particuliers, & ce Frere lui répondit, qu'il ne sçavoit de quelle maniere il les regaleroit mieux, parce qu'il n'y avoit point au Convent de vin, dont ont besoin particulierement des voyageurs: il lui repartit; Si vous visitez bien vos bouteilles, vous en aurez, j'en suis assuré. Je les ay vuidées, répondit-il, aprés le souper, & je n'y ay rien laissé, pour les remplir demain: Allez à vos bouteilles, continua le Provincial, & ce que vous y trouverez de vin, presentez-le à ces Freres. Le Frere obeït au commandement de son Superieur; il vint éprouver ses bouteilles, & en trouva une pleine de vin delicieux, qu'il disoit souvent depuis, avoir été un present, obtenu de Dieu, par les merites de son Serviteur P. Louïs. Il obtient de Dieu par ses prieres du vin pour des Forestiers.

CCCXXXVIII. Cette Année l'on celebroit le Chapître Provincial à Marsico-novo, de la Province Basilicate, où tous les Vocaux l'élûrent generalement au Provincialat. Il tenta divers moyens, pour se dégager de cette Charge: mais comme il vit tous ses efforts inutils, il dit aux Peres du Chapître; Il étoit de vôtre Justice, mes Freres, d'en user avec plus d'humanité, avec un vieillard incommodé comme moi, au moins à la fin de ma vie, & de ne me plus charger d'un fardeau que je sens insupportable, à la

foiblesse de mes épaules. Mais puisque vous avez jugé plus à propos, que l'asne meure sous sa charge, que déchargé, tres volontiers, vous ne me garderez pas long-temps, avec ce bas, & le mois de Novembre prochain, ne me souffrira pas en vie, parce que le 29. Octobre, je tomberay par terre, & mon dos sera déchargé, malgré vous. P. Louïs par ces paroles prédit sa mort aux Freres, aprés l'avoir apprise, comme on croit, de Dieu.

Il predit le jour de sa mort.

CCCXXXIX. Aprés que P. Louïs Provincial de la Basilicate, l'eut visitée, & illustrée de plusieurs exemples de vertus, au passage de la riviere d'Acri, qui coule assez proche de Tursi, il fut emporté, & presque submergé par les eaux, lorsqu'un homme inconnu, & vétu de blanc lui apparoist, qui dans le moment, que la fureur de l'eau le menaçoit plus de naufrage, le prend par la main, & le passe de l'autre côté du fleuve. Il alla de là à Tursi, où à peine fut-il à la porte du Convent, qu'il dit aux Freres; Allez promptement, mes Enfans, ouvrir le sepulchre de vôtre pere, vous l'y placerez dans fort peu de jours. Aprés que P. Louïs eut échappé le danger du fleuve, il se sentit attaqué d'une pleuresie : & ainsi comme son mal augmentoit, il jugea bien que sa mort approchoit, alors il se confessa pour mourir, avec beaucoup de larmes, demanda le saint Viatique, & aprés l'avoir adoré, à la porte de sa chambre, il l'y receut avec des paroles d'humilité, qui firent pleurer tous les Freres : l'on lui accorda enfin les Onctions sacrées, & le 29. d'Octobre, il mourut saintement en Dieu, comme il l'avoit prédit, avec la reputation, soit parmi les Freres, soit parmi les Seculiers, d'une parfaite sainteté.

CCCXL. Lorsqu'on sceut sa mort à Tursi, une grande foule de peuples vint à ses funerailles, pour y honorer son corps, qui quatre ans aprés avoir été enterré, comme les autres Freres, fut trouvé si entier, dans son sepulchre, que son habit même n'avoit aucune pourriture. Son visage avoit la couleur d'un vivant, sa barbe ferme, ses yeux clairs, & toutes les parties de son corps incorruptibles. Comment donc ne le croirons-nous pas, sinon d'une foy Canonique, d'une pieuse au moins, vivant, & sans corruption, en fait de son ame, auprés de Dieu.

Son corps est trouvé tout entier aprés quatre ans de sepulture.

DE F. CHRISTOPHE DE PALERME, LAIC:

Et de plusieurs Autres, Insignes en Vertus.

CCCXLI. CEs derniers Morts, furent accompagnez cette Année, de F. Christophe de Palerme Laïc, qui les seconda bien en vertu, & en sainteté. De la Réforme des Conventuels, il entra dans la Nôtre, où il fleurit de tant d'abstinence, que sans manger jamais de viande, il ne vivoit tous les jours, que de pain, d'eau & d'herbes cruës. Il embrassa une austerité de vie si particuliere, que non content de nos disciplines ordinaires, il se disciplinoit deux, & trois heures entieres, & portoit sur sa chair un rude Cilice. Enfin il fut un si grand homme d'Oraison, qu'il prennoit peu de sommeil, & prioit presque toutes les nuits. J'obmets ici sa pauvreté, son humilité, sa patience, son obeïssance, sa charité, qui furent toutes merveilleuses, & qu'il pratiqua de sorte toute sa vie, que tous en pouvoient tirer de lui, les exemples, comme d'un magasin inépuisable de toutes les vertus, pour en devenir les Imitateurs. Il faisoit ordinaire.

ment l'office de Jardinier, & alors il avoit appris à cultiver de sorte les jardins des Convens, qu'il avoit plus de soin de cultiver celui de son ame; parce que souvent, lorsqu'il bêchoit la terre, il l'arrosoit de ses larmes, appuyé sur sa bêche, dans une profonde Meditation de Jesus-Christ.

Lorsqu'il étoit Jardinier, au Convent de Naro, P. Michel de Palerme, Prêtre, qui eut besoin de lui, le vint trouver au jardin, où il le vit en prieres, tout environné de clartez, les bras en croix, & hors de tous ses sens: d'où l'on jugea visiblement, des douceurs d'esprit que Dieu lui communiquoit alors, dans la profonde contemplation de ses douleurs, & de ses ignominies. F. Cherubin de Palerme Sacristain voulut un jour allumer la lampe de la Chapelle du Crucifix, du Convent de sa Ville, & il le trouva devant cette sainte Image en oraison, & en extaze, où il le laissa sans faire de bruit, & le dit depuis aux Freres. C'est une opinion commune parmi nous, que ce Crucifix, que donna autrefois aux Capucins de Palerme, le Marquis de Pesquiera, Vice-Roi de Sicile, lui parla, de sa propre confession, quoiqu'il ne voulut pas dire à d'autres, ce qu'il lui avoit confié de secrets. Nous pouvons joindre ici le témoignage de F. Eusebe de Terminé, qui lorsqu'il étoit encore Seculier, & qu'il l'eut consideré long-temps, travailler au jardin, le vit se retirer en un petit endroit éloigné du passage, où il fit Oraison avec un ravissement, qui l'éleva de terre, de quatre bonnes coudées: ce qui le toucha de maniere, qu'il entra depuis parmi les Capucins. CCCXLII. Travailliant au jardin, il est ravi en extase, & environné de lumieres.

P. Christophe souffrit plusieurs persecutions des Demons, qui pour troubler ses oraisons, de la nuit principalement, lui apparoissoient sous diverses formes: d'où vient que priant un jour au Convent de Palerme, dans un coin, proche de l'Eglise, le Diable se presenta à lui, sous la forme d'un gros chien, qui le vouloit devorer avec ses dents: mais comme il étoit accoûtumé, par un long usage, à ses artifices, il l'attend sans crainte, le prend par l'oreille, & le traîne dans l'Eglise, jusques à ce qu'il fut devant l'Autel du saint Sacrement, & aussitost le Diable s'échappe de ses mains, & d'un sault se precipite dans les Enfers: F. Christophe ne le vit plus. CCCXLIII. Il prend par l'oreille le Diable qui lui apparut sous une forme de gros dogue.

Un Miracle considerable qu'il fit par ses prieres, & qu'autorisent plusieurs témoins dignes de foi, montre clairement son grand merite auprés de Dieu. Il étoit Compagnon de F. Alpheus de Terminé, qui prêchoit à Villa-Franca du Diocese de Girgento, tous les jours du Carême: & comme un jour il prioit dans l'Eglise, il vit un enfant tout couvert de gale; il le mena, touché de compassion, dans la Chapelle de la sainte Vierge, où il oignit sa tête, toute gonflée de croûte de tigne, de l'huile de la lampe, qui brûloit devant son Image, dont il fut aussi-tost si parfaitement gueri, que ses cheveux lui revinrent au même moment, & s'en retourna chez lui, dans une parfaite santé: mais comme ce grand Miracle fut divulgué par toute la Ville, & qu'une foule de malades le vint trouver, à peine leur persuada-il, que cette cure devoit être attribuée au pouvoir de la sainte Vierge, & non pas à un pecheur comme lui. CCCXLIV. Il guerit un tigneux avec l'huile de la lampe d'une Chapelle d'Eglise.

Enfin celebre en vertus, & en sainteté de vie, il mourut saintement au Convent de Palerme, où ses funerailles furent celebrées, avec un si grand concours de peuples, qui vinrent y reverer son corps, qu'aprés qu'ils lui eurent coupé l'habit, les cheveux, & la barbe, on eut peine à le conserver entier, & à l'enterrer comme les Freres. Mais comme l'an 1599. treize ans aprés sa mort, on transporta dans l'Eglise les corps des autres, qui étoient enterrez au dehors, entre quarante corps, qui se trou- CCCXLV.

verent dans ce sepulchre, on discerna celui du P. Christophe, quoiqu'ils fussent tous sans pourriture, & si entiers, qu'ils étoient tous debout sans mauvaise odeur, au contraire avec une agreable, encore qu'ils eussent été mis dans cette sepulture, de cette posture droite, qu'ils y conservoient immobiles, depuis plusieurs années de leurs funerailles: ce qui surprit tous les spectateurs, & les obligea d'en louër, & d'en remercier Dieu, qui paroissoit si merveilleux dans ses Servitenrs.

CCCXLVI. Nous pouvons marquer ici d'autres illustres Défunts, dont la memoire subsiste encore aujourd'hui parmi nous. Le premier est de la Province de la Marque, F. Cherubin de Peschiera, dont la priere pourveut un jour aux Freres de Fossombrono, de nourriture, dans leur besoin extreme. Le second est Frere Thadée de Lucques de la Province de Bologne, dont on dit une action merveilleuse de chasteté; que comme quelques voluptueux, l'eurent un jour enfermé, dans une chambre avec une impudique, il ne voulut jamais consentir à ces sales sollicitations. Le troisiéme est F. Vincent de Peruse Laïc, de la Province de Toscane, Religieux de grande austerité, & d'oraison assiduë, qui aprés avoir été longtemps travaillé des Demons, mourut saintement, glorieux de leur défaite. Le quatriéme est F. Pacifique de Tiano Laïc, qui comme il avoit vécu, dans les pratiques de la vertu, mourut dans les loüanges de Dieu. Le cinquiéme est F. Benoist de Valenze d'Espagne, Prêtre, qui passa de la Province de Naples, en celle de Catalogne, homme fort zelé de toutes les Regularitez, & de l'Oraison particulierement, où il fut souvent ravi, & sa mort eut cette convenance avec sa vie, qu'elles furent toutes deux, des plus religieuses. Le sixiéme est P. Gregoire du Pré-du-Roy, de la même Province de Catalogne, fort recommandable en pauvreté, en austerité, en charité, en obedience, & en toutes les vertus. Le septiéme est P. Thomas de Leccé, Prêtre de la Province d'Ottranto, qui fut grand Observateur de sa Regle, & bien charitable aux pauvres. Il prédit sa mort, & mourut au Convent de Leccé, avec l'estime d'une tres-grande vertu. Le huitiéme est F. Massé de Matera Laïc, aussi bien Vierge de l'ame, que du corps, & une preuve de sa pureté, sa chair aprés sa mort, est admirée toute molle, & son visage coloré, comme s'il étoit vivant: ce qui attira, avec l'odeur de ses vertus, tout le Clergé de Grottaglié à ses funerailles. Le neuviéme est P. Mathieu Calabrois, Prêtre, insigne en humilité, & en abstinence, qui prédit le jour de son deceds. Avant qu'il mourut, on vit sortir de sa chambre une grande lumiere: & au moment de sa mort, un Frere, qui faisoit oraison, vit son ame élevée par les Anges au Ciel, & son visage alors devint si beau, qu'il paroissoit celui d'un Ange. Le dixiéme enfin fut F. Silvestre de Château-Saint-Jean, Laïc, qui éclata de vertus dans la Province de Palerme: & comme il fut proche de sa mort, à l'exemple de saint Hilarion, il encourageoit son ame, qu'elle allast genereusement au devant de JESUS-CHRIST, dont la bonté la conduiroit dans le Ciel avec les Anges, & par ces paroles, il rendit son esprit à Dieu fort heureusement.

F. Cherubin de Peschiera.

F. Thadée de Lucques.

F. Vincent de Peruse.

F. Pacifique de Tiano.

P Benoist de Valenza.

P. Gregoire du Pré-du-Roi.

P. Thomas de Leccé.

F. Macé de Matera.

P. Mathieu Calabrois.

F. Silvestre de Castel Giovanni



Plusieurs choses fort considerables arrivées cette année.

Lors qu'un jeune Heretique de dix-huit ans, étudioit au College de wratislavia Capitale de la Silesie, appellé Mathias Hermano, il eut la curiosité d'entrer dans les Eglises des Catholiques, pour en voir les ceremonies. Un jour à ce dessein, il alla dans celle de Sainte Croix, lors qu'un Prêtre montoit à l'Autel, pour y celebrer la sainte Messe; il fut ravi d'une occasion si favorable, & il dit en lui-même; Je verray maintenant, si les Prêtres Catholiques, font les saints Mysteres, comme nos Ministres Lutheriens. Tandis qu'il est à la Messe, dans cette pensée, & qu'il voit toutes nos ceremonies, les gestes, les genuflexions, les extensions, les élevations, les conjonctions de mains, les changemens de places, & les autres actions, qu'il ne voyoit pas, dans une Messe Lutherienne, il les croyoit des singeries dignes de risée: Cependant lors qu'aprés la Preface, l'on eut sonné la clochette, à ces paroles, *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth*, une crainte extraordinaire le surprit: & comme si l'on l'eut violenté, il sentit à l'oreille, comme une voix, qui le pressoit, & lui disoit; *Egredere, egredere de Templo.* Il s'étonne de ce son, qu'il ne vouloit pas, & particulierement, lors qu'il ne voit personne qui lui parle, de cette maniere: comme pourtant il avoit resolu d'entendre toute la Messe, il demeure ferme, jusqu'à ce qu'aprés la Consecration, le Prêtre éleva la sainte Hostie; le son de la clochette, alors augmenta sa crainte, parce qu'il se sentoit plus pressé de sortir, par ces paroles redoublées, *Egredere, egredere de Templo, neque hic diutiùs persta.* Il fut enfin obligé de sortir de l'Eglise, touché de ce sentiment, que lors qu'on sonne la petite cloche, à la Messe des Catholiques, il s'y fait quelque chose de bien mysterieux. Il fut depuis plus affectionné aux choses de nôtre Eglise; il commença même à lire nos Livres, & principalement les vies des Peres, & deux ans aprés, il abjura l'Heresie, professa la Religion Catholique, & l'année suivante, touché du Ciel, il prit l'Habit des Capucins, dans la Province de Boheme. CCCXLVII.

Un Heretique se convertit, & se fait Capucin à une Messe Romaine.

Une femme de la Province Basilicate, appellée Livia de Vernacoli, receut de Dieu, la multiplication de la fillasse, & du vin qu'elle avoit donnez charitablement aux Freres, & dans la Province de Bari, lors qu'on bâtissoit le Convent de Spinazzola, deux Freres, qui alloient aux champs, pour quelque affaire de leur Fabrique, se trouverent à la table de plusieurs personnes, & avec la Benediction ordinaire ils multiplierent de telle sorte les viandes, qu'aprés le repas, il en resta autant, qu'on en avoit servi. CCCXLVIII.

Multiplications miraculeuses, par les Freres, sous le pouvoir de Dieu.

Cette Année deux de nos Freres, passoient à Palo Province de Bari, lors qu'il n'y avoit point encore de Convent, & ils furent receus civilement, chez un Gentilhomme appellé Jean Alphonse de Leoné, & parce que l'heure du souper étoit passée, il ne se trouvoit au logis, que quelques restes de pain, pour tout leur repas. Dieu permit alors qu'on alla voir à l'armoire du pain, où l'on en trouva qu'on ne sçavoit pas, & ainsi ce Gentilhomme de pieté, regala bien ses Hostes, avec une poulle qu'on leur avoit preparée. La liberalité de Dieu ne se termina pas là, parce que le matin, aprés que ces deux Freres furent sortis de chez lui, il reconnut avec les autres, la poulle qu'on leur avoit servie. CCCXLIX.

Vittoria Tusca, Dame de Qualité de Cesene, avoit coûtume de por- CCCL.

ter au col, un morceau de l'Habit de nôtre Pere S. François, enfermé dans du drap de soye: & comme un jour elle s'occupoit chez elle, à faire la lexive auprés du feu, sans y penser, elle y laissa tomber ce qu'elle avoit à son col, & elle ne s'en apperceut, que lors qu'elle voulut se mettre au lit, pour son repos de la nuit: elle s'imagina alors une chose vraye, que sa Relique étoit tombée dans le feu, & elle courut à la cheminée, où elle la chercha entre les charbons, qui brûloient encore, elle l'y trouva toute entiere, aussi-bien que le drap qui l'enfermoit, & même le filet dont elle étoit attachée, avec un merveilleux étonnement de tous ceux, qui virent cette merveille de Dieu.

CCCLI. *Saint François rend la santé à un malade mourant.* A Muro, dans la Province Basilicate, Marc Antoine de Vernacoli Advocat, desesperé des Medecins, dans une violente maladie, qui le faisoit mourir, eut recours à nôtre Pere S. François: aprés un Vœu qu'il lui fit, & aussi-tost, par un Miracle, que tous admirerent, il recouvra sa santé.

CCCLII. *Plusieurs merveilles du Réponds de S. Antoine de Pade.* Plusieurs cette Année, soit dedans, soit dehors l'Italie, receurent des faveurs de Dieu, par la vertu du Répons de S. Antoine de Pade. Dans un lieu de la Calabre inferieure, appellé Croghano, un de nos Bien-facteurs, avoit perdu un cheval de quelque prix, & aprés qu'on l'eut cherché par tout, l'espace de trois ans, sans le pouvoir trouver, il s'adressa aux Capucins, & les pria de dire une Messe, & une Antienne de S. Antoine de Pade; chose admirable! à peine les Freres eurent ils achevé leurs prieres, qu'on trouva le cheval, au même lieu des pâturages, où l'on l'avoit laissé, il y avoit trois ans: ce qui augmenta bien la devotion à S. Antoine de Pade, & envers les Capucins.

CCCLIII. Un Laboureur en Savoye, avoit perdu une bourse pleine d'or, & comme la perte qu'il avoit faite de son argent en chemin, le mettoit presqu'au desespoir, il fut exhorté par les Nôtres, de recourir à S. Antoine de Pade; Tres volontiers, mes Peres, répondit-il, à condition, que vous direz devotement pour moi, son Répons ordinaire; ce qu'ils firent avec beaucoup de pieté. Le lendemain un homme vint aux Capucins, & leur demanda, s'ils ne connoissoient personne, qui eust perdu une bourse pleine d'or, ils lui indiquerent alors le Laboureur, & aprés qu'il eut donné toutes les preuves necessaires, pour la bourse, il la receut avec tout son or, & toute sa joye; Ce qui l'obligea d'en remercier Dieu, & son serviteur S. Antoine.

CCCLIV. A S. Jean de Morienne, dans la même Province, une femme nommée Berthe, gagnoit sa vie doucement, à loger des passans. Des voleurs la pillerent la nuit, & dés qu'il fit jour, elle vint aux Capucins, les pria de dire le Répons de S. Antoine, & comme il fut achevé, & que toute pleine de foi elle fut retournée dans sa maison, elle éprouva qu'on lui rendit tout ce qu'on lui avoit volé. A Montmelian, dans la même Savoye, une Dame de Qualité, alla se promener hors la Ville, à quelque maison de Campagne, pendant l'Hyver, & elle perdit dans le chemin tout couvert de neige, une tasse d'argent, dont elle fut fort affligée; elle recourut alors à S. Antoine de Pade, dont elle dit devotement le Répons, & deux mois aprés, que la neige fut fonduë, un Païsan, qui sçavoit qu'elle avoit perdu une tasse, la trouva, la lui reporta aussitost, & elle la receut avec beaucoup de joye.

CCCLV. Une autre Dame, femme du Baron Della Perosa, avoit perdu son Anneau de nopces, & elle en avoit grand regret, parce qu'il étoit bien precieux: mais elle n'eut pas plûtost fait dire une Messe de S. Antoine de Pade, au Convent des Capucins, que lors qu'elle n'y pensoit pas, elle rencontra son anneau dans le même lieu, où souvent elle l'avoit cherché, avec tous les soins possibles.



QVELQVES CONVENS BASTIS EN AQVITAINE, & en Suisse.



Ette Année de nôtre Salut 1588, étoit la quatriéme du Pontificat du Pape Sixte V, lorsque nôtre General Hierôme, & Christophe d'Assise, Procureur de l'Ordre, firent tous leurs efforts, pour faire renouveller la Constitution de Pie IV, qui deffend aux Capucins de passer aux Minimes, & aux Minimes d'entrer aux Capucins, & qui étoit comme sans vigueur. Aprés qu'ils eurent humblement representé à sa Sainteté, les inconveniens, qui arrivoient de l'oubli presque de cette Bulle, ils en obtinrent la Confirmation, en bonne forme, & on pourra la lire dans nôtre Registre des Bulles. I.

En ce même Temps, les Freres du Bien-heureux Jean de Dieu, dits de la Charité, portoient un Capuce si long, & si pointu, que comme il étoit trop semblable aux Nôtres, on les prenoit souvent pour des Capucins: ce qu'ayant deffendu Clement VII, & Paul III, comme leurs Successeurs Papes, par leurs Bulles particulieres, la sacrée Congregation des Cardinaux, fait cette Année un Decret, qui deffend sous peine de prison à ces Freres de la Charité, l'usage de leur Capuce, & ordonne de recourir au bras Seculier, contre eux, s'ils sont Coûtumaces, à leur Ordonnance. Ce Decret est avec les Bulles à la fin de nos Annales. II.

L'Aquitaine établie déja en Province, avec la loüange d'une Observance toute Religieuse, sous le sage gouvernement du P. Gaspard de Pavie, croissoit heureusement de jour en jour, autant en Freres, qui entroient dans nôtre Ordre, qu'en Convens qu'on y bâtissoit, en plusieurs endroits; parce que depuis le premier à Toloze, on en avoit bâti un second à Beziers, un troisiéme à Agde, & le quatriéme à Albi: & ainsi comme elle avoit assez de Convens, & de Religieux pour élire un Provincial, il fut jugé à propos par le Commissaire General, Hierôme de la Marque, successeur du P. Gaspard de Pavie, d'assembler un Chapître, où il fut élu Provincial de cette Province: & comme il étoit un homme orné de toutes les vertus, fort zelé des Regularitez, & grand Amateur d'Oraison, il la gouverna l'espace de trois ans, avec beaucoup de Prudence. III. On celebre le premier Chapître de Toloze.

A peine P. Hierôme eut-il commencé de gouverner cette Province, que toute la campagne de Toloze, fut attaquée d'une peste, qui d'abord étant negligée, s'augmenta de sorte dans la Ville, par la negligence des Citoyens, que devenuë sans mesure, elle s'étendoit par tout. Les habitans alors épouvantez, ne penserent plus qu'à sortir de leur Ville, à prevenir le danger par la fuite, à quitter toutes les affaires, à deserter le Barreau, & le Parlement, à ne plus parler, ni d'Avocats, ni de leurs IV.

Clients, à negliger le Commerce, les Marchandises, & les Mechaniques. Mais le plus fâcheux, à fermer les Eglises, où les affligez ne pouvoient plus implorer de secours à leurs miseres, lors principalement que la mort, & la terreur étoient dominantes de leur Ville. D'où vient que tout y étoit rempli de larmes, & de cris; les Domestiques pleuroient leurs Maîtres, que la peste avoit égorgez, les enfans étoient separez de leurs parens, crainte que leur air empesté ne les corrompist, quantité de corps morts infectoient l'air, & pourrissoient dans toutes les ruës, lors que la peste, qui croissoit toûjours, & qui augmentoit ses massacres, de moment en moment, écartoit bien loin des malades, & des mourans, les Curez & les Prêtres, qui leur administrassent les Sacremens de l'Eglise, pour le salut de leurs ames; éloignoit même d'auprés d'eux les Medecins, & les Chirurgiens qui leur rendissent leurs secours, pour la santé de leur corps; & ainsi toute cette grande Ville, n'étant plus pleine que d'horreur & d'effroy, tous ses habitans mourroient sans soulagement.

Ravages effroyables de la peste dans la ville de Toloze.

V. Dans un état si déplorable, qu'on n'en pouvoit dire un plus malheureux, P. Hierôme Provincial des Capucins, pour donner à sa charité, & à celle de ses Freres; tout le jour possible, offre promptement, aux Citoyens principaux de Toloze, autant de ses Religieux, que leur Ville en avoit besoin, pour secourir leurs malades. Mais les Capucins, soit Prêtres, soit Clercs, soit Laïcs, ne témoignerent pas moins de zele, que leur Superieur, à servir les pestiferez, parce qu'à peine leur eut-il déclaré sa pensée, que tous se presenterent genereusement à lui, & disputerent fort en sa presence, à qui mourroit plûtost pour ses prochains, dans le martyre de la charité. Le Provincial alors accorda leur zele, & choisit les plus propres à cette entreprise, qui donnerent aussitost les Sacremens aux plus malades, assisterent de leurs consolations les mourans, & sans craindre de mourir, au milieu des ravages de la mort, employerent tous leurs soins, & tous leur services, une année toute entiere, à soulager les Pestiferez: & aprés un an de service, ils retournerent au Convent, chargez des triomphes, d'une mort méprisée, pour l'amour de Dieu, & de la gloire d'un martyre de charité.

Les Capucins assisterent les Pestiferez de Toloze avec un zele merveilleux.

VI. Venons maintenant en Suisse, où nos affaires, aprés nôtre cinquiéme Convent dans Appentzel, avoient tous les jours de plus heureux accroissemens. En effet cette année, à la demande de l'Evêque de Bâle, & à l'Ordre de Palavicini, Nonce Apostolique, P. Estienne Commissaire General, envoye à Soleurre, P. Loüis de Saxe, & P. Alexis de Milan Predicateurs, pour donner à la foy plus d'éclat, & plus de force, par les Predications principalement du P. Loüis. Soleurre, entre les Villes unies des Cantons, est une des plus anciennes, parce qu'on la tient bâtie par Ninus; on lit son antiquité, dans des inscriptions Romaines, dont on voit encore quelques-unes. Elle est scituée sur le fleuve d'Ar, où lorsque saint Onese, avec soixante Compagnons de la Legion Thebaine, vint de saint Maurice en Savoye, sur les confins du Vallesan, ils eurent tous la tête tranchée. Le voisinage de Soleurre est fort fertile, & bien agreable, en sorte que les Capucins pouvoient avec succés, y bâtir un Convent.

VII. Aussi-tost que P. Loüis, & P. Alexis furent arrivez à Soleurre, celui-là commença d'y prêcher, avec tant de zele, & d'heureux succés, que le Senat, en attendant qu'on leur donnast une place, plus propre à un Convent, leur ordonna une petite maison jointe à une Chapelle, pour y faire leur demeure: & à peine l'an fut-il expiré, que la Ville leur fit bâtir

P Loüis de Saxe prêche à Soleurre, où il obtient un Convent.

bâtir à ses dépends un fort bon Convent, que P. Georges de Venize, homme considerable, gouverna le premier avec tant d'austerité de vie, & de sainteté de vertus, qu'il attira aux Saints exercices d'une veritable pieté, tous les esprits de la Ville, qui auparavant, appuyez sur une damnable liberté d'actions se precipitoient dans toutes sortes de vices, & étoient dans un danger évident d'heresie; & comme les Capucins les prêchoient, & les confessoient souvent, on remarqua dans toute cette Ville un changement de mœurs si prodigieux, qu'on n'y parloit plus que d'œuvres de misericorde, de frequentation de Sacremens, & d'actions de pieté: en sorte qu'on y vit comme revivre, & la veritable vertu, & la Foy Catholique qui y étoient comme mortes, par les malheurs de ce Siecle.

VIII.

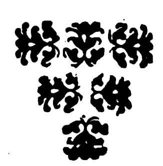
P. Loüis ayant établi nôtre demeure à Soleurre, en partit, & par l'Ordre du P. Estienne Commissaire General, il alla à Bade ville des Suisses sur la Riviere de Limagt, qui se décharge dans le Rhin. Elle est fort renommée, pour être le cœur de la Suisse, où s'assemblent ordinairement les Cantons, pour leurs affaires publiques, & où ont vogue des bains chauds, dont l'on dit que les eaux sont si bonnes, pour la fecondité des femmes particulierement, qu'il n'y en a point de meilleures dans tout l'Univers. Ce champ du Seigneur étoit plein de moissons, qui demandoient les soins d'un bon Ouvrier, à cause que l'ennemi de tous les biens, n'en étoit pas éloigné, &, parce qu'il ne veilloit qu'à sa ruïne, employoit tous ses efforts, pour en étouffer le bon grain de la Foy, par le mêlange de la zizanie des vices, & des erreurs. Aussi-tost donc, que P. Loüis fut arrivé à Bade, il s'attira tant de haine du Clergé, que comme il traita d'y bâtir un Convent, avec le Senat, il n'en put obtenir alors qu'un Hospice, & quelques jours de Predications, par l'opposition des Ecclesiastiques.

Il prêche encore à Bade, où il établit un Hospice.

IX.

Comme P. Loüis, avoit receu de Dieu le talent de parfait Predicateur, il prêcha si fervemment, contre les vices publics de toute la Ville, que ceux, qui y avoient pourri dans leurs pratiques, & qui devoient emprunter de ses discours, le remede de leur corruption de mœurs, comme s'ils eussent apprehendé de guerir, exciterent contre lui de plus furieuses tempêtes, & font tous leurs efforts, pour le chasser de la Chaire, & de la Ville. Leur animosité même en vint jusques-là, que comme ils ne pouvoient rien dire, ni de ses actions, ni de sa vie, ils l'accuserent auprés de la populace d'un larcin, dont ils ne pouvoient donner de témoins, & dont pourtant ils pretendoient achever sa ruïne: mais Dieu qui a toûjours gouverné nôtre Ordre, par des desseins particuliers de sa Providence, avoit resolu de conduire l'affaire jusqu'à l'extremité du danger, afin de l'affermir davantage; parce qu'il découvrit si parfaitement la calomnie de nos Ennemis, & l'innocence des Nôtres, au Senat, & aux peuples de Bade, qu'il les rendit plus affectionnez aux Capucins qu'ils n'étoient, & cette Année, malgré les Ecclesiastiques, ils leur assignerent le lieu propre, à bâtir leur Convent.

On bâtit le Convent de Bade.



DU P. AURELIUS DE MILAN, PRESTRE.

X. MAis pour passer des bâtimens materiels, aux spirituels, & pour traiter de ceux, qui avec les pierres vives de leurs vertus, se bâtirent, non pas des maisons perissables sur la terre, mais d'incorruptibles dans le Ciel, il faut remarquer ici, les actions vertueuses du P. Aurelius de Milan Prêtre, qui d'un Noble sang, puisqu'il étoit de celui du Seigneur Leon Canobio son pere, & de Dame Loüise Besozza sa mere, s'acquit une Noblesse plus illustre, par les vertus principales de sa bonne vie. Il eut au Baptême le nom de Cesar, & soit par la pieté de ses parens, qui a coûtume d'être si utile à leurs enfans, soit par sa bonne education, qu'on peut dire une autre nature, soit par la benediction de Dieu, qui l'avoit separé du sein de sa mere, pour établir sa gloire, il jetta des fondemens si solides de vertu, que dans un âge d'enfant, il fuyoit les puerilitez, cherchoit les lieux écartez, pour faire ses prieres, jeûnoit le Vendredy, en memoire de la Passion de son Sauveur, & le Samedy en l'honneur de la sainte Vierge, portoit un petit cilice sous ses habits, & lors qu'il étoit pressé de sommeil, il dormoit sur un coffre, comme sur un lit, où il accoûtumoit son petit corps, à de plus grandes austeritez. On admiroit sur son visage, tant de modestie, tant de pureté dans ses mœurs, tant de douceur dans ses paroles, qu'il gagnoit le cœur, & l'admiration de tous ses Spectateurs. Mais lorsqu'il fut plus âgé, il ne se contenta pas de dire l'Office de la Vierge, il satisfaisoit même au Breviaire, & si ses compagnons disoient en sa presence, quelque chose de moins honnête, ou peu judicieux, il les en reprenoit, & les animoit aux choses Divines, au service de la sainte Vierge, à la frequentation des Sacremens, qu'il leur persuadoit par ses avis, & par ses exemples.

Preludes de la grande vertu du P. Aurelius.

XI. Quelques-uns de ses compagnons, le menerent un jour au logis d'une femme débauchée, à dessein qu'il y laissast sa virginité: mais aussitost qu'il s'en apperceut, il les en reprit aigrement, & persuada si fortement à cette femme de quitter ses ordures, qu'il la convertit à une meilleure vie, & la maria à ses dépends bien honnêtement: ce qui lui acquit tant de grace auprés de Dieu, que JESUS-CHRIST lui apparut deux fois sous la figure d'un petit Enfant, dans l'Eucharistie, & il vit une fois la Vierge sainte.

Il reprend une femme débauchée de ses desordres, & la marie à ses dépens.

XII. Nôtre Cesar avoit orné son adolescence, & sa jeunesse des fleurs de tant de vertus, lorsque soûpirant, aprés les actions d'une plus sainte vie, âgé de vingt-neuf ans, il vint aux Capucins, où il receut l'Habit des mains du P. François de Milan, Provincial de la Province, & le nom de F. Aurelius. Lors qu'il fut Novice Capucin, celui qui dans le Monde, avoit brillé de tant de vertus, prit un esprit de Seraphin dans l'Ordre Seraphique, & joignit à sa premiere vie, tant d'exemples de perfection Evangelique, qu'il y paroissoit un homme tout Apostolique, & tout Celeste, parce qu'il étoit si porté à toutes les vertus, que si l'on eust voulu dépeindre un Frere Mineur, avec tout l'esprit de nôtre Pere saint François, achevé de toutes les manieres, au sentiment de tous, P. Aurelius en eust été la plus parfaite idée. L'on ne pouvoit rien voir de plus humble, de plus honnête, de plus doux, & de plus innocent que lui, & même il brilloit de tant de simplicité d'ame, que P. Claude de Cremone, qui fut long-temps son Confesseur, assuroit souvent, qu'il étoit un

Il passe aux Capucins, où il redouble ses premieres vertus.

homme tout Angelique, en qui Adam n'avoit pas peché, & pourtant il se disoit toûjours le plus grand pecheur du monde. Il mangeoit fort peu, & il s'établit cette loy d'abstinence, qu'outre les jeûnes communs de l'Ordre, & les Carêmes de nôtre Pere saint François, il s'en faisoit de plus frequens, où il ne se nourrissoit que de pain, de vin ou d'eau : & si quelquefois il prenoit un potage avec la Communauté, pour mortifier son goust, il y mêloit de l'absynthe, ou de la cendre qui le rendoient fort des-agreable. D'où vient que les alimens ne servoient, qu'à l'entretien de sa vie, sans contenter les plaisirs, & son abstinence éteignoit les vices de son corps, sans en ruïner les organes.

XIII. Il exerce parfaitement la charge de Pere Maître des Novices.

Ces éminentes vertus l'éleverent à la conduite des Novices, dont il prit des soins extraordinaires d'épreuves de salut, & d'affermissement dans leurs vocations ; parce qu'il sçavoit bien, que la Charge d'élever des Novices, étoit de la derniere consequence, d'où dépendoient les biens, ou les maux, de tous les Ordres. D'où vient qu'il n'épargnoit, ni veilles, ni travaux pour bien conduire les siens, & d'abord il croyoit, que son capital étoit, de les preceder par les lumieres de tant de pauvreté, de mansuetude, d'humilité, de patience, d'austerité, de pieté, de charité, & de toute l'observation Reguliere, afin que ces nouveaux apprentifs de Religion, le considerans comme un miroir éclattant de toute la perfection Religieuse, imitassent de lui les exemples, des plus solides vertus : & comme il pratiquoit ce qu'il enseignoit, & qu'il disoit avec l'Apôtre, *Non enim audeo aliquid loqui eorum, quæ per me efficit Christus*, il s'employoit si parfaitement à l'obligation principale d'un bon Pere Maître, que conformément au conseil de l'Apôtre, *Seipsum exemplum præberet bonorum operum, in doctrina, in integritate, in gravitate*, il étoit l'exemplaire de ses Novices, dans toutes leurs actions.

Aux Rom. 15. chap.

A Tite 2. chap.

XIV.

La seconde chose necessaire à un Pere Maître, c'est le discernement des esprits, & comme il vient de Dieu, il doit le lui demander par de ferventes prieres. P. Aurelius en étoit si éclairé, que lorsqu'il avoit étudié les mœurs, les inclinations, & le naturel de ses Novices, il les conduisoit, ou par la douceur, ou par la severité, toûjours par rapport à ses lumieres, & à leurs humeurs, & il s'appliquoit de sorte à corriger, & à ruïner toutes leurs inclinations mauvaises, où ils témoignoient naturellement du penchant, que ceux qu'il élevoit, devenoient toûjours des hommes nouveaux.

XV. Il inspire à ses Novices la pure Observance de la Regle.

Mais pour les animer à la parfaite renaissance d'un homme Evangelique, qui s'acheve par la renovation de l'homme interieur, & de l'exterieur, il leur inspiroit exactement, l'entiere, & la pure observation de la Regle, qui fait toute la perfection des vrais Freres Mineurs, & leur en enseignoit les moyens : ensuite, il les exhortoit souvent d'être toûjours, autant qu'ils pourroient, en la presence de Dieu, de lui plaire en toutes choses, de s'élever à lui de tous leurs esprits, & ne desirer que sa conduite, de conserver inviolable, leur pureté d'ame, & de corps, de rechercher la pauvreté, & la disette des choses, de pratiquer l'humilité dans toutes les occasions, de souhaitter le vray mépris de soi-même, d'embrasser volontiers les plus humbles actions, de combattre genereusement, contre les efforts plus furieux des plaisirs des sens, de garder le silence, d'aimer la solitude, & sa chambre, de s'adonner à l'Oraison fort assiduëment, d'aimer Dieu de tout son cœur, & de servir sa sainte Mere, de marcher bien composez, de converser honnêtement, & avec modestie, d'obeïr humblement à tous, de respecter tous les Freres, d'avoir les yeux baissez, d'éviter la conversation des femmes, d'aspirer enfin au sommet de la

perfection Evangelique. C'est ce qu'un si sage Pere Maître, enseignoit à ses Novices, dans ses discours publics, & particuliers: & ainsi l'onpeut dire à sa gloire, qu'avec une conduite si prudente, de tous ses Novices, il remplit sa Province de Milan, de fort parfaits Religieux.

XVI. Il délivre ses Novices de tentations, par l'imposition de ses mains.

Dieu même, à cause de tant de soins qu'il employoit au gouvernement de ses Novices, lui fit cette grace, que si quelques uns étoient violemment tentez des Demons, il les en délivroit, par la seule imposition deses mains. Un d'eux appellé Bernard, étoit déja de maniere surmonté du Diable, qu'il ne pensoit plus qu'à s'en retourner dans le monde; mais à peine son Pere Maître, eut il mis ses mains sur sa tête, que victorieux de son vainqueur, il demeura ferme dans sa vocation, & y fut un bon Religieux.

XVII. Il est souvent en extase.

Ce grand Homme aima si fort l'Oraison, que comme il ne la quittoit jamais qu'avec regret, il y passoit de longues veilles, la nuit principalement, où il étoit souvent ravi en extase, non seulement lors qu'il prioit en secret, mais même lors qu'il visitoit des malades, ou qu'il étoit en voyage. Un jour un de ses Novices, appellé Claudian de Cremone, étoit à l'Infirmerie, & comme il alloit l'y voir, il n'y eut pas été deux momens, à lui dire trois paroles de consolation sur les douleurs de sa maladie, que durant l'espace presque d'une heure, il demeura les yeux au Ciel, & si immobile, & si müet, que tous crurent qu'il n'avoit plus l'usage de ses sens. Un autre jour il retournoit de Monza à Milan, avec P. Patrice de Bergame, & à peine fut il sorti du Convent, que tout extatique hors de lui, il s'égara du chemin, sans sçavoir où il alloit, & il fallut, que son Compagnon le remit dans leur route, & l'avertit de l'égarement.

XVIII. Lors qu'il étoit Gardien, & Pere Maître, au Convent de Monza, il eut une affaire avec un Vsurier, fort considerable. Cet homme qui s'étoit fait riche, à force d'usures, étoit malade à la mort, & il voyoit continuellement auprés de lui, le jour & la nuit, un homme qu'il ne connoissoit pas: & comme il n'en pouvoit souffrir la presence, il commandoit à ses Domestiques de le faire sortir avec plusieurs cris redoublez de commandement: mais comme ils ne voyoient personne proche de son lit, ils soubçonnerent quelque chose de funeste, & en avertirent P. Aurelius, qui etoit déja dans une grande reputation de sainteté, & le prierent de venir voir le malade: mais à cause qu'il crut, que la chose meritoit bien d'être consultée avec Dieu, il remit la visite au lendemain, & aussi-tost se mit en Oraison, où il eut revelation de l'inconnu. Lors qu'il fit jour, il alla chez l'Vsurier, & au moment qu'il veut l'exhorter à la Penitence, & à la Confession de ses pechez, il lui dit; Mon Pere, ne voyez-vous pas cet Etranger avec qui je n'ay point d'affaire? Pourquoi donc? demeure-il ici si long-temps, que pour me donner de la peine: J'ay souvent ordonné à mes Serviteurs, de le chasser, & ils se mocquent de mes commandemens, & ainsi obligez moy de le faire sortir au plûtost, je vous en supplie. P. Aurelius lui répondit; Vous me priez bien, qu'on chasse cet inconnu, je l'avouë; mais vous ignorez quel il est, sçachez maintenant son nom, & son affaire; cet homme, qui n'est veu que de vous, n'est pas des nôtres, ni même d'aucun endroit du monde; c'est un Diable des Enfers, qui voyant que vous allez mourir, est ici pour prendre garde à vôtre ame, afin que si elle quitte vôtre corps, sans expier ses pechez, il l'emporte avec lui dans l'Enfer: & voila son affaire. C'est donc à vous, mon ami, d'éloigner le Diable d'auprés de vous, par la Penitence de vos crimes: Nous vous secourerons bien de nos prieres,

mais elles vous feront inutiles, si vous ne vous soulagez vous-même: & ainsi suivez mes avis; si vous avez acquis des biens par de cruelles usures, qui sont toûjours injustes, restituez les, crainte que cet inconnu, qui vous attend, ne vous les redemande comme de son domaine, & qu'au lieu d'une chose damnable, terrestre, & inconstante, comme sont vos richesses, il ne prenne vôtre ame, qui devroit vivre au Ciel eternellement. P. Aurelius aprés ces paroles, anima fortement cet Usurier, à la Confession, & à la restitution de ses usures; mais lors qu'il lui parloit de rendre des biens, qui ne lui appartenoient pas, il lui tourne le dos, avec une horrible aversion de son nom, & de sa presence: De sorte que peu aprés il mourut impenitent, avec d'horribles mugissemens, & rendit son ame à cet inconnu, qui l'emporta dans des supplices eternels. Mort affreuse d'un Usurier.

XIX.

En ce même temps, le Comte de Brambaté Bourg assez proche de Bergame, prit l'Habit de Capucin, sous sa conduite, dans son Convent de Monza, & quelques mois aprés sa vêture, il fut presque surmonté du Diable, qui le sollicitoit fortement de retourner dans le Monde. Son Pere Maître s'y opposoit, parce qu'il sçavoit ce qui devoit arriver à son Novice, & tâchoit par toutes les raisons, de le détourner de sa sortie. Mais enfin le voyant vaincu de l'Enfer, & qu'absolument il vouloit quitter nôtre Ordre, il le renvoye avec ces paroles; Mon fils, vous laissez le meilleur, où vous estiez appellé, attendez maintenant le pire, dont vous estes menacé, parce que vôtre vie, que vous pouvez passer heureusement avec les Serviteurs de Dieu, aura assurement une fort fâcheuse issuë. Cette funeste prophetie, ne fut que trop vraye, parce que peu d'années aprés, il fut tué sans Penitence, miserablement. Il predit à un Novice, qui voulut sortir une mort malheureuse.

XX.

Ce grand Homme, dont l'Humilité de nos Peres, a caché sous le silence, plusieurs saintes actions, avoit vêcu dans le monde, & dans nôtre Ordre, avec trop de vertu, pour ne pas mourir avec beaucoup de sainteté. De Milan un jour, il revenoit à Monza, & averti divinement de sa prochaine mort, il se tourna du côté de la Ville, avec ces paroles, que sa Benediction accompagna; Adieu Ville, autrefois ma Patrie, Dieu te benisse du Ciel, & te multiplie en toute Justice, tu ne me recevras plus dans tes murailles, parce que je vay tomber, & j'approche du terme de mon pelerinage. Ce qu'entendant son Compagnon P. Patrice, il lui dit; Mon Pere, il n'en sera rien, vôtre prediction est trop funeste, j'espere de meilleures choses, & Milan vous verra encore en bonne santé. P. Aurelius lui repartit; Ne vous y trompez pas, P. Patrice, quittez vôtre opinion, & vôtre amitié, il me reste peu de temps, non pas d'années, ni de mois, mais seulement de jours: Quoi plus, à peine fut-il arrivé à Monza, qu'aprés un jour ou deux de santé, il tomba dans une dangereuse maladie, & à mesure qu'elle croissoit, il avançoit à la mort. Il fut alors conduit en esprit, au Jugement de Dieu, où une trouppe de deux mille Demons, ne l'accusa que d'avoir edifié un four à faire des plats, & des écuelles de terre, en quelque façon contre la pauvreté. Cette accusation étoit vraye: mais comme il répondit aux Demons, qu'il avoit souvent expié cette faute, par le Sacrement de la Penitence, ils furent trompez dans leurs pretentions, & aprés que P. Aurelius, eut receu son Absolution de Dieu même, qui le jugea innocent, il lui rendit son esprit avec beaucoup de tranquilité, & cet illustre témoignage de sa bonne vie, qu'aprés sa mort, on vit paroître sur son corps, dans le Cimetiere, des fleurs fort belles, dont on n'avoit point encore veu de semblables. Un Demon même, qui possedoit une femme, à qui l'on attacha son chapellet, en fut si cruellement tourmenté, qu'il en crioit comme un

Il predit sa mort, avant qu'elle arrivast

A la mort il est accusé des Demons, & absous de Dieu.

entragé : & comme on lui demanda la cause de ses cris si desesperez, il répondit; Pourquoi m'interrogez-vous du sujet, de mes douleurs, ce Chapellet qu'on a mis sur moi, a été celui de ce P. Aurelius, mon capital ennemi, & je l'abhorre furieusement. D'où l'on peut connoître une chose fort vraye, que tant plus ceux qui ont vêcu saintement, sont plus glorieux avec Dieu, tant plus sont ils formidables aux Demons.

DU P. FRANCOIS DE MAZARA, PREDICATEUR, DU P. PHILIPPES DE CAMERATA, PRESTRE, *Et de F. Bernardin de Trievi, Laïc.*

XXI. Vie & actions du P. François de Mazara, Prêtre, Predicateur.

FRERE François de Mazara, Predicateur, éclaira la Province de Palerme, par les splendeurs de ses vertus, & comme tres-sçavant, aprés avoir enseigné parmi les Conventuels, dont il étoit Religieux à Bologne, & à Palerme, l'espace de treize ans, la Theologie, il joignit de sorte l'humilité, l'Obedience, la pauvreté, le mépris des honneurs, les austeritez, l'observation Reguliere, & les autres vertus, avec cette eminente science, qu'on pouvoit douter, avec quelque fondement, si sa vertu surpassoit sa capacité, ou si sa science l'emportoit, sur sa vertu; mais il est assuré, qu'excellent en l'une, & en l'autre, il acquit cette gloire, qu'il les honora fort toutes d'eux, & qu'on peut dire de lui avec l'Evangeliste, *Qui autem fecerit, & docuerit, hic magnus vocabitur in regno Cœlorum.*

S. Matth. 5. chap.

XXII. Il montroit une composition si bien mesurée, de l'homme interieur, & de l'exterieur en sa personne, que ceux qui le consideroient, voyoient en lui un certain caractere de vertu, dont ils pouvoient emprunter tous les traits, & en embellir leur conduite. D'où vient que comme sa bonne vie, lui eut ménagé dans tous les esprits des Freres, & des Seculiers, l'estime de la sainteté, & qu'il eut fort travaillé, à servir sa Province, Dieu voulut recompenser tous ses travaux, & il mourut saintement, au Convent de Trapani. Plusieurs demanderent, ce qui avoit servi à son usage ordinaire, & le conserverent comme des Reliques, & principalement le Seigneur Loüis Bicheta, qui eut son bâton, dont il guerit une femme malade, & en délivra une autre, qui étoit Possedée.

XXIII. Vie & actions du P. Philippe de Camerata, Prêtre.

P. Philippes de Camerata Prêtre de la même Province de Palerme, fut fort celebre en vertus, & un de ceux, qui dans le commencement de nôtre Reforme, passerent des premiers entre les Capucins, de l'Ordre de l'Observance, dont ils étoient Religieux, & qui furent, parmi nous, si illustres en grandes actions. Il imita si bien jusqu'à sa vieillesse leurs coûtumes, leurs austeritez, & leur sainte vie, qu'il en fut un parfait modele, à tous ceux qui entrerent aprés lui, chez les Capucins. Entre ces vertus principales, on voyoit éclatter en lui, une charité si merveilleuse envers les pauvres, & les malades, qu'il sembloit avoir des entrailles de mere, dans ce qu'il leur donnoit de secours, de consolations & de bons Offices.

XXIV. Il proposoit souvent aux Jeunes, les actions des Anciens.

Il recitoit souvent aux plus Jeunes, la pauvreté, l'austerité, l'observation Reguliere, & l'admirable ferveur d'esprit de nos anciens Peres, qui avoient été les premiers Capucins de nôtre Reforme, & il leur disoit, pour les animer à imiter toutes leurs actions; O mes Enfans, que le

Siecle de nos anciens Peres étoit heureux; Quelle étoit leur innocence de vie, leur discipline de mœurs, & la splendeur de leurs vertus. S'il vous eust été permis de voir leurs abstinences, & leurs austeritez, qui ne leur souffroient pas de faire de feu dans leur pauvre Cuisine, qu'au plus trois fois la semaine. Ils ne dînoient alors, qu'avec un potage, & si quelqu'un vouloit souper, il se contentoit de quelque restes de pain, qu'il trouvoit dans la corbeille du Refectoire, quoique d'aucuns passassent quelquesfois des jours entiers, sans prendre de nourriture. Si vous eussiez consideré leur peu de sommeil sur des planches nuës, leurs veilles si frequentes, leur Oraison si continuée, qu'ils étoient presque toûjours dans l'Eglise, ou au moins, il y en avoit toûjours quelques-uns qui s'occupoient le jour & la nuit à la priere, & à la contemplation des choses Divines; si vous eussiez admiré les horribles cilices, les disciplines de deux heures, l'âpreté des habits, & les desirs que ces genereux Peres, témoignoient pour acquerir les vertus? Que ce vous auroit été un Celeste, & un agreable spectacle, dont assurément vous vous seriez animez vous-mêmes, à suivre leurs bons exemples, & à marcher sur leurs vestiges.

XXV.

Il étoit si éloigné de toutes les affections de la chair, & du sang, que quoiqu'il eust demeuré vingt-cinq âns, au Convent de Trapani, jamais pourtant, on ne le put obliger une seule fois, à voir cette Ville, ou à visiter ses parens, dont la maison n'en étoit pas éloignée, parce qu'il se croyoit assez heureux, s'il consideroit souvent dans ses Oraisons, la Jerusalem Celeste, & ses saints Hâbitans, qu'il jugeoit meilleurs que tous ses parens, & ses alliez. D'où vient qu'étant grand Homme d'Oraison, Dieu lui communiqua beaucoup de revelations, particulierement la perte d'un Vaisseau Turc, & le peril de quelques Citoyens de Trapani, qui s'étoient un peu trop écartez dans l'Isle. Un jeune enfant étoit chauve, & lors que P. Philippes lui eut fait dire cinq *Pater noster*. avec autant d'*Ave Maria*, devant un Autel de la sainte Vierge, & qu'il eut mis ses mains sur sa tête, il lui fit revenir des cheveux. Enfin tout cassé de vieillesse, aprés qu'il eut predit sa mort à un de ses Freres, de l'Ordre de S. Dominique, il mourut, comme il avoit vêcu, avec beaucoup de pieté.

XXVI. Vie & actions de F. Bernardin de Trievi, Laïc.

Ces deux Saints Personnages, furent accompagnez d'un troisiéme, de F. Bernardin de Trievi, Bourg entre Foligni, & Spolete, Laïc. De ses vertus principales dont il étoit orné, on peut remarquer son Oraison d'esprit; il en étoit si zelé, qu'il y employoit exactement tout son temps; lors qu'il travailloit au jardin, il étoit si fort appliqué de pensée, aux choses Celestes, qu'à mesure que sa bêche fatiguoit son corps, son Oraison recreoit son ame. D'où vient que souvent en plein jour, animé du S. Esprit, il venoit du jardin à l'Eglise, pour y adorer d'ame & de corps, la Majesté de JESUS-CHRIST, dans l'Eucharistie; par le même attrait de l'esprit de Dieu, lors qu'il s'éveilloit la nuit, il descendoit promptement à l'Eglise, où il faisoit les mêmes adorations à la sainte Hostie.

XXVII.

Ce respect dont il reveroit le S. Sacrement, l'obligeoit à honorer de sorte les Prêtres, comme Ministres de Dieu, qu'il craignoit de s'approcher d'eux. Il estimoit si peu de temps, les quatre, & les cinq heures d'Oraison devant le saint Sacrement, qu'il disoit, dans une cruelle rupture, qu'il souffroit souvent, qu'il n'y trouvoit point de plus grand secours, que de prier long-temps à l'Eglise, ou quelquesfois il étoit si immobile, qu'il y paroissoit tout hors de lui-même. Il étoit si embrazé de charité,

Ses principales vertus.

qu'il étoit contraint de faire de grands cris, par les ardeurs de ses flammes, pour en soulager les chaleurs. D'où vient que pour persuader aux Freres, & aux Seculiers, de ne pas perdre un moment de temps, il leur disoit ; O ! Hommes ? Pourquoi estimez-vous si peu le temps, qui est la chose du monde la plus pretieuse ? Quelle honte ; hà ! si l'on accordoit, aux damnez dans les Enfers, quelques momens pour faire Penitence, quelle seroit leur joye Quelle estime en feroient-ils, à vôtre avis? & pourtant on vous donne des heures, & des jours, que vous pourriez employer, à vous convertir de vos pechez, & acquerir des thresors Celestes, vous les perdez à faire des crimes, & à mépriser les Vertus.

XXVIII. Il brûle des flammes de l'Amour de Dieu.

Il brûloit d'un desir si enflammé, de souffrir les plus rudes choses, pour l'amour de JESUS-CHRIST, que comme un nommé Samson, son ami, lui eut dit, que la Religion des Capucins étoit trop austere? Que dites-vous, lui répondit-il aussi-tost, nous n'avons point encore versé nôtre sang pour JESUS-CHRIST, nous n'avons point combattu contre les bêtes, jusqu'à la mort, & nous n'avons pas resisté vigoureusement, à la fureur des Tyrans? Pourquoi vous imaginez-vous que nôtre Ordre soit trop rigoureux? Ha! plust à Dieu, qu'il y eust une Religion plus severe, afin que je pusse maintenant en embrasser les rigueurs. Le même le conseilloit, de ne pas accabler sa vieillesse, de trop d'abstinence, & il lui répondit; Je vous diray Samson, mon ami, ce que je crains dans l'abstinence. Lors que je ne me nourris que de pain, & d'eau, je suis si joyeux, qu'il me semble avoir commis le vice de gourmandise. D'où vient qu'étant de Famille à Peruse, il avoit coûtume d'assembler plusieurs Seculiers, qu'il animoit aux macerations de leur chair, & par ses discours, & par ses exemples, & de faire la discipline avec eux, en memoire des douleurs de JESUS-CHRIST crucifié.

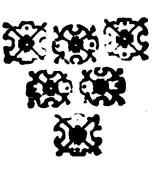
XXIX.

Le Ciel inspiroit tant de grace à ses paroles, que quoiqu'il fust ignorant, & sans étude, il animoit les esprits à la pieté, d'une maniere si aisée, & il parloit si hautement des choses Divines, qu'interrogé d'un Docteur fort sçavant, du Mystere ineffable de la sainte Trinité, & des secrets plus cachez de la Foy Chrêtienne, il lui répondit de tout, si fort à propos, que ce fameux Theologien de l'Ordre de S Dominique, surpris de ses réponses, s'écria avec JESUS-CHRIST, *Confiteor tibi Pater, Domine Cœli, & terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, & prudentibus, & revelasti ea parvulis.*

S. Matth. 11. chap.

XXX. Nôtre Pere S. François l'avertit de sa mort.

Aprés que ce saint Homme, eut passé septante ans de sa vie, dans l'exercice des vertus, nôtre Pere S. François, lui apparut à l'Oraison où il l'avertit, qu'il mourroit le second jour du mois d'Aoust. En effet lors qu'il travailloit au jardin, il tomba malade, & mourut ce même jour, avec beaucoup de piete. Il y en a qui l'invoquerent aprés sa mort, & en obtinrent du soulagement, & entre les autres, le Seigneur Hyppolite Hercolano, cruellement malade d'une Nephretique, aussi tost qu'il se fut recommandé aux prieres de F. Bernardin, & qu'il eut fait Vœu de visiter son sepulchre, fut délivré d'une si douloureuse maladie.



Do

DE F. ONOPHRE DE POGGIO LA CROCE, LAIC: DU PERE JEAN ESCLAVON, *Et du Pere Thomas de Carovigna, Prêtres.*

UN autre de la Province d'Ombrie, nommé F. Onophre de Poggio la Croce, Château de Norsia, Laïc, obtient cette Année une meilleure vie; il étoit entré pur en Religion, & il y conserva sa pureté, qu'il embellit de plusieurs vertus. Tandis qu'il travailloit au jardin, il cultivoit plus parfaitement son ame, qu'il entretenoit durant ses travaux, de tant de pensées du Ciel, & de prieres si assiduës de cœur, & de bouche à Dieu, qu'on vit un Ange sur ses épaules. Il fut si illustre en pauvreté, en abstinence, & en austerité de vie, que l'hyver, & l'esté il marchoit nurds pieds sans sandales, & jeûnoit tous les jeûnes de Regle, au pain, & à l'eau, comme ceux de l'Eglise. Il fut même si grand Homme d'Oraison, que lorsqu'il étoit de Famille à Spolete, il alloit souvent prier dans le bois, où F. Vincent de Foligny, le vit un jour élevé de terre, jusqu'à la croix, qui y étoit fort haute, dans un admirable ravissement. Aprés quarante ans de Religion, dans plusieurs Vertus, il mourut saintement en JESUS-CHRIST: & nos Manuscrits disent, que beaucoup de personnes, aprés sa mort, obtinrent de Dieu des faveurs par ses prieres. Huit ans même aprés avoir esté enterré, son corps fut trouvé aussi entier, & si libre de pourriture, que si le même jour, on l'eust mis dans le Cimetiere. XXXI. *Vie & actions de F. Onophre de Poggio, Laïc.* *Priant au jardin il est élevé au dessus des arbres.*

La Province de Naples met aussi au rang de ses Illustres, avec justice, P. Jean Esclavon, Prêtre, orné de plusieurs Vertus, puisqu'étant appellé de l'Ordre de l'Observance au Nôtre, il y pratiqua une maniere de vie, qui témoignoit bien, que sa vocation avoit été moins des hommes, que de Dieu. A cause effectivement, que par une ferveur extraordinaire, il se consacroit tout entier à la recherche de la Perfection Evangelique, il brilloit de tant de vertus, qui le discernoient des autres Freres, qu'il sembloit être donné, comme un Soleil à l'Ordre, pour éclairer les autres Astres, par les lumieres de ses actions. L'on ne voyoit rien de dereglé dans cét homme; tout y étoit vertueux. En effet la premiere vertu, qui fonde plus solidement les autres, l'Humilité abbaissoit de sorte son esprit, qu'il conserva jusqu'à sa vieillesse, le mépris de soi-même, qu'il s'étoit proposé dans son Noviciat; parce que, quoiqu'âgé, il n'eust pas voulu parler à ses Superieurs, qu'à genoux, ni recevoir leurs réponses: & même il les consideroit de maniere, qu'il eust crû faire un crime, de s'occuper aux moindres choses, que peuvent d'eux-mêmes pratiquer les vieillards, comme à raccommoder ses habits, à laver ses pieds, & à couper ses cheveux, sans leur agréement. Pour la composition exterieure de son corps, l'abbaissement de ses yeux, le grand silence, & la voix basse, qu'on ordonne aux Novices, quoiqu'il fust déja dans l'âge, il les observoit de sorte, qu'on l'auroit pris pour un Novice, si on ne l'eust connu. Mais qu'on ne croye pas, qu'il soit inutile, de marquer ces petites choses, puisqu'elles sont des preuves certaines, des Vertus interieures, de ce grand Serviteur de Dieu. En effet de là, si quelqu'un se recommandoit à ses prieres, il se jugeoit indigne de XXXII. *Vie & actions du P. Jean Esclavon, Prêtre.* *Son humilité profonde.*

prier pour les autres, & il leur disoit; Que faites-vous autre chose, mes amis, lorsque vous me demandez des prieres, à moi qui suis le plus miserable des hommes, pour vous qui étes meilleurs que moi, que d'accuser ma paresse, & m'animer à changer de vie? afin que j'apprenne de là, combien je suis éloigné de la vertu, que vous croyez en moi, ou qu'au moins, je m'efforce de l'acquerir de toutes mes veilles. Cette Humilité qu'il acquit du commencement, ne le quitta pas dans sa derniere vieillesse; parce que son grand âge, & une jambe boiteuse, ne lui permettant plus, les plus grands travaux, pour étre toûjours humble, il s'exerçoit aux plus ravalez, comme à laver les écuëlles, & à balayer la cuisine, & encore avec l'ordre, qu'il en demandoit à ses Superieurs,

XXXIII. Sa chasteté merveilleuse.

Je ne m'arréte pas en particulier, à marquer ici son Obeïssance, son étroitte Pauvreté de toutes choses, ses Jeûnes extraordinaires, son Oraison assiduë, sa ferveur à se trouver au Chœur avec les autres, son zele pour les choses de Dieu, & ses autres Vertus; je n'en considere qu'une plus particuliere, qui merite place dans cette Histoire de nos Annales, c'est son admirable Chasteté, qui parut si visible, depuis son Noviciat, où il l'avoit imprimée dans tous les organes de son ame, & de son corps, qu'il sembloit avoir juré une haine irreconciliable avec les femmes. En effet il les fuïoit de maniere, que sans un ordre exprés de son Superieur, il ne leur parloit jamais: d'où vient que la femme du Vice-Roi de Naples, attirée par le bruit de sa grande sainteté, l'étant venuë demander au Convent, pour l'entretenir des choses du Ciel, elle ne put jamais le voir, à moins que son Superieur, lui eust commandé, comme il fit: & alors par obeïssance, il lui dit fort peu de paroles. C'est ainsi qu'il en usa avec une autre femme bien affectionnée à l'Ordre, qui s'approchoit de trop prés, à son sens, pour l'entretenir avec plus de secret, il l'en reprit, & lui dit, qu'il ne sied pas bien à des Religieux de parler avec les femmes, à moins qu'elles ne se reconnoissent telles, c'est à dire femmes, qui sont mieux éloignées, que proches: & comme elle lui dit; Ne me connoissez-vous pas bonne amie des Capucins, avec qui je puis étre libre si honnêtement? il lui répondit; Je vous connois toûjours une femme, & si nos Freres peuvent étre assûrez de vous, parce que vous étes vertueuse, pour moi, je dois me défier de vous, parce que vous étes femme, & que nous avons tous nos foiblesses. Enfin ce sage homme evitoit de sorte les discours, & la familiarité des femmes, qu'il refusoit même leurs presens; parce que les dons, disoit-il, concilient l'amour, l'amour engendre la familiarité, & la familiarité corrompt le Religieux. D'où vient que pour les éloigner entierement de sa memoire, il fit ce pacte avec les Sacristains, qu'ils ne lui feroient point communier de femmes.

Il fuyoit les discours, & la compagnie des femmes.

XXXIV. Dieu l'honora du don de Prophetie, & de miracles.

Nos Manuscrits disent qu'il prédit beaucoup de choses, & qu'il fit plusieurs Miracles, dont il s'acquit dans Naples, une reputation si generale de sainteté, qu'étant mort âgé de quatre-vingt ans, au jour méme qu'il avoit predit, avec tout ce qu'on peut de pieté, qu'il vint une si grande foule de peuple à ses funerailles, que pour en appaiser le tumulte, on eut besoin de l'autorité du Vice-Roi, & du Nonce du Pape, parce que toute cette multitude avoit tant de devotion, à ce grand Religieux, que les uns couperent son habit, & les autres arrachoient ses cheveux, sa barbe, & ses ongles: & même comme on eut tiré un ongle d'un de ses pieds, le sang en sortit aussitost. Lorsque le Nonce toucha la chair d'un octogenaire molle, & tendre, comme celle d'un enfant, il dit; Voila une preuve certaine de la pureté d'un si saint Homme.

Enfin aprés que pour satisfaire la pieté du nombre innombrable d'hommes, & de femmes qui venoient reverer son corps, il eut été trois jours dans l'Eglise, on l'enterra la nuit, & par l'ordre du Superieur, on osta de sa bouche deux dents, pour les donner à deux Dames de Qualité, qui les demanderent avec beaucoup d'empressement. Le Sacristain s'en conserva une, & Dieu s'en servit, pour rendre la santé à deux enfans, du Seigneur Pierre Capello Bienfaicteur de l'Ordre, on la pendit à leur col, & aussitost elle les delivra de leur fiévre.

XXXV. Vie & actions du P. Thomas de Carovigna, Prêtre.

Joignons à ceux-ci, P. Thomas de Carovigna, Prêtre, de la Province d'Ottrante, chaste jusqu'au Miracle, & si illustre en vertus, que tous admiroient en lui, la simplicité d'obedience, la candeur de l'honnêteté, la profondeur de l'humilité, le zele de la pauvreté, l'austerité de vie, la mansuetude d'esprit, la discipline des mœurs, & enfin l'idée la mieux finie de toute l'observation Reguliere. Comme il appliquoit tous ses desirs, & tous ses soins, à la parfaite oraison d'esprit, ses frequentes veilles, & ses jeûnes ordinaires, ôtoient à ses yeux le sommeil, & à son corps la nourriture: d'où le Diable le persecutoit de maniere, que lors qu'un jour, il prioit seul au Chœur du Convent de Matera, il excita dans l'air, une furieuse tempête, & même un foudre, qui tomba dans le Chœur, en détacha de leur place toutes les planches, excepté celles qui soûtenoient P. Thomas, & les poussa sur lui violemment. Mais Dieu l'affermit de sorte, contre cette fureur du Diable, qu'il demeura intrepide, & victorieux de ses artifices, sans quitter sa priere.

XXXVI. Son Oraison obtient de Dieu de la pluye.

Son Oraison avoit tant de force, que dans une grande secheresse, qui brûloit tous les fruits de la Terre, du voisinage de Messine, obligé par l'ordre de son Superieur, il obtint de Dieu, dans une fort grande serenité même d'air, une pluïe si abondante, qu'elle fit revivre toutes les moissons, & tous les fruits de ces quartiers-là. Il avoit coûtume d'écrire sur de petits papiers les noms de JESUS, de MARIE, & de nôtre Pere S. François, & de les donner aux malades, avec ces paroles; Ayez la foy, mon Fils, ces noms sont fort puissans dans le Ciel, & sur la Terre, si vous avez la foy, ils vous rendront la santé: & tant de personnes en furent gueries, que tous y avoient recours dedans leurs besoins. Il parut un jour à Barletta, tant de hannetons, dans tous les champs, qui mangeoient tous les fruits de la terre, que tous les Laboureurs vinrent par troupes au P. Thomas, & il leur donna de ces noms de JESUS, dont ils chasserent ces Insectes de leurs moissons, & elles n'en furent plus endommagées. Mais comme ces secours, qu'il donnoit aux affligez, ne procedoient que de la charité, & de la compassion de leurs disgraces, il n'est pas étonnant, si Dieu lui donnoit tant de grace, pour les consoler dans leurs afflictions.

XXXVII. Le chant d'un oyseau le divertit en mourant.

Aprés que P. Thomas eut passé dans la Religion plusieurs années, avec l'exercice d'une si sainte vie, il fut attaqué de sa derniere maladie à Barletta: & un jour où son mal augmentoit ses douleurs, & où son esprit souhaittoit quelque petite Musique pour son divertissement, un petit oiseau chanta si melodieusement, à la fenêtre de sa chambre, que charmé de ses douceurs, il mourut dans l'innocent plaisir de son harmonie, comme quelque temps avant sa mort, il l'avoit prédit à un Frere de ses amis. Dieu montra aussitost, par un témoignage Celeste, combien son ame lui étoit agreable, puisqu'à peine les Freres eurent-ils lavé son corps, à nôtre ordinaire, qu'une colombe blanche, qu'on n'avoit point encore veuë, vola trois tours dans le Convent, entra par la fenêtre de la chambre du mort, & se plaça à ses pieds, où de ses gestes,

de ses aisles, & de son petit chant; elle se joüa si familierement avec lui, que les Freres presens, surpris de ce spectacle, ne voyoient rien que de Celeste dans cette Colombe, qui prouvoit si visiblement la pureté du Défunt. Voici un autre témoignage de sa grande sainteté. Quoi qu'il y eust déja sept ans qu'il fust enterré, l'on trouva son corps si blanc, si mol, & si exempt de pourriture, dans son sepulchre, qu'il sembloit, que sa chair étoit celle d'un enfant, & qu'elle avoit quelque chose de Celeste, qui l'élevoit au dessus, de la condition commune des autres, dont parle le Sage; *Cùm morietur homo, hæreditabit serpentes, bestias, & vermes.*

Ecclef. 10. chap.

DU P. PIERRE DE MORRO PREDICATEUR: *Et d'autres Religieux d'une vie exemplaire.*

XXXVIII. Vie & actions du P. Pierre de Morro, Predicateur.



PERE Pierre de Morro, Château de Jesi, Prêtre, & Predicateur, homme illustre, étoit fort bon Jurisconsulte dans le Monde, où il fit l'Office de Preteur, avec beaucoup d'integrité: mais crainte des perils de cette Charge de Justice, il chercha une vie plus assurée parmi les Capucins. Il fut furieusement tenté des Demons, durant son Noviciat, & ils le sollicitoient particulierement de retourner dans le Siecle, à cause, lui persuadoient-ils, que lorsqu'il y étoit, quoiqu'il eust été fort sçavant dans les Lettres humaines, il étoit dans la Religion si peu versé dans les Sacrées, qu'il y manquoit à tout moment, comme s'il n'eust rien sceu de toute sa vie. Il surmonta pourtant toutes ces attaques, par la vertu Divine, & par ses prieres: & aprés ses combats, il s'établit une vie si pleine de vertus, qu'aussitost que leurs splendeurs eurent percé les yeux de tous ses spectateurs, dans sa Province de la Marque, il fut élevé dans les Charges moins considerables d'abord, & puis dans les plus glorieuses. Il gouverna cette Province comme Provincial, avec tant de prudence, de zele de l'observation Reguliere, d'exemples de vertus, & avec la loüange d'une si grande sainteté, qu'il ne manquoit de quoique ce soit des qualitez plus necessaires à un bon Pasteur de Religieux. Il s'attachoit principalement à faire en sorte, que la corruption des vices ne se glissast parmi ses Freres; si donc il y découvroit quelque chose de contraire, aux coûtumes anciennes, ou dans les mœurs, ou dans l'administration des choses, il s'efforçoit de le retrancher aussitost, comme trop dangereux par sa nouveauté, & n'ordonnoit d'observer à ses Freres, que ce que les anciens Peres avoient autrefois si bien établi, par leurs discours, & par leurs actions.

Il gouverne fort bien la Province de la Marque.

XXXIX. Ses vertus principales.

Il brilloit dans son visage, son geste, sa parole, & toute la composition de son corps, de tant d'agrément de pureté, qu'au moment qu'on le consideroit, on étoit charmé des attraits de ses vertus. D'où vient qu'il ne parloit aux femmes qu'avec peine, & même rarement avec les Freres, sans quelque expresse necessité, comme celui, qui avoit coûtume de prier long-temps dans la solitude, & de s'occuper à la contemplation des choses Divines, où il trouvoit tous ses plaisirs. Il étoit ravi de dérober à des entretiens inutils, & à des occupations vaines, un temps, qu'on pouvoit employer à de meilleures choses. D'où vient que lors qu'il prêchoit, il joignoit toûjours l'oraison à ses discours publics: aussi y faisoit-il d'amples profits de salut, & il y acqueroit toûjours plusieurs Enfans Spirituels à JESUS CHRIST.

Dieu plus d'une fois autorisa la force de son oraison, de quelques Miracles. Un jour il devoit prêcher en un lieu, où il alla, & passa par le Mont saint Martin, où il avoit été Bailli autrefois; il y logea chez un Gentilhomme de ses amis, qu'il trouva dans le lit, si plein de blessures, que les Medecins desesperoient de sa vie. Aprés plusieurs paroles de consolation, dont il tâchoit de bannir toutes les haines du cœur du malade, il lui dit enfin; Mon ami, si vous pardonnez de bon cœur à vôtre ennemi l'injure que vous en avez receuë, & si vous m'assurez de vous reconcilier avec lui bien sincerement, je vous promets la guerison de vos playes, quelques grandes, & quelques mortelles qu'elles soient. Le malade qui vouloit vivre, le lui promit; P. Pierre alors, pria Dieu pour lui, & fit trois signes de croix sur ses blessures, lui disant; Ne doutez pas, vous serez gueri: sa maladie diminua toûjours, & quelques jours aprés, il recouvra sa santé. XL. Son Oraison guerit un homme plein de blessures.

Lorsqu'il étoit Gardien du Convent d'Urbin, une Dame malade d'hydropisie, fut informée de sa sainteté, & le fit prier de venir chez elle. Lorsqu'il y fut, elle lui dit; Pierre, il y a déja long-temps, que je suis hydropique, & j'ai éprouvé jusqu'ici, que mon mal est sans remede, il ne m'en reste plus qu'un, qui dépend de vous; Vous vous trompez, Madame, lui répondit P. Pierre, quelle medecine propre à vôtre guerison, pourroit dépendre de moi? Comment m'imposez-vous une chose, qui n'est pas vraie? La Dame lui repartit; Pourquoi m'accusez-vous de mensonge? le remede que je vous demande est aisé, & il n'a pas besoin de drogues, pour me donner la santé: Ne vous feignez pas une autre, pour vous deffendre opiniâtrément de guerir une malade; J'attens ce remede, répond P. Pierre, pour vous soulager de vos maux: Si mon erreur est dans l'esprit, repartit la Dame, Dieu la guerira, & tout le remede que j'attens de vous, est un signe de Croix, avec quelques prieres, & vous me guerirez de l'hydropisie. J'avois bien dit, Madame, que vous vous trompiez, je connois vôtre erreur, dit P. Pierre; En effet, que peut-on dire de plus contraire à la raison, que de pretendre, du plus miserable, & du plus grand pecheur des hommes, un signe de Croix, pour guerir une si fâcheuse maladie? Lors encore que vous me demandez des prieres auprés de Dieu, qui vous en obtiennent du soulagement, vous vous écartez du veritable, & même de sa connoissance, puisque vous m'estimez meilleur que je ne suis, bien assurément. Vous devez faire cette demande à quelque homme, d'une sainteté connuë, & non pas à un coupable comme moi, qui en suis si éloigné, que je ne sçai pas encore ce que c'est que sainteté. Mais tant plus P. Pierre s'efforçoit, par humilité, de cacher ses merites, & de se dégager des demandes de la malade, elle s'animoit davantage à lui demander un signe de Croix. Surmonté donc de ses instantes prieres, il lui dit enfin; Comme Prêtre, que je suis, quoi qu'indigne, je vous donneray volontiers un signe de Croix, n'ayez point d'égard à un méchant Prêtre, mais élevez toute vôtre esperance en Dieu, qui peut, avec ce signe de Croix, vous rendre la santé; il fit donc un signe de Croix sur la malade, & il se retira; le lendemain elle se leva de son lit, & vint aux Capucins, où elle remercia Dieu, & son serviteur P. Pierre d'être si parfaitement guerie. XLI. Il guerit une hydropique avec un signe de Croix.

P. Pierre honoré de Dieu, par tant de faveurs Celestes, prévoyoit la fin de sa vie, & comme Provincial, il alla pour mourir au Convent d'Amandola, comme il l'avoit souvent demandé à Dieu; il fut contraint alors d'interompre sa visite, parce qu'il tomba dans sa der- XLII.

niere maladie, où il souffrit beaucoup de tentations des Demons, & aprés qu'il les eut surmontées, par le secours de Dieu il lui rendit saintement son esprit, bien éprouvé par tant de poursuites des Diables. Aprés sa mort, P. Gabriel de Monte-Nuovo, & P. Vincent de Porchia, qui veneroient sa sainteté, conviennent ensemble, de demander instamment à Dieu dans leurs prieres, ce qui étoit arrivé du P. Pierre dans son Jugement. Ils ne prierent pas long-temps, lors qu'ils eurent tous deux leurs visions. P. Gabriel vit P. Pierre, qui prêchoit aux Freres, comme dans un Chapître, & qui lui dit ces paroles; J'ay fait mon Office, faites maintenant le vôtre. Ce qu'ayant dit, il disparut: & comme il predisoit par ces paroles, à ce Pere, qu'il seroit Provincial aprés lui, la chose se trouva vraye, parce que P. Gabriel, au prochain Chapître, fut élu Provincial de sa Province. L'autre étoit P. Vincent de Monte-nuovo, qui vit P. Pierre au milieu de quelques Ministres, tout éclatans de splendeurs, & lui fort joyeux, qu'ils ornoient d'Habits Pontificaux, plus blancs que la neige, parce qu'il alloit celebrer les sacrez Mysteres. D'où il jugea qu'il étoit glorieux, entre les Saints Pasteurs de l'Eglise.

Deux Freres ont revelation en priant de la gloire du Pere Pierre.

XLIII.

Vie & actions de plusieurs Illustres dans des Provinces differentes.

P. Antoine de Fano Prêtre.

L'on celebre en plusieurs Provinces, la memoire de quelques autres Illustres en vertus, & en sainteté. Dans celle de la Marque d'Ancone, P. Antoine de Fano Prêtre, homme orné de toutes les vertus, qui aprés avoir été honoré de Dieu de plusieurs visites, & de revelations, averti enfin de la Vierge sainte, dans la derniere heure de sa vie, qu'il recita son Office, celebroit encore ses loüanges, lors que son ame alla dire celles de Dieu au Ciel, avec les Anges. La Province d'Ombrie, considere extrémement F. Jean d'Amelia Clerc, à cause de sa pureté toute Angelique, qui donnoit grand jour à ses autres vertus. Lors qu'il mourut, on vit sortir de sa face un rayon de lumiere, & aprés sa mort, en preuve de son extrême pureté, son corps exhala des odeurs fort agreables. Dans la Province de Bari, subsiste encore la reputation des vertus du P. Luc de Bardagna Prêtre, qui quoi qu'il eust peu d'années de vie, fournit pourtant une longue carierre de vertueuses actions, dans une admirable discipline de mœurs, & un zele merveilleux des regularitez. Aprés sa mort, un Frere le vit dans la gloire, dont Dieu recompensoit sa bonne vie. P. Louis de Sulmona Predicateur, & Maître des Novices, est fort recommandable, dans la Province de l'Abruzzo, pour son innocence de vie, ses bons exemples, son observation Reguliere, & ses autres perfections, qui arriverent à cette simplicité d'ame, qu'il se divertissoit avec les oyseaux: Son ame aprés sa mort, en forme d'une pure lumiere, est veuë s'envoler au Ciel avec les Anges, par un jeune Novice, qui prioit au Convent d'Aquila. P. Marian de Nazo Predicateur, éclate de tant de vertus, dans la Province de Messine, qu'il fut doüé de l'esprit de Prophetie, & rendit la santé, par ses Oraisons à deux enfans fort malades, à qui il l'avoit prophetisée; il mourut à Nazo, où il eut à sa mort un grand concours de Peuple, qui à cause qu'ils l'avoient en grande estime de sainteté, couperent par devotion des morceaux de son habit; sa chair alors devint molle, & tendre, comme celle des enfans, & son manteau, qu'on mit sur un fiévreux, le gueril en même temps, & peu aprés lui rendit ses premieres forces. C'est ainsi que Dieu, honore jusqu'aux vêtemens de ses Serviteurs plus fideles.

F. Jean d'Amelia Clerc.

P. Luc de Bardagna Prêtre.

P. Louis de Sulmona Predicateur.

P. Marian de Nazo Predicateur.

Choses dignes de memoire arrivées cette Année.

FRere Jean Baptiste de Bologne Capucin, étoit un jour en voyage, sur les bords de Naples, lors qu'il entra dans une Hôtellerie, avec son Compagnon, pour prendre quelque rafraichissement, & on les y receut avec beaucoup d'humanité. Tandis qu'ils sont à table, avec un homme âgé, qui mangeoit avec eux, il leur dit; Il n'y a pas si long-temps, que j'étois Maître de cette Maison, où comme j'ay toûjours fort affectionné l'Ordre de S. François, je recevois avec toute la charité possible, tous les Freres de cette Religion qui y passoient dans leurs voyages, & même je reservois pour eux, une piece de vin, dont la Famille ne beuvoit pas. Quelques Capucins alors, qui alloient au Chapitre General, y passerent, & apés les avoir assurez de cœur, & de visage, qu'ils étoient les biens-venus, je dis à ma femme, qu'on leurs tirast du vin ordinaire de S. François, mais elle me répondit, que depuis un jour, il n'y en avoit plus dans le muids; je lui repartis aussi-tost, qu'on allast au cellier, en percer un autre, elle y alla elle-même avec un foret, & comme elle voulut voir en passant, s'il n'y avoit plus rien dans le tonneau vuide, elle le trouva si plein, qu'il s'enfuyoit par-dessus: ce qu'ayant vû de mes propres yeux, j'appris par mon experience, qu'il n'y a point auprés de Dieu, & même aupres des hommes, de moyen plus propre à devenir bien-tost riche, que de secourir les Pauvres. XLIV.

Dieu multiplie le vin à un Hôtelier, qui recevoit les Capucins.

Une Dame d'Alatri, Ville des Latins, femme du Seigneur Papirio Magnanimo, fournissoit tous les jours d'un vin cordial, à un de nos Peres déja fort âgé, nommé Paul de Rome, qui y prêchoit le Carême, & ce vin vieil eut la force d'en donner à ce Vieillard; il acheva son employ, & se retira aprés Pâques en bonne santé. La Dame crut alors, que tant de bouteilles qu'on avoit tirrées de son bon vin, l'auroient au moins vuidé de moitie, & comme elle fut elle-même y regarder, elle le vit aussi plein, que si l'on n'en avoit pas tiré. Ce qui lui donna depuis tant d'amour à l'endroit des Pauvres, qu'elle croyoit, qu'il ne pouvoit lui rien arriver de plus agreable, que de les soulager dans leurs besoins. XLV.

Le vin est encore multiplié à une Dame.

Il n'en fut pas de même, cette Année, d'une Dame de Muro, Ville de la Province Basilicate; elle avoit coûtume de donner aux Capucins liberalement sept pains, toutes les semaines, & devant donner à dîner un jour, à quelque compagnie, crainte de manquer de pains, elle diminua le nombre ordinaire, qu'elle donnoit aux Capucins, & lors que le Quêteur alla chez elle demander l'aumône, de sept pains, elle ne lui en fit presenter que quatre, & encore en reprit-elle un, qu'elle reserva dans le Buffet pour les conviez; mais lors qu'elle voulut prendre ce quatriéme, pour le servir sur table, elle ne le trouva plus. Ce qu'attribuant aussi-tost à un Jugement de Dieu, elle repara bien cette petite avarice, par de grandes aumônes, qu'elle fit aux Capucins. XLVI.

Lors que P. Abundius de Côme étoit Commissaire General, dans la Province de Lion, & qu'il falut jetter les Fondemens du Convent des Capucins de Dole, Capitale du Comté de Bourgogne, où se tient le Senat, ou le Parlement de la Province: Une Damoiselle de Qualité, nommée Marguerite de la Boissiere, qui avoit voüé sa virginité à Dieu, sous des habits seculiers, voulut être seule, à le faire bâtir à ses dépens; XLVII.

Dieu augmente les revenus de la Fondatrice du Convent de Dole.

elle n'avoit pas de grands biens : de sorte que comme elle devoit beaucoup dépenser à ce bâtiment, Dieu permit que le Convent étant achevé, son revenu non seulement ne diminua pas, mais même s'accrut, avec l'étonnement de tous ses amis.

XLVIII. On verra, par l'exemple qui suit, avec quelle haine le Diable poursuit ceux qui tâchent de convertir les Usuriers, & les autres pecheurs, qui par trop de passion pour les biens du monde, offencent leur conscience, en voulant ruiner leurs prochains. Un de nos Prêtres nommé Alexandre, faisoit la Quête à Carolei en Calabre, lors qu'il n'y avoit point encore de Convent : il y trouve dans le lit fort malade, un homme bien riche, qui jusque là, passoit dans tout le Païs, pour celui qui y acqueroit plus de richesses, par desordides commerces. P. Alexandre le fut voir, & le trouvant à la mort, il lui dit confidemment ; Souffrez que je vous parle, je vous prie, je ne vous diray rien que de necessaire à vôtre salut : Vous vous estes acquis jusqu'ici, par des moiens injustes, tant de richesses, tant de vignes, tant de terres, tant de maisons, & tant d'or & d'argent, & plust à Dieu, que tous ces biens fussent justement à vous, ils ne vous accuseroient pas d'usure, au jugement de Dieu, devant qui vous paroîtrez bien-tost ; Ignorez-vous, que le sang des pauvres, qu'ont ruinez vos usures, y criera contre vous, puis que leurs biens ne vous appartiennent pas, & qu'ils sont à eux ; ne vous flattez pas, je vous prie, de cette pensée, vous ne les conserverez pas long-temps, ou bien ils vous accompagneront dans les Enfers ; bon gré, malgré, vous les quitterez à la mort, & d'autres les possederont aprés vous ; lors que cité au Tribunal de Dieu, vous y serez condamné de leur injuste joüissance Mon ami, ne vous est-il pas plus avantageux, tandis que vous vivez encore, de prevenir le jugement de Dieu, & de rendre avec égalité, ce que vous avez mal acquis de richesses, qu'être par sa Sentence, precipité dans l'Enfer, aprés vôtre mort. Une exhortation si puissante, toucha sensiblement le malade, & il lui répondit ; Mon Pere vous me donnez un fort bon conseil, & je ne m'en éloigne pas ; mais j'ignore, comment je m'y conduiray : Je vous le diray, lui repartit le Pere ; faites dire au plûtost, par un Herault, dans tous les lieux où vous avez fait vos affaires, que vous estes resolu, de restituer à tous ceux que vous avez ruinez, ou au moins fort appauvris, par vos usures, les biens qui leur appartiennent legitimement : Et ainsi rendant ce qui n'est pas à vous, assurez vous, que vous éviterez les vengeances de Dieu. Le malade consent à un avis si salutaire, restituë tout son bien mal acquis, jusqu'aux moindres sommes, & il mourut saintement. Lors que P. Alexandre, fut de retour à Dipignano, le Diable enragé contre lui, pour l'affaire de Carolei, lui apparut sous une horrible forme, lors qu'il prioit dans sa chambre, lui disant ; Qui vous a donné charge, méchant petit Frere, & qu'avez-vous fait, de me ravir ceux qui sont de mon Domaine, & qui combattent sous mes enseignes, pour les faire changer de Maître ; je m'en vengeray. Tes menaces, O ! Demon abominable, sont bien vaines, lui répondit P. Alexandre, & je n'y vois que les cris inutils d'un chien à l'attache ; je n'ay rien fait d'injuste contre toy, ni usurpation, ni injure ; mais j'ay tiré de tes griffes un homme, que tu avois injustement ravi, pour le rendre à son Possesseur legitime. Ce qu'entendant le Diable, il s'enfuit tout confus d'avoir perdu son homme.

Un Usurier est exhorté par un Capucin à reparer ses usures.

Le Diable enragé, d'avoir perdu un Usurier à lui.

XLIX. Une Dame de Milan appellée Paule, vit un jour un de ses enfans, qui tomboit en bas d'une fenêtre, haute de trente brasses ; toute épouvantée de cet accident, elle recommanda son petit de quatre ans, à nôtre Pere S.Fran-

Un enfant tombé de trente brasses, est con-

S. François, dont elle étoit fort devote, & quoiqu'il tombast sur des pavez bien durs, il ne fut blessé que legerement au front, & sa mere voulut en reconnoissance d'une faveur si particuliere, qu'il fust vêtu l'espace d'une année entiere, de nôtre couleur grise. servé, par le secours de saint François.

L. Une autre de Qualité, de Lucques, qu'on nommoit Philippa Tucholia, étoit fort incommodée de l'estomach, & aussi-tost qu'elle eut avalé un peu d'eau, avec autant de poudre du bois de nôtre Pere S. François, dont j'ay parlé déja si souvent, elle fut parfaitement guerie. Et à Lucera dans la Poüille, un Bien-faicteur de l'Ordre, conseilla à un de ses Citoyens, de ne pas travailler le jour de S. François, & d'en celebrer la Fête, mais il ne voulut pas, & il fut puni de son mépris, parce que son orge qu'il avoit semée ce jour là, devint fort belle, jusqu'à sa maturité, & puis elle se seicha, jusqu'à ses racines, quoique l'autre qui en étoit proche fust fort bien venuë; parce que Dieu, & S. François voulurent châtier ce Laboureur trop avare.

LI. Mais ils punirent plus severement un pere, & un fils en France, pour avoir méprisé une vocation Divine. Un jeune homme de Tolose, appellé Jacques, fils d'un Libraire, fut attiré de Dieu à nôtre Reforme, & sans être vêtu de l'Habit, il étoit encore avec les Novices, lors que son pere desesperé de sa sortie du Monde, vint tout furieux redemander, avec plusieurs menaces, son fils au Convent. Mais comme il vit, que ces paroles étoient inutiles, il fit mine d'être radouci, & pria civilement le Superieur de lui laisser son fils, pour deux heures seulement, afin que sa presence pust consoler sa mere, qui étoit au desespoir de sa retraitte. Le Superieur alors lui dit, qu'il ne jugeoit pas la chose faisable, parce que si le Novice sortoit du Convent, il n'y rentreroit plus. Le pere assure, proteste, & jure même ce grand serment; Que je meure plûtost de dix mille plaies, il reviendra. Le fils se rendit au jurement du pere, & ils retournerent tous deux à leur logis; mais à peine y furent-ils, que celui-ci enferme celui-là dans une chambre, où il le foüetta, jusqu'à ce qu'il lui promit, de ne plus penser aux Capucins, de sa vie. Dieu ne laissa pas sans châtiment, la perfidie du pere, & du fils: Le pere en effet parjure à Dieu, & aux hommes, se trouva malheureusement engagé, dans une sedition de la Ville, & fut obligé de se retirer, dans une maison de la campagne, où un de ses ennemis lui fit tant de plaies, qu'il mourut de la maniere, qu'il avoit malheureusement predite en jurant; & son fils, qui par une crainte trop lâche de son pere, avoit méprisé la vocation de Dieu, en receut la punition de sa lâcheté; parce que la nuit il fut apprehendé, par le Magistrat de la Ville avec des voleurs, & condamné aux Galeres. Vengeance de Dieu, contre un pere & un fils; & pourquoi.

LII. A Ceva en Piedmont, du Domaine de Savoye, la femme d'un Marquis, nommé Charles Ceva étoit fort malade, & il envoye un Berger appéllé Laurent aux Capucins, les avertir de la maladie de la Marquise, & la recommander à leurs prieres. Laurent sonne si doucement à la porte, que le Frere qui en avoit soin, ne l'entendit pas, & lui sans attendre davantage, s'en retourna dire au Marquis, que les Freres dormoient comme des cochons, qu'il avoit sonné long-temps, & qu'on ne lui avoit pas répondu la moindre parole. Ce faux rapport irrita le Gentilhomme contre les Capucins; mais le Delateur en fut bien-tost puni de Dieu, parce que Laurent peu de temps aprés, tomba malade dangereusement, & alors il s'imaginoit voir la chambre où il étoit, pleine de pourceaux, qui se jettans sur lui, s'efforçoient de le devorer tout vivant. Ce qui lui donna grande crainte, & l'obligea de crier hautement; Chas-

sez les pourceaux, éloignez d'ici les cochons. Comme ceux qui étoient dans la chambre, n'en voyoient pas, il s'écrioit plus fortement; Ne voyez-vous pas ces pourceaux, qui se jettent sur moi, pour me manger; Hé de grace chassez, chassez-les de ma chambre. Tous jugerent bien, que les cris si redoublez du malade, signifioient quelque chose de mysterieux. L'on appelle le Curé, pour le confesser, & aprés sa confession, comme il lui demanda, s'il n'avoit point blessé la reputation de quelqu'un, par la calomnie, il se ressouvint de ce qu'il avoit dit de faux, au Marquis de Ceva, contre les Capucins, & s'en confessa aprés. Son Confesseur alors lui ordonna de faire venir auprés de lui, le Gardien des Capucins, & de lui demander pardon de sa medisance, ce qu'il fit avec beaucoup de larmes, & de ressentimens, & aprés l'avoir obtenu, les pourceaux disparurent, & le malade se porta mieux.

LIII. Les premiers Peres de nôtre Reforme, firent toûjours tant d'état du Chœur, & assisterent si exactement à tous les Offices, que les plus spirituels d'entre eux, quoique fatiguez de travaux, & de voyages, n'y manquoient jamais le jour, & la nuit: & pour voir même, combien cette exactitude au Chœur, est agreable à Dieu, & utile aux Religieux, lisez l'exemple qui suit, de la Province d'Ottranto, en la personne du P. Jean de Castellanetta Prêtre, qui fort harassé d'un grand voyage, vint à Leccé, où s'étant allé reposer, il n'eut pas dessein de se trouver à Matines, au Chœur avec les autres. L'on les sonna à l'heure ordinaire, & tous les Freres y descendirent bien fidelement: lors qu'un inconnu entra dans la chambre de P. Jean qui dormoit, & l'anima d'aller chanter avec les autres, les loüanges de Dieu. D'abord il crut que c'étoit un Frere, & il lui dit; Laissez moi reposer, & que je n'aille point cette nuit à Matines, je suis trop fatigué; au moins, répondit l'autre, priez Dieu dans la chambre, & aprés avoir allumé sa lampe, il se retira: mais comme P. Jean étoit accablé de sommeil, il éteignit sa lumiere, & se rendormit: L'autre revint demie heure aprés, & la ralluma, ce qui s'étant fait trois & quatre fois de part, & d'autre, P. Jean se lassa, & se leva de sa couche: il voulut alors reconnoître un Frere si incommode, & sortant de sa chambre aprés lui, dans les Dortoirs, il n'y rencontra personne; ce qui l'ayant étonné, il en avertit le Gardien, qui fit diligemment rechercher ce Frere, mais comme on n'en trouva pas un, qui eust été dans la chambre du P. Jean, on creut que c'étoit un Ange, & non pas personne de la Famille, qui l'eust avertit de sa negligence.

Un Frere, qui dormoit, est averti par un Ange, de venir à Matines.

LIV. Un Prêtre de la Province de Milan, qui avoit coûtume de se retirer à sa chambre, durant l'Oraison Mentale, qu'on faisoit en ce temps-là à midy, y employoit son heure à dormir: & un jour endormi à son ordinaire, il se sentit comme accablé d'un pesant fardeau, qui tomboit du haut de sa chambre, ce qui l'effraya de maniere, que châtié si sensiblement de Dieu, il ne dormoit plus à l'Oraison commune des Freres, & il y assistoit fort diligemment.

LV. A Teramo dans l'Abbruzze, l'ame de F. Jean Baptiste de Ville-Chasteau Laïc, apparut à F. Archange de Carpeneto Laïc, en Oraison aprés Vespres devant le S. Sacrement, & elle lui dit, toute environnée d'une grande lumiere; F. Archange, si vous ne me connoissez pas, je suis l'ame de F. Jean Baptiste, mort depuis peu de temps, & je monte maintenant dans le Paradis; je vous ay les dernieres obligations, de m'avoir attiré dans l'Ordre, par vos bons discours; ma vocation, que je vous dois en partie, est cause de toute ma gloire. Ce qu'ayant dit, il s'éleva au Ciel, en forme d'une vapeur fort subtile.

A Final dans le Modenois, la femme de Guide Octave Tromba, avoit perdu un Diamant de grand prix, enchaffé dans un anneau d'or, & aprés l'avoir cherché fix mois de fuite, avec tout ce qu'on peut d'exactitude, fans le retrouver, elle en étoit prefqu'inconfolable, comme elle en affura deux de nos Freres, qui furent chez elle, où ils lui perfuaderent, d'implorer le fecours de S. Antoine de Pade, tandis qu'ils diroient devotement fon Antienne, & qu'affurement ils efperoient, qu'elle retrouveroit fon diamant. La Dame y confentit, & à peine les Capucins eurent-ils achevé leur Répons, qu'elle apperceut à un petit pilon fon anneau, & depuis elle fut toûjours fort devote à S. Antoine de Pade. Sa fille avoit perdu une Turquoife, qui étoit tombée de fon anneau, & l'avoit cherchée bien long-temps inutilement, lors qu'elle recita l'Oraifon de S. Antoine, & elle la retrouva fous une plante, lors qu'elle ne la cherchoit pas. LVI. Plufieurs chofes retrouvées, par les prieres de S. Antoine de Pade.

F. Maximin de Forli, étoit Hôtelier au Monde : & une nuit les voleurs entrerent chez lui, & entre plufieurs chofes, lui deroberent beaucoup d'or en monoye; il s'en plaignit à un de fes amis, qui lui confeilla de recourir à S. Antoine de Pade; il le crut, & fit dire une Meffe en l'honneur du Saint, & la nuit fuivante, on rejetta dans fa maifon tout ce qu'on lui avoit pris de piftoles, & il en devint plus devot, à fon Bien-faicteur S. Antoine. LVII.

Voici quelques exemples confiderables, des faveurs que Dieu a faites à plufieurs perfonnes, en confideration des Benedictions de quelques Prêtres Capucins. A Altamura Ville de Bari, un Citoyen perdoit beaucoup de vaches par la mort : & comme il ne fçavoit plus de remede pour conferver les autres, il les fit conduire toutes au Convent des Capucins, & les prier inftamment, qu'on leur fift une Benediction de l'Eglife; Un Prêtre donc les benit, avec des ceremonies ordinaires, & aprés qu'il leur eut jetté de l'Eau benîte, les malades furent gueries, & les faines prefervées. C'eft ainfi qu'on conferva celles d'un Gentilhomme, qui mourroient de pefte ; un Prêtre les benit avec de l'Eau benîte, & il n'en mourut plus. Enfin une femme de la même Ville, avoit un troupeau de moutons fi infecté d'un mal fans remede, qu'il en mouroit quantité; elle fit benir le refte, par un de nos Prêtres, & il fe conferva libre de cette maladie. LVIII. Quelques Benedictions Sacerdotales, font plufieurs merveilles.

Joignons à ceux-ci, deux autres exemples; l'un eft du Marquis de Terza. Les Hannetons, ravageoient toutes fes Terres, & comme il avoit grande confiance aux Capucins, qu'il faifoit fubfifter par fes aumônes, il eut recours à eux, & les pria de benir toutes fes Terres. Aprés qu'ils eurent dit la Meffe, & jetté de l'Eau benîte fur ces campagnes, avec la Benediction de Dieu, les Hannetons fe partagerent en trouppes, & furent prendre quartier ailleurs, que chez le Marquis. L'autre fut un Gentilhomme, qui ayant appris de fes Laboureurs, que ces mêmes Infectes brouttoient toutes fes moiffons, pria les Capucins de benir fes champs : ce qu'ils firent, avec l'Eau benîte, & ils obtinrent de Dieu, que ces beftioles ne rongerent plus que les herbes inutiles, fans endommager les épys, & aprés elles fondirent fur une autre terre, qu'elles ravagerent jufqu'à la racine des bleds. LIX.

Enfin Dieu témoigna cette Année, par une merveille remarquable, combien il fe plaift aux voyages à pied, que font les Freres par l'Obedience de leurs Superieurs. Jofeph de Terminé Prêtre, alloit par l'ordre de fon Gardien, du Convent de Naro à celui de Terminé, & paffa par Racamulta, où le Soleil étoit proche de fon coucher, il y fut receu charitablement, chez un Artifan fort affectionné aux Capucins; il fit LX. Une eau, qui avoit fervi à laver les pieds à deux Capucins guerit un malade.

aussi-tost preparer un bain d'eau chaude, pour leur laver lui-même les pieds, mais ils ne le permirent pas, & se les laverent l'un à l'autre. Aprés qu'ils eurent achevé de se nettoyer, il fit reserver l'eau: & comme il y avoit long-temps, qu'il étoit malade d'une jambe, dont il ne pouvoit trouver de remede, il eut esperance, que cette eau le gueriroit. Il ne fut pas trompé dans son attente, parce qu'aprés s'être bien lavé les jambes, de la même eau, qui avoit servi aux Capucins, il les sentit si bien gueries de leur mal ordinaire, qu'elles reprirent parfaitement leur premiere santé. Ce qu'on doit seulement attribuer à la clemence de Dieu, qui voulut qu'un voyage entrepris par obeïssance, fut autorisé d'un Miracle, en faveur d'un homme, qui lui en rendit ses remerciemens.





L'ON BASTIT LES CONVENS DE GAND EN FLANDRES, DE GALLIAC EN AQUITAINE, Et de Pedacé dans la Province d'Ottranto.

L'Année de nôtre Salut 1589, commençoit, lors qu'Henry IV. Roy de France, n'étant pas encore relevé de l'Excommunication de Sixte V. les affaires de l'Eglise Gallicane étoient fort dans le trouble; parce que comme sa Majesté vouloit que les Temples fussent ouverts, & que les Prêtres celebrassent les saints Mysteres en sa presence, contre les ordres des saints Canons, plusieurs Freres de nos Convens, principalement d'Estampes, de Chartres, de Caen, & de Meudon, qui resolurent plûtost d'obeïr à Dieu, & aux Loix de l'Eglise, qu'aux hommes de la terre, aimerent mieux se choisir un exil volontaire, & abandonner leurs Convens, que de se soûmettre aux volontez du Roy, contre celles de Dieu : & quoi que sa Majesté d'abord, eust témoigné quelque mécontentement contre ces Capucins ses Sujets, lors pourtant, que l'année 1595, reconcilié à l'Eglise, par Clement VIII. il les rappella dans leurs Convens, il témoigna l'estime qu'il faisoit de leur zele, par ces Royales paroles, à ses Courtisans. *Je vois maintenant plus clair que le jour, que les Capucins sont gens de bien, fort vertueux, & amateurs de mon salut, parce qu'ils me montrerent plus d'amour que de haine, lors qu'ils refuserent d'obeïr à mes ordres, si contraires à Dieu, & à son Eglise.* Et toûjours depuis il leur témoigna tant d'estime, & de bien-veillance, que presque tous les jours, il alloit de son Louvre dans leur Eglise, du Convent de saint Honoré de Paris, entendre la sainte Messe. Et même dans cette horrible agitation des choses, & ce tumulte prodigieux des guerres Civiles, dont la France étoit alors accablée, le Nonce du Pape, qui y vint aprés la reconciliation d'Henry IV. avec le saint Siege, pour témoigner à sa Sainteté, combien la pieté, & la constance dans la Foy des Capucins, avoient servi à maintenir dans la France, & la Religion, & l'Eglise, lui écrivit, *Que premierement, par la grace de Dieu, & puis par la vertu, & la fermeté des Freres Capucins, l'une & l'autre, la Foy, & Rome, avoient été conservées, dans ce grand Royaume.* En sorte pourtant qu'on ait égard encore aux autres Ordres, qui dans ces temps de troubles, & d'affaires travaillerent si utilement pour toute l'Eglise. I.

Quel fut le zele & la fermeté des Capucins en France durant les guerres Civiles.

En ce même temps, par les Lettres de faveur du Duc de Parme, l'on jetta les fondemens du Convent des Capucins à Gand, la plus grande II.

ville de toute la Flandre, & celebre par la naissance de Charles Quint. Et il fut si promptement bâti, dans les regles plus étroites de nôtre pauvreté, par la dépense publique des Magistrats, qu'en moins de cinq mois il fut achevé. Les Freres alors y receurent une preuve bien sensible, de la Providence de Dieu; parce que comme ils travailloient tous de leurs propres mains à leur bâtiment, selon nôtre coûtume, le Quêteur un jour oublia de chercher du pain pour leur nourriture, & lors qu'ils furent pour dîner au Refectoire, ils n'y trouverent que quelques restes de pain, qui pouvoient à peine suffire à un ou deux de la Famille; ils consulterent alors ce qu'ils feroient; les uns étoient d'avis, qu'on differast de manger au soir, & les autres qu'on allast promptement faire la quête à la Ville, à cause principalement, qu'ils avoient besoin de manger, aprés les travaux penibles presque de toute une journée. On en avertit P. Antoine le Superieur, & comme il étoit excellent homme, & plein de l'esprit de Dieu, il leur remit le cœur, & leur dit; Pourquoi doutez-vous, mes Freres, & comment une disette de pain vous rend-elle si timides? Avez-vous oublié les paroles du Prophete, dont nôtre Pere saint François anime tous ses Freres, à s'en rapporter absolument à Dieu de leur nourriture? *Jacta cogitatum tuum in dominum, & ipse te enutriet.* Nôtre Pere Celeste connoist bien assurément nôtre besoin, & nos travaux, & croyez-moi seulement, il n'attend que nos confiances: Ne vous donnez donc point d'inquietude, lui qui ne veut pas, qu'on ferme la bouche aux bœufs, qui broyent nôtre blé, donnera assurément de la nourriture à ceux, qui ont déja tant travaillé. Aprés que ce sage Superieur, eut par son discours exhorté ses Freres, à esperer en Dieu, il leur ordonne de se mettre à table, & de se distribuer les restes de pain qu'on rencontroit. A peine eurent-ils commencé leur pauvre repas, qu'un homme sonne à la porte du Convent, & presente au Frere, qui l'alla ouvrir, une grande hotte pleine d'excellent pain, & d'autres nourritures, pour une ample refection des Freres. La Famille donc, voyant une preuve si sensible de la Providence, éleva sa voix avec des loüanges, & publia hautement la bonté d'un Dieu, qui les nourrissoit si visiblement.

On bâtit le Cõvent de Gand, Dieu y fait un miracle de sa Providence.

David Pseaume 54.

III. La peste cependant, qui l'an passé s'étoit embrazée dans l'Aquitaine, faisoit de si horribles ravages dans la ville de Galiac, à sept lieuës de Tolose, que le spectacle des morts égaloit celui des plus cruelles guerres. Que fera cette Ville si horriblement affligée, pour s'opposer à la colere d'un Dieu qui l'affligeoit? Ses principaux, lui font un vœu, au nom de tous leurs Citoyens, de bâtir aux Capucins un Convent, à leurs propres dépens, & députent aussi-tost quelques-uns d'entre eux à Toloze, pour en avertir les Nôtres, & leur demander leur consentement. Mais à peine eurent-ils prononcé leur vœu, que la peste s'adoucit, & peu aprés elle cessa entierement, par la bonté de Dieu: de sorte qu'en confirmation de vœu, ils furent à nôtre Eglise de Toloze, y faire dire une Messe, & y brûler un cierge de cire blanche, d'une grosseur raisonnable. La ville toutesfois de Galliac exempte de la peste, ne pensoit plus au Convent des Capucins, soit par avarice, soit par legereté, vices trop ordinaires dans les hommes, & l'année suivante 1590, Dieu qui s'offense principalement de l'ingratitude, châtia la foy violée de cette Ville, & la punit d'une peste plus cruelle que la premiere, qui fit mourir les plus considerables, & les autres qui en resterent, épouvantez de leur mort, envoyent confirmer au Provincial des Capucins leur ancien vœu, de nous bâtir un Convent, dans leur Ville: Le Pere y vint, & comme

On bâtit le Cõvent de Galliac en France, & Dieu y fait cesser la peste.

il fut sur les lieux,on planta la Croix,on jetta les fondemens, & on bâtit le Convent en fort peu de temps de maniere qu'aussitost que la Croix parut élevée dans la Ville, la pestey disparut, & y finit tous ses massacres.

Cette Année enfin l'on commence le Convent de Pedacé dans la Province d'Ottrante, & Dieu en éclaire les fondemens; parce que quoiqu'ils ne fussent pas encore creusez, & que la Croix fust seulement placée, au lieu qu'on leur destinoit, on y voyoit en pleine nuit plusieurs lumieres, qui quelquefois se separoient, & d'autrefois se joignoient autour de la place. C'étoit une chose bien agreable aux yeux, & d'autant plus merveilleuse, que si ceux qui les voyoient de loin, s'en vouloient approcher, ils ne les voyoient plus. On parla diversement de ces Lumieres, les uns vouloient, qu'elles signifiassent le lieu du Convent; les autres, l'étenduë qu'on lui donneroit. C'est assez qu'elles furent une preuve Celeste, à tout le Païs, que Dieu vouloit un Convent de Capucins à Pedacé. Passons maintenant de la fabrique materielle des Convens, à la structure spirituelle de l'Ordre, qui consiste dans les Pierres vives de ses Enfans plus vertueux, comme le veut la suite de nôtre Histoire, & entre ceux de cette Année, qui moururent avec plus de sainteté, nous presente P. Dominique de Buschetto, Prêtre Predicateur, de la Province d'Ombrie. IV.

On bâtit le Convent de Pedacé, & Dieu y fait paroître des lumieres.

VIE ET ACTIONS

DU PERE DOMINIQUE DE BUSCHETTO PREDICATEUR.

Comme il se fit Capucin; & plusieurs de ses vertus.

PERE Dominique naquit dans un petit Château du Domaine de Nocera en Ombrie appellé Buschetto; son pere s'appelloit Antoine, & sa mere Barthelemië, assez pauvres de biens, ils l'éleverent pourtant dans la crainte de Dieu, & sa mere principalement, qui fort devote à saint François, jeûnoit tous les Carêmes, & tous les jeûnes de sa Regle, avec les autres exercices d'une parfaite pieté. Elle s'occupoit la nuit à l'oraison, & affoiblissoit de sorte son corps, par ses veilles, & ses macerations, qu'aprés que son mari fut mort, elle fut dix-sept ans entiers sans se mettre dans le lit. Mais aprés les premieres heures de la nuit, qu'elle employoit à filer, elle prioit Dieu les suivantes, & lorsqu'elle étoit pressée de sommeil, elle dormoit peu de temps, appuyée seulement sur un banc, ou sur une table. Comme elle inspira cette pieté à son fils, je ne m'étonne pas, qu'elle crûst chez lui avec l'âge; parce que ce qu'on seme dans de jeunes esprits, y pousse plus facilement: d'où vient que depuis que Dominique fut Capucin, il disoit souvent, qu'il devoit deux naissances à sa bonne mere, qui l'avoit premierement engendré au monde, par les douleurs de ses couches, & puis à la Religion, par ses prieres, & sa sainte vie. V.

Pieté de la mere du P. Dominique & comment elle l'éleva.

Lorsqu'il étoit encore dans le Monde, il étoit grand Amateur de la pureté, & du silence; vertus assez rares dans des personnes comme lui. A l'âge de vingt ans, il quitta le Siecle, & se retira chez les Capucins, VI.

l'an 1533. au commencement de leur Réforme. Il prit l'Habit dans la Province d'Ombrie, avec F. Bernardin de Colpetrazzo, & il souffrit si constamment, ces horribles tempêtes, qui menacerent alors de ruine, nôtre Réforme encore foible, qu'il servit aux autres d'un parfait modele de leur genereuse patience: & alors il fit de si grands progrés en toutes les vertus, qu'il s'aquit grande reputation dans les Provinces d'Ombrie, & de la Marque, où il demeura long-temps.

VII. Ses vertus, & principalement sa simplicité.

On voyoit particulierement briller en lui, une certaine candeur d'ame, avant-couriere de ses vertus, & premiere compagne de son innocence, qui bannissoit de sa conduite cette finesse d'esprit, qu'on peut dire l'ouvriere de tous les vices, & lui preparoit un chemin facile à toutes les vertus. En effet je ne parle pas ici de cette simplicité, qui vuide d'entendement, & de prudence, est plus folle que vertueuse, puisqu'au sentiment de saint Chrysostome, elle n'est ni vertu, ni simplicité, mais une veritable folie. P. Dominique avoit celle, dont parlent les saintes Ecritures, qui est libre de toutes sortes de fourberies, & que nôtre Sauveur appelle la prudence des Serpens, mêlée de la simplicité des Colombes; *Estote prudentes, sicut Serpentes, & simplices sicut Columbæ.* D'où saint Bernard enseigne, que cette simplicité prudente est necessaire aux Religieux, parce qu'elle bannit de chez eux tous les vices, & les dispose à y recevoir toutes les vertus.

S. Matth. 10. ch.

VIII. L'ame du Pere Dominique ornée de cette sage simplicité, ne sçavoit rien faire d'artificieux, rien penser de sinistre, ni rien soupçonner de mauvais; il consideroit simplement toutes les choses, & lorsqu'il eut commencé son Noviciat, il ne se peut dire, avec quelle promptitude, il s'avança dans toutes les vertus; parce qu'il brilla aussitost de tant d'innocence de vie, qu'on ne pouvoit rien remarquer en lui d'inutile dans ses paroles, de déreglé dans ses actions, ou de criminel dans ses mœurs: mais tout y paroissoit si plein de vertu, qu'on ne pouvoit le soupçonner des moindres defauts, & l'on eust dit, que sa vie étoit plutost Angelique que mortelle, parmi les hommes. D'où vient que fort souvent ceux qui le confessoient, avoient scrupule, si ses fautes dont il s'accusoit, étoient des matieres suffisantes, pour faire le Sacrement.

IX. Un exemple de son admirable pureté.

Cette innocence de vie du P. Dominique, étoit accompagnée d'une continuelle honnêteté de mœurs, & de pureté principalement, que témoignoient si visiblement sa pudeur de visage, sa modestie de veuë, & sa fuite des femmes, que ceux qui le regardoient, lisoient sur son front, l'integrité de son ame: & afin qu'on voye que je n'écris pas en vain, lisez-en cét exemple, mes Lecteurs. Lorsqu'il préchoit dans une Ville qu'on ne nomme pas, une femme dautant plus difforme d'ame, qu'elle étoit belle de corps, le sollicita plusieurs fois à la derniere deshonnêteté, & il y resista toûjours si constamment, que cette Abandonnée desesperant de sa victoire, sur un cœur si inexorable, ne l'en pressa plus: mais aprés être demeuré vainqueur de cette femme, crainte que son esprit ne devinst insolent de son triomphe, Dieu qui l'appelloit à une plus glorieuse Couronne, permit que le Diable le tentast furieusement, par la representation des paroles sales, dont l'avoit sollicité cette Prostituée. Aussitost donc il dépoüille son corps tout nud, & l'écorche de coups de discipline, jusqu'à ce que sa douleur écartast le plaisir, & qu'il triomphast des Demons. Au milieu de ces combats de la chasteté, où souvent l'ame, si elle évite les playes, a peine d'échaper des ordures, Pere Dominique conserva sa pureté si entiere, que celle qu'il apporta du sein de sa mere au monde, fut la même, qu'il emporta dans son sepulchre,

chre, à la sortie de la vie, comme il le dit en mourant, à un de ses amis, P. Constantin de Recanati.

Mais pour ne point battre l'air, & faire moins un phantôme de vertu, que sa vraye image, il domptoit sa chair, avec toutes les austeritez, & les macerations possibles. Il porta long-temps un rude cilice; il affoiblissoit son corps de rigoureuses disciplines, & il pratiquoit des jeûnes plus frequens, que les ordinaires. Mais il excelloit si fort en humilité, en obedience, en pauvreté, & en observation Reguliere, qu'on disoit communément en sa Province, qu'il n'avoit point d'égal en fait des Regularitez. Il étoit si grand homme d'Oraison, qu'il y consacroit tout le temps, que lui laissoient de libre, ou l'Obeïssance, ou la Charité. Il y employoit effectivement toutes les heures du jour, & de la nuit, où il n'étoit pas occupé dans d'autres choses necessaires: & même il ne souffroit pas sans oraison, celles qu'il lui destinoit; puisque soit qu'il mangeast, soit qu'il fust aux affaires, soit qu'il travaillast de ses mains, soit qu'il fist quelqu'autre chose, il étoit de telle sorte élevé d'esprit en Dieu, que même le sommeil, qui interrompt les actions volontaires de l'ame, joignoit chez lui une oraison à une autre; parce que, quoiqu'il dormist fort peu, jamais pourtant il ne se donnoit au repos, qu'il ne le commençast par la Psalmodie; & lorsqu'il s'éveilloit, il continuoit le Pseaume qu'il avoit quitté: de sorte que son sommeil ayant interrompu sa Psalmodie, la reparoit, & faisoit liaison d'un Pseaume à un Pseaume: mais encore crainte que son sommeil ne fust trop profond, il ne le prenoit pas ou couché, ou étendu, mais seulement assis, comme celui qui meditoit quelque chose de plus considerable, & de plus relevé. X.

Son austerité de vie.

L'assiduité & la ferveur de son oraison.

Son oraison étoit ardente, pleine de larmes, & élevée à la plus haute perfection, par les ardeurs de la charité, qui le portant à Dieu plus ardemment, le contraignoit avec plus de douceur, à mépriser la Terre, à desirer le Ciel, & à se perfectionner dans toutes les vertus. C'est d'elle, que comme d'un Arsenal tout rempli d'armes, ce soldat de JESUS-CHRIST, empruntoit les dards, dont il domptoit sa chair, assommoit ses sens, massacroit les vices, donnoit la mort à tous les plaisirs du corps, surmontoit les Demons, & triomphoit de toutes leurs attaques. Enfin il y recevoit tant de splendeurs Divines, qu'il prédisoit les choses futures, penetroit les pensées plus secrettes des hommes, & joüissoit du pouvoir de faire des Miracles, & d'avoir des visions de Dieu, comme nous dirons plus amplement. XI.

Un jour à l'oraison qu'il se laissoit emporter aux saintes saillies de son amour ardent, il voit JESUS-CHRIST descendre du Ciel en sa presence, avec trois pommes d'or à sa main, dont il vouloit bien qu'il en choisit une, lui disant, qu'il la lui donneroit tres-assurément; il lui fit aprés cette explication de ces Mysterieuses pommes, que l'une étoit l'esprit de Prophetie, la seconde la puissance des Miracles, & la troisiéme la grace de la Predication Evangelique. Il considera en lui-même, qui de ses trois dons Divins, seroit plus glorieux à Dieu, & plus agreable à JESUS-CHRIST; il disoit que le don de Prophetie étoit fort illustre, mais qu'il n'étoit utile qu'à soi, & non pas aux autres, & que le pouvoir des Miracles, étoit sujet à ses perils, puisque souvent le Peuple, qui les recevoit, les attribuoit moins à Dieu qu'aux hommes: & qu'ainsi ils pouvoient être accompagnez de la vanité, & étoient ordinairement sans quelques souffrances pour JESUS-CHRIST: de sorte que sans s'arrêter à l'un ou à l'autre, il choisit la Predication, qui pre- XII.

J. C. lui apparoist & lui donne le choix de trois choses.

Jesus-Christ l'honnore du don de la Predication qu'il exerce avec un grand succés.

tendant le salut des ames, si agreable à Dieu, dont il recevoit tant de gloire, avoit d'autant plus de travail Apostolique, qu'il étoit plus dégagé d'orgueil, & d'estime. Il la demanda donc à JESUS-CHRIST, & il la lui accorda fort volontiers: de sorte qu'il ne lui donna pas seulement cette troisiéme Pomme d'or de la Predication Evangelique, qu'il avoit desirée, il l'honora encore liberalement des deux autres, des Miracles, & de la Prophetie.

P. Dominique donc honoré de Dieu, du don de la Predication, parut si plein d'une eloquence Celeste, & si animé de l'esprit Apostolique, dans tous ses discours, que quoiqu'il eust peu de science, les Peres de sa Province, lui obtinrent de leur General, une permission particuliere de précher l'Evangile: d'où vient que dés le moment qu'il commença de le publier dans les Bourgs, & dans les Villages, ses Auditeurs par tout furent surpris de ses forts discours; parce qu'il avoit receu de Dieu tant de force de paroles, que les siennes obligeoient tous les yeux aux larmes, & tous les cœurs aux soûpirs: en sorte qu'on eust dit, qu'il avoit un souverain pouvoir sur les ames, soit pour les exciter à la penitence, soit pour les animer aux vertus. Ses discours étoient simples, nuds, sans fard, & sans artifice, mais pleins de l'esprit des Apôtres, dont blessant les cœurs de ses Auditoires, comme avec des dards Celestes, il étouffoit les haines, écartoit les inimitiez, & surmontoit les armées des vices: en sorte qu'il pouvoit dire avec l'Apôtre, *Sermo meus, & prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus & veritatis, & arma justitiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo, ad destructionem munitionum.* (1. Aux Cor. 2. ch.)

XIV. Il préche l'Evangile avec beaucoup de ferveur.

Aprés que P. Dominique eut atteint l'âge de vingt-quatre ans dans nôtre Ordre, il fut envoyé par nôtre General, de la Province d'Ombrie, en celle de la Marque, où il précha avec tant de facilité d'esprit, & tant de fruit de ses Auditeurs, que comme les Eglises ne pouvoient contenir la foule, qui venoit l'entendre de tous côtez, souvent on lui preparoit des chaires dans les places publiques, & dans les campagnes, & les Miracles qu'il faisoit frequemment, le rendoient si considerable à tous les peuples, qu'aprés son Sermon, c'étoit de cette multitude innombrable, à qui l'emmeneroit, & le chargeans sur leurs épaules, tous le vouloient avoir chez eux.

XV.

Nous avons déja dit, qu'il n'y avoit rien de plus simple, que P. Dominique: & comme tel, il exerçoit son Office de Predicateur Celeste, avec tant de simplicité de discours, que plusieurs Predicateurs des plus eloquens, & des plus spirituels du Siecle, admirans sa maniere de précher, & vuide de tous les ornemens de leur eloquence ordinaire, & privée de tous les raisonnemens de leurs grands esprits, étoient surpris, qu'elle charmast si fort tous ses Auditeurs: & ils disoient hautement, qu'elle procedoit, non pas des paroles humaines, mais de l'esprit de Dieu, qui donnoit force à ses discours, pour gagner les cœurs.

XVI. De quelle force étoient ses Predications.

En voici un exemple. Il préchoit un jour à Recanati, dans une grande assemblée de peuples; plusieurs des Principaux de la Ville, qui connoissoient P. Dominique, pour un homme fort simple, crurent avoir une belle occasion de se divertir, en écoutant ce qu'il précheroit, parce qu'ils esperoient, qu'il ne manqueroit pas de dire quelque bon mot de simplicité, dont aprés ils feroient entr'eux leur divertissement: mais le contraire arriva. A peine en effet eut-il commencé son discours, & leur eut-il exposé par une sorte de raisonnement simple, mais puissant, les crimes des hommes, qu'il reprenoit en leurs personnes coupables,

& les jugemens de Dieu si formidables aux pecheurs, que sa bonté touchant leurs cœurs de ses ardentes lumieres, tandis que ce Predicateur Evangelique, frappoit leurs oreilles de ses simples paroles, leurs yeux verserent des larmes malgré eux, qui moüillerent leurs jouës, jusqu'à ce que la Predication fut finie.

Il avoit un si grand zele du salut des ames, qu'il n'estimoit rien les travaux de ses Predications; ils sembloient plûtost faire son soûtien, & sa vie: de sorte que lorsqu'il étoit malade, pour le guerir au plûtost, on n'avoit qu'à lui dire; Allons prêcher, P. Dominique; il se levoit du lit en même temps, & disoit; Pourquoi me croyez-vous malade? je ne le suis plus; allons prêcher: & aprés il se portoit mieux. Et il est visible, que cette demangeaison de prêcher étoit dans P. Dominique, un effet de cette ample charité, dont il desiroit si ardemment le salut de tous les hommes, en sorte qu'il prêchoit à peu, comme à beaucoup d'Auditeurs: & même un jour, il prêcha dans un Village, à trois femmes seulement, avec autant de zele, que si elles eussent été deux mille, & tant de succés, qu'il en obligea une à une meilleure vie. XVII.

Comme il étoit fort devot à la sainte Vierge, il attiroit tous ses Auditeurs à la reverer par ses discours publics, & particuliers. Il alloit un jour à Monte Ulmo, & en chemin, il rencontra une troupe de femmes, à qui pour l'invoquer, & la reverer, il apprit ce devot Motet: XVIII.

Il anime les peuples à reverer la sainte Vierge.

AVe sacrosanctum Dei Templum,
Maria, cunctorum spes mortalium,
Tu Spiritus Dei Sacrarium,
Certum miserorum Refugium,
Qui ad tuum currunt præsidium,
Mortem non timent nec dæmonem;
Quare te præcor, Virgo pia,
Vt mihi sis ad Cœlum via.

qu'on peut traduire en ces vers François.

JE vous adore, Divin Lieu,
Vierge sainte, Asyle des hommes,
Sacraire de l'Esprit de Dieu,
Refuge de ce que nous sommes;
Vous estes le sacré milieu,
Des pecheurs plus difformes,
Ayez compassion de nous,
Et consolez-nous tous.

Nous n'aurions pas de temps assez, si nous voulions marquer ici, les ardeurs d'Amour Divin, dont l'ame du P. Dominique étoit embrazée, ni les grands fruits de salut qu'il gagna à Dieu par ses ferventes Predications. Mais à cause qu'une vertu éprouvée, par quelques disgraces, est plus éclatante, comme l'or a plus de lustre, aprés l'épreuve d'une fournaise, & que la palme éleve d'autant plus haut, qu'on abbaisse ses branches, pour faire briller davantage la patience du P. Dominique, la conspiration de quelques-uns, qui poussez d'un zele moins reglé, craignoient sans fondement, que la simplicité de ses Predications, XIX.

ne fust contraire à l'estime de l'Ordre, fit en sorte, que nôtre General, animé de leurs Lettres, dont ils l'avertissoient de l'ignorance de ce Predicateur, & du danger, où elle engageoit la Religion, lui deffendit de prêcher. Il souffrit cét affront si doucement, & avec tant de patience, que pas une plainte n'en sortit de sa bouche, comme si l'on ne lui avoit pas fait une injure, & il obeït au commandement de son Superieur, avec tant d'exactitude, que non seulement il s'abstint aussi-tost de prêcher dans les Eglises publiques, mais même, pour se soûmettre aux ordres de son General, avec plus de fidelité, de faire des exhortations, ni communes, ni particulieres; jusqu'à ce que le General, instruit plus veritablement, par les Lettres de personnes plus croyables, lui permit de prêcher à son ordinaire.

On lui deffend de prêcher, puis on lui permet.

XX. Aussi-tost donc, que P. Dominique, se fut remis à la predication par obeïssance, Dieu qui s'étoit plû à sa patience, voulut reparer son ignominie, par l'usure d'une plus grande gloire, parce qu'il commença de briller par tant de miracles, que tous les malades qu'il benissoit, d'un signe de Croix, étoient délivrez de leurs maladies. Nous en avons tiré de nos Manuscrits quelques exemples, fort dignes de foi, & bien autorisez de leur témoignages: les voici.

Plusieurs Miracles que Dieu fit par P. Dominique.

XXI. UN Manœuvre servoit des Maîtres Maçons, qui élevoient un mur, au Convent de Monte-Vecchio, & tombant de l'échaffaut, il se rompit le bras; aussi-tost qu'on eut averti P. Dominique de cét accident, il courut au Manœuvre, qu'il guerit si promptement d'un signe de Croix, qu'au même temps il retourna à sa besogne.

XXII. Un jour à Fermo, dans la Marque d'Ancone, il alloit du Convent à la Ville, & à la porte il rencontra quantité de gens, qui lui demanderent sa benediction, pour un pauvre miserable, qui étoit tout estropié, il le benit d'un signe de Croix, & aussi-tost tout son corps fut redressé.

XXIII. Il étoit déja âgé, lors qu'il rencontra dans son chemin, une petite riviere, dont les eaux trop grosses, ne lui permettoient plus le passage, & comme il cherchoit dans la campagne quelqu'un, qui le passast avec son Compagnon de l'autre côté, il voit un pauvre languissant venir à lui, avec une jambe dangereusement ulcerée, & il lui dit; Mon ami, si vous étiez gueri, nous aideriez-vous bien à passer ce fleuve? Pourquoi en doutez-vous, mon Pere, je vous porteray même plus loin, si vous le jugez à propos. A peine P. Dominique l'eut-il beni d'un signe de Croix, que sa jambe est guerie de son ulcere: & tout ravi de cette cure, il les charge sur ses épaules, l'un aprés l'autre, & les passe à l'autre bord de la riviere.

XXIV. François Bascio, Citoyen de Ravennes, souffroit il y avoit longtemps, de grandes douleurs de genoux, sans pouvoir en être soulagé, par tous les remedes de la Medecine. Un jour, il rencontra en chemin P. Dominique, à qui il demanda la benediction sur son genoux malade, & il ne l'eut pas plûtost receuë, qu'il le sentit gueri. D'un autre signe de Croix, il soulagea un autre, qui souffroit de grandes douleurs à un bras.

XXV. Mais voici une chose plus merveilleuse, d'un boiteux de Camerin, qui ne pouvoit marcher que sur des potences. Animé du grand bruit, que

faisoient les Miracles du P. Dominique, il le prie de le benir d'un signe de Croix, & à peine l'a-t'il receu, que laissant ses potences à l'Eglise, & remerciant Dieu, il s'en retourne chez lui, fort libre de ces deux pieds. Ce fut avec le méme signe, qu'il guerit une hydropique, native de Camerin, de l'illustre Maison de Marina.

XXVI. Il ressuscita trois morts.

Nous leur pouvons joindre trois morts ressuscitez, par le même signe, comme l'assurent certainement plusieurs témoins dignes de foy. Le premier est, d'un Enfant, dont voici l'Histoire. P. Dominique alloit de Spello à Foligni, & passa par un petit Village, où il entendit, dans une maison des clameurs horribles, qui l'exciterent si fort à la pitié, qu'il dit à son Compagnon, entrons dans cette maison, je vous prie, il s'y trouvera peut-être des gens, qui auront besoin de nôtre secours. Lors qu'ils y furent entrez, ils voyent sur un lit un enfant mort, & parce que sa mere n'avoit que lui, elle le pleuroit inconsolablement, avec tous ses parens. P. Donimique eut compassion de cette affligée, & aprés qu'il eut prié quelque temps à genoux, il lui dit; Tarissez vos larmes, vôtre fils n'est pas mort, il est endormi, & comme s'il eust voulu l'éveiller, il le prit par la main, avec ces paroles; *Mon enfant, levez-vous, au Nom de Nôtre-Seigneur* JESUS-CHRIST. Il se leva aussi-tost; sa mere s'en réjoüit, & tous les parens essuyerent leurs larmes, lorsque l'homme de Dieu se retira promptement, & poursuivit son chemin avec son Compagnon, pour fuïr la gloire des hommes.

XXVII.

Monte-Granaro étoit affligé d'une cruelle peste, qui y ravageoit des familles toutes entieres, & P. Dominique y alloit souvent, pour visiter, & consoler les malades. Un jour qu'il y étoit, il entendit d'une maison des voix confuses, de personnes presque desesperées; il y entra donc avec son Compagnon, & y trouva deux femmes mortes de peste sur leurs cercueils, & autour d'elles toute leur famille éplorée. Ce spectacle le toucha, & demanda quelles étoient ses femmes, & de quelle qualité. Les parens, lui répondirent, que c'étoient la mere & la fille, maîtresses de ce logis, dont la prudence, & la vertu servoient d'appui, à toute leur famille, & que la peste avoit sappé les fondemens de la maison, par la mort de l'une & de l'autre. Ce recit affligea fort P. Dominique, & aprés qu'avec son Compagnon, il eut prié Dieu quelque temps à genoux, il se leva, fit le signe de la Croix, sur le cercüeil des deux deffuntes, & leur dit; *Levez-vous, au Nom du Pere, du Fils, & du S. Esprit.* A peine eut-il achevé ces trois paroles, qu'elles se leverent aussi-tost, avec l'étonnement de toute la parenté, qui en rendit de grands remerciemens à Dieu.

Suite du mesme sujet. Des Miracles du P. Dominique.

XXVIII.

CEt homme de Dieu demeura quelque temps à Castel Durante, & alloit souvent voir un Laboureur, homme simple, & craignant Dieu, avec toute sa famille, qui le recevoit toûjours, avec beaucoup de charité, comme un Ange envoyé de Dieu. Un jour instruit du futur, il lui dit; Mon ami, quoi que le Diable fasse contre vous, ne craignez pas ses coleres, je vous engage ma parole, que tous ses efforts ne vous nuiront pas, cette Année: & cét avis ne fut pas inutile, à ce bon homme, parce que sa maison s'étant renversée, jusqu'aux fondemens, par un accident, Dieu permit, que pas un de sa famille, ne fut ni blessé, ni acca-

blé sous ses ruïnes. Bien davantage, une grande abondance de plüyes fit déborder une riviere, dont les eaux couvrirent toutes les terres voisines, excepté celles de cét homme, qui en furent conservées.

XXIX. Lors qu'il prêchoit le Carême, à Altera proche de Cereto, dans la campagne de Fermo, Cesar de Cereto fort affectionné aux Capucins, & son particulier ami, lui dit, qu'il avoit un muids de vin, si aigre, & si corrompu, qu'il ne pensoit plus qu'à le jetter dehors, comme inutile à quoi que ce fust. Ne vous pressez pas, lui répondit-il, & sans être apperceu, il benit le tonneau d'un signe de Croix, en disant; Dieu peut changer ce vin, quand il lui plaira. Quelques jours aprés, Cesar eut dessein de vuider son muids, pour le remplir, & comme il voulut l'éprouver, il trouva qu'il étoit plein d'un vin merveilleux, dont il porta une bouteille au P. Dominique, avec beaucoup de remerciement. C'est ainsi, que prêchant à Spalatro, celui qui avoit soin de sa nourriture, lui porta du vin aigre, & en rejettoit la faute sur le muids, d'où il l'avoit tiré, lui disant: Si vous benissez le tonneau, & le vin d'un signe de Croix, je vous en apporteray d'excellent, j'en suis assuré. Gardez vôtre vin, mon ami, dit-il, je ne laisseray pas pourtant de benir vôtre muids, & Dieu vous fera du bien, par rapport à vôtre foi; & aussi-tost qu'il eut beni la bouteille, & le tonneau absent, le vin de l'un & de l'autre devint merveilleux.

XXX. P. Dominique retournoit de Laurette à Recanati, & rencontra plusieurs hommes, qui conduisoient, à la sainte maison de la Vierge, avec des chaînes, une femme possedée du Diable, il leur dit alors; Pourquoi liez vous cette mal-heureuse, comme une Lyonne? déliez là maintenant, je vous prie: & comme ils ne voulurent pas, il benit la femme d'un signe de Croix, & libre de fers, elle tomba à terre, d'où peu aprés elle se releva toute délivrée. Toute cette troupe surprise de ce grand Miracle, en chanta le *Te Deum laudamus;* tandis que P. Dominique poursuivit son chemin, & disparut à leurs yeux, pour éviter leurs applaudissemens.

XXXI. Un jeune homme du Château de Rapagnano, pinçoit publiquement une guitare, le jour de Pasques: & cõme on en eut averti P. Dominique, il en reprit severement le joüeur, & le menaça de la vengeance de Dieu. Le jeune homme s'en fâcha fort, & lors qu'il eut mis son poignard en état d'en fraper le Pere, la puissance Divine permit qu'il ne pouvoit plus retirer sa main, de derriere son dos. Effrayé donc, & touché de sa faute, il se jette à ses pieds, & lui demande pardon, d'avoir eu la pensée de le frapper; & aprés qu'il l'eut veu bien converti, il fit sur sa main le signe de la Croix, & il la lui rendit libre à son ordinaire. C'est ainsi, que comme on dançoit dans un Village, pour troubler la fête, il arracha des mains d'un Maître, un violon dont il joüoit: ce qui l'irrita de sorte, qu'il tira son poignard, & lors qu'il y met la main pour en mal-traiter P. Dominique, elle s'attache de sorte à la garde, qu'il ne put jamais la separer du poignard, & encore moins en vuider sa guaîne. Aussi-tost que tous ceux qui venoient danser eurent veu ce prodige, ils rompirent la danse, & par sa priere à Dieu, il remit la main au violon, qui promit de changer de vie. Une autrefois il voulut empêcher des danseurs publics, dans un Village de la Marque, un abominable mit la main à l'épée, dont il vouloit décharger un revers sur la tête du P. Dominique: mais lors qu'il a le bras levé, Dieu le seiche de maniere, qu'il demeure en l'air, immobile, comme s'il étoit de bois, ou de bronze, sans pouvoir le remüer de côté, ni d'autre.

XXXII. Dieu ne voulut pas seulement faire paroître la sainteté de son servi-

teur Dominique, par tant de Miracles, & des témoignages si dignes de foi, il nous en assura encore par plusieurs prodiges, qu'il fit seulement ou pour ses commoditez, ou pour ses divertissemens. Il cheminoit un jour en Esté, fort cassé d'années, & comme il se sentit alteré, il demanda à son Compagnon sa petite bouteille de vin, pour en reparer ses forces: Vôtre demande est inutile, mon Pere, puisque la bouteille est vuide, mais attendez-moi peu de temps, & j'iray la remplir au premier Village; Pourquoi, répondit P. Dominique, demanderiez-vous du vin à d'autres, donnez la bouteille, elle m'en fournira assez; il la lui rendit en riant: alors il la mit à sa bouche, & le Ciel y fit répandre tant de vin, que non seulement il y en eut pour éteindre sa soif; celle même de son Compagnon, & d'un troisiéme qui étoit avec eux, en fut pleinement soulagée.

Un jour il cheminoit avec un Clerc, dans la Marque d'Ancone, dans un temps où étoient fort rares toutes les choses necessaires à la vie. Il étoit presque midi, lorsque son Compagnon ne pouvoit plus marcher, à cause de la faim, de la chaleur, & de leur lassitude. P. Dominique lui donnoit courage, par l'esperance d'une refection prochaine, que leur preparoit leur Pere Celeste. Mais comme la foiblesse de ce pauvre Clerc augmentoit toûjours, & qu'il ne pouvoit plus avancer un pas, il se jette à terre, & alors son Compagnon s'écarte un peu de lui, se met à genoux, & demande secours à Jesus-Christ, & à sa sainte Mere. A peine eut-il achevé sa priere, que regardant sur les arbres plus proches, il y découvre deux beaux pains, que le Ciel y plaçoit, pour leur nourriture; ils en mangerent tous deux, & aprés qu'ils en eurent repris leurs forces, si fort abbatuës, ils attendirent d'une égale esperance, de l'eau de la même main, qui leur avoit donné du pain si liberalement: lors qu'aprés quelques pas, ils virent paroitre, dans une grande plaine, une maison, d'où sortit une agreable Matrone, qui leur fit signe de la main, qu'ils allassent à elle, & aussi-tost qu'ils furent à sa porte, elle leur presenta deux grands verres de vin, & aprés l'en avoir humblement remerciée, ils poursuivirent leur voyage. A peine eurent-ils avancé quelques pas, qu'ils regarderent derriere eux, & ne virent plus ni maison, ni même ses vestiges. P. Dominique dit à son Clerc; Hé bien! mon Frere, voyez-vous comme la Mere de Dieu, en use avec nous? elle a reparé nôtre faim, & nôtre soif, agreablement. On peut croire toutesfois, que ce fut un effet de l'imagination de l'un, & de l'autre, dit seulement la correction de Rome. XXXIII.

Aprés que P. Dominique eut prêché le Carême, à San-Vito, & qu'il fut de retour au Convent de Monte-Vecchio, deux femmes qui l'avoient entendu prêcher, y vinrent le voir: & comme ils s'entretenoient avec elles des choses Divines, à la porte de l'Eglise, un oyseau perché, sur une branche d'arbre, y chantoit fort melodieusement: il lui dit alors; Venez à nous, petit Frere, & puisque vous fredonnez si bien, venez divertir ces Dames: chose admirable! à peine eut-il achevé ces paroles, que l'oyseau vole sur ses mains, & y pousse ses petits fredons, avec tant d'agréement, qu'ils en receurent un plaisir extréme, & ne s'envola point, qu'aprés la benediction du P. Dominique. Ce que nos Manuscrits disent, lui être arrivé fort souvent, que, lorsqu'il appelloit des oyseaux, ils voloient sur lui, & se joüoient ensemble, avec une merveilleuse privauté. XXXIV.

Il devoit aller à Alteta, château de Fermo, prêcher tout le Carême, & il tomba tant de plüyes, qu'on eust dit, que le Diable la versoit de l'air à ondées, pour empêcher son voyage: mais lui sans craindre la plüye, XXXV.

aprés avoir animé son Compagnon, à implorer le secours de Dieu, se met en chemin, & quoiqu'ils marchassent tous deux, au milieu des eaux sur leur têtes, & dessous leurs pieds, le soir en arrivant, on n'en vit pas une goutte sur tous leurs habits. Aprés avoir achevé son Carême, il en sortit aussi-tost, & il fut accompagné de plusieurs, jusqu'à un ruisseau, qu'il trouva si large, & si plein, qu'il ne pouvoit avec son grand âge, y trouver de passage. Plusieurs donc de sa compagnie, se preparoient de le passer sur leurs épaules; mais lui touchant l'eau du bâton, qui servoit à soûtenir sa vieillesse, se trouva de l'autre côté du Fleuve, sans le secours des hommes, & avec l'ayde d'un Ange, ou de Dieu, ce qui surprit tous ses Spectateurs, & ils en estimerent depuis davantage sa Sainteté.

XXXVI. En Hyver il alloit de Foligni à Camerin, avec son Compagnon, & dans ce voyage il tomba tant de neiges sur les chemins, qu'ils ne sçavoient plus où ils alloient. P. Dominique eut recours à Dieu, & il vit aussi-tost proche de lui, un jeune homme, fort beau de visage, & grave en paroles, qui leur dit; Mes Freres, vous avez quitté le droit chemin de Camerin, mais si vous me voulez suivre, vôtre erreur ne vous nuira pas: & comme il les eut precedez, quelque peu de temps, il leur montra leur droit chemin, leur disant; Allez assurement par là, & puis s'échapant à leurs yeux, ils crurent que c'étoit un Ange, qui venoit de faire leur conduite.

XXXVII. Lors qu'il étoit fort âgé, & qu'il alloit à Fossombrono, il étoit encore à un grand mille de la Ville, qu'il se sentit manquer de force, de sorte qu'il fut contraint d'entrer en une maison champêtre, & de s'y jetter par terre. Son Compagnon, qui n'avoit rien sur lui, dont il put lui donner des forces, étoit dans de grandes inquietudes; il s'apperceut alors, qu'il tomboit quelque chose d'une image de la Vierge, qu'il voyoit dans cette cabane: il crut d'abord, que c'étoit quelque petit morceau de chaux; mais y regardant de plus prés, il connut que c'étoit du sucre, que la Vierge sainte leur envoyoit, pour fortifier le bon homme. Leur pensée ne fut pas vaine, parce que lors qu'il en eut goûté, il en reprit tant de forces, qu'ils acheverent heureusement leur voyage.

XXXVIII. Un jour que P. Dominique partoit de Monté-Granaro, quelques uns de ses amis l'accompagnerent, & pour lui donner quelque honnête divertissement, ils porterent des filets avec eux, qu'ils jetterent dans le lac, & pourtant, quelque diligence qu'ils fissent, ils ne purent prendre de poissons. Ce que voyant l'homme de Dieu, il leur dit; Vous jettez vos rets, & vous n'avancez rien, rare portrait des filets du Monde, vous pensez en prendre des plaisirs, & vous n'en retirez que des vanitez: Que si moi, sans filets, par le seul aspect de nôtre Habit, je pesche un poisson devant vous, n'est-il pas juste, que vous accordiez une chose vraye, que les rets de nôtre Pere S. François, sont meilleurs que les vôtres? Ce qu'ayant dit, il montra seulement sur l'eau, l'ouverture de sa manche d'habit, & un des bons poissons du lac y entra. Ce qui surprit toute la compagnie, & ils reflechirent serieusement, aux paroles de l'homme de Dieu.

XXXIX. Nous pourrions bien marquer ici, plusieurs autres Miracles, que Dieu fit par beaucoup de choses, qu'avoit touchées P. Dominique, de ses propres mains; mais à cause que leur plus grande partie, arriverent depuis sa mort, il est plus juste, de les y differer, afin de mieux observer la suite de nôtre Histoire, & qu'on ne recite pas les choses si confusement.

De

De plusieurs Revelations, & de l'esprit de Prophetie qu'eut Pere Dominique.

CEt homme de Dieu, devoit prêcher le Carême à Cereto, du Territoire de Fermo, & à cause qu'on l'avertit, que le Mardy du Carnaval, on devoit faire un grand festin, dans une maison particuliere, il prit un Crucifix à la main, & y alla. Il y trouva plusieurs personnes, qui y étoient conviez, & pour la table, & pour le bal: & aprés qu'il eut exageré l'abus des bals, avec beaucoup de force, il predit la ruine prochaine de cette maison, avec ces paroles; Sortez, Miserables, quittez cette maison au plûtost, si vous ne voulez être ensevelis dans ses fondemens. Toute la compagnie fut si fort effrayée de ces paroles, qu'elle sortit en même temps, & à peine furent ils tous dehors, que la maison s'abîma sous ses materiaux. XL.

Une chose presque semblable, lui arriva à San Marcello, Château de Jesi, où il étoit allé prêcher l'Evangile. Il sceut qu'on dançoit dans une maison particuliere; il y alla aussi-tost, & avec tant de vigueur, il y condamna les bals, qu'il appelloit les dances du Diable, que ces Peuples, qui avoient naturellement assez de penchant à la pieté, s'arresterent à ce que disoit P. Dominique, & laisserent là toutes leurs dances; & comme il fut fort satisfait de leurs promptes soumissions, il leur dit; Puis que vous avez receu la parole de Dieu, sa misericorde en usera bien avec vous, & la chute prochaine de cette maison, ne vous accablera pas: courage, sortez en promptement, puis qu'elle tombera bien-tost. La Compagnie crut à ses paroles; tous sortirent du logis, & au même temps son boulversement, fut la preuve de la prediction de l'homme de Dieu. Une autre fois, dans le même Bourg, il agitoit en chaire les dangers, & les salletez des bals, avec de furieuses menaces contre ceux de ses auditeurs, qui danceroient & le Peuple épouvanté de ses paroles, & de la maison renversée, fut trois ans sans faire de dances, jusqu'à ce qu'un homme grand danceur, eut loüé pour dancer une maison, où il fut tué miserablement: & ainsi ce miserable, éprouva la rigueur des Jugemens de Dieu, dont l'avoit menacé son serviteur Dominique. XLI.

Lors qu'un jour il faisoit Oraison au Convent de Crocicchio, il eut revelation, qu'au Bourg de Fermegnano, se devoit faire un grand massacre dans une maison, où il y avoit dance, il obtint aussi-tost permission de son Superieur, alla à la Fête, & invectiva contre les bals, avec tant de ferveur d'esprit, & de force de paroles, dont il representa les meurtres prochains de plusieurs de la compagnie, qu'il épouvanta si fort les esprits, que tous furent à l'Eglise, y offrir à Dieu leurs prieres, pour s'opposer aux suites funestes de ce qui arriveroit bien-tost. En effet quelques-uns, qui avoient querelles avec d'autres, vinrent bien armez à Fermegnano, à dessein d'y prendre leur temps de la dance, & d'y massacrer quatre personnes de la compagnie; mais lors qu'ils entendirent P. Dominique, prêcher avec tant de zele, ils furent effrayez de son discours, & ne penserent plus à leurs ennemis. XLII.

Il prêchoit un jour à Bergopaco du Territoire d'Vrbin, & il predit à une femme enceinte, nommée Aurelia, femme de Thadée Muciolo, qu'elle auroit un fils; mais il l'avertit de le faire appeller François, & de XLIII.

l'élever exactement à la crainte de Dieu, parce que lors qu'il seroit jeune, il se consacreroit à son service dans sa Religion, où il lui donneroit plus de joye, que ses autres enfans: & toute la prediction du P. Dominique se trouva vraye, parce que la femme acoucha d'un fils, qui se fit Capucin avec le temps, & servit Dieu avec beaucoup de vertus, sous le nom de F. Hierôme.

XLIV. Comme il prêchoit à Pagino, Château de Fossembrun, la femme de Louis Mariano, appellée Bernardina, eut bien voulu sçavoir le succez d'une grande affaire de son mari, qui se traittoit auprés du Duc d'Vrbin, & parce qu'elle entendoit dire tant de merveilles, de la sainteté, & de l'esprit prophetique du P. Dominique, elle vint à lui, pour en être consolée: aussi-tost qu'il la vit, il lui dit; N'ayez plus d'inquietude de vôtre mari, son affaire s'est terminée heureusement avec le Duc. Elle demeura toute surprise, que l'homme de Dieu eûst penetré si distinctement ses desirs, & toutes ses pensées, lors qu'elle lui entendit dire des choses, qu'on ne sçavoit pas. Mais lors qu'elle vit son mari de retour, aprés un heureux, succez d'affaire, elle connut bien, que P. Dominique avoit l'esprit de prophetie.

XLV. La mere du Seigneur Federico Bonaventura, étoit malade, il y avoit long-temps, & dans une visite que lui rendit P. Dominique, elle lui demanda l'issuë de sa maladie, & si elle n'en gueriroit jamais: il lui répondit; Ma Sœur, ne desirez pas la fin de vôtre mal, il servira de palme à vôtre patience, il vous affligera long-temps, mais ayez du courage, c'est une croix de JESUS-CHRIST, qui sera recompensée d'une couronne de vie. Elle continua ses demandes; Souffrez une importune dit-elle, je vous prie; la couronne aprés mes travaux, m'est-elle assurée? Oüy, répondit P. Dominique, mais pour vous en rendre digne, combattez genereusement. Elle avoit auprés d'elle, une jeune suivante, d'une santé fort robuste, & comme elle lui eut demandé, ce qu'il en croyoit: Pourquoi, répondit-il, m'interrogez vous d'une fille, qui mourra bien-tost, elle ne vivra plus, que quelques mois? Tout ceci fut veritable, parce que la Damoiselle mourut un mois aprés, & sa Dame fut si long-temps, & si constamment malade, qu'aprés beaucoup de douleurs, sa patience pouvoit faire tout esperer de son salut.

XLVI. P. Nicolas de Montefioré Prêtre, étoit avec lui de Famille au Convent de Crocicchio, & un jour il recommandoit à ses prieres une de ses sœurs malade à l'extremité, & presque abandonnée des Medecins. Pere Dominique lui dit; Ne vous inquietez pas de la maladie de vôtre sœur, elle guerira bien-tost, & elle n'est pas encore au terme de sa vie. Ce qui se trouva vray; mais un an aprés, comme elle fut legerement malade, en sorte qu'elle n'étoit point en danger, au sentiment même des Medecins, & que P. Nicolas en eut avertit P. Dominique, il lui dit; Le navire, aprés les orages, a fait sa course, il approche du port: Ecrivez à vôtre sœur malade, qu'elle ordonne de ses affaires avec Dieu, crainte que son dernier jour, qui est proche, ne la surprenne sans être preparée, qu'elle se munisse des Sacremens, & son mal augmentant, elle mourut au temps, que l'avoit prédit l'homme de Dieu.

XLVII. La femme de ce Thadée Muciolo, dont nous avons parlé ci-dessus, avoit une fille à la mammelle, qu'elle porta benir au P. Dominique, & il lui répondit; Pourquoi me presentez-vous cette petite? si je la prends entre mes bras, je l'envoyeray en Paradis: la mere n'entendoit pas ce Mystere, & elle le pressoit instamment de prendre sa fille, dés qu'il l'eut entre ses bras, il repeta trois fois, *au Ciel mon Enfant*, & aprés l'avoir renduë

à sa mere, il se retira. Peu de jours aprés la petite devint malade, s'envola au Ciel, & sa mere alors penetra le secret des paroles, dont P. Dominique lui avoit prophetisé, la mort prochaine de sa fille.

Comme il demeuroit à Fermo, dans un temps de Carnaval, il fut prié d'aller au Château d'un Gentilhomme de Qualité, & de sa connoissance; lors qu'il y alloit avec son Compagnon F. Joseph de Murano, il entendit, qu'on dançoit au son du violon dans une maison: il y entra, & dit aux danceurs qu'il y trouva; Pourquoi, Miserables, dancez-vous ici, si assurez aux chansons, & aux instrumens, quoi que vous ignoriez les grands maux qui penchent sur vos têtes, dans une demie heure cette maison sera renversée: fuiez maintenant, si vous êtes sages, dérobez-vous promptement à la mort, & pensez au capital, à vôtre salut; si vous ne le faites, je suis libre de vôtre sang: ce qu'ayant dit, il s'en alla. La sainteté du P. Dominique étoit fort celebre dans la Ville: comme donc ce Peuple, ne crut pas devoir mépriser ses avis, il se retira, & justement demie heure aprés, lors que son affaire étant achevée avec le Gentilhomme, qui l'avoit mandé, ils s'en retournoient son Compagnon & lui, ils virent la maison accablée dessous ses ruines. Il predit plusieurs autres choses, à beaucoup de personnes, dont nous ne marquons ici que les noms, pour ne pas ennuier nos Lecteurs. XLVIII.

A Pendolfina Filipuccia de Monte-Santo, qu'elle auroit des enfans, aprés avoir été long-temps mariée. A F. Joseph de Naples, que son frere, qui étoit en prison, en seroit délivré dans l'espace de tant de mois. A Mondanio d'Vrbino, à quatre enfans qui s'y trouverent, que deux seroient Religieux, & les deux autres du Monde. Lors qu'il prioit à Fano, dans sa cellule, que sept coches viendroient le trouver de la Romagne. A Sophonista, fille de Thadée de Macerate, qu'elle seroit mariée dans trois ans, que son mari seroit Gentilhomme, & plusieurs autres particularitez secretes de leur mariage. A Fiordaligi Finibaldi de Empoli, le jour de sa mort. A la femme du sus-nommé Thadée de Macerate, quelques pechez secrets, dont elle étoit coupable, & tout ce qui arriveroit à sa Famille: & c'est assez de ses Revelations. XLIX.

De quelques visions qu'eut P. Dominique, & de plusieurs Miracles qu'il fit durant sa vie, & aprés sa mort.

TAndis qu'il prêchoit à Alteta, le mari, & la femme possedez du Diable, le vinrent trouver, & le supplierent d'obtenir de Dieu leur soulagement. Il eut pitié de leur misere, & leur promit de prier pour eux: & comme une nuit il étoit en Oraison, il y eut la vision suivante de JESUS-CHRIST, chargé de sa Croix, qui precedoit dans un chemin fort étroit, avec ces deux Possedez, qui portoient chacun une Croix, & qui le suivoient pas à pas. Cette vision lui montra, que la volonté de Dieu étoit, qu'ils le suivissent par la voye de son Calvaire, & qu'ils fissent leur salut dans la patience de leurs Travaux. Ce qui l'obligea de s'écrier aprés JESUS-CHRIST; *Hà! mon Dieu, je ne vous prie pas, que vous les délivriez de leur Diable: au contraire, si vous le voulez, affligez-les davantage, brûlez-les, coupez-les, pour leur pardonner eternellement.* Lors donc que les deux Possedez vinrent le lendemain le trouver, il les exhorta à la patience, & à souffrir leurs Demons: & aprés leur avoir appris, ce que Dieu lui avoit fait voir en priant, fort accablez de tristesses, L.

qu'ils étoient venus lui parler, il les renvoya avec de meilleures esperances de salut.

LI. Marie femme du Seigneur Thadée de Macerate, dont nous avons parlé, vouloit appaiser un different, que son mari avoit eu dans sa maison, avec son propre frere, & l'un d'eux la rebuta de maniere, que sa tête ayant donné contre un coin de la cheminée, elle croyoit être morte, & tomba contre terre. Aussitost P. Dominique qui prioit alors au Convent d'Urbin, vit en esprit Jesus-Christ avec sa Mere, qui portoient Marie toute gâtée de sang, & proche de sa mort. Il connut aussitost par cette vision, que cette Dame étoit menacée de quelque grand accident. Comme donc il consideroit beaucoup toute la Famille du Seigneur Thadée, & principalement sa femme, il embraze toutes ses prieres, du feu de sa charité, pour demander à Dieu qu'il la delivrast du danger de la mort, dont elle étoit menacée. Il representa au Trône de sa Bonté, le nombre de ses enfans, qui privez de leur mere, perdroient tout secours, la bonne education que leur donneroit une mere si vertueuse, son affection particuliere à l'Ordre des Capucins, & les grandes liberalitez qu'elle leur faisoit continuellement, pour exciter à la pitié, & Jesus-Christ, & sa Mere, & que tous deux ils conservent Marie. Nôtre Sauveur enfin prié par la Vierge sainte, se rendit à la priere si ardente de son serviteur Dominique, & alors la Dame qu'on croioit morte, ou au moins qui étoit proche de mourir dans peu d'heures, parut revivre, & contre toute esperance, fut parfaitement guerie. Le Serviteur de Dieu vint quelques mois aprés à Macerata, où il recita sa vision à Marie, & l'obligea d'en rendre graces à Dieu, & à la sainte Vierge.

LII. C'est une opinion commune de cette Province, que la sainte Vierge, dont il étoit fort devot, lui apparoissoit souvent, quoique nous ne le lisions pas dans nos Manuscrits, qui ne se sont pas fort attachez, à remarquer les plus belles choses de nos grands Personnages, par une humilité si ordinaire à leur Siecle. Il ne nous reste chez eux, que le fragment d'une vision, qui dit, que lorsque P. Dominique prioit un jour avec beaucoup de feu, la Vierge sainte, elle lui apprit, par quelles paroles elle vouloit être invoquée. En voici quelques-unes, qui sont venuës jusqu'à nous, & que nous avons traduites en petits Vers François.

O Marie! Mere adorable,
De mon adorable Sauveur,
S'il est mon souverain Seigneur,
Il est mon Frere plus aimable:
Si mesme son Pere est le tien,
Incomparable Creature,
Ie puis le dire encore mien,
Comme l'Autheur de ma Nature;
Ie suis donc ton fils plein de maux,
Et dans mon corps, & dans mon ame,
Soulages-en, Divine Dame,
La plus grande misere, & les plus forts travaux.

LIII. Ces douces paroles montrent bien clairement avec quelle confiance d'amour, cette tres-aimable Mere, veut être priée par quelques

ames particulieres, puisqu'elle leur donne elle-même les principaux motifs, de recourir à elle, & de l'animer à nous obtenir des secours de Dieu. Nous pourrions encore marquer ici d'autres Visions, qu'il receut du Ciel, au Convent de Narni, lorsqu'il y demeuroit de Famille, & qu'il étoit de la Province d'Ombrie: mais nous ne les repeterons pas, puisque nous les avons marquées dans le premier Volume de ces Annales, l'an 1547. de Jesus-Christ.

LIV. P. Dominique est accablé d'un concours prodigieux de peuples.

Le bruit de tant de Miracles, & de Prophetie, donna tant de reputation de sainteté au P. Dominique, dans tous les esprits, que tous les malades recouroient à lui, comme à leur remede: ce qui causa tant d'émotion publique, dans toute la Marque, que lorsqu'il paroissoit en public, il étoit aussitost environné d'une foule si grande de peuples, qu'il ne pouvoit avancer d'un pas: d'où vient que les Peres de sa Province, qui ne souffroient qu'à peine ce concours de gens, parce qu'il avoit quelque chose, au moins en apparence, d'une sainteté affectée, ce que les Nôtres ont toûjours extremement abhorré, firent tous leurs efforts, pour l'empêcher dans sa naissance: & d'abord ils écartent la multitude, & diminuent en leur presence, la vertu de l'homme de Dieu: mais comme ils virent que leurs adresses étoient inutiles, ils lui deffendirent de sortir des Convens: à cause toutefois qu'un nombre d'hommes, & de femmes sans mesures, & même de Qualité, qu'on ne pouvoit refuser, en assiegeoient les portes, & y demandoient avec importunité, la benediction du P. Dominique, on fut contraint de le representer à leurs yeux. D'où les Peres, voyans que le nombre de ses Miracles croissoit celui de ceux, qui le venoient trouver, ont la pensée de tenter un troisiéme remede, que le Provincial accorderoit aux Superieurs des lieux, lorsqu'ils verroient une grande foule de peuples, le suivre à leur ordinaire, la permission de le changer de Convens, & qu'on ordonneroit aux Freres, sous quelques penitences, de n'en pas avertir les Seculiers. Pour lui, il eust été inutile de lui en faire la deffense, parce qu'il ne desiroit pas mieux, & le demandoit toûjours à ses Superieurs. Mais ce remede fut encore sans succés, pour arrêter la foule; parce qu'il ne se pouvoit, que ceux qui venoient chez nous, ne le vissent, ou dans le Convent, ou au jardin, ou dans l'Eglise, où accouroit la multitude. Enfin ces Peres éprouvent une derniere adresse, de lui deffendre absolument, de donner à qui que ce fust, soit sain, soit malade, ni signe de Croix, ni Benedictions: ce qui paroissoit un peu trop severe; conforme toutefois au zele, à la prudence, & à l'humilité des Peres de ce temps-là, qui n'avoient pas tant dessein d'éloigner la foule du P. Dominique, que d'éprouver sa patience. Ils joignirent à tous leurs remedes, les stimules, & les reproches, dont plusieurs Freres par leur ordre, l'accusoient souvent, comme l'Autheur de ces troubles.

Les Peres de sa Province font tous leurs efforts pour empêcher cette foule.

LV.

Son cœur eut tant de fermeté, contre tant d'inquietudes d'esprit, que comme un vase de terre, entre les mains de son potier, il s'abandonnoit tout entier, aux volontez quoiqu'assez rigoureuses de ses Superieurs. Jamais une plainte n'en sortit de sa bouche, & on ne vit jamais sur son visage ni changement, ni douleur, ni tristesse, qui fist paroître la moindre agitation d'une ame toute en Jesus-Christ, comme la sienne: & Dieu voulut l'éprouver de cette sorte, afin que sa patience ayant plus d'éclat, on ne doutast plus de sa sainteté. La deffense toutefois de ces Peres, dura peu de mois, parce que tant de demandes de personnes qualifiées, & tant de plaintes de malades, obligerent le Provincial, à retracter l'ordre qu'il avoit donné au P. Domi-

nique, de ne faire ni Signes de Croix, ni Benedictions sur qui que ce soit, & ils le laisserent dans sa liberté ordinaire.

LVI. P. Dominique étoit déja vieil, & quoiqu'il eust plus de soixante & dix ans, il ne laissoit pas de travailler encore à la vigne du Seigneur, par la Predication de son Evangile: lorsqu'aprés avoir achevé de prêcher le Carême, à Porchiunculi, village sous les Alpes de Florence, païs rude, & caché entre les montagnes, il retourna au Convent de Saint-Ange in vado, dont il étoit alors de Famille: en passant, il fit quelques Predications à Borgopacé, proche de Saint-Ange, où par quelque prévision de sa mort, il dit à son ami Thadée Muciolo, qui le receut fort civilement chez lui; Thadée, le jour de ma vie approche de son occident, sa nuit entiere paroîtra au plûtost, & je mourray dans fort peu de jours. Peu de temps aprés cette prophetie, il tomba malage chez son ami, où ayant été deux jours, & son mal augmentant, il revint à Saint-Ange in vado; mais avant que partir, il appella le fils de Thadée, qu'on nommoit Pierre, & lui donnant le bâton, dont il se soûtenoit dans ses voyages, il lui dit; Recevez, Pierre, le bâton d'un pauvre Vieillard, & gardez-le soigneusement, il servira peut-être à plusieurs. Il donna la lisiere de drap, dont il relevoit son habit, à la femme de Thadée avec le même compliment; & puis il prit le chemin de Saint-Ange, où étoit Gardien P. Urbain de Pietra Rubia, à qui il dit, en entrant au Convent; Vous ne sçavez pas, mon Pere, que cette prochaine nuit doit être ma derniere, & que je vous y diray adieu pour jamais. Mais le Gardien, qui ne craignoit rien de si funeste dans la maladie du P. Dominique, parce qu'elle étoit fort legere, & qu'elle ne montroit rien de dangereux, lui répondit; J'espere de meilleures choses, parce que vous reposerez bien cette nuit, & demain matin, au lieu d'être plus malade, vous vous porterez mieux: Mais aussitost que P. Dominique fut dans une Infirmerie, par l'ordre de son Superieur, il se confessa; & comme il connut, qu'il lui restoit peu de temps de vie, il éleva si ardemment son esprit à Dieu, que F. Machaire de Pagino, & F. Gervais de Petrelata, qui le gardoient jusqu'à Matines, le trouverent toûjours en prieres, dont il sollicitoit, avec une ferveur extraordinaire, le secours de Jesus-Christ, de la sainte Vierge, & de nôtre Pere S. François. Lors donc qu'au Chœur on chantoit Matines, le saint Vieillard, approchant de sa mort, & n'ayant presque plus de force, pria ses Compagnons de le porter à sa chambre; mais à peine l'eurent-ils levé de son lit, qu'il mourut entre leurs mains, âgé de soixante & seize ans, dont il en avoit passé saintement, cinquante six dans l'Ordre des Capucins, avec une sainteté de vie digne assurément de la memoire de tous les Siecles.

Il predit sa mort à son ami Thadée Muciolo.

LVII. Il n'y avoit personne encore, que les Freres, qui sceussent la mort du P. Dominique; & dans tout le Bourg de Saint-Ange, qui que ce fust n'y connoissoit sa sainteté. Lorsque, le jour étant à peine levé, une grande foule d'hommes, & de femmes vint au Convent, & revera, baisa même son saint Corps, qu'on avoit déja mis dans l'Eglise. Leur devotion en son endroit crut de maniere, qu'ils lui firent toucher leurs Chapelets, & se recommanderent à ses prieres, comme à un Bien-heureux; mais ce qui embraza plus la pieté de ce peuple, fut que sa chair, contre l'ordinaire, étoit molle, maniable, & si tendre, qu'elle se relevoit, lorsqu'on la touchoit, & qu'elle ressembloit à celle des enfans; en sorte, qu'elle paroissoit être plûtost celle d'un homme endormy, que d'un homme sans vie.

Dieu fit plusieurs faveurs aprés sa mort, à ceux, qui implorerent devotement son secours, & un homme du Bourg de Saint-Ange in vado, qui étoit boiteux, il y avoit longtemps, & même depuis sa naissance, disent quelques MS. implora son aide, & fut gueri. Une femme aussi, qui avoit une certaine blancheur dans les yeux, qui l'empêchoit de voir les objets, aprés l'avoir invoqué devotement, receut la guerison de sa veuë. Une autre femme appellée Pellegrina de Camerin, Ville de la Marque d'Ancone, allant à Assise fut surprise en chemin d'une si grande douleur de jambe, qu'elle fut obligée de quitter son pelerinage: mais avertie par sa compagne, que P. Dominique, lorsqu'il vivoit, l'avoit soulagée d'une incommodité pareille à la sienne, de recourir à sa faveur, & de dire en son honneur, un *Pater noster*, & un *Ave Maria*. receut une santé si parfaite de sa jambe malade, que depuis, elle n'y ressentit pas la moindre petite incommodité. LVIII.

Ipemenestra Damoiselle de Recanati, receut des Freres en present, le manteau du P. Dominique, dont elle fit tant de miracles, que crainte de le perdre, dans la multitude prodigieuse des malades, qui y avoient recours, contre toutes leurs maladies, elle en coupa un grand morceau, dont elle soulagea plusieurs personnes, de diverses incommoditez. LIX.

Lorsque P. Dominique vivoit, il avoit coûtume de faire des Chapelets, avec des petites cordes, qu'il noüoit de plusieurs nœuds, & des petites Croix de bois, qu'il distribuoit à quantité de personnes, qui en guerirent plusieurs, soit durant sa vie, soit aprés sa mort: & entre les autres, Marguerite femme de Simon Bini de Borgopacé, si malade de tout son corps, qu'elle n'en pouvoit remûer que la langue, on lui pendit au col une de ces Croix, & elle fut entierement guerie; & sa fille, aussi nommée Benvenuta, qui languissoit depuis neuf mois, & ne parloit plus depuis trois jours, se servit de la même Croix, & elle recouvra sa parfaite santé. LX.

Sa lisiere encore, dont il relevoit son habit, & qu'il avoit donnée liberalement à la femme de Thadée, dont nous avons parlé, fit beaucoup de faveurs à plusieurs, & principalement à trois femmes, qu'elle délivra en un moment des douleurs de l'enfantement; l'une est Françoise Lucarella, l'autre Simone du Borgopacé, & la troisiéme Catherine de Porchiunculi; la femme de Pierre de Macerate, fils du Seigneur Thadée étoit proche de ses couches, & souffroit d'horribles douleurs, lorsqu'elle mit sur elle le bâton, que P. Dominique avoit donné à son mary, & elle accoucha heureusement. LXI.

La Dame Pentasilea Giorgini de Jesi, obtint de lui un mouchoir avec peine, & Dieu s'en servit à faire plusieurs miracles, Jean François Gicesti de Jesi, étoit malade à la mort, & ne pouvoit se confesser, à cause qu'il étoit en phrenesie, depuis sept ou huit jours, & comme tous ses parens, & amis étoient fort affligez de cet accident, la susdite Dame se souvint qu'elle avoit le mouchoir du P. Dominique; elle le mit sur la teste du malade, avec beaucoup de devotion, & de foy; peu aprés sa phrenesie s'appaisa, & aprés que, bien revenu à lui, il eut receu tous les Sacremens de l'Eglise, il passa saintement de cette miserable vie en une plus heureuse. Le même arriva à une Dame encore phrenetique de Jesi, nommée Anne Ricci. Enfin la corde, quelques morceaux de l'habit du P. Dominique, & une sporte, dont il se servoit dans ses voyages, firent tant de merveilles, que comme elles montrerent bien clairement, la gloire qu'il possede au Ciel, avec les Anges, elles lui acquirent aussi une memoire eternelle parmi les hommes. LXII.

VIE ET ACTIONS
DU PERE MICHEL DE DENIA, PRESTRE.

LXIII. Aprés P. Dominique, mourut heureusement, dans la Province de Catalogne, P. Michel de Denia du Royaume de Valence, qui aprés avoir pris l'Habit des Peres de l'Observance, & être resté quelque temps avec eux, passa l'an 1580. dans nôtre Reforme, avec son propre frere Profés du même Ordre. Il fut un exemplaire achevé de toutes les vertus, & il parut tellement surpasser les autres, principalement en humilité, obeïssance, innocence de vie, pureté d'ame, pauvreté, honnêteté, austeritez, charité, envers tous, maceration de corps, veilles, abstinences, jeûnes, peu de sommeil, & aspreté de tous ses sens, que sa personne étoit à tous, qui pouvoient le considerer, & l'imiter, une image d'un veritable Frere Mineur, embellie des couleurs plus vives des Vertus Chrêtiennes.

Ses principales Vertus.

LXIV. Il s'appliqua avec tant d'ardeur à l'Oraison, qu'on doit appeller la maîtresse des Vertus Religieuses, que l'estimant plus agreable, que les meilleurs repas, il ne la quittoit qu'à peine, pour nourrir, & pour reposer son corps. Il parut principalement toûjours si fort attaché d'esprit, & de cœur à la Passion de Jesus-Christ, que comme le Chirurgien voulut le saigner aprés quelque accez de maladie, & qu'il lui eut dit; Pere Michel, à vôtre avis, de quelle ardente charité, étoit embrazé ce precieux Sang, qui sortoit à gros boüillons, des plaies de Jesus-Christ, le pieux sentiment de cet homme, lui fit pressentir son extase, & dire à tous ceux, qui étoient auprés de lui, de sortir de sa chambre, & ravi hors de lui-même, il joüit long-temps, de la contemplation des cicatrices de Jesus-Christ. Il est assuré par le témoignage de plusieurs, fort dignes de foi, qu'il fut souvent ravi en extase, & élevé de terre, durant ses prieres. Lors qu'il étoit Gardien à Blaves, & faisoit Oraison dans une tour, de la clôture du Convent, quelques Seculiers, qui vouloient parler à lui, l'y chercherent, & se retirerent sans l'y avoir trouvé. Peu de temps aprés, ils y retournerent avec les Freres, & l'y rencontrerent qui prioit. Tous surpris donc, ils lui demanderent; Où estiez-vous, mon Pere, lors que nous vous avons cherché ici, avec toute la diligence possible: & il leur répondit; Je n'ay point changé de lieu, depuis que je suis ici, & je n'ay point veu que vous m'y ayez cherché. Ce qu'admirant davantage, ils reconnurent en lui la vertu de Dieu, qui leur rendit son Serviteur invisible, ou, ce qui est plus croyable, qui ne voulut pas, qu'ils le vissent élevé de terre, peut-être de quatre coudées.

Il est ravi en extaze.

Par sa priere, il délivre une barque de naufrage.

LXV. La vertu de ce grand Homme étoit si éclattante, & il brilloit de tant de sainteté, que tous ceux qui le regardoient, étoient animez à la pieté; parce que sa composition exterieure de corps, son honnêteté de mœurs, sa modestie de visage, ses yeux baissez, sa mortification des sens, attiroient à la vertu, même les moins disposez des hommes. Aprés donc avoir été un an tout entier à Blaves, au temps qu'on y bâtissoit le Convent, il s'acquit

il s'acquit tant d'estime de sainteté, dans les esprits de cette ville, qu'ils le respectoient comme un homme du Ciel: & même Dieu fit paroître quelque éclat de sa puissance, dans la Fabrique de ce Convent, qui augmenta bien la pensée, qu'on avoit de sa vertu; parce qu'ayant engagé quelques batteliers, à conduire par eau de la chaux-vive, pour nôtre bâtiment, il fut avec eux à sainte Suzanne, où ils devoient charger leur batteau; mais comme ces Mariniers virent l'air obscurci de nuages, qui les menaçoit de tempête, ils s'efforcerent de le détourner de son entreprise, pour ne pas perir avec leur chaux: & il leur dit; Ne craignez point l'orage, chargez seulement vôtre barque, & Dieu conservera tout, par son pouvoir infini. Cette assurance les obligea de charger, & de faire voile: mais à peine eurent ils fait la moitié de leur route, qu'une tempête de pluie, menaça de naufrage, la chaux, la barque, P. Michel, & les Mariniers, puisque la chaux étant à découvert, & pouvant sans peine être embrazée par la pluye, étoit en état d'abîmer tout l'équipage; mais Dieu qui gouverne tout avec beaucoup de douceur, & de sagesse, ne voulut pas, ni que la chaux si necessaire à nôtre bâtiment fut perduë, ni que les Batteliers perissent, aprés avoir prêté, pour son amour aux Capucins leur barque, & leurs fatigues, ni que la promesse, que son Serviteur leur avoit faite de leur heureuse arrivée fut vaine: & il modera de sorte la pluye, que quoi qu'elle mouillast tout le reste du bateau, elle ne tomba point sur la chaux: & tout arriva heureusement.

LXVI.

Il excella si fort en Charité, où tend la Structure de toutes les Vertus, qu'il croyoit devoir employer toutes choses, au soulagement des pauvres. D'où vient que comme, par la grace de Dieu, il avoit immolé, déja au service des mourans, deux parties de ses bonnes œuvres, pour ne s'en rien retenir, & les consacrer toutes à la charité, il en donna la troisiéme, qui lui restoit, à Elizabeth femme de Raphaël de Rablés, à l'agonie de la mort, avec ces paroles; Je n'ay plus rien maintenant, que je vous puisse presenter, en l'état où vous estes, il ne me reste plus que la troisiéme partie du bien, que j'ay fait par le secours de Dieu, depuis que je suis au monde, j'ay déja donné le reste à d'autres personnes, je la consacre volontiers au salut de vôtre ame, & l'offre pour vous à la bonté Divine. De plus, lors que vous serez morte, je vous promets de faire des prieres, des sacrifices, & d'autres œuvres de pieté, dans cette charitable pensée, que si vous estes dans le Purgatoire, vous en sortiez plus promptement, libre de toutes peines. Ce qui ayant fort consolé la mourante, quelques peu de jours aprés sa mort, il la voit devant lui, lors qu'il prioit Dieu pour elle, & il l'entend lui dire, je rends beaucoup de graces à vôtre charité, je monte maintenant au Ciel, où je seray glorieuse eternellement.

Son eminente charité, à l'endroit des mourans.

LXVII.

Mais comme la vraye charité est de cette nature, qu'elle n'est pas contente, d'avoir donné tous ses biens, au salut des autres, si elle ne leur consacre sa propre vie, une horrible peste affligeoit la Ville de Barcelone, & toute sa campagne: & comme l'Ordre principalement des Capucins, dés l'origine de sa Reforme, s'est reservé comme son propre, le zele d'assister les Pestiferez; P. Michel embrazé de ce feu Divin, se consacre, avec la permission de son Superieur, à tous leurs services; & on le vit alors sans crainte de sa vie, servir les malades, avec tant de soins, leur administrer les Sacremens, consoler les mourans, porter les morts sur ses épaules, & les enterrer dans leur sepulture, qu'enfin attaqué lui-même de la peste, il souffrit une mort volontaire, pour la charité, digne assurément de regner au Ciel, en qualité de Martyr de cette

Il mourut dans l'assistance des Pestiferez de Barcelone.

eminente vertu. P. Michel est mort jeune, puis qu'il n'avoit encore que neuf ans dans l'Ordre,& fut enterré dans l'Eglise qu'on appelle Nôtre-Dame de la Mer, où aprés quelques années de sepulture, lors qu'on ouvrit son sepuchre, entre les autres corps qui étoient pourris, on rencontra celui du P. Michel, incorruptible, qui exhaloit même des odeurs fort agreables; afin que la bonne odeur de ses vertus, dont sa sainte vie avoit été toute parfumée, pust assurer ses spectateurs, qu'aprés sa mort elle sentoit encore bon auprés de Dieu.

VIE ET ACTIONS

DU PERE PIERRE BESSON DE DREUX, PRESTRE.

LXVIII. Premier Illustre Capucin en France, de la Province de Paris.

COMME la France, a toûjours été tres Chrêtienne, depuis l'heureux moment, qu'elle fut soumise aux ordres de JESUS-CHRIST, sous son Roy Clovis, elle a toûjours eu des Saints,& particulierement dans l'Ordre des Capucins, depuis leur sainte Reforme, elle a souvent produit des hommes fort celebres en sainteté; & plus singulierement encore, comme la Province de Paris, est nôtre premiere enfance, il étoit bien raisonnable, que le premier Illustre qui parut dans nos Annales, & comme Sujet de France, & comme enfant de la Province de Paris,entre nous autres Capucins, fut P. Pierre Besson de Dreux Prêtre, qui par la perte de son sang,donna un beau témoignage d'une constance Chrêtienne. Il naquit dans cette ancienne Ville des Gaulois Druides, assez proche de Chartres, où ils faisoient leurs ceremonies, auparavant qu'elle fut consacrée à la sainte Vierge, sous ce glorieux Tiltre, si fameux par toute l'Eglise, *Virgini pariturae*, à la Vierge qui enfantera, plus de cent cinquante ans, avant la naissance de JESUS-CHRIST. P. Pierre étoit d'une honnête Famille, & aprés avoir épousé une jeune fille, mieux inspiré de Dieu, lui laissa sa virginité, & contracta un plus saint mariage, avec l'Ordre des Capucins, qui commença alors à briller dans la France, par l'exemple de leur sainte vie. Les MS. modernes de la Province de Paris disent, que l'an 1570. il se joignit aux Capucins, qui demeuroient alors au Village de Picquepuce lés Paris: mais comme ce ne fut que deux ans aprés en 1572. que P. Denis,& F. Remy furent envoyez, par P. Vincent General en France, où ils demeurerent à ce Village, selon les plus anciens MS. du P. Mathias de Salo, personnage assurement digne de grande foi, que nous avons suivi, comme plus assuré, dans l'établissement des Capucins en France, ils n'eurent aucun pouvoir d'établir nôtre Reforme, ni d'y recevoir des Freres, ce qui ne s'accorda qu'au P. Pacifique, Commissaire General en France, l'an 1575. il est fort visible, que P. Pierre ne fut pas receu en ce temps-là, parmi les Capucins, & que s'il prit nôtre Habit, du consentement du P. Pierre des Champs, Religieux de l'Observance, qui se disoit Capucin aux occasions, il ne fut pas alors legitimement de nôtre Ordre, puis qu'il n'en pouvoit être, dans un temps où P. Pierre des Champs même n'en étoit pas. D'où nous concluons assurement, que tous ceux, qui avant l'année 1575. prirent en France le nom de Capucins, ou qui sous cette qualité,

demeuroient au Village de Piquepuce lés Paris, exceptez P. Denis, & F. Rhemy, envoyez d'Italie, prirent sans ordre legitime, la qualité de Capucins, quoi qu'on doive dire à leur gloire, qu'ils en avoient l'Habit, & qu'ils en menoient la vie Pour ce qui touche P. Pierre Deschamps, qui demeuroit à Piquepuce avant P. Denis, & F. Rhemy, nous dirons ce qu'on en doit croire de plus assuré, dans le recit de sa vie.

LXIX.

Mais quoiqu'il en fust, du temps que P. Pierre de Dreux a pris nôtre Habit, c'est assez qu'il le prit legitimement, & que comme le Demon durant son Noviciat, avoit une horrible passion de le détourner de nôtre Ordre, & de le faire retourner au Monde, il entre la nuit, aprés Matines dans sa chambre, où il prioit Dieu, sous la figure de sa femme qu'il avoit laissée, & lui reprochant le violement de sa foy, l'exhorte par toutes les douceurs possibles, de retourner avec elle chez leurs parens, & d'y consommer leur mariage. D'abord il crut que ce fust, non pas le Diable, mais sa femme qu'il avoit quittée, & comme telle il la reprit severement, d'être entrée dans un Convent, contre l'ordre de l'Eglise, qui le deffend aux femmes, & puis lui persuade d'en sortir au plutost. Pourquoi, poursuivit le Diable, contraignez-vous vôtre propre femme, de s'éloigner de vous; vous serez toûjours mon mari, & je n'en auray jamais d'autre: ce que disant, il voulut embrasser P. Pierre: mais le genereux Athlete de Jesus-Christ, le repoussa si fortement qu'il le jetta contre le mur de sa Cellule: ce que le Diable ne pouvant souffrir, il se jette sur lui avec tant de furie, qu'il s'enfuït aprés l'avoir accablé presque, & privé de toutes ses forces.

Il triomphe du Diable qui lui paroissoit sous la figure de sa femme.

LXX.

Cette victoire que P. Pierre remporta si glorieuse sur le Diable, le rendit plus puissant contre lui: & aprés qu'il eut professé ses vœux, il embrassa toutes les vertus, avec tant de zele, que dans les miseres de ces premiers temps, où les Capucins, qu'on ne connoissoit pas encore en France, étoient traitez dans Paris, comme gens sans éclat, sans Lettres, & sans naissance, avec toutes les indignitez, qu'on peut imaginer d'un peuple, qui n'est pas instruit du merite, de ceux qu'il traite si mal, il parut toûjours le modele, d'une patience achevée. Il ne craignoit ni les injures, ni les ignominies; il enduroit sans murmure, que la populace grossiere, le tirast par le Capuce, & même le traînast dans toutes les ruës: en sorte qu'au lieu de s'impatienter de ses hontes, il en faisoit toute sa joye. Il fut si celebre en abstinence, que jeûnant tous les Carêmes de nôtre Pere S. François, avec une exactitude merveilleuse, il passoit celui de tous les Saints, & de nôtre Sauveur, avec tant d'austerité de vie, qu'il ne mangeoit que trois fois la semaine, le Dimanche, le Mardy, & le Jeudy, & encore si peu, qu'il s'y contentoit de pain, & d'eau, avec un peu de potage, & de féves cuites. Il châtioit sa chair avec des disciplines si rudes, que soit qu'il s'en écorchast publiquement avec les autres Freres, soit qu'il s'en accablast presque en particulier, à sa chambre, il rougissoit la terre, & les murailles, du sang qu'il y répandoit. Il parut toûjours si charitable, envers les malades particulierement, que la peste affligeant avec furie, la Ville de Rouën, où il étoit Gardien du Convent des Capucins, sans craindre la mort, il assista lui-même nos Freres pestiferez, leur administra les Sacremens, les consola en mourant, & les enterra aprés leur deceds. Quoique P. Pierre eust secouru avec tant de charité, plusieurs de nos Freres morts de la peste, Dieu l'en delivra alors, pour le reserver à une couronne plus glorieuse de justice. Aprés qu'il fut sorti de ce danger, avec un desir innocemment empressé du martyre, Dieu seconda son envie. En effet, la France étoit alors toute

Ses principales vertus.

Brûlant du martyre il est martyrisé par les Heretiques.

déchirée des miseres publiques, d'une Guerre Civile, sous le titre specieux de la Ligue, qui consumoit son plus noble sang, & qui sous le pretexte de la Religion, faisoit mourir ses meilleurs Sujets; & les Troupes Huguenottes du Roi de Navarre, s'étoient jointes à l'armée Catholique d'Henri III. Roi de France, contre Paris, & Orleans, dont elles ravageoient toutes les Campagnes. P. Pierre sortit d'Orleans, aprés une Confession generale de toute sa vie, pour venir à Paris, avec son Compagnon F. Basile de Bordeaux: mais helas! à peine eut-il fait trois lieuës de chemin, que voyant toute la campagne, couverte de soldats Heretiques, il entra, pour se recommander à Dieu, dans une petite Chapelle, de la sainte Vierge qu'il rencontra, où aprés avoir imploré quelque temps son secours, pour ne se pas exposer aux perils temerairement, il resolut de retourner à Orleans. Ils étoient encore peu éloignez de la Chapelle, lorsqu'ils virent fondre sur eux, à bride abbatuë, une troupe de Cavaliers. F. Basile, qui étoit plus robuste, evita leur rage, à la faveur de quelques vignes, où il se jetta, & eux se ruans sur Pere Pierre, l'épée à la main, lui demanderent d'abord, comment il s'appelloit: & à peine eut-il répondu son nom de Pierre, qu'un de ces Cavaliers lui fendit la tête d'un coup de sabre, & les autres firent à son corps plus de mille playes. C'est ainsi que P. Pierre, comme une victime de Jesus-Christ, *immolée* par les mains des Heretiques, s'offrit à sa Majesté, comme un sacrifice agreable, & volontaire de tout lui-même, & acquit la couronne du Martyre.

LXXI. En effet, quoique plusieurs ayent creu, que ces Heretiques meurtriers du P. Pierre, se soient trompez, au nom qu'il avoit, parce qu'*ils* le creurent P. Pierre Deschamps, qui avoit fortement prêché contre Henri III. à cause du massacre de Blois, & qu'on vouloit punir de son zele, ils n'ont pourtant rien diminué de son martyre, puisqu'il est constant, qu'ils l'assommerent en haine, ou de la Foi, ou de la verité, ou de la Religion Catholique; puisque personne n'ignore, combien les Heretiques alors abhorroient les Capucins, qu'ils éprouvoient fort contraires à toutes leurs erreurs. Mais quelque sujet qu'ils prissent de sa mort, il est bien visible, que l'ayant soufferte si volontiers pour la Foi, elle lui a donné la couronne du Martyre. Ce qui se confirme, par ce qui lui arriva, quelques années auparavant, dans une Ville Heretique, où il fut pris en y passant pour Espion par ses Habitans, & condamné par eux à être pendu: & comme il ne s'excusoit pas, il auroit subi sa Sentence infailliblement, si un homme de Qualité, qui reconnut P. Pierre, lors qu'il étoit venu par hazard dans cette Ville, & qu'il le vit conduire au supplice, n'eust poursuivi avec succés sa liberté.

Il merite le titre de Martyr à cause que les Heretiques le tuërent en haine de la Foy.

LXXII. On porta le corps du P. Pierre à Orleans, où l'on l'enterra, dans le sepulchre ordinaire des Freres: & comme on l'y chercha sept ans aprés, on l'y trouva tout entier, incorruptible, avec ses playes toutes rouges de sang, comme s'il n'y avoit que deux jours, qu'il y fust enterré. Dieu sans doute voulut montrer par ces merveilles, que si la vie de son Serviteur P. Pierre, lui avoit été si agreable, par le spectacle qu'elle lui representa toûjours, de ses bonnes actions, sa mort aussi fut fort precieuse devant ses yeux, par la generosité de son Martyre, afin que ceux qui combattent sous la même enseigne que lui, imitent l'innocence de l'une, & la fermeté de l'autre.

VIE ET ACTIONS

DU PERE PIERRE DESCHAMPS, PRETRE, & Predicateur.

LA Province de Paris, nous represente encore cette Année, la glorieuse mort, du P. Pierre Deschamps, Prêtre, & Predicateur, à qui l'on peut donner la gloire du premier Capucin de France, puisque lorsqu'on n'en avoit point encore veu dans ce grand Royaume, il en prit l'Habit, & en pratiqua toute la vie. Il naquit à Amiens, Ville Capitale de Picardie, & dés sa jeunesse, y fit profession de la Regle de nôtre P. saint François, dans l'Ordre de l'Observance. L'on dit que quelques années apres, embrazé du zele d'une Regularité plus exacte, voulant embrasser la vie des Capucins, il fut emprisonné par les Superieurs de son Ordre, & que s'étant sauvé de prison, par permission de Dieu, il alla d'abord en Espagne, & vint depuis à Paris, où il parut avec l'habit, & les actions des Capucins, hors de son Ordre. Mais comme il s'étoit separé de l'Observance, sans Decret du Pape, & que vivant en Capucin, il n'avoit aucun engagement avec les Capucins, dont il n'avoit ni parole, ni autorité, qui le deffendissent de la poursuite des siens, il en souffrit beaucoup de miseres, parce qu'ils le reclamoient comme un deserteur de leur Ordre. Les Curez même de quelques Paroisses, qui voyoient, qu'il confessoit les Seculiers, sans l'autorité des Superieurs, le chassoient honteusement de leurs Eglises. Recourant donc souvent à la protection de Charles IX. Roi de France alors, il en obtint deux Lettres Patentes; l'une, du 9. Avril 1572. & l'autre, du 9. Aoust de la même année, qui deffendent à qui que ce fust, de le molester, ni les siens, jusqu'au Chapître General des Capucins. LXXIII.

P. Pierre poursuivit ces deux Patentes auprés de sa Majesté, parce qu'il avoit resolu d'aller alors à Rome, & d'être admis legitimement au nombre des Capucins. Nous ne marquerons pas ici, ce qu'il fit depuis l'an 1568, qu'il quitta les Observantins, jusqu'en 1573. qu'il fit son Noviciat parmi nous, à Rome; parce qu'outre cette premiere pensée de vivre plus austerement, nous ne voyons rien en lui de bien recommandable, puisque toutes ses actions, quelques grandes qu'elles eussent été, n'étoient pas autorisées, ni de ses Superieurs, ni des nôtres, ni même du Saint Siege: & si quelques-uns croyent, qu'il soit raisonnable, de faire remarquer ici, que Dieu l'incita de prendre nôtre veritable Habit, comme un présage assuré des Capucins, qui seroient si considerez en France, en sorte que les François eussent en sa personne, quelque pressentiment de nôtre Réforme, que nôtre Pere S. François y disposoit dans son Ordre par celui de Dieu, je ne m'y oppose pas: & j'ajoûte même, qu'il avança bien l'Etablissement des Capucins en France, par les Lettres de faveur du Roi Charles IX. & de la Reyne Catherine de Medicis sa Mere, au Pape Gregoire XIII. comme au General de nôtre Ordre, où ils leur demandoient instamment des Capucins, pour les établir dans leur Royaume: & par les voyages qu'il fit à Rome, & à Ancone, où on celebroit nôtre Chapître General, & où il fut receu à la Religion fort benignement, par P. Marius de Mercato Saracino d'abord, LXXIV.

Il est receu Capucin & fut à Rome faire son Noviciat.

& puis par P. Vincent de Monté Olmo, son Successeur au Generalat, qui l'envoya à Rome être nôtre Novice, dans le temps même, qu'on destina P. Denis, & F. Rhemy à Paris, pour y sçavoir les intentions de leurs Majestez, & les inclinations de leurs peuples, pour les Capucins, comme nous avons dit ailleurs, l'an 1573. de JESUS-CHRIST, où j'ay remis le Bref du Pape Gregoire XIII. qui permet aux Capucins de s'établir en France, & la Constitution du Pape Paul III. qui revoque ce qu'on en deffendoit au General des Capucins, à l'année 1575. où j'ay appris par un ancien Manuscrit de nos Archives de Rome, que ce Bref a été donné. Mais à cause qu'un autre Manuscrit extrait des Archives des Capucins de Paris, nous assure, que le Pape Gregoire publia son Bref, en 1574. je veux conserver au Temps, sa verité toute entiere, puisqu'il n'est pas juste, de disputer sur une chose, qui importe si peu à la suite de nôtre Histoire.

LXXV. Reprenons celle du P. Pierre, & disons, qu'aprés sa Profession faite à Rome, entre les Capucins, comme nos Peres, par le Bref, & le Commandement de Gregoire Pape, furent obligez d'envoyer Commissaire General en France, P. Pacifique de saint Gervasio, pour y établir nôtre Réforme, P. Pierre vint avec lui à Paris, où il exerça la Charge de Predicateur Evangelique, que lui donna nôtre General avec tant de zele, contes les Heretiques principalement, qui ravageoient par leurs erreurs, toute la campagne de Paris, que ruinant tous leurs dogmes, avec la verité de la Foi Catholique, il leur devint si odieux, que comme ils le chercherent souvent pour le faire mourir, il eut peine à se délivrer de leurs mains. Mais à cause que la Verité Divine, & la Predication de l'Evangile, ont cette force, de convertir souvent les plus opiniâtres, il en rappella plusieurs à la veritable Foi, par ses Predications, & les réünit à l'Eglise Romaine. Il ne fit pas moins paroître de fermeté d'esprit, & de Charité Chrétienne, dans les services prodigieux qu'il rendit aux Pestiferez, que la peste consumoit si furieusement à Paris, comme nous avons dit l'an 1580. assez amplement, & il acquit beaucoup de loüanges.

Il vint à Paris avec P. Pacifique Commissaire General en France.

LXXVI. Nos Manuscrits disent, qu'il fut envoyé deux fois en Hierusalem, au Sepulchre de JESUS CHRIST, par le Roi Henri III. & la Reyne Loüise sa femme, & que souffrant beaucoup dans ses grands voyages, il édifia ces Infideles, par sa patience, & les actions de sa bonne vie. Dans ce voyage il rencontra un fleuve fort profond, qu'il falloit passer: & comme il étoit embarrassé de quelle maniere, aprés quelque oraison à Dieu, il voit un homme, qui lui montre un endroit, par où il passeroit, avec assurance: & lorsqu'il fut de l'autre côté de la riviere, il regarda derriere lui, pour remercier son homme, & il ne vit plus personne: d'où il jugea que c'étoit un secours de Dieu, & il lui rendit des remerciemens. L'on dit que lorsqu'il aborda à Marseille, il pria Dieu fortement, pour la fille du Seigneur Pierre Imerin, malade à l'extremité, & qu'elle fut guerie. Enfin revenu de ses deux voyages, animé de zele, il prêcha dans Orleans si ardemment, contre l'affaire de Blois, qu'avoit ordonnée Henri III. que quelques Heretiques du parti du Roi, qui le cherchoient, pour le faire mourir, au lieu de lui, tuerent miserablement P. Pierre de Dreux, parce qu'ils se tromperent dans leurs noms, & assommerent P. Pierre de Dreux, pour P. Pierre Deschamps, qu'ils cherchoient pour lui ravir la vie, comme nous avons dit. Lors donc que les Heretiques eurent connu leur surprise, ils dresserent mille embûches à nôtre P. Pierre, & pour éviter leur fureur, il fut en Flandres

Les Heretiques le cherchent pour le faire mourir.

à Bruxelles chez les Capucins: mais parce que le Superieur de ce Convent, ne lui vit point d'Obedience, qu'on donne toûjours à ceux, qui vont dans d'autres Provinces, il lui refusa de le recevoir avec ses Freres ordinaires; ce qui l'obligea de recourir aux Carmes, qui le receurent charitablement, jusqu'à ce qu'y tombant malade, il y mourut saintement, aprés avoir asseuré par écrit, qu'il avoit vêcu, & qu'il mouroit dans l'Habit & la Regle des Capucins.

Il meurt en Capucin veritable à Bruxelles en Flandre chez les Carmes.

DU P. SECONDINO D'ASTI PRETRE.

LXXVII.



LA Province de Gennes, envoye aussi cette Année, au Ciel, un homme parfumé des bonnes odeurs de ses Vertus, comme une fumée agréable, que composent les aromates de la myrrhe, de l'encens, & des meilleurs parfums. Ce fut P. Secundinus d'Asti Prêtre, qui d'une honnête famille de cette ville, dés qu'il fut dans sa jeunesse, la consacra au service de Dieu, dans l'Ordre des Capucins, sous la conduite du P. Cherubin de Zuigliano Genois, homme d'une vie Religieuse, dans nôtre Noviciat d'Alexandrie, avec tant de profit, que dés le commencement de son entrée en Religion, jettant les fondemens des principales vertus, il éleva un edifice si parfait, de la perfection Religieuse, qu'il meritoit déja place, entre les plus illustres, & les plus vertueux de cette Province. D'où vient que nous l'avons justement appellé, une fumée fort agréable, composée des aromathes de la myrrhe, de l'encens, & des meilleurs parfums. Et effet, il excella de sorte, en la myrrhe de la mortification, qui par l'amertume de la Penitence, & les macerations des sens, conserve le corps, de la corruption des vices, que combattant tous les jours contre sa chair, il la chargeoit de coups redoublez, comme son ennemi le plus furieux: & non content des disciplines ordinaires de l'Ordre, comme il sçavoit par la Tradition des Nôtres, que la Flagellation de nôtre Sauveur, avoit duré six à sept heures de suite, soit à cause des horribles douleurs de JESUS-CHRIST, qu'il avoit toûjours dans la pensée, soit à cause d'un châtiment plus rigoureux de sa chair rebelle, qu'il vouloit soumettre à l'esprit, il prenoit son temps, d'aller à Nôtre-Dame de Savonna, distante environ de quatre mille de cette ville, fort celebre sur toute la côte de Genes, par une apparition illustre de la sainte Vierge, ou à ses Fêtes principalement, se trouve un grand concours de peuple, de toute la Ligurie.

Ses éminentes vertus.

LXXVIII.

Lors donc que P. Secundinus étoit arrivé le soir, à cette Chapelle de la sainte Vierge, il obtenoit permission du Gardien de ce saint lieu, d'y passer la nuit, & là il se flagelloit jusqu'au point du jour, avec une horrible cruauté. Une autre fois qu'il voulut renouveller cette cruelle discipline, il se fit passer dans une petite Isle, & dit au Marinier, qu'il vint le reprendre seulement sept heures aprés; il s'éloigna alors de son compagnon, & entra dans un Monastere abandonné, où il se disciplina sept grandes heures, avec tant d'effusion de sang, & de larmes, que lorsqu'il fut de retour au Convent, il n'avoit presque plus ni force, ni vie. Une si rude, & si longue flagellation desesperoit si fort le diable, qu'excepté ces deux fois, P. Secundinus ne put jamais en achever une troisiéme tout entiere, parce que le Diable l'en empêchoit toûjours, ou par ses menaces, ou par ses frayeurs.

Cruelles disciplines de sept heures de suite.

LXXIX. C'est ainsi que ce genereux Soldat de Jesus-Christ, tiroit de son corps la myrrhe premiere de la mortification, avec sa propre main, armée d'une cruelle discipline, en sorte qu'il pouvoit dire avec l'Epouse des Cantiques; *Manus meæ stillaverunt myrrham primam.* & il n'en exprimoit pas moins la seconde & la troisiéme, qui consistent dans la mortification de ses autres sens, d'où elle sortoit abondamment, parce qu'il mortifioit son goût, de tant de jeûnes extraordinaires, il debilitoit tous les jours les organes de son corps, de tant de travaux, & il affoiblissoit toute sa chair, avec tant d'austeritez de vie, qu'il sembloit s'être façonné un bouquet de toutes les amertumes de la vraye Penitence, & le mettre sur sa poitrine.

Cant. 5. chap.

Son effroyable austerité de vie.

LXXX. Il joignoit à cette myrrhe Evangelique de mortification, la douce odeur de l'encens de son Oraison d'esprit. En effet, la contemplation, qui est signifiée par l'encens, est un sepulchre de l'entendement, dit S. Gregoire, où separé du tumulte des hommes, il se cache, & prend son repos. D'où vient qu'il ne cherche que ceux qui sont morts à eux-mêmes, & à toutes choses, dont l'Apôtre a dit; *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Comme P. Secundinus s'étoit déja placé entre ces mysterieux Morts, à tous leurs sentimens, il s'élevoit par son Oraison, si affiduëment à Dieu, qu'il y consacroit tout son temps: mais quoiqu'il lui offrit cet encens de son Oraison si exactement, qu'il passoit la nuit principalement dans de longues veilles, & dans la contemplation des choses Divines; il y joüissoit de tant de douceurs du S. Esprit, que son corps n'étoit point accablé de sommeil, & son entendement ne s'ennuyoit jamais, par la longueur de ses prieres. Souvent même il demeuroit deux où trois heures fixe, immobile, en un même lieu, où il goûtoit dans tout ce temps, combien son Seigneur est doux à ceux, qui l'invoquent si fidelement. Enfin P. Secondinus, n'avoit rien de plus precieux, que cet encens de la contemplation Divine. Lors donc qu'il fut fait Pere Maître des Novices, Charge asseurément tres-difficile, dont il s'acquita dans la Province de Genes, avec beaucoup de loüanges, & bien du temps, il avoit coûtume de leur imprimer un esprit d'Oraison, de leur apprendre à prier en tous lieux, & de les instruire à presenter à Dieu par tout, leurs plus pures mains. Il leur proposoit même fort souvent l'exemple de F. Cosme de Genes, Novice, mort il y avoit peu de temps, qui s'appliquant tout entier à l'Oraison, & à la pureté de l'ame au dessus des autres, lorsqu'il fut arrivé durant son Noviciat à la fin de sa vie, la termina en chantant avec le Roi Prophete; *Expectans expectavi Dominum, & intendit mihi, & exaudivit preces meas, & eduxit me de lacu miseriæ, & de luto fæcis.*

Aux Coloss. 3. ch.

Il est dans une Oraison continuelle.

Pseaume 39.

LXXXI. P. Secundinus, fit suivre la myrrhe de ses austeritez, & l'encens de son Oraison d'esprit, des meilleurs parfums des vertus Religieuses, dont il exhaloit des odeurs si douces, comme une pastille odoriferante, qui poussoit toutes les senteurs de l'humilité, de l'honêteté, de la Mansuetude, de la pauvreté, de la patience, de l'observtion Reguliere, & de toute la perfection Evangelique, que tous pouvoient se divertir, & courir aprés lui, à l'odeur agréable de ses vertus, de sa charité principalement, qu'il fit éclatter de sorte, que dans une furieuse peste de Voghera village de Genes, il assista les Pestiferez avec tant de zele, & supporta cet effroyable mal, aprés en être attaqué, avec tant de patience, qu'ayant été onze jours & onze nuits sans dormir, il y loüoit toûjours Jesus-Christ; & enfin Dieu, qui le reservoit au secours de plusieurs, l'en guerit parfaitement.

Il assiste genereusement les pestiferez.

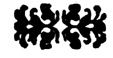
L'odeur

L'odeur de ses vertus charma si fort P. Hierôme de Polizzo, General de nôtre Ordre, que voulant confirmer la Province d'Aquitaine, fondée déja par P. Gaspard de Pavie, sur le merite des plus illustres Religieux, & l'affermir sous cet esprit d'Observation Reguliere, dont elle étoit déja si bien animée, il y destine P. Hierôme de la Marche, second Commissaire general, aprés P. Gaspard de Pavie, & avec lui Pere Secondinus, & d'autres grands Personnages en vertus, qui animassent cette nouvelle Province aux plus grands fruits de la perfection Evangelique, par les bons exemples de leur sainte vie. Les Peres de cette Province confierent au P. Secundinus le soin de leurs Novices, & il brilla de tant de vertus en leur presence, que la seule vie de leur Pere Maître, leur étoit une regle fort juste de toutes les vertus, qui leur paroissoit d'autant plus merveilleuse, qu'ils la reconnoissoient plus illustre par des témoignages de Dieu. Un jour un de ses Novices voulut battre le fusil, à dessein d'en exprimer de la lumiere, dont il put rallumer la lampe du S. Sacrement, & parce qu'il ne pouvoit faire de feu, son Pere Maître lui dit; Pourquoi vous donnez-vous tant de peine? en voicy; il accommoda alors la meche de la lampe, & aussitost la flamme y parut: ce qui étonna fort le Novice. Lorsqu'un jour il étoit à Fubine, Terre de Genes, une fille fort malade depuis quatre ans, lui demanda quelque remede à son importune maladie, & il lui répondit aussi-tost; Marie, c'étoit le nom de la malade, si vous vous couvriez quelque temps de nôtre manteau, ne croyez-vous pas que Dieu vous rendroit vôtre santé? Pourquoi non, mon Pere, lui repartit-elle, ouy tres-asseurément; il ôta alors son Manteau de dessus ses épaules, & le mit sur celles de Marie, avec ces paroles; Dieu vous fasse selon vôtre foi: la fille, ou aussi-tost, ou peu aprés fut guerie: il guerit aussi un enfant tres-malade à Pignerolle, par le merite de ses prieres. LXXXII.

Il est fait Pere Maître en Aquitaine.

Il fait quelques miracles durant sa vie.

Aprés que Secundinus eut exercé deux ans l'Office de Pere Maître, dans la Province d'Aquitaine avec tout ce qu'on peut de succez, il tomba malade à Tolose, d'une fort longue maladie, où il laissa à tous les Suivans de beaux témoignages de sa patience, & de la sainteté de sa vie. Il alloit la terminer, une veille de la Nativité de JESUS-CHRIST, & F. Joseph, un de ses Novices, pour lui donner en mourant quelque joye, lui chanta tout haut ce Motet de l'Eglise, dans ce jour-là; *Hodie scietis, quia veniet Dominus, & mane videbitis gloriam ejus*. Ce qu'entendant l'homme de Dieu, son esprit en fut si ravi, qu'il obligea Frere Joseph à repeter ces paroles. Il s'assit alors sur sa couche, & comme si un Ange lui eust chanté ce Motet, il commença par remercier Dieu de tout son cœur, avec tant de larmes de ses yeux, que les Freres en étoient dans l'admiration & dans la joye; il avoit effectivement desiré de mourir le jour de Noël, & l'avoit demandé à Dieu. Aprés donc qu'il eut employé toute la veille dans les loüanges Divines, il alla celebrer avec Dieu la Naissance de son Fils auprés des hommes, comme il l'avoit si souvent predit. A peine sceut-on sa mort dans la Ville, qu'un grand concours de peuple, vint à ses funerailles, & rendit des honneurs, & des venerations de deffunt, à celui dont ils avoient si fort consideré, lorsqu'il vivoit, l'éminente Sainteté. LXXXIII.



VIE ET ACTIONS

DU PERE DIEGO PEREZ DE VALDUCIA, PRESTRE.

LXXXIV. ETTE Année mourut en Dieu, dans la ville de Barcelone, & fut enterré dans nôtre Convent du Mont de Calvaire, Diego Perez de Valducia, Prêtre seculier, homme fort illustre par sa doctrine, par sa Prédication, & par la Sainteté de ses mœurs. Mais parce que l'affection qu'il eut toûjours pour nôtre Ordre, étoit si singuliere, & qu'il fut si vertueux dans toute sa vie, qu'il ne s'acquit pas moins de gloire aux yeux des hommes, qu'à ceux de Dieu, ses glorieuses actions meritent bien, d'être inserées dans les Annales de ceux, dont imitant les vertus durant sa vie, il a souhaitté aprés qu'il l'auroit quittée, une semblable sepulture dans leur Cimetierre. Je commence donc par sa naissance.

LXXXV. Elle fut dans Barza, ville d'Andalouzie, d'une famille illustre, & fort honorable : son pere s'appelloit Jean Perez de Valducia, & sa mere Françoise Hernandez Biscaglini, qui l'éleverent soigneusement à la crainte de Dieu. Lorsqu'il fut en âge il étudia la Philosophie, & la Theologie, dans l'Université de Salamanque, où il fut honoré du bonnet de Docteur, & même du Sacerdoce. Il n'eut pas plûtost obtenu ces deux qualitez augustes de Docteur, & de Prêtre, qu'il prêcha dans sa propre Ville d'abord, & puis à Jaen, avec tant de ferveur d'esprit, qu'il sembloit un Apôtre nouveau, envoyé de Dieu, pour reformer les mœurs des coupables. Aussi-tost qu'on y eut connu ses merites, on lui donna l'Archidiaconat de cette Cathedrale, qui lui valloit, tous les ans trois mille écus d'or de revenu ; mais aprés avoir exercé cette grande Charge quelques années, avec beaucoup de loüanges, comme il reconnut, qu'elle l'empêchoit de s'occuper à la Predication de l'Evangile, où il avoit plus de penchant, il la quitta, & pour le même sujet, il se deffit d'un Patronage, de huit cent écus de rentes, dont il avoit traitté avec un Seigneur de Condition, appellé Diego de Caravax, parce que la charité de JESUS-CHRIST, qui veut moins ses interests, que ceux des autres, le pressoit de maniere, qu'il vouloit tout quitter pour elle, & pour le salut de l'ame des hommes. D'où vient, que comme ce grand zele de sauver les autres, l'animoit à conduire à JESUS-CHRIST les Infideles, & de consacrer à leur conversion son sang, & sa vie, il resolut d'aller à Rome, & d'en obtenir une permission de sa Sainteté. Il partit avec ce dessein de Barcelone, & comme deux ou trois fois il voulut se mettre en mer, il fut repoussé dans le port avec les ondes ; voyant donc que Dieu n'approuvoit pas sa pensée, il en prend une autre, & se détermine d'employer auprés des siens, les travaux, qu'il avoit dessein de consacrer aux Infideles.

Il prêche par tout comme un Apôtre.

LXXXVI. Tandis qu'il est dans ce sentiment, quelques Citoyens de Barcelone, qui avoient oüi parler de ses merites, vont trouver les Principaux, & leur persuadent de retenir dans leur Ville, un hom-

me si plein de rares qualitez. Aussi-tost par un Arresté du public, on defere à Diego la Chaire de l'Ecriture sainte, qu'il accepta tres-volontiers, à cause principalement, qu'il y pourroit enseigner plusieurs Disciples, & les former à la maniere plus juste de prêcher l'Evangile. Diego avec Jean Avila homme rare, qui avoit été son Maître, avoit déja prêché la parole de Dieu, vingt cinq ans, par toute l'Espagne, avec tant d'honneur, & de profit du salut des Ames, que par tout où il prêchoit, on reformoit ses mœurs plus dissolus; on retranchoit les abus plus établis de la dance, & du jeu; on établissoit le culte plus ordinaire des Sacremens, de l'Eucharistie principalement; on portoit plus d'honneur aux Eglises, & aux Ecclesiastiques; les femmes quittoient leur luxe; enfin comme si Diego eust été l'Apôtre nouveau des Espagnes, il s'étoit acquis parmi tous les Peuples cette autorité, que le considerans, comme un homme Celeste, & Apostolique, ils recevoient volontiers ses meilleurs avis: C'étoit un homme affable, humble, doux, grave, serieux, & orné de toutes les vertus, en sorte que par sa douceur, il gagnoit tous les hommes, & les engageoit tous à le respecter par sa vertu, & sa sainteté. Mais Dieu donnoit cette force à ses paroles, & à ses Predications, qu'il persuadoit ce qu'il vouloit à ses Auditeurs, sans aucune peine. Philippes II. regnoit alors en Espagne, & informé par la reputation des grands merites de Diego Perez, il voulut l'attacher à une riche Eglise, par l'offre de l'Episcopat, mais abhorrant tous les liens honorables, qui pourroient l'empêcher de prêcher l'Evangile, où JESUS-CHRIST l'appelloit, il refusa cette Dignité.

Fruits merveilleux, de ses ferventes Predications.

LXXXVII. Il est établi Professeur public à Barcelone.

Lors donc que l'an 1578. il eut obtenu la Chaire de Barcelone, il y joignit de sorte l'employ de la Predication Evangelique, que comme si d'une main il combattoit de l'epée, & de l'autre il bâtissoit la maison de Dieu, il le servoit de toutes les deux fort Chrêtiennement. Par sa Lecture de Theologie, il produisit à l'Eglise des Predicateurs d'un grand credit, & celebres par leur Doctrine, qui éclairerent depuis l'Espagne, des splendeurs de leur science, & de leurs discours. Mais par ses Predications, il profita si fort à toute la Ville de Barcelone, que celle qui auparavant toute herissée des épines du vice, ne sembloit produire que la corruption des mœurs, les plaisirs des sens, le dégoust des choses Divines, le mépris des Sacrées, & la privation de tous les bons, cultivée depuis par la force de ses discours, & changée de face, par tout, fut bien-tost remplie des moissons plus fecondes, de toutes les Vertus, & de la pieté.

LXXXVIII. Il reprend librement tous les vices de la Ville.

Personne ne fut plus libre que lui, à corriger les vices, & il étoit si embrazé du zele d'Helie, qu'il ne pardonnoit ni à Noble, ni à Grands, tels qu'ils fussent, s'il les trouvoit engagez dans des desordres publics, & quoi que cette genereuse liberté, d'attaquer tous les coupables, l'exposast souvent au danger de sa vie, il ne la quitta jamais, par la crainte de la mort, à cause, disoit-il ordinairement, que ne pas corriger un vice, lors qu'on le doit, c'est consentir à son desordre, & que S. Bernard écrivoit de lui-même; *Je dois necessairement labourer la vigne, parce qu'ils m'ont établi Gardien, & Vigneron de leur vignoble; Hà! que je suis miserable, de ne l'avoir pas gardée, de ne l'avoir pas labourée. Je dois pourtant, tandis que je tiens cette place, la cultiver, & y apporter de bons fumiers; il est difficile, je l'avoüe, mais je n'oze dissimuler davantage, sçachant bien que la serpe y nuira plus que la houë, & le feu que les fumiers.* Lors donc qu'un jour il apperceut, durant qu'il prêchoit, un homme de Qualité, qui se promenoit dans l'Eglise, avec une grande suite de gens de couleurs, il le re-

S. Bern. serm. 2. de S. Pierre, & S. Paul.

prit fortement, & lors qu'à la sortie de la Chaire, il l'aborda, & lui dit insolemment; Predicateur, sçais tu qui je suis? Il lui répondit fortement; Oüi dea comment effectivement ne connoîtrois-je pas un homme, qui ne respecte ni Dieu, ni hommes: Ne serez-vous pas plus illustre, & plus grand que le Dieu qu'on adore, present sur cet Autel? (il montroit celui du S. Sacrement.) Ces paroles l'épouvanterent de maniere, que se mettant aussi-tost à genoux, il lui demanda pardon de son insolence. Nous lisons dans nos MS. plusieurs exemples de cette force, qui marquent bien son inviolable fermeté, à corriger les plus grands desordres.

Dieu autorise sa liberté de reprendre les vices.

LXXXIX. Dieu voulut, que de fort grands Hommes donnassent leur témoignage d'approbation, à cette Apostolique, & libre maniere de prêcher l'Evangile; parce que, comme le B. Aloisius Bertrandus, & le B. Petrus Factor, deux Saints que l'Eglise a mis au rang des Bien-heureux, eurent rendu visite à Diego Perez dans Valence, lors qu'ils s'entretiennent ensemble des choses Divines, le B. Pierre Factor est ravi en extase: d'où étant revenu peu aprés, il dit au B. Aloisius Bertrand; Nous autres, hà! nous travaillons inutilement, voilà celui (montrant Diego) qui a receu un don Apostolique de Dieu.

XC. L'Evêque de Jaen animé du bruit de la reputation d'un si grand Homme, faisoit tout son possible, pour le rappeller auprés de lui, comme son Sujet Ecclesiastique; Mais aussi-tost que les Consuls de Barcelone s'en apperceurent, ils obtiennent, de Philippe Roy d'Espagne, des Lettres qui deffendent à l'Evesque de Jaen, de tirer Diego de Barcelone, & à Diego de sortir de cette Ville. Les copies de ces Lettres sont dans nos MS. je les obmets ici, pour ne pas ennuier mes Lecteurs.

XCI. Que personne ne s'étonne, que Dieu fit tant de merveilles, par la Predication de son Serviteur Perez. Sa bonne vie en effet, ornée de Vertus Celestes, & principalement toute embrazée de charité, fournissoit à sa voix une autre voix de force, dont il penetroit les cœurs de ses Auditeurs, puis que les voix des Predicateurs, comme des éteincelles de charbons ardens, brûlent facilement les esprits de leur Auditoire, lors que leur conversation, & leur vie sont embrazées, comme l'airain, dit S. Gregoire Pape, *Fac me*, dit l'Epouse, *audire vocem tuam, quia vox tua dulcis, & facies tua decora nimis*, parce qu'alors, dit S. Bernard; *La voix du Predicateur est douce à Dieu, & unie, & efficace aux Auditeurs, lors que la face de sa vie est belle, agreable, & pleine de Vertus.* Mais on peut conclure, que celle de Diego Perez étoit fort vertueuse, parce qu'il parut toûjours libre de tous les vices. Ce qui n'est pas une petite loüange, à ceux qui sont dans le Monde, où souvent la probité de l'ame, est en danger, au milieu des tempêtes, de plusieurs desordres: en sorte qu'on ne remarquoit rien en lui digne de censure, on n'y voyoit rien que d'honnête, de raisonnable, & de bien vertueux. D'où vient que tous l'estimoient un grand Homme de vertu, & de probité; mais à cause que ce n'est pas assez dans le Monde principalement, d'être orné d'une innocente & d'une bonne vie, si elle n'est accompagnée des autres Vertus, on ne voyoit rien de plus doux, & de plus humble que lui: en sorte que celui qui faisoit paroître dans la Chaire, le zele, & la vigueur d'Helie, montroit en particulier, & la mansuetude, & l'humilité de Moïse. Dés le commencement de sa vertu, il se joignit si étroittement à la pauvreté Evangelique, que content d'un vivre frugal, & d'un vêtement simple, il quitta les grands revenus de son Patronage, & de son Archidiaconat. Aussitost qu'il fut à Barcelone, il choisit une petite maison, proche le Monastere des

S. Greg. in Ezech. Homil. 3. cap. 2.

Cant. 2. chap.

S. Bernard. hom. 62. sur les Cant.

Recit de ses principales vertus.

Anges, qu'il gouverna quelque temps, où il demeura avec quelques Séculiers, & Ecclesiastiques, jusqu'au nombre de huit, qu'il entretenoit de son revenu, dans son même esprit, & commença avec eux une vie toute Celeste. Les murailles de leur maison, n'avoient point d'autres tapisseries, que des Images de papier : & même lorsque la femme du Vice-Roi lui offrit quelques meubles de soye, il les refusa genereusement. Son lit, comme ceux des autres, n'étoit couvert que d'une simple couverture de laine, attaché à la muraille, & à leur tête une croix de bois clouée. Leur table, pleine seulement des saintes Lectures, étoit si vuide de viandes, qu'on n'y servoit jamais ni rôti, ni volailles, ni rien de délicat, & l'on n'y mangeoit qu'un peu de boüilli, ou chair, ou poisson bien sobrement, selon les jours de l'année: & si l'on leur envoyoit quelque chose de meilleur goût, & de plus délicat, ou ils le refusoient, ou ils le donnoient aux pauvres; ils avoient leurs heures reglées d'oraison, d'études, & de Psalmodie, & aprés ils alloient à l'Hôpital, où ils servoient les malades: & si leur service leur laissoit quelque temps, à l'Imitation des anciens Moines, ils l'employoient à faire des sportes, & ils eussent cru commettre un grand crime, de perdre la moindre partie d'une chose qu'ils estimoient si precieuse comme le Temps.

C'étoit là l'ordre de vie, que Diego donnoit à ses Compagnons, je l'avouë, mais la sienne fut bien plus austere; puisque ne soupant jamais, à dîner il ne mangeoit qu'un potage, sans autre nourriture: & encore, crainte qu'il n'eust quelque goust, il y mêloit de la cendre, pour le rendre plus desagreable. La nuit il ceignoit ses reins d'une ceinture à pointes de fer, & elle le perçoit quelquefois jusqu'au sang, avec une douleur extrême. Ce qui animoit plus furieusement le Diable contre lui, à cause qu'il ne pouvoit souffrir ses Vertus. Souvent même il le combattoit main à main, comme on dit, & lui donnoit tant de coups, qu'il paroissoit quelquefois sans vie. Mais Diego se montrant plus genereux sur l'arene, ne combattoit le Diable, qu'avec les traits acerez d'une oraison assiduë, & il en restoit le victorieux. XCII.

Ses austeritez particulieres.

Ses oraisons, & ses contemplations des choses Divines, furent si assiduës, que personne ne doit être étonné, qu'avec l'esprit de Predicateur Evangelique, Dieu l'ait encore éclairé de celui de Prophetie: en voici un ou deux exemples. Un certain abus s'étoit glissé dans Barcelone, d'ouvrir les boutiques les jours de Fêtes, & d'y vendre des marchandises, comme les jours ordinaires. Diego fait tous ses efforts, pour empêcher ce desordre: & lorsqu'on y travaille avec plus de force, un vieil Apotiquaire, Conseiller de Ville, lui resistoit en face de tout son pouvoir, & en vint à cette insolence, qu'il lui dit à lui-même, que malgré lui, l'on ouvriroit les boutiques à l'ordinaire. Lors donc qu'un jour il exaggeroit vigoureusement en Chaire, la menace trop hardie de l'Apotiquaire, plein de l'Esprit de Dieu, il dit en Prophete; Hà ! bon homme, lors que d'une bouche criminelle, vous avez dit, que malgré moi les jours de Fêtes, l'on ouvriroit les boutiques dans Barcelone; à qui avez-vous parlé, je vous prie? ce n'est pas à moi, qui ne suis qu'un ver, & que pourriture, mais c'est Dieu, que vous avez insolemment attaqué; hà ! considerez avec effroi, que le jour est proche, où non seulement les Fêtes, mais encore les autres jours, vos boutiques seront fermées; parce que Dieu, qui veut venger son injure, permettra assurement, que la Ville soit punie d'une peste si cruelle, que les boutiques, malgré vous, & même avec vos regrets, restans sans vendeurs, & sans achepteurs, demeureront fermées avec leurs verrouils. Pour moi, qui suis déja âgé, je ne XCIII.

Il a l'esprit de Prophetie.

verray pas cette misere; vous en serez vous-même les tristes spectateurs, & j'en suis sensiblement affligé. Peu d'années aprés, l'effet suivit cette Prophetie, parce que Diego, ayant prédit ceci l'an 1588. au mois de Juin, cette année 1589. dans le même mois, une si cruelle peste attaqua Barcelone, qu'elle la dépeupla presque toute entiere, lorsqu'environ le mois de Février il rendit son esprit à Dieu.

XCIV. Ajoûtons encore à ceci, qu'un jour, il avertit les siens, de fuïr comme un Pestiferé, un certain Hermite, qu'on ne connoissoit pas encore, pour ce qu'il étoit, dont il evitoit la presence, & les entretiens, aprés les avoir assurez, qu'il mourroit bientost d'une mort funeste: & il ne se trompoit pas, parce que, convaincu d'heresie, selon sa parole, il fut brûlé par l'Arrest des Inquisiteurs. Ce fut par le même esprit, qu'éloignant de lui un certain Frere de l'Ordre de saint Dominique, qui portoit par tout, imprimées sur un linge les playes, qu'il disoit, qu'avoit receuës de Jesus-Christ, une Religieuse de Portugal encore en vie, il connut Divinement, que le Diable la trompoit: ce que montra fort vray, la punition que l'Inquisition exigea de sa tromperie. Il découvrit aussi les pensées, & les paroles plus secrettes de quelques femmes, qu'il ne pouvoit sçavoir humainement, & qu'il prédisoit comme un Prophete de Dieu: d'où vient que Diego étoit estimé un Saint, si generalement dans Barcelone, que personne n'y doutoit de son admirable sainteté.

CXV. Il affectionnoit, & respectoit si fort l'Ordre des Capucins, qu'il les apportoit toûjours pour exemple, lorsqu'il traitoit, ou des Vertus, ou de la Perfection Evangelique, dans tous ses discours, soit publics, soit particuliers: d'où vient que lorsqu'il aborda à Barcelone, il avoit resolu de prendre leur Habit, avec leur vie: mais il en fut détourné par l'Evêque de la Ville, & même par les Capucins, pour l'utilité publique de ses Citoyens. Ce qui l'obligea au moins, de demander à nos Superieurs, une permission, d'avoir un même sepulchre avec eux, afin qu'à la mort, il pust être joint à ceux, avec qui il n'avoit fait qu'une même chose durant sa vie.

Son affection particuliere à l'Ordre des Capucins.

XCVI. Ce grand homme avoit travaillé onze ans, par la Predication de l'Evangile à cultiver, à reformer, à orner de bonnes mœurs, toute la ville de Barcelone, lorsqu'appellé à la recompense de son grand travail, il fut saisi cette année d'une longue, & d'une fâcheuse maladie, qu'il souffrit avec des exemples de patience si merveilleuse, qu'il augmenta beaucoup l'estime generale, qu'on avoit de sa sainteté par toutes ces vertus de souffrance, dont on endure genereusement les grandes doulenrs. Tout le Monde disoit, que crainte que les concours de ses amis, & des autres personnes qui le visiteroient, ne le détournassent de son repos d'esprit, & de son union avec le Ciel, il avoit obtenu de Dieu, une sorte de maladie, qui ne les pust consoler dans leurs visites. Comme donc sa Bonté la lui accorda telle, huit jours avant sa mort, il perdit la parole: & pourtant, quoiqu'il ne pust consoler en parlant ceux qui le venoient voir, il les charmoit par les baisers, qu'il ne pouvoit leur refuser, de ses mains, & de ses pieds. A la fin des huit jours, aprés avoir embrassé les siens, & leur avoir dit adieu, sans donner la moindre marque d'un homme qui va mourir, il mourut fort paisiblement. Son Confesseur appellé Calatrava, qui l'avoit confessé quarante ans, a témoigné publiquement, qu'il étoit mort avec autant de pureté d'ame, & de virginité de corps, que si son dernier jour, avoit été le premier de sa vie. Nous ne devons pas obmettre ici, ce qui arriva depuis sa mort, il est trop considerable. On avoit donné charge à deux femmes devotes, Gilber-

Il mourut paisiblement à Barcelone.

te, & Anne, qui l'avoient assisté durant sa maladie, d'accommoder son corps, pour sa sepulture : mais lors qu'elles le dépoüillerent de sa chemise, pour le revétir d'une autre, elles devintent aussitost aveugles, & ne pûrent voir son corps. Elles appellerent donc son Confesseur, & lui laisserent l'office de le preparer pour ses funerailles.

Deux femmes qui l'ensevelissoient deviennent aveugles.

XCVII.

Aussitost qu'on sceut dans Barcelone la mort de Diego Perez, il fut visité d'un concours prodigieux de peuples. Tous s'efforcent par la devotion qu'ils lui portoient de couper de ses habits, de ses ongles, & des poils de sa barbe, & de ses cheveux, ils baisent ses pieds, & sa bouche, & respectent tous fort devotement son saint corps: d'où comme ils sentoient exhaler une odeur agreable, comme celle d'un amas de plusieurs aromates, ils se sentent portez à lui témoigner plus de respects. Lorsqu'on porta le saint corps à l'Eglise des Capucins, qu'on appelle du Mont de Calvaire, toute la ville presque l'y accompagna, où l'on l'enterra dans le sepulchre des Freres, avec les ordinaires ceremonies. Tout Barcelone pleura la mort d'un si grand Homme, & l'amour que lui portoient les Religieux, & tous les autres Ecclesiastiques, parut si ardent, dans cette grande Ville, qu'on lui fit des Services publics dans toutes les Eglises: ce qu'on ne fait qu'aux Personnes Royales.

XCVIII.

Aprés sa mort il fait plusieurs Miracles.

Dieu voulut témoigner aprés la mort de Diego Perez, combien elle étoit precieuse devant ses yeux, par plusieurs Miracles. Marquons-en quelques-uns à l'honneur de Dieu, & à la gloire de son serviteur Perez. Peu de temps aprés sa mort, François fils de François Corda, Marchand de Barcelone, étoit si malade, qu'ayant perdu la parole, on desesperoit de sa vie: son pere alors sceut, qu'un bonnet de nuit de Diego faisoit beaucoup de merveilles, il envoya l'emprunter, & le mit sur la tête de son fils qui se mouroit; à peine y fut-il un moment, que comme s'il fust revenu d'un profond sommeil, il poussa un grand soûpir, & aussitost ayant recouvré la parole, il dit; Où est le bonnet du P. Perez? Vous l'avez, mon fils, sur vôtre tête, lui dit son pere, & peu aprés il fut tout gueri. La vertu de ce même bonnet guerit, l'an 1592. Hierôme Baruta de Barcelone, d'une dangereuse fievre. L'an 1594. Melchior Escola, d'une maladie mortelle. L'an 1595. Paula Rossignuola desesperée des Medecins. L'an 1600, Hierôme Buxades Jurisconsulte, d'une playe au pied fort dangereuse. L'an 1602. le même avoit été long-temps travaillé d'une fiévre quarte: & comme une nuit il s'entretenoit avec sa femme de la sainteté de Perez, & imploroit son secours, l'un, & l'autre sentirent dans leur chambre, une odeur fort douce, & le mari fut delivré de sa fiévre. L'an 1606. Paula Baruta, femme de Hierôme, du peril de l'enfantement. Enfin pour en laisser plusieurs, Hierôme Burg, Apotiquaire de Barcelone, fut entierement soulagé d'une perilleuse maladie.

XCIX.

Aprés la mort de Perez, une cruelle peste attaqua Barcelone, & lors qu'entre les autres, Elizabeth Solera s'en vit affligée, elle vint à son sepulchre: & tandis qu'elle y implore son secours, pour sa santé, il lui apparut, & l'assura qu'elle ne mourroit pas de cette maladie. En effet, elle en fut guerie peu de temps aprés.

C.

Plusieurs Ouvrages qu'il a composez.

Ce saint Homme a composé plusieurs beaux Ouvrages, d'un esprit tout Apostolique, & principalement un, *de la Maniere de Prêcher*. Un autre, *d'Explication de quelques Passages des Cantiques*. Un autre, *de la Conception Immaculée de la Vierge*. Un autre, *d'Annotations sur la Vie de la Princesse de Parme*. Un autre, *de la Vie Eremitique*. Un autre, *de la Louange de la Chasteté*. Un autre, *de la Frequente Confession, & Communion*. Un autre, *des Enseignemens salutaires*. Un autre, *contre les Dances, & les au-*

tres *Vanitez du Monde*. Un autre, *de l'Oraison Mentale*, dont il a pleinement illustré le Christianisme, & la Vie Religieuse.

VIE ET ACTIONS

DE F. RANIERO DU BOURG SAN SEPOLCHRO, LAIC.

Comme sa femme mourut, la premiere nuit de ses Nopces: & comme il entra Vierge dans l'Ordre des Capucins.

CI. E dernier enfin, qui éclaira des splendeurs de sa sainteté, & de ses Miracles la Province d'Ombrie, dite de S. François, fut F. Raniero du Bourg de San-sepolchro, Laïc, éclatante Perle de la Religion Seraphique, dont les actions ayans été si belles, & la vie si illustre, par tant de vertus, & de Miracles, que sa Beatification a été souvent proposée à Rome. Il est bien juste que nous les écrivions plus exactement.

CII. F. Raniero, qu'on appelle communément de San-sepolchro, Ville considerable du Grand Duc de Toscane, naquit dans une Montagne dite la Battuta, en une Villette appellée Prato, éloignée de quatre milles de San-sepolchro, d'honnêtes parens, & bien vertueux. Son pere s'appelloit Novello, & sa mere Gentile, tous deux d'un village de la vallée de Rosellé, dite Calipardi. Ils desirerent qu'à son baptême on le nommast Santo, comme déja separé par l'Esprit de Dieu, du sein de sa mere, à dessein qu'étant l'origine de la grandeur Celeste de sa maison, il porta dans son nom, comme sur son frontispice, l'image dépeinte de sa future sainteté. A mesure que cét enfant croissoit en âge, il augmentoit en crainte de Dieu, en respect pour les choses saintes, & en obeïssance envers ses parens: & comme ces vertus le faisoient fort agreable aux yeux du Ciel, elles le rendoient tres-aimable à ceux des hommes. Lorsqu'il étoit encore enfant, & qu'il meditoit, autant que lui permettoit son âge, la Passion de Jesus-Christ, il avoit coûtume de reciter tous les jours, cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*, à la gloire des cinq playes. Un jour, qu'il n'avoit pas encore achevé de satisfaire à cette priere, qu'il n'obmettoit jamais, il voulut ramener au troupeau un bœuf assez furieux, crainte qu'il ne fist mal à d'autres, & il se trouva embarrassé de ses cornes, qui l'éleverent assez haut, avec un peril assez evident de sa vie: ce qu'il attribua à la faute qu'il avoit commise, contre sa bonne coûtume, de ne pas achever sa priere. Il alla aussitost la reciter, avec toute la devotion qu'il put, & retournant au bœuf, il le trouva si doux, & si domestique, que depuis, il le conduisoit sans peine, par tout où il vouloit.

Dés son enfance il s'applique à la devotion.

CIII. Lorsqu'il fut dans sa jeunesse, il se loüa à Hierôme Mancinello, pour garder ses bœufs, & toutes les nuits il alloit au Convent des Capucins de Monte-Casalé, éloigné de deux milles, par d'âpres montagnes, & des chemins fort difficiles, où il se mettoit à genoux devant la porte de l'Eglise, au temps que nos Freres chantoient leurs Matines, qu'il entendoit avec une merveilleuse pieté, sans se lasser ni des chemins si penibles,

bles, ni d'un travail si ordinaire, qu'il consacroit si genereusement au service de Dieu. Souvent même durant le jour, on le voyoit dans cette Eglise, les bras tendus en croix, y offrir ses prieres à JESUS-CHRIST, & à la sainte Vierge, avec une devotion singuliere. Comme cette grande pieté croissoit toûjours en lui, il acquit tant de pureté d'ame, qu'il eust mieux aimé mourir, que de l'alterer des moindres pechez. D'où vient que le maître qu'il servoit, l'ayant établi à garder sa vigne, & un de ses parens y ayant cueilli un petit pannier de raisins, il voulut qu'il s'en payast sur ses gages, pour reparer ce dommage.

CIV.

Estant marié il demande à Dieu la conservation de sa virginité, & il l'obtient.

Il avoit dix-huit ans seulement, lorsque son pere le maria, & quoi qu'il eust aversion du mariage, il s'y soûmit toutefois, pour obeïr à son pere. Mais comme il avoit resolu de demeurer toûjours Vierge, il supplioit instamment Dieu, de conserver sa virginité, & il lui promit, qu'un mois durant, en consideration de cette faveur, il serviroit pour son pur amour, & sans recompense d'argent, à nôtre Dame de Laurette. Dieu accorda sa priere, & lorsque le soir de ses nopces il soupoit avec son épouse nouvelle, son pere, & plusieurs de ses parens, elle mangea une si grande quantité de panade boüillie, que les Italiens appellent *Maccaroni*, que la nuit même, ne pouvant plus respirer, elle mourut toute étouffée : & ainsi Santo libre de son mariage, satisfit à son vœu de Nôtre-Dame de Laurette.

CV.

En ce Temps-là le Bourg de Prato fut affligé d'une si horrible peste, que son pere, & sa mere en moururent, & ne lui laisserent qu'une sœur appellée Marie. Aprés donc qu'il fut retourné chez lui, il n'étoit plus embarrassé que de cette fille, & la recommandoit fortement à la sainte Vierge; lors qu'un jour il la prioit plus ardemment pour sa sœur, elle lui apparut avec ces paroles; Pourquoi, Santo, vous inquiettez-vous pour vôtre sœur, il suffit que j'en aurai soin, ne vous en mettez plus en peine; travaillez seulement à me servir, & tâchez de meriter mon secours : ce qu'ayant dit elle se retira au Ciel, & laissa sur la terre Santo, si consolé d'esprit, qu'il ne pensa plus qu'à pratiquer les vertus, & qu'à mieux servir JESUS-CHRIST.

CVI.

Il arriva qu'alors, on fit un spectacle au peuple de San-sepolchro, des Actions, & de la Vie du bien-heureux Raniero, Citoyen de leur Ville, qui ayant éclatté dans l'Ordre des Freres Mineurs, par les splendeurs de sa sainteté, brilloit encore dans l'Eglise des Conventuels, par l'éclat de son saint corps, qu'on y conservoit incorruptible. Nôtre Santo fut si touché de ce spectacle, qu'aussi-tost à sa veuë, il resolut de combattre sous les ordres de saint François, & de passer à nôtre Réforme. Ce fut l'an mil cinq cens trente & un, quatre années aprés l'Etablissement des Capucins, que Santo vint trouver au Convent de Monte-Casalé, Pere Loüis de Capranica, Commissaire General établi dans l'Ombrie, par Pere Loüis de Fossombrono, qui depuis que Pere Mathieu de Bascio avoit renoncé au Generalat de nôtre Reforme, en avoit le Gouvernement, & il lui découvrit son dessein, d'être de sa Reforme, dont il lui donna l'Habit, avec le nom de Frere Raniero. Et ainsi ce saint jeune homme, qui comme une petite Perle, demeuroit cachée, dans la fange de ce Siecle, fut mise au fondement de la Religion Seraphique. Nôtre Reforme alors étoit agitée de plusieurs tempêtes, & en devoit souffrir de plus furieuses. JESUS-CHRIST donc permit, que F. Raniero fut placé, comme une Pierre pretieuse, dans ses premiers fondemens pour lui servir d'appuy, avec les autres Pierres, dont Isaïe a dit, *Paupercula tempestate convulsa, ecce ego* Isaïe 54.

Il entre parmi les Capucins.

ſternam, per ordinem lapides tuos, & fundabo te in ſapphiris, & ponam jaſpidem propugnacula tua..

CVII. F. Raniero avoit vingt ans, lorſqu'il commença ſon Noviciat à Narni, où pour ſe rendre un fondement ſolide de la ſtructure de nôtre Reforme, il fut frappé de tant de coups de marteau, des tentations du Diable, que la maigreur, & l'abbatement de ſon viſage, montroient bien la triſteſſe, & l'inquietude de ſon ame. Le Soldat de Jesus-Christ combat ſans rien ceder à ſes ennemis de l'Enfer: & comme il n'avoit point encore d'autres armes, il ſe deffend par ſes larmes, & par ſes prieres, juſqu'à ce qu'enfin il fait profeſſion, aprés ſa victoire: mais quoi qu'alors il fut delivré de ſes tentations, il ne fut pas long-temps ſans une autre épreuve: & dés la ſortie de ſon Noviciat, Dieu l'éprouva d'un autre genre de guerre, aprés avoir été le vainqueur des Demons, parce qu'auſſi-toſt qu'il fut Profez, il ne changea que de combat, & fut obligé de ſouffrir une ulcere ſi dangereuſe à la tête, qu'on craignit, qu'elle n'alteraſt bientoſt ſa cervelle. Comme il endura pluſieurs mois cette fâcheuſe incommodité, ce nouveau Saphir de la Religion, poli par ces deux tentations, commença de briller par les ſplendeurs de ſes Vertus.

Le Diable l'attaque de pluſieurs tentations

De la profonde Humilité de F. Raniero.

CVIII. L'On vit d'abord éclater en lui, la lumiere de ſa profonde Humilité, non pas celle ſeulement, qui procede de la connoiſſance de ſoi-même, dont l'ame éclairée des ſplendeurs Celeſtes, connoiſt de ſorte ſes propres foibleſſes, qu'elle s'abaiſſe plus profondement: mais encore celle, dautant plus ſublime, qu'elle eſt plus profonde, qui ſe glorifie dans le mépris, & les abbaiſſemens, avec autant de joye, que la ſuperbe du Siecle paſſionne la vaine gloire. Cette derniere eſt la parfaite, & la veritable Humilité, dit S. Bernard, aprés S. Gregoire, & elle procede plus de l'affection de la Volonté, que des lumieres de l'Entendement. C'étoit celle qui éclatoit davantage dans nôtre F. Raniero, comme il le fit connoître, dans pluſieurs occaſions, dont il fut toûjours plus ſaintement paſſionné, que les Gens du Monde, ne le ſont de l'honneur, & des vanitez. Il ne lui ſuffiſoit pas de reſiſter aux deſirs des loüanges, & de mépriſer à la façon des Apôtres, la hauteur de cette gloire, qui, comme dit Tullius, anime les grandes ames, aux plus belles actions. Mais fort inſtruit de cette ſainte Philoſophie, que la vraye gloire du Chrétien, doit conſiſter dans la Croix de Jesus-Christ, il ne s'eſtimoit jamais plus glorieux, que lorſqu'il banniſſoit de ſon eſprit tous les ſentimens, & toutes les penſées de la vaine gloire. Son principal ſoin étoit de ſe croire, & de s'appeller le moins conſiderable, & le plus grand pecheur de tous, de s'abaiſſer ſous leurs pieds, d'entreprendre avec zele les emplois plus vils des Convens, plus volontiers que les plus illuſtres, & de cacher, autant qu'il pouvoit, les faveurs qu'il recevoit de Dieu. D'où vient que ſi l'obedience ne l'y obligeoit, il ne vouloit pas faire le ſigne de la Croix ſur les malades, qui recouroient en grand nombre à lui, de pluſieurs endroits de l'Ombrie.

Quelle eſt la parfaite humilité de F. Raniero.

CIX. L'Humilité de ce grand Serviteur de Dieu fut ſi ingenuë, que ſi les malades s'agenoüilloient devant lui, pour en recevoir le ſigne de Croix, dont ils le ſollicitoient ſi ardemment, il ſe mettoit à genoux comme eux,

par une ingenieuse dispute de l'Humilité, & tâchant de se dégager de leurs demandes; Pourquoi, leur disoit-il, voulez-vous être benis d'un signe de Croix, du plus miserable de tous les pecheurs? croyez-moy, mes amis, je n'ay aucune vertu, qui vous puisse être utile; quittez donc cette vaine opinion, que vous avez de moi, puisqu'on ne doit point attendre de secours d'un miserable, qui a plus besoin de vos prieres, que vous n'avez des siennes. Il leur repetoit souvent ces paroles, & ils en tiroient toûjours une consequence plus ferme, de sa parfaite humilité, qui bravoit si constamment tout l'honneur des hommes. Si quelqu'un aprés être gueri par son Signe de Croix, l'en remercioit, il lui disoit aussi-tost; Ha pauvre homme! que faites-vous? me croyez-vous autheur de cette santé? c'est Dieu, qui vous l'a renduë, rendez-lui donc vôtre reconnoissance, & non pas à moy, qui ne suis qu'un neant; & il avoit tant d'attachement à ce mépris de lui-même, qu'il dit un jour à un de ses amis, que les honneurs des peuples lui étoient si incommodes, qu'il eust mieux aimé être abismé cent pieds sous la terre, que d'en recevoir de la gloire. Enfin c'est une voix publique, qui procede même du procez de sa sainte vie, qu'on ne remarqua jamais en lui que de l'abaissement, & de l'humilité: d'où l'on peut conclurre, que ce vray Disciple de JESUS-CHRIST, apprit de lui cette parfaite vertu d'humilité, comme il le lui commandoit par ces paroles; *Discite à me, quia mitis sum & humilis corde.*

Il ne s'attache qu'à l'humilité, & il méprise toutes les loüanges.

S. Matt. 11. chap.

De l'Obedience, Chasteté, Mortification, Pauvreté & Charité du F. Raniero envers le prochain.

CX.

L'Obedience de F. Raniero, qui sortoit de son humilité, comme la fille de sa mere, comme le rayon de son soleil, & comme l'éclat de son diamant, ornoit de sorte son ame, que non seulement il se montroit soûmis à ses Superieurs, mais encore, selon le conseil de l'Apôtre, à toute humaine creature, pour l'amour de Dieu. En effet, il avoit tant de douceur d'esprit, qu'il ne desiroit rien avec plus de passion, que d'obeïr à tous sans discernement. Dieu même montra par un miracle, combien il aggréoit cette parfaite obeïssance, que F. Raniero rendoit aux Superieurs. Nôtre General étoit au Convent de Monte-Casalé, & il donna des lettres pressées à F. Raniero, pour les porter à Amelia, où pour arriver avec plus de diligence, & mieux obeïr à son General, il partit au temps des Matines: Amelia est éloigné de Monte-Casalé d'environ soixante & cinq milles, & le pieton le plus viste, n'en peut faire le chemin qu'en trois jours, & pourtant il l'acheva en six heures, emporté qu'il fut d'un lieu à un autre, sur les aîles Celestes de l'obeïssance; de sorte que lorsque les Freres, surpris de cette merveille, lui demanderent, comment il avoit pu faire tant de chemin en si peu de temps, il ne leur faisoit que cette seule réponse, qu'il n'avoit rien eu alors dans l'esprit, que d'accomplir promptement son obeïssance. Il sembloit n'avoir ni choix, ni liberté dans toutes les choses, mais ne s'attacher qu'à celles, que lui ordonnoient ses Superieurs, & même ses inferieurs. Le Cardinal Protecteur lui permit un jour de choisir un Convent, & jamais il ne put l'obliger d'en prendre un autre, que celui qu'on lui donneroit par obeïssance, parce qu'il sçavoit bien, que l'Obedience, est l'interprete des volontez Divines, & qu'on peut toûjours

Sa parfaite Obeïssance est autorisée d'un miracle.

se tromper dans son propre choix; il ne choisissoit donc jamais quoi que ce fust, il s'en rapportoit toûjours aux ordres de ses Superieurs.

CXI. Dieu par une vision fait paroître sa virginité.

La Chasteté est la compagne inseparable de l'Humilité &, de l'Obeïssance, & elle brilloit avec tant d'éclat dans ce Sapphir mysterieux de la Religion F. Raniero, que non content d'une pureté commune, & du Celibat, il conserva jusqu'à la mort inviolablement, la fleur épurée de sa virginité, qu'il apporta du sein de sa mere, au sentiment de tous; ce qui parut aprés sa mort, à un Frere, qui lors qu'il faisoit Oraison, vit F. Raniero, entre les Chœurs des Vierges, avec une palme à la main, comme toutes les autres: mais la sienne lui paroissoit plus haute; & plus glorieuse, comme celle d'un homme, qui avoit combattu, & triomphé si genereusement pour la gloire de sa virginité: & cela bien justement, puisque comme il l'avoüa lui-même un jour, à un Frere de ses amis, qu'ayant été plusieurs années fort attaqué de salles pensées, dont le Demon le sollicitoit toûjours à l'impureté, qu'il avoit vaincuës par ses abstinences, ses macerations, & ses autres austeritez, il avoit enfin obtenu de Dieu, qu'aprés le triomphe de son ennemi, il joüist du repos d'esprit jusqu'à sa mort, & ne ressentist plus les revoltes d'une chair rebelle.

CXII. Il dompte sa chair par des austeritez.

Crainte même, que l'éclat de sa chasteté ne fust terni par les tenebres d'une concupiscence charnelle, il le conserva, l'accrut, le combla par tant d'austeritez, de jeûnes, de veilles, & de mortifications de son corps, que non content des rigueurs extrêmes de ces premiers temps, dont la Reforme des Capucins excelloit, au dessus des autres, par tant de severité de vie, qu'elle sembloit disputer avec la nature même des corps plus robustes, il accabloit le sien de mortifications plus rigoureuses, l'abbattoit de disciplines plus rudes, l'extenuoit d'abstinences plus austeres, & l'affoiblissoit de plus longues veilles. Mais à cause que par la ferveur de ces temps-là, il ne gardoit pas dans ses rigoureuses austeritez, cette mediocrité, qui est entre le trop, & le trop peu, que même il excedoit toutes les mesures: il tomba dans des maladies, qui l'obligerent bien, de reprendre la vie commune des autres Freres.

CXIII. Sa pauvreté fut toûjours sans mesure.

Mais, que dirons-nous de la splendeur de sa Pauvreté, puisque celle qu'on observoit si rigoureusement, dans les commencemens de nôtre Reforme, qu'à peine y admettoit-on le necessaire à la vie, fut gardée par F. Raniero jusqu'à la mort, avec tant d'exactitude, & d'integrité, qu'il ne voulut avoir à son usage quoi que ce fust, que ne lui permettoit pas sa Regle: & il se servoit même des choses permises, avec tant de vileté, & d'esprit de pauvreté, toute la plus resserrée, que tous voyoient bien, qu'il n'avoit aucune attache de desir aux choses du monde, & qu'il eust plûtost manqué de toutes, que de les posseder par usure. Je ne dis rien de sa simplicité, de sa candeur d'ame, de sa benignité, de sa mansuetude, de sa patience, & de ses autres vertus, qui brilloient en lui, comme dans un Sapphir Celeste, si parfaitement, que lui paroissant comme naturelles, elles le representoient aux autres, comme un homme de l'autre vie. La charité pourtant, qu'il témoignoit au prochain, doit être icy bien considerée, puisqu'elle éclattoit d'autant plus, qu'elle approchoit davantage de celle de l'Apôtre, qui disoit; *Quis infirmatur, & ego non infirmor, quis scandalisatur & ego non uror.* En effet, quoique la mediocrité soit loüable, dans toutes les vertus, celui qui aura plus de charité, meritera plus de loüanges. Mais celle dont F. Raniero brûloit pour tous ses prochains, étoit si fort démesurée, que selon le conseil de l'Apôtre, il se réjoüissoit avec les joieux, il pleuroit avec les tristes, &

2. Aux Corinth. 11. chap.

il avoit des rejoüissances, & des tristesses communes à tous les autres, soit dans leurs prosperitez, soit dans leurs disgraces; parce que s'il rencontroit quelqu'un ou pressé de misere, ou accablé de douleur, ou abattu par quelque accident, il versoit tant de pleurs avec lui, il l'aymoit avec des entrailles si tendres de pieté, & le consoloit avec tant de douceur de paroles, qu'il ne sortoit jamais d'auprés de lui, sans quelque consolation Celeste: & même non content des discours, il prioit quelquefois ardemment pour lui, & lui obtenoit des secours de Dieu, comme nous le dirons plus amplement. Il eut soin des malades avec des affections si tendres de mere, que dans les commencemens de nôtre Reforme, lors que les Capucins servoient à Rome, les Incurables de l'Hôpital de S. Jacques, il y fut employé avec les autres Freres, & y servit avec tant de soins, & de diligence, l'espace de quelques années, qu'il laissa à tous les Suivans, un exemple merveilleux de sa charité. Mais il fut si liberal, & si prodigue à l'endroit des pauvres, que lors qu'il étoit Portier, ou Quêteur, il n'en refusa jamais un seul à la porte, ou dans les questes. Enfin tous les Freres admiroient, la charité qu'il avoit pour eux, dans tous les Convens; si quelqu'un avoit besoin de lui, il n'attendoit pas qu'il lui demandast ses services, mais prevenant sa parole, par une ingenieuse sollicitude d'esprit, & les ardeurs d'une veritable charité, il lui offroit tous ses secours. Son soin principal étoit de porter de l'eau, & du bois à la cuisine, de travailler au jardin avec le jardinier, & selon l'Apôtre, de partager le travail des autres.

Sa charité étoit commune à l'endroit de tous.

De l'Amour de Dieu, qui brûloit dans le cœur de ce grand Serviteur de Jesus-Christ.

Mais à cause, comme enseigne S. Gregoire, que l'amour du prochain, est l'aliment de l'Amour de Dieu, *Nam tunc pleniùs, in dilectione Dei proficimus, si in ejusdem dilectionis gremio, priùs proximi charitate lactamur.* Nôtre Saphir Seraphique brilla de tant de splendeurs de la charité fraternelle, & il fust embrazé d'une flamme si ardente de l'amour de Dieu, que comme s'il eut oublié toutes les choses, il s'élevoit continuellement en lui, & ne pensant qu'à lui, & qu'à ses mysteres, il lui étoit si fort uni d'esprit, que souvent hors de lui-même, sans prendre garde à ce qu'on faisoit en sa presence, il paroissoit au milieu des hommes, converser avec les Anges. D'où vient que comme il reconnut, qu'une Oraison fort assiduë, dont l'ame est embrazée, par contemplation des choses Divines, excitoit dans un Religieux plus d'amour de Dieu, par la frequence de son Oraison, il arriva à ce degré de charité, que souvent, soit qu'il priast, soit qu'il s'entretinst avec les autres, des choses Divines, il éprouvoit des ravissemens, & des extases prodigieux. CXIV.

Moral 7. l. chap. 10.

Ce fut son ancienne coûtume, de faire Oraison, depuis la premiere jusqu'à la seconde, & la troisiéme heure de la nuit, & puis aprés un peu de sommeil, il se levoit pour prier, avant les Matines: & lors qu'elles étoient achevées, il prioit ordinairement jusqu'au jour, & alors il recevoit de Dieu plusieurs faveurs, comme dit le procez, qu'on fit de sa vie, à Todi, & à Gubbio. En voici des exemples. Il étoit si devot à son Sauveur Enfant, qu'il étoit tout attendry, à la seule prononciation de son Nom auguste, & à la moindre reflexion, qu'y faisoit sa memoire. Jesus-Christ donc plein de bontez, qui donne facilement des consolations à ses amis, & aux Vierges particulierement, comme étoit F. Raniero, CXV.

lors que la nuit de Noël, où il avoit veillé en Oraison jusqu'aux Matines, il demande instamment à Dieu, au Convent de Gubbio, qu'il lui apparoisse, dans le même âge, & la même forme, qu'il nâquit dans son étable, comme un enfant, & qu'il l'en conjure à force de larmes, & de prieres, il ne voulut pas que les soûpirs, & les Vœux de son Serviteur fussent vains, parce que tandis qu'il prioit ardemment, dans sa cellule, avant les Matines, Dieu lui paroît, par imagination peut-être, avec la même figure, qu'il avoit dans l'étable de Bethlehem, & cette veuë amollit, comme de la cire son cœur, de maniere que tout embrazé de son amour, il le receut entre ses bras, lui imprima tant de baisers, l'embrassa si étroittement, & le moüilla de tant de larmes, que comme s'il eust été enyvré de plaisirs Celestes, il ne croyoit pas devoir esperer d'autre beatitude. Aprés que F. Raniero, eut été une heure toute entiere, dans la joüissance de ces douceurs Celestes, on sonna les Matines, ce qu'entendant, & l'Enfant JESUS ne s'en allant pas, il eust bien voulu joüir toûjours de sa presence, & satisfaire à la coûtume de nos Constitutions, qui ordonnent aux Freres, de venir aux Matines, il descend au Chœur avec le petit JESUS entre ses bras, qu'il couvroit de son manteau, & il goûta sa douce presence, & ses tendres embrassemens, jusqu'à ce que les Matines fussent commencées, ce Celeste Enfant disparut alors, & laissa F. Raniero, dans une joye de cœur, & d'ame, qu'on ne peut expliquer de paroles.

Il reçoit dans son sein l'Enfant JESUS.

CXVI. *Il cherche le petit Jesus dans les Dortoirs.*

Il eut depuis tant de familiarité, avec l'Enfant JESUS, qu'une autre fois au même Convent de Gubbio, rencontrant dans les Dortoirs, P. François de Castelrigone Prêtre, sur le soir, il lui demanda, avec quelque empressement, où étoit l'enfant Celeste; Je ne l'ay point veu, lui répondit-il; il n'y a pas long-temps, lui repartit F. Raniero, que je l'ay consideré, se promener ici, & se presenter à moi tout joyeux. Mais helas! je ne sçay plus maintenant où il est allé, & alors il parut le chercher avec tant d'inquietude, comme l'Epouse des Cantiques, que comme s'il eust perdu le sens, il alloit, & couroit même, haut, & bas par les dégrez, de Dortoir, en Dortoir, & dans les autres lieux du Convent, sans prononcer d'autres paroles, qu'ô! ô! ô! ô! Il étoit en effet avantagé de tant de simplicité d'ame, qu'agité principalement des saillies de l'amour de Dieu, il cherchoit le petit JESUS, avec les hommes.

CXVII.

Une troisiéme fois, la veille de Noël, au Convent de Todi, il rencontra tout empressé, F. Benoist de Guardeggia Laïc, & comme il lui demanda, ce qu'il cherchoit, avec tant d'inquietude, il lui répondit tout hors de lui-même; Je cherche mon petit Enfant, avec sa Mere, & jusqu'à ce que je les trouve tous deux, je n'auray point de repos. Le lendemain F. Benoist le rencontrant, lui demanda, s'il avoit la veille, trouvé son Enfant; En doutez-vous, lui répondit-il, & je l'ay veu tout joyeux, avec sa Mere. Ce que lui disant, comme s'il eust tenu le petit JESUS entre ses bras, il le pressoit sur son cœur, avec de tendres embrassemens, qui marquoient la joye, que sa presence lui avoit donnée. Comme un jour il travailloit, au même Convent de Todi, à reparer une mazure toute ruinée, dont il devoit faire le fondement, d'un gros caillou, que n'eussent pû remuer dix hommes, il prit alors l'occasion, de l'absence du Compagnon, qui lui servoit de maneuvre, & pria le petit JESUS, de l'aider, à placer cette pierre; Cét Enfant descendit aussi-tost du Ciel, & la jetta, comme elle devoit être, avec lui; ce qu'il apprit à son Compagnon qui revint, & qui lui demanda, comment il l'avoit remuée; Ne vous étonnez pas, mon Frere, lui dit-il, si cette pierre est à sa place,

Il ajuste un gros caillou avec le petit Jesus.

mon petit Enfant, & moi l'y avons placée. Le procez de sa vie fait à Todi, & à Gubbio, témoigne publiquement, qu'il receut souvent entre ses bras le petit JESUS.

CXVIII. Cette frequente veuë de l'Enfant JESUS, avoit embrazé tant de flammes de charité, dans l'ame de F. Raniero, qu'à la moindre parole qu'il en entendoit, & au moindre discours qu'on en faisoit en sa presence, il en ressentoit tant de joye, qu'il ne pouvoit retenir son ris, ses gestes, & même ses tressaillemens. On peut remarquer ici, ce que Virginia Savelli, Marquise de Cetona, déposa dans le procez de sa sainte vie; qu'étant avec lui, & l'entretenant de choses spirituelles, elle lui dit, qu'une Religieuse de S. Vincent de Prato nommée Catherine, lors qu'elle prioit la veille de Noël, avoit receu de Dieu cette grace, qu'elle avoit porté dans ses bras, le petit JESUS. Aussi-tost que F. Raniero sceut cette merveille, il se leva de son siege, & fut surpris de tant d'amour, envers ce Divin Enfant, que les yeux élevez au Ciel, & l'esprit hors de lui-même, il fut élevé bien haut de terre dans l'air, où il demeura la troisiéme partie d'une heure.

La seule reflexion à l'Enfant Jesus, ou sa seule prononciation, le ravissent en extase

CXIX. Lors qu'on bâtissoit à Assize nôtre nouveau Convent, les Freres logeoient dans l'hospice, & tandis que F. Raniero étoit à table avec eux, on sonna les cloches de la Ville, pour témoigner la joye, qu'avoient tous les Peuples, pour la Promotion de Sixte V. au Pontificat. F. Nicolas de Trievi Laïc, prit cette occasion des cloches, pour dire à F. Raniero; Vous entendez le son de ces cloches, dites nous de grace, ce qu'il signifie? il répondit, alors plus simplement, qu'on ne l'avoit interrogé; Je n'en sçay rien, mon Frere, n'entendez-vous pas, repartit ce Frere, qu'elles disent en leur voix de cloches, petit Enfant le plus beau de tous. La poudre à canon touchée d'une méche en feu, ne s'embraze pas plus promptement, que F. Raniero s'enflamma tout entier, à la seule parole de l'Enfant, qu'on lui prononça; il laissa son repas, se leva de table, embrassa le Frere qui mangeoit proche de lui, & comme s'il eust été hors de soi-même, il fut quelque temps en silence, tout abîmé dans les ardeurs de sa charité.

CXX. Un jour à Todi, il faisoit Oraison chez une Dame de Qualité, & de vertu de la Ville, en presence d'une image de la sainte Vierge, qui portoit son Fils entre ses bras, & à la veuë de toute la Famille de cette Dame, qu'on nommoit Paula Benedettonia, il fut ravi en extase l'espace d'une heure, les yeux toûjours sur l'Enfant JESUS, comme un témoignage assuré, qu'il étoit la source de toutes ses faveurs: A son retour d'extase, il pria cette Dame, de conserver soigneusement cette image, à cause qu'elle ressembloit fort à la Vierge sainte, comme l'avoit bien considerée un homme, sans se nommer lui-même. D'où l'on peut conclure, qu'au sentiment de tous, il jouït souvent, de la presence de la sainte Vierge.

De la grande devotion de F. Raniero à la sainte Vierge, & à la Passion de JESUS-CHRIST: *& comme le Diable le tourmentoit en plusieurs manieres.*

CXXI. FRere Raniero étoit si devot à la Vierge, que recitant tous les jours son Chapelet, lors qu'il prononçoit ces paroles *Maria Mater Dei*, il étoit contraint de s'emporter en des saillies d'amour de Dieu, dont il ne pouvoit retenir les ressentimens. D'où vient qu'il animoit tous ceux qui

converſoient avec lui, à reverer la Vierge ſainte, à dire tous les jours ſa Couronne, & par un certain nombre de *Pater noſter*, & d'*Ave Maria*, à honnorer ſes douleurs. Enfin tandis qu'il vêcut, il aima ſi tendrement, & ardemment l'Enfant Jesus, & ſa divine Mere, qu'on lui trouva dans le fiel, aprés ſa mort, une petite pierre, où étoit gravée la figure de l'un, & de l'autre, comme nous dirons plus amplement.

CXXII. Outre ces frequentes apparitions du petit Jesus, & de ſa ſainte Mere, F. Raniero joüit encore, lorſqu'il prioit au Convent de Norſia, de la veuë, & des entretiens de nôtre P. S. François, comme le témoignent les deux procez de ſa ſainte vie. Je repete ici, ce que j'ay dit l'an 1558. de nos Annales, à la conſolation, & à l'exemple de pluſieurs des Nôtres, de la Benediction que Dieu donna lui-même, à ceux de nos Freres, qui avoient jeûné le Carême de l'Epiphanie: & à cauſe que nous ne ſçavions pas alors, le nom, ni du Convent, ni de Frere Raniero, nous ne fiſmes qu'imparfaitement ce recit, écrivant ſeulement que ſur la fin de l'Année 1558. une image d'un Crucifix de bois, donna d'une main qui ſe détacha de ſa Croix, la Benediction aux Freres qui la demandoient à genoux, aprés leur jeûne de l'Epiphanie, dans la Province d'Ombrie; nous ajoûtons donc ici, que ce fut au Convent de Gubbio, où étoit F. Raniero, comme il l'a fort ſouvent témoigné.

CXXIII. Lorſqu'il diſoit les Oraiſons Dominicales, que la Regle ordonne, pour Office Divin à nos Freres Laïcs, il étoit ſi tranſporté d'amour, à ces paroles principalement, *Pater noſter, & fiat voluntas tua*, qu'il couroit de côté, & d'autre, comme s'il euſt été ivre: Ce qui lui arriva cheminant un jour, avec P. Lactance de Terni Prêtre, le Pere marchoit le premier, & Frere Raniero le ſuivoit, à deſſein de reciter ſes Veſpres; mais lorſqu'il eut commencé ces paroles, *Pater noſter*, il s'embraza, de ſorte qu'il fut obligé de les repeter ſouvent, avec une ferveur merveilleuſe, & lors qu'il profera ces ſuivantes *fiat voluntas tua*, il fut animé d'un eſprit ſi brûlant, que courant d'un pas precipité, au P. Lactance, il l'embraſſa fort étroittement, pour preuve, qu'il joüiſſoit de grandes douceurs Celeſtes.

CXXIV. Il avoit tant de ſentiment, pour la Paſſion de Jesus-Christ, que cloüant l'image d'un Crucifix de bois ſur une Croix, qu'il avoit fait preparer toute neuve, au Convent de Gubbio, il reflechit ſi amoureuſement au veritable Crucifiement de Jesus-Christ, que firent autrefois les Juifs, avec tant de barbarie, il en eut même tant de douleur, & de reſſentiment, que s'il l'euſt veu de ſes propres yeux. Son Sauveur alors permit, que tant de Sang ſortit des playes de ſes mains, & de ſes pieds, que coulant ſur la Croix, il ſe répandit juſques dans ſa manche. Mais entre les myſteres de la Paſſion, il reveroit particulierement, celui de la Flagellation douloureuſe de ſon Dieu écorché, de maniere qu'en reconnoiſſance d'une douleur ſi extrême, que cauſerent à un corps ſi delicat, au ſentiment de quelques Peres contemplatifs, ſix mille ſix cens ſoixante ſix coups de foüet, il déchira fort ſouvent ſon corps, à force de ſes cruelles diſciplines, des ſix heures entieres, comme l'aſſure le procez de Todi. Dieu fit paroître, aprés ſa mort, combien lui avoit été agreable, cette ſi cruelle repreſentation de la Flagellation de ſon Fls, ſur le corps de ſon Serviteur F. Raniero: en voici le Miracle. Aprés qu'il fut mort, on l'ouvrit, & dans ſon fiel, on trouva une pierre, où l'on voyoit gravée, l'image de la Colomne de Jesus-Christ, teinte de ſon Sang, & la figure de nos diſciplines, que ſon cœur repreſentoit fort bien imprimée, pour apprendre à tous à venerer ce Myſtere.

Un Miracle montra ſon ardeur envers la Paſſion de J. C.

CXXV. Comme le Diable reconnut, que tant de vertus, & de dons de F. Raniero,

niero, naissoient en lui, y croissoient, & s'y entretenoient de son oraison, dont il enrageoit, il fit tous ses efforts, pour le troubler dans son exercice: de sorte qu'il lui apparoissoit souvent sous diverses formes, quelquefois grinçant les dents, d'autrefois en riant, tantost lui faisant violence, & tantost le tirant par l'habit, il le faisoit tourner de côté, & d'autre: mais cét Athlete de JESUS CHRIST, comme fort experimenté dans cette sorte de combat, evitoit les ruses de son ennemi, & sans quitter la carriere, il s'animoit plûtost à vaincre le Diable, & à le percer des traits plus embrazez de ses oraisons. Une nuit il prioit dans sa chambre, & comme le Demon l'importunoit de differentes manieres, pour mieux eviter ces attaques, il descendit à l'Eglise, comme dans le Tabernacle de Dieu: ce que le Diable souffrit avec tant de rage, qu'il prit de furie, les deux cierges des pyramides du grand Autel, & les lança contre lui: mais comme ils furent retenus par le balustre, ils ne firent point de mal au Serviteur de Dieu, & ne lui causerent que de la risée.

CXXVI. Avec le signe de la Croix, il chasse les Diables des Corps.

Quoique le Diable fit tous ses efforts, il n'avançoit rien contre Frere Raniero: & même dans ces combats continuels des Demons, il receut de Dieu ce pouvoir contr'eux, que d'un signe de Croix, il les chassoit des corps de leurs Possedez. Comme il fit particulierement à Todi, en faveur d'une jeune fille, appellée Antea d'Antonoro, qui fut travaillée si cruellement d'un Diable, l'espace de dix ans, qu'elle faisoit compassion, & donnoit horreur à tous ceux, qui la regardoient. Il la fit mettre à genoux, plaça sa droite sur sa tête, & sa gauche sur son estomach, aprés quelques prieres la benit d'un signe de Croix, & en un moment le Diable se retirant, la laissa si libre, que depuis il ne la posseda plus. Enfin son oraison eut tant de force, que lorsqu'il demandoit quelque grace à Dieu, il voyoit le Ciel aussitost s'émouvoir, & tous les Saints joindre, au Trône de sa Majesté, leurs prieres aux siennes, comme autrefois il l'avoüa, à un Frere de ses amis.

De plusieurs Miracles que fit F. Raniero en faveur de quelques Aveugles, & d'autres malades des yeux.

CXXVII.

PUisque nous sommes tombez insensiblement, sur les Miracles de F. Raniero, il faut nous y arrêter quelque temps, afin qu'on connoisse clairement par leur recit, quelle étoit sa sainteté, & combien ses merites étoient grands auprés de Dieu. Mais à cause qu'ils sont en si grand nombre, qu'ils demandent un narré plus étendu, crainte qu'ils n'ennuyent, ou ne dégoûtent leurs Lecteurs, nous ne leur marquerons ici, que les principaux, & nous laisserons les autres, ou à la simple remarque que j'en feray, ou au peu que j'en diray. Commençons par ceux, qui étans ou aveugles, ou malades des yeux, ont été gueris, soit par les signes de Croix, soit par les prieres de F. Raniero. La premiere est Pellegrina de Bianco, noble Damoiselle du Comté de Gubbio, qui étoit aveugle depuis huit ans, par une petite verole de son Enfance, & qu'on lui amena au Convent des Capucins de saint Nicolas de Gubbio, aprés qu'il lui eut demandé, combien il y avoit de temps, qu'elle ne voyoit plus, & qu'elle lui eut répondu, tant d'années, à peine l'eut-il fait mettre à genoux, & lui eut-il ordonné de tout esperer de JESUS-CHRIST, & de sa sainte Mere, qu'il lui fit dire *Pater noster*, & *Ave Maria*, &

aussitost qu'elle eut achevé sa priere, il lui dit; Ma fille, que la benediction de Dieu soit avec vous; aussitost elle recouvra la veuë, & celle qu'on avoit amenée, s'en retourna toute seule, sans autre conduite que de ses propres yeux.

CXXVIII. Lorsque F. Raniero demeuroit au Convent de Spolete, on lui amena une autre jeune fille de Bevagna, nommée Lucretia Crispolti, aveugle depuis plusieurs mois; au moment qu'elle se fut agenoüillée par son ordre, & qu'elle eut recité devotement cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*, il cracha dans sa main, moüilla les yeux de la Damoiselle, & les benit d'un signe de Croix, elle receut aussitost l'usage de ses yeux, & ce Miracle fut sceu dans toute la Ville de Spolete.

CXXIX. Hors la porte de Todi, qui conduit au Convent des Capucins, il y a une Eglise dediée au Crucifix, où toute la Ville va par devotion ordinairement. Tandis que F. Raniero y faisoit oraison, un Laboureur lui presenta sa fille, privée de ses yeux, & le conjura avec plusieurs larmes, de lui rendre la veuë, par son credit auprés de Dieu. Il en eut pitié, la prit des deux mains, la plaça sur l'Autel, & anima le peuple, qui étoit dans l'Eglise, à prier avec lui pour l'enfant. On n'attendit pas trop de temps, parce qu'au moment que la priere fut achevée, la fille vit clair, & le peuple admirant ce Miracle, en remercia Jesus-Christ, & son Serviteur Raniero.

CXXX. Une Dame de Gubbio, appellée Orsola Marioni, bonne amie de F. Raniero, étoit fort incommodée de la veuë, par une fluxion continuelle, & si douloureuse, qu'elle se persuadoit qu'on lui arrachoit les yeux à toute heure, & à tout moment. Elle sentoit tous les jours augmenter son mal, encore qu'elle eust beaucoup dépensé en Medecins: elle recourut donc à F. Raniero, & lui dit; Vous sçavez, mon Pere, combien d'argent j'ay dépensé en remedes, pour trouver à mes yeux du soulagement, & aprés avoir inutilement éprouvé toute la Medecine, je n'ay plus qu'une esperance de ma santé, que vous benissiez ma veuë d'un signe de Croix; Vous vous trompez, lui répondit-il, Ursule, vous vous abusez assurément, je ne suis pas un Saint, pour guerir vos yeux, vous estes fort abusée, cherchez un autre remede: mais comme elle redoubla sa demande, en versant des larmes, il en fut touché, & la fit agenoüiller, avec sa fille Claire, qui l'avoit acccompagnée; il s'agenoüilla aussi proche d'elles, & aprés quelques prieres, il cracha contre terre, y fit une espece de boüe, dont il frotta les yeux de la Dame, & les benit d'un signe de Croix; la douleur en sortit en même temps, & peu aprés, elle recouvra une parfaite santé.

D'autres qui souffroient des retrecissemens de nerfs, gueris par des signes de Croix de F. Raniero.

CXXXI. Le premier est, le Seigneur Denis Angelique de Todi, qui par une fiévre, & une dysenterie, qu'il avoit souffertes dans son enfance, cinq ans durant, étoit estropié de maniere, que ses jambes étoient attachées au haut de ses cuisses, & ne marchoit plus; sa mere aprés avoir employé tous les remedes possibles, inutilement pour sa guerison, fit un jour entrer chez elle, F. Raniero qui passoit devant sa porte, & lui montra son petit enfant. L'homme charitable le prit entre ses bras, & avec plusieurs caresses, il lui dit; Pureté sainte, sainte pureté, vous

ferez guerie. Il parla alors à sa mere, & à sa compagnie, & il leur dit; si vous avez de la foi, l'enfant guerira tres-assurément. Il le rendit aussitost à sa mere, aprés qu'il l'eut beni d'un signe du Croix, & il se retira. A peine une heure, ou une demie furent-elles passées, que la fiévre du malade se dissipa, son flux s'arrêta, ses jambes s'étendirent, l'enfant qui jusques-là n'avoit pû mettre un pied à terre, marcha tout seul, & fut entierement gueri.

Tandis que F. Raniero demeuroit au Convent de Todi, il avoit coûtume d'aller à l'Eglise du Crucifix, dont nous avons parlé, y faire ses prieres. Un jour il y prioit en presence d'un grand concours de peuple, qui s'y rencontra, lorsque la femme d'un laboureur, & mere d'un enfant de sept ou huit ans, si contrefait de ses jambes, & de ses pieds qu'il ne s'en étoit point encore servi, vint dans cette Eglise, à dessein d'y demander à JESUS-CHRIST quelque secours pour son pauvre fils. Aussitost qu'elle apperceut F. Raniero, dont la sainteté étoit connuë par tout; elle s'approche de lui, met son enfant à ses pieds, & le supplie avec larmes, qu'il le benisse d'un signe de la Croix; il la refuse, & lui proteste, qu'il n'est qu'un pecheur miserable, sans vertu, & sans probité. Elle continuë sa demande, ses prieres, & ses larmes plus ardemment; elle remplit même l'Eglise de cris; Faites seulement, crie-t'elle, un signe de Croix sur mon pauvre fils, Serviteur de JESUS-CHRIST: il en fut touché, prit l'enfant des mains de la mere, le met sur son sein, leve les yeux au Ciel, adresse à Dieu des prieres pour sa santé, & aprés son Oraison, il rendit l'enfant à sa mere, si parfaitement gueri, qu'il commença de marcher, à la veuë de tout le peuple, avec des pieds, & des jambes aussi fermes qu'il se peut: ce qui surprit de sorte tous les assistans, que tous publierent hautement la misericorde de Dieu. CXXXII.

Un maçon, à qui une grande cheute avoit ôté l'usage des pieds, vint à cheval à cette Eglise du Crucifix, à dessein que sa bonté lui rendit sa premiere santé: & il se retiroit déja sans l'avoir obtenuë, lorsque ses amis lui conseillerent, de se faire porter au Convent des Capucins, où il pria F. Raniero de le benir, d'un signe de Croix: on l'avoit descendu de cheval, & il étoit à terre. F. Raniero fit agenoüiller tous les assistans, & leur ordonna de dire un *Pater noster*, & un *Ave Maria*. Tandis qu'il fait des signes de Croix sur toutes les parties du corps du malade, & qu'il implore pour lui le secours de la sainte Vierge, avec ces paroles de l'Eglise; *Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, &c.* dont il se servoit presque toûjours, dans ses guerisons miraculeuses, il le rendit si sain de corps, au même moment, qu'étant venu à cheval, il s'en retourna à pied à sa maison, aprés ses remerciemens à Dieu, & à son Serviteur F. Raniero. Un jour il passoit par Civitella de Todi, & y benit une pauvre femme Paralytique, appellée Gherarde, qui pouvoit à peine se remuër sur ses potences, & aussitost elle receut une parfaite santé. CXXXIII.

Lorsque l'homme de Dieu, demeuroit au Convent de Gubbio, il fut demander l'aumône à une Dame de la Famille des Giordani, & il trouva chez elle une fille nommée Marthe d'environ douze ans, si estropiée, & si privée du mouvement d'une jambe, que tournée comme un arc, elle n'en avoit aucune figure. Sa mere prit l'occasion de la presence de F. Raniero, & le supplia instamment, pour la guerison de sa fille; il visita la jambe, & aussitost qu'il l'eut benîte d'un signe de Croix, il lui rendit sa premiere forme, & la fille marcha comme auparavant. Sa mere l'en remercia, & il lui dit; Ce n'est pas à moi que vous CXXXIV.

devez des remerciemens, je ne suis qu'un pécheur miserable; c'est à Dieu qui a gueri vôtre fille.

CXXXV. Lucretia Crispolti, dont nous avons parlé plus haut, que F. Raniero guerit de l'aveuglement avec sa salive, & un signe de Croix, fut surprise d'une fluxion si dangereuse à un genoüil, que les nerfs s'y étans retirez, elle n'y avoit presque plus de mouvement. Elle prit alors son temps, que F. Raniero vint au Convent de Bevagna, pour le faire venir chez elle, comme son Medecin ordinaire. Aussitost qu'elle lui eut montré son genoüil malade, il y fit le signe de la Croix, & il se trouva parfaitement gueri. Il soulagea de méme la servante de cette Dame, qui sentoit de grandes douleurs de genoux; Françoise de Terni qui ne marchoit plus; Aquilina de Todi, qui souffroit des foiblesses, & des douleurs de genoux; une fille de Montefalco, qui étoit entreprise de tout le corps; la Signora Flaminia Nari Dame Romaine, dont le corps étoit presque tout entrepris de fluxions; P. Michel de Cotta del Castello Prêtre Capucin, qui souffroit des douleurs si cruelles, presque dans toutes les parties, qu'il étoit sans mouvement. Tous ceux-ci, & beaucoup d'autres, que j'obmets, pour ne pas ennuyer les Lecteurs, furent gueris par les signes de Croix de F. Raniero.

Avec le mesme signe F. Raniero en soulage plusieurs autres de differentes playes.

CXXXVI. Le Seigneur Albinio de gli Atti Gentilhomme de Todi, encore enfant, souffroit une maladie si cruelle, qu'elle lui mangeoit la chair jusqu'aux os. Son pere appellé Claudio, qui se mêloit de sçavoir la Medecine, lui fit tous les remedes pour le guerir, & inutilement: mais comme il vit, que le mal de son fils augmentoit toûjours, il suivit l'avis, qu'on lui donna, de recourir à F. Raniero, & le supplia, d'obtenir à son enfant, par ses prieres une guerison, qu'il ne pouvoit avoir par d'autres remedes. Cét homme veritablement charitable, se rendit aux prieres du Seigneur Claude, vint voir son fils, & lorsqu'il fut dans sa chambre, il fit agenoüiller tous ceux qui y étoient, & leur ordonna de prier Dieu pour le petit malade, devant une Image de la sainte Vierge, qu'il y vit; lui même se mit à genoux, en presence de Marie, & aprés cette oraison qui lui étoit ordinaire, *Sancta Maria succurre miseris &c.* il fit le signe de la Croix, sur toutes les parties du corps de l'enfant, & puis s'en alla. Comme le lendemain matin, il retourna le voir, il le trouva dans les bras de son pere à genoux, si bien gueri, que si jamais il n'eust été malade. Claude alors lui dit, avec beaucoup de tendresse, & de joye, Voila qu'en un moment, F. Raniero vous a gueri, mon fils, que je n'ay pû guerir par tous les remedes.

CXXXVII. En trois ou quatre jours, avec le même signe, il soulagea Pierre Paul Canobio de Todi, d'un chancre de trois ans, que toute la Chirurgie n'avoit pû arrêter par tous ses remedes: & encore si parfaitement, qu'aprés lui avoir dit, lorsqu'il vit son mal; Allez, vous guerirez bientost, ayez bon courage, Dieu est plus puissant que le chancre de vôtre bouche, il vous soulagera, on n'y vit plus la plus petite marque, de ce qu'il avoit été.

De plusieurs Fiévreux, & d'autres Malades en differentes parties, gueris par F. Raniero.

MAdame Verde Laura de Todi, avoit sa mere appellée Hierolama de gli Atti, malade d'une fiévre aiguë, si dangereuse, que les Medecins l'avoient abandonnée. Sa fille fort devote, & pleine de pieté, pour sa bonne mere, informée par le bruit, que faisoit par tout la grande sainteté de F. Raniero, conceut cette ferme esperance, que s'il benissoit sa mere, d'un signe de Croix, elle gueriroit de sa maladie desesperée. Elle met donc ordre, qu'il vienne voir la malade; il vient chez elle, & à peine a-t'il le pied sur sa porte, que regardant Verde Laura, il lui dit; Est-ce là cette fille qui desire si ardemment ma presence? elle fut fort étonnée, parce que, quoiqu'elle eust grande envie de le voir, elle ne s'en étoit jamais expliquée à personne. Il s'avança vers la malade, & aprés l'avoir consolée, il lui fit un signe de Croix, sur la partie de son corps, où elle souffroit plus de douleurs. Comme Verde Laura le conduisit, jusqu'à la porte, & qu'elle lui recommanda la santé de sa mere, avec plus d'empressement, il lui dit; Vous m'avez prié bien à propos, pour la guerison de Hieronyma, parce qu'elle devoit mourir, & sa derniere heure étoit venuë: mais à cause de vous, Dieu la retardée; ne craignez donc rien, elle guerira, & elle vivra encore quelques années, comme necessaire à vos interests. L'effet montra bien la verité de la Prophetie, parce que peu de temps aprés la malade guerit, & vécut plusieurs années. CXXXVIII

L'on faisoit le Chapître Provincial à Peruse, & le General y presidoit, lorsque F. Jean d'Amelia y devint malade d'une fiévre chaude, qui le brûloit tout en vie. Aussitost qu'on eut averti F Raniero, animé de l'Esprit Divin, il le vint voir, & à l'entrée de sa chambre, il s'écria; Ha! Jean, ne craignez pas vôtre fiévre, ayez seulement confiance en JESUS-CHRIST, parce que je commande à vôtre mal, au nom de nôtre Sauveur, & de nôtre Pere S. François, qu'il vous quitte au plûtost. Chose admirable! l'effet suivit la parole, & la fiévre qui étoit dans son ardeur plus extréme, se retira, & laissa le malade, dans une parfaite santé. CXXXIX.

Virginia Savelli Vitelli Marquise de Cetona, a signé de sa propre main, qu'étant au Château de Montoné, F. Raniero vint voir une de ses Damoiselles, nommée Bianca de Bologne, malade d'une fiévre continuë, & qu'aussitost qu'il l'eut benîte d'un signe de Croix, à son ardente priere, elle fut toute soulagée, & dés le lendemain, elle quitta le lit, avec une parfaite santé. CXL.

Un pauvre païsan, étoit tourmenté de douleurs si horribles, de tout son corps, qu'il ne pouvoit avoir de repos, & il alla se recommander au saint Crucifix de Todi, où comme il ne trouva point de soulagement, un Gentilhomme fut inspiré de Dieu, de lui donner cét avis, d'aller aux Capucins, où il trouveroit un saint Frere, appellé Raniero, qui lui obtiendroit de JESUS-CHRIST, la santé. Le malade y alla, fit venir le Religieux, & lui parla de sa maladie. F. Raniero fit sortir tous ceux qui se trouverent là, se mit à genoux, avec le païsan, & aprés quelque priere, fit le signe de la Croix sur la partie de son corps la plus affligée. Il se sentit aussitost gueri, & s'écria hautement; Miracle, j'ay recouvré ma santé. Mais l'humble F. Raniero, qui ne pensoit qu'au mépris de soi- CXLI.

même, & à la gloire de JESUS-CHRIST, lui dit; Mon ami, c'est l'adorable Crucifix, qui vient de vous guerir : & ainsi allez à son Eglise, lui rendre vos remerciemens.

CXLII. François Ondadro petit enfant, avoit perdu les sens, comme malade à l'extremité, lorsque F. Raniero le vint voir : & aussitost qu'il apprit du pere, l'extrême danger où étoit son fils, il le consola de son mieux, s'approcha du petit malade, & voyant une Image de la Vierge, attachée sur le mur, il s'agenoüilla devant elle, y fit quelque priere à Dieu, & s'étant levé, aprés qu'il eut manié tout le corps du mourant, il dit au pere; Ne desesperez pas de la santé de vôtre fils, il ne sera pas longtemps malade, & vous le verrez bientost en santé : ce qu'ayant dit, il se retira, & aprés que l'Enfant eut repris ses sens, peu aprés il fut tout gueri.

De plusieurs Moribonds gueris par l'Intercession de F. Raniero.

CXLIII. LOrsque Leonard de Fano étoit Gouverneur de la Province de Todi, il fut si malade, que les Medecins ne lui donnoient plus que trois heures de vie : ce qu'entendant, il manda chez lui F. Raniero, & se recommanda à ses prieres. Le serviteur de Dieu se mit à genoux, en presence d'une Image de la sainte Vierge, qu'il vit au logis du malade, & fit quelque priere, d'où s'étant levé, il prit la main du moribond, & lui dit; Pourquoi voulez-vous languir dans ce lit? levez-vous promptement, puisque vous étes gueri. Mais quoique le Gouverneur se sentist soulagé, il sembloit qu'il ne le pouvoit croire absolument, jusqu'à ce que s'étant fait apporter ses habits, & se levant du lit, il connut clairement sa merveilleuse santé.

CXLIV. F. Raniero passoit, par la maison de la Dame Ursule Barzi de Gubbio, fort proche de sa mort, à cause d'une violente maladie, & principalement d'une grande fluxion, qui l'étouffoit toute vive. Deux de ses filles Elizabeth, & Cornelie le firent entrer, & le prierent de soulager leur pauvre mere, qui avoit déja perdu tout sentiment, & qui n'avoit plus qu'un soufle de vie. F. Raniero la toucha, & la benit d'un signe de Croix : à l'heure même la malade fut delivrée de sa fluxion, reprit le sentiment, & peu de jours aprés, elle se leva en parfaite santé, qu'elle conserva plusieurs années. Avec la même benediction, il guerit le fils de Jean-Baptiste Buffo de Gubbio, à qui la violence de son mal avoit ôté la parole : & aprés qu'il eut receu le signe de Croix de F. Raniero, il fut tout soulagé en fort peu de jours : & Cintio Rodino de Gubbio, son ami, qui ne pouvoit plus parler, & étoit abandonné des Medecins, le même jour où F. Raniero le benit d'un signe de Croix, recouvra la parole, avec la santé, & s'étant levé de son lit, il soupa le même soir avec toute la compagnie.

CXLV. La femme de Joseph Carduino de Todi, nommée Quintilia, avoit ce bon mari si malade, qu'elle n'en esperoit plus de vie; elle fit appeller alors F. Raniero, & le supplia de lui obtenir sa santé, de Dieu. Aussitost qu'il eut vû le malade, il se retira dans une autre chambre, se prosterna contre terre, devant une Image de la Vierge sainte, qui portoit son Fils entre ses bras : & comme il y fut quelque temps en priere, dans cette humble posture, Quintilia, qui vit son mari si proche de sa mort, accourut à F. Raniero, & le conjura avec des voix redoublées de tristesse,

de venir le secourir en mourant. Mais à peine fut elle à l'entrée de la chambre, où il prioit Dieu, qu'elle l'apperceut ravi en extase, & fort élevé de terre: alors il revint à lui, & l'assura que Dieu rendoit la vie à son mari, & qu'il gueriroit bien-tost. Des ce moment même, celui qui combattoit avec la mort, en fut le victorieux, par la puissance de Dieu, & les prieres de F. Raniero.

François Tomasini, Citoyen de Todi, malade de quarante ans, étoit si proche de finir son mal, & sa vie, que muni du Sacrement de l'Extrême-Onction, il avoit plus de rapport aux morts, qu'aux vivans. F. Raniero le visita, dans cét état de mourant, & le guerit d'un signe de Croix, si parfaitement, que le lendemain il se leva de son lit, en bonne santé. CXLVI.

Un enfant de Todi, appellé Placidus, étoit desesperé des Medecins, & on ne pensoit plus qu'à ses funerailles: si-tost que F. Raniero l'eut beni d'un signe de Croix, il fut si soulagé, qu'au même moment, d'une mort assurée, il revint en possession de la vie. Ce fut aussi un bruit commun, qu'il ressuscita un enfant mort à Todi, & même un mulet, qu'un homme de Qualité avoit prêté aux Freres, & qui s'étoit tué par un fâcheux accident. Ce mulet étoit precieux à son Maître, qui n'en avoit qu'avec peine accommodé nos Freres, pour quelque temps, & lors que chargé pour leurs besoins, il marchoit par des chemins fort difficiles, il tomba, & se tua par sa cheute: Les Freres donc, qui sçavoient bien que cet accident déplairoit fort au Gentilhomme, qui aimoit son mulet, en avertissent F. Raniero, & lui les consola, leurs disant; Pourquoi vous tourmentez-vous? le mulet est peut-être en vie; il s'approcha de lui, le prit par l'oreille, & lui dit, leve-toi? Pourquoi demeure-tu couché, & fais t'on office: il se leva aussi-tost, & les Freres surpris du miracle, le rendirent à son Maître, avec beaucoup de joye. CXLVII.

Mais quoique tant de Miracles, qu'operoit F. Raniero, par la vertu de Dieu, fussent d'illustres témoignages de la sienne, puisque de la privation à l'habitude, il n'y a point de retour naturellement, & que la nature quelque puissante qu'elle soit, ne donne point de force aux êtres, qui s'élevent audessus d'elle, à des actions d'un ordre superieur aux siennes, qui appliquent des agens propres aux patiens, disent nos Philosophes, avec nos Theologiens; & ainsi comme nous devons admirer, dans les Miracles de ce saint Religieux, la vertu de Dieu, qui surpasse la nature, nous devons y reconnoître, & y reverer la sainteté de son serviteur Raniero, qui n'a fait toutes ces merveilles, que par son pouvoir infini. En effet comme les miracles servent de preuve, & de sceau à la puissance de Dieu, de même ils doivent être un argument infaillible de la vertu de celui, qui les fait legitimement. Et en verité, quoi qu'entre ces Miracles les resurections des morts tiennent rang des premiers, qu'a même operez F. Raniero, comme il est visible, en preuve de sa grande sainteté, il n'est pas assurement moins merveilleux, qu'il en ait envoyez au Ciel quelques-uns, qui n'étoient pas encore morts: en voici des exemples. CXLVIII.

Eleonore Damoiselle suivante, de la Dame Faustina Oddi, des plus Nobles de Todi, languissoit d'une importune maladie, qui croissant toûjours, comme elle craignoit bien Dieu, & qu'elle avoit de la vertu, l'obligea saintement de confesser ses pechez. F. Raniero alors lui rendit visite, & aprés l'avoir exhortée de son mieux, à la patience de son mal, il lui demanda; Aimeriez-vous pas mieux, mourir bien heureuse que de vivre miserable, si Dieu le vouloit? Tres volontiers, mon Pere, répondit- CXLIX.

elle, & pleust à Dieu, qu'il le voulust bien : mais ajoûta F. Raniero, si sa bonté vous reçoit au Ciel avec lui, ne le prierez-vous pas pour moi? Elle le lui promit; Allez ma fille, lui dit-il, avec la Benediction de Dieu, & montez glorieuse dans le Paradis. A peine eut il achevé ces paroles, que la Demoiselle tourna promptement à la mort, & rendit son esprit à Dieu.

CL. Un Enfant nommé François, dont F. Raniero avoit predit la naissance, & la mort prochaine, six mois aprés être né, tomba malade : & lors que sa mere le recommanda à ses prieres, il lui dit; Pourquoi me priez-vous, pour la vie de vôtre fils? il est plûtost né pour l'Eternelle, que pour la temporelle, Dieu le veut enfant, crainte de le perdre homme; il s'approcha aussi-tost du malade, le prit par la main, & tandis qu'il le benit d'un signe de Croix, il lui dit; Allez maintenant au Ciel, heureux Enfant, & priez Dieu qu'il m'y reserve une place : ce qu'ayant dit, cet Enfant mourut. C'est ainsi qu'il envoya au Ciel, une petite enfant de quinze jours, fille de la Dame Catherine Vornelli, ou Vanelli.

De plusieurs autres Miracles de differens sujets, que Dieu fit par son serviteur Raniero.

CLI. Tiberius Badii de Gubbio, fort ami de F. Raniero, fut blessé à mort, par quelques-uns de ses ennemis, contre qui il étoit en querelle pour quelque procez, & les Chirurgiens disoient, que le coup étoit si dangereux, qu'ils avoient peu d'esperance de la vie de leur malade. Aussi-tost que F. Raniero sceut la disgrace de son ami, il le vint voir, & aprés l'avoir embrassé fort étroittement, il baisa sa playe, & comme si son baiser en eut levé toute la malignité, il l'adoucit, l'appaisa de maniere, que peu de jours aprés il fut gueri, avec l'étonnement de tous ses Chirurgiens.

CLII. Pamfilio Mengacci de Gubbio, blessé par un de ses ennemis, d'une arquebuse, étoit dans un danger extrême de sa vie, & lors que F. Raniero le fut voir, il dit; Pamphile, si vous voulez faire une meilleure vie, vôtre playe ne sera pas mortelle? Il le lui promit de fort bonne foi, & il la benit d'un signe de Croix si heureusement, que bien loin d'en mourir, il en guerit en fort peu de temps. Quelques mois aprés il receut une autre blessure, si profonde dans une cuisse, que la sonde ne la penetroit pas, ce qui la fit croire sans remede : mais aussi-tost que F. Raniero l'eut benîte d'un signe de Croix, elle parut si belle, que lors que le Chirurgien vint le soir, il eut peine à trouver un endroit, pour appliquer ses onguens, & s'écria, que cette cure, étoit un Miracle du pouvoir de Dieu.

CLIII. Sidonius de Bastiano, étoit en grand danger de la mort de son corps, & encore plus de celle de son ame; mais ce qui redoubloit le peril de l'un, & de l'autre, il avoit perdu la parole, en sorte qu'il ne pouvoit avoir l'Absolution de ses pechez, lors que F. Raniero le vint voir, & ordonne à son frere Paolo, d'appeller un Prêtre au plûtost, pour confesser le malade; & parce qu'il objecta son empêchement de langue, Dieu par ses prieres lui en rendit l'usage, dont il s'accusa de ses crimes à son Confesseur, & fut peu aprés délivré de sa maladie.

CLIV. Lors que F. Raniero demeuroit à nôtre Convent d'Aquasparta, & qu'il faisoit la quête, dans le Château de Cuscigliano, appartenant au

au Seigneur Corsini, un pauvre prisonnier s'y recommanda à ses prieres; à peine eut il prié Dieu pour lui, que sa prison s'ouvrit, & lors qu'il en fut sorti, tous connurent sa liberté. Au moment donc que F. Raniero demanda l'aumône, de porte, en porte, dans ce Village, & qu'il fut à celle de l'homme, qui avoit fait emprisonner ce malheureux, il sortit tout furieux de chez lui dans la ruë, & non seulement il lui refusa l'aumône, mais même, comme s'il avoit ouvert les prisons au pauvre, qu'il y retenoit, il l'accabla de toutes les injures; & dans le temps que le repoussant de son logis, il paroît plus irrité contre lui, un chien domestique en sortit, avec deux pains dans sa gueulle, & flattant de sa queuë F. Raniero, il les lui presenta, pour confondre davantage l'impieté de son Maître, par l'exemple d'une bête.

CLV. Tous les biens avoient été confisquez, au mari de Leonora Mengacci, pour quelque crime qu'il avoit commis, dont on le punissoit, & elle en étoit fort affligée, parce que son mari étoit banni, son fils malade, & elle si pauvre, qu'elle ne pouvoit secourir ni l'un ni l'autre. Elle alla se recommander aux prieres de F. Raniero, qui aprés l'avoir exhortée, de se confier en Dieu, & de lui abandonner ses interests, se retira pour prier en faveur de tous ses besoins; comme elle s'en retournoit chez elle, assez proche du Convent, dans des ruines de quelques maisons, elle trouva une bonne quantité d'argent; ce qui l'ayant effrayée, crainte que cet argent, ne fust quelque embûche du Diable, elle le laissa, & retourna parler à F. Raniero, qui auparavant qu'elle lui dist sa pensée, lui cria; Ne craignez pas Leonora, prenez l'argent que vous avez trouvé, & servez vous en dans vos necessitez, c'est Dieu, comme le distributeur de tous les biens, qui vous l'a envoyé, pour vous obliger à en esperer d'autres. Ce qu'entendant la femme, elle rendit ses loüanges, & ses remerciemens à Dieu.

CLVI. P. Benoist de Gualdo Catano Predicateur Capucin, prêchoit au Bourg de Sigillo, où F. Raniero étoit son Compagnon: & pour éprouver une nuit, si le bruit que faisoient ses Miracles, étoit vray, lors qu'il n'y avoit plus de feu dans la cheminée, & qu'il eut éteint la lampe de l'Eglise, il lui demanda de la lumiere, & aussi-tost il parut devant lui, avec une chandelle allumée; il fut étonné de la voir, & il lui demanda, comment il l'avoit si tost rencontrée. Aprés quelque repugnance, il lui avoüa que pour ne pas le faire trop attendre, aprés de la clarté, si necessaire pour étudier son discours de chaire, n'en trouvant point, ni au feu ordinaire, ni à la lampe de l'Eglise, il en avoit demandé au petit Jesus, qui m'apparut à la porte de la chambre, lui dit-il, avec un tison de feu, d'où j'ay tiré la lumiere, que je vous ay apportée.

CLVII. Lucretia de Gubbio, de condition considerable, fut chargée faussement d'une publique infamie, par l'intrigue d'une méchante vieille, à qui elle avoit differé de donner l'aumône. Comme elle étoit femme, d'une vertu toute singuliere, elle vint trouver F. Raniero, & lui demanda conseil, sur cette disgrace; il étoit alors dans l'Eglise, & il lui répondit. Courage, ma bonne amie, prions Dieu tous deux quelque temps, & demandons lui son secours sur vôtre affaire; Aprés quelques momens de leurs prieres, F. Raniero se leva, & il dit à la femme; N'avez vous pas, Lucretia, un Crucifix chez vous? Oüy, répondit elle: Retournez y donc continua-il, agenoüillez vous devant lui, découvrez-lui franchement vos disgraces, & tres assurement il vous consolera. Elle obeït, retourne chez elle, se prosterne contre terre, en la presence de son Crucifix, lui expose sa misere, y répand plusieurs larmes, & elle en attend les consolations,

que lui a promises F. Raniero : Dieu ne tarda pas, parce que de sa Croix, il parla de cette sorte à la femme ; *Ma fille, Si je suis ton deffenseur, & ton secours ; pourquoi crains tu les dards étrangers ?* Ces paroles la confirmerent, de sorte, qu'elles la dégagerent de toutes ses craintes, & peu aprés le bruit, qui couroit de son infamie, se dissipa si promptement, qu'il n'en demeura pas la moindre impression, dans toute la Ville.

CLVIII. Au temps, qu'on bâtissoit à Narni, l'Eglise de Nôtre-Dame du Chêne, à peine fut-elle à demi élevée, qu'à cause qu'il n'y avoit plus d'eau, l'on fut obligé d'en interrompre le bâtiment. F. Raniero y passa alors, & parce qu'il desiroit l'achevement de cette Eglise, lors qu'il sceut, qu'on le discontinuoit faute d'eau, il s'y arrêta, & aprés qu'avec son bâton, il eut marqué un lieu, il dit aux Ouvriers, si vous fouillez en cet endroit, vous trouverez immanquablement une veine d'eau. Comme donc il s'étoit acquis si grand credit, sur tous les esprits par sa sainteté, les Ouvriers ne voulurent pas mépriser ses paroles; ils ouvrirent la terre, au lieu qu'il leur avoit marqué, d'où il sortit une claire fontaine, dont ils acheverent leur bâtiment, & y firent un puits, qui sert encore aujourd'huy à ceux qui y puisent de l'eau, pour tous leurs besoins. C'est ainsi que les Maçons, qui bâtissoient l'Eglise du Crucifix de Todi privez d'eau, dont ils avoient grand besoin, prierent souvent F. Raniero, qui y venoit faire ses devotions, de leur découvrir quelque source ; il pria quelque temps devant l'Image sainte, & aprés qu'il eut fait une Croix, avec son bâton sur la terre, il dit aux Ouvriers; Foüillez en cet endroit, & assurement vous aurez de l'eau. A peine eurent-ils tant soit peu travaillé, qu'ils trouverent de l'eau, & ils en continuerent leur bâtiment.

D'autres Miracles arrivez en la personne de Frere Raniero.

TAndis que le bien aimé de Dieu, & des hommes, comme une nuë Celeste, répandoit les rosées des biens du Ciel, sur les terres steriles du Monde avec tant d'abondance, & que comme un sage Marchand, il dispersoit si prudemment à leur profit, les Talens de Dieu, son divin Maître ne negligeoit pas les besoins de son Serviteur fidele, sujet quelquesfois aux necessitez de son corps ; tant s'en faut, il pourvoit avec tant de providence à son necessaire, que quelquesfois même, il change l'ordre des choses, pour son soulagement, & afin d'en marquer des preuves, en voici des exemples.

CLIX. F. Raniero étoit Quêteur à l'ancien Convent de S. Laurent à Todi, lors qu'allant faire la Quête à Terni avec son Compagnon, à son retour au soir, il trouva le Torrent, qui couppe le milieu du chemin, si plein d'eau qu'elle étoit même pardessus le Pont du passage, il falloit pourtant passer, & comme F. Raniero marchoit le premier, à peine fut il au milieu de ce petit pont, que la violence de l'eau, ébranlant le bois, le fit tomber, & l'Homme de Dieu avec lui, au fonds du Torrent; chose merveilleuse, il se trouva de l'autre côté, sans qu'il eut ce sembloit moüillé les pieds, ni même ses habits: & comme son Compagnon lui demanda le sujet de cette merveille, il lui répondit, que la sainte Vierge l'avoit soûtenu dans sa chute, & porté si heureusement à l'autre bord du Torrent. Une autre fois il passa sur le même pont, son pied y manqua, & tomba dans l'eau, mais il en sortit dans le même moment, sans être moüillé; il rentra même dans le Fleuve, alla chercher à l'autre bord une de

ses sandales, qui y étoit demeurée, & retourna sans la moindre goutte d'eau, sur toute sa personne. Ce qui l'obligea, comme il voyoit que ce petit pont tomboit souvent, au milieu de l'eau, à cause de sa furie qui l'emportoit, à le fixer de sorte par un signe de Croix qu'il y fit, qu'il ne branla plus de la place où il étoit. Dans un autre rencontre F. Raniero marchoit sur les bords d'un autre Fleuve, lorsque la terre s'éboula sous ses pieds, & tomba dans l'eau, où sans doute il devoit perir, & pourtant il en sortit, sans être moüillé.

CLX. La prodigieuse quantité de Miracles, que Dieu faisoit par les merites de F. Raniero, en faveur de tous les Peuples d'Ombrie, le mirent en si grande reputation de sainteté, qu'en quelques lieux qu'il allast, on lui couppoit par devotion des morceaux de son habit, qu'on gardoit comme des Reliques. Mais la merveille étoit, que quoique ceux qui les coupoient, fussent presque sans nombre, son habit toutefois n'en parut jamais diminué. Ce qui donna tant d'admiration aux Peuples, qu'il se fit un Proverbe entr'eux, que l'habit de F. Raniero croissoit comme une plante, qu'on couppe un jour, & qui revient l'autre.

CLXI. Cheminant de nuit, dans de fâcheux chemins, Dieu lui envoye une colonne de feu qui le conduisit.

Un jour que F. Raniero alloit d'Amelie à Todi, avec son Compagnon F. Clement de Todi, ils trouverent en chemin un étang, & comme il vit, qu'ils ne pouvoient le passer à pied, il étend son manteau dessus, & s'en servant comme d'un batteau, ils aborderent de l'autre côté. Une autre fois il cheminoit avec son Compagnon, par des lieux pleins de détours, de cailloux, & de perils; mais alors il obtient de Dieu par ses prieres, une colonne d'un feu fort brillant, qui les precedoit toute la nuit, & leur montroit les routes plus dangereuses, pour mieux en éviter les precipices.

CLXII. Une nuit, qu'au même Convent, il descendit devant les Matines à l'Eglise, selon sa coûtume, il vit éteinte la lampe du S. Sacrement, il courut alors à la cuisine, y prendre du feu, qu'on y reserve ordinairement sous les cendres: & comme il n'y en trouva plus, il se disposoit d'aller en chercher à Spagliagrano, tout proche le Convent; mais Dieu, pour le délivrer de cette peine, à cause de son âge, lui montre une torche allumée penduë dans l'air, à la porte par où il sortoit; il en prit de la lumiere, & en ralluma la lampe du S. Sacrement.

Comme F. Raniero eut l'esprit de Prophetie.

CLXIII. L'esprit Prophetique, donne credit à la sainteté.

ON pourroit remarquer ici plusieurs autres Miracles, qu'on peut lire de F. Raniero, dans les deux procez de sa sainte Vie, de Todi, & de Gubbio; mais je les obmets, à dessein de ne pas ennuyer mes Lecteurs, & de dire quelque chose de l'esprit Prophetique, de ce grand serviteur de Dieu. Quoique le don de Prophetie, non plus que celui des Miracles, ne fassent pas l'homme saint, puisqu'il n'est pas de ces Graces, que les Theologiens appellent *Gratum facientes*, mais de celles qu'ils nomment *gratis date*: lors toutesfois, qu'elles se trouvent dans un homme jointes avec ses vertus, tous sont de sentiment, qu'elles témoignent sa sainteté. C'est ainsi qu'elles déclarent Abraham bien-heureux, lors qu'on lui dit, *Num celare potero Abraham, quæ gesturus sum?* Et même dans le nouveau Testament, le don de Prophetie, que S. Paul a mis au rang de ceux du S. Esprit, ne se donnoit qu'aux Elûs, & aux saints Personnages: d'où l'Apôtre a dit, que le don de Prophetie, étoit le

témoin de JESUS-CHRIST; *Non enim*, comme dit S. Pierre, *voluntate humana allata est aliquando Prophetia, sed Spiritu sancto. Inspirati, loquuti sunt sancti Dei homines.* Puis donc que nous avons déja montré, que F. Raniero avoit possedé plusieurs vertus, qui témoignent bien visiblement sa sainteté, n'est-il pas confirmé un Saint, par le don des Miracles presque infinis, que Dieu a faits, par ses grands merites, & encore par celui de Prophetie? quoique personne ne doive être estimé Saint, parmi les hommes, que par la déclaration du S. Siege, dont le jugement en ce fait, autorise celui de Dieu. Mais à cause que les Predictions, dont le S. Esprit a honoré F. Raniero, sont en si grand nombre, qu'il seroit fort incommode de les marquer, & de les lire ici, soit à l'Historien, soit à ses Lecteurs, nous en remarquerons seulement quelques principales, & nous tairons, ou nous ne ferons que nommer les autres.

CLXIV. La premiere est fort commune, & bien fameuse, dans tout le voisinage de Todi, que le Seigneur Guido de gli Atti, aprés avoir été longtemps avec sa femme, sans avoir d'enfans, pria F. Raniero de lui obtenir de Dieu un fils, qu'il pust laisser heritier de tous ses biens, & il lui promit à ce sujet toutes ses prieres. Trois jours aprés il retourna le voir, & lui dit; Seigneur Guido, ne souhaitez point de successeur de vos richesses; Je me réjoüis parfaitement avec vous, que vous en aurez un meilleur que les ordinaires, parce que Dieu veut être vôtre heritier lui-même; vous n'en pouvez pas esperer un plus fidele; rendez-lui vos remerciemens, d'avoir eu si agreable la succession de vos biens, que par un dessein de sa Providence, il a resolu de les transferer aux pauvres abandonnez, & d'en nourrir les plus miserables. L'effet prouva depuis la prediction de F. Raniero, parce que mourant sans enfans, & sans testament, il laissa ses richesses, à François son frere, qui mourant aussi seul, & se souvenant de la Prophetie de l'homme de Dieu, fit appeller le Notaire, & sous son autorité, laissa par son testament, la Confrairie de l'Annonciation de la Vierge, & le Mont d'Honnesteté, heritiers de ses biens. D'où vient que comme on marioit tous les ans quelques filles de leurs revenus, Dieu montra combien lui plaisoit cette charité, par la Prophetie de F. Raniero.

CLXV. Dans la même Ville de Todi, Lucretia femme de Christophe Manieri, avoit plusieurs filles, sans garçons: & comme elle en étoit toute triste, elle prit un jour occasion, de la presence de F. Raniero, pour le supplier instamment, de lui obtenir un fils, par ses prieres auprés de Dieu, & il lui répondit; Quittez vôtre tristesse, Lucretia, vous aurez un fils, mais lors que vous l'aurez mis au monde, ayez soin qu'on l'appelle François Marie; son cousin lui dispose un autre nom, aprés sa naissance, repartit elle: il lui dit alors; Vous aurez un autre fils aprés lui, que vous appellerez comme il vous plaira, & vôtre parent aussi: mais il faut que celui-ci se nomme François Marie. L'enfant nâquit, & on lui donna le beau nom, dont F. Raniero l'avoit déja honoré; le second vint au monde, & ses parens le nommerent autrement: mais à peine dix-huit mois furent ils passez, aprés sa naissance, que l'homme de Dieu, rencontra la Dame Lucretia, & lui dit; Lucretia ne vous affligez pas, Dieu prepare vôtre second fils pour le Ciel, & non pas pour la terre; je ne vous predis rien de funeste, puisqu'il sera glorieux avec les Anges, & qu'il eust été miserable avec les hommes; soumettez-vous aux ordres de Dieu. L'enfant se portoit fort bien alors, & pourtant il mourut trois jours aprés, pour verifier la Prophetie de F. Raniero.

CLXVI. Une Damoiselle de la Dame Lucretia Torosoni de douze ans environ,

étoit malade: & comme sa pureté d'ame, sa simplicité, & ses autres vertus, dont elle étoit embellie, la rendoient fort chere à F. Raniero, elle le vit un jour, & se recommanda à ses prieres: il lui dit alors; Hâ! ma fille, que pretendez-vous avec les Mortels? regardez le Ciel, où vous irez bientost; les Anges vous y attendent, & le Paradis sera vôtre repos, & vôtre santé: lorsque vous y serez, ma fille, priez y la bonté de Dieu pour moi: ce qu'ayant dit il se retira, & la fille le lendemain, sans donner aucun signe de mort, alla devotement de la Terre dans le Paradis. La même Dame Lucretia, recommandoit une de ses sœurs malade à la mort, aux prieres de F. Raniero, & il l'assura de sa santé, comme de trois ans de vie: ce qui se trouva veritable.

La femme de François de gli Angeli de Todi, avoit été plusieurs années avec son mari sans enfans; elle pria F. Raniero de lui en obtenir de Dieu, par ses oraisons; il le lui promit: mais il lui dit, que les prémices seront consacrées à S. François, parce que son premier enfant sera Capucin. La chose ne differa pas long temps, puisque la mere eut un fils, aprés les mois ordinaires, qui à l'âge de dix-sept ans, dit adieu au Monde, & entra aux Capucins, où sous le nom de F. Paul de Bevagna, il fut un veritable Enfant de nôtre Pere S. François. La Dame Gelia Vigili de Spolete, femme du Seigneur Capitan Giulio Parentii, dit un jour à F. Raniero; Je n'ay qu'un fils, je voudrois bien en avoir encore un, si c'étoit la volonté de Dieu; Vous l'aurez, répondit-il, mais il sera Religieux. Sa prediction fut vraye, parce que cette Dame eut un fils, qui dans son enfance fut Page du Grand Duc, & brave Cavalier dans sa jeunesse: mais aprés, inspiré de Dieu, il quitta les armes, & se fit Capucin, sous le nom de F. Jean. CLXVII.

Madame Lucretia Crispolti de Bevagna, femme de Vincent Silvestrini, fut un jour à sainte Luce de Foligni avec sa mere, pour satisfaire au vœu qu'elle y avoit fait, & elle eut pensée d'aller à son retour, au Convent des Capucins, y visiter F. Raniero, dont elle étoit fort devote: & comme elles y alloient de compagnie, elles rencontrerent une Dame de Gualdo Catano, qui leur dit, Hâtez-vous, Mesdames, F. Raniero vous attend: Lucretia fut fort surprise, & elle lui répondit; Comment sçait-il nôtre venuë? Je n'en sçay rien, repartit-elle: mais il m'a dit que vous veniez le voir, & que même il venoit au devant de vous. Elles arriverent au Convent, où elles s'entretinrent de choses spirituelles, avec l'homme de Dieu: & avant que partir, il prédit à Lucretia, qu'elle auroit un fils, comme il arriva quelques mois aprés, & elle l'appella François. Il prophetisa le même, à une autre appellée Vrintia Gioachina: & l'effet autorisa sa Prophetie. CLXVIII.

Deux femmes de Todi s'étoient querellées, & étoient fort mal ensemble, depuis plusieurs mois; differentes personnes furent employées à les reconcilier toutes deux; l'une se rendit enfin à leurs sollicitations, mais l'autre demeura toûjours obstinée, & ne voulut jamais de reconciliation avec son ennemie. F. Raniero pour un dernier remede, fit tous ses efforts, pour vaincre une si cruelle opiniâtreté, & toûjours fort inutilement, quoique ces paroles fussent de la derniere force. Ce que voyant avec regret, il lui dit, touché de Dieu; Puisque tu veux plûtost écouter le Diable, qui te persuade la haine, & l'inimitié, que Dieu, qui t'attire à la paix, & à l'amour fraternelle, & que tu as resolu d'obeïr à l'un & de mépriser l'autre; sçache malheureuse, que maintenant tu ne dois rien pretendre, ni avec Dieu, ni avec ses Saints, dans le Paradis: mais que mourant bientost, tu descendras toute vive dans l'Enfer, CLXIX.

où tu ne trouveras que des ordures, & que des puanteurs. Ce qu'ayant dit, il se retira, & la miserable, qui voulut demeurer obstinée dans sa haine, mourut subitement presque deux jours aprés: & aprés sa mort, elle devint si horrible, & si puante, qu'on voyoit visiblement en elle, l'effet des paroles de F. Raniero, qui lorsqu'il fut voir ce cadavre, dit à ceux qu'il y trouva; Je l'avois déja avertie, que si elle ne pardonnoit, elle iroit dans l'Enfer: & vous en voyez les preuves bien funestes, dans ce corps si difforme, & si puant, qu'on ne le peut voir sans horreur, & le sentir sans dégoust.

CLXX. Les Religieuses du saint Esprit de Gubbio, outre, les desunions qui étoient entr'elles, étoient arrivées à ce point de mépris des Loix, & des Censures de l'Eglise, qu'étans excommuniées, pour n'avoir pas voulu obeïr aux ordres de Monseigneur Savelli, Evêque de cette Ville, il y avoit plus de deux ans, qu'elles s'obstinoient dans leur excommunication, sans en vouloir être relevées. F. Raniero s'efforça souvent, sans succés, de les reduire à l'obeïssance de leur Prelat: mais comme il vit que tous ses efforts étoient inutils, il leur dit enfin; Ha! filles miserables, que faites-vous? lorsque vous resistez si opiniâtrement à vôtre Evêque, si zelé de vôtre salut; croyez-moi, vous irritez contre vous la colere de Dieu, qui vous punira severement; puisque si vous ne vous soûmettez à l'obeïssance, vôtre Monastere sera brûlé: & si maintenant dans la solitude d'une si sainte Maison, vous vous occupez au service de Dieu, comme indignes alors d'y demeurer, & même du nom de Religieuses, vous serez contraintes, de demeurer chez les Seculiers, & de converser avec eux. Cette menace fit rire ces Filles, mais peu de jours aprés, un grand feu, se prit à leur Monastere, qui consuma presque jusqu'aux murailles principales, & les Religieuses furent obligées, de se retirer chez leurs parens, jusqu'à ce que leur Convent fut reparé.

CLXXI. On vint dire à une Dame de Gubbio, que son fils, qui depuis longtemps étoit dans les Guerres de Flandres, y étoit mort dans un rencontre. Cette nouvelle l'affligea fort, & elle vint s'en consoler avec F. Raniero, qui l'assura, que son fils vivoit, & qu'à son retour, elle le trouveroit à son logis. Mais elle rencontra dans la ville un soldat, qui disoit avoir été present à la mort, & aux funerailles de son fils: ce qui lui causa tant de tristesse, parce qu'elle y donna trop de creance, que toute éplorée, elle retourna au Convent, en avertir F. Raniero, qui pour la consoler encore, lui répondit; Je vous ay déja dit, Madame, que vôtre enfant vivoit: mais maintenant, pour vous en ôter tout doute, allez-vous-en chez vous, & preparez lui à souper; assurément il y est, & vous le reverrez aujourd'huy. La Dame fit précisément, ce que lui dit F. Raniero, & voyant son fils ce même soir, elle courut l'embrasser, & le presser amoureusement sur son cœur, avec la liberté d'une bonne mere.

CLXXII. Hipolita Ubaldini, femme du Seigneur Gavalieré Baldo Falucci de Gubbio, étoit fort malade, lorsqu'elle envoya dire à F. Raniero, dont elle étoit bonne amie, qu'il la vint voir: & lorsqu'il fut auprés d'elle, aprés quelques discours spirituels, elle lui dit; Je voudrois bien sçavoir, si je gueriray, ou si je mourray de cette maladie; Ma fille, lui répondit-il, mettez vous en repos; sont choses à demander à Dieu: & ainsi adressons lui nos prieres. Alors il se retira dans un coin de la chambre, où aprés avoir achevé son oraison, d'un quart d'heure, il retourna à la malade, & lui dit; Ma sœur, disposez-vous, parce que Dieu veut que vous mourriez bientost. Quoi donc, répondit-elle, il faut que meure

une femme, qui a six enfans: & l'on ne pourra obtenir de Dieu, une plus longue vie. Il est facile, repartit F. Raniero, mais avec un grand peril de vôtre salut: & ainsi vous devez vous en rapporter à Dieu; ne vous assurez de rien, & preparez-vous seulement à faire sa volonté; il aura soin de vos enfans. La Dame toute vertueuse qu'elle étoit, prit fort bien son conseil, & auec grande soumission de son cœur, aux ordres du Ciel, elle receut si devotement les Sacremens de l'Eglise, & se disposa de mourir avec tant de sentiment, qu'elle fit croire à tous, qu'elle rendoit son esprit à son Createur, entre les mains de ses Anges.

Cette Année 1589. F. Raniero se trouva à Assize, à la Fête de la Portiuncule, où il vit une jeune fille, nommée Marguerite de Gubbio, il s'approcha d'elle, & lui donnant un morceau de biscuit, il lui dit; Ma fille, vous reverrez maintenant en terre, les merites de nôtre Pere S. François, par la joüissance de ses dons: mais vous irez bientost au Ciel, en sa compagnie, puisque vous y monterez le jour de sa Fête. A peine Marguerite fut-elle de retour à Gubbio, qu'elle fut attaquée d'une hydropysie, qu'elle souffrit jusqu'à ce jour, où elle mourut, pour être glorieuse avec nôtre Pere S. François, si nous en croyons F. Raniero. CLXXIII.

Il se trouva au logis de François Capelloni de Gubbio, qui étoit en danger de mort, à cause d'une grande blessure de tête: & lorsque ceux de sa maison le recommanderent instamment à ses prieres, il leur répondit; Vous autres, vous prenez plus de soin de la santé de son corps, que du salut de son ame, qui doit pourtant être plus considerée. Il est à propos que le malade quitte au plûtost cette vie, pour aller au Ciel, où il possedera des Biens éternels: & s'il vivoit davantage sur la terre, il courroit risque de se damner éternellement. En suite il s'approcha du malade, & lui demanda, comment il s'appelloit; François, lui répondit-il; à la bonne heure, repartit F. Raniero; Réjoüissez-vous en Dieu, que vôtre nom soit écrit déja au Ciel, & dans trois jours vous serez de compagnie, avec nôtre Pere S. François: la chose se trouva veritable par son evenement. CLXXIV.

Comme F. Raniero mourut, aprés avoir predit sa mort à quelques-uns.

TAnt de dons de Miracles, & de Prophetie, dont Dieu honora son Serviteur Raniero, lui acquirent dans tous les esprits, tant d'estime de sainteté, qu'en quelque lieu qu'il allast, il étoit toûjours suivi d'un grand concours de peuples, qui s'estimoient bien-heureux s'ils en pouvoient recevoir une benediction, ou un signe de Croix, & encore plus fortunez, s'ils pouvoient baiser ses mains, ou son habit, & en lever quelque piece; parce qu'alors, comme les plus heureux des hommes, ils les conservoient, comme leurs tresors plus precieux. D'où vient que s'il vouloit eviter la foule, quand il voyageoit d'un lieu à un autre, il falloit qu'il partist devant le jour, & encore bien secrettement. CLXXV.

Ce grand Religieux avoit un grand âge de quatre-vingt ans, un moins, lorsque Dieu resolut, de lui donner une Couronne de vie immortelle, aprés les longs travaux d'une toute Evangelique, & les trophées de tant de vertus, remportez dans la Religion des Capucins, où il avoit combatu cinquante-neuf ans, avec tant de courage. Il tomba CXXVI.

malade à Todi: & comme Dieu lui avoit revelé sa mort, & son jour, il y avoit déja long-temps, il en avertit plusieurs, & premierement Tullia Carduina sa bonne amie, lorsque l'invitant un jour, à sa maison de campagne, il lui répondit, qu'il seroit porté dans un lieu bien plus agreable, où un jour ils se verroient tous deux, avec beaucoup de joye.

CLXXVII. Lorsque cette Année, P. Gregoire de Peruse, Gardien du Convent de Todi, y arriva du Chapître, & que F. Raniero lui baisa les mains, il lui dit; Il y a long-temps, mon Pere, que je desirois mourir sous vôtre conduite, je seray maintenant exaucé de Dieu, puisque vous étes venu. Au second jour de son mal, on le conduisit dans l'Infirmerie, & entrant dans la chambre, qu'on lui avoit preparée, il demanda à Frere Gilles d'Amelie, si F. Cherubin de Todi n'y étoit pas mort; il lui dit qu'oüi: & moi, repartit F. Raniero, j'y mourray dans deux jours. Sçachant donc sa mort, il purifie, il prepare, il orne son ame, pour la rendre plus pure, & plus agreable à Dieu: & le jour qu'il devoit mourir, il demanda instamment à son Gardien, tous les Sacremens de l'Eglise sainte, qu'on a coûtume de donner aux malades: en sorte que le matin, il voulut entendre la Messe, où il communia en forme de Viatique: & aprés avoir demandé pardon aux Freres, avec plusieurs larmes, on lui donna l'Extreme-Onction dans l'Infirmerie.

CLXXVIII. Remarquons ici la merveilleuse Devotion des Peuples de Todi, à l'endroit de F. Raniero. Aussitost qu'ils sceurent l'extremité de sa maladie, il firent mettre sur son lit, leurs mouchoirs, leurs Chapelets, & d'autres choses semblables, à dessein qu'il les touchast en mourant, & qu'aprés sa mort, on les leur rendit, par petits paquets marquez de leurs noms, pour les garder aprés, comme des Reliques. Sur le soir il dit d'un bon sens, les sept *Pater noster*, ordonnez par la Regle, à nos Freres Laïcs, pour leurs Complies: & lorsqu'il les eut prononcez, d'une pieté extraordinaire, il s'écria avec joye; Hà! que je suis glorieux de mourir aujourd'hui dans les loüanges de Dieu. Cependant on achevoit l'Office au Chœur, où l'on disoit les prieres, qu'on y adresse ordinairement à la sainte Vierge, lorsqu'élevant ses yeux, & son corps au Ciel, en personne qui ne vouloit plus de la Terre, il mourut paisiblement en JESUS-CHRIST: & alors il exhala des odeurs si douces, que les meilleurs parfums ne leur étoient pas comparables.

La merveilleuse devotiõ de ceux de Todi envers F. Raniero.

CLXXIX. Cette precieuse mort arriva le vingt-cinquiéme jour d'Aoust, que l'Eglise consacre à saint Barthelemy, & les Freres furent d'avis entr'eux, de la cacher aux Peuples, pour en eviter la foule: mais quelques Seculiers, qui étoient alors au Convent, la publierent par toute la Ville: & aussitost qu'on l'y sceut, une si grande multitude de Citoyens y accourut, voir son saint corps, & lui rendre leurs venerations, que les Freres n'en pouvoient approcher qu'avec peine. Lorsque le lendemain, selon la coûtume, l'on l'eut porté dans l'Eglise, on y fut accablé de tant d'hommes, de femmes, & d'enfans, qui remplissoient le Convent, qu'on fut obligé pour arrêter la multitude, d'en donner les clefs, à l'Evêque, de Todi, qui y étoit venu dés le matin, avec tout son Clergé. Mais cette adresse n'empêcha pas la foule violente, & presque furieuse du peuple, parce que ceux qui ne pouvoient entrer dans l'Eglise, comme déja trop pleine, dresserent par dehors des échaffaux, pour y passer par les fenêtres, & les autres qui y étoient les premiers, se jetterent si éperduëment sur le corps du saint Homme, qu'aprés lui avoir coupé six habits, & arraché la barbe, les cheveux, & même les ongles, ils eussent facilement mis tout le corps en morceaux, si l'attrachant presque par force de

Son admirable concours aprés sa mort, à son corps.

ce de leurs mains; on ne l'eust enfermé dans le Balustre de la Chapelle, par l'ordre de l'Evêque.

Comme donc on ne pût ce jour là, à cause de la foule des peuples, enterrer ce saint corps, l'Evêque de Todi, qui ne l'avoit point quitté, ordonna la nuit, de l'ouvrir, & de l'embaumer d'aromates, par une inspiration particuliere de Dieu. On appella donc un Medecin, & un Chirurgien: & lorsqu'ils eurent ouvert le corps, on y vit les Merveilles Divines, sur F. Raniero, parce que dans la bourse du fiel, on trouva trois pierres en triangles, chacune de la grosseur, & de la couleur d'une châtaigne, qui signifioient la devotion particuliere, dont il adoroit la sainte Trinité. Mais ce qui fit l'admiration plus surprenante des spectateurs, & qui découvrit mieux le pouvoir de Dieu, la troisiéme pierre n'étoit pas gravée, & la premiere plus dans un coin, representoit la figure de la sainte Vierge, qui portoit son petit JESUS entre ses bras; preuve sensible de son amour envers l'un, & l'autre, dans toute sa vie. Et plus au milieu elle faisoit voir, en basse taille, la Colomne teinte de sang, où les soldats Romains attacherent chez Pilate, & fouëtterent si cruellement JESUS-CHRIST. Argument infaillible, qui témoignoit combien avoient été agreables à Dieu, ces deux ou trois disciplines de sept heures, que F. Raniero avoit prises, avec tant, si j'ose ainsi dire, de cruauté, en consideration des douleurs de son Sauveur flagellé.

CLXXX. A l'ouverture de son corps dans le fiel on trouve trois petites pierres Triangulaires.

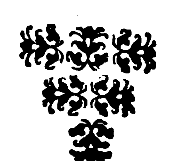
On les explique ici.

La seconde pierre avoit aussi deux figures; la premiere representoit nôtre Seigneur à demy corps d'un côté; & de l'autre, la seconde exposoit aux yeux nôtre Pere S. François en basse taille, qui recevoit les Stigmates de JESUS-CHRIST: & toutes les deux faisoient bien paroître, la pieté merveilleuse en leur endroit, du Serviteur de Dieu. Enfin lorsqu'on eut ouvert son cœur, on y admira la figure d'une de nos disciplines, taillée en chair, avec ses cinq cordons; rigoureux portrait, qui montroit bien sensiblement, combien Dieu, qui l'avoit tracé dans ce cœur, avoit aggreé ses mortifications, ses veilles, ses jeûnes, ses austeritez, & les disciplines principalement de toute sa vie.

Dans son cœur on vit une figure de nos disciplines ordinaires.

Dieu voulut montrer, dans le corps de ce saint homme, ces glorieux trophées, d'une veritable sainteté, pour mieux representer sa sainte vie, si ornée de tant de vertus, & pour obliger ses Suivans, à imiter toutes ses perfections, sa simplicité, son humilité, sa pieté, sa patience, son obeïssance, sa pauvreté, sa chasteté, & toutes les autres. Mais remarquez, qu'on ne doit plus douter, ni des figures, ni de la verité des petites pierres, qu'on trouva, dans son corps, lorsqu'il fut ouvert, aprés que le Seigneur Falconi, Chanoine de la Cathedrale de Todi, les envoya au Cardinal Julius Sanctorius de sainte Severine, nôtre Protecteur, & que son Eminence en fit present à sa Sainteté. Afin même qu'on n'en doute jamais, & qu'on soit plus positivement assuré, des choses extraordinaires qui precederent, & suivirent la mort de F. Raniero, nous avons jugé à propos, de marquer ici la copie des Lettres, qu'en écrivit à nôtre Protecteur, le Seigneur Falconi, & que nous avons tirées du procés de Todi, pour les autoriser davantage, nous les avons traduites en nôtre Langue Françoise exactement de leur Italien, qui est dans nôtre Boverius, pour les rendre plus intelligibles, à toutes sortes de personnes; les voicy.

CLXXXI.





MONSEIGNEVR ILLVSTRISSIME ET REVERENDISSIME.

VOSTRE *Seigneurie Illustrißime, & Reverendißime, aura appris du sieur Antonio, la maladie de F. Raniero, & du sieur Sansonetto son decés, que j'ai mandez à tous deux, afin qu'ils lui en donnassent l'avis. Maintenant pour témoigner la Gloire de Dieu, en ce grand Religieux sçachant aussi combien V.S. Illustrißime, & Reverendißime, comme Protecteur de son Ordre, & son Pere particulier, en aura de joye, je luy diray, que depuis que nôtre tres-saint Crucifix, commence à faire des Miracles, qui fut le iour de Sainte-Croix, du mois de May dernier, il y alla faire ses Devotions, avec quelques-uns de ses amis, à qui il dit; Prenez courage, dans peu de temps, assez proche de ce saint Crucifix, sortira une Dame, qui vous donnera beaucoup de joye. Ils attendirent l'effet de sa Prophetie, comme moy: en voicy le succés. Huit ou dix iours avant que ma mere fust malade, F. Raniero, venant la voir à son ordinaire, elle alla au devant de luy, & luy dit en ma presence; F. Raniero, ie veux maintenant sçavoir de vous une chose, & ne me la refusez pas, ie vous prie (ce qu'elle luy dit avec tant d'empressement, que i'en fus étonné) qui mourra le premier de nous deux? & il luy répondit außitost; Absolument, dans peu, vous mourrez, Madame, & moy ie vous suivray peu de iours aprés. Ma mere en effet mourut le quatriéme du courant, & l'homme de Dieu tomba malade Lundy au soir, vingt & uniéme du même mois. A l'Aurore du matin suivant, il apparut à ma niepce, que i'ay seule de mon frere, & la mena dans le Paradis, où il luy fit voir une demeure merveilleuse, pleine d'Ames saintes, & où il lui montra ma mere, luy disant; Maria Antonia, ne pleures-pas? vois-tu ce beau Lieu, que i'ay preparé pour une Telle, dispose-le pour moy. Außitost que ma niepce fut levée, elle me*

dit son apparition, & m'assura qu'elle ne dormoit pas. Deux heures aprés les Capucins me vinrent dire que F. Raniero étoit malade, & par la grace de Dieu, je ne le quittay presque plus. Comme son mal augmentoit, je lui demanday de la part de V. S. Illustrissime l'habit qu'il portoit alors, & dans lequel il mourut, que j'ai maintenant, Dieu merci. Elle doit être assurée que je n'ai pas manqué, durant sa vie, & à sa mort, à lui dire souvent qu'il priast bien Dieu, mesme aprés son deceds, comme me l'ordonna la sainte memoire de sa mere, pour son service fidele auprés de Iesus-Christ, pour les siens vivans, & morts, & pour toute sa famille: ce qu'il me promit de faire avec grande ferveur d'esprit, & particulierement lors que ie repetay que V. S. Illustr. lui vouloit tant de bien. Le Ieudi il souffrit de grandes douleurs, que lui causoient une ardente fievre, & une fluxion horrible sur la poitrine, qui le conduisoient à l'agonie. Entre plusieurs choses que lui dit le Pere Gardien (parce qu'il eut tousiours le sens bon, & parloit bien à propos) il l'interrogea; F. Raniero, avez vous de grandes douleurs? Fort grandes, répondit-il, mon Pere: Mais si Dieu vouloit, repliqua son Gardien, se servir de vous en sorte que vous fussiez dans cette agonie, jusqu'au jour du Iugement, le voudriez-vous bien avec lui, d'une ferveur singuliere? il lui répondit; Ouy, mon Pere. Alors il se leva presque: & je témoigneray tousiours, avec verité, qu'il ne sortit jamais de cette sainte bouche, & de ses gestes, que ces saintes paroles. Enfin le Vendredi au soir, entre les 23, & les 24 heures, il rendit son esprit à Dieu, & son corps exhala des odeurs si douces dans l'Infirmerie, dans son habit, & dans tout ce qu'il avoit sur lui, qu'on ne peut leur comparer les autres senteurs. Comme ie vis qu'il tournoit à la mort, & que ie fus assuré, que la réponse du sieur Sansonetto, n'arriveroit pas assez tost, pour ouvrir, & enterrer le corps, ie dis au Gardien, qu'il falloit l'ouvrir à Todi, comme à Rome, on avoit ouvert F. Felix; il me répondit qu'il ne le pouvoit faire, sans la permission du Pere Provincial: en sorte que ie lui dépeschay mon valet à cheval, à Spolete où il étoit, le suppliant de tâcher à venir à cheval, ou à pied au plû-

tost, & de donner ordre, qu'on ouvrist le corps de F. Raniero, qu'on le mist dans une caisse, & qu'on l'enterrast, dans une Chapelle, comme on fit à F. Felix. Sa Rde Paternité me fit réponse, qu'elle étoit indisposée, & que ses affaires l'empêchoient de venir à Todi: mais qu'il m'accordoit volontiers qu'on l'ouvrist, qu'on l'enfermast dans un cercueil, & qu'on le mist en terre, dans une Chapelle, comme je l'avois desiré, à condition que tout se fist secrettement, & avec la parole, & l'agréement de Monseigneur l'Illustrissime & Reverendissime Evêque de Todi, ou de Monsieur son Grand Vicaire. Lorsque mon valet fut de retour à la porte du Convent, avec cette réponse, F. Raniero s'envola au Ciel, & on le sceut aussitost. Le concours du peuple fut alors si grand, que nous ne pûmes porter le saint corps dans l'Eglise, jusqu'à deux heures de nuit, que toute la multitude fut un peu écoulée. Je m'en retournay à Todi, & à six heures de la nuit, j'eus audiance de Monseigneur l'Evêque, qui m'accorda tout, avec bien de la joye. O! bonté de Dieu infinie; avant le jour, je fis trouver plusieurs aromates, un bon Medecin, & un adroit Chirurgien, experimentez dans l'anatomie: & à l'Aurore, nous portâmes le saint corps au Refectoire, où le Chirurgien commença de l'ouvrir. Le Pere Gardien, & le Medecin étoient d'un côté d'une table: moy, & le Chirurgien étions de l'autre, avec six Freres du Convent, dix en tout. Aprés qu'on eut mis toutes les entrailles du bas ventre, dans un chaudron fort net, que nous tenions aux pieds tout preparé. Le Chirurgien sans y prendre garde, & toutefois par l'ordre de Dieu, donna de la pointe de son couteau, dans la bourse du fiel, & en sortant aussitost, il couvrit tous les poulmons. Le Chirurgien nous dit; Voyez la cause de la mort du défunt; voyez comme son poulmon est flétri. Le Pere Gardien, qui étoit de l'autre côté, comme nous avons dit, luy répondit; Non, Maître, c'est une eau jaune, qui sort de vôtre main droite. Il regarda, & dit; Il est vrai: mais ne voyez-vous pas que j'ay déja coupé la bourse du fiel, & que je la tenois de ma main, pour la separer de sa place, & la mettre dans le chaudron, avec les boyaux. Il mit alors son autre main à la bourse, & s'é-

cria tout étonné; Jesus! qu'est-cecy? il y a quelque chose là dedans: & passant ses doigts, par l'ouverture qu'avoit faite son bistoris, il en tira une fort belle pierre; il remit ses doigts, & il en tira une autre: ce qui fit dire au Medecin; Voila la cause de la mort du défunt. Lorsque je vis ces belles pierres, ie ne tarday pas; j'en pris une de ma main, la plus belle, & le Pere Gardien l'autre de la sienne. Le Chirurgien se plaignoit en disant? Qu'aurai-je moi? Je répondis; Chacun y est pour soy; il faut avoir la main subtile. Le Chirurgien mit alors la bourse dans le chaudron avec le reste: & à cause que le saint corps étoit couché plat, il s'y étoit arrêté du sang au fonds; il y mit la main, & Dieu permit que la troisiéme pierre s'y trouva, & il dit tout joyeux; Voila la mienne; voici la mienne. Ce que voyant le Pere Gardien; A la bonne heure, dit-il, elle est à vous, gardez la, pour recompenser vôtre peine. Mais le Medecin, & le Chirurgien disoient, que ces pierres étoient naturelles, que le fiel engendre quelquefois dans les autres corps, & nous autres, nous les tenions pour Reliques. Enfin l'on acheva d'embaumer le corps, que nous mismes dans l'Eglise, dont nous ouvrîmes la porte, où il y avoit tant de peuples, qui attendoient au dehors, qu'à peine y fut-il placé, que le premier habit, dont nous l'avions revétu, fut emporté: & je ne pûs empêcher avec tous mes soins, que la multitude ne lui arrachast les cheveux de la tête, les poils de la barbe, & les ongles des pieds, qu'on decharna iusqu'à la chair, & iusqu'aux os: & pourtant vinrent encore plusieurs personnes de la Ville de Todi, du territoire des Villages, & des autres Villes voisines, l'Auditeur particulierement de l'Illustrißime Dame d'Aquasparta, qui non content des cheveux, & de quelques pieces d'habit du défunt, se mit encore en tête, d'en avoir des dents, qu'il n'eut pas toutefois; parce que ie m'y opposay vigoureusement. La foule alors fut si grande, qu'on fut obligé de le laisser sur la terre, depuis le Vendredi au soir qu'il mourut, iusqu'au Dimanche au soir, où l'on enterra le saint corps, avec un autre habit, aprés les trois autres qu'on lui avoit mis en morceaux. Mais pour retourner à nos benîtes prieres, il étoit presque midy, que ie n'avois pas encore dit Matines, & ie devois dire la Messe du Trentain de S. Gregoire, que ie conti-

nuë pour le repos de l'ame de ma bonne mere. Quelques Gentils-hommes de pieté vinrent alors, & ie leur recommanday fort le corps, tandis que je me retiray dans le bois en secret, pour dire Matines : & il me vint une forte pensée de revoir ma pierre, que i'avois dans ma poche. Ie l'en tiray, & ie vis qu'elle étoit changée ; parce que lorsqu'elles sortirent toutes trois du fiel où elles étoient, elles parurent noires, comme celles justement que N. S. Pere le Pape a fait mettre à son sepulchre à saine Marie Majeure, pour graver son Epitaphe, & celle encore de Pie V. & comme ie la regarday plus attentivement, ie la vis couverte d'une couleur iaune, excepté aux deux côtez, qu'elle resta toûjours noire. Ie pris garde à ce noir, & i'y découvris une figure de nôtre Sauveur en perspective d'un côté, & de l'autre celle de S. François à genoux, avec les Stigmates: & tout satisfait de mon tresor, aprés avoir achevé Matines, ie fus dire la sainte Messe, & la montrer aussitost au Pere Gardien, à qui ie la confiay, comme indigne de la conserver moi-même, sans dessein pourtant de la lui laisser toûjours. Nous vîmes alors la sienne, que nous trouvâmes couverte, comme la nôtre : mais dans les endroits noirs, on n'y voyoit rien. Nous vîmes ensuite celle du Chirurgien, qui est la plus petite, & sans être changée de sa couleur propre, nous y trouvâmes dépeinte une Dame plus apparente, & plus claire, que les figures de la mienne, & d'un autre côté, une colomne de couleur de sang, avec sa couronne dessus de couleur pareille. Nous restâmes si aveuglez à cette veuë, & plûtost par une volonté particuliere de Dieu, que nous la laissâmes tomber par terre. Le Chirurgien la fit voir à toute la Ville, & à Monseigneur l'Evêque ; il l'envoya même dans tous les Monasteres, en sorte qu'elle fut veuë de plus de 500. personnes. Enfin le Pere Gardien, & moi, nous fîmes nôtre possible, pour les réünir toutes trois, comme nous avons fait. Mais quelques Religieuses apparemment, y firent toucher tant de Chapelets, & d'autres choses semblables, que la figure de la Dame, a perdu sa couleur premiere, dont Monseigneur l'Evêque, qui va à Rome bientost, pourra faire foi à V. Seigneurie Illustrissime, & lui dire encore, que comme il a de bons yeux, il y a veu distinctement, les yeux, le nez, les oreilles, & tout le visage:

pour moy je témoigne y avoir admiré toutes les parties, & même le petit Iesus, entre les bras de sa Mere. On y voit encore la Colomne bien visiblement; les Pierres miraculeuses sont fort legeres. La mienne qui est la plus grosse, ne pese qu'un huitiéme, moins neuf grains. La seconde aussi un huitiéme, moins cinq grains; & la troisiéme, douze grains. Toutes trois sont concaves, en forme d'une demie Lune: mais la plus petite, est creuse de tous les côtez: & à l'endroit qu'on en a un peu ôté, on y remarque le même effet, qu'au Bezouart, avec ces levées, qu'on voit aux oignons: mais à la seconde levée, qu'on y fit, on y vit une couleur dorée, pleine d'éclat, comme celle de l'or le plus fin: & pourtant à cause qu'on fut obligé de la montrer à tant de Seigneurs, & de Dames, qui les sont venus voir de plusieurs endroits, celle-cy a perdu sa brillante couleur, & a retenu sa jaune. Elles nous sont toutes fort cheres, & nous les conservons avec beaucoup de pieté, comme des preuves certaines de la Prophetie de F. Raniero, qui dit à ses amis, que peu aprés le saint Crucifix, paroistroit une Dame qui leur donneroit beaucoup de joye. La mienne, qui est la plus grande, a la grandeur d'une châtaigne mediocre. Ie n'en parleray plus à personne, parce que le Pere Provincial est de sentiment, qu'on n'en fasse pas de bruit: mais comme je crains, que le Pere General de l'Ordre, n'en voulut faire un Present, à quelque Prince, comme on fit des dents de F. Felix, je les garde, par la faveur du Pere Provincial, & des autres Peres fort secrettement: & nous sommes d'accord ensemble, qu'elles resteront à Todi. Ie supplie même V. S. Illustrißime, & Reverendißime, d'écrire au Pere General, & au Pere Provincial encore, qu'ils les laissent icy, parce que j'espere, que lorsqu'on les y considerera, comme on admire dans le cœur de sainte Claire de Montefalco, les Mysteres imprimez de la Paßion de Iesus-Christ, on jugera de la pureté, & de la charité de F. Raniero, qui fut tousiours si embrazé, pour la sainte Vierge, pour son Pere S. François, & particulierement pour les Mysteres de la Paßion. Mais comme V. S. Illustrißime, veut voir ces Pierres, qu'Elle me fasse la grace, ou de m'envoyer un homme fidele, ou

de m'ordonner, de les lui porter moy-même, parce que sont choses trop enviées, comme il luy plaira, parce que je suis tousiours prest à faire ses volontez. Le Pere Provincial, qui étoit à Spolete, comme nous avons dit, & malade, & accablé d'affaires, ne pût venir icy: mais le Vendredy la nuit dont F. Raniero étoit decedé le soir, il se leva de sa couche, pour aller à Matines, où F. Marin de Spolete l'alla trouver, & luy dit, qu'il avoit vû F. Raniero mort, avec une palme à la main, accompagné d'un grand nombre de femmes, des palmes à leurs mains: & comme ie luy dis, assuroit-il, que ie le croyois mort, il me répondit, avec sa faveur ordinaire; Comment mort? ha! non, ie vis, & ie suis dans la joye, comme vous voyez bien: & alors il se retira de mes yeux. Ce qu'entendant le Provincial, il appella le Gardien de Spolete, & alors ils se mirent en chemin, & arriverent à Todi, lorsque le corps étoit embaumé, & que nous l'avions mis à l'Eglise. Mais pourtant, parce que la foule du peuple croissoit tousiours le Pere Provincial ordonna qu'on le mist dans la Chapelle, où on avoit creusé sa sepulture de la hauteur d'un homme, & il fit fermer le balustre. Ce fut bien pis, parce que le peuple s'assommoit presque pour le voir, & pour luy baiser les pieds: tellement que nous resolumes tous, qu'on laisseroit entrer toutes les personnes de qualité, pour satisfaire la sainte curiosité de leurs desirs, autant qu'on le pouvoit. Entr'autres, une fois, nous fismes entrer dix Dames fort qualifiées: & la derniere, qui y entra, fut Madame Crescentia Benedettony toute spirituelle: & comme elle s'approcha trop du sepulchre, elle y tomba sans se blesser: en sorte que lorsque j'entendis les clameurs de ces deux filles, j'y entray; Je la trouvay dans la fosse, au milieu, le visage en haut, les bras ouverts, & toute riante; J'y fis descendre außitost un homme, qui la leva de terre; Je la pris par les bras, la tiray dehors, avec son front, qui saignoit, & la portay proche le corps, de F. Raniero, luy disant; Fais en sorte par tes prieres, que cette Dame ne soit pas incommodée: Alors je la portay hors la Chapelle, & la rendis à ses parens, pour m'appliquer au reste, dans cette pensée,

pensée, que c'étoit un Miracle, qu'elle ne se fust point rompu le cou. Ie l'ay été voir depuis, & l'ay priée de me dire le succés de sa cheute; elle m'a confessé ingenuëment, qu'elle tomba sur des fleurs, & sur des fueilles, en sorte qu'elle ne sentit aucune douleur, & qu'elle croyoit être sortie d'une fort belle demeure. Elle me montra alors le coup qu'elle s'étoit donné au front, qu'elle couvroit d'un morceau de cuir, & je n'y remarquay qu'une écorcheure fort legere.

Vne petite fille, qu'il aimoit fort durant sa vie, mit la main de son corps mort sur sa tête, & lui dit; Hà! F. Raniero, donnez-moy vôtre benediction, je vous prie, & aussitost étendant sa main, il la benit. Vn Capucin en fit foi de Prêtre au Pere Provincial, en ma presence. CLXXXII

Ie ne dis rien de ma niepce, âgée de huit ans, que je plaçay dans la Chapelle, où étoit un Capucin Prêtre, & qui assura aux Capucins, & à moy, qu'elle avoit dit à l'oreille du F. Raniero, Priez Dieu pour moy: & qu'il lui avoit répondu; Si je l'ay fait jusqu'icy, je le feray doresnavant, ma fille: & parce qu'elle est fort accorte, & bien cherie de F. Raniero, elle prit sa main, la posa sur sa tête, & lui dit; Benissez-moi, F. Raniero; & elle entendit encore sa voix, comme elle sentit sa main, qui la benissoit de la maniere, qu'il en usoit avec elle, lorsqu'il étoit en vie. Le Pere qui étoit dans la Chapelle, a dit, que lorsque la fille avoit sa tête sous la main de F. Raniero, il n'y avoit personne auprés d'elle, d'où l'on pust croire, que ce fust un autre qui la touchast, que F. Raniero. CLXXXIII.

Le corps de ce saint Homme fut toûjours fort maniable, & tous ses membres se remuoient comme on vouloit. Ie dis encore, & il est tres-vray, quoiqu'on ne doive pas le publier, au sentiment de tous les Peres, qui le virent distinctement, que le Dimanche aux Messes, il parut sous son pied gauche, à la place des Stigmates, une marque toute de sang, grande comme un quart d'écu, & à la main gauche une autre un peu plus petite. Ce que nous nous reservons de voir, au temps que Dieu voudra; & j'espere que ce sera quelque jour, à cause qu'il a prédit déja plusieurs fois, qu'à sa mort on verroit de grandes choses: ce qui me donne encore esperance de quelques-uns de ces signes de sang, à la main, & aux pieds de F. Raniero. CLXXXIV.

CLXXXV *Ie marque ici quelques Miracles depuis son deceds. Une Religieuse de Qualité, m'a dit avoir eu long-temps une incommodité d'estomach incurable, sans soulagement des Medecins, ni de leurs remedes, & que le premier jour de sa mort, aussitost qu'elle se fut jettée sur son corps, elle fut guerie. Une autre encor d'une douleur de tête de trois ans, & deux autres aussi de leur differente maladie.*

CLXXXVI. *I'ay fait faire à ma façon sa sepulture, parce que je n'avois pas receu les Ordres de V. S. Illustrissime, & Reverendissime; le fonds de briques, avec un lambris dessus, où l'on a mis le saint corps, dans une Chasse de Cyprés, & de Châtaignier, fort poli; & j'ay tout fait clouër avec de gros clouds, mettant dans la Chasse, sur un parchemin, le peu d'écriture que je luy envoye. Au dessus du corps, l'on a placé une plaque de cuivre fort legere, pour moins peser, & par dessus quelques planches de Chênes, sur lesquelles j'ay fait faire un plancher, & dessus il y aura des platras secs, qui soustiendront un autre plancher, égal à celuy de la Chapelle, en sorte que la Chasse ne touche point le fonds de brique d'un demi pied environ, d'aucun côté, excepté ce qui la soustient, comme nous avons dit: & à cause que le Sieur Sansonetto m'écrit de la part de V. S. Illustrissime, & Reverendissime, qu'elle voudroit que le corps fust dans l'étain, le P. Provincial m'a ordonné, de ne rien faire autre chose, sans son autre ordre, parce que le saint corps est enterré, comme j'ay déja dit: & ainsi si elle me veut commander autre chose, ie lui obeïray tousiours fort exactement. Pour ce qui est des Miracles, i'iray voir aujourd'huy Monseigneur l'Evéque, & on en commencera l'Examen au plûtost, avec l'aide de Dieu. Il ne m'est pas permis de confier à ce papier des choses fort considerables, mais un iour ie les luy diray de bouche. Elle me pardonnera s'il luy plaist, la longueur de ma Lettre, & que Dieu felicite tousiours, & éleve V. S. Illustr. & Rever. à qui faisant humblement la reverence, ie baise les Habits Sacrez, à Todi 29. d'Aoust l'an 1589.*

De V. S. Illustriss. & Reverendiss.

Le Serviteur plus humble,

D. BERNARDIN FALCONI.

Ajoûtons ici, que lorsque le corps de F. Raniero fut dans l'Eglise, & que F. Clement de Todi s'en approcha, pour y faire oraison, la premiere nuit aprés son deceds, auparavant qu'il fut ouvert, & embaumé, il lui vit le visage couvert de süeurs: & comme il s'en approcha davantage; il l'apperceut plein par tout des mesmes gouttes, & avec son mouchoir il l'essuya. Le susdit Chanoine Falconi dit la même chose, & assure de plus, qu'auparavant qu'il fust ouvert, il le toucha de sa main, & le trouva tout moüillé: ce que témoigna encore un autre Chanoine, appellé Daniel Pollulli, qui dit l'avoir veu süer au front, & sur le visage, des gouttes grosses comme des perles. On celebra ses funerailles, en presence de Monseigneur l'Evêque de Todi, des principaux de la Ville, & d'une grande multitude de Peuples, qui y vint par devotion, à l'endroit de F. Raniero: En foi dequoi l'on trouverroit dans la Chasse de Cyprés, où l'on le mit, son Epitaphe, dont voicy les paroles. CLXXXVII.

Le corps de F. Raniero aprés sa mort est tout moüillé de süeurs.

L'an 1589. le 25. du mois d'Aoust, qui fut un Vendredi entre vingt-trois, & vingt-quatre heures, F. Raynerius du Bourg San-sepolchro, Capucin, acheva son dernier jour, & mourut en repos, au Seigneur à Todi, au Convent de sainte Marie la Neuve des Capucins, & le 27. du même mois, il fut enterré dans une Chapelle de la même Eglise, en presence du Reverendissime Seigneur Ange Cæsi Evêque de Todi, du Seigneur Fabrice Atti Prieur, du Seigneur Eustache Desiderio Archidiacre de la Cathedrale, & d'autres Chanoines, & Prêtres: en presence aussi de Vener. Pere Bonaventure de Monte-Realé, Provincial de la Province d'Ombrie de S. François, du P. Georges de Peruse, Gardien du Convent de Todi, du P. Richard de Foligni, Gardien de celui de Spolete, & d'autres Capucins, qui celebrerent les Funerailles de F. Raniero, avec une foule prodigieuse de peuples, de tout sexe, à la louange de Dieu tout-puissant. CLXXXVIII.

Comme depuis sa mort il apparut à differentes personnes, dont plusieurs furent gueris de diverses maladies.

A Peine cette bien-heureuse Ame, libre de son corps, se fut-elle envolée au Ciel, avec les Anges, qu'il apparut à F. Marin de Spolete, entre les Chœurs des Vierges, qui marchoient devant lui, vétuës de blanc, & lui une palme à la main, comme les Vierges en avoient une: mais celle de F. Raniero étoit plus grande, plus belle, comme orné de plus eminentes vertus; c'est la remarque qu'a fait dans sa Lettre Bernardin Falconi. Ce nombre de Vierges, qui le precedoient en allant au Ciel, est une preuve certaine, que cette palme, qu'il portoit, étoit la recompense glorieuse de sa Virginité, qu'il avoit consacrée à Dieu depuis sa naissance, jusqu'à son deceds. CLXXXIX.

En ce même temps, Virginia Savelli, Dame Romaine, Marquise de Cetona, fort familiere amie de F. Raniero, rendit visite à la bien-heureuse Catherine de Prato, qui lui dit; Madame, vôtre bon Frere Capucin, joüit maintenant de son Enfant JESUS, au Ciel, avec beaucoup de repos d'esprit. La Dame luy répondit; Parlez-vous de F. Raniero, ou d'un autre? J'entends F. Raniero, luy dit-elle; Hà! qu'il possede maintenant les delices du Ciel, avec bien plus de bonheur, & plus amplement, que lorsqu'il vivoit dans le Monde: Et comme on ne sçavoit pas encore à Rome, que F. Raniero fust mort, il est visible que Dieu CXC.

La bien-heureuse Catherine de Prato predit la mort de F. Raniero.

l'avoit revelé, à la bien-heureuse Catherine. Cependant comme lors qu'on vuida le corps de F. Raniero, F. Gilles, Laïc, avoit pris ses entrailles, & les faisoit secher sur une planche dans sa chambre, il lui apparut, & le reprit de garder ces restes de son corps, dans un lieu si peu propre, avec ordre de les mettre dans un endroit plus decent: ce que ce Frere executa aussitost.

CXCI. Le procés de Todi marque bien d'autres apparitions, & d'autres faveurs à plusieurs personnes, & principalement au Seigneur Pompée Laudi de Todi, que le saint Homme, lorsqu'il vivoit, avoit souvent averti de changer de vie, & de convertir en vertus ses dereglemens. Dans le temps qu'il alloit à la chasse, & qu'il passoit par le Convent des Capucins, il vit F. Raniero venir à lui, qui aprés l'avoir salué, blâmant à son ordinaire, sa maniere si dereglée de vie, lui dit; Ecoutez, Pompée, vous étes dans un mauvais état; si vous ne quittez vos desordres, & si vous ne vivez plus Chrétiennement, vous étes en grand danger de vôtre salut. C'est vôtre affaire; pensez-y, je vous prie: & comme il lui demanda s'il disoit tous les jours les cinq *Pater noster*, avec la pieté qu'il lui avoit enseignée, & qu'il reconnut qu'il y avoit souvent manqué, il les lui recommanda plus particulierement: mais lorsqu'il instruisit son ami, si utilement, il se retira peu à peu de devant ses yeux. Jusques là Pompée creut, qu'il conversoit avec un homme vivant: mais aussitost que F. Raniero ne parut plus à sa veuë, il pensa qu'il ne vivoit plus, & tout saisi d'horreur, il quitta son dessein de chasse, & repara le temps perdu, par une plus sainte vie.

CXCII. Un cousin de F. Raniero appellé Julien, fut affligé cette Année d'une cruelle douleur de tête, il n'y eut pas plûtost appliqué le mouchoir, que le Chanoine Falconi, avoit trempé dans le sang des intestins du corps de F. Raniero, lorsqu'on l'ouvrit, & qu'on l'embauma, que non seulement il fut gueri, mais, encore il vit le saint Homme, élevé fort haut dans l'air, orné d'une robe de couleur Celeste, qui le regardant d'un œil agreable, & étendant les bras, lui parut si plein de clartez sur le visage, & sur les autres parties du corps qu'il discernoit, qu'on eust dit, que le Soleil avoit des lumieres moins brillantes que les siennes. Mais aprés qu'il eut consolé quelque temps son cousin, par la veuë de son éclatante gloire, il ne parut plus, & le laissa si touché de ses pechez, qu'il les noya depuis, dans un torrent de ses larmes.

CXCIII. Cette même Année, vers le commencement de Novembre, que P. Richard de Foligni étoit Gardien du Convent de Spolete, un Frere par une abondante fluxion à la gorge, y eut vne aposteme si putride, qu'on n'en attendoit plus que la mort, à cause qu'il ne respiroit presque plus; il recourut alors à F. Raniero, & il le vit venir la nuit à lui, accompagné de la sainte Vierge, & de nôtre Pere S. François, qui aussi-tost qu'il l'eut touché à la gorge le guerit, ensorte que le matin il se trouva fort sain, aux Offices du Convent, avec les autres Freres.

Il apparut à plusieurs & leur promit la santé.

CXCIV. L'an 1608. Martia de Lavanda de Todi, malade d'une fiévre maligne, penchoit à la mort, au sentiment des Medecins, lors qu'elle eut recours à F. Raniero, dont elle avoit toûjours été fort devote, & l'apperceut distinctement dans l'air, environ sur le midi, ou d'un visage fort joyeux, il lui dit; Vous guerirez de cette maladie, n'en doutez pas, ma fille, parce que la sainte Vierge vous a obtenu une plus longue vie. Ce qu'ayant dit, il se retira, & laissa dans sa chambre une odeur fort douce. L'an 1611. la même, eut une fiévre violente, & même mortelle, dans la pensée des Medecins, & comme elle eut imploré les merites de F. Raniero, elle le vit

& lui entendit dire; Martia, ne craignez-plus, vous vivrez, & vous ne mourrez pas, & montant au Ciel, il parfuma la terre, d'une odeur de rose, & trois jours apres, la malade fut guerie.

L'an 1615. Martin Mareschi de Spolete, étoit à Rome fort malade d'une fiévre, & d'une douleur de tête. Comme il avoit une grande devotion à F. Raniero, il lui demanda du secours auprés de Dieu, & alors il l'apperceut, qui lui dit; Martin, mon ami, si tu veux être soulagé de ta maladie, rends aux miens mes Reliques, que tu leur as emportées. Le malade se souvint à ces paroles, qu'il avoit pris aux Freres malgré eux, un morceau d'une des pierres, qu'on trouva dans le fiel de F. Raniero, aprés sa mort. Il lui promit donc alors, qu'aussi-tost qu'il seroit gueri, il reporteroit au lieu où il l'avoit prise cette partie de pierre, qui ne conservoit pas chez lui assez saintement. Aprés cette promesse il commença au même moment à vomir, & à jetter tant de bile, que quoique sa quantité, & sa malignité l'eussent fait mourir, au sentiment des Medecins, aussi-tost que par le secours du Ciel elle fut sortie de son corps, haut, & bas, il fut tout gueri. CXCV.

L'an 1617. Jean Baptiste Giacomini de Gubbio malade à la mort, en étoit si proche, que privé de ses sens, il combattoit avec elle, & même il y fut si tenté des Demons, qu'il en fut traitté fort cruellement; Il vit alors F. Raniero dans l'air, & lui donnant du courage, il lui dit; Ne craignez plus, mon fils, F. Raniero est vôtre Avocat, & cette trouppe de Demons s'évanoüit aussi-tost à ses yeux. Le malade fit vœu, que s'il guerissoit, il iroit au sepulchre du saint Homme, lui rendre ses venerations, & peu aprés, il fut tout soulagé de sa maladie. CXCVI.

L'an 1623. une femme de Todi nommée Modesta, qui quelques années auparavant, avoit été guerie d'une douleur de jambes d'abord, & puis d'une autre d'estomach, au sepulchre de F. Raniero, tourmentée maintenant d'une fievre putride, depuis trois mois, étoit en cet état, qu'au sentiment des Medecins, elle ne releveroit pas de sa maladie. Elle a recours à l'ancien Conservateur de sa santé, & lui demande instamment la sienne, en sorte que si elle la reçoit par son secours, elle fait vœu d'aller à son sepulchre, y faire dire une Messe, en action de graces. Sa promesse se fit de jour, & la nuit, pendant son reveil, elle voit F. Raniero descendre dans l'air, & lui dire; Modesta, tu me vois tout éclatant de lumieres, si tu veux venir avec moi, tu ne seras plus malade: ce qu'ayant dit, il disparut à ses yeux, & elle se porta mieux, en sorte qu'au troisiéme jour, elle fut si parfaitement guerie, qu'elle se trouva en état d'accomplir sa promesse, & la Prophetie de l'homme de Dieu. CXCVII.

Enfin l'an 1629. Jean Baptiste Giacomini dont nous avons parlé cidessus, étoit dangereusement malade, il fit le Vœu, qu'il avoit déja fait, dont il s'étoit si bien trouvé, & il apperceut F. Raniero, qui lui dit; Jean Baptiste, puisque vous me promettez vôtre visite, je vous rends la mienne, & je vous promets, que vous guerirez de vôtre maladie: cette parole eut bien-tost son evenement. CXCVIII.

De plusieurs Miracles que Dieu fit par l'intercession de son serviteur F. Raniero, pendant que son corps étoit dans l'Eglise, & dans sa Chappelle, & d'autres succez de cette année.

UNe servante de Leonello de Todi, possedée du Diable, en fut délivrée, lors qu'elle se jetta sur le corps de F. Raniero. Dyonisio Com- CXCIX.

pagni de Todi, souffroit il y avoit long-temps, une foiblesse de reins, que n'avoient pû guerir, tous les remedes; il s'étendit sur la planche, où la nuit precedente, avoit été le corps du saint Homme, & il s'en releva tout gueri.

CC. Peu aprés que F. Raniero fut decedé, le Seigneur Bernardin Falconi, dont nous avons parlé, donna l'ordre à Pierre artisan de Todi, qui étoit fort incommodé de l'estomach, de travailler son sepulchre, lui disant; Pierre vous allez faire un tombeau pour le serviteur de Dieu, ayez confiance, que si vous lui donnez vôtre travail, il ne vous refusera pas son secours, auprés de Dieu, & esperez qu'il vous guerira de vôtre estomach: ainsi entreprenez cet ouvrage, pour l'amour de Dieu; Ce qu'il fit aussi-tost, & F. Raniero l'en recompensa bien, parce qu'au moment qu'il eut mis la main à l'œuvre, sa douleur diminua beaucoup, & lors qu'il fut achevé, il ne sentit plus de mal, en sorte qu'il se crut fort bien payé.

CCI. Lucretia de Todi, faisoit Oraison dans la Chapelle du sepulchre de F. Raniero, & le conjuroit ardemment de prier Dieu pour elle. Au même moment elle entendit sa voix, qui l'assuroit, que jusques là il l'avoit protegée auprés de JESUS-CHRIST, & qu'il l'y secoureroit toûjours.

CCII. Une femme du Tiers Ordre de S. François, étoit venuë d'Assise à Todi, au sepulchre de F. Raniero, aprés avoir été long-temps dans sa Chapelle en prieres, & lors qu'elle voulut s'en aller, elle passa sa tête, par une ouverture du Tombeau, qui n'étoit pas encore fermée, & le conjura, comme si elle eust parlé à un vivant; Hà! homme de Dieu, priez le pour moy; F. Raniero lui répondit, du même endroit, avec une voix distincte; Et je l'ay prié, & je le prieray.

CCIII. Une autre de Collepepo, fort incommodée de ses genoux, depuis fort long-temps, se fit porter à l'Eglise du saint Crucifix de Todi, lors qu'il s'y faisoit plusieurs Miracles: & comme elle n'y receut pas de soulagement, elle pensoit à s'en retourner chez elle, reflechissant toutesfois aux prodiges, que Dieu faisoit tous les jours au sepulchre de F. Raniero, elle changea de pensée, & elle se fit porter à nôtre Eglise, où elle fut inspirée, que si elle vouloit guerir, elle devoit mettre ses genoux à nud, sur le saint Monument; Ce qu'elle fit à la faveur de quelques personnes, qui l'en approcherent, & en recompense de sa grande foi, elle y receut aussi-tost sa santé, avec l'étonnement de tous les Spectateurs, qui loüerent hautement JESUS-CHRIST, en la personne de son serviteur Raniero.

CCIV. Un homme du même Bourg, avoit perdu l'usage de ses pieds; à peine l'eut-on porté au tombeau de F. Raniero, huit jours aprés sa mort, où il implora fort ardemment son secours, qu'il fut gueri sur l'heure, & s'en retourna à pied.

CCV. Cesar Sabini, Curé de la Paroisse de S. Silvestre de Fioré Castello de Todi, souffroit depuis quatre ans, une fluxion dans l'épine du dos, qui le privoit presque de tout le mouvement de son corps malade, sans jamais avoir été soulagé, par tous les remedes de la Medecine. Dés qu'il eut appris, que F. Raniero étoit mort, il se fit apporter au Convent, jusqu'à la couche de son Infirmerie, où à peine eut-il étendu tout son corps, qu'il se sentit tout soulagé, & fut effectivement gueri.

CCVI. Le fils de Balthazar de Todi, avoit une dangereuse dysenterie, lors qu'il se benit, avec un morceau de la corde, & de l'habit de F. Raniero, & qu'il eut dit *Pater noster*, & *Ave Maria*, il en fut parfaitement délivré.

Aurelia de Todi Rodini, a déposé avec serment, que l'an 1617. le feu prit à une chambre de son logis, & qu'aprés qu'il eut brûlé plusieurs choses qui y étoient, lorsqu'il fut proche d'un lit, où s'étoit quelquesfois reposé F. Raniero, lorsque faisant la quête, il ne pouvoit retourner au Convent, il s'éteignit au même moment.

L'an 1622. une femme appellée Giuditta femme d'Alcide de Todi, étoit depuis un mois travaillée d'une colique si furieuse, que pas un remede ne lui donnoit de soulagement; Sa mere nommée Vittoria, emprunta de Maria Antonia Marsia Noble de Todi, un linge trempé dans le sang de F. Raniero, elle en enveloppa le corps de sa fille, & fit en même temps cette promesse à Dieu, qu'elle iroit à son sepulchre, où elle appendroit une petite figure de cire, s'il guerissoit sa fille; la malade aprés ce Vœu, n'eut plus de douleurs, & ne fut plus malade de sa vie. CCVII.

Angela femme de Jacques de Bologne, l'an 1624. étoit fort tourmentée de douleurs de dents, & d'estomach, & alors Modesta de Todi, lui conseilla de se recommander au secours de F. Raniero serviteur de Dieu, la malade le fit, & lui promit, qu'elle diroit tous les jours trois *Pater noster*, & trois *Ave Maria*, aprés avoir été à son sepulchre, & Dieu la guerit, par les merites de son serviteur Raniero. CCVIII.

L'année suivante 1625. François Fino Citoyen de Todi, avoit depuis quatre ans, un ulcere fort dangereux au nez, & comme il lui survint encore une inflammation par tout le corps, il étoit bien en danger de sa vie, mais parce qu'alors on faisoit le procez des actions, & des Miracles de F. Raniero, il se sentit inspiré de Dieu, de recourir à ses merites, & il lui promit que s'il le guerissoit de son inflammation universelle de corps, & de son ulcere de nez, il iroit à son sepulchre, où il appendroit, en reconnoissance de cette faveur, une tête d'argent; à peine eut il achevé les dernieres paroles de son Vœu, que son inflammation s'appaisa, & le lendemain son nez fut entierement gueri. CCIX.

Nous pourrions encore, outre tous ces Miracles, en marquer plusieurs autres; mais nous les obmettons, pour les laisser dans nôtre Boverius, où l'on les pourra lire comme on voudra, & pour ne pas trop fatiguer nos Lecteurs; puisque ceux que nous avons écrits ici, nous montrent fort clairement la gloire de ce grand serviteur de Dieu, & nous pouvons facilement être persuadez, par les rayons de tant de merveilles du Paradis, qu'il y brille de lumieres, qui n'y peuvent souffrir d'eclipses. CCX.

Comme pourtant le Soleil, la Lune, & les Etoilles ne brillent pas pour eux-mêmes, mais seulement pour nous, que croirons nous de la vie, & des Miracles des Saints? Leur vie est pour la nôtre, & leurs prodiges sont pour nos interests; leurs vertus nous peuvent rendre vertueux; ils sont Saints, ils sont Bien-heureux, & ils ne doutent plus de leur Beatitude, qui ne finira jamais, ils n'ont pas besoin de nos loüanges, parce qu'ils possedent de vrais honneurs dans le Paradis. C'est assurement nôtre interest, qu'ils ayent éclaté par leurs vertus, qu'ils ayent brillé par leurs Miracles, qu'ils ayent acquis au Ciel une felicité sans limites. En effet nous voyons nos laideurs, lors que nous considerons leurs actions Celestes, & nous touchons nos tenebres, lorsque nous reflechissons à la sainteté de leur conduite; Parce que comme nous avertit S Gregoire, *Qui veut connoitre pleinement quel il est, doit regarder ceux qui sont ce qu'il n'est pas, afin que leur beauté lui soit une mesure, de ce qu'il a de difforme; il voit en eux, ce qu'il n'a pas en lui-même, puisque pour juger des tenebres, il faut considerer la lumiere, afin qu'on puisse voir en elle, ce qui empêche de discerner durant les tenebres. Nous devons donc regarder la vie des Iustes, pour y distinguer la nôtre* CCXI.

plus parfaitement. Il arrive en effet souvent, que ceux qui marchent lâchement dans la voye de Dieu, lorsqu'ils considerent plus attentivement les actions des Saints, touchez de leurs vertus, ajustent leurs mœurs dessus leur conduite, parce que les vertus des Justes ont cette force Divinement, que lors qu'on les lit, ou qu'on les entend, elles animent les plus foibles à les imiter: & comme dit encore S. Gregoire, *Lors qu'on expose leurs faits victorieux, on fortifie nôtre foiblesse, contre les combats des vices, & il arrive alros, que l'ame tremble moins dans les attaques, qu'elle voit plus devant elle de triomphes des Justes.* C'est assez des actions, & des Miracles de F. Raniero, que Joannes Baptista Possevinus, a fait imprimer en abregé, & que nous avons un peu plus étendus ici, pour un plus grand honneur de Dieu, & une gloire plus éclatante de son serviteur Raniero.

DE FRERE VALENTIN D'ALTAMURA, LAIC: ET DE CLAIRE MALIVINDA, Religieuse du Tiers Ordre.

CCXII. D'AUTRES encore, depuis F. Raniero, furent appellez de Dieu cette Année, à la recompense de leurs travaux, & pourtant nous n'en parlerons qu'en abregé. Le premier est F. Valentin d'Altamura Laïc. Il étoit né dans la Principauté de Bary, & avantagé de toutes les vertus, qui peuvent faire un exemplaire achevé, d'un Frere Mineur veritable. On dit des prodiges de son obeïssance, de son humilité, de sa patience, de sa pauvreté, de son abstinence, de sa candeur d'ame, de la mortification de ses sens, de l'honnêteté de ses mœurs, de ses austeritez, & de sa charité. Mais il excelloit en Oraison Mentale; parce que comme un jour il prioit au Convent de Grotaglié, dans la Province d'Otrante, en presence d'un Crucifix, attaché contre une muraille de Grotte, il entendit une voix, qui en sortoit, & qui lui disoit; *Valentin je viendray à toi, dans peu de jours, pour te donner la recompense de ceux qui m'aiment de toute leur ame.* Ce qu'entendant il se disposa de son mieux, à l'arrivée de son Seigneur, & peu de jours aprés, il alla prendre possession de la gloire, que son Dieu lui preparoit dans le Paradis, pour l'eternité.

CCXIII. En ce temps-là, Claire Malivinda Noble de naissance, aprés être demeurée victorieuse de ses parens dans le combat, qu'ils lui livrerent comme ses ennemis, prit l'Habit & l'Institut des Capucines, sous la Regle du Tiers Ordre de nôtre Pere S. François, où dés qu'elle eut prononcé ses Vœux, elle se soumit à la direction des Capucins, dont le zele l'anima à suivre si exactement leur austerité de vie, que quoi qu'elle n'eust pas encore vingt ans, elle accabloit son corps de jeûnes, & de disciplines, ne bûvoit jamais de vin, que dans d'extrêmes foiblesses de deux jours l'un, se chargeoit d'un rude cilice, & brûlée des ardeurs de l'amour de Dieu, elle n'approchoit jamais du feu ordinaire. Comme elle s'appliquoit toute à la candeur d'esprit, à l'humilité, à l'Oraison Mentale, & aux autres vertus, elle souffrit des Demons beaucoup de coups, & plusieurs traverses, & sa patience en emporta de fort glorieux triomphes. Lors qu'elle eut atteint l'âge de trente-trois ans, avec ce grand progrez de vertus, elle fut attaquée de sa derniere maladie, & alors elle parut plus vertueuse, parce qu'elle

Les principales vertus de cette sainte fille.

qu'elle supporta son mal avec tant de fermeté d'esprit, qu'elle loüoit toûjours Dieu, & ne paroissoit pas souffrir des douleurs. Souvent même elle prenoit d'une main le Crucifix, & parloit à JESUS CHRIST comme present, avec tant d'ardeur d'esprit, que ses larmes entrecoupoient sa voix, & ne pouvoit plus dire que ces deux mots, *Benedicite Pater, Benedicite Pater.*

CCXIV.

Elle predit le jour de sa mort à deux Capucins qui la visitoient.

P. Bonaventure de Francavilla, un jour, avec son Compagnon F. Sebastien, la fut voir, au milieu de ses ferveurs d'esprit, & elle leur dit; O! que je vois une brillante Procession, où devant nôtre Pere saint François, une multitude innombrable de Bien-heureux Capucins, montent au Ciel, dans leur Ordre: & aprés elle leur predit le jour de son decés, qu'elle ne pouvoit avoir appris que de Dieu. Lorsque le jour de saint Martin fut arrivé, qu'elle avoit dit devoir être son dernier, elle demanda pardon à nos Freres, & à des Domestiques qui l'assisterent toûjours durant sa maladie, des peines extrémes qu'elle leur donnoit, suppliant humblement les Nostres, qu'au moment qu'ils la verroient combattre, avec la mort, ils luy donnassent l'Habit des Capucines, la missent contre terre, & l'y laissassent achever sa vie. Pour son corps elle les prie, qu'aussi-tost qu'il sera mort, on l'enterre sans ceremonie, devant la porte de l'Eglise des Capucins, pour estre foulé sous les pieds de ceux, qui y entreront. Tandis qu'animée d'un esprit tout Seraphique, elle fait ces demandes à nos Freres, elle voit monter au Ciel, une ame de Capucin, & elle leur dit; Voilà un de nos Freres, qui me precede dans le Paradis, & aprés qu'elle eut surmonté les tentations du Diable, qui la tourmentoient, elle dit ces paroles; *In manus, tuas Domine, commendo Spiritum meum*, à peine les eut-elle achevées, qu'elle rendit son ame pure à son Createur, & aprés sa mort, elle parut avoir un visage si Angelique, que la foule innombrable de peuples qui la vinrent voir, aprés son decés, emporterent tous ses meubles, pour les garder comme des Reliques: ce qu'ils firent avec grand succés, parce qu'ils les appliquerent à beaucoup de fiévreux, & Dieu en guerit plusieurs, par les merites de sa servante sœur Claire.

CCXV.

Lors que des femmes aprés sa mort, accommoderent son corps, elles en trouverent la peau toute meurtrie, des coups de la discipline, qu'elle prenoit souvent fort rigoureuse: d'où l'on pouvoit conclure quelle étoit l'ardente passion de cette sainte fille, de souffrir pour JESUS-CHRIST, puisqu'elle ne s'étoit épargné ny les douleurs, ny les coups des plus grandes austeritez. Les Capucins porterent son corps, sur leurs épaules, à leur Eglise, & l'enterrerent dans le sepulchre des Freres, avec les ceremonies ordinaires. Deux ans aprés, on l'y trouva tout entier, & sans pourriture, comme s'il eust été enterré ce jour là.

Quelques autres Religieux recommandables en plusieurs Vertus.

CCXVI.

PEre Denis de Leccé Predicateur de la Province d'Ottrante, alla joüir au Ciel de la gloire, avant sœur Claire, dont nous venons de dire la mort: & le bruit commun est, que son ame fut celle, que cette sainte fille, vit monter à Dieu, en mourant, & toutesfois nous ne le marquons ici qu'aprés elle, dans l'ordre de l'Histoire, afin que s'il marchoit

le premier à la Gloire, elle servist comme de Heros à sa Beatitude, & de Trompette à ses Triomphes.

CCXVII. Il brilla de plusieurs vertus, dans sa Province, & principalement il y fit paroistre tant de pureté, que le bruit commun étoit par tout, qu'il étoit mort Vierge. Mais il accompagnoit sa virginité, de tant d'honnêteté de mœurs, de tant de candeur d'ame, de tant de splendeurs des choses Divines, & principalement, lors qu'il disoit la Messe, & de tant de pieté, dans toutes choses, qu'aussi-tost qu'on reconnut sa grande vertu, l'on l'avança dans la Charge de Pere Maître des Novices, & aux honneurs plus considerables de sa Province. Il fut toûjours, autant que pas un autre devant & aprés lui, un grand zelateur de sa Regle, & quelquesfois, il invectivoit si ardemment, contre les abus qui se glissent dans les meilleures choses, que ceux, qui n'estoient pas si fideles aux observations Regulieres, & à la conduite de leurs mœurs, l'évitoient autant qu'ils pouvoient. Quoiqu'il préchast la parole de Dieu sans fard, & fort simplement, il lui en rendoit pour fruits, le salut de plusieurs pecheurs; parce que la charité, dont il aimoit tous les hommes, l'engageoit à chercher moins ses interests, que ceux de Jesus-Christ.

Les principales vertus du P. Denis.

CCXVIII. D'où venoit assurément, que son Oraison étoit d'un grand pouvoir auprés de Dieu: en voici une preuve. De Naples un jour, il alloit à Brindisi, lors qu'il s'éleva sur mer une tempeste si furieuse, que le mats du vaisseau, où il étoit, étant brisé, les matelots n'attendoient plus que leur naufrage. P. Denis alors donna du cœur à des gens, qui n'en avoient presque plus, par l'esperance qu'il leur inspira du secours du Ciel: & aprés qu'il eut adressé quelques prieres à la Vierge sainte, il appaisa la tempeste, au moment qu'elle paroissoit plus irritée. Enfin comme il retournoit de Rome, où il étoit allé traiter quelques affaires de sa Province, il mourut à Lucera de la Poüille, d'où il monta dans le Paradis, comme Dieu le revela à sœur Claire Malivinda, comme nous avons dit.

Par sa pierre, il appaisa une tempeste.

CCXIX. Dans la Province de Bologne, furent fort semblables à ceux-là en vertus, & en merites, P. Guido de Final, P. François de Peruze, & P. Bonaventure de Reggio, Prêtres, dont le premier, aprés le cours d'une sainte vie, lors qu'il fut proche de rendre l'esprit, se mit à genoux sur sa pauvre couche, & salüa la sainte Viege, avec ces douces paroles; *Ave Filia Dei Patris, Ave Mater Filii Dei, Ave Sponsa Spiritus sancti, Ave Templum totius Trinitatis*, il mourut dans cette devote posture, & cét aimable Motet. Le second fut P. François de Peruse, que plusieurs travaux de la Predication, & du gouvernement, dont il s'est acquité fort glorieusement, rendent bien celebre dans sa Province, & qui aprés sa mort a laissé à ses Suivans de grands exemples de sa sainteté. Le troisiéme enfin est, P. Bonaventure de Reggio, étudiant en Theologie, qui entre les vertus principales, dont son ame étoit ornée, avoit tant de charité pour les malades, qu'il les servoit, au dessus presque de ses forces, & Dieu l'en recompensa quelque temps aprés, dans l'Eternité.

CCXX. L'on celebre encore aujourd'hui, dans la Province de Milan, l'illustre memoire du P. Bernard de Cantu, Prêtre, orné de plusieurs vertus, & principalement de pureté, de simplicité, & d'innocence de vie. Dans la Marque d'Ancone, celle du P. Philippe de Recanati, Prêtre, un des principaux, qui fonderent la Province de Paris, sur leurs solides vertus, fort rigide à lui-même, & doux aux autres; il avoit appris à fuïr les hommes, pour vivre plus uni à Dieu. Enfin il mourut plein de merites fort saintement à Jesi. Dans celle de saint Ange, on honoroit particuliere-

ment, P. Pie de Poggia, Prêtre, d'une abstinence singuliere, qui aprés avoir été dix ans à jeûner au pain & à l'eau, ne mangea jamais depuis, ou rarement, dequoi que ce fust d'autre nourriture. Il fut un grand homme d'Oraison, où l'on dit qu'il acquit cette grace de Dieu, qu'il parloit si hautement, & avec tant de ferveur des choses Divines, que se trouvant un jour à Poggia, chez un Marchand, où il en discourut avec tout son zele, il fut ravi en extaze, & alors on le rapporta tout extasié au Convent ; mais enfin il mourut saintement en Jesus-Christ.

Dans la Province de Génes fleurit encore le souvenir des vertus, du P. Roch de Génes, Prêtre, & du P. Joseph d'Oneglia, Predicateur, Genois. Le premier étant fort appliqué à l'Oraison, y receut de Dieu le don de prophetie, dont il predit plusieurs choses futures, à Battarino d'Albissola, bien-faicteur de nôtre Ordre, qui les éprouva toutes, comme fort veritables. L'autre fut un zelé Predicateur, & si austere dans sa vie, que lors qu'il préchoit le Carême, il jeûnoit trois jours la semaine, au pain & à l'eau, & les autres il ne mangeoit quoique ce fust. Tout embrazé du feu de l'Oraison, il avoit coûtume d'y passer les nuits, ou au moins les meilleures parties. Un jour il benit, d'un signe Croix, un de nos Predicateurs malade; sa maladie s'adoucit alors, & peu aprés, il recouvra sa santé. Comme il préchoit à Spotorno, il fit faire vœu de virginité, à un nombre de filles volontairement. Enfin aprés s'être mis dans une grande odeur de vertus, & souffert avec beaucoup de patience, une longue maladie, il monta glorieux au Paradis. La Province de Paris eut aussi cette année son Illustre, P. François d'Arles, éclatant en plusieurs vertus, qui fut quelquesfois honoré de la presence visible de la sainte Vierge, & du petit Jesus; il predit sa mort aux Freres, & il mourut heureusement en Dieu. CCXXI.

La Province de Catalogne, fut cette année fort feconde en grands personnages, qu'elle envoya au Ciel, aprés les actions vertueuses de leur patience, & de leur charité. Lors qu'ils eurent accompagné leur observation Reguliere, de la discipline de leurs vertus, ils arriverent enfin à cette eminence de charité, qu'ils exposerent volontairement leur propre vie, pour le salut de leurs Freres, parce qu'au temps qu'une cruelle peste, ravageoit toute la Castille,, ils se consacrerent genereusement au service des Pestiferez, avec tant de zele, & de charité, que plusieurs qui les servoient, en diverses Villes, y furent des Martyrs veritablement charitables. En voici les noms, P. Joseph, & P. Bernard Castillans, Prêtres à Barcelone; P. Bonaventure de Cüenza en Castille, Predicateur, F. Archange de Mixtavilla, Clerc Diacre, & F. Paul de Tortose, Clerc Diacre, au Bourg de Valles; P. Marian de Conca, au Bourg de Granelles. C'est ainsi que ces six Capucins, comme victimes agreables à Dieu, s'immolerent constamment aux flâmes de la veritable charité. Deux autres aprés eux cette année, par une sainte mort honorerent leur même Province. Le premier est, F. Antoine à Cruce Laïc, homme fort zelé de l'observation de sa Regle, & d'une austerité singuliere. On dit de lui, qu'avec un signe de Croix, il guerit de la goutte le Grand Vicaire de l'Eglise Cathedrale de Sarragosse: Le second, fut P. Hierôme d'Arragon, Prêtre, qui finit ses jours, avec la même sainteté, qu'il avoit vécu. CCXXII.

Plusieurs choses fort dignes de remarque arrivées cette Année, dans differentes Provinces.

CCXXIII. La sainte Vierge délivre de peril un nos Bien-faicteurs.

Les Principaux de Carolei, dans la Province de Cosenza desiroient cette Année d'avoir dans leur Ville, un Convent de Capucins, & ils députerent à ce dessein au Chapitre Provincial un Notaire public, à Rosciano lieu de l'Assemblée, pour demander des Freres, à leurs Superieurs. Le Notaire appellé Diomedes partit, avec un Prêtre de Carolei, & lorsqu'ils furent arrivez au Fleuve Graté, qui leur coupoit chemin, Diomedes y pousse son cheval, & comme il l'éprouva plein de bourbe, & fort enflé des autres ruisseaux, qui s'y déchargeoient de leur plenitude, il s'apperceut que son cheval étoit à la nage, & qu'il étoit en peril de mort avec lui. Il eut alors recours à la sainte Vierge, & lui representa le pieux dessein qui le conduisoit; à peine eut-il achevé la priere qu'il lui adressoit, qu'elle lui apparut de l'autre côté du Fleuve, sous la figure d'une pauvre femme, qui lui donna courage, & lui ordonna de quitter sa crainte. Elle entra aussi-tost dans l'eau, & prenant d'une main la bride du cheval, elle le conduisit à bord avec son homme. Diomedes ne connoissoit point cette femme, mais comme il jugeoit une chose fort indigne, d'avoir été si civilement obligé d'elle, sans quelque reconnoissance, il lui presenta un écu blanc, & lorsqu'elle l'eut receuë, bien joyeuse, elle disparut aussi-tost: ce qui lui fit connoître, que c'étoit la Vierge sainte, qui l'avoit sauvé, de sorte que plein d'esperance, il vint à Rosciano, où exposant aux Peres du Chapitre, les desirs de Messieurs de Carolei, il en obtint ce qu'il pretendoit, un Etablissement de Capucins.

Sa priere obligea la sainte Vierge à le passer encore à l'autre bord du Fleuve.

CCXXIV. En ce même temps, la femme d'un Apotiquaire d'Arles, appellé Jean Cartusio, qui donnoit liberalement aux Freres, tous les remedes qu'ils lui demandoient pour leurs malades, étoit desesperée des Medecins, lors qu'elle envoya se recommander aux prieres de tout le Convent. L'on fut dire aussi-tost les Litanies de la Vierge pour elle, & sa maladie diminua, de maniere, que peu aprés elle en fut toute délivrée.

CCXXV. Bernardino Greco, & Antonio Bavuso Calabrois, partirent cette Année de Belvederé, pour faire voile vers Crotoné; & alors ils se virent donner la chasse, par quatre Galeres Turques si proches d'eux, qu'ils ne voyoient plus comment, ils échaperoient de leurs mains. Dans cette derniere extremité, ils implorerent le secours de F. Daniel, un des sept Freres Mineurs, que P. Helie General de l'Ordre, envoya autrefois vers les Infideles, qui leur firent endurer le Martyre. Dieu aussi-tost les assista, parce que les Galeres, qui avoient le vent favorable, & devoient devancer un petit vaisseau sans tant de rames, parurent si pesantes, qu'elles ne purent jamais le joindre, de toutes leurs forces. Ils retournerent donc à Belvederé, où ils remercierent Dieu, & le S. Martyr, à qui ils devoient leur délivrance.

S. Daniel un des premiers Martyrs de l'Ordre, fixa quatre Galeres Turques.

CCXXVI. Au Convent de Pavie, un Clerc appellé Thomas, étoit fort negligent dans son Office, & principalement à sonner la cloche, aux heures ordinaires; Dieu l'en punit severement, parce qu'aprés sa mort, on voyoit souvent, que la corde de la cloche, sans qu'on y touchast, étoit agitée. Tous les Freres crurent, que c'étoit un supplice, que Dieu imposoit à F. Thomas, pour expier sa negligence, à sonner les Offices, dans leurs heures

ordinaires. Le Gardien donc assembla toute sa Famille au Chœur, & aprés qu'ils eurent dit pour le repos de son ame, & pour l'expiation de sa paresse, le *Pater noster*, & l'*Ave Maria*, qu'il leur ordonna, la corde de la cloche s'arresta, parce que leurs prieres, & leur charité reparerent la faute de F. Thomas, au Trône de Dieu.

Dieu châtie la negligence d'un Clerc aprés sa mort.

CCXXVII. Voici un exemple, qui montre bien sensiblement, combien il est dangereux de quitter sa vocation, & de regarder en arriere, aprés qu'on a mis sa main à la charuë. Un jeune homme du Comtat, avoit pris nôtre Habit au Convent d'Avignon, en qualité de Novice, & parce que sa mere n'avoit que lui de fils, elle en fut si desesperement affligée, qu'elle accourut toute furieuse à Avignon, où pleine de colere, & de cris, elle attestoit le Ciel, & la terre, que si les Freres ne lui rendoient son enfant, ils seroient cause de sa mort: & comme l'on vit l'état horrible de cette mere desesperée, les Peres laisserent choisir le Novice, ou de continuer son Noviciat, ou de retourner chez sa mere; Lui donc attendri de ses larmes, & de ses prieres, voulut bien l'accompagner dans le monde: mais la vengeance de Dieu, qui parut bien-tost, montra sensiblement, combien lui déplaisoit son retour dans le Siecle; parce qu'à peine le jeune homme, eut il été huit jours dans le Bourg de sa naissance, qu'il y fut blessée d'un coup de pied, d'un cheval fougueux, & y mourut le jour de l'Octave de sa sortie d'Avignon.

Un Novice sorti par lâcheté est tué miserablement, dans le combat d'Avignon.

CCXXVIII. La Justice Divine, ne punit pas moins severement ces parens, qui s'efforcent de détourner leurs enfans de la Religion, par tout leurs moyens, jusqu'à leur donner même leurs maledictions, comme à des coupables, des plus grands desordres. Leurs imprecations retombent quelquesfois sur eux, comme il arriva à un Pere de Besieres, qui avoit un fils fort devot, & orné de plusieurs vertus; il resolut de quitter le Monde, & d'entrer chez les Capucins, sans en avertir ses parens, pour éviter leurs obstacles. Il sortit donc de chez eux, & vint à Tolose; aussi-tost qu'ils sceurent son voyage, ils dresserent tant d'embûches, au jeune homme sur les chemins, qu'il ne les put éviter, & on le ramena à Bezieres; mais un jour animé du zele de sa vocation, il prend mieux son temps, & arrive à Tolose, où il prit l'Habit de Novice. Au moment que sa mere le sceut, toute furieuse, & plus en feu qu'une Megere, elle volle au Convent de Tolose, appelle les Freres voleurs, & ravisseurs de son fils, vomit même tant de maledictions, contre sa personne, qu'il sembloit, qu'elle ne voulut plus être sa mere. Entre les imprecations dont elle le chargea, l'on en marque deux; l'une est, qu'elle souhaittoit le voir aveugle; & l'autre, qu'il put tomber entre les mains des Heretiques, qui couroient alors si cruellement sur les Catholiques. Mais admirez le juste Jugement de Dieu; quoique ces deux maledictions d'une mere, fussent fort injustes, par une permission Divine, elles nuisirent plus aux parens qu'à leur fils; parce que cette femme qui étoit grosse alors, mit au Monde en son temps un enfant, privé de ses deux yeux, qui mourut même aprés quelques jours de vie: & comme le mari étoit à ses affaires, il fut pris par les Heretiques, qui ne le rendirent qu'à force d'argent. Aprés ce rude châtiment de Dieu, lui & sa femme reconnurent leur faute, changerent tous leurs sentimens, & témoignerent aux Nôtres, toute la bienveillance possible; tandis que leur fils Novice, croissoit tous les jours en vertus, & mourut quelques années aprés, dans la reputation d'une parfaite sainteté.

Les parens qui détournerent un de nos Novices leur fils, furent punis de Dieu.

CCXXIX. Au Convent de Douay, dans la Province Walonne, il arriva cette Année une chose effroyable: d'où l'on peut connoître facilement, qu'on doit

eviter la haine fraternelle, avec plus de soins, que les serpens les plus dangereux. Un jeune Frere Laïc, Profés depuis peu de temps, fut tenté par le Diable de la gourmandise, & demanda quelque chose à manger au Cuisinier independemment de l'obeïssance: mais comme ce Frere considera, que ce jeune Religieux le sollicitoit d'une chose contraire aux Loix de l'Eglise, puisque c'étoit en Carême, & à nos Constitutions, puisqu'elles ne veulent pas, qu'on mange rien sans licence, à des heures extraordinaires, il le refusa, & le reprit fort severement.

Le Demon agite pendant l'Oraison un Frere qui y meditoit une vengeance.

CCXXX. Ce refus, & cette verte correction, déplut si fort au jeune homme, qu'il devint presque furieux, contre ce Cuisinier, & resolut de s'en venger, à quelque prix que ce fust. Il prit à ce dessein de petits bâtons fort ronds, dont il empliroit les degrez, par où ce Frere descendroit la nuit, afin qu'il y tombast, & qu'il y perdist la vie. Comme il fut à l'Oraison, que les Freres font toûjours aprés Complie, & qu'il rouloit dans son esprit sa colere, & sa vengeance, le Diable qui ne se plaist qu'à semer des querelles, entre les Freres, lui apparoist fort horrible, & lui dit; Que desires-tu, veux-tu te venger de ce Frere qui t'a offensé? donne-moi seulement ton ame, & je t'en vengeray plus cruellement que toy. Cette horrible presence du Diable, sa voix Diabolique, & ses execrables paroles, jetterent tant de crainte, dans le cœur du jeune Profés, que comme si ces agitations d'esprit, l'eussent rendu fou, il grinçoit les dents, & poussoit de sa bouche certaines voix confuses, comme un Furieux.

CCXXXI. Les Freres qui faisoient Oraison dans l'Eglise avec lui, coururent à son secours, & lui demanderent ce qu'il avoit: mais lui sans répondre à leurs demandes, ne proferoit que ces paroles fort souvent, qu'on n'entendoit presque pas; Il veut mon ame; il veut mon ame. Les Freres ne comprenoient point ces paroles, dont ils lui demanderent quelque éclaircissement, sans qu'il s'en expliquast: & même le Commissaire General, arrivé depuis peu dans ce Convent, l'appelle à sa chambre, & lui commande par sainte Obedience de lui dire, ce que signifie son discours. Ce Frere alors revenu à lui, découvre à son Superieur, & l'horrible apparition du Diable, & son affreuse voix, & la vengange cruelle qu'il lui promet, de prendre du Frere, qui l'avoit outragé. Aussitost qu'il eut découvert son crime, sage par son propre peril, il quitta sa haine, & aprés s'en être confessé, il connut, combien la haine étoit préjudiciable, à un vray Religieux.

CCXXXII. Cette Année à Barcelone, le feu prit à la boutique d'un Apotiquaire, appellé Biera, fort affectionné aux Capucins: & parce que c'étoit au milieu de la nuit, lorsque lui, sa femme, & ses enfans dormoient plus profondément, le feu avoit déja consumé, tout ce qui étoit dans la boutique, & s'approchoit fort de leur chambre, lorsque deux Religieux vétus en Capucins, s'apparurent à lui; l'un étoit nôtre Pere S. François, & l'autre S. Antoine de Pade, qui lui dirent, qu'au plûtost il se levast, avec sa femme, & ses enfans, parce qu'autrement le feu, qui étoit dans leur boutique, les brûleroit en fort peu de temps. Biera se leva alors, & à l'ouverture de sa chambre, comme il eut vû le feu, le gagner de sorte, qu'il ne pouvoit plus éviter sa flamme, il leur demanda du soulagement. Les Saints lui répondirent; Soyez assuré, Seigneur Biera, que ces flammes, qui paroissent si irritées, ne nuiront ni à vous, ni à personne de vôtre famille: & alors ils firent une ouverture à une chambre voisine, les y font entrer, & les y mettent en seureté.

S. François & S. Antoine de Pade delivrent un de nos Bienfaicteurs d'un cruel embrazement.

CCXXXIII. Mais comme ce grand accident, avoit reduit le miserable Biera, dans une extrême indigence, ce Seigneur, qui par les secrets de sa Sagesse

Souveraine, gouverne les choses humaines, le releva de sa disgrace, comme un autre Job, & lui accrut ses biens de fortune; parce que quelques personnes devotes, qu'avoit touchées son embrazement, lui procurerent un emploi d'honneur, où il s'enrichit plus en peu de temps, qu'il n'avoit fait dans sa boutique, en toute sa vie. Il disoit ordinairement depuis, que Dieu lui avoit fait une faveur singuliere, de brûler sa boutique, afin que le desir insatiable de devenir riche, qui l'embrazoit alors, ne le consumast pas dans l'Enfer eternellement. Une autre fois sa femme donna deux douzaines d'œufs, qu'elle avoit comptez dans un panier, aux Capucins, qui lui en demandoient pour leurs malades: & comme elle retourna à son panier, elle y trouva ses œufs si multipliez, qu'il en étoit plein jusqu'en haut.

CCXXXIV. La Providence de Dieu soulage le besoin des Freres.

La Ville d'Aquila, dans l'Abruzze fut desolée d'une si grande cherté de toutes choses, que les Freres n'avoient plus aucune nourriture: & un soir au lieu de souper, il furent obligez de s'aller reposer dedans leurs Cellules. Mais la Providence de Dieu, qui prend plaisir, quelquefois à éprouver ses Serviteurs, pour leur donner plus de biens, ne permit pas long-temps, que les Freres manquassent du necessaire à la vie; parce qu'au milieu de la nuit, lorsqu'ils disoient Matines dans le Chœur, à nôtre ordinaire, on sonne à la porte du Convent, & quatre hommes y paroissent, chargez de pain, de vin, & d'autres alimens, qu'ils donnerent au Portier: & comme il leur demanda, d'où leur venoit cette benediction de Dieu; De lui-même, dirent-ils, & sans vous en informer davantage, joüissez de sa faveur, avec remerciement: & aussitost ils disparurent à ses yeux. Comme donc les Freres reconnurent, que ce beau present leur venoit du Ciel, ils en remercierent publiquement JESUS-CHRIST.

CCXXXV.

Cette même Année, la famine étoit si grande dans toute la Ligurie, à cause d'une disette publique de tous les fruits de la terre, que F. Valentin de Casal, & F. Joseph de Genes, qui furent faire la quête à plusieurs Villages du territoire de Chiavari, n'y trouverent que trente pains, avec toutes leurs recherches. Au retour au Convent, ils trouverent plusieurs Pauvres à la porte, presque morts de faim. F. Joseph alors se trouva fort embarrassé, parce que l'obligation de pourvoir une Famille entiere de pauvres Capucins, luy dissuadoit de soulager ces miserables: mais d'ailleurs il se sentoit fortement sollicité, de secourir leurs miseres; parce que si l'on ne les aidoit au plûtost de pain, ils étoient en danger de perdre leur vie. F. Valentin lui dit alors; Pourquoi tardons-nous, mon Frere, de remedier au besoin extrême de ces pauvres gens, consumez presque de la faim, qui les devore tous vivans; si nous les laissons aller les mains vuides, ils ne pourront plus soûtenir leur foiblesse: & si nous ne leur donnons promptement à manger, il est constant, que nous répondrons à Dieu de leur vie; puisque ne les pas nourrir, en l'état qu'ils sont, c'est les faire mourir avec cruauté; n'en doutez pas, Dieu nous fournira d'autre nourriture.

Dieu multiplie le pain qu'on donna aux pauvres dans un Convent.

CCXXXVI.

Ce qu'ayant dit, ils distribuent leurs pains aux pauvres: & parce qu'ils étoient plusieurs, à peine rentrerent-ils au Convent, avec trois ou quatre pains. F. Joseph étoit honteux d'y rapporter une besace vuide, & d'en avertir les Freres. Ne craignez point, lui dit F. Valentin, de remettre dans l'armoire au pain, vôtre besace vuide, comme vous avez accoûtumé, & puis attendez ce que Dieu fera. A peine eut-il remis sa besace, que le Dépensier alla pour mettre du pain au Refectoire; il cherche dans la besace, & il trouve assez de pains pour emplir sa manne.

F. Joseph entendit qu'il comptoit tant de pains, & il creut qu'il se rioit: mais lorsqu'il vit que le panier en étoit plein, effrayé de ce Miracle, il va trouver son Gardien, à qui il dit simplement, comment la chose s'étoit passée. Le Gardien examina le fait, & aprés qu'il l'eut reconnu un Ouvrage Celeste de la Divine Providence, il obligea tous les Freres d'en remercier Dieu, & de faire aux Pauvres dorenavant, plus d'aumônes qu'on pourroit.

CCXXXVII

Dieu pourvoit abondamment de nourriture aux Freres.

Les Freres du Convent de Bisignano, n'avoient rien pour dîner, excepté un peu de legumes ; leur Gardien les assembla au Choeur, & aprés y avoir été quelque temps en prieres, ils revinrent tous au Refectoire, où il fit le signe de la Benediction de la Table: & à peine fut-elle achevée, que tandis que les Freres se mettoient à leurs places, pour y manger le peu de racines, qu'on leur y avoit servies, ils entendirent sonner à la porte du Convent; le Portier y va, & lorsqu'il l'ouvrit, il y vit un jeune homme, qu'il ne connoissoit point, qui lui donna huit pains, pour autant qu'ils étoient de Freres, avec de bon poisson, pour leur petite Communauté, & se retira aussitost, sans que jamais les Freres pussent apprendre qui étoit ce jeune homme, & qui l'avoit envoyé; d'où ils jugerent bien qu'il venoit de Dieu, & ils lui en rendirent leurs remerciemens.

CCXXXVIII.

La Provence éprouve les bontez de Dieu comme l'Italie.

Cette Année, il étoit tombé tant de neiges à Thoulon, Ville Maritime de Provence, que tous les passages de quête étoient fermez aux Freres: & ainsi ils se trouverent sans pain, & sans nourriture, en un danger evident de leur vie. Le Quêteur voulut voir alors, s'il ne pourroit point passer par les neiges, & lorsqu'il ouvrit la porte du Convent, pour sortir, il y trouva un sac plein d'un pain frais, fort beau, sans les vestiges ni d'homme, ni de bête, qui l'eussent apporté au Convent: ce qui montra bien aux Freres les soins merveilleux, que la Providence Divine prenoit de leur nourriture, & ils l'en remercierent fort profondement.

CCXXXIX.

Quelques Miracles de saint François, & de S. Antoine de Pade.

Enfin quelques Miracles de nôtre Pere S. François, & de S. Antoine de Pade, honorerent cette Année, à Bari dans la Poüille. Laura Caretta, avoit une fille fort incommodée de ses yeux, elle la recommanda à nôtre Pere S. François, avoit promesse, que si elle guerissoit, elle feroit à son honneur celebrer la sainte Messe, & elle guerit aussitost. Au Châteu de S. Barthelemy en Calabre encore, une femme nommée Cornelia Polycarpa, étoit fort malade, lorsqu'elle vit nôtre Pere S. François, & S. Antoine de Pade, qui lui apparurent, & la guerirent, lui faisant boire dans un vase, d'une liqueur Celeste. A Barletta aussi une femme étoit dans de grandes douleurs d'enfantement, & nos Freres n'eurent pas plûtost achevé pour elle le Répons de S. Antoine de Pade, qu'elle produisit facilement un fils : & une autre à Galatena, bien pressée des mêmes douleurs, accoucha sans peine, aussitost qu'on lui eut fait une ceinture d'une de nos cordes.



On bâtit



ON BASTIT QUELQUES CONVENS en differentes Provinces.

ET DE F. SERAPHIN D'ANVERS, CLERC.



Cette Année 1590. montre dés son commencement, combien sont inconstantes les choses humaines, parce que Sixte V. qui depuis cinq ans, comme un genereux, un sage, & un experimenté Pilote, gouvernoit le Vaisseau de S. Pierre, avec tant de loüanges, au milieu des tempêtes, principalement de la France, que la Ligue agitoit dans toutes ses Provinces, en quitte le Gouvernail, & le laisse à conduire à Urbain VII. qui fut élu Pape le 17. des Kalendes d'Octobre. Mais à peine eut-il consideré le Gouvernement, qu'onze jours aprés il mourut, & eut pour Successeur, à une si grande Charge de Souverain de toute l'Eglise, le 5. de Decembre, Gregoire XIV. Au commencement de cette Année, P. Hierôme de Polizzo nôtre General, assembla dans Rome une Congregation Generale, où P. Bonaventure de Monté-Realé, de la Province de S. François, fut élû à l'Office si considerable de Procureur General de nôtre Ordre. I.

II. F. Anselme de Reggio est envoyé Commissaire General en France.

Le General avoit resolu en lui-même, de venir en France, & d'y visiter nos Provinces : mais à cause qu'il en fut empêché par une fâcheuse maladie, il y envoya comme Visiteur General, P. Anselme de Reggio en Calabre, homme fort prudent, & de grande experience aux affaires. D'abord il visita les Provinces de S. Loüis, d'Aquitaine, & de Lyon : & puis lorsqu'il vint dans celle de Paris, pour la visiter comme les autres, & qu'il se disposoit de convoquer le Chapître Provincial à Orleans, par les soins de quelques Freres, qu'il avoit resolu d'éloigner de cette Province, comme gens de factions, il fut contraint d'endurer un orage, qui le repoussa jusque dans l'Italie : & depuis ce temps-là cinq ans durant, la Province de Paris fut sans Chapître Provincial, & fut toûjours gouvernée par des Commissaires Generaux.

III.

En ce même temps la Province de S. Nicolas, qui fut separée de la Basilicate, l'an 1560. crût si fort en Convens, que les Provinciaux ne pouvoient la visiter tous les ans, contre l'ordre exprés de nos Constitutions, qui veulent qu'ils visitent leurs Provinces deux fois chaque année : & par un Decret de la Definition Generale, elle fut encore divisée en deux, sous le Commissariat du P. Hierôme de Citta di Castello, dont l'une retint son nom de S. Nicolas, & l'autre s'appella de sainte Marie *in finibus Terræ.*

IV. Cette Année mourut en Savoye, le Duc de Nemours, fort affectionné à l'Ordre, qui fit bâtir à ses dépens le Convent d'Anyssi: & pour montrer à la mort encore, combien il avoit toûjours consideré les Capucins, il ordonna que son corps seroit mis dans le sepulchre de ses Ancêtres, & son cœur dans nôtre Eglise, devant le S. Sacrement.

V. Lorsqu'on voulut cette Année, nous bâtir un Convent à Bagnieres, sur les ruines d'un ancien Monastere de Religieuses, le Ciel en témoigna quelque joye; parce qu'à peine les Freres y eurent-ils commencé leur bâtiment, qu'il entendirent dans de vieilles mazures, un concert des Anges, qui leur apprit fort long-temps, que les loüanges de Dieu, qu'on chanteroit en ce lieu, seroient bien agreables à sa Majesté.

Le Ciel approuve la Fabrique de quelques Covens, & comment.

VI. Auparavant aussi, qu'on bâtit en Calabre nôtre Convent de Sciglianо, une femme devote, vit plusieurs fois la nuit, une Procession d'Anges, en fort bon ordre, qui s'élevoient en l'air, au dessus du lieu, où l'on devoit bâtir le Monastere: & alors elle voyoit sous eux plusieurs Capucins à genoux, qui élevoient les yeux au Ciel en priant. Cette femme, aprés que le Convent fut achevé, disoit souvent cette apparition à nos Freres, dont elle les assuroit, que Dieu avoit approuvé leur Etablissement.

VII. Le premier, cette Année, qui honora la Province de Flandres, par sa mort, & par sa vertu, fut F. Seraphin d'Anvers, Clerc. Il y mourut âgé de vingt-deux ans du Monde, & de trois dans nôtre Ordre. Il y entra tout animé d'un esprit Angelique, avec une pureté merveilleuse, qu'il y accompagna de tant de Vertus, qu'il y fut un prodige à tous d'obeïssance, d'humilité, de patience de solitude, de silence, d'oraison, & d'innocence de vie. Les Peres étoient surpris de voir en un jeune homme, des commencemens si beaux de vertu, d'où ils concevoient de si grandes esperances, d'une parfaite sainteté: & cela bien justement, puis que son honnêteté de mœurs, la douceur de ses paroles, l'austerité de sa vie, sa ferveur de devotion, son oraison si assiduë, sa maniere enfin de vie toute Celeste, dont il brilloit dans sa jeunesse, montroient bien qu'il avoit une ame toute Seraphique, embellie du don de Virginité, qui sembloit plus l'approcher des Anges.

F. Seraphin d'Anvers Clerc.

VIII. Ce noble Lys de la Religion, n'y paroissoit encore qu'à peine, qu'il y exhaloit déja des odeurs fort douces, lorsque le cueillit, la bruine d'une mort trop precipitée, parce qu'une dysenterie, qu'il cacha quelques jours, pour en souffrir davantage, le conduisit bientost à la mort. Auparavant toutefois, qu'elle terminast sa vie, il fut ravi en extase, d'où revenant à lui quelque temps aprés, il discourut si profondément de la perfection, & de la vertu de l'ame, qu'il en charma tous les Freres: & alors il fut enlevé, comme un Ange, dans le sein de l'Eternité. Ce qui fut montré Divinement à une femme aveugle, qui presqu'à la même heure, que mourut un si saint Religieux, vit une Procession toute éclatante de Bien-heureux, qui marchoient en ordre du côté du Ciel, & F. Seraphin, étoit le dernier, entre deux hommes fort venerables, & une grande Solemnité, qu'on préparoit dans le Paradis. Cette vision la surprit, & le lendemain elle envoya aux Capucins une de ses filles, pour sçavoir d'eux si quelque Frere étoit decedé cette nuit-là. Elle y fut, & aussitost qu'elle entra dans l'Eglise, elle y trouva le corps de F. Seraphin, qui y étoit: ce qu'elle fut dire promptement à sa mere, d'où l'on reconnut la gloire Celeste, de ce jeune Religieux.

DU PERE ANSELME DE BOLOGNE, *Prédicateur.*

ET DE F. FRANCOIS DE IESI, CLERC.

DANS la Province de Bologne, mourut cette Année P. François Bolonois Predicateur, homme celebre en vertus, dans qui l'on voit reluire, l'admirable Sagesse de Dieu, qui rend folle la sapience de ce Siecle; parce que ce sçavant du Monde, qui avoit si bien merité des Lettres humaines, soûtenoit à Bologne des Theses publiques de Philosophie: & lors qu'il fut âgé de trente-ans, à peine fut il entré dans nôtre Ordre, qu'il y parut si idiot, & si peu propre à faire quoique ce soit, l'année de son Noviciat, qu'il ne pouvoit lire les Leçons au Chœur, & les livres Spirituels au Refectoire, sans y faire des fautes d'un homme ignorant, en sorte qu'il ne lisoit plus, ni pendant l'Office, ni durant les repas. Il paroissoit stupide dans toutes les autres choses, & souvent son Superieur, & son Pere Maître lui en faisoient de rudes corrections, qu'il souffroit avec tant de patience, qu'on remarquoit fort bien, qu'il recompensoit avec usure, ses grossiertez exterieures, par des perfections spirituelles, d'une ame toute Divine: en sorte que tant plus il paroissoit bête & stupide à faire les choses, tant plus éclatoit-il en patience, en humilité, en obedience, en simplicité, en oraison, & en mépris de soi-même. IX.

Lorsqu'il eut fait Profession, il posa d'abord un fondement si solide, de la perfection Evangelique, qu'il sembloit avoir acquis dés son entrée, ce que les autres ne possedent de Vertus, qu'aprés un long travail, & de plusieurs années. Donner en effet des mesures, & des bornes à sa langue, c'est l'ouvrage de la plus parfaite vertu, dit l'Apôtre, *Qui non offenderit in verbo, hic perfectus est vir.* Et nôtre P. Anselme, apprit de sorte du commencement à moderer la sienne, qu'il ne lui souffroit pas la moindre parole oysive Mais un ancien Philosophe avoit dit que c'étoit une chose merveilleuse, de ne pas plier sous sa bouche, & de resister aux plaisirs des sens; C'est pourtant une merveille plus surprenante, de surmonter en sorte les delices, que non seulement on méprise, mais même qu'on abhorre tout ce qui flatte le goût, d'une Nature corrompuë. C'étoit l'effet de la vertu d'abstinence du P. Anselme, que non seulement il avoit dessein de se défaire du vice de satieté, & de reprimer l'appetit, que la Nature témoigne pour les alimens: mais encore, ce qui est plus considerable, d'être sans goût, sans penchant, sans recherche des choses plus delicieuses: d'où vient que quelquefois pour mieux vaincre son appetit, dans le combat qu'il avoit avec lui, il étoit cinq jours tous entiers sans manger quoique ce fust. Mais à cause que la Nature lui manquoit, faute d'alimens, il fut contraint de quitter un jeûne si rigoureux, & de le mesurer aux regles plus justes d'une discrete prudence. Enfin comme c'est une chose presqu'Angelique, & même Divine, de vivre dans la chair hors de la chair, & se choisit une conversation Celeste avec Dieu, & les Bien-heureux, par la contemplation des Choses Divines, il n'est pas étonnant que F. Anselme, qui renfermoit tous ses desirs, dans l'Oraison, & la Predication de l'Evangile, lorsqu'il y fut appellé, menast parmi nous, une vie Celeste, & toute Apostolique. X.

S. Iac. 3. chap.

Plusieurs vertus du P. Anselme.

Son Oraison n'étoit point commune, parce qu'il y étoit si attaché, & XI.

si immobile, qu'il sembloit y ressentir des choses plus qu'humaines. Lorsqu'il étoit Gardien du Convent de Forli, il resta, comme il avoit accoûtumé dans le Chœur aprés Matines, & alors F. Ange de Capouë Laïc, en Oraison dans l'Eglise, entendit un grand bruit au Chœur, il y courut aussi-tost, & y vit distinctement, une fort belle Dame, qu'il reconnut bien, pour être la Vierge sainte, qui recevoit sur son sein, la teste du P. Anselme: mais si-tost qu'elle se vit apperceuë de ce Frere, elle se retira: voici l'explication de ce Mystere. Ce bruit, comme d'un soufflet donné à un autre, qu'entendit F. Ange, fut en effet celui, que donna le Diable au P. Anselme, parce qu'il enrageoit de la ferveur de ses Oraisons, qui lui faisoient endurer tant de supplices, & parce qu'il étoit fort devot à la sainte Vierge, elle vint à l'heure même à son secours, pour le consoler sur son sein, aprés ses souffrances: mais comme il vit bien, que F. Ange avoit apperceu cette faveur de Marie, il lui deffendit par sainte Obedience, d'en jamais parler à qui que ce fust.

La Vierge sainte le reçoit sur sa poitrine.

XII. Lorsqu'il celebroit la sainte Messe, il avoit coûtume d'y verser plusieurs larmes, & il avoit tant de sentimens de pieté, pour cét auguste Mystere, que lors qu'on sonnoit l'élevation du Corps, & du Sang de Jesus-Christ, à la Messe Conventuelle, en quelque lieu qu'il fust, il s'agenoüilloit, & il adoroit son Sauveur absent, à l'endroit où il étoit, & present dessus ses Autels.

XIII. C'est un bruit commun, parmi tous les Freres, qu'il receut de Dieu beaucoup de visions, & plusieurs revelations. Mais à cause qu'il aimoit mieux les tenir secretes, que de les rendre publiques, à peine en laissa-t'il sortir, une, ou deux de sa bouche, qu'il ne pouvoit plus cacher sous silence, parce que les Freres les sceurent de lui. Il alloit un jour à Ravennes, avec P. Maximin de Forli, Prêtre, & pour l'engager plus aisément, dans des entretiens des choses Divines, il l'avertit, par ces parolles; Pere Maximin, ne parlons point des choses humaines, parce qu'il faut toûjours se taire, ou parler des Divines, c'est ce que Jesus-Christ, m'a enseigné de sa propre bouche, lorsque j'étois en Oraison, aux pieds de sa Croix, me disant; ***Si tu veux me plaire, Anselme, abstiens-toy des discours du monde, & des hommes, & parle toûjours des choses Divines.***

Il reçoit de Dieu des revelations & des visions.

XIV. Il prioit une nuit dans sa chambre, & il fut appellé, pour quelque affaire, par P. Bernardin de Regge, dans le Modenois, Prêtre, à qui il répondit; Dieu vous le pardonne, mon Pere, d'avoir interrompu ma joie; je joüissois de la presence de mes pere & mere morts, il y a longtemps, & glorieux aujourd'hui dans le Paradis, & lorsque je voulois m'entretenir avec eux, des choses de Dieu, vous m'avez appellé hors de temps, aux humaines. Ce qu'il ne disoit pas inutilement de ses parens, parce que, comme ils avoient vécu tous deux, dans l'estime d'une fort vertueuse vie, ils étoient morts, l'un & l'autre dans la reputation d'une parfaite sainteté.

XV. Sœur Elisabeth du Tiers Ordre de nôtre Pere saint François, a témoigné par serment, de l'esprit Prophetique du P. Anselme, que lors qu'elle étoit encore jeune fille à Forli, plus attachée qu'il ne falloit au luxe du monde, à la frizure de ses cheveux, & à des vains ornemens semblables de son corps, P. Anselme, continua-t'elle, venoit souvent chez nous, comme ami de toute nôtre famille: & comme un jour il me regardoit plus attentivement qu'à l'ordinaire, si vainement ornée, il se prit à rire, & me dit; Elisabeth, le monde est aujourd'hui tout de fleurs pour vous, & vôtre esprit ne se plaist, qu'à la vanité de ses ornemens; mais, que direz-vous, lorsque le monde sera sans éclat pour vous, &

qu'ayant quitté vôtre pompe d'habits, vous servirez Dieu, sous une robbe de coûleur grise. A cause qu'il me repetoit souvent la même chose, je m'en fâchois contre lui, soit pour le bannir de chez nous, soit pour lui témoigner ma colere; mais parce qu'il parloit plus, avec un esprit de Dieu, que d'un homme, je ne pouvois m'y opposer de maniere, que ses paroles ne revinssent souvent malgré moi, & mes oppositions, dans ma pensée. Elles y firent enfin, que mon esprit changé, peu de temps aprés, par la grace de Dieu, je n'avois rien plus à cœur, & plus dans l'ame, que de m'envoler au plûtost, dans le sein des Capucines. J'allay donc alors à Imola, où depuis peu les Capucines étoient établies, & parce que je devins malade, d'une incommodité, qui ne me permettoit pas, d'entreprendre une si austere vie, je me determinay, d'embrasser le Tiers Ordre de saint François. On peut juger par ces paroles, que P. Anselme, fut honoré de Dieu, du don de prophetie. Ce fut avec ce même esprit, qu'il predit à la Princesse de Stigliano, fille de Vespasien Gonsague, qui étoit grosse de quelques mois, qu'elle auroit un fils, comme le montra l'evenement.

Il predit plusieurs choses d'un esprit prophetique, & elles arriverent.

XVI. P. Anselme fut celebre, par la predication de l'Evangile, & si embrazé d'un esprit Apostolique dans ses discours publics, qu'il y reprenoit librement les vices, & y corrigeoit les vicieux. D'où vient que rencontrant un jour un homme, opiniâtre dans sa haine, qu'il avoit souvent averti, sans effet, il le poussa assez violemment, & lui dit; Ha! miserable, si tu ne quittes ta haine, je t'envoye dans l'enfer, avec ce coup de mon coude. Ces paroles l'épouvanterent de maniere, que changeant d'esprit, il déposa ses inimitiez, & se reconcilia avec ses ennemis.

Il preche librement contre les pecheurs.

XVII. Lorsqu'il préchoit le Carême à Montpelier en Provence, il reprenoit souvent en Chaire, un fameux pecheur dans la Ville, & tâchoit de l'engager à la penitence de ses crimes; mais lui ferme, dans le vice, lors qu'il pensoit moins, à ce qu'avoit dit le Predicateur contre ses desordres, P. Anselme le rencontra dans une ruë, où il lui dit; Ha! perfide ennemi de Dieu, & des hommes, fils de l'ire, & de la colere de JESUS-CHRIST, jusqu'à quand l'irriteras-tu contre ta méchante vie, & mépriseras-tu sa patience? Regarde le Ciel, & considere le bras de ton Juge, levé déja avec ses foudres, pour les lancer sur ta teste criminelle, si tu ne l'adoucis par ta penitence, & si tu n'effaces tes crimes par le sacrement. Dieu donna tant de forces à ces paroles du P. Anselme, que le coupable en fut effrayé, s'agenoüilla aussi-tost devant lui, & aprés une vraie penitence de ses crimes, il entreprit une plus vertueuse vie.

XVIII. Avec le don de la Predication, Dieu lui donna celui des Miracles, & lorsqu'il préchoit à Sassolo, du territoire de Modene, il guerit plusieurs malades, avec le signe de la Croix; & entre les autres, on marque particulierement un de la famille des Ferari. Avec le même signe de la Croix, il guerit sœur Helene Orsella de Forli du Tiers Ordre, qui souffroit une si grande douleur de teste, qu'elle ne mangea quoique ce fust, deux jours tous entiers.

XIX. Une autre Sœur du Tiers Ordre, appellée Françoise de la famille des Baldi, malade à la mort, étoit déja sans sentiment, lorsque P. Anselme l'alla voir, & l'appella fort haut; comme si alors elle se fust éveillée d'un profond sommeil, elle lui demanda; Qui estes-vous, qui m'appellez si fortement? Elle n'avoit pas encore ouvert ses yeux, obscurcis par la langueur, & les horreurs de la mort, lors qu'elle les tourna du côté de ceux qui la regardoient, & les ouvrit en sorte, qu'elle apperceut sur le visage du P. Anselme, qui venoit de lui dire, ouvrez les, une éclatante

Vuuu iij

lumiere, qui la consola de sorte, qu'elle parut ressusciter de la mort à la vie. Ce qui obligea P. Anselme de la divertir de quelques discours du Paradis, & aprés qu'il fut sorti, elle fut toute guerie, peu de jours aprés.

XX. Au temps, que la Romagne étoit affligée, d'une grande cherté de toutes choses, une pauvre femme de Forli, souffroit les dernieres miseres avec toute sa Famille; P. Anselme alors tira de sa manche un pain, qu'il donna pour secourir leur indigence; toute la maison étoit composée de douze personnes, & comme on leur eut distribué ce pain, à peine en eurent-ils chacun un petit morceau, que Dieu le multiplia de maniere, que tous furent rassasiez de leur partie, & n'eurent pas besoin de manger tout, ce jour là.

XXI. Enfin aprés que ce grand Serviteur de Dieu, eut passé plusieurs années en Religion, dans toutes les vertus plus ordinaires à la vraie sainteté, il fut attaqué d'une fiévre à Tossignano, lors qu'il y préchoit, y predit à son Compagnon qu'il mourroit de cette maladie, & s'en alla promptement au Convent d'Imola, dans la Romagne, où il se munit de tous les Saints Sacremens de l'Eglise, & termina une sainte vie, par une mort glorieuse.

XXII. Cette Année deux Fleurs de Religion, fort odoriferantes de vertus Celestes, sortent de la Province de la Marque d'Ancone. Le premier est, F. François de Jesi, de la Noble Maison des Griti, & Clerc parmi nous. Comme il avoit du penchant aux querelles, & qu'en effet, il querelloit souvent les autres, un jour on l'accusa, comme Autheur d'un Libelle diffamatoire, contre l'Evéque de la Ville, quoi qu'il en fust innocent, & on le mit en prison, où il considera plus attentivement les tromperies, & les perils du monde. Tandis que Dieu, qui en vouloit faire une belle Fleur d'une épine, lui inspire une meilleure pensée, que pour éviter plus heureusement les dangers du Siecle, il se retire parmi les Capucins. Cependant on examine mieux son affaire, on le trouve innocent, & il est remis dans sa liberté ordinaire. Il se souvint alors de la vocation Divine, & sans se fier à la liberté trompeuse, que luy presentoit le monde, il embrasse l'honorable servitude de JESUS-CHRIST, dans l'Ordre des Capucins. A peine avoit-il vingt ans, lors qu'entré dans la carriere des vertus, il déclare la guerre à tous les vices, & comme il étoit porté naturellement aux querelles, il change seulement d'objet, & tourne toutes ses inclinations, non pas contre les hommes, mais contre ses sens, & tous leurs plaisirs, qu'il combat si opiniâtrément, qu'il affligeoit son corps d'un rude cilice, & reprimoit sa bouche d'une abstinence, plus rigoureuse que celle des autres, parce que d'ordinaire il mangeoit fort peu, tous les jours de la Semaine, & le Vendredy il ne mangeoit quoique ce fust, en consideration des douleurs de JESUS-CHRIST.

Vertus principales de Jesi.

XXIII. Il n'étoit pas content des disciplines ordinaires des Freres, mais comme il avoit soin du réveil, il le montoit de sorte sur l'horloge, qu'il tomboit une heure avant les Matines, & alors il se déchiroit le corps à grands coups de foüet, une grande demie heure. Tandis que ce genereux Athlete de JESUS-CHRIST, s'exerce dans cette carriere de vertus, & que domptant sa chair avec les vices, il dispose son ame à de plus sublimes perfections, une mort avancée l'arrête dans sa course, & lorsqu'il s'avançoit à pas de geant, à de plus grandes choses, elle l'appelle cette année aux recompenses du Ciel, au milieu de tous ses combats. Dieu l'avoit averti de sa couronne, comme son Soldat fidele, peu de temps avant sa mort, & par sa presence, & par sa parole, parce que JESUS-

Christ lui apparut au commencement de la nuit, où il lui découvrit plusieurs Mysteres de la gloire du Paradis, & lui promet de retourner à six heures de là, pour le conduire avec lui dans l'Eternité, il en avertit les Freres, & le temps de l'Oracle fut vray, puisque F. François à l'heure assignée, quitta les choses humaines, & s'en alla aux Celestes.

VIE ET ACTIONS
DU PERE ANTOINE DE MONDOLFO,
PREDICATEUR.

XXIV.

La seconde fleur de la Province de la Marque, fut P. Antoine de Mondolfo, du Domaine d'Urbin, Predicateur, qui aprés avoir rempli sa Maison propre de la Religion Seraphique, des douces odeurs des vertus plus Religieuses, transplanté cette Année dans celle de Dieu, comme on le croit, fleurit glorieux entre les plantes plus agreables du Ciel Empyrée. Il étoit d'une fort Noble Famille, & dés les premieres années de son adolescence, il témoignoit tant de penchant à la pieté, que souvent tout seul il prioit dans sa chambre, où charmé des douceurs, & du goust qu'il trouvoit aux choses Celestes, il passoit quelquefois les nuits en prieres. Il acquit dés ce temps-là, tant d'honnêteté de mœurs, avec tant de pureté d'ame, & de corps, que l'âge de l'adolescence, qui d'ordinaire est fort porté aux vices naturellement, lui fournit les ornemens plus precieux des vertus, & le disposa à de plus saintes actions. D'où vient que le Diable, qui par une envie qu'il a desesperée contre le bien, vouloit le ruiner, dans ce jeune homme, l'attaque par le plus foible des autres hommes, & il lui fait guerre du côté de la chasteté, qui est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus violente, ou parce que le combat est rude, ou parce que la victoire est bien rare, & fort difficile; c'est par cet endroit, que le Demon veut vaincre le petit Antoine, à cause qu'il croit qu'aprés l'avoir abbattu de ce côté-là, il en demeurera plus aisement le victorieux: voici comment.

Dés sa jeunesse il s'applique à la pieté.

XXV.

Il resiste genereusement à une Damoiselle, qui le sollicitoit à l'impureté.

Madame sa mere, avoit une Suivante d'une beauté extraordinaire, mais tant plus étoit-elle belle de corps, tant plus étoit-elle difforme d'esprit. Le Diable qui la sçavoit toute embrazée de flammes impures, l'arme contre le jeune homme, & appuyée de leur familiarité ordinaire, tantost des yeux, tantost de paroles, elle lui témoignoit son amour deshonnête, & attaquoit sa chasteté; elle lance ses traits, elle allume ses flambeaux, pour emporter cette place, & la soumettre à ses volontez: mais le jeune homme, qui avoit resolu de garder inviolable sa virginité, jusqu'à la fin de sa vie, plus fort, avec la grace de Jesus-Christ, repoussoit les traits de cette Impudique, évitoit ses regards, abhorroit ses paroles, & repoussa toûjours ses attaques lascives, jusqu'à ce que sans esperer la victoire, elle le laissa en repos. Le combat, & le triomphe ne furent pas mediocres, dans un jeune homme de Qualité, qui étoit encore embarassé dans les plaisirs du monde, & l'un & l'autre le disposerent assurement à de plus grandes vertus. D'où vient qu'aussi-tost qu'il fut dans sa jeunesse, animé d'une vocation plus forte de Dieu, il resolut de mépriser le monde, & de chercher dans les Capucins, le noble Esclavage de

Jesus-Christ, Il ne dit rien de son dessein à ses parens, parce que comme il leur étoit unique, il apprehendoit leurs ressentimens; mais il vient se presenter au Provincial de cette Province, qui le receut Novice, & l'envoya au Noviciat de Camerin. A peine le Pere, & la mere sceurent-ils la déliberation de leur fils, qu'ils vinrent promptement à Camerin, avec des Lettres du Cardinal d'Urbin Protecteur de l'Ordre, au Pere Maître des Novices, à la faveur de qui ils lui redemandent le Novice: mais P. Pacifique de Sestino les avertit, avec de genereuses paroles, de ne point violenter leur fils, crainte que leur violence n'irritast contr'eux la colere de Dieu. Il ordonne alors au jeune homme, qui n'avoit pas encore l'Habit, de parler à eux, & il font tous leurs efforts, pour le rappeller dans le Monde; mais le Novice devant eux, les genoux en terre, connut bien, que la raison principale, qui les obligeoit à traverser son entreprise, étoit que se faisant Religieux, ils les laissoit sans heritier de leurs biens, & sans successeur dans leur Famille, & il leur dit; Vous dites, mes parens, qu'il vous est fort fâcheux, & bien desagreable d'être privez d'une posterité, que tous desirent naturellement, & voilà la raison, qui vous presse plus, de me retenir auprés de vous, souffrez, je vous prie, que je vous demande avec respect, s'il ne vaut pas mieux quelquesfois être sans enfans, que d'en avoir de vitieux, qui principalement obscurcissent par les tenebres de leurs crimes, le lustre de leur Famille, puis qu'on ne doit pas desirer une posterité, qui degenere de l'honneur de leurs Majeurs, & qui n'égalle pas la gloire de leurs Ancestres. Quoi donc, croyez-vous, qu'on ne doive pas estimer malheureux, ces enfans qui sont si sujets à la mort, & dont la perte si aisée inquiete si fort leurs parens, qu'ils ne sçavent pas assez positivement, s'ils seront malades, s'ils vivront, s'ils seront coupables, ou vertueux? Agissez maintenant avec moy plus serieusement, mes parens, quelle esperance de biens peuvent avoir des peres, & des meres, qui pour nourrir une vaine posterité, détournent leurs enfans d'un plus grand bien, où ils sont appellez de Dieu; ne craignez-vous point ses jugemens, prononcez contre ceux, qui ayant retiré de la Religion leurs enfans, pour les faire heritiers de leurs biens, les ont veus mourir à leurs yeux, & les ont perdus avec leurs successions.

Il convaine par raisons ses parens, qui lui persuadoient le retour dans le monde.

XXVI. Mais je veux vous convaincre par ce raisonnement, que vous n'estes pas si desireux d'avoir des enfans, que dans quelque rencontre, vous ne vous en privassiez bien volontiers: Avoüez-moy, si le Pape, dans le même temps, que sous pretexte de posterité, vous tâchez à me remener dans le Monde, me proposoit le Cardinalat, ne recevriez-vous pas cette faveur avec patience, & même avec une grande joye? N'en remercieriez-vous pas sa Sainteté, de vous avoir obligez en ma personne, si eminemment? & alors où seroit cette envie de posterité? Pensez donc serieusement, mes parens, en vous-mêmes, quelle grace, & quelle dignité plus illustre assurement, que le Cardinalat, me presente Jesus-Christ, comme Createur de tous les biens, lors qu'il m'appelle à l'adoption de ses enfans, me place entre ses amis, m'établit heritier des biens Celestes, & m'honnore du Tiltre de Coheritier de sa gloire. Si vous estiez ravis de me voir revêtu de la Pourpre de l'Eglise, pourquoi n'aurez-vous pas plus de joye, de me regarder orné de ce saint Habit? que changeroient fort volontiers, les Cardinaux, & les Papes, avec leur pourpre, & leur Thiare. Ne m'enviez pas, je vous prie, un bien si considerable: au contraire, secondez-moy de vôtre autorité paternelle, & souffrez que je le possede au plû-tost.

Dieu

Dieu donna tant de force, à ces paroles du Novice, que ses pere, & mere verserent un fleuve de l'armes, l'embrasserent étroittement, sans pouvoir former de paroles, consentirent de bonne grace, à la generosité de son entreprise, & ils ne voulurent pas s'en retourner chez eux, qu'il n'eust pris l'Habit du Noviciat, sous le nom de F. Antoine, qu'on lui donna en presence de ses parens. XXVII.

Aprés que ce genereux soldat de JESUS-CHRIST, eut reussi si glorieusement dans cette premiere attaque, aussi-tost qu'il commença de combattre, dans la carriere de la Religion de S. François, il fit une plus rude guerre à sa chair, & à ses sens, & il se montra dans ce combat un Athlete si brave, & si genereux, qu'il domptoit sa chair avec des jeûnes plus rigoureux que nos ordinaires, accabloit son corps de rudes disciplines, & faisoit guerre continuelle avec les plaisirs des sens, qu'il faisoit suivre d'une interieure, contre les vices: & on y admiroit ce genereux, fouler aux pieds la superbe, par son humilité, abatre l'ambition des honneurs, par le mépris de soi-même, reprimer les emportemens de la colere, par sa mansuetude, & vaincre toutes les adversitez, par sa patience. Voyant enfin que les trouppes des vertus avoient surmonté chez lui, les armes des vices, n'auriez-vous pas jugé, que F. Antoine ne faisoit plus de toute sa vie, qu'un spectacle digne de Dieu, & des Anges? XXVIII. *Il combat pour les vertus, contre les vices.*

D'où il commença par éclatter de tant de perfections d'ame, & de dons Celestes, que les Peres de l'Ordre, le consideroient comme un miroir éclattant de toute l'observation de l'Evangile, & de nôtre Regle, le jugerent digne, aprés ses Etudes de Philosophie, & de Theologie d'être Predicateur, & l'éleverent depuis, aux Charges principales du Gouvernement. Comme il avoit coûtume dans ses Predications d'employer plus d'Oraison, que d'huile, il est fort surprenant, combien dans tous les lieux où il prêchoit, il gagnoit d'ames à JESUS-CHRIST. En effet sa parole étoit vive, efficace, & plus penetrante qu'une épée, qui penetroit le cœur de ses Auditeurs, & il s'en servoit comme d'une fleche, dans la main d'un homme puissant, dont il frappoit de sorte l'ame des coupables, qu'il les obligeoit à se repentir de leurs crimes, & à prattiquer les vertus. Il changea de sorte, par ses exhortations, l'esprit de Madame sa mere, qui sous le beau pretexte de sa Noblesse, se plaisoit fort à la pompe des habits, & à l'ornement de son corps, qu'elle quitta toute la vanité de ses ajustemens ordinaires, & se retrancha dans le necessaire absolument, à une Dame de sa Qualité: en sorte qu'aprés la mort de Monsieur son mary, elle prit sous la Regle de nôtre Tiers Ordre, une couleur grise, & s'y consacra toute entiere, au service de Dieu, tout le reste de sa vie, avec un General applaudissement. XXIX. *Il exerce l'Office de la Predication avec un esprit tout Apostolique.*

Il enseigna quelque temps, dans la Marque d'Ancone, & dans d'autres Provinces la sainte Theologie publiquement, avec la loüange d'un habile homme, & il y joignit si bien, d'un mariage Celeste, la lettre avec l'esprit, qu'il ne refusoit pas les emplois, même les plus vils, des Convens où il enseignoit, & il y accompagnoit toûjours d'Oraison son Etude de Theologie. D'où vient qu'il produisoit à l'Ordre non seulement de grands Theologiens, mais encore de fort parfaits Religieux. Enfin aprés avoir honoré sa Province, par les emplois illustres de sa lecture, & de son Gouvernement, XXX.

Les Peres l'envoyerent, comme Professeur public à Naples, où lors qu'il y eut instruit plusieurs, & à la science, & à la vertu, à son retour dans sa Province, il tombe malade à Rome, où il demanda aux Freres, combien il y avoit encore, jusqu'à un certain jour qu'il leur nomma, & qu'on ne XXXI.

trouve point dans nos Memoires,& ils lui répondirent,qu'il y restoit tant de jours; Alors il remercia Dieu de tout son cœur,& leur dit; Sa bonté me fit naître ce jour-là dans le Monde, & par une seconde grace de sa misericorde infinie, je receus une meilleure naissance dans nôtre saint Ordre, lors qu'un même jour, on m'y honora de nôtre Habit, mais sa Divine clemence veut achever son ouvrage, & terminer enfin ce jour là même, ma méchante vie. D'où vient que comme un de ses parens,au nom des autres, fut venu le voir à Rome, où il vouloit encore saluer ceux de sa Famille, il lui dit, lorsqu'il entra dans sa chambre; Philippes, c'étoit le nom du Gentilhomme, vous venez ici pour voir nos parens,& moy j'en sortiray bien-tost, pour visiter ceux qui nous ont precedez dans cette malheureuse vie. Il employa tout le temps, qui lui restoit dans la patience de son mal, & les loüanges de Dieu. Mais enfin aprés qu'il l'eut remercié profondement, de l'avoir toûjours conservé Vierge, & dans la Religion,& dans le Monde, son ame s'envola toute pure au Ciel avec les Anges, au même jour qu'il avoit predit. A l'heure même de sa mort,il apparut à Madame sa mere, qui prioit dans sa chambre de Mondolfo, où sous la figure d'un homme éclattant,comme un rayon du Soleil, il l'avertit de sa gloire: Cette Dame observa le jour, & l'heure de l'apparition de son fils, & elle reconnut que c'étoit justement le temps de sa mort à Rome.

Il predit le jour de sa mort aux Freres.

Sous la figure d'un rayon de Soleil, il apparoist aprés sa mort à sa mere.

DE FRERE PIERRE DE MARTINA, LAIC.

XXXII. LA Province d'Otrante presente aussi cette Année, sa Pierre precieuse,illustre par les vertus de sa bonne vie; c'est F. Pierre de Martina Laïc. Il étoit de l'honnête Famille des Maraffy,& par la bonne éducation de ses parens, il apprit de sorte dés son enfance,à craindre Dieu,qu'il sembloit que la pieté fut née, & cruë avec lui; mais comme il avoit l'esprit un peu lent, ses deux sœurs apprirent sans peine, le Symbole des Apôtres,& il n'en pouvoit ni comprendre, ni retenir un seul article. Il eut recours alors tout petit qu'il étoit, à la sainte Vierge, & lui demanda simplement la grace, de lui apprendre son *Credo*. La Vierge sainte se plut à la simplicité de l'Enfant; elle parut aussi tost devant lui, & inspire dans sa memoire, le Symbole de Nicée, comme on le chante à la Messe. Le petit Pierre à l'heure même courut tout joyeux à ses parens, leur dit l'Apparition de la sainte Vierge, sous la figure d'une Dame toute lumineuse, qui venoit de lui apprendre sa creance, qu'il sçavoit par cœur, & il leur recita le Symbole sans la moindre faute. Ses pere, & mere furent surpris, de voir en cet Enfant de si beaux preludes, d'une parfaite pieté. Le petit Pierre croissoit en âge, & en vertu, lors qu'à seize ans, n'ayant plus ni pere, ni mere, il demanda d'être receu parmi nous. Mais à cause qu'il avoit deux sœurs bien nubiles, le Provincial lui dit, qu'il le differoit jusqu'à ce qu'elles fussent mariées. Pierre souffrit son retardement,& quoi qu'il durast neuf ans,jusqu'au mariage de ses sœurs, bien loin de changer, ou de dessein, ou de sentiment, il les confirma davantage, par les vertus plus parfaites, qu'il pratiqua dans tout ce temps là. Et enfin l'an 1575. il prit l'Habit des Capucins, comme il l'avoit si fort desiré.

Tout enfant qu'il est, la Vierge lui apprend sa croyance elle-même.

XXXIII. A peine avoit il commencé son Noviciat, que le Diable ennemi de tous les bons, s'efforce de troubler ses exercices, par des spectres de differentes formes,& par d'autres persecutions; mais l'invincible Athlete

de Jesus-Christ, plus puissant avec sa force, evite le Diable, par une Oraison assiduë, & sçavant dans ses artifices, par ses longues attaques, il acquit tant de tranquilité d'ame, qu'il fut depuis immobile, & intrépide contre les insultes plus furieuses, & les poursuites plus enragées des Demons.

Il brille dans l'Ordre par plusieurs vertus.

XXXIV. L'on eut dit, que Dieu ne permettoit ces fureurs des Diables, contre F. Pierre, que pour lui servir de stimules, aux vertus les plus Religieuses, parce qu'il commença, par abbatre sa chair, avec tant d'austeritez, qu'elles excederent presque toutes les mesures. Il fut particulierement d'une abstinence si extraordinaire, qu'il ne mangeoit jamais de viande, ne beuvoit du vin que bien rarement, & quoiqu il fust presque consumé de ses jeûnes ordinaires, il passa un Carême, sans manger quoique ce soit de cuit; mais il avoit coûtume d'être les trois derniers jours, de la Semaine Sainte, sans prendre de nourriture, que celle de ses Oraisons, & le pain de ses larmes. Tout chez lui se rapportoit, à une si rigoureuse abstinence; il prenoit peu de sommeil, encore étoit-ce sur quelques planches nües, sans autre coussin, qu'un morceau de bois, avec un cilice fort rude, de crins de chevaux, qu'il portoit toûjours, & il le faisoit suivre de longues veilles, dans ses prieres. Comme si son corps eust été de pierre, ou de bois, il le frappoit de disciplines si rigoureuses, & si continuées, qu'il ne les laissoit qu'aprés n'avoir plus de forces. Ces prodigieuses austeritez de son corps, étoient des preuves sensibles, des grandes vertus de son ame, puisque personne ne fut plus humble, plus pauvre, plus abaissé que lui; il fut aussi homme de patience si singuliere, qu'il étoit ferme dans les adversitez, ni sans foiblesse, ni sans changement. P. Cherubin de Noci, sous qui autrefois il avoit fait son Noviciat, voulut un jour éprouver sa patience, il l'attaque de mille differentes manieres, l'anime d'injures, le picque de paroles, le presse de brocards, blâme ses actions, ajuste ses corrections, fait mine de le méprisèr, il se mocque de lui, s'en raille, l'irrite, le traite avec les dernieres indignitez, & le trouve toûjours sans inquietude, en sorte que tant plus furent grandes, les attaques du Pere Maitre, tant plus son Novice en témoigna plus de joye.

Ses prodigieuses austeritez.

Son extréme patience.

XXXV. Un jour qu'il marchoit nuds pieds à son ordinaire, où il faisoit la queste, il rencontra un clou, dont la pointe lui perça le pied, avec une douleur fort sensible, dans cette partie; il ne profera pourtant que cette parole; O! mon Jesus, & reprima si bien son ressentiment, qu'il ne sembloit pas avoir été blessé. Il abhorroit de sorte les paroles oyseuses, qui perdent le temps, que s'il trouvoit des Freres, qui l'employassent en des discours inutils, pour les animer à parler des choses Divines, il les entretenoit des Celestes, & il les avertissoit; Mon Frere, vous avez perdu tout le temps, où vous n'avez pas parlé de Dieu.

XXXVI. Dés le commencement de sa conversion, il témoigna tant de zele pour la Foi, qu'il desiroit ardemment de mourir, & de répandre son sang pour elle; d'où vient qu'il disoit souvent aux Freres: Que croyez-vous que soit la Foi, mes Freres? c'est nôtre Mere, qui nous a engendrez à Dieu; nôtre lumiere, qui nous a éclairez de ses splendeurs, lorsque nous sommes venus au monde, sans qui plongez dans les tenebres, nous serions toûjours dans la nuit. Enfin, elle est l'esprit de nôtre vie, que Dieu nous inspire aprés la naissance, pour nous rendre un commencement de sa creature, & ses veritables Enfans. Plust à Dieu, mes Freres, que je fusse mort pour elle, & que je lui eusse consacré ma vie. Ce discours témoignoit assurément, l'ardente charité, qui brûloit son ame, & qu'elle rece-

voit tous les jours de plus grands dons de Dieu, parce qu'il commença de prédire alors les choses futures, comme il fit d'un petit enfant qu'il prit entre ses bras, que sa mere Aurelia Valentina recommandoit à ses prieres, comme assez legerement malade, & à qui il dit; Que cét enfant est beau, qu'il est agreable, mais helas! qu'il sera plus beau dans fort peu de temps, lorsqu'il sera mis entre les Chœurs des Anges. Trois jours aprés l'enfant mourut, & monta glorieux dans le Paradis. Les Monumens de nôtre Ordre remarquent qu'il receut de Dieu plusieurs revelations, & qu'il lui fit voir plusieurs Freres deffunts; que même il lui découvrit beaucoup de secretes pensées: mais à cause qu'ils ne les particularisent pas assez, il suffira d'en avertir les Lecteurs.

XXXVII. Marquons seulement un ou deux des Miracles de F. Pierre. Lors que l'an 1585. il étoit Quêteur au Convent de Salvé, il demanda du vin à un nommé Hierôme Montano, un de nos Bienfaicteurs, qui lui répondit, que son tonneau étoit vuide: & afin, lui dit-il, que vous ne croyiez pas que ce soit une fausse excuse, allons-y de compagnie. Hierôme disoit fort vray, parce que le matin sa servante avoit eu peine d'en remplir une bouteille goutte à goutte. Ils vont tous deux au Cellier, éprouvent le muids, & ouvrent la cannelle, d'où le vin sortit avec abondance. Hierôme s'écrie que c'est un Miracle; on appelle la servante qui confirme le prodige; F. Pierre s'en rit: & afin que tous connussent plus sensiblement, que ce vin venoit de Dieu, l'on en tira fort long-temps depuis, pour les Freres, & pour la Famille.

Quelques-uns de ses Miracles.

XXXVIII. En ce même temps, une maladie pestiferée faisoit mourir les moutons, & les bœufs du Païs: & Catherine Sœur de nôtre Tiers Ordre, qui avoit des troupeaux, & qui connoissoit la sainteté de F. Pierre, ne chercha point d'autre secours, que de demander aux Freres, la même eau, où il avoit lavé ses pieds, dont elle fait jetter sur ses bestiaux, & ils furent delivrez de cette cruelle maladie.

XXXIX. F. Pierre fut cette Année à Taranto, avec F. Simon de Salvé, où il fut visité d'une de ses Sœurs, à qui il prédit sa mort prochaine, & lui dit; Ma Sœur bien-aimée, la paix de nôtre Seigneur soit avec vous, voicy le dernier adieu que je vous diray, priez pour moi la bonté Divine, parce que dans trois jours, je dois faire un grand voyage. Aprés qu'il eut renvoyé sa sœur, avec ces paroles, il tomba malade d'une grosse fiévre, & le troisiéme jour il mourut en Dieu, comme il l'avoit prédit: & pendant ces trois jours de maladie, il fit tant paroître de vertus, & de sainteté, qu'il ravit d'admiration tous les Freres, qui quoiqu'ils sceussent bien ses vertus, n'avoient pas cru, qu'il fust arrivé à tant de perfections. Enfin quelques momens avant qu'il mourust, comme il vit la Reyne du Ciel, il s'écria; Adieu maintenant, mes Freres, la Vierge sainte m'attend: & aussitost que son ame eut quitté son corps, elle s'envola dans le sein de Marie, qui dans toutes les apparences, la conduisit au Ciel Empyrée.

XL. Aprés la mort du F. Pierre, Sœur Catherine de nôtre Tiers Ordre, dont nous avons parlé, donna un morceau de son habit à une femme qui se mourroit des douleurs de l'enfantement, & aussitost qu'elle l'eut mis sur elle, elle fut delivrée de son enfant fort heureusement.

DE FRERE ANTOINE DE LEONESSA, LAIC.

FRERE Antoine de Leonessa Laïc, honora cette Année sa Province de l'Abruzzo, par ses vertus, & sa sainteté, qui comme il fit quatre ans la quête à Rome, avec le Bien-heureux Felix de Cantalicio, se forma si bien sur ses mœurs, & sur ses actions, que ce Bien-heureux, aprés qu'il fut retourné dans sa Province, dit de lui un jour, à Cesarina Ercolani, Baronne de Camurda, *La Ville d'Aquila possede, quoiqu'elle ne le sçache pas, une Perle bien precieuse, en la personne de Frere Antoine, lorsqu'il demeure chez elle: & plust à Dieu que je pusse pretendre aprés ma mort, au lieu que Dieu lui prepare dans le Paradis.* Ces paroles du Bien-heureux F. Felix, dont comme on croit il celebre par une Revelation plus grande du Ciel, & la vie, & la mort de F. Antoine, font paroître bien clairement ses vertus, & sa sainteté. Mais ses bonnes actions dont il orna tout le cours de sa vie, les confirment fort visiblement, parce que, quoiqu'elles soient marquées, si en abregé dans nos Manuscrits, qu'on n'y voit rien de singulier, excepté l'eminence de son oraison d'esprit, les Dons pourtant des Miracles, & de Prophetie, que Dieu lui accorda, avec tant de profusions, sont des preuves sensibles, de la hauteur de ses vertus. XLI.

Eloge que le B. Felix fait de F. Antoine.

Entre les choses, qui montrent plus, que F. Antoine étoit vertueux, j'en remarque une principale, que quoiqu'il eust fait vingt-deux ans la quête à Aquila, il s'y comporta toûjours, avec tant d'integrité, de patience, de vertus, & d'exemple, à toute cette Ville, qu'il s'y acquit dans tous les esprits, la reputation d'une parfaite sainteté, ce qu'on peut dire assurément une preuve bien considerable de sa bonne vie, parce que c'est une chose si difficile, d'être tous les jours avec les hommes, & d'y conserver son innocence, que Seneque même dit, *Que celuy qui veut vivre innocent, doit vivre solitaire:* & aprés ses travaux de la journée, il s'occupoit à l'Oraison, où comme il demeuroit long-temps la nuit, il y recevoit de grandes faveurs de Dieu. XLII.

Un jour avant le Carême, que les Freres selon nos coûtumes, se recreoient honnestement au Refectoire, pour prendre de nouvelles forces, par ce petit divertissement, qui precedoit leurs jeûnes, F. Antoine faisoit oraison dans sa chambre, & son Gardien envoya le Sacristain lui dire, qu'il descendist avec les autres. Le Clerc y vole, pour mieux faire l'obeïssance, s'approche de la Cellule, en ouvre la porte, & y voit Frere Antoine en extaze, élevé de terre, de deux pieds, il se retire promptement, vient dire au Gardien, ce qu'il vient de voir, & il jugea plus à propos, qu'on le laissast dans des plaisirs si Celestes. Aprés que F. Antoine eut été deux heures dans son ravissement, il vint au Refectoire avec les autres, & s'y recrea, comme s'il n'avoit point été extazié. XLIII.

Il est ravi en extaze pendant qu'il fait Oraison.

Le Diable enrageoit contre lui, brûlé qu'il étoit des flammes de ses Oraisons, & pour l'en détourner, il prenoit toutes sortes de figures, tantost de chien, tantost de sanglier, & de differentes bêtes, dont il l'épouvantoit par leur veuë: mais F. Antoine les écartoit avec un signe de Croix. XLIV.

Il faisoit le jardin au Convent d'Aquila, & il y vit sortir de terre, XLV.

plusieurs écus d'or & d'argent, lors qu'il la labouroit ; il connut aussi-tost l'artifice du Diable, & enfonça ces écus dans la terre. Une fois pourtant, qu'en béchant il trouva une bague d'or, il la prit, & la porta à sa chambre, à dessein de la donner à des pauvres. Mais la nuit, il entendit une voix, qui le reprenoit, & lui disoit; Pourquoi garde-tu de l'or? as-tu dessein de te sauver, éloigne cette bague de ta chambre; il obeït aussi-tost, il reporta l'or, & l'enfonça fort avant en terre.

XLVI. Dieu l'éclaire du don de Prophetie.

Plusieurs exemples montrent clairement, qu'il fut éclairé des splendeurs de la Prophetie. Cesarina Herculani, dont nous avons parlé plus haut, avoit son frere nommé Mathieu, malade à la mort à Rimini, & elle doutoit, si elle l'iroit voir : en effet, disoit-elle en elle-même, le chemin est si long, que dans toutes les apparences, mon frere sera mort, au moment que j'arriveray, & mon voyage sera fort inutile. Elle consulte là-dessus F. Antoine, qui lui répondit; Ne doutez point, Madame, partez au plûtost, vous arriverez à propos, parce que, quoi que cette maladie soit la derniere de vôtre frere, il ne mourra point toutesfois sans vous. Elle suivit son conseil, alla voir son frere, & fut encore vingt jours auprés de lui, à lui rendre les derniers devoirs.

XLVII. Aprés que Cesarina fut partie, Camilla Cherubina, grande amie de cette Dame, & de F. Antoine, lui dit; Cesarina est allée si loin, que je crains bien que vous, & moi, ne soyons long-temps privez de sa chere compagnie. Pour vous, Camilla, lui répondit-il, vous joüirez encore de sa presence ; mais pour moi, je ne la verray plus, parce que je partiray avant son retour ici. Ces paroles prophetiques eurent leur effet, parce que Cesarina retourna à Aquila, que Camilla vivoit encore, & que F. Antoine étoit decedé. D'où il est visible, que Dieu lui revela le jour de sa mort, long-temps auparavant qu'il arrivast.

XLVIII. Cintio Vetusto, Chanoine de saint Maxime d'Aquila, étoit fort malade, au même temps que Jeanne sa servante, ne se portoit pas fort bien sur son lit : F. Antoine l'alla voir, & lui dit; Ne craignez pas vôtre maladie, vous en guerirez bien-tost, mais vôtre Servante Jeanne, mourra de la sienne; cette prophetie eut tout son evenement, parce que le Chanoine, peu de temps aprés fut gueri, & sa servante mourut.

XLIX. Sebastiano Nardi Noble d'Aquila, étoit proche d'être décapité, parce qu'il étoit prisonnier, & accusé d'un crime de Leze-Majesté; comme F. Antoine le consideroit fort, il le fut voir en prison, où lors qu'il se recommanda à ses prieres, il lui répondit; Mon ami, que la mort ne vous donne, ni crainte ni inquietude, vous sortirez d'ici avec la vie; vous y souffrirez encore plusieurs grands travaux; je l'avouë; mais l'année ne se passera pas, que vous n'en soyez dégagé, & que vous n'ayiez vôtre liberté : aprés qu'il eut consolé le prisonnier avec ces paroles, il se retira, & avant la fin de l'année, le Gentil-homme sortit des prisons, où il souffrit auparavant plusieurs tourmens.

L. L'an 1587, qu'on celebroit à Loreto dans l'Abruzze, le Chapître de cette Province, c'étoit un bruit parmi les Freres de l'Assemblée, que P. Jean de Foligny Provincial alors, & les Définiteurs, seroient privez des elections; ce qu'entendant F. Antoine, il dit au P. Augustin de Collé ; Pourquoi les Freres font-ils courir de faux bruits? ils se trompent assurément, sans connoître les desseins de Dieu; puisque P. Jean de Foligny, & les Définiteurs, qui peuvent concourir par nos Constitutions, seront confirmez dans leurs Charges, les seuls Peres Santo, & Bernard, d'Ortona seront privez de leurs Gardianats. La chose n'eut point d'autre effet que celui qu'avoit predit F. Antoine, pour montrer à tous, que

celui que Dieu honoroit d'un si grand don de prophetie, étoit homme de grande vertu, & d'une eminente sainteté.

LI. Le don des Miracles, dont le Ciel honora ce saint Homme, autorise bien ses merites : en voici quelques-uns. Aussi-tost qu'il eut beni, d'un signe de Croix la main de Marguerite, fille de Camilla Cherubini, si mangée de grosse galle, qu'elle en paroissoit lepreuse, elle fut toute guerie, & avec le même signe, il guerit le sein d'une femme d'Aquila, endurci de maniere, que les Medecins ne pouvoient plus y apporter de remede.

Quelques miracles de F. Antoine.

LII. F. Antoine vécut dans la Religion plusieurs années, avec la loüange d'un parfait Religieux ; mais enfin, Dieu qui l'appelloit dans le Ciel à la récompense de ses travaux, permit à Aquila sa derniere maladie : & parce que P. Bernardin d'Aquila, Gardien du Convent, reconnut bien qu'elle le conduisoit à la mort, il lui demanda ; F. Antoine, vous allez bien-tost dans vôtre propre Patrie, combien de jours serez-vous encore avec nous ? comme il ne pouvoit plus parler, il lui répondit par la montre de ses deux mains d'abord, & puis d'une seule, qui signifioient toutes trois quinze jours. Ne voulez-vous point dire quinze ans, repartit le Gardien ? il répondit de la teste, que non : Seront donc peut-être des mois, continua le Superieur ? & lui poursuivit son blanslement de teste ; mais il l'abaissa, lorsque P. Bernardin lui parla de jours. F. Antoine mourut peu de temps aprés, dans une merveilleuse reputation de sainteté, & le Gardien tomba malade si dangereusement, qu'au quinziéme jour, il passa des miseres de ce monde, aux avantages de l'Eternité.

Il predit la mort à son Gardien par des signes de teste.

LIII. Aprés la mort de F. Antoine, le fils de Camilla Cherubini nommé Jacques, étoit prest d'être suffocqué, d'une fluxion fort dangereuse : alors F. Antoine lui apparut la nuit, lui toucha la gorge, & l'an 1593. le soulagea parfaitement de cette malaadie ; & l'année 1609, dix-neuf ans aprés sa mort, à peine eut-on levé la pierre de son sepulchre, pour y mettre un autre Frere deffunt, qu'on admira son corps tout entier, & sans aucune pourriture, qui exhala même des odeurs si douces, qu'elles ravirent d'étonnement & de joie, tous les Spectateurs de ces merveilles.

Aprés sa mort apparoissant à un malade, il le guerit.

VIE ET ACTIONS

DU PERE LOUYS D'ALCAMO SICILIEN, PRESTRE.

LIV. APRE'S les couronnes de tant de grands hommes, celle de Loüis d'Alcamo Sicilien, brille de l'éclat de ses vertus. Alcamo est une forteresse, & une ville de Sicile, qu'y bâtit autrefois le grand Alcamus, commandant des Sarrazins, d'où sont sortis des hommes fort celebres en vertus, & particulierement P. Loüis, qui né d'une famille illustre, & privé de ses parens, dés sa premiere enfance, la passa dans tous les desordres, dont est capable cét âge. Mais à peine eut-il atteint la jeunesse, qu'attiré de Dieu à de meilleures choses, & excité plus ardemment par une vocation du Ciel, il quitta le monde, avec les siens, pour se retirer dans un Hermitage, sur la montagne, dont le



Ses grandes vertus.

pied fait la situation d'Alcamo, où aprés qu'il eut été deux ans, dans les exercices d'une vie solitaire, dont les grandes vertus charmoient tout le païs, il passa aux Capucins, où sous la conduite du P. Gervais fort spirituel, & d'une sainteté extraordinaire, il fit de si grands progrés dans toutes les vertus, qu'on ne pouvoit rien voir de plus humble, de plus obeïssant, de plus honnête, & de plus propre à toutes les perfections que Loüis. Il fut si grand observateur de la pauvreté, qu'il ne porta jamais de Tunique, qu'il dormoit sur le bois nud, ou couvert au plus d'une natte, & que toutes les choses, dont il se servoit, avoient la même indigence. Son abstinence fut si admirable, que jeûnant presque tous les jours, l'Advent pourtant,& le Carême il ne mangeoit que quatre fois la Semaine.

LV.

Le Diable par son artifice le retire de la priere.

Il avoit appris de son Pere Maître, un exercice de pieté, qu'il observa depuis fort exactement; qu'il se levoit, pour faire Oraison deux heures avant Matines, & une fois qu'il descendit à l'Eglise, pour y prier à son ordinaire, il entendit P. Gervais, qui y étoit déja à, parler au Diable, à qui sous la figure d'un Ethiopien fort difforme, qui descendoit, & montoit le long de la cloche, il disoit; Pourquoi troubles-tu un homme dans son Oraison? Demon abominable, sors d'ici promptement? quoique P. Gervais parlast au Demon, qui le troubloit dans ses Meditations, P. Loüis crut que ces paroles étoient pour lui, & parce que le Pere Maître, ne vit pas son ancien Novice en Oraison, à son heure ordinaire, il creut, ou qu'il dormoit, ou qu'il étoit paresseux: & le matin, il le reprit de sa negligence; mais P. Antoine lui répondit; Mon Pere, je suis venu selon ma coûtume à l'Eglise, & parce que j'ai entendu, que vous m'en avez renvoyé, je vous ay obeï, & me suis retiré. P. Gervais reconnut alors l'artifice du Diable, qui dans un même temps, l'avoit troublé dans son Oraison, & avoit détourné de l'Eglise P. Loüis, lors qu'il l'en eut averti, il loüa son obeïssance, & pourtant il lui ordonna, de ne plus quitter ses Oraisons ordinaires. Il lui obeït depuis avec exactitude, parce qu'il fut si zelé de l'Oraison, qu'outre ces deux heures de nuit, qu'il y consacroit, il y employoit encore d'autres, où l'on dit communément, qu'il receut des visions, & des revelations de Dieu. Un jour qu'il fut faire secretement la discipline, dans le bois du Convent de Castel Vetrano, il vit Jesus-Christ present, qui lui dit; Prepare ton ame à la tentation Loüis, parce que tu souffriras beaucoup pour ma gloire. Comme donc depuis ce discours de son Sauveur, il apporta tous ses soins à se munir des secours Divins, Dieu qui a coûtume, ou d'éprouver les siens pour le Ciel, ou de les rendre plus glorieux sur la terre par l'épreuve de leurs disgraces, voulut tenter sa patience, comme celle de Job, avec de rudes persecutions; parce que comme Job, a receu d'un cœur intrépide, la violence du Diable, comme un torrent dans sa furie, & qu'il a paru plus grand dans ses tentations, tant plus elles ont été furieuses, par la rage de son ennemi: de même la vertu du P. Loüis, devint dautant plus illustre, qu'elle fut plus violemment attaquée des hommes, & des Demons, en sorte qu'elle servit d'exemple, à tous les Suivans, d'une invincible constance dans leurs adversitez.

LVI.

Il tombe entre les mains des Turcs qui lui font endurer de cruels tourmens.

Les Superieurs, l'envoyerent de Castel Lamaré, au Mont dans la Province Basilicate, & il fut rencontré mal-heureusement d'un Brigantin de Turcs, qui le firent esclave, & le vendirent comme tel en Barbarie, à un Maître si cruel, & si privé d'humanité, que n'étant jamais satisfait d'aucun service, qu'il lui rendit, il lui donnoit tous les jours une charge de bastonnades, & le tenoit presque continuellement à la chaîne.

Il

Il n'avoit alors pour toute sa miserable vie, qu'un peu de biscuit de Galere, le plus mechant qu'on pouvoit trouver, & souvent plein de vers, dont encore il faisoit ses délices. Tout le jour il étoit employé à des travaux fort penibles, que son barbare Patron, ne reconnoissoit qu'avec des injures, & même quelquesfois qu'à coups de bâtons. Pour quelques peu d'heures de la nuit, il les passoit sur la terre nuë, & encore étoit-ce son meilleur temps, parce qu'alors au moins, il n'entendoit point contre lui, ni maledictions, ni reproches, ni railleries, ni ces beaux mots de chien, & de mal-heureux, dont pendant le jour on le complimentoit, comme l'opprobre de la terre, avec la derniere barbarie. Ces effroyables traitemens, qui eussent abbatu les plus genereux, n'étoient pas seulement supportables, ils étoient même agreables, à la patience invincible de Loüis, & il se plaisoit si fort à en souffrir les rigueurs, qu'il s'y occupoit toûjours aux loüanges de Dieu, & comme l'Apôtre, il avoit joye d'endurer des affronts pour JESUS-CHRIST, qui à cause qu'il l'appelloit encore à de plus grands travaux, crainte qu'il ne diminuast de courage, le consola de sa presence, sous les fers plus rigoureux de son esclavage, l'anima de les supporter avec plaisir, & lui promit qu'il secoureroit toûjours sa constance plus inviolable.

LVII. Le Diable, à qui Dieu avoit permis de tenter P. Loüis, de toutes les manieres, vit avec rage, que ses premieres attaques n'avoient pu surmonter ce grand courage, qui sembloit toûjours le vainqueur de ses poursuites, & il lui livra un assaut plus cruel, & plus dangereux, parce que si comme pour abattre la chasteté de Joseph, il embraza autrefois d'un amour deshonnête, le cœur de la femme de Putiphar, il enflamma de même, celui de la femme de son Maître, en sorte que plusieurs fois, elle le sollicita par ses caresses, & par ses promesses, de condescendre à ses voluptez brutales; mais comme l'ancien Joseph opposa sa constance aux volontez criminelles de la Vice-Reine d'Egypte, le chaste P. Loüis, resista genereusement avec la grace de Dieu, qui le fortifioit, tant de fois à son impudique Maîtresse, que perdant l'esperance de pouvoir triompher de son courage, elle changea son amour en haine, & l'accusa auprés de son mari de plusieurs desordres, il l'en traitta fort mal à coups de bâtons, & lui fit mettre les fers aux pieds, aux mains, & au cou, de sorte qu'il étoit presque sans mouvement.

Il rebute une femme qui le sollicite à l'impureté.

LVIII. Tant plus ce brave Athlete de JESUS-CHRIST, souffrit constamment cette rude épreuve des Demons, tant plus irrita-t'il contre lui leur épouvantable furie; & quoiqu'il les eust surmontez, dans cette derniere attaque, ils ne s'avoüerent pas encore ses vaincus; au contraire, ils dresserent de plus rudes batteries, contre sa chasteté, parce que lorsqu'il est sur la terre nuë, accablé sous la pesanteur de ses chaînes, plusieurs femmes plus impures que Venus, excitées par les Demons, font mille lascivetez en sa presence, & par autant d'actions infâmes, l'animent à la deshonnêteté. Qui n'abhorreroit les paroles, & les actions de ces villaines? Comme nôtre pauvre esclave, lié de ses fers, par tout son corps, n'avoit qu'une force d'ame, à opposer à leurs lascivetez, il ne laissa pas d'avoir ses armes, parce que, quoiqu'il ne pust autrement repousser leurs efforts, il les combattit, & les surmonta par les éclairs de ces yeux, les mouvemens de sa teste, les clameurs de sa bouche, la rigueur de ses reproches, & ses crachats, contre leur visage: Apres qu'il eut ainsi repoussé leurs ordures, dans ce second combat, contre l'Enfer, il demeura le victorieux, de ces femmes, & de leurs Demons.

Il repousse des infâmes femmes qui le sollicitoient à l'impureté.

LIX. Dieu alors, qui consideroit du Ciel, un si genereux Combattant, aux



prises avec ses ennemis, pour lui donner quelque consolation Celeste, lui envoye un Ange, qui l'éveilla la nuit, rompit ses chaînes, & lui commanda de le suivre, où il le conduiroit. L'Ange sous la figure d'un beau jeune homme, marchoit le premier, & mene P. Loüis dans une vaste, & une plate campagne, toute environnée de rochers pointus, & lorsqu'il est contraint d'y marcher nuds pieds, il en souffroit des douleurs extrémes : Aprés qu'ils eurent cheminé long-temps, par des cailloux si raboteux, & que ses pieds furent si percez de trous, qu'il ne pouvoit plus avancer d'un pas, son Ange le gueri par un seul attouchement. Il le conduisit de là dans une autre campagne, toute semée de razoirs, dont la pointe en haut, avec leur taillant bien affilé, déchira tous ses pieds, lors qu'il fut obligé par son Conducteur, à courir dessus; comme l'Ange l'eut fait marcher long-temps sur tant de razoirs, & qu'il vit qu'il ne pouvoit plus aller, il le guerit une seconde fois. Mais enfin, son Ange le fait passer un pont fort étroit, sous qui couloit un fleuve de feu, tout plein de serpens, & de dragons. Aussi-tost qu'à la suite de son Conducteur, il fut au milieu de ce petit pont, il le vit de l'autre côté, & il eut tant de peur, de tomber dans ce fleuve, & d'y servir de nourriture à ces bestes veneneuses, qui en eussent fait leur curée, qu'il implora avec ses larmes, le secours de son Ange, qui lui tendit la main, le délivra de crainte, & le conduisit sain, & sauf, à l'autre bord de ce fleuve.

Un Ange le conduit en plusieurs lieux.

LX. Il lui montre le Purgatoire l'Enfer & le Paradis.

De là l'Ange preceda P. Loüis aux Enfers, où d'abord il lui montra le sein d'Abraham, celebre par la demeure ancienne des Saints Peres, vuide d'habitans, & puis les Lymbes des Enfans, qui meurent sans Baptême. Aprés il lui fit voir le lieu du Purgatoire, où il en vit quelques-uns, qu'il avoit connus en vie, & qui satisfaisoient dans ces feux, à quelques peines, que meritoient leurs pechez. Ils furent de là dans ces lieux horribles des Damnez, où les ames des Pecheurs, sont brûlées de flâmes eternelles. Tandis que P. Loüis est effrayé de la veuë de ces miserables, son Ange l'éleve, autant qu'il est permis à un homme vivant, aux joyes du Paradis, où voyant entre les autres, un siege fort considerable, & tout orné de perles, voûté même sur une colomne à l'entrée, qui soûtenoit une couronne fort precieuse, il ignoroit pour qui il étoit preparé, & l'Ange lui dit, qu'on le disposoit à un grand Monarque, qui étoit encore en vie, & qu'on pouvoit dire la colomne, & le soûtien de la Foi Catholique, par sa constance, & sa pieté; il monta de là jusqu'au trône de la Sainte Trinité, où il receut de la main du Pere Eternel, un livre, où il lut son nom écrit, avec ceux de plusieurs.

LXI.

Dieu voulut faire voir ces choses, au P. Loüis, au milieu des plus grandes miseres de sa servitude, & pour divertir son ame affligée, & pour le rendre plus propre à souffrir de plus grands travaux. Lors donc que cette vision Celeste eut consolé P. Loüis, il implora le secours de Dieu, lui recommandoit ses combats, & se disposoit de jour en jour à de plus furieux. Mais comme il sçavoit, qu'on n'évite jamais mieux les attaques de la chasteté, que par la fuite, comme dit saint Augustin; *Contra libidinis impetum apprehende fugam, si vis obtinere victoriam, nec sit tibi verecundum fugere, si castitatis palmam desideras obtinere*, il pensa de s'enfuïr, & de naviger vers la Sicile; mais, helas! lorsqu'il s'efforce d'excuter cette entreprise, son Maître s'en apperceut, & lui fit donner plusieurs coups. Dieu qui n'abandonne jamais ses Serviteurs, dans leurs besoins, & qui les soulage toûjours dedans leurs miseres, fournissoit au P. Loüis des forces, pour endurer de plus grands travaux : & parce que touché

S. Aug. de honest. tom. 9.

de sa longue patience, il avoit resolu de le délivrer peu à peu de son horrible servitude, il permit, que son cruel Maître, le vendit à un autre. Ce second lui fut plus doux, & il parut exercer en sa personne plus d'humanité, parce qu'il esperoit le changer, avec un frere de sa femme, qui étoit captif en Sicile: d'où vient qu'il accorda quelque repos au P. Loüis.

P. Loüis est vendu à un meilleur Maître.

LXII.

Il surmonte un troisiéme combat de la chasteté.

Mais le Diable, qui vaincu par l'homme de Dieu, dans deux combats, paroissoit avoir pris la fuite, lui prepare une troisiéme, & fort dangereuse guerre, au milieu de la paix; parce qu'aussi-tost que la fille de son Maître, aussi belle que jeune, l'eut consideré, à la solicitation du Diable, qui lui embraza le cœur, en devint si passionnée, qu'en pleine nuit, elle entra secretement dans sa chambre, se jetta sur son lit, & n'y obmit aucunes caresses, pour attirer P. Loüis à l'impureté. Il sortit aussitost du lit, repoussa genereusement la jeune effrontée, & la traita mal de paroles. Mais elle toute embrazée du feu des Enfers, lui proteste, que s'il ne consent de bonne grace, à sa volupté brutale, elle l'accusera auprés de son pere, comme le violateur de son innocence. Et P. Loüis appuïé principalement du secours de Dieu, lui persuada si fortement la pureté, qu'elle le quitta avec plusieurs larmes; de sorte que le brave deffenseur de la pudicité, remporta un troisiéme triomphe de ses ennemis.

LXIII.

Saint Chrysostome, celebre avec son eloquence ordinaire, les loüanges de l'ancien Joseph dans l'Egypte, qui au milieu des ardeurs plus embrazées de la fournaise de Babylone, sceut le secret d'en sortir sans desordre, des flâmes plus furieuses des plaisirs du corps. Quel eloge donc, meriteroit nôtre P. Loüis, qui se dégagea non seulement une, mais trois fois du feu ardent de la concupiscence, sans être brûlé de ses impurs braziers, & sans un lâche consentement? Mais n'est-il pas encore bien digne de loüanges, de n'être pas succombé, sous les attaques d'une Esclave de son Maître, qui le sollicita dans la même chambre, de consentir à ses salles voluptez, & de s'en être plaint, & d'avoir demandé une autre demeure, pour se deffaire de tant de poursuittes.

LXIV.

Il fait par ses raisons retourner à la Foi un jeune Florentin qui s'étoit fait Mahometan.

Lorsque P. Loüis est sous des fers moins rudes, que les premiers, Dieu permit qu'il rencontra un jeune Florentin, qui de la Foi de JESUS-CHRIST, étoit passé lâchement à l'Impieté de Mahomet; & il lui persuada de retourner à la vraye Foi, qu'il avoit quittée, pour la crainte des tourmens, si fortement, & avec des raisons si Divines, que le jeune homme, embrazé de ses paroles, proscrivit le Mahometisme, & professa publiquement nôtre Foi Chrêtienne, de sorte qu'il mourut Martyr sous les cailloux de la populace, qui le lapida cruellement.

LXV.

Il retourne libre de fers dans la Province de Palerme.

On fit alors un échange de Captifs, où lorsque le frere de la Maîtresse du P. Loüis fut de retour chez les siens, ce genereux esclave quitta ses fers, & s'en retourna dans la Province de Palerme. Aprés donc qu'il eut été éprouvé par tant de travaux, de miseres, & d'incommoditez, que même il eut passé, l'espace de trois ans entiers, par les flots agitez de tant de Diaboliques tentations, lorsque P. Loüis se vit avec ses Freres, & dans sa cellule, qui pourroit dire ses joyes, ses loüanges à Dieu, ses ferveurs dans ses Oraisons, & les embrazemens de sa charité? Puisque si aprés les rigueurs de l'Hyver, & les orages des pluyes, JESUS-CHRIST anime l'ame à venir à lui, par ces amoureuses paroles; *Surge, propera, amica mea columba mea, & veni; jam enim hyems transiit, imber abiit, & recessit;* de quelle maniere, à vôtre avis, cét admirable

Cantiq. 2. chap.

Sauveur en use-il avec P. Louis, aprés les rudes hyvers de sa servitude, & des tempêtes si longues de tentations. Dieu sans doute lui communiqua depuis tant de dons, & tant de faveurs Celestes, qu'il paroissoit vivre plûtost entre les Anges, qu'au milieu des hommes. Souvent en effet il s'entretenoit familierement avec quelque Ange, & joüissoit auprés de lui, des plaisirs Celestes. Il est même honoré dans ses oraisons, autant qu'il est permis à un homme, de la presence de la sainte Trinité; ravi plusieurs fois jusques dans le Ciel, il y est instruit de ces choses merveilleuses, qui surpassent tous les sens des hommes, & favorisé dans un rencontre, de la veuë sensible de la sainte Vierge, il en impetre son Enfant JESUS, qu'il embrassa fort long-temps. Enfin Dieu le consola, jusqu'à son deceds, de si continuelles delices, que son ame étoit comme un Celeste repas, toûjours servi des faveurs Divines. Il fit alors quelques prédictions; & celebre par la reputation de sa sainteté, il mourut heureusement à Bivona. L'on dit même, que depuis sa mort, avec son manteau, Dieu fit plusieurs Miracles.

D'AUTRES RELIGIEUX DE SAINTE VIE.

Et de quelques Choses dignes de Remarques.

LXVI. CEux de cette Année, que nous avons marquez, dignes de Memoire, sont suivis de quelques autres, que les Vertus, dans toutes les apparences, ont élevez au Ciel, & particulierement F. Peregrinus Laïc, homme celebre dans la Province de Milan, par son abstinence, principalement son oraison, son innocence de vie, & son observation Reguliere. Dans la Province de Bologne, brillent de l'éclat de leurs Regularitez, & de toutes leurs perfections Evangeliques, F. Lazare de Pontremoli, F. Massé de Ravenne, F. François Marie de Ferrare, Laïcs, P. Paul de Soresina, P. Liberatus de Modene, Prêtres illustres par leurs vertus. F. Massé, à l'exemple de nôtre Pere S. François, se veautra dans les épines, pour surmonter le Diable, qui le tentoit contre sa chasteté, & F. François Marie proche de sa mort, entendant la cloche, qui avertissoit les Freres de la Salutation Angelique, assis qu'il étoit sur son lit, s'y agenoüilla, & apres l'avoir achevée, mourût dans cette posture. Pour P. Paul, aprés qu'il eut fait une vie digne d'un homme Apostolique, à son terme, il vit la sainte Vierge, avec une troupe de Vierges, qui vint au devant de lui, & avec qui son ame s'envola dans le Paradis. Dans la Province de Flandres, F. Hierôme de Lierre Clerc, éclatta par les splendeurs de tant d'innocence de vie, qu'ayant predit le jour de sa mort, il mourut avec beaucoup de pieté. Dans la Province de saint Ange, F. Michel de Venafro Laïc étoit fort vertueux, & à sa mort, il vit la Vierge sainte. F. Eusebe de Calabre, Laïc, honora la Province de Messine, de plusieurs Vertus, & particulierement de sa pauvreté, de son abstinence, de son austerité de son humilité, & de son oraison d'esprit. Enfin aprés plusieurs épreuves de tentations fort cruelles des Demons, & aprés qu'il eut predit sa mort aux Freres, il mourut avec beaucoup de tranquilité.

LXVII. Dans la même Province, F. Ascanius de Nicosia fut orné de beaucoup de perfections, & particulierement de l'abstinence, dont il se prescrivit cét ordre, qu'il ne mangeoit qu'une fois tous les jours, quoiqu'il

ne bust pas de vin, ou bien rarement. La nourriture dont il se privoit, étoit employée aux Pauvres par sa charité, en sorte qu'il faisoit son jeûne du repas des necessiteux. Cette maniere de vie, lui donnoit un goût si Celeste, pour l'oraison de l'esprit, que ravi souvent en extaze, il se nourrissoit des viandes toutes spirituelles des Anges. Enfin celui qui avoit si fort aimé JESUS-CHRIST durant sa vie, qu'il le sustentoit en ses membres, c'est à dire les Pauvres, merita à la mort de le voir en presence, lors qu'il l'attiroit avec lui dans l'Eternité.

La Dame Antonia Spatafora de Qualité, aprés la mort du Marquis son mari, pour priver son corps de tous les plaisirs des sens, ne se nourrissoit tous les jours que de pain, & d'eau: & si quelquefois elle vouloit faire un meilleur repas, elle y ajoûtoit quelques herbes cuites, ou cruës. Elle accompagnoit cette maniere de vie si austere d'une merveilleuse charité envers tous les Pauvres, qu'elle continua si constamment, qu'elle la pratiqua jusqu'à la quatre-vingtiéme année de son âge. Aprés enfin s'être acquise grande reputation de vertus dans Messine, elle y mourut avec le regret de toute la Ville. LXVIII.

La Province de Cosenze est honorée des vertus du P. Jean de Pietrafitta Prêtre, dont on dit principalement deux Miracles: Le premier est, que mettant son Chapelet sur la tête d'un malade à l'extremité, qui combattoit avec la mort, il lui rendit aussitost les sens, & peu aprés la santé. Le second est, que voyant des nuages assemblez, qui menaçoient de quelque tempête, il les dissipa avec trois signes de Croix. LXIX.

Enfin la Province de Florence destine cette Année deux grands Hommes, à la Couronne de la Gloire. L'un est P. Timothée de Sienne Prêtre, qui comme Pere Maître, aprés qu'il eut instruit par ses exemples, & par ses discours, plusieurs Novices à la perfection Religieuse, honoré en mourant, de la presence de la Vierge, sortit du Monde avec grande joye, & aprés sa mort il assura un Frere de la gloire qu'il possedoit dans le Paradis. L'autre est F. Simon de Ponté Siené, qui combattit vaillamment le Diable, le surmonta par ses oraisons, & son humilité, & s'acquit dans le Ciel, une recompense éternelle, par une parfaite Observation de nôtre Regle. Nous avions oublié, dans la Province d'Ottrante F. Thomas à Caravinia; il obtint de Dieu une favorable pluïe, pour la Campagne, qui étoit toute dessechée, prédit le temps de sa mort, & mourut à l'arrivée d'un petit oiseau, dans l'Infirmerie, où il rendit l'esprit. LXX.

Disons quelque chose des merveilles principales, qui arriverent cette Année. Dans la Province de Rome, F. Salvateur de Cremone, Laïc, jeune Profés, travailloit comme Maçon à quelque Convent; & parce que l'Esté principalement, il ne pouvoit boire qu'aux repas ordinaires, sans une permission expresse, il avoit regret, & fut tenté du Diable de se retirer de l'Ordre, & de vivre comme les Hermites; vie, disoit-il, admirable, où il feroit de bonnes actions, & où personne ne l'empêcheroit de boire, lorsqu'il auroit soif, aprés ses travaux. Le Diable par cette tentation, attaquoit fortement l'esprit de ce Frere, & pourtant il ne lui cedoit pas. Lors donc qu'une nuit, il étoit plus agité de cette pensée, il vit à demi endormi un vieillard, avec un visage grave, & fort agreable, qui lui mettant devant les yeux trois plats, dont le premier étoit d'étain, le second d'argent, & d'or le troisiéme, lui donne le choix de prendre celui des trois, qui lui plairoit plus. Il ne balança pas, & mettant aussitost la main sur celui qui étoit d'or, il répondit, qu'il le choisissoit; attendez, repartit le vieillard, & si vous voulez ce plat, il faut que vous me suiviez, où je vous conduiray. Le vieillard alors marcha le premier, LXXI.

Dieu par une vision retire un Frere de l'apostasie.

au travers de certains bois tous herissez de buissons, & environnez d'épines: ce Frere lassé, & à jeun, murmuroit contre le vieillard, & l'accusoit d'imprudence, de l'avoir engagé dans des chemins si fâcheux, auparavant qu'il eust pris quelque nourriture. Tandis que F. Sauveur est dans ce sentiment, & dans ce murmure contre le vieillard, il s'arrête, & le reprend de ses plaintes avec ces paroles; Pourquoi murmurez-vous, mon Frere, & pourquoi vous plaignez-vous de moi? si vous voulez posseder un plat d'or, il faut que vous souffriez, & ce mal, & d'autres incommoditez: ce qu'ayant dit, il disparut. F. Salvateur apprit du Ciel alors, le Mystere de ces trois bassins, que le premier étoit le portrait de la vie Seculiere; le second, de l'Eremitique; & le troisiéme de la Religieuse, plus rare assurément, & plus riche que les deux autres. Fortifié donc d'esprit, aprés cét éclaircissement, il triompha du Diable, & demeura constamment dans la Religion, jusqu'à la fin de sa vie.

LXXII. En ce même temps, dans la Province de Milan, lorsque P. Innocent de Lugano Prêtre, étoit malade, au Convent de Meraté; sa propre sœur ignorante de nôtre Regle, qui nous deffend l'usage de la pecune, envoye par un exprés, une lettre à son Frere, où elle enferma un écu d'argent, qu'il pourroit employer dans ses besoins. Aprés que le malade eut lû sa lettre, il vouloit bien se dégager de cét argent: mais pressé du soir, il le mit dans sa lettre dessous son coussin, à dessein de le rendre le lendemain à celui, qui le lui avoit apporté, A peine l'écu fut-il caché, qu'une agitation fort incommode de tout le corps, embarrassa le malade: & tant plus se preparoit-il au repos, tant plus éprouvoit-il d'inquietude: en sorte qu'il ne put avoir aucune tranquillité de corps, & d'esprit jusques à minuit. Cette agitation lui devenoit insupportable, & lorsqu'il en cherche plus profondement la cause, l'écu sous son coussin lui vient en pensée, & il n'eut pas plûtost reconnu, que cét argent faisoit le sujet de ses inquietudes, qu'il jetta l'écu avec la lettre par sa fenêtre, & il passa le reste de la nuit fort tranquillement: d'où l'on voit clairement, combien l'argent a d'opposition avec ceux, qui professent la Regle de S. François, puisqu'ils ne peuvent être de compagnie, même peu de temps, & qu'il leur fait une guerre perpetuelle.

Un malade qui avoit sous son coussin un écu en souffre de grandes inquietudes.

LXXIII. Mais de quelle horreur est le crime de la haine, dans ceux principalement, qui liez d'une charité fraternelle, doivent vivre bien d'accord en la Maison de Dieu, l'on le peut voir, par un exemple, de la Province de Bologne. Tandis que les Freres travaillent cette Année, à bâtir le Convent de Carpi, un Frere Laïc, dont je ne dis pas le nom, avoit conceu contre un autre Frere, du même Convent, une haine si furieuse, qu'il ne voulut jamais la quitter, ou par la crainte de Dieu, ou par le conseil de ses amis: d'où vient que sans expier son crime, qui pourrissoit dans son ame, il s'approchoit du Sacrement de l'Eucharistie, & se damnoit avec d'autant plus d'opiniâtreté, qu'il augmentoit son desordre, d'une plus longue suite de sacrileges, dont il abusoit des choses les plus Divines. Le fait du personnage étoit fort odieux à JESUS-CHRIST. Dieu donc permit qu'il tomba malade dangereusement: & quoiqu'alors, il dust s'abstenir de sa haine, au moins par la crainte de la mort, & l'expier par la penitence, il la conserva desesperément. Saint Augustin disoit autrefois que Dieu exerçoit cette justice envers les pécheurs, que ceux qui l'avoient oublié pendant leur vie, ne pensoient plus en mourant à eux-mêmes. D'où vient que ce Frere, sans penser à son salut, approfondi dans les funestes obscuritez de sa haine, se fermoit le chemin du Ciel, en méprisant les Sacremens de l'Eglise: & ainsi mourant opiniâtre dans toutes les apparences,

on peut douter avec fondement de son salut; & tout ce que nous pouvons faire de plus avantageux pour lui, c'est de le remettre à la misericorde de Dieu, qui peut l'avoir éclairé d'esprit, & touché de cœur, en mourant. La chose n'étoit connuë de personne, mais Dieu qui vouloit profiter à plusieurs, par l'accident de ce pauvre Frere, permit qu'une nuit, il apparut, quelques jours aprés sa mort au P. Seraphin de Fugnano Prêtre, qui faisoit Oraison dans sa chambre, & qui lui demanda, en quel état étoit son salut; Je suis condamné, lui répondit-il, par un juste Jugement de Dieu; Peut-être dans le Purgatoire, repartit P. Seraphin, où vous souffrez de si rudes peines, que vous les comparez à celles des Enfers; Non, non, répondit-il, mon supplice est plus rigoureux, & il ne finira jamais. Mais encore, hé pourquoi, lui demanda P. Seraphin? A cause, répondit-il, que je n'ay pas voulu me reconcilier à la mort, avec un Frere, contre qui j'avois une haine irreconciliable. Ce qu'ayant dit, il disparut, & nous laissa ces deux reflexions; l'une, que cette vision n'étoit peut-être que dans l'imagination du P. Seraphin, & qu'ainsi ce Frere, n'étoit pas peut-être si damné, qu'il se l'étoit imaginé; l'autre, qu'on doit se faire sage aux dépens de ce miserable, si l'on vieillit dans la haine, comme dans la colere, sans se rendre à l'avis de l'Apôtre, *Sol non occidat super iracundiam vestram.*

Un Frere opiniatre dans sa haine, fait douter de son salut.

Aux Ephes. 4. ch.

LXXIV.

Ce qui arriva cet Année, au Convent de Forli, montre bien le desordre effroyable de ceux qui ne vivent pas assez Religieusement dans nôtre Ordre. Un Prêtre appellé P. François Dovadola, au sentiment de tous, fort dereglé dans ses mœurs, que ni la honte, ni la modestie, ni le conseil des plus anciens, ni les menaces des Superieurs, n'avoient pû jusque là contraindre au devoir, & détourner des vices, pour le rappeller à l'observation Reguliere, tomba malade à la mort, & les symptomes de son mal étoient si dangereux, que souvent il étoit une heure entiere, presque sans sentiment. Lors qu'une fois aprés son symptome ordinaire, il fut revenu à lui, il s'écria fort haut, que Dieu le condamnoit aux Enfers, & à cause qu'il repetoit souvent la même chose, les Freres qui l'assistoient, l'exhortoient à recourir aux bontez de JESUS-CHRIST; mais il crioit plus fortement; Voila les Demons, qui s'approchent de moi, pour m'emporter avec eux, dans tous leurs supplices; secourez-moi, mes Freres, secourez-moi. Les Freres le presserent plus fortement, de se repentir de ses vices, & d'implorer la misericorde de Dieu, avec le secours de nôtre Pere S. François, Hà! Dieu, dit-il, m'a déja tout abandonné, & nôtre Pere S. François, vient de me tourner le dos, comme à un perfide, & un profanateur de sa Regle; Je suis perdu, si vous ne me secourez promptement, mes Freres. Les Freres alors pleins de misericorde, se mettent tous à genoux, & implorent celle de Dieu, pour ce malheureux; Le malade en parut un peu plus tranquille: mais comme il fut retombé dans son symptome, & que les Freres furent descendus à l'Office, il resta seul à son Infirmerie, où le Diable le prit, le porta dans le bucher, & l'y entassa avec le bois. Aprés que l'Office fut achevé, les Freres coururent à sa chambre, & parce qu'ils ne l'y trouverent pas, ils eurent quelque pensée, que le Demon l'avoit emporté; on le cherche par tout le Convent, & enfin aprés plusieurs recherches, ils le trouvent sur le bois, si épouvanté, si changé de visage, & avec une laideur si horrible, qu'il épouvantoit même tous ses Spectateurs. On le remene à son Infirmerie, & lors que les Freres lui demanderent, ce qui lui étoit arrivé, & comment celui qui pouvoit à peine se remuer, avoit été trouvé sur le bois: C'est l'ouvrage, répondit-il, du Diable, qui m'avoit porté là, dans le dessein de m'ôter la

Un Frere peu Relgulier est livré aux Demons.

vie, si Dieu ne m'eust secouru. Il fit alors une Confession generale de tous ses pechez, changea tout d'esprit, se resolut à une conduite plus reglée que son ordinaire, & il guerit de cette maladie ; mais peu aprés la fiévre le prit, & il mourut saintement en Dieu, avec l'esperance qu'il nous laissa de son salut.

LXXV. L'exemple suivant montre bien, de quelle sorte Dieu se plaist aux loüanges, que les Religieux lui rendent dans le Chœur, & combien il ayme ceux qui en affectionnent les Offices. Tandis qu'au Convent de Vico, dans la Province de S. Ange, un Prêtre d'une singuliere pieté, étoit si affectionné au Chœur, où l'on s'occupe de jour & de nuit aux loüanges de Dieu, que prevenant les Offices du jour, il s'y preparoit de tout l'esprit, & le cœur qu'il pouvoit, y assistoit si exactement, qu'il ne s'en absentoit jamais, que pour satisfaire à l'obeïssance, lors qu'elle l'employoit à d'autres choses, & il y psalmodioit avec tant de respect, & de devotion, que s'il eust chanté avec les Chœurs des Anges. La pieté de ce Prêtre plut si fort à Dieu, qu'il voulut la rendre considerable, par cette vision; qu'une nuit, il reposoit dans sa chambre, avant Matines, lors qu'eveillé par les voix de plusieurs, qui chantoient au Chœur, il se leve de sa couche, s'accuse de sa negligence, d'être si tard à Matines, il descend promptement au Chœur, où il se mêle avec ceux qui y psalmodioient, & il chante l'Office avec eux. La joye de son cœur étoit si grande, d'entendre tous ses Chantres, qu'il ne regardoit point leur visage, & ne prenoit point garde à leur chant, qui étoit fort different du nôtre. Il ne pensoit point alors à la terre, & ravi d'esprit au Ciel, il croyoit être avec les Anges. Il admiroit de maniere l'ordre de ces Chantres, l'harmonie de leur voix, leurs saintes Ceremonies, leurs actions graves, & venerables, leurs profondes demissions de tête, la devotion de tous, leur reverence, & leur gravité, qu'il ne pouvoit finir son étonnement. Aprés que les Matines furent ainsi si devotement achevées, on éteignit la lumiere, les Chantres se retirerent au Ciel, & le Prêtre resta seul au Chœur, où aprés qu'on eut éveillé les Freres, dans le Dortoir, ils descendirent pour chanter leurs Matines. Il fut tout surpris, lui qui venoit de chanter les siennes, & comme il ignoroit encore le Mystere, il s'informe du Sacristain, qui venoit pour sonner la cloche, de ce qu'on alloit dire au Chœur, il lui répondit; On va chanter Matines: d'où il connut la grace, qu'il avoit receuë de Dieu, qui avoit bien voulu, qu'il chantast ses loüanges, ou avec des Anges, ou un grand nombre de Bien-heureux Capucins, & il lui en rendit ses remerciemens.

Un Prêtre fort affectionné au chœur y chante avec les Anges.

LXXVI. Dieu fit paroître cette Année, par quelques punitions, quel est le crime de ceux, qui détournent les autres de leurs bons desseins. Lorsque P. Pierre de Seranica, un de nos Predicateurs, prêchoit à Ceglié Bourg de Calabre, deux femmes débauchées, ravies de ses discours, quitterent leur infame vie, & par ses bons conseils, se firent de nôtre Tiers Ordre: mais à cause que deux jeunes hommes, inspirez du Diable, s'efforcent de les pervertir, & de les écarter de leur entreprise, P. Pierre leur predit, quelques châtimens de Dieu, & aprés que ces Villaines furent retournées à leurs salletez, par leurs persuasions, ils moururent tous deux fort malheureusement; l'un en effet creva d'une dyssenterie, & l'autre fut tué d'un coup d'arquebuse par ses ennemis.

Deux hommes qui retirerent d'un bon dessein deux femmes abandonnées, sont punis de Dieu.

Suite

Suite des choses plus remarquables de cette Année.

UN Gentilhomme de Narbonne, s'étoit fait Capucin malgré ses parens, & étoit même Novice à Tolose, il y avoit quatre mois, avec beaucoup de courage; lors que sa mere, trompée par un amour immoderée de son fils, concerte un artifice, pour le retirer dans le Monde. Elle vient à Tolose en deuil, & feignant que son mari étoit mort, elle conjure avec larmes son fils, de soûtenir sa Maison, de son secours, & de sa presence, ébranslée par cet accident: & elle accompagne sa ruse, de paroles si touchantes, que le Novice touché de l'adresse si bien imaginée de sa mere, & trompé par l'apparence du bien, dit adieu à la Religion, & retourna à Narbonne avec la Dame. Mais à peine fut-il arrivé chez son pere, qu'il le trouva sur sa porte, où il lui fit toutes les caresses imaginables. Tout est en joye dans la Famille; tous loüent l'adresse de la mere: on fait un festin, où l'on ensevelit dans les vins plus délicats, l'amour de la Religion, afin qu'il ne vive plus: mais admirez le Jugement de Dieu. A peine ces fausses réjoüissances, pour le retour du jeûne homme, si injurieuses à Dieu, furent-elles toutes terminées, que commencerent les veritables, & les justes regrets; parce que le pere tombant du haut de l'escalier en bas, mourut de sa chute, & le fils causa depuis, tant de peines, & d'inquietudes à sa mere, qu'elle maudit plus d'une fois le jour, où elle l'avoit retiré du sein de la Religion, pour le rappeller chez elle. D'où vient que Dieu permet, que ceux qui détournent de la pieté des Cloîtres leurs enfans, pour les retenir dans le Monde, leur sont aussi préjudiciables, qu'à eux-mêmes. LXXVII.

Ceux qui détournent leurs enfans des Cloîtres, sont malheureux.

En ce même temps, le fils d'un Citoyen de Narbonne, prit nôtre Habit malgré son pere, qui en vint à cet excez de folie, de maudire son propre enfant, contre les sentimens même de la nature, qui ne le veut pas: mais à cause que cette malediction étoit même injurieuse à Dieu, comme vengeur des crimes, il la renvoye sur le pere; parce que lors que peu aprés il se promenoit sur les remparts de la Ville, le pied lui manqua, il tomba dans les fossez, & mourut de cet accident. LXXVIII.

Un autre exemple du même temps, montre bien aux Freres, que non seulement la proprieté des choses, mais encore ses moindres soubçons, sont fort prejudiciables à leurs vertus. Au Convent d'Armentieres en Flandres, un Clerc jeune Profez, avoit caché dans un lieu secret des balets, sans que son Superieur en sceust rien. Il tomba alors fort malade: & comme son mal augmentoit toûjours, un jour il resta sans mouvement, & presque sans vie, & s'écria bien haut, comme s'il eust desesperé de son salut. Son Gardien y courut, & lui demanda le sujet de ses clameurs; Mon pere, répondit-il, le Demon m'a paru avec horreur, & m'a dit, que Dieu me condamnoit aux peines eternelles, à cause de quelques balets, que j'ay cachez secrettement, sans prendre vos ordres: voilà la cause de mes cris. Mon fils, lui dit son Gardien, dites-moi où sont les balets? il le lui découvrit, & il continua; Mettez-vous en repos, puis que je sçay le lieu des balets, l'accusation du Diable ne peut plus rien contre vous. Le Demon se teut, parce que le Superieur étant informé du fait de son Clerc, il n'avoit plus rien à imposer à un innocent, qui n'étoit pas coupable dans la chose, mais seulement dans l'usage de la proprieté, dont il étoit dégagé, par l'aveu qu'il en faisoit au Superieur du Convent. LXXIX.

Le Diable accuse un Clerc, qui avoit caché des balets.

LXXX. Un homme qui quittoit un bon œuvre commencé, est repris de S. François.

L'exemple suivant accuse ceux, qui pour de legeres raisons, laissent un bon œuvre, qu'ils avoient genereusement commencé. Ce Diomedes, dont nous avons parlé, au commencement de cette Année, par une affection singuliere qu'il avoit pour l'Ordre, avoit resolu de poursuivre le Convent de Carolei, assez proche de Cosenze: & dans ce dessein il fut un jour avec les Freres dans la Forest voisine, y faire abbattre du bois de charpente propre à ce bâtiment; mais à cause qu'ils eurent entr'eux quelque legere dispute, sur la quantité du bois qu'il falloit, il revint en colere chez lui; & se determina de ne plus continuer son ouvrage. Lors qu'une nuit il roule cette pensée dans son esprit, nôtre Pere S. François lui apparoît durant son reveil, & le reprend doucement de vouloir abandonner un œuvre si agreable à Dieu, & à lui: & comme il l'exhortoit à continuer son ouvrage, il le quitta, & l'enflamma de sorte à poursuivre cette entreprise, qu'il lui donna son dernier achevement, & fut depuis encore plus affectionné aux Capucins.

LXXXI. Dieu multiplie les biens à nos Biens-faicteurs.

Cette Année, Dieu fit paroître plusieurs exemples de son amour, & de sa Providence, envers nos Freres, & nous les marquerons ici seulement en petit, pour ne pas ennuyer nos Lecteurs. Le premier est dans la Province de Rome, où lors que Laurent Trello, fournit à tout le Chapître de cette Province, qu'on celebroit à Civita Castellana, les choses necessaires à la nourriture, le blé, le vin, la chair, & le fromage, il les reçoit au double, par la bonté de JESUS-CHRIST. Ottavio Lavo, dans la Province de S. Ange donnoit abondamment aux Freres du vin d'un tonneau, & lors qu'il le croit vuide, il le trouve plein. Le même arriva dans cette Province à Fabius Bazecchio, qui reservoit un muids de vin pour sa Famille, dont on tiroit toûjours, tandis qu'on en donnoit d un autre aux Capucins. Celui de la maison fut bien-tost vuide: & quoi que celui dont on faisoit la charité aux Freres, le deust être aussi, parce qu'on en avoit plusieurs fois tiré, il fut pourtant trouvé toûjours presque plein: d'où à cause de ce Miracle, on l'appella le tonneau de S. François. Un certain Pitteo, éprouva la même faveur à Lucera, parce qu'aprés avoir envoyé tout le Carême, d'un vin delicat au Predicateur de la Ville, & aux Freres debiles du Convent, & aprés qu'on en eut beaucoup tiré du même tonneau, pour les besoins de la Famille, sur la fin de ce Carême, on le trouva aussi plein, que si l'on n'en eust tiré qu'une seule bouteille. Un Gentilhomme de Lucera appellé Claude Avivia, vit chez lui une faveur pareille; lorsque reservant une piece de vin, pour sa bouche, & pour les Capucins, il la trouva pleine, par un veritable Miracle, & il appella cette piece de vin, celle de S. François. Joignons ici Camilla Mareta, & Ascanius Massagranus, qui sçavoient bien que leurs tonneaux étoient vuides, & toutesfois lorsqu'ils y allerent avec le Quêteur de nôtre Convent, ils le rencontrerent presque tout plein, & depuis on y en tira quantité. Tandis qu'un certain Mercurinus, donne aux Freres son aumône ordinaire, Dieu multiplie son blé, & Dominica, qui de quatre pains qu'elle avoit chez elle, en donna un au Quêteur des Capucins, en trouva cinq, par la liberalité de Dieu, afin que les personnes de pieté apprennent de là, que la Providence Divine les anime à soulager les pauvres, par des liberalitez si visibles. Le contraire arriva à Livia Vernacoli, qui retira du four, une couple de pains, que Guillaume son mari vouloit donner aux Capucins, pour les reserver à quelque compagnie, qui devoit venir chez elle. Deux jours aprés elle les trouva si pourris, que personne n'en put manger un morceau; parce que ce qu'on reserve pour le monde se corrompt, & au contraire, ce qu'on donne aux

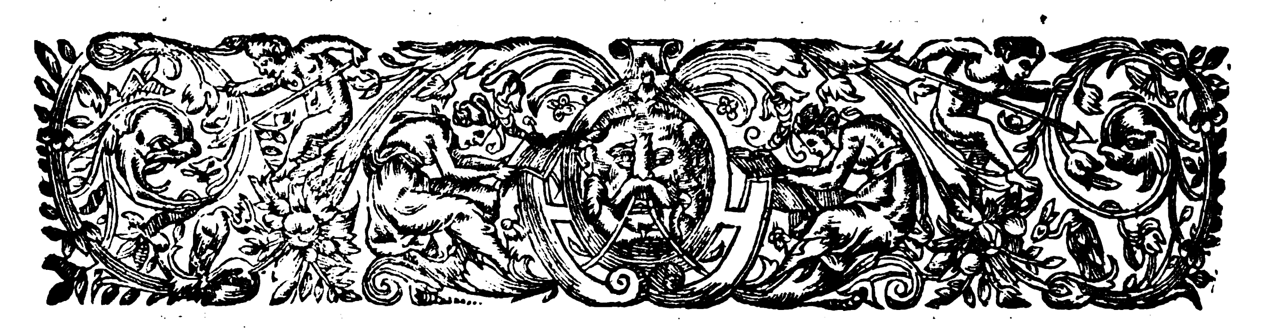
Des pains qu'on refuse aux Freres se corrompent.

pauvres de JESUS-CHRIST, est mis entre les tresors Celestes, que n'alterent ni la tigne, ni la roüille, & que ne derobent point les voleurs.

Il arriva cette Année, ce qu'on avoit déja veu dans plusieurs autres, que parce que les Freres disent quelques prieres, lorsqu'ils lavent les pieds à ceux qui sont en voyage, que nous appellons Forestiers, l'eau dont ils se servoient dans cette action de la charité, fut fort utile à un Berger de Pistoye, & à un Bouvier d'Amelia, pour délivrer leurs bestiaux, d'une tres-fâcheuse maladie. LXXXII.

Si jamais la vertu du Pain sacré, parut avec quelque éclat, ce fut en ce temps-là; lorsque Jacques Traversari en receut d'enchassé de la main de nos Freres, & qu'il le portoit au col, il arriva que recevant sur le corps un coup de fusil, ou de mousquet, la balle de plomb donna droit sur le pain sacré, & alors Dieu permit, que ne faisant qu'effleurer l'enchasseure, en preuve seulement de la merveille, elle s'en retira sans faire aucun mal à Jacques. LXXXIII.





ETABLISSEMENT

DE LA PROVINCE DE SARDAIGNE, ET DU P. CANDIDE DE REZZATE, PRESTRE.

I.



L'AN 1591. se celebrerent, avec beaucoup de tristesse, les funerailles de deux Souverains Pontifes. Le premier est Gregoire XIV. qui fut fait Pape le cinquiéme de Decembre de la precedente Année, & qui mourut celle-ci, le premier Octobre. L'autre est Innocent IX. qui lui succeda quatorze jours aprés sa mort, & qui à peine gouverna l'Eglise sainte deux mois, qu'il mourut à la fin de Janvier, & laissa sans Pasteur tout le Christianisme.

II. Quelques Bulles de sa Sainteté en faveur de l'Ordre.

Comme le Pape Gregoire étoit fort affectionné aux Capucins, il publia cette Année deux Bulles, bien avantageuses à la Reforme. Par la premiere, il deffendoit aux Hermites, & aux Conventuels Reformez, sous peine d'excommunication, de porter l'Habit, & le Capuce des Capucins, & il leur prescrivoit, la forme d'Habit, dont ils devoient se servir dans la suite. Par la même Bulle, il leur deffendoit, de recevoir à leur Congregation des Capucins, qui s'y presenteroient, & elle commence, *Beati Francisci Confessoris sedulitas*. Ce même Pape par sa seconde Bulle, deffend aux Capucins de confesser les Seculiers : ce qu'il fit à l'instance de l'Ordre; parce que nôtre General étoit fort importuné, de leur accorder de nos Confesseurs, & il supplia le Pape de vouloir confirmer avec sa Bulle, nos Constitutions, qui deffendent aux Freres de confesser les Seculiers, & cette Bulle commence ; *Decet Seraphicam*. Sa Sainteté permit aussi *Viva vocis oraculo*, aux Superieurs des Provinces, de recevoir des Novices, hors les Chapîtres Provinciaux. Ce qui leur étoit deffendu, par une Constitution de Sixte V. Cette permission du Pape, est confirmée par l'Acte, du Cardinal Jule Antoine Sanctorius qui en fait foi, & qui commence *Iulius Antonius Sanctorius*, &c. Le Pape permet aussi aux Capucins, *Viva vocis oraculo*, de quester des Aumônes, & même de les communiquer à d'autres Convens, ce que témoigne le Cardinal Henry Caietan, par son Acte, qui commence *Henricus Caietanus*, comme on verra par les Originaux, qu'on peut lire dans nôtre Boverius.

III. Premiers fondemens de la Province de Sardaigne.

Par l'Ordre & la pieté de ce méme Pape, P. Hierôme nôtre General, envoye P. Zephirin de Bergame Commissaire General, avec douze Freres en Sardaigne, pour y établir nôtre Reforme. La Sardaigne qu'on dit avoir été nommée telle, par l'ancien Sardus fils d'Hercule, est une Isle d'Italie, dont elle est separée, par celle de Corse, de neuf mille pas

feulement; fort celebre entre les Baleares, & fleuriſſante en plusieures Villes,dont les principales ſont Cagliari,& Saſſari. Son climat chaſſe tous les Serpens, quoiqu'il ſoit aſſez ſujet, à certains petits animaux, qu'on appelle Fuie-ſoleil dans le païs.

P. Zephirin ſe mit en Mer avec ſes Compagnons, au port de Génes, & tous aborderent heureuſement à celui de Cagliari, où l'Archevêque de la Ville, & les principaux, les receurent avec toute la douceur poſſible; & ils logerent chez les Freres Mineurs Conventuels, avec tout ce qu'ils pouvoient eſperer de bontez, une année toute entiere, juſqu'à ce que nôtre Convent fut en état, de recevoir des Freres: & Dieu pour embrazer ces peuples, à embraſſer nôtre Ordre, voulut honorer d'un Miracle, nôtre deſcente dans leur Iſle; parce qu'auſſi-toſt qu'un homme qui depuis long-temps, étoit fort incommodé de douleurs de tête, eut veu deſcendre les Capucins du Navire, qu'il eut touché l'habit d'un de la troupe, & qu'il l'eut appliqué ſur ſa teſte, il fut parfaitement gueri; ce qui toucha de maniere tous ceux de la Ville, qu'ils décernerent au plûtoſt aux Nôtres, un lieu propre à leur bâtir un Convent; où à cauſe, qu'ils manquoient de pierres, Dieu permit qu'une groſſe roche, tomba d'elle-même la nuit, d'une montagne voiſine, qui leur en fournit pour tout leur bâtiment. IV.

L'établiſſement des Capucins à Cagliari eſt autorisé par un Miracle.

Mais afin que les fondemens de cette Province, fuſſent immobiles, dans la ſuite des années, Dieu les ſoûtient celle-ci, d'une Pierre choiſie, & polie avec toutes les vertus, P. Candide de Breſcia, Prêtre, que le Commiſſaire General envoya à Saſſari, y fonder un Convent, où il mourut, dans une grande reputation de ſainteté Il nâquit à Rezzaté d'honnêtes parens du territoire de Breſcia, où dés ſon enfançe il donna de grandes preuves de ſa future vertu; par ce que fuyant tous les plaiſirs de cét âge, il ſe mit ſous la conduite d'un ſaint Hermite fort ſpirituel, & bien éclairé dans les voyes de Dieu, qui lui donna les premiers enſeignemens de la vie ſpirituelle: d'où vient qu'aprés avoir employé toute ſa jeuneſſe, dans une devotion, & une pureté toutes ſingulieres, âgé de dix-huit ans, il ſe conſacra tout entier au ſervice de Dieu, & il prit l'Habit des Capucins, pour y vivre toûjours avec tant d'humilité, d'obeïſſance, de patience, de mépris des choſes, d'Oraiſon mentale, & de ſolitude, qu'il ſembloit être fait aux autres, un exemplaire, & une regle des vertus. Dieu voulut autoriſer d'un Miracle, la ſainteté de ſon ſerviteur Candide; parce que comme un jour, il celebroit la ſainte Meſſe, on vit à l'élevation du ſaint Sacrement, ſortir de ſon viſage, une ſplendeur Celeſte, qui fit connoître à ſes Spectateurs, combien ſon interieur étoit éclairé de Dieu, puiſque ſa face étoit toute lumineuſe de ſes Divines clartez. V.

Vie & actions de P. Candide de Rezzaté de Breſcia, Prêtre.

A peine P. Candide eut-il treize ans de Religion, qu'accompagnoient toûjours tant de vertus, qu'il fut envoyé en Sardaigne, où il brilla par l'éclat de tant de perfections, qu'il s'acquit par tout, l'eſtime d'être fort vertueux. Aprés donc que nôtre Convent fut bâti à Cagliari, le Commiſſaire l'envoya à Saſſari cette année, pour y en fonder un autre, où lors qu'il eut été quelque temps, dans l'exercice de ſes vertus ordinaires, & qu'il y eut donné tous les témoignages poſſibles, d'une invincible patience & d'une admirable pieté, il y finit ſa vie, & toute la Ville en fut ſi touchée, que l'Archevêque revêtu de ſes habits Pontificaux, avec tout ſon Clergé, & une multitude prodigieuſe de peuples, vint celebrer ſes funerailles, & tous témoignerent, par ſon habit qu'ils mirent preſque tout en morceaux, l'eſtime merveilleuſe, qu'ils faiſoient de ſa Sainteté. VI.

Ses eminentes vertus.

VII. Aprés sa mort il fait quelques miracles.

Et particulierement un Chanoine de la Cathedrale, a souvent témoigné, qu'un petit morceau de la corde du P. Candide, qu'il conservoit precieusement, dans un petit linge, exhaloit des odeurs fort douces : & même que lorsqu'il avoit quelque tristesse, il lui donnoit de la joye. Plusieurs autres ont dit, que son Breviaire avoit les mêmes odeurs. Enfin le Seigneur Fernino Bochino de Sassari, qui conduisoit nôtre bâtiment, mit une partie de l'habit du P. Candide, sur la tête de sa servante obsedée du Diable, & aussi-tost elle en fut délivrée.

VIE ET ACTIONS

DU P. BERNARD D'OSIMO PREDICATEUR.

VIII.

Cette Année, dans des Provinces differentes, plusieurs grands Personnages en vertus, & en merites, arriverent aux couronnes de la gloire, & leur memoire merite bien d'être conservée, dans celle de tous les hommes. Le premier est de la Marque d'Ancone, & c'est P. Bernard d'Osimo Predicateur, homme roturier il est vrai, mais qui par la Noblesse de ses vertus, releva bien hautement, la bassesse de sa naissance. Il entra dans l'Ordre déja fort âgé, & y joignant à beaucoup d'années beaucoup de prudence, il y embrassa si genereusement les actions plus saintes de la perfection Evangelique, qu'en peu de temps il arriva à cette éminence de sainteté, qu'il a merité une place fort glorieuse entre les Peres Principaux de cette Province.

IX.

D'abord il se proposa, d'observer avec tant d'exactitude, les Constitutions generales de l'Ordre, qu'il n'en eust pas violé la moindre partie. D'où vient que si par quelque occasion de voyage, ou d'affaire, il étoit contraint de s'absenter de la discipline, ou de l'Oraison mentale, il les remettoit à d'autres heures fort certaines.

X. Il est grand observateur de toutes les regularitez.

Il joignoit à cette observation reguliere, tant de rigueurs, de pauvreté, d'abstinence, & d'austerité de vie, qu'il sembloit s'être accordé avec son corps, de ne lui accorder jamais de delices; parce que, non seulement il combattoit contre la proprieté, & le desir des choses, mais même contre leur usage, parce qu'il reflechissoit souvent à ce conseil de l'Apôtre, qu'on doit tout quitter au moment qu'on est dans la lice; *Omnis qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet.* De sorte qu'il n'étoit pas seulement libre de tous les desirs de la terre, mais encore pour combattre plus dégagé à nud, avec un ennemi tout nud, il quittoit souvent même le plus necessaire à la vie. Lors donc qu'il étoit Gardien dans sa Province de la Marque, comme sa prudence l'y conserva fort long-temps, il refusoit bien souvent la chair, & les autres choses, qu'envoyoient les Bienfaicteurs, quoiqu'elles ne fussent pas superfluës, dans cette seule pensée, qu'elles engageoient sa pauvreté : & par le même zele, il ramassoit dans les jardins jusqu'aux moindres petits bâtons, qu'il rencontroit, pour les usages de ses Freres.

1. Aux Corinth. 9. chap.

Il fut fort zelé de la pauvreté.

XI.

Ce grand Homme étoit toûjours aux prises avec la satieté des viandes, non seulement celle qu'on surmonte, par l'abstinence de la nourriture, qu'on refuse au ventre, mais celle encore du pain, qu'il croioit contraire à la chasteté, parce qu'il avoit appris d'un Prophete, que la satieté du pain étoit cause du crime de Sodome. D'ou vient qu'il avoit

Ezechiel 16 chap.

coûtume de jeûner au pain, & à l'eau tous les Vendredis, en memoire de la Passion de Jesus-Christ, tous les Samedis, pour la sainte Vierge, & les veilles de plusieures Fêtes de l'année, en consideration de quelques Saints particuliers.

XII.

Un Ange lui fournit du feu cheminant en hyver auprés de Marseille.

Il s'exerçoit si fort aux autres austeritez, que quoique dans l'hyver, il fust beaucoup tourmenté du froid, jamais pourtant, ou rarement prenoit-il un habit neuf, mais il se contentoit d'un vieux, plein de pieces, pour être mieux un homme Apostolique, qui doit servir Dieu dans le froid, & la nudité. Ce que Dieu témoigna par un miracle, lui être fort agréable. En effet, à son retour de France à Rome, dans un temps d'hyver, il cheminoit avec son Compagnon entre Avignon & Marseille: & comme ils étoient presque gelez de froid, ils virent assez proche d'eux, un jeune homme tres-beau de visage, qui portoit entre ses mains, un pot de terre, plein de charbons embrazez, & qui leur dit, avec grande civilité; Mes Peres, si le froid vous incommode trop, chauffez-vous. Ils regarderent alors le jeune homme, & ils apperceurent dans la plaine un fort grand feu, où lorsqu'ils vont se chauffer, ils ne voyent plus, ni le jeune homme, ni ses charbons embrazez. Lors donc qu'ils y furent, ils s'en approcherent, pour fondre leur glace, & ils y remercierent Jesus-Christ.

XIII.

Il embrassoit avec joye, toutes les occasions de se mépriser devant les autres, & il avoit jetté des fondemens si solides de la vie spirituelle, dans cette vertu d'humilité, que quoiqu'il fust superieur des autres, il étoit ravi de faire les offices ravalez des Convens, & mêmes souvent, il s'agenoüilloit devant les Freres, dans les coulpes ordinaires, & s'accusoit publiquement de ses manquemens, qu'il expioit par de rudes disciplines, en leur presence.

XIV.

Il vient d'Italie dans la Province de Paris.

Outre tant de vertus, dont P. Bernard éclairoit sa Province de la Marque, par les exemples d'une sainte vie, P. Mathias de Salo, qui avec le titre de Commissaire general en France, se disposoit pour ce grand voyage, l'avoit associé avec lui, à dessein, que sa prudence, & sa vertu donnassent plus d'étenduë à nôtre Reforme, dans la Province de Paris, dont il entreprenoit le gouvernement, & qu'avoit si bien établie P. Pacifique de Brescia, ne fut pas trompé dans son esperance, parce qu'il brilla dés lors de tant de vertus, qu'il fut admiré non seulement des peuples, mais même des Rois, & des Princes de la Cour de France, qui l'honorerent tous de leurs amitiez. Il fit paroître aussi tant de prudence dans les occasions, que lorsque P. François de Briga premier Provincial de Paris, fut obligé d'aller au Chapitre General de Rome, on le subrogea son Successeur, & fut ainsi l'an 1581, second Provincial de cette Province.

XV.

Il est fort consideré à la Cour & du Roi & de la Reine.

La France alors étoit gouvernée, par le Roy Henry III. qui aussitost qu'il eut reconnu les rares qualitez d'ame & d'esprit du P. Bernard, & principalement sa pieté, sa prudence, son integrité, sa vigueur aux affaires, la simplicité de ses paroles, & sa candeur naïve, l'estima de maniere dans sa pensée toute Royale, qu'il conferoit bien volontiers avec lui, des choses plus importantes de son grand Royaume, & il en attendoit, comme d'un Celeste oracle, les dernieres resolutions, à cause du sentiment merveilleux qu'il avoit de sa sainteté. La Reine Loüise aussi femme d'un si grand Monarque, l'avoit si fort en estime, qu'elle ménageoit souvent avec lui, de fort longs discours, où il l'entretenoit des choses divines, & des avantages d'une Royale, & d'une Chrêtienne pieté. Cet homme de Dieu avoit coûtume de faire voir au peuple de

Paris, dans nôtre Eglise, quelques devots spectacles, avec leurs figures, principalement à la Nativité de Jesus-Christ, dont il charmoit leur devotion, pour ce mystere, & dont il excitoit leurs ressentimens. Le Roy, & la Reine un jour y étoient, lors qu'un Possedé fit d'horribles bruits; à peine P. Bernard eut il commandé au Diable, de le laisser libre, que sans attendre d'exorcismes, il se retira, d'où l'on conceut plus d'estime de sa sainteté.

XVI. Il gouverne avec beaucoup de prudence, la Province de Paris.

Il fut deux fois Provincial de la Province de Paris, & la gouverna avec tant de prudence, & d'integrité, qu'il la confirma souvent, dans la perfection de l'observation Reguliere, par ses bons discours, & les exemples de sa sainte vie. Il avoit coûtume de faire de frequens entretiens, de l'étroite pauvreté de toutes choses, des ardeurs de l'Oraison, & de la pureté de l'ame, qu'il autorisoit auprés des Freres, par ses actions vertueuses. Il paroissoit si pauvre, que son habit, sa corde, ses sandales, ses mouchoirs, son Breviaire, & tout ce qui servoit à son usage, ne representoient rien que la pauvreté, qu'il entretenoit de sorte avec l'Oraison de l'esprit, que demeurant au Convent de Meudon, il se retira dans certains Oratoires, qui sont dans le bois, où d'abord il passa quinze jours, & puis quarante en Oraison, & dans la contemplation des choses Divines, separé de toutes sortes de Compagnies.

XVII. Sa face paroist toute éclatante de lumieres.

Une Oraison si frequente, qu'il accompagnoit d'une garde si fidele de lui-même, lui acquit tant de pureté d'ame, que plusieurs fois lorsqu'il s'alloit confesser, on voyoit sur sa face certains rayons de lumiere, qui étoient des témoins Celestes de la candeur de son ame. Sa patience fut aussi merveilleuse, & principalement dans les commencemens de cette Province de Paris, où le Diable, pour détourner les Freres d'y établir leur Reforme, excitoit contr'eux la populace comme des furieux, qui les poursuivoient, comme des Tabarins, & des Mascarades. D'où vient qu'encore que les Laquais des Grands, tirassent souvent par le capuce, P. Bernard, & le roulassent par terre, comme un insensé, il surmontoit par sa patience, toutes les rigueurs des hommes.

XVIII.

Comme il disoit tous les jours la Messe, avec beaucoup de pieté, il exhortoit principalement tous les Prêtres, de se presenter à cet auguste Mystere, avec toute la devotion possible, comme au Memorial vivant de la Passion de Jesus-Christ, & de sa Divine charité; mais lors qu'il instruisoit les moins spirituels, à l'amour de Dieu, ils leur en donnoit ces sentimens, qu'il exprimoit par ces amoureuses paroles. *Mon Seigneur* Jesus, *recevez mon esprit; ma vie, disposez de mon ame; ma joye, attirez mon cœur; ma douce viande, nourrissez-moi; mon doux nectar, enyvrez-moi; la lumiere de mes yeux, éclairez-moi; mon amour, embrazez-moi; mon unique desir, venez à moi; Dieu de mon cœur, possedez-moi; mon Dieu & mon tout, entrez en moi; afin que je ne conçoive, je ne reconnoisse, & n'aime que vous.*

XIX. Il fait une Procession de Capucins, depuis Paris jusqu'à Chartres, pour le repos de toute la France.

P. Bernard, au sentiment de tous, fut devot jusqu'au Miracle, & il témoigna tant d'ardeur, & de zele pour la France, qu'à cause que l'an 1588. la guerre y commença ses ravages, il assembla plusieurs Freres à Paris, & il en fit une Procession publique, jusqu'à Nôtre-Dame de Chartres éloignée de dix-hiut lieuës, pour obtenir la Paix, des bontez de Jesus-Christ, & du secours de la Vierge. P. Ange de Joyeuse, qui de Duc, & Pair de France, s'étoit fait pauvre Capucin, avec l'étonnement de toute la Cour d'Henry III. y marchoit chargé d'une pesante Croix, & couronné d'épines, comme une copie bien sensible d'un Dieu, qui montoit au Calvaire, & tous les autres le suivoient, dans des postures de personnes toutes crucifiées. Une Procession si nouvelle, & si pleine de pieté,

pieté, charma tous les Peuples, & P. Bernard en fut plus estimé. La même Année 1588. que P. Ange de Joyeuse fut Novice, P. Benoist Anglois prit l'Habit des mains du P. Bernard: & à cause que l'un, & l'autre ont honoré leurs Majeurs, par leurs vertus, & qu'ils ont éclairé nôtre Ordre, par les rares exemples de leur sainte vie, nous en parlerons plus amplement, dans leur propre Année.

Aprés que P. Bernard eut gouverné six ans, la Province de Paris, avec la loüange d'un homme bien prudent, & fort vertueux, & qu'en ce même temps il eut envoyé des Freres, tant en Lorraine, qu'en Flandres, pour y établir la Reforme, & pour y fonder ces Provinces, comme nous l'avons dit l'an 1585. il s'en retourna dans la Marque d'Ancone, où lors qu'il prêche avec plus de ferveur, & qu'il orne ses discours Evangeliques, des plus beaux exemples de ses vertus, Dieu le rend illustre, par quelques Miracles. En effet un de nos Prêtres, nommé P. Jean d'Ancone, qui depuis plusieurs années, étoit tourmenté d'un grand mal de tête, le pria de le benir avec un signe de Croix, & aussi-tost qu'il l'eut receu, il fut gueri si parfaitement, qu'il n'en ressentit plus d'incommoditez. Il délivra même un Demoniaque. Mais enfin aprés une vie de soixante quatre ans, accompagnée de plusieurs vertus, il la termina saintement, par une mort glorieuse. XX. Il établit les Provinces de Lorraine, & de Flandres.

DU PERE JEAN DE COLLAMATO, ET DU PERE JACQUES DE CREMA, Prêtres.



AUSSI-TOST que P. Jean de Collamato Prêtre, aborda de la mer orageuse du monde, au port assuré de la Religion Seraphique, il y commença une maniere de vie si parfaite, qu'il sembloit avoir attiré du Ciel en terre, dans son ame, tous les Chœurs des vertus Celestes. Il accompagnoit sa chasteté, de la pureté d'ame, qu'il avoit choisie comme la guide des autres, & il joignoit à son honnêteté de mœurs, la pudicité, son homme exterieur à sa virginité, à sa composition de corps, la mortification de ses sens; & à ceux-ci sa simplicité d'ame, sa modestie, sa mansuetude, sa patience, son humilité, son Observation Reguliere, sa pauvreté, son abstinence, son Oraison d'esprit continuelle: & toutes ces vertus étoient si unies en lui, qu'elles étoient inseparables de sa personne, & l'on ne pouvoit dire celle qui y brilloit plus parfaitement. XXI.

Il abhorroit si fort la presence des femmes, qu'il disoit qu'on ne pouvoit les converser sans armes du Ciel, & qu'on devoit éviter leur veuë, comme celle des Aspics, & des Basiliques: & il n'assuroit rien que sur ses experiences, parce qu'il avoit éprouvé leurs venins. En effet comme il étoit fort beau de visage, & que même la douceur de ses mœurs, relevoit bien ses beautez, tenté deux fois d'incontinence par des femmes, il combattit si genereusement contre elles, pour la chasteté, que par une plus grande vertu, que leur crime, il surmonta leurs caresses, & demeura leur vainqueur, dans ces deux combats. Il avoit aussi tant de confiance en Dieu, que lorsqu'il étoit Gardien au Convent de Mondavio, où ses Freres XXII. Il s'éloignoit de la presence des femmes.

manquoient d'alimens, à cause que les grandes neiges, ne leur permettoient pas d'aller à la quête de leur nourriture, il en obtient de Dieu, par la vertu de ses prieres.

XXIII. Les vertus de ce grand Homme faisoient enrager le Diable : & pour s'en venger, il lui dresse ses embûches, & crainte qu'il ne fasse Oraison la nuit, il trouble son sommeil avec des bruits effroyables. Mais lui plus fort avec la vertu Divine qui l'accompagnoit, tandis qu'il prie, il triomphe de ses artifices: & ainsi lorsqu'il s'avançoit toûjours à de plus hautes vertus, il arriva jusqu'à leur terme, c'est à dire la Gloire eternelle, qui termina fort heureusement sa vie, en sorte que si le Diable, lui livra ses attaques en mourant, la Reyne du Ciel vint à son secours, & aprés qu'elle eut chassé les Demons, par sa Divine presence, & qu'elle eut consolé son Serviteur, il la salua trois fois, & mourut saintement à sa veuë.

XXIV. *Vie & actions du P. Jacques de Crema Prêtre.*

La Province de Toscane, eut aussi cette Année sa plus belle Fleur, & c'étoit P. Jacques de Crema Prêtre, qui ayant embaumé la maison de S. François, de l'odeur de ses vertus, transporté dans celle de Dieu, par une bonne mort, y attira plusieurs esprits, par la douceur de ses parfums. Lorsqu'il étoit encore dans la Congregation des Amadées, il y fut malade à la mort, & alors il apperceut des Demons, qui se ruoient sur lui, & qui tâchoient de l'emporter dans les Enfers. Une veuë si funeste, l'obligea de recourir à la sainte Vierge, qui vint aussi-tost à son secours, chassa les Demons d'aupres de lui, & le consola par ces paroles; Ne crains point, Jacques, tu ne mourras pas de cette dangereuse maladie, mais prends garde dorenavant, à me servir plus fidelement. Ce qu'ayant dit elle se retira: & Jacques devenu plus sage à ses dépens, entra parmi les Capucins.

Il joüit de la presence de la sainte Vierge.

XXV. *Les douces odeurs de ses principales vertus.*

Toute la vie du P. Jacques fut une Cassolette mysterieuse, d'où l'on sentoit sortir les odeurs plus agreables des vertus. D'abord en effet, il sentoit si bon, par son abstinence, que jeûnant tous les jours, il passoit tous les Carêmes de nôtre Pere S. François, avec du pain, & des fruits seulement: & même il se contentoit de pain, & d'eau trois jours des semaines, de tous tous ces Carêmes. J'obmets ici les Fêtes de JESUS-CHRIST, celles de sa sainte Mere, & celles de ses principaux Serviteurs, dont il jeûnoit les Vigiles, avec une égale, une inviolable austerité. Sa pauvreté avoit aussi ses odeurs, lors qu'un seul habit, & souvent tout déchiré le couvroit, pendant les plus forts Hyvers, qu'il dormoit sur le seul bois, qu'il dégageoit son cœur des desirs de toutes les choses, & que même il se privoit des usages plus necessaires à la vie; mais enfin lorsqu'il soumet son corps, à de rudes austeritez, & ses sens, à la mortification de tous leurs plaisirs, n'exhale-il pas des odeurs Celestes? Bien davantage, sa devotion aux choses Divines embaumoit si agreablement, tous ceux qui le consideroient, que lorsqu'ils l'admiroient, celebrer les divins Mysteres, avec tant de pieté, qu'il moüilloit toûjours l'Autel de ses larmes, & qu'ils le voyoient dans le Chœur, ou en particulier, dire le Divin Office, avec tant de respect, & de sentiment de Dieu, ils croyoient qu'il chantoit les loüanges Divines avec les Anges. Lors enfin qu'ils le consideroient si plein de pieté, à l'endroit de la Vierge sainte, qu'il apportoit tous ses soins à la reverer, & tous ses travaux à celebrer ses éloges, ils avoient la pensée, qu'il en parfumoit tout le Paradis.

XXVI. Mais enfin comme son humble obeïssance d'un côté, & de l'autre, sa patience dans les adversitez, comme même son honnêteté de mœurs, son

admirable pureté de cœur & de corps, son Oraison presque continuelle, & si quelque autre vertu peut servir à composer une odeur Celeste, parfumoient si doucement tous ceux qu'il voyoit, qu'on pouvoit dire de lui ce que l'Ecclesiastique disoit autrefois du Roy Josias, *Memoria Iosiæ in compositione odoris facta opus pigmentarii.* *Ecclef. 49. chap.*

XXVII. *Il jouït souvent de la veuë, & des entretiens de la Vierge, & de S. François.*

Je ne m'étonne pas si P. Jacques parfumé de tant d'odeurs de vertus Celestes jouïssoit souvent de la presence, comme des entretiens de la sainte Vierge, & de nôtre Pere S. François. Il vécut jusqu'à nônante ans, & aprés l'épreuve d'une longue maladie, il mourut saintement au Convent du Crucifix de Pistoye, avec quatre jours entiers, dans une continuelle agonie; & alors comme il eut peur à la veuë du Demon, qui s'approchoit de lui, pour le tenter, il fut rassuré, par la presence de nôtre Pere S. François, qui venoit à son secours, & qui aprés avoir éloigné le Diable, le receut tout joyeux, à baiser ses playes. A peine eut il joüy de cette faveur Celeste, qu'il apperceut la sainte Vierge, & aprés qu'il l'eut saluée, il mourut saintement en Jesus-Christ. Aprés sa mort on ne vit point ses chairs, comme celles des autres toutes livides, & resserrées jusqu'à la dureté, mais molles, & fort tendres, comme celles d'un vivant: toutes ses parties même étoient flexibles, comme s'il eust été en vie: d'où l'on pouvoit le croire vivant dans l'Eternité.

XXVIII.

Mais celui qui avoit rempli la Maison de S. François, des odeurs douces de ses vertus, n'en exhala qu'une Celeste aprés son deceds, parce que dix jours seulement aprés qu'il fut mort, on découvrit un peu son sepulchre, pour enterrer un autre Frere auprés de lui, & alors une senteur si agreable, sortit du corps tout entier, & incorruptible du P. Jacques, que les Freres charmez de ses douceurs de parfums, & d'integrité de chairs, lui tirerent quelques poils de sa barbe, qu'ils garderent precieusement, comme des marques glorieuses de sa grande sainteté.

VIE ET ACTIONS

DU PERE LAURENT D'HUESCA,

Prêtre.

XXIX.

Une cinquiéme Fleur encore de la Religion Seraphique, sortit cette Année de la Province de Catalogne, & ce fut P. Laurent d'Huesca Prêtre, dont plusieurs grandes actions, ne sont pas marquées ici, parce qu'elles ont manqué d'Ecrivains, qui les laissassent à la posterité. Huesca est aprés Sarragosse, la Ville principale de l'Espagne Citerieure, dans le Royaume d'Arragon, & Université fort fameuse, où nâquit P. Laurent, d'honnêtes parens, & d'où sortant enfant avec son frere, qui fut secretaire du Vice-Roy de Naples, il vint en Italie, où il fut appellé de Dieu, des soins du Monde, au repos de l'Ordre des Capucins.

XXX. *Son admirable austerité.*

Lorsqu'il entra dans la carriere, de la milice Seraphique, il n'avoit pas encore ressenti, les plaies d'une chair corrompuë, & fortifié d'enhaut d'une vertu Celeste, il fit un apprentissage si parfait, de la vie Evangelique, qu'il y fit guerre à tous les vices, & y monta jusqu'à la cime des plus eminentes vertus. Il faisoit si peu d'état des âpretez plus rigoureuses du

corps, qu'il sembloit en avoir un moins de chair, que de pierre. Les jeûnes frequens, les longues veilles, le peu de sommeil, la nudité des pieds, les sanglantes disciplines, & les autres austeritez, qui donnoient de l'horreur & de l'étonnement aux autres, lui paroissoient si legeres, & si agréables, que si elles eussent eu toutes les douceurs des meilleurs festins.

XXXI. Il jouït de la presence de la sainte Vierge.

Aprés avoir été quelques années dans la Province de Rome, on l'envoya dans celle de Catalogne, à son premier établissement: & lorsque dans ce voyage, il prioit un jour, avec plus d'attention d'esprit, la sainte Vierge accompagnée de deux autres lui apparut, & le consola de discours Celestes. Mais lorsqu'il aborda à Barcelone, il y fit de si grands progrez dans les plus éminentes vertus, que choisi pour conduire les Novices, il ne leur ordonnoit rien de penible, qu'il ne le fist le premier avec eux bien joyeusement. Il n'est pas facile, de marquer son humilité, le mépris de soi-même, sa patience, sa charité pour ses prochains, son amour de Dieu principalement, qui n'avoit point de plus forts desirs, que de mourir pour Jesus-Christ: de sorte, qu'il ne parloit presque jamais, que de souffrir le martyre, & tout embrazé de ce feu Divin de la charité, lorsqu'il prioit la nuit dans l'Eglise, en presence souvent du S. Sacrement de l'Autel, il sautoit comme ivre, & chantoit des hymnes, à la loüange de son Dieu. Comme il dormoit peu, il étoit si assidu à l'Oraison, qu'il y employoit la meilleure partie de la nuit dans les larmes, & dans les soûpirs; & alors Dieu lui communiquoit des visions, & des revelations, dont nous ne remarquerons qu'une, ou deux icy, puisque les autres se sont oubliées avec le reste de sa sainte vie.

XXXII. Quelques unes de ses visions Celestes.

F. Sebastien d'Esparaguera Laïc, son familier ami, le pria un jour, que s'il recevoit quelque vision de Dieu, il la lui communiquast, pour la consolation de son esprit, & il redoubla si souvent sa priere, que quoiqu'avec beaucoup de repugnance, il lui avoüa pourtant, que la Reine des Cieux, toute éclattante de splendeurs Divines, & de Celestes beautez, lui étoit apparuë du côté droit seulement, & que sa presence donna tant de joye à toute son ame, que si elle lui eust montré l'autre côté de son corps & de son visage, il en seroit mort de contentement.

XXXIII.

La Dame Antonia, femme du Seigneur Dom Jacques Cors, proche de ses couches, en apprehendoit les douleurs futures, parce que c'étoit sa premiere, & pour en adoucir la crainte, elle se recommandoit aux prieres du P. Laurent, qui lui dit pour lui donner du courage, qu'elle ne craignist point, parce qu'elle accoucheroit d'un fils en bonne santé, mais lorsqu'elle seroit dans les douleurs de l'enfantement, qu'elle envoyast l'en avertir au plûtost. La Dame le fit, & à peine eut-il receu son message qu'il répondit à son messager promptement; Retournez-vous-en au logis, mon ami, vôtre Maîtresse est déja accouchée fort heureusement: il étoit alors Gardien & Maître des Novices, au Convent de sainte Eulalie.

XXXIV. Il multiplie deux fois le pain aux Freres.

Un jour, il n'y avoit point de pain à ce Convent éloigné d'un grand mille de la ville de Barcelone; alors le Novice, qui avoit soin du Refectoire, en avertit le P. Gardien, qui lui dit, Mon enfant, avez-vous si peu de foi, que vous ne croyiez pas, que Dieu donnera du pain à ceux qui se confieront en lui? allez viste à l'Eglise, & demandez du pain à la sainte Vierge, qui est nôtre mere. Le Novice fort obeïssant aux ordre de son P. Maître, s'en va à l'Eglise, s'agenoüille devant l'Image de la sainte Vierge, y fait sa priere, & à peine l'eut-il achevée, qu'allant

voir au panier, il le trouva rempli d'un bon pain que Dieu fournissoit.

A l'heure du dîner une autre fois, il ne se trouva point de pain au Convent pour les Freres, lorsque F. Martin de Sardaigne Quêteur, alla le dire au Pere Gardien, qui le reprenant de son peu de Foy, lui dit; Mon Frere, allez à l'Eglise, dites-y l'Antienne, *Salve Regina*, à l'honneur de la sainte Vierge, & elle vous donnera du pain aussitost. F. Martin obeït, va à l'Eglise, y dit devotement son Antienne, & à peine fut-elle finie, qu'on sonne à la porte, il y court, & il y trouve un homme, tout chargé de pain, & d'autres nourritures, dont les Freres se nourrirent agréablement ce jour là, aprés en avoir remercié leur Divine Mere. XXXV.

P. Laurent honoroit, servoit, & prioit la sainte Vierge d'un culte extraordinaire. D'où vient qu'il portoit toûjours sur lui, son Image peinte de plusieurs couleurs, & lorsqu'il la presente bien devotement à baiser à des malades, & à d'autres personnes, il fait quelques Miracles: en voicy quelques-uns. XXXVI.

Lorsqu'on bâtissoit le Convent de Vallés, la femme d'un ouvrier étoit si malade, que les Medecins desesperoient de sa vie. Aprés que P. Laurent l'eut exhortée par un discours devot, de recourir à la clemence de la sainte Vierge, il ajoûta; Ne craignez point, femme, si vous vous addressez à la Vierge sacrée, & si vous faites resolution de la servir doresnavant, avec plus de pieté, vous vous leverez bientost de vôtre lit, avec la vie. Ce qu'elle lui promit, & à peine eut-elle baisé son Image de Marie, qu'il tira de sa manche, que sa maladie diminua, se trouva dans une meilleure disposition de santé, & peu aprés elle fut entierement guerie. XXXVII. Il fait quelques miracles par les merites de la sainte Vierge.

Au bourg de Constantin, la fille d'un nommé Martin, étoit absolument privée de l'usage de ses yeux, mais aussitost que P. Laurent lui eut donné à reverer, & baiser son Image de la sainte Vierge, & qu'il l'eut benîte d'un signe de Croix, il lui rendit promptement la lumiere. Dans le même Bourg, la femme du Juge, qu'on nommoit Bernard, étoit tombée de son escalier, & par sa cheute, s'étoit fort blessée; à peine l'Homme de Dieu lui donna-il son sacré Portrait à baiser, & à reverer devotement, qu'il la délivra des douleurs, & de l'accident. Il guerit aussi de même maniere, une de ses filles nommée Eulalie, d'une grande playe, qu'une chute lui avoit causée, sans lui faire autre chose, qu'un signe de Croix, & de lui offrir à baiser son Image. Avec l'un & l'autre, il soulagea la même fille d'un grand mal des yeux, qui la conduisoit sans remede à l'aveuglement. Ce fut ainsi qu'il délivra une Possedée, servante d'une Dame de Barcelone. XXXVIII.

Il ne parut jamais oublier la moindre chose, qui fut du culte, qu'il rendoit à la sainte Vierge, de sorte qu'un jour, allant du Convent de sainte Eulalie, à l'Hermitage de Ste Marie de Bethleem, éloigné de mil pas, avec ses Novices, il y trouva dans un coin de la Chapele, un vieux tableau de la sainte Vierge, qu'il emporta avec lui, pour le faire retoucher par quelque Peintre: & aprés qu'il eut creusé lui-même dans la roche, au pied de la Montagne, qui étoit dans l'enceinte du Convent, un Oratoire fort separé du bruit, il y plaça cette Image reparée, & huit jours durant, il y fut avec ses Novices, chanter des hymnes, à l'honneur de la sainte Vierge; d'où est venuë cette coûtume, qui subsiste encore aujourd'huy, parmi les Novices de ce Noviciat, que lorsqu'on ne dit point l'Office de la Vierge au Chœur, ils vont le reciter dans cet Oratoire. XXXIX.

Ce grand devot de Marie l'aimoit si ardemment, qu'il en obtenoit XL.

toûjours ce qu'il lui demandoit, & que toutes les Vigiles de ses Festes, il ne mangeoit quoi que ce fust. Il lui consacroit même tous ses desirs, & toutes ses pensées: d'où vient que nos anciens Peres, ont toûjours cru comme vrai, que la Vierge sainte lui étoit souvent apparuë.

XLI. *Il guerit l'ulcere d'un Novice en le touchant.*

Mais il n'avoit pas une moindre charité pour les malades, de sorte que comme un jour, il pensoit de ses propres mains, un ulcere fort putride d'un de ses Novices, & qu'il en eut essuyé la sanie, il en ôta le mal, avec le pus, & guerit le malade: d'où vint assurément, que Dieu eut plus de soin de lui, dans deux ou trois occasions. En effet, comme il ne mangeoit jamais de viande, un jour il fut si incommodé d'un dégoust, qu'à cause qu'il ne pouvoit goûter à quoi que ce fust, les Freres lui persuaderent, par toutes les raisons plus fortes, de manger de la viande, & lorsqu'il s'y opposoit plus fortement, un petit oyseau entra par la fenêtre dans sa chambre, & s'alla jetter dans son sein comme s'il eust été privé; les Freres le prirent comme envoyé de Dieu, dont ils lui firent un petit régal, & aprés qu'il en eut mangé, par l'ordre presque du Ciel, il recouvra l'appetit.

XLII.

Outre les Miracles que nous avons remarquez du P. Laurent, il en fit encore d'autres que voici. Avec un signe de Croix, il guerit Jean-Baptiste Ferreri Citoyen de Barcelone, de la Parroisse de saint Vincent della Cernetta, desesperé des Medecins, & que déja les Freres assistoient à la mort. Avec le même signe, il soulagea la petite fille d'une femme, appellée la Carbonella, malade à l'extrémité: & à la ville de Vallés, où il étoit Gardien, il fit dire un *Pater noster*, & un *Ave Maria*, à une autre, qui avoit un chancre à la mamelle, & aprés l'avoir beniste d'un signe de Croix, il la délivra entierement d'un mal si incurable.

XLIII. *Il guerit un enfant malade à la mort, avec le signe de la Croix.*

Avec le même signe de Croix, il guerit un enfant de cinq mois, appellé Jean Bonaventure, fils du Seigneur Jacques Cors, que ses pere, & mere pleuroient déja comme mort, à cause qu'il avoit une violente fiévre, & qu'il ne vouloit plus tetter sa nourrice. Mais ce qui arriva à un autre fils du même Seigneur Cors, est bien plus merveilleux; lorsqu'il étoit encore enfant, il mourut entre les bras de sa mere, qui le mit sur un lit, sous un simple drap, pour ne plus penser qu'à ses funerailles. Tandis qu'elle, & son mari sont inconsolables, de la mort de leur fils, P. Laurent, qui étoit Gardien du Convent de sainte Eulalie, vint chez eux, & leur dit; Pourquoi pleurez-vous? pourquoi êtes-vous si tristes? vôtre enfant n'est pas mort, il n'est qu'endormi. Ce qu'ayant dit, il s'approche du lit, où il étoit, & aprés quelque priere à genoux, il se leva sur ses pieds, lui disant; *François, réveillez-vous, au nom de Nôtre-Seigneur, & de sa sainte Mere;* & comme l'enfant, ne montroit point encore de signes de vie, il se retourna vers les assistans, & il leur dit, qu'il dormoit profondement: il l'appella deux & trois fois de la même maniere, & à la derniere, il s'éveilla, non pas de la mort du sommeil, mais du tres-profond sommeil de la mort; il commença par baailler, & puis à ouvrir les yeux, & enfin à chercher le sein de sa mere, qui en versa des larmes de joye.

Il rend la vie à un enfant mort.

XLIV.

Lors donc que P. Laurent, riche de tant de vertus, & orné de tant de faveurs Celestes, se fut acquis la reputation, avec la loüange d'une si merveilleuse sainteté, que par tout on ne l'appelloit point autrement, que le saint Homme, aprés que long-temps auparavant, il eut predit sa mort, il finit sa sainte vie, à Barcelone, au Convent de sainte Eulalie, pour vivre eternellement avec les Bien-heureux, digne assurément, de la memoire de tous les hommes.

DE QUELQUES AUTRES PERES d'une sainte Vie.

J'Ajoûte ici, plusieurs autres grands Personnages, qui quoi qu'ils ayent fort illustré nôtre Ordre, de l'éclat de leurs vertus, y ont pourtant conservé si peu de memoire, par la negligence, ou plûtost par l'humilité de nos Ecrivains, que j'ai jugé plus à propos, de marquer seulement leurs noms, que de reciter leurs grandes actions. Le premier est, P. Bernardin d'Evoli, Prêtre de la Province Basilicate, qui ayant été toute sa vie, fort devot à la sainte Vierge, merita de la voir à la mort, & de mourir en sa presence avec joye : Le second est, P. Pierre, de Monté-Magno Predicateur, aprés qu il eut honoré sa Province de Génes, de plusieurs exemples de vertu, vit en mourant quatre Anges, qui firent fuir les Demons, dont il souffroit les poursuites : Le troisiéme est, F. Guido de Cortone, Laïc, fort consideré dans la Province de Toscane, pour un homme de grande austerité, & d'Oraison presque continuelle : Le quatriéme est, P. Marc de Maraddo, Prêtre, de la même Province, Religieux d'une parfaite simplicité, d'humilité, & d'Oraison, à qui Dieu revela le jour de son decés : Le cinquiéme de la même Province est, P. Ange de Forli, Prêtre, qui ayant toûjours été fort vertueux, pendant sa vie, fut digne de voir à la mort, & la sainte Vierge, & nôtre Pere saint François qui lui apparurent, & l'assurerent de son salut ; Le sixiéme est, F. Fabien de Bergame, Laïc, si zelé pour l'observation Reguliere, la pauvreté, l'abstinence, & l'Oraison, qu'il eût plusieurs extazes : Le septiéme est, F. Othon de Cortone, Laïc, de la même Province, doüé de tant de pureté, & de candeur d'ame, qu'il ne commit jamais de pechez mortels : Le huitiéme est, P. Bonaventure de Valence, Prêtre, qui vécut dans la Province de Catalogne, avec beaucoup de pauvreté, d'austerité, & de desirs des vertus, & même aprés sa mort, il apparut à une femme devote, nommée Seraphine, avec un manteau tout couvert d'étoilles. Dans la même Province, vit encore la memoire de F. Barthelemi d'Arroca, Laïc, homme fort vertueux, qui s'étant conservé Vierge jusqu'à sa mort, y merita d'être incorruptible deux ans entiers quoiqu'il fust enterré dans un lieu humide, d'où l'eau couloit dans son sepulchre fort abondamment. La Province d'Aquitaine, honore encore aujourd'hui, la memoire du P. Ange Bresson grand Predicateur, & elle le place, entre les premieres Pierres fondamentales de son Etablissement. Nos Manuscrits même disent qu'à la mort, il dit ces paroles bien considerables ; *Je rends graces à Dieu, pour plusieurs biensfaits que j'ay receus de ses bontez infinies, mais principalement pour celui, qu'il m'accorde aujourd hui, par sa Divine misericorde, de pouvoir lui rendre mon ame, dans cette sainte Reforme des Capucins.*

XLV.

P. Bernard d'Evoli, Prestre.

P. Pierre de Monté-Magno, Predicateur.

F. Guido de Cortone, Laïc.

P. Marc de Maraddo, Prestre.

P. Ange de Forli, Prestre.

F. Fabien de Bergame, Laïc.

F Othon de Cortone, Laïc.

P. Bonaventure de Valence, Prestre.

F. Barthelemi d'Arroca, Laïc.

P. Ange Bresson François, grand Predicateur.

Plusieurs choses considerables arrivées cette Année, dans differentes Provinces.

LE Seigneur Jacques Sozzi de Qualité, & grand Bien-faicteur de l'Ordre, étoit malade à Salo, & sa femme aussi fort affectionnée, envoya le recommander aux prieres des Freres, qui prierent Dieu la

XLVI.

Saint François rend la santé à un de nos Bienfaicteurs par la priere des Freres.

nuit, particulierement pour lui. Le matin, avant que le Soleil fut levé, un homme vestu en Capucin, vint fraper à la porte de leur logis, & dit au Laquais qui l'ouvrit, qu'il avertit sa Maîtresse, qu'elle ne craignist rien pour son mari, quoique fort malade, parce qu'il gueriroit bien-tost. Ce qu'ayant entendu du valet, elle descendit promptement en bas, pour faire entrer ce Frere, qui l'avoit fait avertir si heureusement. Mais ne trouvant personne à la porte, elle envoya aussi-tost un Laquais, au Pere Gardien, le remercier de son bon avis. Le Pere Gardien fut surpris de ce compliment, parce qu'il sçavoit bien, que pas un de ses Freres, n'étoit sorti du Convent ce matin là. Mais à cause que le malade commença dés lors, à se mieux porter, & que peu aprés il recouvra toute sa santé, tous crurent, que c'étoit nôtre Pere saint François, qui lui avoit obtenu de Dieu la guerison, avec la vie.

XLVII.

Les Diables se réjoüissent pour la sortie d'un Novice.

Au mont Albotto dans la Marque, un de nos Novices ennuyé de nôtre austere vie, la quitta, pour s'en retourner dans le Monde. Mais il ne fut pas plûtost sorti du Convent, qu'on entendit dans sa chambre de grands cris de Diables, comme s'ils se fussent réjoüis de compagnie, d'avoir vaincu le jeune homme, qui mourut peu de temps aprés, d'un coup de fusil, ou de mousquet; pour faire paroître avec plus d'éclat, la vengeance de Dieu, contre ceux, qui laissent la liberté de la Religion, pour se faire Captifs dans l'Egypte.

XLVIII.

Un Ange apparemmét allume tous les jours la lampe de la Vierge dans un de nos Convens.

Dans nôtre Eglise de Rosfano, de la Province de Cosenze, il y avoit continuellement deux lampes allumées, l'une devant le saint Sacrement, au grand Autel, & l'autre à la Chapelle, devant l'Image fort miraculeuse de la Vierge sainte, sous le titre de sainte Marie della Gratia. Mais à cause, qu'il y avoit peu d'huile cette année, P. François de Cerchiaro, Gardien de ce Convent, & Pere Maître des Novices, ordonna au Sacristain, d'éteindre tous les soirs la lampe de la Vierge, le Frere obeït à son Gardien; mais tous les matins qu'il venoit pour l'allumer, il trouvoit qu'elle l'étoit déja; & comme il portoit toûjours sur lui, la clef de la Chapelle, en sorte qu'aucun Frere n'y pouvoit entrer, il jugea, qu'un Ange allumoit cette lampe, par l'Ordre de Dieu, qui ne vouloit pas, que sous pretexte, que l'huile étoit rare, on discontinüa, d'en brûler à l'honneur de la sainte Vierge.

XLIX.

La sainte Vierge guerit un Novice de la surdité.

Au même Convent, un Novice nommé F. Bernard de Carolei, étoit devenu sourd, aprés une longue maladie, & les Profés avoient eu la pensée de le renvoyer dans le Monde. Ce qu'ayant pressenti, il crut qu'il lui seroit des-honorable d'être renvoyé, & qu'ainsi il lui seroit plus glorieux, de sortir de lui-même: mais à cause qu'il étoit fort devot à la Vierge, il voulut avant que partir du Convent, prendre congé d'elle, & lui en demander la licence. Il entra donc dans le Chœur, & comme il est plus élevé que l'Eglise, il voyoit en bas la Chapelle de la Vierge, & à la veuë de son image, il lui dit; Madame, & Mere de mon Dieu, vous sçavez bien, que j'étois entré dans ce saint Ordre des Capucins, à dessein de vous servir, & vôtre adorable Fils, durant toute ma vie, avec la derniere fidelité; mais parce que je dois être renvoyé, à cause de mon incommodité, je veux sortir de moi-même, contre pourtant ma volonté, & avec grand regret; je vous prie donc, de ne me point abandonner, & de me secourir dans tous mes besoins. Il n'eut pas plûtost achevé sa priere, qu'il vit sortir de l'Image sainte, plusieurs clartez, & au même temps, il fut délivré de sa surdité, & demeura dans l'Ordre, où il vécut depuis, avec l'estime d'un parfait Religieux, & la loüange d'une bonne vie.

Cette Année la Sicile éprouva une grande disette, de toutes les choses necessaires à la vie, lorsqu'un de nos Prêtres appellé François, rencontra en chemin deux jeunes hommes, dont l'un de Juif, étoit devenu Chrestien, ils lui demanderent l'aumône, & il leur répondit, qu'il n'avoit rien, mais que s'ils vouloient venir avec lui jusqu'au premier village, il quêteroit du pain, & qu'il leur en feroit la charité. Ils le suivirent, & tandis qu'il cherchoit de porte en porte, il s'adressa à une femme, qui lui donna un pain fort blanc, quoique petit. Il tira ces jeunes hommes à part, il leur partagea ce pain, & quoiqu'il ne pust au plus qu'en rassasier un seul, & qu'ils en mangeassent tous deux, autant qu'ils voulurent, ils n'en consumerent que la moitié. Ils cheminerent long-temps dans la compagnie de ce Pere, qui leur donna souvent de ce pain, sans qu'ils pussent le manger entierement. Ce qu'admirant celui qui s'étoit fait Chrétien, il éleva sa voix, en disant; Voila un Miracle de Jesus-Christ, & il demeura depuis, plus confirmé dans sa foi. L.

Un Juif devenu Chrestien est confirmé dans la foi par un Miracle d'un Capucin.

P. Ignace de Monté, Prêtre, de la Province de Palerme, avoit cheminé beaucoup dans la compagnie de deux autres Freres, & ils arriverent dans une vaste campagne, toute couverte de bois, où ils entrerent fort fatiguez, & sans aucunes forces: & à cause qu'il n'y voyoient point de maisons, où ils pussent demander du secours à leurs foiblesses, ils s'agenoüillerent, & prierent Dieu, comme le Curateur des Pauvres, de soulager leurs besoins. L'amoureuse Providence ne manqua pas à leurs prieres, parce qu'à peine eurent-ils avancé quelques pas, qu'ils trouverent à leurs pieds un gâteau tout chaud, comme s'il venoit du four. Ils en remercierent Dieu: & parce qu'ils crurent, qu'il ne suffiroit pas, pour remedier à la grande faim de trois personnes, ils dirent; Plust à ses bontez, de nous en donner un autre. Aussitost qu'ils eurent eu ce bon sentiment, de l'amour de leur Pere Celeste, ils rencontrerent en marchant, un second gâteau, tout chaud comme le premier. Ils en admirerent la Divine Providence, reprirent des forces à la faveur de ces deux presens du Ciel, & lui en rendirent leurs remerciemens. LI.

La Providence a soin de quelques Freres en voyage.

Cette Providence de Dieu à l'endroit des Nôtres, éclatta merveilleusement cette Année, dans Barcelone, au Convent du Mont de Calvaire, ou à cause que les pluïes continuelles, empêchoient les Freres d'aller à la Ville, faire leur quête ordinaire, il ne leur restoit plus de nourriture, lorsque sur l'heure du dîner, on sonne à la porte: & comme on fut l'ouvrir, on y trouva une corbeille pleine d'un beau pain, sans qu'on y vist qui que ce fust, qui l'eust apportée. LII.

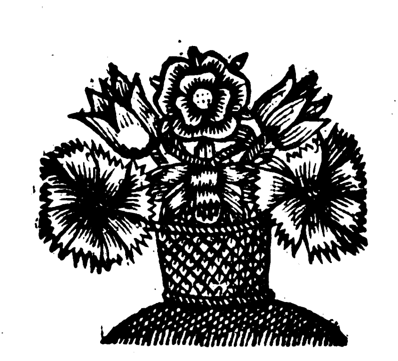
Dans la Province de saint Louis, un Clerc appellé F. Archange, devoit passer d'Arles à Marseille: & à ce dessein, il entra avec son Compagnon, dans un batteau qui devoit partir au plûtost. Mais lorsque le maître, qui y revint, les y vit, & qu'il pensa, qu'il n'en seroit pas payé, il les fit sortir de sa barque: ce que voyant à regret, un Seigneur Italien, qui avoit donné son passage, il protesta au patron, qu'il quitteroit son batteau pour aller à terre, s'il en faisoit partir ces Capucins. Il les rappella donc: mais durant tout le voyage, il ne fit que les tourmenter: & comme s'ils eussent empêché sa route, par leur presence, il les faisoit mettre tantost d'un côté, tantost de l'autre. Dieu, pour montrer à tous, combien cét homme étoit indigne du merite, qu'il pouvoit acquerir, avec la charité qu'il eust faite de meilleure grace, à ces deux Capucins, lorsqu'il fut proche d'entrer au port, fit sauter dans la barque, aux pieds de ces Religieux, deux poissons d'une grandeur considerable, qu'ils prirent, & offrirent au battelier, en reconnoissance de leur passage, avec LIII.

l'étonnement de tous les Passagers, & même du maître, qui touché de ce Miracle, fut depuis plus affectionné aux Capucins.

LIV. Lorsque les Freres du Convent de Girgento, faisoient un jour oraison de compagnie, pour une Possedée, le Diable fut contraint d'en sortir: & alors il dit; Hà! que je suis miserable, d'être contraint de quitter cette femme.

LV. Au Village de sainte Marie, dans la Province de Bologne, un de nos Bienfaicteurs, qui avoit coûtume de loger les Freres, merita en recompense de sa charité, que Dieu multipliast son vin, de maniere, que son tonneau, qui comme vuide, ne le rendoit plus que goutte à goutte par la canelle, d'où l'on le tiroit, l'en fit couler abondamment, comme plein, à l'arrivée de quelques-uns de nos Freres. Une femme de Curato, nommée Lucrece, donnoit librement de l'huile aux Pauvres, & principalement aux Capucins, & comme un jour elle s'apperceut, que ses aumônes en avoient déja vuidé presque deux cruches, elle craignit que son mari ne s'en fâchast contre elle, de sorte qu'elle eut recours aux merites de nôtre Pere S. François, & aussitost l'huile s'accreut avec tant d'abondance, qu'elle s'en alloit par dessus les cruches, & elle ne cessa d'y croistre, qu'elle n'eut cessé ses prieres. Une autre femme aussi du même Village, nommée Lauretta, trouva plus d'huile dans son vase, qu'elle n'en avoit donné aux Freres. Au Village de Carolei, dans la Province de Cosenze, une de nos Bienfaictrices, femme de Diomedes Rosco, avoit souvent fait l'aumône aux Capucins, & à d'autres Pauvres d'un vase d'huile, que son mari avoit disposé pour leur famille. Nos Freres un jour allerent lui demander de l'huile, & elle ne sçavoit comment répondre à leur demande, parce qu'elle étoit bien assurée que la cruche étoit presque vuide, & elle apprehendoit fort son mari. Comme donc elle ne vouloit pas envoyer les Capucins sans aumône, elle fut à sa cruche, qu'elle trouva pleine, & tant plus elle en versoit dans celle des Capucins, tant plus la sienne se remplissoit: ce qui lui donna de l'étonnement. Le même arriva à une Dame de Conversano, qui envoyant prendre de l'huile, dans un vaisseau où l'on la mettoit, pour en donner aux Capucins, qui lui en demandoient, ses servantes le trouverent plein, quoiqu'elles l'eussent vuidé le jour precedent: ce qui les obligea de crier Miracle.

Quelques Miracles de la Providence en faveur de nos Bienfaicteurs.





L'ON BASTIT LE CONVENT DE TOURNAY.

Et mourut le Duc Alexandre Farneze fort affectionné aux Capucins.



LA presente Année 1592. avec la joye universelle de tout le Christianisme, rendit son Pasteur à l'Eglise de Jesus-Christ, que sa precedente en avoit privée: & ce fut Clement VIII. dit Hyppolite Aldobrandini; homme de grande erudition, d'une prudence singuliere, & d'une pieté toute Chrétienne, qui aprés que durant son Cardinalat, il eut conduit fort heureusement, par sa sagesse, les affaires plus épineuses de tout le Christianisme, & qu'il eut beaucoup travaillé, pour toute l'Eglise, fut le 18. Janvier élevé au Pontificat, avec les suffrages de tous les Cardinaux generalement; Pape assurément fort grand en vertu, & en zele pour la Foi. I.

Cependant la Province de Flandres, qui depuis deux ans, étoit déja commencée, par le Convent d'Anvers, s'augmentoit tous les jours de plusieurs; parce qu'outre ceux d'Anvers, de Bruxelles, de Gand, & de Louvain, elle s'en bâtit un cette Année à Douay, un sixiéme à Arras, un septiéme à l'Isle, & le huitiéme à Tournay: où sans rien dire des autres, nous marquerons certaines choses bien considerables, arrivées à son Etablissement. II.

Tournay est une Ville de la Gaule Belgique, sur la Riviere de l'Escault, entre Douay, & Oudenarde, fort fameuse par son antiquité, sa noblesse, sa grandeur, & principalement par sa Chaire Episcopale tres-ancienne, & de grande étenduë, qui comme elle avoit été long-temps du Domaine des Heretiques, à peine avoit-elle quelque apparence de la Religion. D'où vient que Monseigneur Loüis de Barglimont, Archevêque de Cambray, & Administrateur de l'Evêché de Tournay, homme fort zelé pour la Foi, considerant que cette Ville étoit reduite presqu'à l'extremité, y appella les Capucins, pour y bâtir un Convent, y prêter leur secours, & la deffendre vigoureusement de sa derniere ruine. Le Demon, capital Ennemi de l'Ordre Seraphique, ne pouvant s'opposer à son Etablissement, fit au moins tous ses efforts, pour éloigner les Capucins de Tournay. Et pour y mieux réüssir, il excita d'abord une haine si generale, dans le cœur de la populace, contre eux, que lorsqu'ils alloient de porte en porte demander l'aumône, au lieu de la leur donner, ils leur III.

disoient mille injures, jusqu'à les battre à coups de poings, de pieds, & de bâtons, & à les emplir même de fange, d'urine, & d'ordures fort villaines: ce qu'ils souffroient toûjours, avec une extréme patience, comme fidels Serviteurs de JESUS-CHRIST: & alors ils se consacroient avec plus de zele à l'Observation Reguliere, à la solitude, à la mortification des sens, au bon ordre des mœurs, à la maceration du corps, à la devotion, à l'oraison, & à la contemplation des Choses Divines: de sorte qu'on voyoit leur table, abondante en abstinence, leurs cellules riches de l'indigence, & les autres lieux de leur Convent, fort considerables en pauvreté. L'on admiroit leur Cloître, dedié au silence, leur Chœur employé aux loüanges de Dieu le jour, & la nuit: leur Eglise baignée des larmes, & pleine des soûpirs de ceux, qui à cause qu'ils y faisoient une oraison presque continuelle, meritoient des secours particuliers de Dieu, pour endurer leurs grandes fatigues, qui leur eussent été trop insupportables, sans ces faveurs Divines, parce qu'elles ne durerent pas seulement dix, ou quinze jours, mais dix mois entiers.

Les Habitans de Tournay se môntrerent au commencement fort contraires aux Capucins.

IV. Aprés que Dieu eut éprouvé de cette sorte, la patience des siens, elle produisit depuis, des fruits fort agreables d'affection, & d'humanité, dans ces mêmes peuples, qui considerans la souffrance si longue de ces pauvres Religieux, leurs saintes coûtumes, leur gravité, leur mansuetude, leur accortise, leur observation Reguliere, leur profonde humilité, leur pauvreté Evangelique, leur mépris de toutes choses, leur vie enfin ornée de toutes les vertus, en eurent tant d'étonnement, que Dieu changeant leurs volontez, comme s'ils fussent sortis des tenebres, à la lumiere, ils s'affectionnerent de sorte à nôtre Réforme, qu'ils honoroient autant les Capucins, qu'ils les avoient méprisez auparavant: & ils leur furent depuis si charitables, qu'on fut obligé d'accroître le Convent, pour le grand nombre de Freres, qui y demeurerent de Famille, quoi qu'auparavant il fust fort petit, & pour bien peu de Capucins.

La ville de Tournay devient fort affectionnée aux Capucins.

V. Mais Dieu qui avoit jetté les fondemens de ce Convent, sur la patience solide de ces premiers Freres, recompensa l'affection de cette Ville, pour les Capucins si heureusement, que plusieurs Heretiques, se convertirent à la Verité, par les bons exemples d'une vie Evangelique, qu'ils admirerent dans nos Religieux: & plusieurs, ou qui vacilloient dans la Foi, ou qui inclinoient à l'Heresie, furent confirmez dans leur vraie croyance; ceux même des Catholiques, qui ne frequentoient plus les Sacremens de l'Eglise, & qui ne pratiquoient presque jamais, les œuvres de la Pieté Chrétienne, s'embrazerent fort à la devotion des meilleurs Fideles: d'où l'on eust dit, que toute cette Ville, eust changé de mœurs, & de vie: de sorte que l'Archevêque de Cambray, voyant en si peu de temps, des progrés si merveilleux dans la Foi, & la devotion de ces Peuples, s'écrioit disant, *que c'étoit un changement, de la droite du Tres-haut, operé avec le bras des Capucins.* C'est ainsi que Dieu voulut recompenser la patience de ses Serviteurs, par l'abondance des biens spirituels, qu'il fit par leur secours, à tout ce peuple de Tournay.

VI. Comme le Diable vit, qu'il n'avoit pû chasser les Capucins de cette Ville, avec la haine qu'il avoit si fort allumée dans le cœur de ses Habitans, parce que Dieu avoit déja changé leur aversion en amour, & les avoit rendus si affectionnez à nos Freres: il tenta de les faire sortir par lui-même, & il commença à faire tant de bruit dans le Convent, & à heurler si horriblement, pour inquieter leur repos, de leur apparoître même fort souvent, sous des spectres, & des ombres si effroyables, qu'ils ne pouvoient trouver de lieux, libres de leurs horreurs; ils les persecu-

toient jusqu'à l'Autel, en presence du saint Sacrement. Une nuit F. Leonard Laïc étoit en oraison, aux pieds du grand Autel, & le Diable le menaça plusieurs fois par derriere les épaules, que s'il ne sortoit de là, & ne cessoit de prier, il lui tordroit le col. Ce Frere se moqua du Diable, parce qu'aprés s'être recommandé à la sainte Vierge, il se retourna par derriere, s'il ne verroit point le Demon qui le menaçoit: mais cét horrible esprit éteignit la lampe, & s'enfuït, aprés s'être moqué de ce Serviteur de Dieu.

Le Diable avec ses menaces s'efforce de chasser les Capucins de Tournay.

VII. Une autre fois qu'il prioit au Chœur, il se sentit menacer du Diable, & voulant faire le Signe de la Croix, d'abord avec la main droite, & puis avec la gauche, il en fut empêché par cét Esprit superbe, qui craint la Croix: mais il eut recours à la faveur de son S. Pere, & il le fit fuïr aussitost. Les Diables n'obmettoient aucuns efforts de leur rage, pour obliger les Capucins, à abandonner Tournay: & ainsi lorsqu'ils étoient en prieres, ils leur faisoient entendre des plaintes de femmes, des cris de petits enfans, & des soupirs de personnes affligées: & par ces artifices, ils leur causoient de fort importunes inquietudes: mais avec la generosité de leur cœur, & à la faveur du secours du Ciel, ils resisterent si genereusement au Diable, qu'ils le contraignirent à la fuïte: & aprés l'epreuve de tant d'attaques, ils joüirent de la paix, des Enfans de Dieu.

VIII. Sur la fin de cette Année, Alexandre Farnese, Duc de Parme, & de Plaisance, illustre assurément aprés tant de travaux de guerre, soufferts si genereusement pour la Foi, aprés tant de victoires, & de triomphes, dignes sans doute d'une éternelle memoire, qui lui acquirent avec justice, le titre glorieux, d'un des grands Heros de son Siecle; lorsque son esprit plus élevé, que tout le monde, se preparoit à quelque chose de plus illustre, triompha de la mort; & pour vivre actuellement chez les hommes, par l'éclat d'une reputation glorieuse, laissa dans la Flandre cette mortelle vie. Comme pendant qu'il vivoit, il eut tant d'affection, & de pieté pour les Capucins, que leur Ordre l'a toûjours réspecté, comme son Protecteur, & le Deffenseur de ses interests, il l'a receu dans son sein, depuis sa Mort, & l'y conserve cherement, comme un de ses Fils des plus meritans. Les belles actions d'un si grand homme veulent, que nous parlions de lui fort honorablement, dans nos Annales, & que sans nous arrêter, à ce qu'il a fait de plus genereux, dont se sont souvenus avec Eloge tous les Ecrivains de ce Temps, nous disions en peu de paroles, ce qui touche sa bienveillance toute Royale, à l'endroit des Nôtres.

Mort du Duc de Parme Alexandre Farnese grãd Bienfaicteur de l'Ordre.

IX. Disons donc une chose fort vraye, que la Flandre doit au zele, & à la pieté d'Alexandre Farnese, l'Etablissement, & l'étenduë de l'Ordre des Capucins, dans toutes ses Villes, comme nous l'avons remarqué plus amplement, l'an 1585. de Jesus-Christ: en sorte que les Flamans sont redevables à ce Prince, des grands biens spirituels, que les Capucins ont faits chez eux: & il en merite leurs reconnoissances, puisqu'ayant bâti leur premier Convent à Anvers, à ses propres dépens, & les ayant établis par toute la Flandre, sous l'autorité du Pape, qu'il avoit obtenuë, il est merveilleux de quelle bienveillance, & même de quelle veneration, depuis ce temps-là, il honora les Capucins. Il prit pour son Confesseur, un de nos Peres, nommé Felix de Pedona, & il ne faisoit rien que par ses avis. Lorsqu'il étoit engagé dans la guerre, il la faisoit avec tant de pieté, qu'il n'y alloit jamais, sans prendre la benediction du Pere Felix, dont même il recevoit ses armes benîtes. Ce Pere l'avertissoit quelquefois, & s'il étoit necessaire, il le reprenoit, & le corrigeoit plus severement. Ce Prince alors témoignoit tant de Religion, & d'humilité,

Sa bienveillance merveilleuse envers les Capucins.

qu'il ne recevoit pas moins agreablement, que fermement les libres corrections, de son Pere Spirituel, & suivoit de sorte ses avis, qu'il ne s'en écartoit pas un moment.

X. Ce Prince vint de Bruxelles à Arras, pour quelques preparatifs de guerre, & aussitost il y tomba mortellement malade, au Monastere de S. Vast. Comme les Capucins n'étoient établis que cette Année dans cette grande Ville, ils n'y avoient encore qu'un petit Hospice, où ils faisoient leur demeure, & le Duc envoya promptement leur dire, qu'ils vinssent l'assister durant sa maladie. Il fit alors une Confession generale de toute sa vie: & comme il sentit bien par les efforts de ses douleurs, qu'elle alloit bientost finir, il obtint du P. Felix, qu'aprés sa mort, on le vêtiroit en Capucin, & que selon l'ordre marqué déja dans son Testament, l'on porteroit son corps à Parme, pour être enterré dans l'Eglise des Capucins. Aprés ces ordres donnez si saintement, ce pieux Prince, qui avoit jusques-là tant combattu pour la Foi Catholique, commença de combattre contre le Diable, qui lorsqu'il pretendoit luy disputer ses premiers triomphes, de la pieté, augmenta ses glorieuses victoires, par son entiere défaite; parce que dans ce temps, qui dura peu jusqu'à sa mort, il animoit si genereusement au combat ses deux mains, comme s'il eust manié une pique, à quelque assaut de ville, qu'on eust dit, qu'il fust aux prises avec le Diable. Aprés ce combat, où il parut le vainqueur, il eut du repos: & fort tranquille d'esprit, comme de corps, il mourut au Monde, pour vivre à l'Eternité, dans le Convent de S. Vast d'Arras, dont l'Abbé Joannes Saracenus, fit placer son Epitaphe, dans le Chœur de son Eglise: le voici.

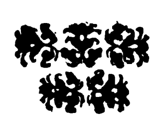
A sa mort il est revêtu comme il l'avoit ordonné.

Alexandro Farnesio, Octavii filio, Caroli V. Aug. ex filia Nepoti, Parmæ, & Placentiæ Duci, Belgii Præfecto Reg. Hæreticorum, Schismaticorum, & Perduellium Victori, Oppressorum Liberatori, Mag. Vrbium sine sanguine Dominatori, Parisiorum, Neustoriorum Vindici, Pacis, Belliqué artibus Illustriss. Principi, R. D. D. Ioannes Saracenus mæstus posuit, anno 1593. cùm tamen obiisset 3. Nonas Decembr. anni 1592.

XI. Aprés que le Prince Alexandre fut mort, on revêtit son corps en Capucin, comme il l'avoit obtenu, lorsqu'il vivoit: & on le porta dans l'Eglise de S. Vast, où lorsqu'on celebre solemnellement ses obseques, l'on admira la bienveillance, & les respects, que lui rendit le peuple d'Arras, parce qu'ils voulurent tous lui baiser les pieds, & pleurerent la mort d'un si vaillant Prince. D'Arras on porta son corps à Bruxelles, & de là à Parme, où l'on l'enterra devant le Grand Autel de l'Eglise des Capucins, avec cét Epitaphe, gravé sur le marbre de son sepulchre.

Il est enterré à Parme dans l'Eglise des Capucins.

Alexander Farnesius, Belgis devictis, Francisque obsidione levatis, ut humili hoc loco ejus cadaver reponeretur, mandavit, 3. Non. Decembris 1592. & ut secum Mariæ Lusitanæ, Conjugis optimæ ossa conjungerentur, illius Testamentum sequutus, annuit.



VIE ET ACTIONS

DU PERE BARTHELEMY DE CESENE

PRESTRE.

Reprenons maintenant la suite de nôtre Histoire, & remarquons ceux des Nôtres, qui ont triomphé cette année plus glorieusement de la mort, par le lustre de leurs vertus. Le premier est P. Barthelemy de Cesene Prêtre, de la Province de Bologne, different de celui, que nos Manuscrits marquent cette année, dans la Province de la Marque, fort illustre en sainteté. Celui-là donc fut fait Prêtre, & avec un autre Prêtre de sa même ville, son ami, ils menoient de compagnie une vie si débordée, qu'ils la prophanoient de tous les crimes possibles, quoiqu'elle deust être toute sacrée. Barthelemy pourtant au milieu de tant de froideurs pour Dieu, conservoit dans son cœur, un peu de chaleur pour la sainte Vierge, & même il avoit coûtume de la reverer tous les jours, avec cet hymne de l'Eglise, *Stabat mater*. Son ami alors se mocquoit de lui, comme si au milieu des orages de tant de crimes, cette Oraison lui pouvoit faire éviter le naufrage, d'une mort eternelle dans les Enfers. XII.

Au milieu de ses crimes il conserve la devotion à la Vierge.

Lorsqu'enfoncé si profondément dans les tenebres de cette abominable vie, il satisfaisoit un jour à sa priere ordinaire, il fut ravi d'esprit, & il voit un vaste occean de feu, où l'on le plongea tout vivant: & comme les flames le brûloient fort cruellement, il appercеut son ami, qui souffroit les mêmes ardeurs de cette mer embrazée. Lorsqu'au milieu de ces flots ardens, il s'ecrie de douleur, & de supplices, la sainte Vierge descenduë du Ciel en terre, lui tend la main, & le retire de cet ocean enflammé, lui disant; Barthelemy, parce que tu as si criminellement offensé mon Fils & moi, par ta criminelle vie, si tu prétens te tirer d'icy, il faut que tu te presentes devant lui, & que tu lui demandes pardon de tes crimes. Il avoit honte de se presenter à Jesus-Christ, avec une ame chargée de tant de desordres: mais y étant contraint, aussitost qu'il est devant Dieu, il en est rebuté, avec de rudes paroles. Barthelemy craignoit que son Juge irrité, ne le condamnast encore à l'ocean de flames. Fortifié donc par la sainte Vierge, il se presente à Jesus-Christ, en qualité de suppliant, d'où se voyant rejetté, il n'attendoit plus, que l'Arrest de sa damnation eternelle; lorsque la Vierge le prend avec elle, & le mene aux pieds de son Fils, où elle le prie instamment pour lui. Ce Juge irrité justement contre ce criminel, est touché des prieres de sa sainte Mere, & à sa consideration, il pardonne au coupable, à condition qu'il confessera tous ses pechez, & qu'il changera de vie. Aprés cette effroyable vision, il revint à lui, & il receut lettre d'un de ses freres, qui l'avertissoit, que ce Prêtre malheureux, son ami, avoit été tué miserablement, d'un coup de pistolet, au même temps, qu'il l'avoit veu plongé dans l'ocean de feu: ce qui l'obligea de prendre de meilleurs conseils, & de se retirer chez les Peres de l'Observance, où aprés qu'il eut été quelques années dans l'exercice des vertus plus religieuses, il passa aux Capucins, par un desir ardent d'une plus austere vie. XIII.

XIV. Mais à cause que c'est moins le lieu, que la vertu, qui rend l'homme saint, & que ce n'est pas assez de desirer les vertus Celestes, si on ne les pratique par ses actions, puisque S. Hierôme est de ce sentiment, que la vraye vie du Chrêtien, se réjoüit, & s'accroist par l'exercice des vertus, & qu'au contraire, elle s'afflige, & elle diminuë, si on ne les pratique pas; voicy ces belles paroles; *Quotidianis ac recentibus virtutum incrementis, mens instauranda est, optimè quæsita custodies, si semper inquiras damnum, parta sentient; si parare cessaveris.* Je ne m'étonne pas, si P. Barthelemy, qui s'occupoit trop lâchement parmi nous à la pratique de la vertu, & qui negligeoit trop facilement nos Observations regulieres, est averti de Dieu, de son devoir en dormant, parce que lorsqu'il faisoit Oraison avec ses Freres, surpris d'un petit sommeil, il s'imagina, qu'il alloit à Rome : mais comme il ignoroit les chemins, un jeune homme se presente à lui, avec offre d'être le conducteur de son voyage. Il marche donc le premier, & le mene au bord d'une riviere, qui paroissoit fort profonde, & comme ce bord étoit tres-étroit, & tout penchant sur le fleuve, P. Barthelemy craignoit de s'exposer à un danger si visible : mais comme il étoit encouragé par son conducteur, il le suivit, jusqu'à ce qu'ayant passé un chemin si dangereux, ils arriverent au fleuve; & parce qu'il le vit tout plein de dragons, de serpens, & d'autres bêtes veneneuses, il eut grande peur, il trembla, & voulut retourner sur ses pas. Ne craignez rien, lui dit l'enfant, marchez assurément, ces bêtes de venin, ne vous nuiront pas, si vous demeurez à ma suite. Aprés qu'ils eurent passé ce fleuve, & qu'ils furent arrivez à un lac fort profond, P. Barthelemy fut apprehendé par certains hommes noirs, qui l'enfoncerent dans cette eau, où il entend des heurlemens, & des plaintes lugubres, comme de personnes affligées, qui souffroient cruellement les derniers supplices; ses oreilles même furent horriblement frappées d'un murmure épouvantable de ces eaux, qui se renversoient les unes sur les autres, avec une affreuse impetuosité. Comme ce pauvre miserable se persuada, que ce triste lieu étoit l'Enfer, il passa ce temps en pleurs & en soûpirs, & reflechissant aux anciens secours de la sainte Vierge, il imploroit alors sa faveur avec plus d'empressement, & il vit paroître un rayon de lumiere; il entendit aprés une voix, qui lui crioit; Sors, Barthelemy, & viens à moy : il obeït aussi-tost, sortit du lac, avec une force divine, & il vit la Mere de Dieu, qui lui dit; Suivez-moy, Barthelemy : elle le conduisit alors, dans un grand palais, où il apperceut à table JESUS-CHRIST, avec ses douze Apôtres. La Vierge aussitost lui donna trois plats pleins de viandes, pour les presenter à ces Conviez Celestes, aprés qu'il les auroit preparez, avec tout ce qu'il pourroit de propreté. Il en accommoda deux bien proprement, & les presenta de même; mais il ne put si bien disposer le troisiéme, qu'il ne penchast trop d'un côté, & qu'ainsi ce qui étoit dedans, ne se répandist en partie. Marie l'avertissoit qu'il ajustast mieux le plat; mais comme il ne put l'accommoder mieux, & qu'il l'offrit à JESUS-CHRIST comme il étoit, il en fut repris fort severement, comme un homme qui ne sçavoit pas encore le servir, & qui manquoit de civilité.

S. Hieros. epist. ad Demetr.

Une autre vision l'anime à l'observation de sa Regle.

XV. Cette rigoureuse correction de JESUS-CHRIST, termina la vision du P. Barthelemy, qui s'éveilla de son sommeil, avec un grand tremblement; & en même temps Dieu lui découvrit le mystere de son songe, qu'il ne sçavoit pas; que Rome, où il devoit aller, étoit sa patrie Celeste; que ce jeune homme son conducteur, étoit son bon Ange; que ce petit chemin si penchant sur le precipice, representoit la voye si

serrée

serrée de la profession Religieuse; que le Fleuve rempli de dragons, & de serpens, signifioit les austeritez des Capucins, comme le Lac exprimoit les Enfers; que les voix plaintives de tant de souffrans, étoient les supplices des Damnez, qu'il meritoit pour ses regularitez negligées; que cette voix Celeste, qui le retire du Lac, étoit le secours de la Vierge; que ce Louvre magnifique, où JESUS-CHRIST paroissoit à table, avec ses Apôtres, étoit l'Ordre Seraphique, Sectateur de la vie Evangelique & Apostolique; que les trois plats qu'il devoit servir à JESUS-CHRIST, signifioient les trois Vœux de pauvreté, d'obeïssance, & de chasteté, que chaque Religieux doit rendre à son Dieu; qu'enfin le troisiéme plat, qu'il ne put jamais ajuster assez proprement, representoit bien le Vœu de l'obeïssance, dont negligeant l'observation, il étoit repris, avec tant de rigueur de son Juge, parcequ'un vœu, ou deux ne suffisent pas à un Religieux, pour le rendre juste; l'observation de tous lui est necessaire, dit l'Apôtre S. Jacques, puisque, qui offense Dieu dans un seul, est coupable de tous; *Qui in uno offenderit, factus est omnium reus.*

Explication mysterieuse de la vision du P. Barthelemy.

S. Jacq. 2. chap.

XVI.

Il embrasse serieusement toutes les vertus.

P. Barthelemy par cette vision, fit tant de progrés, dans la correction de ses mœurs, & la pratique de toutes les vertus, qu'il fut depuis un exemplaire fort achevé, non seulement de l'obeïssance, mais des autres regularitez, & commença dés lors à s'appliquer, avec tant de ferveur, à l'ouvrage de la perfection Evangelique, que pour effacer les taches de la negligence de sa vie passée, il surpassoit de beaucoup les autres, par son abstinence, ses macerations, & ses austeritez; parce qu'excepté les Dimanches, qu'il vivoit comme la Communauté, il se privoit de chair les autres jours, ou il les jeûnoit au pain, & à l'eau. Il fit une guerre si cruelle à sa chair alors, qu'il la domptoit d'un rude cilice, l'accabloit de rigoureuses disciplines, outre les ordinaires, dormoit sur le bois, & encore si peu, qu'il se contentoit de trois heures au plus, & le reste de la nuit, il l'employoit en veilles, en prieres, en larmes, & en contemplation des choses Divines, comme à un tribut de pieté, qu'il devoit, & qu'il rendoit à JESUS CHRIST.

XVII.

Mais il parut si merveilleux, en fait principalement d'humilité, de pauvreté, de mansuetude, de patience, de mépris de soi-même, & de ces autres vertus d'ame, qui achevent la perfection Evangelique, que lorsque les Freres commencent à le considerer comme un portrait bien fini de toute la discipline reguliere, les Peres lui conferent l'Institution des Novices. Le Diable enrageoit de toutes les vertus du P. Barthelemy, de son Oraison principalement: & pour l'en détourner, il l'attaque de toutes les manieres. Lors donc qu'un jour il étoit Pere Maître à Ferrare, & que selon sa coûtume, il faisoit Oraison dans l'Eglise aprés Matines, le Demon, sous la figure d'un grand Asne, lui donne plusieurs ruades: & comme il vit qu'il s'enfuïoit, il les continua, jusqu'à ce que l'en ayant presqu'accablé, il le vit entrer dans sa cellule. Une autrefois qu'il prioit au Chœur, il fut surpris d'un sommeil si insurmontable, que ne pouvant le vaincre, par quelque moyen que ce fust, il alla le passer dans sa chambre: à peine pourtant y déplia-t'il sa couverture, qu'un horrible Serpent, y montra sa teste, qui lui fit connoître que c'étoit le Diable, & il lui dit; O! Demon, faisons ce pacte maintenant nous deux, que tu dormiras sur ce lit, & que j'iray prier à l'Eglise. Mais le Demon se mocqua de lui, & laissant dans la chambre une odeur effroyable, d'un saut qu'il fit, il s'enfuit à ses yeux. Dans un autre rencontre, qu'il prioit à l'Eglise de Florence, il apperceut au haut du balustre, qui separe le grand Autel, un horrible chat, qui d'une pate de

Il souffre plusieurs attaques des Demons.

devant, s'efforçoit à tirer la corde, dont étoit suspenduë la lampe, qui brûle toûjours dans nos Convens, devant le saint Sacrement, pour la faire tomber, & la briser sur les carreaux. Lorsqu'il reconnut, que c'étoit un artifice du Diable, qui pretendoit par ce spectre, l'inquieter dans ses prieres; il alla les continuer dans sa cellule, & il y trouva le même Chat sous sa couverture, à qui il dit; Qu'il te suffise, Demon mal-heureux, de m'avoir abusé une fois, tu ne me tromperas pas deux: & alors il retourna à l'Eglise.

XVIII. Quelques Freres étrangers, que nous appellons des Forestiers, arriverent un soir au même Convent de Florence, & P. Barthelemy faisoit Oraison, aprés Matines, à son ordinaire, lorsque le Diable, sous la forme d'un de ses Freres, s'approcha de lui, & le pria de recevoir la Confession de ses pechez. Il ne connoissoit pas encore le Demon sous cét habit emprunté, lorsqu'il l'interrogea, s'il avoit permission du Superieur du Convent; mais lui qui ne se plaisoit pas fort à cette demande d'obeïssance, sans autre réponse que le silence, s'enfuit à sa veuë. Le Diable lui fit d'autresfois plusieurs menaces, & particulierement un jour armé d'une massuë à la main, il le menaça, qu'il l'en assommeroit, s'il ne quittoit cette austere vie, qu'il avoit embrassée; mais le genereux soldat de JESUS-CHRIST, se railla des paroles menaçantes du Diable, & de jour en jour, il s'avança dans l'exercice des vertus.

Il est favorisé de Dieu de plusieurs dons Celestes.

XIX. P. Barthelemy fut long-temps Maître des Novices, dans la Province de Bologne, avec beaucoup de loüange de sa conduite, & de sa pieté: & il usoit de tant de sagesse, dans l'administration de cette importante Charge, qu'aussi-tost qu'il avoit vestu quelque Novice, il predisoit assurément, s'il seroit ferme dans la Religion, ou s'il en sortiroit. On connut encore, que Dieu l'avoit honoré du don de Prophetie, lorsqu'il predit l'Episcopat au Frere d'un des Nostres; & il guerit aussi un enfant d'une langueur d'estomach. Enfin aprés avoir illustré la Province de Bologne de plusieurs vertus, & d'une sainte vie, il laissa beaucoup d'Imitateurs de ses bonnes actions, & consumé presque d'austeritez, & de vieillesse, il mourut à la terre, & alla vivre à l'Eternité.

DE F. BAPTISTE DE LA RITONDA, LAIC, ET DU P. VINCENT D'ANDRIA, PRESTRE.

XX. CETTE Année la Province de Bary, fit paroître quelques Fleurs Seraphiques d'une agreable odeur, aux hommes, comme aux Anges. Le premier est un Frere Laïc, appellé Baptiste de la Ritonda, Terre de la Calabre, qui au moment, qu'il fût attiré de Dieu, dans nostre sainte Religion entreprit une vie si austere, qu'il paroissoit un prodige. Comme il aimoit ardemment la solitude, il obtint des Superieurs, de pouvoir demeurer au Convent de Grottaglié, dans la caverne d'une petite valée, qui étoit de nôtre Clôture, ou presque toûjours en Oraison, il s'abstenoit de pain & de vin, & mangeoit des fruits, & des herbes cruës, une seule fois le jour, & encore bien sobrement, parce que quelquesfois les Carêmes, il se reduisoit à quarante féves, amolliées dans de l'eau. Ses autres austeritez étoient proportionnées à cette rigoureuse abstinence, puisque dans l'Hyver, où la terre est couverte de neiges, il

Ses effroyables austeritez de corps.

n'avoit qu'un habit, sans sandales, marchoit nuds pieds sur la glace, & comme s'il eust été de pierre ou de bronze, jamais il ne s'approchoit du feu. Il étoit si ennemi de la délicatesse, qu'il travailloit son corps avec un rude cilice, le disciplinoit jusqu'au sang, le diminuoit de forces, & le consumoit de veilles, en sorte que lorsqu'il vouloit lui accorder quelque repos, il dormoit un peu sur des planches nuës, avec un coussin de pierre ou de bois. Tant d'âpretez, qui pouvoient lui paroître trop ameres, & d'un trop mauvais goût à ses sens, toutes seules, étoient assaisonnées d'Oraison, & de contemplation des choses Divines, où il s'étoit consacré presque à toutes les heures. Il demeura quelque temps dans cette caverne du Convent de Grottaglié, jusqu'à ce que nôtre General de Montefiorê, lui donna permission de vivre solitaire, par tout où le conduiroit le Divin Esprit. Tant s'en faut qu'il se servist de cette licence, pour la liberté de sa chair, à dessein de lui accorder plus de plaisirs, au contraire il l'employa à s'animer davantage, à joindre à ses premieres austeritez de si cruelles macerations, que sans chercher ailleurs sa vie, il la trouvoit dans une affreuse solitude sur l'âpre montagne, qui est proche de la Ritonda, où les herbes sauvages, & les racines des arbres, lui fournissoient sa nourriture. Cette montagne lui servoit de demeure, la terre nuë de lit, & les rochers raisonnoient souvent des coups de disciplines, qu'il prenoit fort cruellement.

Avec la permission du General il vit en Hermite.

XXI. C'étoit dans ce desert, où Baptiste sans autre témoin, que la solitude, poussoit de sa bouche les soûpirs de sa penitence, y meditoit avec larmes la passion si lamentable de son Sauveur crucifié, y exhaloit du plus profond de son cœur les ardeurs de son amour pour Dieu, & y menoit une vie si pure, si Celeste, & si pleine de douceurs Divines, que les bestes, & les oyseaux venoient à lui, comme à leur ami: d'où vient que la reputation de sa sainteté, s'étendoit par tout le voisinage, & dans tous ses Bourgs. Plusieurs même recouroient à lui, pour obtenir de Dieu; par ses prieres, le secours de tous leurs besoins; d'autres pressez de quelques langueurs s'adressoient à lui tous les jours, comme à leur remede, & il les guerissoit par ses Oraisons, avec le signe de la Croix, dont il les benissoit. Nos Manuscrits en marquent plusieurs, dont la memoire pourtant, faute d'Ecrivains, est perie.

Dieu l'honore du don des Miracles.

XXII. Nous avons toutesfois beaucoup de preuves de sa sainteté auprés de Dieu: En voici quelques-unes. Il avoit coûtume de descendre tous les jours de sa montagne, & d'entendre la Messe, dans une Chapelle bâtie aux pieds du Mont, où il communioit d'une devotion merveilleuse. Un jour il n'y avoit point de petite Hostie, & le Prêtre lui ordonna, de remettre sa Communion au jour d'aprés. Il lui obeït: mais aussi-tost que le Prestre fut à la premiere oblation de l'Hostie, il en vit une petite, sur la Patene qu'il n'y avoit pas mise; il en fut étonné: comme il jugea bien pourtant, que cette merveille étoit toute de Dieu, qui vouloit, que F. Baptiste communiast ce jour-là, il consacra l'Hostie, & il la receut saintement de ses mains, comme il avoit accoûtumé.

XXIII. Le Seigneur Cesar Pescaro, Baron de Castellucio dans la Basilicate, a souvent témoigné, que le Seigneur Scipion son frere, qui étoit en Flandre au service d'Espagne, sous le Marquis de Vasto, donnoit beaucoup d'inquietude par son absence à Madame Laudamia de la Porte sa mere, qui craignoit extrémement qu'il ne fust mort à la guerre. Dans cette crainte extréme, elle fit venir chez elle F. Baptiste, & lui découvrit la peine où elle étoit de la perte de son Fils; il l'assura aussi-tost de ne rien apprehender pour ce Gentil-homme, parce qu'il étoit en vie, & qu'elle en auroit

Il predit plusieurs choses futures.

bien-tost des nouvelles : ce qui fut vrai, parce que quatre jours aprés, elle receut de ses Lettres, où il lui mandoit qu'il se portoit bien, par la grace de Dieu.

XXIV. Un jour il entra dans la maison du Seigneur Demetrius Cappucinadé, Baron de saint Martano, & il trouva justement, qu'on y avoit receu avis que le Seigneur Cesar, pere du Baron étoit mort en Flandre d'un coup de mousquet, qu'on lui avoit tiré à l'Armée ; ce qui affligeoit fort la famille. F. Baptiste fit son possible pour la consoler, & aprés qu'il eut prié Dieu, de lui reveler en quel état étoit ce Seigneur, il assura toute cette Maison affligée, qu'il vivoit, & que bien-tost on en recevroit des Lettres : ce qui arriva ; parce que trois jours aprés cette Prophetie de F. Baptiste, le pere écrivit à son fils le Baron Demetrius.

XXV. Lors qu'un jour il prioit sur sa montagne entre quelques arbres plus épais, un Bouvier y cherchoit un de ses bœufs égaré des autres : & comme il crut sottement, que F. Baptiste étoit une beste, il lui jetta de toute sa force une pierre, qui lui fit une si grande blessure à la teste, qu'à peine resta-t'il en vie : & ainsi le Demon, qui avoit risqué sa patience par cet accident, augmenta sans doute sa vertu, & ne fit pas perdre à son esprit, la moindre tranquillité.

XXVI. Aprés que F. Baptiste eut passé vingt ans, dans la solitude de cette Montagne, avec la loüange d'une sainte vie, consideré de tous par sa sainteté, il rendit son esprit à Dieu, dans un coin de son desert, & quatre jours aprés sa mort, on trouva son corps, qui exhaloit des odeurs fort douces ; afin que ceux qui ignoroient ses vertus, apprissent à leur faveur, & qu'il avoit vécu saintement, & qu'il étoit mort en Bienheureux.

Son corps aprés sa mort exhale des odeurs fort douces.

XXVII. La seconde Fleur de cette Province, qui parfuma cette année de ses bonnes odeurs, la terre, & le Ciel, est P. Vincent d'Andria Prestre, qui fut d'une si innocente vie, d'une si grande pureté d'ame, d'une si simple obeïssance, & d'une discipline reguliere si inviolable, qu'au commencement de sa conversion, dans son Noviciat même, P. Cosme de Martina Maître des Novices, qui lui avoit donné l'Habit, mourant alors, lui apparut souvent, quelques jours aprés : & comme il ne l'entendoit point parler, & qu'il ne lui découvroit pas le sujet de sa presence, il en avertit le Maître nouveau, qu'on lui avoit donné, & qui l'instruisit de ce qu'il feroit, lorsque P. Cosme deffunt lui apparoîtroit. Au moment donc qu'il le vit une autrefois, il lui demanda ce qu'il exigeoit de lui, & en quel état étoit son salut : P. Cosme rompit son silence, & lui dit, Qu'il étoit dans le Purgatoire, pour quelques legeres fautes, & principalement à cause, que lorsqu'il étoit Pere Maître, pour voir à quoi s'occupoient ses Novices dans leurs Offices, où les retenoit l'Obedience, il sortoit souvent du Chœur, & interrompoit trop frequemment ses Heures Canoniales : & qu'ainsi il le conjuroit, & son Pere Maître encore, de le délivrer de ses peines, par leurs prieres ; qu'on en avertist même toute la Famille, & qu'elle le soulageast de ses Oraisons. Ce qu'on fit avec beaucoup de pieté, & l'ame du deffunt fut délivrée du Purgatoire.

Vie & actions du P. Vincent d'Andria, Prêtre.

Un deffunt lui demande le secours de ses prieres.

XXVIII. P. Vincent joignit à ses premieres vertus, plusieurs jeûnes, beaucoup de fidelité au Chœur, une Oraison fort assiduë, une exacte moderation de sa langue, à qui il ne souffroit pas la moindre parole oyseuse, une profonde humilité d'esprit, une pauvreté extréme de toutes choses, & un zele merveilleux de l'observation Reguliere, qui sont les vertus des Parfaits : mais principalement il les accompagnoit d'une devotion extraordinaire à la Vierge sainte, qui le faisoit paroître aux occasions, un

homme tout Evangelique, & tout Seraphique. Avec tant de vertus, P. Vincent arriva jusqu'au terme d'une longue vie: & le Diable qui dresse des embuches aux plus justes, lors même qu'il épargne les plus criminels, parce qu'ils sont des siens, est enragé contre lui, qu'il soit si devot à la Vierge, & sous une figure visible, il s'efforce de lui persuader une fausseté, que Marie n'est pas plus noble, ni plus puissante que les autres Saints. Mais comme l'homme de Dieu detesta ce mensonge du Diable, qui lui paroissoit si odieux, il le tire furieusement de sa pauvre couche, & le traîne dans le Dortoir à demi mort, & presque sans mouvement. La Vierge alors, toute environnée de lumiere, lui apparut, chassa le Diable, consola son Serviteur, & l'assurant de la gloire du Ciel, elle lui promit, qu'au jour de son Annonciation, qui étoit proche, elle retourneroit auprés de lui, pour recevoir son ame, & la conduire avec elle dans le Paradis. Ce qui se trouva vray, parce que le même jour, il mourut au milieu des loüanges de la Vierge sainte, qu'il vit, & qui l'enleva dans l'Eternité.

A la mort il surmonta le Diable, & mourut dans le sein de la Vierge.

DU PERE CHERUBIN DES NOCI,

Predicateur.

LA troisiéme Fleur, de la Province de Bary, qui par ses vertus, remplit cette Année de bonnes odeurs, l'Ordre Seraphique, est P. Cherubin des Noci, Bourg de Bary, Predicateur fort considerable. Il suivit le conseil du Prophete, qui anime de bonne-heure l'homme au service de Dieu, *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Et à peine eut il quinze ans, âge où les hommes incertains de l'un ou de l'autre, se déterminent ordinairement au joug, ou du Monde, ou de Dieu, qu'au lieu de se soumettre à celui de la terre, il se captiva sous celui de Jesus-Christ, dans l'Ordre des Capucins, où l'on lui donna le nom de Cherubin, fort propre à des mœurs tout Angeliques. XXIX.

Thren. 3. chap.

Il fit un si bon apprentissage des vertus, sous un sage Maître de sa conduite, que d'abord, il deffendit à sa langue, toutes les paroles vaines, & inutiles, parce qu'il sçavoit cet avis, que Salomon donne aux hommes, *Ori tuo facito ostia, & seras, & verbis tuis facito stateram, & frenos ori tuo rectos, & attende, ne forte labaris lingua.* D'où vient qu'il fuyoit ordinairement les discours des Freres, & qu'il cherchoit la solitude, si amie de l'innocence; mais si pour ne pas paroître plus silencieux qu'un Areopagite, il étoit obligé à quelques entretiens, il se terminoient toûjours, à parler de la perfection de la Regle, des moyens de s'avancer à la vertu, de l'avantage des bonnes actions, & de la discipline Reguliere. De là venoit, que si quelqu'un l'interrogeoit des affaires Seculieres, & de ce qui se faisoit dans la Ville, ou dans le Monde il en recevoit la réponse d'un muët, parce qu'il sçavoit ce que disoit le Psalmiste, *Vt non loquatur os meum, opera hominum, propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras.* XXX.

Eccles. 28. chap.

Ses principales vertus.

Psal. 16.

Mais à cause que la garde de la langue est la source presque de toutes les vertus, puisqu'un Apôtre dit, *Qui non offendit in verbo, hic perfectus est vir*, elle causoit chez lui une Angelique pureté d'ame, une admirable candeur d'honnêteté, une exacte rigueur d'observation Reguliere, XXXI.

S. Iacq. 3. chap.

une continuelle mortification de ses sens, & principalement, une mort innocente de tous les plaisirs de bouche. D'où vient que pour moderer les delices du goust, il s'abstint plusieurs années, de viande, d'œufs, & de laittages, & ne mangea que des nourritures de Carême. Cette fidele garde de la langue, fit enfin naître chez lui tant de perfections, qu'à cause de ses grands merites, il fut souvent Provincial dans la Province de Bary: & comme il en fut envoyé dans celle de Paris, il la gouverna avec la loüange d'un Provincial, & bien prudent, & fort vertueux, puisque ne recherchant dans sa Charge, que la gloire de Dieu, & l'utilité de ses oüailles, qui doivent être accompagnées dans un bon Pasteur & de la voix, & de la doctrine, & principalement d'une sainte vie, il est étonnant, combien il excelloit en discours, en sciences, & en bons exemples; puisque conduit de cet esprit de l'Apôtre, qui dit, *Non enim audeo aliquid loqui eorum, quæ per me non efficit Christus, in obedientiam Gentium, verbo & factis*, il éclairoit de tant de vertus, les Freres qu'il gouvernoit, que comme il vouloit leur persuader le mepris de toutes choses, l'amour de la tres haute pauvreté, l'honnêteté de mœurs, la fidelité à l'Oraison, l'assiduité au Chœur, l'humilité, la patience, la mortification des sens, la composition Religieuse de tout le corps, & la suite de toutes les vertus, dont il les entretenoit fort souvent, il leur inspiroit ces perfections, moins par ses discours, que par ses exemples.

Il est fait Provincial de la Province de Paris.

Aux Rom. 15. chap.

XXXII. *Il abhorre la provision de toutes choses.*

Et pour en dire quelques-unes, il abhorroit si fort la provision des moindres choses, qu'il ne croyoit pas que les Freres pussent porter du pain, & du vin dans leurs voyages, à cause principalement, que cette provision de nourriture, lui paroissoit trop humaine. En effet il enseignoit, que la tres haute pauvreté des Freres Mineurs, en fait de nourriture, devoit être si libre de tous les soins des hommes, qu'elle ne considerast que la necessité presente, sans s'arrester à la future, qu'elle remettoit toute entiere à Dieu. C'est ainsi qu'il falloit, disoit-il, entendre ces paroles, que nôtre Pere S. François exposoit souvent à ses Freres, *Iacta super Dominum curam tuam, & ipse te enutriet:* & même celle de Jesus-Christ, dans S. Mathieu *Nolite ergo solliciti esse dicentes, quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur.* Il ne blâmoit pourtant pas en ceux, qui demeurent dans les Convens, la provision de pain, & de vin, pour deux ou trois jours, ni des fruits pour peu de temps, puisque le peu de temps, & l'utilité spirituelle de Mandians, lui servoient d'excuse: mais il enseignoit de parole, & d'exemple, qu'on devoit se priver dans les voyages, de tous ces alimens, dont nos Constitutions deffendent la prevoyance.

Psal. 54.

S. Matt. 6. chap.

XXXIII. *Dieu lui accorde un pain du Ciel, après sa priere.*

Dieu autorisa d'une merveille, cette Doctrine Evangelique de son Serviteur Cherubin, parce que lorsqu'il étoit Provincial de Bary, & qu'un jour il cheminoit, sans aucune nourriture, fort fatigué d'une longue traite, & sans que son Compagnon eut quoique ce fust, pour lui donner des forces, il s'appuia contre un arbre, y fit quelque priere à Dieu, & dit à son Compagnon; Allez viste sur la Montagne prochaine, & apportez le pain que vous y trouverez. Il y courut, & il y rencontra un pain blanc, & tout chaud, comme s'il sortoit du four, qu'il apporta au P. Cherubin, qui lui en donna la moitié: & ils en furent si bien rassasiez tous deux, qu'ils eurent des forces, pour achever leur voyage.

XXXIV. *Il anime les Freres à la pratique de la pauvreté.*

A cause qu'il persuadoit souvent à ses Freres, la tres-haute Pauvreté des choses, comme la perle plus pretieuse de l'Ordre, il leur enseignoit dans ses discours, de quelle meilleure sorte, ils y seroient fermes, par ce solide raisonnement; qu'il est vray que le nom de Pauvreté, est quelque chose de grand, & de merveilleux; on ne peut rien de plus glorieux, si pourtant

elle est tres-haute, & fort vraye; mais il faut prendre garde principalement, qu'on n'y suppose de l'airain, ou du plomb, pour de l'or, & qu'au lieu d'une veritable pauvreté, on ne represente que son phantôme. L'on doit donc considerer attentivement, qu'il y a deux pauvretez dans les choses; l'une s'appelle pauvreté de Vœu, qui nous obligeant par engagement de nôtre Regle, à leur disette, nous rend souvent pauvres d'effet, & non pas d'esprit. Si elle est la seule dominante de nôtre ame, & si elle nous contraint de sorte à l'indigence des choses, qu'elle nous fasse gemir sous ses rigueurs, & qu'elle nous exerce plûtost par la patience, que par un desir de vertu, l'on n'en doit pas faire grande estime; parce que quoi qu'elle ne soit pas méprisable absolument, à cause qu'elle n'écarte pas entierement nôtre esprit de la vertu, elle est pourtant bien éloignée de ses perfections, & elle en est plûtost l'ombre, que la verité.

L'autre est une Pauvreté d'affection, & d'esprit, qui embrasse la disette des choses, avec tant de contentement, qu'elle lui tient lieu des richesses, & des delices, & qu'elle en reçoit tant de joye, qu'elle croit un plaisir extrême, de manquer des choses, pour l'amour de Dieu : & cette pauvreté, est celle à qui JESUS-CHRIST promet la Beatitude, dans son Evangile, & que nôtre Pere S. François, nous recommande fort dans sa Regle, par ces paroles, *Hæc est illa celsitudo altissimæ paupertatis, quæ vos charissimos fratres meos hæredes, & Reges Regni Cælorum instituit, cui dilectissimi fratres, totaliter inhærentes, nihil aliud, pro nomine Domini nostri Iesu Christi, in perpetuum sub cælo habere velitis.* Cette pauvreté doit donc être estimée la vraye, qui produit la joye dans l'esprit, avec la patience, & qui au lieu de nous rendre tristes, & gemissans, nous fait joyeux, & agreables, dans la disette de toutes choses. XXXV. *Reg. 6. ch.*

C'est celle-ci, que P. Cherubin recommandoit si fort à ses Freres, qu'un d'eux lui demandant un jour, avec quelle vertu il pourroit plûtost obtenir la grace de Dieu, il lui répondit promptement; c'est par la pauvreté, mon Fils. En effet puisqu'aprés avoir arraché de l'ame, les desirs de toutes les choses, elle nous établit les Imitateurs de JESUS-CHRIST, & ses copies les mieux achevées? Que pourroit-on se persuader de plus auguste, & de plus propre à meriter les faveurs de Dieu? XXXVI. On obtient la grace de Dieu, avec la pauvreté.

Mais parce que les paroles d'un bon Pasteur ont plus de force, pour persuader des esprits, lorsqu'elles sont accompagnées de ses œuvres, il fut un si grand sectateur de pauvreté, que pour ce qui touchoit le culte de son corps, il rejettoit toûjours les habits doubles, & nouveaux, & se contentoit d'un seul, & encore fort usé, de sandales, de mutandes, de cordes, presqu'en morceaux, & de mouchoirs tout en pieces : & même d'un esprit vuide de tout, pour être plus plein de Dieu, il vuidoit sa chambre, de tout ce qui n'étoit point necessaire, ou à son repos, ou à ses emplois. XXXVII.

Il étoit si diligent au Chœur, & aux divins Offices, que ne l'en exemptoit jamais, ou la fatigue de ses voyages, ou l'administration de sa Charge, de jour, & de nuit: mais avec quelle attention d'esprit, & quelle devotion, il s'y occupoit aux loüanges Divines, Dieu le témoigna lui-même, par cét exemple. Un jour il étoit allé du Convent d'Andria à la Ville, pour quelques affaires de sa Province, & lors qu'aprés les avoir achevées, il voulut retourner au Convent, la neige tomboit si grosse, qu'il fut contraint de se mettre à couvert, au logis d'une Dame de pieté, nommée Minerva, où se retirant dans une chambre avec son Compagnon, il chanta Vespres, avec tant de sentiment des choses Divines, & des loüanges si frequentes de JESUS-CHRIST, qu'en sortant peu aprés, il la laissa XXXVIII. Chantant les loüanges de Dieu, dans une chambre, il la remplit de bonnes odeurs.

remplie d'une odeur si douce, que cette Dame, avec sa fille Honoreta, en furent si charmées, qu'elles baiserent tout le plancher, où il avoit marché, & loüerent Dieu en son serviteur Cherubin.

XXXIX. Sa devotion n'étoit pas moindre au S. Sacrifice de la Messe, où les Thresors des bontez de Dieu, nous sont offerts si abondamment, & lors qu'il la celebroit, il y étoit quelquesfois si ravi, par les ardentes saillies, de la charité Divine, qu'il sembloit élevé, de corps & d'esprit en Dieu.

XL. L'Oraison mentale, où il avoit coûtume de s'occuper, & de jour, & de nuit, lorsque ses affaires ne l'en separoient pas, lui menageoit ces ravissemens: & à cause qu'elle l'embrazoit d'amour à tout moment, il parvint à cette suprême contemplation des choses Divines, qu'il y perdoit quelquesfois jusqu'au sentiment.

XLI. Enfin aprés s'être fait un exemplaire achevé de toutes les vertus, & s'être embrazé l'ame des ardeurs de la charité de JESUS-CHRIST, en sorte qu'il n'avoit dans l'esprit, que la gloire du Nom de Dieu, & le salut de l'ame des hommes, il n'est pas étonnant, s'il prêchoit les Peuples avec tant de zele, de les gagner à son Dieu, qu'il avoit une force secrete de les attirer aux larmes de la Penitence, & à l'amour des Vertus. Il devoit prêcher le Carême, au Bourg d'Acquaviva, & lorsque ces Habitans se disposoient à passer le Carnaval en jeux, en sottises, en representations de Mascarades, il invectiva dans des discours publics, avec tant de force, contre ces criminelles Bacchanalles, que ce Peuple les quitta, & vint entendre prêcher l'Evangile. Dans le même Bourg, il prêcha contre les Enchanteurs, & les Magiciens, & à la sortie de chaire, on lui apporta tant de Livres de Malefices, & de Magie, avec leurs instrumens, qu'il en emplit un coffre, pour le consacrer au feu.

Il prêchoit avec un grand zele, la parole de Dieu.

XLII. Il prêchoit un Carême à Casal-Nuovo de la Province d'Ottrante, & un jour il entra dans l'Eglise, par l'artifice du Diable, tant d'hirondelles, qui y firent un si grand bruit, par leur mauvais chant, qu'elles empêcherent ses Auditeurs d'écouter son discours. L'Homme de Dieu s'arresta un peu, & anima son Auditoire, à prononcer deux fois le Nom de JESUS: à peine ce Peuple eut proferé ce Nom adorable, que ces Oiseaux sortirent de l'Eglise, où l'on ne les vit plus.

Il chasse des hirondelles de l'Eglise, avec le Nom de JESUS.

XLIII. Un autre Carême, qu'il prêchoit à Andria, & que le troisiéme Dimanche, il exageroit les paroles de l'Evangile, *Erat Iesus ejiciens dæmonium, & illud erat mutum*, il prit d'une main le Crucifix, qui étoit à côté de sa chaire, il en attaqua les Demons, qui affligeoient la Ville, & les en chassa au Nom, & par la puissance de JESUS-CHRIST. Ils obeïrent, quoique rebelles, à ses paroles, & s'en fuïrent dans un Monastere de Religieuses, où ils les tourmenterent fort cruellement. Ce qu'apprenant P. Cherubin, il leur ordonna de dire les Litanies de la Vierge, & leur Convent fut délivré des Demons.

Il écarte les Diables de la Ville, & d'un Monastere.

XLIV. Il brûloit d'une soif si ardente du salut des ames, que lors qu'il le falloit, il prêchoit deux ou trois fois le jour, & il n'y épargnoit, ni travaux, ni fatigues, ni incommoditez de corps. Lorsqu'il faisoit l'Oraison des quarante heures, dans quelque Eglise que ce fust, il n'en laissoit presque pas couler une seule, sans prêcher les Peuples, & à peine en sortoit-il en vie. Le Demon qui en enrageoit, découvrit fort triste, par ses menaces, combien dans ses discours, il s'étoit chargé de dépoüilles de plusieurs ames des pecheurs: lors qu'aprés s'être employé fortement, tout le Carême à convertir ses Auditeurs, il approchoit du terme de ses Predications, & le Demon, qui ne souffroit qu'à regret, la perte de tant d'ames, qu'il lui avoit ravies,

ravies, vint sous la forme d'un homme de guerre au logis, où il demeuroit, frappe à sa porte : & son Compagnon, qui ne sçavoit pas que ce fust le Diable, le conduit parler à lui dans sa chambre, où il étudioit. Lorsque le Demon fut en sa presence, il lui dit; Pourquoi, Cherubin, travaillez-vous contre moi? ne devez-vous pas être content de m'avoir enlevé la plus grande partie de la ville, de dessous mon autorité, avec tant de violence? faut-il encore, que vous vous efforciez de me ravir le reste par vôtre Oraison de quarante heures? est-ce là une action d'honneste homme? je n'endureray jamais cette injure, & je m'en vengerai. Comme le Demon s'emportoit dans de plus grandes menaces, l'Homme de Dieu fit un signe de Croix, & obligea le Diable à la fuite, avec des paroles égalles aux siennes, qui le contraignirent de se retirer, aprés avoir empesté la chambre, d'une horrible odeur de soulfre.

Il éloigne le Diable de lui par un signe de Croix.

XLV.

Jamais P. Cherubin ne montoit en Chaire, qu'aprés une longue Oraison, où tout transporté en Dieu, il étoit quelquefois élevé de corps en l'air, de plusieurs coudées: ce qui parut visiblement, lorsqu'il prêchoit à Triggiano, de l'Archevêché de Bary, sujet à la Marquise de Pappacoda: la veille de son Sermon, il se mit en Oraison la nuit, où il fut vû par un Prêtre, son hôte qui le logeoit, & le regardoit par une fente de lambris, élevé de terre, la hauteur d'un bras. Quelquefois encor il predisoit les choses futures, comme il fit à Salvé, Terre d'Ottranto, où dans le temps d'une crainte d'une grande chereté, il prophetisa dans son discours au peuple, que l'année seroit fort abondante de toutes choses: ce qui arriva, parce qu'à trois jours de là, plusieurs navires, chargez de bled, arriverent de Sicile, qui justifierent sa Prophetie.

XLVI.

P. Cherubin fait quelques Miracles.

P. Cherubin fit aussi quelques Miracles que voicy. Une femme qui l'avoit veu élevé de terre, lorsqu'il levoit la sainte Hostie à la Messe, étoit si persuadée de sa sainteté, qu'ayant un fils fort tourmenté des écroüelles, qui lui avoient fait plusieurs playes dans la gorge, elle prit secretement quelques files du bas de son habit, qu'elle appliqua sur la gorge du malade, dont il guerit bientost sans autre remede.

XLVII.

Lorsque dans un temps de grande cherté, il cheminoit dans le Territoire d'Ottranto, il rencontra une pauvre femme, qui venoit d'un bois, où plusieurs jours elle s'étoit nourrie de gland, dont elle emportoit chez elle une bonne quantité; il en eut pitié, & demanda à son Compagnon, s'il n'avoit rien dans la poche de son manteau, dont il put soulager la misere de cette pauvre femme: il lui répondit, qu'il n'y avoit rien; Cherchez-y, lui repartit-il, & vous y trouverez quelque chose; mais lui qui n'y avoit mis quoique ce fust, y regarda, pour obeïr à son Superieur, & il y rencontra deux oranges: d'où il reconnut, que comme personne ne les avoit apportées, elles étoient un present, que la Providence de Dieu accordoit, à la priere de son Serviteur Cherubin, pour en soulager une miserable affligée.

XLVIII.

Aprés que toutes ces merveilles, eurent acquis au P. Cherubin, dans l'esprit des Freres, & des Seculiers tant de reputation de sainteté, que tous l'estimoient un Saint, il sembloit n'avoir plus besoin que de la couronne de la Gloire, qui est deuë à la justice des bonnes actions d'un homme vertueux: & Dieu, qui le recompense quand il lui plaist, voulut l'accorder à celui, qui travailloit si diligemment dans sa vigne, & non pas à un lâche, & un paresseux. Lors, en effet, qu'il eut achevé son Carême, qu'il prêchoit à Aquaviva, & qu'il eut terminé l'Oraison des quarante heures, avec les larmes & la penitence de ses Auditeurs, à peine eut-il fait son dernier discours, qu'il tomba malade, de sa der-

Il predit sa mort à ses amis.

niere maladie ; elle ne lui fut pas nouvelle, parce que trois jours auparavant, il avoit predit sa prochaine mort, à un Prêtre de Putignano, qui lui avoit écrit, qu'il avoit à lui dire quelque chose, & à qui l'Homme de Dieu répondit ; Si vous voulez me consulter sur quelque affaire, venez me trouver au plûtost, parce que si vous differez davantage, un jour est proche, qui brisera nos entretiens.

XLIX. Sa maladie croissoit de maniere, de moment en moment, que les Medecins desesperoient de sa vie ; & le jour de Pâques, afin que le malade fut au devant de son Seigneur, & non pas que Dieu vint trouver le malade, il demanda d'être porté dans l'Eglise, où aprés avoir receu le Corps adorable de Jesus-Christ, comme Viatique, il exhorta les Freres presens, à l'amour de Dieu, à l'observation de leur Regle, & à toutes les vertus. Tous pleuroient la mort de leur aimable Pere, qui sçachant bien son heure derniere leur donna sa Benediction, comme leur Provincial, & reünissant en Dieu toutes les forces de son esprit, & de son cœur, il ne pensa plus, & n'aspira plus qu'à l'Eternité. A peine sceut-on dans la ville, que sa santé étoit desesperée, que tout le peuple le vint voir en foule ; & tous s'efforcent de recevoir sa benediction avant son deceds ; Mais à cause que cette grande foule, faisoit trop de tumulte, le Gardien fit en sorte, que le peuple ne verroit, que deux à deux le mourant, & alors les benissant, avec beaucoup de larmes, au Nom de Jesus-Christ, il les animoit tous à la concorde, & à leur amour mutuelle. La Marquize même d'Aquaviva, qui avoit beaucoup de veneration pour lui, & qui craignoit qu'aprés sa mort, on ne portast son corps ailleurs, fit placer des Gardes sur toutes les avenuës : d'où l'on voit clairement, quelle estime cette Dame avoit de sa grande sainteté.

L. *Jesus-Christ lui apparoist en mourant.* Il y avoit huit jours, qu'il étoit malade avec un bon sens, lorsqu'étant proche de sa mort, il vit venir à lui Jesus-Christ, tout environné de lumieres, qui lui dit ; Cherubin, venez maintenant avec moi : & il lui répondit aussitost ; Je vous suys librement, mon Jesus. C'est ainsi que mourut P. Cherubin en la compagnie de Jesus-Christ.

LI. Aussitost qu'on eut appris dans la Ville, qu'il étoit mort, on vit fondre au Convent une foule si grande de peuple, qu'elle n'y trouvoit pas de place, & en même temps, il y eut dispute entre la Marquise d'Aquaviva, & les Freres ; elle vouloit avec les Habitans, qu'on déposast le corps dans la Parroisse, & ils desiroient que les os de leur Pere, ne reposassent pas ailleurs que dans leur Eglise ; la difficulté se termina de maniere, par un commun consentement, que les Freres avec tout le Clergé accompagneroient le corps du Deffunt, à l'Eglise principale du Bourg, & qu'aprés que le Clergé auroit fait sur lui les Ceremonies ordinaires, les Freres l'iroient enterrer dans leur Eglise. Aprés ce juste accommodement, on prepare les Funerailles du Deffunt, & on les celebre avec tant de pompe de lumieres, & une si grande multitude de peuples, qui imploroient son secours, qu'on eust dit, que c'étoit plûtost un triomphe, qu'un enterrement, & que c'étoit moins le corps d'un homme mort, qu'une pretieuse Relique, qu'on portoit dans l'Eglise avec ceremonie. Lorsque le cercueil, & le corps eurent été deposez dans l'Eglise, tandis que le Clergé lui rend les devoirs funebres, le peuple ne put être empêché, ni par force, ni par addresse, de se jetter sur le corps avec empressement, de coupper son habit, de tirer les cheveux de sa tête, & d'arracher ses ongles : ils baisoient même alors ses mains, & ses pieds, & le proclamant Bien-heureux, ils lui rendoient toutes leurs venerations.

Lorsque les Ceremonies funebres furent achevées, on rendit le Corps aux Freres, & le nombre des peuples des Bourgs voisins, qui accouroient de tous côtez, pour le voir étoit si prodigieux, qu'on fut contraint de le garder quatre jours, pour contenter leur pieté, & alors il exhaloit des odeurs fort douces. On admiroit même sa chair, & toutes ses parties si molles, & si maniables, qu'elles sembloient être moins celles d'un homme mort, que d'un vivant qui se reposoit. Enfin l'on l'enterra au coin du grand Autel, enfermé dans un cercueil de bois. LII.

Nous ne devons pas obmettre ici, que peu de temps aprés sa mort, une femme du même Bourg, appellée Pasca, fort tourmentée des douleurs de l'enfantement, ne pouvoit accoucher: & aussitost qu'elle eut mis à son col, un morceau d'habit du P. Cherubin, elle enfanta un fils fort heureusement. Il fit d'autres Miracles, dont il ne nous reste que la renommée. LIII. *Aprés sa mort il brille par quelques Miracles.*

Mais disons qu'Ennius Calvus habitan d'Aquaviva, qui portoit grand respect au Pere Cherubin, avoit une extrême envie de le voir, quelques mois aprés sa sepulture: & lorsqu'un Frere lui eut ménagé cette faveur, il sentit sortir de son corps, une odeur si agreable, qu'elle le confirma dans la pensée qu'il avoit de sa sainteté; parce que celui, qui comme une Fleur du Printemps, avoit parfumé le Jardin de la Province de Bary, des odeurs de ses Vertus, n'avoit pas de sorte éprouvé l'Hyver de la mort, qu'elles fussent dissipées dans la perte de sa vie: au contraire une nouvelle odeur, de Gloire Celeste, y donna du rehaussement, qui témoignoit bien que son ame étoit fort odoriferante, en la presence de Dieu. dans l'Eternité. LIV.

DE F. SAMUEL DE SAINT ANTIME, LAIC.

DU PERE GABRIEL DE MAJORQUE,

Et du Pere Vincent de Salodeccio, Prêtres.

LA Province de Naples fait éclore son Lys cette Année, & ce fut F. Samuel de S. Antime, Laïc. Lorsqu'il étoit encore dans le sein de sa mere, un Ange sous la forme d'un Pauvre, qui lui demanda l'aumône chez elle, lui dit aprés l'avoir receuë de sa charité, qu'elle eust bien soin de l'enfant qu'elle portoit dans son ventre, parce qu'il seroit quelque jour un bon serviteur de Dieu. A peine fut-il effectivement au Monde, qu'il apprit à jeûner les Samedis, à l'honneur de la sainte Vierge, parce que les autres jours il tettoit souvent, le Samedy, il ne tettoit qu'une fois le jour, environ à midy, & il observa ce jeûne au pain, & à l'eau tout le temps de sa vie. Comme sa mere l'élevoit fort saintement, il apprit d'elle à dire tous les jours son Chapellet: & un jour qu'il le recitoit, & que le chariot qu'il conduisoit se renversa par malheur, il tomba avec lui, dans une fosse fort profonde: mais la Vierge sainte, sous la figure d'une belle femme lui apparut, & le soûtint dans sa cheute si heureusement, qu'il ne fut pas blessé. Il entra Vierge aux Capucins, où il joignit à sa virginité tant de vertus, qu'il n'avoit presque point d'égal en silence, humilité, patience, obedience, pauvreté, candeur d'ame, simplicité, & oraison d'esprit. Il orna de sorte son ame de toutes ces vertus, qu'il s'acquit auprés des Fre- LV. *Il est orné de plusieurs vertus*

res, & des Seculiers, la reputation d'un homme fort vertueux, & il mourut à Pontecorvi du tonnerre, qui brûla son seul habit, sans lui faire de playe. L'on enterra son corps proche l'Eglise, & deux ans aprés sa sepulture, on le trouva tout entier, & sans pourriture. Les Freres alors avec beaucoup de respect, le mirent dans leur sepulchre.

LVI. Aprés sa mort il fait des Miracles.

Aussitost qu'on le sceut dans la ville, plusieurs malades vinrent à son monument, y implorerent son secours auprés de Dieu, & y furent gueris de leur maladie: & particulierement une femme du voisinage, d'une fiévre quarte, qui la travailloit, depuis bien du temps. Un autre touché de ce Miracle, qu'une grosse fiévre obligea de venir à son sepulchre, y implorer du secours, y trouva son soulagement. Un enfant aussi fort tourmenté d'une hergne, y fut soulagé. Comme une femme, qui souffroit quelques douleurs de corps, aprés s'être frottée d'une liqueur qui sortoit de ce tombeau, en fut toute delivrée.

LVII.

F. Barthelemy de Benevent Laïc, étoit en danger de mort, au Convent de Pontecorvi, par la violence d'une fiévre qui le consumoit: & à peine eut-il invoqué F. Samuël à son secours, & promis de visiter son sepulchre, que sa fiévre diminua, & peu aprés fut gueri. Ce même Frere eut une si grande douleur de tête, au Convent de Sessa, qu'elle le reduisit presque à la folie; il regarda alors par la fenêtre du côté de Pontecorvi, & demandant à Dieu quelque soulagement, par les merites de F. Samuël, il fut tout gueri. Et un de nos Prêtres fort pressé d'une tentation furieuse, baisa une partie de l'habit de F. Samuël, & il en fut delivré. Enfin l'an 1604. douze ans aprés sa mort, on ouvrit son sepulchre, & on y admira son corps, & son habit, aussi entiers, que s'ils n'y étoient que depuis trois jours.

LVIII. Vie & actions du P. Gabriel de Majorque.

P. Gabriel Prêtre, de la Province de Catalogne, naquit à Majorque, la plus grande Isle des Baleares, jointes à l'Espagne Terragonoise, occupées autrefois par les Mores, mais depuis 1230 ans, reduites à l'obeïssance du Siege Apostolique, par Jacques Roi d'Arragon, qui en chassa les Infideles. Ce saint Religieux pouvoit se glorifier avec Isaïe, qui disoit de lui-même, ***Audite Insulæ, & attendite Populi de longe, Dominus ab utero vocavit me;*** parce que ses parens étans sans enfans, firent vœu à Dieu, que s'il leur accordoit un fils, ils le consacreroient à saint François, qui leur impetra Gabriël: & à peine eut-il sept ans, que pour s'acquitter de leur promesse, ils le lui offrirent dans un Convent des Conventuels, où il servit Dieu, avec tout ce qu'on peut de pureté d'ame, & de simplicité, jusqu'à ce que ces Peres étans bannis de l'Isle, & de l'Espagne, il entendit le bruit, que faisoit par toute l'Italie, la Réforme nouvelle des Capucins. Embrazé donc du zele d'une Observation plus étroite de Regle, il vint à Génes prendre l'Habit de Novice, où il fit briller tant de vertus, qu'il surpassoit tous les autres en obeïssance, humilité, patience, oraison, & principalement en pureté, & en innocence de vie. Tandis qu'il éclattoit du lustre de tant de perfections, dans cette Province-là, & qu'on jetta les fondemens de celle de Catalogne, il fut choisi singulierement entre les plus Illustres de ceux, qui sçavoient mieux la Langue Espagnole, pour éclairer les commencemens de cette Province, par les splendeurs de ses merites, & il fut envoyé à Barcelone, où il commença de faire paroître tant de vertus, d'abstinences, de macerations, d'austeritez, tant de conduite de mœurs, tant de mortifications des sens, & tant d'autres perfections, qui ornent l'homme Evangelique, & qui tournent à l'édification, & à l'utilité des autres, que tous le regardoient comme un modele de vertu. D'où vient que pour se montrer un parfait Obser-

Ses principales vertus.

vateur de la pureté, il étoit si honnête dans ses mœurs, qu'il representoit dans ses yeux, & dans ses paroles, la plus parfaite virginité.

Aprés que P. Gabriël, eut brillé quelques années, par cét éclat de vertus, dans la Province de Catalogne, Dieu lui revela dans son oraison, qu'il acheveroit bientost le cours de sa vie: & il en avertit son Gardien, lorsqu'ils alloient à Solsona, lui disant; Le sepulchre des Freres de Solsona, est ordinairement plein d'eau, en sorte qu'ils sont plûtost noyez qu'enterrez; ordonnez donc, mon Pere, qu'ils y soient plus proprement, & qu'on vuide ces eaux croupies, de leur sepulture, puisque mon corps y doit être bientost enseveli. Lorsqu'ils furent arrivez à Solsona, il dit presque la même chose à un de ses amis. Enfin à peine fut-il deux mois dans ce Convent, que surpris d'une squinancie, il rendit son esprit à Dieu, avec la reputation d'une parfaite sainteté. LIX.

Aussitost que P. Gabriël fut mort, il commença d'éclater par tant de Miracles, qu'ils servirent de preuves bien sensibles de son eminente vertu. Lors effectivement qu'on mit son corps dans son sepulchre, on trouva l'eau élevée environ d'un pied & demi, & dix ou douze ans aprés, on ouvrit ce sepulchre, & on y admira son corps tout entier avec son habit, qui flottoit sur l'eau, en sorte qu'avec une perche, l'on l'agitoit comme on vouloit. Toute la Ville, tout le Clergé, tous les Magistrats vinrent admirer cette merveille, un corps enseveli depuis dix ans au milieu des eaux, sans pourriture, comme s'il étoit déja incorruptible: & ce qui augmentoit leur étonnement, l'eau n'étoit ni puante, ni trouble, ni corrompuë: au contraire elle paroissoit fort claire, & d'une odeur bien agreable. LX.

Aprés sa mort il fait plusieurs Miracles.

Mais ce ne fut pas assez, pour prouver la sainteté du P. Gabriël: en effet plusieurs touchez de ce Miracle, prirent de cette eau de son sepulchre, l'appliquerent à quantité de differentes maladies, dont ils éprouverent diverses guerisons. En voici des exemples. Pierre Paul, fils d'Agnes Barbe Paralytique, but un peu de cette eau, & il fut gueri. Un de ses autres fils nommé Gaspard étoit muët, & aprés que sa mere l'eut recommandé fort instamment aux merites du Pere Gabriel, il commença par prononcer le nom de JESUS, & peu à peu il parla fort distinctement. La même n'avoit plus de lait, dont elle pust nourrir Melchior son fils, & lorsqu'elle eut visité le sepulchre du P. Gabriël, & bû de son eau, neuf jours durant, elle eut du lait, & son petit en receut la nourriture. Elle même avoit une grosse fiévre, & buvant tant soit peu de cette eau, elle en fut delivrée: comme un Avocat de Solsona, d'une furieuse colique: & une Vierge de soixante ans, appellée Catherine Castellara, d'une grande douleur de tête: Hierôme aussi fils de Pierre Gindorés, d'une fiévre fort dangereuse. LXI.

Enfin l'on appendit au sepulchre du P. Gabriel un Tableau, où l'on lisoit ce qui suit: *Un honnête homme, accablé sous la furie de ses ennemis, sans esperance de pouvoir humainement échapper de leurs mains, recourut au secours de la Vierge, des Anges, & du P. Gabriël, & tous lui apparoissans, le delivrerent de leurs fureurs, d'une maniere merveilleuse: & en reconnoissance d'un si grand bienfait receu, il a offert cette Peinture.* Outre ces Miracles susdits, il en fit d'autres, qu'on pouvoit voir alors sur plusieurs Tableaux, appendus à son sepulchre. LXII.

La Province de la Marque est éclairée cette Année de deux Lumieres toutes brillantes en perfection, & sainteté de vie, & sont P. Vincent de Salodeccio, & P. Barthelemy de Cesene, qui comme deux Flambeaux ardens, ou comme deux Chandeliers d'or, éclatans en la presence LXIII.

Vie & actions du P. Vincent de Salodeccio.

de Dieu, illuminent tout le Temple Myſtique de la Religion Seraphique. Le premier eſt P. Vincent de Salodeccio, Terre du voiſinage de Rimini, du côté d'Urbin, Prêtre, qui lorſqu'il étoit encore dans le Monde, menoit moins une vie Seculiere, qu'une Religieuſe, qui faiſoit eſperer à ceux qui le connoiſſoient, qu'il arriveroit un jour aux plus hautes perfections. Comme il tenoit boutique de Cordonnier à Jeſi, il preſcrivoit à tous ſes ouvriers, de ne point murmurer les uns contre les autres, de s'abſtenir de paroles médiſantes, de querelles, de ſalletez, & de ne jamais blaſphemer les noms de Dieu, & de ſes Saints: & ſi quelqu'un d'eux ne ſe corrigeoit pas, aprés avoir été averti une fois ou deux, il le chaſſoit de ſa boutique, comme indigne de demeurer avec lui. Il reprenoit ceux qui diſoient des ſottiſes, & n'avoit point de plus grande joye, que de parler de Dieu. Il étoit auſſi fort deſintereſſé dans ſon travail, & il recevoit toûjours moins, qu'on ne lui devoit, pour paroître plus dégagé d'intereſt. Il frequentoit les Egliſes, les Predications, les Oraiſons, & les autres Exercices Spirituels, dont il ſe ſervit, comme de voyes plus ſeures, pour entrer dans nôtre Ordre, où il prit l'Habit âgé de vingt-huit ans.

LXIV. *Ses principales vertus.*

Auſſitoſt qu'il en fut revêtu, il embellit ſa vie paſſée de tant de vertus Evangeliques, qu'il parut tout merveilleux, & comme un prodige de la ſainteté Religieuſe. Son abſtinence de chair, & de vin tous les jours, ſes jeûnes frequens au pain, & à l'eau, ſes rudes diſciplines, dont il déchiroit ſon corps juſqu'au ſang, ſon ſommeil ſur des planches nuës, ſon cercle de fer, dont les pointes aiguës lui perçoient la chair. Ses longues veilles de la nuit, & d'autres ſemblables mortifications du corps, lui étoient ſi peu conſiderables, & lui paroiſſoient des choſes ſi legeres, qu'il ſe pouvoit dire fait, pour ſe martyriſer, & pour faire de ſa chair une boucherie. Il s'attachoit ſi fort aux vertus de l'eſprit, que celles qui déplaiſent quelquesfois aux autres, lui étoient toûjours agreables: en ſorte que le joug de la Religion, qui a coûtume de dégoûter les moins experimentez, & les plus negligens, lui donnoit du contentement. C'étoit un effet merveilleux de ſon Oraiſon frequente, à qui il conſacroit pluſieurs heures le jour, & la nuit, comme à la ſource de tous les biens, & à une fondriere Celeſte de toutes les perfections, qui tant plus ſera-elle pure, ordinaire, & fervente, tant plus embellira-elle l'ame de toutes les vertus, dont l'homme Religieux peut faire ſon principal ornement; puiſqu'il eſt impoſſible, comme dit S. Chryſoſtome, que Dieu n'exauce ceux, qui d'une grande pureté de cœur, & d'une affection deſintereſſée, lui demandent l'humilité, la manſuetude, la douceur, & ces autres qualitez d'ame, qu'ils ſont plus ravis de communiquer aux autres, que nous ne ſommes deſireux de les acquerir pour nous.

LXV. *Dieu approuvoit ſa charité.*

Un des principaux effets de ſes Oraiſons plus ferventes, & plus ordinaires, étoit ſon amour envers les malades, dont il prenoit ſoin avec tant d'affection de mere, qu'aprés en avoir aſſiſté quelques-uns, il merita que la Vierge ſainte, & nôtre Pere S. François lui apparuſſent, qui loüerent fort les ſervices, qu'il avoit rendus aux malades, l'animerent à leur concontinuer ſes ſecours, & embrazerent ſon zele à leur être toûjours charitable, comme à prier continuellement pour les Ames du Purgatoire, afin qu'auſſitoſt qu'elles ſeroient délivrées de leurs peines, & qu'elles joüiroient de la Gloire, elles lui fuſſent obligées de leur éternelle felicité, lui diſant, que c'étoit un œuvre de charité, fort agreable à Dieu.

LXVI. P. Vincent fut envoyé en France, où il demeura long-temps, & même il fut Gardien de Paris, & Definiteur de cette Province. Son gouver-

nement y plût fort à tous, parce qu'il étoit doux, civil, accostable dans ses paroles, & montroit toûjours une certaine joye spirituelle, qui edifioit extrémement ceux, qui le consideroient. Aussi-tost que la peste parut de son temps à Paris, il s'y consacra genereusement au service des Pestiferez; il eut même la peste avec eux, & elle lui laissa une playe, qui coula toûjours depuis jusqu'à sa mort, & qu'il souffrit genereusement.

LXVII. Le Diable le tourmente sous diverses formes.

Tandis que P. Vincent s'occupoit tout d'esprit à tant de vertus, le Diable qui en enrageoit, dressa contre lui toutes ses machines, en sorte qu'afin de jetter son homme jusques dans la folie, & le détourner de la vertu, lorsqu'il demeure au Convent de Jesi, il tâche, par des representations de bestes differentes, par des asnes qui brayoient, & par d'horribles bruits dans sa chambre, d'interrompre son sommeil toutes les nuits: mais P. Vincent dissipoit par l'Oraison tous ces monstres d'Enfer, & rendoit inutils tous les efforts des Demons, en sorte qu'aprés avoir remporté des glorieux triomphes sur ses ennemis, éprouvé par la patience de leurs attaques, il tomba malade au Convent de Civita-Nuova, où toûjours en Oraison, quoique toûjours souffrant, il acheva hereusement le cours de sa vie; & alors on vit ce qu'on n'avoit jamais vû, ce cercle de fer, dont il ceignoit ses reins, pour instruire ceux qui le virent, qu'il avoit surmonté sa chair, avec les Demons.

VIE ET ACTIONS

DU P. BARTHELEMY DE CESENE, DIT L'HERMITE, PRESTRE:

Des Vertus du P. Barthelemy, de son Austerité, & des Travaux que lui faisoient souffrir les Demons.

LXVIII.

PERE Barthelemy de Cesene, Prêtre, different de celui, dont nous avons ailleurs écrit la sainte vie, fut si celebre en vertus, qu'il doit tenir rang entre les plus illustres de la Province de la Marque. Il étoit de la Noble Maison des Caccia Guerra, Comtes de Roversano: & comme il flottoit encore au milieu des ondes agitées du Monde, il pensa y faire naufrage dés la fleur de sa jeunesse, & même parce qu'il rouloit dans son esprit plusieurs inimitiez, qui le menaçoient de mort, & qu'un jour il resolut de passer au travers d'une ruë de Cesene, sans être en compagnie, à peine y eut-il mis le pied, qu'il s'imagina d'entendre une voix, qui l'avertissoit de ne pas avancer davantage. Il se mocqua de cét avis: & pourtant comme il marchoit, il receut le même avertissement, dont se raillant comme des deux autres, il avança, lors qu'on le retint, & on l'avertit plus fortement, d'où il jugea bien qu'il ne falloit plus resister à cette voix, aussi s'en retourna-t'il chez lui, où l'on lui vint dire, que ses ennemis, avoient preparé, dans cette ruë, sa mort infaillible, qu'il ne pouvoit eviter de leurs cruautez. Reconnoissant donc le bien-fait de Dieu, & refléchissant aux divers perils du monde, dont la vie des hommes est fort agitée, comme d'horribles tempestes,

Une voix du Ciel le délivra de la mort.

qui la menacent de son naufrage, il resolut sagement en lui-même, de quitter ce monde, & de consacrer à Dieu dans l'Ordre des Capucins le reste de sa vie; dans ce dessein il alla dans la Marque, où il prit l'Habit de nôtre Reforme, au Convent de Camerin, & y fit son Noviciat, sous le nom de F. Barthelemy.

LXIX. A peine eut-t'il achevé son année de Probation, que lors qu'un jour il prioit dans l'Eglise, JESUS-CHRIST, & sa sainte Mere lui apparurent glorieux: & parce qu'il s'efforce de les recevoir avec tout ce qu'il pût de respect, la Vierge lui dit; Barthelemy, puisque mon Fils t'a voulu faire cette grace de descendre du Ciel auprés de toy, il est bien juste que tu la reconnoisses par quelque present; il est sans doute, tres-equitable, Divine MARIE: mais, où trouverai-je quelque chose digne de JESUS-CHRIST? Tandis qu'il dit ces paroles, il voit dans le Chœur, un plat rempli de beaux fruits, il le prend avec joye, & il l'offre à Dieu, avec tout ce qu'il put de civilitez. JESUS-CHRIST considera le present, & il dit au P. Barthelemy. Comme ces fruits n'ont pas encore leur maturité, ils ne peuvent m'être fort agreables. Cette réponse l'affligea extrémement: mais la Vierge sainte lui apparut aussi-tost, & le consola par ces paroles; Ne perdez pas courage, mon Fils, le temps viendra, que ces fruits seront meurs, & qu'ils plairont à mon Fils. La vision fut terminée par ce discours, & P. Barthelemy reflêchissant, à ce qu'elle signifioit de mysterieux, il connut que Dieu lui enseignoit, que les actions de son Noviciat, qu'il achevoit, étoient des fruits encore tous verds, & que lors qu'il seroit achevé, il leur donnast leur maturité entiere. Depuis ce temps-là donc, il resolut d'employer tous ses soins, à acquerir parfaitement les vertus, & à pratiquer plus diligemment, toutes les observations Regulieres.

Une vision Celeste l'anime à la vertu.

LXX. Nôtre Religion sçavante dans la conduite de l'Evangile, & des Apôtres, a coûtume d'exercer de sorte nos Novices, dans la carriere des vertus, qu'elle leur apprend d'abord à combattre, & à surmonter les vices du corps, qui poursuivent l'ame de tout leur possible, pour y placer toutes les vertus, puisque dit JESUS-CHRIST, *Nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.* Saint Paul aussi expliquant, par quels degrez on monte à la parfaite imitation de JESUS-CHRIST, établit le premier, à châtier son corps, lors qu'il dit; *Qui* CHRISTI *sunt carnem crucifixerunt cum vitiis, & concupiscentiis.* La raison même le veut, puisque tandis qu'un champ, n'est pas cultivé, & qu'on n'en arrache pas les ronces, on ne doit y semer, & on ne peut y faire lever de bleds: il faut donc le purger d'épines, si l'on en pretend des moissons. On doit faire la même chose, en fait des vertus, que l'ame, où l'on veut semer, éloigne d'elle, comme d'un champ mystique, les ronces vicieuses du corps, par une mortification continuelle, afin que les semences des vertus y croissent plus facilement.

S. Jean. 12. chap.

Aux Galat. 5. ch.

LXXI. Ce jeune Novice instruit de cette Morale, poursuivit du commencement les concupiscences de sa chair, avec tant de diligence, qu'on pouvoit juger par ses soins, qu'elle seroit la culture du champ de son ame, & quels fruits des vertus, elle produiroit, avec le temps; puisqu'il ne sembloit obmettre aucune sorte d'austerité, dont il n'attaquast toutes les commoditez de son corps, & particulierement les plaisirs du ventre, qui ont coûtume d'y engendrer tous les vices. Il ne se contentoit pas de les dompter à force de jeûnes ordinaires: mais à cause qu'il se fit comme un quatriéme Vœu, d'une

Sa prodigieuse maniere d'austeritez.

d'une inviolable Observation des Carêmes de nôtre Pere saint François, comme des autres jeûnes de la Regle, s'il y en a quelques-uns, on peut dire qu'il jeûnoit presque toute l'année. Bien plus, il partageoit de sorte ses jours de jeûne, qu'à l'un il prenoit tres-peu de nourriture, & qu'à l'autre il ne mangeoit quoique ce fust: & ainsi comme il passoit l'année dans ce partage de jours, & de jeûnes, qui ne l'appelleroit plûtost un prodige d'abstinence, qu'un observateur du jeûne? Il avoit coûtume de se montrer un exemple à ses Novices, pour les animer à surmonter la gourmandise. Lorsque j'étois, leur disoit-il, encore agité des flots de ce Siecle, je m'abandonnois fort aux plaisirs de bouche: & même depuis que je suis Religieux, ce vice m'a fait une guerre si furieuse, que l'ayant combattu dix-huit ans entiers, je l'ay enfin surmonté, à force de larmes, & de prieres auprés de Dieu.

LXXII. Le reste de sa conduite, égaloit ses jeûnes, puisque ses disciplines l'écorchoient toûjours jusqu'au sang; il ne dormoit que deux ou trois heures, & quoiqu'il fust d'un corps assez gros, il s'étoit façonné dans sa chambre, de branches d'oziers, une pauvre couche, si étroite, couverte d'un peu de paille, qu'à peine pouvoit-elle contenir son corps, & même si courte, qu'il n'y pouvoit étendre ses jambes. Tandis que cét Athlete de JESUS-CHRIST combat sa chair, & surmonte ses vices, avec ces armes, il prepare son ame, aux grandes Vertus.

LXXIII. Il s'abhorroit si fort lui-même, que comme il apprehendoit l'honneur, il cherchoit toutes les occasions d'être méprisé des autres. D'où vient que dans un Chapître de la Province de la Marque, où il prevoyoit qu'on l'éliroit Provincial, il s'enfuït de l'Assemblée, & n'y rentra pas, que l'élection d'un autre ne fut terminée, où il s'accusa devant les Peres Vocaux, de sa sortie, & leur demanda la peine du Caperon pour sa penitence. Mais eux qui connoissoient trop son humilité, l'exempterent de cette peine.

Sa haine Evangelique contre lui-même.

LXXIV. P. Barthelemy étoit si assidu à l'Oraison, qui produit & entretient les vertus dans l'ame, qu'outre les heures des jours qu'il y employoit, aprés celles qu'il étoit obligé de donner aux fonctions du Gardianat, de la Maîtrise des Novices, & même du Provincialat, qu'il exerça fort souvent, il consacroit toutes celles de la nuit, excepté deux, ou trois qu'il laissoit au sommeil, à l'Oraison, & à la contemplation des choses Divines, où ordinairement il joüissoit de tant de satisfaction d'esprit, qu'il s'y emportoit quelquesfois à des clameurs, qui avoient quelque chose du rugissement. Une nuit, qu'au Convent de Jesi, il faisoit Oraison dans le jardin, un Frere appellé François, qui l'observoit, le vit si fort enyvré de l'esprit de Dieu, que le visage tout ardent des flâmes Celestes, il embrassoit une Croix, qui y étoit élevée, & l'entendit dire ces seules paroles; *C'est assez, mon Dieu, c'est assez.* Il ressentoit alors tant de plaisir en lui-même, qu'il n'en pouvoit moderer les excés. Souvent aussi il étoit ravi en extaze, où Dieu lui reveloit quelquesfois plusieurs Mysteres; & quoiqu'il n'eust pas coûtume de les découvrir aux autres, nous en verrons toutesfois plus bas des exemples.

Il rugissoit presqu'un Oraison par les efforts de l'amour de Dieu.

LXXV. De ces ardeurs d'amour de Dieu, qui lui brûloient le cœur, il s'y formoit un zele si embrazé des choses Divines, que s'il voyoit faire quelque chose d'injurieux à l'honneur de Dieu, il entreprenoit indifferemment les coupables, sans avoir égard à leurs conditions. Lorsqu'il étoit Gardien, & Maître des Novices du Convent de Camerin, on y preparoit des Bacchanales publiques, & lui, pour détourner les peuples, de

ces salles folies, qui corrompent l'ame de leurs salletez, fit une Procession, où tous ses Freres Profés, & Novices portoient une teste de mort, entre leurs mains, suivoient la Croix qui les precedoit, & chantoient tous d'un ton fort lugubre le Pseaume *Miserere*, & à la veuë d'un si triste spectacle, qui passa par toutes les ruës de Camerin, tout le peuple fut si touché, qu'on ne parla plus de Bachanales, & la devotion aux choses de Dieu, prit la place de l'Impieté.

LXXVI. Ce zele ardent de l'honneur Divin, fit naître dans le cœur du P. Barthelemy, tant d'amour pour les pauvres, les malades, & les affligez, qu'il donnoit tout jusqu'à lui-même, pour soulager leurs disgraces. Lorsqu'il étoit Gardien du Convent de Maceraté, un Forestier y vint de Camerin, & mit secher au jardin les deux pieces, dont il s'étoit servi dans la chaleur de son voyage. Une pauvre femme alors s'adresse à lui, & portant son petit enfant, entre ses bras presque nud, elle lui demande quelque morceau de drap, ou de serge, dont elle put lui faire quelque vétement: il en cherche par tout, & comme il n'en trouvoit point, il alla prendre les pieces du Forestier, & les apporta à la pauvre femme, par un zele de charité: mais à peine s'en fut-elle allée, que le Frere chercha ses pieces sans les trouver: & comme il rencontra le Gardien, lorsqu'il les demandoit aux autres de la Famille, il lui dit; Ne vous en mettez plus en peine, elles sont passées entre les mains de JESUS-CHRIST, la charité les lui a données, & en a revétu un petit enfant, n'en soyez point fâché ce petit pauvre en avoit plus besoin que vous. Le Forestier alors eut patience & admira cette charité.

Il est fort charitable à l'endroit des pauvres.

LXXVII. Cette vertu ne lui jugeoit rien de si necessaire, qu'il ne le donnast librement, pour secourir les autres. Il étoit Gardien au Convent de Camerin, lors qu'en Hyver, une pauvre femme lui vint dire, qu'elle mouroit de froid: & comme il n'avoit alors que son manteau à lui donner, il l'ôte de dessus ses épaules, & décousant deux grandes pieces de drap, qui couvroient son habit, il offre le tout à la pauvre femme, avec du fil, & lui dit qu'elle se fasse de ce drap quelque vétement.

Il se dépoüille pour vétir les pauvres.

LXXVIII. Il vit au même Convent un Novice, qui dans un grand Hyver, étoit gelé de froid, & il lui donna son habit, aprés s'en être fait un autre, avec quelques vieilles pieces, qu'il rencontra dans le Convent: Un autre Frere eut besoin de sandales, & il lui donna les siennes, pour se servir de ses vieilles: Un troisiéme souhaittoit un manteau, & comme il n'en avoit point à lui donner, il l'accommoda du sien: ce qui lui donnoit tant de plaisir dans l'ame, que lorsqu'il se dépoüilloit, pour vétir les autres, il sembloit s'enrichir, & se façonner des vétemens.

LXXIX. Il tomba alors tant de neiges dans toute la campagne de Camerin, que les pauvres, qui demandent tous les jours leur vie de porte en porte, furent reduits presque à l'extrémité: ce qui toucha si sensiblement P. Barthelemy, qu'assemblant toute la Famille de Camerin, dont il étoit Gardien, il leur representa la misere des pauvres, & leur persuada, qu'à l'exemple de JESUS-CHRIST, qui, quoi que fort riche naturellement, se fit pauvre pour nous, ils quittassent quelque chose de leur nourriture, pour nourrir les pauvres. Tous les Freres y consentirent volontiers, & alors il en envoya deux chargez de pain, & de legumes, dans le prochain Village, pour remedier à la faim des plus miserables. Les principaux du Village, furent si charmez de cette charité des Freres, qu'ils envoyerent des Aumônes plus considerables au Convent.

LXXX. En ce même temps, un homme entra furtivement dans le bois du Convent, à dessein d'y dérober des chastaignes, qui y étoient fort en abon-

dance. Les Freres le prirent sur le fait, & ameinent le voleur au P. Barthelemi leur Gardien, à qui ils dirent son larcin; mais au lieu de s'en fâcher, il leur dit? Pourquoi inquietez-vous ce pauvre homme? il avoit besoin de nos châtaignes; allez plûtost lui preparer à manger, & lors qu'il aura dîné, laissez-le aller avec ses châtaignes. Il fit paroître la même charité à l'endroit d'un autre, qui vint au jardin, où il déroba quelques legumes: & comme les Freres qui l'avoient surpris dans son larcin, le conduisirent au P. Barthelemy, il leur dit; N'avez-vous point pitié de ce pauvre homme, qui vient chercher chez nous, quelque secours à ses miseres? si vous avez quelque amour pour Dieu, donnez encore d'autres legumes à ce miserable, & même du bois, dont il les puisse cuire, & en soûtenir sa mourante vie, & aprés laissez le aller où il voudra. Il en usa de cette sorte en plusieurs autres occasions, dans le temps principalement, que la famine affligeoit fort tout ce pays; & quoique les pauvres lui fissent quelquesfois, des dommages bien considerables, il ne laissoit pas de leur donner des preuves fort sensibles de sa charité. Rares exemples de sa merveilleuse charité.

LXXXI. Il soûtient plusieurs attaques des Demons.

Toutes ces actions montroient bien clairement, que P. Barthelemy étoit monté, au plus haut degré de l'une, & de l'autre charité: mais à cause que Dieu a coûtume de les éprouver par les tentations, & la patience, il n'est pas étonnant, qu'il ait permis au Diable, de le persecuter avec des furies si cruelles, qu'il n'est pas croyable comment un homme foible naturellement, ait pû être à l'épreuve de tant de persecutions. Au commencement de sa conversion, il choisit pour demeure, une petite Cellule, bâtie au pied d'une Montagne, écartée des autres, du Convent de Fossembruno, où il faisoit Oraison le jour, & la nuit, & où le Demon pour le retirer de cette solitude, lui represente un spectre de feu, dont il croyoit, que le bois, & la montagne de ce Convent brûloient; les flammes apparemment petilloient, & paroissoient s'approcher de la Cellule, lorsque P. Barthelemy voyant ce feu, connut aussi-tost l'artifice du Diable, & les genoux en terre, il dissipa par ses prieres, cet ouvrage imaginaire des Enfers. Aprés que cette ruse eut été découverte, & renduë inutile, le Diable en machine une autre: comme P. Barthelemy, quelque temps aprés, prioit dans sa même solitude, où il entendit un grand tintamare, il en sortit, & vit venir à lui une armée toute entiere de Demons, qui crioient avec tant d'épouvantement, que surpris de crainte, il embrassa la Croix élevée devant sa Cellule, & dans cette posture, il implora le secours de Dieu, contre tant de Diables. L'armée des Demons approche; ils s'efforcent d'arracher de la Croix, nôtre Homme de Dieu; ils crient, ils menacent, ils fremissent, & ils tâchent, pour le faire fuïr, à l'épouvanter par leurs clameurs: mais lui plus ferme, par le secours de Dieu, les chasse par ces paroles; Agissez, Demons, si Dieu vous donne quelque puissance sur moi, prenez-moi, déchirez-moi, mettez moi en pieces, & employez contre moi vos plus grandes forces; mais si c'est moins Dieu, que vôtre superbe, qui vous anime contre moi, sortez, retirez-vous, malheureux, puis que protegé de Dieu, je vous méprise comme de la cendre, qu'emporte le vent. Ce qu'entendans, ils s'enfuïrent avec d'horribles heurlemens.

LXXXII.

Le Demon un jour au Convent de Camerin le prit par le corps, & le traîna jusqu'à la grande Croix de bois, dont nous marquons ordinairement nos Convens, lui disant; Barthelemy, si tu veux être libre de mes poursuites, sors de ton Ordre, & tu joüiras sous moi de tous les biens imaginables: si tu ne le fais, sçache, malheureux, que je seray continuellement ton bourreau. Tu n'as pas assez de forces, lui répondit

P. Barthelemy, puisque tu ne peux rien sans l'Ordre de Dieu, & je n'ay pas si peu de foy en lui, que je doive m'épouvanter de tes menaces. C'est sous son autorité, que j'ay embrassé mon Ordre, je l'embrasseray toûjours, j'y seray ferme, j'y vivray constamment, & malgré toutes tes poursuites, j'y termineray ma vie, quand tu en devrois crever mille fois. Ce que le Diable ne pouvant souffrir, il s'enfuït avec d'horribles fremissemens. Une autre fois, que le Diable le traînoit contre terre, ce rusé lui dit, qu'au moins pour dix ans, il abandonnast son Ordre, & il l'assuroit, qu'il ne le tourmenteroit plus: Sçache, malheureux, que je n'en sortiray pas une heure; non, pas une heure, Demon abominable.

LXXXIII. Le Demon s'efforce de lui empécher l'entrée du Chœur.

Comme la fervente, & la continuelle Oraison du P. Barthelemy, faisoit enrager le Diable, il employoit tous ses efforts, pour l'y donner de l'inquietude. Une nuit, qu'au Convent de Petra Rubia, il descendoit au Chœur à dessein de faire Oraison, au lieu de reposer dans sa chambre, il rencontra le Diable sur la porte, qui lui dit; Où vas tu, Barthelemy? tu n'y entreras pas: mais toy, répondit-il, Abominable, tu t'efforces inutilement de t'opposer à l'Oraison des Serviteurs de Dieu; il est ici pour moi, & il surmontera bien tes efforts. Ce qu'ayant dit, il voulut entrer en dépit du Diable: & alors cet Execrable, se fit voir à lui si monstrueux, que P. Barthelemy en fut tout épouvanté. Mais celui, qui par de frequens combats, avec les Demons, avoit appris les adresses de surmonter leurs attaques, pour dissiper la crainte, dont ils l'avoient presque vaincu, il se retire promptement dans le bois, comme en pleine campagne, où il attaque tous les Demons, leur disant, que si Dieu leur donnoit quelque puissance sur lui, ils s'en servissent au plûtost à sa ruine. C'est ainsi qu'il surmonta toute sa crainte, & que pas un Demon ne paroissant plus, il en fut le victorieux.

LXXXIV.

Un jour il prioit dans le Chœur, & le Demon, pour interrompre ses prieres, fit un si grand bruit dans l'Eglise, & si long-temps, qu'il fut contraint d'en sortir, & d'aller faire Oraison dans le bois. Le Diable pourtant ne le quitta pas; il le suivit, & tantost il se met à sa droite, tantost à sa gauche, pour empêcher ses démarches: à cause même qu'il abhorre également l'Oraison du Chœur, & celle du bois, il l'épouvante toûjours en marchant de spectres affreux, jusqu'à ce qu'il fust dans le fonds du bois, où il rencontra une Croix, qu'il embrassa de ses deux mains, en disant au Diable; Hà! Maudit, en uses-tu si criminellement, à l'endroit de Dieu, que tu retires méchamment de son sein, ceux qui y rencontrent leur secours? que tardes-tu, si Dieu t'en donne le pouvoir? employe toutes tes forces contre moi, puisque je suis prest de souffrir toutes choses pour mon Dieu, qui a tout enduré sur sa Croix pour mon salut? Pourquoi differes-tu? agis maintenant? parce que je ne crains, ni tes tourmens, ni ceux des tiens; mais si Dieu ne donne du pouvoir qu'à ta haine, sors d'ici, Malheureux, & prends la fuite au plûtost. Ce que disant avec force, comme si ses paroles eussent été des fleches, qui avoient percé le Diable, il se retira vaincu de devant ses yeux.

Le Diable le persecute jusque dans le bois.

LXXXV.

Enfin, pour dire beaucoup de choses, en peu de paroles, ces Esprits abominables parurent de jour, & de nuit dresser tant d'armes, & preparer tant de combats contre Barthelemy, lui representer tant de figures de Lions, de Tygres, de Loups, & de bêtes feroces, qui se ruoient sur sa personne, & l'attaquer de tant de menaces, de frayeurs, & d'efforts, qu'il sembloit que Dieu voulust faire de sa personne un modele de valeur, & de patience, à toute la posterité, pour leur apprendre à souffrir leurs disgraces, & à moins apprehender les Demons; parce que quelque méchante que soit la volonté du Diable, sa puissance est toûjours juste, puisqu'il ne l'em-

La volonté du Diable est injuste; sa puissance est juste.

ployе pas dans toute l'étenduë de ses desirs; mais par rapport aux Ordres de Dieu. D'où vient que nous devons moins craindre la colere du Diable, que celle de Dieu, parce que dit S. Augustin; *Le Diable a bien quelque puissance, dont souvent il veut nuire, & ne le peut, parce que son pouvoir, est sous le pouvoir d'un autre, puisque si le Diable pouvoit nuire autant qu'il veut, il n'y auroit point de Justes, & la terre seroit sans Fideles ; il agite ses vases, mais toûjours par mesure, à ce qu'il en reçoit de pouvoir de Dieu.* S. Aug sur le Pseaume 61.

Mais admirons l'adorable conduite de Dieu, à l'endroit de son Serviteur fidele. Il permet que les Demons lui livrent tant de combats, parce que le Diable ne tente pas seulement les méchans à leur ruine, mais encore les bons à leur épreuve, & lorsqu'il poursuit les Justes, ses attaques sont moins pour eux, des sujets de vices, que des accroissemens de merites. C'est effectivement un Ordre de Dieu, que lorsque les Justes sont tentez du Diable, ils en sont plus humbles, & lors qu'ils sont humiliez, ils conservent par leur humilité, la Justice acquise par leurs bonnes œuvres, qu'ils perdroient par leur superbe, d'où S. Gregoire le Grand dit, que *Nôtre ancien Ennemy, servant aux Decrets cachez de Dieu, tente volontairement les ames des Saints à leur ruine, mais les persecutant, il les reserve à la gloire malgré lui: ce qui se fait moins, par une providence humaine, que par une Divine, afin que la malice même de nôtre ancien Adversaire, serve à l'utilité des Justes: en sorte que lorsqu'il les tente plus violemment, c'est lorsqu'il les conserve mieux: & ainsi Iob est bien digne de cette parole,* Aut armillâ perforabis maxillam ejus. LXXXVI. S. Greg. liv. 33. des Moral. ch. 11.

De l'Esprit de Prophetie: des Miracles, & de la mort du Pere Barthelemy.

Depuis une si longue épreuve de tentations, P. Barthelemy fut élevé à un si haut degré d'amitié avec Dieu, que d'un esprit Prophetique, il predisoit les choses futures, & il en recevoit souvent des revelations. Il predit à un des Freres, du P. Basile de Mondavio Prêtre, qu'il se feroit Capucin : ce qui lui arriva peu d'années aprés, parce qu'il prit nôtre Habit, & fut un saint Religieux, & un Predicateur fort Evangelique. Antonia Pellicani de Macerate, avoit une fille nommée Hieronyma dangereusement malade, & lors que sa mere demanda des prieres pour elle, au P. Barthelemy, il lui promit la guerison de sa fille, à condition qu'un an entier, elle porteroit l'Habit de l'Ordre de S. Hierôme: & la santé suivit aussi-tost le Vœu. Une autre fille de cette Dame devint malade, & comme elle la recommandoit aux prieres du Serviteur de Dieu, il lui répondit; Antonia, l'on doit obeïr aux Ordres de Dieu, il vous a rendu saine une de vos filles, & il veut celle-ci, soumettez vôtre cœur à ses volontez: ce qui arriva comme il l'avoit predit, parce que la malade mourut quelque temps aprés. LXXXVII

Le Chapître de la Province de la Marque étoit proche, lorsque P. Barthelemy, qui étoit Gardien du Convent de Camerin, dit à F. François de Matelica, qu'il entretenoit; Ne seroit-il pas de ma Charge, d'aller au Chapître? & pourtant je n'iray pas cette Année, & le Chapître ne me verra pas, parce qu'une violente fiévre interrompra mon voyage. Il se portoit bien alors: mais quand il falut partir, une grosse fiévre le prit, qui l'obligea de languir sur sa couche, jusqu'à la fin du Chapître. Il predit de funestes nopces à une jeune fille, qui devoit bien-tost être mariée, & qui LXXXVIII.

les éprouva fort malheureuses: à une autre que sa maladie la rendroit boiteuse: & lui-même prévoyant le temps, & le lieu de sa mort, il la découvrit par Lettres, au P. Jean-Baptiste de Mercatello, Prêtre, de cette maniere, comme à un de ses meilleurs amis. Je suis contraint par l'ordre exprés du Pere Provincial, mon Superieur plus aimable, d'aller au plûtost chez quelques-uns de nos Bien-faicteurs, qui l'en ont prié, & qui veulent me parler de quelques affaires; ce voyage durera, je croi, quinze jours, plus ou moins. J'iray de là au Convent de Murri, où je trouveray mon éternel repos: & il ne se trompoit pas, comme nous verrons bientost.

Long-temps avant que sa mort arriva il la predit.

LXXXIX. Pour ses Visions, & ses Revelations, la premiere est celle qu'on rapporte comme assurée de quelques Novices. Tandis effectivement qu'il en étoit le Maître, au Convent de Fano, trois entre les autres, qui ne pouvoient plus souffrir la peine, qu'endurent des affamez, vaincus par la tentation du Diable, prennent du pain furtivement, & le mangent sans permission de leur Pere Maître: mais comme c'est un grand crime à nos Novices, on les prit sur le fait, & d'un commun consentement de toute la Famille, on les renvoya dans le Monde. Un des trois étoit de Recanati, & de mœurs fort loüables, pour qui les Freres supplierent le Pere Maître de le retenir: & aprés qu'il lui eut demandé misericorde, il lui pardonna. Toutefois lorsqu'il prie la nuit dans le Chœur, à son ordinaire, il voit JESUS-CHRIST, & nôtre Pere S. François, qui lui ordonnent de renvoyer ce Novice, & il leur répondit; Si vous rejettez, mon Dieu, ce Novice, & vous, mon Pere S. François, si vous étes de l'avis de JESUS-CHRIST, comment le retiendray-je? L'Homme de Dieu donc aussitost qu'il fit jour, appelle le Novice, lui ôte son habit, & le renvoye chez ses parens.

Il renvoya un Novice sur l'avis que lui en donna J. C.

X C. Une autre fois, il étoit Gardien, & Maître des Novices, au Convent de Jesi, lorsqu'un Novice que toute la Famille aimoit, parce qu'il avoit de la pieté, surpris d'une tentation du Diable, avoit resolu de retourner chez ses parens. P. Barthelemy alors, qui faisoit oraison la nuit, fut ravi en extaze, où se voyant Pasteur de plusieurs Brebis, il apperceut un loup qui couroit aprés une, & se pressoit d'en faire curée. Lui au contraire s'efforçoit de la retirer de sa gueule, mais inutilement; parce que la pauvre Brebis fut contrainte de ceder aux efforts du Loup, & d'être sa proye. Aprés qu'il fut revenu de son extaze, il ignoroit le Mystere de cette vision; lorsqu'au point du jour, il vit venir à lui son Novice, qui lui demanda ses habits, & son retour chez les siens. Il l'exhorta fort à la perseverance, lui découvrit l'artifice du Diable, lui proposa les perils du Monde, & il n'obmit rien du plus solide raisonnement, pour le retenir parmi nous: mais c'étoit parler à un sourd, & à cause qu'il étoit arrêté d'obeïr au Diable, plûtost qu'à JESUS-CHRIST, il méprisa les conseils salutaires de son Maître, & se retira dans le Monde: ce qui fit connoître au P. Barthelemy, ce que signifioit sa vision passée.

Il vit en extase la sortie d'un Novice.

XCI. Il étoit Gardien du Convent de Macerate, lorsqu'y arriverent quelques Forestiers: & parce qu'il vouloit les recevoir, avec cette ample charité, que nous faisons à nos Voyageurs, il demanda au Frere de la cuisine, s'il avoit de la viande propre à regaler ces Religieux, & il lui répondit, qu'il n'y en avoit pas un morceau à la cuisine. P. Barthelemy alors, alla faire Oraison dans l'Eglise, où apprenant par Revelation Divine, que du grand matin, un Gentilhomme devoit envoyer abondamment du gibier, & d'autres bonnes viandes, qui suffiroient, & aux Forestiers, & aux Freres de la Famille, il dit au cuisinier qu'il ne preparast

rien pour le souper des Freres, & que Dieu y pourvoyroit. Ce Frere lui obeït: & comme l'heure de manger approchoit, & qu'on n'avoit point encore sonné à la porte, il dit au cuisinier; Allez vîte à la porte, vous y étes attendu de ceux, qui nous apportent des vivres. Il y courut aussitost, & il y trouva plusieurs domestiques, qui lui apportoient quantité de bonnes viandes rôties, dont on reconnut la verité de la revelation du P. Barthelemy.

XCII. Joignons à ces revelations de ce grand Serviteur de Dieu, quelques Miracles bien considerables: les voici. Le Seigneur Petrangelo Bergognini Citoyen de Fano, dangereusement malade, envoya se recommander à ses prieres. Il pria toute la nuit dans l'Eglise du Crucifix, qui lui accorda la santé du malade, & le matin il la promit à Faustina sa femme bien assurément, d'où plusieurs disoient que le saint Crucifix lui avoit parlé: mais comme on lui demanda ce qui en étoit, il répondit sagement, qu'il avoit parlé au Crucifix, & que le Crucifix ne lui avoit pas répondu. Un jour il alla voir la fille de Joseph ami de Macerate, desesperée des Medecins; aussitost qu'il l'eut veuë si proche de la mort, il s'agenoüilla, fit agenoüiller les autres: & aprés que tous de compagnie, eurent dit cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*, qu'il leur ordonna, il se leva de sa priere, benit la mourante d'un signe de Croix, & se retira aussitost. Il étoit encore sur la porte du logis, lorsque la fille comme ressuscitée, donna quelques signes assurez d'une prochaine santé: ce qui obligea toute la maison, à crier Miracle, & à remercier JESUS-CHRIST.

Il fait plusieurs Miracles durant sa vie.

XCIII. Un Bienfaicteur de l'Ordre, dans le temps des vendanges, pria les Freres d'y venir, & P. Barthelemy y fut avec les autres. Le Ciel obscurci de nuages, menaçoit d'une grande pluïe: les Freres alors, & les vendangeurs se preparoient à se mettre à couvert de l'orage, mais lui les exhorte à demeurer, & à ne point craindre la pluïe, parce qu'il leur promet, qu'il n'en tomberoit pas une goutte dans cette vigne, où ils vendangeoient. Tous admirerent alors une chose merveilleuse; les lieux voisins étoient remplis d'eau, & cette vigne, selon la parole du P. Barthelemi, ne fut pas seulement moüillée.

XCIV. A Civita nova, il rencontra par hazard une Possedée, mere du P. Didace, un de nos Prêtres, & s'approchant d'elle, il attaqua le Demon qui la possedoit, avec ces paroles; O! mauvais Esprit, qu'as-tu de commun avec cette femme, creature de ton Dieu? sors, & quitte-là au plûtost. Dieu donna tant de force à ses paroles, que le Diable à l'heure même, la laissa libre de sa tyrannie.

XCV. Lorsqu'il étoit Gardien du Convent de Camerin, il avoit ordonné au Portier, de ne renvoyer jamais de Pauvres de la porte, sans quelque aumône, quelque petite qu'elle fust. Un jour il restoit si peu de pain au Convent, qu'à peine y en avoit-il, pour dîner les Freres. Un Pauvre alors en vint demander à la porte, & le Portier, à qui P. Barthelemy avoit deffendu d'en refuser à qui que ce fust, & qui n'avoit de pain dans tout le Convent, que ce qu'on en avoit servi aux Freres dans le Refectoire, l'alla trouver, & lui demanda ce qu'il feroit: il lui répondit aussitost; Donnez à ce Pauvre le pain qu'on a mis à nôtre place. Mon Pere, repartit ce Frere, il n'y en aura plus pour vous. Ne vous en mettez point en peine, répondit-il, mon Frere, Dieu y pourvoyra. Lors donc qu'on alla pour dîner à l'heure ordinaire, une femme sonne à la porte, & presente au Portier, une corbeille pleine d'un pain tout tendre, & fort excellent. Il vint tout joyeux la vuider à la dépense: & comme il revint à la porte, pour la rendre à la femme, qui l'avoit apportée, avec un humble

Dieu lui fournit souvent du pain pour ses Freres.

remerciement, il ne la trouva plus, la chercha par tout inutilement, & même on n'en put avoir de nouvelles par toute la Ville. D'où les Freres conclurent, que ce pain venoit du Ciel, & que la Vierge, ou un Ange, sous la forme d'une femme, l'avoit apporté à l'homme de Dieu.

XCVI. Une autre fois, dans le même Convent, la Famille manquoit de pain, pour le Refectoire; il oblige alors les Freres de faire Oraison avec lui: & lorsqu'ils prient tous de compagnie, devant le saint Sacrement, ils entendirent un grand bruit dans la dépense; ils y accoururent, & sans y trouver personne, ils virent l'armoire au pain si pleine, qu'elle en regorgeoit, & connurent, que ce bruit avoit été fait par les Anges.

CXVII. Outre ces Miracles du P. Barthelemy, il en fit d'autres, que nous ne ferons que remarquer ici. Avec un signe de Croix, il guerit un neveu de la Dame Giacoma Fremari de Macerate, d'une fort grosse fiévre: Bernardina Pelicani de Macerate, d'une grande douleur de tête: une femme de Novana d'une incommode sterilité: une autre du Bourg de sainte Luce, d'une migraine fort douloureuse: & les Prêtres P. Joseph de Monté Santo, & P. Bonaventure de Lanzano Capucins, d'un flux de sang, avec un signe de Croix.

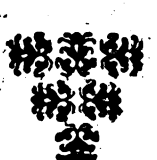
CXVIII. Aprés que Dieu eut honoré P. Barthelemy de tous ces signes, & de plusieurs autres marques de sainteté, tout le cours de sa vie, qui fut de soixante-cinq ans, au milieu de tant de combats, avec les Demons, dont il éprouva sa constance, il l'appella à la couronne de ses victoires, dans le Ciel, au Convent de Murro de Vallé: & même aprés sa mort, il le rendit celebre par des témoignages encore plus illustres d'une eminente sainteté; parce qu'on ne sceut pas plûtost sa mort dans le Bourg, qu'une foule de peuple vint le reverer sur son cercueil, & tous l'appellant publiquement un Saint, lui baisoient avec grand respect, les pieds, & le visage, lui coupoient les cheveux, la barbe, & son habit, qu'ils garderent comme des Reliques: & particulierement une femme appellée Venia Lazarena, qui depuis long-temps, avoit une fiévre quarte, aprés s'être recommandée bien instamment aux prieres du mort, elle baisa son corps avec grand respect, & elle fut aussitost guerie.

Il mourut en reputatiō de sainteté.

CXIX. Un Serviteur de Nicolas Colatruni Citoyen de Macerate, avoit perdu l'usage de ses deux yeux par quelque accident, & lorsqu'il eut invoqué P. Barthelemy à son secours, il recouvra la veuë. L'an 1602. dix ans aprés sa mort, Antoine Brocoli de Macerate, qui l'avoit toûjours fort consideré, & bien respecté durant sa vie, fut malade à la mort, & desesperé des Medecins, il mit alors toute son esperance, aprés Dieu, en son Serviteur Barthelemy, & le pria de lui obtenir de Jesus-Christ, la santé; il fut exaucé aussitost, & en reconnoissance d'une si grande, & une si prompte faveur, il envoya appendre à son sepulchre, un petit Tableau, où l'on voyoit dépeint, & décrit un si visible Miracle.

Aprés sa mort il brille par l'éclat de plusieurs Miracles.

C. L'on dit même qu'un an aprés sa mort, il apparut glorieux au P. Jacques d'Ascoli, & lui dit; Jacques, mon Frere, dans peu de temps, ton dernier jour t'enlevera de ce Monde, & te conduira au Ciel, avec les Bien-heureux.



De Sœur



DE SOEUR TRANQUILLA CAPUCINE:
D'ELIZABETH COSTA DU TIERS ORDRE:
Et d'autres Freres d'une Vertu singuliere.

CETTE Année Sœur Tranquilla, Religieuse Capucine de sainte Claire, change cette vie mortelle avec une immortelle, dans un grand éclat de vertus: & à cause que de nom, & d'Institut, elle est si fort unie à l'Ordre des Capucins, il n'est pas juste que nous la passions sous silence, puisqu'elle fut la premiere des quatre, qui par l'ordre du Pape Gregoire XIII. vinrent à Rome, y fonder un Convent de Capucines, sous le nom du Sang de JESUS-CHRIST, & dont nous avons parlé dans le premier Volume de nos Annales l'an 1576. CI.

Vie & actions de Sœur Tranquilla Capucine

Le Monastere étant bâti, l'on en donna la conduite à la Mere Tranquilla, qui le gouverna, & l'accreut en nombre de saintes Filles, avec tant de prudence Celeste, qu'il sembloit qu'elle le reglast moins par son autorité, que par sa vertu; parce qu'elle étoit de sorte superieure aux autres, par humilité, mansuetude, charité, silence, pauvreté, austerité de vie, & observation Reguliere, qu'elle leur étoit une Regle fort juste de toutes les Vertus, & les éclairoit de maniere par les splendeurs de ses perfections, qu'elle les attiroit toutes à l'admiration, & à l'imitation de sa sainteté: d'où vient qu'à cause que sa bonne vie étoit comme une langue éloquente de vertu, qui instruisoit toutes ses sujettes, à vivre plus saintement, elles apprenoient auprés d'elle, ce qu'elles devoient eviter des vices, & embrasser des vertus. Elle étoit si souvent ravie en Dieu, que lorsqu'elle travailloit avec les autres, dans quelque office que ce fust, ou qu'au Chœur elle assistoit aux disciplines communes, son visage éclatoit ordinairement d'une lumiere Celeste. Ces saintes Filles suivoient l'exemple de leur sainte Mere, principalement dans les premieres Années de leur Etablissement. A cause donc que toutes s'appliquoient exactement à pratiquer l'humilité, la pauvreté, l'oraison, & les regularitez de leur sainte Superieure, l'ancien Ennemi des Vertus, pour faire peur à ces Epouses de JESUS-CHRIST, & les détourner au moins une heure de ces aimables entretiens, excite des bruits horribles dans tout le Convent, & singulierement dans le lieu où l'on tailloit leurs Tuniques: & cét envieux Serpent vouloit marquer par ce grand tumulte, combien il abhorroit & le nom, & l'Habit des Capucines. Mais Tranquilla, pour rassurer ses Filles, se presente intrepide aux Demons, & se servant alors de ces paroles du Psalmiste, ***Exurgat Deus, & dissipentur inimici ejus, & fugiant qui oderunt eum à facie ejus***, elle darde contre eux le signe de la Croix, & les oblige à la fuite. CII.

Ses vertus principales.

Elle chasse les Demons avec un signe de Croix.

Pseaume 67.

Cette grande Religieuse vécut avec une admirable reputation de vertu, & de sainteté, jusqu'à sa vieillesse, & termina sa vie fort glorieusement dans son Monastere; parce qu'aprés sa mort, on admira tout son corps si blanc, si mol, & si traitable, qu'il n'avoit aucune ressemblance de mort, excepté qu'il n'étoit plus informé de son ame: au contraire, pour marquer qu'elle vivoit glorieusement dans le Ciel, une de ses Filles lui couppa par devotion un ongle du pied avec un peu de chair, & le sang en sortit aussitost, comme si elle eust été en vie. Une autre Religieuse enfin, qui étoit aveugle, appliqua sur ses yeux la main de cette CIII.

Aprés sa mort elle fit quelques Miracles.

illustre Défunte, & aussitost elle recouvra si parfaitement la veuë, que toute septuagenaire qu'elle étoit, elle lisoit des lettres, & disoit son Office Divin sans lunettes: elle se nommoit Euphrosie.

CIV.

Vie & actions de Sœur Elizabetta Costa du Tiers Ordre.

Sœur Elizabetta Costa Religieuse du Tiers Ordre de saint François, brilla aussi cette Année par l'éclat de plusieurs Vertus à Francavilla de la Province de Messine. Elle fut d'une abstinence si prodigieuse, qu'elle jeûnoit au pain, & à l'eau la plus grande partie de l'année, si austere dans sa maniere de vie, que non contente de porter un habit fort rude, elle marchoit toujours nuds pieds, & bien souvent se disciplinoit jusqu'au sang. Elle étoit même si passionnée de l'Oraison d'esprit, que souvent elle employoit dans nôtre Eglise, les jours entiers à la Meditation, & la Contemplation des choses Celestes, & elle y joüissoit des embrassemens de son Divin Epoux, dans le saint Sacrement de l'Eucharistie. Elle étoit si pure d'esprit, qu'elle s'entretenoit souvent avec l'Ange Gabriël, & sainte Brigitte, ses Devots plus particuliers, qui l'avertirent du jour, & de l'heure de sa mort: & elle mourut en effet à Francavilla, avec la reputation d'une Sainte, & les pleurs de tous les Pauvres, qui déploroient la perte de leur Mere, avec beaucoup de ressentiment, parce qu'elle les avoit secourus durant sa vie, dans tous leurs besoins.

CV.

P. Silvestre d'Albenga Predicateur.

Plusieurs autres suivirent ceux-là au Ciel, aprés les actions de leur sainte vie. Dans la Province de Toscane, P. Silvestre d'Albenga Prédicateur excella dans toutes les Vertus, qui concourent à former une parfaite Idée d'un veritable Frere Mineur Capucin. Psalmodiant au Chœur, & préchant la parole de Dieu, il étoit quelquefois ravi en extaze. Sa patience fut merveilleuse, & il supporta avec tant de joye la fausse accusation, qu'on lui suscita auprés d'un Inquisiteur du saint Office, qu'il en aima davantage depuis son accusateur. Enfin aprés avoir delivré une Possedée, par le secours de la sainte Vierge, il mourut tout plein de merites, & de pieté. Dans l'Ombrie Province de S. François, F. Marin de Garitole Château de Todi, fleurit en plusieurs Vertus, & fut vû par son propre frere monter au Ciel, couvert d'une éclatante nuée, & appuyé sur une colomne. Aprés que F. André de Castiglioné, eut fait paroître plusieurs differentes perfections, dans la Province de Brescia, & qu'il eut prédit au Seigneur Avogrado, qu'il auroit des enfans, il y mourut saintement. P. Ange de Buvino Prêtre de la Province Basilicate, souffrit fort patiemment les puanteurs d'une maladie, & longue, & contagieuse, dont étant tout consumé, il répandit aprés sa mort une odeur si agreable, que ceux qui ne pouvoient souffrir les ordures d'un homme vivant, étoient charmez d'une odeur Celeste, qu'exhaloit si agreablement un mort. F. Thomas de la Rotonde Laïc, honora la Province de Bary de tant de sainteté de vie, qu'avantagé de Dieu d'une eminente contemplation, & souvent ravi de corps, comme il l'étoit d'esprit, l'on le vit quelquefois élevé jusqu'à la cime des arbres les plus hauts. Il fut même éclairé de l'esprit de Prophetie, & fit quelques Miracles. F. Petrone de Verceil Laïc, étoit un homme orné de toutes les vertus; il guerit un pauvre Lepreux, dont il prit soin avec une inconcevable charité: & à cause que d'horribles chenilles gâtoient les herbes du jardin qu'il cultivoit, il les en chassa, par un commandement qu'il leur fit. Tous l'ont loüé, comme un homme de parfaite sainteté, dont il orna particulierement la Province de Milan. La memoire de F. Jean de Manfredonia, subsiste encore aujourd'hui, dans la Province de la Poüille, oùil fit paroître tant de pureté, qu'étant sollicité par une

F. Marin de Garitole.

F. André de Castiglioné.

P. Ange de Buvino.

F. Thomas de la Rotonde.

F. Petrone de Verceil.

F. Jean de Manfredonia.

femme, à quelque action impure, il s'en délivra par l'éloignement. Il conserva sa virginité jusqu'à la mort, & proche de rendre son esprit à son Createur, il merita de voir la sainte Vierge, accompagnée d'une grande suite d'Esprits Bien-heureux, & il mourut dans la douceur de cette veuë. P. Seraphin de Come Prêtre, brilla dans la Province de Gennes, par l'éclat de plusieurs vertus, & aprés sa mort, il laissa ce glorieux témoignage de sa sainteté, qu'il guerit Antoine Ciaponi malade à l'extremité, qui se recommanda à ses prieres, quoi qu'abandonné des Medecins, & qui se fit toucher avec une petite partie du corps, d'un si saint Religieux. P. Hilarion de Juyols Espagnol, Predicateur de la Province de Catalogne, fut avantagé de toutes les vertus : l'on peut juger de ses merites auprés de Dieu, par ce qui arriva à un enfant aveugle, qui recouvra la veuë, par l'eau qui sortoit de son sepulchre, dont on lui frotta les yeux. P. Jacques de Ville-Neuve Prêtre, fut un des Peres plus illustres de la Province d'Aquitaine, parce qu'il fut si fort élevé d'esprit en Dieu, qu'un jour de Pentecostes, il vit le jardin tout rempli de flâmmes, qui lui representerent le feu Divin, qui embraza les cœurs des Apôtres, & le jour de l'Assomption de la Vierge, lors qu'au Chœur on chantoit cette Antienne, *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, &c.* il vit la Vierge sainte, monter au Ciel toute glorieuse. Il avoit planté des bettes la racine en l'air, & par sa priere elle y prit terre, comme si elle y eust été enfoncée : Ayant enfin predit le jour de sa mort, il passa dans l'Eternité.

P. Seraphin de Come.

P. Hilarion de Iuyols.

P. Jacques de Ville-neuve.

Choses considerables arrivées dans plusieurs Provinces cette Année.

AU Convent de Vico, qu'on bâtit au Mont Gargan l'an 1569. un Clerc fort devot, avoit coûtume de reciter toutes les nuits aprés Matines, un Nocturne des Morts, pour le secours des ames du Purgatoire : on jugera combien cet œuvre de charité fut agreable à Dieu, par ce qui arriva. Si quelquesfois pressé du sommeil, il se retiroit à sa Cellule, avant qu'il eust achevé son Nocturne, il entendoit tant de soûpirs, de cris, & de gemissemens, de ces pauvres ames, qu'il étoit contraint de retourner à l'Eglise, & d'y achever son Office. Une nuit qu'il n'y avoit pas satisfait, il reposoit dans sa chambre, lors qu'eveillé par des soûpirs, qui l'avertissoient ordinairement de son devoir, il apperceut plusieurs animaux, comme des souris, des crapaux, & des lezards, qui marchoient sur lui : tandis qu'il est surpris à cette veuë, l'on ouvre la porte de sa Cellule, & il voit entrer un Capucin fort grave, & beau de visage, qui lui dit; Levez-vous; pourquoi dormez-vous ici, mon Frere? n'entendez-vous point les ames du Purgatoire, qui gemissent au milieu de leurs supplices? N'avez-vous pas pitié d'elles? rendez leur donc vos suffrages? ce qu'ayant dit il disparut. CVI.

Combien les prieres qu'on fait pour les morts, sont agreables à Dieu.

Remarquons ici, que cet avertissement étoit raisonnable, parce que les peines du Purgatoire sont si rigoureuses, qu'un mort ressuscité, par les merites de S. Hierôme, dit dans un rencontre, que si quelqu'un sçavoit par experience leurs rigueurs, il choisiroit plûtost, de souffrir tous les tourmens qu'on a endurez, depuis le premier Homme jusqu'aujourd'huy, & qu'on endurera jusqu'à la fin du Monde en cette vie, que de supporter un seul jour la moindre peine de celles, que souffrent les ames miserables du Purgatoire. CVII.

CVIII. Un jeune homme de Marseille, étant en mer, agité d'une furieuse tempête, fit Vœu à Dieu, que s'il évitoit le naufrage, il entreroit aux Capucins; sa priere fut exaucée, parce que le navire étant submergé, tous ceux qui étoient dedans perirent dans les ondes, & lui seul en fut délivré. Pour satisfaire alors à sa promesse, il vint aussi-tost trouver le Provincial de la Province, qui le receut Capucin. Mais tandis qu'il venoit à Avignon, pour en prendre l'Habit, il passa par Cavaglion, où il fut voir quelques-uns de ses parens, qui le receurent avec tant de joye, & le divertirent par tant de jeux, de danses, & de bonnes compagnies, que ces plaisirs du Monde, occupans tout l'esprit du jeune homme, il quitta sa pensée de se faire Religieux, & perdit la grace de sa vocation. Il retourna à Marseille, où s'étant embarqué pour quelque voyage, lorsqu'il fut au même lieu où l'autre fois il avoit échappé le naufrage, le Ciel étant serain, & la mer fort calme, tandis qu'il s'arrêtoit à faire je ne sçay quoi sur le bord du Navire, il tomba dans l'eau, & y perit en un moment; pour apprendre à ceux, qui principalement se sont engagez à Dieu par quelque Vœu, de bien menager leurs vocations.

Le vice d'ingratitude, est puni rigoureusement de Dieu.

CIX. Cette Année toute la Poüille, & principalement le Bourg de Vico, fut affligée d'une si grande disette des choses plus necessaires à la vie, qu'on y mangeoit du pain d'orge, chose veritablement surprenante, dans un Païs si abondant en bons bleds. L'on donna par aumône aux Freres, qui étoient dix de Famille, une mesure de froment, qui pouvoit être environ la dixiéme partie d'un muids, & Dieu multiplia de sorte cette petite mesure, qu'elle suffit non seulement pour les Freres, l'espace de trois mois, mais encore pour plusieurs pauvres, à qui l'on en donnoit tous les jours une bonne quantité. Un semblable Miracle arriva, dans la Province de Bologne, au Convent de Budrio, où par une grande cherté, qui affligeoit cette Année la Romaigne, les Freres ayans planté des féves dans un coin du jardin, pour secourir les pauvres, dans leurs besoins, elles creurent de maniere, par une vertu Divine, que tant plus on leur en donnoit, tant plus en restoit il sur le champ: & même les Freres admirerent, qu'elles surpasserent celles, qu'on avoit plantées pour eux, quoiqu'elles eussent été en bien moindre quantité.

Combien la charité qu'on fait au prochain, est agreable à Dieu.

CX. L'on peut connoître par l'exemple qui suit, ce que doivent craindre ceux qui sous pretexte d'infirmité, ou de foiblesse, cherchent avec empressement les délicatesses si contraires à l'état de la Religion, & au commandement de la Regle. Il y avoit long-temps que P. Bernard de Leccé Prêtre étoit malade, lorsqu'il procura de ses parens, une Tunique d'un drap fort delié; il l'avoit déja sur le dos, quand une nuit il se prit à crier; O! mes Freres, Hà! mes Freres, accourez vîtes à mon secours; La Famille épouvantée de ces cris si extraordinaires, accourut presque toute à la chambre de ce Pere, qui leur dit tout effrayé; Mes Freres, je n'ay pas plûtost mis cette Tunique sur mon corps, qu'à cause qu'elle est d'un drap trop fin, je me suis imaginé, ravy d'esprit, être tombé entre les mains des Demons, qui me tiroient de force, & s'efforçoient de me precipiter dans une chaudiere pleine de poix, & de souphre, qui y boüilloient dans les Enfers, & je n'en voyois point d'autre cause, que cette Tunique si peu conforme à la vileté, que nous ordonne la Regle. D'où vient que pour n'être pas abîmé dans cette chaudiere, j'ay imploré si pitoyablement vôtre secours; pardonnez-le moi, mes Freres, c'est une fourberie du Diable, qui m'a persuadé faussement la necessité de cette Tunique, je la quitte maintenant, & je ne me serviray jamais que des plus austeres, que nous commande nôtre pauvreté. L'effet suivit sa parole; il dépoüilla sa

Combien est dangereux le faux pretexte de l'infirmité.

Tunique, pour en prendre une plus grossiere, & nous apprit par son exemple, à éviter toutes les curiositez dans nos Habits, & à nous servir des draps les plus gros, & les plus austeres des Provinces.

CXI. Providence de Dieu merveilleuse à l'endroit des Freres.

Cette Année la Province Divine, fit paroître plusieurs témoignages de ses bontez, à l'endroit des Nôtres. Il étoit tombé tant de neiges à Montefiascone, que le Quêteur ne pouvoit aller à la Quête ordinaire, & il n'y avoit plus de pain au Convent, excepté quelques petits morceaux, pour le diner des Freres, & même un jour de jeûne. Lors donc qu'ils s'alloient mettre à table, pour manger ils entendirent sonner à la porte; le Portier y alla, pour voir qui s'étoit, & il y trouva une corbeille pleine d'excellent pain, sans pouvoir découvrir les pas de qui que ce fust, qui l'eust apporté, d'où les Freres connurent visiblement le Miracle de la Divine Providence; ils lui en rendirent leur reconnoissance, & mangerent d'un pain si miraculeux. Les Freres du Convent d'Herba, sur les Alpes dans la Province de Milan, étoient reduits presque à l'extremité du pain, & des autres alimens, qui servent à la vie, lors que le Quêteur, étant à la quête, d'où il ne retournoit pas, ils entrerent tous dans l'Eglise, où ils demanderent du secours à Dieu. Ce que voyant un Curé de nos amis, qui étoit venu par devotion au Convent, il voulut aller au Bourg, & y achepter du pain pour les Freres; mais en sortant, il rencontra à la porte, un cheval chargé de pain, & de vin, que leur envoyoit un Gentilhomme de Come, sur l'avis qu'il en receut de cette sorte de Dieu. Un fils de ce Gentilhomme avoit été tué: & comme une nuit il s'entretenoit en lui-même, des moyens dont il feroit bannir le meurtrier de l'Etat de Milan, sans pouvoir le punir d'une autre maniere, il entendit une voix qui lui dit; Employe l'argent, que tu dépenserois à faire bannir ton ennemy, en du pain, & du vin que tu envoyeras aux pauvres Capucins, dans les trois plus proches de leurs Convens, (celui d'Herba en étoit un) parce qu'ils sont en grande necessité, & cette aumône te sera plus utile, que ce que tu medites de bannissement. Le Gentilhomme obeït à la voix de Dieu, & il secourut les pauvres de Jesus-Christ. Enfin au Convent de Tolose, dans le temps qu'une si grande disette des fruits de la Terre, affligeoit cette populeuse Ville, & tout son voisinage, que les Freres ne trouvoient qu'à peine les choses plus necessaires à la vie, lorsqu'il partagent leur pain plus étroitement entr'eux, deux femmes paroissent à la porte du Convent, qui aprés qu'elles eurent presenté au Portier deux corbeilles, pleines d'un excellent pain, disparurent aussi-tost à ses yeux, & témoignerent visiblement, que ce pain venoit du Ciel à ses Serviteurs, qui en loüerent leur Bienfaicteur, & conservent encore aujourd'huy les deux corbeilles, en memoire d'un si grand bienfait.

CXII. Miracles de la Providence Divine à l'endroit de nos Bienfaicteurs.

Au Convent de Vico, dont nous avons parlé plus haut, les Freres manquoient de vin, & un Noble Napolitain appellé Charles Rogati, habile Jurisconsulte, eut avis de leurs besoins; il ordonna alors qu'on leur distribuast tous les jours autant de vin, qu'on en usoit dans sa Famille, & on le tiroit d'un même tonneau; mais Dieu qui a coûtume de recompenser abondamment les aumônes, qu'on fait pour son amour, accrut si miraculeusement le vin dans le muids, que quoiqu'il ne dust durer que trois mois pour sa Famille, il suffit pour six, & à sa maison, & à nôtre Convent. Ce Miracle augmenta la devotion du Gentilhomme, & le rendit encore plus charitable aux pauvres de Jesus-Christ.

CXIII.

A Vietro Ville de la Province Basilicate, une femme devote, qui avoit coûtume toutes les semaines, de donner au Quêteur du Convent des Capucins, une cruche de vin, lorsqu'elle croyoit que le baril étoit

vuide, parce qu'on en avoit beaucoup tiré, le trouva tout plein. Le même arriva à un de nos Bienfaiteurs de Monteleoné, appellé Antoine Messina, qui fournissoit l'huile pour la lampe du S. Sacrement, parce qu'il trouva plein, le vase où il le conservoit, quoiqu'il crust qu'il n'y avoit plus que le fonds.

CXIV. Quelques malades gueris, par le merite de nôtre Pere S. François.

Une femme de Brescia, qu'on nommoit Rochina de Scanni, devint si accablée de maladie, qu'étant sans forces, elle étoit presque sans mouvement. Elle eut alors recours à nôtre Pere S. François, & lui fit Vœu, de se faire porter à l'Eglise des Capucins, & même d'y faire dire une Messe à son honneur, avec l'Offrande de quelques cierges de cire, dont elle s'aquitta fort Chrestiennement. Nôtre S. Pere ne manqua pas, de poursuivre auprés de Dieu la santé de cette femme, parce qu'aprés sa Messe, elle fut guerie, & retournant chez elle sans aucun appuy, elle ne pouvoit terminer les loüanges de son divin Bienfaicteur, & de son Intercesseur S. François.

CXV. A Troia Ville dans la Poüille, Antoine Caracciolo, fils d'Emilius Caracciolo, & de Catherine Filomarini, étoit reduit à cet état, par la violence de sa maladie, que les Medecins, qui desesperoient de sa guerison, l'avoient abandonné. Son pere donc & sa mere, qui étoient tous deux fort devots à S. François, le recommanderent de tout leur cœur à ses prieres. Sur le soir, le mourant vit entrer dans sa chambre, un Capucin tout maigre, & défait de visage, qui aprés s'être approché de lui, & l'avoir exhorté de mettre toute son esperance en Dieu, avec les paroles les plus douces, lui releva le cœur, & l'assura qu'il ne mourroit pas de cette maladie. Le Capucin laissa ce malade avec cette assurance, & il commença de se mieux porter. Alors il demanda à une de ses tantes, où étoit allé ce Capucin, qui venoit d'entrer dans sa chambre, & lui avoit promis qu'il seroit guery; la Dame lui répondit, qu'elle n'avoit point veu de Capucin: & ses parens entendans ce dialogue, & admirans le changement si prompt de la maladie de leur fils, ne douterent pas, que ce ne fust une faveur de S. François.

CXVI. Au Bourg de Lagonero, Province de la Basilicate, étoit malade à la mort, & avoit déja receu l'Extrême-Onction, un Notaire public, appellé Ange Marsilia, si affectionné aux Capucins, qu'auparavant qu'ils y eussent bâti un Convent, il recevoit chez lui tous ceux de leur Ordre, qui y passoient fort souvent. Lors qu'il étoit dans un état si déplorable, il vit dans un coin de sa chambre un Capucin sur ses pieds, & comme il l'eut regardé fixement, il crut fermement, que c'étoit S. François. D'où vient qu'il pria ceux qui le servoient, de le porter au lieu, où lui paroissoit le Saint. Le Medecin ne le vouloit pas, crainte que ce mouvement n'avançast sa mort: & même croyant, qu'il venoit par la violence de son mal, il ordonna qu'on lui donnast un boüillon; mais le malade s'obstina, & parce qu'il dit, qu'il ne prendroit quoi que se fust, jusqu'à ce qu'on l'eust porté dans ce lieu, il falut lui donner ce contentement. A peine y fut-il apporté qu'il s'agenoüilla devotement, se prosterna la face contre terre, aux pieds de son S. Pere, & le conjura de demander à Dieu sa santé. Nôtre Pere S. François lui dit alors; Mon Ange, retournez à vôtre lit, Dieu vous prolongera la vie, & vous guerirez bientost Ce qu'ayant dit il disparut. Le mourant alors retourna dans son lit, avec plus de force, qu'il n'étoit venu, & en peu de jours, il recouvra parfaitement sa santé.

CXVII. Cornelia Alagui, du Bourg. de S. Barthelemy dans la Poüille, qui portoit tant de respect, & d'affection aux Capucins, & soulageoit leurs

besoins, par de si frequentes aumônes, qu'on l'appelloit la Mere des Freres, étoit proche de sa mort: & comme deux Capucins l'assistoient à bien mourir, & qu'elle combattoit bien Chrétiennement contre son dernier soûpir: environ les douze heures de la nuit, S. François orné de ses sacrées Stigmates, & accompagné d'un autre, qui portoit dans ses mains, une phiole pleine d'eau, lui apparut, & s'approchant d'elle, lui marqua sur le front un signe de Croix, & puis lui donnant à boire un peu de cette eau, il la guerit entierement: en sorte que la malade éleva sa voix aussitost, & s'écria; O bien-heureux Pere S. François, quelles graces vous rendray-je, pour une faveur si considerable? Toute sa famille accourut à sa voix, & voyant que celle dont ils preparoient les funerailles étoit toute saine, ils jugerent bien que c'étoit une grace, que saint François lui avoit obtenuë du Ciel; ils publierent alors ses loüanges, & lorsqu'on sceut le Miracle dans le Bourg, tous les Peuples en remercierent Dieu, & en loüerent son Serviteur S. François.





D'UN NOUVEAU CHAPITRE GENERAL. ET DU CARDINAL MONOPOLI.

I. L'An 1593. P. Hierôme de Polizzi, aprés six ans de Generalat, convoqua le Chapître General à Rome, qui fut le vingt-neuviéme de nôtre Reforme, où P. Sylvestre de Monté-Leoné, Ville de la Basse-Calabre, dans la Province de Reggio, fut élû General des Capucins. Son Predecesseur eut plusieurs articles en ce Chapître, sur beaucoup de chefs, d'un assez blâmable Gouvernement, dont même il receut de rigoureuses corrections. L'on y abrogea aussi quelques-unes de ses Ordonnances, comme trop contraires à nôtre Ordre, que le Generalat principalement ne dureroit que trois ans, & non pas six, comme il l'avoit ordonné, & l'on abolit d'autres choses, qui concernoient singulierement les Elections des Generaux, & des Provinciaux.

II. Le Pape Clement VIII. eut la bonté d'honorer de sa presence le Chapître: & comme il étoit fort zelé d'accroître, de conserver, & de rétablir la Discipline Religieuse dans tous ses besoins, il fit aux Vocaux un Discours, qu'ils écouterent à genoux, avec un profond respect, où il les exhorta de marcher par la voye Royale de l'humilité, & de s'aimer étroittement les uns, & les autres: & puis il avertit serieusement les Superieurs, de n'être pas si severes à corriger les défauts de leurs Sujets, crainte de les desesperer par leurs rigueurs, mais de les traiter avec toutes les douceurs possibles, puisque souvent l'on gagne à Jesus-Christ par la misericorde, ces mêmes pécheurs qu'on en écarteroit par trop de severité. De là il fut visiter le saint Sacrement: & comme il remarqua une grande propreté au Tabernacle, au saint Ciboire, & aux autres ornemens de l'Autel, il la loüa fort, à cause qu'il la trouva jointe à l'ancienne simplicité, si recherchée dans nôtre Ordre. Enfin il voulut monter au Dortoir, où il entra dans les Cellules des Freres: & comme il n'y trouva que des marques de la sainte Pauvreté, embellie seulement de quelques simples, & devotes Images, il se tourna vers les Cardinaux qui l'accompagnoient, & leur dit; *Si l'interieur de ces Religieux, est bien d'accord avec l'exterieur de leur Simplicité, & de leur Pauvreté, leur vie assurément, est plus Celeste qu'humaine, digne sans doute des vrais Enfans de leur Pere S. François: de sorte qu'ils n'ont pas besoin de Réforme, mais de perseverance dans l'entreprise de leur vie toute Evangelique, & Apostolique.* Ce grand Pape eut depuis tant d'affection pour les Capucins, que dans la derniere creation qu'il fit des Cardinaux, l'an 1604. il honora de la Pourpre sacrée, le Pere Anselme de Monopoli, Procureur General de l'Or-

Le Pape Clemét VIII loüe les Capucins.

dre,

dre, qu'il avoit déja donné pour Predicateur, au Cardinal Pierre Aldobrandini, lorsqu'il le députa son Legat en France.

III. Naissance de Monopoli.

Le Pere de Monopoli nâquit de l'illustre Maison des Marzati, une des plus Nobles, & plus anciennes de la Ville de Sorrento, dont les Ancestres furent quelque temps Gouverneurs, comme Octavius Vitignani Gentilhomme Napolitain sçavant Jurisconsulte, l'a remarqué dans un abbregé de l'Histoire du Royaume de Naples. Le pere de Monopoli s'appelloit André Marzati, & sa mere Cornelie Mayzza des Tolomei de Sienne, dont étoit sa grande-mere: & parce que son pere épousa cette Dame à Monopoli, où il fut envoyé Gouverneur par le Vice-Roy, & qu'il y eut nôtre Anselme, qui s'appelloit Claude au Baptême, depuis qu'il fut Capucin, l'on le nomma toûjours de Monopoli, & non pas de Sorrento.

IV.

Il entra jeune dans nôtre Ordre, dont il prit l'Habit, dans la Province d'Otranto, & comme P. Bernard de Bagnaia, qui fut envoyé Commissaire General de cette Province, le reconnut avantagé d'une grande vivacité d'esprit, accompagnée d'une merveilleuse modestie, & d'une admirable pieté, il le conduisit, aprés deux ans de Religion à Rome, où l'on l'avança à l'Etude, & à la Predication, avant même qu'au Sacerdoce. Aussi-tost qu'il fut Prêtre, les Peres de Rome, le firent Gardien, & Lecteur en Philosophie, & alors il accompagnoit toûjours ses Etudes des sciences, des exercices plus humbles de l'Ordre, comme balayer, laver les écuelles, & porter du bois. Il fut fait aprés Lecteur en Theologie du Convent de Rome, où l'on le fit Gardien aprés sa Lecture: & lors qu'il eut achevé son Trienne de Gardianat, il fut aussi-tost honoré du Provincialat de trois Provinces, de Milan, de Bari, & de Rome, qui fut la derniere de son Gouvernement. Mais quoique lors qu'il n'étoit encore qu'Etudiant, tous se persuadassent, qu'il seroit quelque jour un grand Predicateur, il surmonta, toutes leurs attentes, dans l'exercice d'un employ si relevé, & dans les Villes plus considerables d'Italie, il receut l'applaudissement d'un des plus éloquens, & plus zelez Predicateurs de son Siecle; à Rome principalement, qu'on peut dire la Maîtresse des autres, où aprés qu'il eut prêché deux Carêmes, il acquit la glorieuse qualité de Pere des Predicateurs: & à cause qu'il joignoit à l'eminence de sa Predication, l'honnêteté de sa vie, avec l'Etude de la vertu, (ce qui lui menagea un fort grand credit de parfait, & de veritable Religieux,) il n'est pas surprenant, qu'en si peu de temps, comme nous avons dit, il fut avancé au Gouvernement de la Province de Rome.

Il fut de bonne-heure avancé aux Charges de l'Ordre.

V. Le Pape l'honore de la Charge de son Predicateur.

Dans le temps qu'il en exerçoit le Provincialat, avec tant de douceur, & de prudence, dont il montroit à tous des entrailles de Pere, le Pape Clement VIII. le fit son Predicateur, avec une satisfaction incroyable de tout le sacré College, qui admiroit en lui tous les jours la sublimité de l'Eloquence, & l'admirable force de dire les choses. Il ne laissa pas dans ce grand Employ, d'achever son Trienne, & de faire toutes ses visites, sans presque jamais manquer au Chœur à nos heures ordinaires. Aprés qu'il eut terminé son Provincialat, le Pape le mena avec lui à Ferrare, où il prêcha en sa presence, presque toutes les Fêtes: & quoique sa Sainteté lui eust ordonné, par le Commissaire de la Chambre, d'aller en carrosse dans tous ses voyages, il voulut pourtant toûjours aller à pied à nôtre ordinaire, jusqu'à ce que le Pape même le lui deffendit de sa propre bouche.

VI.

Lorsqu'il fut de retour à Rome, il y fut encore une fois Gardien, & à deux Chapîtres Generaux, on le fit Definiteur General, Procureur de

Cour, & Commissaire; on l'auroit même élu General de l'Ordre, si le Pape qui vouloit l'avoir auprés de lui, pour entendre le plus qu'il pourroit ses Predications, ne lui eust accordé la permission, qu'il lui demanda fort justement, de ne pas concourir à l'Election du Generalat: & ainsi quoiqu'il fust Procureur General, il ne laissoit pas de prêcher toûjours au sacré Palais, en presence de sa Sainteté, & des Cardinaux, dont plusieurs l'alloient encore entendre à l'Oratoire de S. Marcel, où il alloit prêcher aprés ses Sermons du Pape, avec un concours merveilleux de toute la Noblesse. Il joignoit même à ces grands Emplois, qui pouvoient occuper un esprit extraordinaire, la Charge de Predicateur de la Congregation du S. Office, & *de Auxiliis*.

VI. Lorsque le Pape voulut envoyer Legat en France, le Cardinal Neveu, Pierre Aldobrandin, pour accommoder les differens d'entre le Roy de France, & le Duc de Savoye, & aussi pour assister en son nom dans Florence, à la ceremonie du Mariage du Roy de France, & de la fille du Grand Duc, il lui donna pour Predicateur, le Pere Monopoli, qui en cette qualité prêcha à Florence, devant la nouvelle Reine, & plusieurs Grands Seigneurs, & Dames de la Cour; à Tortone en presence de son Altesse de Savoye, du Comte de Füentes, & de quantité de personnes des premieres Conditions; à Chambery même devant le Roy de France, accompagné de ce qu'il avoit de plus Noble dans tout son Royaume: Et quoy que ce grand Homme, fatiguast beaucoup dans tout ce voyage, à cause de ses jeûnes, & austeritez ordinaires, il ne s'en exempta jamais. Aprés qu'il eut prêché neuf ans environ, en presence du Pape, il l'honora l'an 1604. du Cardinalat, avec le Tiltre de S. Pierre in Montorio.

Le Pape le fait Cardinal.

VII. Cette illustre Promotion ne l'empêcha pas de vivre pauvrement, sous la Pourpre d'un Cardinal. Il portoit une grosse Tunique de Capucin, chargée de pieces comme sont les nôtres, sans même de chemise, & lorsqu'il se sentoit incommodé de sueur, il prenoit deux linges pour s'essuyer, à nôtre façon ordinaire. Il ne voulut jamais ni lit de plumes: ni draps, ni linceuls. Deux Capucins reposoient toûjours la nuit dans son antichambre, & il disoit qu'il renonceroit plûtost au Chapeau, qu'à la conversation de ses Freres.

VIII. Tout le temps qu'il vêcut, il observa tous les jeûnes de la Regle, même ceux de l'Epiphanie, quoiqu'ils ne soient pas d'obligation aux Capucins. Il jeûnoit aussi tous les Samedis, & les Vendredis, où il se contentoit de pain, & de vin. On ne servoit jamais sa table à la grandeur, excepté lorsqu'il étoit obligé de traitter quelques Prelats. Deux de nos Freres le servoient à table, où ils dînoient, aprés que le Cardinal en étoit sorty, & alors il les entretenoit familierement. Son humilité, sa douceur, & sa complaisance étoient si merveilleuses, qu'il vouloit souvent les servir lui-même, leur donner à boire, & leur presenter les plats.

Sa maniere de vie sainte, durant son Cardinalat.

IX. Il fut fort charitable, non seulement envers ceux de sa Maison, mais encore à l'endroit des autres pauvres malades, de tous nos Freres particulierement: & lors qu'on lui recommandoit quelque malade, il lui envoyoit le pain, & le vin de sa propre bouche. Un jour il apprit qu'un pauvre Fruictier étoit inconsolable, parce qu'on lui avoit derobé de l'argent; il le fit appeller, & lui rendre ce qu'on lui avoit volé, par son Major Dome. Il étoit si grand amateur de l'honnêteté, que non seulement il la conservoit inviolable en lui-même, mais encore il avoit fait sçavoir à tous ceux de sa Maison, que si quelqu'un d'eux, manquoit con-

tre la pureté, il le priveroit de son service, & effectivement il l'executa.

X. Quelques jours avant mourir, il se fit faire un habit avec le capuce, qu'il portoit dans son Palais, y marchoit nuds pieds, & y donnoit ainsi des Audiances. Un peu avant sa mort il se retira à Frascati, où il tomba malade, & mourut dans ce même habit, repetant souvent en mourant ces paroles, *Deus propitius esto mihi peccatori.* Aprés sa mort il fut ouvert, & embaumé, & l'on le revêtit de nôtre habit, avec la corde, & les mutandes, qu'on donne aux Capucins, & lors qu'on l'eut exposé sur un cercueil, on le porta dans nôtre Eglise, où une grande foule de Peuples le vint voir, à cause du respect, & de l'affection qu'ils lui portoient; ils faisoient toucher leurs Chapelets à son corps, & même ils auroient par devotion mis son habit en pieces, pour s'en conserver une partie, s'ils n'en eussent été empêchez, par quelques domestiques, & par nos Religieux. Il mourut environ le 15. d'Aoust de l'an 1607. & pourtant nous en avons parlé ici, à l'occasion du Pape Clement VIII. à qui quelques-uns peut-être par jalousie, avoient fait quelque rapport injurieux à nôtre Reforme, & qui aprés qu'il eut visité lui-même nôtre Convent de Rome, en fut si édifié, qu'il en ayma depuis davantage les Capucins, comme il parut en la Promotion du Pere Monopoli Capucin, au Cardinalat.

Il mourut à Frascati.

ETABLISSEMENT DE DEUX PROVINCES, la Bretagne, & le Tyrol.

XI. Etablissement de la Province de Bretagne.

EN ce Temps, à l'instance de Monseigneur de Mercœur Gouverneur de Bretagne, quelques Freres y furent envoyez, dont les noms étoient, P. Simplicien de Chaumont, P. Jacques de Paris Bolduc, & P. Ambroise de Collommiers Predicateurs, & un F. de Normandie Laïc, qui bâtirent le Convent de Nantes, Ville Capitale de cette Province de Bretagne, où l'on en ajoûta tant d'autres, dans la suite des années, que cette Province faisant partie de celle de Paris, en fut separée, l'an 1630. & fit une Province entiere, comme nous dirons ailleurs.

XII. Etablissement de la Province de Tyrol.

Cette Année commença aussi, par l'ordre du Pape, la Province de Tyrol, où fut envoyé P. Jean de Venise, Commissaire general, avec quelques Compagnons. Le Tyrol est une Region considerable d'Allemagne, qui comprend une partie des Grisons, & une partie de l'Autriche, lieu ordinaire de la naissance des Princes d'Autriche, dont les Villes principales sont Trente, Bolzano, Bressenoné, Alla, Inspruch, & quelques autres. Cette Region n'étoit pas suffisante toute seule, de former une Province entiere, l'on y a joint une partie de la Baviere, & une partie de l'Autriche, avec lesquelles elle fait aujourd'huy une Province, dont le premier Convent fut celui d'Inspruch, bâty par Ferdinand Archiduc d'Autriche, cette Année, & voici comment.

XIII. Madame Anne Catherine, femme de cet Archiduc, & fille de Guillaume Duc de Mantouë, s'allant marier en Allemagne, par la devotion singuliere, qu'elle avoit pour nôtre Ordre, voulut mener avec elle un Predicateur Capucin de la Province de Venise, appellé P. Raphaël d'Arco, qui prêcha tout un Carême à Inspruch en Italien, avec un

fruit merveilleux de ses Auditeurs. Quelques années aprés cette devote Archiducheſſe, demanda un autre Predicateur, à Hierôme de Polizzi alors General, & il lui envoya P. Simon de Verone, qui y prêcha l'Avent, & le Carême, avec une ſatisfaction generale de tous ceux qui entendoient la Langue Italienne. Mais à cauſe que l'affection ſinguliere, dont cette Princeſſe honoroit les Capucins, ne pouvoit être contente, que par l'établiſſement de leur Reforme en ces quartiers-là, comme elle s'en vit refuſée par les Superieurs de l'Ordre, à cauſe qu'ils croyoient ce climat trop froid, & trop incommode à nos obſervations Regulieres, elle perſuada à l'Archiduc ſon mary, de s'adreſſer au Pape, & de lui demander des Capucins, comme il fit par le moyen du Suffragant de Breſſenoné, qui étoit un Conventuel de la Ville de Belluno, Reſident à Rome, pour les affaires de l'Archiduc auprés de ſa Sainteté. Lors que le Pape Clement VIII. fut informé de la demande de ce Prince, il ordonna aux Peres aſſemblez au Chapître General de l'Ordre, que nonobſtant toutes leurs difficultez, ils ſatisfiſſent les deſirs ſi juſtes de l'Archiduc, & de l'Archiducheſſe d'Inſpruch, & qu'ils y fiſſent bâtir un Convent, de ſorte que le Cardinal Sainte Severine nôtre Protecteur, y envoya P. Jean de Veniſe, homme d'une prudence ſinguliere, & d'une admirable probité de vie. Le nouveau General Monteleoné lui donna même la Patente de Commiſſaire General, avec ſix Compagnons de la Province de Veniſe, P. Raphaël d'Arco Predicateur, P. Joſeph, & P. François de Bergame, avec P. Arſene de Veniſe Prêtres, F. Alexandre de Veniſe Clerc, & F. Nicolas de Breſcia Laïc. Au moment qu'ils furent arrivez à Inſpruch, ils y furent receus fort humainement par Ferdinand l'Archiduc, & Anne Catherine l'Archiducheſſe. Ils les logerent dans leur Palais, où ils leur aſſignerent une belle Chapelle, pour y dire leurs Offices, & y celebrer leurs Meſſes, où ils aſſiſtoient ordinairement avec toute leur Maiſon, d'une pieté toute extraordinaire. Il eſt vray que ces Capucins furent d'abord à l'Egliſe des Zoccolans, où ils furent ſuivis d'une grande foule de Peuples, qui admirerent leurs habits. Mais quoique le Prince fuſt à la chaſſe, auſſi-toſt que la Princeſſe ſceut leur arrivée, elle les envoya complimenter par ſon Major Dome, qui les fit venir au Palais, où ils furent placez comme je l'ay dit, & lorſque le Prince fut de retour, encore qu'il n'euſt qu'un habit de campagne, il n'attendit pas qu'on lui en euſt preſenté un autre, il courut les ſaluer avec d'extrêmes careſſes, & il montra depuis être ſi ravy de leur compagnie, que tous les jours matin & ſoir, en quelque lieu que ce fuſt, il en vouloit avoir avec lui, & leur diſoit familierement toute ſa vie, & l'affection ſinguliere dont il honoroit nôtre Pere S. François. L'Archiducheſſe n'en uſoit pas moins confidemment, que l'Archiduc avec les Capucins, & l'un & l'autre, avec les deux Princeſſes leurs filles, dont l'une fut Imperatrice, voulurent entendre leurs Meſſes, leurs Veſpres, & leurs Complies. Sans tarder davantage, dés le lendemain l'on choiſit un lieu propre à leur bâtir un Convent, dans une prairie aſſez proche du Palais du Duc: & comme il voulut imiter l'Empereur Conſtantin, qui deſira porter ſur ſon dos, à l'honneur des douze Apôtres, douze hottées de terre, à l'Egliſe qu'il faiſoit édifier à S. Pierre & à S. Paul au Vatican, l'on lui dit, que l'architecte de l'ouvrage, avoit déja fait creuſer la terre, ſans ſon avis pour y commencer les fondemens, mais il s'en facha de ſorte contre lui, qu'il le fit mettre en priſon, d'où il ne ſortit qu'à la priere des Capucins, parce que ce devot Prince vouloit être le premier avec le pic, & la pioche à la main, à creuſer les fondemens de l'endroit, où l'on avoit deſſeigné avec les

On bâtit à Inſpruch un Convent aux Capucins.

allignemens nôtre pauvre Eglise, & nôtre petit Convent, & où l'on vouloit mettre la premiere pierre.

XIV. Mais à cause qu'Inspruch est du Diocese de Bressenoné, son Altesse fit venir une permission, de mettre la premiere pierre à nôtre bâtiment, signée de la main propre du Cardinal d'Autriche son fils, Evêque de cette Ville, & de Constance: & lorsque tout fut bien disposé pour cette grande ceremonie, le 15. de Septembre de cette Année, l'Archiduc lui-même accompagné de l'Archiduchesse, des Princesses leurs filles, & d'un grand concours de peuples qui les suivoient, voulut de ses propres mains, placer cette pierre, sur laquelle il posa quelques Medailles d'or, où il avoit fait graver son Image, & quelques lettres, qui marquoient le temps de la fondation de ce Convent, le nom de l'Empereur Rodolphe II. qui regnoit alors, & le titre de l'Eglise, qui devoit être bâtie à l'honneur de S. François: d'autres encore qu'envoya le Cardinal d'Autriche, qui ne put assister à cette Ceremonie.

XV. La pieté de ce Prince ne fut pas encore satisfaite, il prit de sa main une truëlle, en tira dans l'auge à Maçon du mortier, & le jetta dans le fondement sur la premiere pierre, comme s'il eust voulu commencer lui-même à bâtir l'Eglise. L'Archiduchesse voulut imiter ce Prince, avec les Princesses leurs filles, & toutes les Dames de leur Cour; & allant toutes processionellement deux à deux, elles porterent des pierres, qu'elles jettoient elles-mêmes dans les fondemens du Convent: ce que firent aussi aprés elles, tous les Seigneurs, & les Barons de la Cour, avec l'admiration de tous les peuples, qui en pleurerent de joye.

Affection merveilleuse des Archiducs d'Autriche envers les Capucins.

XVI. L'affection de ce Prince envers nôtre Ordre, fut si merveilleuse, qu'il travailloit souvent lui-même à nôtre Fabrique, & y faisoit travailler ses courtisans. Il traitoit si familierement avec les Freres, qu'il vouloit qu'ils fussent couverts de leur Capuce, lorsqu'il s'entretenoit avec eux: & lorsque quelqu'un de Marque passoit chez lui, il le menoit voir nôtre Fabrique: c'est ainsi qu'il en usa avec Maximilien son Neveu, frere de Rodolphe II. & de Mathias I. Empereurs, lorsqu'il s'enfuït de Pologne, où il avoit été élû Roi. Le Prince encore se fioit de sorte à la prudence, & à la sincerité des Freres, qu'il découvroit tous ses secrets au P. Raphaël d'Arco. Lorsqu'en moins d'un an, le Convent eut été achevé, il y vint un matin accompagné de plusieurs Seigneurs, & s'en étant fait apporter les clefs, dans un grand bassin de vermeil doré, il rendit à la porte de l'Eglise, de profondes graces à Dieu, de lui avoir assez donné de vie, pour voir nôtre Convent achevé, & il y introduisit toute la Famille, avec abondance de larmes, que ses yeux y répandirent de joye. Alors il en presenta les clefs au Pere Gardien, qui étoit Pere Gaspard de Bergame, recommandant sa personne, l'Archiduchesse sa femme, ses enfans, & toute sa maison à ses prieres, & à celles des autres Freres. Le Gardien les receut au nom du Pape: & aprés avoir loüé par un petit discours, la grande devotion de son Altesse envers les Capucins, dont il pouvoit esperer une ample recompense de nôtre Pere S. François, il lui presenta la Lettre de Filiation, que luy avoit envoyée nôtre General, & le fit participant avec l'Archiduchesse, & leurs enfans, des oraisons, jeûnes, mortifications, & autres bonnes œuvres, qui se faisoient non seulement dans ce Convent, mais dans tout nôtre Ordre. Il alla aprés celebrer la Messe, que voulut entendre son Altesse, durant laquelle & lui, & le Gardien verserent beaucoup de larmes. Aussitost que la Messe fut finie, il entra au Convent, & au Refectoire, où il voulut prendre un boüillon tout debout, disant bonnement; Je veux manger le premier dans ce Refectoire.

XVII. Ce fut une chose merveilleuse, que lorsque le Prince donna aux Freres les clefs du Convent, où il ne restoit plus rien à faire qu'un puits, pour son dernier achevement; il ordonna qu'on le fist au plûtost, & quoi que le Maître Maçon lui objectast, qu'il étoit tres-difficile de le creuser alors, parce que la glace, qui avoit penetré jusques dans la terre, la rendoit dure comme de la pierre, il voulut pourtant qu'on y travaillast, & souvent il alloit voir lui-même, s'il seroit bientost achevé. A peine le fut-il, qu'il tomba malade à la mort: & aprés qu'il eut receu les saints Sacremens de l'Eglise, avec beaucoup de pieté, il rendit son esprit à son Createur, entre les mains des Capucins, qui l'assisterent jusqu'à la fin de sa vie: & comme Dieu voulut lui avancer la recompense de ses bonnes actions, il lui accorda encore la grace, qu'il avoit desirée si ardemment, & qu'il lui avoit si souvent demandée de pouvoir vivre jusqu'au temps, que la Fabrique de nôtre Convent seroit achevée.

XVIII. Enfin P. Christophe d'Assise, fut élû Procureur de Cour à ce Chapitre: & aussitost que P. Sylvestre de Monté-Leoné General, eut choisi pour Consulteur, P. Hierôme de Sorbo, homme sçavant, & de grande prudence, il se disposa aux visites de l'Ordre, que le Pape lui ordonna de commencer par la France, dont les Provinces n'avoient point encore veu de Generaux. D'abord il s'embarqua pour Gennes, d'où il fit voile jusqu'en Provence, pour y visiter la Province de S. Loüis, qui étoit la plus proche d'Italie. Tandis que ce devot General est occupé dans ses visites de France, plusieurs grands Personnages celebres en vertus, & perfections Religieuses, aprés les exemples d'une sainte vie, arriverent à leur recompense dans le Ciel, & engagent nôtre Histoire à remarquer ici leurs belles actions.

VIE ET ACTIONS

DU PERE ALPHONSE LUPUS ESPAGNOL, PREDICATEUR.

Comme il se fit Discalceate, & puis Capucin.

XIX. LE premier entre ses Illustres, fut P. Alphonse Lupus Espagnol, ou de Madrit, ou de Sidonia, comme disent les Historiens; homme merveilleux dans ses vertus, & sa bonne vie. Dieu se plut de montrer en lui une image parfaite de la force des Apôtres, & de representer en sa personne, un Exemplaire achevé des Vertus Religieuses, afin que tous les Professeurs de la Regle de S. François, les Predicateurs principalement, l'admirassent comme l'Idée, la plus accomplie de leur conduite.

XX. Il naquit en Espagne d'une honorable famille: & tandis qu'il demeura dans le Monde, il evita tous les vices qui perdent souvent la jeunesse, pour n'être plus occupé qu'aux choses de Dieu, qui dans une vision, lorsqu'il prioit, éclaira son esprit, & anima son cœur aux actions plus eminentes de la sainteté. Il se persuada voir un Monastere plus grand, que ceux qu'il avoit veu jusques-là dans une belle plaine. Il fut surpris à sa veuë, & parce qu'il desira de le voir, il s'en approcha. Aussitost qu'il

Il est instruit par une vision Celeste.

eut sonné à la porte, le Portier y parut qui l'introduisit avec beaucoup de civilité dans le Convent, par le Cloître, au milieu duquel il admira une belle Fontaine, qui poussoit ses Eaux d'une hauteur surprenante. Tandis qu'il en admire la magnificence, il voit un jeune Homme tout brillant de lumieres, accompagné d'une multitude de Gentilshommes, qui y étoit appuyé; ces Messieurs lui presentoient leurs Requêtes, il refusoit les unes, & il enfonçoit les autres dans l'Eau de cette Fontaine. Une illustre Dame alors lui apparut, qui portoit dans ses mains, une Corbeille pleine de Requêtes, qu'elle presenta au jeune Homme, avec beaucoup de respect; il jetta la Corbeille aussi-tôt dans l'Eau. Alphonse étoit surpris de sa Majesté, & des splendeurs de ces Courtisans qui l'accompagnoient, & principalement de la beauté de la Dame qu'il admiroit; mais à cause qu'il ignoroit le mystere de cette Fontaine, & de ces Requêtes, il en demande au Portier un prompt éclaircissement, qui pour l'en instruire avec plus de succez, lui dit, que la Fontaine qui élevoit si haut ses Eaux au milieu de ce Cloître, étoit le fonds inépuisable de la Divine Misericorde, qui jette continuellement des Eaux de grace, pour le salut des Hommes; que l'Homme de Majesté qui s'y reposoit, étoit JESUS-CHRIT, Fils de Dieu, qui, comme son Pere lui a donné toute sa puissance, est le dispensateur fidelle de toutes les faveurs Celestes; que tous ces Illustres, qui comme ses Courtisans lui presentent des Requêtes, sont les ames des Bien-heureux, qui glorieuses avec lui dans le Ciel, y prient fidelement pour les Hommes, quoi qu'il ne leur accorde pas toûjours leurs demandes, parce que souvent la malice opiniâtrée des Pecheurs, indignes de sa misericorde, s'oppose à leurs Oraisons auprés de lui; mais aussi que cette belle Dame qui represente la Sainte Vierge, s'approche de son Fils à dessein de le prier pour les Hommes, sans la refuser jamais, elle en obtient tout ce qu'elle veut, & principalement sa misericorde pour tous leurs pechez; tu as vû tant de choses dans le Cloître de ces Hommes sacrez, afin que tu sçaches, où se trouve plus facilement ce grand nombre des graces de Dieu.

XXI.

Il entre chez les Discalceates d'Espagne.

Alphonse reflechissoit souvent à cette vision du Ciel, & il jugeoit en sage qu'elle ne lui avoit pas été montrée inutilement, de sorte qu'il se determina d'obeïr à la vocation de JESUS-CHRIST, & de se consacrer à son service, dans l'Ordre des Discalceates de Saint François. Il avoit environ vingt-ans, lors que par un genereux mépris du monde, il entra dans la Carriere des Freres Mineurs, pour y combattre le Diable, & la Chair ses Ennemis. Ce combat chez les Discalceates dura quatorze ans, avec un cœur si ferme, qu'il affoiblissoit sa chair avec des jeûnes continuels de Pain & d'Eau, & son corps avec d'horribles austerités. Pour son esprit, il le munissoit d'humilité, de patience, d'obeïssance & de toutes les vertus de la perfection Evangelique, contre les attaques plus furieuses des tentations des Demons. Dans le temps qu'il demeura chez les Discalceates devenu bon Philosophe & grand Theologien, il fut admis à prêcher l'Evangile, & alors s'éleva, en matiere Ecclesiastique, une grande difficulté entre l'Archevêque de Tolede & le Roy Catholique. Alphonse jugea que la cause de l'Archevêque étoit plus juste que celle du Roy, & comme Predicateur, il la deffendoit dans ses discours publics. Les Ministres du Service ne purent souffrir, ni la deffence qu'Alphonse entreprenoit si publiquement de la cause Archiepiscopale, ni sa genereuse liberté de dire les choses,

& ils persuaderent au Roy Catholique, de le bannir du Royaume, comme Perturbateur de l'autorité Royale.

XXII. Il est banni d'Espagne, & passa en Italie.

Aussi-tôt qu'on lui eut signifié son bannissement, il sortit d'Espagne & fit voile en Italie. Il éprouva durant ce voyage une effroyable tempête, qui fit faire naufrage à son Navire, qu'il évita pourtant à la faveur d'un Matelot, qui le chargea charitablement sur son dos, & le porta jusqu'au bord en nageant toûjours contre la tourmente. A peine fut-il heureusement arrivé sur Terre, qu'il rencontra un jeune inconnû, qui aprés l'avoir instruit de tout ce qu'il devoit endurer dans la suitte, disparut à sa vûë. Delà il alla à Rome, se prosterner aux pieds du Pape, à qui prouvant son innocence, & l'injustice visible de son bannissement, par des raisons incontestables, Sa Sainteté le reconnut innocent, & le reçût avec tant de bonté, qu'il le soûtint de son credit, & combattit contre les Officiers du Roy, qui agissoient auprés du Siege Apostolique contre luy, comme contre un Perturbateur du Royaume; mais à cause que Pie V. mourut un an aprés, les Officiers recommencerent leurs poursuittes contre lui, en presence de Gregoire XIII. Successeur de Pie, au commencement de son Pontificat, où Sa Sainteté n'avoit encore rien appris de l'innocence d'Alphonse, de sorte que pour satisfaire en quelque chose le Roy Catholique, & appaiser les clameurs que ses Ministres excitoient contre un si saint Homme, que le Pape ne connoissoit pas, il le fit mettre dans les prisons de l'Inquisition de Rome.

Il est mis dans les prisons de l'Inquisition à Rome.

XXIII.

Le cœur inébranlable d'Alphonse tint toûjours ferme contre cét accident, parce qu'il étoit disposé à souffrir de plus grands malheurs; mais à cause qu'il apprenoit de l'Apôtre Saint Paul, à courir dans la Carriere des persecutions Chrétiennes, avec une genereuse patience, il endura l'espace d'un an, avec tant de constance, cette rude épreuve de Dieu, que dans tout ce temps, l'on n'entendit jamais sortir de sa bouche, la plus petite plainte : au contraire, comme si cette obscure prison eust parû trop douce à la grandeur de son courage, il joignit toûjours à ses rigueurs, des macerations de corps plus rigoureuses, des jeûnes ordinaires de Pain & d'Eau, & une Oraison presque continuelle, avec une contemplation toûjours élevée des choses Divines; en sorte que les gardes de la prison, qui avoient observé la longue patience, & la grande vertu de leur Prisonnier, avertirent le Pape, qu'un Homme fort vertueux étoit sous leurs fers. Sa Sainteté commanda qu'on le fit sortir, à condition qu'il ne prêcheroit, que jusqu'à ce qu'il eust satisfait aux volontez du Roy Catholique.

XXIV.

Cét Homme de Dieu s'appliqua tout d'esprit pendant ce temps, à choisir une autre Religion que la sienne; parce qu'il ne pouvoit plus retourner chez les Discalceates, dont la Reforme étoit renfermée dans l'Espagne, d'où il étoit banni par l'ordre du Roy, & alors il resolut d'entrer chez les Capucins : mais parce qu'ils refuserent de le recevoir, à cause de son exil, & qu'ils craignoient de choquer le Roy d'Espagne, il eut recours au Pape, qui obligea par un Bref Apostolique, le General des Capucins, à le recevoir dans nôtre Ordre. Il y fut reçû Novice, & envoyé dans la Marque d'Ancone, y prendre l'Habit, & y faire son Noviciat, au Convent de Fossombrono : Lors qu'il y fut arrivé, l'on le vétit en Capucin, & on luy donna pour Cellule une Grotte solitaire, creusée dans le Roc, au pied d'une Montagne, où il passa son année entiere de Probation, dans un perpetuel silence, des jeûnes fort austeres, & des Oraisons continuelles, avec tant de mortification

Il entra aux Capucins.

tification de ses sens, tant de bons exemples, & tant de lumieres d'une Religieuse sainteté, qu'il faisoit bien voir par ses actions, qu'il n'étoit point entré dans le Camp de la milice Seraphique, comme un nouveau Soldat, sans experience de la Guerre, mais comme un Athlete achevé dans les exercices des combats spirituels. Sa chair, à son sentiment, étoit son Ennemi domestique, qu'il avoit si souvent éprouvée contraire à son esprit, & comme telle il la poursuivoit si assiduëment, & avec tant de rigueurs, qu'à cause qu'il ne donnoit point de mesures à ses jeûnes de pain & d'eau, à ses nuditez de pieds, qu'il privoit même de sandales, & à ses veilles de nuit, aprés quelques années de cette horrible austerité, il contracta une foiblesse d'estomach si incommode, qu'il ne pouvoit ni avaler ni retenir de nourritures; de maniere qu'il fut obligé, par le conseil des Medecins, de diminuer un peu les prodigieuses austeritez de sa vie.

Il fut un Imitateur & un Sectateur si zelé de la pauvreté, & de toutes les observations Regulieres, qu'aprés s'être liberé des desirs de toutes les choses, non seulement il abhorroit les superfluës, mais même il se retranchoit de sorte les necessaires, que bien éloigné d'avoir & des Livres, & plusieurs Manuscrits, pour prêcher l'Evangile, il n'avoit qu'un petit sac, où il conservoit ses Sermons, & encore se croyoit-il riche dans sa pauvreté; parce qu'il estimoit opulent, non pas celui qui possede beaucoup, mais un autre qui a besoin de peu de choses: En sorte que sans s'arrêter au superflu, il reçoit à regret même le plus necessaire: d'où vient que pour observer dans ses habits, la necessité & la pauvreté, il ne se servoit que d'une Tunique couverte de sac, & pleine de pieces. XXV.

Il pratiqua toûjours avec tant de zele, l'humilité, comme l'Amie plus étroite de la pauvreté Seraphique, qu'il fuyoit non seulement les honneurs, & les dignitez qu'il avoit toûjours fort méprisées; mais encor il avoit pris cette ferme resolution en lui-même, de les refuser toutes, à moins que la sainte Obedience ne l'y engageast; d'où vient que si souvent il s'excusa de les accepter avec tant d'honnêteté, que les Peres de la Province de la Marque, & d'autres Provinces, ne jugerent pas à propos de le contraindre à recevoir quelque Charge, lors même que son employ de Predicateur, où il reüssissoit si bien, l'attachoit tantôt à une & tantôt à d'autres. C'est une belle parole de plusieurs Anciens, *Modestum eum, & humilem esse, qui cum aliis praeesse possit, seipsum abjicit, & aliorum imperio paret.* Mais je dirai, qu'est bien plus humble celui, qui non seulement rejette les honneurs qu'on lui presente, mais même qui craint d'être honoré par les autres. Nôtre Alphonse étoit doüé de cette humilité: en voici une preuve. Aprés qu'il eut prêché quelque temps avec grand succez, à Cagliari Ville de la Sardaigne, un Gentilhomme le vint voir, & loüa de sorte ses Sermons en sa presence, qu'il l'honora du titre d'Apôtre de Sardaigne; il souffrit si impatiemment cette flaterie, qu'aprés qu'il eut congedié son Homme, il se retira dans un coin du Jardin, & y versa quantité de larmes. F. Jean de l'Arconé le trouva dans cette posture de pleurant, & lui demanda l'accident qui lui étoit arrivé: il lui répondit; Que me pouvoit-il arriver de plus fâcheux? l'Honneur mon ennemi, m'a ravi tous mes biens; & comme il lui eut fait recit du compliment du Gentilhomme; F. Jean lui dit, pourquoy pleurez-vous vos richesses, comme si elles étoient perduës? il ne vous a pas dérobé ce qui étoit à vous, mais plûtôt ce qui ne vous appartenoit pas, lorsqu'il a loüé ce que Dieu XXVI.

Il verse des larmes à cause de l'honneur qu'on luy fait.

vous a donné de talens, à moins que vous ne vouliez vous attribuer une chose, qui est du Domaine de JESUS-CHRIST, au mépris de son pouvoir infini, puisqu'il n'y a rien moins à vous, que ce qui lui appartient. Mais, à vôtre avis, pouvez-vous commettre une plus grande injustice, que de compter entre vos richesses, celles de vôtre Dieu ? Si vous déplorez la gloire qu'on rendoit à Dieu, & la loüange de ses Dons divins, comme un bien perdu, prenez garde d'être envieux des biens de Dieu, vous meriteriez les larmes des autres. Alphonse eut peine à moderer ses pleurs, à des paroles si sages de Frere Jean, à cause de l'aversion qu'il avoit dans l'ame, pour les honneurs & les dignitez.

Autres vertus de ce grand Serviteur de Dieu.

XXVII. PEre Lupus étoit si doux & si affable à l'endroit de tous, que ceux qui avoient quelque tristesse de cœur ou quelque embarras d'esprit, lui en confioient franchement les secrets, & il les consoloit avec tant de complaisance de paroles, que de deux choses l'une, ou il diminuoit leurs ressentimens, ou il augmentoit leur courage, pour souffrir leurs disgraces, avec plus de soûmission aux ordres de Dieu ; & même tant plus ceux qui recouroient à lui, étoient de basse fortune, tant plus s'employoit-il, à soulager leurs inquietudes.

XXVIII. Il embellissoit cette profonde & continuelle humilité, dont il s'abaissoit avec beaucoup de respect, soit devant les Superieurs, soit devant les Freres, d'une invincible patience, & d'une insurmontable force d'esprit, dont il supportoit quelque accident que ce fust, avec tant de fermeté, que comme cette Plante que represente la Fable, qui pousse à mesure qu'on la coupe, & qui combat avec le fer, en sorte qu'elle vit par la mort, qu'elle naît sous le coûteau, & qu'elle croît dans sa ruine, Alphonse de même, faisant de ses disgraces les sujets de ses vertus, devenoit plus robuste par ses malheurs, plus éclattant par ses miseres, & plus endurci par les coups qui l'attaquoient avec plus de furie ; les exils lui acqueroient la gloire ; les prisons, le lustre ; & les infirmitez, la Couronne ; parce que comme deux ans avant sa mort, il fut malade d'une paralysie, il en souffrit les douleurs si constamment, qu'il reprit aigrement un Frere de ses amis, qui touché de compassion de ses peines, lui persuadoit bonnement, d'en demander à Dieu l'adoucissement, comme s'il eust proferé un blasphême, & ses yeux élevez au Ciel, il dit aussi-tôt à Dieu, *Augmentez ma douleur, adorable Majesté, mais augmentez ma patience.* Il endura même plusieurs tentations des Demons, en fait de nôtre croyance ; mais sa patience au lieu d'en être abbatuë, n'en fut qu'éprouvée, comme l'or dessus les brasiers.

Son invincible patience.

XXIX. L'on dit des prodiges de la charité de ce grand Homme, envers les malades principalement, qu'il visitoit même aux heures plus incommodes de la nuit, pour les servir dans tous leurs besoins : & jamais quelque occupé qu'il fust dans les Predications, il n'obmettoit les visites, & les bons offices de charité ; d'où vient que prêchant un Carême à Milan, il eut alors un si grand soin d'un Frere Paralytique, qu'il se consacra tout entier, à le secourir dans ses douleurs.

XXX. Mais si quelqu'un demandoit curieusement, de quelle racine proce-

doient tant de vertus de nôtre Lupus, de quel aliment elles se nourrissoient, & de quelle maniere elles devenoient plus vigoureuses, qu'il sçache, que son Oraison en étoit la racine, & l'origine de toutes ses perfections. Et comme dit S. Jean Chrysostome, c'est elle qui anime, qui fortifie, & qui conduit l'ame à l'achevement de son salut, & sans elle on peut dire, qu'elle n'a point de biens. Il est incroyable, combien l'Oraison d'Alphonse étoit frequente, & embrazée, puisque tous les Manuscrits de l'Ordre conviennent en ce point, qu'elle étoit de dix heures le jour, & la nuit: ni les fatigues de ses voyages, ni les occupations de ses Sermons, ne l'empêchoient pas tous les jours d'y employer sept heures, ce qu'on ne raconte d'aucun autre. C'étoit elle qui lui fournissoit des forces dans ses adversitez, de la constance dans ses travaux, de la patience dans les prisons, le courage dans les tentations, & de la perseverance dans toutes les actions de sa sainte vie. C'étoit elle qui lui inspiroit dans l'ame l'humilité, la benignité, la mansuetude, la pauvreté, l'abstinence, la charité, & toutes les autres vertus. Ouy seurement, c'étoit elle qui lui donnoit tant de vigueur à dire les choses, que lors qu'il prêchoit, on eust dit qu'en quelque façon, il violentoit les cœurs plus endurcis dans le mal, & les engageoit à la vertu. Enfin son Oraison l'avoit élevé à ce haut point d'amour de Dieu, qu'un jour il ne craignit point de dire de lui-même, que si quelqu'un par une pure haine de sa personne, lui arrachoit du menton tous les poils de sa barbe, il l'aimeroit toûjours comme son meilleur amy.

Sept heures au moins tous les jours il faisoit Oraison.

Comme le Pape le rétablit dans la Predication, & avec quelle force, & quelle utilité il prêchoit l'Evangile.

LE Pape touché du grand bruit, que la renommée porta jusqu'à ses oreilles, des vertus du P. Lupus, & informé du calme d'esprit, des Ministres du Roy d'Espagne, qui n'étoient plus animez contre lui, le rétablit dans le pouvoir de prêcher, & il prêcha dans Rome, avec tant de fruit des ames, & tant d'admiration des Peuples, que le Pape le sceut, le fit Predicateur Apostolique, & l'envoya dans l'Isle de Corse, où regnoient alors plusieurs divisions, & beaucoup de corruption de mœurs, avec pleine puissance, de prendre avec lui tels Compagnons qu'il lui plairoit. Aussi-tost qu'il fut arrivé dans l'Isle, il la visita toute entiere, & avec la force de dire les choses, qu'il animoit de l'esprit d'Oraison, dont il étoit éclairé, & embrazé surnaturellement, il adoucit de sorte ces cœurs opiniastres, qu'il en calma plusieurs, engagea les uns à l'observation des loix Ecclesiastiques, qui y étoient fort méprisées, & obligea les autres, à corriger leurs coûtumes criminelles, où ils se precipitoient comme à bride abattuë. Enfin il retourna à Rome, chargé de tant de Trophées d'ames, acquises à Jesus-Christ, que le Pape même instruit par les Evêques, & leurs grands Vicaires, des fruits merveilleux qu'avoit fait en Corse le Pere Lupus, lui en donna des loüanges. XXXI.

Il prêchoit d'une force si admirable, & maîtrisoit de maniere les cœurs, qu'il les amolissoit quoiqu'ils fussent de fer, & de diamant: & il n'y avoit point de machine si haute, & si ferme de vices, qu'il n'abattist par l'esprit de ses paroles; parce qu'il sortoit de sa bouche un glaive aigu des deux côtez, qu'avoient moins travaillé ou l'artifice des hommes, ou XXXII.

l'éloquence des Orateurs, que l'esprit de Dieu, dont il penetroit les cœurs, & les esprits, jusqu'à la division de leurs mouvemens, & de leurs lumieres, & dont il separoit, quand il vouloit, le fils du pere, & la fille de la mere, pour les retirer du Monde, & les attacher à JESUS-CHRIST. En effet on ne peut dire qu'à peine, combien de jeunes hommes, combien de jeunes filles, il a retirez du sein de leurs peres, & de leurs meres, par la force de ses discours, que l'esprit de Dieu embrazoit, pour les consacrer à JESUS-CHRIST dans des Monasteres. Je n'en marque que cette preuve, que lorsqu'il prêchoit le Carême dans l'Université de Salamanque, il contraignit doucement, par la ferveur de ses paroles, cinq cens jeunes hommes de cette celebre Academie, de se faire Religieux.

XXXIII. On ne doit pas en être étonné, puisque la Marquise de Melegnano, femme du frere de Pie IV. a témoigné plusieurs fois, qu'elle avoit vû sortir de la bouche du P. Lupus, lorsqu'il prêchoit, des globes de flammes, dont il embrazoit les cœurs de ses Auditeurs. Le Seigneur Jean Baptiste Boniporto Chanoine de la Cathedrale de Novare, entendit un jour à Rome, un Sermon du Pere Lupus, en compagnie du Bien-heureux Philippes de Neri, où il fit paroître tant de zele, que tout son Auditoire en demeura dans l'étonnement, le Chanoine dit alors au Bien-heureux; O! Pere Philippes, que vous semble du Sermon de ce grand Homme? jamais en entendîtes-vous un plus fervent, plus fort, & plus Apostolique? Ne vous étonnez pas, Monsieur, lui répondit le Saint, que le Pere Lupus préche avec tant de feu, puis que j'ay vû la sainte Vierge, lorsqu'il prêchoit, proche de lui, qui lui fournissoit des paroles. O! plust à Dieu que Rome eust plusieurs de ces Loups. Mais si nous voulons donner une autre raison de la ferveur, & de la force des Predications de ce grand Homme, considerons celle dont nous avons déja parlé, & que nous presente l'Ecclesiastique, lorsqu'il décrit un Predicateur Evangelique, par ces belles paroles, *Cor suum tradet ad vigilandum diluculo, ad Dominum qui fecit illum, & in conspectu Altissimi deprecabitur; aperiet os suum in oratione, & pro delictis suis deprecabitur: si enim Dominus magnus voluerit spiritu intelligentiæ replebit illum, & ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ, & in oratione confitebitur Domino;* parce qu'il n'y a rien qui embraze davantage les paroles de la Predication Evangelique, & qui comme des fleches dans les mains d'un homme puissant, les rende plus propres à détruire ardemment les munitions de tous les vices, qu'une fervente Oraison, qui precede les Predications. Et ainsi comme nôtre Lupus avoit coûtume de faire preceder ses Sermons, d'une longue & ardente priere, dont il enflammoit son cœur, & son esprit, il n'est pas surprenant, que ses paroles fussent toutes de feu, dont portant les flames jusques dans les cœurs de son Auditoire, il les attiroit presque violemment à Dieu: d'où il disoit souvent, *Que le Predicateur avoit besoin de beaucoup d'Oraison, & de peu d'étude.* D'où vient que comme de son temps, deux Predicateurs celebres furent ses Competiteurs, le fameux Hebreus de l'Ordre de S. Dominique, & le grand Panigarole de l'Ordre de l'Observance de S. François, qui fut depuis Evêque d'Asti, l'on disoit en proverbe, *Hebræus docet, Lupus movet, Panigarola delectat*, & à cause que la fin principale de la Predication est d'émouvoir, on peut conclure le grand Talent de la Predication, qu'avoit receuë de Dieu nôtre Lupus, au dessus même d'Hebreus, & de Panigarole.

La sainte Vierge fut apperceuë, lui donner des paroles en prêchant.

Ecclesf. 36. chap.

L'Oraison embraze les Predications.

XXXIV. Son nom étoit devenu si celebre dans plusieurs parties du Monde, que les Villes plus illustres d'Italie, s'empressoient de l'avoir pour leur Predicateur de Carême. D'où vient qu'il prêcha souvent à Rome, à Ve-

nise, à Naples, à Gennes, & ailleurs, principalement à Milan où il servit admirablement à S. Charles Borromée, à reformer les mœurs corrompuës de ses peuples, parce qu'avec sa force à dire les choses, il les disposoit à recevoir cette discipline Chrêtienne, que ce S. Prelat leur inspiroit, par ses saints Discours, avec l'étonnement de toute l'Eglise. D'où vient qu'un Evêque qui l'entendit prêcher un jour à Milan, le demanda instamment à S. Charles, pour le faire prêcher dans son Eglise, à l'utilité de son Peuple, & le S. Evêque lui répondit; *Mon ami, vous demandez inutilement nôtre Lupus à mon prejudice, parce que mes oüailles ont besoin de ce Loup, qui les effraye, & qui les renferme dans la bergerie de* JESUS-CHRIST. Il prêche dans les Villes plus celebres d'Italie

XXXV. C'est une belle parole du grand Apôtre, *Vbi Spiritus Domini ibi libertas,* ce que Lupus un jour a montré par son exemple, parce qu'il parloit avec tant de liberté, que pour deffendre la verité, que son esprit avoit conceuë comme certaine, il étoit un mur d'airain, & une colomne de fer, & n'apprehendoit point les perils. Une action belle rend encore aujourd'huy sa memoire fort celebre dans Naples. En effet comme il sceut, que la Noblesse s'étoit engagée sans necessité, par un Decret public, & même volontairement, à donner une somme de plusieurs ducats au Roy Catholique, & que cette grosse somme de deniers, se leveroit sur le Peuple qui ne soulageroit plus si facilement les pauvres de la Ville, & de tout le Royaume, il blâma fort en chaire cette levée d'argent, comme funeste aux plus malheureux, & dit jusques-là, que le Roy n'en pourroit joüir en bonne conscience. Philippes II. étoit alors Roy d'Espagne, fort plein de pieté: & comme il eut appris par les Lettres, qu'on lui en écrivit, ce que Lupus avoit prêché si publiquement, il fit une réponse digne assurement de Philippes, que si ce qu'on lui donnoit étoit injuste, au sentiment de Lupus, il devoit le refuser encore plus justement. Ce grand Prince ne voulut donc point du present de Naples, d'où il s'acquit dans le Monde, le glorieux tiltre de Pieux, & de Juste Prince.

Exemple merveilleux de sa liberté à dire les choses.

XXXVI. Mais que tous sçachent, que cette liberté de parler en nôtre Lupus, dans les choses principalement, qui regardent l'honneur de Dieu, & la charité Chrêtienne, procedoit de l'esprit de Dieu, puis qu'en userent toûjours les Saints Ambroise, Gregoire de Nazianze, Chrysostome, Antoine de Pade, & ces autres grands Hommes, qui furent dans leurs Siecles des Predicateurs Apostoliques : d'où S. Ambroise dit, *Qu'il est indigne de la Majesté Imperiale, de refuser la liberté des paroles, & de la Sacerdotale de ne pas dire ce qu'on pense. Il n'y a rien dans un Prêtre de plus dangereux auprés de Dieu, & de plus méprisable chez les hommes, que de celer au dehors ce qu'on juge au dedans, puisqu'il est écrit,* Et loquebar de testimoniis tuis in conspectu Regum, & non confundebar. Et pourtant un Predicateur Evangelique, doit prendre garde à ne pas dire trop, & ne pas deffendre dans la chaire Apostolique, des choses humaines, & Politiques qui ne sont pas de son sujet, & qui conviennent si mal à un Predicateur de l'Evangile, comme si elles étoient de Dieu; parce que la parole Divine doit être chaste, crainte qu'elle ne s'altere par le mélange des choses temporelles, & qu'on ne qualifie du titre de Divins, des conseils, & des desirs des hommes.

Quand la liberté de parler est bien seante aux Predicateurs de l'Evangile.

XXXVII. Quoique nôtre Lupus crut, que l'Oraison de l'esprit étoit preferable à la Predication de l'Evangile, instruisant pourtant les jeunes Predicateurs de leur maniere de prêcher, il disoit, *Ecoutez, mes Freres, dans la Predication, nous devrions employer tous nos soins, à connoître ce qui y est*

Belle Doctrine de nôtre Lupus, pour les Predicateurs.

de Dieu, & ce qui y est de nous ; c'est à nous d'étudier avec diligence, avant que d'entrer en Chaire : & lorsque nous y sommes, c'est à Dieu à gouverner nôtre langue. Tandis donc, mon Frere, qu'aprés l'oraison vous étudiez pour prêcher, appliquez-vous-y comme à une chose de vous, sans vous en trop rapporter à Dieu, & n'épargnez point vos peines ; mais lorsque vous serez en Chaire, ne vous fiez plus à vous-mêmes, ni à vos travaux, & confiez-vous tout entier à Dieu, afin qu'il conduise vôtre esprit, & vôtre langue. Prenez garde encore, que lorsque vous écrirez vôtre Sermon, vous y laissiez toûjours une page vuide, où Dieu écrive ce qui luy plaira : & ainsi vous vous acquitterez dignement de l'office d'un Predicateur Evangelique. Il ajoûtoit à ceci, *Voulez-vous, mon Frere, que vôtre Predication vous réüssisse bien, & avec fruit? écoutez moy ; Si aprés que le Peuple vous aura entendu fort attentivement, il loüe hautement vôtre Discours, s'il l'éleve jusqu'aux Etoiles par tout ce qu'il pourra d'applaudissement, & s'en retourne chez lui, tout plein du plaisir de vôtre Discours, n'en ayez pas de complaisance, parce que vôtre Sermon est vain, & inutile, qui sans aller au cœur est demeuré seulement dans l'oreille de vos Auditeurs. Mais si, lorsque vous prêchez, le Peuple pousse des soûpirs, & essuye ses yeux pleins de larmes : & si aprés vôtre Sermon, il sort de l'Eglise en silence, le chapeau jusques sur la veuë, alors remerciez Dieu, mon Frere, parce que vous avez bien prêché, selon la volonté de* JESUS-CHRIST, *puisque vous n'avez pas chatoüillé les oreilles, mais penetré les cœurs de vôtre Auditoire : & c'est ce que doit pretendre un Predicateur Evangelique.* Doctrine assûrément qui devroit être gravée dans le cœur de tous les Predicateurs.

XXXVIII. Mais quoique ce grand Homme prêchast toûjours avec tant de feu, qu'aprés son Sermon il paroissoit sans aucunes forces, il sembloit pourtant faire si peu d'état d'un travail si penible, qu'encore qu'il prêchast souvent deux, & trois fois, principalement à Milan, il discouroit encore au Refectoire, lorsque les Freres soupoient, avec tant d'ardeur d'esprit, qu'ils ne mangeoient pas, pour être plus attentifs à ce qu'il leur disoit si Religieusement, parce qu'ils prenoient plus de plaisir à entendre ses Discours, qu'à prendre leur nourriture. Nous devrions marquer ici ce devot spectacle, qu'il fit voir dans Rome, au temps des Jours-gras: mais nous n'en dirons rien, puisque nous l'avons representé l'an 1587. lors que nous avons écrit la vie du Bien-heureux Felix de Cantalicio.

Les Freres quittent leur souper au Refectoire pour mieux écouter ses Discours.

XXXIX. Considerons plûtost, que Federic Borromeo, Cardinal de sainte Memoire, Archevêque de Milan, modelle des Prelats, & homme au dessus de toutes les loüanges, dans un Traité qu'il a composé entre plusieurs autres, *de sacris Oratoribus*, n'en loüe pas un, avec tant d'Eloge, que le P. Lupus, dont il dit au commencement presque de son second Livre ; *Alphonsus Lupus è Franciscana disciplina severiore, primus omnium, ita perturbavit, atque concussit hominum animos oratione suâ, ut ex omni memoria paucos admodum reperire possimus, qui cum eo videantur conferendi. Nimirum hujus hominis voce compulsi, quamplurimi mortales abdicavere mundum, & in sacrata se se claustra contulerunt ; quocunque novus Apostolus iret, ad eum populi confluebant.* Et ce grand Prélat poursuit ses loüanges, avec tant de sentiment, que son auguste témoignage devroit suffire à relever hautement les Talens merveilleux, que Dieu avoit communiquez à nôtre P. Lupus.

X L. Mais ce qui rend admirable ce grand Personnage, quoiqu'il prêchast si souvent, & avec tant de force, il ne manquoit jamais, ni à Matines, ni aux Oraisons communes des Freres, parce qu'il en faisoit tant d'état, que même quelque malade qu'il fust, il eust crû faire un crime de n'y

assister pas: & aux autres Heures du Chœur, où il ne pouvoit se trouver, à cause de ses emplois, il les recitoit avec tant de pieté, qu'il y satisfaisoit toûjours debout, ou bien les genoux en terre.

D'un Extaze d'esprit du P. Lupus, & de l'Esprit de Prophetie dont Dieu l'honora.

UNe nuit il etoit au Chœur à Matines, & prosterné contre terre, selon nôtre coûtume, lorsqu'on dit ce Verset du *Te Deum, Te ergo quæsumus famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti*, il fut extasié d'esprit: & comme les autres Freres se leverent de leurs prosternations, il demeura dans la sienne, tout le temps des Laudes, des Litanies, & de l'Oraison. Aprés Matines les Freres se retirerent à leurs chambres, & P. Bernardin d'Arragon, avec deux autres Prêtres, curieux de sçavoir à quoi se termineroit cét extaze, apperceut Alphonse se lever de terre, qui poussa de son cœur un grand soupir, & qui courut, plus vîte que le vent, à l'Autel du saint Sacrement, repetant souvent; Ha! mon Dieu, ha! mon Dieu, la perte des ames, doit-elle être si grande? quoi donc, n'y aura-t'il point de remede à leur ruine? Alors il versa beaucoup de larmes, se frappa souvent la poitrine, & tout embrazé de cét esprit, qui l'animoit, il se retira dans sa Cellule. Tous les Freres furent de ce sentiment, que Dieu dans cette vision lui revela le grand nombre des Reprouvez, à qui sa sainte Passion seroit inutile. XLI. Il predit quelque chose de futur en Prophete.

Il fut aussi éclairé d'une lumiere Divine, pour connoître les choses futures. Lorsqu'un jour il préchoit à Milan, & exageroit le peché de ceux, qui ne vouloient pas obeïr aux loix, qu'avoit établies leur saint Archevêque Charles Borromée, mais prophanoient les Fêtes, par leurs jeux, & par leurs spectacles. Aprés qu'il eut fini sa premiere partie, il commença de parler avec douceur au peuple: & puis, sans actions, & sans paroles, comme abymé dans ses pensées, il s'écria tout d'un coup fortement; Apportez de l'eau, Messieurs de Milan, apportez de l'eau, parce que vôtre ville est menacée d'un grand incendie, de la colere de Dieu. Il adressa alors son discours à ceux, qui violoient le Dimanche, contre l'ordre de leur saint Prélat, & leur dit; Pourquoi irritez-vous la colere de Dieu, Violateurs des saints Jours? il tombera sur vos têtes criminelles une vengeance Divine si horrible, que vous ne pourrez vous en liberer par la fuite: & l'evenement montra bien, qu'il n'avoit pas parlé comme un Predicateur seulement, mais encore comme un Prophete, parce qu'à trois mois de là, le Gouverneur de la Citadelle, un de ceux qui s'opposoit plus opiniatrément aux ordres de saint Charles, & plusieurs autres Gentilshommes de son sentiment, & qui deffendoient son crime, moururent d'une mort subite. XLII.

Aprés avoir prêché plusieurs années dans Naples, il courut un mauvais bruit dans la Ville du Vice-Roi, qui scandalisoit tous les Citoyens: de sorte que nôtre Lupus, comme Predicateur Evangelique, se creut obligé d'office de l'aller trouver, & de lui faire charitablement une correction de pere. Mais le Vice-Roi prévoit le sujet de son arrivée, & lui refuse audience, sur plusieurs pretextes, & pourtant le Pere demeura ferme sans se rebuter de son refus, à la porte du Palais, jusqu'à ce qu'on apporta un sanglier pris à la chasse, pour le presenter au Viceroi: & comme il vit qu'on ouvroit les portes, pour faire entrer la bête, il s'en XLIII.

Il menace de la colere de Dieu le Viceroi de Naples.

approcha, & s'écria; O! Temps, ô! Mœurs; on permet l'entrée chez le Viceroi à un sanglier, & on la refuse à un Predicateur de JESUS-CHRIST: mais dites au Viceroi que Dieu vengera bientost son injure. La vengeance en effet ne fut pas long-temps differée, parce que le fils du Viceroi, qui se portoit fort bien, mourut le lendemain d'une mort subite. Cét accident effraya le Viceroi, & il ordonna qu'on fit venir le P. Lupus, qu'il receut fort civilement; il écouta même ses corrections, se rendit à ses bons conseils, avec grande soumission d'esprit, & devenu meilleur par ses saints discours, il remedia au scandale de toute la ville.

XLIV.

Il predit à un Prêtre un accident qu'il devoit éprouver bientost.

L'an de nôtre Salut 1591. lorsque ce grand Homme retourna en Espagne, il demeura quelque temps à Marseille, où il trouva P. Sauveur de Rivolta Prêtre, qu'il avoit attiré du Monde dans la Religion, lorsqu'il prêchoit à Milan: & comme il lui étoit fort familier, il lui demanda s'il n'avoit point été tenté des Demons, depuis qu'il étoit Religieux; Non, mon Pere, répondit ce Pere, au moins bien cruellement: Ha! mon fils, preparez vôtre cœur à soûtenir une forte attaque, dont vous veut éprouver la Providence, lui repartit nôtre Lupus. Cette Prophetie fut vraye, parce qu'à peine un mois fut passé, que ce pauvre Pere fut si cruellement tenté d'un esprit de blaspheme, & de la crainte des Enfers, qu'il ne pouvoit celebrer la Messe, ni joüir d'aucun repos: mais il lui sembloit, qu'il étoit toûjours au milieu des flammes avec les Demons. Il pleuroit inconsolablement, & se prosternoit aux pieds de tous les hommes presque qu'il voyoit, où il leur demandoit leurs prieres. Mais il éprouva que ses larmes, ses humiliations, & les prieres des autres lui étoient inutiles, & se souvint des paroles dont nôtre Lupus lui avoit prédit cette attaque. Lors donc qu'il creut, que personne ne le pouvoit mieux soulager que lui, il lui écrit des lettres pleines de tristesse, & d'abaissement, où il lui demande instamment ses oraisons auprés de Dieu, qui le délivrent de cette horrible tentation du Diable. Nôtre Alphonse n'étoit pas encore parti de Marseille, lorsqu'il receut les lettres de ce pauvre affligé, il se mit aussitost en oraison pour lui, & aprés qu'il eut poursuivi le secours de son ami auprés de Dieu, il fut delivré de sa tentation, & le Diable ne le persecuta plus.

XLV.

Il fut preservé miraculeusement d'un naufrage.

La même Année, lorsque le Pere Lupus étoit encore à Marseille, où il attendoit une commodité pour passer en Espagne, quelques Cavaliers Espagnols furent trois fois differentes le prendre au Convent, pour le conduire dans une galere, qui, lui dirent, qu'elle étoit prête de se mettre en mer, & toutes les fois il fut contraint de retourner au Convent, parce que le vent étoit contraire. Quinze jours aprés, ces Messieurs sortirent du port, & se retirerent dans une autre plage où le vent leur étoit plus favorable. Ils furent alors en avertir le Pere Lupus, & le prier de venir à la galere. Il ne vouloit pas partir, assurant ces Gentilshommes, que ce n'étoit pas la volonté de Dieu, qu'il se mist sur mer alors: mais ils lui firent tant d'instance, & son Compagnon aussi, qu'il alla au port, où il entra dans une barque avec six esclaves, qui ramerent jusqu'à la galere où l'on l'attendoit, & pourtant il leur fut impossible d'y aborder avec tous les efforts de ces Rameurs. Le Pere Lupus en fut étonné, & il dit aussitost d'une voix haute, qu'on le reportast à terre, parce que Dieu ne vouloit pas alors, qu'il fit son voyage. Les Galeres partirent, & au passage du Golphe du Lyon, où elles devoient s'élever, elles baisserent en fond, d'où l'on connut la Providence de Dieu, & les soins qu'elle prenoit de son Serviteur Lupus.

A son

A son départ de Marseille, qui fut à Pâques suivant, il donna sa benediction, à tous les Novices, qui se trouverent au Convent; un deux nommé Honoré étoit à la Ville, d'où lors qu'il fut de retour, il apprit que le bon Pere avoit beni tous ses Compagnons; il fit tant de promesses à celui d'entre eux qui lui cederoit sa benediction d'un si saint Homme, qu'il en trouva un, qui n'en faisant pas grand état, la lui accorda fort volontiers; mais le pauvre miserable connut bien à ses dépens, quelle estime on doit faire de la benediction des Hommes, qui sont chers à Dieu, parce que tous ceux qu'avoit benits le Pere Lupus, demeurerent fermes dans leur vocation, & ce miserable Abandonné retourna dans le Monde. XLVI.

Un Novice qui faisoit peu d'état de sa benediction, retourna dans le monde.

Quelques occasions merveilleuses qui lui arriverent en sa mort.

DIeu pour animer les Seculiers, à imiter les vertus du Pere Lupus, leur fit connoître par plusieurs Miracles, quelle étoit sa sainteté: entre plusieurs on raconte celui-ci, qu'aprés qu'il eut prêché, presque toute l'année 1588. à Milan, à son départ de la Ville, quelques Seigneurs Espagnols furent le conduire assez loin, & lors qu'ils furent arrivez à la porte, ils virent à terre plusieurs Pigeons, dont l'un s'éleva dans l'air aussi-tôt, & vint voler sur sa tête, puis sur ses épaules, & enfin entre ses mains, où il lui fit toutes les flateries d'un oiseau; le Pere le caressa, & afin qu'il s'envolast, il le poussa deux ou trois fois; le Pigeon retournoit toûjours sur ses mains, & paroissoit lui demander quelque chose. Ces Messieurs admirerent ce nouveau spectacle; nôtre Lupus comprit bien ce que vouloit le Pigeon, il lui donna sa benediction, qu'il reçût avec un agreable battement de ses aisles, & s'éleva dans l'air aussi-tôt. Les Gentilshommes furent si surpris de cette merveille, qu'ils ne pouvoient plus dire que le nom de JESUS, par étonnement. XLVII.

Un Pigeon vint voler sur ses mains.

Lors qu'il demeuroit à Marseille, il guerit avec un signe de la Croix, un F. Lazare de la même Ville, d'une grande playe à la teste, que lui avoit faite par sa chute un morceau de bois, lors qu'il cherchoit des oignons sur une planche, dans la cuisine du Convent. XLVIII.

Mais à cause qu'on connoist le bon or, à la resistance qu'il fait au feu, & à la pureté qu'il reçoit dans les flâmes, le Juste n'est pas éprouvé par les prosperitez, les satisfactions de l'esprit, la douceur de la contemplation, & les grands dons de Dieu, dont il l'honore auprés des hommes mais plûtôt par les tentations des maladies, les disgraces, & les douleurs, dont sa vertu est épurée, comme dit Saint Chrysostome, *Quod auro ignis, hoc animabus afflictio, sordes purgans, puras reddens, splendidas efficiens*; Trois ans avant que mourut nôtre Lupus, il fut affligé de beaucoup de langueurs de corps, & d'esprit, afin que les dernieres choses répondissent aux premieres, la fin au commencement, & que celui qui avoit commencé sa vie Religieuse par les exils, les prisons, les persecutions, & plusieurs adversitez, la terminast par les disgraces, les miseres, & les maladies. Il devint donc paralytique, & il est surprenant, avec quelle patience, quelle force, & quelle joye, il souffrit les douleurs d'un mal si extrême, en sorte qu'il eust crû faire une grande perte, de ne les endurer pas. Comme d'abord il le tourmentoit si cruellement, qu'il ne pouvoit celebrer la Messe, il recevoit tous les jours le saint Sacre- XLIX.

Saint Chrysost. Hom. 26. sur l'Epitre 2. aux Corinthiens.

Il est affligé de corps & d'esprit.

ment : mais à cause qu'il desiroit de tout son cœur, d'offrir lui-même à Dieu cet amoureux sacrifice du corps & du sang de Jesus-Christ, il obtint par sa priere, dit-on, que quoy qu'il eust un si grand tremblement de mains, qu'il ne pouvoit coupper son pain à table, ni le porter à sa bouche, aussi-tôt qu'il s'approchoit des Autels, pour y dire la Messe, il y recevoit de Dieu des mains si stables, & si immobiles, que si jamais elles n'eussent été attaquées d'aucune Paralysie : Et aprés que la Messe étoit dite, ses mains reprenoient leur ordinaire tremblement. Il avoit coutume de celebrer avec tant de pleurs, & de pieté, que lors qu'il prononçoit ces paroles de l'Hymne des Anges, *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam*; il les proferoit, avec tant de douceur d'esprit, que personne ne doutoit, qu'il n'y goûtast quelque plaisir Celeste.

L. Comme il fut de retour en Espagne, il s'arrêta à Barcelone, au Convent du mont de Calvaire, où quoy qu'il souffrist de continuelles douleurs, il ne laissoit pas d'offrir tous les jours à Dieu ses sept, ou huit heures d'Oraison. Le Seigneur Gaspard Moleri fort familier aux Freres, & Medecin du Convent, desiroit prendre ses avis sur quelques affaires de sa conscience, il en communiqua avec un de ses amis : & comme il étoit au Convent, pour soulager quelques malades qu'il visitoit, le Pere Lupus le vint trouver, lui découvre toute la chose, qu'il avoit dans l'esprit, & dont il vouloit sçavoir ses sentimens, & luy donne les conseils necessaires. Le Medecin est surpris d'entendre dire, ce qu'il sçavoit n'avoir été revelé que de Dieu au saint Homme ; il suivit ses avis, qu'il jugeoit bien être de Jesus-Christ.

Il connoît les pensées secrettes

LI. Mais à cause que Dieu vouloit honorer son fidele Serviteur Lupus, d'une Couronne plus precieuse que celle, que lui pouvoient acquerir les douleurs, & les afflictions de son corps, souffertes avec tant de patience, il y joignit une tentation bien plus cruelle, qui l'élevoit interieurement contre quelques Articles de la Foy, & une autre encore fort fâcheuse de défiance des bontez de Dieu, qui lui representoit tous ses travaux de Predication, ses veilles, ses Oraisons, ses jeûnes, & tout ce qu'il avoit reçû d'incommoditez dans l'Ordre, par les austeritez, & les maladies, comme des choses vaines, & vuides de merites : Et cette tentation crût de maniere chez lui, qu'il sembloit être sans aucune esperance de salut. Ses larmes, ses prieres, & les raisons des autres, dont ils le persuadoient de se confier en Dieu, lui étoient inutiles, parce que le Demon avoit obscurci son esprit, de si épaisses tenebres, qu'il ne pouvoit discerner, avec quel esprit, & quelle intention, il avoit entrepris, poursuivi, & perfectionné toutes les actions de sa vie passée. D'où vient qu'abîmé dans l'ocean d'une tristesse continuelle, il ne pouvoit élever sa tête jusqu'au Ciel, dont il pouvoit esperer du soulagement : & ainsi sa vie se consumoit de sorte, dans de perpetuelles miseres de corps & d'esprit, qu'il ne pouvoit se donner de soulagement. Il est vrai que la premiere tentation le quitta long-temps avant sa mort ; mais Dieu gouverna de maniere son salut, que la seconde l'éprouva par son ordre, jusqu'à la fin de sa vie.

Dieu l'éprouve par une tentation bien rude.

LII. Considerons ici les profonds jugemens de Dieu, qui afflige comme méprisez, & livre aux plus cruelles tentations des Demons, comme Etrangers, ses Serviteurs plus cheris. On remarque tous les jours visiblement cette ancienne conduite de Dieu, qui au sentiment de l'Apôtre accable presque de tentations le Fils, qu'il ayme plus tendrement : d'où Saint Gregoire dit ; *D'où vient que Dieu neglige si étrangement en ce Siecle,*

ceux qu'il a élevez si hautement devant tous les Siecles. Il se répond à lui-même. *Dieu les abbaisse si profondément sur la terre, parce qu'il sçait combien il doit les élever, & les recompenser dans le Ciel : & il les humilie jusques aux choses les plus méprisables, en presence des Hommes, parce qu'il veut les élever aux plus glorieuses, en la compagnie des Anges.* Livre 3 des Mor. Chapitre 5.

LIII.

Aprés que le Pere Lupus eut été tourmenté quelque temps de cette tentation de la défiance de Dieu, il devint fort malade, les derniers mois de sa vie, & Dieu qui voulut le réjoüir aprés tant de tristesses, lui rendit le repos de sa conscience, qui devint si tranquille, aprés tant d'orages, qu'absorbé doucement dans la contemplation des choses Divines, il goûtoit par avance les douceurs Celestes, dont il ne possedoit pas encore l'origine. Rien de triste ne sortoit plus de sa bouche comme auparavant : on n'en entendoit plus que des éloges, & les loüanges de la misericorde de Dieu : ce qui consoloit extremément les Freres. Toute la semaine qui preceda sa mort, il se fit lire doucement la Passion de Jesus-Christ, qui occupoit tout son esprit, avec tant d'attachement, que lors que le Lecteur étoit à de certains endroits plus sensibles, il y appliquoit toutes les ardeurs de son cœur, & toutes les lumieres de son esprit. Enfin deux jours avant mourir, il se confessa, & reçût le saint Viatique, avec tant d'humilité d'Ame, & de larmes de ses yeux, qu'il sollicitoit même celles de tous les Freres. Aprés qu'il eut reçû l'Extreme-Onction, & qu'on lui eut rendu tous les devoirs, dont on assiste les mourans, plein du bon sens, il s'endormit si doucement en Dieu, qu'on eust dit, que sa mort étoit un sommeil veritable. Il mourut cette année, aux Ides d'Octobre, au Convent du mont de Calvaire, à Barcelone.

Il est delivré de sa tentation, & joüit d'un grand repos d'esprit.

LIV.

A sa mort il vola une Aloüette sur sa Fenêtre.

A l'heure même que mourut ce grand Serviteur de Dieu, une certaine Aloüette, de celles qu'aimoit fort nôtre Pere saint François, à cause qu'elle porte une façon de Capuce formé de ses plumes, & que par son vol, elle represente assez bien, la vie des Freres Mineurs, qui s'élevent des choses de la terre, aux Celestes, comme cét Oiseau, vola sur la fenêtre de sa chambre, où elle chanta si doucement, qu'elle ravit & charma tous les Freres, par les douceurs de son ramage.

LV.

A peine sçût-on, dans la Ville, la mort du Pere Lupus, que tout le Peuple presque, touché du grand bruit que faisoit sa Sainteté, vint au Convent, pour lui baiser les pieds, & reverer son saint Corps ; les uns couperent une partie de ses habits, les autres de ses ongles, ceux-ci de sa barbe, & ceux-là de ses cheveux, pour montrer par leurs paroles, & par leurs actions, l'estime qu'ils avoient de sa bonne vie. Mais principalement le Vice-Roy, accompagné de plusieurs Seigneurs, le vint voir aprés sa mort, & aprés avoir baisé ses mains, & ses pieds, avec son illustre compagnie, il fit emporter avec lui son Breviaire, & son habit qu'il avoit en mourant, tandis que les autres prirent pour eux, ce qu'ils purent de son pauvre meuble. Aprés sa mort on admira sa chair aussi molle, aussi blanche & aussi maniable, que s'il eust été vivant. On l'enterra dans la sepulture des Freres, aprés toutes les ceremonies de l'Eglise : Et comme les corps de quatre Freres morts, avec reputation de Sainteté, qu'on y avoit déposez, il y avoit du temps, y furent trouvez si entiers, & si libres de pourriture, qu'ils étoient droits contre la muraille, comme des statuës, l'on mit à la tête du sepulchre, le corps du Pere Lupus assis : & il ne faut pas obmettre ici, que comme, pour contenter les desirs si ardens des Peuples, qui vouloient voir le saint Homme, on laissa l'entrée de cette sepulture ouverte, l'espace de huit jours, non seulement il n'en sortit point de puanteurs, mais même ceux, qui y descendoient pour bai-

ser ses pieds, y sentoient, comme ils avoüerent, des odeurs fort agreables.

LVI. Dieu fit plusieurs Miracles, aprés la mort de son serviteur Lupus, envers principalement les femmes enceintes, pour montrer aux hommes, son admirable sainteté : Angela Modera femme d'un Medecin étoit grosse, & même en danger d'une fausse couche, & aussi-tost qu'elle se fut appliquée la corde de nôtre Lupus, elle fut délivrée de son flux de sang, & sans peril elle accoucha dans son temps. Anne Palau Dame de Qualité, souffroit d'horribles douleurs de l'enfantement, & lorsqu'elle eut pris la même corde, elle mit au monde un fils, en bonne santé. Avec la même devotion, Raphaëla Jarreau de Barcelone, accoucha d'un garçon mort dans ses entrailles, sans aucun danger de sa vie, avec la même corde. La femme d'un certain Rialpo, & encore d'autres, furent soulagées de leurs douleurs, & accoucherent fort heureusement. Aprés trois ans de sepulture, son corps se trouva si entier, & si sain, qu'il montroit bien, que sa Bien-heureuse ame, qui l'avoit informé durant sa vie, étoit vivante glorieusement au Ciel, aprés sa mort, avec les Anges. Plusieurs Autheurs celebrent dans leurs écrits le grand esprit, & la sainteté du Pere Lupus, comme Franciscus Arrias de la Compagnie de JESUS, *Lib. 1. de Imitatione Christi Domini cap. 54. Iussanus à Grattalora, in vita S. Caroli;* & d'autres, en sorte qu'on peut dire de lui, avec l'Ecclesiastique, *non recedet memoria ejus, & nomen ejus requiretur à generatione in generationem; collaudabunt multi sapientiam ejus, & usque in sæculum non delebitur.*

Depuis sa mort Dieu fit par lui quelques Miracles.

DE F. FRANCOIS DE MONOPOLI LAIC:

DU P. ANDRE' DE TURIN, DU P. LUCIDE DE GENNES

Prêtres:

Et du Pere Ambroise de Sienne Predicateur.

LVII. F. François de Monopoli.

FRERE François de Monopoli Laïc, honore la Province de Bary, premierement par les actions vertueuses de sa bonne vie, qu'il pratiqua si saintement, & puis par une mort glorieuse Lorsqu'il étoit Hermite, sur une Montagne proche de la Ville de Monopoli, touché de l'hospitalité, & de la charité des Capucins, il entra parmi eux: & à peine eut-il leur Habit, qu'il commença d'y briller, par son obeïssance, son humilité, sa patience, le mépris de soi-même, & par toutes ses autres vertus. Il fut si merveilleux, en fait d'abstinence, que jeûnant presque tous les jours, il ne mangeoit plus ni chairs, ni poissons, ni d'autres nourritures délicates, & se nourrissoit de pain, d'herbes, & de legumes. Il domptoit sa chair avec un cilice, des veilles, & d'autres austeritez, pour rendre son esprit plus libre, & plus propre à la contemplation des choses Divines, où il employoit tout le temps d'aprés Matines; D'où vient qu'il fuïoit la conversation des Freres, & des Seculiers, pour être appliqué plus long-temps, & avec plus de dégagement à l'Oraison, où il recevoit de grandes faveurs de Dieu, en sorte que quelquefois il y étoit ravi en extase, & l'on l'y vit élevé dans l'air assez ordinairement. Entre toutes ses vertus, sa charité

Faisant Oraison il étoit quelques fois ravi en extase.

étoit si merveilleuse, à l'endroit de tous, & des malades particulierement, qu'il sembloit être tout entier dans leurs services. Tandis qu'il les sert, il tombe malade, & alors il eut envie de manger un petit oyseau roty; à peine en parloit-il au Frere de l'Infirmerie, qu'un chat familier, en apporte un de sa chasse, qu'il dépose à la porte de sa chambre. Enfin illustre en vertus, & en sainteté, il changea cette vie mortelle en une immortelle, au Convent de Malphelta.

LVIII. P. André de Turin Prêtre.

P. André de Turin, sortit cette Année de la prison incommode de son corps, & alla joüir de la liberté du Paradis. La vertu de ce grand Religieux brilla principalement, dans la sainte conduite des Novices, parce qu'il fut éclairé de Dieu de tant de lumieres, qu'aussitost que ses Novices s'approchoient de lui, aprés un entretien ou deux, il connoissoit si parfaitement leur naturel, & leurs inclinations, qu'il predisoit ceux qui seroient fermes dans leur vocation, & ceux qui retourneroient dans le Monde. Aprés que comme un grand observateur de la pauvreté, & de toute l'observation Reguliere, il eut acquis du commencement les vertus principales de la perfection Evangelique, il y exerçoit solidement ses Novices, & il en fit des hommes, fort glorieux à nôtre Ordre. D'où vient que la Province de Gennes lui est redevable, de plusieurs illustres Personnages, qui l'ont honorée par leur Doctrine, & par leurs vertus. Mais à cause qu'il étoit doüé de toutes les vertus, & principalement de cette charité, que pour soulager les pauvres, il se refusoit les alimens plus necessaires à la vie, il merita d'être honoré d'un Miracle, dont nous avons parlé amplement l'an 1570. de JESUS-CHRIST.

Il s'appliquoit tout entier à la conduite de ses Novices.

LIX.

La bonté de Dieu, voulut bien celebrer d'un autre grand Miracle, le zele que son Serviteur avoit si ardent pour la pauvreté, & l'observation Religieuse. Lorsqu'il étoit Gardien de l'ancien Convent de Turin, appellé Nôtre-Dame des Champs, toute la Famille avoit achevé le Carême de l'Epiphanie, & il ne leur restoit plus qu'un jour, jusqu'au grand Carême, où ils pouvoient manger de la viande; ils persuadoient au Pere André, qu'ils pussent en avertir leurs Bien-faicteurs, afin qu'ils leur envoyassent quelque chose de meilleur de leur ordinaire; mais l'homme de Dieu, parfait zelateur de la Regle, & des Constitutions, ne crut pas que cet avertissement fut conforme à la pauvreté, & sans rien accorder à la demande de ses Freres, il leur dit; Dieu sçait ce qui nous est necessaire; Pourquoi vous mettez-vous en peine de nourriture? si c'est la volonté de Dieu que nous en ayons de plus délicate, il y pourvoyra. Les Freres se retirerent aprés cette austere réponse, & sur le soir, au temps que toute la Famille avant le souper, étoit au chauffoir, où elle se chauffoit, & s'entretenoit de discours vertueux, un chat parut avec un gros oyseau à sa gueule, & lorsqu'il l'eut mis sur la terre, en presence de tous, il disparut. Les Freres furent surpris, mais le chat quelque temps aprés revint, avec un autre oyseau, & il fit le même autant de fois qu'ils étoient de Famille. Hé bien, mes Freres, leur dit P. André, ne voyez-vous pas le soin merveilleux, que Dieu prend de ceux qui dépendent plus de lui que des hommes? Enfin aprés que ce grand Homme en eut instruit plusieurs dans la voye plus parfaite de Dieu, & qu'il eut ajusté tout le cours de sa vie, aux loix plus justes de l'Evangile, il mourut d'une mort tranquille, pour vivre eternellement dans le Ciel, à Gennes au Convent de S. Barnabé.

Un chat apporte quelques oyseaux aux Freres

LX. P. Lucide de Gennes Prêtre.

Ceux-ci furent accompagnez dans la vie, & les lumieres des vertus, de P. Lucide de Gennes Prêtre, de la même Province, qui fut

un homme rare en innocence d'ame, & integrité de vie, en honnêteté de mœurs, & en Oraison d'esprit; D'où vient qu'il parut souvent, lors qu'il disoit la Messe, s'élever de terre, avec tout son corps. Aprés sa mort, il apparut au P. Raphaël d'Asti, & à un autre, & il leur dit, qu'il étoit dans le Purgatoire, mais qu'il en sortiroit, si l'on disoit deux Messes pour lui. Ces Freres dirent la vision au P. Valerien de Pignerole leur Gardien, qui ordonna aussi-tost, qu'on celebrast ces deux Messes, & lors qu'elles furent achevées, l'on entendit sortir de la sepulture ordinaire, une voix de réjoüissance, qui repeta plusieurs fois ces paroles, *Loüanges, & gloire soient au Seigneur eternellement.*

LXI. P. Ambroise de Sienne Predicateur.

La Province de Toscane, envoya aussi cette Année dans le Ciel, un sujet fort noble en vertus, qui s'appelloit P. Ambroise de Sienne Predicateur; il nâquit de l'illustre Maison des Ciani, des plus considerables de cette Ville, & dés ses plus tendres années, il donna des preuves de sa future vertu, parce qu'à peine, eut il l'usage de raison, qu'il fit tant d'état des moindres deffauts, qu'il se confessoit tous les huit jours, pour offrir à Dieu ses Oraisons, avec plus de pureté de cœur, & d'esprit, & il lui consacroit toutes les pensées, & toutes les affections de son ame. Ces preludes de sainteté dans un enfant, provenoient en lui, & des mouvemens interieurs du même Dieu, qui l'avoit choisi dés le sein de sa mere, pour l'heritage de ses Saints, & encore de la bonne éducation, des Peres de la Societé de JESUS, sous les soins de qui il fut élevé à la crainte de Dieu, tandis que leur Doctrine l'instruisoit aux Lettres humaines. Il apprit de ces grands Maîtres, une forme de vie spirituelle si relevée, que quoi qu'il ne fust alors que Seculier, il s'abstenoit de viande tous les jours de la semaine, excepté le Dimanche, & le Jeudy; il beuvoit rarement du vin, & jamais s'il n'étoit bien trempé; en sorte qu'il n'étoit pas aisé de dire, si c'étoit du vin, ou de l'eau; il ne dormoit jamais sur un lit de plume, ou de laine, mais sur la terre, ou sur des planches, & se disciplinoit si cruellement, qu'il s'arrachoit toute la peau du dos, & la chemise se collant sur sa chair, elle renouvelloit toutes ses douleurs, & toutes ses playes.

LXII.

Dans toutes ces ferveurs d'esprit, & ces horribles austeritez de corps, il n'obmettoit pas ses études des deux Droits Civil, & Canon, où il s'aquit cette loüange, qu'aussi-tost qu'il y fut Docteur, il merita la Chaire publique de ces Sciences, qu'on lui offrit dans cette Academie. Lors qu'en ce temps il alloit par devotion à Nôtre-Dame de Lorette, il fut attaqué de mastins, qui le menaçoient de sa vie; il recourut alors à la sainte Vierge, & lui promit par un Vœu exprés, de se faire Religieux, s'il évitoit un si grand peril, & lorsqu'il en fut délivré, il voulut satisfaire à sa promesse, & passa dans nôtre Ordre, où il fit paroître tant d'austeritez, qu'elles surpasserent celles de sa premiere vie. Il fut merveilleux en observation Reguliere, & en pauvreté, & si devot à la sainte Vierge, que lorsqu'il en parloit, il demeuroit si fort immobile, qu'il paroissoit extasié. D'où vient que c'étoit un bruit commun, qu'on l'avoit vû fort souvent ravy. Il fut un Predicateur tout de feu, & si amateur du salut des ames, qu'il y consacroit toutes ses veilles, & tous ses travaux. Enfin il tomba malade à Pistoye, au jour qu'on celebroit la Fête de Nôtre-Dame des Anges, où il y avoit Indulgence pleniere, & aprés qu'il eut dit Vespres, & Complie, comme s'il eust agreablement dormi, il se reposa en Dieu, lorsque son ame quitta son corps, pour aller au Ciel y être glorifiée, comme il en avertit l'Abbesse du celebre Monastere de S. Mercurial, à qui il apparut.

Ses principales vertus.

DU PERE BERNARDIN D'ARRAGON,

ET DU PERE SERAPHIN DE NAPLES,

Prêtres.

LA Province de Catalogne, produisit cette Année pour le Paradis, quelques grands Personnages, dont la vie fut veritablement Celeste. Le premier fut P. Bernardin d'Arragon Prêtre, qui prit l'Habit de nôtre Ordre dans la Province de Rome, & depuis il fut envoyé en Espagne, aussi-tost que P. Michel Ange de l'Arconé, eut fondé à Barcelone le Convent de Sainte Eulalie, d'où il le fit premier Gardien, aprés qu'il l'eut reconnu avantagé de tant de vertus, qu'il pouvoit soûtenir hautement cette Charge, & y éclairer des splendeurs de sa bonne vie, les commencemens de cette Province, qui devenoit plus étenduë, par l'heureuse fecondité de plusieurs jeunes hommes, qu'on y recevoit, & que P. Bernardin instruisoit, comme leur Maître, avec tant de sagesse Celeste, qu'il en remplit heureusement toute sa Province, parce qu'il étoit un homme orné de bonnes mœurs, modeste, affable, doux, illustre en abstinence, & austerité de vie, & doüé de tant de prudence d'esprit, qu'il fut souvent Provincial de cette Province, qu'il gouverna avec tant de sagesse, de pieté, & d'observation Reguliere, que les autres Provinciaux des Provinces ne rougissoient point, d'apprendre de lui les Regles plus certaines, du plus parfait Gouvernement. LXIII. P. Bernardin d'Arragon.

Non seulement en effet, il regissoit ses Sujets par conseil, & par autorité, mais davantage encore par sa vertu, & les exemples de sa bonne vie, & il les instruisoit par la double Doctrine des paroles, & des actions, parce qu'il croyoit, que l'Office d'un Prelat Ecclesiastique, consistoit en deux choses, en la vie, & en la Doctrine, & que si l'une des deux y manquoit, ce ne seroit plus qu'un desordre; *Que peut-on voir en effet,* dit S. Bernard, *de plus monstrueux dans un Prelat, qu'un Grade eminent, & un esprit bas, le Siege levé, & la vie abbaissée, une langue magnifique, & une main oisive, un grand discours, & peu de fruit, le front grave, & l'action legere, dont l'ordre d'une bonne discipline, est necessairement renversé;* puisque comme ceux qui president dans des Charges, doivent plûtost profiter, que commander aux autres, il croyoit, que ceux qui commandent plus par leurs paroles, que par leurs actions, sont plus prejudiciables à leurs Sujets, parce que ceux-ci se façonnent plûtost sur les vices de ceux-là, que sur leurs vertus. Puis donc que la vie des Prelats, est l'instruction de leurs inferieurs, il s'efforçoit de leur persuader, les choses qu'il vouloit qu'ils fissent; premierement par la langue des actions, & puis par le son des paroles, à dessein de se rendre semblable à ce Prelat, dont S. Paul a fait le portrait, en la personne de son Disciple Timothée; *In omnibus præbe teipsum exemplum bonorum operum, in Doctrina, in integritate, in gravitate.* D'où vient que lorsque P. Bernardin visitoit sa Province, il marchoit nuds pieds sans sandales, & quoiqu'il fust fatigué de ses voyages, il ne souffroit pas qu'on lui servist au Refectoire d'autre nourriture que celle des Freres: d'où il avoit même coûtume d'arriver assez tard au Convent, afin que le cuisinier eust moins de choses à lui servir

LXIV. Il montre par exemple, quels doivent étre les Superieurs Religieux.

De la consid. à Eug.

Il precedoit moins ses sujets, par sa Charge, que par sa vertu.

à la table. Quelque fatigué qu'il fuſt, il ne manquoit jamais à Matines, & il ne dormoit que ſur le bois, fort peu d'heures, pour être plus long-temps en prieres. Son cœur étoit ſi embrazé de l'amour de Dieu, & il avoit tant de paſſion de ſervir ſes prochains, quoi que ce fuſt au peril même de ſa vie, que la peſte affligeant Barcelone, lors qu'il y étoit Gardien, il demanda inſtamment à ſon Provincial, la permiſſion d'aſſiſter les Peſtiferez : & comme il la lui refuſa, quoi que d'un côté il fuſt fort ſoûmis à l'obeïſſance, il en fut tres affligé de l'autre, à cauſe du deſir ardent qu'il avoit, d'offrir à Dieu ſa propre vie, dans cet emploi de la charité.

LXV. Il eut le don de Prophetie.

Il fut honoré de Dieu, du don de Prophetie : en voici une preuve. Lors qu'il étoit Provincial, un jeune homme de Gironne ſe preſenta à lui pour être reçû parmi nous : d'abord il voulut s'en conſulter avec Dieu dans l'Oraiſon, & puis lors qu'il l'eut admis un de nos Novices, il lui dit ; Combats genereuſement, mon Fils, & travaille en bon Soldat dans les Campagnes de la Religion, afin que tu te rendes digne de la grace Divine, parce que tu ſeras mon Succeſſeur dans cette Charge. Le Novice crût alors que le Pere ſe mocquoit de lui, mais l'effet ſuivit cette Prophetie ; parce qu'aprés qu'il eut paſſé quelques années dans nôtre Ordre, avec les actions de pluſieurs vertus, il fut fait Provincial de ſa Province : ce qui lui fit connoître viſiblement, que lors que Pere Bernardin lui propheriſa le Provincialat, il étoit inſpiré de Dieu.

Ce ſaint Homme, employa ſaintement pluſieurs années, ſoit à établir, ſoit à entretenir ſa Province : & comme il fut deputé Cuſtode au Chapitre general à Rome, il y mourut, avec tout ce qu'on peut de pieté. Long temps aprés ſa mort, une Fondatrice des Capucines de Barcelone, nommée Seraphina, qui avoit grand credit auprés de Dieu par ſes prieres, & par ſes vertus, vit Pere Bernardin monter au Ciel, aprés ſept mois de Purgatoire, où il avoit expié des fautes étrangeres, qu'il n'avoit pas corrigées dans ſes Freres, lors qu'il y étoit obligé par le devoir de ſes Charges.

LXVI. Pere Seraphin de Naples Prêtre.

Le ſecond de cette même Province, eſt Pere Seraphin de Naples Prêtre, qui accompagna Pere Archange de l'Arconé à Barcelone, & fut une des premieres Pierres de cette Province, qui étendirent plus la Religion en ces Pays-là, par les actions de leurs vertus, que par le nombre de pluſieurs Convens. Lors qu'il fut en Eſpagne, il n'étoit que Diacre, mais il commença par y faire paroître tant d'humilité, de mortification de ſes ſens, d'auſterité de vie, & de vertus, que ceux qui cherchoient à imiter un germe de pudeur, une forme d'honnêteté, un exemplaire de bonnes mœurs, une regle de pieté, & un portrait de devotion, n'avoient qu'à jetter les yeux ſur ce Seraphin. On le conſacra Prêtre, & alors il celebra les ſaints Myſteres, avec tant de gravité de corps, & tant d'ardeur d'ame, qu'il vit plus d'une fois le petit Jesus lors qu'il diſoit la Meſſe, en forme humaine, ſous les accidens de l'Euchariſtie.

LXVII.

On lui confia le ſoin des Novices, & il eſt merveilleux avec quelle lumiere de vertus il les precedoit, & avec quelle diligence, il les élevoit, puiſque comme il étoit avantagé de toutes les vertus, il conduiſoit ſes Novices aux plus élevées, leur découvroit la voye la plus parfaite d'arriver à Dieu, & leur enſeignoit, à penetrer les deſerts plus cachez de la ſolitude interieure avec Moïſe, à contenir les Oüailles des ſens interieurs, & exterieurs ſous l'obſervation la plus exacte de leur Regle, & de chercher Dieu, entre les épines de la pauvreté, & de l'auſterité.

C'étoit

C'étoit alors presque une coûtume generale dans nôtre Ordre, de dormir sur le bois, de marcher nuds pieds sans sandales, d'affoiblir son corps d'abstinence, de veiller souvent les nuits, d'être fort assidus à l'Oraison mentale, de garder de profonds silences, & aprés que la chair étoit mortifiée par d'autres macerations, d'élever les esprits aux choses Divines. D'où vient que comme Pere Seraphin, s'occupoit avec plus d'ardeur à ses saintes actions, il y engageoit facilement par son exemple, ses jeunes Novices. LXVIII.

Les premiers Peres de nôtre Reforme, avoient cette sainte coûtume, que leurs saints exemples ont fait passer jusqu'à nous, que dans nos jeûnes, soit de l'Eglise, soit de la Regle, nous ne mangeons que des choses, dont les Fideles vivent dans leurs Carêmes; parce que nôtre Pere saint François en usa de cette maniere, & nos anciens Reformateurs le confirmerent par leurs exemples. Un jour donc que Pere Seraphin avoit la fiévre quarte, & qu'il étoit en voyage, il fut reçû charitablement chez un de nos Bien-faicteurs, un Vendredi que nous jeûnons par obligation de Regle, & la femme de cét honnête homme, lui demanda s'il ne mangeroit pas des œufs? P. Seraphin lui répondit; Non, Madame, nous ne pouvons manger aujourd'hui ni œufs, ni beurre, ni laitage. La Dame en fut fâchée, parce qu'elle n'avoit alors ni poissons, ni nourriture de Carême; lors qu'un jeune homme, qui parroissoit un pescheur, apparut sur la porte du logis, qui offrit à cette Dame quelques poissons à vendre, qu'il avoit dans un filet: mais comme elle voulut les lui payer, il lui laissa ses poissons, & disparut à ses yeux. Cette merveille fut assurément attribuée à Dieu, qui voulut montrer par ce prodige, combien lui étoit agreable cette façon de jeûner dans nôtre Ordre, & le soin qu'il prenoit de son Serviteur plus fidele. LXIX.

Combien les Capucins sont agreables à Dieu lors qu'ils jeûnent avec les nourritures de Carême.

Il recevoit de Dieu des lumieres Celestes, pour connoître, & penetrer les choses cachées. Lors qu'il étoit Maître des Novices, un jeune nommé Barthelemy, sembloit si peu propre à tous les exercices de la Religion, que les Freres de la Famille avoient resolu presque tous d'une voix de le renvoyer dans le Monde. Tandis que les Novices faisoient Oraison, leur Pere Maître avec eux, qui les consideroit tous, il vit voler sur la tête de Frere Barthelemy, une Colombe blanche, & quoi que ce Frere l'en chassast de ses mains, elle y retournoit toûjours; son maître connut alors par cette vision, que ce jeune homme avoit un esprit simple, & de Colombe: d'où il jugea en Sage, que celui, qu'une vision Celeste témoignoit être si vertueux, seroit fort utile à l'Ordre: d'où vient qu'il persuada à la Famille de le retenir, & de l'admettre à la Profession, comme elle fit. Ce Novice n'eut pas plûtôt prononcé ses vœux qu'il joignit à sa simplicité de Colombe, tant d'autres vertus, que l'espace de vingt-six ans, qu'il vécut bien Religieusement, il s'aquit tant de reputation de Sainteté, que mourant depuis à Perpignan, tous les Citoyens de cette grande Ville, vinrent reverer son corps aprés sa mort, & lui couper des cheveux, de la barbe, & des morceaux de son habit. LXX.

Il admit à la profession un Novice à cause d'une vision qu'il en eut.

Lors que P. Seraphin étoit Gardien, & Maître des Novices, au Convent de Gironne, un Frere, pendant la Canicule, avoit mis un vase de terre plein de vin rafraichir dans le puits, & à cause que le vase se cassa, le vin se mêla avec l'eau, & la gâta de maniere, que les Freres, qui n'en pouvoient aisément avoir d'ailleurs, en avoient une extrême necessité. P. Seraphin alors fit assembler ses Novices, & leur commanda de reciter tous, la Couronne de la Vierge; aussi-tôt qu'ils eu- LXXI.

rent obei à leur Maître, l'eau du puits reprit & sa couleur, & sa douceur ordinaires.

LXXII. Il fut long-temps Maître des Novices, Gardien & Definiteur de sa Province, qu'il honora fort de ses conseils, & de ses fatigues : & comme en qualité de Custode, il alloit au Chapitre general à Rome, avec Pere Bernardin d'Arragon, dont nous avons parlé, il tomba malade à Gennes, où aprés quelques jours de maladie, qui fit briller sa patience, il arriva enfin au port assuré du Ciel, où il ne pouvoit plus éprouver de naufrages.

DE FRERE JEAN NAVARROIS LAIC: ET DU P. CHRYSOSTOME D'ALBIDONA Prestre.

LXXIII. F Navarrois, Laïc. UN troisiéme de cette même Province de Catalogne, s'éleve cette année dans le Ciel, entre les plus considerables en vertus, & ce fut F. Jean Navarrois Laïc. Il étoit né dans Pampelune de l'Espagne Tarragonoise, & aprés la mort de ses pere & mere, il s'enfuit un jour assez secrettement, de la maison de son frere aîné qui le rappella aussi-tôt : & comme ils cheminoient de compagnie, ils rencontrerent des voleurs, qui les attaquerent avec des épées, & blesserent à la tête le cadet, d'un coup de taille, qui lui fit une grande playe; il en tomba par terre, & lors qu'il imploroit le secours de la Vierge, il se sentit au même moment guerir de sa blessure. Quand il fut retourné au logis, il commença de s'aplicquer aux choses Divines, & principalement à l'Oraison de l'esprit : en sorte même, que pour satisfaire aux sentimens que lui inspiroit la pieté, il se levoit à minuit, alloit aux Matines de quelques Religieux ses voisins, dés le moment qu'on les sonnoit, jusqu'au second coup qu'on les commençoit, il demeuroit en Oraison, dans une petite Chapelle de la Vierge proche de l'Eglise, & aussi-tôt que la cloche avoit cessé de sonner, il s'agenoüilloit, à la porte de cette Eglise, où il demeuroit à genoux en prieres, jusqu'à ce que les Heures fussent toutes achevées. Mais une nuit, la pluye tomba du Ciel avec tant d'impetuosité, que Jean ne fut point à Matines à son ordinaire; & alors une voix Celeste l'éveilla, qui lui dit : O le plus ingrat des hommes, si je ne t'eusses ici secouru de ta blessure, tu serois maintenant, au nombre des morts, & des damnez dans les Enfers, au milieu des flâmes : est-ce ainsi que tu quittes les Matines, pour un peu de pluye? Jean épouvanté d'une correction si rude, se leve aussi-tôt de son lit, va à l'Eglise, & comme auparavant il entra dans la Chapelle de la Vierge, il apperçût son Image toute brillante de lumiere, & la lampe qui brûloit devant elle, plus lumineuse que de coûtume. Son esprit donc à la veuë de cette lumiere exterieure, éclairé d'une splendeur de grace plus éclattante, fut si fort changé, & de sorte animé aux actions plus penibles de la pieté, qu'il resolut dés lors de quitter le Monde, & de se consacrer entierement au service de Dieu : ce qu'il executa peu de temps aprés dans l'Ordre des Freres Mineurs de l'Observance.

Il est repris par une vision Celeste de manquer à une action de pieté.

LXXIV. Il apprit entre ces saints Religieux, à dompter sa bouche, avec des loix si rigoureuses d'abstinence, qu'étant occupé au ministere de Marthe, dans une cuisine, il distribuoit aux autres, avec une incroyable charité, les viandes qu'on lui apportoit, & lui ne mangeoit que

du pain moüillé dans l'eau chaude, dont on se servoit à laver les écuelles. Mais à cause qu'il desiroit embrasser une austerité plus grande, il passa des Observantins, aux Recollets, & de ceux-ci aux Capucins, où aprés qu'il eut fait Profession, Dieu l'éprouva d'un plus rude Noviciat, parce qu'il lui envoya une maladie si longue, & si incommode, qu'elle l'affligea une année entiere, d'où il fut obligé de moderer cette horrible abstinence, qu'il avoit embrasée, quoi que la perte de ses forces, & la foiblesse de son estomach, ne pussent jamais l'engager à boire du vin, ni à quitter les Carêmes de notre Pere saint François, dont il en jeûnoit quelques uns au pain, & à l'eau, ni à se coucher sur des lits plus doux que des planches, quoi que souvent il ne se couchast pas, mais qu'il prit à genoux le peu de repos si necessaire à l'entretien de sa vie.

Il entre aux Capucins, & s'aplique aux vertus.

LXXV.

Il veilloit avec tant de soins, à la garde de ses sens, & particulierement de ses yeux, que dans tout le cours d'onze ans, qu'il demeura parmi nous, il ne les arrêta, & ne les leva jamais sur pas une femme. d'où l'on voyoit éclatter en lui tant d'honnêteté de mœurs, & des fleurs si belles de pureté, que tous ses admirateurs disoient, qu'il avoit conservé toute entiere sa virginité. Il n'étoit pas sçavant, & jamais il n'avoit vû les premieres Lettres des Sciences divines, & humaines: mais Dieu, qui quand il veut, choisit les langues des enfans, & remplit d'une science Celeste les entendemens plus stupides, lui communiqua tant de sapience, qu'il discouroit si juste, & si profondement des difficultez plus grandes de la Theologie, & expliquoit si subtilement les passages plus difficiles de l'Ecriture Sainte, que Monseigneur l'Archevêque de Tarragon, Dom Jean Teres advoüa, avec étonnement, que lors qu'il entendoit F. Jean, parler de Theologie, quoi qu'il fust fort docte, il l'admiroit; parce que jamais il n'avoit trouvé d'homme, qui traitta mieux de cette Science, & qui approfondist plus nettement les Mysteres plus cachez de l'Ecriture Sainte: d'où vient que lors que les Ordinans, & les Curez qu'il examinoit pour les Ordres, & pour leurs fonctions, ne lui donnoient pas de réponses assez justes, il les renvoyoit à F. Jean des Capucins, & il leur disoit. Allez, Messieurs, à F. Jean Portier des Capucins, qui vous enseignera mieux vôtre Theologie: ce que tous les autres Religieux des Ordres, éprouverent par leurs entretiens avec lui, lors qu'ils connurent sa haute capacité, & ils admirerent cette éminente sagesse, qu'il avoit reçûë de Dieu, pour penetrer ses plus grands Mysteres.

Quoi qu'ignorant il traitte doctement des plus profonds de nos Mysteres.

LXXVI.

Mais à cause que l'humilité, & l'obeïssance, ont coûtume d'être la pierre de touche des dons, & des faveurs Celestes, lors que le Gardien de Sansalonio, où Frere Jean faisoit la porte du Convent, s'apperçût, que plusieurs y venoient, attirez par la Doctrine, & l'esprit de Frere Jean, à qui d'une merveilleuse éloquence, & d'une admirable énergie, il prêchoit la haine du peché, l'amour des vertus, & le mépris du Monde, il voulut éprouver son esprit: & un matin il lui fit une rude correction au Refectoire, lui disant; Pourquoi, Frere Jean, faites-vous du Predicateur? vous resolvez les Enigmes plus obscurs de l'Ecriture Sainte, comme si vous étiez un Salomon, vous traittez les choses de Theologie, & vous instruisez le Peuple; c'est bien à faire à vous, qui n'êtes qu'un ignorant: quelle convenance entre un Portier & un Docteur de l'Eglise; c'est assez d'un Predicateur au Convent; pour vous, contentez-vous de vôtre Porte. Ce qu'entendant F. Jean, il receut la correction de son Superieur, avec tant d'humilité, & s'y soumit avec tant d'obeïssance, que toute une année, qu'il lui fut deffendu de parler, il

ne prononça pas la moindre parole, à l'instruction des autres. Son Gardien plus édifié de son obeïssance, & de son humilité, que du don de son éloquence Celeste, lui rendit un an aprés le pouvoir, d'instruire le simple Peuple.

LXXVII. *Il persuade de ne chercher que Dieu.* Comme F. Jean n'avoit rien dans l'esprit, que l'honneur de Dieu, il rapportoit à sa gloire tout ce qu'il entendoit, & tout ce qu'il voyoit; d'où vient que deux femmes, qui se presenterent à la porte du Convent, lui demanderent, si un certain homme qu'elles cherchoient, n'y étoit pas?& il leur répondit; Si vous allez à l'Eglise vous l'y trouverez immanquablement. Elles allerent donc dans l'Eglise, & comme elles n'y virent personne, elles revinrent à lui, & l'assurerent, qu'il n'y avoit qui que ce fust. Vous n'avez pas bien cherché, répondit-il, allons-y de compagnie, & sans regarder leur visage, ils entrerent dans l'Eglise, leur y montra de la main, le Tabernacle de l'Eucharistie, & leur dit; Ne reconnoissez-vous pas ici le Seigneur, qu'y doivent seulement chercher, & rencontrer les hommes? maintenant traittez avec lui comme il vous plaira. C'étoit là où se terminoient toutes les affections, & toutes les pensées de F. Jean; parce que comme il étoit toûjours en la presence de Dieu, & que son esprit n'aspiroit qu'aux choses Divines, tout ce qu'il entendoit de ses oreilles, voyoit de ses yeux, & touchoit de ses mains, soit au dedans du Convent, soit au dehors dans les affaires, il avoit accoûtumé de tout rapporter à Dieu.

LXXVIII. A cause que d'abord, il ne se crut pas propre à la contemplation des choses Divines, il s'occupoit ordinairement à la priere vocale, & mettoit son capital exercice à dire le Rosaire de la sainte Vierge. Mais un jour qu'il pensoit en lui-même, à la Salutation Angelique, Dieu lui revela des secrets si profonds, de l'Incarnation de Jesus-Christ, & des merites de sa sainte Mere, que depuis, il demeura les genoux en terre, à l'Oraison les sept heures entieres.

LXXIX. *Il connoît divinement les choses futures, & les cachées.* Si favorisé de Dieu, par de plus grandes lumieres, il découvrit plusieurs choses, & en predit de futures, connuës seulement de Dieu : en voici quelques exemples. Un jour le Seigneur Raphaël Regnés Docteur en Medecine, s'entretenoit avec un Chirurgien, de choses vaines, & trop du Monde, proche la porte de leurs maisons, avec tant de secret, que personne ne pouvoit entendre leurs discours. F. Jean qui passoit s'arresta, & instruit divinement de leurs entretiens, leur fit confusion par ces paroles; Hà! mes amis, des discours de Dieu, & non pas du Monde, ont bonne grace dans la bouche des hommes vertueux; Pourquoi consumez-vous un temps si cher en des niaiseries? nous sommes dans un temps de larmes, & non pas de badineries, tenez de meilleurs discours, je vous en conjure, pour l'amour de Dieu: ce qu'ayant dit il se retira. Ces Messieurs qui se sentoient coupables eurent peur, & comme ils jugerent bien, qu'il n'y avoit que Dieu, qui eust pû découvrir leurs entretiens à F. Jean, ils l'honorerent depuis plus profondement.

LXXX. Jean Teres Archevêque de Tarragon, étoit malade à Barcelone: & aussi-tost que nôtre F. Jean en fut averti, il se mit en Oraison, & y apprit ce qui arriveroit de la maladie de ce Prelat. Lors donc qu'il eut fini sa priere, il se leva, & dit tout haut, qu'on ne devoit rien craindre de l'infirmité de l'Archevêque, parce qu'il en gueriroit bien-tost. L'effet confirma sa parole, peu de jours aprés, parce qu'il recouvra sa santé.

LXXXI. Benoist d'Almau de la Ville de Manreze, septuagenaire, étoit malade au lit d'une grosse fiévre, & aprés que dans une visite, qu'il lui rendit, il l'eut consolé par quelques discours, il lui dit; Benoist, ayez bon courage, &

confiez-vous en Dieu, vous n'aurez plus la fiévre, & vous serez bien-tost gueri. La Prophetie fut vraye, parce que la fiévre ne revint plus au malade, & fut parfaitement soulagé.

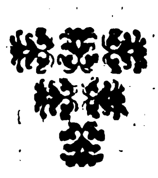
LXXXII. Le Seigneur Bernardin Martini Docteur en Droit, avoit une fille unique si malade, que le Medecin, qui n'avoit plus d'esperance de sa vie, dit à son pere, qu'elle mourroit assurement de sa maladie, parce qu'elle étoit sans remedes. F. Jean vint alors visiter cette fille, & comme il vit son pere, & sa mere dans les larmes, à cause de sa mort si assurée, il les consola par ces paroles; Pourquoi pleurez-vous vôtre fille comme morte? elle ne mourra pas, & elle vivra; elle recevra même quelque jour nos pauvres Freres. Pour vous deux, vous aurez un fils, qui sera le successeur de vos biens. Toute cette prediction arriva, parce que la malade devint saine, quelques jours aprés, & ses parens, quoiqu'ils fussent sans esperance d'avoir des enfans, eurent pourtant un garçon, en leur vieillesse, à qui ils laisserent toutes leurs possessions.

LXXXIII. Durant sa vie, il fit quelques Miracles.

Nous avons peu de choses à dire des Miracles de ce grand Serviteur de Dieu, nous n'en marquerons donc qu'un ou deux ici, & nous y obmettrons les autres. Le premier est qu'il guerit d'un signe de Croix le fils d'Enea Bugués, malade d'une rupture, qui lui causoit d'horribles douleurs. L'autre est, que dans un voyage, porté comme on dit par un Ange, il fit en peu de temps, un grand chemin, que ses Compagnons ne purent achever qu'en plusieurs heures. Enfin celebre dans tous les esprits, par la reputation de sa sainteté, il trouva une plus heureuse vie, que la nôtre toute miserable, à Barcelone, dans nôtre Convent du Mont de Calvaire. Comme trois ans aprés sa mort, on voulut enterrer le corps d'un autre Frere dans son sepulchre, on trouva celui de F. Jean si libre de pourriture, qu'il demeuroit tout droit de lui-même, & les Freres le placerent en cette posture contre le mur du sepulchre.

LXXXIV. P. Chrysostome d'Albidona Prêtre.

La Province de Cosenza donna sa Fleur encore au Paradis, & ce fut P. Chrysostome d'Albidona Prêtre, dont la vie fut un combat continuel avec les Demons, & une discipline de toutes les vertus. Son cours fut moins long par le temps que par les merites, & on peut le mesurer à sa perfection, & non pas à ses années. Il vêcut avec tant d'innocence, & tant de candeur d'ame, que le Demon, qui ouvre des yeux infinis, pour prendre bien garde à la plus petite imperfection des Serviteurs de JESUS-CHRIST, ne put l'accuser à la mort, au Trône de Dieu, que d'avoir eu trop d'indifference, pour les Lettres Divines, & humaines, dont il eust pû se servir à prêcher l'Evangile, à plusieurs Fideles. Le Diable l'attaqua rudement de cette tentation en mourant, mais Dieu l'en délivra, & lui accorda la veuë de la sainte Vierge, de S. Jean Baptiste, & de nôtre Pere S. François; En sorte que lors qu'il étoit aux dernieres prises, avec la mort, on entendit dans sa chambre une Celeste harmonie, & alors il rendit doucement son esprit à Dieu.



DE FRERE JEAN DE SEMINARA LAIC:

Et d'autres fort considerables.

LXXXV. F. Jean de Seminara Laïc.

LA Province de Reggio en Calabre, est honorée cette Année de la Sainteté, & des Miracles de F. Jean de Seminara Laïc. Il nâquit de parens honnêtes, & à peine eut-il seize ans, qu'il offrit à Dieu, dans l'Ordre de l'Observance, la fleur de sa jeunesse auparavant qu'elle fust flétrie, par les broüillards, & les eaux des plaisirs du Monde. Quelques-uns le mettent au nombre de ces premiers Peres, qui furent les Autheurs de la Reforme de Calabre, & qui sortans de l'Ordre de l'Observance, avec P. Louis de Reggio, & P. Bernardin Georges, souffrirent si constamment, les oppositions, & les calamitez de ces premiers Temps, que leur courage fut l'affermissement de nôtre Reforme, en ces quartiers là.

LXXXVI. Ses austeritez prodigieuses.

Ce F. Jean fut merveilleux en austerité, parce que s'abstenant de chair, il ne mangeoit qu'une fois le jour, & il observoit tous les Carêmes de nôtre Pere S. François, comme c'étoit la coûtume presque generale de nos anciens Peres ; il étoit même quelquesfois deux jours sans manger, & tous les Vendredis il jeûnoit au pain & à l'eau, mais ce qui paroissoit plus rigoureux, il passoit souvent sans boire des quarante jours de Carême. Ne l'admirons pas toutesfois, puisque dans ces premiers Temps de nôtre Reforme, nos Peres avoient une soif si ardente de l'esprit austere de nôtre Pere S. François, & se haïssoient si fort eux-mêmes, qu'ils combattoient avec les loix plus necessaires de la nature, & de la vie, & ils étoient ravis d'éprouver, où pourroit aller une derniere privation de tous leurs besoins. D'où vient que F. Jean approcha fort de l'excez, en fait de châtiment de son corps, de mortification de ses sens, & de poursuite des vertus.

LXXXVII

On admiroit briller en lui, tous les rayons de la perfection Religieuse, qui derivoient dans son ame principalement, de la lumiere de l'Oraison, & de la meditation des choses Divines, où il s'appliquoit avec tant de zele, que lorsqu'il n'étoit pas occupé, ou aux œuvres de la charité, ou aux emplois de son Office, ou à quelque chose que lui commandast son Superieur, il se consacroit tout entier à la contemplation des Mysteres Celestes. Cette assiduité d'Oraison, d'où il empruntoit le dernier achevement de toutes les vertus, l'introduisoit à la possession des faveurs Divines, puisqu'il fut souvent ravi en extase, & qu'il eut le don de Prophetie comme des Miracles, si abondamment, que par tout on ne parloit que de sa sainteté.

Il est ravy en extase en priant

LXXXVIII.

F. Simple de Larzona Laïc, entra une nuit sur les trois heures, dans la Cellule de F. Jean, & le trouva, qu'il se tenoit de la main, à une corde, avec la face élevée vers le Ciel, & si fort écarté de ses sens, que quoiqu'il lui tinst long-temps une chandelle allumée devant les yeux, il ne l'apperceut jamais, jusqu'à ce que revenu à lui, il vit F. Simple, & lui dit aussitost; Pourquoi, mon Fils, venez-vous ici en pleine nuit? Afin, répondit-il, que je reçoive quelque grace de Dieu, par vos discours spirituels : mais F. Jean lui repartit, il y a temps de parler, & temps de se taire, la nuit est faite pour le silence, & non pas pour la parole; allez-vous en, mon Fils, & reposez-vous : D'où vient, lui demanda F. Simple, que vôtre main vous

soûtient sur cette corde? Je vous le diray, c'est crainte, lui dit-il, que le sommeil ne m'ôte le temps de la priere: mais vous, mon Frere, ne venez plus m'interrompre durant la nuit, & il le renvoya avec ces paroles.

F. Baptiste d'Anzo Seculier encore, desireux d'entrer dans nôtre Ordre, vint trouver le Provincial, avec cinq jeunes hommes de la même Ville, qui avoient un même dessein que lui, & passa à Seminara, où F. Jean demeuroit alors, qui l'interrogea, où il alloit avec sa compagnie, & il lui découvrit leurs communs desseins. F. Jean leur répondit; Vôtre fortune ne sera pas égale: & vous ne serez pas tous Capucins, parce que trois de vous autres (il les montra de la main) seront receus du Provincial, & deux rebutez, & mêmes tous les trois ne demeureront pas fermes dans leur vocation, puis qu'un tel (il le nomma) prendra l'Habit de Novice, & pourtant il le quittera. Ils poursuivirent tous leur voyage, & ils éprouverent que F. Jean ne leur avoit rien dit, que de veritable. LXXXIX. Il predit plusieurs choses futures.

Deux Bourgeois gouvernoient le Bourg de Seminara, mais ils y cherchoient moins le bien public que leurs interests, d'où leurs Concitoyens recevoient de notables dommages. F. Jean les aborda sans crainte, & les menaça, s'ils ne se corrigeoient de leur crime, de mourir dans deux mois. La chose se trouva vraye, parce que ces Messieurs demeurerent opiniâtres: & à peine furent-ils arrivez au second mois, qu'ils moururent d'une mort impreveuë. XC.

Il predit le même, à un Bourgeois de Seminara, qu'on appelloit Bartolo Bertucci, qui en usoit avec d'horribles extorsions, & une grande cruauté à l'endroit des pauvres. Un jour il fut au Convent, où F. Jean lui dit; Estes-vous le Seigneur Bertucci? & comme il eut répondu que ouy, il ajoûta; Ne sçavez-vous pas que le Fils de Dieu est descendu du Ciel en terre, pour faire misericorde aux pauvres? Comment donc les traittez-vous si cruellement, & n'estes-vous point touché de compassion pour eux? cômment au contraire les chastiez-vous contre toute Justice? Gardez-vous de l'épée de la colere de Dieu, qui pend déja sur vôtre tête criminelle; je ne vous donne que deux mois, & si vous ne reparez le dommage, que vous avez fait aux pauvres, & ne quittez vos concussions, vous verrez malgré vous le terme de vôtre vie. Mais comme la correction de Dieu, doit être plus rigoureuse contre ceux, qui sont cruels envers les autres, en sorte qu'il ne leur fait aucune misericorde, cet homme ne devint pas meilleur, par les paroles de F. Jean, & Dieu lui fit sentir ses coleres, comme un indigne de ses bontez, parce qu'il mourut à la fin des deux mois. XCI.

Un certain Tristani fort devot à l'Ordre, & nôtre Bien-faicteur, avoit été banni de son païs, & vivoit à la compagnie de quelques Bandits, avec qui mangeant un matin, F. Jean leur dit; Tous tant que vous estes, si vous ne faites Penitence de vos crimes, vous ne pouvez éviter le courroux de Dieu; le seul Tristani par la divine Misericorde, rentrera dans ses premieres prosperitez. Ce qui se trouva fort vray, parce que tous les autres, furent assommez, ou pendus, excepté Tristani, qui retourna dans son païs, où il passa une longue vie. XCII.

F. Hierôme de Catanzaro Laïc, qui demeuroit de Famille au Convent de Polistena, avoit ouy dire de grandes choses, de F. Jean, & il eut grande envie de le voir, & de lui parler. A ce dessein il demanda permission à son Gardien, d'aller à Seminara, pour satisfaire son innocente curiosité. Le Gardien y consentit, & il alla à Seminara, où F. Jean étoit de Famille: aprés l'avoir entretenu quelques jours, de discours spirituels, comme il s'en retournoit à Polistena, le Serviteur de Dieu lui dit; Hie- XCIII.

rôme mon ami, faites vôtre possible pour vous rendre digne des faveurs de Dieu; aussi-tost que vous serez de retour à vôtre Convent, vous tomberez dangereusement malade, & les Medecins desespereront de vôtre santé; mais ne perdez pas courage, parce que vous guerirez, & lors que vous aurez retrouvé vos forces, soyez plus fervent au service de Dieu, que vous n'avez été jusqu'ici. Ce fut la prediction de F. Jean, & elle fut confirmée par la verité.

XCIV. Il fait divers Miracles.

Il fit aussi plusieurs Miracles, qui furent autorisez avec jurement, par des témoins dignes de foy. La Dame Cornelia Gariani, assez familiere de l'Homme de Dieu, étoit malade à la mort: & comme elle desiroit de le voir avant que mourir, elle le fit venir chez-elle. F. Jean l'alla visiter, avec la benediction de son Superieur, & aussi-tost qu'il entra dans sa chambre, il lui dit; Ne doutez point, ma fille, que vous ne guerissiez, vôtre maladie n'est qu'un châtiment de Dieu, vous presumiez trop de vous-même, vous estiez devenuë une superbe, & Dieu vous a donné une medecine, qui affoiblissant vôtre corps, vous a en même temps humilié l'esprit: mais mettez en lui toutes vos esperances, que vous ne mourrez pas, & qu'il vous guerira des douleurs de vôtre corps, & de l'orgueil de vôtre ame. Il lui fit ensuite sur le front un signe de Croix, & ajoûta; Dans huit jours vous viendrez à nôtre Convent, pour y remercier Dieu. Ce qu'ayant dit il s'en alla; la malade guerit, & le huitiéme jour elle vint à l'Eglise des Capucins, rendre graces à la Majesté divine, des biens-faits qu'elle en recevoit.

XCV. La même Dame desiroit d'avoir des enfans, parce que les siens étoient morts, & à ce dessein elle se recommanda aux prieres de F. Jean, que Dieu écouta, de maniere qu'il lui accorda un fils, qui trois ans aprés devint fort malade, & Cornelia lui manda par un messager exprés, qu'il priast Dieu pour son enfant. F. Jean étoit alors à l'Infirmerie, & comme il sceut cette nouvelle, il pria qu'on le portast dans l'Eglise, où il pria pour la guerison du petit, & demeura quelque temps fixe à l'Oraison: d'où enfin il se leva, & dit au messager de Cornelia; Retournez à vôtre Maîtresse, mon ami, & assurez-là, que son petit malade guerira. Il renvoya le messager, & les Freres le reporterent à l'Infirmerie. F. Jean de la Motte son Infirmier en ce même temps, lui mit une autre corde que la sienne, fort adroitement, & envoya celle-ci à la Dame Cornelia, qui la desiroit avec grand empressement, & Dieu fit depuis tant de Miracles par elle, en faveur principalement des femmes en couche, que nous ne pouvons pas les marquer ici; c'est assez que nous en avons un fidele témoin en la personne de Cornelia.

Avec le signe de la Croix, il guerit plusieurs malades.

XCVI. Une femme nommée Prudenza, femme d'Innocenzo Prenestino, avoit la fiévre quarte, avec un enfant dans le corps, & elle craignoit pour sa personne, parce que plusieurs femmes, étoient mortes dans l'accouchement. Elle alla trouver F. Jean, & le pria de faire le signe de la Croix sur elle, & de la recommander à JESUS-CHRIST. F. Jean alors se prit à rire, & lui dit; Ma fille, n'ayez point de peur, & confiez-vous en Dieu, il vous guerira; aussi-tost qu'il lui eut fait un signe de Croix, elle fut guerie de sa fiévre quatre, & en son temps elle enfanta d'un fils, en bonne santé.

XCVII. Avec le même signe, il guerit un enfant de Seminara, si malade des yeux, qu'il avoit presque perdu la veuë. Le Gouverneur de la Ville, qui étoit de Qualité, étoit aussi fort mal, & comme F. Jean le fut voir, il lui demanda sa corde, & à peine l'eut-il mis sur son corps, qu'il s'écria; Je suis gueri. F. Jean lui dit alors, Rendez en donc à Dieu vos remerciemens.

Frere

F. Denis Papalentini un de nos Freres Laïcs, lorsqu'il fouloit nôtre drap chez le foullon, y remüa imprudemment quelques instrumens de service, qui tomberent sur lui, & l'accablerent de sorte, qu'il sentoit des douleurs par tout le corps. En cet état il rencontra F. Jean, & lui dit sa disgracé; lui par le seul attouchement de ses parties blessées le soulagea de ses douleurs, & le délivra de son accident. XCVIII.

Enfin François Gallicio fort affectionné aux Capucins, étoit travaillé d'une fiévre double tierce, qui l'obligea de demander à F. Jean un signe de Croix, qu'il receut bien devotement, & le jour suivant, il n'eut plus de fiévre. On pourroit remarquer ici d'autres cures miraculeuses, que P. Jean fit à Seminara, à Terra-Nuova, & à la Motte de Filocastro, qui furent en si grand nombre, qu'une Dame dit; Que si l'on écrivoit ses seuls miracles de Terra-Nuova, ils suffiroient pour faire un Volume. XCIX.

Ce grand Serviteur de Dieu avoit plus de cent ans, dont il en avoit passé soixante, au service de Jesus-Christ, dans nôtre Ordre, avec tout ce qu'on peut d'exactitude, de justice, & de sainteté: & comme Dieu luy revela la fin de sa vie, si jusques-là il en avoit employé le cours, à courir avec tant de zele, dans la voye des commandemens, & des conseils de l'Evangile, il en vouloit fournir la course, avec d'autant plus de ferveurs de vertu, qu'il approchoit de plus prés de son terme, qui étoit son Dieu: D'où vient qu'il étoit plus assidu à l'Oraison: & comme s'il n'eust eu que son corps, qui le separast de Jesus-Christ, il s'unissoit à luy d'esprit, avec un si continuel attachement, qu'il sembloit vivre moins à luy, qu'à Dieu qu'il aimoit si ardemment de toute son ame. Au plus fort de ses vertus, & à son grand âge, il fut surpris d'une pleuresie, dont il souffrit les pointes fort genereusement; & aprés qu'avec une particuliere devotion, il eut receu tous les Sacremens de l'Eglise, le Cierge beni à la main, il fut au devant de son Seigneur, qui l'admit dans sa Cour aprés sa mort, avec les Saints, comme son serviteur fidele. C.

Quelque temps aprés, que son ame fut sortie de son corps, afin que celui-ci témoignast sensiblement, l'Etole blanche de l'Immortalité, que l'autre avoit receuë de Dieu dans la gloire, toutes ses parties devinrent si blanches, si molles, & si maniables, qu'elles parurent plûtost d'une personne endormie, que d'une deffunte. Le bruit en courut aussi-tost par Seminara, & tout le voisinage apprit si promptement, le passage dans le Paradis de cette sainte ame, qu'il y aborda de tous côtez tant de peuples, que pour contenter leurs desirs, il fallut laisser ce saint corps, sur terre, trois jours tous entiers, durant lesquels il exhaloit des odeurs fort douces, & l'on fut obligé de lui mettre un quatriéme habit, parce que la foule qui venoit le reverer, en avoit couppé trois par morceaux, lors qu'elle baisoit ses mains, & ses pieds, & que d'un zele admirable d'estime, & de respect, elle arrachoit ses ongles, ses cheveux, & les poils de sa barbe. Mais ce qui parut plus merveilleux, fut que le troisiéme jour, il commença de répandre une grande abondance de sueur fort suave, que plusieurs ramasserent, avec leurs mouchoirs, dont ils virent quantité de Miracles, comme en firent encore ses reliques: en voici, quelques-uns. Une femme de Palmo, s'estoit si fort blessée au bras, qu'elle ne pouvoit plus s'en servir, & à peine y eut-elle appliqué un morceau de l'habit de F. Iean, qu'elle guerit si-tost, & si parfaitement, que le mesme jour, elle put s'en aider à faire un ouvrage, qui demandoit une grande force. Ce fut ainsi, qu'au moment que F. Santo de Trezzino, un de nos CI.

Aprés sa mort il exhaloit une odeur fort douce.

Freres Laïcs qui avoit la fiévre, eut mis sur lui l'habit de Frere Jean, il recouvra sa santé.

CII. Quoique ce saint Religieux n'ait été que Frere Laïc sans science, comme pourtant sa vertu l'a élevé bien au dessus de plusieurs Sçavans, il n'est pas surprenant, que Dieu qui l'a honoré de la vraye intelligence de son parfait amour, ait encore voulu, qu'il reçust de grands honneurs auprés de sa Majesté divine, & auprés des hommes, afin que nous aprissions tous, que la gloire de l'Homme Apostolique, ne consiste pas principalement, dans l'éminence de la Doctrine; mais de la perfection, & de la vertu, & que les faveurs Celestes, ne se doivent, ni aux superbes, ni à ceux qui presument trop d'eux mêmes, & qui marchent enflez des sciences humaines; mais plûtôt aux humbles, afin qu'en eux se verifie, ce que dit JESUS-CHRIT, *Confiteor tibi Pater, Domine cæli & terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, & prudentibus, & revelasti ea parvulis.*

Saint Math. Chap 11.

CIII. Autres illustres morts cette année.

Nous pouvons joindre à ces grands Hommes, qui moururent cette année en Dieu, d'autres Illustres, dont nos Manuscrits ont remarqué trop peu de choses, & dont nous ne dirons ici presque que les noms, & trop peu de leurs plus belles actions. Le premier est Pere Pierre Trigosius Predicateur celebre, qui fut tres sçavant, & fort estimé, chez les Reverends Peres Jesuittes, d'où il étoit Profés. Il passa de chez eux chez nous, de leur docte Compagnie dans nôtre sainte Reforme, où d'un Docteur fort habile qu'il étoit, il voulut être un parfait Religieux. Comme les Capucins font aussi grand état de la Science, ce grand Homme étudia beaucoup encore parmi nous, & il y écrivit quelques Commentaires, sur la Doctrine de S. Bonaventure, qu'on peut dire, si principalement ils étoient achevez, un chef-d'œuvre de Philosophie, & de Theologie. On dit de lui une agreable parole, *Quid fabis cum Trinitate*: Le motif en fut, que lors qu'il écrivoit du Mystere inconcevable de la Trinité, le Cuisinier lui donnoit souvent des féves, pour son potage, qui sont plus propres à épaissir, qu'à subtiliser l'esprit, ce qui l'obligea de dire agreablement; Quelle convenance y a-t'il, entre des féves, & la Trinité. Il fut fort vertueux, & riche de plusieurs merites, il mourut saintement en JESUS-CHRIST. Le second de ces Illustres, fut P. Cornelius de Salvé Prêtre, de la Province d'Otranto, qui fut honoré de Dieu, du don de Prophetie, dont il prédit à un vieillard, qu'il mourroit dans trois jours. Il s'avança beaucoup dans les vertus, & particulierement dans l'Observation reguliere, & il fut au Ciel, en recevoir la recompense. Le troisiéme est F. Bonaventure de Florence Clerc Diacre, jeune homme de tant de larmes, & d'innocence de vie, qu'elles purifierent si bien les yeux de son esprit, que ceux de son corps, meriterent de voir à la mort la sainte Vierge. Le quatriéme est P. Hierôme de la Marque Prêtre, fort loüé pour son abstinence, & son zele pour l'Oraison de l'esprit; il gouverna quelque temps la Province d'Aquitaine, avec beaucoup de prudence, & de vertu, & puis il monta au Ciel, y recevoir le prix de ses grands travaux. Le cinquiême est P. Benoît de Salvé Prêtre, qui honora la Province de Palerme, de son abstinence, de son esprit d'Oraison, des exemples de sa bonne vie, & principalement de sa devotion à l'endroit de la sainte Vierge. Aprés avoir predit l'heure de sa mort, il s'éleva au Ciel Empyrée pour l'Eternité.

Choses considerables arrivées cette Année en plusieurs Convens.

IL étoit tombé tant de neige à Sartiano, Province de Toscane, qu'en certains lieux elle étoit haute d'une pique, de sorte que comme les Freres du Convent, ne pouvoient aller à la quête, ils étoient réduits presqu'aux dernieres extremitez de leur vie, lors que parut à l'improviste, à l'heure de dîner, un certain François de Peruse, marié à Coutiniano, éloigné de Sartiano d'environ sept milles, avec un cheval chargé de pain, de vin, & d'autres choses. Les Freres en furent surpris, & lui demanderent, comment il avoit pû passer, par tant de neige, mais il leur répondit, que le même Dieu, qui avoit conduit les Hebreux à pied sur la Mer rouge, avoit mené son cheval sur la neige si heureusement, qu'il marchoit avec la même facilité, que si elle eust été dure, comme de la terre, quoy qu'elle fust si molle naturellement, en sorte que sa corne même n'en fut pas moüillée. Les Freres aprés qu'il eut déchargé son cheval, avoient dessein de le retenir au Convent, crainte qu'à son retour, il ne fust accablé sous les neiges : mais il leur répondit; Dieu, mes Freres, aura-il moins de pouvoir pour mon retour, que pour mon arrivée? laissez-moi aller, afin que je joüisse en m'en retournant, de l'esperance que j'ay euë en venant, de la misericorde de Dieu. Ce qu'ayant dit, il s'en retourna chez lui, par le même chemin, qu'il étoit venu, & il ne fut pas trompé dans son esperance.

CIV. Providence de Dieu merveilleuse à l'endroit des Freres.

Providence de Dieu envers les Capucins.

CV.

Au Convent de S. Severin de la Province de Naples, lors qu'une extrême cherté affligeoit tout le Royaume, la famille composée d'un grand nombre de Novices & de Profés, étoit dans une disette presque derniere de toutes choses. P. Hierôme de Costa, qui la gouvernoit alors, comme un sage Gardien, l'anime à l'Oraison, & principalement à y demander secours à la sainte Vierge, contre leurs besoins. Tandis donc qu'ils disoient tous de compagnie, les Litanies de la Vierge dans l'Eglise, un inconnu jusque là, sonne la Cloche du Convent, & donne au Portier une grande quantité de gros gâteaux, comme s'ils fussent sortis du four, il n'y avoit qu'un moment, & les Freres s'en nourrirent quelques jours, lorsque cét homme s'en alla, sans dire son nom à pas un des Freres, qui le sollicitoient tous de leur dire qui il étoit.

CVI. Des féves plantées pour le secours des pauvres crurent miraculeusement.

Le même Gardien cette même année, dans le même Convent, avoit fait planter aux mois de Juin & de Juillet quantité de choux, & de laituës dans le Jardin, pour en secourir les pauvres; mais comme le terroir étoit fort sterile, & que les chaleurs de l'Eté furent prodigieuses, ces féves devoient plûtôt être brûlées du Soleil, que de prendre terre, & pourtant, elles devinrent si belles, & si pleines de gousses, aprés toutes leurs fleurs, qu'elles suffirent long-temps pour nourrir les Freres, & les pauvres, comme si elles eussent été plantées au Printemps, & dans un terroir plus fertile.

CVII. L'huile multiplie chez un de nos Bien-faicteurs.

Dans la Province de saint Ange, un de nos Bien-faicteurs, appellé Bernardin Camorata, avoit coûtume de foürnir au Convent, l'huile pour la lampe du S. Sacrement, & pour les besoins des Freres; & voulant voir un jour, en quel état étoit le vase où l'on prenoit tous les jours tant d'huile, il le trouva si plein, qu'il surnageoit par dessus; surpris de ce miracle, il en remplit d'autres vases, & sa servante s'écria; L'huile se répand encore; il s'arrêta alors, & Bernardin instruit par cette merveille

des bontez, & de la magnificence de Dieu, fut depuis encore plus misericordieux envers ses Serviteurs.

CVIII. Dieu punit doucement l'avarice d'un Prêtre.

A Sesto Province de S. Ange, nôtre Quêteur alla demander du vin à un Prêtre, nommé Estienne, qui, quoi qu'il en eust un grand tonneau tout plein dans sa cave, lui répondit par avarice, qu'il n'en avoit pas; mais Dieu qui châtie les hommes quelques fois, pour corriger leurs deffauts, par une punition proportionnée à leurs manquemens, permit qu'au même temps de son refus, les cercles de son tonneau se rompirent, & le vin, qu'il avoit refusé par avarice aux pauvres de JESUS-CHRIST, se répandit : ce que voyant le Prêtre, il reconnut aussi-tôt le jugement de Dieu, emprunta un petit vaisseau d'un de ses voisins, qu'il eut peine à remplir, & tout le reste fut perdu. Il apprit donc à ses dépens, combien l'avarice déplaît à Dieu, & il fit une resolution ferme, de ne plus refuser l'aumône à ses Serviteurs, & aussi Dieu qui est riche en Misericorde, lui multiplia le peu de vin qu'il avoit conservé dans un vaisseau, de telle maniere, qu'aussi-tôt qu'il eut commencé d'en donner aux Freres, le grand tonneau, qui ne duroit pas plus de six mois pour l'usage de sa maison, parut plus petit que le vase qu'il avoit emprunté, & qui dura un an tout entier, encore qu'il en donnast abondamment même, aux Capucins, & aux autres pauvres.

CIX. Un avare devint liberal en voyant un miracle.

On bâtissoit cette année le Convent de Guastalla, & les Freres qui demeuroient dans l'Oratoire de sainte Croix du même lieu, furent à l'aumône de vin, au logis d'un nommé Barthelemy Vischi Forgeron : & à cause qu'il ne vouloit pas leur en donner par avarice, sa femme qui s'appelloit Adriana Bugni fort devote, s'accorda avec une de ses sœurs, que l'une feroit le guet, si leurs maris venoient, tandis que l'autre rempliroit les bouteilles des Capucins, ce qu'elles firent plusieurs fois. Aprés beaucoup de temps, comme ces hommes virent, que le tonneau, qui devoit être vuide à l'ordinaire, deux mois auparavant, leur fournissoit toûjours du vin, il en furent étonnez, & dirent en presence de leurs femmes, que c'étoit un miracle. Adriana dit alors, & qui en est la cause à vôtre avis? sont assurément les bouteilles des pauvres Capucins, que nous avons souvent remplies, inspirées de S. François, & Dieu par ses merites, a fait cette merveille. Ce qu'entendans le mari, & son frere, ils permirent tous deux à leurs femmes, de donner aux pauvres Capucins tout ce qu'elles voudroient. La même Adriana depuis la mort de Vischi, remariée à Camillo Antonello, obtint de lui la permission, de faire l'aumône de leur vin à nos Freres, & par cette charité ils meriterent de Dieu, comme l'a témoigné le même Antonello, qu'il se multipliast quatre fois davantage, parce qu'un seul baril, dura autant qu'auroient fait quatre autres, d'une grandeur pareille.

CX. Avec qu'elle reverence on doit conserver le S. Sacrement.

Au Convent de Roüanne, de la Province de Lyon scitué sur la Riviere de Loire, les Freres devoient le Jeudy Saint, exposer le S. Sacrement avec quantité de cierges, selon leur coûtume, lorsque par la faute du Sacristain, le petit demi cercle d'argent, qui contient dans le Ciboire la sainte Hostie, se trouva égaré, & l'on fut obligé d'en faire un autre au plûtôt. Ceux même des Freres, qu'on avoit advertis pour assister la nuit devant le S. Sacrement, s'y endormirent, en sorte que l'adorable Eucharistie demeura long-temps, sans que personne y fust present, & y fist des prieres, contre le respect, & la reverence qu'on lui devoit. La Majesté de Dieu qui est veritablement dans cét auguste Mystere, se sentit offencée de cette irreverence, & aussi se retira de ces Lâches, parce que la sainte Hostie, qui étoit auparavant, conservée dans le Calice, dispa-

rut en un moment, puisqu'il n'étoit pas juste, que ceux qui avoient jugé leur Sauveur indigne de leur presence, possedassent plus long-temps la sienne.

L'on peut ici faire remarquer à nos Freres Laïcs, que cette année, dans la Province de Bary, F. Thomas de Triggiano Laïc Novice, étoit si occupé dans la cuisine, non seulement à servir les Freres sains, mais encore deux malades, qu'il ne pouvoit prendre assez de temps, sur son office de charité, pour dire les *Ave Maria*, que nos Freres Laïcs recitent ordinairement, avec les *Pater noster*, que leur commande la Regle; & ainsi, aprés les avoir oubliez plusieurs fois, un soir à demi éveillé dans sa chambre, & sur sa couche, où il pretendoit se reposer de ses fatigues, il vit clairement une petite Vierge, vétuë de blanc, & fort belle de visage, qui tenoit un Livre entre ses mains, & qui lui dit; Mon fils, j'ay écrit tous les *Ave Maria*, que vous avez recitez jusques ici, & non pas ceux, que vous avez negligez, & que vous laisserez dorénavant. Ce Frere voulut alors se lever, & salüer cette Vierge, qui disparut, & le quitta fort consolé. D'où nos Freres Laïcs pourront apprendre, combien ces *Ave Maria*, sont agreables à la Mere de Dieu. CXI. Combien plaisent à Marie les *Ave Maria* que nos Freres Laïcs joignent aux *Pater noster* de leur Office.

Un jeune homme de Termoli, dans la Province de S. Ange, avoit passé quelques mois dans le Novitiat, & ennuyé de nôtre sainte vie, il retourna dans le Monde. Il n'eut pas plûtôt devétu nôtre habit, qu'il conceut tant d'aversion de nôtre Ordre, qu'arrivé à un mille loin de son Païs, il entra dans la mer, & dit avec insolence, qu'il vouloit y ver les puanteurs, qu'avoit laissées sur son corps, l'habit si sale des Capucins: mais à peine fut-il dans l'eau, que quoi qu'il sceust nager, il s'enfonça par un juste jugement de Dieu qui ne put dissimuler sa vengeance, contre celui, qui avoit fait si peu d'estime de sa sainte vocation, & qui méprisoit un saint Habit d'Ordre, qu'il avoit témoigné si souvent, lui être fort agreable. CXII.

Le fils aîné du Comte d'Aremberg en Flandre, appellé Philippe étoit dangereusement malade de la petite verolle, & aussi-tôt que Monsieur son pere l'eut recommandé à nôtre Pere Saint François, ce bien-heureux apparut dans l'air, & rendit la santé au petit malade. CXIII.

A Maraddi dans la Toscane, une petite fille de trois ans, malade d'une fiévre quarte, en guerit, aprés avoir bû un peu d'eau, où avoit trempé quelque temps, un morceau de bois de nôtre Pere S. François. Le même arriva à un jeune homme de Forli, qui avala de l'eau, où l'on avoit infusé un peu de poudre de ce sacré bois, au même temps qu'il se sentit attaquer des tremblemens du frisson d'une grosse fiévre, & une femme appellée Usana, qui avoit été long temps malade d'une fiévre quarte, but de l'eau où avoit trempé quelque morceau de ce saint bois, & elle fut aussi-tôt guerie, avec un remede si miraculeux. CXIV.

A Bertinoro Province de Bologne, une femme avoit perdu un anneau de grand prix, & à l'heure même, qu'elle eut fait dire par les Capucins le Répons de Saint Antoine de Pade, elle trouva heureusement son anneau dans les cendres, sous la cheminée. CXV. Combien vaut l'intercession de S. François & de S. Antoine de Pade.

A Brindisi Province d'Otranto, quantité de hannetons étoient entrez dans le champ d'un Prêtre, qui en demanda quelque secours à nôtre Convent; le P. Gardien lui donna deux Freres, qui les allerent asperger, avec l'eau, dont on s'étoit servi à laver les pieds, & aussi-tôt les insectes en sortirent sans y faire de dommage. Un Jardinier aprit cette merveille, qu'il éprouva dans son jardin, & il en reçût la même grace. Un Gentilhomme qui entretenoit avec scandale une concubine, en vou-

lut faire de même, contre des hannetons qui ravageoient toutes ses moissons ; mais comme il se rendoit indigne des faveurs de Dieu, bien loin que cette eau chassast les hannetons de ses terres, elle les excitoit plûtôt à en faire leur pasture, parcequ'il arrive souvent que ceux qui corrompus dans leurs crimes, demandent des faveurs à Dieu, s'attirent plûtôt ses coleres ; ceux principalement, que ni la honte, ni les châtimens ne peuvent retirer de leurs vices, parce que, dit S. Isidore, *C'est un plus grand peché de pecher en public, qu'en secret, puisque qui manque en public est criminel deux fois, à cause qu'il fait, & qu'il enseigne le vice.*

Liv. du souv. Bien Chap. 2.





CHOSE SURPRENANTE D'UN HERETIQUE, ET LA CONSTANCE D'UN DE NOS PERES, à maintenir sa Foy, & sa Chasteté.

NOus commençons l'an de JESUS-CHRIST, par une chose considerable, qu'on doit dire plûtôt un Prestige, qu'un Prodige. Lors qu'on bâtissoit nôtre Convent de Rheinfeld, Ville assez proche de Basle dans la Suisse, un Anabaptiste eut la temerité, de publier ses Heresies dans cette Ville qui est fort Catholique; la Justice s'en saisit, & le condamna à perdre la tête. Lors qu'il fut au lieu du suplice, & sur l'échaffaut, il protesta à une grande multitude de peuple, qui étoit venuë de tous côtez, pour voir ce spectacle, qu'il avoit toûjours enseigné la vraye Foy, & que bien volontiers, il étoit ravi de répandre son sang pour elle, & de lui consacrer sa vie, que Dieu même aprés son suplice, confirmeroit par un Miracle visible, la verité des Dogmes qu'il avoit enseignez contre les Catholiques. Tous se prirent à rire à ces paroles, & le Bourreau, d'un revers de son épée mit sa teste à ses pieds; au moment qu'il fut decapité, son corps se leva tout droit, & il prit sa tête entre ses mains, en presence, & avec l'étonnement de tous les spectateurs. Un de nos Peres appellé P. Cyprien de Lorraine Prêtre, étoit present, qui advertit tout le peuple, de la tromperie du Diable, & l'exhorta de dire cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*, devotement à genoux, avec promesse, que Dieu pourvoiroit à l'honneur & à la verité de Foy, & qu'il leur découvriroit cette fourberie. Sa parole fut vraye, parce que comme il prioit encor avec le peuple, le pouvoir du Diable fut dissipé par leurs prieres. Ce cadavre tomba par terre, avec sa tête, d'où sortit au même temps un gros crapau. L'on reconnut visiblement alors la malice des Demons, & le peuple applaudit à la Foy Catholique, par ses publiques acclamations. I.

Ce que nous allons dire, est bien plus merveilleux d'un de nos Peres appeellé Cherubin de Narbonne, qui Prêtre depuis peu, fit paroître cette année, une admirable constance à deffendre sa chasteté. Lors qu'il étoit de Famille au Convent d'Agde en Languedoc, un malheureux tout determiné de quitter la Foy, & de passer chez les Heretiques, le débaucha, & le conduisit au Château d'un de ses oncles Heretique, comme s'il eust eu dessein de le convertir à la Foy, & pourtant avec la pensée de professer ses erreurs; mais quoique le P. Cherubin n'allast qu'à regret chez son oncle, il ne soupçonnoit rien de dangereux dans son condu- II.

ducteur. Ils entrerent donc dans le Château, & comme ils paroissoient d'une autre Religion que le Gentilhomme, ils en furent reçûs assez froidement. Le conducteur alors du pauvre Cherubin, qui rouloit dans son esprit, l'horrible dessein de leur Apostasie, sans perdre du temps, en découvre la pensée au Maître & à la Maîtresse du Château, & les assure de la facilité, qu'y apporteroit leur neveu. Toute la famille alors fut dans la joye, on prepare un regal merveilleux, tout est en réjoüissance, on mange fort joyeusement, & comme si quelque chose de bien-heureux leur fust arrivé, tous dancent, & font retentir leurs chansons. Le P. Cherubin admiroit un si prompt changement, lorsque le lendemain, son conducteur entre dans sa chambre avec son oncle, & sa tante, & lui persuade doucement en leur presence de se conformer à leurs habits, & à leur creance; il n'est pas croyable, combien ce Religieux fut troublé du discours de son conducteur, qu'il n'attendoit pas; quelle horreur il eut de ses persuasions, & de quelle ardeur embraza son zele pour la Religion, la presence de son crime, avec quelle impetuosité même, il se jetta sur lui pour lui déchirer ses habits; mais comme son oncle, & sa tante s'y opposerent, il se contenta de le reprendre de son impieté, avec des paroles si pleines de colere, qu'il l'obligea de se retirer avec sa honte.

III. L'oncle cependant fait venir ses Ministres, qui par leurs raisons apparentes, persuadent à son neveu de quitter la Foy; ils accourent plus vîte que le vent, & attaquent le jeune homme, qui ne sçavoit point encore de Theologie, par leurs fausses interpretations de l'Ecriture Sainte, & par leurs schismes: mais Dieu qui instruit quand il veut, l'esprit des hommes sans Docteur, & qui remplit d'une Celeste sagesse la bouche des plus ignorans, conduit de sorte l'esprit & la langue du P. Cherubin, qu'il dissipa les vains argumens de ces Ministres, comme des toiles d'Araignée, qu'il éluda leurs faussetez, & qu'il leur prêcha la verité de la Foy Catholique, avec tant de force, qu'on pouvoit dire de lui, que Dieu lui avoit communiqué cét esprit, & cette éloquence, qu'il promettoit autrefois à ses Apôtres, lorsqu'il leur disoit, *Ego dabo vobis os, & sapientiam, cui non poterunt resistere, & contradicere omnes adversarii vestri.*

S. Luc Chap 21.

IV. Lorsque ces Ministres surmontez, par la doctrine celeste du P. Cherubin virent, qu'ils ne pouvoient rien obtenir de lui, par la fausseté de leurs raisons, ils eurent recours à quelque chose de bien diabolique, comme font ordinairement tous les Heretiques, & ils font venir en la presence du jeune homme, une jeune Damoiselle fort agreable, qui demeuroit proche du Chasteau, que son Oncle lui promet de lui donner pour femme, s'il se veut faire Apostat de son Ordre, & de sa Foy; c'est l'artifice le plus impur de tous les Heretiques, qu'ils s'efforcent d'attirer à leurs erreurs, par l'impureté des plaisirs du corps, ceux des fideles, qu'ils n'y peuvent engager par leur doctrine, & par leurs raisons. Ils tirent assurément cét horrible secret de Balaam; Origene le dit en sa personne, *Le peuple n'est pas victorieux de ses propres forces, mais par le culte qu'il rend à Dieu, & par la garde de sa pureté. Si tu le veux vaincre, attaque d'abord sa pudicité, & tu le vaincras facilement; mais il faut combattre contre luy, non pas par la force des soldats, mais par la beauté des femmes, ny par la vigueur des gens armez, mais par la molesse des Dames, bannissez-en les armées, & approchez en une troupe choisie des plus belles filles, la beauté surmonte les gens armez, le fer est foible contre elle, ceux enfin que la guerre ne surmonte pas, sont les vaincus de la beauté.* C'est l'arme plus aiguë, qu'ait le Diable, pour perdre les hommes, au sentiment de saint Hierôme, qui dit; *Que la Luxure est l'épée du Diable? O! combien, & combien en sont abbatus, il n'y a point*

Les Heretiques recourent à l'impureté, pour pervertir les Catholiques.

Orig Hom. 20. sur les Nomb.

Euseb en l'Epist. ad Damas. de la mort de S. Hierôme.

point de peché, qui rende le Demon plus aisément victorieux des hommes, que celuy de l'impureté. L'esprit chaste du neveu, eut horreur de la promesse impure de son oncle, & à cause qu'il ne voulut plus souffrir la presence ni de son parent, ni de cette jeune effrontée, il s'enfuit. Mais l'oncle qui n'avoit dans l'esprit, que son dessein diabolique, le concerta avec ses infâmes Ministres, & ils conclurent tous, qu'on dresseroit un lit à la Damoiselle, dans la chambre du neveu, avec cette horrible pensée, qu'immanquablement ils feroient perdre la foy à celuy, qu'ils auroient auparavant fait deserteur, & de son Ordre, & de sa chasteté. Ils crurent tous alors, qu'ils estoient arrivez au point de leurs desseins, & aprés qu'ils eurent instruit la Damoiselle, de ce qu'elle devoit faire contre la pureté du saint Religieux, ils lui donnerent pour compagnie, une vieille fort sçavante dans le mestier, & les introduisirent au commencement de la nuit, dans la chambre du P. Cherubin, qu'ils fermerent par dehors avec un verrouil.

V. Il n'y a point d'animal plus débordé qu'une femme impudique.

Celui sans doute qui a dit, qu'il n'y avoit point de beste plus débordée, qu'une femme impudique, a tres-bien rencontré; il faut, à son sens, pour la reprimer, une force Divine, & non pas humaine. A peine en effet cette petite effrontée, fut-elle dans la chambre du jeune Religieux, qu'elle le regarda avec effronterie, l'embrassa impurement, & employa tous les artifices de l'impureté, pour l'engager à commettre avec elle la derniere des prostitutions. Mais le chaste Cherubin, qui avoit resolu de perdre plûtost la vie, que sa chasteté, repousse de la main cette insolente, & lui reproche vigoureusement son effronterie. Elle au contraire, qui n'avoit plus de pudeur, encore qu'elle fust rebutée, ne quitta pas prise; elle l'attire à la luxure, par son ris, ses yeux, ses discours, & ses gestes pleins de l'impudicité. Ce Religieux tout Angelique, s'oppose constamment à cette vilaine, la menace de paroles, & atteste son Dieu, que si elle ne cesse ses salles poursuittes, il la punira de coups de pieds, de poings, de soufflets, & d'autres attaques. Ces paroles modererent un peu l'effronterie de la Damoiselle, & elle se retint, à dessein pourtant, de recommencer une plus forte guerre, contre le jeune homme, parce qu'elle crut, qu'une seule nuit, ne suffisoit pas pour le surmonter; elle y en joignit une seconde, jusqu'à la huitiéme, où elle le combattit toûjours plus violemment, parce que comme son oncle Impie sçavoit bien, que les tours & les fortifications d'une place, ne s'abattent pas par de premiers coups, il en faut plusieurs, il se doutoit bien, que l'esprit insurmontable de son neveu, ne se rendroit pas aux premieres attaques de cette effrontée: & ainsi il fut de sentiment, qu'elle devoit, pour vaincre son courage, le combattre dans plusieurs nuits.

VI.

Elle n'obmit donc rien, durant tant de nuits, ni des caresses, ni des attraits, ni des actions salles, ni des discours impurs, pour terrasser sa constance, elle y employa même jusqu'à la derniere nudité de son corps. Enfin toutes les adresses diaboliques de la volupté, toutes les machines d'une Venus corrompuë y furent éprouvées, pour renverser l'honnêteté de ce Cherubin, & pour l'engager à l'impureté; mais son esprit que Dieu avoit muni de sa vertu, éteignit les dards embrazez du Diable, qu'il ne pouvoit éviter par la fuïte, par une Oraison plus ardente, dont il se servit durant tout ce temps, comme d'un arme à l'epreuve, contre les efforts de ses ennemis, & il s'en deffendit heureusement, jusqu'à ce que toutes les ruses du Diable, dont on l'avoit attaqué, fussent dissipées, & que son oncle heretique frustré de l'esperance de sa victoire

le renvoya: & alors il revint dans son Convent, tout chargé des trophées, qu'il avoit remportez sur ses ennemis, avec les glorieuses palmes entre ses mains de sa foy, & de sa chasteté.

VIE ET ACTIONS

DU PERE BERNARDIN DE COLPETRAZZO PREDICATEUR.

De l'Austerité, & de la Patience du P. Bernardin.

VII. N des Peres plus illustres, qui fleurirent dans la Province d'Ombrie, en observation Reguliere, & en toutes les vertus, fut P. Bernardin de Colpetrazzo, Terre de Todi, Prêtre, & Predicateur. Il nâquit d'un pere, & d'une mere de mediocre fortune, & dés sa naissance, on vit par un prodige Celeste, combien il aimeroit la Croix, & que Dieu l'appelloit à un Ordre Religieux, qui sous les enseignes des Stigmates, imprimées dans les mains, les pieds, & le côté de nôtre Pere S. François, rassemble ceux qui veulent être crucifiez au Monde, parce qu'à la sortie du sein de sa mere, il parut comme couvert d'une chemise en forme de Croix; lors qu'il étoit encore enfant, & qu'il entendit dire par un Prêtre, que ceux qui vouloient travailler à leur salut plus facilement, se devoient retirer dans l'Ordre des Freres Mineurs, ces paroles entrerent si avant dans son cœur, que dés ce moment il resolut, de se consacrer au service de Dieu, dans l'Ordre de l'Observance.

VIII. Il n'avoit pas plus de douze ans, lors qu'il se presenta au Provincial des Observantins, qui parce qu'il le voyoit trop jeune, pour entreprendre une si penible vie, le differa jusqu'à seize ans, & puis lui donna l'Habit, qu'il conserva saintement jusqu'aprés la Profession de ses Vœux; mais il demeura peu dans cet Ordre, parce qu'inspiré de Dieu, d'embrasser une Religion plus austere, il passa à nôtre Reforme, que gouvernoit alors P. Louis de Fossombrono, par autorité du Siege Apostolique.

IX. Il n'eut pas plûtost fait, de tout lui-même, une offrande parfaite à Jesus-Christ, par les Vœux solemnels de l'obeïssance, de la pauvreté, & de la chasteté, qu'il obtint de sa Majesté, toutes ces faveurs plus illustres, qui ne se donnent ordinairement qu'à ceux, qui sont déja fort experimentez dans la vertu, & sont arrivez au comble d'une eminente sainteté. Mais à cause que dans le progrez de la vie parfaite, vertueuse, & Reguliere, on doit observer cet ordre, que d'abord avec la mortification de la chair, & des sens, on donne la mort aux vices, & aux mauvaises inclinations, d'où l'on peut aprés heureusement embellir l'ame des plus belles vertus, ce devot Religieux, qui vouloit jetter dans la sienne, les semences de la perfection Evangelique, commença non seulement à mortifier, à faire mourir encore, les grains plus dangereux de son corps, avec diverses austeritez de vie, à l'ensevelir même sous la terre d'une si rude penitence, que l'espace de sept ans continuels, ce qui pa-

Ses prodigieuses austeritez.

roist incroyable, il ne se servit pour sa nourriture que de pain, & d'eau.

Tous sçavent combien sont insuportables les froids de l'Ombrie, & combien c'est un Païs rude à cause des montagnes ; mais l'âpreté des voyages, dans les rigueurs de l'Hyver, ne purent jamais tant intimider le cœur genereux, du P. Bernardin, qu'il n'esperast de vaincre la rigueur de l'un, & l'âpreté de l'autre, lors qu'il marcheroit sans sandales, sur la glace, tout nuds pieds, & qu'il se couvriroit contre les plus grands froids, d'un seul habit tout rapiecé. Avec cette étrange austerité, qu'il augmentoit encore d'un rude cilice, & de disciplines si cruelles, qu'il en répandoit du sang, il donnoit la mort aux inclinations vitieuses de sa chair, & il domptoit la tyrannie de ses sens. Bien plus lors qu'il étoit jeune, pour éteindre les ardeurs plus brûlantes de la volupté, & pour ressentir en lui même quelque chose des douleurs de la Passion de JESUS-CHRIST, il rouloit son corps au milieu des ronces, & des épines, en sorte qu'avec une eau de sang il étouffoit le feu de la sensualité. X.

C'est ainsi que ce Disciple de la Croix, crucifioit sa chair, avec tous ses vices, & qu'avec le soc de la mortification, il rompoit les mottes dures de son corps ; afin même qu'elles ne produisissent pas les épines, & les orties des pechez, il preparoit son ame, à la semence, & à la culture des vertus, qui trouvant en lui un terroir fertile, y crurent si heureusement, que ce petit Jardin de la Religion Seraphique, plein des fleurs de l'Evangile, exhaloit de jour en jour des odeurs plus douces. L'innocence de vie fleurissoit en lui avec une certaine simplicité de Colombe, qui comme elle n'étoit point alterée, par la duplicité si commune dans le Siecle, ne pouvoit tant elle étoit sincere, soupçonner dans les autres, les moindres deffauts, d'où derivoient en lui, une grande integrité de mœurs, & un desir ardent de s'avancer à la vertu : de sorte que comme il aspiroit toûjours, aux entreprises les plus heroïques, & à la perfection la plus relevée, il n'avoit en pensée que le salut des ames, & l'advancement de la gloire de Dieu. D'un côté la continence, & la pureté y répandoient leurs odeurs, & s'y conservoient une telle autorité sur les desirs des sens, que sa raison étoit toûjours leur Maîtresse. De l'autre on sentoit auprés de lui l'odeur aggreable de la pauvreté, & de la disette de toutes choses, d'où il abhorroit toutes les superfluitez, & étoit de sentiment, qu'elles étoient incompatibles avec la vertu, parce que si comme l'habit, disoit-il, ajusté proprement sur un corps, lui sert à couvrir sa nudité, à le deffendre du froid, & à lui faire un ornement, qu'au contraire lorsqu'il est trop long, & traîne par terre, il embarrasse les pieds, l'empêche de marcher, & sied fort mal sur son corps ; de même la possession des choses, dont l'usage excede les besoins de la nature, enveloppe l'ame dans ses imperfections, l'empêche de marcher aisément, dans la voye des vertus, & merite d'être reprise dans ceux, qui par la promesse, qu'ils ont faite à Dieu de la pauvreté, doivent s'éloigner de l'attachement aux choses du monde. Ici germoient en lui la douceur, & l'humilité d'ame, avec lesquelles il avoit appris, à s'abbaisser, à se mépriser lui-même, & à reprimer tous les mouvemens de colere, qui troublent si souvent le cœur des plus moderez. Là enfin paroissoient en lui une merveilleuse patience, & une force invincible, qui lui avoient tellement affermi l'esprit, contre les attaques d'une fortune irritée, que quoi qu'elle le perçast quelques fois jusqu'au vif, elle ne put jamais le renverser sous ses poursuites, parce qu'il étoit de sentiment, qu'il n'étoit pas au pouvoir de l'homme, de n'être pas attaqué des malheurs, lorsqu'ils pressent plus furieusement son courage, mais qu'il étoit de sa vertu, de les souffrir avec XI.

Ses principales vertus décrites agreablement.

Livr. 2. des Mor. Chap. 11.

constance, parce que S. Gregoire dit, *Non est pondus veræ virtutis insensibilitas cordis, quia & valde insana per stuporem membra sunt, quæ incerta sentire dolorem nequaquam possunt.*

XII. Dieu voulut un jour eprouver sa patience, & lorsqu'il fut repris, & puni severement par ses Superieurs, pour une faute dont il n'étoit pas coupable, non seulement il ne s'en plaignit jamais, avec les autres Freres, mais encore s'accusant lui-même comme un criminel, il excusoit ses Prelats. Ce qu'étant arrivé par hazard aux oreilles du Cardinal d'Urbin, Protecteur de l'Ordre, qui demeuroit alors dans la Marque d'Ancone, il le fit venir en sa presence, pour aprendre de lui, s'il étoit vrai, que nos Superieurs lui eussent donné quelques rudes penitences si injustement, parce qu'il vouloit en être informé. Seigneur Illustrissime, lui répond P. Bernardin, si mes Superieurs m'ont imposé quelque châtiment, mes deffauts l'avoient bien merité, quoi qu'il eust été encor plus rigoureux. Le Cardinal fut si edifié de cette réponse, que sans passer plus outre, & lui dire quoique ce soit, il le renvoya dans sa Province, & eut plus d'estime de sa Sainteté.

La patience de l'homme de Dieu dans les adversitez.

XIII. Mais à cause que Dieu, a souvent coûtume, d'exercer avec de plus rudes tentations, ces Genereux, qu'il pretend honorer davantage, par la vertu de la patience, lors que P. Bernardin étoit de Famille à Spolette, au vieil Convent de sainte Anne, où il étoit cruellement affligé, par quelques adversitez qu'il souffroit, & qu'il promenoit sa douleur, au plus secret du bois du Convent, où il soûpiroit, par la violence de la tristesse, qui lui serroit le cœur, à dessein de montrer à Dieu, même exterieurement les chagrins de son ame, il apperceut devant lui, sans y penser, un vieillard venerable, & fort beau de visage, qui lui dit; Sçache, mon fils, *Que la patience & l'humilité surmontent tout.* Aprés cette parole, il disparut; & cette vision anima de sorte P. Bernardin, à souffrir patiemment les adversitez, qu'il ne se presenta plus, ni disgraces, ni miseres, ni maladies, qu'il ne les endurast courageusement. Lors qu'il étoit Gardien du Convent de Carcerellé, quelques Religieux d'un autre Ordre lui susciterent quelques persecutions, & il les endura avec tant de fermeté d'esprit, que le Gardien de Peruse, faisant Oraison pour lui devant le grand Autel, y vit un Ange fort agreable de figure, avec un trepied dans ses mains, qu'il mit sur l'Autel, & lui dit; Vois-tu ce trepied Thadée, c'étoit son nom, la patience de ton ami, le Gardien de Carcerellé, est immobile comme lui, contre toutes sortes d'accidens. Le P. Justin de Panicolé Gardien de Bettona, eut une même vision, comme nous l'avons remarqué dans un autre Volume l'an 1547. de JESUS-CHRIST.

Une voix du Ciel anime P. Bernardin à la patience.

De l'Oraison du P. Bernardin, & d'une chose considerable qui lui arriva avec un de nos Clercs trompé par le Diable.

XIV. CEs vertus, & d'autres du P. Bernardin, dont les fleurs ornoient extrêmement son ame, y étoient nourries, entretenuës, & augmentées, par une continuelle Oraison pleine de larmes, qu'il affectionnoit de maniere, que quoi qu'il y fust immobile des cinq ou six heures toutes entieres, il se plaignoit toûjours, qu'il n'y employoit pas assez de temps: D'où vient que pour être plus assidu à la contemplation des choses Divines, il fuyoit la conversation des Freres, & jeûnoit presque tous les jours,

Son Oraison si assiduë, lui procure plusieurs dons de Dieu.

dans cette genereuse pensée, qu'il valloit mieux priver son corps de ses alimens ordinaires, pour donner à son ame de meilleures nourritures. D'où il disoit souvent qu'il ne croyoit pas bien satisfaire, à ce qu'il devoit à Dieu, à la Religion, & à lui-même, s'il n'adjoûtoit au moins tous les jours, quatre heures d'Oraison, à celle des Freres. Comme donc il étoit si fidele, & si ardent à la priere, qu'il ne passoit pas un moment presque sans elle, il n'est pas surprenant, qu'il y receut frequemment de Dieu, des ravissemens, & d'autres faveurs Celestes, jusque-là même, que les Freres le virent plusieurs fois élevé de terre, immobile, comme une statuë.

Au commencement de sa conversion, à cause que Dieu ne lui avoit pas encor communiqué le don d'Oraison mentale, il s'exerçoit assiduëment à la vocale, & lors qu'un Pere l'interrogea pourquoi, il lui répondit, que sans la priere, qu'on doit dire la nourriture spirituelle de l'ame, personne ne peut vivre long-temps en Religieux : Au moins, mon Frere, laissez-moi me nourrir des miettes de l'Oraison vocale, jusqu'à ce que quelque jour, il me soit permis de joüir du pain de la mentale. Ce fut de-là, que lors qu'il étoit Maître des Novices, & qu'il les exhortoit à l'Oraison, il leur disoit, *Mes Enfans, j'en ay vû quelques uns, sortir de nôtre Ordre, & lors que j'ay recherché en moy même, la cause de leur chute, j'ay trouvé qu'elle ne procedoit que de leur manquement d'Oraison d'esprit, parce que comme elle est le nerf de l'ame, si le corps soûtenu de nerfs, marche, se leve, & se tient de bout, en sorte que si l'on en retranchoit les nerfs, toute son harmonie est déconcertée, & il faut de necessité, qu'il soit sans action, & sans mouvement; il en est de même d'une ame, qui comme elle subsiste par les prieres, comme par ses nerfs, tandis qu'elle prie, elle acheve heureusement son cours des vertus; mais si vous luy retranchez l'Oraison, comme si vous lui couppiez ses nerfs, il faut qu'elle tombe necessairement, & que de vertueuse qu'elle seroit par la priere, elle devienne sans elle une criminelle.* Ce grand Docteur en fait de vie spirituelle, adjoûtoit à ses Novices, *Mes Enfans, donnez-moi un Frere imparfait, qui même ait des deffauts, s'il prie Dieu de tout son cœur, il arrivera bien-tôt à la cime de la perfection, parce qu'avec l'Oraison de cœur, on s'acquiert, & on se conserve toutes les vertus : Au contraire, qu'un Frere soit vertueux, & parfait tant qu'il vous plaira, s'il cesse de prier Dieu, il tombera bien-tôt de l'éminence de ses vertus, dans l'abîme de tous les vices.* XV.

Sans l'esprit d'Oraison on ne peut vivre en parfait Religieux.

Ce Serviteur de Dieu apportoit tant de soins, & d'exactitude à gouverner les Jeunes, qu'avec l'Oraison, il arrivoit à leur conduite, qu'il ne pouvoit acquerir avec la prudence humaine. Dieu lui avoit fait cette grace, que toutes les nuits, deux heures avant Matines, il se sentoit éveiller à la priere, par une voix, qu'on pouvoit croire être son bon Ange. Une nuit donc accablé de sommeil, il entendit la voix ordinaire, qui l'éveilloit, & au lieu de se lever, il s'endormit, mais aussi-tôt, il oüyt la même voix, qui redoubla; Levez-vous promptement, & courrez, Bernardin, parce que le Loup veut vous dérober une des vos Oüailles. Il ne fut pas paresseux à cette replique, il se leva au même moment, descendit à l'Eglise, & y trouva un de ses Novices, qui avoit quitté son habit, & qui tâchoit d'en ouvrir la porte, pour retourner dans le Monde. Ce sage Pere alors, commença, par cette Celeste éloquence, dont Dieu l'avoit avantagé, à lui representer, avec tant d'éclaircissement, les tromperies du Diable, & le danger où il exposoit son salut, que le jeune homme, connut l'artifice des Demons, eut regret de sa faute, changea de pensée, & mourut parfait Religieux, aprés une sainte vie. C'est ainsi qu'il affermit la Vocation de quelques autres, ou qui s'ennuyoient de XVI.

Il fut averti par la voix qui l'éveilloit ordinairement la nuit que le Diable enlevoit un de ses Novices.

nos austeritez, ou qui tentez du Diable, biaisoient dans leurs desseins, & étoient en état de se retirer dans le Siecle.

XVII. Nous ne devons pas obmettre ici une chose considerable, qui lui arriva avec un de ses Jeunes, où l'on voit clairement, quelle lumiere d'une Celeste Sagesse il avoit receuë de Dieu, pour connoistre les ruses du Diable, & discerner les bons Esprits des mauvais. Un Clerc, en qui l'on remarquoit une grande inclination à la pieté, ne fut pas plûtost sorti de son Noviciat, que tous les jours, comme il croyoit, il étoit favorisé de Dieu de quelque vision, ou de la sainte Vierge, ou des Anges, ou des Saints du Paradis, & même de JESUS-CHRIST, dont le Diable prenoit la figure à ses yeux, & l'avertissoit, d'être humble, patient, obeïssant, pauvre, ami de l'oraison, & d'embrasser toutes les vertus, qui font le veritable ornement des hommes Religieux, & principalement des Freres Mineurs. Mais il lui recommanda sur tout, de ne point découvrir ses visions à son Superieur, & de suivre ses conseils, parce que c'étoit un moyen fort assuré, pour se délivrer des surprises des Demons des Enfers.

XVIII. Ce pauvre Clerc, étoit encore bien ignorant de l'artifice du Diable, parce qu'au lieu d'en faire un juste discernement, il profita si bien de la Doctrine des plus grands Saints, dont le Demon l'abusoit, & il parut si vertueux, à la veuë de tous les Freres, que surpris de sa conversation, & de sa vie toute Celeste, où ils ne remarquoient, quoique ce fust de contraire, à la veritable vertu, ils se persuadoient aisement, que toutes ses visions, & ses revelations étoient de Dieu; D'où vient que lorsque le Provincial, vint faire sa visite au Convent où étoit ce Jeune, tous ses Compagnons lui representerent ses actions, ses vertus, & sa vie comme prodigieuses; mais le Provincial eut la pensée, que la chose meritoit bien du conseil; il la concerta avec le Gardien, & conclurent tous deux, d'envoyer ce jeune Clerc, au P. Bernardin de Colpetrazzo, Gardien alors d'Aquasparta, ou Porcaria, comme à un homme tres experimenté dans ces matieres, & fort eclairé dans la voye de Dieu, afin qu'aprés qu'il l'auroit bien examiné, sur ses visions, il en put dire son sentiment, si l'on pouvoit les croire des revelations Celestes, ou des illusions Diaboliques.

XIX. A peine ce Jeune fut-il arrivé au Convent d'Aquasparta, qu'il alla à la chambre du Pere Gardien, & lui dit plusieurs visions, & revelations, que Dieu lui communiquoit, & qui de jour en jour excitoient son cœur à l'amour Divin, & toute sa personne, à l'exercice des vertus. Le Gardien feignit de n'en pas sçavoir davantage, & il lui répondit, Comment me parlez-vous de visions, & de revelations? taisez-vous, mon ami, elles n'appartiennent qu'aux Saints, qui ont consumé leur vie dans les grandes vertus, & non pas à des Jeunes comme vous, pauvre miserable, qui à peine êtes-vous arrivé au commencement de la vie Spirituelle: & aussitost il le renvoya, sans l'écouter davantage. Peu de temps aprés le Diable apparut encore au jeune homme, sous la forme de JESUS-CHRIST, & lui dit; Mon Enfant, vous devez être maintenant bien consolé, je vous ay donné un Gardien tres-vertueux, & fort experimenté dans la vie Spirituelle, soyez donc bien obeïssant à tout ce qu'il vous ordonnera pour vôtre conduite; fuyez les mauvais discours, embrassez l'humilité, qui est la voye Royale du Paradis, persistez ferme dans l'oraison, communiquez lui tous ces dons Celestes, dont je vous ay favorisé jusques ici, & dont je vous honoreray dorenavant, quelques grands, & quelques petits qu'ils soient, suivez tous ses conseils, en fait de mes faveurs Divi-

nes, & ainsi vous me serez fort agreable, & vous eviterez seurement toutes les embuches des Demons. Le Clerc aprés cette vision, alla promptement la communiquer à son Gardien, qui lui répondit; C'est assez, mon Enfant, c'est assez, ne m'importunez plus de vos visions, j'en ay la tête toute pleine: & comme il retournoit tous les jours lui dire de nouvelles revelations, l'Homme de Dieu voulut s'en expliquer avec lui dans l'oraison, & l'y pria de lui donner assez de lumiere, pour connoître l'artifice du Diable, qu'il soupçonnoit dans ce jeune Religieux. Aussitost Dieu lui revele les moyens, dont il pourroit reconnoistre ses revelations. En effet lorsqu'il retourna le trouver, il l'interroge, si celui qui lui apparoissoit, & l'instruisoit sous la forme de JESUS-CHRIST, l'engageoit toûjours d'obeïr à son Superieur: il lui répondit; Ouy, mon Pere; Prenez courage maintenant, mon Fils, lui dit son Gardien, & soûmettez-vous à mes paroles; aussitost que quelqu'un vous apparoîtra, sous la figure ou de JESUS-CHRIST, ou de la Vierge, ou de quelque Saint que ce soit, chassez-le en même temps, par ce discours; Retire-toy, Demon malheureux, je n'ay plus ni foi, ni reverence pour toy, parce que tu es un Diable abominable, qui me veux surprendre par tes tromperies; avez-vous assez de force, mon Fils, pour en venir là? Ouy, mon Pere, répondit le Clerc: agissez donc genereusement, lui repartit-il, & ne craignez pas de faire aucune faute, parce que c'est un commandement de vôtre Gardien, dont vous detestiez les artifices du Diable. Le Clerc alors quitta son Superieur, & comme aprés le repas de ce jour, il eut dit cinq *Pater noster,* & cinq *Ave Maria* devotement dans le Chœur, aprés les autres, le Diable lui apparut sur la porte, qui conduit à l'Autel, avec la forme qu'avoit JESUS-CHRIST, lorsque Pilate le fit voir au Peuple, tout déchiré des coups de fouët, dont par son ordre on l'avoit écorché, disant à tous les Juifs; *Ecce Homo.* Aussitost que le jeune homme le vit, il reflechit à ce que lui avoit ordonné son Superieur, & il dit au Demon assez brusquement; Retire-toi, Demon detestable, pourquoi me veux-tu tromper par tes artifices? je ne te rends plus ni croyance ni respect, au contraire je te declare ma haine, & mes mépris. Comme il profera ces paroles par obeïssance, le Diable en fut accablé, & faisant un horrible bruit, en s'enfuyant, il luy dit; Ha! que perisse celui, qui t'a fait ce commandement. Le Clerc aussi fort épouvanté du bruit, & de la voix du Diable, s'écria hautement, courut à son Gardien, lui recita le tout, & apprit de lui de quelle sorte dorenavant, il se gouverneroit sagement, dans la voye de Dieu.

P. Bernardin avec les lumieres du Ciel, soulage ce Clerc, contre les Demons.

XX.

L'on pourroit demander ici, pourquoi le Diable, qui n'avoit aucun sujet de tromper ce Religieux, a pû le seduire par ses artifices, & abuser par de fausses revelations, puis qu'effectivement, pour fourber les hommes, il cherche leurs crimes, & qu'il ne peut tromper ceux, qui ferment la porte aux pechez, pour l'ouvrir aux vertus; quels deffauts le Diable pouvoit-il trouver dans l'ame de ce jeune Religieux, qui se consacroit tout entier à l'exercice des vertus, pour appuyer ses embuches, contre les actions de sa pieté. Mais si nous recherchons la chose bien profondement, nous trouverons que ce jeune homme n'étoit pas entierement dégagé de vices, parce que quoiqu'il s'abstinst soigneusement de ces crimes, qui corrompent visiblement une ame, & qu'il s'appliquast de tout son cœur aux vertus, il ne paroissoit pas pourtant maistriser avec tant de zele, les mouvemens déreglez de l'esprit, qu'il ne se crust facilement propre, ou au moins assez digne des visions, & des revelations de Dieu: & il suivoit en cela sa pensée, plus que ne le vouloit l'humilité, puisque,

Confide.. le fait de ce jeune Religieux.

comme dit S. Hierôme, *Diabolus namque quasi vir bellator, & fortis, multimoda ingenia ostendit, quibus nos capere nitatur, per ea loca in quibus non omni custodiâ servamus cor nostrum.* On en peut juger aisément par la suite de l'Histoire, puisque la croyance que ce Clerc a donnée du commencement à ses visions, n'a point sans doute d'autre source, que l'estime secrete qu'il avoit de lui-même: d'où vient que le Diable prit ce sujet de l'abuser par ses artifices. Que si lorsque d'abord il eut sa premiere vision, il l'eust retranchée par le glaive de l'humilité, & du mépris de soi-même, il eust sans doute atterré avec elle, toute la tromperie des Demons. Mais retournons au Pere Bernardin de Colpetrazzo.

De la Predication, de l'Oraison, de la Civilité, & de l'Esprit de Prophetie de ce grand Serviteur de Dieu.

XXI. AUssitost que P. Bernardin fut admis à la Predication de la parole de Dieu, il commença de la prêcher avec un esprit tout Apostolique, sans chercher dans ses discours, ni les fleurs ni les charmes de l'Eloquence mondaine: mais cette Sagesse Celeste, qui penetre jusqu'à la moële de l'ame, & blesse les cœurs jusqu'au vif, de tous leurs desirs: & elle lui étoit communiquée de Dieu plutost dans l'Oraison, que dans l'Etude de la Theologie, dont les Argumens sont quelquefois moins propres à convertir des pécheurs, que les lumieres d'une oraison toute de cœur, & d'esprit; parce que ceux-là éclairent l'entendement, je l'avouë, mais celles-ci émeuvent la volonté, qui fait la conversion des plus grands coupables. Et P. Bernardin par cette derniere methode de prêcher, acquit plusieurs Ames à JESUS-CHRIST. F. Gilles d'Amelia, Laïc, rapporte à ce sujet, que P. Bernardin passant un jour par Viterbe, où il étoit connu par reputation, Messieurs de la Ville lui firent grande instance de leur donner un discours; il leur promit, & toute la nuit, il étudia un Sermon, qui lui sembloit assez beau: mais lorsque le matin il fut en Chaire, il devint muët de maniere, qu'il ne put commencer une seule parole; il se souvint alors qu'un pareil accident étoit autrefois arrivé à nôtre Pere S. François, il laissa sa Predication étudiée, n'entretint son audience que des sentimens de pieté, que lui inspiroit le Saint Esprit, qui les exprimoit par sa bouche, comme par l'organe de ses mouvemens, & il fit un Discours si merveilleux, qu'il excita les larmes, & la devotion de toute la Ville. D'où vient qu'à sa sortie de Chaire, tous couroient aprés lui, & s'estimoient bien-heureux de le toucher, & d'en être proche, par la grande estime qu'ils avoient conceuë de lui.

Il se preparoit plus pour prêcher, par l'Oraison, que par l'Etude.

XXII. Il ne fut pas homme de grande doctrine, mais il avoit un jugement naturel admirablement beau; il étoit eloquent à dire les choses, & il n'avoit point d'égal à consoler une personne affligée. Il étoit affable aussi bien avec les Freres qu'avec les Seculiers, & lorsque ceux-ci venoient à nos Convens, il les y recevoit, & vouloit que les autres les y receussent, avec tout ce qu'on pouvoit de complaisance, & de charité Religieuses: il en rendoit cette raison; Nous ne devons pas nous montrer civils, aux Seculiers, ni gagner leurs affections, afin principalement qu'ils soient liberaux à nous faire des aumônes, & à nous obliger de leurs bien-faits, parce que l'un & l'autre incommoderoient leurs interests, & c'est contre le bon ordre de la charité, & contre l'avis de l'Apôtre, qui veut que nous recherchions, dans nôtre conduite à l'endroit des autres, plûtost leur

leur salut, que tous leurs presens. Ce n'est pas que nous ne puissions avec justice, captiver leur bien-veillance dans quelque veuë de leurs bontez obligeantes, à condition que dans nos recherches à leur être agreables, nous ayons moins d'égard à la chair, qu'à l'esprit, & à l'interest, qu'à la necessité. Nous tirons en effet de là de grands secours à l'observation plus exacte de nôtre Regle, puisque sans les aumônes de nos Bien-faicteurs, nous ne pouvons observer nôtre pauvreté, & sans eux nous serions obligez souvent, de recourir à l'argent, pour les besoins même indispensables de la vie: mais la raison principale, qui nous oblige à leur être fort civils, est pour leur donner confiance de recourir à nous, dans leurs besoins spirituels, & de nous faire confidence de leurs disgraces, & de leurs inquietudes d'esprit, qu'ils n'eprouvent que trop ordinaires dans la bizarerie des choses du monde, & dont ils attendent de nous toutes leurs consolations, tandis que nous prendrons la liberté avec eux, comme avec nos amis, de les retirer de leurs vices, & de leur persuader les vertus.

Ce fut un Homme si grand observateur des Regularitez, & si ennemy des moindres excez, en fait de Fabriques, qu'il en aquit même l'indignation de plusieurs, dont pourtant il s'estimoit glorieux, parce qu'elle étoit une preuve de son zele, pour nôtre Seraphique pauvreté. Lors qu'il fut fait Provincial, il visita nuds pieds sans sandales, toute la Province d'Ombrie, & il fit briller dans sa conduite, tant d'exemples de sainte vie, qu'il l'accrut fort en vertus, & en observation Reguliere. XXIII.

Le Diable ne pouvoit souffrir tant de perfections, dans ce grand Serviteur de Dieu, sa conversation toute Celeste, & principalement son Oraison presque continuelle, & il commença de le tourmenter, avec tant de furie, que soit qu'il priast seul à l'Eglise, soit qu'il fust dans sa chambre, pour y reposer quelques heures, il y excitoit tant de bruit, & le persecutoit si cruellement, qu'à cause que cinq mois de suitte, il empêcha son sommeil, il l'eust reduit facilement à la folie, si la bonté de Dieu ne l'eust secouru. Cet execrable ennemy du P. Bernardin n'avoit point d'autre dessein, dans de si cruelles persecutions, que de lui ravir ses meilleurs armes, dont il le combattoit, c'est à dire l'Oraison mentale, pour en être plus aisement le victorieux. XXIV.

Le Diable le persecuta fort cruellement.

Mais à cause que le Diable, ne peut passer les bornes de puissance que Dieu lui accorde sur ses Serviteurs, aprés ces tentations, & d'autres que P. Bernardin souffrit, avec une patience d'Ange, il en fut délivré par la clemence du Ciel, & parce qu'il aspiroit toûjours avec plus de cœur à l'union Divine, dans son Oraison d'esprit, son Sauveur lui ouvrit l'epargne de ses Tresors Celestes, & lui accorda tant de lumiere, que comme un esprit du Paradis, il penetroit les secrets des cœurs, & prevoyoit les choses futures, qu'il predisoit, & il lui communiqua tant de graces, qu'il faisoit plusieurs Miracles, comme on verra dans la suite de sa vie. XXV.

Lorsqu'il étoit Maître des Novices au Convent de Carcerellé, & qu'il sortit une nuit de l'Eglise, pour aller faire Oraison dans les grottes, qui étoient sous la montagne, à peine eut-il cheminé quelque temps, qu'il apperceut grand nombre de Cavaliers, qui venoient au galop, avec grand bruit, du côté du Convent; il connut alors en esprit, que toute cette Cavalerie, étoit une armée de Diables, & aussitost il se retira dans le Chœur, où il demanda à Dieu dans l'Oraison, qu'il voulust confondre, & dissiper tant d'ennemis. Sa demande ne fut pas inutile, parce que lorsqu'il prioit encore, il entendit frapper d'horribles coups à la porte de l'Eglise, & aux XXVI.

Il dissipa par ses prieres une troupe de Demons.

chambres de ses Novices, d'où il jugea, que les Diables se retiroient, par la puissance de Jesus-Christ.

XXVII. Un certain Seigneur appellé Jean Albesini, Gentilhomme de la Ville de Typhernas, avoit desesperement la goute, & comme il prioit Dieu pour lui, il lui répondit, qu'il l'avoit condamné aux flammes de l'Enfer, à cause qu'il étoit coupable de plusieurs pechez; il redoubla alors ses prieres, & il obtint pour lui une plus longue vie. Aprés qu'il fut gueri, P. Bernardin lui dit le pitoyable état où il étoit reduit, & par un changement de mœurs, il vêcut plus Chrêtiennement.

XXVIII. Une autre fois en priant, il eut la vision suivante, d'un fort grand chemin, beau, & bien droit, & d'un Predicateur tres celebre, qui y cheminoit, & qu'il connoissoit bien. Mais lorsqu'il s'en fut détourné, pour marcher par des sentiers écartez, & tous pleins d'épines, il s'apperceut bien, qu'il s'alloit perdre infailliblement, & il ne se trompa pas; il en avertit les Freres, sans leur dire le nom de ce malheureux, & peu de temps aprés, il autorisa la vision du P. Bernardin, par une criminelle apostasie.

XXIX. Lorsqu'il étoit de Famille, au nouveau Convent de Spolete, quelques jeunes gens y vinrent, & entre les autres P. Bonaventure de Spolete, qui fut depuis Predicateur, & Pere de cette Province, âgé alors de treize à quatorze ans; aussi-tost que P. Bernardin les vit, il les tira tous à part, & leur fit un discours de pieté, où il les exhorta à la crainte de Dieu, & à la vertu; il se tourna alors vers Rogerius Eugenii, grand amy de l'Ordre, & qui accompagnoit ces petits Messieurs, & il lui dit; Voyez-vous ce jeune homme, il lui montroit P. Bonaventure, je ne le regarde pas comme les autres, parce que les promesses, que Dieu a faites à nôtre P. S. François, s'accompliront en sa personne, lorsqu'il l'assura qu'il fourniroit toûjours des hommes propres à son Ordre, & que quoiqu'ils ne fussent pas nez, il les feroit naître par sa Puissance infinie. Ce jeune homme n'avoit jamais encore eu d'attrait pour la Religion, mais aprés il en conceut des desirs si empressez, qu'il commença de mépriser le Monde, & il n'eut plus de repos, jusqu'à ce qu'on le receut dans nôtre Ordre, où il verifia la Prophetie du P. Bernardin, par sa prudence, ses conseils, & sa vertu, dont il gouverna beaucoup d'années, & avec grand éclat, la Province d'Ombrie.

Il predit plusieurs choses futures.

XXX. Long-temps avant sa mort, il revela à un de ses grands amis, appellé Bernard Venantii, Docteur en Medecine, la creation d'un troisiéme General de cette Province, lui disant; Mes amis, jusqu'ici nôtre Province a produit à l'Ordre deux Generaux, l'un étoit le Pere François de Jesi, & l'autre fut le Pere Thomas de la Ville de Typhernas; sçachez maintenant, que lors que vous entendrez dire, que le Seigneur François de la Rouere, Duc d'Urbin, est devenu Pere d'un fils, P. Silvestre d'Assise de la Province de S. François, y paroîtra pour être dans son temps, son troisiéme General de nôtre Ordre. La Prophetie fut veritable, parce qu'onze ans aprés sa mort, en 1605. lorsque Paul V. fut fait Pape, & que le Prince d'Urbin fut né, P. Silvestre d'Assise, fut élû General au Chapître de Rome cette Année-là.

XXXI. Le S. Siege étoit vaquant par le deceds d'Urbin VII. & les Cardinaux étoient déja dans le Conclave, pour élire un autre Pape, lorsque le Duc d'Acquasparta écrivit de Rome au P. Bernardin, qu'il priast Dieu pour l'Election future, en faveur particulierement du Cardinal Sfondrati, qu'il desiroit ardemment dans le Pontificat. P. Bernardin lui récrivit, que celui que souhaittoit son Excellence, seroit Pape imman-

Il prophetisa la creation au Papat du Cardinal Sfondrati.

quablement. L'Ecrivain de sa lettre, étoit un Etudiant Prêtre, qui lui dit franchement, qu'il n'approuvoit pas qu'il parlast absolument; mais il lui répondit; Ne doutez pas, mon fils, que la chose ne soit ainsi. Le fait servit de preuve à la Prophetie, parce qu'aprés plusieurs oppositions entre les Cardinaux du Conclave, qui ne s'accordoient pas sur la Promotion future, tous enfin proclamerent Sfrondrati, qui fut fait Pape, l'an 1590. le cinquiéme de Decembre, & s'appella Gregoire XIV.

Une jeune fille d'Amelia, qui desiroit se faire Religieuse, fut mise malgré elle, dans le Monastere de sainte Elisabeth de la même Ville; quelques-uns de ses parens vouloient, qu'elle entrast dans celui de Santo Magno. P. Bernardin qui apprit ce different des parens de la fille, dit à F. Jean François de Florence, que pour les mettre d'accord, elle ne seroit ni dans l'un, ni dans l'autre, mais dans un autre plus éloigné. Ce qui arriva ainsi, parce qu'à quelque temps delà, elle vint à Rome, où elle se fit Religieuse. Alceo d'Acquasparta avoit un fils fort malade, & desesperé des Medecins; il eut recours aux prieres du Serviteur de Dieu, qui pour le consoler dans sa tristesse, lui dit, que son fils ne mourroit pas de cette maladie. Il dit aussi à une Dame de Tyfernas malade, appellée Adriana Fucci, que Dieu vouloit, qu'elle fust incommodée jusqu'à sa mort, & qu'ainsi elle s'armast de patience, par une parfaite soumission de son cœur, aux ordres de Dieu. XXXII.

Le Duc d'Acquasparta tomba si dangereusement malade à Rome, d'une fiévre maligne, que les Medecins desespererent de sa vie; la Duchesse sa femme, dépécha aussi-tost un Courier au P. Bernardin, avec ses Lettres, où elle l'avertissoit du peril où étoit le Duc son mary, & le recommandoit à ses prieres, plus avec ses larmes, qu'avec ses paroles. Ce Courier arriva le jour de S. Jean *ante Portam Latinam*, & aussi-tost que le Pere eut lû ses dépêches, il se retira dans sa chambre, pour faire Oraison, où il demeura quelque temps, & aprés il lui dit; Allons dire la sainte Messe: lors qu'elle fut achevée, il alla faire réponse à ses Lettres, la donna au Courier, & lui dit; Rendez cette Lettre à la Duchesse, & avertissez-la de ma part, qu'elle fasse tout ce qu'elle contient. Pour vous soyez assuré, qu'à vôtre arrivée à Rome, vous trouverez le Duc hors de peril, & en meilleure santé; Voici ce qu'enfermoit la lettre du P. Bernardin; que le jour de S. Jean Porte-Latin, où le Duc avoit commencé de se mieux porter, elle fist celebrer une Messe en son honneur, en reconnoissance d'un si grand bien-fait, & que le même jour elle donnast à manger à douze pauvres. Le Duc guerit, & vêcut plusieurs années depuis. Tandis que la Duchesse executa fidellement, ce que lui avoit conseillé le Serviteur de Dieu. XXXIII.

Il guerit par ses prieres le Duc d'Acquasparta.

D'autres Propheties, de quelques Miracles, & de la mort du Pere Bernardin.

Lorsque nôtre S. Pere le Pape Gregoire XIV. secourut de soldats, les Catholiques de France, durant la Ligue, contre les Heretiques du Royaume, entre les autres il y envoya Dom Octave Cesis, frere du Duc d'Acquasparta, qui y tomba malade à la mort, & y mourut fort saintement, avec le regret de tous ceux, qui connurent les grandes qualitez d'un Seigneur si vertueux. On n'avoit point encore eu d'avis de sa mort en Italie, mais comme le Duc d'Acquasparta s'entretenoit dans nôtre XXXIV.

Convent, avec P. Bernardin, il lui demanda s'il y avoit long-temps, qu'il eust receu des lettres de son frere; Ouy, répondit le Duc, & ajoûta; Mais pourquoi me le demandez-vous? C'est pour un bien, lui repartit le Pere, & dans peu vous en aurez des nouvelles. Lorsque son Excellence fut de retour à Rome, le Seigneur Mario Rosponé lui vint donner avis de la mort de son frere Octavius. Il revint à Acquasparta, & aussi-tost qu'il vit P. Bernardin, il lui dit; Hà! Dieu vous le pardonne, mon Pere, si vous sçaviez quelque chose de la mort de mon frere, pourquoi ne m'en avez-vous pas averti? je ne vous l'ay pas dit, lui répondit le Pere, crainte de vous donner de la peine: mais maintenant, je vous assure d'une heureuse nouvelle, que lorsque le Seigneur vôtre frere, fut à l'heure de sa mort, il receut de Dieu tant de contrition de tous ses pechez, qu'il est aujourd'huy en lieu de salut. Ce qui fut un grand sujet de consolation au Duc affligé, qui s'attrista prodigieusement de cette mort, & fut consolé, tout ce qu'on le pouvoit, par les paroles, qu'il croyoit comme des Oracles, du Serviteur de Dieu, à cause particulierement que le Pere Pancirolo Jesuite l'assura, qu'il avoit confessé son frere à la mort, & qu'en ce rigoureux passage de la vie au trespas, il avoit eu autant de confiance aux merites des douleurs de JESUS-CHRIST, que de bons sentimens de Dieu.

XXXV. Avec son Oraison, il obtient la santé à un Curé.

Cette Année toute la Ville d'Acquasparta, fut affligée d'une fiévre fort maligne, qu'on pouvoit dire contagieuse. Le Duc avec toute sa Famille, & principalement le Seigneur Federic son aîné, en éprouva les rigueurs: Ce jeune Seigneur avec cette fiévre, ressentoit encore les élancemens d'une si cruelle pleuresie, qu'il ne respiroit qu'avec des difficultez extrêmes, & les Medecins avoient presque perdu toute esperance de sa vie. Le Pere, & la mere, qui en étoient touchez, tout ce qu'on peut croire de leur juste ressentiment, envoyerent la nuit trois Messagers, les uns aprés les autres, pour recommander leur malade aux prieres du P. Bernardin; parce qu'il étoit en danger évident, de perdre bien-tost la vie. Comme il se vit importuné de tant de Messagers, il dit au troisiéme; Retournez au Palais, & dites de ma part à la fiévre, que je lui commande au Nom de Dieu, de se retirer avec la pleuresie; chose sans doute merveilleuse! ce commandement ne fut pas plûtost donné, que l'une & l'autre y obeyrent. Le malade alors s'endormit, reposa cinq heures sans discontinuer, & aprés être éveillé, il se trouva gueri, avec l'étonnement des Medecins, qui sçavoient que son mal étoit sans remedes.

XXXVI. Il guerit un fiévreux, par ses prieres, & par ses merites.

Le Curé de la Paroisse de Casteltotino, nommé Jules Prospero, étoit si malade, que la nature n'avoit plus de force dans son corps, & sa mort étoit infaillible au sentiment des Medecins. Le Duc d'Acquasparta étoit fort affligé de sa mort prochaine, parce qu'il l'aimoit beaucoup. Il monte en carosse, & vient trouver P. Bernardin, qu'il avoit souvent éprouvé si favorable par ses prieres, aux maladies desesperées, & lui recommande instamment, auprés de Dieu, le peril extrême de son amy. Lorsque P. Bernardin eut promis son secours au malade, il se met en prieres, & Dieu lui revele sa santé. Il depute alors un Messager au Curé mourant, qui l'avertisse de sa guerison future. A peine le Messager étoit proche du logis du malade, que surpris contre sa coûtume d'un doux sommeil, il apperceut auprés de lui P. Bernardin, avec un visage terrible, qui jettoit des flammes de feu par la bouche, les narines, & les yeux; cette vision lui fit peur, & lors qu'il fut presque tout éveillé, il vit le même tout changé, doux, affable, & si gay de visage, qu'il en receut un merveilleux contentement. Tout remply de joye, à peine fut il tout éveillé, que le Messager du P. Bernardin arriva, qui lui promit de sa part une parfaite, & une future santé.

Voici une chose merveilleuse, que témoigna le même Duc d'Acquasparta. La Dame Isabella Luciana Cesis, âgée déja de plus de nonante ans, lui fit dire souvent, qu'il demandast pour elle à Dieu, dans ses prieres, le salut de son ame. Il fit à ce dessein une Oraison particuliere, où Dieu lui revela, que cette Dame seroit sauvée, il envoya lui dire, par un Messager exprés, qu'elle se consolast, & rendist graces à Dieu, qui l'avoit choisie avant tous les Siecles, pour l'heritage des Saints, & destinée pour l'Eternité. Elle tomba malade à la mort, un peu aprés, & elle envoya prier instamment P. Bernardin de la venir assister dans ce passage; il y consentit, quoi qu'il fust déja presqu'accablé de vieillesse, & se mit en chemin, avec un certain Mathias Domestique du Duc. Ils ne furent pas au milieu du chemin, qu'il s'apperçût, que les Anges portoient l'ame de cette vieille Dame au Ciel, & il dit à cét homme qui l'accompagnoit; Il est inutile, mon amy, que j'aille plus loing, puisque l'ame de Madame, a rompu les liens de son corps, & s'est élevée au Ciel avec les Saints, retournons maintenant chez nous. Le bon homme revint au Convent, & Mathias qui étoit jeune encor, arriva de bonne heure à Acquasparta, où il trouva la Dame Isabella morte, d'où il connut bien visiblement la sainteté du P. Bernardin, qui lui fut un motif puissant, pour entrer dans nôtre Ordre, où sous le nom de F. Ange, il vécut & mourut fort saintement. XXXVII.

Il joüit souvent de la presence, & des entretiens de la Vierge sainte, qui une fois entre les autres, lui apparut, & aprés l'avoir entretenu familierement bien du temps, elle lui mit sur la tête, une couronne tissuë de fleurs Celestes, en témoignage de sa parfaite sainteté. XXXVIII.

La Vierge un jour le couronna de fleurs.

Nous marquerons ici quelques Miracles, que Dieu fit par les merites de son Serviteur Bernardin, encor que leur plus grande partie, se soit perduë par la negligence des Ecrivains. P. Hierôme d'Amelia Prêtre Capucin rapporte, & témoigne avec jurement, que lorsqu'il étoit Seculier, il avoit une grande douleur d'estomach, qui le tourmentoit fort, & que comme un jour, il alla à nôtre Convent d'Acquasparta, avec F. François de Florence, qui n'étoit pas encore Capucin, il se fit faire sur l'estomach en sortant, un signe de Croix par P. Bernardin, & qu'aussi-tôt il fut si bien gueri de son estomach, qu'il n'y sentit plus depuis aucunes douleurs. XXXIX.

Pendant sa vie il fit quelques Miracles.

Une femme de San Geminiano, tourmentée d'un grand mal de tête, le perdit au moment, que P. Bernardin l'eût benite d'un signe de Croix. C'est ainsi qu'il guerit Vittorio Montano de Porcaria, qu'avoient abandonné les Medecins, & une fille de six ans, de Pierre Paul de Pacesordi, de la Ville de Tyfernas, qui devint malade d'une fiévre, au temps même que son pere vouloit aller à la grande Indulgence d'Assize, & qu'il fut obligé d'en differer le voyage. P. Bernardin l'alla voir, & commanda à sa fiévre, au Nom de Dieu, de la laisser en repos, & elle lui obeït. XL.

Ce qui arriva au P. Hilaire de Trievi Prêtre Capucin, est quelque chose de bien merveilleux. Aprés qu'on l'eut reçû dans nôtre Ordre, il alla pour prendre l'Habit de Novice au Convent de Porcaria; mais aprés y avoir été un jour, il fut attaqué d'une cruelle, & d'une secrette tentation, de retourner chez ses parens. Les conseils de son Pere Maître, & des autres Peres, n'empêchoient pas son dessein de quitter le Noviciat: enfin il fut conduit à la Cellule du P. Bernardin malade sur sa couche, qui aprés l'avoir exhorté d'être ferme dans sa vocation, quoi qu'inutilement, & consideré qu'il vouloit absolument sa sortie, lui dit; Mon fils, puisque nous ne pouvons plus vous retenir chez nous, avantque vous en partiez, je veux XLI.

au moins, que vous buviez une tasse de vin, en nôtre presence, & puis, que Dieu vous benisse, & allez vous-en où il vous plaira. Aussitôt qu'on eut apporté le vin, le Pere y donna sa benediction, d'un signe de Croix, qui lui fournit tant de force, qu'au moment que le Novice l'eut bû, il devint si changé d'esprit, que tout libre de sa tentation, comme si la Croix lui fust devenuë un antidote, contre les venins des Demons, il demanda avec grande instance, qu'on lui donnast l'habit des Novices.

XLII. Lorsqu'il étoit Gardien de Monte-Casalé, il tomba en Hyver, une si grande quantité de neiges, que durant plusieurs jours, on ne put aller à la quête : & comme on eut consumé les legumes & le pain qui restoient au Convent, il exhorta ses Freres de recourir à la depense de Jesus-Christ, leur Pere Celeste, & de lui demander à l'Oraison leurs necessitez. On entendit alors sonner à la porte, & le Portier alla voir qui y étoit; il y trouva un venerable vieillard, avec une longue & une belle barbe, vêtu de blanc, qui lui presenta dans une corbeille vingt-cinq grands pains blancs, & tout chauds, comme s'ils eussent été tirez du four, il n'y avoit qu'un moment; le Portier en reconnoissance d'un si beau present, voulut le faire entrer, & lui rendre tous les devoirs de la charité, en un temps particulierement, que l'air étoit si glacé; mais le vieillard au lieu d'accepter cét offre, lui dit qu'il attendroit bien au dehors, jusqu'à ce qu'il lui eust rapporté la corbeille. Le Portier alla porter ces pains, avec beaucoup de joye, & lorsqu'il revint à la porte, P. Bernardin y vint avec lui, pour remercier leur Bien-faicteur, & pour lui faire ses civilitez, avec ses actions de graces; mais ils ne le trouverent plus, ni même les pas d'aucun homme qui fust venu, ou retourné sur la neige. D'où les Freres de ce Convent, reconnurent la Providence merveilleuse de Dieu, & lui en témoignerent leurs remerciemens. Une autre fois qu'il étoit Gardien au Convent de sainte Anne à Spolete, ses Freres ne pouvoient sortir à la Ville, pour leur mendicité ordinaire, à cause des grandes neiges, & ainsi ils étoient reduits presqu'à l'extremité de leur vie, mais un matin pendant l'Oraison, ils oüirent sonner la clochette, le Portier alla à la porte, où il trouva un sac de pain fort beau, & tout chaud, sans voir personne, qui l'eust apporté, ni même les vestiges de qui que ce fust sur la neige.

Etant Gardien il pourveut par ses prieres sa Famille dans ses besoins.

XLIII. Le Seigneur Vincent Caroci Gentilhomme de Todi, n'avoit point de fils, il fut trouver P. Bernardin, & aprés s'être entretenus tous deux, assez familierement, il lui dit, qu'il desiroit ardemment, d'avoir un garçon, qu'il pust laisser heritier de tous ses biens. L'homme de Dieu lui répondit ; Ne vous mettez pas si fort en peine d'un fils, vous en aurez plusieurs : Ce qui fut veritable, parce que ce Gentilhomme eut beaucoup de garçons, par les prieres de ce grand Serviteur de Jesus-Christ.

XLIV. Enfin P. Bernardin, honoré de Dieu, de tant de faveurs Celestes, étoit arrivé jusqu'à sa derniere vieillesse, par une longue suitte de vertus, & de vie, lorsque qu'averti divinement de l'heure de sa mort, il tomba malade à Acquasparta. Le Gardien alors voulut, pour mieux remedier à sa maladie, qu'on fit venir un Medecin; mais il lui dit; Cessez, mon Pere, de penser à un Medecin pour moi, mon corps ne doit plus maintenant pretendre de guerison. Le Ciel a ordonné que la poudre retourne à la poudre, il vaut mieux travailler au salut de mon ame. Il se confessa donc de tous ses pechez, & demanda, qu'on lui apportast le S. Viatique. Lors qu'il l'eut receu fort devotement, & qu'à mesure que son mal augmentoit, & que ses forces diminuoient, on craignoit qu'il ne mourust bientôt, F. Nicolas de Massa qui l'assistoit, s'apperceut la nuit suivante, que les forces lui manquoient, & lui dit qu'il étoit en état de recevoir l'Ex-

Il predit qu'il mourroit de sa maladie.

trême-Onction. Le mourant lui répondit, qu'il n'étoit pas encore temps, & qu'il l'advertiroit de l'heure. Cependant il soûpiroit aprés sa Patrie Celeste, & tout separé des choses du monde, il ne pensoit plus, il n'aspiroit plus qu'à celles de Dieu; lorsque sentant bien que son Seigneur étoit proche, pour aller au devant de lui, plus fortifié contre tout l'Enfer, il demanda les saintes Huiles: & aprés, comme il ne desiroit plus que le Ciel, il parut être embrazé de tant d'ardeurs de l'amour de Dieu, que leur splendeur éclattoit même, jusque sur son visage, & leur lumiere brilloit sur son front, comme des étoilles, dont Dieu embellissoit la face d'un si saint mourant: de maniere que comme il sembloit être plûtôt un Ange Celeste, qu'un homme moterl, on vit sur son visage, ce grand éclat de lumieres, jusqu'à ce que plein d'un bon sens, son esprit s'envola au Ciel, au moment que sa bouche eut proferé ces paroles du Psalmiste, *Quoniam ex omni tribulatione eripuisti me, & super inimicos meos despexit oculus meus.* A la mort il eut le visage tout éclattant de lumieres.

XLV. Aprés que ce saint homme fut mort, on admira sa face belle, & sa chair si tendre, & maniable, qu'elles paroissoient être d'un homme vivant, & la beauté de l'une, avec la tendresse de l'autre, faisoient connoître bien sensiblement, que son ame étoit heureuse dans le Paradis: Aussitôt qu'on sceut que P. Bernardin étoit mort, une multitude infinie de peuples, accourut de tout le voisinage au Convent, pour reverer, & baiser son saint corps, avec tant de pieté, qu'elle mit son habit en morceaux, & fallut le revêtir d'un autre. Comme le Duc d'Aquasparta, avoit été fort devot au P. Bernardin durant sa vie, il le fut encore aprés sa mort, & aprés qu'il eut fait embaumer son corps, il obtint permission de nos Superieurs, de le faire ensevelir dans un cercueil, & déposer dans son Eglise de S. Pietro Montescoppio, où il repose encore aujourd'hui. Et à à cause que pour l'embaumer, on lui ouvrit la poitrine, on leva son cœur avec tous ses intestins, on scia sa tête, & on en tira la cervelle, on vit la verité d'une agreable Prophetie, qu'il avoit faite de lui-même, lorsqu'il vivoit, qu'aprés sa mort, on le traitteroit comme un martyrisé. Ce grand homme fut un des Autheurs des M S. de nôtre Ordre, à qui le Pere Hierôme de Montefioré nôtre General, ordonna d'écrire les vies des hommes Illustres de l'Ordre: Nous en avons tiré plusieurs choses, qui regardoient les actions, & les Histoires, que nous avons inserées dans les volumes de nos Annales.

VIE DU P. JUSTIN DE NORSIA, Prêtre.

XLVI. CETTE année dans la même Province de S. François, alla recevoir au Ciel, une juste recompense, des Justices de sa vie P. Justin de Norsia Prêtre, qui né de Parens honnêtes de cette Ville, fut considerable, par l'ingenuité de son ame, & la bonne conduite de ses mœurs. Il joignit tant de vertus à ces deux premieres, lorsqu'il fut Religieux, qu'il se rendit aimable à Dieu & aux hommes. On admiroit en lui une composition si juste de l'homme exterieur, & de toutes ses parties, qu'on n'y voyoit rien que de reglé, de sage, & de fort vertueux. Il regloit principalement si bien ses yeux, qu'ils ne furent jamais apperceus de personne; Il accompagnoit cette conduitte de veuë, d'une modestie de visage, d'une grvité de demarches, d'une douceur do paroles, & d'une mo- Ses principales vertus.

deration de toutes choses, qui comme elles répondoient fort juste, à une composition bien reglée de l'homme interieur & de toutes ses puissances, qui consiste en humilité, en obeïssance, en patience, en pauvreté, en chasteté, en mépris de soi-même, en abstinence, & en toutes les vertus, on voyoit avec admiration en lui, un simulachre parfait d'un Frere Mineur veritable. D'où vient qu'élevé à la conduite des Novices, dont il s'acquitta long-temps dans la Province d'Ombrie, il produisit à la Religion de grands hommes, fort zelez de ces deux compositions d'homme, l'exterieure, & l'interieure. Il avoit de sorte consacré sa langue, soit par le silence, soit par des discours des choses Divines, qu'on n'entendit jamais sortir de sa bouche de parole, ni oysive, ni criminelle; & il étoit si grand amateur d'Oraison, que non content des trois ou quatre heures, qu'il y employoit ordinairement aprés Matines, il la faisoit par tout, & continuellement: D'où vient qu'il receut de Dieu quantité de revelations, & qu'il fit plusieurs Miracles, dont nous en marquerons quelques-uns plus considerables, & nous laisserons les autres dans bli, où les a plongez la negligence des Ecrivains.

XLVII. Il decouvre divinement des choses cachées.

Un jour de Nôtre-Dame de Septembre, il tomba tant d'eau à Ancasano Village de Norsia, qu'elle y renversa une maison, qui accabla par sa chute, quelques personnes, dessous ses ruines. P. André Prêtre Capucin, avoit une sœur, & comme elle demeuroit dans cette maison abbattuë, il craignoit justement, qu'elle ne fust du nombre des morts, avec les autres: aussi-tôt que Pere Justin sceut la tristesse du Pere André, il lui en demanda le sujet, & aprés l'avoir appris de lui-même, il lui dit: Pourquoi craignez-vous pour vôtre sœur? elle se porte bien, quittez vôtre tristesse, elle vous mandera bien-tôt de ses nouvelles; à peine ce charitable Gardien, eut-il consolé son Sujet, que peu de temps aprés, P. André apprit, par un Messager exprés, que sa sœur étoit en bonne santé.

XLVIII. Par un seul commandement il chassa du Jardin, des sauterelles.

L'an 1590. P. Justin étoit Gardien du Convent de Monte-Realé, lorsqu'une si grande quantité de sauterelles s'attacherent à deux excellens pommiers, qu'en peu de temps, elles brouterent tout leur feüillage; P. Justin donc commanda à un Prêtre, de chasser ces insectes avec de l'eau benîte; quelle apparence, mon Pere, lui répondit ce Prêtre, ils ne m'obeïront pas? il est plus à propos, que je leur commande en vôtre nom, & par vôtre vertu; Tres volontiers, lui repartit P. Justin: & à peine ce Prêtre, eut-il commandé au nom de son Gardien, à cette troupe de sauterelles, de sortir de ces arbres, qu'elles sauterent à terre, & on ne les vit plus. Le même lui arriva une autre fois, contre de semblables insectes, qui gâtoient tout le Jardin du Convent, il leur commanda d'en sortir, & ils lui obeïrent aussi-tôt.

XLIX. En un temps fort sec, il obtient de Dieu de la pluye.

La même année, que P. Justin fut Gardien du Convent de sainte Anne de Spolete, il y eut une si grande seicheresse, que le Frere qui travailloit au Jardin, dont le terroir étoit fort aride, perdit toute esperance d'y pouvoir planter des choux, pour les besoins de la Famille. Au mois d'Aoust, le Gardien lui ordonna d'en planter, dans tous les endroits du Jardin, où il en pourroit placer, & il lui répondit, qu'il lui commandoit une chose inutile, puisqu'ils ne reprendroient pas, à cause que la terre étoit trop seiche, & qu'il y avoit peu d'apparence de pluye. Faites simplement l'obedience, mon pauvre Frere, lui répondit P. Justin, & ayez plus de foy; le Jardinier alors planta ses choux, & se retira dans sa chambre, pour y faire ses prieres. Aussi-tôt que ces choux furent en terre, un petit nuage parut sur le Convent, dans toute l'étenduë du Jardin, & y versa tant

ſa tant d'eau, que les choux prirent racine; avec d'autant plus d'étonnement, que tout autour, il n'y eut point de pluye, & l'air étoit fort ſerain dans le voiſinage.

L. On peut connoître la force de l'Oraiſon du P. Juſtin, par une choſe qui arriva à ſon propre pere, le Seigneur Federico Brucchi. Il fut fait priſonnier, avec un de ſes fils, pour un crime qu'on leur impoſoit, & courroient riſque tous deux de perdre la vie. P. Juſtin ne ceſſoit, de recommander à Dieu de tout ſon cœur, à la Vierge ſainte, comme à nôtre Pere S. François, par d'ardentes prieres, les intereſts de ſon pere, lors qu'une nuit deux Capucins lui apparurent dans la priſon, ſans qu'il y penſaſt, & aprés quelques paroles fort douces de conſolation, ils l'aſſurerent, qu'il ſortiroit de priſon, ſans aucun accident. Cette viſion le conſola fort, & le matin ne fut pas plûtôt venu, qu'il eut une aſſurance nouvelle, qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour ſa vie, & peu de jours aprés, la Juſtice lui donna une entiere liberté.

LI. Enfin l'an 1578. lorſqu'il étoit Gardien de nôtre Convent de Monte-Santo, il alla à Sillano, demander à un Apotiquaire, quelque remede pour un malade, & à cauſe qu'il vouloit être payé P. Juſtin lui dit, que les pauvres Capucins n'avoient point d'argent, mais que tout lui ſeroit avantageuſement rendu de Dieu. L'Apotiquaire ne fut pas content de cette monnoye; & alors le Gardien ſe retira en ſecret, pour faire Oraiſon avec ſon Compagnon, & dire enſemble, ***Retribuere dignare, Domine, omnibus nobis bona facientibus &c.*** & aprés avoir écrit cette Oraiſon, ſur un papier, il la preſenta au lieu d'argent à l'Apotiquaire; mais comme il repliqua, qu'il vouloit de l'argent, & non pas une Oraiſon, l'homme de Dieu fit apporter des balances, dans un des baſſins, il mit le petit papier où étoit écritte la priere, & dans l'autre les drogues, qu'il avoit priſes pour ſon malade: ce qu'eſtant fait, la balance trebucha du côté du papier, & aprés que l'Apotiquaire eut admiré ſi viſiblement ce Miracle, non ſeulement il donna, pour l'amour de Dieu, au P. Juſtin ce qu'il deſiroit, mais encore il reſolut, que dorénavant il lui accorderoit liberalement, tout ce qu'il lui demanderoit de drogues & de Medecines.

Une choſe miraculeuſe qui lui arriva avec un Apotiquaire

LII. Outre ces Miracles, P. Juſtin en fit pluſieurs autres, & un Prêtre digne de foy, qu'on nommoit Rogerius Tyfernas, dit qu'il ſçavoit comme choſe aſſurée, que P. Juſtin avoit reſſuſcité un mort: & pourtant comme nos Ecrivains ont oublié toutes ces merveilles, nous ne pouvons les marquer ici. Diſons ſeulement, que P. Juſtin vécut quarante ans environ dans la Religion, avec beaucoup de vertu, & qu'il mourut dans nôtre Convent de S. Jacques d'Amelia, avec une grande ſainteté.

DU P. ANDRE' DE CREMONE PRESTRE, ET DE F. ESTIENNE DE CHIARAMONTE', Laïc.

LIII. APRE'S ceux-ci, brilla en vertu dans la Province de Milan, P. André de Cremone Prêtre, de l'illuſtre Maiſon des Muſſi. Durant ſa jeuneſſe il vécut fort criminellement dans le Monde, juſqu'à ce que touché de Dieu, une nuit avant la fête de ſainte Catherine Vierge, & Martyre, ſa devote, dont il avoit jeûné la veille, il s'éveilla environ à minuit, ſe leva du lit, & commença à ſe plaindre, & à battre ſa poitrine ſi

fortement, que ses domestiques l'entendirent, & coururent, pour apprendre de lui-même, ce qui lui étoit arrivé, mais lui aprés qu'il les eut renvoyez reposer, & qu'il se fut un peu couché, il se releva, se tint debout en priere, le reste de la nuit, demanda pardon à Dieu, de tous ses pechez, & le même jour il resolut d'être Religieux. Quelque temps aprés il entra chez les Capucins, où il embrassa une sorte de vie fort austere, en abstinence particulierement, & en pauvreté. Il étoit si charitable, que s'il s'appercevoit que quelques Freres eussent rompu leurs sandales, il les leur raccommodoit la nuit, sans qu'ils s'en apperçussent: & dans le même esprit d'humilité, & de charité, quoy qu'il fust Gardien, il servoit au Sacristain à tirer de l'eau, au Jardinier à lui mener du fumier, au Cuisinier à lui porter du bois, & à l'Infirmier en toutes les choses, où il avoit besoin de lui. Un jour il étoit à l'Oraison, avec les autres, aprés Complies, où il demeura les bras en Croix, la face élevée vers le Ciel, & le corps en l'air environ d'une coudée: d'où l'on peut conclure, qu'il éprouva encore d'autres extases, & d'autres ravissemens. Un autre jour, il n'y avoit rien au Convent, dont on put faire la charité à des Freres étrangers, à peine fut-il hors la porte pour leur aller quêter des œufs, qu'il rencontra un jeune homme fort beau de visage, qui lui en donna ce qui lui en falloit, & aussi-tôt il disparut à ses yeux.

Faisant Oraison, il est élevé en l'air d'une coudée.

LIV. N'oublions pas ici, que dans une grande chaleur d'Eté, un Gardien lui ordonna, de mettre rafraichir au fonds d'un puits, une grande bouteille de vin, pour toute la Communauté de l'Infirmerie, & comme il n'arrétoit point la roue de ce puits, son cours attiré en bas par le poids, n'étoit fixe que par le pouvoir de Dieu; mais lorsque son Gardien s'en apperçût, il luy dit; Pourquoy, P. André, ne retenez-vous pas, avec quelque clou, cette rouë, crainte qu'elle ne soit emportée par la pesanteur de vôtre bouteille? Je n'y prenois pas garde, mon Pere, mais maintenant, que vous m'en avertissez, je la fixeray avec quelques clouds, & il n'en arrivera point d'accident.

LV. Il fit encore d'autres Miracles, comme le témoignent les M S. de la Province de Milan. Lorsqu'il étoit de Famille au Convent d'Abbiagrosso, l'on l'envoya voir une Dame de qualité, malade d'une fiévre maligne, & aiguë, pour la consoler dans ses douleurs; comme il fut auprés d'elle, il lui dit; Madame, je ne suis pas éloquent en fait de discours, mais je prierai Dieu pour vous, qu'il vous accorde la santé. Alors il se retira, dans un coin de la chambre, avec son Compagnon, où ils dirent ensemble les bras en croix cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*: à peine eurent-ils achevé leurs prieres, que la fiévre quitta la Damoiselle, & elle fut parfaitement guerie. Ce fut ainsi, que l'an 1590. il guerit à Cremone, un enfant fort malade, & un autre dans un village de la quêté d'Abbiagrosso, qu'on croyoit mort, à cause de la rigueur de sa maladie.

Par ses prieres il guerit une Dame qui avoit la fiévre.

LVI. Le soir avant sa mort, au temps que les Freres étoient à l'Oraison ordinaire d'aprés Complies, le Diable lui apparut, en forme d'un Lion terrible, & épouventable, & sa veuë lui fit une horreur si grande, que toute la peau de son visage en fut presque enlevée, parce que sa frayeur dura tout le temps de l'Oraison. Enfin le Diable disparut, à la presence de la Vierge Marie, & de nôtre Pere S. François, qui l'obligerent à la fuite, & le mourant, montra sur son visage, une si extraordinaire joye, qu'il éleva sa voix, pour dire; voilà la Mere de mon Sauveur, & mon Pere S. François, & avec plusieurs signes d'allegresse, il rendit son ame à son Createur, au milieu de ces consolations du Paradis.

LVII. Donnons à ce grand Religieux, un Compagnon de la Province de Si-

racuse, F. Estienne de Chiaramonté Laïc, homme de vie fort austere, & d'une éminente vertu, à l'exemple de plusieurs, qui fleurirent dans cette Province, qu'on peut dire une Mere tres feconde de parfaits Religieux. Il domptoit sa chair avec un rude cilice, il l'affligeoit d'un dur sommeil, ou sur le bois, ou sur un peu de paille, il l'extenuoit avec de longues veilles, il la consumoit avec des jeûnes rigoureux, & avec l'abstinence de toute autre delicatesse, excepté de quelques petits morceaux de pain, que laissoient les autres Freres, & de quelques herbes cruës, sans huile, & sans autre assaisonnement. Avec ces austeritez de vie, F. Estienne, comme avec autant de socs de charruë, prepara de maniere le champ de son ame, pour toutes les semences de la vertu Religieuse, qu'on le voyoit fertile en humilité, en obedience, en simplicité, en pauvreté, en patience, & en toutes les autres perfections; & ce champ étoit si fecond, que chacun des autres, y pouvoit cueillir abondamment, les épics de l'imitation de ses vertus, en ses actions. Il étoit si ennemi de l'oysiveté, & de la faineantise, que comme il s'employoit tous les jours en travaux continuels, soit à s'aquiter de son Office, où l'attachoit l'obeïssance, soit à rendre d'autres services aux Freres, où le vouloit sa charité, il consumoit presque toute la nuit, en saintes veilles, & en meditations des choses Divines, sans accorder à son corps, fatigué des peines de la journée, que fort peu d'heures de repos. Dans le cours de cette carriere de vertus, il arriva proche de son terme, dans nôtre Hospice de Chiaramonté, alors il fit venir auprés de lui un de ses cousins, appellé Jacques, & lui demanda comment il étoit avec Dieu: & comme il lui eut répondu qu'il se portoit bien, il lui repartit; Pourquoy, Jacques, me répondez-vous de la santé de vôtre corps, je vous interroge de celle de vôtre ame? comment est elle avec JESUS-CHRIST? prenez-y garde, je vous prie, puisque vôtre dernier jour est proche; écoutez-moi, mon cousin, le jour de S. Sebastien sera celui de vôtre mort, & terminera vôtre vie, mettez ordre, que vous y soyez preparé, & si vous êtes bien sage, vous penserez au plûtôt à vôtre ame; il renvoya son cousin avec ces paroles, & le jour de S. Sebastien, il mourut, aprés s'être bien mis avec Dieu.

De F. Estienne de Chiaramonté Laïc.

Il avertit un de ses cousins de sa mort prochaine.

Il prédit à un de ses neveux fort malade, qu'il n'en mourroit pas, mais qu'il se disposast de mourir un tel jour qu'il lui specifia, & en effet il y mourut. Il advertit les Freres de l'heure de sa mort, & avec de grands sentimens de devotion, il quitta la terre, pour aller au Ciel, être bienheureux. LVIII.

Une de ses niepces, mariée à Philippe Arrigo Maître Maçon à l'article de la mort, eut recours aux merites de son oncle deffunt, & tandis que son mari la veilloit, & la tenoit entre ses bras dans son agonie, il vit un petit nuage de fumée, descendre du haut de la chambre en bas, d'où sortit F. Estienne, avec son compagnon, & s'approcha du lit de sa niepce, où aprés avoir été quelque temps assis l'un & l'autre, ils s'éleverent dans la nuë, & disparurent à ses yeux. Le mary s'étonnoit de reconnoître le visage d'Estienne, mais le voyant mort, il ignoroit ce que vouloit dire sa presence, jusqu'à ce que sa femme, qui alloit mourir, à ce qu'on croyoit, comme si elle fust venuë d'un profond sommeil, avertit Philippe, de lui apporter à manger au plûtôt, puisque Dieu lui rendoit la santé, & presque la vie, par les prieres de son oncle Estienne: & dés ce moment elle n'eut plus de fiévre, reprit de nouvelles forces, par de bonnes nourritures, & fust bien-tôt toute guerie, & presque ressuscitée, avec l'étonnement du Medecin, qui vint le matin chez elle, pour voir en quel état elle étoit; & lors qu'il la vit si bien, il avoüa, que sa guerison étoit un Miracle, dont LIX.

Aprés sa mort il apparut à sa niece & la guerit.

pourtant il ne s'étonnoit pas, puisque F. Estienne en pouvoit faire de plus grands, & qu'effectivement il en avoit fait d'autres plus considerables. Deux ans environ, aprés sa mort, une femme & trois de ses filles, toutes malades de fiévres, n'eurent pas plûtost été touchées d'un morceau de l'habit de F. Estienne, qu'elles en furent toutes délivrées.

VIE DU PERE JACQUES DE SOVERATO Predicateur.

LX. LA Province de Reggio nous offre cette Année, un sujet fort illustre en Prudence, en Doctrine, en Vertus, & en Miracles, & c'est P. Jacques de Soverato, Bourg de la grande Grece, sur la Mer du Levant, à huit milles environ de la Ville de Squillaci. Ce grand Predicateur étoit un homme digne assurement de l'admiration de tout un Monde. Dés ses premieres années, il donna des préjugez de cette eminente vertu, dont il devoit faire paroître les grandes actions, dans le cours de sa jeunesse, & de son âge d'homme, parce que lorsqu'il étoit encore enfant, on voyoit briller en lui tant de gravité de mœurs, & de conduite d'affections, si fort au dessus de son enfance, que dans ses paroles, ses gestes, son esprit, ses actions, & sa conversation avec les autres, il montroit clairement, qu'il couvroit la solidité du bons sens, sous la foiblesse des années. Dieu jusqu'alors lui communiqua tant de sentiment des choses Divines, & répandit dans son ame, tant de douceur pour elles, que lorsqu'il sortoit de l'Ecole, il ne s'arrétoit pas à badiner dans les chemins, comme ont accoûtumé les enfans; mais il se retiroit aussi-tost dans quelque Eglise, à faire Oraison, à entendre, & à servir toutes les Messes qu'il pouvoit. C'étoient là tous ses divertissemens, à qui son cœur étoit tout consacré.

Dés son enfance, il donne des preludes de sa future sainteté.

LXI. Et à cause que la devotion croissoit en lui, avec son âge, tant plus devenoit-il grand, tant plus s'avançoit-il à la frequentation des Sacremens, & aux actions de la pieté : d'où il se rendoit admirable à tous ses Spectateurs. Il étoit sobre dans son vivre, & il châtioit son petit corps encore innocent, avec d'extraordinaires abstinences; A la table non seulement il mangeoit du pain par mesure, tant d'onces, & pas davantage; mais souvent encore, par une plus grande mortification, il se trompoit luimême, & ses compagnons, lors qu'il cachoit une partie de son pain dans une serviette, pour ne pas paroître si austere à la compagnie. Il n'étoit jamais oysif, & l'on le trouvoit toûjours occupé, soit à la priere, soit dans ses Etudes, où comme il étoit d'un esprit grand, & fort facile, il devint si habile dans les Humanitez, qu'il les enseigna aux autres, & en tint Academie, avec beaucoup de loüanges, comme Maître en ses sortes de sciences. Mais à cause que lorsque l'Etude des Lettres humaines, se joint à la devotion, dans un jeune homme, elle a coûtume de servir à plusieurs de degrez, pour l'élever à de plus grandes choses, l'esprit de Jacques, que Dieu y disposoit, ne se contenta pas de cette sorte de Science, il pretend en embrasser une meilleure, & il resolut d'acquerir, par la fuite du monde, & le mépris de toutes choses, une Regle de sainte vie, qu'il ne pouvoit apprendre de Tullius, & de se conformer à une parfaite methode des vertus, dont JESUS-CHRIST étoit son Docteur

avec ces paroles, *Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes, & da pauperibus, & sequere me.* Pour suivre donc l'attrait de Dieu, il quitta ses parens, son païs, & tous ses biens, & aprés s'être deffait de ces derniers, entre les mains des pauvres, il s'enroola dans la Milice sacrée de S. François, sous l'Etendard des Capucins. S. Mat. 19. chap.

LXII. Comme dés qu'il étoit Seculier, il avoit déja jetté dans son ame, les semences d'une vie Religieuse, par la maniere si sainte dont il vivoit, il n'eut pas plûtost pris racine dans le champ de nôtre Ordre, par la Profession de ses Vœux, qu'il y poussa tant de fleurs des vertus, que tous l'admiroient, & de tant de saintes Fleurs concevoient une esperance seure, qu'elles produiroient bien-tost de rares fruits, de perfection Evangelique, que feroit naître en peu de temps, une plante si belle, & si propre aux bonnes actions. Peu d'années aprés sa Profession, il fut mis à l'Etude de Philosophie, & de Theologie, qu'il apprit sous le Pere Giovanello de Terranova, & depuis à Rome, sous le Pere Hierôme de Pistoye, fameux Theologien, & Predicateur celebre. Il fit tant de progrez sous ces deux grands Hommes, qu'il fut un des meilleurs Theologiens de l'Ordre, où il enseigna long-temps la Philosophie, & la Theologie.

Dans la Religion, il fleurit en vertus.

LXIII. Il fut homme de prudence, de conseil, & de charité, & depuis que la premiere fois, il fut Definiteur, en l'année 1570. dans tous les Chapitres suivans, il fut presque toûjours continué Pere de Province; & outre qu'il fut sept ans Provincial de celle de Reggio, qui étoit la sienne, il gouverna deux ans celle de Naples, & fut Definiteur general de l'Ordre. On ne pouvoit rien voir de plus affable, de plus doux, & de plus humble que lui dans les Charges, parce que comme il ne les acceptoit qu'avec un regret extrême de son ame, lorsque quelques Freres le complimentoient sur sa Promotion à quelque Dignité que ce fust, & qu'ils pretendoient s'en conjoüir avec lui, il en versoit un torrent de larmes, dont il édifioit ceux qui le voyoient pleurer, au sujet des choses, qui eussent fait celui de l'allegresse des autres.

LXIV. Ce grand Homme abhorroit extrémement les murmures: & une fois qu'il entendit un Frere, qui murmuroit d'un mort, il l'en reprit, lui disant, qu'il eust compassion de ces pauvres os, qui étoient déja dans leur sepulture. Il prêchoit avec une grande ferveur d'esprit, & il touchoit de sorte, lors principalement qu'il traittoit de la Passion dans un discours, qu'il tiroit les larmes des yeux de tous ses Auditeurs: & quand il parloit en chaire du Jugement dernier, il effrayoit son Audience, parce qu'il lui representoit un portrait terrible de ce Tribunal effroyable de Jesus-Christ.

Il prêche avec grande ferveur.

LXV. Il étoit si amoureux de l'Oraison, qu'il y employoit les dix ou douze heures, le jour, & la nuit avec tant d'ardeur d'esprit, que souvent il y étoit ravi en extase, le corps même élevé de terre, comme s'il eust voulu suivre le vol de son esprit. Un jour au Convent de Geraci, il entra dans le jardin, & dans une grotte, qui y étoit au bas d'une petite vallée, alors un Gentilhomme de cette Ville, appellé le Seigneur Ferranti Sacco, grand Bien-faicteur de l'Ordre, se mit à l'entrée de la caverne, & vit que le Pere Jacques y faisoit Oraison, avec tout le zele possible, tantost à genoux, tantost prosterné, tantost debout, les bras en croix avec des pleurs, & une voix toute pleine de pieté; & un peu aprés il apperceut sortir de la grotte une splendeur merveilleuse, qui dura long-temps, comme si c'eust été toute la lumiere du Ciel Empyrée.

Faisant Oraison il est élevé de terre.

LXVI. Le même Seigneur le vit une autrefois, faire Oraison dans le Chœur, élevé de terre environ deux pieds, & le Curé de l'Eglise du Bourg de

Fiumaradimaro, l'apperceut elevé de même, dans un temps de Carême, qu'il y prêchoit, d'où l'on peut connoître, de quelles ardeurs d'amour de Dieu, étoit embrazée l'ame de ce grand Religieux. Un matin qu'il disoit la Messe, il s'arrêta quelque temps à l'élevation de la sainte Hostie, ce qui surprit tous ceux qui se trouverent dans l'Eglise; A la fin de la Messe, il demanda à F. Jean de Gionadi, qui la lui avoit servie, s'il avoit veu quelque chose, lorsqu'il la disoit, l'autre répondit, que non, excepté qu'il s'étoit bien apperceu, qu'il étoit demeuré plus que l'ordinaire à l'élevation du corps de JESUS-CHRIST, & qu'il ne doutoit point delà, que sa Majesté ne l'eust favorisé de quelque grace particuliere; l'humble Serviteur de Dieu, ne dit rien à cette réponse, & renferma chez lui la faveur, dont la bonté Divine l'avoit honoré.

LXVII. Par son obedience, il chasse le Diable d'un corps.

Un Seigneur Romain fort affectionné aux Capucins, avoit une fille possedée du Diable, & il pria le Gardien de Rome, de lui envoyer un Prêtre, pour exorciser cette Damoiselle: quoique P. Jacques n'y fut encore alors qu'Etudiant en Theologie, sous P. Hierôme de Pistoye, son Gardien lui ordonna d'aller chez le Gentilhomme. D'abord il s'en excusa, comme peu experimenté dans ces matieres d'exorcismes: mais comme il vit que son Superieur avoit rejetté son excuse, il y alla, & la fille ne lui fut pas plûtost presentée, qu'il adressa son discours au Demon qui la possedoit, & lui dit; Ecoutes-moy, superbe Diable, je ne viens ici que contre mon sentiment, & non pas de mon choix, pour satisfaire à l'obeïssance: il est de ton devoir aujourd'huy d'obeïr à l'Eglise, qui t'y contraindra par sa puissance, si tu ne laisses en repos cette Damoiselle; crois tu que je ne sçache bien, répondit le Diable, que tu n'es venu ici que par obedience? que ne te rompois-tu le col en venant, ton obedience ne m'obligeroit pas à quitter cette fille. Ce qu'ayant dit, il laissa libre sa Possedée, & il ne la tourmenta plus.

LXVIII.

L'année que P. Jacques prêchoit à Grottaria, il y eut une si grande cherté de toutes choses, que plusieurs pauvres venoient à lui, pour en obtenir quelque secours à leurs besoins: & comme il leur eut donné tout ce qu'il avoit, & que d'autres le sollicitoient encore à leur donner quelque chose, il dit à son Compagnon qu'il cherchast dans leur logis, s'il n'y avoit rien, dont ils pussent secourir quelques miserables; il répondit qu'ils n'avoient pas seulement un morceau de pain. P. Jacques lui repartit; Allez-y voir, mon Frere; il obeït seulement par soumission d'esprit, & il trouva deux pains blancs, & tous chauds, comme s'il y avoit peu de temps, qu'ils fussent sortis du four: & comme ils étoient un present de la divine Providence, qui les accordoit à la priere de son Serviteur P. Jacques, il les mit en morceaux, & les distribua à plusieurs pauvres.

LXIX. Par son Oraison, il retablit un vase de cristal, que son Compagnon avoit cassé.

En ce même temps, une Dame fort devote de l'Ordre, nommée Francisca Scriveri lui envoya un jour à dîner, & entre d'autres vases, un verre de cristal fort precieux. Par malheur, il tomba des mains de son Compagnon, F. André de Gionadi, & se cassa en plusieurs pieces. P. Jacques s'apperceut, que ce pauvre Frere étoit fort affligé de cet accident, il l'en consola, & lui dit, qu'il recueillit toutes ces pieces, & qu'il les remit dans la corbeille, que la Dame avoit envoyée, ce qu'il fit, & alors elles se reünirent, de maniere qu'il ne parut pas sur le vase la moindre rupture. Il guerit aussi d'un signe de Croix, deux fils du Seigneur Hierôme Rogitano, Citoyen de Geraci, qui étoient fort malades.

LXX.

Lorsqu'il fut retourné de Rome à Naples, aprés le Chapître General, & retenu pour prêcher dans cette grande Ville, il y fut surpris d'une grosse

fiévre; qui lui fit connoître, que Dieu vouloit le tirer du monde. Alors il quitta la chaire, & se fit conduire au Convent de la Conception, où il fut plus de huit jours, sans prendre de nourriture, & aprés avoir receu les Saints Sacremens, avec toute l'humilité, toute la reverence, & toute la devotion possibles, pour se conformer à son Pere S. François, & pour mieux combattre contre les Demons, il dépoüilla son habit, se mit nud sur la terre, & là rendant l'ame à son Createur, il triompha genereusement de leur superbe. Avant sa mort il se fait coucher contre terre.

VIE ET ACTIONS

DE FRERE JEAN FRANCOIS DE BOLOGNE,

CLERC.

Combien il fut vicieux dans le Monde, & avec quel esprit de ferveur il embrassa sa Conversion.

LA Conversion, & la suite des vertus de ce grand Religieux, sont remplies si merveilleusement des trophées de la misericorde Divine, & de la grace Celeste, si propres à changer en vertueux, les plus criminels des hommes, qu'on peut dire de lui, ce que disoit autrefois le Prophete Isaïe, *Quæ erat arida erit in stagnum, & sitiens in fontes aquarum, in cubilibus ubi prius dracones habitabant orietur viror calami, & junci, & erit ibi semita, & via, & via sancta vocabitur*; parce que comme il étoit extrêmement porté dés sa jeunesse aux dissolutions, dans la suite de son âge, il se donna lui-même en proye à tant de vices, que comme il eut consumé chez lui toute l'humeur de la vraye vertu, & qu'il ne lui restoit plus, comme nous dirons bien-tost, qu'un peu d'humidité de compassion naturelle, il paroissoit plûtost un desert, où les Dragons faisoient leur retraitte, qu'un champ fertile à produire les fruits des vertus. Mais lors que la droite du tres Haut l'eut changé en un autre, il n'eut pas plûtost entré dans nôtre Ordre, que d'une terre deserte, il devint une feconde, & d'une caverne de bêtes farouches, un jardin du Seigneur, orné des plus belles fleurs des vertus, arrosé des fontaines plus abondantes de la grace, & des faveurs Celestes; mais cette Conversion des hommes méchans, & vicieux, est la plus grande gloire de JESUS-CHRIST, la couronne plus precieuse, qu'il porte sur sa Royale Tête, dont il est dit dans les Cantiques, *Veni coronaberis de Capite Amana, de vertice Sanir, & Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum*, & S. Chrysostome dit, *Que personne de vous ne perde esperance, quoiqu'il se sente reduit à l'extrême de l'iniquité, parce qu'il lui sera facile, avec l'aide de Dieu, de sortir de l'abîme de tous ses pechez.* LXXI. Isa. 35. chap. Cant. 4. S. Chrys. homil. 66. ou 68. sur S. Mathieu.

F. Jean François nâquit à Bologne, d'un Citoyen de la Ville, on le nomma Thadée au Baptême, & à sa naissance, il montra une face si affreuse, qui represente souvent la deformité d'une ame, portée naturellement au vice, qu'à cause qu'à mesure qu'il croissoit en âge, il montroit quelquesfois sur son visage la colere de son cœur, il épouvantoit ses Spectateurs de sa seule veuë. Comme ses humeurs farouches augmen- LXXII. Ses mœurs corrompuës, lors qu'il étoit au monde.

toient avec son âge, il se rendit si porté aux armes, & aux querelles, qu'il eust eu procez avec un homme, si son âne eust mordu un de ses chiens; D'où vient qu'il tiroit souvent l'épée, pour les choses plus legeres, & s'aqueroit la haine, & l'inimitié de plusieurs. Lors donc qu'un jour il étoit à Rome, on lui tira quatre coups d'arquebuse, par la conjuration de quelques-uns de ses ennemis; & une autre fois à Bologne, il fut frappé d'un coup de pistolet, & ce fut un prodige, qu'il n'en mourut pas, puisque la parole d'Isocrate est vraye, que les mauvais esprits sont ordinairement quereleurs, en sorte qu'ils ne cessent point d'attaquer les autres, jusqu'à ce qu'ils en reçoivent quelque blessure mortelle. Les jeux de hazard embrazoient en lui toutes ses querelles, il étoit si attaché à ces criminels divertissemens, que dépoüillé de toutes les vertus de l'ame, il n'avoit dans l'esprit, que des tromperies, des mensonges, des parjures, des haines, & de cruelles entreprises; parce que comme il ne se trouve rien d'honnête dans ces jeux de hazard, & qu'au contraire ils excitent les hommes, bien souvent aux disputes, & aux crimes les plus énormes, l'Empereur Justinian les bannit du monde, avec justice, par une Loi Imperiale, crainte que par leur venin ils n'en alterassent les parties.

LXXIII. Au jeu il joignoit la débauche de bouche, & à la débauche la deshonnêteté, qui, comme elles consumoient toute la substance de son ame, & de son corps, l'engageoient dans toutes sortes de crimes, & à peine lui laissoient-elles une bonne pensée des choses Divines. Le vice d'impureté effectivement, est si dangereux à l'homme, au sentiment de S. Gregoire, qu'il fait couler dans toutes ses facultez, la puante sentine de tous les desordres, d'où S. Hierôme s'écrie, *O! Luxure que tu és une flâme des Enfers, dont la nourriture est la gueule, la flâme la superbe, les étincelles sont les paroles lascives, la fumée est l'infamie, la cendre l'impureté, & enfin dont l'Enfer est le terme;* & voila toutes les semences des vices, qu'on voyoit germer dans Thadée, qui étoit le scandale public de la Ville, d'où ses Concitoyens perdoient toute esperance, qu'un homme si coupable, pust jamais se convertir à Dieu, & devenir un vertueux.

S. Hierôme dans ses Epist.

LXXIV. Mais Dieu qui avoit déterminé, de répandre quelque jour un ocean de ses bontez dans l'ame de Thadée, lorsque sa grace en feroit un vase d'Election, d'un vase d'ignominie, ne le laissa pas de sorte s'abîmer dans les crimes, qu'il ne demeurast quelques semences des vertus dans son ame, au milieu de tant d'épines de pechez; parce que quoiqu'emporté furieusement de colere, il excitast souvent des querelles, il ne conservoit pas pourtant de haine ni d'inimitez, au contraire il pardonnoit aisement les injures, & ce qui est de plus loüable en lui, il avoit coûtume de s'entremettre librement de l'accommodement des autres: & même ce qui est assez rare, lorsqu'il joüoit aux dez, on ne l'entendoit jamais blasphemer, ni contre Dieu, ni contre les Saints. Remarquez encore en lui une grande misericorde, à l'endroit des pauvres, dont il brilloit, de maniere qu'il ne refusoit jamais ceux qui lui demandoient l'aumône, & il la leur faisoit si abondamment, que par rapport à leurs besoins, il leur donnoit quelquesfois jusqu'à des pistoles. Ce qui sans doute ne fut pas une petite disposition à sa conversion à Jesus-Christ; Ce que Dieu reconnut une fois lui-même, par une faveur Celeste; parce que comme à son retour de Hongrie, il demeura quelque temps à Venise, une femme, qui portoit entre ses bras, un enfant le plus beau qu'il vit de sa vie, lui demanda quelque aumône; il admira la beauté surprenante de ce petit, & donna liberalement un Ducat d'or à sa mere: & lorsque la même femme

Entre ses vices il conservoit quelque semence de vertus.

avec son enfant, parut encore le lendemain devant lui en posture de suppliante; il s'arresta, & aprés qu'il eut admiré dans ce petit, une beauté plus merveilleuse que celle de la veille, il fut si surpris de sa bonne grace, & de ses agrémens, qu'il lui donna un ducat d'argent, & la suivit pour sçavoir où elle demeuroit: mais elle aprés avoir un peu marché, disparut à ses yeux, & il fut convaincu presque, par plusieurs raisons, que cette femme avec son enfant, étoit la sainte Vierge, avec le petit Jesus, qui lui persuadoient une meilleure vie. Davantage quoique Thadée fust plongé dans tous les vices possibles, il avoit coûtume, en consideration des douleurs, & des affronts de Jesus Christ crucifié, de jeûner tous les Vendredis, au pain & à l'eau. Enfin il sentoit dans son cœur un feu si ardent, de mourir pour la deffence de la Foy, qu'à cause que le Turc avoit attaqué la Hongrie, il y alla pour y combattre contre lui, par un zele seulement de Religion, comme un Volontaire à sa propre solde, dans la Cavalerie, d'où il vint encore en France, contre les Heretiques, lorsque le Roy Charles IX. leur faisoit la guerre.

Il jouït de la presence de la Vierge, & du petit Jesus.

LXXV.

Mais parce que des semences si foibles de vertus, étoient offusquées dans cet homme, par les épines plus épaisses des vices, la mere de Thadée, que sa pieté rendoit considerable auprés de Dieu, fort affligée des mœurs si corrompuës de son fils, versoit dans ses Oraisons de continuelles larmes, au Trône de Jesus-Christ, & lui demandoit instamment la conversion de ce malheureux. Dieu alors qui est toûjours riche en misericorde, ne voulut pas que perit un enfant de tant de pleurs: mais comme il accorda S. Augustin libre des Heresies, aux larmes de sainte Monique sa mere, il retira de même Thadée de ses vices, à la consideration des pleurs de sa bonne mere.

LXXVI.

Le discours d'un Predicateur l'anime à la penitence.

En effet quand il retourna de la guerre contre les Heretiques, à Bologne, il entendit prêcher un Predicateur celebre, de l'Ordre de S. Dominique, dans la grande Eglise de S. Petronius, & lors que dans la force de sa Morale. il ne demandoit à Dieu, que l'ame d'un de tous les Pecheurs, de son Auditoire, Thadée touché de ces paroles, dit aussi tost en lui-même; Hà! Thadée, as-tu entendu? ce Predicateur a demandé ton ame à Dieu? que retardes-tu? ou pourquoi differes-tu ta conversion à un autre temps? n'as-tu pas assez joüé, assez tiré l'épée? c'est assez ce me semble te precipiter dans les voluptez, arreste maintenant le cours de tes vices, fixe l'impetuosité de tes appetits, c'est trop être un coupable. Au même moment que Thadée, frappé des fleches de la grace, faisoit ce discours en lui-même, il resolut fermement de rompre avec ses crimes les plus familiers, & de commencer une meilleure vie.

LXXVII.

Il parut dés lors si changé d'esprit, & de mœurs, qu'il ne sembloit plus être cet ancien Thadée, si rempli de vices, mais un autre tout different, moins de corps toutesfois, que de mœurs; parce qu'aprés qu'il eut fait une Confession generale de tous ses pechez, il quitta les armes, tout plein des pensées de Dieu, chercha les solitudes, évita la conversation de ses amis, frequenta fort les Sacremens, & il pria si assiduëment aux pieds d'un Crucifix, dans l'Eglise de S. Petronius, où il avoit conceu le premier esprit de la grace, que prosterné contre terre, il y demeuroit en Oraison, des quatre heures toutes entieres. Enfin la Conversion de cet homme, parut à tous si merveilleuse, qu'ils la regardoient avec étonnement, comme un nouveau prodige de leur Ville, & la reconnoissoient un œuvre de la droite du tres-Haut. Mais aussi elle fut si fâcheuse au Diable, qu'il s'efforça par toutes les adresses

Il combat genereusement contre l'incontinence.

possibles, d'en ruiner les commencemens. Alors effectivement il fut tenté d'incontinence par plusieurs femmes, une particulierement, qui se plaça toute nuë dans son lit, dont il triompha genereusement, & en remporta les trophées de la chasteté.

LXXVIII. Thadée dans ce dessein de sa Conversion, y persista quelque temps, avec la joye de toute la Ville, & principalement de sa sainte mere. Et enfin il determina de se retirer du monde dans l'Ordre des Capucins, & d'y effacer avec une rude penitence, les taches effroyables de sa vie passée. Mais comme il ne sçavoit pas encore la volonté de Dieu, sur ce grand sujet, il se prosternoit souvent aux pieds d'un Crucifix, & lui demandoit ses Ordres, avec tout ce qu'il pouvoit d'empressement. Un jour il le conjuroit de l'instruire plus positivement, sur la Religion des Capucins, où il avoit du penchant, & alors l'image du Crucifix inclina deux fois la tête, pour persuader à Thadée, d'aller au plûtost trouver le Pere Jean Marie de Tissa General de l'Ordre, & de lui demander l'Habit. Ce grand Homme, contre l'esperance de tous les Freres, qui croyoient, qu'il le renvoyeroit à cause des desordres de sa vie, le receut Novice, & lui donna une obedience pour le Noviciat, afin qu'on connust mieux en lui, la grace de Jesus-Christ, qui l'appelloit dans les Capucins.

Il est receu dans l'Ordre des Capucins.

LXXIX. Lorsqu'il se preparoit d'aller prendre l'Habit, le Diable qui en enrageoit, pour l'en détourner, employe tous les efforts possibles, & la nuit qui preceda son départ, il tâcha d'interrompre son sommeil, avec d'horribles mugissemens, & des bruits effroyables, il tira même jusqu'à terre la couverture de son lit; mais ce nouveau soldat de Jesus-Christ, fortifié de sa vertu, surmonta ces attaques du Diable par sa patience, & arriva au port assuré de la Religion, dont il vouloit prendre l'Habit, où aprés qu'il eut changé le nom de Thadée, en celui de Jean François, il commença un genre de vie si Celeste, que non seulement il effaça les taches de sa premiere, mais encore il augmenta sa suivante d'une plus grande gloire, de sorte qu'on pourroit dire de lui, ces paroles de l'Apôtre, *Vbi abundavit delictum, ibi superabundavit & gratia.*

Aux Rom 5. chap

LXXX. En effet il commença son Noviciat, avec tant de larmes de penitence, tant d'humilité, tant de patience, & tant de mépris de soi-même, que non content de se mettre sous les pieds de tous, & de s'accuser en leur presence comme le plus scelerat, & le plus abominable des hommes, il faisoit tous ses efforts, pour se rendre méprisable devant eux: & pourtant il n'étoit pas encore satisfait, parce que le souvenir de sa vie passée, qu'il avoit gravé si profondement dans l'esprit, l'animoit toûjours à s'abhorrer, & à se mépriser lui-même, à cause principalement qu'il jugeoit, qu'il devoit combattre cette premiere superbe d'esprit, dont il passionnoit d'être preferé aux autres, & de n'être inferieur à qui que ce fust, D'où vient que s'il n'eust été empêché par son Confesseur homme sage, qui moderoit les saillies toutes de feu de son esprit, il eust mis sa corde au col, & eust été dans toutes les ruës de Bologne, y demander pardon à tous les Citoyens, des scandales de sa vie passée. Ce fut avec ce sentiment d'humilité, qu'il s'opposa profondement, au Cardinal Antoine Fachinetti, depuis Pape sous le nom d'Innocent IX. qui vouloit lui obtenir une Dispence, pour les Ordres sacrez, qu'il ne pouvoit recevoir, à cause de l'Irregularité de plusieurs massacres, & qu'il choisit de vivre dans la Clericature toute sa vie.

Il s'étudie au mépris de soi-même.

LXXXI. Aprés qu'il eut jetté des fondemens si solides de haine de luy-même, & d'humilité, il y bâtit un edifice si haut de vie spirituelle, qu'il n'y avoit

pas une vertu dans un homme Evangelique, qui n'excellast dans F. Jean François : on ne pouvoit voir personne plus pauvre, plus honneste, & plus austere que lui, parce que quoiqu'il eust déja de l'âge, lors qu'il prit nôtre Habit, il fut pourtant si grand Observateur de nos Regularitez ordinaires, qu'il surpassoit toutes les mesures dans leur Observance. Quelque froid qu'il fist, il n'avoit qu'un habit, quoiqu'il fust tout gelé : il fit paroître une admirable patience d'esprit, dans les affronts, & dans les injures, puisque quoiqu'il eust peine à moderer ses premiers mouvemens de colere, à cause de son temperament si bilieux, & de la mauvaise habitude qu'il avoit contractée dans le monde, de se fâcher aux moindres occasions, aussi-tost pourtant, qu'ils paroissoient, il sçavoit les reprimer, avec tant d'abaissement, & d'humilité, qu'ils sembloient moins lui estre presentez pour sa cheute, que pour mieux exercer sa patience ; & qu'on ne s'en étonne pas, puisque saint Gregoire expliquant ces paroles de Job, *Obtenebrentur stellæ caligine ejus*, a dit, *les Etoilles sont obscurcies des tenebres de cette nuit, lorsque ceux qui brillent déja par l'éclat des grandes vertus, soûtiennent encore, & retiennent l'obscurité de quelque faute, & mesme afin qu'ils éclatent, par les splendeurs d'une eminente vie, ils ont encore malgré eux quelques restes de nuit : ce qui se fait, afin que l'ame qui s'avance à la vertu de la Iustice, soit mieux affermie par sa foiblesse, & qu'elle brille plus veritablement dans les bons, d'où ces petites imperfections reprehensibles, en elles-mêmes, les obscurcissent & les humilient.*

Il éclate en plusieurs vertus.

Liv. 4. des Moral. chap. 21.

Des Extazes, du don de Prophetie, & des Miracles de F. Jean François.

LXXXII.

COmme ce Serviteur de JESUS-CHRIST, s'occupoit ainsi à la poursuite de toutes les perfections, & particulierement à la contemplation des choses Divines, Dieu enfin lui fit liberalement cette grace, que souvent, soit qu'il fist Oraison, soit qu'il dist son Office au Chœur, ou ailleurs, il estoit ravi en extaze, où l'on le voyoit si profondement separé de luy-même, que ni par le bruit, ni par le mouvement de son corps, on ne pouvoit le faire revenir à ses sens, jusqu'à ce que l'impetuosité de son esprit fust passée : Si pourtant, il estoit rappellé chez lui par l'ordre de son Superieur, ou par l'auguste nom de Dieu, de la sainte Vierge, & de quelque Saint, il y répondoit aussi-tost. Ce qui parut au Convent de Modigliana, parce que comme le Gardien eut donné pour Compagnon F. Jean François à un Pere, qui alloit à la Ville, à cause qu'il prioit dans l'Eglise, où il estoit en extaze, & qu'il ne répondoit point à la forte voix qui l'appelloit, ce Prêtre lui expose l'ordre de leur Superieur, & aussi-tost revenu à soy, il y obeït bien exactement.

LXXXIII.

Lorsqu'il faisoit Oraison dans le Chœur du Convent de Castel Bolognese où il étoit ravi, un Frere le poussa si brusquement, qu'il le fit tomber par terre, sans qu'il sentist ce choc, & son corps peu à peu reprit sa premiere figure. A la Mirandole, tandis qu'on chantoit l'Office au Chœur, il fut extasié avec tant de ferveur d'esprit, qu'il tenoit ses mains élevées au Ciel, & son corps presqu'en l'air, excepté les deux pouces de ses pieds. Un jour, qu'au même Convent il eut un ravissement plus long que les autres, Dieu lui fit voir les peines du Purgatoire : d'où vient que

Il vit en esprit les peines du Purgatoire.

revenu à lui tout pâle, & tout tremblant, il pria un Predicateur qui alloit monter en Chaire, de faire dire par son Auditoire, pour les ames des deffunts, capables de nos prieres, cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria.* Une autrefois dans le Chœur, au commencement de la nuit, il fut ravi en extaze, & y demeura jusqu'à ce qu'on sonnast Matines. Un jour que la Princesse de la Mirandole, pinçoit un Luth en presence de F. Jean François, il en fut si charmé, qu'il tomba en extaze, & quoi qu'alors il eust son Diurnal en une de ses mains ouvertes, ce livre y demeura toûjours, comme s'il y eust été fixement attaché. Le même lui arriva le jour du saint Sacrement, que les Freres dînoient chez le Seigneur Augustin Borri Citoyen de Bologne, & que prêchoit P. Christophe de Verruchio. Il faisoit un jour Oraison devant le grand Autel, au Convent de Modigliana, & deux Sœurs du Tiers Ordre, dont l'une s'appelloit Claire, & l'autre Magdeleine, le virent élevé de terre, plus d'une grande coudée. Les extazes lui étoient si ordinaires, qu'ils importunoient même les Freres, parce qu'ils lui arrivoient souvent, en presence des Seculiers: d'où ils l'exhortoient d'en moderer les excés; & parce qu'il répondoit, qu'ils ne dépendoient pas de lui, quelques-uns doutoient, s'ils étoient veritables, ou diaboliques. Ce qu'ayant appris, il dit; Ces Freres cherchent à tondre sur un œuf, & mettent en doute les faveurs de Dieu, ils connoîtront bien-tost, si ces extazes sont du Ciel, ou des Enfers. Il vouloit dire par ces paroles, qu'il mourroit bien-tost, & que les choses qui devoient arriver aprés sa mort, leur témoigneroient bien, de quel esprit étoient ses ravissemens, quoique le don de Prophetie, dont Dieu l'avoit honoré, & les Miracles qu'il faisoit par lui, fussent des preuves assez puissantes, de ses faveurs Celestes.

LXXXIV. Il est doüé de l'esprit de Prophetie.

Que F. Jean François fut doüé de l'esprit de Prophetie, on n'en peut douter, aprés les témoignages suivans. Lorsqu'il étoit au Convent de Bologne, une parente de la Dame Elizabeth Fenzoni y vint exprés, pour lui communiquer quelques inquietudes d'esprit, qu'elle souffroit, au sujet de quelque procés qui lui étoit de consequence; mais il ne l'eut pas plûtôt apperceuë, qu'auparavant qu'elle lui dist quoique ce soit, il lui decouvrit tout ce qu'elle avoit sur le cœur, & dans l'esprit, & lui predit, que son procez auroit une meilleure issuë qu'elle n'avoit pensé: aprés cette assurance, il la renvoya chez elle, toute consolée, & l'heureux effet suivit la prophetie.

LXXXV.

Une jeune fille de Brisighella, appellée Violante se laissa surprendre criminellement par un jeune homme, & elle en devint grosse; elle étoit fort affligée, que son crime la ruineroit de reputation auprés des hommes, & elle n'osoit s'en découvrir à qui que ce soit, parce qu'il ne paroissoit pas encore; lorsque F. Jean François, qui ne pouvoit avoir appris que divinement son desordre, lui dit, tout son fait & lui conseilla de s'en repentir, & de s'attacher à une meilleure vie, avec assurance, que lorsqu'elle auroit demandé pardon à Dieu, il auroit soin de son honneur, & lui feroit misericorde: ce qui arriva, parce que sa faute se coula si secrettement, qu'elle ne fut sceuë de qui que ce soit.

LXXXVI.

Catherine du Tiers Ordre de nostre Pere S. François, avoit tant de regret d'une action salle d'une de ses Sœurs, qu'elle resolut de la faire mourir avec un poison; lors qu'elle rouloit cet horrible dessein dans son esprit, elle rencontra, chez la Dame Elisabeta, dont nous avons parlé ci-dessus, nôtre F. Jean François, qui lui dit aussi-tôt; Pourquoi, Catherine, permettez-vous si aisément, que le Diable vous agite? ayez patience, & confiez-vous de tout en Dieu, qui a soin de toutes choses. Ce qui vous se-

ra plus avantageux ; que si vous alliez à pied à S. Jacques en Galice ; ces paroles l'effrayerent de sorte, qu'elle quitta son mauuais conseil aussitost.

La Princesse de la Mirandole, informée que le Prince son mary, avoit mandé chez lui le Serviteur de Dieu, pensa de prendre un autre appartement, parce qu'ayant sur sa tête plusieurs superflus ornemens elle craignoit qu'il ne l'en reprit ; mais aprés elle vainquit cette crainte par la devotion qu'elle avoit pour lui, & voulut être presente aux discours qu'il feroit, à Monsieur son mari. Lors que F. Jean François eut fait avec le Prince, il regarda la Princesse, & lui dit, Que les corrections, Madame, qui peuvent profiter à vôtre ame ; ne vous deplaisent pas, puisque comme dit le S. Esprit, *Qui odit correptionem, vestigium est peccatoris.* Seurement si vous voulez dire la verité, vous avoüerez, que vous vouliez vous retirer, aussitôt que vous apprîtes, que le Prince m'avoit mandé, crainte que je ne vous reprisse de vos vanitez, mais ne soyez point fâchée d'être reprise doucement, & agreablement de vos deffauts, afin que vous en puissiez acquerir, & la clemence & la grace de JESUS-CHRIST. La Princesse fut surprise à ces paroles, & lui confessa toutes ses pensées. LXXXVII.

Comme F. Jean François, éclairé d'une lumiere Celeste, sçavoit bien qu'il mourroit bien-tôt, un jour qu'il entretenoit la Dame Barbara Gouvernante de la Princesse, il lui dit ; Ma sœur, il me faut bien-tôt faire un grand voyage, voulez-vous être de la partie ? la Dame comprit bien clairement, qu'il parloit du voyage de sa mort, & lui répondit quelque chose entre ses dents, qu'il n'entendit pas. Qu'en dites-vous, Barbe ? il sera ainsi, nous irons de compagnie. Ce qui fut veritable, parce que dans un même jour, ils moururent tous deux. LXXXVIII

Il predit sa mort, & celle d'une autre.

Enfin F. Jean François fit quelques Miracles, que voici. Une fille de François Sentorio de Brisighella, appellée Cecille, souffroit à un œil une fluxion si maligne, qu'on craignoit que dans peu de temps, elle n'en perdist la veuë. La mere de la malade, qu'on nommoit Elizabeth, la recommanda aux prieres de F. Jean François, & aussi-tôt qu'il eut prié Dieu pour elle, elle fut guerie. LXXXIX.

Marta de nôtre Tiers Ordre, dont nous avons déja parlé, avoit quantité de vers à soye, & parce qu'elle n'avoit point de feüilles, pour leur nourriture, elle étoit inconsolable, dans la crainte, qu'ils ne mourussent de faim. F. Jean François pria Dieu pour le besoin de cette fille, & à deux jours delà, ses vers commencerent à filer leur soye, quoy qu'ils deussent, ou mourir de necessité, puisqu'ils n'avoient point de feüilles, ou differer leur ouvrage de plusieurs jours. Il guerit encore, avec un signe de Croix, le Domestique d'Elisabeta Regoli, Dame de la premiere Qualité, à qui une retention d'urine, causoit de grandes douleurs. XC.

Ce grand homme riche si abondamment de ses faveurs Celestes mourut au Convent de la Mirandole, aprés avoir vécu, avec un grand exemple, & sainteté d'actions, jusqu'à sa vieillesse, & sa mort fut suivie de quelques Miracles. P. Paul d'Argenta Predicateur Capucin, souffroit une douleur de dents effroyable, & aussitôt qu'il les eut touchées, avec une du F. Jean François, sa douleur cessa, & il fut gueri. Une autre fois qu'il avoit mal aux pieds, il les frotta avec la corde du deffunt, & il fut soulagé. Aprés quelques mois de sepulture, on trouva son corps aussi mol, & aussi maniable, que s'il eust été en vie, & qu'il eust dormi bien doucement. XCI.



De plusieurs autres grands Personnages en sainteté.

XCII. F. Augustin de Milan Prêtre Novice.

LE premier qui s'offre ici, est F. Augustin de Milan, de l'illustre Maison des Oldrati. Il étoit Prêtre seculier, & Predicateur celebre, de sorte que comme tel, il prêcha dans les Villes principales d'Italie, & saint Charles Borromée l'ayma toûjours extraordinairement. Dieu lui inspira d'entrer dans les Capucins, où l'année même de son Noviciat, il mourut avec beaucoup de pieté, & à sa mort, il fut honoré de la presence de la sainte Vierge, & de nôtre Pere S. François; sa memoire subsiste encore aujourd'hui dans la Province de Milan, où il prit l'Habit, & d'où il alla dans l'Eternité avec les Saints, comme on le peut croire de sa bonne vie.

F. Vincent de Moromanno Laïc Novice.

Un autre Novice aussi, nommé F. Vincent de Moromanno Laïc, de la Province de Cosenze, y mourut avant sa profession, & merita de voir en mourant la sainte Vierge, & nôtre Pere S. François, qui le conduisirent à la recompense des bonnes actions de son Noviciat. Un troisiéme mourut dans la Province de Palerme, aprés avoir été sept mois Novice, il s'appelloit F. Angelique de Castelvetrano Clerc; il fut avantagé de Dieu de tant d'innocence de vie, de pureté d'esprit, d'excellence de mœurs, & de splendeurs de vertus, que son Pere Maître en avoit de l'étonnement. Avant mourir, il vit le compte rigoureux, qu'on rendoit à Dieu dans son Jugement, & aprés être revenu à lui, il dit sa vision aux Freres. A peu de temps delà, il rendit son ame à son Createur, & on la vit monter au Ciel, en forme d'une flamme fort éclatante.

F. Angelique de Castelvetrano Clerc Novice.

XCIII. P. Augustin de Sicignano Prêtre F. Damascene de Rivallo Clerc.

P. Augustin de Sicignano Prêtre, & F. Damascene de Rivello Clerc, honorerent par leurs vertus la Province Basilicate. Le premier guerit la jambe d'un Seigneur, où il sentoit de grandes douleurs, avec un signe de Croix, & l'autre vécut avec le lustre de tant de vertus, qu'à sa mort il merita, que plusieurs lumieres descendissent du Ciel en terre, pour honorer son deceds. P. Felix de Pongadi, Prêtre, mourut dans la Province de Naples; il fut grand homme d'oraison, & de probité; il vit monter au Ciel l'ame d'un Frere Jacques, qui s'étoit auparavant recommandé à ses prieres, & pour qui il avoit recité trois Couronnes de la sainte Vierge. Il expira au Convent de la Conception, peu aprés P. Jacques de Soverato.

P. Felix de Pongadi Prestre.

XCIV.

Nous pouvons remarquer avec ceux-ci, deux Seculiers fort illustres en vertus, & tres affectionnez aux Capucins; l'un est le Seigneur Marc-Antoine Cortesella; & l'autre le Seigneur Prospero son Frere, tous deux Gentilshommes Comasques; ils vécurent l'un & l'autre avec beaucoup de loüange de perfection Chrétienne, & furent enterrez dans nôtre Convent de S. Bonaventure, d'où leurs ossemens furent depuis transportez, dans le nouveau Convent de l'Immaculée Conception, l'an 1622. sous le Pontificat d'Urbain VIII. Le premier des deux fut vû, par S. Philippes de Neri, monter au Ciel, aprés sa mort. Il avoit été son Disciple, dont a écrit Antonius Gallonius, dans un Livre imprimé à Mayence l'an 1606. dans la Vie de S. Philippe de Neri, où il dit ces paroles; *Marcus Antonius Corticellus, ex antiquioribus Philippi Discipulis, unus ubi primum spiritum efflavit, beato Patri illicò per quietem occurrit, apud quem cùm duas fuisset horas, ipso tandem rem omnem conspiciente, Beatorum lumine fulgens Cœlum conscendit.*

Choses remarquables arrivées cette Année.

UN enfant d'Antea Trafila, de la Terre d'Acri, Province de Cosenze fit un faux pas, en joüant avec ses petits compagnons, & tomba dans un bassin de fontaine rempli d'eau, où l'on abbreuvoit les animaux, & où il fut suffoqué. Le bruit en vint aussitost aux oreilles de sa mere, qui à cause qu'elle avoit mis en luy toutes ses esperances, parce qu'il étoit unique, aprés quelques surprises de son accident, courut aussitost pleine de foy aux Capucins, à qui elle dit l'infortune de son fils, & leur demanda iustamment pour luy leurs prieres auprés de Dieu. La mort si funeste d'un seul enfant, & l'extrême tristesse d'une mere si affectionnée à l'Ordre, toucherent de compassion de telle sorte les Freres, que le Gardien assembla toute sa Famille dans l'Eglise, & leur ordonna quelques prieres, pour ce pauvre petit. Ils prioient encore, lorsqu'un messager exprés, vint dire à la mere, que son fils, qu'elle pleuroit mort, étoit en vie. En effet, Dieu plein de misericorde, qui ne méprise pas les vœux de ses Serviteurs, voulut montrer par la santé, & la vie qu'il rendit à l'enfant, le pouvoir qu'avoient auprés de lui leurs prieres. Le bruit aussitost en courut par tout, & l'illustre memoire de ce Miracle, fut laissée à la Posterité, sur un Tableau qui le representoit, dans l'Eglise des Capucins. XCV.

Un enfant ressuscité par les prieres des Freres.

Dans la même Province de Cosenze, la Dame Marie Spinelli, femme du Baron de S. Vincent, tomba du grand escalier de son Palais, & se rompit une jambe, dont elle ressentit une douleur si extrême, qu'on craignoit qu'elle n'en mourut. On y appliqua plusieurs remedes, mais à cause que le Chirurgien, qui lui remit la jambe, ne joignit pas assez juste, un os à un autre, un d'eux sortoit hors la jambe, & lui causoit des douleurs si furieuses, qu'elle ne pouvoit ni dormir, ni se reposer, ni se soûtenir sur des potences, sans de grandes peines. Aprés qu'elle eut été long-temps dans cette horrible incommodité, comme sa douleur augmentoit de jour en jour, elle creut qu'elle ne gueriroit pas, à moins qu'une seconde rupture de sa jambe, ne remediast à la premiere; à cause pourtant qu'elle craignoit d'en mourir, elle resolut de recourir aux remedes de la Divine Misericorde, & par un Messager exprés qu'elle envoya de sa part à nôtre Convent, elle recommanda sa jambe, & ses douleurs aux prieres de tous les Freres. Cette Baronne étoit toute dévoüée aux Capucins; ils employent donc pour sa guerison auprés de Dieu, tous leurs efforts, leurs larmes, leurs jeûnes, & leurs oraisons, en sorte que cette Illustre malade, la même nuit qu'on prioit Dieu plus instamment pour elle, la passa dans un doux sommeil: & à peine fit-il jour, que ne sentant plus de douleur, à remuer sa jambe, elle se prit à rire, & le Baron tout étonné lui demanda, ce que signifioit sa joye; Pourquoi ne rirois-je pas? répondit-elle, je ne sens plus de douleur à ma jambe; elle demanda ses habits, & se mit en état de marcher avec ses potences! Aussitost qu'elle eut appuyé ses pieds sur la terre, & qu'elle ne ressentit plus de douleur, elle laissa une de ses potences, & éprouva si elle marcheroit bien avec une seule; lorsqu'elle vit qu'elle alloit tres-bien, elle quitta ses deux potences, & s'appuya seulement sur le bras de Monsieur son mari: mais comme elle sentit qu'elle n'avoit pas même besoin de XCVI.

Une Dame de qualité guerie miraculeusement par les prieres des Capucins.

son secours, elle commença de marcher, avec tant de surprise de l'un & de l'autre, qu'ils eurent peine à croire à leurs yeux. Ils furent donc tous deux à pied aux Capucins, où l'on chanta le *Te Deum laudamus*, & où ils rendirent à Dieu leurs remerciemens.

XCVII. A Dipignano Province de Cosenze, un de nos Bienfaicteurs appellé Pierre Jean, tomba malade à la mort, & comme il s'étoit fait riche par ses usures, non seulement il ne pensoit point de restituer des biens mal acquis, mais même il ne vouloit pas qu'on lui parlast de testament. Alors il commença d'être fort tourmenté des Demons, qui lui apparoissoient en si grand nombre, qu'ils remplissoient toute sa chambre. On fit venir les Capucins pour le voir, & aussitost qu'il les apperceut, il s'écria; Ha! chose veritablement bien affreuse, mes Peres, être en Enfer, avant qu'on y soit; je vis encore, & pourtant je ne vois rien que des Diables, qui sous des formes de Mores, me déchirent de tous les côtez. Les Capucins l'exhorterent à faire un Testament, & à restituer ses usures. Mais comme ils virent qu'il faisoit le sourd à leurs persuasions, ils s'agenoüillerent contre terre, & y dirent avec beaucoup de pieté les Litanies de la Vierge. A peine furent-elles finies, que le malade changea de visage, d'affreux il devint tranquille, son cœur aussi eut d'autres desirs. Il fit aussitost appeller un Notaire, & laissa à l'Hôpital de la Ville, une somme de deniers, qui égaloit toutes ses usures. Lorsqu'il eut achevé son Testament, la sainte Vierge, & nôtre Pere S. François luy apparurent, & il mourut avec de grands sentimens de Dieu. Aprés sa mort on le revêtit en Capucin, & on l'enterra dans nôtre Convent, comme il en avoit instamment supplié les Superieurs de l'Ordre.

Un usurier est converti par les Litanies de la Vierge que dirent des Capucins.

XCVIII. F. Massé de Visomarso Laïc, étoit de Famille au Convent de Casalnuovo, de la Province de Cosenze, & il souffroit au genoüil un apostême si dangereux, qu'aprés y avoir fait cinq ouvertures, il lui causoit de grandes douleurs. Les Medecins y appliquerent divers remedes, & parce qu'ils éprouverent, qu'ils n'y faisoient rien, ils le jugerent incurable. La Fête de l'Immaculée Conception étoit proche, lorsque le malade s'adressa de tout son cœur à la Vierge, & la pria de le guerir de son apostême, avec promesse d'avoir toûjours de la devotion pour cette Fête, & d'en jeûner exactement les veilles. Lorsque la Fête de la Conception fut arrivée, quoiqu'un jour devant, ses playes coulassent à leur ordinaire, elles se secherent, & se guerirent si parfaitement, que leurs apparences même n'y resterent pas, avec une extrême surprise des Medecins, qui sçavoient combien ce mal étoit difficile à guerir naturellement.

Un apostême gueri le jour de la Fête de la Conception.

XCIX. Une chose horrible arrivée cette Année à un de nos Clercs, peut servir à plusieurs d'un fort utile avertissement. Il tomba malade au Convent de Lavello, Province de Bari, & demanda à son Provincial de changer d'air, par le conseil des Medecins; & parce qu'il le refusa, il se laissa si fort captiver au chagrin, & à l'impatience, que l'un & l'autre paroissoient sur son visage, & dans ses actions; il s'altera même de maniere, que son mal accrut au point, qu'il en mourut, au milieu de ses impatiences, & de ses inquietudes, sans se confesser de ses pechez, & sans le saint Viatique. Un de nos Peres alors étoit malade à la mort au Convent de Gravina, il s'appelloit Clement d'Altamura, d'une vie fort exemplaire, & auparavant qu'il receust le saint Viatique, il fut ravi en esprit, & vit que le Clerc étoit condamné pour ses impatiences. Il en avertit le Provincial de sa Province, dans cette pensée, que son avis servist aux Superieurs, & aux Inferieurs; à ceux-là afin qu'ils fussent plus charitables à leurs malades, & à ceux-ci afin qu'ils souffrissent constamment, les disgraces de leurs

Un Clerc est cõdamné pour son impatience.

leurs maladies, parce que la perseverance dans le bien, est celle à qui la Couronne de la gloire est deuë.

Un autre Frere, fut puni d'une peine plus legere au Convent de Ceva; son Superieur lui ordonna de sortir pour quelques besoins; il s'en excusa, sur ce que quelque infirmité le rendoit boiteux: & ainsi quoique son excuse fust fausse, il n'obeït pas, & s'exempta de l'obeïssance: mais Dieu, qu'on ne peut tromper, ordonna par sa Providence, que l'incommodité qu'il avoit feinte, pour ne pas aller à la Ville, devint veritable, pour le punir de sa revolte. Le même jour en effet, comme il manioit des ciseaux à tailler des habits, il les laissa tomber imprudemment sur ses pieds, du côté de la pointe, & ils s'enfoncerent si profondement, dans un des deux, qu'il en fut boiteux toute sa vie. C.

D'autres Choses considerables arrivées en ce même Temps.

CI. *Nous devons être diligens aux choses de l'Eglise.*

L'On peut connoître sensiblement, par ce qui arriva dans nôtre Convent de Vignola de la Province Basilicate, combien Dieu veut, que ceux qui ont soin de la Sacristie, soient diligens à sonner Matines à leurs heures, & à tenir allumée la lampe, qui brûle toûjours parmi nous, devant le saint Sacrement; F. Vital de Saponara Sacristain, toutes les fois qu'il manquoit à sonner Matines, & à rallumer la lampe, entendoit la voix d'un Ange qui l'éveilloit, & l'avertissoit de l'un, & de l'autre.

CII. *Nos discours spirituels sont accompagnez d'une Musique Celeste.*

Le Seigneur Charles Filomarini Noble Napolitain, qui demeuroit dans la Ville de Troia, étoit allé visiter ses Terres: & comme à son retour, à une heure & demie de nuit, il fut assez proche de son logis, il entendit une fort douce harmonie, tout surpris, que sa femme eust fait venir pendant son absence des violons dans son logis, il en eut de l'étonnement; descendu de cheval, il connut, que le concert étoit dans sa propre chambre, & il lui sembla si doux, qu'il n'en entendit jamais de plus melodieux. Il monta donc pour voir ce que c'étoit, & il trouva sa femme avec deux Capucins, qui s'entretenoient si doucement des choses Spirituelles, qu'ils paroissoient tous abstraits, & élevez en Dieu. Il changea donc son soupçon en joye, & il entra pour faire dans cette sainte Musique sa quatriéme partie. Ce Seigneur étoit fort devot à S. François & aux Capucins, & il disoit ordinairement, que lorsqu'il les recevoit chez lui, tout lui étoit heureux.

CIII. *Un fils est repris de son pere mort, pour ne pas faire l'aumône.*

A Matera Province d'Otrante, mourut un de nos Bienfaicteurs, qui donna ordre en mourant à son fils nommé Donato, d'être liberal, & charitable aux Capucins. Le Quêteur un jour alla quêter du vin chez ce fils, qui comme il joüoit aux cartes, avec de jeunes gens, le rebuta, & lui dit qu'il revinst une autre fois, & qu'il lui feroit donner l'aumône. La nuit suivante, comme il étoit au lit, il ouït une voix horrible, qui lui dit, O! fils ingrat, est-ce ainsi que tu conserves la memoire des bienfaits, que tu as receus de moi, je t'ay recommandé en mourant, que tu fusses charitable aux Capucins, afin que l'aumône fust utile à ton ame, & secourable à mes peines, & tandis que je souffre de si rudes supplices dans le Purgatoire, tu employes le temps en jeux, & en divertissemens. Quoy donc tu as enseveli dans l'abîme de l'ingratitude la pieté filiale, tu m'as oublié, comme tu ne te souviens pas des Capucins, qui prient Dieu continuellement pour la délivrance de mes peines, & tu leur refuses l'aumône. Le jeune homme effrayé de ces paroles, se leva du lit,

& dit à la voix, qu'elle dist plus clairement de qui elle étoit, & ce qu'elle pretendoit de lui; Je suis, répondit-elle, l'ame malheureuse de ton pere, que tu as oubliée: ce qu'entendant le fils, il alla de grand matin, au Convent, dire aux Freres, ce qui lui étoit arrivé la nuit; il fut depuis si liberal aux Capucins, qu'il fut un des grands Bienfaicteurs, que la Province eust en ce temps-là.

CIV.

Le pain donné aux Capucins ne diminuë pas.

Cette Année, l'on vit aussi des choses, par lesquelles la Divine Providence, voulut faire paroître ses Bontez, à l'endroit de nos Bienfaicteurs. A Borgio Province de Palerme, arriverent plusieurs Freres étrangers, & le Quêteur alla chez une de nos Bienfaictrices, femme de Hierôme Certa, lui demander du pain; aussitost qu'elle apprit de ce Frere, l'arrivée de tant de Freres, elle lui en donna une fournée toute entiere: & comme le soir elle fut au lieu, où l'on conservoit la farine, pour en pêtrir d'autres, elle y trouva, avec étonnement, autant de pains, qu'elle en avoit donné par aumône, au Quêteur des Capucins.

CV.

Le vin multiplie à nos Bienfaicteurs.

Une femme de Riete, fort devote aux Capucins, donnoit souvent des bouteilles de vin au Quêteur, à l'insceu de son mari, qui n'étoit pas si affectionné qu'elle; ce Frere le rencontra un jour, & l'exhorta d'être charitable, & lui, persuadé par ces paroles, ordonna à sa femme, d'aller à la cave, y tirer deux mesures de vin, & de les donner aux Freres. Elle y alla aussitost, dans la pensée que le tonneau seroit au bas, & elle le trouva si plein, que le vin passoit par dessus. Toute surprise du Miracle, elle éleva promptement sa voix, & appella son mari à la cave, qui apprit l'aumône qu'elle avoit faite aux Capucins, & vit clairement le Miracle: ce qui l'obligea depuis à être fort aumônier à nos Freres. Le même arriva à Casalé avec une de nos autres Bienfaictrices, nommée Eugenie, femme de Diomedes Castrocucco, parce qu'un jour, que nôtre Quêteur lui demanda du vin, elle en trouva quantité dans le tonneau, quoiqu'elle sceust qu'il étoit déja en bassiere.

CVI.

L'huile qu'on donne aux Capucins s'accroît divinement.

A Loro dans la Marque d'Ancone, une de nos Bienfaictrices donna par aumône, tant d'huile au Quêteur de nôtre Convent, que le vase se vuida. Un jour son mari s'avisa, que la terre étoit baignée d'huile, autour de ce vase, il dit à sa femme de voir ce que c'étoit, mais elle qui sçavoit, en l'état qu'étoit ce vase, differoit toûjours de moment en moment; elle y alla enfin, & comme elle eut levé le couvercle du vase, elle apperceut toute épouvantée, que l'huile étoit si fort accruë, qu'elle ne pouvoit contenir dans le vase, elle recita le Miracle à son mari, & il en devint plus affectionné aux Capucins. Le contraire arriva à Lecci, en la personne d'un nommé Pompée Martino, qui ne voulut pas faire aux Freres une aumône de vin, qu'ils lui demandoient, sur cette fausse excuse, qu'il n'en avoit pas. La nuit les cercles lâcherent de son tonneau, qui tenoit quarante barils, & tout le vin fut répandu, par un juste jugement de Dieu.

CVII.

Un Novice tiré par force de Religion cause plusieurs morts

L'on voit manifestement, par le succés lamentable, que nous marquons ici, combien Dieu punit severement ceux, qui s'efforcent par quelque maniere que ce soit, de faire sortir de Religion ceux, que sa bonté y appelloit, aprés les avoir dégoûtez du Monde. Un Gentilhomme du Bourg de Carolei, Province de Cosenze, s'alla plaindre aux Capucins d'avoir receu son fils, & de l'avoir envoyé prendre l'Habit à Dipignano: mais entr'autres choses, il leur dit, qu'il l'iroit trouver, & lui persuaderoit de revenir dans le Monde: mais que s'il le trouvoit ferme dans sa vocation, il étoit resolu de le ramener de force. Il envoye à ce dessein au Convent de Dipignano, un de ses Freres, oncle du Novice, avec des hommes armez, qui seroient au guet, & se saisiroient du jeune homme

qui même, s'il n'avoit pas encore l'Habit, le forceroient, comme ils firent, à revenir chez son pere. Mais la vengeance de Dieu tomba bientost sur tous ces bons Messieurs, parce que l'oncle mourut à quinze jours de là; le pere un mois aprés, lorsqu'il faisoit voile à Naples, fut fort agité sur mer, & quand il y fut arrivé, il y mourut miserablement. Le cousin qui avoit accompagné l'oncle, à l'enlevement du Novice, expira hors de chez lui, d'une mort plus violente que naturelle, à deux mois de là. Trois mois aprés que ce pauvre Novice, qui avoit consenti trop lâchement aux ordres de son pere, fut sorti du Convent, il se trouva surpris, d'une si horrible maladie, que son corps tout pourri d'ulceres, & sa bouche tournée presque derriere sa tête, il avoit plus la forme d'un Monstre, que d'un homme, & enfin changea la vie avec la mort, à la fin du troisiéme mois. Aprés sa mort, à peine vingt mois furent-ils passez, qu'une de ses sœurs, qui avoit consenti au conseil de son mari, mourut comme les autres: & ainsi Dieu châtia si severement tous ces coupables, que le crime d'une vocation Religieuse, ou méprisée, ou empêchée, produisit la mort de plusieurs personnes.

Un autre Novice de Gerone, qui ne fut que deux jours au Noviciat, s'y lassa de la maniere si pauvre d'y vivre des Freres, & voulut retourner aux chairs de l'Egypte: mais à peine eut-il touché la porte de son logis, qu'il y mourut d'une mort subite. CVIII. Un autre qui retourne au Monde meurt subitement.

Dans la Province Basilicate, à Fernandina, & dans celle de l'Abruzze, à Chieti, quantité de bestiaux infectez, d'une maladie contagieuse, en furent gueris, aprés avoir été aspergez de l'eau, dont les Capucins s'étoient lavé les pieds. Mais à Terlezzi, à Milan, & à Come plusieurs choses perduës se retrouverent, par la vertu du Répons de S. Antoine de Pade. CIX.





DE QUELQUES CONVENS BASTIS EN SUISSE, ET EN FLANDRE.

I. CETTE Année 1595. sous les auspices de JESUS-CHRIST, & de sa sainte Mere, prepare à la Religion plusieurs Convens, principalement en Allemagne, & en Flandre, & rend des Couronnes de gloire dans le Ciel, à quantité de grands Personnages de l'Ordre. C'est ce que nous allons remarquer ici, de la Suisse premierement, qui comme un champ fertile de Dieu, a produit par la rosée de ses graces, tant de Convens à l'avantage de la Religion Catholique, & de la reformation des mœurs, qu'il augmenta jusqu'au huitiéme: le premier à Altorf; le second à Stanz; le troisiéme à Lucerne; le quatriéme à Süit; le cinquiéme à Appenzel; le sixiéme à Soleure; le septiéme à Bade; le huitiéme à Reinfeld, & le neufviéme cette Année à Frauvenfelda, du Canton Catholique de Luch, où les Capucins établirent leur demeure, à la gloire de la Foy, & malgré les Heretiques, un dixiéme encore à Fribourg, & enfin l'onziéme au Canton de Luch dans la méme Suisse.

II. *Une Musique Angelique precede le bâtiment des Capucins à Luch en Suisse.*

Dieu voulut montrer, par un témoignage Celeste, que ce dernier entre les autres, étoit preparé par sa Providence, pour les Capucins, parce que long-temps auparavant, que Messieurs de ce Canton, traitassent avec nos Peres de bâtir un Convent dans leur Ville, une agreable Musique des Anges, fut entenduë de plusieurs personnes, au même endroit, où nous sommes bâtis aujourd'huy, & même lors qu'on demanda à une Dame fort pieuse de ce païs là; pourquoy elle faisoit ses prieres en ce lieu là, plûtost qu'en un autre, elle répondit; Que Dieu le sanctifieroit quelque jour: en sorte que sa Majesté y seroit glorifiée, d'une façon particuliere, & qu'on y travailleroit utilement au salut des hommes: ce qui arriva, parce qu'aprés que le Convent fut bâti, aux dépens de la Ville, la pieté Chrestienne commença d'y fleurir de sorte, par l'administration des Sacremens, & les Predications des Capucins presque continuelles, qu'ils étoient trop peu de Peres, pour satisfaire à la foule des peuples, qui venoient se confesser, & communier chez eux: & tout le Clergé à leur exemple, y parut si vertueux, que toute la Ville sembloit être plûtost une Congregation bien reglée de personnes Religieuses, qu'une assemblée d'hommes, & de femmes du Monde.

III. *Nos Convens s'augmentent en Flandres.*

La Province de Flandre, qui s'étoit accruë jusqu'au nombre de onze Convens, Anvers, Bruxelles, Gand, Louvain, Doüay, Bruges, Arras, Tournay, Lisle, saint Omer, & Bethunes, augmenta encore cette année de deux, Vallenciennes, & Teneramonde, avec des Lettres du Roy Catholique, qui permettoit aux Capucins de s'établir dans toute la Flandre,

dont la copie est avec celles des Bulles Apostoliques, à la fin de ces Annales, contre celles de l'Empereur Charles V. qui leur deffendoit d'y faire de nouveaux établissemens. Tellement que cette Province, qui avoit été jusques-là gouvernée par un Commissaire general, eut son Provincial cette Année, P. Hippolite de Brescia, au Chapître d'Anvers, où il fut élû par le suffrage de tous les Vocaux.

La Province de Paris aussi, qui depuis l'an 1590. jusqu'en 1595. n'avoit point encore eu de Provincial, & fut gouvernée par le P. Basile de Chartres, & puis par le P. Luc de Troye en Champagne, Commissaires generaux, eut pouvoir cette année, d'élire un Provincial, à un Chapître qu'elle celebra, où l'on choisit pour cette Charge le P. Luc de Troye. IV.

VIE DU P. ARCHANGE DE RIMINI, PREDICATEUR.

PLUSIEURS braves Soldats, qui avoient genereusement combattu, sous les enseignes du Seraphique S. François leur Capitaine, & vaincu glorieusement le Monde, & le Diable, receurent cette Année la solde d'une eternelle vie. Le premier de ceux-là, fut P. Archange de Rimini Predicateur, dans la Province de Bologne, homme considerable pour la Noblesse de sa Maison, & encore plus pour les splendeurs de ses vertus. Il nâquit de l'Illustre Famille des Diotallevi; & dés son enfance il donna tant de marques de vertus Chrêstiennes, que dés son berceau, comme s'il eust été dans le sein de Dieu, & qu'il en fust sorti pour paroître au Monde, il montra tant de penchant à la pieté, que dans cet âge, où les enfans n'ont rien ordinairement, que de pueril, & de badin, on eust dit, que Dieu avoit renfermé dans un corps d'enfant, l'esprit d'un vieillard. On ne pouvoit rien voir de plus grave, de plus modeste, & de plus honnête, & il abhorroit si fort toutes les paroles, & toutes les actions salles, que s'il entendoit quelque parole deshonnête de ceux de son âge, ou il s'en alloit, ou il témoignoit par la rougeur de son visage, le ressentiment qu'en avoit son ame, il s'appliquoit si ardemment à la pieté, que quoiqu'il ne fust pas encore en âge d'être fort vertueux, il n'avoit rien de plus agreable, que de servir des Messes, reciter des prieres, frequenter les Eglises, & de prêter l'oreille à de saintes Predications. La devotion des parens servit beaucoup à celle de leur fils; comme ses pere & mere craignoient Dieu, ils gouvernoient leurs enfans, & leur Famille avec tant de vertu, que leur Maison paroissoit plûtost un Convent de Religieux, que celle de gens du monde. V.

Dés son enfance il montre de grands sentimens de pieté.

Ce jeune enfant n'avoit pas encore achevé le cours de son adolescence, qu'il fut appellé de JESUS-CHRIST, à la Discipline de la vie Seraphique de S. François, où il augmenta de sorte les ferveurs de ses premieres vertus, que quoiqu'il jeûnast presque tous les jours, il ne souffroit pas, qu'on lui servist quelque chose de particulier au Refectoire. Lorsqu'il prêcha le Carême à Comporeggiano de Graffanagna, il jeûna si austerement, que les Vendredis, & les Mercredis, il ne se nourrit que de pain, & d'eau, & les autres jours de pain, & de vin, excepté les Dimanches, qu'il mangeoit bien moderement des viandes communes. Mais Dieu qui se plaist fort aux bons exemples de ceux qui prêchent sa parole, voulut recompenser les austeritez de sa vie, par l'abondance des fruits, qu'il recueilloit du salut des ames, & principalement avec la conversion de cinq femmes débauchées. Il jeûnoit aussi si rigoureusement le Carême de l'Epiphanie, qui n'est que de VI.

En Religion il fait paroître de grandes vertus.

liberté, que trois jours la semaine, il n'usoit que de pain, & d'eau. L'austerité de cet homme étoit sans mesure ; il sembloit même qu'il enviast du repos à son corps, quoiqu'il en eust besoin naturellement, pour conserver sa vie, puisqu'il le reduisit à trois ou quatre heures, & encore sur du bois, ou assis sur une planche, suspenduë d'une corde, à une solive de sa chambre, en sorte que de ses pieds il touchoit sa couche, & de ses deux mains il embrassoit la corde, qui les soustenoit. Enfin il avoit tant de passion de souffrir pour Jesus-Christ, qu'il disoit, qu'à moins qu'il ne répandist tout son sang, il n'en pourroit jamais éteindre les embrazemens.

VII. Fort desireux du martyre, il passa à Alger.

Quoique ce feu sacré le consumast presque tout vivant, il ne put obtenir la grace de passer chez les Infideles, ni de prêcher aux Nations plus écartées de la Foy, l'Evangile de Jesus-Christ, & pourtant le Pape lui accorda d'aller à Alger en Affrique, de la domination du Turc, où il y a toûjours plusieurs Captifs Chrêtiens, & il lui permettoit de les affermir dans leur creance, & de les rachepter de leur servitude. Il y alla donc, & tandis qu'il s'occupe de tout son cœur, à ces grands emplois de la charité Chrêtienne, on ne peut dire combien il souffroit d'injures, d'affronts, & de fers de ces Infideles, dont comme il étoit souvent attaqué, par leur barbarie, il les enduroit avec tant de force, de patience, & de charité, que tant plus ils lui faisoient de maux, tant plus prioit-il Dieu de leur communiquer des biens, de sorte qu'il pouvoit dire avec l'Apôtre, *Maledicimur, & benedicimus, persecutionem patimur, & sustinemus, blasphemamur & obsecramus.* Aprés en avoir affermy plusieurs, qui branloient dans leur foy, & exhorté les autres à souffrir leurs liens plus Chrêtiennement, il revint à Rome, au temps que le Pape Clement VIII. assembloit des Trouppes, pour envoyer en Hongrie, sous le commandement de François Aldobrandin son frere, pour recouvrer la Ville de Strigonie, qu'avoit usurpée le Turc: & parce que sa Sainteté voulut, que quelques-uns de nos Peres, allassent à l'armée, pour administrer les Sacremens aux Soldats, & pour les animer aux occasions, P. Archange fut choisi entre les autres, pour un emploi si considerable de la charité.

1. *Aux Cor. ch. 4.*

VIII. Il va dans l'armée du Pape en Hongrie.

Un Religieux si zelé, n'obmit quoique ce fust, pour s'aquitter de cette charge ; il servoit les malades, il animoit les combattans, il ne craignoit point les dangers de la mort, à cause qu'il mettoit toute sa fortune, à mourir dans cette entreprise. Il marchoit à la tête de l'armée, le Crucifix à la main, & il fut le premier, qui planta l'Etendard de la Croix, sur les murailles de la Ville ; mais ce qui fut de plus merveilleux, les Turcs à l'attaque de la Citadelle, lui virent la face si resplendissante, qu'elle brilloit comme un soleil, & ils furent tous effrayez de ses lumieres.

IX. Dieu fit par lui quelques Miracles.

Dieu voulut par divers Miracles, rendre témoignage de sa Sainteté. Il guerit avec un signe de Croix, une femme de Forli, nommée Catherine Scarpellina, qui avoit les écroüelles, & un retressissement de nerfs, par tout le corps ; & avec le même signe, il guerit sa propre mere, qui ne pouvoit respirer qu'avec peine, à cause d'une tumeur, qui lui étoit survenuë à la poitrine. Une femme appellée Antonia Scarpellina femme d'Antoine Saccardo, avoit deux sœurs reduites à de grands besoins, mais elle n'osoit leur faire d'aumônes, parce que son mary, qui étoit fort avare, & tout d'interest, le lui avoit deffendu. Ce charitable Religieux eut grande compassion d'elles, d'autant plus, que comme la cherté étoit extrême, dans tout le voisinage de Forli, & que ces pauvres gens n'avoient rien, dont elles pussent conserver leur vie, elles étoient presque desesperées. Il exhorta leur sœur à les secourir, des biens qu'elle avoit

receus de Dieu, & elle lui répondit, qu'elle l'auroit déja fait, mais qu'elle craignoit l'humeur avare de son mary, qui outre l'ordre qu'il lui avoit donné, de ne point faire d'aumône, mesuroit tous les jours le vin, l'huile, le grain, la farine jusqu'aux legumes, & toutes choses de leur ménage. P. Archange lui dit d'être charitable, & qu'elle se mist en repos, puisque son mary ne la traitteroit pas mal, & que ses aumônes ne diminuëroient pas ses biens. Cette femme toute encouragée de ces paroles, donna quantité de bled, & de farine à ses sœurs, & lorsque son mari mesuroit à son ordinaire tous les jours & l'un, & l'autre, il les trouvoit toûjours, en l'état même que si on n'en eust rien ôté. Aprés que l'espace de six mois, cette femme eut ainsi soulagé les besoins de ses pauvres sœurs, un jour elle leur donna quelque mesure de legumes, qu'elle prit au monceau qu'elle en avoit, lorsque son mari arriva, pour mesurer ses legumes, & il les trouva plus accruës, que diminuées. Ce qu'étant sceu par tout, on l'attribua à la vertu du P. Archange, qui par son pouvoir auprés de Dieu, en avoit obtenu cette grace à Antonia, qu'il lui multiplia les bleds, la farine, & les autres choses, qu'elle donnoit à ses sœurs, pour l'amour de JESUS-CHRIST.

Un jour il alloit de Rome à Casalmaggioré, dans un temps où la disette de vivres étoit grande par tout, & il emplit presque son capuce de pain, pour donner aux pauvres. A peine fut il hors du Convent, qu'il fut environné de plusieurs, & il leur faisoit à tous l'aumône, lorsque son Compagnon, qui s'en apperceut, lui dit; Si vous faites ainsi, le pain ne durera pas long-temps; soyez certain, mon Frere, lui répondit P. Archange, qu'il y en aura pour tout nôtre voyage. Il ne fit par tout le chemin, que donner du pain aux pauvres, quelque quantité qu'il y eust, qui lui en demandassent pour l'amour de Dieu, & lorsqu'ils furent arrivez à Casalmaggioré, il fit voir à son Compagnon, qu'il y avoit encore du pain dans son Capuce. X.

Il se trouva à Rimini, dans le temps, que Monsieur son pere, avoit soin, dans une grande cherté de bleds, d'en distribuer aux pauvres, & il en entendit un qui le maudissoit en pleine ruë, en disant; Seigneur Piazza, tu en uses si mal avec les pauvres, que le Diable t'emportera quelque jour en Enfer, en corps & en ame. Je suis venu souvent chez toy, pour avoir un peu de bled, & tu ne m'en as point donné; que tu sois maudit de Dieu, & de sa Mere. Aussi-tost que P. Archange eut oüi, ce que disoit d'imprecations contre son pere, ce pauvre, qui ne le connoissoit pas, il lui répondit, qu'il le suivit, & le mena chez son pere, où il demanda la clef des bleds, & il fit entrer le pauvre, lui disant, qu'il en prit dans son sac tant qu'il lui plairoit; il le remplit, de sorte qu'il ne le pouvoit plus remuer, & donna au P. Archange l'argent qu'il falloit, pour le rendre au Seigneur Piazza; mais il remit secrettement cet argent à l'entrée du sac de ce pauvre, non seulement pour le secours de ses besoins, mais encore pour rendre Dieu propice, de maniere à son pere, qu'il ne le punist pas, d'avoir refusé du bled à un pauvre, lorsqu'il lui en demandoit. XI.

Rare exemple de sa charité envers les pauvres.

Aprés que la guerre fut heureusement terminée en Hongrie, tandis que P. Archange en retournoit, tout chargé des trophées de sa patience, & de la gloire des fatigues qu'il avoit soûtenuës, si genereusement dans cette honorable entreprise, il tomba malade dans la Carinthie, & il y termina par la mort des Justes, la vie qu'il avoit passée dans le Monde, & dans la Religion, avec tant de bons exemples, de vertus, & de sainteté. XII.

DE F. AVGVSTIN DE SIENNE LAIC, ET DV P. MODESTE DE MODENE. Prestre.

XIII. Ses grandes vertus. DANS la même Province de Bologne, on loüe beaucoup la perfection, & la sainteté, de F. Augustin de Sienne Laïc, qui auparavant que d'entrer dans l'Ordre, demeuroit dans un Hermitage, où il jeûnoit tous les jours au pain, & à l'eau. Lors qu'il fut parmi nous, nos jeûnes lui parurent insupportables, quoi que moins rigoureux que les siens, & il eut quelque pensée de retourner à sa premiere façon de vie; mais lors que le Provincial, eut relevé son cœur abbatu, par une exhortation qu'il lui fit, à perseverer parmi nous, il embrassa vigoureusement nos austeritez, & y persevera d'une fermeté inviolable. Il fut merveilleux en fait de pauvreté, & d'observation reguliere, & aussi vile en habit, que zelé, pour la rigueur du vivre, pour l'honnêteté des mœurs, & pour l'amour de la Discipline Religieuse. Il ne dormoit jamais sur la paille, ni sur le bois; mais lors qu'il avoit besoin de prendre quelque repos, c'étoit toûjours sur la terre nuë. Il abhorroit extremement l'oysiveté, & pour n'être point oysif, il employoit le jour au travail du corps, & la nuit à l'Oraison de l'esprit, si assiduëment, que les Freres le trouvoient presque toûjours dans l'Eglise, & l'entendoient soûpirer dans sa chambre, de sorte qu'ils doutoient avec fondement, qu'il eust du temps, de reposer quelques heures. Il est certain qu'il étoit si attaché de cœur, & d'esprit à l'Oraison, qu'on pouvoit dire son sommeil, un doux repos de contemplation, qui bien loin de l'en separer, & d'obscurcir de ses nuages ordinaires son entendement, lui appliquoit plus parfaitement toutes ses lumieres. D'où vient qu'il éprouva plusieurs attaques des Demons, qui employerent tous leurs efforts, leurs bruits, leurs clameurs, & leurs effroyables representations, qu'il surmonta si genereusement, qu'il en remporta de glorieuses victoires. Au milieu de ces persecutions diaboliques, Dieu le favorisa de la vision suivante. Il vit JESUS-CHRIST, revêtu d'un manteau plus blanc que la neige, assis sur une haute montagne, & comme il s'efforçoit d'aller à lui, par un chemin tout de lumiere, il souffroit plusieurs Demons, qui tâchoient de l'arrêter avec de grands crocs de fer, à cause pourtant, que JESUS-CHRIST l'exhortoit de les combatre vigoureusement, il les vainquit, & se presenta devant sa Majesté, qui le receut avec beaucoup de bonté.

Une vision Celeste l'anime à la patience.

XIV. Il étoit grand amateur de la chasteté, & lors qu'il étoit Portier au Convent de Plaisance, une femme debauchée, le sollicita de pecher avec elle; mais non seulement, il lui resista, il la reprit encor rigoureusement, & fit faire une Ordonnance par les Peres de cette Province, que telles villaines, se tiendroient plus éloignées qu'il se pourroit, de la porte de nos Convens. On dit aussi qu'il predit à une Dame de Plaisance, appellée Angela Pasquerota, qu'elle accoucheroit d'un fils, & que comme une autre mere, ne pouvoit donner à taitter à son enfant, parce qu'elle n'avoit point de lait, il lui en obtint de Dieu. Il vécut longtemps avec beaucoup de vertu, & dans sa derniere maladie, qui le surprit à Parme, il predit le jour de sa mort, & aprés avoir receu tous les Sacremens, il mourut avec une grande pieté.

Le troisiême

Le troisiéme de la même Province, est P. Modeste de Modene Prêtre, dont la vie fut une suite continuelle d'Oraison, & d'austerité. Il combatoit continuellement, avec l'abstinence, les veilles, & les disciplines contre les Demons, qui l'attaquoient avec tant de furie, que souvent lors qu'il se disciplinoit, ils lui rendoient sa discipline plus pesante, pour la lui faire tomber des mains, mais il la tenoit si fermement, que quelque violence qu'ils lui fissent, ils ne pouvoient la lui ôter; & ainsi victorieux de ses deux ennemis, de l'Infernal, & du domestique, de sa chair & du Diable, il les affligeoit cruellement l'un & l'autre. XV.

Il receut dans l'Oraison plusieurs visions de Dieu; on en rapporte une que voici. Une nuit qu'il prioit aprés Matines, dans l'Eglise, il vit paroître devant lui, une jeune fille toute lumineuse, & toute pleine de beautez, qui, quoi qu'elle fust vétuë fort pompeusement, avoit toutesfois sur les habits qui couvroient son sein, certaines taches, qu'elle tâchoit d'en ôter avec des vergettes. L'homme de Dieu ne pouvoit comprendre, qu'une jeune personne si belle, & environnée de tant de splendeurs, eust des ordures sur sa poitrine, & comme il lui en demanda le sujet, elle lui répondit; Modeste, si tu ne me connois pas, je suis ta Religion des Capucins, si cherie de Dieu, & des hommes. La beauté que tu vois en moi, m'a été donnée par les vrais Observateurs, de la Regle Seraphique, qui par leurs vertus, m'ont ornée de ces agréemens, devant le Ciel, & le monde, & m'embellissent encore de moment, en moment. Ha! plust à Dieu, que tous fussent embrazez de ce desir ardent de la Sainteté, & que cette ferveur ancienne des premiers Peres, qui parurent si Saints, au temps de ma naissance, brusla le cœur encore de mes enfans d'aujourd'hui, je ne serois pas tachée, comme je le suis sur le sein, de quelques ordures qui ternissent un peu le rare éclat de mes beautez, puisque la vertu, qui brille toûjours de ses clartez, ne s'obscurcit jamais des taches des autres; mais à cause que par la langueur de plusieurs, les choses en sont là, que dans l'Ordre, on remarque des scandales, qui diminuent peu à peu, son estime, dans l'esprit des hommes, je porte sur le sein ces taches, que je m'efforce d'en detourner, avec les bons exemples de mes veritables enfans. Il est vrai que ma beauté, ne me quittera jamais, mais prennent garde diligemment à eux, ces Capucins, qui par l'affection des choses du monde, l'ambition des Charges, & les soins de la terre, ternissent le lustre de ma reputation, que m'avoient acquise leurs Predecesseurs, par leurs vertus, & par leurs travaux, & qui ont taché ma poitrine de leurs scandales, & de leurs desordres. La vision finit là, & Dieu s'en servit, pour avertir tous les Religieux, avec quels soins, ils devoient s'occuper à la vertu dans leurs Ordres, afin qu'ils augmentent leurs beautez, & dans quelles miseres s'engagent ceux-ci, qui alterent l'éclat de leur Institut, par les ordures de leurs vices. XVI.

Dieu lui revele par une vision l'état de nôtre Ordre.

Au temps qu'il demeuroit au Bourg San-Domino, assez proche du Convent, habitoient trois jeunes filles nubiles, qui chantoient souvent, avec tant d'importunité, qu'elles détournoient les Freres de leurs Oraisons ordinaires. P. Modeste les avertit souvent, que si elles ne s'abstenoient de chanter, au moins lorsque les Freres étoient en prieres, elles en recevroient quelque chatiment: & comme il éprouva, qu'elles ne profitoient point de son avis, il leur predit, que dans quinze jours, elles auroient la bouche fermée, par un éternel silence: & à cause que cette prediction sortoit d'un esprit Prophetique, elles moururent toutes trois dans l'espace des quinze jours, avec l'admiration de toute la Ville, qui apprit XVII.

Il predit la mort à trois jeunes filles qui par leurs chansons importunoient les Freres dans leurs Oraisons.

cet accident ; il mourut cette année, & laissa aprés lui une reputation merveilleuse de sa sainteté.

DU PERE EVANGELISTE DE CANOBIO NOSTRE SEPTIESME GENERAL & du P. Benoist de Venafro, Prêtre.

XVIII. PERE Evangeliste de Canobio, qui fut septiême General, aprés P. Thomas de Tifernas, mourut saintement cette année. Il naquit d'honorables parens à Canobio, Bourg du Lac Majeur, dans l'Etat de Milan, fort devot, & bien affectionné aux Capucins. Il prit l'Habit de Clerc, avant le nôtre, & aprés qu'il fut Diacre, il s'appliqua à l'étude de la Philosophie, & en suitte au Droit Canon, où il fit tant de progrés, qu'il passa pour un des plus sçavans de son Siecle, d'où l'on disoit par tout, qu'il seroit fort consideré dans l'Eglise, & qu'il feroit grand honneur à son habit. Mais Dieu qui l'avoit déja destiné Chef, & Maître à la Religion des pauvres Capucins, dans un temps particulierement, qu'elle étoit agitée des plus rudes persecutions, lui inspira l'amour de nôtre Reforme, où il fut receu, & prit l'Habit dans la Province de Milan, & puis envoyé par les Superieurs, dans celle d'Ombrie. Dés le commencement de son Novitiat, il se montra si zelé du silence, & de la retraitte, si au dessus de toutes les choses du monde, si amateur de la pauvreté, de l'humilité, de l'obeïssance, de l'austerité & de toutes les vertus des Apôtres, qu'il pouvoit être à tous un modele achevé de la perfection Evangelique. Comme il joignit à la sainteté de ses actions, une merveilleuse prudence d'esprit, & une rare adresse à traitter des affaires, il devint si fameux, dans toutes les Provinces de l'Ordre, qu'il fut Provincial de cinq, trois ans Commissaire General, six Procureur de Cour, & lors qu'on le choisit, pour assister au Concile de Trente, comme nous avons dit, l'an 1592. de nos Annales, il y fit paroître tant de Doctrine, à débroüiller quelques difficultez, plus obscures de Theologie, & tant de zele pour la Foy de l'Eglise, & pour l'honneur de nôtre Ordre, dans les temps particulierement, où il étoit plus attaqué de ses ennemis, que lors qu'on eut connu ses grandes qualitez, il fut élevé par les Vocaux du Chapitre general, au Generalat.

Ses vertus & sa prudence.

Il est destiné pour assister au Concile de Trente.

XIX. Nous avons déja marqué dans un autre Volume, avec quelle integrité, il gouverna la Religion, aprés qu'il en eut pris le gouvernement, avec quelle Justice il jugeoit les affaires, avec quelle douceur il punissoit les coupables, avecquelle prudence il geroit les affaires, avec quels conseils il prevenoit les desordres, avec quelle vigueur il soûtenoit les grandes entreprises, avec quelle moderation il agissoit dans toutes les occasions ; lesquelles vertus jointes au zele qu'il avoit de maintenir, & d'accroître l'observation Religieuse, le representoient à tous comme un simulacre parfait, d'un Pasteur veritable : & ainsi il n'est pas necessaire, de repeter ici, ces grandes actions de son gouvernement ; disons seulement, qu'avec l'éminence de tant de vertus, il honora fort le Generalat. D'où vient qu'aprés que le Pape Gregoire XIII. eut reconnu sa grande prudence, il en fit beaucoup d'estime, s'entretint plusieurs fois familierement avec lui, & lui permit par un Bref exprés, de tirer du Monastere de sainte Marie de Hierusalem à Naples, quelques Religieuses, pour en faire un Etablissement de Capucines dans l'Ombrie.

Il est fait General & gouverne avec grande prudence.

Ce grand Homme fut merveilleux en Oraison d'esprit, & en austerité de vie; aprés qu'il eut fini ces trois ans de Generalat, il se retira au Convent d'Acquasparta, dans une Grotte creusée, sous le Mont, & y demeura tout le Carême, sans autre nourriture que du pain, & du vin; mais tant plus son jeûne étoit rigoureux, tant plus douce étoit sa joüissance des plaisirs Celestes, dans le continuel exercice de la contemplation des choses Divines. Il estimoit l'Oraison si necessaire à un Capucin, qu'il disoit ordinairement, que d'elle dependoit la vie spirituelle de l'ame, & il étoit plus souvent en preuve, cette parole de S. Jean Chrysostome, où il compare le Religieux sans Oraison, au poisson, qui se rencontre hors de l'eau. D'où vient que comme un jour il vit qu'Ochino autrefois General, étoit moins occupé à l'Oraison qu'il ne devoit, il l'en reprit, & lui dit; Bernardin, sçachez que si vous laissez l'Oraison mentale, vous vous ruinerez immanquablement, puisqu'il est impossible que sans elle, vous subsistiez dans nôtre Ordre. Quoi qu'il fust âgé de quatre-vingt ans, & tout cassé de vieillesse, depuis une heure de nuit, jusqu'à Matines, il prioit, & contemploit les choses Celestes, & alors il fut fort tourmenté du Diable, qui pour le détourner de ses Oraisons, lui representoit des Spectres, & des simulachres affreux de choses villaines. XX. Il faisoit grand état de l'Oraison mentale. Liv. 1. de orand. Deum.

XXI. Mais pour dire en peu de choses, toutes celles qu'on peut dire, de ce grand Religieux, il garda toûjours jusqu'à son entiere vieillesse, l'abstinence de poisson, de chair, & des autres nourritures plus delicates. Tous les jours il faisoit plusieurs genuflexions devant le S. Sacrement, il ne se confessoit, & ne disoit jamais la sainte Messe, qu'il ne répandist beaucoup de larmes. Il fut toûjours fort devot, à la Reine des Anges; il convertit à Dieu un méchant homme, qui l'espace de quatorze ans entiers, s'étoit toûjours occupé à l'Art magique, & brûla tous les Livres qu'il avoit de cette science, & lors que le feu les consumoit, on sentit dans l'air une puanteur effroyable. Il fut doüé de l'esprit de Prophetie, & il predit à un Gentilhomme, le temps où il laisseroit la vie. Quelques Freres, qu'il envoyoit au General de l'Ordre, se trouverent en danger de mort, & aprés qu'ils se furent recommandez à ses prieres, ils furent secourus miraculeusement de Dieu, par le moyen d'une lumiere extraordinaire, qui les sauva de tous leurs perils. Enfin plus qu'octogenaire, aprés plusieurs travaux soufferts pour nôtre Ordre, il tomba en enfance, & mourut à Peruse, d'où il alla recevoir au Ciel, une juste recompense de ses vertus, & de leurs actions. Plusieurs bonnes œuvres du P. Evangeliste.

XXII. Un si digne Pasteur, est suivi à la Couronne de la Gloire, dans la Province de S. Ange, par P. Benoît de Venafro Prêtre, avantagé de Dieu, de tant de douceur de nature, & de benedictions de grace, qu'il n'étoit jamais ébranslé, par quoi que ce fust, qui lui arrivast d'accident. D'où vient que jamais personne ne le vit ni troublé, ni d'un visage moins serieux. Comme cette tranquilité d'ame lui facilitoit beaucoup l'exercice paisible de l'Oraison d'esprit, on l'a vû souvent, & long-temps élevé de terre, & tout separé de ses sens, sa chair accablée presque de cilices, & d'abstinences, & toute sa personne occupée sans sommeil à de fort longues veilles. Lors qu'il dit saintement la Messe, celui qui la lui servoit, voit entre ses mains son Sauveur en forme d'un Enfant, qui donnoit agreablement de sa petite main sa benediction, à ceux qui étoient presens à cét auguste Mystere, & ainsi ce saint Prêtre fut delivré aussi-tôt, d'une tentation du Diable, dont il étoit depuis long-temps attaqué contre le S. Sacrement. P. Benoît de Venafro Prêtre. Une vision le delivra d'une tentation contre la Foy.

XXIII. A Manfredonia une Femme, dont le mary avoit été assassiné, confer-

voit une haine si desesperée, contre l'Autheur de cét homicide, qu'on ne put jamais l'obliger à lui pardonner ce meurtre, quoi qu'elle en fust priée par plusieurs personnes de Qualité, & persuadée par tous ses amis; au contraire on craignoit, que comme cette division croissoit de jour en jour entre les parties, il n'en arrivast quelque grand accident. P. Michel de Pigniano Prêtre, accompagna chez elle. P. Benoît, qui étoit encore jeune, & il s'efforça par toutes les raisons possibles, & les exemples de plusieurs Saints, de l'engager à se reconcilier avec son ennemi, mais inutilement, parce que la Dame ne répondoit autre chose, que cette cruelle parole, qu'elle ne pardonneroit jamais, qu'on n'eust fait mourir cruellement celui qui avoit tué son mary. P. Benoist vit alors devant elle un Diable, en forme de More, avec une baguette à la main, dont aussi-tôt qu'elle vouloit proferer une parole de paix, il frappoit sa langue, d'où elle reprenoit son obstination ordinaire, & ce More l'embrassoit, la caressoit, & remuoit sa langue, & l'empêchoit de satisfaire au precepte, que JESUS-CHRIST, nous fait dans son Evangile, d'aimer nos ennemis. Quoi que ce saint Religieux fust encore en bonne santé, il predit sa mort, à une de ses sœurs, & à peu de temps delà, il tomba malade d'une pleuresie, mais dans toute cette rigoureuse incommodité, on ne lui entendit dire que cette sainte parole, JESUS, JESUS: comme même il proferoit ce saint Nom plus doucement, à mesure que les douleurs de son mal étoient plus aiguës, son ame sortit de son corps, avec cét auguste Nom de sa bouche, JESUS, JESUS, & son corps selon nôtre coûtume de ce temps-là, fut enterré devant la porte de l'Eglise de nôtre Convent.

Il prédit le jour de sa mort.

XXIV. Plusieurs années aprés sa sepulture, lors que les Freres cherchoient diligemment les ossemens du P. Benoît, pour les mettre dans un nouveau sepulchre, il arriva par une rare merveille, que celui qui foüilloit la terre avec un pic, en frappa son épaule, & comme ce coup en fit sortir aussi-tôt du sang, les Freres en eurent frayeur, & continuerent plus prudemment leur travail, & lors qu'ils eurent découvert le corps, ils l'admirerent tout entier, & sans pourriture, par la vertu de Dieu; ils le deposerent avec grand honneur, en un coin de leur nouveau monument, & loüerent la grandeur de Dieu en son Serviteur Benoît.

DU P. CLEMENT DE GRAVINA PRESTRE, & d'autres devots Religieux.

XXV. PERE Clement de Gravina Prêtre, honore cette année la Province de Bary, par les splendeurs de ses vertus, comme un Religieux, digne assurément de la memoire de tous les Siecles. Ce fut un bruit commun, que Dieu l'avoit façonné, comme un vase d'or solide, orné de toutes les pierres pretieuses, pour l'embellissement de la Religion Seraphique, afin qu'il servist aux autres, de lumiere d'une sainte vie. Il étoit fort humble dans les Prelatures; parce que quoi qu'il fust Provincial, il ne laissoit passer aucune occasion de s'humilier bien profondement, sans rien perdre toutesfois de la gravité d'un Prelat. Il étoit composé de maniere à l'exterieur, & interieurement, & brilloit d'une si grande honnêteté de mœurs, que tous l'admiroient comme un vivant, & veritable portrait de saint Bonaventure. L'amour de son prochain le consumoit de maniere, que non seulement il vouloit, que les

Il brille dans l'Ordre de plusieurs vertus.

malades fussent assistez, avec tout ce qu'on pouvoit de charité, mais encor il les servoit lui-même, jusqu'à faire leur cuisine. Il apprit un jour dans ses visites, qu'un Gardien n'avoit pas voulu, qu'on lui taillast un habit, parce que le drap ne valoit rien, & aussi-tôt il devétit le sien, qui étoit d'un meilleur, & le fit ajuster à la mesure du Gardien qui étoit plus petit que lui, en sorte qu'on lui fit un habit de l'autre drap, que ce Superieur avoit negligé.

XXVI. Il fut d'une patience si merveilleuse à souffrir les adversitez, qu'il paroissoit donné de Dieu à l'Ordre, comme un exemplaire de toutes les souffrances, afin que ceux qui seroient travaillez de quelques persecutions, offencez de quelques injures, & tourmentez de quelques douleurs corporelles, apprissent par son exemple, cette vertu de patience, si necessaire à de veritables Religieux.

XXVII. Son zele fut admirable, pour l'observation de la Regle, & particulierement pour la pauvreté Seraphique, & parce qu'il ne pouvoit souffrir aucune sorte de relâche, dans les Fabriques, mais s'y opposoit de toute sa force, d'où il s'attira la haine de plusieurs de sa Province, qui y avoient du pouvoir, & de l'autorité, & qui par un dessein concerté entre eux, dresserent contre lui de fausses accusations. On vit P. Clement si fort intrepide dans ces attaques, parce qu'il se sentoit innocent, que quoique ce qu'on lui objectoit fust de consequence, à cause que sa reputation en étoit noircie, il ne se plaignit jamais des injures de ses adversaires, & ne demanda point de reparation contre leurs fausses impositions; au contraire il disoit, qu'il meritoit, à cause de ses grands pechez, que Dieu le punist plus severement.

Il montre une grande patience dans quelques fausses accusations.

XXVIII. Mais Dieu qui protege l'innocence, & la reputation de ses Serviteurs, encore que quelque temps il les raffine comme l'or au milieu des flâmes, de la langue des detracteurs, afin qu'aprés qu'ils seront épurez par leur feu, ils brillent par les splendeurs de leur innocence, ne permit pas que l'honneur d'un homme, qui le servoit si fidelement, fust plus long-temps obscurci, il fit connoître son innocence, & châtia severement ses Calomniateurs. Un Predicateur qui l'avoit diffamé, mourut sans Confession & sans Sacremens. Un Prêtre, qui avoit écrit contre lui, & qui se glorifioit d'avoir un Commissaire, qui le condamneroit, fut lui même à sa venüe emprisonné, pour d'autres desordres, & P. Clement justifié, en sorte que ce miserable, quelques années aprés mourut subitement dans sa chambre, sans aucune assistance pour son salut. P. Clement fit paroître une admirable patience dans plusieurs accidens, & il sembloit, qu'il ne sceust point d'autre secret, de se venger de ses ennemis, que de leur pardonner leurs injures; il fut aussi fort patient dans ses maladies, comme nous dirons maintenant.

XXIX. Son continuel exercice d'Oraison, étoit ce qui conservoit en lui, la vigueur de sa patience, & lui donnoit des forces pour l'accroître de momenten moment, & cette Oraison étoit si ardente en lui, qu'à toute heure, il joüissoit des divins embrassemens, & il sembloit qu'il fust tout transformé en Dieu; D'où vient que s'il n'étoit occupé dans quelque action publique, il se retiroit avec joye dans la solitude, & fuyoit volontiers, non seulement la conversation, mais même les yeux des hommes, dans cette sainte pensée, de nourrir son ame, plus long temps, & avec plus de liberté, des delices de l'amour de Dieu. Son Oraison étoit si puissante, que lors qu'un jour il prioit pour la fille de la Marquise Cita, malade à la mort, il obtint de Dieu sa santé, & le jour d'aprés, elle fut toute guerie. Comme Provincial, il se trouva par l'occasion de sa visite,

Par son Oraison il guerit une femme malade.

dans nôtre Convent de Terza, & parce que le soir, il ne pouvoit reposer, à cause de la lassitude de son voyage, il alla pour prendre de la lumiere, à la lampe de l'Eglise; mais comme il la trouva éteinte, il fut à la cuisine, où il apperceut un grand feu proche duquel étoit un homme, avec un manteau qui le couvroit presque tout; d'abord il fut fort surpris, mais comme il connut par ses reflexions, que cette vision signifioit quelque chose de Dieu, il conjure cet homme, au nom de JESUS-CHRIST, de lui dire qui il étoit, & que vouloit dire ce grand feu. Il obeït à son commandement, & lui avouë qu'il étoit ce Capucin, dont il lui dit le nom, qui étoit mort il n'y avoit pas long-temps, que les rigueurs du Jugement de Dieu attachoient là, pour y expier les paroles inutiles, & de railleries, dont il avoit tant perdu de temps, & pour en recevoir un rigoureux châtiment, aux approches d'un feu si ardent. P. Clement eut pitié de ce malheureux, & lui demanda s'il n'y avoit plus d'esperance à sa liberté; Ouy répondit-il, à condition que vous prierez Dieu pour moi; il le lui promit fort volontiers, & il disparut à ses yeux, avec le feu, sans qu'il en restast, pour allumer une bougie. P. Clement alors se retira tout étonné à sa chambre, où il s'appliqua de tout son cœur à la priere, pour le salut de cette pauvre ame.

XXX. La derniere main, dont Dieu donna l'achevement au rare tableau des perfections de cét homme du Paradis, fut la patience dans sa maladie, qu'on admiroit en lui dans un degré heroïque. Lors qu'il estoit Gardien à Barletta, il lui vint un mal au bras, qui devenu tout chancreux, en pourrissoit de sorte les chairs, qu'il fallut que le Chirurgien y travaillast avec ses ferremens, depuis l'épaule jusqu'à l'extremité du bras qui se pourrissoit, & lui coupast la chair avec des douleurs extrémes, qui demandoient seurement la force, & la constance d'un homme martyrisé: aussi comme cette douloureuse maladie dura quelque mois, il la souffrit si fermement, que dans tout ce temps-là, l'on n'entendit pas sortir de sa bouche la moindre parole, ou de plainte, ou de ressentiment: au contraire, lors qu'on tailloit ses chairs, il proferoit avec tant de douceur, le nom de JESUS, de MARIE, & de nôtre Pere saint François, qu'il excitoit la pieté de ceux qui l'admiroient, & ils en versoient des pleurs Le Chirurgien même qui le traitoit, fut si édifié de sa patience, que lors qu'il le pensoit, il ôtoit son, chapeau, & s'agenoüilloit, dans ce sentiment, de le secourir avec le même respect, que s'il eust touché un saint Martyr de JESUS-CHRIST.

Sa patience éclate dans une violente maladie.

XXXI. Aprés que Dieu eut purifié, par un si long martyre, & rafiné comme l'or au milieu des flâmes, l'ame de son serviteur Clement, il voulut le recompenser par la gloire, & le tirer à l'Eternité: de sorte que lors qu'il proferoit devotement ce verset de l'Hymne *Memento salutis author, Maria mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, & horâ mortis suscipe*, il rendit son ame à son Createur, & dans ce moment, sa face parut si lumineuse, qu'on pouvoit croire pieusement, qu'il joüissoit de la Lumiere eternelle.

XXXII. A la mesme heure que P. Clement mourut, il apparut tout environné de rayons, à une de nos Bien-faictrices de Barletta, distante de six milles d'Andria, & lui dit; Qu'il étoit passé de cét exil à la vie bien-heureuse; & la femme l'a rapporté à quelques-uns de nos Religieux. Le même soir il apparut tout glorieux, sur les trois heures de nuit, à un de nos Prêtres de son païs, dans le Convent de Terlizzi Terre voisine de Bitonto; qui lui dit; Hà! mon cher Clement, un de ces jours, je vous laissay malade à la mort à Andria, de sorte qu'il étoit impossible, que vous n'en mou-

Il apparut glorieux aprés sa mort, à une de nos Bien-faictrices.

ruſſiez, & vous voilà ſi beau, & ſi en ſanté ; d'où vient ce prompt changement : Le Pere ne lui répondit que par un ſouris, & diſparut auſſi-toſt. Ce Prêtre fut conſolé, & alla à Matines tout ſurpris de ce qu'il avoit vû ; aprés qu'elles furent finies, & qu'il fut de retour à ſa chambre, pour y repoſer, un peu avant l'aube du jour, il lui ſembla, d'entendre un grand ſon de cloches, comme ſi elles euſſent ſonné pour quelque grande Feſte, ou quelque réjoüiſſance publique, & qu'on lui diſoit interieurement, que cette Feſte ſe faiſoit, pour la mort du P. Clement, qui cette même nuit, étoit paſſé de cette miſerable vie à la bien-heureuſe.

XXXIII. Pluſieurs autres Freres d'une ſainte vie. P. Pierre Flamand P. Emanüel de Turin. F. Maximin de Mantoüë.

Pluſieurs autres Freres de ſainte vie, dont la memoire merite d'être inſerée dans ces Annales, moururent auſſi cette Année, en diverſes Provinces de nôtre Ordre. Dans la Province d'Aquitaine, P. Pierre de Flandre, & P. Emanüel de Turin Preſtres, furent deux Religieux d'une vertu fort recommandable. Celle de Bologne eſt honorée des ſplendeurs de la ſainteté, de F. Maximin de Mantoüë Laïc, homme conſiderable en auſterité, obedience, Oraiſon, & dans le zele pour toutes nos regularitez. Il fut en Hongrie, avec P. Archange de Rimini, tandis qu'il animoit les ſoldats à combattre vigoureuſement contre les Infideles, il receut un coup de pierre, dont il mourut pour la Foy, dans un employ ſi loüable, où l'obedience l'avoit engagé. La Province de Coſenze, celebre auſſi les loüanges du P. Hierôme d'Acquaro Predicateur; il la gouverna quelques années, avec beaucoup de zele, & d'eſprit de Dieu. Il fit quelques Miracles aprés ſa mort, entre leſquels on dit, que ſix mois aprés ſon Enterrement, non ſeulement on trouva ſon corps entier, & ſans pourriture, mais même lors qu'on leva ſon Capuce de deſſus ſon viſage avec violence, il en ſortit du ſang, à la veuë de tous ſes Spectateurs. Dans l'Abruzze P. Silveſtre de Cingoli Prêtre, fut fort devot de la ſainte Vierge, & s'élevoit d'eſprit avec tant d'ardeur à Dieu, que ſouvent il tomboit en extaſe, & alors il paroiſſoit ſi brillant de lumiere, qu'il ébloüiſſoit les yeux de ceux qui le regardoient. Il délivra une Demoniaque, & predit des choſes futures, comme le jour de ſa mort. P. Raphaël de Monſella Predicateur, eſt fort loüé dans la Province de Naples, pour un homme de grande vertu. Lorſqu'il étoit Gardien à Caſerta, il connut d'un eſprit Prophetique, que certaines perſonnes étoient recherchées à mort de leurs ennemis. D'où vient qu'il envoya quelques Freres qui les amenaſſent au Convent, & il les reconcilia avec ceux qui machinoient leur ruine.

P. Hierôme d'Acquaro.

P. Silveſtre de Cingoli.

P. Raphaël de Monſella.

XXXIV. P. Nicolas Aurilotus Prêtre.

Enfin la Province de Paris eut ſon Illuſtre comme les autres, & ce fut P. Nicolas Aurilotus Prêtre, homme fort celebre en pauvreté Seraphique, en auſterité de vie, en zele pour l'Oraiſon, & principalement en la vertu d'obeïſſance. On dit de lui une choſe bien conſiderable, que comme il étoit ſi obeïſſant, qu'il ne faiſoit rien que ſous la conduite de cette grande vertu, il ne voulut pas même expirer ſans elle : comme donc il ſe ſentit proche de ſa mort, il demanda permiſſion de mourir à ſon Superieur, & auſſi-toſt qu'il l'eut obtenuë, parce qu'il expiroit, il rendit ſon ame à ſon Createur, en obeïſſant.

Choſes memorables arrivées cette Année.

XXXV.

Dans la Province de S. Ange, qui eſt fort pleine de montagnes, deux Freres en temps d'hyver, alloient du Convent de Freſolana à celui de Trivento, & il tomba tant de neiges dans leur voyage, que s'é-

Bonté de Dieu envers deux Freres, qui faisoient voyage, par obeïssance.

cartans de leur veritable chemin, ils s'allerent perdre dans des bois, d'où ne pouvans sortir, ils furent contraints d'y passer la nuit. Ils ne voyoient tout autour d'eux aucuns vestiges de maisons, & ils craignoient de mourir de froid sous les arbres, ou d'être mangez des bêtes farouches; de sorte qu'ils se preparerent à la mort, en se confessans de leurs pechez, & avec de ferventes prieres, ils recommanderent leurs ames à Dieu, sans autre consolation que celle de se voir exposez à un danger si évident, pour la seule obeïssance; ce qui leur donnoit grand cœur, à se confier à l'amoureuse Providence, que nôtre Seigneur a coûtume d'avoir de ses Serviteurs. Ils ne furent pas frustrez de leurs esperances, parce que la neige s'échauffa, comme si elle eust été de la laine, pour verifier à leur avantage, ce que dit le Psalmiste, *Qui dat nivem sicut lanam.* Aussi-tost qu'il fit jour, ils se remirent dans leur chemin, quoi qu'avec beaucoup de peines, & arriverent avec grande joye à Trivento, où ils raconterent aux Freres, la grace qu'ils avoient receuë de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux, qui pour accomplir l'Obedience, se trouvent dans quelques necessitez.

Psalm. 147.

XXXVI. Deux autres Freres, dans la même Province s'égarerent de leur chemin, à cause des grandes neiges, & un Taureau qui s'écarta des autres, sans autre conducteur que de Dieu, vint à ses deux Freres, marcha devant eux, & leur fraya le chemin sur la neige, jusqu'à ce qu'ils furent au lieu, où leur Superieur les envoyoit, & puis il s'en retourna au troupeau.

XXXVII. Dieu traitte d'une façon bien differente ceux, qui se montrent rebelles à l'obeïssance. Lorsque P. Cesarius de Cosenze, étoit Gardien du Convent de la même Ville, un F. Laïc, qui craignoit d'en être repris, pour quelques fautes particulieres, ne vint point au Refectoire, un matin avec les autres; son Gardien lui envoya dire jusqu'à deux fois, qu'il y vinst, & il ne voulut pas. Aprés cette desobeïssance, il se retira dans le Chœur, y dire les *Pater noster* de son Office, que lui ordonnoit sa Regle. Mais avant qu'il eust fini, le Diable lui apparut, sous la figure d'un Frere horrible, & épouvantable, & lui dit, qu'il sortist du Chœur, & que son Gardien l'appelloit; Mais à peine le pauvre malheureux en fut-il dehors, que le Demon s'en saisit, & le porte sur le toict du Cloître, d'où il le pousse dans une caverne, où l'on conservoit du bois, & le tient là immobile, comme lié de cordes. Le miserable soupiroit attaché non par le fer d'une chaîne, mais par sa volonté propre, qui avoit fait sa desobeïssance, & aprés qu'il eut été dans cette caverne, au milieu de tant de detresses jusqu'à l'heure de l'Oraison de Complie, le Gardien qui ne le vit pas, ordonna qu'on l'y appellast. Les Freres le vont chercher au Dortoir, au Cloître, au jardin, & dans tous les lieux, comme dans tous les Offices du Convent; Mais le Demon qui l'avoit caché sous le bois, lui avoit lié la langue, crainte qu'il ne répondist à ceux qui l'appelloient, & ce qui étoit de plus admirable, ce fut que tandis que les Freres le cherchent dans la caverne où il étoit, il les voyoit, & n'en étoit point apperceu, parce que le Diable, qui ne vouloit pas qu'ils le trouvassent là, leur ferma les yeux.

Un Frere desobeïssant est possedé du Diable, & délivré par les prieres des Freres.

XXXVIII. Comme les Freres virent sur le soir, qu'il ne paroissoit point, ils déplorerent sa perte, & dans l'étenduë du Convent, ils entendent les plaintes, comme d'un homme blessé; ils y courent tous, & comme ils ne le trouverent pas, ils crurent alors, qu'il étoit arrivé quelque chose de bien funeste à ce malheureux, & allerent de compagnie à l'Eglise, prier Dieu pour lui; dans l'ardeur de leurs prieres, ils ouïrent les clameurs, comme d'un homme qu'on

me qu'on étrangloit : Ce qui les obligea de sortir de l'Eglise, dont ils entendirent qu'on frappoit le toict comme avec de grosses pierres, & les cellules d'un horrible bruit. Les Freres agitez de tant de prodiges sont dans l'étonnement, & le Gardien qui consideroit dans ce fait un peril évident, pour ce pauvre miserable, que menaçoit si sensiblement la Justice de Dieu, comme il étoit déja tard, ordonne qu'on allume des flambeaux, qu'on prenne l'eau benîte, & avec l'Etole il suivit toute sa Famille, qui marchoit aprés la Croix, au jardin, dans l'endroit même, où l'on avoit entendu le bruit. Il parla alors au Frere, comme s'il eust été present, quoique la puissance du Diable l'eust rendu invisible, & lui commanda, par sainte Obedience, de répondre où il étoit; il entendit le commandement de son Pere, il répond comme un homme, qui a la corde au col, & qu'on va étrangler, & pourtant le Demon le rendoit toûjours invisible, au Superieur, & aux Freres : comme même il l'emporta plus loin delà, sa voix paroissoit plus éloignée : les Freres armez de leurs lumieres, & de la Croix marchent au lieu, où le son de cette voix les appelloit, pour secourir ce miserable; mais le Diable, qui fuïoit les armes ennemies, trompe les Freres, emporte ce malheureux dans l'air, & ne lui permet pas de s'arrêter en quelque lieu que ce fust, en sorte que sans qu'on vist aucune figure d'homme, on entendoit seulement une voix cassée, qui se plaignoit, dont les Freres furent effrayez, & touchez de cœur, à compatir à ses miseres. Comme le Gardien eut reconnu la malice du Diable, il fait agenoüiller toute sa Famille, & reciter les Litanies de la Vierge, pour implorer son secours; dans le moment que tous sont plus occupez à leurs prieres, ils apperçoivent ce pauvre Frere assez proche d'eux, couché à demy-mort, & le visage contre terre; ils le relevent, le portent sur leurs épaules dans l'Infirmerie, lui donnent à manger, & lui devenu sçavant, par les maux que lui avoit fait souffrir le Diable, efface son crime de rebellion, par la penitence, & l'expie par le Sacrement : D'où l'on peut juger aisement, combien Dieu abhorre le crime de l'inobedience, qu'il châtie d'un si horrible supplice, même auprés des hommes.

L'on peut voir par l'exemple qui suit, combien déplaisent à Dieu ceux, qui, aprés qu'ils lui ont voüé la tres-haute pauvreté, se conservent quelque chose de superflu. P. Leon de Rocca Romana Prêtre, qui gouverna quelque temps la Province de S. Ange, avec la loüange d'être fort vertueux, se trouva proche de sa mort, au Convent de Lucera dans la Poüille, & le Demon commença de le tourmenter avec furie, parce qu'il avoit eu à son usage, un coûteau trop curieux peut-être, que ne lui permettoit pas sa Regle. Il ne sçavoit que répondre à cette attaque, & comme pourtant il avoit ce coûteau dans sa manche, il faisoit signe aux Freres, qu'ils l'en tirassent, parce qu'il avoit perdu la parole; mais à cause que les Freres ne purent comprendre ce qu'il desiroit, il se fit tant d'efforts, par la crainte de son propre salut, que ce coûteau tomba de sa manche, & le jetta bien loin de lui; son accusateur alors s'enfuït, & ce grand Religieux, rendit son ame à son Createur, avec beaucoup de tranquilité. XXXIX.

A cause qu'un Frere à la mort avoit peut être un coûteau trop curieux dans sa manche, il est tourmenté du Diable.

Cette même Année, il arriva une chose étrange à un Medecin de Benevento, Province de Naples, qui faisoit gratuitement la charité aux Freres, de les secourir dans leurs maladies, pour l'amour de Dieu. Dans le temps qu'Angelo Ferro Capo chef des Bandits, infectoit de ses courses toute la Campagne de Benevento, un Medecin appellé Albino, fort affectionné à l'Ordre, qui sçavoit bien, que ce Maître Bandis l'epioit XL.

Un Medecin affectioné à l'Ordre, est délivré par Miracle de la mort.

pour le prendre, & lui faire donner une bonne somme de deniers, pour se délivrer de ses maux, ne laissoit pas d'aller au Convent visiter nos malades, quoiqu'il fust en un danger visible, de tomber dans les embûches d'un voleur si fameux, parce qu'alors le Convent étoit éloigné de la Ville: & pourtant il observoit tant de prudence dans ses visites, qu'il ne les faisoit pas toûjours à même heure, mais il changeoit de temps, quelquesfois même il venoit la nuit. Un jour donc, que sur le soir il voulut venir au Convent, sans autre compagnie, que d'un jeune homme, qui apprenoit la Medecine sous lui, le Bandis sceut adroittement, qu'il devoit retourner à la ville, & il envoye quelques-uns des siens, qui l'attendissent au passage, & se saisissent de sa personne. Aprés que le Medecin eut visité nos malades, il voulut s'en aller, & le Gardien crainte qu'il ne lui arrivast quelque chose en chemin, lui donna deux Freres, qui le conduisirent heureusemēt chez lui, sans qu'il lui arrivast quoique ce fust de dangereux, parce que Dieu, qui détruit les conseils des méchans, éblouït de sorte les yeux des Bandits, qui attendoient le Seigneur Albino, que quoiqu'il ne fust accompagné que de deux Capucins, ils crurent en appercevoir plusieurs, dont tous épouventez, ils n'oserent faire aucun mal au Medecin, que Dieu protegeoit si visiblement; mais fort irritez contre les Freres, ils vinrent au Convent se plaindre au Gardien, qu'il eust une armée de Religieux, au secours du Medecin Albino: & il leur répondit, qu'il ne l'avoit fait reconduire que par deux: mais pourtant, repartirent-ils, nous en avons vû quantité; c'est donc une providence de Dieu, leur répondit le Gardien, sa bonté n'a pas voulu que cet honnête homme fut vôtre prisonnier, & vôtre proye. Un de la compagnie des Bandits, fit réflexion à cette merveille, déchargea son arme à feu, & dit tout haut; Voila un Miracle assurement de Dieu. Il changea aussi-tost de vie, se retira dans un Hermitage, & y mourut, quelques années aprés, avec beaucoup de penitence, & de pieté.

XLI. *Un Heretique à la veuë d'un Miracle se convertit à la Foy Catolique.*

A nôtre Convent de ~~Beaune~~ Roanne, Province de Lion, un Clerc appellé F. Modeste de Mombrison, jeune Profés, étoit si malade d'une fiévre, que tous le condamnoient à la mort, & principalement un Apotiquaire Chirurgien, & Huguenot, qui quoiqu'il ne fust pas Medecin, avoit tant de pratique de la Medecine, qu'il l'exerçoit en faveur presque de tout le païs: il avoit dit souvent que ce jeune Frere, ne pouvoit guerir sans Miracle. Le malade entendit cette étrange Arrest, & comme il desiroit vivre plus long-temps, au service de Dieu, il resolut d'en demander la grace à sa divine Majesté; D'où vient qu'il supplia instamment les Freres, qu'ils le portassent dans l'Eglise devant le S. Sacrement; ce qu'ils firent aussi-tost, avec le secours même de l'Heretique, qui aprés l'avoir accompagné, se retira dans un lieu, d'où il pust voir ce qu'il faisoit, & le soulager, en cas qu'il eust besoin de lui. Comme il vit que le Clerc, aprés s'être agenoüillé, baissoit son visage pour baiser la terre, & adorer le S. Sacrement, dans la pensée qu'il allast tomber par foiblesse, il courut à lui, pour le relever de sa chute, mais le malade le pria de le laisser comme il étoit, & il se retira. Le Clerc alors fit sa priere, accompagnée d'humilité, de foy, d'esperance, de ferveur, & de larmes, & de celles encore des Freres, qui prioient avec lui. Aussi-tost qu'il se sentit plus de de forces, il se leva sur ses pieds, pour éprouver lui-même, s'il marcheroit bien tout seul, & lorsque les Freres, & l'Heretique voulurent le soulager, il les pria de le laisser aller, & ainsi sans être aydé de personne, il monta au Dortoir, & rentra dans l'Infirmerie, libre de sa fiévre, par la bonté de Dieu, où peu de jours aprés, il recouvra une parfaite santé,

L'Apotiquaire resta si surpris de cette merveille, qu'il connut clairement, que cette guerison surpassoit toutes les forces de la nature, se persuada qu'elle étoit miraculeuse, & raisonna en lui-même de cette maniere; Si ce malade, qui paroissoit si proche de la mort, a receu de Dieu la santé, devant cette Hostie, que les Catholiques adorent comme JESUS-CHRIST, il est certain qu'il ne s'y trouve pas seulement du pain, comme l'enseignent les nôtres, mais encore la veritable, & la reelle Presence de JESUS-CHRIST, qui fait de si grandes merveilles en faveur de ceux, qui recourent devotement à lui: d'où il conclut, que la foy de Rome étoit la plus vraye, & resolut de quitter celle, qu'il avoit professée jusques-là, pour se faire Catholique; c'est ainsi que Dieu riche en misericorde, avec la santé corporelle qu'il accorde à un, guerit l'autre infecté de la corruption de l'Heresie; chose seurement plus merveilleuse que la premiere.

XLII. Plusieurs [illegible] des guerisseur par les prieres des Freres.

Dieu fit en ces temps-là plusieurs Miracles, par les prieres des Capucins au Bourg d'Acri. Un Prêtre appellé Dominique, étoit malade à la mort, & reduit en cét état, que tous ceux de sa maison, ne pensoient plus qu'à ses funerailles, lorsque son pere alla le recommander aux prieres des Freres; ils prierent cette nuit-là pour lui, & ils obtindrent de Dieu sa santé, qui fut si prompte, qu'elle causa l'étonnement de plusieurs. Par leurs Oraisons aussi, une Dame de Taranto nommée Catherine, fut delivrée du Diable, qui la possedoit par l'ordre de Dieu, à cause d'une haine irreconciliable qu'elle portoit à son mary, & elle en souffroit d'horribles persecutions.

XLIII.

Une femme dans la Province Basilicate, étoit en grand danger de sa vie, à cause que son enfant étoit mort dans son ventre. Elle se ceignit d'une de nos cordes, qu'elle envoya, demander au Convent, & elle accoucha sans aucune difficulté. Une autre du Bourg de S. Martin, souffroit depuis trois jours, des douleurs extrêmes, à cause qu'elle ne pouvoit accoucher, à peine lui eut-on mis sur le corps une de nos cordes, qu'elle enfanta fort heureusement. Le même arriva à une autre de Travi, que tourmentoient les horribles tranchées de l'enfantement.

XLXIV.

A Marsiconovo une quantité de souris, faisoit grand degât, dans les Terres d'un de nos amis, nommé Jean Camille l'Amoné, parce qu'elles rongeoient par le pied toutes ses moissons; il eut recours aux Capucins, pour en avoir quelque soulagement contre ces animaux. Le Gardien, qui étoit P. Thomas de Saponara, dit la sainte Messe le matin suivant, & puis alla avec une Etole, jetter de l'eau benifte sur ces terres si endommagées, en sorte que les souris n'y parurent plus. Avec la même benediction, les Terres de Charles Resta de Messine, & de Laura Pagana de Marro, furent delivrées des sauterelles, qui les endommageoient extrémement. A Termini les Troupeaux du Seigneur François Bruno, guerirent de leur maladie, aprés avoir été moüillez de l'eau, dont les Freres avoient lavé leurs pieds.

Quelques Miracles de la Divine Providence; & d'autres Choses dignes de remarque.

XLV.

DAns la Ville de Lucera de la Poüille, les Sieurs de Massagneno, deux freres aussi devots que charitables, craignirent que nos Freres ne souffrissent quelque necessité de vin, à cause qu'il y en avoit eu fort peu cette année, & que ce qu'ils en avoient, étoit presque tout gâté; & ainsi ils

ordonnerent chez eux, qu'on en mist à part une petite piece, pour le secours de nos malades. Lorsque le Quêteur en fut averti, il y alla tant de fois, qu'enfin la piece fut vuidée. Ce Frere revint un autre jour chez ces Messieurs, lors qu'un des deux y étoit, & lui demanda du vin; quoique ce Gentilhomme sceust bien que la piece étoit vuide, tout honteux de renvoyer ce Frere sans aumône, il dit à un Domestique, d'aller à la cave y emplir la bouteille des Capucins. Le serviteur y alla pour obeïr à son maître, parce qu'il sçavoit assurément, que depuis deux ou trois jours, il n'y avoit plus de vin dans le petit vaisseau; il mit la bouteille dessous la futaille, qui se trouva pleine, ce qui le surprit de maniere, qu'il courut à son maître l'avertir de ce Miracle. Il ne le crut pas si facilement, mais aussi tôt, il descendit lui-même à la cave, & lorsqu'il eut vû de ses propres yeux, *la* merveille du Ciel, il pleura de tendresse, & resta si affectionné aux pauvres de JESUS-CHRIST, que tout ce qui étoit chez lui, s'employoit liberalement à tous leurs besoins.

XLVI. Une sœur de ces Messieurs, appellée Antonia, que le precedent Miracle avoit renduë plus liberale encore qu'elle n'étoit, non seulement aux Capucins, mais même aux autres pauvres, un jour que nôtre Quêteur, alla lui demander de l'huile, dit à une de ses Damoiselles, de remplir la bouteille des Freres, & parce qu'elle lui répondit, que le vase étoit vuide, elle repartit, allez-y voir, & que les Serviteurs de Dieu ne manquent pas d'huile. Elle y alla presqu'en colere, parce qu'elle sçavoit, qu'il n'y en avoit plus; mais la grande foy de cette devote Dame merita, que le Ciel envoya autant d'huile qu'il en falloit, non seulement pour remplir la bouteille des Freres, mais la cruche encore de son logis, afin que sa plenitude correspondist à cette surabondance de foy, qui la fit se confier à un Dieu, qui n'avoit pas manqué de pourvoir aux besoins de ses Serviteurs.

XLVII. Dans nôtre Convent de Moromanno Province de Cosenze, il ne se trouva plus que trois pains, pour le dîner de nos Freres, & le Vicaire les fit distribuer à toute la Communauté; mais Dieu les multiplia de maniere, qu'apres qu'ils en eurent tous mangé, selon leurs besoins, on en trouva plus, qu'on n'en avoit servi dans le Refectoire à nos Religieux.

XLVIII. A Carpentras en Provence, une femme alla dans sa cave, emplir à nôtre Quêteur une bouteille de vin, & comme on l'appella d'enhaut, pour quelque affaire, qu'on ne pouvoit differer à un autre temps, elle laissa la bouteille sous la canelle du tonneau, dans la pensée, de retourner au plûtôt, mais elle oublia de revenir à sa cave, & ne s'en souvint, que lors que tout son vin pouvoit être répandu; elle y courut aussi tôt, pour voir en quel état il étoit, & elle admira, que Dieu, qui ne vouloit pas qu'elle perdist sa foy avec son vin, le retint de sorte, que quoique d'abord il coulast même avec furie, il ne sortoit plus que goutte à goutte du vaisseau, où il étoit. Cette merveille la suprit, & elle en fut encore plus affectionnée aux Capucins.

XLIX. A Soleurre en Suisse, un Chanoine devot de l'Ordre, un matin envoya aux Freres, une certaine quantité de beurre, & à quelques jours delà, la servante en trouva autant dans le pot ordinaire, qu'on en avoit donné aux Capucins.

L. Ce que nous allons remarquer ici, témoigne visiblement combien Dieu se montre liberal à nos Bien-faicteurs, & combien au contraire il punit severement ceux, qui ont quelque haine contre les Capucins. Un Gouverneur d'Ottrante, avoit commandé sous de grosses peines, que personne n'eust la hardiesse, d'emporter hors de la Ville, ni grains, ni pains, ni

Dieu châtie ceux qui s'opposent aux loix de l'Eglise.

farines, parce que les bleds étoient fort rares cette année. Un de nos Bienfaicteurs de la maison d'Ugiano, qui demeuroit alors dans cette Ville, informé de la necessité de nos Freres, leur envoyoit tous les jours par une femme, certaine quantité de pains, jusqu'à ce qu'un matin elle fut arrêtée à la porte, & conduitte dans les prisons, parce qu'un Notaire l'apperceut acheter ces pains, & se disposer à sortir de hors; il l'alla denoncer au Gouverneur, en qualité de rebelle à ses ordonnances. Aussi-tôt que le Gardien de nôtre Convent le sceut, il alla chez le Gouverneur, & lui dit, que son ordre pouvoit prejudicier aux besoins des Religieux, si cette femme étoit accusée de quelque crime, & qu'ainsi il le prioit qu'on la remist en liberté. Cet Homme ne receut point ces excuses, & ne voulut pas delivrer la prisonniere. Ce qui obligea le Gardien à lui dire; Je vous ai prié fort civilement, & j'ai fait de mon côté, tout ce que j'ai dû pour secourir mes Freres, & pour delivrer la pauvre femme, que vous traittez si mal, en reconnoissance de sa charité; mais sçachez une chose fort vraye, que nôtre Pere S. François, à qui vous faites cette injure, se vengera bien-tôt de vous, & de celui qui vous a dénoncé la prisonniere. Chose effroyable! le Notaire six jours aprés, fut percé de plusieurs coups de dague par ses Ennemis, qui le firent mourir, aprés lui avoir écrazé la tête contre deux cailloux. Pour le Gouverneur, il fut surpris d'une fluxion si acre sur les yeux, qu'ils sembloient lui devoir sortir de la tête, ce qui lui causoit des douleurs si cruelles, que ces yeux lui creverent, & il mourut desesperé sans Sacremens, & sans autre parole que celle du Diable, qu'il appelloit toûjours à son secours, avec l'effroy de toute la Ville, qui sçavoit le sujet d'un si horrible châtiment.

LI. Quelques Miracles operez par les merites de S. François & de S. Antoine de Pade.

Cette année l'Antienne de S. Antoine de Pade, & le bois de nôtre pere S. François, firent plusieurs Miracles. A Caltanicetta, Province de Palerme, deux de nos Freres, allerent demander du vin à un Païsan, & parce qu'ils le virent fort triste, ils lui demanderent la cause de sa melancolie; il leur répondit, qu'il étoit de méchante humeur, à cause que depuis trois ou quatre jours, il avoit perdu un cochon, qui lui étoit de consequence. Ces Freres dirent l'Oraison de S. Antoine, & lorsque cét homme alla chercher sa bête dans un lieu, où il avoit été dix fois sans la rencontrer, il la trouva heureusement.

LII. A Bertinoco Ville de la Romaigne, un habitant avoit un si grand mal à la gorge, & il y souffroit une chaleur si furieuse, qu'il ne pouvoit presque prendre de nourriture, ni proferer une parole, qu'avec d'extrêmes difficultez. P. Jean Baptiste de Bologne l'alla voir, & aprés qu'il eut dit à genoux pour lui, cinq *Paternoster* & cinq *Ave Maria*, il fit un signe de Croix sur sa gorge, avec un morceau du bois de nôtre Pere S. François, qui fit cesser son inflammation, & le guerit parfaitement.

LIII. Dans une Terre des Genois, appellée Cairo, une pauvre Femme, étoit travaillée depuis trois jours, des douleurs plus cruelles de l'enfantement, sans pouvoir accoucher, encore que le Medecin lui eust donné quelque breuvage, fort propre dans ces occasions. Ceux du logis avoient même appellé déja le Chirurgien, pour tirer avec le fer un enfant de son corps, qui n'en pouvoit sortir naturellement. Deux de nos Freres qui se trouverent dans le Bourg à la quête, l'allerent consoler, & la resoudre de se soumettre à la volonté de Dieu, dans ses grandes douleurs, qui la menaçoient d'une mort prochaine. Aussi-tôt que la pauvre Femme vit les Capucins, elle se recommanda à leurs prieres, avec beaucoup de zele, & de foy. Ils admirerent la devotion de la malade, & furent touchez de voir déja preparez sur une table les instrumens, dont on devoit lui martyriser

le corps. Ils eurent pitié d'elle, s'agenoüillerent avec tous ceux qui étoient dans la chambre, & reciterent pour elle de Compagnie, les Litanies de la sainte Vierge. Un des deux en suitte, fit tremper dans l'eau, un petit morceau du bois de nôtre Pere S. François, en donna à boire à la malade, enveloppa ce bois dans un petit drap, le pendit à son col, & se retira avec son Compagnon. Ils ne furent pas bien éloignez de la maison, qu'ils entendirent courir un homme derriere eux, avec empressement, qui leur dit, qu'il alloit avertir le Curé, de venir baptiser l'enfant, que sa mere avoit mis au monde, en bonne santé, aussi-tôt qu'elle eut bû l'eau miraculeuse qu'ils lui avoient donnée.

LIV. Une Sœur du Tiers Ordre, appellée Abstinenza, étoit si malade à Savone, que ceux de la maison, ne pensoient presque plus qu'à lui faire donner les saintes Huiles. Un Capucin son frere appellé P. Gabriel de Quigliano Predicateur alla la voir, & comme il la vit en cét état, il lui mit au col une petite Croix, du bois de nôtre Pere S. François, avec ces saintes paroles, qu'elle eust confiance au Saint, & que sans desirer ou de vivre, ou de mourir, elle s'abbandonnast parfaitement à la volonté de Dieu. Elle n'eut pas plûtôt la Croix sur elle, qu'elle jetta un profond soûpir, & dit; Soit toûjours loüé, & remercié JESUS-CHRIST, qui par les merites de mon Pere S. François, m'a delivrée des griffes de la mort, & guerie en si peu de temps, avec l'étonnement des Medecins, & de ceux de la famille.

LV. Un exemple considerable nous instruit qu'on ne doit rien innover dans l'Ordre.

Pour l'achevement des succés de cette année, il nous reste à remarquer une chose, que nous rapporterons d'autant plus volontiers, qu'elle pourra instruire ceux, qui conduits de leur esprit particulier, & fondez sur leur propre prudence, prennent la hardiesse de violer, ou de changer les saintes Loix, & les Constitutions, que nos Majeurs, éclairez des lumieres du S. Esprit, ont établies pour le bon gouvernement de nôtre Ordre. Au Convent de Savone Province de Genes, un de nos Predicateurs, fort sçavant, & de grand esprit, Professeur en Theologie, & en Philosophie, dont je ne dis pas le nom par respect, fit reflexion, que l'Institut de certains Ordres, & principalement celui des Reverends Peres Jesuites, étoit établi à l'utilité de plusieurs, soit pour instruire la jeunesse aux bonnes mœurs, & à toutes les sciences, soit pour entendre toutes les Confessions des Seculiers, & quoiqu'ignorant des desseins de Dieu, qui donne à chaque Ordre sa mesure de faveurs, & de foy, selon la grace, qu'il en a receuë dans son commencement, & peu sçavant dans la Doctrine de l'Apôtre, qui, dans la comparaison qu'il fait de l'Eglise avec un grand Corps, y place diverses formes d'actions, de graces, & de vocations, dont comme une Reine du Ciel, elle brille devant les yeux de Dieu, par l'agreable diversité de ses vétemens, il avoit peine, que ces choses ne se fissent pas parmi les Capucins. Il forma donc un autre dessein dans son esprit, & il crut, qu'il ne lui seroit pas si difficile, d'établir une autre Reforme dans la nôtre, qui s'étendroit davantage dans les emplois exterieurs de la charité, & embrasseroit toutes les occupations des Peres de la Compagnie de JESUS. Il se persuadoit même, qu'il en viendroit à bout avec d'autant plus de facilité, qu'il sçavoit que le Pape Clement VIII. étoit porté plus ardemment à la Reforme des Ordres.

LVI. Aussitost qu'il eut conceu dans son esprit ce nouveau dessein de Reforme, il y forgea de nouvelles Constitutions fort differentes de celles des Capucins, & si contraires à l'étroitte pauvreté des choses, que S. François ordonne à ses Enfans, qu'il ne lui laissoit pas même la moindre apparence de cette vertu : & pour dire quelques-unes de ces Constitutions, je remarque celles-ci. Premierement qu'on bâtiroit les Convens bien plus grands,

que ne les souffrent les Capucins, où il y auroit au moins deux Cloîtres, l'un interieur, où demeureroient les Freres, & l'autre exterieur, où l'on établiroit plusieurs Classes, pour y instruire les jeunes gens; qu'on pendroit à la porte d'entrée du Convent une cloche, dont on appelleroit les Ecoliers, à qui l'on donneroit des Maîtres, par rapport à leurs capacitez. Il ajoûtoit à ceci, tout ce que font les Peres Jesuites dans leurs Colleges, soit pour instruire, soit pour nourrir leur jeunesse. Voilà pour ce qui regardoit l'Institut des RR. Peres de la Compagnie, pour les autres Ordres, celui principalement de l'Observance, il pretendoit secondement, qu'on confesseroit, dans sa nouvelle Reforme, tous les Seculiers qui se presenteroient, & qu'ainsi l'on établiroit des Confesseurs publics, & qu'on éleveroit des Confessionaux dans les Eglises, qu'on bâtiroit plus grandes, pour y pouvoir confesser plus de Seculiers. Et même crainte, que les Confesseurs, ne fussent trop incommodez des chaleurs de l'Eté, dans de si petites Cellules, & des Dortoirs si resserrez, il vouloit qu'on leur donnast plus d'étenduë. Il ajoûtoit à ceci, qu'on quitteroit le chant, & la simplicité des Messes des Capucins, qu'on chanteroit les heures Canoniales, comme dans les grandes Eglises, & qu'on celebreroit les Messes solemnelles, avec des Chappes, & des Dalmatiques, selon la coûtume des Cathedrales; que même on sonneroit deux cloches, aux Offices doubles, & aux grandes Messes; qu'aprés tout, au lieu de socques, & de sandales, on se serviroit de galoches, & que les Freres porteroient des chappeaux dans leurs voyages. D'où vient que ces Reformez ne conserveroient plus rien de l'Ordre des Capucins, que le Capuce dans leur nouvelle Reforme, que l'on appelleroit Clementine, & Clementins ses Observateurs.

Aprés que ce grand Reformateur, eut concerté dans sa tête, ces belles Constitutions, & d'autres semblables, dont il vouloit établir sa Reforme, le Diable plus fin que lui, qui abuse par sa malice les Sages mondains, écartez de la sagesse de Dieu, se servit de l'occasion des nouveautez de cet homme, pour en perdre d'autres, & sous une forme Divine apparut à un de nos Freres Laïcs, du Convent de Savone, homme apparemment d'Oraison, & de pieté, lui découvre dans l'Oraison, tout ce que le Lecteur avoit pensé, & écrit de sa nouvelle Reforme, & lui commande de l'aller trouver, & de l'animer à ce grand Ouvrage qu'il lui inspiroit; Cet imprudent crut avec trop de legereté au Diable, qui lui suggeroit faussement des splendeurs de Dieu, & sans examiner l'affaire en lui-même, & la consulter avec des Sages, parce qu'il la croyoit Divine, il va trouver aussi-tost le Lecteur, à qui il découvre son dessein de Reforme, qu'il n'avoit encore communiqué à personne, lui expose sa vision, l'oblige de la part du Ciel, à poursuivre sa Reforme, & pour y mieux réüssir, il l'assure du secours de Dieu. Ce discours surprend cet Amateur de la nouveauté, lorsque Dieu à son avis revele, & approuve ses pensées; il se bouffit d'orgueil, au moment qu'il se regarde comme autheur d'une Reforme. Mais pourtant comme plusieurs choses de ses Constitutions, étoient contraires à la pauvreté Seraphique, qu'il avoit professée, il souffroit quelques inquietudes de conscience. Le Demon toutesfois qui voit, que ces agitations d'esprit renversoient tous ses desseins, pour ôter au Lecteur tous ses nuages de fautes, munit le Fere Laïc de nouvelles revelations, comme si elles étoient de Dieu, dont il approuve par son autorité toutes les Constitutions du Reformateur nouveau, & le déclarant libre du joug des Capucins, lui commande d'aller à Rome, avec ce Frere Laïc, & quelques autres, à qui il avoit fait confidence de ces grandes LVII.

idées, sans prendre auparavant l'Obedience de leurs Superieurs, & de demander au Pape une nouvelle Reforme. Le Diable pretendoit par là, de faire Apostat ce Lecteur avec les siens, pour les mieux embroüiller dans leurs affaires.

VIII. Ce Lecteur avoit pour un de ses principaux Etudians, un de nos Clercs, qu'il croyoit plus propre à l'avancement de sa Reforme; il lui communique ses desseins, & ses Constitutions, que Dieu même, disoit-il, approuvoit, lui découvre toutes les visions Celestes, & afin qu'il ne soit point inquieté de la crainte, de la nouveauté, & de la pauvreté violée, il le previent de l'autorité Divine, & de plusieurs raisons, qui écartent de son esprit tous les soupçons de quelques desordres. Cet Etudiant, qui entend qu'on ruine la Religion, & qu'on renverse tout ce qu'ont fait nos plus anciens Peres, ne put admirer les desseins de son Lecteur qui l'entretenoit: accablé pourtant de ses raisons, de son credit, & des visions, qu'il lui disoit divines, il ne sçavoit que croire, de cette nouvelle Reforme; sans donc s'éclaircir avec qui que ce fust, il se determina de demander à Dieu dans l'Oraison quelque éclaircissement de la verité. Ce Clerc enfin aprés plusieurs larmes, & de ferventes prieres, reconnut par la bonté de Dieu, l'artifice du Diable, dont il vouloit perdre son Lecteur, & les autres, par l'apostasie; il en avertit les Superieurs, qui détournerent ce beau Reformateur de ses entreprises; & ainsi ces grandes idées de Reforme, furent dissipées, par la vertu de Jesus-Christ.



On celebre



ON CELEBRE LE CHAPITRE GENERAL;

ON FONDE LA PROVINCE DE VALENCE EN ESPAGNE,

Et on établit les Missions contre les Heretiques dans les Vallées du Piedmont.



'ANNE'E de JESUS-CHRIST 1596. s'avançoit, lors qu'on fit à Rome le vingt-deuxiéme Chapître General, où comme le Pape ordonna par un Decret, que le Generalat ne dureroit que trois ans, & que le General avoit achevé son Trienne, on élut en sa place d'un commun consentement, Pere Hierôme de Sorbo Napolitain, qui fut le quinziéme de nôtre Reforme. C'étoit un homme de grande vertu, de prudence, & de doctrine: & par ce qu'on connut ses merites, dans la Charge de Consulteur du General P. Silvestre, il n'est pas surprenant, qu'il fut subrogé à sa place; & au même temps, on fit Procureur de Cour, le P. Hierôme de Castelferet. I. *P. Hierôme de Sorbo est élu General de l'Ordre.*

II. En ce Chapître, plusieurs choses furent établies par les Peres de l'Ordre, soit pour les Offices Ecclesiastiques, soit pour les Ceremonies, soit pour les Predicateurs. Ce General aussi fit une Declaration, pour l'intelligence de la Bulle de Clement VIII, *De Largitione Munerum*, publiée l'an 1594, & registrée dans les Commentaires, sur l'abregé des Privileges, & il fut le premier des Generaux, qui visita les Provinces de France, & du Païs-Bas; parce que, quoique le Pere Jacques de Mercato Saracino, fust jusqu'en Suisse, & aprés lui Monte-Leoné dans la Provence, le Languedoc, & l'Espagne, pas un des Generaux n'avoit encore visité toute la France, la Lorraine, & la Flandre, comme fit celui-ci.

III. Cette Année P. Jean de l'Arconé, frere de ce P. Archange, qui fonda la Province de Catalogne, qu'il gouvernoit alors, eut la pensée d'établir la Reforme, dans le Royaume de Valence, mais comme il y trouvoit tant de difficultez, qu'il n'esperoit pas les pouvoir surmonter tout seul, il eut recours à la protection de Monseigneur Jean Ribera Patriarche, & Archevesque de Valence, fort estimé du Roy Catholique Philippe II. & par son credit, il obtint enfin de pouvoir établir un Convent de Capucins à Valence.

IV. En ce même temps, à l'instance de Charles Emanuël Duc de Savoye, fut instituée dans sa Principauté de Piedmont, une Mission de Capucins contre les Heretiques. Mais afin qu'on en ait une plus parfaite connoissance, nous remarquerons de plus loin son commencement. Le Piedmont, que d'autres appellent Gaule Sus-Alpine, à cause qu'il est situé, proche les Montagnes hautes des Alpes, dont l'une est le Mont-Senis, & l'autre le petit saint Bernard, & qu'il divise la France Trans-Alpine, de la Cis-Alpine, est une Principauté fort ample de leurs Altesses Serenissimes de Savoye. Il a neuf entrées comme neuf bouches, d'où il s'étend de la France dans l'Italie, & sont les vallées de Suze, de Perose, de saint Martin, de Lucerne, d'Angronie, de Pô, de Varaita, de Maira, ou Magea, & de Demonté, toutes environnées de fort hauts rochers, & toutes infectées des erreurs des Vauldois, des Albigeois, des Libertins, & des Calvinistes, dont elles s'étoient fait un détestable composé de plusieurs Heresies, que leurs peuples par les horribles sollicitations des Demons, soûtenoient avec tant d'opiniâtreté d'esprit, qu'à la faveur des guerres, dont tout le Piedmont étoit presque surmonté par les François, ils chasserent leurs Prêtres, renverserent leurs Autels, foulerent aux pieds leurs Sacremens, éteignirent leur croyance, abolirent leur Religion, & le mensonge devenu le maître de la verité, ils placerent l'Heresie, sur le trône de la Foy.

On établit des Missions dans les vallées du Piedmont.

V. Le Duc de Savoye Charles Emanuël successeur d'Emanuël Philbert, fit la Paix avec les François, & lors qu'il vit ses Etats en repos, il desira puissamment de remedier à leurs erreurs, & de rappeller ses Sujets à la Foy Catholique, moins par la force des armes, que par celle de la verité. Il écrivit à ce dessein au Pape Clement VIII. de puissantes Lettres, où il lui demandoit instamment des Predicateurs, munis de pouvoirs necessaires, pour retirer des erreurs à la Religion Catholique, ses Peuples des Vallées du Piedmont. Le Pape, qui avoit grand zele pour la reformation des mœurs, & qui étoit tout de feu, pour le rétablissement de la Foy, établit Missionnaires Apostoliques, & Ouvriers du saint Siege, quelques Predicateurs Capucins, & Jesuites, qui avoient déja si bien travaillé à la conversion de ces Peuples; & même sa Sainteté fonda leur nourriture, & leurs entretiens sur les tresors de l'Eglise; comme il paroist, par une Lettre du Cardinal de sainte Severine, écrite à Monseigneur le Nonce de Turin, Archevêque de Bary : voici ce qu'elle contenoit.

A L'ILLUSTRISSIME ET REVERENDISSIME

MONSEIGNEUR COMME FRERE,

MONSEIGNEUR L'ARCHEVEQUE DE BARY,

Nonce de Nôtre-Seigneur à Turin.

VI. *Le quinze du present, j'ai receu la Lettre de vôtre Seigneurie, du vingt-cinq du passé, ensemble avec les Lettres du P. Berna Capucin, du P. Roseto Jesuite, d'André de Laurentiis, & du Prevost de Rossano, & j'ai communiqué le tout à*

la Sainteté de Nôtre-Seigneur, & comme par leur contenu, l'on voit la grande incommodité, & le danger de perdre les ames converties à Dieu, par les Predicateurs Capucins, pour n'avoir pas la permission d'entendre leurs Confessions, lorsqu'ils veulent se reconcilier, & se reünir à l'Eglise sainte; Sa Beatitude a donc ordonné, que vôtre Seigneurie, ensemble avec le Pere Inquisiteur, vous leur donniez le pouvoir de confesser, de reünir à l'Eglise, d'absoudre d'Excommunications, & d'autres Censures, tous ceux, qui voudront étre reconciliez, & absous durant cette Mission. Sa Beatitude s'est aussi contentée d'écrire au Roy de France chaudement, comme vôtre Seigneurie l'apprendra plus amplement, par une autre des miennes; parce que sa Sainteté est resoluë, de faire tout ce qui se pourra, pour la reduction de ces Peuples à la Foy. Donné à Rome le vingtiéme Avril 1596.

De vôtre Seigneurie Illustrissime & Reverendissime
Comme Frere, affectionné
LE CARDINAL DE S. SEVERINE.

Cette Lettre fut leuë dans le Palais de Monseigneur le Nonce, en presence de Monseigneur l'Archevêque de Turin, du P. Gabriël de Casale Capucin, Provincial de Piedmont, & de trois Peres Jesuites, qui tous furent fort consolez de cette Lecture, & à peu de jours delà, Monseigneur le Nonce, avec la participation du Pere Inquisiteur, fit la distribution des lieux de la Mission, donna aux Peres Jesuites les Vallées de Lucerna, & d'Angrona, & aux Nôtres celles de Perosa, & de S. Martin, avec ordre de s'assembler tous une fois le mois, pour traitter des choses plus utiles, au service de Dieu. VII.

Il partage les lieux de la Mission aux Capucins, & aux Jesuites.

Il leur accorda de plus un Bref fort ample, selon l'intention de sa Sainteté, en faveur duquel il étoit permis à tous ces Missionnaires Apostoliques, de prêcher dans ces Vallées, d'y annoncer l'Evangile, de tenir, & de lire les Livres des Heretiques, pour les refuter, d'absoudre des Censures, de reconcilier ceux qui voudroient librement abjurer l'Heresie, & d'exercer au deffaut des Curez, toutes leurs fonctions Ecclesiastiques. Ce Bref est inseré dans la Relation des Missions de Piedmont, & à la fin des Annales de nôtre Boverius. VIII.

Entre ceux qui furent destinez à l'entreprise de ces Missions, fut principalement le Pere Valerien Berna de Pignerole, qui à cause de son grand zele, pour la Foi, & sa singuliere prudence, pour les affaires, est étably Superieur, & avec lui P. Maurice de Morra, homme fort sçavant, & de grande vertu, & P. Philippe de Pancalier esprit vif, & propre aux affaires. Tous entrerent dans les Vallées de Perosa, & de S. Martin, qui enferment plusieurs Villages, & quantité de Bourgs, & ils commencerent par y prêcher l'Evangile, au Bourg principalement de S. Germain, dont les Habitans avoient tous quittez la vraye Foy, parce que le Demon y avoit établi son Siege. Ils y paroissent comme dans une forest de Lyons irritez, avec le glaive de Dieu à la bouche, & sans craindre les perils de la mort, ils invectivent contre les Erreurs, ils excitent à la dispute de la Foy, les Ministres de l'Heresie, & ils deffendent la Foy Catholique, & par leurs discours, & par leurs écrits. Mais ceux qui IX.

avoient bû le Calice de la Prostituée jusques à la lie, parce qu'ils abhorroient le seul nom de Catholique, reçoivent ces Predicateurs de Jesus-Christ d'abord avec injures, & puis avec des confusions, & dressent souvent des embûches à des gens intrepides, qui publioient si genereusement la Foy de Rome, & qui combattoient leurs erreurs par l'Evangile, & les Ecrits des Apôtres; à dessein de leur ôter impitoyablement la vie. Mais Dieu ayant dissipé leurs machines, ils obtinrent enfin par leur genereuse patience, & leur fermeté dans tous leurs travaux, que plusieurs des Principaux, aprés avoir abjuré leurs erreurs, embrasserent la Foy Catholique, & entre les autres deux Capitaines d'Infanterie, dont l'un se nommoit Trotto, & l'autre Gioverio, qui en convertirent d'autres par leur ferveur, & par leur exemple.

Par le zele des Capucins, plusieurs se convertissent à la Foy Catholique.

X.

Aprés ces premiers Missionnaires, dans les Vallées de Perosa, & de S. Martin, on en envoya d'autres dans celles de Suze, de Po, de Varaita, de Maira, & de Demonté, qui contiennent beaucoup de Châteaux, & plusieurs Villages, P. Estienne de Tenda, P. Isidore de Busca, P. Bernard d'Aosta, P. Felix de Ste Victoire, P. Barthelemy de Nisse, P. Romualde de Turin, P. Alexandre d'Oneglia, & P. Jean de Vercelle, qui s'employerent tous avec tant de zele, à dégager de leurs erreurs toutes ces Vallées, que de celle de Suze, six cens environ convertis de l'Heresie à la Foy, vinrent en Procession à Turin, pour y reverer le S. Suaire, sept cens renoncerent à l'Erreur, & retournerent au sein de l'Eglise dans la Vallée de Demonté, & dans celles de Po, de Varaita, & de Maira, un si grand nombre d'Heretiques, se firent Catholiques, par la ferveur des Nôtres, qu'outre plusieurs Illustres en Doctrine, en Charges, & en autorité, les autres furent plus de quatre mille, qui abjurerent leur Heresie. D'où vient qu'aussitost que la Foy fut retablie, on bâtit par tout des Eglises, on retablit des Prêtres, & des Curez, on celebra le S. Sacrifice de la Messe, qui depuis un temps presqu'immemorial en avoit été banny, on y publia les Decrets du Concile de Trente, l'Inquisition y fut introduite, & les revenus Ecclesiastiques qu'on avoit employez jusques-là, à la nourriture des Ministres, furent rendus aux propres Pasteurs des Eglises. Enfin aprés que l'Erreur eut été abolie, la vraye Face de l'Eglise, fut admirée dans les Peuples de ces Vallées, & il est difficile de dire, combien ces Peres ont travaillé, pour gagner à Jesus-Christ, les ames de tant de Peuples, combien ils ont méprisé de perils de leur vie, pour leur acquerir une vie immortelle, combien ils en souffrirent d'injures, d'affronts, & de coups, pour les exciter à la Foy, par leur patience, & combien ils ont enduré d'incommoditez, lorsque dans des temps de jeûnes, ils cheminent nuds pieds, par les glaces, les neiges, & les rochers des montagnes. Que personne pourtant ne croye, que nous marquions ici ces choses, pour donner plus de lustre à nôtre Ordre, c'est seulement, afin que les beaux exemples de ceux qui ont si vaillamment combattu pour la Foy, soient plus doucement representez à leurs Successeurs, & que les Suivans de ces grands Hommes, soient animez par leurs belles actions, comme par de mysterieux aiguillons, à entreprendre les plus rudes travaux, pour les interests de la Foy Chrêtienne.

Les travaux des Capucins, contribuërent fort à la conversion des Vallées de Piedmont.

XI.

La pieté merveilleuse des Ducs de Savoye, pour la deffence de la Foy.

Cette Mission Apostolique, fut fort autorisée par le zele, & la pieté des Ducs de Savoye, qui deffendirent de leurs discours, de leur pouvoir, & de leurs Edits, la Foy de l'Eglise, dont ils se montrerent du commencement des deffenseurs si genereux, que comme ils ne furent jamais infectez d'aucune heresie, ils exposerent souvent, pour la deffence de la verité, tous leurs interests, & même leur vie. Ils firent tous leurs

efforts, pour arracher du champ de leurs Etats, la zizanie des erreurs, & pour y semer les grains de la veritable Foy. L'an 1565. en effet, Emmanuël, Philbert y avoit fait son possible, par un Edit contre les Heretiques, mais comme il mourut, sans être encore bien paisible, dans tous ses Domaines, Charles Emmanuel son Successeur, y travailla par plusieurs Ordonnances, qui font assez connoître à ceux, qui les lisent dans les Annales de nôtre Boverius, la pieté de ses Princes, & le grand zele dont ils deffendirent la Foy, contre ses Ennemis, pour mieux embrazer la devotion de leurs Successeurs, lorsqu'ils se verront sur le Trône de ces mêmes hommes, dont la sainte ardeur a servi de boulevart à la Foy Catholique, dans tous leurs Etats.

Une peste si cruelle affligea presque toute la Flandre cette Année, principalement Lisle, Arras, & Bethunes, que faisant peur aux Prêtres, à peine en trouvoit-on, qui voulussent administrer les Sacremens aux malades: Ce qui obligea les Capucins de s'offrir au Clergé, & aux Magistrats de ces Villes, pour assister leurs Pestiferez: & comme ils s'y consacrerent, avec une ardeur merveilleuse de charité, quelques-uns d'eux y acquirent la couronne de leur Martyre volontaire. En voici les noms, P. Nicolas de Bouchain Prêtre, qui mourut à Lisle, & P. Seraphin d'Arras Prêtre, & F. Cosme de Tournay Clerc, à Bethunes. XII.

VIE DE FRERE SALVATEUR DE SARDAIGNE LAIC.

APRE's ceux-ci plusieurs autres Illustres en vertus, & en sainteté passerent cette Année glorieusement de la Terre au Ciel, & le premier entr'eux, fut F. Salvateur de Sardaigne Laïc, de la Province de la Marque, qui quoi qu'on ignore le lieu de sa naissance, son origine, & ses parens, fut si celebre par ses vertus, & par ses Miracles, qu'on demande inutilement le principe terrestre d'un homme, qui s'en est acquis un Celeste dans la gloire, par ses saintes actions. On le met au rang de ces premiers Peres qui commencerent la Reforme, où dés le commencement de sa Conversion, il parut avantagé des ornemens de tant de vertus, qu'il n'y en avoit pas une, qu'on n'admirast fort glorieuse en sa personne. Comme effectivement il y a deux sortes de vertus, qui rendent l'homme parfait, les unes qui sont tellement attachées à la condition des particuliers, qu'on connoît qu'elles leur sont propres, & comme perpetuelles, les autres qui sont communes à tous; mais F. Salvateur étoit si versé dans celles, qui conviennent mieux à nos Freres Laïcs, comme leur diligence à faire la cuisine, leur travail à demander de porte en porte les besoins de leurs Freres, leur prudence à satisfaire les Seculiers à la porte, leur charité à servir les malades, & leur fidelité à s'acquitter exactement des Offices des bons Freres Laïcs, que sa vertu les rendoit glorieux, de viles que les hommes les jugent: & effectivement, selon le conseil de l'Apôtre, il ne sembloit pas servir de maniere aux yeux des hommes, qu'il ne considerast que leurs commandemens, dans le service de ses Freres, comme s'il en devoit attendre quelque recompense, mais les servant comme JESUS-CHRIST, avec simplicité de cœur, & en veritable esprit de Religieux, il leur faisoit de bons offices avec d'autant plus de perfection, & de promptitude, qu'il XIII.

Il brille de plusieurs vertus dans la Religion.

croyoit moins servir à des hommes, qu'à un Dieu. D'où il acquit les autres, que recherchent ordinairement tous les amateurs de la perfection Evangelique. D'où vient qu'on admiroit en lui une profonde humilité, une obedience soumise, une pure simplicité, une ardente charité, une patience invincible dans les travaux, une exactitude merveilleuse dans ses emplois, une mansuetude d'Ange, une moderation admirable dans toute sa conduitte, & les autres vertus d'une ame toute Religieuse.

XIV. Une de ses principales, fut une admirable patience, dont il souffrit quatre, ou cinq ans de suitte, une difficulté d'urine, toûjours accompagnée de pus au lieu d'eau, avec tant de courage, que sans former aucune parole de plainte, dans ses plus grandes douleurs, on n'entendoit de sa bouche que celle-ci, *Sit nomen Domini benedictum, Domine IESV. Fiat voluntas tua.* Sa charité encor envers les malades, fut si étenduë que sans avoir égard ou à sa personne, ou à ses interêts, il oublioit sa refection, son sommeil, & tous ses besoins, pour être plus prompt dans leurs services.

XV. Il se plaît particulierement à l'Oraison de l'esprit.

Mais conformément à la coûtume de nos Peres, il avoit fait une alliance si étroitte avec l'Oraison d'esprit, que quelquesfois il y demeuroit ferme des sept heures entieres. Il s'y occupoit ordinairement, lors qu'il travailloit à la cuisine, à la porte, à la quête, au jardin, & à l'Infirmerie; n'en soyez pas étonné mon Lecteur, il y goûtoit tant de douceurs d'esprit, qu'il s'extasioit souvent, au milieu des divins embrassemens. Pour donc éviter la veuë des autres, il prioit dans sa cellule plus communément, que dans l'Eglise; mais il y receut de Dieu tant de faveurs de science Celeste, que quoi qu'il fust sans étude, il discouroit si profondément des matieres plus difficiles de Philosophie, & de Theologie, qu'il étoit admiré même des Philosophes, & des Theologiens. D'où il composa à l'honneur de la Vierge quelques couronnes, distinguées par plusieurs de ses Mysteres, avec tant de profondeur d'esprit, que le P. Hierôme de Monte-Fioré nôtre General, aprés les avoir examinées, sans y trouver la moindre faute, les approuva comme dignes d'être lûës de tous les Sçavans. C'est en effet assez la coûtume de Dieu, de découvrir les tresors de sa Sagesse aux ignorans, & aux plus grossiers, qui se font paroître aux occasions ses Serviteurs plus fideles, puisque JESUS-CHRIST, a dit ces paroles, *Confiteor tibi pater, Domine cœli & terra, quia abscondisti hæc à sapientibus, & prudentibus, & revelasti ea parvulis, ita pater quoniam sic placitum fuit ante te*, pour faire plus éclatter sa Sagesse. (S. Math 11 Chap.)

XVI. Il a des visions Celestes.

Avec le don de science, Dieu lui communiqua encore celui des revelations. Lors qu'il faisoit Oraison au Convent de San-Lupidio, JESUS-CHRIST, lui apparut sur un trône d'or, & lui declara plusieurs Mysteres. Une autre fois il le vit dans l'Eglise d'Ascoli sur un Autel, en forme d'un bel enfant, qui lui fit mille caresses, & qui disparoissant le laissa tout consolé, & embrazé des desirs de la vertu. Au Convent de Fossombrono, il vit dans la sepulture des Freres, les os d'un Clerc, expiré depuis quelque temps, en reputation de sainteté, tous éclattans de lumieres. Il y avoit dans la Ville d'Ascoli, quelques familles en querelles, quelques unes, pour massacrer les autres, disposent un bal, où sous pretexte d'un commun divertissement, ils pussent faire mourir leurs ennemis. Leur dessein étoit fort secret, entre les seuls conjurez, lorsque F. Salvateur en fut averti du Ciel, & il resolut de rompre au plûtôt la dance. Il en communique avec son Gardien, & par sa permission, il fait une procession des Freres, qu'il precede le premier, avec une grande Croix sur les épaules; on marche par les rûës de la Ville, on y crie à haute voix, Misericorde, & lors

qu'on fut arrivé au lieu du bal, & que F. Salvateur y eut élevé sa Croix, on y redoubla plus hautement, & plus frequemment ces cris de Misericorde accompagnez de plusieurs larmes. Ce triste spectacle toucha de sorte le peuple d'Ascoli, qu'il s'assembla, proche des Nôtres, en dépit des conspirateurs, & ainsi l'on quitta le bal malgré eux, leurs desseins furent dissipez, & ils ne parlerent plus de massacrer leurs ennemis.

Il empéche un grand massacre que Dieu lui revela dans Ascoli.

XVII.

François Palucci de Monté Ulmo, avoit une debte, qu'il ne pouvoit payer, & pour éviter les fureurs de son creancier, il s'enfuyoit dans les Bois, & les Forêts, parce qu'il craignoit cét Homme, qui pour le prendre prisonnier avoit mis par tout des Sergens, dont il ne se deffioit pas; mais comme il étoit malade, une de ses sœurs qui apprehendoit qu'il ne mourust en pleine campagne, le recommanda à F. Salvateur, & le conjura de faire en sorte auprés de Dieu par ses prieres, que son pauvre Frere n'expira pas, sur quelque chemin sans soulagement : Ne craignez plus, Femme, lui répondit ce Frere, François ne rendra pas son esprit à Dieu, dans les Forêts, mais dans un bon endroit, assez proche de la Ville, plus heureusement que vous n'avez crû. Un mois n'étoit pas encor achevé, depuis ces paroles, que François vint tout malade à nôtre Convent de Monte-Olmo, où l'on le receut bien charitablement, avec tous les soins possibles; mais comme on vit que sa maladie le conduisoit à la mort, on le munit des Sacremens de l'Eglise, on le dispose à mourir avec de saintes exhortations, & enfin, il mourut, entre les bras des Capucins, avec beaucoup de pieté, & ainsi les paroles prophetiques de F. Salvateur eurent leurs effets.

Il predit plusieurs choses futures.

XVIII.

Une Dame d'Ascoli nommée Portia, étoit fort familiere de ce saint Religieux, & lui avoit souvent demandé ses prieres. Il arriva, que lors qu'il étoit éloigné de la Ville, elle tomba malade à la mort & comme il eut appris sa maladie, dont elle mourroit assurément, il lui écrivit cette Lettre; *Ma chere Sœur en* JESUS-CHIST, *je croy que vous êtes malade au lit, & je sçai aussi, que peu aprez que vous aurez receu celle-ci, il vous restera peu de jours de vie. Je vous conseille donc de faire un pacquet de tous vos pechez, de le jetter dans l'ardente fournaise de la charité de* JESUS-CHRIST, *& de mettre toute vôtre esperance, en la misericorde de Dieu, & dans les playes de* JESUS-CHRIST, *crucifié, vôtre salut. Invocquez le de cœur à vôtre secours, & souvenez-vous, d'avoir en bouche le plus qu'il se pourra, les noms adorables de* JESUS, *& de* MARIE: *Dieu soit avec vous, & qu'il reçoive vôtre ame en paix.* La malade receut cette Lettre, lors qu'elle fut proche de mourir, & comme un de ses parens, appellé le Seigneur Torquato Guidarolo la lui eut leuë, l'on connut avec étonnement, l'esprit prophetique de Dieu.

XIX.

Par sa priere il fait un Miracle.

Son Oraison eut tant de force, qu'un jour il multiplia le vin du tonneau d'un homme d'Ascoli, & l'on dit que la chose se passa de cette maniere. Lorsqu'on bâtissoit nôtre Convent de cette Ville, un Citoyen avoit coûtume de disposer un petit tonneau de vin, pour le temps de ses moissons. F. Salvateur eut recours à lui, dans un besoin qu'il eut de son vin, pour les ouvriers, qui travailloient à nôtre Convent; il lui en fournit long-temps, avec beaucoup de charité, & toutefois non seulement il ne diminua pas, mais même quoique ses moissonneurs en eussent beaucoup bû, il en resta encore dans le vaisseau si abondamment, qu'il suffit, & à toute sa famille, & aux Capucins jusques aux vendanges. Ce tonneau ne fut pas alors épuisé, & à l'étonnement de tous, plusieurs vases qu'on en remplit, manifesterent bien visiblement, le Miracle de la Puissance de Dieu. Ce saint homme au milieu de tant de merveilles, ne laissa pas d'être persecuté du Diable, qui pour le precipiter

de la plus haute Perfection de l'Evangile, le presse de plusieurs attaques, à dessein qu'il quittast l'Oraison, dont il s'acqueroit tant de richesses Evangeliques: mais comme ce genereux Soldat de JESUS-CHRIST, surmontoit toutes ses poursuittes, par sa patience, il en triomphoit continuellement.

XX. F. Salvateur étoit septuagenaire, & aprés qu'il eut passé plusieurs années dans nôtre Ordre, avec la reputation & la loüange d'une eminente sainteté, il tomba dangereusement malade, au Convent de S. Lupidio. Dans tout le cours de sa maladie, il donna de rares exemples de sa patience, & de ses vertus, se munit de tous les Sacremens de l'Eglise sainte, & dit enfin au Frere, qui avoit soin des malades, appellé F. André de Maceraté, & qui crainte qu'il ne mourust dans son absence, voulut demeurer auprés de lui. Allez vous reposer un peu, mon Frere, je ne partiray point d'ici sans vous: mais lorsque je seray proche de mourir, assurez-vous que je vous appelleray. F. André se retira, mais parce qu'il apprehendoit de trop dormir, il supplia la sainte Vierge d'être éveillé, lorsque son malade approcheroit de sa mort. En effet peu de temps aprés, il entendit qu'on l'éveilloit, & qu'on lui disoit; Leve-toy promptement, André, & cours à ton malade, il est temps. Il y vint aussitost; Vous venez comme il faut, lui dit le mourant, puisque j'allois vous appeller. Allez vîte dire au Pere Gardien, qu'il vienne promptement faire les prieres de l'Agonie, comme l'ordonne l'Eglise. Il y accourut au même moment, & aprés que F. Salvateur eut répondu à tout, avec un bon jugement, il pria le Pere Gardien de dire cette Oraison de la Vierge, *Obsecro te Domina, sancta Maria*; & lorsqu'on la lisoit, comme s'il eust esté surpris d'un agreable sommeil, il y rendit son esprit à Dieu.

Il eut revelation de l'heure de sa mort.

XXI. A peine sceut-on sa mort dans la ville, que tout le peuple le vint voir en foule, & à cause qu'ils l'estimoient un Saint, ils lui couperent de sorte son habit, sa barbe, ses cheveux, & ses ongles, qu'ils le laisserent presque nud, sans poil, & sans vétement. F. André son Infirmier, obtint son bâton du Pere Gardien, & le Demon en fut si enragé, que comme il descendoit l'escalier, il le precipita du haut en bas, parce qu'il serra le bâton qu'il tenoit, & comme il en embarrassa ses jambes, non seulement il tomba jusqu'à la derniere marche, mais encore il se blessa si fort à la tête, & au côté, contre la muraille, qu'on le creut presque mort: & pourtant Dieu, qui voulut faire connoistre la gloire de son Serviteur aprés son trepas, conserva de maniere F. André, qu'aussitost qu'il fut aux derniers degrez; il se soûtint sur le bâton de F. Sauveur, & se trouva heureusement, dans une parfaite santé.

VIE DE F. CONRADE DES BAINS, LAIC.

XXII. 'AUTRE de la même Province de la Marque d'Ancone, qui merite rang entre les Illustres de ce temps-là, est F. Conrade des Bains dans la Romaigne Laïc. Il fut Convers de Profession, & exerça quelque temps l'Office de Procureur dans un Monastere. Mais aussitost qu'il entendit parler des Capucins, dont la Reforme commençoit à faire grand eclat dans toute la Marque, il demanda permission à son Abbé, de passer parmi eux; il la lui refusa, parce que

ce que, lui dit-il, ils font une vie trop austere, & jamais vous ne pourriez resister à leurs rigueurs. Cette excuse n'estoit qu'un pretexte à l'Abbé; sa raison capitale étoit, que son Procureur étoit trop necessaire, & trop utile aux interests, & aux affaires de son Convent. F. Conrade en fut dissuadé, je l'avouë, mais son esprit n'en fut pas satisfait, parce que, comme la grace de Dieu l'appelloit à une plus étroitte vie, il s'enfuït de nuit de son Monastere, & se retira dans un Hermitage, où il demeura quelque temps, jusqu'à ce que se voyant sans pain, il connut sa misere, & s'en retourna dans son Convent, où son Abbé le fit mettre en prison, comme soupçonné dans sa fuïte d'avoir dérobé quelque chose: d'où pourtant il le delivra quelques jours aprés, lorsqu'il eut reconnu son innocence, & lui rendit son Office de Procureur de la Maison, parce qu'il vit bien qu'il ne s'en étoit retiré, que pour mieux servir Jesus-Christ. Mais à cause qu'il est fort difficile de s'opposer à la vocation de Dieu, F. Conrade ne pouvoit jouïr en cét état, de la paix de son cœur, & à toute heure, il se sentoit embrazé, & excité d'un desir ardent d'embrasser une vie plus rigoureuse que la sienne, en sorte qu'il n'eut point de repos, qu'il n'eust quitté ses Moines, pour entrer chez les Capucins.

XXIII.

Ses principales vertus.

Il passa donc dans nôtre Ordre, l'an de Jesus-Christ 1541. au temps du Generalat du P. Bernardin de Sienne, & d'abord y embrassa une maniere de vie, si élevée au dessus des autres, que l'Angelique n'est pas plus differente de l'humaine. Il commença de pratiquer avec tant d'ardeur ces Vertus, qui élevent l'homme à un Estre Apostolique, & Seraphique, qu'aprés les avoir acquises toutes en fort peu de temps, il se rendoit admirable à ceux, qui remarquoient en lui, la hauteur de la Perfection de l'Evangile, avec le peu de temps qu'il y avoit employé. La pauvreté souveraine de toutes choses, qui rend l'homme libre de tous les desirs de la terre, occupa de sorte l'affection de ce saint Religieux, qu'il usoit fort moderement du necessaire même à la vie, à l'entretien, & au vétement. Il fut si celebre en fait de temperance, que cette belle parole des Anciens, *ne quid nimis*, ne suffisoit pas à son zele, sa pratique forma cét Oracle, *vel minimum satis*, parce qu'il étoit si grand Amateur de la Pauvreté, que si l'on lui presentoit deux œufs, il n'en mangeoit qu'un, & laissoit l'autre comme inutile à sa nourriture. Lors aussi qu'on lui servoit dans un plat, plusieurs de ces petits poissons, qu'on appelle des sardines, il se contentoit d'une, & se mortifioit des autres, comme non necessaires à sa vie: & ainsi comme il ne se mettoit jamais en peine des necessitez de son corps, il disputoit dit le commun Proverbe, de la Beatitude avec Jupiter, ou plûtost avec les Anges, qui n'ont pas besoin des choses humaines.

Son zele pour la pauvreté & pour l'abstinence.

XXIV.

Il est fort assidu à l'oraison mentale.

Nos MS. disent, qu'il ne se servoit de chair, & de vin que fort rarement, parce qu'il croyoit, qu'on s'en pouvoit priver, à cause que leur abstinence, n'est pas moins utile à la chasteté, qu'à la pauvreté des Freres Mineurs. Mais il se fit une compagne si inseparable de l'Oraison de l'esprit, qu'on peut dire le soûtien de toutes les Vertus, qu'il s'y occupoit les jours, & les nuits, s'il n'en étoit empêché, ou par le sommeil, ou par ses ordinaires occupations, & encore dormoit-il fort peu, & étoit bien habile dans ses Offices: alors même il prioit mentalement, & habituellement; par habitude, lorsqu'il reposoit, & par esprit, lorsqu'il travailloit, au service du Convent: & alors son entendement étoit si libre de ces soins empressez, qui inquietent les autres si inutilement, que soit qu'il bêchast la terre, qu'il allast à la quête, qu'il fist la cuisine, soit qu'il s'employast aux autres occupations domestiques, son esprit étoit toûjours

élevé en Dieu, dans la contemplation des choses Celestes. Ce qui lui causoit des desirs si ardens de la Divine Charité, que comme il ne souhaitoit rien avec plus de passion, que d'être uni d'un lien indissoluble avec Jesus-Christ, par une ardeur inexpliquable d'amour, il recevoit tous les jours son Corps, & son Sang dans l'Eucharistie, afin que rempli de l'assistance d'un Homme Dieu, il fut autant qu'il se pouvoit, un même corps & un même sang avec lui.

XXV. F. Conrade fit plusieurs Miracles.

Cét embrazement de l'amour de Dieu, rendoit si efficace l'oraison de F. Conrade, qu'il fit plusieurs Miracles, même durant sa vie: en voici quelques-uns. La Dame Sigismunda Pavici de Maceraté, étoit si fort incommodée d'une contraction de nerfs, qui affectoit son côté droit, qu'elle en étoit toute courbée: & comme elle connoissoit la sainteté de F. Conrade, elle le prie par un messager exprés de venir chez elle, & de lui obtenir de Dieu la santé. Aprés qu'il eut prié quelque temps à genoux pour elle, il se leva de son oraison, & dit au Cavalier Octavio Palavici son mari, qui étoit present, que s'il vouloit la guerison de sa femme, il tirast sa jambe droite: ce qu'il fit fort doucement, & ses nerfs s'étendirent de sorte, par la vertu de Dieu, que la malade recouvra une parfaite santé.

XXVI. Ottavia femme de Curtio Orphévre Florentin, Citoyen de Maceraté, furieusement possedée du Diable, fit vœu à Dieu, de jeûner cinq Vendredis, si sa bonté la delivroit d'une si cruëlle tyrannie. Comme elle vit le cinquiéme, qu'elle n'étoit pas encore soulagée, elle eut recours aux prieres de F. Conrade, qui n'eut pas plûtost fait le Signe de la Croix sur son front, sa bouche, & son estomach, que le Diable sortit de son corps. Il guerit de même, le genoüil d'un Artisan de Maceraté, qui l'en avoit prié, lui disant; *Vade, & sicut credidisti fiat tibi.* Mais aprés qu'il eut quitté F. Conrade, il rencontra F. André de Maceraté, un de nos Freres Laïcs: & comme il luy eut demandé comment étoient ses genoux, il luy répondit bien joyeux; Je m'en porte fort bien, Dieu mercy, par les prieres de Frere Conrade, & j'en remercie la bonté Divine, qui m'a gueri. La Dame Marie Censi de Maceraté, étoit hydropique il y avoit un an, sans qu'aucun remede lui donnast du soulagement; elle alla trouver au Convent l'Homme de Dieu, & comme elle avoit grande confiance en lui, elle lui dit son mal, & le pria de faire sur elle le signe de la Croix. F. Conrade le fit; la malade se porta mieux aussi-tost, & peu aprés elle fut parfaitement guerie. Avec le même Signe de la Croix, il guerit la Dame Andronica Eurispa, hydropique depuis plusieurs années.

XXVII. La femme de Barthelemy Viscardi de Maceraté, malade depuis long-temps, & à cause de sa grossesse, si fort dégoûtée, que sans aucun appetit à quoique ce fust, elle étoit en danger de sa vie, au sentiment des Medecins; elle s'adressa alors à F. Conrade, & le pria de la venir voir chez elle. Il y alla avec P. Julien de Maceraté Prêtre, & aprés qu'ils eurent dit devotement à genoux pour elle, les Litanies de la Vierge, F. Conrade voulut, qu'on lui apportast à manger, & lorsque son Compagnon Prêtre l'eut beni, il le lui presenta de ses propres mains, d'où elle le prit, & sitost qu'elle en eut mangé, elle se trouva si bien, qu'elle guerit peu de temps aprés, & mit en son temps un fils au Monde, qui fut dans le sien de la Compagnie de Jesus, & par les splendeurs de ses vertus, accrut le lustre d'un Ordre, qui tout plein d'éclat de ses Sciences, & de ses perfections, éclaire l'un & l'autre Monde, des lumieres de sa doctrine, & de sa sainteté.

Un Gentilhomme de Maceraté, par une cheute impreveuë, se rompit de sorte une jambe, que sans recevoir aucun soulagement, de tous les meilleurs Chirurgiens, il fit appeller auprés de lui F. Conrade, & se recommanda à ses prieres. Lorsque le Serviteur de Dieu s'apperceut, que la rupture étoit si grande, que plusieurs os s'en separoient, il dit au malade; Pourquoy me faites-vous venir au secours d'une playe si difficile, dont la cure appartient mieux à quelque Chirurgien adroit, qu'à un homme comme moy, qui n'y entend quoique ce soit, & aprés ces paroles, il tourna le dos au patient, & s'en alloit, mais il fut arrêté par ceux de la maison qui l'environnerent, & lui firent instance, qu'il voulut au moins faire le Signe de la Croix sur cette jambe, ce qu'il fit vaincu par leurs prieres, & puis se retira: à peine eut-il fait douze pas, que la jambe fut entierement guerie. XXVIII.

Il se laissoit ravir en Dieu, avec tant d'ardeur d'esprit, qu'élevé souvent au dessus de ses sens, il joüissoit des Visions Celestes. La Dame Hortensa Firmana de Maceraté, femme du Cavalier Joseph Barnabei de Tolentin, alloit souvent au Convent, pour y recevoir une benediction de F. Conrade, & lorsqu'elle le trouvoit dans l'Eglise, où il faisoit oraison, elle lui desiroit le bon jour, & lui sans se distraire un moment, & sans tourner le visage, il lui répondoit toûjours, *Le bon jour est en Paradis.* Une fois entre les autres, que cette Dame vint au Convent accompagnée de plusieurs autres de Qualité, elle fit appeller F. Conrade, lors qu'il étoit en Oraison, & élevé en Dieu. Il ne vouloit pas aller à la porte, pour ne pas interrompre les douceurs de sa meditation, & pourtant il y fut pour obeïr à son Superieur: & lorsqu'il y parut, toutes ses Dames lui virent la face toute en feu, comme celle d'un Seraphin, & ses yeux éclatans comme deux Etoiles, sans leur dire que ces paroles; *O! que le plaisir est grand dans le Ciel, & que la joye est extréme dans le Paradis.* Il repetoit souvent ces paroles, frapoit des mains, & faisoit d'autres signes de réjoüissance, comme tout enyvré de cette plenitude de charité, que le Saint Esprit a coûtume de communiquer aux Parfaits, & dont à mesure qu'ils se vuident d'eux-mêmes, il les remplit de consolations Celestes. XXIX.

Il fut quelquesfois ravi en extase.

F. Conrade avoit cent dix ans, lorsqu'il mourut à Maceraté, dans une grande reputation de sainteté, & avec le concours d'une foule extraordinaire de peuples, qui vinrent le reverer, & luy couperent deux habits, dans un merveilleux empressement, d'avoir quelque chose qui lui eust servi, par un sentiment d'estime qu'ils avoient de sa sainteté. XXX.

DU P. AMBROISE DE ZISONE' PRESTRE,

ET DE FRERE PACIFIQUE ITALIEN, LAIC.

NOus pouvons joindre à ceux-là P. Ambroise de Zisoné Prêtre, celebre en toutes les vertus, de la Province Walonne; d'abbord il fut Chanoine Regulier, & il s'acquit la reputation d'un homme si vertueux, & si prudent, que ses Confreres l'auroient volontiers élû pour Abbé de leur Monastere; mais Dieu l'appella aux Capucins, par la vision suivante. Un jour qu'il prioit d'esprit, il se persuada être dans une fort belle prairie, où comme tous les Ordres Religieux étoient distinguez par leurs Familles, l'on pouvoit remarquer les Capu- XXXI.

P. Ambroise de Zisoné Prêtre.



cins, dont jusques-là, il n'avoit connu ni le nom, ni le vétement. Tandis qu'il se plaît à cette veuë, il apperçoit la Reyne des Cieux descendre en terre, qui aprés qu'elle eut salué tous les Ordres en particulier, aussi-tôt qu'elle fut proche des Capucins, paroissoit s'entretenir, & converser familierement avec eux, lors qu'elle les eut saluez avec beaucoup d'agréement : Ce que considerant attentivement en lui même, il raisonnoit avec ces belles reflexions ; Si la sainte Vierge est si familiere avec les Capucins, qu'elle les entretienne plus particulierement, c'est une preuve assurée, qu'elle aime leur Ordre d'une affection toute singuliere. A peine fut-il revenu de sa vision, qu'il considera, que Dieu l'en avoit favorisé, à dessein seulement, qu'il entrast dans cét Ordre : ce qu'il fit aussi-tôt, & il y vécut avec tant d'innocence, & de probité de vie, qu'à cause qu'il excelloit en toutes les vertus, & principalement en integrité de mœurs, & en amour de Dieu, dans une furieuse peste, qui depeuploit la Ville de Lisle, il fut choisi par ses Superieurs, pour assister l'ame, & le corps des pestiferez, & aprés les avoir servis quelques mois, avec l'édification de tous ceux qui admirerent ses fatigues, il mourut de cette cruelle maladie, qui lui acquit la couronne du Martyre de la charité.

Il eut une vision qui le fit entrer aux Capucins.

XXXII. Dans la Province de Catalogne, F. Pacifique Laïc Italien, que quelques uns disent Genois, d'autres Calabrois, & les derniers de la Basilicate, fut un homme Illustre en toutes ses vertus. Tandis qu'il étoit encore dans les tempêtes du Siecle, sans perdre jamais de veuë la belle Etoille de la mer, ou plûtôt du Paradis la Divine Marie, il dressoit de sorte vers elle, tout le cours de sa vie, qu'entre les autres services plus dignes assurément d'une personne Religieuse que d'une Seculiere, qu'il rendoit à cette grande Reine, l'un étoit, qu'il ne mangeoit quoi que ce fust tous les Samedis. Lors que du gouffre impenetrable du Monde, il se fut retiré au port assuré de nôtre Ordre, il y jetta les fondemens de l'édifice spirituel, avec tant de profondeur, sur l'humilité, qu'aprés avoir été quelques mois Clerc Novice, comme indigne d'une qualité si glorieuse, il passa à celle si humble de nos Freres Laïcs. On voyoit en lui une si grande candeur d'ame, & simplicité de coutumes, qu'il fut choisi un des Compagnons du P. Archange Alarconé, avec qui il fut à Barcelone, & éclaira les commencemens de cette Province, par l'éclat de tant de vertus, qu'il merite un des premiers rangs, entre ces Saphirs Celestes, qui servirent de Pierres fondamentales à l'établissement de cette Province.

XXXIII. Et certes, c'est avec raison, que nous appellons F. Pacifique un Saphir, à cause que comme cette pierre est de couleur Celeste, où brillent mieux les beautez du Ciel, que de la terre, le Serviteur de Dieu, menoit entre les hommes, une vie si Celeste, que comme s'il eust été un esprit Angelique, & non pas un homme composé de Terre, des vingt-quatre heures qui composent le jour naturel, il en employoit dix-huit dans la contemplation des Mysteres Divins, & conversoit plus avec Dieu, qui est là haut dans le Paradis, qu'avec les Hommes, qui sont ici bas dans le Monde, & pour son corps, il en avoit soin de maniere, qu'il pensoit moins à le conserver dans sa force, qu'à l'affoiblir par un jeûne rigoureux de pain & d'eau, dont il le nourrissoit la plus grande partie de l'année, & par des rudes disciplines dont il le déchiroit tous les jours fort cruellement.

Il vivoit d'une vie toute Celeste.

XXXIV. Aprés qu'il eut passé cinq ans en Religion, dans cette haine Evangelique de lui-même, pour la pratiquer encor avec plus de vertu, Dieu permit qu'il commença d'être martyrisé d'une cruelle goutte, qui le supplicia jusqu'à la mort, & qu'il souffrit dans ses plus grandes furies avec tant de patience, qu'il ne profera jamais aucune plainte, qui témoigna ou de

l'impatience, ou de la tristesse; mais ce qui est plus rare, il voulut continuer toûjours les jeûnes de pain & d'eau, & ses rigoureuses disciplines, dans la longueur de sa maladie. Alors même, il redoubloit ses Oraisons, au lieu de les diminuer, & parce qu'il les faisoit avec grande ferveur d'esprit, on vit souvent son corps élevé de terre, lorsque son esprit sans doute étoit en extase, & dans quelque ravissement. Un jour qu'il faisoit Oraison, dans nôtre Eglise du Convent du Mont de Calvaire, il s'écria sans y prendre garde; Ha! elle s'en va. Michel Quirolius, cét Apotiquaire de Barcelone, dont nous avons tant parlé dans l'autre Volume, y étoit alors, & aussi-tôt qu'il entendit crier F. Pacifique, il accourut, & lui demanda ce qu'il avoit, & quoi qu'il fust hors de sens, il répondit; Je tenois de la main, la robbe de la sainte Vierge, mais elle m'a échappé, & s'en est fuïe. De quelle force, étoit l'Oraison de ce grand Serviteur de Dieu, & de quelles revelations Divines il joüit, on le peut voir par l'exemple qui suit.

Il joüit de la presence de la sainte Vierge.

XXXV. Le même Quirolius, envoya un soir un jeune homme au Convent, porter un pannier plein de petites phioles, remplies de divers remedes, pour quelques Capucins malades. Ce Domestique fut surpris d'un Taureau furieux, qui le prit par le corps avec ses cornes, & l'éleva bien-haut de terre, d'où il retomba fort rudement, dans cette juste crainte, & qu'il ne fust tres-blessé, & que les phioles de verre ne fussent cassées; mais comme il sentit, que sa chute, ne lui avoit fait aucun mal, & qu'il reconnut, qu'elle n'avoit point renversé les remedes, il courut au Convent, & lors que F. Pacifique lui ouvrit la porte, il lui dit en riant; Mon ami, ce Taureau ne vous a-il point effrayé, au moment que vous l'avez rencontré? mais vous ne deviez rien craindre, mon Enfant, parce que la vertu de Dieu, qu'imploroient pour vous tous nos Freres, vous étoit un azile. D'où il paroit que l'accident du jeune homme fut revelé à F. Pacifique, & qu'il connut peut-être par revelation Divine, que le Diable avoit pris la figure de ce Taureau, pour priver les Freres de ces remedes, si necessaires à leur santé.

XXXVI. Tandis qu'un jour il prioit, pour l'ame d'une personne defunte, & desiroit sçavoir, en quel état elle étoit, elle lui apparut, & lui dit, qu'elle enduroit dans le Purgatoire, pour y expier quelques fautes, dans le gouvernement de ses Sujets, & qu'alors seulement delivrée de toutes ses peines, elle montoit au Ciel, pour y joüir de son Dieu. La devotion de F. Pacifique étoit si merveilleuse, envers le tres-Saint Sacrement, qu'il le recevoit tous les jours, avec une admirable preparation de cœur, & une grande integrité d'ame, en sorte même, que quoi qu'il fust si incommodé de la goutte, il servoit presque toutes les Messes, ce qui causoit grand étonnement.

Faisant Oraison, un mort lui apparut, & lui dit en quel état il étoit.

XXXVII. Il vécut Religieusement, dans l'exercice de toutes les vertus, & mourut saintement, au Convent du Mont de Calvaire, consumé plûtôt de foiblesse, que d'une violence de maladie, & parce qu'il étoit dans une grande reputation de sainteté, une foule prodigieuse des peuples de Barcelone, voulurent honorer ses funerailles de leur presence, & se recommander à ses prieres, aux pieds même de sa sepulture.

XXXVIII. Nous avons quelques témoignages de la gloire de F. Pacifique. La Dame Claire Geau âgée de 80. ans, qui lui étoit fort familiere, durant son sommeil, à l'heure qu'il mourut, se sentit éveiller assez promptement par un bruit extraordinaire, & elle apperceut F. Pacifique environné d'une splendeur fort brillante, qui lui dit; Bon-jour, Claire, je monte maintenant au Ciel avec Dieu. P. Archange de Barcelone, Prêtre Capucin,

Aprés sa mort il apparut glorieux à une femme devote.

& fils de la même Dame, fort travaillé d'une fiévre chaude, se fit apporter un morceau de l'habit de F. Pacifique, & aussi-tost qu'il s'en fut touché, il guerit. Enfin lors qu'on ouvrit la sepulture, où il étoit enterré depuis quatre ans, son corps y fut trouvé si entier, & si sain, qu'il témoignoit assez, que comme il avoit vécu parmi nous, dans une parfaite integrité de vie, il vivoit avec Dieu, pour une bien-heureuse Eternité.

DU P. SILVESTRE DE ROSSANO, Predicateur.

XXXIX. P. Silvestre de Rossano, Predicateur. Sa naissance est predite.

PERE Silvestre nâquit à Rossano ville de la grande Grece, dans la Calabre Citerieure; & dés sa naissance, on pouvoit juger aisément, quelle devoit être la suite de toute sa vie, & que Dieu l'avoit choisi entre plusieurs autres, pour l'honneur de nôtre Ordre, & l'utilité de toute son Eglise. Lorsque sa mere appellée Marguerite, étoit enceinte de lui, sans pourtant le sçavoir, un vieillard avec un habit Religieux, & d'un venerable aspect lui apparut, & lui dit; Vous êtes grosse d'un fils, femme, & vous ne le sçavez pas; aussi-tost qu'il sera né, qu'on lui donne le nom de vôtre Paroisse, qui est S. Nicolas. Elle accoucha dans son temps d'un enfant, qu'on nomma selon l'Oracle de la voix Celeste. A l'âge de quatre ans, il tomba d'une échelle, & se rompit un bras, que ne purent guerir ni les plus forts remedes, ni les meilleurs Chirurgiens; ce qui fit resoudre sa bonne mere, de le conduire au Convent des Capucins, à un Prêtre de sainte vie, qu'on appelloit P. Hierôme de Padule, qui fit la benediction sur son bras, & le guerit: mais aprés l'avoir attentivement consideré, il se tourna vers sa mere, & lui dit; Ma sœur, ayez grand soin d'élever vôtre fils, dans la crainte de Dieu, & de l'instruire aux bonnes actions, parce qu'il doit être un homme de la plus parfaite vertu, & fort utile à l'Eglise de JESUS-CHRIST.

XL. Il entre parmi les Capucins, où il éclate en plusieurs vertus.

Lorsqu'il fut dans un âge propre, il se fit Clerc, & honora sa Clericature, par l'exemple d'une bonne vie, & par une devotion toute singuliere vers les choses sacrées, jusqu'à dix-huit ans, que Dieu l'appella à une perfection plus grande que la Clericale. Alors il changea son habit de Clerc en celui de Religieux, comme son nom de Nicolas en celui de Silvestre, dans l'Ordre des Capucins, au Convent de la Motte de Filocastro, pour y combattre sous les enseignes de nôtre Pere saint François, & y gagner dans le combat plusieurs dépoüilles des vertus, comme un bon Soldat de JESUS-CHRIST. Il entra dans l'Ordre avec peu de sciences, mais avec le secours de Dieu, qui lui éclaira l'esprit, il fit de merveilleux progrés d'étude, devint un Theologien fort profond, & parut comme un Predicateur celebre, dans les Chaires principales d'Italie, & de Sicile, à Rome, Venize, Naples, Palerme, Messine, & dans d'autres villes, avec un succés merveilleux de tous ses Auditeurs; comme le témoignent les conversions de plusieurs ames, les reconciliations entre des ennemis irreconciliables, les Confreries erigées, les Hôpitaux fondez, & les Monts-de-Pieté établis à l'avantage des pauvres. Lors qu'il prêcha à Florence l'an 1575, il y établit la Confrerie du Sang precieux de Nôtre-Seigneur, avec un applaudissement si general de toute la Ville, que le premier entre les autres, qui voulut y être écrit, fut le grand Duc François; & depuis à son exemple, la plus grande partie de la No-

Il prêche par toute l'Italie, avec un grand fruit.

blesse, rendit illustre ce devot Institut, avec une admirable pieté. Personne ne doit s'étonner, que la Predication du P. Silvestre, eut tant de force, à émouvoir les cœurs, & à surmonter leurs desirs; elle étoit animée de l'esprit de Dieu, que virent souvent sur sa teste en forme de Colombe, P. Jacques de Manfredonia son Compagnon, & plusieurs autres personnes.

On peut voir par l'exemple qui suit, combien il étoit ami de la chasteté, lors qu'il étoit encor jeune, & qu'il prêchoit dans la ville de Matera. Une Dame veuve fort devote de l'Ordre, & familiere aux Freres, fut poussée du Diable, à le faire pecher avec elle: Souvent elle l'invita de venir en son logis, & jamais il ne voulut y aller, excepté qu'un jour il y fut dîner, en compagnie d'autres Freres. Aprés qu'on eut mangé, elle le pria d'entrer en sa chambre, où elle vouloit lui communiquer quelque affaire de conscience. P. Silvestre qui ne s'étoit point défié jusques là de la mauvaise volonté de la Dame, y entra, sans penser à ses criminelles intentions, & lors qu'ils y furent seuls, elle en ferma la porte, se mit sur un lit, & le sollicita fortement à l'impureté. Mais le chaste Religieux, aprés s'être opposé vigoureusement à de si sales desirs, sortit de la chambre avec tant d'adresse, & si prudemment, qu'il laissa la Dame, & le Diable fort confus, d'avoir attaqué sans succés sa pureté, en sorte que le Demon qui lui tendoit ce piege, pour lui faire perdre tout le fruit de son Carême, fut trompé dans ses esperances, & la mal-heureuse apprit aux dépens de sa honte, que le P. Silvestre étoit de ces Predicateurs, qui enseignent non seulement, mais encore qui pratiquent les bonnes actions. XLI.

Il rebute une Dame qui le sollicitoit à l'impureté.

Il fut si charitable aux pauvres, qu'il soulageoit diversement leurs besoins, & procuroit qu'ils fussent nourris, & entretenus des biens des Villes où il prêchoit. Quand il sortoit du Convent, ou qu'il faisoit voyage, il chargeoit ses poches de manteau de pain, dont il secouroit les pauvres, qu'il rencontroit sur les chemins. Il étoit homme de conseil, & de prudence, & lorsque l'Ordre eut éprouvé son adresse, à traiter les affaires, il fut souvent élû Gardien, Définiteur, Vicaire Provincial, & enfin Procureur General de tout l'Ordre. Lors qu'il demeuroit à Rome, dans l'exercice de cette importante Charge, le Pape Gregoire XIII. le considera si fort, à cause de l'eminence de sa Doctrine, & des lumieres de sa sagesse, qu'il voulut le faire Evêque de Malthe, s'il ne l'en eust dissuadé, par un humble sentiment de lui-même, qui lui faisoit mépriser les honneurs; quoi qu'offerts par sa Sainteté. XLII.

Il est élu Procureur de Cour.

Ce grand homme joignoit à ces rares vertus, l'esprit d'Oraison, & il s'élevoit de tout son cœur à Dieu : d'où je ne m'étonne pas si sa puissance l'a honoré de tant de faveurs, durant sa vie, & aprés sa mort; en voici quelques-unes plus considerables. L'an 1589, qu'on commença le Convent de Carolei, & qu'on y planta la Croix, avec un concours prodigieux de peuples, qui voulurent assister à cette ceremonie, le Diable qui ne pouvoit souffrir un si saint Ouvrage, excita un si grand tumulte, pour la presséance, entre ceux qui s'y trouverent, que les pistolets bandez, & les épées tirées, l'on étoit prest d'en venir aux mains; P. Silvestre connut par revelation Divine, que le Diable étoit l'Auteur de ce desordre, & lors qu'il eut fait le signe de la Croix en l'air, avec de l'eau beniste, il écarta cét esprit de trouble, appaisa le bruit, & reconcilia tous ces ennemis. XLIII.

Avec un signe de Croix, il dissipe l'artifice du Diable.

La Dame Diane Nicoletta de Rugliano, filoit chez elle un jour de saint François; & comme P. Silvestre qui alloit prêcher, eut apperceu son ouvrage, il lui dit; Hé! quoi, ma Sœur, à quoi pensez-vous? XLIV.

est-ce ainsi que vous celebrez la Fête de nôtre S. Pere, qui vous a obtenu de Dieu un fils? Que sçavez-vous, répondit-elle? Je le sçay parfaitement, lui repartit le Pere; vous l'avez déja conceu, & lorsque vous l'aurez mis au monde, vous le nommerez Silvestre; Ce qui arriva, parce que la Dame accoucha dans son temps d'un beau fils, comme le Pere le lui avoit predit. Mais ce qui est de plus merveilleux, comme cet enfant ne faisoit que gemir, & crier jour & nuit, en sorte que sa mere ne pouvoit reposer un moment, aussi-tost que P. Silvestre l'eut beny, il cessa ses cris, & ses petits gemissemens. D'un même esprit de Prophete, il predit dans la Ville de Montalte, à la Dame Dianora Almena, qui depuis une fausse couche, avoit été six ans sans avoir d'enfans, que Dieu lui feroit bien-tost la grace d'être mere d'un fils, ce qui se trouva vray, dans la même année. Lorsqu'il étoit à Rome Procureur general de l'Ordre, & qu'un jour il disoit la Messe, il vit en esprit sa mere à Rossano, proche de sa mort, & assistée de deux Capucins. Il remarqua fidelement le jour, & l'heure de cette vision, & il apprit depuis, qu'au même temps cette Dame avoit rendu son esprit à Dieu.

Il predit plusieurs choses futures.

XLV. Il travailla fort, environ quarante ans, à cultiver la vigne de son Seigneur, & tandis qu'il prêchoit cette Année à Montalte, avec un grand succez, fort proche de l'Occident des splendeurs de sa bonne vie, Dieu l'appella des fatigues du monde, au repos, & à la recompense du Paradis, aprés une mort aussi heureuse, que sa vie avoit été sainte, & son enterrement fut accompagné d'une foule presqu'innombrable de peuples & Seculiers, & Ecclesiastiques.

XLVI. Il monte au Ciel avec plusieurs Capucins.

F. Mansuet de Crogliano Capucin Laïc, de trente ans de Religion, étoit de Famille au Convent de Belvedere, & lors qu'une nuit assez proche du matin, il vacquoit à nôtre Oraison ordinaire, il se sentit surprendre par un petit sommeil, où il ne perdit pas entierement le jugement. Il vit alors une fort belle Procession de Capucins, vêtus de blanc, & si brillans de lumieres, qu'ils paroissoient des Anges du Paradis, & au milieu d'eux il reconnut P. Silvestre de Rossano, qui marchoit dans une grande majesté avec les autres, du côté du Ciel. Il conceut une grande joye de cette vision, qu'il raconta aux Freres, leur disant, qu'elle ne signifioit autre chose, sinon que P. Silvestre étoit passé ce même matin à une meilleure vie. Ce qui se verifia par les avis qu'on eut de Montalte, quelques jours aprés, que ce grand Homme étoit mort à l'heure, que F. Mansuet l'avoit vû monter au Ciel, en compagnie de plusieurs autres Capucins.

XLVII. Aprés sa mort il apparut à un malade, & le guerit.

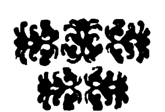
La Dame Villa Capalba de la Ville de Rossano environ l'an 1599. avoit son mary, appellé le Seigneur Pierre Jean de Grece, si malade d'un feu Eresipelle à la jambe, où parroissoient trois apostemes, & d'une fiévre si maligne, que les Medecins l'avoient abandonné; & comme elle étoit fort devote à l'Ordre, elle envoya promptement un messager exprés au Convent, avertir les Freres, de la derniere extremité de son mary, & les prier de demander à Dieu sa santé. La nuit suivante qu'elle veilloit son malade, elle vit paroître à l'entrée de la chambre P. Silvestre, qui l'encouragea, & lui dit; Réjoüissez-vous, Madame, parce que Dieu vous accorde ce que vous lui avez demandé, pensez seulement à bien conserver la bienveillance, & la devotion que vous avez pour les Capucins. Ce qu'ayant dit, il disparut, & le malade se porta mieux, en sorte que les Medecins qui vinrent le matin pour sçavoir en quel état il étoit, le trouverent sans fiévre, & sans aucun mal, à leur grand étonnement. Aussi-tost que cette Dame eut publié ce prodige, & l'apparition du P. Silvestre, tous loüerent la bonté de Dieu, & lui en rendirent leurs remerciemens.

Tous

Tous les Freres avoient tant d'estime de ce grand Serviteur de Jesus-Christ, qu'aprés sa mort, ils conserverent quelque partie de son habit, de ses ongles, de ses doigts, & même de son corps, comme de sacrées Reliques, dont Dieu voulut operer quelques Miracles. L'an 1605. F. Marc de Rugliano Laïc, qui demeuroit de Famille au Convent de Montalte, & qui revenoit de la quête de la Ville, trouva en chemin une pauvre vieille, qui se plaignoit amerement, & comme il lui en eut demandé le sujet, elle lui répondit, qu'un enfant de sa fille étoit demeuré dans son ventre, d'où l'on ne voyoit sortir qu'un de ses bras, sans que la mere s'en pust délivrer entierement, & que le Seigneur Mantuano Barbaleo, Medecin plus fameux de la Ville, avoit dit, qu'il falloit en ce rencontre, que la femme mourut avec l'enfant. D'où vient qu'elle supplioit les Freres, qu'on priast Dieu pour l'une, & pour l'autre. P. Marc aprés l'avoir consolée, prit un morceau de l'habit du P. Silvestre, le donna à la bonne femme, & lui dit; Ne perdez pas courage, mettez ce drap sur vôtre fille, & croyez, que si vous vous confiez parfaitement en Dieu, ni la mere, ni le fils ne mourront pas. Elle fit ce qu'il lui dit, & la malade accoucha aussitost en bonne santé, d'un fort beau garçon, qu'on appella Silvestre, parce qu'il étoit venu au monde, par l'intercession de nôtre Silvestre, si grand Serviteur de Dieu. XLVIII. Quelques Miracles faits par la vertu de ses Reliques.

P. Ange de Pierre-Fitte Prêtre Capucin, rapporte avec jurement, qu'environ l'an 1600. comme P. Silvestre de Castrovillari Prêtre, aussi des Nôtres, lui eut montré un ongle du deffunt P. Silvestre, il sentit, qu'il exhaloit une odeur fort douce, comme encore un petit os d'un doigt du même, que lui montra F. Luc de Pedacé, un de nos Freres Laïcs. P. Ange leur demanda s'ils tenoient ces Reliques enfermées avec quelques senteurs agreables, qui les rendissent odoriferantes, & ils lui répondirent, qu'ils ne les avoient mises, ni dans le musque, ni dans la civette, mais dans les simples fueillets de leur Regle. XLIX.

L'an de Jesus-Christ 1600. une barque étoit si fort agitée de la tempête, proche du Port de Paule, qu'elle ne pouvoit prendre terre, quoique les Mariniers se fussent mis à nage, jusqu'au bord, où ils s'efforçoient de la tirer à eux avec leurs cables; mais comme ils virent, qu'ils ne pouvoient maitriser l'orage, ils resolurent malgré eux, de laisser la barque à la merci des ondes si irritées. Il n'y étoit resté qu'un Gentilhomme de la Ville de Montalte, que tous déploroient déja comme un homme submergé. Mais lors qu'il apperceut deux Capucins sur le rivage, il se souvint aussi-tost du P. Silvestre de Rossano, mort en son païs depuis peu de temps, que tous avoient en estime de sainteté. D'où il s'adressa à lui de cœur, & de bouche, & l'appella à son secours avec ces paroles; O! P. Silvestre, ô grand Serviteur de Jesus-Christ, secourez-moi, dans mon extrême necessité, crainte que je ne devienne la proye des ondes, & la pâture des poissons: Chose merveilleuse! à peine eut il achevé sa priere, que la barque vint d'elle-même surgir à terre, avec l'étonnement de tous ceux qui étoient venus en foule, pour voir cette merveille, & principalement des Mariniers, qui persuadoient au Gentilhomme, de porter une image d'argent au P. Silvestre, en memoire du Miracle, & de la grace qu'il en avoit receuë. L. Un homme qui a recours à lui, est délivré de son naufrage.



D'autres grands Serviteurs de Dieu, de l'Ordre des Capucins.

LI. P. Felix de Bertinoro Predicateur.

Pere Felix de Bertinoro Predicateur de la Province de Bologne, est celebre en prudence, & en sainteté. Il fut envoyé par le P. Hierôme de Pollizzi, Commissaire general en France, dans ces temps funestes, où ce pauvre Royaume gemissoit sous les armes des Heretiques, aprés la mort violente d'Henry III. & s'acquitta prudemment, & saintement de cette Charge dans la Province de Paris. Dieu lui fit la grace de guerir les malades, & entre les autres le fils de la Dame Marfisa d'Esté, avec un signe de Croix. Il vêcut vertueux, & mourut saintement, avec un regret universel, au Convent de Bertinoro dans la Province d'Otrante, F. Sebastien de Matera Laïc, est fort loüé, pour son zele des Regularitez, sa pauvreté, sa charité, & son austerité de vie. Il se disciplinoit rudement, & avec le sang qui sortoit des playes, que lui faisoit sa discipline, il éteignoit les ardeurs de sa concupiscence, & combattoit vigoureusement contre les Demons, dont à la mort, il demeura le victorieux. F. Nicolas de Rossano Laïc, honora fort la Province de Cosenze, avec les splendeurs de ses vertus, & termina sa sainte vie par la mort des Justes, pretieuse aux yeux de Dieu. Il fut homme de grande contemplation, & par son moyen, il receut de JESUS-CHRIST, son esprit de Prophetie. Le Diable à sa mort lui opposa, qu'il avoit violé la sainte Pauvreté, par certaines choses de petite consequence, & superfluës, qu'il tenoit dans sa manche; aussi-tost qu'il eut entendu ce reproche, il tira ces bagatelles de sa pochette, & les jetta dans la chambre, il mourut alors vainqueur de son Ennemy, & s'envola au Ciel, y recevoir la couronne de sa victoire. Joignons à ceux là P. Maxime de Messine, Predicateur de cette Province, dont la patience fut éprouvée de Dieu, par une fiévre hetique, qui le tourmenta fort long-temps. Il predit l'heure de son deceds, & aprés sa mort, il apparut à une de ses sœurs, & lui promit qu'elle enfanteroit d'un fils, & qu'elle ne feroit plus de fausses couches, comme elle avoit accoûtumé; la prediction fut vraye. F. Hierôme de Patti Sicilien, Religieux du Tiers Ordre, servit l'espace de 24. ans nos Freres, dans le Convent de Gibimanna, & leur montra tant de candeur d'ame, de zele des Regularitez, d'innocence de vie, de simplicité, de devotion, & d'humilité, qu'on voyoit en lui un original achevé de toutes les vertus. Il fut si grand amateur de la chasteté, que plus d'une fois, il se dégagea des femmes, qui le sollicitoient fortement de pecher avec elles. Il fut tres devot à la sainte Vierge, fort assidu à l'Oraison, & bien illustre par la sainteté de sa vie, il mourut en Dieu, dans nôtre Convent, où les Freres l'enterrerent avec nos mêmes Ceremonies, & avec son Chapelet Dieu fit plusieurs Miracles.

F. Sebastien de Matera Laïc. — F. Nicolas de Rossano Laïc. — P. Maxime de Messine Predicateur. — F. Hierôme de Patti en Sicile Tertiaire.

LII. F. Louis de Palerme Novice.

Le dernier de ceux-ci, dans la Province de Palerme, est F. Louis de la même Ville Novice, qui comme un bouton de vigne dans sa fleur premiere, fut emporté par la bruine de la mort. Il naquit d'une illustre Famille, entra dans nôtre Ordre avec beaucoup de pureté de cœur, & de simplicité d'ame, & aprés quelques mois de Noviciat, embelly d'une plus grande pureté, comme une innocente Colombe, il s'envola dans le Paradis. Nos MS. remarquent, que lorsque son Infirmier appellé F. Jean de Palerme, l'eut averti de se disposer à la mort, à cause que sa maladie étoit mortelle, au sentiment des Medecins, il répondit; Je m'avance à la mort, il est vray, mais vous arriverez plûtost que moy, au

terme de la carriere, vous m'y precederez, & je vous y suivray. F. Jean se prit à rire à ces paroles, parce qu'il se sentoit bien robuste, & en bonne santé : mais le succés fit voir clairement, que la prediction du Novice venoit du Saint Esprit, parce que l'Infirmier, avec toute sa belle disposition, tomba malade le lendemain d'une fiévre fort ardente, & le troisiéme jour il en mourut, & le Novice deux jours aprés luy. Aprés qu'il fut sorti de cette vallée de larmes, la face lui devint si belle, & si lumineuse, qu'il paroissoit plûtost un Ange en chair humaine, qu'un homme de terre.

Choses plus considerables arrivées cette Année, en plusieurs differentes Provinces.

LIII. *Un Frere qui dormoit dans l'Eglise est repris par un Ange.*

DAns la Province de Flandre, un jeune Frere Laïc, desireux d'imiter nos anciens Peres, qui ne se couchoient point aprés Matines, & par consequent de veiller plus que les autres, ne retournoit plus à sa chambre, & faisoit Oraison dans l'Eglise; mais à cause que la nature a besoin de repos, & que la sienne abbatuë, par les fatigues de la journée, ne pouvoit plus resister à de si longues veilles, il s'endormoit souvent devant l'Autel, & une fois qu'il dormoit, il fut éveillé par un enfant, qui le prit par la main, & le conduisit au Dortoir, où il lui montra sa chambre, & lui dit; Ce lieu est fait pour dormir, & l'Eglise du Seigneur est une Maison de Priere; Nous ne devons pas douter que cét enfant, ne fut un Ange de Dieu, qui vouloit avertir ce Frere, & nous autres par son exemple, du respect qu'on doit à l'Eglise, qui, comme elle est le Temple de Dieu, propre seulement à l'Oraison, ne doit pas être prophanée par le sommeil des Fideles, puisque c'est une irreverence considerable, de dormir en la presence de cette auguste Majesté, devant qui tremblent les Seraphins du Paradis.

LIV. *Un autre negligent à Matines est tourmenté du Diable.*

Un autre Frere Laïc de la même Province, qui se laissoit vaincre facilement au sommeil, étoit negligent de venir au Chœur à Matines, & une nuit que les Freres s'étoient levez, pour chanter les loüanges de Dieu, & qu'il ronfloit dans sa chambre, le Demon lui tira des pierrettes contre le visage, dont les blessures l'éveillerent, & pour éviter ces coups, il se tournoit tantost d'un côté tantost de l'autre, & se couvroit la face de sa couverture, & pourtant il ne pouvoit empécher, avec tous ses soins, que le Diable ne le frappast en quelque endroit que ce fust. Ce Frere eut peur de cét accident, & sans être davantage endormi, il quitta la couche, & apprit à ses dépens, combien déplaist à Dieu la negligence, qu'on apporte à venir à Matines avec les autres, à nôtre heure ordinaire de minuit.

LV. *Un petit voleur est sans mouvement.*

Au Convent de Carolei, un petit voleur, aprés avoir escaladé, durant la nuit la muraille du jardin, y déroba des choux, & lors qu'il voulut retourner avec sa charge, par le même chemin, par où il étoit venu, il demeura si immobile, qu'il ne put avancer d'un pas: comme il fut pris sur le fait, le Gardien lui fit une correction charitable, & puis lui permit de sortir du Convent, mais il demeuroit encore immobile; en sorte que le Gardien fut obligé de le prendre par la main, & de le mettre dehors.

LVI.

Une Damoiselle Suivante de la Baronne de saint Vincent, native de Paule, appellée Minichella, étoit devenuë comme Paralytique, ou plû-

tost boiteuse d'un jambe, & d'un pied; elle se fit transporter en son païs, pour se faire guerir avec de violens remedes, qui lui offencerent de sorte l'une, & l'autre de ses parties, qu'elle ne s'en servoit plus. Le Baron Octavio touché de compassion pour cette jeune fille, écrivit à nos Freres de Paule, qu'ils la recommandassent à Dieu dans leurs prieres, & leurs saints Sacrifices. Aussi-tost que les Nôtres eurent receu ces Lettres, ils s'assemblerent en Communauté, & prierent Dieu pour la Damoiselle. Deux Capucins alors lui apparurent; l'un étoit d'une stature assez haute, & l'autre d'un visage maigre; celui-là s'approcha d'elle, & lui demanda quel étoit son mal, & prenant sa jambe entre ses mains, la tira autant qu'il falloit, & lui dit; Ma fille, vous voilà maintenant guerie; & celui-ci tira un Crucifix de sa manche, & aprés l'en avoir beniste, ils disparurent tous deux, & laisserent la malade dans une parfaite santé. Aussi-tost qu'elle se sentit guerie, elle quitta le lit, & à haute voix, avec de profonds remercimens à Dieu, elle proclama le Miracle, que sa bonté venoit d'operer en sa personne, à la faveur des prieres des Capucins. L'on connoist par ce recit de quelle force est l'Oraison commune des Religieux, auprés de Jesus-Christ, pour en obtenir des faveurs; ce qu'on peut voir encore bien clairement, par l'exemple qui suit.

L'Oraison commune des Freres guerit une malade.

LVII. Il y eut cette Année dans tout le territoire de Palerme une si grande secheresse, à cause qu'il ne pleuvoit pas depuis fort long-temps, qu'on y craignoit justement une extréme cherté de toutes choses, plus necessaires à la vie. L'on avoit fait déja des prieres publiques dans la Ville, & l'on avoit porté en Procession les Reliques de la sainte Vierge, & des Martyres sainte Christine, & sainte Nymphe; & pourtant, on ne voyoit encore en l'air, aucun signe de nüage, qui pust promettre de la plüye. Le Gardien des Capucins de Palerme, ordonna alors à ses Freres de ferventes Oraisons, & puis les fit aller en Procession, à une Eglise de la sainte Vierge, où ils furent tous, nuds pieds, les yeux baissez, & chantans d'un ton fort lugubre les sept Pseaumes de la Penitence, dont ils imploroient le secours de la Mere des misericordes, afin qu'elle voulust soulager les besoins de leur pauvre Ville; leurs prieres ne furent pas inutiles, parce que la même nuit, il tomba tant d'eau, que toutes leurs terres en furent trempées, & ainsi ils n'apprehenderent plus leur future disette.

La même Oraison des Freres obtient de Dieu la plüye dans une grande secheresse.

Plusieurs autres Choses dignes d'estre remarquées.

LVIII. Une horrible infection, gâtoit tout le troupeau d'un Citoyen d'Altamura, & comme presque toutes ses bêtes en moururent, il fit conduire celles qui lui restoient à nôtre Convent, pour y avoir quelque secours. Le Gardien les benit avec de l'eau benîte, & par cette benediction celles qui étoient infectées guerirent, & les autres furent preservées de cét accident.

LIX. En ce temps-là, deux de nos Prestres, dont l'un s'appelloit P. Antoine de Monte-Peloso, & l'autre P. Laurent Pugliesi, partirent de Mola, pour aller à Bary. Il étoit déja presque midy, & P. Antoine, qui avoit l'estomach foible de sa nature, fut surpris d'un évanoüissement; toutes les maisons, où il eust pû recevoir du secours, étoient fort éloignées, & il n'avoit quoi que ce fust de nourriture, comme celui qui se confioit entierement à la Providence de Dieu; de sorte qu'il étoit dans un danger évident de sa vie. P. Laurent ne sçavoit que faire pour son soulagement,

La Providence de Dieu à l'endroit d'un Frere qui voyage.

lorsque sans y penser, il voit paroître un jeune homme sur un cheval blanc. Il courut aussitost à lui, & lui raconta le peril où étoit son pauvre compagnon. Le jeune homme incontinent tira de sa besace, un beau pain tout blanc, une bouteille de vin, un verre, & les leur donna. Aussitost que le P. Laurent eut receu un si bon present, il fit tremper un peu de pain dans le verre avec du vin, & le presenta au P. Antoine, lui-même en prit autant, & ils reprirent si bien leurs forces tous deux, qu'ils poursuivirent aisément le reste de leur voyage. Aprés qu'ils eurent mangé, P. Laurent voulut remercier leur Bien-faicteur, & lui rendre son verre avec sa bouteille : mais il ne le vit plus : d'où ils furent persuadez, que c'étoit un Cavalier Celeste, que Dieu leur envoyoit, pour secourir leurs besoins, par une provision du Ciel, au moment qu'ils n'en avoient point de la Terre.

A Altamura, un certain nommé François de Morico, avoit déja deux ou trois fois, donné l'aumône de vin, au Quêteur de nôtre Convent, & ne vouloit plus lui en faire une quatriéme, parce qu'il craignoit d'en manquer pour lui-même, & qu'il en avoit déja donné quantité, de sorte qu'il deffendit absolument à sa fille, d'en plus donner aux Capucins. Le soir elle descendit à la cave pour en tirer, & elle trouva le baril plein: ce que voyant, elle s'écria; Miracle, Miracle, & reprocha à son pere, son peu de charité pour les Capucins. Il fut tout confus de cette merveille, & se confiant davantage en Dieu, il donna depuis liberalement aux Capucins, & du vin, & les autres choses necessaires à la vie. LX.

Dieu multiplia le vin à un de nos Bienfaicteurs.

Suivent quelques Miracles considerables, avec lesquels Dieu voulut honorer la devotion de ceux, qui dans plusieurs besoins, ont recouru à l'Intercession de nôtre Pere S. François. Une femme de Geraci nommée Lucrece, faisoit boüillir du vin sur un grand feu, & la chaîne qui soûtenoit son chaudron se rompit, à cause de la grande charge; alors elle éleva ses yeux de bon cœur au Ciel, & y implora le secours de nôtre Pere S. François, dont la vertu fit, que la chaudiere demeura suspenduë en l'air, sur le feu, jusqu'à ce que sa servante lui prêta la main, & toutes deux retirerent le chaudron de la cheminée. LXI.

Dans la Province de Bari, lorsqu'on bâtissoit cette Année nôtre Convent de Palo, un des ouvriers, qui portoit sur ses épaules, une grosse pierre pour le bâtiment, ne fut pas plûtost monté sur un échaffaut fort élevé, que la corde qui en soûtenoit les pieds, se rompit, & le pauvre homme tomba en bas avec sa charge, & demeura comme mort, & enseveli sous les materiaux, & les debris de tout l'échaffaut. Tous ceux qui virent cette horrible cheute, touchez de l'accident, qui menaçoit ce pauvre ouvrier, éleverent leur cœur, & leur bouche à S. François, & le conjurerent de lui ménager son secours: & lorsqu'ils croyoient tous que par la hauteur de la cheute, & la pesanteur de la charge, il étoit mort infailliblement, il se leva sur ses pieds fort sain, & se dégagea lui-même de dessous toutes ces ruines. LXII.

L'Intercession de N. P. saint François delivre de la mort un Maçon qui étoit tombé.

A Sartiano Terre de Toscane, la mere de Gaspard de Tencationo eut une fluxion sur les yeux, qui lui fit perdre la veuë, sans pouvoir être soulagée, par tous les remedes imaginables de la Medecine. Son fils fort devot, fit vœu à nôtre Pere S. François, qu'il entretiendroit d'huile à perpetuité, dans nôtre Eglise, la lampe qui y brûloit devant le S. Sacrement, s'il obtenoit de Dieu la grace de la veuë à sa bonne mere. Dieu exauça la pieté d'un si bon fils, par l'Intercession d'un si saint Pere, parce que sa chere mere vit clair, & lui, non seulement fournit l'huile de nôtre lampe d'Eglise, tout le temps qu'il vécut, mais même y obligea ses heritiers par son Testament. LXIII.

LXIV. Une femme de Monté-Varchi possedée du Diable, se mit sur le dos une petite croix du bois de nôtre Pere S. François, & elle en fut delivrée aussitost. Lorsque P. Louïs de Pistoye étoit de Famille à Livourne, il fut attaqué d'un si furieux mal de tête, qu'il en devenoit preque fou. Il eut recours aux merites de nôtre P. S. François, & il posa sur sa tête un Chapelet de son bois, & sa douleur se passa aussitost. A Acri, le fils d'une femme appellée Artesia, étoit ensorcelé, & son malefice avoit tant de force, qu'il l'avoit desseché jusqu'aux os, lorsque F. Victor un de nos Freres, lui donna à boire dans du vin, un peu de poudre du saint Bois, & en peu de temps, il fut libre du malefice, & recouvra sa premiere santé.

LXV. Mais on peut connoistre, par un accident arrivé dans Rome, & que nous marquons ici, combien severement nôtre Pere S. François châtie ceux, qui lui manquent de respect. Un Bergamasque appellé Jacques, Thresorier du Magazin à pain, d'André Curioldo, étoit si peu devot à S. François, que non seulement il ne vouloit pas garder sa Fête, mais même parlant de lui avec mépris, il persuadoit à ceux, qui servoient dans le Magazin, de ne l'observer pas: mais il ressentit bientost la vengeance de Dieu, parce que le même jour, il fut surpris d'une fiévre si ardente, & de douleurs si aiguës, que ne pouvant souffrir leurs accés, il se tournoit sur son lit comme un fou, & comme un furieux: & afin que sa peine fust rapportante à sa faute, sa langue dont il s'étoit servi, pour procurer la diminution de l'honneur, & de la reverence qu'on doit à un si grand Saint, comme un S. François, se divisa en deux parties. L'on appella plusieurs Medecins, qui mirent en usage differens remedes: mais comme ils eurent éprouvé, que pas un ne le soulageoit, ils jugerent, que cette maladie procedoit d'une cause superieure, à la disposition presente de son corps. Sa femme fort devote au Saint, recourut à ses merites, & lui fit vœu pour la santé de son mari. Quelque temps aprés, son mal diminua, & l'homme revenu à lui, & apprenant le vœu qu'avoit fait sa femme, y consentit bien volontiers, & de plus demanda pardon au Saint, & lui promit d'observer dorenavant sa Fête, avec ce qu'il pourroit de pieté. Peu de temps aprés sa promesse, il guerit de sa fiévre, les parties separées de sa langue se réünirent, & il y resta seulement une marque de leur division, en memoire de son peché, & de son châtiment.

Un homme qui ne gardoit pas la Fête de S. François est châtié rigoureusement de Dieu.

LXVI. Nous ne devons pas oublier ici quelques faveurs, que plusieurs ont obtenuës de Dieu cette Année, par les vertus du merite du Pere S. Antoine de Lisbonne, ou de Padouë, comme on l'appelle plus communément. Une femme de Sciacca avoit un fils éloigné d'auprés d'elle, il y avoit déja plus de quatre ans: & comme elle n'avoit point appris de ses nouvelles, depuis ce temps-là, elle souhaittoit avec grande passion, de sçavoir en quel endroit du monde il étoit, & quelle y étoit sa fortune. La bonne mere eut recours à S. Antoine de Pade, & fit celebrer une Messe en l'honneur du Saint; elle ne tarda pas long-temps, aprés la celebration de sa Messe, de recevoir des lettres de son fils, qui lui marquoient positivement, où il étoit, & ce qu'il faisoit: mais elle n'estoit pas encore satisfaite. Comme elle avoit un desir ardent de revoir un si cher fils, elle fit dire une autre Messe, à la gloire du méme S. Antoine, & peu de jours aprés, son fils arriva chez elle, dans une parfaite santé.

Puissance merveilleuse du Répons de S. Antoine de Padouë

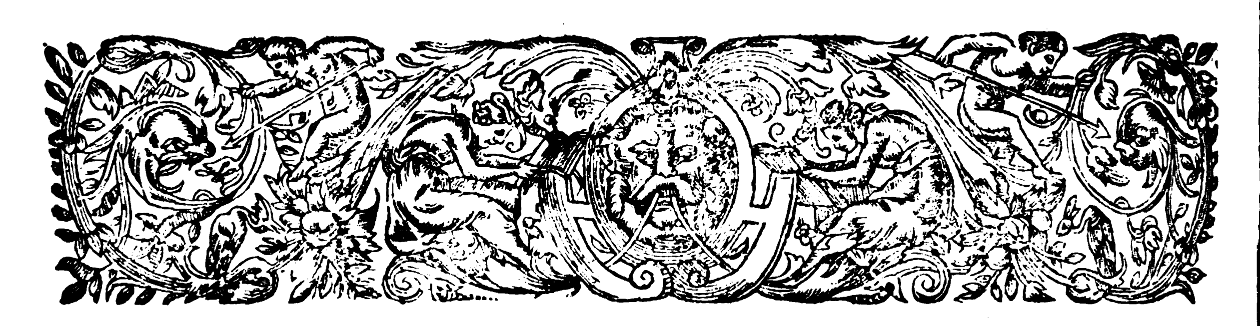
LXVII. A Campi dans l'Abruzze, une femme perdit un collier d'or, qui valoit environ vingt-cinq ou trente ecus, & comme elle n'avoit pû le trouver, encore qu'elle eut apporté tous les soins imaginables à sa recherche, elle alla se recommander aux prieres des Capucins, & les conjura instamment

de dire pour elle le Répons de S. Antoine de Padouë. Lorsque les Freres eurent satisfait devotement à la pieuse demande de cette bonne femme, comme P. Isidore de Gubbio Prêtre, alla faire l'Oraison de None, dans la Chapelle de l'Eglise, il vit sur le balustre de cette Chapelle, assez proche des marches de l'Autel, une petite boëte qu'il prit; il l'ouvrit aussitost, & y trouva le colier qu'on cherchoit: il le porta au Pere Provincial de la Province, qui visitoit alors ce Convent, & lui l'envoya rendre en même temps à la Dame à qui il appartenoit. Jugez de sa joye, & de ses remerciemens.

A la Polla dans la Basilicate, la bru de Ferranté Belluto avoit été trois jours & trois nuits, dans des douleurs épouvantables d'enfantement, sans pouvoir accoucher avec tous les soins possibles des Medecins, qui desesperoient de la vie de la mere, & de son enfant. F. Paul de S. Mennas, un de nos Freres Laïcs, lui envoya sa corde, & aussitost qu'elle s'en fut ceinte le corps, elle mit heureusement son fils au Monde, qu'elle fit nommer François. A Altorf en Suisse, une Dame, femme du Seigneur Bernard Smit, avoit été déja deux jours & deux nuits, dans les mesmes douleurs de ses couches, d'où l'on craignoit, que ne pouvant plus resister à leur furie, elle ne mourut bientost. P. Bernard de Treves, qui étoit Superieur alors, lui fit porter une de nos cordes, & à peine l'eut-elle mise sur elle, qu'elle accoucha fort heureusement. LXVIII.

Vertu admirable de nôtre corde.





L'ON TENTE L'ETABLISSEMENT DE LA PROVINCE D'ARRAGON,

Et les Missions du Piedmont s'étendent jusqu'à Dronero.

I.] Ous commençons l'année 1597. où la Religion des Capucins, par la grace de Dieu qui l'entretient, devient feconde en Provinces, en Convens, & en Religieux. Comme P. Jean de l'Arconé vit, que par la faveur du Ciel, il avoit reüssi dans l'établissement de la Province de Valence, il s'appliqua tout entier, à étendre nôtre Reforme jusques dans le Royaume d'Arragon: & à ce dessein il envoya à Sarragoce Ville capitale, P. Pierre de Barbastro Predicateur, & F. Antoine de Naples Laïc, Illustres tous deux en prudence, & en vertu, pour sonder les sentimens de ses Magistrats, du Vice-Roy principalement, s'il y avoit quelque esperance d'y établir les Capucins. Ils arriverent à Sarragoce, sans autre Lettre de croyance, que la simple obedience de leur Superieur, & sans s'être mis en peine, d'avoir une recommandation, de quelque personne d'autorité, parce qu'ils se sentoient appellez à une entreprise, qui regardoit seulement l'honneur de Dieu, d'où ils se promettoient la faveur Celeste; mais pourtant ils trouverent de grandes difficultez à leurs desseins, parce que le Diable, qui desesperoit que nôtre Reforme s'établist si facilement en ce Royaume-là, y avoit mis plusieurs obstacles à nôtre établissement, en sorte que quelques envieux animerent tous les Etats presque du Royaume, & l'Hôpital de Sarragoce d'écrire en Cour, aux Seigneurs du Conseil d'Arragon, que nôtre Ordre préjudicioit fort à leurs Etats, & que déja l'Archevêque, & le Vice-Roy avoient Lettres de Sa Majesté Catholique, de ne point recevoir les Capucins. Les Nôtres ne perdoient point pour cela courage; mais comme ils sçavoient tres-bien, que toutes les choses, plus encore celles qui touchent l'aggrandissement de la gloire de Dieu, rencontrent dans leurs commencemens plusieurs difficultez, & beaucoup d'envie, ils espererent obtenir, & par l'Oraison auprés de Dieu, & par la patience auprés des Hommes, ce qu'on refusoit à leur pieté, plusieurs personnes principalement de grande Qualité, qui favorisoient les Capucins, agissans pour eux, entre les autres singulierement, Dom Martin d'Alagon, Seigneur, Baron de Laguna, Dom Georges d'Eredia, & le Comte de Füentes, qui tous employerent leur credit auprés du Roy en nôtre faveur, & dont l'autorité, & la prudence, que la grace de Dieu soûtenoit, mirent les choses en cét état, que l'esprit du Viceroy devenant peu à peu mieux intentionné pour nous, & toutes les difficultez étans levées, l'an-

née

née suivante, on designa le Convent de Sarragoce, & la Province d'Arragon jetta ses premiers fondemens.

Les Missions Apostoliques, établies l'année passée en Piedmont, dans les Vallées de S. Martin, & de la Perose, y croissoient si heureusement, qu'elles s'étendirent jusques dans la Terre de Dronero. Cette Terre est une des principales du Marquisat de Saluzzes, Place forte, où le Gouverneur fait sa demeure, scituée à l'entrée de la Vallée de Magra, dont la longueur est jusqu'à Asceglis, d'environ quatorze milles de Piedmont, lieu riche & peuplé, sujet en fait du temporel, au Duc de Savoye, comme aussi toute la Vallée de Magra, & pour le spirituel à Monseigneur l'Evêque de Saluzze. Cette Terre alors étoit toute infectée du Calvinisme, qui avoit de sorte corrompu la populace, & même la Noblesse, qu'on ne voyoit presque plus de marque de Religion, ni dans les uns, ni dans les autres. Dieu permit qu'on y envoya prêcher la verité de l'Evangile, P. Estienne de Gambalo, & depuis lui P. Valerien Berna de Pignerole, qui entrerent vigoureusement dans cette caverne de Dragons, y darderent les Fleches des veritez Catholiques, donnerent la mort aux Serpens des Erreurs, arracherent la zizanie de l'Heresie Calvinienne, & y jetterent les semences de la sainte Foy Catholique, Apostolique & Romaine; de sorte qu'en peu de temps, par les instructions qu'ils donnerent des Mysteres de la Religion, à la populace & à la Noblesse, ils repararent les Eglises, redresserent les Autels, erigerent les Confreries du tres-Saint Sacrement, & du Rosaire à l'honneur de la Vierge, & y instituerent la Doctrine Chrestienne : de sorte que dans le même lieu, où demeuroient les Dragons, qui avec le Venin pestiferé de l'Heresie, n'y inspiroient que des desirs pour la terre, commencerent à y reverdir, & le jonc de la pieté, & la canne de la Foy. Il est sans doute que de si heureux commencemens, eussent produit sans peine la conversion de toute la Vallée, sans les guerres qui s'éleverent peu de jours aprés, dont plusieurs Ministres du Diable se servirent, pour étouffer les bonnes semences des Ouvriers de JESUS-CHRIST, & ébranler ces jeunes Plantes, qui étoient encore foibles, & trop tendres dans leur Foy. II.

VIE DE FRERE ANTONIN DE TUORO, LAIC.

APRE'S ces bons Ouvriers de la Vigne de Dieu, que nous offre le Piedmont, la Province de saint Ange, nous en presente un merveilleux, dans la culture des semences de toutes les vertus, qu'avoit jettées dans son ame nôtre Laboureur Celeste, en la personne de F. Antonin de Tuoro Laïc, homme assurément admirable par sa sainte vie, en faveur de qui, l'on peut dire ces paroles des Proverbes, *Qui manè vigilant ad me, invenient me*; puisque sorti d'une famille pauvre, mais honnête & devote, dés les premieres années de son enfance, Dieu l'éclaira des rayons de tant de pieté, qu'occupé qu'il étoit à faire paître des troupeaux, il travailloit avec plus de soins à cultiver son ame, par l'exercice des vertus interieures, qui lui sont plus propres ; parce que tandis que ces bestiaux paissoient dans les Campagnes plus écartées, il se retiroit dans les buissons, pour y dire devotement son Chapelet avec d'autres prieres, & y chanter un fort devot Motet, à l'honneur du Nom de JESUS, avec tant de tendresse, que ses yeux en versoient d'abondantes larmes. Il s'étudioit d'inspirer au cœur de ses compagnons un esprit de devotion, & de les retirer des vanitez pueriles

III. F. Antonin de Tuoro Laïc.

Il donne encore enfant des preludes de sa future sainteté.

de leur âge, en sorte que s'il en entendoit quelqu'un dire quelque parole peu modeste, il l'en reprenoit,& l'exhortoit de s'en abstenir doresnavant. Il commença dés-lors d'avoir tant de compassion des pauvres, que partageant le peu de nourriture, que lui donnoit son pere, il en gardoit une partie pour lui, & distribuoit l'autre aux pauvres.

IV. Il embrasse avec un grand zele l'exercice de la vertu.

A peine eut-il seize ans, qu'aprés de si beaux preludes d'une sainte vie, il passa du Monde à la Religion des Capucins, où il entra avec tant de ferveur d'esprit, qu'en peu de temps il fit de si grands progrés, dans les vertus d'abstinence, d'austerité, de pauvreté, d'obedience, d'humilité, d'Oraison, & des autres, que non content des dernieres, il s'avançoit à grand pas aux plus élevées; jusqu'à ce qu'enfin il arriva au plus haut comble de la sainteté: & comme il sçavoit qu'on ne l'acqueroit, qu'au prix de toutes les perfections, si quelquesfois il se sentoit trop lâche à en poursuivre quelqu'une, il s'en reprenoit lui même, & disoit; Est-ce donc là cette sainteté, où dés ton enfance tu as aspiré, & que dés tes premiers jours de Religion, tu as desirée? tu voudrois devenir un Saint, & tu es si paresseux à servir ton Dieu? ne vois tu pas, que les Demons se mocquent de toy, & qu'ils font raillerie de ta negligence? en disant; Cét homme a commencé l'édifice de la vie spirituelle, & puis il n'a pû lui donner son achevement. Chasse de toy la paresse, fais violence à toy-même, parce que autrement le jugement de Dieu sera rigoureux contre toy, Avec ces paroles qui lui servoient d'éguillons, comme s'il ne se fust fait Religieux que dans ce moment, il s'animoit lui même à une poursuitte genereuse de la vertu, & en peu d'années, il arriva à un si haut point de vertu, qu'il paroissoit merveilleux à tous ceux qui le regardoient.

V. Dans ses premieres années, comme il étoit fort robuste de corps, on lui donna soin du jardin, & lors qu'il y travailloit, il sçavoit si bien joindre l'exercice de la vertu, & la meditation au travail du corps, que l'un lui servoit d'échelle pour monter à l'autre. Le labour de la terre, dont il se fatiguoit, domptoit en lui la fureur des sens, & les mouvemens d'une chair rebelle; son vile exercice entretenoit son humilité d'esprit, cette pensée que la terre qu'il béchoit se laissoit manier à sa volonté, lui servoit de motif à une plus parfaite obeïssance, & la charité du prochain lui croissoit plus vivement dans le cœur, à mesure que poussoient dans son jardin les plantes, les fleurs, & les herbes. Il se maintenoit avec l'Oraison dans la force de travailler de corps, & comme il joignoit avec son travail, une serieuse meditation des choses Divines, il edifioit ses Freres par les exemples d'une vie Apostolique, & suivoit l'esprit de nôtre Pere S. François, qui nous ordonne dans sa Regle, *Que ceux à qui nôtre Seigneur a fait la grace de travailler, travaillent fidelement & devotement, en telle sorte que bannie l'oysiveté ennemie de l'ame, ils n'éteignent l'esprit de la sainte Oraison, & devotion.* Il se sçavoit être appellé de Dieu, à servir les autres au jardin, à la cuisine, & aux autres emplois du Convent, ce qu'il faisoit avec de grands soins, parce qu'il avoit appris que le Religieux doit faire tous ses efforts, pour s'acquitter, avec toute l'exactitude possible des Offices, que lui impose l'obeïssance.

VI. Quelques années aprés, comme tous eurent reconnû la vertu du Serviteur de Dieu, sa charité particulierement envers les malades, on lui en donna le soin en plusieurs Convens. Une mere, qui aimeroit tendrement son fils, ne le serviroit pas avec plus d'empressement, qu'il assistoit ses Freres malades, considerant en eux JESUS-CHRIST, qui s'est fait infirme pour l'amour de nous. Un pauvre malade avoit un ulcere aux parties honteuses, & crainte de confusion, il n'osoit le découvrir à des

Medecins; & puis il lui causoit des douleurs si extrémes, qu'il aimoit mieux mourir, que de se laisser toucher avec le fer, & de se soûmettre à quelque incision que ce fust. F. Antonin se dispose de le guerir, & il n'y applique point d'autre remede que sa salive, & d'autre ferrement que sa langue, & par ce moyen il le délivra de son mal entierement, plûtost par une vertu Divine, que par une humaine.

VII. L'Oraison presque continuelle de Frere Antonin.

Il s'appliquoit si fort à l'Oraison, qu'il ne dormoit que quatre heures la nuit, & employoit les autres à la contemplation des choses Divines. Il entretenoit chez lui cét esprit d'Oraison, avec une rigoureuse abstinence, & jeûnoit tous les jours, il abhorroit si fort le manger, qu'il pouvoit dire avec Job, *Antequam comedam suspiro, & tanquam inundantes aquæ sic rugitus meus*. Il disoit souvent, que le manger étoit son supplice, & que l'heure du repas devroit nous causer moins de joye que de tristesse, puis qu'elle nous prive de l'Oraison, plus délicate à l'ame, que quelque nourriture que ce soit au corps. Il étoit ravi d'assister aux loüanges de Dieu, que nous chantons au Chœur, & parce qu'il les consideroit comme un exercice d'Anges, il les écoûtoit toûjours les genoux en terre; & lors qu'il discouroit spirituellement, il avoit coûtume dans ses discours, quoi que simples, d'y mesler quelques Versets des Pseaumes, qu'il expliquoit avec tant de facilité, qu'on voyoit bien que le S. Esprit lui en donnoit l'intelligence. Une nuit que deux heures avant Matines, il alloit au Chœur selon sa coûtume, il vit la chandelle du Lutrin allumée, & le Pseautier ouvert sur le Pulpître, comme si l'on eust été en état de chanter l'Office, les feüillets même se tournoient tous seuls. Il fut fort surpris, parce qu'il ne voyoit personne au Chœur, & lors qu'il reflechissoit attentivement, à ce que vouloit dire tout ce qu'il voyoit, il entendit une voix qui lui dit; Voilà la chandelle allumée, le livre ouvert, & la main qui tourne les Pseaumes, que ne chantez-vous ? Il connut aussi-tost, que s'étoit la voix du Diable, qui desesperoit qu'il fut si assidu aux loüanges de Dieu, & il en fut d'autant plus persuadé, que le Diable lui dit encore; Que venez vous faire au Chœur ? allez vous en dormir dans vôtre chambre: & nous ne devons pas nous étonner, que les Demons abhorrent tant les Heures Canoniales, *puisque le Pseaume, est un exorcisme*, dit saint Basile, *qui les fait fuïr, un doux solliciteur du secours des Anges, & un bouclier assuré contre les craintes de la nuit.*

VIII. Sa charité envers les pauvres est autorisée par un Miracle.

Ce saint Homme étoit si charitable à l'endroit des pauvres, que lors qu'il étoit Questeur il faisoit l'aumône, à tous ceux qui l'en prioient, & même avec tant de liberalité, que plusieurs fois il retournoit sans pain au Convent. On juge par l'exemple qui suit, combien cette Charité étoit agreable à Dieu. Un jour que dans un temps de cherté, il faisoit queste au village de Vasto, il fut environné de plusieurs pauvres, qui paroissoient tous consumez de faim. Touché de compassion de leur misere, il leur donna tous les pains qu'il avoit dans sa besace, & retourna pour en quester d'autres. Lorsque le soir il revenoit au Convent, tant de pauvres vinrent lui demander quelque secours, qu'il leur donna encore une fois tout le pain qu'il avoit questé, & rentra sans porter quoi que ce fust: ce que voyant celui qui avoit soin du Refectoire, il alla s'en plaindre au Pere Gardien, qui fit appeller le Questeur, & le reprit rudement. F. Antonin lui répondit avec un doux respect; Ne vous mettez pas en peine de pain, mon Pere, il y en a plus au Convent qu'il n'en faut pour la Communauté, allons-y de compagnie: à peine furent-ils l'un & l'autre à la dépense, qu'ils trouverent l'armoire pleine d'un excellent pain, & même tout chaud, comme s'il fust sorti du four, & qu'on

n'eust fait que l'apporter au Convent. Present Celeste sans doute, dont Dieu voulut rendre illustre la charité de son serviteur Antonin, reprendre le peu de foy du Gardien, & instruire tous nos Freres, que non seulement les choses necessaires, que nous donnons aux pauvres pour l'amour de JESUS-CHRIST, ne nous manquent pas dans les occasions, mais plûtost qu'elles nous sont renduës avec de favorables usures.

IX. Il souffrit par le nez une si grande perte de sang, qu'elle lui causoit une foiblesse extréme; & un jour qu'étant déja vieil, & fort debile, à cause de cette perte de sang si ordinaire, il alloit avec quelques Novices du Convent de Vico, à celui de saint Jean le Rond, éloigné de vingt-quatre milles, à peine fut-il au Village de Cagnano, qui est la moitié du chemin, qu'il fut attaqué d'une grosse fiévre, qui l'obligea d'y rester un jour, & le lendemain, comme il continuoit son voyage, il fut surpris de sa perte de sang, qui l'affoiblit de maniere, qu'arrivé sans force, au pied d'une montagne de deux milles de hauteur, il ne put passer outre, mais fut contraint de se jetter contre terre, & d'y implorer le secours du Ciel avec ses yeux. Tandis qu'il étoit dans ce triste état, un cheval avec sa selle sortit promptement du bois prochain, & doubla le pas jusqu'à lui, & lors qu'il en fut proche, il s'arresta: F. Antonin alors considerant sa disposition presente, & le besoin qu'il avoit de ce cheval, eut la pensée, que Dieu le lui envoyoit, à dessein qu'il s'en servist, comme il fit jusqu'au Convent. Peu aprés arriva le Maître qui l'avoit perdu depuis quelques jours, & lors qu'il l'eut veu, & qu'il eut appris le service qu'il venoit de rendre à ce saint Religieux, il fut tout surpris de la douce disposition de Dieu, & le reprit avec grande joye.

X. Mais à cause que le Seigneur, au sentiment de l'Apôtre, a coûtume d'affliger avec plus de rigueur ses enfans qu'il aime plus tendrement, pour les élever aprés à de plus grandes richesses dans le Paradis; il l'exerça l'espace de sept ans, de continuelles & de rigoureuses maladies, de douleurs principalement de teste & d'estomach, & d'intemperies de foye si excessives, qu'elles le tourmentoient plus cruellement que ces autres incommoditez: & quoi qu'il souffrist ses peines avec beaucoup de patience, & de resignation à JESUS-CHRIST, & qu'il en desirast encore de plus rigoureuses, pour être plus conforme à un Dieu souffrant, il en receut pourtant cette grace, comme il l'avoüa à quelques-uns de ses confidens, que lorsque l'espace de quatre ou cinq heures, il faisoit ses prieres dans le Chœur, il ne ressentoit aucunes douleurs, & ce qui étoit plus merveilleux, quelquesfois il paroissoit comme mort, & abandonné des Medecins, & puis aussi-tost qu'on le portoit au Chœur, il étoit aussi gay, que s'il eust été libre de ses maladies. Ce qui ne pouvoit être qu'une faveur particuliere de Dieu, qu'il disoit avoir receuë de ses bontez, afin que par le secours de ses Oraisons, il put acquerir des forces, pour souffrir avec courage les douleurs de ses longues maladies.

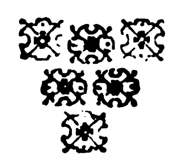
XI. Entre des douleurs si extrémes, il n'avoit d'autres pensées que pour le Ciel, avec cette ferme esperance, qu'à leur faveur il arriveroit bientost au port assuré de son bon-heur eternel, & dans ce sentiment, lors qu'il apprenoit que quelqu'un de nos Freres mouroit jeune, il élevoit ses yeux à son Createur, en versoit plusieurs larmes, & disoit; Ha! Seigneur, ha! quand vous souviendrez-vous de moy? quand m'accorderez-vous la grace de vôtre presence? Il disoit ordinairement, qu'il portoit une sainte envie à ceux, qui depuis leur entrée dans la Religion, au commencement de leurs ferveurs, qui ont coûtume d'être les plus embrazées, étoient appellez de leur Seigneur à la possession de l'autre Vie.

Dieu voulut faire voir au monde, la sainteté de son serviteur Antonin, à la faveur de quelques Miracles, & de son esprit de Prophetie. A Vico qui est un Chasteau scitué au haut du Mont Gargan, une Dame appellée Faustine étoit fort affligée, parce que son mary le Seigneur Charles Boganté Gentilhomme Napolitain, & Docteur aux Loix, fort estimé dans sa profession, étoit tombé malade d'une si cruelle frenesie, qu'on étoit contraint de le lier comme un furieux. Lors que cette Dame vit, que tous les remedes de la Medecine étoient inutiles à la guerison de son mary, elle eut recours aux prieres de F. Antonin, qui avec quelques paroles de consolation, l'exhorta de prendre tout de la main de Dieu, & puis alla prier pour le malade. Quelques jours aprés comme il fut à la quête, il alla retrouver la Dame, & la consolant encore, il lui dit d'un esprit Prophetique; Faustine, la volonté du Seigneur est, que vôtre mary soit dix ans entiers travaillé de cette frenesie, afin qu'à sa faveur, il se purifie de ses pechez, & que vous vous exerciez à la patience; mais consolez vous en Dieu, qu'aprés ce temps expiré, il recouvrera sa santé premiere, & fera son Office comme auparavant, quoi qu'alors il ne doive vivre que fort peu d'années, aprés lesquels il mourra avec beaucoup de sentiment de pieté. A la fin des dix ans de la frenesie du Seigneur Charles, il fut attaqué d'un accident si horrible, qu'il tomba par terre, & y demeura l'espace de vingt-quatre heures, en sorte que tous le crurent mort, excepté sa pieuse femme, qui s'y opposa par une simple foy, qu'elle avoit aux paroles de F. Antonin. Aprés cet accident le malade revint à lui, comme il étoit autrefois, & vêcut deux années; ce que la Dame a témoigné par serment.

XII. Dieu l'honora de l'esprit de Prophetie.

Au même Chasteau de Vico l'an 1591. Marco Peruscio d'honnête famille, & fort devot à l'Ordre, étoit si malade, qu'on le voyoit reduit à l'extremité de sa vie, parce que toutes ses parties plus éloignées étoient froides, & n'avoit presque plus de chaleur naturelle; quelques-uns même de la maison disposoient déja de ses funerailles, sans esperance qu'il pust guerir de sa maladie. Sa mere appellée Rosata, envoya le recommander aux prieres des Freres, & supplier le Gardien d'en destiner deux, pour l'assister à la mort, & F. Antonin fut un des deux. Aussi-tost qu'il fut auprés du malade, il le consola avec des paroles toutes embrazées de l'amour de Dieu, dont il enflammoit tous ses Auditeurs, & puis il se retira dans un coin de la chambre, où il pria Dieu pour lui. Aprés sa priere il tira la femme à part, & lui dit, qu'elle ne se plaignist plus, qu'elle essuiast ses larmes, parce que la bonté de Dieu faisoit à son fils la grace de la vie. Ce qu'ayant dit, il lui fit sur le front le signe de la Croix, & le mourant fut aussi-tost gueri, avec l'admiration de tous ceux, qui publient encore aujourd'hui une si grande merveille. Aprés que F. Antonin eut heureusement fourni la carriere de sa patience, & des autres vertus, il alla au Ciel, en recevoir la couronne, & son corps fut enterré, avec un grand concours de Peuple, qui voulut reverer ses saintes Reliques.

XIII. Il guerit par ses prieres, un homme qui se mouroit.



DES PERES ANDRÉ DE SESTINO, ET JEAN DE PORTUGAL PRESTRES.

Des Freres Clement de Palerme, & Clement de Plaisance Clercs.

XIV. P. André de Sestino Prêtre.



Ere André de Sestino Prêtre, de la Province de la Marque, fut un homme fort vertueux, à qui la nature, pour en faire un Religieux plus parfait, avoit denié une certaine douceur de temperament, dont il se fust rendu aimable à tous ceux qui eussent traitté avec lui; parce que quoiqu'il aspirast à l'acquisition de toutes les vertus, & qu'il les possedast toutes si parfaitement, qu'on pouvoit l'appeller un Maître de la vraye Perfection, il étoit encore si austere, que s'il voyoit quelqu'un trop lâche dans la voye de Dieu, ou trop foible à surmonter ses passions, comme si la negligence des autres lui eust percé le cœur, il crioit par tout le Convent, & le reprenoit avec grande severité : de sorte que sa rigueur écartoit de sa personne plusieurs de ceux, qui demeuroient avec lui. Il étoit même si rigide à l'endroit des Novices, que s'ils n'avoient une grande ferveur d'esprit, ils ne pouvoient resister à ses rudes corrections, & demandoient leurs habits; De maniere qu'en une année il en sortit dix-huit, & n'en resta qu'un dans le Noviciat, quoique cette severité lui fust en quelque façon naturelle, on pouvoit dire qu'elle étoit causée chez-lui, par le zele qu'il avoit de l'honneur de l'Ordre, parce qu'il jugeoit être plus selon Dieu, de châtier les manquemens, par la rigueur de la langue, que de les adoucir par un silence agreable aux oreilles humaines, & déplaisant aux Divines; conformément à ce que dit le Sage, *Meliora sunt vulnera diligentis, quàm fraudulenta oscula odientis.* (Proverb. 27. ch.) Il ne croyoit pas qu'il fust fort dommageable, de perdre plusieurs Novices de peu d'esprit de Jesus-Christ, pour en conserver un petit nombre, d'une parfaite pieté, & il se persuadoit, que peu de Novices, éprouvez par les actions d'une bonne discipline, étoient plus utiles à nôtre Ordre, qu'une multitude de lâches, qui en affoiblissent le solide affermissement.

XV. Dans ses Moral.

C'est la Doctrine de S. Gregoire le Grand, *Qu'il arrive quelquesfois aux plus eminens en vertu, que tant plus ils sont embrazez des flammes de la charité, tant plus sont-ils rudes dans leurs corrections. D'où vient que leur Langue lâche souvent des paroles, qu'elle devroit retenir, à cause que leur cœur est enflammé du saint Amour autant qu'il se peut.* Et pourtant on doit plûtost, dans les corrections garder une maniere, qui par sa douceur, & sa complaisance attire à l'amour de la vertu, & à la fuite du vice, qu'une opposée, qui seroit pleine de severité, selon l'avis de l'Apôtre, *Fratres, si praeoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, ejusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans teipsum, ne & tu tenteris:* (Aux Gal. 6. ch.) Parce qu'il arrive souvent qu'une correction rude envenime plus le cœur, & la discipline, qui s'introduit dans l'ame avec violence, l'écarte de la vertu; mais si l'on la tempere de douceur, & de mansuetude, elle s'y place plus facilement, & subsiste plus long-temps dans les esprits. Puis donc que, comme j'ay déja dit, la rigueur du P. André à reprendre les autres, étoit jointe à sa sainte vie, & à l'ardeur de son zele, elle n'est pas toute digne de blâme,

au contraire elle merite des loüanges, parce qu'elle étoit comme une étincelle qui sortoit de l'embrasement de l'amour Divin, pour l'honneur de nôtre Ordre.

XVI. Par son Oraison il multiplia les féves d'une terre pour les pauvres.

Dieu voulut honorer la sainteté de son Serviteur, à la faveur de quelques Miracles. Lorsqu'il étoit Gardien de nôtre Convent de Fossombrono, dans le temps que le Cardinal Jules de la Roüere y demeuroit, il y eut en toute l'Italie une si grande cherté de toutes choses, & principalement en ce païs-là, qu'on n'y trouvoit ni pain ni bleds, & la faim en faisoit mourir plusieurs; le bon Pere qui deploroit les besoins de tant de pauvres peuples, fut faire la reverence au Cardinal, & lui demanda, par prest seulement, une Terre de la campagne appellée de sainte Luce, où il fit planter quelques féves, pour le secours des pauvres, & puis alla faire Oraison à Dieu, qu'il eust la bonté de les multiplier, au soulagement de tant de miserables. Lorsqu'elles furent en maturité, il fit crier à son de trompe, que chacun en pouvoit prendre tant qu'il lui plairoit, à condition qu'il n'arrachast pas les plantes. Non seulement les pauvres, mais encore les riches y vinrent, & le champ étoit toûjours plein de gens, qui en mangeoient, & qui en emportoient avec eux, & toutesfois, tant plus ils en prenoient, tant plus Dieu les multiplioit, de sorte qu'elles suffirent à tant de peuples, jusqu'à ce qu'elles fussent seiches, & en graines, l'espace de plusieurs semaines. On batit alors leurs tiges, & l'on en tira si grande quantité de féves, qu'elles surpassoient une recolte ordinaire.

XVII. Sa priere obtient de Dieu du pain pour un Frere incommodé.

Un Frere d'un autre Convent venoit d'un grand voyage, & se sentoit si las & si fatigué, qu'il avoit besoin d'être mieux traitté que les autres. P. André qui étoit Gardien l'envoya à la dépense, y prendre du pain dont il pust reparer ses forces; il y fut & n'y en trouva pas un morceau, de sorte qu'il étoit obligé d'attendre le retour des Quêteurs, qui étoient allez en chercher par la Ville. Ce qu'aprenant le Pere Gardien, il dit à ce Frere, qu'il retournast à la depense, & qu'il eust confiance en Dieu, que sa puissance auroit remedié à ses besoins. Il y alla aussi-tôt, & y trouva une corbeille pleine, de huit beaux pains fort blancs, avec un gâteau qui paroissoient sortis du four, il n'y avoit qu'un moment, & envoyez de Dieu par les merites de l'Oraison de son Serviteur P. André. Il vécut cinquante ans dans l'Ordre avec beaucoup de vertu, & de sainteté, & alors âgé d'environ soixante & dix ans, il tomba malade à Maceraté d'une pleuresie, & passa fort heureusement à l'Eternité.

XVIII. P. Jean Portugais Prêtre.

Dans la Province de Toscane, P. Jean Portugais Prêtre, fut un Religieux fort celebre en vertus. De l'Ordre de l'Observance il passa à celui des Capucins, où il receut de sorte les prodigieuses austeritez, qu'il avoit commencées chez ses premiers Freres, qu'il y vécut long-temps sans presque se nourrir d'autre chose, que de pain & d'eau: Et si quelquesfois le Dimanche, au soir, il mangeoit une salade, le lendemain il ne prenoit quoique ce fust d'aliment. A une rigueur si extrême, il joignoit l'amour de la sainte pauvreté, la ferveur de l'Oraison, l'esprit d'humilité, le zele de l'Observation Reguliere, & l'étude des autres perfections, dont aprés s'être élevé jusqu'à l'éminence des plus parfaits Religieux de cette Province, il en fut encore porté dans le Ciel, où il alla joüir du prix de ses fatigues, au Convent de Sienne. En foi dequoi deux malades de fiévres quartes, furent gueris par le seul attouchement d'un morceau de son habit, & un autre d'une grande douleur de tête.

XIX. F. Clement de Palerme Clerc.

La Province de Palerme fait paroître ici F. Clement de Palerme, comme une Fleur nouvelle, qui sortie à peine de son bouton, commence à répandre, de la maison de la Religion des Capucins, une odeur si suave

de vertus, d'innocence de vie, d'exemples de mœurs, de blancheur de pureté, d'obeïssance, d'humilité, de patience, de mépris de soy-même, & d'Oraison mentale, que tous en conceurent de grandes esperances, qu'il seroit un des parfaits Religieux de l'Ordre; mais prevenu de la mort, il n'arriva pas au septiéme mois aprés sa profession, & au dix septiéme de son âge, qu'il s'envola au Seigneur, au Convent de Naro. La vertu de ce jeune homme fut si agreable à Dieu, qu'au moment de sa mort, il l'honora du don de Prophetie, parce que comme une Dame de qualité Baronne de la Grasse, étoit malade dans la même Ville, F. Clement lui envoya dire, le jour & à l'heure qu'elle mourroit, & qu'aprés un peu de peines dans le Purgatoire, elle seroit receuë par les Anges dans le Paradis. Il prédit encor à une Sœur du Tiers Ordre, appellée Françoise Denaro, qu'elle mourroit cette année. Il dit aux Freres qu'il devoit mourir un peu aprés la Baronne de Grasse, & sur l'aurore de ce matin-là, lorsque cette Dame rendoit son esprit à son Createur, il s'écria; Voilà l'ame de la Baronne qui monte au Ciel avec les Anges. La devotion qu'elle a toûjours euë pour nôtre Pere S. François, l'a bien-tôt delivrée du Purgatoire, parce que nôtre S. Pere est descendu dans ces flames, & la conduitte par la main dans la Paradis. Quelques heures aprés proche de l'aurore, il s'avançoit à la mort, & alors ravi en extase, il contempla les beautez du Ciel, & puis y monta fort paisiblement.

XX. Lorsqu'on sceut dans la Ville, ce que F. Clement avoit prédit en mourant de la Baronne defunte, tout le Peuple conceut tant de devotion pour lui, qu'ils vinrent en foule à son sepulchre, y pleurerent les genoux en terre, & lui offrirent leurs prieres, comme s'il eust été Bien-heureux: Et les Freres furent fort empêchez à souffrir leurs devotions, & à leur distribuer les grains de son Chapelet, les mouchoirs, les sandales, & les autres choses, dont il s'étoit servi durant sa vie, & dont on assure, dans cette Ville de Naro, que Dieu fit plusieurs Miracles.

XXI. F. Clement de Plaisance Clerc.

F. Clement de Plaisance Clerc, éclatte dans la Province de Bologne, avec les mêmes lumieres de vertus; il nâquit dans cette fameuse Ville, de l'illustre Maison de Rustici, & lors qu'il fut parmi nous, il accrut la noblesse de sa naissance, par les splendeurs de la perfection Seraphique. Il meditoit toûjours la Passion de son Sauveur, & lorsqu'il contemploit les mépris qu'il avoit soufferts de ses Creatures, il s'embrazoit avec tant de zele, de les souffrir avec lui, qu'il cherchoit souvent les occasions d'être méprisé des autres. Cette meditation, produisoit chez lui l'humilité, la patience, & la haine de lui-même, d'où naissent les autres vertus, & particulierement une ardente charité, qui conservant toûjours l'esprit d'Oraison embrazé dans son ame, lui fournissoit tous les jours de plus grandes lumieres de sainteté. Il n'acheva pas sa huitiéme année de Religion, qu'en si peu de temps il toucha le but de la perfection Religieuse, & parvenu dans la jeunesse des années, à la blancheur des vertus, il mourut à Ferrare, & rendit l'ame au sein de JESUS-CHRIST, qui lui apparut à l'heure de la mort. Aprés huit ans de sepulture, on trouva son corps, entier & incorruptible, quoi qu'il eust été tant de temps, au milieu des eaux qui s'écouloient dans son sepulchre.



DE

DU P. ESTIENNE DE RANDAZZO PRESTRE, & d'autres Religieux de vie exemplaire.

RANDAZZO est une Terre de Sicile, scituée proche du Mont-Etna, où nâquit P. Estienne d'honnête famille, & il honora par sa vertu toute la Province de Messine. Lorsque le S. Esprit l'eut tiré des tempêtes du monde, au port assuré de la Religion, il y commença une vie Religieuse, par une si rigide abstinence, qu'il jeûnoit au pain & à l'eau trois fois la semaine, & dans le temps des Carêmes, autant de jours, il ne mangeoit point: Durant l'Avent même, qu'il passoit par devotion avec plus de rigueur, il y ajoûtoit un quatriéme, qu'il ne prenoit quoi que ce fust de nourriture, comme ses jours ordinaires de toutes les semaines. Il accompagnoit cette rigoureuse abstinence des autres mortifications; il se disciplinoit jusqu'au sang, il affligeoit son corps de toutes les austeritez possibles, il dormoit peu, il veilloit long temps, & pratiquoit d'autres actions penibles, dont il tenoit en bride son ennemi Domestique, si rebelle à son esprit, pour donner à son ame toute la liberté necessaire, à l'acquisition des vertus, & à la contemplation des choses Celestes; d'où l'on vit refleurir en lui si vivement l'humilité d'ame, le zele d'une rigide pauvreté, l'application continuelle à l'Oraison de l'esprit, la conduite de ses actions, & principalement cette charité, qu'on appelle la mere des autres vertus, que tous le regardoient comme un Homme tout Celeste. Lorsque les Peres de Messine l'eurent connu si vertueux, ils lui donnerent la charge d'élever les Novices, dont il s'acquita avec de si grands soins, qu'il fit naître à sa Province plusieurs sujets, forts illustres en sainteté de vie. XXII. P. Estienne de Randazzo Prêtre. Sa merveilleuse abstinence.

XXIII. Dieu voulut honorer la sienne de quelques Miracles. Ce saint Prêtre étoit si zelé de l'Observation, non seulement des preceptes, mais même des conseils de nôtre Regle, & des avis de nôtre Pere S. François, qui lorsqu'il envoyoit ses Freres par le monde, avoit coûtume de leur dire ces paroles de JESUS-CHRIST, *Nolite quærere, quid manducetis, aut quid bibatis, hæc enim omnia Gentes inquirunt, Pater enim vester scit quia his indigetis*, & ces autres du Psalmiste, *Iacta super Dominum tuum curam tuam, & ipse te enutriet*; qu'appuyé sur la Divine Providence, qui fournit de nourriture les Oyseaux, il ne vouloit rien porter avec lui dans tous ses voyages. Une fois donc que dans un temps d'Hyver, & du jeûne il cheminoit au milieu des fanges & des neiges, à l'heure du repas, sans pouvoir, à cause de sa foiblesse d'estomach, & du mauvais temps, avancer d'un pas, il se recommanda de tout son cœur à Dieu, & le pria, que par son amoureuse Providence, il voulut accorder à son extrême necessité quelque soulagement, lorsque sans y penser il apperceut un jeune homme, fort beau de visage, sur un cheval blanc, qui lui donna du pain & du vin, & le consola avec des paroles, qui paroissoient sortir de la bouche d'un esprit Celeste, & disparut aussi-tôt à ses yeux. S. Luc 12. Chap. Pseaum. 54. Un Ange en chemin le pourvoit de nourriture.

XXIV. Une autre fois, que P. Estienne jeûnoit le Carême de S. Michel, & voyageoit du côté de Polizzi, il rencontra en chemin un pauvre, qui se plaignoit de ne pouvoir relever lui seul un âne qui s'étoit abbatu sous sa charge, mais comme sa foiblesse, & son grand âge, ne lui permettoient pas de soulager cét homme, il pria son Compagnon de lui faire la charité, tandis qu'il iroit doucement devant lui. Le Diable prit alors la fi-

S. Michel Archange le remit dans son chemin.

gure du Compagnon, marchoit devant, comme s'il lui eust montré le chemin, & le conduisoit à un precipice; mais losqu'il en fut proche, il aperceut un jeune homme tout armé d'Armes fort blanches, qui l'interrogea avec beaucoup de familiarité, où il alloit; A Polizzi, lui répondit P. Estienne: Vous n'êtes pas dans le chemin, lui repartit le jeune homme, vous allez vous jetter dans un precipice, tournez de ce côté-là, & vous marcherez seurement. En ce même temps, son veritable Compagnon, qui venoit derriere lui l'appella; il se retourna pour voir qui l'appelloit, & aussi-tôt disparurent le Diable & le jeune homme armé, qu'il crut être S. Michel Archange, en l'honneur de qui il jeûnoit ce Carême, que Dieu lui envoyoit pour le delivrer duprecipice, où le vouloit engager le Diable: D'où vient qu'il en remercia son Bien-faicteur JESUS-CHRIST, & son Liberateur l'Archange.

XXV.

Il est doüé de Prophetie.

Lorsqu'il étoit Gardien de Siracuse, un jeune homme de Randazzo, fils d'un de nos amis, qui avoit commis un homicide, se vint refugier dans son Convent, où lorsqu'il l'eut fait appeller, & que le saint homme l'eut apperceu, il lui dit; Vrayment, mon jeune homme, vous venez de faire une belle action, de tuer un pauvre innocent, & de vous percer vous même avec l'épée de la damnation eternelle. Ce peché étoit si secret, qu'il ne se pouvoit sçavoir humainement, & le jeune homme fut fort étourdi, lorsqu'il se l'entendit reprocher, & il jugea que Dieu l'avoit revelé à son Serviteur, afin de l'obliger plûtôt à en faire penitence.

XXVI.

Catherine Marulla Damoiselle de Messine a témoigné, que lorsque P. Estienne l'alla voir un jour, elle lui dit, comme le Seigneur Dom Paul la Rocca traittoit rigoureusement sa femme, & qu'en soûpirant il lui repondit, Madame le mois d'Aoust ne se passera pas, que la Dame Antonia, c'étoit le nom de la pauvre affligée, sera, quoiqu'à son grand regret, delivrée des travaux, qu'elle souffre maintenant de son mari. Ce qui arriva, parce qu'il mourut dans ce même mois. Il prédit plusieurs autres choses, & principalement sa mort à la Dame Catherine, lui disant; Madame, je dois bien-tôt partir pour l'autre vie, & vous ne me verrez plus. Il mourut à Messine, fameux par le bruit de sa sainteté, & monta au Ciel, y recevoit le prix de ses bonnes actions.

XXVII.

F. Anthoine de Vico Laïc.

P. François d'Arles Predicateur.

P. Ruffin de Roffano Predicateur.

P. Mathieu de Salvis Novice.

Nous pouvons en remarquer ici d'autres, qui furent éminens en vertu, & premierement de la Province de S. Ange, F. Anthoine de Vico Laïc, homme de tant de sainteté, que lorsqu'il faisoit Oraison, en quelque lieu que ce fust, on vit souvent sa face toute lumineuse. Dieu l'honora de l'esprit de Prophetie, & il prédit la mort de plusieurs Pontifes. De la Province de S. Loüis, P. François d'Arles Predicateur celebre qui né d'une famille fort noble, méprisa les nopces de la terre, avec une femme riche, & de Qualité, pour consacrer son cœur à nôtre Ordre, où il s'avança tellement à la vertu, que Dieu, six mois avant qu'il mourust, lui revela l'heure de sa mort, où la sainte Vierge le favorisa de sa veuë, & de celle du petit JESUS. De la Province d'Ottrante, P. Ruffin Predicateur, natif de Roffano, qui au milieu des épines de ses austeritez, conserva dans son lustre, la candeur de sa pureté. Il fut celebre en toutes les vertus, & principalement en la charité qu'il avoit pour tous ses prochains. Il mourut à Casaranno, & sept ans aprés sa mort, on lui trouva la langue toute entiere, quoique les autres parties de son corps fussent corrompuës. De la Province de Lyon. F. Mathieu de Salvis Novice, qui aprés être entré dans le Noviciat, avec beaucoup de pureté, y mourut avant sa profession, avec une plus grande integrité, & à sa mort, il fut honoré de la presence de JESUS-CHRIST, de la sainte Vierge, & de nôtre Pere S. François.

Choses plus considerables arrivées cette année en plusieurs differentes Provinces.

XXVIII. Un Novice qui ne se découvre pas à son Pere Maître est trompé du Diable.

PLusieurs choses arriverent cette année, qui peuvent servir d'instruction de la poursuitte, ou de la fuite, de ce qui peut être utile, ou dangereux à la profession Religieuse. La premiere appartient à la bonne conduite des Novices, qui n'ayans pas encor appris, à cheminer par l'étroitte voye de l'esprit, d'où vient qu'ils tombent souvent dans les embûches des Demons, doivent suivre cette regle si loüée des Maîtres de la vie spirituelle, de découvrir à leur Pere Maître les tentations qu'ils souffrent, & les visions dont ils se croyent favorisez de Jesus-Christ. Ce qui n'étant pas observé d'un Novice de Lodi, dans la Province de Milan, il fut trompé du Diable, & obligé de quitter nôtre Ordre, en voici le fait. Il faisoit son Noviciat au Convent de Sorefina, sous la conduitte du P. Hierôme de Cremone, fort experimenté dans les choses spirituelles, & alors le Diable lui apparut, sous la figure de Jesus-Christ, & lui persuada le mépris de toutes choses, & même de sa nourriture ordinaire. Il crut cet esprit de mensonge, & sans en communiquer à son Pere Maître, il sembloit si fort negliger son corps, qu'il lui refusoit même le plus necessaire à la vie. Le Demon cependant loüoit le courage, & la ferveur du Novice, il lui causoit même quelque joye durant ses Oraisons; la chose enfin devint telle, qu'à cause que par la persuasion du Diable, il ne mangeoit point, il parut si maigre, qu'il n'avoit plus que la peau sur les os. Son Pere Maître lui demanda la cause de sa maigreur, il en cela la verité d'abord, & puis pressé par un commandement de sainte Obedience, il répondit; Pourquoi me mettrai-je davantage en peine des choses de la vie, moy qui ay tous les jours Jesus-Christ pour mon Consolateur ordinaire, qui m'attire au mépris de cette vie malheureuse? Ce qu'entendant le Pere Maître, aprés qu'il eut fait dire à son Novice l'ordre & le temps de ses visions, il reconnut l'artifice du Diable, & il lui commanda, que lorsque ce faux Jesus-Christ, qui étoit un vrai Diable, lui apparoîtroit, il lui dit; Retire-toi, Demon abominable, tu ne m'abuseras plus par tes artifices, & puis qu'il lui crachast au nez, avec toute la haine possible. Ce que le Novice executa entierement, & le Demon se retira bien aussi-tôt: mais comme il s'étoit fait malade, par sa volontaire abstinence, l'on le renvoya dans le Monde, puisqu'il s'étoit mis lui-même hors d'état, de pratiquer les austeritez continuelles de nôtre Ordre.

XXIX. Un Frere, qui sous pretexte de besoin transgresse la pauvreté, est tourmenté du Diable.

L'exemple qui suit servira de frein à ceux, qui sous pretexte de necessité, sont faciles à violer leur vœu de la pauvreté. Un Frere Laïc de Flandre, avoit receu cette année de ses Superieurs, ce qu'il lui falloit d'habits, & comme il n'en étoit pas content, il demanda à son Gardien une Tunique neuve, avec tant d'importunité, qu'aprés plusieurs avis qu'il lui donna de la pauvreté violée, il fut obligé de lui en accorder une. Aussi-tôt qu'il l'eut, sa conscience lui reprocha l'abondance inutile de tant de draps, & conservant à son usage sa premiere Tunique, il fit des pieces de sa nouvelle, & en couvrit son habit. Lorsqu'il eut ainsi disposé de ces deux Tuniques pour son hyver, à peine eut-il mis sur lui son habit doublé de sa neuve, qu'étant à l'Oraison commune, il fit de grands cris, qui obligerent les Freres de venir à lui, & le trouverent couché contre terre, dans

un étrange accablement: Ils lui demanderent le sujet de ses clameurs, mais comme il ne pouvoit parler, il redoubla ses cris plus terriblement, comme si quelqu'un l'eust frappé avec les derniers efforts; ce qui épouventa tous ses Spectateurs. Les Freres jugerent bien, que c'étoit quelque ouvrage du Diable en la personne de ce Religieux, ils lui jettent de l'eau benîte, & l'apportent au Refectoire, où recommençant ses clameurs, il leur dit; Secourez-moi, mes Freres, secourez-moy, je vois deux Diables qui m'environnent une épée en main, dont ils me menacent de m'ôter la vie. La chose étoit pleine d'effroy, parce qu'il montroit un visage si horrible, & il crioit si épouventablement, que lorsque les Freres voulurent le consoler, il rebuta leurs discours, & s'emporta dans ses cris ordinaires. Du Refectoire alors, on le conduisit à sa chambre, & on pria Dieu pour luy: ces prieres adoucirent un peu l'emportement de son esprit, & avec un profond soûpir, il dit ces paroles; Ha! mal-heureuse tunique, tu es cause de mes peines. On la trouva aprés quelque recherche, & ce Frere fut délivré de ses inquietudes.

XXX. Nous marquerons ici un troisiéme exemple, comme un avis salutaire à ces Freres, qui s'occupent à des choses vaines & inutiles, qu'ils ne veulent pas quitter, encore que leurs Superieurs s'y opposent. Un Prêtre appellé P. Fabien de Massafra de la Province d'Otrante, étoit fort adroit à faire des Croix d'ebenne, & des Crucifix de bronze, & y travailloit de maniere, que quoi que ces Superieurs lui deffendissent ce travail, comme inutile, qui l'écartoit de l'Oraison, & lui faisoit perdre le temps, sans s'arrester à leur commandement, il le continuoit avec beaucoup d'assiduité. La des-obeïssance de ce Frere déplaisoit fort, non seulement à Dieu, mais encore à ses Superieurs, qui voulurent agir contre lui comme contre un Coutumace, & lui comme un Apostat s'enfuit à Venize, où sans être connu de personne, il leva boutique de son travail, & s'attendoit bien d'y debiter ses Crucifix. Quelque année aprés, Dieu le punit selon son peché, parce que comme il s'occupoit criminellement à faire des Croix, contre sa profession Religieuse, il mourut sur une méchante croix, je veux dire la potence, parce qu'il fut pendu, l'on ne sçait pourquoi, par l'ordre de la Justice.

Punition d'un Frere qui s'occupoit contre la volonté de ses Superieurs à faire des Croix.

XXXI. Mais à cause que Dieu ne se plaist pas tant, d'être rigoureux contre les coupables, & de punir leurs manquemens, que d'être misericordieux envers les Bien-faicteurs de nôtre Ordre, & de récompenser leurs bienfaits, on le peut voir par l'exemple qui suit. Auparavant que nôtre Convent de Murano fut bâti, lorsque les Capucins s'y rencontroient, pour quelque affaire que ce fust, un Prêtre fort affectionné à la Religion, nommé Ambroise Cotia, les recevoit chez lui avec beaucoup de charité. Mais afin qu'ils fussent plus libres, lors qu'ils viendroient le voir, il pensoit aux moyens de leur disposer une petite maison proche de la sienne, où ils pussent être en liberté. Tandis qu'occupé d'esprit dans cette pensée, il sortit aux champs, & prioit Dieu, & nôtre Pere S. François de faire reüssir son entreprise, quelques-uns de ses ennemis lui tirerent dans les reins derriere le dos deux coups d'arquebuze, mais il n'en fut point blessé, parce que les balles percerent ses habits, & puis sans entrer dans sa chair, elles tomberent à ses pieds. Ce bon Prêtre remercia bien Dieu de cette faveur, & en memoire de ce Miracle, il apposa son habit & les balles d'arquebuze dans son Oratoire.

Un Prêtre qui recevoit chez lui les Capucins est preservé de deux coups d'arquebuze.

XXXII. P. Cherubin de Celico Prêtre, & Gardien de nôtre Convent de Rugliano, Province de Cosenze, rapporte, qu'aprés que le Mercredy Saint, il eut preparé l'Oratoire pour le repos du saint Sacrement du Jeudy,

avec beaucoup de draps de soye, & d'étoffes de prix, qu'il avoit empruntez de plusieurs Seculiers, le feu y prit par mal-heur, en sorte que depuis le haut jusqu'en bas, on ne voyoit que des flâmes; il fut tout surpris, & tout affligé d'un si étrange accident, & comme il n'y voyoit plus de remedes humains, il se tourna du côté du Ciel, avec un grand cœur, & y appella à son secours la Vierge sainte, & nôtre Pere saint François, qu'ils voulussent le soulager, & reparer la perte, qu'auroient soufferts les Seculiers dans cét horrible embrazement. Ce fut en verité une chose toute merveilleuse, que comme la priere de trois Enfans éteignit l'ardeur des flâmes de la fournaise de Babylone, le feu de même plus ardent de l'Oraison affective de ce grand Serviteur de Dieu, si nous ne voulons plûtost dire, la Celeste rosée de l'intercession de la sainte Vierge, & de nôtre Pere saint François, tempererent de sorte la furie de ce grand feu, qui embrazoit tout l'Oratoire, que quoi que ce soit, n'y fut brûlé, ni même tant soit peu endommagé: & ce qui accrut le Miracle, l'Oratoire étoit composé de choses fort faciles à prendre feu, comme de soye, de toiles fines, & d'autres ornemens semblables.

XXXIII. Un Frere est gueri d'une fiévre hetique, par le secours de la sainte Vierge.

Dans la même Province, P. Bernardin d'Arta Prêtre, & Gardien de nôtre Convent de Scigliano, étoit malade, il y avoit déja plus de quatre mois, d'une fiévre hetique qu'on pouvoit dire tierce, & que ne pouvoient guerir tous les remedes de la Medecine. Comme le malade eut éprouvé, que tant de potions ne lui donnoient point de soulagement, il eut recours à la Mere des Misericordes, & la pria de lui impetrer de son Fils, la grace de sa santé corporelle, avec promesse, de jeûner en son honneur tous les Samedis. Aprés sa priere, & son vœu, il se trouva sans aucun mal, & la même nuit il étoit dans le Chœur avec les autres, pour y loüer Dieu, & y chanter Matines, ce qu'il n'avoit pû faire, il y avoit quatre mois & demy.

XXXIV. S. François preserve de mort un Devot de l'Ordre.

Pierre Martyr Galletti de Sala, dans la vallée de Lugano, fort devot à saint François, & à son Ordre, alloit de chez lui entendre la Messe à nostre Convent de Bigorio, & dans le chemin il se recommanda de tout son cœur à Dieu, & à nôtre saint Pere. Quelques-uns de ses ennemis informez de son voyage, le furent attendre sur le chemin pour le massacrer; il faisoit fort beau, & le Soleil étoit déja si élevé, & si brillant, qu'il éclairoit toute la terre. Lorsque cét honneste homme passant proche de ceux qui le destinoient à une mort assurée, un nuage si épais s'éleva, qu'ils ne purent appercevoir leur homme. C'est ainsi que nôtre Pere saint François se plaist, à délivrer des perils ses Devots, lors même qu'ils sont moins attentifs, à en éviter les embusches.

XXXV.

Le saint Pere délivra plusieurs fois encore d'un peril manifeste de mort, un de ses Devots & de son Ordre, nommé Hierôme Cansolo, parce que comme il alloit de Milan à Treviglio, ses ennemis lui tirerent trois coups d'arquebuze, sans lui faire le moindre mal; & même afin que le Miracle parust avec plus d'éclat, & qu'on jugeast mieux de l'intercession de nôtre Pere saint François, une bale lui perça le pourpoint & la chemise, & s'arresta là sans passer outre, ni lui offencer la peau, par une faveur de Dieu toute particuliere. Une autrefois, il fut attaqué, dans le même Village par ses ennemis, l'épée à la main, & le pistolet à un autre, & quoiqu'ils lui tirassent plusieurs coups, jamais pourtant ils ne lui firent la moindre blessure, ce qu'il attribua à la protection de saint François: & comme il reconnoissoit lui être redevable de la vie, il ne cessoit de publier à tous, la vertu d'un Protecteur si fidele.

Il en preserve un autre de plusieurs coups d'arquebuze.

XXXVI.

Le Seigneur Gaultier Rolli, Cavalier, & Colonel, un des premiers



Promoteurs de nôtre Reforme dans la Suisse, qui fit bâtir à ses dépens nôtre Eglise d'Altorf; encore qu'il honorast nôtre Pere saint François, d'une devotion toute singuliere, & qu'il fust fort affectionné aux Capucins, avoit naturellement ses vices, & n'étoit pas moins sensible aux injures, & aux mauvais traitemens qu'on lui faisoit, que difficile à se réconcilier avec ses ennemis. Dans cette mauvaise disposition de cœur, il fut malade cette année, sans vouloir entendre parler ou de Sacrement de Penitence, ou de Confession de ses pechez : & comme à mesure que son mal augmentoit, il étoit plus en danger de sa vie, les Freres de nôtre Convent, qu'affligeoit fort le peril d'un Bien-faicteur si secourable, presenterent à Dieu, & à nôtre Pere saint François, par l'ordre de leur Gardien, de ferventes prieres pour lui. Tandis donc qu'ils prient avec plus d'empressement, le malade est emporté d'esprit, dans un lieu obscur, où il est mis à l'ouverture d'une profonde fournaise, comme un puits, d'où sortoient des flâmes ardentes, qui le menaçoient d'un inévitable embrazement. La seule veuë de cette fournaise toute de feu faisoit trembler le malade, lors qu'il apperçoit en même temps deux gros cailloux, qu'on attache à ses mains, pour le tirer au fonds de ses braziers, par la pesanteur de ce poids. Il s'efforçoit de dégager ses mains de cette pesante charge, & de retirer ses pieds de la fournaize, mais inutilement, parce que les cailloux l'entraînoient toûjours malgré lui. Alors il éleva ses yeux au Ciel, & y découvrit nôtre Pere saint François, prosterné devant la Majesté de Dieu, où il prioit humblement pour lui, avec tant de succés, qu'aussi-tost qu'il fut libre de la fournaize, il revint d'un si triste ravissement : & comme il y apprit, qu'il avoit evité les feux eternels, par les prieres de nôtre Pere saint François, tout changé de cœur, il fit appeller un Prêtre, à qui il découvrit les pechez de son ame, avec beaucoup de larmes, & aprés qu'il eut receu tous les Sacremens, dans une conversion toute entiere à Dieu, il mourut avec une parfaite pieté. Le Comte d'Aremberg Flamand obtint aussi de Dieu, par les prieres de nôtre Pere saint François, la santé de la Comtesse sa femme, qui étoit desesperée des Medecins.

Il rend la santé à un de nos Bien-faicteurs par les prieres des Capucins.

XXXVII.

Quelques Miracles faits par la vertu du bois de S. François.

Un autre Seigneur appellé Paul Bornonico Gentilhomme de Lodi, avoit déja perdu la parole, par les efforts de sa maladie ; d'où vient qu'il mouroit, sans pouvoir se confesser de ses pechez : & comme il étoit fort affectionné aux Freres, ils avoient grand regret de son accident. Un de nos Prêtres alors l'alla voir, & aprés quelques prieres, il lui pendit au cou une petite croix du Bois de nôtre Pere S. François : chose merveilleuse ! qu'aussitost il commença à donner quelques signes de mieux, & peu aprés il fut si parfaitement gueri, qu'il vêcut encore deux ans, & puis il mourut en JESUS-CHRIST, avec beaucoup de pieté. Une fille aussi de Charles Guidaci, d'un Village appellé Vico, dans la Vallée d'Eltia, étoit proche de la mort, à cause d'une épine qu'elle venoit d'avaler, & qui l'étrangloit infailliblement, on ne l'eut pas plûtost benitte avec une petite Croix du même Bois, qu'elle jetta l'épine par sa bouche, & fut toute guerie. Et F. François d'Arles un de nos Clercs, se délivra d'une ardente fiévre, en prenant dans de l'eau, un peu de poudre de ce Bois miraculeux.

XXXVIII.

L'huile du tombeau de S. Nicolas guerit un Capucin malade.

F. Barthelemy Capucin de la Province de Bary, étoit si tourmenté d'une fiévre maligne, que les Medecins ne lui promettoient plus qu'un jour de vie. Il se fit oindre de l'huile miraculeuse, qui coule du Tombeau de saint Nicolas, & au même moment il fut délivré de sa fiévre.

On avoit dérobé des bœufs à un certain Dominique Massari de Matera, & il fit dire par nos Freres le Répons de S. Antoine de Pade; Tandis qu'il cherchoit tout triste ses animaux perdus dans Foggia, il y rencontra un homme, qui lui demanda le sujet de sa tristesse, & il lui répondit, qu'il avoit perdu ses bœufs; ce qu'entendant l'autre, il le conduisit où ils étoient, & puis il disparut. Cette année aussi plusieurs malades receurent la santé, en pendant à leur cou des noms de JESUS, imprimez sur de petits papiers, que leur donnoient les Capucins. XXXIX.

A la Ville de Penna dans l'Abruzze, le Seigneur Jean Thomas Vestini Gentil-homme, avoit mis à part un vaisseau plein d'huile, fort rare cette année, pour les Capucins, & comme il en avoit déja beaucoup donné à nôtre Questeur, & fait vuider dans quelques vazes qui n'étoient pas pleins; un jour, il alla voir en quel état étoit le vaisseau, & il le trouva si rempli jusqu'au haut, que l'huile en couloit par dessus. A Saracena dans la Calabre, un de nos Bien-faicteurs, appellé Sauveur Pellegrini, avoit coûtume de faire une aumône de vin à nos Freres: & un jour qu'il vit que sa mere, ne vouloit donner à nôtre Questeur, qu'une bouteille à demi pleine, à cause que le tonneau étoit presque vuide, il lui dit; Pourquoi voulons-nous être avares à l'endroit des Pauvres de JESUS-CHRIST? Ne craignons point, ma mere, si nous donnons l'aumône pour son amour, il nous la rendra avec usure, cent pour un, & il aura soin de nos necessitez, comme de celles des Capucins, de sorte qu'il donna ordre, qu'on remplit leur bouteille. La liberalité de cét homme, fut si agreable à Dieu, que tandis qu'on tiroit le vin pour le Questeur, il le multiplia de maniere, qu'il suffit pour huit mois, quoi qu'auparavant on eust peine d'en trouver pour deux. X L.

Dieu multiplie l'huile & le vin à quelques-uns de nos Bien-faicteurs.

Dans la Province d'Otrante, quelques femmes enceintes, furent délivrées des douleurs de l'enfantement, avec nos cordes, dont elles se firent des ceintures; & dans cette même Province, comme dans la Basilicate, divers champs furent dégagez de Sauterelles, qui broutoient toutes les moissons, aprés avoir été benîtes par les Capucins. A Castrovillari Province de Cosenze, une femme de nos Bien-faictrices, malade d'une pleuresie, qui la menaçoit d'une mort prochaine, au sentiment des Medecins, aussi-tost qu'elle eut sceu leur avis, se soûmit promptement à la volonté de Dieu, & aprés qu'elle eut receu devotement tous les Sacremens de l'Eglise, pour se mieux preparer à bien mourir, elle fit demander au Gardien de nôtre Convent, un habit pour en être revêtuë aprés sa mort: on lui en apporta un, & lors qu'on l'eut mis sur son lit, tandis qu'elle le manioit avec autant de devotion que de joye, un apostême se creva; elle ressentit alors une grande diminution de son mal, & peu de temps aprés, elle en fut toute délivrée, de maniere que celle qui s'étoit si bien disposée pour l'autre vie, joüit de celle-ci fort long-temps, & heureusement. X L I.

Deux exemples qui suivent, peuvent faire connoître quelle estime on doit faire de la vocation à l'état Religieux. F. Pellerin d'Halla Flamand, étoit ennuyé du monde, & fort dégoûté de ses plaisirs: & comme il desiroit ardemment d'être receu parmi Nous, il en fit de grandes instances à nos Peres de Flandre, mais parce qu'il n'étoit pas encore d'un âge assez avancé, le Provincial avoit peine à le recevoir, & l'entretenoit plûtost dans quelque foible esperance, que de lui donner une promesse positive, de prendre bien-tost l'Habit: & ainsi comme il eut repeté ses prieres, & qu'il eut reconnu qu'il ne pouvoit arriver au terme de ses desirs, sans la moindre esperance de succés, il pensa de ne plus rien tenter davantage, X L I I.

lors qu'une nuit qu'il faisoit ses prieres, il vit descendre du Ciel en terre, l'Imperatrice des Esprits Celestes, qui s'approchant de lui, frappa doucement une de ses joües, & lui dit ; Homme de peu de foy, pourquoi perdez-vous si facilement courage, & quittez le dessein de vous faire Religieux ? poursuivez vôtre entreprise avec vigueur, & assurément elle reüssira. Ce jeune homme prit cœur, à ces paroles de la Vierge sainte, il redoubla ses poursuites, & enfin il fut receu entre nos Freres Laïcs, parmi lesquels, il vécut dans nôtre Ordre, avec beaucoup de vertu, & y termina heureusement sa carriere de Religieux.

XLIII. Un Novice qui quite sa vocation est puni de Dieu.

Un Novice avoit été déja six mois dans le Noviciat, lors qu'il se laissa persuader par son pere de quitter son Ordre, & de retourner dans le Monde : de sorte que faisant plus d'état de l'amour paternel que du Divin, & d'obeïr à l'homme plûtost qu'à Dieu, il laissa son habit, & s'en alla à sa maison avec son pere. L'on connoist par l'accident qui suit, combien cette lâcheté fut des-agreable à Dieu, parce que quelques ennemis de ce pere les attaquerent à leur retour, à grands coups d'arquebuzes, qui ne blesserent que ce fils, par un juste jugement de Dieu : & ainsi celui qui n'avoit pas voulu vivre avec les amis de JESUS-CHRIST, est assez mal-heureux pour mourir, au milieu des ennemis de son pere.



Etablissement



ETABLISSEMENT
DE LA PROVINCE D'ARRAGON.



CETTE année 1598. avec le consentement du Gouverneur, & des principaux de Saragosse, on jetta les fondemens du Convent de cette Ville, & de toute la Province d'Arragon, sous le titre du glorieux Precurseur de JESUS-CHRIST S. Jean Baptiste, & l'invocation de la sainte Vierge dite *Delpilar*, où conduisoit la fabrique P. Loüis de Valence Religieux digne d'une éternelle Memoire, qu'y avoit deputé P. Loüis de l'Arconé Ministre Provincial des Capucins. Le Convent étoit, dans une piece de terre, que nous avoit liberalement donnée, la tres-noble Religion des Chevaliers de Malthe, à qui elle appartenoit, & l'on y mit la premiere pierre, avec le concours de toute la Ville, & cette Inscription suivante. I.

Ad Dei Gloriam Omnipotentis, & B. Virginis, sub invocatione Delpilar, sub præsidio Præcursoris Dei D. Ioannis Baptistæ, regnante in Hispania Catholico Rege Philippo III. Domino nostro, & Apostolicam Sedem possidente, sanctissimo Patre nostro Clemente VIII. septimo sui Pontificatus anno, Præsidente. DD. Ildelfonso Gregorio Archiepiscopo Cæsar Augustano, & lapide ejus benedicto, etiam R. F. Ludovico de Valentia Cœnobii Præsidente, sumptibus Domini Ioannis Morales Infanzonis, anno Domini 1598. *fuit lapis iste benedictus, & in fundamentis jactus.* II.

La fondation de ce Convent, ne se fit pas sans une Providence particuliere de Dieu, parce qu'un Citoyen de Saragosse, appellé Dom Jean Morales d'une singuliere pieté, & fort loüé par Morillus, dans son Histoire de la sainte Vierge *Delpilar*, est inspiré du Ciel à bâtir tout le Convent à ses dépens, & fut si éloigné des desirs de sa propre estime, que sans rien pretendre, par ce grand ouvrage qu'il entreprenoit, pour l'amour de Dieu, que sa seule gloire, il ne voulut pas qu'on plaçast ses armes, soit en peinture, soit en sculpture, en pas un lieu du Convent. Aprés que le bâtiment qui dura deux ans fut achevé, il s'y retira pour y vivre solitaire, y mourût quatre ans aprés, & y être enterré dans le sepulchre de nos Freres. III.

Don. Jean Morales Fondateur du Convent de Saragosse.

VIE ET ACTIONS

DU P. LUC DE LA TERZA, PRESTRE.

IV. P. Luc de Terza Prêtre.



Our ne point perdre la memoire de ceux, qui comme des Pierres vives, taillez par l'âpreté de leur vie, & de leurs travaux, & polis par l'exercice de plusieurs vertus, ont servi à bâtir l'Edifice spirituel de nôtre Ordre, nous devons marquer ici, les glorieuses actions de beaucoup de Serviteurs de Jesus-Christ, qui puissent être, des motifs de perfection Evangelique, à tous leurs Suivans. Le premier est P. Luc de la Terza Prêtre, de la Province d'Otrante, qui nâquit d'une honnête Famille, & qui dés ses plus tendres années, commença par être sans goût pour les sottises des autres Enfans, & par ne plus desirer que les grandes choses; de sorte que dés cét âge, on admiroit en lui les preludes de sa future sainteté. Il fuyoit les actions des autres petits, & l'on le trouvoit presque toûjours solitaire; il frequentoit les saints Sacremens, & il étoit si charitable à l'endroit des pauvres, qu'alors il paroissoit faire grande chere, quand il leur donnoit le pain, qu'il cachoit de la table de ses parens. Il étoit dans sa seiziême année, & comme il avoit déja mis sous ses pieds l'affection du Monde, il pensa dés lors à le fouler avec le corps, & dans ce dessein il s'enfuit secrettement à Matera, pour prendre l'Habit des Capucins, avec qui il avoit déja conferé sur sa sainte pensée d'être Religieux. Sa retraitte ne put être si secrette, qu'elle ne vinst à la connoissance d'un de ses oncles Prêtre, à qui son pere l'avoit confié, pour l'élever à la crainte de Dieu; & parce que ce saint homme l'aimoit tendrement, comme son propre fils, & qu'ainsi sa fuite lui étoit fort sensible, il le suivit aussi-tôt à Matera, & fit tant d'efforts, qu'il l'eut entre ses mains, le mit en crouppe derriere lui sur son cheval, & voulut le ramener à la Terza. Mais qui peut jamais cacher avec tant de voiles la lumiere Celeste? qu'elle n'éclatte dans les esprits, qu'elle a une fois éclairez, avec la splendeur des rayons du Paradis? ou qui peut jamais reprimer de sorte les inspirations Divines, excitées dans les ames des hommes par le S. Esprit, qu'elles n'arrivent au terme où les destine sa Misericorde? Bien loing donc que la crainte d'un oncle en colere, eust pû effrayer, ou changer l'esprit de son neveu, au contraire, elle augmente comme par privation ses desirs, & cette force exercée contre une ame toute de flâmes, ne fut que comme une petite goutte d'eau, qui au lieu d'éteindre cét embrazement d'esprit, qui l'animoit à entrer dans nôtre Ordre, en redoubloit les sacrez brasiers. Depuis ce temps-là donc, le jeune homme s'expliqua nettement avec son oncle & ses parens, sur sa volonté absoluë d'être Religieux, & ils virent bien qu'ils ne pourroient jamais le détourner de son entreprise, de sorte qu'ils lui permirent de l'executer, quand il lui plairoit: & aussi-tôt il vint aux Capucins de Matera, où l'on lui donna le nom de Luc, à son entrée dans le Noviciat.

Il se fait Capucin contre la volonté de ses parens.

V. Ses austeritez prodigieuses.

A peine fut-il Profés, qu'il entreprit un genre de vie fort austere, & le continua jusqu'à sa mort, avec tant de fermeté de cœur, & d'esprit, que de tous côtez il faisoit la guerre à sa chair, & l'affligeoit de tant d'abstinences, que si les autres jours il mangeoit fort peu, il jeûnoit tous les Vendredis au pain & à l'eau; mais le Carême il ne mangeoit quoi que ce fust, trois jours de la semaine, & enfin la Semaine sainte, depuis le Jeudi, jus-

qu'au Dimanche de la Resurrection, il ne prenoit quoi que ce fust de nourriture : & parce qu'il sçavoit que le sommeil engraissoit la chair, & que les delicatesses la rendoient insolente, il privoit son corps de toutes les choses delicates, & sans le reposer sur des lits, il ne le couchoit que sur quelques planches nuës. Il portoit un habit si rude, & si plein de pieces, qu'il paroissoit moins un drap de laine qu'un cilice. Ses longues veilles lui deroboient son sommeil, & il ne se donnoit que peu d'heures de repos, & même en qualité de Banquier fidele, il trafiquoit à la banque de la sainte Oraison, & de la meditation des choses Celestes, tout le temps qu'il pouvoit ôter à ses yeux, sans en exiger d'autres interêts, que ceux des faveurs de Dieu, dont il étoit souvent ravi en esprit, & penetroit, avec les clartez de la Divine Sagesse, les choses cachées, & les secrets des cœurs des hommes, qu'il conversoit aux occasions.

VI. *Disant la Messe, il est ravi en extase & élevé de terre.*

Une femme nommée Portia, qui se trouva presente à une Messe, que celebra P. Luc au Convent de Salvé, s'apperceut que depuis la Consecration, il fut en extase, & élevé des marches de l'Autel, environ deux pieds, l'espace d'un quart d'heure ; & que lorsqu'il fut revenu à lui, pour élever la sainte Hostie, elle brilloit comme un Soleil entre ses mains. Cette veuë la remplit de douceur, & en même temps d'une crainte filiale, qui l'obligea de sortir de l'Eglise : & comme elle rencontra Jean André Alemanni fort affectionné aux Freres, & grand ami du P. Luc, elle lui dit ; Ha ! qu'ai-je vû, mais encore qu'ai-je regardé de mes propres yeux, Seigneur André ? Hé quoi ? Portia, lui répondit-il : & aprés qu'elle lui eut dit ce que c'étoit, il lui repartit aussitôt ; Vous admirez ce qui vous est extraordinaire ; mais comme nous l'avons souvent apperceu dans l'Homme de Dieu, nous n'en avons pas tant d'étonnement.

VII. *Il void les Demons qui s'opposoient au bâtiment d'un Monastere de Capucines.*

On parloit de bâtir un Convent de Capucines à Salvé, & parce que les Principaux du Conseil de Ville, étoient d'un sentiment contraire, les uns le desiroient, & les autres ne le vouloient pas : de sorte que comme la plus grande partie s'y opposoit, on ne travailloit point à ce bâtiment. P. Luc alors considera, d'une fenêtre de nôtre Convent d'où l'on voyoit la Ville, une maison, où demeuroient quelques filles du Païs, qui vouloient être Capucines, & apperceut, qu'elle étoit environnée de plusieurs Demons : il appella aussi-tôt F. Pierre de Martina Laïc, & lui dit ; Venez voir une armée de Diables, qui assiegent le logis des Vierges de JESUS-CHRIST ; c'est un camp des Enfers, qui s'oppose à un œuvre de pieté, mais ses efforts seront inutils, j'en suis assuré.

VIII.

Lorsque Pere Luc étoit Maître des Novices, il avoit dans son Noviciat un jeune Clerc de Monopoli, qui à l'exterieur étoit le plus devot, & le plus vertueux de tous, & qui à l'Oraison principalement, pleuroit si amerement qu'il sembloit avoir le don des larmes. Les Freres croyoient communement, que ce Novice eust l'esprit de Dieu, & qu'il seroit quelque jour un grand Religieux : mais P. Luc averti du Ciel, que tout son fait n'étoit qu'hypocrisie, leur dit, qu'ils en attendissent le terme. Ils n'attendirent pas long-temps, parce que le jeune homme retourna bien-tôt dans le Monde, & puis se fit Frere Minime de S. François de Paule : mais comme il avoit peu de sentiment de Religieux, il sortit aussi d'avec ces Peres, & un jour qu'il joüoit au dez, dans une dispute avec la compagnie qui se facha contre lui, il fut blessé d'un coup de poignard, & mourut miserablement.

IX.

P. Luc avoit coûtume d'éprouver ses Novices par des actions differentes de vertu, plus difficiles à pratiquer par les jeunes gens, qui sortis nouvellement du Monde, ne sont pas si prompts à quitter leur volonté propre.

Il éprouve un Novice, par une obeïssance miraculeuse.

Pour donc faire épreuve de l'obeïssance simple d'un Novice, il lui commanda de planter des choux la racine en haut ; il lui obeït simplement, & par la vertu de Dieu, qui fit prendre terre à ces choux, ils devinrent fort beaux, & même plus verds que les autres. D'où l'on peut connoître, combien l'Obedience aveugle plaît à Dieu, & quels fruits de vertu elle produit dans les ames, tandis même qu'elle est admirable exterieurement. Il brûloit d'une ardente charité, envers les malades singulierement, qu'il servoit avec une affection merveilleuse, dans les choses les plus viles, quoiqu'il fust Gardien, & Visiteur General : & cette grande charité lui acqueroit tous les jours de plus amples faveurs du Ciel, & devenoit toûjours plus agreable à JESUS-CHRIST. D'où vient que son Oraison étoit si puissante au Trône de Dieu, qu'elle lui obtenoit tout ce qu'il demandoit à sa Divine Majesté.

X. Il découvre le peché caché d'un malade & il le guerit.

Lorsque l'an 1585. il étoit à Martina, le Seigneur Scipion de Rimini fut fort malade, & son mal étoit dangereux, & même mortel au sentiment des Medecins, parce qu'il vomissoit grande abondance de sang. Il étoit ami du P. Luc, & il lui fit dire de le venir assister à la mort ; il y fut aussi-tôt, & aprés l'avoir salué avec beaucoup de tendresse, il lui dit ; Mon ami, de quelle santé devons nous plus faire d'état, ou de celle du corps, ou de celle de l'ame ? Assurément, répondit le malade, c'est dans ce dessein que je vous ay prié de venir ici, afin que si nous ne pouvons soulager le corps, nous pensions au moins à sauver mon ame. Mais comment, repartit l'autre, pourrions nous remedier à l'ame, si vous nourrissez dans vôtre sein un serpent, qui en infecte de son venin toutes les puissances? Tandis que vous serez en colere contre vôtre fils, & que vous le haïrez de maniere que vous n'en pouvez suporter la veuë, croyez-vous avec cette haine, guerir vos pechez ? n'est-ce pas entretenir au milieu de vôtre cœur un serpent des Enfers ? Si vous voulez vous deffendre de la colere de Dieu, reconciliez-vous avec lui, & je m'offre à le prier pour vous, avec cette confiance en ses bontez, qu'il vous donnera la santé. Le malade s'y engagea, & sans perdre de temps, il fit appeller son fils, & se reconcilia avec lui. P. Luc, aprés cette reconciliation, retourna au Convent, où de tout son cœur il pria Dieu pour la guerison du malade, qui se porta mieux le lendemain, & peu de jours aprés fut entierement gueri.

XI. Il est zelé pour la gloire de Dieu & le salut des ames.

Aprés que ce grand Religieux, eut vécu plusieurs années dans la Province d'Otrante, avec tant de vertu, il fut envoyé en France dans celle de S. Loüis, & il y fit paroître des exemples si rares de sainteté, que tous les peuples l'honoroient extremément, & en quelque lieu qu'il allast, ils le respectoient comme un Saint. Il étoit si zelé de l'honneur de Dieu, & du salut des ames, qu'il n'avoit aucuns égards pour personne, lorsqu'il y alloit de l'interêt de l'un ou de l'autre. Lorsqu'il étoit Gardien de Marseille, au temps que le Roy d'Algier, étoit dans le Port, au peril des Chrétiens, un scelerat renia publiquement sa foy, & se fit Mahometan. Cette chute toucha si vivement le Serviteur de Dieu, que comme un autre Mathias, embrazé du zele de l'honneur de Dieu, il alla genereusement parler à celui, qui avoit usurpé le gouvernement de cette grande Ville, & aprés lui avoir exageré le crime de ce Chrétien perfide, il le menaça de la colere de Dieu, s'il ne remedioit à l'interêt de la Foy. Cét homme fut si effrayé de cette menace, qu'aussi-tôt il fit publier une Ordonnance, que qui que ce fust de la Ville, ne pust passer à la Loy de Mahomet.

XII.

Il fit scrupule à un Colonel du Roy de France, qui joüissoit des revenus de deux Evêchez, & il lui dit, que comme ce bien étoit du patrimoine

de l'Eglise, il ne pouvoit le retenir en bonne conscience. Ses paroles eurent tant de force, sur l'esprit de cet homme, qu'aussitost il renonça aux revenus de ces Evêchez, qui étoient de vingt mille écus de rente, & ils furent assignez à des personnes d'Eglise, & de grand merite. Il fut Visiteur general des deux Provinces, de Provence, & de Paris, & exerça si parfaitement cette grande Charge, dans l'une & dans l'autre, qu'il s'aquit dans tous les esprits, la reputation d'un Pere d'une grande prudence, & d'une singuliere probité. Lorsqu'il visitoit la Provence, il partit de Salon, & aprés qu'il eut beaucoup cheminé, sans pouvoir plus resister à la lassitude, il se reposa sans vigueur, & presque sans mouvement. Son Compagnon ne s'étoit chargé ni de pain, ni de vin, ni de quoi que ce fust, qui lui pust donner des forces, lorsque sans y penser, ils apperceurent un jeune homme, avec l'habit des Conventuels, qui aprés avoir salüé fort civilement P. Luc, en langue Italienne, lui donna un pain, avec quelques oranges, & des raisins nouveaux, dont il les pria de se fortifier, & aprés qu'ils eurent bien mangé, il leur offrit à boire du vin qu'il avoit; quand ils eurent achevé leur repas, ils se leverent, & reprirent leur voyage. Le jeune homme les pria qu'ils souffrissent, qu'il marchast devant eux : mais il ne leur eut pas fait plûtost ce compliment, qu'il disparut à leurs yeux, & ils ne le virent plus dans toute cette planure, qui étoit d'une lieuë de Provence : de sorte qu'ils remercierent affectueusement Dieu, qui avoit soulagé leur foiblesse, & leur lassitude, par le ministere d'un de ses Anges Celestes.

Ce grand Homme souffrit beaucoup de travaux, soit dans la conduite des Novices, soit dans le Gouvernement des Provinces ; mais enfin il tomba malade au Convent d'Avignon, où il étoit Gardien, & il fit connoître dans toute sa maladie, de quelles flammes d'amour de Dieu son ame étoit embrazée, parce que souvent il s'élevoit de son lit, & d'une affection qui paroissoit toute Seraphique, il disoit à haute voix, *Gloria in excelsis Deo*. Les Freres le prioient de moderer ses ferveurs, parce qu'elles augmentoient son mal, & il leur répondoit; Laissez-moi, je vous prie, m'occuper aux loüanges Divines avec ma bouche, puis qu'elle doit bientost être fermée, par le profond sommeil d'une mort certaine. XIII.

Il s'embraza dés lors d'un desir si ardent de sa Patrie Celeste, que le Medecin l'assurant, qu'il mourroit bien-tost, il s'emporta dans ces paroles, qui sortoient du profond de son cœur; O ! l'heureux, ô ! l'agreable avis, ô ! jour bien-heureux, que j'ay plus desiré que les autres, où je seray délivré de la prison de ce corps, & du fâcheux pelerinage de la vie presente, pour arriver à ma Patrie Celeste, où je joüiray avec liberté de la gloire eternelle. Que tu sois heureusement arrivé, jour heureux, aprés tant de larmes, & tant de soûpirs. O ! jour veritablement fortuné, qui me dois rendre à mon principe, & qui aprés m'avoir affranchy de mes miseres ordinaires, me dois conduire dans l'agreable lieu de mes dernieres felicitez. Réjoüis toi, mon ame, de tout ton esprit, de tout ton cœur, & de toutes tes puissances, d'entendre aujourd'huy de si charmantes paroles ; *Vous mourrez bien-tost mon Pere* ? Quoi donc ! dés aujourd'huy je croy, nous irons dans la Maison de Dieu ; Hà ! que j'en ay de joye ; *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*. Mais vous, Seigneur Medecin, que vous rendrai-je pour une nouvelle si agreable, comme celle que vous me donnez maintenant, que je mourray bien-tost ? Hà ! sçachez qu'au moment que la Divine misericorde m'aura receu dans son sein, comme son enfant, je ne manqueray pas de la prier pour vos interests. XIV.

XV. Lorsque P. Luc fut proche de sa mort, il receut tous les Sacremens de l'Eglise, avec beaucoup de pieté, & puis avec des paroles toutes Celestes, il exhorta les Freres à la vertu, & à l'amour de Dieu. Trois jours avant qu'il mourut, il souffroit de grandes douleurs, sans jamais pourtant dire d'autres paroles, que celles de Job au milieu de tous ses martyres, *Sit nomen Domini benedictum.* Aprés que le premier de ces trois jours fut passé, il fit appeller P. Abbundius de Come, & lui dit sous le sceau du secret, qu'il avoit jusques là satisfait aux peines du Purgatoire, par le jugement de Dieu, lui demande trois Messes en reconnoissance à Dieu de cette faveur, & l'assure qu'on commençoit dés lors une Procession solemnelle de la terre au Ciel, & qu'elle seroit bien-tost achevée; ce qu'il lui dit avec assez d'obscurité : mais on jugea, que cette Procession dont il avoit parlé, étoit des Bienheureux Capucins, qu'aprés sa mort il devoit conduire avec lui dans le Paradis. Proche de mourir il demeura quelque temps comme hors de lui-même, & puis de retour à ses sens, il montra sur son visage grande joye, & en soupirant, il disoit; Hà! Seigneur, hé, pourquoi tant de graces à un pauvre pecheur comme je suis? pourquoi avez-vous preparé tant de biens à un lâche, qui vous a servy si long-temps avec tant de lâcheté ? Ces paroles firent juger à ceux qui étoient presens, qu'il avoit goûté quelque chose de la Gloire, quoiqu'il n'en donnast point de marques, mais il expira dans cette joye. Quelques momens devant, il voulut dire une Messe sans Consecration, comme il avoit accoûtumé sur son lit, depuis qu'il étoit malade, avec le secours d'un Frere, & lors qu'il lui répondit *Benedicamus Domino*, il passa de la terre au Ciel, où il benira Dieu eternellement. Il mourut à Avignon, & y fut entreré, dans une grande reputation de sainteté.

DU PERE GABRIEL DE MONTE-NUOVO,

DU PERE ARCHANGE D'ALARCONE' PREDICATEURS.

Et de Frere Laurent d'Atina Laïc.

XVI. P. Gabriel de Monté-nuovo Predicateur.

LE second que nous offre ici la Province de la Marque, est P. Gabriël de Monté-nuovo Predicateur, homme fort considerable en prudence, en conseil, & en toutes les vertus. Dés sa jeunesse il méprisa le Monde avec ses parens, & entra aux Capucins, où il commença le cours de la vie Religieuse, avec tant de candeur de pureté, de conduite de mœurs, de mépris de soy-même, de soumission d'esprit, de zele de l'Observation Reguliere, & de splendeurs de la perfection Evangelique, qu'il joignit dans une grande jeunesse, une si grande maturité de jugement, qu'il fut bien-tost élevé à plusieurs Charges, & même au Provincialat de sa Province.

XVII. Cette admirable virginité qu'il apporta parmi nous, l'embellit de tant d'honnêteté de mœurs, & de modestie de veuë, qu'à cause qu'il ne levoit jamais les yeux, pour regarder en face qui que ce fust, les Freres lui donnerent le surnom *de Guardabasso*, c'est à dire en François, qui regarde en bas. Son Oraison continuelle, où il versoit d'abondantes larmes, la nuit principalement, lui éclaira l'esprit, pour connoître les choses cachées, & prédire les futures. Aprés deux ans de Provincialat, il tomba

Ses grandes Vertus.

malade à la mort, au Convent de S. Martin: & comme les Medecins desesperoient de sa vie, les Freres se disposoient à lui donner l'Onction derniere; mais alors S. Bonaventure, & S. Loüis lui apparurent, qui lui dirent; Levez-vous, mon Fils, & allez à l'Eglise, rendre graces à Dieu, qui vous a délivré de peril, & ils disparurent à ses yeux. Il vit en suite le petit Enfant Jesus, qui s'approcha de lui, & remplit son ame de tant de joye, qu'il ne pouvoit le quitter, & se priver de ses caresses. Mais quelque temps aprés que le petit Jesus l'eut quitté, il se leva de son lit en bonne santé: d'où les Freres crurent que la violence de sa maladie, lui causoit quelque frenesie, & voulurent le remettre sur sa couche: mais il leur dit; Pourquoi, mes Freres, me contraignez-vous de reprendre le lit? j'ay plus besoin de l'Eglise, pour y rendre mes remerciement à nôtre Seigneur, à S. Louis, & à S. Bonaventure, qui m'ont si parfaitement gueri. Et afin que vous n'en doutiez pas, ayez-en ce témoignage, qu'aujourd'huy deux heures aprés midy, P. Hierôme de Castelferretto Gardien, & un autre Gardien de Montefioré viendront ici. Tous furent fort surpris de voir une guerison si entiere, dans un homme qu'ils admiroient comme une personne ressuscitée: mais ils redoublerent leur étonnement, lorsqu'ils virent arriver les deux Gardiens, à l'heure même qu'avoit predite le Serviteur de Dieu. S. Louis, & S. Bonaventure lui revelerent alors, plusieurs choses de l'état de l'Ordre, de la Gloire, & de la damnation futures de quelques-uns, & de quelques Freres, qui devoient bien-tost mourir, & c'est le bruit commun des Provinces. Mais nous obmettons ici toutes ces choses, parce qu'en ce temps-là, personne ne travailloit à l'Histoire de nos Annales.

Il vit venir à lui l'Enfant Jesus.

XVIII.

La Tradition nous assure, que P. Gabriel avant sa mort, a fait quelques Miracles, & entre les autres d'une femme ensorcelée, qu'il délivra dans la Ville de Fano, de la tyrannie des Demons, avec un signe de Croix. Il y avoit long-temps qu'il souffroit les incommoditez d'une fâcheuse rupture, qu'il n'avoit jamais voulu découvrir à pas un Medecin, ni à pas un Frere, ce qui l'avoit mise si fort hors de remedes, qu'il en fut tourmenté toute sa vie: & comme elle croissoit avec son âge, elle le fit mourir enfin, au Convent de Fabriano, où il expira dans l'estime d'un homme fort vertueux.

XIX.

F. Laurent d'Atina Laïc.

Un troisiéme, que nous presente la Province de la Basilicate est F. Laurent d'Atina Laïc, homme de grand esprit; entre ses faveurs d'ame, dont Dieu l'enrichit abondamment, la capitale étoit la meditation des choses Celestes. Une nuit qu'il faisoit Oraison dans le Chœur, au Convent de Sala, le Sacristain vit sortir une grande lumiere d'une de ses fenêtres, & parce qu'il craignoit, que le feu ne se fust mis, ou aux bancs, ou au pulpitre, par quelque malheur, il accourut pour l'eteindre avec empressement, mais il n'y trouva point d'autre feu que celui de l'amour de Dieu, qui brûloit dans le cœur de F. Laurent. Il vécut 50. ans en Religion ou environ, & mourut à Sala, où lorsqu'on sceut sa mort, on vint en foule pour avoir de ses habits, & emporter de sa barbe, ou de ses cheveux. Un homme entre les autres, qui voulut avec son coûteau, coupper un morceau de sa corde, se blessa le doigt, & parce que le sang en sortoit avec abondance, il pressa sa playe avec un des doigts du saint corps; chose merveilleuse! Dieu le guerit, de maniere que la marque ne parut pas même sur sa blessure. On mit aussi son Chapelet sur une personne qui avoit la fiévre quarte, & elle en fut toute délivrée.

XX.

Le quatriéme est P. Archange d'Alarconé, Predicateur, dont la mort honora cette année la Province de Catalogne. Il nâquit d'une illustre

P. Archange d'Alarconé Predicateur.

famille, au village de Tordeciglias dans l'Espagne Tarragonoise, & il passa en Italie, où il releva les splendeurs de son sang, & la Noblesse de sa Maison, par la consecration qu'il fit de tout lui-même, au service de JESUS-CHRIST, dans l'humilité de l'Ordre des Capucins, où le suivirent deux de ses freres, dont l'un s'appelloit Jean, & l'autre François. Il prit nôtre Habit dans la Province de Milan, d'où il fut envoyé dans celle de Naples, & dans l'une & dans l'autre, il fit paroître tant d'exemples de vertu, & de sainte conduite, que les Peres lui confierent l'éducation des Novices, au Convent de Naples. En ce temps-là, un jeune homme l'alla trouver à sa chambre, & lui dit, que ne se sentant pas assez genereux, pour surmonter une horrible tentation de la chair, il vouloit retourner dans le Monde. Son Pere Maître l'exhorta, de resister constamment encore quelque temps, jusqu'à ce qu'il eust prié Dieu pour lui. Le Novice s'y accorda, & lui avec un jeûne de trois jours au pain & à l'eau, donna tant de pouvoir à sa priere, en presence de Dieu, que le jeune homme fut entierement libre de sa tentation d'impureté. Et même avec d'autres jeûnes & d'autres Oraisons, il le guerit encore d'un empéchement de veuë, qui sans doute l'auroit fait renvoyer chez ses parens, s'il eust duré davantage. Il étoit un si grand homme d'Oraison, & si appliqué à la Meditation des choses Celestes, qu'il y employoit la plus grande partie de la nuit, & tandis qu'il prioit, il étoit si immobile, qu'il paroissoit ravi en extaze. Avec un signe de Croix, & l'invocation pieuse du nom de JESUS, il guerit le fils du Marquis de Sainte Croix, qui étoit dangereusement malade à Naples.

Il délivre un Novice de ses tentations.

XXI. Il établit la Province de Catalogne.

La Sainteté du P. Archange étoit si fort connuë des Peres, que lors qu'au Chapître General à Rome, l'an 1578, on fit un Decret, d'étendre la Reforme des Capucins jusques dans les Royaumes d'Espagne, il y fut élu Commissaire General de cette entreprise, comme celui qui avec la sainteté de sa vie, avoit encore la prudence, la sagesse, & la gravité, si necessaires à un homme de gouvernement: & l'on l'envoya à Barcelone, comme nous l'avons dit dans l'autre Volume. Avant qu'il partit de Naples, son frere François mourut, & à l'heure de sa mort, il apparut à un de nos Prêtres, qui se disposoit à dire la Messe au Convent d'Apicé, & le pria de l'offrir à Dieu pour son ame, qui étoit dans le Purgatoire. Le Prêtre la celebra pour lui, & le mort aprés s'envola au Ciel, & des peines du Purgatoire, il passa à la Gloire du Paradis.

XXII. Aprés que P. Archange, eut enduré beaucoup de fatigues, dans l'établissement de la Province de Catalogne, & qu'il l'eut honorée de plusieurs exemples de sa sainte vie, il mourut saintement à Barcelone, dans nôtre Convent du Mont de Calvaire, où son corps fut enterré avec celui des autres Freres, & trois ou quatre ans aprés, on l'admira tout entier, & sans aucune pourriture.

DE F. SALVATORE DE TUSA, LAIC.

XXIII. F. Salvatoré de Tusa Laïc.

LA Province de Syracuse, envoya cette Année dans le Ciel plusieurs grands Personnages, pour y recevoir de Dieu, la recompense des Vertus, & des Miracles, dont ils l'avoient honorée. Le premier est, F. Salvatoré de Tusa Laïc, qui né de pauvres parens, fut occupé dés son enfance par eux, à garder des

troupeaux.

troupeaux. Il s'acquita de cette Charge de Pasteur avec tant d'exactitude, que son Maître l'aimoit comme son propre fils. Mais comme Dieu lui donnoit un esprit bien au dessus de la garde des Bestiaux, aussi-tost qu'il sentit la bonne odeur de la reputation de certains Freres du Tiers Ordre de saint François, qui vivoient en bons Religieux, assez proche de la ville de Palerme, il les alla trouver, & aprés avoir été quelque temps avec eux, dans l'exercice de leurs vertus, il passa à l'Ordre des Capucins, où il jetta des fondemens si solides de la perfection Evangelique, par la pratique de ses vertus, qu'on croyoit un prodige, qu'un homme sorti depuis peu d'auprés des troupeaux, pensast si profondémment au profit des choses Celestes, qu'il embrassast avec tant de zele, la poursuite de toutes les vertus.

Il passe des Religieux du Tiers Ordre aux Capucins.

XXIV.

Il éloignoit son esprit, de tous les plaisirs de ses sens, ce qu'on peut dire la premiere Regle de la vraie pieté, qu'on prescrit à ceux qui veulent s'avancer aux saintes actions. Il faisoit tant d'état de ces jeûnes presque continuels, qui éteignent la concupiscence, domptent la superbe, mortifient le corps, crucifient la chair, & surmontent tous ses vices, qu'il jeûnoit au pain & à l'eau, trois jours toutes les semaines. Il ne se contentoit pas des disciplines, qui nous sont ordinaires, il les pratiquoit tous les jours, dans cette pensée, d'accabler son corps comme un ennemi domestique, qu'il châtioit jusqu'au sang, à force de coups; pour reduire enfin sa chair à la raison, il l'affligeoit encore de toutes les autres austeritez.

XXV.

Mais à cause, dit l'Apôtre, que nous ne combattons pas seulement contre la chair & les sens, mais même contre les Princes, & les Puissances, c'est à dire, nos Ennemis invisibles des Enfers, contre qui nôtre combat est dautant plus rude, qu'ils sont irritez contre nous, & qu'ils nous attaquent de tous les côtez, F. Salvatoré se met en état de les vaincre avec les dards embrazez d'une Oraison continuelle, dont il les pressoit toutes les nuits principalement. Comme donc à leur faveur, il se fit un chemin fort facile, à acquerir les vertus, on admiroit en lui une merveilleuse mansuetude, qui ne souffroit pas le moindre trouble, une merveilleuse humilité, une merveilleuse patience dans les disgraces, une merveilleuse pauvreté de toutes choses, une merveilleuse obeïssance, une merveilleuse charité envers ses prochains, enfin une admirable harmonie des vertus, qui charmoit tous ses Spectateurs. D'où vient qu'une fois lors qu'il prioit une nuit dans l'Eglise avant Matines, le Sacristain dont la chambre n'en étoit pas éloignée, entendit une douce melodie de voix, donc l'agrément le pressa de venir dans l'Eglise, où il ne trouva que F. Salvatoré en Oraison devant l'Autel, à la presence du S. Sacrement, en sorte que sa priere, qu'acompagnoit un concert merveilleux de ses vertus, étoit devant Dieu une Musique plus agreable, que la meilleure melodie.

Ses principales vertus.

XXVI.

Quoiqu'il ne sceust pas lire, parce qu'il n'avoit jamais étudié, il obtint du S. Esprit, par le moyen de l'Oraison, le don de Sagesse, qui lui faisoit entendre le Latin, & lui rendoit fort familiere l'Ecriture sainte, les Epîtres principalement de S. Paul, & les Livres de Salomon: en sorte que le grand Vicaire de l'Evêque de Cephalu, sçavant Theologien, & homme de reputation singuliere, qui avoit prêché fort long-temps, avoit regret, de ne pas avoir en bouche, & dans l'esprit la sainte Ecriture, avec la facilité que la possedoit, & s'en servoit aux occasions F. Salvatoré. Il étoit souvent ravi en extase, & une nuit qu'il faisoit Oraison

Faisant Oraison, il est ravi en extase, & élevé de terre.

devant le grand Autel, au Convent de Gibilmanna, il fut vû élevé de terre par F. Pierre de Ceramé.

XXVII. Il étoit si devot à la Mere des Anges, qu'on disoit communement parmi les Freres, qu'elle s'étoit entretenuë plusieurs fois familierement avec lui. Il faisoit quelquesfois chanter à de petits enfans, des chansons qui paroissoient du monde, & qu'il moralisoit à l'honneur de cette sainte Vierge: & un jour qu'il étoit malade au Convent de Catane, sans pouvoir dire tout seul son Office de Nôtre-Dame, les Anges l'ayderent à s'en acquitter, tout le temps de sa maladie; ce qu'il découvrit à F. André de Castro Laïc, & fort âgé, qui entendit plusieurs voix avec la sienne dans sa chambre, quoiqu'il sceust bien, que personne ne fust auprés de lui, il lui demanda ce que c'étoit, & il lui avoüa en secret, que les Anges alors lui aydoient à dire son Office de la sainte Vierge.

XXVIII. S'allant chauffer une nuit aprés les autres, il vit deux Freres morts sur les charbons.

Au Convent de Gibilmanna, une nuit qu'il alla se chauffer aprés les autres, il vit deux Freres morts depuis peu, qui rotissoient sur les charbons, & il leur demanda la cause de tant de peines; ils répondirent, qu'ils faisoient là leur Purgatoire, par l'ordre de Dieu, pour y expier les paroles inutiles, qu'ils avoient dites si souvent auprés le feu. Lorsqu'il fut envoyé de ce Convent de Gibilmanna, dans la Province de S. Ange, avec une obedience du Pere General, il vit dans l'air une trouppe de Demons, qui se joüoient de l'ame d'un riche, & la poussoient dans l'Enfer, à grands coups de pieds, en chantant; Voilà l'ame d'un tel homme, qui est mort dans la Ville. Peu de temps aprés il passa dans cette Ville, & il y apprit, que justement au temps de sa vision, un richard étoit mort sans penitence.

XXIX. Dieu l'honora du don de Prophetie.

Il posseda si éminemment le don de Prophetie, qu'il sembloit, que Dieu lui eust revelé ses plus grands secrets. Quelques jeunes Gentilhommes Siciliens, alloient de Tusa étudier à Catane, & ils furent pris des Turcs au Cap d'Alvieri; leurs parens avertirent F. Salvatoré de cet accident, & le supplierent instamment, de prier Dieu pour leur liberté. Il fit quelques prieres, & il leur dit, qu'ils se consolassent, & se confiassent en la misericorde de Dieu, que quelques-uns retourneroient dans quinze jours, & les autres à la fin de l'année: ce qui arriva. Il predit encore à un de ses amis de Tusa, qu'un de ses enfans, qui étoit tout petit, seroit Capucin, & qu'on l'appelleroit F. Salvatoré comme lui, & sa prediction se trouva vraye dans le temps.

XXX. Comme un jour, il étoit avec l'Evêque de Cephalu, en la compagnie de l'Archiprêtre de Terminé, le Maître Pescheur de l'Evêché, vint se plaindre à ce Prelat, que quoique le temps de la pêche, fut presque déja passé, il ne se trouvoit pas un taon dans ses filets, ce qui seroit d'un grand préjudice pour lui. Ce Prelat qui sçavoit la sainteté de ce grand Religieux, lui recommanda cette affaire: d'abord il s'en excusa par humilité, & puis regardant le Pêcheur, il lui dit; Pauvre homme, consolez-vous, cette nuit sans doute, vous trouverez plus de quatre cens taons dans vos filets. Cet homme tout consolé de ces paroles, s'en retourna chez lui, & la même nuit il vuida ses filets chargez de cinq cens gros poissons; jugez avec quelle joye.

XXXI. La Dame Altobella Roberti de la Ville de Castellobuono, étoit, il y avoit déja vingt ans, mariée au Seigneur Francesco, sans jamais avoir eu d'enfans; elle s'en plaignit un jour à F. Salvatoré, qui lui dit, que Dieu lui en donneroit, mais qu'il falloit souffrir auparavant, un travail bien fâcheux, qui fut, que son mary mourust quatre mois aprés: ce qui lui causa

des douleurs extrémes, & puis elle en épousa un autre, dont elle eut plusieurs enfans. Il predit aussi à une autre femme, qu'elle auroit un fils, ce qui fut fort vray : & à un de ses neveux d'une de ses sœurs, qui vivoit en desordre, qu'un jour il seroit pendu, ce qui arriva, parce que ne voulant pas obeïr à son oncle, il s'associa de quelques Bandits, fut pris par la Justice, & attaché à une potence en leur compagnie.

Il connoissoit aussi les secrets des cœurs. Le Seigneur Dominique Scaglia Gentilhomme de Tusa, fort affectionné à l'Ordre, étoit dans ce Convent, & murmuroit en lui-même contre un Frere Fabricier, appellé F. François de Calvaroso, homme de vie exemplaire, parce qu'il jugeoit, qu'il eust mal ajusté certains lieux du Convent. F. Salvatoré le surprit, & lui dit; C'est mal fait Seigneur Dominique, de murmurer contre les morts, ce pauvre Frere n'a point manqué dans son bâtiment, & vous ne sçavez pas les raisons, de ce que vous appellez des deffauts. Il lui dit alors pourquoi il avoit bâti de cette maniere, & il resta fort étonné, parce qu'il ne s'étoit découvert à personne sur sa pensée, dont pourtant F. Salvatoré lui donnoit un si salutaire avertissement. XXXII. Il connoît les secrets des cœurs.

F. Jean Baptiste Laïc, accompagnoit F. Salvatoré à un lieu éloigné de trois milles de Tusa, pour y preparer une fournaise de chaux. Au passage qu'ils firent dans un Village, ils rencontrerent un Apotiquaire grand amy des Freres, qui leur donna un peu de conserve; lors qu'ils furent arrivez où ils alloient, à l'heure de midy, F. Salvatoré dit assez promptement à F. Jean Baptiste; Ecoutez, je vous prie, si vous n'entendrez point sonner quelques cloches. Celui-ci prêta l'oreille, & répondit à celui-là, qu'il n'entendoit rien; O! grand Dieu, ajoûta alors F. Salvatoré, les larmes aux yeux, le pauvre Apotiquaire, qui nous a donné si bonnement sa conserve, vient de mourir subitement. F. Jean Baptiste fut fort surpris de cet avis, & disoit en lui-même; Comment seroit-il possible, qu'il fut mort, il n'y a que quatre heures que nous l'avons vû en bonne santé, & qui vous a dit qu'il fust decedé? Toutes les heures leur parurent des années, jusqu'à ce qu'ils s'en retournassent le soir au Convent, & alors ils apprirent en passant, que justement à l'heure qu'avoit marquée F. Salvatoré, le pauvre Apotiquaire, avoit été surpris d'une mort subite. XXXIII. Dieu lui revela la mort subite, d'un ami de l'Ordre.

L'on peut connoître par des exemples dignes de foi, marquez dans les MS. de la Province de Rome, & de celle de Messine, quelle étoit la grace des Miracles que Dieu lui avoit accordée. Lorsqu'on bâtissoit nôtre nouveau Convent de Naso, les Maçons qui n'avoient plus de chaux, vouloient quitter leur ouvrage; mais F. Salvatoré leur dit, qu'ils continuassent leur travail, & qu'ils n'en manqueroient pas. Il prit alors un hoyau, & tandis qu'un manœuvre lui fournit du sable & de l'eau, il delaya un reste de chaux qu'il trouva, que Dieu multiplia de maniere, qu'au sentiment des Maîtres Maçons, elle exceda la charge de quatre-vingt chevaux: ce qui suffit au reste du bâtiment. XXXIV. Il multiplie par ses prieres, la chaux, pour nôtre bâtiment.

On bâtissoit nôtre Eglise du Convent de Castelbuono, & dans la distribution que le Maître Charpentier avoit fait du bois, il s'y trouva une poutre de deux pieds plus courte que les autres, & parce qu'on n'en avoit point de meilleure, les Ouvriers en avertirent F. Salvatoré, qui leur dit, qu'ils allassent dîner sans inquietude, & que Dieu pourvoyroit à leurs besoins. Il se mit en l'Oraison à leur départ, & lors qu'ils furent revenus de dîner, ils trouverent leur poutre à la mesure des autres. L'on reparoit quelque chose au Convent de Tusa, & parce qu'il falloit remuer une grosse pierre, ce qu'on ne pouvoit sans le secours de huit XXXV.

Freres, il y fit le signe de la Croix, & puis la chargea sans peine sur ses épaules, & la porta où elle étoit destinée.

XXXVI. Il apparut à une malade & la guerit.

La Dame Anne Hortolana de Tusa, avoit une cruelle fiévre, qui la tourmentoit furieusement, & d'un grand cœur, elle se recommanda aux prieres de F. Salvatoré, en qui elle avoit une confiance singuliere. Au milieu de la nuit, lorsqu'elle étoit à demi endormie, le Bien-heureux Frere lui apparut, & lui dit; Ma fille, soyez assurée que Dieu vous veut guerir, & avalez seulement ce verre d'eau. La malade le prit, le but, & aprés il lui sembla, qu'elle étoit guerie, en sorte qu'elle s'éveilla sans avoir de fiévre. Il guerit encore plusieurs fois par ses prieres, un fils de cette Dame dangereusement malade; & un autre d'une fiévre dangereuse, lui donnant à boire un verre d'eau fraîche, benite d'un signe de Croix: ce qu'il fit aussi avec Sœur Elisabetta du Tiers Ordre, malade il y avoit long-temps d'une tierce, qui l'avoit reduite à d'étranges extremitez; avec le même signe encore, il guerit d'une fiévre chaude, le fils du Seigneur Joseph Castagna, & il délivra du malin esprit une femme de Messine, avec cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*.

XXXVII. A Tusa avec deux petits pains, & un peu de vin, qu'il avoit benits d'un signe de Croix, il rassasia douze Ouvriers: avec sa seule parole, il arrêta deux bœufs à l'entrée d'un precipice, où ils s'alloient jetter immanquablement. Il prit souvent entre ses mains des charbons ardens, & marcha dessus, sans en recevoir de dommage. Quelques bœufs entrerent de nuit, dans le jardin de la Dame Altobella Roberti, qui y gâterent la plus grande partie de ses plantes, F. Salvatoré y entra depuis, & tout ce qu'il touchoit de ses mains, reprenoit sa verdeur ordinaire.

XXXVIII. Tous ces Miracles, & plusieurs autres lui acquirent une grande reputation de sainteté, & aprés sa mort arrivée à Messine, il en fit tant d'autres, qu'on les peut admirer comme autant de preuves, de l'éminente gloire qu'il possedoit avec Dieu; en voici quelques-uns. Un enfant de Naso fort malade, fut gueri, aprés qu'on lui eut mis au cou, un morceau de la corde de F. Salvatoré. F. François de Mirto Laïc a rapporté, que comme il portoit la tête du Serviteur de JESUS-CHRIST, de Messine à Tusa, à la priere du Prince de Castel-Buono, & qu'il étoit sur une felouque, il s'éleva sur mer une tempête si furieuse, qu'elle effraya non seulement les Mariniers, mais aussi les passagers, sans qu'il restast aux uns & aux autres, aucune esperance de salut. Ce Frere alors découvrit sa Relique, qu'il tenoit cachée, & leur dit; Cette tête est d'un homme de sainte vie, prions Dieu, qu'à sa faveur il nous délivre de nôtre évident naufrage. Tous l'en prierent instamment, & aussi-tôt les vents cesserent, la mer devint tranquille, & ils arriverent au port heureusement. Dans ce même voyage, Jean Rizo du Village de Gesso, guerit d'une quarte qui le tourmentoit il y avoit un an & demi, lorsqu'il eut touché la tête de F. Salvatoré. Une femme de Tusa, malade il y avoit long-temps, d'une fluxion sur la veuë, en fut delivrée en beuvant un peu de cette eau, dont les Freres avoient lavé cette sainte Tête; & un enfant mordu d'un chien enragé, fut gueri avalant tant soit peu d'eau, où avoit trempé un morceau de son habit: le Seigneur Joseph Castagna, avoit une apostéme dangereuse dans la gorge, il se fit apporter cette Tête, & lorsqu'il l'eut devotement entre les mains, il invoqua le secours des merites de l'homme de Dieu; la même nuit son apostéme creva, & il recouvra sa parfaite santé. P. Isidore de Messine Predicateur, étoit travaillé d'une tierce, & il en fut degagé, par une dent de ce grand Religieux, qu'il s'attacha au cou; & avec un peu d'eau, où l'on avoit mis cette dent, on guerit un malade d'une quarte, qui

Aprés sa mort il fait plusieurs miracles.

le tourmentoit depuis une année entiere. Adam Cognetto un de nos amis de la Ville de Messine, n'avoit pris aucun poisson depuis plusieurs mois, il mit dans ses filets, un morceau de l'habit de F. Salvatoré, & il en pêcha grande quantité. Enfin beaucoup de personnes ont déposé, qu'avec les Reliques de ce saint homme, avoient été gueris differens malades de quartes, de tierces & de quotidiennes, pour nous faire connoître, que les vertus & les actions illustres des Serviteurs de Dieu, ne sont pas sujettes à la mort de leurs corps; mais qu'au contraire dans son Occident, ils jettent plus d'éclats, & font briller davantage la gloire de ce Seigneur, qui est l'Aurore de toute leur sainteté, & l'Autheur de toutes leurs merveilles.

DE FRERE ANDRE' DE CATANIA ET DE F. HUMBLE DE RANDAZZO, LAICS.

XXXIX. F. André de Catania Laïc.

Le second fut F. André de Catania Laïc, dont la vie fut une suitte continuelle d'austeritez, & de grandes vertus. Il ne porta jamais qu'un rude, & qu'un vieil habit, tout plein de pieces, avec un austere cilice, & dormoit sur des planches nuës. Il jeûnoit presque toute l'année, & trois jours de la semaine au pain & à l'eau, depuis même le Jeudy Saint jusqu'au Dimanche de Pâques, il ne mangeoit qu'une fois. Avec ces rigueurs de vie, il domptoit les desirs de son corps, qui ont coûtume de faire la guerre à l'esprit, & s'ouvroit un chemin plus facile à l'acquisition des Vertus, de l'Oraison d'esprit, principalement où il employoit presque toute la nuit, sans sortir de l'Eglise; & il étoit quelquesfois si ravi en Dieu, qu'on l'a vû souvent élevé de terre de plusieurs coudées. Il avoit toûjours le visage joyeux, & jamais les Freres ne le virent dans le trouble: Il étoit fort prompt à l'obeïssance, & il obeïssoit à ses Superieurs, comme s'il eust consideré en leur personne, celle de nôtre Pere S. François: Il assista les pestiferez de Messine avec tant d'amour, & d'empressement, que dans la Ville, on ne parloit que de la charité de nôtre F. André. Il fut cruellement persecuté des Demons, qui non seulement lui apparurent sous des formes épouvantables; mais encore le frapperent à grands coups de bâtons, avec une horrible furie. Souvent en hyver il se dépoüilloit tout nud, & se jettoit dans une fosse d'eau, non moins pour éteindre les ardeurs de sensualité, dont son cœur étoit embrazé par la fureur des Demons, que pour satisfaire aux desirs qu'il avoit insatiables de la penitence. Avec cette course si belle des vertus, il arriva au terme de sa vie, & il mourut à Messine, dans une reputation fameuse de sainteté.

XL. F. Humble de Randazzo, Laïc.

Le troisiême de la même Province de Messine, est F. Humble de Randazzo, Laïc, il travailla tout le temps qu'il vécut à la Draperie, avec tant d'exactitude & de charité, que cét emploi lui acquit plusieurs grandes vertus, à la faveur desquelles, il se fit un chemin au don des Miracles: d'où vient qu'il guerissoit les malades, domptoit les bêtes feroces, multiplioit le vin à nos Bien-faicteurs, & d'un esprit prophetique il prédisoit les choses futures: en voici des exemples. Il navigeoit de Rome à Messine sur une Galere, où l'on tenoit enchaîné de fers un Lion furieux; personne n'osoit en approcher à cause de sa fierté, lorsque F. Humble se mit proche de lui, le flatta, l'addoucit, & comme s'ils eussent fait amitié tous deux, il le traitoit comme s'il n'eust été qu'un petit chien; & le Lion reciproquement, lui devint si domestique, qu'il joüoit confidemment avec lui: ce qui sur- *Il se joüe avec un Lion & fait d'autres Miracles.*

prit de sorte tous ceux qui admiroient une chose si extraordinaire, qu'ils jugerent, qu'une si grande merveille ne pouvoit être que du pouvoir de Dieu, & de l'innocence de son Serviteur F. Humble.

XLI. Il guerit un Prêtre de Châtel-Buono qui étoit goutteux, il y avoit vingt ans, lorsqu'il lui persuada de dire devotement cinq *Pater noster*, & cinq *Ave Maria*. Un jour qu'il avoit soin du Refectoire au même Convent de Castel-Buono, où il ne restoit plus que deux verres de vin dans les bouteilles, pour toute la Communauté, qui étoit de douze, il les partagea en six pots, les plaça sur les tables, & il pria Dieu qu'il eust la bonté de pourvoir aux besoins des Freres. Force merveilleuse d'une priere humble & affective en presence de Dieu, le vin s'accrût de maniere, que tous en beurent suffisamment, & il en resta dans les pots la même mesure, qu'y avoit mise F. Humble.

XLII. Lorsqu'il étoit de Famille au Convent de Randazzo, son Gardien, qui s'appelloit P. Erasme de Catania, se réjoüissoit avec ses Freres, que quoique le Soleil fust dans le signe du Lion, pas un d'eux n'étoit jusqu'alors devenu malade : Pere Gardien, lui dit F. Humble, ne chantez pas triomphe avant la victoire, parce qu'avant que l'année soit finie, trois de nos Etudians doivent aller étudier au Livre de l'autre vie, & moi je serai le quatriême, quoique je n'aye pas étudié. Tous se prirent à rire, à entendre ce pronostique, comme s'il eust pris un songe pour une Prophetie; de sorte que son Gardien lui dit; Que dites-vous, simple homme ? qui êtes-vous donc ? Hé quoi ! vous voulez encore être au rang des Prophetes : Hé bien, repliqua F. Humble, vous le verrez avant que se passe peu de temps. A mesure que la chaleur augmentoit, de dix-sept étudians de Theologie, quinze tomberent malades, & un qu'on nommoit F. Paul de Naso en mourut, ce qui effraya les autres; mais comme ils guerirent de leur maladie, le Gardien dit par raillerie à F. Humble qu'il n'étoit qu'un demi Prophete, puisqu'un seul étoit mort, & non pas trois, comme il l'avoit prédit. Je ne me vante pas, Pere Gardien, lui répondit F. Humble, d'être un Prophete ou un demi Prophete ; mais attendez un peu, l'année n'est pas passée. Cependant deux des Convalescens retomberent malades, & moururent tous deux ; d'où les Freres connurent, que s'il avoit dit que trois étudians mourroient, Dieu le lui avoit revelé, & non pas sa pure rêverie; mais parce qu'il mourroit le quatriême, & qu'on ne remarquoit en lui aucun signe de maladie, son Gardien voulut encore se divertir avec lui, en disant; Hé bien F. Humble, que deviendra vôtre quatriême Mort, n'est-il point échappé par quelqu'autre decret, puisque vous vous portez bien Dieu merci? Ha ! repartit F. Humble, le quatriême n'a pas évité la mort, & vous me verrez bien-tost malade, & enterrer comme les autres, parce que le jour de l'Annonciation de la Vierge vous indiquera, ce que Dieu dans son adorable Conseil a ordonné de moi. Peu de temps aprés, F. Humble alla conduire son Gardien, qui alloit prêcher le Carême au Bourg de Paterno, & lorsqu'ils eurent fait quelque chemin, il s'agenoüilla, & lui demanda sa benediction, qu'il accompagna de plusieurs larmes, & de ces paroles ; Benissez-moi, mon Pere, pour la derniere fois, parce que vous ne verrez-plus à vos pieds le pauvre F. Humble : le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, souvenez-vous de moi dans le saint sacrifice de la Messe : & lorsqu'il parloit, il moüilla la main de son Superieur avec tant de larmes, qu'il excita les siennes.

Il prédit la mort de trois Freres avec la sienne.

XLIII. Huit jours devant l'Annonciation, F. Humble tomba malade, & tout rempli de consolations Celestes, il se tourna du côté d'une Image de la sainte Vierge, qui étoit dans sa chambre, en lui disant les mains jointes;

F. Humble mourut en chantant les loüanges de Dieu.

Ha ! sainte Dame, dans huit jours c'est vôtre fête ; souvenez-vous je vous prie de vôtre promesse. Il receut aprés les saints Sacremens de la Penitence, & de l'Eucharistie, & s'applicqua toutentier à la contemplation des Divins Mysteres. Lorsque le jour de l'Annonciation fut arrivé, sur les 22. heures environ d'Italie, d'un visage tout joyeux, il recita le *Pater noster*, avec quelques prieres à des Saints particuliers, à la sainte Vierge principalement, & passa au Seigneur avec beaucoup de probité.

DU P. FRANCOIS DE PATERNO PRESTRE:

Et de quelques Autres d'une Vie fort exemplaire.

XLIV. — P. François de Paterno Prêtre.

LE dernier qui brilla en Vertus & en Miracles, dans la Province de Messine, fut P. François de Paterno Prêtre. Lorsqu'il estoit Seculier, il demeuroit plus ordinairement à la Campagne, mais éclairé de l'Esprit de Dieu, il sçavoit si bien unir à la culture des champs, celle de l'Oraison, que travaillant le jour à l'une, il exerçoit, ou plûtost se divertissoit de nuit à l'autre, parce qu'il se levoit de son lit, au milieu même de son repos, & faisoit deux ou trois heures d'Oraison mentale. Le saint Esprit, qui le conduisoit, l'appella à la Religion, pour y cultiver son ame avec les Vertus, aussi diligemment qu'il avoit fait la Terre avec la charruë. Il y commença une sorte de vie merveilleuse, qui approchoit fort de la rustique qu'il avoit quittée ; parce que, comme il estoit persuadé du commencement, que son corps ressembloit fort à un champ, & son esprit à un laboureur, il apprit de l'un, à bien cultiver l'autre.

XLV. — Il étoit laboureur dans le monde.

Puis donc qu'il sçavoit, que la premiere chose que faisoit dans un champ un bon laboureur, étoit d'en arracher les épines, il s'étudia dans tout le temps de son Noviciat, pour acquerir une parfaite mortification de ses sens, de faire mourir tous leurs plaisirs. En effet depuis le temps qu'il prit nôtre Habit, il n'employa plus ses yeux qu'à voir, & ses oreilles qu'à entendre les choses necessaires. Pour sa langue, il y mit une garde si fidele que non seulement il la contraignit de s'abstenir des paroles inutiles & des criminelles, mais encore il l'obligeoit de se priver des bonnes, crainte qu'un trop long-temps ne les rendist mauvaises, en sorte qu'elle gardoit un perpetuel silence : d'où vient qu'à cause qu'il étoit presque toûjours éloigné de la conversation des Freres, ils l'appelloient communément un Hermite. Il commença dés lors aussi de moderer ses autres sens, crainte qu'ils ne devinssent vitieux, & il reduisit sa bouche à des jeûnes presque continuels, souvent même au pain & à l'eau. Il fuïoit de maniere les delicatesses, qui entretiennent les vices du corps, qu'il ne cherchoit que les choses plus austeres, soit dans son habit, qu'il avoit toûjours fort rude, soit dans les autres besoins de la vie, qu'il desiroit constamment les plus méprisées : & pour dire beaucoup en peu de paroles, il persecutoit si cruellement toutes les commoditez du corps, qu'à cause qu'il n'y a rien de plus naturel à l'homme, que de se conserver soy-même, il employoit au contraire tous ses soins, pour détruire & affliger sa personne. — Dans la Religion il cultive son ame.

XLVI.

Mais quoique P. François eust ainsi déraciné toutes les épines du champ de son corps, il n'estoit pas content de cette premiere culture,

qu'il avoit si bien commencée de lui-même, il voulut encore y travailler avec le soc d'une mortification plus rude. Penetrant donc plus avant dans son ame, il l'a disposa à recevoir la parfaite semence des Vertus, parce qu'il ne suffit pas, dit S. Basile, d'avoir retranché les vices de sa chair, avec la mortification des sens exterieurs, si l'on ne la nettoye des manquemens, que le corps y produit ordinairement: d'où vient que P. François s'occupant de tout son cœur à l'autre genre de mortification plus parfaite, il entreprend avec courage, tous les desirs de l'ame qui y naissent, & par le desordre de nôtre peché Originel, & par le peril de leur coûtume. Il commença d'abord à mortifier sa volonté propre, qu'on peut dire dans les hommes, la source funeste de tous leurs desordres, & il la combattit par une abnegation si genereuse de lui-même, qu'il croyoit ne pouvoit rien faire de juste, que par la volonté de Dieu, & de ses Superieurs, qui sont ses organes, & il desiroit si ardemment la mort de la sienne, qu'il ne se determinoit jamais à suivre, & à fuïr quelque chose, que par l'ordre de celle des autres : de sorte qu'il se croyoit bien-heureux, lorsqu'il vivoit moins par sa volonté propre, que par une étrangere : d'où vient qu'il prenoit tant de plaisir à obeïr à ses Superieurs, que souvent dans ses prieres, il disoit à Dieu comme l'Apostre, *Domine, quid me vis facere?*

La mortification exterieure & interieure sont necessaires à l'homme Evangelique.

Il travaille à vaincre sa volonté propre.

XLVII. Depuis qu'il eut quitté sa volonté propre, il bannit de sorte de son ame tous les desirs d'honneur, & d'estime des hommes, qu'il desiroit passionnément les hontes & les confusions, & faisoit moins d'état de la reputation, que des injures. D'où vient que comme il rougissoit d'être loüé des autres, il se dégageoit aisément de cette sotte gloire, qui flatte avec tant de charmes les petites ames: de sorte que s'il faisoit quelque chose digne de loüange, il s'efforçoit autant qu'il pouvoit, de la cacher aux yeux des hommes.

XLVIII. Par un continuel exercice de la Mansuetude, il s'étoit acquis un domaine si absolu sur la colere, que quoique comme un vent furieux, elle excitast quelquefois dans son ame, des tempêtes de vengeance, qui menaçoient de naufrage sa patience, qu'il maîtrisoit même ses mouvemens interieurs, qui agitent souvent une volonté, quoique malgré elle, à se fâcher dans les occasions. Enfin tandis que P. François arrache du champ de son ame, tous ses vices interieurs, par une mortification continuelle, il la dispose de maniere, à produire les vertus, qu'aussitost on vit paroître en lui cette parfaite Obeïssance, qui sçait ajuster un esprit, les oreilles, les pieds, les mains, & le cœur, au moindre commandement de ses Superieurs, & cette profonde humilité, d'où il raportoit à Dieu tout le bien qu'il faisoit, & à lui, tous les manquemens; cette patience encore avec cette douceur d'ame, qui le rendoit insurmontable à tous les accidens; cette moderation même d'esprit, avec cette prudente simplicité, qui sied si bien aux plus vertueux, & enfin les actions de toutes les vertus, à la faveur de l'Oraison Mentale: de sorte que s'il avoit peine d'en obtenir quelqu'une, il la demandoit à Dieu, & il la lui accordoit infailliblement.

La parfaite mortification des vices produit les vertus.

XLIX. Ne nous étonnons pas, si un champ si bien cultivé de Vertus Evangeliques, fut avantagé de Dieu des rosées Celestes de Revelations, & de Miracles: en voici des exemples. Quelques Prêtres de Paterno s'entretenoient devant la porte de l'Eglise de choses assez deshonnêtes, mais si bas, qu'ils ne pouvoient être entendus de personne; P. François passa alors proche d'eux, & parce que Dieu lui avoit revelé leurs discours, il leur en fit la correction, leur disant; Pourquoi, Messieurs, parlez-vous de choses si peu convenables à des gens comme vous? faites en sorte dorenavant

Il decouvre par la vertu Divine des choses cachées.

dorenavant que vos entretiens soient plus chastes. Il découvrit aussi au Seigneur François Sanperi, quelques secrets qui s'étoient passez entre lui & sa femme, & au Seigneur Augustin Faracé de Paterno quelques pensées, & l'exhorta de s'en défaire au plûtost, parce qu'elles n'étoient pas conformes à la Loy Dieu.

Le Seigneur Antonin de Micheli de Paterno étoit fort affligé, parce qu'il avoit fait preparer à sa maison des champs, tout le vin doux qu'il croyoit necessaire à toute sa famille, sans pouvoir trouver personne, quelque recherche qu'il en fist, qui le pust faire conduire à son logis de la Ville, ce qui l'obligea d'aller trouver P. François, & de se recommander à ses prieres. D'abord il lui persuada de se confier en Dieu, & puis d'aller dans la place, où il trouveroit un mulletier, à qui il pouvoit se rapporter de son embarras. Le Gentilhomme y alla sur la parole du Pere, quoiqu'il eust déja cherché par tout, & il y rencontra un étranger avec ses mulets, dont il loüa le service, & cét homme porta son vin à tant pour somme. Aprés deux jours de conduite, le Seigneur Antonin voulut payer son homme, mais il fut impossible de le trouver, encore qu'on le cherchast par tout: ce qui le surprit extremement. Il publia cette merveille dans toute la Ville, & il l'attribua à la sainteté de l'Homme de Dieu. L.

Une femme de Paterno avoit un fils malade, qui avoit fait vœu d'être Religieux, & son mal augmentoit tous les jours, sans qu'il fust soulagé par aucun remede. Sa mere toute affligée alla se recommander aux prieres du P. François, qui lui dit, qu'elle ne s'affligeast plus, puisque son fils gueriroit, & que conformément à son vœu, il prendroit l'Habit de Religion, où aprés quelques mois de Profession, il sortiroit du Monde: ce qui arriva au grand étonnement de la mere, & de tous ceux, à qui elle dit cette merveille. LI.

Le Seigneur Ottavio Cardonetto, Docteur en Droit Civil & Canonique, & Dom Agatino Faracé Citoyens de Paterno, entendirent prêcher un Dominiquain, de la Conception de la Vierge, & rebutez de son discours, ils dirent au P. François; Que veulent dire, mon Pere, ces diversitez d'Opinions entre Scot, & S. Thomas, que l'un confesse la Conception Immaculée de Nôtre-Dame, & que l'autre la nie. Cette difference de Doctrine nous fait douter de l'un & de l'autre. Ne vous en étonnez pas, Messieurs, leur répondit P. François, j'ay balancé quelque temps entre ces deux Opinions, mais j'ay prié Nôtre Seigneur avec abondance de larmes, qu'il éclairast mon esprit à croire la veritable, lors que dans mon oraison j'entendis une voix, qui chanta avec beaucoup de joye, ce devot Motet de l'Eglise sainte, *Gaudeamus omnes in Domino, Diem Festum celebrantes, sub honore B. Virginis, de cujus Conceptione gaudent Angeli, & collaudant Filium Dei.* LII.

Il reçoit du Ciel une confirmation de la Conception Immaculée de la sainte Vierge.

Le fils d'un Gentilhomme de Paterno fut à nôtre Convent, accompagné de quelques autres, & malheureusement il rencontra un cheval fougueux, qui le jetta par terre, & lui brisa de sorte la tête, que tous le crurent mort, & le porterent dans nôtre Eglise, où l'on appella P. François, dont la sainteté étoit déja celebre par tout le Païs. On le supplia de compatir à cét accident, & de prier Dieu pour ce pauvre petit, qui étoit plus mort que vif: il répondit comme en riant; Qu'on ne s'épouvante pas, cét enfant n'a aucun mal, & il n'est qu'étourdi. Pendant qu'il parloit ainsi, il fit sur la tête du petit blessé, un signe de Croix, la prit avec les deux mains, dont il toucha le front de l'une, & le coup de l'autre, & de cette sorte il le guerit si parfaitement, qu'on ne pouvoit plus connoî- LIII.

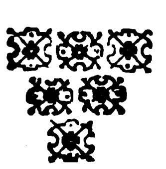
tre l'endroit de la playe. Ce fut ainsi qu'il guerit encore un enfant appellé Vincent, fils du Seigneur Ottavio Cardonetto, qui pour être tombé du haut d'une échelle en bas, s'étoit cassé la tête. Une femme aussi de Paterno malade d'une fiévre ardente. Un nommé Urbain de la même Ville, qui souffroit une grande douleur de tête. Et Agathe Marquizia du même lieu, qui pour s'être laissée choir d'une échelle, s'étoit fort blessée à la tête; Pere François guerit tous ces malades avec un signe de Croix.

LIV. Ce grand Serviteur de JESUS-CHRIST, un jour alla demander une aumône de vin, au Seigneur Bartolo Gammerella, qui lui répondit, qu'il étoit fort mortifié de n'être pas en état de lui faire la charité, parce que son tonneau étoit vuide; Ne vous excusez pas, Seigneur Bartolo, repartit P. François, parce que j'ay besoin de vôtre aumône. L'experience, reprit le Gentilhomme, vous montrera, mon Pere, si mes excuses sont bonnes. Il prit alors sa bouteille d'une main, & de l'autre il tira la canelle du muids, d'où le vin sortit avec tant de furie, que le Seigneur Bartolo en fut tout moüillé, quoiqu'auparavant il n'eust pû en fournir une goutte. Il ne dit pas une parole à cette veuë, soit d'étonnement soit de honte, parce qu'il sembloit avoir fait un mensonge. P. François alors se prit à rire, & lui touchant le visage de sa main, il lui dit; Ne rougissez pas, Seigneur Bartolo, je sçay fort bien que vous avez dit vray, mais la Providence Divine en a disposé de cette maniere, en faveur des besoins de ses pauvres Serviteurs. On garda long-temps de ce vin pour l'usage des Freres, & du Gentilhomme, qui ne pouvoit se lasser de raconter ce Miracle.

Il multiplia le vin d'un de nos Bien-faicteurs.

LV. La femme de Vincent Calastio de Paterno, n'avoit que trois aunes de toile dans son cofre, lorsque P. François alla lui en demander par aumône; elle avoit peine à lui en donner, à cause que le peu qu'elle en avoit, étoit necessaire à sa famille; Que le peu de de toile que vous avez, lui dit le Pere, ne vous empêche pas de m'en accorder une partie, Dieu assurément vous la rendra au double. Elle crut à ses paroles, parce qu'elle le sçavoit un saint Homme. Elle lui presenta donc une aune de sa toile: quoi plus, son reste crût de maniere, par le pouvoir de Dieu, que quoique cette femme s'en servist dans tous les besoins de son ménage, il sembloit, que jamais elle ne dust avoir de terme.

LVI. Dieu voulut honorer par ces Miracles, la sainteté de son Serviteur François, qui depuis qu'il eut predit sa mort, arriva au terme de sa vertueuse vie, & alla recevoir la recompense des travaux, qu'il avoit soufferts à perfectionner son ame, & à la remplir de plusieurs perfections des Anges, & des meilleurs Religieux. Il se fit aprés sa mort un grand concours de peuple, & l'on se croyoit bienheureux, d'avoir des morceaux de son habit, que l'on mit en pieces. On coupa même les ongles de ses mains, & de ses pieds, ses cheveux, & les poils de sa barbe, qu'on garda depuis comme de precieuses Reliques, avec beaucoup de pieté.



D'AUTRES FRERES CONSIDERABLES en Vertus.

NOus les remarquerons icy seulement en abregé, puisque nos MS. des Provinces, disent tres peu de choses de leur sainte vie. F. Philippe de Fugnano Laïc, fut si celebre dans la vertu de patience, & de mansuetude, qu'il montra toûjours de la fermeté d'esprit, contre les injures, & les mépris, dont on le persecuta dans ces commencemens, où l'on bâtissoit nôtre Convent de Bologne, par toutes les contradictions qu'il souffrit, comme nous avons dit ailleurs. Il mourut au même Convent, & depuis sa mort on admira tout son corps fort maniable, comme celuy d'un enfant, quoique son grand âge le dust rendre rude. Il exhaloit même une odeur tres-agreable, comme une preuve assurée de celle, qu'avoient renduë les vertus, dont Dieu l'avoit honoré. P. Hilaire de Ceva, Prêtre, Piedmontois de la Province de Genes, fut homme d'une pieté toute singuliere. Il employa plusieurs années à l'éducation des Novices, avec beaucoup de prudence & de probité, & mourut saintement dans le service des Pestiferez, avec F. Hierôme de Voghera. Une femme possedée se recommanda à leurs prieres, & fut aussitost delivrée. Dans la Province de Paris, F. Michel Laïc, a été un Religieux de grande simplicité, & d'une parfaite obeïssance ; à la mort il eut l'honneur de voir la sainte Vierge, & lorsqu'il lui dit ces paroles, *O! que vous estes belle, ô! que vous estes agreable, divine Marie*, il rendit son esprit à Dieu. F. Pierre de Montalte de la Province de Cosenze, entre les vertus dont il éclatta, fit singulierement briller sa patience, long-temps auparavant qu'arriva sa mort, il la predit, & lorsqu'il rendit son ame à son Createur, il vit la Reyne du Ciel, environnée de plusieurs clartez. F. François d'Aprigliano de la même Province, possedа beaucoup de vertus; dés qu'il étoit Seculier, il se donna tout entier aux austeritez: & dans la Religion, il les continua tout le reste de sa vie. Dieu lui en revela le terme, & il l'acheva saintement. La même Province nous en offre enfin un dernier Illustre par sa naissance, & par sa vertu. F. Jean Baptiste de Bisignano Clerc de sainte vie : comme un jour il étoit en voyage, il fut surpris d'un grand vomissement de sang, qui le priva de toutes ses forces, & alors lui apparut un Ange, sous la figure d'un jeune homme fort agreable, qui lui presenta un cheval, à la faveur duquel il pûst aller au Convent. Il vécut Angeliquement, & il mourut comme un Ange, au Convent d'Acri.

LVII. F. Philippe de Fugnano Laïc. P. Hilaire de Ceva Prestre. F. Michel François Laïc. F. Pierre de Montalte. F. François d'Aprigliano. F. Jean-Baptiste de Bisignano Clerc.

Choses plus dignes de remarque en cette Année.

FRere Jean de Castello de la Baronie, étoit fort malade, au Convent de la Conception de la sainte Vierge à Naples, & proche de sa mort, il soupiroit amerement avec beaucoup de larmes. P. Silvestre de Naples Prêtre, qui le voyoit répandre tant de pleurs, lui en demanda la cause, & il lui répondit qu'il voyoit le Diable, qui l'attendoit à son passage pour le prendre, & l'emporter dans les Enfers, & que c'étoit là le triste sujet LVIII.

de ses larmes, & de ses soûpirs. Le Prêtre lui demanda, s'il sentoit sa conscience chargée de quelque peché, qu'il n'eust pas confessé; il répondit que dans sa confession, il s'étoit accusé simplement de tous les pechez, dont il s'étoit reconnu coupable, mais que le Diable luy disoit qu'il étoit damné, parce qu'il avoit derobé quelque chose à un Frere: ce que sçachant le Gardien, qui étoit P. François de Castelloné, homme de sainte vie, il l'alla voir, & lui demanda où étoit ce qui lui donnoit tant d'inquietude; le mourant tira de sa manche ce qui appartenoit à un autre, & le donna au Pere Gardien, pour le rendre à celuy à qui il l'avoit ôté. Le sage Superieur alors, l'exhorta de s'en confesser; il s'en accusa aussitost avec beaucoup de contrition, & de larmes: & puis lorsqu'une autrefois l'on l'interrogea, s'il voyoit encore le Diable, il répondit que non, & qu'au lieu de cét horrible Esprit, il voyoit la sainte Vierge, & nôtre Pere S. François, qui étoient venus dans son Infirmerie, pour le conduire dans le Paradis. Le Gardien alors luy dit; Tu sois beny, mon Fils, & peu aprés le mourant expira, avec ces paroles, *Iesus Maria, saint François*, qu'il proferoit avec tant d'édification de tous ceux qui l'écoutoient, qu'ils jugerent qu'il étoit monté au Ciel infailliblement: d'autant plus même, que quoiqu'il eust commis un larcin, qui n'étoit pas de consequence, il avoit été toûjours un homme de vertu, & quoique cela n'excedast pas un peché veniel, il fut instruit & nous aussi de Dieu, à faire état des petites choses, puisque le Diable l'en menaçoit d'un éternel supplice.

Un larcin assez leger oblige le Diable à tourmenter un Frere à la mort.

LIX

Quelques-uns recourent à nôtre P. S. François.

Philippe Provana âgé de sept ans de Carignano, étoit malade d'une fiévre continuë, & d'un flux de sang, jusqu'à cette extremité, que les Medecins n'en attendoient plus que la mort. Alors la mere fort devote à S. François, lui donna à boire un peu de poudre du Bois de ce grand Saint. A peine l'eut-il avalée, que son flux de sang s'arrêta, & il fut entierement gueri quelque temps aprés.

LX.

P. Sigismond de Cremone Prêtre Capucin, avoit perdu la veuë, par l'accident de la chaux, qui étoit tombée dans ses yeux: & comme il éprouva que tous les remedes de la Medecine lui étoient inutils, il mit un morceau du Bois de nôtre Pere S. Franéois dans de l'eau, dont il se lava les yeux, & en receut la lumiere.

LXI.

Dieu multiplie le bien à un de nos Bien-faicteurs.

Laura Schittina de Castrovillari, étoit au service de Dom Marco d'Amarelli de la Ville de Rossano, & deux Capucins lui furent demander du vin, pour l'amour de Dieu. Mais à cause que le tonneau étoit vuide, elle leur répondit, qu'elle avoit grand regret de ne pouvoir leur faire la Charité. Le Quêteur lui repartit qu'elle allast voir au muids plus exactement, & peut-être qu'elle y en trouveroit; elle y alla, & l'admira si plein, qu'il sortit avec tant d'abondance par la canelle qu'elle ouvrit, que sa robe en fut toute moüillée.

LXII.

Olivo de Bartolomei de Portico, avoit coûtume de loger chez lui les Capucins: & un jour qu'il en receut d'eux, ils voulurent aprés avoir dîné faire la benediction sur un muids de vin, d'où n'en sortoit plus que des gouttes. Quelque temps aprés cét honnête homme eut besoin de faire relier sa futaille, pour la remplir de vin nouveau: mais lorsqu'on eut tiré la canelle, le vin en sortit avec tant d'abondance, qu'il moüilla toute la terre qui en étoit proche, & même on en remplit trois barils, d'un vin meilleur que le premier, en sorte qn'on l'auroit pris pour être de Grece.

LXIII.

Jacques Antoine Dordoni Citoyen honorable de Plaisance, avoit fait planter sur ses Terres une vigne, qui devoit principalement servir à l'usage de la Sacristie des Capucins. Il arriva cette année, qu'en ce Païs-là,

il tomba une si grande quantité d'eau qu'on en avoit jusqu'à la ceinture, & elle ruina toutes les autres possessions, sans faire aucun tort à cette vigne de reserve, qui par le pouvoir de Dieu, non seulement ne fut point endommagée par cette furieuse tempête, mais même elle porta plus de raisins que les autres années. Depuis quelque temps, le Serenissime Prince de Parme voulut fournir de vin, pour les Messes des Capucins, & ainsi ils furent obligez de renoncer à la charité de leur premier Bien-faicteur, & alors sa vigne devint comme sterile, en sorte qu'il pria les Freres d'obtenir de son Altesse, qu'il pust leur continuer sa charité comme à l'ordinaire ; ils en supplierent humblement le Prince, mais il ne le voulut pas.

La vigne dont un de nos amis donnoit le vin pour nos Messes est preservée d'une pluïe horrible.

LXIV.

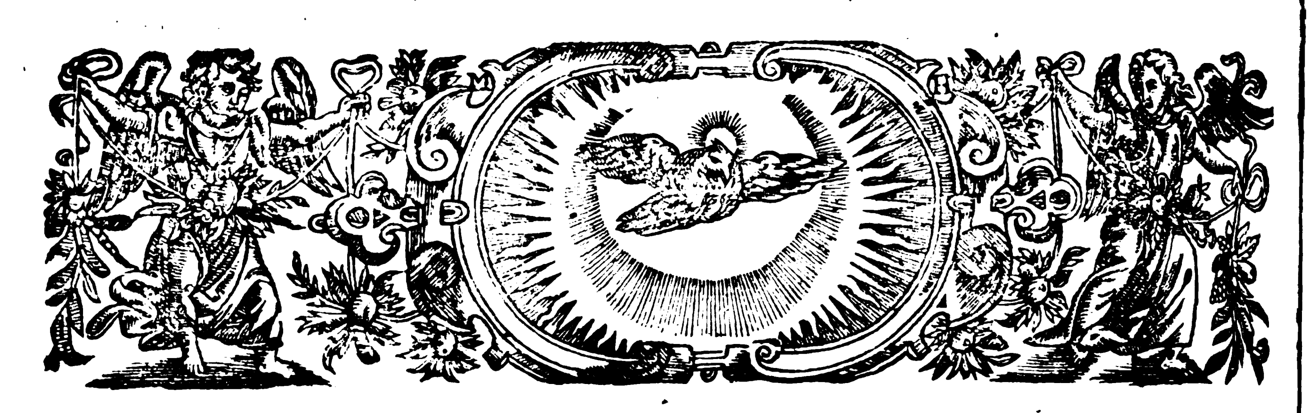
Un de nos Bienfaicteurs de la Terre de Belvedere, appellé Marco Garzieri, étoit un jour allé à la boucherie, y acheter de la viande pour l'envoyer aux Freres. Tandis qu'il prenoit garde au poids de la balance, pour payer le boucher, un de ses ennemis se mit derriere lui, & lui tira un coup d'arquebuze dans le côté gauche : mais nôtre Pere S. François voulut secourir par un Miracle, un de ses plus fidels Serviteurs, parce que la bale de cette arme à feu, perça son manteau, & son pourpoint qui n'étoit que de simple toile : mais lorsqu'elle fut arrivée jusqu'à sa chemise, elle ne passa pas outre, & comme si elle eust trouvé quelque fort bouclier, elle s'applatit d'elle-même, & son corps n'en receut pas la moindre incommodité.

LXV.

Dieu punit un méchant qui médisoit de nôtre Ordre.

Cinq jeunes hommes de la Ville de Rossano, mépriserent les plaisirs du monde, & prirent cette Année l'Habit de nôtre Ordre, ce qu'entendant un homme de mauvaise vie, au lieu d'en être touché, & d'en concevoir un esprit de penitence, & de pieté, eut l'effronterie de dire ces paroles ; Hé bien ! quelle est cette Religion des Capucins ? elle a peut-être la vertu de rendre Bien-heureux ceux qui y entrent à la sortie du Monde ; si elle a dans l'Enfer un lieu de Noviciat, je veux aller prendre son Habit : mais la vengeance Divine ne tarda pas, à punir ce miserable, d'une temerité si impie, parce que quelques jours aprés, quelques-uns de ses ennemis le tuërent sur le champ, & par cette horrible mort, il alla revêtir un habit de flammes éternelles dans la Religion, ou plûtost dans la Region des Damnez, avec les Diables des Enfers, comme il l'avoit desiré par son épouvantable bouffonnerie.





ON CELEBRE LE XXIII. CHAPITRE GENERAL DE NOSTRE ORDRE.

Et on pourvoit à quelques Provinces.

I. E Chapître General de cette Année 1599. fut le XXIII. de l'Ordre, & le P. Sorbo General le convoqua à Rome, où furent élûs par la plus grande partie des Vocaux, pour Definiteurs Generaux, les Peres Castelferetti, Anselme de Naples, Silvestre de Monteleoné, Santi Romain, Laurent de Brindisi, & Denis de Plaisance: & aprés cette Election fut élu pour General, avec tous les suffrages, le Pere Hierôme de Castelferetti, qui étoit déja Procureur de l'Ordre, & lui succeda dans cette grande Charge, le P. Anselme de Monopoli.

II. L'Archevêque de Prague, Ville principale de la Boheme, avoit supplié le Pape, d'avoir la bonté d'y envoyer quelques Capucins, & lorsque le Chapître General étoit encore assemblé, sa Sainteté commanda au P. General, par le moyen du Cardinal sainte Severine, Protecteur de l'Ordre, de choisir au plûtost quelques Freres, qui fussent propres pour cette Mission, & de les envoyer en Boheme. Les Peres s'assemblerent pour obeïr aux ordres du Pape, & ils élûrent pour Commissaire le Pere Brindisi, non moins illustre en prudence & en doctrine, que celebre en vertu, & innocence de vie, & ils lui assignerent quelques Compagnons. Combien de contradictions, d'injures, & même de coups, souffrit des Heretiques à Vienne en Autriche, ce grand Personnage, digne assurément d'une éternelle memoire; combien d'embûches & de perils de mort, il évita par la protection de Dieu, & combien de glorieuses entreprises, il executa dans ce fameux combat d'Albe-Royale, entre les Chrétiens & les Ottomans, nos Annales le doivent dire dans la suite de nôtre Histoire, où entrera la vie de ce grand Homme, celebre dans tout le Monde.

Laurent de Brindisi est envoyé Commissaire en France.

III. Comme la Province de Lorraine avoit si peu de Convens, qu'elle ne pouvoit toute seule faire une Province entiere, elle fut jointe cette Année à celle de Lion dite de S. Bonaventure, par un Decret, de la Definition Generale: mais à cause que dans la suite du temps, elle s'augmenta fort en Convens, elle en fut separée, & aujourd'hui elle forme une seule Province.

IV. Cette Année l'on publia dans la France quelque Reglement, qui paroissoit favoriser les Heretiques, & préjudicier à la Foy Catholique & aux immunitez de l'Eglise ~~Catholique~~. P. Jean Bruslard, & P. Archange

de Lion, Predicateurs Capucins, s'y opposerent avec vigueur, & exaggererent fortement en Chaire, le prejudice que ce Reglement portoit à la Foy, de maniere qu'on les fit prisonniers, & ils souffrirent plusieurs injures, & beaucoup de mauvais traitemens pour la deffense de la Foy, & de l'Eglise. Mais leur bon exemple anima les autres Religieux, à maintenir les interests de la Religion Catholique.

Les Capucins deffendent vigoureusement les interests de l'Eglise.

V.

En ce temps-là, la ville de Doüay en Flandres fut affligée d'une horrible peste, & les Capucins s'y offrirent volontairement à servir les malades; mais dans leur service, où ils montrerent clairement, de quelle ardeur de charité leur cœur étoit embrazé pour Dieu, & pour leurs prochains, quelques-uns y laisserent la vie, & allerent recevoir de JESUS-CHRIST, la récompense de tous leurs travaux.

VI.

Etablissement de la sainte Maison de Nôtre-Dame de Compassion à Tonnoné en Savoye pour les convertis.

Cette Année aussi, l'on fonda par autorité de Rome, la sainte Maison de Tonnoné dans la Savòye, sous le Titre de Nôtre-Dame de Compassion, pour la conversion des Heretiques. Cet œuvre de pieté fut inspiré de Dieu au P. Cherubin de Morienne, & proposé par lui à Charles Emanüel Duc de Savoye, qui en écrivit au Pape, & en obtint l'établissement. Tonnoné est une Ville du Duché de Chablais, à six lieuës de Geneve sur son Lac si fameux, qui commence à demie lieuë de Chiloné, place forte de la Seigneurie de Berne, chez les Suisses, Sion est à son Orient, & Lion à son Occident, & de front au delà du Lac, elle regarde le Païs de Vuò, par où l'on passe en Allemagne, en France, en Flandre, & en Italie; Voilà la scituation de cette Ville de Tonnoné, & comme s'est un lieu fort commode, pour étendre la Religion Catholique, dans les Terres des Heretiques, cette sainte Maison fut établie, par une Providence particuliere de Dieu, afin que cõme une mysterieuse Tour de David, environnée des boucliers, & des armes des genereux Deffenseurs de la Foy, elle s'opposa non seulement à cette Babylone de Geneve, qui comme une fournaise d'Enfer, exhale continuellement le feu, & la fumée de l'Heresie, & maintint l'Eglise contre tous les efforts de ses Ennemis; mais encore afin qu'elle entretinst à ses dépens des Predicateurs, & d'autres Ouvriers de JESUS-CHRIST, qui pussent purger d'erreurs tous les Païs d'alentour, & principalement le Genevois, & le Sionois, & y établir les veritez Catholiques, comme ont fait si souvent tous nos Missionnaires; afin même qu'elle fust comme un lieu de refuge à ceux qui fuyent de Geneve, & de Berne, où ils pussent recevoir, au moins pour quelque temps, les choses plus necessaires à la vie. L'on ne peut dire le profit que la sainte Eglise a tiré de l'établissement de cette sainte Maison, ni les grands fruits qu'en a receu tout le Christianisme, & même ils seront encore plus merveilleux, toutes les fois que le sein misericordieux de Marie, sous les auspices de qui cette maison est fondée, deviendra plus remply de biens, & de revenus, par les secours, & la pieté soit des Papes, soit des Princes Catholiques, dont il puisse fournir plus abondamment le lait de la vie, & de la nourriture à ceux qui de leurs erreurs se convertiront à nos veritez de la Foy.

VII.

Qui voudra voir avec plus d'etenduë, la necessité de cet établissement, pourra lire la Lettre qu'écrivit au Pape l'Archevêque de Tarentasia, rapportée dans ce lieu de nos Annales Latines, & la Bulle de Clement VIII. mise à la fin de ce Tome de nôtre Boverius, avec la Patente du Serenissime Duc de Savoye. Il suffit que nous les ayons remarquées ici, pour passer à ceux qui non seulement avec la Foy, mais encore la charité, & la sainteté de leur vie, ont bâti dans leurs ames des maisons spirituelles de vertus, dignes assurement de faire la demeure de cette souveraine

Majesté, pour qui les Cieux mêmes quelques grands qu'ils soient, n'ont pas assez d'etenduë.

DU PERE OBITIUS DE BRESCIA PRESTRE.

DE FRERE MORICUS DE VISSO:

Et de Frere Junipere de Gussago Laïcs.

VIII. P. Obitius de Brescia, Prêtre.



LE premier est P. Obitius de Brescia Prêtre, qui commença dés sa jeunesse à craindre Dieu, & à mesure qu'il croissoit en âge, il augmentoit en devotion, & en sainteté de vie. Il n'eut pas plûtost achevé sa jeunesse, qu'il sortit du Monde, & entra dans l'Ordre des Peres de S. Augustin, dits Chanoines de S. Jean de Latran, où il fit briller son obeïssance, son silence, sa solitude, & ses autres vertus, parce qu'il ne pratiquoit que des gens d'esprit de Dieu, & tout son plaisir étoit, d'être dans la retraitte, pour s'y mieux occuper à la pieté, & à la lecture des bons Livres, particulierement de la vie des Saints. Il mourut alors un de ces Peres bien exemplaire, & fort devot, dont le corps fut porté le soir à l'Eglise, & comme il ne se trouva personne, qui ozast se tenir auprés de lui la nuit, Pere Obitius & plus charitable, & plus hardy s'y offrit de lui-même, & il y demeura pour y reciter des Pseaumes, & d'autres prieres, en faveur de cette ame. Dieu voulut recompenser sa charité par la vision suivante. Tandis qu'il prioit, il vit entrer par la porte de l'Eglise, une belle Procession de Religieux, dont la veuë lui donna d'abord quelque crainte, mais lorsqu'elle fut dissipée, il prit plaisir à la considerer, & il s'apperceut, qu'elle se mit autour du corps, dont elle fit les funerailles, avec les encensemens qu'on observe dans les ceremonies de Rome; & tous chanterent les Pseaumes ordinaires avec tant de melodie, & de pieté, qu'il ne vit & n'entendit jamais rien de plus merveilleux. Aprés que toutes les ceremonies funebres furent achevées, cette Procession s'en retourna au Ciel, avec la même modestie, qu'elle étoit entrée dans l'Eglise. Cette vision anima P. Obitius à une plus grande vertu, & à plus d'austerité de vie, & comme alors il apprit l'éclat merveilleux qu'avoit par tout l'Ordre des Capucins, il entra parmi eux, accompagné d'un autre Prestre, appellé P. Jacques de Leno, Terre de Brescia. Si-tost qu'il y fut, il y embrassa une maniere de vie plus parfaite, & commença d'y éclater en vertus, & particulierement en humilité, parce qu'il servoit au cuisinier, dans les choses les plus basses de la cuisine, comme s'il eust été son Disciple, & s'exerçoit avec tant de joye, dans les emplois plus vils des Convens, qu'il paroissoit en recevoir un plaisir extrême.

Il vit en Procession plusieurs Saints.

IX. *Il est fort devot aux Saints de Brescia.*

Il étoit si devot aux Saints de l'Eglise de Brescia, qu'il en avoit fait une liste, & tous les jours il les invoquoit dans les Litanies. Il composa même un arbre de leurs noms, qu'on imprima depuis avec la permission des Superieurs, & sa devotion étoit si tendre en leur endroit, qu'aussi-tôt qu'il en entendoit parler, il versoit devotement quantité de larmes.

X. La moindre perte de temps lui étoit si insuportable, que lorsqu'il voyoit des Freres, qui travailloient au jardin de compagnie, ou qui cousoient

soient

soient des habits à la Communauté, il y entroit volontiers, & leur y lisoit quelque Chapitre de Gerson, ou de S. Jean Climacus, non moins pour empêcher ces discours inutils, qui ne sont d'aucun profit, que pour leur donner quelque nourriture spirituelle durant leurs travaux : ce qu'il faisoit encore dans le temps de ces innocentes recreations, qui s'accordent devant nos Carêmes, & alors si-tôt qu'on avoit soupé, il sortoit de table avec quelques Prêtres de son même esprit, & se retiroient dans l'Eglise, où ils disoient les Litanies des Saints, parce que, disoit-il, on ne doit pas laisser l'Eglise sans prieres, tandis qu'on se divertit quoi-qu'honnêtement.

Il fait grand état de la moindre perte du temps.

XI.

Il entretenoit dans son cœur un zele si ardent pour l'honneur de Dieu, que la moindre relâche, & le plus petit manquement, lui causoient d'extrêmes tristesses, & il ne pouvoit s'empêcher de les corriger fort severement. Lorsqu'il étoit au Convent de Maverbio, où étoit le Noviciat, sous la conduite du P. Lucien de Brescia, & qu'il vit quelques Novices qui ne s'inclinoient pas au Chœur, au moment que durant Vêpres, on proferoit les noms de JESUS, & de MARIE, son zele s'embraza de maniere, qu'il les en reprit publiquement : mais à cause que sa correction causa quelque trouble à l'Office qu'on chantoit, son Gardien l'en corrigea aprés Vêpres, & il conceut tant de douleur de sa faute, que comme s'il eust commis un grand crime, il dépoüilla son habit, s'agenoüilla tout nud sur la porte du Chœur, & lorsque les Freres sortoient de l'Office, il leur demanda pardon avec abondance de larmes, parce que l'humilité de ce grand Religieux étoit si profonde, que ses fautes plus legeres, que produisoit même sa vertu, lui paroissoient dignes des plus rudes penitences.

Il montra un rare exemple d'humilité.

XII.

En disant la Messe il est ravi en extase.

Son cœur étoit embrazé d'un feu d'amour de Dieu si ardent, qu'une nuit de la Nativité de JESUS-CHRIST, lorsqu'il disoit la Messe, dans nôtre Eglise de Vertoüa, & qu'il commença le Cantique des Anges, il l'entonna d'une voix ferme : mais à peine eut-il dit ces paroles, *Gloria in excelsis Deo*, qu'il laissa tomber ses bras sur l'Autel, & demeura en extase, jusqu'à ce que les Freres sortissent du Chœur, & ils le firent retourner à lui; mais ce fut une chose admirable, qu'aussi-tôt qu'il eut commencé le *Gloria in excelsis*, le Peuple de Vertoüa qui venoit à la Messe, vit une flâme qui couvroit le toit du Convent, comme une fournaise embrazée, de sorte que doublant le pas, & croyant trouver l'Eglise toute en feu, il n'y rencontra que le Serviteur de Dieu, qui élevoit au Ciel, du Mongibel de son cœur, les braziers ardens de sa Divine charité.

XIII.

Son amour étoit merveilleux pour tous, & les malades principalement, qu'il visitoit tous les soirs, & les benissoit avec l'eau benîte. Un soir à ce dessein il entra dans l'Infirmerie de F. Martin d'Alxano Laïc, qui avoit une fiévre double tierce, & qui se recommanda à ses prieres, & il lui répondit, qu'il avoit prié Dieu pour lui, qu'il ne laissoit pas pourtant de le benir à son ordinaire, & à peine la benediction fut-elle achevée, qu'il n'eut plus de fiévre.

XIV.

P. Obitius vécut dans l'Ordre plusieurs années, avec beaucoup de pureté de mœurs, de zele d'obeïssance, de simplicité d'ame, & de parfaite observation de Regle, lorsque du Convent de Brescia, il partit de cette Vallée de larmes, pour aller au Ciel, y joüir avec les Saints de leur Beatitude éternelle, comme Dieu le revela par une vision Celeste, au P. Benoit d'Albino Prêtre, fort âgé & de sainte vie, qui dans le moment que mourut ce saint Religieux, vit une fort belle procession de Saints, dont les mains étoient ornées de palmes, & qui accompagnoient au Ciel l'ame du P. Obitius. D'où il n'est pas surprenant, que six ans aprés sa mort, on

ait trouvé son corps tout entier & sans pourriture, tandis que son ame avoit déja receu de Dieu la couronne incorruptible de la gloire.

XV. De F. Junipere de Gussago, Laïc.

Le second de la même Province, est F. Junipere de Gussago Laïc, homme de grand esprit de Dieu, & d'une contemplation singuliere. Il avoit tant de devotion au saint sacrifice de la Messe, qu'il étoit convenu avec le Sacristain de balayer toûjours l'Eglise, à condition qu'il lui laissast servir toutes les Messes; & son cœur y ressentoit tant de tendresses, que quelques fois il étoit ravi en extase, & il falloit qu'un autre Frere, vinst répondre à sa place.

XVI. Il honoroit particulierement la sainte Vierge, dont il se plaisoit de dire les loüanges avec tant de joye, que quoi qu'il fust simple, il donnoit de la devotion à ceux, avec qui il en parloit. Il merita même qu'elle l'avertist du jour de sa mort, qui fut celui de sa glorieuse Nativité, où elle lui apparut à l'heure qu'il mouroit, & le consolant avec des paroles toutes du Paradis, elle lui donna une guirlande de roses.

XVII. F. Moricus de Visso, Laïc.

Le troisiême est F. Moricus de Visso Laïc, de la Province d'Ombrie, doüé de Dieu d'une grande simplicité, & d'une merveilleuse patience. Pour son obeïssance, l'exemple qui suit, fait paroître combien elle fut admirable. Le P. Hierôme de Narni, ce grand homme si fameux, la gloire de nôtre Temps, le Pere des Predicateurs, le miroir du Vatican, dont la vie, lorsqu'elle sera imprimée, sera admirée de tout le monde, étant Gardien de nôtre Convent de Norsia, eut envie d'une paire de tourterelles, comme fort ami de la pureté de ces oyseaux; & quoiqu'il en fist chercher, on n'en put jamais trouver dans le bois: mais comme il vouloit éprouver l'obeïssance de F. Moricus, il lui ordonna de lui trouver un nid de tourterelles; le bon homme baissa la tête, & quoiqu'il sceust la chose fort difficile, il alla dans le bois, disant en lui-même; Comment ferai-je, pour rencontrer ici des tourterelles? il n'y en a point, j'en suis comme assuré, mais quelque Saint m'aydera. Alors il entra plus avant dans le bois, & il y rencontra le nid qu'il cherchoit, dans un lieu couvert, où les Freres avoient cherché souvent, & lorsqu'il l'eut pris, il le porta à son Gardien, avec une extrême joye, qui fut fort édifié, & tout étonné de la vertu d'un si saint Religieux. Ce Frere exhorta plusieurs fois un certain Archange Ferretta de Norsia, à se reconcilier avec ses ennemis; mais à cause qu'il demeuroit toûjours obstiné dans sa haine, il lui prédit qu'il seroit bientôt tué comme il arriva.

XVIII. Il fut fort austere, & humble tout ce qu'on le peut; son Oraison, étoit admirable, & presque continuelle, & aprés la sainte Vierge, il honoroit particulierement sainte Catherine Vierge & Martyre, & souvent à son honneur, il disoit quelques chansons spirituelles. Un jour il alla voir Diana-Ficarda de l'Amatricé, qui surprise d'un accident bien étrange; étoit sans sentiment, il y avoit trois jours; mais lorsqu'il lui eut donné à baiser une Image de sa Sainte Devote, il la guerit de son mal, & lui rendit presque la vie.

XIX. Il souffroit une maladie, qu'on pouvoit dire moins de corps que d'esprit, semblable à celle qu'enduroit l'Epouse des Cantiques, lorsqu'elle disoit, *Fulcite me floribus, stipate me malis quia amore langueo*, parce qu'alors il s'étendoit sur son lit, de sorte qu'il sembloit être sans aucun mal; il languissoit pourtant, & l'on voyoit sa face resplendissante & embrazée, comme celle d'un Seraphin, en sorte qu'au milieu de ses langueurs, il se réjoüissoit si fort d'esprit, qu'on le croyoit plûtôt malade d'amour, que d'une autre chose. Aprés tant de langueurs de charité, il tomba malade à la mort, au Convent de Norsia, & avant que mourir, on vit deux Anges

en forme de deux jeunes hommes, fort beaux de visage, qui joüoient d'un instrument du Paradis, dont il fut charmé en mourant. Aprés sa mort, une femme de Norsia, qui souffroit une continuelle douleur de tête, se recommanda à ses prieres, & en fut delivrée par la bonté de Dieu, de sorte, que pour reconnoître cette faveur, elle offrit une tête d'argent à l'Eglise du Convent.

DE FRERE ONOPHRE DE SORBANO, LAIC, DE FRERE FRANCOIS DE NARO, CLERC, & du P. François de Vico Prêtre.

LE quatriême est de la Province de la Marque, appellé F. Onofre de Sorbano, Château dans la Romaigne, homme illustre en vertu, & orné de tant de candeur d'ame, & de simplicité d'esprit, qu'il approchoit fort de l'innocence des enfans. Il conserva dans le monde, libre de toutes sortes de taches, le lis blanc de sa virginité, jusqu'à l'âge de trente ans, & dans la Religion, il l'entretint, parmi les austeritez de vie, dans une si grande pureté, & l'embellit par le secours de tant d'autres vertus, jusqu'à son deceds, qu'il ignoroit les moindres plaisirs. XX. F. Onophre de Sorbano Laïc.

Il fuyoit de sorte la presence, & la conversation des femmes que lorsqu'il les voyoit il paroissoit tout épouventé. Interrogé par un Frere, pourquoi il les abhorroit si fort, il répondit, que comme il gardoit les troupeaux dans le monde, assis sur une muraille, quelques unes de ses vaches, entrerent dans le jardin fermé d'une femme, qui aprés s'être apperceuë du dommage, que ces vaches lui avoient fait, lui dit mille injures, le prit même par le pied, le fit tomber par terre, lui donna un coup sur la tête, & lui auroit fait plus de mal encore, s'il ne s'en étoit fui. D'où vient que voyant tant d'orgueil, & de fierté dans cette femme, il eut tant d'horreur de toutes, que lorsqu'il en voyoit une, il lui sembloit voir un serpent, ou un Diable, & comme telle il la fuyoit, autant qu'il le pouvoit. XXI. Il avoit horreur de voir les femmes.

Avec sa simplicité d'ame, il fit tant de profit dans la vertu, que tous l'admiroient, en fait d'abstinence, de pauvreté, d'obeïssance, de patience, & d'humilité. Personne ne le vit jamais, ou dans la colere, ou dans l'inquietude; quoiqu'on lui fist souvent assez de pieces, pour éprouver sa patience, & qu'elles pussent alterer une autre que la sienne. La vertu d'humilité s'étoit placée dans son cœur si profondement, que quoiqu'il eust déja passé tant d'années, dans les pratiques de la sainteté, & que Dieu l'eust enrichi de plusieurs dons Celestes, il soûpiroit toutes fois toûjours, & se frappoit la poitrine, avec de grands ressentimens, lorsqu'il reflechissoit en lui-même, qu'il n'avoit jamais fait aucune bonne chose, qui pust être agreable à son Seigneur, & qu'il étoit indigne de l'Habit qu'il portoit : d'où il n'est pas étrange, que le Demon, qui ne peut souffrir les humbles de cœur, eust entrepris une guerre si cruelle contre lui de jour & de nuit, que s'il prioit dans l'Eglise, il y excitoit d'effroyables bruits; s'il se retiroit dans les bois, il lui apparoissoit sous d'horribles formes; s'il alloit à sa chambre, il le menaçoit cruellement, & lui disoit qu'il étoit du nombre des Reprouvez, & que puisqu'il ne joüiroit jamais du Ciel, il lui étoit bien inutile, de se tant tourmenter sur la terre. Mais parce que ce devot XXII. Il est fort tourmenté des Demons.

Religieux possedoit la vraye humilité, qui ne se separe jamais d'une filiale confiance en Dieu, il s'abandonna tout entier, & toutes ses actions, à sa Divine Misericorde, & aprés avoir été long-temps par son ordre tourmenté du Diable, il le vainquit de maniere, qu'il n'en souffrit plus les incommoditez.

XXIII. Il a des visions.

Il étoit si devot à la Reine des Cieux, que lorsqu'on en parloit en sa presence, il ne pouvoit retenir ses larmes. Il avoit la même devotion, à la Croix de Jesus-Christ, & il employoit une grande partie de la nuit, à en méditer les prodiges. Il eut diverses visions, & revelations; pendant qu'un jour il faisoit Oraison, il vit l'ame d'un Frere, que les Anges emportoient dans le Paradis. Il dit à la Dame Girolama Ricci de Maceraté, que S. Antoine de Padouë lui apparoissoit souvent, & discouroit avec lui, d'où cette Dame prit confiance de lui demander une grace, que la premiere fois que le Saint lui apparoîtroit, il le supplia de lui obtenir de Dieu un fils. F. Onophre le fit, & lorsqu'elle eut receu du Saint ce qu'elle desiroit, il voulut qu'elle appella son enfant Antoine.

XXIV. Il fait des Miracles.

Nos M S. disent, qu'il fit aussi plusieurs Miracles. Lorsque le Seigneur François de Maceraté Capitaine d'Infanterie, étoit martyrisé de la goutte, il ne cherchoit point d'autre secours, qu'un signe de Croix de F. Onophre, & ce remede adoucissoit, on soulageoit entierement ses douleurs. Avec le même signe, il delivra de la goutte, le Seigneur François Ritondi de Monté Filatrano, & plusieurs autres malades de Maceraté, qui lui demandoient des benedictions.

XXV.

Il étoit âgé de plus de quatre-vingt-ans, & sa mort étoit proche, lorsque Dieu, dont la Sagesse est ineffable, permit qu'il fust tourmenté d'une tentation de la chair, horrible dans un homme si âgé. Ce n'est pas sans raison que Job a dit, que la vie de l'homme est une milice continuelle, contre les ennemis de nôtre salut. Il n'y a ni temps ni âge, qui soient libres des poursuites des Demons; ils nous combattent toûjours sans remise, sans tréve, & sans adoucissement: D'où vient que l'Apôtre nous exhorte, à être toûjours en état de combattre nos ennemis, à ne déposer jamais les armes, & nous en deffendre contre leurs attaques, jusqu'aux derniers soûpirs de nôtre miserable vie. *State ergo, succincti lumbos vestros in veritate, & induite Loricam Iustitiæ, & calceate pedes in præparatione Evangelii pacis, in omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere, & gladium salutis assumite.* (*Aux Ephes. 6. Chap.*) Qui se seroit jamais persuadé, qu'un homme consumé de jeûnes, d'austeritez, & de vieillesse, eust pû être soûmis à un combat si horrible, contre son propre corps? & que dans une chair, où il n'y avoit plus de verdeur de jeunesse, eussent pû se rencontrer des chatoüillemens? mais comment un homme, si attenué par une vie si pleine de rigueurs, étoit-il encore assez vigoureux, pour soûtenir des desirs brutaux? L'on lui voyoit la face pâle, & décharnée par tant de jeûnes, la peau sur les os, aprés tant de fatigues, & tous ses membres tremblans faisoient connoître, qu'ils n'avoient plus que quelques momens de vie. Enfin dans un corps tout froid, & une chair presque privée de son ame, ce pauvre mourant ressentoit des ardeurs si violentes de concupiscence, qu'il avoit peine d'en moderer les embrazemens; son imagination chaste etoit pleine de la veuë de ces femmes, qu'il avoit si fort abhorrées durant sa jeunesse; il étoit combattu d'une multitude horrible de pensées lascives, qui lui representoient vivement, ce qu'il n'avoit jamais éprouvé de plaisirs charnels, & enfin le Diable, embraza dans son cœur, un feu si ardent de concupiscence, que sa virginité sembloit avoir éteint chez lui, qu'il ne lui restoit plus, pour en moderer les ardeurs, d'autre remede que la pluye

Dieu l'éprouve par une horrible tentation de la chair.

de ses larmes, qu'il versoit abondamment aux pieds de Jesus-Christ, pour en amortir ces brasiers des Enfers. Dieu l'éprouva quelque temps par une tentation si horrible, & puis, avec beaucoup de repos d'esprit, il s'envola au Ciel, où il jouïra d'une paix sans guerre, une éternité de siecles.

XXVI. F. François de Naro, Clerc.

Un cinquiême se presente de la Province de Palerme, & c'est F. François de Naro, Ville de Sicile, Clerc, si devot à la Vierge, que lorsqu'on lui en parloit, son ame en étoit toute attendrie, & elle eust voulu sortir de son corps. Cette toute misericordieuse Dame, ne manqua pas de le recompenser abondamment du grand respect qu'il lui portoit, parce qu'étant malade à la mort, aprés trois ans de Religion, au Convent de Girgento, trois jours avant qu'il mourust, elle le visita plusieurs fois visiblement, & lui apparut vétuë d'une robbe fort blanche, avec un diadême de Reine de douze étoilles sur la tête, accompagnée d'un grand nombre de fort belles Vierges, lumineuses comme le Soleil, avec qui elle s'entretenoit familierement. Elle lui revela même alors des choses si hautes, que ne pouvant les concevoir, il élevoit sa voix, en disant; Ha! Mere de mon Sauveur, à moi qui suis un vermisseau de terre, vous dites de si grandes choses. Lorsqu'il la vit entrer par la porte de sa chambre, il dit aux Freres qu'ils se levassent tous droits, ou qu'ils s'agenoüillassent, pour mieux recevoir l'Imperatrice des Cieux. Ils crurent d'abord qu'il révoit; mais il leur dit; Mes paroles ne sont pas des effets de quelque délire, puisque je vous connois bien tous, & je suis sain d'esprit; mais à cause que la Mere des Misericordes, a voulu me faire tant de grace, que d'entrer dans nôtre chambre, je voudrois qu'elle y fust receuë avec tous les respects possibles. Les Freres furent surpris des faveurs que la Vierge faisoit à ce devot Religieux, & en ressentoient une extrême joye. Il prédit sa mort, & celle de deux autres Freres, & puis il mourut saintement en Jesus-Christ.

XXVII. P. François de Vico, Prêtre.

Le sixiême, est P. François de Vico Prêtre, qui honora la Province de S. Ange, par l'éclat de plusieurs vertus. Il commença dés ses premieres années à servir Dieu dans un habit de Clerc, & à s'etablir dans l'esprit d'Oraison; appellé depuis à la Religion, il s'avança de sorte dans les vertus, qu'en fait du zele de la pauvreté, de l'humilité d'esprit, de l'exercice de la contemplation, de la gravité des mœurs, de la prudence du jugement, & d'une discrete austerité de vie, il éclattoit au dessus des autres. Et afin même qu'il y pust briller davantage, il fut mis au haut de la maîtrise des Novices, comme ce flambeau de l'Evangile placé sur le chandelier, afin qu'à la faveur des lumieres de ses vertus, il éclaira ces Jeunes, qui des tenebres du Siecle, entroient dans la maison lumineuse de la Religion Seraphique, & il exerça vingt-cinq ans cét office, où il peupla sa Province de fort considerables Sujets, soit en vertu, soit en esprit de Dieu.

XXVIII. Il loüe à ses Novices la garde de leur langue.

Entre les autres enseignemens de la vie Spirituelle, qu'il avoit coûtume de donner à ses Novices, un des principaux étoit, qu'ils gardassent leur langue avec toute la diligence possible; De toutes nos parties, leur disoit-il, qu'attaquent nos ennemis avec plus de furie, & contre qui ils dressent plus d'embûches, c'est nôtre langue, parce qu'ils ont souvent éprouvé, que de son desordre procedent les morts, les chutes spirituelles, & les miserables naufrages de l'Ame, comme dit saint Chrysostome. D'où vient que l'Ecclesiastique desiroit justement, cette garde, lorsqu'il disoit, *Quis dabit ori meo custodiam, & super labia mea signaculum certum, ut non cadam in ipsis, & lingua mea perdat me.* Et souvent il leur repetoit ces paroles de S. Jacques. *Si quis putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam, hujus* (L'Eccles. 22. Chap.; S. Jacq. 1. Chap.)

S. Hierôme Reg. Mon. Chap. 22. S. Aug. Serm. 3 ad Frat. de Erem.

vana est Religio, & il leur citoit S. Hierôme qui dit, *Que ceux qui ne sçavent pas se taire, & s'abstenir de paroles inutiles, ne peuvent être ni parfaits, ni bons Religieux.* Dont S. Augustin dit, *L'homme est tel à la mort, que sa langue le dépeint par sa bouche; la facilité de la langue s'enflamme dans la jeunesse aux paroles joyeuses, dans l'âge viril aux trompeuses, dans la vieillesse aux murmurantes. On doit donc du commencement éteindre cette petite étincelle, crainte qu'elle ne se change en une grande flâme, déraciner ce petit arbrisseau, crainte qu'il ne devienne un grand bois, & dissiper cette petite goutte, crainte qu'elle ne se fasse une fontaine entiere.*

XXIX. Il connoissoit les tentations secrettes de ses Novices.

Dieu lui avoit communiqué ce don Celeste, qu'il découvroit les tentations interieures de ses Novices, & alors il leur en donnoit de propres remedes, dont ils recouvroient leur tranquilité premiere. Un Novice fut cruellement tenté de retourner dans le Monde, il lui fit alors changer de cellule, & lui donna un livre spirituel, avec ordre, d'y lire à l'endroit qu'il lui marquoit. Son Novice lui obeït, & trouva dans ce livre distinctement toute sa tentation, avec le moyen dont il la surmonteroit, & depuis elle ne le tourmenta plus, mais il demeura ferme dans sa sainte vocation, tout le temps de sa vie.

XXX.

Nos M S. disent, qu'un jour on l'interrogea pourquoi il recevoit ses Novices à la profession si facilement, encore qu'ils ne montrassent pas cette ardeur d'esprit, que nous demandons ordinairement dans nos Jeunes, & il répondit, que c'étoit à cause, que quelque bon ou moins bon que soit un Novice, il est toûjours mieux, qu'il demeure dans l'Ordre, puisque s'il ne persiste pas dans la vertu comme il devroit, il n'y offence pourtant pas tant Dieu, qu'il feroit dans le Monde. Un Prêtre s'opposoit à la Profession d'un Novice, qui dans les apparences ne devoit pas être d'un fort grand succés, & le Pere Maître pour l'appaiser, lui dit; Sçachez mon Fils, que ma conscience me remord davantage de ceux que j'ay renvoyez dans le Monde, que de ceux que j'ai fait Profés, quoiqu'ils n'ayent pas trop bien reüssi parmi nous. Je ne pretends pas pourtant, que les Peres Maîtres soient toûjours obligez, à suivre le sentiment de ce charitable Religieux, mais il pourra bien moderer l'excés de la rigueur de ceux, qui pour le moindre deffaut sont portez à renvoyer des Jeunes; & quelquesfois seulement à cause, qu'ils auront montré quelque repugnance à quelque exercice de mortification, dont l'esprit du Novice s'écarte naturellement, & qui leur font perdre leur vocation pour de legers manquemens; d'où vient qu'ils sortent de la Religion, où Dieu les attiroit, & où ils pouvoient devenir vertueux, quoiqu'avec quelques difficultez.

XXXI.

Lorsqu'il étoit Maître des Novices, au Convent de S. Jean le Rond, le feu prit dans une forest proche, & il y envoya aussi-tôt un Novice avec un *Agnus Dei*, & lui ordonna de dire à son arrivée trois *Pater noster*, & trois *Ave Maria*, & qu'aprés il jettast cét *Agnus Dei* dans le feu. Le Novice lui obeït, & en même temps la flamme qui venoit droit chez nous, prit une autre route, & ne fit point de tort au Convent.

XXXII.

Ce grand Serviteur de Dieu, avoit ajusté si bien son interieur, au modele de toutes les vertus, & l'on admiroit en lui une composition si belle de l'homme exterieur, avec tant d'honnêteté de ses mœurs, qui meritoit sans doute de servir aux autres, de conduite, & d'exemplaire de la perfection Religieuse, qu'on ne put jamais remarquer dans toutes ses actions, ni la moindre indecence, ni la plus petite legereté; mais elles ne montroient toutes, que de la gravité, de la modestie, & de la vertu: de sorte que lorsque dans un Chapitre, il fut élû Provincial de sa Province de S. Ange, en presence de nôtre General à Sorbo, il congratula les Vocaux,

d'avoir élu un homme de tant de prudence, & de si grand merite, sous la conduite duquel il esperoit, que la Province s'avanceroit à grands pas, dans l'Observation de la Regle, & dans la pratique de toutes les vertus.

Qu'il conserva toûjours sa virginité, c'est un bruit commun, & ses Confesseurs l'ont témoigné; outre que ses actions si chastes, & sa pureté de vie, en sont des preuves fort certaines. Il fut respecté de tous, & les femmes enceintes recouroient à lui, pour avoir sa corde, & dés qu'elles s'en faisoient une ceinture, elles accouchoient heureusement, libres de leurs douleurs. Comme entre les autres, il arriva à la femme de Ferranté Bramanté. Il guerit encore par ses prieres, la Dame Violanté Gaïetana abandonnée des Medecins, qui attendoient la mort de moment en moment. XXXIII. Il fut toujours vierge.

Il predit à trois Novices, qui sortirent de la Religion, pour complaire à leurs peres, qu'ils en seroient punis de Dieu, & de fait deux moururent peu aprés, & le troisiéme fut tué cruellement par ses ennemis. XXXIV.

Ses rares qualitez le conserverent trente quatre ans entiers, dans la Charge de Définiteur de sa Province, & la derniere année de son Provincialat, sçachant par revelation Divine, qu'il lui restoit peu de temps de vie, trois mois avant sa mort, il remit le Sceau, & le Gouvernement au premier Definiteur, & se retira à Vasto, pour être plus libre de s'unir à Dieu, de cœur & de sentiment. A l'entrée de l'Eglise, il dit ces paroles, *Hæc requies mea in sæculum sæculi, his habitabo quoniam elegi eam.* Alors il employa tout son temps dans la Meditation des choses Celestes, & aprés s'être bien preparé à la mort, il termina glorieusement le cours de sa vie. XXXV.

VIE ET ACTIONS

DU PERE MATHIAS DE CONCA PRESTRE,

Comme il entra dans l'Ordre, & de ses grandes Vertus.

LE septiéme, & le dernier qui mourut cette Année, fut P. Mathias de Conca Prêtre, de la Province de Naples, homme illustre en vertus, qui fit éclatter en sa personne, ce que pratique fort souvent la Majesté Divine, avec ses Sujets moins nobles, dont il est dit dans le premier des Rois, que *Suscitat de pulvere egenum, & de stercore elevat pauperem, ut sedeat cum Principibus*; parce qu'étant né de parens pauvres & roturiers, dans un petit Village appellé Cavé, proche la Terre de Conca, il fut élevé de Dieu aux grandeurs, & aux richesses de plusieurs perfections. Il fut nommé Louis dans son Baptême, & lors qu'il étoit encore enfant, il apprit aisement les premiers enseignemens de la pieté, que ses pere & mere firent couler dans son ame encore si délicate: & quoiqu'ils fussent fort simples, comme ils étoient bien devots, ils l'éleverent sans peine à la crainte de Dieu. Lors qu'il fut dans sa jeunesse, quoiqu'il s'employast tout entier à faire paître les troupeaux de son pere, il se conserva toûjours libre de ces vices, qui ont coûtume d'exciter les desirs des jeunes gens, de ceux principalement, qui vivent XXXVI.

faineans sur les Montagnes, dans la liberté des Bergers. A peine fut il dans sa vingtiéme année, que son pere, qui l'avoit engagé par promesse de mariage, à une jeûne fille, l'avertit qu'il la lui avoit destinée pour femme; il en eut tant de regret, qu'il ne voulut jamais ni la voir, ni aller chez elle. Mais parce que son pere ne pouvoit se dégager avec honneur de son contract de mariage, il trouva cette adresse, que sa femme pretenduë épouseroit un de ses freres; & ainsi libre de ces liens, comme il avoit dessein d'offrir à Dieu sa virginité, pour éviter les perils, de la perdre dans le Monde, il abandonna la maison de son pere, & se retira dans un Convent des Peres de S. Dominique, vis à vis du Château de Rocca Varana, qu'on bâtissoit alors, où il les servit l'espace de deux ans, en qualité de Tertiaire; & pendant ce temps, il apprit à lire, à écrire, & même quelques commencemens de Grammaire.

Pour mieux garder sa virginité, il fuit les nopces.

XXXVII. Aprés ces deux ans, il retourna à Cavé, & se resolut d'aller à l'école, y apprendre parfaitement la Grammaire, comme il fit en une année; & puis il prit l'Habit de Clerc, & continuant ses Etudes, il y fit un si grand progrez, qu'il commença lui-même à tenir l'Ecole, & y eut bien-tost pour disciples quarante jeunes enfans, à qui il n'enseignoit pas moins la pieté, que les bonnes Lettres. Il receut les Ordres sacrez, & lorsqu'il fut Prêtre, il retablit par les aumônes de quelques personnes pieuses, une petite Eglise, proche de Cavé, dediée à S. Antoine, où il disoit tous les jours la Messe, & s'y retiroit à minuit, pour y prier plusieurs heures. Aussi-tost qu'il fut dans la trentiéme année de son âge, il fut inspiré de Dieu, d'embrasser une vie plus parfaite, & il entra aux Capucins, où sous le nom de Mathias, il commença de combattre, sous les enseignes de nôtre Pere S. François.

XXXVIII. L'on voit clairement avec quelle rigueur, & quelle austerité de vie, il commença son Noviciat, par des jeûnes continuels de pain & d'eau, le sang qu'il tiroit de son corps à coups de disciplines, ses aspres cilices, dont il faisoit guerre à sa chair, avec tant de zele, le rude repos qu'il prenoit sur des planches nuës, son peu de sommeil, & ses longues veilles, qui l'avoient si fort amaigri, & consumé, qu'on ne lui voyoit plus que la peau & les os, & par plusieurs mortifications, que lui inspiroit la haine Evangelique qu'il se portoit à soi-même, & la ferveur de son esprit, qui l'embrazoit tout vivant. Il n'est pas aisé de dire, de combien de vertus il embellit son ame durant son Noviciat; il y acquit une si profonde humilité, que non seulement il fuyoit les dignitez & les honneurs, mais encore il les abhorroit, de sorte que quelques années aprés sa Profession, lorsque les Peres de la Province de Naples, voulurent le faire Gardien, & lui donner des Charges plus honorables, il obtint du Cardinal de sainte Severine alors Protecteur de l'Ordre, que personne ne le pust l'obliger à recevoir de Gouvernement. Il consideroit attentivement en lui-même; ces paroles de JESUS-CHRIST, *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* Et il lui sembloit, que le Frere Mineur étant engagé par sa Profession, à imiter son bon Maître JESUS-CHRIST, il le pouvoit moins comme Superieur, que comme Sujet, puis que la sujetion est bien moins exposée aux coups de la superbe, & de la vaine-gloire, que le commandement. Il se rejoüissoit si fort de son propre abaissement, & il avoit tant de chagrin d'être estimé & honoré des hommes, que lors que les Peuples venoient en foule le trouver, attirez par le grand bruit, que faisoit par tout son admirable sainteté, il en versoit d'abondantes larmes, & il disoit, que ce concours de Peuples, étoit une embûche, & une adresse du Diable, pour le faire tomber dans la superbe, & pour le surmonter

Son austerité de vie.

S. Math. 20 chap.

Il est merveilleux en humilité.

monter par la vaine-gloire, mais outre les secours frequens de la grace Divine, qui l'empêchoient de succomber sous les attaques de ses Ennemis, il évitoit encore leurs desseins, en n'éloignant jamais ses yeux de ses propres infirmitez.

XXXIX. Une preuve insigne du mépris de lui-même.

Voici un exemple merveilleux, de l'humilité de ce grand Serviteur de Dieu. Lorsqu'il étoit Vicaire de nôtre Convent de Caserta, un Prelat de Rome, en presence de qui l'avoit fort loüé le Cardinal sainte Severine, dont il étoit tres consideré, & de plusieurs autres grands Seigneurs, pour éprouver lui-même, si la verité du fait se rapportoit bien à l'applaudissement du bruit, vint sous un autre pretexte a nôtre Convent. Le Gardien alors n'y étoit pas, & ainsi P. Mathias qui en étoit Vicaire, le receut, & l'accompagna avec toute la civilité possible. Comme le Prelat sceut qui il étoit, il commença de loin à l'interroger de plusieurs choses, qui touchoient son état, & les exercices de la Religion. Mais le vray humble, comme s'il eust ignoré tout ce que lui demandoit ce Prelat, lui répondit en paroles toutes simples, qui l'obligerent à lui demander, avec quelque apparente surprise, qui étoit Superieur de ce Convent; & il lui répondit, que s'étoit lui-même, en l'absence de son Gardien. Le Prelat alors, aprés s'être retiré trois pas, & l'avoir fixement regardé ; Quelle prudence, lui dit-il assez fierement, ont eu vos Peres, de confier ce Convent aux soins d'un homme rustre & ignorant, qui n'a ni discours, ni civilité comme vous? de deux choses l'une, où ils manquent de sagesse, & de jugement, où ils n'ont pas de meilleurs Sujets que vous, lors qu'ils vous ont choisi pour Vicaire de ce Convent? Ni l'un ni l'autre, Illustrissime, répondit P. Mathias; les Peres sont fort prudens, & nôtre Province a plusieurs hommes tres considerables, & dignes de toutes les Charges: mais leur manquement est, de ne s'en être pas assez rapportez à moi; parce que, quoique je me sois souvent opposé à eux, & que je leur aye exposé plusieurs fois la petitesse de mon esprit, & mon incapacité pour toutes les Charges, jamais pourtant ils n'ont voulu deferer à mes paroles, Mais vous, Seigneur Illustrissime, qui étes avantagé de beaucoup plus de prudence, & qui pesez mieux les choses, vous avez connu mon insuffisance plus facilement. Au contraire, lui répondit le Prelat, je croyois bien plûtost, que les Peres de cette Province trompez, & comme entêtez de l'apparence d'un pauvre habit comme le vôtre, & de l'abnegation de vous-même, que vous montrez si fort exterieure, ils ont jugé de vôtre vertu interieure; Mais dites moi en verité, ne s'abusent ils pas trop grossierement? puisque ce rude habit, & ce mépris exterieur de vous-même, ne servent qu'à couvrir vôtre orgueil d'ame, & ils s'accommodent fort bien à la bosse de vôtre corps, & à la laideur de vôtre visage? de bonne foy encore n'est-ce pas amuser les simples, & en faire accroire aux bonnes gens, lorsque sous un masque de devotion, & un phantôme de vertu, vous cachez vôtre superbe, vôtre ambition, vôtre impatience, vôtre gourmandise, & d'autres vices semblables, fort peu convenables à une personne Religieuse. On ne peut nier, il est vray, qu'à l'exterieur, on vous diroit pauvre, humble, & méprisé ; mais qui pourroit penetrer au dedans de vous-même, ô ! combien y trouveroit-on d'abominations, combien d'idoles de vanitez, combien de concupiscences de chair, & combien y verroit-on d'affections dereglées, qui y sont secrettes, comme des sepulchres de Pharisiens? Ce que ce Prelat disoit avec tant d'aigreur en apparence, & de sentiment, qu'on eust cru que son cœur inspiroit à sa bouche, ces caracteres de vices. P. Mathias répondit à des injures si atroces, d'un visage tranquille & joyeux ; O! Illustrissime,

que vous m'avez parfaitement dépeint par vôtre discours; pleust à Dieu, que ceux qui m'estiment quelque chose, & m'honorent sans sujet, avec des titres de sainteté eussent appris de vous, à me connoître mieux, puis que jamais personne ne m'a parlé comme vous, avec tant de franchise, & d'éclaircissement. Je ne doute point, Seigneur Illustrissime, que la Majesté de Dieu ne vous ait envoyé ici, comme un Ange du Paradis, afin que j'apprisse de vous, qui je suis, & que je ne me flattasse plus moi-même, dans cette sotte pensée, d'être quelque chose de considerable, moi qui ay, dites-vous, tant de manquemens. Dieu s'il lui plaist soit toute vôtre recompense, tandis que sans pouvoir autre chose, je vous offre tous mes remerciemens. Hà! pauvre petit Frere lui repartit le Prelat, hà! qui ne connoîtroit vôtre feinte hypocrisie, & qui ne sçauroit, que vous voulez couvrir à sa faveur vôtre immortification, & vôtre impatience; sortez d'ici, & ne me causez de chagrin de vôtre vie: & alors sortant comme en colere, de la porte du Convent, P. Mathias se jetta profondement à ses pieds, & le conjura de prier Dieu pour lui, qu'il pust s'amender de ses deffauts. Mais le Prelat, qui par un discours si piquant, avoit voulu éprouver la patience de l'homme de Dieu, fut si édifié de son humilité, qu'il ne pouvoit assez le loüer devant les autres, & croire ses vertus plus grandes encore, qu'on ne les lui avoit representées dans les occasions.

XL. Il supporte avec joye la correction d'un enfant.

L'on peut voir encore, par un autre exemple, quelle fut l'humilité d'ame de ce parfait Religieux. Lors qu'un soir il entretenoit le Seigneur Horace Filomarini Gentilhomme Napolitain, qui avoit avec lui son fils, âgé de quatre ans, le Sacristain sonna l'*Ave Maria*; aussi-tost que l'enfant entendit le son de la cloche, il plia le genoüil, avec tant de promptitude, & commença à dire l'*Ave Maria*, avec tant de pieté, que P. Mathias en ressentit un plaisir extrême, & demeura si charmé de la veuë de cet enfant, que sans pouvoir s'empêcher de le regarder, il ne s'agenoüilloit pas, & ne disoit pas l'*Ave Maria*. Quoi donc, lui dit ce mignon, estes-vous un Capucin, mon Pere, vous qui lors qu'on sonne la Salutation Angelique, riez, étes debout, & ne priez pas la Vierge? A ces paroles du petit, P. Mathias s'agenoüilla aussi-tost, salüa Marie par sa priere ordinaire, & toûjours à genoux, il demanda pardon à l'enfant du mauvais exemple, qu'il lui avoit donné, & le conjura de lui en imposer la penitence; l'enfant ne parloit pas, lors que pressé par les frequentes prieres du Pere, il le benit d'un signe de Croix, & lui dit; Soyez beni, mon Pere, de Dieu, & de moi. Ce qui consola si fort cet humble Serviteur de Jesus-Christ, qu'embrassant cet enfant avec tendresse, il ne se pouvoit lasser de lui donner des benedictions.

XLI. Plusieurs de ses vertus.

Il joignoit à son humilité d'esprit, une grandeur d'ame si genereuse, qu'il étoit intrepide contre tous les accidens de la mauvaise fortune, & il estimoit d'heureuses acquisitions, toutes les pertes de l'honneur, & de la sainteté: S'il avoit la fiévre, & si quelqu'un le méprisoit, ou le maltraittoit, il faisoit sa gloire du deshonneur, & de sa maladie, parce qu'il n'y consideroit pas, comme font les autres, simplement le peril où ils engageoient sa santé, ni ce que le mépris, la disgrace, & quelque accident que ce fust, luy causoient d'abaissement, & d'inquietude. Mais comme il étoit avantagé d'une meilleure sagesse, il adoroit en toutes choses, dans l'honneur, & l'ignominie, dans la santé, & les douleurs, dans les plaisirs, & les incommoditez, une égale volonté Divine, qui ménage le salut des hommes, par des moyens inconcevables à la foiblesse de leur raisonnement; & ainsi il avoit appris à se soumettre, de sorte

aux Ordres de Dieu, que son bon plaisir étoit sa plus grande felicité. D'où vient qu'il souffroit tout ce qui lui arrivoit de fâcheux, moins avec patience, qu'avec la joye.

Cette force de cœur étoit accompagnée chez lui de plusieurs autres vertus, du zele de la pauvreté, de la simplicité de l'esprit, & d'une certaine candeur d'ame, qui ne soupçonnoit jamais mal de personne, d'un desir ardent d'arriver au plus haut de la perfection, mais principalement du continuel exercice de l'Oraison, où consumant les nuits entieres, il en sentoit toûjours une faim insatiable, parce qu'il éprouvoit des tendresses si douces du Paradis, dans la contemplation des Celestes Mysteres, que jamais le temps ne lui paroissoit ou trop long, ou trop incommode. Lorsqu'il l'employoit à l'Oraison de l'esprit, il l'arrousoit ordinairement de ses larmes, il l'embrazoit de ses soûpirs, en sorte qu'elle excitoit moins en lui, la speculation de son entendement, que l'affection de sa volonté; & à cause qu'il meditoit frequemment la Passion de son aimable Sauveur, il en ressentoit des mouvemens interieurs si merveilleux, que souvent ils lui causoient le ravissement: D'où lors qu'il faisoit Oraison dans l'Eglise, on vit plusieurs fois des flambeaux allumez sur les tuiles, pour faire voir aux hommes, l'ardeur d'Oraison de cet homme tout Celeste. XLII.

De l'esprit de Prophetie du Serviteur de JESUS-CHRIST.

PAr ce continuel exercice d'Oraison, comme par un doux entretien avec Dieu, fut communiqué du Ciel au P. Mathias, une splendeur si claire, & si abondante de sagesse Divine, qu'il prevoyoit les choses futures, & les predisoit avec un esprit de Prophetie. Le fils aîné de Geronima Cicarelli de la Terre de Giuliano, vouloit passer en Flandre dans les armées d'Espagne, & comme son dessein déplaisoit fort à sa mere, qui se disposoit à le marier à une jeune fille de sa Qualité, elle faisoit son possible pour le dissuader de son entreprise; mais comme elle vit que toutes ses persuasions étoient inutiles sur ce jeune esprit, elle eut recours à P. Mathias, qui étoit alors de Famille à Caserta, & lui envoya un Valet de chez elle, avec une bonne aumône, & une Lettre, où elle lui mandoit la tristesse que lui causoit le prompt depart de son fils, & le conjuroit d'y remedier à la faveur de ses prieres. Aussi-tost que l'homme de Dieu eut lû cette Lettre, il alla recommander à JESUS-CHRIST, dans l'Oraison les besoins de cette femme, & puis il lui fit cette réponse; *Ma chere sœur en* JESUS-CHRIST, *ne vous affligez pas pour le départ de vôtre fils, ne vous tourmentez pas de le retenir chez vous, parce qu'il est si déterminé de faire son voyage, que tous vos efforts seroient inutils; protestez lui pourtant de la part de Dieu, qu'en Flandre il aura une grande maladie, de laquelle quoiqu'il guerisse, & qu'il retourne en bonne santé en Italie, il ne vivra pas long-temps*; Et tout arriva comme P. Mathias l'avoit predit. XLIII.

Lorsqu'il avoit soin des Novices, au Convent de Caserta, un Jeune dont on esperoit une Profession heureuse, sans esperance de pouvoir vaincre les impulsions de sa chair, qu'il n'avoit jamais voulu découvrir à son Pere Maître, pensoit à retourner dans le Monde. P. Mathias le mena dans le bois du Convent, où lors qu'il l'instruit des moyens plus propres à surmonter les attaques du Diable, de la chair, & du Monde, il lui montra un amas tout verd d'herbes sauvages, plus hautes que les LXIV.

autres, & il lui dit; Voyez-vous, mon Fils, combien cette masse d'herbes est belle, grande, & agreable à la veuë, & pourtant elle se seiche si promptement, qu'à peine en avez vous retiré vos yeux, qu'on la jette dans le four, comme de la paille, il en est de même des voluptez de la chair, & des plaisirs du Monde, dont David a dit, *Manè sicut herba transeat, manè floreat & transeat, vesperè decidat, induret, & arescat;* Mais encore si toute la malice des plaisirs sensuels, consistoit dans leur seule brieveté, leur mal assurement seroit tolerable, mais comme ils cachent des venins de serpent, qui preparent la mort eternelle à l'ame, peut-on rien trouver de plus dangereux? Jugez-en par vous-même, je vous prie, & afin que vous puissiez le voir par experience, allez cueillir de ces plantes, & apportez les ici. Le Novice y va, & lors qu'il voulut mettre la main sur ces herbes, il y voit trois couleuvres entortillées, & comme il en eut horreur, il se retira promptement: D'où son Pere Maître prit sujet de lui dire; Vous voyez, mon Fils, que Dieu permet pour vôtre instruction, que cet accident vous soit arrivé; que signifient effectivement ces trois Serpens, cachez sous le verd de ces herbes? que les embûches du Monde, de la chair, & du Diable, qui lors qu'elles se couvrent des plaisirs mondains, infectent de leur venin ceux qui en approchent de trop prés, & les conduisent à une mort eternelle; & ainsi suivez mon conseil, mon Fils, gardez-vous des plaisirs du Monde, comme d'un poison de mort, écartez vous de la verdeur de la terre, fuyez le Diable, qui vous persuade de les embrasser tous deux. Ces paroles délivrerent de tentation le Novice, & il demeura constamment dans l'Ordre.

Par un Miracle il confirme un Novice dans sa vocation.

LXV. Un jeune homme de Capoüe, qui vouloit entrer dans l'Ordre, étoit remis de jour en jour par le Provincial de cette Province; ce retardement le fâcha, & vaincu du regret d'attendre si long-temps, il pensoit déja aux moyens de pratiquer une femme de mauvaise vie. Il n'étoit pas encore bien déterminé au crime, qu'il alla à Caserta trouver P. Mathias, qui si-tost qu'il le vit, lui fit la correction avec ces paroles; Hà! miserable, quelles horribles pensées roulez-vous dans vôtre esprit? quoi donc! c'est ainsi que vous foulez aux pieds la grace de la vocation Religieuse, par une affection brutale, fuyez les Femmes & les Demons, qui vous preparent une mort eternelle, & reprenez vôtre premiere envie de la vie Religieuse; si le Pere Provincial a differé vôtre Reception jusques ici, c'est pour éprouver vôtre constance; mais ne craignez pas, il vous accordera enfin cette faveur, & vous prendrez nôtre saint Habit. Le jeune homme fut surpris à ces paroles, parce qu'il étoit bien assuré qu'il n'avoit dit ses pensées à qui que ce fust, & changea de sentiment. Depuis pourtant, comme il fut attaqué de nouvelles Tentations, il avoit presque quitté le dessein de se faire Religieux, lorsque le Pere Provincial lui envoya l'Obedience, pour aller prendre l'Habit à Caserta: il connut alors la volonté de Dieu, & l'esprit de Prophetie, qu'il accordoit à son serviteur Mathias, & il resolût d'obeïr à sa vocation, comme il fit: & ainsi aprés avoir vaincu le Diable, il se retira dans nôtre Reforme, sous la conduite du P. Mathias.

XLVI. La mere du Seigneur André Massari, étoit fort en peine, parce que le Prince de Caserta, vouloit envoyer son fils en Espagne, pour quelques grandes affaires, & elle craignoit, que son absence ne causast quelque dommage notable à toute sa Famille: d'où vient qu'elle eut recours au P. Mathias, & le conjura de le recommander à Dieu. P. Mathias pria fort pour elle, & puis lui répondit, qu'elle allast trouver au plûtost le Prince de sa part, & qu'elle lui dist, qu'il n'envoyast point son fils en

Espagne, parce que son voyage lui feroit moins utile que prejudiciable, à cause qu'il y feroit naufrage. Ce qu'entendant le Prince, il fut bien refroidy sur le depart du jeune homme, & il n'y pensa presque plus; mais afin qu'on vist clairement, que la prediction du P. Mathias procedoit des splendeurs de Dieu, quelques Galeres de Naples, sur lesquelles il eust monté infailliblement, si le Prince l'eust envoyé, furent fort agitées d'une horrible tempeste, & même perirent sous les eaux.

La Dame Geronima Colonna, avoit son fils, qui fut depuis Duc de XLVII.
Monte-Leoné, malade à la mort, & par un Messager exprés, elle le recommanda aux prieres du P. Mathias, qui l'assura, que le malade ne mourroit pas de cette maladie, & qu'il gueriroit bien-tost: ce qui arriva peu de temps aprés.

Un jour il passoit par Durazzano, & on le pria de voir une pauvre XLVIII.
femme frenetique; il le fit avec beaucoup de charité: mais avant que partir, il voulut dire avec son Compagnon les Litanies de la Vierge, & puis il dit au mary de la malade, qu'il eust bon courage, parce qu'elle gueriroit avant que huit jours fussent passez. La femme guerit, & elle en rendit de grandes actions de graces à Dieu, & à son serviteur Mathias.

Le Cardinal Santoro Protecteur de l'Ordre, étoit si malade, que les XLIX.
Medecins doutoient de sa vie, & l'on faisoit pour lui de continuelles prieres dans nôtre Convent de Caserta; aprés que P. Matthias l'eut recommandé fortement un jour à Dieu, il se leva de son Oraison, & dit à un des amis du Cardinal malade; Soyons en assurance, sa Seigneurie Illustrissime guerira bien-tost, en preuve dequoy le premier Courier qui arrivera de Rome, donnera avis de sa meilleure santé. Un jour que les Cardinaux entroient dans le Conclave, pour la creation du nouveau Pape, quelques-uns luy demanderent, si le Cardinal Santoro seroit élevé au Pontificat, & P. Mathias répondit; Qu'il étoit facile à la puissance de Dieu, de le faire élire à la Papauté, quand il luy plairoit, mais qu'en cette élection, il auroit beaucoup d'Emules, & qu'il y éprouveroit de grandes contradictions; comme effectivement il arriva, parce qu'aprés plusieurs contestations, l'Election tomba sur la personne du Cardinal Hippolyte Aldobrandin, qui s'appella depuis Clement VIII.

La Dame Françoise de Raimo, avoit un fils fort malade de fiévre, & L.
elle alla à Caserta le recommander aux prieres du P. Mathias, qui lui répondit; Pourquoi vous inquietez-vous du danger de vôtre fils, retournez-vous-en chez vous, où lorsque vous serez arrivée, vous trouverez vôtre fils en santé, & même vous le verrez jouant à la toupie avec ses petits Compagnons. La Dame crut aux paroles de l'homme de Dieu, & de retour à son logis, elle admira son fils qui se jouoit sur sa porte. Ce petit, trois ans aprés, tomba malade, & lors qu'elle retourna voir P. Mathias, il lui dit; Madame, soûmettez-vous aux ordres de Dieu, vôtre enfant est appellé au Paradis; laissez-le aller joüir de la compagnie des Bien-heureux, qui lui sera bien plus utile, que de demeurer dans cette Vallée de larmes, & il priera Dieu pour vous: huit jours ne furent pas achevez, que l'enfant mourut. Cette Dame avoit une fille appellée Elizabeth, & quoi qu'elle fust bossuë, elle n'avoit point d'autre incommodité. Un jour que la vit P. Mathias, il la regarda fixement au visage, & lui dit; O! ma fille, que sont grands & agreables les jardins du Paradis, où les petites Vierges se recréent si doucement, dans la compagnie de leur Epoux JESUS-CHRIST. Les Nôtres d'ici bas se sechent, & se fanent facilement, mais ceux là sont verds eternellement, dans un Printemps bien fleuri; Faites donc en sorte, de vous conserver pure &

innocente pour vôtre Epoux, dont dans peu de mois, vous irez au Ciel recevoir les embrassemens. Six mois n'étoient pas encore achevez, que cette petite Damoiselle, surprise d'une maladie mortelle, s'envola dans les bras de son Epoux Celeste, pour l'eternité. Cette même Dame Francesca, étoit fort affligée, pour l'horrible jalousie, que concevoit d'elle son mary, & elle se recommanda souvent aux prieres du P. Mathias, qui lui predit, que Dieu vouloit la délivrer de ses peines, par la mort de son époux, & lui donner au lieu de lui son propre Fils pour son mary Celeste: ce qui arriva dix jours aprés, parce que le sien mourut dans cét espace de temps, & depuis elle demeura veuve, dans une grande pieté.

LI. *Il obtient par ses prieres un fils au Marquis de Laina.*

Le Seigneur Marquis de Laina, appellé Dom Carlo de Cardenés, pria souvent P. Mathias de lui obtenir de Dieu un fils, par le secours de ses prieres. Il lui dit enfin, que la Majesté Divine lui feroit cette grace, mais qu'elle lui coûteroit cher. En effet, sa femme mourut en couche, ce qui lui fut une affliction fort sensible, parce qu'il l'aimoit tendrement. Trois ans aprés, le même Marquis pria P. Mathias, de benir son fils, il le prit alors entre ses bras, & tandis qu'il lui faisoit sur le front le signe de la Croix, il dit à son pere; Cét enfant, Seigneur, que vous avez receu de la liberalité de Dieu, ne vous servira pas, ni le Monde, mais JESUS-CHRIST comme Religieux, & avec les splendeurs de ses vertus, & sa sainte vie, il augmentera le lustre de sa famille. Le Marquis se prit à rire à ces paroles, ne pouvant croire, que pust être Religieux celui, qui lui devoit succeder, & dans son Marquisat, & dans ses autres richesses: mais à cause que les pensées des hommes, n'arrivent pas aux conseils de Dieu, à peine ce petit Gentil-homme fut-il dans sa jeunesse, qu'il méprisa le grand éclat de sa maison, abandonna les grands biens de Monsieur son pere, & se consacra tout entier à JESUS-CHRIST, dans l'Ordre des Peres Theatins, où il s'appella Dom Vincent, & si appliqua de si bonne sorte à la vertu, qu'il honora fort son Ordre, par la sainteté de sa Vie.

LII.

Dom Bario nouveau Secretaire du Royaume, grand ami du P. Mathias, vouloit passer en Espagne, pour s'y procurer à la Cour de Madrid, quelque employ plus considerable; il s'en expliqua à son ami, & se recommanda à ses prieres: l'homme de Dieu lui donna courage d'y aller, & qu'il y seroit consolé; il y alla, & retourna de la Cour, avec un Office de Regent, & la qualité de Marquis.

LIII.

Dom Antonio della Quarta, Juge principal de Naples, avoit envie de poursuivre à la même Cour, un titre de Conseiller du Roy. Avant de faire aucune poursuite, il vint prendre conseil du P. Mathias; auparavant que de lui donner réponse, il voulut prier Dieu pour lui, & comme il lui eut revelé dans son Oraison, que Dom Antonio devoit mourir bien-tost, il lui parla de cette maniere; Seigneur Antoine, mon amy, qui peut vous faire plus grand Seigneur dans le Monde, ou Dieu, qui est le Roy du Ciel & de la terre, ou le Roy Catholique, qui n'est souverain que de l'Espagne? Dieu, répond Dom Antonio, qui nous peut donner les vrayes grandeurs, & les veritables dignitez. Si donc vous aspirez aux solides honneurs, & à être veritablement grand, lui repartit P. Mathias, ne recourez point à ceux, qui bien loin de pouvoir accorder aux autres de stables grandeurs, ne peuvent les ménager pour eux-mêmes. Les honneurs du monde se passent de moment en moment, & fuyent precipitemment comme un torrent, qui tombe d'une haute montagne; il n'y a rien de si leger & de si inconstant, que les grandeurs

Il discoure fort sagement de la vanité & de la tromperie du monde.

mondaines: les uns travaillent à se faire une belle reputation, qui les fasse considerer aprés qu'ils ne seront plus, & à acquerir des richesses, qui les dégagent des miseres d'une pauvre vie, à la faveur des combats, les autres par de superbes bâtimens, ceux-cy par le moyen de leurs Livres d'éloquence, & ceux-là avec des honneurs Consulaires. Mais puisque la vie même se coule si précipitemment, quelle fermeté trouverez-vous dans des choses, que le vent emporte si viste avec la vie? Si donc les richesses, les honneurs, les biens acquis avec tant de soins, & d'inquietudes, ne vous promettent rien de ferme, & de veritable, que n'élevez-vous vos desirs par un genereux mépris des choses du monde, à de veritables tresors, & à d'éternels honneurs, que ne peuvent vous ravir ni des concurrens, ni la roüille, ni les vers? Cette vie, mon Antoine, en trompe beaucoup, elle en aveugle plusieurs, qui croyent en pouvoir joüir long-temps; c'est une vapeur sans soûtien, qui ne se termine à rien de solide; elle n'est pas vraye, c'est une trompeuse, & une mensongere, sous une apparence de longueur, elle tuë les moins avisez, & sous des plaisirs trompeurs, elle cache de veritables poisons. Si vous avez du sens, vous ne la devez croire ni longue, ni agréable. Nôtre être est une image, & une ombre, qui fuit avec le monde, dont le grand éclat disparoist de nos yeux en un moment. Où pourrions-nous trouver une veritable joye dans cette vie, qui à toute heure nous tire des larmes des yeux? on trouve à son commencement les cris & les soûpirs, & la premiere voix que forme un enfant, c'est celle de la plainte, comme Salomon le dit de lui-même. Nous entrons dans le monde, les larmes aux yeux, crainte que nous ne puissions y demeurer sans les pleurs. Ceux qui estiment cette vie agréable & heureuse, ou bien sont privez de sens, ou bien ils n'ont aucun sentiment de la vraye vertu. Elle est sujette à tant de maux, agitée de tant de tempêtes d'une fortune bijarre, travaillée de tant de douleurs, consumée de tristesses, abbatuë de travaux, accablée de mille inquietudes, embarrassée de pensées contraires, énervée par ses fatigues, miserable par la pauvreté; comment donc y trouveroit-on quelques aggrémens, qui pussent satisfaire les desirs de nos cœurs? Si le miserable mondain, depuis les martyres de plusieurs années, se croit en état de joüir du repos de ses richesses acquises, une mort impréveuë le surprend, & avec le fil de sa vie, lui couppe encore celui de ses esperances. Disons en un mot, que cette malheureuse vie est pleine de tant de miseres, & de disgraces, que la mort comparée à elle, est plûtost un doux remede, qu'une peine si amere. Pour la vie des méchans, quoiqu'elle leur semble agréable & heureuse, parce qu'ils ne s'occupent qu'à contenter leur concupiscence, par des affections basses, qui conviennent mieux à des bêtes brutes, qu'à des hommes raisonnables, elle n'a ni agrément, ni felicité, si l'on considere serieusement, qu'un petit plaisir attire un long tourment, & que le bonheur d'un moment, est accompagné d'une éternelle misere; *Tenent tympanum & cytharam, & gaudent ad sonitum organi. Ducunt in bonis dies suos, & in puncto ad inferna descendunt.* Et ainsi je vous conseille, Seigneur Antonio, de ne vous pas mettre fort en peine des grandeurs de la terre, mais d'employer tous vos desirs, à acquerir des vertus, comme si chaque jour devoit être le dernier de vôtre vie, afin que vous puissiez heureusement arriver aux vrais honneurs de l'Eternité. Dom Antonio ne comprit pas que le Serviteur de Dieu, avoit voulu l'avertir par ce discours, qu'il mourroit dans peu de temps, mais il ne s'en passa pas beaucoup, qu'il ne fust surpris d'une fiévre aiguë, qui en peu de jours le fit

mourir, avec un grand sentiment de Dieu, & une pieté fort Chrétienne.

De plusieurs Miracles que Dieu fit par les Prieres de son Serviteur Pere Mathias.

LIV. Il multiplie le vin de nos Bienfaicteurs.

DIeu voulut honorer la sainteté de son Serviteur, par l'éclat de plusieurs Miracles; en voicy quelques-uns. Lorsqu'il étoit Maître des Novices, & Vicaire du Convent de Caserta, & que dans une grande cherté, il n'y avoit pas de pain, pour dîner les Freres, on ne faisoit pas contre la coûtume, le signe du Refectoire, il en demanda la raison à des Freres Laïcs Novices, qui lui répondirent, que ce retardement procedoit, de ce qu'il n'y avoit point de pain au Convent. P. Mathias leur dit, qu'ils allassent au coffre, où l'on le mettoit ordinairement, & qu'ils y en trouveroient assez pour toute la Communauté; ces Novices y avoient déja cherché fort fidelement; mais pour obeïr, ils y retournerent, & le rencontrerent plein de gâteaux plus grands que l'ordinaire, qui sans doute y avoient été apportez par le ministere des Anges, en faveur des merites, & des prieres d'un si grand Religieux. Dans un même temps de cherté, lorsqu'un jour il étoit à table, plusieurs pauvres à demi morts de faim, vinrent demander l'aumône au Convent; il leur donna son potage, qui n'étoit qu'un peu de farine avec de l'eau, & Dieu le multiplia de maniere, qu'il y en eut assez pour les rassasier tous.

LV. Il rend bon du vin gâté.

Un jour il alla demander du vin au Seigneur Antonio d'Alois, un de nos bienfaicteurs de Caserta, qui n'en ayant plus qu'une bassiere, vouloit attendre à lui en donner, qu'il en eust percé une autre piece, parce que celui qui restoit dans la premiere, étoit aigre & plein de lie. P. Matthias, qui n'avoit pas alors la commodité d'aller ailleurs, lui dit; De grace, Seigneur Antoine, voyons ensemble, si vous n'avez pas assez de bon vin de reste, dans vôtre muids, pour emplir nôtre bouteille; il n'y en a point, répondit-il, & vous le verrez vous-même. Ils mirent alors la bouteille sous la canelle, ouvrirent la fontaine, & le vin en sortit avec tant d'abondance, que non seulement il y en eut pour remplir la bouteille, mais même on en tira tout l'Eté pour nôtre Sacristie, comme pour l'usage de la Famille, & même on en donna encore à plusieurs malades, qui informez du Miracle, en demanderent par charité.

LVI.

Une autrefois, qu'il demanda du vin à la Dame Françoise de Raimo nôtre Bienfaictrice, & qu'elle lui eut répondu, que tout son vin étoit gâté, il lui dit; Madame, prenez nôtre bouteille, mettez-là sous la canelle de vôtre tonneau, & ne doutez pas, que nôtre Pere S. François ne le rende excellent. La pieuse Dame, qui sçavoit bien ce que pouvoit la sainteté de l'Homme de Dieu, lui obeït, & elle en admira un effet. Il retourna un autre jour chez la même Dame lui demander du vin, & comme alors son vaisseau étoit vuide, elle n'osoit le renvoyer sans emplir sa bouteille; enfin elle fut contrainte de lui dire, qu'il n'y avoit plus de vin dans le muids; Si, lui dit-il en riant, & je ne prétends pas m'en retourner à vuide, comme vôtre muids; non asseurément, parce que nôtre part y est, & vous l'y trouverez, si vous l'y cherchez diligemment. La Dame alla dans sa cave, & elle trouva tant de vin dans son tonneau, qu'il y en eut assez pour emplir deux barils des Freres, & deux autres encore qui resterent pour l'usage de la famille.

La

La même Dame se mouroit d'une squinancie, mais aussi-tost que Pere Mathias eut fait un signe de Croix sur sa gorge, elle en guerit. Dans le jardin de la même, par une invocation devote du nom de JESUS, il preserva de la mort, un pauvre homme, qu'il vit tomber, d'un arbre, qui étoit d'une hauteur extraordinaire. Le Seigneur Horace d'Alois, mari de cette Dame, étoit un homme de colere, & de ressentiment; & un jour qu'on lui raporta quelques paroles impertinentes d'un Mulletier, il lui donna tant de coups de bâton sur la tête, en presence du P. Mathias, qu'il croyoit lui-même la lui avoir fenduë; mais le charitable Pere, qui s'affligeoit, qu'il frappast toûjours ce malheureux, ne fit que repeter encore l'adorable nom de JESUS sur ses playes, & il n'y resta pas la moindre cicatrice.

LVII. Avec un signe de croix il guerit plusieurs malades.

Un jour, il visitoit le Seigneur Fabricio d'Alois, malade d'une fiévre quarte, il y avoit huit mois, dans le temps que le frisson de son accez diminuoit, & qu'il attendoit le chaud : il lui lut alors l'Evangile du Centurion, & lui mit la main sur le front, ce qui le guerit aussi-tost de sa fiévre. Il guerit aussi une Paralytique de six ans, Damoiselle de la Dame Isabelle Crispina, lorsqu'il lui fit un signe de Croix sur le front, & qu'il lui pendit au cou un *Agnus Dei*: & le Prince de Caserta desesperé des Medecins, lui mettant la main sur la tête avec quelques prieres. Le fils du Seigneur Lucio Capri, Gentilhomme de Caserta, étoit malade à la mort de la petite verolle, il le benit au front, & lui dit; Mon fils, remerciez la Vierge, & soyez-lui toûjours bien devot, puisque c'est elle, qui vous rend la santé; ce qu'ayant dit, la verolle disparut, & l'enfant fut gueri. La Dame Aurelia Albini, avoit son mari Ottavio malade d'une fiévre tierce; & parce qu'elle doutoit de sa vie, elle dépécha un Messager exprés à Caserta, avec une lettre au P. Mathias, où elle recommandoit son mari en danger à ses prieres : le Serviteur de Dieu, pria presque toute la nuit avec grande ferveur, & beaucoup de larmes, & puis le matin il répondit à l'envoyé; Soyons sains, mon ami, vous direz à vôtre Dame, qu'elle remercie Dieu de la santé, qu'il accorde à son mari, & le malade éprouva bien de quelle force étoit en la presence de JESUS-CHRIST, l'Oraison du P. Mathias, parce que la même nuit il commença de se mieux porter, & il guerit entierement peu de jours aprés: les Medecins n'attribuerent point la guerison de ce Seigneur à quelque effort de nature, ni encore moins à la vertu de leurs remedes, mais à la puissance de Dieu miraculeuse dans ses cures.

LVIII. Par ses prieres il guerit une fille qui se mouroit.

Depuis que le mari de cette Dame fut gueri, une de ses filles, nommée Marie, devint si malade, que les Medecins perdirent toute esperance de sa vie; sa mere, qui s'étoit entierement confiée aux prieres du P. Mathias, envoya lui recommander, par un exprés, le danger de sa fille; aussi-tost qu'il eut receu cet avis, il leva les yeux au Ciel un peu de temps, & puis il répondit au Messager, en souspirant; Dites à vôtre Dame, que je ne puis satisfaire à sa demande, parce qu'elle est contraire à l'ordre de Dieu, qui veut sa fille dans son Paradis avec lui, & ainsi que par une parfaite soumission de sa volonté à la sienne, dans une genereuse imitation de la patience de Job, elle s'offre toute elle-même, & tout ce qui lui appartient aux decrets de sa Majesté infinie. Cette réponse affligea fort cette Dame, qui renvoya aussi-tost le même Messager à Caserta, avec la lettre suivante au Pere Mathias. *Dieu ne m'a pas donné jusqu'icy la patience de Iob, & le decret du Ciel n'est pas si inviolable, que vous ne le puissiez changer, par le pouvoir de vos prieres. Ie vous les demande en faveur de ma fille, & je veux que par vôtre Oraison, & le*

credit de vôtre Pere S. François, elle me soit renduë; si vous voulez que vive la mere, rendez-lui sa fille, autrement l'une ne pourra survivre aprés l'autre. Aprés que l'Homme de Dieu eut lû cette lettre, son cœur s'attendrit, & soûpirant en lui-même, il éleva ses yeux au Ciel, & parla de cœur à son Dieu de cette maniere; Voilà, Seigneur, que vos creatures vous font violence, voicy qu'elles vous citent au Trône de vôtre Clemence, comment pourrez-vous refuser leurs demandes? Il fit retarder le Messager jusques à minuit, & il employa tout ce temps en prieres, en larmes, & en disciplines, pour demander à Jesus-Christ la guerison de cette petite, & lorsque sa bonté lui en eut accordé la grace, il récrivit à la mere ce qui suit. *C'est une tres-bonne chose, Madame, de se confier entierement à Dieu, qui s'accommode aux volontez de ceux qui le craignent, & exauce leurs prieres. Ie ne blâme pas vôtre replique, quoiqu'importune, puisque souvent Sa Majesté dissimule de nous accorder ses graces, parce qu'il veut que nous frappions à la porte de sa Clemence, avec des Oraisons importunes & violentes: la discretion pourtant y est honnête & necessaire, puisqu'on negocie mieux par la patience avec Dieu, que par la violence; mais à cause qu'il est si misericordieux qu'il nous donne quelquefois les faveurs, que nous lui demandons avec moins de patience, & avec plus de violence, reconnoissez en vous cette bonté de Jesus-Christ, & remerciez-le de vous avoir accordé la santé de vôtre fille Marie.* Lorsqu'il renvoya le Messager, il lui dit; Retournez à Madame, & asseurez-là que vous lui apportez de bonnes nouvelles, & même vous trouverez sa fille, qui se jouë sur son lit. Il s'en retourna vîte, pour consoler plûtost sa Maîtresse, & il la rencontra assise sur le lit avec sa fille; il lui rendit alors ses réponses, & lui dit ce que lui avoit ordonné P. Mathias; la mere reconnut, que sa fille avoit receu de Dieu sa santé, à la même heure que son Serviteur Mathias l'avoit obtenuë de ses bontez, par ses larmes, & par ses prieres; & la mere, & la fille lui en rendirent leurs remerciemens.

LIX. La même Dame Aurelia fut malade à la mort, à Naples, & elle fit prier le P. Provincial par sa fille, qu'avant que mourir, elle pust joüir de cette grace, de voir P. Mathias, ce qu'elle obtint fort facilement. Cet obeïssant Religieux vint aussitost de Caserta à Naples, & arriva au logis de la Dame, qui étoit à l'agonie. Une servante qui le vit à l'entrée de la porte, s'écria; O Madame! ô Madame! voicy P. Mathias: la mourante à cette voix leva sa tête, comme si elle eust été éveillée d'un profond sommeil, & s'étant fait apporter quelque juppe elle s'en revêtit; avec la même surprise de tous, elle alla au devant de l'Homme de Dieu, se jetta profondément à ses genoux, & le pria de la recommander à Jesus-Christ. P. Mathias la consola avec des paroles fort douces, & lui donna courage d'esperer en ses Divines bontez; mais, lui répondit-elle, comment ne pourrai-je pas me promettre ses misericordes, maintenant, mon ami, que je jouïs de vôtre presence? Ha! s'il me fait la grace de me rendre la vie, par vos Oraisons, je lui promets de vivre dorênavant avec plus de pieté, & de me vétir des couleurs de vôtre habit, tout le temps qui me restera de vie: aussitost qu'elle eut achevé sa promesse, elle commença de se mieux porter, & peu de jours aprés elle recouvra une parfaite santé, de sorte, qu'elle garda fidellement ce qu'elle avoit promis à Dieu, parce qu'elle s'habilla de couleur grise, & se consacra de tout son cœur aux actions de la Sainteté.

LX. *Il guerit un hetique abandonné des Medecins.* Il passoit un jour par la terre de S. Paul, où il visita le Seigneur Angelo d'Alois, malade à l'extrémité d'une fiévre hetique, & abandonné des Medecins, & aprés lui avoir dit quelques paroles de conso-

ſolation, & recité devotement les Litanies de la Vierge, il ſe fit apporter un vaſe plein d'eau, pour ſoulager ſa ſoif, & lors qu'il eut bû, il pourſuivit ſon voyage; le malade qui connoiſſoit fort bien la ſainteté du P. Mathias, ſe fit donner le peu d'eau qu'il avoit laiſſée dans le vaſe, & la but avec beaucoup de foy en Dieu, & de confiance en ſon Serviteur, & à trois jours delà, il ſe leva de ſon lit, dans une entiere ſanté.

La Dame Antonia d'Alois étoit Lunatique dés ſon enfance; on la recommanda aux prieres du P. Mathias, qui recita pour elle les Litanies de la ſainte Vierge, & puis lui fit ſur le front trois ſignes de Croix; ce qui la guerit entierement, & elle ſe fit Religieuſe. Le Seigneur Horace d'Alois grand devot du P. Mathias, ſe recommanda fortement à ſes prieres, afin que Dieu le preſervaſt des mains de quelques-uns de ſes ennemis, qui machinoient ſa mort. Une nuit particulierement, ſur les deux ou trois heures, il prioit ardemment pour lui, & alors il tomba dans une embuche qu'ils lui avoient dreſſée. Lors qu'ils ſe diſpoſoient d'en faire une cruelle boucherie, P. Mathias ſans qu'ils y penſaſſent, ſe trouva au milieu d'eux, les appaiſa par ſon diſcours, & délivra ce Seigneur de leurs mains. Cet homme fut fort ſurpris, comment P. Mathias l'avoit ſecouru dans un danger ſi évident, & une heure ſi extraordinaire, & comme il jugea que ce ſecours ne pouvoit être que de Dieu, il vint du grand matin au Convent, pour remercier le Pere Gardien, de lui avoir envoyé ſi favorablement P. Mathias. Mais le Gardien nie le fait, & l'aſſure que perſonne du Convent n'eſt ſorti la nuit; Et pourtant, mon Pere, P. Mathias m'a paru en ce temps-là, & même il m'a délivré de mes ennemis. Le Gardien reconnut alors, que la choſe procedoit de Dieu, & interrogea ſecretement P. Mathias, de ce qu'il avoit fait cette nuit à telle heure. Comme je ſçavois, que le Seigneur Horatius, répondit le Saint, étoit en peril de ſa vie, je priois inſtamment Dieu, pour ſon ſoulagement. D'où le Gardien apprit que Dieu, ſous la figure du P. Mathias, avoit envoyé un Ange, au ſecours du Seigneur Horatius. LXI.

Quoi qu'abſent il délivre un Gentilhomme des mains de ſes ennemis.

Le même, un jour invita P. Mathias à ſa table, & lors qu'il lui preſente du vin, dans un beau verre de criſtal, il échappe de ſes mains, & tomba ſur le plancher qui étoit de pierre; L'homme de Dieu lui dit alors; Ne craignez rien, Seigneur Horatius, vôtre vaſe n'eſt pas caſſé: en effet quoiqu'il fuſt tombé ſur la pierre, comme s'il euſt été une balle, il fit un bon en haut, & on le reprit, ſans la moindre briſeure. L'Intendant de cette Maiſon appellé Julius, avoit un retreciſſement de nerfs, qui le privoit du mouvement, P. Mathias dit l'Evangile du Centurion ſur lui, & il le guerit. Le Seigneur Camillo d'Alois étoit ménacé de mort, à cauſe d'une colique horrible, qui le déchiroit, P. Mathias lui fit le ſigne de la Croix, & il n'euſt plus de douleurs. LXII.

Avec le même ſigne, il guerit le Seigneur Tiberio de la Vigne, Gentilhomme de Caſerta, & la Dame Fauſtina de Gennari, Damoiſelle Napolitaine, tous deux malades d'une fiévre aiguë, & menacez de mort. Et le fils du Seigneur Scipion de Falco, Juge de la Ville de Sorrento, qui étoit paralytique; Le Seigneur Louis Geſualdi encore, d'une tumeur groſſe, comme un œuf ſur les yeux, qui pouvoit lui faire perdre la veuë. LXIII.

Giulia Caſelana malade depuis long-temps, d'une infirmité qu'on pouvoit appeller freneſie, receut de lui un nom de JESUS imprimé ſur du papier, & elle en fut délivrée. Avec de ſemblables noms de JESUS imprimez, & des reſtes de ſon habit, que P. Ruffin de Biſignano Prê- LXV.

Il guerit une femme de ſa freneſie.

tre Capucin, porta en Calabre, furent soulagez plusieurs malades; & entre les autres, un F. Laïc Capucin, appellé F. Gratien de Moromanno, qui depuis trois ans continuels, étoit si cruellement tourmenté de l'esprit de blaspheme, qu'il lui sembloit être toûjours dans les Enfers; A peine se fût il touché, avec un reste de l'habit du P. Mathias, qu'il en fut délivré, & vêcut depuis avec beaucoup de tranquilité d'esprit, & il se guerit encore une grosse rupture qui le martyrisoit fort, avec le même habit.

LXV. Un jour qu'il alloit avec ses Novices de Caserta à sainte Marie de Capoüe, il fut traitté à dîner par la Dame Lucretia Pellegrini, qui bien informée de la sainteté du Pere, aprés le repas, mit à part une serviette, dont il s'étoit servi, pour sa devotion particuliere. Quelque temps aprés dans une grande maladie d'un de ses fils appellé Cesar, elle se souvint de cette serviette, l'alla prendre où elle l'avoit serrée, & la posa devotement sur la tête du malade, qui en fut gueri. Aussitost qu'on sceut la merveille dans la Ville, plusieurs malades recoururent à elle, & tous ceux que toucha la serviette, furent délivrez de leurs infirmitez. A quelque temps delà le Seigneur Cesar âgé de vingt ans, retomba malade, & son mal accrut, de maniere qu'il étoit sans sentiment, & accablé d'une profonde letargie, il ne lui restoit plus que les derniers soûpirs: Tous ceux de sa maison, ne sçavoient plus à quels remedes recourir, à moins qu'ils ne fussent Celestes, & ils lui appliquerent sur le dos la serviette du P. Mathias. Le mourant vit alors entrer dans sa chambre un Capucin vêtu d'un habit tout déchiré, qui s'agenoüillant devant la sainte Vierge, prit de ses mains une serviette, & lui en couvrit la tête: il respira tant soit peu de son grand mal à cet attouchement, & revenu à lui, il reconnut distinctement la Reyne des Anges, & que ce Capucin étoit P. Mathias, il leur promit alors, s'il guerissoit, d'entrer dans nôtre Ordre. Aprés ce Vœu, il se sentit si fort soulagé, qu'il jetta ses yeux sur sa mere, qui par une affection qu'elle avoit de mere pour sa santé, lui disoit, qu'il fist quelque promesse à Dieu, pour l'obtenir de ses bontez, & il lui répondit; Mais vous, ma chere mere, faites en une telle qu'il vous plaira, j'y consentiray fort volontiers, puisque j'en ay déja fait une, la plus grande que l'on puisse offrir à Dieu; quelle est-elle, reprit la mere? de me consacrer à son service, dans l'Ordre des Capucins, répondit le fils. Il lui dit en suite la vision qu'il avoit euë, & au même moment il recouvra une guerison entiere; il ne tarda pas long-temps à s'acquitter de la promesse qu'il avoit faite à la Vierge, & à satisfaire à son Vœu d'entrer parmi Nous.

Une serviette dont il s'étoit servi, guerit un malade.

Il guerit d'autres malades.

LXVI. La Signora Isabella Caraccioli, qui depuis sept ans souffroit une douleur excessive, que lui causoit une fluxion continuelle d'une humeur maligne, fut à peine touchée par P. Mathias, & exhortée, de se confier en Dieu, qu'elle en fut parfaitement soulagée. Lors qu'un jour il celebroit la Messe, dans l'Eglise de sainte Marie de l'Arco proche du Mont Vesuve, il communia une noble Napolitaine, parente de la Dame Lucretia Gesualdi, qui étoit frenetique, il y avoit deux ans, & il obtint de la sainte Vierge sa santé.

LXVII. Un jour qu'il alloit de Carinula à Sessa, en compagnie du P. Pacifique de Salerne, Religieux d'une grande probité de vie, il marchoit devant, & disoit nos Complies, lors qu'une couleuvre d'une grosseur extraordinaire sortit d'un buisson, & lui couppa chemin: il étoit à ce Verset du Pseaume, *Super Aspidem & Basiliscum ambulabis, & conculcabis Leonem & Draconem*; ces paroles lui donnerent du cœur, & il passa, aprés

Psalm. 90.

avoir mis le pied sur cette couleuvre, P. Pacifique qui le suivoit, s'écria; mon Pere, n'avez-vous point vû cette couleuvre que voilà? Ouy, dit P. Mathias, hé bien, qu'en direz-vous? Dieu, n'a il pas la force, & ne nous l'a-t'il pas donnée, d'écraser les aspics, & les serpens; P. Pacifique alors toucha de son bâton, la couleuvre, pour la faire fuïr, & il la vit encore en vie, mais si languissante, qu'il étoit visible, qu'elle étoit demeurée sans force, sous le pied du P. Mathias.

De la Mort du Pere Mathias, & de quelques Miracles qui la suivirent.

LE bruit de la sainteté du P. Mathias, & de plusieurs Miracles que Dieu operoit par ses merites, couroit par tous les lieux du Royaume, & ainsi, comme le Viceroy, & plusieurs autres grands Seigneurs le demandoient souvent à son Provincial, il étoit contraint de faire beaucoup de voyages, qui lui causoient de grandes fatigues, à cause principalement, que lors qu'il entroit dans les Villes, & dans les Villages, une foule de peuples couroient au devant de lui, & le reveroient comme un Saint. Leur devotion étoit si grande pour lui, qu'ils lui coupoient des morceaux de son habit, & il étoit souvent en danger d'être étouffé par leur grand empressement; comme il lui arriva particulierement à Capoüe la vieille, où s'il n'eust été soulagé par les Seigneurs du lieu, & par quelques Prêtres, qui le tirerent du milieu des peuples, il auroit receu quelque notable dommage pour sa vie, par la grande multitude de ceux qui le pressoient pour le toucher, & lui baiser les mains. Cét humble Religieux faisoit tous ses efforts, pour fuïr les yeux avec l'applaudissement du monde, & il appelloit les honneurs que lui faisoient les hommes, des addresses, & des tromperies du Diable, dont il pretendoit le faire tomber dans la superbe. D'où vient que par ses cris, ses soupirs, ses larmes, les mépris de soy-même, & l'aveu de ses miseres, il s'efforçoit de passer dans l'esprit des peuples, ou pour un insensé, ou pour un méchant homme, afin qu'ils ne l'honorassent plus; mais tout au contraire, parce que tant plus il se méprisoit, & tâchoit de persuader aux autres, de n'en faire aucune estime, tant plus ils le respectoient, & lui rendoient des venerations. LXVIII.

Le bruit de sa sainteté couroit par tout.

Aprés que P. Mathias eut passé en la Religion plusieurs années, dans un grand exemple de mœurs, & de sainteté de vie, & qu'il fut heureusement arrivé, jusqu'au terme de sa mort, il celebra la sainte Messe trois jours avant mourir, avec une grande pieté, & le jour suivant, du grand matin, il fut surpris d'un accident fâcheux, qui obligea le Medecin de le faire saigner, & l'on garda son sang dans une phiole, l'espace d'un mois, sans qu'il perdist rien ni de sa couleur, ni de ses autres qualitez. Comme ce jour là étoit un Vendredy, & qu'il ne put dire la sainte Messe, il communia tres-devotement, avec beaucoup de zele, & employa toute la journée aux loüanges de Dieu. Sur le soir, il fut visité du Seigneur Horace Filomarini, & lors qu'il voulut s'en aller, il lui dit; Faites-moy, je vous prie, Seigneur, une grace, de dire avec Madame vôtre femme, avant que vous coucher, un *Ave Maria* pour moy, parce que cette nuit sera ma derniere. Le Cavalier aprés le lui avoir accordé, s'en alla tout en soupirs. Il passa toute cette nuit à chanter des Pseaumes, comme a mediter les Divins Mysteres, & au lever de l'Aurore, il n'eut pas plûtost LXIX.

Dieu lui revele le jour de sa mort.

receu l'Extréme-Onction, que du Convent de Caserta, son ame s'envola au Ciel, y joüir de la gloire, qui durera toute l'Eternité; comme en rendent un assuré témoignage, plusieurs Miracles, & beaucoup de faveurs, que Dieu fit aprés sa mort, par ses merites, & par ses prieres.

LXX. Un grand concours de peuple vint reverer son corps.

Aussi-tost qu'on sceut dans la Ville la mort du P. Mathias, un si grand concours de peuple, accourut au Convent, & fit de si grands efforts pour le toucher, le baiser, & avoir quelque chose de lui, que si le Prince de Caserta, ne s'y fust opposé avec de bonnes gardes, par leur devotion indiscrette, ils l'auroient mis en morceaux. Une odeur fort douce qu'exhaloit son corps, accrut bien la foule, d'où l'on fut obligé de le laisser trois jours sur la terre, pour contenter la devotion des peuples, & pendant ce temps, ils lui dépecerent trois habits, & de plus, ils prirent dans sa chambre son capuce à l'eau, son manteau, ses sandales, sa corde, & tout ce qui lui avoit servi. Le Seigneur Marcello Pignatelli Napolitain eut son manteau, qu'il avoit porté vingt ans, & le mit comme une Relique dans sa cassette, où il rend une odeur agreable encore aujourd'huy. Ce qui ravit d'étonnement tous ceux qui la sentent par quelque curiosité. Son sang, qu'on conserva comme nous avons dit plus haut, avoit la même odeur, & ce fut la Dame Catherine della Vigua noble de Caserta, qui l'eut. Quelques-uns de sa maison, ont même assuré, que lors qu'on l'eut déposé dans un petit vaze d'argent, il fut veu se liquefier un jour de Pentecôtes, dix ans aprés la mort du P. Mathias.

LXXI. Aprés sa mort, il fait plusieurs Miracles.

Les illustres Miracles qui suivirent le trépas de ce devot Pere, montrent bien de quels merites il fut auprés de Dieu, & de quelle gloire sa bonté l'avoit enrichi. La Dame Isabella Carraccioli, Princesse de Caserta, souffroit de grandes douleurs d'estomach, il y avoit long-temps; elle pria un Prêtre de la benir avec la main du deffunt, qui se rendit maniable & fléxible, comme s'il eust été en vie, & elle en guerit: & avec le même attouchement, il soulagea la Dame Virginie Gambacorta d'une fâcheuse douleur de teste, qui lui donnoit de grands chagrins, & lui causoit d'importunes inquietudes.

LXXII.

Le Seigneur Horace Coscia, étoit cruellement travaillé d'une colique, il se mit sur les reins un capuce du P. Mathias, que lui donnerent nos Freres, & elle cessa aussi-tost. Le même capuce rendit la santé à Ascanius Minutoli, malade de fiévre. La Dame Isabella Crispana, qui souffroit depuis deux jours de cruelles douleurs d'enfantement, se fit mettre sur les épaules le manteau du P. Mathias, & aussi-tost elle accoucha heureusement. La Dame Lucretia d'Alois, qui avoit son enfant mort dans le corps, avec un danger evident de perdre la vie, se ceignit de la corde dont il s'étoit servi, & elle jetta dehors son enfant mort au même moment.

LXXIII.

Dom Carlo Acquaviva, frere du Prince de Caserta, étoit reduit à un état si desesperé, par une squinancie, que cinq Medecins qui le traittoient, ne lui donnoient plus que neuf jours de vie. Un de nos Prêtres alors l'alla voir, & le benit avec un morceau de l'habit du P. Mathias, & puis lui donna à boire un peu d'eau, où avoit trempé le même drap, & le jour suivant, le malade resta libre de son mal, au grand étonnement de tous ces Medecins, qui confessoient tout haut, les merveilles du serviteur de Dieu P. Mathias.

LXXIV. Il apparoist à un enfant qui se mouroit, & il le guerit.

La Dame Loüise de Genvaro, avoit un fils âgé de trois ans, appellé Marc-Antoine, malade à la mort: elle dit trois *Pater noster*, & trois *Ave Maria* pour lui, & le recommanda aux merites du P. Mathias; elle s'approcha alors du petit malade, & croyant qu'il alloit expirer, elle

s'écria; Ha! voilà Marc-Antoine qui se meurt; Ha! non, je ne me meurs pas encore, ma mere, ne vous tourmentez pas, parce que je vois present devant moy, P. Mathias de Conca, qui me dit, que si je veux guerir, je me fasse apporter son capuce, qu'on trouvera chez la Dame Faustina ma tante. Cét enfant n'avoit jamais connu le saint Pere, & ne sçavoit pas, que son capuce fust chez sa tante : mais Dieu qui donne de l'esprit aux enfans, pour faire paroître la gloire de ses Serviteurs, en accorda à celui-cy, pour connoître le saint Homme, & pour tenir ce discours. On envoya demander ce capuce, & lors qu'il fut sur la teste du petit malade, il commença peu à peu de se mieux porter, & en peu de temps, il guerit entierement.

LXXV. Quelques Miracles que firent ses reliques.

Paule fille d'Ascanius de Preité, avoit un si grand vomissement de sang, qu'à cause qu'on ne pouvoit l'étancher avec quelque remede que ce fust, elle étoit en danger evident de mort. Le Pere se fit donner une côte du P. Mathias, que gardoit fort precieusement une nommée Beatrix de Bologne, & la lia à la gorge de sa fille; son sang s'arresta aussitost, & elle fut guerie. F. Gregoire de Salerno Capucin Laïc, avoit au nez un ulcere si putride, que comme il vit que tous les remedes humains ne le pouvoient soulager, il eut recours aux Divins, & prenant un morceau de l'habit du deffunt, il le mit sur son nez, & il lui en fit aussitost sortir un os, avec quantité de pus, & fut tout gueri en tres-peu de temps.

LXXVI.

Un de nos Freres, qui étoit fort travaillé d'une tentation de la chair, il y avoit long-temps, ne se fut pas plûtost appliqué la ceinture, dont s'étoit servi P. Mathias pour sa rupture, qu'il n'en ressentit plus les poursuites. Et il étoit bien convenable aussi, que celui qui avoit conservé si purement le lis de sa chasteté, le preservast encore dans les autres contre les épines de leurs sens; & que celuy qui avoit glorifié Dieu par la sainteté de sa vie, vécut glorieusement dans tous les Siecles, par la renommée de ses vertus, & de ses Miracles, conformement à la parole du Sage, *Iusti autem in perpetuum vivent, & apud Dominum est merces eorum.* Sapi. 5. chap.

De quelques autres Religieux illustres en Vertus.

LXXVII. P. Jean de Ferrandina, Prêtre.

DAns la Province de la Basilicate, P. Jean de Ferrandina Prêtre, fut homme de tant d'esprit d'obeissance, qu'en ayant été fort zelé durant sa vie, il en eut encore le même zele aprés sa mort, parce que comme une de ses sœurs desira d'avoir le Chapelet, qu'il avoit lors qu'on l'enterra, & qu'elle ne put le tirer de ses mains, aussi-tost que le Superieur lui commanda de les lâcher, il ouvrit les mains, & montra qu'il le rendoit à l'obeïssance. Dans la Province de Bary F. Bonaventure de Bergame Laïc, fut un Religieux de tant de pureté, & d'innocence de vie, que lors qu'il alloit faire la queste dans la Campagne, il merita de joüir des entretiens, & de la presence de la sainte Vierge. Dieu l'éprouva par une longue infirmité, aprés laquelle comme un or épuré, il alla recevoir au Ciel, le prix de sa patience. F. Michel de Moromanno Laïc, fut doüé de l'esprit de Prophetie, dont il predit plusieurs choses. Il convertit de mauvais vin en un excellent, & pour preuve qu'il avoit observé bien religieusement les trois vœux, qu'il avoit promis à Dieu, il vit à la mort trois fort belles Vierges, qui se promenoient dans sa cham-

F. Bonaventure de Bergame, Laïc.

F. Michel de Moromanno, Laïc.

F. Anselme de la Serra, Laïc.

bre, & qui signifioient ses trois Vœux. F. Anselme de la Serra Laïc, de la même Province, fut fort celebre en vertus, & merita en mourant, d'être favorisé de la presence de la sainte Vierge. Aprés même trois ans de sepulture, son corps fut trouvé entier, & maniable comme s'il eust été en vie. Dans la Province de Genes F. Jean Marie Clerc, fut un Religieux de grande pureté, & d'obeïssance; Il tomba malade de peste à Turin, & avant que mourir, une Colombe blanche vola sur sa fenêtre, & y demeura jusqu'à ce qu'il eut rendu l'esprit. Dans la même Province, F. Michel-Ange de Genes Clerc Novice, de la noble Maison des Neri, fut si devot à la Vierge, que quoiqu'il fust encore dans le Monde, il lui donna un anneau d'or, & la prit pour son épouse. Inspiré depuis de Dieu à se marier avec nôtre Ordre, il alla de Barbetta à Gennes, où il fut receu Novice, & envoyé en Corse, où aprés vingt jours de Novitiat, il mourut en Jesus-Christ, & montra une grande pureté, & innocence de vie. Dans la Province de Paris, un autre Novice appellé F. Onophre de Pontoise, fut doüé de tant de pureté, & de candeur d'ame, que mourant avant avoir achevé son année de Novitiat, un Frere vit dans sa cellule, une multitude d'Anges, qui porterent son ame au Ciel, aussitost qu'elle fut sortie de son corps. En ce même temps, il apparut tout environné de clartez Celestes, à un Frere qui faisoit Oraison dans l'Eglise. F. Antoine de Baezza dans l'Andalousie Laïc, de la Province de Catalogne, fut homme de grande Oraison, & on en vit l'effet, dans un enfant malade de fiévre, qu'il en délivra, par la priere qu'il fit à Dieu: & dans un bœuf, qui accablé par sa cheute, sous une grosse poutre, n'en receut aucun dommage, par l'Oraison de F. Antoine. Il mourut saintement, & son corps fut trouvé tout entier, aprés quatre ans de sepulture. Comme on rapportoit cette Année au Convent de Palerme, les corps de plusieurs Freres morts, de l'ancienne sepulture, où ils avoient été long-temps enterrez, pour les mettre dans la nouvelle, on en trouva quarante cinq tous entiers, & entre les autres, celui de F. Pacifique de Palerme Clerc, qui avoit encore la face aussi vermeille, & ses cheveux d'une couleur d'or aussi agreable, que s'il eust été en vie, & il y avoit trente deux ans qu'il étoit dans son sepulchre: & celui de F. Augustin de Randazzo, qui depuis trente ans d'enterrement, avoit encore la chair aussi fraîche, & les cheveux, & le poil aussi-bien ajustez, & enracinez, qu'on n'eust pû les arracher sans violence.

F. Jean Marie, Clerc.

F. Michel-Ange de Genes, Clerc-Novice.

F. Onophre de Pontoise, Novice.

F. Antoine de Baezza Laïc.

Quarante cinq corps trouvez entiers, aprés plus de 30. ans de sepulture.

Choses plus memorables, arrivées cette Année, dans diverses de nos Provinces.

LXXVIII.

AU Convent d'Herba Province de Milan, une nuit que nos Freres chantoient Matines, un de nos Prêtres, qui pour être incommodé, n'avoit pû venir au Chœur avec les autres, entendit une voix lamentable, comme d'une ame affligée. Tout plein de compassion, il demanda licence au Superieur, d'aller où il entendoit la voix, pour sçavoir ce que c'étoit; il prit à ce dessein une Etole, de l'Eau-benîte, & le Ceremonial, & alla au lieu, d'où il croyoit venir la voix, sans y voir quoi que ce fust. Il lui commanda de dire qui elle étoit, & si elle avoit besoin de quelques prieres. La voix répondit; Je ne puis te dire qui je suis, mais je suis une ame, qui a besoin de Messes, de Messes, de Messes, repeta-elle trois fois. Le Prêtre fut dire au Gardien ce qu'il avoit entendu, & il fit dire toutes les

Une ame du Purgatoire demande des Messes, & en est délivrée.

les Messes de la matinée pour cette ame, & la nuit suivante, le Prêtre oüit une agreable melodie, du même endroit, d'où la precedente il avoit entendu des gemissemens; & entre ces chants d'allegresse, il entendit une voix, qui dit trois fois; O! mes Peres, je vous remercie; d'où l'on crut alors, que cette ame alloit joüir du Paradis, à la faveur de ces Messes dites pour son repos, dans l'Eternité.

LXXIX. Un Frere qui feignoit d'être malade le devint effectivement.

Un Frere du Convent de Foggia, d'une complexion saine, & bien robuste, mais fort lâche, & trop amateur de lui même, disoit toûjours en se plaignant, qu'il avoit mal au foye, pour vivre avec plus de liberté: Et comme il vit que ses plaintes lui reussissoient, il les continuoit, & disoit sans cesse; Hà! que je souffre, que j'ay mal au foye. Dieu voulut punir sa feintise, par un veritable mal, & il perdit tant de sang par le nez, & par la bouche, qu'il en pensa mourir. Interrogé par un Frere, quelle étoit sa maladie, il lui répondit en confidence d'amy, & fort touché de sa lâcheté; Sçachez, mon Frere, que je crache mon foye avec mon sang, & que mon mal est sans remede; je le souffre même justement, parce que comme je me suis plaint sans sujet, que j'avois douleur au foye, Dieu permet par son juste Jugement, que je meure de la même infirmité, que j'avois si sottement supposée.

LXXX. Le Diable abhorre les discours spirituels.

Combien le Diable abhorre ces Religieux, qui dans leurs voyages, pour soulager leur lassitude, s'entretiennent de bonnes choses, on le peut voir, par ce qui suit. Deux Freres, qui alloient de Bettona à Colle-Pepo, dans la Province d'Ombrie, & qui fuyoient les discours inutils, parloient ensemble de l'observation de leur Regle, lorsqu'ils virent venir contr'eux, deux gros mâtins d'un poil noir, & d'une horrible figure, & les joignans de plus prés, un fut abîmé dans la terre qui s'ouvrit, & l'autre monta sur une roche, d'où il se precipita dans un autre abîme. Ils jugerent que c'étoient deux Diables, qui venoient éprouver leur discours. Ce fut alors qu'ils redoublerent leurs saints entretiens, & qu'ils loüerent la clemence Divine, qui fait servir quand il lui plaist, même les Demons, aux interests de ses plus fidels Serviteurs.

LXXXI. Un Nom de Jesus guerit plusieurs malades.

Un Village du Comté de Bourgogne appelle Chiox, étoit affligé d'une certaine maladie contagieuse, qui reduisoit plusieurs malades aux extremitez de la mort. Deux Capucins y passerent alors, & donnerent à un de ces malades, un Nom de JESUS imprimé, qui le guerit aussi-tost; celui-ci le porta à un autre, qui en guerit aussi. Cette merveille fut sceuë par tout le Village, & tant de malades recoururent à ce Nom de JESUS, que trente environ en receurent leur soulagement. Dans la Basilicate, quelques vignes que des Capucins benirent avec l'Eau de l'Eglise, ne furent point grêlées, & plusieurs femmes ou qui ne pouvoient accoucher, ou qui avoient leurs enfans morts dans leur ventre, se ceignirent de nos cordes, & elles accoucherent heureusement. L'eau même dont les Freres avoient lavé leurs pieds, preserva d'un mal contagieux, les troupeaux d'une Bergerie dans la Province de Rome. Dans l'Abbruzze, F. Conrade Laïc fort âgé, alloit avec son Compagnon de la Ville de Penna à Gesso, & dans la suite de leur voyage, il se sentit si foible, qu'il ne pouvoit plus avancer d'un pas. Ils n'avoient rien porté avec eux, qui pust lui donner des forces, mais sur les bords d'un Fleuve, ils apperceurent un pain fort blanc, que la Providence Divine leur envoyoit sans doute, pour soulager leurs besoins, ils en mangerent l'un & l'autre, & poursuivirent aprés heureusement leur voyage.

LXXXII.

Dans la Province de Milan, le Seigneur Loüis Arconaté Comte de Mambello, avoit coûtume de donner quatre bouteilles de vin aux Ca-

pucins, lorsqu'ils alloient lui demander l'aumône; il ordonna cette année à son Sommelier, qu'il n'en donnast qu'une ou deux, parce qu'il avoit recueilly peu de vin. Mais comme cet Officier étoit tout devot, toutes les fois que nos Freres alloient à la quête au Chasteau, il emplissoit leurs quatre bouteilles à l'ordinaire, & encore du même vin que Monsieur avoit fait reserver pour sa bouche. Le Comte voulut voir un jour, en quel état étoit sa piece de vin, & il la trouva pleine. Le Sommelier en fut fort surpris, parce qu'il sçavoit ce qu'il en avoit tiré de vin: il dit la merveille à son Maître, qui lui permit de donner aux Capucins tout ce qu'ils lui demanderoient, pour l'amour de Dieu. Le même arriva à l'Intendant de la Comtesse Portia Piati, à Torbuo proche de Cardano, lors qu'il eut donné six bouteilles de vin aux Capucins, sans en avoir encore les ordres: le soir il voulut voir en quel état étoient les muids d'où il avoit pris ce vin, & il les trouva pleins. Il en fut si étonné qu'il en fit confidence à un frere du Cardinal Piati, qui descendit lui-même à la cave, & trouva veritable, ce que l'Intendant lui avoit dit.

LXXXIII. Dans la Province de Cosenze, le Seigneur Fabiorose de Crogliano Docteur en Medecine, depuis vingt-un an, Medecin des Freres, par une pure charité, retournoit un jour de nôtre Convent chez lui, & faisoit conduire à la main par son Valet un cheval de prix, qui lorsqu'il fut sur le penchant d'un chemin assez difficile, donna quelques ruades, & tomba dans un precipice; le Seigneur Fabius fâché de cet accident, recourut à nôtre Pere S. François, & merita d'en être écouté, parce que quoique son cheval fust tombé dans le plus profond de l'abîme, où il devoit être mis en pieces, à cause des roches pointuës qui y sont, en fut retiré sans aucun mal, & son Maître en remercia Dieu, & nôtre Pere S. François.

LXXXIV. *Vn enfant ressuscité, par les merites de S. François.* Mais voici une chose toute merveilleuse; Salusthius Brambano, & Aurelie sa femme, Citoyens de Milan, avoient un enfant appellé Zacharie âgé de deux ans & demi, malade à la mort, & il y avoit déja trois jours qu'il ne prenoit rien, avec une grande fluxion, & une fiévre continuë. Ses pere & mere firent Vœu à nôtre Pere S. François, que s'il obtenoit de Dieu la santé à leur fils, ils le vétiroient de gris toute sa vie. Le S. Pere leur accorda leur demande, & pour la rendre plus considerable, il differa de le guerir, afin de le ressusciter aprés sa mort, parce qu'il expira entre les bras de ses parens, & y demeura mort environ trois heures. Mais comme sa mere alla pour lui couvrir la gorge, crainte qu'il ne parust difforme, si elle restoit nuë, il fit un soûpir; elle en fut si ravie, qu'elle renouvella son Vœu, avec plusieurs larmes, & une vive esperance d'être exaucée. Son fils alors commença de baailler, & d'ouvrir les yeux, comme s'il se fust éveillé d'un profond sommeil, & à trois ou quatre jours delà, il recouvra une parfaite santé.

LXXXV. Catherine de Lucques malade d'une dissenterie, & desesperée des Medecins, une fille de Sebastien Guasta Lacqua, accablée d'une fiévre continuë, & un enfant fort pressé d'un flux de sang, furent gueris tous trois, aussi-tost qu'ils eurent bû un peu d'eau, où avoit trempé un morceau du bois de nôtre Pere S. François.

LXXXVI. Mais à cause qu'il n'y a rien, qui anime davantage la colere de Dieu que l'ingratitude, puis qu'au sentiment de S. Bernard, elle est un vent tout de feu, qui desseche la fontaine des misericordes Divines, nous en marquerons ici des exemples, d'où nous pourrons apprendre, à éviter ce vice. A Chambery dans la Savoye, une personne avoit dans sa cave, plusieurs muids de bon vin, & ne voulut pas en faire l'aumône à nôtre

Quêteur, à cause lui dit-elle pour excuse, qu'il étoit gâté : mais Dieu la punit selon son merite, puisque disant, que son vin ne valloit rien, quoi qu'il fust excellent, il resta effectivement tout aigre.

LXXXVII

Dans la Province de S. Ange, trois jeunes hommes d'Agnoné, receus par le Pere Provincial pour être nos Novices, allerent à S. Jean le Rond, pour y prendre nôtre Habit; leurs parens qui en avoient regret, les suivirent de loin, pour tâcher à les ramener chez eux comme ils firent aisement, parce que les cœurs de leurs enfans n'étoient pas beaucoup embrazez de l'amour de Dieu. Mais à cause que par le mépris de leur vocation, ils prefererent les commoditez du corps aux faveurs du Ciel, ils en furent bien-tost châtiez de Dieu, parce que l'un d'eux mourut un mois aprés, l'autre trois, & le troisiéme arriva jusqu'à la fin de l'année, mais il fut cruellement assassiné. Apprennent delà ceux qui sont appellez de Dieu à la Religion, combien est dangereux de mépriser une vocation si sainte, & qu'ils craignent la menace que la Justice Divine leur fait, par la bouche du Sage; *Quia vocavi & renuistis, extendi manum meam, & non fuit qui aspiceret, despexistis omne consilium meum, & increpationes meas neglexistis, ego quoque in interitu vestro ridebo, & subsannabo, cùm id quod timebatis advenerit.*

Châtiment de Dieu contre ceux qui méprisent la vocation à la Religion.

Proverb. 1. chap.





L'an de Nôtre-Seigneur mil cinq cens septante-quatre.

LETTRE PATENTE DU ROY HENRY III. TRES-CHRESTIEN.

Pour confirmation du Don fait aux Capucins pour bâtir un Convent par la Reine Catherine sa Mere, l'An 1574.

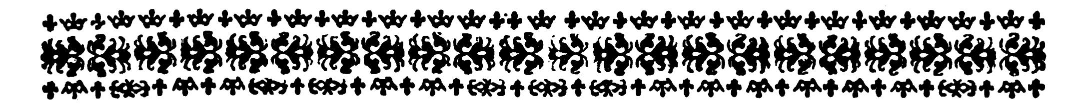


HENRY par la grace de Dieu Roy de France, & de Pologne, à tous ceux qui ces presentes Lettres verront, salut. Comme ainsi soit que la Reine, nôtre Dame, & Mere tres-honorée, par Lettres Patentes données à Paris, au mois de Juillet dernier & passé, & par les raisons, & considerations là declarées, & encore par œuvre de charité, & aumône eust donné, & accordé aux Religieux de S. François dits Capucins, & autres Freres leurs Successeurs dudit Ordre, une place, & un jardin, scituez dans un Fauxbourg de Paris, nommé S. Honoré; ensemble avec toutes les maisons, & écuries, qui y sont bâties, & appartiennent à nôtredite Dame & Mere, pour raison de l'acquit qu'elle en a premierement fait; ausquelles d'une part sont contigus la Trimoüille, de l'autre Pierre, & Jean d'Alluyen Freres, de l'autre les Tuilleries, Jardin de la même, nôtre Dame Reine Mere, & de l'autre la grande ruë du Fauxbourg, à dessein que lesdits Religieux, y bâtissent par eux, ou par d'autres en leur nom, une Eglise, ou Convent, Dortoirs, & autres édifices necessaires pour leur demeure, & cela liberalement, & à perpetuité, sans que nôtredite Dame s'y retienne, ni pour elle, ni pour ses heritiers aucun Domaine, seulement l'hommage excepté s'il y en avoit, comme il se voit plus amplement, dans lesdites Lettres Patentes, qui seront mises cy-dessous, avec le contrescel de nôtre Chancellerie: Faisant sçavoir, pour les mêmes bonnes considerations de nôtredite Dame, & Mere, & autres qui l'ont émeuës à ce faire, que nous avons approuvé, confirmé, & ratifié, & par la teneur des Presentes de nôtre faveur speciale, pleine puissance & autorité Royale, confirmons, ratifions, & approuvons, & avons pour agreable ledit don, & concession, & voulons, & entendons qu'il ait son effet, force, & vertu, pour la forme, & selon qu'il est amplement déclaré, dans lesdites Lettres

de nôtredite Dame & Mere, & ainsi nous commandons à nos amez & feaux les Gens tenans nôtre Cour de Parlement à Paris, Tresoriers, & à tous autres Officiers de Justice, & Ministres, & à chacun d'eux, à qui il appartiendra, qu'ils fassent en sorte, que lesdits Religieux Capucins, & leurs Successeurs, jouïssent librement, paisiblement, & sans aucun empêchement, desdits biens à perpetuité ; CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR : En foy dequoy nous avons fait mettre nôtre Sceau à ces nôtres Presentes. Données à Lyon, le 25. de Septembre, l'an de Grace 1574. & de nôtre Regne le premier. Signé par le Roy, HENRY.

Et plus bas. PINART.

Et scellées de nôtre grand Sceau en Cire jaune.



LETTRE PATENTE D'HENRY III. TRES-CHRESTIEN, ROY DE FRANCE ET DE POLOGNE;

Qui confirme dans tout son Royaume de France, l'Ordre des Freres Mineurs Capucins, & les reçoit sous la Protection de sa Puissance Royale, veuë & approuvée au Suprême Parlement de France, l'An 1575.



HENRY par la grace de Dieu, Roy de France & de Pologne, à tous les presens, & à ceux qui seront; Salut. Entre les choses, qui appartiennent à l'office, & aux soins de nôtre Royale Majesté, à laquelle ainsi appellez de Dieu, nous sommes arrivez, il n'y a pas long-temps; nous sçavons fort bien, qu'une des principales est l'accroissement de la Religion Chrétienne, & Catholique, qui est la certaine, & seule voye de salut, & celle qui conduit à la vraye connoissance de Dieu, & s'entretient en elle-même avec lui. Dieu assurément comme un bon Pere, n'a jamais manqué de soulager nos miseres par son secours, principalement en ces temps, où l'on craignoit, que la sainte Religion de Dieu ne fust diminuée en quelque chose, par les disputes des hommes, & la malice des méchans, y suscitans des Hommes illustres, tant en doctrine, qu'en sainteté de vie, dont les bons exemples, & les efficaces avertissemens, rappellassent les devoyez au droit chemin du salut, ou au moins les retinssent dans les bornes certaines de la Loy.

Et à cause qu'en ce temps, nous voyons renaître, & pulluler presque toutes les anciennes Heresies, Dieu qui ne neglige pas le soin de son Eglise, ayant excité plusieurs Evêques, Docteurs & Predicateurs, tous hommes de grande vertu, a suscité aussi avec eux, Gens illustres en pieté, Religion, & conversation Celeste, tant Seculiers, que Religieux, & entr'eux principalement, les Freres Mineurs appellez Capucins, qui pro-

fessans la parfaite observation de la Regle de S. François, en retirent plusieurs par les exemples de leur sainte vie, la grace de Dieu les accompagnant, du precipice des vices, & les engagent à la pieté, & tandis qu'ils s'occupent assiduëment à la Psalmodie, aux Jeûnes, Oraisons, & à la Predication de la parole de Dieu, nous promettent de merveilleux, & de plus grands accroissemens de vertu à l'avenir, à la gloire de Dieu, dont nous jugeons déja, par la feconde étenduë de leurs Freres, & de leurs Convens.

Nôtre tres-saint Pere le Pape Gregoire XIII. touché de ces raisons, en ayant fait auparavant une diligente recherche, & animé de la demande, que lui en ont faite, nôtre tres-honorée Dame, & Reine Mere, & plusieurs Grands, & Princes de nôtre Royaume, a permis à quelques-uns des Freres de cettedite Religion des Capucins, d'y venir depuis peu d'Italie, où ils ont jetté leurs premiers fondemens, & appuyez de la Protection de nôtre tres-honoré Seigneur & Frere Charles IX. Roy de France, mort depuis peu, dont l'ame repose en paix, ils y ont déja bâti quelques Convens, un principalement au Fauxbourg S. Honoré de nôtre Ville de Paris, proche nôtre Louvre aux Tuilleries, un autre au village de Meudon proche de Paris, & encore deux autres, un à Lyon, & l'autre à Avignon, où ils servent Dieu, avec toute la pieté possible, & l'entiere édification de nos Peuples.

Nous donc, ensuivans les vestiges de nos Predecesseurs Rois, qui ayans autrefois employé leurs richesses, & leur propre vie, non seulement à la conservation; mais encore à l'accroissement de la Religion Chrêtienne, & à l'étenduë du culte de Dieu, se sont acquis au dessus de tous les Princes Chrêtiens, le Titre, & le nom de tres-Chrêtiens, & de Fils aînez de l'Eglise : TOUT CONSIDERÉ ; Avons resolu de recevoir sous nôtre Protection, ces mêmes Freres Mineurs Capucins, & de les munir de nos Lettres Royales.

Qu'il soit donc notoire à tous, que Nous pour ces causes, & autres à ce mouvantes, & à cause principalement, que nous esperons que lesdits Freres nous aideront & nos Peuples Sujets, de leurs prieres ; Avons par ces Lettres nôtres, autorisées de nôtre Sceau Royal, receu & mis sous nôtre soin particulier, & protection, comme nous les y recevons, & mettons, lesdits Freres Mineurs de l'Ordre de S. François appellez Capucins, avec leurs Monasteres, Maisons, Congregations, & Famille, enfin tout ce qui les regarde, sous nôtre deffence, & celle de nos Successeurs Roys de nôtre pleine puissance, privilege special, & autorité Royale.

Et voulons, & il nous plaît ainsi, qu'eux tous, & particuliers Lieux, que jusqu'ici leur ont accordé par aumône, & liberalement, soit nôtredit Seigneur & Frere, soit nôtredite Dame & Mere, & tout ce que nous leur accorderons à l'avenir, ou leur donnerons, tels qu'ils soient, leur soit inviolablement conservé. Pour ce qui est des Eglises, Maisons, Convens, Habitations, Cloîtres bâtis ou à bâtir, qui leur seront accordez liberalement, qu'ils puissent recevoir, retenir & y habiter librement, & sans controverse, les Edifices, Monasteres, & en édifier de nouveaux, y dire les divins Offices, celebrer les Messes, prêcher dans leurs Eglises, & exercer les autres choses generalement, & chacunes d'elles, dans tout nôtre Royaume, & Provinces à nous soumises, selon la Regle de S. François, & leurs loüables Coûtumes. Nous voulons de plus qu'ils joüissent des mêmes Privileges, franchises, libertez, immunitez, que nous, & nos Predecesseurs Roys, avons accordez aux autres Religieux dudit Ordre de S. François, comme si cesdits Privileges, étoient inserez ici, de mot à mot specialement, dans la possession desquels droit, & usage, ils ne puissent jamais être empêchez, ou troublez, en quelque temps, & sous quelque pretexte que ce soit.

C'est pourquoi nous mandons, à nos amez & feaux les Gens tenans nos Cours Souveraines, Maîtres des Requêtes, Tresoriers, Baillifs, Senéchaux, Maires, Echevins, Magistrats, & tous autres Juges, & Officiers de Judicature, & de Police, à qui il appartiendra, que selon nôtre bon plaisir, & intention, tous troubles, & empêchemens étans ôtez, ils fassent, souffrent, & permettent, lesdits Freres, & Religieux, joüir des prédites choses librement, pleinement, paisiblement, & à perpetuité, y contraignans les autres qu'il faudra, par toutes les voyes & moyens necessaires, nonobstant toutes contradictions, oppositions, ou appellations quelconques, pour lesquelles, sans leur préjudice pourtant, nous ne voulons pas, qu'on differe l'execution des Presentes: CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR, nonobstant comme dessus tous Edits, Ordonnances, Mandemens, Deffenses, & Lettres à ce contraires; ausquels nous avons derogé, & derogeons, & aux autres derogatoires des derogatoires, y contenuës, & afin que les choses soient fixes, & immobiles à perpetuité, nous y avons fait mettre nôtre Sceau. Donné à Paris, au mois de Juillet, l'an de JESUS-CHRIST, 1576. Et de nôtre Regne le troisiéme. Signé HENRY.

Et plus bas BRUSLART.

Visa.

Sur ce oüy, & consentant le Procureur General du Roy, le Parlement assemblé, a fait entegistrer les Presentes, afin que les Impetrans d'icelles, puissent obtenir leur execution. Fait en Parlement le sixiéme Septembre 1576. Signé DU TILLET.

Gratis.

LETTRE PATENTE
DU ROY TRES-CHRESTIEN
HENRY III.

Qui commande à toutes les Villes & Lieux de son Obeïssance, que non seulement ils n'empeschent pas que le Commissaire General des Freres Mineurs Capucins, puisse visiter ses Freres à sa commodité; mais encore qu'ils le reçoivent & favorisent dans ses besoins avec tous ses Freres, l'An 1575.



ENRY par la Grace de Dieu, Roy de France & de Pologne, à tous nos Lieutenans, Ministres de Justice, Officiers, & tous autres, qui verront les Presentes Lettres, Salut & dilection. Nous ayans receu dans nôtre Royaume, la Religion des Freres de saint François, nommez Capucins, comme ceux qui font état de faire exacte profession de la Regle dudit Saint, & excitent chacun à bien faire, avec les bons exem-

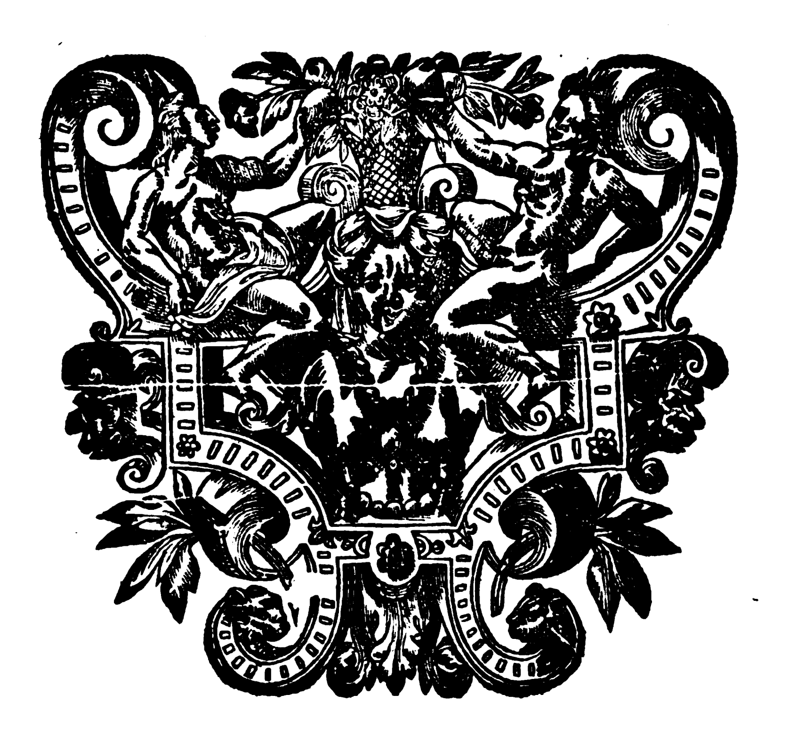
ples de leur bonne & vertueuſe vie, comme il ſe voit par nos Lettres Patentes, verifiées en nôtre Cour de Parlement à Paris, afin qu'ils puiſſent mieux de jour en jour ſe fonder, & étendre dans nôtredit Royaume : Nous les avons aidez, à bâtir un Convent dans nôtre Ville de Paris, & reſolu de leur donner faveur, & ſecours en tout ce qui ſera pour leur progrés, & établiſſement. A CES CAUSES vous ordonnons, & commandons expreſſement, que vous ayiez à laiſſer paſſer librement, loger, & preſcher le Commiſſaire General de ladite Religion, viſiter ſes Convens, & exercer tous autres Actes appartenans à ſon Office, & à faire le même avec tous ſes Freres, ne donnant, & ne permettant qu'il leur ſoit fait aucun empeſchement, de qui que ce ſoit, & s'ils voyent qu'ils ſoient en quelque façon empeſchez, ou moleſtez, vous commandons expreſſément, que vous les protegiez, leur donnant vôtre ſecours: CAR tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Paris, le 29. Octobre l'an de Grace 1576. Et de nôtre Regne le troiſiéme.

Signé HENRY.

Et plus bas FIZES.

Monſeigneur le Cardinal d'EST preſent.

Place du grand Sceau.



TABLE

AVIS AU LECTEUR.

JE compâtis, mon Lecteur, à la fatigue que vous a causée la lecture de ce Livre, & j'eusse voulu, vous l'avoir exposé, comme ces Cabinets, où les plus curieux conservent particulierement les Portraits de tous leurs Ayeuls: D'une seule veuë, ils y admirent les visages de ceux qui les ont precedez, & ils s'engagent d'esprit & de cœur à imiter les grandes actions des personnes, dont ils considerent tous les traits presqu'en un moment. Un Livre n'a pas le mesme pouvoir, il demande des jours & des mois, pour faire voir les Tableaux de ceux, dont il represente les Vies, & il vous a falu du temps, pour bien discerner une longue suite de nos plus Illustres, qu'il vous a montrée; c'est une peine, je l'avoüe, mais elle a ses douceurs, puisqu'il est assez agreable de voir en lisant, tous entiers, ces mesmes Hommes, dont vous ne distinguez en peinture que la face, dans un Cabinet. Je ne laisse pas de compâtir à vostre fatigue, mon Lecteur, & pourtant comme si je me plaisois à vostre peine, parce qu'elle vous peut estre utile, je sollicite civilement vostre patience, en faveur d'un troisiéme Tome que je vous prepare de nos Annales *Françoises; comme il est plus de nôtre Nation que les deux premiers, j'espere qu'il vous donnera plus de plaisir, & mesme comme les choses plus proches de nous, flattent plus agreablement nostre curiosité, & qu'il vous marquera tout ce qui s'est fait de plus considerable, dans nostre Reforme, depuis l'an 1600. jusqu'en 1635. de JESUS-CHRIST, j'ay la pensée que vous luy ferez l'honneur de le lire avec plus de joye, avec mesme plus d'empressement. Je vous en supplie, mon Lecteur, Adieu.*





TABLE

DES HOMMES ILLUSTRES EN VERTUS, ET EN SAINTETE',

Dont les Actions & la Vie sont contenuës dans le second Tome des Annales, où l'on les trouvera dans leur propre Année.

A

B

F

G

H

I

P. Philippe

R

S

T

V

Z





TABLE GENERALE
DES ANNEES, DES SECTIONS, & des Choses plus remarquables de chaque Année, du second Tome de l'Abregé des Annales des Freres Mineurs Capucins.

Le premier Chiffre marque la Page, & le second le Nombre.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1574.

L'An de JESUS-CHRIST 1575.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1577.

L'An de JESUS-CHRIST 1578.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1579.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1580.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1581.

L'an de JESUS-CHRIST 1582.

Son

L'AN DE JESUS-CHRIST 1583.

L'An de JESUS-CHRIST 1584.

Du P.

L'An de JESUS-CHRIST 1585.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1586.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1587.

Le

L'AN DE JESUS-CHRIST 1588.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1589.

L'An de JESUS-CHRIST 1590.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1591.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1592.

Le

L'AN DE JESUS-CHRIST 1594.

L'AN DE JESUS-CHRIST, 1595.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1596.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1597.

L'AN DE JESUS-CHRIST, 1598.

L'AN DE JESUS-CHRIST 1599.

FIN DE LA TABLE.

FAVTES D'IMPRESSION.

Compâtissez, mon Lecteur, aux fatigues que m'a données l'Impression de ce Volume; excusez au moins les fautes que le mal-heur de la Presse y a laissées malgré tous mes soins, & si vous ne voulez pas qu'elles interrompent vôtre lecture, prenez la peine de les corriger à l a plume, je vous auray les dernieres obligations. Voicy les plus visibles.

Page 113 *ligne* 21 *lisez* qu'elles n'augmentent. *P.* 119 à la fin de la page *l.* cueillent. *P.* 127 *l.* 26 *l.* persuade *P.* 167 *l.* 7 *l.* vestuë. *P.* 179 *l.* 28 *l.* sages. *P.* 181 *l.* 44 *l.* milles. P. 256 *l.* devant la fin 10 *l.* sauver. *P.* 263 *l.* devant la fin 3 *l.* perfection. *P.* 385 *l.* 5 *&* 6 *l* nourrit sa vieillesse. *P.* 389 *l.* penult. *l.* la suite. *P.* 403 *l.* 30 *l.* champ. *P.* 407 *l* 7. *l* Constance une Ville. P. 455 *&* 456 *ligne* où il y aura Constantin *l.* Antonin. P 531 *l.* 31 *l* d'étable. *P.* 562 *l.* 16 *l.* du Pere. *P.* 574 *l.* derniere *l.* étoit. P. 601 *l.* 22 à la fin *l.* il. *P.* 631 *l.* 40 *l.* il s'entretenoit *P.* 649 *l.* 29 *l* eut. P. 686 *l* 9 *l.* Sainte Marie-Majeure. *P.* 693 *l.* 12 *l.* qu'il. P. 701 *l.* 19 *l.* blessé. P. 757 *l.* 36 il étoit. P. 760 *l.* 33 *l.* oyseaux P. 767 *l.* 18 *l.* heureusement. P. 778 *l.* 36 *l.* P. Ange de Butino. P. 781 *l.* 4 *l.* Providence. *P.* 819 *l.* 39 *l.* que prendre terre. P. 821 *l.* 22 *l* laver les puanteurs. P. 823 *l.* 29 *&* 30 *l* appellé. *P.* 840 *l.* 17 *l.* dans l'oubli. *P.* 900 *l.* 1 *l.* d'une jambe. *P.* 911 *l.* 39 *l.* il accrut. P. 916 *l.* 22 *l.* ses Superieurs. P. 951 *l.* 19 *l.* sa mort.

